27-28

LE MAGASIN

PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

1859

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements. . .	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements. . .	9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LIX

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVIIe ANNÉE. — 1859.

PIERRE MIGNARD, DIT LE ROMAIN.



La Comtesse de Feuquières, fille de Pierre Mignard. — D'après le tableau de Pierre Mignard, gravé par Jean Daullé (1735). Dessin de Chevignard.

Catherine-Marguerite Mignard, fille du célèbre peintre de la coupole du Val-de-Grâce, était née à Rome. En 1657, elle vint avec son père à Paris, où elle épousa Jules de Pas, comte de Feuquières, lieutenant général au gouvernement de Toul. Elle mourut le 2 février 1742, dans son hôtel, grande rue du Faubourg-Saint-Honoré. Célèbre par sa beauté seulement, elle serait tout à fait oubliée, si le pinceau de son père ne lui avait donné une seconde vie, plus digne d'éloges, paraît-il, que la première.

Pierre Mignard était né à Troyes, en novembre 1610. Tous ses biographes racontent que son père s'appelait More, mais qu'une plaisanterie bienveillante de Henri IV l'avait engagé à changer de nom; c'est une erreur. Des documents certains, découverts depuis peu, établissent que le nom patronymique de toute la famille était bien Mignard dès avant la Ligue.

On destina d'abord Pierre Mignard à la médecine. Il fit preuve d'un goût irrésistible pour le dessin. Ses parents ne luttèrent pas contre sa vocation et l'envoyèrent à Bourges, chez un peintre nommé Boucher. Après un an de faibles études dans l'atelier de ce médiocre artiste, P. Mignard revint à Troyes, et, faute de maître, s'y appliqua à dessiner les sculptures de F. Gentil. Ce fut une ressource promptement épuisée : bientôt il alla séjourner à Fontainebleau, resplendissant alors des peintures du Primatice, du Rosso, et de beaux marbres antiques. Il travailla pendant deux années avec ardeur devant ces modèles, sans autre direction que son goût et son énergique volonté. Il retourna ensuite à Troyes pour y donner un témoignage de ses progrès en peignant la chapelle du château de Coubert, appartenant au maréchal de Vitry. Le maréchal satisfait devint son protecteur et le fit entrer dans l'atelier de Simon Vouet. Mignard avait déjà un talent si solide et un crayon si exercé que Vouet le désigna pour enseigner le dessin à Mademoiselle; on dit même qu'il aurait consenti à lui donner sa fille en mariage, mais que le jeune artiste, possédé du désir d'étudier en Italie, sut vaincre son inclination pour la fille de son maître, et s'éloigna de Paris vers la fin de 1635. A Rome, il rencontra un de ses anciens camarades d'atelier, Alphonse Dufresnoy; ils décidèrent de vivre ensemble, sous le même toit, et de s'entr'aider dans leurs travaux. Mignard apprenait à Dufresnoy les procédés matériels de la peinture; Dufresnoy, esprit sérieux, éclairé, connaissant bien l'histoire et la mythologie, enseignait à son ami l'art difficile de choisir un sujet, et celui de la composition.

Du reste, la première préoccupation de Mignard, à Rome, fut, non pas d'inventer et de composer, mais de se perfectionner en dessinant, comme un élève, d'après les grands peintres et d'après l'antique. On ne connaît aucun tableau de cet artiste exécuté à cette époque; les premiers dont il soit fait mention sont les portraits d'Hugues de Lionne et de toute sa famille, ceux de M. Arnauld, abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et de son neveu l'abbé Arnauld; encore ne furent-ils exécutés que longtemps après l'arrivée de l'artiste en Italie.

Mignard fut récompensé de sa modestie et de sa patience. Ses premières œuvres attirèrent si vivement l'attention des artistes et des amateurs, qu'aussitôt le pape Urbain VIII lui demanda de faire son portrait; dès lors, la réputation de Pierre Mignard fut établie. En 1644, le frère du cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon, vint à Rome, ayant à sa suite Nicolas, frère de Pierre Mignard; il chargea Pierre de copier pour lui la galerie du palais Farnèse, peinte par Annibal Carrache. Ce travail fut fait en huit mois. Pierre Mignard avait été logé, pour exécuter cette œuvre laborieuse, dans la chambre même que Carrache avait jadis occupée.

Parmi les nombreux portraits faits ensuite par P. Mignard, on cite ceux du duc de Guise, du cardinal Barberin, des deux cardinaux de Médicis, du cardinal d'Est, des chefs des quatre maisons de Rome, de la signora Olympia, des commandeurs de Matalone et d'Elbène, et du pape Innocent X.

Le premier tableau qu'il composa fut une Sainte Famille, demandée par l'abbé de Saint-Nicolas; il fit aussi plusieurs peintures religieuses pour diverses autres églises de Rome et pour Saint-Charles des Quatre-Fontaines.

En 1653, Dufresnoy étant allé à Venise, Pierre Mignard ne put résister au désir de l'y suivre : dès son arrivée, il se mit à étudier les coloristes, et fit ce que l'on a surnommé les Vierges mignardes; il a depuis peint un grand nombre de ces Vierges avec l'Enfant Jésus dans un ton plus harmonieux que ses autres tableaux, et c'est à ces peintures que l'on a donné ce surnom de « mignardes », qui, loin d'être une critique, était, dans le sentiment des Italiens, un éloge.

Après vingt-deux ans de séjour en Italie, Pierre Mignard fut rappelé en France; il quitta l'Italie en 1657. Il voulut visiter son frère à Avignon. Une maladie le retint sept à huit mois dans cette ville : ce fut presque une bonne fortune pour lui, car à cette occasion il connut Molière, qui se lia d'amitié avec lui, et plus tard lui en donna un témoignage dans son poëme sur le *Val-de-Grâce*.

La suite à une autre livraison.

UN AQUARIUM.

C'était la placidité même que Mlle Sarah. Je ne sais si jamais elle avait été belle; mais le temps, qui pour première moisson fauche les fleurs, avait laissé sur son visage décoloré l'expression tendre de sympathie et de bonté qui plaît surtout à l'enfance : aussi pour moi était-elle jolie, et j'étais content lorsqu'on me conduisait chez elle, bien que sûr de n'y plus rencontrer ses neveux, garçons de mon âge, dont j'avais longtemps partagé les jeux, et qu'une fièvre contagieuse avait enlevés à peu de jours l'un de l'autre.

En dédommagement de mes deux camarades disparus, auxquels, grâce à l'insouciance de mon âge, je ne pensais plus guère, j'avais des livres, des images, des fleurs. Le seul être qui remuât au milieu de cet appartement propret, parfumé, silencieux, c'était un petit poisson rouge que j'agaçais en vain. Il tournoyait, tournoyait, incessamment et tristement, dans son brillant globe de cristal, et savait, sans doute, que je ne pouvais franchir la barrière transparente; car, en face de mon doigt espiègle, il continuait, sans se troubler le moins du monde, sa monotone promenade.

Impatient un beau jour de ne pouvoir déranger le philosophe écarlate aux nageoires dorées : — Savez-vous, m'écriai-je tout à coup, savez-vous, mademoiselle Sarah? je crois que votre poisson s'ennuie parce qu'il est tout seul!

Elle tressaillit. Posant sur ses genoux son ouvrage de broderie, elle leva les yeux sur moi; son regard profond et triste me pénétra, tout enfant que j'étais, et je demeurai interdit.

— Eh bien, dit-elle après un moment de silence, nous lui donnerons un camarade.

Et, prenant une boule de gomme pour apaiser la petite toux sèche qui gênait sa respiration, elle me laissa puiser dans sa boîte, et me donna à feuilleter un fort joli livre rempli d'estampes coloriées.

A ma suivante visite, je courus au globe, sans dire bonjour, car la première chose que je vis, ce fut le mouvement rapide de deux poissons : l'un, le nouveau venu,

frétillait comme le vif-argent et brillait de même; et l'ancien habitant, aux écailles de pourpre, émoustillé par le voisinage, faisait assaut d'agilité.

Ravi de voir le succès qu'avait eu mon observation, orgueilleux d'influer sur une destinée et de l'embellir, bien que ce fût celle d'un humble poisson, je me mis à sauter tout autour du globe, en criant :

— Ah ! vous voyez, mademoiselle Sarah, vous voyez ! le voilà maintenant tout ragaillardi, votre vieux petit poisson rouge !

Mlle Sarah s'était approchée pour jouir avec moi de la gaieté de ses petits prisonniers, réunis de ce matin seulement, me disait-elle, lorsque, poussant un cri d'horreur, elle recula, et je demeurai stupéfait.

Hélas ! le poisson blanc (il faisait tout uniment son métier de brochet) était parvenu à joindre son camarade en dépit de l'agilité que déployait ce dernier, et il venait d'arracher, d'un vigoureux coup de dent, une large part du flanc pourpre et or du malheureux poisson rouge. Celui-ci tourna aussitôt sur le dos; il était mort. Le geste indigné de Mlle Sarah avait renversé le bocal; agresseur, vaincu, gisaient côte à côte sur le carreau inondé : tout cela s'était fait en un clin d'œil...

Il se passa plusieurs mois avant qu'il me fût possible de revoir Mlle Sarah. Elle était d'une santé très-délicate, et les médecins lui avaient ordonné les bains et l'air de la mer. A son retour, l'on me conduisit chez elle; mais je ne l'avais pas encore saluée que déjà mes yeux étaient attirés vers une de ses fenêtres par un spectacle merveilleux. Immédiatement j'allai me camper en extase devant une grande châsse de verre qui, montée sur des colonnes de zinc, remplissait la place autrefois occupée par la maîtresse de la maison.

Jamais je n'avais vu rien de pareil. Il m'était arrivé de me promener dans un jardin en regardant au travers d'un prisme, et je ne puis comparer l'aspect féerique du petit monde contenu dans la cage transparente de Mlle Sarah qu'à ce que j'admirais alors. Ce paysage fantastique, à couleurs tranchées et brillantes, devant lequel je demeurais ébloui, venait réaliser, pour mon imagination enfantine, toutes les splendeurs des palais magiques d'Aladin. C'étaient des parterres de pierreries, des arbres, des fruits d'émeraude, de corail, de rubis, de topazes, de diamants, des roches d'un éclat métallique; pour comble de ravissement, tout cela dans des dimensions lilliputiennes : enfin ce paysage enchanté, devant lequel il me semblait que j'eusse avec bonheur passé ma vie, avait tout l'éclat irisé dont le prisme colore les objets.

La caisse qui contenait toutes ces merveilles était remplie d'eau et sans couvercle ; trois des parois de verre, la quatrième et la base en ardoise, étaient reliées et solidement cimentées à d'élégantes colonnettes de zinc. Du milieu de ce monde en miniature, Méditerranée semée d'écueils, pointait un grand rocher, creusé de grottes et de baies, et couvert de cette étrange et chatoyante végétation. Des arbustes tels que je n'en avais jamais rencontré prenaient naissance au fond de l'eau, dans un sable brillant, ou sur les pentes et les quartiers de ces roches colorées. Leurs feuillages, de formes variées et de la plus exquise délicatesse, se peignaient les uns du pourpre le plus vif, d'autres de rose, de vert, de brun, de jaune. Des espèces de fruits, des fleurs singulières s'épanouissaient çà et là, tantôt au bout d'une tige, tantôt directement sur la pierre ou sur le sol. La roche se recouvrait de végétations aux vives couleurs. Était-ce mousse, était-ce bruyère? D'autres plantes s'élançaient, élevant à travers l'eau limpide de souples rubans légèrement gaufrés, nuancés de violet et de lilas, d'écarlate et de rose, de vert et de couleur paille. C'était curieux, c'était charmant! et ce nouveau monde offert à mon admiration enfantine était peuplé!

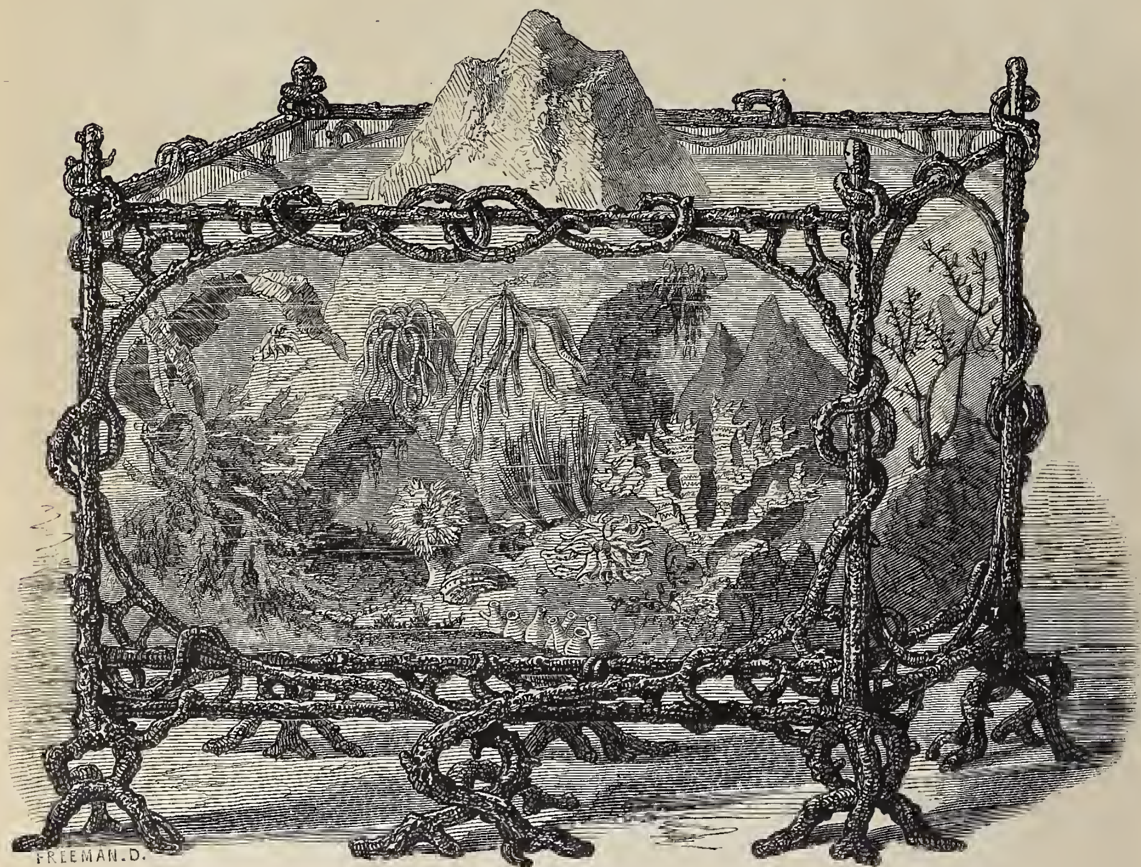
Je ne puis exprimer ma surprise lorsque j'y distinguai des mouvements divers. Ces fleurs, semblables à des convolvulus sans tige, à des anémones pourpres, blanches, jaunâtres, s'ouvraient et se fermaient par un mouvement spontané sous la vive lumière qui plongeait dans la caisse transparente; et les nombreuses pointes, épines, pétales, étamines, que sais-je! qui jaillissaient du milieu de la fleur vivante comme d'un calice, s'étendaient, se raccourcissaient, allaient et venaient autour de leur centre. La plupart de ces êtres incertains semblaient enracinés à leur place. D'autres rampaient, se cachaient sous des herbes qui n'étaient pas des herbes, glissaient à travers des cailloux d'une nature non moins douteuse. Je sentais instinctivement qu'il devait y avoir là à découvrir je ne sais quels secrets mystères des vies animales et végétatives, et je demeurais glacé de stupeur.

Je ne repris la voix qu'en apercevant d'autres êtres moins étrangers pour moi, qui animaient aussi ce nouvel univers. C'étaient de petits poissons de forme oblongue, les uns tachetés de noir, d'autres rayés de bleu; des vigneaux, petits coquillages que je connaissais pour en avoir mangé quelquefois en Bretagne; enfin des astéries ou étoiles de mer dont, plus petit, j'avais eu peur, et des palémons, des salicoques, espèces de crevettes ou bouquets dont je m'étais souvent régalé.

Heureux de me retrouver en pays de connaissance, je dressai aussitôt contre Mlle Sarah mon armée de questions. Elle me sourit de son doux et encourageant sourire, et m'apprit d'abord que cette grande cage, qui contenait de l'eau de mer, renfermant des algues, végétation toute marine, des mollusques, des crustacés, des annélides, des zoophytes, s'appelait un *aquarium*.

Tout jeune que j'étais, mon admiration ne fut point éphémère. Je devins le visiteur assidu de Mlle Sarah, qui bientôt prit autant de plaisir à répondre que j'en avais à interroger. Elle nommait les animaux, les plantes, et me donnait des détails qui, tout en satisfaisant ma curiosité, l'aiguisaient. Ces fleurs mobiles, dont j'admirais les vives couleurs, c'étaient des *zoophytes*, animaux-plantes. Je voyais les *actinies*, auxquelles leur ressemblance avec l'anémone en a fait donner le nom, sensibles à la lumière, s'épanouir au grand jour, se resserrer à l'obscurité, refermant dans une sorte de bourse ce qui m'apparaissait comme des pétales blancs, roses ou bleus, que Mlle Sarah appelait des tentacules, bras des polypes, qu'ils allongent, tournent, ploient à leur gré, pour chercher, atteindre, ramener leur nourriture. Ces élégantes plumes grises ou rouges, c'est encore une tribu de polypes rangés le long d'une tige : des tentacules sortent de ces barbes animées et s'agitent en quête de la proie. Chose merveilleuse, un de ces *pennatules*, une de ces plumes de mer, plongée dans l'eau douce, meurt en faisant jaillir une pluie d'étincelles; tandis que les autres espèces phosphorescentes, lumineuses dans l'obscurité, s'éteignent, pour la plupart, dès que l'animal languissant va mourir. Les bouquets écarlates, variés de jaune et de violet, qui sortaient, en s'épanouissant, de vases assez semblables à des cornes d'abondance, sont des *annélides*, des *serpules*, qui, à la moindre alerte, disparaissent au fond de leurs cornets évasés, sur lesquels une sorte de soupape, un disque coloré, retombe aussitôt. Nageant au-dessus des madrépores, des coquillages, des mollusques, de légers crustacés, de minces et agiles poissons, se glissent au milieu des algues, et traversent en tous sens, non d'une rive, mais d'une vitre à l'autre, cette mer en miniature, petit monde animé, qui s'émaille sans cesse de reflets changeants et nacrés.

Tout cela ne s'était pas fait d'emblée : Dieu lui seul crée d'un mot. L'aquarium de Mlle Sarah, formé peu à peu avec beaucoup de tâtonnements, allait se perfectionnant sans cesse. D'abord, plus en curieux qu'en naturaliste, elle n'avait voulu que réunir et conserver quelques échantillons de mollusques, d'annélides, recueillis dans des creux de rochers, ou sur le sable, à mesure que la marée se retire. Les petits animaux emprisonnés étaient morts faute d'air respirable, après avoir très-promptement consommé tout celui qu'ils avaient pu extraire de l'insuffisante portion de liquide qui leur était accordée. Les algues ont dans l'eau des fonctions analogues à celles que remplissent dans notre atmosphère les herbes, les arbres, toute la végétation aérienne : elles exhalent, sous l'influence de la lumière, l'oxygène que la respiration des animaux absorbe. Lorsque Mlle Sarah, renouvelant l'eau de ses vases purifiés, y plaça de nouveaux prisonniers, elle s'avisa d'enfermer avec eux quelques algues. Naturellement elle les choisit des plus agréables formes, des plus brillantes couleurs, donnant la préférence à celles des plantes marines qu'elle se plaisait naguère à coller dans de gracieux herbiers. L'expérience vint lui enseigner que les algues rouges, les magnifiques *rhodospermées,* sont moins favorables au développement de l'oxygène que les *ulves,* les *conferves* et autres fucus verts. Aujourd'hui c'est en regardant se former de brillantes bulles d'air sur les frondes à replis transparents de l'*ulve latissima,* sur les souples contours de la pâle *punctaria*, sur le tapis d'émeraude des *vaucheries*, des *dumontias* et des petites *conferves,* emmêlées comme la verte chevelure d'une néréide, qu'elle s'assure de la pureté de l'eau et de la santé de ses hôtes aquatiques; car ce ne sont plus de malheureux captifs expirants; ils vivent, ils retrouvent autour d'eux tout ce dont ils ont joui dans la liberté des grèves et des mers.



Un Aquarium. — Dessin de Freeman.

Les diverses plantes qui les abritent ont été enlevées de la mer avec précaution, une à une, le ruban allongé de l'élégante *alaria* (l'algue ailée) comme le gazon velouté des imperceptibles *oscillatoires.* Chaque algue emporte avec elle le fragment de roche auquel elle était accrochée ou suspendue, le débris, calcaire ou végétal, sur lequel elle se cramponnait en parasite. Avec la plante sont recueillis le caillou qui supporte son disque mucilagineux ou son cartilage durci, et jusqu'au mince lit de sable sur lequel elle étale ses filaments entortillés; enfin, dans sa nouvelle demeure, toutes ses habitudes lui ont été conservées.

Que de soins minutieux, que de précautions, que d'ingénieuses inventions de détail, dont je ne fus instruit qu'à la longue, avaient présidé à cette création et la faisaient prospérer! A l'origine, c'était du mastic de vitrier qui retenait les parois de verre dans d'étroites rainures creusées le long de quatre montants de bouleau. Le bon goût avait fait remplacer ce cadre de bois grossier par d'élégantes colonnettes de zinc; mais auparavant, et pour le salut de sa population aquatique, Mlle Sarah avait proscrit le mastic, dont l'odeur, quelque aéré qu'il fût, pouvait déplaire aux susceptibles habitants de l'aquarium, à supposer qu'elle ne leur devînt pas funeste. Le sable de rivière et les petits galets qui couvraient la base de l'aquarium d'une couche de 6 à 8 centimètres, avant d'être employés avaient été lavés à plusieurs reprises : aussi l'eau transparente et pure semblait un cristal à légers reflets verdâtres. Le dos de l'aquarium tourné vers la croisée, d'abord était d'ardoise comme la base, afin que les rayons lumineux ne pussent arriver dans toutes les directions et effrayer les

habitants. Mais si les quatre parois étaient maintenant en verre, la lumière n'en tombait pas moins directement d'en haut comme sur la surface des mers, la vitre du fond se trouvant toujours obscurcie par une étoffe épaisse et par le rocher qui élevait en arrière sa crête abrupte au-dessus du niveau de l'eau. Devant, la petite montagne, tachetée de *cladophores*, veloutée de *conferves* et de vertes *vaucheries*, descendait en pente douce vers la plage. Sur le sable vivement éclairé s'étalaient des *actinies*, des *tubipores*, l'*amphitrite* à diadème doré, l'*aphrodite* parée de faisceaux ondoyants de soie, écharpe où brillent l'or et toutes les couleurs de l'iris. Les anfractuosités, les arches, les grottes des écueils, dont l'étroite marine est semée, offrent des abris où les *doris*, les *aplysies*, et autres petits mollusques aux bran-



Les Plantes de l'Aquarium. — Dessin de Freeman.

Alaria æsculenta. — Himanthalia lorea. — Sagittaria cordifolia. — Coccophora. — Padina pavonia. — Fucus vesiculosus. — Halymenia ligulata. — Sphærococcus flabellifolius. — Sargassum. — Delesseria. — Chondrus crispus. — Phyllophora rubens. — Ceramium.

chies semblables à de délicats arbustes, broutent les fucus ou saisissent au passage d'imperceptibles infusoires.

Les algues participent à la nature des animaux qui habitent leur élément, elles semblent aussi vivantes qu'eux; et ma vieille amie m'en racontait aussi l'histoire. Si la couleur du *sargassum* ne m'avait pas attiré tout d'abord, quand je sus que Christophe Colomb, reculant les bornes du monde, rencontra de larges bancs de cette herbe errante et se sentit encouragé, j'examinai avec plus d'intérêt les globules d'air qui soutiennent cette plante et tant d'autres, vésicules qui les font voguer sur les flots.

Je n'oubliai plus le nom de la *delesseria*, aux magnifiques palmes écarlates, quand Mlle Sarah m'eut appris que ce fucus était nommé ainsi en l'honneur d'un patron de la

science, et qu'elle m'eut raconté comment Benjamin Delessert, qu'elle avait connu, et qui ouvrait ses magnifiques collections aux plus pauvres étudiants, avait adouci les chagrins d'un veuvage précoce, en dévouant sa fortune et ses soins à l'avancement de la science.

Debout devant l'aquarium, lorsque je contemplais ces plantes, ces animaux, dont la vie, les moyens de reproduction renferment de si curieux mystères, et dont les propriétés sont presque ignorées, j'étais distrait par les rapides mouvements de petits poissons, girelles, boulereaux, blennies et autres, et par les évolutions de divers crustacés, tous balayeurs de l'aquarium. Mlle Sarah leur en avait donné le titre en même temps que les fonctions. Les uns épluchaient les algues feuille à feuille, glissant à travers les frondes; d'autres ramassaient et avalaient les plus petits débris de matières animales. Il était surtout amusant de suivre de l'œil les allées et venues d'un petit palémon à dents de scie, qui tantôt fend l'eau de ses nageoires frangées, tantôt marche ou rampe. Les fins râteaux de ses pieds de devant lui servent à rassembler les plus petites épluchures, qu'une paire de secondes pattes porte délicatement à sa bouche. Après quoi les râteaux deviennent des brosses, et la petite crevette (c'est son nom commun) s'en sert pour nettoyer, avec le plus grand soin, tout son léger corps transparent.

Je ne suffirais pas à dire tout ce que j'appris, tout ce que je vis, en tournant autour de cette cage de verre, de cet univers de deux pieds et demi de large sur quatre de long. Mais c'est très-certainement de l'aquarium de Mlle Sarah que date en moi un goût très-vif pour les sciences naturelles. Depuis, j'ai vu les magnifiques aquariums de Regent's Park, où la foule se porte, et devant lesquels nombre de savants vont observer, sur les limites où elles se touchent et se confondent presque, la vie animée et la vie végétale; nulle part je n'ai retrouvé ces premières sensations toutes naïves, d'admiration et de ravissement, éprouvées dans le petit salon de ma vieille amie, près de cet aquarium qui avait peuplé sa solitude sans la troubler, et ranimé en elle, avec le goût de l'étude, ce mouvement d'esprit et d'intelligence, jeunesse de tous les âges, consolation ou du moins adoucissement à tout malheur.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE (1).

1er mars 1846.

Serait-il vrai? Ma sollicitude paternelle ne me trompe-t-elle pas? Oh! je n'ai jamais éprouvé trouble pareil... Lui! lui! mon fils! il serait... Allons, du calme! N'ai-je pas vingt fois, quand il était tout petit enfant, rêvé une maladie dans une indisposition, et dans la maladie la mort? Eh bien, il en est de même des maladies de l'âme. Je m'exagère un fait sans importance, je crois deviner... Non! le jour même où je l'ai cru frappé d'une maladie mortelle, je n'ai pas ressenti, je crois, un déchirement de cœur plus affreux. Car s'il s'agissait alors de sa vie, de sa chère vie, il s'agit aujourd'hui de ce qui m'est aussi sacré, de ce dont je suis responsable, de son existence morale, de son honneur; et si je pensais que cet enfant dût un jour être lâche... lâche!... pas encore. O mon Dieu! la lâcheté est plus que la peur; c'est la peur acceptant un affront, fuyant un danger; c'est la peur devenue une action! Mais tant que la faiblesse demeure dans le secret du for intérieur, tant qu'elle se borne à troubler le cœur, à faire pâlir le visage, on peut l'appeler crainte, pusillanimité, mais on n'a pas le droit de la nommer de ce nom affreux de lâcheté. Apaise donc ton premier éperdument, pauvre cœur paternel, et tâche de voir clair dans l'âme et la destinée de cet enfant!... Hélas! c'est qu'il n'est plus tout à fait un enfant. Un enfant a le droit de trembler, et de le montrer. La notion du courage n'existe pas encore en lui, son âme n'a point revêtu la robe prétexte, sa faiblesse morale ne compte pas. Mais lui, lui! Le voilà à cet âge de transition où l'enfant se transforme en adolescent; il a passé quatorze ans; la nature elle-même commence à le marquer d'un signe nouveau en brisant le timbre pur de sa voix enfantine, pour y faire résonner ces premiers accents graves et rauques qui annoncent la virilité; demain, il sera un jeune homme... Eh bien, je ne puis me le dissimuler, plusieurs fois, soit dans nos courses à cheval, soit dans nos exercices de natation, soit dans de petits hasards de voyage, j'ai cru remarquer en lui des signes de pusillanimité. Et enfin, hier, au coucher du soleil (il ne me voyait pas, mais je le voyais, moi; je suis toujours là sans qu'il le sache; le premier devoir d'un père est *la présence invisible*), hier, quand il revenait seul par le petit chemin qui ramène au village, et qu'il se vit assaillir de paroles de menaces par le fils du fermier des Ormes.., il a eu peur! Je sais bien que ce paysan a deux ans de plus que lui, que c'est un mauvais garnement, qu'il est grand et fort comme un jeune homme; je sais que l'honneur n'est peut-être pas aussi engagé dans une dispute avec un paysan; je sais, enfin, que mon fils ne s'est pas enfui... Mais n'importe, quand je suis arrivé il avait sur le visage une telle expression d'épouvante que j'en ai été épouvanté! cette figure blême, ces lèvres tremblantes, sont toujours là devant mes yeux! Il me semble toujours voir le tableau si énergique de Mulready, *le Loup et l'Agneau*. L'enfant altier, insolent, sûr de lui, c'était l'autre, c'était le paysan! Et l'enfant craintif, ce pauvre petit agneau contre la porte, la tête courbée, attendant le coup ou l'injure, c'était mon fils! Mon fils lâche! Oh! pauvre créature! que deviendra-t-il? Car la lâcheté est plus fatale que le plus terrible des vices, puisqu'elle annihile toutes les vertus. Que sert, à un homme lâche, d'être bon, humain, généreux? Sa bonté, son humanité, sa générosité, tomberont à la première épreuve comme des armes d'une main paralysée. Qu'un lâche voie son ami dans un incendie, il le laissera brûler! dans une inondation, il le laissera noyer. Un lâche cédera la femme qu'il aime, à la première menace; un lâche laissera insulter sa mère à son bras; un lâche ne peut être ni père, ni frère, ni mari, puisqu'il ne saurait défendre ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille. Et mon fils serait... Oh! ce que j'éprouve à cette pensée, ce n'est pas de l'indignation ou de la colère, c'est une immense compassion, une immense tendresse; je l'aime plus encore! Je l'aime pour tout ce qui lui manque, pour tout ce que nous ne lui avons pas donné! Les défauts des enfants ne sont souvent qu'un legs des parents. Sa mère était craintive : c'est peut-être d'elle qu'il tient cette faiblesse d'âme. Ainsi donc, il serait condamné pour un vice qui n'est pas le sien. Il souffrirait toute sa vie pour un héritage qui lui a été imposé fatalement, sans qu'il le sût, sans qu'il le voulût!.. Oh! toutes mes idées de justice et de raison se confondent devant un tel mystère! Ma tête s'en va, j'ai l'âme perdue!

2 mars. Le lendemain.

Je suis mieux. La nuit et la prière m'ont calmé. Je vois plus clair. Que son cœur, il y a deux jours, se soit troublé devant cette menace, c'est incontestable; mais de là à

(1) L'auteur de cet article est M. Ernest Legouvé, membre de l'Académie française.

La collaboration de M. Legouvé à notre recueil ne date pas d'aujourd'hui, et nous lui devions déjà, entre autres pages toutes bien accueillies par nos lecteurs, le *Voyage d'un ignorant autour de sa chambre*, les *Hirondelles*, et une description des *Environs de Nice*.

une faiblesse de caractère chronique, constitutionnelle, incurable, il y a un abîme. Tout est degré, changement, éducation dans la vigueur du caractère comme dans la force corporelle; et Dieu ne nous donne ni défauts entiers, ni qualités complètes, précisément pour qu'il nous soit possible de vaincre les uns et de compléter les autres. Somme toute, l'œuvre des pères n'est pas autre chose, et, grâce au ciel, jusqu'à présent, cette œuvre a été la mienne. Raisonnons donc, et ne nous troublons pas.

Cet enfant était né avec une poitrine, sinon délicate, du moins irritable : je l'ai trempé dans le plein air des montagnes; je l'ai guéri.

Des accès violents de fièvre et de congestion au cerveau mettaient parfois sa vie en danger : je l'ai mené pendant trois ans au bord de la mer; je l'ai guéri.

Il tenait de moi (toujours l'héritage) une mélancolie étrange à son âge, et cependant assez profonde, qui, plus tard, eût pu dégénérer en un véritable spleen : je ne lui ai permis ni une heure, ni une seconde d'oisiveté; ou le travail, ou le jeu, ou l'exercice, mais toujours un mouvement d'esprit ou de corps qui l'arrachât à lui-même; je l'ai guéri.

Puisque j'ai pu redresser son caractère et corriger son tempérament, pourquoi ne pourrais-je pas fortifier son cœur? Dieu ne serait pas Dieu, c'est-à-dire l'être souverainement juste et souverainement bon, s'il avait jeté dans l'homme des vices plus forts que l'homme... La fatalité de la souffrance, je la comprends, je l'accepte; mais croire à la fatalité du mal moral... jamais!

6 janvier 1847.

Ce matin, nous avons eu, lui et moi, un entretien qui me donne espoir. Je lisais la vie de Turenne (je ne quitte plus les biographies de héros)... pour y apprendre, pour y surprendre le secret du courage. Tout à coup me tombe sous les yeux un passage qui se détacha sur la page comme un éclair, comme une flamme qui sert de guide; je cours à la chambre de cet enfant : — Écoute, lui dis-je, un fait bien étrange; ou plutôt, non, lis-le-moi toi-même. Et je lui remis le volume entre les mains. Il le prit, un peu étonné de mon émotion, quoique je la continsse singulièrement, et il lut ce qui suit :

« Un matin, avant une bataille, Turenne parcourait les lignes de son armée. Tout était préparé; il donne le signal de l'attaque, et la canonnade commence; mais au premier coup, il se sentit saisi d'une telle terreur que son visage pâlit, et ses membres se mirent à trembler. Les officiers qui l'entouraient s'en aperçurent. Lui, il se tut un moment. Puis, jetant sur tout son corps un regard de colère : « Ah! vieille carcasse, tu trembles! Eh bien, je » vais te mener si loin qu'il faudra bien que tu ne trembles » plus! » Et, se précipitant à l'endroit où le feu était le plus terrible, il fut plus héroïque ce jour-là qu'il ne l'avait jamais été! »

L'enfant s'arrêta après ces mots, et resta rêveur. Je le regardais, sans l'interrompre, attendant ce qu'il dirait. Après un moment de silence, tout plein d'étonnement, il reprit :

— C'est bien singulier, père.

— Qu'est-ce qui te paraît singulier?

— Comment! Turenne a eu peur!

— Un homme qui a une très-bonne santé peut être malade un jour.

— C'est vrai!... je n'avais jamais pensé à cela... Pourtant, ajouta-t-il, j'y vois une grande différence, c'est que, quand j'ai la fièvre, j'ai beau lui dire : Va-t-en, elle reste, tandis que lui, il a chassé la peur! Il a eu du courage parce qu'il l'a voulu!

— C'est remarquable, en effet; mais qu'est-ce qui t'étonne là-dedans?

— Je ne sais... Je croyais... que la peur était un sentiment qui ne dépendait pas de nous.

— La peur... sans doute! mais... les effets de la peur, non!

— Ah!

— L'homme n'est pas maître de ses sentiments, mais il est maître de ses actions; on ne peut pas se défendre d'être craintif, mais on peut se défendre d'être... lâche...

— Je comprends, reprit-il, un peu pensif... La crainte et la lâcheté sont deux choses différentes. Puis, toujours rêveur : — Mais enfin, père, comment Turenne s'y est-il pris ce jour-là, pour chasser cette peur... qui était bien forte cependant, puisqu'elle le faisait frissonner?

— C'est tout simple; il a appelé contre elle à son aide un sentiment plus fort qu'elle dans son âme : l'idée du devoir et de l'honneur.

Il se tut un moment, comme si une idée toute nouvelle se présentait à son esprit, et puis il dit, avec une sorte d'enthousiasme :

— C'est beau cela, que l'homme puisse ainsi détruire un mauvais penchant par un bon, et qu'il ait dans le fond de son cœur des amis tout prêts à accourir s'il a besoin d'eux et à l'aider à vaincre ses plus grands ennemis, les défauts.

A ces mots, tant de noblesse ingénue éclata sur son visage que j'allais lui sauter au cou, quand il reprit :

— Pourtant, père, dis-moi : est-ce qu'il n'y a pas des hommes qui sont braves... toujours, sans effort, malgré eux, pour ainsi dire?

— Il y en a même pour qui le danger est un plaisir. du Guesclin, par exemple : il ne riait guère que quand il voyait briller les épées, et, tout enfant, il aimait autant à recevoir des coups qu'à en donner.

— Eh bien, père, quel est le plus beau, le courage de du Guesclin, ou celui de Turenne?

— Celui de Turenne, mon enfant. Du Guesclin n'a eu que la gloire de l'héroïsme, Turenne en avait le mérite.

— C'est vrai, et il me semble pourtant... je le crois du moins, qu'on serait disposé à vanter davantage une vaillance comme celle de du Guesclin.

— Tu as raison.

— Alors elle est donc plus grande?

— Devant les hommes, peut-être; mais celle de Turenne est plus grande devant Dieu.

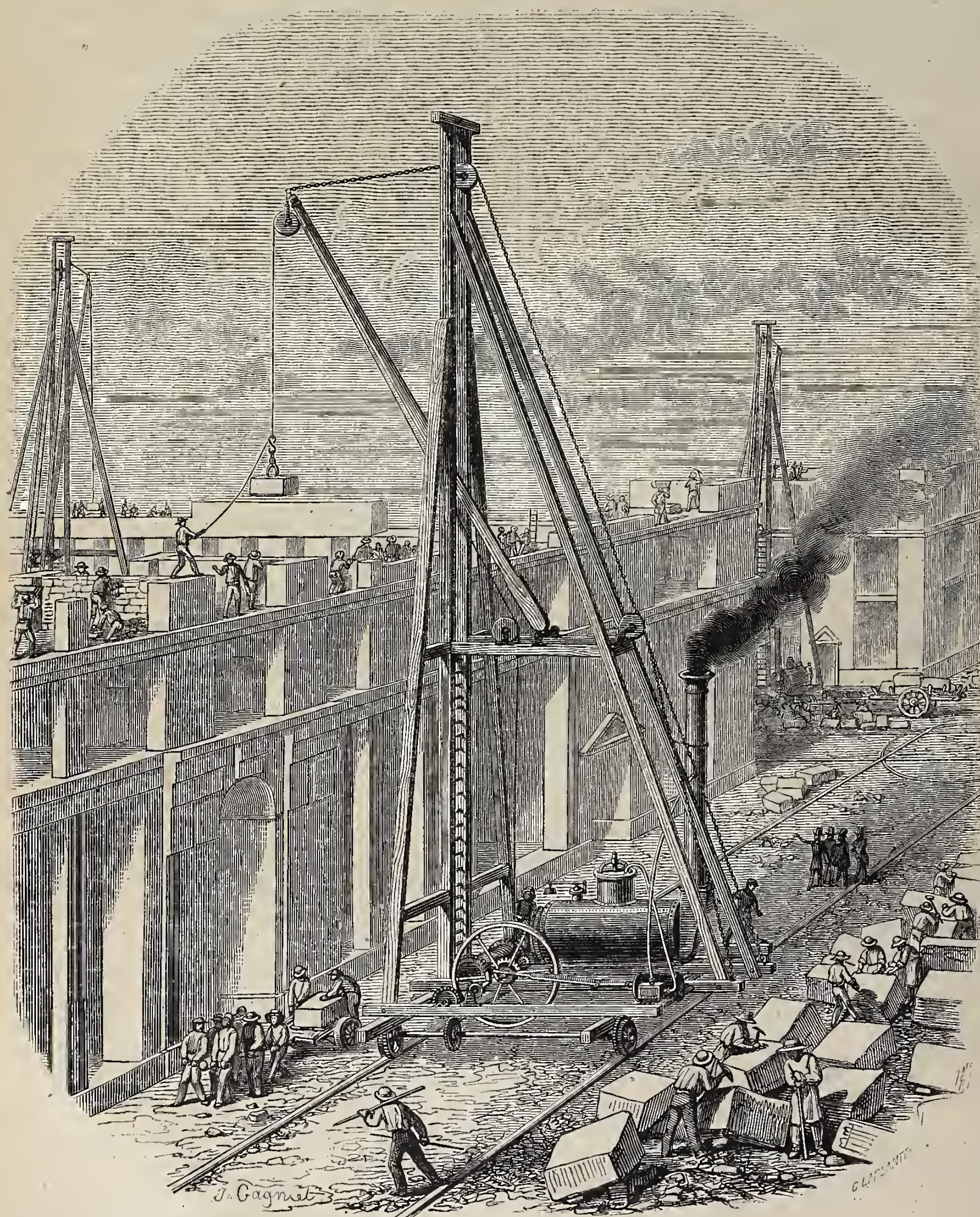
Il se tut et s'éloigna, la tête baissée. Cet entretien sera-t-il perdu pour lui? Je ne le crois pas. J'ai vu passer sur son front, pendant qu'il m'écoutait, des sentiments, des pensées inconnues pour lui, car elles y étaient toutes mêlées de surprise; ce grand mystère de la liberté humaine, de l'empire de l'homme sur lui-même... il l'a entrevu. Le germe est en lui, et moi, moi, je me charge de le faire pousser. Oui, voilà le moment, et voilà le moyen. Fouiller cette âme dans tous les sens, de fond en comble, et y découvrir, y créer un sentiment, une passion, une qualité, un défaut même peut-être, qui soit plus fort que la peur. Comment, le siècle dernier a vu, au cloître Saint-Médard, des fous, sous l'empire d'un fanatisme stupide, anéantir si absolument en eux le sentiment de la douleur, qu'ils souriaient en sillonnant leurs corps de blessures, et moi, moi, un père, moi, poussé par la plus sainte des passions et par le plus sacré des devoirs... je ne trouverais pas le moyen d'inspirer à cet enfant le mépris de la souffrance et du danger... C'est impossible!

La suite à la prochaine livraison.

MACHINES A VAPEUR

EMPLOYÉES POUR LA CONSTRUCTION DES MAISONS (¹).

Construire bien, vite et économiquement, tel est le problème que s'appliquent à résoudre aujourd'hui de toutes parts en France les ingénieurs et les architectes. On vient d'imaginer, pour atteindre ce but, de faire servir les machines à vapeur à monter les pierres et à les mettre en place plus rapidement et à moins de frais que les treuils manœuvrés par des hommes. Ce nouveau système, appliqué à différentes constructions dans la ville de Marseille, paraît avoir réussi. Nous constatons ce fait, surtout par le désir de montrer combien de perspectives imprévues peuvent s'ouvrir pour l'emploi de la force de la vapeur. Il est probable, par exemple, que l'on verra bientôt sur les quais de nos grandes villes maritimes les machines à vapeur courir d'un navire à l'autre, et du port aux magasins, pour opérer les débarquements et les emmagasinages des cargaisons. On calcule qu'une seule de ces machines pourrait opérer le débarquement et l'embarquement de plus de 100 tonneaux de marchandises en un jour.



Machine à vapeur élévatoire, d'après Borde. — Dessin de Gagniet.

La machine élévatoire, dont notre dessin doit donner une idée suffisante, comprend deux appareils distincts : l'un, placé sur une voie ferrée, parcourt l'ouvrage en construction dans sa plus grande largeur, et transporte directement à leur place les matériaux pris en un lieu quelconque; l'autre est fixé et dessert tout un bâtiment par le centre de la construction, en effectuant, mais sans cesser d'être immobile, la même manœuvre que le précédent. On peut arriver ainsi à une économie considérable dans le bordage, le montage et la pose des matériaux, à une économie d'échafaudages, et à une précision plus grande dans la pose des pierres de taille, peut-être aussi à une diminution du nombre des accidents qui résultent de l'emploi d'échafaudages légers et souvent incomplets.

(¹) Lacroix et Baudry; librairie scientifique. Paris, 1858.

TOMBEAU DE THÉRON

PRÈS AGRIGENTE, EN SICILE.



Le Tombeau de Théron. — Dessin de Thérond, d'après Desjobert.

On a donné ce nom, mais fort arbitrairement, aux ruines d'un monument sépulcral que d'ici l'on voit au loin, à travers le feuillage, près du cours de l'Acragas, en dehors des murs d'Agrigente.

On sait que Théron fut roi ou tyran d'Agrigente au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Son règne paraît aveir été pour cette ville une ère de prospérité et de gloire. Il était né en Béotie, et, plusieurs fois vainqueur aux jeux Olympiques, il avait eu l'honneur d'être chanté par Pindare. Il s'était illustré en Sicile par son habileté et son courage dans la bataille d'Himère, où son gendre Gélon, tyran de Syracuse, défit une armée de trois cent mille Carthaginois. Les Agrigentins obtinrent une part considérable des dépouilles des vaincus, « et, de ce moment, dit M. de la Salle ([1]), les richesses, le luxe et les monuments d'Agrigente furent portés au plus haut degré de splendeur; aujourd'hui même, aprés tant de siècles écoulés, on retrouve encore les traces indestructibles de la magnificence et de la grandeur de cette célèbre cité. Son enceinte totale, qu'on reconnaît facilement, avait plus de trois lieues, ou soixante-dix stades, d'étendue, en y comprenant la forteresse appelée Camica, qui forme aujourd'hui la ville moderne de Girgenti. »

Quant au prétendu tombeau de Théron que représente notre dessin, il ne répond en rien à ce que Diodore rapporte de la situation et du style de l'édifice sépulcral élevé au tyran d'Agrigente. C'est probablement une œuvre d'artistes grecs au temps de la domination romaine. Suivant le principe énoncé par Vitruve, l'axe des colonnes extrêmes est incliné vers l'intérieur de la construction, non-seulement pour leur donner plus de solidité, mais encore pour produire un meilleur effet optique. On retrouve l'application du même principe dans beaucoup d'édifices de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie antique.

([1]) *Histoire de la Sicile.*

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Suite. — Voy. p. 6.

17 mars 1848.

Deux ans se sont écoulés depuis le jour où cette affreuse crainte s'est emparée de moi, et, depuis deux ans, exercices de la pensée, exercices du corps, lectures, conversations, exemples, j'ai tout employé pour rendre ce cœur plus ferme. Théoriquement, virtuellement, il l'est. Les idées de justice, de devoir et de dignité, sont plus vives et plus puissantes en lui. Mais qu'un danger se présente, aura-t-il la force de les mettre en pratique? Tantôt j'espère, tantôt je doute. Le courage est une qualité si étrange! À quoi tient-elle? D'où vient-elle? Ce n'est pas de la fermeté du caractère : tant de généraux ont montré dans la vie civile une faiblesse déplorable! Ce n'est pas de la grandeur de l'âme : que de petitesse dans de très-grands héros! Ce n'est pas du sentiment du devoir : les cœurs les plus corrompus sont parfois les plus vaillants. Ce n'est pas du désir de l'intérêt ou de la considération : que de gens sans vergogne sont des aventuriers sans peur! Ce n'est pas même de l'amour-propre : on voit des êtres stupides, sans ressort, qui se réveillent en face du danger. Le courage serait-il donc quelque chose de purement instinctif, d'indépendant du reste de l'âme, de bestial, pour ainsi dire, et où la volonté ne pourrait rien? Je m'y perds. On m'a conté pourtant hier un fait que j'ai précieusement enregistré. — Un jeune officier, dans une attaque de redoute, montra un héroïsme admirable; héroïsme de six heures entières, pendant lesquelles il s'exposa vingt fois à une mort certaine. Le soir, comme tous ses camarades l'accablaient de louanges : — Vrai, répondit-il en riant, j'ai été un héros?... C'est bien convenu; eh bien, ma foi, j'en suis bien aise, cela me permet de donner ma démission. — Votre démission? Pourquoi? — Pourquoi, mes chers amis? parce que j'ai eu une peur abominable; parce que je trouve ce métier odieux; parce que si je restais, je me connais, je ferais encore le héros, ce qui m'est insupportable; et puisque j'ai payé ma dette, bonjour, assez de gloire comme cela, je me retire; et il se retira. Voilà évidemment encore une preuve vivante que le courage peut être une affaire de volonté! Mais quel degré de volonté faut-il? Voilà la question; et cette question, qui peut la résoudre? L'expérience seule, le fait, le danger! Eh bien donc, que le danger vienne! et sous quelque forme qu'il se présente, quel que soit le déchirement de mon cœur, je le jure, je n'en éloignerai pas cet enfant, je l'y laisserai... et, s'il le faut, je l'y jetterai!

18 mars 1848.

Je l'y jetterai, ai-je dit hier! Insensé! L'y jeter, moi! Et cette nuit, rien qu'à passer en revue par la pensée les périls qui pouvaient l'atteindre, j'ai senti vingt fois mon cœur défaillir d'angoisse. Que deviendrais-je donc si je le voyais réellement menacé? Et puis, je lui souhaite un danger! mais lequel? Combien de périls qui, pour lui, épouvanteraient autant ma conscience que ma tendresse! Quelle épreuve vraiment pure lui trouver? Un duel? C'est la première qui se présente à la pensée quand il s'agit d'un jeune homme, et je comprends ce que l'on peut dire pour justifier le duel. Nous avons beau faire, nous avons tous dans les veines un peu de ce vieux sang germain qui a fait les chevaliers, et le duel en est un reste. Puis, quoique ce soit un fait matériel, c'est pourtant, par un côté, une protestation en faveur de la force morale contre la force physique. C'est, dans notre société, une sauvegarde de la politesse, le gardien de la dignité; enfin, grâce à lui, un homme petit, faible, infirme, peut être dans une foule le protecteur de sa fille ou de sa femme contre tout grand et insolent géant; et j'ai du goût pour ce qui rend les géants modestes. Mais que le fait arrive, que cet enfant tire l'épée, l'angoisse me prend, une angoisse qui a un objet plus sacré que ses jours eux-mêmes. Les causes sérieuses de duel sont si rares! si rares les circonstances où l'honneur est vraiment engagé! La plupart du temps, c'est affaire, non de dignité, mais de vanité! Eh bien, si, par vanité, cet enfant allait tuer quelqu'un! Lui, meurtrier! meurtrier d'un enfant comme lui, peut-être d'un fils! c'est-à-dire réduisant une mère au désespoir! maudit d'une famille! faisant couler des larmes éternelles! Cette idée m'est affreuse! Préférerais-je les périls de la guerre? Je sais tout ce qu'on peut dire de vrai et de grand en faveur de la guerre; mais enfin, le plus souvent, cela se réduit encore à tuer, à tuer sans motif, quelquefois même pour des causes iniques! Combien de guerres impies pour une guerre sainte! Combien de héros pour qui le combat n'est autre chose que de charger à la tête d'un escadron, de poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, et de plonger son arme dans le dos à des hommes qui fuient! Non, rien de tout cela pour lui! je n'en veux pas! Je l'ai juré, et je le jure encore, qu'il se présente un danger, je ne l'y soustrairai pas! mais pour lui, je n'accepterai qu'un danger pur, sans tache, utile, un danger qui ne menacera que lui, enfin un danger qui sauve et non un danger qui tue!

24 juin 1848.

Le moment est venu, j'ai trouvé le péril que je cherchais, péril d'autant plus précieux qu'il ne l'atteint pas lui seul, mais qu'il va jusqu'à moi; qu'il ne s'agit plus là de beaux discours paternels ni de dissertations éloquentes au coin du feu, mais d'exemples à la clarté du soleil; qu'il faut que je paye de ma personne comme lui, à côté de lui; qu'enfin voilà le moment de la vraie leçon... Fais ce que je fais, et non pas : Fais ce que je dis. Les craintes de bien

des cœurs se réalisent; une lutte dans la rue est inévitable; juin 1848 sera une date sanglante dans nos annales... et le sort de la France va être mis en question, peut-être demain, peut-être ce soir. Ne pas se montrer dans un tel moment, c'est impossible. Je marcherai, et je tâcherai qu'il me suive. Allons le trouver.

Trois heures après.

Je sors de chez lui! Dès qu'il me vit, il s'avança vers moi avec toutes les gaietés folles d'un écolier, c'est-à-dire avec un respect affecté, me saluant jusqu'à terre, m'offrant le plus beau de ses siéges, me disant d'une voix grave qu'il était bien fier de recevoir un homme comme moi, se livrant enfin à tous ces enfantillages de la tendresse qui témoignent si vivement d'une union profonde, et finissant le tout par me prendre le front et m'embrasser de toutes ses forces, en me disant :

— Tiens, vois-tu, je t'aime trop!

Oh! quand je le sentis là, si près de moi, quand je le tins sur mon cœur, si étroitement serré, si affectueux, si bon, et que je me dis que par moi, par ma volonté, il allait dans quelques heures être exposé à la mort peut-être... oh! alors, mon cœur défaillit, et des larmes jaillirent de mes yeux. Il le vit, et me dit soudain, avec un accent de tendresse qui redoubla ma douleur...

— Père, père! qu'as-tu donc? tu pleures?...

Je fis un effort pour me remettre.

— Ces larmes ne sont rien, cher enfant; mais il est question d'affaires sérieuses, et je viens causer avec toi.

— Parle, père, parle vite!...

— Mon cher enfant, tu vois l'état où est Paris : la fermentation est au comble; des barricades commencent à s'élever; les ateliers nationaux ont pris les armes; dans deux heures on se battra dans les rues.

— On le dit, reprit-il d'une voix un peu altérée.

Il avait pâli au mot *on se battra*. Je repris, le cœur serré, mais en raffermissant ma voix :

— Dans un pareil moment, un bon citoyen ne peut pas rester chez lui; il faut, c'est un devoir (j'appuyai sur ce mot qui était mon appui à moi-même), c'est un devoir de descendre dans la rue.

Il ne répondit rien, mais ses lèvres s'agitaient malgré lui.

— Seulement, ajoutai-je, même là, chacun peut porter son cœur, ses principes. Assez d'autres y descendront pour frapper et tuer; pour moi, mon parti est pris. A mes yeux, dans la guerre civile, dans la guerre des rues, le devoir des citoyens armés n'est pas de tirer des coups de fusil, mais d'en recevoir... Oh! sois tranquille, on n'est pas inutile pour cela : un homme de plus, même quand il ne tire pas, compte encore, il compte même plus quelquefois. Aller au plus fort du danger, mais sans tirer mon arme du fourreau; protester par ma présence contre la révolte et l'illégalité; me jeter entre les combattants, s'il le faut, pour empêcher les vengeances et les atrocités qui déshonorent toujours les guerres civiles; enfin *me battre contre le mal,* voilà mon rôle! Et si je suis tué, du moins j'aurai fait mon devoir; mais auparavant j'ai voulu venir t'embrasser.

Il m'avait écouté parler sans rien dire, mais il pâlit de nouveau; seulement, je le vis bien, sa pâleur cette fois n'était plus de la crainte, ou du moins c'était de la crainte pour moi. On voit si clair sur le front de son fils! A mesure que je lui expliquais ma résolution, tout ce qu'il y avait en lui de généreux colorait son visage d'un sentiment de fierté; et quand j'eus fini, quoique de grosses larmes roulassent dans ses yeux, il me prit les mains et me dit :

— Tu as raison, père.

Puis, comme épuisé par cet effort, il se jeta à mon cou en sanglotant.

Après un moment d'étreintes, où je sentais ma tendresse pour lui plus passionnée que jamais, j'eus la force de me dégager de ses bras, et je repris lentement et en le regardant :

— Je ne t'ai pas tout dit.

— Eh! qu'y a-t-il donc encore, grand Dieu?

— Mon cher enfant (et ma voix tremblait terriblement), tu as dix-sept ans, ton âge te dispense de ce que le mien m'ordonne; mais ne penses-tu pas qu'il est des devoirs pour lesquels il faut moins consulter son extrait de naissance que son cœur? Et le tien ne te conseille-t-il rien?

— Comment, père?

— Oui... ne penses-tu pas que ta place est aussi là où est la mienne?

Je pouvais à peine achever cette parole, et je n'osais pas le regarder. Enfin, je levai les yeux sur lui, hélas! il avait sur le visage cette même pâleur blême que je lui avais vue, trois ans auparavant, devant son adversaire; ses lèvres étaient serrées, ses yeux cerclés de noir, et il ne répondait pas. Je me tus aussi et j'attendis, le regardant toujours. Bientôt à cette expression de douleur avait succédé sur sa figure un combat de sentiments contraires; puis tout à coup un violent effort releva pour ainsi dire ses traits affaissés par la crainte; ce visage un moment décomposé reprit son harmonie, et d'une voix encore altérée, mais où l'on sentait de la force, et surtout la volonté d'en avoir, il me dit :

— C'est juste, quand tu descendras, je descendrai.

Et il s'élança précipitamment de la chambre. Maintenant donc, à la grâce de Dieu! et quand le danger viendra, que l'épreuve se fasse!

La fin à la prochaine livraison.

CONTRE L'ABUS DES NOTES.

M. S. de Sacy signale comme un défaut très-commun aujourd'hui l'abus des notes. Beaucoup de livres sont mal composés, ou plutôt ne sont pas composés du tout.

« Souvent, dit-il, c'est l'intéressant qui se trouve rejeté au bas de la page ou à la fin du volume, parmi les éclaircissements et les pièces justificatives. Puis ces éclaircissements ont eux-mêmes leurs notes et leur notules.

» Avez-vous quelque chose de bon à me faire connaître, anecdote, citation, mot plaisant? Mettez-le dans votre texte, à la place d'honneur et en grosses lettres, et n'obligez pas le patient, je veux dire le lecteur, à courir pour l'aller chercher du haut en bas de la page, du commencement à la fin du volume. Ces voyages sont horriblement fatigants, sans compter que, les notes étant généralement imprimées en caractères plus fins, les yeux du lecteur ne souffrent pas moins que son attention de ce brusque changement. »

LA NOUVELLE-BILBAO.

(PUERTO-COSTITUCION.)

Le Chili ne compte pas moins de cent vingt-trois fleuves; mais nous avons vu déjà que la disposition du terrain ne rend pas toujours leur cours d'une navigation facile. Il n'en est pas ainsi du Maule, qui peut porter de petites embarcations depuis la mer jusque dans le voisinage de sa source. Ses bords sont parés de gigantesques forêts qui attirèrent, il y a cinquante ans environ, l'attention d'explorateurs intelligents, et furent bientôt peuplées de rustiques habitations. Ces bois étaient utiles surtout à la marine; une pareille circonstance ne pouvait échapper à la perspicacité d'O'Higgins; il établit plusieurs chantiers de construction à l'embouchure du Maule; une population active ne tarda pas à

s'agglomérer sur ce point, et bientôt, sous l'influence active du président, on vit s'élever, non loin de l'embouchure du fleuve, presque au bord de la mer, une petite ville commerçante, que ne mentionnent même pas nos récents traités de géographie, mais qui est devenue le dépôt de toutes les denrées apportées des riches provinces agricoles de Talca et de Cauquenes. On la nomma d'abord la Nouvelle-Bilbao, puis elle reçut le nom de *Puerto-Costitucion,* à la suite des événements politiques qui amenèrent l'indépendance du Chili. C'est la dénomination qu'on lui conserve encore officiellement dans les dépêches du gouvernement. Si peu connue qu'elle soit en Europe, elle avance à grands pas vers un opulent avenir. Malheureusement, des barres de sable viennent obstruer souvent l'entrée de son port, et s'opposent au passage des navires. Des travaux ont été entrepris pour écarter cet obstacle; de concert avec quelques particuliers, le gouvernement s'en est occupé sérieusement; tout fait donc espérer que la Nouvelle-Bilbao aura, par sa prospérité croissante, une heureuse ressemblance avec la capitale de la Biscaye, dont elle portait naguère encore le nom.

Cette petite ville n'a pas que ses forêts à montrer aux étrangers; les bords de la mer où vient se jeter le Maule sont hérissés de rochers pittoresques qui donnent le caractère le plus agreste à la côte, surtout au sud du fleuve. Ces roches sont granitiques, mais le granite dont elles sont formées se décompose aisément à l'air; il résulte de ce fait si simple la plus curieuse variété dans la disposition des rochers : tandis que les uns affectent la forme d'un cube immense, d'autres s'élèvent en pyramide. A une demi-lieue à peu près de la ville, se trouve le roc massif que notre gravure représente; c'est une masse de pierre remarquable par ses vastes dimensions, que traverse de part en part une sorte de canal, ou, si on l'aime mieux, une galerie naturelle dont l'élévation dépasse de beaucoup la taille d'un homme. Cette étrange ouverture a reçu des habitants le nom de *Piedra de la Iglesia,* soit parce que la roche en elle-même n'est pas sans analogie avec un édifice bâti de main d'homme, soit parce que, ainsi que le veut une tradition locale, la messe fut jadis célébrée sous le plafond naturel de la galerie.



La Piedra de la Iglesia, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après M. Gay.

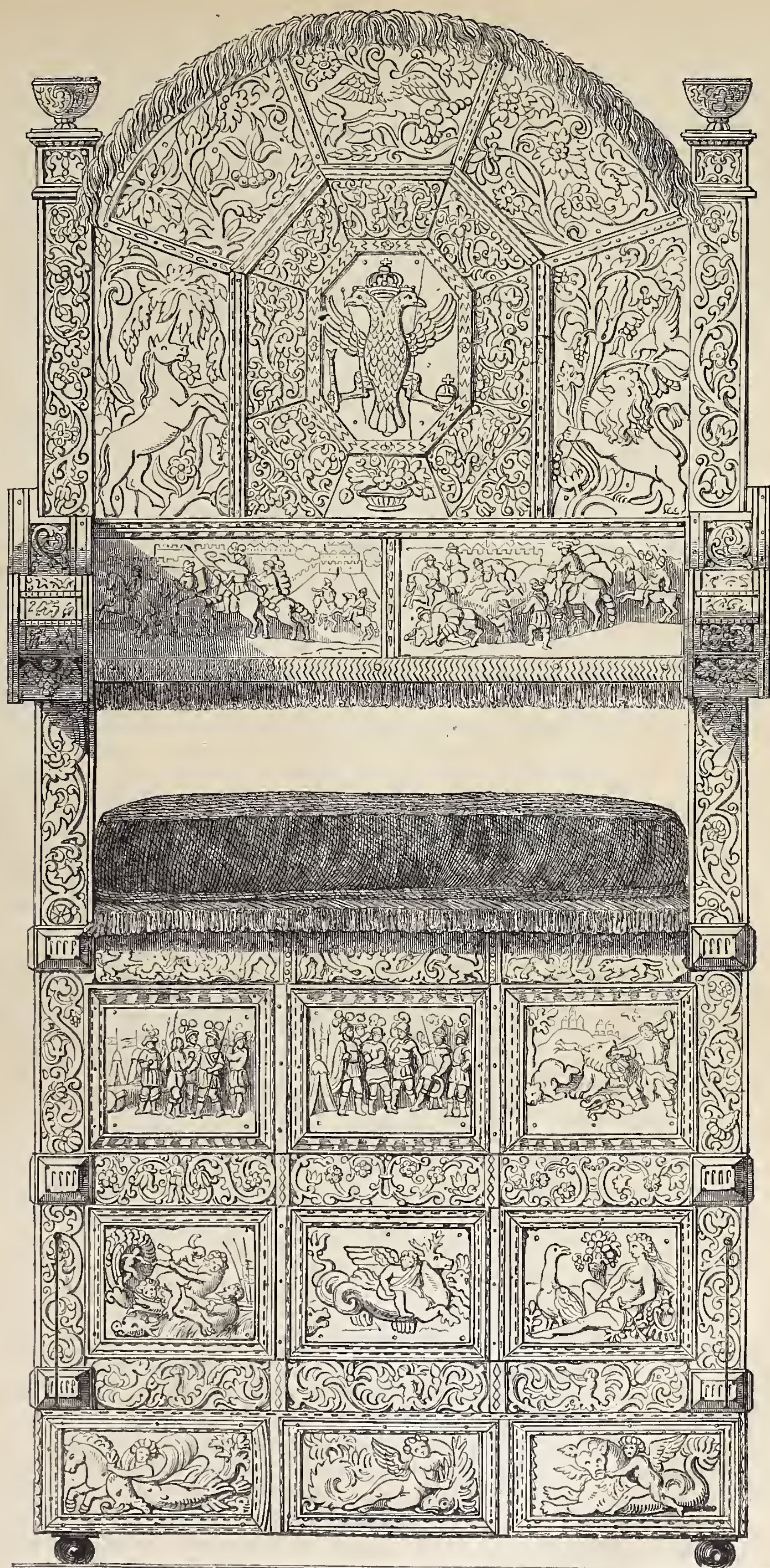
CHAISE SCULPTÉE EN IVOIRE.

(TRÉSOR D'ÉTAT RUSSE.)

D'après la tradition, cette chaise fut envoyée de Grèce, en présent, au grand-duc Iwan IV, à l'occasion de son mariage avec Sophie Paléologue. On la garde dans le palais du trésor d'État, parmi les siéges d'honneur réservés aux grands-ducs dans les solennités extérieures, et surtout dans les cérémonies religieuses. Voici comment elle est décrite dans l'ancien registre du trésor :

« Grande chaise en ivoire sculpté; pommes en argent; facettes dorées; dessous orné de six petits lions en cuivre doré; dessus en velours turc, à champ d'argent parsemé de fleurs en or, soie verte doublée de velours écarlate uni, rubans en soie; six houppes en soie écarlate avec or; coutures couvertes de damas avec perles. »

En 1642, l'ivoire s'étant brisé ou fendu en différents endroits, on transporta la chaise à la salle des ouvriers, et de là dans le palais de l'Arsenal.



Chaise sculptée, en ivoire, au Trésor d'État russe. — Dessin de Freeman, d'après les *Antiquités de la Russie*.

Sur les registres du palais de l'Arsenal pour les années 1687, 1701 et 1711, on lit cette autre description : « Chaise en ivoire sur laquelle sont sculptés des hommes, des animaux, des aigles à deux têtes couronnés, d'autres oiseaux, et des feuilles. Le siége et le dos sont couverts de damas écarlate. Autour du siége et du dos est un ruban de damas en or ; sur les marches sont deux crampons en fer, et par-dessous six pommes en fer argenté. Cette chaise a

été estimée par les maîtres Petruchka et Semka Chechunin à 2 500 roubles d'argent. » (La valeur du rouble d'argent a varié entre celles de 4 et 5 francs.)

A cette époque, les sculptures subirent divers changements. Antérieurement, elles représentaient toutes des scènes de l'histoire d'Orphée. Plusieurs de ces scènes ont été remplacées par d'autres figurant des batailles modernes, des hommes en costume allemand, une ville assiégée et entourée de canons.

Le dos de la chaise est orné d'un aigle à deux têtes dans un cadre hexagonal sculpté en fleurs; les appuis-main sont également ornés d'aigles.

Sur les planches de dessous, on voit encore des sujets mythologiques : entre autres, Saturne dévorant ses enfants; Cupidon et Léda.

LA SCIENCE EN 1858.

Voy. les Tables du t. XXVI.

PHYSIQUE.

Conservation de la lumière. — De toutes les parties de la physique, celle qui s'est enrichie des plus beaux résultats pendant l'année 1858, grâce à un savant ingénieux, M. Niepce de Saint-Victor, c'est la lumière.

Lorsque les rayons solaires frappent un corps, ils lui donnent de la chaleur et de la lumière. La chaleur reçue se manifeste non-seulement pendant que le corps est soumis à l'influence du rayonnement solaire, mais encore longtemps après que l'action du soleil a cessé. Ainsi le sol, échauffé pendant le jour, conserve, en partie au moins, sa chaleur pendant la nuit, et l'envoie aux corps environnants. Quant à la lumière, tout le monde a constaté qu'il en était tout autrement : le corps éclairé ne s'illumine, ne renvoie la lumière, que sous l'action directe du soleil. La salle que la lumière du jour inonde devient obscure dès l'instant où les volets viennent à être fermés. Aucun des objets qui l'instant d'avant dispersaient la lumière de toutes parts et nous étaient apparents, ne reste plus visible. La lumière semble n'avoir pas, comme la chaleur, pénétré le corps; elle ne s'y est pas emmagasinée, si l'on peut employer cette expression, elle s'est dispersée de toutes parts à mesure qu'elle arrivait. Jusqu'à ces derniers temps, du moins, on croyait qu'il en était ainsi. M. Niepce de Saint-Victor vient de nous montrer qu'il en était autrement. Par la photographie, il a fait voir que les éléments du rayon solaire, qui agissent sur les substances sensibles du photographe, se conservent dans le corps soumis à l'action du soleil, et cela pendant un temps considérable, pendant des jours et même des mois entiers.

Voici une de ses expériences. Il expose à la lumière solaire une feuille de carton très-fortement imprégnée de deux ou trois couches d'une substance appelée azotate d'urane. Après l'action solaire, il tapisse avec le carton l'intérieur d'un tube en fer-blanc assez long et d'un diamètre étroit; il ferme le tube très-exactement. Après un laps de temps très-long, il constate que le carton mis en présence d'un papier préparé pour la photographie agit dans l'obscurité comme un corps éclairé par le soleil; il laisse son image sur le papier. L'expérience ne réussit qu'une fois, c'est-à-dire que la lumière semble s'être échappée tout entière du carton dès que celui-ci est sorti de la boîte. Pour obtenir une seconde image, il faut recourir à une seconde insolation.

Une autre expérience du même auteur consiste à prendre une feuille de papier imbibée d'azotate d'urane; on l'expose à la chambre noire, comme fait le photographe. Quand on la retire, rien n'apparaît; mais si on la plonge dans une dissolution d'azotate d'argent, elle s'en imprégne, et aussitôt l'on voit, là où la lumière avait frappé, le sel d'argent se réduire comme si la lumière agissait encore. L'image photographique apparaît, et, d'après l'auteur, elle est presque inaltérable.

L'azotate d'urane est une des substances qui réussissent le mieux pour ces expériences. L'auteur donne une liste d'un certain nombre d'autres, par exemple l'acide tartrique, qui ont aussi donné de bons effets.

Phosphorescence. — M. Edmond Becquerel suit depuis longtemps une voie qui l'a conduit à des résultats remarquables sur la même question. On savait que certains corps, après avoir subi l'influence solaire, étaient, pour quelque temps, lumineux dans l'obscurité. Cette phosphorescence avait été attribuée par quelques savants à des réactions chimiques qui commenceraient sous l'influence des rayons solaires et se continueraient ensuite d'elles-mêmes, si bien que la lumière observée ne serait autre que celle donnée par toute réaction chimique. M. Becquerel a montré depuis plusieurs années qu'il n'en était rien. Dans le mémoire qu'il a présenté en 1858, il fait voir que le phénomène qu'on avait cru particulier à un très-petit nombre de corps est extrêmement général, et que presque tous les corps luisent dans l'obscurité après avoir subi l'action d'une vive lumière; seulement ils émettent une lumière notablement intense pendant un temps très-court après l'insolation. Le marbre blanc, le verre, le spath d'Islande, les sels d'urane, ont manifesté très-nettement qu'ils possèdent cette propriété.

Plasticité de la glace. — Ces immenses fleuves de glace, qui comblent le fond des vallées, et qui, résistant aux ardeurs du soleil, nous donnent, même au cœur de l'été, le spectacle de l'hiver; ces sources éternelles qui alimentent les fleuves, les glaciers, malgré leur apparente immobilité, marchent d'un mouvement lent, mais continu, brisant les obstacles trop faibles, cédant devant les plus fermes, et se conservant en une masse énorme et toujours compacte que des crevasses accidentelles peuvent seules interrompre. Ce mouvement, on le conçoit, est dû à la pesanteur. Le glacier descend la vallée comme un fleuve s'écoule, et l'analogie se retrouve, à la vitesse près, jusque dans les moindres détails de son mouvement. Ainsi, comme la course d'un fleuve, la marche du glacier est lente près des bords et s'accélère au milieu; elle est plus rapide à la surface qu'aux parties profondes. Quand la vallée se resserre, le glacier accélère sa marche dans l'espace étroit. Quoique sa masse soit solide et continue, il s'avance donc comme un liquide. Les parties voisines n'ont pas la même vitesse : elles se séparent, se rendent indépendantes, et cependant rien ne manifeste cette séparation. A l'observation, la continuité du fleuve glacé semble n'avoir jamais cessé. Des résultats si étonnants exigent que les parties nouvelles qui se sont rencontrées se soient soudées pour reformer l'unité du tout. Il faut que la glace soit un corps plastique par excellence, comme la terre glaise, dont les propriétés sont si précieuses au mouleur.

Il a d'abord paru difficile d'admettre qu'il en fût ainsi. Toutefois, comme les faits parlaient impérieusement, les savants ont momentanément fait taire leurs répugnances, et l'hypothèse de la plasticité de la glace a été, nous ne dirons pas reçue dans la science, mais acceptée provisoirement.

Un physicien, M. Tyndall, vient de montrer qu'elle est exacte, c'est-à-dire que sous de fortes pressions la glace se soude à elle-même, et cela instantanément. Mille fragments violemment comprimés dans un moule prennent la cohésion et la transparence d'un seul et beau morceau congelé. La compression n'est pas même nécessaire. Avec le

temps, deux morceaux de glace posés l'un sur l'autre se soudent, même sur l'eau chaude. Après avoir expérimenté dans l'étroite limite du laboratoire, le savant physicien s'est rendu en Suisse avec un géologue, M. Huxley, et tous deux ont vérifié les faits dans les moindres détails.

Travail de la chaleur. — Une question qui en ce moment intéresse vivement les physiciens, celle du travail mécanique de la chaleur, a été traitée sous une forme nouvelle par M. Favre. La question suivante avait été posée en 1842 par Mayer de Heilbronn : « Si l'on frotte deux métaux l'un contre l'autre, le frottement arrête le mouvement en partie, le ralentit; il y a, selon l'expression reçue, du travail qui disparaît, et de la chaleur qui se développe : de là naît la question de savoir si le travail est la cause de la chaleur. Pour y répondre avec certitude, il faut examiner les cas nombreux où il se développe de la chaleur en même temps qu'il se dépense un travail nécessaire pour arrêter le mouvement; étudier si ce travail a un autre effet que la production de chaleur, et la production de chaleur une autre cause que le travail dépensé. » C'est cette question que les physiciens ont cherché à résoudre. Ils ont varié de toutes manières les expériences, et sont arrivés à cette conséquence que rien ne semble devoir contredire : c'est que la quantité de chaleur capable d'élever d'un degré la température d'un kilogramme d'eau, est produite par un travail qui élèverait de 420 mètres environ un poids d'un kilogramme. M. Favre, avec un appareil thermométrique de son invention, est arrivé, en retenant la chute d'un poids au moyen d'un frein, à confirmer les résultats de ses devanciers.

La physique du globe a été le sujet de nombreux travaux.

Les vents en Europe. — M. Kaemtz, l'un des plus dévoués d'entre les météorologistes, a recherché les relations qui existent entre les indications du baromètre, la direction et la force du vent. Il a constaté que les vents du nord-ouest, de même que ceux de sud, sud-ouest et ouest, ont leur origine dans le sud-ouest et quelquefois dans le sud-est. Ainsi, quand le vent du nord-ouest souffle à Paris il s'est fait sentir quelque temps auparavant dans le sud. Le mouvement de l'air a commencé dans le midi et s'est propagé vers le nord. M. Kaemtz a pu exécuter ce travail en mettant à profit les volumineux renseignements qui arrivent à l'Observatoire de Paris.

La suite à une autre livraison.

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité. De Laténa.

L'EMPIRE DE POÉSIE.

Vers la fin du dix-septième siècle, la *Clélie* et les autres romans de Mlle de Scudéri commençaient à passer de mode. Néanmoins chacun se souvenait encore de cette fameuse carte de *Tendre* (1), dont l'apparition avait mis en émoi toutes les ruelles. Les beaux esprits, à la suite, se piquèrent d'émulation, et reproduisirent sous maintes formes cet *ingénieux badinage.* L'Amour, le Sentiment, la Galanterie, eurent leurs cartes dressées avec le même soin minutieux que le fils du célèbre astronome Jacques Cassini devait apporter plus tard à ses travaux sur la carte de France. La poésie eut son tour, et, en 1696, on donna la *Carte et description de l'empire de Poésie*, par M. de Fontenelle.

Il va sans dire que l'ingénieux auteur des *Mondes* n'avait fait que prêter son nom à ce badinage, qui renferme, sous le voile transparent de l'allégorie, une critique pleine de finesse et de sens. Une courte analyse permettra au lecteur d'en juger.

L'auteur commence par diviser la contrée qu'il décrit en *Haute* et *Basse-Poésie*, suivant l'usage adopté pour les divers pays de l'Europe.

La Haute-Poésie est, dit-il, habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés, et parlant un langage qui est à l'égard des autres provinces de la Poésie ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France. Le reste est à l'avenant. Tous les arbres y portent leurs fruits jusque dans les nues. Les chevaux y courent plus rapides que les vents. Les femmes y ont un éclat comparable à celui du soleil.

La province a pour capitale le *Poëme épique*, bâti sur un terrain sablonneux et tellement ingrat qu'on ne se donne presque plus la peine de le cultiver. La ville offre un aspect grandiose; mais elle est d'une étendue et d'une régularité ennuyeuses. Dans le voisinage, à gauche, s'élève une chaîne de montagnes escarpées que bordent des précipices dangereux. Ce sont les *monts de la Tragédie*, sur les sommets desquels on aperçoit les ruines majestueuses d'anciennes cités. Ces hauteurs sont aujourd'hui abandonnées; on ne bâtit plus qu'à mi-côte, ou bien dans les vallons, et l'on se sert pour ces bâtisses de matériaux que l'on tire des ruines dont nous venons de parler.

La Basse-Poésie renferme deux villes : le *Burlesque* qui en est la capitale, et s'élève au milieu d'étangs bourbeux; et la *Comédie*, plus agréablement située, mais qui se ressent néanmoins du voisinage de la capitale, avec laquelle elle entretient un fréquent commerce.

Entre la Haute et la Basse-Poésie s'étendent les *déserts du Bon-Sens*, où l'on n'aperçoit aucune ville, mais seulement quelques cabanes isolées. Ce n'est pas que le pays ne soit, à l'intérieur, d'une grande beauté; mais les abords en sont difficiles et peu connus, et l'on ne trouve presque pas de guides pour vous montrer le chemin.

Les déserts confinent à une province extrêmement peuplée, nommée la province des *Pensées fausses.* L'aspect en est enchanteur. Tout rit à la vue, tout charme. On ne s'y promène que parmi les fleurs. Mais le terrain où l'on marche n'a aucune solidité et s'enfonce partout sous les pas. Cette province a pour ville principale l'*Élégie*, située au milieu de bois et de rochers dont les habitants, qui se plaignent sans cesse, font le lieu ordinaire de leurs promenades, et qu'ils prennent à témoin des tourments qu'ils endurent.

Deux rivières, coulant à une assez grande distance l'une de l'autre, et qui n'ont presque pas de communication entre elles, arrosent l'empire de Poésie. L'une, au cours tortueux et inégal, est la *rivière de la Rime*, qui descend des *montagnes de la Rêverie* et baigne les villages de la *Ballade*, du *Chant-Royal*, du *Virelay.* L'autre, au contraire, a un cours droit et uni : c'est la *rivière de la Raison*, qui a sa source dans le désert du Bon-Sens, et va se perdre dans une forêt sombre et touffue, semée d'une infinité de labyrinthes, et qui s'appelle la *forêt du Galimathias.*

A droite de la province de la Haute-Poésie s'étend une contrée stérile appelée l'*Imitation*, dont les habitants passent leur vie à glaner dans les champs de leurs voisins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichissent à ce métier.

L'empire de Poésie est très-froid du côté du septentrion : c'est là que se trouvent les villes de l'*Acrostiche*, de l'*Anagramme* et des *Bouts-Rimés.*

Il est borné du côté opposé par la mer, où l'on remarque l'*île de la Satire*, environnée de toutes parts de flots amers, et qui renferme une grande quantité de salines, principalement de sel noir, et l'*archipel des Bagatelles*, formé d'une multitude de petites îles, si légères qu'elles flottent toutes

(1) Voy. la Carte du pays de Tendre, t. XIII (1845), p. 60.

sur l'eau, et dont les principales sont les îles des *Madrigaux*, des *Chansons* et des *Impromptus*.

Le sens de ces allégories est facile à saisir.

Le dix-septième siècle poétique, ne l'oublions pas, n'est point tout entier dans les productions de Molière, de Racine, de la Fontaine, de Boileau. A côté de leurs immortels écrits, il y avait une poésie facile et légère, dernier reste de la littérature de l'hôtel de Rambouillet et des Précieuses, toute semée de pointes, de concetti, de faux brillants, pour laquelle l'esprit tenait lieu d'inspiration, et qui sacrifiait le bon sens à la rime. Ce n'étaient qu'acrostiches, bouts-rimés, rondeaux. De poëme épique, il n'en était plus question. La tragédie, après que Racine eut quitté le théâtre, fut en proie à un troupeau d'imitateurs; la comédie affecta



Carte de l'Empire de Poésie, par Fontenelle. — D'après une gravure du *Mercure de France* (1696).

le langage des halles. En revanche, le burlesque et le galimathias continuaient à être à la mode, et nombre de gens prisaient moins les poëmes les plus gracieux de Marot que ces vers qu'il composa sur la mort de Louise de Savoie, mère de François Ier :

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore:
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême
Romorantin la perte reménore;
Anjou fait joug, Angoulême est de même;
Amboise en boit une amertume extrême;
Le Maine en mène un lamentable bruit!
. . . .

La recherche et le faux goût sont de tous les temps. La forme seule change.

LE DÉPART.



Composition et dessin de Staal.

Ce fut la première grande douleur de ma vie. Depuis plusieurs mois mon père nous avait avertis que j'irais à Rome étudier les lois chez le savant Labeo. Mais je ne devais partir qu'aux ides d'octobre ; nous n'étions qu'à la fin de l'hiver, et nous ne comptions pas encore les jours. Rarement nous faisions allusion à mon départ. Chacun de nous, cependant, y pensait en secret : un étranger l'eût deviné rien qu'au redoublement de nos caresses. Nous

nous absentions de la maison le moins longtemps possible. Quelquefois je voyais comme un nuage de tristesse passer sur le visage de ma mère et de ma sœur; j'entr'ouvrais mes lèvres, mais je n'osais prononcer une parole.

Le sixième jour de juin, jour néfaste! pendant notre second repas, nous entendîmes Argus aboyer avec une colère inaccoutumée. Presque aussitôt une esclave introduisit dans le triclinium un vieillard qui nous salua respectueusement, s'approcha de mon père, et lui remit une lettre.

Mon père la déroula et la parcourut des yeux. Nous vîmes sur ses traits un frémissement qu'il se hâta de réprimer.

— Cette lettre, nous dit-il d'une voix qui s'efforçait d'être ferme, est de mon ami Labeo.

Puis, se tournant vers moi : — Il importe que tu partes sans délai pour entendre les leçons d'un très-savant homme d'Athènes, dont le séjour à Rome ne sera que de peu de durée. Labeo souhaite aussi que tu assistes, le mois prochain, à de solennels débats qui vont s'ouvrir au Forum. Cet honnête vieillard est son affranchi. Il l'avait envoyé à Mantoue pour quelques affaires urgentes, et il lui a ordonné de se détourner de sa route pour venir te chercher et te conduire à Rome.

Pendant ces paroles, muets de surprise, nous regardions le messager.

— Quand devez-vous partir? lui demanda mon père.

Le messager répondit simplement que le navire qui l'avait amené devait lever l'ancre avant la douzième heure, afin d'arriver à Sermione avant la nuit.

Ma mère tressaillit, ma sœur jeta un cri de douleur; d'un geste mon père les invita au silence.

— Accompagnez ce bon vieillard, dit-il à l'esclave; qu'il prenne le repos et la nourriture dont il a besoin. Ayez soin que rien ne lui soit épargné. Quant à nous, point de faiblesse. Une heure ne sera que trop rapidement écoulée; ne la perdons pas en discours inutiles. Que chacun fasse en toute hâte les préparatifs nécessaires : soyons calmes, et respectons la volonté des dieux.

Ma sœur se précipita dans mes bras en sanglotant; mais ma mère, la tirant à elle avec douceur, lui rappela qu'elles avaient à rassembler mes vêtements et quelques provisions.

Mon père entra dans le tablinum pour écrire à son ami et rédiger une instruction à mon usage.

Seul, le cœur gonflé, la poitrine oppressée, les yeux pleins de larmes, j'allai dans ma chambre où j'eus bientôt réuni et lié le petit nombre de manuscrits que je devais emporter.

D'un mouvement subit, je m'élançai hors de la maison pour contempler une dernière fois ces lieux où s'étaient écoulées mon enfance et ma jeunesse, et que je ne devais peut-être plus revoir. Je traversai rapidement le jardin, le verger, et quand je fus hors de l'enceinte, sur la hauteur, je regardai tout ce qui était autour de moi avec désespoir. Jamais la maison ne m'avait paru plus jolie, la colline plus riante, les prairies plus vertes, la nature plus sereine, le lac plus calme et plus pur.

Un arbre touffu s'élevait à quelques pas; c'était sous son ombrage que j'aimais à lire mes auteurs bien-aimés, Lucrèce, Théocrite, Virgile. Souvent ma sœur venait s'y asseoir près de moi, et nous restions longtemps à regarder le spectacle varié des champs, la vaste surface azurée des eaux, les voiles lointaines des pêcheurs, ou le soleil descendant derrière les hautes montagnes. Combien d'heures délicieuses nous avions passées à l'abri de ce bel arbre que mes parents avaient planté à la fin de la première année de leur union, et consacré à Lucine!

— Qu'il est heureux! pensai-je en le regardant. Il continuera à voir tout ce que j'ai été habitué à aimer depuis que mes yeux se sont ouverts à la lumière du jour. Sur son écorce, tous les ans on nous mesurait, ma sœur et moi. Voici les lignes profondes tracées par mon père, voici la date des années. On le respectera; on viendra le visiter souvent. Ah! que m'importe le funeste don de sentir et de penser! Que ne puis-je changer ma destinée avec la sienne; que ne puis-je comme lui m'enraciner dans le sol, comme lui tendre nuit et jour mes branches vers ce toit sacré sous lequel je suis né!

En pensant ainsi, je pleurais, je m'animais, et j'arrivais à parler à haute voix :

— Et pourquoi me séparer des seuls êtres que j'aime sur la terre? m'écriai-je. Que vais-je chercher au loin? Le bonheur? il n'est qu'ici pour moi. Il ne peut être, il ne sera jamais ailleurs, parmi des étrangers, loin d'une mère, d'un père, d'une sœur adorés! La sagesse? qui me l'enseignera mieux et d'un accent plus persuasif que ces vertueuses âmes où semblent être descendues la bonté et la prudence des dieux? La science? et qu'ai-je besoin de savoir toutes les vaines pensées qui occupent l'esprit des autres hommes? Nous avons peu de livres, mais tous ont été sagement choisis. La fortune? ne m'a-t-on pas appris à la mépriser? Nous avons l'aisance : plus de richesses ne seraient la cause que de plus de maux. Comme mon père, je dirigerai les travaux de nos champs et la pêche sur le fleuve; moi-même, s'il le veut, je cultiverai la terre et je jetterai les filets. Nos plus grands citoyens ont-ils jamais rougi des fatigues de leurs bras et des sueurs de leur visage? Que veut-on enfin que j'aille acquérir dans Rome? la renommée, les honneurs? Et que me font à moi les applaudissements du Forum, l'obsession des clients, ou même, ô fol orgueil! la toge prétexte, la chaise curule et les faisceaux des licteurs? Non, ville des Césars, toutes tes richesses et toutes tes gloires n'ont rien qui puisse jamais valoir pour moi les sages entretiens de mon père, les doux baisers de ma mère et de ma sœur!

Ému, transporté, enivré de mes propres sentiments, je m'élançai vers notre demeure, convaincu que la force de mes raisonnements persuaderait aisément mon père; mais, en approchant, je sentis s'évanouir ma confiance. Tout ce que je venais de me dire, ne le savait-il point déjà? Sa grande prudence n'avait-elle pas depuis longtemps tout pesé, tout approfondi, tout discuté?

Au moment où je franchissais le seuil, j'entendis ma mère qui parlait ainsi dans l'atrium :

— Cher époux, pardonne à mes instances. Si ta résolution est inflexible, ne pourrais-tu consentir, du moins, à envoyer notre fils dans une ville moins éloignée que Rome. Tu me l'as dit souvent : Crémone a aussi des écoles savantes et des juristes éloquents. Notre fils y serait à quelques jours seulement de notre demeure, et s'il arrivait qu'un péril, une maladie cruelle...

J'étais entré : mon père prit dans ses mains la main de ma mère et celle de ma sœur, et nous dit :

— Que notre faiblesse ne rende pas ces derniers instants plus douloureux! Plus d'une fois, chère épouse, nous avons agité ce grave projet pendant le silence des nuits, et, tu le sais, notre résolution n'a pas été prise légèrement. A l'heure cruelle des séparations, la douleur se dresse en nous véhémente, et seule parle haut; mais quelque faible que soit alors la voix de la raison, si nous le voulons bien, nous pouvons l'entendre. Moi aussi, le souvenir m'en est présent! que n'ai-je point souffert lorsqu'à ton âge, mon fils, il me fallut m'éloigner de ma famille et entreprendre mes premiers voyages. Mais depuis j'ai bien souvent rendu grâces à cette sage sollicitude paternelle qui sut me sous-

traire aux dangers de l'oisiveté, de la mollesse et de l'ignorance, où tant de jeunes compagnons de mon enfance ont misérablement succombé; j'ai béni cette fermeté prévoyante qui m'engagea courageusement dans la voie rude, mais fortifiante, de l'activité indépendante, de l'exercice libre de la volonté, de la lutte au milieu des épreuves et de l'expérience. L'enfant que la main du maître nageur abandonne un moment à la surface de l'eau est saisi de crainte, et sa mère sur le rivage tend vers lui les mains, pâle de terreur; mais dès que, d'un effort hardi, il s'élance et se soutient au-dessus de l'élément liquide, il se rassure et regarde fièrement sa mère qui sourit, plus fière que lui-même. Celui qui n'a point vécu parmi les citoyens éclairés de Rome, celui qui n'a point entendu les enseignements de ses orateurs, celui qui ne connaît point ses sciences, ses monuments, ses arts, son incessante activité, son impatiente ardeur de découvrir, celui-là ne peut savoir jusqu'où les dieux ont permis à l'homme d'élever son esprit, d'agrandir ses connaissances, de pénétrer dans l'intelligence des secrets les plus cachés de la nature et de la vie. Le rude habitant des campagnes, qui parle avec dédain de cette Rome qu'il ignore, est peu à peu contraint lui-même d'accepter les leçons qui, de loin en loin, viennent de la grande ville lui apprendre à modifier insensiblement les coutumes de ses aïeux, et à obtenir de la terre, avec moins de fatigues, plus de moissons. Cesse donc, ô mon fils! d'accuser le destin, et sois reconnaissant plutôt de ne pas être attaché à jamais, par les invincibles nécessités de la misère, au sol où tu es né. Tu trouveras près de nos amis un appui bienveillant et de sages conseils; ils t'enseigneront les sources pures où tu devras puiser et celles aussi que ta prudence devra éviter et ta vertu mépriser; car, il est vrai, à Rome se mêlent confusément les séductions et du mal et du bien. Mais je n'ai pas à redouter pour toi les contagions funestes. L'occasion de la chute est partout: il n'est pas de sentier où un mauvais pied ne trébuche. Si, encouragé et soutenu par ton amour pour nous, par le souvenir de nos exemples, par le sentiment de ce que tu te dois à toi-même, tu ne savais point résister à de vils entraînements, ce serait le signe certain que même ici tu aurais été sans force pour rester digne de notre tendresse lorsque notre autorité, déclinant insensiblement avec notre vie, t'aurait laissé libre de céder à de vicieux penchants. Mais que dis-je? Pardonne-moi, mon fils; je te connais, et je ne crains rien. Cette indépendance lointaine où je t'appelle en est un assez grand témoignage. Il n'y aura jamais de place pour aucune souillure dans une conscience où est consacrée notre image. Ce que tu éprouves de douleur aujourd'hui, nous l'éprouvons de même. Espère aussi ce que nous espérons, crois ce que nous croyons; ce que tu sentiras en toi d'agrandissement, nous le devinerons et nous nous en réjouirons; car nos cœurs n'ont qu'un seul battement, comme notre âme n'a qu'une même pensée; et, continuant à nous aimer, nous continuerons, malgré la distance, à vivre de la même vie.

Ces tendres paroles furent interrompues par la présence du messager. Il venait nous avertir que déjà l'on entendait au loin les cris des nautoniers.

J'embrassai les genoux et les mains de ma mère en les baignant de mes larmes. Ma sœur enlaça mon cou de ses bras et appuya sa tête sur mon cœur. Combien de mots de tendresse, de recommandations, de promesses de s'écrire, de toujours s'aimer, furent échangés et se confondirent avec les exclamations de notre douleur! Nos esclaves mêmes pleuraient. Mais le retard n'était plus possible.

— Prenons courage! haut les cœurs! dit mon père, et apprenez ce que j'ai résolu, ce que j'écris à mon ami Labeo. Nous-mêmes, chère Cornélie, chère Julie, à la fin du prochain hiver, nous irons à cette Rome que vous ne connaissez point et que vous haïssez en ce moment, et nous ramènerons ici Marcus aux mois de l'été. D'ici là, ses lettres et les nôtres adouciront nos regrets.

Il pria ma mère et ma sœur de ne point nous suivre, puis il me conduisit à pas rapides jusqu'au navire.

Je tombai plutôt que je ne me jetai à ses pieds. Ses lèvres vénérées se baissèrent vers mon front; il me releva, et murmura une prière aux dieux.

Le messager m'entraîna. A peine mes pieds eurent-ils touché le navire que l'on tira les cordes; la voile déployée se gonfla, et nous nous éloignâmes du rivage.

Je restai debout, les mains pressées contre la poitrine, le visage noyé de mes pleurs, regardant mon père immobile sur le rivage, et au loin, sur le seuil de notre maison, ma mère et ma sœur qui, entourées des esclaves, agitaient des voiles blancs.

Tout à coup le navire doubla le cap que couronne le temple de Minerve, et toutes les scènes enchantées de ma vie disparurent à mes yeux! Déchirements de mon âme, cris étouffés dans mon sein, désordre affreux de mes pensées où ma piété eut peine à retenir un blasphème, votre souvenir est encore pour moi, après plus de dix ans, plein d'une inexprimable angoisse! L'éclat du jour me faisait mal; l'ombre convient aux malheureux. Je cherchai un lieu écarté, et, la tête couverte d'un pan de mon manteau que mordaient mes lèvres, je m'étendis sur le plancher même. Hélas! mon désespoir l'eût vu s'entr'ouvrir sans effroi!

LA HOLLANDE.

La plupart des voyageurs qui reviennent de Hollande disent ou écrivent avec une sorte de dépit: « Les villes s'y ressemblent; qui en connaît une les connaît toutes. » Je m'étonne. Ne serait-ce pas que ces voyageurs passent trop vite et n'aperçoivent que les traits généraux? A ce compte, tous les hommes se ressemblent aussi. Cependant, même d'assez loin, on peut trouver d'assez notables différences entre Achille et Ulysse, Pâris et Thersite, Hélène et Xanthippe. Il en est de même parmi toutes les choses naturelles ou humaines. Plus on regarde, plus on distingue. Ce qui tout d'abord apparaît, c'est l'unité; la variété se découvre ensuite, et, une fois entrevue, n'a plus de fin. Non-seulement Rotterdam diffère de la Haye, Leyde d'Amsterdam, et ainsi de suite, mais les constructions les plus simples, les vingt-cinq mille moulins, par exemple, qui tournent leurs ailes à tous les points de l'horizon hollandais, sont aussi variés entre eux d'aspect, de physionomie, de couleur, que le sont le paysan, le marin, le bourgeois, le pasteur, la laitière, la marchande, la femme du conseiller, l'orpheline, la Frisonne, la Juive ou la Morave. Comment seraient-ils tous semblables? Divers sont leurs services, et diverses aussi leurs fortunes. Les uns, industriels, pauvres ou riches, sont occupés jour et nuit à moudre, d'autres à scier; le plus grand nombre, agents officiels, fonctionnaires de tous grades, épuisent incessamment les eaux qui s'infiltrent et menacent les prairies de l'inondation. Petits, moyens ou grands, ils sont faits, les uns de briques rouges, les autres de maçonnerie blanche; ceux-ci, de simple bois, grossièrement charpentés, la taille tout d'une venue; ceux-là, de bois choisi, habilement travaillés, finement décorés, revêtus de belles couleurs, sveltes, gracieux ou superbes. On en voit dont les étages sont garnis de balustrades élégantes, où parfois même des filets d'or se mêlent à la sculpture.

Un soir, au bord d'un canal, j'avais ralenti ma marche pour regarder une famille assise sur un de ces balcons aériens. Une jeune femme, le front ceint de larges plaques

d'or, coquettement coiffée d'un bonnet de dentelles de Flandre, versait un thé à couleur d'ambre dans des coupes du Japon ; le soleil couchant empourprait cette scène paisible. Au même instant, un gros navire, presque aussi large que le canal et aussi haut que le moulin, vint à passer, glissant sans bruit sur l'eau calme, et portant dans ses vastes flancs les épices et les parfums de Java. Un jeune homme, debout sur le pont, salua la jeune femme, qui lui tendit de loin une tasse en souriant. Quelques paroles s'échangèrent entre eux. Que se disaient-ils? Je ne pouvais



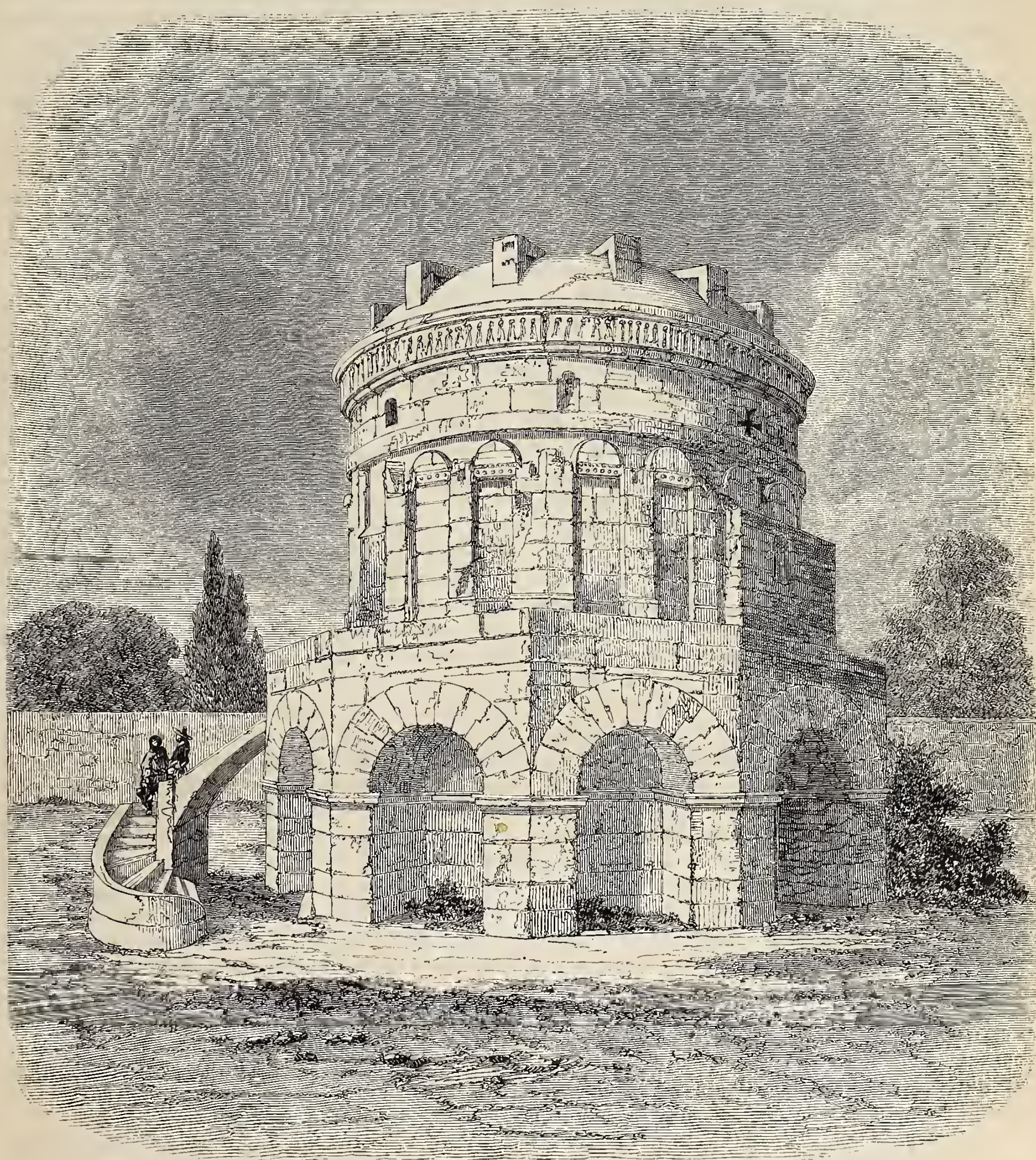
Un Moulin en Hollande. — Dessin de Rouargue.

le comprendre ; mais toute la famille et les marins éclatèrent en rires et en bravos qui réveillèrent à demi trois grasses vaches couchées près de moi dans les herbes : elles entr'ouvrirent leurs grands yeux languissants, et moi, je m'éloignai en songeant que j'entendais plus souvent rire dans la taciturne Hollande que dans la vive et bruyante Italie ; puis je m'étonnai encore d'en être surpris en me souvenant que j'étais dans le pays des peintres du rire dont Jean Steen est le chef joyeux, en me rappelent surtout les aimables et plaisantes conversations du spirituel

Van-Lennep (¹) et de ses amis. La Hollande rit plus en un jour que l'Italie, de Milan à Rome et au delà, en tout un siècle.

LA ROTONDE DE RAVENNE.

Si l'on veut avoir une idée de ce qu'était l'architecture aux sixième et septième siècles de notre ère, il faut aller à Ravenne. Cette ville, qui fut la capitale des Ostrogoths et ensuite le dernier pied-à-terre des empereurs d'Orient en Italie, doit à cette double circonstance un certain nombre d'édifices construits avec luxe dans un temps où l'art avait, pour ainsi dire, perdu toutes ses ressources. Elle possède une dizaine d'églises qui ont conservé en tout ou en partie les plus riches décorations de mosaïque que l'on puisse citer. La façade du palais de Théodoric fait l'or-



La Rotonde de Ravenne. — Dessin de Lancelot, d'après un dessin de M. Robault de Fleury fils.

nement d'une de ses rues principales. Au nord, dans des jardins situées hors du mur d'enceinte, mais qui autrefois étaient un quartier populeux de la cité, on voit la fameuse rotonde qui servit de tombeau au même Théodoric.

Ce dernier monument se distingue des autres par la beauté des matériaux. Les églises et le palais sont en briques; la rotonde est en marbre blanc débité par blocs énormes, et d'un appareil très-soigné. Si l'élégance des lignes et la pureté des profils laissent à désirer, du moins la main-d'œuvre est encore celle que l'on admire dans les produits plus anciens de l'architecture romaine, car c'est à cette architecture qu'appartient la rotonde de Ravenne. Les Goths, pas plus que les autres Barbares qui se partagèrent l'empire d'Occident, n'introduisirent de nouvelles pratiques dans l'art de bâtir. Ils mirent à contribution l'industrie des ouvriers italiens, et c'est par une de ces mille erreurs qui jettent tant de confusion dans l'histoire qu'on a appelée gothique l'architecture née en France dans le courant du douzième siècle.

Le plan du tombeau de Théodoric paraît avoir été in-

(¹) Auteur des *Aventures de Ferdinand Huyck*.

spiré par les môles d'Auguste et d'Adrien, élevés sur les bords du Tibre pour les sépultures de ces deux empereurs. L'édifice est composé de deux étages. Le rez-de-chaussée, décagone à l'extérieur, forme par dedans une croix grecque voûtée de deux berceaux en plein cintre qui se coupent sur quatre arêtes à leur rencontre. Il est impossible de visiter cette salle ou chapelle que les infiltrations du sol ont convertie en un lac. Le peu de lumière qui y pénètre, par la porte et par des meurtrières percées au bout des bras de la croix, permet néanmoins de reconnaître que les murs sont entièrement nus. Les dix pans extérieurs sont décorés chacun d'une fausse arcade et surmontés d'une terrasse où l'on accède par deux escaliers droits en pierre de taille. Ces montées sont une addition toute moderne, exécutée en 1780 par les soins des Bénédictins de Ravenne, qui voulurent affecter l'étage supérieur au culte de la sainte Vierge. L'édifice était alors dans un état d'abandon qui remontait à plusieurs siècles. Par l'exhaussement progressif du sol, il se trouvait enterré jusqu'au-dessus de la naissance des arcades. On le dégagea en partie, mais sans aller jusqu'à la base. Probablement on recula devant la dépense qu'aurait occasionnée l'assainissement de la pièce inférieure qu'on trouva pleine d'eau. En 1834, le gouvernement pontifical fit reprendre les travaux et pousser le déblai jusqu'au niveau du seuil de la porte. C'est alors que des marches tournantes furent ajoutées au bas des deux escaliers pour qu'ils atteignissent le nouveau sol. Le rez-de-chaussée fut vidé; mais l'eau n'a pas tardé à y revenir. Pour éviter cet inconvénient, il aurait fallu descendre jusqu'à la naissance d'un soubassement qui règne, dit-on, sous le décagone, et bétonner soigneusement l'aire intérieure.

L'étage supérieur consiste en une salle circulaire couverte d'une coupole. Il est éclairé par des fenêtres cintrées dont l'exiguïté annonce la pratique usitée depuis dans l'architecture romane. Une porte à l'antique est ouverte du côté de l'occident, juste au-dessus de la porte du rez-de-chaussée. A l'orient est un renfoncement qui semble avoir eu dans l'origine la destination d'une abside. La nudité des murs, la rusticité de leur parement, prouvent qu'ils furent primitivement recouverts d'une décoration en mosaïque.

Jusqu'aux deux tiers de son élévation l'étage supérieur est enfermé par dehors dans un épais revêtement qui affecte le plan décagone du rez-de-chaussée et qui est profondément refouillé sur chacun de ses pans, de manière à former des couples de fausses portes couronnées par des tympans. Tout cela est percé de trous de scellement d'où il est permis d'inférer que les renfoncements en forme de portes étaient remplis par des tables de bronze, et que des ornements, également en bronze, étaient fixés sur les tympans en manière de crête.

La partie la plus curieuse de la rotonde est sa coupole. Taillée dans un seul bloc, elle a onze mètres de diamètre, de sorte que son poids peut être évalué au moins à 147 000 kilogrammes. C'est une opération digne d'être notée dans l'histoire de l'architecture que celle qui a consisté à élever un si lourd fardeau à 14 mètres au-dessus du sol.

La courbe extérieure de la coupole est extrêmement surbaissée. Elle offre une décoration de douze consoles évidées qui relient à sa convexité la corniche qui lui sert de bordure. On a prétendu que ces pièces, qui ressemblent à des anses, avaient servi à passer les cordes au moyen desquelles le monolithe fut mis en place; mais cette hypothèse tombe d'elle-même quand on songe à la faiblesse qu'auraient eue les attaches par rapport à la charge. Un architecte français qui a visité le monument depuis peu, M. Rohault de Fleury fils, pense avec bien plus de raison que ces consoles n'ont jamais été que des pièces d'ornement. Elles portent gravés sur leurs abouts les noms de quatre évangélistes et de huit apôtres; elles devaient soutenir une garniture de bronze en forme de guirlande et composée sans doute d'attributs chrétiens.

Une autre opinion de M. Rohault de Fleury qui nous semble également incontestable, c'est que les escaliers construits en 1780 ne sont pas la restitution d'un système quelconque ayant servi antérieurement au même usage. L'étage supérieur de la rotonde, destiné à renfermer le sarcophage de Théodoric, a dû être inaccessible dans l'origine. Mettre hors de portée ou même dissimuler tout à fait l'entrée des chambres sépulcrales est une coutume que les anciens ont observée universellement dans la construction des mausolées.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Fin. — Voy. p. 6, 10.

25 juin, 4 heures du matin.

Nous sommes descendus. Je l'ai présenté à nos camarades; on lui a fait grand accueil. Notre troupe est campée sur la place de la Concorde. Il est silencieux et très-pâle, mais semble maître de lui. A minuit on nous a dirigés, par la rue Royale, vers une petite caserne improvisée dans le faubourg, pour marcher au point du jour contre une barricade. Cette marche nocturne m'a paru funèbre. Personne dans cette large rue, pas un passant; mais, par mesure de l'état de siége, des lumières à toutes les fenêtres, toute la rue éclairée et vide, illuminée et silencieuse; puis, de dix pas en dix pas, à l'ombre des portes cochères, un dragon à cheval, immobile, enveloppé tout entier dans une grande capote blanche, et, du fond de cette espèce de suaire, une voix lugubre s'élevant à mesure que nous passions, et disant, avec un long accent prolongé : « Sentinelle, prenez garde à vous! » Puis plus rien, que le bruit sec et régulier des pas de notre troupe sur le pavé; c'était vraiment sinistre. A deux heures, nous sommes arrivés à cette petite caserne; j'ai forcé cet enfant à se jeter sur le lit de camp. Dort-il? Je ne le crois pas. Moi, j'écris en attendant le jour, j'écris et je tremble; je tremble, non plus seulement pour lui, pour son courage, mais pour le mien. Je n'ai jamais entendu le bruit du canon, je n'ai jamais vu de bataille... Si la peur me saisissait? si j'allais me déshonorer en fuyant, me déshonorer à ses yeux, lui donner l'exemple de la lâcheté? Voilà une angoisse plus terrible encore que l'autre! Eh! que sera-ce donc si je vois couler son sang!... O mon Dieu, mon Dieu! soutenez-moi, et sauvez-le! On vient nous appeler, le tambour bat, il faut se mettre en marche... Tout le monde est prêt, lui aussi... et dans une heure peut-être... Allons, partons!

26 juin.

Ah! misérable, misérable que je suis!... Pourra-t-on le sauver? Survivra-t-il? Qu'ai-je fait? Non, ce n'était pas de la tendresse ou du devoir, c'était de l'orgueil, de la vanité paternelle! Cher, cher enfant! blessé mortellement! à cause de moi... pour moi! Misérable! misérable! Il est là, couché dans ma chambre, dans mon lit, mais je n'ose pas y entrer; je n'ose pas le regarder! Te voilà bien avancé, père insensé, de savoir qu'il a du courage, maintenant que tu l'as tué!... Je suis un assassin! Un enfant de dix-sept ans, le jeter à la bouche des canons et des fusils! Est-ce que tout ce que tu voyais en lui de généreux, de noble, ne te disait pas qu'il saurait faire son devoir le jour où il le faudrait? Et quand il n'aurait pas fait ce devoir-là, est-ce qu'il n'y en a pas dans la vie mille autres plus utiles, plus sacrés que de se battre? Et il les aurait remplis tous avec honneur,

et il aurait vécu! tandis que... O mon fils, mon fils! Je n'ai pas pu y résister tout à l'heure, je suis entré dans sa chambre pour le regarder... Comme il est maigri depuis vingt heures! Pauvre cher petit! et si doux dans sa souffrance, si patient! Ce matin, quand il a été pris de vomissements, ce qui est un signe fatal, il le sait, il n'a dit qu'une chose : «Ne le dites pas à mon père!» Oh! malheureux que je suis!

27 juin.

Il va mieux, il va un peu mieux. La balle a été extraite; elle n'avait pas pénétré! La fièvre tombe.

30 juin.

Le mieux continue, le médecin espère... Et maintenant commence à me revenir avec une joie ineffable le souvenir de son courage et de son dévouement; car il n'a pas seulement fait son devoir, il a fait plus, bien plus! Si je me suis bien conduit, c'est grâce à lui; si je vis, c'est grâce à lui! Il m'a sauvé! Brave enfant! Je le vois encore quand nous sommes sortis de cette petite caserne, au point du jour. Nous marchions à côté l'un de l'autre, et je sentais son bras, presque son cœur : tout à coup, au détour d'une rue, au moment où nous nous y attendions le moins, éclate sur notre petite troupe une décharge de mousqueterie : l'effet fut terrible; trois hommes tombèrent frappés, une partie s'enfuit en jetant ses armes; moi-même, surpris, éperdu, épouvanté, je commençais, je crois, à tourner le dos, quand mon regard tomba sur lui. Il était là, blême, vacillant, paralysé par la terreur... A cette vue, tout change en moi : « Lâche! me dis-je, au lieu de soutenir cet enfant, l'entraîner, déchoir à ses yeux et le faire déchoir! Tu lui dois l'exemple, donne-le lui! » Et, passant tout à coup de la terreur à une énergie de résolution qu'explique l'amour qui explique tout, je m'élance seul sur la barricade avec mon mouchoir de parlementaire au bout de mon sabre, et j'arrive, je tombe au milieu des insurgés avant qu'ils aient eu le temps de recharger leurs fusils, leur montrant ma poitrine découverte, et leur parlant de la guerre civile avec tant d'horreur, les suppliant avec tant de désespoir de ne pas continuer ce combat impie, que je voyais déjà l'émotion sur leur visage. Mais je me retourne, et j'aperçois à mon côté, qui? lui, mon fils! Il m'avait suivi, il était près de moi, pâle, mais résolu. Cette vue donna à mes prières un accent irrésistible, et j'allais l'emporter, quand un homme à basse et mauvaise figure s'écria brutalement : « Est-ce que ce capucin-là croit nous empêcher de faire notre révolution? » Et il me tire un coup de fusil droit dans la poitrine. Mais au même instant j'entends un cri terrible, je vois un bras qui s'élance et détourne l'arme, c'était lui, lui qui avait attiré le coup sur son propre corps, lui qui tombait sous la balle qui devait me frapper, lui qui me jetait en tombant un regard et un sourire que je n'oublierai jamais!

10 juillet.

Il est sauvé! la convalescence a commencé. Ce matin, nous venions de prendre notre premier repas ensemble; j'étais assis près de son lit et il me tenait depuis quelque temps la main, plongé dans le silence et paraissant rêver profondément. Tout à coup il me dit :

— Père, que c'est peu de chose, le danger!

Et comme je tressaillais à cette parole, il ajouta :

— Pour toi, je le sais bien, ce n'est rien; mais moi... Il faut que je te fasse un aveu; j'ai eu bien peur en partant; j'ai cru que mes jambes ne pourraient me porter! mais j'ai pensé que si je faiblissais tu ne m'estimerais plus, tu ne m'aimerais plus; et alors j'ai senti en moi un cœur tout nouveau, et je t'ai adressé tout bas cette prière : « O père! toi qui es si ferme et si fort, enveloppe-moi de ton âme et rends-moi digne de toi! » Eh bien, qu'as-tu donc? tu ne me réponds pas. (En effet, je ne pouvais parler.) Est-ce que tu m'en veux d'avoir tremblé un moment? dis, tu m'en veux?

Les larmes m'étouffaient; je me levai, j'allai prendre ces feuillets que j'avais écrits, et pour toute réponse je les lui tendis! A peine les eut-il lus :

— Quoi!... toi aussi, tu as eu peur! et tu ne crains pas de me le dire? Et c'est pour moi... Oh! il n'y a jamais eu de père comme toi!

Tu as raison, m'écriai-je en l'embrassant avec passion, il n'y a jamais eu de père comme moi!

SUR LE MOT *BRACONNIER*.

Les mots ont leur destinée aussi bien que les livres. Les plus mal partagés (s'ils pouvaient se plaindre, ils accuseraient le sort) sont ceux qui, détournés de leur signification primitive, expriment maintenant des idées entièrement opposées à celles dont ils étaient le signe jadis. Il en est beaucoup de tels, et de bien connus. On sait que, depuis le milieu du dix-septième siècle, le mot *braconnier*, d'une origine douteuse, sert à désigner les déprédateurs de gibier, désespoir éternel des chasseurs de la grande et de la petite vénerie, tandis qu'au moyen âge la mission des bracenniers était de faire également lever le gibier, à la différence des *veneors,* ou veneurs, qui le pourchassaient. Cette distinction est nettement marquée dans les deux vers suivants du *Dolopathos*, ou *les Sept sages de la Grèce*, roman d'origine orientale dont la première traduction en français remonte au onzième siècle :

Moult avoit braches et lévriers,
Et *veneors* et braconniers.

Mais ce que l'on ignore plus généralement, c'est que jusqu'au commencement du dix-septième siècle le mot *braconnier* avait conservé l'acception que nous venons d'indiquer. Pour s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur cet article des *Chartes du pays et comté du Hainaut*, promulguées par les archiducs d'Autriche (23 octobre 1617) :

« Le louvier, pour la prinse d'un loup ou d'une cayellée... devant le Saint-Remy, ne pourra pourchasser qu'une lieue à la ronde du lieu de la dite prinse et ne prendra au plus prochain troupeau de blanches bêtes qu'un seul mouton, quel nombre de chiens qu'il ait, lequel (mouton) le laboureur ou censier, s'il le veût faire, pourra racheter pour 40 patars; et en après sur chacun village au circuit de ladite lieue (il ne pourra exiger) que dix patars. Ne pourront aussi aucuns *braconniers*, à raison de la dite prinse, exiger ni prendre quelque profit et autres maisons d'Églises, sur laboureurs de nostre dit pays, ny sur leurs bêtes blanches, au dehors de ladite lieue, sur (à peine d') amende semblable que dessus [1] par ceux qui en useroient ou feroient au contraire, etc., etc. »

L'ANNONCIATION.

On sait que Michel-Ange n'aimait pas la peinture à l'huile; il l'appelait un art de femme ou d'oisifs et de paresseux : *Arte da donna e da persone agiate ed infingarde.* Aussi refusa-t-il de peindre à l'huile le Jugement dernier, et lorsqu'il consentit à faire quelques tableaux, il les peignit, suivant l'expression de Vasari, à la détrempe (*a tempera*); mais il s'aperçut bientôt que le public, tout en rendant hommage aux qualités supérieures de ses compo-

[1] L'amende fixée dans cet article est de 5 florins carolus.

sitions, de son dessin et de sa couleur sévère, se laissait plus volontiers séduire par l'éclat et l'harmonie des peintures à l'huile. Alors, sans abandonner la voie qu'il préférait, il imagina de faire des dessins ou cartons, et de confier à des artistes habiles le soin de les peindre suivant le goût du plus grand nombre. Le Vénitien Sébastien del Piombo et le Mantouan Marcello Venusti sont les deux peintres qui eurent surtout l'honneur d'être ainsi associés à l'immortel auteur du Jugement dernier et de Moïse. Parmi les peintures de Sébastien del Piombo dont le dessin est de Michel-Ange, on cite diverses compositions qu'on voit à Viterbe et à Rome, à San-Pietro in Montorio, ainsi que le tableau de la Résurrection de Lazare, jadis à la galerie du Palais-Royal de Paris, aujourd'hui à Londres. Parmi les œuvres de Marcello Venusti qui ont le même titre à l'attention de la postérité, et qui paraissent être très-nombreuses, l'abbé Lanzi rappelle, comme les plus remarquables : la célèbre copie du Jugement dernier faite pour le cardinal Farnèse, et que l'on voit à Naples; les Limbes du palais Colonna; le Christ au Calvaire, au palais Borghèse; et deux Annonciations, l'une dans l'église de la Pace, l'autre à Saint-Jean de Latran. C'est cette dernière



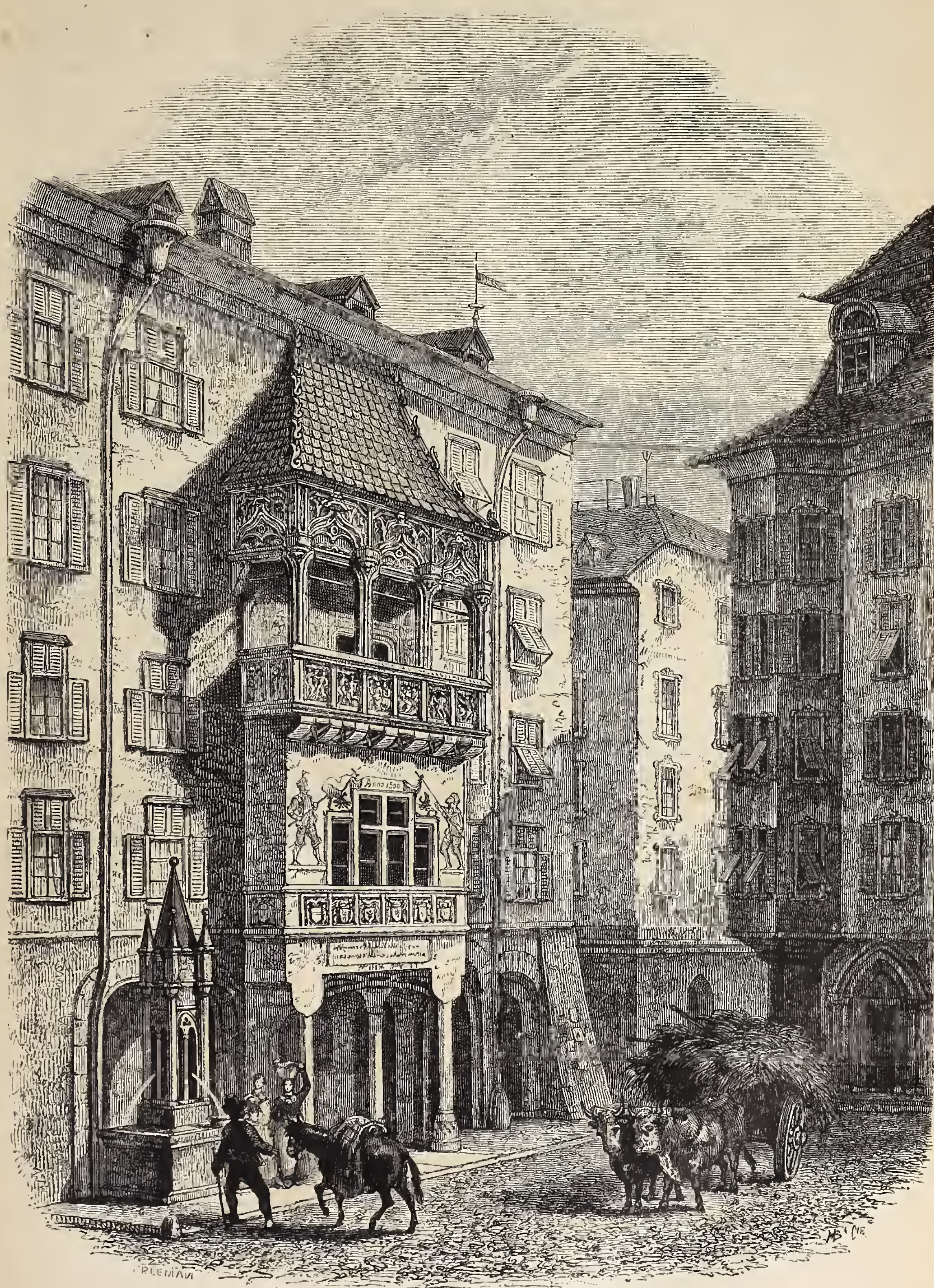
L'Annonciation, peinture de Michel-Ange et de Marcon Venusti le Mantouan, à l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome.

que représente notre dessin, où l'on peut se faire une idée de la manière si simple, si modeste, et à la fois si saisissante, par laquelle Michel-Ange a voulu faire comprendre l'étonnement de Marie en sentant le miracle qui s'opère en elle. Marcello Venusti était élève de Perino del Vaga; son talent était plus gracieux que fort, et quoiqu'il soit l'auteur unique de beaucoup d'œuvres dignes d'estime décrites par le Baglione, il doit surtout sa célébrité à sa collaboration avec Michel-Ange.

Battista Franco, le Pontormo, Francesco Salviati, et le Bugiardini, ont peint aussi quelques tableaux d'après les dessins de Michel-Ange.

LE TOIT D'OR, A INNSBRUCK.

(DAS GOLDENE DÆCHELGEBŒUDE.)



La Maison du Balcon au toit d'or, à Innsbruck. — Dessin de Freeman.

Le Toit d'or, ou plutôt le bâtiment du Balcon au toit d'or, est, après le Château-Royal, l'édifice le plus antique d'Innsbrück. Ce fut l'archiduc Frédéric *à la poche vide* qui le fit construire en 1425. On raconte que ce prince, encore plus rusé que pauvre, voulut protester par cet acte de magnificence contre le sobriquet qu'on lui avait donné. Il ne lui en coûta rien toutefois : les sujets payèrent, comme toujours. Les procédés faciles de l'impôt et de l'emprunt

avaient si bien réussi au prince à la poche vide, qu'il y revint souvent, et laissa, lors de sa mort, un trésor bien rempli. Du reste, sa vie avait été semée d'aventures : mis au ban de l'Empire, dépossédé de ses États, jeté dans un cachot, rendu à la liberté par un stratagème, il avait longtemps erré dans les montagnes, sous un costume de troubadour; enfin, reconnu par quelques-uns de ses partisans, il avait été réintégré dans ses États.

Tout le bâtiment que représente notre gravure était, à l'origine, en style gothique, et la façade, avec son balcon surmonté d'un toit aux lames de cuivre doré, faisait, disent les chroniques, un merveilleux effet. Mais deux ou trois fois l'édifice menaça ruine et fut restauré, ce qui signifie le plus ordinairement défiguré; outre le toit d'or, on y remarque aujourd'hui : — une peinture murale représentant une histoire du temps de Maximilien; — au-dessus de la fenêtre du deuxième étage, les trois figures de cet empereur et de ses deux épouses sculptées en pierre, assises autour d'une table; — et enfin, dans l'encadrement du balcon, sept écus armoriés, curieux travail d'art de l'époque maximilienne.

LE DOCTEUR ARNOLD.

SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER.

Le 31 août 1567, Lawrence Sheriff, brave Anglais enrichi dans le commerce des Indes, légua un tiers de son domaine à sa ville natale, Rugby, « pour la fondation d'une maison d'école décente, et le salaire d'un maître honnête et discret chargé d'y enseigner la grammaire. » Le revenu annuel de ce legs, qui se montait alors à 8 livres sterling, s'élevait, en 1825, à 5 500 livres sterling, et à l'honnête et discret maître de grammaire avait succédé un de ces hommes rares, doués du génie de l'éducation, et apportant à sa difficile tâche un dévouement infatigable, une persévérance à toute épreuve. Le grain de sénevé avait germé, grandi, et les petits oiseaux s'abritaient à son ombre. Le docteur Arnold a, par son seul exemple, changé tout le système de l'éducation anglaise. Peu d'hommes ont laissé dans l'enseignement une trace plus lumineuse, une pratique plus féconde. Il visait constamment à trois buts essentiels : d'abord et avant tout, inculquer le principe religieux et moral; puis, développer la loyauté, la dignité humaine; et enfin, en dernier, cultiver les facultés intellectuelles.

Sa doctrine était toute en action. Il parlait de l'abondance du cœur, et ses paroles électrisaient les esprits et les cœurs. Il faut entendre un de ses élèves, devenu homme, rendre compte du grand événement de sa vie d'écolier, de l'impression que lui fit le premier sermon du docteur.

« La haute taille, l'œil qui s'éclairait, la voix, tantôt mélodieuse et douce comme les sons de la flûte, tantôt éclatante comme l'appel du clairon, tout en lui rendait témoignage au Seigneur, au Roi de justice, d'amour et de gloire, dont l'esprit l'emplissait, au nom duquel il parlait. Les longues rangées de jeunes visages s'étageaient sur les gradins dans toute la longueur de la chapelle, depuis le blond chérubin qui venait de quitter sa mère jusqu'au jeune homme qui, la semaine prochaine, allait, se complaisant en sa force, faire son entrée dans le monde... Qu'est-ce qui pouvait si fort émouvoir et tenir en respect des étourdis comme nous; qui, à l'exception du docteur, ne craignions âme qui vive au ciel et sur terre? Beaucoup plus préoccupés de nos places à l'école que de l'Église du Christ, nous mettions fort au-dessus des lois divines les traditions de Rugby et l'opinion de nos camarades. Hors d'état de comprendre la moitié de ce que nous entendions, ignorants de nos propres cœurs, et peu versés dans l'étude du cœur d'autrui, nous n'avions qu'une bien faible dose de foi, d'espérance et d'amour, ces triples clefs des mystérieuses énigmes. Cependant nous écoutions, comme, à certains moments, tout enfant (et tout homme, qui plus est) écoutera celui qui lutte; car il luttait, et nous le sentions, de toutes les forces de son cœur, de son âme, de son intelligence, contre tout ce qui, dans notre petit monde, était bas, déloyal et sordide. Ce n'était pas la voix claire et froide d'un prédicateur donnant du haut de l'atmosphère sereine de la chaire ses avertissements à ceux qui, au-dessous, se débattent et pèchent; mais la voix chaude et vivifiante d'un ami combattant pour nous et à nos côtés, nous appelant à lui venir en aide et à nous soutenir les uns les autres. Ainsi, lentement et peu à peu, mais profondément et sûrement, se révélait, pour la première fois, au jeune garçon, le sens vrai de la vie : il comprenait que ce n'était pas le paradis des insouciants et des paresseux où le hasard l'avait jeté, mais un champ de bataille ordonné d'en haut, où il n'y a point de spectateurs, où les plus jeunes doivent prendre parti, et dont les enjeux sont la vie et la mort. Celui qui les initiait à cette vérité leur montrait en même temps, par chaque mot qu'il proférait, par ses actions de chaque jour, comment cette bataille devait être livrée. Il était là, debout, leur compagnon et leur chef : digne et vaillant capitaine d'une armée d'écoliers, sans faiblesse, sans hésitation dans le commandement, et qui, si l'on voulait parlementer ou faire trêve, ne fléchirait pas, lui, et combattrait jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de son sang. D'autres parties de son caractère pouvaient parfois influencer les élèves, mais ce qui lui gagnait les cœurs de la masse, sur laquelle il a laissé son empreinte, c'étaient ses convictions profondes, son intrépide courage, qui faisait croire en lui d'abord, puis en celui qui l'avait créé et mis au monde pour y prêcher sa loi... »

Tom, auquel nous empruntons ces souvenirs, avait quitté Rugby et se trouvait en Écosse, lorsqu'il apprit d'un insouciant camarade, et au milieu d'une partie de chasse, la mort inopinée du révérend docteur Arnold. L'autre, écolier endurci, donne à peine un regret au vieux pédagogue, et poursuit le cours de ses amusements. Il n'en est pas de même de Tom. La chasse a perdu son attrait. Triste et solitaire, il reprend le chemin de la vieille maison dont le phare s'est éteint. Il entre dans la chapelle où repose la froide dépouille de l'homme de bien.

Les souvenirs de huit années se succédaient dans son cerveau, l'entraînant à leur suite, tandis que son cœur battait pesamment sous le poids d'une irréparable perte. Les rayons du soleil couchant filtraient au-dessus de sa tête à travers les vitraux peints, et versaient comme un splendide écrin sur le mur vis-à-vis. Le calme et le silence du lieu apaisèrent peu à peu son âme troublée. Il se tourna vers la chaire, la regarda, et, penchant sa tête sur ses mains, il gémit et sanglota tout haut. S'il eût pu revoir le docteur seulement cinq minutes, lui dire tout ce qu'il avait dans le cœur, tout ce qu'il lui devait, combien il l'avait aimé et vénéré; comment, avec l'aide de Dieu, il voulait le suivre pas à pas dans la vie et dans la mort; oh! il eût pu se résigner sans murmure. Mais l'avoir perdu ainsi, se le voir enlevé pour toujours sans qu'il eût rien su... c'était trop! « Suis-je donc sûr qu'il ne sait pas tout? » Cette pensée le fit tressaillir. « Ne peut-il pas être ici, près de moi, dans cette chapelle même?... Et s'il y est, le pleuré-je comme il voudrait être pleuré, comme je voudrais l'avoir honoré et pleuré quand nous nous reverrons? »

Il se redressa et regarda autour de lui. La minute d'après il se leva et se dirigea humblement vers le dernier banc, le plus bas : il s'assit à la place qu'il avait occupée, le premier

dimanche qui suivit son entrée à Rugby. Les vieux souvenirs l'assaillirent de nouveau, mais adoucis.

Il revit ses anciens camarades : classe après classe d'enfants plus nobles, plus braves, plus purs que lui, défilèrent sous ses yeux comme de vivants reproches. Ne pouvait-il penser à eux, à ce qu'ils avaient souffert et devaient souffrir, eux qui avaient vénéré et aimé tout d'abord celui qu'il avait mis des années à connaître et à aimer? Ne pouvait-il penser à ceux qui avaient encore plus de titres à l'affection de cet homme de bien, qui portaient son nom, qui étaient sa chair et son sang? à cette famille qui n'avait plus aujourd'hui ni mari, ni père? Alors la douleur qu'il commençait à partager avec les autres devint plus calme et plus sainte. Il se leva encore une fois, et, arrivé aux marches de l'autel, le visage inondé de larmes, il s'agenouilla, contrit, mais plein d'espoir, et là il déposa sa part du fardeau qu'il avait trouvé trop lourd pour ses forces.

Où pourrions-nous le laisser mieux qu'au pied de cet autel, d'où descendit sur lui la première lueur de sa divine origine, où il sentit se serrer le lien qui relie toutes les âmes en une pieuse fraternité, près de celui qui dessilla ses yeux à cette lumière, qui attendrit son cœur et le façonna à ce lien d'amour?

Ne le blâmons pas si à ce moment solennel son âme est plus pleine de la tombe et de celui qui y repose que de l'autel et du Dieu qu'il annonce. Ce sont les degrés parcourus par tous les braves et jeunes cœurs qui, du culte des héros, passent au culte du Roi et Seigneur des héros; car ce n'est qu'à travers nos mystérieuses relations humaines; à travers la tendresse, la pureté de nos mères, de nos sœurs, de nos femmes; à travers la force, le dévouement, la sagesse de nos pères, de nos frères, de nos maîtres, que nous pouvons arriver à la connaissance de Celui en qui seul résident, dans toute leur plénitude, l'amour, la pureté, la force, le courage et la suprême sagesse.

LA MONTRE OLETTI.

M. Oletti a inventé une nouvelle montre de poche qui est à la fois géographique et astronomique. Elle représente la terre, le pôle arctique au moyen d'un pivot, et la ligne de l'équateur au moyen d'un cercle. Elle marque exactement les heures, les différents méridiens, et les distances de toutes les capitales. En outre, un de ses cadrans représente le soleil et l'autre la lune, avec des rouages indiquant les époques des semailles, les heures et les degrés de la haute et de la basse marée.

LES BIZARRERIES DE LEDOUX,

ARCHITECTE.

Charles-Nicolas Ledoux naquit en 1736, à Dormans en Champagne. On a peu de détails sur sa famille et sur ses premières études. Il entra fort jeune encore dans l'atelier de Blondel, neveu du célèbre architecte qui a élevé la porte Saint-Denis, et il s'y fit remarquer par une grande facilité, une vive imagination, et une prédilection particulière pour les œuvres originales et hardies. Les dessins de l'architecte italien Servandoni étaient au nombre de ceux qu'il étudiait avec le plus d'enthousiasme. La variété de ses projets, son activité prodigieuse, attirèrent sur lui l'attention, et il trouva des protecteurs. En 1771, il était inspecteur général des salines. En 1773, il fut nommé architecte du roi par M. de Saint-Florentin, duc de la Vrillière; il avait alors trente-sept ans. Louis XV le chargea de construire, à Luciennes ou Louveciennes, un château qui fut commencé, mais que la mort du roi interrompit. Il lui fut de même impossible de mener à fin l'exécution d'un hôtel magnifique, ou plutôt d'un palais, destiné à Mme du Barry (rue d'Artois, aujourd'hui rue Laffitte). En 1782, nommé architecte des fermes, il fut chargé de la construction des barrières de Paris, qu'il appela des propylées. Ces barrières, qui existent encore, sont bien distribuées intérieurement; mais on reproche à leurs façades un style triste, froid et un peu solennel : on a peine à se figurer que de semblables habitations aient été destinées dès l'origine à des commis de l'octroi. Cependant on ne peut contester un mérite d'art peu commun à quelques-unes, notamment à celles de la Villette, des Bonshommes, et d'Italie.

La célébrité de Ledoux devint bientôt européenne. Vers 1783, il donna, sur la demande du grand Frédéric, les plans d'un hôtel de ville pour Neuchâtel en Suisse, et le landgrave de Hesse-Cassel le nomma le contrôleur et l'ordonnateur général de ses bâtiments. Il lui commanda un projet de bibliothèque pour sa capitale.

En 1788, le ministre Necker ordonna à Ledoux un projet pour une caisse d'escompte.

Un grand nombre de villes lui demandèrent aussi des projets d'édifices : Toulouse, un théâtre; Aix, un palais de justice, des prisons. Il avait proposé d'élever, sur un plan nouveau, une immense ville modèle. Il avait voulu relier les salines de Moyenvic, de Château-Salins, de Lons-le-Saunier. En même temps il construisait ou projetait de construire des ponts, des châteaux, des maisons de toute espèce. Son excessive fécondité et son activité impatiente ne tenaient compte de nul obstacle et se heurtaient continuellement à des déceptions.

« Contrarié toute ma vie, dit-il (1), sous tous les rapports, je n'ai rien fait que j'eusse voulu faire; j'ai commencé beaucoup de bâtiments que l'inconstance ne m'a pas permis d'achever. Il semble qu'une jouissance attendue soit désespérée; le point de vue la rend au moins douteuse : il semble *que cette nation ne soit pas susceptible d'une pensée durable, et qu'elle ne puisse atteindre au delà du provisoire*. Ce que j'ai conçu rapidement a été exécuté de même; ce que je n'ai pas exécuté promptement n'a pas été terminé. Ce qui aurait le plus contribué à faire valoir mon ouvrage n'a pas été achevé. »

Un moment vint, en effet, où la fortune l'abandonna.

« Des circonstances impérieuses ont coupé, avant mon automne, le fil de mes occupations. Tout à coup des places obtenues par un long travail passèrent dans des mains sacriléges; j'ai perdu le fruit de trente années de services honorables.

» J'étais inspecteur général des salines en 1771; la défaveur qui portait sur la célébrité en 1793, n'empêcha pas d'acquitter la dette consolidée par vingt-trois années de services rendus. Depuis, comme Aréthuse, j'ai voyagé sous terre. Quand, comment en sortirai-je? »

Il paraît même que, pendant la terreur, il fut emprisonné. Au milieu d'une dissertation sur les théâtres, il écrit :

« Je suis interrompu... La hache nationale était levée; on appelle Ledoux, ce n'est pas moi; ma conscience, mon heureuse étoile me le dictaient : c'était un docteur de Sorbonne du même nom. Malheureuse victime!... Je continue. »

(1) *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, ouvrage contenant des plans, élévations, coupes et vues perspectives, etc., construits ou commencés depuis 1768 jusqu'en 1789; collection qui rassemble tous les genres de bâtiments employés dans l'ordre social, par Ledoux. 1804, grand in-folio, avec 125 planches.

On a publié de nouveau ces planches et d'autres, mais sans texte, en 1847 (*l'Architecture de C.-N. Ledoux*. 2 vol. Paris, Lenoir).

Ledoux est mort à Paris en 1806.

Les trois gravures que nous avons empruntées à son ouvrage donneront une idée, non du caractère général de son talent, mais de quelques-unes de ses bizarreries.

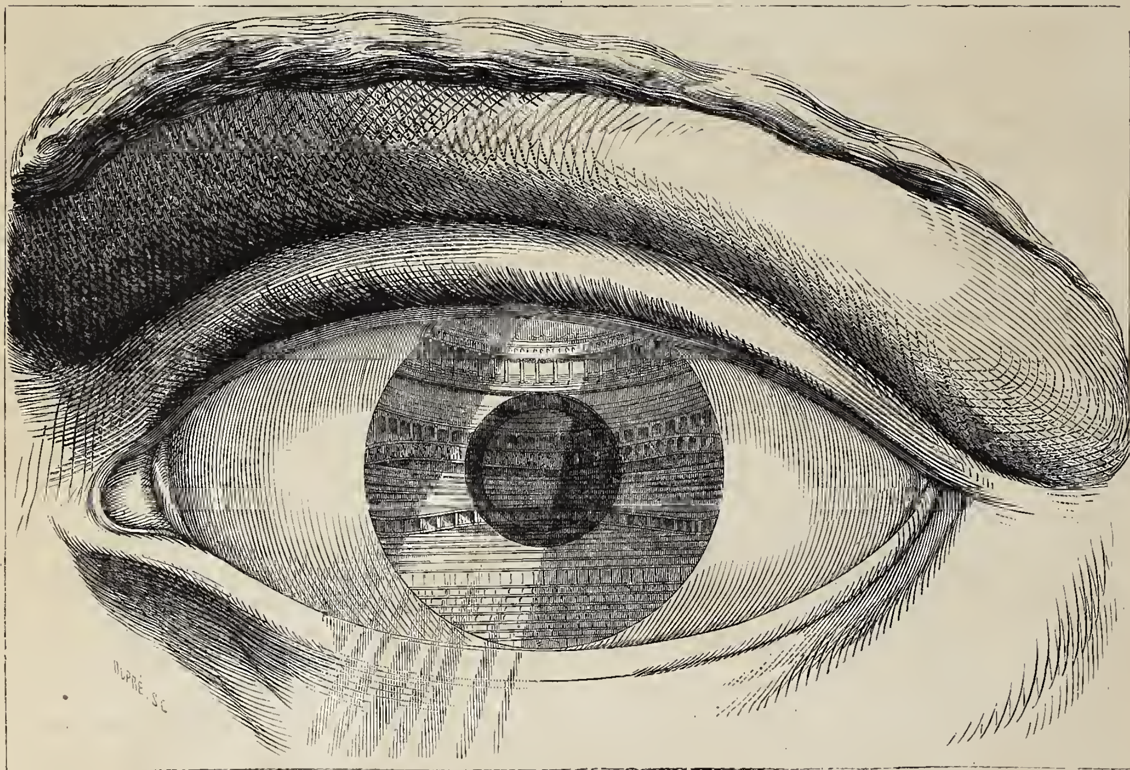
Cet œil, dans lequel il a représenté, d'une manière qui ne fait pas honneur à ses connaissances physiologiques, une partie de son plan du théâtre de Besançon, est accompagné d'une singulière explication :

« On inscrit, dit-il, dans un carré, dans un ovale, dans un cercle, le portrait de la femme qu'on aime. On ne s'éloigne pas du principe en adoptant les formes que la nature commande. Le premier cadre fut sans doute celui que vous voyez... Pour être un bon architecte, il ne suffit pas d'analyser les yeux, il faut lire dans le cercle immense des affections humaines; il faut développer les motifs d'application, les étendre.

» Partout on voit des carrés longs, des formes rondes ou ovales; les uns et les autres privent les spectateurs des plaisirs que le demi-cercle assure, quand la largeur de l'avant-scène est égale au développement.

» Il faut ajouter à la base du cercle un tiers ou un quart de sa largeur, pour éviter la déperdition inévitable des lignes courbes qui s'aplatissent et s'atténuent à l'œil. »

Ledoux avait horreur de l'uniformité :



Coup d'œil du théâtre de Besançon, par Ledoux ([1]).

« Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi ne faire toujours que des maisons carrées?

» Quel charme pour les yeux, quel progrès pour l'instruction, si les maisons de ville, de campagne, abjuraient cette ennuyeuse uniformité qui endort les sens du voyageur toujours avide de nouveauté!... Il faut l'avouer cependant, une maison qui présente une surface carrée, des croisées, un entablement, est plus d'accord avec nos habitudes, que celle qui, sans le poncis reçu, remplirait les mêmes besoins! » Mais « l'administration se récrie sur la singularité; pour se préserver du cri populaire, elle couvre ses incertitudes par des remparts mobiles : on ajourne l'incertain... Des principes exclusifs neutralisent les conceptions alignées au cordeau de la servitude. »

Il est difficile de supposer tout ce qu'aurait imaginé cet artiste étrange s'il eût vécu jusqu'au temps de la renaissance des études sur l'art du moyen âge. Combien de formes singulières n'eût-il pas empruntées au roman et au gothique, dédaignés et ignorés, ou tout au moins inobservés au commencement de ce siècle! Mais il était obligé de s'en tenir aux réminiscences de l'antiquité lorsqu'il s'agissait d'exécution sérieuse, ou de se jeter dans des fantaisies impossibles lorsqu'il s'abandonnait à de simples projets.

La forme ronde revient plusieurs fois dans ses dessins. Le plus intrépide de ses plans est assurément celui qu'il avait fait pour le cimetière de la ville de Chaux.

Extérieurement, ce cimetière représentait un globe terrestre sur lequel étaient figurées les grandes divisions géographiques.

Voici le texte joint au projet :

« Le choix d'un cimetière n'est pas indifférent; il faut reléguer ses maléfices dans les plus hautes solitudes de l'air; c'est là où l'on sépare les fausses jouissances, que l'on confond avec les tourbillons mensongers de la terre. Il faut préserver ses habitants de l'aquilon désolateur qui souffle la corruption et les maux qui la suivent.

» La terre s'entr'ouvre pour découvrir les antres de la mort.

» Deux escaliers que l'on a découpés dans ce massif impérissable, descendent aux antipodes du monde.

» Sur un palier commun on épure les morts pour exciter les vivants à la vertu.

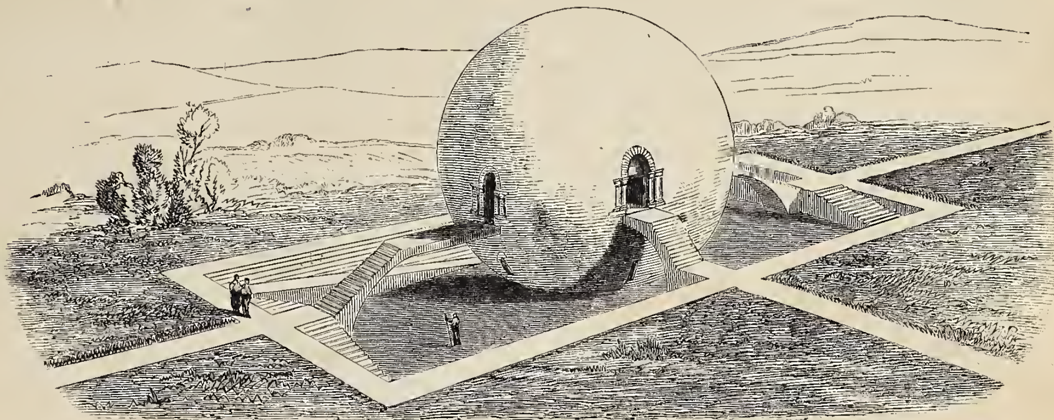
» ... Suivez les sentiers pratiqués dans ces roches, vous

([1]) Il est à peine nécessaire de faire observer que l'image du théâtre devrait être renfermée dans l'ouverture de la pupille seulement, au lieu de s'étendre sur tout l'iris.

verrez les cérémonies religieuses occuper le centre de l'édifice; le ciel les éclaire, et son regard éblouissant poursuit les ombres et les attache sur la moitié du globe pour annoncer le noir séjour où finit la grandeur.

» Les murs sont couverts d'inscriptions qui doivent éterniser les talents et les vertus.

» Avancez; vous trouverez des chapelles ardentes, des brasiers destructeurs de la matière.



Projet d'une maison de gardes agricoles, par Ledoux. — Au milieu, une cuisine commune entre des chambres à coucher. — Au dessous, des serres. — Au-dessus, des greniers. — De petites fenêtres, invisibles sur ce dessin réduit, sont percées en divers endroits.

» L'architecte doit être pur comme les productions qui lui valent une place honorable dans le temple des scrupules : il faut que les vertus les décorent! »

Dans ces exemples, le style de l'architecte et du littérateur semble révéler plus que de l'originalité. Remarquons cependant que l'on ne peut pas bien juger le langage des enthousiastes de la fin du siècle dernier avec la raison un peu froide de notre temps. L'exaltation de Ledoux, qui doit paraître aujourd'hui très-extraordinaire, n'était pas sans rencontrer des approbateurs à une époque où l'ima-



Coupe d'un plan de cimetière pour la ville de Chaux, par Ledoux.

gination passionnée de Diderot était, pour ainsi dire, classique. Un jour, on proposait de construire une maison pour un poëte, pour l'abbé Delille : la façade à peine dessinée, Ledoux s'écrie : « Quoi! des croisées! la maison de l'abbé Delille doit être éclairée par le haut; c'est un temple de gloire! » Ces paroles ne causèrent pas trop de surprise, et peu s'en fallut que le malheureux poëte, qui n'était pas encore aveugle, ne fût emprisonné et éclairé, bon gré mal gré, à la manière des dieux de marbre de Phidias.

Parmi les nombreux projets gravés dans l'œuvre de Ledoux, on rencontre une *cénobie*, ou maison de retraite pour seize familles qui voudraient vivre ensemble dans le calme des bois, et un *pacifère*, ou asile de conciliation. A côté de ces singularités, on remarque des plans très-sages, pour la plupart exécutés avec beaucoup de talent : par exemple, les hôtels de Montmorency, d'Halleville, de Montesquiou; l'hôtel d'Uzès et sa porte, rue Montmartre, 176; l'hôtel de Mme Thelusson, rue de Provence (détruit il y a environ trente ans); la façade d'une maison élevée pour M. Hosten, au coin des rues Olivier et Saint-Georges, et qui existe encore.

RENCONTRE DE DEUX ESPRITS FAUX.

Théophile (Viaud), poëte du dix-septième siècle, trop décrié autrefois, mais un peu trop réhabilité de nos jours, est l'auteur de deux vers grotesquement célèbres qui ont imprimé à sa mémoire un ridicule ineffaçable. Ce sont les vers qui terminent, ou à peu près, le second des deux monologues composant à eux seuls le cinquième acte de la prétendue tragédie de *Pyrame et Thisbé*.

Thisbé s'écrie :

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître!

La littérature latine du siècle d'Auguste offre un exemple d'une métaphore semblable, mais encore plus absurde que celle de Théophile. Il ne s'agit ni de Bavius ni de Navius, mais d'un écrivain estimé des savants, l'auteur (Cornelius Severus ou autre) du poëme de *l'Etna,* que l'on a quelquefois attribué à Virgile. Ce poëte raconte, dans le dernier épisode de son poëme, que deux frères nés à Catane, Amphinomus et Anapius, sauvèrent leur père et leur mère en traversant les flammes d'un incendie; et il ajoute :

Les flammes *rougirent* de toucher ces pieux jeunes gens. (1)

Il n'y a pas que les grands génies qui se rencontrent; cela peut arriver aussi aux esprits faux.

Les jeux des enfants ressemblent à l'enfance de l'art. Les enfants vivent dans le monde de l'imagination et du sentiment. Ils enveloppent les objets les plus insignifiants des formes qui leur plaisent, et voient en eux tout ce qu'ils désirent y voir. ŒHLENSCHLÆGER.

L'AMITIÉ.

Rien de plus ordinaire que de rencontrer chez ceux que nous appelons nos amis une disposition permanente à rendre de petits services et même de grands : cela se voit; mais à une condition, c'est qu'on aura soin de faire appel explicitement à leur obligeance, à leur dévouement; cependant doit-on considérer comme amis véritablement dignes de ce nom ceux qui ne savent pas prendre d'initiative à l'égard des moyens si nombreux qu'ont les hommes d'être agréables les uns aux autres? Cette initiative n'est-elle pas la véritable pierre de touche de l'amitié? Je parle de celle qui a ses racines au plus profond du cœur.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

On ne saurait mieux penser ni mieux dire sur une si belle matière. On n'a pas tous les jours, heureusement, occasion de demander, de réclamer ou d'accomplir des actes de dévouement, et on pourrait, chaque jour presque, échanger entre amis ces mille petits soins, ces mille attentions délicates qui font le charme de la vie et en adoucissent les aspérités. — C'est parce que l'on n'y songe pas. — D'accord; mais on y songerait si l'égoïsme ne nous laissait pas croire que ce qui est indifférent pour nous-mêmes l'est aussi pour nos amis.

LE STÉRÉOSCOPE.

Lorsqu'un spectateur immobile ouvre alternativement chacun des deux yeux et les fixe tour à tour sur les objets qui sont proches, il reconnaît que le tableau offert à sa vue change avec l'œil employé à l'observation. Les lignes qui dessinent les contours apparaissent avec des dimensions différentes, elles se coupent en faisant des angles qui ne sont pas identiques, les surfaces semblent ou plus larges ou plus étroites, et même telles lignes, telles surfaces sont cachées pour l'un des yeux et se montrent à l'autre. En un mot, chaque détail, pour ainsi dire, varie de forme, de position, de grandeur. Le lecteur peut aisément s'en convaincre. Il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui : tout ce qu'il verra lui enseignera ces variations, lui en donnera une juste idée. S'il désire observer dans les conditions où le fait se montre le plus saillant, il n'a qu'à disposer sur une table quelques objets de petite dimension, tels que vases, flambeaux, lampes, encriers, jeu d'échecs, etc. La tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil, qu'il étudie minutieusement leur position : cet objet placé près de lui cache le pied d'un autre quand l'œil droit est ouvert, le laisse voir librement quand l'œil gauche regarde; d'abord telles arêtes s'élevaient en se confondant, ensuite elles se trouvent séparées par un large intervalle; ce sommet se détachait sur la table en rasant une ligne qui est tracée, il ne recouvre plus le même espace et semble s'arrêter sur une ligne plus éloignée. Aucune des parties ne conserve la même position relative. Deux tableaux véritablement dissemblables sont devant les yeux.

Sans entrer dans plus de détails sur un fait dont l'observation n'exige qu'un peu d'attention, nous ferons cependant remarquer qu'un même objet présente, dans la position relative de ses parties, les différences qu'offre la réunion de plusieurs d'entre eux. Une statue, un vase, un livre (chacun vu isolément), pourront servir à mettre en évidence ce fait, qui est d'ailleurs une conséquence obligée des observations précédentes.

Ces deux aspects d'un même ensemble sont très-simples à expliquer. L'œil droit, comme un spectateur placé vers la droite, voit une perspective; l'œil gauche, qui n'occupe pas la même position, en aperçoit une autre. L'observateur a devant les yeux deux perspectives prises de points de vue distants de l'intervalle qui sépare les deux yeux.

Ces faits signalés par Léonard de Vinci étaient tombés dans l'oubli, lorsque, dans une de ces dernières années, ils furent découverts de nouveau par Wheatstone. Ce physicien ne les étudia pas en artiste, comme Léonard l'avait fait, mais il les médita en savant. Il rechercha le rôle que pouvait jouer dans le phénomène de la vision cette complexité de deux images dissemblables qui s'offrent à nous en présence de chaque objet. Il porta sa pensée sur cette fusion merveilleuse qui s'opère entre elles alors que les deux yeux sont ouverts à la fois, il s'efforça de comprendre ce qu'elle était, et comment l'âme pouvait avoir la conscience de l'unité, malgré la perception double et dissemblable qui lui était transmise. Il comprit que les deux dessins pouvaient se confondre en un seul, par la raison que leur dissemblance n'était pas complète; mais il comprit aussi que cette dissemblance ne devait pas être sans résultat, que nous devions en avoir au moins une vague conscience. Son esprit d'investigation s'attachant à ce sujet, il trouva que le phénomène apparaissait plus saillant quand les objets voisins étaient situés sur des plans plus distants les uns des autres. De là, il conçut que telle devait être l'origine du jugement que nous portons sur les distances relatives des objets situés à diverses profondeurs devant nous. Sans nier l'importance de la perspective aérienne, qui fait ressortir les différents plans par la distribution de l'ombre et de la lumière, il établit que la dissimilitude que nous avons signalée donnait le sentiment du relief, et il l'établit en inventant l'un des plus merveilleux instruments de la physique, le *stéréoscope*.

Le stéréoscope a pour but de placer devant les yeux les perspectives qu'ils aperçoivent quand ils sont fixés sur un objet ou sur un ensemble d'objets. Il place ces deux perspectives là même où elles se présentent dans la nature.

(1) Erubuere pios juvenes attingere flammæ.

L'œil droit a devant lui celle qui lui serait offerte, et il la voit au point même où elle lui apparaîtrait; il en est de même de l'œil gauche.

A cet effet, chacune des perspectives est dessinée. Pour y parvenir, on ouvre successivement l'œil droit, puis l'œil gauche, et on représente sur le papier les lignes de l'objet telles qu'on les voit. Comme exemple simple, supposons un cube qui soit placé à vingt centimètres environ du dessinateur, et qui présente une de ses arêtes en avant. L'œil



droit ouvert, on regarde et l'on dessine : on obtient la figure 1. On fait de même en ouvrant l'œil gauche, et on obtient la figure 2.

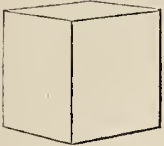


Fig. 1.

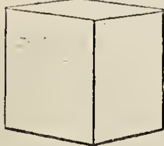


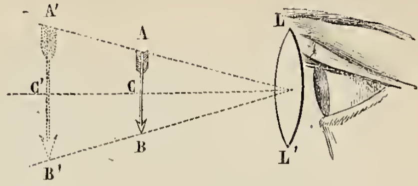
Fig. 2.

Quand on jette les yeux sur ces deux figures, on reconnaît aisément en quoi elles diffèrent. L'une nous présente la face gauche du cube vue en raccourci; la face droite apparaît davantage en vraie grandeur. C'est l'inverse pour la figure voisine. L'une nous montre l'arête antérieure à gauche de l'arête opposée, l'autre nous la montre à droite. Une légère attention suffit pour faire comprendre la raison de ces apparences.

Ces figures dessinées ne présentent pas de relief; aucune d'elles, que nous la regardions avec un œil seul ou avec les deux yeux simultanément, ne nous le donne. Mais toutes deux nous représenteront le cube primitif lorsque nous y porterons les deux yeux à la fois, à une condition, c'est que tout soit disposé comme si nous regardions le cube lui-même; c'est-à-dire dans un état tel que l'œil droit voie seulement l'image de droite, l'œil gauche celle de gauche, et, de plus, que tous deux les aperçoivent comme elles étaient placées, en un même lieu de l'espace : il faudra donc faire en sorte qu'elles se superposent.

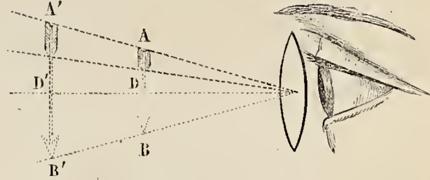
Le stéréoscope, dont on se sert dans ce but, est composé essentiellement de deux fragments d'un verre lenticulaire, tel que celui que tout le monde connaît sous le nom de verre grossissant. C'est le verre avec lequel les enfants s'amusent à concentrer la lumière du soleil, dont les naturalistes arment leurs yeux pour étudier les objets déliés, et qu'emploie le vieillard pour donner un secours à sa vue affaiblie. Ces verres ont la propriété de faire paraître les objets plus étendus à l'observateur qui regarde à travers leur épaisseur. Ils font voir les différentes parties plus écartées qu'elles ne semblent à l'œil nu; ils dévient à droite les points qui sont déjà vers la droite, à gauche ceux qui sont vers la gauche; ils ne peuvent grossir qu'à cette condition : la dilatation est manifeste dans tous les sens. La figure suivante met en évidence ce que nous voulons dire.

LL' est la coupe de la lentille; AB est un objet qui paraît à l'œil en A'B'; les points A et B, déviés de leur position,



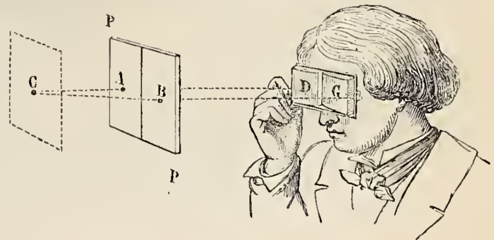
apparaissent en A' et en B', plus loin de l'axe CC' qu'ils ne seraient sans la présence de la lentille.

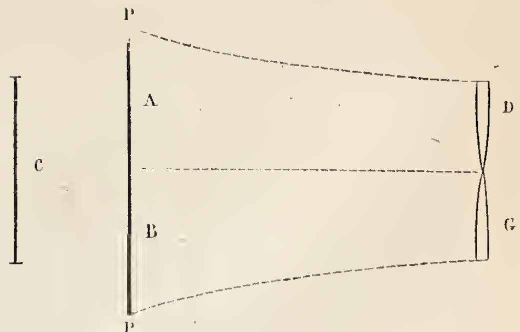
Le fait que nous venons d'observer se manifesterait également si l'objet était plus petit, s'il n'était qu'un fragment



de AB : ainsi soit la partie AD qui compose l'aile de la flèche, elle donnerait une image A'D'. Pour obtenir cette image, il est clair que le verre tout entier ne sera pas nécessaire; on pourra le réduire à la portion seule devant laquelle A'D' se trouve placé.

L'application de ces lentilles au stéréoscope se fait en juxtaposant deux fragments G et D par leurs bords. On place sur une planchette PP les dessins que l'on a exécutés d'avance, comme le montrent les deux figures qui suivent. En A est le dessin correspondant à l'œil droit; en B celui qui correspond à l'œil gauche. On regarde, et les images A et B apparaissent toutes deux en C, coïncidant comme fai-





saient les perspectives du cube qui a servi de modèle. On voit alors un spectacle des plus saisissants : le cube semble se montrer lui-même; il est devant les yeux, faisant saillie; le relief se produit, donnant l'illusion la plus complète.

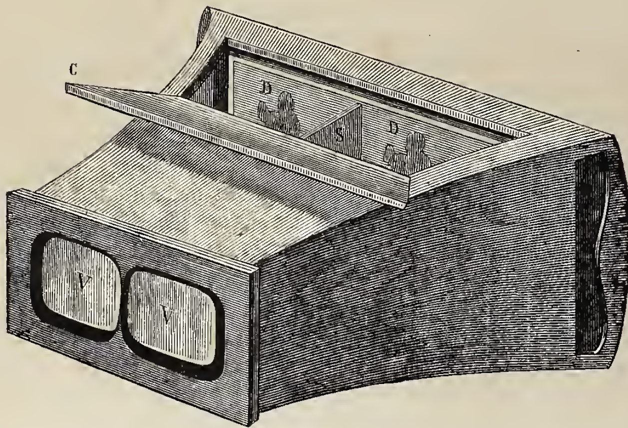
Le corps de l'appareil est une boîte noircie intérieurement, au haut de laquelle sont fixés les verres V, V (voy. p. 32); au fond on place les deux dessins D, D, qui sont éclairés par la lumière pénétrant à travers une large ouverture. C'est un couvercle qui peut servir à la fermer lorsque l'on veut

observer des dessins transparents. Le fond, formé par une glace dépolie, se dirige alors vers le côté d'où vient le jour. Enfin, pour que chacun des deux yeux ne voie que la perspective qui lui convient, la boîte est divisée en deux compartiments par une cloison S.

Nous avons mis sous les yeux du lecteur un objet très-simple, et pendant assez longtemps on n'en a pas montré d'autres au stéréoscope. On choisissait des sujets formés d'un nombre de lignes peu considérable, à cause de la difficulté que l'on rencontrait à reproduire les perspectives un peu complexes; mais la photographie ne tarda pas à produire des épreuves comme le dessinateur le plus habile ne pourrait pas en fournir. On employa dans ce but un appareil photographique double, à deux objectifs disposés comme le sont les yeux de l'homme : on tirait ainsi en même temps les deux épreuves nécessaires. A un appareil double on ne tarda pas à substituer sans inconvénient deux appareils simples juxtaposés. Enfin l'on prit les deux épreuves avec un même appareil placé dans les deux positions exigées.

Ces deux positions successives, qui semblent devoir être toujours choisies avec des précautions très-délicates, ne demandent cependant pas le moindre soin. Le photographe peut placer presque arbitrairement son appareil : il obtient deux perspectives qui ne sont nullement les perspectives que les deux yeux apercevraient simultanément, et, chose digne de remarque, le spectateur est satisfait quand il observe de pareilles épreuves au stéréoscope; il y a mieux, souvent il est plus satisfait que s'il avait sous les yeux les perspectives réelles, du moins quand les objets forment un panorama étendu. Cela mérite explication. Nous allons tâcher d'en faire comprendre la raison, qui est assez délicate.

Remarquons d'abord qu'un paysage lointain apparaît toujours le même, quel que soit l'œil qui l'observe. Regardez au loin : l'arbre dont le feuillage épais cache en partie la petite maison qu'il abrite se détache aux mêmes lignes de la muraille, sa tête surgit toujours aussi haute au-dessus du toit : en un mot, un seul et même tableau frappe les deux yeux. L'observateur ne voit plus le relief produit par deux perspectives différentes : il juge les distances par la seule dégradation de la lumière. On conçoit pourquoi il en est ainsi : les deux yeux sont à une distance fixe l'un de l'autre; cette distance, sensible pour les objets voisins,



cesse de l'être pour ceux qui sont très-éloignés. De même qu'un voyageur voit longtemps dans le lointain les mêmes collines, les mêmes villages, tandis que chaque arbre du chemin arrive, passe et fuit rapidement derrière lui, ainsi les yeux de l'observateur immobile, situés dans deux positions différentes, voient au loin le même paysage, et n'aperçoivent de changement que dans les objets rapprochés; ainsi le relief sensible aux premiers plans cesse de l'être aux derniers.

Rapprocher des yeux ce qui est loin, le rapprocher sans changer l'ensemble, sans changer la grandeur apparente des parties, tel sera donc le moyen de faire apparaître le relief. Ce but serait évidemment atteint si l'on pouvait construire un petit modèle où chaque détail fût exactement reproduit. Si ce petit modèle était moitié de la grandeur naturelle, il faudrait le placer à une distance moitié moindre pour qu'il nous apparût avec la même grandeur apparente que les objets mêmes; s'il est dix fois plus petit, il faudra le placer dix fois plus près; si nous voulons le placer très-proche de nos yeux, il sera nécessaire de le réduire à des proportions extrêmement petites. Nous aurons devant les regards un de ces curieux travaux qui, dans nos musées, mettent sous nos yeux une ville tout entière, ses maisons, ses rues, ses quais, ses places publiques. Nous distinguerons nettement le relief, puisque nous serons voisins de l'objet lui-même. Ce relief nous en donnera une idée exacte, plus exacte même que la nature, et nous ne porterons pas de faux jugements sur les distances relatives des plans successifs.

Prenons un exemple, et supposons une ville à mille mètres de distance : on la réduit à un millième de sa grandeur; nous regardons la réduction en nous plaçant à un mètre : chaque maison nous paraît avec une grandeur apparente la même que précédemment; mais nous avons de plus la vue du relief, ce qui n'était pas d'abord. Cela tient à ce que nos yeux ont conservé une distance constante l'un de l'autre. Ils sont, par rapport à la réduction, mille fois plus éloignés l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient par rapport à la ville. Ils voient la réduction comme verrait la ville un être gigantesque dont les yeux seraient sous un front mille fois plus large, et qui, par suite, aurait devant lui deux perspectives diverses là où l'exiguïté de notre être ne nous en donne qu'une seule.

Le photographe, avec son appareil, se donne ces yeux de géant. Il s'établit une première fois devant la vue qu'il veut prendre, et tire une épreuve; il se place ensuite au loin, et tire une seconde épreuve qui reproduit la seconde perspective qui se présenterait en présence du modèle réduit. Lorsque ces épreuves sont assemblées, et que les yeux fixés au stéréoscope les regardent, au lieu d'un amas confus de murs, de toits, de cheminées, qui ne se détachent pas aux regards de l'observateur en vue de la ville même, on distingue les détails nettement séparés. En cela on peut dire que l'on voit mieux que nature.

LE SYCOMORE DE MATARYEH,

EN ÉGYPTE.



Le Sycomore sous lequel la sainte Famille se reposa en arrivant en Égypte. — Dessin de M. A. de Bar.

A huit kilomètres du Caire, près des ruines d'Héliopolis, dans un jardin qui appartient à des coptes, s'élève un vieux sycomore très-respecté des chrétiens.

L'évangile apocryphe de l'*Enfance du Sauveur* rapporte que la sainte Famille rencontra dans un désert de l'Égypte les deux voleurs Titus et Dumachs, qui devaient être crucifiés plus tard à côté de Jésus-Christ, et qu'ensuite elle s'arrêta sous un sycomore qu'on appelle *Mataréa*. « Le Seigneur Jésus fit paraître à cet endroit une fontaine où Marie lava sa tunique; et le baume que produit le pays vient de la sueur qui coula des membres de Jésus. »

Le nom de Mataréa s'est conservé : on prononce *Mataryeh*. Le sycomore est immense : son tronc énorme est couvert de noms grecs, coptes et arméniens; à ses plus petites branches sont suspendus des chapelets; à Noël, les coptes viennent y prier. Un prêtre chrétien, Vaushel, curé de Fontainebleau, a écrit que le sycomore sous lequel s'était reposée la sainte Famille est mort de vieillesse en 1656; il aurait été aussitôt remplacé par l'arbre que l'on voit aujourd'hui.

Un ruisseau coule dans le jardin; c'est, suivant la tradition, celui dont Jésus enfant aurait fait jaillir subitement la source par un acte de sa volonté.

COMMENT ON FAIT LES FONTAINES

ARTIFICIELLES.

Il n'est peut-être pas un sujet sur lequel on ait avancé plus d'idées extravagantes que sur l'origine des fontaines. L'imagination poétique des anciens avait attaché une sorte de vie, et même de vie éternelle, à ces courants bienfaisants que la terre fait sortir de son sein pour fournir aux hommes et aux animaux un des éléments de leur existence, et pour donner aux plantes l'arrosement indispensable à la fertilité. La cause qui donnait naissance aux fontaines sembla longtemps un prodige. Enfin les physiciens calculateurs arrivèrent : ils mesurèrent la quantité d'eau que les pluies versent annuellement sur le sol, et ils se demandèrent s'il y avait là de quoi entretenir des cours d'eau permanents.

La réponse des mathématiques fut que, pour les pays

moyennement arrosés par les pluies, comme, par exemple, la France dans ses bassins du Rhône, de la Garonne, de la Loire et de la Seine, il était difficile de concevoir comment nos fontaines, nos ruisseaux, nos rivières, nos fleuves, pouvaient fournir à l'écoulement de tout ce que donnent les pluies. Certains esprits prime-sautiers en concluaient de suite qu'il devait y avoir dans l'intérieur de la terre d'immenses réservoirs liquides, provenant de l'infiltration des eaux pluviales, et on avait même été jusqu'à craindre un dessèchement général de la surface de notre globe. Comme on sait maintenant qu'à une profondeur peu considérable, la terre possède une chaleur intense, on voit de suite que tous les filets d'eau qui pénètrent un peu profondément doivent être vaporisés par le feu central, et ressortir en eaux chaudes qui portent le nom bien connu d'eaux thermales. Après avoir craint une sécheresse extrême, on serait presque tenté d'appréhender une inondation perpétuelle, par le peu d'eau que roulent les rivières, comparativement à ce qu'en fournissent les pluies.

Le secret de la disparition des eaux pluviales est dans l'évaporation naturelle qui, dans les saisons chaudes, enlève rapidement, à l'état de vapeur invisible, presque toute l'eau que versent les orages et les météores aqueux. Ainsi, le grand équilibre de la nature consiste en cette loi, que les cours d'eau et l'évaporation entraînent autant d'eau que les pluies en fournissent; mais le principal rôle appartient, comme nous l'avons dit, à l'évaporation.

Toutes les fois qu'une localité a paru d'une trop petite étendue pour fournir à la dépense d'une fontaine qui y prenait naissance, on a toujours reconnu, en définitive, qu'elle recevait des pluies bien plus d'eau que la source n'en dépensait.

On doit donc considérer une fontaine comme l'écoulement constant d'un réservoir d'eaux infiltrées, lequel reçoit par intervalles des approvisionnements nouveaux, de manière à fournir au courant de la source le peu qu'elle ramène au jour des eaux qui avaient pénétré dans un sol sablonneux ou formé de cailloux et de graviers perméables à la pluie.

Lorsque les eaux infiltrées n'ont point, par la pente du terrain, une issue qui les ramène à ciel ouvert, elles continuent à sourdre sous terre, jusqu'au lit des ruisseaux et des rivières qui les recueillent sans aucune apparence extérieure. C'est ainsi que la Seine reçoit les eaux souterraines des sables du bois de Boulogne et des autres plaines voisines dont le sol est de même nature. On s'aperçoit de cette infiltration lorsque les eaux de la rivière ne sont pas de la même qualité que les eaux d'infiltration. Cette circonstance s'est présentée dans les travaux hydrauliques destinés à fournir de l'eau à la ville de Blois. Tout le monde sait qu'on va chercher ces eaux souterraines au moyen de puits parfois très-profonds, et le renouvellement difficile de ces eaux de puits fait, en général, qu'elles contiennent plus de matières étrangères que les eaux de source et qu'elles sont moins salubres aux consommateurs.

D'après ce qui vient d'être dit, il est évident que rien n'est plus facile que de créer dans une localité sablonneuse une source abondante. Il faut faire artificiellement ce que la nature a fait au hasard, c'est-à-dire qu'il faut établir sous la couche de terre qui reçoit les eaux pluviales une couche qui les arrête et les empêche de descendre trop bas. Une couche de terre glaise bien battue, un pavage grossier en moellons plats ou en larges briques, et mieux encore une couche de bitume, retiendront les eaux accumulées dans le sol spongieux qui fera office de réservoir, et celles-ci viendront sourdre en fontaine intarissable au point le plus bas du terrain.

Il est bien entendu que pour arrêter et réunir les eaux filtrantes du sol spongieux, on aura fait à la partie inférieure du terrain un barrage transversal qui ne leur donnera issue que par une ouverture étroite, laquelle sera l'œil de la source.

C'est à Bernard Palissy qu'on doit cette théorie et cette utile application des faits connus. Il remarque qu'après avoir disposé une couche de terre glaise sous le sol qui doit s'imbiber de pluie, rien n'empêchera d'utiliser ce terrain ameubli avec des plantes, des arbustes ou des arbres, qui, en s'opposant à l'action desséchante du vent, rendront la source encore plus abondante, et compenseront en outre les frais de défoncement du sol ainsi préparé pour donner une source.

On appelle *pouce d'eau* chez les fontainiers une conduite d'eau qui fournit 20 mètres cubes d'eau par jour. Le mètre cube d'eau contient tout juste mille litres. Un demi-pouce d'eau est une quantité plus que suffisante pour un grand village, même en y comprenant ce qui est nécessaire pour les bestiaux et pour tous les usages économiques du ménage. Cela ferait par an 3 600 mètres cubes d'eau; et, à Paris ou dans les environs, il en tombe plus de 5 000 mètres cubes par hectare chaque année. En admettant même une grande déperdition pendant l'été, on voit qu'en préparant un hectare de terre sablonneuse par le procédé de Bernard Palissy, on obtiendrait encore une superbe fontaine du glaisage souterrain d'un hectare. Dans les localités qui avoisinent Paris, et qui sont si riches en terre glaise, des calculs faits par des hommes compétents n'ont laissé aucun doute sur la possibilité économique d'une telle opération. Bien plus, si l'on met en ligne de compte l'agrément d'une source créée à volonté et tout ce qu'elle donne d'embellissements à une propriété, on sera étonné que jusqu'ici personne n'ait mis en pratique l'idée infaillible due au génie du célèbre artiste en émaux. Mariotte et Perrault, qui ont écrit d'excellentes choses sur les fontaines et qui sont venus après Bernard, n'ont pas été si hardis que lui, quoique Mariotte, considérant sur les buttes Montmartre un petit terrain sablonneux et reposant sur une puissante couche de terre glaise, ait très-bien compris la raison de quelques petites sources que l'on y voyait de son temps, et que des travaux de pavage ont fait disparaître depuis.

Les Romains avaient une classe de travailleurs dont l'emploi était de recueillir tous les filets d'eau qui traversaient un terrain pour les réunir en une seule source; l'ouvrier se nommait *aquilex*. C'était une sorte de drainage qui établissait des sources parfois assez abondantes pour être employées à l'irrigation : ce n'était point du tout la construction d'un sous-sol imperméable dans un terrain légèrement en pente et qui fît arriver les eaux en source vers la partie basse de la couche spongieuse. Les eaux d'Arcueil, à Rungis, offrent un bel exemple d'un travail pareil.

En un mot, pour faire une fontaine artificielle, il faut copier exactement l'œuvre de la nature dans les localités arrosées si agréablement par des fontaines naturelles, lesquelles dépensent le trop-plein du réservoir des eaux de pluie, réservoir formé par le sol même qui s'imbibe à chaque ondée, et qui conserve ainsi ces eaux pures et intermittentes pour les ramener par un écoulement continu à la surface de la terre. Toutes les fois que dans l'escarpement abrupt des montagnes, des collines ou des falaises, on voit un banc de terre glaise ou de roches imperméables surmonté d'une épaisseur quelconque de terrain sablonneux, ou formé de détritus désagrégés de roches ou de grès, on voit sourdre à la surface de séparation des filets d'eau alimentés par le produit des pluies qu'a reçues la surface supérieure du terrain spongieux.

Si l'on demandait aujourd'hui à un entrepreneur d'ouvrages de terrassement de faire une fontaine artificielle, il

est certain qu'il ne comprendrait même pas la demande. Espérons qu'il viendra bientôt un temps où tous les *conducteurs* des travaux des ponts et chaussées et les autres ouvriers ou ingénieurs en terrassements pourront mettre à exécution tout devis relatif à l'ameublissement d'un hectare et à l'établissement d'une couche imperméable au-dessous, le tout dans un terrain légèrement en pente, qui, étant ensuite planté utilement en arbres fruitiers, donnera à son heureux propriétaire, en retour d'une dépense modique et bien entendue, un riche verger aboutissant à une belle et utile fontaine.

En opérant par tranchées successives de deux à trois mètres de large et ayant pour longeur toute celle du terrain que l'on veut préparer pour une fontaine, puis rendant successivement imperméable le fond de toutes les tranchées juxtaposées, puis enfin rejetant de proche en proche la terre de la tranchée subséquente sur le sol rendu étanche de la tranchée précédente, on rend possible et même facile l'opération du sous-sol rendu imperméable. Les frais, outre le défoncement, dépendent du transport et du battage de la glaise.

On peut encore présumer que si un terrain convenable de pente et d'étendue offrait un pavage naturel qui pût arrêter les eaux, on produirait un ensemble convenable à une source en voiturant au-dessus une épaisseur suffisante de sable ou de graviers semblables à ceux qui se déposent dans les ravins. On remplacerait ici le défonçage par le transport ordinaire des matériaux de surcharge. En tout cas, l'opération ne serait que le diminutif de ce qui se fait en grand à Paris pour le transport en remblai des matériaux de démolition connus sous le nom de *gravats*. Mariotte cite l'exemple de pareils matériaux entassés sur une grande épaisseur dans une vaste cour pavée appartenant à un couvent; ces matériaux, ayant passé l'hiver et s'étant imbibés de pluie, fournirent pendant tout l'été une petite source sur le pavé imperméable de la cour. On voit, dans la forêt de Fontainebleau, un immense bloc de grès spongieux qui s'imbibe d'eau de pluie, et qui rend goutte à goutte à sa partie inférieure l'eau gardée en réserve. Ce rocher, isolé et posé sur d'autres blocs, est désigné sous le nom de *la Roche qui pleure*. C'est de l'eau d'une extrême pureté, mais très-peu abondante. Si dans une petite vallée à sol imperméable, et par suite privée de toute fontaine, on voiturait une épaisseur suffisante de sable de rivière ou de sables granitiques pareils à ceux de Fontainebleau, ou enfin des sables siliceux pareils à ceux du bois de Boulogne et de mille autres localités voisines de Paris, on aurait évidemment des sources d'une pureté parfaite. On se plaint en Hollande et dans les terrains volcaniques de l'Auvergne du manque complet de sources à cause d'une infiltration très-profonde. On peut dire à ceux qui se plaignent ainsi : Le remède est simple, faites des fontaines artificielles.

DES VIES DE PLUTARQUE.

Ce qu'il faut y chercher, je pense, c'est l'idéal de l'héroïsme, tel que les anciens aimaient à se le représenter dans leurs grands hommes. Je ne dis pas : Voilà Lycurgue et Solon, voilà les deux Catons, voilà César et Alexandre tels qu'ils étaient. Je dis : Les voilà tels que l'imagination grecque et latine se les dépeignait. Ce ne sont pas des individus plus ou moins brillants, ce sont des types, le type du législateur, le type du censeur romain, le type de l'orateur, le type du conquérant. Et qu'importe que ces tableaux aient un peu plus ou un peu moins de vérité réelle, s'ils m'élèvent l'âme en honorant l'humanité, s'ils m'inspirent le désintéressement, l'esprit de dévouement et de sacrifice, la patience dans les mauvais jours, et s'ils me font aimer la vertu et y croire? L'âme ne se décourage que trop par le triste spectacle des choses réelles, surtout quand on avance dans la vie! Qu'une envieuse critique ne nous rabaisse pas au moins ces grands hommes du temps passé! Qu'elle ne nous ôte pas nos Romains et nos Grecs! Qu'elle permette à l'histoire un peu d'idéal, quand cet idéal est consacré par la tradition!... La morale des honnêtes gens du paganisme, pour peu qu'elle tombe dans un cœur droit, sera toujours une excellente préparation à la morale évangélique. Ainsi le pensait-on dans les siècles les plus religieux. Amyot était récompensé de ses traductions par un évêché, et retouchait son Plutarque dans les moments de loisir que lui laissaient ses devoirs d'évêque. Bossuet témoigne assez son estime pour la sagesse antique, dans la troisième partie de son admirable *Discours sur l'histoire universelle*. Rollin, nourri de l'Écriture sainte, trouvait encore un grand charme dans la morale de Cicéron et de Sénèque, et en faisait l'aveu.

S. de Sacy.

Moins on s'occupe des vices et des travers des hommes, plus l'existence est douce. Droz.

HONNÊTE HOMME ET HOMME D'HONNEUR.

L'honnête homme et l'homme d'honneur sont-ils la même chose? C'est une des nombreuses questions qui s'agitèrent, dans le cours du dernier siècle, au sein de l'Académie de Caen. Le père André, qui faisait partie de cette académie, nous a laissé, dans un de ses discours, un résumé de la discussion intéressante qu'elle souleva. Nous en tirons l'extrait suivant, dont les pensées nous semblent bonnes à méditer.

« La sincérité dans ses paroles, la fidélité au secret et à ses promesses, la droiture, l'équité, la bonne foi, la probité dans toute sa conduite, la constance dans ses amitiés, une reconnaissance déclarée pour ses bienfaiteurs, une âme au-dessus de l'intérêt sordide, un peu de vivacité sur tout ce qui peut blesser la réputation, et assez de courage pour la défendre par les voies permises : voilà, si je ne me trompe, toutes les vertus que renferme l'idée d'homme d'honneur; mais, à nous en tenir toujours aux notions reçues, il faut avouer qu'il y a des vices, et des vices même assez considérables, qui sont compatibles avec ces vertus : on peut être brusque, chagrin, emporté, dur dans ses manières, âpre sur ses droits, présomptueux, fanfaron, pédant, etc.

» Venons à l'honnête homme. L'honnête homme est essentiellement homme d'honneur, mais un homme d'honneur qui exclut tous les vices dont nous venons de parler. Il ne peut être ni brusque, ni chagrin, ni emporté, ni âpre sur ses droits, ni outré dans ses maximes, ni extrême en rien. La modération en tout est le fond intime de son caractère. Maître de lui-même, il est ferme sans être dur, franc sans être grossier, droit sans être inflexible, courageux sans être ni fanfaron, ni téméraire, ni présomptueux. Le bon sens et le bon cœur, la religion et la conscience, l'honnêteté des mœurs et des manières, entrent dans sa définition. Vertueux sans avoir besoin de théâtre, il n'en représente que mieux quand il y monte. Soumis aux lois divines et humaines; doux, modeste, facile dans la société, amateur de l'ordre, observateur des bienséances, plein d'égards pour tout le monde; bon maître, bon parent, bon ami, bon citoyen, mais sans enfermer ni son estime dans sa patrie, ni ses affections dans sa famille ou dans son corps, ni toute sa bienveillance dans ses amitiés, qui ont toujours pour un bon cœur des bornes trop étroites : en un mot, il est pro-

fondément homme, et nul homme sur la terre ne lui est indifférent ni étranger. »

MŒURS DES GRECS MODERNES (¹).

UN MARIAGE A ÉLEUSIS.

Éleusis, comme un grand nombre des villages de l'Attique, est peuplé presque exclusivement d'Albanais (²). Leurs usages sont peu différents de ceux des Grecs. Voici ceux qui se rapportent au mariage. Aussitôt après la cérémonie religieuse, le cortége se dirige vers la maison de l'épouse, précédé de musiciens et de danseurs. La mariée (¹) (*vahissa*), cachée sous un long voile et soutenue par ses parrains, semble être traînée au supplice, tant sa démarche est pénible. Arrivée devant son mari, elle se jette à ses pieds, lui baise les mains et dépose devant lui un sac et une corde pour exprimer, dit Pouqueville, qu'elle est destinée à porter les fardeaux et à conserver les provisions de ménage. Dans la maison, les femmes se réunissent autour d'elle



Un Mariage à Éleusis. — Dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust.

et célèbrent, dans un épithalame psalmodié d'une voix monotone, les vertus de la nouvelle épouse.

Puis, après l'initiation aux détails du ménage, commencent les réjouissances, qui se prolongent pendant plusieurs jours.

CÉRÉMONIES FUNÈBRES.

Les cérémonies funèbres en usage chez les Grecs modernes, diffèrent peu de celles que célébraient leurs ancêtres; on sait quelle importance les anciens Hellènes attachaient à la sépulture : tant que le cadavre demeurait privé des honneurs funèbres, l'âme ne pouvait être admise dans l'Élysée et rôdait sur les bords du Styx, repoussée par Caron. Attristés par cette vagabonde condition, les morts apparaissaient à leurs amis, afin de leur demander la faveur de la sépulture. Ainsi l'ombre de Patrocle se présente à son ami Achille et lui dit : « Donne-moi la sépulture, afin que je pénètre au plus tôt par la porte des enfers. » C'est par transmission de ces idées antiques qu'on s'explique l'empressement que mettent aujourd'hui les Grecs à ensevelir leurs morts, la crainte qu'ils éprouvent de mourir sur une terre étrangère où ils seraient privés des honneurs funèbres. Et de là l'usage des lamentations sur ceux auxquels ce malheur est arrivé.

Un prêtre est appelé près des agonisants pour les recommander à Dieu; un grand silence se fait autour du mourant, dont on recueille les derniers mots, considérés comme sacrés. A peine a-t-il expiré qu'on s'empresse de lui fermer la bouche et les yeux. C'est le plus proche parent qui s'acquitte de ce triste devoir.

Le cadavre, après avoir été lavé avec de l'eau et du vin, est revêtu de ses plus beaux habits. Si le défunt est fiancé ou marié depuis peu, on dépose sur sa tête la couronne nuptiale; est-ce une jeune fille ou un enfant, on se contente d'une couronne de fleurs. L'obole de Caron est encore mise religieusement sous la langue des morts dans certaines parties de la Grèce, comme cela se pratique encore dans quelques cantons de la France (par exemple, dans le Morvan). Le cadavre, avec sa dernière parure, est placé sur un lit ordinaire. Les plus proches parents, chez les Grecs anciens, et non des femmes mercenaires comme chez les Romains, s'acquittaient de tous ces soins funéraires.

(¹) Extrait de l'ouvrage de M. Marino Vréto, *Mélanges néo-helléniques*, publié à Athènes, Imprimerie royale, 1856.

(²) On a fait de nombreuses et savantes recherches sur l'origine des Albanais (*Skipetars*, *Arnaout* en turc, *Arvanites* en grec). Les uns les font descendre du Caucase, d'autres de la Macédoine. La première de ces opinions paraît la plus fondée.

(¹) *Numphè* en grec, *vahissa* ou *nouse* dans le dialecte albanais.

Aujourd'hui encore c'est à regret que l'on abandonne à des mains étrangères ces pieux devoirs.

On a rapproché, peut-être à tort, des *thrênôdoi* des Grecs anciens les *mysologistus* des Grecs modernes. Les *thrênôdoi* semblent avoir été des femmes de Carie, quoique Platon parle d'hommes qui précédaient ou suivaient le convoi en jouant sur des flûtes des airs funèbres. Il n'est fait nulle part mention de femmes qui offrent aucun rapport avec les *mysologistus*, lesquelles ne sont que les *præficæ* des Romains. Celles-ci suivaient le convoi en faisant entendre des lamentations et en improvisant des chants funèbres (*neniæ* ou *lessus*) en l'honneur du défunt; il en est de même des *mysologistus*, à la différence près que ces improvisations se font dans la maison, en présence du cadavre. Ordinairement c'est la mère ou l'épouse du défunt qui se charge de cette sorte d'oraison funèbre. En son absence, on choisit une amie ou une étrangère qui ait pour ce genre de composition quelque célébrité; alors on la rétribue en provisions de bouche, rarement en argent. Ces complaintes, appelées *mysologues*, se terminent par cette



Funérailles. — Dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust.

sorte de refrain : *Ou! ou!* ou bien : *Och! och!* Cet usage se retrouve en Corse (*voceri*) et en Sardaigne; dans ce dernier pays, les lamentations se terminent par le refrain *Ahi! Ahi!* et sont appelées *attito*. Ce nom pourrait être une corruption de l'exclamation *ototoi*, qui se rencontre chez les tragiques grecs; la *præfica* est appelée *attitodora;* souvent ce sont des hommes qui remplissent ces fonctions : *attitodori*.

Des femmes qui ont eu récemment à déplorer la perte d'un de leurs proches parents, viennent assister à ces cérémonies funèbres et apportent avec elles une pomme ou un autre fruit, qu'elles déposent aux pieds du mort en le priant de le remettre à celui qu'elles ont perdu.

Le défunt, après avoir reçu *le dernier baiser*, est conduit au lieu de la sépulture sur un brancard.

Les femmes suivent le convoi. Au moment où on enlève le cadavre, elles font retentir l'air de leurs cris, et, entre autres marques de douleur, elles se déchirent avec leurs ongles le visage et se frappent le sein.

Chez les anciens, la durée du deuil était plus ou moins prolongée, et, pendant tout son cours, il n'était pas convenable pour les parents du défunt de se montrer en public. Aujourd'hui, la mère et la femme du défunt ne sortent de chez elles qu'après une année révolue.

LE COQ DE BANTAM.

ANECDOTE.

Ce n'était pas un conte banal, une vulgaire histoire de revenant, qui mit tout en émoi dans la petite auberge suisse où, muni de mes crayons, de mes pinceaux, soutenu par l'espérance, ou plutôt le rêve d'un succès au Salon, je m'étais réfugié pour attendre le printemps qui me permettrait de poursuivre un tableau commencé. L'endroit où j'avais élu domicile n'avait rien de particulièrement pittoresque; la modeste hôtellerie, construite en bois, était située tout au haut de l'étroite rue en zigzag, le long de laquelle s'échelonnaient les rustiques chaumières d'un petit village. L'habitation ressemblait à un assemblage de caisses d'emballage. Placée sous la protection de Guillaume Tell, l'auberge, sans son enseigne et sa légende : *Loge à pied et à cheval*, aurait pu passer pour une ferme. On arrivait à la grande porte charretière en traversant l'étable, et il fallait que le voyageur se frayât sa route au milieu d'une sorte d'arche de Noé, mulets, chiens, vaches, bœufs, et surtout volailles de toutes races, avant d'atteindre l'escalier, sorte d'échelle par laquelle on arrivait aux chambres de bois de sapin comme le reste, sans tentures, peintures ni papier, au demeurant, assez propres. De la galerie extérieure et des étroites fenêtres, on voyait au-

dessous de soi la rue sinueuse se précipiter en tournoyant vers des profondeurs que cachaient les vapeurs du torrent qui bouillonnait au fond. On dominait la petite église, en bois aussi, sorte de joujou de Nuremberg, avec un drôle de petit clocher couleur de cuivre; à droite, une sombre forêt de pins; quant à la vallée et aux rochers de gauche, ils se trouvaient cachés par un immense amas de bois de chauffage disposé en forme de tour, ayant un vide au milieu pour que l'air y pénétrât. Il n'est pas de ménage dans ces montagnes qui n'ait une semblable pile de troncs d'arbres, de souches, de branchages, de bruyères même empilées à sécher; seulement la pile de l'aubergiste, gros seigneur, dépassait de beaucoup celles de ses voisins; et, sans compter le bois sec rangé sous ses hangars pour l'usage journalier, il avait là de quoi braver plus d'un hiver rigoureux.

Peu avant mon arrivée au *Guillaume Tell*, un des garçons de l'auberge, laquelle n'en comptait que deux, disparut une nuit sans qu'il fût possible de deviner ce qu'il était devenu, et sans qu'on lui connût de motif pour quitter une place où il était bien vu, estimé des voisins, aimé de son patron et de l'hôtesse. Henri, c'était son nom, alerte, fort, bien bâti, passait pour un garçon laborieux, rangé, peut-être un peu silencieux et renfermé, mais tout à sa besogne. Venu de la plaine, il fallait en convenir, il n'était pas né natif de l'endroit; mais c'était l'unique fait à sa charge; depuis deux ans qu'il servait au *Guillaume Tell*, il n'y avait rien eu à dire sur son compte. Étrange éloge, bien qu'assez général! Quand on ne dit rien de quelqu'un, c'est qu'il n'y a nul vice, nul mal à révéler. Eh quoi! ne parlons-nous donc les uns des autres que pour nous blâmer et nous déchirer mutuellement? Pauvre race humaine! Bref, il n'y avait pas deux avis sur ce chapitre, Henri était un brave garçon. Pourquoi donc se sauver le lendemain du jour où il avait reçu ses gages, et cela, sans prévenir, sans dire adieu?

La nuit de sa disparition, le jeune homme s'était couché, comme à l'ordinaire, dans le grenier qu'il habitait avec Pierre, son camarade de service. Ce dernier, paresseux, endormi, lourd, stupide, ne put fournir aucun renseignement. Quand il s'était réveillé, Henri n'était plus là : c'est tout ce qu'il put dire. L'hôte avait coutume de fermer chaque soir la porte extérieure et d'en garder la clef; il fallait donc que le garçon fût parti par escalade, au risque de se casser le cou. On le chercha, on s'informa; les conjectures allèrent leur train, et l'on finit par supposer qu'il y avait là-dessous quelque affaire d'amourette, et que Henri, trompeur ou trompé dans ses affections, était allé s'engager afin de quitter le pays et de n'être point tenté d'y revenir. L'on en parla plusieurs semaines, puis enfin on n'en parla plus.

La basse-cour de l'auberge, je l'ai dit, était fort bien garnie. Je l'avais remarqué, et, pour employer mon temps, je fis quelques études d'oiseaux. Jamais je n'avais vu plus jolies poules huppées; l'hôtesse était à juste titre glorieuse de ses volailles et surtout de ses bantams. C'est ainsi qu'elle appelait une race originaire de la Hollande. Une sœur à elle, mariée aux environs de la Haye, lui avait envoyé, avec toutes sortes de précautions que la bonne dame aimait à raconter, les œufs précieux d'où sortait cette belle variété. Un petit coq de cette charmante espèce, à crête rose, rond, gras, court et pourtant d'une forme gracieuse, emplumé jusqu'aux griffes de plumes noires, luisantes et soyeuses, me donna surtout l'envie de faire des essais de couleur, mais je trouvai mon modèle récalcitrant. Le diable d'oiseau avait pris l'habitude d'aller se percher au sommet de la pile de bois, et là il poussait de lamentables clameurs. Je ne sais comment il faisait pour voler aussi haut, mais, arrivé sur ce piédestal, il y passait des heures à s'égosiller.

Je ne fus pas seul à maudire le coq qui, négligeant toutes ses affaires domestiques et son sérail de poulettes, s'enrouait à nous régaler de son infernale musique. Pierre, que j'avais souvent chargé de ramener sous mes yeux les oiseaux que je voulais peindre, embrassa mes intérêts plus vivement que moi-même; il maugréait contre le bantam, et prit décidément en haine l'obstiné chanteur. Enfin, un matin que, déjà à son poste, le coq saluait l'aube à peine blanchie de ses cris les plus perçants, Pierre, seul alors dans la cour, ramasse un billot de bois et, murmurant une imprécation, le lance de toute sa force. Il avait visé juste : l'oiseau tomba mort au bas de la pile.

Par hasard j'avais tout vu de ma fenêtre; mais un autre que moi, et avec moins d'insouciance, épiait le garçon de ferme. La plus jeune, la plus jolie des servantes, dont l'air triste et songeur m'avait souvent donné à penser, guettait Pierre du haut d'une lucarne. Cette fille nourrissait des soupçons, entretenus peut-être par un sentiment secret. Frappée soudain comme d'une révélation, elle descend, tourne autour de la pile de bois, s'élance résolûment, pose un pied plus léger que celui de l'oiseau sur les aspérités des troncs superposés, se suspend aux branches en saillie, se déchire le menton, le visage, les doigts, arrache ses ongles accrochés aux rudes écorces, mais elle arrive. Montée sur le sommet, la tête plongée dans ses mains, penchée sur le vide, elle regarde au milieu de la pile, et pousse un cri terrible.

Je l'avais suivie de l'œil, palpitant moi-même, devinant, tremblant pour elle, croyant à chaque instant voir sa main lâcher l'appui, et la malheureuse écrasée sur les dalles.

— A l'assassin! cria-t-elle, arrêtez Pierre! courez sur le meurtrier! Le tocsin! sonnez le tocsin! Au secours! au secours! Arrêtez Pierre! Pierre l'assassin!

Que conterai-je encore qui ne soit déjà deviné? J'ai vu Pierre couché, garrotté avec des cordes sur la litière de l'étable, au milieu des doux regards et des tièdes haleines des grandes vaches blanches et noires, exposé aux yeux effarés de tous les gens du village; il attendait que la police vînt l'emmener. C'était un lourd animal, la tête la plus hébétée de toutes celles qui meublaient l'étable, avec une face massive, vide de toute trace de sensibilité. L'imbécile meurtrier, ayant détourné quelque argent qui appartenait à son maître, se crut deviné par son camarade, et de peur d'être dénoncé étrangla le malheureux Henri pendant son sommeil. On trouva, encore tortillée autour du cou de la victime, la corde qui avait servi au meurtre, et dont sans doute l'assassin s'était aidé pour hisser le cadavre et le précipiter dans le trou, qui, sans le coq de Bantam, eût gardé le secret du crime. Le misérable valet, acculé, convaincu, sans force, sans énergie, une fois découvert, avoua tout, fut condamné et expia son crime.

JOHN STERLING

A EDWARD STERLING, SON FILS AINÉ, A LONDRES [1].

Mon cher enfant,

Nous menons ici une vie aussi paisible que possible, et aucun événement que je sache n'en a rompu le cours. Mes livres exceptés, je ne m'occupe de rien. Mais tu dois bien supposer que mes pensées se tournent fréquemment vers toi. Je me plais à imaginer ce que tu fais dans cette grande cité, la plus grande du monde, où j'ai moi-même passé tant d'années de ma vie. Je vis Londres pour la première fois entre huit et neuf ans, ma dixième année s'écoula

[1] John Sterling, malade, était séparé du monde et près de sa fin.

tant dans l'intérieur de la ville que dans ses environs, et j'y ai passé la plus grande partie des sept années qui suivirent. Depuis lors, un an s'est rarement écoulé sans que j'y retournasse, et j'y ai souvent fait de longs séjours. C'est là que d'enfant je devins homme, que mes petits frères et mes petites sœurs et depuis ma nièce moururent et sont enterrés. C'est là aussi que je vis ta mère pour la première fois et que je l'épousai. Il me semble que de quelque façon mystérieuse Londres est une portion de moi-même. J'y songe souvent, non pas comme à une ville pleine de bruit, de poussière et de tumulte, mais comme à quelque chose de silencieux, de grandiose et d'éternel.

Quand je viens à penser que tu parcours les mêmes rues, que tu longes la même rivière que, plus jeune que toi, je contemplais dans une rêverie attentive, il me prend envie de fondre en larmes, non pas de chagrin, mais par un sentiment pour lequel je ne connais pas de nom. Toutes choses me paraissent si merveilleuses, si grandes et si saintes, si tristes et pourtant si douces, si remplies par la mort et pourtant si voisines du ciel! Peux-tu comprendre ce que je te dis là? S'il en est ainsi, c'est que tu commences à pressentir quelle chose sérieuse est notre vie, combien il est insensé et indigne de la gaspiller sans fruit, et quel être misérable, insignifiant et méprisable devient tout homme qui n'emploie pas toute sa force à accomplir la tâche qui est devant lui.

Nous avons eu ce matin un brouillard épais venant de la mer. Il m'a rappelé ceux que je voyais de notre maison de Saint-Vincent, enveloppant le grand volcan et les montagnes qui l'entourent [1]. Nous avions coutume de le regarder de notre fenêtre, ta mère et moi, alors que tu étais un tout petit enfant reposant dans ses bras.

Cette lettre n'est pas aussi bien écrite que je l'aurais désiré; j'espère cependant que tu pourras la lire.

Ton père affectionné, John Sterling.

Le droit et le devoir sont comme des palmiers qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre. Lamennais.

LES DEUX FRÈRES MONTGOLFIER.

C'est à la main habile et souple du sculpteur Houdon que sont dus ces deux profils des frères Montgolfier, Joseph et Étienne, inventeurs des aérostats, savants ingénieux et modestes, esprits créateurs, ignorants de leur propre mérite. C'était dans le secret, au fond de leurs papeteries cachées dans d'obscures vallées, qu'ils dévouaient à de curieuses expériences de physique, de mécanique, de chimie, et aux investigations scientifiques les plus avancées, tout le temps qu'ils pouvaient dérober aux affaires et à l'industrie sur laquelle se fondait l'aisance de leurs deux familles. Longtemps ignorés, ils purent, dans une tendre intimité, mettre en commun des mondes d'idées qui devançaient la science de leur temps et touchaient à toutes les découvertes modernes. Comme l'écrivait Joseph, c'étaient de « délicieux moments » que ceux qu'ils passaient à se communiquer la plénitude d'idées sous laquelle suffoquait chacun d'eux lorsqu'il ne pouvait leur donner carrière, soit par l'échange des paroles, soit, plus souvent encore, par des séries d'expériences dans lesquelles la simplicité des moyens étonne autant peut-être que l'immensité des vues et des résultats.

Les deux frères purent longtemps jouir en paix et dans l'ombre de cette heureuse expansion d'âme à âme, et cet épanchement d'un esprit dans un autre esprit est peut-être le bonheur suprême pour des intelligences de la trempe des leurs. De nombreuses inventions de détail, dans la fabrication du papier, pour l'élévation des eaux et le ménagement des chutes, pour l'impression et la stéréotypie, et même pour l'économie domestique, signalent cette période de travaux ignorés. Mais lorsqu'en mesurant les densités diverses des fluides qui nous entourent, l'idée si simple, si grandiose, de s'élever comme s'élève la fumée, de monter avec et comme la flamme, de voyager comme voyagent les nuées, naquit spontanément dans ces deux cerveaux échauffés et féconds, elle ne put rester cachée entre eux comme l'avaient fait tant d'autres inventions. Un ballon de papier échappé à travers l'espace révéla leur découverte, et tandis que les paysans d'alentour s'étonnaient de voir de si braves gens devenir sorciers, les aventuriers de la science, les chevaliers d'industrie à l'affût, prêts à exploiter, dans un but égoïste, toute nouvelle idée, se jetèrent sur cette proie. Force fut donc aux deux frères de mettre eux-mêmes en œuvre le fruit de leur génie avant de l'avoir pu mûrir à leur gré.

Déjà, sans leur participation, une foule empressée signait à Paris, sur un des guéridons de marbre du café du Caveau, au Palais-Royal, une souscription nationale, afin de répéter dans une expérience publique celle dont Étienne venait de donner, presque malgré lui, le spectacle aux députés des États du Vivarais. Grâce à ces nombreux témoins, la nouvelle de l'étonnante découverte retentissait instantanément d'un bout à l'autre de la France, de l'Europe, de l'Amérique, et Étienne n'arriva à Paris que juste à temps pour voir s'élever du Champ de Mars le ballon de la souscription, lequel, au 27 août 1783, répétait l'expérience qu'Annonay avait admirée le 5 juin de la même année.

Les profils gravés page 40 furent modelés pour la médaille frappée en souvenir de l'ascension du Champ de Mars. Houdon, chargé de ce travail, fit un véritable chef-d'œuvre, dans lequel l'exactitude de la ressemblance n'altère en rien l'élévation et la poésie du style; sans chercher l'imitation glaciale de l'antique, l'artiste a su donner quelque chose d'idéal et de grandiose à ces deux têtes fraternelles. Étienne avait pu poser pour Houdon, c'est le profil de dessus. La réponse de Joseph à son frère, qui lui demandait son portrait (puisqu'il s'était refusé au voyage de Paris), est caractéristique.

« Il estoit absolument inutile de me faire envoyer mon portrait, écrit-il à Étienne, je jouis tout aussi bien de l'honneur qui rejaillit sur toy comme si c'estoit sur moy-même. Tu cognois bien ma façon de penser à cet égard; mais puisque tu le veux, je te l'envoie. » Plus loin il ajoute : « Afin que mon portrait ne puisse faire tenir aucun propos, nous sommes allés avec d'Olivet (un ami) à Serrières, rendre visite à M. Charvet, et l'avons prié de nous faire notre profil à tous deux, pour servir à une plaisanterie singulière que nous avions conçue et de laquelle nous luy donnerions des nouvelles si elle réussissoit; mais qu'en attendant nous luy demandions le secret, à défaut duquel nous manquerions notre coup. »

D'autre part, la femme d'Étienne lui écrit : « Es-tu bien ressemblant sur ta médaille? Joseph l'est-il davantage? As-tu toujours ce petit boudin serré au-dessus de tes oreilles? » Et ce détail naïf montre avec quelle intelligence le grand sculpteur, en conservant toute la vérité des traits et de l'expression, a su sauver les pauvretés de costume et de mode.

Plus tard, la même jeune femme reprend, toujours écrivant à son mari :

« Admire le progrès des choses et le changement opéré

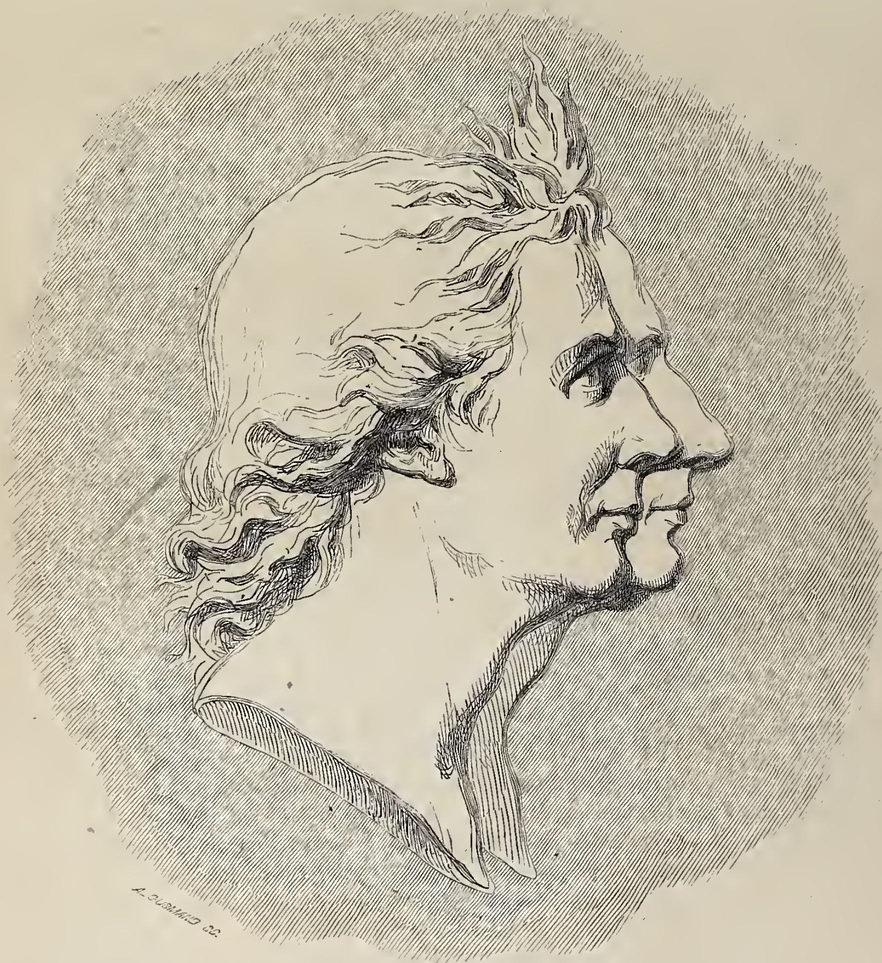
[1] Voy. une autre lettre de John Sterling, dans notre t. XXII, (1854), p. 62.

dans les têtes! Il y a un an que l'on se cachait pour faire des expériences, que j'étais obligée de vous couvrir de l'égide de mes moqueries pour prévenir celles des autres et éviter le ridicule : aujourd'hui, c'est à la face de l'univers, avec l'approbation et l'admiration de toute la terre. »

Puis elle revient encore sur le portrait :

« Tu ne m'as point marqué si l'on t'avait donné la gravure qui a été tirée pour la médaille... Qu'au moins à tout ce bruit que tu as fait je gagne un bon portrait de toi. »

Ce portrait, nous l'avons; et cette médaille, qui réunit les deux frères dans leur effigie, comme ils le sont dans leur gloire, comme ils le furent dans leur affection, est une image tout à la fois plus vraie et plus poétique qu'aucune de celles qui ont été faites depuis. Un portrait de Joseph, au crayon, existe à Lyon, au Musée; il fut dessiné, en 1784, par l'habile crayon de Boissieu; une peinture à l'huile assez ressemblante, mais sèche et froide, également d'après Joseph, est conservée, je crois, à l'Institut. Plusieurs portraits d'Étienne, plus ou moins ressemblants, sont dispersés dans sa famille. Un buste du même, ouvrage de Pradier, fait sur les portraits et la médaille, et non d'après nature, appartient à la ville d'Annonay, ainsi que le monument, fort peu remarquable, que les concitoyens des frères Montgolfier ont élevé près du collége de la ville, au coin de la place d'où partit le premier ballon. J'ai ouï parler aussi d'un portrait de Joseph sur l'une des tasses de porcelaine du service de Sèvres appelé la *Collection des inventeurs*.



Médaillon des frères Joseph et Étienne Montgolfier, inventeurs des aérostats, par Houdon. — Dessin de Pauquet.

Les anciens divinisaient la mémoire de ceux qui avaient servi l'humanité par leurs actions ou par leur génie. L'admiration, l'enthousiasme, se chargeaient de raconter leurs vies, d'élever leurs statues, de reproduire leurs images. Alors les plus grands parmi les hommes devenaient les plus beaux d'entre eux, et passaient au rang des dieux. Aujourd'hui notre reconnaissance ne se livre pas aux mêmes exagérations; nous ne bannissons pas en dehors de la nature humaine ceux qui la servent et l'honorent, et il me semble que nos grands génies gagnent au lieu de perdre à n'être plus déifiés. Les portraits, les médailles, les biographies perpétuent leur mémoire; leurs hautes pensées, leurs fécondes découvertes, tant de nobles actions, et tant d'héroïques dévouements, ne perdent rien à être représentés dans leur vérité historique. Le sentiment qu'ils inspirent aux générations successives pénètre davantage les cœurs, et leur réalité appelle en même temps la sympathie et l'émulation.

ERRATA.

— Dans l'article de notre Almanach pour 1859 intitulé : *Projet d'un tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre.*

Page 60, ligne 3 en remontant. — *Au lieu de :* les infiltrations de la mer auraient à traverser quatre kilomètres au moins..... *lisez :* les infiltrations de la mer auraient à traverser, par des pentes indirectes, des espaces de deux à cinq kilomètres, suivant la nature des terrains.....

Page 62, ligne 2.—*Au lieu de :* 15 000 mètres; *lisez :* 1 500 mètres.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RUINES DE L'ABBAYE DE MELROSE,

EN ÉCOSSE.



L'Abbaye de Melrose, en Écosse. — Dessin de E. Toowey.

« Si tu désires voir l'abbaye de Melrose dans toute sa beauté, va la visiter pendant la nuit, aux pâles clartés de la lune : on dirait que le jour brillant veut railler ces vieilles ruines grises lorsqu'il s'amuse à les dorer de ses gais rayons. Mais à l'heure où, du fond sombre de ses arches mutilées, les fines sculptures des fenêtres se détachent en relief argenté; à l'heure où une froide lueur glisse et tremble sur la haute tour du centre démantelée; à l'heure où dans les

ténèbres on aperçoit çà et là s'avancer ou fuir les lignes élégantes des arcs-boutants, comme des franges d'ébène ou d'ivoire; à l'heure enfin où les figures de pierre et les pieux versets s'illuminent dans leur cadre, comme pour nous rappeler les devoirs de la vie et de la mort, et où l'on entend les lointains murmures de la Tweed, interrompus d'instant en instant par les lugubres appels du hibou sur les pierres sépulcrales... alors, en route, voyageur, en route, mais seul, et contemple longtemps ce qui reste du vieux monument de Saint-David... A ton retour vers ta demeure, tu te diras à voix basse : Non, jamais je ne vis spectacle plus mélancolique et plus beau. »

Quel autre écrivain que Walter Scott pouvait célébrer avec cet enthousiasme d'antiquaire et de poëte les ruines de Melrose? Et ce n'est pas seulement dans son *Lai du dernier ménestrel* qu'il a décrit la vieille abbaye, il l'a fait figurer aussi, sous le nom de Kennaquhair, dans *the Monastery*, l'un de ses meilleurs romans. Il la connaissait bien, elle lui appartenait : située à trois ou quatre milles de sa maison seigneuriale d'Abbotsford, elle était souvent le but de ses promenades, et il se plaisait à en faire admirer les moindres détails aux hôtes trop nombreux que lui attirait de tous les coins de l'Europe sa grande renommée. Sa mort n'a pas, du reste, détourné les pèlerinages poétiques de Melrose, et chaque été les piécettes d'argent pleuvent dans la main du vieil homme qui garde les ruines où grimpe le lierre et entretient alentour un frais tapis de fin gazon.

Les souvenirs historiques de l'abbaye de Melrose, habitée pendant près de quatre siècles par les moines de l'ordre de Cîteaux, ont d'ailleurs un véritable intérêt; ils se rattachent à des noms célèbres. Fondée en 1136, et richement dotée par David Ier, elle fut achevée en 1146, détruite par les Anglais, sous Édouard II, en 1322; reconstruite grâce à Robert Bruce, incendiée en 1385 par Richard II, en 1545 pillée par Evers et Latour, en partie détruite par le comte de Hertford, ravagée plus tard par les dissidents, abandonnée par les moines; donnée par la reine Marie, en 1566, au comte de Bothwell, avec toutes ses dépendances; puis vendue, délaissée, rachetée : après ces mille vicissitudes elle arriva jusqu'à l'homme de ce siècle qui était assurément le plus capable d'en apprécier tous les titres au respect de la postérité. Il n'est pas douteux, du reste, que ce soit le plus remarquable monument du style gothique fleuri que l'on ait construit dans les Iles Britanniques.

L'église de l'abbaye figurait une croix de Saint-Jean. Ses restes couvrent encore une circonférence de 306 mètres; la grande tour n'a pas beaucoup moins de 32 mètres de haut. Dans la chapelle, on lit sur des pierres triangulaires les noms de quelques moines, et on croit que la terre, couverte de débris, renferme les restes de plusieurs personnages historiques, entre autres d'Alexandre II, roi d'Écosse, et du sorcier Michel Scott, dont l'on montre la tête sculptée sur un mur. Les vastes croisées sont d'une rare élégance et d'une grande richesse. On admire dans les sculptures, rosaces, fleurs de lis, couronnes, têtes, statues sérieuses ou comiques, ornements de toute sorte, à la fois l'imagination des artistes et la finesse de leur ciseau. Plus d'une légende populaire se rattache à quelques-unes des scènes sculptées : par exemple, à celles d'un homme dont la tête sort d'une touffe de lierre et qui se coupe la gorge avec un couteau, d'un moine sourd qui se fait un cornet avec sa main, d'un renard qui dévore deux colombes, et d'une truie qui joue de la cornemuse. Une statuette d'Enfant Jésus a été décapitée par un iconoclaste nommé Thompson : le bras de cet homme, dit la tradition, fut frappé de paralysie au moment même où la belle petite tête tomba sur les dalles, et l'on a conservé dans le pays une sorte d'horreur contre la mémoire de Thompson le mutilé.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Costume civil. (Suite.) — Louis XIV fut un très-bel homme à qui sa qualité de roi donna l'avantage de paraître incomparable. La nature l'avait formé pour toutes les attitudes qui demandent de la grâce et de la dignité. Il excellait à monter un cheval, il dansait les danses graves à la perfection, il marchait d'une façon qui n'était qu'à lui par le grand air qu'il y savait mettre. Il aimait le plaisir, et encore plus le faste. Quoiqu'il eût peu d'imagination, ses idées en fait de magnificence dépassaient toutes les descriptions prodiguées dans les romans de l'époque; mais le goût, chez lui, ne répondait pas à la volonté. Assez bon juge des productions de l'esprit, il ne sut jamais apprécier, dans les œuvres matérielles, que l'éclat et la symétrie, deux choses qu'il fallait pousser à l'excès pour lui plaire. Sous un pareil monarque, les modes ne pouvaient pas manquer d'être somptueuses; il n'était guère à espérer qu'elles devinssent vraiment belles.

En 1658, le roi atteignit sa vingtième année, et les jeunes gens avisés de la cour commencèrent à se grouper autour de sa personne, dans l'attente du moment où il s'émanciperait de la tutelle qu'exerçaient encore sur lui sa mère et le cardinal Mazarin. Puyguilhen (qui fut depuis Lauzun), Vardes, du Lude, étaient les principaux de ce petit cercle. Ils menaient grand train, grâce aux largesses du surintendant Fouquet; ils donnaient le ton à la cour et à la ville : ils le reçurent de Louis XIV, lorsque celui-ci, aussitôt après la mort de Mazarin, eut montré qu'il entendait être le maître en toutes choses. A partir de ce moment, la cour fut un pays enchanté où les jours se comptèrent par les divertissements. Bals, mascarades, chasses, carrousels, se succédèrent sans relâche, plus magnifiques à chaque répétition et toujours distingués par quelque surprise nouvelle. Les dépenses en bâtiments, en meubles, en pierreries, en habillements, s'ajoutèrent à celles que nécessitaient la guerre et des encouragements utiles. Ce fut le bon temps, celui où Louis XIV, en s'amusant beaucoup, passe pour avoir rendu son royaume le plus heureux du monde. Nous ferons de cette période, qui dura une vingtaine d'années, notre seconde étape dans l'histoire du costume sous cet interminable règne.

Arrêtons-nous d'abord aux lois somptuaires, qui semblent contraster d'une manière si étrange avec les goûts avérés du souverain.

Il y en a une de la dernière année de Mazarin, qui fit beaucoup de bruit à cause du moment qu'on choisit pour la promulguer. Lorsque chacun, pour fêter l'arrivée de la jeune épouse que le roi était allé chercher en Espagne, étalait sur soi tout ce qu'il avait de galons, de cannetille et de fine dentelle, on eut la cruauté de frapper tout cela d'interdiction : ordre formel de par le roi de dégarnir incontinent les habits et les robes. Les murmures furent grands, sauf de la part de quelques vieux bourgeois maussades, comme celui que Molière a fait parler dans *l'École des maris* :

> Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
> Par qui des vêtements le luxe est interdit!
> Les peines des maris ne seront plus si grandes,
> Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
> Oh! que je sais au roi bon gré de ces décris,
> Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
> Je voudrais bien qu'on fît de la coquetterie
> Comme de la guipure et de la broderie!
> J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément
> Afin que d'Isabelle il soit lu hautement;
> Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
> Le divertissement de notre après-soupée.

Ces mots, dans la bouche d'un personnage ridicule, n'étaient-ils pas plutôt une satire qu'une apologie? Molière, sans craindre d'offenser le roi, pouvait égayer le public avec l'édit de 1660. Il était l'ouvrage du premier ministre, et Louis XIV était si loin d'en approuver toutes les parties, qu'il l'amenda aussitôt qu'il commença à gouverner par lui-même. En le corrigeant, il donna pour raison les doléances apportées au pied de son trône par les denteliers français. Non-seulement il retira la disposition qui ruinait leur industrie, mais il voulut naturaliser en France toutes les façons de dentelles étrangères. Deux cents ouvrières furent appelées de Flandre; on en fit venir d'autres, choisies parmi les plus habiles de Venise, et on leur donna des logements dans le faubourg Saint-Antoine, avec 36 000 livres pour leurs frais de premier établissement.

Le roi ne fut pas de si bonne composition à l'égard des tissus ou garnitures d'or et d'argent. Il déclara que l'usage du brocart et des passements n'appartiendrait qu'à lui, aux princes de sa famille, et à ceux de ses sujets à qui il lui plairait d'en donner la permission. Cela fut réglé dès l'an 1664 par l'institution des *justaucorps à brevet*. On appelait de ce nom un habit qui ne se pouvait porter qu'en vertu d'un brevet signé de la main du roi. Il était bleu, doublé de rouge, brodé d'un dessin magnifique, or avec un peu d'argent. Le nombre de ceux qui en avaient la faveur était déterminé : l'un mort, un autre était nommé à sa place, et pour y parvenir, il fallait s'appuyer sur les titres les plus éminents, solliciter, faire sa cour, comme s'il se fût agi d'une pension ou d'un office.

Jusqu'à la fin de sa vie, Louis XIV resta inflexible sur le chapitre de l'or et de l'argent. La mode cherchant toujours à les introduire par quelque subterfuge sur les habits des particuliers, il renouvela jusqu'à onze fois l'édit qui lui en réservait le privilége.

Il eut moins de mal à régler les autres parties de la toilette. Il n'avait qu'à dire ou seulement à laisser voir que telle chose lui déplaisait, pour qu'aussitôt grands et petits missent de côté l'objet de son aversion. Il en usa de la sorte avec les manches fendues du temps de son père, et avec les chapeaux gris, qu'il prit en horreur après en avoir porté comme tout le monde. Les odeurs lui étaient naturellement désagréables : cela fit renoncer à l'usage des parfums, et avec une si sotte affectation, que, si l'on avait pu, on aurait supprimé les fleurs. Des femmes, du plus loin qu'elles apercevaient une rose, faisaient mine de s'évanouir.

Au commencement de sa splendeur, Louis XIV donna lui-même le signal des nouveautés; mais dès qu'il eut cessé d'être de la première jeunesse, le sentiment qu'il avait des convenances lui fit remettre ce soin à une autre personne. Il eut son ministre de la toilette. C'était un personnage de peu de conséquence, fils d'une femme de chambre de la reine mère, et qui de sa vie ne bougea de la cour où il était né. Il s'appelait Langlée, Langlée tout court, sans titre aucun de noblesse ni d'office. Enrichi par le jeu, il vivait largement du sien, faisant force libéralités aux dames et aux seigneurs qui ne les refusaient pas. Il était de toutes les fêtes et des réunions les plus privées, avait son franc parler sur la mise de chacun, critiquait, conseillait, décidait avec l'autorité d'un oracle. Le roi affectant de se conformer à son goût, on ne trouvait bien que ce qui avait reçu l'approbation de Langlée. Cela se voit par une anecdote que raconte Mme de Sévigné :

« M. de Langlée », dit-elle, le gratifiant de la particule pour rendre hommage à sa puissance, « M. de Langlée a donné à Mme de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avait connaissance. On voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avait été fabriquée. Le tailleur de Mme de Montespan lui apporta l'habit qu'elle avait ordonné; il en avait fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez le penser. Le tailleur dit en tremblant : Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourrait point vous accommoder, faute d'autre. On découvrit l'habit : Ah! la belle chose! Ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? Il n'y en a pas de pareille sur la terre. On essaye le corps, il est à peindre. Le roi arrive; le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie; mais qui peut l'avoir faite? C'est Langlée, dit le roi. C'est Langlée, assurément, dit Mme de Montespan, personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence. C'est Langlée, c'est Langlée; tout le monde répète : C'est Langlée; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode, C'est Langlée. »

Arrivons au détail du costume.

Celui des hommes, en 1665, est plaisamment décrit par Pierrot dans le *Don Juan* de Molière :

« Que d'histoires et d'engigorniaux boutent ces messieurs-là les courtisans! Je me perdrais là-dedans, pour moi, et j'étais tout ébaubi de voir ça. Tiens, Charlotte, ils ont des cheveux qui ne tiennent point à leur tête, et ils boutent ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ont des chemises qui ont des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En lieu d'haut-de-chausses, ils portent une garde-robe aussi large que d'ici à Pâques; en lieu de pourpoint, de petites brassières qui ne leur viennent pas jusqu'au brichet (creux de l'estomac); et en lieu de rabat, un grand mouchoir de cou à réseau avec quatre grosses houppes de linge qui leur pendent sur l'estomac. Ils ont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnoirs de passements aux jambes, et parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie pitié! N'y a pas jusqu'aux souliers qui n'en soient tout farcis depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'une façon que je me romprais le cou avec. »

C'est le même habillement dont se moquait déjà, quatre ans auparavant, le Sganarelle de *l'École des maris :*

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous pas par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien céler,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdant,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendant?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants?

Il ne s'agit plus que de mettre le nom aux choses dont Molière exprime si bien le ridicule effet.

Dans la vaste enflure des cheveux qui ne tiennent pas à la tête, tout le monde a reconnu la perruque, la majestueuse perruque en crinière de lion, telle qu'on n'en avait jamais vu depuis que l'artifice des faux cheveux avait été inventé. On avait un chapeau à bords étroits tout garni de plumes, moins pour surmonter ce gigantesque édifice de frisures et de boucles, que pour servir de contenance. On portait son chapeau à la main, et en cela on se conformait à la manière d'être du roi, qui, bien que n'ayant pas de

perruque, ne pouvait pas souffrir avoir la tête couverte, à cause de l'abondance sans pareille de ses cheveux.

Les pourpoints n'avaient pas perdu seulement la moitié de leur corsage : les deux tiers de leurs manches avaient été supprimées; elles finissaient bien loin au-dessus du coude; le reste était pour la chemise, qui triomphait ainsi sur les bras, comme sur le buste, de tout l'écourtement donné à l'habit. On pense bien qu'avec cette mode débraillée la chemise ne pouvait plus être posée à cru sur la peau : les fraîcheurs eussent rendu la digestion par trop pénible. On se garnissait par-dessous de chemisettes et de camisoles.

Le haut-de-chausses en forme de cotillon est ce qu'on a appelé la *rhingrave*. Elle eut pour auteur un gentilhomme allemand, gouverneur de Maestricht, qui avait reçu, on ne sait pourquoi, le surnom de Rhingrave. Comment cette invention étrangère pénétra-t-elle en France? l'histoire ne le dit pas. Il est certain que dès 1658 Louis XIV portait la rhingrave. Ce haut-de-chausses était fermé au-dessus des genoux par le moyen des canons.



Personnages de qualité à la mode de 1665; Dame de la cour en 1668. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

Les rubans et la dentelle formaient la décoration de l'habillement. Les cols rabattus, devenus des rabats, étaient en point coupé. Il y avait d'autre point coupé au bas des manches, aux poignets des chemises, aux canons et aux nœuds des souliers. De la dentelle étroite était assujettie comme du galon sur les coutures du pourpoint et de la rhingrave. Quant aux rubans, ils étaient appliqués en coques sur la ceinture de la rhingrave, en touffes sur les souliers et entre les garnitures des canons, en ruches sur les bords du pourpoint.

Une pareille mode était bien féminine pour une génération qui fut presque constamment occupée à la guerre. Vers 1670, l'habit militaire prévalut : le pourpoint fut remplacé par le *justaucorps* et la *veste*. C'étaient deux tuniques ou courtes redingotes qui se superposaient, la veste en dessous, le pourpoint par-dessus. L'un et l'autre se boutonnaient du haut en bas, de sorte que, non-seulement le corps de la chemise, mais encore la rhingrave, se trouvaient dissimulés. Celle-ci, malgré son effacement, subsista néanmoins jusqu'en 1680. Baissée de la ceinture, raccourcie des jambes, elle garda ses touffes de rubans; mais les canons dont elle était garnie devinrent tout à fait insignifiants, n'étant plus qu'un moyen pour attacher les bas, qu'on faisait monter au-dessous du genou.

Les vestes avaient des manches de brassières. Elles étaient d'abord d'étoffe légère, comme, par exemple, de mousseline sur une toile lustrée de couleur, avec force chamarrures et garnitures de dentelles. Plus tard on les appareilla aux justaucorps.

Les soieries furent l'étoffe des premiers justaucorps. Depuis 1675 on les fit presque uniquement de drap, de frise, de ratine ou de petites laines telles que la serge, l'étamine, le poil de chèvre, le ras, la popeline, le camelot, le droguet. Les beaux draps venaient de Hollande; dès 1668, la manufacture d'Abbeville, établie par les soins de Colbert, commença à leur faire concurrence. L'Espagne fournissait les ratines de première qualité, l'Irlande des frises réputées inusables. Gênes l'emportait pour la fabrique du ras, Bruxelles et Lille pour celle du camelot. Toutes ces étoffes étaient de teintes neutres, variant entre le gris et le brun par une infinité de nuances qui avaient chacune leur nom : couleur de musc, de castor, de prince, etc. Les couleurs éclatantes étaient réservées pour les doublures.

La garniture de boutons était de soie jaune, aurore ou blanche, pour imiter l'or et l'argent; les boutonnières étaient bordées de même.

Le justaucorps, décoré à l'épaule droite d'une grosse touffe de rubans, avait des demi-manches terminées par un large revers. La manche de la chemise se montrait sur l'avant-bras; mais lorsqu'on était ganté, elle disparaissait sous le gant, qui était muni d'un poignet long et large en façon d'entonnoir. Ce poignet était bordé de dentelles ou de franges.

Avec cet habit dégagé le rabat n'était plus de mise. On lui substitua la *cravate*, qui doit son nom et sa façon aux cavaliers croates qui servaient dans nos armées. C'était une pièce longue de mousseline ou de point d'Espagne, tournée autour du cou, nouée sur la gorge par un ruban de couleur, et dont les bouts retombaient sur la poitrine.



Louis XIV en justaucorps, 1671; Pages en 1662; le duc d'Orléans, frère du roi, 1663. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

Pour compléter l'allure militaire, l'épée était portée au bout d'un large baudrier frangé et bordé de soie, tout pareil pour la forme à ceux dont s'affublent encore les suisses de paroisse. Par-dessus le baudrier on ceignait l'écharpe, qui se posait de la hanche gauche sur le pan droit du justaucorps. L'écharpe n'était que pour l'été : on la remplaçait l'hiver par le manchon de peluche ou de fourrure, qui restait assujetti sur le devant du corps par un cordon noué autour de la taille. Pendant la saison froide, on mettait aussi des manteaux courts, ou des *brandebourgs*, manteaux à manches et boutonnés, dont les boutons ainsi que les boutonnières aboutissaient à cette sorte de passements qu'on appelle encore des brandebourgs.

Entre 1660 et 1680, l'habillement des femmes n'éprouva pas de métamorphose aussi complète que celui de l'autre sexe. Il passa par une infinité de petits changements dont aucun n'atteignit son caractère fondamental. On ne sortit pas des tailles en pointe, des manches courtes et des amples jupes retroussées sur d'autres jupes étroites.

Versailles était en construction. Lorsque la cour n'était pas à Saint-Germain, elle se tenait au château des Tuileries, dont le jardin était devenu le lieu de promenade du beau monde. C'est là que se montraient les inventions en étoffes et en garnitures. Il n'est pas de saison qui ne vît naître quelque chose de neuf. Le goût fut d'abord aux soieries rayées, moirées, flambées; il passa aux ramages lorsqu'on eut reçu les premières toiles des Indes. Alors on imprima ou l'on peignit à la main les laines blanches, les gazes, les mousselines unies ou brochées, même le point coupé. Toutes les fleurs de jardins étaient imitées avec leur feuillage et leurs nuances. Ces peintures, appliquées sur les tissus légers, s'appelaient des *transparents*. Pour donner plus d'effet au dessin, on montait les pièces qui en étaient faites sur du satin, du taffetas ou des toiles lustrées de couleur claire.

Les garnitures étaient de dentelles, de jais, de boutons d'émail, de rubans.

Les dentelles de tout prix, depuis la *gueuse* et la *neige*, qui étaient pour les petites bourses, jusqu'aux chefs-d'œuvre dispendieux d'Alençon et de Valenciennes, étaient employées pour chamarrer les corsages et les jupes. Elles étaient volantes ou cousues sur les deux bords. En 1678, on mit sur les jupes des *quilles d'angleterre*, et l'angleterre était alors de la dentelle noire. La dentelle formait encore des *tours de manche* au bord des manches courtes de la robe, des *poignets* au bas des manches de chemise

qui néanmoins s'arrêtaient bien au-dessus du poignet, des *cravates* autour de l'encolure du corsage. Les grands collets en point coupé, ou mouchoirs de cou, ayant perdu beaucoup de leur faveur à la mort d'Anne d'Antriche, disparurent tout à fait en 1672. On se tint les épaules nues dans les réunions. Pour sortir, on eut des *palatines*, qui étaient de point d'Angleterre ou de France pendant l'été, de martre pendant l'hiver.

Les rubans étaient lisses ou ondés. Lorsque le roi fit bâtir le premier Trianon, tous les rubans furent à la Trianon. On en mettait des nœuds partout où la dentelle faisait bordure. D'autres nœuds étagés des deux côtés du busc, sur le devant du corsage, formaient ce qu'on appelait des *échelles*. Mme Cornuel fit un bon mot qui porta malheur à la mode. Un jour qu'on lui vantait les échelles de Mme de la Reynie, femme du premier lieutenant de police : « Je m'étonne bien, dit-elle, s'il n'y avait pas quelque potence à côté. » Bientôt on ne voulut plus entendre parler d'échelles : on les remplaça par des chamarrures de rubans et de chenille qu'on appliqua sur les corsages avec une telle profusion qu'on n'apercevait plus la couleur de l'étoffe.

Les garnitures de boutons se posaient sur de la soutache de ganse ou de chenille, en correspondance avec des houppes de soie connues sous le nom de *freluches* ou *fanfreluches*. Quand au jais, c'était le pis-aller des belles qui n'avaient pas de diamants. Les pierreries fausses étaient tombées dans un entier discrédit : on attachait d'autant plus de gloire à la possession des véritables. L'habillement des dames de la cour en ruisselait, et si elles n'en avaient pas assez, elles se les prêtaient pour les grandes occasions. Mme de Montespan, dans tout l'éclat de sa splendeur, n'avait pas honte d'emprunter celles de la maréchale de l'Hospital, une ancienne lingère que ses habiletés avaient fait monter au rang de princesse, et qui, par la beauté et la qualité de ses diamants, ne le cédait qu'à la reine.

La coiffure en boucles massées sur le front et sur les tempes fit délaisser, vers 1668, les coiffes de soie qui l'auraient défaite. On mit à la place des coiffes de réseau. En négligé, on avait des cornettes, petit bonnet de dentelle avec des barbes en pointe qui retombaient par devant jusqu'à la ceinture. En 1671, une coiffeuse du nom de Martin, qui avait hérité de la vogue de Champagne, mit à la mode la coiffure *hurluberlu*, décrite par Mme de Sévigné dans sa lettre du 4 avril 1671 à Mme de Grignan :

« Je vous mandai l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers, et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode ; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement que la coiffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche : leurs têtes sont charmantes. Je suis rendue ; cette coiffure est faite justement pour votre visage ; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment... Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne, jusqu'à deux doigts du bourrelet. On coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille. Cela fait quelque chose de fort jeune et fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux trop courts ; car, comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure ; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode ; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer, et puis, au bout de cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert[1] n'est plus supportable. »

Cette coiffure est celle que nous appelons à la Maintenon, parce qu'elle est sur les portraits qu'on fit de cette femme célèbre, lorsqu'elle commença à être remarquée de Louis XIV.

MONNAIE DE CUIR.

Des fragments de cuir d'une grandeur déterminée, auxquels une marque particulière adoptée par le gouvernement donnait une valeur, circulaient encore en 1833 dans la petite ville de Valdivia, au Chili : elle y remplaçait le papier monnaie. On ne l'a jamais admise dans les autres cités du Chili. Nous rappellerons à ce sujet que plusieurs numismates parlent d'une monnaie de cuir garnie au centre d'un petit clou d'argent, qui aurait été jadis en circulation dans notre pays ; mais c'est une tradition très-douteuse.

Ceux qu'on aime toujours, on ne les perd jamais.

Paul Vrignault.

LA FRANCE.

La Providence a réparti équitablement ses dons entre les divers pays de l'Europe ; mais assurément elle ne nous a pas trop maltraités ; nous avons fait, ce semble, et nous faisons encore une assez belle figure dans le monde.

En effet, sans entrer dans les soixante dernières années, si riches et si pleines, et en nous renfermant dans la France ancienne, nous demandons en quel autre pays on trouverait plus de grands hommes en tout genre : par exemple, de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de la Vacquerie, Michel de l'Hôpital, Matthieu Molé, Vauban, Malesherbes ; de plus grands hommes d'État que Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XI, Henri IV, Richelieu ; de plus grands capitaines, en un seul et même siècle, que Condé, Turenne, Luxembourg, Conti, Catinat, Villars, Vendôme ; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes ; un plus grand tragique que Corneille ; un plus grand comique que Molière ; un plus grand fabuliste et un plus grand lyrique à la fois que la Fontaine ; de plus grands prosateurs que Froissart, Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Saint-Simon ; un publiciste d'un esprit plus vaste et plus sûr que Montesquieu ; des peintres de la nature plus savants et plus touchants que Buffon et Rousseau ; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné ; un homme de plus d'esprit que Voltaire ; dans les arts même, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et, plus tard, Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert de Lorme, de Brosse, le Mercier ; un sculpteur plus puissant et plus expressif, après Michel-Ange, que Jean Cousin ; plus gracieux que Goujon, Pilon, Sarrasin ; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude ; un peuple enfin qui ait plus d'esprit, de cœur et d'imagination tout ensemble ; qui en tout temps ait été un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus souple, et, quand on le croit écrasé

[1] Demoiselle de compagnie de Mme de Grignan

sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais. Peuple léger en apparence, parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises politiques des temps modernes : la constitution du moyen âge sous Charlemagne, la conversion de la monarchie féodale en monarchie administrative, et ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française. [1]

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

§ 1.

Excusez-moi, Monsieur, je ne sais pas le grec.

Voilà un de ces vers charmants, pleins à la fois de comique et de grâce, comme Molière seul en trouve, et comme il en trouve toujours, mais qui a pourtant contribué à répandre en France, depuis cent cinquante ans, une des plus singulières erreurs d'éducation. Ce vers est devenu proverbe, puis de proverbe axiome, puis d'axiome argument, et, comme tel, on l'a enrôlé parmi les ennemis éternels du développement de l'éducation des femmes.

Rien de plus bizarre que la hiérarchie des connaissances que l'on tolère chez les femmes. On leur permet l'arithmétique, mais on leur défend la géométrie. On leur permet les langues vivantes, mais on leur défend les langues mortes. On leur accorde l'histoire, mais on leur refuse l'archéologie. On leur enseigne la géographie, qui est la description du dessus de la terre, mais jamais la géologie, qui est la science du dessous. Qu'elles étudient la *sphère*, c'est-à-dire notre système planétaire, rien de mieux ; mais quant à l'astronomie, c'est-à-dire à la science des divers systèmes qui composent l'univers, véto. Dans les langues elles-mêmes, que de distinctions : une jeune fille a le droit de savoir l'italien et l'anglais, mais l'allemand, c'est du pédantisme ; et les parents qui lui font réciter des vers de Racine et de Corneille, se regarderaient comme ridicules s'ils lui faisaient lire dans la traduction, Sophocle, Euripide et Eschyle.

Excusez-moi, Monsieur, je ne sais pas le grec.

La vérité est, cependant, qu'aucune littérature n'est plus propre à être mise entre les mains des personnes jeunes que les chefs-d'œuvre des trois grands tragiques de l'antiquité ; nulle part elles ne trouveront des modèles aussi purs et aussi naturels de ce qu'elles sont elles-mêmes et de ce qu'elles doivent être ; nulle part les filles, les épouses, les mères, ne sont représentées sous des traits qui attirent plus le respect et la sympathie ; et il est dans la famille un personnage charmant, qui n'a pour ainsi dire pas de rôle dans notre théâtre, et qui a fourni à l'antiquité son type peut-être le plus élevé et le plus poétique : c'est le personnage de *la sœur*. Antigone, Iphigénie en Tauride, Électre dans l'*Oreste* d'Euripide, sont des êtres vraiment ravissants, et les statuettes de la Diane à l'agrafe et de la petite Joueuse d'osselets, qui figurent partout dans nos appartements, y représentent moins bien l'idéal que ne le feraient, bien établies dans nos mémoires, les figures poétiques d'Iphigénie et d'Antigone. C'est à ce point de vue que nous allons essayer de soumettre à nos lecteurs quelques aperçus sur le théâtre grec, et d'en dessiner devant eux une ou deux héroïnes ; mais d'abord, quelques observations préliminaires sont indispensables.

§ 2.

La tragédie française est née de la tragédie grecque. Rien cependant de si différent que le théâtre antique et le nôtre.

Le théâtre grec aimait le mélange des personnages humbles et même populaires avec les rois ; qu'on se rappelle les deux bergers de l'*Œdipe*, le gardien d'Antigone et le vieux serviteur d'Alceste. Le théâtre français a élevé ses domestiques même à la condition de seigneurs, en les transformant en confidents.

Le théâtre grec ne craignait pas le contraste des situations comiques et presque triviales avec les scènes douloureuses et terribles ; ne croit-on pas lire une scène de Shakspeare quand on voit, dans Euripide, Hercule plaisanter avec un valet et chanter une chanson à Bacchus, dans ce palais tout plein de la mort d'Alceste? Le théâtre français ne cherchait ses oppositions que dans le choc des passions nobles, et sa familiarité ne descend guère plus bas que l'ironie.

Le théâtre grec se plaisait à une infinie variété de rhythmes ; chaque passion, chaque sentiment, chaque mouvement de l'âme avait, pour ainsi dire, le sien ; les vers se précipitant ou se ralentissant selon l'émotion du personnage, le rhythme devenait ainsi une partie de l'expression, et la poésie empruntait à la musique elle-même l'art d'émouvoir par l'harmonie, et de traduire les sentiments intimes par la combinaison des mètres divers. Le théâtre français adopta l'uniformité du vers alexandrin, et le serviteur qui apporte une lettre parle dans le même rhythme que le souverain qui délibère sur le sort des empires.

Le théâtre grec aimait les pompes extérieures ; ce peuple, dont les impressions étaient si multiples et si fines, voulait qu'on parlât à ses yeux et à ses oreilles comme à son âme ; les personnages du chœur montaient, descendaient, se groupaient dans une suite d'évolutions qui ressemblaient à de la chorégraphie ; leur déclamation était une mélopée ; leurs tragédies sont presque des opéras. — Le théâtre français borne les mouvements extérieurs à ce qui est indispensable pour l'intelligence de la pensée ou des sentiments.

Le théâtre grec ne craignait pas de violer l'unité de temps, l'unité de lieu, et même l'unité d'action. La première partie de l'*Ajax*, de Sophocle, se passe devant sa tente, et la seconde sur le bord de la mer. L'*Andromaque* d'Euripide nous montre un messager allant d'une ville à une autre, c'est-à-dire faisant environ quarante lieues, dans l'intervalle d'une scène ; et pour ne citer qu'un seul exemple, *les Troïennes* renferment évidemment deux sujets distincts. — Le théâtre français établit la triple unité comme le fondement même de l'art dramatique.

Le théâtre grec aimait à faire intervenir la nature extérieure dans l'action dramatique, non-seulement par les décorations qui la représentent, mais par les descriptions poétiques qui la traduisent : si le ciel, la mer, les rivages faisaient souvent partie réelle des décors, la lumière du jour et toutes les beautés qu'elle éclaire ne resplendissaient pas sur la scène avec un moindre éclat dans les vers mêmes du poëte. Je ne connais pas de paysage réel ou peint qui soit plus pittoresque que le récit du bouvier dans *les Bacchantes*. Le théâtre indien lui-même, qui s'empare tellement de toute la nature que les animaux y deviennent les interlocuteurs des personnages, n'offre pas de tableau plus vivant que cette scène d'Euripide où le jeune Yon s'entretient avec les colombes qui voltigent devant le temple de Delphes, leur défend d'y faire leur nid, et les écarte avec ses flèches. — Le théâtre français, sévère, sobre, tout psychologique, s'enferme, comme dans un cloître, entre les quatre murs d'un palais et le cœur humain.

Cette remarque est-elle un reproche? Nullement. La beauté, la grandeur de notre théâtre, est précisément dans tout ce qu'il s'interdit. Semblable à ces âmes exclusives et fanatiques qui, retranchant les trois quarts des passions

[1] V. Cousin, Avant-propos du *Grand Cyrus*.

humaines pour n'en laisser vivre qu'une seule, nourrissent pour ainsi dire cette branche unique de la séve de toutes les autres, le théâtre français, réduit à la psychologie, et dans la psychologie même se restreignant encore à la description monographique d'une seule passion, a puisé dans ces restrictions une force d'analyse et une élévation morale qui le placent à la hauteur du théâtre antique. Seulement, s'il l'égale, c'est précisément parce qu'il ne lui ressemble pas, et on ne saurait trop s'étonner qu'on les ait si longtemps assimilés l'un à l'autre. Ce n'est guère, en effet, que depuis soixante ans qu'on est revenu ou parvenu en France au sentiment juste des beautés antiques. Quelques imitations exquises d'André Chénier, quelques chapitres des *Martyrs* (quoique Chateaubriand fût plus propre à reproduire la grandeur du génie grec que sa naturelle et simple élégance), une traduction de Paul-Louis Courrier et ses remarques si profondes sur le style d'Hérodote, les belles leçons de M. Villemain à la Sorbonne, commencèrent l'éducation du public, qui fut achevée par un beau livre et un esprit de la plus rare distinction; je veux parler des *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin.

Les Allemands sont nos maîtres dans ces sortes d'ouvrages, qui rassemblent et épuisent tout ce qui s'est dit sur un sujet donné; ce sont les plus infatigables et les plus patients collecteurs du monde; mais quand un Français se met à être savant comme un Allemand, il écrit un livre comme l'Allemagne n'en connaît pas, car il ajoute l'art à la science, le goût à l'exactitude, et l'esprit au labeur. C'est ce qui est arrivé pour l'ouvrage de M. Patin. Après y avoir employé vingt ans de sa vie, il y a mis en surplus le charme d'une intelligence pleine à la fois de sagacité et de chaleur. Ce livre est vraiment le guide naturel dans ce pays enchanté qu'on appelle le génie grec : car l'auteur est de cette même race, fine, ingénieuse, naturelle, élégante; c'est un compatriote qui nous parle de ses compatriotes. Non-seulement il les analyse dans tout le détail de leurs œuvres, non-seulement il en élucide les textes les plus obscurs et les plus difficiles, mais il suit la trace de leur génie dans les littératures de tous les pays, il dénombre toute leur postérité, il découvre les transformations de leurs pensées sous les déguisements les plus habiles; et la France comme Rome, l'Angleterre comme l'Italie, Shakspeare comme Racine, sont évoqués, convoqués par l'auteur pour faire cortége autour du génie grec, ainsi que des fils autour de leur aïeul. Ce n'est pas tout. Ce travail de compilation et de critique devient animé et intéressant comme un ouvrage d'imagination, par l'enthousiasme sincère, élevé et en même temps ingénu, qui éclate à chaque page; rien de si rare que de rencontrer un homme dans un écrivain, et surtout dans un écrivain critique : aussi, voilà un des mérites les plus charmants de cet ouvrage; ce n'est pas seulement l'œuvre d'une intelligence, mais encore d'une noble créature humaine, pour qui l'on se sent tout plein de sympathie, parce qu'elle est elle-même toute sympathie pour ce qui est beau. Si M. Patin recherche et rassemble avec tant d'ardeur et de soin des fragments précieux, ce n'est pas seulement patience de collecteur, conscience de critique, curiosité de savant; non, c'est aussi, c'est surtout amour d'un cœur élevé et d'un esprit pur pour tout ce qui porte le caractère sacré du génie. Il est joyeux quand il met en lumière quelque beauté inconnue, comme s'il l'avait créée lui-même; et cette passion si désintéressée, ce dévouement au beau, si je puis parler ainsi, circulant comme une flamme qui unit tout, dans les diverses parties de cet assemblage de fragments, le critique nous apparaît presque comme un poëte à force d'amour pour la poésie. C'est donc sur lui que nous nous appuierons pour apprécier justement ou reproduire aux yeux de nos lecteurs quelques traits de deux des plus pures héroïnes du théâtre grec; nous ne saurions prendre un meilleur guide.

La suite à une autre livraison.

INTÉRIEUR D'UN MOULIN IMÉRÉTIEN

DANS LE CAUCASE.

Ces moulins, décrits par Dubois de Montpéreux dans son *Voyage au Caucase*, sont d'une simplicité extrême. Un chéneau, de $0^m,50$ de longueur sur $0^m,16$ de large, lance l'eau, d'une hauteur de $1^m,62$, contre une roue horizontale de $0^m,80$ de diamètre, et munie de vingt palettes. L'eau frappe par le travers les palettes de la roue, dont l'arbre tourne en faisant mouvoir la meule supérieure du moulin, d'un diamètre de $0^m,50$ environ. La farine s'échappe par le côté. Une petite tringle en bois, traînant sur la meule à mesure qu'elle tourne, communique un ébranlement assez fort à l'entonnoir pour y laisser tomber la quantité de grain nécessaire. Tel est le mécanisme tout à fait primitif de ces moulins, contenus dans une cabane ou plutôt dans une hutte en bois mal joint, d'une largeur de $2^m,50$ environ. Le moindre courant d'eau suffit pour les alimenter. Aussi les trouve-t-on en grand nombre non-seulement dans l'Imérétie et les autres contrées voisines du Caucase, mais jusqu'en Crimée. Ils peuvent moudre par jour environ 24 oques turques (30 kilogrammes) de grain.



Intérieur d'un moulin imérétien, dans le Caucase. — D'après Dubois de Montpéreux.

LA TOILETTE DE L'ENFANT.



La Grand'mère et l'Enfant. — Dessin de Pauquet, d'après Meyer.

Dans une comédie moderne, un personnage, fort passionné pour la richesse, prétend prouver qu'on est d'autant meilleure épouse et mère que l'on est plus dispensée par la fortune des soins matériels nécessaires aux enfants :

Les riches ont vraiment un noble privilége,
Que leur doit envier tout être intelligent,
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'agrandir l'âme.
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur,
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse ;
Elle reste charmante, et de plaire jalouse.
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant... *par d'autres mains lavé!* (¹)

Oui, vraiment! par des mains mercenaires, par les mains d'une bonne, la mal nommée, pressée de vaquer à d'autres devoirs, ou de courir à quelque fête, à l'imitation de sa riche maîtresse! Lorsque la fortune est modique ou nulle, il en est autrement. Celle qui remplace la jeune mère fatiguée ou réclamée par quelque autre devoir, c'est la tendre aïeule. Elle a disputé le bonheur de tenir, de porter, de soigner le marmot ; et ni la mère, ni la grand'mère, certes, ne croiront « s'amoindrir » par les soins, quels qu'ils soient, qu'elles prodiguent à l'ange de la promesse, à l'espoir de l'avenir, à ce petit être charmant qui renouvelle, rappelle,

(¹) *La Jeunesse*, d'Émile Augier.

reproduit toutes les jeunesses, et offre en ses traits vagues et incertains le portrait embelli de la génération tout entière. Oh! ni la vieille grand'mère qui débarbouille ici le marmot si réjoui de tremper ses petites mains dans l'eau, ni la fille qui résigne un moment le bonheur de soigner son chéri, n'envieront le « noble privilége » de celle qui tient ces détails à distance, de celle qui ne veut voir le pauvre petit que « pour le gâter », faisant un jouet de celui que le ciel lui avait envoyé pour doubler véritablement son existence en développant ses facultés et ses vertus.

On aime cette scène domestique, où le peintre s'est complu à reproduire la vie simple, modeste et douce, toute occupée de devoirs qui sont des plaisirs; mais que seraitelle, s'il eût préféré pour modèle l'opulent bambin tout déguisé dans la dentelle, la soie, la crinoline et les mille affiquets dont on défigure la gracieuse enfance? s'il eût placé son marmot ainsi affublé dans les mains impatientes de la bonne anglaise ou allemande pressée d'achever sa corvée? L'habile artiste aurait pu imiter avec bonheur le chatoyant éclat des étoffes; mais où serait tout ce qui fait l'intérêt de cette petite scène d'intérieur? où serait ce double charme de l'enfance et de l'affection? cette joie de la bonne vieille qui laisse clapoter à loisir l'enfant tout émerillonné du bruit argentin des eaux? Plus tard, ce sera elle encore qui lui apprendra à lire dans le livre des livres placé près d'eux, dans l'Évangile, où tous doivent puiser la grande science de la vie : Aimer et se résigner.

Oh! que celui qui jouit d'une modeste, d'une insuffisante aisance, que l'indigent même, n'envient pas les superfluités du luxe et toute cette froide enveloppe de la richesse qui isole l'individu et trop souvent refroidit son cœur. Chez le pauvre, le manque de place, la nécessité d'épargner la lumière et le bois, celle de préparer le repas en commun, cultivent la sociabilité; les sympathies se réchauffent, se maintiennent par de continuels échanges. La pauvreté, pour les braves cœurs, resserre les liens de famille, de parenté, voire de voisinage et de profession. L'enfant que le ciel envoie, au lieu de plusieurs servantes a plusieurs mères; il devient le point de mire de tous. Il est la joie, la préoccupation universelle; on se presse plus tendrement autour de ce berceau, foyer d'amour : aussi ce sont les vers de la Fontaine ou ceux de Béranger qu'il faut inscrire sous le toit de chaume qu'habitent ces pauvres d'argent, riches en affection :

> Heureux de ne devoir à pas un domestique
> Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient.

LES LETTRES DU TASSE (¹).

Jusqu'à ce jour, quand on a voulu raconter la vie du Tasse, on n'a guère réussi qu'à composer un roman; une sorte d'obscurité enveloppait les aventures de ce grand poëte et la nature véritable de ses sentiments. Le moment est enfin arrivé où un homme de cœur et de talent pourrait entreprendre d'écrire une vie du Tasse, simple, fidèle, digne de toute confiance, qui ferait pénétrer le lecteur jusqu'au fond de l'âme de ce noble esprit, et expliquerait les causes réelles de ses infortunes. Et même, dès à présent, il nous semble que cette vie est écrite dans la belle collection des Lettres du Tasse recueillies, annotées par M. César Guasti, et dont sans doute il ne tardera pas à paraître une traduction française. Ce précieux recueil, où toutes les lettres du poëte sont classées par ordre chronologique, où les moindres événements de sa vie sont notés et éclaircis, où tous les doutes sont étudiés et ingénieusement commentés, est un des travaux biographiques les plus remarquables qui nous soient venus d'Italie en ces derniers temps. Nous croyons que les extraits qui suivent, bien qu'ils soient peu de chose de plus que des tables de matières, feront apprécier l'importance et le mérite de cette belle publication.

1544. — 11 mars. Naissance de Torquato Tasso, à Sorrente; il est fils de Bernardo Tasso de Bergame, et de Porzia de Rossi, Napolitaine, originaire de Pistoia.

1545-46. — Bernardo et sa famille vont s'établir à Salerne, près du prince Ferrante San-Severino. Depuis 1531, Bernardo était attaché au service de ce prince, avec le titre de premier secrétaire. Poëte estimé, il avait en même temps les qualités sérieuses de l'homme politique. Conseiller prudent et utile, il était, à la cour de son prince, dans une position beaucoup plus digne que ne le fut, plus tard, celle de son fils à la cour de Ferrare. Alphonse d'Est ne vit jamais, en effet, dans le Tasse qu'une sorte de ménestrel, comme le témoignent bien crûment deux vers de ce noble personnage :

> Una botta di vin sia data al Tasso;
> Beva, scriva, riposi, et vada a spasso. (¹)

1550-51. — La famille Tasso va de Salerne à Naples.

1552. — Ferrante San-Severino, prince de Salerne, ayant résisté aux volontés de Charles-Quint, est condamné à mort par contumace. Il envoie Bernardo en France pour solliciter l'appui de Henri II. Pendant ce temps, Torquato reste à Naples, avec sa mère et sa sœur. Il fréquente les écoles des Jésuites, ouvertes à Naples en 1551.

1553. — Les Jésuites font communier Torquato qui n'a pas encore neuf ans.

1554. — En octobre, Torquato est appelé à Rome par son père. Il se sépare de sa mère et de sa sœur avec une grande douleur qu'il a exprimée depuis dans la canzone : *O del grand'Apennino...*

— Novembre. Torquato a pour condiseiple un de ses cousins, fils du cavalier Giangiacopo Tasso de Bergame, et pour précepteur un homme très-savant, très-distingué, dont l'on ignore le nom.

1556. — 13 février. Bernardo apprend la nouvelle de la mort de Porzia sa femme : « Elle était jeune, dit-il, belle, gracieuse, pure, et si jalouse de son honneur que, malgré la voix de la nature, elle désira plus d'une fois, pendant mon malheureux exil, d'être laide et vieille. Elle nous aimait tant, moi et notre Torquato, que, se voyant séparée de nous sans espoir de passer sa vie sous le même toit, elle était sans cesse tourmentée et assiégée de craintes... Je la pleure avec la pensée amère que sa mort fut sans doute violente, et causée soit par le poison, soit par l'excès de la douleur; elle m'a été enlevée en vingt-quatre heures. »

La sensibilité profonde de cette belle et noble Porcia, cette fatale destinée, ne peuvent-elles pas expliquer en partie le caractère, les agitations morales et les malheurs du Tasse?

1556. — Date de la première lettre du Tasse, âgé de douze ans. Il recommande à l'illustre femme poëte Vittoria Colonna, sa sœur Cornélie que ses oncles maternels veulent garder à Naples et marier à leur gré contre la volonté de Bernardo.

— Septembre. Bernardo fait venir Torquato et son cousin à Bergame dans la maison Tasso. Lui-même se rend à la cour de Guidubaldo II, duc d'Urbin, qui résidait à Pezaro.

1557. — 1er avril. Torquato est appelé par son père à Pezaro et y devient le condisciple du prince Francesco

(¹) *Le Lettere di Torquato Tasso, disposte per ordine di tempo ed illustrate da Cesare Guasti.* Firenze, Felice Lemonnier, 5 vol.; 1852-1855.

(¹) Que l'on donne une bouteille de vin au Tasse; — Qu'il boive, qu'il écrive, qu'il se repose, et qu'il se promène.

Maria, fils du duc Guidubaldo. Il demeure deux ans à cette cour, qui réside tantôt à Pezaro, tantôt à Urbin.

1559. — Mai. Il suit son père à Venise.

1560. — Novembre. Il arrive à Padoue à l'ouverture des cours. Il étudie le droit civil sous le professeur Guido Panciroli. L'année suivante, il se donne à l'étude de la philosophie, dans l'école de Francesco Piccolomini et de Federigo Pendasio.

1562. — Il compose le petit poëme de *Rinaldo* pour se distraire : « Ainsi déjà je célébrai, en me jouant, l'ardeur et les douces passions de Renaud, après avoir donné le jour entier à d'autres études, dans le quatrième lustre de mes jeunes années... études ingrates dont le poids m'accable... (*Rinaldo*, chant XII, stance 90.)

— Avril. Il fait imprimer ce poëme, dédié au cardinal Louis d'Este.

— Novembre. Monsignor Cesi appelle Torquato à l'Université de Parme. Torquato y est recommandé à Giovanni-Angelo Papio et au sénateur Francesco Bolognetti, amis de son père. Il est en relation avec le comte Onofrio della Porta et Niccolo Salandri.

1563. — Il commence la *Jérusalem délivrée*, dont il avait eu la première pensée à Padoue. Il voulait alors appeler ce poëme : *il Goffredo* ou *Gottifredo* (Godefroid).

1564. — Il est soupçonné d'être l'auteur de certaines satires, et l'on saisit ses papiers. En février, il quitte Bologne et se met en route pour Mantoue dans l'espoir d'y trouver son père. Mais, arrivé à Modène, il apprend que son père est à Rome. Il s'arrête près des Rangoni, à Castelvetro, et écrit au vice-légat de Bologne pour expliquer sa fuite et se défendre contre les imputations dont il a été l'objet.

— Il se rend à Corrége, et rend visite à la signora Claudia, fille du comte Claudio Rangone et femme de Giberto XI, seigneur de cette ville. De là, il est appelé à Padoue, et reçu, avec le surnom de Pentito, dans une académie de savants et de jeunes gens qui se réunissait dans la maison de Scipion de Gonzague, sous le titre d'*Academici eterei*.

— On croit qu'il écrit alors ses *Discours sur l'art poétique*.

— Il passe trois jours à Modène, en attendant le retour du comte Fulvio Rangone, qui avait en vain sollicité à la cour d'Espagne la restitution des biens de Bernardo confisqués.

— En juillet, Torquato rejoint son père près du duc de Mantoue.

— En novembre, il vient à Ferrare, et est présenté à la cour par le comte Fulvio Rangone; après quelques jours il se rend à Padoue pour y reprendre ses études.

1565. — En été, il va voir son père à Mantoue. Il tombe gravement malade.

— En octobre, il est attaché à la cour de Ferrare, en qualité de gentilhomme du cardinal Louis d'Este, frère du duc Alphonse. Il a vingt et un ans.

1566. — Il est remarqué et gracieusement accueilli par les sœurs du duc, les princesses Lucrezia et Eleonora. « L'une et l'autre, dit-il, si sages, si spirituelles, si dignes et en même temps si bienveillantes, que l'on ne sait quelle est celle de leurs qualités qui mérite le plus de louanges. » (*Dialogo del forno primo*). Cependant le poëte avoue qu'il se sent un peu plus d'admiration pour Eleonora, et il exprime ce sentiment avec quelque passion dans un sonnet imprimé en 1567 avec d'autres vers de l'Académie de Padoue (*Rime di gli Academici eterei*); les deux princesses approchaient de l'âge de trente ans.

— Au printemps, Torquato fait une excursion à Padoue, et il y fait lire les six premiers chants de son *Goffredo* à Scipion Gonzaga et à d'autres personnes.

— Il passe un mois à Pavie, d'où il écrit à Ercole Tasso et lui envoie quelques sonnets.

— Il retourne à Mantoue où était Bernardo. Dans une lettre, il exprime le désir d'aller voir sa tante, dona Affra Tasso, religieuse au monastère de Santa-Grato.

1567. — Il séjourne à Ferrare près du cardinal son maître.

1568. — Il écrit des vers à la louange de Lucrezia Bendidio, noble dame de Ferrare, aimée et célébrée par Giambattista Pigna, secrétaire du duc. Il écrit des *Considérations* sur trois chansons du Pigna et les dédie à la princesse Eleonora, qui probablement lui avait demandé ce travail.

— Il soutient devant l'Académie de Ferrare cinquante propositions, sous le titre de : *Conclusioni amorose*. Elles ont été imprimées chez Alde, en 1581, avec la première partie des vers, et dédiées par le Tasse à la signora Ginevra Malatesta.

1569. — 1er août. Il apprend que son père est gravement malade à Ostia, sur le fleuve le Pô, où il remplit les fonctions de gouverneur pour le duc Guglielmo Gonzaga; il se hâte d'aller vers lui.

— 4 septembre. Mort de Bernardo Tasso, après une courte maladie. Torquato désolé retourne à Ferrare.

1570. — Février. La princesse Lucrezia d'Este épouse Francesco della Rovere, fils du duc d'Urbino.

— A l'ouverture de l'Académie de Ferrare, Torquato lit l'éloge de Ferrare et du duc.

— Vers la fin de l'année, il part pour la France, avec le cardinal Louis d'Este; il laisse à Ercole Rondinelli des instructions sur ce que l'on devra faire de ses divers écrits s'il vient à mourir en voyage. Il demande notamment que l'on publie les six derniers chants du *Gottifredo* et les stances des deux premiers chants que l'on jugera les moins faibles : il veut, du reste, que tout ce qui sera publié soit revu par Scipion Gonzaga, Domenico Veniero et Battista Guarino. Il prie que l'on élève à la mémoire de son père une pierre sépulcrale avec l'argent que l'on retirerait de la vente des vêtements et des meubles qui sont chez lui ou qu'il a mis en gage chez Abram Levi et chez le seigneur Ascanio.

La suite à une prochaine livraison.

RUSSIE ET CAUCASE.

I. — LA REINE THAMAR.

Dans les provinces transcaucasiennes soumises depuis le commencement de ce siècle à la Russie, il est une ville dont le souvenir, consacré par les traditions grecques, remonte à une haute antiquité. C'est Koutaïs, capitale de l'ancienne Colchide, cité de Jason et de Médée, aujourd'hui obscur chef-lieu du district de l'Imérétie, habité par une population de 2000 âmes, composée d'Arméniens, de Juifs, de Géorgiens, de quelques Russes et de quelques Turcs.

Ce n'est pas chose facile pour l'étranger que de trouver un gîte convenable dans cette ville, jadis si célèbre, et maintenant si appauvrie. Mais tous ceux qui l'ont visitée se sont plu à admirer sa situation dans une grande plaine, entourée de rocs imposants, de forêts de châtaigniers, et arrosée par le Rion (le Phase des anciens).

Au moyen âge, la ville de Koutaïs eut encore pendant plusieurs siècles un renom imposant. Elle fut la forteresse d'une race de rois ambitieux et vaillants. Elle devint la capitale de la Géorgie.

Une femme surtout lui donna, par ses conquêtes et ses diverses créations, un grand éclat. C'était la fille de David III, qui monta sur le trône après la mort de son père, et que

l'histoire appelle la reine Thamar. Elle commença son règne en 1180, et mourut en 1206. Jeune, elle avait épousé un prince russe, qui d'abord la seconda avec zèle dans ses différentes entreprises, puis bientôt en vint à l'outrager. Une assemblée de prêtres réunis, à la demande de Thamar, pour le juger, le condamna à mort. La généreuse reine ne voulut point ratifier cette sentence. Elle se contenta d'exiler celui qui s'était rendu indigne de régner avec elle, et se remaria avec un prince ossète. Cependant l'époux banni ne pouvait se résigner à subir son arrêt. Il s'en alla à Constantinople, implora le secours des Grecs, tenta, par les promesses qu'il fit, leur cupidité, et leva une armée avec laquelle il s'avança vers la Géorgie, pour reprendre possession de son trône. Vaincu dans une première expédition, il en organisa une seconde. Cette fois la reine s'était mise elle-même a la tête de ses troupes. Le prince rebelle, vaincu une seconde fois et abandonné de ses soldats, fut forcé de recourir à la générosité de celle qu'il voulait déposséder de son empire. Thamar lui pardonna et lui permit de quitter la Géorgie.

Après avoir assuré la paix de son royaume par la puissance de ses armes, la noble reine employa les dernières années de son règne à des travaux d'utilité publique et à des fondations religieuses. Elle avait subjugué toute l'Arménie au nord de l'Araxe, elle avait converti au christianisme plusieurs peuplades du Caucase. Elle fit bâtir des églises en différents lieux pour ces nouveaux prosélytes. En même temps, elle construisait à Koutaïs et dans les autres districts de son royaume, des ponts, des forteresses, des monastères.



La reine Thamar. — Dessin de Pauquet, d'après une estampe russe.

Dans le pays où elle a glorieusement régné, la plupart de ces édifices ont été anéantis par le temps ou par les révolutions politiques; mais le souvenir de Thamar a survécu à toutes les guerres et à tous les désastres. Le temps même lui a donné une plus vive auréole. D'âge en âge, les peuplades de l'Asie occidentale se sont raconté l'éclatant règne de Thamar, et sa réelle histoire a été peu à peu transformée en une légende embellie par de poétiques fictions.

La reine Thamar, c'est la Sémiramis de cette partie de l'Asie; c'est l'être privilégié auquel on attribue tout ce qui s'est fait de grand, de beau, d'utile pendant le cours de plusieurs générations.

Les soldats géorgiens donnaient à cette noble femme le nom de roi, comme les Hongrois à Marie-Thérèse; les prêtres ont proclamé ses vertus; les poëtes ont chanté sa beauté. Le portrait que nous empruntons à un ouvrage récemment publié sur les régions du Caucase, nous présente en effet l'idéal d'une beauté d'Orient dans toute la splendide parure d'une souveraine de l'Asie.

II. — UN COMBAT DANS LE CAUCASE.

Cette scène laisse à peine deviner un des combats terribles engagés depuis si longtemps dans le Caucase entre les Russes et les Circassiens. Mais à voir ces hommes groupés

sur un plateau escarpé, ceux-ci avec leurs longs fusils, et cet autre qui, ayant peut-être perdu ses armes dans une bataille, les remplace par des blocs de pierre, ne comprend-on pas le reste? Les Russes ne sont-ils pas postés au pied de cette montagne sauvage? Cette tourelle qu'on aperçoit suspendue à l'angle des rochers n'est-elle pas une des tourelles de la fameuse forteresse d'Akulcho? Et Schamyl, le terrible Schamyl, n'est-il pas dans cette citadelle, stimulant l'ardeur de ses soldats et dirigeant leurs manœuvres?

En 1839, le général Grabbe entreprit d'assiéger les remparts d'Akulcho, sans autre espoir que celui d'y prendre mort ou vif l'intrépide Schamyl.

Vers la fin de mai, il se mit en marche avec plusieurs milliers d'hommes et une artillerie assez considérable, qu'il amena non sans peine jusqu'au pied du rocher d'Akulcho. Ce rocher se divise dans toute sa hauteur en trois terrasses auxquelles on ne monte que par un étroit sentier. Chaque terrasse était défendue par plusieurs centaines de Tschetscherzes. Deux jours après avoir établi son campement, Grabbe mit ses canonniers à l'œuvre. Bombes et boulets volèrent sur les remparts; mais ils ne faisaient que renverser ou ébranler quelques pans de muraille, et n'atteignaient point les assiégés qui, du milieu des broussailles où ils étaient postés, par les crevasses des rocs,



Soldats circassiens. — Dessin de Pauquet; d'après une estampe russe.

lançaient à coup sûr leurs balles sur les assiégeants. La colonne russe qui se trouvait la plus rapprochée de la citadelle fut forcée de s'éloigner, et pas un soldat ne pouvait faire quelques pas hors des retranchements sans entendre aussitôt une balle siffler à ses oreilles.

Les compagnons de Schamyl s'enflammaient par le péril même qui les menaçait. Persuadés que les Russes ne tenteraient de monter à l'assaut qu'après un long blocus, ils se juraient l'un à l'autre de périr plutôt que de se rendre. Telle était leur ardeur que, ne pouvant attendre la dernière attaque de leurs ennemis, ils la provoquaient eux-mêmes. Plus d'une fois on vit quelques-uns de ces intrépides Caucasiens s'élancer par le sentier de la montagne, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, le poignard entre les dents, et se précipiter sur le premier peloton qu'ils rencontraient.

Après un blocus de trois mois, Grabbe, voyant que les assiégés ne voulaient pas se rendre, se décida à tenter l'assaut, et le premier fut effroyable. De quinze cents Russes qui s'engagèrent dans l'étroit sentier de la citadelle, il n'en revint pas plus de cent cinquante. Les Caucasiens, postés sur le passage par où deux hommes pouvaient à peine marcher de front, faisaient un tel feu de peloton que leurs ennemis n'arrivèrent pas même jusqu'à la seconde terrasse. Les Russes placés en première ligne, frappés par des balles mortelles, tombaient sur ceux du second rang et les entraînaient dans leur chute au bas du rocher. Grabbe, furieux d'une telle résistance, ordonna un second et un troisième assaut, dans lesquels il perdit près de deux mille hommes. Mais enfin ses soldats s'étaient emparés de la seconde terrasse, et un heureux hasard lui livra la troi-

sième. Depuis quelque temps, les sapeurs russes travaillaient à creuser une mine. Les Tschetscherzes, inquiets du bruit qu'ils entendaient, descendirent de leur citadelle pour en reconnaître la cause. Cette imprudence les perdit. Un chef de bataillon, caché avec un détachement derrière une masse de rocs, s'élança sur eux, les poursuivit, et arriva avec eux à la troisième terrasse. Ceux des assiégés qui étaient restés là n'osaient en ce moment fatal faire usage de leurs fusils de peur de tirer sur leurs compagnons, et la citadelle fut prise.

Les Russes y entrèrent avec rage, cherchant de tous côtés Schamyl; mais on ne le trouva pas. C'était pour en finir avec lui que Grabbe avait entrepris cette expédition; c'était pour lui que tant de sang avait été répandu. S'il vivait encore, si on ne pouvait le prendre, le but de Grabbe était manqué, la prise d'Akulcho n'avait aucune importance.

Après de longues perquisitions, on finit par découvrir que Schamyl s'était retiré, avec plusieurs de ses compagnons, dans une grotte ouverte au milieu du roc perpendiculaire du côté de la rivière. Nul sentier ne conduisait à ce dernier repaire; on ne pouvait y parvenir qu'en se suspendant à une corde. Or, se présenter ainsi à l'entrée de la grotte, c'était se livrer sans utilité à une mort certaine. Mais Schamyl ne pouvait rester là longtemps sans provisions. Il devait nécessairement tenter d'en sortir. Un cordon de troupes fut établi au pied de la montagne, tandis que la cime et les contours en étaient étroitement gardés. De cette façon, Schamyl ne pouvait s'échapper. L'héroïque dévouement de ses frères d'armes le sauva. Avec quelques troncs d'arbres et quelques planches qu'ils trouvèrent dans leur caverne, ils formèrent une espèce de radeau au moyen duquel, et à l'aide de cordes, ils descendirent dans la rivière. Un cri d'alarme retentit aussitôt dans les rangs des Russes. Schamyl allait se sauver. Pendant que les sentinelles se précipitaient du côté du radeau et déchargeaient leurs fusils sur ceux qui essayaient de le gouverner, pendant que toute l'attention des officiers était fixée sur ce point, un homme se jetait du bord de la grotte dans le fleuve, le traversait à la nage, et arrivait sain et sauf sur l'autre rive. C'était Schamyl.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14.

Vagues atmosphériques. — Les mouvements de notre atmosphère qui produisent les phénomènes connus sous le nom de vagues atmosphériques, ont été observés par le P. Secchi. A certains jours, le baromètre s'élève comme si l'épaisseur de la couche d'air qui pèse sur nos têtes venait à s'accroître tout à coup; puis le baromètre baisse. Le phénomène va se propageant aux pays voisins. Le P. Secchi a constaté que ces mouvements se propageaient d'Oxford à Rome en un jour et demi environ.

Pluies en France. — Notre collaborateur M. Charles Martins a communiqué, en 1858, ses études sur la distribution des pluies en France pendant l'année 1857. L'année 1857 a été exceptionnelle sous le point de vue pluviométrique : des averses extraordinaires au printemps et en automne dans les bassins de l'Adour, de l'Hérault, du Gardon et de l'Ardèche; des pluies estivales et automnales rares dans presque tout le nord de la France. De là ce singulier contraste de prés jaunis par le soleil dans le nord et de prairies verdoyantes ou inondées dans le midi. C'est l'inverse qu'on observe ordinairement, au grand profit de l'agriculture de chaque région, basée sur le régime moyen des phénomènes météorologiques, et qui ne peut que souffrir de toute perturbation notable.

Mesure des températures. — M. Becquerel père a proposé un moyen très-ingénieux de déterminer la température à toute profondeur, là où l'œil de l'observateur ne peut pas pénétrer et voir le thermomètre. L'appareil qu'il emploie se compose de deux fils, l'un de fer, l'autre de cuivre, d'un millimètre de diamètre et d'un certain nombre de mètres de longueur, recouverts l'un et l'autre d'une couche épaisse de gutta-percha et soudés par un de leurs bouts. La soudure est introduite dans un tube de verre très-court, rempli de mercure et fermé avec soin. On le descend avec les fils adjacents dans un trou foré, pratiqué près du lieu d'observation; on fait arriver ensuite les deux bouts non engagés des fils dans la pièce où se trouve l'observateur; on les soude, on met dans le circuit un galvanomètre. Avec un appareil ainsi construit, l'aiguille du galvanomètre reste à zéro si la température de la soudure inférieure, enfoncée dans le sol, est la même que la température de la soudure qui est à la disposition de l'observateur. Pour peu qu'il y ait une différence entre les deux températures, un courant électrique passe dans les fils et l'aiguille dévie. Il en résulte que la température du sol à des centaines de mètres de profondeur est indiquée par celle de la soudure dont l'observateur dispose, au moment où il chauffe cette soudure de telle sorte que l'aiguille reste à zéro.

Chaleur centrale du globe. — La conductibilité calorifique des substances qui forment l'écorce terrestre a été déterminée par M. Hopkins. Cette propriété de laisser une circulation plus ou moins libre à la chaleur varie depuis 1 jusqu'à 20. Les roches ignées compactes sont vingt fois plus conductrices que la craie. M. Hopkins en conclut qu'il faut modifier la théorie de la chaleur centrale du globe. Il croit qu'il n'est pas possible d'expliquer comment la température irait en s'accroissant toujours à très-peu près d'une même quantité en tout lieu du globe, quelque différente que soit la nature des substances qui forment la croûte terrestre en ces divers lieux. Les couches les plus conductrices de la chaleur devraient donner un accroissement plus rapide. Comment n'en est-il pas ainsi? C'est une question à résoudre.

Intensité de la pesanteur. — M. Petit de Toulouse a déterminé exactement l'intensité de la pesanteur dans cette ville. Il a trouvé qu'à Toulouse un corps en tombant acquiert au bout d'une seconde une vitesse de $9^m,8044$, tandis qu'à Paris cette vitesse est de $9^m,8089$. L'attraction terrestre serait donc moindre à Toulouse qu'à Paris. M. Petit croit que ce résultat, qui s'accorde avec ceux que l'on a obtenus dans les divers lieux de la terre, manifeste nettement l'aplatissement du globe, et que, convenablement discuté, il donnerait à cet aplatissement la valeur trouvée par Laplace.

Explication des aurores boréales. — M. de la Rive a donné de nouvelles preuves à l'appui de la théorie qui explique les aurores boréales par des mouvements d'électricité atmosphérique. Le savant physicien est arrivé à reproduire en miniature, pour ainsi dire, ce magnifique phénomène météorologique qui s'étend d'ordinaire sur des surfaces de plusieurs centaines de lieues. M. de la Rive signale en outre une observation directe du docteur Robinson, qui a trouvé que la lumière de l'aurore boréale, comme la lumière électrique, a la propriété de rendre fluorescentes certaines substances, par exemple le sulfate de quinine.

Coloration de la lune et du soleil. — M. Fournet, s'appuyant sur la théorie du contraste des couleurs, que M. Chevreul a fait connaître il y a environ trente ans, explique les colorations singulières qu'il a remarquées sur les disques de la lune et du soleil par suite de l'influence de la coloration du ciel. Un jour la lune lui a paru verte

peu après le coucher du soleil. En plusieurs circonstances, le soleil s'est couvert d'une teinte glauque. Ces phénomènes s'expliqueraient par les nuages roses ou orangés dont ces astres étaient entourés. Par contraste, la couleur complémentaire apparaissait.

Coups de tonnerre foudroyants. — M. Poey a donné une statistique du nombre de personnes tuées par la foudre dans le royaume de la Grande-Bretagne. En quatre ans, de 1852 à 1856, 103 personnes ont été foudroyées, 88 du sexe masculin, 15 du sexe féminin. Ce nombre est beaucoup au-dessus de la moyenne qu'on admettait auparavant.

Grandeur apparente des objets. — M. Lubimoff a recherché par l'expérience les rapports qui existent entre les objets et leur distance à l'œil. On sait que d'après la théorie les dimensions apparentes d'un objet varient en raison inverse de sa distance. Ainsi un disque d'un centimètre, placé à une distance 1, doit recouvrir un disque dont le diamètre est placé à une distance égale à 3. Mais ce résultat théorique est fondé sur la supposition que l'œil est réduit au point mathématique : or cette supposition est loin d'être conforme à la vérité. L'expérience a démontré à M. Lubimoff que le grand disque doit être placé à une distance plus que triple de celle du petit pour que la grandeur apparente soit la même. Ainsi, le petit étant placé à 10 centimètres de l'œil, le second doit l'être à 35 centimètres. Quand les distances des objets deviennent grandes, la théorie mathématique est applicable.

Dilatation des liquides. — M. Drion a communiqué à l'Académie des sciences une note sur la dilatation des liquides chauffés en vase clos à des températures élevées. M. Thilorier avait fait observer que l'acide carbonique liquide augmentait de volume avec la température quatre fois plus que les gaz. C'est une anomalie. M. Drion constate que l'éther chlorhydrique et l'acide sulfureux présentent la même propriété.

Acoustique — M. Terquem a résolu une des questions d'acoustique les plus délicates. Par exemple, une tige plate de métal, fixée par son milieu, rend un son quand on la frotte avec un archet. Du sable jeté sur cette lame sautille et montre par là les mouvements vibratoires qui sont l'origine du son : en certains points le sable reste immobile, ce qui indique que ces points sont en repos. Or jusqu'ici les physiciens avaient cru voir la théorie et l'expérience en désaccord. Le nombre des points observés en repos est inférieur à ce qu'il devrait être. M. Terquem a montré que si le sable sautille là où la théorie mal comprise voulait qu'il restât immobile, cet effet est dû aux vibrations qu'exécute la lame dans toute sa longueur, vibrations que l'on négligeait de considérer quoique la théorie les indiquât. Il a fait voir que ceux qui l'avaient précédé avaient mal appliqué les principes.

La suite à une autre livraison.

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Suite. — Voy. t. XXVI (1858), p. 71, 127.

IV. — ÉCRITURES ALPHABÉTIQUES.

On entend par *écritures alphabétiques* celles dont les caractères ont été formés d'après un système analytique qui distingue, dans les émissions syllabiques de la voix humaine, la *consonne*, c'est-à-dire l'articulation, de la *voyelle*, c'est-à-dire du son pur, simple et non articulé.

Les écritures alphabétiques sont généralement rattachées par les savants à deux rameaux principaux : 1° le rameau sémitique; 2° le rameau indien. Toutefois, dans ces dernières années, plusieurs orientalistes allemands se sont efforcés de prouver qu'il n'existait réellement qu'une seule source d'écritures alphabétiques, d'où provenaient aussi bien les caractères des sémites que ceux des brahmanes de l'Inde. Mais, quand bien même on admettrait ce dernier système, il n'en serait pas moins vrai que l'Inde et la Chine ont créé des alphabets qui présentent des différences de formation assez notables pour les séparer, sinon en deux branches d'un même arbre, du moins en deux rameaux constituant alors une seule et même branche de cet arbre.

A. — *Écritures indiennes.*

On ignore à quelle époque l'écriture a été introduite ou imaginée dans l'Inde; on sait seulement que l'on attribuait une origine divine à l'écriture sanscrite (n° 16), qui servait

ओमतो धाराधीश्वरस्य राज्ञो भोजस्य प्रबन्धो लि-
ख्यते ॥ आदौ धारायां राज्य सिन्धुलसंज्ञो राजा
चिरं प्रजाः पालितवान् ।

N° 16. — Écriture sanscrite ou déva-nâgari (écriture divine).

à conserver les anciennes épopées nationales de l'Inde en deçà du Gange, et à transmettre aux générations successives les croyances mythologiques du brahmanisme. C'est pourquoi on avait donné à cette écriture le nom de *déva-nâgari*, ou écriture des dieux. De l'alphabet sanscrit dérivent directement toutes les écritures des deux péninsules indiennes, ainsi que celles du Tibet et de l'île de Ceylan. Il faut cependant ajouter que le prototype des lettres déva-nâgari a dû subir quelques importantes variations avant d'arriver à la forme sous laquelle nous le connaissons aujourd'hui [1].

Le déva-nâgari, à l'inverse des écritures sémitiques, s'écrit de gauche à droite, et les caractères sont tous suspendus à une barre supérieure d'écriture quand ils forment syllabe, c'est-à-dire quand ils sonnent avec une voyelle, soit inhérente à la consonne, soit tracée sous cette barre [2].

L'écriture *magadha* (n° 17) a été retrouvée sur les plus

[illegible]
[illegible]
[illegible]

N° 17. — Écriture magadha.

anciennes inscriptions de l'Inde septentrionale; elle se rapproche sans doute du type primitif de l'alphabet indien.

Le *maratta* et le *gouzeratti* (n° 18) commencent à différer sensiblement, quant à la forme, de l'alphabet déva-nâgari.

મારે વીનરેહ હરફે હમારા માંથી પો ના
ના વનનનીધો શીશાંમલેથે

N° 18. — Écriture gouzeratti.

Le *tamoul* (voy. n° 19) est une écriture usitée au sud de l'Hindoustan, et principalement dans l'établissement français de Pondichéry. Ce caractère sert à l'impression d'une foule d'ouvrages et de feuilles périodiques. Il sert aussi à reproduire des textes sanscrits et des textes tamouls. Jus-

[1] Le sanscrit s'est écrit le plus souvent avec le déva-nâgari, mais souvent aussi avec les lettres tamoules, bengali et autres dont il est parlé dans la suite de cet article.

[2] Voy. à ce sujet : *De l'Écriture et des Alphabets chez les différents peuples*, par Charles de Labarthe; in-8.

qu'à présent, la langue tamoule est presque entièrement ignorée en France, et cependant, outre l'intérêt qu'elle peut offrir pour la politique et le commerce français dans l'Inde, elle a par elle-même une immense importance philologique. La plupart des anciens ouvrages de littérature, de

N° 19. — Écriture tamoule.

religion et de philosophie hindoues, souvent inintelligibles en sanscrit, deviennent suffisamment clairs quand on les lit avec le secours des innombrables traductions tamoules. Enfin, grâce aux travaux de Hoghson, il est reconnu que l'étude de cet idiome, sans doute antérieur, dans l'Inde, au sanscrit lui-même, pourra seule permettre d'élucider les grandes questions ethnographiques qui se rattachent à l'origine et à la parenté supposée des nations tartares de l'Asie centrale et des peuples indo-européens de la presqu'île cisgangétique. On ne peut donc trop souhaiter que quelque jeune savant, désireux d'ouvrir une nouvelle carrière, difficile mais pleine d'avenir, s'engage dans l'étude éminemment utile de la langue et de la littérature tamoules.

Le caractère *telougou* (n° 20) ou *telinga* est en usage dans la partie orientale de l'Inde; il sert également à écrire le dialecte *karnara;* mais, pour ce dernier, on adjoint quelques signes additionnels à l'alphabet telougou.

N° 20. — Telougou.

Parmi les écritures de l'Inde transgangétique, nous citerons les suivantes :

1° Le caractère *tibétain* (voy. n° 21) (ou plus correcte-

N° 21. — Écriture tibétaine.

ment *toubotain*) est employé principalement par les *lamas* et par les prêtres bouddhistes du Tibet et du Boutan. Il a servi à l'impression d'immenses recueils relatifs à la reli-

N° 22. — Écriture tibétaine cursive.

gion du Bouddha et imprimés, à l'aide de planches de bois généralement assez mal gravées, sur des bandes de papier oblongues et retenues entre deux pièces de bois par un ou plusieurs liens. Il existe au Tibet une écriture cursive dérivée de l'alphabet tibétain ordinaire (voy. n° 22).

L'écriture tibétaine est venue de l'Inde au Tibet vers le commencement du septième siècle. Mais il paraît qu'à cette époque le caractère tibétain se confondait avec le caractère appelé *landza*, dont il diffère considérablement aujourd'hui.

Enfin, il existe au Tibet une *écriture cunéiforme* dont on n'a encore jamais publié aucun spécimen. Nous en reproduisons un fragment.

N° 23. — Écriture tibétaine cunéiforme.

2° Le caractère *barman* (n° 24) est usité au nord-ouest de l'Indo-Chine, dans la contrée appelée incorrectement Birmanie et dont le véritable nom est Barmah. Il dérive de l'ancienne écriture *pali* ou *bali*, qui servait à la reproduction des livres sacrés du bouddhisme dans l'Inde au delà du Gange.

N° 24. — Caractère barman.

3° Le caractère *siamois* (n° 25) est employé dans le royaume de Siam, l'un des plus civilisés de la péninsule.

เจ้า กรม พระ ตำหรวจ มี่ ชื่อ พระ มหา เทพ
มี่ บ่าว คน หนึ่ง ชื่อ สิน เปน พาล โกง
โกหก ดี ขะ โมย อยู่ มา เพลา วัน ๛

N° 25. — Caractère siamois.

Depuis quelques années seulement, il existe des imprimeries pour ce caractère. La typographie royale de Bangkok a déjà produit quelques travaux remarquables.

Nous citerons enfin, comme appendice du rameau indien, le *zend*, ou écriture des anciens livres de la religion de

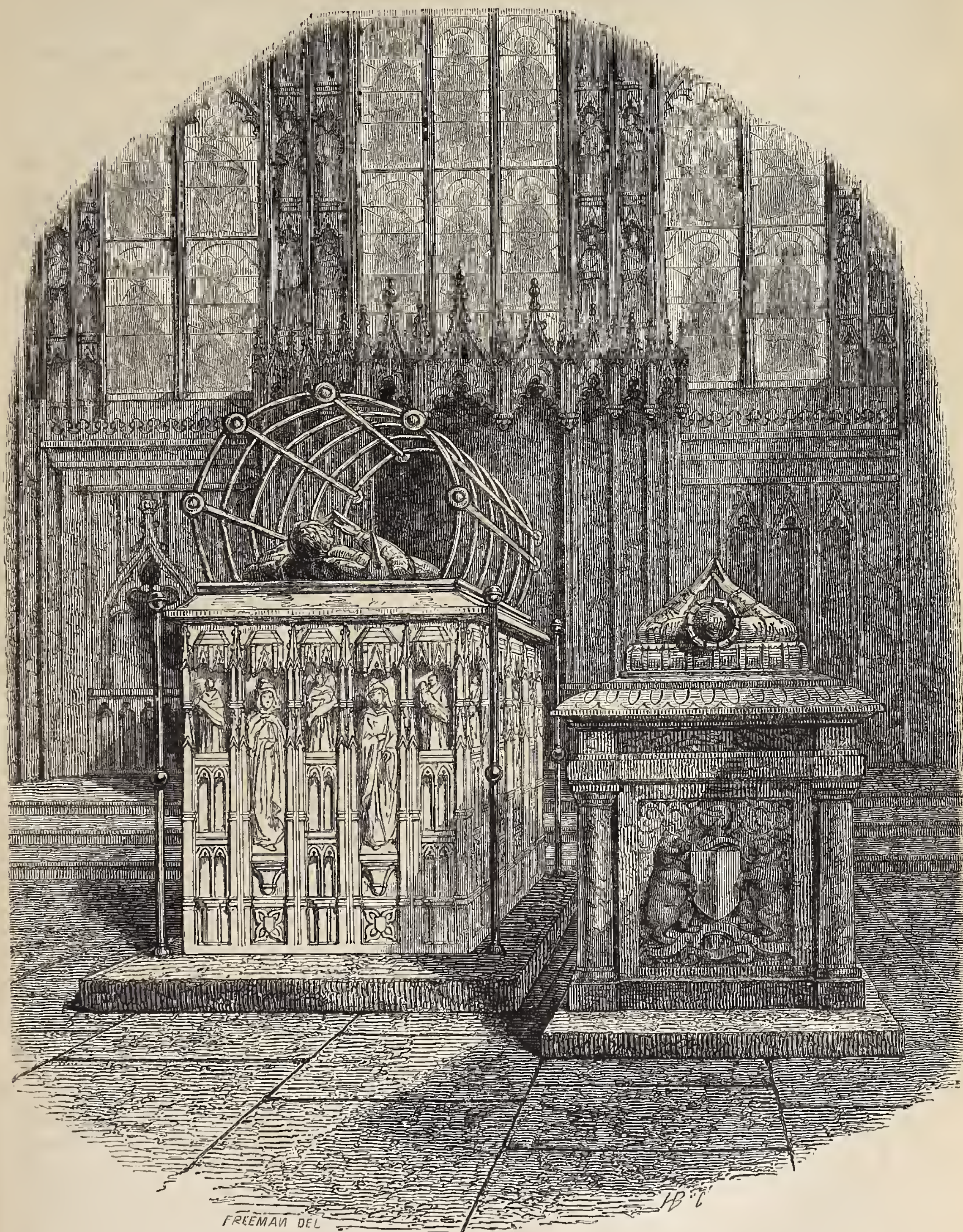
N° 26. — Zend.

Zoroastre, et le *pehlewi*, usité en Perse à une époque relativement plus récente.

La suite à une autre livraison.

LA CHAPELLE DE BEAUCHAMP

A WARWICK.



Le Tombeau du comte de Warwick, dans la chapelle de Beauchamp, en Angleterre. — Dessin de Freeman.

La chapelle de Beauchamp, élevée au commencement du quinzième siècle, dans l'église de Sainte-Marie, à Warwick, pour recevoir les restes de sir Richard de Beauchamp, comte de Warwick, est l'une des anciennes constructions religieuses de l'Angleterre les mieux conservées et les plus parfaites. Son style est de la dernière période gothique. Sa hauteur est de 32 pieds anglais, sa largeur de 25, sa longueur de 58. Ce que l'on a conservé de ses vitraux, ses riches boiseries de chêne, siéges, bancs, pupitre, confessionnal, les sculptures de la voûte, tous ses ornements sont d'un art exquis; mais l'on y admire surtout le splendide monument funéraire du comte de Warwick. Cette tombe-autel (*altar-tomb*) est en marbre de Purbeck. La statue est en bronze doré; ses pieds reposent sur un ours

et sur un griffon. Elle est entourée d'une sorte de herse circulaire, composée de longues barres en bronze, et destinée originairement à supporter une tapisserie qui protégeait l'effigie contre la poussière. La base est richement décorée; quatorze petites figures de parents et amis éplorés ornent de petites niches séparées par des piliers supportant des anges qui déploient des banderoles où sont répétés ces mots :

Sit Deo laus et gloria; defunctis misericordia.

Une grande inscription commémorative est gravée sur deux lignes autour du tombeau.

Richard de Beauchamp était né le 28 janvier 1381, et il avait succédé au titre de son père en 1401. Au couronnement de Henri IV, il avait été nommé chevalier du Bain, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans. Quand Henri V monta sur le trône, il fut élevé à la dignité de lord high-steward; en 1415, il fut nommé capitaine de Calais, et gouverneur des marches de Picardie. Il devint ensuite le tuteur du jeune prince Henri qu'il amena à Rouen : il dirigea le procès de Jeanne d'Arc, et fit preuve dans la procédure d'autant de perfidie que de cruauté. A la mort du duc de Bedford, en 1437, il fut régent de France et lieutenant général des armées de ce royaume et de celles de Normandie. Il mourut à Rouen, le 30 avril 1439, dans la dix-septième année du règne de Henri VI. On transporta son corps en Angleterre, dans son comté, et on le déposa dans l'église de Sainte-Marie, construite antérieurement à la conquête, jusqu'à ce que l'on eût achevé de bâtir la chapelle où il repose depuis plus de quatre siècles.

Plusieurs autres tombes remarquables ont été placées dans la même chapelle, entre autres celles du célèbre Robert Dudley, comte de Leicester, le favori d'Élisabeth; de sa femme, de son fils, et d'Ambroise Dudley, le plus honnête des Warwick.

MAURICE, DE SULLY,

ÉVÊQUE DE PARIS, FONDATEUR DE NOTRE-DAME.

« Il y avait à Paris, dit un ancien écrivain, un maître habile et fameux, connu et chéri de plusieurs. Sa mère, qui était une pauvre femme, apprenant la fortune qu'il avait faite, voulut le voir. Elle prit donc son bâton, partit avec son juste de bure, et, étant arrivée à Paris, elle s'adressa à des dames pour avoir des nouvelles d'un tel qu'elle leur nomma. Ces dames lui dirent : « Que voulez- » vous de lui? » Elle répondit : « Je suis sa mère. » Alors ces dames la menèrent dans leur maison, et lui donnèrent des rafraîchissements. Ensuite elles pensèrent que ce bon homme aurait honte de voir sa mère en un si pauvre état, et elles la vêtirent bien, lui donnèrent un manteau, et vinrent avec elle chez le maître. En entrant elles dirent : « Voici votre mère. » Le maître répondit : « Je n'en crois » rien; car ma mère est pauvre, et elle n'est habillée que » de bure. » Comme il persista à refuser de la reconnaître, ces dames la ramenèrent et lui rendirent son bâton et son juste de bure. Elle revint trouver son fils, qui était en grande compagnie, et qui, voyant arriver sa mère, ôta son capuce, alla l'embrasser et lui dit : « Je vois maintenant » que vous êtes ma mère. » La chose se répandit dans la ville et fit grand honneur au maître. »

Ce docteur devint dans la suite évêque de Paris. C'est Maurice de Sully, successeur de Pierre Lombard (en 1160), et, comme l'illustre auteur du *Livre des sentences*, une des grandes lumières de son siècle. Il n'avait dû, comme son prédécesseur, son élévation qu'à son mérite. Né de parents pauvres, dans le territoire de Sully, d'où il tira son surnom; il était venu fort jeune à Paris, mendiant son pain, pour chercher, dans cette ville de ressources, en même temps la doctrine et une amélioration à sa fortune. Maurice étudia courageusement, et il fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il se rendit capable d'enseigner avec succès la philosophie d'abord et ensuite la théologie. La réputation qu'il s'acquit dans ces emplois le fit juger digne d'être agrégé à l'église cathédrale de Paris comme chanoine et comme archidiacre, et enfin de la présider comme évêque.

L'épiscopat de Maurice fut long et dura trente-six ans, depuis 1160 jusqu'en 1196. C'est ce prélat qui a fait construire le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, entreprise qui prouve un génie élevé et fertile en expédients pour fournir à une telle dépense. A sa mort, voulant protester de sa foi sur la résurrection des corps que quelques savants de son temps révoquaient en doute, il ordonna que l'on écrivît sur un rouleau le fameux passage de Job qui exprime cette vérité de la façon la plus énergique, et que l'on mît ce rouleau étendu sur sa poitrine dans la cérémonie de ses funérailles... (Crévier, *Hist. de l'Université.*)

Dans la restauration de l'hôtel de ville de Paris, on a donné, avec beaucoup de justice, une place d'honneur à la statue de Maurice. Mais, de même qu'à côté de celle d'Ambroise Paré on a écrit les paroles que ce chirurgien fameux prononça au sujet de la blessure du Balafré : *Je le pansai, Dieu le guarit*, il semble que l'artiste aurait été bien inspiré de donner pour attribut à l'évêque de Paris ce rouleau témoignage de sa foi. Au moins fallait-il rappeler par quelque symbole l'édificateur de la magnifique cathédrale. Grâce à l'inscription de la statue : M. DE SULLY, je vois, à la vérité, de qui il s'agit; mais cela même ne me satisfait pas. Cette inscription, qui abrége le véritable nom de l'évêque de Paris, me fausse l'enseignement de l'histoire; elle m'induit à croire qu'il y a là quelque membre de la famille aristocratique des Sully, tandis que c'est un enfant du peuple, *venu de son village de Sully à Paris* en mendiant son pain!

Maurice avait succédé sur le siége épiscopal à Pierre Lombard, auteur de ce fameux *Livre des sentences* qui servit longtemps de texte à l'enseignement théologique dans les universités du moyen âge. Pierre était appelé Lombard parce qu'il était venu de Novarre, en Lombardie. L'église ne faisait aucune acception des personnes; elle ne demandait pas au savoir et à la vertu leurs titres de naissance et de nationalité.

DÉFAUTS A ÉVITER

LORSQUE L'ON CONTREDIT LES AUTRES ([1]).

C'est une chose très-utile que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentiments d'une manière si douce, si retenue et si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi bien qu'eux, si la charité était aussi agissante en nous que la cupidité l'est en eux, et qu'elle nous fît autant appréhender de blesser nos frères, qu'ils appréhendent de blesser ceux qu'ils ont intérêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante et si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudrait avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentiments qui choquent les autres, que la manière fière,

([1]) *Choix des petits traités de morale de Nicole*, édition revue et corrigée par M. Sylvestre de Sacy; Techener, 1857.

présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante, avec laquelle nous les proposons. Il faudrait donc apprendre à contredire civilement et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très-considérables.

Il est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver.

Mais il y a certains défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter, et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière impérieuse de dire ses sentiments que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connaît assez cet air; et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est, par exemple, une espèce d'ascendant que de faire paraître du dépit de ce que l'on ne vous croit pas, et d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauraient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés, au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumière, et qu'ils marquent seulement que nous préférons notre jugement au leur et que nous nous ne soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste.

Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non-seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, et ne les recevoir que parce qu'ils les approuve. Tout ce que les personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire, et de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses sentiments par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjuger de la fausseté de ces sentiments, et leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la leur rend suspecte. Ils y résistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, et souvent même, prenant ces marques de passion pour des espèces d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses et de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où l'on veut les réduire est assez dur à la nature, sans y ajouter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les réfutations que l'on fait par écrit, et où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent du peu de lumière de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin, la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir; et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers et sans jalousie, et qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres. SAINT-ÉVREMOND.

Que nos jeunes gens se pénètrent bien de cette maxime qui est exactement vraie, que « plus on lit, plus on a d'esprit ». Ce sont les idées nouvelles que la lecture nous suggère, les réflexions qui nous les rendent propres, qui augmentent nos lumières, nous donnent à penser, étendent nos spéculations, forment notre expérience, en sorte que qui a beaucoup d'esprit en aurait plus encore s'il avait lu davantage. D'ARGENSON.

LE SOT INSTRUIT.

Le sot même, s'il a beaucoup lu, nous instruit en citant des faits ou des pensées qu'il emprunte aux bons auteurs. Il les cite mal à propos, pour soutenir des thèses fausses ou pédantes; soit. Mais nous les faisons sortir de leur méchant cadre et nous nous les approprions pour en faire un meilleur usage.

LES DEUX FERMES.

Premier article.

Depuis une dizaine d'années, l'agriculture française a fait de notables progrès. Les méthodes, les procédés, les assolements, les machines, les outils, les constructions elles-mêmes, plus difficiles à changer que tout le reste, se sont considérablement perfectionnés. Malheureusement, si dans certains arrondissements on cultive mieux qu'autrefois, de manière que la terre y rapporte plus à celui qui la travaille, c'est encore, en France, l'exception. La routine persiste à exercer son influence malheureuse sur le plus grand nombre des exploitations rurales de notre pays.

L'ignorance explique cet asservissement à l'esprit de routine, si elle ne le justifie pas. Mais que dire des gens instruits qui, en haine de tout ce qui est nouveauté, par amour du paradoxe, par un orgueil mal placé, ou par un calcul d'économie qui les ruine, persistent dans les erreurs de leurs ancêtres et laissent dans le sein de la terre une si grande partie des richesses qu'elle contient?

Nous avons un sol excellent, un climat tempéré, très-favorable à presque toutes les productions agricoles. Lorsque la disette se fait sentir, si on allait bien au fond des choses, on verrait que les récoltes périssent la plupart du temps par la faute des hommes, et non par la faute du ciel.

Tous les industriels étudient, raisonnent leur industrie. Seuls la plupart des agriculteurs, dédaignant l'étude et le raisonnement, s'abandonnent à de folles inspirations ou se laissent conduire par une tradition empruntée aux siècles d'ignorance.

C'est afin de rendre plus saisissante l'erreur déplorable des cultivateurs qui repoussent les améliorations, que nous avons entrepris de décrire parallèlement deux fermes : la ferme de la routine et la ferme du progrès. Les dessins que nous donnons parlent aux yeux. Les constructions ne sont point des produits de l'imagination de l'artiste. L'une d'elles a été dessinée dans un village du Berry ; l'autre appartient à M. D..., qui a obtenu la prime d'honneur de 8 000 francs au concours régional de Melun, en 1857.

La ferme du Berry est un type que l'on rencontre encore



Une Ferme du Berry. — Dessin de Lambert.

partout. Les toits sont en chaume, une étincelle peut les enflammer ; les étables du bétail, basses, mal aérées, ont une aire placée au-dessous du niveau de la cour, de sorte que les liquides ne peuvent s'écouler et que l'eau de la pluie vient délayer la litière ; elles sont humides, privées d'air, froides l'hiver, chaudes l'été. Les animaux sont placés sous la provision de foin : la poussière du fenil leur donne des maladies de la peau et attaque leurs poumons, tandis que les exhalaisons putrides de l'étable corrompent les couches inférieures du foin.

Le fumier, cette source de toute richesse, négligemment amoncelé au milieu de la cour, est lavé par la pluie, remué sans cesse par les volailles, desséché, brûlé par le soleil. Les sels ammoniacaux qui constituent sa puissance s'évaporent, les jus se perdent dans le sol, sans profit pour personne. La maison d'habitation, si on peut appeler ainsi cette masure, ouvre sa porte et son unique fenêtre mal close sur la basse-cour où s'étalent le fumier, les déjections des porcs et toutes les immondices de la ferme. Le voisinage de la mare qui entoure le fumier, les exhalaisons pestilentielles qui se dégagent de ce marécage infect, sont la source intarissable de ces fièvres terribles qui déciment nos campagnes.

Ces instruments barbares, ces lourds chariots exposés à toutes les intempéries, pourrissent et se détériorent avant d'avoir fourni leur pauvre carrière. Ce sont autant de piéges qui font trébucher les animaux et causent souvent des accidents irréparables.

Les conséquences de cette incurie traditionnelle se résument en deux mots : misère et maladie.

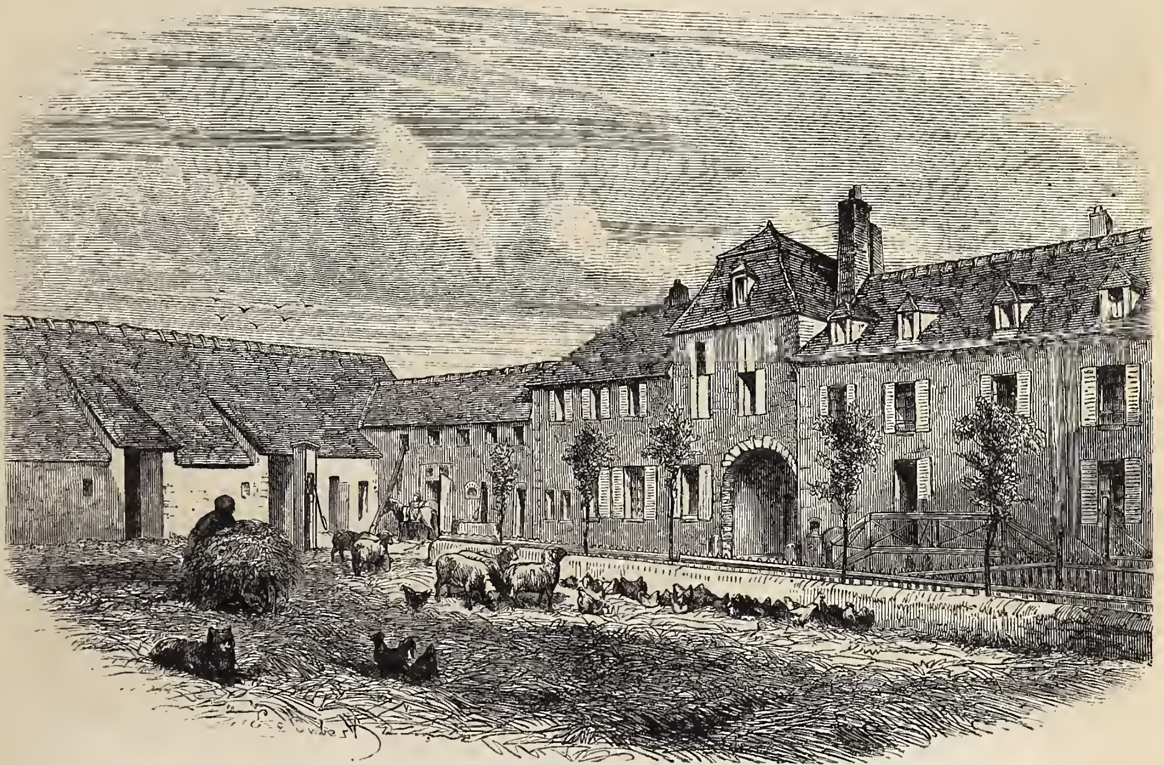
Voyez, au contraire, cette ferme bien tenue : tout y respire l'aisance. Les cours sont propres ; les fumiers, bien aménagés, concentrent leurs richesses fécondantes. Les étables, vastes, bien aérées, sont construites de façon à faciliter l'écoulement des liquides, qui sont ensuite répandus sur le fumier, dont elles accélèrent la décomposition et dont elles doublent la puissance. Il y a un abreuvoir et point de mares infectes. La maison d'habitation est à l'abri de toutes

les exhalaisons malsaines. — On jouit, en général, d'une meilleure santé dans cette ferme, et c'est déjà quelque chose. — Les instruments, les machines, rangés sous des hangards spéciaux, sont parfaitement abrités. Les fourrages sont éloignés des étables; les greniers, situés aux étages supérieurs, ont de bons planchers; ils sont bien clos, bien secs. Les tas de blé, d'avoine, d'orge, sont espacés suffisamment, de manière à ce que l'on puisse les pelleter facilement au besoin. Dans d'autres fermes, en Angleterre particulièrement, les récoltes de foin, de paille, etc., sont formées en meules placées sur des espèces de trépieds en fonte qui les isolent du sol, couvertes de toitures de paille ou de simples couvertures en toile à voile goudronnée, supportées par deux immenses perches qui s'abaissent à mesure que la meule diminue.

Dans la ferme nouvelle tout est en ordre parfait. Chaque serviteur a sa fonction, chaque chose a sa place, chaque service se fait à des heures précises. Des livres tenus jour par jour, comme dans toutes les industries, conservent la trace de tous les travaux et de toutes les dépenses, afin que le maître puisse savoir, à la fin de l'année, où en est au juste son exploitation, si telle culture est plus profitable que telle autre, si tels animaux ont consommé plus qu'ils ne valent, et par conséquent quels sont les changements à apporter dans la direction de l'exploitation pour en augmenter le produit net.

Trouve-t-on beaucoup de cultivateurs qui puissent dire, à un jour donné, s'ils ont gagné ou perdu de l'argent? « Nous vivons et cela nous suffit », me disait un agriculteur. Si ses bœufs avaient su parler, ils auraient pu m'en dire autant.

Quand on vous parlera de la misère des campagnes, de l'émigration des paysans, de l'impuissance de l'agriculture, rappelez-vous ces deux fermes, et vous aurez bientôt l'une des



Ferme d'Éprunes (département de Seine-et-Marne). — Dessin de Lambert.

explications les plus générales de la misère des campagnes, de l'émigration des paysans, de l'impuissance de l'agriculture, et de bien d'autres maux que l'humanité déplore.

SUR LES SUBSTANCES QUI TOMBENT DU CIEL.

Les espaces dans lesquels se meut la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil ne sont point des espaces tout à fait vides. Indépendamment des grandes nuées de matière poudreuse ou gazeuse qui, sous le nom de comètes, y passent de temps à autre, il y circule aussi des corps de natures diverses beaucoup moins volumineux, et qui se rencontrent parfois avec notre globe, soit que celui-ci dans sa course vienne les heurter, soit que ceux-ci soient, au contraire, entraînés à se jeter contre lui. Notre planète joue de la sorte à leur égard, si l'on peut ainsi parler, le rôle d'un de ces grands filets que l'on promène dans les eaux paisibles d'un étang, et qui ramassent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Bien que le produit ne soit pas jusqu'ici très-considérable, rien n'est plus intéressant que d'examiner les divers objets qui ont été successivement amenés sous notre main. Leur étude est, en effet, le seul moyen que nous ayons de faire étroite connaissance avec la nature matérielle telle qu'elle existe en dehors de la terre.

Le résultat le plus général et le plus remarquable de cette investigation géologique des régions célestes est un résultat négatif. Jusqu'à présent, il ne s'est offert dans les espaces qu'il nous est permis d'explorer de la sorte, c'est-à-dire dans un parcours d'environ 200 millions de lieues, aucune substance qui fût étrangère à la terre. Toutes les substances que nous avons arrêtées au passage nous étaient déjà connues. En vain les chimistes se sont-ils armés de toutes leurs ressources, leurs analyses n'ont pu amener la découverte d'un seul corps qui ne fît déjà partie de nos classifications minéralogiques. Non-seulement on n'a obtenu aucun élément nouveau, mais on n'a pas même vu

une seule combinaison véritablement nouvelle. Il se manifeste donc là un principe d'uniformité bien opposé à ce qu'avaient imaginé les anciens touchant la différence fondamentale entre la nature de la terre et la nature des astres.

Jusqu'à présent, le nombre des corps simples constatés dans les minéraux extraterrestres s'élève à dix-huit, qui sont : l'oxygène, le soufre, le phosphore, le carbone, le silicium, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le potassium, le sodium, le fer, le nickel, le cobalt, le chrome, le manganèse, le cuivre, l'étain, le titane.

La dissemblance minéralogique la plus remarquable consiste en ce que, sur la terre, le fer ne se présente, dans ses gisements naturels, qu'à l'état d'oxyde; tandis que, dans les gisements célestes, il se rencontre très-fréquemment à l'état métallique, et, en général, à l'état d'alliage avec une certaine quantité de nickel. Il y est aussi comparativement très-abondant, car il n'y a guère de masses météoriques qui n'en contiennent de libre ou de combiné, et parfois la masse en est uniquement formée.

Quant aux substances purement pierreuses, elles se montrent communément très-riches en magnésie. L'espèce minérale la plus ordinaire est l'olivine, composée de silicate de fer et de magnésie. A côté de l'olivine se trouvent aussi, assez habituellement, les minéraux connus sous les noms d'augite, d'anortite et de labrador. Il n'est pas inutile de remarquer que toutes ces combinaisons existent chez nous dans les terrains ignés, et que les roches propres à nos terrains de sédiment, telles que le carbonate de chaux, les grès, les marnes, les argiles, ne se sont jamais présentées dans les régions célestes.

La grosseur des masses qui nous arrivent de la sorte est très-variable. On en connaît qui ne pèsent que quelques grammes, et d'autres qui pèsent plusieurs quintaux. La masse qui se trouve sur la côte septentrionale de la baie de Baffin, et qui a été signalée par le capitaine Ross, est exploitée par les Esquimaux, qui en tirent le fer nécessaire à leurs armes et à leurs ustensiles. Il existe près des sources du fleuve Jaune une masse semblable d'environ 15 mètres de hauteur, que les Mongols assurent être tombée du ciel avec des éclairs. Une telle gradation dans les dimensions de ces corps singuliers met aisément sur la voie de comprendre qu'il doit exister des matières du même genre à l'état pulvérulent; et, en effet, il y a des chutes de sable et de poussière, comme il y a des chutes de pierres. Tantôt ce sont des chutes sèches, tantôt les poussières se mélangent avec l'eau des nuages, et il en résulte des pluies colorées. On distingue particulièrement des pluies rouges et des pluies noires; et, sous cette forme qui leur donne quelque chose de frappant, les chutes de poussière ont été plus fréquemment et plus anciennement remarquées qu'à l'état pulvérulent, car il est alors facile de les confondre avec les tourbillons de la poussière terrestre.

Outre ces pluies, il y a quelques indices de substances beaucoup plus rares, et qui malheureusement ne sont point arrivées jusqu'à présent jusque dans les mains des savants, qui seraient seuls capables de préciser exactement leur nature. Ainsi, les anciennes chroniques font mention à diverses reprises de la chute d'une substance qu'elles comparent à du sang coagulé. En 1548, à Mansfeld, il tomba du ciel un globe de feu avec beaucoup de bruit, et l'on trouva ensuite sur le sol une masse semblable à du sang coagulé; en 1652, entre Sienne et Rome, il tomba une masse visqueuse; en 1718, une matière gélatineuse est trouvée dans l'île de Lethy, aux Indes, à la suite de la chute d'un globe de feu; en 1796, en Lusace, à la suite d'une chute du même genre, on mentionne une matière visqueuse ayant la consistance, la couleur et l'odeur d'un vernis brunâtre desséché; en 1819, à Amherst, en Massachussets, une masse gélatineuse d'odeur fétide, à la suite d'un météore lumineux.

Il y a même souvenir de substances encore plus extraordinaires. En 1582, près d'Erfurt, à la suite d'une grande tempête, il tombe une substance fibreuse que l'on compare à des cheveux; en 1667, près de Naumbourg, chute abondante d'une substance fibreuse que l'on compare à de la soie bleue; en 1686, en Courlande et en Norvége, une substance membraneuse friable que l'on compare à du papier à demi brûlé. Quelle est la composition de ces masses singulières? c'est ce que la science ignore encore absolument. C'est un motif pour les recueillir avec d'autant plus de soin, en vue de les transmettre à des juges compétents. On comprend, en effet, tout l'intérêt qui s'attacherait à la découverte, dans les espaces célestes, de substances plus ou moins analogues à nos substances organiques.

HISTOIRE DE MICHEL MERCATI.

Dans la seconde partie du seizième siècle, vivait à Rome Michel Mercati, grand savant en fait de curiosités naturelles, et fondateur, on peut le dire, de la science des minéraux. Il avait pour maître Andrea Cesalpino, esprit supérieur, non-seulement en physique, mais aussi en métaphysique, et auteur de doctrines nouvelles très-hardies. Le condisciple de Mercati était un jeune homme de Bologne, nommé Marsilio, avec qui souvent il avait eu de chaleureuses disputes relativement à l'âme et à son état futur. Il arriva qu'un jour, par vivacité de jeunesse, ils convinrent ensemble et firent serment que celui des deux qui le premier mourrait, reviendrait, si Dieu le permettait, visiter l'autre et lui décrire pour son bien quelles étaient les conditions de l'autre vie. Plusieurs années après cette convention, pendant une nuit d'hiver obscure et silencieuse, Michel Mercati, veillant seul et tout à fait absorbé dans l'étude, crut entendre et entendit effectivement le bruit lointain du galop d'un cheval, bruit profond et terrible qui ressemblait plus à un tourbillon de vent qu'à toute autre chose. Ce bruit croissait, approchait et était déjà sous sa fenêtre, quand retentit sur sa porte un coup si fort que la maison en trembla du plancher jusqu'aux fondements. Il se leva épouvanté, ouvrit la fenêtre, et, regardant en bas dans la rue, il vit une blanche figure assise sur un cheval tout blanc, laquelle, d'une voix précipitée, lui cria : « Michel, *il y a une autre vie, il y a une autre vie !* Puis elle s'éloigna. Mercati reconnut la voix de Marsilio, et, se rappelant le serment qu'ils avaient fait, il fut plus effrayé que jamais. Aussitôt il quitta sa maison, et bien que Marsilio habitât loin de lui, dans une ruelle située sur le mont Janicule, il se dirigea vers elle, et en y arrivant aperçut un peu de lumière dans la chambre où son ami avait coutume de dormir; cela le rassura. Il frappa à la porte trois ou quatre fois avec force, mais personne à l'intérieur ne semblait l'entendre. A la fin la petite fenêtre d'où sortait la lumière s'ouvrit, et une vieille à la voix enrouée demanda qui frappait. « Moi, fut-il répondu, moi, Michel Mercati, qui ai besoin d'avoir des nouvelles de mon ami Marsilio. » La vieille alors, gémissant et sanglotant, ajouta : « Eh! ne savez-vous donc pas que le pauvre jeune homme est mort il y a peu de temps, et que je suis là pour veiller auprès de son corps déjà froid! »

Il est inutile de raconter ce que devint Mercati en entendant ces paroles, qui lui confirmaient d'autant plus la prodigieuse apparition. Cependant, quelques jours après l'événement, la figure de Marsilio se représenta devant lui. Cette fois, ce fut durant le sommeil qu'elle lui apparut, mais plus belle et plus lumineuse, comme transformée divinement, et alors elle lui parla ainsi : « Je suis venu pour accomplir la

seconde promesse que je t'ai faite, celle de te décrire le mieux possible les conditions de l'autre vie; mais je ne sais pas si la grâce du Très-Haut m'assistera suffisamment pour me rendre intelligible à ton humble et épais cerveau. « Et soudain il se mit à définir en termes généraux l'état des âmes dans l'autre monde. Ses pensées devinrent sublimes et surpassèrent de beaucoup les pensées les plus hautes de nos philosophes, et, tout en restant indéterminées et abstraites, elles ne laissaient pas que de se faire comprendre quelque peu à Mercati qui les recevait avec une grande joie. Bientôt l'esprit de Marsilio prit un vol encore plus élevé et incapable d'être suivi par l'intelligence humaine. Non-seulement les idées éblouissaient par trop de lumière, mais les paroles aussi; car d'un langage naturel et prosaïque il était arrivé au style le plus ardent et au nombre le plus concis du lyrisme et du discours exalté des prophètes.

« Tu te souviens, dit-il, que les anges, le jour de la naissance du Sauveur, annonçaient la paix; que l'Église militante répète : *Que la paix soit avec vous!* comme un présage de bonheur; et que le Messie lui-même, dans son premier enseignement évangélique, recommande et propose la paix comme la fin dernière de l'homme et sa plus haute félicité. Cependant, ô mortels, tout en soupirant après le repos et la tranquillité, tels que l'imagination terrestre vous les représente, combien est fausse et injurieuse l'image que vous vous faites d'une paix semblable! Ce n'est pour vous qu'une négation obscure, une défaillance malheureuse qui ressemble au sommeil, à l'oisiveté et à l'indifférence. Mais vous dont un puissant labeur est le destin, pour qui une marche éternellement ascendante est le perfectionnement et la gloire, devriez-vous oublier que l'action infinie est l'infinie béatitude!

» Oui, la paix du royaume des cieux est tout à fait en dehors de vos conceptions. C'est une paix, mais une paix pleine d'ardeur; c'est un repos, mais un repos plein d'activité; c'est une tranquillité, mais une tranquillité toujours spirituellement mouvante. Cette paix, comble du plus laborieux bonheur, s'élève, courageuse, dans l'incommensurable hauteur du bien, avec un vif accroissement de perfection et une largeur infinie de toute faculté. Elle est victoire sans douloureux conflit, palme et triomphe avec effort jamais frustré, et lumière de gloire que l'intime sérénité de la vie éclaircit et conserve.

» O amour! ô flamme sainte et inextinguible de l'univers! tu es en même temps dans le ciel la paix et l'activité, le progrès et la perfection, la gloire et le contentement éternel. Car les impétuosités de ton zèle et les excès de ta pensée sont, là-haut, tempérés par une bonté toujours égale et une concorde immuable; car tes longs embrassements et tes secrètes pénétrations dans les âmes qui soupirent après toi, sont pleins de vertu et d'efficace, variant, se multipliant et s'accroissant par un perpétuel échange d'affection, d'estime, de perfection et de récompense. Céleste lutte, coopération fraternelle et douce violence des êtres pour la conquête de l'infini!

» Viens, Michel, viens; attache-toi à un pan de mon vêtement et suis-moi dans mon heureuse ascension de gloire. Tiens, je ne puis pas seulement prononcer le nom du Très-Saint, du Paraclet, sans que je sente qu'il m'emporte, et force m'est de me tourner vers lui.

» Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine; mais élève-toi courageusement au-dessus de ce bas monde et regarde. Pourquoi craindre, ô mon ami, pourquoi trembler? C'est un bonheur pour toi si ton cœur, au premier jet du regard ineffable, éclate comme une coupe de verre pleine d'eau bouillante. C'est un bonheur pour toi si, au premier souffle de l'air suprême, tes chairs tombent comme on voit fondre une idole de cire devant le feu magique de l'enchanteur. O pauvre frère, ne dédaigne pas ce qui est ton bien! Feu de Gédéon enseveli sous l'argile, brise la vile matière du vase et laisse aller ta flamme immortelle!

» Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine. Vos langages sont des aboiements de bêtes, votre éloquence est une parole d'enfant qui balbutie. Me suis-tu, cher ami, me suis-tu? O malheureux, entends-tu au moins l'écho lointain des hymnes éternels? Il jaillit des plus hauts soleils un éclair qui produit lumière et harmonie, son et couleur; lumière spirituelle qui n'a pas de nom ici-bas, mélodie éthérée que les mortels ne peuvent comprendre ni par symboles, ni par énigmes. Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine. Lève-toi, Michel, et suis-moi. Voilà que le vent tout-puissant de l'amour te gagne et que l'esprit de Dieu t'arrive à l'âme. »

Ainsi parlait avec extase l'ombre de Marsilio; et plus elle parlait, plus ses paroles gagnaient en ivresse, plus ses pensées et ses images devenaient mystérieuses et incompréhensibles. Quant à Mercati, il se manifestait pour lui un étrange prodige : c'est que tout en comprenant de moins en moins les paroles et les idées de son ami, il éprouvait dans l'âme une douceur croissante et un merveilleux ravissement, au point que bientôt il tomba dans un évanouissement délicieux et perdit ensemble, avec les sens, toute mémoire et toute intelligence des dernières choses qu'il avait entendues. ([1])

LE JOUR DES ACTIONS DE GRACES

EN AMÉRIQUE.

(THE THANKSGIVING.)

Aux États-Unis, on donne ce nom à une fête de famille qui a lieu chaque année, lorsque toutes les récoltes sont terminées, pour remercier Dieu et le prier.

« S'il est une époque dont le souvenir soit gravé dans le cœur de l'Américain et y réveille une émotion profonde, c'est le « jour des actions de grâces », dit miss Cumming ([2]). Originaire de la New-England, cette fête, peut-être la seule qu'aient établie les premiers colons de cette partie de l'Amérique, est maintenant célébrée dans chaque endroit où les enfants de la Nouvelle-Angleterre ont fixé leur demeure. Resserrant les liens de famille et de société, rappelant au bercail les membres épars du troupeau, éveillant la reconnaissance et touchant les cordes les plus sensibles du cœur, c'est pour la jeunesse un moment de joie sans mélange; pour ceux qui sont parvenus à l'âge mûr, une époque de dévouement joyeux où tous les efforts sont employés à rendre la maison hospitalière et agréable; pour les vieillards, une heure de rêverie solennelle, de doux souvenirs et d'immortelles espérances. »

CARTE DU DOUZIÈME SIÈCLE ([3])

COPIÉE SUR UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TURIN.

Ce curieux monument est extrait d'un commentaire sur l'Apocalypse dont la date remonte à l'année 787. Trompés par une circonstance qui se renouvelle fréquemment durant le moyen âge, divers écrivains ont considéré cette mappe-

([1]) *Dialogues philosophiques* de Terenzio Mamiani.

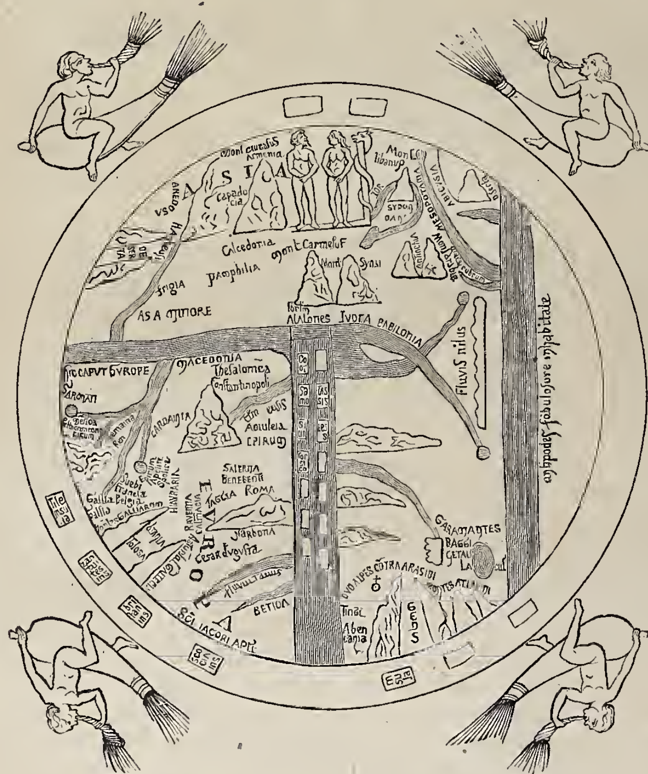
([2]) Auteur de *Mabel Vaughan*, de *Queechy*, du *Vaste, vaste monde*, ouvrages d'une saine moralité.

([3]) Nous reproduisons ici la date adoptée par l'auteur de l'*Atlas des mappemondes*. Dans ses *Monuments de la géographie*, M. Jomard recule cette même date jusqu'au dixième siècle.

monde comme appartenant au huitième siècle. Il n'en est rien cependant : elle a été ajoutée, et les paléographes les plus habiles de notre âge l'ont rajeunie de près de quatre cents ans. Tel qu'il est, ce document géographique est d'une valeur inestimable. Malte-Brun n'avait pas hésité à lui donner la primauté sur tout ce que l'on connaissait en ce genre; mais à l'époque où vivait le célèbre géographe, les monuments de l'ancienne cartographie étaient assez rares pour motiver une pareille opinion. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Pasini fut tellement frappé de l'étrange configuration de cette mappemonde, qu'il n'hésita pas à la faire graver sur bois dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Turin, et c'est de là que le vicomte de Santarem l'a tirée pour en enrichir sa collection. Il a eu le soin seulement de faire collationner sa gravure avec l'original, et il a rectifié les fautes commises par le premier éditeur.

« La mappemonde de Turin, dit-il, représente la terre parfaitement circulaire, comme une plaine bordée par une ligne circulaire et divisée en trois parties inégales, les trois parties alors connues; l'Océan homérique environne toute la terre. — Cette vaste mer est peinte en bleu. Au sud, et au delà d'une bande représentant la zone torride, est une bande de mer qui joint l'océan Oriental avec l'Occidental. Au delà de cette bande de mer et au midi de l'Afrique est une quatrième partie de l'Afrique, c'est-à-dire l'Antichthone ou l'*Alter orbis*, habitée par les Antipodes, et qui n'a pas encore été visitée, à cause de l'excessive chaleur du soleil dans la zone torride, qu'il faut traverser pour y aller. A l'est, qui est au haut de la carte, sont peints le paradis terrestre, Adam et Ève, et le serpent tentateur; la partie sud, placée à droite dans la carte, est coupée par la mer Rouge, peinte en vert. La partie sud-ouest représente l'Afrique, et la partie nord-ouest l'Europe, séparée de la première par la Méditerranée, qui est peinte en bleu et renferme plusieurs îles de forme quadrangulaire. La mer Égée, aussi peinte en bleu, se joint à la Méditerranée dans le centre de la carte. »

Ainsi que le fait observer M. de Santarem, bien que les trois parties du monde connu alors soient figurées sur cette carte, l'Asie et l'Europe se trouvent seules désignées par la lettre; le nom de l'Afrique est omis; mais ceci ne tire nullement à conséquence pour l'exactitude des linéaments, comme le fait observer avec justesse le même savant. Si presque toutes les cartes du douzième siècle sont en général un calque servile des théories géographiques de



Carte du douzième siècle. — D'après un manuscrit conservé à Turin.

l'antiquité, plusieurs monuments de cette époque signalent l'indice d'un progrès. L'influence naturelle des croisades va se faire sentir; il y a déjà certaines preuves d'observations moins incomplètes.

Les quatre figures des vents, placées ici aux quatre coins du planisphère, ne sont pas là seulement un ornement grotesque, elles représentent une tradition constante, expliquée, du reste, dans plusieurs autres cartes de la même période. Le beau planisphère d'Heresford, par exemple, qui date également du douzième siècle, contient sur les vents une théorie qu'il n'est pas hors de propos de reproduire ici.

« L'*Auster*, à l'opposé du Septentrion, est ainsi appelé parce qu'il absorbe les eaux qu'il répand pour arroser la terre; il est chaud et humide, renferme la foudre, engendre les nuages et les pluies, et fait éclore les fleurs. L'*Auster Africus*, à l'opposé de l'Aquilon, se nomme ainsi parce qu'il règne en Afrique. Le *Vulturnus*, qui souffle d'en haut, a la même force que le vautour. L'*Aquilon* ne chasse pas les nuages, il accumule les eaux. » Nous renvoyons ceux qui voudraient plus de renseignements sur ce sujet au tome Ier de l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*. M. de Santarem y donne une rose des vents. La grande carte d'Heresford a été reproduite aussi avec un soin particulier par M. Jomard, dans la belle collection de cartes que nous avons déjà signalée.

LES ZÉBUS.

Voy., sur le Bœuf brahmine, t. Ier, p. 189.



Muséum d'histoire naturelle. — Zébus. — Dessin d'après nature, par Freeman.

On appelle zébus des bœufs bossus d'une espèce particulière, qui vivent à l'état domestique, depuis la plus haute antiquité, chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Ces animaux, longtemps réunis à l'espèce du bœuf domestique, *Bos Taurus domesticus*, sont aujourd'hui considérés comme une espèce distincte, à laquelle Linné, qui ne la confondait pas avec l'espèce du bœuf, avait donné le nom de *Bos indicus*. Les caractères qui distinguent cette espèce de celle du bœuf sont fondés sur quelques dispositions des os du crâne, sur la présence de la bosse, sur les

dimensions du fanon, sur la voix différente de celle du bœuf, et enfin sur l'aspect général de l'animal, plus léger et plus svelte dans ses formes.

La bosse que portent les zébus sur leur garrot est un amas de graisse qui augmente ou diminue de volume suivant l'état de l'animal. Lorsqu'il est gras, la bosse est bien remplie; lorsqu'il est maigre ou qu'il souffre, elle diminue et prend des proportions toutes différentes de celles qu'elle avait dans l'état de santé. Ces bosses, parfois du volume d'une grosse pomme, atteignent dans certaines races un développement considérable, et pèsent jusqu'à trente et quarante kilogrammes. Elles sont réputées excellentes, et plusieurs voyageurs en parlent comme d'un mets exquis.

Jean Ovington, dans ses « Voyages faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique », rapporte que la « pièce de chair » que portent ces bœufs « entre leurs épaules est le morceau le plus délicat et le plus tendre de ces animaux, surtout lorsqu'il est mangé avec du riz au pilau. »

Un voyageur [1] à Madagascar s'exprime ainsi au sujet des bosses des zébus : « Ce n'est que de la graisse qu'icelles; on les fond, et la graisse sert de beurre pour faire ce que l'on veut. »

Cette pratique ne doit pas surprendre; en différents pays on emploie aux mêmes usages la matière adipeuse extraite de la queue des moutons, qui ont cet appendice enveloppé d'une graisse parfois si abondante, que l'on est obligé de le faire traîner à l'animal sur une planchette supportée par deux roues [2].

La forme de la bosse des zébus n'est pas toujours la même : le plus souvent elle est hémisphérique; d'autres fois elle représente plus que la moitié d'une sphère; enfin dans certaines races elle est comme recourbée sur elle-même.

Tous les zébus qui ont été amenés en Europe ne portaient qu'une seule bosse; mais plusieurs voyageurs assurent qu'il existe des zébus à deux bosses. Le premier qui ait affirmé ce fait est Pietro della Valle; depuis, d'autres l'ont confirmé, de telle sorte qu'aujourd'hui il n'est plus mis en doute. Comment sont situées ces bosses l'une par rapport à l'autre? C'est ce qu'aucun voyageur n'a dit. Les Européens qui parcourent les pays d'outre-mer se préoccupent peu en général des animaux domestiques; il semble, à voir leur indifférence à cet égard, que ce ne soit pas un sujet digne d'attirer leur attention. Combien d'aperçus intéressants, de notions utiles, sont ainsi perdus pour nous! La preuve de ce que nous avançons, c'est l'ignorance à peu près complète où nous sommes aujourd'hui de la nature des animaux domestiques des pays lointains.

Pour en revenir aux zébus à deux bosses, il ne faut pas se figurer ces bœufs portant leur loupe graisseuse à la façon des chameaux à deux bosses de l'Asie; nous croyons plutôt que ces deux bosses sont placées l'une contre l'autre sur le garrot de l'animal, et même que ce n'est qu'une seule bosse lobée; de telle sorte que les voyageurs, toujours amoureux du merveilleux, ont trouvé plaisir à nous faire croire à la présence de deux bosses, tandis qu'en réalité il n'y en a qu'une seule plus ou moins lobée, plus ou moins segmentée.

Cette ligne de segmentation est-elle dans le sens de la longueur de l'animal, ou dans celui de la largeur? c'est ce que nous ne pouvons dire. L'existence des zébus à deux bosses a été particulièrement signalée à Surate.

Les cornes des zébus sont de dimensions fort variables; elles manquent souvent; et il n'y a là rien qui doive nous surprendre, car tout le monde connaît aujourd'hui les races françaises [1] et anglaises qui sont dans ce cas; mais il y a des zébus qui sont, pour ainsi dire, intermédiaires à ceux qui sont cornus et à ceux qui ne le sont pas. Le voyageur à Madagascar que nous citions plus haut rapporte qu'il y a de ces bœufs qui ont les cornes attachées à la peau, et qu'on nomme *bourys*. Dans ces animaux, le noyau osseux de la corne manquerait. Le sieur D. B. ajoute : « Ces *bourys*, n'ayant point de cornes pour se défendre, mordent comme des chiens. »

Les zébus sont répandus sur une assez grande étendue de notre globe. « Presque tout le bétail des Indes, dit Cuvier, de la partie orientale de la Perse, de l'Arabie, de la partie de l'Afrique située au midi de l'Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de la grande île de Madagascar, est composé de zébus ou bœufs à bosse. »

On emploie ces animaux à divers usages : ils portent sur le dos, et leur bosse les rend très-propres à cet usage, car dans les pentes elle soutient le fardeau; on les monte, on les attèle, et leur allure est rapide, car ils ont une espèce d'amble très-allongé, qui leur permet de parcourir en peu de temps des distances considérables.

La taille est très-variable dans l'espèce des zébus, plus variable encore que dans l'espèce de notre bœuf; car si nous pouvons prendre dans notre bétail français, comme termes de comparaison, le bœuf breton et le grand bœuf normand, nous sommes loin d'atteindre aux différences que les voyageurs nous signalent dans les zébus qu'ils ont décrits.

Il y a, en effet, et nous avons eu plusieurs fois occasion d'en observer des spécimens venus de l'Inde, une race de zébus à peine de la taille d'un veau de deux mois; elle mesure au garrot de 75 centimètres à 1 mètre; et l'on assure qu'il existe en Abyssinie des bœufs bossus dont la taille égalerait celle des chameaux. On rapporte même que, pour les charger, on est obligé de les faire mettre à genoux, comme on le fait pour les dromadaires.

Ceux que nous figurons ne sont ni des plus petits, ni des plus grands. La vache, de la taille d'une vache de moyenne taille, appartient à la race indienne dite celle des *bœufs brahmines*. Elle a déjà donné plusieurs produits depuis qu'elle a été amenée en Europe; son premier veau était croisé de bœuf ordinaire, et reproduisait presque exactement le type du *Bos Taurus domesticus;* depuis cette époque, elle a amené à bien un autre produit : c'est celui que nous figurons. Ce jeune animal est le fils du taureau qui se trouve également représenté dans la gravure. Ce taureau, de race africaine, vient du royaume de Bournou, partie du Soudan africain voisine du lac Tchad. Cet animal présente une conformation toute particulière : son crâne busqué, son fanon très-développé et disposé d'une manière singulière à sa naissance, sa bosse repliée sur elle-même en arrière, sont des caractères qui font de cet animal un type intéressant, d'autant plus que, jusqu'ici, on n'avait pas eu l'occasion de l'observer en France.

Dans certaines parties de l'Inde, les Hindous professent pour ces bœufs bossus un tel respect, qu'ils n'oseraient s'en servir ni pour les travaux de l'agriculture, ni pour leur alimentation. « Quand ils font un serment en justice, dit Jean Ovington, ils mettent leur main sur une vache, en disant : « Que je puisse manger de la chair de cet animal » si je dis ce qui n'est pas vrai. » Le sentiment où ils sont touchant la transmigration leur inspire un respect singu-

(1) *Voyages faits par le sieur D. B. à Madagascar*, etc.; Paris, 1674.

(2) Voy. le volume des *Voyageurs anciens*, p. 81.

(1) M. Dutrône, conseiller honoraire à la Cour impériale d'Amiens, est le créateur d'une race bovine cotentine sans cornes. A force de soins et de dispendieuses expériences, cet honorable agriculteur a réussi à rendre constante la variété de bœufs sans cornes qu'on lui doit Ce résultat est le fruit de longues années de travaux assidus.

lier pour tous les animaux, et surtout pour la vache, dont ils ne voudraient pas manger pour toute chose au monde, par la crainte qu'ils ont de manger la chair dans laquelle l'âme de leur père peut avoir passé. » (1)

UNE PARTIE D'ÉCHECS VIVANTS.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ces magnifiques parties d'échecs jouées dans l'Inde par des nababs, parties où les pièces du jeu sont figurées par des hommes vivants, richement vêtus, qui circulent sur d'immenses échiquiers tracés au milieu d'un vaste salon. En quelques endroits, on se contente de faire mouvoir, sur l'ordre des joueurs, de grands mannequins habillés ou bien des tours factices de bois et de carton. Tous ces récits sont empreints d'un caractère quelque peu fantastique. Mais rien de plus incontestable que la partie d'échecs jouée publiquement par le comte Joseph de Thun, à Carlsbad, en l'année 1787. Ce personnage, à la fois fort savant et fort gai, imagina de faire peindre un immense échiquier de toile que l'on étendit sur le sol, « et les enfants carlsbadois, représentant par leurs costumes les différentes pièces du jeu, exécutèrent tous les mouvements, au commandement des joueurs, placés aux fenêtres de la salle de l'hôtel de Bohême. (Voy l'*Almanach de Carlsbad* du chevalier Jean de Caro.)

En cherchant à coordonner les éléments du vaste ensemble de caractères par lesquels la main du temps a gravé l'histoire du globe sur sa surface, on a trouvé que les montagnes sont les lettres majuscules de cet immense manuscrit, et que chaque système de montagnes en comprend un chapitre. Élie de Beaumont.

JAN STEEN.

On doit à M. Van-Westrheene une nouvelle biographie de Jan Steen composée avec un grand soin et digne d'être recommandée aux personnes qu'intéresse l'histoire de l'art (2). Cette notice, écrite en français, a pour épigraphe quelques lignes remarquables empruntées à Josuah Reynolds :

« Jan Steen, dit l'illustre peintre anglais, a un style mâle et vigoureux que l'on pourrait élever par la pensée jusqu'au dessin même de Raphaël; il a fait preuve d'une très-grande habileté dans la composition, dans l'art de ménager la lumière et l'ombre, et aussi d'une grande vérité dans l'expression et le caractère de ses figures. »

Cet éloge du dessin de Jan Steen nous paraît singulièrement exagéré, et nous ignorons quels tableaux de ce peintre Reynolds avait sous les yeux lorsqu'il se crut autorisé à faire intervenir le nom de Raphaël d'une manière si imprévue. Mais même en réduisant de beaucoup le sens et la portée de la comparaison dont il a jugé convenable de se servir, il en reste l'impression qu'il est nécessaire de regarder avec attention et de près le dessin de Jan Steen, afin de ne pas le confondre par légèreté avec les artistes médiocres.

Il faut ajouter que sir Josuah, esprit calme et réfléchi, ne s'est pas exprimé dans cette occasion au hasard et sans se rendre parfaitement compte de la surprise que pourrait causer une telle appréciation : il a pris soin, en effet, de compléter ailleurs sa pensée sur Jan Steen par ces paroles : « Je m'imagine facilement que si cet homme extraordinaire avait eu le bonheur de recevoir le jour en Italie plutôt qu'en Hollande, d'avoir vécu à Rome plutôt qu'à Leyde; que s'il avait reçu du ciel le privilége d'avoir des maîtres tels que Michel-Ange et Raphaël plutôt que Brauwer et Van-Goyen, non-seulement la sagacité et l'esprit d'observation dont témoignent les caractères variés et l'expression de ses figures banales n'eussent rien perdu de leur valeur, mais que, de plus, guidé dans le choix de ses sujets et l'imitation du grand, du sublime, il serait aujourd'hui au rang des soutiens et des représentants illustres de l'art. »

M. Van-Westrheene prend acte naturellement de ces jugements du célèbre maître anglais : c'est son droit de biographe et de panégyriste; seulement il se demande s'il eût été à souhaiter à Jan Steen d'être favorisé de la fortune comme l'entend Reynolds. Il n'est pas sûr que la même éducation convienne à tous les artistes. L'expansion de certaines facultés particulières aux peintres hollandais aurait peut-être été plutôt empêchée que favorisée par les enseignements et la direction de l'école italienne. Peut-on dire, en définitive, qu'il y aurait eu profit à ce que les artistes hollandais se fussent proposé pour but la représentation des mêmes sujets et le même idéal que les maîtres italiens? L'Italie se serait enrichie de quelques œuvres; l'école hollandaise n'existerait pas. Or, comme le dit très-bien M. Van-Westrheene, « l'art de chaque peuple est étroitement lié à son histoire, à ses mœurs, à son caractère. » La peinture est une des formes de la langue nationale des Hollandais; peindre est une manière de parler, et il serait plus qu'étrange de soutenir que les artistes de la Haye, de Leyde ou d'Amsterdam eussent mieux fait de peindre florentin ou romain que hollandais.

Il faut bien l'accorder : l'art hollandais est resté étranger à l'idéalisme qui s'était révélé dans l'art primitif de l'Italie. Dès l'origine du moyen âge, il se sentit incapable de revêtir les vérités divines de formes visibles. Il ne fut pas mieux inspiré, au temps de la renaissance, par les fictions du vieil Olympe. Un peu plus heureux dans quelques parties de l'histoire, il n'a eu cependant de penchant véritable que pour l'imitation du paysage et des scènes de la vie populaire, publique ou privée. « Chaque phase de la vie domestique a son attrait pour l'esprit national du Hollandais, dit M. Van-Westrheene; de tout temps on a trouvé ici la joie et le confortable dans les grandes réunions, dans les fêtes populaires. Il n'y a donc rien d'étonnant que les artistes y aient puisé à pleines mains. Malheureusement il semble que l'on ait voulu savoir où aboutissait cette vie de prédilection : on s'y porta aux dernières limites; on alla si loin, que la reproduction des incidents ordinaires descendit bientôt jusqu'au trivial... Les artistes ne pensaient guère à rendre une scène domestique ou sociale d'un point de vue élevé, indépendant et déterminé à l'avance; ils ne faisaient au contraire que peindre les conditions qu'ils partageaient eux-mêmes, et dont ils subissaient l'influence : c'est là le côté faible de l'art hollandais. »

Jan Steen n'a pas plus que ses contemporains évité le trivial; mais si grotesques que soient souvent ses personnages, il leur donne une âme, et c'est leur vie même qu'il nous communique. M. Charles Blanc a très-heureusement caractérisé ce peintre en l'appelant un « philosophe jovial ».

« Le fait le plus simple et le plus ordinaire de la vie domestique, dit M. Van-Westrheene, suffit à Jan Steen pour créer une scène dont le spectateur reçoit une impression qui ne dépend pas seulement de la circonstance même reproduite, mais qui naît du sentiment de la juste part d'intérêt faite par le peintre à chaque détail, selon son importance relative entre tant d'objets divers, avec

(1) Jean Ovington, *Voyages faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique;* traduction, 1725, ch. XVI, de Surate.

(2) *Jan Steen, étude sur l'art en Hollande*, par T. Van-Westhreene, Wz. — La Haye, 1856.

la plus parfaite intelligence des effets de l'harmonie et des contrastes. »

M. Van-Westrheene rejette parmi les contes la plupart des anecdotes qui tendent à représenter Jan Steen comme ayant continuellement vécu dans des habitudes déplorables d'intempérance et d'immoralité. Les études sérieuses que supposent nécessairement ses éminentes qualités d'exécution, et l'application extraordinaire qu'il dut apporter au très-grand nombre d'œuvres qu'il a produites pendant un espace d'années assez restreint, paraissent déjà contredire l'imputation trop légèrement admise que l'ivrognerie était pour ainsi dire son état normal. Il est incontestable que Jan Steen fréquentait plus ordinairement les mauvaises compagnies que les bonnes; mais croire qu'en l'absence de faits précis et de témoignages dignes de foi on puisse tirer du genre de ses tableaux des arguments décisifs contre sa conduite, c'est pousser trop loin les droits de l'induction. Du reste, jusqu'à ce jour on ne possède qu'un très-petit nombre de détails certains sur la vie de cet artiste. En voici le résumé :



Portrait de Jan Steen (sans la pipe), d'après une gravure des portefeuilles du cabinet d'estampes de l'Université de Leyde. — Fac-simile de sa signature. — Dessin de Chevignard.

Jan Steen est né à Leyde, probablement vers l'année 1626. Son grand-père et son père, Havick Jansz Steen, exerçaient la profession de brasseur. Il étudia la peinture d'abord sous la direction d'un médiocre artiste, Nikolaas Knusser d'Utrecht, puis il eut pour maître Adrien Van-Ostade d'Harlem, et peut-être plus tard Jan Van-Goyen de la Haye. Mais il est impossible qu'Adrien Brauwer, mort à Anvers en 1640, lui ait donné des leçons. La première femme de Jan Steen s'appelait Marguerite Van-Goyen. On a dit qu'à l'occasion de ce mariage, l'artiste, peu confiant dans le travail de son pinceau pour élever sa famille, se serait établi brasseur à Delft; il eut là sans doute de belles occasions d'observer les mœurs des tavernes sans sortir de son comptoir, et de peindre au vif les allégresses bruyantes des buveurs sans qu'il y eût absolue nécessité pour lui de faire chorus à toute heure avec eux; mais cet avantage ne compensa pas apparemment les pertes que lui fit éprouver son peu d'habileté industrielle, et, après plus ou moins de déceptions, il revint à Leyde, où il hérita de son père. De sa première femme, il avait eu quatre enfants, Taddeus, Cornelis, Catherine et Johannes. Sa seconde femme fut Marie Van-Egmont, veuve de Nicolaes Herculens, libraire ou imprimeur, et lui donna un autre fils. Enfin il est constaté qu'il mourut le 3 février 1679, c'est-à-dire à l'âge de cinquante-trois ans.

Ce n'est là sans doute qu'une esquisse fort aride; mais M. Van-Westrheene n'a point trouvé que les historiettes transmises de biographe en biographe, les unes sans aucune vraisemblance, les autres évidemment exagérées, méritent d'être conservées et accréditées.

Un catalogue très-complet des œuvres de Jan Steen suit la notice où nous avons puisé ce qui précède.

Parmi les tableaux de Jan Steen, on en connaît 201 répartis entre les diverses collections publiques ou privées de l'Europe (la Hollande en possède 52; — l'Angleterre, 94; — la France, 12 seulement, et celui du Louvre est consi-

déré comme médiocre; — divers pays d'Allemagne, 25; — la Belgique, 9; — la Russie, 7; — Florence, 3). On a perdu les traces de 281 tableaux dont l'on a cependant aussi la liste. Le catalogue indique en outre des dessins et des gravures à l'eau-forte.

Les descriptions très-abrégées que M. Van-Westrheene donne de la plupart des tableaux suffisent pour faire naître souvent une vive curiosité. Nous citerons comme exemple celle du *Tableau de la vie humaine* qui est au Musée royal de la Haye.

Au premier plan, quelques enfants jouent avec un chien; à droite, près de la cheminée, un homme tient un petit enfant sur ses genoux; une servante frit des huîtres. Au milieu de la chambre, un homme âgé offre une huître à une belle jeune femme qui semble ne pas trop goûter cette galanterie; près d'une table, couverte de mets et de rafraîchissements, est assis un jeune homme (Jan Steen) jouant de la flûte; une jeune femme écoute la musique; à côté d'elle, un homme tient, en riant, un verre à la main. Dans le fond, plusieurs personnes sont occupées à boire, à fumer et à jouer. Sur un tableau accroché au mur on voit un gibet, et à travers une porte du fond on distingue un jeune garçon qui fait des bulles de savon, près d'une tête de mort. Par la variété, la justesse et la vérité de l'expression des figures, ainsi que par l'exécution large, facile et énergique, ce tableau mérite d'être rangé parmi les chefs-d'œuvre de Jan Steen. Il a fait partie du Musée du Louvre avant 1815.



Musée du Louvre. — Personnages d'un tableau de Jan Steen. — Dessin de Laville.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

I.

Aucun exercice ne donne à l'âme plus de vigueur et de fermeté que ses efforts pour s'élever à la contemplation de Dieu. Plus l'âme est enchaînée par les travaux et les obligations de cette vie, plus elle a besoin de s'en délivrer de temps en temps pour se rafraîchir en recherchant les choses du ciel. Cette occupation, si différente de ses occupations ordinaires, devient une sorte de repos de celles-ci; et, assurément, bien des hommes fatigués par les tourments quotidiens de leur existence se soulageraient et se revivifieraient aisément, si de tels élans vers les horizons supérieurs entraient plus régulièrement dans les habitudes de leur existence.

En effet, ce n'est que par ce moyen que nous pouvons réussir à nous dégager des ombres et des illusions de la terre, et à contracter le goût de la véritable perfection. Rien ne développe aussi complétement en nous le sentiment de l'élévation de notre destinée, que notre aspiration à celui dans la personne duquel il nous est donné de reconnaître l'origine sublime de la nôtre. Nous ne réussissons à nous bien apercevoir nous-mêmes que quand un reflet venu de Dieu illumine à nos propres yeux notre nature. C'est grâce à de tels exercices que se sont formés les plus hauts génies qui aient honoré le genre humain; et il n'est pas un de nous qui n'ait à y gagner, car, pour garder le calme de la pensée avec la dignité du caractère, au milieu des agitations et des passions de cette vie, le procédé le plus sûr consiste à savoir prendre place, au moins passagèrement, au-dessus des horizons mêmes de cette vie.

C'est ce que nous ne faisons pas assez généralement. Nous nous laissons aussi facilement aller à vivre en dehors de Dieu qu'à vivre en dehors de toute religion positive. Ceux mêmes qui n'ont aucun doute de l'existence de cette suprême puissance ne tirent guère aucun parti de sa présence. Le monde se comporte volontiers à son égard, s'il

est permis de prendre une telle comparaison, comme il nous arrive souvent de nous comporter à l'égard d'amis éloignés que nous n'oublions point tout à fait, mais avec lesquels, par insouciance et négligence, nous nous abstenons d'entretenir aucune correspondance, nous privant ainsi du bienfait de leurs communications par le défaut des nôtres, nous contentant de l'idée que nous serions maîtres de les renouer si nous le voulions, et ne cherchant rien de plus de leur côté que le sentiment d'une coexistence tacite.

Aussi faut-il convenir que, distraits comme nous le sommes par tant de détails et de pensées particulières, et habitués à soutenir presque toujours nos idées par le témoignage de nos sens et de notre imagination, il ne nous est pas facile de nous mettre en rapport direct avec cet être incompréhensible, invisible, si différent par tous ses caractères de tout ce qui nous est familier. Pour la plupart des hommes, ce n'est que par un immense effort qu'il est possible d'arriver, même pour quelques instants, à sa contemplation; car, bien que Dieu ne soit pas éloigné de nous, puisque nous nous mouvons et vivons en lui, cependant, en ce qui nous touche, nous sommes, par suite de l'infirmité de notre nature, fort éloignés de lui, puisque nous ne saurions le distinguer dans la lumière inaccessible qu'il habite, et ne sommes pas même en état de diriger vers lui nos sentiments et nos pensées sans une forte tension de volonté. C'est ce qui explique comment un si grand nombre d'hommes, étrangers aux exercices des cultes qui, sous la diversité de leurs formes, ont tous également pour objet de constituer des méthodes de rapprochement plus ou moins efficaces, et, ne trouvant en eux-mêmes aucun moyen de monter, demeurent à terre et se rebutent; et c'est ce qui explique aussi comment tant d'âmes, même parmi les plus pieuses, ne se sentant pas assez de force, renoncent à se lier immédiatement à la divinité dans sa personnalité primitive et absolue, et se bornent à chercher leur édification dans la contemplation de la vie du médiateur ou de celle des saints. Certes, les uns et les autres se causent ainsi à eux-mêmes un grand tort. Il en est de l'homme comme de l'aigle, qui fortifie, dit-on, la puissance de sa vue en s'habituant à fixer le disque du soleil; en nous abstenant de porter, au moins de temps à autre, nos yeux sur le foyer souverain de toute lumière intellectuelle et morale, non-seulement nous manquons ce qui serait le plus capable de nous fortifier, mais nous nous privons ainsi de la jouissance des rayons les plus directs, et, par conséquent, les plus purs de la lumière céleste.

Il existe cependant diverses méthodes destinées à aider les âmes, d'une manière générale, dans ces mouvements salutaires. Une des plus faciles et des plus efficaces consiste à prendre appui sur la nature visible et à s'y tailler, pour ainsi dire, des espèces d'échelons au moyen desquels on s'élève graduellement vers l'auteur même de ce grand ouvrage, soit en développant en soi par la considération des objets inférieurs des sentiments qui, en s'agrandissant, mènent à Dieu, soit en cherchant dans ces mêmes objets des images et des symboles des attributs qui caractérisent Dieu; et, en dernier résultat, la perception des choses d'en haut, au lieu de demeurer, comme à l'origine de ces exercices, tout à fait dans le vague, arrive à revêtir certaines formes, insuffisantes sans doute pour donner une représentation exacte du vrai, mais suffisantes du moins pour donner base et nourriture à l'esprit. C'est en ce sens que nous nous proposons de jeter nos regards sur la nature, et plutôt en vue d'indiquer le but que dans l'espérance de l'atteindre ([1]).

Le premier échelon qui, dans l'ordre des objets naturels, se présente à notre pensée, pour nous élever à Dieu, c'est nous-mêmes. Cherchons à nous contempler; et, prenant pour point de départ cette contemplation élémentaire, nous chercherons ensuite à nous avancer dans celle de Dieu. Rien n'est plus logique, puisqu'il n'y a rien dans la nature qui soit plus rapproché de nous que nous-mêmes, et qu'en même temps, si imparfaits que nous soyons, chacun de nous est à la fois l'œuvre et l'image de Dieu.

Or, il suffit de faire un pas dans cette contemplation pour se poser aussitôt ces quatre questions: Quel est notre auteur? De quoi sommes-nous faits? D'après quel modèle? Pour quelle fin? Et pour peu que nous réfléchissions quelques instants, nous arrivons sans peine à répondre que notre auteur est Dieu; que ce dont il nous a tiré est ce que l'on nomme le néant; que la forme qu'il nous a donnée est la sienne; et que la fin à laquelle il nous a destinés est lui-même, souveraine lumière comme souverain bien. Par où nous apercevons notre intime connexion avec cette puissance secrète qui, bien qu'étrangère à nos sens, est réellement tout à notre égard; et du sentiment de cette intime connexion, nous sommes conduits à prendre en horreur les ténèbres dans lesquelles nous nous abandonnons à l'ordinaire de notre vie, et qui produisent en nous l'indifférence pour cette source magnifique de notre destinée. C'est elle seule, en effet, qui peut faire notre béatitude, et c'est vers elle, en conséquence, que doit en quelque sorte graviter toute notre vie. Dès que nous sommes arrivés à comprendre profondément cette vérité, à nous l'assimiler, à en vivre, ce que la foule nomme le malheur n'a plus de prise sur nous. Tout ce qui nous paraît propre à nous conduire à notre destinée nous devient même un bien véritable, et nous ne tenons plus pour des maux que ce qui nous en écarte. Le succès ou le mécompte, la richesse ou la pauvreté, la santé ou la maladie, l'éclat ou l'humilité de la condition, la mort même ou la vie, ne nous semblent par eux-mêmes ni à rechercher, ni à fuir. Ce ne sont là que des circonstances, et elles ne nous touchent que relativement à la fin que nous poursuivons avant tout : de telle sorte que, pourvu que nous comprenions que nous pouvons en tirer parti pour cette fin, nous sommes tout disposés à les accepter telles qu'il plaît à Dieu de nous les envoyer; nous ne nous voyons plus qu'à travers Dieu, et lui seul nous donne la mesure des événements qui nous affectent.

Nous sommes donc, à tous les points de vue, ramenés à Dieu dès que nous approfondissons l'étude de nous-mêmes; et c'est aussi de cette même étude que ressort la principale lumière qui nous ait été donnée par la nature pour arriver à connaître Dieu autant qu'il appartient à des êtres aussi bornés que nous le sommes dans notre état actuel. Il suffit, pour obtenir ce résultat, de nous considérer comme formant non point un terme absolu, mais un commencement, une ébauche, une œuvre en voie de formation et de développement. En effet, c'est Dieu lui-même qui s'aperçoit alors à l'extrémité de la carrière que nous ouvrons ainsi devant nous, et dans laquelle il devient si naturel à notre imagination de s'élancer. C'est lui qui se découvre à la fin de ce perfectionnement que nous entrevoyons et que nous ne pouvons entrevoir sans y aspirer; c'est vers lui que nous nous mouvons, et c'est lui qui nous est enseigné par la direction même de notre mouvement. Prenons successivement tous les principes de notre être et mesurons ce qui leur manque, puis comblons tout à coup le déficit, nous sommes à Dieu : au lieu d'une puissance aussi réduite que la nôtre, nous en pressentons une

([1]) Nous ne pouvons nous dispenser de faire mention d'un petit traité de Bellarmin intitulé : *De Ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum*. C'est cet ouvrage, conçu dans les formes théologiques et d'après les indications des sciences naturelles du seizième siècle, qui nous a inspiré l'idée des méditations que nous publions ici.

infinie; au lieu d'une intelligence et d'un savoir médiocres, nous pressentons une intelligence et un savoir sans limites; au lieu d'une bonté hésitante et souvent douteuse, une bonté ardente et absolue. Poussons résolûment en avant tout ce qui se découvre d'admirable au fond de l'essence qui nous constitue, nous et tous nos semblables, voilà l'image véritable de Dieu qui se révèle : c'est en se consultant qu'il nous a créés, et c'est en nous étudiant que nous le retrouvons.

Retrouver en nous son image, c'est en effet l'y retrouver lui-même. L'idée de cette personne infinie et parfaite, douée de vie et de réalité comme nous-mêmes, ne prend point place dans les capacités de notre esprit comme un fantôme inerte. Nous ne pouvons la concevoir sans l'aimer; elle nous anime, elle nous attire, elle nous convainc; nous sommes invinciblement portés à la projeter hors de nous jusqu'à ce qu'elle trouve pour base son objet même; et notre âme, pour croire à l'existence de Dieu, ne demande plus d'autre démonstration que la séduction qu'elle éprouve.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50.

1571. — Torquato Tasso écrit de Paris au comte Ercole de Contrari, à Ferrare, une lettre où il fait une description de la France.

— Vers la mi-décembre, il revient en Italie avec Benedetto Manzuoli, secrétaire du cardinal Louis d'Este. Il a été très-loué, très-complimenté, mais il est toujours aussi pauvre qu'auparavant. L'habit qu'il porte est celui qu'il avait en venant d'Italie.

1572. — Janvier. Il arrive à Rome, et il est bien accueilli à Monte-Giordano par Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare (qui mourra au mois de décembre de la même année).

— Il est admis parmi les gentilshommes de la cour de Ferrare, avec un émolument mensuel de 58 livres et 10 sous marchésiens par mois à compter du 1er janvier.

— Avril. Le Tasse part de Rome, passe quelques jours à Pesaro, près des princes de la Rovere. Au 1er mai, il est à Ferrare.

— Le duc Alphonse lui fait un accueil aimable et l'engage à faire uniquement de la poésie, sans prendre aucun autre souci :

> Egli mi disse, allor che suo mi fece:
> ...Tu canta, or che se' 'n ozio.
>
> *Aminta*, II, 2.

— 18 septembre. Mort de Barbara d'Autriche, épouse du duc Alphonse. Le Tasse compose son éloge funèbre en vers et en prose : c'est son office.

1572-73. — Pendant l'hiver, il écrit l'*Aminta*, qu'il appelait une églogue, et qu'on doit classer, en effet, dans la poésie pastorale.

1573. — Janvier. Le duc lui donne la chaire de géométrie et de sphère à l'Université de Ferrare, où il ne doit enseigner que les jours de fête. Son traitement annuel pour cette place est de 150 livres marchésiennes (180 liv. ital. 40 c.).

— Au printemps, on représente l'*Aminta* à la cour de Ferrare.

— En été, le Tasse va à Pesaro et passe la belle saison chez la princesse Lucrèce, à Casteldurante, alors l'une des plus délicieuses et des plus magnifiques maisons de campagne de l'Italie

— Vers la mi-septembre, il retourne à Ferrare, comblé de dons et très-honoré par les princes d'Urbin.

1574. — Il écrit le premier acte et quelques scènes du second acte d'une tragédie (*Galealto, roi de Norvége*); ce fragment fut publié, en 1582, avec la seconde partie des *Vers*.

— En juillet, il accompagne le duc jusqu'à Venise où se trouve Henri III, qui renonce à la couronne de Pologne pour celle de France, Charles IX étant mort le 30 mai.

— Août. Le Tasse travaille au dernier chant de son poëme; mais il est interrompu par une fièvre quarte qui dure plusieurs mois.

1575. — 17 février. Torquato envoie à Scipion Gonzague, qui habite Rome, les quatre premiers chants de son poëme, et lui demande ses conseils.

— 4 mars. Il est à Vicence. Quelques jours après, il se rend à Padoue et il y fait la connaissance de Paolo Beni, qui, depuis, contribua si puissamment au succès de la *Gerusalemme*. Il soumet aussi son œuvre aux observations de Francesco Piccolomini, Domenico Veniero et Celio Magno.

— Il envoie les cinquième et sixième chants à Gonzague.

— 31 mars. Il retourne à Ferrare, et confie à Pinelli son chant septième, en le priant de l'envoyer aux amis de Rome.

— Il prend en dégoût son séjour à Ferrare : premier signe d'inconstance et de mélancolie. Il voudrait aller vivre à Rome. Gonzague lui propose, dans plusieurs lettres, d'entrer au service du cardinal Ferdinand de Médicis ou du grand-duc de Toscane. Le Tasse hésite; il est tourmenté par le doute.

— 15 avril. Il envoie à ses amis les chants huitième et neuvième. Il pense à aller à Venise pour y faire imprimer son poëme; il demande des priviléges aux princes italiens.

— 27 avril. Il envoie le dixième chant.

— Mai. Il écrit en prose les arguments de son poëme pour faciliter à ses conseillers leur travail de révision.

— Juin. Il lit le dernier chant au duc, au Casetto.

— 2 juin. Il va dîner à Belriguardo, maison d'été du duc.

— 11 juin. Il envoie à Rome les onzième et douzième chants, et accompagne le duc aux lagunes de Commachia.

— Le 22 juin, il est à Ferrare, et le 27 à Bologne.

— 14 juillet. Il est malade.

— Il lit son poëme à la duchesse Lucrezia et s'entretient avec elle plusieurs heures chaque jour. Depuis la fin de janvier, cette princesse était séparée de son mari Francesco della Rovere, et vivait à la cour de son frère Alphonse.

— Il envoie à Gonzague les derniers chants.

— 4 novembre. Il se rend à Rome pour le Jubilé, afin de causer avec ses amis sur son poëme, et de se mettre à la disposition du cardinal de Médicis. Le Tasse a depuis souvent regretté ce voyage à Rome comme ayant été, suivant lui, le principe et la cause de ses malheurs.

— 29 décembre. Il quitte Rome, et passe quelques jours à Sienne, où il lit aux hommes lettrés son douzième chant qui est fort applaudi.

1576. — 6 janvier. Il arrive à Florence et loge chez Giambattista Deti, l'un des fondateurs de l'Académie de la Crusca.

— Il se présente à Vincenzio Borghini, avec une lettre de recommandation de Bernardo Cassigiani, ambassadeur toscan près la cour de Ferrare.

— Il s'arrête à Pesaro, puis retourne à Ferrare où lui reviennent ses chants avec les critiques.

— Mars. Il demande la place d'historiographe de la maison d'Este. On suppose qu'il comptait sur un refus qui lui aurait servi de prétexte pour quitter la cour de Ferrare et entrer à celle des Médicis. Mais le duc lui donne la place qu'il sollicite, et le Tasse se trouve ainsi lié plus étroitement, malgré lui, à la maison d'Este.

— Avril. Il assiste aux fêtes de Pâques à Modène.

— Juillet. Il va passer onze jours à la villa de Consandoli avec madama Leonora.

— Septembre. Il a une querelle avec un courtisan que l'on suppose être Maddalo ou Medaglio des Frecci ou Fizzi, chargé de la rédaction des actes publics à la cour d'Este.

— Novembre. Il apprend que plusieurs éditeurs se pro-

posent d'imprimer la *Gerusalemme* sans son autorisation. Dans sa douleur, il pense à les faire excommunier. Sur sa prière, le duc Alphonse écrit aux princes et seigneurs d'Italie pour qu'ils défendent aux imprimeurs de leurs États l'impression et la vente du poëme.

— Aux fêtes de Noël, le Tasse se rend près du comte Ferrante Tassone, à Modène, et il y fait la connaissance d'une femme poëte, la signora Tarquinia Molza, veuve de Paolo Porrino.

1577. — Janvier. Il quitte Modène brusquement et peu satisfait. Il retourne à Ferrare, résolu de rester au service de la cour d'Este. Il craint d'avoir perdu l'amitié de Scipion Gonzague. Son esprit est agité de toutes sortes d'inquiétudes. Il se méfie des domestiques, qu'il croit subornés par ses ennemis. Il croit qu'on l'a dénoncé à l'inquisition.

— L'Arioste lui envoie des vers à sa louange; mais le Tasse en lui répondant laisse entendre que ces louanges mêmes lui sont suspectes.

— 17 juin. Dans un de ses accès de mélancolie, il veut frapper d'un couteau un des domestiques de la cour. Voici comment Maffeo Veniero annonce cet événement au grand-duc de Toscane : « Hier soir, on a enfermé le Tasse (dans un cabinet du château). Il avait voulu frapper d'un coup de couteau un domestique dans la chambre de la duchesse d'Urbin. On l'a enfermé moins pour le punir que pour calmer ce désordre et essayer de le guérir. Il est en proie à une tristesse singulière; il croit s'être rendu coupable d'hérésie, il craint d'être empoisonné... Triste situation pour un homme de tant de mérite et de bonté. »

— Le Tasse écrit au duc Alphonse pour implorer sa pitié et son pardon.

— Juillet. Le duc le conduit à Belriguardo. Mais le Tasse reste en proie à une sombre tristesse; il parle sans cesse d'infidélités, de trahison, d'hérésie. Ni la liberté, ni les beautés de la nature ne calment ses agitations.

— Après quelques jours d'épreuve, le duc, ne voyant aucune amélioration dans l'état de son esprit, le fait ramener à Ferrare et conduire au couvent des frères de Saint-Francois. « Il recommande que l'on désigne deux des frères pour lui tenir compagnie et l'avertir avec toutes les précautions possibles du désordre et des extravagances de ses paroles, ajoutant toutefois que si les frères refusent ce service ou ne réussissent pas à faire ce qu'on désire d'eux, on devra reconduire le Tasse à son appartement ordinaire dans le château. »

— Le Tasse est reçu par les religieux. Dès le premier soir, il écrit une supplique aux cardinaux du Saint-Office et l'envoie à Scipion et à Curzio Gonzague.

— Il veut se faire religieux.

— Vers le 20 juillet, il s'échappe du couvent, sort de Ferrare, erre à travers les campagnes, en évitant les villes, et se rend par les Abruzzes dans le royaume de Naples, jusqu'à Sorrente où habite sa sœur Cornélie, un peu plus âgée que lui, et veuve.

— Il entre sous un costume de paysan dans la maison de Cornélie, qu'il trouve seule avec ses enfants. Il se présente à elle comme un messager de son frère; au récit touchant qu'il lui fait de ses malheurs, elle s'évanouit. Assuré de son affection, il apaise la douleur qu'il lui a causée et se fait connaître d'elle. Tous deux conviennent qu'il passera pour un cousin de Bergame, venu à Naples pour affaires. Il reste une partie de l'été dans la maison de sa sœur et semble revenu à la raison et au bonheur. Mais bientôt il regrette Ferrare : il veut y retourner, et il écrit en ce sens au duc et à ses sœurs Lucrezia et Eleonore.

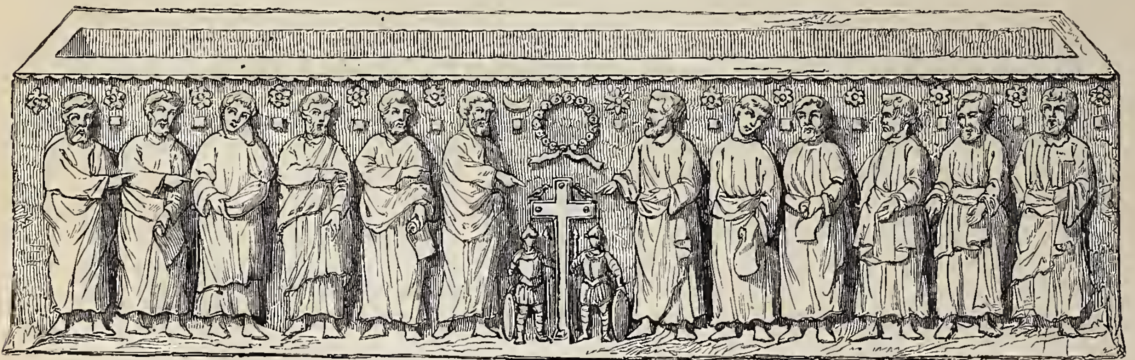
— En novembre, après une grave maladie, il se rend à Rome chez Giulio Masetto, agent du duc dans cette ville.

La suite à une autre livraison.

SARCOPHAGE DE NOTRE-DAME DE ROMIGIER.

Voy. t. XXVI (1858), p. 368.

Le sarcophage qui contenait la petite statue de Notre-Dame représentée dans notre précédent volume (1858, p. 368), est, comme la plupart des sarcophages chrétiens des premiers temps, chargé de figures d'un mauvais goût et d'une plus mauvaise composition. Le dessin en est lâche et incertain, les proportions sont mal gardées et vicieuses, l'exécution est grossière et sans entente des plans; mais c'est un spécimen curieux de l'ancien art symbolique chrétien, et l'étude n'en est pas sans intérêt. Au milieu, on voit une croix sur les bras de laquelle sont deux colombes, et auprès, deux soldats appuyés d'une main sur leur bouclier, et de l'autre sur leur lance. Une roue, symbole de la suprême puissance qui s'étend sur tous les éléments et qui régit l'univers, surmonte la croix; les bandes de cette roue sont entourées de lauriers de chaque côté de la croix; en arrière des soldats, les apôtres, placés l'un derrière l'autre, montrent du doigt le signe de la rédemption : la hauteur de ces figures égale presque celle du sarcophage, tandis que la taille des deux soldats, proportionnée à la hauteur de la croix, n'est que la moitié de celle des premières. Au-dessus de ces figures, le sculpteur a figuré le soleil, la lune et les étoiles. Sur les côtés sont représentés, à droite, les Enfants dans la fournaise; à gauche, Adam et Ève sous le pommier qu'enroule de ses replis un serpent.



Sarcophage où était enfermée la statuette de Notre-Dame de Romigier.

Ce monument servit d'abord d'autel quand on reconstruisit l'église de Notre-Dame de Romigier; plus tard, il fut converti en piscine ou fonts baptismaux; en dernier lieu, on l'a enchâssé dans le mur latéral de la nef ou chapelle de la Sainte-Vierge.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE BUFFADERO [1],

PRÈS DE LA COTE DU MEXIQUE.



Le Buffadero, jet d'eau sur la côte du Mexique. — Dessin de Freeman, d'après le baron F.-W. de Müller.

Huatulco est un petit village mexicain, situé au bord de l'océan Pacifique, et dont la plupart des habitants vivent du produit de la pêche aux perles. Ces pauvres gens ne manquent pas de proposer aux étrangers une excursion dans une baie voisine, où se trouve un village prétentieusement nommé Villa-Crespon.

Cette baie, d'une profondeur considérable, est un bienfait de la Providence pour les côtes du Mexique, qui manquent de ports commodes et de rades sûres. Elle est spacieuse, défendue par des rochers contre les orages du nord, et offre par conséquent aux navires un excellent abri. Frappé de tous ces avantages, le gouvernement y envoya, en 1850, une petite colonie pour y entreprendre les travaux nécessaires à l'établissement d'un port et d'une ville; mais, au Mexique, les projets de l'autorité ne sont pas toujours exécutés. Au lieu de faire écouler l'eau de la lagune, qui s'étend, entre la chaîne des collines et la mer, sur une longueur de 50 mètres; au lieu d'établir sur le rivage, après l'avoir desséché, des chantiers, des magasins, des entrepôts; au lieu de creuser convenablement la baie, et, sur le sol mis à sec, de créer des plantations de coton, de maïs et de riz, et de cultiver le flanc des collines, on se contenta de combler la lagune avec des arbres, du gazon et du feuillage, qui devinrent un foyer de putréfaction. On bâtit tout autour de misérables cabanes, berceau d'une ville à venir. Deux cents colons étaient arrivés là avec les meilleures intentions de défricher le sol; il n'en reste plus aujourd'hui que trente, qui traînent une misérable existence; les autres ont été enlevés par les fièvres.

Quand on côtoie les bords de cette vaste baie, dont l'on admire l'heureuse situation, on est tout à coup interrompu au milieu de ses réflexions par un bruit étrange qui se fait

[1] D'après une relation allemande manuscrite de M. le baron F.-W. de Müller : *Une Journée sur l'océan Pacifique.*

entendre dans le lointain; on dirait tantôt le souffle puissant d'une baleine qui rejette l'eau qu'elle vient d'avaler, tantôt le mugissement d'un taureau blessé dans l'arène, d'autres fois le bruit du tonnerre ou de l'éruption d'un volcan. — D'où vient ce fracas? demande-t-on. — C'est le Buffadero. — Et qu'est-ce que le Buffadero?

La curiosité est vivement excitée. On remonte en bateau, et l'on sort de la baie. Les rameurs inclinent à droite, et se dirigent dans la direction du sud, vers un rocher qui tombe à pic dans la mer. Un magnifique spectacle se présente alors aux regards.

La roche, violemment déchirée en plusieurs endroits, s'élève à une hauteur de 40 mètres et couvre la mer sur une largeur de 70. D'une ouverture du rocher jaillit majestueusement, comme du cratère d'un volcan, avec un bruit sourd et effroyable, un gigantesque jet d'eau, une gerbe de 50 mètres de hauteur, qui, après avoir secoué sur tout le voisinage une pluie étincelante, retombe, au milieu des vagues qui écument, et se mêle de nouveau à l'élément qu'elle vient à peine de quitter.

Sur toute cette scène plane comme une image de paix un éblouissant arc-en-ciel, comparable à l'auréole qui couronne le front d'un martyr dans sa lutte contre la mort.

Le phénomène se reproduit chaque fois que les flots viennent se briser contre le pied du rocher. En effet, à la surface même de l'eau, on aperçoit dans les parois du rocher une noire cavité qui, en haut, se termine par une ouverture en forme d'entonnoir; cette ouverture communique avec un conduit qui se dresse perpendiculairement. Les vagues, en s'élevant, remplissent la grotte et poussent l'eau dans la cavité supérieure. Avant qu'elle ait eu le temps de s'écouler, voici venir d'autres vagues qui, avec une grande force, la lancent dans l'espace à travers l'étroit conduit; et c'est ce qui produit cette fontaine intermittente dont la gerbe majestueuse cause l'admiration et l'étonnement.

Dans les hautes marées, mais surtout lors des tempêtes, quand les flots se ruent en bouillonnant contre le rocher, ce spectacle doit présenter une sublime horreur. Le sifflement de l'air qui s'échappe doit dominer alors le bruit du vent; le fracas du jet d'eau jaillissant avec la rapidité de l'éclair étouffe même le mugissement des flots courroucés, et avertit le navigateur de ne pas s'approcher de ce point fatal.

Cependant, devant ce tableau, tel est l'esprit de l'homme, on ne peut s'empêcher de désirer que des nuages noirs s'amoncellent à l'horizon, et que l'orage soulève l'océan jusque dans ses profondeurs, afin de jouir du spectacle complet.

INFLUENCE DE L'ARCHITECTURE.

Regardez tout ceux qui entrent dans une salle basse, peu éclairée : ils ne dirigeront pas tout d'abord leur yeux vers la voûte, si près d'eux, quelque riche qu'elle soit d'ailleurs; mais vous verrez leurs regards s'étendre horizontalement, puis s'abaisser sur le pavé. A moins que vous ne les avertissiez, ils sortiront sans savoir si les voûtes sont décorées ou nues. Observez, au contraire, tous ceux qui entrent dans la basilique de Saint-Pierre de Rome : dès le seuil, leurs regards se portent tout d'abord vers cette immense coupole qui couronne l'édifice. Les piliers de l'église sont couverts de marbre; de magnifiques tombeaux en garnissent les parois : ils ne le voient pas, mais s'avancent toujours en cherchant à pénétrer les profondeurs de l'immense coupole. Il vous faut les avertir à plusieurs reprises qu'ils heurtent des sculptures, qu'ils marchent sur le porphyre, avant que leurs yeux ne se portent sur ces objets, assez voisins cependant pour qu'ils en puissent apprécier exactement la valeur. De longues lignes horizontales, des voûtes basses ou élevées, une salle sombre ou brillante, font donc naître dans l'âme humaine des sentiments très-différents. L'esprit établit, par suite d'une faculté intime dont nous ne connaissons pas le mécanisme, certains rapports entre des apparences, des sons et des idées, qui, tout étranges qu'ils soient, n'en sont pas moins réels, puisque nous voyons ces rapports admis chez tous les individus qui composent une foule, dans un même lieu et un même moment. En musique, le *ton mineur* fait naître dans l'âme des idées différentes du *ton majeur*. On pourait dire qu'il y a, dans tous les arts, un *ton mineur* et un *ton majeur*, et ainsi des infinis détails qui constituent chacun des arts. (1)

LE FANTOME,

POÉSIE GRECQUE MODERNE.

Une mère a neuf fils et n'a qu'une seule fille.

Cette fille unique, cette fille aimée n'a que douze ans, et le soleil ne l'a pas encore vue.

Un matin que sa mère la peigne dans l'obscurité, on vient la chercher de Babylone, de Babylone pour la marier loin, très-loin, à un étranger.

Huit frères s'y opposent, Constantin seul le veut.

— Donne-là, ma mère, donne Anthie à l'étranger, à l'étranger vers qui je vais. Laisse-la aller à Babylone pour que je trouve là-bas, quand j'y serai, une consolation, une maison amie.

— Tu es sage, Constantin; mais si la maladie vient, si la mort me menace, si le malheur entre dans ma maison, qui m'amènera ma fille, ma fille bien-aimée?

— Je prends Dieu à témoin, ma mère, j'en jure par les saints, si la maladie vient, si la mort te menace, si la douleur entre dans ta maison, je te ramènerai ton Anthie bien-aimée.

Ils la marient à l'étranger, et il arrive un mois mauvais; la peste vient, et les neuf frères meurent.

La mère reste seule, seule comme le brin de chaume dans le champ moissonné. Elle se frappe la poitrine sur les neuf tombes et pleure. Elle soulève la pierre du tombeau de Constantin :

— Lève-toi, mon Constantin, lève-toi! je veux voir mon Anthie; tu as pris Dieu à témoin, tu as juré par les saints, s'il m'arrivait malheur, d'aller me la chercher.

L'évocation le réveille; il sort de son sépulcre, il va rapide comme la nuée; la lune l'éclaire dans sa course. Il va. Les montagnes fuient derrière lui, les montagnes se dressent devant lui. Enfin il arrive. Il voit de loin Anthie, peignant sa chevelure dehors, au clair de la lune.

Il la salue et il lui dit :

— Viens, mets-toi en chemin, ma petite Anthie, notre mère te demande.

— Hélas! mon frère, que veut dire ceci? S'agit-il d'une joie? que je mette mes habits d'or. S'agit-il d'une douleur? dis-le moi, pour que je parte telle que je suis.

— Viens, ma petite Anthie, viens comme tu es.

Dans le chemin par où ils vont, ils entendent des oiseaux qui gazouillent, ils entendent des oiseaux qui disent :

— Qui a vu une jolie fille traînée par un mort?

— As-tu entendu, mon Constantin, ce que disent les oiseaux : — Qui a vu une jolie fille traînée par un mort?

— Ce sont des oiseaux menteurs.

Plus loin, d'autres oiseaux disent :

(1) *Entretiens sur l'architecture*, par M. Viollet-Le-Duc. Bance.

— Que voyons-nous? les vivants marchent avec les morts.

— Ce sont des oiseaux sans raison, ce sont des oiseaux bavards.

— Mon frère bien-aimé, ne sens-tu pas l'encens?

— Hier soir nous sommes allés à la Saint-Jean, ma petite Anthie, et le prêtre nous a encensés.

Un peu plus loin, d'autres oiseaux disent encore :

— Dieu tout-puissant, tu fais un grand miracle : une pâle est traînée par un mort.

Elle a entendu de nouveau, la pauvre Anthie, et son cœur a saigné.

— Où sont, mon Constantin, tes beaux cheveux et ta moustache épaisse?

— Une cruelle maladie m'a mené près du tombeau, et mes cheveux et ma moustache sont tombés.

Ils arrivent enfin à la maison, et ils la trouvent fermée. L'araignée filait sa toile à la fenêtre :

— Ouvre, ma mère, ouvre! voilà ton Anthie, ta fille bien-aimée.

— Si tu es la mort, passe, je n'ai plus d'enfant; ma fille bien-aimée est loin, très-loin, mariée à l'étranger.

— Ouvre, ma mère, ouvre, je suis ton Constantin. J'ai pris Dieu à témoin, j'ai juré par les saints que s'il t'arrivait malheur je t'amènerais ta fille, ton Anthie bien-aimée.

Mais avant qu'Anthie fût venue jusqu'à la porte, son âme était partie.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69.

II.

L'homme, grâce à l'infinité de sa puissance et de sa destinée, est en lui-même un monde véritable; mais il ne se présente cependant à nos yeux que comme une simple partie d'un monde qui est plus grand que lui, non sans doute si l'on ne fait attention qu'à l'univers matériel que l'homme domine par sa pensée, mais si l'on fait entrer en ligne de compte les innombrables populations qui animent les vastes capacités de l'étendue. Ce sont ces populations qui constituent ce qu'il faut nommer le monde, et l'univers matériel n'est que leur demeure. Sans elles cet univers ne serait qu'une aveugle mécanique, tandis que, considéré comme un instrument qui leur est consacré, il prend aussitôt toute son harmonie et toute sa beauté. Ainsi, pour s'en faire une juste idée, il faut le considérer autant que possible dans son ensemble, et rien n'est plus propre qu'une telle contemplation à offrir à l'âme, déjà maîtresse de l'idée d'elle-même, un second échelon. On ne peut, en effet, contempler tant de grandeur, tant de multiplicité, tant de variété, tant d'utilité, tant de beauté, sans se sentir pénétré des sentiments d'admiration les plus élevés; et en se reportant alors vers Dieu, on s'aperçoit avec une admiration plus haute encore que ces sentiments si vifs et si purs qui nous ravissent ne nous mettent qu'à ses pieds, loin de nous mettre à sa hauteur.

On peut commencer à introduire dans son esprit l'idée de la grandeur en se figurant la terre. Essayons d'y voyager en esprit. Traversons les mers; employons des mois entiers à nous transporter d'un pôle à l'autre; entreprenons d'explorer ces vastes continents dont l'homme, après tant de siècles, n'a pas encore réussi à pénétrer toutes les profondeurs. Que sont les voyages que nous exécutons dans les contrées qui nous entourent, et qui nous coûtent cependant tant de peine, à côté de ce que la langue vulgaire nomme si bien le tour du monde? C'est là ce qui nous donne idée de la valeur de la circonférence de la terre. Que de pays divers se faisant suite l'un à l'autre pour compléter ce cercle immense! Et laissons encore notre imagination percer cette masse de part en part, descendre jusqu'au centre, et, continuant sa route, remonter de là vers le point opposé de la surface. Cherchons, si nous le pouvons, à prendre idée d'un puits qui aurait trois mille lieues de profondeur. Voilà le diamètre de cet énorme globe à la périphérie duquel fourmillent tant de peuples. Quel colosse, comparativement à ces autres objets, tels que les montagnes, que nous nommons grandioses, et devant la grandeur desquels notre taille et même celle de nos plus prodigieux monuments s'humilie!

Et cependant cette masse puissante que nous avons tant de peine à embrasser n'est rien dans l'univers. Posons-la sur le soleil : elle y fera tout simplement l'effet d'une montagne. Il faudrait pétrir ensemble quatorze cent mille globes de la même dimension que la terre pour en faire un globe de la même dimension que le soleil. Quatorze cent mille, y pense-t-on bien? Voilà qui étonne! Si le tour de la terre est une si grande chose, qu'est-ce que le tour du soleil? Et cependant le cercle que nous décrivons chaque année dans notre voyage autour du soleil est deux cents fois plus grand que cette circonférence du soleil; et il est lui-même environ trente fois moindre que le cercle décrit par Neptune dans sa révolution périodique.

Avec Neptune, nous voici transportés à un milliard de lieues du soleil, et, relativement au chemin qui nous reste à parcourir pour arriver aux étoiles les plus prochaines, ce n'est qu'un pas. Ici, il n'y a plus moyen de compter par lieues; on se trouve conduit, en effet, à de tels chiffres que l'esprit s'y perd et n'en tire plus aucune impression claire. La meilleure ressource que possède notre imagination pour se glisser dans de telles grandeurs consiste à prendre pour véhicule un rayon de lumière. Supposons que notre corps soit d'une nature assez éthérée pour se faire porter de la sorte, et partons : à chaque battement de seconde, nous faisons un bond de soixante-quinze mille lieues. Qu'est-ce, en comparaison, que ces bonds des coursiers de l'Olympe, devant la sublimité desquels s'extasiait Homère? C'est une vitesse plus de cent mille fois supérieure à celle d'un boulet de canon. Il semble qu'avec un si merveilleux mouvement il ne faille pas beaucoup de temps pour parvenir aux extrémités de l'univers. Prenons patience, cependant : si nous avons eu soin de nous diriger sur le soleil le plus voisin du nôtre, nous voyagerons ainsi sans trêve ni relâche, toujours poussés en avant, par notre véhicule, à travers les déserts de l'espace, pendant plus de deux ans, avant de nous apercevoir que nous nous rapprochons réellement du terme de notre course, et que l'astre sur lequel nous nous dirigeons, demeuré si longtemps à nos yeux sous la forme d'une simple étoile, grossit peu à peu, se distingue du reste du firmament, devient à son tour un véritable soleil, radieux, ardent, entouré, comme le nôtre, de son cortége de planètes.

Nous pouvons relayer et repartir : après vingt mille ans de ces courses effrénées de soleil en soleil, nous aurons enfin atteint les extrémités du groupe d'étoiles dans lequel nous sommes placés; mais alors se présenteront devant nous d'autres groupes placés à des distances que, même déjà habitués à la grandeur des étapes célestes, nous ne pourrons nous empêcher de trouver prodigieuses; et pour y atteindre, nous aurons à traverser des déserts comme nous n'en aurons point encore rencontré. Abrégeons, et disons seulement que les observations dont les hommes sont dès aujourd'hui capables, à l'aide de leurs instruments, permettent de conclure qu'après avoir voyagé de la sorte, sur un char de lumière, pendant des millions d'années, on aurait encore à poursuivre le voyage pendant d'autres

millions d'années avant de toucher aux amas les plus lointains qui se découvrent d'ici-bas. Et qui peut douter qu'arrivé à ces derniers astres, on apercevrait encore devant soi un ciel analogue à celui que l'on aurait derrière soi, et d'autres groupes situés dans le lointain à des distances pareilles?

Voilà une idée de l'étendue de l'univers! Quelle est donc la grandeur de celui qui a fait cet univers? Il est évident que la grandeur de l'œuvre n'est qu'un néant à côté de la grandeur de l'ouvrier. Le prophète donnait déjà un sentiment magnifique de la grandeur de Dieu, quand, le mettant en présence de notre monde, il disait : « Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main et pris avec trois doigts la masse de la terre. » Mais qu'au lieu de ce simple globe de la terre on mette dans sa main cette multitude innombrable de soleils, de comètes, de planètes, d'astres de toutes sortes qui composent l'univers, ce ne sera qu'une poussière, et elle n'y pèsera pas davantage. Une telle immensité n'est rien devant la sienne, car non-seulement il l'enveloppe, mais il la pénètre; et de même que notre esprit est présent tout entier dans chacun des éléments de notre pensée, de même son être est présent tout entier en chacun des points les plus imperceptibles de cette merveilleuse et incommensurable machine.

La suite à une autre livraison.

ALGÉRIE.

LE TÉRÉBINTHE DE L'OUED-EN-NSA.

L'Oued-en-Nsa [1] est une rivière longue de 300 kilomètres qui commence vers le sud de Laghouat (Lar'ouat), au plateau appelé Ras-el-Feiad (la Tête des Bas-Fonds),



Tronc de Térébinthe (*Betoum*), sur l'Oued-en-Nsa. — Dessin d'A. de Bar, d'après M. V. Flogny.

coupe en deux le territoire du Mzab et finit dans la sebkhra de Ngou-Sa [2]. On suit volontiers ses sinuosités pour se rendre de Laghouat à Ouargla. On a creusé dans son lit, à des distances de 20 à 25 kilomètres, des réservoirs où se conservent presque en tout temps les eaux des pluies. C'est une ancienne coutume du pays de s'assurer ainsi des provisions d'eau dans le cours des rivières ou des torrents, et l'on donne souvent à tort le nom de puits artésiens à ces sortes de citernes peu profondes couvertes ordinairement de planches. Au mois de février, tout verdit,

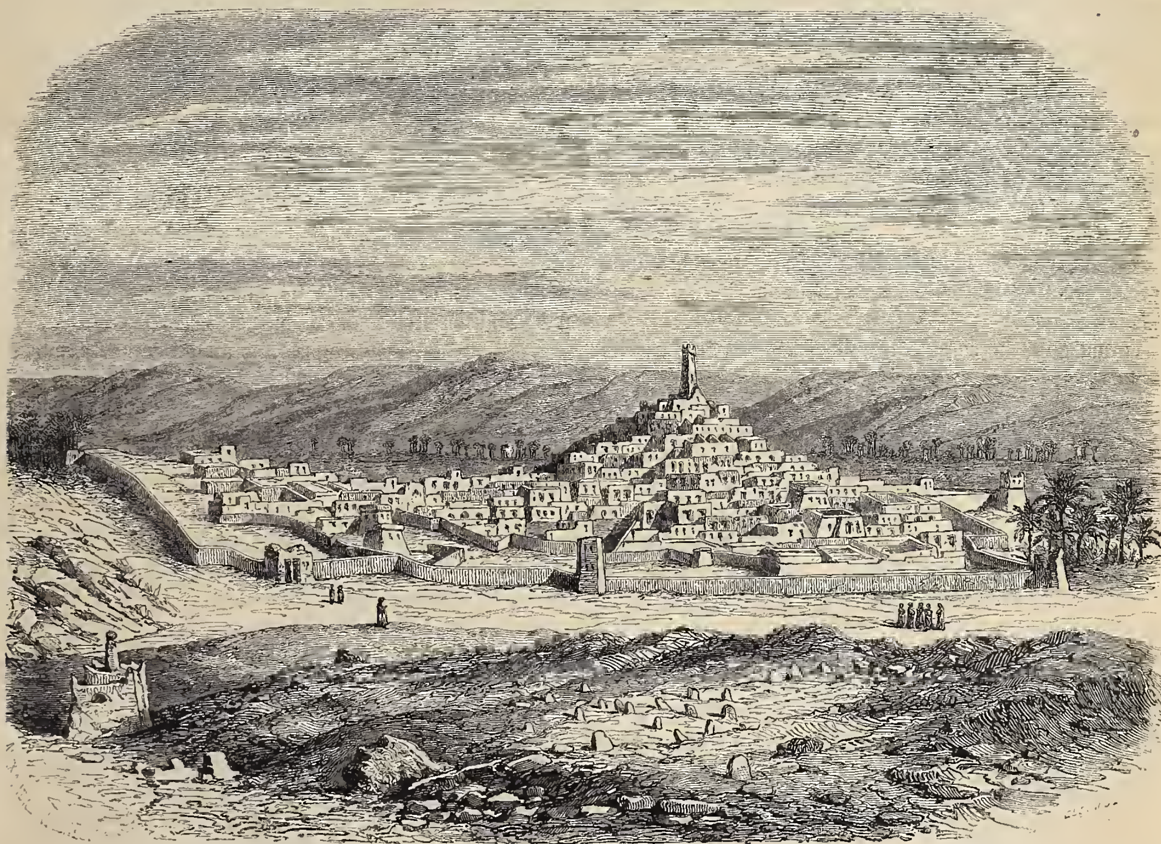
[2] Les sebkhras sont des bassins moins encaissés et plus secs que les chotts; ils sont ordinairement couverts, en été, de légères couches de cristaux de sel.

[1] C'est-à-dire, Rivière des Femmes. Les Arabes donnent le nom d'*Oued* à tous les cours d'eau, et en même temps aux vallons et vallées qu'ils arrosent.

tout est en fleurs aux bords de l'Oued, et le regard se repose avec plaisir sur les tamarins, les lauriers-roses et les terébinthes, dont quelques-uns, parvenus à des proportions colossales, se contournent de la manière la plus capricieuse.

GARDHEIA.

Les Mzabites ou Béni-Mzab (Enfants du Désert) forment une des populations berbères les plus importantes. Ils habitent, dans le Sahara oasien, sept villes et villages dont l'ensemble est désigné sous le nom d'oasis des Béni-Mzab. Ils parlent un dialecte berbère, le mzabia. Ils sont considérés comme professant une secte distincte et séparée des quatre grandes sectes du mahométisme : ils ne croient qu'au texte seul du Coran et repoussent toute autre tradition; ils ont en horreur le mensonge, et s'abstiennent religieusement de tabac et de liqueurs spiritueuses; leurs mœurs sont sévères; ils sont très-laborieux. Leur territoire ne



Vue de Gardheia ou R'ardêia, capitale des Béni-Mzab. — Dessin d'A. de Bar, d'après M. V. Flogny

suffisant pas pour les nourrir tous (on évalue leur nombre à vingt ou vingt-cinq mille), ils se répandent dans les villes du Tell et ils y exercent en général les métiers de fruitiers, bouchers, charbonniers, baigneurs, etc.

Gardheia (ou R'ardêia), leur ville principale, bâtie au pied des montagnes qui dominent le flanc sud de la vallée de l'Oued-Mzab, renferme une population d'environ dix à douze mille âmes, et peut fournir environ trois mille combattants. Comme les autres villes du Mzab, elle est bâtie de manière à offrir aux yeux la forme d'une pyramide dont le sommet est couronné par une mosquée. Les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres. Leurs terrasses sont soutenues par des arcades qui s'ouvrent au dehors. On dirait une ruche; l'activité et l'industrie des habitants ne contredisent pas cette comparaison. Toute la ville est entourée d'une enceinte de pierres et de briques crues de 3 mètres de hauteur, percée de six portes, et flanquée de tours dont chacune peut renfermer cinquante combattants. Les rues sont larges et bien percées. Les mosquées y sont au nombre de six. Le marché où se réunissent les habitants et les Arabes du dehors est situé dans une plaine, près de la porte du sud. Dans la vallée du nord, la terre est cultivée avec soin : à l'aide de puits profonds, les Mzabites entretiennent la fraîcheur et la fécondité dans leurs champs d'orge et leurs jardins de palmiers.

L'AME BLANCHE D'UN NÈGRE.

ANECDOTE PERSANE.

Méan-Ben-Zaïdé nous a raconté le fait suivant.

Lors des guerres de la succession au califat de Bagdad, je commandais les troupes du parti des légitimistes contre le prétendant Abou-Djeafer-Ben-Mansour. Après une lutte longue et acharnée, ses partisans ayant vaincu les nôtres, le prétendant fut proclamé calife. Il avait entendu parler si souvent de ma bravoure et de ma libéralité, qu'il résolut de s'emparer de ma personne. Les récompenses qu'il fit promettre à quiconque me livrerait à lui étaient trop séduisantes pour qu'il me fût possible de compter sur le refuge que je m'étais choisi dans la ville même de Bagdad.

Je pris donc toutes les mesures propres à me rendre la fuite facile au premier moment favorable.

D'abord, je passai quelques jours assis en plein soleil, la tête nue et déshabillé, jusqu'à ce que la couleur de ma peau devînt noire comme celle d'un Arabe du désert. Puis

je coupai ras mes moustaches et ma barbe. Ainsi métamorphosé, un beau matin, j'endosse une tunique en bure, semblable à celle des portefaix de la ville, je monte sur mon chameau et je pars tout seul. Je traverse la ville sans être remarqué, et je poursuis lestement ma route en me dégageant du réseau de ces nombreuses impasses qui encombrent les faubourgs de Bagdad; mais tout à coup je me vois accosté par un nègre. Très-laid de figure, grand, robuste, il portait un long sabre suspendu en bandoulière. Il saisit la bride de mon chameau et le contraint de s'agenouiller. Je n'eus pas le temps de faire un seul mouvement que je me sentis serré dans la vigoureuse étreinte de ses bras comme dans un étau.

— Je te trouve, à la fin des fins! me dit-il. Ah! la bonne prise, tant désirée, tant recherchée par le prince des vrais croyants (le calife).

— Mais tu ne me connais point. Pour qui me prends-tu donc? Cesse tes plaisanteries, et va-t-en chercher ailleurs ton Méan-Ben-Zaïdé. Je n'ai rien de commun avec cet homme-là. Crains Dieu!

— Trêve de ces finesses. Je n'ai pas le moindre doute sur ton identité, et je te connais mieux que tu ne te connais toi-même.

Voyant qu'il me serait impossible de le tromper, je lui dis :

— Eh bien, oui, je suis Méan-Ben-Zaïdé; mais quel avantage retireras-tu de ma mort? Si tu convoites la récompense promise au dénonciateur, tiens, j'ai sur moi une broche en diamants dont le prix surpasse de beaucoup la valeur de ce que tu espéres obtenir du calife. La voici; accepte-la comme un cadeau de ma part, et sauve-moi la vie.

— Fais-moi voir la broche.

Après avoir examiné attentivement les pierreries de la broche, il reprit :

— Tu m'as dit vrai. C'est un bijou de très-haut prix, à n'en pas douter. Cependant, réflexion faite, je ne crois pas devoir l'accepter avant que tu ne me promettes de répondre sincèrement à la question que je vais te faire. Si tu refuses, je ne te laisserai pas partir.

— Je répondrai. Demande.

— Tu t'es acquis une belle réputation dans le monde par ta bravoure ainsi que par les grandes largesses que tu aimais à répandre autour de toi. Eh bien, dis-moi, sur ta conscience, as-tu jamais donné à quelqu'un la totalité de ton avoir? — Non. — Et la moitié? — Non. — Et le tiers? — Non...

Le nègre poursuivit son interrogatoire jusqu'au dixième; et je fus obligé chaque fois de faire une réponse négative. Je me sentis extrêmement confus lorsque je vis qu'il s'agissait de la dîme prescrite par le Coran; mais pour ne pas mentir tout à fait, je répondis :

— Il peut se faire qu'en effet j'aie donné le dixième.

— Je sais, dit le nègre, que tu n'as jamais donné un dixième de ta fortune. Quant à moi, je marche, comme tu me vois, toujours à pied, et je me nourris et m'habille moyennant vingt *direms* [1] par mois que je reçois à titre de traitement, tandis que les diamants de cette broche valent plusieurs milliers de *dinars* (ducats d'or). Je ne possède rien au delà de mon traitement. Cependant, écoute, je te fais cadeau de la broche que tu m'as donnée, et je te rends ta liberté, par égard pour tes vertus. J'y gagne aussi, mais à ma façon : en te faisant ainsi propriétaire de cette richesse qui pouvait être ma propriété, je veux que tu te souviennes toujours qu'il y a quelqu'un dans ce monde qui te surpasse en libéralité et en désintéressement. Ne t'enorgueillis donc pas de ce que tu as fait jusqu'ici, et désormais apprends à considérer les plus riches dons que tu prodigueras comme d'une valeur comparativement insignifiante.

En disant cela, le nègre me remit la broche avec les guides de mon chameau, et s'en alla. Je criai :

— Reviens vers moi, homme généreux. Dieu m'est témoin que tu m'as couvert de honte et de confusion, et qu'il me serait plus facile de livrer ma tête sous le fer d'un bourreau que de vivre sous le poids d'une obligation semblable. Reviens, reprends cette broche, je t'en conjure, je t'en supplie...

Il détourna la tête et me répondit en souriant :

— Tu veux que je retourne pour abjurer mon vœu, et à l'endroit même où je viens de le faire. Non, tu ne me feras pas mentir.

Le nègre disparut, et jamais je n'ai pu le retrouver, malgré toutes mes recherches. [1]

[1] Environ 12 francs.

[1] Traduit du persan par A. Chodzko.

LE JOURNAL SECRET OU CONFIDENTIEL.

Le perfectionnement moral, but essentiel de toute éducation, exige, à côté d'un enseignement approprié à l'âge et à la condition de l'individu, une attention continuelle, et des efforts réitérés sur soi-même. L'être le plus heureusement doué de la nature présente à l'œil de l'observateur tant d'imperfections innées ou acquises! le plus léger défaut est si difficile à détruire!... Mais il est des précautions et des soins qui servent, avec plus ou moins de puissance, à surmonter les obtacles d'une telle entreprise et à faciliter les progrès.

Au premier rang de ces moyens, nous plaçons volontiers une habitude conseillée par quelques moralistes, mais peu répandue aujourd'hui parmi les jeunes gens, quoique l'expérience en atteste l'utilité.

Elle consiste à s'imposer, à tenir avec exactitude un journal particulier, où l'on se rend compte chaque soir de l'emploi de la journée; où l'on consigne avec sévérité les reproches que l'on mérite; où l'on enregistre les actions répréhensibles et toutes les fautes que l'on a commises, en indiquant les précautions à l'aide desquelles on aurait pu les éviter, et les moyens d'en prévenir le retour. Il est aisé de voir, au premier coup d'œil, tout ce que la fidélité à cette censure de soi-même, à cette espèce d'examen de conscience, et les bonnes résolutions qui en sortent sans effort, apportent peu à peu de maturité à l'esprit, d'attention à ses propres défauts, de réforme dans les mauvaises habitudes, d'amélioration dans toute la conduite. Par là se trouve avantageusement combattue une disposition que l'on ne saurait attaquer de trop bonne heure, nous voulons dire la simple légèreté, si commune en France, et dont on ne calcule pas assez les fâcheux résultats en morale. Certains hommes n'empirent guère, avec l'âge, que parce qu'au milieu du tumulte du monde et des affaires, ils négligent ce regard intérieur qui nous montre ce que nous sommes, et qu'il cessent de s'interroger eux-mêmes.

Le petit journal dont nous parlons est un ami véridique et fidèle, un confident précieux, qui, nous offrant à tout moment le miroir, nous empêche de méconnaître ou d'oublier nos défectuosités morales, et nous force en quelque sorte à les faire disparaître.

La rédaction de ce journal intime offre encore des avantages d'un autre genre. Elle nous habitue à nous rendre compte de nos impressions, de nos sentiments; ce journal devient d'ailleurs tout naturellement un recueil d'observations personnelles sur ce que l'on voit, sur ce que l'on entend. On y raconte les choses dont on a été ému : ainsi s'accumule insensiblement une masse de faits, de réflexions, d'anecdotes. Plus tard, et en avançant dans la carrière, on

relira avec intérêt, avec bonheur, le récit naïf des événements de la jeunesse, et pour ainsi dire l'histoire du cœur. L'âme se dilatera en présence d'une foule de détails agréables ou touchants. Peut-être une illusion charmante lui rendra-t-elle par intervalles ces jours si frais et si purs du printemps de la vie dont on voudrait souvent ressaisir les heures fugitives. Si une vocation particulière, si une voix inspiratrice, nous appellent à cultiver l'éloquence ou la poésie, nous retrouverons dans ces feuilles, compagnes des belles années, une multitude de traits, d'images, de sentiments, qui, empreints du feu des premières impressions, fourniront peut-être à des discours, à des écrits, leurs pages les plus brillantes. La vie entière d'un homme généreux concourt, même à son insu, au choix de ses sujets, à la combinaison de ses moyens, aux succès de ses ouvrages; et, comme l'a dit l'une des belles plumes de notre siècle, « la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » [1]

DE LA TAILLE DES ARBRES FRUITIERS.

Voy. t. XXIV (1856), p. 150.



Taille en pyramide.

Depuis quelques années, la taille des arbres fruitiers a fait, en France, de grands progrès, non que ces progrès aient beaucoup gagné en étendue, car malheureusement les habitants de nos campagnes, dans le centre et le midi, le pays des arbres à fruits, sont bien arriérés sous le rapport de l'horticulture. Mais enfin, si la science ne s'est pas beaucoup répandue, elle s'est, au moins, beaucoup perfectionnée : tôt ou tard la pratique suivra.

(1) Communiqué par un magistrat de Bourges.

On ne se contente pas de greffer les arbres afin d'améliorer les espèces par des croisements judicieux, on donne à l'arbre des formes diverses appropriées aux fruits qu'il



Taille en quenouille.

doit porter, aux localités dans lesquelles il se trouve; le jardinier habile dirige la séve, cette mère nourricière du fruit, absolument comme il lui plaît.

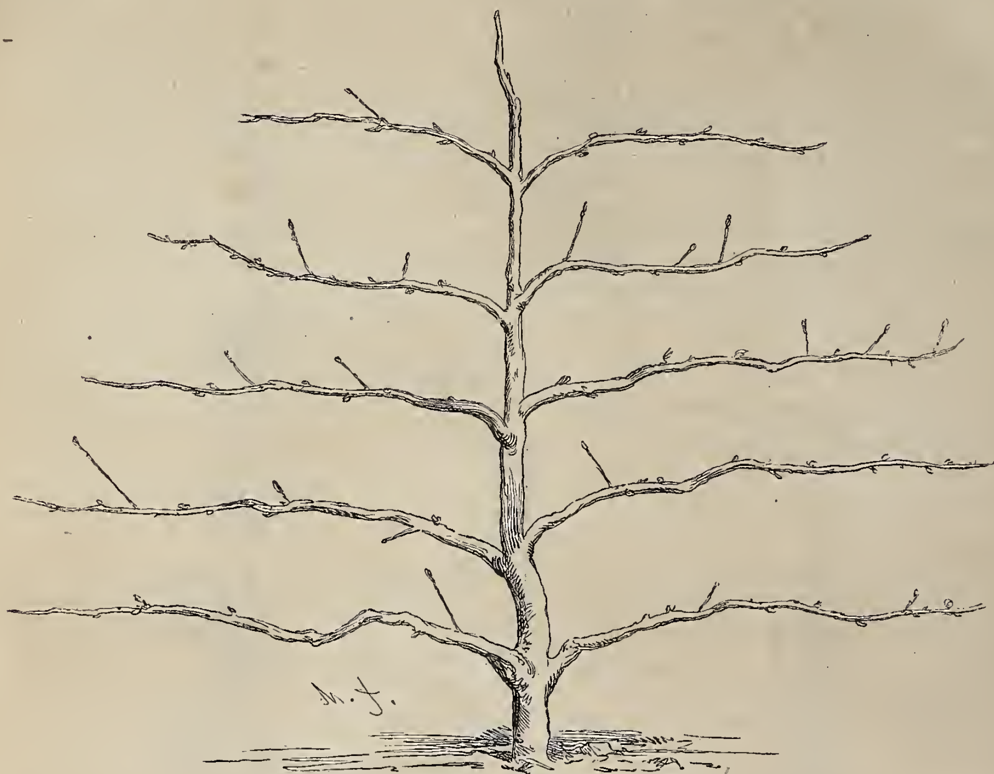
En laissant les arbres en plein vent grandir et pousser librement, on aurait encore d'excellents fruits, si ces arbres étaient d'une bonne espèce; mais le développement exagéré, inutile de certaines branches, nuirait au progrès du fruit et à la végétation des autres plantes qui couvrent le sol. Les arbres ont, en général, une tendance naturelle à pousser une haute tige et à s'épanouir en bouquet lorsqu'ils sont arrivés à une certaine hauteur.

Les jardins dont disposent les horticulteurs ont une surface restreinte que l'on a besoin d'utiliser. Un jardin fruitier n'est pas un verger. Dans le verger, on laisse les arbres aller à leur guise; dans le jardin fruitier, on est obligé de leur donner une forme particulière qui, tout en exposant le fruit à l'action plus directe du soleil, permette aux rayons

de cet astre d'apporter leur influence bienfaisante aux fleurs modestes et aux humbles légumes qui végètent à la surface du sol.

La forme en *quenouille* et la forme en *pyramide*, adoptées pour les poiriers et pour les pommiers surtout, remplissent parfaitement cet objet.

Mais on ne laisse pas toujours les arbres fruitiers en plein vent; on les plante contre un mur recouvert de chaux,



Taille en palmette.



Taille en U.

exposé au midi, de manière à ce que le rayonnement du mur accélère la végétation de l'arbre et donne au fruit plus de volume et plus de parties sucrées. Il faut encore tailler l'arbre pour pouvoir appliquer ses branches contre le mur en espalier, ou pour faire, à un mètre ou $1^{m},50$ environ du mur, un rideau qu'on appelle contre-espalier, tout semblable à celui qui couvre la muraille; c'est communément la forme en *palmette* simple ou double et la forme en U qu'on adopte [1].

En résumé, la taille a pour but la suppression des branches inutiles et la concentration de la séve dans les branches à fruits.

[1] Voy., t. XXIV (1856), p. 150, la taille du pêcher en éventail, et la taille du pommier nain en gobelet.

L'ENFANT.



Peinture par M. L. Rubio. — Dessin de Laville.

Scène ancienne qui, sous des costumes divers et même sans costume, te renouvelles éternellement sur la terre, du nord au sud, de l'est à l'ouest, chez les peuples qui semblent descendre la pente des civilisations comme chez les tribus nomades qui ne la monteront peut-être jamais; scène innocente, aimable, douce, paisible, action de grâces à Dieu, sourire à la nature, tu feras toujours soupirer le voyageur solitaire qui passe, tu séduiras toujours l'imagination de l'artiste sensible, et ton image, que tracera son crayon, si familière qu'elle soit aux âmes les plus simples, sera toujours la bienvenue! Le plus sûr secret de charmer et de plaire est d'exprimer des sentiments naturels, vrais, surtout affectueux. Le cœur humain n'a pas beaucoup plus de cordes que la lyre antique, et aucune d'elles ne vibre plus mélodieusement que celle de la tendresse et de l'amour.

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

Suite. — Voy. p. 47.

§ 3. — IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Personne aujourd'hui, même parmi les plus lettrés, ne sait plus et mieux le grec que Racine et même que Boileau. La correspondance de ces deux immortels amis nous montre qu'un vers ou même un mot d'Homère était pour eux un suffisant sujet de lettre. On voit par quelques rapides aperçus de l'auteur du *Lutrin*, sur deux ou trois passages de l'Odyssée, avec quelle admirable perspicacité, quel goût exquis, il saisissait, appréciait, savourait le génie naïf du divin aveugle; quant à Racine, il vivait penché sur les œuvres de Sophocle et d'Euripide, traduisant sur la marge, en prose ou en vers, des fragments épars; et on raconte

qu'un jour, un impie ayant osé devant lui attenter au génie de Sophocle, Racine saisit un *Œdipe roi*, et le traduisit subitement, tout haut, tout entier, d'inspiration, et avec une telle magnificence de style, une telle audace d'expressions trouvées, que tous les spectateurs se crurent transportés au théâtre d'Athènes. Eh bien, pourtant, le croirait-on? une fois que le poëte français avait la plume à la main, tout changeait : alors, soit calcul, soit désir de plaire à son siècle, soit impuissance de traducteur ou peut-être puissance de créateur (car un homme de génie veut rendre sien même ce qu'il emprunte), le sentiment profond de l'esprit grec semblait parfois l'abandonner. L'*Iphigénie en Aulide* en est un exemple bien frappant. Quelle différence du poëte français au poëte grec, et, osons le dire, quelle infériorité! Qu'est devenue dans Racine cette admirable scène entre les deux frères, qui nous fait pénétrer d'une manière si touchante au cœur de l'action? Qu'est devenu cet Achille si fier et si humain à la fois, si rude et si compatissant? Qu'est devenu surtout l'incomparable rôle d'Iphigénie? Ce rôle descend, dans la pièce grecque, jusqu'aux plus gracieuses et plus enfantines familiarités de la fille et de la jeune fille; il s'abaisse à des naïvetés charmantes qui semblent n'appartenir qu'à la comédie, pour s'élever de degrés en degrés jusqu'au lyrisme le plus pathétique. Iphigénie est à la fois une enfant et une héroïne; elle tremble devant la mort et elle la brave; elle pleure sur sa destinée et y marche résolûment; et tous ces contrastes qui embrassent l'échelle tout entière des sentiments les plus opposés, se fondent, se succèdent si harmonieusement, que l'unité résulte de l'assemblage des extrêmes eux-mêmes. Rien de pareil dans l'*Iphigénie* française. Elle nous représente une jeune personne touchante, bien élevée, soumise, mesurée, et même adroite dans son désespoir, et qui ne manque à aucune bienséance sous le couteau mortel; c'est charmant, mais c'est un peu factice; l'idéal et le réel s'en sont allés du même coup.

Deux fragments que nous emprunterons à la pièce grecque feront bien sentir notre pensée. Chacun se rappelle, dans Racine, la scène du retour, entre Iphigénie et Agamemnon, scène qui se termine par le mot justement célèbre : « Vous y serez, ma fille! » Voici le même morceau dans Euripide.

IPHIGÉNIE. O ma mère, ne t'irrite point contre moi! je cours presser le cœur de mon père contre le mien.

CLYTEMNESTRE. O toi que je révère entre tous, Agamemnon, ô mon roi, nous voici rendues à tes ordres.

IPHIGÉNIE. Et moi, j'accours, ô mon père! je veux te presser contre mon cœur après une si longue absence; car je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON. Eh bien, ma fille, satisfais ton désir; tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE. O mon père, quelle est ma joie de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON. Il en est de même de ton père; les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE. Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON. Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE. Hélas! quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me voir!

AGAMEMNON. Un roi, un général a bien des soucis.

IPHIGÉNIE. Sois à moi en ce moment, et laisse là tes soucis.

AGAMEMNON. Mais je suis à toi tout entier, je ne songe pas à autre chose.

IPHIGÉNIE. Éclaircis donc ce front sourcilleux, et prends un air serein.

AGAMEMNON. Eh bien, je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te voir.

IPHIGÉNIE. Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON. Une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE. Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri, je ne les comprends pas.

AGAMEMNON. Plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attendris.

IPHIGÉNIE. Eh bien, j'en dirai d'insensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON. Ah! Dieux! je ne puis me taire... C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE. Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON. Je le voudrais, mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis.

IPHIGÉNIE. Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur.

AGAMEMNON. Ils en feront périr d'autres en me faisant périr moi-même.

IPHIGÉNIE. Que de temps tu es resté dans les retraites de l'Aulide!

AGAMEMNON. Encore à présent un obstacle m'arrête, et m'empêche de faire partir l'armée.

IPHIGÉNIE. Où dit-on, mon père, qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON. Aux lieux où plût au ciel que Pâris n'eût jamais paru.

IPHIGÉNIE. Tu vas donc traverser les mers et m'abandonner?

AGAMEMNON. Tu viendras aussi, ma fille, aux mêmes lieux que ton père.

IPHIGÉNIE. Ah! plût au ciel que la bienséance me permît de faire avec toi le trajet!

AGAMEMNON. Que demandes-tu? Toi aussi tu auras un trajet à faire, et tu te souviendras alors de ton père.

IPHIGÉNIE. M'embarquerai-je avec ma mère, ou partirai-je seule?

AGAMEMNON. Seule, sans ton père, ni ta mère.

IPHIGÉNIE. Est-ce que tu m'envoies dans une autre famille?

AGAMEMNON. Laissons cela; ce sont des choses que les jeunes filles ne doivent pas savoir.

IPHIGÉNIE. Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie.

AGAMEMNON. Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici.

IPHIGÉNIE. C'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée?

AGAMEMNON. Tu le sauras, tu y assisteras, près du vase qui contient l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE. Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel?

AGAMEMNON. Heureuse ignorance, que je te porte envie! Rentre dans le palais, ma fille, montre-toi à tes compagnes. Donne-moi ta main, donne-moi un baiser, bien amer, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père. Quoi! ce sein, ces joues, ces cheveux blonds... Ah! ville des Phrygiens! ah! Hélène, combien vous m'êtes funestes! Mais cessons ce discours, je sens couler mes larmes en t'embrassant. Rentre dans le palais.

« Racine, dit excellemment M. Patin, après avoir cité ce morceau d'Euripide, Racine a fait de cette scène une imitation véritablement admirable par la précision, la rapidité,

l'effet des reparties. Mais, le dirai-je? et pourquoi le dissimuler? la dignité y gène parfois la nature. Ce n'est plus tout à fait ce père qui s'oublie dans les bras et au milieu des caresses de sa fille, qui sourit et verse des larmes, qui s'écrie et s'arrête; ce n'est plus cet abandon, ce trouble, ces mouvements confus, *toutes ces faiblesses du sang;* c'est une douleur plus contenue, plus majestueuse, plus digne peut-être d'un roi, mais moins convenable à un père. »

On ne saurait mieux dire; mais que dirons-nous donc des célèbres prières d'Iphigénie, au quatrième acte :

. . . . Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes pas trahi.

Là encore, il faut citer, pour montrer combien le théâtre grec, par sa grâce et sa pureté familières, convient mieux que tout autre aux lectures de famille.

Iphigénie. O mon père, si j'avais l'éloquence d'Orphée et le pouvoir de forcer par mes enchantements les rochers à me suivre, et d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurais recours à ce moyen. Mais je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes; c'est tout ce que je puis. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière; ne me force pas à visiter la région souveraine des morts. La première je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « Te verrai-je, ma fille, dans la maison d'un époux, vivre florissante, comme il est digne de moi? » Et je répondais, suspendue à ton cou, et pressant ton menton que ma main touche encore : « Et moi, mon père, te recevrai-je à mon tour dans la douce hospitalité de ma maison, et rendrai-je à la vieillesse les tendres soins qui ont nourri mon enfance? » Je conserve la mémoire de ces paroles, mais tu les as oubliées et tu veux me donner la mort. Ah! n'en fais rien, au nom de Pélops et d'Atrée ton père; au nom de ma mère, qui, après m'avoir enfantée dans la douleur, souffre une seconde fois pour moi des douleurs égales à celles de l'enfantement. Qu'ai-je de commun avec l'hymen de Pâris et d'Hélène? D'où est-il venu pour ma perte? Mon père, tourne les yeux sur moi, accorde-moi un regard et un baiser, pour qu'en mourant j'emporte au moins ce gage de toi, si tu restes inflexible à mes prières. O mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis! cependant mêle tes larmes aux miennes, et supplie ton père de ne pas tuer ta sœur. Dans les enfants mêmes il y a un sentiment du malheur. Vois, mon père, il t'adresse une muette prière; ah! compatis à mon sort, et prends pitié de ma vie. Nous sommes deux à t'implorer : lui, faible enfant, et moi déjà plus grande. Je n'ajouterai qu'un mot, mais plus fort que tout le reste : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir la lumière, mais les morts ne sont plus rien. Insensé qui souhaite de mourir! Vivre misérablement vaut mieux que mourir avec gloire.

Comment un homme de génie comme Racine s'est-il privé et nous a-t-il privés de la reproduction de telles beautés? Est-ce qu'il ne les a pas senties? C'est impossible à croire, et nous protestons de toutes nos forces contre une telle explication. Mais Racine n'a pas osé. Ce n'est que plus tard, quand il fut mûri par dix ans de réflexion et de silence, quand il se fut isolé du goût de son temps par sa séparation d'avec le monde, qu'il eut le courage d'être antique, d'être tout à fait Grec; et, chose étrange, où le fut-il? Dans ses deux pièces juives, *Esther* et *Athalie*. C'est l'étude et l'imitation des livres sacrés qui l'amena, non pas à la compréhension, mais à la reproduction des grands tragiques du paganisme. Sans parler de l'introduction des chœurs, et de cette alliance du style lyrique et du style dramatique, qui fait, comme nous l'avons dit, un des plus grands charmes du théâtre d'Athènes, rien de plus intéressant à étudier à ce point de vue que l'incomparable scène de Joas et d'Athalie. Non-seulement cette scène est un écho du délicieux dialogue d'Ion et de Créuse, dans la pièce d'Euripide, mais par un art inconnu, incroyable, inimité, Racine a su si bien y mêler la naïveté et la grandeur, il y a fondu si harmonieusement la simplicité du plus ingénu des enfants et l'élégance du plus charmant des poëtes, que cette scène est comme un résumé de toutes les grâces, à la fois familières et nobles, du génie grec; l'antiquité y respire tout entière.

La fin à la prochaine livraison.

LES MURS MORESQUES DE SÉVILLE.

Tandis que les murailles des vieilles villes du nord de l'Espagne, de la terre des chrétiens, sont lourdes et massives, grossièrement bâties, sans couronnements, flanquées de ces grosses tours demi-circulaires, plus larges que hautes, qu'on nomme *cubos*, défenses improvisées d'un peuple qui se lève, et qui peu à peu repousse l'oppresseur, les fortifications du midi, de la terre des Mores, sont légères, gracieuses, construites avec art, avec calme et avec étude. C'est l'œuvre d'un peuple qui se sent chez lui bien à l'aise, et ne s'entoure de murs que pour mettre à l'abri du coup de main des maraudeurs ses trésors, les produits de la science et les chefs-d'œuvre de la paix.

On dirait que les murailles de Séville n'ont pas d'épaisseur, et les découpures aiguës de leurs créneaux les font ressembler à une double palissade de madriers étroitement serrés. Les tours s'élancent d'un seul jet, saignées par quelques meurtrières, enjolivées de cordons en briques, de chaînes de pierre blanche, d'inscriptions arabes, et si soigneusement bâties, de matériaux si bien choisis, que leurs arêtes sont encore vives comme aux premières années, et qu'elles ont à peine laissé prendre quelques parcelles de terre ou de ciment aux ouragans et aux grandes pluies de dix siècles.

C'est par hasard qu'une semence apportée par le vent, des Asturies ou de la Galice, a jeté là entre les deux enceintes le froid peuplier du nord; l'arbre qui convient à ces lignes pittoresques, rare encore dans cette partie de la terre andalouse, c'est celui qui courbe gracieusement sa tête empanachée à quelque distance de la porte San-Juan, auprès de la tour de don Pedro le Cruel, c'est le poétique palmier d'Afrique.

Les murailles de Séville ont 7 kilomètres et demi de tour, et quinze portes.

La porte *de Cordoue*, à laquelle aboutissait au nord la vieille route venant de la ville sainte, dominée par une forteresse haute et carrée, a vu le martyre du glorieux roi saint Herménégilde.

La *puerta del Sol*, au nord est, la première que frappe le soleil lorsqu'il se lève sur la ville, a été reconstruite par Philippe II en 1595; elle porte un soleil peint sur son fronton.

La porte *del Osario* (de l'Ossuaire) est également moderne; les Mores, qui y avaient établi un charnier, la nommaient *Vib Alfar*. Deux châtelets la défendent.

La porte *de Carmona*, reconstruite en 1578, forme, à l'est, l'entrée de la ville par la route des Castilles. On longe, en y arrivant, ce fameux aqueduc de 410 arches qui prend les eaux, à 11 kilomètres, sur les hauteurs d'Alcala de Guadaira, qui est en même temps la boulangerie de Séville. Un jour de 1540, des gens de guerre s'en allaient au se-

cours de Gibraltar; don Rodrigo de Saavedra portait devant eux le pennon vénéré de la ville. La porte était basse et le pennon ne pouvait sortir sans s'incliner. Alors on le fit passer par-dessus la muraille, et la même cérémonie se répéta au retour.

La porte de *la Carne*, au sud-est, est voisine de l'abattoir; les Arabes l'appelaient *Vib Ahoar*. C'est aujourd'hui, après plusieurs restaurations, l'une des plus élégantes de la ville. Elle conduit à la remarquable fonderie de canons dirigée par les officiers de l'artillerie espagnole.

La porte de *San-Fernando* n'a pas un siècle; elle a été ouverte pour faciliter la circulation vers la fabrique de tabac, l'un des établissements les plus importants de ce genre.

C'est au-dessus de la porte *de Jerez*, ouvrant sur la route du sud, que Séville avait gravé son antique histoire :



Séville. — Fortifications moresques. — Dessin de Rouargue.

Hercules me edifico;
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altas;
Y el rey santo me gaño
Con Garci Perez de Vargas.

Don Fernando, roi d'Aragon, avait fait construire en 1410, dans la cour de l'Alcazar, des machines de guerre destinées au siége d'Antequera. Lorsqu'il s'agit de les sortir de la ville, on ne put faire comme pour le pennon à la porte de Carmona, et il fallut couper la porte de Jerez. Plusieurs fois restaurée depuis, elle a été reconstruite sur un plan digne du voisinage de la promenade favorite de la Cristina et du magnifique palais de San-Telmo, habité par M. le duc de Montpensier.

Les portes *del Carbon, del Aceite,* voisines des magasins au charbon et à l'huile, la porte *del Arenal*, n'ont rien de particulier ni d'historique; celle-ci sépare la ville d'un faubourg important.

La porte *de Triana* conduit au pont du Guadalquivir, au delà duquel est le fameux faubourg du même nom, presque une ville, habité par une nombreuse population ouvrière attachée aux fabriques de faïence, et par toute une race de Gitanos. Cette porte est un beau monument d'ordre dorique à colonnes accouplées, un château plutôt qu'une porte, avec un vaste balcon sur les deux faces, une belle salle intérieure et un attique orné de pyramides. C'est l'entrée principale de la ville, celle à laquelle on reçoit les rois qui visitent l'Andalousie. Ce n'est point par là, cependant, qu'entra saint Ferdinand, conquérant de Séville, en 1248, ni Philippe II, persécuteur des Morisques, en 1570; ce fut par une porte située un peu plus au nord, la *puerta Real,* bel arc roman, orné de pilastres supportant un large fronton de forme carrée où se lisait cette inscription :

Fernandi nomen splendit ut astra polli.

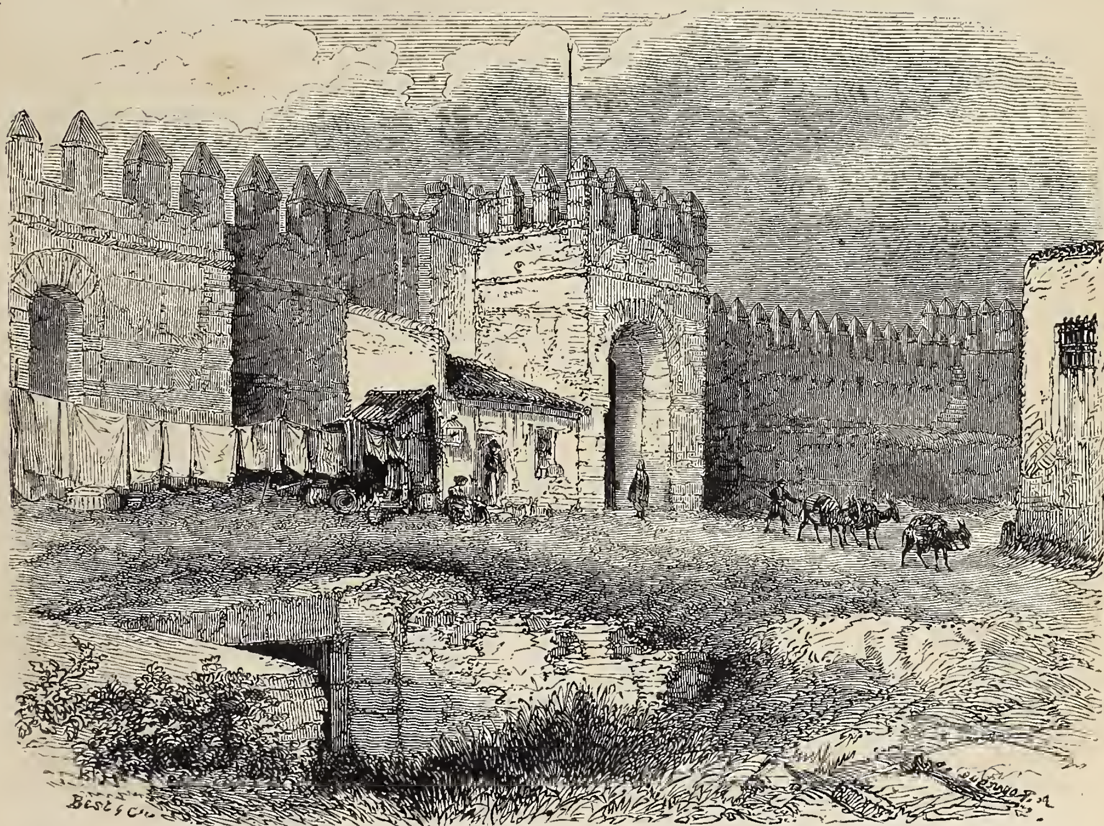
A la suite de la *puerta Real*, et en continuant vers le nord, se trouve la porte de *San-Juan*. Elle n'a plus le caractère arabe; elle fut réédifiée dans sa forme modeste, avec ses lourds créneaux, en 1757, à la place qu'occupait l'antique porte *del Ingenio,* ainsi nommée parce qu'en avant, sur la rive du Guadalquivir, était le môle aux marchandises avec ses machines à charger.

Aujourd'hui il se fait devant la *puerta Real* et jusqu'auprès de la *puerta de Triana,* sur tout ce large espace limité par le fleuve, un bruit et un mouvement inaccoutumés. Le sol a été mis de niveau, de grands bâtiments s'y élèvent, il est sillonné de lignes de fer, les locomotives le parcourent; la voie de Séville à Cordoue s'est installée là, dans

l'axe central de la ville, pour donner aux vieux murs moresques un spectacle nouveau. On a vu, il y aura bientôt deux ans, trente mille personnes pressées, entassées sur ces antiques remparts, pour assister aux premiers essais de la locomotive entraînant dix wagons de curieux, sur les six premiers kilomètres de cette intéressante partie de la grande ligne de Madrid à Cadix.

Aujourd'hui l'œuvre est conclue, elle a agi en vandale; elle a tranché les vieilles murailles des Mores un peu au delà de la porte San-Juan; elle a renversé la partie *de la Barqueta* où se tenait autrefois le bac du Guadalquivir, et qui s'avançait trop près du fleuve; elle coupe le chemin muletier qui s'en allait vers les montagnes d'Estramadure, de la porte *de la Macarena,* par où entra l'Infant don Fadrique lorsqu'il vint, avec une confiance aveugle, se mettre aux mains de son frère don Pedro le Cruel, qui le fit assommer dans une des salles de l'Alcazar.

Mais à quoi bon ces vieux souvenirs que l'on n'apprécie plus guère là-bas, pourvu qu'on aille aussi vite que le vent, et sans rien admirer, de Cordoue la savante et la ville sainte, à Séville la merveille, et de Séville à Cadix, la ruine oubliée de l'Océan?



Séville. — Porte San-Juan. — Dessin de Rouargue.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50, 71.

1577-78. — Scipion Gonzague cherche à dissuader le Tasse de se remettre au service de la maison d'Este. En même temps, le cardinal Albano écrit au duc Alphonse pour lui demander le pardon du Tasse et le prier de lui envoyer à Rome ce que le poëte a laissé à Ferrare, notamment les manuscrits de la *Gerusalemme* qu'il n'a pas encore entièrement corrigés.

1578. — 14 janvier. Le duc promet d'envoyer les manuscrits qui, par suite d'une maladie de la duchesse d'Urbin, n'ont pas encore été tous retrouvés.

— 22 mars. Le duc écrit à Gualengo et à Masetto qu'il est disposé à recevoir le Tasse et à lui faire le même accueil que par le passé, pourvu qu'il avoue que ses plaintes et ses terreurs n'ont jamais eu d'autre cause que la maladie de son esprit. « Il devra reconnaître surtout que c'est sans aucune raison qu'il s'est imaginé que nous voulions le faire mourir, lorsque nous l'avons toujours vu avec plaisir et entouré des témoignages de notre amitié. Il peut bien croire que si nous avions eu jamais une telle fantaisie, il nous eût été facile de la mettre à exécution. Qu'il songe donc bien, s'il veut venir, à la nécessité de se laisser soigner par les médecins pour guérir son humeur noire. Si, de retour à Ferrare, il retombe dans ses extravagances, s'il ne veut pas qu'on essaye de le guérir, nous le ferons sortir de nos États avec défense d'y rentrer jamais. S'il est donc résolu à revenir, il n'est pas besoin de plus de paroles. Autrement, nous ordonnons qu'on lui rende tout ce qui lui appartient, et il n'aura qu'à écrire à Coccapani qui en est le dépositaire. »

— Le Tasse quitte Rome en compagnie du cavalier Gualengo, arrive à Ferrare, et il y est reçu par le duc avec beaucoup de tendresse. Mais bientôt il retombe dans ses mécontentements, dans ses doutes; il soupçonne les courtisans de lui tendre des piéges; il se persuade que le prince n'a plus d'affection pour lui.

— Il fuit de Ferrare et va à Mantoue. Mais il ne se trouve pas mieux près des Gonzague qu'à la cour d'Este. Il vend tout ce qu'il possède pour subvenir à ses besoins.

— De Mantoue il se rend à Padoue et à Venise. Il se

plaint d'être partout mal accueilli, « parce qu'en le recevant avec amitié on craindrait de déplaire aux princes de Ferrare. » Mais ses soupçons paraissent au moins exagérés.

1578. — 12 juillet. Maffeo Veniero écrit de Venise au grand-duc de Florence une lettre ainsi conçue :

« Le Tasse est ici ; il a l'esprit inquiet. Mais, bien qu'on ne puisse pas dire que sa raison soit très-saine, il donne des signes de chagrin plutôt que de folie. Voici ce qui le tourmente le plus : d'abord, il voudrait entrer au service de Votre Altesse, ne demandant rien de plus que ce qui lui serait nécessaire pour vivre très-simplement et de la manière la plus retirée du monde ; ensuite, il voudrait que le seigneur duc de Ferrare lui rendît son livre : il n'en a pas de copie. Il parle sans cesse sur ces deux sujets, et se laisse emporter par l'imagination. Il se chagrine à la pensée de ne pas avoir son livre : cependant il ne se désespère pas et il assure qu'il fera un autre poëme meilleur en trois années, ce que je crois très-volontiers, ses facultés poétiques n'étant en rien affaiblies, soit parce que la poésie et la folie sont un peu sœurs, soit parce qu'elles ont au moins tant d'affinités et de rapports qu'au lieu de s'entre-nuire elles s'aident et s'exaltent mutuellement..... »

On ignore quelle fut la réponse du duc de Florence ; mais il n'est pas probable que le Tasse l'ait attendue bien longtemps.

— 20 juillet. A cette date, le Tasse est à Pesaro, à la cour du duc d'Urbin.

— Septembre. Il se rend à Urbin et adresse au duc de cet État une longue lettre où il raconte tous ses maux passés, et où quelques beaux vers sont mêlés à la prose.

— A la fin du mois, mécontent, il sort à l'improviste d'Urbin, et se dirige vers le Piémont. Il a raconté ce voyage d'une manière charmante dans son dialogue intitulé : *il Padre di famiglia*.

— Arrivé aux portes de Turin, on refuse de le laisser passer parce qu'il n'a point de certificat de santé. Il entre enfin, grâce à l'intervention d'Angelo Ingegneri, qui fut le premier éditeur de la *Jérusalem* complète. Le Tasse loge dans la maison du marquis Philippe d'Este. Girolamo della Rovere, archevêque de Turin, désire l'avoir près de lui, et le prince de Savoie, Charles-Emmanuel, lui offre un traitement égal à celui qu'il avait près du duc de Ferrare.

— Novembre et décembre. Le Tasse regrette de nouveau d'avoir perdu les bonnes grâces du duc de Ferrare. Il écrit au cardinal Albano pour le prier d'écrire en sa faveur.

— Il compose des vers à la louange de cinq dames, compagnes du marquis Philippe d'Este : il s'y montre surtout enthousiaste de l'une d'elles.

— Il écrit le dialogue de la Noblesse (*Della Nobilta*), que l'on désigne sous le nom d'un de ses interlocuteurs (*il Forno*).

1579. — Son désir de retourner à Ferrare redouble ; la nouvelle du mariage du duc Alphonse avec Marguerita Gonzaga lui paraît une circonstance favorable. Le marquis cherche en vain à l'en dissuader. Il part subitement de Turin.

— 22 février. Il arrive à Ferrare deux jours avant l'entrée solennelle de la nouvelle épouse.

Il ne paraît pas qu'il soit reçu d'une manière encourageante. Le 24 février, il écrit à Rome, au cardinal Albano, pour qu'il intervienne et lui fasse obtenir du duc Alphonse ses livres, ses manuscrits, et les moyens de vivre. Il croit reconnaître que le duc s'est beaucoup refroidi à son égard.

— Le 12 mars, il écrit encore au cardinal Albano, redemandant la position qu'il avait autrefois à la cour ; surtout il prie le cardinal d'obtenir pour lui du grand-duc un logement fixe où il puisse étudier.

— Il s'aigrit et se laisse emporter à ses anciennes plaintes, maudissant les années de servitude qu'il a passées à cette cour, regrettant les vers et les louanges qu'il a prodigués à ces princes et à ces courtisans ingrats.

1579. — Vers le milieu de mars, le duc Alphonse le fait enfermer dans l'hôpital Sainte-Anne.

— 15 avril (mercredi saint). Il écrit à Scipion Gonzaga une longue lettre où il raconte tous les événements de sa vie.

— Mai. Il écrit au même, et lui fait le tableau de son malheur et des souffrances de son âme.

— Il écrit à diverses personnes, et à l'empereur Rodolphe lui-même, pour que l'on obtienne du duc Alphonse sa liberté.

— Il adresse ses prières dans de beaux vers au duc et à ses sœurs Lucrezia et Eleonora.

1580. — Mai. Il envoie au dehors un dialogue intitulé *il Gonzaga* ou *Du Plaisir honnête*, et dédié au Seggi et au peuple napolitain. C'est dans ce dialogue que se trouve un passage qui peut paraître hostile à la maison des Médicis, et dont l'on verra plus loin les effets.

— Il reçoit la visite de Vincenzio Gonzaga, prince de Mantoue. Il en conçoit l'espoir d'une délivrance prochaine, et il se remet à ses études.

— Il écrit à Rome au marquis Giacomo Buoncompagno, neveu du pape Grégoire XIII, une lettre de plaintes d'une haute éloquence.

— Août. Il écrit le dialogue intitulé : le Messager (*il Messagiero*), où il traite de la nature des bons et des mauvais Esprits.

— 7 août. Le Tasse écrit à la république de Venise pour se plaindre de l'impression prématurée d'une partie de la *Gerusalemme* sous ce titre : *il Goffredo di M. Torquato Tasso* (Venezia, Cavacalupo, 1580).

— 30 septembre. Il charge un nommé Philippe de Brescello de porter à Scipione Gonzaga le dialogue du *Père de famille*.

— Novembre. Il rassemble ses nouvelles pièces de poésie et les dédie aux princesses de Ferrare. Vers le même mois, il loue les vertus de ces princesses dans son dialogue *De la Virtu femminile e donnesca*.

1581. — 1er février. La dédicace et la préface placées par Angelo Ingegneri en tête de l'édition complète de la *Gerusalemme* sont datées de ce jour.

— 10 février. Mort d'Éléonore d'Este après une longue et cruelle maladie.

— Mars. Il est souffrant, et il demande à être transféré dans une maison, ou même à être enfermé dans le château, pourvu qu'on le fasse sortir de l'hôpital.

— Vers ce temps, Ercole Estense Tassone lui remet des lettres de sa sœur Cornélie, de Maurizio Cataneo, de Vincenzio Gonzaga prince de Mantoue, et de Scipione Gonzaga.

— Juin. Grâce à la duchesse d'Urbin, il obtient, pour un jour seulement, la liberté de sortir et d'aller visiter Marfisa d'Este, marquise de Massa et de Carrare.

— 16 juin. Il prie Alessandro Guarini de lui porter le livre de la Consolation par Boëce.

— Il envoie à sa sœur un sonnet sur la mort de Jean d'Autriche.

— Il donne à entendre au cardinal Albano qu'il voudrait lui porter, ou au moins trouver moyen de lui envoyer ses dialogues *De la Nobilta* et *De la Dignita*.

— Il écrit des sonnets pour Ferrante Gonzaga et pour Rannardo Farnese.

— Juillet. Il espère qu'en automne on lui donnera la liberté d'aller à Naples, et il a besoin, dit-il, de 50 écus pour ce voyage. Ferrante Gonzaga les lui envoie.

— Sur sa prière, l'ambassadeur toscan Horatio Urbano écrit au grand-duc de Florence pour que, conformément au privilége accordé par ce prince au Tasse, il soit défendu de vendre dans le duché les exemplaires des poëmes im-

primés à Venise, à Parme et en d'autres lieux, hors ceux que Febo Bonna a fait imprimer dans les États d'Este.

1581. — Septembre. Il envoie un sonnet sur la Fortune au cavalier Ercole Cato.

— Sa santé est très-affaiblie, son esprit s'en ressent : il croit voir des esprits malfaisants, des spectres. Le désir d'aller recueillir à Naples la succession de sa mère et de tirer quelque profit de ses œuvres, lui rend sa captivité de plus en plus intolérable.

1582. — Il écrit des lettres sur des thèmes philosophiques et théologiques à un capucin de Ferrare et à Curzio Ardizio de Mantoue.

— 10 juillet. Il répond à une lettre sur la *Jérusalem*, écrite par Orazio Lombardello, et ce dernier lui écrit de nouveau, de Sienne, le 1er septembre 1582.

— Les louanges et les critiques de Lombardello lui paraissent de peu de mérite. Il répond avec plus de satisfaction en vers et en prose à une lettre mieux raisonnée et plus affectueuse d'un autre piémontais, Lelio Tolomei.

La suite à une autre livraison.

LA DÉCORATION DU COLLIER D'OR

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE.

On lit dans la Genèse : « Pharaon dit encore à Joseph : Je t'ai établi sur toute l'Égypte. Alors Pharaon ôta son anneau de sa main et le mit en celle de Joseph; et il le fit revêtir d'une robe de lin fin, et il lui mit un collier d'or au cou. » (Gen., XLI, 41-42).

Ce texte est précis, et son exactitude est confirmée par les monuments; on connaît, en effet, un nombre assez considérable de bagues plus ou moins précieuses, ornées de légendes royales, et dont quelques-unes ont pu être données en récompense à des fonctionnaires. Quant à l'investiture de la robe de lin et du collier d'or, elle est représentée sur plusieurs monuments égyptiens comme la marque de distinction la plus importante qu'un pharaon eût à accorder à un grand personnage.

Le bas-relief que nous reproduisons, découvert par M. Mariette dans des fouilles exécutées aux frais du vice-roi d'Égypte, en est un exemple. Il représente Séti Ier (Séthos), de la dix-neuvième dynastie, dans un *naos* royal et accompagné de sa légende hiéroglyphique : « Le roi des régions supérieure et inférieure, soleil stabiliteur de justice, le fils du Soleil, l'aimé de Ptah, Séti. » Un épervier sacré tient un *flabellum* au-dessus de la tête de ce pharaon, qui préside la cérémonie de l'investiture du collier d'or. Har-khem, le personnage qui a mérité cette récompense, revêtu de la robe de lin, est qualifié dans les inscriptions *le chargé du trône royal;* il élève les bras en signe de joie, pendant que deux prêtres le décorent par les ordres du souverain. Devant lui, sur une table, sont placés divers insignes qui lui sont encore destinés : on y remarque deux des colliers qu'on appelait *chebou* et une paire de bracelets; derrière lui, sur une autre table plus petite, on voit un cône préparé pour orner sa tête. Cette scène est parfaitement expliquée par les inscriptions hiéroglyphiques tracées au-dessus, et qu'il nous eût été impossible de reproduire sur notre dessin sans les réduire à des proportions microscopiques. Trois colonnes de texte inscrites devant le roi débutent par ces mots : « (Voici ce qui est dit) par Sa Majesté aux grands qui sont devant elle : Donnez l'or des vaillances au dévoué chargé du trône royal, Har-khem; (à lui) la jouissance d'une existence heureuse et de la vieillesse sans qu'il retombe en enfance, (car) sa bouche n'a pas péché dans la demeure royale. (Puissent) ses pas se diriger du siége (qu'il occupe) vers une bonne sépulture (1). »

Les six autres colonnes commencent ainsi : « Discours du fonctionnaire chargé du trône royal, Har-khem justifié : Ta domination est bonne, ô bon souverain, aimé comme Ammon; tu es l'émule du temps comme ton père le Soleil en accomplissant ton existence (2); ô souverain qui fais le bien-être de l'humanité, ce qui m'arrive par ta personne est le bonheur de tes joies..... Tu m'as rendu grand par ce que tu as fait. J'ai atteint une heureuse vieillesse sans qu'on ait rencontré le péché (dans mes actions). »

Au-dessous du bas-relief, quatre lignes horizontales d'hiéroglyphes contiennent un acte d'adoration ou une prière en faveur d'Har-khem, adressée à Ptah, le dieu de Memphis; mais ce texte est purement funéraire et n'a aucun rapport à la scène que nous venons de décrire. Ce monument, dans les descriptions duquel le nom du personnage principal est suivi de l'épithète *justifié,* qui est l'équivalent du mot *défunt,* a, selon toute apparence, été sculpté après la mort d'Har-khem, pour perpétuer dans son tombeau le souvenir de la munificence royale dont il avait été jugé digne.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que le Musée du Louvre possède également un beau scarabée funéraire, à tête humaine, dont le cou est orné d'un collier à plusieurs rangs, et qui porte sous sa base le même nom que ce personnage (3).

L'investiture du collier d'or est encore représentée dans la nécropole de Thèbes (4). Ici, le même pharaon Séti Ier accorde cette récompense au prince Pesar, qui était premier prophète, toparque et flabellifère. Ce personnage, dans la même attitude que le premier, est également revêtu d'une longue robe, et tient de la main gauche les insignes de ses fonctions; il reçoit aussi le collier des mains de deux prêtres (5).

On retrouve la même cérémonie figurée dans le tombeau de Cha-em-ha, à Thèbes (6). Ce fonctionnaire, dont les attributions n'étaient pas sans analogie avec celles de Joseph, est qualifié dans les inscriptions hiéroglyphiques : « Celui qui emplit le cœur du seigneur des deux mondes, l'intendant des greniers du Sud et du Nord, le basilicogrammate Cha-em-ha. » Il est représenté rendant ses hommages à Aménophis III (dix-huitième dynastie); et dans une autre partie du même bas-relief on place sur sa tête le cône dont nous avons déjà parlé, et qui était la marque distinctive des grands personnages dans les cérémonies, puis on le décore du collier par ordre du roi.

Ce dernier monument, antérieur aux deux autres, est cependant encore postérieur à l'époque présumée du séjour de Joseph en Égypte; mais nous trouvons la mention de la même récompense dans des temps qui s'en rapprochent davantage. Les deux côtés du tronc d'une statue, conservés au Musée du Louvre, et provenant d'un tombeau d'Elethya, offrent un récit dans lequel un prince, vice-roi ou gouverneur de cette ville, Ah-mès, surnommé Pen-Souben, qui mourut sous le règne de Thoutmès II, vers le quinzième siècle avant notre ère, se vante d'avoir servi

(1) Le souhait d'une bonne sépulture était des plus désirables pour les Égyptiens; dans leurs croyances, en effet, l'état matériel du corps après la mort n'était pas sans influence sur les destinées de l'âme. (Voy. la note 1 de la page 35 du premier volume des *Voyageurs anciens et modernes.*)

(2) Ou *sa durée;* le texte porte le pronom de la troisième personne, qui peut, en égyptien, remplacer celui de la seconde.

(3) *Bulletin de la Société impériale des antiquaires de France,* année 1857.

(4) Prisse, *Monuments,* pl. XXX.

(5) Le Musée du Louvre possède plusieurs objets remarquables qui portent le nom de ce personnage.

(6) Prisse, *Monuments,* pl. XLII.

sous les premiers rois de la dix-huitième dynastie. Après avoir énuméré le nombre de prisonniers et le butin qu'il enleva pour chacun d'eux à différents peuples, il parle en ces termes des récompenses qu'il obtint de ces souverains : « Je reçus du roi Ra-ser-ké (Aménophis Ier) une paire de bracelets d'or, deux colliers, un (mesk?), un poignard, une couronne incrustée de lapis-lazuli (ou d'émail bleu?). Je reçus du roi Râ-âe-Kheper-ké (Thoutmès Ier) une paire de bracelets d'or, quatre colliers, un (mesk?), des lions (d'or?) [1], et deux haches d'armes en or. Je reçus du roi Râ-âe-n-Kheper (Thoutmès II) une paire de bracelets d'or, six colliers, trois (mesk?) de lapis-lazuli (ou d'émail bleu), deux haches d'armes en argent, etc. »

Un autre Ah-mès, qui vécut à la même époque, déclare aussi dans une inscription de son tombeau [2], voisin de celui du personnage dont nous venons de parler, à Elethya, qu'il a été « honoré sept fois de l'or », c'est-à-dire du collier d'or, que la légende hiéroglyphique du bas-relief dont nous donnons le dessin appelle l'*or des vaillances*.

Cette inscription nous fait remonter jusqu'à Râ-Skenen, roi de la dix-septième dynastie, sous le règne duquel Ahmès commença sa carrière militaire. Antérieurement à cette époque, une longue lacune dans les monuments nous empêche de rencontrer plus haut ces témoignages de la munificence des pharaons.

On voit par l'inscription d'Ah-mès-Pen-Souben que divers objets pouvaient être, comme les colliers d'or, accordés à titre de récompense, et nous en signalerons un autre exemple : les légendes hiéroglyphiques d'un plateau d'argent de la collection Anastasi, et celles d'un plateau d'or presque semblable [1] conservé au Musée du Louvre, nous apprennent que ces deux objets ont été donnés par le roi Thoutmès III de la dix-huitième dynastie au prince Tout ou Téti, qui joignait à des titres sacerdotaux ceux de gouverneur des possessions égyptiennes sur la Méditerranée, capitaine, basilicogrammate, etc. Nous lisons sur le plateau d'or qu'il mérita ce présent du roi pour avoir « rempli son trésor de lapis-lazuli, d'argent et d'or. »



Musée du Louvre. — Bas-relief récemment découvert en Égypte, et représentant un fonctionnaire supérieur décoré d'un collier d'or en présence du roi Séthos Ier.

Il ressort clairement de l'étude de ces quelques monuments que les pharaons récompensaient ceux de leurs sujets qui avaient bien mérité d'eux par des témoignages très-divers de leur satisfaction, mais que le plus important était la décoration du collier d'or telle qu'elle fut donnée à Joseph, d'après le récit de Moïse. Cet insigne élevait les fonctionnaires qui le recevaient presque au rang des rois. Le pharaon des Écritures saintes dit en effet à Joseph : « Tu seras sur ma maison, et tout mon peuple te baisera la bouche; seulement, je serai plus grand que toi quant au trône. »

(1) Ces lions d'or se portaient suspendus à un collier, ainsi qu'on le voit dans des bas-reliefs copiés en Égypte par Champollion. (Voir ses notes manuscrites, à la Bibliothèque impériale.)

(2) De Rougé, *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ah-mès*, dans le Recueil de l'Académie.

(1) *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, t. XXIV.

PIERRE ET CHARLES D'HOZIER.



Charles d'Hozier. — Dessin de Chevignard, d'après une peinture d'Hyacinthe Rigaud, gravée par Edelinck.

Les d'Hozier sont une famille de généalogistes. Celui qui commença la réputation de la famille, Pierre d'Hozier, père de Charles, fut, dans son temps, une grande célébrité. On lit dans son Éloge, publié peu de temps après sa mort : « Cet homme incomparable, chéri et admiré de tout le monde, cherché et favorisé par tout ce qu'il y avait de plus éminent dans tous les ordres du royaume, honoré au dehors par plusieurs princes dont il avait la bienveillance et avec lesquels il entretenait un commerce de lettres, consulté de plusieurs endroits de l'Europe comme l'oracle sur toutes les questions et les matières généalogiques qu'il décidait toujours en maître..., loué pendant sa vie et regretté après sa mort comme un des ornements que la France perdait, digne enfin des éloges de tous les siècles et de cette immortalité que ses ouvrages ont procurée à toutes les races illustres qu'il a tirées de l'oubli où elles étaient ensevelies, termina (1er décembre 1660) le cours heureux d'une vie qui l'avait rendu et qui le rendra, au jugement de

la postérité, le premier homme de son siècle dans une science qu'il possédait au plus haut degré où ceux qui viendront après lui en puissent porter la perfection. »

Le biographe de d'Hozier a raison de parler du cours « heureux » de sa vie; en effet, il fut comblé des faveurs du roi, des princes et des gens titrés. « De véritablement grands hommes, dit Voltaire, ont été moins bien récompensés. » D'où vient cette différence, peu encourageante pour le vrai mérite? « C'est, ajoute le même historien, que leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine. »

Cependant on ne peut nier que d'Hozier n'ait rendu des services dans cette branche de la science que, de son temps, on affectait de confondre avec l'histoire, dont le but, moins personnel, est aussi plus utile et plus élevé. A une époque où la qualité de noble donnait droit à tant de priviléges, notamment à l'exemption de la taille, beaucoup de roturiers ambitionnaient, par calcul et par vanité, de se glisser dans un ordre qui occupait le second rang dans l'État : de là des usurpations d'armoiries et de titres, et une foule d'abus que l'incapacité et l'ignorance des « rois d'armes », chargés jusqu'alors de l'examen des questions nobiliaires, avaient laissé s'introduire et s'accréditer par l'usage. Ce fut pour remédier à cet abus que l'on institua la charge de « juge d'armes ». Cet officier fut tenu d'avoir des registres où étaient inscrits les noms, qualités, armes, de toutes les familles nobles du royaume, et où les nouveaux anoblis devaient faire régler les armoiries qu'ils adoptaient.

Pierre d'Hozier fut pourvu de cette fonction de juge d'armes en 1641. Il débrouilla, autant que faire se pouvait, tout ce chaos, et c'est ainsi qu'il put dresser la *Généalogie des principales familles de France,* ouvrage considérable, qui forme cent cinquante volumes in-folio manuscrits, déposés à la Bibliothèque impériale de Paris. Il avait une prodigieuse mémoire, et là se trouve peut-être tout le secret de sa réputation. Il avait toujours présents et pouvait indiquer sans hésiter les dates des contrats, les noms, surnoms et armes de chaque famille qu'il avait une fois étudiée. Un de ses contemporains disait de lui qu'il fallait qu'il eût assisté à tous les mariages et à tous les baptêmes de l'univers.

Né à Marseille en 1592, il dut interrompre ses études à cause de la faiblesse de sa vue. Il embrassa la profession des armes et s'engagea dans une compagnie de chevau-légers commandée par M. de Créqui-Bernieules. Celui-ci travaillait à la généalogie de sa maison. Le jeune homme l'aida dans ses recherches et prit goût à ce genre d'études. Il obtint du succès, et dès lors la plus haute noblesse voulut avoir une généalogie dressée de sa main. De la maison de Monsieur, il passa dans celle du roi, qui lui donna une pension et le collier de l'ordre de Saint-Michel. Louis XIV y ajouta en outre le titre de *généalogiste de ses écuries* (la grande et la petite), Sa Majesté ne voulant plus admettre parmi ses écuyers et ses pages que des gentilshommes nobles depuis quatre générations au moins. Une dernière faveur l'attendait : il fut nommé, en 1654, conseiller d'État, charge à laquelle les plus habiles fonctionnaires n'arrivaient pas toujours.

Charles d'Hozier, son fils, suivit la même carrière. Il fut très-utile lors de la recherche de la noblesse, en 1667, quand on voulut séparer les vrais des faux gentilshommes. Il mourut en 1732, garde de l'armorial général de France. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont le plus important contient ses *Recherches sur la noblesse de Champagne.*

D'autres membres de cette famille exercèrent aussi la profession de généalogiste, qui, après avoir été presque un art, n'est plus même aujourd'hui un métier.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50, 71, 85.

1582. — 7 septembre. Alde Manuce visite le Tasse et est touché de l'état misérable où il le trouve. Suivant Goselini, ce n'est pas du désordre des pensées du Tasse que le célèbre imprimeur veut parler, car il cause longuement avec lui et il ne voit pas que sa raison soit en rien troublée; mais il gémit de le voir à peine vêtu et nourri. Serassi, dans sa Vie du Tasse, ne croit pas que le poëte ait jamais été réduit à cette extrémité.

— Alde avait imprimé, en avril 1581, un premier recueil des poésies du Tasse. Il traite avec lui pour le réimprimer en 1582, parce que cette édition est très-incorrecte, et il y ajoute un autre choix de ses poésies les plus récentes. Mais Batista Guarino, considérant que cette seconde édition fourmille elle-même de fautes, fait une réimpression corrigée et la dédie à Lucrezia d'Este, duchesse d'Urbin.

— 21 décembre. Le Tasse reçoit la visite d'un de ses plus zélés admirateurs, Francesco Terzi, peintre et graveur de Bergame. Terzi a-t-il profité de cette circonstance pour faire le portrait du poëte?

1583. — Janvier. Le Tasse est visité par plusieurs personnes qui le trouvent assez raisonnable (*assai in cervello*).

— Février. Il espère faire admettre un de ses neveux comme page du duc Alphonse.

— Giulio Vasalini imprime à Venise le troisième recueil des Œuvres de poésie et de prose où se trouve le dialogue du *Plaisir honnête.* (Voyez mai 1580.)

— 4 avril. Orazio Urbani, ambassadeur de Toscane à Ferrare, signale au grand-duc le passage de ce dialogue, qui lui paraît injurieux à la famille des Médicis, sans ajouter qu'à l'interlocuteur hostile à cette maison, le Tasse oppose immédiatement une réponse de son père Bernardo, défenseur chaleureux des Médicis.

— Juin. En mémoire de la journée qu'il a passée, pendant l'été de 1581, chez Marfise d'Este, et de la conversation qu'il y a eue avec plusieurs nobles dames, entre autres Tarquinia Molza, il envoie à la marquise son dialogue : *la Molza* ou *De l'Amore.*

— Sa santé est plus mauvaise. Scipione Gonzaga lui fait parvenir, sur sa demande, de la manne de Saint-André; mais comme la boîte n'est pas scellée, le Tasse craint qu'on n'y ait introduit du poison, et il prie qu'on lui fasse un autre envoi.

1584. — 5 avril. Il demande en vain au duc la permission d'aller accomplir un vœu à la maison de Notre-Dame de Lorette.

— Les moines bénédictins lui envoient des fruits confits et d'autres friandises. Il écrit quelques beaux vers sur leur paisible retraite :

> Nobil porto del mondo e di fortuna,
> Di sacri e dolci studi alta quiete,
> Silenzi amici, e vaghe chiostre e liete,
> Là dove è l'ora e l'ombra occulta e bruna.....

— Mai. Bernardo Castelli, peintre génois, vient le voir avec une lettre de recommandation du père Grillo, et lui soumet quelques dessins composés pour *illustrer* la *Gerusalemme.*

1584. — Juin. Il croit qu'on veut l'empoisonner; que le prieur de l'hôpital, Mosti, est complice de ce projet criminel, et il veut s'en plaindre au duc.

— Juillet. Il envoie à la grande-duchesse de Toscane, Bianca Capello, son dialogue : *il Rangone* ou *De la Pace.*

— Septembre. Il cherche à faire entrer un des fils de sa sœur au service d'Odoardo Farnese.

— Octobre. Il est visité par le père Angelo Grillo, qui

s'engage à demander sa liberté à la duchesse d'Urbin et au prince Vincenzio de Mantoue.

1585. — Janvier. Il lui est permis de sortir, accompagné d'Hippolyte Gianluca, pour assister aux joutes et aux mascarades.

— Février. Il dédie à Cristoforo Tasso son dialogue : *la Cavalletta* ou *De la poesia toscana*.

— 25 février. Il répond avec beaucoup de sens à différentes objections que Curzio Ardizio de Mantoue lui avait adressées sur son poëme.

— Mars. Il prie la duchesse d'Urbin de demander au duc Alphonse sa liberté. Le père Grillo écrit à cette duchesse, dans une lettre à Ippolito Gianluca : « La prière douloureuse du Tasse, dans ses poésies et dans sa prose, est si vive, si juste, si éloquente, qu'elle sera, j'espère, non-seulement entendue, mais exaucée par Sa Seigneurie la duchesse d'Urbin. »

— 18 mars. Il écrit l'*Apologia* en réponse à un opuscule des académiciens de la Crusca où sont attaqués à la fois le poëme d'*Amadis* de Bernardo, père du Tasse, et la *Gerusalemme*.

— Le Tasse dédie à Paolo Grillo son dialogue intitulé : *il Cataneo* ou *Degl' Idoli*.

— 25 mai. On publie à Florence, sous le patronage des académiciens de la Crusca, un opuscule contenant une violente critique contre le poëme de Torquato Tasso, sous la forme d'une lettre (*Lettera di Bastiano di Rossi*, etc.). On y voit que cette attaque est provoquée par le ressentiment national né, mal à propos, du dialogue sur *le Plaisir honnête* (voy. mai 1580). Le Tasse prépare une réponse qui fut imprimée, en cette année même, à Ferrare.

— 6 juin. Son neveu Alessandro Sersale est admis au service du duc de Mantoue; mais il n'a pas de vêtements convenables et il en demande à son oncle qui, faute d'argent, lui envoie un sonnet en l'honneur de la duchesse de Mantoue. « Si mes sonnets peuvent vous aider à avoir de quoi vous vêtir, je vous en ferai encore pour Sa Seigneurie et pour les autres personnes que vous me désignerez; mais je compose difficilement, et je ne mets pas moins de temps à corriger ce que j'ai fait; je ne puis donc vous promettre beaucoup..... ma misère est plus grande qu'on ne peut l'imaginer. »

— Juin. Il dédie à Léonore d'Autriche, duchesse de Mantoue, le dialogue intitulé le *Ghirlinzone* ou l'*Epitafio*.

— On le fait sortir de prison, mais on l'y ramène presque aussitôt et on l'y garde avec plus de sévérité. Il ne sait que penser encore du nouveau prieur, il signor Giovan-Battista Vincenzi.

— 20 juillet. L'*Apologie* est imprimée d'abord à Ferrare, ensuite à Mantoue.

— 18 septembre. Le Tasse écrit à Ercole Tasso, de Bergame, une longue lettre sur le mariage.

— Il dédie à Scipione Gonzaga, à l'occasion de la promotion de ce seigneur au patriarcat de Jérusalem, un nouveau dialogue, *De la Dignita*.

— Novembre. Le Tasse supplie le conseil municipal de Bergame, ainsi que ses parents et ses amis de cette ville, de demander au duc de Ferrare sa liberté.

1585. — Novembre et décembre. Il adresse plusieurs lettres à Mauricio Cataneo, et il disserte avec beaucoup de sagesse et de goût sur des sujets littéraires; mais le 25 décembre il écrit ce passage : « Il faut que je vous dise encore quelque chose sur mon esprit follet (*il folletto*); le coquin m'a volé beaucoup de pièces d'argent : je n'en sais pas au juste le nombre, parce que je n'en tiens pas compte comme les avares; mais il y en avait peut-être une vingtaine. Il me met tous mes livres sens dessus dessous; il ouvre mes tiroirs, me vole mes clefs, et je ne puis m'en défendre. Je souffre sans cesse, et surtout la nuit; je ne sais si mon mal vient de frénésie ou d'autre cause, et je ne trouve pas de meilleur moyen pour obtenir un sommeil paisible que de me laisser aller à tout mon appétit et de manger beaucoup. Cependant je jeûne souvent, non pas toujours par dévotion, mais parce que je me sens l'estomac plein; alors je ne dors pas. Ayez pitié de moi; je suis malheureux parce que le monde est injuste. »

A de semblables plaintes, le père Grillo lui répondait un jour : « Vous êtes malheureux, signor Tasso, parce que vous êtes homme, non parce que vous êtes indigne de bonheur. Vous êtes plus malheureux que les autres hommes, on doit le reconnaître, mais c'est parce que vous êtes plus homme que les autres hommes. Si cette grande infortune ne vous distinguait pas du reste des hommes, votre génie vous ferait considérer comme un être divin. Et Dieu ne veut pas que vous soyez ainsi dans ce monde, afin que vous puissiez l'être réellement dans l'autre. Apaisez-vous! »

— Il a une vision. L'image de Marie avec son fils dans les bras lui apparaît dans un cercle de couleurs et de vapeurs.

— La supplique du Tasse, lue devant le conseil public de Bergame, émeut tous les cœurs; on l'envoie au duc de Ferrare en implorant sa pitié, et, comme témoignage de respect, on lui fait hommage d'une inscription antique sur pierre qui paraît décider la question de savoir si le surnom d'Este s'écrivait, en latin, *Atestinus* ou *Estensis*. Le duc répond avec beaucoup d'urbanité et promet de faire droit prochainement au désir de la ville de Bergame.

— Le Tasse se lie d'une intime amitié avec Antonio Costantini, secrétaire de l'ambassadeur de Toscane près la cour de Ferrare.

1586. — Le Tasse célèbre en vers, suivant sa coutume, et comme s'il était toujours le poëte de la cour, le mariage de don César d'Este avec Virginia de Médicis, sœur du grand-duc Francesco, célébré à Florence pendant le carnaval.

— Mars. Il apprend qu'on l'a donné en spectacle pendant le carnaval de Florence, et qu'on lui fait jouer un personnage grotesque. Il se promet de répondre à cette nouvelle injure des Florentins dans un de ses dialogues.

— Sixte V intercède près du duc pour obtenir la délivrance du Tasse.

— Avril. Pendant la semaine sainte, il lui est permis d'aller aux églises, d'entendre les offices; il communie le jour de Pâques.

— 12 avril. Il écrit aux députés de Bergame afin qu'ils sollicitent encore sa liberté.

La suite à une autre livraison.

Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif, c'est-à-dire, fertile en obstacles. VAUVENARGUES.

FLÈCHE DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Les deux tours de Notre-Dame de Paris devaient être surmontées de flèches en pierre. C'est, du moins, ce que l'on est autorisé à supposer d'après le volume des contreforts qui consolident leurs angles, et aussi d'après certaines dispositions prises à l'étage supérieur et qui autrement ne paraîtraient point motivées. Mais il est certain que l'architecte du treizième siècle arrêta la construction de l'édifice à la naissance des flèches, abandonnant ainsi lui-même le dessein qu'il avait eu de les élever, peut-être parce que les tours lui parurent suffire à l'effet de la façade. Les architectes chargés, en 1843, de la restauration de Notre-Dame,

durent examiner si l'on pouvait ajouter à la beauté des tours en les couvrant de pyramides de pierre : leur décision fut



Ancienne flèche du transept de Notre-Dame de Paris, détruite en 1793. — D'après un dessin de Garneray père (cabinet de feu Gilbert). — Dessin de Féart.

négative. Ils furent d'avis, d'autre part, qu'il convenait de rétablir la flèche du transept, parce qu'elle pouvait servir à rompre la longue ligne du comble. Cette flèche, couverte en plomb, avait 104 pieds en hauteur depuis le faîtage du comble jusqu'au coq placé à l'extrémité de la croix; son état de vétusté en rendit la destruction nécessaire vers 1793. Le dessin que nous en donnons faisait partie du cabinet de M. Gilbert, ancien conservateur de Notre-Dame. Né à Paris le 8 novembre 1785, mort le 4 janvier 1858, M. Gilbert était un archéologue très-instruit. Il avait surtout étudié l'art gothique; on lui doit des notices utiles sur Notre-Dame de Paris et sur plusieurs autres églises : Notre-Dame de Chartres, la cathédrale d'Amiens, l'église de Saint-Denis, l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, l'église Saint-Wulfran d'Abbeville, etc. On lit avec intérêt quelques pages écrites par un amateur très-zélé, M. Bonnardot, sur M. Gilbert, dans le catalogue des dessins et estampes publié après la mort de ce savant modeste qui avait mérité l'estime de ses contemporains.

FRA ANGELICO DA FIESOLE.

On a dit avec vérité que fra Angelico est le peintre des anges, comme Raphaël est le peintre des madones.

Suivant la tradition, fra Angelico ne peignait jamais les images de Jésus et de Marie qu'à genoux et à travers ses larmes.

« Il faut que ce bon moine ait visité le paradis, disait Michel-Ange, et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles ! »

Peut-être Raphaël a-t-il fait un plus grand éloge encore de fra Angelico : il l'a étudié et quelquefois imité.

Assurément Raphaël a atteint un degré de science, de puissance, de perfection, qui l'élève, dans l'histoire de la peinture, bien loin au-dessus de ce modeste religieux; toutefois, nous en ferons humblement l'aveu, jamais les tableaux de Raphaël (la Vierge de Dresde et la Madone de Foligno exceptées) ne nous ont ému aussi profondément que la plupart de ceux de fra Angelico. S'il est un art capable de troubler un athée, un matérialiste, c'est le sien. Une vertu surnaturelle rayonne des figures de ses anges et de ses saints; c'est du ciel même que semblent venir leurs regards [1].

Avant d'entrer en religion, ce grand peintre s'appelait Giovanni Guido. Fils d'un laboureur, il était né en 1387, à Vicchio, petit village du Mugello, situé à 20 milles de Florence, non loin du lieu qui, un siècle auparavant, avait vu naître Giotto. Il vint jeune à Florence, et l'adorable suavité de son âme s'y révéla tout d'abord dans les nombreuses miniatures dont il orna des livres de chœur et des missels. Une piété profonde, une humilité sincère, quelque grande douleur peut-être, l'attirèrent hors de la vie du monde. A vingt ans, il entra dans un cloître avec son frère Benedetto, peintre comme lui, et l'un et l'autre ne tardèrent pas à faire leurs vœux dans l'ordre des Dominicains. Envoyés à Cortone, ils y restèrent une année; on les rappela ensuite à Florence, et ils y habitèrent le couvent de San-Domenico, au pied de la colline de Fiesole. Giovanni Guido, que l'on ne désignait peut-être plus déjà que sous le nom de fra Angelico, peignit plusieurs tableaux dans l'église de ce couvent. Mais tous les Dominicains en ayant été expulsés de 1410 à 1418, il retourna à Cortone, et vécut aussi à Pérouse. Pendant huit années, il décora d'admirables peintures les cloîtres et les églises de ces deux villes; le Musée de Pérouse possède aujourd'hui quelques-unes de ses œuvres les plus naïvement sublimes. De retour à Florence,

(1) Le seul tableau de fra Angelico que possède le Musée du Louvre, le *Couronnement de la Vierge*, est loin de donner une idée complète du génie pénétrant de ce maître.

il continua à peindre dans le couvent de Fiesole. En 1436, les religieux durent abandonner Fiesole pour prendre possession du monastère de San-Marco, qui fut reconstruit avec magnificence dans Florence même. Les peintures dont



Dessins de Jacquemin, d'après fra Angelico (aux *Offices* de Florence).

fra Angelico couvrit les murs de ce nouveau couvent ajoutèrent beaucoup à sa célébrité. Le pape Eugène IV le fit venir à Rome et le chargea de décorer de fresques sa chapelle particulière, voisine des chambres (*stanze*) que peignit plus tard Raphaël. Après la mort de ce pape, fra Angelico, dont la santé était altérée, alla chercher un air plus salubre à Orvieto, où il orna de fresques une chapelle de la cathédrale. Rappelé à Rome par Nicolas V, il mit la dernière main aux décorations qu'il y avait interrompues; puis, à l'âge de soixante-huit ans, retiré dans le couvent des Dominicains de Santa-Maria della Minerva, il termina doucement sa vie simple, pure, laborieuse, où s'étaient

unies si intimement et à un degré si supérieur les inspirations de l'art et de l'amour religieux.

Un écrivain dont le jugement et le goût égalent le savoir, nous paraît avoir parfaitement caractérisé l'art de fra Angelico dans les lignes suivantes :

« Lorsqu'on examine attentivement les œuvres de fra Angelico, on reconnaît dans toutes une extrême simplicité de procédé, une virginité de touche et d'expression qui atteste la merveilleuse délicatesse du pinceau; en un mot, un goût d'exécution si sobre, que cette exécution même a quelque chose d'immatériel. Peintre spiritualiste par excellence, fra Angelico, en traçant chacune de ses figures, cherchait moins à représenter les formes palpables d'un corps qu'à faire pressentir une âme sous une enveloppe transparente, pour ainsi dire, et le dessin et le coloris au moyen desquels il a traduit sa pensée offrent, non l'imitation exacte, mais l'image des couleurs et du dessin réels. Aussi les sujets qu'il traite de préférence appartiennent-ils à un ordre surnaturel, à une sphère de sentiments au-dessus du fait humain et de la vie... (Dans ses types éthérés) tout émeut le cœur et ravit l'intelligence; tout est grâce, poésie, amour ! » (1)

LES MONTRES ET LE PORTE-MONTRES

DE CHARLES IV D'ESPAGNE.

Le roi d'Espagne Charles IV était en réalité atteint au plus haut degré de ce goût bizarre pour les montres qu'on a prêté tout à fait gratuitement à Charles-Quint. Il possédait à Rome des centaines de pendules, des milliers de montres, et ce furent à peu près les seuls objets dont ce faible monarque se préoccupa, lorsqu'il descendit du trône (2). M. de Beausset nous le dit en termes précis: « C'était la seule partie de ses trésors dont il avait lui-même surveillé l'emballage à l'époque de son départ d'Espagne. Toutes ses montres et ses pendules portatives l'avaient accompagné dans tous les lieux qu'il avait habités. L'étage qu'il occupait dans le palais Borghèse en était rempli; il avait, ainsi que la reine, dans sa chambre à coucher un grand cadre de velours noir sur lequel plusieurs douzaines de montres étaient placées, et la grande affaire, je dirais presque l'unique affaire, était de régler ses montres et ses pendules de manière que leur marche fût précise et uniforme. »

Cette historiette ne serait pas complète si nous ne disions ici que l'horlogerie de Charles IV était confiée à un digne gentilhomme piémontais, le comte de Saint-Martin, qui était plus pour lui qu'un premier chambellan ou qu'un grand écuyer, et qui méritait vraiment le titre d'ami. M. de Saint-Martin se chargeait, avec une bonhomie parfaite, des montres qu'il fallait surveiller; et un jour qu'un petit carillon venait de se faire entendre autour de sa personne, il s'écria en riant : « J'en ai six dans ma ceinture, ce sont les montres paresseuses que le roi me fait porter. » (Voy. les Mémoires de M. L.-F.-J. de Beausset, t. IV.)

Quant à la tradition qui représente Charles-Quint occupant ses longues heures de loisir, dans la solitude de Yuste, à faire marcher ensemble les aiguilles de plusieurs centaines d'horloges, c'est une de celles qui ont été acceptées trop légèrement par le grave Roberston : elle n'est fondée sur aucun document sérieux. Dans le monastère où il vivait séparé des moines, le conquérant de Tunis avait bien assez de soigner les restes d'une santé délabrée, et de faire marcher, sous le nom de Philippe II, les rouages embarrassés de la monarchie espagnole, sans se mettre outre mesure en peine de la façon dont allaient ceux de ses horloges. Son goût pour la mécanique paraît avoir été des plus modérés, à Yuste aussi bien qu'à Javandilla; mais il est bien certain qu'il avait conservé, au nombre des vingt et un serviteurs dont sa maison devait se composer, un horloger expert en profession, que l'on nommait Juanillo ou plutôt maître Juanelo. Il était Italien, et ne paraît pas avoir eu sous sa direction un nombre d'horloges suffisant pour motiver l'étrange préoccupation que l'on prête à l'illustre solitaire. Maître Juanelo était l'auteur de la grande horloge qui, placée au sommet d'une fontaine dans le *patio* de Yuste, fixa, à l'heure suprême, les regards du solitaire mourant, après qu'il eut contemplé le portrait de l'impératrice et le tableau de la prière au jardin des Oliviers.

(1) M. Henri Delaborde, *Revue des Deux Mondes*, Décembre 1853, p. 1229.

(2) On sait que Charles IV abdiqua, dans le mois de mars 1808, en faveur de son fils Ferdinand.

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES.

Voy. t. XXIV (1856), p. 183, 263.

LES ANTIPODES.

Depuis que les découvertes maritimes du seizième siècle ont confirmé les hypothèses des anciens sur la sphéricité de la terre, il n'a pas été difficile d'en conclure que toute ligne partant d'un point donné de la surface terrestre et passant par le centre du globe, doit aboutir dans l'autre hémisphère à un point correspondant au point de départ. Quoique nous nous servions du mot « correspondant », il faut bien entendre que les méridiens et les latitudes de ces deux points sont opposés, tout en se répondant exactement. Si l'on suppose les deux points sur le même méridien, les latitudes seules restant opposées, la ligne ne passera point par le centre de la terre. Dans le premier cas, des hommes placés aux deux extrémités de la ligne supposée seront l'un pour l'autre des *antipodes*, de deux mots grecs qui signifient littéralement *contre-pieds*. Dans le second cas, ils seront *antœciens*, ce qui peut se traduire par *contre-habitations*.

Si l'on veut se rendre compte, par une opération très-simple, des antipodes de tous les lieux du globe, voici ce qu'on peut faire. On prend une mappemonde bien détaillée, en noir, si c'est possible, et l'on prend sur une feuille de papier végétal un calque à l'encre bleue ou rouge d'un des deux hémisphères; puis on applique ce calque sur l'autre hémisphère, mais renversé, en ayant soin que le pôle boréal de l'un coïncide avec le pôle austral de l'autre; puis on fixe à demeure les deux feuilles l'une sur l'autre, en gommant légèrement les angles du papier végétal, et en évitant de le friper. Sous chaque point de ce papier, transparent comme une vitre un peu jaunie, chaque linéament de la carte de dessous apparaît vigoureusement sans se confondre avec le trait de la feuille supérieure, à cause de la différence des couleurs. Voilà pourquoi il est bon d'éviter l'emploi des cartes coloriées, qui troublent l'œil par le papillotage des enluminures.

Une inspection de ce genre, dont notre figure 1 donne une idée sommaire, présente les contrastes les plus curieux. Voici, pour commencer, l'*île des Antipodes*, ainsi nommée, disent toutes nos Géographies, parce qu'elle est à peu près l'antipode de Paris. La vérité est que ce nom fut donné à l'île par le navigateur anglais Waterhouse, qui la découvrit et remarqua qu'elle était à peu près l'antipode de Greenwich (1). Par excès de conscience, Waterhouse l'avait même appelée *Pénantipodes*, nom qui n'a pas prévalu.

En réalité, l'île des Antipodes, terre déserte et n'ayant

(1) Cortambert, annotations de la *Géographie universelle* de Malte-Brun, t. VII.

d'autres habitants que des troupes innombrables de phoques, n'est l'antipode ni de Paris, ni de Londres, mais seulement de la mer intermédiaire : peu s'en faut, cependant, qu'elle ne le soit de Dieppe. Or, je remarque que, dans une commune des environs de cette ville, les Grandes-Ventes, il y a un hameau appelé les *Antipodes*, nom qui m'a fort intrigué. Le peuple n'a pas l'habitude de donner à ses villages des noms si directement tirés du grec : ce ne peut donc être que le fait d'un propriétaire érudit; mais encore ceci n'est qu'une explication assez peu satisfaisante, car le village des Antipodes est à 25 ou 30 kilomètres du point correspondant à l'île qui nous occupe.

La France est assez mal partagée en antipodes : elle n'a que deux îles d'Océanie, *Bounty*, qui répond à peu près à Paimbœuf, et *Chatam* à Cette. Il y a même là une sorte de consonnance de nom qui fera peut-être chercher dans quelques siècles, par quelque antiquaire aventureux, si l'un ne vient pas de l'autre. Du reste, le rapport s'arrête à ceci que Chatam a une grande lagune et que Cette se mire dans les eaux d'un bel étang. L'île océanienne est habitée par des sauvages endamènes, bien inférieurs aux indigènes de la Nouvelle-Zélande, mais, du reste, vigoureux; leur industrie ne comprend guère que la pêche des phoques et la fabrication de lignes et de filets. Leur antipode française a des industries plus variées, parmi lesquelles l'une des plus productives est, comme l'on sait, la fabrication des vins d'Espagne. « Une natte tressée avec art et une peau de phoque composent tout leur costume, » dit un géographe en parlant des gens de Chatam. En Languedoc, on est mieux vêtu.

Si nous n'avons guère d'antipodes, l'Angleterre n'en a pas du tout. Le reste de l'Europe entière n'a que la Nouvelle-Zélande, antipode de l'Espagne. Il y aurait ici, pour un ami des antithèses à effet, une riche carrière dans ce contraste de l'extrême civilisation et d'une barbarie qui allait, il n'y a pas longtemps, jusqu'à l'anthropophagie. Mais ce n'est pas tout : l'Angleterre a pris pied à la Nouvelle-Zélande, et l'énergique activité de la race anglo-saxonne y produit déjà des merveilles, pendant que l'admirable pays du Cid se débat au milieu d'une crise de décadence qu'elle s'efforce d'arrêter en empruntant aux pays les plus septentrionaux leur industrie et leurs voies ferrées. A l'antipode de Madrid et de Tolède (ces villes entourées de plaines où la culture languit), la charrue qui entame la terre pour en tirer des moissons y heurte des cailloux aurifères. L'or s'y épuisera comme en Californie, mais le sol fécondé ne cessera plus de produire.

De toutes les parties du monde, l'Afrique est certainement la plus compacte et la moins déchiquetée par les mers; c'est elle précisément qui a pour antipodes les traînées les plus disséminées des îles océaniques. Ici, ce n'est plus la sauvagerie en face de l'extrême civilisation; ce sont les sauvages en face des barbares, et je ne sais lesquels sont

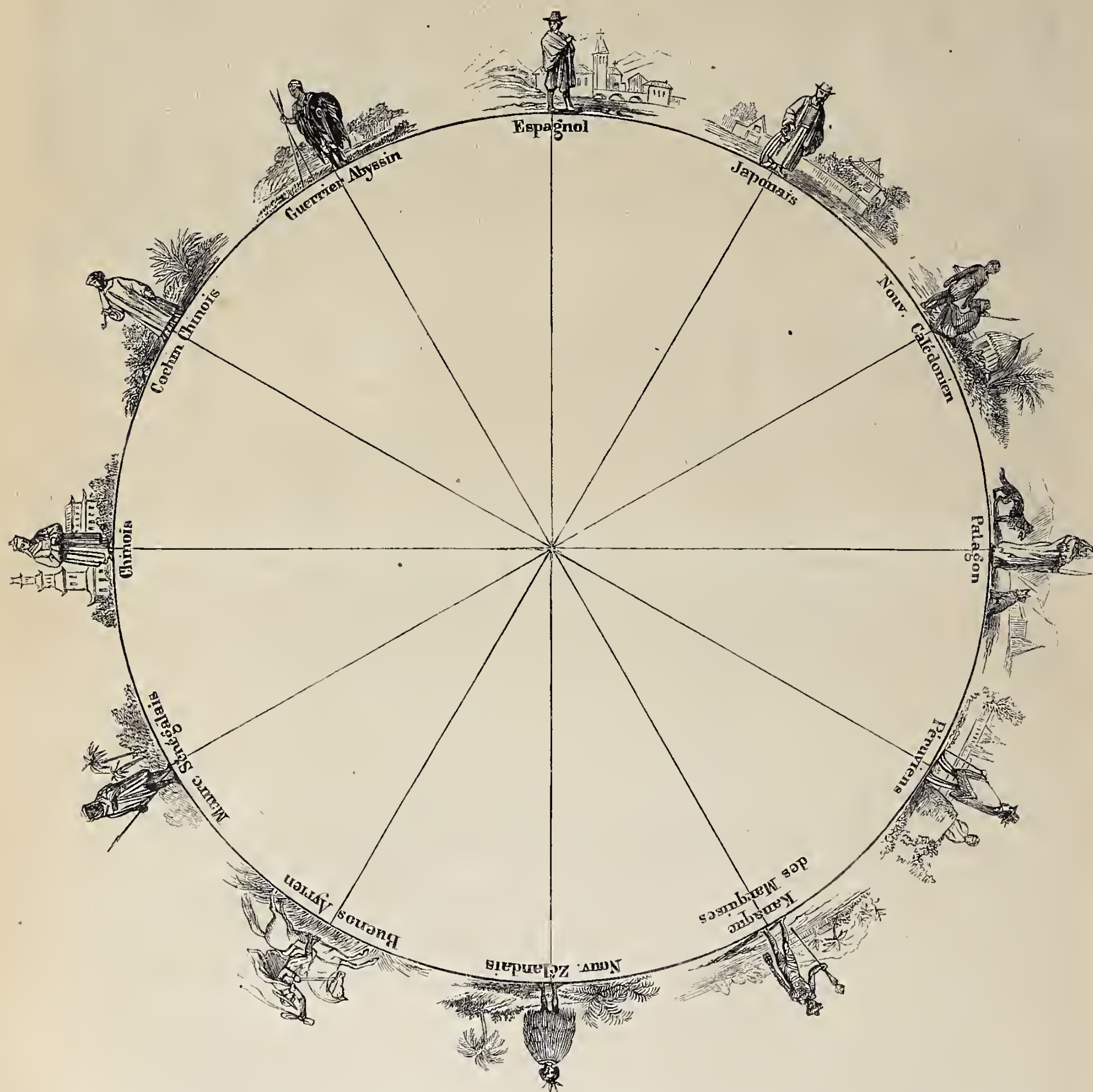


Carte de notre hémisphère avec ses antipodes (les deux hémisphères superposés).

les plus repoussants. Prenons pour exemple la Nouvelle-Calédonie, la plus récente acquisition coloniale de la France. Cette longue île a pour population des noirs presque aussi dégradés que ceux de l'Australie, et qui ont débuté dans leurs relations avec l'Europe par des guets-apens et des massacres. Il resterait à examiner, par parenthèse, si les assassins de nos marins, en 1855, étaient beaucoup plus sauvages que tout un équipage génois qui, l'an dernier,

assassina lâchement, en plein port de Marseille, deux malheureux noirs d'un boutre de Zanzibar, venus hardiment d'au delà de l'Afrique pour voir de près ces villes des blancs dont ils avaient entendu dire tant de merveilles. Ces pauvres gens revenaient à bord et passaient le long du quai en chantant à demi-voix une chanson de leur pays; on les jette à l'eau : ils essayent de se sauver à la nage et de gagner le bord d'un brick génois mouillé en avant de leur boutre; l'équipage tout entier s'arme de barres et d'avirons, et les assomme. La justice française a voulu faire son devoir; mais en face de la complicité de ceux qui auraient pu lui servir de témoins, elle a été à peu près impuissante. On se demande ce qui empêchera le *nakodah* ou patron du navire, de retour à Zanzibar, de mettre dans son rapport quelque chose comme ceci : « A Marseille, il est défendu de chanter des chansons d'Afrique, sous peine de mort. »

Ceci nous éloigne moins qu'on ne le croirait de la Nouvelle-Calédonie et de son antipode, la côte du Sahara aux environs du cap Blanc. Là est le fameux banc d'Arguin, nom

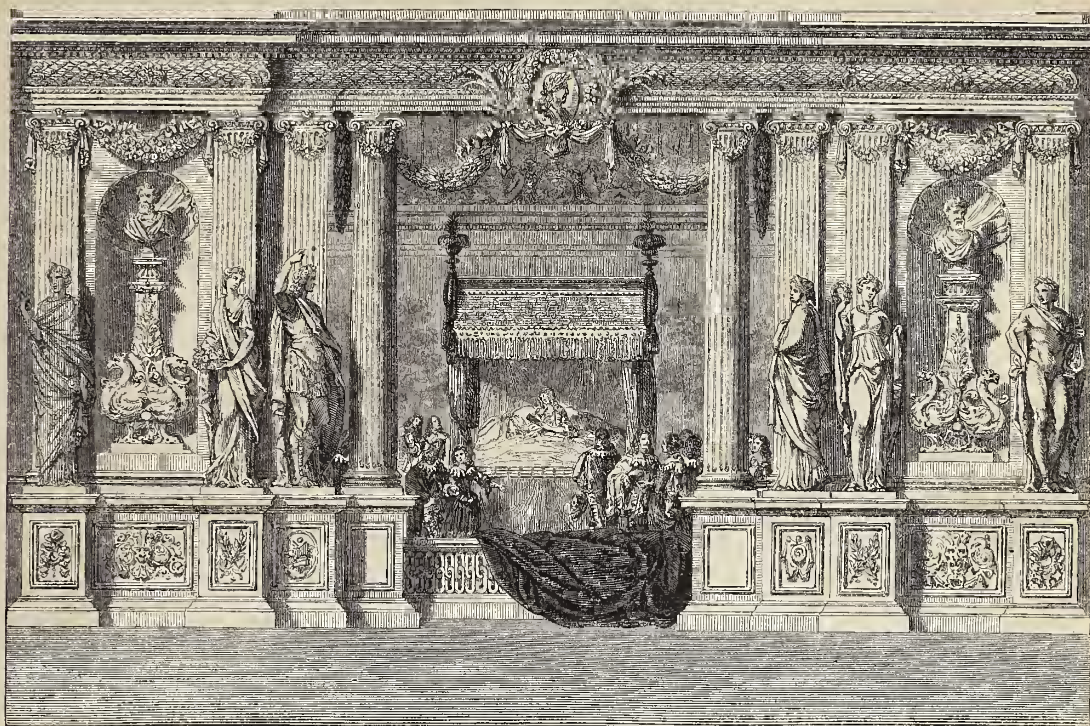


Exemples de quelques antipodes.

sinistre, car c'est en cet endroit que périt *la Méduse*. Les Arabes de ces côtes arides, un peu moins barbares que les marins civilisés dont je viens de parler et que les Néo-Calédoniens de Balade, se bornent à dépouiller complétement les malheureux qu'une tempête jette au pied de leurs falaises ou sur leurs sables brûlants, puis à les emmener comme esclaves dans l'intérieur. Il est fâcheux qu'en ceci comme en beaucoup d'autres iniquités, les Européens aient donné de trop tristes exemples. Les premiers qui ont découvert, après les Carthaginois, la côte et les îles d'Arguin, sont les Portugais, qui ne se sont pas fait scrupule de se livrer à la chasse aux Arabes avec plus d'ardeur que de succès. Récemment, ces Arabes, moins barbares, grâce au sentiment de leur intérêt bien entendu, ont ramené au Sénégal des naufragés français, et en ont été récompensés par de bonnes primes de sauvetage.

Nous pourrions varier presque à l'infini des comparaisons de ce genre, et arriver sans doute à des résultats imprévus. Mais l'esprit du lecteur curieux aimera mieux qu'on se soit contenté de lui indiquer la voie, en lui laissant achever seul un travail dont l'attrait consiste moins dans un thème donné que dans les combinaisons infinies auxquelles il se prête.

RUELLES ET ALCOVES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Une Ruelle au dix-septième siècle, par Jean le Paultre. — Dessin de Thérond.

On donne le nom de *ruelle*, dit Furetière, « aux alcôves et aux lieux parés où les dames reçoivent leurs visites, soit dans le lit, soit sur des siéges... Les poëtes vont lire leurs ouvrages dans les ruelles, pour briguer l'approbation des dames. »

Des hommes de lettres, Ménage et l'abbé Testu, par exemple, recevaient aussi dans leur ruelle.

> Le bruit est parmi les ruelles,
> Vrais lieux à débiter nouvelles...
> (Loret. l. II, p. 33.)

> . . . Les coureurs de ruelles
> Savent bien mieux les nouvelles
> Qu'un rimeur désorienté.
> (*Le même*, l. VIII, p. 56.)

Mme de Sévigné dit du père Maimbourg : « Il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. »

On voit d'après les gravures d'Abraham Bosse que l'on jouait et que l'on mangeait aussi dans les ruelles.

Le nom de ruelle paraît avoir été abandonné à une époque difficile à préciser, et fut remplacé par celui d'alcôve. La ruelle élégante et recherchée qui réunissait quelquefois jusqu'à cinquante personnes devint l'alcôve et le réduit.

« L'alcôve, dit M. de Laborde (1), c'est la ruelle encadrée; le balustre était conservé, et la devanture avait de chaque côté une porte pour conduire dans l'espace appelé plus anciennement la ruelle. Les riches hôtels de Paris conservèrent jusqu'au dernier siècle, dans les grands appartements, la chambre de parade avec le lit antique, les ruelles et le balustre. »

« L'alcôve est la partie d'une chambre qui est séparée par une estrade et quelques colonnes ou ornements d'architecture, où on place d'ordinaire le lit ou des siéges pour recevoir une compagnie. Le mot est venu de l'espagnol *Alcoba*, et les Espagnols l'ont pris de l'arabe *Elkauf*. » (Furetière.)

Les habitués des alcôves prirent le nom d'alcovistes. (Sommaire, *les Véritables précieuses*, p. 32.)

J. Marot et Jean le Paultre ont publié plusieurs recueils de dessins d'alcôves, inventés et gravés par eux.

« Elle avait certains jours destinés à recevoir le monde dans son alcôve. » (La Fontaine, *Psyché*.)

> Adieu les cercles, adieu l'estrade,
> Adieu la chambre à balustrade.
> (Loret, 26 septembre 1654.)

Le même Loret raconte que le cardinal de Mazarin se rencontra dans le château de Petit-Bourg avec la reine Christine,

> Pour avoir conversation,
> Au cabinet, chambre ou balustre,
> Avec ce personnage illustre.
> (*Le même*, l. VIII, p. 82.)

On peut visiter, comme exemples, la chambre à coucher de Louis XIV à Versailles, et celle d'Anne d'Autriche au Louvre.

On lit dans le *Ménagiana* que Mme de Tianges donna au duc du Maine une chambre dorée en miniature, où il y avait belle société littéraire entre le lit et le balustre. Despréaux, au dehors du balustre, se tenait armé d'une fourche pour empêcher sept ou huit méchants poëtes d'approcher.

M. Walckenaër, dans ses Mémoires sur Mme de Sévigné, a fait une description animée de l'alcôve où se réunissait la célèbre société littéraire de l'hôtel de Rambouillet :

« Un grand paravent, tiré entre la porte et la cheminée, formait, dit-il, dans la chambre même une chambre intérieure. A travers les colonnes dorées de l'alcôve, sous la voûte ornée d'ingénieuses allégories sur l'hymen, l'amour,

(1) *Le Palais de Mazarin.*

le sommeil et l'étude, on apercevait une troupe folâtre de jeunes femmes et de jeunes gens, qui, par la quantité de plumes et de rubans dont ils étaient chargés, ressemblaient à un parterre de fleurs, dont les couleurs vives et variées éclataient dans l'ombre. Quelques-uns de ces jeunes seigneurs étaient moitié assis, moitié couchés sur leurs manteaux, dont les étoffes de soie, d'or et d'argent brillaient sur le tapis ou flottaient sur les pieds des dames. Et toutes les dames tenaient une petite badine que quelques-unes s'amusaient à faire tourner entre leurs doigts. Sur le devant de l'alcôve et en avant des colonnes étaient assis sur des chaises et sur des placets, sortes de tabourets bas et larges, des personnages que leurs habillements plus modestes faisaient reconnaître à l'instant pour des hommes de lettres ou des ecclésiastiques. »

Il paraît toutefois que Mme de Rambouillet fut la première à trouver peu séantes ces réunions dans l'alcôve. Pour éviter trop de familiarités et de chuchotements, elle habitua sa société à entendre dans la chambre même, tout à fait en dehors de la balustre et des colonnes, les lectures et les discussions littéraires.

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

Fin. — Voy. p. 47, 81.

§ 4. — ÉLECTRE.

Nous avons parlé du personnage de la sœur. En voici un charmant modèle. Nous empruntons à M. Patin sa traduction et ses réflexions.

« De jeunes Argiennes, dont se compose le chœur des compagnes, des amies d'Électre, viennent auprès d'elle pour la consoler et s'informer de son frère. Électre répond à leurs questions empressées, à leurs tendres discours, et, dans sa sollicitude inquiète pour celui qu'elle veille, elle interrompt à chaque instant l'entretien par la recommandation, presque aussitôt oubliée, de ne point trop élever la voix, de ne point faire de bruit en marchant, de ne point troubler le sommeil, si rare et si court, du malheureux Oreste.

» Rien n'égale, même sur le théâtre grec, une telle naïveté de mœurs; nous sommes vraiment introduits, comme le dit fort bien Brumoy, dans une chambre de malade. Mais ce malade est Oreste, le parricide Oreste, et le poëte, avec cette habileté de préparation que nous avons souvent louée chez lui comme chez ses devanciers, ne prodigue ces détails familiers que pour nous faire plus impatiemment désirer le moment terrible de son réveil. »

Oreste s'éveille et s'écrie :

— Toi qui charmes mes sens, qui apaises la souffrance, doux sommeil, que tu m'es venu à propos dans ma détresse! Oubli des maux! Dieu bienfaisant! que ton secours a de puissance, qu'il semble désirable aux infortunés!... Mais, où étais-je donc, comment me trouvé-je en ce lieu? Je ne sais plus ce que j'ai fait dans mon égarement.

Électre. Cher Oreste! avec quelle joie je t'ai vu t'assoupir! Veux-tu que je t'aide à te soulever?

Oreste. Oui, soutiens, soutiens-moi : essuie en même temps sur mes tristes lèvres, sur mes yeux, cette épaisse écume.

Électre. Oh! c'est un doux office, et la main d'une sœur ne refusera pas ses soins au corps affligé d'un frère.

Oreste. Approche-moi de ton sein; ces cheveux desséchés et poudreux, écarte-les de mon front : à peine un faible jour me luit.

Électre. Pauvre tête, si échevelée, si défaite, que depuis si longtemps l'eau n'a point rafraîchie, comme ton aspect est devenu sauvage!

Oreste. Remets-moi sur mon lit : quand ce mal, quand cette fureur me quitte, je demeure brisé et sans force.

Électre. Oui, repose sur ton lit; le lit est cher au malade : c'est un séjour bien triste, mais nécessaire.

Oreste. Redresse mon corps, relève-moi...

Électre. Si tu essayais de poser les pieds à terre et de faire doucement quelques pas? Changer paraît si bon!

Oreste. Sans doute : c'est l'apparence de la santé, et l'apparence est quelque chose où la réalité manque.

Électre. Écoute-moi maintenant, mon frère, tandis que les Furies te laissent maître de tes sens.

Oreste. As-tu quelque chose à m'apprendre? Si c'est une nouvelle heureuse, ah! tu me charmes et me ranimes; sinon, j'ai bien assez de malheurs.

Électre. Ménélas arrive, Ménélas, le frère de ton père. Ses vaisseaux sont déjà dans le port de Nauplie...

Mon frère, ton œil se trouble : tout à l'heure plein de sens, tu passes tout à coup aux transports de la rage.

Oreste. Je t'en conjure, ô ma mère, ne lance point contre moi ces femmes aux yeux sanglants, à la tête hérissée de vipères. Les voilà, les voilà qui bondissent à mes côtés!

Électre. Reste, infortuné, en repos sur ta couche. Tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

Oreste. O Phébus, ils me tueront, ces chiens dévorants, ces êtres hideux et farouches, ces prêtresses de mort, ces terribles déesses!

Électre. Je ne te quitte point : je veux t'entourer de mes bras et contenir ces élans furieux.

Oreste. Loin de moi, Furie, qui me tiens embrassé pour me précipiter au Tartare!

Électre. Malheureux! Quel secours attendre, quand les dieux sont contre nous?

Oreste. Donne-moi l'arc, présent d'Apollon, l'arc qu'il me remit pour repousser ces déesses, si elles venaient m'épouvanter de leur rage insensée.

Électre. Crois-tu qu'une main mortelle puisse atteindre des déesses?

Oreste. Oui, si elles ne se dérobent à mes yeux. Quoi! vous n'entendez pas, vous ne voyez pas les traits ailés partis de mon arc infaillible? Eh bien, qu'attendez-vous? Prenez votre vol dans les airs, et allez, au lieu de moi, accuser Phébus et ses oracles. Hélas! pourquoi suis-je donc si épuisé, si haletant? Où m'égaré-je loin de ma couche? Du sein des flots et de l'orage, je vois renaître le calme. Qu'as-tu, ma sœur? tu pleures, tu caches ta tête dans tes voiles! Ah! je rougis de t'associer à mes peines, de te faire partager, pauvre jeune fille, les ennuis de ma maladie. Cesse de te consumer ainsi pour des infortunes qui sont les miennes. Si tu as consenti au meurtre d'une mère, c'est moi qui l'ai commis. Que dis-je? c'est Apollon que je dois accuser, lui qui, après m'avoir poussé à cet acte impie, m'a consolé de vaines paroles, et puis laissé sans secours. Mon père même, je n'en doute pas, si j'eusse pu l'interroger en face, et lui demander : Faut-il tuer ma mère? mon père eût étendu vers moi des mains suppliantes, et avec d'instantes prières il m'eût conjuré de ne point porter le couteau dans le sein qui m'enfanta, puisque, sans lui rendre le jour, je devais par là combler ma misère. Et maintenant, ma sœur, découvre ton visage; sors de ces larmes où tu te plonges, quel que soit notre triste sort. Lorsque tu me vois hors de moi-même, c'est à toi de calmer mes fureurs, de rappeler ma raison qui s'égare; et moi, quand tu gémis, je dois être là, près de toi, pour te consoler, pour te reprendre tendrement. Un tel échange de soins sied bien à l'amitié. Va donc, infortunée,

rentre dans le palais, livre au sommeil tes paupières fatiguées d'une longue insomnie; baigne-toi, prends quelque nourriture. Si tu venais à me manquer, si par une veille trop assidue tu te rendais malade à ton tour, ah! je serais perdu; car je n'ai plus que toi pour me secourir, abandonné, tu le vois, de tout le reste.

ÉLECTRE. Non, non, avec toi je veux vivre. Eh! si tu meurs, que pourrai-je faire, que deviendrai-je, faible femme, seule au monde, sans frère, sans père, sans amis? Mais, tu le veux, il faut t'obéir. Étends seulement sur ta couche tes membres fatigués; ne te laisse pas trop facilement surprendre à ces terreurs qui t'en arrachent; demeures-y paisiblement. Lorsqu'on n'est pas malade, mais qu'on croit l'être, on ressent tout le trouble, toute la fatigue de la maladie.

Cette scène et cette traduction sont vraiment délicieuses de naturel et de simplicité. Ce sont là des accents inconnus à la muse française, et, grâce à M. Patin, le monde dramatique grec nous est ouvert à tous aujourd'hui, même aux ignorants qui ne peuvent y pénétrer qu'à l'aide d'un guide. Si donc quelqu'un de nos lecteurs avait à passer tout un long hiver dans une solitude de campagne, je lui dirais : — Voulez-vous que cette solitude se peuple pour vous des hôtes les plus charmants? Voulez-vous que ce séjour d'hiver au milieu de la rude nature reste dans votre souvenir comme un des plus heureux temps de votre vie? Emportez avec vous l'*Eschyle* de M. Pierron, l'*Euripide* et le *Sophocle* de M. Artaud, les *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin, et chaque semaine donnez-vous pour tâche de lire une des œuvres originales des trois grands poëtes, en complétant cette étude par la lecture du commentaire de l'auteur français; ajoutez-y, quand le moment sera venu, l'*Agamemnon* de Lemercier aussi bien que la *Phèdre* ou l'*Iphigénie* de Racine; joignez-y encore, le soir, si vous en avez le loisir et le talent, l'exécution des deux *Iphigénies* de Gluck, sans oublier son admirable *Alceste;* et quand, après avoir vécu dans la familiarité de ces grands esprits, vous sortirez de votre solitude, vous emporterez au fond de votre âme assainie et fortifiée un rayon impérissable de cette divine lumière du génie grec, que l'on ne peut pas plus oublier, quand une fois on l'a vue luire, que l'œil n'oublie la clarté même du jour.

LE DÉTROIT DE TORRÈS.

Le détroit de Torrès, découvert en 1606, dans l'océan équinoxial, entre la Nouvelle-Hollande et la Papouasie, est devenu d'une navigation impraticable pour les navires d'un fort tonnage, par suite des nombreuses excroissances madréporiques, dont l'étendue augmente d'année en année. Le nombre des îlots, qui n'était que de vingt-six en 1606, est aujourd'hui de plus de cent cinquante [1].

LA LIBERTÉ DANS LA NATURE.

Regardez autour de vous la nature dans sa puissance. C'est sur la liberté qu'elle est fondée; et combien elle est riche par cette liberté! Le Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée et lui laisse habiter, suivant son libre instinct, la corruption et la mort.....

Plutôt que de troubler la douce liberté, il laisse le cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui, qui a tout formé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous des lois éternelles; l'esprit fort *les* voit, mais ne *le* voit pas. « Pourquoi un Dieu? dit-il; le monde se suffit à lui-même. » Et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que ce blasphème de l'esprit fort.

SCHILLER.

[1] Voy., sur les îles madréporiques, la Table des vingt premières années.

PROFONDEUR DES MINES.

L'imagination est assez disposée à s'exagérer les profondeurs auxquelles l'homme est parvenu dans les travaux des mines. Ces profondeurs, quoique dépassant de beaucoup les hauteurs auxquelles s'élèvent au-dessus du sol les travaux de l'architecture, demeurent cependant contenues dans des limites assez étroites, même quand on les compare à la taille de l'homme. Un des puits artésiens les plus profonds qui soient enregistrés dans la science est celui de Neu-Salzwerk, près Minden, en Prusse : sa profondeur absolue est de 680 mètres, et sa profondeur au-dessous du niveau de la mer est de 607 mètres. C'est à peu près la même profondeur que celle des puits artésiens que l'on perce en Chine pour obtenir du gaz hydrogène. Cette profondeur, au dire des missionnaires, varie de 600 à 650 mètres. M. de Humboldt, dans son *Asie centrale*, parle cependant d'un puits de ce genre foré à la corde, en 1812, à la profondeur de 975 mètres. Dans les mines de la Rœrerbuhel, les travaux étaient parvenus, dans le seizième siècle, à 947 mètres; à Kuttenberg, en Bohême, les travaux s'étaient enfoncés encore davantage, car Schmidt cite un puits abandonné qui était arrivé à la profondeur absolue de 1151 mètres. C'est la plus grande profondeur à laquelle l'homme ait jamais porté ses instruments, et l'on voit qu'elle n'est guère que d'un kilomètre. Cette grandeur, qui est à peu près égale à la hauteur du Vésuve, et qui représente près de huit fois la hauteur de la flèche de Strasbourg, n'est que la six-millième partie de la distance de la surface au centre de la terre.

On ne connaît de profondeurs analogues dans aucune des mines exploitées aujourd'hui. Les plus profondes paraissent être : celle d'Apendale, à Newcastle, où les travaux sont poussés à 658 mètres au-dessous de la surface; celle de l'Espérance, à Seraing, dans le pays de Liége, qui va à 413 mètres; les célèbres mines de Freyberg, en Saxe, qui descendent à 592 mètres; celle du Joachimsthal, en Bohême, à 646 mètres; celle du puits Samson, à Andreasberg, dans le Harz, à 670 mètres. Mais ces trois dernières mines étant ouvertes dans des pays de montagnes assez élevés, leur partie inférieure arrive à peine au niveau de la mer.

Il y a sur le globe des enfoncements naturels dont la profondeur est également très-considérable. Le plus remarquable et le mieux étudié est celui dans le fond duquel se trouve la mer Morte. Le niveau de cette mer, d'après les derniers nivellements, est à 422 mètres au-dessous de la Méditerranée; de sorte qu'à l'inverse de ce qui a lieu généralement quand on quitte les bords de la mer pour s'avancer dans l'intérieur des terres, en Judée, loin de monter, on est obligé de descendre graduellement jusqu'aux bords du Jourdain. La mer Caspienne présente un phénomène analogue. Enfin, il y a aussi des cavernes dont on ignore absolument les dernières profondeurs; et, surtout si l'on tient compte des canaux souterrains par lesquels s'élèvent jusqu'à la surface soit les eaux thermales, soit les laves bouillonnantes des volcans, il faut reconnaître que les cavités creusées par la main de l'homme sont bien peu de chose sous le rapport du diamètre comme sous le rapport de la profondeur en comparaison de celles qui ont été formées par la nature.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59.

LES CHARRUES D'AUTREFOIS.

Labour vient du mot *Labor*, qui veut dire travail.

La terre livrée à elle-même produit des plantes sauvages, âcres au goût, pauvres en principes nutritifs, et difficilement assimilables. Les fruits sauvages ne sont pas mangeables; il faut donc cultiver la terre, c'est-à-dire l'amender, la labourer, la fumer et l'ensemencer.

On amende le sol en changeant ses conditions physiques, en ajoutant de la marne au terrain siliceux, sablonneux, dépourvu de principes calcaires; en mêlant des sables, des graviers aux terres trop compactes; en drainant les terres humides, etc.

Après les amendements qui modifient particulièrement la nature physique du sol, viennent les labours.

Les labours ont pour objet de détruire les mauvaises herbes et de restituer au sol les éléments constitutifs qui lui ont été enlevés par la végétation.



Charrue du centre de la France. — Dessin de Lambert.

Un illustre chimiste, Lavoisier, a dit : « Rien ne se perd dans la nature, tout se réduit à des transformations. »

L'agriculture progressive est tout entière contenue dans ce grand principe, la raison suprême des assolements, des fumures et des labours.

Malheureusement, dans une grande partie de la France, dans le midi, dans le centre et dans plusieurs contrées de l'ouest, on laboure d'une manière incomplète parce qu'on ne se rend pas parfaitement compte du rôle et de l'effet des labours, et que par suite on se contente d'instruments très-imparfaits.

La charrue du centre de la France, dont nous donnons un spécimen, n'est autre chose que la charrue de Triptolème et de Cincinnatus, que l'on retrouve encore aujourd'hui en Asie, en Afrique, chez les peuplades sauvages de l'archipel Indien, et en Italie. Une grande pièce de bois, allant s'attacher au joug, forme l'âge; un soc barbare en fer et deux oreilles en bois de cormier constituent l'araire primitif, employé sur toute la surface du sol français lorsque Matthieu de Dombasle inventa la charrue qui a servi de base à tous les perfectionnements ou plutôt à toutes les modifications imaginées depuis cette époque.

Pour que l'on puisse bien apprécier le mérite de la charrue nouvelle, il faut rappeler sommairement les effets généraux que l'on cherche à obtenir par les labours; nous analyserons plus tard les différents organes qui constituent la charrue.

Les labours ont pour but : de diviser la terre; d'exposer le plus grand nombre possible de points de sa surface au contact de l'atmosphère; de la rendre plus poreuse, c'est-à-dire de lui donner les propriétés de l'éponge; de permettre à la chaleur de l'atmosphère et à la pluie de pénétrer également, de faire entrer dans toute la masse de la couche végétale les engrais que l'on répand sur le sol; de mettre les matières qui doivent se dissoudre ou fermenter dans les conditions les plus favorables pour qu'elles puissent se dissoudre dans l'eau où se décomposer en se mêlant au gaz oxygène que l'air contient; de permettre aux racines de se développer librement et de puiser dans le sol la nourriture épandue autour d'elles; enfin de détruire les mauvaises herbes, qu'on appelle aussi avec raison plantes parasites, parce qu'elles prennent la place et la nourriture des bonnes herbes. Pour détruire ces mauvaises herbes, il faut un instrument qui les retourne et les enfouisse la racine en l'air, afin de les priver de l'air, de la lumière et des sucs

nourriciers sans lesquels tout végétal périt et se décompose.

On n'a qu'à jeter un regard sur la charrue du centre de la France pour s'assurer qu'il est impossible à un laboureur de produire, avec un instrument pareil, les effets que nous venons d'énumérer. Il est probable que, dans quelques années, l'araire romain, quoi qu'en disent ses rares et derniers partisans, sera relégué dans les musées, avec les arbalètes et les arquebuses à rouet, comme un objet de simple curiosité.

On doit reconnaître cependant que dans les pays de médiocre culture, où l'outillage est aussi pauvre que le sol, cet araire rend quelques services relatifs, mais dont l'utilité tend à disparaître avec l'état de misère qui l'a fait naître. Parmi



Charrue basque. — Dessin de Lambert.

les objets dignes d'attirer l'attention plutôt des archéologues que des agronomes, nous citerons aussi le singulier instrument que l'on rencontre dans les montagnes du pays basque. C'est une charrue qui se subdivise en deux appareils distincts, appliqués à deux opérations également distinctes.

L'une de ces deux charrues est formée d'un âge, d'un *coutre* (grand couteau destiné à fendre le sol dans le sens vertical) et d'un mancheron. L'autre se compose d'un âge, d'un mancheron et d'un *soc* (pointe en fer qui a pour but de trancher horizontalement la bande de terre du sillon). On attelle quelquefois une paire de petits bœufs à chaque instrument; la charrue du coutre passe devant, la charrue du soc la suit immédiatement. Le plus souvent, le laboureur juxtapose les deux charrues, tient les deux mancheron des deux mains, en ayant soin de placer le coutre un peu en avant du soc, et produit à peu près ainsi l'effet d'une charrue ordinaire.

Cette machine barbare remonte à la plus haute antiquité. Elle est peu à peu remplacée, ainsi que l'araire romain, par des instruments plus rationnels, plus puissants et mieux disposés pour produire l'effet qu'on attend de leur emploi.

La suite à une autre livraison.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — V. p. 50, 71, 85, 90.

1586. — En mai et en juin, le Tasse obtient de fréquentes permissions de sortir, et il va visiter tour à tour diverses personnes : les pères de San-Benedetto, Marsile d'Este, et l'ambassadeur toscan, Camillo Albizi, chez lequel il s'invite souvent à dîner.

— 1er juillet. Vincenzo Gonzaga, prince de Mantoue, le visite dans sa prison et lui demande des vers; le Tasse passe la nuit à les composer.

— 13 juillet. Il sort de Ferrare avec le prince de Mantoue, qui a obtenu du duc Alphonse l'autorisation de l'emmener pour quelque temps, mais qui se propose bien de ne plus le rendre.

Le Tasse n'est pas admis à prendre congé du duc Alphonse. Il était enfermé à l'hôpital Sainte-Anne depuis sept ans et quatre mois, et il était alors âgé de quarante-deux ans.

1586. — 14 juillet. Torquato arrive à la cour de Mantoue. Sa première pensée est d'écrire à sa sœur : « Je suis libre! libre par la grâce du sérénissime seigneur prince de

Mantoue. Et si la fortune m'a privé de tous ses biens, elle n'a pu me ravir ceux de la nature !... Écrivez-moi souvent et donnez-moi des nouvelles de vous, de votre mari, de vos enfants. Portez-vous bien et aimez-moi. »

1586. — 23 juillet. Il a l'intention de faire des changements et des additions à son poëme; mais il veut d'abord publier un poëme de son père, *il Floridante,* « petit poëme, dit-il, mais plein d'agrément et de charme », et il prie son ami Antonio Costantini de lui en envoyer le manuscrit.

— 26. « J'ai trouvé ici, écrit-il au même, un asile si agréable et un accueil si généreux, que je ne songe pas à sortir de Mantoue, à moins que le seigneur prince ne veuille me conduire ailleurs avec lui. »

— 7 août. Il écrit au père Grillo, à Ferrare : « Ce soir, en allant au couvent de Tous-les-Saints, j'ai rencontré le seigneur duc de Mantoue, mais ma mauvaise vue, si faible et si courte, m'a empêché de le reconnaître à temps pour le saluer; je prie Votre Paternité d'écrire au signor Federico Cataneo de m'introduire quelque jour près de Son Altesse ou de m'en donner l'occasion. »

— 14 août. Il paraît être sollicité par don Cesare d'Este de revenir à Ferrare; il répond avec prudence à ce seigneur qu'il n'abandonne pas la pensée de retourner à Ferrare, mais qu'il faudrait qu'il fût assuré d'y retrouver toute la bienveillance et toutes les faveurs dont il y avait joui pendant les premiers temps. « Mais quand aurai-je la paix? Quand pourrai-je apaiser mes pensées? N'est-il pas temps encore, signor don Cesare? Et quand sera-ce? » Pour le moment, il prie Son Excellence don Cesare de lui envoyer une valise qu'il a laissée à l'hôpital Sainte-Anne.

— 15 août. Il écrit à Bianca Capello, grande-duchesse de Toscane : « Je rends grâces à Votre Altesse pour son présent (quelques écus); mais je ne réponds pas à sa dernière lettre, parce que j'en ai laissé passer l'occasion; j'ai été plus pressé de saisir celle de sortir de prison, qui vraisemblablement ne se serait pas représentée aisément. »

Il fait diverses excursions à Marmiruolo avec le prince.

— 26 août. A Antonio Costantini : « Je compose de temps à autre des sonnets, des chansons, des madrigaux ou autres choses, et j'en fais un livre (peut-être le *Codice Chigiano*). Je n'écris pas à messer Vittorio (il Baldini, libraire à Ferrare), parce qu'il est trop lent à répondre. Priez-le cependant de m'envoyer le Traité d'Alexandre Afrodiseo sur la métaphysique, tant de fois promis en vain; puis, nous serons amis, s'il le veut. Je suis à la vérité le bon Tasse, le cher Tasse, l'aimable Tasse, mais je suis aussi Tasse l'assassiné, surtout par les imprimeurs et les libraires... »

On voit que, comme par le passé, il compose des sonnets pour les gens riches, célébrant leurs fêtes, leurs mariages, ou les consolant de la perte de ceux qu'ils aiment, afin d'obtenir d'eux un peu d'argent, des bagues ou autres témoignages de leur satisfaction.

— Il réclame sans cesse les livres et les effets qu'il a laissés à l'hôpital Sainte-Anne.

— Il reçoit du signor Giovan-Battista Cavallara des pilules pour retrouver la mémoire; il se fait tirer le sang « du nez et du front ». Il se plaint d'une *frenesia* qui le rend très-mélancolique et qui est accompagnée de violentes hémorragies. Cependant il a bon appétit; il déjeune copieusement le matin, et il dîne à quatre ou cinq heures. S'il ne dîne pas, il ne peut dormir. Il prie Ascanio Mori, de Mantoue, de donner ces détails aux médecins, et, dans une autre lettre, il lui dit :

« Le vin de Votre Seigneurie m'a paru salutaire; mais il faut que mon goût s'accommode au vin, puisque le vin ne peut s'accommoder à mon goût. Il y a ici un médecin du seigneur gouverneur de Milan avec lequel je désirerais que Votre Seigneurie eût un entretien au sujet de ma santé. Je lui fais l'aveu de l'humeur mélancolique qui est la principale cause de mon infirmité. Je suis ambitieux, mais avec raison, parce que je n'ai point de défaut que ne modère le plus ordinairement ma raison. Je ne puis vivre dans une ville où tous les citoyens, nobles ou non, ne m'accorderaient pas place aux premiers rangs, ou du moins ne me concéderaient point, quant aux démonstrations extérieures, d'aller de pair avec eux. C'est là mon humeur ou ma raison. Si l'on m'interroge, je répondrai volontiers et catégoriquement sur ce point. Ce soir, j'ai dîné très-frugalement. Si Votre Seigneurie a des fruits ou quelque autre chose semblable pour finir mon repas, je la prie de vouloir bien me l'envoyer, et je lui baise les mains. »

Cette lettre est curieuse en ce qu'elle montre, d'une part, combien les limites de l'art médical étaient peu circonscrites, puisque l'on consultait les médecins autant sur les maladies de l'âme que sur celles du corps; et, d'autre part, on voit que le Tasse ne déguisait pas les prétentions de sa juste fierté. Mais comment les accommoder avec cette coutume ou cette nécessité de vivre dans la dépendance, presque dans la domesticité des princes, et de chanter, à prix d'argent, les louanges des riches? Cette condition de la vie, si complexe et si contradictoire, ne pouvait manquer de rendre le bonheur presque impossible à une âme douée d'autant de sensibilité. Il est étrange de voir aussi qu'en tout temps l'indépendance elle-même a paru un poids insupportable à certains poëtes, et trop souvent on a eu lieu de remarquer en eux un inexplicable mélange d'élévation et d'abaissement.

1586. — 20 septembre. Giulio Giordani de Pesaro, secrétaire et conseiller de Francesco-Maria della Rovere, duc d'Urbin, soumet au Tasse, sans doute par ordre de son maître, une haute question politique, et le prie de dire son sentiment sur une réponse qu'a donnée le Sperone.

La question est celle-ci : « De l'état républicain ou du » gouvernement d'un prince, quel est le meilleur? Autre- » ment dire, que doit-on préférer : le gouvernement le plus » parfait, mais aussi le moins durable; ou celui qui est le » moins parfait, mais qui peut se soutenir le plus long- » temps ? »

Le Sperone avait répondu fièrement :

« Notre bonheur ne doit pas se mesurer au temps, mais à la valeur des œuvres; mieux vaut mille fois vivre un seul jour de la vie d'un homme digne de ce nom, que cent ans de la vie d'une brute, serpent ou pierre ! »

Le Tasse répond avec un embarras sincère ou affecté. Il loue le Sperone et son opinion avec trop d'emphase pour que l'on ne devine pas qu'il est un peu blessé de n'avoir pas été consulté seul ou du moins le premier. Cette question de « philosophie civile » lui paraît d'ailleurs inutile, ou tout au moins mal posée. Quant à la solution du Sperone, elle est fausse. Il invoque l'autorité de Socrate qui, au rapport de Xénophon, condamnait comme une vaine curiosité l'étude des problèmes touchant à des choses au-dessus du pouvoir humain. « A quoi bon rechercher comment se forment la pluie, le tonnerre ou la neige, puisque nous ne pouvons ni pleuvoir, ni tonner, ni neiger? » L'application de ce sophisme a l'apparence d'une épigramme à l'adresse du duc, qui, assurément, quelle que fût la réponse à la question qu'il posait, ne se serait pas dépouillé de son pouvoir au profit de la forme républicaine. Entrant toutefois dans la discussion où l'on désire qu'il s'engage, le Tasse part de ce principe, que plus une chose est parfaite, plus elle est durable. Ainsi les corps les mieux organisés et les mieux constitués sont aussi ceux dont la vie est la plus longue. C'est donc une erreur que de vouloir séparer la perfection de la durée. Puis, comment prétendre que notre bonheur

ne doit pas se mesurer au temps? « Quoi! le temps n'est-il pas la mesure du mouvement? Et de quel mouvement? Du mouvement du ciel, qui sert de mesure aux mouvements de toutes les choses inférieures! Objectera-t-on que notre âme a une origine supérieure à celle du soleil et des astres? Mais notre âme est tellement associée à notre corps que l'homme, obligé de partager les conséquences de sa double nature, doit attendre que sa partie purement spirituelle soit séparée et libre pour vivre idéalement. En attendant, il faut bien que l'homme consente à voir ses actions mesurées par le temps. La règle est la durée proportionnée au but. On ne construit pas un navire pour un seul voyage heureux; on n'élève pas un palais pour qu'un seul seigneur l'habite, mais pour qu'il serve aussi de demeure à ses fils, à ses petits-fils, à ses arrière-neveux; et si l'on ne construisait le palais qu'en vue de sa beauté, il ne serait pas nécessaire de lui donner des fondements si lents à exécuter et si dispendieux. L'agriculteur plante-t-il des arbres avec la pensée qu'ils ne dureront seulement que pendant sa vie? »

On peut juger assez, par ces indications, du caractère sophistique de cette apologie du gouvernement absolu. Le Tasse ne veut pas que l'on s'y trompe : aussi, en terminant, dit-il à Giulio Giordani : « Voilà mon opinion, et je vous la donne comme opinion, non comme science. »

1586. — En novembre, il reçoit une partie des effets qu'il avait laissés dans l'hôpital Sainte-Anne.

— Sur l'invitation de la princesse de Mantoue, il se remet à sa tragédie, et il l'achève en décembre. Il lui donne pour titre : *Torrismondo*, roi des Goths, au lieu de *Galealto*, roi de Norvége, et en envoie des copies au prince Vincenzo, au patriarche Gonzaga et à d'autres amis.

— Vers la fin de l'année, il reçoit le portrait de son père qui était resté à Ferrare.

1587. —Janvier. Il rassemble ses lettres avec l'intention de les publier.

— Il passe le carnaval gaiement, à Mantoue, dans la compagnie de jeunes dames nobles.

— Février et mars. On publie à Venise, sans son consentement, ses discours sur l'art poétique et le premier livre de ses lettres dites « poétiques ». Mécontent, il se met à refaire les discours.

— En carême, il étudie les pères de l'Église, et plus particulièrement saint Augustin, « pour apprendre à ne pas faire fausse route dans la vie et à donner plus de perfection à ses œuvres. »

— Au printemps, il a des accès de fièvre. Vers la fin d'avril, il passe quelques jours à Marmiruolo.

— En mai, la grande-duchesse de Toscane lui envoie une coupe d'argent.

— Juin. Il prie Giovan-Battista Licino, de Bergame, de lui faire envoyer des bas que lui a promis la signora Tarquinia, parce qu'il n'a pas de quoi en changer. « N'ayant rien à faire pour Son Altesse, dit-il, n'étant pour lui qu'un serviteur inutile, je ne veux rien lui demander. »

— Il se plaint de ses souffrances, de l'agitation de ses nuits, de sa tristesse, et il s'écrie : « Ah! que je voudrais pouvoir fuir jusqu'aux îles Fortunées, où quelque reine m'expliquerait le sens des songes qui me tourmentent! »

— Vers le 7 août il arrive à Bergame, qu'il salue avec enthousiasme :

> Terra che 'l Serio bagna e 'l Brembo inonda.

Il est accueilli avec un affectueux empressement par les Tasse dans leur maison du Borgo-Pignolo, et il est visité par toutes les personnes les plus recommandables de la ville. Il assiste à la fête de Bergame, l'une des plus belles de l'Italie, et il y trouve une agréable distraction. De là, il va passer quelques jours à Zanga, maison de campagne des Tasse. Mais l'avis que Guglielmo Gonzaga, duc de Mantoue, est mort le 24 août, l'oblige à abréger son séjour.

1587. — En septembre, on imprime à Bergame la tragédie de *Torrismondo,* et le Tasse la dédie au nouveau duc de Mantoue et de Montferrat, Vincenzio Gonzaga.

— Bientôt il est mal satisfait des procédés de ce prince, et il veut s'éloigner de sa cour.

— En octobre, souffrant et inquiet, il obtient du duc Vincenzio la permission de faire un pélerinage au sanctuaire de Lorette. Il se met en route avec une petite valise renfermant quelques vêtements et des papiers. Il s'arrête d'abord au monastère de San-Benedetto, hors de Mantoue, pour y faire ses dévotions. Le soir du 25 octobre, il arrive à Bologne, où son ami Costantini lui donne l'hospitalité. Le 27, il quitte Bologne et arrive, très-fatigué, le dernier jour du mois, à Lorette. Il est obligé d'écrire à Ferrante Gonzaga, prince de Molfetta, pour lui demander par charité dix écus (*per elemosina*), le peu qu'il avait d'argent étant dépensé. Il fait ses dévotions dans la *Santa Casa,* et y écrit son beau sonnet :

> Ecco fra le tempeste e i fieri venti
> Di questo grande e spacioso mare,
> O santa stella, il tuo splendor mi ha scorto...

— En novembre, il se dirige vers Rome et y arrive le 3. Il loge chez son ami Scipion Gonzague, patriarche de Jérusalem. L'accueil de ses anciens protecteurs ou amis, le cardinal Albano, le Papio et autres, lui paraît froid. Il s'ennuie vite de la vie de Rome, et il songe à aller près de ses parents, à Sorrente.

— Le 14 novembre, il écrit à sa sœur une lettre très-touchante où se peint parfaitement la situation de son esprit. Il se plaint de tout, des hommes et des choses; il désespère de tout, hors de son salut. Il est, dit-il, sans amis, sans protecteurs, malade de corps et d'âme. « Je ne sais si, au milieu de tant de déceptions, je dois espérer que vous êtes vivante, afin que vous puissiez m'accueillir encore une fois sous l'habit de berger. » Il l'appelle *madame ma sœur.* « Je vous prie, par la mémoire et par l'âme de notre père à qui nous devons tous deux la vie, de notre mère qui nous a nourris tous deux, d'être vraiment vivante, pour que je puisse, non pas être heureux, mais seulement respirer sous ce ciel qui m'a vu naître, jouir de la vue de la mer et des jardins du rivage, chercher des consolations dans notre amitié, et boire de ces vins et de ces eaux de notre pays qui peut-être soulageront mes maux. » Sa sœur était morte; mais il fut longtemps sans le croire.

— L'Académie de Gênes lui avait offert une chaire de professeur, avec un traitement de quatre cents écus; ses infirmités ne lui avaient pas permis d'accepter cette proposition.

— 18 décembre. Le Tasse adresse à son ami Scipione Gonzaga, à l'occasion de son élévation au cardinalat, la belle canzone qui commence par ce vers :

> Non è nuovo l' onor di lucid' ostro...

La fin à une autre livraison.

L'ARCHITECTURE ET LA MUSIQUE.

« On me confiait souvent à un vieux domestique qui me menait promener où sa fantaisie le conduisait. Un jour il me fit entrer dans l'église de Notre-Dame, et me portait dans ses bras, car la foule était grande. La cathédrale était tendue de noir. Mes regards se fixèrent sur les vitraux de la rose méridionale, à travers laquelle passaient les rayons du soleil, colorés des nuances les plus éclatantes. Je vois encore la place où nous étions arrêtés par la foule. Tout à coup les grandes orgues se firent entendre; pour moi,

c'était la rose que j'avais devant les yeux qui chantait. Mon vieux guide voulut en vain me détromper; sous cette impression de plus en plus vive, puisque dans mon imagination j'en venais à croire que tels panneaux de vitraux produisaient des sons graves, tels autres des sons aigus, je fus saisi d'une si belle terreur qu'il fallut me faire sortir. »

C'est un des plus habiles architectes de notre temps qui raconte ce souvenir de son enfance [1]. Il explique et justifie son illusion en rappelant les paroles bien connues d'un aveugle-né à qui l'on demandait s'il se faisait une idée de la couleur rouge? — Oui, répondit-il, le rouge, c'est le son de la trompette. — « Il y a donc, ajoute M. Viollet-Le-Duc, une corrélation intime entre les expressions diverses de l'art. Pourquoi? C'est parce que ces expressions sont puisées à une même source. Les peuples artistes sont ceux qui ont compris à un égal degré les langages divers de l'art. Un architecte qui n'éprouve pas, en écoutant un air ou un poëme, en voyant une sculpture ou une peinture, des sentiments aussi vifs que ceux que produit chez lui la vue d'un monument, n'est pas assez artiste. Il en est de même du musicien, du poëte, du peintre et du sculpteur. »

Novalis disait d'un beau monument que c'était de la « musique pétrifiée »; et Gœthe, de la « musique muette ». Les anciens avaient vivement senti le rapport qui unit ces deux arts : on le voit bien par la fable d'Amphion.

LIBRE ARBITRE.

La conscience de la liberté est la liberté même, et celui qui sent qu'en faisant une chose il pourrait en faire une autre est tellement libre de la faire qu'on n'oserait parier contre lui qu'il ne la fera pas. — Mais, dira-t-on, le pari même deviendra un motif déterminant auquel il cédera par force. — Oui, s'il tient à gagner; que diriez-vous pourtant s'il aimait mieux perdre?

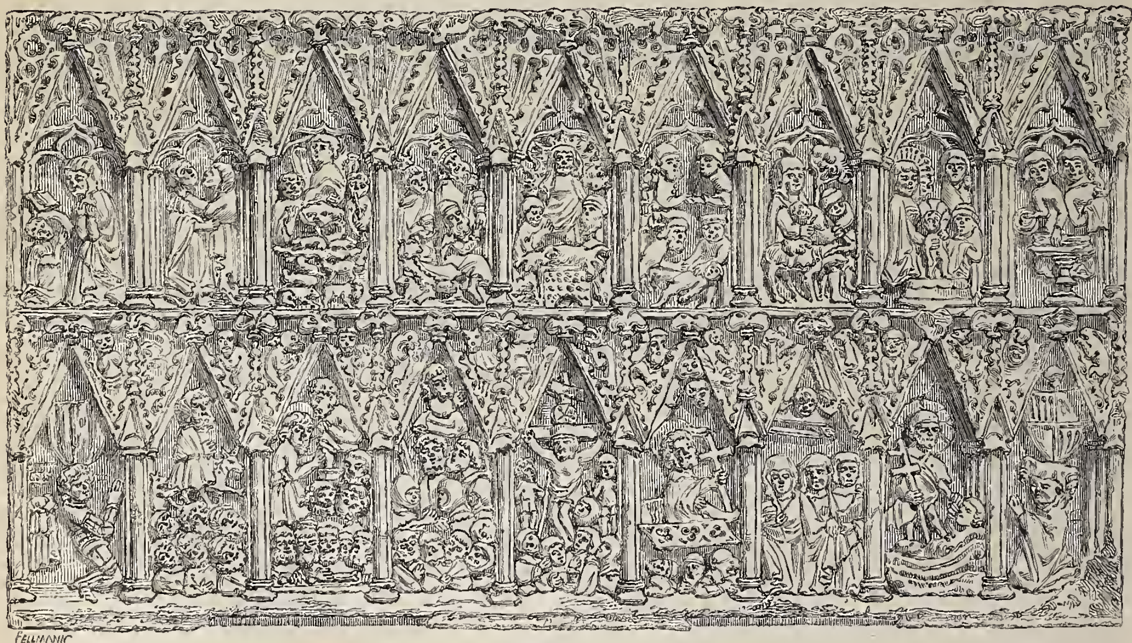
CHARLES DE RÉMUSAT.

BAS-RELIEF DE LA VILLA THÉAS,

A BAGNÈRES DE BIGORRE

(Hautes-Pyrénées).

Ce bas-relief, parfaitement conservé, a de hauteur 1m,08, et de largeur 2m,42. Ses sculptures, divisées en deux rangées, se composent de dix-huit sujets encadrés entre des colonnettes surmontées d'un arc brisé. D'après les recherches archéologiques de M. le supérieur du petit séminaire d'Auch, ce bas-relief aurait été exécuté au milieu du quinzième siècle. Un vicomte Jean d'Asté [1] et sa femme Marie de Caupène (nièce et petite-nièce des deux évêques d'Aire de ce nom), ayant reconstruit, en 1453, l'église d'Asté, on suppose que cette pierre sculptée fut destinée à orner le portail de la nouvelle église et à perpétuer le souvenir de la libéralité des donateurs. On ignore par suite de quels événements le bas-relief ne fut pas placé au lieu de sa destination : resté longtemps oublié et à moitié enseveli dans une cour de Bagnères, il est devenu depuis une dizaine d'années la propriété de M. Soubie, ancien représentant du peuple, qui l'a fait enchâsser dans la muraille extérieure de sa maison de campagne dite villa Théas. Voici l'explication des sujets représentés par ces dix-huit bas-reliefs, en allant de gauche à droite :



Bas-relief du quinzième siècle, à Bagnères de Bigorre. — Dessin de Fellmann, d'après une photographie.

Rangée supérieure : — 1° l'Annonciation; 2° la Visitation; 3° Chœur des anges; 4° les Rois mages; 5° Jésus à la crèche; 6° le Massacre des innocents; 7° la Fuite en Égypte; 8° Circoncision; 9° l'Enfant Jésus au berceau.

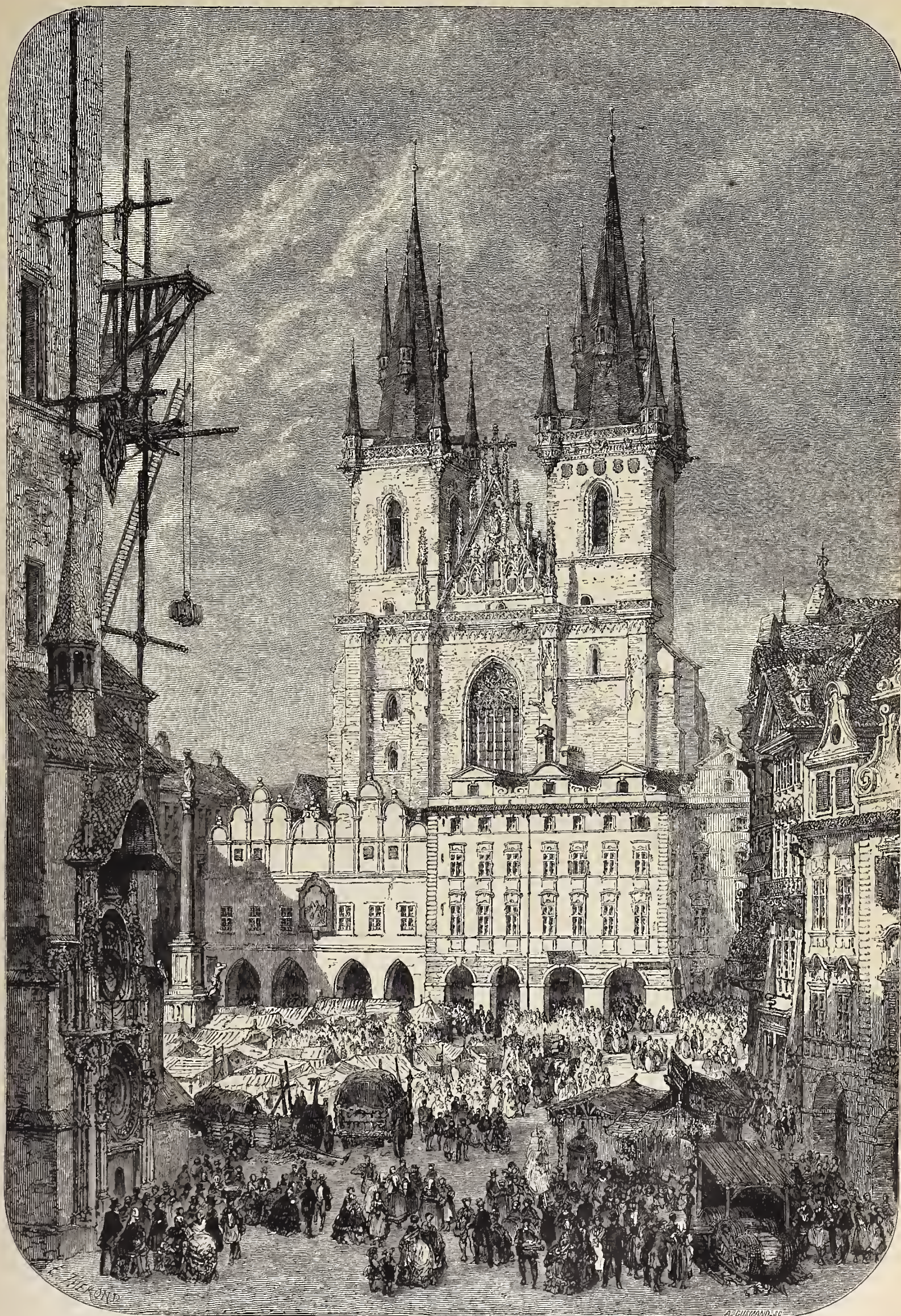
Rangée inférieure : — 10° Le Chevalier donateur à genoux : au-dessus de lui, un écusson supporté par un ange à trois flèches en pal, pointes en bas; aucune indication de couleurs ni d'émaux; 11° Entrée de Jésus à Jérusalem; 12° Jésus lave les pieds aux apôtres; 13° Judas fait arrêter Jésus; 14° Crucifiement; 15° Résurrection; 16° les Trois Maries au saint sépulcre; 17° Jésus visite les enfers; 18° la Châtelaine donatrice : au-dessus d'elle, écusson et tête de chien vue de face; l'écusson porte : première et quatrième du chevalier, deuxième et troisième effacées.

(1) M. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture.* Bance.

(1) Asté est un village situé à 4 kilomètres de Bagnères, sur la rive droite de l'Adour, à l'entrée de la vallée de Campan. La famille d'Asté était une branche de la maison de Grammont.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA TEYNKIRCHE, A PRAGUE.



L'Église de Teyn, dans l'Altstadt, à Prague. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

— Cette église, me dit le petit vieillard, renferme un trésor!

Et comme il s'aperçut que ces paroles n'avaient pas le pouvoir de m'enthousiasmer (j'avais vu tant de trésors d'églises depuis deux mois!), il s'empressa d'ajouter :

— Un trésor plus précieux que les vases d'or et d'ar-

gent, les coffrets de cristal, les pierreries des reliquaires ou les chasubles brodées de perles.

— Quoi donc?

— Une belle devise, une maxime aussi sage, à mon gré, que celle du temple de Delphes.

Nous entrâmes, et il me conduisit près d'un pilier, devant un tombeau, où je lus ces quatre mots gravés sur le marbre : ESSE POTIUS QUAM VIDERI (Être plutôt que paraître).

— Ci-gît le grand Tycho-Brahé (1), reprit mon guide, et cette devise était la sienne. Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'elle est supérieure même à celle de Beethoven : « Pour paraître, il faut être. » Qu'est-il besoin de paraître, de produire de l'effet, d'être admiré? Si nous méritons réellement la gloire, elle viendra d'elle-même. Et quand elle ne viendrait pas! de quel calme puissant et saint n'est pas remplie l'âme de l'homme qui, se recueillant tout en lui-même, sans prendre autrement souci des regards et des critiques ou des applaudissements du monde, cherche sa force véritable, la voit ce qu'elle est, ne se l'exagère point, s'y concentre, la développe, l'applique, et la fait servir entière à atteindre le vrai but de sa vie, c'est-à-dire son développement moral et intellectuel! D'où viennent, Monsieur, l'affectation, l'envie, l'ostentation, l'orgueil, sinon du désir de paraître plus que l'on n'est? « Nous nous ruinons pour les yeux des autres », disait Franklin. Ah! s'il ne s'agissait que de la perte de notre argent! Mais c'est le fonds même de notre vie que nous dissipons follement lorsque nous laissons évaporer au dehors de nous, en inutile apparence, des forces qui ne nous ont été données que pour notre propre amélioration intérieure, et dont chacun de nous, après tout, n'a reçu que la juste proportion nécessaire à l'accomplissement sérieux de ses devoirs envers les autres et envers lui-même. Pour vivre, comme l'entend la vanité, on épuise les sources mêmes de la vie (2).

Le vieillard devint distrait; je saisis un éclair de malice sur ses traits.

— Dites-moi sincèrement, cher docteur, ce qui vient de traverser votre esprit?

— Je songeais, me répondit-il, au professeur M..., excellent homme, assurément, mais qui a une singulière manie : tous les ans, au commencement de son cours, il convoque le ban et l'arrière-ban de ses amis et connaissances; on arrive en foule devant la chaire, et il « improvise », pour leçon d'ouverture, un superbe discours qu'il a laborieusement composé pendant ses vacances. C'est un admirable programme de ce qu'il se propose de dire pendant les six ou huit mois de son enseignement. Ce jour-là il est vraiment ingénieux, disert, lumineux, éloquent. On l'interrompt par de chaleureux bravos, et le lendemain les journaux s'empressent de citer les passages qui ont été le plus souvent applaudis. Il se fait autour du nom de l'illustre maître vingt-quatre heures de bruit à l'étourdir et à lui faire tourner à jamais la tête, si sa conscience ne lui disait tout bas que ce n'est point pour toujours durer, et qu'il doit bien savoir à quoi s'en tenir sur la valeur de tout ce brouhaha. Aux leçons suivantes, la foule diminue, et d'une décroissance si rapide, qu'après une ou deux semaines il reste à peine dans la salle une demi-douzaine d'étudiants. Or, croyez bien que le professeur M... est loin d'en être aussi mortifié qu'on pourrait le croire. L'effet qu'il souhaitait s'est produit; maintenant, il est en paix : chacune de ses leçons ne lui coûte plus que quelques heures de travail, et il se trouverait bien mystifié si un beau matin la foule venait à lui revenir tout à coup, sans nouvelle convocation. Quelle pauvre figure serait la sienne!

(1) Célèbre astronome, mort le 24 octobre 1601. (Voy. la Table des vingt premières années.)

(2) « Et propter vitam, vivendi perdere causas. »

Et quelle autre ressource aurait-il, pour se tirer de peine, qu'un enrouement ou quelque indisposition subite?

Je fis observer au vieillard que cette coutume n'était pas particulière au professeur M..., et que je connaissais une très-grande ville où le discours d'ouverture était aussi, sans que personne y trouvât à redire, la grande affaire de plus d'un professeur, et même, pour quelques-uns, la seule, attendu que dès le lendemain ils cédaient leur place à un suppléant qui, ne se tenant nullement engagé par les trop généreuses promesses du maître, se contente d'un programme plus simple et continue le cours à sa guise, modestement, dans un silence et une solitude où, à l'inverse du titulaire, il « est » ce qu'il peut, sans « paraître ».

— C'est la femme d'Horace : une tête ravissante qui s'élève au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, une forme que l'œil n'aime plus à suivre : *desinit in piscem*. Si d'ailleurs j'ai choisi pour exemple un professeur, c'est, soyez-en persuadé, sans méchante intention, car je considère sincèrement ce métier-là comme l'un des plus honnêtes de notre siècle. Ailleurs que dans les universités, il y a des discours d'ouverture d'une éloquence non moins étudiée, et beaucoup moins innocents. Vouloir « paraître » à tout prix, sauf à ne rien « être », est une tendance qui, du haut en bas de la société, séduit bien des gens et les mène à leur perte. Ils croient tromper autrui, et, en effet, ils y réussissent quelquefois jusqu'à confondre la raison, mais pour peu de temps, et, en définitive, il arrive qu'ils n'ont déçu personne plus qu'eux-mêmes. Tôt ou tard, toutes ces pompeuses enseignes de marchandises mauvaises irritent et éloignent d'autant plus le public que d'abord elles l'ont plus attiré.

L'entretien sur un tel thème n'était pas, comme on peut le penser, pour s'épuiser en quelques minutes. Cependant le jour baissait.

— Que l'ombre de Tycho-Brahé nous pardonne! Visitons la Teynkirche; vous verrez que, même sans la devise, elle en vaut bien la peine.

La Teynkirche est, en effet, un des édifices les plus intéressants de Prague. C'est l'église paroissiale de la vieille ville, l'Altstadt, riche quartier à rues obscures qui se compose d'environ mille maisons, et où l'on compte quarante mille habitants. Un sacristain, qui depuis une demi-heure nous épiait respectueusement à quarante pas du tombeau, nous conduisit d'abord à la chapelle de la Vierge, ornée des statues modernes de deux saints de Bohême, Cyrille et Méthode; puis devant un tableau du maître-autel, par Ch. Skreta; il nous fit remarquer ensuite la chaire nouvellement restaurée, et le baldaquin de la tombe de l'évêque Lucianus, mort en 1492. Les trois nefs sont formées par de hauts piliers gothiques. C'est dans cette église que Georges Podiebrad fut couronné roi de Bohême, en 1458. On doit à ce souverain la construction des deux grandes tours, dont l'une, celle du nord, frappée par la foudre en 1819, a été réparée de 1823 à 1826. La façade est d'un aspect véritablement agréable, et nous ne saurions mieux rendre l'impression qu'elle produisit sur nous qu'en nous écriant, avec M. X. Marmier (1) : « Quelle gracieuse et touchante construction! A sa base, l'arcade gothique de l'ancienne école de Teyn; plus haut, un portail surmonté d'une croix, et deux tours carrées qui s'élèvent à deux cent cinquante pieds en s'effilant comme des fuseaux, et portant à leurs angles huit tourelles semblables à des encensoirs répandant leurs parfums dans les airs! »

(1) *Voyage pittoresque en Allemagne*, partie méridionale; 1859.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75.

III.

J'étais assis au bord de la prairie, et, regardant les insectes courir sous l'herbe ou voltiger de fleur en fleur, je me disais : « Quel homme serait capable d'écrire l'histoire de ce coin de terre? » Je me mis, en effet, à faire le dénombrement des labiées, des composées, des légumineuses, des agrostis, des graminées de tout genre qui entraient dans la composition de cette prairie; j'y ajoutai les mousses et les végétations délicates qui étaient venues prendre abri sous les arbustes de la haie, les saules qui bordaient la rivière et les plantes aquatiques qui en tapissaient le lit; le printemps était dans sa magnificence, les fleurs éclataient sur toutes les tiges, et à tout cueillir j'aurais comblé un herbier. Mais toute cette botanique ne me donnait encore que des cadres; pour écrire mon histoire, c'est aux individus eux-mêmes qu'il me fallait arriver; et comment réussir à les démêler dans un tel fouillis? Combien de chaque espèce? A quelle distance précise en mètres et en millimètres des bords de la prairie? Quelle forme particulière de développement? Combien de feuilles, de fleurs, de boutons, et dans quelles positions? Quelles configurations des racines et des radicelles? Quels entrelacements dans le secret du sol avec les plantes voisines? Enfin, comment chacun de ces végétaux s'était-il semé? D'où venait la graine? Sous quelles influences de pluie ou de soleil avait-elle réussi à germer, à lever, à se faire jour? Et les graines qui en naîtraient, soit dans le courant de la saison, soit dans les années suivantes, quelle serait leur destinée? Les unes détruites par les insectes ou les oiseaux, les autres tombées sur place, les autres balayées par le vent, peut-être bien loin, ou pour se perdre sur les rochers et les grandes routes, ou pour prendre racine à leur tour dans quelque terrain favorable et s'y perpétuer. Non-seulement j'aurais été absolument incapable d'écrire l'histoire de cette multitude, mais je l'aurais été également d'écrire celle d'un simple brin d'herbe, même d'en faire tout uniment une description complète; car où me serais-je vu conduit si j'avais voulu entrer dans sa structure intime, analyser les trachées et les vaisseaux, compter les pores, disséquer les fibres et les membranes, en un mot, mener à fin le détail de ce que les botanistes nomment l'anatomie et la physiologie végétales!

Ma pensée, lassée dans cette voie, se reporta alors sur quelques insectes que je voyais paraître de temps à autre sur les feuilles, ou se glisser en dessous sur le sol, et je me dis : D'où viennent-ils? où vont-ils? quel but poursuivent-ils en ce moment? Outre ceux que j'aperçois, combien y en a-t-il dans cette prairie? Mouches, scarabées, papillons, sauterelles, vers de terre, larves, chenilles ou insectes parfaits, il me faut des renseignements particuliers sur chacun. Je n'ai pas seulement à m'occuper de ceux qui sont de taille à tomber sous mes sens, il faut songer à ces milliards d'infusoires disséminés soit à la lumière, soit dans l'obscurité du sol, et devant l'innombrable multitude desquels tous les autres habitants de ce même quartier ne forment qu'une minorité sans conséquence. Quels microscopiques observateurs enverrai-je dans les profondeurs de ces herbes pour y organiser une si minutieuse police, épier les naissances, en dresser l'état; déterminer d'un brin d'herbe à l'autre les tours et détours parcourus par chacun dans sa journée, ses rencontres d'amis ou d'ennemis, ses embuscades, ses combats, ses repas; en un mot, rédiger les rapports de tant d'imperceptibles aventures? Il y avait près de moi une fourmilière, et je vis bien vite que pour avoir une idée nette de tout le mouvement qui s'y opérait, il fallait commencer par donner un nom propre à chacun des membres de cette vaillante société et trouver le moyen de le distinguer continuellement de tous les autres. C'est à cette condition seulement que je pouvais entreprendre de tenir registre des faits relatifs à chaque individu et préparer les éléments de sa biographie; car, après tout, pour être d'un ordre moins élevé que celle de nos grands personnages, cette biographie n'existait pas moins en principe, puisque chaque destinée avait eu son cours, chaque journée son labeur, ses péripéties, ses dangers, ses satisfactions. Rien ne s'accomplit, en effet, dans l'univers, si petit que ce soit, qui ne puisse se savoir, s'écrire et devenir histoire. Seulement, si les fourmis avaient leurs scribes, que de volumes pour les annales de la plus chétive fourmilière!

Alors, je balayai en esprit de la surface de la prairie tout ce qui s'y trouvait, plantes et insectes, et je ne voulus plus voir que le sol nu. Il me sembla d'abord que ma tâche, ainsi réduite, allait devenir plus facile. Mais je ne tardai pas à reconnaître combien je me trompais! Chaque grain de sable, vu au microscope, devient un quartier de rocher. Tous ces rochers, roulés pêle-mêle et entassés les uns sur les autres dans un chaos que l'homme nommerait terrible si la Providence avait voulu que l'homme fût de la taille d'un rotifère ou d'une vorticelle, constituent un système d'une complexité infinie. Chacun forme un polyèdre d'une figure spéciale. Ses aspérités sont plus ou moins anguleuses, plus ou moins arrondies. Quels sont les chocs qui ont produit primitivement toutes ces brisures? Quels sont les agitations et les frottements qui ont ensuite adouci les saillies et les arêtes? Quels sont les courants qui ont transporté de leur station originaire jusque dans cet endroit tous ces fragments? J'avais ramassé un peu de terre dans le creux de ma main, et je remarquais que l'histoire de chacun des petits éléments, presque moléculaires, dont se composait ce peu de terre, était profondément différente de l'un à l'autre. Les uns étaient siliceux et avaient pour point de départ les montagnes centrales dont j'apercevais les cimes à l'horizon; les autres étaient calcaires et avaient été ramassés par les mêmes courants et mélangés avec les précédents sur les basses collines situées au pied de la grande chaîne; chacun d'eux appartenait à un étage différent de la série géologique, et si j'avais pu les classer, je me serais fait une collection complète de tous les terrains traversés par la rivière, depuis ses ramifications extrêmes jusqu'à moi. En remontant en imagination les siècles pour renvoyer chacun de ces atomes à sa première place, une autre histoire, et bien plus complexe, s'ouvrait donc : il ne s'agissait plus de savoir leurs aventures individuelles, mais bien de pénétrer dans le secret des masses auxquelles chacun avait appartenu dans le principe. Celui-ci avait fait partie d'une masse granitique : à quelle époque, dans quelles circonstances, avec quels phénomènes, sous l'empire de quelles forces, cette masse avait-elle fait éruption du sein de la terre? Celui-là venait d'une couche de sédiment : dans quel océan, au milieu de quels animaux, à quelle profondeur, suivant quelles lois chimiques ce sédiment s'était-il déposé? En dernière analyse, l'idée de me rendre compte du passé de chacun de ces grains de sable m'avait précipité dans l'histoire de la formation et des vicissitudes du globe terrestre; et comme chaque particule de matière peut être dite immortelle en ce sens qu'elle ne s'anéantit jamais et ne fait que nouer, d'âge en âge, de nouvelles relations, j'étais entraîné jusqu'aux époques mystérieuses où notre planète, mêlée avec les autres, roulait dans l'immense tourbillon de la poussière cosmique.

Il m'était évident que je m'étais perdu dans l'infini, tout en ne m'étant proposé que de savoir si peu de chose. Je

fermai les yeux, et, au lieu de ma prairie, je me représentai la vaste étendue des continents, les forêts, les fleuves, les déserts, les montagnes, les plaines, tant de régions si diverses qui se succèdent des pôles à l'équateur, les mers avec leurs abîmes insondables et leur surface toujours agitée et toujours variable, l'atmosphère même avec ses courants et ses nuages dans une modification perpétuelle, tant d'êtres pullulant et s'agitant de toutes parts, et avec des formes et des constitutions si différentes que les naturalistes et les voyageurs, malgré leurs investigations, n'ont pas encore réussi à en déterminer toutes les espèces; et je me dis : Chacun des insectes, chacun des brins d'herbe, chacune des gouttes de pluie, chacun des grains de poussière de cette collection prodigieuse que le langage humain nomme la nature, a son histoire spéciale, que le travail de toute ta vie, concentré avec persévérance sur ce simple objet, ne saurait seulement te mettre en état d'esquisser; et cependant, en dehors de toi existe une intelligence dans les profondeurs de laquelle chacune de ces innombrables minuties est écrite, non pas seulement en général, mais dans ses plus imperceptibles particularités et dans une chronologie suivie depuis le sommet des temps, avec une exactitude absolue, de minute en minute, de seconde en seconde.

Je m'inclinai, et ma pensée, laissant de côté la nature, entra dans le courant qui menait au genre humain. N'y a-t-il pas, dans l'histoire d'un seul homme, de ses actes, de ses pensées, de ses désirs, une étendue et une complexité aussi grandes que dans l'histoire tout entière de cette nature que je venais d'essayer de sonder? Les problèmes de chaque minute d'une existence humaine, tant dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre simplement organique, soulèvent tout un monde. Non-seulement tout individu a son passé, qui, par les mystères de sa génération et de sa première enfance, s'enfonce dans les abîmes de l'inconnu, mais, plus encore, il a son avenir, qui, passant par-dessus le trépas comme par-dessus un simple accident du cours général de la vie, se dirige dans les voies inimaginables de l'immortalité, et entraîne pour cette biographie, dont la terre ne nous révèle, pour chacun de nous, qu'un chapitre, une suite d'événements, de progrès et de transformations d'une diversité infinie. Il est évident que la biographie de l'homme le plus infime, si elle pouvait s'écrire ainsi en entier, embrasserait des périodes et des phénomènes d'une portée incomparablement supérieure à ce que notre littérature nomme si emphatiquement l'histoire universelle. Voilà ce qui est infailliblement écrit pour tous les hommes, pour les plus obscurs aussi bien que pour les plus illustres, pour les plus éprouvés comme pour les plus favorisés, pour les plus méchants comme pour les angéliques, sur ce livre de vie qui est ouvert de toute éternité devant Dieu.

Mais qu'est-ce que la troupe d'humains qui a passé sur notre planète depuis que ce genre de population a commencé à s'y propager? A la rigueur, on aurait pu en tenir registre pour chaque génération et chaque empire, inscrire les noms, indiquer la position, la famille, le caractère de chacun; rassembler en archives, sinon tous les éléments, du moins tous les titres de ces biographies intimes dont nous pressentons, en regardant en nous, le contenu. En somme, à quel chiffre se réduit ce genre humain dont notre petitesse fait tant de bruit? A quelques milliards. Ce n'est rien : portons nos regards sur l'ensemble de l'univers, et nous verrons comparaître, devant notre imagination effrayée par tant de grandeur jointe à tant de diversités de races et de personnes, des milliards de milliards, et plus encore! Voilà le royaume de Dieu; voilà la société qu'il gouverne; voilà ce que son coup d'œil pénètre incessamment jusque dans la dernière profondeur des âmes; voilà ce qu'il réunit devant lui en un seul tableau, embrassant dans l'unité d'une même harmonie la multitude des soleils, celle plus nombreuse et plus variée encore des mondes secondaires qu'éclairent et régissent ces sublimes foyers, et, objet principal de toute cette création matérielle, la foule innombrable d'individus qui, d'une extrémité à l'autre de l'appareil sidéral, s'agitent, s'élèvent, s'abaissent, meurent, se réveillent, et poursuivent avec des vicissitudes infinies le cours sans bornes de leur immortalité.

En effet, ou l'on est réduit à aller à la folie de dire que Dieu n'existe pas, ou il faut se décider à reconnaître que Dieu sait tout. Il n'y a pas de milieu; autrement, on en viendrait à conclure que nous pouvons savoir ce que Dieu ignore, et qu'ainsi, dans sa comparaison avec nous, il y a des points où cette suprême intelligence a le dessous. Donc, puisque je connais chaque modalité de mon vouloir et de ma pensée, Dieu la connaît aussi, et dans une forme bien plus parfaite; et puisque je connais la figure, la couleur, le mouvement de chaque fétu de paille qui se rencontre sous mes yeux, Dieu les connaît aussi; et attendu que ce qui a lieu à mon égard a nécessairement lieu aussi à l'égard de tous les êtres qui comprennent, comme à l'égard de toutes les choses qui peuvent être comprises, il s'ensuit l'impossibilité que rien de ce qui est ou peut être échappe à Dieu. Et non-seulement il sait tous les détails que les êtres particuliers qui vivent sous lui peuvent savoir, mais il les sait bien plus excellemment; car tandis que les esprits les plus sagaces ne font que soupçonner les causes premières des phénomènes qu'ils rencontrent, soit en eux, soit en dehors d'eux, le souverain Être voit chaque cause du même regard que chaque phénomène, et dans une aussi claire lumière. C'est ainsi que, sentant de tout temps tous les principes, il aperçoit de tout temps toutes leurs suites, et que, pénétrant l'essence de toutes les choses, il découvre comme une simple conséquence toutes les particularités qui doivent s'en engendrer successivement, dans l'heure actuelle aussi bien que dans celle qui suit, entraîné ainsi, d'une heure à l'autre, jusqu'à l'extrémité des siècles, et voyant en lui-même, sans effort, la totalité de l'espace et de la durée comme un seul point lumineux.

La suite à une autre livraison.

On n'élève pas les âmes sans les affranchir.

Guizot, *Mémoires de mon temps.*

UN CALESSO.

Il nous souvient d'une scène à peu près semblable sur la route de Parme à Modène. Un jeune carme déchaussé faisait voler la poussière sous les roues tourbillonnantes d'un calesso; à côté de lui et derrière étaient assises quatre femmes dont l'une portait un petit enfant. Une heure après, nous nous trouvions tous attablés à l'hôtel de la Poste de Modène. Ces quatre femmes étaient la mère et les sœurs du jeune carme, qui avait obtenu la permission de passer quelques jours avec sa famille. Il se montrait naïvement joyeux de cette liberté, et aussi, me sembla-t-il, de celle de faire un peu meilleure chère qu'à son couvent. Ces sortes de rencontres ne sont pas rares en Italie : elles n'étaient pas moins ordinaires en France, avant la révolution française. Nos mœurs ont changé. Ma famille fut fort étonnée, par exemple, de voir, au-dessus de Portici, un prêtre qui, à quelques pas de l'église où il venait d'officier, montait les pentes du Vésuve en jouant d'une guitare; et, une autre fois, aux environs du lac Fusaro, un beau jeune ecclésias-

tique, en robe de fin drap noir, en manchettes brodées, monté sur un beau cheval blanc, suivi d'un lévrier et portant un fusil sur l'épaule. Il nous salua d'un air agréable et digne. C'était, nous dit notre cocher, un *monsignore* qu'il nous nomma. Il y a peu de voyageurs qui n'aient parlé contre ou pour ces apparences. L'artiste ne prend point parti : il aime les contrastes de figures, les oppositions de costumes, les groupes où les couleurs s'harmonisent, au



Scène italienne. — Un Calesso. — Dessin de Karl Girardet, d'après une peinture de Van-Muyden.

milieu d'une atmosphère transparente, sur un fond paisible. S'il a fidèlement exprimé son impression, si la composition a de l'attrait et intéresse le regard, il a réussi.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. la Table des vingt premières années.

UN DE MES DIMANCHES.

Le temps était lourd, accablant; les arroseurs publics éclaboussaient les robes et les pantalons, mais n'abattaient pas la poussière. Ce n'était point une voûte azurée qui s'enfonçait au-dessus des têtes alourdies, c'était un ciel de plomb qui pesait sur les cerveaux contractés. Quels sont, d'ailleurs, quels sont les infortunés qui se peuvent résoudre aux promenades parisiennes durant un dimanche d'été? Aller, venir, lentement; poussé, poussant, repoussé, coudoyé, broyé au milieu d'une foule compacte; respirer les atomes qui s'exhalent de tant de corps échauffés, dont la plupart comptent, pour leurs ablutions, sur la pluie qui fait défaut. Oh! misère, souffrance, accablement, vertige! Hélas! hélas! Mais les arbres eux-mêmes resserrent les pores de leurs feuilles crispées, et s'asphyxient le long des boulevards, dans les squares arides, dans les jardins poudrés de gris, en présence de ces flots de passants qu'ils n'ombragent ni ne rafraîchissent, bien qu'ils penchent sur eux, en signe de deuil, leurs feuillages flétris. Non, je préfère encore, sous de brûlantes ardoises, la solitude de ma mansarde. Là je puis du moins m'étendre, et, dans un frais déshabillé, m'arranger de mon mieux pour tuer le temps, inexorable ennemi des dimanches et fêtes, qui pèse si fort sur le *far niente* cher aux Méridionaux.

C'est qu'en vérité il n'appartient pas à tous de jouir du *far niente;* c'est un art : je présume qu'il faut l'exercer pour arriver à s'y complaire. Il exige, chez ceux qui s'y

livrent, des dispositions naturelles, de l'*ingenio*, dirait un Napolitain ; moi, je ne l'ai cultivé qu'à mon corps défendant, à la dérobée, avec remords, et il s'ensuit que je ne sais pas en jouir. Ne rien faire et m'ennuyer sont pour moi choses synonymes : aussi, par ce chaud et accablant dimanche de juin, si je m'étais, d'un côté, calfeutré contre le soleil, de l'autre j'avais pris mes précautions (je le croyais, du moins) contre l'ennui et ses lassitudes, pires que le plus dur labeur. Bien que persiennes et rideaux fussent soigneusement fermés, un doux et clair rayon de lumière filtrait jusqu'à moi ; à côté de mon verre de limonade glacée je lorgnais un livre nouveau, prêté par un ami, roman vanté, à la mode, qui devait promener agréablement mon imagination et me faire rêver en compagnie, dès que je serais las de songer tout seul. Pour ceux qui se défendent de plus dangereuses attractions, laissons subsister, me disais-je, celle d'un bon roman. En lisant les aventures des autres, on se console de n'en point avoir soi-même, et on prend en patience la monotonie de sa vie et la fastidieuse régularité des occupations quotidiennes.

Je me disposai donc à épancher mon individualité comprimée dans celle de quelque héros de roman conduit, à travers de nombreuses vicissitudes, à la gloire, au bonheur, aux joies refusées à ceux qui, comme moi, traînent au jour le jour une existence obscure et inutile. Pour échapper à la série d'idées déjà trop souvent parcourue que m'ouvrait cette réflexion, je me plongeai dans ma lecture, bien préparé à la goûter pleinement.

Hélas! l'ami qui m'avait vanté et prêté l'ouvrage m'avait trahi, et je finis par rejeter le livre avec dégoût. Je suis las des mœurs soi-disant aristocratiques étudiées dans le pays de bohême, des beautés à peau satinée, à passions fiévreuses et déclamatoires; j'en ai assez des vierges folles vertueuses et des jeunes hommes faibles et blasés. Ces créations sans os, sans muscles, sans vigueur morale, sans vérité comme sans attrait, me répugnent. En vain j'avais cherché dans tout ce luxe de paroles, dans toutes ces descriptions dignes de tapissiers et de décorateurs, une de ces scènes émouvantes qui charment et arrêtent l'imagination, un de ces mots qui réveillent dans votre sein de tristes, mais doux souvenirs; tout au moins quelques-unes de ces observations fines et justes qui aiguisent la sagacité personnelle; de ces pensées, enfin, qui ouvrent les perspectives de l'infini, et que l'on est glorieux d'entrevoir même vaguement. Les grands écrivains ont ce pouvoir de vous hausser quelques moments à leur niveau, tandis que je me sentais descendre, rabaissé, avili par le terre-à-terre grossier d'un roman malsain. L'auteur, après avoir placé ses personnages dans des palais, m'y faisait vivre en mauvaise compagnie. Mieux valait l'aride promenade du dehors, au milieu d'un monde mêlé, mais qui du moins n'affichait pas, sous de beaux noms, ses vices et ses laideurs.

La solitude de ma chambre me semblait maintenant souillée, elle avait perdu son parfum de fraîcheur et de netteté; et, décidé à braver les miasmes et la chaleur du dehors, j'ouvris fenêtre et persienne. L'ardeur du jour n'était point apaisée; la nuit s'approchait sans apporter de rosée ni de brise; une lourde vapeur, un nuage d'un rouge sanglant, remplaçait au couchant le soleil qui venait de disparaître. La température me sembla suffocante. Je regardai par-dessus le bord de mon toit, et je vis, sur le pavé desséché, les passants se hâter en suivant tous la même direction. Pauvres gens! s'imaginent-ils rencontrer au Luxembourg de l'air respirable? me dis-je en bâillant et en m'étirant. Mais, décidé, puisque l'isolement me réussissait si mal, à faire comme les autres, je passai mon habit, décrochai mon chapeau et descendis mon escalier marche à marche, en les comptant, pour faire quelque chose.

Le feu! le feu! Ce furent les premiers mots que j'entendis en mettant le pied dans la rue. Je courus; le flot me portait, et, au tournant d'une noire ruelle, je demeurai ébloui, frappé de stupeur et, oserai-je le dire? d'admiration à l'aspect de l'effroyable fournaise. Un cercle ténébreux vibrait autour de l'aire flamboyante. C'était la foule, affluant sans cesse, sans cesse repoussée par les sombres figures qui gardaient ce cratère en fusion. De l'autre côté de la rue étincelait, à la terrible réverbération des flammes, une splendide suite de palais d'or, de diamants, illuminés par l'incendie alors dans toute sa fureur. Sur les éclatantes façades circulaient les figures obscures et grêles des pompiers. Semblables à de noirs démons, ils paraissaient et disparaissaient : on les voyait s'accrocher aux angles, se suspendre aux saillies, contourner les balcons, grimper le long des gouttières; les jets des pompes, traversant incessamment la rue, brillaient comme les traits fulgurants d'un feu liquide allant s'éteindre dans ce brasier. Le mugissement des flammes, le craquement des solives, le roulement des pompes, le grincement des machines, le frottement des seaux, les coups de la hache et de la pioche, les piétinements, les clameurs de la foule; ce bruit assourdissant formé de mille bruits noyait les sifflements des jets d'eau absorbés dans l'incandescent foyer, lorsqu'un cri domina tous les autres : *A la chaîne! à la chaîne!*

Il y eut un mouvement de recul, et je me rencognai dans une noire allée. Devant moi passèrent des vieillards, des enfants; ils couraient offrir leurs bras débiles. J'eus honte, et je suivis. Les plus faibles ouvraient les robinets, entassaient la terre et les pavés pour refouler vers l'incendie l'eau qui s'écoulait le long des ruelles. Des seaux, des cruches, des ustensiles de toute espèce passaient, ruisselants, de mains en mains. L'activité générale était contagieuse; je ne rêvais plus, j'agissais. Dans mon ardeur fébrile, il me semblait que j'aurais soulevé des mondes; la fatigue avait disparu; je ne sentais pas plus la sueur qui ruisselait sur mon front que l'eau qui refluait sous mes pieds; j'avançais toujours : ma main s'étendait instinctivement pour remplacer la main qui se lassait; je touchais aux pompiers, à ceux qui organisaient et commandaient le service. Les petillements du feu, les étincelles, les flammes, les murs croulants, je n'entendais, je ne sentais, je ne voyais rien que d'une façon confuse, mais intense, et je ne sais quelle joie haletait au fond de tout ce trouble, de toutes ces horreurs. J'agissais! j'agissais! Mes mains frémissaient dans leur hâte; mon cœur palpitait d'une voluptueuse angoisse : je vivais!

Soudain une voix formidable domina le tumulte : *Le gaz!* criait-on, *le gaz!*

Il y eut un tressaillement terrible, et le vide se fit autour de nous. Aux extrémités c'était un sauve-qui-peut général. Aussitôt les pompiers se précipitèrent en avant, et nous nous serrâmes, nous autres, derrière eux. Je me sentais porté, soutenu. Oh! il y avait là de braves cœurs! Mon imagination émue voyait en vain la ville en flammes, tout sauter, tout s'anéantir; l'idée de prendre la fuite ne me venait pas; la peur était vaincue : l'on vit d'une vie surhumaine dans ces moments-là, une sublime émulation se communique d'âme à âme; et ce fut avec un mélange d'admiration et d'envie que je regardai un homme, un Hercule, c'était pourtant aussi un bourgeois, saisir un tuyau déjà brûlant, le tordre entre ses bras et le replonger dans la terre : au péril de sa vie, il avait coupé la communication des gaz, et sauvé le quartier. Les actes de dévouement se succédaient autour de moi; à chaque épisode de ce drame, l'ardeur et le regret d'arriver trop tard remplaçaient toutes les autres émotions. Des formes indistinctes apparaissaient à travers les flammes; on sauvait ce que l'on pouvait : je

vis, suspendu en l'air, un corps enveloppé de couvertures; le pompier qui le portait chancela sur des poutres embrasées; nos yeux se rencontrèrent : je m'élançai, je franchis, je grimpai, et je reçus le poids, sans ployer, au moment même où le pompier, qui le laissait couler dans mes bras, disparaissait sous un nuage de fumée brûlante. Je m'emparai du malade qui désormais m'appartenait, c'était mon bien; nous le transportâmes sur un brancard, un homme de la foule et moi, jusqu'à l'hospice le plus voisin, à la Clinique.

Combien il s'était passé d'heures, je ne sais; le temps n'existait pas plus que la fatigue. Dès que j'eus remis, avec force recommandations superflues, ma charge aux mains des infirmiers, je retournai sur le champ de bataille. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'azur du ciel; l'incendie vaincu envoyait encore comme des soupirs de flamme qui brillaient à travers les cendres et les décombres; d'énormes volumes de fumée blanche rayée de noir s'entr'ouvraient parfois comme pour laisser apercevoir ces rougeurs expirantes.

Les figures hâves des pompiers étaient noircies par le feu, leurs yeux s'enfonçaient dans les orbites; cependant ils travaillaient encore. On les voyait sortir de dessous les démolitions et du milieu des carcasses béantes des bâtiments effondrés et chancelants. Il n'y avait plus rien à faire pour moi, je rentrai donc dans l'intention de me jeter sur mon lit et de prendre quelque repos.

Mais il y avait en mon sein trop de vie. Je ne pouvais dormir. Je retournai errer à travers les rues, humer l'air du matin que jamais je n'avais trouvé plus frais et plus suave. Je l'aspirais avec délices, et soudain le souvenir de l'homme que j'avais aidé à sauver la veille m'arriva avec le parfum des fleurs entassées dans une hotte qu'on portait au marché; je ne sais pourquoi, je ne sais comment cela se fit, mais j'avais immédiatement repris le chemin de la Clinique.

Je fus admis; je le vis, pâle, défait comme un cadavre; et pourtant le médecin, qui venait de le quitter, répondait de lui. Quand ses yeux éteints s'arrêtèrent sur les miens, ils brillèrent d'un humide éclat : on lui disait que j'étais son sauveur; ce regard aurait payé d'autres labeurs que ceux de cette nuit. Je sentis que je l'aimerais. Eh! l'amitié était déjà née, lorsque, d'une voix faible, il murmura : « C'est ma mère qui vous remerciera. »

Je me pressais de dire que ce n'était pas à moi que la reconnaissance était due; je voulais lui raconter comment je l'avais reçu des mains du pompier qui l'enlevait aux flammes; mais l'infirmier ne m'en donna pas le loisir; il m'entraîna en me disant que son malade n'avait pas la force de m'entendre. Retenu par une fièvre typhoïde dans le lit, d'où il avait été arraché au moment où il allait devenir la proie de l'incendie, il devrait probablement la vie à la commotion qui changeait le caractère de sa maladie; mais il lui fallait le plus grand calme, un repos parfait, et je devais renoncer à le voir durant quelques jours.

— Je reviendrai tous les matins, et vous me donnerez de ses nouvelles, n'est-ce pas? dis-je à l'infirmier, en lui serrant les deux mains, car mon cœur s'était ouvert au sien par une communauté d'intérêt et de sympathie pour son jeune malade. Vous me direz quand je pourrai entrer, et, dès qu'il aura pu vous les nommer, j'écrirai à sa mère, à ses parents. Mais, en attendant, que rien ne lui manque; désormais je suis son frère.

Nos mains se serrèrent de nouveau; l'infirmier rentra, et je gagnai le perron. Tout ému, tout étourdi, je demeurai un moment à respirer le grand air. Un rassemblement débouchait de la rue de l'École-de-Médecine; je distinguais au milieu de la foule une civière; elle fut posée au bas des marches; un médecin alla au-devant; il souleva le drap qui la recouvrait; je vis l'homme... c'était un pompier.

— Rien à faire; un cadavre, dit le docteur. Pauvre malheureux!

Malheureux, oh! non! car ce n'est pas là la mort, c'est l'apothéose!

Cet héroïque visage, je le reconnaissais; c'était cette figure que je n'avais fait qu'entrevoir à travers la flamme et la fumée, mais qui était restée gravée dans mon souvenir. Ces bras, immobiles maintenant, étaient ceux qui avaient trouvé énergie et force pour me tendre le jeune homme, qu'il arrachait aux flammes au moment même où le gouffre s'ouvrait sous lui. Quel bonheur de mourir ainsi, de passer à une autre vie à l'heure où l'âme exaltée au-dessus de cette terre ne peut sentir ni doutes, ni craintes, ni appréhensions, ni regrets!

J'ai suivi le convoi du pompier qu'accompagnaient ses chefs et ses camarades, et j'ai maintenant deux intérêts, deux affections de plus pour remplir et occuper ma vie : mon convalescent, il me semble qu'il m'appartient; et la famille de son sauveur.

LES GRANDS EMPLOIS.

Les hommes revêtus de grands emplois ont besoin d'emprunter l'opinion des autres pour se croire heureux; car, s'ils n'en jugeaient que d'après leur propre sentiment, ils ne pourraient se croire tels. Mais lorsqu'ils songent à ce que les autres pensent d'eux et qu'ils considèrent combien de gens voudraient être à leur place, alors, encouragés par cette opinion des autres, ils parviennent enfin à se faire accroire qu'ils sont heureux. BACON.

Comment la mort est-elle possible? Elle est aussi surprenante, aussi inconcevable que l'immortalité. Tous ces sentiments, toute cette vie ne peuvent pas avoir été destinés à l'anéantissement. SISMONDI.

SI L'AMÉRIQUE

N'A PAS ÉTÉ CONNUE, DÈS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS, PAR LES TCHOUKTCHIS ASIATIQUES.

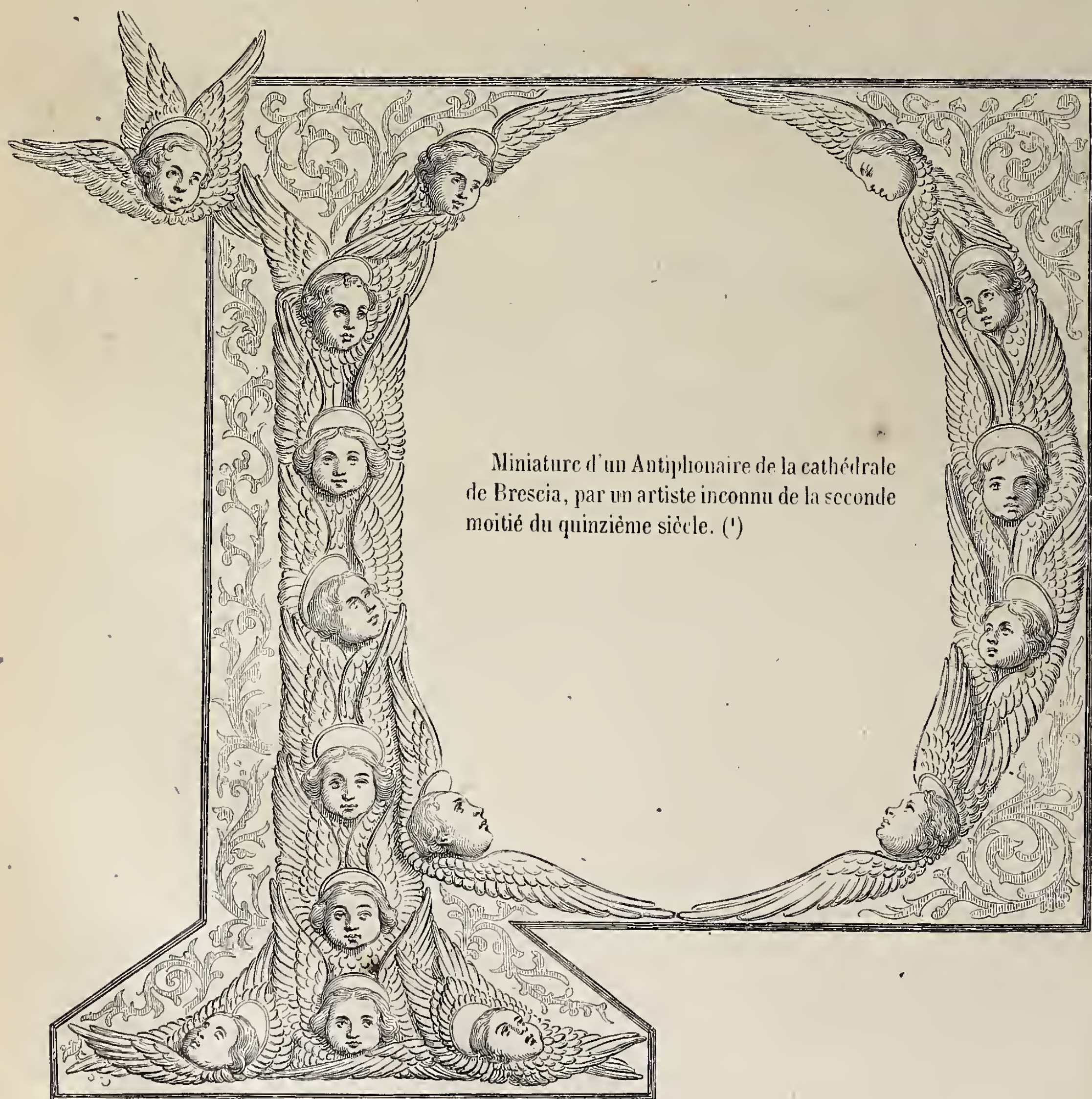
Un mot naïf sorti de la bouche d'un sauvage peut jeter parfois une lumière inattendue sur les questions historiques les plus obscures, comme la légende presque illisible d'une médaille fruste peut faire revivre dans l'histoire un règne oublié. Lorsque, parcourant le Kamtchatka dans presque toute son étendue, un voyageur moderne s'enquérait soigneusement de l'origine des tribus, de leurs mœurs, de leurs habitudes de vivre, il demanda un jour à des Tchouktchis depuis quand ils passaient d'une grande terre sur l'autre grande terre, du continent asiatique sur le continent américain; il en obtint sans hésitation cette parole brève et significative : *Toujours...*

Il ne faut être ni érudit, ni géographe habile, pour comprendre la valeur de ce mot, surtout lorsqu'on examine avec quelque attention la carte du détroit de Béering, et le nombre considérable des îles Aléoutiennes, qui ont pu servir d'escales aux peuples dont la coutume était de passer de l'ancien monde dans le nouveau. Il y a, en effet, des Tchouktchis asiatiques et des Tchouktchis américains, et Balbi en a spécifié l'*habitat* avec une certaine précision en les rangeant dans la race des Esquimaux (¹).

(¹) Voici ce qu'on sait toutefois de plus récent sur ces peuples:

A l'époque où l'on observa scientifiquement pour la première fois ce peuple nomade, c'est-à-dire en 1805, quand Krusenstern alla le visiter, les Tchouktchis, soumis à l'arbitraire d'une compagnie puissante, étaient aussi malmenés que les noirs des Antilles; ce sont les propres expressions de l'amiral russe. Leur nation était cependant la seule qui, dans ces régions désolées, ne se fût pas soumise au czar, quoiqu'elle reconnût sa suzeraineté. Leur chef principal était un homme rempli de dignité et de sens, nommé Tchetchro-Touma, dont les réclamations, soumises au général Kocheleff, gouverneur du Kamtchatka, ne contribuèrent pas peu à améliorer la situation d'un peuple intéressant à plus d'un titre. Dès 1821, cet état de choses avait changé notablement. Comme les hommes de leur race, les Tchouktchis ne quittent pour ainsi dire pas les bords de l'Océan et ne s'enfoncent guère dans l'intérieur des terres. Cependant il y a des Tchouktchis américains qui, traversant annuellement le détroit de Béering, s'en vont à la foire d'Ostrovnoyë, laquelle se tient assez loin du bord de la mer, dans la Sibérie. Ils emploient de cinq à six mois à faire ce voyage. Que d'idées, confuses sans doute, mais conservant néanmoins un caractère propre à faire réfléchir les peuples, ont dû franchir ainsi l'espace restreint qui sépare l'ancien et le nouveau monde! Humboldt, auquel n'échappe aucune des grande inductions que l'historien peut se permettre, a dit sur ce point tout ce qu'on pouvait dire sans courir le risque d'égarer les esprits. L'étude de l'ethnographie, qui fait des pas immenses, va peut-être changer en certitude ce qui n'est jusqu'à ce jour qu'une conjecture.

Dans ses additions à la *Bibliotheca glottica* de Ludwig, publiée en 1858, le docteur Turner dit que les Tshukshi (il suit cette orthographe) occupent le coin nord-est de l'Asie et les rivages opposés de l'Amérique russe; ceux de l'Asie forment deux races différentes : les sédentaires ou pêcheurs, et les nomades ou Tshukshi à rennes. Le nom de Tshukshi appartient seulement aux derniers, qui sont unis par leurs alliances et par leur langage aux Koriaks. Les premiers se donnent à eux-mêmes le nom de *Nammols*, et appartiennent, comme ceux fixés en Amérique, à la race des Esquimaux. Nous signalons aux linguistes un travail récent, du plus grand intérêt, qui a paru sur ces peuples : c'est un petit Dictionnaire comparatif des dialectes parlés par les Nammols et les Kadjaks, avec ceux des habitants des côtes de la mer de Behring. Ce vocabulaire est dû au lieutenant Zagoskin. Ludwig donne la liste des autres ouvrages qui ont été publiés sur les idiomes de ces peuples.



Miniature d'un Antiphonaire de la cathédrale de Brescia, par un artiste inconnu de la seconde moitié du quinzième siècle. [1]

[1] Voy. *l'Art et le costume du quatrième au dix-neuvième siècle*, ou Collection de types puisés aux sources les plus authentiques et inédites, traduisant les différentes phases de la civilisation; par Raphaël Jacquemin, artiste peintre.

TÉOCALLI DE XOCHICALCO

(MEXIQUE).



Ruines aztèques de Xochicalco, au Mexique. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. Paul de Rosti.

Un voyageur qui naguère a fait une ample moisson dans le champ de l'archéologie américaine nous écrit, à propos des édifices de Palenqué et des environs, qu'entre 1827 et 1840 on a détruit ou enlevé les plus belles figures de la cité du vieux Mexique (¹). Il faut aller chercher cependant ces ruines imposantes dans un vrai désert et affronter souvent bien des périls avant d'arriver jusqu'à elles. Qu'adviendra-t-il donc des monuments comparativement modernes que Fernand Cortez trouva debout, et qui, moins éloignés des villes populeuses édifiées par les conquérants, sont encore plus à la merci d'une brutalité ignorante ou de la cupidité? Cette appréhension d'une destruction pour ainsi dire inévitable de précieux monuments aztèques a frappé récemment un esprit généreux et résolu. Un jeune voyageur hongrois s'en est allé dans les campagnes mexicaines, et, bravant toutes les fatigues et tous les obstacles que rencontre l'artiste explorateur dans ces solitudes et sous ce ciel embrasé, en a rapporté de belles photographies qui défient désormais, au profit de la science, les déprédations du temps, des constructeurs économes ou bien celles des curieux. En nous confiant plusieurs pages d'un riche album qu'il va publier dans son pays, et dont son premier soin a été de faire hommage à l'illustre Humboldt, M. Paul de Rosti nous a mis à même de poursuivre une série d'études sur divers monuments de l'Amérique dont rien n'égalera la fidélité. Il a fait pour le nouveau monde ce que de récents voyageurs ont fait pour l'Égypte, et ce que continue en ce moment sur les bords du Nil un de nos jeunes égyptologues les plus zélés, M. Théodule Devéria. Le Mexique voit encore en ce moment sur son sol tant de fois dévasté deux genres de monuments bien divers, et dignes d'occuper également l'attention de l'antiquaire : d'une part, les ruines faites par la conquête; de l'autre les splendides édifices élevés par les conquérants, et dont parfois les restes jonchent la terre. M. de Rosti n'a rien négligé.

Voici d'abord un temple célèbre qui ne peut tarder à disparaître, et qu'a heureusement restitué un artiste conscien-

(¹) M. Tito Visino, consul du roi de Bavière à Cuba, et qui a dessiné avec le plus grand scrupule les divers édifices du Yucatan ainsi que du Guatemala.

cieux, en mesurant ses diverses parties. C'est dans la *Tierra Caliente* ([1]), à 100 kilomètres sud de Mexico, sur une petite colline, que se trouvent les ruines de Xochicalco. Les Tlapanèques et les Coviscas, dominateurs de la contrée bien avant l'arrivée de Cortez, ont probablement construit les édifices dont elles sont les restes. Le monticule sur lequel elles se dressent est de forme conique et peut avoir 160 mètres de hauteur. Un architecte allemand fort habile, et dont on consulte aujourd'hui beaucoup trop peu les descriptions à la fois exactes et pittoresques, Nebel, dit que le monument lui-même, dont il n'existe que le premier corps et une partie du second, occupe un espace de 445 mètres carrés. D'anciens habitants affirmèrent, vers 1830, à notre voyageur, qu'ils avaient vu ce magnifique Téocalli pour ainsi dire dans son intégrité. Les énormes pierres employées, il y a des siècles, à son édification, ont été successivement enlevées pour servir à la construction de maisons de campagne qui s'élèvent dans les environs.

Il est remarquable que les pierres gigantesques dont se compose ce Téocalli ont dû être amenées d'une grande distance. C'est un porphyre bleu, dont la carrière gît à plusieurs lieues. M. Nebel a mesuré telle pierre isolée qui n'avait pas moins de 4m,22 de long sur 1m,46 de base, et 0m,83 de hauteur. « Le grand escalier situé, dit-il, au nord, ne conduit que jusqu'à la deuxième assise, qui était creuse; trois portes conduisaient dans son intérieur, lequel probablement renfermait le dieu qu'on y adorait. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il y avait au sommet un homme dont un aigle dévorait le cœur, ce qui rappellerait la fable de Prométhée. Je n'ai trouvé aucun vestige de ce groupe; tout le monument paraît avoir été orné de figures et d'hiéroglyphes que je ne saurais analyser; les bas-reliefs sont plats et de 10 centimètres de saillie. J'ai trouvé dans des coins non exposés aux pluies des restes coloriés, ce qui ferait supposer que tout était peint autrefois. Au milieu de la pyramide, il y avait un tube qui la traversait du haut en bas, en ligne perpendiculaire, et qui, en se prolongeant à travers la montagne, conduisait les rayons du soleil, lors de son passage au zénith, à peu prés à 32 mètres au-dessous du temple, dans un souterrain où ils arrivaient sur une espèce d'autel. Cette caverne a deux sorties du côté nord nord-ouest de la montagne; l'une d'elles est tombée en ruines; elles sont, comme la partie où se trouve l'autel, sculptées grossièrement dans le rocher. »

En affirmant, avec raison, que ce beau monument pouvait être considéré, au point de vue de l'art, comme l'un des plus grandioses qu'ait vu élever l'ancien Mexique, le savant architecte va jusqu'à dire qu'il a bien pu servir de temple à *Tonatiuh*, le dieu Soleil. On ne saurait adopter sans discussion cette opinion, émise d'ailleurs sous la forme du doute; mais ce que Nebel a fait remarquer avec beaucoup de sagacité, c'est l'étonnante analogie qui existe entre les représentations symboliques de ce monument et celles qu'on observe parmi les ruines du Chiapas et du Yucatan. C'est peut-être le seul édifice d'origine aztèque où cette analogie soit aussi frappante. Mais l'artiste allemand ignorait sans doute qu'en mainte occasion les souverains de Mexico envoyaient les artistes qu'ils employaient étudier dans le Sud les restes des grands monuments qui appartenaient à une autre race et même à une autre civilisation.

Il est juste d'ailleurs de le rappeler ici : la ville indienne où s'élevait ce Téocalli était la capitale des seigneuries confédérées des Olmèques et des Xicalanques, et elle avait une haute antiquité. L'homme qui a fait le plus d'efforts, peut-être, pour saisir le véritable caractère des origines indiennes, F. Bernardino de Sahagun, signale en passant l'âge reculé de ce monument. Chacun de ses bas-reliefs mériterait une étude approfondie; mais tout l'édifice aura peut-être disparu avant qu'on ait deviné la nature de ses ornements symboliques. Guillaume Dupaix, qui vit le monument en 1805, et qui en reproduisit les détails dans un dessin barbare, n'a rien fait pour les expliquer, et Nebel, qui se montre à peu près étranger aux grandes traditions mexicaines, se tait prudemment sur leur signification. En admirant une certaine grandeur dans ces ruines, on peut leur appliquer ce que dit Prescott de bien d'autres constructions qui s'élèvent encore dans le vieil empire de l'Anahuac : « Il est certain que les fantômes allégoriques de la religion aztèque imprimaient la plus bizarre direction aux œuvres des artistes indigènes. »

([1]) Un voyageur a dit avec raison : « La température des côtes, que l'on appelle dans le pays *Tierra Caliente*, est plus élevée dans l'été de quatre ou six degrés que celle du midi de la France ».

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54.

CHIMIE MINÉRALE.

Pendant l'année 1858, la chimie s'est fait remarquer entre les autres sciences par des travaux aussi nombreux qu'importants. L'analyse de ces travaux, que nous entreprenons ici, montrera combien ont été actifs les efforts des chimistes, et en même temps combien ils ont été inégalement répartis.

Tandis que la chimie des substances qui dérivent des êtres organisés (branche de la science comparativement nouvelle) a été pour ainsi dire envahie et explorée de toutes parts, c'est à peine si la chimie minérale a occupé l'attention de quelques savants; elle a été négligée pour sa sœur plus jeune. L'explication de ce fait nous paraît simple : la chimie minérale, bien que très-éloignée de constituer encore une science parfaite, a cependant fait de tels progrès qu'elle a presque atteint de toutes parts les limites provisoires que les grands maîtres avaient tracées à son développement; et là où elle n'est pas parvenue à les atteindre, des esprits si puissants se sont trouvés arrêtés, que les nouveaux venus n'ont pas osé s'aventurer à les suivre. Aujourd'hui il ne reste plus, à peu près, qu'à marcher dans les voies cent fois battues. Qu'un petit nombre seulement s'y plaise, il n'y a pas lieu d'être surpris; il en sera ainsi tant qu'un homme de génie ne découvrira pas un terrain nouveau vers lequel pourront se porter les études.

Les questions traitées en chimie minérale sont donc peu nombreuses; cependant il paraît utile de les indiquer pour marquer le point où la science est arrivée, et donner une idée exacte de ce qu'il lui reste à chercher dans son état présent.

Equivalents. — « Dieu a fait toutes les choses avec poids, avec nombre et avec mesure. » Ainsi parle le livre de la Sagesse, et il n'y a pas de termes qui puissent exprimer plus nettement la merveilleuse loi numérique qui régit les combinaisons. Il est démontré qu'un corps ne s'unit avec un autre que dans un rapport de poids bien déterminé : ce rapport, c'est son équivalent; il est invariable. Une table des équivalents a été construite. C'est à Berzélius qu'on la doit. L'illustre chimiste a passé vingt années de sa vie à la construire : vingt années de durs travaux, mais dont la science a beaucoup profité. Grâce à cette table, nous pouvons dire aujourd'hui quels sont les poids des corps simples qui se combinent pour constituer un composé : ils sont inscrits.

Mais la détermination de ces poids est extrêmement délicate. Veut-on, par exemple, déterminer quel est le poids du gaz hydrogène qui se combine avec 100 grammes d'oxy-

gène pour produire de l'eau, il faut se garder de bien des erreurs. Il faut mettre en rapport les substances à l'état de pureté, prévenir les causes qui empêcheraient de recueillir tout le liquide produit; veiller sur toutes les matières en présence qui, par leurs affinités, troubleraient la simplicité du phénomène : toutes choses si difficiles que la science et la pratique du chimiste le plus fort peuvent à peine y suffire. Aussi les travaux de Berzélius, exécutés dans un temps où la chimie était moins avancée (vers 1820), demandent-ils à être revus. Les instruments mieux construits, les procédés plus délicats dont nous disposons, permettront d'atteindre une exactitude plus assurée. Rien ne sera changé au fond; ce ne sera qu'un perfectionnement apporté à l'œuvre déjà accomplie.

M. Dumas s'est chargé de cette révision; il a commencé par l'étude des corps les plus importants. Déjà son travail est arrivé plus qu'à la moitié, car soixante et un corps simples sont actuellement connus, et la révision a été faite sur trente-deux d'entre eux. Dans cette étude, un danger particulier à l'observateur était à craindre; disons de suite qu'il a été évité. Ce danger résultait d'idées préconçues. M. Dumas était porté à croire que les nombres qu'il voulait déterminer devaient être tous égaux à plusieurs fois l'équivalent de l'hydrogène. C'était une hypothèse imaginée autrefois par un chimiste anglais nommé Prout; elle avait été vérifiée sur quelques corps. Mais les nouvelles recherches dont nous parlons en ce moment ont fait voir que l'hypothèse de Prout était loin d'être admissible généralement. Elle ne semble s'appliquer exactement qu'à quelques-uns des équivalents trouvés.

Corps simples. — A la suite de ces recherches, M. Dumas, en discutant les nombres obtenus, a cru y trouver la preuve que plusieurs corps regardés comme simples pourraient être en réalité des corps composés. Ils ne seraient simples que relativement aux forces dont nous pouvons disposer. Ils se dédoubleraient si quelque agent plus énergique que ceux qui nous sont connus venait à être découvert. C'était d'ailleurs, comme M. Dumas l'a rappelé, ce que pensait Lavoisier, auquel on doit cette idée si nette des corps simples. Lavoisier, abandonnant les idées vagues d'éléments, admises de son temps, eut le bon sens profond de rejeter tout ce qui était en dehors des limites de l'expérience, et sans croire que les corps simples fussent des éléments indécomposables, il les présenta comme simples, parce que l'art du chimiste était incapable de manifester leur complexité, si toutefois ils étaient complexes.

A la suite des considérations en partie chimiques et en partie mathématiques de M. Dumas, un autre savant, M. Despretz, a fait connaître les travaux qu'il avait entrepris depuis longtemps pour éprouver quelques corps simples. La première méthode qu'il a employée consiste dans une séparation des parties qui se déposent successivement d'une dissolution qui renferme le corps soumis à l'étude. Par ce fractionnement répété, les deux éléments, s'ils existent, pourraient être accusés; l'un d'eux serait concentré dans les premières parties du dépôt, l'autre dans les dernières. C'est une méthode qui réussit en chimie organique, et qui, comme l'a fait remarquer M. Chevreul, eût accusé la nature complexe des sels de cérium et d'yttria, si elle avait été appliquée plus tôt à ces substances. Dans ses expériences, M. Despretz est arrivé à reconnaître qu'il n'avait pu opérer aucun dédoublement des corps simples déjà connus.

Dans une seconde série d'expériences, le même chimiste a fait usage de la puissante élévation de température produite par une pile voltaïque des plus considérables qui aient encore été à la disposition de la science. Les corps simples ont été soumis aux plus rudes épreuves que jamais un corps ait eu à supporter. Tous ont résisté à un traitement aussi violent; rien n'a pu faire soupçonner un commencement d'altération.

Une discussion s'est alors engagée entre les deux savants. M. Despretz avait donné ses expériences comme absolues; il avait voulu qu'elles fussent la démonstration de la simplicité des substances éprouvées. M. Dumas s'est élevé contre cette prétention : dans une critique assez vive, il a montré qu'elle n'était pas fondée. Il fit voir que rien ne démontrait l'impossibilité de réduire les corps simples avec des forces plus puissantes que celles qui sont actuellement mises en jeu. Cela est évident. La conclusion de M. Despretz était inadmissible; mais il n'en reste pas moins acquis que les corps dits simples ont résisté à de nouvelles épreuves, que l'on était en droit de croire suffisantes pour décomposer quelques-uns d'entre eux.

Affinité chimique. — Mesurer la grandeur de la force avec laquelle deux corps sont sollicités à s'unir pour en former un troisième; trouver la valeur des effets que cette force produit, son travail, pour nous servir de l'expression convenue; ou, inversement, déterminer la résistance qu'oppose le nouveau corps formé aux agents qui s'efforcent de le détruire : ce sont là des questions dont la solution nous permettrait de prévoir les résultats de la lutte des éléments lorsqu'ils seraient mis en présence. On aurait même presque la solution de tous les problèmes que la chimie peut se poser.

Cette force qui maintient deux corps unis et qui les sollicite à s'unir, force à laquelle on a donné le nom d'affinité, n'a encore été évaluée dans aucune circonstance : on possède seulement des notions sur la valeur relative des affinités. Ainsi l'on sait quels sont les corps qui ont une grande affinité l'un pour l'autre, on sait quels sont ceux qui ont entre eux une affinité faible, mais rien de plus. C'est savoir peu de chose, mais cela suffit pour permettre aux esprits sagaces et pénétrants de se conduire.

La pile de Volta, parmi les services qu'elle est appelée à rendre, a été indiquée par un savant anglais, M. Joule, comme pouvant donner une mesure des effets de l'affinité. Ce savant a montré, il y a quelques années, que cet instrument était capable de donner le travail à dépenser pour la séparation de deux éléments réunis; le travail, c'est-à-dire la série des forces qu'il faudra déployer, et qui varient à mesure que les éléments s'éloignent, multipliée par la succession des distances parcourues par les éléments jusqu'à leur entière séparation. Comme on le voit, la pile ne donnera pas la force d'affinité, mais elle donnera un nombre dans lequel cette force se trouve contenue, et qui renferme en une seule expression la valeur des combats multiples nécessaires pour détruire la combinaison. Pendant l'année 1858, MM. Marié et Troost se sont occupés de mettre en œuvre l'idée de M. Joule, et ils ont fait des déterminations sur un grand nombre de corps. Les combinaisons des oxydes et des acides ont été spécialement étudiées. D'excellents tableaux expriment numériquement le travail moléculaire qui se produit lors de la combinaison; et, par suite de relations déjà établies, ce tableau pourra donner la valeur des piles voltaïques construites avec les différents composés.

La suite à une autre livraison.

PAUL DELAROCHE.

Quelque temps après la mort de Paul Delaroche, un de ses anciens élèves, voulant le peindre d'un trait, a écrit : « Il ressemblait à un conseiller d'État! » La comparaison est plus ou moins juste, mais on la comprend. Le caractère dominant dans la physionomie, l'attitude et la conversation de Paul Delaroche était, comme dans son art, une

gravité digne qui, n'ayant rien d'affecté, commandait la réserve et obligeait à considérer sérieusement, en lui, à la fois l'homme et l'artiste avant de les juger. Son accueil était un peu froid au gré des personnes qui n'avaient avec



Paul Delaroche. — D'après un de ses portraits peints par lui-même. — Dessin de Marc.

lui que de rares relations : ce n'était qu'une apparence. Paul Delaroche était bienveillant, serviable, zélé, vif, passionné même dans le cercle de la vie intime. Quand on avait su mériter son estime et son affection, on pouvait être

assuré de les trouver toujours fidèles. Il en était de même des convictions qu'il s'était faites dans la première moitié de sa vie : elles n'ont jamais changé; et il n'est peut-être pas inutile d'ajouter qu'elles ne laissaient en dehors d'elles



Caravage. Giov. Bellini. Giorgion. P. Potter. J. Ruysdael. Cl. Lorrain. Guaspre Poussin.

Fragment de l'hémicycle de l'École des beaux-arts, peint par Paul Delaroche. — Dessin de Marc.

rien de ce qu'il importe aux intelligences élevées de pouvoir affirmer ou nier; car il ne croyait pas qu'un peintre eût le droit de s'enfermer tout entier dans son atelier et de se désintéresser des grandes questions qui s'agitent dans le

monde : il était persuadé qu'aucune profession ne dégage d'aucun des devoirs humains. Ce fut ainsi que, lorsque les institutions qu'il préférait comme citoyen furent ébranlées et renversées, il éprouva une douleur sincère et profonde, et n'hésita pas à la témoigner ouvertement, dans la mesure que lui imposaient la sagesse de son esprit et le respect de lui-même.

Il était né à Paris, le 17 juillet 1797. Jusqu'en 1827, il signa ses tableaux « H. Delaroche » ou « Delaroche jeune ». Son véritable prénom était Hippolyte. Dans la suite, il adopta celui de Paul, sous lequel il est devenu célèbre.

Il devait à sa naissance le double privilége de n'avoir pas été tourmenté par la misère, et d'avoir reçu une éducation libérale. Son père, expert en tableaux, vivait dans l'aisance, et son oncle, M. Joly, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque de la rue Richelieu, était un homme instruit. L'un et l'autre, loin de s'opposer à son goût pour les arts, encouragèrent sa vocation et lui servirent de guides. Il se proposa d'abord pour but l'étude du paysage, afin de ne pas être le concurrent de son frère aîné, Jules Delaroche, qui avait eu l'intention d'être peintre d'histoire; mais plus tard, Jules Delaroche ayant renoncé à la peinture, Paul entra dans l'atelier de Gros.

En 1819, il exposa un tableau qui lui avait été demandé pour la chapelle du Palais-Royal, et qui représentait un *Christ descendu de la croix.*

Deux ans après, en 1822, il envoya au salon *Josabeth sauvant Joas :* ce tableau attira l'attention et fit sortir son nom de l'obscurité.

Saint Vincent de Paul, qu'il exposa en 1824, acheva de déterminer le rang qui lui était réservé parmi les artistes contemporains. Le caractère particulier de son talent s'était révélé, et, depuis, il ne s'est plus guère modifié. Paul Delaroche était avant tout un peintre dramatique. Si l'on considère l'ensemble de son œuvre, on reconnaît aisément qu'il s'est constamment inspiré de sentiments moraux, politiques ou religieux, demeurés immuables, et que sa qualité principale a été l'art de la composition. Il a puisé un grand nombre de ses sujets dans l'histoire de France : la *Mort du duc de Guise* (1), la *Mort du président Duranti, Richelieu, Mazarin, Marie-Antoinette, les Girondins, Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène;* et un grand nombre aussi dans l'histoire d'Angleterre : *Miss Macdonald et le Prétendant, les Enfants d'Édouard, Jeanne Grey, Strafford marchant au supplice, Charles Ier insulté, Cromwell*, etc. Pendant les dernières années de sa vie, il se sentit attiré de plus en plus vers les sujets religieux, et c'est à cette dernière période que l'on doit plusieurs *Vierges, Moïse confié au Nil, Le corps d'une jeune martyre flottant sur le Tibre, l'Ensevelissement du Christ,* et diverses scènes de la Passion.

Il avait été élu membre de l'Institut en 1832, et nommé professeur à l'École des beaux-arts en 1833.

En 1834, M. Thiers, alors ministre, lui demanda de décorer de peintures l'église de la Madeleine. On a cité ce passage d'une lettre écrite par Delaroche à cette époque : « A première vue, la proposition m'a fait peur. J'ai si bien compris ce qui me manquait pour accomplir une pareille tâche, que je me suis laissé aller d'abord à la tentation de refuser. Tout bien considéré pourtant, j'ai changé d'avis. Je suis peintre; je dois à l'art et je dois à moi-même de ne reculer devant aucun effort. J'irai faire mon noviciat en Italie, et, quand je me sentirai bien approvisionné, je reviendrai me mettre à l'œuvre. »

Il partit au mois de juin 1834, et alla visiter Florence et la Toscane. Après des études sérieuses dans cette patrie de l'art sérieux, il monta au sommet des Apennins, et s'y enferma dans un couvent de Camaldules fondé, au onzième siècle, par saint Romuald. Le travail de ses compositions le captivait : il ne l'interrompit que pour faire, d'après ses hôtes, quelques portraits qui sont conservés aujourd'hui au Musée de Nantes; il dessina aussi, sur le mur de sa cellule, une grande Madone que les moines aiment à montrer aux étrangers.

En quittant les Camaldules, Delaroche se rendit à Rome, et, en présence des chefs-d'œuvre de Raphaël, il poursuivit l'étude de ses compositions pour la Madeleine. Mais tout à coup, en 1835, « il apprit que, par suite d'un malentendu, une décision nouvelle venait de disposer d'une partie des travaux qui lui avaient été demandés. Il ne crut pas devoir consentir à ces dispositions imprévues, dont l'effet inévitable était de faire disparaître l'unité de style qu'il s'était efforcé de mettre dans l'ensemble de ses compositions. Il resta sourd à toutes les sollicitations, aux regrets sincères qui lui furent exprimés, à tous les empressements dont il fut l'objet, et, refusant de poursuivre l'œuvre commencée, il rendit une somme importante qui lui avait été allouée pour des travaux continués pendant deux ans, et qu'il aurait pu conserver en toute loyauté. » (1) Nous avons cependant entendu blâmer cette ferme résolution de Delaroche, et la taxer de dépit et d'orgueil. Il nous semble que l'on ne peut soutenir un jugement semblable si l'on se fait une idée exacte de la situation où se trouvait le peintre. Il avait conçu tout un ensemble de sujets, une seule œuvre en divers tableaux, et il avait le sentiment de ne pouvoir exprimer dignement sa pensée entière si on lui disputait l'espace nécessaire. Qui s'étonnerait qu'un auteur tragique refusât de laisser entrer dans sa composition un ou plusieurs actes abandonnés à l'inspiration et au style particulier d'un autre poëte? Si l'on veut bien y songer, on comprendra que l'unité peut n'être pas moins nécessaire dans une suite de scènes peintes pour la décoration intérieure d'un seul monument qu'elle ne l'est dans une série de dialogues conçus pour le développement d'une seule idée dramatique.

Ce fut en 1835, à Rome, que Paul Delaroche épousa Mlle Louise Vernet, fille unique d'Horace Vernet. On imagine aisément combien il dut être séduit par le charme et la noblesse de cette belle personne. L'influence qu'elle exerça sur son talent, et qui s'est révélée surtout dans ses compositions religieuses, s'étendait sur tous ceux qui s'approchaient d'elle. Ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans le salon de Mme Paul Delaroche n'oublieront jamais ce que l'on y respirait de doux et sérieux respect pour son caractère et celui de son mari, dans des entretiens qui intéressaient non-seulement l'art, mais encore tout ce qui, dans les hautes régions de l'intelligence, est digne de nos recherches et de nos méditations. De cette heureuse union naquirent deux fils aujourd'hui orphelins. Mme Delaroche, saisie prématurément par la mort, laissa dans le cœur de son mari une blessure qui ne se ferma point, et dans la société parisienne un vide qui n'a pas été rempli.

Après ce qui s'était passé au sujet de la Madeleine, on devait à Paul Delaroche un dédommagement : on le lui donna en l'appelant à peindre l'hémicycle de la salle des distributions de prix de l'École des beaux-arts. Cette œuvre considérable, popularisée par la gravure du premier de nos graveurs en taille-douce, M. Henriquel Dupont, réunit les portraits, la plupart vrais, quelques-uns inventés mais vraisemblables, des principaux artistes de tous les siècles. C'est sans contredit une des plus belles peintures monumentales de notre temps. En décembre 1853, un com-

(1) Voy. une esquisse de ce tableau dans le t. III, p. 169. Voy. aussi l'*Exécution de Jeanne Grey*, t. II, p. 273; *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*, t. V, p. 81; etc.

(1) M. Halévy, *Éloge de Paul Delaroche.*

mencement d'incendie endommagea quelques parties de la peinture; mais M. Robert Fleury, ami de Delaroche, s'empressa de faire toutes les restaurations nécessaires de manière à dissiper tout ce que l'on avait d'abord conçu de regrets.

Dans les derniers temps de sa vie, Paul Delaroche affectionnait, comme nous l'avons dit plus haut, les sujets religieux. « Le souvenir d'un heureux passé, écrivait-il à un de ses amis intimes, est le seul bonheur que Dieu m'ait laissé. »

Il est mort subitement, le 4 novembre 1856, à l'âge de cinquante-neuf ans. Une exposition de toutes ses œuvres au palais des Beaux-Arts, en 1857, près de la plus grande de toutes, son hémicycle, a attiré pendant plusieurs mois un concours considérable de spectateurs. Sa célébrité s'est augmentée dans beaucoup d'esprits à la vue de « cette existence du peintre racontée par lui-même dans des travaux noblement accomplis. »

Les élèves de M. Paul Delaroche contribuent aussi à donner une juste et haute idée des mérites qui le distinguaient. Peu de peintres de notre temps en ont donné à la France de plus remarquables. Il nous suffira de citer les noms de MM. Hébert, Gleyre, Gerome, Chevignard, Gendron, Hamon, Marc, Jalabert, Landelle, Cavelier le sculpteur, etc.

L'illustre compositeur Halévy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a prononcé, en octobre 1858, un bel éloge de Paul Delaroche. On doit une autre excellente notice biographique à M. Henri Delaborde, qui a succédé à Achille Devéria comme directeur du cabinet des estampes. Écrivain et artiste, M. H. Delaborde avait toutes les qualités nécessaires pour bien apprécier Paul Delaroche, et l'on ne peut que donner un assentiment complet au jugement précis et impartial qu'il a, pour ainsi dire, résumé dans les lignes suivantes :

« Ce qui distingue toujours les productions de M. Delaroche, depuis les plus considérables jusqu'aux moins importantes, c'est l'empreinte de la conscience. Tout y est rigoureusement défini, tout atteste les recherches scrupuleuses et les longues réflexions. Que l'œuvre satisfasse complétement ou non ceux qui sont appelés à la juger, aucun d'eux à coup sûr ne reprochera à l'artiste de n'avoir pas fait tout ce qu'il était capable de faire... On le voit, à mesure qu'il avance en âge, se développer et s'affermir. Combien d'autres, brillants au début, se sont éteints avec la jeunesse ou dissipés en productions faciles, en fantaisies sans portée! Combien d'artistes contemporains dont la vie se résumerait tout entière dans l'histoire de leurs premières années! M. Delaroche est une noble exception à ces talents usés dès l'origine ou exploités au jour le jour. Il a connu le succès de bonne heure; mais le succès n'a pas plus épuisé ses forces que trompé sa raison. Au lieu de se fier aux applaudissements et de se croire arrivé alors qu'il n'était qu'en marche, il a exigé d'autant plus de lui-même que l'opinion le traitait avec plus de faveur; au lieu de spéculer sur la réputation acquise, il s'est comporté toujours comme s'il avait à se faire un nom... Aucun peintre n'exprime avec plus de fidélité les tendances générales et les aspirations au milieu desquelles il a vécu. Ses œuvres résument clairement le mouvement d'idées qui s'est accompli en France depuis trente ans, et les coutumes d'esprit, les goûts de la majorité. C'est par là que ce nom vivra et qu'il figurera l'un des premiers dans l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle. On ne saurait classer M. Delaroche parmi les initiateurs souverains; en revanche, il n'est que juste de lui assigner une place entre les artistes dont la haute raison et le savoir honorent le plus l'école française. En un mot, s'il n'appartient pas par tous les caractères de son génie à la race des grands maîtres, il est au moins l'un des premiers dans la famille des grands talents. »

Étudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons, et l'amour donne tout : il donne la foi et l'espérance, il tourne en joie les sacrifices, il enseigne la constance et la modération, il engendre l'union, il prépare la force. [1]

LES DEMOISELLES DE CAMPAGNE.

Pour nos garçons, il y a des écoles d'agriculture, et aussi des maîtres qui vont au canton, à la commune, jusque chez eux, leur enseigner les choses utiles. Pour toi, fille du cultivateur, il n'y a ni écoles, ni maîtres comme il t'en faudrait.

On dit proverbialement que les femmes font ou défont les maisons; mais on n'enseigne pas à nos filles ce qu'elles devraient savoir pour les faire toujours ou ne les défaire jamais; on ne leur apprend rien de ce qui passionne pour la vie des champs; au contraire, dans les pensionnats des villes, on leur apprend à rougir de cette vie-là.

On s'efforce de souder le jeune homme au sol; on s'efforce d'en détacher la jeune fille; ce que l'on élève d'une main, on le détruit de l'autre. On veut des cultivateurs qui pensent et raisonnent; on ne sait pas leur créer des compagnes dignes d'eux et capables de les seconder. Voilà une grosse plaie de l'époque. Si les cultivateurs instruits ne se soucient guère des filles élevées au village, en retour les filles élevées à la ville ne se soucient pas davantage des cultivateurs. Nous voudrions pour nos filles des écoles spéciales; nous voudrions des écoles de ménagères pour pendants des écoles d'agriculture. P. Joigneaux.

LE MONITEUR PERSAN.

Ce journal persan, intitulé : *Rouz namé-ï vekaié-ï ittifakié*, c'est-à-dire le Journal des événements, est le Moniteur officiel de Téhéran, résidence actuelle du schah et capitale de la Perse.

En tête du journal, on a dessiné dans un hémicycle les armes de la Perse, composées du lion de l'Iran sur un champ verdoyant, tenant dans sa patte droite un sabre du Khorassan et entourant à demi de sa queue le soleil de Darius, rayonnant derrière lui. Au-dessus de l'hémicycle se trouve le numéro d'ordre du journal figuré en lettres et en chiffres, puis le prix, qui en est fixé à 10 *chahi* (60 centimes de notre monnaie). A côté du lion se trouve le nom de l'imprimerie du journal : *Imprimerie de la capitale de l'empire, à Téhéran;* et le coût des insertions, qui est de 10 *chahi* (60 centimes) la ligne. On trouve enfin, à l'*en-tête* du journal, la date du numéro suivant l'hégire, par exemple, 1273 pour 1857.

Le corps du journal est divisé en trois parties désignées par des titres spéciaux.

La première est intitulée : « Nouvelles intérieures de la capitale et de la politique de l'empire en général. » Après avoir donné un récit plus ou moins abrégé des nouvelles politiques du pays, le rédacteur donne une sorte de chronique de Téhéran : il y traite du beau temps, et du froid, et du chaud, des incidents arrivés au théâtre, dans les jeux et, en général, dans toutes les réunions publiques.

La seconde section est spécialement affectée aux « provinces bien gardées de l'empire. » On y passe en revue les

[1] V. Cousin, avant-propos de *la Société française au dix-septième siècle.*

circonstances de tout genre qui s'y rattachent. On y fournit aussi le cours des comestibles. On ne lira pas sans intérêt un extrait de cette partie intéressante du *Moniteur persan.*

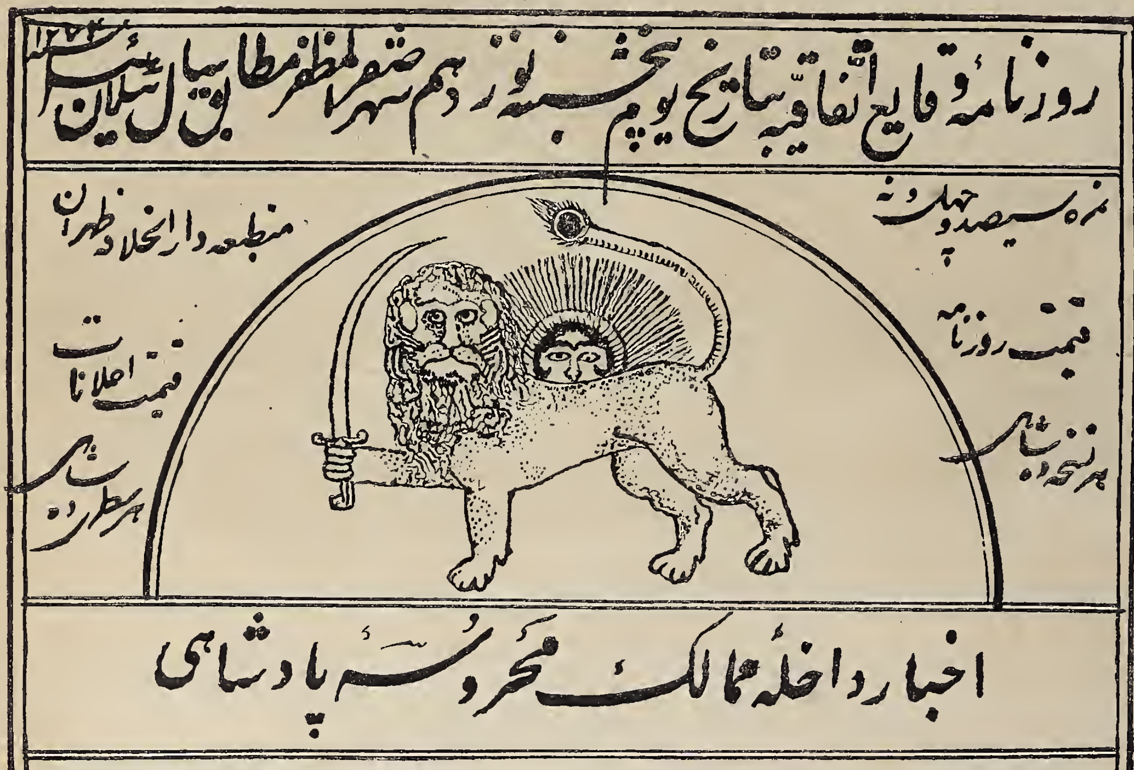
« Les moissons, dit le rédacteur du journal, sont magnifiques cette année; l'abondance est constatée par le cours même des marchandises. En voici quelques exemples :

Prix du froment; 1 000 miskal (5 kilogr.). .	700 dinars	(» f. 70 c.)
— du pain; même poids	3 abbasi	(1 f. 80 c.)
— du beurre fondu; même poids	4 1/2 hézar	(1 f. 80 c.)
— de l'orge; même poids.	300 dinars	(» f. 30 c.)
— du mouton; même poids.	6 abbasi	(3 f. 60 c.)

Remarquons à ce sujet qu'en Perse le bœuf n'est mangé que par le bas peuple, et que c'est un péché de tuer les veaux, ce qui dit assez qu'on n'en mange pas communément. Enfin il est presque inutile d'ajouter que la chair de porc est défendue par le Coran, et n'est par conséquent d'aucun usage pour le peuple. En compensation, il faut dire que le mouton de Perse est excellent.

Cette même section du *Moniteur persan* renferme le récit des crimes et accidents les plus dignes d'intéresser ses lecteurs. Dans le numéro que nous avons sous les yeux se trouve l'anecdote suivante :

« On nous écrit de Koum : Une mère de famille de notre ville avait une jeune fille âgée de dix-huit ans qui lui avait



Gravure frontispice du Moniteur officiel imprimé à Téhéran (Perse).

donné des preuves de son inconduite en fréquentant les maisons des chrétiens, des Arméniens, et autres lieux où une vraie croyante n'oserait mettre le pied. Comme les remontrances réitérées de cette mère infortunée n'avaient eu aucun effet, celle-ci, profitant, une belle nuit, du sommeil profond dans lequel était plongée sa fille, l'étouffa de ses propres mains.

» Le lendemain matin, le gouverneur de la ville, ayant appris l'événement, a fait venir la mère, et, en présence d'un nombreux public composé de toute les notabilités de la ville, il lui prodigua toutes sortes d'éloges, louant cette mère courageuse qui n'avait pas reculé devant le crime pour sauver la foi de sa fille. »

Enfin, la troisième section du *Moniteur persan* contient les nouvelles des pays étrangers sous la rubrique *Ez Paris* (De Paris). Dans notre numéro, après y avoir cité des faits qui se rapportent aux chemins de fer et à l'industrie, on en vient à parler de la comète de 1857 :

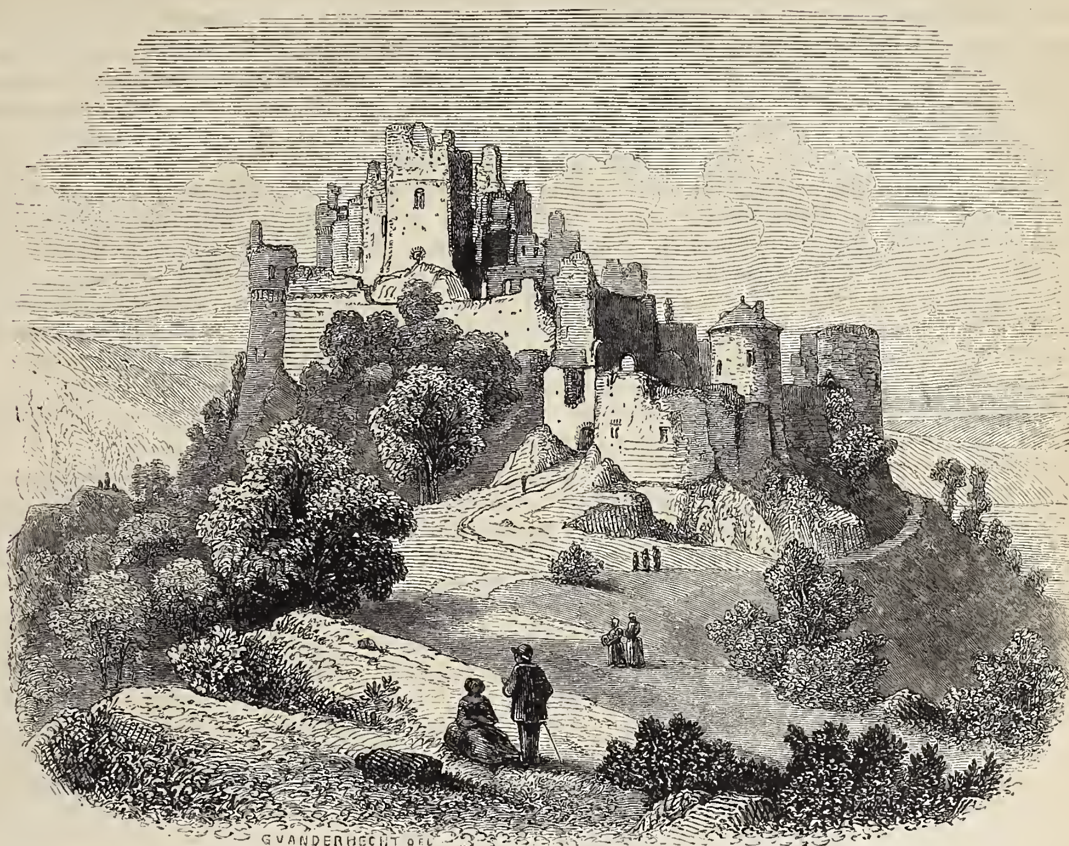
« L'arrivée de la comète prédite, et qui devait être le signe de la fin du monde, a produit une grande impression en Europe. En Prusse et en Allemagne surtout, beaucoup de personnes riches ont renoncé à tout leur bien, s'attendant à la grande catastrophe qui devait rendre leurs richesses inutiles; aujourd'hui, elles n'ont plus le sou. D'autres, effrayés par la fin prochaine du monde, ont livré leur raison entre les mains de la ravaudeuse de vieux chiffons (sont devenus fous); d'autres enfin, mais le nombre en est peu considérable, se sont découvert la tête et ont été s'enterrer vivants dans quelque coin solitaire des églises.

» On raconte qu'en Allemagne, un homme connu par sa fortune et le bien-être dans lequel il vivait, aussitôt après avoir appris que tel jour, à telle heure, le monde devait finir, n'eut rien de plus pressé que de vendre tout ce qu'il possédait. Puis il en divisa le produit en autant de parties qu'il restait de jours avant l'apparition de la comète, et résolut de dépenser quotidiennement chacune de ces parts. Il se divertissait à cœur-joie en attendant le moment marqué pour l'apparition de l'astre de la résurrection (c'est-à-dire l'astre de la fin du monde). La nuit fatale arriva, et avec elle notre bon vivant vit l'éclipse de sa dernière pièce d'or, au lieu de l'écu doré de la comète. Le matin lui ayant démontré son faux calcul, il se suicida. »

Le journal de Téhéran rappelle, par sa forme, moins notre *Moniteur* que notre ancienne *Gazette de France.*

LE CHATEAU DE BOURSCHEID

(LUXEMBOURG HOLLANDAIS).



Ruines du château de Bourscheid, ancienne résidence des Metternich. — Dessin de Vanderhecht.

Le château fort de Bourscheid, assis au pied d'un coteau, domine la vallée de la Sûre, dans le Luxembourg. Quoique mutilée par la guerre et ruinée par le temps, cette forteresse conserve encore dans son aspect le caractère de la force et de la grandeur. L'importance de ses bâtiments, le développement de ses triples remparts, la richesse et l'élégance de ses tourelles, faisaient jadis l'orgueil de la contrée.

C'est au douzième siècle que les seigneurs de Bourscheid apparaissent à la cour de Luxembourg, et depuis lors, on les voit prendre part aux actes les plus solennels et aux affaires les plus importantes de l'État. Ils s'illustrèrent aussi dans les emplois ecclésiastiques et judiciaires. On compte dans leur famille un abbé de Munster (1428-1469), quelques prévôts de Luxembourg, plusieurs justiciers des nobles, Sohier en 1228, Jean en 1330, Marsile en 1378, Herman en 1392, Bernard en 1400, et un autre Bernard en 1499.

Au seizième siècle, la terre de Bourscheid devint, par une alliance, la propriété de la maison de Metternich, qui plus tard y joignit les seigneuries de Bruch, de Berbourg, de Manternach et de Contern. Avec le fief de Donsburg, les barons de Metternich acquirent, au siècle suivant, la charge de sénéchal du duché de Luxembourg qui y était attachée et qui conférait de nombreux priviléges.

En 1684, le maréchal de Boufflers étant venu investir la forteresse de Bourscheid et la sommer de se rendre par la voix du canon, la place se rendit avant la troisième décharge, et les outrages faits aux murailles par les boulets purent être dissimulés sous des fleurs de lis. La famille de Metternich a continué à résider dans ce château jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, lorsque l'invasion française la contraignit à l'émigration. C'est un notaire de Diekirch qui, dans ces dernières années, est devenu possesseur des belles ruines de Bourscheid.

MICHEL MONTAIGNE HOMME PUBLIC.

Plusieurs fois déjà nous avons parlé de Michel Montaigne; nous avons fait précéder de son portrait et d'une rapide esquisse de sa biographie quelques extraits des *Essais* concernant sa personne et son éducation (voy. t. II [1834], p. 373). Nous avons seulement indiqué les principaux faits de sa carrière publique : cette partie de sa vie avait été peu explorée par les biographes; la gloire du philosophe et de l'écrivain avait fait oublier ou négliger le reste. Pourtant l'existence de notre grand moraliste s'est trouvée fréquemment en rapport avec des événements et des personnages importants de son époque. Depuis quelques années, l'attention s'est portée de ce côté; des pièces intéressantes, des lettres autographes ont été découvertes; des documents curieux ont été publiés, et l'ensemble de la vie publique de Montaigne forme l'objet spécial d'un ouvrage très-substantiel et très-bien écrit, dont l'auteur est notre collaborateur M. Grün, ancien rédacteur en chef du *Moniteur*. Ces travaux permettent de rectifier les erreurs et de combler, du moins en partie, les lacunes des précédentes biographies.

Montaigne entra de bonne heure dans les fonctions publiques. Nommé conseiller à la Cour des aides de Périgueux, créée en 1554, et que son père venait de quitter

après son élection comme maire de Bordeaux, il fit partie de cette cour jusqu'à la fin de 1557, époque où elle fut réunie au Parlement de Bordeaux. Montaigne avait besoin d'une amitié comme celle de son collègue la Boëtie pour se dédommager de l'ennui des travaux judiciaires, et pour se reposer du triste spectacle d'intolérance, d'insubordination et de désordre que lui offrait sa compagnie. Il chercha aussi des distractions à la cour; il en aimait le mouvement, la splendeur, et n'en partageait pas les vices. Sa qualité de gentilhomme, les services de son père, le firent bien accueillir. Il vint à la cour à la fin du règne de Henri II, voyagea en 1559 avec celle de François II, était à Rouen avec Charles IX, probablement en 1562.

Son père mourut en 1569; il quitta la magistrature vers 1570. L'année suivante, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Il vint à la cour dans les deux dernières années du règne de Charles IX et au commencement de celui de Henri III; il agit alors, à plusieurs reprises, comme médiateur entre le duc de Guise et le roi de Navarre, séparés par de profondes inimitiés, et qu'il importait de maintenir dans une bonne intelligence apparente.

Le duc de Montpensier, s'avançant vers la Guyenne avec une des armées du roi, au mois de mai 1574, le chargea d'une mission de confiance auprès du Parlement de Bordeaux.

En 1580, Montaigne entreprit, pour des motifs de santé, un long voyage à travers la Lorraine, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie; en 1581, il obtint du pape un diplôme de citoyen romain; quelques mois après, étant aux bains della Villa, près de Lucques, il reçut d'un de ses amis une lettre qui lui annonçait qu'il venait d'être élu à l'unanimité maire de Bordeaux; l'avis officiel lui en fut envoyé à Rome. Ami de son repos et de sa liberté, il refusa d'abord l'honneur qu'on lui avait décerné, et qui était considérable, la mairie de Bordeaux formant alors une dignité remplie habituellement par les personnes les plus importantes de la province. Toutefois, sur les remontrances de ses amis, et après avoir reçu une invitation pressante, presque une injonction de Henri III, il accepta.

Revenu dans son château à la fin de novembre, on le voit, au commencement de l'année 1582, dans l'exercice de ses fonctions municipales. Il assista, en janvier, à l'ouverture des séances de la Chambre de justice de Guyenne, et l'avocat général Loisel lui dédia le discours qu'il prononça dans cette solennité. Au mois d'août de la même année, il fut député à la cour pour une affaire de la ville, et obtint de Henri III une ordonnance favorable.

Le maire de Bordeaux était élu pour deux ans; en 1583, le 1er août, suivant l'usage, Montaigne fut continué dans sa charge. Sa réélection et la nomination des jurats furent attaquées; un arrêt du conseil du roi, du 5 février 1584, maintint la nomination de Montaigne, mais annula l'élection des jurats, et leur défendit de s'immiscer dans leurs fonctions avant d'avoir été entendus au conseil. L'affaire fut arrangée par les soins de M. de Villeroy, secrétaire d'État, et du maréchal de Matignon, lieutenant général du roi en Guyenne depuis 1581.

Vers la fin de 1583, Montaigne intervint, avec M. de Matignon et M. de Bellièvre, envoyé par Henri III, dans les négociations suivies entre eux et le roi de Navarre, à la suite de la prise de Mont-de-Marsan par ce prince, et de l'affront fait à la reine Marguerite, dont il demandait satisfaction avant de la reconduire à Nérac; l'affaire, traitée dans plusieurs lettres de Duplessis-Mornay à Montaigne, se termina par l'entière soumission du roi de Navarre aux conditions imposées par son beau-frère.

En 1584, Montaigne fit plusieurs voyages politiques, et fut porteur de communications confidentielles entre le roi de Navarre et le maréchal de Matignon. Il reçut dans son château la visite de ce roi. Il fut rappelé à Bordeaux par les agitations de la Ligue. Au mois d'avril 1585, il concourut aux mesures énergiques et habiles du maréchal de Matignon pour s'emparer du château Trompette, commandé par un gentilhomme ligueur. Peu après, Matignon fut envoyé par le roi à Agen; Montaigne, en l'absence du lieutenant général, déploya dans ses fonctions de maire une activité, une habileté, une énergie, qui maintinrent la tranquillité de la ville.

Malheureusement il ne montra pas la même fermeté en présence d'un autre danger. Une maladie contagieuse sévit à Bordeaux avec une extrême violence dans l'été de 1585; la mortalité fut effrayante, et détermina de nombreuses émigrations. Montaigne, dont les fonctions municipales expiraient le 1er août, s'était retiré à Libourne, et refusa même de venir assister aux élections.

Tant que Henri III ne se réunit pas à la Ligue, fatale résolution qui eut lieu en juillet 1585, on voit Montaigne servir d'intermédiaire entre le roi de Navarre et le maréchal de Matignon. Il se retira dans son château, et c'est à cette époque, aux années 1586, 1587, que se rapporte avec le plus de vraisemblance sa participation à la guerre civile, qui avait envahi toute la contrée. On sait par des témoignages contemporains, par le sien même dans ses *Essais*, par le costume dans lequel il est représenté sur son tombeau (voy. t. V [1837], p. 28), qu'il a été militaire; mais on ne connaît ni la date, ni la nature de ses services : la conjecture la plus naturelle, c'est qu'il se joignit à toute la noblesse du Périgord pour repousser les excursions des bandes huguenotes enfermées dans les places fortes, d'où elles sortaient fréquemment et battaient la campagne, et qu'il prit quelque part aux expéditions dirigées, à peu de distance de son habitation, par le duc de Mayenne et le maréchal de Matignon.

Il était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; on ne sait pas quand il reçut ce titre : il le prend sur la première édition de ses *Essais*, publiée en 1580. Il n'eut jamais aucune autre charge de cour; il ne fut point, comme on l'a dit, secrétaire de Catherine de Médicis, et ce n'est pas lui qui a rédigé ni écrit les avis ou instructions de cette reine à son fils qui ont été conservés.

En 1588, il visita la cour à Paris; lorsque le roi fut chassé par les ligueurs, au mois de mai, il le suivit à Chartres, à Rouen, à Blois. Il resta dans cette dernière ville pendant la tenue des États, mais sans faire partie de l'assemblée. Dans les circonstances difficiles qui suivirent l'assassinat du duc de Guise, le roi l'envoya à Bordeaux pour aider de ses conseils et de son concours le maréchal de Matignon. Lorsque les troubles furent complétement apaisés et les ligueurs soumis dans toute la province, Montaigne se retira dans son château. Il n'en sortit plus pour se mêler aux affaires publiques, et il se refusa aux instances du nouveau roi, Henri IV, qui, le connaissant depuis longtemps, désirait l'avoir auprès de lui. Le philosophe n'était ni d'âge ni d'humeur à suivre sur les champs de bataille un roi obligé de conquérir son royaume. Il l'eût volontiers rejoint dans les salons du Louvre; mais la mort coupa court à ses projets.

PLAN D'UNE MAISON DE CAMPAGNE.

CONSEILS.

Aujourd'hui que l'usage de déserter les villes, pendant la belle saison, pour aller chercher refuge dans les champs contre l'aridité de la chaleur, se répand de plus en plus,

on ne lira pas sans intérêt quelques lignes fort bien pensées sur le sujet des maisons de campagne. On goûte souvent d'autant mieux le charme des choses qu'on se trouve en état de les rapporter à des règles générales, car les plaisirs du sentiment ne sont jamais plus vifs que lorsque la raison vient y projeter quelques rayons. Ce sont ces réflexions qui nous ont inspiré l'idée de détacher le passage suivant du Traité d'architecture que vient de publier M. Léonce Reynaud, professeur d'architecture à l'École polytechnique, et dans lequel se trouvent réunies et développées les leçons qu'il fait depuis plusieurs années à cette école célèbre. Après avoir exposé l'art des constructions, il passe à la théorie des divers genres d'édifices, et s'exprime, au chapitre des maisons de campagne, dans les termes suivants, qui peuvent donner idée de l'élévation des vues qui règnent dans l'ouvrage :

« Choisissez, dirions-nous à qui viendrait nous consulter à ce sujet, choisissez d'abord une contrée salubre et agréable, entremêlée de collines et de riantes vallées, où les bois alternent avec les prairies et les champs cultivés. Que la terre y soit fertile, parce que vos travaux agricoles vous attacheront d'autant plus qu'ils réussiront mieux, et surtout parce que, l'aisance étant répandue dans le pays, vous n'aurez pas sous les yeux le triste spectacle de misères que vous seriez impuissant à soulager. Placez-vous assez loin de la ville pour n'avoir pas à craindre de trop fréquentes importunités, mais soyez à proximité d'un village : vous y trouverez des ressources utiles, des secours en cas de besoin, et il vous soustraira aux dangers d'un isolement trop absolu.

» N'établissez pas votre maison dans le fond de la vallée, où vous auriez à redouter les atteintes de l'humidité, et évitez également le sommet de la colline, où vous seriez trop battu par les vents; mettez-la à mi-coteau, sur un versant à pente douce qui ne soit exposé ni au nord, ni aux vents régnants, et d'où la vue soit agréable, étendue et variée. Il faudra qu'il y ait des eaux courantes en cet endroit, ou que vous puissiez vous en procurer facilement et en suffisante quantité, en réunissant quelques sources supérieures. L'eau est indispensable aux travaux du jardinage et à la fraîcheur des prairies; elle viendra animer votre solitude et tempérera pour vous les ardeurs de l'été. Ménagée avec art, tantôt elle paraîtra stagnante en de larges bassins, tantôt elle s'écoulera rapide entre les rives rapprochées, ici à ciel ouvert, là sous d'épais ombrages; laissant aux jardins réguliers des villes ou aux châteaux fastueux ces jets d'eau qui annoncent trop d'artifice, et dont le bruit métallique a quelque chose de fatigant, vous n'entendrez de votre habitation que le doux murmure de petites chutes, ou celui de cascades lointaines.

» A l'exemple de Pline, préoccupez-vous plutôt, dans la distribution de l'édifice, des expositions et des points de vue que de la régularité du plan, choses qui d'ailleurs se peuvent presque toujours concilier. Ayez des pièces pour l'été et d'autres pour les temps froids.

» Gardez-vous surtout de salles trop restreintes; il ne faut pas que l'espace soit mesuré d'une main parcimonieuse à la campagne, c'est déjà bien assez d'être souvent forcé de prendre ce parti à la ville; mieux vaut quelques grandes pièces que beaucoup de petites. Outre le vestibule, distribuez au rez-de-chaussée les portiques, les salons, les salles à manger, la salle de billard, s'il vous en faut une, la salle de bains, les cuisines et les offices; dans les étages seront disposées les chambres à coucher, dont un certain nombre sera réservé à vos amis. Mais que ces dernières ne soient pas trop nombreuses, si vous voulez qu'elles soient dignement occupées, et si vous craignez de porter à la campagne les embarras et le tumulte de la ville.

» N'oubliez pas surtout de vous ménager pour l'étude un de ces endroits retirés que Pline affectionnait, et que Montaigne s'efforçait « de soustraire à la communauté ». Que votre bibliothèque soit choisie, variée et nombreuse, s'il se peut; admettez-y les meilleures œuvres d'imagination, et l'histoire, la poésie et la science. Que les beaux-arts ne soient pas non plus négligés. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des tableaux de grands maîtres et des statues de marbre ou de bronze; mais on peut se contenter de bonnes gravures, de plâtres moulés soit sur l'antique, soit sur les chefs-d'œuvre de l'art moderne, ou même d'élégantes statuettes. A défaut de vases de bronze ou de porcelaine, il en est en terre cuite dont les prix sont modérés et les formes admirables; ayez-en beaucoup, et qu'ils soient garnis des plus belles fleurs de votre jardin. Il n'y a pas antagonisme entre l'art et la nature, loin de là; ils s'éclairent et se font valoir réciproquement. Heureusement groupées dans un vase élégant, les fleurs nous plaisent mieux qu'au milieu d'un parterre. Celui-là est bien disposé à jouir d'un beau coucher de soleil, qui se rappelle ceux de Claude Lorrain. Puis, s'il est salutaire d'oublier le trouble et les misères des grands centres de population, dont vous voulez vous éloigner, gardez-vous de perdre le souvenir de leurs merveilles, car elles constituent un des titres de gloire de l'humanité. Dans une ville importante on peut, à la rigueur, se passer de livres et d'objets d'art; on y est soutenu par la conversation des hommes éclairés; on a des bibliothèques publiques, des musées, des statues sur les places et dans les jardins, et, de tous côtés, de nombreux monuments de temps et de styles divers; mais vous ne trouvez aucune de ces ressources à la campagne, et il faut les remplacer sous peine de voir les préoccupations matérielles vous dominer à la longue, et votre esprit s'engourdir dans la retraite qui eût pu lui être profitable.

» Les mêmes considérations devront présider à la décoration de l'édifice. Qu'elle soit riche ou simple, que l'architecture y déploie tout son luxe ou qu'il faille se contenter de rares ornements, attachez-vous, aussi bien dans vos intérieurs qu'au dehors, à ne présenter aux yeux que des formes où respirent l'élégance et la distinction. Cela importe beaucoup à l'agrément de votre habitation, et même, jusqu'à un certain point, à votre dignité. Vous pouvez d'ailleurs satisfaire à cette condition, quelle que soit la modicité de votre fortune ou la modération de vos goûts. Il n'est si chétif édifice

Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux

et à l'esprit, ce qui est plus essentiel. Si l'art est appelé, en effet, à témoigner plus de puissance dans un palais, à frapper davantage alors que rien ne vient arrêter le développement de ses ressources, il a peut-être quelque chose de plus touchant lorsqu'il se manifeste sur une construction modeste, et l'on dirait qu'il y est mieux apprécié dès l'abord. Telle idylle a plus de charmes qu'un long poëme épique.

» Quel que soit le style que vous adopterez, évitez les formes froides et sévères; qu'il y ait de la liberté et quelque fantaisie dans votre architecture; que l'architecture, en un mot, se mette en harmonie avec le paysage qui l'entoure et exprime ce que vous cherchez dans la vie de campagne, une heureuse indépendance. »

LES DEUX VILLES HUMBOLDT.

Peu d'hommes pendant leur vie ont été autant honorés, et de plus de manières différentes, que l'illustre de Humboldt, qui est aujourd'hui nonagénaire.

Deux villes de l'Amérique portent son nom, l'une située en Californie, sur la côte de l'océan Pacifique, un peu au

nord du cap Mendocino; l'autre sur le territoire du Kansas, au bord d'un très-beau fleuve. Et ce ne sont pas des villes en projet, mais bien des cités avec entrepôts, fabriques, manufactures, hôtels, etc. Dans la première de ces deux villes, on imprime un journal intitulé : *the Humboldt-Times*.

LES DEUX FERMES.

Suite. — V. p. 59, 100.

LES CHARRUES NOUVELLES.

Nous avons déjà dit que Matthieu de Dombasle transforma l'araire romain et en fit la charrue employée aujourd'hui, avec ou sans modifications, dans toutes les fermes bien tenues. Cet illustre agronome, après s'être rendu compte des effets que l'on cherche à obtenir par les labours, imagina un instrument qui pût produire les résultats désirés avec le moins de travail possible. Il inventa la charrue à laquelle on a donné son nom.

La charrue Dombasle se compose du *soc*, du *coutre*, du *versoir*, du *régulateur*, des *mancherons*, du *sep*, et de l'*âge* ou *haye*.

Voici la description de chacune de ces parties.

Le *soc* est une pièce en fer forgé, qui a ordinairement la forme d'un fer de lance ou d'un demi-fer de lance, et qui est placée à la base de la charrue, à plat, la pointe en avant; il sert à séparer, par une coupure horizontale, la couche arable de la couche inférieure, appelée sous-sol.

Le *coutre* est un long couteau attaché obliquement à l'âge; son extrémité inférieure vient un peu en avant de la pointe du soc; il est destiné à trancher verticalement la terre et à séparer la partie du champ non labourée de la bande étroite que le soc a coupée en dessous.



La Charrue Dombasle modifiée. — Dessin de Lambert.

Le *versoir*, lame de fonte disposée selon une courbure habilement calculée, et placée à droite du soc, saisit cette bande de terre et la renverse sur le côté du sillon.

Le *régulateur* a pour fonction de modifier l'*entrure* du soc dans le sol, en déplaçant la ligne de tirage, et par conséquent de régler la profondeur de la *raie* ou sillon. Il sert aussi à agrandir ou à rétrécir la largeur de la raie ouverte par le soc. Le régulateur est ordinairement placé à l'extrémité antérieure de l'âge.

Dans la charrue Dombasle, c'est une boîte en fer qu'embrasse un châssis sur lequel elle peut glisser indistinctement à gauche ou à droite; cette boîte est traversée par une tige à crans qui se meut de haut en bas. Une tringle de fer attachée à un point de l'âge vient aboutir à l'extrémité inférieure de la tige.

Le mouvement de bas en haut ou de haut en bas règle la profondeur du sillon; celui de droite à gauche ou de gauche à droite en règle la largeur. La profondeur et la largeur relatives des sillons sont très-importantes à considérer, car ce sont elles qui déterminent la quantité du sol arable soumise par le labour à l'action fécondante de l'air.

Les *mancherons* sont deux tiges qui s'élèvent à l'arrière de la charrue et au moyen desquelles le laboureur peut la diriger.

Le *sep* est la base de la charrue; à l'avant du sep est placé le soc, à l'arrière sont les mancherons; le sep est quelquefois réuni à l'âge par deux *étançons* ou *montants*, en fonte ou en bois.

L'*âge* est la pièce principale sur laquelle sont attachés les divers organes de la charrue. A son extrémité anté-

rieure est placé l'*anneau d'attelage,* auquel on accroche les *palonniers* pour le tirage des chevaux.

La charrue représentée à la page précédente est une modification de la charrue Dombasle. Elle a un avant-train. L'avant-train a pour but principal de rendre beaucoup plus facile et plus sûr le maniement de la charrue. Avec un araire Dombasle ou charrue sans avant-train, un laboureur vigoureux est obligé d'employer souvent toute sa force pour maintenir sa charrue convenablement. Deux chevaux bien dressés attelés à une charrue Dombasle à avant-train laissent au charretier peu de chose à faire, surtout quand la terre n'est pas difficile.

Si le lecteur veut bien se reporter à ce que nous disions, dans notre précédent article (p. 100), sur le résultat qu'on attend des labours donnés à la terre, il sera facile de déterminer quelles conditions doit remplir l'instrument destiné à faire un bon labour.

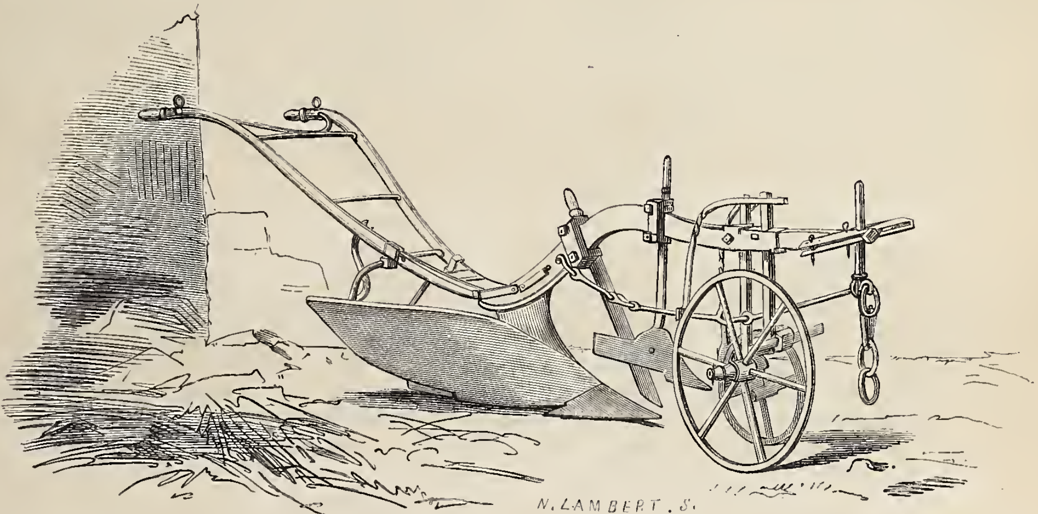
Une bonne charrue doit fouiller le sol à la profondeur voulue; donner au sillon la largeur nécessaire; retourner la bande de terre de manière à enfouir les plantes la racine en l'air; briser la motte de terre autant que possible, afin de permettre aux influences atmosphériques de la pénétrer; enfin opérer ce travail en dépensant le moins de force possible.

Les charrues modernes remplissent plus ou moins parfaitement ces différents objets. Comme l'homme est toujours assez disposé à critiquer l'œuvre d'autrui, et qu'il est toujours facile de modifier une charrue en bien ou en mal, on a, sous le prétexte de perfectionner, inventé une foule de charrues variées. Mais elles reposent toutes sur le principe de la charrue Dombasle, en s'éloignant plus ou moins de cet excellent modèle.

Les Anglais n'ont pas longtemps hésité pour choisir le type de charrue qu'ils devaient adopter. Leurs modèles ont rapidement atteint la perfection. La charrue Howard, qui a remporté les premiers prix à l'Exposition universelle, pourra donner une idée de la légèreté, de la force et de la puissance des charrues anglaises.

Cette charrue est entièrement en fer. La courbure de l'âge lui donne une grande force égale à sa solidité, car elle peut être appliquée aux labours profonds. La longueur des mancherons facilite le maniement de l'instrument en augmentant la longueur des bras de levier. Tous les organes de la charrue sont disposés de façon à diminuer considérablement la force de tirage nécessaire pour obtenir le résultat désiré.

Les charrues américaines ont beaucoup d'analogie avec les charrues anglaises. Elles sont aussi construites en fer.



La Charrue Howard. — Dessin de Lambert.

En France, nos charrues sont moins légères et durent moins parce qu'elles sont en bois; elles sont en bois parce que le prix du fer est trop élevé.

Néanmoins, les charrues de Bella (Grignon), de Bodin (Rennes), etc., sont de bons instruments.

NOTRE CHARLIE [1].

Lorsque, à la soirée, la flamme capricieuse s'élève et s'abaisse dans le foyer de notre petit salon, une ombre danse sur le mur, une ombre au nez court et retroussé, une ombre du foyer domestique, une petite ombre active, affairée, et qui donne une assez juste idée du mouvement perpétuel. Or le propriétaire de cette ombre n'est autre que « notre Charlie ».

Nous ne dirions rien, certainement, ni de lui, ni de ses faits particuliers, s'il était l'exclusive possession de notre cercle de famille; mais il n'en est pas ainsi : notre Charlie existe et de tout temps a existé dans des milliers et des millions de familles; son nom varie selon les langues et les lieux; il a même en Angleterre plus d'un synonyme, car incontestablement « notre Allie », « notre Harry » ou « notre Georgie », appartient au même nez court, aux mêmes joues roses, à la même ombre sans repos. De même qu'en France c'est Eugène ou Paulin aussi bien que Charles, en Italie Carlino ou Francisco, en Allemagne Otto ou Wilhelm, en Chine c'est quelque petit Kang-fung à la robe de soie jaune et à la mince et unique mèche de cheveux sur le sommet de la tête; mais partout et en tout temps c'est le même petit lutin domestique. Nous prendrons donc notre Charlie comme type général de l'espèce, et nous le traiterons comme une miniature fidèle de l'homme fait, s'agitant et se trémoussant dans ses jeux au coin du feu, comme il s'agitera et se remuera plus tard dans les actions sérieuses de sa vie d'homme futur. Notre Charlie est un miroir dans lequel l'âge mûr peut retrouver ses inclinations et ses tendances, et surprendre des étincelles et des rayons qui lui

[1] Par Mme Beecher Stowe; traduction autorisée.

parlent souvent de vues plus sages que celles que lui enseigne le rude combat de la vie.

Notre Charlie est d'ordinaire considéré par le commun du monde comme un insouciant petit chat dont les poursuites peuvent être, sans conséquence, traversées et renversées par qui que ce soit et par chacun. Mais, comme de coutume, le monde se méprend. Aucun homme n'est plus pressé d'affaires et n'a besoin de plus de tact, d'énergie et de résolution pour mener ses projets à bien envers et contre les circonstances que les grandes personnes élèvent sans cesse sur son chemin. N'a-t-il pas des vaisseaux à construire et à mettre à flot? N'a-t-il pas de vastes machines pour improviser des ports dans chaque ruisseau où il peut jeter l'ancre avec confiance? Sa poche n'est-elle pas un magasin de toute espèce de matériaux pour voiles et cordages? Cependant, en homme de ce monde qu'il est, il ne se contente pas de tout cela; il lui faut un train de chemin de fer. S'il a entendu retentir le sifflet d'une locomotive, il nourrit de secrets désirs, et quelque jour il harnachera toutes les chaises de la chambre pour figurer le train, fera la locomotive de notre table à ouvrage, et de lui-même le sifflet de la vapeur. Il s'oublie devant les boutiques de joujoux, et il s'établit entre lui et les marchands bienveillants un échange de cajoleries et d'œillades. Et quand il est rentré et qu'il a mis sa bouche dans l'oreille de son père, il lui révèle que M. Trois-Étoiles a une locomotive qui roule et court toute seule, et à si bon marché! Papa pourrait peut-être l'acheter? De sorte que papa (tous les papas le font) descend gravement la rue et achète la merveille, quoiqu'il n'ignore pas qu'elle sera brisée avant la semaine prochaine. Mais quels transports! La chère locomotive, la bien-aimée cheminée noire, dort sous son oreiller afin qu'il puisse la sentir à son réveil et se convaincre que sa joie n'est pas un rêve. Il en fatigue chacun à force d'en parler, comme certaines gens le font de leurs *dadas* favoris. Enfin, pourtant, l'ardeur s'apaise; son trésor, après tout, n'est pas sans défaut; il en démonte chaque partie, se proposant de le refaire meilleur; mais il s'aperçoit un peu tard qu'il ne sait plus comment se rajustent ces débris; alors il les met de côté et n'y pense plus. — N'y a-t-il pas, ma grande sœur ou mon frère aîné, quelque action de ce genre dans votre souvenir? Vos amitiés et vos passions n'ont-elles jamais subi le sort du jouet de notre Charlie? Premièrement l'enthousiasme, en second lieu la satiété, puis le désenchantement; défaisant chaque pièce, les critiquant l'une après l'autre et les jetant au loin. Combien n'y a-t-il pas d'anciennes idoles parmi nos jouets brisés? Lorsque vous découvrirez quelque paille dans votre prochaine idole, au moment de la détruire, cette expérience ne pourrait-elle vous arrêter, par la pensée que cette imperfection fait peut-être partie de sa nature? Par n'importe quel moyen, une petite locomotive de fer-blanc ne traînera jamais toutes les chaises de la chambre, mais elle peut être excellente pour l'usage qu'on en fait. Vous et Charlie pouvez tirer tous deux une leçon de cette épreuve.

Comme nous l'avons dit, la carrière affairée de Charlie n'est point à l'abri des vicissitudes de ce monde, et il lui est souvent difficile de trouver du temps, pour toute sorte d'impertinentes interruptions. Ainsi, quatre heures d'école sont enlevées à la meilleure partie de sa journée, quatre mortelles heures pendant lesquelles il ne peut construire ni un vaisseau ni un wagon; il se voit forcé de laisser là ses pressantes occupations, souvent dans la situation la plus précaire, pour l'inutile cérémonie d'épeler des mots. Lorsqu'il rentre à la maison, la servante a balayé dans le feu son mât de misaine, maman a enseveli ses voiles d'arrière dans le sac à chiffons, et toutes ses affaires se trouvent dans l'état le plus désespéré. Il en devient quelquefois misanthrope; chacun semble conspirer contre lui; il est si souvent distrait de ses préoccupations importantes, son attention si souvent requise pour les plus insignifiantes questions, que l'indignation déborde parfois de son cœur.

Il traverse le vestibule en toute hâte, les mains pleines de clous, de ficelles et de lignes à pêche; Mary le saisit au passage et l'entraîne pour lui brosser les cheveux; il est interrompu dans un accès d'enthousiasme par l'ordre de se laver les mains avant de dîner; peut-être même, à sa grande horreur, attend-on de la compagnie, ce qui l'obligerait à mettre un fourreau propre au moment où ses arrangements sont pris pour lancer son navire à l'eau. Il ressent le plus grand mépris pour toute espèce de toilette et d'ablutions, et il est même secrètement sceptique quant à l'utilité d'apprendre à lire. Il ajoute certainement foi à ce que lui disent son papa et sa maman sur l'incontestable avantage de savoir lire quand on est *grand;* mais alors il s'agit du futur, et Charlie est plus certain encore du présent, de ses lignes pour la pêche, de ses liéges, de ses hameçons, de ses débris de wagons, et, par-dessus tout, de ses nouveaux patins. Ce sont là des réalités; il marche ainsi par la vue plus que par la foi.

Ah! oui, l'enfant est le père de l'homme! En avançant dans la vie il aura d'autres jouets, dont ceux-là sont les emblèmes; il croira dans ce qu'il voit et ce qu'il touche; il croira à la famille, à la patrie, aux revenus des chemins de fer; il croira en cela sérieusement et réellement; et quand les messagers de son Père traverseront ses plus chers projets, balayeront dans la mer ses grands vaisseaux, écraseront ses vrais trains de chemins de fer, alors il murmurera et se lamentera comme le petit homme le fait aujourd'hui. Le père voit l'avenir, l'enfant le présent, et tout, durant la vie jusqu'à la mort, concourt à faire de l'enfant un homme.

Ainsi, bien que notre Charlie ait ses faiblesses, il n'en est pas moins une petite parcelle de chrétien. Comme vous, mon frère, il a ses bons moments, lorsqu'il s'assied recueilli et sérieux pour entendre parler de Dieu. Son visage se colore, ses yeux se remplissent de larmes, son petit cœur s'émeut, il est certain maintenant d'être toujours bon à l'avenir; oui, il y est décidé, il ne sera plus obstiné ni colère. Il se tiendra tranquille tandis qu'on peignera ses cheveux; il viendra dès que maman aura parlé; il ne dira plus de sottises à Kattie; il se repent d'avoir tyrannisé sa grand'mère et d'avoir fait du bruit jusqu'à ce que sa pauvre maman en eût mal à la tête; il est sûr d'avoir remporté sur le péché une victoire entière et définitive. Comme les Israélites au passage de la mer Rouge, il tient ses ennemis spirituels pour vaincus sur le rivage. Mais demain, dans une heure même, que deviendront ses bonnes résolutions? Que deviennent les nôtres le lundi?

Malgré ses apostasies, notre Charlie fait ressouvenir d'une chose que nous avons peut-être oubliée : lorsque Jésus enseigna à ses disciples ce qu'était la foi, il prit un petit enfant et le mit au milieu d'eux. Nous ne supposons pas que ce fût un enfant exceptionnel; c'en était un pareil aux autres, avec ses sourires et ses larmes, ses germes de vertus et son péché originel. Si vous voulez fortifier votre foi, étudiez-la dans notre Charlie. Voyez la sienne en vous. Ne vous croit-il pas une bonté sans bornes, une fortune sans bornes, une puissance infinie? Hésite-t-il à vous questionner sur n'importe quel sujet céleste ou terrestre? Vos paroles ne valent-elles pas pour lui plus que celles du plus sage de ce monde? Vous pouvez lui parler de ce qui est hors de la vue de ses yeux, de l'entendement de ses oreilles, sans agiter un doute dans son esprit. Les remontrances et les corrections même ne sauraient ébranler sa

confiance en votre amour, et bien que parfois, quand vous le châtiez, le murmure s'élève, une heure après il est oublié dans sa petite âme, et il vient, souriant encore, reposer dans votre sein. Ce qu'il est pour vous, soyez-le seulement pour Dieu.

UN DESCENDANT VIVANT DE SALOMON.

Ce noble personnage habite Axoum et se nomme Akalemsis. Il n'y a pas aujourd'hui en Europe de potentat qui puisse fournir un arbre généalogique pareil au sien; mais ses prétentions aux richesses de ce monde sont à coup sûr bien modestes, car il se contente de remplir les fonctions de bibliothécaire dans l'ancienne capitale de l'Abyssinie. S'il a pour ancêtre Salomon, il compte très-probablement parmi ses aïeules maternelles la puissante Makeda, cette reine de Saba, si renommée dans tout l'Orient. Un de nos plus courageux voyageurs, M. Théophile Lefebvre, l'a eu pour guide durant ses recherches scientifiques à Axoum.

LE POEME DESCRIPTIF.

Le poëme descriptif (*les Géorgiques, les Saisons*, etc.) représente une petite partie du théâtre de l'épopée ou du grand paysage épique, mais sans les acteurs; il exprime la vie silencieuse de la nature. Ici, c'est le théâtre qui est la pièce; les objets de la décoration sont les personnes.

JEAN-PAUL.

PIERRE MIGNARD, DIT LE ROMAIN.

Suite et fin. — Voy. p. 1.

Mignard s'arrêta dans la ville de Lyon pour y peindre les portraits de l'archevêque Camille de Neuville et de plusieurs autres personnages de distinction; mais bientôt il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Fontainebleau où était la cour. Le cardinal Mazarin lui commanda de faire sur-le-champ le portrait du roi, qu'il fallait envoyer à Madrid où se trouvait la fiancée de Louis XIV; Mignard se mit à l'œuvre : en trois heures le portrait était terminé et la ressemblance parfaite. Il fit aussi le portrait du cardinal Mazarin et celui de Monsieur; dès lors il n'y eut plus un seul courtisan qui ne voulût être peint par Mignard. Mais comme il se donnait tout entier à ce genre de travaux, on prétendit qu'il était incapable de peindre autre chose que des portraits; la reine mère lui donna l'occasion de réduire l'envie au silence, en le chargeant de peindre la coupole du Val-de-Grâce. On peut voir encore aujourd'hui avec quel talent P. Mignard s'acquitta de cette tâche difficile : ses personnages sont trois fois grands comme nature; il n'avait pas encore exécuté de travaux d'une telle dimension, et il dut éprouver beaucoup de difficulté à placer ses groupes de façon à ce qu'ils fussent vus d'en bas à leur vraie place; toutefois il réussit, et si l'on peut faire au sujet du plafond du Val-de-Grâce quelques critiques de détail, on est forcé du moins de reconnaître que l'ensemble en est très-satisfaisant et l'effet heureux. Molière, dans *la Gloire du Val-de-Grâce*, a fait de cette coupole un pompeux éloge, qui a beaucoup aidé à perpétuer la réputation du peintre.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords,
Dis-nous, fameux Mignard, par qui se sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté;
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles;
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.

En 1664, Mignard peignit l'hôtel d'Hervant avec l'aide de son ami Dufresnoy.

Nommé directeur de l'Académie de Saint-Luc, il ne voulut pas se présenter à l'Académie royale où son rival Lebrun avait le même titre.

Alphonse Dufresnoy mourut en 1665, laissant en manuscrit un poëme intitulé : *De Arte graphica*, et que Mignard s'empressa de publier. Ce poëme, où l'on trouve de bons conseils et des renseignements utiles, fut très-admiré pendant quelque temps.

En 1677, Mignard exécuta les peintures du palais de Saint-Cloud pour Philippe d'Orléans; il groupa sur une même toile les portraits de Monseigneur, de Mme la Dauphine et des trois princes; puis il peignit à Versailles, dans la petite galerie, des plafonds détruits en 1736, mais dont le graveur Gérard Audran nous a conservé le souvenir.

A la mort de Charles Lebrun, 1690, Mignard se présenta à l'Académie royale, et fut à la fois reçu, le même jour, par une exception unique, académicien, professeur, recteur, directeur et chancelier; à dater de cette époque, il ne s'occupa plus guère que de sujets de dévotion; il fit pour le roi une *Samaritaine* et un *Christ au roseau*. C'était alors que le grand-duc de Toscane commençait à Florence la galerie des portraits de tous les grands artistes peints par eux-mêmes; il demanda à Mignard son portrait, qui a été gravé par C. Vermeulen.

Louvois, ayant eu l'intention de faire peindre le dôme des Invalides, demanda conseil à Mignard, sans oser le prier, vu son grand âge (quatre-vingt-un ans), d'exécuter lui-même cet ouvrage. Mignard répondit au premier ministre que dans quelque temps il lui présenterait un projet, et que, si celui-ci était adopté, il se sentait encore parfaitement capable de le mettre à exécution : deux mois après, Louvois recevait, en effet, un dessin très-remarquable; mais les forces de Mignard trahirent ses intentions : il mourut le 13 mai 1695.

Au nombre des derniers portraits faits par Mignard, on doit citer celui de Mme de Maintenon que l'on voit au Musée du Louvre. La ressemblance était, dit-on, parfaite; malheureusement, il y a dans le travail une lourdeur et dans le dessin une pesanteur qui nuiraient à la réputation du peintre, si l'on ne se rappelait qu'il était alors octogénaire.

Pour juger les œuvres de Pierre Mignard avec impartialité, il faut oublier à la fois l'admiration aveugle de ses contemporains et les critiques extrêmes de ses successeurs. Malgré ses défauts, compositeur remarquable, plus habile qu'aucun autre de ses rivaux à traiter les grandes scènes de décoration, il mérite d'être compté parmi les derniers grands peintres français du dix-septième siècle. Comme portraitiste, il a une réelle entente de la couleur, et des qualités assez rares pour l'agencement de la figure et des détails; mais il manque d'expression et de style. On pourrait le comparer, sous le rapport de l'influence, à Pietre de Cortone; il semble comme lui donner le signal de la décadence de l'art. Pierre Mignard a préparé la peinture molle et vide de Coypel, comme Pietre de Cortone a introduit dans son pays la manière flasque et le dessin trop facile du Salviati; l'un et l'autre gardaient encore quelques tradi-

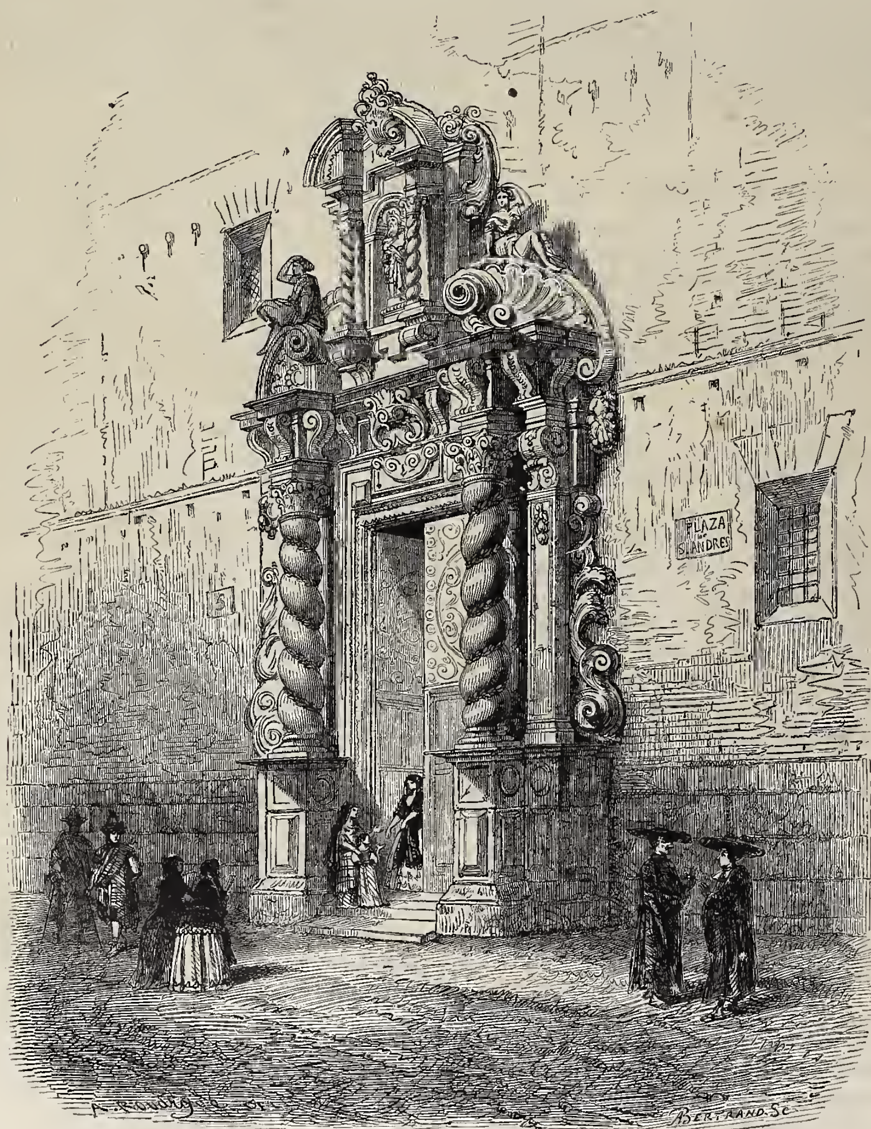
tions du grand art, mais ils n'en avaient pas conservé assez pour les transmettre à leurs successeurs.

L'ÉGLISE SAN-ANDRÈS, A VALENCE.

San-Andrès est une des quinze paroisses de Valence; elle y occupe le troisième rang en importance. Comme les plus anciennes, c'était, avant la conquête de don Jaime Ier, une pauvre mosquée sans apparence, couverte en charpente et en planches. Consacrée par l'archevêque de Tarragone, le 10 octobre 1238, la mosquée servit au culte catholique, pendant quatre cents ans, dans son état presque primitif. On la réédifia en 1610, en lui laissant, à l'extérieur, son apparence de prison ou de cloître, et en ornant l'un de ses murs latéraux de ce portail à colonnes, d'assez profane apparence, qui semble surpris d'être accolé à une muraille en briques, mal crépie et sans jours.

L'intérieur fut somptueusement décoré; le maître-autel est de bon goût, malgré une véritable profusion de sculptures, de reliefs, de ciselures, et cet excès de dorure qui résiste à toutes les épreuves. On y remarque de beaux tableaux de Pedro Orrente, de Francisco Ribalta, de José Vergara, peintre et sculpteur, et de José Camaran, maître plus moderne, à qui Valence doit de belles fresques dans quelques-unes de ses églises.

On assure qu'il existait autrefois, dans l'épaisseur des murs de San-Andrès, des logettes où de pauvres femmes



Portail latéral de l'église San-Andrès, à Valence. — Dessin de Rouargue.

vivaient de la charité publique. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui.

C'est dans la paroisse de San-Andrès et assez près de l'église que se trouve le fameux collége du *Corpus Christi*, fondé par Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, en 1586. Parmi les excellentes peintures qui décorent la chapelle, on voit, sur le maître-autel, une belle Cène de Francisco Ribalta. Une fois dans chaque semaine, à un moment donné et pendant que les prêtres chantent le *Miserere*, un mécanisme invisible enlève ce tableau et le fait disparaître derrière les panneaux du retable; puis quatre grands rideaux s'ouvrent avec une lenteur excessive et mettent à découvert un magnifique crucifix de dimensions naturelles, en grande vénération parmi les Valenciens. L'apparition coïncide avec les derniers versets du *Miserere;* puis les rideaux reprennent leur mouvement en sens inverse, et la Cène de Ribalta revient à sa place accoutumée.

LE CASTOR.

Voy. t. Ier (1833), p. 177.



Castors. — Dessin de Freeman.

Le jardin des Plantes de Paris possédait, il y a quelques mois, un jeune castor, que son propriétaire a repris. On le nourrissait de fruits et de racines. Nous l'avons observé, et voici le résumé de nos notes.

La tête ressemble d'une manière frappante à celle de la marmotte; les oreilles sont courtes, à petite ouverture; les yeux sont d'un court diamètre. Les jambes du devant sont moins longues et plus effilées que les postérieures; les extrémités des doigts portent des ongles relativement longs, mais étroits; les pieds sont palmés, c'est-à-dire que les doigts sont réunis par une expansion de la peau, qui commence à l'origine des doigts et finit à celle des ongles. Sous ce rapport, la patte postérieure ressemble à celle d'un canard. — Un autre trait de la conformation du castor, c'est la forme bizarre de la queue, qui est ovalaire, très-allongée; longue de 4 décimètres environ, elle a 10 à 12 centimètres sur la plus grande largeur; l'épaisseur maximum, à l'origine de la queue, sur la ligne médiane longitudinale, ne mesure guère que 3 centimètres. La surface totale de la queue est pavée d'écailles qui se touchent et sont d'une très-grande dureté et ténacité; elles sont polygonales. Ce singulier organe, ou plutôt cet instrument, sert à l'animal de

gouvernail ou de rame pour le diriger à travers les eaux lorsqu'il nage, et de truelle pour tasser le ciment, lorsqu'il construit les digues et les huttes que nous avons décrites avec détail dans notre premier volume (p. 177).

La peau du castor est revêtue sur toute sa surface d'un épais duvet blanc, très-soyeux, imperméable à l'eau; des poils sortent du duvet, peu abondants relativement aux autres animaux de la même classe. Le pelage varie de couleur, mais peu sensiblement, peut-être suivant les espèces; ce genre n'a pas encore été bien étudié. Au Muséum, où l'on a sous les yeux dix castors conservés dans les galeries, et où était naguère le petit vivant dont nous venons de parler, nous avons constaté que neuf sont de couleur brunâtre, un de couleur nankin très-claire, le duvet approchant lui-même, mais très-faiblement, de cette teinte; le onzième était de couleur complétement blanche.

Ce n'est pas seulement pour se procurer cette peau, dont tout le monde connaît l'usage, que l'on poursuit le castor, c'est aussi pour s'emparer du castoréum, matière sécrétée par des poches pyriformes et composées de cellules, que l'on observe sous le ventre. A l'état frais, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve dans l'organe sécréteur, cette matière présente une consistance sirupeuse, de couleur jaune, d'odeur forte, pénétrante et fétide. Elle est usitée en médecine; on l'emploie contre les névroses, les maladies spasmodiques, l'hypocondrie, l'épilepsie, etc.

On mange la chair du castor dans les pays où il habite; il paraît qu'elle ressemble à celle du bœuf; mais elle est grasse, dure, et difficile à digérer. La graisse du castor a été recommandée comme émolliente.

La patrie principale du castor est la région nord de l'Amérique. On en voit aussi sur le Danube et quelquefois sur les bords du Rhin. La race devient de plus en plus rare et reflue vers les extrémités du nord.

Ce que nous avons remarqué des habitudes du petit animal vivant nous a paru confirmer ce qu'on a déjà dit de la douceur du castor. Il est facile à apprivoiser, un peu triste, dépourvu de passions vives, sans fureurs. Ses mouvements sont lents; nul effort pour rien. On assure qu'il ne commerce avec aucune autre espèce que la sienne. Son sens, renfermé en lui-même, ne se manifeste totalement qu'avec ses congénères. Il n'a pas de ruse; il n'a pas même l'instinct d'éviter les piéges les plus grossiers.

TOUT EST-IL CHANCE DANS CE MONDE?

NOUVELLE.

C'était en l'année 17.., un samedi après dîner; James Graham, âgé de dix-huit ou vingt ans, appartenant à la classe laborieuse des commis, se hissait sur l'impériale d'une diligence pour prendre une modeste place à la gauche du cocher. Quoiqu'on ne fût qu'au commencement de septembre, un de ces brouillards moites qui tiennent plus de la pluie que de la vapeur enveloppait comme d'un linceul le riant paysage et pénétrait, s'infiltrait, humectait traîtreusement tout ce qu'on se flattait de soustraire à son contact. Le jeune homme regardait souvent sa montre, comme impatient de voir la voiture se mettre en route.

— Qu'attendez-vous pour partir? dit-il enfin au conducteur; vous êtes déjà de dix minutes en retard.

— Allons, nous sommes prêts! repartit le cocher sans faire mine de bouger; de sorte que le jeune commis, persuadé de l'inutilité de son observation, se contenta de nouer son mouchoir de poche autour de son cou et de boutonner son paletot jusqu'au menton; précautions assez inutiles pour se préserver du brouillard qui dégénérait tout doucement en pluie fine.

— Vous allez à Waltham? demanda le conducteur.

— Non, je me rends à Enfield; c'est suffisamment loin par un temps comme celui-ci. Mais partons-nous, enfin?

— Dans une minute, dit le conducteur en cherchant à distinguer une forme humaine à l'horizon. — Ah! le voici, s'écria-t-il; montez par ici, Monsieur, et promptement, car nous sommes en retard.

Ces mots s'adressaient à un homme d'un âge mûr, au visage gras et frais, qui s'enveloppait avec prudence d'un ample surtout, et qui, tout en atteignant l'impériale, s'excusa à sa manière.

— Ah! vraiment, vous ai-je fait attendre? Je n'y puis rien, David, les affaires avant tout. Vous fouetterez les chevaux et vous regagnerez le temps perdu.

— Il n'y a point de mal puisque vous voilà, Monsieur, répondit David; et la pesante machine commença enfin à s'ébranler.

— Point de mal! répéta James en lui-même; ce monsieur en parle à son aise; il ne paraît pas avoir grand regret de nous avoir fait morfondre à la pluie.

Cependant la voiture roulait sur les pavés pour s'élancer bientôt après sur la grande route, et la figure du jeune commis ne tarda pas à s'éclaircir.

Le dernier arrivé semblait destiné, cette après-midi, à mettre à l'épreuve la patience de James Graham. Avant même que la diligence eût pris son élan, il avait déployé un vaste parapluie, qu'il tenait sans contredit de la manière la plus commode pour sa propre personne, mais dont les gouttières, circulant de plus en plus précipitamment le long des baleines, formaient trois petits ruisseaux sur le dos du jeune homme placé devant lui.

— Auriez-vous la bonté, Monsieur, hasarda James, de tenir votre parapluie un peu plus en arrière? il me semble que je reçois plus que ma part d'humidité.

— Je n'y puis que faire, repartit brusquement son compagnon; mon parapluie n'est pas dans votre direction; si je le tenais autrement je serais mouillé, et c'est précisément ce que je veux éviter. Chacun pour soi, tel est mon précepte, surtout par un temps comme celui-ci.

— Très-bien, Monsieur, reprit Graham avec douceur; j'espère que je ne vous ai pas offensé; je serais aux regrets de l'avoir fait.

— Point d'offense, jeune homme; mais vous avez tort quant à mon parapluie.

— C'est très-possible, Monsieur, et je n'insiste pas.

En ce moment on atteignait le premier relai, et tandis que l'omnibus changeait de chevaux, James, transpercé par la pluie et en outre par les baleines malveillantes, descendit un instant de l'impériale; mais bientôt on se remit en route.

— Ohé! David, David! est-ce vous qui fumez, par hasard? cria l'homme au parapluie de dessous son meuble protecteur.

— Non, Monsieur, c'est moi, lui dit son jeune voisin; j'essaye de votre précepte, je prends soin de moi-même.

— Et vous ennuyez les autres, rétorqua le premier d'un ton bourru; ça n'est pas mon précepte.

James eut sur les lèvres la remarque que cette assertion lui paraissait au moins douteuse, mais il se contint et reprit poliment :

— Si mon cigare vous incommode, Monsieur, je suis prêt à le quitter.

— Non, non, je ne prétends point cela, interrompit son compagnon avec humeur; chacun pour soi, vous avez raison. Toutefois, je vous ferai observer que l'habitude de fumer est une détestable habitude; il est fort désagréable d'être suffoqué par l'odeur du cigare. Mais continuez, peu m'importe. David, arrêtez une minute, et donnez-moi votre place.

— Ce n'est pas nécessaire, dit James tranquillement. J'ai fini, et je vous demande pardon du désagrément que je puis vous avoir causé; telle n'était pas mon intention.

Et, parlant ainsi, il jeta son cigare à moitié consumé. Son voisin le regarda d'un air demi-vexé, demi-satisfait.

— Je n'exigeais point cela, dit-il d'un ton fort différent de celui qui avait accompagné ses paroles jusqu'à ce moment. Mais je vous suis obligé, car, pour vous parler franchement, je déteste l'odeur du tabac. Seulement, vous n'auriez pas dû jeter votre cigare; il ne faut pas gaspiller ce qui se paye avec de l'argent.

— C'est de peu d'importance, dit James; mais je conviens que vous avez raison de blâmer cette manie de fumer, car ce n'est qu'une habitude.

— Une mauvaise habitude, devriez-vous dire, très-mauvaise habitude, repartit sentencieusement le monsieur au parapluie. Quant à moi, cela m'est indifférent; chacun pour soi.

— C'est votre maxime favorite, à ce que je vois, remarqua Graham avec respect, mais franchise; cependant, j'en connais une meilleure.

— Et quelle est-elle, je vous prie?

— Chacun pour son prochain, Monsieur.

— Ah! ah! et qui est mon prochain? Oui, oui, je sais ce que vous allez me répondre : Un homme s'en allait à Jéricho, etc... Vous avez raison, mon ami, votre maxime vaut mieux que la mienne; mais je ne l'aurais pas attendue d'un jeune fumeur de cigares.

— Et pourquoi pas? reprit James avec bonne humeur; un fumeur de cigares, et même un jeune fumeur, peut connaître les lois de la politesse, j'espère.

— C'est ce que je vois, et je vous remercie de l'obligeance que vous avez mise à faire le sacrifice du vôtre. Néanmoins, vous n'auriez pas dû le jeter; vous ne deviendrez jamais riche avec cette prodigalité. Quant à moi, je ne le serais pas aujourd'hui si j'avais eu l'habitude de fumer il y a quelque quarante ans.

L'entretien ne se prolongea pas; mais il fut à remarquer que durant le reste de la route le parapluie fut peu à peu éloigné des épaules de James, jusqu'au moment où son propriétaire descendit à la porte d'une élégante maison de campagne.

— Vous connaissez ce monsieur, je suppose? demanda James au conducteur, après le départ de son compagnon.

— Oui, c'est M. Scot; il se sert de ma voiture deux ou trois fois par semaine pour se rendre à sa maison de campagne. Il ne peut supporter la fumée du tabac; il a abandonné l'autre voiture parce que le cocher fumait.

En ce moment notre second voyageur atteignait aussi le joli petit cottage où demeurait sa mère, qui l'accueillit avec de tendres remontrances pour avoir oublié son parapluie à son logement de la rue C....

Cette conversation entre deux voyageurs inconnus pourra paraître un peu oiseuse; toutefois nous ferons observer en passant qu'il y a peu de circonstances que l'on puisse considérer comme absolument insignifiantes. Nous ne saurions, il est vrai, tracer la liaison des événements d'hier avec ceux d'aujourd'hui, encore moins avec ceux de l'année dernière; nous sommes convaincu, néanmoins, que cette relation existe, et que beaucoup de circonstances sans importance ont amené des dénoûments sérieux : aussi, en conséquence de cette conviction, nous permettrons-nous d'engager tout voyageur à peser mûrement ses faits et gestes. La suite du récit pourra prouver la vérité de notre dire.

Peu de temps après la rencontre dont nous venons de parler, M. Scot se trouvait sur un des ponts qui traversent la Tamise, lorsqu'il fut surpris par une soudaine averse, et, qui pis est, privé de notre vieille connaissance son parapluie, laissé derrière lui par je ne sais quelle fatale négligence. Maudissant sa foi aveugle dans le ciel bleu, il arpentait sa route à pas précipités, dans l'espoir de rencontrer un abri. Néanmoins l'averse, qui dégénérait en torrent, l'eût infailliblement transpercé jusqu'aux os si quelqu'un, que dans sa hâte il avait pensé jeter par terre, ne lui eût offert un parapluie de la manière la plus obligeante.

— Ah! ah! mon jeune fumeur! s'écria M. Scot, qui en le regardant reconnut son compagnon d'impériale. Je vous demande pardon de vous avoir à moitié renversé; mais je suis inondé, voyez...

— C'est pour cela, Monsieur, que je vous prie d'accepter mon parapluie.

— Très-volontiers; vous voyez que j'en use sans façon, et comme il peut abriter deux personnes, je vais prendre votre bras; là... Certainement je ne marcherais pas ainsi côte à côte avec tout le monde. Mais pourquoi donc n'en gardez-vous pas votre part? Je vous dis qu'il est assez grand pour deux. A propos, où est votre cigare, mon garçon? car vous fumiez encore tout à l'heure, lorsque je vous ai rencontré.

— En effet, Monsieur; mais comme cela vous déplaît, je n'aurais pas eu l'idée de vous accompagner avec un cigare à la bouche : aussi l'ai-je...

— Noyé dans la Tamise, hein? C'est de l'imprévoyance, mon jeune ami. Mais, par parenthèse, quel est votre nom?

— James Graham, Monsieur, pour vous servir.

— James Graham? Un nom qui me plaît; un nom écossais comme le mien, car je me nomme Scot. Et quelle est la profession de M. James Graham?

— Il est bien curieux! pensa James; mais je n'ai pas de raison pour lui en faire un mystère. Il répondit donc avec la franchise de l'honnêteté qui n'a rien à cacher.

La pluie ne cessait pas, la rue n'était plus qu'un lac; nos deux amis marchaient depuis quelques moments en silence, lorsque, arrivés au bout de la rue, M. Scot s'arrêta.

— Quel chemin prenez-vous? dit-il; il est probable que ce n'est pas le mien.

— Je demeure à la rue de C..., Monsieur.

— Alors, nous allons nous dire adieu, car ma route me conduit dans la direction opposée. Je m'en tirerai comme je pourrai; en attendant, je vous remercie de l'abri dont j'ai profité. Que je ne vous retienne pas plus longtemps dans l'humidité; chacun pour soi, vous savez.

— Et pour son prochain, Monsieur. Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte; cette course ne me détournera pas beaucoup de mon chemin.

— Allons, vous êtes un aimable garçon, monsieur James Graham. Quel dommage que vous fumiez! J'accepte votre proposition; ma demeure n'est qu'à dix minutes d'ici, et vous aurez le plaisir de mettre votre précepte en action.

James Graham n'avait pas tort lorsqu'il taxait son compagnon d'une curiosité inquisitive. Avant qu'ils se fussent séparés, ce dernier était au fait de tout ce qui concernait James : de la profession de son père, qu'il avait perdu; de la position de sa mère, qui n'avait d'autres moyens de subsistance que les minces appointements du brave commis; des projets de celui-ci et de ses espérances. Aussi, lorsque les deux messieurs se séparèrent, ils se serrèrent cordialement la main, tandis que le plus âgé disait :

— Jeune homme, je vous dois des excuses, non-seulement pour le dérangement que je viens de vous occasionner, mais pour ma conduite de l'autre jour. C'est que, voyez-vous, j'avais le droit d'être de mauvaise humeur : j'avais perdu une somme assez considérable, ou du moins je la croyais perdue. Adieu, mon cher ami, j'espère que nous nous retrouverons plus d'une fois sur la voiture pu-

blique, et que vous descendrez avec moi pour prendre un verre de bière dans ma salle de marronniers.

James s'inclina en remerciant.

— Et puis, prenez courage, mon garçon. Votre position ne vous semble pas brillante, à ce que je vois; mais qui peut dire ce que l'avenir vous réserve? Regardez-moi un peu : je suis parti d'Aberdeen, à pied, avec dix sous en poche, et sans un seul protecteur; et actuellement me voici à la tête... que sais-je, moi? d'un peu plus de dix sous. Mais ne fumez plus, jeune homme; je vous le prédis, votre goût pour les cigares s'opposera toujours à votre avancement.

La fin à une autre livraison.

LES RHODODENDRONS.

Certaines formes végétales sont spécialement affectées à l'ornementation des différentes régions du globe terrestre. Ainsi, dans le monde entier, les belles fleurs des Nymphéacées, flottant à la surface des eaux douces et tranquilles, charment les yeux du rêveur et du paysagiste. En Europe et dans l'Amérique du Nord, ce sont les nénuphars blancs et jaunes; en Afrique, les espèces à fleurs bleues; dans l'Inde, les *Euryale* et les *Nelumbium;* enfin dans l'Amérique tropicale, cette magnifique *Victoria* qui épanouit à la surface des eaux tièdes de ces contrées les plus grandes



RHODODENDRON FERRUGINEUM. — Dessin de Freeman.

fleurs et les plus larges feuilles connues. En général, ce n'est point une même famille de plantes qui imprime son caractère à la physionomie végétale des mêmes terrains sous les différentes latitudes; le climat modifie les formes et les nuances des plantes dominantes : les plateaux glacés de la Laponie jaunissent sous les larges plaques du lichen des rennes interrompu par des touffes de bouleau nain. Les *causses* des Cévennes et les plateaux de l'Espagne exhalent les senteurs pénétrantes des Labiées odoriférantes Les sables du Holstein, de la Westphalie et de la Pologne sont

occupés par des bruyères que l'homme est impuissant à arrêter dans leur marche. Les *garigues* et les sables des régions méditerranéennes se couvrent d'arbrisseaux parmi lesquels dominent le chêne kermès, le pistachier térébinthe et le myrte. Malgré ces oppositions qui nous montrent des plantes diverses dans des stations analogues, certains types végétaux se retrouvent invariablement dans les mêmes localités des différents climats européens. Les montagnes de Norvége et de Suède sont ornées de sapins noirs et de pins sylvestres; c'est le pin pignon, celui d'Alep, et le sapin blanc, qui dominent sur les hauteurs du pourtour méditerranéen. Le chêne rouvre est l'arbre monumental des forêts du Nord, le chêne vert celui des bois du Midi. Il faut aller jusqu'en Égypte pour trouver le dattier et les acacias remplaçant les types connus de la flore européenne.

A part ces grands traits généraux, il y a encore des formes végétales affectées plus spécialement à certaines zones montagneuses et à certaines expositions. Je donnerai comme exemple le genre *Rhododendron*, que la nature semble avoir consacré à l'ornementation de la région moyenne des versants ombreux et humides de toutes les grandes chaînes de l'ancien monde et de la moitié septentrionale du nouveau continent. Quel est le voyageur qui, en Suisse, n'a pas rapporté de ses excursions la fleur du *Rhododendron ferrugineum*, comme un souvenir de l'impression causée par ce charmant arbrisseau. A peine avez-vous traversé la région des forêts, que vous voyez le sol occupé par cet élégant arbuste au feuillage toujours vert et couvert de belles fleurs rouges : il caractérise une zone particulière, à limites déterminées, située au-dessus de celle des bois, au-dessous de celle des prairies alpines, dominées elles-mêmes par les neiges perpétuelles qui entretiennent leur éternelle fraîcheur. Dans les Alpes Pennines, qui séparent le Valais du Piémont, cette région est comprise entre 1500 et 2100 mètres; mais



RHODODENDRON PONTICUM. — Dessin de Freeman.

dans certaines localités exceptionnelles, le rhododendron descend beaucoup plus bas et monte beaucoup plus haut. Sur le revers abrupte du Faulhorn, qui regarde le nord, il s'élève dans les crevasses des rochers calcaires jusqu'à la hauteur de 2 267 mètres, et descend à travers les forêts de sapins et de hêtres jusqu'aux bords du lac de Brienz. Sans sortir du bateau, on peut le cueillir dans les rochers qui avoisinent la belle cascade du Giessbach. Là il n'est plus qu'à 564 mètres au-dessus de la mer, et la hauteur de la zone est de 1 700 mètres au lieu de 600, comme dans les Alpes Pennines. Il descend également jusqu'aux bords du lac de Thun, dont l'altitude est de 556 mètres. Sur les rives enchantées du lac Majeur, dont la surface n'est qu'à 195 mètres au-dessus de la Méditerranée, les rhododendrons se mirent dans les eaux limpides. Enfin Comolli, de Buch et de Candolle ont cueilli des rhododendrons sous les oliviers, non loin du lac de Côme. Des circonstances locales de terrain et d'exposition ont permis, dans cette localité exceptionnelle, aux oliviers de dépasser leur limite altitudinale, et au rhododendron de descendre des hauteurs qu'il affectionne habituellement. Dans les Pyrénées, situées sous une latitude plus méridionale, la limite inférieure du rhododendron est en général à 1 600 mètres, plus haute de 100 mètres environ que dans les Alpes Pennines. Cette plante ne se trouve ni dans la Sierra-Nevada, ni sur l'Etna, où sa limite inférieure serait encore plus élevée que dans les Pyrénées.

Dans les régions arctiques, la longueur et la rudesse des hivers et la faible chaleur des étés, comparable à peine à celle du mois d'avril à Paris, ne sont pas des conditions d'existence favorables au rhododendron des Alpes; mais le genre est représenté par une autre espèce, le rhododendron de Laponie : rabougri, couché sur le sol, portant de petites feuilles et un maigre bouquet de fleurs roses, cet humble arbuste maintient, en Laponie, au Groënland et dans le Labrador, le privilége de son type à l'ornementation des localités fraîches et abritées des grandes chaînes de montagnes.

Sur les collines du bord méridional de la mer Noire, dans les montagnes de l'Arménie, peut-être dans le Taurus et dans tout le Liban, nous voyons apparaître une forme nouvelle, brillante comme le soleil qui l'éclaire, colorée comme le pays qu'elle habite, c'est le *Rhododendron ponticum*, celui qui, connu par excellence sous le nom de rhododendron, occupe la place d'honneur des jardinières les mieux ornées, et les sites les plus apparents des parcs les mieux entretenus. Comme le rhododendron des Alpes, il tapisse les versants septentrionaux des montagnes, et croît sur ce sol humide et noir connu sous le nom de terre de bruyère. Dans le Liban, près de Beyrouth, il ne descend pas au-dessous de 1 000 mètres environ, et expire avec cette chaîne; car, dans la région méditerranéenne, on ne le connaît ni dans les montagnes de la Grèce, ni dans celles de la Macédoine, de la Thessalie, de l'île de Crète, de la Sicile, de l'Algérie; mais, semblable aux Phéniciens, dont la mère patrie est au pied du Liban, il a jeté une colonie lointaine dans le midi de la péninsule Ibérique, savoir : les montagnes au-dessus du détroit de Gibraltar en Espagne, et la Sierra de Monchique dans les Algarves du Portugal.

Malgré ces exemples qui nous montrent une seule espèce de rhododendron affectée à une chaîne de montagnes, tous ces pays ne sont pas le centre de création du type rhododendron : c'est dans les vallées de l'Himalaya qu'est la véritable patrie de ce beau genre; ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici ne sont que des représentants dégénérés, des types dégradés des magnifiques espèces qui luttent de beauté et de variété sur les contre-forts de la chaîne indienne. Il faut lire dans les récits de M. Dalton Hooker l'expression de l'effet que produisait sur lui l'aspect de ces magnifiques plantes. Il leur a consacré un ouvrage spécial, où l'on peut admirer l'incroyable puissance de la nature pour varier un même type en restant toujours fidèle aux lois de symétrie qu'elle s'est imposées. Les artistes arabes, et ceux qui imaginent les dessins des châles de l'Inde, semblent s'être inspirés de ces harmonies de formes et de couleurs, les uns dans les dessins de fleurs et les enroulements de lignes connus sous le nom d'arabesques, les autres dans l'heureuse combinaison des formes et des teintes conventionnelles. L'horticulture anglaise s'est emparée des rhododendrons de l'Himalaya et les propage dans un sol et sous un ciel plus favorables que les nôtres à la culture des plantes qui redoutent les rayons trop ardents du soleil. La Bretagne, la Normandie, le nord et même le centre de la France, adopteront ces beaux arbustes; mais, à moins de positions et de soins exceptionnels, leur culture sera toujours interdite au midi de la France. L'espèce dont nous offrons le dessin n'est pas la plus belle, mais la plus anciennement connue, et celle qui a déjà donné le plus de variétés et même des hybrides, par son croisement avec d'autres espèces et celle du Pont en particulier.

SUR LE ROI DES AUNES DE GŒTHE

Voy. cette ballade et un dessin de M. de Lemud, t. XIII, p. 96.

Dans une de mes excursions, je rencontrai un jour, au sortir du charmant Dornburg, non loin du village de Kunitz, un vieillard qui, comme moi, se rendait à Iéna. Tout en cheminant ensemble sur la grande route, j'amenai la conversation sur les grands génies qui ont enseigné à cette université il y a plus d'un demi-siècle. Le brave homme se rappelait cette époque avec enthousiasme; mais il témoignait surtout un culte tout particulier pour le noble Schiller.

Tout entiers à ces anciens souvenirs, nous atteignîmes *l'hôtel du Sapin*, et lorsque les regards de mon compagnon tombèrent sur cette enseigne, il me montra du doigt une pièce, à l'angle du bâtiment, en disant : «Voyez, c'est là, dans cette chambre, que Gœthe a composé son *Roi des aunes.* »

Comme je lui demandais s'il connaissait quelque particularité sur cette ballade, le vieillard me répondit qu'en l'année 1781 son père avait été en service à l'hôtel du Sapin, et lui avait souvent montré plus tard la fenêtre où Gœthe s'était assis.

« C'était, continua mon compagnon; au mois d'avril de la susdite année; un cultivateur aisé avait un fils unique atteint d'une dangereuse maladie; voyant qu'aucun des médecins appelés ne pouvait la combattre, il enveloppa son enfant avec tout le soin possible, le prit avec lui sur son cheval, et partit ainsi pour Iéna, afin d'y consulter un professeur de médecine renommé par ses cures.

» Le cultivateur arriva à bon port dans la ville universitaire; mais là, le médecin déclara que c'était chose impossible de sauver l'enfant. Le malheureux père, au désespoir, se remit en selle avec son fils, et passa au galop devant l'auberge du Sapin, se hâtant de regagner son village natal; mais avant de l'avoir atteint, le pauvre petit était trépassé dans ses bras.

» Quelques jours après cet événement, Gœthe vint à Iéna, où la triste excursion du paysan lui fut contée. La traduction d'Herder avait déjà fait connaître la légende danoise, *la Fille du roi des aunes*, et ce chant populaire occupait peut-être auparavant l'esprit de Gœthe : quoi qu'il en soit, le récit de la mort de l'enfant lui fit tant d'impression, et le sujet l'enthousiasma à tel point, qu'il se retira

sur-le-champ à l'auberge solitaire du Sapin, et écrivit la fameuse ballade. » [1]

A UN VOYAGEUR.

Sous la hutte du sauvage, ou dans les palais du riche créole, partout où vous trouverez l'hospitalité, rappelez-vous, dans votre intérêt; et au nom de la mère patrie, de laisser un souvenir de ce que ses enfants offrent de bon et de bien : ainsi, en partant, chez ceux que vous quitterez vous laisserez les regrets, et trouverez, à la hutte prochaine, des bras tendus pour vous recevoir.

Plus tard vos successeurs, eux aussi, en suivant vos traces, béniront votre nom en récoltant sur leur route la moisson que vous aurez semée.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Voy. les Tables des t. XXV et XXVI (1857 et 1858).

XI. — LES COTES DE PROVENCE [2].

La côte de France sur la Méditerranée change de caractère à partir du cap Couronne. Dès lors elle devient rocheuse, élevée, découpée; elle présente partout des golfes, des rades, des presqu'îles, des caps et des îles. Le littoral de la Provence est aussi abondamment pourvu de ports et d'abris excellents que la côte languedocienne en est dépourvue. Le sol de la Provence reste généralement élevé et montueux jusqu'à la mer, qui se trouve souvent bordée de mornes grisâtres et pelés.

Après l'indication du caractère général du littoral, il convient de dire qu'il présente une alternative continuelle de parties rocheuses, où les montagnes touchent le rivage et où la mer est profonde, et de plages sablonneuses, où les montagnes sont loin du rivage et où la mer est basse.

Le premier golfe que nous ayons à mentionner est celui de *Marseille,* dont on reparlera tout à l'heure, à propos de la ville. On entre ensuite dans le *golfe de Cassis;* puis, en doublant le bec ou cap de l'Aigle, remarquable par ses escarpements jaunâtres, nus et coupés à pic, on arrive au golfe sablonneux de *la Ciotat.* A l'est du cap de l'Aigle est l'*île Verte,* attaquée en 1812 par les Anglais, qui furent heureusement repoussés; elle est aujourd'hui dans un bon état de défense. Plus loin est la *baie de Bandol,* où Joseph Vernet a placé la scène de son tableau de la *Pêche du thon;* la rade de Bandol est peu spacieuse, mais elle offre un bon abri aux grands comme aux petits bâtiments. Les vaisseaux de guerre et les navires du commerce trouvent aussi, dans la *baie de Saint-Nazaire,* l'excellente *rade de Brusc,* située au nord-est de l'île des Embiez. La rade de Brusc, par la facilité de son accès et la sûreté de son mouillage, est sans contredit l'un des points de relâche les plus précieux de la côte de Provence.

Depuis ce point, la côte est très-élevée, et présente bientôt le cap *Sicié,* haute montagne dont les flancs boisés et sombres descendent rapidement jusqu'à la mer; puis le *cap Cépet* et la *rade de Toulon.* Au delà est la *presqu'île de Giens,* étroite, bordée de plages sablonneuses, excepté au sud, où son littoral est rocheux et élevé; dans toute son étendue, la presqu'île est couverte par l'étang du Pesquier, qui communique, à l'est, avec la rade d'Hyères par une espèce de grau appelé le Gras-Passage; on se croirait ici sur les côtes du Languedoc. Le rivage méridional de la presqu'île de Giens, haut et rocheux, se termine au sud-ouest par les grands escarpements du *cap Escampobariou,* et au sud-est par le *cap d'Esterel.* La presqu'île forme deux excellentes rades : à l'ouest, la rade de *Giens,* abri sûr et d'une bonne tenue; à l'est, la rade d'*Hyères.*

Le rivage de la rade d'Hyères est sablonneux, couvert de marais, de salines et d'étangs; elle offre cinq bons mouillages, celui des Salines entre autres, très-sûr, et illustré par le débarquement de saint Louis, au retour de sa première croisade. « La rade d'Hyères sert de rendez-vous aux escadres d'évolution de la Méditerranée, de champ d'exercice à nos équipages, de point de départ et de ralliement à nos grandes expéditions, en un mot, de complément à l'établissement de Toulon. » La rade d'Hyères est fermée au sud par trois îlots rocheux, escarpés et nus, appelés Porquerolles, Porteros, et l'île du Titan ou du Levant; on les désigne sous le nom d'*îles d'Hyères* (*Stœchades insulæ*). Leur rivage est découpé, et présente une multitude de criques appelées *calanques.* Porquerolles est terminée au nord-est par les remarquables rochers des Mèdes, dont les sommets pointus terminent les escarpements de l'île. Six forts défendent la rade : le fort Brégançon, sur le rivage de la rade même; le fort du Grand-Langoustier, le fort de Porquerolles et le fort de l'Alicastre, dans l'île de Porquerolles; le château de l'Estissac et le fort de Man, dans l'île de Porteros.

Après le cap de Benat, on entre dans la *rade de Bormes,* dont le fond n'est pas d'une bonne tenue; puis dans la *baie de Cavalaire,* dont les côtes sablonneuses, mais bordées de hautes montagnes, présentent un bon mouillage et un abri contre le mistral. La presqu'île rocheuse de Saint-Tropez est entre la baie de Cavalaire et le golfe de Grimaud ou de Saint-Tropez, tout bordé de hauts rochers. Vient ensuite le golfe sablonneux de Fréjus, dans lequel se jette l'Argens, la seule rivière un peu considérable qu'on ait à mentionner, et dont les alluvions ont ensablé le port de Fréjus. « Du golfe de Fréjus à celui de la Napoule, la côte est formée par le soulèvement porphyrique de l'Esterel; elle présente une longue suite d'escarpements rapides, de déchirures profondes. » La calanque ou rade d'Agay, très-bien abritée et capable de recevoir des frégates et même des vaisseaux, s'ouvre au milieu de mornes élevés et escarpés, qui présentent parfois de belles falaises rougeâtres. Le golfe de la Napoule est sablonneux comme le golfe de Jouan ou de Gourjean; ils sont séparés par la pointe de la Croisette, et offrent tous les deux de bons mouillages. C'est à 3 kilomètres à l'est de Cannes, au bord du golfe de Jouan, que Napoléon débarqua, le 1er mars 1815, au retour de l'île d'Elbe.

On pêche dans les deux golfes, et point ailleurs, le saint-pierre, excellent poisson, « l'ortolan de l'ichthyologie ». Au sud des golfes sont les îles rocheuses de Lérins, composées de l'île Sainte-Marguerite au nord, célèbre par son ancienne prison d'État, et de l'île Saint-Honorat au sud.

La petite presqu'île d'Antibes, terminée au sud par le cap Garoube, est rocheuse. De là jusqu'au Var, la côte est sablonneuse; mais elle se relève sur le rivage du comté de Nice, ancienne dépendance de la Provence.

Les ports de Provence sont nombreux; parmi eux nous citerons : *Marseille,* notre premier port de commerce, l'un des plus beaux et des plus sûrs de la France. Le port de Marseille, de 282 hectares de superficie, étant devenu insuffisant, on commença, en 1844, le nouveau port de la Joliette, au nord de l'ancien, avec lequel il communique par un canal. On sait quels immenses services la Joliette a rendus pendant la guerre de Crimée. Devant Marseille sont situées les îles Ratoneau et Pomègue, réunies par une digue construite en 1823, et qui forme le port de quaran-

[1] Communiqué par M. Léon Roland Gosselin.

[2] Consulter Baude, *les Côtes de Provence,* dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er mars, 15 mai et 1er juin 1847. Voy. aussi les notes explicatives des cartes de l'*Hydrographie française.*

taine du Frioul. L'île d'If renferme le château d'If, l'une des défenses de Marseille, avec les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Le Levant, l'Algérie et les pays baignés par la Méditerranée sont presque les seuls avec lesquels Marseille entretienne de grandes relations. On compte chaque année plus de 16 000 entrées et sorties de navires à Marseille. 650 bâtiments, dont 91 à vapeur, appartiennent à ce port; 36 millions de francs perçus par la douane sur les marchandises qui y sont importées donnent l'idée de l'importance de son commerce ([1]). — *Cassis*, port de commerce et de relâche, dont l'étendue et la profondeur assurent un excellent abri aux vaisseaux de guerre et aux navires de commerce; le port et la rade sont défendus par un fort. — *La Ciotat*, port de relâche très-sûr, pouvant recevoir des frégates; le mouillage du golfe est bon; il est accessible à des vaisseaux de ligne et bien défendu. — *Bandol*, port de commerce et de pêche; c'est aussi une bonne relâche. — *Le Brusc*, port de refuge. — *Saint-Nazaire*, port de commerce et de pêche. — *Toulon*, port de guerre, arsenal, place forte de premier ordre, est notre grand établissement maritime sur la Méditerranée; Colbert et Vauban en sont les fondateurs. Toulon est précédé d'une magnifique rade, divisée en deux parties : la grande et la petite rade; elles sont séparées l'une de l'autre par deux presqu'îles qui laissent entre elles un détroit large seulement de 1 500 mètres ([1]). Les deux rades offrent d'excellents mouillages. Tout ce rivage est défendu par 24 forts ou batteries; quant à la ville même, elle est protégée par une enceinte bastionnée et par une ceinture de 14 forts. — *Giens*, petit port de commerce et de pêche. — *Porquerolles*, port de relâche. — *Saint-Tropez*, port de commerce et de pêche, placé entre les deux excellents mouil-



Carte des côtes de Provence.

lages des Canoubiers et des Moulins. — *Saint-Raphaël*, autre port de commerce et de pêche; c'est là que débarqua, en 1799, le général Bonaparte au retour d'Égypte. Saint-Raphaël remplace le port de Fréjus (*Navale Augusti*), qui était l'une des stations de la flotte romaine et qui aujourd'hui est comblé par les vases de l'Argens. — *Agay*, port de relâche. — *Cannes*, port de commerce et de pêche; ce n'est qu'une anse peu profonde. — *Antibes* est un port de commerce et de pêche, peu étendu, mais profond, sûr et d'une entrée facile. Antibes est une place forte qui sert de dépôt de munitions pour l'armée qui défend le Var, mais elle ne défend pas la ligne de cette rivière. Au nord de la baie d'Antibes est le fort Quarré.

Il nous reste, pour terminer, à parler de la Corse. Les côtes de cette île italienne sont partout hautes, rocheuses et découpées, excepté à l'est, entre Bastia et l'embouchure du Travo; là, le rivage est bas, sablonneux et bordé de quelques étangs. Les ports de la Corse sont : Calvi, le port de l'île Rousse, Saint-Florent, Bastia, Porto-Vecchio, Ajaccio, ports de commerce, de pêche et de relâche. Le plus important est Bastia, le seul refuge sur la côte orientale; le port est aujourd'hui établi dans l'anse de Saint-Nicolas.

L'ensemble des côtes de la France est de 2 693 kilomètres, dont 617 sur la Méditerranée ([2]).

On a vu quels étaient les principaux points fortifiés du littoral de la France. Les parties du rivage qu'il est nécessaire de défendre pour s'opposer à un débarquement sont protégées par plus de 900 ouvrages, forts, redoutes, batteries, postes, tours, corps de garde défensifs, armés de 3 200 bouches à feu ([3]).

([1]) Voici la liste des ports dans leur ordre d'importance, d'après les droits de douanes perçus en 1837 :

1 Marseille.
2 Le Havre.
3 Bordeaux.
4 Nantes.
5 Dunkerque.
6 Rouen.
7 Calais.
8 Honfleur.
9 Boulogne.
10 Toulon.
11 Cette.
12 Bayonne.
13 Saint-Malo.
14 Caen.
15 Dieppe.
16 Brest.
17 Agde.
18 Cherbourg.
19 La Rochelle.
20 Fécamp.
21 Saint-Valery-sur-Somme.
22 Granville.
23 Le Légué.
24 Lorient.
25 Bastia.
26 Morlaix.
27 Arles.
28 Rochefort.
29 Ajaccio.
30 La Nouvelle.
31 Aigues-Mortes.
32 Cannes.
33 Antibes.
34 Gravelines.
35 Redon.
36 Tonnay-Charente.
37 Le Crotoy.
38 Tréport.
39 Abbeville.
40 Saint-Servan.

([1]) On doit resserrer encore le détroit, en construisant deux digues de 300 mètres, qui partiront, l'une de la pointe de l'Éguillette, l'autre du pied de la Grosse-Tour.

([2]) Sans la Corse et l'Algérie; 1043 kilomètres avec la Corse.

([3]) Voy. divers rapports insérés dans *le Moniteur* des 29 mai et 28 juin 1845, 28 février et 29 avril 1846.

ERRATUM.

Page 24, sous la gravure. — *Au lieu de :* Marcon Venusti; *lisez :* Marcello Venusti.

SOUVENIRS DU CHILI.

Voy. t. XXVI (1858), p. 4, 99, 305.

BAINS DE COLINA.



Les Bains de Colina, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après M. C. Gay.

La renommée des eaux de Colina date d'une époque assez éloignée : un voyageur qu'on ne lit plus guère, J. Mellet, mentionne en passant la beauté du territoire qui les environne et vante la richesse du pays. Situées à 40 ou 45 kilomètres au nord de Santiago, elles sont à 140 kilomètres environ du bord de la mer. Pour s'y rendre, on prend la route qui conduit de la capitale à Aconcagua. La bourgade Colina, qui donne son nom aux sources, est cachée entre deux collines (1), dans le fond d'un ravin. Mellet rapporte qu'il y a une quarantaine d'années les montagnes du voisinage fournissaient une telle quantité de guanacos et de lamas, que les habiles chasseurs de la bourgade en tiraient un réel profit. Ces eaux, où domine le muriate de chaux, ont été longtemps une source tout autre de richesse. L'*hacienda* dans laquelle se trouvent les bains appartient aux *Recoletos dominicos;* le couvent les afferme à des entrepreneurs particuliers. Il y a des bains froids et des bains chauds.

Durant la saison, beaucoup de familles ont encore l'habitude d'aller aux *baños* et d'y séjourner quelques semaines. Ce n'est plus néanmoins comme jadis le rendez-vous de toute la société élégante de Santiago, le lieu privilégié où la dernière ordonnance du docteur envoyait les malades opulents dont la santé résistait à tous les efforts de la médecine. La mode envoie aujourd'hui presque tout le monde aux bords de la mer, vers les bains que l'on a installés à Valparaiso. Grâce à la facilité actuelle des communications, les familles trouvent là, en quelques heures, ce qu'elles sont habituées à rencontrer dans la capitale : le luxe, les spectacles et tout le confort imaginable.

Les chemins raboteux et accidentés qui conduisent à Colina rendent nécessaires ces charrettes si lourdes et de structure si solide qui étaient, au commencement du siècle dernier, le seul véhicule employé par les voyageurs lorsqu'ils ne préféraient pas se rendre à cheval vers la Cordillère. Ce sont des espèces de maisons roulantes, qui peuvent porter une famille entière, fût-elle composée de huit à dix personnes; elles sont attelées de plusieurs paires de bœufs, et rappellent par leurs dispositions les voitures de nos rois fainéants; dans les endroits difficiles, on y attelle jusqu'à trois paires d'animaux. Quoi qu'on fasse, le massif équipage ne va jamais bien vite, et rien n'offre un plus bizarre contraste que son allure avec les wagons des chemins de fer, qui commencent à faire leur service sur la route opposée. Il faut donc tuer le temps : les uns ont la ressource du sommeil, que ne gêne guère l'allure pacifique des bœufs; les autres

(1) C'est même de cette double éminence que le village tire son nom.

s'abandonnent au *dolce far niente*, en s'humectant la gorge des cidres excellents que produit le pays, ou de vins d'Europe qui trouvent déjà des rivaux dans ceux de Mendoza; enfin la guitare, aimée des Chiliens comme des vieux Castillans, est là pour ranimer une verve toujours renaissante. On dort, on boit ou l'on chante. Dans ces parties de plaisir, d'ailleurs, de joyeux cavaliers qui suivent la charrette sur d'excellents chevaux donnent aux dames le spectacle de leur adresse. Ici, le costume national, banni par la mode des assemblées, reparaît dans son originalité primitive; et si les belles voyageuses sont vêtues comme on l'est à Paris, les cavaliers portent l'antique *poncho*, destiné, par sa contexture serrée, à les garantir du soleil et de la pluie.

Les dames de la meilleure compagnie ne sont pas seulement obligées de se rendre aux eaux de Colina dans de rustiques charrettes; il faut bien souvent, en arrivant à la bourgade, qu'elles se contentent d'habitations qui ne sont guère plus confortables. Les hommes, dont l'affluence est aujourd'hui plus considérable que celle des femmes, s'installent bien souvent dans de véritables cabanes élevées à la hâte pour eux.

Colina est renommé pour l'excellence de sa *chicha* (¹), et les plaisirs bruyants s'y renouvellent à de courts intervalles. La saison, comme on dit chez nous, ne dure guère plus de quinze ou vingt jours, et pendant ce temps les *zamacuecas* succèdent aux *resbalosas* (²), sans laisser pour ainsi dire aux danseurs le temps de prendre un instant de repos; mais l'analogie qui existe entre ces bains et ceux d'Europe n'est pas là uniquement. A Colina, comme à Spa et à Bade, ceux qui ne dansent pas trouvent toute facilité pour se ruiner au jeu.

Les autres eaux minérales les plus renommées du Chili sont celles de Peñaflor, de Cauquenes et de San-Bernardo. Ces dernières sont situées dans le département du même nom, au sud de Santiago.

(¹) On donne ce nom à diverses boissons; il s'applique ici au cidre et à plusieurs vins d'un goût agréable, qu'on obtient de fruits divers.
(²) Sortes de danses nationales.

— Poëte et philosophe, c'est la même chose sous deux noms différents : quand l'un se sépare de l'autre, c'est signe de décadence et de maladie.

— La nature peut être comparée à un instrument dont tous les sons correspondent à d'autres cordes secrètes qui sont en nous. NOVALIS.

TOUT EST-IL CHANCE DANS CE MONDE?

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 130.

Vingt années se sont écoulées depuis la rencontre du vieillard et du jeune homme sur le pont de la Tamise; vingt années qui ont amené avec elles leur cortége inévitable de joies et de douleurs, de succès et de revers. La scène a changé : elle nous transporte dans le café d'une ville de foire, à peu de distance de la métropole. Près d'une large table de marbre éclairée par des flambeaux, quelques marchands font honneur à une bouteille de porto, tout en discourant sur les affaires du négoce et sur le crédit de diverses maisons commerciales, tandis que non loin de là un homme âgé, à l'expression un peu sévère, semble absorbé par la lecture d'un journal.

— Quel heureux compère que ce James Graham! s'écrie l'un des joyeux convives, après avoir énuméré les mérites d'une des premières maisons de Manchester.

— Il a eu du bonheur, en effet, reprit une autre voix. Et une troisième de faire écho à cette remarque.

— Je vous demande pardon de vous interrompre, Messieurs, dit le vieillard, à qui le nom de James Graham avait fait lever la tête; permettez-moi une question : Qu'entendez-vous par « avoir du bonheur »?

— Mais, une bonne chance qui court après nous, répliqua négligemment le premier interlocuteur. Ce James Graham dont nous parlons a commencé avec moins que rien; par bonheur pour lui, le vieux M. Scot le prit en amitié, et vient de se retirer en le laissant à la tête d'une maison en bel et bon chemin.

— Et tout cela, continua un autre assistant, parce que (on l'a dit, du moins) il arriva au jeune Graham d'avoir un parapluie un jour d'averse, et de l'offrir à M. Scot. N'était-ce pas une heureuse chance que de se trouver en possession d'un parapluie au moment de cette rencontre? Désormais j'en aurai un avec moi, qu'il pleuve ou non.

— Ensuite de quoi, reprit son voisin, on dit qu'il sut prendre le vieux Scot en flattant ses caprices et se pliant à son humeur difficile. Certes, c'est un habile homme que M. James Graham, car il y eut bien un peu de ruse dans sa façon d'agir; cela et le hasard aidant, il est arrivé où il est aujourd'hui.

— Il ne faut pas oublier non plus que M. Scot s'engoua de lui tout d'abord parce qu'il avait un nom écossais. Son père ou son grand-père sortait d'Écosse, et tous ces Highlanders se soutiennent entre eux. C'est un bonheur quelquefois que de porter certains noms; le pauvre Jack Smith, lui, aurait beau répéter le sien jusqu'à demain, personne n'y ferait attention.

— Il se défit ensuite de son habitude de fumer; c'est probablement ce qui charma tant son protecteur : ce fut vraiment une inspiration.

— Bien, Messieurs, dit l'homme aux cheveux blancs dès qu'il y eut un peu de silence; vous connaissez James Graham, à ce que je vois; cependant, j'ose le dire, pas si bien que je le connais moi-même; car il y a de graves inexactitudes dans votre histoire, notamment dans cette obstination à attribuer au hasard toute la prospérité du jeune homme.

— Oh! sans doute, dit un des marchands, je vous accorde que Graham est habile et finaud, et cela contribue très-fort, j'en conviens aussi, à nous pousser dans le monde.

— Monsieur ne croit peut-être pas aux bonnes chances? fit observer un autre avec une légère ironie.

— Non, Monsieur, reprit le vieillard, non pas aux bonnes chances comme vous l'entendez, et comme il appartient à peine à des chrétiens de qualifier les événements de la vie. Mais ne disputons pas sur les mots, et permettez-moi de reprendre avec vous l'histoire de M. Graham. Son premier « bonheur », comme vous l'appelleriez, n'en était pas un à proprement parler; ce qui attira d'abord sur lui l'attention de M. Scot fut sa bonne grâce à obliger un étranger qui, lors de leur première rencontre, s'était montré assez peu aimable. Cette rencontre avait eu lieu.....

— Oui, oui, nous savons, sur une voiture publique.

— Vous admettrez, en conséquence, que si Graham eût rendu à l'étranger « la monnaie de sa pièce », leur connaissance en fût restée là. Vous voyez donc que ce fut sa bonté naturelle et non point son « bonheur » qui le conduisit à une relation plus intime avec M. Scot.

— Il y a quelque chose de vrai là dedans.

— De plus, il respirait dans ses manières et sa conduite une abnégation, une douceur, qui ne distinguent pas souvent les jeunes gens. Il ne s'en trouve pas beaucoup qui se seraient détournés de leur chemin pour accompagner un

bourru personnage après avoir éprouvé sa mauvaise humeur; il en est plusieurs, au contraire, qui se fussent volontiers divertis de sa détresse. Mais le jeune homme avait pour maxime : « Chacun pour son prochain », et il la mettait en pratique en toute occasion; or vous me permettrez d'appeler cela « charité chrétienne », et non pas « heureux hasard ». La conversation de James Graham plut à M. Scot; il devina de suite que c'était un bon fils, un garçon d'honneur; en conséquence de quoi il l'invita à le visiter quelquefois à sa maison de campagne. Cela vous paraîtra peut-être sa seconde bonne fortune; mais laissez-moi continuer mon.....

— Sermon, suggéra un des convives avec un clignement d'œil à la compagnie.

— Sermon si vous voulez, reprit le vieux monsieur. Eh bien, pour continuer mon sermon, je vous apprendrai comment Graham en vint à abandonner son habitude de fumer, ce que Monsieur que voilà veut bien nommer « une heureuse inspiration ». Un jour que M. Scot se trouvait dans l'omnibus avec le jeune commis, comme cela lui arrivait quelquefois, il recommença à le taquiner sur ses cigares et sur son malheureux penchant, en lui demandant comment il ferait s'il venait à épouser une femme qui ne pût tolérer cette détestable habitude. « Je m'en corrigerais immédiatement, répondit Graham. — Vous n'en seriez pas capable. — Je le ferais, Monsieur; et pour vous le prouver, je veux m'abstenir de fumer pendant trois mois. » Eh bien, Messieurs, James Graham tint parole, et son temps de pénitence n'était pas écoulé qu'il fit la connaissance d'un malheureux étudiant allemand qui se trouvait sans ressource. Afin d'avoir les moyens de l'assister, Graham fit le vœu de ne pas toucher un cigare, et en retour de ce secours inespéré, le pauvre étudiant, plein de reconnaissance, s'offrit à lui enseigner l'allemand. Or James, qui était un garçon d'énergie et de persévérance, se mit avec ardeur à cette étude, et en moins de dix-huit mois se rendit maître de la langue. Remarquez, Messieurs, que ce que vous prenez pour de la servilité aux caprices d'un vieux despote est la plus généreuse impulsion, la véritable bonté pratique; et sachez encore que, bien loin de ramper aux pieds de cet original, il avait négligé d'entretenir une relation qui, au point de vue secondaire, eût été utile à cultiver. Tous deux en étaient sur le pied banal de bonjour et bonsoir lorsque Graham, tombant un jour sur un article de journal où l'on demandait un correspondant allemand pour la maison de commerce S. B. M., se hâta d'aller se présenter au chef, qui n'était autre que M. Scot lui-même. « Ah! ah! mon jeune fumeur! s'écria celui-ci; et que savez-vous en fait d'allemand? » James exposa ses connaissances. « C'est fort bien; mais je crains que vous ne soyez Allemand des pieds à la tête, connaisseur en pipes germaniques aussi bien qu'en sons gutturaux; je ne saurais m'en arranger, car j'ai précisément congédié mon commis hambourgeois à cause de l'odeur de tabac dont il infectait mon comptoir. — Il y a deux ans que je n'ai pas touché un cigare, Monsieur, répliqua Graham avec quelque vivacité. »

Cet aveu persuada M. Scot, et trois semaines après James était installé chez lui avec des appointements assez médiocres, mais suffisants pour procurer plus d'aisance à sa pauvre mère. Si James s'est élevé jusqu'à l'honorable position qu'il occupe aujourd'hui, croyez bien que c'est à force de travail et de probité; croyez qu'il dut souvent souffrir et s'abstenir dans ses rapports avec un patron exigeant et quelquefois injuste. Cependant, comme il faut toujours être équitable envers chacun, j'ajouterai, bien que cette circonstance soit étrangère à l'histoire des « heureuses chances » de James Graham, j'ajouterai, dis-je, que M. Scot subit à son tour l'influence de cette nature tout aimable, et que son caractère s'adoucit sensiblement au contact de cette inaltérable bienveillance. Avouez, Messieurs, que mon « sermon » n'eût pas été complet sans cette confession que veut bien vous faire le vieux Scot lui-même.

Et le vieillard se retira lentement, laissant la compagnie un peu interdite méditer sur ses dernières paroles.

UN REMÈDE D'APOTHICAIRE EN 1420.

Au moyen âge, la méthode analytique qui consiste dans l'observation des faits ne dominait point, comme aujourd'hui, les doctrines reçues en fait de sciences naturelles. On sait qu'en physique, si l'on voulait se rendre compte, dans certaines circonstances, du déplacement des corps, on l'expliquait par cet adage : *La nature a horreur du vide.* On substituait de la sorte un principe ou une maxime empirique à la loi inconnue qui régissait le phénomène. *La thériacle craint le venin*, disait un adage thérapeutique. La *thériacle* ou *thériaque* était un médicament qui s'appliquait à une multitude de maux. On y mettait une quantité d'ingrédients très-variés, afin que cette action multiple s'exerçât avec plus de chances de guérison et sur un plus grand nombre de maladies. La thériaque de Venise a joui d'une réputation européenne et séculaire. L'emploi de ce médicament n'est pas entièrement abandonné. Or, de même que la *thériacle craint* ou craignait *le venin*, c'est-à-dire un principe morbide quelconque, de même aussi *le venin*, dans la croyance des temps passés, craignait ou fuyait *la thériacle;* et ainsi s'expliquait l'action curative de ce médicament. Un préjugé de ce genre, et qui s'est un peu continué jusqu'à nos jours, consistait à croire que des remèdes composés de substances rares et dispendieuses devaient par ce seul fait jouir aussi de propriétés médicales curatives. C'est ainsi que *l'or potable* passa de l'alchimie dans la pharmacopée du moyen âge, sans rien perdre de son prestige.

Les pierres fines, telles que le rubis, l'émeraude, la jacinthe, etc., d'après une superstition d'origine orientale, étaient regardées comme jouissant de diverses *vertus* plus ou moins précieuses. Entre autres propriétés, on leur attribuait celle de guérir certaines maladies et même toutes sortes de maladies. Les médecins, dans ce but, prescrivaient ces substances médicales pour composer des potions qu'ils faisaient absorber à grands frais par leur malades. En 1420, Isabeau de Bavière, reine de France, âgée de cinquante ans, était, depuis de longues années déjà, obèse et valétudinaire : parmi les comptes de ses dépenses, nous trouvons la mention descriptive et comme la recette d'un *électuaire* qui lui fut fourni dans l'intérêt de sa santé. Voici le texte de ce document :

Extrait des comptes de l'argenterie (1) *de la reine Isabelle de Bavière, femme de Charles VI.*

A Thierry Regnier, marchand (c'est-à-dire changeur), demourant à Paris, pour deniers à lui baillés par le commandement de sire Michiel de Laillet, conseiller du roi nostre seigneur, et maistre de sa chambre des comptes à Paris, c'est asavoir la somme de sept livres quinze sols tournois (2), pour les parties qui s'ensuivent :

Premièrement, pour deux esterlins et obole (3) de perles d'orient;

(1) A la direction générale des Archives, KK, nº 44, fº 9.

(2) Pour se faire une idée approximative et par comparaison de ce que pouvaient valoir, en 1420, 7 livres 15 sols tournois (qui revenaient, comme on le voit par la fin du compte, à 6 livres 4 sols parisis), il faut hardiment multiplier la première somme par 40. Ainsi le prix de cet électuaire, calculé en monnaie actuelle, aurait coûté environ de 150 à 160 francs.

(3) Mesures de poids usitées par les orféves et lapidaires.

2° Un esterlin et un ferlin d'esmeraudes;
3° Un esterlin et un ferlin de rubis d'Alexandrie;
4° Un esterlin et un ferlin de jacinthes;
5° Un ducat d'or;

Achetés de lui, et baillez et délivrez à Regnauldin Morel, appothicaire de la royne, pour faire un lectuaire (électuaire) pour la santé de la dite dame; pour ce, par quittance du dit Thierry passée ou Chastelet de Paris le mardi 30e jour du mois de juillet l'an 1420; pour ce, ci... six livres quatre sols parisis.

LE CHATEAU DE CRAIGMILLAR

(ÉCOSSE).

A 12 kilomètres d'Édimbourg, sur la route de Selkirk, on rencontre, à gauche, les ruines de Craigmillar, qui, entourées de vieux arbres, couronnent une petite colline, dans un site agréable. D'après une inscription gravée sur une pierre du rempart, on suppose que ce château fut construit vers 1427. John, comte de Mar, le plus jeune frère de



Ruines du château de Craigmillar, près d'Édimbourg. — Dessin d'Edwin Toowey.

Jacques III, y fut emprisonné en 1477. Presque entièrement incendié par les Anglais en 1555, après la bataille de Pinkey, Craigmillar fut ensuite relevé, et servit souvent de résidence royale. Jacques V l'habita pendant sa jeunesse. Marie Stuart y passa plusieurs étés; les gardes françaises qui l'accompagnaient firent donner au village voisin le nom de « Petite-France ». Plus tard, sir Simon Preston acheta le château et les terres qui en dépendaient. Le propriétaire actuel de Craigmillar est M. Walter Little Gilmour.

LA NOUE.

François de la Noue est un de ces noms que l'histoire générale a le droit de passer sous silence, ou du moins de citer brièvement, mais qui, au second rang où la fortune les a tenus, méritent au plus haut point de fixer l'attention. Il vécut sous les règnes de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et pendant les commencements de celui de Henri IV, et il se montra, au milieu des circonstances les plus difficiles, non moins attaché à son roi qu'à sa religion, à sa patrie qu'à sa foi; consultant sans cesse sa conscience et sachant résister aux entraînements de l'esprit de parti; d'une piété fervente sans fanatisme, d'une valeur héroïque dans le combat, mais n'aimant la guerre et ne la faisant qu'en vue de la paix; plein de douceur et de générosité même envers ses ennemis; honoré de l'estime de tous, et digne, par tant de mérites, de l'admiration de la postérité.

François de la Noue appartenait à une noble famille de Bretagne, alliée aux Matignon et aux Chateaubriand. Son enfance ressembla à celle de tous les jeunes gentilshommes de cette époque : pour toute éducation, une liberté oisive; pour toute instruction, le maniement des armes, l'équitation, tous les exercices violents. Mais l'activité de son esprit s'éveilla de bonne heure, et, devenu page à la cour de Henri II, il se mit à étudier, en même temps que la tactique militaire, les histoires ancienne et moderne. Plutarque, où presque toutes les grandes âmes ont trouvé un aliment, fut sa lecture favorite.

Son caractère moral ne tarda pas à se signaler. Tandis qu'il faisait ses premières armes en Piémont, sous le maréchal de Brissac, sa mère, déjà veuve, s'étant livrée à la passion du jeu de telle sorte que Henri II lui avait ôté l'administration de sa fortune, le premier soin de la Noue, revenu de la guerre, fut de supplier le roi de lever l'interdiction; il aimait mieux laisser compromettre son patrimoine que de manquer au devoir de la piété filiale. Touchée par un tel exemple, sa mère apprit à se respecter elle-même et cessa de jouer jusqu'à sa mort, qui eut lieu bientôt après. Quelque confiance qu'il eût pu avoir en lui-même, dans l'honnêteté de ses instincts, la Noue sentit pourtant

le besoin d'un point d'appui extérieur, d'un préservatif assuré contre les mœurs dissolues de son temps. « Comme justice, prudence, force et tempérance, écrivit-il plus tard, sont les fortes colonnes qui soutiennent les États, aussi faut-il croire que piété est la base et le fondement d'icelles; de sorte que si elles ne sont affermies par cette très-digne vertu, elles branlent... » C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-sept ans il adhéra aux austères principes de la réforme; il



François de la Noue, surnommé *Bras-de-Fer.* — Dessin de Chevignard, d'après un portrait du temps.

en dut la connaissance au frère de Coligny, Dandelot, qui parcourait la Bretagne avec le prédicateur Gaspard Cormel, et qui y établit douze églises calvinistes en cinq années.

Sous le règne de François II et pendant les premières années de Charles IX, la Noue ne prit aucune part aux querelles religieuses; admirateur de François de Guise, il était lié avec la maison de Lorraine et fut chargé d'accompagner Marie Stuart en Écosse. Si, après le massacre de Vassy, il prit les armes et se rangea sous les drapeaux de Condé, c'est qu'il était persuadé qu'il était de l'intérêt de la royauté d'échapper au pouvoir des Guise; à ses sympathies religieuses s'unissait un sentiment patriotique. Dès lors on le voit figurer sur tous les champs de bataille, à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour. Le courage qu'il y déploya put être égalé par d'autres, mais sa magnanimité fut sans pareille. Fait prisonnier à Moncontour par le duc d'Anjou, on proposa de l'échanger contre Strozzi, tombé aux mains de Coligny, malgré l'opposition du cardinal de Lorraine, qui se fondait sur ce qu'il y avait plusieurs Strozzi, tandis qu'il n'y avait qu'un la Noue. Quelque précieuse que lui fût sa liberté, il la refusa jusqu'à ce que Strozzi, qui était malade, fût rétabli et pût être renvoyé sans danger. « Je ne bougerai, écrivit-il à ses amis, et j'aime mieux demeurer en prison que de hasarder la vie d'un brave cavalier. » Et ce n'était pas seulement dans les occasions d'éclat qu'il se montrait généreux et humain; il ne manquait jamais d'adoucir autant qu'il le pouvait les cruelles rigueurs de la guerre. Il maintenait parmi ses soldats la plus stricte discipline. Les vieillards, les femmes, les enfants étaient placés d'avance sous sa protection. Tout ce dont la nécessité l'obligeait à s'emparer, il le payait scrupuleusement; et si les maîtres du logis étaient absents, il avait soin de déposer chez eux l'argent qu'il leur destinait, pour qu'ils le trouvassent au retour et apprissent le dédommagement en même temps que la perte. Un jour qu'à bout de ressources il dut faire vendre un de ses chevaux et qu'on lui en donna cent écus, il jugea que c'était trop, le cheval ne lui en ayant coûté que quatre-vingts et, de plus, ayant été longtemps à son service, et il voulut qu'on rendît vingt-cinq écus à l'acheteur, qui, « étant homme de vertu comme il était, disait-il, ne méritait pas d'être trompé. »

En 1572, la Noue eût sans doute partagé le sort de l'amiral Coligny et n'eût pas échappé au massacre de la

Saint-Barthélemy s'il ne se fût alors trouvé dans les Pays-Bas, où il était allé faire la guerre aux Espagnols, bien que, dans une précédente campagne (au siége de Fontenay), il eût perdu le bras gauche et dût se servir d'un bras de fer pour tenir la bride de son cheval. Dès qu'il fut de retour en France, Charles IX le fit venir, se disculpa à ses yeux de la Saint-Barthélemy, et lui confia la mission de travailler au rétablissement de la paix en amenant la Rochelle à capituler. Placé entre le roi et ses coreligionnaires, dans la situation la plus difficile, la Noue suivit la droiture et la modération de son caractère. Tout en conseillant la paix, il fortifiait la ville; tout en se mettant à la tête des siens quand il fallait combattre, il ne se lassait pas de négocier. Soupçonné, haï des uns et des autres, il n'avait d'appui que dans sa conscience et restait maître de lui. Un jour, dans une séance du conseil de la ville, il fut souffleté par le ministre la Place. La Noue retint ses officiers qui tiraient l'épée pour le venger d'une si grave offense, et, reconduisant lui-même le ministre jusque dans sa maison, il le remit entre les mains de sa femme : « Madame, lui dit-il, ayez soin de votre mari; ne le laissez pas sortir de quelque temps, car il a l'esprit égaré. » Une telle modération, un tel empire sur soi-même est la plus difficile, la plus rare des vertus.

La Noue regagna toute la confiance des protestants quand, le parti des *politiques* s'étant formé et donnant à la résistance un caractère plus national, il mit à son service tous ses talents militaires, et quand, plus tard, Henri III étant monté sur le trône, et le duc d'Alençon, chef des politiques, s'étant réconcilié avec lui, il alla se joindre avec sa troupe au roi de Navarre, duquel il ne voulut recevoir aucune récompense. Il mérita l'approbation de tous les Français le jour où quelques-uns de son parti, dans un moment de détresse et d'effroi, proposant de faire alliance avec les Turcs et de leur donner un établissement à Aigues-Mortes, il combattit un projet si dangereux pour la patrie. « Si les Turcs ne nous envoient qu'un faible secours, dit-il, il sera inutile; si, au contraire, ils arrivent en force, ils voudront profiter de nos discordes pour envahir le midi de la France, et nous aurons à nous reprocher le crime du comte Julien, qui livra l'Espagne aux Mores. »

Après tant d'épreuves de toute sorte, une affliction plus profonde encore attendait la Noue et devait exercer sa résignation chrétienne. En 1579, après la convention de Nérac, il était allé dans les Pays-Bas conquérir une couronne ducale pour le duc d'Alençon, en arrachant ces provinces aux Espagnols. Accueilli avec joie, nommé général des États, il donna dans une embuscade et fut fait prisonnier. Sa captivité dura cinq ans et fut des plus dures. Il avait pour prison, au château de Limbourg, une tour en ruines où pénétrait la pluie. Il était traité, « non pas comme un gentilhomme pris les armes à la main, dit-il dans une lettre, non pas comme un Turc saisi par les chrétiens, mais comme un criminel destiné au dernier supplice. » Il ne fut pas permis à sa femme, Marie de Juré (qu'il avait épousée en secondes noces, après avoir perdu sa première femme, Madeleine de Téligny), de passer auprès de lui plus de vingt jours, et il dut correspondre avec elle en secret et par chiffres. Il avait si peu d'espoir de recouvrer la liberté que, ses ennemis la lui accordant à condition qu'il se laisserait crever les yeux, il était décidé à y consentir, et l'eût fait pour revoir sa famille si celle-ci ne s'y fût opposée. Néanmoins il étonna ses ennemis par sa patience et sa douceur; il mettait à profit sa solitude, sa tristesse, pour se recueillir, méditer et prendre note de ses réflexions; la lecture assidue de la Bible, et particulièrement de l'histoire de David et du livre de Job, consolait et relevait son âme. Mme de la Noue écrivait à un de ses amis : « A voir ses lettres, je le trouve comme transformé; il semble qu'il n'ait plus rien de commun avec le monde, mais qu'étant de cœur et d'affection transporté au ciel, il ne goûte plus que ce qui est divin et céleste. »

La liberté, que la Noue dut enfin aux persévérantes sollicitations de Brantôme et à l'influence de la maison de Lorraine, n'amena pas pour lui le repos, et il lui fallut, jusqu'à la fin de sa carrière, combattre pour la cause qu'il avait embrassée. Après l'assassinat du duc de Guise et la réconciliation du roi de Navarre avec Henri III, il prit les armes contre la Ligue. Son dévouement fut sans bornes. Comme les munitions et l'argent manquaient : « Oh bien, dit-il, ce sera moi qui ferai la dépense. Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur! Tandis que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je les emploierai pour la défense de l'État où Dieu m'a fait naître. » Et il engagea sa terre de Plessis-les-Tournelles. Henri III lui envoya le brevet de maréchal de France.

Ce fut, comme il l'avait dit, pour la défense de l'État qu'il donna son sang. Après l'assassinat de Henri III, il s'attacha à la fortune de Henri IV, et combattit pour lui aux batailles d'Arques et d'Ivry, au siége de Paris, où il emporta le faubourg Saint-Laurent. Envoyé par son maître en Bretagne, contre le duc de Mercœur, l'un des chefs de la Ligue, il s'y rendit avec le pressentiment qu'il n'en reviendrait pas, répétant qu'il allait « mourir à son gîte, comme le bon lièvre. » C'est au siége de Lamballe, en 1591, à soixante ans, qu'il reçut la blessure dont il mourut : il expira dans les bras de sa femme résignée, après s'être fait lire par un ministre plusieurs passages du Nouveau Testament. La veille du jour où il fut blessé mortellement, se promenant dans un jardin, il avait cueilli une branche de laurier et en avait orné son casque : ce symbole d'honneur et de gloire restera attaché à son nom. En apprenant sa mort, Henri IV montra la plus vive douleur : « C'était un grand homme de guerre, dit-il, et encore plus un grand homme de bien; on ne peut assez regretter qu'un petit château ait fait périr un capitaine qui valait mieux que toute une province. »

Outre un abrégé des Vies de Plutarque et un commentaire de l'Histoire de Guicchardin, la Noue a laissé des *Discours politiques et militaires*, composés en grande partie dans sa prison de Limbourg, et où il traite de plusieurs questions qui intéressaient son temps, telles que les causes des troubles de la France, l'éducation de la jeune noblesse et les livres qu'elle doit lire, des réflexions sur les tactiques française et espagnole, la recherche de la pierre philosophale, des conseils sur la méditation religieuse, enfin des Mémoires sur les guerres de religion (de 1562 à 1570). Ce livre, trop oublié et bien digne d'être relu, est remarquable tant par la vive allure du style que par une grande largeur d'idées et de sentiments, surprenante chez un capitaine qui a versé son sang dans les guerres de religion. On aime à le voir, tout en louant le zèle, « cette ardente affection de l'âme qui tend à l'honneur de Dieu et au salut du prochain », désapprouver l'emploi de la force pour ramener ceux qui s'égarent; vouloir « en toute douceur les prendre par le bras et, leur haussant un peu le bandeau qu'ils ont devant les yeux, leur montrer les précipices où ils se vont inconsidérément jeter et perdre. » On se plaît à l'entendre professer que « le mot de prochain s'étend indifféremment à tous les hommes; que le genre humain est conjoint ensemble d'un lien sacré de communauté, afin que, par cette alliance, les hommes soient incités à s'entr'aimer. » Et, de nos jours encore, n'aurions-nous pas trop souvent à apprendre de lui à ne jamais méconnaître la dignité de la nature humaine, même dans l'homme le plus déchu, et, « parmi tant de souillures qu'on voit en une si noble créa-

ture, considérer toujours la marque excellente que Dieu y a apposée, afin de n'avoir pour abominable ce que lui-même peut couronner de sa grâce. »

PROGRÈS DE L'INDUSTRIE COTONNIÈRE.

Les progrès de l'industrie du coton sont un des phénomènes les plus remarquables de l'industrie moderne. Les manufactures de coton existaient à peine il y a quatre-vingts ans; le coton consommé, il y a quarante ans, par les filatures d'Europe et d'Amérique ne dépassait pas annuellement 150 millions de livres, et aujourd'hui leur consommation atteint presque le chiffre de 1 milliard 75 millions de livres. La somme des capitaux appliqués à la création de ce produit est immense. Pendant les années 1856 et 1857, la valeur de la matière brute consommée a été, en moyenne, d'environ 50 millions de livres sterling par année, et celle des produits fabriqués d'environ 120 millions de livres sterling. Le nombre des individus de tous âges directement employés par cette industrie est de 1 250 000 au moins. Leur salaire, calculé à raison de 20 livres sterling par personne, se monte à un total de 25 millions de livres sterling par année. Il y a peut-être un nombre de gens quatre fois plus grand dont les moyens d'existence dépendent indirectement de l'industrie cotonnière. Aux États-Unis, un million d'esclaves de tous âges sont occupés à la culture de la plante; leur valeur, à raison de 150 livres sterling par tête, est estimée 150 millions de livres sterling. Calculer la somme de tous les capitaux affectés à la construction des usines, des machines, etc., est une chose impossible. Mais les filatures seules ont une valeur de 50 ou 60 millions de livres sterling, en mettant le prix d'une broche à 20 ou 25 schellings; car ces établissements font aujourd'hui mouvoir en Europe et en Amérique quelque chose comme 50 millions de broches; et en évaluant à la moitié de la somme ci-dessus les manufactures consacrées au tissage, on s'écarterait peu de la vérité. Enfin, à ces capitaux il convient d'ajouter ceux qui sont engagés pour la vente, l'achat et le transport des matières brutes manufacturées. On peut bien estimer à 2 millions le tonnage des bâtiments employés soit à apporter la matière brute de différents points du globe dans la Grande-Bretagne, soit à transporter dans ce pays et dans d'autres les articles manufacturés. Les planteurs des États-Unis ont reçu, pour la récolte de 1857, la somme énorme de 34 millions de livres sterling. Dans le total des exportations de la Grande-Bretagne, le coton manufacturé seul entre pour un quart. (1)

LA VÉRITÉ.

La vérité, qui est seule juge d'elle-même, nous apprend que la recherche, la connaissance et le sentiment de la vérité, qui en sont comme le désir, la vue et la puissance, forment le plus grand bien qui puisse être accordé à l'homme. Certes, tout mortel qui, animé du feu divin de la charité et reposant sur le sein de la Providence, n'a d'autre pôle et d'autre pivot que la vérité, a, dès ce monde, un avant-goût de la béatitude céleste. BACON.

UNITÉ SCIENTIFIQUE.

Il y a bien de l'apparence que tout ce vaste univers est mû par une seule cause gouvernée par une seule loi. Mais quand bien même la vérité de cette présomption serait démontrée, ce ne serait pas une raison pour vouloir arriver immédiatement à l'unité, ni pour justifier ceux qui l'inventent quand ils ne la trouvent pas. Pour que l'unité soit précieuse, il faut qu'elle soit vraie; car si elle est fausse, au lieu d'avancer la science, elle ne fait que la retarder. Or l'unité vraie est au centre, et nous sommes partis de la surface, qui est la diversité même, et nous ne sommes en route que d'hier. Nous ne pouvons donc aspirer qu'à réduire peu à peu la diversité sans espérer atteindre l'unité, qui est encore bien loin de nous. JOUFFROY.

LES ANCIENNES DANSES AMÉRICAINES.

Golbéry le voyageur dit qu'à une heure donnée, l'Afrique entière entre en danse; il aurait pu ajouter que partout cette danse est la même à peu de chose près, et que partout elle est l'expression du plaisir. Il s'en faut bien que l'on puisse caractériser ainsi les danses américaines : on danse rarement dans les forêts vierges ou sur la cime des Cordillères; mais quand on danse c'est à bon escient, et, comme jadis, pour célébrer les événements les plus graves.

Au Mexique, dans ce pays où vingt mille victimes étaient sacrifiées chaque année devant l'autel du terrible Witzilopuchtli, des bals sacrés, conduits par les prêtres du dieu de la guerre, se renouvelaient à époques fixes; malheur au distrait qui, assourdi peut-être par le bruit de ce tambour gigantesque que l'on nommait le *teponaztle*, s'arrêtait ou mêlait les figures! il était expulsé du cercle sans rémission et mis à mort sur-le-champ. Les danses des Tupinambas, au Brésil, n'étaient ni plus aimables ni plus réjouissantes, mais elles n'entraînaient pas de si fâcheuses conséquences pour ceux qui se trompaient dans leurs exercices chorégraphiques.

De notre temps, où quelques tribus brésiliennes parcourent presque furtivement les grandes forêts dont leurs aïeux étaient les maîtres et que des chemins de fer vont bientôt sillonner dans tous les sens, nous nous figurons difficilement ce que pouvaient être les rondes immenses que menaient sur les plus beaux rivages du monde des nations aux coutumes sévères, qui ne dansaient que pour faire descendre sur elles l'esprit du courage ou pour vanter leurs exploits. Ces danses, à bien dire, étaient, par leur caractère sacré et par l'esprit qui les animait, de véritables scènes homériques.

Des milliers d'Européens les admirèrent, mais un seul les a dépeintes, c'est ce Jean de Léry, qu'un esprit plein de finesse et de science a surnommé à bon droit le *Montaigne des vieux voyageurs*. Comme il a su en effet nous raconter, ce naïf écrivain, ses *esmerveillements* à la vue des campagnes américaines, toutes diaprées de fleurs, sillonnées du vol des oiseaux, et qu'animaient les danses guerrières auxquelles on voulait qu'il prît part!

Un jour de l'année 1556, c'était, je crois, la veille d'une de ces danses sacrées, Jean de Léry s'en était allé au village de *Korantin*, à cinq ou six lieues du magnifique désert où s'élève cette belle ville européenne que l'on nomme Rio-de-Janeiro, il était entré dans une de ces *ocas* immenses, sortes de tonnelles verdoyantes, dont quatre seulement formaient un village : on voulait le bien accueillir, car on l'aimait; et comment ne l'eût-on pas aimé, ce bon jeune homme de vingt-deux ans, qui chantait si joyeusement les psaumes dans les grands bois? Son interprète s'était éloigné; il était seul au milieu des sauvages, et ceux-ci, voulant lui faire fête, ne trouvaient rien de mieux « pour l'esjouir » que de chanter à ses oreilles les exploits de leurs guerriers, et par conséquent d'énumérer le nombre des victimes sacrifiées dans leur village. Il eut grand'peur, il l'avoue ingénument, et de la chanson d'anthropophages et de la panto-

(1) Voy. d'Ellison, *Handbook of the cotton trade.*

mime énergique qui l'accompagnait; mais, quelques heures après, il fut frappé bien autrement de la gravité solennelle de leurs danses. « Afin de les mieux représenter, dit-il, voici les morgues, gestes et contenances qu'ils tenoyent. Tous, prés à prés l'un de l'autre, sans se tenir par la main, ni sans se bouger d'une place, ains estans arrangez en rond, courbez sur le devant, guindanz un peu le corps, remuans seulement la jambe... le bras et la main gauche pendant, chantoyent et dansoyent de ceste façon. Et au surplus, parce qu'à cause de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces Caraïbes ([1]), richement parez de robes, bonnets et bracelets faits de belles plumes naturelles, naïves et de diverses couleurs, tenant au reste en chacune de leurs mains un *maraca*, c'est-à-dire sonnetes faites d'un fruit plus gros qu'un œuf d'autruche, dont i'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils, que l'esprit parlast puis après dans icelles, pour les dédier à cest usage, ils les faisoient sonner à toute teste... Ce qu'outre la susdite description, ie vous aÿ bien voulu encore représenter par la figure suyvante... Ces Caraïbes en s'avançans et sautans en devant, puis reculans en arrière, ne se tenoyent pas tousiours en une place comme faisoient les autres : mesme i'observai qu'eux prenans souvent une canne de bois longue de quatre à cinq pieds, il y avoit de l'herbe de *petun* (du tabac) seiche et allumée; en se tournans et soufflans de toutes parts la fumée d'icelle sur les autres sauvages, ils leur disoyent : « Afin que vous sur- » montiez vos ennemis, recevez tous l'esprit de force. » Et ainsi firent par plusieurs fois ces maistres Caraïbes. Or ces cérémonies ayans ainsi duré près de deux heures, ces cinq



Anciens danseurs brésiliens. — D'après Jean de Léry.

ou six cents hommes sauvages ne cessèrent tousiours de danser et chanter; il y eut une telle mélodie, qu'attendu qu'ils ne savent que c'est de l'art de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroient iamais qu'ils s'accordassent si bien. »

En même temps qu'il se complaît à nous décrire cette



Une ancienne famille du Brésil. — D'après Jean de Léry.

danse religieuse qui, à la suite d'une si belle peur, dit-il, lui donna si grande joie, le bon Léry a tenu à nous montrer son cher sauvage brésilien venant de quitter son *ims* ou hamac et se groupant avec sa femme et son jeune enfant, quelques instants avant l'heure où, après avoir bien « ballé et virevolté », il lui faut se remettre en chasse afin de pourvoir à la subsistance de ces êtres qui lui sont si chers. Le guerrier tupinambas a quitté l'*araroye* ou *yampenambi* suspendu à ses flancs, il n'a plus le bonnet de plumes; ses bruyantes sonnettes de fruits secs d'*ahouay*, il les a quittées; pour ornement il n'a que l'espèce de hausse-col en os très-blanc, le *jaci* ([1]), qu'il remplace parfois, dans l'intérieur, par un demi-cercle en or de bas aloi qu'on appelle *guanin;* il n'a pas le carquois, dont l'affublent si libéralement, mais d'une façon inexacte, certaines gravures du temps; ses longues flèches de *taquara,* il les porte à la main par poignées et saura les choisir avec un coup d'œil merveilleux lorsque son *orapat,* son arc de six pieds, devra les lancer contre un tapir ou un jaguar. Ce n'est plus le *sauvaige en pompe*, comme dit un vieux voyageur, c'est l'Indien robuste et content de son sort, qui demande aux Européens si Dieu les a si mal partagés des biens de la fortune qu'ils soient contraints de faire deux mille lieues pour lui demander son gibier qu'il leur offre à toute heure, et son bois de teinture qu'il leur abandonne pour quelques grains de verroterie.

([1]) Ainsi que l'a fait observer M. de Humboldt, les Caraïbes jouaient chez les sauvages américains le rôle qu'avaient joué jadis dans l'Asie les Chaldéens; ils allaient prédisant l'avenir et multipliant de prétendus prestiges sur toute la côte orientale et même à l'extrémité sud.

([1]) *Jaci*, littéralement la lune décroissante. Voyez à ce sujet le curieux glossaire brésilien que vient de donner M. Gonçalvez Dias, l'historiographe de la grande expédition destinée à explorer tout le Brésil; il est intitulé : *Diccionario da lingua tupy chamada lingua geral dos indigenas do Brazil.* Leipsick, 1858, in-12.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CERVARA

(ÉTATS-ROMAINS).



Salon de 1859; Peinture. — Femmes de la Cervara, par M. Hébert. — Dessin de Marc.

En remontant la vallée étroite de l'Anio, au-dessus de Tivoli, on découvre à droite et à gauche, sur la crête des montagnes, plusieurs petites villes fondées au moyen âge par les *vilains*, pour échapper aux brigandages des barons. Parmi les plus pittoresques, on remarque Anticoli, Rocca, Canterano, Cantalupo, dont la silhouette se dessine en forteresse sur les rochers arides qui l'avoisinent. En approchant de Subiaco vers le soir, le voyageur voit les derniers rayons du soleil illuminer à sa gauche un pic des plus élevés de la chaîne, et dessiner des maisons, une église, là où il ne croyait apercevoir que des rochers : c'est la Cervara. On y monte de l'Agosta (colonie d'Auguste) par un sentier praticable seulement pour les ânes vigoureux et intelligents de ces montagnes, et, après trois heures d'une marche pénible, où les émotions ne font pas faute, on arrive à la hauteur du pays. L'air est pur, les échos sont retentissants, les herbes exhalent un parfum âcre sous les pas, les troupeaux de chèvres rentrent, le soleil est couché, depuis longtemps la vallée est dans la nuit ; la mer enfin s'étend à l'infini par-dessus les hautes montagnes d'en face. Les femmes du pays descendent à la fontaine par un chemin taillé dans le roc; les jeunes filles, légères comme des gazelles, la *conca* couchée sur la tête, belles dans leur coquetterie et leur grâce naturelle; les vieilles, grogneuses et dignes dans leurs jupes de laine bleue ouvertes sur les hanches et brodées de larges galons d'or, le *ponno* sur la tête en forme de turban, et les bas rouges comme des cardinaux, antique costume, légué sans doute par les Sarrasins, qui y sont restés à l'abri des chrétiens, et pour ainsi dire ignorés par eux, jusqu'au quatorzième siècle.

Il y a quinze ans, toutes les femmes de la Cervara portaient encore ce costume; mais l'influence des élégantes filles de Subiaco a fait adopter aux Cervaroles de vingt ans le corsage serré à la taille et les jupes d'indienne.

Les rues de la petite ville, aussi escarpées que les abords du pays, sont couvertes de nombreux arcs ou voûtes qui assurent les communications pendant les grandes neiges de l'hiver. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces rues étroites, bordées de maisons construites sur le roc. Les effets de lumière y sont saisissants, surtout quand les blancs, les rouges et les bleus des costumes resplendissent au milieu des gris sombres des pierres. La population est de 1 200 âmes. Les hommes sont presque tous bergers; ils descendent passer l'hiver avec leurs troupeaux dans la campagne de Rome; ils remontent au printemps, quand les neiges sont fondues. Les femmes restent à la garde des enfants et du foyer. Les plus pauvres partent au 20 décembre pour travailler dans les fermes des princes romains, enrôlées par un *caporale* qui les vole et fait fortune, tandis qu'elles se tuent au travail ou meurent de la fièvre. La frontière napolitaine étant à une demi-heure de la Cervara, le commerce y est impossible, car le roi de Naples ne veut pas de communications de ses sujets avec ceux des États-Romains; il n'y a pas de route. Les Cervaroles ont du blé excellent, des olives qui font une huile d'une saveur exquise; mais il faut aller faire moudre tout cela aux meules des moines de Santa-Scolastica et à celles du cardinal protecteur, à Subiaco, et payer un impôt énorme par livre moulue : aussi le pays est-il pauvre et souvent affamé quand l'abondance est à Rome.

Si quelques-uns de nos lecteurs ont eu la bonne fortune de visiter la Cervara, le tableau de M. Hébert éveillera en eux d'agréables souvenirs, de douces émotions, et, ainsi que nous, ils applaudiront sans réserve à la fidélité du peintre, à son amour et à son respect pour la vérité. Mais heureusement il n'est pas besoin de voyager si loin pour apprécier et admirer ce qu'il y a d'art sincère et élevé dans cette belle peinture. Il suffit, en la voyant, de se laisser aller naturellement à ses impressions pour se dire : Si j'avais rencontré à la Cervara cette jeune fille, cette enfant, cette vieille femme, peut-être n'aurais-je pas deviné qu'il y avait là un sujet de tableau si charmant; ou si j'avais trouvé quelque attrait à leur démarche, à leur costume, à leur physionomie, sans doute c'eût été un attrait bien vague et bien fugitif. Par quel pouvoir secret du peintre suis-je donc épris d'autant d'intérêt pour une scène si simple? Plus je la regarde, plus il me semble que je la comprends mieux, que je la pénètre, et je crois que je pourrais même raconter les sentiments de cette jeune fille et sa pauvre vie. Ce n'est point là certainement la beauté convenue de quelqu'une de ces malheureuses femmes qui, à Rome, font métier de poser, comme modèles, devant les peintres : nous n'avons vu que trop souvent, à nos expositions, leurs figures classiques de fatigue et d'ennui. C'est ici une vraie villageoise, et qui va vraiment, chaque jour, puiser l'eau à la fontaine avec ce chaudron de cuivre. Ses traits ne sont pas réguliers, ceux de l'enfant le sont moins encore : ils me plaisent cependant et m'inspirent la même curiosité sympathique que, sans doute, éprouva l'artiste lorsqu'il vit passer ce groupe et conçut le projet de le peindre. Un jour, le grand Schiller se prit d'un accès de mauvaise humeur contre le mot « beauté »; il le trouvait trop difficile à définir, et, par suite, de nature à jeter la confusion dans les esprits. Chez beaucoup de gens, en effet, la beauté ne s'entend que de certaines formes choisies, et circonscrites dans des lignes régulières dont les premiers grands artistes ont donné le type et les proportions. Mais l'art a un champ plus vaste : comme la poésie, son but est de toucher, d'intéresser, de charmer, d'élever l'âme; et par bonheur, la rare et précieuse qualité que, dans un sens restreint, on appelle la beauté, n'est pas le seul moyen d'exciter de belles émotions; ce serait, en vérité, pour les belles personnes, trop de privilége.

On a remarqué depuis longtemps qu'une nuance de mélancolie entre pour beaucoup dans l'art de M. Hébert; l'on peut citer à l'appui de cette observation le *Benjamin*, son premier tableau ; la *Mal'aria* (1), son œuvre la plus célèbre; son *Baiser de Judas*, sa *Fenêtre de prison*, et, cette année même, sa *Jeune fille à la fontaine*. Peut-être aussi l'impression que produit la villageoise de Cervara, bien qu'assurément elle n'ait rien de triste, se traduirait-elle assez fidèlement en ces termes : « Combien de jeunes filles vivent ainsi dans cette pauvreté, dans cette solitude des campagnes, et dont la grâce, la bonté, ne sont entrevues, hors du cercle étroit où se passe leur vie, que de loin en loin, par un voyageur ou un artiste ! » Nous voudrions avoir la puissance de voir et de connaître tout ce qui est bon et aimable : toute sympathie que fait naître en nous une personne que nous ne connaîtrons jamais est mêlée d'un peu de regret, et ce regret est poétique; qui sait le bien exprimer, dans un poëme, sur une toile ou sur un marbre, est artiste. Assurément tout l'art n'est pas là, et il a beaucoup d'autres cordes à faire vibrer dans nos âmes; mais il n'est jamais plus grand que lorsqu'il est sérieux; et si l'on y regarde bien et de près, on trouvera que l'admiration est rarement détachée d'un sentiment de retour sur notre faiblesse et sur les limites étroites où est enfermée notre existence. C'est un signe de véritable supériorité dans un artiste lorsqu'il a ce pouvoir de nous faire pénétrer plus profondément le sens intime des spectacles variés du monde extérieur, d'étendre nos sympathies jusqu'à des êtres ou des modes d'être, réels ou non, qui excitent notre intérêt, exercent nos facultés, et qui, si nous étions restés livrés à nos seules forces,

(1) Voy. t. XIX, 1851, p. 89.

auraient toujours échappé à nos regards et à notre intelligence, perdus pour nous dans le temps comme dans l'espace, couverts d'un voile éternel!

L'ASTRONOMIE DESCRIPTIVE EN MAI 1859.

Les beaux jours et les soirées claires de ce mois appellent les esprits méditatifs ou artistiques à la contemplation du ciel. Le soleil, à la fin de mai, arrive à faire des jours de seize heures dans les environs de Paris contre des nuits de huit heures seulement. C'est le mois décisif de l'année pour les produits végétaux et animaux que la terre *libérale* (expression d'Homère) fournit à l'homme laborieux. La vie, suspendue pendant les mois d'hiver pour de nombreuses classes d'animaux, se développe pleinement. Les oiseaux voyageurs sont arrivés et peuplent leurs asiles, disposés désormais pour les nourrir, les abriter et recevoir leurs nids. Les contrées polaires elles-mêmes, qui n'ont plus alors de nuit, rivalisent pour la vie animale avec les plus riches contrées du globe, qui, elles, ne connaissent pas l'hiver.

Passant du soleil à la lune, point d'éclipse ce mois-ci et point de marée un peu forte. Nouvelle lune le 2, premier quartier le 9, pleine lune le 16, dernier quartier le 24. Rien d'extraordinaire.

Quant aux planètes, Vénus, étoile du matin, montera dans le ciel oriental entre 3 heures et demie du matin et 3 heures. Elle précédera le soleil pour arriver, en juin, à se lever à 2 heures et demie après minuit.

Mars se couchera vers 9 heures et demie, Jupiter vers 10 heures et un quart, et Saturne vers minuit. Avis aux possesseurs de télescopes pour observer les quatre satellites ou lunes de Jupiter, l'anneau de Saturne et les bandes nuageuses de Jupiter. Pour reconnaître les glaces polaires de Mars, il faut déjà des instruments d'une force supérieure au pouvoir des lunettes que les capitaines de vaisseaux et les propriétaires de châteaux possèdent communément, et qui sont à la disposition des instituteurs et des ecclésiastiques dans le loisir des soirées d'été.

Les étoiles du nord que l'on voit toute l'année offriront par leur position un calendrier muet qui écrira dans le ciel le nom du mois de mai. Vers l'équateur, les brillantes constellations d'hiver, Orion, le Grand-Chien, le Taureau, les Gémeaux, s'inclineront le soir à l'occident et seront remplacées à l'orient par le Lion et la Vierge, qui annonceront l'été.

Parmi les curiosités du ciel étoilé, l'étoile double de la queue de la Grande-Ourse, celle de la brillante des Chiens de chasse, la double des Gémeaux, la double Polaire, l'amas d'étoiles qui porte le nom de nébuleuse d'Orion, celui de Persée et la nébuleuse du Cancer, offriront au télescope de nombreux objets d'étonnement aux gens du monde et de méditation aux penseurs. Cueillez des roses en mai, disait la sagesse des poëtes anciens, mais souvenez-vous que vos années passent aussi vite que ces fleurs du printemps.

La nature, en bonne mère, semble avoir prodigué ses beautés et ses spectacles, sur terre et dans les espaces célestes, à ceux qui savent ou qui veulent les voir. Ce ciel même, où nous ne pouvons atteindre, est plus complaisant que la terre. Tandis que les cataractes du Nil, la chute du Niagara, les marées de la Seine, de l'Amazone, du Gange et de la baie de Fundy, demandent aux curieux des voyages longs, pénibles et dispendieux, la carte du monde étoilé passe du soir au matin sous les yeux du contemplateur assis commodément dans son belvédère, et qui n'a qu'à ouvrir les yeux ou pointer son télescope pour jouir des merveilles du ciel, sans risque, sans fatigues, et en conservant la plénitude de sa pensée et de son imagination. L'énergique poëte latin, Lucrèce, criait à ses contemporains avides des vanités du pouvoir, de la richesse, de l'orgueil et des plaisirs matériels, que le bonheur bien entendu ne demande que la santé et une contemplation paisible et agréable. C'est ce que donnent sans contredit à un esprit distingué la nuit et l'Astronomie.

LA POPULATION EN FRANCE DEPUIS 1817.

Le mouvement de la population en France depuis l'année 1817, où le Bureau des longitudes a commencé à en tenir un compte régulier, présente, pour la période de 38 ans qui s'est écoulée depuis cette époque jusqu'en 1854, quelques résultats généraux qui viennent d'être mis au jour et qu'il est intéressant de connaître.

La totalité des enfants nés en France pendant cette période est de 36 832 277; dont 18 907 151 garçons et 17 825 126 filles. Le rapport du premier nombre au second est à peu près égal à $^{17}/_{16}$; c'est-à-dire qu'en moyenne il est né 17 garçons quand il naissait 16 filles.

Il arrive cependant quelquefois que, dans certaines localités, le nombre des naissances annuelles des filles l'emporte sur celui des garçons; mais c'est une exception qui, dans le cours de ces 38 années, et sur la totalité des 86 départements, ne s'est produite que 54 fois. On peut donc regarder la règle comme suffisamment générale, d'autant que l'observation prouve que, du moins dans les limites du territoire de la France, la différence des climats n'y fait rien.

Ainsi, durant la période de 38 ans, en comparant deux groupes de population à peu près équivalents, l'un dans le nord, l'autre dans le midi, on trouve que dans le premier le rapport du nombre des garçons à celui des filles est comme 17 à 16,011; tandis que dans le second ce même rapport est comme 17 à 16,064, ce qui est la même chose à quelques centièmes près.

L'augmentation moyenne annuelle de la population, de 1817 à 1854, a été de 150 001, ce qui est la 222e partie de la population moyenne durant ce même laps de temps. Si cet accroissement annuel d'un 222e se maintenait le même, la population augmenterait d'un dixième en 21 ans, de moitié en 90 ans, et il faudrait 154 ans pour qu'elle devînt double de ce qu'elle est actuellement.

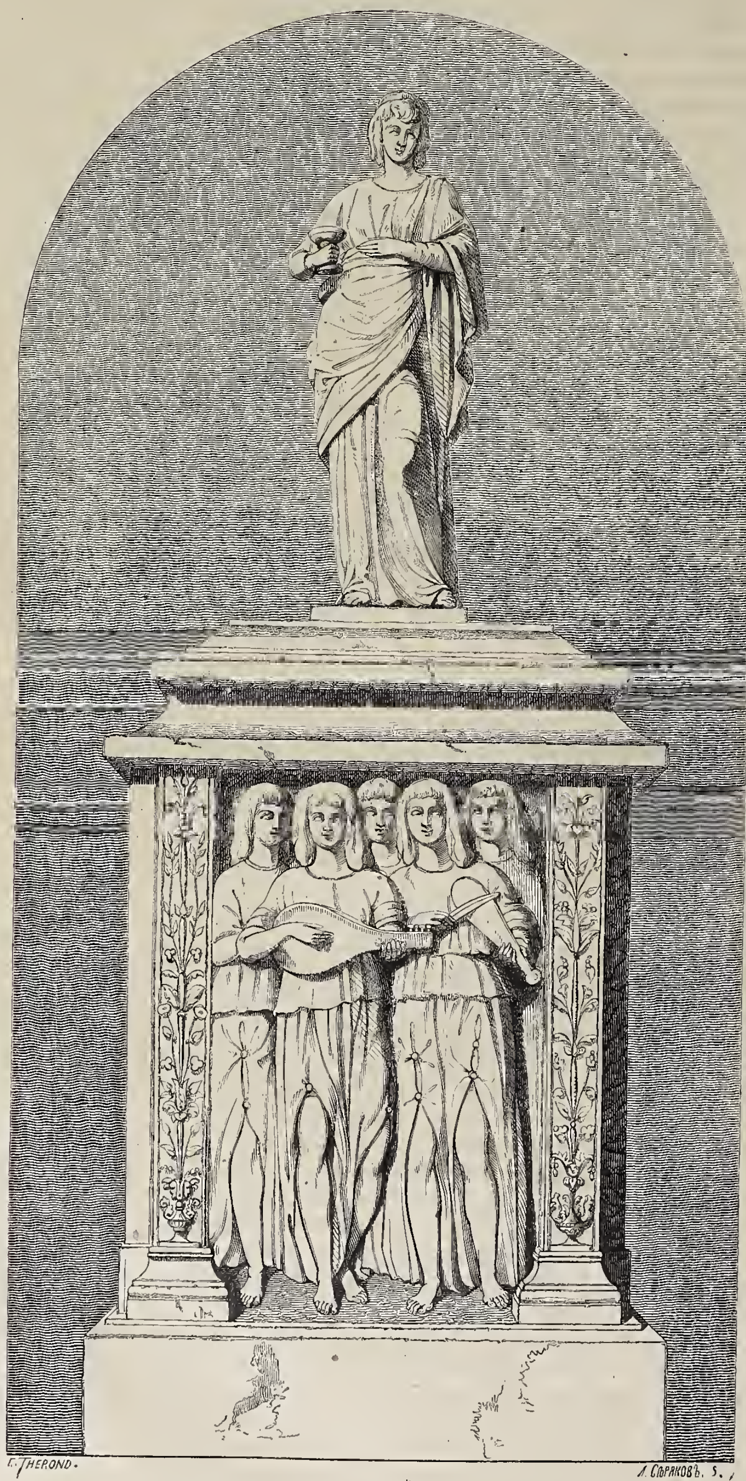
Mais ce mouvement d'accroissement, qui avait été constant depuis 1817, a diminué en 1854, et il s'est alors manifesté une diminution dont on ne saurait encore prévoir l'étendue et la durée.

Dans le même intervalle de 38 ans, le rapport du chiffre de la population à celui des naissances suit un mouvement graduel; pour les huit premières années, on trouve le nombre 31,8, pour les huit dernières 37,4, pour la moyenne 34,4. On sait que ces nombres servent à représenter d'une manière très-sensiblement exacte la durée de la vie moyenne aux époques qui leur correspondent.

Or, les tables de Duvillard prouvent qu'avant la révolution la durée de la vie moyenne n'était que de 28 ans $^{3}/_{4}$. Il y a donc eu depuis cette époque mémorable une augmentation moyenne d'environ 7 ans, qui doit tenir à l'accroissement de l'aisance dans les classes laborieuses, à l'amélioration du régime hygiénique, à la propagation de la vaccine et des autres soins médicaux. On voit par la comparaison des résultats des périodes extrêmes 31,8 et 37,4 que, de notre temps même, ce progrès, qui en résume tant d'autres, s'est développé dans une mesure considérable.

TOMBEAU DE LA VILLA QUERINI.

Les riches Vénitiens passaient la saison d'été dans de somptueuses villas construites sur la terre ferme, la plupart aux bords de la Brenta. Padoue et les autres villes étaient aussi entourées de belles maisons de campagne. Ce serait aujourd'hui une entreprise difficile que de vouloir décrire tout ce que ces charmantes demeures renfermaient



Fin du quinzième siècle. — Tombeau de la villa Querini, près de Padoue. — Dessin de Thérond, d'après Jacquemin.

d'œuvres d'art admirables. Avec la décadence des républiques, peintures, sculptures, mosaïques, se sont dispersées; les unes ont été détruites par l'ignorance, les autres ont servi à fonder ou à enrichir des musées ou des palais du Nord. Qu'est devenu, parmi tant de gracieux monuments dont on a perdu la trace, le tombeau que notre dessin représente? En 1737, il ornait encore la villa Querini, située près de Padoue, et décrite par Altichiero.

EBENSEE

(AUTRICHE).

Voy. la Cascade de Traun, t. XXVI (1858), p. 380.

Le lac de Traun est aussi renommé en Autriche que le lac de Wallenstadt en Suisse. Un bateau à vapeur le traverse chaque jour plusieurs fois dans sa longueur, entre Ebensee et Gmunden, petites villes situées à ses deux extrémités. C'est un voyage d'une heure. Les bords du lac sont escarpés et couverts de bois. Près d'Ebensee, les eaux, plus étroitement encadrées, sont presque noires; le paysage est sévère; on se sent disposé au silence, presque à la tristesse. Mais bientôt, vers le Sonnstein, dont les derniers escarpements s'avancent comme un cap au milieu des eaux, la scène change, le bassin s'agrandit, un plus vaste espace de ciel s'y reflète, la couleur noire se transforme insensiblement en azur. On passe devant un moulin, la *Karbachmülhe,* qui travaille dans la solitude, à l'entrée d'un enfoncement sauvage, au pied du Blochkogel. Près de là, dit-on, vivait autrefois un seigneur qui, s'étant épris d'une passion insensée pour une jeune nonne, voulut approcher en barque, pendant une nuit sombre, du couvent des Bénédictines de Traunkirchen; une tempête furieuse s'éleva, et le lendemain matin on trouva le corps inanimé du téméraire étendu sur le rivage près du moulin. Plus loin, après avoir passé devant le Traunstein, aux pentes escarpées, on voit se dérouler et se mirer dans les eaux le village d'Ebenzweier, que décore un beau château appartenant au duc Maximilien d'Autriche, puis celui d'Altmünster, dont l'église, de style florentin, renferme des tableaux et des sculptures assez remarquables. On ne s'arrête guère à Ebensee sans faire l'ascension du Kranawettsattel, dont les deux sommités, le Feuerkogel et l'Albererfeldkogel, ont une hauteur de plus de 1730 mètres. Il faut quatre heures de marche pour arriver à l'extrémité de ces cimes, d'où l'on découvre un panorama immense, trois lacs, un grand nombre de villes, et les chaînes neigeuses des Alpes qui séparent l'Autriche de la Styrie et du pays de Salzburg.



Ebensee, sur le lac de Traun. — Dessin de Freeman.

LA VOIX DU PRINTEMPS.

Quand le printemps jette à foison la feuille dans nos bois et la fleur au sein des plaines, la nature, longtemps silencieuse durant les sombres journées de l'hiver, reprend sa solennelle et magnifique voix. Cette voix, formée de mille bruits différents, est un concert de gloire et de louanges que l'univers chante à son créateur.

C'est l'hirondelle, arrivée avec les brises attiédies d'avril, qui égrène et fait pleuvoir du haut des airs les petits cris joyeux de son retour.

C'est une abeille qui s'introduit en bourdonnant dans la fraîche corolle de la fleur éclose durant la nuit, pour y butiner un miel brillant de rosée.

C'est un timide lézard, immobile sur les feuilles sèches amoncelées au bas des haies, qui savourait les chauds rayons du soleil, et qui, effrayé de notre approche, fait entendre les pas furtifs de sa fuite précipitée.

C'est une brise printanière qui agite les feuilles aux arbres et les tiges flexibles de l'herbe grandie, et les fait frémir et soupirer doucement au sein de cette nature longtemps assoupie qu'elle semble réveiller.

C'est le chant du coq, le bruit de la cascade, le murmure des moucherons, et le cri saccadé du grillon tapi dans les prés.

Nul asile alors n'est inhabité, chaque feuille recèle un chant de reconnaissance, et toute branche porte un concert de bénédictions, tandis que le vieillard, assis dans la prairie et méditant sur ces merveilles sans nombre, unit ses accents et son âme à ces voix sans trêve, à cet hymne que le monde adresse à son auteur.

REPOS DES YEUX.

Chez la plupart des hommes la vue est la faculté qui s'affaiblit la première. Ne serait-ce pas que nous reposons moins nos yeux que nos autres organes? Nous les fermons la nuit, et ils se reposent alors en même temps que notre corps entier; mais, tandis que souvent, dans le jour, nous nous asseyons et fuyons les fatigues de la voix et de l'ouïe dans le silence, nous gardons toujours nos yeux ouverts : ils n'ont point de relâche; nous les usons à outrance en les occupant incessamment, sans que cependant nous ayons à regarder toujours quelque objet qui nous intéresse ou nous soit utile. Lorsqu'il nous survient une souffrance des yeux, l'art nous les couvre d'un bandeau ou tout au moins de verres de couleur pour les soustraire à la vivacité des impressions extérieures. L'usage de nous imposer nous-même le bandeau des paupières, aux instants où nous n'avons rien à regarder, préviendrait peut-être cette nécessité et nous conserverait la faculté si précieuse de bien voir jusqu'à un âge plus avancé.

SUR LA MORT D'UN ECCLÉSIASTIQUE DE CAMPAGNE.

Si les esprits des morts conservent le pouvoir de revenir dans leur demeure terrestre, tu ne reviendras pas la nuit, à la lueur de la lune, à l'heure où le regret et la tristesse sont seuls éveillés. Non! c'est au déclin d'une matinée d'été, alors qu'aucun nuage n'apparaît dans l'azur immense, et que la moisson se dresse haute et dorée, brillamment émaillée de fleurs rouges et bleues, c'est alors que, te promenant comme autrefois dans la campagne, tu enverras à chaque moissonneur un doux salut amical.

L. UHLAND.

L'ÉCRITURE ET LE DESSIN.

Le dessin a précédé l'écriture, il en a été l'origine : ne devrait-il pas la précéder ou tout au moins l'accompagner parallèlement dans l'enseignement primaire? C'est l'avis de M. Léon de Laborde, membre de l'Institut, et auteur d'un ouvrage fort remarquable, abondant en excellentes observations, intitulé : *De l'Union des arts et de l'industrie.*

« Est-il donc plus difficile pour l'enfant, dit M. Delaborde, de dessiner ceci , ou ceci , que de tracer les traits qui composent cela, *B?* Si l'élève copiait des yeux, des nez et des oreilles en même temps et avec autant d'application qu'il griffonne des *M*, des *P* et des *Z*, il arriverait du même coup à écrire et à dessiner sa pensée. »

Et, ailleurs, revenant sur ce sujet, M. Delaborde dit encore :

« L'écriture est une partie du dessin; l'enseigner seule a été l'erreur. Il y a différents genres d'écriture : on connaît l'anglaise, la bâtarde, la gothique; on aurait dorénavant l'écriture figurée, c'est le dessin. Apprendre aux enfants les proportions des choses par l'habitude de figurer les objets naturels, c'est se rapprocher de leurs instincts imitatifs; les conduire en même temps à faire des lettres, c'est leur faciliter l'imitation de ces figures conventionnelles qu'on appelle l'écriture. Ainsi, l'enfant qui aura reproduit avec plaisir et facilité cette fleur, , parce que c'est pour lui un objet familier, plaisant, séducteur, passera facilement de ce dessin à l'imitation d'un *G*, d'un *P* ou d'un *Z*, qui, malgré son étrangeté, son insignifiance, répond à des idées naturelles par un même rapport de justes proportions qui font, comme dans la fleur, dans l'œil , ou dans l'oreille , l'élégance de la forme; mais astreindre l'enfant tout d'abord, et sans une préparation préalable de son jugement, sans aucun exercice préparatoire de sa main, à reproduire mécaniquement des figures qui ne se rattachent à aucune de ses idées, à aucune des formes qu'il a d'habitude sous les yeux, c'est décourager l'enfant. Tout au contraire, si le dessin, cette étude attrayante, a précédé l'écriture, celle-ci vient s'y mêler comme sa compagne, comme une sœur plus âgée, plus sévère, et l'enfant passe de l'une à l'autre en fortifiant l'une par l'autre. Le dessin et l'écriture, enseignés simultanément et confondus ensemble, s'allégent en s'alternant, se soutiennent en s'appuyant, et font faire des progrès chacun au profit de l'autre. Le bâton que trace l'enfant est le premier trait du dessin.

» Le dessin, et les idées qu'il fait naître dans les jeunes esprits, soit pour mieux comprendre la nature, soit pour apprécier, presque sans en avoir la conscience, les beautés des œuvres de l'homme, doivent fournir au professeur, au simple maître d'école lui-même, des inspirations morales d'un ordre élevé. Quel allié plus attrayant, quel appât plus innocent que le culte des arts pour élever l'esprit de la jeunesse à la compréhension du beau, du vrai et du bien, ces trois essences de la morale!

» Le dessin enseigné dès l'enfance ne crée pas et ne doit pas créer des artistes, dit encore M. Delaborde, mais il forme le goût, il habitue l'esprit à se reposer sur les objets et l'observation à s'y arrêter, de manière à fixer dans la mémoire leurs formes générales et leurs particularités, et (toute question d'utilité pratique à part) ce don d'observation, exercé, développé, est dans la vie la source de mille jouissances qui échappent aux autres hommes. »

CANTON.

Kouang-toung, mot chinois qui signifie *plein-est*, et que nous prononçons *Canton*, n'est pas le seul nom que les habitants du Céleste Empire donnent à la célèbre ville dont les troupes anglaises et françaises ont pris possession en l'année 1858. On l'appelle aussi la cité des Béliers, la cité des Génies, la cité du Blé, en mémoire de cinq génies qui, montés sur des béliers, et portant chacun six épis, apparurent, il y a deux mille ans, aux fondateurs de la ville, et leur souhaitèrent de « ne jamais être visités par la famine et la disette. » Ils auraient bien dû ajouter « par les armées européennes. » Les cinq béliers se sont transformés en pierre, et on les voit encore dans le

temple « des Cinq-Génies », près de la porte du même nom. Personne n'ignore que la cité de Canton est construite sur la rive septentrionale de la « rivière es Perles », dans une longue plaine bornée au nord par les montagnes des « Nuages-Blancs ». La vieille ville s'adosse aux montagnes; la nouvelle ville est située au sud-est et s'étend jusqu'à cent mètres du bord de la rivière. Les murailles qui entourent toute la cité sont percées de douze grandes portes, et le mur qui la traverse de quatre. Ces portes ont de beaux noms : la « Paix-Puissante », le « Repos-Éternel », la « Pureté-sans-Fin », etc. Des rues, des fossés, des canaux, entrecoupent le labyrinthe des maisons; ces voies de communications sont aussi décorées de dénominations poétiques : le Lis-d'Or, la rue des Fleurs, le Dragon-Belliqueux, etc. La prise de la ville a permis de pénétrer dans tous les quartiers, et nos lecteurs doivent se souvenir avec un sentiment d'horreur des descriptions que les journaux ont données des prisons et de la place où se font les exécutions capitales.

La législation pénale paraît être, en effet, d'une barbarie effroyable. On n'en saurait donner une idée même en se souvenant des monstrueuses cruautés de la nôtre avant 1789, la roue, l'écartèlement, le plomb fondu, etc. Le système d'instruction publique, qui, en théorie, ne manque pas d'une certaine grandeur, est devenu presque illusoire dans la pratique (¹). Le premier degré littéraire, celui des « rejetons élégants », *Sieou-tsai*, est accessible, d'après la loi, à tous les citoyens; mais on en excepte les *Tsi-min* ou « dégradés », parce que, dit-on, ils descendent des rebelles qui, de l'an 960 à l'an 1126 de notre ère, menacèrent la puissance de la dynastie des Soung; on refuse également d'admettre parmi les compétiteurs les comédiens, les musiciens, les bateliers, les barbiers, les porteurs de chaises, et, ce qui est moins extraordinaire, les geôliers, les exécu-

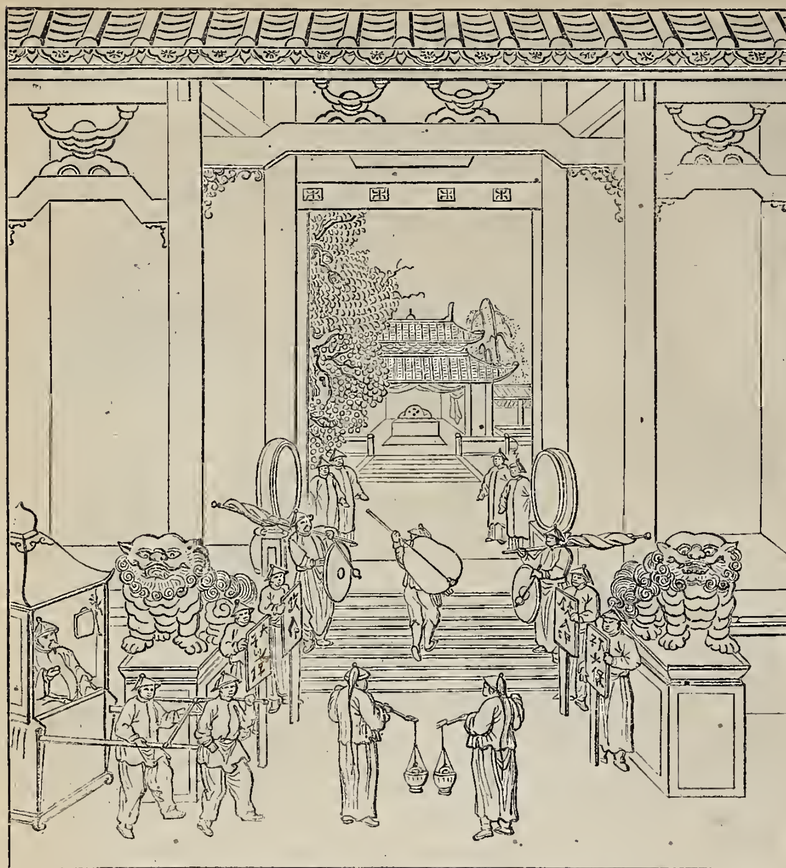
(¹) Voy. *la Vie réelle en Chine*, par L. R. William C. Milne; Paris, 1858; — et un excellent mémoire publié, il y a déjà longtemps, par M. Édouard Biot, fils de l'illustre savant.



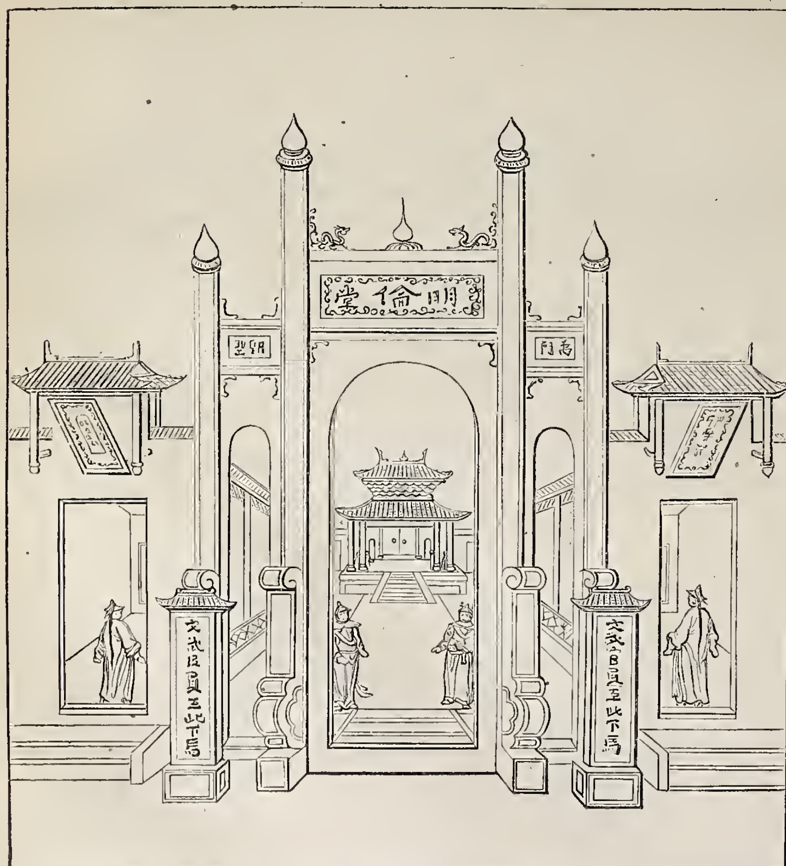
Canton. — Kouai-lak-moun, Porte de la Cité. — Oiseleurs.



Canton. — Hôtel du Juge criminel de la province.



Canton. — Entrée de l'hôtel du Poaching-sse, trésorier de la province.



Canton. — Édifice consacré aux examens et aux solennités littéraires. — (Ces quatre vues sont empruntées à un album de peintures chinoises rapporté de Canton par M. Natalis Rondot.)

teurs des hautes œuvres, et les hommes qui sont au-dessous de tout, les domestiques esclaves. On n'est admissible à faire preuve de son savoir que dans le district où l'on est né. L'examen se compose de trois épreuves de plus en plus difficiles. Sur un nombre de candidats qui s'élève parfois à deux mille, on n'accorde souvent le brevet du « Sieou-tsai », c'est-à-dire de bachelier ou de licencié, qu'à vingt-cinq des candidats. Ensuite ces élus se divisent en trois classes suivant leur mérite : le rang le moins élevé est le *Fah-seng;* au-dessus est le *Tsiang-seng;* le rang supérieur est le *Ling-seng.* Mais pour sortir de ces classifications et arriver à entrer dans le corps des lettrés, la « Forêt des Pinceaux », *Han-lin*, il faut subir encore d'autres examens pendant l'espace de trois ans. Quand on est parvenu au titre de *Kien-seng*, on a le droit de porter le bonnet de cuivre sur le bonnet. Toutefois ce n'est là encore que le début des efforts nécessaires pour prétendre aux grades et emplois supérieurs. Cette indication sommaire montre assez qu'une grande sagesse a présidé jadis à la constitution civile de la Chine. Stimuler dans les hommes le désir du développement de leurs plus nobles facultés en leur offrant et leur assurant comme prix les emplois élevés, c'est assurément une idée qui atteste une politique intelligente. Mais cette émulation ne pouvant exciter le zèle que de jeunes gens dont les familles sont déjà parvenues à l'aisance, on laisse en dehors du mouvement intellectuel le peuple presque entier. Or, quand bien même les classes supérieures d'une nation seraient éclairées, on n'en est pas moins exposé aux révolutions et à la décadence si l'ignorance est à la base même de la société, parce qu'elle est inséparable de la brutalité, de l'envie, des préjugés, de la superstition lorsque la religion domine, du matérialisme lorsqu'elle est sans puissance sur les esprits. L'instruction primaire existe toutefois en Chine : les règlements des écoles sont même de petits chefs-d'œuvre de subtilité; mais le formalisme y tue l'activité morale et la lettre l'esprit.

LES PEINTRES ET DESSINATEURS FABULISTES.



Salon de 1859; Peinture. — Les Pigeons et le Hibou, par M. Legendre-Tilde. — Dessin de Freeman.

Les poëtes ont de tout temps saisi et peint avec vivacité les analogies qu'il est naturel de remarquer entre les passions de l'homme et celles des animaux. Dans les fictions d'Homère, Achille a la force du lion, Ulysse la prudence du renard; un autre guerrier est vigilant comme le coq, rusé comme le serpent, courageux et sobre comme l'âne. Sur les monuments égyptiens, l'animal, être simple, exprime les passions dominantes dans l'homme, être complexe qui se rapproche de la bête lorsque l'énergie d'une passion détruit en lui l'équilibre des facultés. Toutefois, la fable proprement dite, le dialogue des animaux entre eux ou des animaux avec l'homme, est un genre que les sculpteurs ou les peintres anciens ne paraissent pas avoir traité. On croit reconnaître Ésope dans un personnage bossu et contrefait qui figure sur des vases grecs : cependant on ne voit nulle part la mise en action des ingénieux apologues de ce sage conteur.

Les temps modernes ont eu des artistes fabulistes, en petit nombre, il est vrai, et d'un talent fort inégal. Un des plus anciens est Jérôme Zileti, qui a illustré les cent fables de Verdizotti (1661), avec plus d'esprit, de naïveté, et surtout avec plus d'originalité que le fabuliste n'en a mis dans son texte. Le dessinateur a l'avantage de pouvoir traiter de bien des manières différentes la même donnée sans que le sujet s'épuise, tandis qu'il est usé lorsqu'il a été traité par un ou deux grands écrivains. Qui oserait raconter en vers la fable de *la Cigale et la Fourmi*, du *Meunier, son Fils et l'Ane*, et cent autres, après la Fontaine? Une telle témérité paraîtrait ridicule; mais, même après Oudry, après Grandville, il est permis d'illustrer la Fontaine, et l'on peut espérer, en composant et dessinant différemment, qu'on fera aussi bien que ces habiles artistes [1].

De même que Zileti est supérieur à Verdizotti, Gillot montre beaucoup plus d'esprit que la Mothe dans les vignettes dont il a orné les fables du savant académicien. C'est un homme à part que Gillot. On ne peut le comparer à personne. Watteau, qui a peint à Chantilly de charmantes singeries humaines, a été son élève, et est parvenu à une plus haute célébrité. Mais Gillot, s'il est inférieur à Watteau dans l'ensemble des qualités qui font les grands artistes, est cependant remarquable par une franche et libre originalité, qui ne s'est inspirée que de son génie. Il excelle à saisir le ridicule des attitudes, à faire valoir le comique des situations, à donner l'expression vraie des caractères. La ressemblance de l'homme avec le singe, le peintre des *Arlequinades* la sent et l'exprime à merveille; ni Decamps, ni Grandville n'ont rien fait de plus spirituel que certaines de ses illustrations. Nous nous rappelons une délicieuse vignette imprimée au-dessous d'une estampe de Parrocel, qui représente une séance de l'Académie des sciences, où l'on démontre l'anatomie de la tête du cheval. Rien de plus sérieux que la docte assemblée. La vignette luit comme un

[1] Les études sérieuses où Lebrun a comparé les expressions diverses des passions chez l'homme et les animaux, ne peuvent être classées parmi les apologues ou fables.

éclat de rire au milieu de cette gravité : sur un squelette de cheval au galop, un singe, paré de la longue robe et de la simarre des docteurs, est assis majestueusement, la cravache à la main; un autre tient des étriers, un autre un mors; d'autres ont des livres et gesticulent avec animation et démonstration à la manière des membres de l'Académie des sciences. Toute cette scène grotesque, tous ces personnages qui se croient sérieux, servent d'encadrement au squelette du cheval et se démènent sous une tête grimaçante de Chinois. C'est la science humaine s'agitant en face du néant et de la folie. La vignette ne porte pas de nom; mais, à la finesse des détails, à l'élégance spirituelle de l'ensemble, nous la signerions sans hésiter du nom de Gillot.

Parmi les écrivains, beaucoup se sont cru fabulistes qui n'étaient que satiriques. La fable alors est un voile, un artifice de la parole, où l'on censure les vices ou les travers humains avec plus ou moins de talent; mais, ainsi compris, ce genre perd la plus grande partie de son charme, la naïveté, la grâce et l'abandon. L'illusion disparaît du moment où l'arrière-pensée du poëte est trahie par l'accent de la colère et par le sarcasme. Si notre grand fabuliste reçut de ses contemporains le surnom de « bonhomme », ce fut, sans doute, à cause de l'apparente bonhomie de ses fables plutôt que de celle même de son caractère. Il n'avait pas pour unique inspiration le besoin de blâme, et sa critique est, le plus ordinairement, tempérée par une fine bienveillance. Parfois même il se borne à une douce leçon de morale et de fidélité, et alors il émeut jusqu'aux larmes, comme dans la fable des *Deux Pigeons*. Parmi les peintres fabulistes, nous aimons mieux les moralistes que les satiriques. On a reproché, peut-être avec quelque raison, à Gillot et à Grandville de faire trop souvent la caricature de l'homme : l'esprit de l'artiste y brille aux dépens de l'agréable simplicité du genre. Aussi mettons-nous encore au-dessus de ces habiles parodistes le vieux et charmant Jérôme Zileti. C'est sa manière que nous retrouvons avec plaisir dans le tableau des Pigeons et du Hibou, envoyé, cette année, à l'Exposition des beaux-arts par un peintre gracieux. Il ne faut pas y chercher une leçon de morale bien austère : ce n'est là, ce nous semble, qu'une allusion légère à la laideur envieuse; lorsque l'on n'a ni beauté, ni jeunesse, ce que l'on peut faire de mieux, c'est d'être aimable et bienveillant.

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.

MONTESQUIEU.

LE GRAND-PÈRE.

ANECDOTE.

A le juger sur son costume, c'était quelque émigré depuis peu rentré dans sa patrie; mais il n'avait pas l'air inquiet d'un proscrit; point d'amis qui vinssent conférer avec lui; il arrivait, s'en allait, toujours seul. A ce besoin de sympathie qui lui faisait néanmoins rechercher la société des enfants, j'étais tentée de voir en lui un détenu politique, ou même un prisonnier pour dettes, élargi récemment de quelque cachot solitaire. Tous les jours je le rencontrais à la petite Provence, qui se nommait alors terrasse des Feuillants, et qu'on appelle aujourd'hui terrasse de la rue de Rivoli. Ce côté des Tuileries était, en ce temps-là, abrité par un mur tout garni de plantes sauvages, et là, de midi à quatre heures, on voyait la vieillesse se réchauffer et l'enfance s'ébattre au soleil. L'antique tenue du vieux bonhomme; son tricorne incliné sur l'oreille; sa longue et mince queue, épanouie en un élégant nœud de taffetas qui encadrait les gros marrons de sa perruque poudrée; les amples basques de son grand habit si proprement brossé; ses vastes manchettes de mousseline; les boucles si reluisantes de ses souliers à talons : rien de tout cela n'attirait les regards des habitués du jardin; tous connaissaient de vue *le grand-père*. Ainsi l'avait surnommé la reconnaissance de la petite population des Tuileries, qui, tout d'abord, avait rendu hommage à sa bienveillante physionomie.

Quoique son extérieur n'annonçât nullement la richesse, le *grand-père* avait toujours quelque chose à donner : une bille d'agate à l'enfant qui se plaignait qu'on lui eût *chippé* sa plus belle; une balle de paume au bambin qui avait lancé la sienne par-dessus la vieille muraille. Ses dispositions généreuses s'exerçaient surtout à l'endroit des petites filles. J'ai dit, je crois, que son costume antique me l'avait tout d'abord fait remarquer; j'ai mal dit : seulement il me le faisait reconnaître de loin. Ce qui avait attiré, ce qui fixait mon attention, c'était son sourire affectueux, son regard plein d'une paternelle tendresse, son salut à la naïve enfance qui avait je ne sais quel mélange touchant de protection et de respect. Je n'ai rencontré que chez le vieux grand-père ce doux regard, ce suave sourire.

Ses libéralités ne se passaient pas en gâteaux, en bonbons; elles avaient un caractère aussi particulier que l'espèce de galanterie protectrice avec laquelle il présentait les singulières babioles dont ses vastes poches étaient approvisionnées. C'étaient de petits sabots, creusés dans des noyaux de cerises pour des Cendrillons de poupées; des corbeilles façonnées en noyaux d'abricots ou de pêches; parfois un collier, un chapelet de coquillages, ou de pepins, ou de graines bizarres, ou de perles, en bois tourné et sculpté; parfois encore des joujoux de cartonnage, d'ingénieux pantins, d'étranges boîtes, des bateaux, des maisons fabriquées avec de vieilles cartes; et mon observation me convainquit bientôt que le grand-père travaillait de ses blanches mains les jolies bagatelles qu'il distribuait avec cette grâce affectueuse.

Demi-institutrice, demi-gouvernante, attachée à une orpheline, riche héritière, je la promenais par ordre des médecins. L'enfant, dont le berceau avait été entouré de tristesse, qui avait des tuteurs plutôt que des parents, était d'une mauvaise santé, d'un caractère impérieux et morose, et la nécessité plutôt que mon goût me retenait près de l'altière petite idole. Elle eut sa part des attentions et des bontés du grand-père, et je m'étonnai de l'y voir sensible. Elle l'apercevait de plus loin que moi, faisait souvent quelques pas au-devant de lui, et comme lui et nous étions de très-fidèles promeneurs, nos relations se resserrèrent petit à petit. Le grand-père n'était point prolixe; à vrai dire, il ne causait pas; quelques phrases brèves et coupées, c'était tout; jamais un mot sur lui-même, et, quelle que fût ma curiosité, je ne me serais pas permis une question. Sa façon de s'adresser à ses *jeunes amies*, comme il les appelait, attirait les enfants, et l'empire qu'exerçaient ses rares paroles était étrange. A vrai dire, il ne faisait pas le moindre compliment à toutes ces petites vanités, mais ses manières en étaient un des plus délicats; il paraissait prendre au sérieux les petites personnes et respecter en elles ce qu'elles seraient un jour. J'eus lieu de m'applaudir en trouvant, dans le sentiment inspiré par le vieillard, un moyen d'action sur mon opiniâtre pupille. « Que dirait le grand-père? » Cette simple phrase me fut souvent utile, et arrêta net des violences que je n'avais ni l'autorité de châtier, ni l'art de prévenir.

Tout en brodant et en surveillant Irène, c'était le nom de mon élève, je fis bon nombre de romans sur l'histoire ignorée de notre vieil ami. Il connaissait, mieux que moi et que toutes les gouvernantes, le nom des jeux divers; il sa-

vait d'un mot les mettre en train, d'un coup d'œil apaiser les querelles, d'un geste faire rentrer dans la ronde l'enfant boudeur qu'on en avait exclu. Mais si, dans les rangs enfantins, le grand-père jouissait d'une faveur marquée, il n'en était pas de même partout. Ses goûts puérils, contraste étrange avec ses façons dignes et cérémonieuses, avec son âge et son antique costume, ses sourires bienveillants, si goûtés par la jeune population qu'il fréquentait uniquement, le firent passer chez les habitués du jardin pour un cerveau fêlé. La loueuse de chaises ne s'en pouvait taire, et, malgré le peu d'encouragement que je lui donnais, elle me dit plus d'une fois, en touchant son front déprimé de son doigt avide : « Bien sûr qu'il en tient là, le bonhomme! »

Les enfants sont observateurs : cependant ma hautaine pupille ne paraissait faire nulle attention à ces rumeurs, que je repoussais autant par vénération pour le sympathique vieillard, que de peur de détruire une influence qui m'était utile. Ne savais-je pas d'ailleurs ce que sont les propos des oisifs, servantes, portières, loueuses de chaises, et gens plus haut placés? Ils ont amené en cour d'assises plus d'un innocent, et, peut-être, conduit à Bicêtre plus d'un rêveur inoffensif.

Un soir que nous étions restées plus tard au jardin, Irène, lancée avec les autres enfants, échappa quelque peu à ma surveillance. Je la démêlai enfin au milieu d'un petit groupe, et la rappelai comme elle disait d'un petit ton impérieux :

— Ne m'en défiez pas!

— Vous défier!.. et de quoi, Irène?

Elle prit son air sournois, ne répondit rien, nous rentrâmes, et je n'y songeai plus.

J'eus lieu de me souvenir de ces paroles lorsque, le lendemain, à mon inexprimable vexation, la petite fille, quittant ma main au moment où le vieux monsieur s'approchait pour nous saluer, se planta résolûment devant lui, et de sa petite voix claire et stridente lui cria :

— Grand-père, est-ce vrai que tu es fou?

Le vieillard sembla frappé de stupeur; sa main, dont tout d'abord il se couvrit les yeux, retomba, et il dit, avec un triste et doux sourire :

— De vous, enfants?... oui... peut-être...

Il se détourna, fit quelques pas en chancelant, s'assit sur un banc, se redressa, et sortit du jardin.

Les méchancetés de l'enfant ne sont fréquemment que des ignorances; il blesse avec ses paroles, comme avec ses mouvements, faute d'en mesurer la portée. Cependant la conscience d'Irène ne la laissa pas tranquille; le lendemain, à peine levée, elle me persécuta pour aller au jardin. Le soleil brillait; n'importe, point de grand-père; et après avoir en vain séjourné sous la muraille des Feuillants, nous parcourûmes aussi inutilement les allées. De tout le jour, Irène, qui fut insupportable, ne voulut point jouer; vers le soir, elle se joignit à une fougueuse partie de *cligne-musette,* nous contraignit ainsi de rentrer tard, et se montra capricieuse et maussade avec les domestiques, qui, par sa faute, nous servaient un dîner froid. Le troisième jour, il plut; Irène n'en tint pas compte, et force fut de la suivre.

On sait peu à quelles douloureuses épreuves sont soumises les pauvres filles chargées de l'éducation des enfants, et quelles pénibles concessions il leur faut faire, louvoyant entre des devoirs qui s'excluent. Ma vieille mère, ma pauvre petite sœur, vivaient de mes honoraires; j'avais la mission de ne jamais contrarier Irène, en même temps que celle de former son esprit, ou plutôt ses manières; car sa tante répétait volontiers devant elle que « la petite n'était point sotte et en saurait toujours assez. » Aussi ma pupille avait beau s'ennuyer de son ignorance et de son oisiveté; elle se refusait à mes efforts pour l'en faire sortir, et je subissais les conséquences de défauts qu'il m'était interdit de corriger. Elle était trop fine pour ne pas savoir que je dépendais entièrement de son bon plaisir, et... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est du grand-père.

L'hôtel était voisin des Tuileries. Irène, dès que nous eûmes tourné le coin de la rue Saint-Florentin, fuyant l'abri de mon grand parapluie, déploya une petite ombrelle et me précéda. Arrivée à la grille, au lieu de la traverser, elle glissa devant, courant plutôt qu'elle ne marchait. Je l'appelai, elle ne se retourna pas; je pressai le pas sans la pouvoir rejoindre, bientôt ce fut une sorte de chasse. Je ne savais quel tour elle me voulait jouer, et j'appréhendais un esclandre. La frayeur où j'étais de la perdre de vue m'ôtait la respiration. Parfois son pas semblait se ralentir; je me hâtais, j'allais mettre la main sur elle!... point : elle rebondissait de côté, et ses agiles petits pieds avaient vite regagné l'avance.

Que faire? Je n'osais crier aux passants d'arrêter la petite folle. Tout à coup, je la vis se pencher vers une étalagiste de joujoux et de gâteaux, marchande en plein vent à laquelle elle achetait quelquefois. Je respirai. Il ne s'agissait sans doute que de quelqu'une de ses innombrables fantaisies, et je pensais la tenir... Mais je n'avais pas repris haleine qu'elle était déja loin, et la chasse recommençait.

Enfin, elle s'arrêta au fond de ces terrains vagues qui s'étendaient alors entre le Louvre et le château des Tuileries, grand espace rempli de maisons à demi ruinées, de baraques de saltimbanques, et de nombre de boutiques improvisées à l'aide de quelques planches. Ce fut là qu'aussi essoufflée qu'irritée je rejoignis mon indocile élève. Sans s'inquiéter de ma colère qui n'avait pu encore trouver d'expression : « Là! » me dit-elle tout bas, d'un air si mystérieux, qu'étonnée je me tus et regardai ce qu'indiquait cette petite main étendue.

La fin à la prochaine livraison.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124.

LES SEMAILLES.

Bon temps, bon laboureur, avec bonne semence,
Donnent du grain en abondance,

dit un vieux proverbe allemand, cité par Olivier de Serres. Bon temps, bon labour, bonne semence, sont, en effet, les trois conditions nécessaires pour assurer le succès de la récolte; mais nous y ajouterons, avec l'agriculture moderne, bon assolement et bon engrais.

L'ensemencement est une des opérations les plus importantes de l'agriculture. Il faut, pour un bon ensemencement, observer trois circonstances principales : l'époque des semailles, la qualité de la semence, et la manière d'opérer.

Pour ce qui touche l'époque des semailles, les livres et les leçons des professeurs ne peuvent donner que des indications approximatives. Il est impossible de dire à un cultivateur : Tel jour, à telle heure, vous sèmerez telle ou telle sole. Les Anglais, qui s'entendent à cultiver la terre rationnellement, ont à ce sujet un adage d'une remarquable sagesse : « Quand il s'agit de semer, disent-ils, soyez plutôt hors du temps que de la température. » Et ils ont bien raison : que vous semiez vos céréales de printemps en mars ou en février, cela est peu important; mais si vous semez avec un mauvais temps vous avez de grandes chances pour avoir une mauvaise récolte.

Encore ne suffit-il pas de semer au bon moment, il faut aussi ne confier à la terre que de bonnes graines. Si vous

semez de bon blé, il poussera de bon blé; si vous semez de l'ivraie, il poussera de l'ivraie; on n'a jamais vu la graine de l'ivraie produire du blé, ni le froment de qualité inférieure devenir, d'une année à l'autre, un froment de première qualité.

Donc, si le cultivateur veut bien faire, il choisira sa semence dans ses plus beaux échantillons; s'il veut faire mieux, il demandera à son voisin quelques hectolitres de semence, si le blé de son voisin est plus beau que le sien; et enfin, s'il veut être un agriculteur progressif et faire progresser sa bourse en même temps que sa culture, il fera sagement et économiquement des essais sur les différents blés connus, pour rechercher celui qui conviendra le mieux à sa terre comme qualité et comme produit.

Les cultivateurs arriérés, c'est-à-dire l'immense majorité de nos paysans, prennent au tas la semence de l'année, donnant moins de soins aux grains qu'ils mettent dans la terre qu'à l'avoine qu'ils font manger à leurs chevaux.

Il y a trois manières de distribuer la semence sur le sol: à la volée, au plantoir et au semoir. La première manière est encore la plus répandue pour les céréales, quoiqu'elle ne soit pas, à notre avis, la meilleure, tant s'en faut; mais c'est celle que l'on a pratiquée de tout temps, dans tous les pays. Le semeur porte la graine dans un sac ou dans un long tablier suspendu à son cou; s'il se sert d'un tablier, il en roule fortement l'extrémité inférieure autour de son bras gauche, et jette les poignées de semence devant lui en leur faisant décrire une demi-circonférence de droite à



Semailles. — Ancienne méthode. — Dessin de Lambert.

gauche. Le contraire a lieu s'il sème de la main gauche. C'est cette opération élémentaire que représente notre gravure.

Une graine, pour pouvoir germer, est soumise à deux conditions : absence de la lumière et présence de l'oxygène. C'est pour cela qu'une herse attelée d'un cheval suit ordinairement le semeur et recouvre la graine d'une couche de terre assez épaisse pour arrêter les rayons lumineux, assez légère pour permettre à l'oxygene de l'air de pénétrer jusqu'à elle.

On sème encore à la main, en répandant derrière la charrue la graine dans le sillon; le second trait de labour recouvre tant bien que mal la graine répandue.

Les bons semeurs à la volée sont rares; quand on n'en a pas chez soi, il faut les payer cher. Mais, quels que soient l'habileté du semeur et le calme de l'air, la graine est souvent inégalement répartie; elle est enterrée d'une manière incomplète ou recouverte d'une couche trop épaisse de terre; le grain qui n'est pas enterré dans le sol est fréquemment mangé par les oiseaux. Il en résulte en certains endroits de grandes places vides au moment où la plante se développe, tandis que, dans d'autres endroits, les semences trop agglomérées se nuisent mutuellement.

L'ensemencement au plantoir, qui consiste à faire un trou dans le sol pour y loger la graine, est généralement abandonné pour le blé, le seigle, et il est plus particulièrement restreint à la culture du maïs, de la betterave, etc. C'est un mode d'ensemencement long et coûteux.

Reste le semoir, qui répand la semence en lignes et même à la volée si l'on veut.

De tous les semoirs, le semoir en lignes est le plus répandu. L'usage du semoir commence à se propager dans les bonnes fermes. Nous en avons fabriqué de très-bons en France, mais nous marchons après les Anglais. Nous donnons le dessin d'un semoir anglais qui est le plus compliqué, mais en même temps l'instrument de ce genre le plus parfait que nous connaissions.

L'inconvénient d'une certaine complication de rouages est plutôt apparent que réel.

Le semoir le plus simple, c'est la main de l'homme; mais

il est beaucoup plus coûteux, beaucoup plus imparfait, quoi qu'on en dise, que le plus coûteux et le moins parfait des semoirs.

Le semoir à toutes graines, de Hornsby, répand en même temps la semence et l'engrais. Il consiste en une caisse divisée en deux compartiments ou trémies et portée sur deux roues. Dans un compartiment on place la graine, dans l'autre l'engrais pulvérulent; une tige tournante, sur laquelle sont attachés des disques, traverse le compartiment de la graine. Ces disques sont garnis de cuillers ou de godets qui, en plongeant dans la masse de la graine, se remplissent d'une quantité voulue, et, pendant leur révolution, rejettent cette graine dans un tube en caoutchouc, aboutissant à une gorge pratiquée dans l'intérieur des socs.

L'engrais, distribué par un cylindre garni de saillies, tombe également en quantité déterminée dans une série d'entonnoirs engagés les uns dans les autres, et qui conduisent l'engrais, au moyen d'une gorge que portent des socs placés en avant des premiers. — La révolution des roues fait marcher tout le mécanisme.

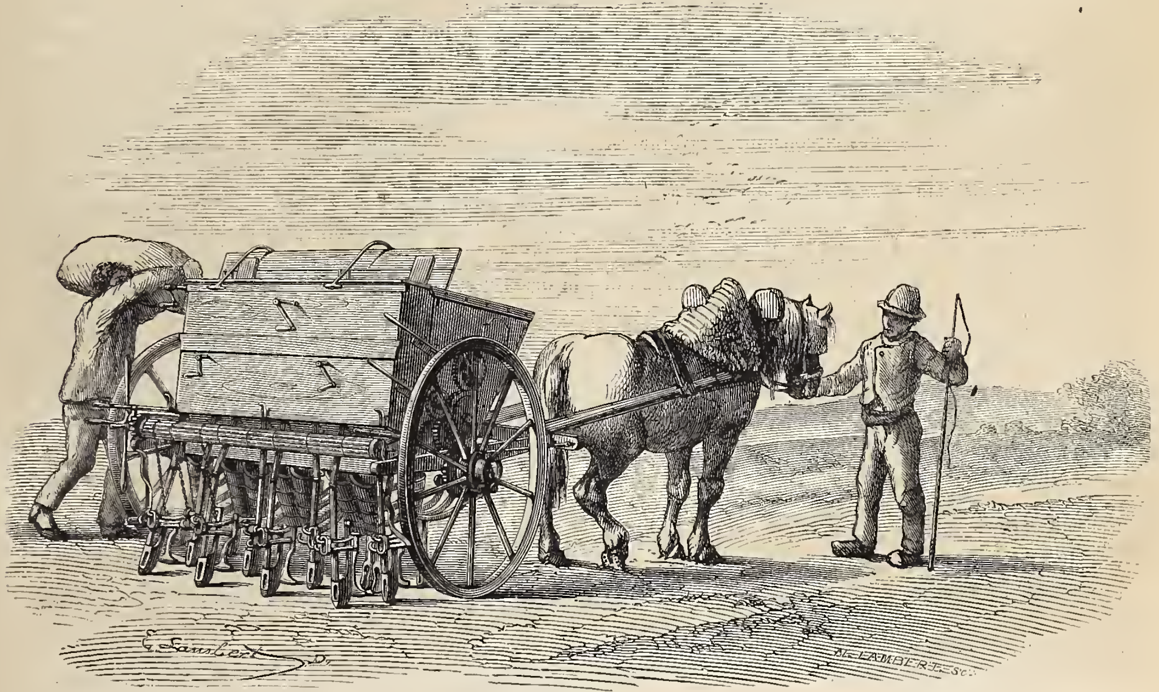
Voici maintenant ce qui se passe lorsqu'on met le semoir en marche, en y attachant un ou deux chevaux, selon la force et la grandeur de l'instrument.

Le tube ou plutôt le soc de l'engrais trace un sillon assez profond; à mesure qu'il entr'ouvre le sol, l'engrais tombe par quantités égales dans le sillon ouvert. Après le tube de l'engrais vient un griffon qui comble le sillon.

Le tube ou plutôt le soc de la semence, qui suit immédiatement, mais qui entre moins profondément dans le sol que celui de l'engrais, trace, à son tour, un sillon dans la couche nouvellement remuée où est enfoui l'engrais, et y dépose la graine, qui se trouve ainsi enveloppée dans un mélange de terre et de matière fécondante.

L'emploi du semoir en lignes a plusieurs avantages : il produit avec moins de graine un meilleur résultat; le sarclage au moyen des houes à cheval, qui ne serait pas possible dans un champ ensemencé à la volée, est pratiqué avec plus d'économie, chose importante, surtout au moment où les bras manquent de plus en plus à notre agriculture. La graine, répandue avec une régularité mécanique, se développe plus normalement, et donne des produits supérieurs en quantité et en qualité. Ce résultat est dû aussi à l'engrais pulvérulent qui, mélangé à la terre, active la végétation en augmentant la fertilité du sol. Enfin, le travail se fait à meilleur marché et surtout plus rapidement à une époque de l'année où le temps est si précieux.

Les semoirs se multiplient depuis quelques années dans les fermes françaises, parce que nos cultivateurs apprennent tous les jours à reconnaître la vérité de ces paroles : « Qui ne sème rien n'a rien, qui sème mal récolte mal. »



Semoir mécanique de Hornsby. — Dessin de Lambert.

DÉCOUVERTE DE LA COCHINCHINE.

Peu de personnes savent aujourd'hui que cette terre témoin de tant de martyres fut découverte par un des navigateurs les plus persévérants du quatorzième siècle. Il y avait dix-huit ans environ que les Portugais avaient commencé la conquête des Indes orientales lorsque Duarte Coelho, fils de Gonçalo Pires, seigneur de Filgueiras, vit pour la première fois le royaume de Cochinchine; il y laissa, dit-on, ce qu'on appelait alors un pilier commémoratif (un *Padrão*) portant son nom et l'année de sa découverte, 1516. Si cette dernière circonstance eut lieu, ce qui est fort incertain, le petit monument en question ne dut pas rester longtemps debout sur la côte. Duarte Coelho, qui était un homme d'une grande sagesse et d'une haute valeur, continua à prendre part aux conquêtes de l'Inde; il prit part également à celle de Malacca; et, en rémunération des services qu'il avait rendus à l'État, on lui accorda une concession de soixante lieues de terrain dans le Brésil, à partir du cap Saint-Augustin jusqu'à l'île d'Itamaraca. Il fonda dans ces parages, aujourd'hui si riches, une colonie des plus florissantes, et, après avoir administré sagement cette vaste capitainerie durant une vingtaine d'années, il mourut en 1554. Ce fut seulement durant l'année mémorable qui suivit la découverte de Duarte Coelho,

qu'on vit les Portugais visiter la Chine pour la première fois. Fernand-Perez de Andrade débarqua à l'île chinoise de Tamou, et, négociant de là pour obtenir libre communication avec le continent, débarqua sur la côte qui avoisine Canton. Un officier que le gouvernement portugais avait chargé d'une ambassade officielle pour l'Empire du milieu, Thomé Pires, se mit immédiatement en route pour Nankin, mais il réussit peu dans sa mission.

LA SCIENCE EN 1858 [1].

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114.

CHIMIE MINÉRALE.

Diverses modifications d'un même corps; Oxygène naissant. — Deux corps sont en présence; sollicités par l'affinité chimique, ils vont s'unir, et bientôt ils ne formeront plus qu'un seul être dont les parties constitutives se seront confondues dans une si complète association, qu'elles ne pourront plus se distinguer l'une de l'autre. Avant que le grand phénomène de la combinaison ne s'accomplisse, portons notre attention sur les corps qui vont le produire, et il nous sera possible d'observer qu'ils sont déjà dans un état particulier, résultant de leur influence mutuelle. Ce fait a été constaté dans quelques circonstances favorables. Ainsi l'oxygène, au contact du phosphore, des essences, des matières très-oxydables, commence par subir une modification; ce n'est plus le gaz primitif dont les appétits chimiques étaient comme endormis; c'est de l'oxygène singulièrement excité, tout ardent à s'emparer des corps qui lui sont offerts comme une proie. On a constaté cet état nouveau dans lequel il se trouve en l'écartant des matières oxydables avant qu'il ne les ait saisies sans retour, avant que la combinaison ne se soit opérée. On a vu que c'était de l'oxygène singulièrement actif qui s'unit avec énergie là où l'oxygène ordinaire ne se serait uni que lentement, et qui même se combine avec certains corps dont l'autre n'aurait pu s'emparer. On l'appelle oxygène ozoné. Cet oxygène ozoné peut s'obtenir aussi quand on détruit, par des actions peu violentes, une combinaison déjà opérée. Ainsi l'eau décomposée par la pile donne de l'oxygène qui naît à l'état d'ozone.

M. Houzeau s'est occupé de préparer l'ozone en abondance : il fait agir l'acide sulfurique sur le bioxyde de barium. L'auteur l'appelle oxygène naissant.

L'air que nous respirons se compose principalement d'oxygène mêlé d'azote; on conçoit avec quel intérêt nous devons nous occuper de rechercher dans quel état cet oxygène se trouve. L'oxygène naissant donne la mort quand il est respiré en grande proportion : c'est un fait bien démontré. Il est à supposer qu'il agit vivement même quand il est respiré en faible quantité. Peut-être son accroissement anormal dans une contrée développe-t-il des maladies épidémiques. La chimie a donc le devoir de rechercher des moyens délicats pour constater et pour évaluer les proportions de ce gaz actif que l'atmosphère renferme. Elle l'a rempli. Une bande de papier amidonné et imbibé d'iodure de potassium a été employée comme réactif pendant longtemps. Ce moyen semble donner quelquefois des résultats inexacts. M. Houzeau propose un papier bleui par le tournesol et imbibé d'iodure de potassium. Ce papier rougit sous l'influence de l'ozone. Par des expériences suivies, il a éprouvé son procédé.

Divers états du soufre. — Le soufre joue, vis-à-vis des différents corps simples, deux rôles, dont l'un est tout opposé à l'autre. Ainsi, quand on le combine avec l'oxygène, il est brûlé; il se fait de l'acide sulfureux : on dit que le soufre joue le rôle de combustible. Avec l'hydrogène, il se combine aussi; mais alors le soufre est, dans la combinaison, exactement dans la relation où tout à l'heure l'oxygène était vis-à-vis lui : on dit qu'il joue le rôle de corps comburant (qui brûle). Une preuve très-nette de cette différence entre les deux soufres, c'est que la pile, agissant sur les composés, amène, dans un cas, le soufre au pôle positif, et, dans l'autre, l'amène au pôle négatif. De là résulte qu'il y a deux états naissants pour le soufre : l'un que ce corps prend quand il est en présence de l'oxygène ou quand il se sépare de l'oxygène et de ses analogues; l'autre état naissant, qui se manifeste par l'action de l'hydrogène ou ses analogues. C'est ce que M. Berthelot a démontré : il a établi le fait sur de nombreuses expériences, variées sous toutes les formes, et ses résultats paraissent bien acquis. Son idée, que nous venons d'analyser, a frappé par sa simplicité, et la plupart des chimistes ont été convaincus; cependant quelques-uns ont résisté. M. Cloez a présenté des objections qui ont leur appui sur des expériences tentées par lui sur le même sujet. M. Berthelot s'est défendu, et quoique plusieurs savants soient encore en suspens, il nous paraît qu'il reste peu de doutes. Du reste, la question ne tardera pas à s'élucider; l'attaque et la défense continuent.

Production dans le laboratoire de quelques espèces naturelles; Pierres précieuses. — Les composés que la nature nous présente, soumis à l'analyse, nous indiquent quels sont les éléments qui les constituent. Ces éléments connus, il ne reste au chimiste qu'à les unir dans les proportions où ils se trouvent, et une substance analogue aux composés naturels sera formée. La reproduction artificielle des minéraux naturels a réussi souvent; mais souvent aussi elle a échoué : au lieu de ce qu'il cherchait, le chimiste a trouvé un corps d'aspect tout différent, quoique constitué des mêmes parties. Cela est arrivé particulièrement lorsqu'on a voulu reproduire les pierres précieuses. Cependant Ébelmen avait réussi, il y a quelques années, à en obtenir un certain nombre. MM. Deville et Caron ont trouvé une méthode nouvelle. Ils ont fabriqué dans leurs creusets le corindon, le rubis, le saphir. Peuvent-ils les obtenir à bas prix? Non. Les cristaux ont-ils un volume considérable? Il faut bien dire encore que non. Jusqu'ici la reproduction opérée n'est qu'une expérience de savant, mais il est possible qu'un jour elle constitue une industrie.

De son côté, M. Langlois est arrivé à reproduire l'hydrophane, cette pierre si curieuse qui est ordinairement opaque et qui devient transparente quand on la mouille avec de l'eau.

Combinaisons nouvelles. — La chimie ne se contente pas de reproduire les combinaisons dont la nature nous offre des exemples; elle en crée de nouvelles; elle y parvient en plaçant les substances connues dans des conditions où elles ne se sont pas rencontrées jusqu'alors. Ce travail est très-important. Souvent les composés ainsi obtenus présentent des propriétés qui soulèvent les questions les plus générales, ou résolvent des difficultés théoriques qu'on ne pouvait arriver à vaincre. En tous cas, ils constituent un trésor où l'industrie vient puiser.

Un composé nouveau très-important est le gaz hydrogène silicié, découvert par M. Wohler. Ce gaz présente la propriété remarquable de brûler dans l'air sans qu'on ait

[1] Cette série d'articles n'est pas le résumé d'un ouvrage de M. Figuier, comme l'ont supposé quelques-uns de nos lecteurs, en souvenir d'une série analogue publiée par nous l'an dernier. C'est un travail qui nous est propre; nous l'avons puisé directement aux sources les plus sûres des informations scientifiques, et en grande partie dans les comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences.

besoin de l'enflammer. Il s'allume spontanément à la température ordinaire. Sa découverte manifeste une analogie de plus entre le silicium et le carbone.

MM. Wohler et H. Deville ont montré que l'azote, regardé avant eux comme un corps sans vives affinités, se montrait très-actif à se combiner au titane. Ils l'ont aussi combiné directement au bore.

M. H. Rose a étudié une série de composés formés par un métal nouvellement découvert, le niobium.

Préparations nouvelles. — La chaux contient un métal, le calcium, qui est uni fortement à l'oxygène. Jusqu'ici ce métal ne pouvait se préparer que très-difficilement. MM. Lies-Bodart et Jobin ont trouvé un mode d'extraction préférable à ceux qui étaient connus. Ils décomposent, dans un creuset dont le couvercle est vissé, l'iodure de calcium par le sodium.

Le bore, que les chimistes classent à côté du silicium et du charbon, n'avait été aperçu qu'à l'état de poudre, sans forme cristalline, tandis que ses deux analogues s'observent en cristaux remarquables; l'un d'eux, le charbon, forme le diamant. Par un nouveau procédé de préparation, MM. Wohler et Deville sont parvenus à obtenir un véritable diamant de bore, aussi beau que le diamant lui-même. Ils espèrent que la joaillerie pourra l'utiliser.

Analyses. — Les méthodes d'analyse connues se sont perfectionnées. Ainsi, M. Bunzen a donné un moyen nouveau pour séparer l'arsenic et l'antimoine, opération très-importante à bien exécuter dans les analyses légales où la présence de l'arsenic est recherchée : une erreur pourrait entraîner la condamnation d'un innocent, et, si l'on n'y fait pas attention, l'erreur est assez facile..

M. Chancel a proposé une nouvelle méthode pour analyser un composé contenant de l'alumine et du peroxyde de fer.

M. Nicklès a perfectionné le procédé qui sert à reconnaître le fluor; il a constaté la présence de cet élément dans un grand nombre de substances.

DE QUELQUES ÉCRITURES.

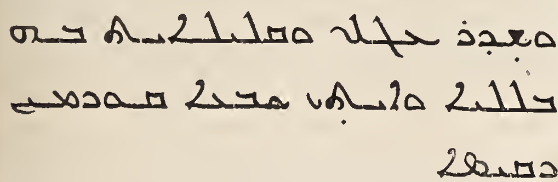
IV. — ÉCRITURES ALPHABÉTIQUES.

Suite. — Voy. p. 55.

Nous avons à nous occuper dans cet article des écritures du groupe tartare et du groupe sémitique. Les écritures tartares servent à reproduire un certain nombre d'idiomes touraniens, tartares ou mongols, et quelques dialectes de la famille sémitique. Nous y joindrons ce qui se rapporte aux autres écritures usitées par les Sémites.

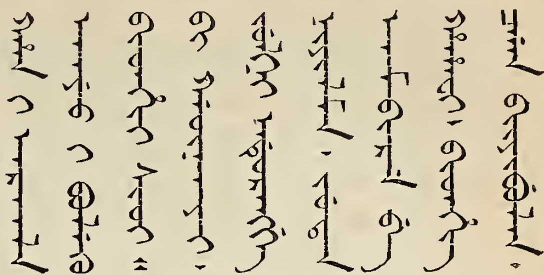
B. — *Écritures tartares et sémitiques.*

L'écriture a été introduite avec le christianisme chez les populations tartares de l'Asie centrale à une époque déjà très-reculée.

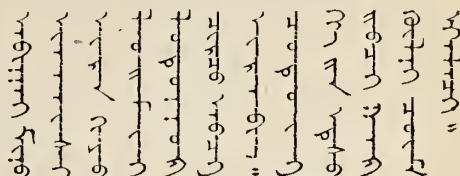


N° 27. — Caractère sabéen et nestorien.

L'alphabet sabéen et nestorien (voy. n° 27) fut adopté avec quelques variations par les Turcs de l'intérieur de l'Asie, auxquels on a donné le nom d'Ouïgours; et bientôt il en provint une nouvelle écriture qui a donné naissance au caractère mongol (voy. n° 28) et au caractère mandchou



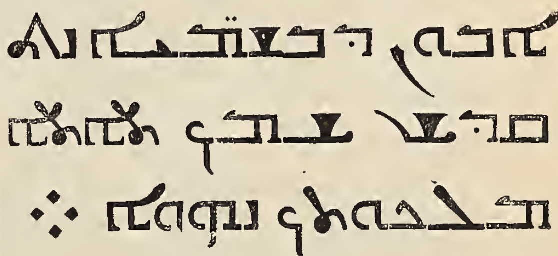
N° 28. — Caractère mongol.



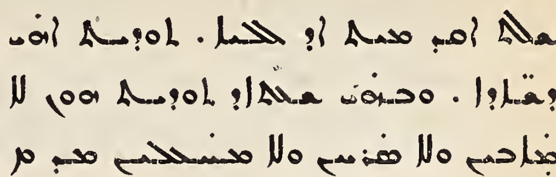
N° 29. — Caractère mandchou.

(voy. n° 29). Cette dernière écriture a acquis une grande importance depuis l'avénement au trône impérial de Chine de la dynastie tartare-mandchoue dite *Taï-thsing* ou « la très-pure. » Elle a été fréquemment employée pour la reproduction des anciens livres sacrés du Céleste Empire et pour diverses versions des plus célèbres historiens chinois.

Les écritures estranghelo (voy. n° 30) et syriaque (voy.



N° 30. — Écriture estranghelo.

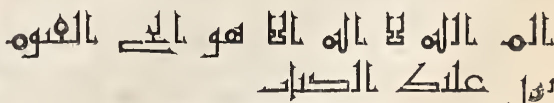


N° 31. — Syriaque.

n° 31) ont la même origine que l'écriture nestorienne.

La plus ancienne écriture arabe connue remonte à une époque de beaucoup antérieure à Mahomet. Chez les Arabes de l'Yémen, on employait une écriture appelée *himiary* du nom de la tribu où elle avait été inventée. On a découvert, depuis quelques années, un grand nombre d'inscriptions hymiarites, mais on n'est pas encore parvenu à les expliquer d'une manière satisfaisante.

Un autre écriture, usitée peu d'années avant l'établissement de l'islamisme chez les Arabes du Hedjâz, donna naissance, après diverses altérations calligraphiques, à l'écriture



N° 32. — Écriture coufique.

koufy ou coufique (voy. n° 32), dont le nom rappelle la ville célèbre de Koufât. Le texte primitif du Coran paraît avoir été écrit en caractères coufiques.

Trois siècles plus tard, on se servit d'une nouvelle écriture qui se rapprochait du coufique, mais dont les traits étaient plus arrondis. Elle reçut le nom de *karmaty* ou karmatique (voy. n° 33).

الم الله لا اله الا هو الحي القيوم نزل عليك
الكتاب

N° 33. — Écriture karmatique.

L'écriture actuellement en usage chez les Arabes est désignée sous le nom de *neskhy*. Elle fut inventée par Ibn-el-Amid (voy. n° 34). Cette écriture a subi quelques légères modifications chez les Arabes d'Afrique et chez les Bédouins du désert. Ainsi modifiée, elle prend le nom de *maghrébin* (voy. n° 35).

اسد مرّة وجد انساناً على الطريق فجعلا
يتشاجران بالكلام على القوّة وشدّة
البأس فجعل الاسد يطنب في شدّته

N° 34. — Arabe neskhy.

حُكِيَ انّه كان في زمن خلافة هارون الرشيد رجل يُسمّى
احمد الدنف وآخر اسمه حسن شومان وكانا صاحبا مكر
وحيل ولهما افعال عجيبة فبسبب ذلك خلع الخليفة على
احمد الدنف خلعة وجعله مقدّم الميمنة وخلع على

N° 35. — Maghrébin.

Les Persans, depuis qu'ils ont embrassé l'islamisme, se servent également de l'alphabet arabe; mais ils ont donné aux lettres de cet alphabet une forme plus cursive et plus gracieuse. Leur écriture ainsi transformée a pris le nom de *tâhliq;* elle est assez difficile à lire (voy. n° 36).

بلبل ومور، آورده اندكه در باغي بلبلي بر شاخ درختي
آشيانه داشت اتفاقا موري ضعيف در زير آن

N° 36. — Persan moderne.

De tous les alphabets sémitiques connus, celui des Phéniciens paraît le plus ancien. En effet, toute l'antiquité accorde à la Phénicie l'honneur d'avoir inventé l'alphabet de vingt-deux lettres. Ce caractère se rencontre sous diverses formes. La première que nous présentons à nos lecteurs (voy. n° 37) est celle des médailles des princes Achéménides; la seconde, dite phénicien lapidaire (voy. n° 38), se rencontre sur les monuments.

N° 37. — Phénicien des médailles.

N° 38. — Phénicien lapidaire.

Le caractère samaritain (voy. n° 39) fut, dit-on, commun à toute la nation juive jusqu'au temps de la captivité.

N° 39. — Caractère samaritain.

Le caractère hébreu carré (voy. n° 40), tel qu'on l'emploie communément, ne remonte pas à une époque plus ancienne que le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Quelques savants prétendent cependant que ce caractère, qui ne serait qu'une légère transformation du type primitif, a été rapporté de Babylone par Esdras.

אמר לו באמונח כי הטאבו על בנך וקשרנו
עליך וככר לקקהת נקמתר ממנו ואין לנו
בעת ההיא נאם יהוה אהיה לאלהים לכל

N° 40. — Caractère hébreu carré.

אבינו שבשמים : יתקדש שמך
יבא מלכותך : יעשה רצונך
בארץ כאשר בשמים.

N° 41. — Écriture rabbinique.

L'écriture rabbinique (voy. n° 41) est une dérivation de l'hébreu carré, ou plutôt une transformation cursive de ce caractère. Elle est encore usitée de nos jours par les rabbins et dans les synagogues.

Nous donnons également un spécimen (voy. n° 42) du caractère palmyrénien, dont le nom vient de l'ancienne ville de Palmyre.

N° 42. — Caractère palmyrénien.

L'écriture éthiopienne (voy. n° 43) forme un syllabaire dont on peut déduire facilement les éléments alphabétiques.

N° 43. — Écriture éthiopienne.

Elle ne remonte guère à une époque antérieure à la conversion de l'Éthiopie au christianisme.

La langue *gheez* ou amharique s'écrit avec le même alphabet, mais avec le concours de sept nouvelles consonnes.

La fin à une prochaine livraison.

UN VIEUX CHASSEUR.



Salon de 1859; Peinture. — Le Coup double, par M. F. Haffner. — Dessin de Lallemand.

On est en hiver. Le ciel bleu est à demi voilé par des vapeurs humides. Quelques nuages se traînent vers l'horizon, au-dessus des bois dépouillés et des toits de chaume. On devine que le soleil a peine à se lever. Le sol est couvert de givre. C'est un triste temps pour les pauvres créatures qu'hommes et chiens guettent et pourchassent; il n'est plus d'asile sûr; on n'a plus pour se dérober aux regards les épaisses feuillées. D'ailleurs on ne peut pas dormir toujours au gîte. L'aiguillon de la faim est plus puissant que les instincts de la prudence. Il faut sortir; mais ce n'est plus seulement à quelques pas que force est de s'aventurer; la terre est stérile; l'espoir entraîne au loin, et les pas les plus légers laissent sur le sol des empreintes qui n'échappent point à des yeux exercés. Voici deux frères ou deux amis qui ont fait une mauvaise rencontre. Du moins sont-ils tombés au même instant, non sous les coups de quelque villageois desœuvré et adroit par hasard; c'est un vieux chasseur qui les a foudroyés avec le sang-froid et la sûreté que donne une longue expérience. Il habite l'un des villages voisins. Son costume n'est ni neuf, ni élégant. Sa tête est chaudement coiffée d'une casquette à poil dont une ancienne victime, un aïeul, peut-être, des deux frères ou amis, a fourni l'étoffe. Une large cravate rouge garantit du froid son cou et sa poitrine; son surtout est de cuir, comme ses longues bottes. Ses traits sont vulgaires, calmes et rudes; on n'y voit briller aucun transport de ces joies intérieures qui auraient fait tressaillir un chasseur novice. Le coup est beau, mais il n'a rien qui puisse l'étonner et l'enorgueillir. Il y a bien des années qu'il a la conscience de son adresse et qu'il s'est mis, par ses exploits, au-dessus des éloges autant que des critiques. S'il lui arrive quelquefois de rapporter au logis son carnier vide, c'est qu'il n'y avait rien à tuer. Son chien lui-même a quelque chose de son imperturbabilité; il attend sans impatience que son maître

lui enlève la proie que ses dents serrent sans la meurtrir. Que pense-t-il, ce chasseur heureux? Sans doute il se souvient d'autres journées où le sort ne lui a pas été moins favorable : « On prétend qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois; mais, quand on les rencontre... » — Nous supposons que le peintre, M. Haffner, est chasseur. Il est assuré du sourire bienveillant de ses confrères, et plus d'un, lorsque l'œuvre se popularisera par la gravure ou la photographie, aimera à la suspendre au mur de sa salle à manger, comme les vieux militaires décorent leur chambre de la bataille qui rappelle leurs plus beaux exploits.

LE GRAND-PÈRE.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 154.

Sous un hangar qu'abritaient quelques jeunes acacias, je vis deux ouvriers, du moins ils me parurent tels : l'un, assis dans un antique fauteuil, penchait une tête presque chauve sur je ne sais quels brimborions dont il semblait fort occupé; l'autre, plus jeune, à la figure refrognée sous une forêt de cheveux roux grisonnants, faisait du pied tourner rapidement une roue, et déployait une extrême activité. Lorsque, secouant ses blanches mains et répandant autour de lui un nuage de poussière, le plus âgé des deux hommes releva la tête, laissant voir sa vénérable figure, je le reconnus, quoiqu'il n'eût ni perruque, ni tricorne; et dès que ses yeux eurent rencontré ceux d'Irène, qui s'était imperceptiblement rapprochée, elle s'élança à ses côtés en s'écriant :

— Oh! cher grand-père, j'aimerais tant à faire comme vous! Apprenez-moi, et je serai bien, bien sage!

Déjà elle fourrageait dans les outils, dans les boîtes à demi façonnées, et le grand-père souriait, tout en portant involontairement la main sur son crâne dégarni, un peu contrarié, je parie, d'être pris sans perruque.

Comment, d'inductions en inductions, en rapprochant des mots glanés çà et là, Irène était parvenue à faire la découverte dont elle se montra glorieuse, elle-même n'aurait pu s'en rendre compte. Mais une fois qu'elle se fut ainsi, de vive force, emparée de M. de Névil (c'était le nom du grand-père), il sembla qu'ils eussent retrouvé, elle une famille, lui un enfant, et ils se devinrent l'un à l'autre une nécessité. Je crois que le bon vieillard n'aurait pu laisser passer un jour sans voir « la jeune demoiselle », comme à partir de ce moment il se plut à l'appeler. Quant à Irène, elle s'attacha à « ce cher vieux grand-père » avec tout ce qu'elle renfermait en elle d'affection filiale, jusqu'alors sans aliments. Cette bizarre fantaisie d'apprendre à tourner et à fabriquer des jouets, née du désir de se raccommoder avec lui, devint un goût réel. Dès lors, je n'eus plus à me lamenter de ne pouvoir vaincre sa paresse. Tout s'enchaîne ici-bas : le besoin de connaître et d'agir utilement une fois éveillé peut s'élargir, se diriger; l'intelligence est en marche. De ce moment, Irène, dans son désir de s'instruire, dut être plutôt retenue que poussée.

Le caractère de l'enfant ne gagna pas moins que son esprit. Elle avait senti les joies de la bonté, de la sympathie, et son cœur s'ouvrait à de généreuses pensées. D'ailleurs, la douceur si remplie de charme du grand-père, et l'attendrissante histoire de son passé, que nous découvrions de temps à autre, comme par éclairs, produisaient leur effet. Raconter en quelques mots cette vie sanctifiée par tant de souffrances, de résignation et de dévouement, ne saurait faire comprendre ce qu'elle nous donna d'émotion en se dévoilant peu à peu.

Riche et titré, M. de Névil avait perdu sa femme la première année de leur mariage. Morte en couches, elle lui laissait une fille sur laquelle se concentra tout son amour. Il conserva la frêle créature, à travers les nombreuses maladies de l'enfance, à force de soins assidus; mais il semble que les affections sans bornes creusent les tombes précoces : Irène, ainsi se nommait la jeune fille (et sans doute le rapport de nom avait provoqué pour ma pupille la prédilection du vieillard), Irène de Névil, arrivée à l'âge de quinze ans, mourut d'une maladie de poitrine, et, dans l'excès de sa douleur, son père devint fou.

Sa folie ne présentait rien de dangereux. Cette âme naïve avait trouvé refuge dans la conviction que sa fille n'était point morte, mais seulement rajeunie. Le pauvre insensé suivait, en murmurant de caressantes paroles, chaque petit être mignon dont un geste, un accent, lui rappelait cette douce enfance environnée de tant d'amour. Par malheur, il était riche, il ne lui fut donc pas loisible d'errer en liberté et de se consoler par d'innocentes illusions. Ses héritiers naturels (il serait plus juste de dire *dénaturés*), impatients de gérer sa fortune, le firent interdire, renfermer, et rassurèrent leur conscience en lui assurant une pension viagère.

Mais à Bicêtre il fut suivi par un ami. M. Dupré, filleul de M. de Névil et fils d'un de ses fermiers, devenu son intendant, résista aux offres des héritiers de son maître. Ils voulaient garder en lui un gérant intègre, il s'obstina à s'enfermer avec son bienfaiteur. Celui-ci pouvait avoir alors quarante-cinq ans, et Dupré n'en avait pas encore trente lors de leur réclusion; quand la révolution, ouvrant toutes les portes, les lança tous deux sans appui, sans argent, au milieu d'une société bouleversée, l'intendant avait près d'un demi-siècle, et M. de Névil entrait dans sa soixante-dixième année.

Le repos, la solitude, la tendresse constante d'un ami, la régularité des habitudes, avaient ramené peu à peu l'équilibre dans les facultés du vieillard. Mais ses cousins avaient émigré, sa fortune était confisquée, et il se fût trouvé sans ressources, si l'amusement des longues heures de ces vingt années de réclusion ne lui en eût préparé d'inconnues. Dupré, qui employait son temps à tourner habilement de petits objets qu'il vendait ou donnait aux employés de la maison et à ses compagnons de captivité, avait initié son maître à cette amusante occupation, qui l'absorba bientôt et aida sans doute à son rétablissement. Tous deux, à leur sortie, possédaient au bout de leurs doigts un métier suffisant pour les faire vivre, et c'était dans l'atelier où ils travaillaient ensemble que nous les avions surpris, Irène et moi. Dupré s'occupait de la vente et du soin de chercher des commandes, et tous deux apportaient leur part d'habileté et de goût à ces ouvrages variés.

Que dirai-je de plus de ces industrieuses vies qui ont tant influé sur les nôtres? Voici douze ans que je suis la femme de Dupré, encore alerte dans sa soixantaine, et qui n'est jamais fatigué lorsqu'il s'agit de soigner son vieux maître. Nous habitons une aile de l'hôtel de mon ancienne pupille. Mais aujourd'hui Irène est mariée, Irène est mère. Je voudrais que vous pussiez voir le grand-père caresser les enfants de la « chère fillette » (pour lui elle n'a changé ni d'âge, ni de nom). Ils viennent, chaque jour, le visiter et l'égayer par leurs jeux. Mais c'est surtout à l'heure d'Irène qu'il faut voir le cher paralytique : ses yeux, fixés sur la porte par laquelle elle doit entrer, s'animent; son oreille a saisi de loin le bruit léger de ses pas. Il sait, il sent que c'est elle. Cette visite de tous les jours, radieuse, remplie d'affectueuses paroles et de petits dons d'amitié, est ce qui le fait vivre. La « chère fillette » lui apporte une grappe de raisin ambré qu'elle fait briller au soleil, des fraises de primeur qui parfument la chambre, un flacon de vin d'Espagne dont la généreuse chaleur ranimera les

forces du bon vieillard. Mais surtout elle s'apporte elle-même. Ce n'est pas une froide civilité, un devoir rempli; non, elle double le plaisir qu'elle fait en en prenant sa part.

Je le répète tous les jours à Dupré, lorsqu'il s'inquiète et prétend, avec une larme qui tremble dans son œil, que son pauvre ami baisse : « Va, lui dis-je, tant qu'il aura pour se réchauffer le reflet de la flamme de charité qu'il alluma jadis dans cette jeune âme, le grand-père ne pourra pas mourir; et je réponds qu'il dépassera la centaine. »

LE PRINCE DES LOUPS ET SON CHAT.

CONTE TARTARE.

Dans une mauvaise hutte couverte de chaume vivait un jeune garçon nommé Alten-Kœœk. Ayant perdu son père et sa mère, il était seul, sans appui, très-pauvre et fort mal vêtu. Il ne possédait qu'un cheval de trois ans, et il passait tout son temps à le faire paître, à le soigner, à le caresser, et à tendre des lacets pour prendre des coqs de bruyère. Il ne se nourrissait que de gibier. Son poulain mangeait autant que plusieurs chevaux, et en une semaine dépouillait d'herbe toute une steppe.

Une nuit que le pauvre animal était attaché, comme d'habitude, à un poteau, il fut attaqué et dévoré par une bête carnassière. Le lendemain matin, lorsque Alten-Kœœk sortit de sa tente pour faire paître son cheval, il n'en trouva plus que la tête, la queue et les sabots. Il se mit à pleurer; et quoiqu'il fût accoutumé à souffrir la faim et à supporter le malheur, il eut bien de la peine à se consoler un peu.

Près de ces restes, il tendit un piége où il supplia *Koudaï* (Dieu) de faire tomber le loup ou l'*Aïna* (démon) qui avait dévoré son cheval. En retournant dans sa hutte, il visita ses lacets. Avec le gibier qu'il y trouva il prépara son repas du soir, puis il se coucha. Mais il ne put dormir; malgré lui, il pensait toujours à la perte de son poulain.

Le lendemain matin, il se leva de bonne heure et se dirigea du côté des débris du cher animal. Tout à coup, du haut de la montagne qui formait une des limites de la steppe, il aperçut un objet qui brillait dans le piége : c'était un loup blanc, de trois brasses de long; il se débattait dans les rets.

Alten-Kœœk courut vers le prisonnier, le saisit par la queue, et, persuadé que c'était lui qui avait mangé son cheval, il le frappa avec violence. Dans sa détresse, l'animal implora la miséricorde de son persécuteur.

— Je te promets, dit-il, de faire tout ce que tu voudras, si tu cesses de me frapper.

— A-t-on jamais vu les loups faire le bien? répond le jeune homme. Tu as mangé mon cheval; pour te punir, je veux te fustiger jusqu'à ce que tu en meures.

Le loup le supplia de nouveau, en disant :

— Je suis Buru-Kan, le prince des loups, et l'un des kans de la terre; j'ai sous ma domination six cents loups et soixante-dix chefs de tribu. Je prends tantôt la forme d'un loup, tantôt celle d'un homme. Relâche-moi, et je te promets, au nom de Koudaï, de te donner ce que tu désireras.

Le jeune homme hésita d'abord; mais, en songeant que l'animal avait pris Dieu même pour garant de sa sincérité, il le relâcha et le suivit par derrière.

Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent dans une steppe couverte de chevaux appartenant au kan-loup. Sur l'ordre de ce dernier, les neuf gardiens du troupeau s'inclinèrent devant le jeune homme, et lui offrirent neuf des plus beaux chevaux et neuf costumes de prix, le priant de choisir ceux qui lui plairaient le plus.

Pendant qu'il regardait ces chevaux et ces costumes, Buru-Kan s'était éloigné à quelque distance. Un vieillard s'approcha d'Alten-Kœœk, et lui conseilla de n'accepter ni les chevaux, ni les vêtements, et de suivre encore le kan-loup, l'avertissant qu'on lui présenterait neuf autres chevaux, mais qu'il faudrait également les refuser.

Alten-Kœœk, ému par l'aspect vénérable du vieillard, fit ce qui lui était conseillé, et suivit le chemin par leque Buru-Kan avait passé. Bientôt il arriva dans une autre steppe, où neuf pasteurs lui offrirent neuf chevaux noirs aux yeux étincelants, et neuf vêtements plus riches que les précédents. A cette vue, il éprouva une si grande tentation, qu'il allait oublier les conseils du vieillard, lorsque ce dernier, se montrant subitement, lui dit encore qu'il fallait repousser ces présents, qu'il fallait même refuser l'offre que Buru-Kan lui ferait de la moitié de ses biens; mais qu'arrivé sous la tente de son hôte, il y verrait un chat, et que c'était ce chat qu'il devait demander.

Le jeune homme fut bien surpris. Toutefois, comme la figure et les paroles du vieillard lui inspiraient une secrète confiance, il se remit en marche. Bientôt il aperçut l'*oulous* (village) de Buru-Kan, sur le rivage de la mer Blanche. Il alla droit à la tente du kan et entra. Buru-Kan avait repris sa figure d'homme : il était étendu sur son divan, et il tenait à la main son sceptre d'or. Il se leva à l'entrée du jeune voyageur, le fit asseoir à sa droite, et le traita comme son égal. Durant trois jours il lui fit fête; ensuite, il le mena dans une steppe où ses esclaves avaient réuni tous ses troupeaux, et il lui en offrit la moitié. Alten-Kœœk pria le khan de remettre cette affaire à un autre jour, et revint dans la tente. Là, Buru-Kan lui offrit encore la moitié de ses vêtements et de ses autres richesses.

— Que veux-tu, dit le jeune homme, que je fasse de tous ces biens? Je n'ai ni femme, ni serviteur à qui j'en puisse confier la garde et le soin. Il vaut mieux que tu me donnes ton chat; cet animal peut être utile même dans la maison d'un célibataire et d'un homme sans fortune.

A cette demande imprévue, Buru-Kan se troubla, et ses yeux se remplirent de larmes. Mais il se souvint qu'il avait promis, en invoquant le nom de Dieu, de donner au jeune homme ce qu'il demanderait; et, malgré le combat que se livraient ses pensées en lui-même, il se résigna à lui donner son chat, quoiqu'il eût mieux aimé, disait-il avec sincérité, lui donner tous ses autres biens.

Le jeune homme mit le doux animal sous son vêtement, près de son sein, et prit congé de son hôte, qui le reconduisit jusqu'à la montagne la plus voisine, en lui recommandant de bien soigner le pauvre chat.

— Ne le laisse souffrir ni de la soif, ni de la faim, lui dit-il en se séparant de lui; nourris-le des mêmes aliments, couvre-le des mêmes vêtements que toi.

Le jeune homme revint à sa hutte sans autres aventures; il y trouva des viandes desséchées, il les fit cuire, et il donna à l'animal une part de tout ce qu'il mangea et but. Quand l'heure du sommeil fut venue, il l'attacha à un poteau, près de lui, et le couvrit de ses propres habits. Ils vécurent ainsi ensemble, pendant plusieurs jours, en bonne amitié. Lorsque Alten-Kœœk dormait, le chat dormait; lorsqu'il s'éveillait, le chat s'éveillait. Ils se promenaient ensemble; ils se comprenaient : le chat avait autant d'intelligence qu'un homme.

Le matin, Alten-Kœœk sortait ordinairement pour aller prendre du gibier. Un jour, au retour de sa chasse, quand il approcha de sa hutte, il entendit une voix harmonieuse comme celle d'une jeune fille, qui chantait si bien que les oiseaux et les animaux s'arrêtaient et se taisaient pour l'écouter. En rentrant, il ne vit pourtant rien que le chat, attaché au poteau. Après avoir pris le repas du midi, il se coucha pour faire sa méridienne, mais il fut éveillé par un

grand bruit. En ouvrant les yeux, il se vit au milieu d'une tente aussi splendide que celle de Buru-Kan ; à travers la porte, il aperçut une foule de serviteurs occupés à garder des chevaux et d'autre bétail. Le chat avait disparu, mais en sa place il y avait une jeune fille qui faisait deux nattes de ses douze tresses de cheveux, pour indiquer qu'elle était fiancée au maître de la maison. C'était la fille de Buru-Kan, qui l'avait changée en chat, pensant qu'il pourrait ainsi la dérober à tous les regards; mais une volonté supérieure en avait disposé autrement. Inquiet sur le sort de sa fille, il était venu à la tente d'Alten-Kœœk, et, assuré que sa fille ne serait point malheureuse, il lui avait fait reprendre sa forme humaine. Il la donna pour épouse au jeune homme, et lui offrit, comme dot, la moitié de ses biens, avec un *ataman* (intendant) pour les administrer. Ce jour même eut lieu la noce. Peu de temps après, Buru-Kan, se sentant accablé par l'âge, vint s'établir chez son gendre et lui donna tous ses troupeaux, de sorte que la steppe entière était couverte du bétail d'Alten-Kœœk. [1]

LA DESCENTE.

Chacun aura son tour; mais la fillette qui, en ce moment, assise et le bonnet au vent, se laisse entraîner sur cette longue ramée le long du versant de la colline, est bien la plus jolie enfant du groupe. Elle est toute rouge de plaisir, et sans doute aussi d'un peu de crainte; elle se cramponne à la branche. Le jeune garçon qui stimule de ses cris et du sifflement de sa baguette verdoyante ses



Salon de 1859; Peinture. — La Descente, souvenir de la Creuse, par M. Antigna. — Dessin de Godefroy Durand.

quatre coursiers sans freins la regarde de telle sorte qu'on peut supposer là un commencement d'idylle, petite préférence d'amitié qui, viennent les seize ans, se changera volontiers en un sentiment plus tendre. Sur l'éminence qui domine le chemin, deux enfants trop petits pour prendre part à ce jeu violent regardent, admirent et envient. La scène est complète dans sa simplicité; on la regarde en passant et l'on sourit : le garde champêtre et les parents auraient seuls le droit d'y trouver à redire.

STATUE MONOLITHE DE PALENQUÉ.

DIVINITÉ DU YUCATAN ET SCEAUX.

L'archéologie américaine est née d'hier; on peut même dire qu'elle n'avait point de base accessible à tous les savants et pouvant servir à des recherches efficaces avant l'immense publication de lord Kingsborough [1]; mais aujourd'hui elle marche avec une rapidité, et l'on peut dire avec une assurance qui, pour être de favorable augure, n'en a pas moins ses dangers.

Dans l'état actuel, le service le plus essentiel qu'on puisse rendre à l'archéologie américaine, consiste, jusqu'à nouvel ordre, dans la recherche des monuments et dans leur reproduction sincère. C'est à ce point de vue que les travaux parfois ignorés de certains voyageurs qui ont visité les ruines imposantes du Guatemala et du Yucatan, explorées déjà avec tant de succès par Stephens et par Catherwood, ont pris depuis vingt ans une importance bien plus réelle qu'on ne pouvait le supposer d'abord.

La collection d'archéologie américaine la plus complète qui existe est celle de M. Charles Uhde, mort à Hand-

(1) *Antiquities of Mexico*, etc., publ. by Aglio, etc.; Londres, 1830 et ann suiv., 9 vol. in-fol. — Nulle bibliothèque publique de Paris ne possède, malheureusement, les deux derniers volumes de cette publication gigantesque.

(1) Extrait de *Nordiska Resor och Forskningar*, par A. Castrén, t. IV; Helsingfors, 1857.

schusheim, près de Heidelberg, en 1856. Durant les trois années que dura, au Mexique, le séjour de cet honorable négociant, homme fort éclairé, il n'y eut pas de sacrifices pécuniaires, de perquisitions laborieuses qu'il ne multipliât pour réunir des vestiges précieux destinés à faire connaître l'état ancien des arts dans ces régions. Nouveau Boturini Benaducci, il réunit dans une habitation particulière une collection qui serait aujourd'hui l'honneur de la capitale du Mexique, ou tout au moins celui d'un de nos grands musées. Dans ses recherches aux environs de

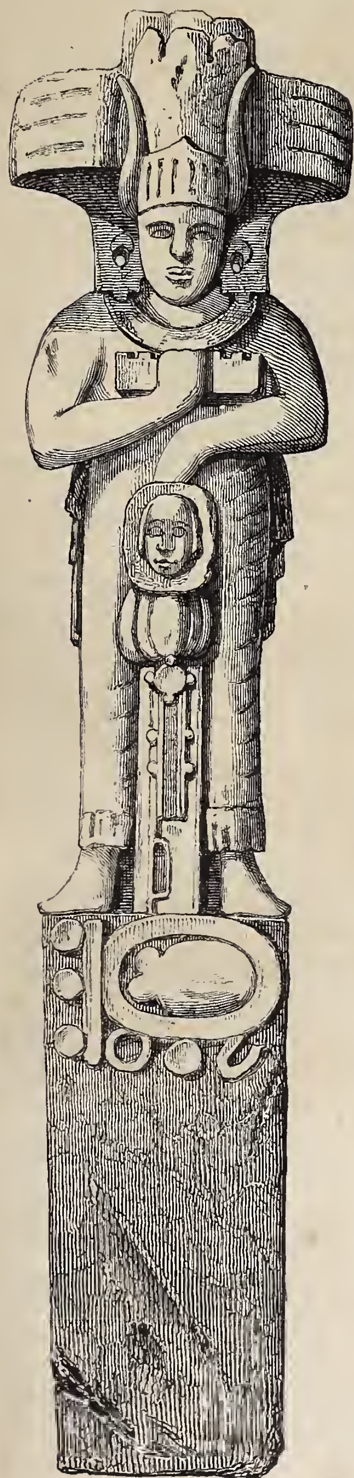


Fig. 1. Statue monolithe de Palenqué, en porphyre, dessinée par M. Tito Visino. — Fig. 2. Divinité du Yucatan, copiée par M. Tito Visino d'après une peinture sur papier de maguey, de la collection du comte de Peñasco. — Dessins de Fellmann.

Mexico, le zélé archéologue avait un compagnon qui n'était pas moins persévérant que lui : c'était le consul général de Bavière à Cuba, M. Tito Visino. Quoique son nom soit italien, cet antiquaire est Allemand. Né à Gern, dans le département du Bas-Danube, il a fait ses études à Nuremberg. Conduit par son goût pour la science en Amérique, il y connut M. Uhde. Doué d'une santé qui pouvait lui permettre de braver toutes les fatigues et surtout l'humidité des forêts séculaires, notre voyageur ne cessa d'errer, durant deux ans, dans les régions les moins connues de

l'Amérique méridionale, et il ne se passa guère de jour sans qu'il enrichît son album de quelque détail nouveau ([1]). De l'avis de M. Tito Visino, la moisson archéologique qui reste à faire dans ces contrées, au profit de la science, est immense; selon lui, elle devra relier l'antique origine de la civilisation maya et tzendale avec celle des nations les plus célèbres de l'antiquité; mais c'est là une hypothèse qui soulève de graves objections.

C'est aujourd'hui une des préoccupations de la jeune Amérique que de se constituer scientifiquement une origine commune avec les peuples anciens qui ont brillé jadis dans l'histoire. Les monuments sont là, disent ses historiens, pour le prouver, et ces monuments ont des caractères de similitude tels, avec les ruines de l'Égypte, de l'Inde et de l'Assyrie, que ce serait aveuglement de nier les rapports qui ont existé entre ces nations et celles du nouveau continent. La question n'est pas nouvelle; Venegas l'a déjà agitée il y a bien des années, et, grâce à son importance, elle a préoccupé les plus grands esprits. L'homme dont la parole a l'autorité la plus haute en ces sortes de matières, M. A. de Humboldt, n'a pas craint de l'aborder; mais si, avec la sagacité qu'on reconnaît toujours en lui, il a mis en avant quelques inductions souverainement ingénieuses, quelques rapprochements pleins d'intérêt, il s'en faut bien qu'il ait banni le doute de la discussion. Il y a d'ailleurs à considérer ici un fait capital, cause des plus grandes illusions, lorsqu'il s'agit surtout de ces vastes constructions hiératiques, qui marquent d'un caractère vraiment original les débuts grandioses de toutes les sociétés : c'est la similitude d'inspiration spontanée qui, durant une même période de civilisation, rend pour ainsi dire identiques certaines productions de l'art parmi les peuples les plus divers. Dans cette marche invariable de l'esprit humain, il ne faut donc pas confondre une loi de notre nature avec de prétendues questions d'origine, et M. de Humboldt a parfaitement raison lorsque, à propos de sculptures grossières observées sur un rocher de l'Orénoque, il dit que toutes les nations, ayant la même disposition « à simplifier, à généraliser des contours, certaines lignes extérieures, et étant empêchées par des dispositions mentales inhérentes de former des répétitions et des séries rhythmiques, peuvent être par cela même conduites à produire des signes et des symboles semblables. »

Les paroles de l'illustre voyageur que nous citons ici peuvent s'appliquer plus particulièrement à une statue dessinée parmi les ruines de Palenqué, vers 1836, et dans laquelle M. Tito Visino reconnaît tous les caractères de l'art égyptien. Dans cette antique cité, dont le nom primitif serait Nachan ([2]), et qui, au dire des traditions adoptées par de récents historiens, pourrait être regardée comme la capitale de l'ancien empire de Xibalba ([3]), rien ne serait si rare, au dire de tous les voyageurs, que les statues offrant un relief complet. L'un des explorateurs les plus zélés de l'antique cité, M. Waldeck, écrivait, en 1834, à la Société de géographie, qu'il venait de bouleverser plus de 1 000 toises de terrain, et que ses découvertes se réduisaient à une tête entière, avec quelques autres débris de la statuaire palenquéenne. Un peu plus tard, M. Tito Visino affirmait qu'il n'avait rien vu de comparable à la statue que nous reproduisons, tandis que les figures en bas-relief dans les temples et les palais sont pour ainsi dire innombrables.

([1]) Ce recueil encore inédit porte le titre de : *Feuilles déchirées du livre des peuples anciens de l'Amérique*.

([2]) Notre voyageur veut que le nom de Nachan (la ville des serpents) s'applique à une antique cité appelée *Uxmal*, et située également dans le Yucatan.

([3]) Voy., sur Palenqué et sur ses bas-reliefs, les tomes X (1842) et XIX (1851) du *Magasin pittoresque*.

Cette statue, sculptée dans un seul bloc de porphyre trappéen très-dur, a 3^{m},40 de longueur, en y comprenant son piédestal conique. Les détails reproduits par le sculpteur inconnu, qui n'a pas dû faire usage de fer dans l'exécution de son œuvre, sont d'une netteté parfaite. L'archéologue allemand croit reconnaître dans le signe, probablement symbolique, qu'on remarque sous les pieds de la statue, le scarabée égyptien. De même, à ses yeux, l'objet que la figure tient dans sa main droite serait l'instrument denté du médaillon qui a été découvert dans le tombeau de la reine Mikera, à Memphis. Trouvée parmi des masses de pierres oblongues et prismatiques encombrant la base d'une pyramide dont M. Tito Visino a conservé la vue, cette statue était l'ornement d'un édifice religieux d'une magnificence rare, dont il ne reste plus que des débris. Le voyageur qui l'a reproduite avec tant de fidélité pense qu'elle a été placée en guise de cariatide à l'entrée d'une chapelle écroulée ou d'un *adoratorio* creusé dans la chapelle même. Beaucoup de monuments de ce genre existent d'ailleurs dans le Yucatan. L'envers de la statue, qui est plat et raboteux, indique assez évidemment la destination qu'on lui suppose.

Selon ce qui fut affirmé à notre voyageur par un vieillard père de son hôte, la statue représentée page 166 (fig. 1) avait son pendant encore debout en 1811. Les deux monolithes, de hauteur égale, se dressaient alors à l'entrée d'une chapelle écroulée, au milieu de l'escalier *del cerro de la Cruz*, c'est-à-dire de la pyramide où se trouve l'*adoratorio* contenant la fameuse croix de Palenqué, qui a été l'objet de si nombreuses conjectures. M. Tito Visino ne doute pas que cette seconde statue ne doive être retrouvée quelque jour, lorsque des fouilles habilement dirigées auront écarté les décombres qui la cachent. Mais, pour cela, il faudra aussi détruire la végétation luxuriante qui se mêle, dans un désordre inextricable, aux pierres amoncelées. Ces racines d'arbres gigantesques, se croisant en formidables réseaux, sont autant de leviers puissants qui, dans un temps donné, anéantiraient ces restes magnifiques ([1]).

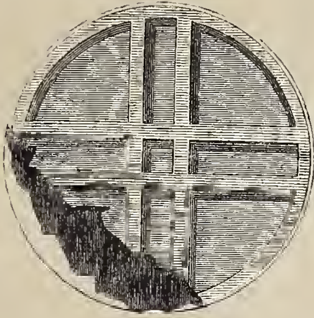
La seconde figure, dont le symbolisme compliqué est si bizarre, est aussi d'une nature fort différente, et elle contraste, par l'exubérance de ses ornements, avec la simplicité relative de la première. Elle appartient bien à la mythologie du Yucatan, mais elle ne se montre pas sur les monuments de Palenqué. Copiée d'après une peinture de deux pieds de haut, qui faisait partie de la collection du comte de Peñasco, M. Visino l'a retrouvée depuis en mainte localité; elle est sculptée sur des bas-reliefs en bois et en pierre; on la retrouve sur de grandes peintures murales, et notre voyageur l'a rencontrée dans les palais déserts de Mayapan, de Labua, de Kabah, de Chichen-Itza. Dans son opinion, ces effigies diverses du même personnage représentent le Bah-Ab (le Fils du Père), dont la mère n'est autre que Chemelham : c'est la divinité impatiemment attendue des Indiens Mayas, le Votan des Tzendales, le Quetzalcoatl des Mexicains; partout elle écrase le Serpent.

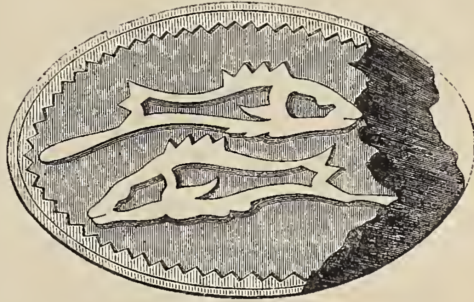
Nous publions ces curieux vestiges d'une civilisation inconnue, mais nous ne tentons pas de les expliquer. Il serait aisé cependant d'entrer dans la voie des théories, et, à l'aide de la mythologie tzendale, de discuter le

([1]) Deux bas-reliefs célèbres de l'antique cité où l'on croit reconnaître Nachan, ceux de l'habitation n° 3 (car on a numéroté ces ruines), ont été transportés récemment à 32 kilomètres de là et se voient maintenant à Villa de Palenqué, dans l'habitation de deux vieilles demoiselles qui ne veulent les céder qu'en vendant leur propre maison. Les dégradations subies par les divers monuments qui subsistaient, presque dans leur intégrité, avant 1827, sont effrayantes. (Voy. les *Mémoires de la Société de géographie*, t. Ier.) Les Indiens sont aussi de véritables iconoclastes, et ne se lassent pas d'anéantir ce qu'ils regardent comme les vestiges d'une coupable idolâtrie.

sens de ces symboles. Il suffirait même d'ouvrir le livre encore peu connu parmi nous de F. Francisco Ximenez, que le docteur Karl Scherzer a récemment publié en Allemagne. Quoique tronqué, cet ouvrage, composé primitivement en langage quiché, est la source de toutes les traditions qui circulent maintenant sur d'antiques empires. Toutefois, l'apparition de ce livre est d'une date bien moderne pour de si vieilles légendes, puisqu'elle date seulement du dix-septième siècle. D. Ramon Ordonez les fortifie, il est vrai, de ses nouvelles recherches, et M. l'abbé Brasseur de Bourbourg les expose avec de nombreux détails. Nous renvoyons le lecteur à ces divers écrits.

M. Tito Visino ne s'est pas contenté de reproduire par un dessin fidèle la statue monolithe de Palenqué et ses fantastiques bas-reliefs; il a sauvé de l'oubli, et peut-être d'une prochaine destruction, de nombreux petits monuments qui, pour être d'une dimension plus humble, n'en sont pas moins importants aux yeux de l'archéologue et même du numismate. Ce sont des cachets, ou des sceaux, trouvés dans l'antique cité. On les a gravés sur les matières les plus





Sceaux trouvés parmi les ruines de Palenqué, et dessinés par M. Tito Visino.

diverses, lave, pierre dite *greenstein*, serpentine, terre sigillée. Les figures symboliques que les sceaux de Palenqué reproduisent sont presque toujours exécutées en relief, et nous avouerons sans peine que beaucoup d'entre eux ont une frappante analogie avec les pierres du même genre que nous a fait connaître la glyptique orientale.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Lorsqu'en 1785 Valentin Haüy conçut le premier la pensée d'instruire les enfants aveugles et de fonder pour eux une institution, il chercha immédiatement à leur donner le moyen de lire. Il y parvint en composant à leur usage des livres imprimés à l'aide de caractères typographiques en relief, c'est-à-dire de lettres ordinaires, rendues sensibles au doigt par le relief de leurs contours, au lieu d'être simplement sensibles à l'œil par le tracé en noir de leurs lignes.

Mais l'écriture était aussi pour les aveugles un objet de première nécessité. Valentin Haüy d'abord, et, après lui, un grand nombre d'esprits spéculatifs et d'ingénieux mécaniciens, firent de louables efforts pour mettre les infortunés frappés de cécité à même d'écrire à notre manière, à l'aide, soit d'une plume, soit d'un crayon, soit d'un poinçon et d'un papier de couleur. Ces efforts eurent peu de succès, et les aveugles, à quelques exceptions près, ne parvinrent, par ces divers procédés, à tracer que des caractères mal formés et à peu près impossibles à lire. Des machines furent ensuite imaginées qui leur donnèrent des lettres toutes faites, et leur fournirent le moyen de disposer ces lettres en mots et en lignes; ces machines réussirent mieux, et les aveugles eurent ainsi la possibilité d'écrire pour les *voyants*. Mais ce n'était pas là le but qu'il s'agissait d'atteindre, ou du moins ce n'était atteindre ce but que très-imparfaitement. L'aveugle ne pouvait ni s'assurer s'il avait réellement écrit, ni vérifier ce qu'il avait écrit; il ne pouvait se relire lui-même. Que serait pour nous une écriture que nous ne pourrions pas lire? Ce qu'il fallait, c'était donner aux aveugles une écriture semblable pour eux à ce que la nôtre est pour nous; une écriture qu'ils eussent la facilité d'écrire et de relire; qui leur permît de fixer leur pensée, de la modifier, de la retrouver, de prendre des notes, de conserver des souvenirs, enfin de communiquer entre eux.

Charles Barbier [1] fut le premier qui entra dans cette voie. Depuis, son œuvre a été perfectionnée, transformée, on a fait différemment et beaucoup mieux que lui; mais c'est à lui que revient le mérite de la création du nouveau système. Il se proposa de mettre les aveugles à même « d'écrire et de se relire, et cela sans connaître la figure des lettres, l'usage de la plume ou du crayon, les règles de l'orthographe, ni les difficultés de l'épellation. »

Pour constituer son système, il commença par établir que les lettres *b, c, d, f, g*, ne devraient point se prononcer *bé, cé, dé, effe, gé*, mais *be, ce, de, fe, gue*, etc. Il supprima l'*e* muet, dont le son fut implicitement compris par lui dans la consonne précédente. Enfin, il écrivit les mots, non selon les règles de l'orthographe, mais selon leur prononciation. Ainsi, *ai, es, ez, ait, aient, oient*, furent pour lui des *é* ou des *è*.

Ceci posé, il dressa une espèce d'alphabet des sons au moyen desquels il lui sembla qu'on pouvait composer tous les mots de la langue française. Ces sons, au nombre de trente-six, furent disposés par lui en un tableau dans la forme de la table de Pythagore, tableau comprenant six lignes horizontales et six colonnes verticales :

a	i	o	u	é	è
an	in	on	un	eu	ou
b	d	g	j	v	z
p	t	q	ch	f	s
l	m	n	r	gn	l mouillée
oi	oin	ian	ien	ion	ieu

On reconnaît facilement, en examinant ce tableau, que la place que chaque son y occupe peut être exactement déterminée par l'indication d'abord de la ligne horizontale, et ensuite de la colonne verticale dans laquelle il se trouve simultanément compris.

[1] Charles Barbier, ancien officier d'artillerie, s'était beaucoup occupé de la recherche d'un nouveau système de télégraphie aérienne. L'écriture à l'usage des aveugles fut la plus rationnelle et la plus heureuse des nombreuses applications que l'auteur chercha à faire de son principe. En 1830, il proposa à l'institution des Sourds-muets de Paris l'adoption de ce système d'écriture et d'un alphabet manuel basé sur le même système. Ce procédé fut examiné, mais dut être rejeté.

Pour désigner un de ces sons, il suffit donc d'indiquer dans quelle ligne et dans quelle colonne il se trouve.

Barbier posa alors cette règle, que la ligne horizontale serait indiquée d'abord par un nombre de points disposés verticalement, égal au rang occupé par cette ligne dans le tableau, en y comptant les lignes de haut en bas; que la colonne verticale serait indiquée ensuite par un second nombre de points disposés verticalement aussi, égal au rang de la colonne en allant de gauche à droite.

Supposons que je veuille, dans ce système, écrire le mot *bienfait*. Ce mot se réduira à quatre sons : *b, ien, f, ait;* il demandera, par conséquent, quatre caractères seulement, bien qu'il se compose de huit lettres. Le son *b* appartient à la troisième ligne; j'écris donc d'abord ⋮ ; il est en même temps dans la première colonne : j'écris ˙ , et j'ai ⋮˙ . Le son *ien* appartient à la sixième ligne, où il tient le quatrième rang : j'écris ⁞⁞ ; le son *f* se trouve à la quatrième ligne, dans la cinquième colonne : j'écris ⁞⁞ ; enfin, le son *ait* (*è*) se trouve à la première ligne, dans la sixième colonne : j'écris ˙⁞ ; et j'ai ainsi le mot :

⋮˙ ⁞⁞ ⁞⁞ ˙⁞ (*b-ien-f-ait*).

Supposons que je trouve écrit dans le même système le mot ⋮: ⁞⁞, et que je désire le lire. Le premier caractère m'indique que le son qu'il représente se trouve à la troisième ligne et dans la deuxième colonne; je m'y reporte sur le tableau, ou par la mémoire, et je trouve le son *D*. Le second caractère m'indique que le son qu'il représente se trouve à la sixième ligne et dans la sixième colonne; je m'y reporte, et je trouve le son *ieu*. Le mot ⋮: ⁞⁞ est donc *Dieu*.

Supposons maintenant que les points noirs ci-dessus soient des points saillants ou en relief; le doigt de l'aveugle les sentira facilement. Il distinguera donc les caractères formés par la combinaison de ces points; et, connaissant le tableau des sons, la place que chaque son occupe dans ce tableau, il lira ces divers sons et les mots formés par eux ([1]).

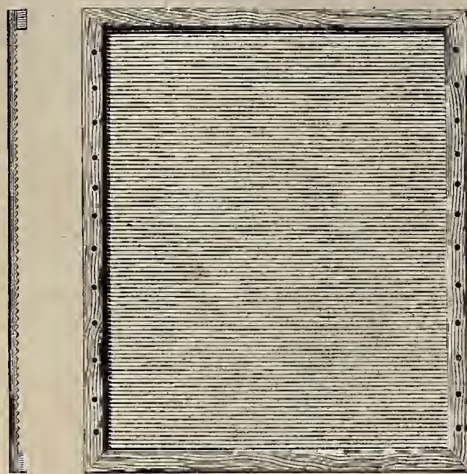
Des caractères nouveaux étaient donc trouvés que les aveugles pouvaient lire; il ne s'agissait plus que de leur donner le moyen d'écrire ces caractères.

Barbier imagina à cet effet un appareil très-simple, composé d'une planchette en bois ou en zinc, d'une plaque ou réglette en cuivre, et d'un poinçon. Sur la planchette sont tracées en creux des portées de six lignes; la réglette en cuivre est mobile, et s'adapte de manière à correspondre successivement à chacune de ces portées; elle présente dans sa longueur une série de rectangles verticaux évidés; le poinçon doit être émoussé et un peu arrondi à son extrémité.

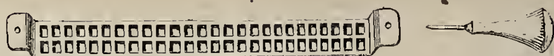
Pour écrire, on place un papier un peu fort sur la planchette; on met par-dessus la plaque ou réglette de cuivre découpée, et, avec le poinçon, on fait dans chaque rectangle évidé le nombre de points en creux que demande le caractère qu'on veut représenter. On suit ainsi les rectangles successifs de la même ligne; puis on passe à la ligne au-dessous, et ainsi de suite.

([1]) Barbier proposa plus tard lui-même plusieurs modifications à son système. Ainsi, il supprima la dernière ligne de son tableau, dont les sons, comme on peut le voir, sont susceptibles d'être formés par la combinaison des sons des cinq premières lignes. Il proposa aussi une autre combinaison de points en moins grand nombre, combinaison très-ingénieuse, plus expéditive peut-être, qui, présentée à l'examen de l'Académie des sciences, reçut son approbation, mais qui avait l'inconvénient grave d'être beaucoup moins simple dans la pratique.

Les points piqués dans le papier forment au revers du feuillet un relief qui les rend sensibles au toucher. Le doigt de l'aveugle distingue ces points; il reconnaît, comme nous



Écriture des aveugles. — Planchette, vue de face et de profil.



Réglette et poinçon.

l'avons déjà expliqué, le caractère qu'ils forment, le son qu'ils donnent et les mots qu'ils représentent.

Il convient de remarquer que, l'écriture ou les points se marquant d'un côté du papier et devant se lire de l'autre, il est nécessaire, en écrivant, de renverser les lignes et les caractères, c'est-à-dire que, pour pouvoir lire les caractères et les lignes de gauche à droite, il faut tracer ces caractères et ces lignes de droite à gauche; mais c'est une transposition à laquelle on s'habitue aisément.



Aveugle écrivant.

Tel est le système d'écriture dont Charles Barbier dota les aveugles, et aux essais duquel il consacra généreusement une partie de sa fortune. Ce fut pour les infortunés affligés de cécité un immense bienfait, moins par lui-même encore que par le système nouveau que, quelques années plus tard, il inspira à Braille, et qu'il nous reste à faire connaître.

La fin à une autre livraison.

LES CIMETIÈRES DE VENISE.



Salon de 1859; Peinture. — Une Gondole funéraire, par Gendron. — Dessin de Staal.

On a peint assez souvent la gondole du plaisir : M. Gendron a pensé qu'il était temps de représenter la gondole de la mort; c'est une inspiration de poëte et presque de philosophe. Il faut bien rappeler que Venise, malgré l'ancienne célébrité de ses fêtes et de ses joies, a eu, en tout temps et comme toutes les autres villes du monde, sa part d'épreuves, de tristesses et de deuil. On peut même dire qu'aujourd'hui elle en a plus que sa part, et cette gondole funéraire la figure idéalement avec plus de fidélité, telle qu'elle est de nos jours, que les anciennes barques aux tapis d'or flottant dans l'eau, aux proues couronnées de fleurs, portant légèrement, comme en triomphe, vers les rives du Lido, de beaux jeunes gens gracieusement parés, tout enivrés de leur bonheur, et faisant retentir l'air radieux de leurs chants de poésie et d'amour! Rêves d'autrefois, histoires du temps jadis!

Sans doute tu l'as vue aussi,
Vivante encore, Dieu merci!
Malgré nos armes,
La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Toits superbes! froids monuments!
Linceul d'or sur des ossements!
Ci-gît Venise!...

A vrai dire, si raisonnable que l'on soit, on a peine à se défaire du souvenir des tableaux charmants et des séduisantes descriptions qui s'associent naturellement au seul nom de Venise. La plupart des voyageurs, au lieu de se satisfaire de tout ce que « la pauvre vieille du Lido » offre encore de grandes beautés à leur admiration, se sentent, dès qu'ils l'aperçoivent, refroidis, attristés, et souvent, ce qui est plus étrange encore, presque irrités. Il semble que la malheureuse ville soit responsable de leurs illusions, qu'elle se soit fait méchamment au loin une fausse réputation afin de les attirer et de les décevoir, et que c'est un pur effet de sa malice si elle est devenue aussi prosaïque qu'ils le sont eux-mêmes. Par contraste, on voit quelques touristes, plus heureusement doués, qui, arrivés avec la ferme persuasion qu'ils sont dans un pays d'enchantements, ne consentent à se laisser désabuser par rien; Venise est une féerie, et ils n'y voient que sujets de surprises et d'enthousiasmes : il n'y pleut jamais; en hiver, il n'y fait jamais froid; en été, il ne s'exhale aucune odeur fâcheuse de ses canaux; ses gondoliers chantent encore les strophes du Tasse; les palais ne sont ni déserts ni silencieux; on voit derrière les colonnes et les draperies sourire, en tressant leurs blondes chevelures, les jeunes beautés de Véronèse et de Titien; et des murs dorés du grand canal sortent incessamment des harmonies confuses d'instruments et de voix. Nous avons entendu une de ces aimables imaginations obstinées, une jeune Parisienne, dire naïvement : « Il y a donc un cimetière à Venise? Où peut-il être? Je ne l'ai pas vu. » Il est certain que les « guides » parlent peu des usages funéraires et des cimetières de Venise; et comme le plus ordinairement on ne cherche pas à s'enquérir de ce que n'enseignent pas les « guides », on peut avoir passé douze ou quinze jours à Venise sans savoir que les gondoles funèbres sont couvertes en drap rouge et que les prêtres qui accompagnent les morts sont vêtus de robes de même couleur. On peut avoir fait l'excursion des îles, avoir visité les verreries de Murano, les rues désertes de Burano, les curieux monuments de Torcello, sans s'être arrêté aux deux îlots de San-Michele di Murano et de San-Christoforo, qui sont les champs du repos vénitien. Il est même remarquable que les auteurs de descriptions de Venise le plus justement estimées ont presque toujours confondu San-Michele di Murano avec Murano même; et ce nom de San-Michele s'appliquant à une église, ils en ont parlé comme si elle s'élevait sur le même sol que les verreries. Il peut donc être utile de noter, puisque l'occasion s'en présente, que San-Michele di Murano et San-Christoforo, très-petites îles reliées entre elles, sont les premières que l'on rencontre lorsqu'on sort

de Venise pour aller du côté de Murano. San-Christoforo n'a rien qui puisse attirer l'attention : c'est le cimetière commun ; mais San-Michele di Murano, dont les jardins et les portiques sont réservés aux sépultures des Vénitiens riches et des étrangers, mérite d'être visitée. Son convent, autrefois habité par des camaldules, compte parmi ses anciens moines fra Mauro, auteur du planisphère de 1460 que l'on conserve à la bibliothèque de Saint-Marc (voy. t. XVII, 1849, p. 260), et deux autres religieux également célèbres, l'un par son érudition, le cardinal Zurla, l'autre par son élévation au trône pontifical sous le nom de Grégoire XVI. L'église de San-Michele, construite à la fin du quinzième siècle par Moretto, surnommé Taglia-Pietra, est d'une rare élégance et ornée de belles sculptures en marbre attribuées à Ambrogio da Urbino et aux Citrini de Venise. Le cavalier Bernin passe pour avoir mis la main au monument du cardinal Giovanni Dolfin qui est placé sous la grande porte. Alde Manuce est l'auteur d'une épitaphe gravée sur une pierre incrustée dans le mur en l'honneur du moine Eusebio. De l'église, on passe dans un charmant petit temple corinthien de forme hexagone, d'une légèreté charmante, enrichi de marbres précieux et de délicates sculptures : c'est la chapelle Emiliana, construite en 1530 par Guglielmo Bergamasco d'après un vœu de Margarita Miani. Le service de l'église et du cimetière est confié à une congrégation de Pères réformés. Nous les avons vus agenouillés dans l'église ; ils avaient tous la tête rasée d'un seul côté, en sorte qu'en les regardant, à gauche ils paraissent très-chevelus, et à droite tout à fait chauves. N'oublions pas de faire une observation sur ce qui a été dit de la sépulture de Léopold Robert, dans la 45e livraison de notre troisième volume (1835, p. 360). Il y est écrit que le corps de ce célèbre artiste repose au Lido : c'était vrai il y a vingt-quatre ans; mais, en 1850, la femme du gardien de San-Michele, munie d'un trousseau de clefs, nous a fait traverser le cimetière de San-Michele et conduit dans un petit enclos muré dont elle a ouvert la porte, et qui, nous a-t-elle dit, était uniquement destiné aux protestants. Là, au-dessus d'un tertre, nous avons lu, sur une plaque attachée à la muraille, les noms de Léopold Robert et la date de sa mort (mars 1835).

TEINTURE ET IMPRESSION SUR ÉTOFFES.

NOUVELLES COULEURS.

La chimie a toujours été le plus puissant auxiliaire de l'art de la teinture et de l'impression sur étoffes. Chaque année ces importantes industries réalisent quelques nouveaux progrès dus aux travaux des chimistes autant qu'à l'active habileté des fabricants.

L'année 1859 paraît être encore plus favorisée que les précédentes; on a découvert récemment plusieurs couleurs qui sont à la fois des *couleurs-mode* et des couleurs bon teint destinées à rester dans la pratique, même après que la mode aura adopté d'autres nuances.

Violet d'aniline. — Les violets bon teint sont fort rares, si l'on en excepte les violets garancés sur coton. On a réussi à préparer un nouveau violet assez solide et d'une nuance agréable, le violet d'aniline, avec une matière première qui n'est autre chose que la houille ou le charbon de terre.

D'immenses quantités de houille sont soumises à la distillation pour la fabrication du gaz de l'éclairage. Outre le coke, excellent combustible qui forme le résidu de cette distillation, on obtient plusieurs produits utiles, notamment du goudron.

Ce liquide noir et infect doit être regardé comme une mine féconde d'où la science du chimiste a su extraire plusieurs substances précieuses pour l'industrie, et notamment le violet d'aniline.

En distillant le goudron, on obtient un liquide incolore très-fluide qui se compose en majeure partie de *benzine,* et qui porte ce nom dans le commerce. On en consomme de grandes quantités pour détacher les étoffes, nettoyer les gants, etc.

La benzine, traitée par l'acide nitrique, se change en *nitrobenzine.* C'est un liquide dont l'odeur rappelle à la fois celle de la cannelle et celle des amandes amères. On prépare en grand la nitrobenzine, et on l'emploie dans la parfumerie, sous le nom d'*essence de mirbane,* pour remplacer l'essence d'amandes amères, qui est d'un prix beaucoup plus élevé.

Quand on traite la nitrobenzine par le zinc ou l'acide acétique, on la transforme en *aniline.* Enfin l'aniline, soumise à l'action du chlorure de chaux, se change en un produit d'une belle teinte violette.

Cette réaction chimique a été appliquée, dès l'année 1857, par plusieurs industriels écossais. Mais c'est seulement en 1859 que la fabrication du violet d'aniline a pris de grands développements, grâce aux perfectionnements imaginés par plusieurs fabricants.

Le violet d'aniline peut être appliqué par voie de teinture; plusieurs fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines ont obtenu de beaux résultats dans ce genre. On peut aussi l'imprimer à la planche ou au rouleau sur les tissus de coton, comme jaconas, mousselines, etc.

Nouveau vert de chrome. — On connaissait déjà un vert solide, d'un ton très-clair tirant sur le gris, obtenu sur coton au moyen de l'arsénite de chrome. D'un autre côté, on avait réussi à teindre la laine en vert-bouteille très-stable à l'aide d'une dissolution d'acide chromique réduite par l'acide sulfureux.

Par des superpositions de bleu et de jaune, on obtient des teintures vertes belles et solides sur laine et sur soie. Mais on ne connaissait pas de vert solide pour impressions; les mélanges de bleu et de jaune employés d'ordinaire résistent mal au savonnage, à l'action de la lumière, et, de plus, ils perdent beaucoup à la lumière artificielle; ils paraissent gris ou bleuâtres à la lumière des bougies.

On a réussi à fabriquer en grand un oxyde de chrome d'une belle nuance vert-émeraude, et d'une solidité parfaite. Il résiste non-seulement au savonnage et à l'action de la lumière, mais encore aux lessives alcalines les plus fortes ; il n'est attaqué que par les acides bouillants.

Cette couleur ne peut pas s'appliquer par les procédés ordinaires de la teinture ; on s'en sert comme couleur d'application, à la planche ou au rouleau, sur toute espèce de tissus, en employant l'albumine pour fixer la couleur.

Le nouveau vert de chrome, n'étant pas formé de bleu et de jaune, partage avec le fameux vert de Chine et les autres verts simples la propriété précieuse de ne rien perdre de son éclat à la lumière artificielle. On l'imprime comme couleur-mode sur des étoffes légères, soit seul, soit accompagné d'outremer, et surtout de violet d'aniline. On s'en sert également pour les feuillages des étoffes de meubles et pour les riches dessins à guirlandes des robes à dispositions.

Comme on imprime sur étoffes des verts-émeraude qui présentent absolument le même aspect que ce vert nouveau, mais qui n'ont pas la même solidité, nous rappellerons qu'il est toujours facile de distinguer cette dernière couleur au moyen de la potasse qui ne l'altère pas, tandis qu'elle fait virer au jaune les verts composés de bleu de Prusse et de jaune.

Au point de vue de la composition chimique, le nouveau vert de chrome présente une particularité remarquable : c'est un oxyde de chrome hydraté, c'est-à-dire qu'il

ne renferme que de l'oxyde de chrome et de l'eau. Sa grande solidité le rend d'ailleurs propre à toute espèce de peinture ; il a l'avantage sur les verts à base de cuivre de n'être nullement vénéneux.

On le fabrique en décomposant au rouge sombre le bichromate de potasse par l'acide borique, et en traitant par l'eau le produit ainsi obtenu.

Pourpre française. — Un des plus habiles teinturiers de Lyon a désigné sous ce nom une fort belle couleur qu'il retire de l'orseille par une série d'opérations chimiques particulières.

On sait que l'orseille donne de magnifiques violets sur laine et sur soie ; malheureusement ces belles teintes sont très-fugaces ; les acides ou même l'action de l'air et celle de l'eau les font passer au rouge.

La pourpre française donne d'admirables nuances lilas, fleur de pêcher, violet-évêque, pourpre, etc., et ces teintes si riches résistent à l'action de l'air, de l'eau, de la lumière, des acides et des alcalis, beaucoup mieux que les teintures ordinaires à l'orseille.

On a ainsi réalisé un double progrès au point de vue de la solidité et de la beauté des couleurs que peut fournir l'orseille.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

J.-J. Rousseau.

GUY DE LA BROSSE.

Guy de la Brosse a fondé le *Jardin royal des plantes médicinales*, qui, par une suite d'agrandissements successifs, est devenu le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il naquit à Rouen vers la fin du seizième siècle. Petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV, il fut appelé à remplir lui-même auprès de Louis XIII cet emploi, dans lequel il eut pour collègues d'abord Jean Héroard, puis Charles Bouvard. Ces deux médecins le secondérent activement dans son entreprise ; mais ni l'un ni l'autre n'égalèrent l'infatigable persévérance de Guy de la Brosse. Ce dernier s'adressa, pour réaliser son projet, au roi, à la reine, au ministre. Il écrivit lettre sur lettre au cardinal de Richelieu ; il fit don à l'État d'un terrain qu'il possédait, et il offrit de l'agrandir au prix de ses propres deniers pour l'établissement qu'il avait en vue. Enfin il fit tant et si bien que le ministre-roi consentit à tout ce qu'il voulait et fit acheter dans le faubourg Saint-Victor, non loin de la rivière, dix-huit arpents de propriétés « ayant deux entrées sur la grande rue du faubourg, consistant en plusieurs corps de logis, cours, pressoirs, jardins, bois et buttes, plantés en vignes, cyprès, arbres fruitiers et autres ; le tout clos de murs. »

Cette acquisition coûta 67 000 livres tournois, somme énorme pour le temps, si l'on considère la rareté du numéraire (la livre tournoi équivalait à environ 2 fr. 50 cent. de notre monnaie) et l'état d'épuisement où se trouvaient les finances du royaume.

Le jardin fut d'abord organisé d'une manière provisoire, avec Héroard pour surintendant, et Guy de la Brosse pour intendant.

Héroard, étant mort en 1627 au siége de la Rochelle, fut remplacé par Bouvard, qui, déjà vieux, laissa tout le souci, partant tout l'honneur de cette fondation, à l'intendant.

Enfin un édit royal en date du 15 mai 1635 fixa définitivement l'organisation du jardin. Cette pièce a une importance historique assez grande pour que nous en reproduisions ici, d'après le texte même, les principales dispositions.

« Sur l'avis, y était-il dit, qui nous a été donné par le feu sieur Héroard et le sieur la Brosse... de l'utilité et nécessité qu'il y a d'établir à Paris un jardin de plantes médicinales, tant pour l'instruction des écoliers en médecine que pour l'utilité publique...

» Attendu que l'on n'enseigne point à Paris, non plus qu'ès autres écoles de médecine du royaume, à faire les opérations de pharmacie, d'où procède une infinité d'erreurs des médecins en leurs pratiques et ordonnances, et d'abus ordinaires des apothicaires, leurs ministres en exécution d'icelles, à la ruine de la santé et de la vie de nos sujets...

» Le sieur Bouvard nous auroit supplié que trois docteurs par lui choisis dans la Faculté de Paris soient par nous pourvus pour faire aux écoliers la démonstration de l'intérieur des plantes et des médicaments, et pour travailler à la préparation et composition de toutes sortes de drogues, par voie simple et chimique...

» A ces causes, confirmons ledit sieur Bouvard et ses successeurs, nos premiers médecins, en la surintendance dudit jardin, et sous lui la nomination et provision dudit la Brosse en l'intendance d'icelui.

» En outre, avons créé à titre d'office trois de nos conseillers médecins de la Faculté de Paris, qui auront la qualité de démonstrateurs et opérateurs pharmaceutiques en notre jardin, pour faire la démonstration de l'intérieur des plantes et pour travailler à toutes les opérations pharmaceutiques nécessaires pour instruire les écoliers. Si voulons que, dans un cabinet de ladite maison, il soit gardé un échantillon de toutes drogues, tant simples que composées, ensemble toutes les choses rares en la nature qui s'y rencontreront, pour servir de règle et y avoir recours au besoin ; duquel cabinet ledit la Brosse aura la clef et régie, pour en faire l'ouverture aux jours de démonstration...

» Et d'autant que ledit la Brosse, qui aura tout le faix de la direction et culture du jardin, ne pourra pas toujours vaquer à faire la démonstration extérieure des plantes, avons aussi créé en titre d'office un sous-démonstrateur, pour l'aider à faire la démonstration extérieure dans le jardin ; duquel office sera pourvu par nous Vespasien Robin, notre arboriste. Chacun desquels officiers vaquera à l'exercice de sa charge aux jours et heures qui lui seront désignés par notre surintendant... A tous lesquels nous avons attribué les gages qui suivent ; savoir : A notre premier médecin, surintendant de toute l'œuvre, 3 000 livres ;

» A chacun des trois démonstrateurs, 1 800 livres ;

» A la Brosse et à ses successeurs intendants, 6 000 livres ;

» Au sous-démonstrateur, 1 200 livres.

» Voulons aussi que ledit la Brosse dispose des logements, à la réserve de ce qui sera bâti pour l'instruction, le laboratoire et le cabinet pour la conservation des échantillons et raretés ; il choisira les jardiniers, portiers, etc. ; pour l'entretien duquel jardin nous avons ordonné à l'intendant une somme de 4 000 livres par an, outre ses gages... Donnons aux démonstrateurs et opérateurs pharmaceutiques 400 livres pour l'achat des drogues et 400 livres pour le salaire de garçons servant au laboratoire. Pour le payement desquelles sommes sera par nous fait un fonds de 21 000 livres... Etc. Donné à Saint-Quentin, au mois de mai 1635 ; registré le 15 mai. »

Guy de la Brosse se donna tout entier à l'entretien et au développement du jardin dont il était le fondateur et l'organisateur. La liste de ses ouvrages prouve bien que cet établissement fut l'objet de ses travaux assidus, de sa constante préoccupation. A part son *Traité de la peste*, publié à Paris en 1623, tous ont pour but d'en démontrer l'utilité, d'en étaler, pour ainsi dire, les richesses à tous les yeux. Le plus remarquable est sans contredit celui qui avait pour titre : « Description du jardin royal des plantes médicinales, » établi à Paris par le roi Louis le Juste, contenant le

» Catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, » ensemble le Plan du jardin (Paris, 1636-1641). » C'était un énorme in-folio contenant les dessins de toutes les plantes du jardin, gravés sur près de 400 planches et dus au crayon du célèbre Abraham Bosse. « C'était, disait Antoine de Jussieu à l'Académie des sciences, en 1727, un ouvrage d'une grande entreprise, de l'échantillon duquel nous avons 50 planches; dans ce nombre, il y a des espèces qu'aucun botaniste depuis lui ne peut se vanter d'avoir possédées. » Longtemps après la mort de la Brosse, ces cinquante planches en cuivre furent sauvées par Fagon des mains d'un chaudronnier auquel des héritiers ignorants les avaient vendues au poids. Antoine de Jussieu et Sébastien Vaillant en firent tirer seulement vingt-cinq exemplaires, qu'ils distribuèrent à leurs amis. Un de ces exemplaires se trouve encore au Cabinet des estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu.

Guy de la Brosse mourut en 1641. Il fut enterré dans la chapelle du jardin des Plantes, laquelle s'élevait sur l'emplacement aujourd'hui occupé par les galeries de zoologie. On a retrouvé son tombeau au commencement de notre siècle, en réparant cet édifice. (¹)

TEMPLES DES MORMONS.

L'apparition des mormons sur la terre d'Amérique est un événement bien récent; il date tout au plus du jour où



Temple mormon de Nauvoo. — Dessin de Varin, d'après un dessin de M. Jules Remy.

Joseph Smith, fondateur de la secte (¹), déterra les fameuses Tables d'airain, qu'on a appelées le Livre d'or, et sur lesquelles la prétendue loi nouvelle a été si merveilleusement gravée par une main invisible, en *égyptien réformé*. Or l'ère des mormons ne nous reporte pas au delà du 22 septembre 1827. Cependant la religion *des saints des derniers jours* compte déjà trois grandes périodes : celle de la naissance et du paisible développement, celle de la persécution, celle de la reconstitution dans des solitudes reculées. Quel beau champ à défricher pour les futurs archéologues du nouveau monde! Chacune de ces évolutions est marquée déjà par des monuments. Ils ne sont pas nombreux, mais ils sont significatifs; le plus curieux sans doute à retrouver serait le Livre d'airain : il a été malheureusement enfoui de nouveau dans le sein de la terre après avoir fourni le texte au Livre d'or; mais nous savons qu'il a 19 centimètres de long sur 22 de large, et ses dimensions restreintes doivent faire supposer qu'il est à jamais perdu (²).

La grande préoccupation de Smith, lorsqu'il fonda son étrange religion, fut de constituer les rites et le cérémonial du temple sur les souvenirs respectables transmis par la Bible; mais pour que l'exécution répondît à sa volonté, il fallait une instruction tout autre que celle qu'il possédait, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en retrouvant dans

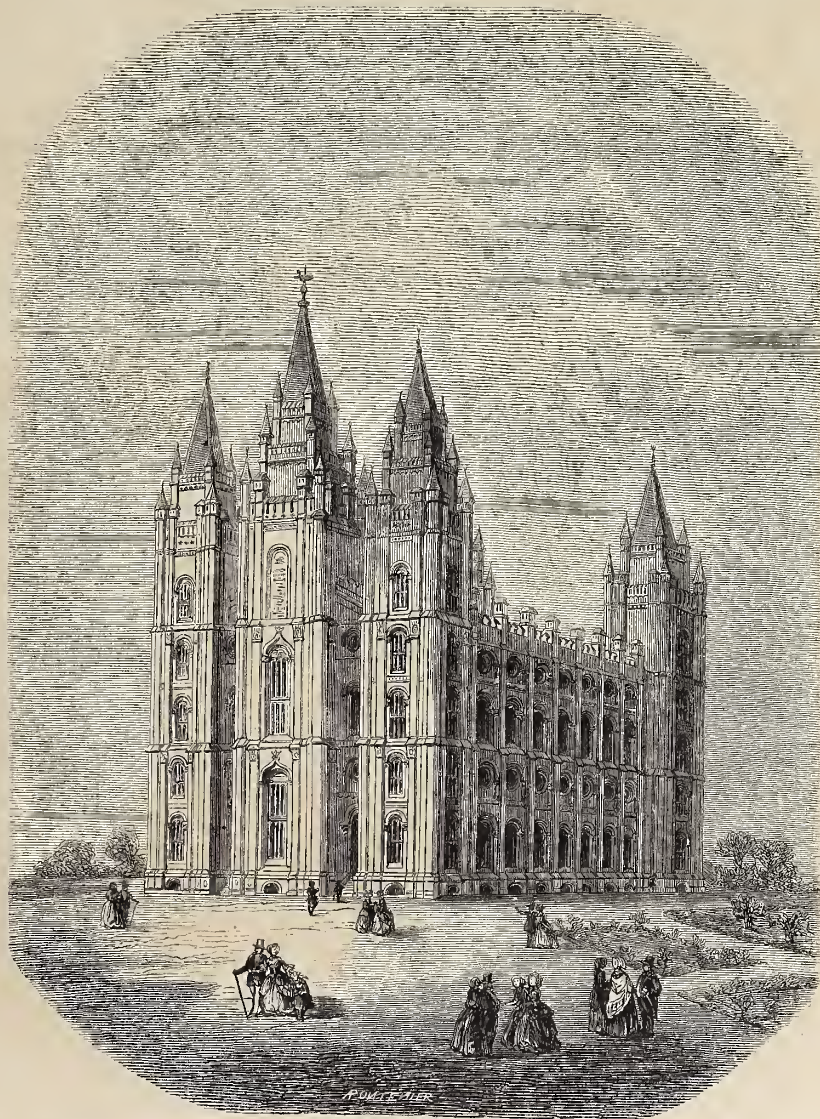
(¹) *Les Savants illustres de la France*, par Arthur Mangin. Paris, Lehuby.

(¹) Le prophète des mormons est né le 23 décembre 1805, à Scharon, dans le canton de Windsor, aux États-Unis; il mourut assassiné dans la prison de Carthage, le 27 juin 1844.

(²) La première édition du Livre d'or, qu'on appelle aussi le *Livre de Mormon*, fut publiée à Palmyre, dans l'État de New-York, et tirée à cinq mille exemplaires. Ceci avait lieu en 1830, et ce fut le 6 avril de la même année que Joseph Smith, après avoir osé affirmer qu'il venait de recevoir l'apostolat des mains de deux messagers célestes, fonda sa prétendue église de Jésus-Christ des *latter day saints*.

son culte certains objets vénérés de l'antiquité judaïque auxquels il a attribué des formes et un usage qui gisent uniquement dans son imagination. C'est ainsi qu'il a donné une dénomination célèbre à un instrument fabriqué en pierre et taillé en forme de lunettes, auquel il a imposé le nom d'*urim* et *thummim*, dans ses bizarres réminiscences; ces fameuses besicles en pierre, comme les appelle un voyageur moderne, viennent, selon lui, des régions célestes; mais, après avoir servi peut-être à déchiffrer les hiéroglyphes de l'égyptien réformé, elles ont dû rester sur la terre comme un symbole, pour l'ornement futur des tabernacles.

Le monument le plus important de l'ancien mormonisme est le temple ruiné de Nauvoo, dont la façade subsiste encore,



Le nouveau Temple mormon en construction à Great-Lake-City, dans l'Utah. — Dessin de Varin, d'après M. Jules Remy.

mais dont les pierres éparses jonchent le terrain sur lequel il s'élevait. La ville de Nauvoo fut fondée en 1839, sur la rive gauche du Mississipi, dans l'État de l'Illinois. Les mormons la bâtirent après leur expulsion du Missouri; elle n'avait pas moins de 14 000 habitants lorsqu'elle fut abandonnée, en 1846.

La première pierre de ce vaste monument fut posée le 6 avril 1841, par le prophète Joseph Smith, qui était revêtu alors du titre de lieutenant-général de la légion de Nauvoo. Toute la population des environs était accourue pour être témoin de cette solennité. L'édifice était construit d'une pierre calcaire blanche, presque aussi dure que le marbre. La nef avait 19m,50 de haut, 41m,58 de long, 27 mètres de large; la tour pyramidale du temple s'élevait à une hauteur de plus de 55 mètres.

L'édifice était orné de nombreuses sculptures de dimensions vraiment colossales; les corps célestes, les animaux de la terre, figuraient comme des symboles sur les parois du temple. Par une bizarre alliance de deux styles bien différents, les quatre rangs de fenêtres destinées à éclairer l'intérieur présentaient tour à tour des ogives et des pleins cintres.

Comme on le voit par notre gravure, le sommet de la tour portait l'ange du jugement dernier, sonnant de la trompette; la figure du messager céleste était placée de façon horizontale, comme si elle se préparait à faire le tour du monde.

Sous le temple même se trouvait une immense piscine en pierre, qui servait de fonts baptismaux; on devait y administrer le baptême par immersion pour le salut des vivants et des morts. Ces immenses constructions n'avaient pas coûté moins de cinq millions de francs, sans compter la dîme de son travail personnel que chaque mormon devait acquitter pour l'édification du temple. Les femmes s'étaient volontairement dépouillées de leurs bijoux afin de contribuer

à l'érection de l'édifice sacré. Dès le printemps de l'année 1846, il était achevé.

Ce qu'il y a d'étrange et ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que ce monument bizarre, de style vraiment hybride et auquel on serait fort embarrassé d'assigner un vrai caractère, n'était qu'un immense *ex-voto*. Bâti sur l'ordre du dieu des mormons et d'après des plans divins, ce vaste édifice fut abandonné le lendemain de sa dédicace. C'était uniquement pour accomplir une prophétie que les saints des derniers jours avaient persisté à l'achever, lorsqu'ils songeaient déjà à s'enfoncer dans les déserts de l'Ouest. Il ne fut pas détruit par le canon, comme on le croit généralement; des mains restées inconnues y portèrent l'incendie, le 19 novembre 1848. Des Français établis à Nauvoo ont essayé, en 1850, de faire servir son vaisseau à quelque établissement d'utilité publique; mais un coup de vent d'une force inouïe, une sorte de trombe, ruina en un moment ces derniers travaux; il ne resta debout que la face occidentale du temple, qu'on voyait encore en 1857.

On a souvent répété que le caractère original d'une architecture venait surtout de la pensée religieuse qui l'avait créée. Cette vérité, devenue vulgaire, n'a plus besoin d'être démontrée par des exemples; mais s'il en fallait de nouveaux, ce seraient les mormons et leurs monuments qui pourraient en fournir. Qu'on cherche parmi les débris qui jonchent le sol de Nauvoo, qu'on examine le nouvel édifice de Deseret : en vain on demanderait à ces ruines et à ces vastes constructions récemment bâties ce caractère de grandeur simple, de puissante originalité, qui frappe tout d'abord à l'aspect des monuments primitifs consacrés aux cultes antiques. Tout relève ici de l'architecture chrétienne, mais systématiquement altérée, et le gigantesque bizarre y remplace le grandiose. Le second de ces édifices, néanmoins, comparé à celui de Nauvoo, indique une sorte d'originalité. Il y a progrès.

S'il prenait par hasard la fantaisie à quelque amateur d'aller admirer, sur les bords du grand lac Salé, le nouveau temple mormon qu'on y élève en ce moment, nous ne donnerions pas à ce curieux le conseil de se rendre au pays d'Utah par la côte qui borde l'océan Pacifique, et en franchissant les affreuses solitudes qui succèdent à la *Sierra-Nevada;* c'est cependant ce qu'ont fait, à la fin de 1855, deux intrépides voyageurs qu'associent une étroite amitié, et qui se sont prêté mutuellement, dans ces rudes pérégrinations, le secours d'une vigueur peu commune et celui d'un mutuel courage. L'un deux, naturaliste distingué, M. Jules Remy, prépare sur sa visite audacieuse à la *Great-Lak-City*, un livre fort complet, dont il a déjà esquissé les traits principaux dans un journal français, *l'Echo du Pacifique*, que l'on publie à San-Francisco. C'est dans cette feuille, remplie de faits ignorés par delà l'Océan, que nous trouvons la description du nouvel édifice religieux qui, dans la pensée des mormons, doit représenter une des phases de leur art.

« La forme de l'enceinte du temple est un carré parfait de 202 mètres et demi de côté, avec des murs de clôture hauts de 3m,07; on pénètre dans l'intérieur de l'édifice par trois portes larges de 18 mètres. Dans l'angle sud-ouest de cette enceinte se trouve le tabernacle, long de 38m,60, large de 19m,55, sorte de grande maison proprement bâtie en pierre et en adobes, et destinée au service divin pendant la construction de la nouvelle Jérusalem. En avant du tabernacle est le *bowery*, espèce de hangar immense, couvert de planches et de branchages, destiné à contenir le surplus des fidèles ou à les abriter contre les feux du soleil. A l'angle sud-est, on voit les fondements du temple, dont la longueur sera de 46m,25 et la largeur de 36m,65, avec des murs de 3 mètres d'épaisseur. Ce temple, qui sera orné de quatre grands clochers polyédriques, et qui, au dire des mormons, doit, par sa splendeur et la magnificence de son architecture, laisser bien loin derrière lui tous les monuments du monde, se construit avec un granit superbe, amené à grands frais d'une montagne voisine. Dans l'angle nord-ouest s'élève l'*endowment house*, sorte de *sanctum sanctorum*, où les saints vont recevoir du prophète ou des apôtres les dons du Saint-Esprit et l'ordination sacrée. C'est là qu'on va prendre la tunique merveilleuse, sorte de longue chemise blanche, qui protége contre tout danger ceux qui la portent, et qui eût infailliblement sauvé Joseph Smith, si le matin du jour où il fut assassiné il ne l'eût pas envoyée à ses femmes pour la blanchir. Enfin, à l'angle nord-est de la grande enceinte se trouvent les ateliers et les magasins de l'église. » La figure que nous donnons page 173 est le modèle arrêté du temple.

Tu supportes des injustices; console-toi : le vrai malheur est d'en faire.

PYTHAGORE.

D'après les derniers résultats du cadastre, la superficie du territoire français est de 52 305 744 hectares 32 ares, sur lesquels on compte 25 584 658 hectares 70 ares de terres labourables.

D'après les chiffres officiels de la statistique de la France publiée par le ministère de l'intérieur, on ensemence annuellement en froment, épeautre, méteil et seigle, 9 079 704 hectares.

La production moyenne de ces diverses sortes de blé est de 109 335 337 hectolitres, soit 12 hectolitres 4 litres par hectare.

Lorsqu'on a prélevé pour la semence 18 529 381 hectolitres, soit 2 hectolitres 4 litres par hectare, reste pour la consommation de la population 90 805 956 hectolitres de blé; soit, pour 36 millions d'habitants, 2 hectolitres 52 litres par tête, auxquels vient s'ajouter un supplément de maïs, d'orge, de sarrasin, de châtaignes et de pommes de terre.

DE L'UTILITÉ DES ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Tout n'est pas dit pour l'homme, lorsqu'il est une fois quitte des charges de la vie domestique et de la vie civile, des obligations de la profession qu'il tient de son choix et plus souvent du hasard. Tous les devoirs de cette sorte accomplis, il lui en reste d'autres envers lui-même, au premier rang desquels se place celui de cultiver, par tous les moyens qui sont à sa portée, l'intelligence qui lui a été départie; intelligence que Dieu a faite, et n'a pas faite en vain, capable de connaître et de sentir, avide également et du vrai et du beau, à laquelle on ne peut, on ne doit refuser ni l'un ni l'autre.

Or c'est précisément, c'est surtout à cette culture générale de l'intelligence, à part toute vue intéressée d'utilité pratique, qu'est utile l'éducation, avec la variété de connaissances qu'elle comporte [1].

[1] Il n'est personne, quelle que soit sa situation, qui ne puisse parvenir, avec de la volonté, à un certain degré d'instruction littéraire et scientifique; il n'est personne qui ne trouve à sa portée, s'il le désire réellement, de bons conseils, de bons livres, et quelques instants de loisir pour étudier. Ce qu'on dit quelquefois de l'impossibilité où seraient les habitants de la campagne d'enlever à leurs travaux même une demi-heure chaque jour pour lire, est très-exagéré, ou pour mieux dire est très-inexact. Il y a des heures, des jours de l'année où tout travail matériel est absolument impossible; et quiconque vit aux champs sait ce qui s'y perd de temps, dans certaines saisons sur-

Qui voudrait, à moins de se résigner à vivre ici-bas en étranger, ignorer complétement et son être et sa nature, et ce globe et les races diverses, les générations successives de ses habitants... les sentiments, les idées qui, en divers lieux, à diverses époques, ont occupé l'âme humaine, et se sont traduits dans les monuments des arts et de la pensée?

Ce n'est pas seulement parce qu'elles satisfont au besoin que nous avons de connaître la vérité, que nous intéressent ou ont droit de nous intéresser ces études; c'est encore parce qu'elles répondent au sentiment qui nous emporte à la poursuite du beau; sentiment inquiet de sa nature, qui ne se repose pas volontiers dans les productions contemporaines et compatriotes, qui aime à s'expatrier, à se dépayser pour le temps comme pour l'espace, et à parcourir toutes les formes que l'art peut revêtir, depuis les plus récentes jusqu'aux plus anciennes.

Les études littéraires et historiques sont éminemment propres à donner à l'esprit de la rectitude, de l'étendue, de la sagacité, de la force, de l'élévation. Sans doute, on n'en retire pas des connaissances positives, applicables à l'instant même dans les diverses carrières de la vie sociale; non, mais on y forme l'instrument avec lequel s'acquièrent ces connaissances, avec lequel s'opèrent tous les travaux de la pensée; elles sont par là une merveilleuse préparation aux éducations spéciales qui nous attendent tous en entrant dans le monde. [1]

TÉLESTÉRÉOSCOPE.

Le télestéréoscope est un nouvel instrument qui fait apparaître avec un plus vif relief les diverses parties du paysage devant lequel il est placé. Son nom est formé de trois mots grecs : *télé*, de loin; *stéréos*, solide (ou relief); et *skopêô*, voir; ce qui peut se traduire ainsi : « Instrument servant à voir en relief les choses éloignées. » Il ne paraît pas que jusqu'ici les opticiens français aient construit aucun télestéréoscope. Nous avons vainement cherché à nous en procurer un. Nous ne doutons pas cependant que cet appareil ne soit destiné à prendre place tôt ou tard près des télescopes sur les balcons ou les terrasses des maisons de campagne. Quoi qu'il en doive advenir, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur donner, avec la description du télestéréoscope, toutes les indications nécessaires pour en construire un eux-mêmes, s'il leur en vient le désir.

Théorie du télestéréoscope. — Le sens de la vue, constitué par un double organe, reçoit par cela même deux impressions simultanées de chacun des objets extérieurs. Ces deux impressions ne sont pas identiques. L'œil droit et l'œil gauche aperçoivent, d'où ils sont placés, le spectacle qui se présente à eux de deux points de vue différents, et un même ensemble offre à tout observateur deux perspectives dont les traits généraux présentent une assez grande ressemblance, mais dont les lignes ne sont pas absolument indentiques. Ce défaut d'identité produit des effets très-remarquables : il nous permet de juger avec certitude de la position des plans successifs sur lesquels se trouvent placés les objets; c'est lui qui nous permet d'apprécier le relief, même dans les circonstances où le jeu des ombres et des lumières ne nous vient pas en aide, dans les circonstances où nous ne sommes pas guidés par ce qu'on appelle la perspective aérienne. Le stéréoscope en donne la preuve, comme nous l'avons fait voir dans un article précédent.

Les deux points de vue d'où chaque observateur se met en relation avec le monde extérieur sont à une distance fixée invariablement : c'est la distance des deux yeux. Cette distance est suffisante pour que l'œil droit et l'œil gauche soient situés dans des positions très-différentes par rapport aux objets voisins, qui apparaissent dès lors sous deux aspects assez dissemblables. Lorsqu'un objet est tout près de nos regards, nous voyons son côté droit et son côté gauche en même temps que nous apercevons les parties qui se présentent de face. Chacun des yeux voit ces dernières parties, mais l'œil droit seul voit celles qui sont à droite, et l'œil gauche, celles qui se trouvent à gauche.

L'objet qui a été examiné à petite distance ne paraît plus de même quand on le regarde d'une station plus éloignée. A mesure que l'éloignement grandit, les différences qu'il offrait aux deux yeux vont en s'effaçant : les parties antérieures se montrent comme auparavant, mais l'œil droit et l'œil gauche voient de plus en plus en raccourci les parties qui sont de leur côté. A une grande distance, ni l'un ni l'autre ne reçoivent plus d'impressions différentes; ils se trouvent comme devant une surface plane. Il n'y a plus de relief appréciable que celui qui résulte de la perspective aérienne, et par malheur, si l'éloignement est considérable, elle fait défaut, car l'atmosphère noie dans sa propre lumière et les ombres les plus vigoureuses et les clartés les plus vives. Une teinte uniforme s'étale à l'horizon.

M. Helmholtz, professeur à l'Université d'Heidelberg, a eu l'idée de faire reparaître les reliefs effacés dans le lointain. Il a réussi. Dans ce but, il a imaginé une disposition qui présente à chacun des yeux les objets comme il les voit quand ils sont voisins. Il montre à l'œil droit les parties de droite que l'éloignement l'empêchait d'apercevoir; devant l'œil gauche, il place de nouveau les parties de gauche, qui lui apparaissaient à petite distance. Dès lors le relief est rétabli : tous les plans du paysage qui se confondaient en un seul viennent se coordonner chacun selon son rang. La nature offre à nos regards un spectacle des plus saisissants; elle semble revêtue d'une beauté nouvelle : c'est ainsi qu'elle se montre toujours à celui qui sait se mettre en rapport avec elle avec des facultés plus puissantes.

Pour arriver au but désiré, M. Helmholtz a inventé l'appareil qu'il appelle télestéréoscope, au moyen duquel l'œil droit regarde comme s'il se trouvait plus à droite qu'il n'est en réalité; de cette façon, il voit les parties de droite que l'éloignement lui dissimulait; de même, cet appareil permet à l'œil gauche de regarder comme s'il était plus écarté vers la gauche. A cet effet, l'inventeur s'est servi de miroirs qui, tout le monde le sait, ont pour effet de nous faire voir les objets comme d'une position tout autre que celle que nous occupons. Ainsi, quiconque se regarde dans une glace se voit comme s'il s'était placé face à face avec lui-même, et s'il jette les yeux sur les autres images qui se réfléchissent en même temps que la sienne, il les aperçoit comme s'il se retournait complétement. De même, en combinant deux miroirs, nous pouvons pour ainsi dire nous placer devant notre profil, tourner autour de nous-même, tourner autour de tout ce qui nous environne; déplacer, en un mot, notre point de vue comme il nous plaît. Dans le télestéréoscope, c'est une combinaison semblable qui est employée.

Description du télestéréoscope. — 1° Deux miroirs, A et A', faisant chacun un angle de 45 degrés avec la ligne

tout, en bavardages inutiles sur les chemins, aux veillées ou dans les cabarets. Que penser d'un pays où l'on pourrait prouver que des millions d'habitants sont fatalement condamnés à ne jamais cultiver leur intelligence, à ne jamais connaître ni l'histoire de leur pays, ni celle du genre humain, ni les plus simples éléments des sciences? Un tel peuple ne ressemblerait-il pas plus à une fourmilière d'animaux qu'à une société d'hommes? Et que dire surtout lorsqu'on verrait, à côté de ce pays, de petits peuples d'agriculteurs où l'ignorance n'est qu'une très-rare exception?

[1] Patin, Discours prononcé en 1833-34 à la Faculté des lettres (Sorbonne).

des deux points a et a', où l'on doit placer les yeux; 2° deux miroirs, B, B', parallèles aux deux précédents et dans lesquels le spectateur regarde : tel est l'appareil réduit à ses

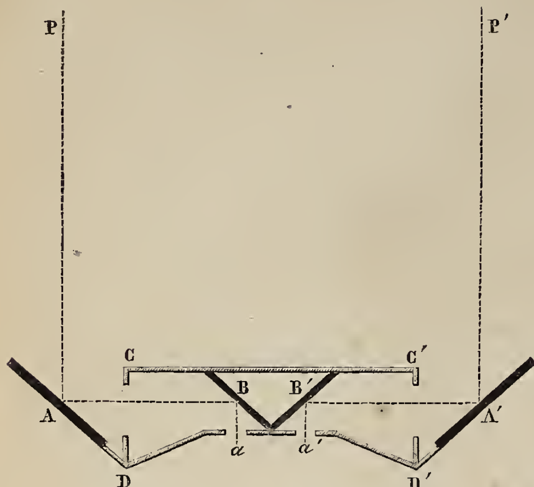


Fig. 1. Plan du télestéréoscope.

parties les plus essentielles. La figure 1 en représente la coupe; la figure 2 en montre la perspective.

Les effets qu'il produit sont très-simples à concevoir. La lumière qui vient des objets éloignés et tombe sur les miroirs A et A' subit une réflexion qui lui fait rencontrer les miroirs B et B'; de là, elle est renvoyée aux yeux placés en a et a'. L'observateur voit dans les miroirs B et B' les objets tels qu'ils apparaissent devant les miroirs A et A', c'est-à-dire tels qu'ils se montreraient si les yeux étaient écartés de l'intervalle AA'. Le but proposé est atteint.

L'appareil dont la figure 1 représente le plan est très-facile à construire. Il suffit d'un peu d'adresse pour bien placer les quatre miroirs sur les angles exigés. Dans la pratique, ce qui nous paraît le plus simple à faire, c'est de disposer d'abord A et A' tous deux verticaux; ce qui se fera avec un fil à plomb; puis on les tournera de façon qu'ils soient devant le paysage et à angle droit l'un avec l'autre. On devra vérifier de nouveau la verticalité, et la rétablir si elle ne s'est pas conservée. Les miroirs B et B' seront alors mis en place, l'un à angle droit avec l'autre, et chacun parallèle au miroir A ou A' correspondant. On

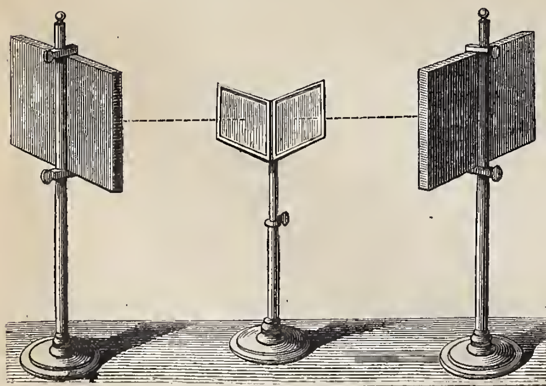


Fig. 2. Miroirs composant l'appareil du télestéréoscope.

regardera, et l'on corrigera les défauts de l'appareil d'après ce que les yeux apercevront. Si les images paraissent doubles, on tournera le miroir B ou B' jusqu'à ce qu'on les voie simples. Si une image n'est pas droite, on redressera les miroirs qui la réfléchissent. C'est la vue du phénomène lui-même qui doit servir à indiquer les corrections et à guider dans leur exécution.

Quoique l'appareil, construit avec simplicité, montre bien le relief, il présente un inconvénient. Les yeux reçoivent beaucoup de lumière étrangère venant de tous côtés. M. Helmholtz conseille d'envelopper le tout dans une boîte qui ne laisse que les ouvertures indispensables : ce sont deux larges ouvertures devant les miroirs A et A', et deux petites en a, a'; les premières devant les paysages, les secondes devant les yeux. La figure 1 et la figure 3 représentent la coupe et la perspective de l'appareil ainsi établi. Les miroirs fixés à la boîte forment alors un instrument portatif qui est construit une fois pour toutes. C'est ainsi que les gens du monde devront se le procurer, à moins qu'ils n'aient une patience et une habitude suffisantes pour arriver à le fabriquer eux-mêmes.

La puissance de l'instrument dépend de la grandeur des miroirs et de leur distance. Plus les miroirs A et A' seront éloignés, plus la portée de la vue sera puissante et plus on pourra apercevoir le relief dans le lointain. Si, par exemple, la distance AA' est dix fois la distance des yeux,



Fig. 3. Forme extérieure du télestéréoscope.

le relief apparaîtra à des distances dix fois plus grandes que celles où il se montre à la vue simple. D'autre part, plus les miroirs A, A' seront étendus en surface, plus sera vaste le paysage embrassé par les regards. Quant aux miroirs B et B', ils sont relativement de dimensions petites; leur grandeur doit être telle que les yeux placés en a et a' puissent voir l'image des miroirs A et A'; ce qui n'exige qu'une surface réfléchissante peu étendue quand les yeux en sont très-voisins, comme ils le sont ici.

N'oublions pas d'ajouter que les miroirs doivent être de premier choix, et de conseiller aux constructeurs, si cela peut se faire, de disposer la boîte de manière qu'elle puisse se démonter aisément et occuper dans le transport un petit volume.

Quant à ceux qui veulent observer, qu'ils choisissent des jours de belle lumière et qu'ils regardent un lointain proportionné à la puissance de leur instrument.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

PERSONNAGES CELÈBRES DE L'ORIENT.

Voy. t. XXVI (1858), p. 361.

RODOLPHE LE NOIR, FONDATEUR DE LA PRINCIPAUTÉ DE VALACHIE.

(Treizième siècle.)



Rodolphe le Noir. — Dessin de Worms, d'après un dessin de M. Stancesco. (Voy. la note, p. 178.)

Vers le milieu du treizième siècle, la ville de Fagaras, bâtie dans une des gorges des Carpathes, non loin du défilé de la Tour-Rouge, par où l'Olto débouche de la Transylvanie sur le territoire valaque, était le centre d'un petit État, d'une origine en apparence fort ancienne. Radu (Rodolphe), surnommé *le Noir*, de la vieille famille des Basaraba, en était le chef. Ses voisins, Slaves et Magyars, lui donnaient le titre de duc, ou *voïvode;* ses sujets l'appelaient simplement *domnu* (*dominus*, seigneur). Eux-mêmes se désignaient, dans leur langue, sous le nom de Romains ou Roumains. C'étaient, en effet, les descendants directs de ces colons que l'empereur Trajan avait transplantés dans la Dacie, après l'entière soumission de cette province, mêlés aux débris de la nation dace, dispersée, mais non anéantie par la conquête. De ce mélange était sorti à la longue, par un phénomène d'assimilation analogue à celui qui s'était produit en Gaule, un peuple qui, sans rompre entièrement le fil de la tradition nationale, avait continué sur les bords du Danube le génie et la langue de Rome, jusqu'au jour où les invasions barbares le forcent à chercher un refuge dans les Carpathes. Retranché derrière leurs pentes abruptes comme dans une forteresse naturelle, il assiste avec plus de curiosité que de crainte à ce long défilé de peuples qui, du quatrième au dixième siècle, se poussent les uns les autres à travers les fertiles plaines du bas Danube. Entouré par les Barbares, mais non confondu avec eux, il a foi dans la durée de sa race. Un préjugé ancien, qui paraît emprunté en même temps aux dogmes religieux des Daces et à la tradition de la *ville éternelle,* affermissait en lui cette croyance. *Romanu no pere!* « le Roumain ne périt pas! » criait le guerrier en s'élançant au fort de la mêlée. Et de son côté le pâtre de la montagne, tandis que le flot de la barbarie grondait à ses pieds, murmurait tout bas : *Apa trece, petrile remanu.* « Le flot s'écoule, les pierres demeurent. »

Le flot s'écoula en effet, et bientôt, quoique la contrée offrît encore aux yeux l'image du désert, quelques cités, semées à de longs intervalles, quelques groupes de peuples, les uns fixes, les autres nomades, commencèrent à se montrer comme des débris échappés du naufrage. A mesure qu'on se rapprochait de l'Olto, ces groupes, plus compactes, avaient formé de petites républiques sous des chefs indigènes. Au delà du fleuve, en tirant vers l'occident, dans la contrée connue depuis sous le nom de Petite-Valachie, et qui, possédée longtemps par les Hospitaliers, eut moins à souffrir des invasions, trois seigneuries, distinctes à l'origine, avaient fini par se confondre en un même État gouverné par un prince qui prenait le titre de *bano* (ban), et qui descendait, de même que le *domnu* de Fagaras, de la famille de Basaraba.

Rodolphe était-il un de ces seigneurs des basses terres que des événements, ignorés aujourd'hui, avaient porté à émigrer de l'autre côté des Carpathes? Ou bien cette transplantation avait-elle eu lieu sous quelqu'un de ses prédécesseurs, à une époque plus reculée? On l'ignore. Les circonstances et la date précise de son retour ne sont pas mieux indiquées. C'est vers 1241, d'autres disent 1290, que les colons de Fagaras, ayant repassé les monts sous la conduite de leur chef, s'arrêtèrent non loin des sources de la Dimbovitza, à la naissance de ces vastes et fertiles plaines qu'une pente douce incline vers le Danube. Les anciens chroniqueurs et le peuple roumain encore aujourd'hui nomment cet événement *la descente*. Il y a deux *descentes* dont le souvenir s'est conservé dans la tradition, et qui marquent les deux dates les plus mémorables de l'histoire de la Roumanie : la descente de Trajan et celle de Rodolphe.

Une grande renommée sans doute l'avait précédé; car au premier bruit de son arrivée les petits princes du voisinage accoururent au-devant de lui et se rangèrent d'eux-mêmes sous sa bannière. Leur soumission entraîna celle des chefs plus éloignés, et le plus considérable d'entre eux, le ban de Craïova, dans la Petite-Valachie, s'étant reconnu son vassal, Rodolphe se vit maître de tout le pays compris entre les Carpathes, le Danube et le Sereth.

C'est alors que Rodolphe joignit à son titre de duc (voïvode) de Fagaras et d'Omlas, celui de « seigneur de tout le pays roumain », *domnu a toata tsara romanesca*, et fit graver sur son écusson, en signe de son origine et de sa foi, l'aigle au bec armé de la croix, qui figure encore aujourd'hui les armes de la Valachie. Les princes valaques et moldaves ne s'intitulèrent jamais rois dans leurs actes. Cependant sur les monnaies de plusieurs d'entre eux la légende porte, après le nom du souverain, les initiales D. G. R., *Dei Gratia Rex.* Quelquefois à la place de l'R, on lit un K : *Kraï* (en slavon), même signification que *rex*.

Rodolphe partagea le territoire de son nouvel État en douze districts, à l'imitation des douze tribus d'Israël après le retour dans la terre promise. Pour Rodolphe et ses compagnons, en effet, la contrée où ils venaient de s'établir n'était point une terre étrangère; c'était l'héritage des aïeux, la patrie qu'ils avaient quittée et qui leur était rendue.

Plus tard, environ soixante ans après la mort de Rodolphe, l'adjonction définitive de la Petite-Valachie forma cinq nouveaux districts qui s'ajoutèrent aux premiers. La même division subsiste encore aujourd'hui.

Le règne de Rodolphe (circonstance rare chez un fondateur) fut plus pacifique que guerrier. Comme il n'a point à conquérir son territoire sur ses voisins, on le voit sans cesse occupé chez lui, soit à relever les anciennes villes ou à en bâtir de nouvelles, soit à régler par des lois la constitution de l'État. Il est à la fois le Romulus et le Numa de son peuple.

Ses lois, qui régirent la domnie jusqu'à la fin du quinzième siècle, sont toutes basées sur le principe de l'égalité entre les membres composant le corps social. Tout Roumain est astreint au service militaire, mais tout Roumain est accessible aux fonctions de l'État, à la domnie même qui n'est que la première de ces fonctions. Nul n'est exclu de la possession de la terre, et l'impôt est payé également par tous ceux qui possèdent. S'il existe une noblesse, une *boyarie*, elle est personnelle et viagère. Les titres décernés par le prince ne sont que la récompense des services rendus à l'État, et ne confèrent point de priviléges, pas même celui de l'hérédité. Le fils du boyard succède aux biens, mais non aux titres paternels. Il n'est rien, sinon par lui-même. De même, les enfants du prince n'ont point de rang, ils sont simplement fils de prince, *ficori de domnu,* qualifications que les Turcs traduisirent plus tard par celle de *beyzadé*. A la seconde génération, les descendants de la lignée princière rentrent dans la classe des simples citoyens.

Rodolphe, sur la fin de sa vie, transporta sa résidence de Campû-Lungû à Curté d'Argis. C'est là qu'il mourut, vers 1265, après un règne de vingt-quatre ans. Il fut inhumé dans la grande basilique qu'il y avait fait construire, et où l'on conserve encore son portrait et celui de sa femme Roxandra, peu différents des peintures à fresque qui décorent l'église de Campû-Lungû [1]. Le domnu est représenté la tête ceinte du diadème, avec un justaucorps brodé en or et en argent et recouvert d'un surtout de fourrure noire. Sa physionomie, la coupe de sa barbe, rappellent celles du Christ. Seulement il a le visage brun, et sa barbe et

[1] Le dessin qui nous a servi de modèle est d'un jeune peintre valaque, M. Staneesco. Il a été fait d'après un portrait de Rodolphe qui se trouve au Musée de Pesth, et qui lui-même reproduit les traits et le costume de la peinture de l'église d'Argis.

ses cheveux sont noirs. D'où, sans doute, son surnom.

Un siècle environ après l'établissement de Rodolphe en Valachie, un autre chef de même origine, Dragos, fils de Bogdan, franchit les Carpathes, vers les sources du Sereth, et fonda la principauté de Moldavie. Les circonstances de cette nouvelle *descente* ne sont pas très-bien connues. Les récits des chroniqueurs tiennent plus de la légende que de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, les deux domnies, gouvernées par une série de princes sages et valeureux, subsistèrent avec éclat jusque vers le commencement du seizième siècle, époque à laquelle elles se placèrent elles-mêmes, en vertu de traités connus sous le nom de *capitulations*, sous la suzeraineté de la Porte Ottomane.

LE NOUVEAU BOIS DE BOULOGNE [1].

Après avoir dépassé l'arc de triomphe, on voit, sur sa gauche, entre les anciennes avenues de Neuilly et de Saint-Cloud, la nouvelle avenue ouverte en 1855, longue de 1 300 mètres et large de 100, en y comprenant les contre-allées, les zones plantées de gazon et d'arbres de l'espèce la plus rare groupés en massifs, enfin les rues latérales destinées au service des propriétés riveraines. Cette belle route annonce majestueusement le bois : c'est par là que nous y pénétrerons, en avertissant le lecteur qu'au nombre des moyens de transport mis à sa disposition depuis les derniers travaux, il peut choisir encore le chemin de fer, construit en 1854.

Au bout de l'avenue s'ouvre la porte Dauphine. On a devant soi la route du lac, large de 20 mètres; elle conduit en dix minutes au lac inférieur, qui donne naissance à une rivière dont les branches enserrent deux îles entre leurs bords. Ces îles, corbeilles de fleurs, de verdure et d'arbustes, peuplées d'oiseaux aquatiques, résonnant, le dimanche, des rires et des chants des visiteurs, sont réunies par un pont de bois. On y aborde à l'aide de bateaux coquets. Aux extrémités des deux îles s'élèvent deux jolis kiosques, et dans la plus grande, à demi-caché sous un bois de pins, un chalet sert de café-restaurant.

L'extrémité supérieure de la rivière se distingue par deux chutes d'eau artificielles, tombant sur des blocs de rochers abrupts, groupés et étagés d'une façon pittoresque, entrelacés de lianes et d'arbustes penchés. L'intervalle compris entre cet endroit et le lac supérieur forme une sorte de carrefour, garni de chaises, qui a reçu le nom de rond des Cascades.

Le lac supérieur est également formé par une cascade, que de petits sentiers ombragés, serpentant sur les pelouses jusqu'au bord de l'eau, permettent au curieux de regarder de près; il est beaucoup plus petit que l'autre. On a jeté dans ces lacs, d'une profondeur moyenne d'environ un mètre, 50 000 poissons éclos par les procédés de la pisciculture, et qui s'y sont parfaitement acclimatés. Ces vastes masses d'eau sont alimentées aux dépens de la Seine, par le moyen de la pompe à feu de Chaillot. L'eau arrive, par un conduit souterrain en fonte, jusqu'à l'amas de rochers qui la laisse s'échapper, en modérant sa fougue, dans le lit de la rivière. Rien de plus frais que ces bords verdoyants et d'une végétation magnifique.

De la tête des lacs, on arrive en quelques minutes à la butte Mortemart, construite par l'accumulation des terres extraites du lit de la rivière. Pendant les travaux, un chemin de fer avait été établi pour en faciliter le transport. L'architecte n'a rien laissé perdre : il a tiré parti des arbres déracinés, des pierres trouvées dans les fouilles. A l'aide d'une machine puissante, on a transporté à grands frais sur le sommet de la butte le vieux cèdre qui était d'abord à trente pieds plus bas. Un peu plus loin encore, sur la gauche, on trouve la mare d'Anteuil, dégagée, embellie, et dominée par un petit tertre que surmonte un chalet.

De la butte Mortemart, on peut se rendre, à peu près en droite ligne, à la porte de Boulogne, et de ce dernier point, une large allée conduit à Longchamp, où nous prions le lecteur de nous suivre, parce que c'est une des parties où l'on a le plus innové. A gauche de l'ancienne abbaye, entre la Seine et le bois proprement dit, s'étend le vaste champ de courses récemment construit, et que les experts proclament digne de rivaliser avec New-Market. Des tribunes, on a presque en face de soi la grande cascade élevée sur la lisière du bois. Grimpez d'abord au sommet, par les sentiers rustiques, à travers les pierres énormes et les blocs de granit pittoresquement semés çà et là, et vous dominerez un vaste espace découvert qui offre un coup d'œil charmant. Devant vous, le moulin à vent de la Galette, blanchi et peint comme un moulin d'opéra comique; sur la droite, au milieu des fleurs, une jolie villa, avec un grand *colombier*, qu'on a exhaussé et couronné de créneaux comme une vieille tour de guerre; sur la gauche, un café-restaurant avec ses tables sous les arbres et ses groupes joyeux de convives. Suresnes se déploie sur l'autre rive de la Seine, et à l'horizon le mont Valérien dresse les remparts de ses forts.

Vue d'en bas, la cascade présente le spectacle d'une vaste chute d'eau, dominée par une voûte rocailleuse, et tombant à grand bruit sur des rochers en une seule nappe, d'une hauteur de 14 mètres sur une largeur de 60. Mais la partie la plus curieuse de la cascade est bien certainement l'intérieur, où l'on peut descendre à l'aide d'escaliers aux marches à peine dégrossies, qui permettent de la franchir d'outre en outre sur deux points différents, à travers les rocs qu'on enjambe en se courbant. Nous conseillons cette petite excursion aux visiteurs : par moments, au bouillonnement précipité de l'eau, au bruit de la cascade, qui vous inonde d'une pluie fine, à cette saine et pénétrante fraîcheur qui vous envahit dans une demi-obscurité, à cet écho puissant qui répercute votre voix, à ces murailles de pierre contournées en mille façons bizarres, comme travaillées à plaisir par une main habile, enfin à ces voûtes superbes où pendent des embryons de stalactites, et où les rochers parfois s'arrondissent en arcades ou s'aiguisent en ogives, on se croirait, avec un peu de bonne volonté, dans quelque grotte féerique, comme celle de Han-sur-Liesse; mais cette illusion ne dure pas longtemps. On a fait entrer dans la composition de cette cascade, alimentée par le trop-plein des lacs et des ruisseaux du bois, 200 mètres cubes de blocs de grès pris dans les carrières de Fontainebleau.

C'est à dix minutes environ, en arrière, sur la gauche, que l'on a construit le Pré-Catelan, dont il n'entre pas dans notre plan de parler en détail, non plus que de l'Hippodrome, qui a été transféré au bois de Boulogne depuis

[1] En vertu d'un décret du 2 juin 1852, le bois de Boulogne fut cédé par l'État à la ville de Paris, aux conditions suivantes : 1° de subvenir à toutes les dépenses de surveillance et d'entretien; 2° de faire, dans un délai de quatre années, des travaux jusqu'à concurrence de deux millions, pour l'embellissement du bois et de ses abords; 3° de soumettre à l'approbation du gouvernement les projets de travaux à exécuter; 4° de conserver leur destination actuelle aux terrains concédés.

La ville s'occupa aussitôt de remplir ses engagements. Un habile architecte paysagiste, M. Varé, remplacé depuis par M. Alphand, ingénieur des ponts et chaussées, et par M. Barillet-Deschamps, jardinier en chef, fut chargé de dresser le plan du nouveau bois. Le plan adopté, douze mille ouvriers et trois cents chevaux se mirent à l'œuvre, et, grâce à la libéralité de la ville, qui ne regarda pas à dépasser les deux millions prescrits, le bois devint en peu d'années ce qu'il est aujourd'hui.

sa transformation. Mais nous avons tort de dire encore *le bois de Boulogne :* par suite de ces travaux, il est devenu un vrai parc, une sorte de vaste jardin anglais planté d'arbres, et c'est à ce point de vue qu'il faut se mettre pour le



Bois de Boulogne. — Le grand Lac. — Dessin de Grandsire, d'après nature.

juger. Il est coupé en tous sens de très-larges allées en ligne courbe, bordées de trottoirs, entretenues par des troupes de cantonniers, sans préjudice des sentiers latéraux, spécialement réservés aux piétons. Çà et là on

rencontre de petits ronds-points; on a ménagé de vastes percées qui permettent d'embrasser les divers aspects. Cependant l'art y a respecté la nature; il a cherché à l'embellir, mais non à la détruire ou à la corriger : le plan de



Bois de Boulogne. — La grande Cascade. — Dessin de Grandsire, d'après nature.

l'architecte n'avait rien d'inflexible; il prenait conseil du bois lui-même, et se modifiait au besoin dans l'exécution. Si l'on y a beaucoup abattu, on y a planté aussi, et la vue des fortifications a disparu derrière un long rideau vert

formé d'arbres de toute nature. Les plants restés debout ont été laissés à leurs habitudes irrégulières, sans qu'on se soit avisé de les peigner et de les tondre comme ceux du parc de Versailles.

La contenance du bois a varié : diminué du côté d'Auteuil, il s'est accru jusqu'au fleuve, du côté de Boulogne et de Longchamp, par la suppression du mur de clôture et du mamelon, dont les déblais ont servi surtout à combler le bras de Seine qu'on voulait supprimer. Au nord et au sud, il est borné par deux vastes boulevards bordés de grilles élégantes, et on peut considérer encore comme un complément de tous ces travaux la belle route carrossable, à berge disposée en jardin, qui vient d'être tracée du pont de Neuilly au pont de Saint-Cloud. Cinquante gardiens, revêtus d'un uniforme vert, sont chargés de veiller à la conservation du bois.

Cette transformation a eu pour conséquence naturelle d'accroître encore la foule des promeneurs. On y rencontre deux publics bien distincts : celui de la semaine et celui du dimanche. Celui de la semaine y brille surtout le samedi, jour de préférence adopté par la mode. Ce n'est guère qu'après deux heures que les allées commencent à se peupler d'équipages et de cavaliers. Le dimanche, le champ est laissé entièrement libre au bourgeois, à l'employé, au marchand, à tous ceux que les affaires clouent six jours dans un comptoir ou un bureau, et qui tiennent à s'en dédommager le septième. Ce jour-là les fiacres sont autrement nombreux que les équipages armoriés. Que de joie, de mouvement et de bruit! En été, quels dîners sur l'herbe! Quelles promenades en bateau ou à dos d'âne, au milieu des rires sonores! Quelles fêtes de famille, d'où l'on revient le corps un peu las, mais le cœur joyeux et l'esprit rafraîchi!

THÉODOSIE.

NOUVELLE.

Le soleil, après s'être montré quelques moments, vers midi, aux habitants d'une petite ville suédoise, au pied des Dofrines, avait disparu sous l'horizon : mais la nuit était sereine; la lune et les étoiles rendaient à la terre assez de clarté pour que l'on pût apercevoir au loin les montagnes blanches, et les bois noirs, et les rares maisons dispersées dans la campagne. Au milieu de ces solitudes glacées, les loups hurlaient, cherchant leur proie, et, sur l'épaisse litière des étables bien closes, les génisses se serraient contre les flancs de leurs mères.

La maison la plus apparente de la ville avait encore une fenêtre éclairée, quoique l'horloge eût sonné minuit. A travers le double châssis vitré perçait une faible lumière. Dans cette chambre, en effet, le soleil n'avait pas pénétré, mais la mort y était descendue; elle avait frappé une jeune fille de seize ans. Auprès de la couche funèbre, la mère veillait et pleurait.

Bonne Ulrique, celle qui venait de vous quitter était toute votre consolation et votre espérance sur la terre : comment ne l'auriez-vous pas pleurée amèrement, cette douce Théodosie, à laquelle le bienheureux Adolphe, votre mari, avait donné ce nom, parce que ce gage longtemps désiré, ce gage unique de votre amour, avait été pour vous et pour lui un don du Seigneur?

Et voilà qu'elle est retournée à Celui qui l'avait donnée; elle a rejoint dans le ciel son père terrestre, et vous restez seule ici-bas.

Les yeux fixés sur la pâle figure, dans ces premiers moments où la mort ressemble souvent au sommeil, Ulrique ne pouvait croire encore à son malheur, et répétait, avec une vague espérance, les touchantes paroles du Sauveur chez Jaïrus : « Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Puis la vérité fatale reparaissait dans sa pleine évidence, et Ulrique s'écriait, oppressée par les sanglots :

— Oui, c'est le sommeil, mais le sommeil éternel, et Jésus n'est pas là pour ressusciter mon enfant!

La mère avait veillé six jours et six nuits sans fermer les yeux, et même, après que Théodosie eut rendu le dernier soupir, elle avait voulu être seule, et ses deux fidèles servantes dormaient dans une chambre voisine.

Exaltée par la douleur et accablée de fatigue, Ulrique rêvait sans dormir; ses idées flottaient au hasard, sans ordre et sans suite; elle oubliait le temps et le lieu; une seule pensée lui restait claire et présente, celle de son irréparable malheur. A ce moment, elle eut une vision que nous rapporterons fidèlement, d'après elle-même, en lui laissant toute la responsabilité du récit. Une chose est certaine, c'est que la pauvre mère croyait à sa vision; et, quelle que pût être l'opinion de ceux à qui elle en a fait confidence, nul n'aurait voulu contester avec elle; tel qui la croyait sous l'empire d'une illusion était forcé de reconnaître que son rêve était la démonstration la plus vive d'une grande vérité, c'est que DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

A la lueur de la lampe expirante, une figure aimable et douce parut au chevet du lit funèbre : c'était comme un ange, comme une autre Théodosie; mais ses cheveux étaient blonds, sa taille plus svelte encore; ses yeux brillaient d'un éclat divin.

— Que ton sourire est paisible, heureuse enfant! dit le Songe en se penchant sur elle. Assurément, des lieux que tu habites, tu vois ce que tes yeux mortels ne voyaient pas; tu parcours en esprit le jardin de la vie, et tu sais désormais de quels malheurs la mort t'a préservée. Je les ferai connaître à ta mère, et, lorsqu'elle aura vu de ses yeux et entendu de ses oreilles ce qui devait t'arriver ici-bas, si elle persiste dans ses regrets et redemande encore à Dieu son enfant, eh bien, le souffle de la vie viendra gonfler de nouveau ta poitrine; tes mains jointes s'ouvriront, tes lèvres closes retrouveront leur langage. Oui, Ulrique, je vous le déclare, Théodosie revivra; mais, songez-y bien, vous allez contempler l'irrévocable avenir que la mort seule était capable d'arrêter, et votre prévoyance n'y pourra changer rien, car, aussitôt que votre vœu sera exaucé et que vous presserez dans vos bras Théodosie vivante, vous oublierez absolument tout ce que vous aurez vu et entendu; vous n'en aurez ni souvenir ni pressentiment, et vous vivrez avec votre enfant comme si la maladie et la mort ne l'avaient pas visitée.

Après avoir ainsi parlé, le Songe fit quelques pas en arrière, et disparut par degrés dans une ombre flottante. Ulrique le cherchait encore des yeux dans cette vapeur, lorsqu'elle vit se dessiner au loin les clochers et les édifices d'une grande ville, éclairée par le soleil matinal. Les objets se rapprochaient par degrés; enfin la perspective disparut derrière des maisons qui semblaient passer à droite et à gauche : il se faisait une grande rumeur, formée de mille bruits divers, et tout à coup :

— Maman, nous arrivons! s'écria Théodosie, assise avec sa mère et d'autres voyageurs dans une assez grande voiture. Voilà Stockholm!

A ce nom, Ulrique vit apparaître soudain ce qu'elle avait souvent rêvé en d'autres temps : les travaux studieux, les brillants plaisirs pour sa fille, et pour elle-même tous les devoirs imposés à la vigilance maternelle dans une situation plus difficile. Mais, sous sa garde attentive, Théodosie allait acquérir, avec la connaissance du monde, des talents qui développeraient son esprit et son cœur, et fixeraient un jour

sur elle le choix d'un homme de mérite, que son Adolphe eût accepté pour gendre avec une pleine sécurité.

Une ombre nouvelle se répandit sur les objets divers qui s'étaient offerts aux yeux de la mère, en même temps que son cœur se livrait à ces flatteuses pensées, et du sein des vapeurs une nouvelle scène sortit...

Était-ce donc là ce qui les attendait dans la brillante capitale? Tandis que dans le fond de la chambre Théodosie touche du clavecin, et vocalise, et file des sons d'une beauté ravissante, Ulrique voit passer dans la rue convois sur convois. Une affreuse épidémie ravage Stockholm. L'air morne des passants, les boutiques fermées, attestent la grandeur de la calamité publique. La mère détourne la vue avec angoisse de ce lugubre tableau. Et quelle est, dans ce lit de douleur, cette personne couchée? L'appartement est sombre; mais Ulrique n'a pas besoin de regarder la malade au visage : elle sent bien que c'est elle-même qui est là gisante, et, si elle en doutait, Théodosie en pleurs, Théodosie qui reçoit ses derniers adieux, le lui dirait trop clairement :

— Voilà donc, ô ma mère ! ce que nous sommes venues chercher à Stockholm! Vous me quittez au moment où j'avais le plus grand besoin de vous!

La pieuse main de l'enfant fermait les yeux de la mère, et lui rendait les derniers devoirs; mais la vision épargna ces détails à l'infortunée, qui ressentait jusque dans le sein de la mort les tourments de l'inquiétude maternelle. Tout ce noir tableau disparut soudain dans les flots d'une étincelante lumière.

— Ce brillant salon, je le reconnais! se dit Ulrique, éblouie par l'éclat des bougies, des toilettes et des bijoux. Nous y fûmes accueillies, dès notre arrivée, par le comte et la comtesse. Je me vois encore à cette place, au moment où je leur présentai ma Théodosie. Théodosie!... Elle y paraît seule aujourd'hui. Hélas! elle est encore en deuil, l'orpheline, et ce n'est pas sans contrainte qu'elle est venue dans cette fastueuse assemblée. Des larmes tremblent encore au bord de ses paupières. Avec quel empressement elle saisit l'occasion de se mettre à l'écart! Laissez-la dans ce coin sombre; oubliez-la, par grâce; le monde n'est pas fait pour elle... Nos amis l'environnent, la comtesse l'accable de prévenances; mais elle ne peut sourire, elle ne peut oublier... Pitié pour elle!

Le bal commence. Oh! elle ne dansera pas, non, elle ne dansera pas. Et cette foule qui tourbillonne, ce bruit confus de voix, de rires et d'instruments, lui font comme une solitude qu'elle est heureuse de retrouver.

Il a duré longtemps, ce plaisir tumultueux, et les danseuses lassées voudraient goûter un passe-temps plus tranquille. La comtesse le leur a promis. Elle s'approche en souriant de Théodosie et lui demande de se faire entendre... Se faire entendre!... Quoi donc, cette voix que la mère faisait cultiver avec une si jalouse tendresse, que sa Théodosie devait réserver pour un époux, pour le cercle de la famille, l'orpheline en deuil doit la faire entendre au milieu de cette grande assemblée! Mais sa voix est si belle! son talent si rare! la soirée de la comtesse serait si agréablement coupée par ce gracieux intermède !

— D'ailleurs, ma chère, lui dit-elle, vous chanterez ce qu'il vous plaira, même la musique la plus sérieuse, du Marcello, du Palestrina : c'est là que vous triomphez.

Théodosie résistait toujours, et demandait grâce avec instance.

— Il le faut, ma chère, dit la comtesse en la prenant par la main. Je l'ai promis : vous ne me ferez pas cet affront.

Et comme Ulrique entendait le langage du cœur aussi distinctement que celui des lèvres, elle entendit sa Théodosie dire en elle-même :

— C'est une nécessité de mon emploi. Il faut que j'obéisse. Si tu me vois, ma mère, plains-moi, pardonne-moi!...

Elle s'avance au clavecin, la tremblante jeune fille, menée comme en triomphe par la comtesse. Un inconnu prélude et se dispose à l'accompagner. A la vue de ce doux regard, triste et résigné, l'assemblée surprise se livre à un chuchotement général, auquel se mêlent quelques légers murmures. Théodosie chante, et ceux qui l'entourent et celle qui rêve sont bientôt maîtrisés par la plus vive émotion. C'est la voix d'un ange! Ces accents ne sont pas de ce monde! La pieuse douleur n'eut jamais d'expression si touchante!... Mais Théodosie, plus troublée elle-même que ceux qui l'écoutent, saisie tout à coup d'une suffocation, s'interrompt brusquement pour éclater en douloureux sanglots. Il se fait dans l'assemblée un mouvement général; on se lève, on se presse : mais les bougies s'éteignent successivement; une obscurité profonde envahit le salon de l'impitoyable comtesse; et, de cette scène cruelle, il ne reste qu'une insupportable amertume dans le cœur de l'invisible témoin.

Oh! qu'elle aime mieux, dans cette modeste chambre tendue de vert foncé, où se glisse discrètement la lumière du jour, pleurer, pleurer sans contrainte avec Théodosie! car elle est seule maintenant, elle peut se livrer à la douleur en liberté. Et quand elle a longtemps pleuré, prié, rêvé, elle regarde à la pendule et fait un mouvement de surprise en courant au cordon de la sonnette. Elle y porte vivement la main.

Une femme de chambre amène deux petites filles; une leçon commence.

— Bon Dieu! Théodosie institutrice chez la comtesse!... Il faut donc que l'on ait mal administré son patrimoine! que des mains infidèles ou négligentes aient réduit l'orpheline à la pauvreté! car ce qu'elle avait hérité de son père devait suffire à tous ses besoins et à son établissement.

A cette pensée, Ulrique versa de nouveau tant de larmes que sa vue en fut entièrement troublée. Elle entendait le bruit fatigant d'une leçon donnée à des élèves inappliquées; elle entendait leurs voix chagrines, leurs petites résistances, et les exhortations lentes et douces de Théodosie pour amener à leur devoir ses élèves indociles.

— Et voilà trois ans que cela dure!

Ainsi soupira la jeune fille, quand elle put de nouveau respirer librement. Par la fenêtre, qu'elle ouvrit, elle jeta les yeux sur des campagnes sauvages; le ciel était pourpre au couchant; ses teintes mourantes se fondaient plus haut avec l'azur sombre où déjà scintillaient quelques étoiles.

— Ils sont là! ils m'attendent! Oh! si je pouvais être auprès d'eux!

La nuit tombe; nul rayon de lumière ne pénètre plus à travers les rideaux, et l'orpheline murmure des prières ardentes, qui passent par le cœur de la mère avant de monter dans le ciel. Sa prière est toujours que Dieu veuille abréger son pèlerinage; car la vie est pour elle un douloureux combat dont elle n'espère d'autre récompense que les palmes qui verdissent au delà du tombeau.

La fin à une autre livraison.

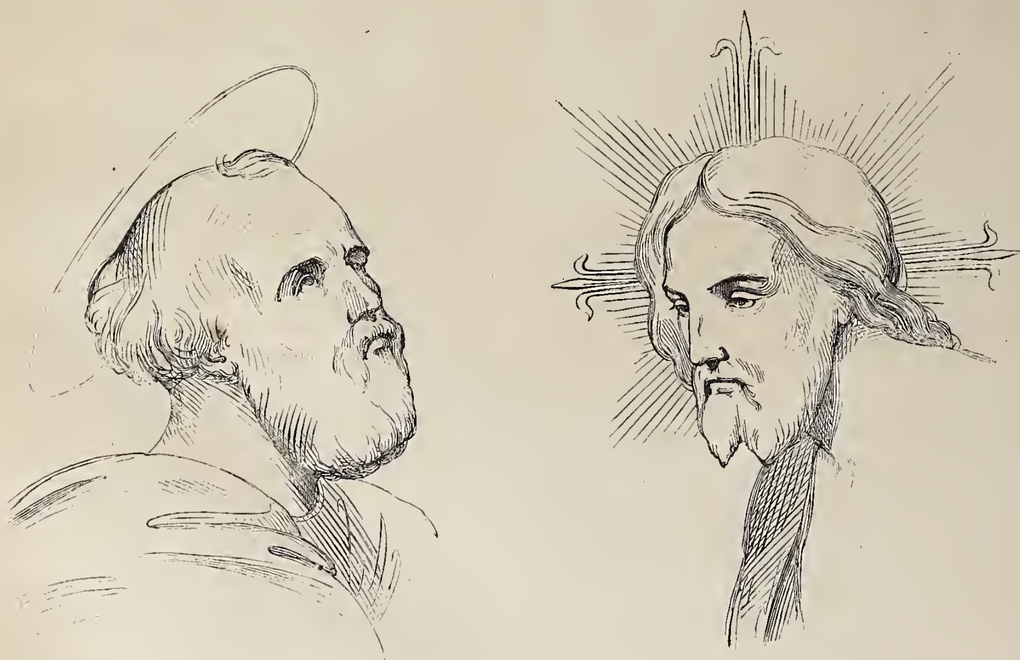
SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE.

Voy. t. XXVI (1858), p. 281.

Nous avons dit qu'en travaillant à la réparation de la tour Saint-Jacques la Boucherie on avait découvert, sur le mur d'une ancienne petite chapelle, plusieurs peintures, et nous avons donné la représentation d'une de ces fresques; on nous communique aujourd'hui une autre peinture qui se trouvait en face des *Pèlerins d'Emmaüs;* elle représente le Christ ressuscité apparaissant à saint Pierre sur le



Le Christ ressuscité apparaissant à saint Pierre. — Peinture murale découverte à la tour de Saint-Jacques la Boucherie. Dessin de Chevignard.



Têtes agrandies de la peinture ci-dessus.

seuil du sépulcre. Jésus s'incline légèrement vers le saint et lui tend la main avec l'expression de la tendresse ; sa main gauche tient une croix au haut de laquelle flotte une banderole rouge, et sa tête est entourée d'un nimbe rayonnant. Saint-Pierre, à genoux devant l'entrée du sépulcre, reconnaît son Dieu, et sa figure exprime le ravissement.

MOUFLON A MANCHETTES.



Muséum d'histoire naturelle. — Mouflons à manchettes (*Ovis ornata* ou *Tragelaphus*). — Dessin de Freeman, d'après nature.

Le genre mouton, *Ovis* de Linné, est formé de plusieurs espèces de mouflons auxquelles on a rapporté l'origine des races domestiques de moutons. Ces espèces, quoiqu'il soit assez facile de les distinguer entre elles, présentent un grand nombre de variétés qui induisent souvent le naturaliste en erreur. Aussi, bien que certains auteurs, comme M. Lesson, aient compté jusqu'à quatorze espèces de mouflons, la plupart des naturalistes n'en admettent que quatre. Ce sont :

Pour l'Europe, le mouflon ordinaire, appelé plus communément mouflon de Corse (*Ovis aries fera,* Linné), qui se rencontre en Corse, en Sardaigne, en Espagne, en Grèce

et dans quelques îles de la Méditerranée, c'est-à-dire dans l'Europe méridionale;

Pour l'Asie, l'argali (*Ovis Ammon*, Linné), que l'on trouve dans les régions froides et tempérées de la Mongolie, de la Songarie et même de la Tartarie, en même temps que dans les montagnes du Kamtchatka;

Pour l'Amérique, le bélier de montagne (*Ovis montana*, E. Geoffroy Saint-Hilaire), qui se trouve sur les montagnes Rocheuses, vers le 15e degré de latitude nord et le 115e de longitude ouest, et aussi en Californie;

Enfin, pour l'Afrique, le mouflon à manchettes (*Ovis tragelaphus*, G. Cuvier; *Ovis ornata*, I. Geoffroy Saint-Hilaire), que l'on observe dans les lieux déserts et escarpés de la Barbarie et de l'Égypte. Ce n'est cependant pas dans toute la Barbarie que se rencontre cet animal; il n'habite pas les montagnes du littoral, mais celles de l'intérieur. En Algérie, par exemple, on ne le voit ni dans le Djurdjura, ni sur les hauteurs du Tell. Dans les montagnes du sud, il est commun, au contraire, aussi bien dans celles de l'Algérie que du Maroc. C'est de ces deux régions de l'Afrique septentrionale que viennent la plupart des mouflons à manchettes qui sont envoyés en Europe soit vivants, soit en peau seulement. Ce mouflon, dont Pennant, et avant lui le docteur Caïus, en 1561, avait donné une description, sous le nom de *Tragelaphus*, a reçu, depuis cette époque, le nom de mouflon à manchettes, et en latin, d'*Ovis ornata*, mouton orné; nom qui lui convient parfaitement, car il est peu de mammifères plus parés que cet animal. Sa couleur est d'un beau fauve roussâtre très-vif, qui se rapproche de la teinte générale du mouflon d'Europe; néanmoins la nuance en est plus éclaircie, parce que les poils fauves ne sont pas mêlés de poils noirs et que tout au contraire leur pointe est blanche, ce qui donne même au pelage un aspect tiqueté lorsqu'on l'examine de près. La couleur que nous venons d'indiquer est celle de la tête, du corps et des membres presque entiers; cependant le devant des canons et la ligne dorsale ont une teinte brunâtre, et l'on remarque entre les deux jambes, sur la ligne médiane, une tache noire longitudinale.

Les membres présentent quelques parties blanches sur les faces internes; le ventre est aussi de cette couleur dans la région qui porte les mamelles. Mais ce qui rend cette espèce très-singulière et lui a valu le nom de mouflon à manchettes, ce sont les longs poils qui garnissent la partie antérieure de son corps et de ses membres. Cette parure, qui naît de la partie inférieure de la tête, de la gorge, du cou, de la poitrine, des épaules et des jambes jusqu'au canon, donne à cet animal un aspect tout particulier; il semble qu'il porte une sorte de crinière. Les poils qui pendent ainsi sur le devant et les membres de ce mouflon sont plus ou moins longs, suivant la région qui le produit; mais quand l'animal est bien adulte, il y en a qui pendent presque jusqu'à terre.

Leur couleur est généralement celle du corps; toutefois ceux qui avoisinent la partie interne de la jambe et du canon sont brunâtres, et l'on remarque aussi une ligne de cette couleur sur ceux de la partie antérieure du cou.

Les cornes, puissantes chez les mâles, et presque aussi fortes chez les femelles, sont dirigées dans le même sens chez l'un et l'autre sexe; se touchant presque à leur base, elles divergent aussitôt, et se contournent en arrière, de façon que la pointe est dirigée en dedans et se rapproche beaucoup de l'extrémité de l'autre corne.

Nous avons pu voir, en Algérie même, des cornes de mouflons à manchettes beaucoup plus grandes et plus fortes que celles que nous avons eu occasion d'observer dans différents musées d'Europe.

Ce mouflon, comme les autres espèces du genre mouton, a les cornes ridées transversalement, mais peut-être moins que les autres.

Le mouflon à manchettes mâle est toujours plus grand que la femelle, bien que la taille de l'espèce varie sensiblement suivant les localités d'où l'on rapporte ces animaux. Ils sont cependant, en général, aussi hauts, quoique moins forts que nos grandes races de moutons domestiques; cette taille est supérieure à celle qu'atteignent les mouflons d'Europe, qui sont ordinairement de très-petite taille.

La forme générale du corps est tout appropriée à l'habitat montagneux de cette espèce; les membres sont épais et assez courts, mais forts et vigoureux; les sabots, ronds et durs, sont recouverts à leur naissance de poils assez longs. Le corps est fort, la poitrine bien ouverte, les côtes arrondies, le rein droit, la cuisse large et bien faite, la queue plus longue que dans aucune autre espèce de mouflon, le garrot un peu élevé, le col court et la tête assez légère, avec un chanfrein ordinairement un peu concave. La forme de cette tête est d'ailleurs assez intéressante à considérer; car, large et forte en haut, la partie inférieure en est mince et légère. L'œil est grand et vif, le port fier, les mouvements prompts et vigoureux.

La force de ces animaux est très-grande; dans l'état sauvage, ils s'élancent avec une vitesse telle, qu'on ne pourrait jamais les atteindre s'ils ne s'arrêtaient souvent pour considérer les ennemis qui les poursuivent. Les bonds qu'ils exécutent sont, dit-on, prodigieux; d'ailleurs la force de leurs membres postérieurs, la conformation de leur croupe, montrent suffisamment que ces animaux sont faits pour le saut.

Comme les autres espèces du même genre, le mouflon à manchettes vit en troupes nombreuses, dans lesquelles le nombre des mâles est beaucoup moindre que celui des femelles; on rapporte que lorsque ces animaux sont poursuivis, ils se jettent sur leurs cornes dans les pentes les plus escarpées, de manière à rouler en faisant en quelque sorte la culbute.

Les poils dont sont couverts les mouflons sont, nous l'avons déjà dit, courts et durs sur la plus grande partie du corps; mais ces téguments ne sont pas les seuls que revêtent ces animaux, pendant l'hiver surtout. Il y a, sous ces poils grossiers des mouflons, comme sous ceux de beaucoup d'autres animaux, une sorte de duvet d'une extrême finesse, d'une douceur et d'un moelleux parfaits, qui tombe chaque année lors de la mue. Cette mue du duvet est plus abondante dans le mouflon à manchettes que dans aucune autre espèce de mouflon que nous ayons eu occasion d'observer. Cette matière, à laquelle on pourrait très-justement donner le nom de cachemire, est en tout comparable aux duvets précieux que l'industrie recherche tant et qui sont produits par les chèvres du Thibet. Le duvet des mouflons serait, sans aucun doute, propre aux mêmes usages que le duvet de cachemire, si l'on pouvait s'en procurer en quantité suffisante. Pour cela, il faudrait domestiquer le mouflon à manchettes, et le répandre dans nos montagnes d'Europe comme animal domestique. On peut affirmer que cette domestication ne présenterait pas de difficultés sérieuses, car des essais ont déjà été faits dans ce but sur plusieurs points. Mais les avantages que l'on tirerait de cette introduction ne sont pas tels que nous devions rechercher avec ardeur la possession de ces animaux; si l'on veut les introduire en France, il faudra les laisser aller, dans nos hautes montagnes, à la vie sauvage; ils viendront se placer, sur nos sommets neigeux, à côté des bouquetins et des chamois.

En appelant le mouflon à manchettes mouton sauvage, nous employons une expression juste, car, sans aucun doute, l'une des espèces de mouflons au moins est la souche de

nos races domestiques de moutons. Mais quelle est cette espèce? Les naturalistes, cherchant d'abord autour d'eux quelle pouvait être l'origine des races ovines, et trouvant en Europe même un mouton sauvage, le mouflon de Corse, n'ont pas hésité à le considérer comme l'ancêtre qu'il s'agissait de découvrir. Cependant aujourd'hui la zoologie, aussi bien que l'étude de l'histoire, permet d'attribuer à l'argali ou mouflon d'Asie, au moins pour une partie, l'origine des moutons domestiques.

Le mouflon à manchettes est aussi considéré comme pouvant avoir donné des races ovines, et cette conjecture est appuyée sur deux faits principaux : 1° la queue, dans cette espèce, est beaucoup plus longue, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que celle des animaux des autres espèces, ce qui est un rapport avec les races ovines domestiques du mouflon; 2° on trouve encore en Afrique des moutons qui présentent jusqu'à un certain point le caractère si curieux du mouflon à manchettes, l'existence d'une espèce de crinière. Ce sont là des indices bien plus que des preuves; mais ces considérations ne laissent pas que d'avoir leur importance, car elles viennent à l'appui d'idées déjà anciennement émises à ce sujet.

LES SQUELETTES CÉROCÉPHALES DE CUMES.

En 1852, à la suite de fouilles faites à Cumes près d'un édifice élevé par un membre de la famille Lucceia, famille romaine établie à Pouzzoles, on découvrit, au mois de décembre, un tombeau dont l'entrée, à la partie septentrionale, était fermée par un massif de tuiles. L'intérieur était voûté et revêtu d'un enduit blanc; il contenait, au milieu d'un certain nombre de fioles, de lampes et d'urnes cinéraires, quatre squelettes. Quelle ne fut pas la surprise des assistants de voir ces restes humains, en quelque sorte animés, la tête et le cou intacts, les yeux ouverts et encore brillants! Mais dès qu'on y porta la main, deux têtes se réduisirent en morceaux : entièrement vides, et formées d'une couche de cire si mince qu'elle avait à peine en quelques endroits un millimètre d'épaisseur, elles ne renfermaient aucune parcelle du crâne et des os de la face, et, en considérant l'état relatif de conservation des squelettes, on ne douta point que ces corps n'eussent été ensevelis décapités. Les yeux étaient de verre et enchâssés dans la cire. Près de ces deux cadavres, l'un d'un jeune homme, l'autre d'une jeune femme, placés côte à côte, on recueillit quelques lamettes rectangulaires d'os; à leurs pieds, plusieurs vases de verre, un encrier de bronze, et les fragments d'une cassette de bois sur l'un desquels on distinguait un S gravé, unique trace d'une inscription détruite; cette boîte, autrefois fermée d'une serrure de bronze, avait contenu de petites bouteilles, des morceaux de terre cuite dorée, un miroir, deux épingles à cheveux. Une monnaie de Dioclétien trouvée sur le sol indiqua clairement à quelle époque remontaient ces dépouilles.

L'intérêt des antiquaires fut vivement excité par cette découverte; chacun voulut donner son explication. Dans une brochure publiée l'année suivante (*gli Scheletri cerocefali trovati in un antico sepolcro di Cuma,* Napoli, 1853), M. Bernardo Quaranta, professeur d'archéologie et de littérature grecques à l'Université de Naples, a émis une hypothèse qui paraît satisfaisante. Selon ce savant, il est difficile d'admettre que ces corps soient ceux de quatre martyrs de la grande persécution de 303; car, si l'on trouve quelquefois dans les sépultures chrétiennes certains objets rappelant le paganisme, ils sont toujours accompagnés de symboles et d'emblèmes religieux, une palme, une croix, le monogramme du Christ. Il est plus probable que ce sont là les restes de quatre victimes des proscriptions politiques. Il arrivait fréquemment, en effet, que la tête d'un proscrit était envoyée, soit au gouverneur de la province, soit au chef de l'empire. Or, s'appuyant sur une ordonnance de Dioclétien lui-même, qui permet de rendre les derniers devoirs aux suppliciés, et sur la piété bien connue des anciens pour les morts, M. Quaranta voit dans ces simulacres de cire un moyen de dissimuler l'horreur de cadavres tronqués et de remplir ainsi les cérémonies accoutumées des funérailles païennes, l'exposition, etc. Mais quels étaient ces malheureux confondus dans un même destin? L'encrier trouvé près du jeune homme semble une allusion au culte des lettres; peut-être une mordante satire avait-elle attiré sur lui et sur sa famille la colère de l'empereur. Sa tête est exposée dans une des salles du Musée de Naples; triste image de mort au milieu des plus gracieuses peintures de Stabies, de Pompéi et d'Herculanum. Les traits sont jeunes et fermes, très-caractérisés; c'est assurément un portrait. Par malheur, le temps a fait disparaître toute trace de coloration, et la cire noircie se détache durement sur la blancheur d'un coussin de ouate.

L'enfant qui a neuf bonnes est toujours borgne.

Proverbe russe.

LE CHIMANCATA.

C'était le nom pompeux que les habitants de Lunda avaient donné à l'âne que le commandant Monteiro avait amené avec lui dans l'intérieur du continent africain, à 300 lieues du bord de la mer, dans les États du Muata Cazembe. Ce baudet, dont l'apparition au centre de l'Afrique orientale avait été un véritable événement, se trouva revêtu, aux yeux des Cazembes, d'une intelligence si extraordinaire, qu'ils lui parlaient comme à un être raisonnable. L'humble animal avait néanmoins été envoyé sagement dans les champs et vivait parmi les vaches du souverain cafre; il ne tarda pas à devenir un despote fort exigeant pour ses compagnes : il leur envoyait des ruades et il les mordait. Dès lors le Chimancata apparut aux Cazembes comme un être redoutable qu'il fallait renvoyer dans son pays. Au premier signe d'insurrection, le Muata lui fit dire sérieusement qu'il prît patience, et qu'il n'avait plus longtemps à rester dans ses États. [1]

LES HABITANTS DE LA FORÊT-NOIRE.

La plupart de ceux qui, au retour de l'été, se rendent ponctuellement à Bade, ne pénètrent guère dans l'intérieur de cette petite région pittoresque qu'on appelle la Forêt-Noire. La *Maison de conversation* ou les parties de chasse, les bals ou la roulette, les retiennent dans cette ville, qui pendant quelques mois remplace, pour une foule d'oisifs et d'élégants, la grande avenue des Champs-Élysées ou le boulevard des Italiens.

Quel dommage pourtant de s'arrêter à cette entrée de la Forêt-Noire, de ne pas visiter au moins quelques-uns de ses sites imposants!

Peu de pays présentent, dans un espace aussi restreint, tant de points de vue charmants et tant de scènes de mœurs intéressantes. Là s'élèvent, comme des colonnes gigantesques, des bois de sapins tels qu'on n'en voit que dans les plus belles montagnes de la Franche-Comté. Sur les plateaux des collines miroitent des lacs limpides comme ceux

[1] Voy. le *Voyage* de Pedroso Gamitto *au centre de l'Afrique orientale.*

de la Suisse. Dans une enceinte de rocs escarpés, de sommités sauvages, se déroulent les plus fraîches, les plus riantes vallées. Là, sur un terrain de quelques lieues d'étendue, on passe successivement par plusieurs zones de végétation : ici, la vigne aux grappes fécondes; plus bas, les champs de blé et de maïs, les enclos remplis d'arbres fruitiers, les jardins pleins de fleurs, et, à quelque distance, le sol inculte, le pâturage. Là est une ville, Fribourg, qui à elle seule, par sa cathédrale, par plusieurs autres de ses édifices, par ses souvenirs historiques, par sa délicieuse situation, doit attirer l'archéologue, le peintre, l'antiquaire, et charmer le simple historien. Là sont d'autres villes et des villages dont on ne peut sans un vif intérêt observer le mouvement industrieux. Là, enfin, est une population honnête, intelligente, laborieuse, qui, au milieu de la transformation graduelle des États qui l'avoisinent, du Wurtemberg, du duché de Bade et de la Suisse, a conservé sa physionomie originale, ses mœurs primitives, son culte héréditaire, tout, jusqu'à son ancien costume. Seulement, nous devons avouer que ce costume n'est ni élégant, ni gracieux.



La Toilette de noce dans la Forêt-Noire. — Dessin de Paquier, d'après J.-N. Heinemann.

Celui des femmes, surtout, est fait pour masquer les formes les plus fines et enlaidir les plus jolies figures de jeunes filles : une robe dont la taille remonte jusqu'au milieu du dos, et de lourds chapeaux d'homme en paille épaisse, revêtus à l'extérieur d'une couche d'ocre ou de plâtre, et ornés de quelques énormes rosettes en laine; ce sont de vilains ajustements, il faut le dire.

Mais, tel qu'il est, ce costume traditionnel, les gens de la Forêt-Noire tiennent à le garder; et comme ils gardent en même temps leurs autres coutumes naïves, leurs vertus domestiques, qui ne s'inclinerait devant ce respect du passé, surtout en un temps où, de toutes parts, il devient si rare?

Cette fidélité aux anciennes coutumes se manifeste surtout dans les pratiques religieuses et dans les actes solennels de la famille. Comme autrefois, les habitants de la Forêt-Noire, qui, sauf quelques communautés, ont conservé le dogme catholique, entreprennent chaque année de religieux pèlerinages, quelquefois isolément, quand ils ont une grâce spéciale à demander dans une chapelle miraculeuse, quelquefois en grand nombre. En automne, quand la moisson est faite, on rencontre sur les grandes routes des centaines de familles qui s'en vont, dans un lieu vénéré, rendre grâce à Dieu des biens qu'il leur a accordés : les femmes récitant, chemin faisant, l'*Ave Maria*, les hommes et les en-

fants répétant cette prière après elles. Toutes ces légions de religieux émigrants s'installent autour de l'église où les attire leur dévotion, se confessent, communient, achètent des chapelets, des images, et rapportent à ceux qu'ils ont laissés au logis ces souvenirs de leurs pieuses excursions.

Comme autrefois, les baptêmes sont pour tout un village une occasion de scènes joyeuses. Les enfants ne courent point, comme dans nos campagnes, après le parrain, pour en solliciter quelques dragées. Ils se postent fièrement, deux à deux, sur son passage, et lui barrent, avec une corde, le sentier. Ce n'est pas une aumône qu'ils mendient, c'est un tribut qu'ils exigent, et le parrain s'incline en riant devant ces petits percepteurs et leur paye le péage.

Comme autrefois, dans un grand nombre de villages on enterre encore les morts sur la lisière des bois. Le bûcheron qui a passé sa vie dans les forêts se complaît peut-être dans l'idée de reposer, à la fin de sa vie, sous leurs vastes rameaux. Celui qui s'y rend chaque jour, avec sa hache et sa charrette, ne peut manquer en passant de songer à ceux qui dorment là, près de lui, tandis qu'il continue son labeur, et de s'agenouiller sur la tombe de ceux qu'il a aimés.



Deux Jeunes mariés dans la Forêt-Noire. — Dessin de Paquier, d'après J.-N. Heinemann.

Comme autrefois aussi, les mariages ne se concluent qu'après de longs préliminaires d'une naïve diplomatie. Quand un jeune homme a fixé son choix sur une jeune fille, il ne se hasarde point à lui exprimer lui-même ses vœux, il n'ose pas même s'adresser à ses parents; il s'en va, comme pour une cause difficile, chercher parmi les anciens de sa paroisse un confident, un auxiliaire; il en fait son avocat.

Celui-ci se rend près du père de la jeune fille sous un prétexte imaginaire, et quoiqu'on se doute bien de la vraie cause de sa visite, on affecte de n'en pas avoir la moindre idée, et pourtant on l'invite à s'asseoir à table et à déguster une tasse de café ou un verre de vin. Quand il a longuement parlé de toutes sortes de choses complétement étrangères à l'objet de sa mission, de l'apparence des récoltes, du prix des bestiaux, des dernières mercuriales des marchés, des exportations d'horlogerie et de chapeaux de paille : « A propos, dit-il, comme s'il lui venait à l'esprit une pensée subite, il y a dans mon village un brave garçon qui a, ma foi, un joli coin de terre, et qui a de l'affection pour vous; il m'a chargé de vous saluer; voulez-vous boire un verre de vin à sa santé? »

Si les parents acceptent cette proposition, c'est le signe décisif de l'assentiment désiré.

L'habile avocat retourne, tout joyeux, près de son client. Le dimanche suivant, les deux jeunes gens dînent ensemble et célèbrent leurs fiançailles.

Quelques semaines après, une voiture attelée de quatre chevaux vient chercher le trousseau de la jeune fille. Les domestiques placent en grande pompe sur les brancards de ce chariot un lit surmonté d'un baldaquin, des coffres dont on a soin d'ouvrir les couvercles pour faire voir aux curieux tout le linge qu'ils enferment, des ustensiles de ménage, une quenouille chargée de lin et ornée de rubans, et un balai de rameaux blancs, indice de la propreté qui doit être entretenue dans la maison.

Le jour de la célébration nuptiale, dès le matin, les amies de la fiancée se réunissent autour d'elle pour l'aider dans sa toilette. Elles lui nattent les cheveux avec des tresses de coton rouge, elles lui enveloppent le cou et la poitrine dans une gaze de soie, elles lui nouent à la ceinture un tablier en soie noire et un jupon qui tombe à larges plis sur des souliers à haut talon; enfin, elles lui mettent sur la tête une couronne ornée de paillettes et de grains de verre de différentes couleurs.

Au sortir de l'église, elle monte en voiture à côté de son mari, qui tient à la main une bourse remplie de petites pièces de monnaie qu'il distribue aux pauvres.

Au bruit des coups de fusil, des violons et des clarinettes, le cortége se dirige vers la maison paternelle du mari, où est préparé un grand banquet auquel sont conviés tous les parents et les amis. On danse jusqu'au milieu de la nuit, et, le lendemain, on va se promener dans les bois.

Un mois après, la jeune femme doit revenir visiter ses parents. Mais, cette fois, elle accomplit son voyage sans bruit et sans escorte. Par une belle matinée, elle monte à cheval avec son mari, et tous deux s'en vont amicalement, l'un à côté de l'autre, jusqu'à la maison où ils sont attendus; leur arrivée est annoncée par des cris de joie, et le père serre cordialement la main de son gendre, et la mère, en voyant le riant visage de sa fille, bénit le jour où elle l'a mariée à un honnête homme.

Heureuses gens, qui conservent dans la simplicité de leur destinée ce trésor de mœurs pures et de douces vertus! Heureux aussi l'étranger qui les observe! un tel spectacle laisse une bonne et salutaire émotion dans le cœur.

THÉODOSIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 182.

Mais une autre destinée vous attendait, Théodosie, et, du sein de nouveaux nuages, vous paraissez aux yeux de votre mère en costume de fiancée. Vous voilà plus forte et plus belle; le coloris de la joie anime votre visage. Vous êtes de celles que Dieu fit pour l'ornement et les hommages du monde. Vous souriez à vos atours, à votre beauté même, depuis que vous savez qu'elle est chère à l'homme que vous aimez. Et le voilà lui-même, celui qui fera le bonheur de votre vie, qui vous consolera de vos longues peines; celui que votre mère aimera, parce qu'il adoucira les fidèles regrets de la pauvre orpheline. Oh! comme par avance Ulrique le bénit!

Il a l'air noble, la taille élégante, les manières simples et polies; mais son habillement est celui des officiers de marine : pauvre Théodosie, encore des séparations cruelles! Celles-ci du moins vous laisseront l'espérance.

Ah! s'ils étaient au bout du monde, ceux qui nous ont laissés dans le deuil! Si nous pouvions nous dire : « Un jour peut-être ils traverseront l'Océan pour venir à nous! En attendant, le même soleil nous éclaire; cent navires sont entre nous des messagers fidèles, et chaque mois nous apporte des preuves écrites de leur vie et de leur amour... » Oh! s'ils vivaient encore, dussent-ils même être absents toujours!

Cependant voilà maintenant Théodosie seule dans sa modeste maison, seule avec une petite fille. Par la croisée ouverte on voit la mer. A la cloison, dans un cadre d'or, brille une image chérie. Ses yeux attentifs rencontrent sans doute ceux de la mère et de l'enfant, et tel est le regard du portrait, tel est sans doute le cœur de l'absent.

— Reviendra-t-il enfin, chère maman? dit la petite fille caressante.

— Oui, mon Ulrique, je l'espère.

Ulrique était, on le sent bien, le nom que Théodosie avait dû donner à son enfant, et celle qui rêvait fut cependant saisie, à ce nom, d'un inconcevable attendrissement. Elle couvait des yeux la petite fille arrêtée devant le portrait.

— Oh! comme je le reconnaîtrai dès qu'il paraîtra, ma chère maman, quoique je fusse bien petite, bien petite, quand il nous a quittées. Vous souvient-il comme il me faisait sauter sur ses genoux, et comme il me faisait rire!... Oh! pour moi, je ne l'oublierai jamais.

Pendant ces discours de l'enfant, la mère, accoudée sur le bord de la fenêtre, regardait avec mélancolie l'horizon sans bornes. N'avait-elle déjà plus d'espérance?...

Cette même chambre parut et disparut plusieurs fois aux yeux d'Ulrique. Toujours le portrait! toujours la mère! Et l'enfant grandissait : c'était bientôt une jeune fille.

— Mon Dieu! suis-je veuve? se dit un jour Théodosie éplorée; et ces habits de couleur sont-ils une injure à la mémoire de mon mari?

A ces mots de sa fille, Ulrique se détourna pour essuyer ses pleurs, comme si Théodosie avait pu les voir; et tout à coup, en regardant d'un autre côté, elle aperçoit là-bas, là-bas, à l'ombre des palmiers, nonchalamment couché sur de riches tapis, entouré d'esclaves noirs et de femmes blanches... C'était lui! c'était lui, à ne pouvoir s'y méprendre!...

Et, dans la chambre au bord de la mer, toujours le doute et l'espérance; toujours les caresses de l'enfant; toujours le doux regard et l'éternel sourire du portrait!

Celle qui rêvait fut saisie de douleur et d'indignation. Elle allait porter la main sur cette image menteuse qui nourrissait l'amour de sa fille trompée.

— Il n'est pas digne de toi! allait-elle s'écrier, quand le voile nébuleux se répandit devant sa vue, et à cette scène de douleur fit succéder une scène de mort.

L'aimable enfant qui la consolait encore, Théodosie allait la perdre bientôt; une langueur sans remède consumait la jeune fleur; elle descendait au tombeau par une lente agonie. Ulrique, guidée par de récents souvenirs, suivait aisément les phases de cette maladie impitoyable et douce, qui flatte et déchire, et qui montre au malade séduit le mirage d'eaux salutaires auxquelles ses lèvres brûlantes ne s'abreuveront jamais.

Ce n'était pas sur l'enfant, c'était sur Théodosie que la bonne Ulrique pleurait. Elle la suivait avec anxiété dans toutes ses douleurs; d'une invisible main elle essuyait ses larmes de mère, mais il en coulait toujours de nouvelles...

Et lorsque enfin, les ombres s'étant de nouveau répandues et de nouveau dissipées, elle vit, dans une prairie onduleuse, plantée de rosiers, de saules et de cyprès,

Théodosie s'avancer, soutenue par deux fidèles servantes (les mêmes qui dormaient dans la chambre voisine) et se mettre à genoux devant une tombe toute fraîche :

— O ma fille! dit Ulrique, au comble de la douleur, voilà donc pourquoi je t'avais élevée! Voilà le sort réservé à la pieuse enfant qui ferma les yeux à sa mère! Pauvre affligée, ne pleure pas sur ta fille, ta fille est plus heureuse que toi!

Et les saules, les cyprès, Théodosie et les femmes disparurent; mais cette fois aucun nuage ne répandit plus son ombre; la lampe se mourait toujours dans la chambre où Ulrique veillait seule auprès du lit funèbre; le messager aux cheveux blonds, au regard céleste, était au chevet du lit, et Théodosie, froide, inanimée, souriait paisiblement.

— Me voici pour accomplir ma promesse, dit le Songe d'une voix lente et solennelle. Ulrique, tu sais la vérité; voici le moment de te résoudre; la vie et la mort de ta fille sont dans tes mains.

Ulrique se mit à genoux.

— Non pas devant toi, dit-elle, ô bon ange! non pas devant toi, qui n'es peut-être qu'une vaine image, mais devant Dieu, qui est la vérité même, mon maître souverain, mon juge et mon père, je me prosterne pour me soumettre absolument. Je le dis du fond de mon cœur : Que sa volonté soit faite! je l'accepte et je la bénis. Si j'en ai le pouvoir, je ne veux pas changer ses décrets; ma fille est dans son sein, je ne veux pas l'en arracher pour la presser vivante sur le mien.

Au bruit de ces paroles, qu'elle avait prononcées à haute voix, les deux servantes d'Ulrique accoururent pour savoir ce qui se passait. Elles avaient quitté leur maîtresse dans le désespoir, elles la retrouvèrent calme et résignée.

— Certainement, dit l'une d'elles, ceci est un effet de la grâce divine.

— A votre tour, mes chères amies, leur dit Ulrique, avec une douce sérénité; je vais sommeiller un peu dans ce fauteuil, tandis que vous garderez le corps de mon enfant. Je sais où elle est maintenant, et je sais quelles douleurs Dieu a voulu lui épargner en la retirant à lui; et comme elle m'est bien plus chère que moi-même, je suis heureuse de son bonheur; je donnerai mes jours au devoir et mes nuits au repos, jusqu'au moment où j'irai, s'il plaît à Dieu, rejoindre Adolphe et Théodosie.

— Mais irez-vous à Stockholm au temps marqué par le rêve? dit à Ulrique le premier de ses amis auquel elle raconta sa vision.

— Je ne ferai rien, répondit-elle, pour abréger mes jours sans nécessité.

— Mais cette petite Ulrique, qui devait naître en son temps, pour consoler d'abord et puis pour affliger sa mère, elle est, par votre pieuse obéissance, replongée dans le néant!

— Le néant, mon ami?... Nous ne disposons ni du néant ni de l'être. Tout ce qui sera repose dans la main de Dieu : il ne dépend pas de nous de lui ravir une seule des créatures qu'il a destinées à la vie. Pour vivre dans le ciel, est-il nécessaire enfin d'avoir vécu sur la terre? Celle que j'ai vue chérie de mon enfant lui peut être donnée là-haut dès ce jour, pour aimer, pour adorer avec elle l'infini, l'inépuisable, l'éternel Créateur.

Ulrique, toujours convaincue qu'il n'avait tenu qu'à elle de rappeler sa fille à la vie, n'a jamais eu de regret d'avoir laissé au sépulcre sa proie et au ciel son trésor. Elle vivait, par anticipation, avec Théodosie dans le monde invisible.

— Invisible, disait-elle, mais si voisin de moi que je le trouve, quand je veux, au fond de mon cœur. C'est là que Dieu nous est présent, c'est là qu'il nous parle, c'est là que nous pouvons évoquer avec lui tous ceux que nous aimons. Ils viendront, n'en doutez pas, et s'uniront à nous et nous parleront, si, par notre pureté et notre fidélité, nous méritons toujours d'être en commerce avec les esprits bienheureux. [1]

LES DIX-HUIT GRAINS DE MAÏS.

(1540.)

Les soldats de Hernando de Soto, jetés imprudemment dans les solitudes inexplorées de la Floride, en étaient venues à ce degré de misère où la plainte semble être une légitime consolation; la bonne humeur de quelques-uns d'entre eux sauva la petite armée du conquistador. Voici ce que raconte un témoin occulaire.

« Un jour, il y avait parmi nous quatre soldats des plus braves, de ceux que la fain talonnait le plus; et par cela même qu'ils étaient vaillants, ils plaisantaient toujours et se gaussaient de leur misère. Ils se mirent à chercher entre camarades quel genre de provisions ils pouvaient réunir, et il virent que pour toute pitance ils n'avaient qu'une petite poignée de maïs. Avant de partager ce vrai trésor, qui pouvait les empêcher de succomber, et pour ajouter à son volume, ils le firent cuire, et, la répartition étant faite loyalement sans nulle tromperie, ils eurent chacun pour leur dîner dix-huit grains. Trois d'entre eux, à savoir, Antonio Carrillo, Pedro Moron et Francisco Pechudo, mangèrent leur part sur l'heure; le quatrième, Gonçalo Sylvestre, noua son maïs dans un mouchoir et le mit dans son sein. Peu d'instants après, notre brave rencontra un autre soldat espagnol né à Burgos et que l'on appelait Francisco de Troche, et la première parole de ce dernier fut : — Avez-vous quelque chose à manger? Sylvestre, se gaussant, lui répondit : — Parbleu! oui, et des massepains nouveaux, qui viennent de m'arriver de Séville. Francisco, au lieu de se fâcher, rit de cette bouffonnerie; comme il en était sur ce point, un autre soldat, enfant de Badajoz, et qu'on nommait Pedro de Torres, les aborda : — Holà! vous autres, avez-vous à manger? (car en ces tristes journées on n'entendait pas d'autres paroles.) Et Gonçalo Sylvestre de répondre : — Une croquante de Utrera nouvellement sortie du four; et si le cœur vous en dit, je vais la partager largement avec vous... Et l'autre de rire du bon conte. — Eh bien, leur répliqua Gonçalo Sylvestre, il faut que vous voyiez sur l'heure que je n'ai point menti : l'un aura ce qu'il lui faudra de massepains de Séville, et l'autre la croquante de Utrera. Et, disant ainsi, il tira son mouchoir avec les dix huit-grains de maïs, et il en donna six à chacun de ses camarades, réservant les six autres pour lui : ils les mangèrent sur l'heure, craignant l'arrivée d'un quatrième convive. (Garcilasso Inca, libro tercero de la *Historia de la Florida.*)

SINGULIÈRES RECHERCHES

SUR LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

On avait demandé à Jacques de Sainte-Beuve [2] quelles étaient la longueur, la largeur et l'épaisseur de la croix de Jésus-Christ. Voici la réponse que le savant théologien fit à cette question :

« C'est une ancienne tradition que la croix sur laquelle notre rachat s'est fait avait quinze pieds de hauteur, et que son travers en avait sept au moins. Mais je ne vois rien qui confirme certainement cette tradition, et je ne sais sur cela qu'une chose positive, qui est que l'on ne sait point au vrai ni quelle a été la matière, ni la figure, ni la grandeur, tant

[1] Extrait du Portefeuille de Valentin.
[2] Voy. t. XXVI, p. 181.

en hauteur qu'en travers, de cette croix, et encore moins son épaisseur. Le vénérable Bède a estimé qu'elle était de quatre sortes de bois, de cyprès, de cèdre, de pin et de buis. D'autres, comme Cantacuzène, ont estimé qu'elle était seulement de trois sortes de bois, ne portant pas de buis, et que le haut de la croix était de cyprès, le travers de pin et le bas de cèdre. D'autres ont estimé qu'elle était de cèdre, de cyprès, d'olivier et de palmier. Toutes ces opinions sont plutôt des pensées de contemplatifs que des sentiments de théologiens. Et, en effet, il ne tombe point sous le sens que les Juifs aient recherché plusieurs bois pour la faire. Lipse dit qu'elle était d'un seul bois, c'est-à-dire de chêne. Gretser s'est attaché à réfuter cette opinion, comme n'étant pas certaine. Pour ce qui est de la figure de la croix, il est encore incertain si elle était simple ou composée, c'est-à-dire d'un seul morceau de bois sans travers, ou d'un morceau de bois terminé par un autre en travers (suivant la forme du T), ou enfin comme on la représente ordinairement, le travers n'étant pas tout à fait en haut du morceau en longueur, mais un peu au-dessous de l'extrémité supérieure, comme s'il la coupait. La grandeur des croix ordinaires n'était pas de quinze pieds, mais beaucoup moindre : les bêtes féroces pouvaient déchirer ceux qui y étaient attachés. Baronius, en ses notes, remarque très-bien qu'il n'y avait que les personnes illustres condamnées au supplice de la croix que l'on attachât à des croix élevées. Il est probable que la croix du Fils de Dieu était plus grande qu'à l'ordinaire, les Juifs lui ayant donné par dérision une robe de pourpre, un roseau pour sceptre, une couronne d'épines, et l'ayant salué en l'appelant : *Roi des Juifs!* Il est donc assez vraisemblable que cette croix avait quinze pieds de hauteur et que son travers était grand à proportion et en avait sept. J'ai toujours tenu pour maxime, dans les faits qui regardent l'histoire, de ne point m'écarter des opinions communes, si ce n'est que de puissantes raisons ne m'obligeassent au contraire. »



RHODODENDRON ARBOREUM. (Voy. p. 132.) — Dessin de Freeman.

QUE SE PASSE-T-IL?



Dessin de Godefroy Durand, d'après Rodolphe Lehmann.

Que regardent-elles? Faut-il le demander à l'artiste? Quel spectacle se déroule, quelle scène se déploie devant ces trois jeunes femmes et ce gracieux enfant, aux yeux épanouis, si heureux de ce qu'ils reflètent? Cette florissante jeunesse, entourée de draperies, de parfums, les mains chargées de fleurs, le cou et les oreilles parés de scintillants joyaux, qu'admire-t-elle? Quelles sont les splendeurs qui éclatent devant ce balcon aux riches tentures? L'artiste lui-même ne saurait peut-être nous le dire : il a peint l'enfance et la beauté, charme des yeux, se livrant au plaisir de voir; à vous de disposer la lentille que colore l'espérance ou le souvenir, et de suivre ce que regardent tous ces yeux, au travers du mirage de vos propres rêves. Ceux-ci vous diront peut-être quel est l'aspect qui provoque le demi-sourire complaisant de la figure de droite, et quel sentiment a fait baisser ses paupières émues, tandis que sa main incertaine va laisser échapper le bouquet qu'elle n'eût pas donné sans doute. Ils vous diront quelle pompe attire ces yeux avides qui ne sauraient s'ouvrir assez grands au gré d'une enfantine admiration. Vous devinerez peut-être ce que poursuit l'œil chatoyant, voluptueux et railleur tout à la fois, de la femme dans l'ombre, et quel aspect inattendu a provoqué l'étonnement ingénu et presque effrayé de cette belle jeune fille.

C'est sur un même spectacle que s'arrêtent, avec diverses nuances, ces quatre regards charmés; mais, selon la pente de votre pensée, vous en imaginerez mille. Serait-ce qu'un splendide cortége défile devant la fenêtre? Les cavaliers, en brillants uniformes, caracolent sur leurs fringants coursiers; les voitures resplendissent au soleil; et, qui sait? plus d'une œillade s'égare peut-être vers cette croisée si heureusement garnie. — Ou bien cette famille italienne, aux pittoresques atours, admire-t-elle une solennelle procession, prend-elle sa part d'une cérémonie publique? Mais non; toutes ces physionomies sont émues, et depuis longtemps, dans tout ce qui est fête officielle, l'âme est absente, l'assistance immobile et pétrifiée. N'est-ce donc pas plutôt là une loge devant laquelle se joue quelque scène remplie d'un palpitant intérêt? Chaque spectateur apporte sa disposition particulière au plaisir qu'il partage avec tous : l'enfant seul a son impression naïve; il jouit de ce qu'il voit, les autres jouissent de ce qu'ils éprouvent.

Longtemps, longtemps pourrez-vous songer, et, devant ces quatre spectateurs, diversifier à loisir le spectacle. Et toutefois ce n'est là que le moindre des plaisirs qu'offre un tableau à celui qui sait regarder et jouir en regardant.

PROGRÈS DE L'ART APPLIQUÉ A L'INDUSTRIE, EN ANGLETERRE.

AVERTISSEMENT A LA FRANCE.

Voici une phrase que l'on entend souvent en France : « Les Anglais auront beau faire, ils ne seront jamais ar- » tistes; jamais leurs ouvriers n'auront autant de goût

» que les nôtres. Le goût ne se donne ni ne s'apprend. »

Est-ce bien sûr? Il fut un temps où l'Italie pouvait dire aussi : « La nature nous a faits peintres et sculpteurs. Qui » nous disputera jamais en Europe la gloire des arts? »

Dès le jour de la clôture de la première Exposition universelle, le 15 octobre 1851, le prince Albert signalait à l'industrie anglaise le but nouveau qu'elle avait désormais à poursuivre : « Perfectionner son goût, et ajouter aux qualités positives de sa fabrication celle de l'art qui distingue les produits de l'industrie française. »

Les paroles du prince trouvèrent un écho dans toutes les manufactures, à Birmingham, à Bristol, à Halifax, à Leeds, à Sheffield, à Stoke-upon-Trent, etc.

« Le plus grand bienfait dont on puisse doter l'industrie, disait le maire de la ville de Bradford, M. Henri Forbes, c'est de donner, par le développement et l'amélioration de l'enseignement de l'art, un goût plus pur et plus exercé à ceux qui produisent, comme à ceux qui consomment nos étoffes. »

Le département de la science et de l'art, dont nous indiquerons plus loin les attributions, fut créé sous l'empire de ces idées, et l'on peut déjà mesurer les progrès accomplis sous son influence; ils ont été accélérés par la coopération de ces sociétés libres et si utiles que l'on appelle *Mechanics' institutes*, et qui sont devenues presque une puissance (ces huit cents sociétés ont cent quarante mille membres).

Le nombre des écoles de dessin en Angleterre était de dix-neuf avant le mois d'octobre 1852; on compte aujourd'hui quatre-vingts écoles d'art, et, de plus, deux cent soixante-dix écoles publiques et privées dans lesquelles les professeurs des écoles d'art enseignent le dessin. On n'y avait attiré que 3 300 élèves en 1851; un enseignement plus complet a été départi l'année dernière à 66 300 personnes, qui ont payé aux écoles plus de cinq cent mille francs pour prix de ces leçons. Le dessin est remis en honneur et devient inséparable, dans les écoles comme dans l'apprentissage, de l'instruction élémentaire. Un musée spécial, fondé par le département de la science et de l'art, dont la richesse est due aux prêts et aux dons, et qui coûte néanmoins douze cent mille francs, avait reçu, en 1852, quarante-cinq mille visiteurs; cinq cent mille y sont entrés dans les douze derniers mois.

On a envoyé successivement, dans une vingtaine de villes, en wagons, un musée d'art et d'industrie, renouvelé après chaque voyage, formé de beaux modèles de toute espèce empruntés au musée central et appropriés à chaque cercle manufacturier; cent soixante mille personnes, fabricants et ouvriers pour la plupart, ont étudié ce musée.

Il y a cinq ans, les professeurs de dessin et les dessinateurs de fabrique étaient rares, peu habiles et peu rétribués; on commence à ressentir à peu près partout l'effet de leur plus grand nombre; plusieurs professeurs gagnent aujourd'hui dix à douze mille francs par an, et un ou deux, vingt-cinq mille francs. L'exposition de produits fabriqués d'après des dessins d'anciens élèves des écoles d'art [1] permet de juger des premiers fruits du nouveau système. Des fabricants de Nottingham, de Sheffield, de Worcester, du Staffordshire, reconnaissent hautement que leurs meilleurs dessinateurs sont sortis des écoles d'art, et que, grâce à eux, le caractère général des dessins et des formes a déjà été modifié de la façon la plus heureuse.

Au surplus, quelle que soit l'opinion que l'on ait de ces résultats, on ne saurait nier qu'avant dix ans l'industrie anglaise comptera dans ses rangs deux à trois cent mille travailleurs auxquels plusieurs années d'école auront donné de saines notions d'art et de science et une pratique intelligente du dessin; que, grâce aux musées, aux collections ambulantes, au palais de Sydenham, les styles de tous les pays, les plus beaux types de l'ornement et les modèles les plus renommés en tout genre seront devenus familiers à plusieurs millions d'ouvriers.

C'est la volonté du peuple anglais, si ferme en ses desseins, d'acquérir le discernement, l'élévation et la science qui lui manquent en matière d'art, ou pour mieux dire, de développer dans la nation l'imagination, le goût, le sentiment de l'idéal, le génie artiste, en un mot; facultés innées chez tous les hommes, mais jusqu'à ce jour à peu près inertes chez nos voisins, et dont des efforts persévérants peuvent amener le réveil et le progrès. N'a-t-on pas vu l'exemple de Mabuse et de Holbein au seizième siècle, et celui de Van-Dyck au dix-septième siècle, suffire pour créer une école nationale, détruite bientôt par les agitations religieuses et politiques? L'Angleterre a toujours eu depuis lors un certain nombre d'artistes originaux et heureusement doués, naguère coloristes pleins de fantaisie et d'esprit, aujourd'hui épris de la manière naïve de Van-Eyck et de Giotto, et de celle un peu plus savante de Masaccio; nous oublions trop les rares qualités qu'ont déployées dans un milieu ingrat Inigo Jones et Christophe Wren, Lawrence et Reynolds, Gainsborough, Stothard [1], Flaxman, etc.

L'industrie anglaise n'ignore plus le charme et le prix de la perfection : Dyce, Pugin, M. Owen Jones, et un dessinateur de fabrique devenu un peintre renommé, M. Richard Redgrave, ont tracé la voie nouvelle; l'industrie anglaise, disons-nous, essaye de donner par le dessin la souplesse à la main de ses ouvriers, et commence à entrer dans le courant des saines doctrines et des inventions de l'art. De plus grandes ressources sont offertes à l'étude, et, par l'enseignement qui se répand et s'affermit, on espère avoir un jour raison du mauvais goût public [2]. M. Minton et M. Elkington ont devancé ce mouvement, et leur succès dit assez ce que tant de vigueur et de zèle peut produire.

Terminons cet avertissement en donnant une idée exacte de ce qu'est aujourd'hui le département anglais de la science et de l'art. C'est, depuis le 25 février 1856, une division du Conseil de l'éducation, placé sous l'autorité et la présidence du président du Conseil privé.

Ce département a la surintendance des travaux de la carte géologique du Royaume-Uni, du Musée de géologie pratique, du Bureau d'étude et de statistique des mines (*Mining record Office*) et de l'École des mines, du Musée de l'industrie irlandaise, de la Société royale de Dublin et de la Société royale zoologique d'Irlande, du Musée industriel d'Écosse et du Musée d'histoire naturelle d'Édimbourg.

Il concourt à la fondation, à la direction et à l'administration des écoles d'art et de science, et facilite à toutes les écoles, aux *Mechanics' institutes* et aux autres sociétés de ce genre, l'acquisition à prix réduit des modèles, des appareils et des ouvrages utiles à l'enseignement et à l'étude.

Il dirige une école normale d'art pour former des maîtres de dessin; une bibliothèque qui contient six mille volumes et près de neuf mille dessins, estampes et photographies; enfin, le musée dont il a été question plus haut et qui est composé des divisions suivantes :

Une collection de cinq cents peintures et dessins de l'école anglaise moderne, donnée par M. John Sheepshanks;

[1] *Exhibition of works of art-manufacture*, designed or executed by students of the Schools of art.

[1] Thomas Stothard fut d'abord dessinateur dans une fabrique de soieries.

[2] Voy., sur le mauvais goût et l'ignorance sous le rapport de l'art, t. XXVI (1858), p. 286.

Une collection d'ouvrages de sculpture moderne;

Un musée d'art, créé particulièrement en vue de la décoration et de l'ornement;

Une collection de plus de sept mille dessins et moulages relatifs à l'architecture;

Une collection des matériaux et des modèles nécessaires à l'étude des constructions civiles;

Une collection de douze mille modèles, tableaux, livres et instruments servant à l'enseignement des lettres, des sciences et des arts;

Une collection de matières premières et de produits à divers degrés de fabrication, tirés du règne animal;

Enfin, une collection de dessins et de modèles des inventions brevetées depuis 1617 jusqu'à l'année présente.

Le marquis de Salisbury est actuellement président du Conseil de l'éducation. La charge de secrétaire et de surintendant général du département de la science et de l'art est remplie par M. Henri Cole, qui était commissaire du Royaume-Uni à l'Exposition universelle de 1855. M. le docteur L. Playfair et M. Richard Redgrave sont inspecteurs généraux, le premier, des écoles de science, et le second, des écoles d'art. (¹)

LES BOLIDES.

On donne le nom de bolides à des étoiles filantes d'une dimension et d'un éclat inusités. Il n'est personne à qui, par une nuit sereine, il ne soit arrivé d'être témoin de ce genre de phénomènes. Un globe de feu paraît tout à coup dans le ciel, le parcourt avec rapidité sur une certaine étendue, illumine l espace autour de lui en effaçant par sa lumière celle des étoiles, puis disparaît après deux ou trois secondes, parfois en faisant explosion, parfois en laissant simplement derrière lui une traînée de vapeurs qui demeure visible pendant quelques instants. Au lieu de n'être qu'un point comme les étoiles filantes, ces météores présentent un diamètre sensible, et leur éclat est souvent comparable à celui de la lune.

Les bolides ont attiré, dans ces derniers temps, l'attention des astronomes plus qu'ils ne l'avaient encore fait. M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse, les a particulièrement choisis pour l'objet de ses études. Il ne s'est pas contenté, comme beaucoup d'autres, d'observer leurs apparitions. Il a cherché à les soumettre au calcul et à déterminer non pas seulement ce qu'ils paraissent être, mais ce qu'ils sont. Il les considère comme des espèces de satellites de la terre, analogues peut-être à la lune par leurs mouvements, et n'en différant relativement à nous que par leur petitesse, qui les empêche de réfléchir assez de lumière pour être visibles dans leur condition ordinaire. Ils ne le deviennent que lorsqu'ils s'approchent assez de notre globe pour éprouver de sa part une certaine influence, probablement électrique, qui les rend tout à coup incandescents et les élève à une température suffisante pour en mettre une partie en vapeur et souvent les faire éclater. C'est un phénomène dont l'éclairage électrique donnerait approximativement l'idée.

(¹) Nous avons extrait ces documents d'un rapport très-remarquable fait, en septembre 1858, à la Chambre de commerce de Lyon, sur un projet de fondation d'un musée d'art et d'industrie. L'auteur de ce rapport est M. Natalis Rondot, délégué de la Chambre et président de classe au jury de l'Exposition universelle de 1855. Ses conclusions ont été adoptées, et la Chambre de commerce a décidé que le rapport servirait de point de départ à l'organisation du Musée d'art et d'industrie, et formerait le programme préliminaire d'après lequel il conviendra de procéder à la distribution du deuxième étage du palais du Commerce, aux premières acquisitions, aux demandes de concours que la Chambre adressera au gouvernement, à l'administration municipale et aux amis de l'art et de l'industrie.

On a pu constater, dans un assez grand nombre de cas, que ces globes étaient composés d'une matière solide. En effet, en faisant explosion, ils envoient quelquefois du côté de la terre un certain nombre de fragments qui restent sur le sol et dont on peut constater l'identité avec les aérolithes. Leur masse se compose donc de substances de même nature que celles qui appartiennent à la masse de la terre, et particulièrement que celles qui s'observent dans les déjections volcaniques. On sait, en effet, que les aérolithes contiennent non-seulement du fer métallique, mais divers minéraux, tels que le feldspath, l'olivine, l'augite, la pyrite de fer, l'acide chromique, l'acide phosphorique, etc.

Le diamètre de quelques-uns des globes a pu être mesuré et a donné des chiffres très-considérables, comparativement à ce que l'on aurait pu conjecturer d'après la petitesse ordinaire des aérolithes. Ainsi, le 2 avril 1852, M. Petit observa à Toulouse un bolide, élevé d'environ 4 lieues au-dessus de la terre et ayant un diamètre de 32 mètres; le 6 juillet 1850, il en observe un autre, éloigné de 64 lieues au moment de son apparition et de 32 au moment de sa disparition, et dont le diamètre était de 215 mètres. En 1837, dans la nuit du 4 au 5 janvier, il en paraît un que l on distingue à la fois de Vichy, de Vesoul et de Niederbronn dans le Bas-Rhin; sa hauteur, calculée par M. Petit, est de 68 lieues, et son diamètre s'élève à 2 200 mètres. En 1841, le 18 août, il en paraît un de 2 800 mètres de diamètre, élevé de 182 lieues au-dessus de la terre, et observé simultanément à Reims et à Paris. Ces exemples suffisent : ils nous montrent qu'il y a de véritables montagnes qui sont lâchées dans l'espace et qui circulent librement au-dessus de nos têtes, les unes entrant jusque dans notre atmosphère à une hauteur égale à trois ou quatre fois celle du mont Blanc, les autres demeurant à une distance d'une centaine de lieues.

L'apparition de ces masses célestes est-elle périodique ou accidentelle? C'est ce que les observations, en se continuant, permettront peut-être de décider. Si elles circulaient réellement autour de la terre à la manière de la lune, notre système astronomique y trouverait une nouvelle richesse, qui conduirait peut-être à des conséquences intéressantes; mais lors même qu'elles appartiendraient directement au soleil, autour duquel seraient disposées leurs orbites, en se croisant diversement avec celle de notre planète, leur étude ne serait pas moins de la plus grande importance. Bien qu'on n'aperçoive les bolides qu'au passage et un seul instant, au lieu de les avoir toujours en vue comme les planètes, on ne serait pas moins en état de constater leur identité, comme on le fait pour les comètes, si l'on parvenait à déterminer exactement les données relatives au mouvement de chacun d'eux. Ainsi, l'on sait déjà que la rapidité des mouvements varie de l'un à l autre Il y en a dont la vitesse n'est que d'une demi-lieue par seconde, et d'autres pour lesquels cette vitesse s'élève jusqu'à une vingtaine de lieues, c'est-à-dire plus du double de celle dont la terre est animée dans sa course autour du soleil.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose. CHAMFORT.

LES BORDS DU GAPEAU.

Que de grandes et nobles intelligences ont été rêver, au déclin de leurs jours, sur les bords de ce petit fleuve qui arrose les prés fleuris d'Hyères et y porte la fertilité! C'était là qu'aimait à se reposer Augustin Thierry, lorsqu'il quittait un moment son riant hameau de Carqueiranne, et

qu'il se faisait raconter les légendes de ces belles vallées, ne pouvant plus les voir; c'était là qu'Ampère se laissait conduire par ces interminables rêveries qui aboutissaient toujours à des réalités si puissantes. Qui pourrait nous dire aujourd'hui si ce n'est pas sur ces bords sinueux, au murmure léger de cette cascade, qu'a jailli tout à coup, dans le cerveau de l'homme de génie, la pensée qui relie entre elles les contrées du globe par la communication spontanée de toutes les intelligences (1)? C'est là aussi, dans cette étroite vallée, bornée par des rideaux verdoyants de pins et de chênes liéges, qu'un peintre de paysage habile dans le choix de ses sujets et plein d'amour pour la Provence, qu'il ne quitte guère, vient souvent de Toulon chercher ces beaux sites, rivaux de ceux de l'Italie, et parés, comme ceux-là, de nobles souvenirs. Grâce à M. V. Courdouan, dont on a plus d'une fois remarqué les marines et les paysages aux diverses expositions de Paris, nous pouvons reproduire les rives paisibles, les riants ombrages que vont chercher à quelques pas de la ville tant de pauvres malades, et, ce qui est moins triste à coup sûr, tant d'aimables convalescentes qu'a bien souvent guéries le climat tempéré de ce beau pays.

Une pure formule de conversation, une locution devenue proverbiale, trompe tous les jours les habitants de Paris sur le caractère physique du coin de la Provence où s'élève la ville dont le Gapeau baigne les campagnes au levant. On va parfois se promener aux îles d'Hyères, on y établit rarement sa demeure, et la ville qui porte ce nom est devenue, grâce aux soins persévérants de l'administration locale, un lieu de plus en plus fréquenté. Déjà d'élégants hôtels particuliers, parmi lesquels on cite ceux de M. le duc de Luynes et de M. le duc de Vicence, s'y élèvent



France méridionale. — Hyères : les Bords du Gapeau. — Dessin de M. de Bar, d'après M. Cordouan.

comme par enchantement. Grâce à l'embranchement du chemin de fer qui, partant de Marseille, va, dans peu de semaines, aboutir à Toulon, on pourra, en moins de vingt heures, atteindre ces régions favorisées. La population totale du pays dépasse aujourd'hui dix mille âmes, et il n'est aucune des ressources offertes par des centres de population plus considérables qu'on ne trouve dans cette petite ville si pittoresque, dont Joinville parle déjà avec amour.

Si la cité où débarqua saint Louis à son retour des croisades est si imparfaitement connue de ceux mêmes qui veulent y aller chercher la santé, le Gapeau est bien plus ignoré encore. Un livre rempli de précieux détails, et qui est devenu comme le vade-mecum des voyageurs que leurs affaires ou leur santé conduisent vers ces extrémités de la Provence, complétera le tableau de M. Courdouan, surtout aux yeux des amateurs de géographie locale : « Le Gapeau, dit M. Alphonse Denis, est une petite rivière qui prend sa source près de Signes, coule du nord-est au sud-ouest, et se jette dans la mer un peu au-dessus de l'établissement des Salins, après avoir servi à l'arrosement de toutes les vallées qu'il parcourt (1). » Millin avait prétendu que le terroir proprement dit de la ville était arrosé par les eaux tombant de la montagne du Château ; c'est le Gapeau qui les lui fournit, grâce à un canal construit, dès 1458, par les soins de Jean Natte, habile ingénieur du temps, auquel les jardins de la ville doivent leur parure si riche et si variée.

Situé sous le 43° 7′ 28″ de latitude et sous le 23° 48′ 11″

(1) Personne n'ignore plus aujourd'hui que c'est à M. Ampère, l'un des plus grands physiciens du siècle, mort en 1836, qu'est due en réalité l'invention des télégraphes électriques. Pendant son séjour à Hyères, cet excellent homme s'était pris d'une telle prédilection pour les bords du Gapeau, qu'il se faisait fréquemment conduire en voiture à cette charmante promenade. Un jour, le cocher, presque aussi distrait, sans doute, que son maître, versa le penseur dans la paisible rivière, que la sécheresse avait mise alors heureusement à sec. Plusieurs contemporains d'Ampère se rappellent encore la bonhomie charmante avec laquelle le savant déjà si illustre racontait comment cette chute périlleuse avait été pour lui l'objet d'un nouveau calcul, auquel il n'avait pas songé jusqu'alors.

(1) *Promenades pittoresques à Hyères*, ou Notices historiques et statistiques sur cette ville, ses environs et les îles ; 3e édition, considérablement augmentée. Toulon et Paris, 1853, 1 vol. grand in-8.

de longitude, abrité des vents malfaisants par les riantes collines qui l'entourent, le territoire d'Hyères était renommé naguère par ses riches cultures d'orangers. Une maladie funeste a fait périr, depuis quelques années, la plupart de ces arbres charmants; mais on peut dire que les horticulteurs habiles ont su, grâce à leur activité, rendre cette calamité moins sensible; les fraises si parfumées que l'on récolte dans la ville même et dans les environs forment à elles seules une branche de rapport qui dépasse 50 000 francs. On évaluait naguère à 120 000 francs le produit des autres fruits, en n'y comprenant pas la vente des primeurs, qui a pris un grand développement. D'admirables travaux ont été faits, depuis trente-cinq ans environ, sur ce territoire privilégié; les marais qui y développaient leurs miasmes délétères ont été desséchés, et c'est ce qui a fait dire avec tant de raison à M. E. Carrière : « Aujourd'hui, la culture a remplacé le marécage, et des routes, qui n'étaient que des sentiers tracés au milieu des vases, passent, consolidées et bien entretenues, sous de brillantes plantations, et conduisent à des sites ravissants. Les bords du Gapeau vers l'est, dans la direction du nord-est la vallée de Sauvebonne, et celles qui se succèdent à peu de distance du littoral, en formant les bassins de la lisière de la Méditerranée, continuent le même paysage et



La Vallée des Angoisses, près Moustiers. — Dessin de M. de Bar, d'après M. Cordouan.

reproduisent, avec toutes les surprises de la variété, cette terre italienne dont Hyères donne, à l'occident, la dernière expression ([1]). »

CE QU'ON LAISSE PERDRE EN AGRICULTURE.

En France, la production en céréales est au niveau de la consommation. Dans une période de vingt ans l'importation ne dépasse l'exportation que d'un chiffre insignifiant.

Une récolte ordinaire répond à la consommation de l'année.

Le déficit d'un vingt-quatrième d'une récolte ordinaire, répondant à quinze jours de consommation, c'est une année médiocre, et la cherté.

Le déficit d'un douzième amène une mauvaise année et un prix ruineux pour le consommateur.

L'excédant d'un vingt-quatrième est une bonne année; l'excédant d'un douzième, une très-bonne année.

([1]) *Climat de l'Italie*, par E. Carrière. Paris, 1 vol. in-8.

De sorte que si nous pouvions augmenter le rendement de nos blés d'un douzième, par ce fait seul les mauvaises années monteraient au niveau des années ordinaires suffisant à la consommation, les années médiocres deviendraient des années d'abondance, et les bonnes années des années de réserve.

Or cette augmentation d'un douzième, ce treizième hectolitre par hectare, qui ferait la prospérité du pays, notre sol le produit; mais nous n'en profitons pas, parce que chaque année nous le perdons volontairement.

Sans prétendre donner un état de toutes les pertes que nous subissons par notre faute, nous en indiquerons quelques-unes qui permettront de juger ce que plus de soins, même sans plus de science ni de capital, apporteraient d'amélioration pour le cultivateur et pour le public.

Le blé, cette récolte si précieuse, sur laquelle repose en grande partie l'alimentation publique, subit de nombreux déchets, qu'il serait facile d'éviter.

Ainsi, en semant sur ses champs du blé mélangé de graines étrangères, le cultivateur se condamne lui-même à une

perte sensible. Que diriez-vous d'un particulier qui, après avoir loué ou acheté bien cher 50 ares de terre, les avoir labourés et fumés pour y semer du blé, s'aviserait de semer un de ces 50 ares en ivraie, nielle, rougeole et autres mauvaise herbes? Assurément cet homme passerait pour un cerveau malade. Cependant les cultivateurs, en si grand nombre, qui sèment du blé mal nettoyé, font tout aussi mal, car un cinquantième de mauvaises graines, mélangé à du bon grain, cause une perte beaucoup plus grande que si le bon et le mauvais grain étaient séparés. La preuve en est dans la peine que prennent les cultivateurs soigneux pour opérer cette séparation.

La perte résultant de l'emploi à la semaille de blé mal nettoyé est tout à fait volontaire de la part des cultivateurs; pour semer des semences parfaitement nettes, il suffit d'un peu de soin. Le cultivateur qui ne sème qu'un demi-hectolitre ou qu'un hectolitre de blé, peut très-facilement passer sa semence, poignée par poignée, sur la surface d'une table, ou sur le fond d'une assiette, et la purger de tout grain étranger ou défectueux. C'est le travail de ses enfants pendant quelques heures d'un jour de pluie. Le cultivateur qui emploie une plus grande quantité de semence se contentera d'en nettoyer ainsi deux ou trois hectolitres qui, semés et récoltés à part, lui fourniront ses semences de l'année suivante. Cette minime précaution, prise chaque année, suffit pour procurer des blés nets d'une valeur bien supérieure à celle des blés mélangés de graines étrangères.

La semaille est l'occasion d'autres négligences qui coûtent cher au cultivateur.

Une partie de la semence est mangée par les volailles et les pigeons; une autre partie ne lève pas, trop enterrée par la charrue de laboureurs inexpérimentés, ou trop peu enterrée faute d'un hersage suffisant. Tantôt la herse est défectueuse, tantôt ses deux rives portent sur des éminences, de sorte que le milieu de l'instrument n'agit pas sur le sol. Remarquez qu'un grain de semence perdu entraîne quelquefois la perte de plusieurs épis au moment de la moisson.

Une fois le blé semé, puis la herse promenée sur les sillons par un garçon de douze à quinze ans, il semble que le reste soit l'affaire de la Providence et que le cultivateur n'ait plus à s'en mêler jusqu'à la moisson. Cette incurie est encore une cause de pertes.

Pendant la saison des neiges et des grandes pluies, les champs de blés sont couverts, dans les places les plus basses, de flaques d'eau qu'il serait souvent facile de prévenir par une simple raie de charrue ou quelques coups de bêche à travers les renflements de terre qui font obstacle à l'écoulement des eaux.

Au printemps, les champs de blé sont envahis par les chardons, les nielles, les pavots, que l'on néglige d'arracher; de sorte qu'à la moisson, la terre louée et cultivée à grands frais produit, au lieu de blé, une masse d'herbes nuisibles.

Lorsque le blé est en tuyau, il a beaucoup à souffrir des animaux qu'on laisse vaguer dans la plaine. Les chiens de tout le village, ceux des voituriers et des promeneurs, entraînés sur la piste des perdrix et des levrauts, prennent leurs ébats et courent follement à travers les récoltes, brisant force tiges, qui se flétrissent sans prendre de grain.

A la moisson, d'autres pertes viennent diminuer la récolte. Généralement on coupe les blés beaucoup trop mûrs. L'observation permet de se rendre compte de l'avantage d'une moisson hâtive.

Si nous suivons avec quelque attention ce qui se passe lorsque le blé approche de sa maturité, nous voyons le bas de la tige se dessécher, quoique les nœuds de la paille et l'épi restent verts. Dès que la partie inférieure de la plante est ainsi desséchée, elle ne tire plus de séve de la terre et n'en transmet plus à la partie supérieure. Alors l'épi ne peut plus profiter que de la séve existant dans la partie encore verte de la tige. Si vous saisissez ce moment pour couper le blé et le laisser en javelle, la plante restera verte plus longtemps; les tiges, plaquées l'une contre l'autre, s'abriteront du soleil et du hâle; le contact de la terre, les rosées, prolongeront la durée de la séve, donneront le temps à l'épi de s'en nourrir, et le grain, arrivant à sa perfection par une maturité lentement élaborée, aura la couleur et le poids qui font le blé de qualité supérieure.

Lorsque, pour moissonner, on attend que le blé soit complétement mûr, le soleil, le vent, ont trop vite desséché la plante; le grain, au lieu de s'assimiler la séve qui restait dans la tige, a perdu une partie de sa propre substance par une évaporation trop rapide. Il n'a plus ni couleur, ni poids.

Coupez la moitié d'un champ de blé quelque peu vert, l'autre moitié après la complète maturité : entre ces deux blés, il y aura deux francs par hectolitre de différence en faveur du premier coupé. De plus, les épis trop mûrs, entr'ouvrant leurs capsules, laissent tomber au vent une partie de leurs grains; d'autres épis cassent et n'entrent pas dans la gerbe. Il n'est pas rare, vers la fin de la moisson, d'entendre des cultivateurs dire qu'ils laissent sur le sol une quantité de grain égale à la semence, perte énorme, qu'ils éviteraient si, dès que la paille est sèche par le pied, quoique verte encore au sommet et dans les nœuds, dès que le grain, pressé entre les doigts, ne fait plus la goutte de lait et se pétrit en cire, ils se hâtaient de mettre la faux dans leurs blés.

Aux pertes provenant de la moisson tardive succèdent celles qu'entraîne la mise en meule sans les précautions convenables, la rentrée dans des bâtiments mal entretenus, où le grain est livré aux ravages des souris et des charançons.

Puis viennent les pertes résultant d'un battage défectueux. Avant l'adoption de la machine à battre, le fléau laissait un vingtième du grain dans la paille, quand le maître était présent et assidu; en cas d'absence ou d'une surveillance insuffisante, la perte s'élevait à un dixième du grain.

Nous avons, dans nos contrées (Yonne), adopté les machines à battre, précieuse amélioration, susceptible de tant de perfectionnements; mais, dans la moitié de la France, le battage se fait encore comme du temps des Romains, en plein air, sous les pieds des chevaux et des bœufs; on jette ensuite le blé à la pelle, et le souffle du vent remplace le van et le crible, en laissant beaucoup de bon grain dans les criblures.

Si nous évaluons toutes les pertes que nous venons d'énumérer, nous resterons au-dessous de la réalité en les portant au douzième de la récolte. Le peu de netteté de la semence, la négligence apportée à la semaille, le retard et la lenteur de la moisson, le battage défectueux, suffisent seuls pour dépasser ce chiffre.

Nous sommes loin d'avoir fini la triste énumération de ce qu'on laisse perdre en agriculture; pour ne pas abuser de l'attention du lecteur, c'est sommairement que nous allons mentionner les faits que nous croyons utile de rappeler.

Le défaut de soin et de prévoyance dans l'économie du bétail entraîne des pertes considérables. Ce sont des écuries, des étables, des bergeries mal tenues, où l'air est vicié par des infiltrations invétérées, une ventilation insuffisante. Combien de bêtes à laine et de bêtes à cornes seraient préservées du sang de rate par l'introduction des racines dans leur alimentation d'hiver! Combien de troupeaux échappe-

raient à la cachexie aqueuse, si la nature des bêtes était mieux appropriée à la nature du sol; si le troupeau était proportionné à l'approvisionnement suffisant pour nourrir à la bergerie pendant le mauvais temps! Les hommes les plus compétents estiment que les pertes en bestiaux qui pourraient être évitées s'élèvent, chaque année, à plusieurs millions par département.

Après les pertes sur les animaux domestiques, mentionnons celles causées par les animaux sauvages.

Les lapins sont une cause de perte, bien moins à raison des récoltes qu'ils mangent qu'à raison de celles qu'ils empêchent de semer, et de l'obstacle qu'ils apportent à l'amélioration des terres voisines des bois, les propriétaires ou fermiers de ces terres craignant de les fumer et de les ensemencer pour n'y recueillir que des procès.

Pendant l'interdiction de la chasse, plusieurs sortes d'animaux, non déclarés nuisibles par les règlements, ne pouvant plus être écartés avec le fusil, font de grands dégâts. Ainsi, au printemps, des bandes innombrables de corbeaux de passage lèvent ordinairement la semence de nos premiers blés de mars et de nos premières avoines (¹); à la même époque, et surtout pendant les neiges, des nuées de pigeons ramiers viennent impunément dévorer, jusque dans la terre, les plants de colza. Dans plusieurs cantons, nous avons été forcés, par ce motif, d'abandonner cette culture. Espérons que le nouveau Code rural assurera aux cultivateurs ce droit si légitime de défendre leurs récoltes contre les animaux sauvages.

Une autre cause de perte, c'est l'état d'abandon dans lequel se trouvent les jardins des habitants de la campagne. Cultivé avec soin, le potager champêtre contribuerait pour une large part à l'alimentation de la famille; mais ce terrain si riche, à la porte de l'habitation, dont la culture, faite aux moments perdus, serait plutôt un plaisir qu'une dépense, est livré aux dégâts de la volaille, des bestiaux, et ne produit trop souvent que quelques fruits sans valeur. (¹) *La fin à une prochaine livraison.*

(¹) « Les corbeaux se divisent en deux races bien tranchées : celle du pays, qu'on nomme communément *piaillards*, et celle de passage, qui vient s'implanter sur les terres vers les derniers jours d'octobre ou au commencement de novembre.

» La première race, grâce à la destruction assez considérable que les enfants font de leurs nids et de leurs œufs, n'est pas très-nombreuse, et d'ailleurs, malgré le tort qu'elle fait, elle rend des services assez grands à la culture pour qu'on lui pardonne ses méfaits : elle détruit les souris, les vers, les chenilles, et la chrysalide du hanneton.

» Mais il n'en est pas de même des corbeaux de passage. Ils vivent en troupes de quatre à cinq cents, s'attaquent aux blés qui lèvent, mangent le grain germé, et obligent souvent les cultivateurs à ensemencer de nouveau leurs champs, ou à poudrer, au printemps, du blé de mai dans leurs blés d'automne. Perte de temps, perte de semence.

» Le tort qu'ils font à la culture est incalculable : on est obligé de forcer la semence pour les blés tardifs; il faut, dit-on, faire *la part des corbeaux;* des blés ensemencés dans de bonnes conditions, qui pourraient, sans eux, donner plus d'un millier de gerbes à l'hectare, n'en produisent que six cents.

» Leur destruction n'est pas facile; il est impossible de les détruire au fusil. Ils n'approchent ni des maisons ni des haies; ils s'établissent dans une pièce de blé, de dravière ou de jarat, dont ils mangent la semence, et pendant ce temps quelques-uns, perchés sur des arbres, font sentinelle et, par des cris de reconnaissance, avertissent leurs camarades du périls qui peut les menacer. On a essayé de leur envoyer du plomb; mais, deux heures après, ils sont revenus plus nombreux. On met des morceaux d'étoffes au bout de piquets : ils s'abstiennent deux jours, et puis, voyant que l'épouvantail ne bouge pas, ils ne s'en inquiètent plus et recommencent leurs ravages. Quand les blés sont levés, ils n'y touchent plus; mais au printemps ils s'attaquent de nouveau aux avoines, aux vesces, aux pois, jusqu'à ce que le temps doux en délivre les champs.

» Cette année, beaucoup de cultivateurs ont mis des sentinelles dans leurs champs, et cela pendant près d'un mois; des hommes payés jusqu'à 2 francs par jour parcouraient la plaine armés de fusils chargés, et tiraient de temps en temps pour les éloigner. Mais le petit cultivateur qui a vingt, trente pièces disséminées sur un terroir de cinq ou six cents hectares, que pouvait-il faire?... Faire monter la garde pour chasser les corbeaux était ruineux pour lui; souffrir leurs ravages était encore ruineux. » (Lettre d'un agriculteur des Fossés, commune d'Haramont, département de l'Aisne, adressée au *Journal d'agriculture pratique.*)

(¹) Extraits d'une note lue au Congrès scientifique de France, dans sa session de 1858, à Auxerre, par M. Victor Guichard, agriculteur à Jouancy (près Sens), ancien représentant, membre de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne. Le Congrès a voté l'impression et la distribution de cette note aux instituteurs du département de l'Yonne.

Dès qu'on découvre dans un fou autre chose que de l'égoïsme, sa folie n'est que passagère; dès qu'un fou prouve de l'affection pour quelqu'un, il a fait un pas certain vers la guérison.

Comme si la raison, dit Sismondi, ne pouvait exister que quand elle est tempérée par la bienveillance, et que, du moment où l'on ôte à l'homme l'amour de ses semblables, on lui ôte en même temps le jugement, qui peut seul tourner son égoïsme à son propre avantage.

L'OURS PÊCHEUR DU KAMTCHATKA.

Au temps où l'amiral Krusenstern visita le Kamtchatka, il remarqua que les agrestes habitants de ces régions désolées faisaient de l'ours un compagnon fidèle, comme cela nous arrive à l'égard du chien. Dans l'état sauvage, cet animal est un rusé pêcheur, et voici comment il s'y prend pour tirer de l'eau le poisson qu'il préfère : « Dès que l'ours s'aperçoit qu'un grand nombre de ces poissons remonte le fleuve, il se place dans l'eau, près de la terre, et rapproche ses jambes de façon à ne laisser qu'une petite ouverture entre elles pour le passage des poissons, qui dans leur marche suivent toujours la même ligne. Aussitôt que les poissons arrivent à cette ouverture, ils s'y pressent en quantité; l'ours serre alors fortement ses jambes, et, sautant à terre, laisse tomber sa capture pour la manger à son aise. » (*Voyage autour du monde,* t. II, p. 313.)

DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU LAC
DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Nous avons raconté, il y a moins de trois ans, par quelle série de découvertes successives et importantes on en était arrivé à reconnaître le cours du Nil Blanc jusque vers le 3ᵉ degré de latitude nord, l'existence de neiges perpétuelles sous l'équateur, enfin celle de lacs ou d'une mer intérieure occupant un espace immense entre la ligne et le 12ᵉ degré de latitude méridionale. Ces premières données avaient fortement divisé l'opinion dans le monde géographique. Quelques personnes adoptaient l'opinion du missionnaire allemand Erhardt, qui, remarquant que tous les voyageurs partis de la côte du Zanguebar et du Mozambique arrivaient au bout d'un mois ou deux à une mer centrale, en avait conclu un peu précipitamment à l'existence d'une mer unique. D'autres, en plus petit nombre, comme M. Jomard, le doyen des géographes français, penchaient plutôt vers l'hypothèse de plusieurs lacs, et les dernières découvertes viennent de leur donner raison.

Les premiers écrivains qui nous ont transmis les dires des noirs sur le centre de l'Afrique n'ont généralement parlé que d'une seule mer. Cependant Pigafetta écrivait, vers 1591 :

« Sur les confins d'Angola et de Monomotapa, il y a un lac, ou plutôt deux lacs situés l'un à la suite de l'autre. Le premier, sous le 12ᵉ degré de latitude sud, donne naissance

au Nil, qui ne se cache pas ensuite sous terre, comme le dit Odoardo, mais qui coule dans le second lac, qui a deux cent vingt milles d'étendue, et que les indigènes appellent *la mer*. Les deux lacs réunis ont quatre cents milles de long. Les Auzichis ajoutent que les riverains de ce lac ont de grands navires, savent écrire, ont des poids et mesures, et semblent aussi civilisés que les Portugais. »

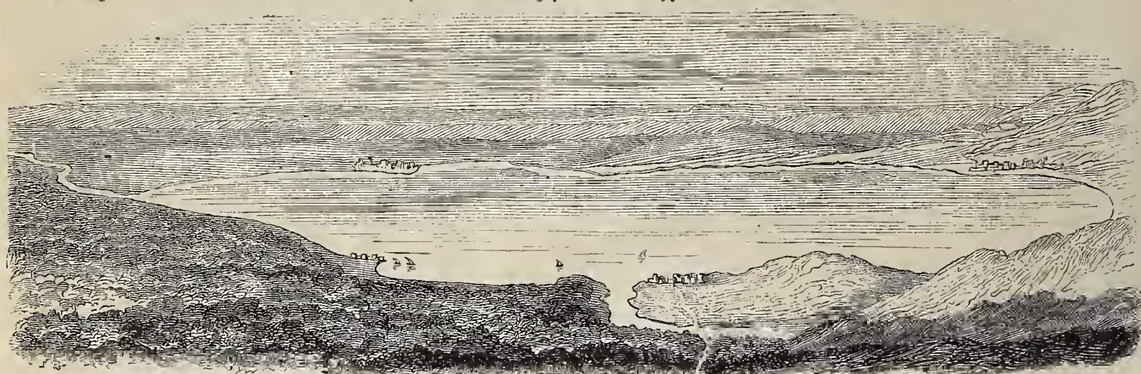
Ces lignes nous transportent dans le domaine des fables. Il est possible, toutefois, que les informateurs suivis par notre écrivain aient confondu la mer centrale avec la mer des Indes et la côte du Zanguebar, couverte alors de colonies portugaises. Voici maintenant d'autres détails dus au missionnaire Louis Mariano, qui, des rives du Zambèze, décrivait, en 1628, la même grande mer, qu'il nommait Hermosura :

« Ce lac est à quatre-vingt-dix-sept jours de marche de Tete, et seulement à une demi-lieue de la ville de Moravi; il donne naissance au fleuve Cherim, qui coule d'abord paisiblement, mais qui ensuite, barré et divisé par des rochers, a un cours si furieux qu'il n'est pas navigable. Le lac a quatre ou cinq lieues de large, et, sur quelques points, on ne peut voir la terre d'une rive à l'autre. Il est rempli d'îles, qui servent de stations à ceux qui naviguent sur ses eaux. Il est très-poissonneux; sa profondeur est de huit à dix brasses, et les vents qui viennent du Mozambique y excitent des ouragans; la meilleure saison pour s'y rendre est avril ou mai. On trouve sur les rives du lac beaucoup de millet, de gibier, d'ivoire, à des prix très-faibles. Les riverains ont quantité de bateaux ou *cochi*. Pour une expédition de découvertes dans cette région, il faudrait se munir des diverses marchandises en usage dans le pays de Cuama... »

Le compilateur Dapper, postérieur de cinquante ans à Mariano, contient quelques traditions qu'il est curieux de mettre en regard de celles recueillies par M. Erhardt près de deux siècles après :

« A l'extrémité du Monoëmuji, disaient les noirs aux Portugais, est un lac qu'on qualifie de mer, contenant plusieurs îles habitées, et duquel sortent diverses rivières. Sur la rive orientale du lac est une terre où l'on entend le son des cloches, et il y a des habitations pareilles à des églises. Un peuple à longs cheveux, au teint foncé, mais non pas noir, vient de l'est commercer avec les hommes des îles. Ils sont plus policés et mieux vêtus que les autres indigènes. La distance du Pombo à ce lac est de vingt journées de chemin, en marchant constamment à l'est. »

Voilà où en était la question jusqu'au milieu de ce siècle. Les informations de M. Erhardt, que nous avons résumées dans l'article précité, n'y ont guère ajouté. M. d'Escayrac de Lauture, dans son très-curieux Mémoire sur le Soudan, assez récemment publié, a transmis une tradition africaine sur un certain lac *Ba-No*, ou lac des Fourmis-Blanches, d'où sort le Chary. On a vu que Mariano fait sortir de son lac un fleuve Cherim.



Carte du lac Ujiji (Afrique centrale), découvert en 1858.

Les hypothèses de M. Erhardt étaient donc admises par presque tous les cartographes, quand deux officiers de l'armée anglaise des Indes, MM. Burton et Speke, partirent de Zanzibar, il n'y a pas plus d'un an et demi, pour aller à la recherche de la mer mystérieuse. Ils quittèrent la côte à Kaolay, petit port souaéli, à l'embouchure de la rivière Kingani, qu'ils remontèrent jusqu'à Zungomira. Ils passèrent à Ndeje, où le malheureux Maisan avait péri en 1845, victime de la cupidité des indigènes et peut-être des perfides incitations de quelques traitants européens. Après le voyage le plus pénible, où M. Burton, malgré sa constitution exceptionnelle, faillit périr des suites de la piqûre d'un insecte, les deux amis furent amplement dédommagés de leurs peines en atteignant la ville d'Ujiji, où ils s'embarquèrent pour l'exploration du lac.

Contrairement à l'attente générale, ils constatèrent que le lac d'Ujiji forme un bassin complétement distinct de l'Ukéréwé au nord-est, du Nyassi au sud-est. Ce bassin est séparé de celui d'Ukéréwé par une chaîne de montagnes d'environ 1 800 mètres de hauteur absolue : le lac lui-même a 550 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer. Des montagnes l'encadrent sur une partie de ses contours; une épaisse forêt s'étend sur ses rives du sud-est. Quelques rivières, comme le Malgarazj et le Marungu, viennent s'y décharger : il n'est pas certain, du reste, que cette dernière ne vienne pas d'un autre lac; mais la direction ne permet guère de croire qu'elle puisse sortir du Nyassi.

Apprenant que l'Ukéréwé était à seize journées de l'Ujiji, M. Speke est parti pour visiter cette mer et vérifier si elle ne donne pas naissance à un bras du Nil. M. Burton, encore très-souffrant, s'est borné à revenir sur ses pas : à la date des dernières nouvelles (juin 1858), il était à Unyanymbembe, à peu près à moitié route entre le lac et la côte de Zanzibar. Dans le cas même où l'exploration de l'Ukéréwé serait arrêtée par quelque obstacle imprévu, cette courageuse percée dans le Centre-Afrique n'en aura pas moins eu de très-beaux résultats pour les sciences géographiques, ne serait-ce qu'en établissant avec certitude l'existence de trois mers ou caspiennes (au moins) dans des régions où l'on s'était trop hâté de dessiner une mer unique, de près de trois cents lieues de long. Chacune des deux mers Nyassi et Ukéréwé doit en avoir quatre-vingts ou cent; Ujiji en a près de cent trente : ce sont déjà de fort belles dimensions.

LES BACHI-BOZOUQS.



Un Bachi-Bozouq. — Dessin de Bida.

Les *bachi-bozouqs* sont les soldats irréguliers, ou plutôt les volontaires de la Turquie. Depuis la destruction des janissaires (1826), l'armée ottomane, façonnée et disciplinée à l'européenne, se compose, en temps ordinaire, de deux éléments, l'armée régulière active (*nizam*) et la réserve (*redif*), dont l'organisation se rapproche assez de celle des *landwers* allemandes. A cette armée, qui jusqu'ici ne s'est recrutée que parmi les seuls musulmans, soit que la Porte redoute de confier à ses sujets chrétiens des armes qu'ils pourraient, à un jour donné, tourner contre elle, soit que ceux-ci répugnent en réalité au service militaire, s'ajoute, en temps de guerre, une foule de volontaires accourus des diverses provinces de l'empire, et principalement de l'Asie, pour combattre contre l'*infidèle*. Étrangers à toute discipline, à toute subordination; incapables à la fois de se diriger et d'obéir (d'où leur nom de *bachi-bozouq;* littéralement, *qui n'a point de tête,* c'est-à-dire *de chef*); traînant après eux un splendide attirail d'armes, de pipes, de tapis (pour la prière), et souvent dénués de chaussures; braves à leur manière et à leur heure, grossiers, ignorants, fanatiques; nourrissant d'invincibles préjugés contre les troupes régulières, qu'ils accusent d'avoir déserté le véritable esprit de l'islamisme; voleurs par instinct autant que par nécessité (ils ne touchent pas de solde, et c'est à peine s'ils consentent à recevoir le *taïn,* ou ration de vivres du soldat en campagne); pillant et rançonnant les villages par où ils passent, ils rappellent moins encore les compagnies franches du moyen âge que ces premières bandes de croisés qui, sous prétexte qu'elles allaient combattre les musulmans, maltraitaient les chrétiens sur leur route. Tels se sont montrés les bachi-bozouqs dans la dernière guerre. Tandis que l'armée régulière tenait ferme dans ses posi-

tions à Oltenitza et à Silistrie, et se résignait à toutes les privations, ils se livraient aux plus déplorables excès, et souvent, par leur ardeur inconsidérée autant que par leurs soudaines paniques, ils compromirent le gain d'une bataille.

Après avoir été un embarras pendant la guerre, ils sont devenus un fléau à la paix. Que faire de ces hommes, la plupart sans famille, sans moyens d'existence, et jetés à quatre ou cinq cents lieues de leurs foyers? Forcée de les conserver, du moins provisoirement, la Porte a essayé de leur donner une sorte d'organisation. Elle en a formé divers corps commandés par des sous-officiers et des officiers jusqu'au grade de chef de bataillon, et les a disséminés par petites troupes dans les provinces de la Turquie d'Europe, où les régiments du nizam étaient insuffisants pour maintenir l'ordre. Mais cette tentative, mal dirigée peut-être, a abouti en sens contraire, et ce sont ces mêmes troupes dont les excès ont provoqué en partie les troubles récents de la Bosnie, de l'Herzegovine et du Monténégro.

DES CAISSES D'ÉPARGNE EN FRANCE.

Vers 1787, il existait déjà une caisse d'épargne à Berne. L'Angleterre adopta bientôt cette nouvelle institution, qui s'accordait si bien avec ses idées économiques : dès le commencement de notre siècle, Londres et Édimbourg avaient fondé des caisses d'épargne. En 1818, deux hommes qui se servaient de l'influence d'une grande fortune pour propager toutes les idées utiles à leur pays, M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt et M. Benjamin Delessert, présidèrent à la création d'une caisse d'épargne à Paris. L'année suivante, les villes de Bordeaux et de Metz sollicitèrent à leur tour du gouvernement l'autorisation de fonder des établissements analogues, et leur exemple fut bientôt suivi par Rouen, Marseille, Nantes, Troyes, Brest, le Havre, Lyon, etc.; si bien que, vingt ans après l'introduction en France de la nouvelle institution, deux cent soixante-dix caisses d'épargne étaient en activité dans nos principales villes. Aujourd'hui, leur nombre s'élève à trois cent quatre-vingt-huit caisses centrales et à cent soixante-trois succursales. Le dernier rapport du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, annonce que vingt-sept conseils municipaux sont actuellement en instance pour obtenir la création d'autant de caisses d'épargne.

Le gouvernement, après avoir ordonné que les fonds reçus par les déposants seraient placés en rentes sur l'État, abaissa, par une loi de finances du 17 août 1822, à 10 francs de rente le minimum des inscriptions de rentes sur l'État, fixé jusqu'alors à 50 francs; plus tard, il a simplifié la mesure en autorisant les caisses à verser leurs fonds en compte courant au Trésor, chargé de leur en servir l'intérêt (ordonnance royale du 3 juin 1829, confirmée par la loi de finances du 2 août suivant); enfin, par un ensemble de lois, d'ordonnances et de décrets successifs, dont la base est la loi du 5 juin 1835, il a porté le régime des caisses d'épargne au degré de perfectionnement qu'elles ont atteint de nos jours. L'administration centrale, qui a toujours tenu à se rendre compte de leurs opérations, dès 1835, a considéré qu'il importait d'en faire connaître le résultat au pays. A cet effet, un rapport annuel du ministre expose les ressources particulières des caisses et leurs relations avec les déposants.

Au 31 décembre 1835, le capital des 159 caisses d'épargne existant en France était de 2 318 841 francs.

Il s'élevait, pour les 370 caisses fonctionnant au 31 décembre 1856, à la somme de 7 961 209 francs.

Le nombre des livrets pris au 31 décembre 1835 était de 121 527 environ.

Il était, au 31 décembre 1856, de 936 188.

Le solde dû aux déposants, au 31 décembre 1835, était de 62 185 676 francs.

Il s'élevait, au 31 décembre 1856, au chiffre de 275 342 913 francs.

En rapprochant le nombre des livrets en 1835 et en 1856 du chiffre de la population à ces deux époques, on reconnaît qu'il y avait en moyenne, au 31 décembre 1856, un livret pour 38 habitants; la moyenne, en 1835, n'était que d'un livret pour 270 habitants environ.

Enfin on sait que, dans l'état de la législation actuelle, les caisses d'épargne ne reçoivent ni moins de 1 franc, ni plus de 1 000 francs du même déposant, sauf l'exception qui concerne les remplaçants militaires et les marins; dès que la somme déposée s'élève avec les intérêts au delà de 1 000 francs, les administrations achètent, avec l'excédant, de la rente sur l'État au nom des déposants. C'est ainsi qu'au 31 décembre 1856, elles avaient en garde 9 432 inscriptions, produisant 244 017 francs de rente et appartenant à 9 431 titulaires.

Il est permis à tous les citoyens de provoquer la fondation d'une caisse d'épargne; seulement, la demande officielle de cette fondation appartient aujourd'hui aux conseils municipaux. La caisse d'épargne dont on sollicite la création est ensuite autorisée par un décret rendu dans la forme des règlements d'administration publique, c'est-à-dire après examen et avis du conseil d'État.

PROVERBES DE TUNIS (¹).

— Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a crevé les yeux. (On fait souvent plus de mal que de bien quand on est maladroit ou ignorant.)

— Il a ôté à sa barbe pour ajouter à sa chambre. (Celui qui ne tient pas sa parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence.)

— La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres. (On n'est jamais trahi que par les siens.)

— S'il tient la bouche fermée, les mouches n'y entreront pas. (Discrétion.)

— Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche. (Contre ceux qui rendent des services intéressés.)

— J'embrasserais plutôt les boutons de son habit que ses voisins. (Droit au but, ou Il vaut mieux prier Dieu que ses saints.)

— Le pied va où le cœur le mène.

— Soyez lion et mangez-moi; mais ne soyez pas loup pour me salir.

— Chaque espèce est bonne pour son espèce.

— Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois.

— Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

— Toute parole en son temps est permise.

— Sa fortune a passé en paille et clous. (Le prodigue.)

— Il est allé à la mer, et l'a trouvée sèche. (Celui qui marche sans courage fera bien de retourner en arrière, car il échouera dans ses entreprises.)

— Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé; pendant qu'il pleurait son *messaoud* (son benjamin), sa mule vint à se perdre. (Un malheur n'arrive jamais seul.)

(¹) Extraits de la *Notice sur la régence de Tunis*, par M. J. Henry Dunant.

— C'est le crieur même qui a perdu son âne. (Souvent on ne fait pas pour soi-même ce que l'on a fait pour les autres.)

— Il n'a pas de pain à manger, et il cherche une épouse.

— Il mange les fruits du jardin paternel, et il insulte ses ancêtres.

— Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé.

— Dieu a créé et distingué.

— Trop bouillir fait sécher la marmite. (Trop parler fait tomber dans le mensonge.)

— Si quelqu'un te dit : « Allons suivre les chérifs! » réponds-lui : « Attendez que les vieux juifs du quartier d'El-Ara, qui nous connaissent, soient morts. » (Ne prétendez pas vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas.)

— Le Marocain a ses paroles en sa bouche, mais le Tunisien a besoin de demander conseil à sa mère. (Répondre sans hésiter n'est pas toujours le meilleur.)

— Tu es beau au dehors; mais comment es-tu au dedans?

— S'il y avait quelque chose de bon dans le corbeau, les chasseurs ne l'épargneraient pas.

— La malédiction des gens malhonnêtes ne ruinera pas le bâtiment.

— Le chameau ne voit pas ses défauts. (On se voit d'un autre œil que l'on ne voit son prochain.)

— La ville est éloignée; toutefois la nouvelle arrive. (Ne pensez pas qu'un secret demeure toujours caché.)

— Au moment où j'avais besoin de toi, ô ma figure! le chat t'a égratignée.

— Aime-moi comme ton frère, et fais mes comptes comme tu les fais à ton ennemi. (Les bons comptes font les bons amis.)

— La mode tunisienne ne dure que du matin au soir.

— Le jour il se promène dans sa chambre, et la nuit il brûle de l'huile. (Agir au rebours du bon sens.)

— Beaucoup d'états, fortune perdue. (Pierre qui roule n'amasse pas mousse.)

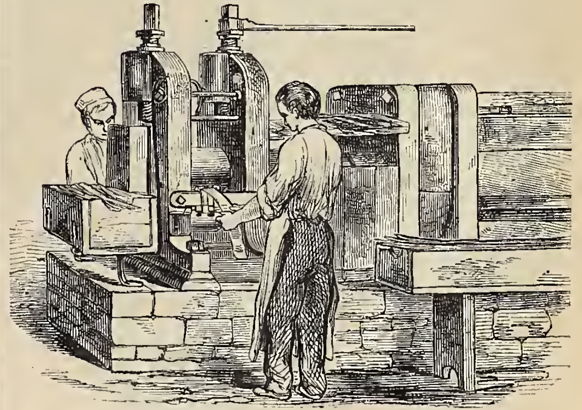
— Tu m'aimes tant que tu en as même oublié mon nom.

LA CULTURE DU VANILLIER

A L'ILE DE LA RÉUNION.

Au goût de bien des gens, le plus aimable des parfums est celui que la vanille exhale. La plante américaine qui le produit, après avoir longtemps végété dans les sombres forêts du Mexique et du Venezuela, est naturalisée dans notre colonie des mers d'Afrique. Il y a une vingtaine d'années, on l'y connaissait à peine. L'exportation est évaluée à 400 000 francs. « Les tiges grimpantes du vanillier, dit M. G. Imhaus, s'allongent en espaliers dans nos jardins, s'attachent aux arbres de nos vergers, aux tuteurs qu'on s'empresse de leur offrir, et couvrent de leur verte parure les rochers nus des ravins creusés par les torrents. » Si l'on s'en rapporte à l'opinion générale, ce serait un pauvre noir émancipé, vivant, lorsqu'il était esclave, sur la propriété de M. Bellier-Beaumont, qui aurait fait ce magnifique cadeau à la colonie, en découvrant le procédé à l'aide duquel se féconde artificiellement aujourd'hui la fleur de l'*Epidendrum Vanilla*. Un écrivain compétent nie toutefois cette tradition horticole, et rappelle qu'en 1831 « M. Morren, professeur de botanique à Liége, avait envoyé à l'Académie des sciences deux gousses de vanille récoltées dans une serre chaude, qui avaient été obtenues par la fécondation artificielle. » Rien n'empêche, ce nous semble, que le pauvre jardinier noir n'ait obtenu, grâce à une pratique intelligente, sous le ciel splendide de l'île de la Réunion, ce qu'a su conquérir, en interrogeant toutes les théories, un agronome européen. Ce ne serait pas la première fois, et nous l'avons vu dans l'histoire de la pisciculture, qu'un homme pratique aurait découvert des procédés féconds en résultats que la science aurait cherchés ou découverts, de son côté, en même temps que lui.

DE LA FABRICATION DES PLUMES MÉTALLIQUES.

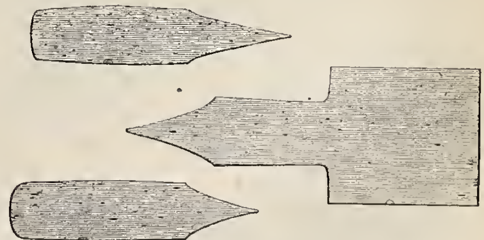


Laminage de l'acier.

Ce fut, dit-on, l'Anglais Wise qui, vers l'année 1803, fabriqua les premières plumes d'acier. Leur usage ne commença pourtant à se répandre que dans la période comprise entre 1820 et 1830. Cette industrie a pris, de nos jours, un développement remarquable. Depuis une douzaine d'années, plusieurs manufactures, quelques-unes d'une grande importance, se sont élevées à Boulogne-sur-Mer, à l'Aigle et à Paris. Le Rapport sur l'Exposition universelle de 1851 n'évalue pas la consommation des plumes métalliques, en France, à moins de 1 200 000 à 1 300 000 grosses, ou 200 millions de pièces environ.

On compte à Birmingham quatre fabriques de premier ordre et cinq ou six établissements secondaires, dont la production totale dépasse annuellement un milliard de pièces, que le commerce transporte sur tous les points du globe où l'écriture est en usage.

Il est curieux d'observer, dans une grande manufacture, les façons nombreuses et variées que reçoit un morceau d'acier avant de devenir cet instrument durable et flexible qui a détrôné la plume d'oie.



Blanks (pièces de métal destinées à devenir plumes.)

En entrant, les regards se portent tout d'abord sur des monceaux de métal. C'est de l'acier fondu provenant de fer suédois, le plus convenable de tous, à raison de son grain serré. Il est divisé en feuilles de $1^{m},30$ de long sur 48 centimètres de large, que l'on empile dans des caisses en fonte et que l'on met au *moufle*, sorte de grand four en pierre, chauffé au blanc, pour y subir l'opération de la recuite.

Après un grillage de douze heures, les feuilles de tôle sont introduites dans des tambours que l'on fait tourner sur eux-mêmes, et dans lesquels s'effacent, par le frottement, les rugosités du métal et les boursouflures produites par la chaleur du four. Dès lors ces tôles sont prêtes pour le laminage. Un homme et un enfant servent le laminoir : le



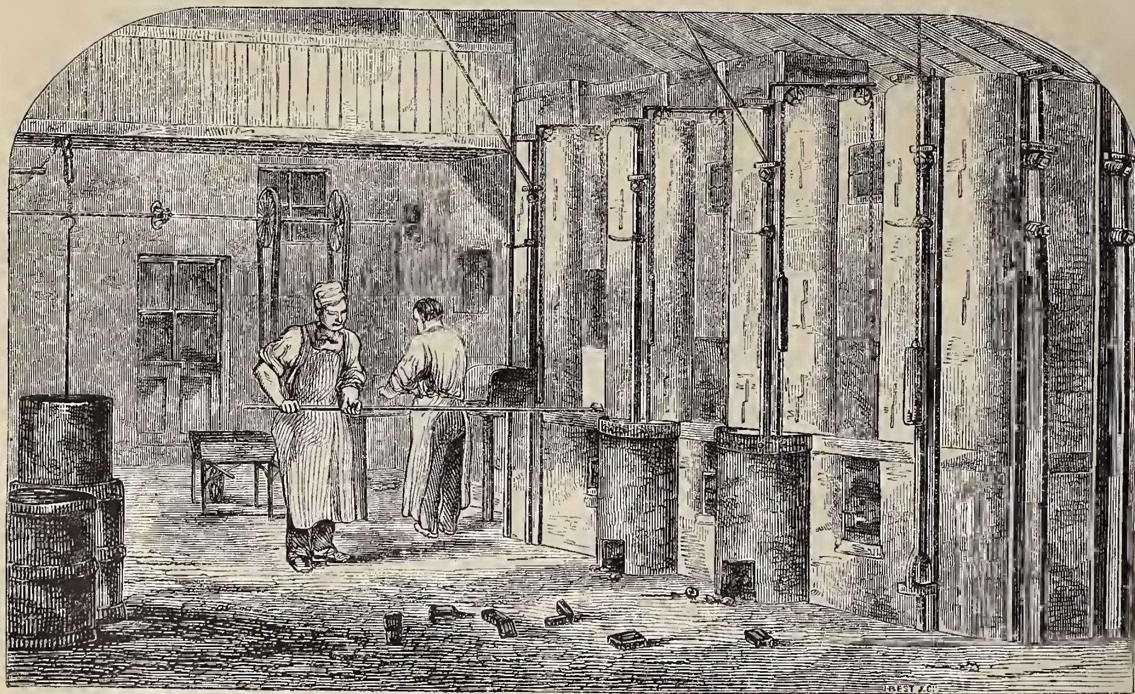
Fabrication des plumes métalliques. — Estampage.



Bombage.

premier fait glisser une feuille de tôle entre les cylindres de métal, et le second la retire considérablement amincie. De ce premier laminoir, la feuille passe par plusieurs autres, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à l'épaisseur voulue; sa largeur, qui n'était que de 48 centimètres, atteint 1^{m},30.

On porte ensuite la tôle dans l'atelier du *découpage*. Des



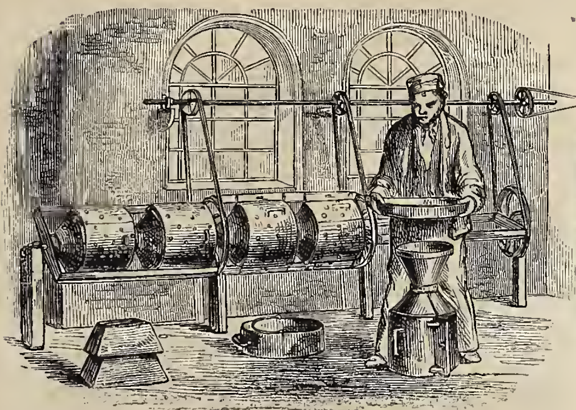
Le Moufle.

femmes, rangées sur des bancs le long de la salle, découpent à l'aide d'emporte-pièce, dans la feuille d'acier, les portions de métal destinées à devenir des plumes, et qu'en anglais on appelle *blanks*. Cette opération s'exécute avec une rapidité surprenante : le produit d'une bonne main, dans une journée de dix heures, s'élève, en moyenne, à 200 grosses, ou 28 800 pièces. On coupe deux plumes à la fois dans le métal, en les entre-croisant de manière qu'il y ait le moins de perte possible.

De ce local, les blanks passent dans l'atelier du *perçage*. L'ouvrière les pose, l'un après l'autre, sur un dé d'acier, et fait mouvoir un délicat instrument qui vient presser le

métal et former la fine perforation centrale nécessaire à la flexibilité de la plume.

On remet au four ces plumes ébauchées, et on les soumet à un nouveau grillage. On les en retire maniables comme une mince lame de plomb, et on les porte à l'atelier de l'*estampage*.



Frottage.



Limage.

En approchant, l'oreille est assourdie par des détonations aiguës, puis bientôt une scène animée s'offre au regard du visiteur. De jeunes filles rangées de chaque côté et dans le milieu de la salle sont à l'œuvre; chacune d'elles,

Atelier du fendage.

par la pression du pied, élève un poids qui retombe aussitôt sur la plume. La rapidité de l'opération ne peut se comparer qu'à celle de la coupe des blanks; une seule ouvrière estampe plusieurs milliers de pièces par jour. La plume porte maintenant à sa surface externe le nom du fabricant ou du détaillant national ou étranger, un insigne patriotique, un emblème héraldique, ou les traits d'une personne célèbre du jour. Le nombre de ces marques, dans une grande manufacture, peut s'élever à environ trois mille.

Jusqu'alors, la plume a gardé une surface plane. Pour lui donner une forme cylindrique, on la pose sur un poin-

çon, où la chasse un instrument convexe qui vient tomber dessus. C'est là ce que l'on nomme le *bombage.*

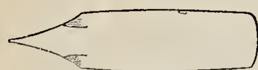
Après cette opération, les plumes sont de nouveau mises au moufle. Quand elles sortent de ce four chauffé au blanc, on les plonge subitement dans un grand bassin rempli d'huile, où les plumes acquièrent une fragilité telle qu'elles éclatent sous la pression du doigt. Après avoir essuyé l'huile restée adhérente aux plumes, on leur rend l'élasticité qu'elles doivent garder désormais en les plaçant dans un cylindre ouvert à l'une de ses extrémités, et que l'on tourne et retourne sur le feu, de la même manière à peu près qu'un brûloir à café. Pendant cette opération, les plumes perdent leur couleur gris-foncé, et prennent une teinte paille d'abord, puis brune, bleuâtre, etc.

Pour faire disparaître les aspérités dont les plumes sont encore couvertes, on les place dans de grands bidons d'étain, avec une faible quantité de limaille. Ces bidons étant fixés sur un châssis de bois, on leur imprime un mouvement de rotation, et les plumes se débrutissent par le frottement. Cette opération prend le nom de *frottage.*

Les plumes sont ensuite portées à l'atelier du *limage.* Ici encore, la quantité des jeunes femmes à l'œuvre, l'apparente complication des mécanismes, la rapidité et la précision avec lesquelles s'accomplit le travail, présentent un spectacle plein d'intérêt et d'animation. Ce travail occupe le quart des mains employées dans une manufacture. Le limage, comme on peut l'observer sur une plume métallique neuve, ainsi que sur les dessins joints à notre article, se fait en deux sens, longitudinalement et en travers. La plume est saisie par une paire de pinces, à l'aide de laquelle l'ouvrière la maintient sur une roue tournante jusqu'à ce qu'elle soit polie.

Suivons maintenant la plume dans l'atelier du *fendage.* Le tic-tac de l'instrument d'acier à l'aide duquel les fentes sont produites domine tous les autres bruits. Cette opération, d'une grande simplicité, s'exécute au moyen d'une presse dont le bras, mis en mouvement par l'ouvrière, pousse un instrument acéré qui fend le métal.

La dernière façon que les plumes ont à subir est celle du *vernissage*, qui consiste à les enduire d'une solution gommée. On procède ensuite au *triage* en pressant les pointes de chacune d'elles contre un petit morceau d'os placé sur le pouce. On juge par là de la qualité des plumes, que l'on distingue ordinairement en supérieures, moyennes et communes.



Plume fendue latéralement.



Plume bombée.

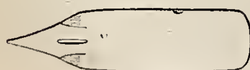


Plume percée.



Plume limée en long.

Plume limée en travers.



Plume estampée.

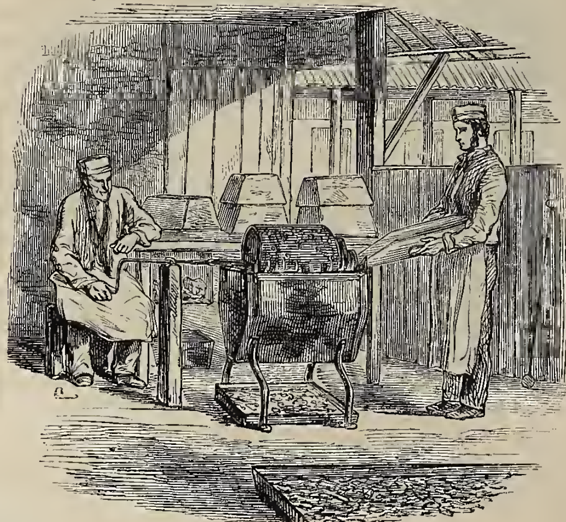


Plume fendue au centre.

La plume se trouvant ainsi complétement achevée, il ne reste plus qu'à la fixer sur des cartes, ou plutôt à la mettre en boîtes, car ce dernier mode est aujourd'hui généralement adopté. De petites mains agiles pèsent alors les plumes par grosses, les tassent, les rangent dans de jolies boîtes de carton, et y collent une brillante étiquette, qui indique leur qualité et le lieu, vrai ou supposé, de la fabrication.

A l'Exposition de 1855, l'Angleterre a obtenu deux médailles de première classe et quatre de seconde; la France a obtenu une médaille de première classe et deux de seconde.

On a réussi à donner aux plumes d'acier une souplesse suffisante, mais il reste à trouver le moyen de garantir leur fente de l'action corrosive de l'encre; c'est là ce qui les altère le plus. On a cherché à obvier à cet inconvénient par le bleuissage, le bronzage, et même la dorure,



Colorisation.

mais sans beaucoup de succès. Alors a commencé la fabrication des plumes en or, en platine, en pointe de rubis ou d'osmiure d'iridium; mais le prix très-élevé de ces plumes en restreint la consommation, et, jusqu'à présent, les débouchés de cet article sont fort limités.

Quoique le prix des plumes métalliques, qui, en 1830, était, à Birmingham, de 8 shillings [1], soit descendu, depuis 1851, à 6 pence la grosse, les salaires s'y sont élevés de plus de 25 pour 100. Les ouvriers habiles sont très-bien payés. Les petites filles gagnent de 5 à 7 shillings par semaine, et les grandes, de 12 à 14 shillings. Avec l'aide des fabricants, des sociétés de secours mutuels ont été organisées : les hommes y souscrivent pour 6 pence chacun par mois, et les femmes pour 1 penny.

C'était une pensée du respectable père de Mme Norton, et la digne femme la répétait souvent, qu'il y avait dans la vie une saison pour l'imagination et les idées, et qu'il fallait les verser alors sur le papier; qu'ensuite l'écrivain devait mettre de côté ses ouvrages jusqu'à ce qu'un âge plus mûr et l'expérience lui apprissent à les pénétrer d'un feu solide et durable, au lieu d'une flamme brillante et passagère, et qu'alors ils pourraient obtenir le suffrage du goût et des connaisseurs. RICHARDSON.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

I. — L'EUROPE ET L'ASIE.

Tout le monde connaît cette anecdote d'Alexandre le Grand encore enfant. Il étonnait fort les courtisans par la tristesse avec laquelle il apprenait les succès de son père. On lui en demanda la raison : « Mon père, dit-il,

[1] Le shilling vaut 1 fr. 16 c. de notre monnaie.

va finir par conquérir le monde entier, et ne me laissera rien à faire! »

Alexandre mourut avant d'avoir poussé ses conquêtes aux limites du monde alors connu. Aujourd'hui, le voyageur qui, à l'aspect des progrès faits par la géographie depuis soixante ans, de la précision de nos études géographiques et de la belle exécution de nos cartes, répéterait pour son compte et celui de ses confrères l'exclamation noblement jalouse du fils d'Olympias, ferait preuve d'une grande légèreté ou d'une insigne fatuité de savant. Le domaine de la volonté humaine est immense, mais celui des résultats individuels est assez borné. Voir tout un pays dans ses moindres détails, son relief, ses eaux, le réseau de ses routes, ses villes, ses villages, quel travail! Que sera-ce donc s'il s'agit de voir ce même pays *sous tous ses aspects*, population, langues, productions naturelles de toute sorte, hygiène, statistique, travaux publics?

La France, certes, est une contrée sur laquelle il a été beaucoup écrit; mais en a-t-on dit la moitié de ce que l'on en doit dire? Sa grande carte topographique est-elle terminée? En a-t-on une seule carte agronomique bien faite? une seule carte ethnographique indiquant la distribution des langues et des patois? Peut-on nous citer un seul bon Atlas de géographie comparée, analogue à ce qu'on a fait en Allemagne?

Je disais il y a quelques mois au directeur d'un grand institut géographique allemand que je m'occupais de terminer une carte très-détaillée de la Guyane française, contrée aussi intéressante que mal connue à tous égards.

« Ah! vous êtes bien un Français! me dit mon interlocuteur. Vous vous occupez d'une colonie éloignée, et votre propre pays attend encore une bonne carte générale et une description satisfaisante! »

Et si la France offre tant de déficits (et d'autres que nous ne citons pas), que sera-ce donc des contrées inférieures en civilisation?

L'Europe passe pour un pays bien connu; mais c'est là une chose fort sujette à discussion. A côté de l'Europe civilisée, il y a encore une Europe à demi barbare, entre l'Adriatique, le Danube et l'Archipel; c'est ce malheureux empire ottoman qui s'en va en dissolution depuis cinquante ans, amalgame hétérogène de races vaincues qui en sont venues à se compter, à résister et à s'affranchir l'une après l'autre. C'est ainsi que la Serbie et la Grèce sont libres, que les principautés moldo-valaques le sont à moitié, que le Monténégro n'a jamais cessé de l'être, et que les populations catholiques d'Albanie, les Myrdites, les Malisors, les communes voisines du mont Dormitor, etc., ne sont au sultan que de nom. Un fonctionnaire turc, un *kavas* (gendarme), ne pénètre qu'en tremblant chez ces montagnards ombrageux; et il y a tels cantons, comme le riche bassin où coule la Toplitza, qui figurent en blanc sur les meilleures cartes, les voyageurs ne se souciant guère d'avoir affaire aux *haïdouks* (brigands) qui sont les clephtes de la Turquie. Il s'écoulera encore bien du temps avant qu'on ne trouve deux cartes de la Turquie européenne qui se ressemblent un peu. Je ne regarde comme bien connu, dans ce vaste et beau pays, que les contrées visitées par les armées russes, la Thrace ou Roumélie, visitée par M. Viquesnel il y a quelques années, l'Épire, la Thessalie, et la ligne du Danube.

Pour l'Asie, c'est bien autre chose.

On connaît suffisamment l'Inde, la Sibérie, les provinces caucasiennes, possédées par des gouvernements européens; l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, doivent à leur célébrité historique un concours empressé de voyageurs et de pèlerins; la Perse, par la même raison, a été souvent visitée; la Chine et le Japon sont des contrées qui jouissent d'une civilisation propre et qui ont produit des livres très-détaillés sur la géographie nationale; les Russes, qui ont des vues sur le Turkestan, en ont levé de fort bonnes cartes; l'Arabie elle-même, grâce surtout aux expéditions militaires des vice-rois d'Égypte et à la présence d'officiers européens dans leurs armées, a été ouverte à nos investigations.

Ce que l'on visite encore le moins, c'est l'Indo-Chine, c'est-à-dire cette immense presqu'île que l'on appelait autrefois l'Inde au delà du Gange, bien qu'elle n'ait guère d'indien que le nom : c'est l'empire birman, c'est le Tonquin, c'est l'empire de Siam. L'empire anglais de l'Inde est pour ces États barbares un voisin redoutable qui les menace d'une lente absorption; c'est quand elle aura eu lieu qu'on pourra posséder, sur ces États sillonnés par les plus beaux fleuves du monde, des lumières un peu plus certaines qu'aujourd'hui.

Dans ces dernières années, pourtant, des circonstances spéciales ont fait de ces pays l'objet de préoccupations politiques ou religieuses dont la science a profité. Les missions anglaises dans le Barma (empire birman) nous ont valu le bon travail du capitaine Yule sur cet empire : un missionnaire français (M. Pallegoix) a décrit Siam avec non moins d'intérêt. Reste l'empire d'Annam, que la guerre actuelle ne peut manquer d'ouvrir aux voyageurs, mais sur l'intérieur duquel on n'a pas, pour ainsi dire, une notion nouvelle depuis deux cents ans.

Et même dans les contrées que nous avons citées les premières, que de lacunes à remplir! Il y a encore au centre de l'Inde d'immenses espaces envahis par les *jungles*, et où se sont réfugiées des populations aborigènes dont la dégradation physique et morale étonne même les indigènes de race blanche, qui, dans leurs traditions religieuses, les représentent comme les descendants du grand singe Hanouman, allié du héros Rama. La plupart de ces peuples, dispersés par familles et par tribus dans les forêts et dans les replis des montagnes du Dekkan, sont étrangers à tout art civilisé qui dépasse la mesure de leurs besoins les plus grossiers, la chasse, la pêche, la confection de quelques vêtements informes et d'armes toutes primitives. Auprès des Chenchwars, par exemple, ou des Beddahs de Ceylan, les Apaches de Californie seraient aussi supérieurs que l'Européen l'est au nègre Yolof ou Bambara. La connaissance de ces misérables populations a pourtant un grand intérêt historique, car elles représentent un état social très-antérieur aux âges proprement historiques, et universel dans l'Inde avant l'arrivée des races plus parfaites qui les chassèrent du nord et des contrées les plus fertiles. On a déjà fait beaucoup d'études isolées sur ce monde dispersé; mais nous attendons encore là-dessus un grand livre d'ensemble, quelque chose comme celui de Schoolcraft sur les indigènes de l'Amérique du Nord.

Passons de l'Inde dans le Turkestan, en tournant le Kachmyr et son ravissant paradis défendu par une barrière de montagnes aux neiges éternelles. Il y a là, vers le nord-ouest, une contrée à peine connue, peuplée de barbares très-belliqueux qui se prétendent les descendants d'Alexandre le Grand et de ses colons macédoniens. Leurs voisins musulmans les appellent tout simplement *Kafirs* (Infidèles), et la contrée se nomme *Kafiristan;* ce sont probablement des Indiens Gandharas; mais il serait d'autant plus intéressant de les visiter, que les hautes vallées où ils abritent leur liberté sauvage ont une certaine importante par leur position au point de jonction de l'Inde, de l'empire chinois et du Turkestan.

Ce dernier pays tire son nom des Turcs, dont il est la mère patrie; aujourd'hui encore, ils y vivent côte à côte avec les Tadjiks (Persans modernes), qui sont le peuple

civilisé, commerçant, agriculteur, éternellement rançonné et exploité par ses rudes voisins. Samarkand, Bokhara, Khiva, donnent à ce pays le double lustre de leur gloire passée et de leur richesse présente. Mais la Russie, qui envahit lentement cette grande région, a déjà réduit à la vassalité les *hordes* des Kirghis, pour protéger son territoire contre ces pillards infatigables qui harcelaient continuellement les Cosaques de l'Oural. On cite la naïveté d'un Cosaque qui, voyant arriver de loin un Kirghis bien monté, ne trouva rien de mieux à faire que de se cacher sous un tas de paille. Le Kirghis arrive, et, se défiant de cette paille, se met à la fouiller du bout de sa longue lance. Le Cosaque, du fond de sa cachette, se met à crier : « Kirghis, mon oncle, ne me pousse pas avec ton bâton pointu ; tu pourrais me faire mal! »

Les Turcs Truchmènes ont eu récemment leur tour : leur forteresse Inmeschet (Mosquée-Neuve) a été prise d'assaut en 1853 par le général russe Perowsky, et a pris le nom du vainqueur. La moitié du littoral de la mer d'Aral est occupée en ce moment par les Russes, malgré l'insuccès de leur expédition de 1839 contre Khiva, qui leur appartiendra naturellement sans beaucoup tarder. Il est probable que le Turkestan sera le terrain sur lequel se rencontreront, un jour ou l'autre, l'empire russe et l'empire anglais de l'Inde : aussi ces deux États poussent-ils vivement à l'exploration de la contrée. Les derniers voyages sont dus aux Russes, qui ont relevé les bords de la mer d'Aral et les routes qui mènent à Khiva.

Ce qui est infiniment moins connu et qui mériterait bien de l'être, ce sont les immenses territoires de la Chine occidentale, habités par des Turcs, des Persans, des Mongols, des Chinois même, et où l'on trouve des cantons populeux, fertilisés par de beaux fleuves, et de grandes villes comme Yarkand. Klaproth, Humboldt, Ritter, nous ont appris sur ces parties reculées de la Chine tout ce qu'ils ont pu recueillir, et c'est bien peu, car on ne peut se fier qu'à moitié aux volumineuses géographies des savants du Céleste Empire. Là surtout, la science appelle encore le zèle aventureux des voyageurs; mais le système d'isolement adopté par les autorités chinoises est un obstacle bien plus sérieux que toutes les difficultés du voyage et les intempéries.

Il s'est trouvé un savant d'esprit hasardeux et romanesque qui a triomphé pour sa part de tous ces obstacles, M. Csoma de Kœrœs. Ce vaillant Hongrois avait été amené par des études patientes à penser que la mère patrie de ses ancêtres devait être cherchée vers les sources du Gange, dans le Thibet, et qu'il pourrait peut-être y trouver des populations offrant quelques rapports de langage avec celles de la Hongrie. Sur cette idée, il partit pour les Indes, pénétra dans le Thibet, apprit le thibétain et la théologie des *lamas*, et se fit recevoir lui-même lama afin d'étudier les livres sacrés du pays. Il en arriva pour lui comme pour les alchimistes, qui trouvèrent la chimie en cherchant la pierre philosophale ; il ne trouva pas trace de Hongrois en Asie, mais il nous a révélé des trésors sans prix en fait de littérature historique du Thibet. M. Csoma de Kœrœs, que Victor Jacquemont cite en passant et qui travaillait encore activement lors du voyage de notre compatriote, a dû mourir assez récemment dans un âge fort avancé

Du reste, le passage de l'Inde au Thibet, à travers les cols de l'Himalaya, est toujours assez dangereux, car la plupart de ces cols sont occupés par des tribus de race mongolique, entièrement sauvages, et tristement fameuses par divers assassinats commis sur des voyageurs et des missionnaires Il y a donc là un péril, mais non une impossibilité : d'ailleurs, on peut toujours aborder le Thibet par le sud-ouest de la Chine, et des voyages assez récents ont démontré que la chose n'était pas malaisée. On connaît si peu les traits généraux de la géographie du Thibet, qu'on n'a même pas encore déterminé si le grand fleuve qui l'arrose dans toute sa longueur se perd sous la terre, ou se continue dans l'Inde orientale sous le nom sacré de *Fils de Brahmâ* (Brahmâpoutrâ).

Ce qui se défend encore le mieux contre la curiosité du voyageur étranger, c'est l'Arabie intérieure. Ce berceau d'une race qui s'est si vigoureusement épanchée au dehors est resté, pour ses habitants, une terre sacrée que l'infidèle ne doit pas souiller de sa présence ; et si dans certains pays le voyageur européen ne peut pénétrer sans courir les risques de vexations ou d'emprisonnement, en Arabie c'est simplement la mort qui l'attend s'il n'est protégé par des causes particulières. Quand les Turcs reprirent, sous Méhémet-Ali, les villes saintes sur les Wahabites, ce fut un immense scandale pour les Arabes de voir des officiers *roumis,* attachés à l'armée du vice-roi, pénétrer dans la cité favorite du prophète. Il suit de toutes ces difficultés qu'à part certains cantons, certaines *plaques* que l'œil saisit d'abord sur la carte et que des circonstances toutes spéciales ont permis de visiter, tout le centre de l'Arabie, peuplé pourtant d'innombrables tribus, n'est sur nos cartes qu'un énorme *blanc* aussi immaculé que l'Afrique centrale sous l'équateur.

La suite à une autre livraison.

HARDMAN.



D'après une ancienne gravure anglaise.

Il n'est pas de profession, si humble soit-elle, que le mérite de ceux qui l'exercent ne puisse honorer. Sous le règne de Guillaume III, il arriva qu'un puissant seigneur, lord Fairfax, mourut victime de la maladresse d'un pédicure. Cette circonstance fit remarquer l'inconvénient de se confier, pour ces services en apparence si peu importants, à des gens grossiers et mal exercés. Un nommé Hardman parut alors, et se fit une réputation rapide par sa dextérité, sa prudence et ses bons conseils. Il devint le « chiropédiste » ou le *corn doctor* du roi et de la noblesse. Bientôt la ville l'enleva à la cour : il dut élever le prix de ses visites en proportion de l'empressement du public, et il acquit en assez peu d'années une petite fortune qui eût satisfait plus d'un médecin. On croit que, dans sa jeunesse, il avait servi dans les guerres des Pays-Bas. Son renom, sa tenue grave, son costume sévère et hors de mode, mais qui ne manquait point de caractère, attirèrent l'attention de quelques artistes qui voulurent le peindre, et la gravure a conservé ses traits jusqu'à notre temps.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

DANTE ET VIRGILE.



Salon de 1859; Peinture. — Dante et Virgile, par M. Corot. — Dessin de Roux.

Au milieu du voyage de la vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'étais sorti du droit chemin.

Ah! cela serait chose pénible à dire combien était sauvage, âpre et épaisse cette forêt dont le souvenir renouvelle ma crainte.

Ce souvenir est si amer, que la mort ne l'est guère davantage. . .

. . . .

Mais lorsque je fus arrivé au pied d'une colline où se terminait la vallée qui m'avait saisi le cœur de crainte,

Je regardai en haut, et je vis son sommet déjà revêtu des rayons de la planète qui nous guide sûrement dans tous les sentiers. . . . . .

Et voici, presque au commencement de la montée, une panthère agile et très-vive, et couverte d'une peau tachetée.

Elle ne se retirait pas de devant mes yeux, mais elle me barrait si résolûment le chemin, que plusieurs fois je me retournai pour revenir en arrière.

C'était le temps où commence le matin; le soleil montait dans le ciel au milieu des mêmes étoiles qui l'entouraient quand l'amour divin imprima le premier mouvement à toutes ces belles choses. L'heure matinale et la douce saison me donnaient bonne espérance de conquérir la peau tachetée de cette bête sauvage;

Mais non tellement que je ne fusse saisi de peur à la vue d'un lion qui m'apparut.

Il semblait venir contre moi, la tête haute, et avec une faim si furieuse que l'air même semblait s'en épouvanter.

Puis ce fut une louve maigre. . . . .

A la vue de celle-ci, la peur me glaça d'un tel engourdissement, que je perdis l'espérance de gravir la colline. . . . .

Tandis que je reculais vers la vallée, devant mes yeux s'offrit quelqu'un qui, par son long silence, semblait devenu muet.

Dès que je le vis dans le grand désert : « Aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme véritable! »

Il me répondit : « Non plus homme, mais homme j'ai été. . . . .

» Je fus poëte, et je chantai ce pieux fils d'Anchise, qui vint de Troie après que le superbe Ilion fut brûlé.

» Mais toi, pourquoi retournes-tu à tes afflictions? Pourquoi ne pas gravir le mont délicieux qui est le principe et la cause de toute joie?

. . . .

» Il faut suivre une autre route. . . . . si tu veux t'échapper de ce lieu sauvage;

» Car cette bête qui te fait tant crier ne laisse aucun homme passer par son chemin, et s'y oppose si fort qu'elle le tue. . . . .

» . . . . . Je serai ton guide, et je t'entraînerai hors d'ici, à travers le royaume éternel. . . . . »

Alors il se mit en marche, et je le suivis.

Le jour s'en allait, et l'air rembruni enlevait à leurs fatigues les êtres animés qui sont sur la terre.

Cette scène, qui ouvre la *Divine comédie* du Dante, a été poétiquement traduite par le pinceau de M. Corot. Une obscurité transparente, qui rappelle les ténèbres visibles du poëte, flotte sur toute cette nature, empreinte d'une sombre mélancolie. Les êtres vivants ne prétendent pas jouer dans cette toile un rôle plus important que les objets inanimés; les détails, sans s'effacer, ne demandent qu'à concourir à l'impression générale; personnages, animaux, arbres et rochers se fondent dans un harmonieux ensemble d'âpre tristesse, qui est le véritable sujet du tableau et qui justifie le mot de Virgile : *Sunt lacrymæ rerum* (¹). Il est impossible de s'arrêter devant cette peinture sans songer aux heures lugubres où l'âme est en proie au désespoir, où tout se couvre à nos yeux d'un voile de deuil. Partout l'obscurité; en avant, en arrière, des obstacles insurmontables; de toutes parts, de sombres pensées, de dangereuses tentations nous barrent la route. Mais si nous levons les yeux vers le ciel déjà blanchi par les lueurs du crépuscule, nous y voyons luire l'étoile de l'espérance, et bientôt quelque sereine vision, quelque pensée lumineuse, envoyée d'en haut pour notre consolation, comme Virgile au Dante, nous relève de notre défaillance et nous aide à rentrer dans le chemin de la vie.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Le nom de Humboldt a été porté par deux hommes éminents qui ont cultivé les sciences avec éclat, Guillaume et Alexandre.

Le premier fut l'un des fondateurs de la philologie comparée; le second, génie encyclopédique, a tout su et tout éclairé, sans cependant arriver à l'une de ces découvertes qui immortalisent un nom et font époque dans l'histoire de l'esprit humain. Mais tandis que le frère aîné n'est guère connu que des savants de profession, Alexandre a dû à ses voyages et à l'étendue de ses travaux une véritable renommée. Telle était, au siècle dernier, la célébrité du naturaliste Boerhaave, qu'on lui écrivit plusieurs fois sans autre adresse que ces mots : *A Boerhaave, en Europe*. Il aurait pu en être de même pour Alexandre de Humboldt. Il était devenu, depuis vingt ans, le patriarche et comme l'incarnation des sciences naturelles et géographiques; il avait visité une partie du globe; il était entré en relation avec presque tous les savants de l'univers; les académies se disputaient l'honneur de le compter parmi leurs membres; tous les souverains lui avaient envoyé des décorations; tous les hommes qui voulaient se produire dans le monde scientifique sollicitaient son patronage; il s'intéressait à toutes choses, et, après avoir atteint la plus extrême vieillesse, montrait encore l'ardeur d'un jeune homme et conservait la fraîcheur de mémoire de ses premières années.

Sa vie entière fut consacrée à l'étude ou à l'observation de la nature : aussi personnifie-t-il à lui seul tout l'effort du dix-neuvième siècle pour arriver à une vue complète des phénomènes de l'univers, et peut-il être donné comme le représentant par excellence de la science contemporaine. Chez aucun savant de ce siècle, on n'a rencontré une telle puissance de travail unie à une curiosité si universelle, un esprit si sagace et si souple placé dans un corps si robuste et si infatigable, une si haute position scientifique jointe à une telle simplicité de mœurs et à une bienveillance si sincère et si générale.

Frédéric-Henri-Alexandre, baron de Humboldt, est né à Berlin, le 14 septembre 1769, d'une ancienne famille noble de la Poméranie. Son père avait fait la guerre de Sept ans en qualité d'aide de camp du duc de Brunswick, et sa mère, alliée à la meilleure noblesse de Brandebourg, était issue d'une famille française originaire de Bourgogne, que la révocation de l'édit de Nantes contraignit de quitter sa patrie. Ainsi un mélange de sang allemand et de sang français coulait dans les veines d'Alexandre de Humboldt, mélange auquel l'Allemagne a dû plusieurs de ses plus spirituels écrivains et de ses publicistes les plus distingués. Alexandre reçut dans sa famille une de ces éducations solides et brillantes qu'au delà du Rhin l'opinion jugeait indispensable à tout homme aspirant à quelque emploi élevé, et qui contrastait, hélas! avec l'éducation frivole et superficielle qu'on donnait, en France, aux jeunes gentilshommes. Il apprit à fond les langues anciennes, les principales langues modernes, l'histoire, la philosophie, l'économie politique, et associa de bonne heure, sous les meilleurs maîtres de l'époque, à cet enseignement classique, l'étude des sciences naturelles, pour lesquelles il se sentait déjà une vocation décidée. Notre grand Cuvier, qui fut aussi élevé en Allemagne, rapporte que ce fut par une instruction aussi générale et aussi profonde, qu'il se prépara à la culture des sciences, où il devait se faire un si grand nom.

Après avoir passé deux ans à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, Humboldt se rendit à Gœttingue, dont l'Université comptait alors plusieurs des plus habiles professeurs de l'Allemagne. Blumenbach y enseignait l'anatomie et l'histoire naturelle, et ses leçons étaient éminemment propres à développer, chez la jeunesse studieuse, l'enthousiasme de la nature. Alexandre puisa dans cet enseignement une nouvelle ardeur pour ses études de prédilection; il se lia intimement avec Georges Forster, naturaliste distingué, qui avait été, dix ans auparavant, le compagnon du célèbre navigateur anglais Cook, et, dans des conversations journalières, il vit s'accroître le désir qu'il avait conçu dès sa première jeunesse de visiter des régions lointaines et encore peu explorées des Européens. « Élevé dans un pays qui n'entretient aucune communication directe avec

(¹) Les choses inanimées ont aussi des larmes.

les colonies des deux Indes, écrit lui-même Humboldt dans l'Introduction d'un de ses Voyages, habitant ensuite des montagnes éloignées des côtes et célèbres par de nombreuses exploitations de mines, je sentis se développer progressivement en moi une vive passion pour la mer et pour de longues navigations. » Mais le moment n'était point encore venu de réaliser ces projets, et plusieurs années s'écoulèrent durant lesquelles Humboldt ne s'occupa que d'acquérir les connaissances qu'il devait mettre à profit en des lieux si divers. Il avait débuté, en 1789, par un mémoire sur la manière dont les Grecs tissaient leurs étoffes. C'était une de ces courtes dissertations dans lesquelles les élèves des universités allemandes s'essayent à la composition d'ouvrages plus étendus et donnent au public la mesure de leurs forces. Ce mémoire de Humboldt n'a point été imprimé. L'année suivante, le jeune savant parcourut les bords du Rhin et en étudia le sol volcanique, cherchant à appliquer à l'examen des terrains basaltiques les idées de Werner, qui avait depuis peu jeté les fondements de la géologie. En vue de ses voyages futurs, il s'attachait surtout à approfondir l'étude de l'écorce terrestre, point de départ de toute géographie. Et après avoir passé quelque temps à Hambourg, cette grande cité commerciale où se parlent tant d'idiomes divers, et s'être ainsi perfectionné dans la pratique des langues étrangères, il alla à Freiberg, en Saxe, suivre les cours de Werner et compléter ses connaissances en minéralogie et en métallurgie. Freiberg a toujours été la terre classique de la science minière. Il s'y lia avec Léopold de Buch, qui devint depuis l'un des plus grands géologistes de son temps, et qui, comme Humboldt, attacha son nom à de grands voyages scientifiques. Esprit prompt et compréhensif, Humboldt excellait à tirer des connaissances pratiques qu'il rencontrait chez les autres, des aperçus généraux dont il rattachait l'ensemble aux questions les plus intéressantes de la physique du globe. Léopold de Buch avait plus approfondi que lui la géologie; son ami lui dut beaucoup, et bien des années plus tard, quand une longue et commune existence eut encore resserré leur intimité, il s'appuya sur ses découvertes pour esquisser à grands traits des phénomènes dont de Buch avait suivi tous les détails. Cependant Humboldt n'en étudia pas moins d'une manière sérieuse toutes les branches de l'art du mineur, et il remplit, pendant plusieurs années, des fonctions élevées dans l'administration des mines des principautés de Bayreuth et d'Anspach. Ses fonctions le forçaient souvent à parcourir le pays, et, tout en faisant de la géologie, il herborisait.

Il mena ainsi de front deux ordres d'études indispensables à un voyageur, et, comme résultat de ses courses botaniques, publia, en 1793, en latin, une Flore souterraine de Freiberg et un Essai de description des plantes de cette partie de la Saxe. Humboldt fit ensuite de courts voyages en Hollande, en Angleterre et en France, explora les Alpes, et se livra à une série d'observations qu'on ne doit considérer que comme des exercices destinés à lui faire acquérir une sûreté de coup d'œil et de main qui lui permissent de compter sur l'exactitude de celles qu'il ferait plus tard.

D'autres questions scientifiques occupaient encore les loisirs de cette vie déjà si remplie. L'Italien Galvani avait découvert les premiers phénomènes qui sont devenus le point de départ d'une des branches de la physique générale; il avait constaté l'influence singulière qu'exercent des courants électriques, produits dans de certaines conditions, sur les nerfs et les muscles; d'autres savants tentaient des expériences dans le but d'éclairer les problèmes soulevés par le professeur de Bologne. Humboldt, dont la curiosité était vivement excitée à l'annonce de ces découvertes, se mit aussi à expérimenter, et, en 1796 et 1797, il entreprit une série d'observations sur l'influence que le nouvel agent physique, ou, comme l'on disait déjà alors, le galvanisme, exerce sur l'irritation des fibres musculaires et nerveuses. Mais il ne se contenta pas, ainsi que le faisait Galvani, d'opérer sur des grenouilles, sur quelques oiseaux, ou, comme Aldini, sur des cadavres humains; il se prit lui-même pour sujet d'expérimentation, et, se faisant appliquer des vésicatoires sur le dos, s'écorchant profondément à la main, il introduisit tour à tour dans ses plaies des branches de zinc ou d'argent, afin de constater, par la violence des douleurs et la nature des contractions, l'influence du courant galvanique sur nos muscles et sur nos nerfs. Ces expériences, publiées en 1797, en allemand, furent répétées par lui en France, devant l'Institut.

Humboldt s'était, en effet, rendu dans notre patrie, profitant du calme qui avait succédé, sous le Directoire, aux agitations du règne de la Convention, et, dès son arrivée en France, il s'était lié avec les savants les plus distingués. Son ouvrage sur le galvanisme avait été traduit en français, et son nom commençait à acquérir une célébrité qui devait devenir toujours croissante. Humboldt était, dès cette époque, tout à fait décidé à accomplir un grand voyage, et à aller, soit aux Indes, soit en Amérique, étudier sur place les grands phénomènes volcaniques et les questions que soulevait la théorie de Werner. C'est afin de se préparer à cette grande exploration qu'il s'était rendu, en 1795, en Italie; et, n'ayant pu, par suite des événements politiques, pénétrer jusqu'à Naples et en Sicile, il était revenu à Vienne en Autriche, où il avait examiné avec soin les riches collections de plantes exotiques, et d'où il poussa, dans la Styrie et le pays de Salzbourg, des excursions toujours profitables à ses études géologiques. Il avait même été sur le point de se rendre en Égypte, dans la compagnie d'un amateur passionné des beaux-arts; sa destinée l'appelait ailleurs. On préparait alors en France une expédition de découverte dans les mers du Sud, dont le commandement était confié au capitaine Baudin. Humboldt se fit accepter du Directoire pour accompagner le célèbre navigateur avec l'agronome André Michaux et le botaniste Aimé Bompland. Mais n'ayant pu obtenir les fonds nécessaires, et se défiant du caractère de Baudin, il renonça à ce projet, ainsi que Bompland, dont il était devenu l'ami, et qui allait bientôt devenir son compagnon. Sur ces entrefaites, il rencontra un consul de Suède, Skioldebrand, que son gouvernement avait chargé d'aller porter des présents au dey d'Alger.

Le savant Allemand, déçu un instant dans ses espérances, eut l'idée de l'accompagner pour visiter l'Atlas, qui était alors une terre presque inconnue des Européens, et avec l'intention de se rendre de là soit au Maroc, soit en Égypte. Tout était déjà prêt pour le voyage; toutefois le navire suédois qui devait venir à Marseille prendre Humboldt et le consul n'arrivait pas. Ne perdant aucune occasion d'étendre ses connaissances, Humboldt utilisait ce retard, en parcourant, la boîte du botaniste et le marteau du géologiste à la main, les chaînes côtières de la Provence. Mais, sur la nouvelle que le bâtiment suédois était en réparation à Cadix, le savant Allemand changea brusquement de résolution, et se décida à partir pour l'Espagne, en vue d'obtenir la permission de visiter l'Amérique. Il se rendit donc à Madrid, et, grâce aux protections et aux amis qu'il y rencontra, et malgré la défiance que montra toujours la cour d'Espagne à l'endroit de ses colonies, l'autorisation lui fut accordée. Le 5 juin 1799, en compagnie de Bompland, il quittait la Corogne sur le navire *le Pizarre*, et se rendait en treize jours aux Canaries, passant impunément à travers la croisière anglaise. Là, il visitait le pic de Ténériffe, et, le 16 juillet, il abordait à Cumana, dans l'Amérique méridionale.

La suite à la prochaine livraison.

UNE TAPISSERIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

En quel pays a été faite cette tapisserie? On croit y reconnaître le goût et le style italien. Que représente-t-elle? Un recueil estimé, qui l'a déjà reproduite, suppose que la scène figurée est le mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne ([1]). Mais il paraît difficile d'admettre cette explication. Rien n'autorise à voir un roi et une reine dans le jeune homme et la jeune femme à l'attitude contemplative qui occupent le milieu de la composition : ils ressemblent plutôt à des poëtes, à des artistes ou à des personnages de roman. Il en est de même des figures qui sont à leur droite et à leur gauche : la dame couronnée ne serait-elle pas la Noblesse, la Fortune, la Vertu? Dans le rang supérieur, certains attributs rappellent Mercure, Apollon; et près d'une femme qui porte un enfant, et qui pourrait être Junon-Lucine, un vieillard ([1]) qui figurerait Jupiter. Mais ce sont là de bien vagues hypothèses, et il est dangereux de s'abandonner à de telles rêveries dans l'appréciation des monuments. Il faut arriver à des bases positives, incontestables. Le hasard peut les faire découvrir : c'est ce qui nous a engagé à offrir ce problème d'art à nos lecteurs, pour exercer non leur imagination, mais leur érudition critique.



Une Tapisserie du seizième siècle. — Dessin de Thérond.

([1]) *Musée du moyen âge et de la renaissance,* t. II.

([1]) Le dessinateur a supprimé le sceptre que ce vieillard tient dans la tapisserie; il s'est permis quelques autres licences.

LE CHEVAL DU SALTIMBANQUE.

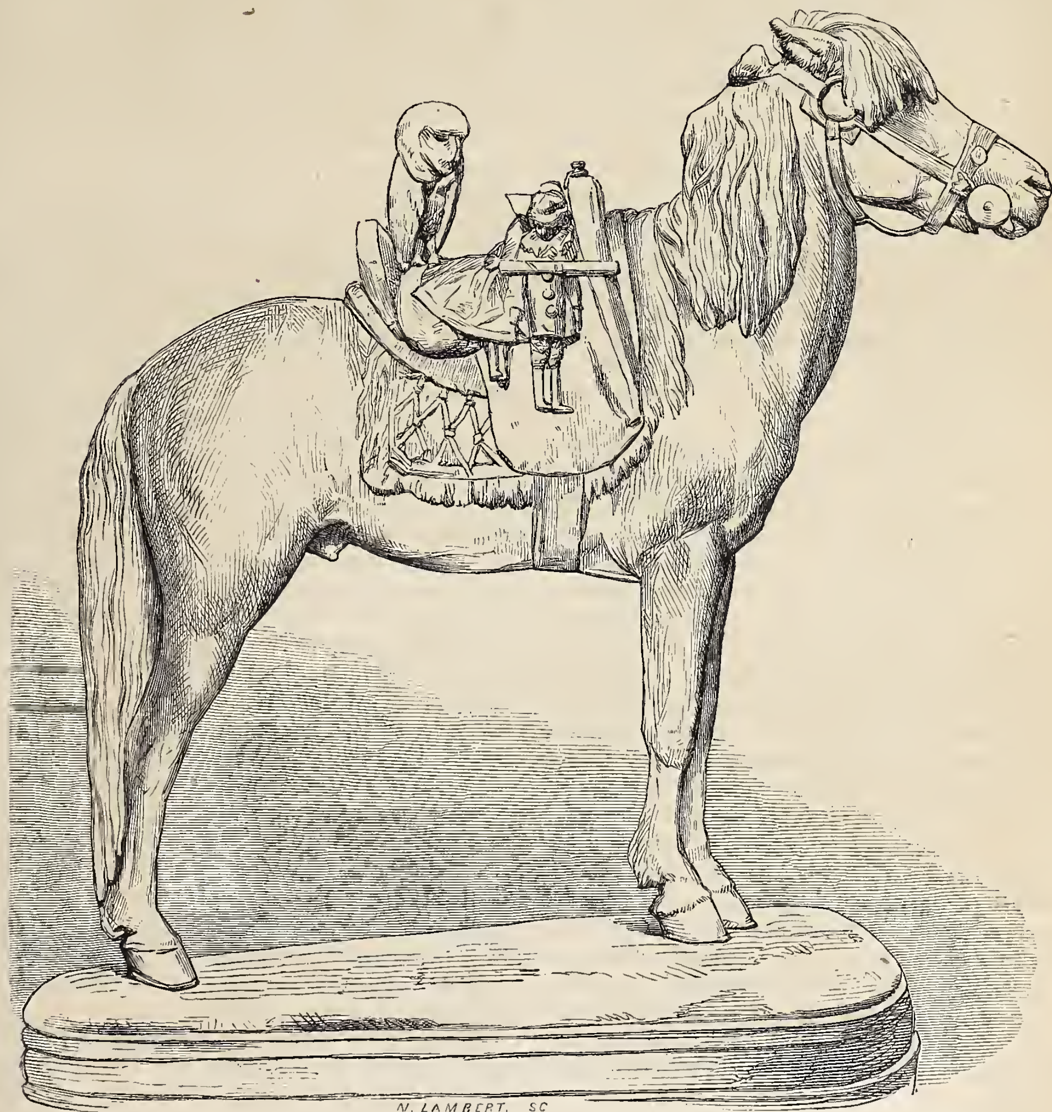
Vous l'avez peut-être rencontré; mais ce n'était pas au bois; ce n'était pas davantage sur l'hippodrome de Chantilly ou de la Marche. Les nombreuses mésalliances survenues dans sa famille lui ont toujours interdit ces brillants théâtres. Non! c'était sans doute sur quelque route poudreuse où, suant, soufflant, gémissant, il traînait la lourde charrette qui servait de demeure à la famille nomade; ou bien au carrefour d'une ville, portant le célèbre « Bilboquet » ou l'incomparable « Hercule » dont il partageait les bonnes et les mauvaises destinées.

Maintenant, il se repose, ou plutôt il attend qu'une autre tâche lui soit imposée; car sur son dos voici Pierrot et

Colombine pendus à leurs ficelles, et un hibou qui, en sa qualité d'oiseau de la sévère Minerve, contemple d'une façon profondément philosophique le néant des marionnettes humaines.

Certes, il n'est pas beau : ses formes sont sans élégance, sa croupe est pelée et sa crinière en désordre; mais à le voir toujours prêt à bien faire, au premier signal, et pour une maigre provende, on se prend volontiers d'intérêt pour ce courageux compagnon du pauvre, dont la vaillante vie s'écoule obscure comme le fut sa naissance et comme le sera probablement sa mort.

Il faut pardonner à la statuaire d'aborder parfois ces sujets familiers, ou plutôt il est bon de l'encourager à mettre en quelque honneur ce que l'on pourrait appeler « la sculpture de genre ». Pourquoi ne tenterait-on pas, en effet, dans l'art plastique, ce que, par exemple, les illustres chansonniers modernes, Burns en Écosse, Uhland en Allemagne, Béranger en France, ont si admirablement fait pour la poésie? Tous les sculpteurs ne sont pas appelés à recommencer éternellement Vénus, Hébé, les Nymphes, les Bacchantes, les Faunes, Pandore, Pénélope ou Sapho. Que ceux qui ne peuvent pas soutenir un vol si ambitieux cherchent autour d'eux s'il n'y aurait pas moyen d'intéresser et de plaire en relevant les scènes ordinaires de la vie. La voie est dangereuse, sans doute; on s'expose à glisser dans le vulgaire, le trivial et le laid. Mais n'arrive-t-il pas aussi que des hautes régions de la mythologie on tombe souvent à plat dans le fade, le ridicule et la grossièreté? Après tout, si humble que soit ce pauvre cheval de saltimbanque, nous le préférons encore à plus d'une déesse de marbre du Salon. Il est vrai, du moins, et ne prétend pas se donner des airs de Bucéphale; tandis qu'on dirait volontiers à telle divinité voisine qui le regarde dédaigneusement du haut de son piédestal : « De grâce, reposez-vous un peu, Madame; tant de majesté doit épuiser vos forces; d'ailleurs, pourquoi vous déguiser ainsi? On vous connaît de reste; et il y a longtemps qu'on vous rencontre, moins solennelle et plus à l'aise, dans les albums de Gavarni. »



Salon de 1859; Sculpture. — Le Cheval du saltimbanque, plâtre par M. Frémiet. — Dessin de Worms.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. p. 109.

ANNANIERA.

Est-ce l'isolement, est-ce le désœuvrement qui m'ont rendu superstitieux? Je ne sais; mais j'ai mes jours néfastes,

que je devrais ne pas spécifier, car cette fâcheuse préoccupation des augures, des pronostics, des présages funestes, est contagieuse. *Homo sum*, etc., disent les latinistes; et, en vulgaire français, je paraphrase le mot : « Hélas! aucune humaine sottise ne m'est complétement étrangère. » Ne m'avisai-je pas, dès que je fus dehors, de me rappeler qu'après une longue réclusion je sortais pour la première fois, et que nous étions au vendredi! Pour un peu j'allais rentrer; mais j'ai eu honte de moi-même et j'ai secoué cette sotte pusillanimité. Eh! le vendredi n'est-il pas, au contraire, l'anniversaire d'un jour de délivrance et de salut? du jour où le chrétien est entré dans la véritable vie par la douleur, cette voie de tout ce qui est grand, beau, et qui, par delà l'espérance même, nous élève au-dessus de ce monde? Mon point de vue était changé, mon esprit raffermi se montait à un autre diapason. En même temps que ce je ne sais quoi vibrant au fond de mon âme la ranimait, un rayon de soleil, perçant les sombres nuées de l'hiver, transformait tout l'aspect du jardin. Les faisceaux d'épines, dressés alentour des jeunes arbres pour les protéger, n'offusquaient plus mes regards de leurs ombres noires; ils s'étoilaient d'aiguilles de cristal. La petite statue de Vénus qui décore la fontaine de l'entrée, et que des milliers d'araignées voilent incessamment de leurs toiles grisâtres, semblait s'être revêtue d'une résille argentée. Partout, dans une foule de miroirs brisés, scintillait et se reflétait la lumière; jusqu'à la boue, durcie par le gel et moulée sous les pas des promeneurs de la veille, qui, maintenant, brillait toute damasquinée de givre.

J'arpentais le Luxembourg d'un pas agile, l'air me portait; ma pensée errait vers un passé qui s'illuminait aussi de points brillants. Les souvenirs étaient doux, peut-être parce qu'ils étaient vagues, et je ne cherchais pas à les formuler. J'avais trop marché pour un convalescent; je voulus m'asseoir, et une femme qui n'était plus jeune me fit place, fort poliment, sur un banc de bois que réchauffait le soleil. Portant la main à mon chapeau, je la regardai : sa figure ne m'était point inconnue; son costume, décent et simple, me sembla un peu étriqué; sa tenue me parut modeste, son air candide et doux. Cette personne, d'une taille élevée, avait de belles mains nues, un peu rouges, qu'elle tenait croisées devant elle, comme par habitude de prière; toute apparence de fraîcheur et de rondeur avait disparu de ce visage flétri; mais la finesse de la peau, la régularité des traits, annonçaient qu'il y avait eu là jadis une beauté réelle, quoique les pommettes, légérement élargies, eussent dû nuire à la perfection de l'ovale. Je ne sais quels souvenirs vagues aiguisaient ma curiosité, mais je ne pouvais détacher mes yeux de ma voisine, que j'examinais en détail. Cette obstination l'intimida sans doute; elle se recula jusqu'au bout du banc, et semblait disposée à s'éloigner, lorsque je m'excusai : sa vue me rappelait, lui dis-je, des temps écoulés et des amis perdus.

— Je vois bien, répondit-elle, que monsieur (elle me nomma) ne m'a pas tout à fait oubliée. Pour moi, je l'avais reconnu tout d'abord.

— Eh! c'est Annaniera! m'écriai-je.

La voix, l'expression, le geste, venaient d'éclairer mes souvenirs et de fixer mes doutes. C'était, en effet, cette belle, douce et honnête fille qui souvent m'avait servi à table, et me présentait le café et le thé chez des amis depuis longtemps disparus. Il m'en souvient, il y avait plaisir alors à suivre de l'œil, dans le salon, ses mouvements silencieux et d'une élégante lenteur. Un visage calme, une belle tournure, prêtaient de la grâce à sa docilité exempte de zèle, et à une certaine maladresse qui ne lui messéyait pas. Vingt-cinq années écoulées depuis avaient laissé leur empreinte sur ses traits; mais ils avaient gardé ce même sourire triste et doux qui, lorsqu'elle avait à peine vingt ans, m'intéressait plus encore que sa jeunesse et sa beauté.

Étrange épave de l'inondation moscovite de 1816, Annaniera avait été jetée en France par une princesse russe, laquelle, avant que la pauvre petite créature eût dépassé sa douzième année, en avait fait tour à tour et à mesure de besoin le jouet de ses enfants, la gardienne de ses oies, sa femme de chambre, sa servante, toujours son souffre-douleur. Le hasard m'amena dans un hôtel garni au moment où la petite fille, qui ne pouvait encore s'expliquer en français ni le bien comprendre, venait d'y être abandonnée avec une barbare incurie par la maîtresse qui, six ans auparavant, avec autant d'insouciance qu'elle en eût mis à cueillir une fleur ou à ramasser un caillou, l'enlevait à sa famille et à son pays. Propriétaire, au même titre, de ses vastes domaines et de leurs habitants, la princesse s'était emparée de la jolie enfant qui lui plaisait. Elle l'emmena au loin, la refusa à diverses reprises aux larmes de sa mère, aux supplications, aux offres d'argent d'un grand-père, qui eût donné tout ce qu'il possédait pour avoir sa chère petite-fille, et qui, dans l'espoir de la racheter, fit en vain deux fois à pied la route de son village à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire près de onze cents verstes (260 lieues). La dame avait promené l'enfant à sa suite à travers une moitié de l'Europe, la traitant plus ou moins mal, et l'employant selon le caprice de chaque jour. Lorsque, dans l'instabilité de ses goûts et de ses projets, sa petite esclave lui devint une gêne, elle s'en débarrassa par un procédé antique et des plus naïfs. Le père du petit Poucet menait perdre ses enfants dans la forêt; la princesse russe n'alla pas si loin : après avoir réglé avec le maître d'hôtel où elle logeait, fait charger ses effets sur une voiture de place, elle envoya sa petite servante en commission au dehors, puis elle partit, laissant ordre à l'un des garçons de remettre à l'*Annaniera*, à son retour, un petit écu, son mince paquet de hardes, et la liberté. A la réception du présent, lorsqu'à grand'peine l'infortunée eut compris, sans proférer une parole, sans pousser un gémissement, elle leva ses faibles mains au ciel et tomba à la renverse.

L'événement fit rumeur et attira une partie des habitants de l'hôtel. Le fils de l'amie que j'étais venu visiter, jeune garçon d'environ huit ans, y courut avec les autres curieux, et, presque aussitôt, rouge, ému, hors de lui, il se précipitait dans le salon où je causais avec sa mère et sa sœur. Il fallut qu'elles descendissent vite et vite, sur-le-champ : la petite fille étouffait, la petite fille allait mourir! L'impétuosité d'Ernest était irrésistible; nous le suivîmes. C'est alors, dans la loge de la concierge, qu'au milieu d'une foule de locataires et de valets, j'avais aperçu, pour la première fois, la pauvre Annaniera.

Revenue de sa pâmoison, l'infortunée se tordait de désespoir, et sanglotait d'étranges mots, des sons gutturaux, paroles, plaintes, cris; qui l'aurait pu dire? Impossible de n'être pas touché; la pitié fit son œuvre : l'enfant fut recueillie, protégée, élevée, et cinq ou six ans plus tard je l'avais retrouvée placée comme femme de chambre auprès des mêmes dames que j'accompagnais le jour où la pauvre petite Russe avait été abandonnée en quelque sorte sur la voie publique.

Les occasions de rencontrer la jeune fille devinrent alors fréquentes pour moi, qui visitais ses maîtres presque tous les jours. Peu à peu, malgré son excessive réserve et sa dignité silencieuse, elle s'habitua à me répondre autrement que par monosyllabes, et finit par me laisser pénétrer tout le plaisir qu'elle avait à parler de son village, de son cher Androukina. Mes questions lui faisaient du bien, tout en amenant des larmes dans ses yeux. Je réveillais ses souvenirs ou plutôt je l'en soulageais. Elle retraçait, d'une

façon décousue qui n'était pas sans charme, les scènes de la vie enfantine à laquelle elle avait été si violemment arrachée. A mesure qu'elle répondait à mes interrogations sur la chère petite hutte de terre et de bois couverte en chaume et si bien close, sur le grand poêle qui servait de bois de lit, et, plus souvent encore, sur les parents qu'elle revoyait toujours en rêve, elle s'échauffait, quelques étincelles des sentiments de famille enfouis au fond de son cœur en jaillissaient tout à coup. Elle décrivait ce passé plutôt par ses gestes, ses regards enthousiastes, ses airs de tête et l'expressif mouvement de sa lèvre supérieure et de ses narines mobiles, qu'à l'aide d'insuffisantes paroles. Elle se rappelait les voyages du grand-père, qui trafiquait en fourrures, les joies du retour et les cadeaux qu'il rapportait. Elle avait eu une fois, elle, la plus petite fille, une pomme transparente, à travers laquelle on voyait la lumière rouge et dont on pouvait compter les pepins. Jamais elle ne put me dire le nom de ce fruit merveilleux; car, sans apprendre beaucoup de français, elle avait complétement oublié le russe.

C'était de son enlèvement qu'elle gardait l'impression la plus profonde. Quand je lui en parlai, elle baissa les yeux, son regard devint fixe; il m'était évident qu'elle voyait l'événement et les lieux où il s'était passé : le bois, le pré vert, la rivière, le soleil, si bon, si chaud; ses frères, ses sœurs, qui folâtraient et chantaient avec d'autres enfants; les petits garçons du village grimpés sur les arbres, et qui en faisaient pleuvoir des averses de fleurs de senteurs si douces. Après l'avoir fait causer plus d'une fois, je ne crois pas me tromper en supposant que cette scène avait eu lieu près des bords de la Vetlouza, sur la lisière d'un bois de tilleuls où se faisaient les cueillettes de fleurs, recueillies dans les corbeilles tressées des fibres mêmes de l'arbre. Ce fut là que, pour le malheur de la pauvre enfant, sa maîtresse la vit s'ébattre au milieu de ses compagnes, la distingua comme la plus jolie, et la ravit aux siens « pour faire son bonheur », disait-elle.

Annaniera se rappelait ensuite la belle voiture, toute d'or, qui roulait vite, et comment elle ne pouvait se lasser de regarder aux portières les campagnes qui se sauvaient d'elle et s'enfuyaient des deux côtés. Hélas! c'était tout ce qu'elle avait connu et aimé, ce qu'elle devait regretter toute sa vie, qui disparaissait pour toujours. Alors son petit cœur se serra; elle regarda sa mère, qui avait obtenu la grâce de l'accompagner jusqu'à Soligalitch; elle se serra contre elle, la vit pleurer, et fondit en larmes.

Moins volontiers s'appesantissait-elle sur les souvenirs de son temps d'esclavage chez la princesse. Pourtant elle me parla une fois de l'époque où, sans autre vêtement qu'un épais sarrau, elle gardait les oies dans des plaines désertes. Un jour, son troupeau s'envola au travers des blés; tout effarée, elle se lança à la poursuite, les yeux tendus vers la troupe fuyarde. Une rivière courait au milieu des champs, et l'enfant tomba dans l'eau. Elle ne sait comment elle s'en retira; mais, de retour au logis, elle fut grondée, raillée par les valets, et demeura malade et transie dans sa souquenille roidie, qui séchait autour d'elle.

La fin à une autre livraison.

ASTRONOMIE DESCRIPTIVE DU MOIS D'AOUT.

Le mois d'août est un de ceux que l'on pourrait qualifier de mois astronomique pour les gens du monde. Les astronomes de profession lui reprochent ses nuits courtes, ses longs crépuscules, un ciel presque toujours trop éclairé pour leurs délicates observations; mais l'homme de loisir et de distinction, assis le soir devant son château, son manoir, sa villa, fait agréablement, en prenant le frais après le soleil couché, une revue oculaire du ciel. S'il a un télescope ou une lunette à pied, l'installation n'est pas difficile. Une table placée dans un endroit découvert, une cour, un jardin, un parterre, une pelouse, un belvédère; la lunette sur la table et une ou deux chaises à côté : voilà l'observatoire établi et les assistants en mesure de passer en revue les *curiosités* du firmament.

La Lune est toujours la plus grande curiosité du ciel. Il faudra profiter de la rare occasion de voir Mercure, qui se couche une heure après le Soleil, le 1er d'août, et qui dans nos climats est très-peu souvent dégagé suffisamment des rayons solaires On sait que Copernic ne l'a jamais vu.

Vénus, qui se lèvera vers 3 heures et demie du matin, brillera peu pour les citadins de Paris; mais elle réjouira les yeux du voyageur provincial qui aura devancé l'aurore. Elle se lèvera, le 21 du mois, trois heures avant le Soleil.

Jupiter devra être cherché à son lever, entre 2 heures et demie et 1 heure et demie après minuit. Le 24, il sera tout près d'une belle étoile de troisième grandeur, savoir, Delta des Gémeaux. Il ne sera qu'à une distance de l'étoile égale au tiers de la largeur ordinaire de la Lune.

Saturne, à peu près invisible, se lève et se couche avec le Soleil. On peut en dire autant de Mars.

Les curieux qui possèdent un télescope pourront, le 28 août, un peu avant 3 heures du matin, observer une éclipse du premier satellite de Jupiter. Des cinq éclipses de Soleil et de Lune de cette année-ci, pas une n'est visible en France. Il faut donc se rejeter sur les éclipses des lunes de Jupiter si l'on veut absolument en voir. L'année 1860 nous récompensera amplement au mois de juillet.

Le phénomène le plus curieux d'août, c'est celui des étoiles filantes, dont M. Quételet a constaté la grande quantité à cette époque, comme vers le 12 de novembre. C'est vers la Saint-Laurent (10 août) qu'il y a un redoublement de fréquence pour ces météores, que l'on considère en général comme de petits corps planétaires peuplant l'espace qui environne le Soleil et tout à fait étrangers à notre terre. Notre infatigable Coulvier-Gravier a trouvé que les époques des 12 novembre et 10 août sont aujourd'hui moins favorisées qu'autrefois; mais cela reviendra. Très-anciennement, le public avait été frappé de l'apparition des météores du 10 août, qu'il appelait *Larmes de saint Laurent*. Lemonnier a vu ces météores passer devant le Soleil. Comme vers le 10 août et les jours suivants on sera près de la pleine lune, on ne peut trop recommander aux observateurs de se relayer afin de tenir toute la nuit la Lune sous le télescope, pour tâcher d'y voir en silhouette ces curieux visiteurs célestes, qui ne se trahissent jusqu'ici qu'en se consumant dans notre atmosphère.

Les mêmes observations devraient être faites le jour, en pointant la lunette sur le Soleil dont le disque est toujours plein.

MAPPEMONDE DU TEMPS DE CHARLES V.

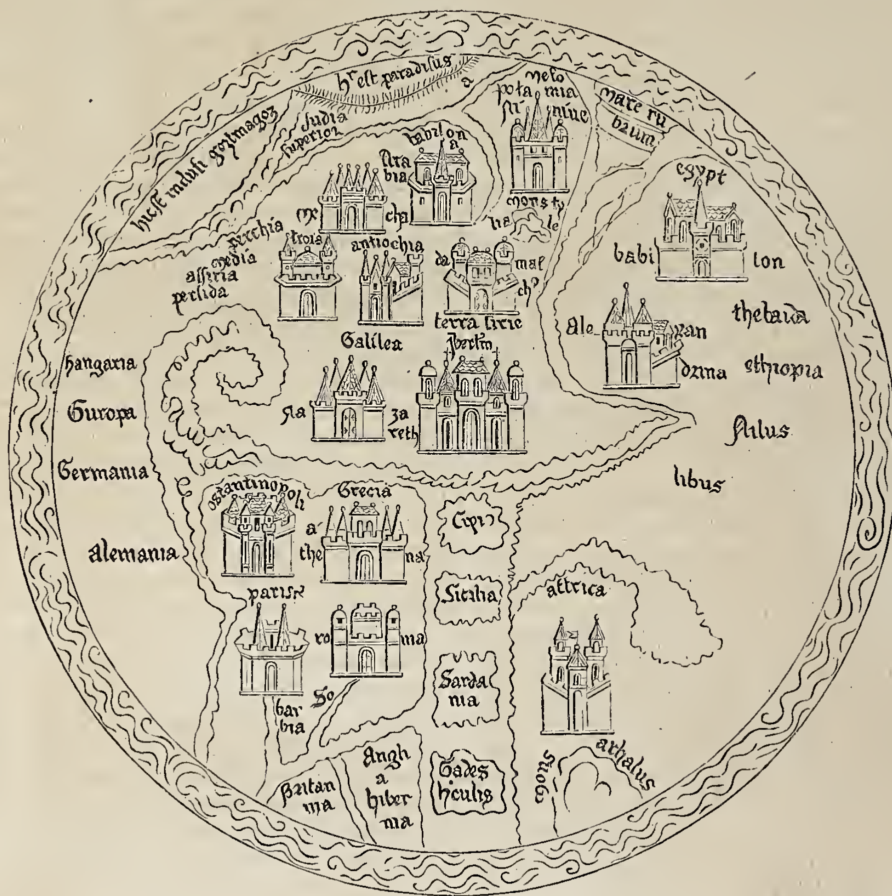
NICOLE ORESME ET GUILLAUME FILLASTRE.

Le créateur des bibliothèques publiques en France, Charles le Sage, qu'on eût pu appeler tout aussi bien Charles le Savant, fut aussi le promoteur des études géographiques, et il a tenu à apposer sa royale signature au bas de l'étrange monument, que nous reproduisons ici. Quelque bizarre que puisse paraître d'abord un pareil vestige des notions cosmographiques de nos ancêtres, cette mappemonde du quatorzième siècle offre un progrès sur ce que l'on possédait précédemment. La carte de Cosmas Indicopleustes offre un quadrilatère, et, comme l'a fait très-bien observer le savant Daunou, Gervais de Tilbury sup-

posait la terre carrée; cette croyance, du reste, partagée par nombre d'esprits très-doctes sur d'autres points, avait son origine dans une interprétation beaucoup trop littérale des livres sacrés. L'évangile XXIV, selon saint Matthieu, nous représente les anges envoyés par le Seigneur aux quatre coins du monde et faisant résonner les trompettes du jugement dernier. Ces paroles formidables avaient laissé de tels souvenirs dans les âmes chrétiennes, qu'à l'époque même où certaines découvertes avaient déjà modifié plusieurs croyances scientifiques, et quand le peintre de la carte de Reims, exécutée en 1417, devait figurer sa mappemonde dans l'initiale d'un Pomponius Mela, il tournait la difficulté en plaçant le globe terrestre dans un encadrement carré.

Avant que l'on possédât les vastes collections de cartes dues à M. Jomard et à M. de Santarem, avant qu'on pût s'initier aux progrès de la géographie et parfois aussi à ses mouvements rétrogrades, par cette série de représentations sincères auxquelles une chronologie rigoureuse donne tant de prix, la carte dite *des Chroniques de Saint-Denis,* dernière expression de la science sous Charles V, était à peu près le seul monument que l'on possédât; il a été figuré, sans être accompagné pour ainsi dire d'aucune dissertation, par le savant et ingénieux abbé Lebeuf, auquel l'histoire des sciences est redevable de tant de progrès; et l'illustre Roberston croyait de très-bonne foi que c'était la seule carte du moyen âge qui nous fût parvenue. Aujourd'hui, pour la même période, on n'en compte pas moins d'une trentaine, qui s'échelonnent sur tout le quatorzième siècle, et l'on forme un catalogue étendu de celles qui l'ont précédé.

L'original de ce précieux monument est conservé à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, et il occupe une des pages des grandes Chroniques de Saint-Denis. Bien que faisant partie du trésor scientifique d'un roi qui avait eu pour instituteur le plus habile cosmographe de son temps, ce Nicole Oresme que le roi Jean avait choisi lui-même pour lui con-



Mappemonde de Charles V, tirée des grandes Chroniques de Saint-Denis, écrites de 1364 à 1372.

fier l'éducation de son fils, peut-être y aurait-il de la témérité à affirmer que cette mappemonde représentait d'une manière absolue la somme des connaissances géographiques acquises par le siècle; c'était bien plutôt la preuve érudite des notions qu'on avait recueillies des anciens et de quelques géographes arabes. En ce temps où les savants avaient entre eux si peu de communications régulières, il arrivait qu'une grande découverte, due aux récits d'un hardi voyageur, était inscrite par quelque religieux et se perpétuait seulement dans la solitude du cloître. C'est ainsi que, quelques années après l'époque où fut faite la carte de Charles V, apparut, vers 1417, celle de Guillaume Fillastre, archevêque de Cambray, sur laquelle est clairement tracée la terre du Groënland, et qui, après avoir éclairé quelques esprits du quinzième siècle, retomba dans une complète obscurité, pour en être retirée seulement par l'érudition moderne. Le maître de Charles V jouissait, du reste, en son temps d'une telle célébrité comme géographe et astronome, qu'on a de lui des Éléments de cosmographie qui, après avoir servi à son siècle, gardèrent encore une réelle faveur au temps même des découvertes qui allaient changer la face du monde. Le Traité de cosmographie de Nicole Oresme fut réimprimé au quinzième siècle, et la Bibliothèque Sainte-Geneviève possède aussi ce précieux document devenu rarissime.

ERRATUM. — Page 142, col. 1, ligne 62. *Au lieu de :* revoir; *lisez :* retourner près de.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Suite. — Voy. p. 210.



Alexandre de Humboldt (mort le 6 mai 1859). — Dessin de Worms, d'après une lithographie publiée à Berlin.

A peine débarqué, Humboldt put constater les effets d'une de ces terribles convulsions de la nature qu'il était allé étudier au delà des mers. Cumana se relevait à peine du tremblement de terre qui l'avait détruite le 14 dé-

cembre 1797, et qui a été l'avant-coureur de celui, plus terrible, auquel Caracas fut exposée le 26 mars 1812. Le voyageur allemand nous a donné une curieuse et saisissante description de cette catastrophe épouvantable qui bouleversa au loin la contrée. Les deux compagnons pénétrèrent dans l'intérieur du Venezuela; ils naviguèrent durant soixante-quinze jours, dans un canot indien, sur les principaux cours d'eau de cette partie de l'Amérique, jadis appelée par les Espagnols *Terre ferme,* l'Apure, l'Orénoque, l'Atabapo, le Rio-Negro, le Cassiquiare, et firent, pendant ce pénible trajet, des observations de toutes sortes. La région qu'ils parcouraient était alors, encore plus qu'aujourd'hui, couverte de ces immenses forêts vierges, peuplées des essences les plus diverses, où habitent des espèces innombrables d'animaux, et qu'il n'est possible de traverser qu'en suivant les rivières, seuls chemins pratiqués par la nature dans ces gigantesques fourrés. L'excessive chaleur, jointe à une extrême humidité, fait de cette région un foyer de miasmes délétères, un lieu de maladies et de souffrances. Sous ce ciel dévorant et chargé de vapeurs, les forces de l'Européen s'épuisent promptement, son énergie s'affaiblit, la peau est en butte aux morsures incessantes des moustiques altérés, et lorsque le voyageur veut se reposer sur le rivage, à l'ombre des arbres chargés de lianes, il lui faut encore veiller contre les attaques des bêtes féroces. Humboldt supporta toutes ces fatigues et brava tous ces périls. Sa santé de fer résista à de si rudes épreuves; l'amour de la science semblait le mettre à l'abri de toute atteinte du climat. Le jour, il recueillait des plantes ou des minéraux, mesurait le cours des eaux, étudiait les populations sauvages; la nuit, il observait le ciel, et, par l'inspection des astres, fixait avec exactitude la véritable position des lieux qu'il avait parcourus. Aussi son voyage dans ces régions centrales de l'Amérique lui permit-il de réunir un nombre prodigieux de faits qui ont été le point de départ de tous ses travaux ultérieurs. Un des résultats géographiques les plus importants de ce premier voyage fut la reconnaissance du double bras de l'Orénoque; il constata que cet immense fleuve pousse un embranchement vers le Rio-Negro; en sorte qu'il verse à la fois ses eaux dans la mer des Antilles et dans le fleuve des Amazones. Au mois de juin 1800, les deux voyageurs vinrent à Angostura, sur le bas Orénoque, se remettre de leurs longues fatigues. De là, ils rentrèrent à Cumana, et, retenus par suite du blocus anglais, ils explorèrent pendant deux mois le littoral du Venezuela. Ils purent enfin se rendre à la Havane et, durant plusieurs mois de séjour à Cuba, recueillir sur cette riche colonie des informations de toute espèce, dont les résultats ont été consignés plus tard par Humboldt dans un ouvrage spécial intitulé : *Essai politique sur l'île de Cuba; considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'archipel des Antilles et de la Colombie* (Paris, 1826).

La fausse nouvelle que le capitaine Baudin venait de doubler le cap Horn et longeait les rivages du Chili et du Pérou, fit prendre aux deux voyageurs la détermination de se rendre dans ce dernier pays pour rejoindre le navigateur français. Ils se dirigèrent vers Carthagène, dans l'État de la Nouvelle-Grenade, à l'embouchure du Rio-Magdalena, avec l'intention de passer de là à Panama; mais la saison s'opposant à l'exécution de ce projet, ils prirent la voie de terre qui mène au Pérou, remontèrent durant cinquante-quatre jours le fleuve des Amazones, et, après avoir traversé les contrées les plus diverses, arrivèrent le 6 janvier 1802 à Quito. Cinq mois furent employés à visiter cette ville célèbre, aujourd'hui capitale de la république de l'Équateur, et à mettre en ordre les matériaux qu'ils avaient recueillis. Le 23 juin de la même année, Humboldt et Bompland, accompagnés d'un savant espagnol, Carlos Montufar, entreprirent l'ascension du Chimboraço, l'un des pics d'origine volcanique les plus remarquables du nouveau monde, et dont la hauteur n'est pas moindre de 6 530 mètres au-dessus du niveau de la mer. Humboldt s'éleva jusqu'à 6 072 mètres. Depuis, un savant français, M. Boussingault, a effectué une seconde fois cette périlleuse ascension. Au milieu des souffrances que causait aux voyageurs leur présence dans une atmosphère si froide et si raréfiée, malgré la fatigue qu'avait entraînée la nécessité de gravir sans cesse des pentes abruptes, ils firent sur la montagne des observations multipliées, et ne redescendirent qu'après avoir vérifié tous les faits qu'il leur importait de connaître. De Quito, Humboldt et Bompland se dirigèrent vers Lima, où ils séjournèrent quelques jours. Ce fut la limite méridionale de leur exploration. Ils remontèrent ensuite vers le nord, et, en décembre 1802, s'embarquèrent pour Guayaquil, port principal de la république actuelle de l'Équateur, gagnèrent par mer Acapulco, sur la côte du Mexique, pénétrèrent dans cette colonie par Tasco, et arrivèrent à Mexico.

Le Mexique n'offrait pas à Humboldt un sujet d'observations moins riche que l'Amérique équinoxiale. Pendant un an, il parcourut le pays, en étudia le sol et les productions, en inspecta et en mesura les innombrables volcans. Ce voyage a fourni à son auteur la matière d'un ouvrage spécial : l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne,* tel était alors le nom que portait le Mexique. Humboldt le publia de 1825 à 1827, et le dédia au roi d'Espagne Charles IV. On y trouve l'analyse raisonnée de la carte encore imparfaitement connue du Mexique, des considérations générales sur l'étendue et l'aspect physique du pays, une statistique de sa population et de ses produits, et surtout des détails d'un vif intérêt et d'une grande utilité pratique sur les mines du Mexique. L'auteur se montre, dans cet essai, non-seulement géographe et naturaliste consommé, mais économiste judicieux et clairvoyant. Préoccupé de l'influence qu'exerce l'abondance des métaux précieux, il agite une question que la découverte des mines de la Californie et de l'Australie a remise à l'ordre du jour. Il discute l'influence qu'exercent la configuration du sol, le climat et la végétation, sur l'agriculture, le commerce et l'industrie. Ce problème de l'influence des métaux monnayés et des lois auxquelles est assujettie leur circulation l'occupait encore dans sa vieillesse, et lui fournit le sujet d'un ouvrage allemand dans lequel il traite des oscillations de la valeur monétaire.

En mars 1804, Humboldt retourna à la Havane pour compléter les matériaux de l'ouvrage qu'il méditait sur Cuba. Il passa ensuite aux États-Unis, visita Philadelphie, qui allait cesser d'être la métropole de l'Union, et Washington, qui allait bientôt le devenir. Enfin, le 9 juin 1804, il monta sur un navire qui appareillait pour la France, et le 3 août suivant il débarquait à Bordeaux.

Humboldt alla droit à Paris, et il s'y fixa durant plusieurs années, afin de préparer la publication du magnifique ouvrage qui a consacré sa mémorable exploration. Le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent,* dont les premières livraisons parurent en 1807, et qui se continua les années suivantes, jeta les fondements de la grande réputation de l'illustre voyageur. Humboldt s'éclaira des lumières des savants les plus éminents de cette époque; il appela à concourir à son livre des hommes spéciaux, d'un mérite incontestable. Oltmanns pour l'astronomie, Arago et Gay-Lussac pour la chimie et la physique du globe, Cuvier et Latreille pour la zoologie, Vauquelin et Klaproth pour la minéralogie, Kunth pour la botanique, prirent part à ce grand ouvrage, qui embrasse sous tous les aspects les pays visités par les deux voyageurs. Bompland s'occupa

plus particulièrement de la partie botanique, qui ne comprend pas moins de vingt volumes avec 1 200 planches. Plus tard, une édition du même ouvrage, in-8° et plus portative, a été commencée. Un certain nombre de publications que fit Humboldt dans la suite ont été des extraits développés de sa relation; tels sont les *Vues des Cordillères* et les *Tableaux de la nature*. Dans le premier ouvrage, Humboldt décrit les monuments des peuples indigènes de l'Amérique, il étudie les antiquités du Mexique, il jette des lumières sur l'histoire si obscure des tribus qui ont peuplé le nouveau monde. C'est grâce à l'impulsion qu'il a donnée, que ces antiquités sont devenues depuis l'objet de recherches plus approfondies et plus précises. Dans le second, dont il a paru trois éditions, les scènes les plus imposantes de la nature physique dans le nouveau monde sont décrites avec une vivacité de coloris et un bonheur d'expression, qui ont placé l'auteur au nombre des bons écrivains allemands. Humboldt, tout livré qu'il était aux sciences les plus sévères, n'en avait pas moins une grande richesse d'imagination. La vue de la nature sauvage et primitive avait produit sur son esprit une impression profonde, d'autant plus profonde qu'il pouvait, avec son œil de naturaliste, en suivre les moindres détails et s'en expliquer les plus fugitifs phénomènes. Aussi les *Tableaux de la nature*, dans l'allemand comme dans l'excellente traduction française qu'en a donnée M. Galusky, présentent-ils un caractère aussi littéraire que scientifique; c'est comme un premier aperçu du *Cosmos*, que leur auteur devait publier plus tard.

La fin à la prochaine livraison.

UNE OASIS AU SOUDAN.

L'oasis, à mesure qu'on s'y enfonce, devient plus fraîche et si touffue que c'est bientôt une véritable forêt. Les palmiers-doum se multiplient, se pressent, s'entrelacent les uns dans les autres. Près d'eux s'élèvent à chaque pas des mimosas gigantesques et une variété de pin dont j'ignore le nom, mais que j'appellerai pin chevelu, parce que son feuillage, long et fin comme des cheveux, retombe de toutes parts et presque jusqu'à terre, comme la verte crinière d'un triton. Plus bas, entre les troncs, croissent et s'emmêlent des arbustes de toute espèce, l'euphorbe, le tamarix, le henné avec ses petites baies rouges, le *ferula*, le ricin, qui serait au besoin le mûrier du désert, et cette magnifique plante à lait, nommée *ochar*, asclépiade gigantesque, qui pour fruit porte une vessie verte. Plus bas encore poussent des herbes vivaces, les unes fermes et droites sur leur tige, les autres traînant sur le sol qu'elles couvrent d'un moelleux tapis.

Ces hautes murailles de verdure se rapprochent tellement en quelques endroits que mon dromadaire ne s'y frayait qu'avec peine un passage, et les grands arbres s'arrondissent en dômes si épais, si impénétrables au soleil, même à la lumière, que je marchais par instant dans une obscurité complète. Les flancs nus et rougeâtres du mont Garatab qui court d'un côté ne sont visibles que par échappées, à travers les rares éclaircies du fourré. Du côté opposé s'ouvrent des fonds ténébreux où l'œil ne peut rien saisir. Un ruisseau coule en murmurant sous les ombrages.

Partout, dans les arbres, dans les arbustes, jusque dans l'herbe même, voltigeaient, sautillaient, frétillaient, sans s'effaroucher de ma présence, les oiseaux les plus variés, les uns rouges avec les ailes noires, les autres noirs avec le bec et les pieds blancs; ceux-ci couleur de feu, ceux-là couleur du ciel, plusieurs de l'or le plus éclatant, quelques-uns pareils à des émeraudes de la plus belle eau; et puis c'étaient des merles bleus, des palombes aux plumes d'argent, des perdrix gris-perle aux pattes jaunes, des nuées de tourterelles, des pintades enfin, nommées ici poules de Pharaon. Tout cela chantait, gazouillait, gloussait, roucoulait. Qu'ajouterai-je? Il n'est pas jusqu'à la corneille qui venait troubler par son vol sinistre et son croassement de mauvais augure les ébats joyeux et le joyeux ramage de cette volière libre et brillante. J'allais oublier le roi du concert, le roi des bois, le rossignol, en un mot, ce classique *bulbul* des poëtes orientaux, dont les amours avec la rose font depuis des siècles les délices des harems.

Cette oasis s'appelle *Tkif*, nom bien sec, bien dur, et que son manque absolu de grâce, d'harmonie, rend à coup sûr bien peu digne de baptiser un lieu si charmant. Je cheminais avec une lenteur calculée, au plus petit pas de mon dromadaire, et songeant si peu à le presser que je le trouvais encore trop rapide, puisqu'il m'éloignait de cet incomparable Élysée; j'aurais voulu ne le jamais quitter. Pour y rester le plus longtemps possible, je fis dresser le camp de fort bonne heure, me promettant de ne le faire lever, le lendemain, que fort tard.

On fit halte dans une clairière couverte d'un sable fin, au bord même du ruisseau. D'un côté nous étions protégés par une chaîne de collines entièrement cachées derrière un épais rideau de palmiers; de l'autre côté, l'horizon s'ouvrait pour nous laisser voir une autre chaîne de collines fuyantes qui, au soleil couchant, passèrent par des dégradations insensibles du rouge le plus vif au bleu le plus pâle et le plus vaporeux.

Au crépuscule, tous les oiseaux se turent, tous allèrent s'abriter pour la nuit sous la feuillée. Je n'entendis plus que le roucoulement lointain d'une tourterelle attardée mêlé au cri sec et triste d'un *k'ta* qui s'était perché sur ma tente. Mais l'un et l'autre cessèrent bientôt, et, succédant aux mille bruits, aux mille mélodies de la journée, un silence profond, solennel, s'empara des bois. Le flambeau du jour une fois éteint tout à fait, les voiles du firmament tombèrent pour laisser enfin voir au fond des espaces les innombrables flambeaux de la nuit. Pour un soleil perdu, on en retrouvait des milliers.

Quel site! quelle soirée! quelle nuit! Pour en mieux jouir, j'avais fait placer ma tente à l'écart, de manière à ce que, les bruits de la caravane ne parvenant pas jusqu'à moi, je pusse m'abandonner tout entier à mes pensées, à mes rêves, si vous voulez, et me remémorer, sans que rien troublât mes souvenirs, toutes les impressions par où j'avais passé. Jaloux de prolonger par une veille inaccoutumée une journée si bien commencée et si bien finie, je ne pouvais me résoudre à m'enfermer dans ma tente, et je m'étais couché au seuil sur mon tapis de voyage, l'oreille et l'œil ouverts, sans rien entendre si ce n'est le murmure du ruisseau, ni voir autre chose que les étoiles du ciel. [1]

RUINES DU CHATEAU D'ESPALY
(Haute-Loire).

Les montagnes qui environnent le Puy sont très-remarquables; presque toutes offrent au naturaliste, à l'amateur, des sites curieux, des objets dignes d'étude. A Espaly, le hasard a figuré des orgues entassées les unes sur les autres, et qui de loin trompent l'œil, tant la ressemblance est frappante. Plus loin, sur un monticule, vous diriez des canons avec leurs affûts.

Voici la description que donne de cette contrée Arthur Young dans son *Voyage en France :* « Toute la chaîne de montagnes, pendant l'espace de cinq lieues (en venant de Clermont), est très-intéressante. La nature, dans la for-

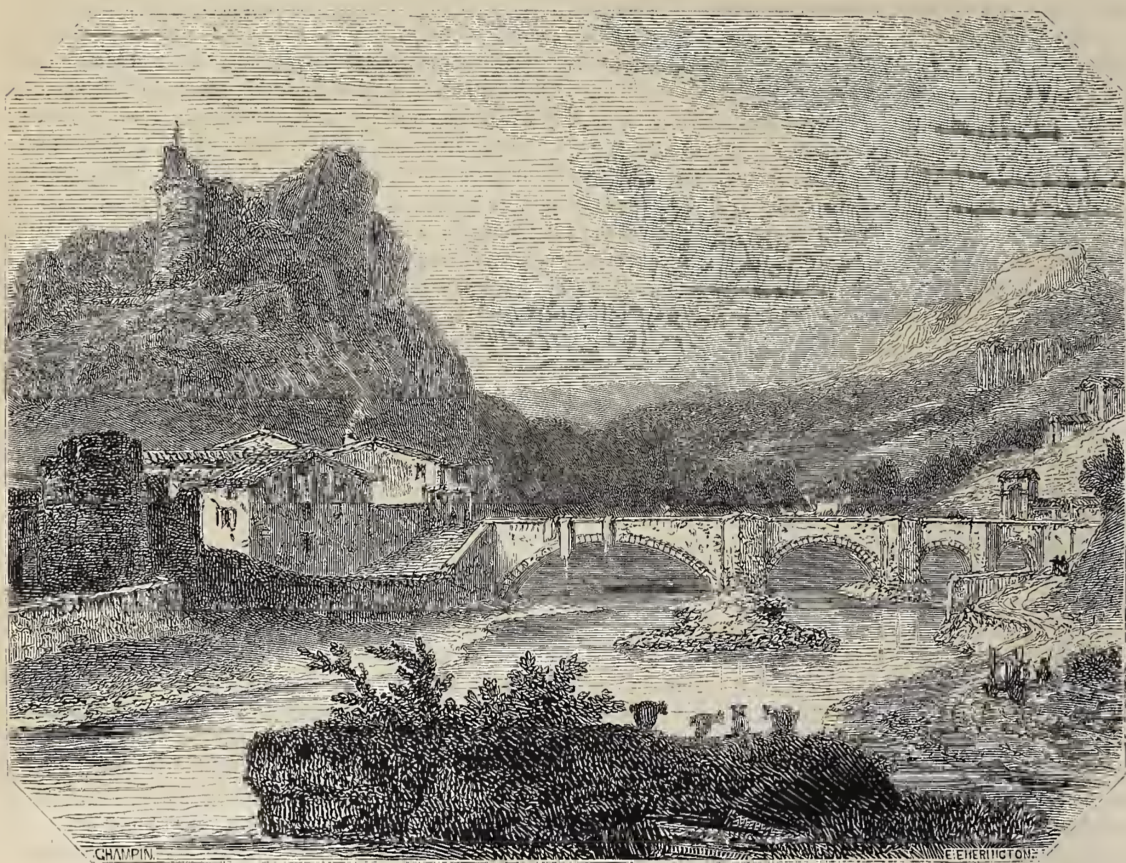
[1] Voy. *Cinquante jours au désert*, par Charles Didier.

mation de ce pays tel qu'on le voit aujourd'hui, doit avoir suivi une marche extraordinaire; il a partout la figure des vagues comme l'océan orageux. Les montagnes s'élèvent les unes sur les autres avec une infinité de nuances; elles ne sont ni sombres, ni affreuses, comme celles de la même hauteur dans les autres pays; mais elles sont cultivées jusqu'au sommet, quoique à la vérité elles ne produisent que de faibles moissons. Vers le Puy, la scène est encore plus frappante par l'addition de quelques-unes des plus singulières roches que j'aie encore vues. »

Plus loin, en parlant du château de Polignac, qui se trouve à peu de distance : « Si j'en portais le nom et si j'en avais la possession, écrit-il, je ne le donnerais pas pour la province entière. »

Un souvenir historique important se rattache au château d'Espaly. Voici comment le chroniqueur Monstrelet en rend compte :

« En l'an 1422, au mois d'octobre dessus dit, furent portées les nouvelles du trépas du roi Charles le Bien-Aimé (Charles VI) au duc de Touraine, Dauphin, son seul fils, qui étoit auprès le Puy en Auvergne, en un petit chastel nommé Espaly, qui étoit à l'évêque du Puy. Lequel Dauphin, oyant les nouvelles dessus dites, en eut au cœur grant tristesse et pleurer très-abondamment. Et prestement, par l'ordonnance de son conseil, fut vêtu d'une robe de vermeil; et y avoit plusieurs officiers d'armes vêtus de leurs blasons. Si fut alors levée une bannière de France de la chapelle; et adonc lesdits officiers commencèrent à crier haut et clair : *Vive le roi!* Après lequel cri fut fait l'office de l'église, et n'y fut pas fait pour lors autre solennité. Et deux jours en avant, tous ceux tenant pour son parti le nommèrent roi de France. »



Vue des ruines du château d'Espaly, près le Puy, département de la Haute-Loire. — Dessin de Champin.

Les Bénédictins, qui consignent ce récit dans leur Histoire du Languedoc, le font suivre des détails suivants : « On rapporte qu'un des chapelains, après avoir crié : *Vive le roi!* ajouta : *Et que son père Charles VI repose en paix!*... De quoi les courtisans le reprirent vivement; mais le roi les blâma de cette réprimande, et dit aux chapelains : « Je » vous suis obligé de ce que, dans ce jour de réjouissance, » vous me faites souvenir que je dois mourir comme le roi » monseigneur mon père est mort. » De là il se rendit à Poitiers, ajoute le père de Gissey, et il y fut couronné. »

Quatorze mois après, Charles VII revint à Espaly, accompagné de la reine et de sa cour. Cette fois, ce n'était plus le proscrit, le fugitif, devant lequel les principales portes du Languedoc s'étaient fermées, c'était le souverain qui voulait recevoir l'hommage et le serment de fidélité des grands vassaux ecclésiastiques et séculiers de la province. Cette solennité avait été résolue dès le 17 octobre 1423, et, par des lettres données à Tours, le roi assignait à Espaly tous les seigneurs feudataires pour le 1er janvier 1424. Cette imposante cérémonie eut lieu effectivement au jour indiqué, avec une pompe extraordinaire, dans l'église de Notre-Dame du Puy; et, tout étant achevé, le cortége regagna le château d'Espaly, non sans de grandes largesses au peuple, non sans magnifique festin et splendides réjouissances pour tous les seigneurs conviés à la royale cérémonie.

LES HÊTRES DE LA COTE DE GRACE.

Il semble qu'en représentant dans de si vastes proportions ce groupe d'arbres au bord de la mer, M. Français ait eu à cœur de prouver que le sujet le plus simple, traité avec amour et talent, prend de l'importance et n'est pas

incapable d'exciter un vif intérêt. Une rangée de hêtres alignés sur la côte ombrage un étroit sentier. Leurs branches, déjà dépouillées par l'automne, s'épanouissent à leur sommet en mille rameaux rougeâtres, qui s'entrelacent sans se confondre, et se détachent avec une finesse et une légèreté charmante sur le bleu du ciel. D'un côté, rien qu'un talus revêtu de gazon ; de l'autre, une mer unie avec quelques voiles blanches dans le lointain. Mais ce qui attire surtout et fixe l'attention, c'est le grand hêtre qui est le plus rapproché de l'œil du spectateur et derrière lequel les autres s'effacent. Son tronc, dont l'écorce lisse et blanche semble gonflée par la séve, s'élance d'un jet hardi et puissant. Il n'a pas cette physionomie tourmentée, cette forme trapue et rabougrie des arbres qui poussent sur le bord de la mer, et qui semblent se ramasser sur eux-mêmes pour mieux résister aux tempêtes. On dirait qu'il a grandi dans un vallon paisible, à l'abri des vents, tant sa forte ramure se déploie avec élégance et souplesse. Devant ce beau hêtre, on se rappelle involontairement les vers de M. de Laprade adressés *à un grand arbre :*



Salon de 1859; Peinture. — Un Hêtre aux environs de Honfleur, par Français. — Dessin de Français.

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré!
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah! moi je sens qu'une âme est là, sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu ;
Ton immobilité repose sur ta force.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

ANNANIERA.

Voyez page 213.

J'appris par mes amis diverses particularités de ce qu'il lui avait fallu endurer chez cette maîtresse dont elle ne parlait guère. On racontait à l'hôtel qu'agenouillée aux pieds des princesses russes, Annaniera, tous les jours, leur passait leurs bas, les chaussait, les déchaussait; maintes fois il lui arriva de recevoir un coup de pied au milieu du visage, et, renversée sur le dos, d'être relevée par un soufflet. Elle couchait devant la porte du corridor, séparée des carreaux par une simple natte, mangeait ce qu'elle pouvait attraper, et vivait souvent sur la charité des gens de l'hôtel; car ses maîtresses, la plupart du temps, dînaient dehors. C'était chose merveilleuse que cette petite fille, ainsi tour à tour rudoyée et abandonnée, fût demeurée si parfaitement honnête, sage, bonne, douce et candide. Une part de ces qualités devait lui venir de nature et des premières leçons des parents qu'elle regrettait si fort. J'étais néanmoins disposé à imputer son absence totale de coquetterie et sa parfaite pureté au manque de ressort, à la lenteur d'intelligence. Annaniera ne se mêlait à rien, ne s'intéressait pas, n'avait ni curiosité, ni échange, et demeurait un être à part au milieu des autres domestiques. On eût dit que sa jeune imagination, charmée des premiers tableaux offerts à ses yeux enfantins, dans son pays, au sein de sa chère famille, s'était refermée soudain, et repoussait toute nouvelle impression. Mes amis, surtout les dames, faisaient honneur de ses modestes vertus, et principalement de la chasteté dont toute sa personne portait l'empreinte, à sa dévotion pour la Vierge et les images qui parlent au cœur à travers les yeux. Le fait est qu'Annaniera était tout naturellement devenue catholique, et, très-fervente, mettait toutes ses joies dans les pompes et les chants de l'Église. Je n'en persistai pas moins à attribuer partie de ses qualités et de ses défauts au manque d'activité qui faisait le fond de son caractère. Elle se prêtait difficilement à toute occupation qui n'était pas purement matérielle, cousait lentement et bien, coupait mal, ou pour mieux dire pas du tout. Jamais elle ne parvint à lire, quoiqu'elle s'y efforçât et qu'elle écrivît d'une façon régulière, presque élégante, mais sans qu'il lui fût possible de lire un mot de ce qu'elle-même avait écrit. Déjà, lors de son abandon, elle prononçait sans accent le peu de mots français qu'elle avait retenus; elle conservait la même distinction de langage avec un vocabulaire plus étendu, mais encore fort pauvre.

Annaniera était devenue pour moi un objet d'étude; je cherchais ce qui chez elle appartenait aux races slaves, finnoises ou hunniques, et je m'attachais à la pauvre enfant. Ce fut donc avec regret et malgré moi que je cessai de la voir. Elle changea de condition. Quelques revers de fortune contraignirent les dames chez lesquelles je la rencontrais à n'avoir plus de femme de chambre; la pauvre fille n'avait ni assez d'activité, ni assez de force pour les autres services, et mes amies la placèrent dans une maison plus riche. J'appris ensuite qu'Annaniera était tombée malade; et, après plus de vingt ans, je la retrouvais sur un banc du Luxembourg, pauvre toujours, toujours seule, vieillie, changée, et conservant encore son air virginal et doux.

Je voulus lui faire raconter son histoire depuis que je l'avais perdue de vue. C'était un triste récit, haché et pourtant monotone. Elle avait traversé la vie plutôt qu'elle n'y avait pris part. Il semblait qu'elle eût laissé son âme sur les rivages glacés qu'elle avait quittés depuis si longtemps. Plusieurs conditions, dont elle essaya tour à tour, avaient usé cette faible nature. Souvent malade, ses moments de repos, de bien-être, le dirai-je? de bonheur, s'étaient passés à l'hospice. Elle est la seule personne à laquelle j'aie entendue vanter les douceurs de l'hôpital. Là on n'avait nulle responsabilité de soi-même, rien à faire; l'on y pouvait songer en paix, et sa vie, pauvre créature, était de songer!

Je voulus savoir où elle demeurait et promis de l'aller visiter. Pour le moment, elle avait de l'ouvrage et travaillait dans sa chambre, dont, après une minute d'hésitation, elle me donna l'adresse: « C'est le logis de Mlle Paul; mais elle sait chez qui je vous ai connu; elle vous recevra donc bien. » Annaniera dit cela de l'air d'une jeune fille qui craindrait de se compromettre. Pourtant le chagrin, la maladie, avaient fait sur elle de tels ravages que j'étais tenté de regarder comme mon aînée celle que j'avais vue enfant.

Dès que je ne l'eus plus sous les yeux pour corriger mes souvenirs, ils revinrent en foule, et je retrouvai dans ma mémoire la charmante jeune Russe à laquelle jadis j'avais craint de penser trop. Ce contraste me préoccupa, et la pitié qu'il m'inspirait ne fut point étrangère au mouvement qui m'entraînait le lendemain vers la maison qu'Annaniera m'avait indiquée.

Après avoir monté les deux interminables étages du grand escalier de pierre d'une vieille maison abbatiale, oubliée dans un coin de Paris, j'aperçus une sorte d'échelle droite, encadrée de si près entre deux murailles, que je trouvais peu sûr d'enfiler cette gaîne; pourtant je me hissai courageusement le long de ce tuyau, et gagnai, dans une obscurité complète, un carré dont mes pieds touchaient les limites en tous sens. Je tâtais de tous côtés, et, en essayant de me retourner, faillis redescendre infiniment plus vite que je n'étais monté. Je me rattrapai, je me débattis, et provoquai ainsi les enquêtes et appels de trois ou quatre voix fêlées; enfin mes doigts rencontrèrent un loquet; je le levai à tous hasards, et une porte s'ouvrit.

Au lieu de ma grande et élégante Russe, j'aperçus une espèce de petit monstre, vieille naine, dont le menton descendait à mi-corps, et qui, du haut d'un gigantesque tabouret, fixait sur moi l'œil rond et émérillonné que j'ai vu à quelques hiboux.

Je m'excusai, et allais refermer la porte, lorsqu'une voix grave et profonde, qui ne semblait pas appartenir au petit corps, mais bien à la grosse et longue tête, me cria:

— Entrez!... C'est vous qui venez pour la Russe?

J'entrai.

— Asseyez-vous, reprit la voix de rogomme.

Je m'assis.

— Refermez la porte.

J'obéis.

Alors elle m'entreprit sérieusement sur le compte d'Annaniera.

— Vous la connaissez depuis longtemps, me dit-elle; ce n'est pas une raison pour lui faire du chagrin. Que lui voulez-vous?

— Mais, rien de particulier, l'aider si je puis.

— Elle travaille, et elle est encore trop jeune pour recevoir l'aumône, et pas d'un homme toujours. Avez-vous de l'ouvrage à lui donner?

Je réfléchis; en effet, le meilleur, le seul moyen d'aider à cette pauvre existence, c'était d'employer ce qui lui restait de force et d'activité. L'ouvrier qui renonce au travail est comme le marchand qui renonce à sa boutique; l'homme de lettres qui dépose sa plume, l'homme d'État qui donne sa démission, le roi qui abdique, c'est un être fini. J'avais cependant si peu l'habitude de m'occuper de mes hardes, j'étais si ignorant sur les questions de chemise et de linge (le gouvernement de ma garde-robe étant abandonné de

temps immémorial à mon tailleur et à ma blanchisseuse), que je cherchai en vain la réponse précise qu'exigeaient des questions si carrément posées.

Je finis par m'embrouiller dans je ne sais quelles protestations de bon vouloir.

— Je ne comprends pas, dit Mlle Paul.

Ce vieux et laid visage de naine, quand je me décidai à le regarder bien en face, portait une expression de droiture, de décision, de force. Je lui dis tout bonnement la vérité. Je retrouvais par hasard, dans une femme vieille et isolée, une fille à laquelle je m'étais intéressé lorsqu'elle était jeune et belle, et je venais simplement savoir d'elle, Mlle Paul, puisqu'elle me semblait porter un intérêt réel à sa compagne, ce que je pouvais faire pour celle-ci.

— Ce n'est d'abord pas de la visiter; elle n'a que trop fréquenté les gens au-dessus de son état. Grâce à Dieu et à ses saints, elle est demeurée honnête et très-honnête fille; mais elle ne *corde* pas (ce fut l'expression de Mlle Paul) avec les gens de sa sorte. C'est un mal, cela la rend plus malheureuse. Ceux qui l'ont regardée, dans son temps, comme une bête curieuse, ne la regardent plus, et voilà. A piquer du matin au soir un point après l'autre, ça n'engendre pas grande gaieté, et son esprit vague au plus loin.

Elle se tut un moment; son front bombé se fronça davantage, et, sans cesser de s'attacher sur les miens, ses yeux ronds se fermèrent à demi.

— Savez-vous? reprit-elle enfin. Voulez-vous lui mettre la joie au cœur, à cette fille, qui est honnête, faut le dire, et douce comme un agneau? Retrouvez-lui ses parents, après lesquels elle geint toutes les nuits, si fort que je l'entends à travers ma cloison.

— Retrouver ses parents! me récriai-je en faisant un soubresaut qui faillit casser l'antique chaise sur laquelle je me tenais en équilibre. Vous ne prétendez pas, je pense, ma bonne femme, que j'aille de village en village parcourir la Russie?

— D'abord, vous ne savez pas si je suis bonne, nous nous connaissons depuis trop peu de temps; ensuite, je ne suis point femme : je suis *mademoiselle Paul.*

Elle prononça son nom et son titre de demoiselle en relevant le menton d'un air digne.

— Je ne vous priais pas de prendre la poste et de partir pour l'autre bout du monde, ce qui ne servirait guère; je dis qu'entre vous autres, gens bien couverts en drap fin, vous avez votre grimoire, vos ambassades, vos commerces, vos correspondances, vingt façons de vous enquérir sans bouger de place, et j'ai là tout ce qu'il vous faudrait.

Elle tira l'un des petits tiroirs du plus singulier meuble du monde, vieux cartonnier dont un papier à fleurs azur et blanc, sans la pouvoir dissimuler, recouvrait hermétiquement la vétusté.

— La voilà, l'histoire de la Russe, comme elle me l'a racontée, non pas une fois, mais vingt. Elle a eu le temps de creuser dans sa mémoire. Et fait-elle autre chose, la pauvre délaissée? Les maladies, les chômages, nous laissent plus d'heures qu'il n'en faut pour se tourmenter s'il n'y en a pas assez pour se gagner son pain... Il y a là-dedans tous les noms, toutes les dates.

Elle tapa sur un petit cahier qu'elle venait de prendre.

— Ce n'est peut-être pas bien écrit, pas avec les lettres qu'il faut; je ne sais point le russe, moi, et elle pas davantage. C'était si jeune!

Plus sobre de gestes que de paroles, elle leva pourtant sa grande main osseuse.

— Mais vous saurez déchiffrer ça, vous, poursuivit-elle; vous êtes un homme d'écriture, elle me l'a dit. Il y a là le nom de son village, le nom de son gouvernement, comme elle appelle sa préfecture; le nom de sa princesse (que le bon Dieu lui pardonne s'il peut!), du mari, un grand de ce pays-là, tout chamarré. Ça lui revient encore, à elle; ces jeunesses, ça ne voit que ce qui brille! Dans votre monde, ou dans le monde de votre monde, on connaîtra ces grandes gens-là. Si vous pouvez, dans six mois, dans un an, venir dire à cette pauvre abandonnée : Il y a encore une créature de ta chair et de ton sang qui pense à toi, qui se rappelle l'enfant enlevé à son nid, eh bien, ça lui remettra le cœur.

Dans ces vieux ossements desséchés et rabougris, il y avait une âme, un feu, une volonté. Ce qui manquait à la Russe, la vieille Française le possédait en surcroît. Elle non plus n'avait connu ni mari, ni enfants; mais la responsabilité d'elle-même, ce premier des enseignements, cette source de puissance, elle l'avait eue de bonne heure, et tout ce qui manquait de vie et d'énergie à la malheureuse esclave, la pauvre infirme libre en jouissait pleinement.

Ces natures qui ont commandé à leurs souffrances, à leurs infirmités, qui ont pourvu elles-mêmes aux besoins de chaque jour, finissent par faire rayonner cette force acquise autour d'elles. La petite Paul... pardon, Mlle Paul gouvernait cet obscur palier où je m'étais perdu; et, quand elle me tint sous sa griffe, elle me gouverna moi-même. Je m'enquis, je m'informai, je cherchai, j'écrivis. J'avais des accointances au consulat de Russie. Cependant, bien que mes visites ne fussent pas fréquentes, j'allai plus d'une fois à la vieille abbaye dire que je ne découvrais rien. Enfin j'appris que les anciens maîtres d'Annaniera, sur lesquels s'était d'abord dirigée mon enquête, avaient vendu propriétés et paysans. Le mari jouait, la femme n'était que désordre et caprice; bref, ils étaient ruinés.

Cette nouvelle fut accueillie de Mlle Paul avec un signe d'approbation très-marqué; mais l'effet qu'elle produisit sur Annaniera fut pour moi tout à fait inattendu. Elle cacha son visage entre ses mains, et s'efforça d'étouffer ses sanglots.

J'étais encore plus touché que surpris; mais il y avait du dédain dans l'expression de la naine. Les tendresses, les délicatesses de sentiment, n'étaient point de son ressort; toutefois, le jour où je vins dire à la jeune Russe qu'elle avait encore une mère et une sœur, il en fut tout autrement.

Annaniera pâlit, tomba sur une chaise, où elle resta droite, les yeux hagards, et sans respiration. Je ne saurais dire par quel procédé Mlle Paul se précipita du haut de son estrade, et, sans le secours d'une échelle, arriva de plain-pied avec nous; comment elle se haussa ensuite jusqu'à la malade; mais une géante n'aurait pas déployé plus d'utile activité. Je ne sais où elle trouva du vinaigre, du sel, de l'eau chaude pour tremper les mains, de l'eau glacée pour jeter à la figure; comment elle avait ouvert la fenêtre sans bouleverser la cage à serin qui l'obstruait; mais il y avait l'air, l'eau, les soins, les parfums, et la pauvre créature que la joie étouffait (c'était un hôte étranger dans sa poitrine) put respirer, pleurer, et rendre grâces à Dieu, puis à nous.

Si l'on voulait n'être qu'heureux, cela serait bientôt fait; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne le sont. MONTESQUIEU.

PRODIGALITÉS DU SULTAN.

Le sultan Abdul-Medjib a une liste civile de 27 millions de francs : c'est la *neuvième partie* de toute la recette an-

nuelle de ses états. Cette somme ne lui suffit pas : il emprunte sans cesse, et ses dettes s'élèvent à près de 600 millions.

En avril 1858, il emprunta à 11 pour 100 d'intérêts une somme de 10 millions, entièrement destinée aux frais d'une fête qu'il donna à ses deux filles.

Il fait abattre et reconstruire des palais par caprice. Le seul palais de Dolmabahtché, construit récemment sans nécessité, a coûté 70 millions de francs.

Au reste, il ne s'inquiète jamais de ce que coûtent toutes ces prodigalités. On raconte qu'ayant eu, par hasard, la curiosité de demander ce qu'on avait dépensé pour ce palais de Dolmabahtché, on lui répondit : 3 500 piastres (584 francs); il se contenta de cette ridicule réponse. La somme de 584 francs représentait simplement le prix du papier employé à fabriquer des assignats pour 70 millions de francs.

Le sultan a trente ministres qui reçoivent chacun 250 000 francs par an, et cent vingt maréchaux (muchirs) qui ont chacun un traitement annuel de 200 000 francs. Tel pacha, celui d'Erzeroum, par exemple, se fait un revenu de 800 000 francs. Le peuple, écrasé d'impôts, est misérable. Tout finira par la banqueroute et les révolutions.

LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS

JEUNE MARIN.

Extrait.

..... Tu auras souvent, cher fils, à entendre tenir par des ignorants ou des fous le langage suivant :

« La vie de marin... c'est une vie d'insouciance : aujourd'hui du beau temps, demain l'orage; eh bien, oriente tes voiles... et vogue la galère!... »

Je t'assure, moi qui ai passé par là, que ceux qui parlent ainsi, ou n'ont jamais navigué, ou, s'ils sont marins, n'ont pas ce qu'il faut pour l'être.

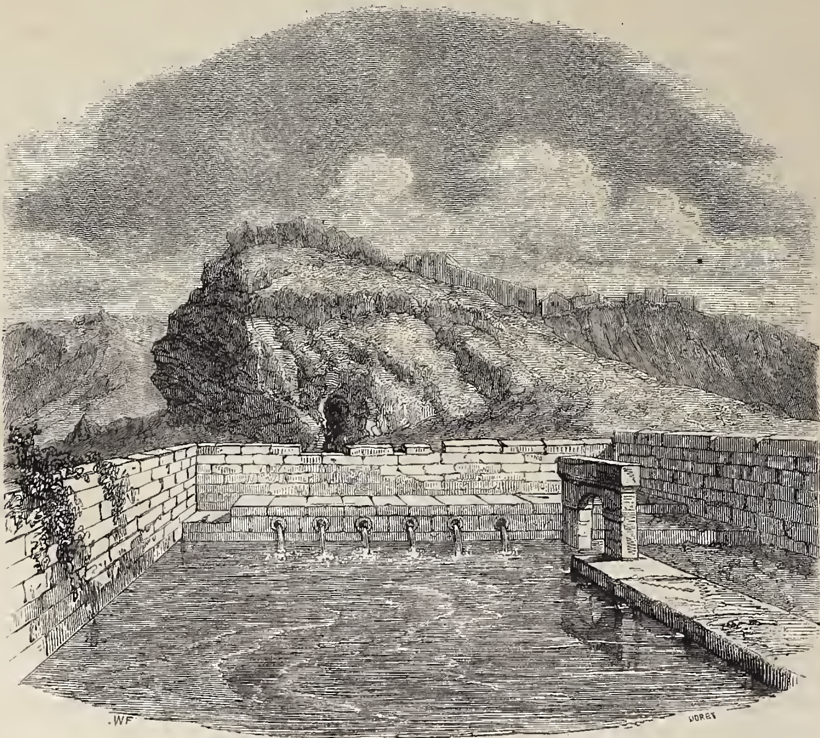
La vie du marin exige une prévoyance de tous les instants pour pouvoir mettre de son côté le plus de chances possibles de réussite; et s'il lui arrive, après avoir lutté de toutes ses forces contre le danger, de n'avoir plus à lui opposer qu'une résistance inerte, il doit le faire sans découragement; car il a pour lui le témoignage de sa conscience qui lui dit : — Espère; tu n'as rien à te reprocher, tu as accompli ton devoir.

A cette satisfaction intérieure que procure à l'homme de mer la persuasion qu'il a dignement rempli les obligations qui lui étaient imposées, doit se joindre un sentiment plus élevé : c'est la foi en Dieu, le dispensateur de nos vies et de nos biens.

Vois-tu, mon fils, lorsque au milieu de la tempête tu auras pris pour la sûreté du navire toutes les mesures convenables, que tu auras usé de tous les moyens suggérés par l'expérience et la science nautique, alors, cher fils, ne crois pas faire acte de faiblesse en appelant sur toi, par la prière, l'indulgence divine! Ne le fais pas avec désespoir, mais avec un pieux sentiment de résignation aux ordres souverains de celui qui dispose aussi bien de l'existence du riche qui s'endort au milieu des jouissances de la fortune, que de celle du hardi marin qui bataille contre les vents et la mer.

FONTAINE DIRCÉ, A THÈBES.

Le cours d'eau célèbre autrefois sous le nom de Dircé prend sa source à très-peu de distance de Thèbes, en Béotie, côtoie à l'occident la colline sur laquelle cette ville est bâtie, et se dirige vers le nord, où il se réunit à l'Ismène. Le Dircé, appelé aujourd'hui le *Platziolissa*, n'est en réalité qu'un torrent qui se gonfle seulement à la suite de pluies abondantes, en hiver. Un volume considérable de ses eaux, qui passent pour les plus pures des environs, est amené dans la ville. Leur mérite, apprécié déjà dans l'antiquité, est souvent attesté par les poëtes grecs, notamment par Pindare, qui, comme on sait, était né à Thèbes.



La Fontaine Dircé, en Béotie.

LA RELIGIEUSE DE COLOGNE.



La Religieuse de Cologne. — Dessin inédit de Tony Johannot.

Les dessins inédits de Tony Johannot sont très-rares. Celui-ci représente la religieuse de Cologne dont nous avons raconté à nos lecteurs l'aventure merveilleuse (tome XVII, 1849, p. 225). Béatrix, jeune nonne, sacristine de la chapelle de la Vierge, ne peut plus résister au désir de connaître les fêtes et les joies du monde; une dernière fois elle fait sa prière devant l'autel de Marie, cache les clefs qui lui sont confiées derrière la statue, et s'échappe du couvent. Pendant quinze années, elle vit librement dans ces plaisirs profanes dont l'attrait inconnu l'avait séduite. A la fin, le repentir vient avec les déceptions et l'ennui : elle s'achemine tristement, accablée sous le poids de sa honte, vers le couvent; la Vierge apparaît devant elle :

— Personne ici, lui dit-elle, ne soupçonne ta faute ni ton absence. Moi-même, sous ta figure et tes habits, j'ai fait ton service pendant quinze ans; reprends tes clefs à la place où tu les as déposées; recommence ta vie d'autrefois; ton repentir a été entendu : prie, expie, tu seras pardonnée.

On retrouve un miracle semblable dans plusieurs autres légendes. Un chanoine de Mayence, nommé Ulrich, s'était laissé entraîner à l'hérésie. Une nuit, sans en rien dire à personne, il s'habille en soldat et va se mêler aux volontaires

de l'armée des réformés. Il combat trois ans, tuant, pillant, incendiant sur son passage. Blessé dans une retraite par l'imprudence d'un de ses compagnons, il reste un mois caché au fond d'une crevasse de rochers, vivant de racines sauvages et exposé à mille dangers. Le regret de son apostasie entre peu à peu dans son âme, et, ses forces s'étant insensiblement rétablies, il ne peut résister au désir de revoir la belle cathédrale et la paisible stalle où il avait passé en repos tant d'heureuses années. Il se met en route, mendie son pain, arrive à Mayence couvert de haillons, boiteux : il entre dans le sanctuaire, s'approche du chœur, et, ô surprise! aperçoit dans la stalle qu'il occupait autrefois un chanoine qui a ses traits et son maintien. Il demande au sacristain comment se nomme ce chanoine. « C'est le chanoine Ulrich; un saint homme! — Je le croyais absent ou mort depuis trois ans. — D'où revenez-vous? Jamais le chanoine Ulrich, depuis dix ans, n'a manqué à un seul office. » Les offices du soir finis, le chanoine vient droit au-devant du pauvre mendiant, et, le conduisant derrière un pilier : « Je suis ton saint patron, lui dit-il; j'ai pris ta figure et je suis resté à ta place. Demain matin, reprends tes habits et ta vie d'autrefois. Pour moi, je suis las d'être chanoine; j'ai d'autres devoirs. » Ulrich vint s'asseoir dans sa stalle le lendemain matin, un peu inquiet et regardant avec timidité autour de lui; mais personne n'avait eu le moindre soupçon de son aventure; seulement, il resta toujours boiteux, et on trouvait parfois qu'il avait l'esprit quelque peu égaré.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Fin. — Voy. p. 210, 217.

Humboldt, par son séjour prolongé à Paris, était devenu presque un savant français. Il se livrait avec Gay-Lussac à des recherches chimiques sur la composition de l'atmosphère, et travaillait avec M. Biot à un mémoire sur la variation du magnétisme terrestre aux différentes latitudes. Il était un des membres les plus assidus de cette société de savants qui mettait, au commencement de ce siècle, ses travaux en commun, afin de hâter le progrès de nos connaissances, et qui est restée célèbre sous le nom de *Société d'Arcueil*. Humboldt a donné, dans un des volumes publiés par cette société, un mémoire touchant la distribution des lignes par lesquelles on réunit sur le globe tous les lieux d'égale température moyenne annuelle, autrement dit les lignes isothermes (1). Ce n'était qu'accidentellement que Humboldt retournait en Allemagne; cependant il était loin d'avoir renoncé à sa nationalité; en 1807, il avait assisté le prince Guillaume de Prusse dans sa délicate mission auprès de l'empereur Napoléon Ier, et il avait tenu à ne résider en France qu'avec l'agrément du gouvernement de sa patrie. Il était aussi retourné en Italie pour étudier le Vésuve, après avoir vu des volcans de bien autre dimension.

Le séjour de Humboldt à Paris fut surtout utile à la France au moment de l'invasion; il contribua à protéger contre le ressentiment des alliés les établissements scientifiques de la capitale; il empêcha Blücher de donner les collections botaniques du jardin des Plantes en fourrage à ses uhlans, et les Cosaques de s'abreuver aux bocaux d'alcool du cabinet de zoologie. Le frère de Humboldt, Guillaume, avait été diplomate par état et savant par occasion. Alexandre, qui s'était frotté au diplomate, le devint par bienveillance et dans la pensée de modérer la réaction du parti triomphant. Il accompagna, en 1814, le roi de Prusse en Angleterre, et plus tard il figura au congrès d'Aix-la-Chapelle.

(1) Voy. une Carte des lignes isothermes, t. X (1842), p. 161.

Ce fut seulement en 1827 que Humboldt, cédant aux sollicitations de son souverain, s'arracha à sa société de prédilection et vint se fixer à Berlin. Durant l'hiver de 1827 à 1828, il fit son célèbre cours sur le *Cosmos*, où il traça le cadre du livre qui a couronné ses travaux.

Humboldt nourrissait la pensée d'exécuter en Asie un voyage où il pût compléter des observations de physique générale et de géographie recueillies dans le nouveau monde.

Dès 1812, le gouvernement russe avait invité l'illustre voyageur à visiter la partie asiatique de ses possessions, et le roi de Prusse s'était offert à contribuer aux frais de l'expédition. En 1829, la proposition fut renouvelée; Humboldt la saisit avec empressement. Sous les auspices de l'empereur Nicolas, et accompagné de deux savants allemands, le naturaliste Ehrenberg et le minéralogiste Gustave Rose, il partit pour la Sibérie. Les trois voyageurs se rendirent par le Volga à Kazan, gagnèrent Perm, Ekatherinembourg, visitèrent toutes les mines de l'Oural, puis se dirigèrent sur Tobolsk et gagnèrent la frontière de la Dzoungarie chinoise. Ils revinrent par la steppe des Kirghises, Orembourg et Astrakhan.

Humboldt a laissé à M. Gustave Rose le soin d'écrire la relation de ce mémorable voyage; mais il en a consigné et systématisé les principaux résultats scientifiques dans un ouvrage qui a pour titre : *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée* (1843, 3 volume in-8). L'auteur s'y livre à des considérations ingénieuses sur la forme des continents, sur la configuration des montagnes de la Tartarie, et étudie surtout cette vaste dépression qui s'étend de l'Europe boréale jusqu'au centre de l'Asie, par delà les mers Caspienne et d'Aral. L'*Asie centrale*, quoique écrite en français, se sent du retour de son auteur en Allemagne; un peu de confusion et d'obscurité y règnent, comme dans la plupart des ouvrages allemands, au milieu d'une érudition dont on n'a le secret qu'au delà du Rhin. Humboldt était arrivé à une époque de sa vie qui est, pour la plupart des hommes, celle du repos; toutefois, il n'entendit le repos que dans le sens de la locomotion; il cessa de voyager, mais son activité scientifique ne fit que s'accroître, et c'est lorsqu'il eut dépassé ses soixante ans qu'il commença plusieurs de ses plus importantes publications. L'une d'elles doit être surtout mentionnée d'une manière particulière; c'est l'*Examen critique de l'histoire et de la géographie du nouveau continent, et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*. Dans ce livre, qui n'a malheureusement pas été terminé, Humboldt a déposé le résultat de ses immenses lectures sur les premières découvertes des Espagnols en Amérique; il y a consigné une foule de faits peu connus qu'il avait tirés des archives espagnoles, consultées par lui, tant à Madrid qu'à Lima et à Mexico. On ne peut mentionner ici une foule de mémoires sur des questions diverses, publiés par lui à différentes époques. Un des plus importants est son aperçu de la distribution des plantes dans le nouveau monde, qui devint le point de départ d'un livre écrit en latin sur la géographie botanique, et qui parut en 1817. Humboldt peut être considéré comme l'un des fondateurs de cette science récemment renouvelée par Alphonse de Candolle. Reliant les phénomènes de la distribution de la chaleur, qu'il avait étudiés avec un soin tout particulier, aux lois de la répartition des plantes sur le globe, Humboldt saisit plusieurs des principes généraux qui président au peuplement végétal de notre planète. Il compara les différentes stations des végétaux, reconnut et définit les diverses provinces botaniques, montra comment les familles et les espèces dont elles se composent sont réparties à la surface de la terre. La géographie bo-

tanique devenait ainsi comme le rendez-vous des botanistes, des physiciens et des géographes.

Cependant l'attrait que Paris avait pour Humboldt l'y ramenait souvent. Quoique le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, et surtout le prince royal, depuis Frédéric-Guillaume IV, se plussent à l'avoir près d'eux et lui témoignassent la plus vive amitié, il se sentait attiré vers notre capitale comme vers le centre de tous les grands travaux et de toutes les grandes idées.

Son souverain le chargea, après la révolution de juillet, d'aller reconnaître, au nom de la cour de Prusse, le nouveau roi Louis-Philippe. C'était lui ménager adroitement le moyen de revenir en France, tout en servant sa patrie. Humboldt connaissait et aimait le nouveau monarque; il avait vécu avec tous les hommes du parti libéral dont le duc d'Orléans fut, sous la restauration, l'un des chefs. Ses voyages à Paris se renouvelèrent jusqu'en 1847. Il venait de quitter la capitale depuis quelques semaines, quand la révolution de février éclata. Depuis, il n'est plus sorti de Berlin ou de Potsdam, entre lesquels il partageait son existence. Le roi de Prusse ne s'en voulait plus séparer, et sans jamais devenir courtisan, sans renoncer à ses opinions et à la simplicité de sa vie, le savant vivait à côté d'un prince qui s'enorgueillissait de l'avoir pour ami. C'est dans cette retraite qu'il composa son grand ouvrage du *Cosmos, essai d'une description physique du monde.* « J'offre à mes compatriotes, au déclin de ma vie, un ouvrage dont les premiers aperçus ont occupé mon esprit depuis un demi-siècle. » Ainsi s'exprime Humboldt au début de son livre. Ce livre résume tous ses travaux et rattache à un centre commun toutes ses recherches. Malgré son intérêt, la richesse de faits qu'on y trouve, la variété des aperçus, le *Cosmos* n'est peut-être pas à la hauteur de l'homme qui l'a élevé et de la science à laquelle il le dédie. Il est difficile, en effet, à un octogénaire d'embrasser d'une main assez puissante tous les travaux d'un demi-siècle; mais, tout inférieur qu'il soit au plan sur lequel il est conçu, cet ouvrage n'en demeure pas moins, même non totalement terminé, le plus puissant essai d'une généralisation de la physique du monde qui ait été tenté dans ce siècle. Humboldt y travaillait encore quand la mort l'a surpris. Elle l'a surpris, car, malgré son grand âge, sa santé paraissait excellente, et il s'était promptement rétabli d'une indisposition qui précéda d'un an sa fin. Il dormait à peine, passait tout le jour dans son cabinet, et n'en sortait que le soir pour aller animer de sa conversation le salon du roi. Là, on ne voyait plus en lui que l'homme du monde, mais un homme du monde d'une amabilité rare et d'un esprit peu commun, intéressant par un fonds inépuisable d'anecdotes, d'aventures de voyages et de nouvelles scientifiques. Il avait vu tant de pays, connu tant d'hommes et appris tant de choses! A l'aspect de ce petit vieillard à l'œil vif, au sourire plein d'une bonhomie où perçait pourtant un peu de malice, on était saisi d'une curiosité mêlée de respect, et l'on ne songeait pas à faire le compte de ses années; on ne découvrait en lui aucune infirmité, et on se persuadait aisément qu'il était prédestiné, comme Fontenelle, à faire le tour de son siècle. Il était né la même année que Napoléon, que Cuvier, que Walter Scott, que lord Byron, que Chateaubriand; période féconde, dont il a été le dernier représentant. Humboldt demeura jusqu'à la fin le voyageur au pied levé, qui n'habite pas, mais qui campe, qui prend des notes en courant, ne traîne avec lui ni mobilier, ni livres, compte toujours sur l'obligeance de ses hôtes et de ses amis, suffisamment payés par l'honneur qu'il leur fait de les associer à ses travaux; il ne dédaignait personne et utilisait toutes les communications, même venues des savants les plus modestes, rendant à chacun ce qui lui est dû et réservant dans tous ses livres, si pleins de faits, une page pour la reconnaissance. Humboldt est mort n'ayant d'autre fortune que son nom, sans avoir recherché d'autres grandeurs qu'une popularité dont il était justement fier.

En France, il a été décidé qu'une statue lui serait élevée au palais de Versailles; il en aura plus d'une en Allemagne. L'Amérique, qui a donné son nom à une chaîne de montagnes et à deux villes, lui en devra aussi plusieurs; car Humboldt fut, comme la science, éminemment cosmopolite. Il a travaillé à l'éducation, non d'un peuple, mais de l'humanité, tout en faisant la gloire du pays où il était né.

CONSEILS AUX ÉMIGRANTS EN ALGÉRIE.

Arrivez en Algérie à l'époque du beau temps et des travaux, depuis avril jusqu'en septembre. A cette époque, pourvu que vous ayez 20 francs en poche pour vous donner les moyens d'aller chercher du travail, vous êtes certain de gagner de 2 à 6 francs par jour, suivant votre savoir-faire, pendant toute la saison d'été, grâce aux fauchaisons, aux moissons, aux cultures du tabac et du coton. Avec ce salaire, il vous sera facile de vous procurer des ressources d'existence pendant l'hiver.

Que si, au contraire, vous arrivez en automne ou en hiver, le travail est plus rare, surtout après la saison des labours; de janvier en mars vous épuisez vos ressources et tombez à la charge de l'administration ou du public, c'est-à-dire dans la misère.

Ne vous inquiétez pas des chaleurs et de l'acclimatation. Avec une simple ceinture de flanelle vous passerez votre temps d'acclimatation sans aucun danger, pourvu que vous évitiez tous les excès, surtout en boisson, et les refroidissements du matin et du soir. Du reste, si vous avez des habitudes régulières, vous n'avez absolument rien à y changer.

A la première menace de fièvre, prenez quelques pilules de quinine, et vous en serez quitte pour la peur, à moins que vous ne débutiez par une localité enfiévrée, comme il en reste un petit nombre encore. Mais c'est une chance qu'on peut généralement éviter.

Une famille un peu nombreuse dépense, pour se rendre aux États-Unis, des sommes qui suffiraient, dans la plupart des cas, pour assurer son avenir dans nos possessions d'Afrique. (1)

Il est prudent de ne point partir de France avec des projets irrévocablement arrêtés sur tel ou tel établissement agricole ou industriel à fonder. Il vaut mieux passer plusieurs mois, un an même, sur le sol de l'Algérie, en y vivant de son capital ou de salaire, afin d'examiner attentivement quelles sont les meilleures chances de réussite.

LES BORDS DU LAC DE BRIENZ
(SUISSE).

De nos jours, les peintres de paysage sont nombreux, et plusieurs ont un remarquable talent; mais il nous semble que le choix et la composition du sujet tiennent trop peu de place dans leurs préoccupations. Tout ce qui tombe sous leur regard, le premier objet venu, un coin de bois, une mare, l'allée gazonnée d'un parc, une ligne de peupliers, un sol nu rayé d'ornières où l'eau de la dernière pluie s'est amassée, suffit à exercer leur pinceau. Un détail les saisit au passage, ils s'arrêtent et ils copient. Nous savons

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *l'Algérie*, tableau historique, descriptif et statistique, avec une carte de la colonisation algérienne, par M. Jules Duval, ancien magistrat, secrétaire du conseil général de la province d'Oran; Paris, 1859.

que la nature est belle dans tous ses aspects, féconde dans ses moindres parties, et qu'elle peut éveiller, à chaque pas, l'émotion chez ceux qui l'aiment. Cependant, il nous semble que plus d'attention, plus de réflexion surtout, permettrait à l'artiste d'exprimer plus complétement encore son sentiment, et nous le ferait plus sûrement partager. Leur personnalité apparaîtrait davantage dans leur œuvre. L'idée de comparer leur tableau avec une épreuve photographique serait bien vite écartée et ne viendrait même pas à l'esprit. Le mot de création pourrait alors s'appliquer à leur travail, et par là ils se montreraient plus dignes de succéder aux grands maîtres de l'école française.

Le tableau de M. Karl Girardet, que reproduit notre gravure, représente une des plus gracieuses scènes de la vie rustique en Suisse. Une famille de paysans, habitant sur les bords du lac de Brienz, est venue, dès le matin, cultiver le champ qu'elle possède sur la rive opposée, et, la journée de travail finie, le soleil baissant à l'horizon et allongeant sur les eaux l'ombre des arbres et des montagnes, elle se rembarque pour rentrer au logis. Tous prennent place dans le bateau, chargé de la récolte du jour, hommes et femmes, enfants et animaux : car on a aussi amené plusieurs chèvres, dont le lait a servi au repas de la famille. Les retardataires arrivent, l'équipage sera bientôt au complet; le fils aîné saisira l'aviron, et l'embarcation, s'éloignant du rivage désert, glissera doucement sur le lac en se reflétant dans ses eaux tranquilles. L'œil aime à se reposer longtemps sur cette scène de paisible activité, où les beautés de la nature ennoblissent le travail de l'homme. Les dimensions restreintes que le peintre s'est imposées ne nous semblent pas défavorables; nous aimons mieux ces petits tableaux que de trop vastes toiles où les vaches, les chevaux, les hommes, presque de grandeur naturelle, semblent nous toucher, et, n'étant pas transfigurés par le prestige du lointain, ne sauraient être poétiques qu'en n'étant plus vrais. Souvent alors l'art se laisse remplacer par le métier; nous n'avons plus sous les yeux un paysage, mais plutôt une leçon d'agriculture. Les scènes champêtres du genre de celles de M. Girardet, encadrées d'une belle nature, éclairées par une brillante lumière, relèvent du moins de cette agriculture qui se chante et que Virgile a peinte avec amour dans ses Géorgiques.



Salon de 1859; Peinture. — Bords du lac de Brienz, par Karl Girardet. — Dessin de Karl Girardet.

LES PETITS PORTEURS D'EAU DE TUNIS.

On voit des enfants qui parcourent les rues, surtout en été, avec un *golla* placé sur l'épaule (¹) ou avec une outre portée sur le dos; ils donnent à boire dans des tasses de cuivre ou dans des coupes en verre appelées *bellara*. J'étais un jour assis à la porte d'un café, lorsque je vis arriver un enfant chargé d'une outre pleine d'eau; il faisait entendre ces paroles : « Qui donnera quatre *nasseri* (7 centimes) pour abreuver le public verra la miséricorde de Dieu sur lui et sur ses pères. » Je donnai les quatre *nasseri* demandés, je bus dans la tasse qui me fut présentée par le saka, et aussitôt après celui-ci offrit de l'eau à tout le monde en criant : « O vous qui avez soif, buvez de l'eau donnée pour l'amour de Dieu. Que le maître de cette eau voie la miséricorde de Dieu s'étendre sur ses pères! (²)

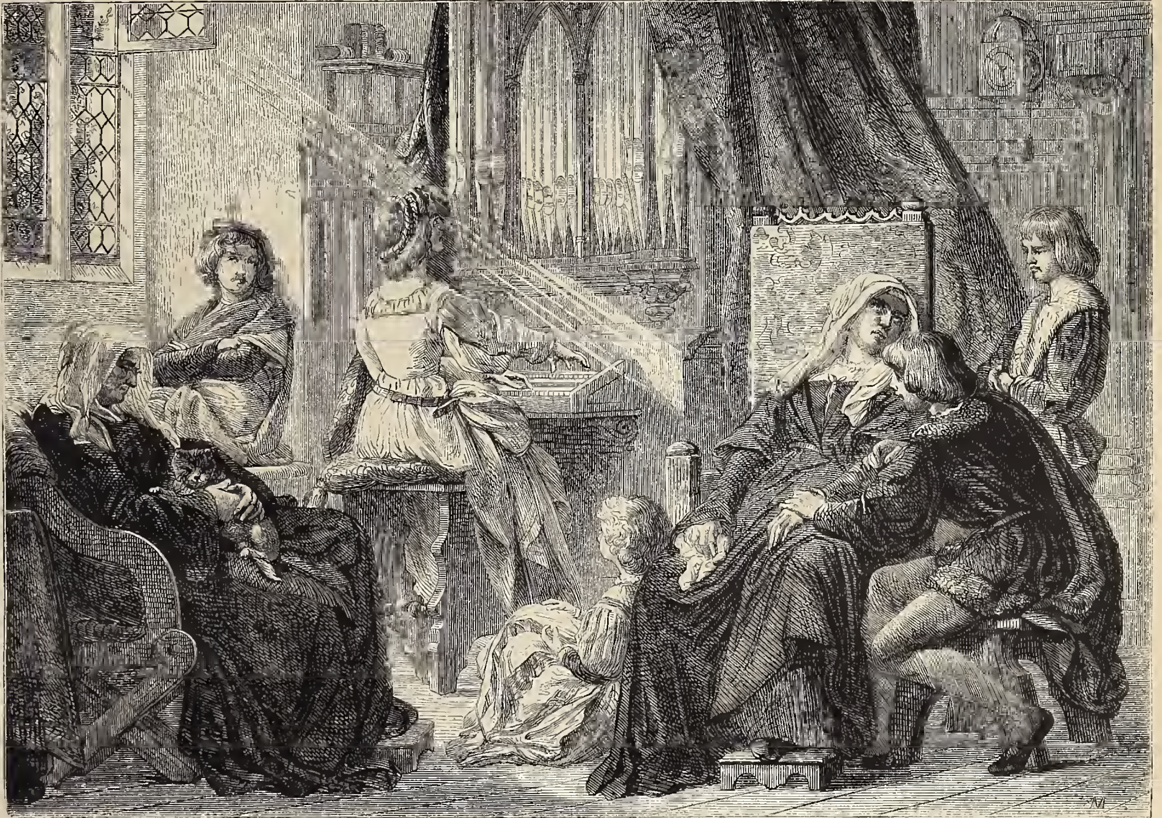
(¹) Le *golla* est un vase en poterie qu'on place dans un panier d'osier.

(²) Prax, *Revue orientale*.

LA VEUVE DU MAITRE DE CHAPELLE.

Depuis la mort du maître de chapelle, du père de famille qui faisait la gloire et le bonheur des siens, la chambre où il travaillait était restée close, l'orgue qu'il touchait était demeuré muet. Enfin, voyant que la tristesse de leur mère ne s'adoucissait pas, que le silence et la contrainte ne faisaient que la rendre plus morne, les enfants convinrent entre eux qu'il valait mieux s'entretenir avec elle de leur malheur commun, la laisser ouvertement se plonger dans ses souvenirs, et même provoquer ses larmes qui seraient peut-être pour elle un soulagement. Ils l'ont donc amenée dans la chambre jusqu'alors interdite, et ils y sont entrés avec elle. Tous se sont assis en silence, et voici que la jeune fille s'est mise à exécuter le bel *Ave Maria* composé par

son père. Une solennelle émotion, un attendrissement profond remplit tous les cœurs. La veuve, affaissée dans un fauteuil, détourne son visage pâli par la souffrance, et ses yeux, mouillés de pleurs, se lèvent vers le ciel. Assis sur un escabeau à côté d'elle, un de ses fils lui prend la main et tient son regard attaché sur elle : dans ce regard, que de tristesse, que de compassion respectueuse, que de tendres supplications! « Je suis là, semble-t-il dire, moi, ton appui, ton protecteur désormais; vois, tes enfants te restent; ils t'entourent, ils t'aiment : consens à vivre pour eux. » Derrière elle, à l'écart, se tient debout son autre fils, plus jeune, mais non moins affligé; lui aussi, il voudrait s'approcher de sa mère, lui témoigner son affection et son dévouement, lui demander comme une grâce le droit de la consoler. Mais la veuve et les orphelins ne sont pas les seuls que ce cruel malheur ait atteints : cette vieille femme, que l'on dirait assoupie dans ce grand fauteuil, c'est l'aïeule, c'est la mère de l'artiste si regretté; elle laisse sa main distraite jouer avec le chat, qui est venu, suivant son habitude, se blottir sur ses genoux; mais son attitude pleine d'accablement, ses yeux éteints et qui semblent pleurer en dedans, ses lèvres contractées qui se serrent pour ne pas éclater en sanglots, disent assez dans quelles réflexions amères elle est plongée. Pauvre mère! était-ce à elle, en



Salon de 1859; Peinture. — La Veuve du maître de chapelle, par M. Cabanel. — Dessin de Marc.

effet, de survivre à celui qui devait lui fermer les yeux? Deux personnages, dans cette scène de douleur, paraissent moins abattus que les autres : c'est cette enfant qui, assise aux pieds de sa mère, s'abandonne tout entière au charme de la musique, et ce beau jeune homme à la figure pensive qui s'est retiré dans l'embrasure de la croisée. Est-ce un frère aîné? N'est-ce pas plutôt un parent ou un ami de la famille? Certes il n'est pas insensible au présent, mais on dirait qu'à travers sa tristesse il aperçoit vaguement des perspectives plus lumineuses. Peut-être rêve-t-il à cette jeune fille dont l'âme s'épanche en torrents d'harmonie, et qui, avec ses vêtements blancs, ses cheveux blonds couronnant sa tête comme une auréole, ne nous touche pas moins par son angélique beauté que par sa pieuse douleur.

PERSONNAGES COMIQUES
DE LA COMÉDIE GRECQUE.

Démosthène. Persifleur des démagogues, adorateur du vin.

Agoracrite. Honnête marchand de saucisses, qui arrive au marché et se voit tout à coup salué du titre de puissant politique (comme Sganarelle, dans *le Médecin malgré lui*, devient subitement un Hippocrate).

« *Démosthène.* Heureux marchand de boudins! Approche, homme aimé, toi qui apparais à nos yeux comme le sauveur de la république. — *Agoracrite.* Qu'est-ce? Que me voulez-vous? — *Démosthène.* Viens savoir de nous ta félicité et tes hautes destinées. »

On le débarrasse de tout son bagage de marchand; puis Démosthène ajoute : « Adore la Terre et les Dieux. — *Agoracrite.* Eh bien, soit; de quoi s'agit-il? — *Démosthène.* Homme bienheureux! homme opulent! O toi, qui es aujourd'hui dans le néant, et qui demain seras au comble de la grandeur! O chef de l'heureuse Athènes! — *Agoracrite.* Pourquoi ne pas me laisser au lavage de mes tripes, à la vente de mes saucisses? Pourquoi te moquer de moi? — *Démosthène.* Fou que tu es! Il s'agit bien de tripes! Regarde : vois-tu ce peuple immense? — *Agoracrite.* Je le vois. — *Démosthène.* Tu en seras le maître souverain, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée. Tu fouleras sous tes pas le sénat, tu destitueras les généraux, tu les feras charger de chaînes et jeter en prison. — *Agora-*

crite. Moi? — *Démosthène.* Toi-même. — *Agoracrite.* Mais, dis-moi, comment moi, qui ne suis qu'un charcutier, deviendrai-je une puissance? — *Démosthène.* Voilà justement pourquoi tu le deviendras... parce que tu es un homme de rien, de la lie du peuple, un effronté. — *Agoracrite.* Je ne crois pas mériter tant d'honneur! — *Démosthène.* Comment? tu ne crois pas mériter... On dirait que tu vaux quelque chose. Serais-tu sorti d'honnêtes gens? — *Agoracrite.* J'en jure par les dieux. — *Démosthène.* Heureux mortel! quelle merveilleuse aptitude cela te donne pour les affaires publiques. — *Agoracrite.* Mais, mon cher ami, l'on ne m'a pas donné la moindre éducation... oh! je sais lire... ou à peu près. — *Démosthène.* Cela te pourrait nuire, de savoir lire, même à peu près. Le gouvernement n'appartient pas aux hommes instruits, ni aux honnêtes gens; il appartient aux ignorants, aux gens de rien. — *Agoracrite.* J'admire comment je serai en état de gouverner le peuple. — *Démosthène.* Rien n'est plus facile. Fais tout simplement ce que tu fais par état : mets les affaires en brouille comme tes viandes en hachis, et parle cuisine au peuple pour le cajoler. Tu as tout ce qu'il faut pour l'entraînement de la populace : voix formidable, âme traîtresse, impudence de marchand; tu possèdes tous les dons requis pour gouverner. » (*Les Chevaliers,* v. 147 et suiv.)

Peuple. Comme qui dirait Jacques Bonhomme. Son caractère est de passer tour à tour de la résignation à la violence. Il dit malicieusement au Chœur : « Il n'y a guère de sens commun sous vos cheveux, si vous croyez que je ne sais pas ce que je fais. Mes folies sont raisonnées. Je me plais à boire tout le jour, à prendre pour chef un voleur, à le nourrir; puis, quand il est bien engraissé, je l'immole. » (*Les Chevaliers,* v. 1121-1130.)

Strepsiade. Vieillard crédule, faible, et qui a pour fils un *lion* d'Athènes, lion dépensier comme un amateur de chevaux, irrévérencieux comme un neveu gâté par son oncle. « *Strepsiade.* Par Cérès! vous ne vivrez plus à mes dépens, ni toi, ni ton cheval de trait, ni ton cheval de selle; je t'envoie au diable. — *Phidippide.* J'aurai des chevaux chez mon oncle Mégaclès. Je m'en vais, et je me ris de tes menaces. » (*Les Nuées,* v. 121-125.) Et quand on demande à ce pauvre Strepsiade s'il n'a point de fils, il dit, avec toute la conscience de sa faiblesse : « J'ai un fils, et fort beau; mais il ne veut rien apprendre. » (*Les Nuées,* v. 797.)

Pasias, Amynias. Créanciers éconduits et raillés par leur débiteur, qui finit par les mettre à la porte. (*Les Nuées,* v. 1215 et suiv.)

Philocléon. Dandin de la comédie grecque; il nous donne sur les habitudes judiciaires des anciens de curieux détails. « Quel être est plus heureux, plus fortuné qu'un juge? Quelle existence a plus de charmes que la sienne? Quel animal est plus terrible, surtout quand il est vieux? Dès que je suis levé, des hommes hauts de quatre coudées me font escorte jusqu'au tribunal; et, dès que je parais, je sens une main presser doucement la mienne. C'est celle d'un concussionnaire, qui tombe à mes pieds en s'écriant d'un ton lamentable : — Pitié, mon père, je t'en supplie, au nom des larcins que tu as pu faire toi-même dans les charges publiques ou dans l'approvisionnement des armées!... Cet homme saurait-il que j'existe, si déjà je ne l'avais acquitté?... Puis-je prendre place au tribunal..... que de caresses on fait alors au juge! Les uns pleurent sur leur infortune, et ajoutent à leurs malheurs des maux imaginaires... Les autres me content des anecdotes ou quelque trait plaisant de l'acteur Ésope; d'autres font de l'esprit pour me faire rire et désarmer ma sévérité. Si je reste inflexible, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons; j'écoute : ils se prosternent et se mettent à bêler de concert. Le père, tout tremblant, me conjure comme un dieu de l'acquitter par pitié d'eux... Alors nous nous laissons un peu attendrir. N'est-ce point là être roi? N'est-ce pas être au-dessus des richesses? » (*Les Guêpes,* v. 550 et suiv.)

Trygée. Grand ami de la paix, et qui est monté au ciel sur un escarbot pour en ramener sa déesse préférée. (*La Paix,* passim.)

Hiéroclès. Prêtre sacrificateur, gourmand et hâbleur, que Trygée fait chasser à coups de bâton. (*La Paix,* v. 1120.)

Un Marchand de faux.
Un Fabricant d'aigrettes.
Un Marchand de cuirasses.
Un Marchand de trompettes.
Un Marchand de javelots.

Tous ces personnages représentent les intérêts opposés de la paix et de la guerre.

« *Le Marchand de faux, à Trygée.* O mon ami! ô Trygée! de quels bienfaits tu nous a comblés en nous procurant la paix! Précédemment, on n'eût pas offert d'une faux une obole. A présent, je les vends cinquante drachmes. — *Le Fabricant d'aigrettes.* O Trygée! je suis ruiné, ruiné par toi, et sans espoir. — *Trygée.* Qu'as-tu donc, mon pauvre homme? Les aigrettes ne vont donc plus? — *Le Fabricant.* Tu m'as ôté mon métier et ma subsistance. Je suis ruiné, moi, lui (il montre un autre marchand), et ce fabricant de javelots. — *Trygée.* Voyons! combien veux-tu de ces deux aigrettes? — *Le Fabricant.* Et toi, qu'en veux-tu donner? »

« *Le Marchand de cuirasses.* Infortuné, que vais-je faire de cette cuirasse d'un si beau travail, et qu'on estimait dix mines (916 fr. 60)?..... — *Le Marchand de trompettes.* Que vais-je faire de cette trompette, qui jadis me coûta soixante drachmes (55 fr. 20)?..... — *Le Fabricant de casques.* Sort impitoyable! Me voilà ruiné; moi, qui jadis payai ces casques une mine (91 fr. 66), qu'en puis-je faire à présent? Qui voudra me les acheter? — *Le Marchand de javelots.* Quel sort pitoyable est le nôtre! Hélas! ô fabricant de casques! — *Trygée.* Il n'est pas si misérable. — *Le Fabricant de casques.* Comment? — *Trygée.* Les casques peuvent encore servir en y mettant des anses. — *Le Fabricant de casques.* Allons-nous-en, marchand de javelots. — *Trygée.* Non pas, je vais lui acheter ses javelines. — *Le Marchand de javelots.* Que m'en donnes-tu? — *Trygée.* Une drachme (6 fr. 92) le cent, à condition de les fendre en deux, pour que j'en fasse des échalas. — *Le Marchand de javelots.* On se moque de nous, mon cher, allons nous-en. » (*La Paix,* v. 1198 et suiv.)

Le Poëte. Serviteur des Muses et de la misère, amoureux de l'emphase et de ses propres vers. Il célèbre une ville à peine créée, à peine nommée, et quand on lui demande qui il est, il répond : « Je suis un poëte aux chants doux comme le miel, un pieux serviteur des Muses, comme dit Homère. « (*Les Oiseaux,* v. 908-910.) » — Je ne m'étonne pas que tu aies tant de trous à ton manteau. Pauvre poëte, dis-moi, quel accident t'amène ici? » (V. 916.) — Et le serviteur des Muses veut justifier sa présence par ses dithyrambes dans le goût de Simonide; il est peu vêtu, il serait aisé de l'être davantage. « O mon père!... que ta bienveillance m'accorde les biens que tu désirerais pour toi-même! » (V. 926.) — On finit par lui donner un par-dessus de peau et une tunique, et notre homme sort en chantant des vers lyriques, avec tout l'enthousiasme d'un cœur chaudement abrité.

Le Devin. Marchand d'oracles et qui ne trouve plus le placement de ses produits. « Qui es-tu? — Moi? un devin. — Va-t'en au diable! — Hélas! malheureux que je suis! — Détale promptement d'ici; va débiter ailleurs tes oracles. » (V. 960 et suiv.)

LE SYCOPHANTE. Dénonciateur chassé à coups d'injures, de mépris et de fouet. « Vite, hors d'ici, drôle infâme! je te ferai sentir ce qu'on gagne à pervertir la justice. » (V. 1466.)

LE JEUNE HOMME. Celui dont il s'agit n'est pas un bon jeune homme, encore moins un héritier patient; il a hâte de réaliser ce qu'on appelle encore aujourd'hui des *espérances*, et il dit avec une tranquillité filiale : « Je désire étrangler mon père, afin de posséder tout ce qu'il a. » (V. 1351.)

LE MORT. Personnage comique par son flegme. « Holà! hé! le Mort (lui crie Bacchus), c'est à toi que je parle. Holà! veux-tu me porter un petit paquet aux enfers? — *Le Mort*. Comment est-il? — *Bacchus*. Tiens, regarde. — *Le Mort*. Tu me donneras deux drachmes? — *Bacchus*. Oh! tu me demandes trop cher..... Tiens, veux-tu neuf oboles? — *Le Mort*. J'aimerais mieux revivre! » (*Les Grenouilles*, v. 171.)

PRAXAGORA. Femme communiste, et qui arrive à faire dire à son interlocuteur que la propriété, c'est le vol. « *Praxagora*. Je dis d'abord qu'on doit mettre en commun tous les biens, pour que chaque citoyen en ait sa part et puisse vivre. Il ne faut pas que l'un soit dans l'opulence et l'autre dans la misère; que l'un soit propriétaire de vastes biens, et que l'autre n'ait pas de quoi fournir à son enterrement; que l'un traîne à sa suite un cortége d'esclaves, tandis que l'autre n'a pas même un serviteur... Je vais mettre en commun les terres, l'argent, toutes les propriétés. Quand tout sera réuni, nous partagerons pour vivre, et nous partagerons soigneusement, parcimonieusement... Tout sera la propriété de tous : pains, salaisons, pâtisseries, tuniques, vins, couronnes, pois chiches. — Les propriétaires de toutes ces choses ne sont-ils pas les plus grands des voleurs? » (*L'Assemblée des femmes*, v. 890 et suiv.)

BLEPSIDÈME. Bonhomme curieux et narquois : « Qu'y a-t-il donc? Comment Chrémyle s'est-il enrichi tout d'un coup? Je ne puis le croire! Chez les barbiers, pourtant, il n'était bruit que de son opulence soudaine. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que, malgré sa fortune, il se souvienne de ses amis. Vraiment, c'est sortir des habitudes reçues. » (*Plutus*, v. 335-343.)

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

ANNANIÉWA (1).

Fin. — Voy. p. 213, 222.

. . . .

Deux mois plus tard, munie de lettres de recommandation adressées à notre consulat et à plusieurs maisons russes et françaises, Annaniéwa retournait dans son pays, en la compagnie d'une dame qui allait rejoindre son mari, négociant dans la grande Russie. J'avais d'ailleurs promesse de divers côtés que la pauvre fille serait protégée et reconduite jusque dans son village. Du fond de sa mansarde, Mlle Paul avait stimulé ma nonchalance de façon à ce que rien ne fût négligé. Ainsi a été renvoyée à sa patrie et à sa famille l'exilée qui les pleurait depuis si longtemps. La pauvre Paul a renoncé avec une fermeté héroïque à la compagne qu'elle aimait et qu'elle régentait : « Je suis vieille et je l'aurais laissée toute seule! » dit-elle, sans songer qu'elle reste seule elle-même; et elle refoule en son gosier, avec une petite toux sèche, les larmes qui lui veulent monter aux yeux. Moi, je perds et je regrette je ne sais quelle secrète douceur que je trouvais à me rappeler le passé. Et puis, n'est-ce pas une déception que va chercher la pauvre voyageuse? Peut-elle retrouver le paradis de son enfance? L'arc-en-ciel de ses souvenirs ne va-t-il pas se fondre en pluie? Hélas! qui jamais, après trente ans d'exil, a reconnu ses amis et ses rêves?

(1) Dans les deux articles précédents (p. 213, 222), lisez partout *Annaniéwa*, au lieu de *Annaniera*.

— Il n'y a de personnes vraiment aimables que celles qui le sont toujours et avec tout le monde.

— Le caprice éloigne les relations, refroidit l'amitié, et tue l'intimité.

— La beauté est une puissance qui, pour se maintenir, ne peut se passer d'alliés.

— La beauté fascine, l'esprit attire, la bonté seule retient.

— On se recherche pour de grandes qualités, on se quitte pour de petits défauts.

— Ne croyez pas facilement avoir rencontré un ami; mais si vous êtes sûr de le posséder, efforcez-vous de ne jamais le perdre.

— Pour conserver ses amis, il faut leur prouver qu'on tient essentiellement à eux.

— La véritable amitié n'a ni soupçon, ni susceptibilité, ni exigence.

— La familiarité ne dispense d'aucun égard.

— Voulez-vous que j'aie du plaisir à me trouver avec vous? Montrez-moi que vous en avez à vous trouver avec moi.

— L'aménité du visage, des paroles, des manières, procure du plaisir et répand de l'agrément dans la société. La bienveillance intime et mutuelle des âmes fait seule le bonheur dans l'amitié.

— Un cœur délicat souffre moins des blessures qu'il a reçues que de celles qu'il craint d'avoir faites.

AGRICULTURE.

CHARRUES.

Voy. p. 100, 121.

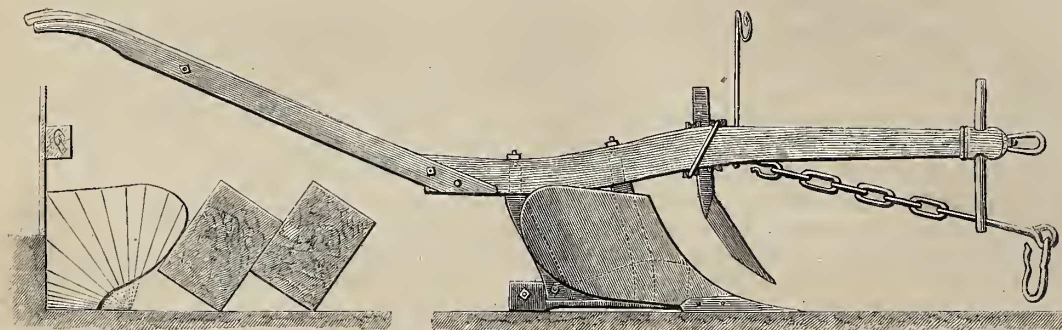
Nous recevons de M. le directeur de l'École d'agriculture de Grignon la lettre suivante :

« Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier, au nom des amis de l'agriculture, de l'excellente pensée qui vous a fait admettre dans votre publication des articles destinés à intéresser vos lecteurs aux choses agricoles; ce sont autant de semences destinées à donner plus tard des fruits précieux, et c'est un bon moyen de ramener peu à peu vers nos campagnes délaissées les populations qui tendent de plus en plus à les abandonner, au grand préjudice du pays. Il n'y a pas que la pauvre Irlande qui souffre de l'absentéisme de ses propriétaires.

» Mais permettez-moi aussi de réclamer, au nom des agriculteurs et des constructeurs français, contre le jugement porté sur les charrues de notre pays par votre dernier article d'avril, page 125.

» Il y est dit que les charrues françaises sont moins légères et durent moins que les charrues anglaises, et que les charrues américaines ont beaucoup d'analogie avec les charrues anglaises, etc. Or, malgré les bas prix du fer et de la fonte en Grande-Bretagne, on y voit encore un bon nombre de charrues en bois (il est vrai que ce ne sont pas celles qu'on apporte en France), et, d'un autre côté, les constructeurs de notre pays, à l'exemple de l'illustre Matthieu de Dombasle, qui a répandu en Europe une immense quantité d'instruments, emploient depuis longtemps la fonte et le fer pour toutes les pièces importantes de leurs charrues.

» Sans doute les Anglais emploient plus souvent que nous des *âges* ou *haies* en fer, ce qui permet de donner à leurs instruments aratoires plus d'élégance et un *aspect plus léger*. Sous ce rapport, il est difficile de concevoir rien de mieux que la charrue Howard, dont le dessin est fidèlement reproduit par le *Magasin pittoresque*. Mais l'aspect n'est pas la chose essentielle, et ce sont le soc, le versoir et le coutre qui, avec les proportions d'ensemble, font qu'une



Charrue de l'École de Grignon.

charrue est réellement plus ou moins légère pour l'attelage qui la met en action.

» Or, sous ce rapport, nous sommes plus avancés que les Anglais. C'est en France que la surface gauche, dite *hélicoïde de révolution*, a été la première fois et le mieux employée, bien que les bons constructeurs anglais l'aient généralement adoptée depuis; les charrues américaines, qui sont très-légères aussi, ont par leurs socs et versoirs plus d'analogie avec les nôtres qu'avec celles de l'Angleterre. Et c'est un fait qu'il vous sera facile de vérifier, que, dans les épreuves dynamométriques qui ont eu lieu à la suite de l'Exposition universelle de 1855 et du concours universel d'agriculture en 1856, la charrue de Grignon s'est montrée de beaucoup plus légère que les charrues anglaises à profondeur et à largeur de sillon égales, en même temps qu'elle a été plus énergique pour les labours profonds; c'est ce qui lui a valu les premiers prix et même la grande médaille d'or. Je joins ici le dessin de la charrue de 50 francs qui a eu les honneurs de ces concours pour le cas où vous croiriez qu'elle peut intéresser vos lecteurs.

» Vous ne verrez pas, j'espère, Monsieur, dans cette rectification une réclame en faveur d'une charrue qui d'ailleurs a toujours été dans le domaine public et qui est imitée par beaucoup de constructeurs, mais bien une preuve des progrès qu'a faits notre agriculture. » [1]

LES GÉANTS.

Les géants ont perdu de leur attrait. Ils se montrent aujourd'hui pour rien. Du jour où l'on a été tout à fait persuadé qu'ils existaient bien réellement, ils ont cessé d'être un sujet d'étonnement. Nos tambours-majors et nos suisses d'église (réminiscence des images de saint Christophe) ont d'ailleurs insensiblement habitué les yeux à ces statures extraordinaires. Il n'en était pas de même au dix-huitième siècle. On cite, en Angleterre, parmi les plus fameux, un pauvre diable, nommé Henri Blacker, né en 1751, près



Maximilien Miller, d'après une peinture de Boistard.

de Cuckfield, dans le comté de Sussex, et qu'un général célèbre, William, duc de Cumberland, vainqueur à Culloden, n'avait pas dédaigné de protéger. Il avait, dit-on, 7 pieds 4 pouces anglais ($2^m,234$), et l'on assure qu'il ne manquait pas d'un certain esprit, chose rare chez les géants. Ce n'était point la qualité dominante de Maximilien Miller, autre colosse dont Boistard a fait le portrait à Londres, en 1733. Il était aussi stupide que grand. Né à Leipsick, en 1674, il avait parcouru différents pays de l'Europe avant de se montrer à Londres. Les journaux du temps affirment qu'il avait 9 pieds anglais ($2^m,743$) et que sa main seule était longue d'un pied ($0^m,304$).

(1) La charrue de Grignon n'était pas en cause. C'est un très-bon instrument, qui rend de grands services à notre agriculture, soit pour les labours superficiels, soit pour les labours profonds. Mais chacun sait que telle charrue, excellente sur certain terrain, pour certaines cultures, ne convient souvent pas à d'autres cultures ni à d'autres terrains.

Les charrues anglaises en fer sont plus légères que nos charrues françaises en général. Il y a eu, en 1855, pour la charrue de Grignon, une honorable exception, puisque, dans les expériences auxquelles nous assistions, elle a exigé, à travail égal, moins de tirage que toutes ses concurrentes; mais il n'en est pas moins vrai que les charrues anglaises en fer durent plus que nos charrues en bois. Nous sommes obligés d'établir les mancherons et l'âge (partie importante de la charrue) en bois, parce que chez nous le fer est trop cher; et si nous pouvions obtenir le fer à aussi bas prix que les Anglais, ce serait un grand avantage pour les agriculteurs; les instruments en fer valent toujours mieux, à fabrication semblable, que les instruments en bois.

TOUJOURRA

(AFRIQUE ORIENTALE).



Un Bois près de Toujourra (Afrique orientale). — Dessin de Freeman, d'après J.-M. Bernatz (¹).

La ville de Toujourra, que peu d'Européens ont visitée, est située à l'entrée du pays d'Adel, au sud du détroit de Bab-el-Mandeb (le passage des Larmes), et près du Gubet-el-Khérab (bassin du Mensonge), petite baie de la partie du golfe d'Arabie que l'on appelle Bahr-el-Banatein (la mer des Deux-Sœurs). A cinq milles de Toujourra, on rencontre le petit village d'Ambabou : ce sont les deux seuls lieux habités à une grande distance sur cette côte. L'aspect du pays est triste et désolé, suivant M. Rochet d'Héricourt; il serait plutôt riant et agréable, suivant M. Bernatz. Des montagnes s'élèvent en demi-cercle en face de la mer; les plaines sont entrecoupées de quelques bois où croissent de beaux arbres, entre autres l'aloès, l'acacia épineux, l'*Asclepias gigantea*, auxquels s'enlacent et se suspendent des lianes exubérantes. La petite antilope, des oiseaux pêcheurs, des poules d'eau, animent ces ombrages; mais on y rencontre aussi le sanglier, l'hyène, le chacal; des fontaines transparentes y répandent la fraîcheur, mais les animaux seuls y boivent sans danger; les eaux, imprégnées de parcelles minérales, sont insalubres aux hommes. Les habitants de Toujourra recueillent précieusement pour leur usage, pendant la saison pluvieuse, l'eau des torrents qui descendent des montagnes. Il est triste d'ajouter que Toujourra n'a d'autre commerce que celui des esclaves. Les Toujourriens achètent ou font enlever des familles entières dans l'intérieur de l'Afrique, et les revendent aux marchands d'Arabie. Un esclave ordinaire se vend de 10 à 12 dollars (50 à 60 francs), ou une quantité de sel évaluée à la charge de deux chameaux; mais le prix d'une jeune esclave de quinze à seize ans peut s'élever jusqu'à 60 dollars (environ 300 francs). D'odieux intermédiaires, trafiquants de chair humaine, transportent leur marchandise par mer à Moka, et reviennent avec des chargements de farine, de riz et de dattes. Une monnaie de cuir, taillée dans des peaux de bœuf et de la dimension d'une sandale, a cours à Toujourra et chez les populations qui lui vendent les esclaves. Le spectacle d'un si abominable négoce suffirait pour rendre le cœur insensible même aux plus agréables tableaux de la nature.

(¹) *Scenes in Ethiopia*, by John-Martin Bernatz.

PERFIDIE.

LE MANNEQUIN DE LA BOURBONNAISE, A MARGON, PRÈS NOGENT-LE-ROTROU.

C'était aux temps des croisades. Un seigneur de Courcelles, château dont on voit les ruines dans la commune de Vichères (Eure-et-Loir), entraîné par sa foi ardente, ceignit sa poitrine du signe des croisés, et partit pour la terre sainte à la suite du comte du Perche, son suzerain. Il laissait derrière lui sa femme bien-aimée et sa fille Renée, âgée à peine de seize printemps. Avant de partir, voulant se réserver de choisir lui-même à sa fille l'époux qui lui conviendrait, il fit promettre à sa femme de ne disposer de la main de Renée qu'en faveur du chevalier porteur de l'anneau paternel et du consentement scellé des armes de la maison de Courcelles.

Or deux chevaliers soupiraient pour la fille du croisé : c'étaient le seigneur de Nogent et le sire de la Manordiére, château voisin de celui de Courcelles. Ce dernier avait déjà offert précédemment son cœur à Marguerite des Radrets [1], châtelaine de Margon, qui l'avait accepté; mais cet amant volage, changeant tout à coup d'affection, s'éprit fortement des charmes de l'héritière de Courcelles. Les soins qu'elle lui prodigua dans le pansement d'une blessure qu'il reçut en défendant le manoir qu'elle habitait ne firent qu'augmenter son amour : ses soupirs furent entendus, et Renée lui permit d'aspirer à sa main. Le sire de la Manordière confia le secret de son cœur à la dame de Courcelles, qui, cédant aux vœux de sa fille, accueillit favorablement la demande de ce seigneur, mais en lui faisant connaître les conditions imposées par son époux. On gardait alors une fidélité inviolable à ses promesses : un seul moyen se présentait donc de hâter l'union des deux amants, c'était d'envoyer un messager en Palestine vers le sire de Courcelles, pour le prier de donner son consentement au mariage de Renée avec le sire de la Manordière. C'est ce qu'on fit aussitôt, et un ermite des environs partit pour la terre sainte, porteur des lettres de la dame de Courcelles, où elle faisait le plus pompeux éloge de celui qu'elle avait agréé.

Sur ces entrefaites, une lettre du croisé vint annoncer à son épouse les plus brillants succès, avec l'espoir d'un prompt retour. Pleine de joie, la dame de Courcelles voulut donner une fête pour célébrer ces heureuses nouvelles. Un splendide festin fut préparé à ce dessein; au nombre des convives vinrent les deux prétendants à la main de Renée; la dame de Margon y figura aussi, en sa qualité de châtelaine du voisinage. Ayant vu par elle-même la trahison de son ancien amant, elle se promit de venger son amour méprisé et de punir cruellement celui qui l'avait délaissée. Comme le sceau et l'anneau du sire de Courcelles lui étaient parfaitement connus, elle réussit à trouver un artiste assez habile pour contrefaire ces deux objets de manière qu'on ne pût reconnaître la fraude. Munie de ces deux premiers instruments de sa vengeance, elle fit ensuite écrire par son secrétaire un consentement comme venant du sire de Courcelles. Ce consentement était adressé au seigneur de Nogent, et voici la version que nous en ont laissée les chroniqueurs :

« Seigneur de Nogent, avant de quitter la vie, j'ai voulu » donner un époux à ma fille unique, et c'est vous que j'ai » choisi : allez annoncer cette nouvelle à ma famille, et que » la volonté d'un père mourant pour le Christ soit fidèle- » ment exécutée. Le pèlerin chargé de vous porter cette » lettre vous remettra aussi l'anneau sacré que m'ont trans- » mis mes aïeux, et que vous conserverez religieusement. »

[1] Les Radrets, château situé non loin de Mondoubleau, pendant quelque temps résidence de Racine.

A l'époque présumée où l'on attendait le retour de l'ermite député par la dame de Courcelles, Marguerite des Radrets choisit un de ses affidés, et, après lui avoir donné ses instructions et suggéré les réponses qu'il aurait à faire si on l'interrogeait, elle l'envoya, travesti en anachorète, porter le faux consentement revêtu du sceau de Courcelles, ainsi que l'anneau contrefait, au rival du sire de la Manordière. Séduit par cet artifice, le seigneur de Nogent court transporté de joie au château de Courcelles, montre à la châtelaine le précieux titre qui vient enfin combler ses vœux, et réclame la main de la gente damoiselle. La perfide Marguerite avait si adroitement combiné son stratagème qu'à la vue de l'anneau, de l'écriture et du sceau, l'épouse du croisé et la malheureuse Renée donnèrent complétement dans le piége. La volonté d'un époux, d'un père, était si clairement exprimée que, malgré leur répugnance, elles n'hésitèrent pas à faire le sacrifice, l'une de ses sympathies, et l'autre de son amour. Le seigneur de Nogent conduisit la désolée Renée au pied des autels, où fut consacré leur fatal hymen.

Cependant le sire de la Manordière, impatient de ne pas voir revenir l'ermite député en Palestine, était parti lui-même pour la terre sainte afin de hâter son bonheur. Il y avait rejoint le sire de Courcelles et avait été assez heureux pour lui sauver la vie dans un combat contre les Infidèles. Ce service éminent, joint à ses brillantes qualités, aux recommandations de son épouse et aux vœux de sa fille, avait déterminé le croisé à remettre au preux paladin les témoignages nécessaires à l'accomplissement de ses désirs.

Le sire de la Manordière revenait en France, plein de joie et d'espérance, lorsqu'à son arrivée il apprit que Renée était unie à son rival et qu'il devait son malheur à la trame la plus infernale. A son tour, il ne rêva plus que la vengeance; tous ses soupçons tombèrent sur son ancienne amante, et il la cita à comparaître devant la cour judiciaire et souveraine du pays. Les informations qu'il prit, le zèle surhumain qu'il mit à poursuivre son ennemie, peut-être même quelques révélations indiscrètes échappées à un amour cruellement blessé, amenèrent contre l'accusée des charges si accablantes que la vérité parut dans tout son jour. Convaincus de la culpabilité de la perfide Marguerite, les juges rendirent une sentence qui nous a été conservée. Elle portait que l'auteur de ces faux serait d'abord pendue et étranglée, traînée ensuite sur une claie, son cadavre brûlé et son manoir livré aux flammes; que ses prés seraient desséchés, ses arbres arrachés, et tous ses biens confisqués au profit du seigneur de Nogent, qui sortit de l'enquête pleinement justifié; enfin que, pour perpétuer à travers les âges, jusqu'aux générations les plus reculées, l'exécration de la mémoire de la dame de Margon, on brûlerait, le 22 juin de chaque année, en présence du peuple assemblé et réuni au son des cloches, un mannequin ou effigie représentant la châtelaine.

En effet, chaque année, au mois de juillet, le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, fête patronale de l'endroit, la petite commune de Margon voit renouveler l'auto-da-fé de la Bourbonnaise (c'est le nom qu'on a donné, nous ne savons pourquoi, à ce mannequin représentant la dame de Margon). Tous les enfants maudissent au passage l'infâme châtelaine, en attendant avec impatience le moment où les flammes viendront encore une fois faire justice de la coupable Marguerite.

C'est surtout dans le silence et l'obscurité de *la vie domestique* qu'il est possible de produire quelque bien durable.

SCHLEIERMACHER.

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

I. — FRONTIÈRE DU NORD-EST (BELGIQUE ET ALLEMAGNE).

La limite de la France, dans toute l'étendue de sa frontière du nord, c'est-à-dire depuis la mer du Nord jusqu'au Rhin, est absolument arbitraire. La ligne de démarcation part de la mer du Nord, à 12 kilomètres au nord de Dunkerque, traverse la Grande-Moere, coupe la Basse-Colme près de Hondschoote; l'Yser, au-dessus de Rousbrugge, suit son affluent l'Eebeke, et de là se dirige à travers champs jusqu'à la Lys qu'elle atteint à Houpplines, près d'Armentières. Après avoir suivi la Lys jusqu'à Menin, la limite reprenant sa direction sud-est passe entre Lille et Tournay, entre la Marque et l'Escaut, coupe l'Escaut à Maulde, puis traverse le Haine un peu au-dessus de son confluent, laisse Quiévrain à la Belgique, suit le Hongnau, le coupe bientôt et atteint la Sambre, qu'elle traverse à Jeumont. De là, la limite se dirige au sud, pour décrire entre la Sambre et la Meuse un demi-cercle. Elle coupe l'Oise, dont elle donne les sources à la Belgique; puis, après avoir passé devant Rocroy, elle remonte au nord, parallèlement à la Meuse, coupe le Viroin, et traverse la Meuse au nord de Givet.

Après avoir coupé la Meuse, la limite descend au sud, parallèlement à la Meuse; coupe la Semoy, puis se dirige à l'est entre la Semoy et le Chiers, laissant Bouillon à la Belgique. Ensuite, continuant sa direction à l'est, la limite traverse l'Alzette, dont elle donne les sources à la France, et coupe la Moselle au nord de Sierck.

De là, elle s'incline au sud-est, coupe la Nied, se dirige toujours au sud-est parallèlement à la Sarre, laisse Sarrelouis à la Prusse, coupe encore le Rossel, la Sarre, en laissant Sarrebruck à la Prusse. La limite suit pendant quelque temps la Blies, coupe la Schwolb, traverse le massif des Vosges à la hauteur de Bitche; enfin elle atteint la Lauter près de Bobenthal, la suit jusqu'à Lauterbourg, et de là, se dirigeant au sud-est, elle atteint le Rhin.

On divise la frontière du nord en trois grandes sections :

1° De la mer du Nord à la Meuse;

2° De la Meuse à la Moselle;

3° De la Moselle jusqu'au Rhin.

1re SECTION. *De la mer du Nord à la Meuse.* — Partout cette frontière est ouverte; nul obstacle, montagne ou cours d'eau, ne s'oppose à la marche de l'ennemi, qui est favorisée, au contraire, par la disposition des rivières ouvrant partout, au milieu de ces plaines, de larges routes à l'invasion. La défense est partout artificielle et s'appuie sur de nombreuses places fortes, dont les plus importantes sont habilement placées aux nœuds des communications. C'est « la frontière d'airain » élevée par Louis XIV et Vauban.

Deux divisions sont à établir dans la description de cette première section :

1° Entre la mer et l'Escaut;

2° Entre l'Escaut et la Meuse.

Entre la mer et l'Escaut, le pays, coupé de canaux, marécageux, facilement inondé par la rupture des digues et des canaux, est susceptible d'une bonne défense qui s'appuie sur douze places fortes ou forts (¹), qui sont : sur la mer, Dunkerque, Gravelines, Calais; entre la mer et la Lys, Bergues, les forts Louis et Français, Saint-Omer; sur la Lys, Aire et Saint-Venant; sur la Deule, Lille, le grand centre de la défense de cette section; sur la Scarpe, Douai et Arras.

En arrière de cette première partie de la frontière se trouvent les places de Picardie, qui formaient le boulevard de la France avant Louis XIV; ces places, peu importantes, sont : Boulogne, sur la mer; Hesdin et Montreuil, sur la Canche; Doullens, sur l'Authie; Abbeville, Amiens, Péronne, Ham, sur la Somme. La ligne de la Somme, qui a joué un grand rôle autrefois, était complétée par les places de Corbie et de Saint-Quentin, aujourd'hui démantelées. Tournées à droite par la Sambre et l'Oise, qui conduisent droit sur Paris, les places de Picardie n'ont joué aucun rôle depuis que Louis XIV a porté plus au nord notre zone de défense.

Dans la seconde partie de la première section, entre Escaut et Meuse, la frontière est d'abord traversée par l'Escaut, fortement défendu par Condé, Valenciennes, Bouchain et Cambrai; la grande forêt de Mormal et le Quesnoy ferment l'intervalle entre l'Escaut et la Sambre; le cours de la Sambre est gardé par Maubeuge et Landrecies; mais l'intervalle entre Sambre et Meuse est, depuis 1815, absolument ouvert et sans défense (¹). La perte de Philippeville et de Marienbourg, de Beaumont (²) et de Chimay, a rendu impossibles les communications entre les places de la Sambre et celles de la Meuse, et a pratiqué dans la frontière une trouée dangereuse que les petites places d'Avesnes et de Rocroy sont incapables de fermer. La trouée de la Sambre tourne les places de la Flandre aussi bien que les lignes de la Meuse et de l'Argonne, et ouvre à l'ennemi la vallée de l'Oise, c'est-à-dire qu'elle a été établie en vue de conduire l'invasion droit sur Paris, par le chemin le plus court et le plus dépourvu d'obstacles. C'est en arrière de la limite, à 80 kilomètres, sur l'Aisne, et à Paris même, que sont les seules défenses contre cette trouée : la Fère, sur l'Oise, Laon, et surtout Soissons, sur l'Aisne, dont le cours est parallèle à la frontière, donneraient à l'armée de bons points d'appui. Quant à Paris fortifié, l'ennemi doit renoncer à l'enlever par un coup de main, comme en 1814.

Douze routes principales et le réseau du chemin de fer du Nord mettent la première section de la frontière du nord en communication avec Paris. Les routes sont celles de :

1° Paris à Boulogne, par *Saint-Denis* (³), Beauvais, *Abbeville* et *Montreuil.*

2° A Abbeville s'embranche la route de Calais par *Hesdin, Saint-Omer*, avec prolongement de Saint-Omer sur Gravelines et Dunkerque.

3° Paris à Dunkerque, par *Saint-Denis*, Clermont, *Amiens, Doullens, Aire*, Cassel, *Bergues*.

(¹) Une place forte est une ville entourée d'une enceinte bastionnée, avec ou sans citadelle, avec ou sans ouvrages avancés (lunettes, ouvrages à cornes, ouvrages à couronne). Un fort ou une forteresse est un ouvrage isolé, bastionné, ayant quatre ou cinq fronts. Les places et les forts barrent une route, interceptent les communications (Briançon, Phalsbourg, fort de Bard), défendent un passage (Bellegarde, fort l'Écluse), couvrent une navigation (fort Louis et fort Français, qui couvrent la navigation du canal de Bergues à Dunkerque), couvrent les écluses d'une inondation importante (fort Saint-François à Aire, couvrant les écluses de la Lys; fort de la Scarpe à Douai). Les forts défendent les abords d'une place de guerre ou d'une place ouverte (forts détachés de Paris, de Lyon); ils défendent les approches d'une place maritime, pour garantir du bombardement les arsenaux et les chantiers (forts de Toulon, de Cherbourg); ils défendent l'entrée et les abords d'une rade, d'un port (rades de l'île d'Aix, de Brest). Les petits ouvrages qui défendent les côtes, les points de débarquement, sont appelés *batteries.* Les places fortes sont à cheval sur une rivière, commandant les deux rives (Thionville, Valenciennes); les grandes places servent de dépôt et font partie d'une base d'opérations; elles renferment les magasins, les approvisionnements de toute espèce, les hôpitaux, en un mot tout ce qui est utile pour entrer en campagne (Lille, Metz, Strasbourg, Besançon, Lyon, Grenoble, Bayonne, Perpignan); elles servent à recevoir les débris d'une armée battue (Moreau à Strasbourg, en 1796; Gênes en 1799); elles servent enfin à appuyer les mouvements d'une armée (Valenciennes en 1712, Vérone en 1796, et en 1848 Sébastopol).

(¹) En 1789, la limite partait de la Sambre comme aujourd'hui; mais de là elle allait rejoindre la Meuse à Givet, presque en ligne droite, en passant au sud de Beaumont, de Valcourt, et au nord de Florenne.

(²) On nous avait laissé ces trois villes en 1814.

(³) Les places fortes sont en *italique.*

4° Paris à Dunkerque, par Senlis, *Péronne, Arras*, Béthune, et se réunissant à Aire à la précédente.

5° Paris à Lille, par *Amiens, Doullens, Arras*, et se prolongeant sur Gand.

6° Paris à Lille, par *Péronne, Arras.*

7° Paris à Lille, par *Péronne, Cambrai, Douai.*

8° Paris à Lille, par Senlis, Compiègne, *Ham, Saint-Quentin, Cambrai, Douai.*

9° Paris à Valenciennes, par la route précédente jusqu'à Cambrai, et de Cambrai à Valenciennes par *Bouchain;* se prolongeant d'un côté sur Gand, par *Condé*, et de l'autre sur Mons et Bruxelles.

10° Paris à Valenciennes par *Soissons, Laon*, Marle, Guise, *Landrecies, le Quesnoy.*

11° Paris à Maubeuge, par la route n° 10 jusqu'à Marle, et depuis Marle par Vervins, *Avesnes;* se prolongeant jusqu'à Mons.

12° Paris à Givet, par la route n° 10 jusqu'à Marle, et depuis Marle par *Rocroy;* se prolongeant sur Namur.

Le chemin de fer du Nord, qui passe par Amiens, Arras et Douai, aboutit à six points de cette frontière : Dunkerque, Calais, Boulogne, Lille, Valenciennes et Maubeuge.

Les invasions qui ont été faites dans la première section



Carte des Frontières de la France au nord-est.

de la frontière du nord, sont : celle de 1708 à 1712, arrêtée par une guerre de siéges et repoussée par la victoire de Denain; celle de 1792-94, arrêtée aussi par une guerre de siéges et repoussée par les victoires de Hondschoote, de Wattignies et de Fleurus; enfin, celles de 1814 et de 1815.

Toute cette frontière a été formée par les acquisitions de Louis XIV, savoir :

Artois. — L'Artois, en 1659. — Aire et Saint-Omer, en 1678.

Flandre. — Dunkerque, en 1662. — Gravelines, Bourbourg, Saint-Venant, en 1659. — Douai, Lille, Armentières, Bergues, en 1668. — Bailleul, Cassel, en 1678. — Saint-Amand, Mortagne-sur-Escaut, en 1713.

Cambrésis. — Cambrai, en 1678.

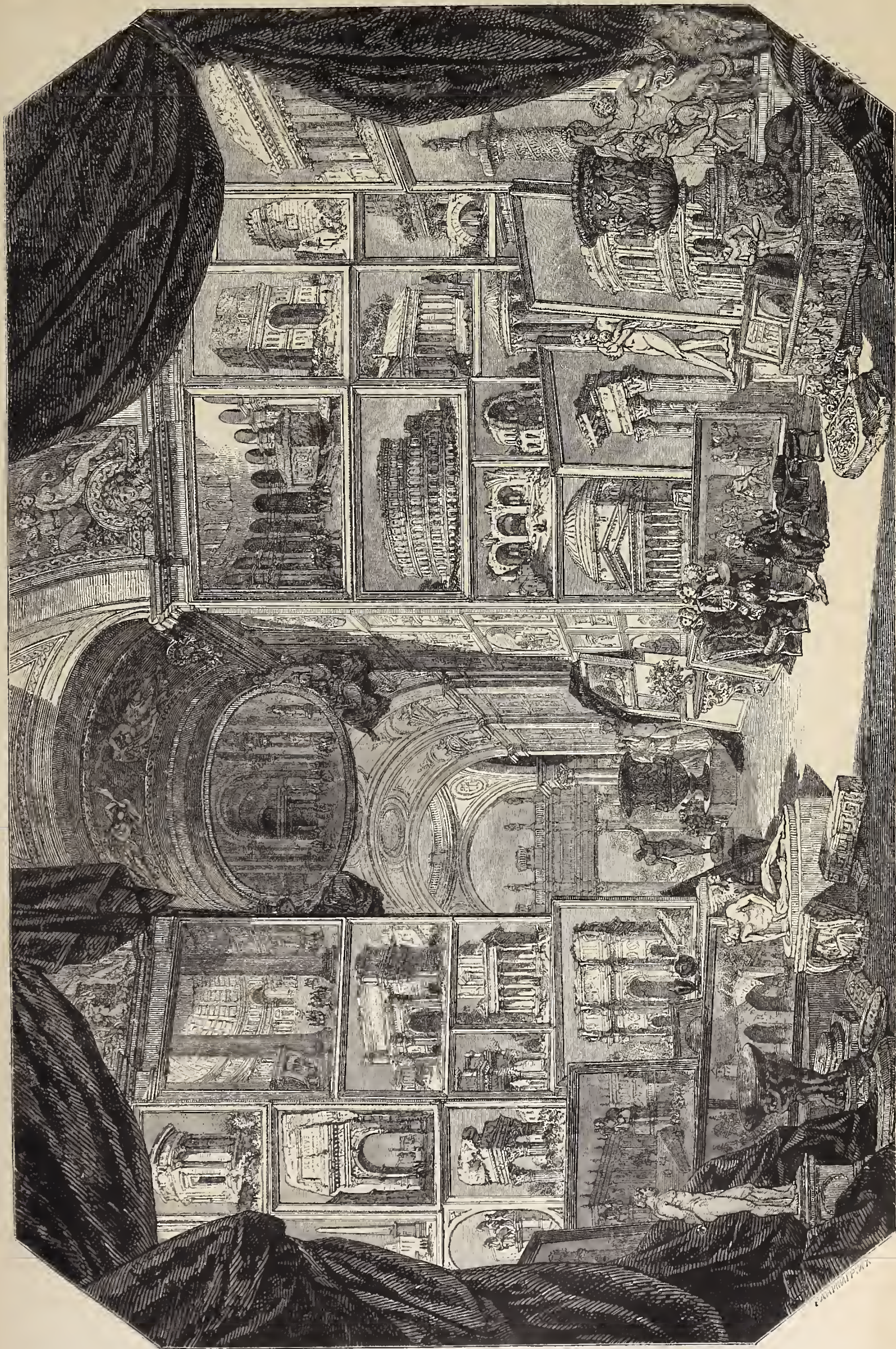
Hainaut. — Landrecies, le Quesnoy, Avesnes, Philippeville, Marienbourg, en 1659. — Bavay, Maubeuge, Condé, Valenciennes, Bouchain, en 1678.

La suite à une autre livraison.

JEAN-PAUL PANNINI.

Giampolo (Jean-Paul) Pannini, né à Plaisance en 1691, et mort à Rome en 1764, fut l'un des plus habiles peintres

d'architecture de son siècle [1]. Le Musée du Louvre possède dix tableaux de cet artiste célèbre. Après avoir étudié l'architecture et la perspective dans sa ville natale, Pannini se rendit à Rome où il prit des leçons d'Andrea Lucatelli,



Monuments antiques de Rome, peinture par Jean-Paul Pannini. — Dessin de Thérond, d'après une copie du tableau par M. Albert Lenoir.

de Benedetto Luti, et chercha pendant quelque temps à imiter la manière de Salvator Rosa; mais bientôt il l'abandonna pour s'en créer une qui lui fût personnelle. Se livrant aussi à la peinture des décorations de théâtre, il trouva

[1] Voy., sur son fils François, la note 2 de la page 290 de notre tome XXV, 1857.

dans ce genre de travaux les moyens d'accroître son talent.

Le cardinal Melchior de Polignac, ministre de France auprès du pape Benoît XIII, et ami éclairé des sciences et des arts, sut distinguer le talent de Pannini et l'employa à la décoration d'une magnifique salle de concert qu'il fit construire dans la cour du palais de l'ambassade de France, le 26 novembre 1729, à l'occasion de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV, laquelle datait du 4 septembre de la même année La fête donnée par l'ambassadeur dans cette salle improvisée est le sujet de l'un des remarquables tableaux de Pannini que l'on voit au Louvre, et que, sans doute, lui commanda le cardinal pour conserver le souvenir de cette fête. Il en fut de même de celui qui, dans notre Musée du Louvre, représente la place Navone à Rome, au moment où, le 30 novembre 1729, le cardinal de Polignac, accompagné d'une suite nombreuse, inspecte les préparatifs d'un feu d'artifice qu'il fit tirer aussi à l'occasion de la naissance du Dauphin.

Un troisième tableau de Pannini, acquis en 1833 pour la collection du Musée, est une admirable vue intérieure de la basilique de Saint-Pierre de Rome; on y voit le cardinal ministre de France.

Ces trois tableaux portent évidemment tous les caractères d'une commande faite au peintre par le personnage illustre qu'il y a représenté.

La gravure placée en tête de cet article est la reproduction d'un quatrième tableau du même artiste, mais que ne possède pas le Musée du Louvre; Pannini y a réuni les monuments antiques de Rome et de ses environs qui offrent le plus d'intérêt; cette toile est exactement de la même dimension que les précédentes, et, comme elles, c'est un chef-d'œuvre de couleur, d'habileté de touche et de perspective. Ce tableau fut très-probablement exécuté aussi par l'auteur pour le cardinal de Polignac, qui, à son retour en France, l'apporta, avec les trois autres, à Paris. Mais, en 1833, cette curieuse peinture fut acquise par un étranger pour orner une collection de l'Amérique.

La composition des trois tableaux de Pannini exposés au Louvre, offrait à l'artiste peu de difficultés; il lui suffisait de se placer à un point de vue convenable à son sujet, de peindre ce qui s'offrait à sa vue, et d'y grouper les personnages qu'il désirait y faire paraître. Dans le tableau que nous reproduisons, au contraire, l'ensemble exigeait une conception tout entière : il fallait réunir dans un seul cadre un grand nombre de sujets représentant chacun une ruine intéressante de Rome et des environs; y joindre les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, et donner à ces objets variés une unité favorable à l'effet de la lumière, une heureuse distribution des détails, relier le tout par une perspective bien entendue; enfin animer cette riche réunion d'objets par des personnages placés de façon à ne pas nuire à l'effet du sujet principal; on peut dire que Pannini a concentré dans cette toile toutes les qualités essentielles à un tableau de ce genre.

L'auteur a supposé une vaste et profonde galerie, interrompue par une partie transversale, sur les murs de laquelle il a réuni vingt-cinq tableaux représentant les plus précieux monuments antiques de Rome et des environs. Le premier sujet, à gauche, est le temple circulaire de Vesta, à Tivoli; au-dessous se présente l'arc de triomphe élevé à Titus, sur la voie Sacrée, après la conquête de Jérusalem; plus bas est la ruine du temple de Jupiter Tonnant; le Capitole, au pied duquel il est situé, a fourni au peintre le sujet de la vue placée en bas de cette première zone verticale.

Au sommet de la seconde ligne est une vue intérieure du Panthéon d'Agrippa, aujourd'hui l'église de Sainte-Marie *ad Martyros*, ou la Rotonde; les arcs de triomphe de Septime Sévère et de Constantin, les temples d'Antonin et Faustine, de Mars Vengeur, ont fourni les vues placées sous celle du Panthéon. Le pont Milvius, aujourd'hui *ponte Molle*, occupe la région inférieure de ce second groupe. Du côté opposé de la grande galerie centrale, le peintre a figuré d'abord une vue intérieure de l'église ou baptistère de Sainte-Constance, qu'au dix-huitième siècle on considérait comme un ancien temple de Bacchus; le vaste amphithéâtre de Vespasien, connu sous le nom de Colisée; les ruines du temple de la Paix, avec ses immenses arcades; celui de Minerve *Medica;* le Panthéon, représenté cette fois à l'extérieur; enfin, les trois colonnes attribuées vulgairement à un temple de Jupiter Stator, occupent toute cette région de la galerie principale.

Le second groupe vertical donne d'abord une vue de l'arc de Janus; au-dessous, le temple de la Fortune Virile; plus bas, le temple circulaire de Vesta à Rome. Cinq autres tableaux situés dans l'angle, à droite, représentent, le premier, le tombeau circulaire de Cecilia Metella qui ornait la voie Appia; au-dessous, le temple de Mars. Entre le vase de Médicis et la statue du Faune, le peintre a placé une vue de la façade du théâtre de Marcellus; enfin, auprès du rideau qui forme le premier plan, le sommet de la colonne Trajane paraît au-dessus du groupe célèbre de Laocoon; puis, le temple qu'on attribuait à la Concorde, dans le siècle dernier, occupe l'angle supérieur de la toile.

Sur le sol de la galerie, Pannini a groupé, au milieu de fragments épars, le Gladiateur combattant, les statues de l'Hercule Farnèse, du Gladiateur mourant, etc. Enfin, il s'est représenté lui-même, debout, la palette à la main, au milieu de personnages qui examinent avec intérêt la célèbre peinture antique connue sous la dénomination de Noce Aldobrandine.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114, 158.

CHIMIE ORGANIQUE.

La chimie organique a pour objet l'étude des substances qui constituent les êtres vivants; elle se propose de les isoler les unes des autres, de connaître les éléments qui les composent, de provoquer et d'observer les transformations qu'elles peuvent subir : elle a pour but définitif leur reproduction artificielle, en dehors de l'influence vitale, par les seules forces que nous prête la nature inanimée.

Les matières qui composent les tissus des plantes ou des animaux, celles qui forment les liquides qui circulent à travers les organes, sont des matières auxquelles les influences les plus faibles font subir de promptes altérations. L'animal mort, ses éléments se dissocient et prennent un groupement nouveau : le végétal fermente ou tombe en pourriture dès que la vie vient à cesser. La chaleur, l'humidité, le contact de certains corps, provoquent des changements rapides. Un petit nombre de substances restent seules inaltérées.

Cette instabilité des éléments a rendu très-délicate l'étude des composés organiques. Jusqu'à la fin du siècle dernier, procédant dans leurs expériences avec une brutalité qu'ils étaient inhabiles à réprimer, les chimistes détruisaient violemment tous les liens qui maintenaient les éléments réunis. Ils faisaient sauter l'édifice et n'en recueillaient que des débris insuffisants pour faire comprendre son ordonnance. Aujourd'hui, grâce à une expérimentation délicate qu'une patience merveilleuse a fait acquérir, les parties d'un composé sont détachées peu à peu, on étudie les conditions de leur séparation, on en conclut l'arrangement qu'elles affectent et, par suite, les conditions qu'il faut

remplir pour rétablir les parties séparées : l'analyse savante a conduit à la synthèse.

Production artificielle des matières organiques. — Cette synthèse vient d'être réalisée par M. Berthelot; elle a été réalisée du moins pour un grand nombre de substances. Ainsi l'alcool fourni par la grappe qui fermente, l'acide que les fourmis sécrètent, la benzine qui distille de la houille, l'amylène que donne l'huile de pomme de terre, ces matières et beaucoup d'autres encore ont été formées directement dans les tubes, fioles, cornues du laboratoire. L'œuvre que la vie avait seule accomplie jusqu'à ce jour, et dont la réalisation avait été regardée comme douteuse ou même impossible en dehors des conditions que la vie rassemble, cette œuvre est une œuvre commencée; avec le travail elle s'achèvera.

La connaissance du résultat qui précède pourrait entraîner les esprits à s'aventurer au delà de la vérité. Il est bon de prévenir de trop grandes illusions et de tracer les limites auxquelles la puissance de l'homme s'arrête. Il faut que l'on ne s'y trompe pas : la reproduction des matières organiques n'est pas la reproduction des matières organisées; c'est encore moins la reproduction des êtres vivants qui se meuvent et qui sentent. Les substances que le chimiste arrive à fabriquer ne sont ni des organes, ni des appareils; elles ne sont ni une feuille, ni un muscle, pas même une feuille morte, un muscle inerte. Elles ne sont que les éléments non coordonnés des organes et des appareils; aucune force ne leur a donné le mouvement qui constitue la vie. Cette force qui coordonne la matière, qui la meut, qui l'anime, elle n'est pas entre les mains du chimiste; elle n'y sera jamais.

Camphre reproduit avec l'essence de térébenthine. — Reproduire les matières organiques avec les corps simples que l'on force à entrer en combinaison comme ils le sont dans les animaux ou dans les végétaux, c'est un résultat qu'on commence seulement à atteindre; mais il est une œuvre moins forte que le chimiste sait exécuter déjà depuis des années avec un succès quelquefois très-remarquable. Cette œuvre, c'est la transformation des substances organiques naturelles en d'autres substances qui se trouvent également dans la nature. Ainsi, depuis longtemps, on sait transformer le sucre en un acide qui donne à l'oseille son goût aigre, l'acide oxalique. Chaque année, de nouveaux progrès sont signalés dans cette voie. M. Berthelot vient d'ajouter un fait nouveau à ceux déjà connus; il a reproduit le camphre ordinaire avec l'essence de térébenthine, qui n'en diffère que par absence d'oxygène. Cette différence de l'essence et du camphre est connue depuis longtemps; on comprenait bien que la transformation de l'un dans l'autre serait possible; mais jusqu'ici elle n'avait pas été réalisée, on n'avait pas été assez habile pour se placer dans les conditions nécessaires. Une étude profonde de ces substances a conduit enfin au résultat.

Substances nouvelles. — Avec la matière brute dont les éléments ne sont jamais entrés dans la constitution d'un être vivant, produire les substances qui s'élaborent par le mouvement vital, telle est donc l'œuvre que le chimiste commence à pouvoir accomplir; il vient de le prouver. Mais s'il est arrivé à un si merveilleux résultat, il n'y est arrivé que d'hier et n'a fait qu'un petit nombre de pas dans cette voie. Le nombre des substances reproduites est relativement assez petit; le chimiste est bien loin d'avoir formé tous ces corps solides et liquides de natures si diverses auxquels les végétaux et les animaux donnent naissance chacun selon son espèce. Il faut bien le dire, nous sommes si loin d'un tel succès, que nous avons même encore beaucoup à travailler pour achever le catalogue des matières variées de la nature vivante. Il en sera ainsi pendant très-longtemps. Peut-être même ce travail ne sera-t-il jamais terminé, tellement il est vaste. Chaque année, de nouvelles découvertes viennent s'ajouter aux anciennes. Des principes qui ne se rencontrent que rarement et qui n'avaient jamais été aperçus, se révèlent aux observateurs. L'année 1858 a vu paraître peu de travaux relatifs à ces recherches; les chimistes sont plus occupés en ce moment à faire l'étude des substances connues, déjà très-considérables, qu'à se lancer sur un nouveau terrain; ce n'est que sagesse.

UNE QUERELLE ENTRE DEUX FEMMES D'AMALFI.

..... Étant à Naples, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, un de mes amis qui revenait de Pæstum me rapporta qu'en passant à Almafi, ancienne et pittoresque cité du littoral, il avait été témoin de la scène suivante. Deux femmes de cette ville se disputaient et, nez à nez, les mains derrière le dos, pour ne pas arriver aux voies de fait, cas punissable de l'emprisonnement, elles épuisaient tout le vocabulaire d'injures que la langue napolitaine fournit aux cerveaux exaltés par la colère, lorsque l'une d'elles, à bout d'expressions, appela l'autre Espagnole, *Spagnuola*. A ce mot la dispute cessa : l'injuriée, ne sachant plus que répondre, se retira humiliée et vaincue.

Quand on songe qu'Amalfi fut une république florissante au moyen âge et que plus tard le fameux Mazaniello y prit naissance, ce mot a son explication naturelle. Souvenir du gouvernement de l'étranger, il est resté dans l'esprit du peuple napolitain la qualification superlative de la bassesse.

SOURCE BAPTISMALE DES MORMONS.

PRÈS DE GREAT-SALT-LAKE CITY.

Voy. p. 172.

Un fait notable de la vie intellectuelle des mormons a frappé en ces derniers temps un de nos plus judicieux voyageurs, c'est la connaissance approfondie de la Bible que possède chacun de ces sectaires, à quelque classe de cette étrange société qu'il appartienne. On ne trouve jamais les saints des derniers jours en défaut sur ce point : fût-il complétement illettré, au point même de ne pas savoir lire, un mormon de la région du grand lac Salé sait dans ses moindres détails le Vieux et le Nouveau Testament; il l'emporte même, à ce point de vue, sur bien des hommes réputés instruits parmi nous; et, dans la discussion, il cite presque toujours, sans hésitation de la mémoire, les divers passages des livres saints qu'il prétend alléguer, spécifiant même tel ou tel verset. La Bible est donc la base de cette religion qui excite cependant à un si haut degré l'indignation du peuple le plus tolérant de la terre. C'est qu'en même temps qu'ils sont réellement initiés à la connaissance des textes sacrés, les mormons leur donnent une explication qui offense également le bon sens et la morale, tout en déclarant que les autres peuples ont falsifié par des interprétations erronées les principes sacrés de la loi antique, dont eux seuls ont retrouvé, disent-ils, l'esprit réel. Les sentiments qu'ils professent à l'égard de la Bible, les mormons les appliquent au christianisme lui-même, et il s'ensuit une série d'aberrations telles, que, tout en trouvant çà et là dans leur doctrine les noms les plus vénérés et les vérités les plus augustes, il devient impossible de rattacher ces sectaires, fût-ce à distance, à la grande famille chrétienne. A l'exception du travail, de la sobriété et de l'ordre, préconisés dans cette société étrange, nous ne voyons pas, en effet, quelles sont les vertus qui l'uniraient même par de faibles liens à la grande société que régit la loi du Christ.

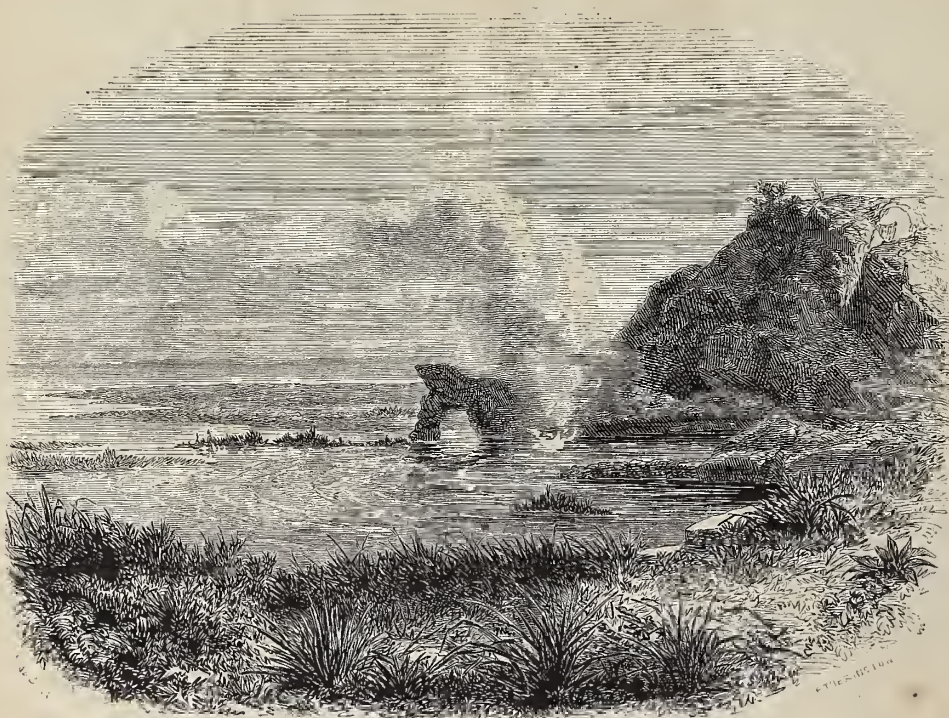
Le Dieu des mormons, dit un voyageur (M. Jules Remy), a un corps, il a des pieds et des mains, il a des yeux et des oreilles, il a une voix, il parle, il a des femmes et des enfants, et il se promène dans les espaces célestes. Les mormons sont matérialistes. Seulement, ils admettent l'immortalité de la matière, et ne sauraient comprendre l'existence des esprits indépendants des *tabernacles*, mot qui dans leur langage est synonyme de corps. Les esprits sont émanés de Dieu (¹), et par conséquent ils sont dieux eux-mêmes; dès qu'un esprit sort du sein de Jehovah, un tabernacle lui est aussitôt préparé pour le loger.

Dès qu'un esprit, après avoir vécu sur terre, sort de son corps ou tabernacle, il reçoit la rémunération des actions qu'il a accomplies sous son enveloppe terrestre. Il est transporté dans une des trois sphères désignées sous ces titres : le ciel *céleste*, le ciel *terrestre*, le ciel *téleste* (²). Le ciel céleste est comparé, par les mormons, au soleil, l'astre le plus splendide de la création. Les saints qui se seront le plus approchés de la perfection, seront admis dans la participation de ce degré suprême des jouissances futures.

Le ciel terrestre se compare à notre planète et à la lune; c'est là qu'iront les saints plus imparfaits que les premiers. Le ciel téleste, comparé aux astres moins brillants, est le plus bas degré des récompenses accordées aux saints; là iront les gens moins purs que ceux des deux catégories précédentes.

Il n'existe point d'enfer dans la religion créée par les révélations successives de Joseph Smith et de Rigdon. « Les méchants seront condamnés à être les esclaves des bons, et, suivant la grandeur de leurs fautes, seront soumis aux caprices d'un des trois ordres de bienheureux. »

Le nègre est, suivant les mormons, un être déshérité qui ne peut participer aux joies célestes; c'est le paria du ciel et de la terre; il en est de même, ou à peu de chose près, du misérable Indien auquel on a ravi son territoire; toutefois, en entrant dans une voie progressive, en faisant quelques pas vers la perfection, dont sa nature ne l'éloigne pas absolument comme le noir, il peut participer aux faveurs divines que se réservent exclusivement les mormons.



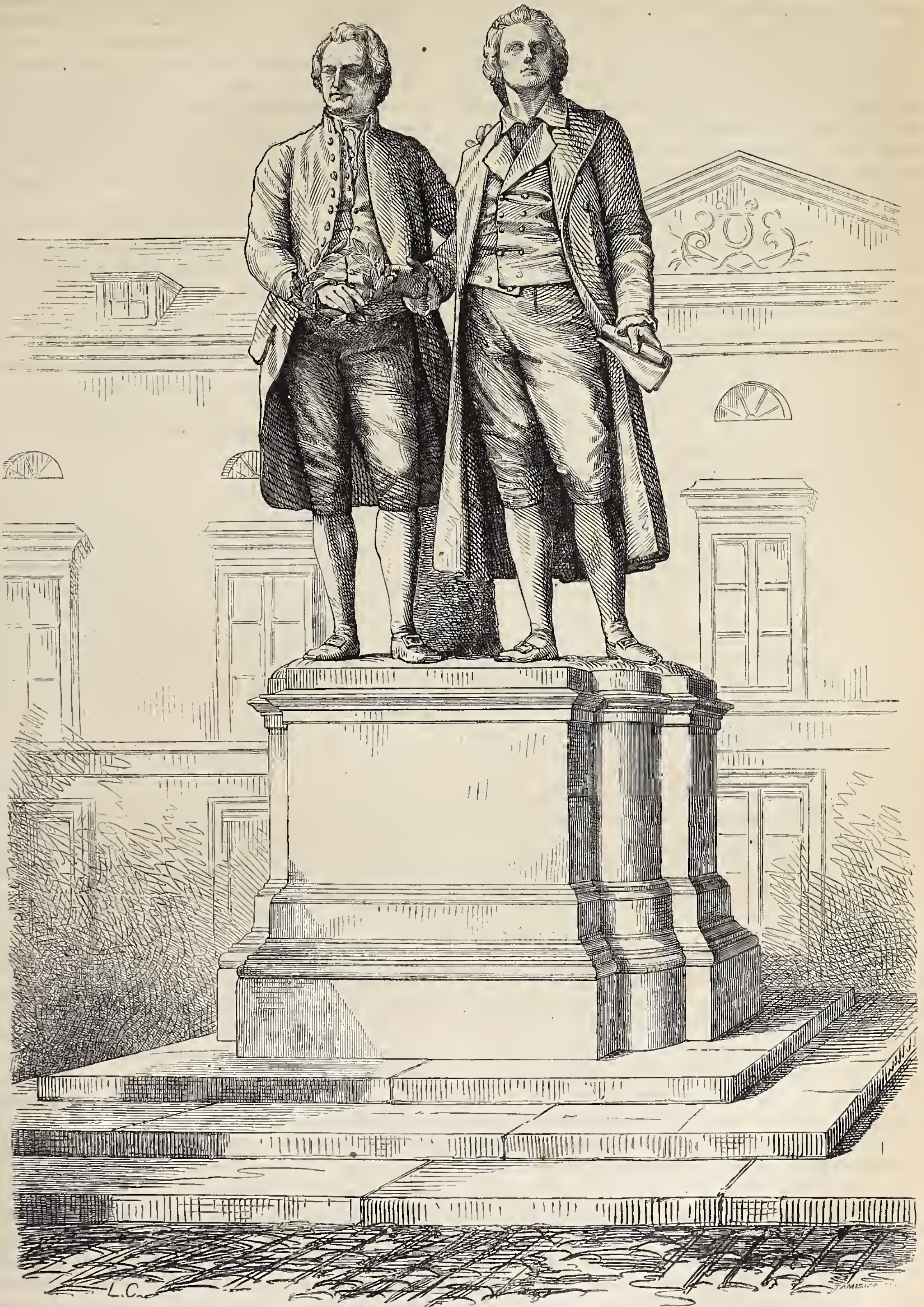
Source baptismale des Mormons. — Dessin de de Bar, d'après un croquis de M. Jules Remy.

Pour atteindre aux trois degrés de béatitude céleste que peuvent espérer les saints des derniers jours, le baptême est indispensable. Le baptême des mormons présente cette particularité qu'il devient rétrospectif pour ceux qui ne sont plus sur la terre, et qu'un individu auquel on l'a administré pour lui-même peut le recevoir pour un mort, mais pour un mort seulement; il n'est efficace que si la personne à laquelle on le confère est du même sexe que celle dont elle doit racheter les péchés. Le baptême des morts ne peut être administré que dans le grand temple de Sion, et l'on voit tout d'abord dans quel but une telle loi restrictive a été instituée. Plus que toute autre, elle peut contribuer à l'achèvement rapide de l'immense édifice où doit s'accomplir cette cérémonie, et multiplier les pèlerinages à Great-Salt-Lake City. Pour le baptême ordinaire, tel qu'il est pratiqué d'après le rite des saints, les mormons ont recours à une fontaine d'eau chaude qui jaillit tout près de la capitale et qui sort fumante d'un rocher peu élevé. Cette source thermale offre une température de 55 degrés centigrades; elle forme un petit bassin peu profond, que M. Jules Remy fut à même d'examiner en octobre 1855. C'est là que les prêtres plongent les saints et leur confèrent par immersion le baptême qui les lave de leurs péchés. Cette cérémonie a lieu d'ordinaire le matin.

(¹) Les mormons ont, dès ce moment, leurs théologiens. Nous pourrions citer, au premier rang, Joseph Rigdon, Strong et Parly P. Pratt. Les deux premiers, dont ces religionnaires vantent la science singulière, sont aujourd'hui dissidents, et ils sont devenus tels parce que chacun d'eux supposait qu'il succéderait dans le sacerdoce suprême à Joseph Smith. C'est en réalité cependant Rigdon qui a organisé l'Église des Mormons telle qu'elle existe aujourd'hui et telle que la dirige Brigham Young, surnommé parmi les siens le Lion du Seigneur. Orson Pratt, qu'il ne faut pas confondre avec son quasi homonyme, est aujourd'hui l'écrivain en crédit; il a publié, il y a quatre ans environ, le livre intitulé : *Absurdité de l'immatérialisme.*

(²) Du mot grec *télé*, loin.

LA CORRESPONDANCE DE SCHILLER ET DE GŒTHE.



Statues de Gœthe et de Schiller, sur une place de Weimar. — Dessin de Chevignard.

En 1829, Gœthe publia sa correspondance avec Schiller, croyant, disait-il, faire un cadeau à l'Allemagne et à l'humanité. Il pouvait s'exprimer ainsi sans encourir l'accusation d'orgueil ou de vanité. L'amitié de Schiller et de Gœthe intéresse tout le monde autant qu'eux-mêmes; elle fut en quelque sorte impersonnelle; aucune circonstance particulière, aucune spécialité de caractère, de tempérament, aucun intérêt secondaire et fugitif ne lui donna naissance. On sait que la nature les avait doués des facultés les plus opposées, et semblait les avoir placés aux deux pôles de la

vie morale : autant Schiller était impressionnable, agité, emporté par son cœur, ne voyant le monde qu'à travers son émotion, surmonté par les choses et les hommes, autant Gœthe était impassible, serein, inébranlable sur le trône de sa raison, refoulant l'émotion qui eût pu altérer la netteté de son regard, soumettant l'univers entier à son analyse, pour se l'approprier et en jouir. Mais s'ils différaient profondément l'un de l'autre par tant de côtés, il y en avait un par lequel ils se ressemblaient : tous deux avaient la passion de l'art; tous deux visaient à un progrès indéfini; tous deux mettaient au-dessus du plaisir, de la richesse, du bonheur, l'austère labeur de transformer incessamment leurs impressions, leur sentiments, en types poétiques doués d'une vie impérissable; sur les hauteurs de la contemplation, où règne seul l'amour du beau, ils se rejoignirent et se donnèrent la main.

C'est en 1856 seulement que les lettres de ces deux grands hommes parurent telles qu'elles avaient été écrites. Nous en offrons au lecteur quelques extraits empruntés à la *Revue germanique,* et choisis de manière à faire ressortir cette amitié littéraire des deux poëtes, les services qu'ils se sont rendus l'un à l'autre, et parmi leurs opinions esthétiques, quelques-unes des plus générales.

Schiller et Gœthe, l'un professeur à Iéna, l'autre conseiller intime du duc Charles-Auguste à Weimar, s'étaient plusieurs fois rencontrés, sans que les bornes d'une politesse réservée eussent été franchies. Ce fut Schiller qui s'épancha le premier et qui transporta leur commerce sur le terrain élevé où il devait s'établir et devenir si fécond pour tous deux.

Iéna, 23 août 1794. — . . . Mes derniers entretiens avec vous ont remué toute la masse de mes idées. Sur combien de points, que je n'avais pu éclaircir entièrement vis-à-vis de moi-même, la contemplation de votre esprit (car c'est ainsi que je dois nommer l'impression générale de vos idées sur moi) n'a-t-elle pas amené dans mon être une lumière inattendue!... Votre regard observateur, qui repose si calme et si limpide sur les choses, ne vous expose jamais au danger de vous engager dans les chemins perdus où s'égare si aisément la spéculation, aussi bien que l'imagination arbitraire et qui n'obéit qu'à elle-même. SCHILLER.

Weimar, 27 août 1794. — . . . Tout ce qui est de moi et en moi, je vous en ferai part avec joie. Car, sentant très-vivement que mon entreprise surpasse de beaucoup la mesure des forces humaines et de leur durée terrestre, j'aimerais à mettre bien des choses en dépôt chez vous, non-seulement pour les conserver, mais aussi pour les vivifier... Vous verrez bientôt vous-même quel grand avantage doit me procurer votre sympathie, quand une connaissance plus intime vous fera découvrir chez moi une sorte de trouble et d'agitation dont je ne puis me rendre maître, alors même que j'en ai nettement conscience. GŒTHE.

Iéna, août 1794. — . . . Ne vous attendez pas à rencontrer chez moi une grande richesse matérielle d'idées; c'est là ce que je trouverai chez vous. Mon besoin et mon aspiration sont de faire beaucoup de peu, et si vous arrivez un jour à mieux connaître mon indigence en tout ce qui s'appelle connaissances acquises, vous trouverez peut-être que, sur plusieurs points, j'ai pu réussir en ceci... Le cercle de mes idées étant plus restreint, il en résulte que je le parcours d'autant plus vite et d'autant plus souvent, et n'en suis que mieux à même d'utiliser mon petit trésor d'argent comptant pour engendrer par la forme une diversité qui manque au fond. Vous luttez pour simplifier le vaste monde de vos idées; moi, je cherche la variété dans mes petits domaines. Vous avez un royaume à gouverner; moi, je régente seulement une famille peu nombreuse de conceptions que je voudrais de tout mon cœur étendre jusqu'aux limites d'un petit monde. SCHILLER.

Weimar, 4 septembre 1794. — . . . Ne voulez-vous pas venir me voir, demeurer et rester chez moi? Vous pourriez entreprendre en paix toute espèce de travail. Nous causerions à nos heures, nous verrions un choix d'amis dont les opinions se rapprochent le plus des nôtres, et nous ne nous séparerions pas sans profit. GŒTHE.

Iéna, 29 septembre 1794. — Je me retrouve ici, mais mon esprit est toujours à Weimar. Il me faudra du temps pour débrouiller toutes les idées que vous avez fait naître en moi; j'espère bien n'en pas perdre une. . . SCHILLER.

Weimar, 1er octobre 1794. — . . . Nous savons à présent, mon cher ami, à la suite de notre conférence de quinzaine, que nous sommes d'accord sur les principes, et que les cercles de nos sentiments, de nos pensées et de notre activité, tantôt coïncident et tantôt se touchent. GŒTHE.

Iéna, 1er mars 1795. — . . . Jacobi est de ceux qui, dans les inventions du poëte, ne cherchent que leurs propres idées, et qui tiennent en plus haute estime ce qui doit être que ce qui est; la cause du débat gît dans les premiers principes, et il est absolument impossible qu'on s'entende mutuellement.

Sitôt que quelqu'un me laisse apercevoir qu'en fait de productions poétiques il s'attache à quoi que ce soit plus qu'à la nécessité et à la vraisemblance intrinsèques, je me détourne de lui. SCHILLER.

Weimar, octobre 1795. — . . . J'ai pensé surtout à vos poésies; elles ont des priviléges particuliers, et je dirai volontiers qu'elles sont telles maintenant que je les espérais autrefois de vous. Le singulier mélange d'intuition et d'abstraction qui est dans votre nature se montre aujourd'hui dans un parfait équilibre, et toutes les autres qualités poétiques apparaissent dans une belle ordonnance. GŒTHE.

Iéna, octobre 1795. — . . . Cela me paraît étrange souvent de me représenter comment vous êtes jeté au milieu du monde, tandis que je suis assis entre mes fenêtres de papier, n'ayant aussi que du papier devant moi, et que nous puissions néanmoins être l'un près de l'autre et nous comprendre.

Votre lettre datée de Weimar m'a fait un grand plaisir. Pour une heure de courage et de confiance, il y en a toujours dix où je suis timide et ne sais ce que je dois penser de moi-même. C'est alors une véritable consolation de pouvoir me contempler au dehors.

. . . Je sais maintenant, du moins, par ma propre expérience, que la détermination rigoureuse des pensées peut seule conduire à la facilité. Auparavant, je croyais le contraire et je redoutais la dureté et la roideur. Je suis bien aise aujourd'hui de ne m'être pas laissé décourager, et d'avoir pénétré dans le rude chemin que j'avais souvent envisagé comme funeste à l'imagination poétique. SCHILLER.

Weimar, décembre 1795. — . . . Que l'on nous confonde dans nos travaux m'est chose agréable; cela montre que nous nous élevons toujours davantage au-dessus de la manière, pour passer à ce qui est universellement bon. Il

faut songer aussi que nous pouvons tenir une belle largeur à nous deux, en nous rattachant d'une main et en cherchant à atteindre, de l'autre, aussi loin que la nature nous l'a permis. GŒTHE.

La suite à une autre livraison.

L'HOMME QUI VEUT FAIRE LE MÉNAGE.

CONTE NORVÉGIEN DE SLIDRE, CANTON DE VALDERS [1].

Il y avait une fois un mari querelleur et tracassier, qui ne trouvait jamais que sa femme fît assez de besogne dans la maison. Un soir qu'il revenait de faucher, il gronda et cria si fort que sa bonne femme lui dit :

— Allons, père, ne sois donc pas si malin. Veux-tu que demain nous changions de besogne? Tu prendras ma place à la maison, et moi, j'irai faire ton ouvrage dans les champs.

L'homme y consentit de grand cœur, riant de cette naïveté.

— Belle besogne! se disait-il. Dix femmes ne font pas, en un jour, autant de travail qu'un seul homme.

Le lendemain donc, de bon matin, la femme partit pour les prés, la faux sur l'épaule. Le mari voulut d'abord faire du beurre; mais après avoir battu la crème pendant quelques minutes, il se sentit altéré, et descendit à la cave pour tirer de la bière. Pendant que sa chopine se remplissait, il entendit qu'un cochon entrait dans la maison, et, craignant qu'il ne renversât la baratte, il courut le chasser, sans prendre le temps de remettre la *quille* [2]. Mais la baratte était déjà renversée, et le pourceau barbotait dans la crème, qui rigolait sur le pavé. A ce tableau, notre homme entra dans une telle colère qu'il oublia le tonneau de bière et se mit à poursuivre le cochon à toutes jambes. Quand il l'eut atteint, il lui asséna un si violent coup qu'il l'étendit roide mort à terre. Il remarqua alors qu'il avait encore le fausset en main, et il se hâta de descendre à la cave; mais il était trop tard, toute la bière avait coulé hors du tonneau. Un peu confus, il entra dans la laiterie, et, trouvant encore assez de crème pour remplir la baratte, il recommença à faire du beurre pour le dîner. Après avoir baratté un quart d'heure, il se souvint que la vache était encore à l'étable, et qu'il ne lui avait rien donné, ni humide ni sec, quoiqu'il fût déjà tard. Comme il n'avait pas le temps de la mener au pâturage, il prit le parti de la faire monter sur le toit; car la cabane était couverte en gazon, et l'herbe en était haute et épaisse. La maison étant appuyée contre un coteau, il suffisait de l'unir au faîte par une planche pour que la vache pût arriver sur le toit. Mais notre homme n'osait quitter la baratte, car le veau courait et cabriolait tout alentour, et il était à craindre qu'il ne la culbutât. Il prit donc cette baratte sur son dos en allant faire boire la vache, avant de la mener sur le toit. Mais quand il se baissa pour tirer de l'eau, la crème lui tomba dans le cou, puis coula dans le puits. Cependant midi approchait, et il n'avait pas encore de beurre. Il résolut alors de faire de la bouillie, et il suspendit dans l'âtre une marmite pleine d'eau. Puis, songeant tout à coup que la vache pourrait faire une chute et se casser les membres, il monta près d'elle pour l'attacher, et il lui passa autour du cou une corde dont il eut soin de laisser tomber un bout par la cheminée, afin de se le lier autour de la jambe, car l'eau bouillait déjà dans la marmite, et il avait à broyer le gruau. Comme il était ainsi occupé, s'évertuant à réparer le temps perdu, la vache fit une chute, et son poids tira brusquement l'homme par le tuyau de la cheminée. Il y resta suspendu, criant comme un possédé et se battant avec les murs noirs de suie, tandis que la bête planait entre ciel et terre. La femme, qui avait longtemps attendu que son mari l'appelât pour dîner, perdit enfin patience : elle se douta de quelque mésaventure, et elle revint à la maison. Quand elle vit la vache dans cette triste position, sans pouvoir comprendre ce qui était arrivé, elle se hâta de couper la corde avec la faux, et au même instant l'homme, dégringolant dans la cheminée, tomba la tête dans la marmite. Il en eut assez de cette expérience : le lendemain, il alla faucher.

[1] Extrait des *Norske Folkeeventyr* (Contes populaires norvégiens), recueillis et rédigés par P.-Chr. Asbjœrnsen et Jœrgen Moe. Christiania, 1852.

[2] Le fausset.

Ayez pitié même des pauvres qui se laissent aller à l'impatience et à la colère. Pensez que c'est une chose bien dure pour le malheureux de souffrir toutes les misères dans un taudis ou dans un chemin, tandis qu'à quelques pas de lui passent des hommes parfaitement vêtus et nourris.

SILVIO PELLICO.

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

LA ROCHEFOUCAULD.

LES KORAS.

INDUSTRIE DES CAFRES ET DES HOTTENTOTS.

Il en est de quelques humbles tribus comme des grandes nations : il faut, pour que leur nom retentisse dans le monde, qu'une plume brillante ou ingénieuse ait raconté leurs exploits. Combien de petits peuples, pleins d'une énergie et d'un dévouement à faire honneur aux grandes nations, disparaissent à tout jamais sans laisser un souvenir! Les voyageurs sont les historiens des sauvages; mais on ne lit pas toujours les voyageurs, il faut avant tout qu'ils amusent. Qu'un esprit original, vif ou simplement sincère, fasse un récit intéressant, et voilà que sort de l'obscurité une peuplade longtemps méconnue. Sans Regnard et ses boutades, qui eût connu, au dix-septième siècle, les Lapons? Sans le digne Levaillant, dont la critique anglaise a vengé la mémoire d'injustes imputations, qui connaîtrait les Hottentots? Ces écrivains d'âge, de caractère et de style si divers, ont su être divertissants et passionner le lecteur; voilà pourquoi les peuples de l'extrême Nord et ceux du cap de Bonne-Espérance sont, encore aujourd'hui, en possession d'exciter une curiosité qui ne s'est pas ralentie.

Levaillant, si habile naturaliste (il l'a bien prouvé par ses savantes monographies), n'est plus connu que par un livre attrayant, mais dont la renommée est toute populaire. Ses in-folio gisent sur les rayons des bibliothèques spéciales; on n'a encore oublié ni sa Narina ni son singe Kees, et tout le monde se rappelle ces bons Namaquas, voisins des Koras, qu'il était réservé à un autre naturaliste célèbre de nous faire connaître.

Les voyageurs qui ont succédé à Levaillant sont bien plus nombreux qu'on ne le suppose en France, où l'on ne lit guère que ses récits. Les Barrow, les Thompson, les Allen F. Gardiner, les Krauss, les Livingston et tant d'autres, sont là pour attester notre dédaigneuse incurie, et nous n'avons à leur opposer dans ces derniers temps que les récits de Delegorgue, qui est mort naguère sans avoir joui de sa renommée. Hormis les naturalistes de profession, qui se souvient aujourd'hui, parmi nous, du savant et intrépide de Lalande, succombant en voulant enrichir le Muséum d'histoire naturelle d'un immense cétacé?

Burchell, que les Anglais nomment avec orgueil, l'avait précédé de quelques années. Ce fut à lui que l'on dut la connaissance de cette race vigoureuse de Hottentots que l'on nomme les *Koras* ou les *Koranas*, c'est-à-dire les porteurs de souliers. Naturaliste zélé et surtout bon dessinateur, Burchell représenta fidèlement les peuples du Cap, objet de tant de théories. Tour à tour ami des Cafres et des Hottentots, voyageant avec la même tranquillité parmi les Boschismens et les Betjouanas, c'était dans les kraals mobiles de ces tribus ou dans leurs villes, composées de maisons à petites coupoles de roseaux, qu'il allait les observer.

Un jour, il errait, suivi de ses nombreux chariots, non loin du *Gariep*, c'est-à-dire de la rivière d'Orange; tout à coup un guerrier kora se présente devant lui. Quoiqu'il n'eût que des intentions pacifiques, de même que ses compagnons, qui se tenaient à quelque distance, il n'avait pas voulu se séparer de sa zagaie et de son kirri ou de son bâton-massue. Son arc et ses flèches étaient restés au kraal. Il se prêta sans hésitation à satisfaire la curiosité du voyageur et posa sans difficulté devant lui. Bien qu'il fût revêtu d'un manteau de peau, ce guerrier pasteur habitait une région, à 191 milles de la ville du Cap, où la chaleur s'élève de 32 à 35 degrés du thermomètre centigrade; il est vrai qu'une fraîcheur plus que piquante succède parfois sur les bords de la Kari-Kamma (ou de *l'Eau-Limpide*) à cette température étouffante. C'était, sans doute, pour mieux résister aux brusques changements que subit l'atmosphère dans



Un Kora (tribu de la race des Hottentots).

cette région, que notre guerrier pasteur s'était recouvert d'une sorte d'enduit graisseux d'ocre brun, d'une telle épaisseur que le chariot contre lequel il vint s'appuyer en demeura littéralement peint. Comme tous les hommes de sa race, sa tête était défendue des rayons du soleil par une sorte de turban exigu nommé le *khuru;* il portait au cou un couteau de fabrique betjouana, meuble assez précieux pour qu'il eût jugé à propos de le suspendre à un collier de verroteries de couleurs diverses; une carapace évidée de très-petite tortue était également suspendue à son cou et lui servait de tabatière, tous ces peuples aspirant avec délice le tabac en poudre qu'on leur débite; les bras du kora étaient ornés de bracelets, sorte de joyaux agrestes fort peu coûteux, puisqu'on les obtient en nattant une simple écorce d'acacia. Un cercle d'ivoire, d'un travail un peu plus difficile, complétait cette parure étrange.

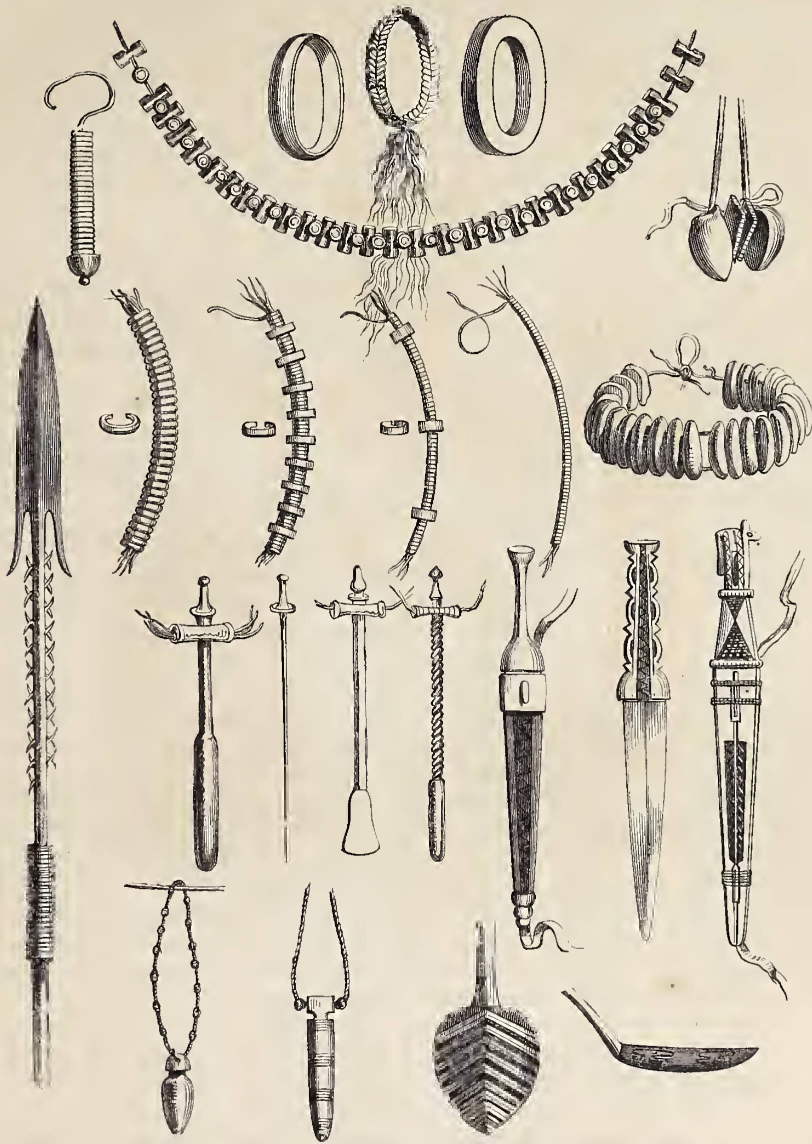
Les Koras ne sont pas des Hottentots proprement dits, mais ils appartiennent à la même race et ils s'allient même fréquemment avec des Hottentotes; leur figure dénote plus d'intelligence et leur aspect est plus distingué que celui des peuples visités par Levaillant. Ils habitaient, il y a une trentaine d'années, entre les 28° 5′ 56″ et les 24° 3′ est du méridien de Greenwich, et l'on a dit, avec beaucoup de justesse d'expression, « qu'ils semblent être, dans la partie septentrionale, ce que les Gonaquas sont sur la côte orientale, une race qui tient le milieu entre le Hottentot et le Cafre. »

Les tribus de Cafres, qui se confondent sous le nom de Betjouanas et qui parlent le pur setchouana, n'admettaient probablement pas cette analogie, car ils dédaignaient fort leurs voisins. Les Betjouanas sont, en effet, beaucoup plus avancés dans l'échelle sociale que les pasteurs qu'ils ont tant de fois décimés ; ils ont une ville, Litakou ou Litakun, comme l'appelle Burchell, qui gît par 27° 6′ 44″ de latitude sud et 24° 39′ 27″ de longitude, mesurés de l'observatoire de Greenwich.

Ces villes de l'Afrique australe, dont on soupçonnait jadis à peine l'existence et que la civilisation européenne tend chaque jour à modifier, sont les centres d'une industrie à la fois simple et raffinée, où se multiplient lentement,

mais avec le degré de perfection que la patience seule sait donner aux ustensiles de la vie sauvage, la plupart des objets de première nécessité. A Litakun, par exemple, qui se composait naguère d'une quarantaine de groupes de maisons pouvant renfermer environ 6 000 habitants, on tanne admirablement le cuir, on travaille l'ivoire et la corne, on fabrique des armes solides; les habitants ne sont pas étrangers aux principes de la métallurgie. Le fer s'appelle *tsipi*, le cuivre *tsipi e cubitu* (fer rouge). *Tsipi e tseka* (fer jaune), est la désignation de l'or et du laiton. D'après le même ordre d'idées, l'argent, qui s'appelle *tsipi e chu*, est du fer de couleur blanche. Le docteur Ferd. Hœfer fait observer qu'en assimilant ainsi au fer tous les autres métaux dont il est la base, ces peuples barbares ne font que suivre l'opinion des anciens alchimistes. C'est, du reste, à Melitta, la ville des Nuaketsies, et à Korritchané, que l'industrie du fer est en honneur.

Ici, constatons un fait : c'est que tout peuple qui sait extraire le fer de la terre et qui connaît l'art de le travailler ne peut être rangé précisément dans la catégorie des peuples sauvages. Dans ces derniers temps, M. Pedroso Gamitto nous a donné la représentation d'une forge cafre; et il est certain qu'avec ce simple appareil les peuples de l'Afrique orientale se procurent des armes et des ustensiles utiles dont le fer, grâce à son excellente qualité, peut être comparé à ce que possèdent en ce genre les Européens. Les récits récents de Livingston viennent confirmer cette observation. Selon toute apparence, les Koras et les autres nations de la Cafrerie sont redevables de cette industrie aux Orientaux; il est à remarquer, toutefois, qu'au début du seizième siècle, les *zagayes* ou les *assagayes* des Cafres étaient rarement armées d'une pointe métallique, et que le contact avec les Européens modifia puissamment cet état de choses. Le premier vice-roi des Indes, l'infortuné Francisco de Almeida, qui avait résisté à toutes les forces de l'Hindoustan et qui l'avait souvent emporté sur le grand Albuquerque, vint recevoir la mort au Cap, de la main d'un noir qui lui lança une javeline de bois durci au feu. Aujourd'hui l'industrie cafre, et l'on peut dire aussi l'industrie des Hottentots, sait se procurer un luxe d'armes offensives, dont l'habile fabrication ne révèle que trop les préoccupations cruelles. Voyez cette lance si habilement travaillée et dont la haste est armée d'ardillons si artistement enlacés! on aime à croire que ces peuples n'en font un usage habi-



Armes et ornements des Hottentots. — Coutelas, bracelets, colliers, etc.

tuel que dans leurs luttes avec les animaux (¹). Voyez ces poignards forgés pour la résistance et ornés de manches curieusement façonnés; examinez ces vigoureux coutelas: un peuple armé ainsi peut déjà devenir un peuple sachant défendre son indépendance, et l'événement l'a bien prouvé. Les Koras, qui ont à leur disposition des couteaux fort bien affilés, qu'ils portent au cou, selon un usage assez bizarre, commun cependant à plusieurs peuples dans l'enfance, les Koras, comme d'autres Hottentots, travaillent à merveille l'ivoire et en fabriquent les larges bracelets que l'on voit figurer dans notre planche; ils en fabriquent aussi ces longs colliers de même substance qui, sur la peau brune de leurs femmes, font toujours un bon effet. Grâce au fer, ces pauvres gens façonnent encore bien d'autres objets de parure, voire les amulettes qu'ils suspendent au cou de leurs enfants; mais la civilisation approche : à plusieurs centaines de lieues du Cap, on rencontre de longues files de chariots qui vont porter, même aux Koras, les objets d'utilité et de parure qui sortent des ateliers de Liverpool ou de Manchester, et qu'ils allaient naguère échanger à Litakun.

(¹) Il y a, plus qu'on ne le croit généralement, une sorte de droit des gens adopté tacitement par les peuples privés de l'écriture, et qui consiste a prohiber dans le combat l'usage de certaines armes. C'est un fait bien connu que les peuples sauvages de certaines portions de l'Amérique du Sud ne faisaient jamais usage, dans les combats, de leurs flèches barbelées, dont la blessure est pour ainsi dire incurable. Il en est de même à l'égard des flèches empoisonnées par le curare; rarement elles servent à un autre emploi qu'à la destruction des animaux.

CE QU'ON LAISSE PERDRE EN AGRICULTURE.

Fin. — Voy. p. 197.

Dans la plus grande partie de la France, la paille est coupée à 20 et 30 centimètres au-dessus de terre. Le quart ou le cinquième de la paille reste dans les champs. La perte de l'engrais des bestiaux n'est pas moindre que celle de la paille. L'infiltration dans le sol des étables et des cours, l'évaporation et le lavage dans les cours et dans les champs, enlèvent une portion notable des fumiers, sous le double rapport de la quantité et de la force fertilisante.

« C'est une chose déplorable, dit M. Boussingault, de l'Académie des sciences, de voir avec quelle négligence on laisse perdre les engrais. Dans une grande partie de la France, on rencontre des villages, et malheureusement ils sont nombreux, où le fumier est déposé précisément de manière à recevoir toute la pluie qui s'écoule des toitures des habitations, comme si on se proposait de profiter des eaux pluviales pour le laver. »

Dans un autre de ses écrits, l'illustre savant évalue à un huitième de la masse les fumiers perdus faute de soin. Évaluation évidemment atténuée, lorsque l'on compare le résultat des fumiers négligés avec le résultat des fumiers régulièrement tassés, foulés, arrosés, sur un sol imperméable et ombragé.

Maintenant, parmi toutes les pertes que nous avons énumérées, cherchons à en apprécier deux seulement entre toutes.

1° Perte de blé. Les mauvaises semences, le défaut de soin à la semaille, la négligence à égoutter les terres en hiver, le dégât des animaux domestiques et sauvages, le retard et la lenteur à la moisson, le déchet dans les meules et au battage, toutes choses que l'on peut éviter, font perdre bien certainement plus d'un douzième du blé.

2° Perte d'engrais. La hauteur excessive du chaume, le mauvais régime des fumiers, font perdre plus du huitième des engrais. Nous affaiblissons toutes ces évaluations, préférant rester en deçà de la vérité. La perte d'un huitième des engrais équivaut au moins à celle d'un douzième des céréales, auxquelles s'appliquent généralement les engrais de ferme.

Nous ne craignons pas d'affirmer que si nous ne perdions pas une notable partie de notre récolte et de nos engrais, ce n'est pas 12 hectolitres, mais 14, que nous récolterions par hectare. Appréciation très-modérée, lorsque nous voyons la moyenne des récoltes dépasser 20 hectolitres l'hectare dans des fermes qui laissent beaucoup à désirer, mais où règnent la vigilance et l'économie.

C'est donc plus des deux douzièmes du blé qui sont volontairement perdus pour l'agriculture et le public; sans compter les pertes de bétail, l'abandon du jardinage, les labours insuffisants, et tant d'autres pertes.

Or, nous l'avons dit, un seul douzième fait la différence entre une mauvaise et une bonne année. Un douzième de plus ou de moins dans l'approvisionnement général, c'est l'abondance ou la disette. Ainsi, sans plus de capital ni de science, il nous suffirait de perdre moitié seulement de ce que nous perdons faute de soins et de prévoyance, pour ne plus connaître de mauvaises années, pour transformer les années médiocres en années d'abondance, et trouver dans celles-ci une réserve contre toutes les éventualités possibles.

Mais comment obtenir que nous soignions mieux blés, bestiaux, étables, engrais, lorsque nous n'avons pas soin de nous-mêmes; lorsque nos habitations, bordées de mares et de fumiers, restent dans les conditions les plus insalubres?

S'il s'agissait seulement de changer une mauvaise méthode de culture, il serait possible d'en indiquer une meilleure, avec l'espoir de la voir adopter. Mais comment nous rendre soigneux, prévoyants, et nous faire ouvrir les yeux sur le résultat ruineux de pertes incessamment répétées? Où est le moyen de nous faire consentir à changer notre disette contre l'abondance, notre misère contre la richesse?

Ce moyen, son nom est sur les lèvres de nos lecteurs : c'est l'instruction.

Tout est là. Aussi, voyez, des différentes parties de la France, de nombreux comices, tout en redoublant leurs louables efforts pour l'amélioration des procédés agricoles, des instruments, du bétail, reconnaître que là n'est pas le point capital, que l'homme est le grand agent de l'agriculture, et que c'est surtout lui qu'il faut améliorer, c'est-à-dire instruire, pour travailler sérieusement au progrès agricole.

En travaillant au progrès de l'esprit, on est dans la véritable voie du progrès agricole, car on n'améliore le sol qu'en améliorant celui qui le fait valoir. Nos pères le disaient bien : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Traduction populaire de l'axiome de Malebranche : « L'erreur est cause de la misère des hommes. » Ne cessons de nous inspirer de ces sages maximes, et soyons bien convaincus que pour recueillir la vie à bon marché, but final de l'agriculture, le plus sûr moyen, c'est de semer l'instruction largement et à pleines mains. (¹)

(¹) Voy. la note, p. 199.

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 100, 167.

LETTRE AU RÉDACTEUR EN CHEF.

Vous avez eu raison d'affirmer « qu'il est impossible de soutenir qu'au seizième siècle l'art du fondeur en bronze

était inconnu ou peu pratiqué en France et qu'il a fallu que les fondeurs italiens vinssent nous l'apprendre. » (*Magasin pittoresque*, t. XXVI, p.167.) Voici, à l'appui de votre assertion, des documents officiels empruntés aux archives de la ville de Montauban. Ils établissent que, dès le commencement du seizième siècle, l'église cathédrale de cette ville possédait de grands et beaux ouvrages de bronze, dus à la munificence de l'évêque Jean d'Auriole (1506). On y admirait, entre autres, un baldaquin soutenu par six colonnes, un pupitre formé d'un griffon que supportait un lion reposant sur un large soubassement; un gigantesque candélabre, à treize branches, en forme de pyramide, nommé « le chandelier des Ténèbres », pesant deux mille livres (851^k, 314); un autre candélabre qui de ses vingt-quatre branches entourait et dominait le maître-autel; enfin trois grands anges de bronze, deux au-dessus des portes du chœur, et le troisième soutenant le dais du siége épiscopal (¹). Toutes ces richesses furent saccagées lors de la destruction de la cathédrale par les calvinistes, à la fin de 1561. (²)

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant; le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

LA BRUYÈRE.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici un travail complet sur les anciennes corporations. Nous nous bornerons à publier quelques-uns des jetons dont elles faisaient usage, et qui présentent un véritable intérêt, soit sous le rapport de l'art, soit parce qu'ils montrent les traditions auxquelles se rattache le passé des professions industrielles et commerciales qui occupent une si grande place dans l'œuvre active de production des sociétés modernes.

Tous nos lecteurs savent que la liberté du commerce et de l'industrie est une conquête récente qui date, comme tant d'autres libertés, de la révolution. Dès l'époque la plus reculée de la monarchie française, le droit de vendre et de fabriquer fut soumis à certaines obligations, à certains impôts. Dans les temps féodaux, où toute chose passait à l'état de privilége héréditaire; où chacun s'isolait, se retranchait dans la jouissance exclusive et inviolable de sa possession; où la société tendait à se diviser en classes et en castes, le marchand, l'artisan, le fabricant, durent, eux aussi, convertir leur commerce, leur industrie en *fief*, s'efforcer d'en assurer la transmission à leurs enfants et d'écarter les étrangers de leurs corps, où ils ne seraient entrés que pour leur faire une ruineuse concurrence. Les rois consacrèrent ces usurpations, vinrent en aide à ces prétentions. Les arts, les métiers furent enrégimentés, organisés en maîtrises et jurandes. Nul ne pouvait s'y introduire sans avoir rempli certaines conditions : apprentissage, chef-d'œuvre, prix du brevet.

La législation des maîtrises et jurandes date de saint Louis. Elle fut observée longtemps après ce prince. Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Iᵉʳ et leurs successeurs revisèrent et confirmèrent les statuts de la plupart des communautés. Il existe à la Bibliothèque impériale un ouvrage curieux qui donne la liste des communautés et confréries qui existaient à Paris en 1621. C'est le « *Calendrier » de toutes les confrairies de Paris :* tant de celles de dévotion (où toutes personnes sont reçues) que de celles » des nobles communautés : marchands, bourgeois, gens » de mestier, artisans et mécanique. (Paris, chez Martin » Collet, 1621.) Par J.-Bapt. le Masson, Forezain, aumônier ordinaire du roi Louis XIII. » On voit dans ce livre, en regard du nom de chaque confrérie, celui de son patron, et l'indication des jours des saints fêtés par chacune d'elles; en tête de l'ouvrage, un crieur des confréries en grand costume (voy. p. 248).

Nous trouvons là une liste d'environ 180 confréries. 66 saints étaient fêtés, ou plutôt 66 jours fériés étaient célébrés par les confréries, indépendamment des dimanches et grandes fêtes de l'année. Il est assez difficile quelquefois d'apercevoir le rapport qui peut exister entre les patrons et les confréries; par exemple, pourquoi les colporteurs d'édits, d'almanachs et choses telles, les botteleurs de foin, ont également pour patron saint Charlemagne; pourquoi saint Jean-Baptiste est celui des passeurs en peaux, des tonneliers et avaleurs de vin, des fourbisseurs, des ramoneurs de cheminées; pourquoi la sainte Vierge est la patronne des gagne-deniers sur l'eau, des faiseurs d'aiguilles, des rôtisseurs, des tondeurs de drap, des compagnons corroyeurs, etc. Quoi qu'il en soit, les patrons des confréries étaient très-sérieusement fêtés par force réjouissances, chansons et rasades. Chaque confrérie formait en outre une sorte de petite armée, avec le nom de son patron comme point de ralliement et comme drapeau.

Quelques années avant la Révolution, en 1776, un édit de Louis XVI modifia assez profondément cet état de choses, sans toucher cependant au principe du privilége. Les jurandes et communautés furent supprimées. A leur place furent créés six corps de marchands (¹) et quarante-quatre communautés d'arts et métiers. Il est dit dans les dispositions ou l'exposé des motifs de cet édit, que le roi, sur les représentations du Parlement, a consenti à déclarer libres certains genres de métiers et de commerce, à réunir des professions qui ont de l'analogie entre elles, à réduire les droits et frais pour parvenir à se faire admettre dans les corps et communautés, tout en maintenant la discipline intérieure, l'autorité domestique des maîtres sur les ouvriers, sans que le commerce, les talents et l'industrie soient privés de cette liberté qui doit exciter l'émulation, mais non introduire la fraude et la licence. L'édit indique un certain nombre de professions qui pourront être exercées librement : ainsi celles de bouquetières, brossiers, boyaudières, brocanteurs, jardiniers, pêcheurs, savetiers, vidangeurs, etc., « afin, ajoute-t-il, qu'elles soient une ressource ouverte à la partie la plus indigente de nos sujets. »

(¹) « Item, cum fecerim, seu fieri fecerim, infra dictam ecclesiam » meam, in coro illius, unum pulpitum, unum candelabrum, sex pila- » ria cum ceztis aliis ornamentis cori et altaris majoris, *de latone*, » quod opus est perfectum et in coro predicte mee ecclesie reposi- » tum. . . » (Testament de l'évêque Jean d'Auriole, 3 février 1519; livre Bailhouat, fol. 41.)

« . . . Et pulpitum chori, imagines pulpiti. . . » (Statuts du chapitre cathédral de Montauban, art. 33; 9 septembre 1527.)

« Quod, pro episcopo, in ipsa ecclesia sepulto, viginti quatuor cerei, » unius libre ponderis, in candelabro majoris altaris, et tredecim si- » miles in candelabro chori. » (*Ibid.*, art. 60.)

« Et tant le grand candélabre qu'est au-dessus et environ du grand autiel, que aussi l'aultre grand candélabre qu'est au mylieu du cuer de ladicte esglise cathédralle, appelé de Ténèbres, estoyent garnis de filleules de cire alumées. » (Registre des délibérations des conseils général et ordinaire de Montauban pour l'année 1559-1560, chapitre des *Obsèques du roy Henry IIme*; 4 mars 1560.)

Registre de Ruelle, notaire de Montauban, 1580.

(²) Lettre de M. Devals aîné, archiviste de la ville de Montauban.

(¹) 1° Drapiers, merciers; — 2° Épiciers, commerce des drogues sans manipulation : l'édit porta qu'ils payeraient la maîtrise 800 livres au lieu de 1 700; — 3° Bonnetiers, pelletiers, chapeliers, seuls coupeurs de poils, 600 livres; — 4° Orfévres, batteurs d'or, tireurs d'or, 800 livres au lieu de 2 400; — 5° Fabricants d'étoffes et de gazes, tissutiers, rubaniers, 600 livres au lieu de 1750; 6° Marchands de vin, 600 livres au lieu de 800.

Les autres professions étaient assujetties à des droits de réception plus ou moins élevés, qui furent considérablement réduits par l'édit de 1776. Un édit de 1691 avait déterminé le nombre et le prix des visites que devaient faire les maîtres et gardes jurés chez les marchands et artisans, pour veiller à l'observation rigoureuse des statuts et des règlements. Il y avait quatre catégories de prix pour ces visites correspondant à l'importance des professions. Dans la première, elles étaient payées 1 livre 10 sols; dans la deuxième, 20 sols; dans la troisième, 10 sols; dans la quatrième, 5 sols. Nous voyons, par l'édit de mars 1691, qu'alors on comptait six corps de marchands [1], quatre classes et cent vingt et une communautés d'arts et métiers. C'est ce nombre de cent vingt et une qui se trouve réduit à quarante-quatre par l'édit de 1776.

Les jetons de corporations que nous allons décrire appartiennent tous à la collection du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Plusieurs sont en argent. Ceux-ci étaient sans doute distribués aux échevins, aux maîtres jurés et aux dignitaires. En général, ces pièces sont composées avec esprit et élégance; elles appartiennent à une époque où le goût de la gravure sur métal était répandu, et où cet art difficile comptait des maîtres illustres.



Année 1621. — Crieur des confréries en grand eostume. — D'après le *Calendrier de toutes les Confrairies de Paris.*

Nous ferons précéder la reproduction des jetons d'un court exposé sur l'histoire, les statuts et la situation de chaque communauté dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Si succinct et si incomplet que soit ce tableau, il permettra au lecteur de se faire une idée juste de l'organisation du commerce et de l'industrie dans l'ancienne monarchie et sous l'empire de la législation antérieure à 1789.

Consuls. — L'hôtel des Consuls était situé derrière Saint-Merry. La juridiction consulaire avait été instituée par le roi Charles IX, en 1563. Toutes les causes, tous les différends concernant le commerce, le trafic, la négociation des billets, étaient de son ressort; on pouvait interjeter appel de ses décisions au Parlement. Cette juridiction, qui, agrandie dans la suite, est exercée aujourd'hui par les tribunaux de commerce, était confiée à cinq marchands élus pour l'année : le premier portait le titre de juge; les autres s'appelaient consuls. Toulouse et d'autres cités importantes avaient leurs consuls.

Les jetons des *échevins* et *consuls* portaient : au droit, les armes de la ville, avec une légende comme celle-ci : HANC REX PACE BEAT.; à l'exergue, une date, 1660; au revers, les armoiries de l'échevin, Mre JEAN LE VIEUX,



1660. — Jeton de Jean le Vieux, échevin et juge eonsul.

PREM^r ESCHEVIN ET CONSUL. Le cabinet des médailles possède un exemplaire en argent et en cuivre des jetons de cet échevin aussi bien que de N. DE LAISTRE, JUGE CONSUL, ANCIEN ESCHEVIN, à la date de 1641.



1641. — Jeton de N. de Laistre, juge consul.

Le jeton des *officiers jurés crieurs* est d'un fort joli dessin. Les emblèmes du revers sont caractéristiques de la profession : une sonnette pour imposer le silence, un flacon et une coupe pour apaiser la soif de MM. les officiers jurés et empêcher leur voix de tomber au-dessous de leur qualité.



Jeton d'offieier juré crieur.

Rien d'important à noter dans les jetons des *chevaliers de l'Arquebuse.* L'un, de 1705, porte au revers une arquebuse, des flèches, etc. Nous ne ferons que mentionner celui de 1706, des *maîtres en fait d'armes de Paris.*

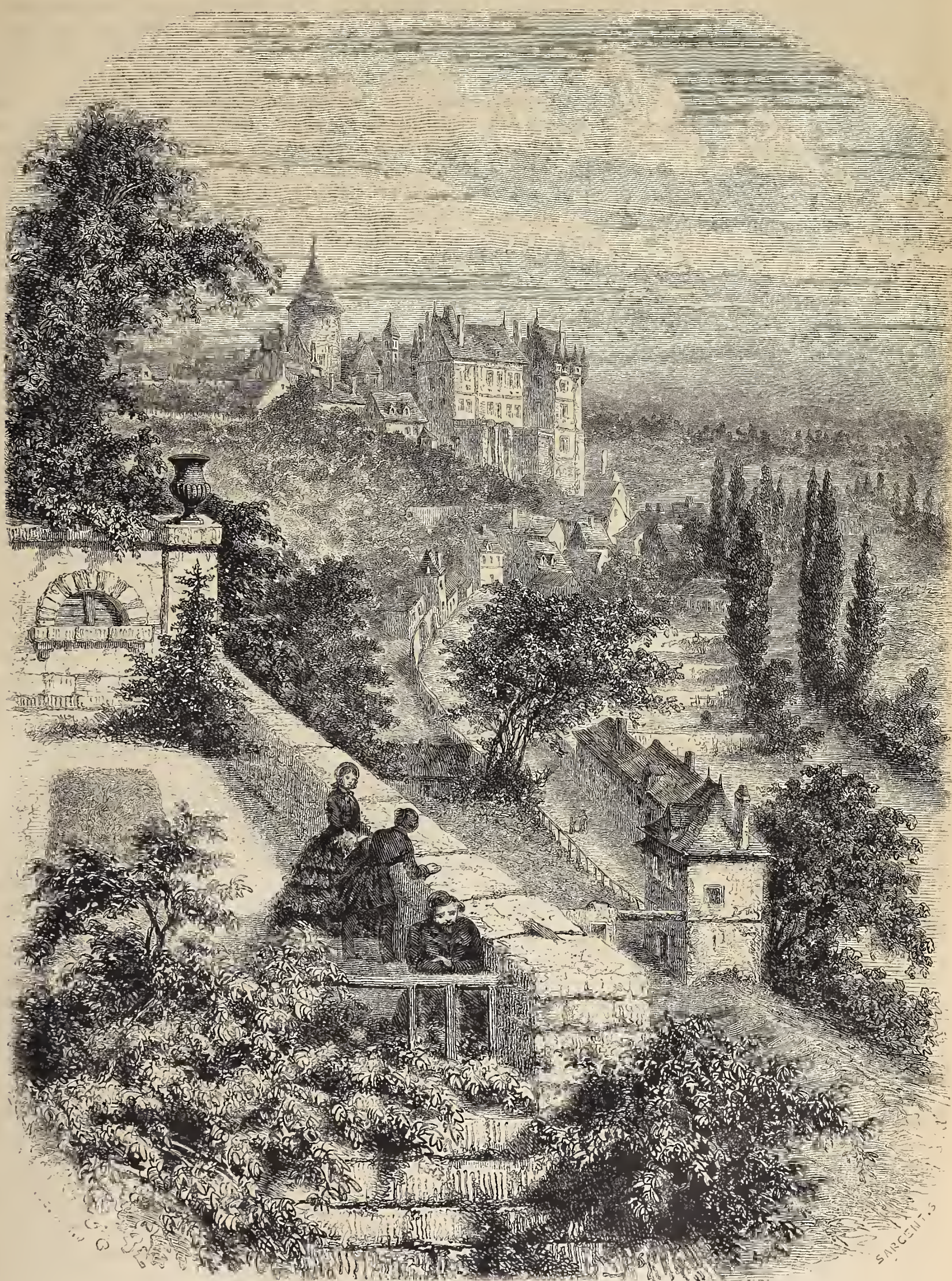
La suite à une autre livraison.

[1] Les six corps de marchands étaient alors : — 1er corps, drapiers; — 2e, apothicaires, épiciers; — 3e, mereiers, joailliers; — 4e, pelletiers, fourreurs; — 5e, orfévres; — 6e, bonnetiers.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

CHATEAUDUN

(EURE-ET-LOIR).



Une Vue de Châteaudun. — Dessin de de Bar, d'après un croquis envoyé de Châteaudun.

Châteaudun [1], aujourd'hui sous-préfecture du département d'Eure-et-Loir, était déjà, sous les rois de la première race, le centre d'un *pagus* et la capitale d'un comté. Sighebert y créa, en 573, un évêché, supprimé

[1] En latin, *Castello Dunum* ou *Castrum Dunum*, château élevé; ou *Rube Clara*, par corruption de *urbs clara* ou de *rupes clara*, ville ou roche claire, « parce que, dit M. V. Chevard dans son *Histoire de Chartres et de l'ancien pays chartrain*, cette ville, à cause de sa situation élevée, est vue de très-loin en temps serein, et parce qu'il ne se passe guère de jours que le soleil ne l'éclaire. »

plus tard par Gontran, à la sollicitation de Papoul, évêque de Chartres, dont les domaines se trouvaient considérablement réduits.

Pillé et incendié, on ne sait pour quel motif, par les habitants de Blois et d'Orléans, en 584; rasé, en 875, par Rollon, qui s'en allait à Chartres, Châteaudun, en passant sous la domination des comtes de Chartres et de Champagne, perdit, semble-t-il, de son importance, puisque, du temps de Thibaut le Vieux ou le Tricheur, un certain Rampon, qui vivait encore en 978, ne prend plus que le titre de vicomte de Châteaudun.

De l'an 1000 au treizième siècle, la vicomté de Châteaudun appartint aux comtes du Perche, et fut vendue alors à saint Louis par Thibaut VI, comte de Champagne (1234). Confisquée, pour punir le seigneur de Craon, qui la possédait, de sa participation au meurtre du connétable de Clisson, elle fut de nouveau vendue, en 1391, à Louis, duc de Touraine et d'Orléans, par Guy II, comte de Blois et de Dunois, seigneur dominant de Châteaudun.

Guy II en fit hommage, l'année suivante, à Charles VI, lequel, en mourant, laissa Châteaudun à son fils, Charles d'Orléans, déjà possesseur du Dunois. Celui-ci, prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt, donna, en 1439, le comté de Dunois et la vicomté de Châteaudun, avec leurs dépendances, à son frère naturel Jean, bâtard d'Orléans, souche de la maison de Dunois. C'est lui qui fit bâtir, en 1465, à côté de la vieille tour de Thibaut le Tricheur, cette *sainte* chapelle où sont les sépultures de la famille de Longueville, et que le propriétaire actuel du château, M. d'Albert de Luynes, a fait réparer il y a quelques années. Marie d'Orléans, fille du dernier duc de Longueville (branche cadette de la maison de Dunois), épousa, en 1694, Louis-Henri de Bourbon, et une de ses filles apporta les biens maternels à la famille de Luynes.

Châteaudun, seule ville de la rive droite de la Loire qui fût restée au roi de Bourges, semble avoir été dépeuplée par les excursions des Anglais, puisque, en 1494, Charles VIII dut réduire de douze à quatre le nombre des notables élus qui composaient le conseil de ville, « à cause, dit l'acte royal, du petit nombre des habitants qui ne permettait pas de renouveler aussi souvent (tous les deux ans) une magistrature *aussi nombreuse.* »

En 1590, pendant la Ligue, Châteaudun fut pris et fortement rançonné par la Bourdaisière. Forcé de s'éloigner devant les forces supérieures du maréchal d'Aumont, le chef ligueur confia la place à MM. de la Patrière et d'Anvilliers, lesquels, quoiqu'ils eussent promis de la défendre, l'abandonnèrent après en avoir incendié les faubourgs : inutile exploit que d'Anvilliers paya plus tard de sa vie.

Châteaudun, dépeuplé, dévasté, obéré de dettes, écrasé d'impôts insuffisants pour couvrir le déficit de ses finances, se débat pendant tout le dix-septième siècle dans cette décadence que devait couronner une suprême catastrophe. Le 20 juin 1723, l'incendie d'une maison du faubourg Saint-Valérien, activé par le vent, pénètre dans la ville et ne s'éteint, au bout de huit jours, qu'après avoir réduit en cendres trois églises, cinq édifices publics et sept cent quatre-vingt-dix-huit maisons. « Saint-Valérien et Saint-Pierre étaient endommagés, dit M. Édouard Lassène ([1]), et trois mille pauvres n'avaient pour asile que les carrières et les caves du roc. »

Louis XV, pour atténuer autant que possible les conséquences de ce désastre, exempta Châteaudun d'impôts pendant dix ans, et lui accorda un secours de six cent mille francs et la coupe des bois du clergé et des communautés. On fournit du travail, des vivres et des abris provisoires à ceux qui en manquaient, et l'on put procéder à la reconstruction de la ville actuelle, dont l'architecte Hardouin était allé sur les lieux mêmes tracer le plan, un peu réduit, sans doute, mais infiniment mieux combiné que celui de l'ancienne cité. C'est aujourd'hui une ville d'une régularité trop parfaite pour n'être pas un peu monotone. Elle forme un carré dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux. Les rues sont larges et droites, les maisons fort belles, la place, d'où l'on voit toute la ville, très-spacieuse et entourée de trottoirs et de candélabres élégants. La promenade du *Mail* offre des aspects très-variés.

De tous les édifices que Châteaudun possédait autrefois, sept paroisses, six prieurés, une commanderie de l'ordre de Malte, deux couvents d'hommes et un de femmes, il ne reste aujourd'hui que l'église de la Madeleine, ancienne chapelle de l'abbaye du même nom, restaurée et enrichie par Charlemagne; la chapelle aujourd'hui abandonnée de Chaudé, joli morceau d'architecture et de sculpture; l'église romaine de Saint-Valérien; et enfin le château des ducs de Longueville, « bâti sur le roc avec un tel art, dit M. Chevard, qu'à le voir de loin il semble y être attaché comme un nid d'hirondelle. » La vieille tour de Thibaut le Tricheur le domine. Sur un des murs on lit : « J'ai été construite par Thibaut le Vieux ou le Tricheur, » comte de Dunois, au commencement du xe siècle. Ma » hauteur jusqu'à l'entablement est de 90 pieds, et, en » total, la fleur de lis comprise, de 138. Mon diamètre » intérieur, pris par le bas, est de 27 pieds, et ma circon- » férence intérieure de 85, extérieure de 167. »

Avant la révolution, Châteaudun était le siége d'une juridiction seigneuriale ressortissante au bailliage de Blois et régie par la coutume locale du Dunois. Les échevins du corps municipal avaient droit de punition corporelle sur les gens de métier. Lorsque les fonctions municipales furent créées à titre d'office, la ville les acheta pour une somme de 12 750 livres. Châteaudun avait autrefois un commerce important de laines et d'étoffes; on n'y trouve aujourd'hui que quelques fabriques de couvertures, des filatures de coton et quelques tanneries. Sa véritable richesse, c'est l'agriculture. Ses marchés et ses foires attirent en grande quantité tous les produits de la terre. Un fait caractéristique, c'est que, « sur quatre-vingt-quatorze usines que contient l'arrondissement, quatre-vingt-onze sont employées à moudre le blé. » (Lassène.)

Châteaudun a produit quelques hommes connus, et entre autres Nicolas Tautain, le célèbre émailleur; le musicien Guédon; Nicolas Chaperon, qui a gravé les Loges de Raphaël; et surtout Lambert Licors, qui a bien mérité de la tragédie et du poëme épique en introduisant l'*alexandrin* dans la langue française.

Aujourd'hui Châteaudun a une population de 6 700 habitants, lesquels ne font pas trop mentir le dicton créé pour leurs ancêtres : « Il est de Châteaudun, il entend à demi-mot. » Outre sa sous-préfecture, il a un tribunal de première instance, un quartier de cavalerie, et une bibliothèque publique renfermant 6 500 volumes. Il est admirablement situé sur un colline que le Loir baigne et contourne. Un beau pays, de bons livres et assez d'esprit pour apprécier le tout, nous ne voyons pas ce que l'on peut désirer de plus, et nous sommes tenté de dire avec le poëte :

Que ce pays est doux, et qu'on y voudrait vivre!

LE MARQUIS DE POSA.

De toutes les œuvres dramatiques de Schiller, celle qui a été le plus jouée en Allemagne et le plus imitée par les

([1]) *Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert.

auteurs étrangers est la pièce de *Don Carlos*. Cela tient sans doute à l'intérêt délicat, mystérieux et passionné qui règne dans ce drame, et à la beauté des principaux caractères, de celui du marquis de Posa en particulier. Quelques-uns de nos lecteurs peu familiers avec les ouvrages du grand poëte allemand nous demanderont peut-être ce que c'est que le marquis de Posa. Nous le leur dirons le plus brièvement possible. Ce personnage, tout d'imagination, est un jeune chevalier de Malte que Schiller a donné pour compagnon et ami d'enfance à l'infortuné don Carlos, fils du roi d'Espagne Philippe II [1]. Témoin des maux que les peuples de la Flandre et du Brabant ont soufferts pour leur croyance religieuse, et plein de sentiments d'humanité, il conçoit l'idée de faire servir l'amitié ardente que lui porte l'héritier du trône au bonheur et à la régénération des peuples soumis au sceptre espagnol. Il profite aussi de l'intérêt qu'il excite passagèrement dans l'âme de Philippe pour essayer d'en arracher la politique de haine et d'oppression qui y gronde sans cesse. Mais, hélas! ses efforts sont vains. Don Carlos est entièrement dominé par un amour malheureux, celui qu'il nourrit secrètement au fond du cœur pour sa belle-mère, la noble Élisabeth de France, princesse à qui il avait été fiancé avant qu'elle fût l'épouse de son père. Puis le roi, après l'avoir écouté quelques instants, se rattache plus fortement qu'avant à ses idées de despotisme. Vaincu dans ses tentatives généreuses auprès du souverain, désespéré de voir son ami absorbé par une passion fatale et inguérissable, il ne songe plus qu'à une chose, à répandre ses idées dans les âmes sensibles de l'amante et de l'amant, et à sacrifier sa vie pour sauver l'infant des vengeances d'un père qui le soupçonne. Il meurt assassiné par des mains cachées, mais après avoir procuré à son ami le moyen de gagner les Flandres, d'arriver aux lieux où son cher Carlos pourra être utile à l'humanité souffrante, et accomplir en partie le vœu constant de son cœur, le rêve sublime de ses pensées.

Voilà, en quelques lignes, la part du marquis de Posa dans le drame de Schiller. Comme il est facile de le voir, c'est un nouveau Pylade auprès d'un autre Oreste innocent et malheureux. Mais ce Pylade n'est pas seulement un doux consolateur, un bon et fidèle compagnon d'infortune, c'est encore un ami politique qui domine le cœur qu'il aime, et qui voudrait le remplir du feu sacré qui l'embrase. Quoique les autres personnages aient leur importance et leur valeur, il semble que le poëte ne les ait tirés de l'histoire et ne les ait groupés dans une intrigue de son imagination que pour mieux faire ressortir la figure de ce chevaleresque ami des hommes. En effet, Posa est plus qu'un esprit libéral qui réclame les franchises de la conscience; il est, comme il le dit magnifiquement lui-même, *un citoyen de l'univers qui embrasse dans son amour toutes les races futures*. Naturellement ce caractère de philosophe humanitaire dut susciter des critiques à l'auteur. On lui reprocha d'avoir introduit les idées d'un siècle dans un autre, d'avoir fait penser et parler un Espagnol du temps de Philippe II comme un disciple de Montesquieu, de Lessing et de Kant. On lui reprocha d'avoir faussé le caractère du sombre fils de Charles-Quint en le laissant écouter des discours si contraires à ses opinions, et en lui faisant manifester même quelques hésitations au sujet de sa politique, politique basée sur la foi religieuse la plus orthodoxe. Les accusations étaient fortes, et le poëte se défendit avec talent. Il composa, à cette intention, douze lettres qui sont des chefs-d'œuvre de fine analyse et de noble discussion. Cependant, malgré son éloquence et sa subtilité, nous ne pouvons nous empêcher, au point de vue de la vérité dans l'art, de partager le sentiment de la critique, surtout à l'égard des rôles du marquis et du roi. D'un autre côté, cette figure de Posa est si pure, si grande, elle est animée d'un si vaste amour du bien, que l'on est heureux de l'inconséquence du poëte; et nous sommes tenté de dire ce que disait un des Pères de l'Église à l'occasion du péché d'Adam entraînant sur terre la venue du Sauveur : *Felix culpa!* Oui, heureuse faute, puisqu'elle a donné le jour à un des plus beaux caractères du théâtre moderne.

Pour mettre nos lecteurs à même d'en juger, et pour leur donner une idée tout à fait nette de cette intéressante création, nous extrayons de l'élégante traduction de M. de Barante les passages les plus saillants de la scène où le jeune enthousiaste cherche à faire passer ses convictions dans l'âme profondément triste du despote.

LE ROI.

... Vous voulez faire le bien : pourvu qu'il se fasse, il ne doit pas importer au patriote, au sage, de quelle manière il se fait; cherchez un poste, dans mes royaumes, qui vous mette à portée d'obéir à cette noble impulsion.

LE MARQUIS.

Je n'en connais aucun.

LE ROI.

Comment?

LE MARQUIS.

Ce que Votre Majesté veut répandre de bien par mes mains, c'est le bonheur des hommes; mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour pour eux? Ah! devant un tel bonheur, la majesté des rois tremblerait. Non, la politique des trônes leur en a composé un nouveau, qu'elle a encore assez de puissance pour leur distribuer. Elle a aussi créé dans leurs cœurs de nouveaux penchants qui savent se contenter du nouveau bonheur... Ne me choisissez pas, Sire, pour distribuer cette félicité que vous faites frapper à votre coin. Je dois me refuser à être le payeur d'une telle monnaie. Je ne puis être le serviteur des princes.

LE ROI, *vivement.*

Vous êtes protestant.

LE MARQUIS.

Votre croyance, Sire, est aussi la mienne... Je suis mal compris, c'est ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile qui couvre les mystères de la royauté. Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce que j'ai cessé de regarder comme terrible? Je suis dangereux, peut-être, car j'ai réfléchi sur moi-même... Non, Sire, je ne suis pas protestant; mes vœux sont renfermés ici... (*Il montre son cœur.*) Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis un citoyen des siècles à venir... Une vaine peinture troublerait-elle votre repos? Mon souffle peut l'effacer.

LE ROI.

Et suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect?

LE MARQUIS.

Sous cet aspect, oui!

LE ROI.

Ce langage est du moins nouveau. La flatterie s'épuise. Imiter rabaisserait l'homme de mérite; on peut une fois faire l'épreuve du contraire. Si vous l'entendez ainsi, à la bonne heure. Je prétends établir une charge nouvelle pour l'esprit fort.

LE MARQUIS.

Je comprends, Sire, combien vous avez une idée petite et humiliante de la dignité humaine. Dans le langage de l'homme libre, vous ne voyez que l'artifice de la flatterie. Je crois savoir ce qui vous donne cette disposition : les hommes vous y ont contraint; ils se sont volontairement

[1] Le Carlos de Schiller n'est pas moins un personnage d'imagination que Posa lui-même. C'était en réalité un fou méchant.

dépouillés de la noblesse de leur âme... Ils reculent effrayés devant le fantôme de leur dignité intérieure; ils se complaisent dans leur misère; ils se parent de leurs fers avec une lâche adresse, et les porter avec bonne contenance s'appelle vertu. Tel vous échut le monde... Ainsi tristement mutilé, l'homme pouvait-il être honoré par vous?

LE ROI.

Je trouve quelque chose de vrai dans ce discours.

LE MARQUIS.

Mais le tort, c'est d'avoir changé l'homme, ouvrage du Créateur, en un ouvrage de vos mains, et de vous être donné pour un dieu à cette créature de nouveau formée; seulement vous vous êtes mépris, vous êtes encore resté homme. Vous avez continué comme mortel à souffrir, à désirer... Vous avez besoin de sympathie... Et à un dieu, que peut-on lui offrir?... De la crainte, des supplications... Triste interversion de la nature! Vous avez rabaissé l'homme jusqu'à ne plus être qu'une touche de l'instrument : qui donc pourra goûter en commun avec vous le sentiment de l'harmonie?

LE ROI.

Mon Dieu! il me saisit le cœur.

LE MARQUIS.

Mais ce sacrifice ne vous coûte rien. A ce moyen, vous êtes unique, seul de votre race; à ce prix, vous êtes Dieu... Et qu'il serait terrible que cela ne fût pas ainsi! Si à ce prix, si en retour du bonheur détruit de tant de millions d'hommes vous n'avez rien-gagné, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût contenter vos désirs!... Je vous prie, Sire, de me permettre de me retirer... votre présence m'entraîne, mon cœur est plein... C'est un charme trop puissant que de se trouver près du seul être à qui je puisse ouvrir mon âme.

LE ROI

Continuez.

La fin à une prochaine livraison.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155.

LA RÉCOLTE DU FOIN.

Un proverbe agricole dit : « Qui a du foin a du pain. » Le foin nourrit le bétail, le bétail produit le fumier, le fumier fait pousser le blé. Il est donc de la plus haute importance pour le cultivateur de soigner la récolte du foin. Le succès de cette récolte est soumis à deux conditions : couper l'herbe au moment de sa pleine maturité; rentrer la récolte ou la mettre en meules sans l'exposer aux avaries que peut causer l'inclémence du temps.



La Fenaison. — Dessin de Lambert.

A quelle époque le foin est-il mûr? Voilà la grande question.

D'abord, en thèse générale, si vous destinez votre foin à des bêtes à cornes, coupez-le le plus tôt possible; s'il doit être donné à des chevaux, c'est le contraire qu'il faut faire. Les bêtes bovines aiment le foin qui a été fauché de bonne heure; les chevaux aiment un foin sec et fibreux.

Il y a des prairies artificielles et des prairies naturelles; les éléments des prairies artificielles sont homogènes et l'époque de la fauchaison est plus facile à déterminer : c'est le trèfle, la luzerne, le sainfoin, le ray-grass, la jarrosse, le farouche, etc. On choisit pour les faucher l'époque où les fleurs commencent à tomber. Pour faucher les prairies artificielles, on se sert de la faux simple, comme pour les

prairies naturelles, mais la récolte ne se fait pas de la même façon. Cette différence tient à la nature des plantes qui forment les prairies artificielles. Ces plantes, annuelles, bisannuelles ou vivaces, ont des feuilles qui constituent une partie importante du fourrage; or, si l'on avait recours à l'épandage, ordinairement employé pour les foins naturels, on s'exposerait à voir les feuilles de ces plantes, rapidement desséchées, se séparer des tiges et joncher le sol.

Voici la meilleure manière de faner les prairies artificielles. Tout ce qui a été fauché le matin est laissé en *andains*, tels que les a faits le fauchage. Vers midi, on retourne les andains sans les éparpiller; cette opération a seulement pour but de les faire ressuyer des deux côtés. Ce qui est fauché le soir est laissé intact. Le lendemain matin, aussitôt que la chaleur du soleil a fait évaporer la rosée, on met en petits tas de 10 à 15 kilogrammes tout ce qui a été fauché la veille indistinctement. On a soin de les soulever le plus possible afin que la chaleur et le vent les pénètrent dans tous les sens. On les retourne le jour même et les jours suivants jusqu'à ce qu'ils soient secs, mais toujours sans les épandre. Aussitôt qu'on les croit assez secs, on apporte des liens de paille et on fait les bottes, en ayant soin d'éviter de secouer le foin. Aussitôt le bottelage terminé, on met le tout en *dizeaux* ou petites meules de 25 à 50 bottes. Le bottelage sur place a pour but de conserver au fourrage la majeure partie des feuilles lors du chargement et du déchargement dans les granges ou dans les cours.

On a besoin de prendre moins de précautions pour faire sécher et pour rentrer la récolte des prairies naturelles; mais le moment du fanage est bien plus difficile à déterminer. Il est surtout subordonné à la nature des plantes qui composent la prairie, et on sait que les prairies naturelles sont souvent composées d'un grand nombre de graminées d'espèces différentes, qui ne sont point soumises aux mêmes conditions physiologiques et viennent à maturité à des époques différentes.

Les cultivateurs, qui ne considèrent la valeur du fourrage que par son poids brut, attendent pour faucher que la plupart des graminées aient amené leurs grains à maturité. C'est une faute. Si le foin gagne en poids, il perd souvent en qualité. « Il serait plus judicieux, dit avec raison un agronome, de prendre pour base de sa détermination la quantité de matières nutritives que contient la plante aux diverses époques de sa croissance. »



Machine à faner de Smith. — Dessin de Lambert.

Il convient de faucher un grand nombre de plantes à l'époque de la floraison plutôt qu'à l'époque de la maturité des grains. Je citerai les suivantes : fétuque élevée, fétuque roseau, brome stérile, houque molle, brome à plusieurs fleurs, phalaris roseau, fétuque dure, poa à petites feuilles, houque laineuse, fétuque des prés, alopécure des prés, avoine pubescente, brome des toits, paturin des prés, avoine jaunâtre, avoine des prés, etc.

Il est préférable d'attendre l'époque de la maturité des grains pour les prairies qui sont principalement composées de fléole des prés, dactyle pelotonné, agrostis traçant, fétuque rouge, ivraie vivace, brize tremblante, cynosure à crête, flouve odorante, poa commun, etc.

Connaître l'époque de la floraison, cela ne suffit pas; il faut aussi choisir un moment favorable, faucher et faner rapidement, afin de profiter du soleil et de soustraire le foin sec aux pluies si fréquentes à l'époque de la fauchaison.

On a essayé de substituer la machine à faucher à la faux traditionnelle, et, quoiqu'on n'ait pas encore appliqué ce moyen dans la pratique de nos fermes les plus progressives,

on assure qu'en Angleterre certaines faucheuses ont mieux réussi que les machines à moissonner; on applique généralement aux prairies la moissonneuse, rapidement transformée en faucheuse par la privation de quelques organes de l'instrument.

Nous en parlerons au temps de la moisson.

Le foin coupé, il faut le retourner, le faner et le réunir en andains pour former le tas. On a inventé, pour ces deux opérations, des instruments fort ingénieux et qui se sont rapidement propagés en France dans les exploitations importantes.

Le râteau à cheval de M. Howard se substitue au râteau de nos faneurs, comme la machine à faner de M. Smith se substitue à la fourche à deux branches. Le râteau à cheval est composé de dents d'acier, indépendantes, articulées, qui permettent au râteau de suivre toutes les ondulations du terrain. Un mécanisme fort ingénieux est destiné à débourrer le râteau quand les dents ont ramassé une quantité suffisante pour former l'andain.

Cet instrument est fort simple, et on s'en servira bientôt partout. Nous l'avons vu fonctionner, à la suite de la faneuse, dans les vastes prairies des environs de Londres, et c'était vraiment d'un effet merveilleux.

La machine à faner de M. Smith a été inventée, en 1816, par M. Robert Salmon, de Woburn. On l'appelait alors *râteau tournant*, et c'était, en effet, une série de râteaux disposés autour d'une carcasse cylindrique ayant pour axe un essieu porté sur deux roues. Ce barbare instrument fut bientôt abandonné.

M. Smith, et d'autres après lui, l'ont notablement perfectionné, et en ont fait la machine parfaite dont on se sert aujourd'hui. La charpente cylindrique qui supporte les râteaux est divisée en deux parties d'un mètre de long, qui ont chacune un mouvement indépendant; une roue d'engrenage, placée contre le moyeu des roues, communique le mouvement de rotation aux deux cylindres; chaque cylindre a huit traverses, sur lesquelles sont fixés, à l'aide de ressorts, des râteaux qui ont cinq dents : ce qui fait en tout seize râteaux portant ensemble quatre-vingts dents. Les ressorts cèdent lorsque le terrain présente des inégalités. On peut régler à volonté la distance des dents par rapport à la terre. Les moyeux communiquant à l'appareil en marche un mouvement en sens contraire de celui des roues, les dents rasent le sol d'avant en arrière, étendent et séparent les brins de fourrage après les avoir vivement soulevés. En deux heures, cette machine retourne le fourrage d'un hectare et fait l'ouvrage de vingt personnes; seulement son action est trop rude pour les fourrages artificiels, dont elle séparerait violemment les feuilles. La première faneuse qui ait paru en France a fonctionné aux expériences de Trappe, en 1855. « La faneuse de Smith a clos dignement les opérations, écrivait-on à cette époque; elle a obtenu un vrai triomphe. En voyant approcher rapidement cette machine légère, répandant autour d'elle une pluie de verdure, le public étonné se demandait ce que cela voulait dire. Mais, au bout de quelques secondes, on a vu derrière la faneuse le foin lestement retourné et uniformément répandu sur le sol; chacun s'extasiait alors sur la perfection du travail, sur la simplicité et l'utilité immense d'une machine qui permet de faire sécher et de rentrer toute une récolte en un jour. »

La suite à une autre livraison.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Ce jour-là, mes amis, le soleil luisait sur tout le monde, sur les villes, sur les campagnes, sur les grandes routes, sur les sentiers étroits. Il pénétrait, s'insinuait partout, dans les fourrés des bois, dans les ravins profonds où bondissaient les torrents, dans les ruelles resserrées des villages où riaient les enfants, dans les cabanes qui lui ouvraient leurs portes. Il glissait ses beaux rayons sur les pentes des montagnes, se mirait dans les lacs, chatoyait sur les clochers, éclatait triomphant sur les neiges des hauteurs, puis, de son splendide foyer, versait à flots la lumière, la chaleur, la renaissance et la vie.

La renaissance, ai-je dit; on sortait de l'hiver, on franchissait le seuil si désiré. Ce n'était pourtant pas encore le temps des feuilles; à peine si les bourgeons gonflés et luisants commençaient à s'ouvrir, à peine si le vent de la nuit différait de la bise de mars; mais on sentait, on voyait le réveil.

Sur les buissons encore sans verdure blanchissait déjà la délicate fleur de « l'épine noire », les saules se couronnaient d'un léger duvet vert tendre, l'air était imprégné de l'âpre et fine senteur d'amande qu'exhalent les jeunes pousses des peupliers, les violettes s'ouvraient et embaumaient partout, le pinson entonnait en brillants perlés sa chanson joyeuse, quelques papillons tremblotants secouaient leurs ailes encore froissées de leur récente prison, et cherchaient les petites fleurs hâtives dans les prés ou au bord des fossés tout doublés de pervenches, de primevères et de mousse nouvelle.

La terre souriait au soleil, et le soleil souriait à la terre.

Il s'en vint dire un bonjour amical à une pauvre croisée qui s'ouvrait sur les toits, tout au fond d'une cour. Sur le rebord, une jacinthe rose double s'épanouissait. Le rayon libéral embrassait la fleur dans sa chaude étreinte, et poussait plus avant dans l'intérieur, pour réjouir aussi loin qu'il le pouvait. Derrière la jacinthe, une petite figure pâle, fiévreuse et chétive se tenait immobile; c'était un enfant de cinq à six ans.

Voyant le beau temps, le beau soleil, la mère avait porté le petit fauteuil à hautes jambes vers la fenêtre ouverte, pour que son cher malade respirât l'air pur du printemps. Qu'ils sont doux et bienfaisants à l'enfant qui croît, au malade qui languit, l'air libre et les tièdes brises d'avril! Le petit garçon, sentant les rayons caresser son épaule, ses petites mains froides, ses jambes tremblantes, poussa un faible hourra et lança vers le ciel bleu un regard ravi, comme l'oiseau lui envoie son chant, comme la fleur son parfum.

La pauvre mère aussi, voyant son enfant sourire, se colorer légèrement et s'agiter un peu, lui depuis si longtemps immobilisé par la fièvre lente, s'écria :

— Eh! le beau soleil, mon Julien! qu'il fait bon s'y chauffer, n'est-ce pas? et comme on est content quand il éclaire!...

— C'est la lampe du bon Dieu, pas vrai, mère? demanda le petit d'un air recueilli.

— C'est Dieu qui a fait le soleil, mon Julien, pour nous éclairer et nous chauffer. Sans lui, nous serions bien malheureux.

— Il ferait toujours nuit, pas vrai, mère? et toujours froid aussi? Oh! mon Dieu! qu'il y aurait de quoi pleurer, mère! Mère, je n'ai plus mal à la tête, je voudrais manger.

— Oh! oh! fit-elle joyeuse, mon Julien n'a plus mal et il voudrait manger! Béni soit le beau temps qui va le guérir!

Elle courut lui chercher un biscuit, un peu de lait qui chauffait sur le poêle, puis les posa sur une table qu'elle approcha de l'enfant. Comme elle lui faisait prendre ce petit repas, la porte s'ouvrit, et un homme entra. Madeleine leva les yeux sur lui, et sentit toute sa joie s'évanouir devant ce visage pâle et soucieux.

— Eh bien? dit-elle avec un regard interrogatif.

— Eh bien, rien! répondit l'homme.

Et il s'en alla au fond de la chambre, se jeta sur une chaise et se croisa les bras, tandis que, sous ses sourcils froncés, son regard fixait vaguement le plancher. Sa femme vint s'asseoir en silence à ses côtés. Au bout d'un moment :

— Il ne veut donc pas attendre? reprit-elle. L'as-tu vu, Laurent? lui as-tu dis que, dans six mois, tu espérais toucher quelque argent; que tu pourrais alors...

— Je lui ai dit, je lui ai dit... ce qu'il fallait dire, interrompit brusquement Laurent; mais va parler d'attendre à un propriétaire! Ne sais-tu pas d'avance ce qu'il répondra? « Vous ne payez pas au terme, la saisie! Vous mourez de faim, vous êtes pauvre, cela ne me regarde pas, allez coucher ailleurs! » Je ne dis pas que M. Desvernaux m'ait parlé comme cela, mais c'était tout comme. Eh bien, l'on s'en ira; et pour payer l'arriéré, il y a déjà les outils sur les petites affiches.

— Tu t'es donc décidé pour les outils et l'établi? demanda Madeleine avec découragement.

— Que fallait-il faire, puisque, d'ailleurs, il n'y a pas d'ouvrage? Valait-il mieux sacrifier le mobilier, qui vaut le quart?

— Et... reprit-elle avec un léger tremblement dans la voix, nous ne pourrons pas rester?

— Paye, et tu resteras, répliqua Laurent; mais comme tu ne peux pas payer, il faut se décider pour la chambre du père Franqui le logeur; il la débarrassera pour jeudi prochain. On payera moitié moins, il attendra trois mois, et tout sera dit.

— C'est dans la cour du 49, au rez-de-chaussée, n'est-ce pas, Laurent?

— Oui.

— Mais c'est une cave! Ce sera bien humide pour le petit.

Et la pauvre mère se mit à pleurer.

— Ah! laisse-moi donc tranquille! dit Laurent.

Et il se détourna vivement pour cacher son impression douloureuse, car lui aussi, il aimait tendrement son petit enfant malade.

— Puisqu'on n'y peut rien! ajouta-t-il en étouffant un soupir.

— Mais, mon pauvre mari, on y pourrait peut-être. Écoute-moi, hasarda Madeleine.

— On n'y peut rien, encore une fois! je te le dis, femme. Quand un homme tombe dans la misère, personne ne le relève. Ne sais-tu pas cela? Les riches sont toujours riches parce qu'ils gardent tout pour eux, et le pauvre peuple est toujours le pauvre peuple parce qu'il est toujours laissé de côté. Ah! c'est bien comme ils disaient hier soir au café : « Tout pour les uns, rien pour les autres. »

Laurent Barrul, menuisier ébéniste, avait toujours été courageux et habile ouvrier, bon mari, homme de bien et considéré. Mais les temps devenaient durs, l'ouvrage manquait, l'hiver avait engendré des misères, la maladie avait visité sa demeure, et Laurent s'était laissé envahir par la fièvre d'alors, fièvre d'amertume et de haine.

Voulant s'étourdir, ou, selon son expression, « se donner du cœur », depuis quelque temps le cabaret était devenu son lieu favori. Alors le mal empira, et l'on se trouva endetté et arriéré de six mois de loyer. Il était donc allé chez le propriétaire, M. Desvernaux, pour obtenir du répit; mais il le trouva malade, nerveux, irrité, et d'humeur fâcheuse. Le pauvre ouvrier fut reçu durement et congédié avec ces paroles : « Je ne veux plus attendre; payez, ou cherchez un autre logement; et, même en demeurant ailleurs, n'oubliez pas que vous êtes mon débiteur. »

Laurent sortit de là la tête en feu. Il eut recours à son triste remède, il entra à l'estaminet, un bouge ayant pour enseigne : *Café des Amateurs.* Oh! oui, amateurs de temps perdu, de mauvaises paroles, de querelles et de plaintes haineuses. C'était là qu'il faisait sombre, dans une rue écartée, étroite et boueuse, où le soleil ne pénétrait jamais. Des débris de bouteilles, des verres cassés, du vin répandu, attestaient souvent de récentes batailles; mais c'était coutume, on n'y faisait pas attention.

Qu'il y avait loin de ce triste repaire à la petite chambre de Madeleine, où l'on se chauffait au soleil, où l'on parlait des dons de Dieu entre mère et petit enfant!

Mais passons, et allons voir, sur une des belles places de la ville, cette maison aux balcons élégants, aux murs sculptés, aux larges et coquettes croisées. J'en vois deux dont les stores sont baissés; le soleil y frappe, s'y joue, pénètre, malgré l'obstacle, à travers les palettes vertes, qui s'inclinent et se pressent pour s'opposer, par leurs rangs serrés, à l'irruption lumineuse. N'importe! de petits rayons se font minces, s'y faufilent, et, quoique amoindris, frappent encore aux vitres. Mais voici que derrière les vitres est une autre barricade, impénétrable cette fois comme les bastions d'une ville forte. Ce sont d'épais rideaux de damas, qui retombent droits et lourds de leur poids dans l'intérieur de l'appartement. Alors les petits rayons, criblés, repoussés, cessent de rire et meurent sur le seuil. Dans l'intérieur est un riche salon, confortable et douillet, splendidement décoré, tout doublé de moelleux tapis, et rempli de ce que le luxe invente. Là, point de fleurs; mais des objets d'art ornent les consoles, de beaux tableaux couvrent les tentures. Point de jour de ce matin de printemps; mais un grand feu, entretenu avec soin, jette autour de lui des lueurs d'incendie. Auprès de l'âtre, et se chauffant frileusement, est un homme déjà âgé, au front chauve et chagrin. Il est enveloppé de fourrures et d'une épaisse robe de chambre. Devant lui est une table couverte de papiers, de billets de banque, de grands livres noirs de chiffres. Mais d'une main il a repoussé tout cela, et vient de s'étendre dans sa chaise longue, les pieds entre les brasiers rouges. Telle est la scène.

La suite à la prochaine livraison.

LES AVENTURES D'UN OLIVIER.

Il y a plus de trois siècles, un arbre, symbole par excellence de la concorde, faillit mettre en feu une partie de l'Amérique du Sud, et y alluma, tout au moins, les foudres de l'Église.

Après qu'ils eurent contenté plus ou moins la soif de l'or qui les avait amenès au Pérou, les *conquistadores,* dont quelques-uns, il faut le dire, étaient restés bien pauvres, se prirent d'une grande tendresse pour la mère patrie, et, sans quitter le sol qui les nourrissait, tentèrent de réunir autour d'eux les animaux utiles qu'ils avaient vus errer dans les plaines de la Castille, et en même temps les arbres à fruits des beaux vergers de l'Andalousie. M. de Humboldt a été frappé l'un des premiers de cette tendance morale qui succéda à l'ardeur du carnage, et il a dit quelques mots touchants sur ces réminiscences de jeunesse qui peuplèrent de tant de beaux végétaux la plus grande partie du nouveau monde. Nos soldats laboureurs contentèrent un besoin de l'âme, et, de plus, réalisèrent des profits considérables, si bien que les gens de la haute administration ne tardèrent pas à les imiter.

Un ancien procurateur de la couronne fit venir de Séville, en 1560, des plants d'olivier. Quelque soin qu'on eût mis dans cet envoi, on ne put faire parvenir à Lima (la Ville des rois) que trois rejetons. Aussitôt don Antonio de Ribera les fit planter dans un magnifique enclos où déjà prospéraient la vigne, le figuier, la grenade, l'oranger, le citronnier et les melons d'Europe; tous végétaux qui fai-

saient entrer dans les caisses de notre amateur d'horticulture plus d'or peut-être qu'on n'en voyait naguère dans les jardins d'Atahualpa. Les trois jeunes oliviers absorbèrent à eux seuls tous les soins du maître; et, dans le but qu'on n'en dérobât pas même un rameau, il mit en réquisition pour leur garde une centaine de noirs secondés par plus d'une trentaine de gros chiens, effroi des Indiens. Nègres et dogues veillaient nuit et jour. Mais don Antonio eut beau faire, un des trois plants disparut. A quelques mois de là, le précieux arbuste était verdoyant, à plus de soixante lieues de Ciudad de los Reies, dans un verger du Chili. Planté plus au sud, sous un climat analogue à celui de l'Andalousie, la fraîcheur de ces régions lui fut tellement favorable qu'il fructifia et que tous les jardins du voisinage se couvrirent de ses rejetons. Trois ans s'écoulèrent ainsi, trois ans durant lesquels l'amateur passionné, qui n'avait plus que ses deux arbres chétifs et rabougris, chercha noise à tous ses voisins et les menaça de vingt procès.

Ribera était trop habile pour ne pas connaître le secours que pouvait lui prêter en cette occasion le clergé de Lima : des lettres d'excommunication avaient été lancées de toutes parts contre quiconque avait dérobé le jeune arbre ou contre ceux qui lui avaient donné asile; il n'était bruit partout, le long du Pacifique, que des peines encourues par le ravisseur. Celui-ci resta inconnu; mais il eut peur, et, un beau matin, l'olivier volé se retrouva, comme par miracle, grandi et verdoyant dans le verger où végétaient péniblement ses deux frères d'Andalousie : il était allé donner ses rejetons à une terre bénie, qui n'a pas cessé de les multiplier, et qui trouve en eux une partie de sa richesse. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que jamais, quelque démarche qu'il fît, l'ancien procurateur ne put savoir ni comment son jeune arbre était parti, ni comment on l'avait replanté.

Garci-Lasso, Inca, qui raconte cette petite histoire avec la grâce naïve qu'on lui connaît, avoue que jamais les oliviers du Pérou ne furent comparables à ceux du Chili, et que ceux-ci, vers la fin du siècle, approvisionnaient déjà d'huile d'olive excellente les deux capitales du Pérou. A l'époque où il écrivait, on offrait trois olives, sans plus, vers la fin d'un dîner d'apparat : c'était un régal suprême... plus encore, un souvenir délicat du pays!

LA VILLA REALE.

Cette esquisse, page détachée d'un album, ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite de la villa Reale, l'une des plus admirables promenades publiques de l'Europe. Pour en faire comprendre toutes les beautés, ce ne serait pas assez de montrer, dans une agréable perspective, les allées d'acacias, les orangers, les bosquets de myrthes, les fontaines, les statues, les vases élégants qui décorent ce charmant jardin; il faudrait conduire le regard sous ces dômes de verdure jusqu'à la mer azurée qui vient mourir avec un doux murmure presque sous leur ombrage; puis laisser entrevoir au delà un spectacle d'une incomparable magnificence : les courbes gracieuses du golfe; à droite, le Vésuve, Portici, Sorrente; au milieu, les îles; à gauche, le Pausilippe, Pouzzoles, Baïes, le cap Misène. Heureux qui, assis sous un de ces arbres que la brise de mer caresse,



Une Vue dans la villa Reale, à Naples. — Dessin de Karl Girardet, d'après Giraud.

peut contempler, du milieu d'une fraîcheur embaumée, la nature splendide où se sont inspirés Virgile, Horace, Sannazar, et notre illustre contemporain, le chantre de Baïes! Nous nous rappelons toutefois que Kotzebue comparait la villa Reale à la promenade *sous les tilleuls* de Berlin; il ne comprenait pas même que l'on admirât cette triple allée d'acacias où s'ennuyaient, disait-il, « des courtisans efflanqués ». Il est vrai que Kotzebue n'était guère poëte.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite et fin. — Voy. p. 50, 71, 85, 90, 101.



Portrait du Tasse, d'après le masque moulé sur sa figure dans le couvent de Sant-Onofrio, à Rome. — Dessin de Staal.

En mars 1588, le Tasse s'achemine à cheval vers Naples. Il compose en route les vers qui commencent ainsi :

Del piu bel regno che 'l mar nostro innonde... [1]

— Avril. Le Tasse arrive à Naples, où il habite le monastère du mont Oliveto. Il y est visité par des seigneurs lettrés et deux médecins célèbres. On lui fait espérer qu'il pourra se faire restituer une partie de l'héritage de son père, selon le désir qui était en partie la cause de son retour à Naples.

— En octobre, le marquis Giambatista Manso le conduit à sa villa de Bisaccio. Ce seigneur écrit au prince de Conca : « Le seigneur Torquato est devenu grand chasseur; il brave l'âpreté de la saison et du pays. Nos jours pluvieux et nos soirées se passent à entendre jouer et chanter pendant de longues heures : il aime beaucoup les improvisateurs et il regrette que la nature lui ait refusé leur facilité. Quelquefois nous causons avec les dames (et c'est aussi pour lui un agréable passe-temps), mais plus souvent encore nous faisons la conversation en tête à tête près du feu : bien des fois nous nous sommes entretenus de cet esprit qui, dit-il, lui apparaît, et il m'en a parlé de telle sorte que véritablement je ne sais qu'en croire; il me met en de tels doutes que j'ai peur de tomber aussi dans ses hallucinations. »

— En décembre, le Tasse, qui n'a rien recouvré à Naples de l'héritage de ses parents, retourne à Rome. Il y loge encore chez le cardinal Scipione Gonzaga. Dans une de ses lettres, il se lamente de ne pas avoir obtenu au Vatican une chambre, qu'on lui accorda un an plus tard sans qu'il en fût plus heureux.

1589. — Sa raison se troublait de plus en plus. En juillet 1589, Grazioso Graziosi, agent du duc d'Urbin à Rome, écrit ainsi :

« Le pauvre Tasse, hier, après avoir pris un repas chez moi, s'est mis à écrire un grand nombre de lettres... Nous avons eu la curiosité de les ouvrir, tant on se plaît à tout ce qu'il fait même dans ses jours de folie. Il n'est personne, seigneur ou autre, qui ne donnât volontiers asile à cet infor-

[1] Du plus beau pays que baigne notre mer...

tuné dans sa maison comme dans son cœur; malheureusement ses humeurs noires le mettent en défiance de tout le monde. Dans l'hôtel du cardinal Scipione Gonzaga, on tient toujours des chambres et des lits à sa disposition, et des domestiques sont particulièrement attachés à son service; mais il les fuit et se défie même de ce seigneur. En somme, c'est un grand dommage pour notre temps d'être privé des inspirations de ce beau génie, le plus grand que l'Italie ait produit depuis de longues années. Quel sage a jamais mieux parlé en vers et en prose que ce fou? Une des lettres que nous avons ouvertes, adressée au seigneur Maschi, est vraiment très-belle. » (¹)

Aux premiers jours d'août 1589, pendant l'absence du cardinal Gonzaga, le Tasse se retire au monastère de Santa-Maria Nuova des Olivetains. Il y reste jusque vers le milieu du mois d'octobre, très-découragé et très-souffrant.

— Le roi d'Espagne ne veut pas admettre ses prétentions à une part de l'héritage de ses parents.

En novembre 1589, il est alité dans le couvent des Bergamasques, à Rome.

1590. — En février, il écrit la *Riposta di Roma a Plutarco,* où il réfute ce que ce grand historien a dit sur la vertu des Romains.

— Le 5 avril, il quitte Rome pour se rendre en Toscane. Avant son départ, il laisse entre les mains du père Niccolo degli Oddi un curieux inventaire de ses livres et de ses vêtements (²).

— A la vue de Florence et de ses campagnes, il sent renaître en lui l'enthousiasme poétique, et compose un sonnet sur la colline de Fiesole.

— Un jour, il rencontre dans la via Maggio l'architecte Bernardo Buontalenti, qui ne le connaît pas. Il lui demande si c'est bien lui qui a composé avec un talent si merveilleux les décorations et les machines dont l'on s'est servi pour la représentation d'une comédie du Tasse. Buontalenti répond affirmativement avec modestie. Alors le poëte se jette à son cou, l'embrasse au front et lui dit avec un doux sourire : « Vous êtes Bernardino Buontalenti, et moi je suis Torquato Tasso. Adieu, ami, adieu ! »

— Pendant les grandes chaleurs de l'été, il passe deux mois à la maison de campagne de Bartolommeo Pannucci. « La joie elle-même ne pourrait le récréer (écrit Roberto Titi à Bulgarini de Sienne); c'en est fait de lui, *actum est de eo.* Il ne parle plus que lorsqu'on lit devant lui ses ouvrages. »

— Vers la fin de l'été, il hésite s'il retournera à Rome, à Naples ou à Mantoue. Au commencement de septembre, il part de Florence, après avoir été reçu très-bienveillamment par le grand-duc, qui lui donne cinquante écus et deux belles coupes d'argent. Le Tasse le remercie dans une épître dédicatoire. Le duc de Bracciano lui avait donné aussi cinquante écus.

— Le 9 ou 10 septembre, il arrive à Rome, si malade qu'il est obligé de garder le lit pendant plusieurs jours.

1591. — Le 7 février, il va loger au couvent de Santa-Maria del Popolo. Plusieurs lettres encourageantes du duc Vincenzio l'engagent à aller à Mantoue. Il part de Rome vers le 20 février, s'arrête à Viterbe chez l'évêque Carlo Montilio, à Sienne à l'auberge della Scala, puis à Barberino del Mugello, et à Bologne; il arrive à Mantoue le 17 mars.

— Il s'occupe d'une révision de la *Gerusalemme* et d'une édition de ses vers composée de telle sorte qu'elle ne puisse l'empêcher de prétendre à une dignité ecclésiastique, nouveau but de ses désirs. Le mois de mars est à peine fini qu'il est déjà impatient de quitter Mantoue pour aller à Rome et à Naples. Cependant il reste à Mantoue jusqu'au mois de novembre, où il accompagne le duc de Vincenzio, qui se rend lui-même à Rome.

1592. — En janvier, le Tasse est invité à venir à Naples par le prince de Conca. Ce prince le reçoit et le traite magnifiquement. Le Tasse s'occupe d'améliorer encore la *Gerusalemme;* mais il s'aperçoit que le prince, fier de voir cette œuvre déjà si célèbre modifiée et complétée chez lui, le surveille et a chargé un domestique de ne pas laisser sortir le manuscrit du palais. Le Tasse alors avertit le Manso, qui vient le chercher avec son poëme et le conduit à sa demeure.

— C'est dans la belle maison du Manso, au bord de la mer, que le Tasse, pendant quelques semaines, plus confiant, plus heureux, doucement animé par les aimables encouragements que lui donne la mère de son hôte, femme d'un caractère et d'un esprit admirables, commence son poëme des *Sept jours de la création.*

— Ce calme dure peu. Le Tasse recommence à s'agiter pour se faire donner l'héritage qu'il poursuit en vain depuis si longtemps. Toujours déçu, il veut aller solliciter la faveur du nouveau pontife Clément VIII.

1593. — Il est partout honoré et fêté pendant son voyage, et à Rome les neveux du pape, Cinthio de Passeri et Pietro Aldobrandini, l'assurent de leur protection. En effet, il obtient, à la fin de novembre, un logement dans le palais papal, et c'est là qu'il publie, en décembre 1593, la nouvelle rédaction de son poëme sous ce titre : *Di Gerusalemme conquistata, del sig. Torquato Tasso, libri XXIIII.* Dans sa dédicace au signor Aldobrandini, où il loue le pape, il n'est plus question du « magnanime Alphonse ».

1594. — Dans l'été de 1594, il fait un dernier voyage à Naples avec l'espoir d'y retrouver quelques forces, et il y loge au monastère de San-Severino. Il écrit son dialogue *De l'Imprese* et une élégie latine.

— Au commencement du mois de novembre, le cardinal San-Giorgio l'appelle à Rome, où l'attend au Capitole la couronne de laurier qui lui est décernée par décret du sénat romain et du souverain pontife.

— Dès son arrivée à Rome, il est conduit devant le pape Clément, qui lui dit :

« Nous vous avons décerné la couronne de laurier, qui sera autant honorée par vous qu'elle a honoré dans le temps passé les autres poëtes. »

— On prépare le triomphe; mais les pluies viennent, le cardinal San-Giorgio tombe malade, et le couronnement est ajourné.

— Cependant le Tasse continue son poëme de *la Création* et s'occupe d'une édition de toutes ses œuvres.

1595. — Au mois de février, le pape lui assigne une pension annuelle de cent ducats *di camera.* En même temps, le prince Avellino, reconnaissant qu'il retient indûment la dot de la malheureuse Cornélie, mère du poëte, s'engage à donner chaque année au Tasse deux cents ducats.

Enfin la fortune sourit. Voilà les honneurs suprêmes, la couronne de laurier, la faveur du pape, la justice, le repos, la fortune! Oui, mais tout aussitôt voici la mort!

— Au mois de mars, Torquato sent que sa dernière heure est proche. Après la lecture d'un sonnet où Ercole Tasso le félicite de son prochain couronnement, il cite tristement ces paroles de Sénèque : *Magnifica verba mors prope admota excutit.*

— Le 1er avril, il se fait transporter sur le Janicule, au monastère de Sant-Onofrio.

— Il tombait une pluie épaisse, le vent soufflait avec violence. Les religieux s'étonnèrent d'entrevoir le carrosse du cardinal Cinthio monter vers leur monastère au milieu d'une telle tempête. Plusieurs d'entre eux s'avancèrent avec le

(¹) Cette lettre est perdue.

(²) Vol. IV, p. 311, 312 et 313. (*Le Lettere di Torquato Tasso;* Firenze, 1854.)

prieur sur le seuil, et, à la vue du Tasse qui descendait avec peine du carrosse, ils se dirent entre eux : « Qui donc vient ainsi mourir parmi nous? »

— C'est de ce monastère que le Tasse dicta sa dernière lettre. Elle est adressée au plus fidèle de ses amis, à Antonio Costantini [1] :

« Que dira mon cher seigneur Antonio quand il apprendra la mort de son Tasse? Et, je n'en puis douter, cette nouvelle ne se fera pas attendre : je me sens à la fin de ma vie..... Je me suis fait conduire au monastère de Sant-Onofrio, non pas seulement parce qu'au dire des médecins on y respire un air plus pur qu'en aucune autre partie de Rome, mais plutôt pour commencer en quelque sorte, dans ce lieu élevé et au milieu de ces fidèles religieux, la conversation suprême que je continuerai dans le ciel. »

Le 25 avril 1595, à onze heures, le Tasse mourut. Il avait vécu cinquante et un ans.

On a plusieurs portraits du Tasse; trois surtout paraissent mériter confiance : l'un, sur bois, qui aurait été peint en 1584 par un artiste de Bergame, lorsque le Tasse était enfermé à Santa-Anna, et qui a appartenu au comte Paolo Vimercati Sezzi; l'autre, peint par Federigo Zuccheri pour le cardinal San-Giorgio, peu de temps avant la mort du poëte (appartenant à Cesare Varese, comte di Rosate); le buste fait d'après une empreinte en plâtre prise sur la tête du Tasse à Sant-Onofrio, après sa mort, et conservé dans ce monastère. On cite d'autres portraits faits par Scipione Gaetano et par Giuseppe Cades, contemporains du Tasse, et une statue colossale par Giambattista Vismara de Milan, sur la grande place de Bergame.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247.

Jeton des experts et greffiers des bâtiments, 1690. — Cette date est celle de l'année où fut créée leur corporation. Ils étaient chargés de faire les rapports, visites, prisées, estimations de tout ce qui concerne les bâtiments. Pour être



1690. — Jeton des experts et greffiers des bâtiments.

expert, il fallait payer l'office, qui coûtait 6 000 francs, et, en outre, être admis dans le corps par une élection. On comptait trente architectes experts bourgeois, et trente experts entrepreneurs

Le droit du jeton montre une femme assise et occupée à mesurer, avec cette inscription : OMNIA CUM PONDERE NUMERO ET MENSURA (Tout avec poids, nombre et mesure). Au revers, un fil d'aplomb : RECTI IRREQUIETA CUPIDO (Désir incessant de la ligne droite).

Libraires et imprimeurs de Paris. — Un édit de Louis XIV, du mois d'août 1686, avait joint le corps des libraires à celui des fondeurs de caractères d'imprimerie. Ils faisaient partie de l'Université, et les maîtres prêtaient serment entre les mains du recteur. Quand on visait à la maîtrise, il fallait, pour être admis à faire apprentissage, *être congru en langue latine* et *savoir lire le grec*, ces points attestés par un certificat du recteur. Nul n'était reçu libraire ou imprimeur s'il n'appartenait à la religion catholique et s'il n'avait, à la suite d'un examen passé sur la librairie ou l'imprimerie, réuni les deux tiers des suffrages





1723. — Jeton des libraires et imprimeurs de Paris.

des juges en sa faveur. La maîtrise de libraire coûtait 1 000 livres; celle d'imprimeur, 1 500 livres. La corporation avait pour patron saint Jean de la porte Latine. Sur le jeton, nous voyons, au droit, un écusson et la date 1723; au revers, le Saint-Esprit et le *livre* rayonnant : EX UTROQUE LUX (De l'un et de l'autre vient la lumière).

Chambre des assurances. — Il y avait des chambres d'assurances dans toutes les grandes villes de France : Rouen en comptait sept, Nantes trois, etc. La législation n'avait pas laissé, comme aujourd'hui, la faculté d'assurer toutes choses; on ne pouvait, par exemple, faire des assurances sur la vie humaine. En 1750, la chambre des assurances réorganisée donna une grande extension à ce genre d'opérations.

Les jetons vantent l'utilité de l'assurance. Ici, c'est un vaisseau qui vogue avec sécurité : SERVATA FIDE ABUNDANTIA





Jeton des Chambres d'assurances.

PARTA (Une assurance contractée garantit l'abondance); là, c'est un naufrage qui trouve dans l'assurance la planche de salut : UNA SALUS PELAGO (Ressource unique contre les dangers de la mer); plus loin, un navire affronte, plein de confiance, l'immensité et le péril de l'Océan : IMPAVIDAM FERIENT rappelle le vers d'Horace : « Il supporterait sans broncher la ruine du monde »; façon poétique de dire que le navire est assuré.

Les avocats au Parlement dataient de saint Louis. Une ordonnance de Philippe le Hardi, de 1234, stipule que les avocats des cours et justices jureront sur l'Évangile, sous peine d'interdiction : 1° qu'ils ne soutiendront que des causes justes ; 2° que leurs honoraires seront proportionnés à leur mérite et à la difficulté du procès, sans pouvoir néanmoins excéder la somme de 30 livres; 3° qu'ils s'engageront à ne rien prendre, ni directement, ni indirectement; 4° qu'ils renouvelleront ce serment tous les ans, etc. Les avocats étaient au nombre de cinq cent cinquante environ. Ils plaidaient à toutes les juridictions.

Sur un jeton de Duvivier, on voit à l'avers le buste de

[1] Secrétaire de l'ambassadeur de Toscane à Ferrare, puis du majordome du duc de Mantoue, et enfin du cardinal Scipione Gonzaga.

Louis XV. Au revers, deux personnages assis, deux fleuves (?) mêlent leurs eaux : UTILIUS COEUNT (Ils sont plus

1771. — Jeton des avocats au Parlement.

utiles s'écoulant réunis). Ce jeton des avocats du Parlement est de 1771.

Voici un fort joli jeton des *agents de change*. Au droit, on voit deux figures, l'une la Fortune, l'autre la Renommée, au-dessus de deux mains unies, avec cette légende : UTRAMQUE TUETUR IN UNA (En défendant l'une, il les sauve toutes les deux). Au revers, une femme debout tient un miroir, etc. : ET SERVAT ET AUGET (Et elle [la Fortune] conserve et elle augmente). A l'exergue : AGENS DE CHANGE ET BANQUE A PARIS, 1674. D'autres jetons portent le buste de Louis XV et les dates de 1711, 1718, etc.

1674. — Jeton des agents de change.

Les agents de change avaient été créés au nombre de quarante par édit du roi de 1705, qui les qualifie *conseillers du roi*, *agents de change*, *banque*, *commerce*, *finance*, etc., en stipulant à 50 sols par 1 000 livres, 25 payés par le prêteur, 25 par l'acheteur, le prix de négociation des effets. Les courtiers de marchandises étaient payés sur le pied de $^1/_2$ pour 100 de la valeur des marchandises. Il était expressément défendu aux courtiers et aux agents de change de faire aucun trafic pour leur compte. Le trafic d'effets de toutes sortes avait lieu de dix heures à une heure.

Jurés mesureurs et visiteurs de grains. — Le soleil luit sur un boisseau plein de froment, sur lequel est placée la règle du mesureur : SICUT SOL MICAT ÆQUITAS (L'équité brille comme le soleil).

Le cabinet des médailles possède plusieurs jetons des *six corps des marchands*. La réunion avait eu lieu du temps de Philippe-Auguste, en 1222. Le commerce de Paris fut fait primitivement par une compagnie de gens associés sous le titre de *marchands de l'eau hansez de Paris*, et qui formaient le *corps de ville*. De là le nom donné au prévôt des marchands de *chef de l'hôtel de ville*. On trouve dans cette compagnie, dit Sauval, un drapier, un orfévre, un pelletier et un épicier; les merciers étaient aussi établis, mais la communauté des bonnetiers était moins ancienne. Quant à la communauté des marchands de vins, bien qu'elle ne fût pas des six corps, elle jouissait des mêmes priviléges.

Chacun des corps marchands était gouverné par six maîtres et gardes élus. Leur administration durait deux années. Ils portaient, dans les cérémonies publiques, la robe de drap noir à collet, et des manches pendantes, parmentées et bordées de velours noir, de couleur différente pour chaque corps. La dignité d'échevin anoblissait le marchand et lui permettait de prendre le titre d'*écuyer*.

L'union de six corps est exprimée, sur leur jeton, par un Hercule qui s'efforce vainement de rompre six baguettes liées en faisceau : VINCIT CONCORDIA FRATRUM (L'union des confréries les rend invincibles). — Nous avons des jetons de 1661, 1662, 1696, etc.

1698. — Jeton des six corps de marchands.

Le premier corps des marchands était celui des *drapiers*, le principal par son importance et par sa richesse. L'édit de 1776 autorisait les *drapiers merciers* à tenir et vendre en détail et en gros toutes sortes de marchandises, en concurrence avec les fabricants et artisans de Paris, ceux mêmes compris dans les six corps, mais non à fabriquer ou mettre en œuvre aucune marchandise, même sous prétexte de les enjoliver. Le droit de réception était abaissé, pour les drapiers et merciers réunis, à 1 000 livres, au lieu de 3 240 pour les drapiers et de 1 700 pour les merciers, comme il l'était précédemment.

Il existe un assez grand nombre de jetons des drapiers. Sur l'un, qui porte la date de 1698, on voit une peau de mouton dans un champ fleurdelisé : INDICET ET DITAT (Elle donne la considération et la fortune), 1698. Sur un autre, un berger tond une brebis : NON SIBI SED NOBIS (Non pour lui, mais pour nous), dit la légende.

Les types de ces pièces varient, mais presque toutes portent à l'exergue le nom d'un marchand avec une date. En voici quelques-uns : H. Paignon, 1700; Poncet, 1701; J. de Vin, 1703; N. Gallois fils, 1703; H. de Rosnel, 1705; E. Herbault, 1706; Marc-Antoine de Wailli, 1706; E. Rolin, 1708; J. Perdrigeon, 1711; Nicolas Desplessis, 1717; Mathias Lievain, 1724; etc.

La suite à une autre livraison.

AIX-LA-CHAPELLE.

Voy. t. Ier, 1833, p. 113.

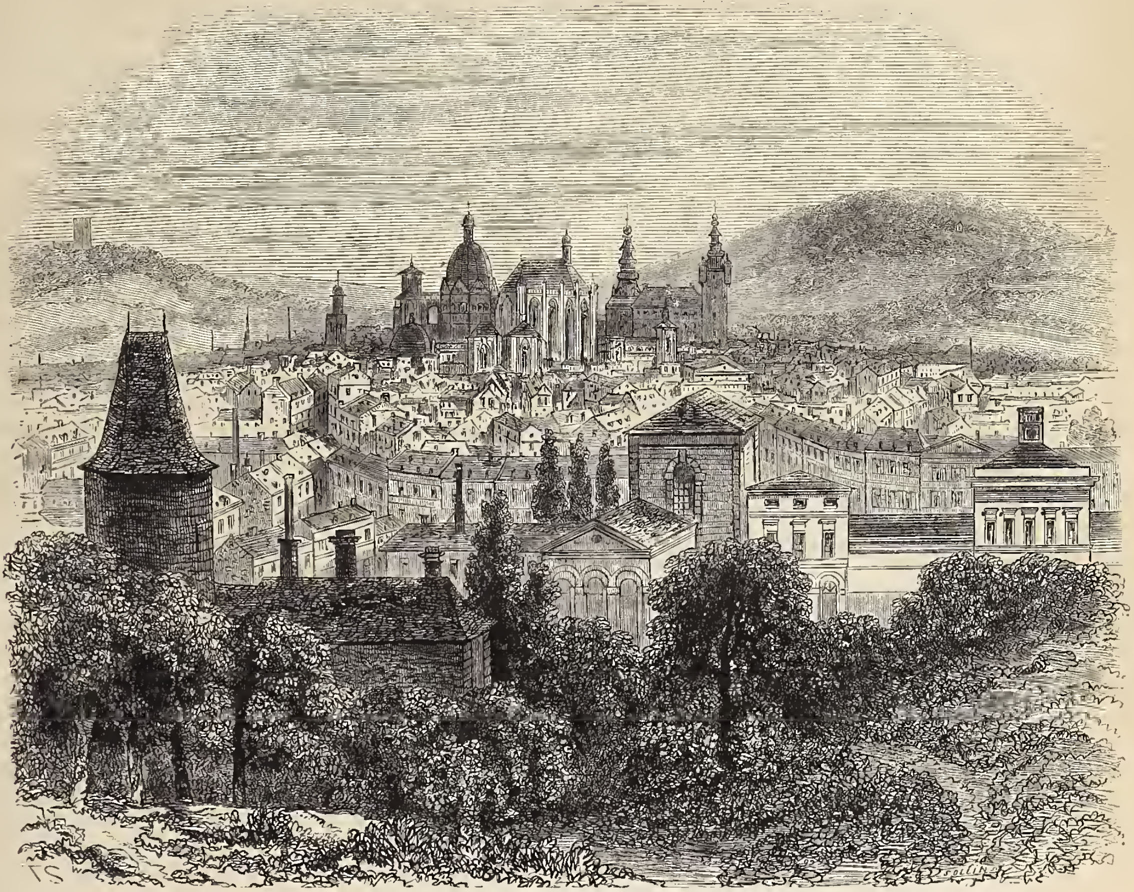
Le nom seul d'Aix-la-Chapelle nous transporte en imagination dans un monde de faits et d'idées qui semblent relever plus de la légende que de l'histoire. Qui ne songe aussitôt à Charlemagne et à Charles-Quint, aux diètes et aux conciles, aux grands barons et aux tout-puissants évêques? Et, pour mettre la scène en rapport avec les acteurs, qui ne se représente une cité du moyen âge, avec des maisons sculptées, des rues étroites et des murailles crénelées?

Mais il est bien peu de voyageurs qui ne soient agréablement surpris ou tristement désappointés, selon que leurs sympathies les portent en arrière ou en avant, quand ils se trouvent, en descendant de chemin de fer, dans cette ville toute moderne, dont les plus anciennes maisons datent à peine de la fin du dix-septième siècle, et dont les quartiers neufs sont encore inachevés. Les fortifications sont devenues une belle promenade où les enfants seuls désormais se battent pour rire. De hautes cheminées de briques envoient

au ciel des nuages de noire fumée, encens de l'industrie. Trois à quatre mille baigneurs ou buveurs d'eau apportent chaque été, à la ville de Charlemagne, leur or, et en rapportent la santé... Que les adorateurs du passé en prennent leur parti, le vent du siècle, bon ou mauvais, suivant le point de vue où l'on se place, a soufflé là, et c'est à peine si l'on voit encore debout deux ou trois monuments de la cité du grand empereur et de ses successeurs.

Connue des Romains sous le nom d'*Aquisgranum*, détruite par Attila, Aix-la-Chapelle (en allemand *Aachen*) fut rebâtie par Charlemagne, qui y était né, croit-on, en 742, et qui certainement y est mort en 814. Dans sa prédilection constante pour cette ville, il en fit la seconde de l'empire, et ordonna que ses successeurs y fussent désormais couronnés. Ferdinand Ier est le dernier qui ait suivi cette tradition. Depuis, le sacre eut lieu à Francfort.

Détruite par les Normands en 891, reconstruite par Othon III en 936, deux fois incendiée (1224, 1236), inondée et prise en 1247 par l'empereur Guillaume, Aix-la-Chapelle, après avoir réparé ses désastres, vit confirmer et étendre ses anciens priviléges par l'empereur Charles IV, et obtint, l'année suivante, le droit de s'entourer de murailles et de fossés, comme ville libre impériale. La prospérité fit alors monter sa population jusqu'à 100 000 habitants. Ravagée par la peste, de 1570 à 1576; troublée plus



Vue d'Aix-la-Chapelle. — Dessin de Stroobant.

tard par la Réforme; mise au ban de l'empire en 1598, à cause du triomphe des protestants; ruinée par l'expulsion de ceux-ci, qui allèrent porter ailleurs leur industrie; presque entièrement incendiée en 1656 (2 600 maisons, l'hôtel de ville, la cathédrale, la place du Marché, furent détruits); prise par Dumouriez, en 1792; prise et reprise plusieurs fois encore, Aix-la-Chapelle resta enfin à la France de 1794 à 1814. Devenue chef-lieu du département de la Roër, elle perdit tous ses priviléges, et elle est depuis 1815 la capitale de la province prussienne du Bas-Rhin et le chef-lieu de la régence du même nom. Sa population est d'environ 50 000 âmes.

A part l'hôtel de ville, bel édifice des dixième et treizième siècles, d'une architecture très-ornée, et bâti sur l'emplacement d'une forteresse romaine, la cathédrale (dont il a été parlé dans l'article auquel nous renvoyons nos lecteurs) et quelques églises plus anciennes que curieuses, tous les édifices d'Aix-la-Chapelle sont de construction récente. Ce sont : le Théâtre, construit en 1825, sur la place Frédéric-Guillaume; la fontaine d'Élise (*Elisenbrunnen*) à gauche, où les baigneurs viennent le matin s'abreuver d'eau thermale aux sons de la musique; la Redoute, la Bourse et l'Hôpital (*Krankenhaus*), construit en 1848; enfin les Bains.

Outre les boulevards, deux jolies promenades dominent la ville : la *Louisberg* et la *Salvatorberg*. Dans les jardins de la première se trouve une belle salle de danse, entourée d'un balcon, d'où l'on découvre un charmant horizon.

Aix-la-Chapelle possède une académie des arts et une académie de musique, une école de dessin, un collége, un conservatoire des arts et métiers, et une belle galerie de tableaux. Elle a de nombreuses fabriques de bleu de Prusse, de sel ammoniac, de cuirs laqués, de cardes à laines; des raffineries de sucre et des teintureries.

Ses sources thermales, au nombre de six, et qui jaillissent dans la ville même, sont salutaires pour les maladies nerveuses, la paralysie, l'hypocondrie, les rhumatismes et les maladies cutanées.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254.

A ce moment, quelqu'un entra. C'était Denis, le vieux Denis, ancien employé de la maison Desvernaux et Cie, et resté depuis l'ami, le conseiller, l'homme d'affaires, presque l'ange gardien de Philippe Desvernaux, le fils de son ancien patron, et avec lequel il avait travaillé autrefois dans l'ancienne maison. C'était une nature d'élite, pleine d'abnégation, de délicatesse et de loyauté, et d'autant plus admirable qu'elle s'ignorait elle-même dans sa candide humilité. Denis eût été très-étonné si on lui eût parlé de son mérite, lui qui ne s'en prétendait aucun; mais on ne lui en parlait jamais, on n'y songeait même pas. Ceux qui l'entouraient trouvaient tout naturel qu'il se dévouât, qu'il fût toujours serein et bienveillant, qu'il n'occupât jamais de lui. Ainsi trop souvent va le monde; on prend les gens pour ce qu'ils se donnent, et non pour ce qu'ils sont réellement.

— Eh bien, monsieur Desvernaux, comment allez-vous ce matin? demanda-t-il en entrant.

— Mal, répondit Philippe sans se retourner. Je ne dors plus, c'est mauvais signe. Je m'en vais tout doucement, Denis.

— Allons donc, allons donc, Monsieur! N'ayez pas de ces idées-là!

— Je sais ce que je dis, interrompit le malade en s'agitant dans son fauteuil; je suis blessé à l'aile, je te dis. Oh! après tout, continua-t-il d'un air sombre, que m'importe! autant vaut en finir maintenant que plus tard. Je suis las de vivre; tout m'ennuie, tout m'est à charge; personne ne me regrettera, d'ailleurs...

Le bon Denis, debout et immobile, regardait d'un air tout triste son vieux maître et ami, qui lui paraissait, en effet, plus souffrant que la veille, et... qui sait? peut-être bien sur la pente fatale. Il se sentit mordre le cœur par une vive inquiétude, et demeura quelques instants sans parler. Son front était chauve aussi; sur son visage, comme sur celui de Desvernaux, des rides précoces s'étaient depuis longtemps creusé de profonds sillons; mais derrière ces ruines rayonnait la vie; l'espérance n'avait point déserté ce regard loyal et bon; l'âme immortelle lançait de toutes parts, à travers ce corps flétri, ses feux divins, toujours jeunes, plus vivifiants et encore plus désirables que ceux qui, à cette même heure, éclataient dans le beau ciel d'avril.

Enfin, d'une voix mal assurée, il dit :

— Si vous essayiez de sortir, monsieur Desvernaux? Il fait très-doux aujourd'hui.

— Doux? Vous trouvez qu'il fait doux aujourd'hui? Mais vous êtes fou! Je gèle, moi, je gèle. Ayez la bonté de sonner, qu'on apporte du bois.

Quand on eut ranimé et attisé le feu, Denis reprit, avec un air plus joyeux qu'il essaya de communiquer :

— A propos, monsieur Desvernaux, je vous félicite; votre spéculation est magnifique. Trente mille francs net! c'est superbe! Ah! je vous assure que j'en suis bien content.

— Hum!... trente mille francs, soit; mais qu'est-ce que je vais en faire à présent? Où voulez-vous que je les mette? Où les cacher, dans ces temps d'inquiétude où tout parle de révolution et de bouleversement?

— Oh! qu'à cela ne tienne; soyez tranquille, nous trouverons bien. C'est égal, monsieur Desvernaux, avec votre fortune, c'est bien dommage que vous ne vous soyez pas marié. Vous auriez une gentille famille autour de vous; vous seriez peut-être déjà grand-père, Monsieur, qui sait? Dieu! que je serais content d'entendre des petites voix, dans la maison, qui diraient : Grand-papa Desvernaux!

— Et moi, je n'en serais pas aise du tout, répliqua Desvernaux; toutes ces petites voix que vous regrettez, et leur père et leur mère, seraient tout autant de soucis pour moi, de ruines et de chagrins. J'ai toujours évité les malheurs volontaires. Peuh! je ne m'en trouve pas mieux pour cela. Si je ne suis pas rongé par les soucis, je suis rongé par l'ennui. Mais vous, vieux Denis, vous qui prêchez si bien, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié non plus dans votre temps?

— Oh! moi, reprit le pauvre commis en souriant, c'était bien différent. Mes appointements étaient mon seul avoir, et j'avais mon père et ma mère à soutenir : ne le devais-je pas? Si j'avais pris femme, il me serait venu de la famille, un ménage, des dépenses de toutes natures; il m'aurait fallu rogner, par ci par là, ce que je donnais à mes vieux parents; mon pauvre père se serait peut-être refusé son vieux beaujolais, qui lui convenait mieux que le vin du cru; son abonnement au journal auquel il tenait tant, son jardin et ses collections de tulipes; ma mère se serait privée de la petite bonne qui la secondait et la soulageait dans les soins de la maison; elle n'aurait plus voulu, pensant à nos privations, boire au lit, le matin, dans sa chambre chauffée, sa tasse de café à la crème, qui la consolait si souvent de ses mauvaises nuits. J'ai bien pensé à tout cela, Monsieur, allez! Il y eut un moment dans ma vie où j'aurais souhaité bien vivement amener chez nous, comme épouse, une jeune fille que j'aimais; mais... j'ai fait mon calcul, Monsieur, un calcul de chiffres, pas autre chose, et j'ai vu qu'il valait mieux que les choses restassent ainsi, et je suis resté garçon. Je ne m'en repens pas; Dieu, dans sa bonté, m'a laissé longtemps mes parents; je crois, j'espère qu'ils n'ont jamais souffert par ma faute; j'ai fait ce que j'ai pu.

Le digne homme pencha vers le feu un visage ému, et se mit à rêver. A quoi? A cet amour de sa jeunesse sacrifié en silence à un amour plus sacré? A sa sainte mère, qui l'a béni cent fois du cœur et des lèvres? A son vieux père, dont la vieillesse, grâce à lui, a été un doux repos après une vie de labeurs? A cette patrie céleste où tous les amours lui seront rendus? Qui le sait? qui pourrait dire les pensées, les souvenirs qui évoquaient dans ce moment, sur sa bouche, ce calme et mélancolique sourire? Desvernaux le contemplait depuis un instant, et, de son côté, rêvait aussi.

— Denis!... dit-il tout à coup.

— Monsieur? répondit celui-ci en relevant aussitôt la tête.

— Denis! continua Philippe avec un accent très-ému, Denis, mon vieux camarade, vous valez mieux que moi.

Comme il achevait, la porte, poussée par une main timide, s'entr'ouvrit doucement, et sur le seuil apparut une petite fille blonde et rose dans sa robe de laine noire, qui accusait un deuil profond et récent.

— Puis-je entrer, oncle Philippe? demanda-t-elle sans oser avancer.

— Tiens! c'est toi, petite Émilie. Entre vite, et ferme bien la porte, répondit l'oncle, dont le visage s'éclaira soudain d'un sourire.

La petite fille obéit, et s'avança sur la pointe des pieds. Elle mit une de ses mains dans celle que son oncle lui tendait, et garda l'autre cachée derrière son dos.

— Que tiens-tu donc là, Émilie? lui demanda Desvernaux en cherchant à découvrir le petit mystère.

— C'est, dit la petite en montrant une cage d'oiseau et

en baissant timidement la tête, pour vous demander de me permettre de poser un moment la cage de mon serin sur votre fenêtre, au soleil. Il fait si beau aujourd'hui, et mon petit oiseau chante si bien au soleil!

Et, levant les yeux, elle vit, non sans chagrin, les fenêtres du grand-oncle si bien closes et si tristement sombres!

— Il n'y a point de soleil ici, petite; va ailleurs.

— Mais, oncle Philippe, il n'y en a pas encore dans les autres chambres. Oh! laissez-moi pendre ma cage là, derrière les rideaux!

— Derrière les rideaux, soit, si tu peux. Va donc, et dépêche-toi.

Elle se hâta, et, pendant qu'elle disparaissait derrière les rideaux :

— Quoi! c'est votre petite-nièce, monsieur Desvernaux? celle que nous attendions? Enfin elle est donc ici! Et depuis quand? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? demandait à demi-voix et avec vivacité le bon Denis étonné, radieux, émerveillé.

Il avait un instant perdu le souffle à considérer la petite fille.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille, la fille de mon pauvre neveu Amédée? répondit M. Desvernaux avec un orgueil attendri. Eh! mon Dieu, oui, j'allais vous en parler quand elle est entrée; elle est ici depuis hier; c'était bien temps, je croyais qu'on ne me l'enverrait plus. C'est un petit embarras, c'est une voix qui m'appellera grand-oncle; vous serez content. Cela va durer quelque temps, pas toujours, car j'en serais vite fatigué; mais vous comprenez, monsieur Denis, que je devais penser à cette enfant; je voulais au moins la connaître, et faire... quelque chose pour elle, s'il le faut; car depuis la mort de son père, elle et sa mère sont... je ne puis pourtant pas l'affirmer, mais je crois qu'elles sont... dans une position assez triste. Je vous l'ai dit, c'est un embarras; mais que voulez-vous? c'est la fille d'Amédée! Pauvre jeune homme! à la fleur de l'âge! Ah! il ne me manquait plus que cela, Denis!

Desvernaux passa la main sur ses yeux; son front s'était couvert d'un nuage de profonde tristesse.

Après un court instant de silence :

— Et sa femme? hasarda Denis, elle doit être bien malheureuse!

— Sa femme? Que m'importe! je ne la connais pas; Amédée s'était marié comme un fou, contre mon gré, avec une jeune fille pauvre. Il disait qu'il l'aimait, qu'elle en était digne, qu'elle valait tout au monde, que sais-je, moi? Je prétends que mon neveu aurait beaucoup mieux fait d'épouser une héritière; les choses en iraient mieux à présent.

— Pardon, monsieur Desvernaux, répliqua Denis; je ne sais si je comprends bien, mais... voulez-vous garder, élever cette enfant, ou la renvoyer dans quelque temps?

— Je n'en sais rien encore; peut-être la garderai-je. Que voulez-vous qu'elle devienne sans fortune, avec des dettes peut-être?

— Et sa mère? vous ne voulez jamais la voir?

— Non.

— C'est sa mère, pourtant...

— Je ne vous dis pas le contraire.

— Vous n'avez pas le droit, vous n'auriez pas le courage de les séparer.

— Je vous ai dit que je ne sais pas ce que je ferai, monsieur Denis!

— Et pourtant, continua Denis sans se laisser arrêter par le ton d'impatience de son patron, c'est la femme choisie, aimée, fidèle, de votre Amédée; c'est elle qui l'a chéri pendant sa vie, soutenu pendant ses découragements, soigné pendant sa maladie. A présent, qui le pleure le plus amèrement, si ce n'est elle? Le vide qu'il laisse, qui en souffre le plus, si ce n'est cette jeune et malheureuse femme? Vous dites qu'elle était pauvre et qu'Amédée n'aurait pas dû l'épouser, et vous lui en faites un crime! Et pourtant, vous ne pouvez le nier, vous savez qu'elle était digne qu'il la choisît. Que vous a-t-elle fait? Vous aimez l'enfant et vous repoussez la mère, pourquoi? Parce qu'elle n'a pas de dot! Ah! monsieur Desvernaux, je suis bien hardi, mais... tenez... cela ne peut pas être!

Et là-dessus, bouillant, emporté, lorsqu'il plaidait la cause du faible, Denis se sentit un accès de sainte colère; il prit son chapeau, et sortit précipitamment.

Desvernaux ne répondit rien. Penché sur l'âtre, sa pincette entre les doigts, il paraissait s'occuper exclusivement à détacher un à un les charbons embrasés qui crénelaient les flancs d'une bûche. Mais à cette minute précieuse où Dieu frappe à la porte, tu te réveilles, ô conscience endormie! tu commences à te fondre, pauvre cœur endurci! Encore un effort, encore quelques bonnes pensées, et l'œuvre pourra commencer.

La suite à la prochaine livraison.

PRIMES D'HONNEUR AGRICOLES.

La France est divisée en dix ou douze régions agricoles composées de six ou sept départements; il se tient un concours, au mois de mai de chaque année, dans l'un des départements composant la région. Tous les sept ans, la cérémonie doit renaître à son point de départ.

Une prime d'honneur agricole est décernée, dans chaque région, au domaine le mieux dirigé du département désigné pour siége de la fête.

Cette prime d'honneur couronne la distribution des prix considérables que le gouvernement et les départements accordent aux animaux les mieux conformés, aux meilleurs instruments, aux produits les plus beaux et les plus utiles. Elle consiste en une somme de cinq mille francs et une coupe d'honneur en argent, sortie des ateliers de Froment Meurice, et de la valeur de trois mille francs.

Les départements qui seront le siége des concours sont désignés deux ou trois ans d'avance; les propriétaires, fermiers et métayers qui prétendent à la prime d'honneur sont tenus de s'inscrire à la préfecture de leur département, environ un an avant la tenue des concours, afin que le ministre puisse les faire visiter par une commission nommée dans ce but, et composée d'agriculteurs notables appartenant à des départements voisins de celui où la compétition s'est établie.

Cette commission peut visiter aussi souvent qu'elle le juge nécessaire, dans le cours de l'année qui précède le concours régional, les domaines des prétendants. Elle est présidée par l'inspecteur général d'agriculture désigné comme commissaire général de la fête agricole; elle nomme un rapporteur, et lorsque le concours est ouvert, au mois de mai, elle présente son rapport à un jury composé des vingt à vingt-cinq personnes qui seront chargées de décerner les prix en espèces et les médailles d'or, d'argent ou de bronze, pour les animaux, instruments et produits.

C'est ce jury d'agriculteurs notables qui désigne, d'après le rapport de la commission, l'heureux vainqueur à qui la coupe d'honneur appartiendra.

On a voulu que les agents de l'exploitation jugés dignes de cette haute récompense prissent leur part du triomphe de leur chef. On accorde une somme de cinq cents francs, une médaille d'argent grand module, et deux médailles d'argent petit module, aux meilleurs employés de la ferme primée.

Les conditions que doit remplir un domaine pour être digne de la prime d'honneur montrent qu'il ne s'agit point de primer les innovations hasardeuses et les tentatives incertaines dont l'expérience n'aurait point encore constaté le succès, mais de récompenser les résultats acquis et d'une authenticité incontestable. Le jury doit décerner, non pas une prime d'encouragement, mais un témoignage de succès à un domaine qui aura réalisé les améliorations les plus utiles. Ce domaine doit servir d'exemple pour montrer comment l'économie dans les dépenses, l'ordre dans le travail, le perfectionnement raisonné des méthodes culturales, l'heureuse alliance de la science et de la pratique, enfin une juste subordination de la culture aux circonstances qui la dominent, créent la prospérité présente et assurent l'avenir de l'exploitation.

Des agriculteurs connus, de riches propriétaires, comptent parmi les heureux lauréats; mais des noms nouveaux ont été encore signalés au pays : de modestes fermiers, de simples cultivateurs, figurent aussi, et non des moindres, dans ce nouveau livre de noblesse ouvert à tous ceux qui travaillent ou qui font travailler la terre, quels que soient leur rang et leur condition.

UN APOLOGUE DE JEAN RAULIN.

Jean Raulin, grand maître du collége de Navarre sous Charles VIII, se démit de cette fonction vers 1497, et se livra entièrement à la prédication. Il acquit dans cette carrière une grande célébrité, et ses sermons ont été imprimés en 1519. Ils sont, suivant l'usage du temps, ornés de toutes les fleurs de la réthorique, remplis d'une grande abondance de citations des auteurs sacrés et profanes, et mêlés d'historiettes qu'on jugerait aujourd'hui déplacées dans la chaire de vérité. Quoi qu'il en soit, l'une d'elles assure à Jean Raulin l'honneur d'avoir fourni à la Fontaine le sujet d'une de ses plus belles fables. C'est dans un sermon sur la pénitence que Raulin a glissé son apologue.

Le Lion fait comparaître au confessionnal le Loup, le Renard et l'Ane. Le Loup s'accuse d'avoir dévoré bien des brebis sur lesquelles il n'avait nul droit; le Renard, d'avoir croqué maintes poules et maints chapons qui ne lui appartenaient en rien; mais ils s'excusent l'un et l'autre sur les habitudes antiques de leurs races. Ils reçoivent l'absolution, sans autre pénitence qu'un *Pater* à réciter, et ils sont, de plus, confirmés dans leurs droits héréditaires.

L'Ane vient à son tour : il s'accuse d'avoir mangé du foin accroché aux buissons et tombé de voitures qui n'appartenaient pas à son maître; d'avoir fait ses ordures dans l'enclos des moines; enfin... mais ce dernier aveu ne lui est arraché qu'avec beaucoup de peine... d'avoir uni sa voix à la leur pendant qu'ils chantaient vêpres.

— Ah! misérable! s'écrie le Lion, manger l'herbe d'autrui! souiller, empester une terre sacrée! et, par-dessus tout, exposer les bons pères à détonner! C'est plus qu'il ne peut en être remis!...

Et le pauvre Ane, privé d'absolution, reçoit encore les étrivières.

BAS-RELIEFS
DU TEMPLE D'APOLLON EPICURIUS.

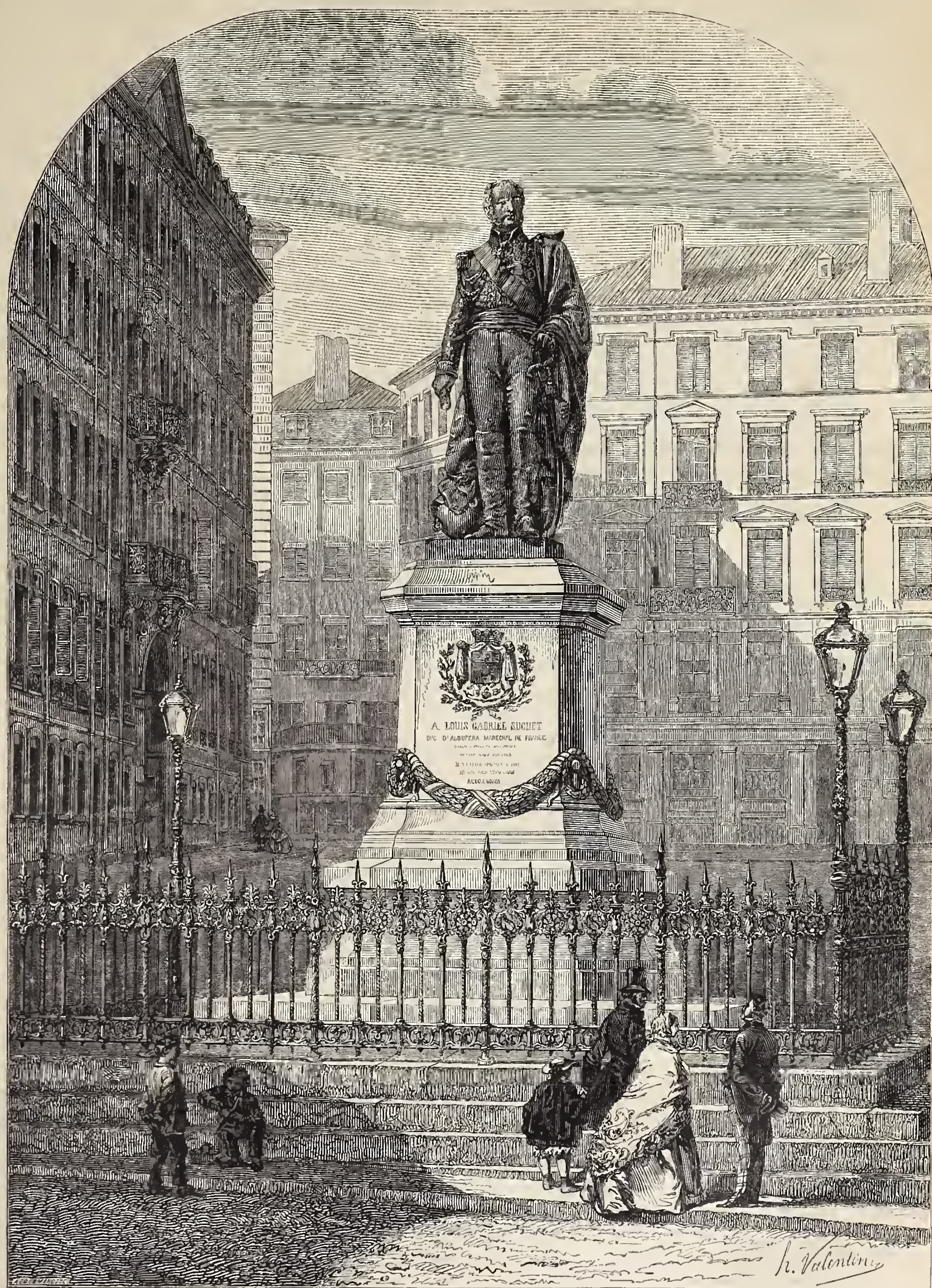
C'est à Bassæ, dans l'ancienne Béotie, que l'on voit les ruines du temple d'Apollon Epicurius. Ce temple, construit dans la 86e olympiade (435-432 av. J.-C.), s'était conservé presque en entier jusqu'au moyen âge. Ses ruines sont encore imposantes. Elles décorent le sommet du mont Cotylius. Des fouilles découvrirent, en 1818, la belle frise de marbre qui représente le combat des Lapithes contre les Centaures et ceux des Grecs contre les Amazones. Ces admirables sculptures, achetées par le gouvernement anglais, ont été transportées au Musée de Londres.



Combat des Centaures et des Lapithes. — Bas-reliefs grecs du temple d'Apollon Epicurius (*Epikouros*, qui secourt, qui guérit), conservés au *British Museum*.

LE MARÉCHAL SUCHET

DUC D'ALBUFÉRA.



Statue du maréchal Suchet, inaugurée à Lyon, le 15 août 1858. — Dessin de Valentin.

Ce monument, élevé à la mémoire du maréchal Suchet, duc d'Albuféra, décore la place du Port-Saint-Clair, près le pont Morand, à Lyon.

La statue est l'œuvre de M. Dumon, membre de l'Institut. Elle a été coulée en bronze dans les ateliers de M. Eck; sa hauteur est de 3 mètres, son poids de 2 200 kilogrammes. Les dessins du piédestal sont dus à un architecte lyonnais, M. Desjardins.

L'inscription gravée sur la face méridionale du socle est destinée à rappeler que « Louis-Gabriel Suchet, duc d'Al-

» buféra, maréchal de France, est né dans la ville de Lyon, » qui lui a élevé ce monument en 1858. »

Sur la face septentrionale, on a gravé le bâton de maréchal, avec ces lignes :

AU MARÉCHAL DUC D'ALBUFÉRA,
COMMANDANT EN CHEF LES ARMÉES
D'ARAGON ET DE CATALOGNE,
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE CES PROVINCES
ET
DU ROYAUME DE VALENCE,
COLONEL GÉNÉRAL
DE LA GARDE IMPÉRIALE.

—

NÉ LE 2 MARS 1770.
MORT LE 3 JANVIER 1826.

L'inscription de la face orientale est ainsi conçue :

SIÉGE DE TOULON.	LE MINCIO.
LOANO.	AUSTERLITZ.
ARCOLE.	MARIA.
RIVOLI.	BELCHITO.
SPLUGEN.	LERIDA.
LE VAR.	MEQUINENZA.

Ces listes, qui consacrent le souvenir des victoires de Suchet, sont continuées sur la face occidentale :

SAALFELDT.	ORDAL.
IÉNA.	TORTOSE.
PULSTUCKT	TARRAGONE.
OSTROLENKA.	SAGONTE.
MARGALEF	VALENCE.

La biographie de Suchet se trouve résumée presque tout entière dans ces inscriptions. Sa famille, honorable, considérée, presque opulente, lui avait assuré, ce qui vaut mieux que le plus riche héritage, une instruction solide fondée sur une bonne éducation morale. Ses études achevées, il entra dans un comptoir; mais il avait peu de goût pour le commerce, et sa vocation militaire, qui s'était manifestée dès les premières années de son adolescence, l'entraîna irrésistiblement lorsqu'en 1792 la première coalition européenne menaça la France. Il s'enrôla dans la cavalerie que le département du Rhône envoyait à la frontière. Son instruction, son intelligence, son courage, le portèrent rapidement au commandement du quatrième bataillon de l'Ardèche. Le 30 novembre 1793, il fit prisonnier devant Toulon le général en chef anglais O'Hara. On sait quelle part brillante il prit aux grandes guerres d'Italie, de Suisse et d'Allemagne. Il était officier général à vingt-sept ans. Mais ce fut en Espagne qu'il eut l'occasion de déployer avec le plus d'éclat toutes les qualités supérieures du grand général. Il commanda en chef, de 1808 à 1814, l'armée d'Aragon. On a dit de lui qu'il y sut vaincre, faire vivre son armée, maintenir la discipline, et inspirer l'estime même à ses ennemis. Les Espagnols l'avaient surnommé l'Homme juste, *el Hombre justo*. La réputation de probité et d'humanité qu'il laissa dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, s'y est tellement perpétuée qu'à la nouvelle de sa mort l'on y célébra des services funèbres. Les plus mémorables des siéges où il triompha de l'énergique défense des Espagnols furent ceux de Lerida, de Mequinenza, de Tortose, de Tarragone, du château de Sagonte, et de Valence. Il reçut, après la prise de Tarragone, le bâton de maréchal, et il fut créé duc d'Albuféra après la capitulation de Valence. Napoléon, la première fois où il le vit à son retour d'Espagne, alla à sa rencontre et lui dit : « Maréchal Suchet, vous avez bien grandi depuis que nous ne nous sommes vus. » On raconte aussi que plusieurs années après, à Sainte-Hélène, quelqu'un ayant demandé à l'empereur exilé quel était le plus habile général français, il répondit : « Cela est difficile à dire, mais il me semble que c'est Suchet; auparavant c'était Masséna, mais on peut le considérer comme mort. Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet en Espagne, non-seulement j'aurais conquis la péninsule, mais je l'aurais conservée. »

Suchet est mort à l'âge de cinquante-six ans, en 1826, au château de Saint-Joseph, près de Marseille (1).

Le général Maximilien Lamarque a écrit une notice très-intéressante sur Suchet, et prononcé un discours non moins remarquable sur sa tombe : « D'autres généraux, dit-il, ont gagné des batailles et conquis de vastes territoires, mais aucun n'a laissé des souvenirs plus honorables pour la France et moins amers pour les peuples soumis. Le maréchal Suchet se complaisait à louer tous ceux qui l'avaient aidé à vaincre... Dans ses *Mémoires* (2), comme il tient compte de tous les dangers, de tous les sacrifices! comme il s'associe à tout ce qui fut brave, à tout ce qui fut utile! Avec quelles vives couleurs il peint ce grenadier italien qui, pour récompense d'une action d'éclat, obtint l'honneur de monter le premier à l'assaut de Tarragone, et tomba mort, ou plutôt immortel, sous les débris de ces remparts fameux!... »

Dans plusieurs autres éloges, on a de même célébré justement les grandes qualités militaires du maréchal Suchet; on peut dire toutefois que l'on n'a pas encore écrit sa vie. L'éclat de sa gloire militaire a trop laissé dans l'ombre ses vertus privées. Nous avons entendu louer, par tous ceux qui l'ont connu, sa justice, sa probité, sa bonté, sa douceur, sa bienveillance, sa politesse affectueuse; c'était, en un mot, un homme de bien, et c'est surtout ce titre, qu'aucun autre ne surpasse, qui nous a engagé à recommander sa mémoire à l'attention et au respect de nos lecteurs.

LES PETITES CAUSES.

Je ne crois pas aux petites causes, mais aux petites occasions des grands événements. Les vraies causes sont toujours grandes; mais une goutte d'eau fait déborder un vase déjà plein. CESARE BALBO.

Cette pensée de Balbo mérite d'être méditée; elle s'accorde avec la foi dans la Providence et dans le gouvernement des forces matérielles par l'esprit.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Fin. — Voy. p. 167.

La pratique fit découvrir plusieurs inconvénients dans l'écriture Barbier. D'abord, ce n'était qu'une ingénieuse sténographie, tenant compte des sons, mais nullement de l'orthographe, des déductions étymologiques, des applications grammaticales. Comment se livrer à une étude sérieuse de la langue avec une écriture qui échappait à toutes ses règles? En second lieu, l'écriture Barbier ne fournissait point de chiffres, et cette absence de signes numériques était une véritable lacune. Enfin, l'application

(1) Suchet avait épousé la fille d'un homme très-distingué, Anthoine de Saint-Joseph, qui a laissé quelques ouvrages d'économie politique où l'on remarque des vues très-élevées. Son beau-frère combattit avec lui en Espagne, monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone, apporta la nouvelle de cet événement aux Tuileries, et prit part ensuite à la prise de Sagonte et à celle de Valence; il est devenu depuis maréchal de camp et lieutenant général (le général baron Anthoine de Saint-Joseph).

(2) Trois volumes in-18.

même de ce mode d'écriture laissait à désirer; il employait jusqu'à douze points pour un seul signe, et donnait aux lignes une hauteur de six points, exigeant ainsi beaucoup de temps et beaucoup d'espace.

Un jeune professeur de l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, aveugle lui-même, comme presque tous les professeurs de cet établissement, Louis Braille ([1]), en 1827, conçut un système nouveau qui est aujourd'hui seul appliqué.

Louis Braille, dit M. Guadet ([2]), prenant les choses au point où Barbier les avait laissées, transforma complétement le système; le rendit à la fois plus prompt, en simplifiant les caractères employés; plus grammatical, en représentant non plus les sons de la langue parlée, mais les lettres mêmes de la langue écrite; plus général, puisqu'il l'appliqua encore à tous les signes de ponctuation, aux chiffres, à l'écriture de la musique.

Le système d'écriture de Braille repose tout entier sur des signes que nous nommerons avec lui *signes fondamentaux*. Ces signes sont très-simples; le plus compliqué n'emploie que quatre points; ils s'écrivent sur deux lignes horizontales :

a b c d e f g h i j

Les signes fondamentaux entrent dans la composition de tous les autres, ou plutôt tous les autres se forment par l'adjonction aux signes fondamentaux d'un ou de deux points placés au-dessous de ces signes, c'est-à-dire sur une troisième ligne horizontale, en sorte que le caractère le plus compliqué dans l'écriture de Braille ne peut jamais avoir que trois points en hauteur et deux en largeur.

Un point placé sur la troisième ligne, sous la partie gauche de chaque signe fondamental, donne une nouvelle série de dix signes, savoir :

k l m n o p q r s t

Une troisième série se forme par deux points placés sous chaque signe fondamental :

u v x y z ç é à è ù

Enfin, on forme une quatrième série avec un point seulement placé sous la partie droite des signes fondamentaux :

â ê î ô û ë ï ü œ w

Trois signes supplémentaires donnent *ì*, *ò*, *æ*.

Les signes de ponctuation ne sont autres que les signes fondamentaux eux-mêmes, mais placés sur les deux lignes horizontales inférieures. Le premier représente notre virgule; le second, notre point et virgule, etc. C'est notre alphabet, c'est notre écriture au complet.

Du reste, le système de Braille admet aussi les abréviations; et s'il se prête à toutes les règles orthographiques et grammaticales, on peut aussi l'employer sténographiquement : ainsi, deux signes de la troisième série, tous ceux de la quatrième et les trois signes supplémentaires, c'est-à-dire ceux qui reviennent le plus rarement dans l'écriture, en même temps qu'ils expriment une lettre, sont employés aussi pour exprimer des groupes de lettres, des sons.

Ce sont encore les mêmes signes fondamentaux qui servent pour représenter les dix chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 0; mais alors on les fait précéder d'un autre signe .:, qui indique qu'ils ne sont plus pris comme caractères alphabétiques, mais comme signes numériques : 6 sera indiqué par .: :·, et 63 par .: :· ··

Enfin, le système d'écriture de Braille a aussi été appliqué très-heureusement par lui à la musique : les sept notes sont représentées par les sept derniers signes fondamentaux, et chacune de ces notes s'écrit à sept octaves différentes, en faisant simplement précéder ces notes d'un signe affecté à chacune des octaves. Il est à remarquer que, dans ce système, il n'est plus question de clef. Du reste, la mesure, les altérations, les valeurs, les silences, les nuances, les articulations, enfin tout ce que peut exprimer en fait de musique la plume du *voyant* peut être également exprimé par le poinçon de l'aveugle. Et ici encore l'écriture en relief admet des abréviations facilement appréciables par le sentiment musical du lecteur.

Quant à la machine à écrire, elle est disposée sur le modèle de celle que nous avons déjà fait connaître page 168, si ce n'est que les raies ou lignes en creux en occupent toute la surface, et que les ouvertures rectangulaires de la plaque ou réglette mobile ne correspondent qu'à trois de ces lignes, au lieu de six. Dans le système Braille, d'ailleurs, comme dans le système Barbier, on lit de gauche à droite, mais on écrit de droite à gauche, et l'on renverse nécessairement les caractères dans ce sens.

Dans le système de Braille, les signes représentent tous les caractères typographiques; ils s'appliquent également au calcul et à la musique, et, en même temps, ils occupent très-peu de place relativement aux signes du système Barbier.

Aussi la nouvelle écriture a-t-elle complétement fait abandonner l'ancienne. L'écriture Braille est aujourd'hui la seule suivie et enseignée à l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris. Elle donne aux élèves de cette institution la facilité de lire et d'écrire rapidement, de prendre des notes dans leurs classes, de faire des devoirs comme en font les élèves de nos colléges, de se former de petits recueils littéraires et scientifiques, de fixer sur le papier leurs inspirations musicales, de copier les compositions des grands maîtres de l'art; d'entretenir entre eux, aux distances les plus éloignées, des correspondances dans la confidence desquelles ils ne sont plus obligés d'admettre des tiers. Des ouvrages de littérature, de sciences et de musique ont, en outre, été imprimés d'après ce système, par une imprimerie spéciale établie à l'Institution ([1]).

Ce n'est plus seulement en France qu'est pratiquée par les aveugles l'écriture d'après le système Braille; elle a été successivement adoptée par les institutions d'aveugles de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Espagne et du Brésil. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit adoptée plus

([1]) Louis Braille, né à Coupvray, près Meaux (Seine-et-Marne), d'une famille d'ouvriers, perdit la vue à l'âge de trois ans, par suite d'un accident. Entré à l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, le 15 février 1819, en qualité d'élève boursier du gouvernement, il y fut nommé professeur à la fin de l'année 1827. Il y est mort à quarante-trois ans, le 6 janvier 1852, d'une maladie de poitrine dont il était depuis longtemps atteint. Son buste en marbre, par M. Jouffroy, a été placé, le 25 mai 1853, dans le vestibule de cet établissement.

([2]) Discours prononcé dans la séance d'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, le 22 février 1844, par M. Guadet, chef de l'enseignement à cette institution. — Voy. aussi le recueil mensuel *l'Instituteur des Aveugles*, année 1855-1856.

Braille avait lui-même fait imprimer en relief, en 1829 et 1837, le résultat de ses travaux, sous le titre de : *Procédé pour écrire, au moyen de points, les paroles, la musique et le plain-chant*

([1]) Les deux premiers ouvrages littéraires imprimés d'après le système Braille furent un Recueil d'anecdotes, en un petit volume, et une *Histoire de France*, en trois volumes; ils furent imprimés en 1837. — Le premier ouvrage de musique imprimé d'après ce système fut un traité d'harmonie, en un volume, intitulé : *Principes élémentaires d'harmonie à deux parties*, par Gauthier; il fut imprimé en 1838.

tard par l'Angleterre et les États-Unis, et qu'elle ne devienne une écriture universelle à l'usage des aveugles de toutes les nations.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Système L. Braille.

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
u	v	x	y	z	ç	é	à	è	ù
						oin			ieu
â	ê	î	ô	û	ë	ï	ü	œ	w
an	in	on	un	en	on	oi	ch	gn	ll

apost.	-	ì	ò	æ
		ian	ion	ien

Signe des nombres

Ponctuations (sur les deux lignes inférieures).

,	;	:	.	?	!	( )	«	*	»

Signes algébriques.

+	−	×	/	=	(	)	>	<

Coefficient	Exposant	√

CARACAS

CAPITALE DU VENEZUELA.

Le beau pays dont Caracas est la capitale fut découvert, au début du seizième siècle, par l'un des anciens compagnons de Colomb, dont le nom est connu à peine. Per-Alonso Niño était cependant un pilote habile. Après avoir accompagné l'amiral, lors de son voyage à la côte de Paria, il s'associa un homme plus riche que lui, dans l'intention, comme le fameux Ojeda, d'aller faire de nouvelles découvertes. Ils sortirent de la barre de Saltes, sur une petite caravelle jaugeant tout au plus 30 tonneaux et ayant 33 hommes d'équipage. Les indications géopraphiques de Colomb étaient présentes au souvenir d'Alonso Niño, et il arriva bientôt à la terre ferme occidentale, au-dessus de Paria; mais il suivit la côte sans désemparer et parvint au golfe. Là, les Espagnols débarquèrent, trafiquant avec les Indiens, et échangeant leurs bagatelles d'Europe contre du bois de teinture; mais ils ne tardèrent pas à se réembarquer et à se porter sur la côte du nord. Ce fut au sortir des bouches *del Drago* qu'ils eurent à repousser un assaut des Caraïbes. Après ce combat, ils arrivèrent à la Marguerite, où ils obtinrent quelques perles des Indiens; ce furent les premiers Espagnols qui prirent pied dans l'île, sans en excepter Ojeda, auquel on accorde d'ordinaire l'honneur de la découverte. De là, Niño et son compagnon passèrent au pays de Curiana, qui est vis-à-vis et qui comprenait les provinces de Cumana, de Maracapana et le territoire du cacique Coyaractal. Les naïfs habitants de ces régions étaient de bonnes gens, donnant sans hésitation leurs vivres et ce qu'ils avaient de plus précieux pour des tessons de faïence, dont le vernis les séduisait. Ils avaient de l'or, quoique en petite quantité, et des perles qui, par leur grosseur, pouvaient être comparées à celles de l'Orient; Niño et son associé en obtinrent 150 marcs, ce qui paya amplement les frais du voyage. L'expédition était de retour le 13 février de l'année 1500.

A partir de ce moment, les voyages se succédèrent; ceux d'Ojeda sont contemporains des explorations d'Alonso Niño; ce hardi marin imposa à quelques parties de l'immense contrée la dénomination presque italienne qui désigne aujourd'hui une des plus vastes républiques de l'Amérique du Sud.

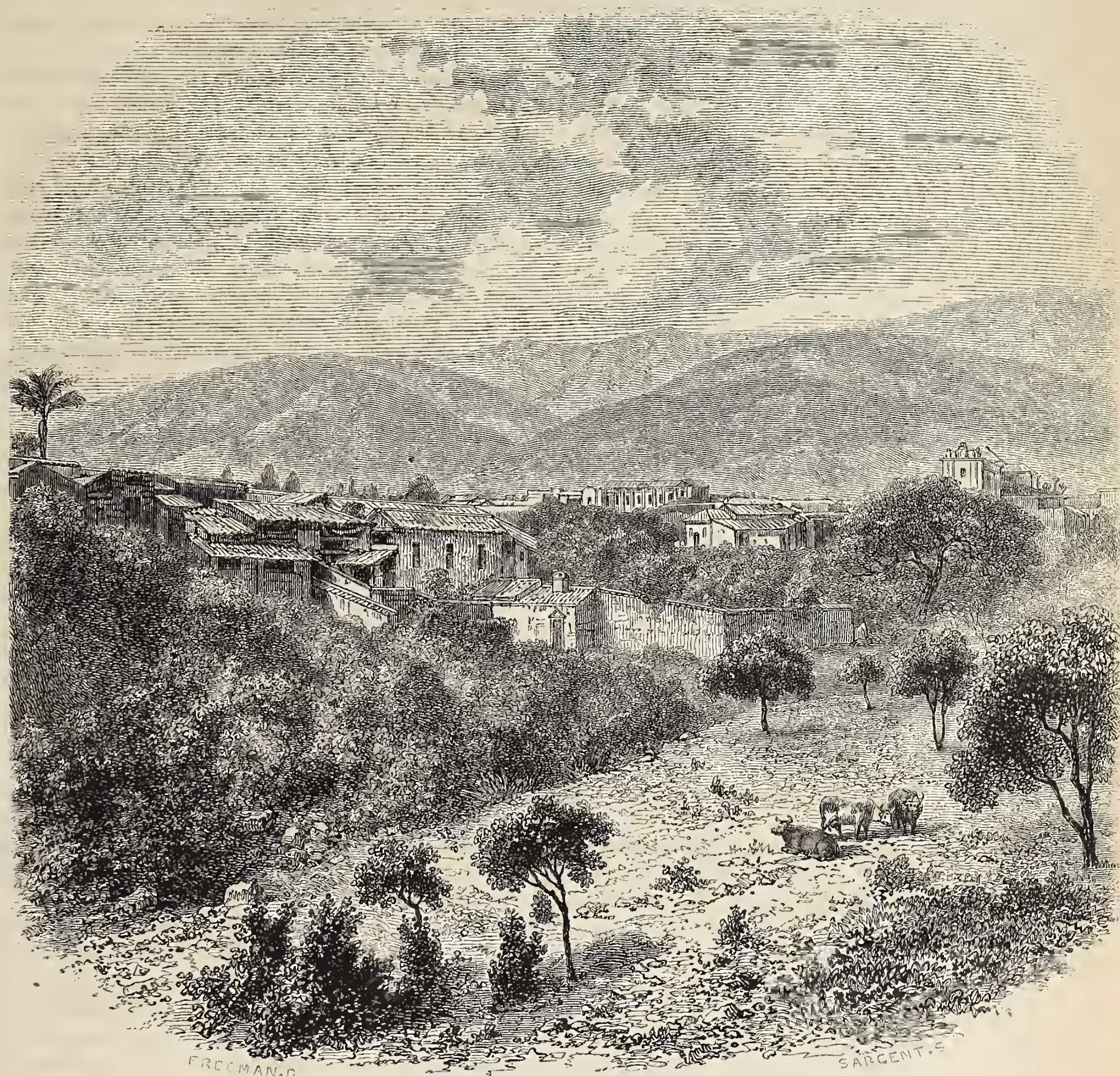
Lorsque les Espagnols virent, pour la première fois, les îles américaines et les régions du continent qui s'en rapprochaient, ils donnèrent à ces terres fertiles des dénominations qui leur rappelaient leur pays, ou même les lieux qu'ils avaient aimés en Europe. Dans leur ignorance bien naturelle des distances qu'embrassaient ces empires sauvages, ils employaient parfois pour les désigner les diminutifs auxquels leur belle langue se prête si bien. Avant qu'il n'y eût une Nouvelle-Espagne, une Nouvelle-Grenade, une Nouvelle-Galice, une Castille d'or, on appela « Petite-Espagne », *Hispaniola,* l'île immense d'Haïti, où de ravissants paysages succèdent, comme en Andalousie, à des sites pleins d'âpreté. De même on nomma *Venezuela,* la Venise en miniature, ces régions noyées, entrecoupées de forêts et d'espaces arides où, près du cap de San-Roman, des maisonnettes de feuillage s'élevaient sur des pilotis et communiquaient entre elles par des canaux. Dans cette triste région, que les Indiens appelaient *Quibacoa,* le conquistador voyageur se rappela, comme par opposition, les fêtes joyeuses de l'Italie, et le nom resta au pays, en s'étendant à une partie du littoral. Personne alors ne se préoccupa de cette bizarrerie, et aujourd'hui, dans sa forme si irrégulière, le Venezuela offre un contour de plus de mille lieues espagnoles (¹). C'est bien certainement l'un des territoires les plus favorables que présente à l'émigration européenne la côte immense de l'Amérique du Sud. Depons même va jusqu'à affirmer qu'aucune portion du nouveau monde, à quelque latitude que ce soit, ne peut être comparée, pour la fertilité, la variété et la richesse des productions, à celle qui formait la capitainerie générale de Caracas.

La vallée proprement dite de Caracas n'a pas moins de quatre lieues d'étendue, et elle se dirige de l'est à l'ouest entre les montagnes d'une grande chaîne qui côtoie la mer depuis Coro jusqu'à Cumana. Lorsque Diego Losada songea à fonder la capitale du Venezuela, en 1567, il lui imposa le nom de *Santiago de Leon de Caracas;* l'usage fit adopter uniquement la dénomination indienne. Les Caracas formaient alors une population nombreuse qui dominait encore la contrée, et ils avaient fait des efforts assez énergiques dans le but de garder leur indépendance, pour que les Espagnols leur rendissent cette espèce d'hommage. La cité naissante prit néanmoins pour armes un lion d'or rampant sur champ d'argent, et tenant entre ses griffes une verge

(¹) Le Venezuela proprement dit est compris entre 1° 8′ et 12° 16′ de latitude boréale; sa longitude par rapport au méridien de Caracas est de 8° 49′ à l'est et de 6° 15′ à l'ouest. Il se divise en treize provinces nourrissant environ un million d'habitants. (Voy. le beau travail géographique d'Augustin Codazzi, intitulé : *Resumen de la geografia de Venezuela*, in-8.) A l'arrivée des Espagnols, ce vaste territoire était couvert de nations errantes dont le savant géographe donne avec soin le dénombrement, et qui formaient une sorte de confédération. Il y avait d'abord les Caracas; puis venaient les Tèques, les Taramaynas, les Charagotos, les Meregotos, les Tarmas, les Mariches, et les Arbacos. Tous ces peuples, qui vivaient plus particulièrement sur les terres arrosées par le Tuy et le Guaira, n'ont pas complétement disparu, et se sont d'ailleurs en partie confondus avec la population agricole.

d'or avec la croix de Santiago, surmontée d'une couronne à cinq pointes d'or.

Caracas est situé par les 10° 3′ 50″ de latitude et les 10° 25′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris; il a été bâti sur une élévation (¹) qui va en s'inclinant jusqu'au Rio-Guaire, joli fleuve dont les sources se rencontrent dans les montagnes del Palmar, et qui est guéable en tout temps, à l'exception de l'époque des grandes pluies. Une autre pente conduit vers l'est jusqu'au Rio-Anauco, sur lequel un beau pont a été construit. Cette double déclivité contribue singulièrement à la salubrité de la ville. Un ruisseau d'eau courante, que l'on appelle le Caroata, qui a reçu également un pont, sépare le faubourg de San-Juan de la cité proprement dite; le *Catuche*, qui court pour ainsi dire au milieu de la ville, alimente les fontaines publiques et particulières.



Vue d'une partie de la ville de Caracas, capitale de la république du Venezuela (Amérique du Sud). — Dessin de de Bar, d'après une photographie de M. P. de Rosti.

Le Guaire, qui baigne le pied de l'élévation sur laquelle Caracas est bâti, est un fleuve de l'aspect le plus pittoresque et dont les bords charmants servent de promenade aux habitants. Avant le tremblement de terre formidable qui désola Caracas le 26 mars 1812, l'emplacement de la cité pouvait être évalué à 2 000 pas carrés, et sa population formait déjà un total de 45 000 à 50 000 habitants; 12 000 personnes périrent durant cette épouvantable catastrophe, et l'on affirme même qu'il y eut 20 000 victimes, en comprenant dans ce chiffre les malheureux qui succombèrent à Merida, à la Guaira et à San-Felipe. Il y a une trentaine d'années, on ne comptait guère que 35 000 âmes dans cette capitale. Il y avait à cette époque 16 églises, en y comprenant les chapelles de six couvents. Les monastères ont été consacrés pour la plupart à des institutions d'enseignement public. L'un d'eux, San-Francisco, porte le nom de collége de l'Indépendance.

Rebâtie en partie, cette cité a des rues fort droites, larges de huit à dix varas et coupées à angle droit; les maisons sont spacieuses et bien bâties, et, comme le fait observer Humboldt, peut-être un peu trop hautes pour un pays sujet aux tremblements de terre. Depons faisait déjà remarquer le luxe d'ameublement qui régnait dans l'intérieur; ce genre de somptuosité est loin d'avoir diminué.

Caracas compte trois grandes places et cinq autres de moindre étendue. La principale est garnie d'une multitude

(¹) A 1 041 varas (882 mètres) au-dessus du niveau de la mer, ce qui lui donne une température moyenne de 19°,45 centigrades. — Le vara est une mesure espagnole équivalant à 0m,848.

de petites boutiques, qui lui donnent beaucoup d'animation : c'est sur cette même place que s'élève la cathédrale, qui manque complétement de symétrie; en face de cet édifice, on a bâti récemment l'hôtel municipal, que l'on décore du nom de *Palacio*. Le palais archiépiscopal et le séminaire complétent l'ensemble de ces grandes constructions. La seconde place tire son lustre principal de l'église de la *Candelaria* (la Chandeleur), qu'entoure une grille en fer. Siége d'un archevêché conquis sur la ville de Coro, Caracas possède une université célèbre en Amérique, une académie militaire, un conservatoire de musique et une académie de peinture.

Ainsi que le fait observer le savant Codazzi, Caracas est le centre d'un commerce immense, non-seulement avec la province dont il fait partie, mais avec celles de Carabolo, Barquisimeto, Apure et Barinas. C'est aussi la ville de la république du Venzuela où il y a le plus de transactions avec les nations étrangères. Ses principaux objets d'exportation sont : le tabac, l'indigo, le café, le cacao, le coton, la salsepareille et les cuirs. On fabrique à Caracas, avec une supériorité marquée, nombre d'objets de joaillerie et d'orfévrerie; on y trouve également d'excellents ébénistes.

La Guaira, qui n'est en réalité qu'à 6 ou 7 kilomètres du bord de la mer, et à 14 kilomètres lorsqu'on prend la route tracée, est par le fait le port de Caracas; cette ville est située entre deux gorges élevées qui ne lui laissent d'autre vue que celle de la mer des Antilles; c'est le second port fortifié régulièrement que possède la république. Cette ville commerçante ne se compose guère que de deux grandes rues qui se dirigent de l'est à l'ouest. La Guaira est plutôt une rade assez incommode que ce n'est un port, et la mer y est dans une perpétuelle agitation; la prolongation du môle permet toutefois d'opérer les chargements sans trop de difficulté. Les nègres et les mulâtres, libres d'ailleurs, qui se chargent de ces transports et qui portent les denrées à bord des embarcations, sont d'une force musculaire extraordinaire; ils traversent les flots perpétuellement, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, et, chose digne de remarque, ils ne redoutent nullement les requins qui sillonnent la rade en tous sens.

Les roches taillées perpendiculairement qui se dressent alentour de la Guaira, y concentrent la chaleur et la conservent après le coucher du soleil; il résulte des observations de Humboldt que la ville qui sert de port à Caracas est bien certainement un des points les plus chauds de l'Amérique du Sud et peut-être du monde entier; c'est en partie cette opposition qui fait trouver plus délicieuse encore la température de la capitale du Venezuela.

Humboldt et Bonpland se sont étendus avec complaisance sur les avantages que présente l'admirable climat de la vallée de Caracas.

Les plantations les plus florissantes de cacaoyers (*Theobroma Cacao*) se rencontrent au pays de Venezuela, dans les provinces de Caracas, de Carabolo, et le long des côtes depuis l'Unare jusqu'à l'Iaraqui; elles prospèrent dans l'intérieur au sein des vallées de Cupira, Rio-Chico, Guapo, Caucagua, Curiepe, Tui, Santa-Lucia, Ocumare, Orituco, Guigue et Aragua. Cet arbre délicat, qui doit être planté dans un terrain légèrement humide et abrité d'abord par quelque grand végétal au feuillage protecteur, tel que le bananier, ne réussit plus dès que l'on s'élève au-dessus de 700 varas. L'arbre produit durant cinquante ans, et le fruit exige quatre mois pour parvenir à sa parfaite maturité. Bien que la récolte ne soit jamais interrompue durant l'année, les deux époques principales pour recueillir le cacao sont le milieu de juin et la fin de décembre. De la manière dont on sèche l'amande dépend en grande partie l'excellence du produit. Cette culture a singulièrement diminué dans le pays à mesure que l'on s'est livré à celle du café, du coton et du sucre. Mais on pense qu'elle reprendra de l'activité avec l'accroissement de la population. Après le cacao de Soconusco, c'est celui de Caracas qui l'emporte sur tous les autres aux yeux des commerçants de Cadix. Celui d'Orituco jouit d'une grande faveur sur les marchés d'Europe; on fait également grand cas de ceux de Guigue, Caucagua, Capaya et Cupira Le livre de Codazzi, malheureusement presque introuvable en Europe, renferme sur ce point de précieux renseignements.

La capitale du Venezuela a donné naissance à plusieurs hommes remarquables, ainsi qu'on peut s'en assurer dans l'Histoire de cette république, publiée par M. Baralt; le plus éminent de tous est Simon Bolivar, que ses concitoyens ont nommé *el Libertador*, et qui fit ses études mathématiques en suivant les cours de l'École polytechnique de Paris. La reconnaissance publique a donné le nom du libérateur à une petite ville assez commerçante du bas Orénoque, que l'on appelait autrefois *Angostura*. Ciudad-Bolivar s'élève à 320 kilomètres de l'embouchure du grand fleuve que l'immortel Colomb prit jadis pour la voie destinée à conduire les humains au paradis terrestre ([1]). Il s'en faut bien à coup sûr que la petite cité espagnole réalise l'idée poétique du grand homme; la vie commune y est fort chère, et ses 8 000 habitants ne s'y occupent guère que de transactions commerciales. Dans son cours de 1704 kilomètres, le fleuve qui y conduit traverse des savanes verdoyantes, qu'on désigne sous le nom de *llanos* et qui nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs à demi sauvages, comme ceux des pampas. On évalue approximativement ces têtes de bétail à 800 000. Une grande calamité s'était abattue, en 1856, sur ces plaines désolées; la sécheresse qui avait sévi alors en avait fait disparaître en grande partie les troupeaux, unique richesse du pays. A cette époque, un officier de la marine française, M. du Marais, écrivait, dans un rapport officiel, que de temps immémorial l'Orénoque n'avait été vu si bas. « On disait que par suite du manque d'eau il était mort dans les savanes une si grande quantité de bestiaux que l'on n'avait pu trouver assez de bras pour les écorcher et sauver au moins les cuirs. » Cet état de choses est également préjudiciable à Caracas et à notre possession coloniale de la Guyane, qui a fréquemment recours aux troupeaux des llanos pour s'approvisionner de bestiaux. L'esprit demeure confondu lorsqu'on songe que la partie du Venezuela située au sud de l'Orénoque n'a pas moins de 20 000 lieues carrées d'étendue, qu'exploite une population de 56 000 habitants, sur lesquels on compte environ 40 000 Indiens non civilisés Que pourraient devenir ces fertiles déserts, où errent, privés de soins, d'innombrables bestiaux, si l'on savait les exploiter convenablement?

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens. La Rochefoucauld.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262.

Et durant le colloque qui venait d'avoir lieu, que devenait la petite Émilie? Elle avait soulevé la lourde tenture, mais, je l'ai dit, ce petit coin de l'embrasure ne recevait

([1]) Voy. *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 168.

encore que des rayons tamisés. Le cœur de la fillette se serra un peu en voyant que là, pas plus que dans les autres pièces de la maison, son oiseau ne verrait le soleil. Alors une audace la prit, dans sa pitié pour le petit être qu'elle voulait rendre heureux; audace comme en ont les mères: elle monta sur un tabouret, réunit ses forces, poussa résolûment l'espagnolette, ouvrit la croisée, et tira de ses deux petites mains tremblantes et nerveuses la chaînette qui replie et remonte le store tout entier. Un flot immense, éclatant, splendide de lumière entra comme fou de joie par la brèche ouverte, et l'oiseau fut posé doucement, mais vitement, sur le petit balcon du dehors. Émilie, à la fois radieuse et effrayée de son coup d'état, voulut tout remettre dans l'ordre primitif, mais en vain. Ses doigts tiraient toutes les chaînettes; le store ne voulait plus retomber, la fenêtre ne pouvait plus se refermer, le soleil ne voulait pas se voiler, et les rieuses haleines d'avril entraient sans obstacle et sans façon dans cette frileuse chambre de malade.

Alors l'oncle Desvernaux fut tiré de sa rêverie.

— Eh! petite malheureuse, s'écria-t-il, veux-tu bien fermer tout cela! veux-tu bien ne pas refroidir ma chambre! veux-tu bien... Attends, attends, va! je vais t'apprendre à geler ton vieil oncle!

Un peu trébuchant, il s'achemina vers ce *gouffre d'air*, comme il l'appelait en maugréant; mais arrivé là, il trouva la pauvre petite si terrifiée, qu'elle se mit à éclater en pleurs, debout sur son tabouret.

— Paix! paix! ma fille, n'aie pas peur, ne pleure pas, ce n'est rien! lui dit-il avec tendresse, attiré par un attrait puissant vers cet être faible et candide.

L'idée de faire pleurer ou de causer de l'effroi à l'enfant orphelin de son Amédée, qu'il avait longtemps chéri lui-même comme son propre fils, le bouleversa tout entier; il prit la petite dans ses bras, puis, se reposant sur le tabouret, il la fit asseoir sur son genou et se mit à lui essuyer les yeux.

Oh! qui eût reconnu alors le frileux malade imaginaire, ce Desvernaux si souvent bourru, si systématiquement égoïste, dans cet homme assis là, près d'une croisée ouverte, embrassant et consolant un enfant assis sur ses genoux!

— Pourquoi pleures-tu, ma fille?

— J'ai eu si peur! fit-elle avec un reste de sanglot.

— Peur de moi?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai ouvert la fenêtre.

— Et le store aussi, petite scélérate! dit-il d'une voix grondeuse.

Mais l'enfant vit bien qu'il plaisantait. Elle rit, et plongea ses beaux yeux innocents dans ceux de son grand-oncle.

— Avais-tu peur de ton papa? reprit-il avec une voix qui trembla un peu.

— De mon papa? répondit l'enfant subitement sérieuse; de mon cher papa qui est allé au ciel? Oh! non, jamais!

— Te parlait-il quelquefois de l'oncle Philippe?

— Oui, dit-elle, bien souvent il disait à maman, comme ça: « Louise, je veux que nous allions voir l'oncle Philippe; il est bon, il t'aimera. » Et comme maman disait qu'elle n'osait pas, il lui disait toujours: « Je t'assure, Louise, qu'il t'aimera de tout son cœur, malgré qu'il s'en défende. Il était si bon autrefois pour moi! Pourquoi est-il ainsi changé? — C'est peut-être à cause de notre mariage? » disait maman. Et mon papa embrassait maman, et lui disait comme ça: « Eh bien, tant pis pour lui! »

Desvernaux s'agita un peu, toussa, garda le silence, puis reprit:

— Te réjouis-tu de t'en retourner chez toi, Émilie?

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

— Ah! ah! l'ingrate! Et pourquoi cela, mademoiselle ma nièce?

— Pour être avec maman.

— Et si ta maman venait ici avec toi, et qu'elle eût une jolie chambre avec toi; et si, l'été, nous allions nous trois à la campagne, où j'ai une belle serre, et un étang avec des cygnes; et si ta maman y avait un grand jardin à elle, aimerais-tu bien...?

Émilie frappa l'une contre l'autre ses petites mains.

— Oh! oncle Philippe, s'écria-t-elle, que je serais contente! Maman ne serait peut-être plus si triste; car depuis que papa est allé au ciel, elle pleure tous les jours, et je l'entends quelquefois la nuit sangloter et prier tout haut, à genoux vers son lit. Une fois elle me prit dans ses bras, en me disant: « Ma pauvre chérie, nous sommes bien malheureuses; il nous voudrait mieux mourir aussi! » Et puis elle parlait de choses que je ne comprenais pas bien, de dettes, de mauvaises affaires; elle disait que mon papa était mort parce qu'il s'était trop tourmenté par les soucis, et que nous étions devenues très-pauvres. Alors, moi, je lui ai dit comme ça: « Maman, l'oncle Philippe qui est si riche, si riche, nous empêchera d'être pauvres, puisque mon cher papa disait toujours qu'il est si bon. »

Desvernaux ne répondit rien; il était vaincu et ne retenait plus ses larmes. Il lui semblait que son Amédée plaidait lui-même, par la bouche candide de son enfant, la cause des deux êtres qu'il laissait dans le malheur.

Il fit descendre la petite fille de ses genoux et la renvoya, voulant être seul et écouter la voix intérieure qu'il ne pouvait plus étouffer. Il s'appuya sur le rebord de la croisée et repassa en son cœur les paroles naïves qu'il venait d'entendre; puis il se souvint de son frère qui lui avait, en mourant, recommandé son fils, cet Amédée qu'il avait tant aimé, et qui pourtant venait de mourir sans un mot de tendresse de lui, sans une promesse consolante pour sa jeune veuve.

Et, pendant ce temps, le petit oiseau d'Émilie chantait avec ivresse son hymne au printemps; et le soleil, ainsi qu'un habile et silencieux opérateur, dardait avec calme, avec intensité, ses feux puissants sur le dos du malade, et l'imbibait à son insu de sa chaleur régénératrice.

Le soir, Desvernaux se sentit beaucoup mieux; il prit son potage avec « un grand plaisir », disait-il lui-même; de plus, il éprouvait une douce et inaccoutumée envie de dormir.

Le fidèle Denis était revenu prendre sa place vis-à-vis de lui, près du chenet, pour la petite causerie du soir.

— C'est curieux, dit Philippe, je me sens tout *renouvelé* ce soir! Moi qui craignais que le soleil et le vent ne m'eussent fait du mal, ce matin, près de cette fenêtre, où je suis resté beaucoup trop longtemps!

— Quand je vous disais, monsieur Desvernaux, qu'il faisait doux, et qu'une petite sortie...

— Vous pourriez avoir raison, Denis; on verra cela demain. Pour le moment, savez-vous une chose? C'est que vous avez raison aussi au sujet de ma pauvre nièce Louise; je crois bien que je vais lui écrire.

— Pour lui dire...? demanda Denis tout radieux.

— Eh! parbleu, pour lui dire qu'elle ne doit plus s'inquiéter ni se tourmenter des affaires de son mari, que je m'en charge, moi, et qu'elle vienne demeurer avec nous.

Le bon Denis se leva, prit la main de Philippe, et, d'une voix joyeuse:

— Ah! monsieur Desvernaux, monsieur Desvernaux, vous qui prétendiez ce matin que votre pauvre Denis valait mieux que vous!

— Taisez-vous donc, vieux Denis, et écoutez-moi : je crains qu'elle ne veuille pas; on la dit fière, elle ne voudra rien me devoir.

— Vous me permettrez de la comprendre, Monsieur; mais il y aurait un moyen pour la décider.

— Et lequel, ô grand Denis?

— Vous êtes malade, n'est-ce pas?

— Moi? Mais il me semble que je vais un peu mieux, et que cela va bien marcher maintenant.

— N'importe, vous êtes malade, vous dis-je; moi, je suis très-occupé, j'ai autre chose à faire qu'à être toujours là à vous tenir compagnie; donc vous vous ennuyez, vous avez besoin de soins; votre maison est mal dirigée; vous ne pouvez plus vivre ainsi, seul et souffrant. Ce qui fait que vous écrivez humblement à Mme Amédée Desvernaux, et que vous la suppliez de venir passer quelque temps auprès de vous, comme auprès d'un père, en souvenir et pour l'amour de son mari, qui, lui, n'aurait pas refusé cette grâce à son oncle, à un vieillard infirme, triste et morose.

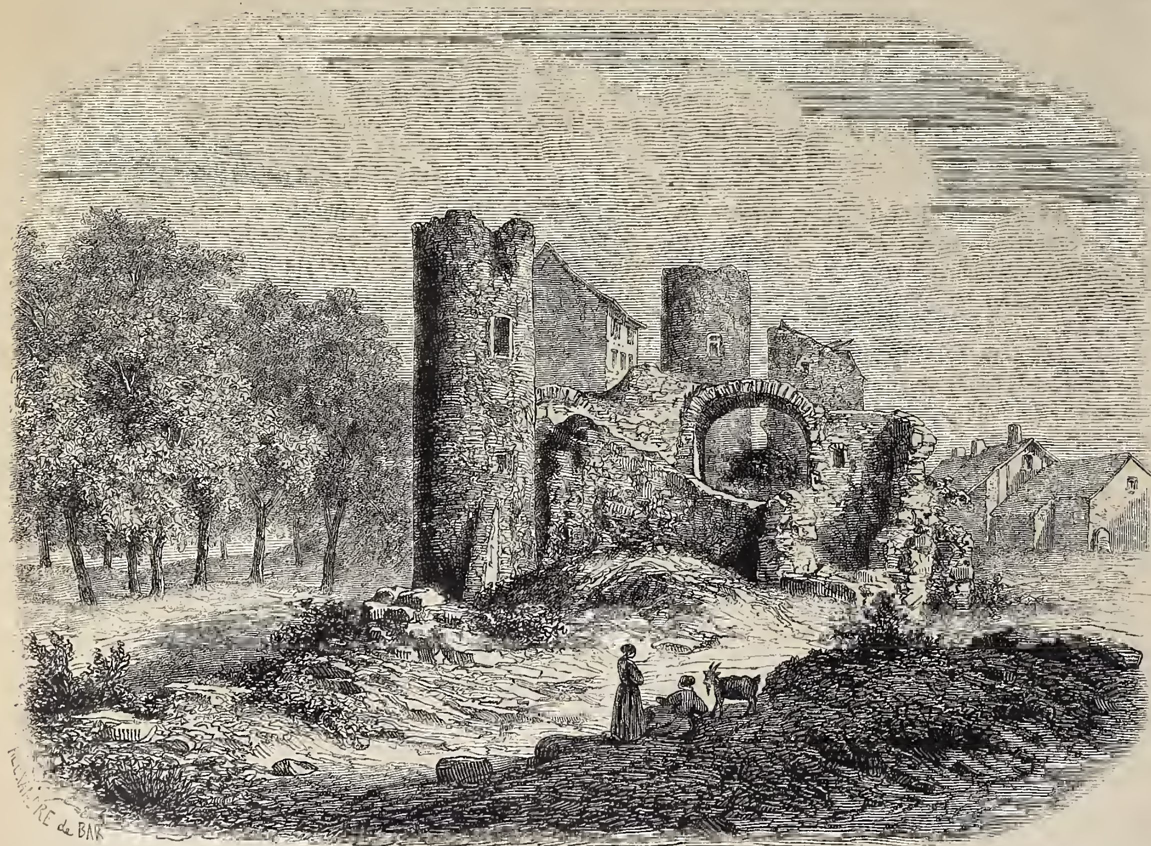
— Merci, mon vieux camarade! s'écria Desvernaux en riant à demi, vous m'habillez joliment; mais encore cette fois vous avez raison; je lui écrirai tout cela, et j'ajouterai qu'Émilie s'ennuie loin de sa mère, que si je la renvoie maintenant, je m'ennuierai à mon tour loin d'Émilie, et que, pour tout arranger... Enfin, vous verrez. Bonsoir, mon cher monsieur Denis; laissez-moi me coucher, je meurs de sommeil.

— Quelle métamorphose! se disait le bon Denis en retournant chez lui; brave et digne homme, va! Je savais bien, moi, que le navire n'était pas engravé pour toujours, et que le premier souffle du bon vent le remettrait à flot. Bénies soient les voies de Dieu!

La suite à une autre livraison.

LE CHATEAU DE LA BATIE-NEUVE
(HAUTES-ALPES).

Le château de la Bâtie-Neuve, sur la route de Gap à Embrun, date des dernières années du onzième siècle. A ce moment s'établissait peu à peu le pouvoir temporel des évêques de Gap, non-seulement sur la ville, mais sur une grande partie du diocèse. Pour défendre et peut-être maintenir les habitants des terres soumises à la domination des prélats, on éleva, aux lieux les plus importants de la seigneurie, douze forteresses connues jusqu'à la fin du siècle dernier sous le nom de châteaux épiscopaux. Du nombre de ces châteaux fut celui de la Bâtie-Neuve. En 1574, les protestants mirent le siége devant la Bâtie-Neuve, au nombre de 500 à 600 hommes commandés par Montbrun. On croit que le gouverneur de Gap, en haine de l'évêque de cette ville, se concerta avec les ennemis, et mit à la tête de la garnison de la Bâtie un homme complétement dévoué à ses intérêts. Les défenseurs, après un semblant de résistance, capitulèrent. Les meubles, les bijoux et les pa-



Château de la Bâtie-Neuve. — Dessin de de Bar, d'après un dessin de M. Émile Guignes.

piers de l'évêque furent livrés au pillage; mais le fort ne fut pas endommagé.

Pendant l'invasion du duc de Savoie en l'année 1692, de gros détachements ennemis vinrent jusqu'à Gap. Catinat, trop faible, s'était retiré du côté de Grenoble. Les Savoisiens mirent tout à feu et à sang sur leur passage, et le château de la Bâtie fut incendié. Tel ils le laissèrent en août 1692, tel il est encore aujourd'hui, sapé par sa base, démantelé, menaçant ruine, mais offrant encore aux yeux du voyageur une masse imposante.

VEILLEURS DE NUIT EN POLOGNE.



Veilleurs de nuit polonais, d'après un Album de costumes polonais (cabinet des estampes). — Dessin de Laville.

L'institution de ces veilleurs de nuit était d'origine très-ancienne. Ils parcouraient les rues deux à deux, portant une lanterne, une crécelle, et des bâtons pour se défendre au besoin et frapper aux portes des maisons où l'on apercevait de la lumière après l'heure du couvre-feu. La lanterne était d'autant plus nécessaire qu'ils marchaient dans une obscurité complète. Aujourd'hui même, les rues principales de chefs-lieux des provinces sont seules éclairées pendant la nuit. Un littérateur polonais très-distingué nous dit avoir encore vu, en 1824, à Vilna et à Varsovie, des veilleurs de nuit tout semblables à ceux que notre gravure représente. Il se rappelle de plus deux des couplets que ces hommes chantaient avec accompagnement de crécelle, et il a bien voulu nous en donner la traduction :

RONDE DE NUIT.

Ohé! messieurs les propriétaires,
Il est déjà dix heures à l'horloge (¹).
Couvrez le feu de vos cuisines;
Faites-le vous-mêmes, sans vous en remettre
Aux soins de vos domestiques.
Fiez-vous à Dieu et espérez;
Gardez-vous du feu! gardez-vous du voleur!

Ohé! messieurs les propriétaires,
Il est déjà onze heures à l'horloge.
Éteignez vous-mêmes vos flambeaux;
Ne vous en remettez pas à la prudence de vos gens.
Fiez-vous à Dieu, et bonne nuit!
Gardez-vous du feu! gardez-vous du voleur!

(¹) « Ey panowie gospodavze,
» Tonj dziéconta na zegavze. »

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270.

Peu de jours après les scènes que nous venons de raconter, le long d'une rue étroite et populeuse, on voyait une charrette traînée par un homme qui côtoyait le trottoir. Sur cette charrette étaient entassés, superposés aussi solidement qu'on l'avait pu, quelques pauvres meubles, une paillasse, une couchette d'enfant, un petit poêle de fer;

puis, dans un coin, à l'abri des chocs, un pot de terre où s'épanouissait une jacinthe rose. Derrière ce modeste bagage marchait une femme, portant dans ses bras un enfant tout pâle et tout défait, enveloppé dans une couverture de laine brune. Ces trois visages attristaient quiconque les regardait avec attention.

C'était, chez l'homme, un morne abattement, voisin du désespoir; chez la femme, une douleur muette et profonde; chez l'enfant, l'indifférence maladive, la vie qui s'éteint lentement dans un corps souffreteux. Pas un mot ne se prononçait entre eux, si ce n'est quelques sons plaintifs poussés par le petit malade, qui grelottait et se serrait contre sa mère.

Le triste cortége passa et tourna la rue.

Et au-dessus des toits, le ciel étendait son dôme radieux; et au dehors de la ville, dans les champs, la terre attiédie et charmée semblait sourire à ses innombrables enfants; des myriades d'insectes humaient la vie dans l'atmosphère fécondante; les oiseaux voltigeaient, nageaient dans l'air, faisaient leurs nids, et leurs voix heureuses entonnaient l'hymne éternel de reconnaissance.

C'était pendant ce merveilleux concert de la nature que Laurent, Madeleine et le petit Julien prenaient possession de leur pauvre réduit, dans le bas d'une chétive maison, voisin des caves, des égouts et du mauvais air. La mère commença à nettoyer, à mettre en ordre, à arranger cette chambre basse et sombre. Elle lava les vitres, qui depuis longtemps repoussaient le jour; elle plaça la couchette non loin du poêle, et le lit non loin de la couchette; puis la table près de l'unique fenêtre, le petit fauteuil près de la table, et sur la table, devant son Julien, pour le réjouir un peu, la belle jacinthe dans la suave et glorieuse parure que lui avait donnée Celui qui revêt les lis des champs. Enfin, elle fit un peu de feu pour renouveler l'air et attiédir cette demeure humide.

La journée se passa dans ces occupations d'installation; et, le soir venu, quand Julien fut couché et le père sorti comme il sortait tous les soirs, Madeleine s'agenouilla.

D'abord elle se mit à pleurer, au lieu de prier, car son cœur était plein d'amertume; puis elle essaya de se recueillir; enfin ses larmes tarirent, et sa supplication put s'élever ardente et confiante vers Celui qui a dit: « Venez » à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous » soulagerai, et je donnerai du repos à vos âmes. »

Elle se releva fortifiée. Elle mit la petite lampe de cuivre sur la table, posa devant elle ses outils d'ouvrière, et, déployant une étoffe taillée, elle se mit à coudre. Il fallait retrouver le temps employé ailleurs dans la journée, il fallait tenir parole à la pratique et rendre l'ouvrage au jour promis. Le front de l'ouvrière resta longtemps penché sur le travail, et la petite lampe consuma cette fois plus que sa mesure ordinaire d'huile.

Peu à peu les bruits du dehors, assourdis déjà avant de parvenir à la demeure reculée, cessèrent tout à fait, et bientôt l'oreille de Madeleine ne distingua plus dans le silence que les heures de la nuit sonnées au loin par les horloges de la ville.

Enfin des pas retentirent sur le pavé de la cour; c'était Laurent qui rentrait. Sa femme, en levant les yeux sur lui, remarqua une expression étrange qu'elle ne put définir.

— Qu'y a-t-il, Laurent? demanda-t-elle; et pourquoi rentres-tu si tard?

— L'établi est vendu, répondit-il, les outils, tout! Tiens, voilà de quoi payer une bonne partie des dix mois arriérés.

Et il jeta sur la table un rouleau d'écus.

Hélas! oui, le gagne-pain du pauvre ouvrier était sacrifié. Que fera-t-il désormais, et quel ouvrage trouvera-t-il pour faire face aux dépenses de tous les jours, pour se tenir en règle avec le nouveau propriétaire, pour qu'il manque aussi peu que possible au petit enfant malade, leur chéri, qui a besoin de tant de soins, quelquefois bien coûteux?

Dieu le sait.

Madeleine serra l'argent dans le tiroir de la table; puis, allant à son mari :

— Allons, mon pauvre Laurent, c'est fait, tu as agi comme tu le devais; l'honneur avant tout; on payera ce qui est dû, et l'on verra après comment les choses iront. A la garde de Dieu! Mais ne crains pas, va, j'ai de l'ouvrage pour toute la semaine; je passerai les nuits, je ferai plus que je n'ai fait jusqu'à présent. Et toi aussi, mon pauvre homme, tu trouveras bien à t'occuper. Et puis, tu sais, *qui paye ses dettes s'enrichit.* Nous voilà donc plus riches, ajouta-t-elle en essayant de sourire, pour donner du courage à son mari.

Et, après un silence :

— C'est donc pourquoi tu es rentré si tard, Laurent?

— Oui, répondit-il; puisque j'étais décidé, j'ai couru de côtés et d'autres. Un camarade... plus heureux que moi... l'a acheté et payé comptant, et il a fallu, comme il disait, *arroser* la poche, aller encore au café; et le temps s'est passé dans ce maudit lieu où l'on a dans l'âme, quoi qu'ils disent, plus de mort que de vie.

La nuit, Laurent dormit peu; sa tête, agitée et fiévreuse, se tourna et retourna bien des fois sur l'oreiller avant que se résolût le problème de la vie qu'il allait mener désormais, vie de rude labeur cherché péniblement, peut-être au loin, où il faudrait mettre le mauvais orgueil de côté, où il faudrait accepter et porter n'importe quel fardeau de travail et de privation, d'abaissement et de renoncement.

Ou bien, vaincu par le découragement, sans foi en l'avenir, rejetant la vaillante et noble tâche du travailleur, du chef de famille, s'étourdira-t-il pour étouffer sa conscience, cette voix de Dieu? Jettera-t-il le manche après la cognée? Fera-t-il comme le serviteur paresseux qui enfouit le talent que son maître lui avait confié?

A cette heure de graves pensées, de lutte et de choix décisif, de défaillances et de résolutions, où deux génies contraires semblaient se disputer cette âme flottante, l'esprit du bien, à la fin, triompha.

Laurent n'hésita plus; il se fit un plan de conduite, et s'endormit bientôt après comme un enfant.

Quand le jour parut, il fut vite debout, déjeuna sobrement d'un morceau de pain, et recommanda à sa femme de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait pas de bonne heure à la maison.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Tu le sauras ce soir, ma bonne Madeleine, répondit-il d'une voix ferme et joyeuse; mais, sois tranquille : ou je ne suis pas Laurent Barrul, ou il y aura désormais chez nous du pain sur la planche. Après tout, qu'ils disent ce qu'ils veulent; *le soleil luit pour tout le monde.* Il s'agit d'avoir du cœur et de savoir ce qu'on se veut, voilà tout. Avec ça (et il montra son front) et ça (et il étendit son bras nerveux), un homme est un homme, et je sais ce que je dis...

Il embrassa sa femme qui l'écoutait toute surprise et charmée de le voir si gai et si affectueux, puis son petit Julien qui dormait encore, et partit.

— Que Dieu soit avec lui! se dit Madeleine en s'habillant à son tour; il va chercher de l'ouvrage, mon pauvre homme; mais en trouvera-t-il? Où va-t-il donc ainsi?

Oui, où allait Laurent, d'un pas si déterminé, le long des rues désertes et silencieuses, à cette heure matinale?

L'aurore empourprait l'orient, de légers flocons de

nuages, dont les teintes incomparables passaient graduellement du rose tendre et violacé au jaune éclatant, s'élevaient dans l'azur, poussés par une brise d'est, et formaient comme une glorieuse avant-garde à l'astre qui allait paraître.

Rien ne permet de jouir du beau, rien ne commande l'admiration pour les œuvres de Dieu comme une conscience satisfaite. *Le cœur joyeux vaut une médecine*, a dit Salomon. Et à travers quel prisme ne fait-il pas voir les choses extérieures !

Laurent leva vers le ciel un regard ravi. Jamais, ou du moins depuis longtemps, le pauvre ouvrier n'avait aperçu et apprécié ces choses comme il le faisait dans ce moment.

Pourquoi donc ce pur contentement sur son visage? C'est qu'il obéissait à la main qui le poussait, la main du devoir, et qu'il y allait avec un cœur droit.

La suite à une autre livraison.

LE MÈTRE.

La circonférence totale de la terre est de 40 003 423 mètres ou 5 390,98 milles géographiques. Entre cette évaluation et la première adoptée par la commission des poids et mesures, d'après laquelle le mètre était considéré comme la quarante-millionième partie de la circonférence terrestre, il existe, pour la circonférence totale, une différence de 3 423 mètres ou 1 756^t,27, ce qui équivaut environ à un demi-mille géographique (exactement $\frac{46}{100}$). D'après la première détermination, qui est encore actuellement la mesure légale, la longueur du mètre avait été fixée à 0^t,5130740 ou 443^l,296. D'après les derniers calculs de Bessel, la véritable longueur du mètre est de 0^t,5131180 ou 443^l,334; différence, 0^l,038.

ARCHÉOLOGIE PARISIENNE.

COLLÉGE DE NAVARRE. — ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Voy. t. XXIV, 1856, p. 22 et 319.

Nous avons dit que la fondatrice avait affecté son hôtel de Navarre au nouvel établissement. Cet hôtel était situé près la porte de l'abbaye Saint-Germain des Prés, vers l'endroit où est aujourd'hui le carrefour Buci. Les exécuteurs testamentaires, après avoir pris l'autorisation royale, vendirent l'hôtel et achetèrent quelques maisons et un vaste emplacement qui leur parut plus convenable sur la montagne Sainte-Geneviève, en deçà de l'enceinte élevée au siècle précédent (1211) par Philippe-Auguste, et vers l'endroit même où étaient les Arènes sous la domination romaine. L'Université commençait à s'étendre dans ce quartier, qu'on a appelé depuis et qu'on appelle encore le quartier latin. Plusieurs colléges y avaient été déjà fondés. C'était un des sites les plus riants parmi les environs de Paris, non loin de la vallée de la Bièvre, près les vignobles renommés du mont Cétard et près aussi des clos de Lorcines et des Copeaux, lieux bien changés depuis, mais qu'embellirent longtemps les maisons des princes et des riches Parisiens (¹).

A cette première époque, la circonscription du collége de Navarre se trouva bornée à peu près comme elle l'était encore en 1638, à l'époque où les colléges de Boncourt et de Tournai y furent réunis. Il occupait le centre de l'île formée alors par les rues suivantes : rue Bordet (maintenant rue Descartes), rue Sainte-Geneviève-la-Grand (rue de la Montagne-Sainte-Geneviève), rue Traversaine (Traversine), rue du Bon-Puits (qui n'existe plus que dans son prolongement au delà de la rue Traversine), et rue Clopin (unissant alors la rue Bordet à la rue des Fossés-Saint-Victor). La contenance de cette circonscription était d'environ 8 600 mètres carrés. Le collége possédait sur la rue de la Montagne quelques maisons où était placée la classe des grammairiens, avec la porte principale qui a été celle de l'École polytechnique jusqu'en 1811. Une autre porte existait à l'autre extrémité du collége, sur la rue Bordet, et là étaient d'autres maisons affectées à la classe des théologiens.

On jeta, en 1309, les fondements de la chapelle et du cloître.

Le cloître a été démoli en 1738 Il n'en reste plus rien aujourd'hui, mais on en retrouve les fondations à une petite profondeur. C'était un carré long ayant sa plus grande dimension de l'est à l'ouest, et qui occupait une partie de la grande cour actuelle de l'École polytechnique. Le bâtiment où est placée aujourd'hui la salle de dessin de l'École a été élevé sur son grand côté méridional, en 1496 (à l'époque de Jean Raulin, grand maître). On voit encore sur la face de ce bâtiment, dans la grande cour, la trace du petit côté oriental du cloître qui venait s'y appuyer, et il restait, en 1811, quelques parties du côté occidental, où étaient placés les bureaux de l'administration de l'école et la salle des conseils.

Ces premiers bâtiments, la chapelle et le cloître, furent terminés en 1315; et la même année le collége royal de Navarre fut définitivement installé dans les lieux où, 490 ans après, il a été remplacé par l'École polytechnique qui, elle aussi, avait été d'abord fondée dans le faubourg Saint-Germain.

La chapelle subsistait encore en 1842. C'était un vaste édifice qui renfermait, au quatorzième siècle, les archives et le trésor de l'Université. La nation de France, l'une des quatre divisions de l'Université (¹), y tenait ses réunions. Ce fut là que l'on prononça tous les sermons généraux de l'Université. En 1842, avant sa destruction, elle contenait un cabinet de physique, un amphithéâtre, la bibliothèque, les salles d'escrime, et de vastes accessoires.

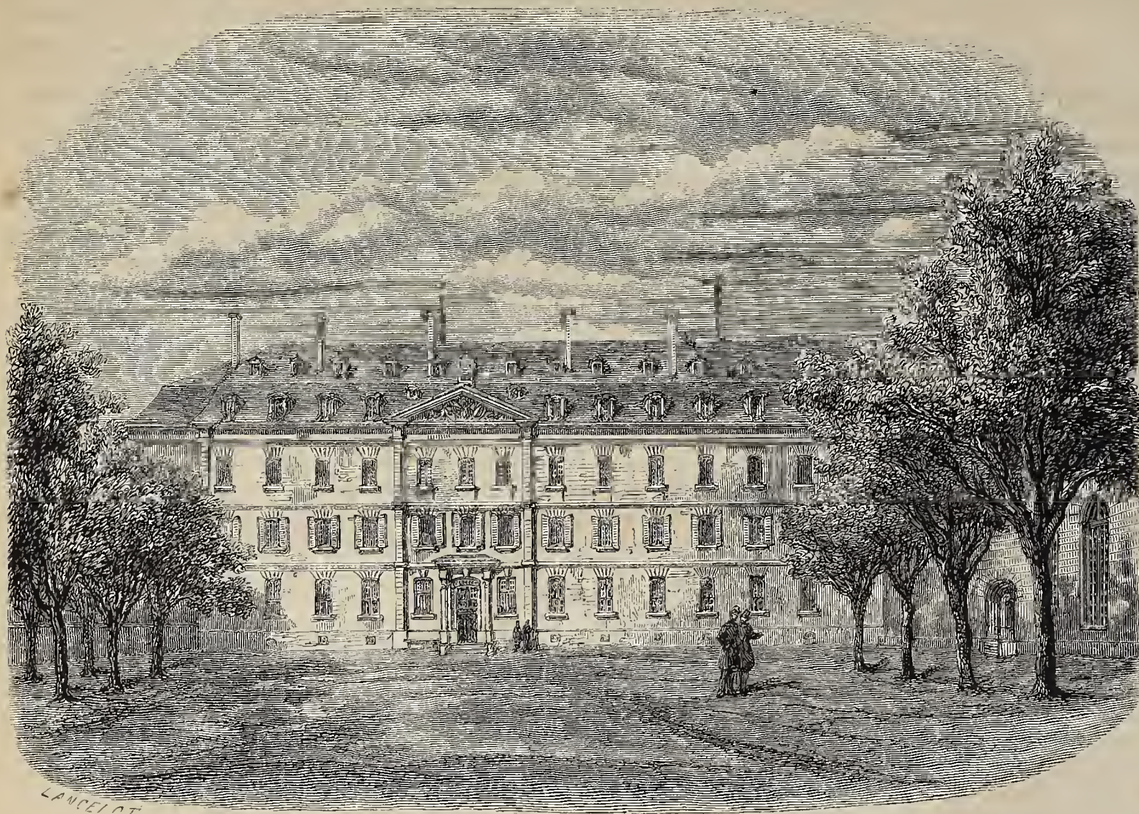
Pendant les premières années du quinzième siècle, un nouveau bâtiment, destiné aux maîtres et aux écoliers de la classe de théologie, fut élevé par la munificence du célèbre Pierre d'Ailly, mort en 1420. — Ce bâtiment, après avoir servi de lingerie à l'École polytechnique, a été démoli en 1836 pour faire place aux nouvelles constructions de l'entrée principale de l'École (entrée des élèves).

L'année 1418 et les suivantes furent funestes au collége de Navarre. Il tenait pour le parti royal. Les Bourguignons vainqueurs l'envahirent et en chassèrent les maîtres et les élèves. Charles VII releva le collége, mais ce fut Louis XI qui en compléta la réorganisation. Sous le successeur de

(¹) La rue d'Orléans-Saint-Marcel tire son nom du séjour qu'y faisait souvent Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, dans une retraite délicieuse qui lui avait été cédée par la reine Isabeau de Bavière. Beaucoup plus tard, un autre duc d'Orléans, fils du régent et père de Philippe-Égalité, se fit aussi bâtir une retraite dans ce quartier, mais dans des pensées bien différentes : c'était pour finir ses jours auprès du tombeau de la sainte patronne de Paris. Sa maison subsiste encore; c'est celle où on a placé le presbytère de Saint-Étienne du Mont, au coin des rues Clovis et Descartes. Donc, aux treizième et quatorzième siècles, le quartier Saint-Marcel était couvert d'hôtels de seigneurs. L'École polytechnique comprend aujourd'hui le territoire de trois de ces hôtels : celui des comtes de Bar, rue Clopin (de cette famille de Bar dont Jeanne de Navarre avait réduit la puissance?), et ceux des évêques de Tournai et d'Orléans, rue Bordet. Si ce quartier perdit d'assez bonne heure le privilége d'être le séjour des grands, il conserva longtemps celui d'offrir un lieu de retraite à d'autres illustrations. La maison de Rollin existe encore dans la rue Neuve-Saint-Étienne; Descartes a habité la même rue, et Pascal y est mort.

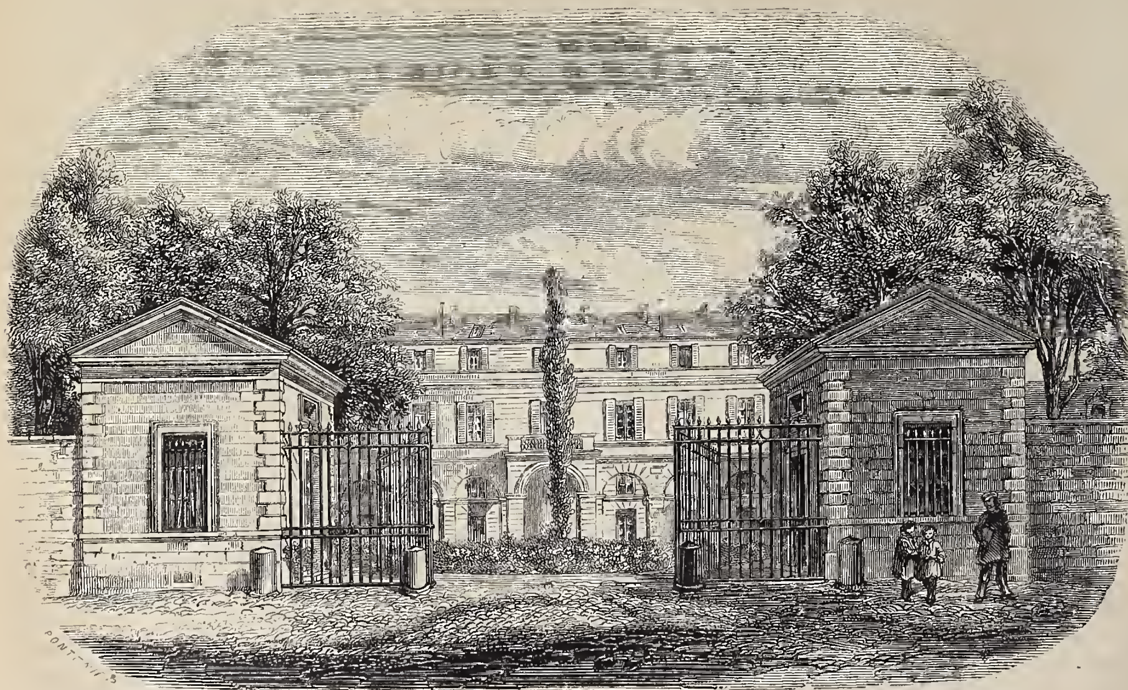
(¹) Les trois autres divisions étaient les nations de Picardie, de Normandie et d'Angleterre, remplacée plus tard par la nation d'Allemagne.

ce roi, Jean Raulin, grand maître de Navarre, fit élever le bâtiment dans lequel la salle de dessin de l'École polytechnique a remplacé la bibliothèque du collége, et qui fut terminé en 1496. Charles VIII donna, pour l'achève-



École polytechnique. — Pavillon et cour des élèves (ancien collége de Navarre). — Dessin de Lancelot.

ment de ce bâtiment, une somme de 2 400 livres tournois, ce qui équivaudrait à peu près à 50 000 francs. En reconnaissance, sa statue fut érigée, en 1497, sur le sommet du pignon oriental du nouveau bâtiment, et la statue de la reine



École polytechnique. — Pavillon de l'administration (ancien collége de Boncourt). — Dessin de Lancelot.

Jeanne de Navarre, fondatrice, sur le pignon opposé. Ces statues ont été renversées en 1793.

Au rez-de-chaussée était la *salle des Actes*, où l'on soutenait les thèses. C'est là que Bossuet a été reçu docteur. Elle

a servi de chapelle à l'École polytechnique, de 1814 à 1830.

En 1503, on acheta plusieurs maisons pour agrandir le collége.

Lassérée, proviseur de Navarre (c'est-à-dire administrateur ou économe), fut désigné, en 1525, pour faire partie des conseils de l'État pendant la captivité de François Ier. Ce fut peut-être en reconnaissance des services que le collége rendit à cette époque que ce prince en fit réédifier l'entrée principale en 1536. Lui-même en posa la première pierre.

Cette porte, toute mutilée, a continué à servir d'entrée à l'École polytechnique jusqu'en 1811.

Louis XIII, par une ordonnance de 1638, remit à Navarre les bâtiments et les revenus des colléges de Boncourt et de Tournai, tous deux tombées en déchéance. Des divers bâtiments qui faisaient partie du premier, très-renommé au seizième siècle pour l'excellence de ses représentations théâtrales [1], aucun n'existe plus. La partie de la rue Clovis qui va aujourd'hui de la rue Descartes à celles des Fossés-Saint-Victor, est ouverte sur les terrains de Tournai. On a aliéné en différents temps les maisons sur la rue Bordet, et il ne reste plus guère de ce collége que le jardin en terrasse adossé à un reste bien conservé de la muraille de Philippe-Auguste, jardin qui forme une dépendance de l'École Polytechnique, de l'autre côté de la rue Clovis.

DE SELLON.

C'est l'un des premiers noms que j'ai appris à révérer. Il reste intimement associé dans mon souvenir à ceux des Auguste de Staël, des Lasteyrie, des la Rochefoucauld-Liancourt, des Benjamin Delessert, des de Gérando, des Staffer, et de quelques autres hommes de bien qui, continuant les meilleures traditions du dix-huitième siècle, considéraient comme un devoir de leur génération de faire entrer dans la pratique les grandes pensées conçues et enseignées par leurs pères sous la double influence de la morale chrétienne et du spiritualisme philosophique. Les uns cherchaient à répandre l'instruction qui dissipe les préjugés et élève les âmes, les autres à relier entre elles les familles riches et les familles pauvres par le bienfait et la reconnaissance, en fondant des associations charitables. Ceux-ci dénonçaient à l'opinion publique et aux législateurs les conséquences déplorables du trafic des esclaves ou du désordre intérieur des prisons qui redoublait à la fois la corruption des détenus et les périls de la société; ceux-là essayaient d'habituer les ouvriers à la prévoyance et à l'ordre, en les aidant à l'épargne. Si nous regardons en arrière et si nous mesurons l'espace parcouru, les améliorations accomplies depuis trente ans, nous pouvons constater avec satisfaction que plusieurs de ces tentatives, qui



Jean-Jacques, comte de Sellon. — Dessin de Chevignard.

[1] Ce fut sur le théâtre où jouaient d'ordinaire les écoliers de Boncourt que l'on représenta l'une des premières tragédies françaises, la *Cléopâtre* de Jodelle. Les pièces régulières données antérieurement n'étaient pour la plupart que des traductions.

excitaient le sourire dédaigneux de beaucoup de gens et qu'on appelait des rêves philanthropiques, ont, après tout, assez bien réussi malgré les oppositions de l'esprit de routine, de l'insouciance et de l'égoïsme. L'instruction populaire languit encore; mais sa cause est gagnée dans l'opinion, et l'on n'ose plus dire hautement, comme nous l'avons entendu répéter si souvent au temps de notre jeunesse, que l'ignorance du peuple est essentielle à son bonheur ainsi qu'au repos de la société, et que les lumières doivent rester le privilége de la classe qui a déjà ceux de l'aisance et du loisir. La traite des noirs a été interdite par les grandes nations européennes; l'esclavage a été aboli dans les colonies françaises et anglaises, et l'on n'a pas eu à redouter les calamités terribles que les partisans de l'esclavage tenaient pour inévitables au jour de l'émancipation. De sages réformes introduites dans les prisons y ont remplacé par le travail et l'ordre l'oisiveté turbulente et corruptrice d'autrefois. Les caisses d'épargne enfin se sont multipliées de telle sorte que la somme des petites économies forme aujourd'hui un capital considérable ([1]).

Dans cette croisade généreuse, M. de Sellon se faisait remarquer par son infatigable zèle à réclamer deux grandes réformes : la substitution de la réclusion perpétuelle à la peine de mort, et l'usage de réunir en congrès les représentants des principales puissances toutes les fois que la paix était menacée.

La haute importance de ces deux idées ne permettait pas d'espérer pour elles un bien prochain triomphe; cependant avec les années elles ont aussi fait leur chemin, au moins dans la conviction des esprits sérieux. Les légistes les plus éminents ont déclaré, en différentes occasions solennelles, que la nécessité de maintenir la peine de mort est seulement relative à l'état des mœurs et de la civilisation de chaque pays; et on est à peu près unanime à reconnaître qu'il est non-seulement désirable, mais encore possible, que la société arrive un jour à ne plus être obligée de donner l'exemple de l'homicide au nom de l'humanité. Quant au projet des congrès européens, emprunté par M. de Sellon à Henri IV et à Sully, l'histoire politique de ces dernières années a montré suffisamment qu'il n'est nullement impraticable, et que si des passions malheureuses en ont rendu jusqu'ici l'application trop souvent illusoire, le progrès du bon sens tend de plus en plus à en consacrer le principe, et aura, sans doute, la force de le faire souvent prévaloir.

On peut à peine se faire une idée du nombre des écrits où M. de Sellon a exposé, enseigné et défendu, avec toute l'autorité de son beau caractère et de sa haute intelligence, les deux nobles causes auxquelles il avait voué sa vie. On n'en trouve qu'une liste très-incomplète, quoique longue déjà, dans les dictionnaires bibliographiques ([2]). Récemment nous avons relu, avec un respectueux intérêt, la Lettre sur l'abolition de la peine de mort, qu'il publia à Genève en 1827 : c'est assurément un de ses ouvrages les plus remarquables. On sait que, l'année précédente, M. de Sellon avait ouvert un concours en faveur du meilleur mémoire sur l'abolition de la peine de mort, et que le prix fut décerné à un avocat français, M. Charles Lucas. Ce succès décida de la carrière du jeune lauréat, et M. Charles Lucas a donné un témoignage irrécusable de la sincérité de ses convictions, en abandonnant le barreau pour se consacrer entièrement à l'étude et à la réalisation des réformes pénitentiaires, sans lesquelles l'abolition de la peine de mort ne serait jamais qu'une innovation dangereuse et sans durée.

La vie des hommes qui concentrent toutes les forces de leur volonté et de leur esprit à la propagation d'un petit nombre d'idées morales sans ébranler la base des croyances religieuses et philosophiques de leur temps, est ordinairement exempte d'agitations, simple et universellement honorée. Nous ne pensons pas que M. de Sellon ait jamais eu aucun ennemi. Il était né en 1782. Son premier professeur avait été l'excellent pasteur Witz, gendre d'Oberlin ([1]). Vers l'âge de dix ans, il fut conduit à Rome; le spectacle des paysages de l'Italie et de ses admirables monuments seconda le mouvement naturel qui portait sa jeune âme vers l'amour de tout ce qui est noble, pur et élevé. Son séjour en Toscane, où la peine de mort avait été abolie sans inconvénients par le grand-duc Léopold, produisit une impression profonde sur son esprit et lui inspira la pensée de poursuivre la même réforme dans le reste de l'Europe, autant qu'il en aurait le pouvoir. Comte du saint-empire romain et chambellan de Napoléon Ier, il ne dut cependant à ces deux titres aucun secours pour la réalisation de ses vœux. Il fut bien plus efficacement secondé par celui, plus modeste en apparence, de citoyen de Genève. Après la chute du despotisme impérial, qui ne dissimulait point son peu de goût pour les esprits réformateurs et étouffait d'ailleurs leur voix sous le fracas de ses armes, M. de Sellon, nommé membre du conseil souverain du canton de Genève, s'empressa d'user de son droit de proposition individuelle au sein du conseil représentatif pour demander la substitution de la réclusion à la peine de mort. L'insuccès prévu de sa réclamation ne le découragea pas. A chaque session nouvelle, pendant vingt ans, il reproduisit sa proposition. Son énergie persévérante, sa correspondance laborieuse, ses appels fréquents à l'opinion, eurent un grand retentissement dans toute l'Europe. Il ne se borna pas à ouvrir le concours de 1826, dont nous avons déjà parlé, il en ouvrit un autre, en 1830, sur les meilleurs moyens d'éviter une guerre générale; il fonda aussi à Genève une Société de la paix et à Londres une Société pour l'abolition de la peine de mort. Il mourut le 7 juin 1839. Les étrangers ne visitent pas sans une religieuse émotion la campagne où M. de Sellon écrivait, près de Genève, ce que lui inspirait son amour éclairé et profond pour l'amélioration et le bonheur des hommes. Dans cette propriété, où la tradition de son noble caractère n'est point perdue, s'élève un monument qui consacre le souvenir de la fondation de la Société de la paix de Genève.

LA CLOCHE DE MOSCOU.

Nous avons donné, page 153 de notre premier volume, sur la cloche de Moscou, des détails qui étaient exacts lorsque le docteur Clarke la vit au commencement de ce siècle. La *Reine des cloches* était alors enfouie dans la terre. Aujourd'hui, elle est l'un des principaux embellissements du Kremlin réédifié. On peut, en effet, considérer presque comme un monument cette cloche, qui a 6m,67 de hauteur, 7m,29 de diamètre. Son poids est de 200 000 ou même de 240 000 kilogrammes. Elle fut coulée en 1733, sous le règne de l'impératrice Anna Ivanovna, pour remplacer celle du czar Alexis Michaïlovitch, brisée lors de l'incendie du Kremlin en 1701.

([1]) Voy., sur les Caisses d'épargne, p. 202.

([2]) Voy. Quérard, *France littéraire*. M. de Sellon n'a pas signé tous ses écrits; voici les titres de quelques-uns de ceux dont il est certainement l'auteur. — Adresse aux amis de la paix intérieure et extérieure (1831); — Adresse du fondateur de la Société de la paix, de Genève, aux chrétiens de toutes les communions et de tous les pays, en faveur d'une paix permanente et générale (1834); — Amendement destiné à écarter la peine de mort. . . et à lui substituer la peine de l'emprisonnement (1834); — Considérations sur l'initiative; — Dialogue sur la peine de mort. sur le système pénitentiaire et sur la guerre; — Fragments sur divers sujets; — Lettres à M. de Bérenger, vice-président de la Chambre des députés, sur la peine de mort; Lettres et discours en faveur du principe de l'inviolabilité de la vie de l'homme; — Mes Réflexions; — Etc., etc.

([1]) Voy. la Vie intéressante d'Oberlin, t. IX, 1841, p. 95.

Dans la crainte de ne pouvoir manœuvrer aisément une masse aussi gigantesque, on la fondit près du clocher d'Ivan-Velikoï, où elle devait être suspendue. Mais quand la fusion, qui réussit au delà même de ce qu'on avait espéré, fut achevée, on changea de détermination; on jugea plus prudent et plus facile de construire un clocher au-dessus, que de la conduire au clocher qui l'attendait. Plusieurs galeries de communication, pratiquées à diverses hauteurs, auraient lié le nouvel édifice à l'ancien. Le projet étudié allait recevoir son exécution, lorsque, en 1737, un violent incendie consuma les constructions du Kremlin et par conséquent l'atelier dans lequel la cloche avait été coulée. Les mémoires du temps disent qu'elle fut en un instant couverte d'une si grande quantité de poutres enflammées qui tombaient dans la fosse du moule, qu'il fut impossible de les éteindre, et que la cloche, rouge comme elle l'était, atteinte par l'eau que les habitants jetaient dessus avec plus de zèle que de science, avait éclaté.



La Cloche de Moscou. — Fig. 1.

Depuis ce fâcheux événement, tous les souverains de la Russie avaient témoigné le désir de relever la célèbre cloche; mais on avait été arrêté par la crainte. En 1819, M. de Montferrand ([1]), architecte français au service de l'empereur Alexandre, avait été chargé d'examiner de nouveau les lieux et de faire un rapport appuyé de dessins. Il avait constaté qu'en effet la cloche avait été fort endommagée par le feu de 1737, et qu'un morceau considérable s'en était détaché tout à fait.

Plus tard vint l'empereur Nicolas. Il voulut s'assurer si l'art pourrait obvier au dommage et rendre la voix à la cloche. Mais, ayant appris que les proportions gigantesques de cette cloche rendaient impossible l'emploi des procédés dont on use pour réparer celles de moyenne grandeur, il n'en ordonna pas moins qu'elle fût retirée de sa fosse pour être placée sur un piédestal près du clocher d'Ivan-Velikoï.

En conséquence, M. de Montferrand se rendit de nouveau à Moscou, le 25 mars 1836. Son premier soin fut de faire enlever, à une profondeur de 9m,75, les terres qui entouraient la cloche, et d'établir une forte charpente de soutenement pour se mettre à l'abri des éboulements, et quand il lui fut possible d'examiner le monument, il reconnut qu'à la fracture près il était sans défauts, et qu'il pouvait être soulevé et transporté sans risque d'être endommagé davantage.

Ce point essentiel reconnu, l'architecte procéda à la construction de ses charpentes, travail qu'il acheva en moins de six semaines. Le 30 avril, à 10 heures du matin, et après un *Te Deum* religieusement chanté par une foule immense, l'architecte donna le signal définitif du commencement de l'extraction. Les ouvriers et le peuple se signèrent par un mouvement spontané, et les machines furent mises en action. D'abord, et lorsque les câbles se tendirent, des craquements se firent entendre; mais la solidité des charpentes était telle, que bientôt on vit le colosse apparaître. Toutefois deux câbles avaient été rompus, et une moufle, en se brisant, avait été lancée avec violence dans les cordages, mais sans que l'ascension en eût été un seul moment interrompue. Le plus profond silence régnait parmi les spectateurs émus. On n'entendait que la voix du chef de la manœuvre, à laquelle répondait le bruit sourd et régulier des cabestans. Un intérêt mêlé de crainte semblait cependant affaiblir l'espoir du succès, et les personnes qui d'abord se pressaient autour de l'architecte et le comblaient de félicitations anticipées, s'étaient peu à peu éloignées de lui. Il lui restait neuf cabestans qui manœuvraient franchement : c'était plus qu'il ne lui en fallait, et jamais l'espérance ne l'abandonna. Placé près de la cloche qui s'était insensiblement élevée au tiers de la hauteur à atteindre, il y fit appliquer une échelle pour faciliter le passage à quatre ouvriers qui étaient sur cette cloche afin de diriger les câbles. Cependant l'opération se compliquait : après la rupture des deux cordes, la cloche avait pris une direction oblique qui en gênait l'ascension, et tandis qu'on

([1]) Mort en 1858.

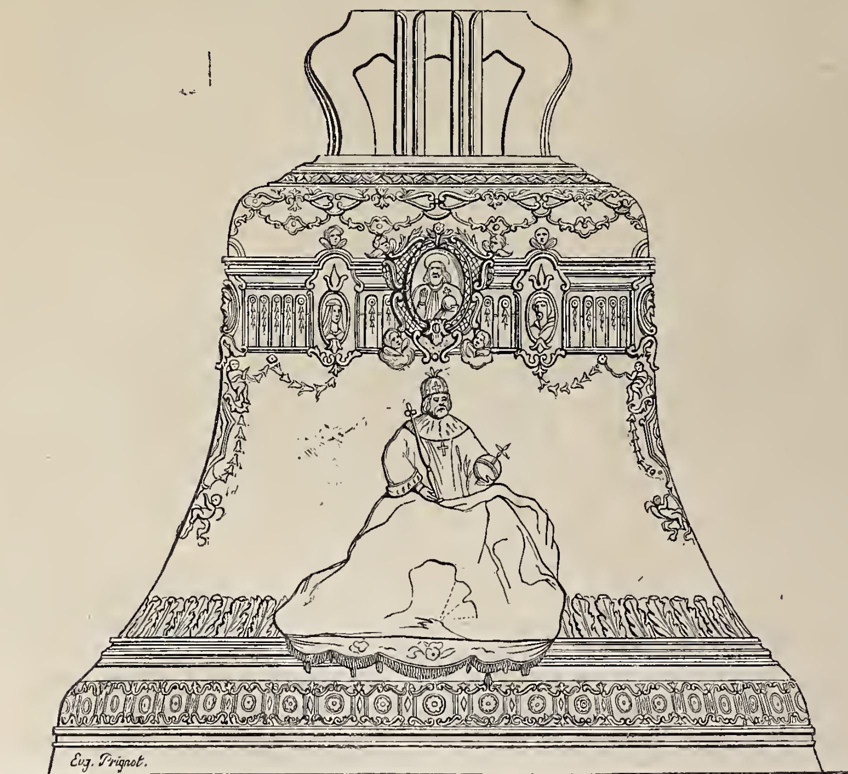
cherchait à parer à cet inconvénient, deux nouveaux câbles, momentanément plus tendus que les autres, rompirent presque en même temps. Il fallut bien alors commander le temps d'arrêt. L'anxiété était au comble. Des quatre ouvriers postés sur la cloche, trois s'étaient précipitamment retirés; un seul, calme et debout, attendait les ordres de l'architecte, qui l'envoya, dans la fosse, placer des poutres d'étai sous la cloche suspendue. Redescendue sur ces poutres, elle y resta pendant tout le temps qu'exigea la réparation des désastres, c'est-à-dire jusqu'au 23 juillet suivant, jour où les travaux recommencèrent avec un renfort de dix cabestans et en présence de la même affluence de peuple. A 5 heures du matin, lorsque le clergé eut terminé les prières d'usage, les ouvriers prirent place aux cabestans. A 6 h. 5 m., le signal se fit entendre et le mouvement commença. On aperçut la cloche, couverte de son ancienne poussière, sortir lentement de la fosse où elle gisait depuis un siècle, et remplir l'intérieur des charpentes de son immense capacité. 42 min. 33 s. avaient suffi pour cette belle opération, dont le succès ne laissa rien à désirer. La fosse fut aussitôt recouverte par un fort plancher en poutres, qui reçut le chariot sur lequel la cloche fut déposée et transportée suspendue au-dessus du piédestal qui l'attendait, et où elle fut enfin fixée le 26 juillet 1836.

La cloche de Moscou, déjà si remarquable par ses proportions et par ses formes, est décorée de sculptures agréables et qui tiennent au style des écoles de Bouchardon et de Coysevox. Les bas-reliefs sont les portraits en pied et de grandeur naturelle, mais inachevés, du czar Alexis Michaïlovitch et de l'impératrice Anna Ivanovna. Entre ces portraits, et sur deux cartouches surmontés par des anges, sont deux inscriptions ébauchées et dont on ne distingue que quelques mots sans liaison. La partie supérieure est ornée de figures représentant le Seigneur, la Vierge et les Évangélistes. Les frises du haut et du bas se composent d'enroulements et de palmes traités largement et avec beaucoup d'art. Si l'on s'en rapportait aux traditions populaires, le métal dont elle a été formée contiendrait une certaine quantité d'or et d'argent, que des gens riches et pieux auraient généreusement jetée dans le creuset au moment de sa fonte, et son aspect blanchâtre, nuance que n'ont point ordinairement les cloches, semblait donner quelque crédit à cette tradition. Souvent on avait voulu s'assurer jusqu'à quel point elle pouvait être fondée; mais la vénération du peuple de Moscou pour sa cloche est portée si loin, qu'on n'avait pas osé en détacher la moindre parcelle pour la soumettre à l'analyse.

Cependant l'empereur avait ordonné que le monument de Moscou serait surmonté d'une croix. Pour l'y fixer, ainsi que les ornements qui devaient l'accompagner, il fallut pratiquer quelques entailles dans la masse. Or ces fragments envoyés au laboratoire du corps des mines y furent analysés et donnèrent ce résultat :

Cuivre	84,51
Étain	13,21
Soufre	1,25
Perte	1,03
	100,00

La perte est attribuée au zinc et à l'arsenic, dont on a reconnu les traces. Ainsi s'évanouit enfin l'illusion de l'or et de l'argent, du moins pour les hommes éclairés; car pour la multitude ignorante et superstitieuse, nulle expérience ne la désabuse jamais.



La Cloche de Moscou. — Fig. 2.

La Reine des cloches est maintenant exposée à tous les regards au milieu de la grande place du Kremlin, sur un magnifique socle de granit, non loin de la base du clocher d'Ivan-Velikoï. Elle est surmontée de quatre consoles qui supportent une boule surmontée à son tour par une croix grecque en bronze doré. La hauteur totale de l'ensemble est de 11 mètres. Le morceau cassé a été placé contre l'une des faces du socle, en sorte qu'on peut voir à l'aise l'intérieur de la cloche.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

UN DÉPART DE CHASSE EN STYRIE [1].



Dessin de Grandsire.

M. Grandsire nous raconte ainsi la scène que son dessin représente :

« Un matin, au point du jour, je traversais en voiture un des charmants villages de la Styrie. Une grande rumeur m'éveilla; je m'avançai à la portière, et je vis une multitude qui s'agitait dans la demi-obscurité. Ce n'était pas un spectacle ordinaire. En regardant avec attention, je m'assurai que cette assemblée si matinale n'avait du moins pour objet rien de sinistre; bien au contraire, une ardeur

[1] La Styrie, l'un des gouvernements de la monarchie autrichienne, est bornée au nord et à l'ouest par l'Autriche, à l'est par la Hongrie, au sud par l'Illyrie et la Croatie. Son chef-lieu est Grætz.

joyeuse animait tous ces visages allemands, où ne règne d'ordinaire qu'un air de grande quiétude et de placide bonhomie. J'adressai quelques questions à de jeunes femmes que notre voiture avait attirées, et j'appris qu'il s'agissait simplement d'un départ de chasse. Le gouverneur de la province, qui possède des terres de chasse dans cette partie de la haute Styrie, la contrée la plus giboyeuse de l'Europe, avait convié le ban et l'arrière-ban des chasseurs du pays pour organiser d'immenses rabats à l'occasion de la visite que lui avait faite je ne sais plus quel illustre personnage. J'avais entendu parler de ces grandes chasses styriennes, et je ne résistai pas au désir de descendre de voiture pour voir à mon aise les chasseurs et leurs apprêts. J'entrai dans la seule et attrayante auberge du village. Elle était déjà entièrement envahie. Tout y respirait un entrain de bon aloi, une allégresse franche et naïve. Il y avait à peine quelques instants que je contemplais avec intérêt les différents groupes qui m'entouraient, tous dignes du pinceau d'un maître, quand la corne de l'*oberjæger* ou chef des gardes donna le signal du départ. Chacun prit alors sa carabine et vida sa coupe en invoquant probablement saint Hubert, qui doit être aussi le patron des chasseurs styriens. On sortit, et sous la lumière du jour, déjà plus blanche et plus vive, je distinguai mieux l'élégance du costume styrien, aux couleurs bariolées, taillé de manière à laisser toute liberté à la souplesse des mouvements et à l'agilité de la course. Beaucoup de femmes et de jeunes filles étaient descendues des montagnes jusqu'au lieu du rendez-vous pour accompagner de leurs vœux les chasseurs, si bien que j'aurais pu me croire plutôt le témoin d'un départ d'enrôlés volontaires pour l'armée que d'une expédition de plaisir contre de paisibles et inoffensifs animaux. Un jeune père pressait dans ses bras sa petite famille, dont les habitudes allaient être interrompues par quelques jours d'absence; un jeune fiancé écoutait quelques douces paroles murmurées à son oreille par sa gracieuse compagne; on les interpellait gaiement ou on les regardait avec des sourires sans malice. Mais la plupart des chasseurs, exclusivement occupés de leurs futurs exploits, anticipaient sur les événements par des toasts souvent arrosés du coup de l'étrier. »

La fin à une autre livraison.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270.

Vers midi, Madeleine habilla son enfant avec ses habits les plus frais, lui lava le visage, lui peigna bien les cheveux; puis elle mit un bonnet propre, sa robe la moins fanée, son tablier de soie qu'elle gardait pour les occasions, et un petit châle, non point son châle de noce, il était... au mont-de-piété. Elle ouvrit le tiroir, compta et mit dans sa poche l'argent apporté la veille (il s'en trouvait assez pour payer quatre mois de loyer), et, prenant son petit garçon dans ses bras, elle s'achemina vers la demeure de M. Desvernaux, le propriétaire de la riante mansarde qu'ils venaient de quitter.

Le domestique qui lui ouvrit la porte la fit entrer dans une chambre où Émilie était occupée à introduire des tiges de mouron entre les barreaux de la cage de son canari. Les deux enfants se considérèrent un moment sans rien dire, puis, comme Julien, assis sur les genoux de sa mère, dirigeait des yeux curieux sur le petit oiseau jaune, Émilie décrocha la cage suspendue au mur et l'approcha du petit garçon, qui se mit à rire joyeusement et s'écria :

— Oh! mère; oh! regarde donc! Oh! quelle jolie bête! Est-il à toi, Mademoiselle? se hasarda-t-il à demander.

— Oui, il est à moi, répondit Émilie. N'est-ce pas, qu'il est beau? As-tu aussi un oiseau, toi?

— Non, Mademoiselle. Veux-tu me prêter celui-là, Mademoiselle?

— Julien! Julien! interrompit sa mère, veux-tu bien te taire!

Le petit Julien, tout confus, se cacha la figure contre l'épaule de Madeleine, mais, d'un œil, continuait à regarder de côté et avec admiration la merveille qu'on lui présentait.

A ce moment on vint avertir Mme Barrul que M. Desvernaux était prêt à la recevoir. Elle se hâta de poser son enfant à terre, lui recommanda d'être sage, de ne pas bouger, et entra dans la chambre voisine.

— Eh bien! lui dit son ancien propriétaire, vous venez me payer, madame Barrul?

— Oui, Monsieur; mais je ne vous apporte que le montant de quatre mois de loyer, au lieu de six. Nous n'avons pu vendre plus cher l'établi et les outils de mon mari; mais si Monsieur veut avoir patience, j'espère que, dans peu, je pourrai apporter le solde.

— Comment! comment! madame Barrul; qu'est-ce que vous dites donc là? Vous avez vendu les outils de votre mari pour payer ce loyer?

— Oui, Monsieur, répondit-elle simplement. Monsieur veut-il bien me faire un reçu à compte?

Desvernaux était devenu triste et préoccupé; il prit plume et papier et fit un reçu en bonne forme. Puis, le remettant entre les mains de Madeleine :

— Je suis fâché, dit-il, avec un air qui trahissait un remords secret, que vous ayez été obligés de vendre des choses si précieuses, si nécessaires... Je ne prétendais pourtant pas... Enfin, je suis réellement désolé de cela. Mais aussi, pourquoi vous êtes-vous tellement pressés de payer ces six pauvres mois arriérés? Je le comprendrais mieux si vous étiez encore mes locataires; mais, dans le cas présent, bien d'autres que vous n'y auraient pas vu d'urgence, et auraient laissé cela.

— Nous n'avons pas oublié un moment que nous étions vos débiteurs, Monsieur, répondit Madeleine avec une douce dignité.

Elle dit cette parole sans arrière-pensée, sans intention de récriminer ou de blesser, car elle ignorait que Desvernaux l'eût prononcée lors de son entrevue avec Laurent. Mais ces simples mots furent pour lui comme un fer rouge.

— J'ai été un peu vif l'autre jour avec votre mari, dit-il; c'est que je suis malade, voyez-vous.

Madeleine n'en croyait pas ses oreilles, elle à qui l'on avait toujours représenté M. Desvernaux comme un homme égoïste et dur.

Ah! c'est que le soleil de charité commençait seulement à luire dans ce cœur si longtemps et si volontairement resté à l'ombre.

— Madame Barrul, lui dit-il, comme elle se levait pour s'en aller, ayez la bonté de me donner votre adresse, et ne vous tourmentez pas pour les deux mois qui restent à payer. Je désire, vous entendez bien, je désire que vous ne pensiez plus à cela.

Elle sortit profondément touchée de cette bonté, mais bien décidée à n'en pas profiter.

Et pendant ce temps, qu'avait fait Laurent? Il avait marché beaucoup et longtemps dans la ville; il s'était arrêté chez bien des confrères; il avait demandé avec instance et sans fausse honte qu'on voulût l'occuper, mais en vain; non pas qu'il y eût mauvais vouloir, mais, je l'ai dit, les temps étaient durs, et dans plus d'un atelier le chômage avait remplacé le travail.

Le sort était rebelle, notre ami jura de le vaincre. Il s'arrêta enfin, comme la matinée était déjà bien avancée, à la porte d'un vaste chantier de construction.

De nombreux ouvriers y travaillaient, les uns armés de scies, d'autres de haches; ceux-ci installés vers de grands établis, ceux-là chargeant des poutres énormes sur des chars attelés de robustes chevaux.

Le patron inspectait et donnait des ordres. Laurent s'avança vers lui.

— Pardon, Monsieur, lui dit-il sans préambule; pouvez-vous me donner de l'ouvrage?

— Eh! eh! mon garçon, c'est facile à demander, pas tant que tu crois à donner. D'où viens-tu?

— J'habite la ville; je suis pauvre, je suis marié et père, et je n'ai pas d'ouvrage.

— Que sais-tu faire?

— Menuisier ébéniste de mon état.

— Alors pourquoi ne cherches-tu pas plutôt de l'ouvrage chez toi, où tu as les ustensiles qu'il te faut?

— Je n'ai plus d'ustensiles, patron; j'ai tout vendu, tour, outils, établi.

Le patron le regarda en clignant; sa bouche, qui souriait avec bienveillance, prit tout à coup une expression de dédain.

— Ah! fit-il, c'est différent. On ne vend pas ces choses-là, mon garçon; tant pis pour toi! va racheter tes outils avant de vouloir faire la besogne.

Et il lui tourna le dos.

C'était un grand, carré et puissant gaillard que ce patron. Sa tête ronde, grisonnante, un peu rejetée en arrière; ses yeux vifs, au regard droit et pénétrant; son parler ferme et cordial, commandaient le respect et rassuraient bientôt quiconque se sentait marcher dans le droit chemin.

Laurent lui avait plu d'abord par son air de mâle franchise; mais à l'aveu de cette vente d'instruments si chers à l'artisan, il l'avait pris pour un de ces mauvais sujets qui échangent parfois leur gagne-pain contre une bouteille de vin, contre un jeu de hasard ou d'autres excès condamnables. Laurent insista honnêtement.

— Ma foi, reprit le patron, je ne vous connais pas, mon garçon; qui me dit que vous ne mentez pas et que vous n'êtes pas un vagabond?

Laurent bondit, le sang lui monta au front.

— Patron, dit-il d'une voix qu'il essayait de contenir, mais qui vibrait malgré lui, je vous conjure de m'écouter. J'ai vendu presque tout ce que je possédais pour payer mon loyer; la maladie, la cherté des vivres m'avaient arriéré; je ne voulais rien devoir, j'ai sacrifié mes outils. Je sais bien que vous n'êtes pas obligé de me croire, vous ne me connaissez pas; mais, au nom de l'équité, au nom de la charité, si vous avez de l'ouvrage à me donner, ne me le refusez pas!

— Je n'en ai point; j'ai des hommes de trop, mon ami; je vous le dis en vérité, je suis obligé de refuser de l'ouvrage tous les jours; mais, tenez... si le cœur ne vous répugne pas... voilà!

Et de la main il montra le sol couvert de sciure de bois, d'éclats de bois et de copeaux. Des femmes et des enfants déjà à l'œuvre entassaient ces débris dans des sacs et dans des corbeilles, puis les allaient vendre chez les particuliers de la ville. Pour la seconde fois, le pauvre Laurent se sentit rougir; d'abord suspecté de vagabondage, puis abaissé par un travail abandonné aux plus incapables! Le cœur lui défaillit un peu; mais le temps marchait; à la maison, la femme s'exténuait et passait des nuits, le petit Julien languissait dans la maladie, les besoins se faisaient sentir.

— Allons, mon brave, se dit-il à lui-même pour se donner du montant, prends ça pour aujourd'hui; demain l'on verra!

Et, se débarrassant de sa veste, il se mit à la besogne au milieu de quelques vieilles femmes et de petits enfants, et cela sous les yeux des ouvriers du chantier, qui riaient et se moquaient. Plus d'une plaisanterie cruelle et grossière arriva jusqu'à lui et lui fit tinter les oreilles; mais il avait déjà vaincu, il se sentait plus fort et plus grand. Il continua sa nouvelle tâche sans regarder autour de lui et sans mot dire.

Le chef, qui l'avait observé avec curiosité, se sentit bientôt un sincère intérêt pour ce jeune homme à la physionomie intelligente, qui préférait à l'oisiveté le travail honnête quel qu'il fût.

Un tas de copeaux et un de *petits bois* furent bientôt mis à part; il fallait un sac, un lien pour les emporter : Laurent n'en avait pas.

— Eh! l'ami! lui cria le patron, tiens, voici une vieille toile; enveloppes-en ta marchandise, tu me la rapporteras.

Laurent remercia, paya sa part du butin, puis, chargeant son fardeau sur ses épaules, il partit de là.

— Tu ne prends pas ta veste? lui demanda le patron.

— Vous ne me connaissez pas, je vous la laisse en gage.

— En gage de quoi?

— De la toile que vous me prêtez.

— Allons, l'ami, à ton aise!

Les copeaux furent vendus; quelques sous furent le bénéfice, puis le bois, puis la sciure. Chaque voyage rapportait son petit salaire; c'était peu, mais enfin c'était cela. La sueur inondait le front de Laurent, mais son cœur battait d'aise à mesure que s'arrondissaient les flancs de la petite bourse de cuir.

Vers trois heures, on le pria de donner un coup de main pour aider à sortir de l'ornière une voiture chargée de poutres.

Laurent avait une force peu commune; en se mettant à l'œuvre, ses puissants muscles se roidirent : d'un coup d'épaule il enleva la roue.

— Ouais! tu n'es pas faible, lui observa quelqu'un; c'est dommage que tu emploies ta force à relever de la sciure.

— Si j'avais autre chose, je ne ferais pas cela, répondit-il en s'essuyant le visage.

— Allons, lui dit le contre-maître, laisse cette besogne à d'autres, et puisque tu n'es pas manchot, prends un bout du manche de cette scie; toi, l'autre, dit-il à un autre ouvrier, et à vous deux maintenant.

C'était une scie à deux pour les grandes poutres de construction; il fallait scier le bois dans sa longueur, de haut en bas. Laurent monta sur l'échafaudage, l'autre resta en bas, et tous deux se mirent en cadence à entamer le tronc dur et poli. Notre homme n'était point novice; l'ouvrage fut vite et bien fait. On continua ainsi jusqu'à ce que le soleil descendît à l'horizon.

— T'en viens-tu avec nous? dirent à Laurent quelques ouvriers en quittant le chantier.

Laurent refusa. Presque tous ces hommes, en sortant de l'ouvrage, s'éparpillaient dans les estaminets d'alentour.

Le patron l'appela de la petite cabine où il réglait ses comptes. Sur le comptoir était une pièce de monnaie.

— Tiens, dit-il, voici un quart de journée, tu l'as bien gagné. Reviens demain, je tâcherai de t'incorporer. Tu as l'air d'un brave homme, et tu vas me dire un peu tes affaires en buvant un verre de vin avec moi chez la vendeuse d'en face.

— Merci, dit Laurent en prenant son salaire; excusez-moi, mais je m'en vas. Voyez, patron, vous prendrez ça

comme vous voudrez, mais je me suis fait une loi, pas pour toujours, mais pour longtemps du moins, de ne plus mettre les pieds dans un cabaret. J'ai mes raisons pour ça ; je vous les dirai un jour. Bonsoir.

Le patron le regarda s'éloigner avec une espèce d'étonnement admiratif. — Allons, allons, se dit-il, ce doit être un brave garçon ; ce serait péché que de ne pas l'occuper. Ah ! si seulement tous ces pendards de par là lui ressemblaient !

La suite à une autre livraison.

LE CHÊNE D'ANTEIN

DANS LA FORÊT DE SÉNART.

La forêt de Sénart est aujourd'hui réservée à une chasse particulière. On ne peut la parcourir en voiture sans autorisation ; mais nous croyons qu'il est permis de s'y promener à pied. L'une de ses curiosités vénérables est le chêne d'Antein, que l'on appelle aussi le chêne de Bellevue. Il est situé au carrefour d'Antein, à 300 mètres environ



Le Chêne d'Antein, dans la forêt de Sénart. — Dessin d'Himely.

des maisons de Champrosay, sur la route de Draveil : huit routes viennent se croiser autour de ce vieil arbre, dont le feuillage couvre un espace de 27 mètres ; son tronc mesure 5m,20. Les habitants voisins racontent que jadis, au bon temps du moyen âge, les branches du chêne d'Antein servaient très-souvent de potence : au dernier siècle, elles ont servi d'ombrage aux déjeuners de chasse de l'extravagant marquis de Brunoy.

LES TROIS AMIS.

Je me promenais un matin aux alentours d'un de ces villages de plaisance qui environnent Paris, et je lisais en marchant. Mon livre était un nouveau traité sur le paupérisme. D'après le système de l'auteur, il ne devait plus y avoir de pauvres, ou du moins, s'il y en avait encore, on ne devait plus les voir. Dans les cités de l'avenir, il y aurait des ateliers toujours ouverts pour les adultes valides capables de travailler, et des hospices toujours vacants pour les infirmes, les enfants et les vieillards. Plus de haillons, plus de visages hâves errant sur la voie publique ; le spectacle de la misère n'offenserait ou n'attristerait plus le regard des citoyens, et l'homme de l'avenir ne verrait autour de lui qu'ordre, bien-être et prospérité. Le livre, après tout, était sincère et dicté par de très-bonnes intentions ; il éveillait en moi mille idées philanthropiques et me remplissait de satisfaction.

Comme je touchais aux premières maisons du village, un murmure de voix suppliantes parvint à mon oreille à travers ma préoccupation ; je levai les yeux ; c'étaient des mendiants : un aveugle à longue barbe, avec une petite fille à peine vêtue qui lui servait de guide, et un chien caniche à ses pieds, justement un de ces fâcheux spectacles, un de

ces abus que mon économiste condamnait et promettait d'abolir. J'entendis sans écouter, je vis sans regarder, et je passai sans m'arrêter, poursuivant mon intéressante lecture. Quand j'eus achevé le livre et que je l'eus remis au fond de ma poche, ma pensée se reporta d'elle-même sur les pauvres que je venais de rencontrer, et ce que je n'avais fait qu'entrevoir m'apparut alors distinctement. « La charité, s'il vous plaît! » avaient dit humblement les deux voix, l'une grave et triste, l'autre douce et argentine. Et je revoyais la maigre figure du vieil aveugle, ses cheveux blancs qui, à eux seuls, eussent mérité des égards, et le pâle visage de la pauvre enfant qui semblait demander un sourire, et jusqu'au bon regard du chien, si résigné, si fidèle à ses monotones fonctions!



Les Trois Amis. — Composition et dessin de Godefroy Durand.

Je m'efforçai de chasser ces images que maintenant ma pensée évoquait inutilement; mais elles se représentaient toujours à mon esprit. En vain je m'attachais à regarder les jolies maisons de campagne qui bordaient le chemin, les façades bien blanches, les grilles élégantes, les parterres fleuris, les allées sablées et ratissées : tout cet ordre, tout ce luxe, que rien de sordide ni de triste ne ternissait, ne pouvait dissiper l'impression de sécheresse, de lourdeur, de mécontentement, qui troublait mon cœur. Il me semblait qu'une légère offrande déposée dans le chapeau bosselé du vieillard, une parole bienveillante, un regard sympathique adressés à l'enfant, m'eussent donné plus de paix, plus de joie que la vue de toutes ces belles choses, qui pourtant ne parlaient que de bien-être et de bonheur.

J'avais dépassé le quartier des élégantes villas, et, revenant sur mes pas, je m'étais engagé dans une rue étroite, exclusivement habitée par des paysans. Autour d'une croix de bois qui occupe le centre d'une petite place était rassemblé un groupe de personnes qui attira mon attention. J'approchai, et je vis, au milieu de femmes et d'enfants, le vieil aveugle et sa petite compagne assis sur la marche de pierre, le chien couché à leurs pieds. L'un tenait entre ses mains une écuelle remplie de soupe fumante; l'autre avait des cerises sur ses genoux dans un pli de sa robe. Je prêtai l'oreille : le vieillard racontait son histoire à son auditoire attentif; il redisait ses malheurs, son infirmité causée il y avait dix ans par l'explosion d'une mine, son fils et sa bru emportés en quinze jours par la dernière épidémie, sa petite-fille et son vieux chien, ses seuls amis sur la terre; et des exclamations de pitié interrompaient à chaque

instant son récit. Bientôt une franche intimité s'établit entre le pauvre homme et ses bienfaiteurs : on prenait plaisir à le voir manger de si bon appétit. Il me fut possible de glisser mon aumône sans que l'on fît attention à moi. En même temps, plusieurs fillettes avaient entouré la petite mendiante, partageaient leur pain avec elle, lui demandaient son nom, et les caquets éclatèrent avec des rires frais et joyeux. Le chien lui-même eut sa part de la fête : de petits enfants le provoquèrent au jeu ; il se leva, étira ses membres engourdis, et se mit à courir et à aboyer comme aux meilleurs jours de son ancienne prospérité.

Devant cette scène réjouissante, je me sentis soulagé et doucement ému. Je me dis qu'assurément il serait bien désirable que l'on parvînt un jour à supprimer la pauvreté. Dieu le veuille! Mais en attendant, ne serait-il pas plus nuisible qu'utile d'éloigner le pauvre de nos regards en l'enfermant? Le pauvre n'a pas seulement besoin d'être nourri, mais aussi d'être consolé, et des témoignages de sympathie et de fraternité ne lui sont pas moins nécessaires qu'un morceau de pain; accomplirions-nous tout notre devoir si nous ne lui venions plus en aide qu'indirectement, et sans le savoir, par la voie des impôts et la main toujours un peu froide et sévère de l'administration publique? Tant qu'il existera un malheureux dénué de toute ressource et incapable de travail, il sera bon que nous soyons en sa présence et qu'il sente quelquefois notre cœur battre près du sien. Seulement, allons le chercher dans sa mansarde ou sa cabane, et évitons-lui, autant que nous le pouvons, la nécessité dure, humiliante et souvent corruptrice, de supplier et tendre la main sur la route ou dans la rue.

— Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire la mort, c'est d'aimer au delà.

— Mon Dieu! faites-moi faire quelque chose que je puisse récompenser.

— Le bien est lent, il monte; le mal est rapide, il descend.

— Il y a d'admirables exemples qui, transportés par les faibles dans la voie où ils marchent eux-mêmes, se transforment en piéges.

— On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop.

— Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse.

— Il y a des cœurs dont la bienveillance seule a plus de rayons que l'affection de beaucoup d'autres, comme la lune de Naples est d'un plus doux éclat que maints soleils.

— Les gens qui sont pressés de parler n'ont presque jamais rien à dire; la pensée et les idées supposent un premier travail de l'intelligence.

— Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de piété dans le cœur.

— C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

— On n'a pas le droit d'exiger la conscience dans celui à qui on refuse la liberté. Mme SWETCHINE.

LE KICHER, TISANE DE CAFÉ.

Ce que les plus fins gourmets prennent le plus volontiers à Moka, n'est pas le café, c'est le *kicher*, sorte de tisane au goût douceâtre que l'on obtient de la pulpe dont chaque grain de café est entouré. On se contente de faire infuser dans de l'eau très-chaude le joli fruit rouge qui enveloppe la fève de Moka; c'est une boisson rafraîchissante et parfaitement inoffensive. Quelques Arabes en font une prodigieuse consommation.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107.

IV.

Je ne sais si quelque géomètre s'est jamais avisé de calculer la valeur dynamique de la cataracte du Niagara, je l'ignore; mais j'estime à vue d'œil qu'elle ne doit pas être de beaucoup au-dessous de deux cent cinquante mille chevaux. Pour être moins pittoresque sous cette forme, le travail de la nature n'en paraît peut-être que plus grandiose. Cependant ce n'est encore là qu'un image amoindrie du mouvement de la pluie qui tombe annuellement dans le bassin du fleuve. Combien n'y a-t-il pas d'eau qui se dissipe par l'évaporation ou les infiltrations avant de se réunir au courant central? Et la chute même de celle qui se précipite avec tant de fracas du sommet des escarpements, n'est-elle pas tout simplement, quoique plus éclatante, une fraction de la chute totale qui s'opère graduellement des sources à l'embouchure? Mais il y a plus : ces flots impétueux qui étonnent nos yeux par leur projection et leur abondance, n'ont-ils pas commencé par tomber d'une élévation bien plus grande? Ne descendent-ils pas primitivement des nuages? Rassemblons donc par la pensée, pour en faire une seule masse, toutes les gouttelettes de pluie dont ils proviennent, et nous verrons la cataracte se jeter non plus du haut des rochers qui barrent le fleuve, mais du haut des zones supérieures de l'atmosphère, et nous donner ainsi un spectacle en comparaison duquel celui qui cause tant d'admiration aux voyageurs n'est plus qu'un jeu. Quelle dépense prodigieuse! que de chevaux pour en représenter le chiffre! Que d'engins, de manéges, de corps de pompe, s'il fallait remonter jusqu'au niveau qu'occupait à l'origine toute cette eau! L'imagination en est comme effrayée.

Cependant les choses considérées de la sorte laissent bien voir qu'il ne s'agit plus d'un phénomène extraordinaire. Si le mouvement est plus saisissant au Niagara, il n'existe pas moins avec la même réalité partout ailleurs. Il pleut sur toute l'étendue de la terre, et par conséquent, sur toute l'étendue de la terre, l'eau qui forme la pluie est journellement ramassée au niveau du sol et portée de là au niveau des nuages pour en retomber encore. Admettons que la quantité de pluie que reçoit la surface du globe dans le cours de l'année soit représentée par une couche d'un mètre d'épaisseur, et faisons-la venir d'une hauteur moyenne de trois mille mètres : un calcul bien simple nous montrera que pour effectuer le même ouvrage, il faudrait entretenir à la tâche quatre cent trente milliards, ou, à raison de huit heures de travail par jour, un total d'environ treize cent milliards de chevaux. Quelle hydraulique gigantesque! Il suit du même calcul que pour nourrir cette énorme population d'animaux, il faudrait non-seulement y consacrer tout le sol des continents, mais rendre ce sol assez fertile pour que chaque hectare pût prendre à sa charge cent vingt chevaux. Ainsi, la terre, consacrée à ce seul service, serait parfaitement incapable d'y suffire! Et pourtant, sans bruit, sans appareil, sans que le plus léger signe, pour ainsi dire, nous avertisse, l'opération poursuit sans relâche son accomplissement; la force nécessaire à ce prodigieux travail se dépense et produit systématiquement son effet; l'eau s'élève dans ses réservoirs supérieurs, en paix, en silence, sans même que nous y prenions garde, nous qui sommes si essentiellement intéressés à ce mouvement; et peut-être croirions-nous encore, comme les premiers hommes, que cette eau si salutaire nous vient tout uniment du ciel, si la science, plus avisée que nos sens, ne nous avait appris qu'après être tombée, elle remonte

avec une infatigable activité pour nous rendre perpétuellement avec la même simplicité le même bienfait.

Voilà un exemple des méthodes de Dieu dans le déploiement quotidien de sa puissance! Mécanicien d'autant plus admirable que ses rouages font moins de bruit, il mène à fin les plus vastes ouvrages sans que rien trahisse jamais la peine ni l'effort. Il veut, et sur les bases qu'il a posées, ce qu'il a voulu s'achève comme de soi-même par des voies qui, malgré leur grandeur, nous demeurent insensibles jusqu'à ce qu'éclate l'événement auquel il les avait destinées. Il n'a besoin que des principes : il les touche, et le flot de leurs conséquences prend son cours. Ainsi venons-nous de le voir à l'œuvre dans la prodigieuse entreprise de l'irrigation de la terre. Il a, dès l'origine, donné au soleil sa chaleur et à la vapeur son élasticité, et, à trente millions de lieues, le foyer rayonne, l'eau s'échauffe, l'atmosphère la pompe, et cette eau s'élève imperceptiblement jusque dans la région des nuages pour en redescendre partout où elle est appelée, apportant à l'air sa fraîcheur, aux fleuves et aux fontaines leur aliment, entretenant la vie de tous les êtres. Rien ne coûte à ce souverain régulateur, parce qu'il peut tout; d'autant plus magnifique dans les explosions de sa puissance qu'il est plus calme dans les ordonnances qui les préparent.

Jetons les yeux sur l'océan; là le spectacle est encore plus frappant, car l'action est continuelle et toujours à découvert. Un flot s'abaisse, un autre flot s'élève et le remplace; à peine sur cette immense nappe d'eau qui occupe les trois quarts du globe se rencontre-t-il quelques places qui soient momentanément en repos : leur calme n'est même qu'apparent, puisque les courants et les marées ne cessent pas de tenir en haleine ce que les vents laissent tranquille pour un instant. Que de siècles se sont déjà écoulés sans que cette fluctuation ait faibli, et que de siècles la verront encore se soutenir sans paix ni trêve! Elle a commencé du jour où les mers se sont déposées dans les bassins qui s'étaient creusés pour elle, et il faudra que la terre se mette en glace ou en vapeur avant qu'elle prenne fin. Comment se faire idée de la quantité de force qui s'est dépensée à ce travail depuis que notre globe s'est formé? Cherchons du moins, comme pour la pluie, un aperçu; supposons, ce qui est encore bien au-dessous de la réalité, que le mouvement des vagues soit représenté par le soulèvement et l'abaissement alternatifs de la surface de l'océan sur la hauteur d'un mètre par minute, la géométrie nous convaincra bien vite que pour produire ce même mouvement, il faudrait entretenir sur la terre, non plus, comme tout à l'heure, treize cent milliards, mais plus de cent cinquante mille milliards de chevaux. Cette évaluation n'est qu'un minimum, et pourtant notre esprit est à peine en état de l'embrasser tant la grandeur du chiffre le déconcerte. Essayons donc de lui donner une autre forme en prenant notre appui sur une plus forte unité : choisissons pour type une cataracte, et pour la faire tout de suite de condition supérieure, que ce soit le Rhin et faisons-le tomber du haut des nuages. Ce spectacle semble-t-il assez grandiose? Ce n'est rien. Pour équivaloir au mouvement général des vagues tel que nous l'avons tout à l'heure défini, il nous faudra maintenant réunir en une seule nappe, si notre imagination ne faiblit pas encore cette fois, six millions de fleuves semblables à celui-là.

Telle est l'image affaiblie de l'agitation qu'entretient à la surface des mers, comme en se jouant, le doigt de Dieu. Et quel est le but de ce grand mouvement? On ne le voit point. Les vents, qui en sont cause, le produisent sans s'y être appliqués; pour eux le phénomène est accessoire. Ils ont leur route tracée, et en glissant au-dessus de l'océan, c'est vers leur propre fin qu'ils se dirigent sans s'inquiéter de savoir si, sur leur passage, les eaux frémissent et se soulèvent. C'est en vue du système de l'atmosphère qu'ils ont reçu du soleil et de la terre la force qui les anime, et s'ils en laissent perdre, c'est qu'ils en ont en excès et que cette perte même, en modérant leur impétuosité, ne fait que leur servir. Et n'entrevoit-on pas sous cet exemple l'immensité de cette puissance souveraine à laquelle il ne coûte pas plus de se prodiguer que de se retenir? Celui qui la possède voit du même œil le mouvement qu'occasionne la goutte d'eau dans le creux obscur du rocher et celui de ces vagues imposantes dont la multitude palpite sans repos sur les vastes plaines de l'océan; il n'a pas fait plus d'effort pour produire celui-ci que pour produire le premier; l'énergie qui remplit l'univers sort de lui sans travail et se propage d'elle-même où il veut et suivant les proportions qu'il a dictées pour chaque objet. Il est semblable au brûlant foyer qui pour échauffer ce qui l'entoure n'a qu'à laisser rayonner la chaleur qui émane naturellement de son sein. Les phénomènes que nous admirons parce qu'ils nous dominent ne comptent pas plus devant lui que ceux dont nous avons mépris parce que nous nous estimons au-dessus d'eux; les uns et les autres sont à la même distance de lui, et s'il pouvait avoir besoin de s'appliquer à quelque chose pour leur donner naissance, ce serait, pour les uns comme pour les autres, à refréner les torrents de puissance qui se précipent éternellement hors de lui.

Ce n'est pas en se bornant aux continents et aux mers qu'il faut étudier les effets de ce splendide pouvoir; c'est dans l'immensité du ciel qu'il conviendrait d'être en état de les poursuivre. Considérons seulement la quantité de mouvement qui emporte dans son orbite le globe sur lequel le genre humain est assis. Comparons-le à l'un de ces terribles projectiles dont nos langues font un de leurs types de violence et de vélocité, et nous allons nous confondre en nous voyant si tranquilles à la surface du plus effrayant boulet que l'imagination puisse concevoir. En effet, à commencer par la valeur de la masse, calculons que notre globe contient deux cent quatre-vingt milliards de kilomètres cubes, et que chaque kilomètre cube équivaut à quatre cent seize milliards de boulets de vingt-quatre; faisons le compte et ajoutons-y que tandis que le boulet parcourt trois cent quatre-vingts mètres par seconde, le sphéroïde terrestre, quatre-vingts fois plus rapide, en parcourt trente mille. Voilà un échantillon de cette artillerie céleste près de laquelle les plus grandes rapidités que nous sachions produire ne sont que des lenteurs. Au lieu des chiffres, cherchons à voir le phénomène lui-même; mettons-nous sur le passage de l'énorme globe, à peu près comme on se met sur le bord d'un chemin de fer pour assister au passage d'un train. Il est encore à cinq mille lieues, et il remplit déjà près d'un quart du ciel; c'est l'effet d'une montagne pour qui la contemple du fond de la vallée; il marche, il approche, il grandit à vue d'œil; à raison de cinq cents lieues par minute, il ne lui en faut que dix pour être sur nous. Le voici! regardons, c'est la terre qui passe : le ciel en est éclipsé, et nous n'avons plus devant les yeux qu'un tourbillon qui défile avec une étourdissante vélocité; mers, fleuves, montagnes, villes, foules qui s'agitent, armées qui se combattent, temples, palais, tout se confond en un seul éblouissement; malgré tant de fougue, il faut six minutes à cette terrible masse pour s'écouler tout entière; enfin son passage est terminé, le ciel est libre, les étoiles resplendissent, et en jetant les yeux de côté, nous voyons, déjà loin de nous, l'énorme globe qui poursuit sa route en nous laissant distinguer de plus en plus clairement, à mesure qu'il s'éloigne, les accidents et la rotation de sa surface : emporté par le vent de Dieu et libre sur l'abîme, il va sans fin.

Non-seulement ce prodigieux transport s'accomplit dans un silence parfait, mais il est tellement mesuré, qu'aucune oscillation ne nous le révèle et que sans les observations les plus attentives de la science nous n'aurions jamais été amenés à le soupçonner. Aussi, pendant longtemps, les hommes ont-ils pu croire à l'immobilité du sol qui les portait; et cependant c'était à la rapidité même de son déplacement qu'était due cette apparente fixité. Supposons, en effet, que le mouvement qui détermine la révolution de la terre vienne à cesser un instant, nous serions avertis de son évanouissement bien plus vite que nous ne l'étions de son existence, car la terre commencerait aussitôt à se précipiter sur le soleil avec une vitesse croissante, rien n'empêchant plus cet astre redoutable de l'attirer jusque dans ses brasiers où, brisée par le choc, elle tomberait en morceaux. Ainsi, par une sorte de contradiction, c'est de sa mobilité même que résulte la stabilité de ce monde. Son mouvement fait notre salut. Mais, comme si ce mouvement avait pris modèle de la même main qui lui a donné origine, il nous conserve sans se découvrir à nos sens par aucun signe. Ses bienfaits sont d'un ordre capital, mais en même temps d'un cours si calme qu'à peine y prenons-nous garde, tout en en jouissant continuellement. Il ne se manifeste qu'aux esprits qui le cherchent, et ne tient pas moins sous son empire ceux qui l'ignorent ou le méconnaissent que ceux qui se plaisent à l'admirer dans son mystère.

La suite à une autre livraison.

ECOLE DE PETITES FILLES.

L'après-midi est chaude. Sous la grande arcade cintrée où, près d'une touffe de feuillage, pend une cage vide, et qu'un large rideau défend, la vieille matrone apparaît dans l'ombre, les lunettes sur le nez et un livre à la main, mais sommeillant à demi sous ses coiffes extravagantes. Les enfants grands et petits, garçons et filles, sages et mutins, sont groupés dans la salle étroite et presque sur le seuil où une poule semble faire aussi la leçon à ses poussins rôdant autour de l'écuelle renversée dont ils se sont partagé le contenu.

Le silence est profond; car on n'est pas bien sûr que l'argus n'ait pas au moins un œil ouvert, et son perroquet, suppléant trop fidèle, pourrait bien d'ailleurs redire les infractions dont il aurait été témoin. On s'applique donc, au moins en apparence, à son livre ou à son tricot; mais on aspire en secret à l'heure, si lente à venir, de la délivrance. Combien de gambades et de cris joyeux ne faudra-t-il pas pour racheter une si complète immobilité et un si long silence!



Salon de 1859; Peinture. — École de petits enfants, à Albano, par M. Alfred Van-Muyden. — Dessin de Marc.

DANIEL MANIN.



Daniel Manin. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Nadar.

J'étais allée un jour chez Béranger pour chercher auprès de lui (comme tous ceux qui le connaissaient) des conseils ou des consolations; j'y trouvai, assis en face de lui, à l'autre coin du feu, un homme que je n'y avais pas encore rencontré, et que mon vieux maître semblait traiter avec une déférence toute sympathique (¹). J'examinai attentivement l'étranger. Petit et un peu fort, il avait le visage carré, le front large, les cheveux d'un beau noir, contrastant avec des favoris déjà blancs, en sorte qu'on se demandait si le temps avait laissé cet homme jeune au delà des limites ordinaires, ou si les chagrins l'avaient fait vieux avant l'âge. Au reste, rien dans l'extérieur qui, au premier regard, décélât une nature au-dessus du vulgaire.

La conversation, qu'avait interrompue mon arrivée, se renoua peu à peu; on parla avenir, humanité, patrie, indépendance!... Et l'inconnu ne courbait plus le front; il

(¹) Nous devons cet article à Mlle Ernestine Drouet, auteur de *la Sœur de charité au dix-neuvième siècle*, pièce de vers qui a obtenu cette année le prix dans le concours de poésie, et a été lue dans la séance publique de l'Académie française, le 25 août.

s'était levé; on voyait jaillir de ses yeux comme une atmosphère lumineuse; il y avait dans son geste, dans son accent, toute une autorité; sa parole semblait faite pour le commandement; il attirait et subjuguait à la fois.

Je les vois, je les entends encore, ces deux hommes, vraiment dignes de se faire pendant l'un à l'autre : à gauche, le vieux poëte, avec sa tête blanche, son sourire affectueux et rieur, son regard qui semble ne voir que dans le lointain; à droite, l'homme ferme et viril, qui a grandi tout à coup au seul mot d'indépendance, et qui, dans la force de l'âge, a tout le courage des grands sacrifices.

— Et votre chère enfant? dit Béranger.

L'étranger retomba dans son fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

— Mal... bien mal!... répondit-il en pleurant.

Puis, faisant effort sur lui-même, il se leva, pressa la main du chansonnier, et me donna le salut de bienveillance et d'adieu.

Aussitôt que la porte se fut refermée :

— Qui est-ce? m'écriai-je.

— Enfant, me dit Béranger, il est des hommes dont la politique est si pure et si large, l'intégrité si grande, le désintéressement si complet, la persuasion si loyale, qu'ils échappent à tel ou tel parti et qu'ils ont droit au respect et à l'admiration de tous : ils ont été, avant tout, des hommes de bonne foi, et ne peuvent être jugés que par leurs pairs.

— Mais qui est-ce donc?

— Un habile avocat, jadis un puissant dictateur, aujourd'hui un pauvre exilé, Daniel Manin.

Manin? ce nom n'éveillait alors en moi que des souvenirs vagues; néanmoins je gardai la leçon du maître comme un enfant qui retient une parole avec l'espoir de la comprendre plus tard; et maintenant qu'il fait jour dans mon âme pour le héros de Venise, j'entends encore cette voix sincère murmurer à mon oreille : « Avocat, — Dictateur, — Exilé! » trois mots que, grâce au beau livre de M. Henri Martin, je m'explique aujourd'hui.

L'AVOCAT.

Légalité, publicité.
Devise de Manin.

Issu d'une famille juive convertie au christianisme sous le patronage de la famille de Manin, dernier doge de l'ancienne Venise, celui dont la faiblesse livra pour ainsi dire sa patrie à l'Autriche après le traité de Campo-Formio, Daniel Manin eut toujours dans la pensée de réhabiliter, lui, plébéien, le nom qu'il avait reçu d'un patricien, et de rendre ainsi à son protecteur baptême pour baptême.

Tout jeune, il se distinguait par son amour de la vérité; et sa sœur se plaît encore à répéter aujourd'hui qu'elle n'a jamais entendu *una bugia* (un mensonge) sortir de la bouche de son frère. Un accident arrivait-il dans la maison paternelle et le chef de la famille ne pouvait-il éclaircir l'affaire : « Amenez-moi Daniel », disait-il; et Daniel faisait connaître la vérité : tout l'homme est là, en germe, dans l'enfant.

Ses précieuses qualités furent fortifiées par de sérieuses études d'histoire et de jurisprudence. Avocat comme son père, il s'établit, en 1830, au bourg de Mestre, à l'entrée des lagunes; pauvre et marié à une femme pauvre, mais digne de lui, il lui fallait pourvoir par son travail à la subsistance d'une famille.

Calme, non par froideur, mais par empire sur lui-même, clair, éloquent à force de justesse et d'à-propos, énergique, concis, sentencieux, comme il convient à un homme qui émet des principes et qui désire qu'on les retienne, Daniel n'entre dans la carrière politique qu'avec la tête et le cœur d'un homme fait et capable de suivre avec opiniâtreté, au milieu de la foule et du bruit, la route qu'il s'est tracée dans la retraite et le silence; point de politique irrésolue et vacillante : c'est un homme de principes; il a toujours son plan de campagne, et quand il marche, il sait toujours où il va.

Une seule fois, en 1831, devant la révolte de la Romagne, de Bologne et des duchés du Pô, il se méprend sur l'heure de la délivrance, et songe à soulever le peuple et à enlever l'arsenal; mais le mouvement des provinces environnantes, étouffé dans le sang, lui fait comprendre que l'instant n'est pas encore venu. Il retourne à ses études; il fait aussi sa veille des armes, comme les chevaliers du moyen âge; seulement, cette veille dure sept ans : ce n'est qu'en 1838 qu'il sort de sa retraite pour se jeter dans des polémiques industrielles, soulevées au sujet de tracés de chemins de fer. S'il semble avoir changé de route, il marche toujours au même but : il a compris qu'habituer le peuple à l'action collective, c'est le rendre plus uni et plus fort. Il pense de l'industrie ce que Béranger pense de la musique lorsque, chantant Wilhem et l'Orphéon, il dit :

Les cœurs sont bien près de s'entendre,
Quand les voix ont fraternisé.

C'est là le premier pas de Manin; là commence sa vie politique. Le rôle d'avocat est presque dérisoire à force d'être restreint sous le joug inquisitorial de l'Autriche. Manin, avocat, fait de l'opposition une arme légale, arme qu'il maniera pendant dix ans avec une habileté remarquable. Point de paix, point de trêve : il sera toujours là pour relever les infractions à la règle; c'est la loi à la main qu'il attaquera les législateurs, c'est avec ses propres armes qu'il battra le gouvernement. Non qu'il espère arriver par là à des réformes sérieuses et suffisantes; car, pour lui, la seule réforme suffisante serait la compléte indépendance rendue à sa patrie; ce qu'il demande, il serait bien fâché que l'Autriche consentît à l'accorder; ces lois écrites qu'il invoque pour condamner les instructions verbales données aux gouvernants, ce n'est là qu'un miroir, celui de la vérité, dans lequel il veut montrer au peuple le visage perfide de l'Autriche, afin de tenir ce peuple en haleine et de préparer ainsi l'insurrection italienne.

Citons, entre mille, un ou deux faits caractéristiques de ce genre d'opposition qui lui est propre. Padovani, ouvrier pauvre et infirme, avait placardé sur les murs de la ville ses plaintes contre le gouvernement, qui, disait-il, le laissait mourir de faim; il avait espéré le pain de la prison, on lui donna celui de l'hôpital des fous. Manin écrit en ces termes au gouverneur : « Les médecins reconnaissent que cet homme est sain d'esprit; mais ils n'osent insister pour sa mise en liberté, craignant que cela ne contrarie les vues du gouvernement et de la police. J'ai, moi, du gouvernement et de la police une meilleure opinion; je n'admets pas qu'ils prétendent créer des fous par décret. Si Padovani est coupable, il y a des lois. »

Écoutons-le maintenant parler au gouvernement du simulacre d'assemblée représentative accordé à la Lombardo-Vénétie :

« Les congrégations ne se sont jamais rendues les interprètes de nos besoins ni de nos désirs... Leur silence est venu de la crainte de déplaire au gouvernement; mais cette crainte est injuste et injurieuse; car il est injuste et injurieux de supposer que le gouvernement ait accordé à ce royaume une représentation nationale dérisoire, qu'il ait trompé et qu'il trompe ce pays et l'Europe, en faisant des lois qu'il ne veut point qu'on observe, en poursuivant et en punissant ceux qui entendent les observer. »

Comment discréditer plus sûrement l'Autriche que sous des arguments d'une logique aussi serrée? Comment faire

une opposition plus énergique en gardant plus de prudence et de modération?

Cependant, Manin est arrêté et jeté en prison; mais, dans les interrogatoires qu'on lui fait subir, il ne dévie pas un instant de sa ligne de conduite; il reste toujours sur son terrain; il dit toujours la vérité à ses adversaires, auxquels il oppose leurs propres principes, en sorte qu'il semble plutôt prêcher une doctrine que présenter une défense.

Légalité, publicité, voilà bien sa devise; et quand son rêve se réalise et que la révolution est à Paris et à Vienne; quand le peuple envahit la prison au cri de *Vive Manin!* quand son cœur de père lui dit que son fils est là, près de lui, le premier au danger, que fait Daniel? Son geôlier a laissé par mégarde la porte de sa chambre ouverte... un pas à faire, et il est au milieu des siens, dans les bras de son fils!... Il reste. Bien plus, quand le geôlier en chef entre et lui dit :

— Habillez-vous et venez; vous êtes libre.

— Non, répond-il, je veux sortir par la loi, et non par l'émeute. J'ai été arrêté et retenu illégalement, je veux être légalement délivré.

— C'est par l'ordre du tribunal que vous sortez.

— C'est différent; je vous suis.

Dans l'escalier, il s'adresse au président du tribunal qu'il rencontre :

— Monsieur le président, je ne sors pas sans un arrêt en bonne forme?

— L'arrêt est rendu.

Et pourtant si l'homme de principes n'a pas cessé un seul instant d'être d'accord avec lui-même, le grand politique n'a pas cessé un seul instant d'être époux et père. Nul homme ne posséda jamais avec un plus mâle courage une tendresse aussi excessive. Attaqué déjà des deux maladies qui doivent le conduire au tombeau, et dont les douleurs et les fatigues de sa vie hâteront les ravages, Manin sait toujours faire marcher de front les devoirs du citoyen et les sollicitudes du père de famille : libre, il donne ses jours au travail et à la politique; ses nuits, il les consacre à partager les veilles de sa femme auprès du lit de douleur de sa fille, atteinte aussi d'une maladie mortelle; captif, le seul nom d'Emilia suffit pour le faire fondre en larmes, lui, cet homme d'une indomptable fermeté!

— L'heure de la délivrance a sonné, il faut agir!

Tel est le premier mot de Manin en rentrant chez lui, porté en triomphe par le peuple.

On est en 1848. Vienne a obtenu une constitution; l'Italie fermente; l'Europe attend. La lutte légale n'est plus possible, le rôle de l'avocat est terminé, passons à celui du dictateur; car, moralement parlant, Manin est dictateur de fait bien avant de l'être de nom.

LE DICTATEUR.

« N'oubliez pas, de grâce, qu'il ne peut exister de vraie » et durable liberté sans ordre, et qu'il faut vous faire les » gardiens jaloux de l'ordre pour montrer que vous êtes » dignes de la liberté. »

Ainsi avait parlé Manin du haut de son pavois improvisé, haranguant à la fois le gouverneur et le peuple qui le portait en triomphe des murs de sa prison dans les bras de sa famille. Plus tard il ajoutera :

« J'éprouve de la répulsion pour le désordre; non-seu» lement une répulsion raisonnée, mais une répulsion in» stinctive, comme je l'éprouve pour tout ce qui contraste » avec les lois de l'harmonie : un aspect difforme, un son » discordant, un vêtement manqué. Le désordre est cepen» dant un instrument nécessaire pour commencer une ré» volution; je m'y résignai comme à une nécessité doulou» reuse; mais aussitôt que cette nécessité indispensable me » parut avoir cessé, je fis tous mes efforts pour le com» primer.

» C'est comme si, pour quelque opération bonne et utile, » il était nécessaire de se salir les mains : aussitôt la né» cessité disparue, celui qui n'aime pas la malpropreté, se » hâte de se laver les mains. »

Définissons donc Manin : révolutionnaire par principe, homme d'ordre par nature.

Il se résigne au désordre comme à une nécessité douloureuse, donc il n'en faut pas prolonger la durée; c'est pourquoi il ne veut ni retards ni entraves dans les grandes circonstances. Sa première allocution à ses soldats le caractérise parfaitement sous ce point de vue : « Que ceux-là seuls qui veulent m'obéir aveuglément restent avec moi », dit-il. Tous restent, et le voilà dictateur de fait.

Il appelle aux armes, on accourt; le danger passé, il fait rouvrir les boutiques et renvoie les ouvriers à leurs ateliers; et le peuple de Venise lui obéit avec une intelligence et une confiance qui les honorent tous deux; et ce fait se renouvelle autant de fois que l'exigent les événements.

Aussi, le 22 mars, quand Venise est menacée d'un bombardement, quand les consuls étrangers et le commandant en chef de la garde civique n'osent rien tenter en sa faveur, l'arrivée du chef de bataillon Olivo et de sa compagnie suffit pour rendre l'espoir à Manin, qui, grâce au manque d'audace des autres chefs militaires, avait vu un instant la délivrance de sa patrie près de lui échapper. Ce n'est qu'avec une poignée de cette garde civique dont la levée lui a valu tant de refus de la part du gouvernement qu'il attaque l'arsenal convoité par lui dès 1831; car, s'il s'est trompé sur la date, il ne s'est point trompé sur le fait. Il partage ses soldats en deux troupes, les fait pénétrer dans l'arsenal sous l'apparence de patrouilles pacifiques, et force le commandant de la marine, Martini, à lui rendre l'arsenal de mer; puis il prend les mesures nécessaires pour la défense, et demande les clefs de la salle d'armes; et comme on feint de ne les pas trouver : « Quelqu'un a-t-il une montre? » s'écrie-t-il. On lui en passe une; alors, fixant son regard sur la montre : « Si je n'ai pas les clefs dans cinq minutes, je fais enfoncer les portes. » Les clefs lui sont apportées : « A qui la montre? » dit-il; mais personne ne la réclame : elle avait marqué l'heure de la délivrance, on la laissait aux mains du libérateur.

A quatre heures, après avoir pris quelque repos dans un cabaret voisin, Manin reparaissait sur cette place Saint-Marc qu'il avait traversée à midi avec son fils, croyant marcher à la mort : monté sur une table, élevant d'une main son épée, déployant de l'autre le drapeau tricolore italien, il annonçait officiellement au peuple et à la garde civique la prise de l'arsenal, et terminait ainsi : « Avoir renvoyé l'ancien gouvernement, ce n'est pas tout; il faut en constituer un nouveau. Le meilleur pour nous me paraît la république, qui rappellera les gloires passées et y joindra la liberté des temps nouveaux. Nous ne nous séparerons point par là de nos frères italiens; mais nous formerons, au contraire, un des centres qui devront servir à la fusion successive de notre Italie en un seul tout. Vive donc la république! vive la liberté! vive saint Marc! »

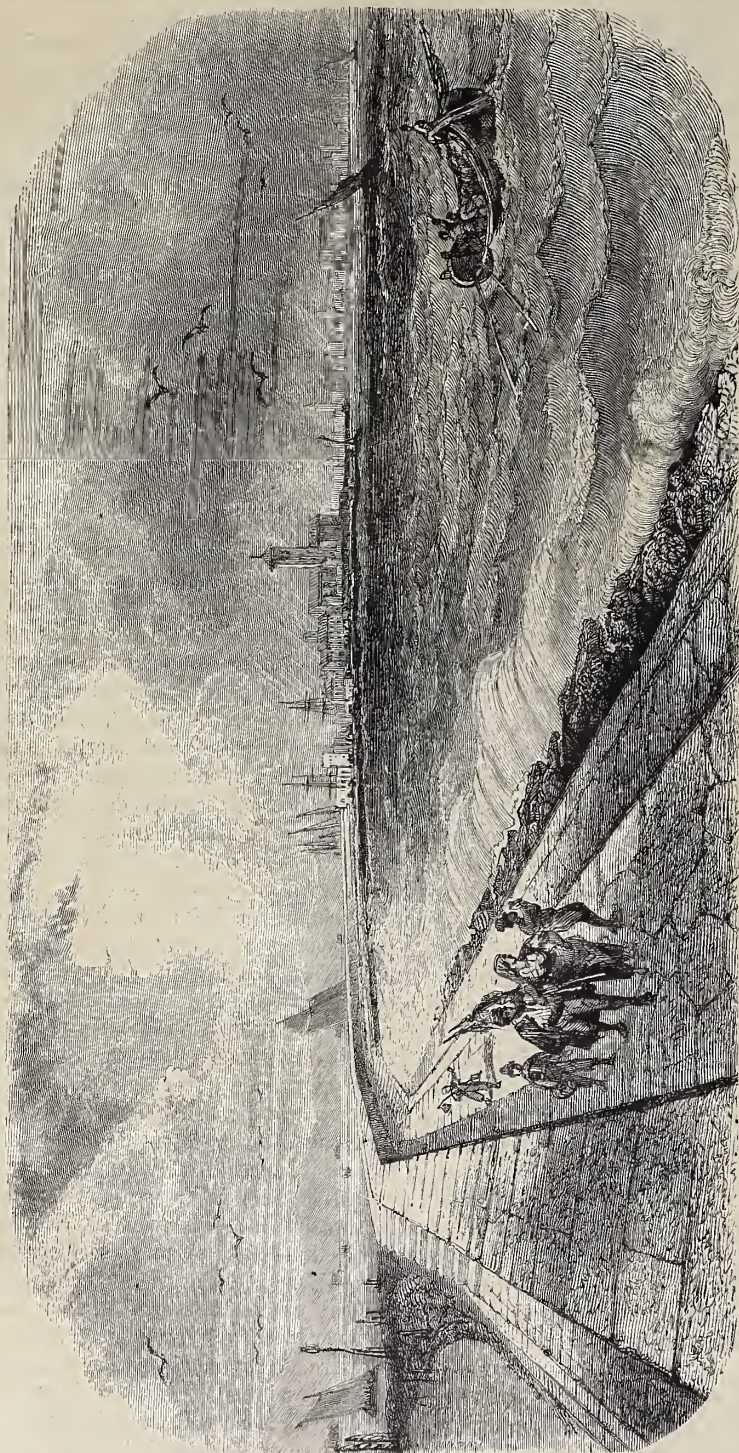
Dès longtemps l'unité italienne se mêle à tous ses rêves d'indépendance; sa patrie, ce n'est pas seulement Venise, c'est l'Italie!

Peu de temps après la chute du gouvernement autrichien, les échos des lagunes répétaient ce cri unanime : « Vive Manin, président de la république! »

Voilà Manin dictateur de nom. Va-t-il se draper dans la pourpre et se couvrir de la toge? Non. Il pense que « s'abstenir de pompe est un indice qu'on est disposé à rentrer

dans la vie privée. » Et ce n'est, en effet, qu'à condition d'être disposé à rentrer dans la vie privée qu'on est vraiment grand dans la vie publique. « Le temps de l'Italie artiste est passé; faisons voir une autre Italie! » s'écrie-t-il. C'est en développant en elle les vertus viriles qu'il veut relever Venise aux yeux de l'Europe : « Vous nous appeliez des parleurs, des déclamateurs de théâtre : j'ai fait en sorte que vous ne puissiez plus le dire de Venise. »

Mais le pouvoir n'enlèvera-t-il pas à Manin ce qui lui a gagné la confiance et l'amour du peuple? Je veux parler de sa fidélité à ses principes, de sa loyauté en toutes choses, de son énergie dans les grandes circonstances, et de son dévouement désintéressé à la cause de la patrie.



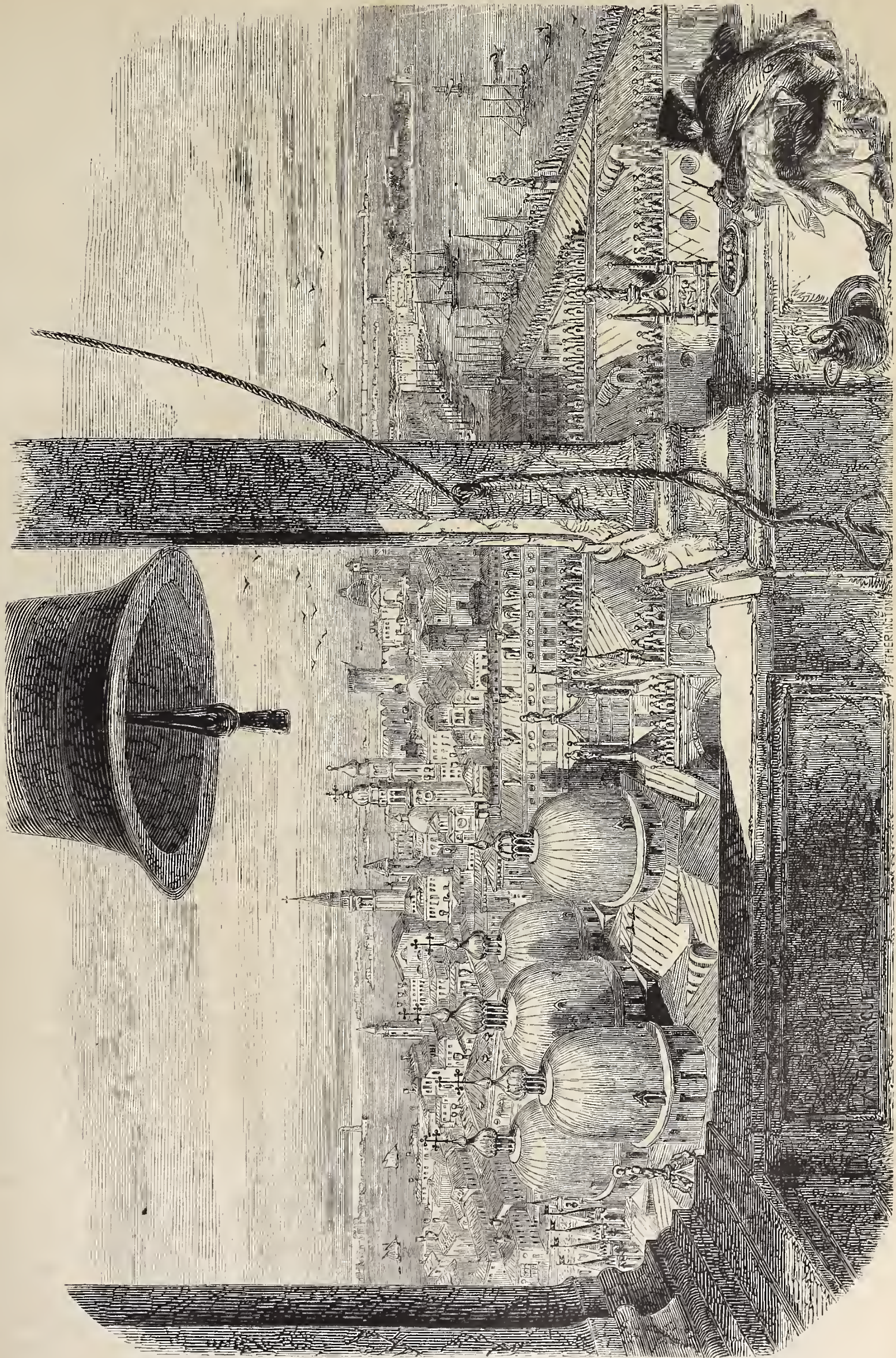
La grande digue de Venise, à Malamocco, près de Venise. — Dessin de Rouargue.

Citons des faits pour réponse.

Le premier acte de son gouvernement est d'y faire entrer un juif, Pincherle, et un artisan, Toffoli, comme gages de deux grands principes qu'il a toujours défendus, la liberté religieuse et l'égalité politique.

Il est républicain ; et cependant, quand il voit la conduite vacillante de Rome à l'égard de Venise ; quand il a épuisé tous les moyens de négociations pour décider l'Angleterre et la France à se prononcer en faveur de sa patrie ; quand il a adressé en vain à lord Palmerston, ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, et à M. de Lamartine, ministre des affaires étrangères en France, deux manifestes qui sont deux chefs-d'œuvre de tact et d'habileté ; quand il n'a reçu de toutes parts que des réponses évasives ; quand il voit son pays sur le point d'être déchiré par les dissensions que soulève la grande question

de savoir si Venise, n'étant pas assez forte pour conserver seule l'indépendance qu'elle a reconquise, et n'ayant plus d'espoir ni dans Pie IX, ni dans la Grande-Bretagne, ni dans la France, se donnera au Piémont afin de ne pas retomber dans les mains de l'Autriche et d'être du moins italienne, Manin monte à la tribune :



Vue d'une partie de Venise prise du haut du campanile. — Dessin de Rouargue.

(3 juillet). — « J'ai aujourd'hui la même opinion que j'avais le 22 mars, lorsque, devant la porte de l'arsenal et sur la place Saint-Marc, je proclamai la république. Je l'ai ; tous, alors, l'avaient ; aujourd'hui, tous ne l'ont pas ! (Agitation.) — Je viens prononcer des paroles de concorde et d'amour, et je demande à ne pas être interrompu. C'est un fait qu'aujourd'hui tous ne l'ont pas ; c'est un fait aussi que l'ennemi est à nos portes, que l'ennemi attend et

désire la discorde dans ce pays, inexpugnable tant que nous sommes d'accord, facile à vaincre si la guerre civile y entre. — Pour moi, m'abstenant de toute discussion sur mes opinions et sur celles d'autrui, je viens demander un grand sacrifice ; je viens le demander à mon parti, au généreux parti républicain ! — A l'ennemi qui est là, à nos portes, qui compte sur nos dissentiments, sachons donner un éclatant démenti. Prouvons-lui qu'aujourd'hui nous ne songeons à être ni royalistes, ni républicains, mais que nous sommes tous Italiens ! — Aux républicains, je dis : A nous l'avenir ! Tout ce qui s'est fait et se fait est provisoire ; la décision en appartient à la diète italienne, — à Rome ! »

Manin s'évanouit ; les battements précipités de son cœur l'avaient suffoqué après ce violent effort.

Réélu membre du nouveau gouvernement provisoire à une forte majorité, Manin remercie l'Assemblée, mais refuse en ces termes : « Je fus, je suis, je reste républicain ; je ne puis rien être dans un état monarchique ; je puis être dans l'opposition, mais non dans le gouvernement. J'ai fait un sacrifice, je n'ai pas renié un principe. Je suis, d'ailleurs, épuisé par les fatigues et par les joies mêmes de ces trois derniers mois ; je n'en puis plus ; ma tête n'y tiendrait pas. »

Ce grand sacrifice sera-t-il au moins profitable à la patrie ? Non. Charles-Albert, malgré sa bravoure et la droiture de son cœur, n'est pas assez fort pour protéger le nouvel État qui vient de se jeter dans ses bras. Manin l'avait bien prévu ; mais ce qu'il voulait surtout éviter, c'étaient des troubles civils qui eussent pu rabaisser Venise aux yeux des autres nations. Il est donc affligé plus que surpris quand, le 11 août, le général autrichien Welden signifie aux commissaires piémontais à Venise un armistice signé le 9, à Milan, par lequel Charles-Albert s'engage à évacuer toutes les places situées en dehors de ses anciens États, *y compris la ville de Venise et la terre ferme vénitienne*. Les personnes et les propriétés sont mises sous la protection du gouvernement impérial. Mais l'indignation populaire est à son comble et menace les commissaires. Manin paraît alors, et du haut du balcon :

« Je viens, dit-il, vous donner l'assurance que la France écoutera plus volontiers l'appel d'un peuple que celui d'un roi. Les commissaires royaux déclarent s'abstenir dès ce moment du gouvernement. Après demain se réunira l'assemblée de la ville et de la province de Venise ; elle nommera le nouveau gouvernement. Jusque-là, pendant ces quarante-huit heures (et sa voix prend cet accent qui lui est propre et qui vibre jusqu'au fond des âmes) ; jusque-là, *c'est moi qui gouvernerai ! (governero io !)* »

Un immense cri de joie retentit :

— Vive Manin ! Aux forts ! Aux armes !

Manin reprend la parole pour organiser la défense du fort de Malghera, où l'on prévoit une attaque ; puis il ajoute :

« Mes amis, si vous voulez que je puisse travailler pour votre bien et votre salut, il faut que vous me laissiez du repos. Rentrez chez vous, évitez tout désordre ; je veille sur vous avec ma vie et mon sang. Bonne nuit, mes amis ! »

Sous la puissance de cette parole ferme et paternelle, la foule s'est dissipée comme par enchantement, et Venise n'a plus qu'un seul cœur qui bat tout entier dans la poitrine de son chef.

L'Assemblée s'ouvre, le 13, sous l'impression d'un faux bruit de l'intervention française et du passage des Alpes par Lamoricière à la tête de cinquante mille hommes. On offre à Manin de garder la dictature ; il la refuse, alléguant son ignorance des choses de la guerre. On lui propose de lui adjoindre pour collègues un militaire et un marin ; il accepte, et le triumvirat est composé de Manin, président, de l'amiral Graziani et du colonel Cavedalis.

« Puisque vous témoignez avoir confiance en moi, dit Daniel, eh bien, je vous demanderai, j'exigerai de vous des preuves de cette confiance, de très-grandes preuves. Notre cause ne pourra triompher que par d'immenses sacrifices ; ces sacrifices, je devrai vous les imposer ; si vous ne voulez pas vous y soumettre, vous ferez bien de me destituer tout de suite. Pour sauver son pays, il faut s'exposer à tout, même aux malédictions de ses contemporains. »

Remarquons ici, sous forme de commentaire, qu'il ne faut entendre ce mot sublime que dans le sens sublime que lui prêtait Manin. Il demandera à ses contemporains des sacrifices ; ces sacrifices pourront être douloureux, il est vrai, mais jamais déshonorants. C'est là le plus beau côté de sa politique. Il veut servir une noble cause, en ne remuant que les nobles instincts des hommes qu'il emploie ; il ne voudrait pas le salut par le déshonneur ; il n'aurait jamais dit ce mot d'un autre âge, que « tout est permis pour le bien de la patrie. » Pour lui, le bien de la patrie, c'est sans doute l'indépendance ; mais c'est surtout l'honneur.

C'est cet honneur qu'il s'attache à défendre jusqu'au dernier moment, alors que *la résistance à tout prix*, acclamée par la population de Venise, n'est plus qu'un moyen de bien mourir. Venise peut tomber ; mais si elle a su gagner l'admiration et les sympathies de l'Europe, Venise se relèvera. Manin ne se fait pas illusion ; il sait qu'il ne travaille plus que pour l'avenir, et cette pensée le rend plus jaloux encore de la conservation de l'ordre. Il n'a pas besoin de recommander l'héroïsme à ses concitoyens ; il n'a pas besoin de leur apprendre à supporter les privations de tout genre qu'entraîne un blocus ; il n'a pas besoin de leur prêcher l'amour de la patrie, quand le choléra se joint aux boulets ennemis pour décimer et ruiner Venise : le drapeau rouge de la résistance flotte fièrement sur le campanile de Saint-Marc ; Manin veut soutenir aussi haut le drapeau de l'ordre. Tantôt il se rend, l'épée à la main, avec son jeune fils, sous le portique du palais où siége l'Assemblée, en jurant qu'on n'en franchira le seuil qu'en passant sur son corps et sur celui de son fils ; tantôt, lorsqu'à des bruits mensongers semés par des agitateurs le peuple gronde sourdement, il paraît tout à coup sur son balcon :

« Vénitiens ! croyez-vous que cette conduite soit digne de vous ? Vous n'êtes pas le peuple de Venise ! vous n'êtes qu'une poignée de factieux ! Jamais je ne soumettrai mes actes aux caprices d'une tourbe ameutée ; je ne me réglerai que sur le vote des représentants légaux du peuple légalement assemblés. A vous, je dirai toujours la vérité, quand vos fusils viseraient ma poitrine, quand vos poignards seraient sur mon cœur. Et, maintenant, allez-vous-en ; allez-vous-en tous ! »

L'accusera-t-on d'avoir flatté le peuple pour conserver son ascendant sur lui ? Et cependant, autant de fois que se renouvellent ses réprimandes, la foule se sépare en criant :

— Nous sommes Italiens ! Vive Manin !

C'est qu'il savait bien, ce peuple de Venise, qu'il trouverait toujours Manin sévère pour réprimer ses écarts, mais sensible pour soulager ses souffrances. De même que dans les familles il est tel ou tel enfant qui ressemble trait pour trait à sa mère, de même il est, dans ces grandes familles que l'on nomme nations, tel ou tel homme qui a une si grande ressemblance morale avec la mère patrie qu'on peut le croire le génie incarné de son pays : Manin était de ceux-là ; sa patrie ne pouvait le renier.

La fin à une autre livraison.

———

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270, 273, 282.

Les jours suivants, Laurent revint au chantier ; il y trouvait presque toujours de l'ouvrage, et qu'il fût employé à la tâche ou à la journée, il s'en retournait content chez lui. Quelquefois sa femme lui disait :

— On est venu de chez un tel te commander un meuble, ou bien une devanture, ou bien ceci ou cela pour une construction.

Alors Laurent soupirait, son cœur se serrait un peu, car il n'avait plus son bel établi, ses petites scies d'acier fin, ses rabots mordants, ses forts ciseaux, ses bonnes tenailles, ses forets effilés. Il comptait ce qu'il avait gagné au chantier et ce qu'il aurait pu gagner chez lui avec un ou deux bons ouvriers. Puis il pensait avec répugnance à ce compagnonnage forcé, à ce parler grossier, à ces querelles du chantier; chez lui et pour ses ouvriers, il serait « maître Barrul, le bourgeois! » (qu'on lui pardonne cette petite ambition!) Enfin, n'y pouvant rien, il attendait de meilleurs jours, et, content de lui au fond, il avait le premier bien.

Cependant, depuis quelques jours, un sombre nuage planait sur la pauvre et honnête famille. Julien allait plus mal; il semblait que la vie ne tînt plus qu'à un fil dans ce pauvre petit corps. Quand il était assez fort pour le supporter, sa mère le sortait pour qu'il respirât un air pur et les douces émanations du printemps; elle le prenait même dans ses bras jusqu'au chantier où le père travaillait et où elle lui portait son repas de midi. Mais la pauvre femme minait ses forces, et commençait, elle aussi, à avoir besoin de repos. Quelquefois le temps pressait trop pour qu'elle pût emmener son enfant avec elle dans ses courses; alors elle l'établissait aussi gaiement que possible pour qu'il eût plus de patience à attendre son retour.

Ce fut la veille d'un de ces jours-là que la petite Émilie grimpa sur les genoux de son grand-oncle et lui dit :

— Puisque vous êtes le bon oncle Philippe, n'est-ce pas que vous viendrez avec moi chez le petit Julien de l'autre jour? Je lui ai promis de lui donner mon canari. Si vous aviez vu comme il était joyeux!

— Ton canari, petite! tu ne regrettes pas de t'en séparer?

— Oh! que si! fit la pauvre Émilie avec deux larmes limpides qui jaillirent de ses yeux; mais voyez-vous, oncle Philippe, Julien a l'air si malheureux! il est si faible, si faible, qu'il n'ose pas marcher. Je suis sûre que mon gentil Mimi le rendra tout content. Donc voici ce que nous ferons : nous irons demain nous deux, vous porterez la cage, et moi je porterai le mouron et le biscuit pour que Mimi n'ait pas faim tout de suite chez Julien.

— Mais qu'est-ce qu'on dira de moi, Mademoiselle, en me voyant passer dans la rue avec une cage? On dira : Voilà un marchand d'oiseaux. Croyez-vous que cela me fera plaisir, Mademoiselle?

— Pas du tout, personne ne dira cela; on dira plutôt : Tenez! voilà le bon oncle Philippe qui passe. Ainsi, c'est convenu, vous me conduirez chez Julien, n'est-ce pas, mon oncle?

— Câline! il le faut bien.

Émilie était une fée. Le lendemain, M. Desvernaux, qui ne passait pourtant pas pour un homme facile à mener, se faisait habiller chaudement pour aller porter un oiseau, dans une rue humide et malsaine, à un petit garçon qu'il ne connaissait pas. Et ce jour-là il ne faisait ni doux ni beau, et le grand-oncle avait mal dormi. Mais Émilie était là d'assez bonne heure, tout habillée pour sortir, avec son petit chapeau noir, ses bottines de rue, et chargée jusqu'aux oreilles, comme si elle allait en foire. C'était, ainsi qu'elle l'avait annoncé, une gerbe de mouron, un cornet de biscuits, du sucre et un panier de pommes. A coup sûr Mimi ne mourra pas de faim! Jamais bâtiment de haut bord, partant pour les îles inconnues, n'a levé l'ancre muni d'autant de vivres. Quant à l'oncle Philippe, il dut tendre une main docile pour recevoir et porter le précieux fardeau de monsieur le serin dans sa cage.

Julien était seul au logis, assis dans son pauvre petit fauteuil qu'il quittait si rarement; le nez contre les vitres, il était occupé à contempler un beau chat gris dans la cour, qui passait amoureusement la langue sur sa patte, puis sa patte derrière son oreille. C'était là tout l'horizon de Julien, et pourtant il s'en amusait, et son doux visage souriait derrière la fenêtre.

Mais quelle joie, quel rayon, quel éclat radieux sur ce même petit visage lorsque entrèrent l'oncle et la nièce, et la cage et l'oiseau! Julien fut suffoqué; il ne prononça pas un mot, il tendit les bras à Émilie, puis, prenant la cage avec les deux mains, il se mit à en couvrir les barreaux de baisers passionnés.

Desvernaux le regarda un moment en souriant de cette joie naïve; enfin il lui dit :

— Où est ta mère, mon petit garçon?

— Elle est allée porter le dîner au père, répondit l'enfant, sans quitter du regard l'objet de sa tendresse.

— Où?

— Bien loin, au chantier.

— Que fait-il si loin, ton père?

— D'abord il ramassait des petits morceaux de bois et des copeaux dans ce chantier où il y en a tout plein.

— Pourquoi faire?

— Dame, pour les vendre dans les maisons.

— Il n'est donc plus menuisier, ton père?

— Oh! que non, dit l'enfant; à présent, il charge des poutres grosses comme des arbres sur de grandes voitures, et quand il n'y a plus rien à faire, il recommence à vendre les *petits bois*.

Desvernaux se sentait presque torturé. Pendant que les enfants riaient, causaient, installaient Mimi sur la fenêtre et lui donnaient du biscuit, il considérait la triste pièce froide, sombre et humide. Puis, cherchant le jour, ses yeux plongeaient tristement dans la cour grise et malsaine; puis il les reportait sur l'enfant qui dépérissait dans cette atmosphère. Il eut un instant la tentation de laisser sa bourse; mais ne blesserait-il pas ainsi la noble susceptibilité de cet homme vaillant et fier qui ne veut pas tendre la main, de cette femme douce et forte, aussi digne qu'une reine? Il soupira, embrassa Julien, et, prenant sa nièce par la main, il sortit de ce lieu de misère, où Dieu encore une fois frappait à la porte de son cœur.

La fin à une prochaine livraison.

VÉRONE.

La ville de Vérone n'était plus qu'à peu de distance; j'eus l'imprudence de dire que je ne la connaissais pas encore : tous mes compagnons de route aussitôt, heureux de mon ignorance, m'assaillirent, avec un zèle admirable, de leurs renseignements et de leurs souvenirs.

— N'allez pas à l'hôtel de... ; c'est un repaire! s'écria un monsieur à épaisses moustaches et à taille de géant.

— Vérone, ah! belle et grande ville! interrompit son voisin, qui avait une longue lunette d'approche et parlait comme un guide. Place forte, cinquante mille habitants, traversée par l'Adige, quatre ponts, cinquante-trois églises,

onze casernes, deux bibliothèques, deux académies, un séminaire, un collége pour les demoiselles...

— Y a-t-il tant de choses à Vérone? dit une jeune dame avec un doux air de dédain poétique; pour moi, je sais seulement que cette ville ne périra jamais dans la mémoire des âmes tendres; c'est la patrie de Roméo et Juliette!

— Oui, oui, deux personnages langoureux qui parlaient, je crois, d'aurore et d'alouette, reprit le monsieur à moustaches. Mais Vérone a un titre plus sérieux dans l'histoire : c'est dans ses murs qu'a régné le tyran modèle du moyen âge, Ezzelin III da Romano le Féroce, qui, chaque année, faisait périr par la hache, la faim, le fer, les supplices, quelques milliers de ses sujets, hommes, femmes et enfants, pour leur apprendre l'obéissance.

— N'oubliez pas, me dit le monsieur à la lunette, n'oubliez pas de visiter les tombeaux des Scaligieri, seigneurs de Vérone, près de l'église de Santa-Maria Antica et de la place des Signori : tombeau de Martino II de la Scala, neveu de Grande Cane; tombeau de Grande Cane II, fils de Martino II; tombeau de...

— Monsieur ira d'abord, j'en suis sûre, insinua la lady, faire un pèlerinage au tombeau de Juliette?

— Quelle mystification! répondit le monsieur à moustaches. Moi aussi j'ai eu la... naïveté de donner dans ce conte, et je ne comprends pas encore pourquoi; mais je m'étais levé trop matin, et on n'avait pas eu le temps de préparer la scène. On m'avait parlé d'un cimetière de couvent, et on me conduisit devant la porte d'un potager. Point de sonnette; je pousse la porte, je marche à travers des légumes, et je me trouve en face d'un âne qui boit dans une auge, d'une femme qui puise de l'eau, et d'un homme qui bêche. L'âne fut le premier à faire attention à moi; il se mit à braire si furieusement que force fut bien aux deux autres de me regarder. L'homme gronda la femme dans je ne sais quel patois; elle s'empressa de chasser l'âne, et me dit, avec une demi-révérence : *Signore, eccellenza, ecco la celeberrima sepoltura dell' infelicissima Julietta!* C'était l'auge, Monsieur, l'auge où l'âne venait de boire!

La lady fit un signe de profond mépris; puis, prenant la parole avec une gravité extraordinaire, elle défendit l'authenticité du tombeau. Le monsieur mit en doute l'existence même de Juliette; mais la dame avait étudié le sujet : elle prouva que le drame de Shakspeare était la mise en action d'une chronique véronaise incontestable.

— Et quand vivait donc cette Juliette? dit le monsieur.

— Quelque vingt ans après la mort de votre monstre d'Ezzelin.

Ce nom fit bondir de nouveau le monsieur.

— Vous verrez, Monsieur, me dit-il, l'amphithéâtre...

— L'*Arena*, place Bra, reprit le monsieur à la lunette;



Vue de Vérone. — Dessin de Thérond, d'après une gravure autrichienne.

ce fut là que Trajan fit donner, en l'an 102, un combat de bêtes féroces en l'honneur de sa femme, une charmante Véronaise.

— Ce fut là, reprit le monsieur à moustaches, fort mécontent de l'interruption, ce fut là qu'Ezzelin enferma onze mille de ses soldats, et ils n'en sortirent, par petites troupes, que pour aller au supplice. Que parle-t-on des Néron, des Borgia ou des don Pèdre! Ezzelin a plus imaginé, à lui seul, de tortures, plus fait couper de bras et de jambes, plus arraché d'yeux, plus brûlé, pendu et massacré d'innocents, que tous les autres tyrans du moyen âge ensemble!

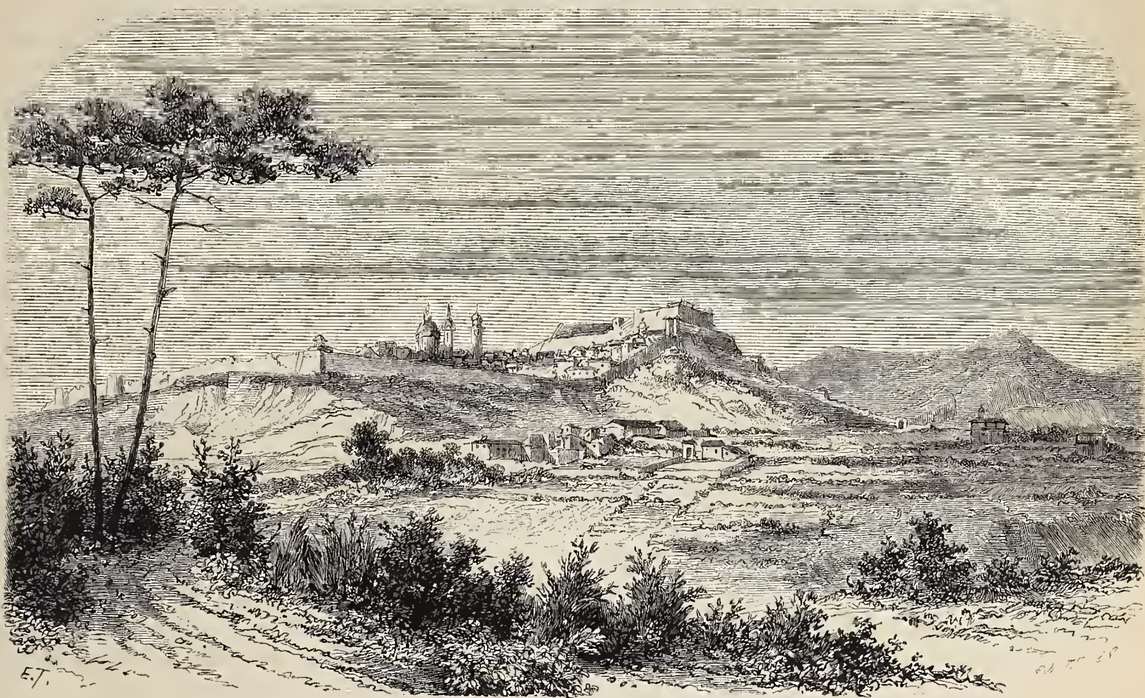
La dame anglaise détournait la tête, et récitait à demi-voix quelques beaux vers de Shakspeare.

Mais déjà la voiture roulait dans les rues, et je cherchais des yeux les beaux édifices construits sur les dessins de Sansovino et de Sammicheli. Car dans cette ville qui a vu naître Catulle, Vitruve, Maffei, Jean Joconde, Paul Caliari le Veronèse, ce que je venais moissonner, c'était surtout les plaisirs et les émotions de l'art. Ainsi se justifie partout la pensée du poëte : « Chacun va où l'entraîne son désir. »

CAMPAGNES D'ITALIE.

1796-1800.

COLLECTION DES AQUARELLES DE BAGETTI, AU MUSÉE DE VERSAILLES.



Lonato (¹). — Dessin de Thérond, d'après Bagetti.

La collection des aquarelles de Bagetti est exposée dans un entre-sol du Musée de Versailles, au delà des appartements de Louis XIV; elle paraît n'être connue que de bien peu de personnes. Le plus ordinairement, lorsqu'on arrive près des marches qui conduisent à cet entre-sol, on est fatigué; les yeux sont éblouis par tout ce qu'on a déjà vu de vastes tableaux, de marbres, de glaces, de dorures. Il faut un effort pour monter l'escalier et regarder une à une toutes ces petites scènes, peintes à l'eau, qui se déroulent sans éclat le long des murs de quatre ou cinq chambres à demi éclairées. On est bien plutôt tenté d'aller se reposer, sous les belles masses verdoyantes, au bord des frais bassins que l'on aperçoit à travers les fenêtres.

Cette collection de Bagetti mérite cependant l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux mémorables événements de notre histoire pendant les cinq dernières années du dernier siècle. C'est l'art seulement qui fait le prix des célèbres peintures d'histoire que l'on admire dans les autres salles du Musée; c'est la scrupuleuse vérité, reproduite par un pinceau habile, qui recommande à la curiosité et, pour mieux dire, à l'étude la précieuse collection de Bagetti.

Les campagnes d'Italie de 1796 à 1800, celle de 1796 surtout, sont peut-être la plus étonnante épopée des temps modernes. « En mars 1796, une trentaine de mille soldats affamés étaient confiés à un jeune homme inconnu, mais audacieux, pour tenter la fortune au delà des Alpes », dit M. Thiers; et, en août, l'Italie était conquise, sinon de fait, au moins moralement. Les Autrichiens démoralisés étaient en déroute, avec une perte de soixante mille hommes. « Milan, Bologne, Ferrare, les villes du duché de Modène, et tous les amis de la liberté, reprend le même historien, furent transportés de joie. La douleur se répandit dans les couvents et chez toutes les vieilles aristocraties. Les gouvernements qui avaient fait des imprudences, Venise, Rome, Naples, étaient épouvantés. »

Ces prodiges que le pinceau des Michel-Ange, des Tintoret, des Salvator, ou, si l'on veut même, des Lebrun, aurait à peine dignement reproduits, Bagetti n'était pas tout à fait l'homme qu'il fallait pour les peindre. Mais sa prétention ne s'est élevée qu'à la hauteur d'esquisses humbles et fidèles. Il a, pour ainsi dire, raconté à voix basse et non glorifié.

Né à Turin en 1764, le chevalier Joseph-Pierre Bagetti suivit dans sa jeunesse les cours du conservatoire de musique de la cathédrale de cette ville, dont le célèbre abbé Ottavi était alors directeur. Mais, changeant bientôt de vocation, il se mit à étudier l'architecture, puis il s'adonna entièrement au genre nouveau de l'aquarelle, enseigné avec succès par le peintre Palmieri, dont le talent l'avait particulièrement séduit.

Des progrès rapides permirent à Bagetti de présenter bientôt un de ses tableaux au roi Victor-Amédée III, qui se l'attacha en qualité de dessinateur. Il suivit, en 1793,

(¹) Le 3 août 1796, le général Bonaparte s'avance sur Lonato, ville de 7 000 âmes, située entre la Chiese et le lac de Garda. D'abord repoussé par Bayalitsch qui culbute son avant-garde commandée par le général Pigeon, lequel est fait prisonnier, Bonaparte se laisse entourer, puis, rangeant en colonne serrée les 18e et 32e demi-brigades, appuyées par un régiment de dragons, il se fraye un passage à travers le centre de l'armée autrichienne, dont une partie se replie vers le Mincio, tandis que l'autre, poursuivie par Junot, va donner, à Salo, dans la division Guyeux, et est mise en complète déroute. Bonaparte se porte alors sur Castiglione et y arrive au moment où Augereau, après un combat acharné, venait d'en déloger la division Lipsai. Dans ces trois combats, dont l'ensemble a pris le nom de bataille de Lonato, les Français tuèrent ou blessèrent trois mille Autrichiens, leur prirent vingt pièces de canon et firent quatre mille cinq cents prisonniers.

l'armée dans le comté de Nice, puis à Toulon, et obtint, après la campagne, d'être nommé professeur de topographie à l'École du génie.

Ce fut sans doute un sentiment de patriotisme ou de reconnaissance envers son souverain détrôné, qui l'empêcha longtemps de se mettre au service de la France, après qu'elle se fut emparée du Piémont en 1798. Malgré les instances de ses amis ralliés et celles du général français Dupont, Bagetti se décida seulement en 1807 à sortir de l'inaction officielle où il se tenait à Turin, pour venir offrir ses services au gouvernement français. D'autant mieux accueilli peut-être qu'il avait plus longtemps hésité, Bagetti fut attaché au dépôt de la guerre par le ministre Clarke, avec le grade de capitaine ingénieur géographe. Chargé de reproduire à l'aquarelle les batailles des armées françaises en Italie, il exécuta, en huit ans, environ quatre-vingts tableaux, qui, après avoir figuré successivement à Fontainebleau et au dépôt de la guerre, ont été enfin définitivement compris dans la collection historique de Versailles.

En 1811, Bagetti présenta à Napoléon une *Vue générale de l'Italie, des Alpes jusqu'à Naples,* qui se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre. C'est une très-grande aquarelle, fort habilement exécutée, offrant un panorama assez exact de la Péninsule à vol d'oiseau. Napoléon, après en avoir décoré l'auteur, le chargea d'y faire un pendant ou une contre-partie, c'est-à-dire de reproduire de la même manière l'Italie de Naples aux Alpes. Forcé de suivre le maître en Russie, Bagetti interrompit ce travail que les circonstances ne lui permirent jamais de reprendre.

Le ministre de la guerre de la restauration suscita, dit-on, à Bagetti, comme étranger, des embarras qui lui firent donner sa démission.

Rentré à Turin, il fut nommé major d'infanterie et décoré de la croix de Savoie. Malgré ces nouvelles fonctions entièrement militaires, il exécuta un plan en relief des Alpes, du Piémont et de la Lombardie, et plusieurs tableaux de batailles où, à leur tour, figuraient à leur avantage ses compatriotes. Ces travaux lui valurent une nouvelle décoration, celle de Saint-Maurice, et une pension.

Il est mort à Turin, en 1831, à la suite d'une longue maladie dont il essayait de se distraire en improvisant au piano des mélodies assez heureuses, souvenirs de ses premières études. Aussi savant théoricien qu'habile dessinateur, il publia à Turin, en italien, en 1827, un volume in-octavo intitulé : *Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture et de l'imitation dans les beaux-arts.* Cet ouvrage, non traduit, fut un titre plus que suffisant pour justifier la nomination de son auteur à l'Académie royale des beaux-arts de Turin. A la mort de l'artiste, Charles-Albert a échangé contre une pension viagère à la veuve tout ce qui restait à celle-ci des œuvres de son mari.

On ne saurait s'étonner de ce que cet ingénieur géographe, dont les études avaient été d'ailleurs précédemment dirigées vers l'architecture, n'eût pas un bien grand sentiment de la peinture d'histoire. Quoi de surprenant à ce que cet Italien dénationalisé ne comprît pas beaucoup ou, pour être sincère, pas du tout ces soldats français qui avaient supprimé sa patrie? Pour rendre le soldat français, il faut un dessin spirituel, et celui de Bagetti est, — pour les figures, — d'une maladresse remarquable. Il ne sait ni camper ni grouper ses personnages. L'apparence du nombre n'existe pas dans les bataillons, les escadrons et les régiments qu'il fait manœuvrer : on pourrait en compter les soldats, trop et mal détaillés, et le chiffre réglementaire ne s'y trouverait jamais. Sous son pinceau, les héroïques phalanges républicaines ont l'air de soldats de bois manœuvrés sur une table par un enfant. Vraiment elles méritaient mieux, et c'est dommage que Charlet ou Raffet n'aient pas vécu plus tôt pour se charger de la besogne, ou que Géricault, qui, dans son *Cuirassier* et son *Chasseur,* a si bien rendu les tragiques angoisses de la défaite, n'ait pas eu à reproduire les glorieuses étapes du triomphe.

Ce qui est le véritable titre de Bagetti, et ce qui fait l'intérêt de son œuvre, c'est la consciencieuse reproduction des sites et l'exacte disposition des manœuvres. Cela a quelquefois la sécheresse d'un rapport officiel; mais un seul regard suffit pour en reconnaître aussi la rigoureuse sévérité. On se rappelle l'aventure assez récente de ces deux journaux qui, reproduisant *d'après nature* la même scène historique, en présentaient les principaux personnages dans des costumes et des attitudes très-dissemblables. Avec Bagetti, rien de pareil n'est à craindre. Il ne se permet pas la moindre fantaisie. Ses paysages sont dessinés sur les lieux, et les évolutions militaires auxquelles ils servent de théâtre peuvent affronter la critique des hommes du métier. Comme aquarelliste, Bagetti est d'ailleurs d'une habileté prodigieuse, eu égard surtout à l'époque où il peignait et où ce procédé était encore si loin du degré de perfection auquel on l'a porté depuis. Ainsi les lumières, au lieu d'être ménagées comme on le fait aujourd'hui, sont en général gouachées, ce qui produit de fâcheux empâtements et, par suite, quelques lourdeurs de touche dans les détails.

Voilà bien des critiques, sans doute; mais si évidents que soient les défauts que nous venons de signaler, ils ne sauraient faire méconnaître la valeur d'ensemble d'un travail qui, n'eût-il pas de qualités artistiques, — et il en a d'incontestables, — n'en resterait pas moins curieux par l'intérêt que présente le sujet.

L'œuvre de Bagetti a été reproduite par la gravure, partiellement (une quarantaine de planches), dans le grand ouvrage intitulé : *les Galeries historiques de Versailles;* et presque en entier dans une publication spéciale faite par les ordres du gouvernement. Cette dernière est intitulée : *Vues des champs de bataille de Napoléon en Italie, dans les campagnes de 1796, 1797 et 1800, dessinées sur les lieux par M. Bagetti, capitaine ingénieur géographe, gravées et terminées au dépôt général de la guerre, sous la direction de M. le lieutenant général Pelet; Paris, 1835.* L'ouvrage se compose de 68 planches in-folio, plus un titre et trois tables, répartis en 17 livraisons qui se vendent chacune 24 francs. Le prix de la collection entière est de 140 francs. Chaque planche coûte 8 francs, prise séparément [1]. Nous ignorons si les quelques gravures déjà exécutées par les ordres de Napoléon, et dont les événements de 1814 empêchèrent la publication, sont comprises dans la collection terminée en 1835, ou si, perdues ou détruites, elles ont dû être remplacées par de nouvelles planches. Toujours est-il que la publication officielle, d'ailleurs complète, est bien supérieure comme exécution à la reproduction partielle des *Galeries historiques de Versailles.* L'exiguïté du format a souvent forcé les graveurs de cette dernière collection à indiquer si vaguement les personnages que, par exemple, dans la planche intitulée *Entrée de l'armée française à Carcare,* la plus minutieuse attention ne permet de découvrir d'autre trace de ladite armée que trois officiers,

[1] Par une coïncidence assez singulière, au moment même où l'auteur de cet article constatait, au département des estampes de la Bibliothèque impériale, l'absence de cette publication officielle, faite depuis vingt-quatre ans, on en effectuait le dépôt au département de géographie, où communication officieuse lui en a été donnée par tolérance obligeante de l'un de MM. les conservateurs.

suivis d'une ordonnance, qui galopent sur le premier plan. En revanche, et comme compensation sans doute, dans la planche qui représente la *Vue de la ville de Savone au moment de l'entrée de l'armée française*, nous constatons la présence de deux barques apocryphes. L'ouvrage publié par le dépôt de la guerre, au contraire, en reproduisant scrupuleusement les originaux de Bagetti, en améliore souvent les détails. Ainsi, la pointe du graveur rend la forme humaine à certains soldats que le pinceau du peintre avait laissés trop semblables aux échalas placés autour d'eux, et redresse ceux qui, sans excuse valable, avaient perdu leur centre de gravité. A notre avis, Bagetti, loin de pouvoir, avec le proverbe italien, accuser de trahison ses traducteurs (*traduttore, traditore*), aurait dû des remercîments à des artistes qui, tout en respectant son œuvre, en ont corrigé les défauts les plus apparents (¹).

L'œuvre de Bagetti nous a donné le désir de relire ce qui a été raconté de l'époque belliqueuse qu'elle retrace, et, en feuilletant les mémoires contemporains, nous avons noté çà et là quelques épisodes qui, à la distance seulement de la durée de la vie d'un homme, semblent être déjà des souvenirs d'histoire ancienne.

Le 27 mars 1796, Bonaparte, ou Buonaparte, ainsi que lui-même signait encore à cette époque, arriva au quartier général de Nice, pour y prendre le commandement de l'armée d'Italie, que le Directoire venait de lui confier. Malgré le siége de Toulon et le 13 vendémiaire, les soldats ne le connaissaient guére, et sa jeunesse, sa petite taille et sa maigreur excessive, n'étaient pas faites pour leur inspirer une confiance que nulle renommée ne préparait. Il fut donc assez froidement accueilli.

L'armée était d'ailleurs dans un état de pénurie extrême. Sans solde, sans vivres, sans souliers, les soldats ne vivaient que de maraude. Le service des transports était entièrement désorganisé. Bonaparte apportait pour toutes ressources financières deux mille louis en numéraire et un million de traites dont plusieurs restèrent non payées. Il n'avait que trente mille hommes dans cet état à opposer aux vingt-deux mille Piémontais et aux trente-huit mille Autrichiens qui se trouvaient en face de lui. Mais il n'était pas homme à s'effrayer plus de l'infériorité numérique que de la misère de ses soldats. L'audace devait suppléer au nombre, et quand le pays est riche, les vainqueurs s'y font la part du lion. « Si nous sommes vaincus, disait-il, j'aurai trop; vainqueurs, nous n'avons besoin de rien. »

C'est ce qu'il fit comprendre à ses troupes en les passant en revue.

« Soldats, dit-il, vous êtes nus, mal nourris; le gouvernement vous doit beaucoup; il ne peut rien vous donner... Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats de l'armée d'Italie, manqueriez-vous de courage et de constance? »

Ce langage était peut-être très-politique. Certains mots cependant nous en déplaisent. Sans doute, la France n'était pas alors assez riche pour faire la guerre à ses dépens; mais en appuyant sur les bénéfices matériels de la victoire, Bonaparte ne caressait-il pas les mauvais instincts de l'âme humaine? Quand, plus tard, Napoléon demanda à ses maréchaux d'exposer seulement pour sa cause (qui était alors celle de la France) les trésors dont il les avait gorgés, presque tous l'abandonnèrent. Le plus habile laboureur ne peut récolter que ce qu'il a semé!

(¹) Les planches sont signées : Duplessi-Bertaux, Delaunay, Godefroid, Pillement, Fortier, Schrœder, Cazenave, Louvet, Cardano, Lanneau, Ballard, Réville, Dequevauviller, Sonnerat, Desaulx, Bovinet, Croutelle, Perdoux, Misbake, Perronc.

Il s'en fallait de beaucoup cependant que ces hommes fussent indignes de comprendre un autre langage.

L'armée française rencontra pour la première fois les Autrichiens, commandés par Beaulieu, le 10 avril, au bord de la mer, à Voltri, petite ville peu distante de Gênes, que Bonaparte feignait de vouloir menacer. Beaulieu, accouru à la défense de cette capitale, essaya vainement, pendant toute la journée, de déloger Laharpe des positions occupées par sa division, qui ne les abandonna que le lendemain pour se replier sur Savone.

Pendant ce temps, le général d'Argenteau, à la tête de dix mille Autrichiens, s'engageait dans le col de Montenotte pour venir tomber sur le centre de l'armée française, qu'il croyait en marche sur Gênes. Il n'y trouva que le colonel Rampon, qui, n'ayant que douze cents hommes, se renferma dans l'ancienne redoute située sur les hauteurs de Montelegino, et qui ferme la route. Cette position, dont on connaissait de part et d'autre l'importance, fut vigoureusement attaquée à une heure de l'après-midi par d'Argenteau, et obstinément défendue par les assiégés. Après avoir repoussé le premier essai de l'ennemi, Rampon, qui en prévoyait d'autres, rassembla ses hommes (un bataillon de la 21ᵉ demi-brigade et trois compagnies de grenadiers de la 117ᵉ), et, se plaçant au milieu du cercle qu'il leur avait fait former, il s'écria :

— Soldats, nous sommes un contre dix; mais la patrie et la liberté, qui nous ont confié ce poste, nous ordonnent de le garder. Jurons donc de mourir plutôt que de nous rendre.

— Nous le jurons! répondirent tout d'une voix soldats et officiers.

— C'est bien, mes enfants, reprit Rampon; voici les habits blancs qui reviennent, recevons-les bravement, et si nous devons périr ici, vive la république!

— Vive la république!

D'Argenteau revenait, en effet, à la charge. Repoussé encore, et une nouvelle tentative n'ayant pas obtenu plus de succès, il se décida, à l'approche de la nuit, à prendre position en arrière, pour revenir le lendemain renforcé de ses réserves.

Mais Bonaparte avait profité de la nuit pour tourner la position avec les divisions Masséna et Augereau. Au point du jour, il surprit d'Argenteau, qui, malgré la belle résistance de son infanterie, fut complétement mis en déroute, en laissant sur le champ de bataille de Montenotte quinze cents morts, et aux mains des Français deux mille cinq cents prisonniers et plusieurs drapeaux.

Le jour même, le quartier général de l'armée était transporté à Carcare, et le lendemain a pris dans l'histoire le nom de Millesimo. C'était un glorieux début à une série de triomphes qui devaient désormais se succéder avec une rapidité prodigieuse.

A la première nouvelle de la rentrée en campagne des Français, le sénat de Venise songea à se faire pardonner les nombreuses infractions qu'il avait commises à la neutralité. Après avoir cherché quelle concession pourrait être la plus agréable au gouvernement français, il songea qu'en lui accordant en holocauste l'expulsion des nombreux émigrés auxquels il avait jusque-là donné asile, il se débarrasserait par la même occasion d'une charge encore plus incommode qu'onéreuse.

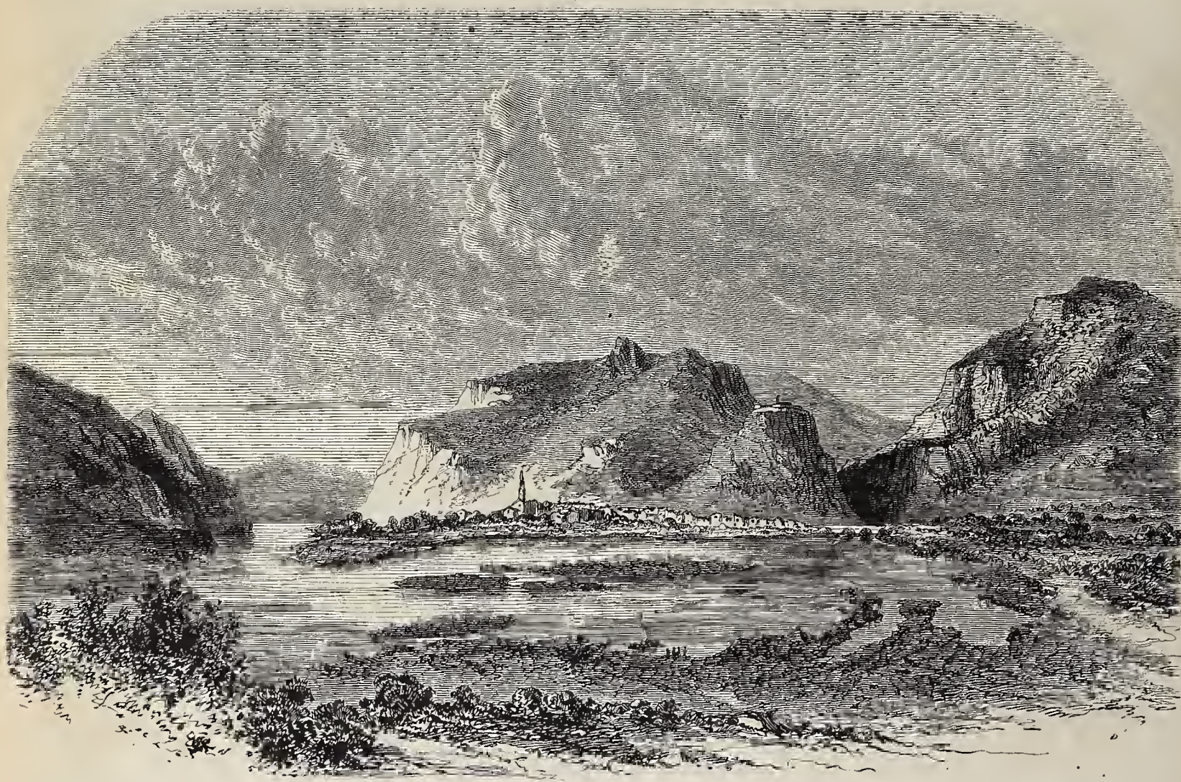
Le plus important des émigrés était Monsieur, comte de Lille, ou plutôt Louis XVIII, ainsi qu'il se faisait appeler depuis la mort de son neveu le Dauphin. Le futur roi de

France habitait Vérone avec sa petite cour. Quoiqu'il ne sortît jamais et ne fît aucune visite ni dans la ville, ni dans les environs, il voulait qu'on observât dans son intérieur une étiquette royale rigoureuse. Dès huit heures du matin, il était en costume et l'épée au côté. La matinée était consacrée à sa correspondance, et son chancelier Flachslauden avait seul accès près de lui. Après un dîner frugal, Monsieur accordait quelques audiences; puis il s'enfermait dans son appartement particulier avant de se réunir à ses courtisans pour écouter quelque lecture pendant la soirée.

Son entourage était alors peu nombreux. Lord Makerteney était retourné à Londres, en laissant un délégué chargé de la correspondance et du payement des subsides, dont la cessation était d'ailleurs imminente. Le comte d'Entraigues était en disgrâce; Hautefort, Montagnac et Damas, en Vendée; le comte d'Avaray, constamment par les chemins. Le marquis de Jaucourt, le chancelier Flachslauden et M. de Précy, avec les émigrés de passage, composaient donc le cercle habituel. Les revenus fixes de Louis XVIII consistaient en vingt mille francs par mois que lui accordait l'Espagne pour lui et sa femme. Le crédit de deux cent mille florins que lui avait ouvert sur Venise la cour de Vienne n'avait pas été renouvelé après son épuisement.

Depuis deux mois, la correspondance avec l'Allemagne, à travers la Suisse, avait redoublé d'activité. Quatre courriers, allant ou venant, avaient franchi le Saint-Bernard dans l'espace de six jours. Des émigrés expédiés de Gênes et de Milan passaient à chaque instant à Vérone pour y prendre les dépêches.

Le Directoire connaissait ces manœuvres. Le ministre des relations extérieures C. Lacroix en parla officieusement à Querini, ministre de la république de Venise à Paris, et s'étonna de les voir tolérées. Instruit de ces observations, le sénat ordonna à son envoyé de répondre « que la sérénissime république, qui ne refusait d'ailleurs l'hospitalité à personne, ne croyait pas devoir faire d'exception à l'égard de Monsieur; que l'ancien comité de salut public ayant approuvé son séjour à Vérone, le sénat ne croyait pas que le Directoire eût des motifs sérieux de changer de manière de voir à cet égard. »



Château de la Pietra et village de Calliano (¹). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

Si peu satisfaisante que fût cette explication, dépourvue d'ailleurs de tout caractère officiel, le Directoire n'insista pas pour le moment. Ce fut donc spontanément que, le 13 avril, le sénat donna l'ordre au marquis Carlotti, noble véronais, de prévenir le comte de Lille qu'il eût à sortir le plus promptement possible des États vénitiens.

A cette notification imprévue, aussi blessante par la forme que par le fond, Monsieur, contenant son indignation, répondit froidement :

— Je partirai; mais j'exige que l'on me présente le Livre d'or de Venise, afin que j'y efface de ma main le nom de ma famille, et que, de plus, on me restitue l'armure dont mon aïeul Henri IV avait, comme gage d'amitié, fait présent à la république.

Le podestat de Vérone ne voulut pas transmettre cette réponse injurieuse, et, dès le lendemain, il renvoyait le marquis Carlotti porter une protestation à Monsieur.

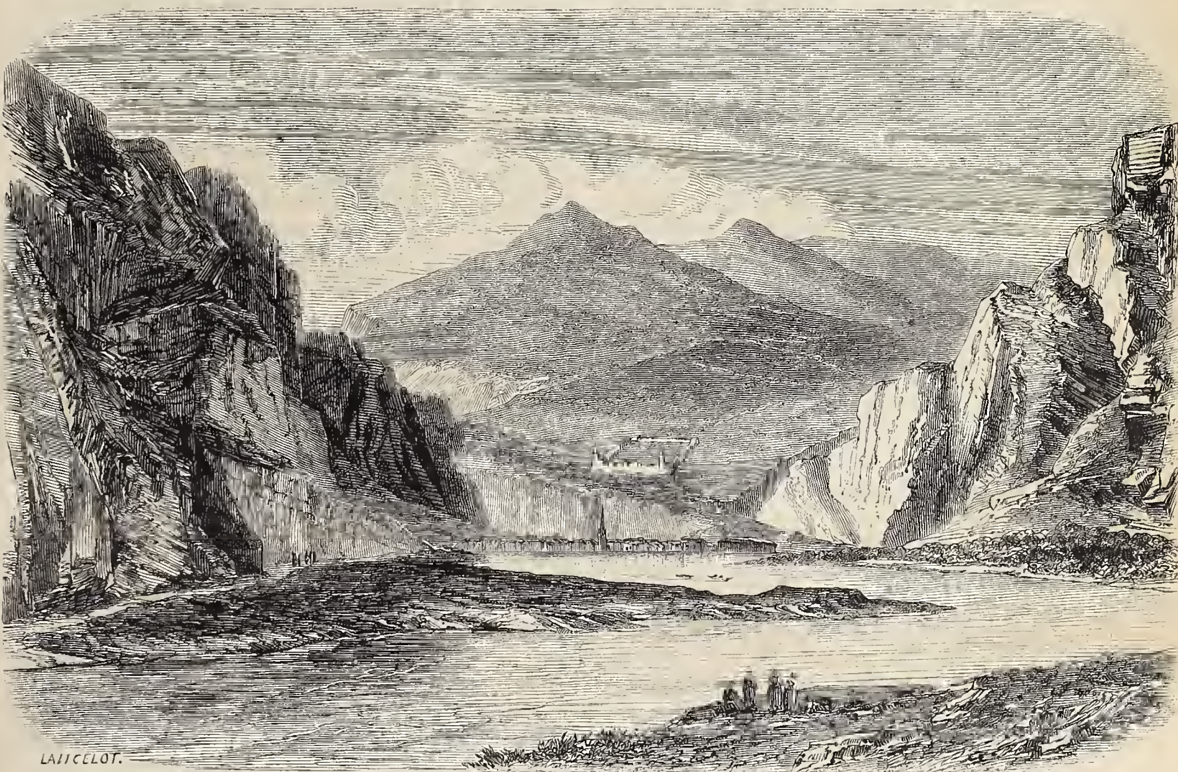
— Je n'ai rien à changer à la réponse que j'ai faite hier

(¹) Le 4 septembre 1796, Bonaparte, après avoir battu les Autrichiens à Roveredo, arrive au défilé de Calliano, où Davidovich avait rallié deux divisions sur sa réserve. Ce défilé, resserré entre les montagnes et l'Adige, était défendu par le château de la Pietra, hérissé d'artillerie. Bonaparte distribue son infanterie légère en tirailleurs sur les escarpements de la montagne et sur les rives du fleuve. Pendant que les uns font un feu plongeant sur l'ennemi, les autres tournent le château qui, battu par une batterie d'artillerie légère commandée par Dammartin, ne tarde pas à être enlevé. Tandis que l'infanterie française, traversant le château, se précipite sur l'armée autrichienne, amassée en arrière, Lemarois, aide de camp de Bonaparte, traverse la colonne ennemie dans toute sa longueur à la tête de cinquante hussards, et, tournant bride, l'arrête assez pour permettre à la cavalerie française d'accourir et de faire plusieurs milliers de prisonniers.

à la communication que vous m'avez transmise de la part de votre gouvernement. Je n'accepte pas la protestation du podestat, pas plus que je n'accepterais celle du sénat. J'ai promis de partir; je le ferai en effet, aussitôt la réception des passe-ports que j'ai fait demander à Venise. Mais je devais faire cette réponse, et j'y persiste, car je n'oublie pas que je suis le roi de France.

Le prétendant partit, en effet, le 21 avril, se dirigeant vers la Suisse, accompagné du comte d'Agoult et d'un autre officier, et suivi de deux domestiques. Il se rendait incognito à l'armée de Condé. Le gouvernement vénitien rendit cette mesure d'expulsion commune à tous les émigrés français, sans que cette concession, que personne, d'ailleurs, ne lui demandait en ce moment, réussît à faire oublier à la France victorieuse les griefs qu'elle avait contre la république.

Une fois le Piémont détaché de la coalition, sinon de cœur, au moins par l'impossibilité d'agir où il se trouvait réduit au bout de quinze jours de campagne, Bonaparte tourna tous ses efforts contre les Autrichiens. L'armistice à peine signé, il s'élançait vers la Lombardie, et à sa seule approche, le duc de Parme vint faire une soumission chèrement obtenue. Le 6 mai, il franchissait le Pô à Plaisance; le 9, l'Adda à Lodi; et le 15, il entrait en triomphateur à Milan. Après y avoir reçu les propositions du duc de Modène, il en partait au bout de huit jours; y rentrait presque aussitôt, comme la foudre, pour comprimer une révolte excitée par le clergé et la noblesse; reprenait, le 23, Pavie insurgée et la livrait au pillage. En entrant sur le territoire de Venise, il essaya d'en rassurer les habitants par une proclamation où il assura vouloir respecter les liens



Primolano (¹). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

qui unissaient les deux républiques. Les Autrichiens de nouveau battus à Borghetto, le 28 mai, il occupa Vérone, y imposa ses conditions au sénat de Venise, reprit Peschiera surprise par Beaulieu, et, maître désormais de toute la ligne de l'Adige, il vint investir Mantoue. « Dans deux mois, il avait conquis l'Italie. Il s'agissait de la garder. » (Thiers.)

Le 4 juin 1796, les opérations commencèrent, et les généraux Dallemagne et Serrurier, malgré l'élan de leurs troupes, qui, sous un feu foudroyant, voulaient enlever la place, durent se contenter d'occuper le faubourg Saint-Georges et la tête du pont. En y pénétrant, quelques soldats, dans le but de s'assurer qu'un vaste couvent placé à droite de la chaussée ne cachait pas de piége, en enfoncèrent les portes. Le couvent était vide; les religieuses camaldules auxquelles il appartenait, s'y voyant exposées au feu de la place et prévoyant sans doute l'arrivée prochaine des Français, l'avaient abandonné dès la première attaque, en emportant les objets les plus précieux.

Pendant que les grenadiers prenaient possession des vastes édifices pour s'en faire un point d'attaque, des cris ou plutôt des sanglots qui semblaient sortir de dessous terre se firent entendre. Après beaucoup de recherches infructueuses pour découvrir d'où ils provenaient, un lieutenant, guidé par la voix de plus en plus déchirante, acquit la certitude qu'elle venait d'une sorte de cachot souterrain, dont le soupirail donnait sur un préau écarté. Il appela ses hommes; on chercha la porte, on la brisa à coups de crosse, et on se trouva en face d'un spectacle aussi triste qu'étrange.

(¹) Le 7 septembre 1796, Augereau, poursuivant Wurmser après la bataille de Roveredo, le rejoint au défilé de Primolano, dans les gorges de la Brenta. Jetant des tirailleurs sur les hauteurs et sur les bords du fleuve, Bonaparte fait charger en colonne la division qui défend la route. Le défilé est balayé, le fort situé au delà entouré et emporté. Les soldats français, devançant les fugitifs, les forcent à s'arrêter et donnent le temps à l'armée d'arriver. On fait trois mille prisonniers, et le soir on arrive à Cismone, ayant fait vingt lieues en quarante-huit heures.

Une femme, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, les yeux égarés, était agenouillée près d'un pilier auquel une chaîne de fer la tenait attachée par le pied. Elle sembla plutôt heureuse qu'effrayée en voyant ces soldats étrangers, le visage encore noirci de poudre. Elle tendit vers eux ses mains jointes, en criant en italien : — Sauvez-moi !

C'était une religieuse entrée au couvent à seize ans; plusieurs fois elle avait voulu fuir après avoir prononcé ses vœux et s'était ainsi attiré le plus sévère des châtiments imposés au parjure religieux. D'après son récit, elle devait avoir vingt-deux ans, et elle paraissait âgée au moins de trente-cinq, tant la souffrance l'avait prématurément flétrie. On lui ôta sa chaîne.

Chaque fois que quelqu'un entrait ou qu'un bruit se faisait entendre, la religieuse tressaillait et paraissait inquiète. Elle supplia qu'on la fît sortir, afin qu'elle pût respirer l'air pur qui lui était depuis si longtemps inconnu. Mais quoique les Français eussent interrompu l'attaque de Mantoue, le feu de la place ne cessait de faire pleuvoir la mitraille et des débris dans les cours du couvent. On fit observer à la jeune fille qu'il y aurait danger pour elle à sortir encore. — Ah! qu'importe! répondit-elle, mourir, c'est rester ici!

Si nous écrivions un roman, nous ferions à cette histoire un dénouement heureux. Mais la vérité nous force à la terminer ici. Malgré nos recherches, il nous a été impossible de découvrir une conclusion quelconque à cet épisode.

L'armée française, en marche sur Bologne, par suite de la rupture de l'armistice avec le saint-siége, devait franchir la plaine où se trouve la forteresse d'Urbin, occupée par les troupes pontificales. Laisser cette forteresse derrière soi n'était pas prudent, l'assiéger pouvait faire perdre du temps; Bonaparte jugea plus commode de la surprendre.

Ne croyant pas devoir déployer beaucoup d'habileté avec des soldats mal notés au point de vue militaire, comme le sont généralement ceux du gouvernement romain, il fit inviter le commandant à venir lui parler à Modène, où il se trouvait alors.

Celui-ci, subjugué sans doute par la réputation du vainqueur de l'Italie, n'hésita pas, malgré l'état de guerre, à se rendre à cette étrange invitation.

Bonaparte fit appeler alors son aide de camp Marmont, et, après lui avoir donné à voix basse ses instructions, il revint causer avec le naïf commandant.

Marmont prit quinze dragons, ordonna à un escadron de le suivre à peu de distance, et se dirigea vers Urbin, en affectant les allures pacifiques d'une avant-garde qui va préparer les logements.

Sous un chemin couvert, en dehors des palissades, il rencontra les officiers qui s'inquiétaient de l'absence de leur commandant parti sans leur laisser d'instructions. Ils demandèrent à Marmont de ses nouvelles. Celui-ci leur répondit que leur chef le suivait, et qu'en allant à quelques centaines de pas plus loin, vers Modène, ils ne pouvaient manquer de le rencontrer. Puis les deux troupes se saluèrent cordialement et se séparèrent. Arrivé à quelque distance du fort, Marmont, en voyant la porte ouverte, mit sa petite troupe au galop et y pénétra avant que la garde eût eu le temps de se reconnaître. Au moment où elle se disposait à faire résistance, l'escadron français survint et la força sans effusion de sang à mettre bas les armes, ainsi que toute la garnison.

Le fort était pris, et les quatre-vingts pièces de canon chargées, mais inoffensives jusque-là, qui en garnissaient les remparts, furent expédiées à l'armée qui assiégeait Mantoue, où elles furent sinon d'un meilleur, au moins d'un plus fréquent usage.

L'arrivée en Italie d'une nouvelle armée autrichienne, composée de trente mille hommes, sous les ordres de Wurmser, avait forcé Bonaparte à lever momentanément ce siége. Mais, dans l'espace de six jours, il mit en déroute soixante mille hommes, dont sept à huit mille tués ou blessés, et douze à treize mille faits prisonniers; il triompha à Salo, à Lonato, à Castiglione, et entra dans Vérone; après quoi, pouvant parler en maître, il effraya de nouveau par ses menaces Naples, Venise, la Toscane, qui faisaient des démonstrations hostiles; il mit aux arrêts dans un séminaire un légat romain qui avait voulu reprendre possession des légations; rappela à l'ordre le roi de Piémont, qui souffrait les excursions des Barbets dans ses États; enfin, voulant récompenser après avoir puni, il permit aux Lombards fidèles de s'armer, témoigna sa satisfaction à Bologne et à Ferrare, et accueillit favorablement les vœux de Modène, qui n'aspirait qu'à se débarrasser du gouvernement que lui avait laissé son duc fugitif. Cela fait, il accorda à son armée un repos d'une vingtaine de jours.

Depuis ces temps, la guerre est devenue à la fois plus meurtrière et plus humaine. En effet, tandis que les perfectionnements apportés aux moyens de destruction rendent les luttes armées plus sanglantes, il s'est introduit dans les mœurs une sorte de désintéressement chevaleresque qui en rend les résultats moins funestes aux vaincus et moins financièrement productifs aux vainqueurs. Le pillage, qui, dans certains cas, existait encore dans les lois de la guerre, excite aujourd'hui une réprobation unanime que l'on ne s'expose guère à braver. Tandis que les gouvernements d'Italie achetaient par des millions et des chefs-d'œuvre d'art une paix ou seulement une neutralité qui n'était pas toujours respectée, la France d'aujourd'hui paye généreusement sa gloire, et ce principe trop raillé est peut-être une de nos plus belles conquêtes. Étrange et sublime époque pourtant, où les armées sans vivres et sans paye ne connaissaient et n'ambitionnaient pas de plus grande récompense que d'entendre proclamer de temps à autre qu'elles avaient « bien mérité de la patrie », et où la France croyait avoir suffisamment fait pour ses généraux victorieux en décidant, comme elle le fit au lendemain d'Arcole, « que les drapeaux pris par Augereau et Bonaparte leur seraient donnés pour être conservés dans leurs familles. » Les fortunes immenses, les décorations, les titres et les couronnes qui suivirent eurent-ils autant de grandeur?

— Oui, la gloire est belle! nous disait, en terminant un de ses récits, un vieux soldat; elle est belle, répéta-t-il plus bas, d'un accent ému et comme se parlant à lui-même. Puis, après un moment de silence où il avait semblé évoquer ses souvenirs, il nous raconta ce qui suit :

« Gravement blessé à Arcole, j'avais été évacué sur Vérone, où se trouvaient nos ambulances. A l'entrée du convoi dans la ville, je fus reconnu sur ma charrette par un vieux patriote italien dont j'avais fait la connaissance pendant un premier séjour et qui m'avait pris en affection. Ne voulant pas me laisser entrer à l'hôpital, il demanda et obtint de m'emmener dans sa famille. Trop souffrant et presque sans connaissance, je l'avais laissé faire, et, après les premiers pansements, quelques jours s'écoulèrent sans que nous eussions échangé une parole et sans que j'eusse repris la conscience de moi-même.

» Un jour, je fus éveillé par un chuchotement de voix qui s'élevait d'un coin de ma chambre. En jetant les yeux de ce côté, j'aperçus un groupe charmant composé d'une jeune

femme et de deux enfants de quatre et cinq ans. Elle leur parlait doucement, et, grâce à la lucidité de perception que laisse la fièvre qui nous quitte, je pus comprendre les paroles, quoique je ne reconnusse pas encore celle qui les prononçait.

» — Il ne faut pas faire de bruit, mes chers anges, disait-elle, afin de ne pas réveiller le *signore* français. Puis, tout à l'heure, je vous ferai beaux et nous irons attendre votre père, qui reviendra peut-être aujourd'hui.

» Ces quelques mots m'avaient fait reconnaître la jeune femme, et je ne pus étouffer tout à fait une exclamation, au souvenir terrible qui me revint et qui me rendit toute ma raison. Celle qui parlait ainsi était la fille de mon hôte, une belle et noble créature, mariée à un jeune Véronais qui, séduit par l'enthousiasme de son beau-père et aussi par le mien peut-être, avait suivi comme volontaire l'armée française dans ses dernières expéditions contre les Autrichiens. Or, au moment où sa femme complotait avec ses enfants d'aller épier son retour, je me rappelai tout à coup que j'avais vu ce noble jeune homme tomber, frappé à mort, à quelques pas de moi, au bord de l'Alpon, le second jour de la dernière bataille.

» Avant que j'eusse pris un parti sur la manière dont j'annoncerais cette catastrophe encore ignorée, mon hôte rentra et la jeune femme nous laissa seuls, en emmenant ses enfants, joyeux comme elle de pouvoir aller à ce rendez-vous où nul ne devait venir les rejoindre.

» — Forcé de sortir, me dit le père, j'avais chargé la Julietta de veiller sur vous. Elle s'en va bien heureuse au-devant de Taddeo, qui, à son gré et au mien, tarde bien à revenir.

» — Et qui ne reviendra pas, mon ami, lui dis-je en lui prenant la main.

» — Mort? demanda-t-il en m'interrogeant d'un regard plein d'une douloureuse anxiété.

» — Mort en brave...

» — Oui, et pour une sainte cause, ajouta-t-il en m'interrompant. Si j'avais eu son âge, j'aurais voulu partager son sort. Mais ma pauvre Julietta, elle en mourra aussi, elle! Elle l'aimait tant, que depuis qu'il se fait attendre, il ne lui est pas une seule fois venu à l'idée qu'il pût ne pas revenir. L'amour vrai fait immortels ceux qui en sont l'objet. Comment lui apprendre?...

» — Ne vaudrait-il pas mieux ne lui rien dire. A mesure que l'absence se prolongera, l'espérance s'en ira; elle commencera à craindre, et, une fois préparée, le coup lui sera moins cruel peut-être.

» — Vous avez raison, dit-il. Je ne pourrais jamais d'ailleurs me charger de tuer moi-même mon enfant. Confions-nous à la Providence.

» Julietta rentra vers le soir un peu triste de son nouvel espoir déçu; mais j'entendis qu'elle disait à ses enfants: — Demain!

» Le lendemain, elle fit en effet leur toilette avec une joie confiante, qui était pour son père et pour moi un spectacle navrant. Taddeo devait, à l'entendre, arriver sans faute ce jour-là; et le soir en rentrant elle disait encore: — Demain!

» Cela dura huit jours ainsi; huit jours pendant lesquels cette pauvre enfant n'eut pas une minute de doute. Elle supposa les choses les plus impossibles plutôt que la vérité. Tous les motifs de retard imaginables et inimaginables lui servaient de consolation chaque soir et d'espérance chaque matin. Elle avait certainement la conviction qu'ainsi que me l'avait dit son père, celui qu'elle aimait ne pouvait pas mourir. Pendant vingt ans de guerre, j'ai certes assisté à bien des scènes horribles; je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de plus douloureuse que celle-là. Nous avions beau, le père et moi, épier un moment d'hésitation de cette âme qui la rendît plus accessible à la douleur, au moment où nous pensions l'avoir préparée par quelques réticences, un mot plein d'une confiance absolue venait aussitôt nous montrer que nous nous étions trompés.

» Un jour, elle nous annonça dès le matin qu'elle avait eu un songe et que Taddeo arriverait certainement ce jour-là. Elle habilla ses petits avec plus de soin et plus de luxe qu'à l'ordinaire; elle leur dit des mots adorables de naïve tendresse sur le bonheur qu'aurait leur père à les voir si bien attifés et si grandis (il ne les avait quittés que depuis trois semaines); puis elle sortit comme à l'ordinaire en les tenant par la main.

» Je pouvais marcher, et mon hôte me proposa de la suivre à distance. Sur la place *delle Erbe*, un groupe entourait un nouveau convoi de blessés qui revenait de l'armée. Elle y courut, et nous hâtâmes le pas pour la rejoindre. Elle reconnut un jeune Véronais, ami de son mari, et lui cria ce seul mot: Taddeo?

» — Mort! répondit laconiquement le jeune homme, en présentant à la jeune femme une sorte de scapulaire que, malgré ses idées philosophiques, Taddeo avait accepté de sa femme comme gage de tendresse.

» Julietta poussa un cri terrible, étrange, surhumain, et tomba roide sur le pavé, entraînant avec elle ses enfants qui lui tenaient les mains.

» Quand nous la relevâmes, elle était morte.

» Oui, la gloire des armes est belle, répéta en finissant le vieux soldat; mais il faut que le but en soit sublime pour qu'elle ne soit pas parfois trop chèrement achetée. »

Le traité de Campo-Formio cédait, on le sait, Venise, indépendante depuis des siècles, à l'Autriche. Bonaparte renvoya au gouvernement vénitien Dandolo, accrédité près de lui, en l'invitant à faire comprendre à ses compatriotes combien les raisons politiques exigeaient de leur part de sacrifices, et en ajoutant que d'ailleurs le traité ne fermait la porte à aucune espérance pour l'avenir. Les Vénitiens indignés et désespérés ne voulurent rien entendre, et le gouvernement provisoire résolut d'en appeler du général français au Directoire, dont la ratification n'était pas encore donnée. Trois députés, conduits par Dandolo lui-même, se mirent donc en route pour Paris, porteurs de présents considérables.

En apprenant cette démarche, Bonaparte, vivement irrité, ordonna à son aide de camp Duroc de se mettre à la poursuite des députés et de les ramener, pieds et poings liés, s'il le fallait, à Milan où il se trouvait alors. Les députés, repris en Piémont et conduits devant le général, écoutèrent avec dignité sa harangue d'une violence extrême; puis Dandolo, timide d'ordinaire, trouvant dans son patriotisme le courage et l'éloquence, lui répondit: — « Que nous reprochez-vous? De vouloir vivre indépendants, étant nés indépendants? L'intérêt de la France exige, dites-vous, que nous soyons esclaves de l'Autriche. Permis à vous de le croire; mais laissez-nous au moins le déplorer. Si la politique traite un peuple comme un troupeau, elle ne peut exiger de lui le renoncement aux sentiments humains. Vous êtes le plus fort, usez donc de votre force; mais ne croyez pas que votre voix, si éclatante qu'elle soit, étouffe jamais en nous une voix plus puissante encore, la plainte légitime qu'inspire la perte de la liberté. »

Bonaparte, dont ses officiers redoutaient l'emportement, s'apaisa au contraire à cette parole convaincue, énergique et émue. Sans rien répondre, il congédia les députés vénitiens avec douceur, et s'il ne changea rien à sa politique, du moins il conserva toujours une grande estime pour Dandolo, qui, au lieu de s'adresser à sa vanité par la flatterie, avait cherché à l'émouvoir par sa sincérité.



Mantoue (¹). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

(¹) Mantoue, l'une des plus fortes places de guerre de l'Europe, est, en même temps, une ville savante. Comme si le souvenir de Virgile y perpétuait les traditions intellectuelles, son université est une des plus renommées de l'Italie du Nord. Elle a de plus un lycée, deux gymnases, des académies de sciences et d'arts, des musées très-riches, une bibliothèque possédant 80 000 volumes et 1 000 manuscrits, plusieurs théâtres, dont un diurne, sous le nom du *Cygne de Mantoue*.

Presque tous les édifices de Mantoue ont été bâtis sur des plans de Jules Romain et de ses élèves, ou sont ornés de leurs œuvres. On y remarque le Dôme, une des plus belles cathédrales d'Italie; la basilique San-Andrea, remarquable monument de la renaissance; San-Egidio, où se trouve la tombe de Bernardo Tasso, père de l'immortel Torquato, et poëte lui-même; le palais ducal, où, malgré la ruine et l'abandon, on retrouve les traces de la magnificence des Gonzague; le palais du T, décoré des fresques de Jules Romain et de ses élèves; les palais Colloredo et del Diavolo; les maisons de Mantegna et de Jules Romain; l'arsenal, les portes et les digues qui répartissent les eaux du Mincio en trois lacs artificiels qui sont une des principales défenses de Mantoue. Les rues sont vastes et régulièrement tracées, les maisons d'une architecture généralement élégante. Aux places San-Pietro, Ambrogio, delle Erbe, les Français, sous les ordres du général Miollis, ont ajouté la piazza Virgiliana, très-agréable promenade plantée de beaux arbres et ornée de bancs de marbre, qui a remplacé un des marais dont le voisinage rend parfois l'air de Mantoue peu salubre : on y voit la statue du poëte.

On trouve à Mantoue des fabriques de draps et de toiles, des fonderies, de nombreux magasins de drogues et de fourrures. Après avoir eu jusqu'à 55 000 habitants au milieu du dix-septième siècle, et avoir été réduite à 13 000 par la peste et la guerre, Mantoue a pris aujourd'hui une très-convenable moyenne. On y compte 34 000 âmes, dont 3 000 juifs.

A huit kilomètres de Mantoue, des traditions peu certaines désignent le petit village d'Andes comme la patrie de Virgile. Quoi qu'il en soit, Andes fut, à ce titre, exempté de la contribution de guerre, lors de la brillante campagne d'Italie par les armées républicaines. Dans une fête, célébrée par les ordres du général Miollis, on fit, par économie, dit M. J. du Pays, figurer les statues des saints en qualité de divinités païennes dans l'ornementation d'un temple d'Apollon improvisé pour la circonstance.

LA MUSIQUE.



Hôtel Péreire. — La Musique, peinture par Gendron. — Dessin de Staal.

Voici quelques paroles singulières sur la musique; elles sont extraites d'un livre extrêmement rare (¹) et mêlées à des considérations souvent obscures ou sous quelques rapports contestables. Il n'y a peut-être qu'une lueur de vérité dans le sentiment de l'auteur, mais elle intéresse et peut porter à d'utiles méditations.

« Un homme est seul, et au milieu du calme le plus profond; non-seulement alors la musique n'est rien pour lui, mais l'air même quant au son, puisqu'il n'en rend aucun. Cet homme prend un instrument, ou il chante, et sans sortir de sa place, il va développer autour de lui les richesses de l'air, la vivacité des sons les plus touchants, les trésors actifs de l'harmonie et la magique puissance des accords, les pouvoirs plus pénétrants encore de la mélodie, où son moi intime peint les plus puissantes affections; enfin, il va tellement lier son moi intime aux puissances musicales de l'air, qu'il le fera communiquer jusqu'à la région pure et supérieure où il pourra par cet intermède non-seulement porter son être jusque dans la région divine, mais faire encore descendre cette région divine dans tout son être... Mais pour que la musique puisse réellement produire cet effet sublime et salutaire, il faut que l'homme y joigne sa parole pure...

» Ce n'est point seulement ni primitivement par le luxe que les grands de la terre et ceux qui ont le moyen et le goût de les imiter, ont autour d'eux des musiciens à gage, qui puissent à tous les instants les récréer par leurs concerts. Ces usages prennent leur première et secrète

(¹) *De l'Esprit des choses*, par le philosophe inconnu (Saint-Martin).

origine dans ce besoin d'admiration qui constitue notre être essentiellement, et que l'homme cherche involontairement à satisfaire par tous les moyens factices qu'il a entre les mains, au défaut des moyens réels dont il est privé.

» Qui est-ce qui te prive, homme, de ces moyens réels qui te seraient si avantageux? Ce sera la musique elle-même qui te répondra : remarque donc qu'il te faut le silence de tout ce qui t'environne pour que tu puisses librement produire tes sons et en recueillir tous les fruits; et apprends par là que la grande harmonie divine ne te pourra jamais être sensible qu'après que le choc bruyant de ces substances hétérogènes qui constituent l'univers aura cessé son importune turbulence. »

Le sentiment qui me domine quand je me trouve en présence d'une créature humaine, si humble que soit sa condition, est celui de l'égalité originelle de l'espèce, et dès lors je me préoccupe encore moins peut-être de lui plaire ou de la servir que de ne pas offenser sa dignité.

Alexis de Tocqueville.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 254, 262, 270, 273, 282, 295.

Le temps a marché. Mai règne avec ses pommiers en fleurs, ses parfums, ses tièdes soirées de clair de lune. C'est le soir; la journée a été magnifique, l'air est embaumé par les lilas qui étalent avec profusion leurs palmes fleuries. La pleine lune se lève, et le rossignol jette à la nuit ses premières notes de printemps, si pénétrantes et si suaves. Telle est la campagne.

A la ville, chez Desvernaux, on remarquerait un petit tumulte inaccoutumé : les chambres sont encombrées; malles, portemanteaux, cartons, couvrent les meubles. Le maître de la maison est lui-même très-affairé, incroyablement ingambe au milieu de tous ces embarras. Denis aide, inspecte, emballe; Émilie et sa mère ne sont pas moins occupées.

Les visages sont sereins, les voix se répondent affectueusement; une paix pure, une douce sympathie, un sentiment réciproque d'égards et de reconnaissance, éclairent la scène comme un flambeau béni.

On va partir pour une terre que Desvernaux possède à quelques lieues de la ville.

Mais lui-même semble préoccupé depuis quelques instants; il prête souvent l'oreille aux bruits du vestibule.

— Pas encore ici! se dit-il à demi-voix. Je lui ai pourtant bien recommandé, dans mon billet, de venir avant notre départ.

En ce moment, un domestique annonça qu'une femme désirait parler à M. Desvernaux. Celui-ci échangea avec Denis un regard d'intelligence. On fit entrer : c'était Madeleine, Madeleine bien changée, car la maladie, les privations, l'inquiétude, avaient imprimé sur son front leur trace douloureuse.

— Je vous demande pardon de ne pas être venue plus tôt dit-elle en s'avançant.

— Ne vous excusez pas, madame Barrul, lui dit Desvernaux avec bonté, en lui offrant un siége; vous voici, tout est bien. Vous avez reçu mon billet?

— Oui, Monsieur, dit-elle; je pense que c'est pour notre petite dette : je suis en effet bien en retard.

En disant cela, elle présentait à son ancien propriétaire quelques pièces de cinq francs, solde de la créance qu'elle n'avait pas oubliée.

— Non, Madame, si je vous ai invitée à venir, ce n'est pas pour une chose à laquelle je vous avais prié de ne plus penser, répondit-il en souriant, c'est pour vous demander un service.

— Un service, Monsieur! Nous serions bien heureux de pouvoir vous en rendre un.

— J'espère que vous le pouvez, madame Barrul; du moins je compte sur votre obligeance. Mais d'abord, parlons de vous : vous avez été malade?

— Ce ne sera rien, Monsieur, je commence à pouvoir travailler; je reprends des forces, Dieu merci.

— Nous nous en réjouissons, madame Barrul, dit en s'approchant Mme Louise de sa douce voix; mon oncle m'a souvent parlé de votre famille. Comment se porte votre petit garçon? Émilie l'aime beaucoup.

— Vous êtes bien bonne, Madame, répondit Madeleine très-touchée; il est... merci... il est...

Les lèvres de la pauvre femme tremblèrent, la voix lui manqua; elle s'arrêta suffoquée par une émotion invincible, et, portant vivement son mouchoir à ses yeux, elle laissa partir un sanglot comprimé peut-être depuis bien longtemps.

— Oh! s'écria Mme Louise en allant à elle, qu'est-il arrivé, pauvre femme? votre enfant...

Et elle se penchait vers Madeleine pour recueillir le mot qu'elle redoutait pourtant d'entendre. Tout le monde alentour était muet, on entendait presque les battements de tous ces cœurs sympathiques. Enfin Madeleine fit un effort, et, découvrant un visage baigné de larmes à travers lesquelles elle essaya de sourire, comme pour demander pardon de s'être ainsi oubliée, elle dit :

— Non, non, Dieu soit béni! mon pauvre chéri n'est pas mort; mais il est bien malade, son mal empire, les remèdes n'y font rien; tout le monde a l'air de penser que c'est fini; il ne me le disent pas, mais je le vois bien. Le médecin pourtant m'a laissé un espoir : il m'a dit qu'il fallait l'envoyer à la campagne, ou au moins dans un lieu plus sec et plus sain, parce qu'il a besoin d'air et de soleil. Oh! je le sais bien, ce pauvre petit a toujours froid; il me dit souvent : « Mère, mène-moi au soleil; le soleil me fait » chanter et rire, et chez nous il ne vient jamais. » Ou bien il veut que j'y porte son canari; alors je vais suspendre la cage à un clou contre le mur, en face de chez nous; le soleil y donne un instant vers midi. Là, le petit oiseau chante plus gaiement; cela réjouit mon Julien, qui bat des mains et lui crie : « Chauffe-toi bien, Mimi, chante bien ta chanson au soleil du bon Dieu! »

— Dans la chambre que je vous louais, vous aviez le soleil? demanda Desvernaux d'une voix altérée.

— Ah! quel beau soleil, Monsieur! quelle chaleur! quel bon air! De la fenêtre on voyait un grand coin du ciel, et même, en automne, Julien et moi, nous guettions les vols d'oiseaux voyageurs, et nous en avons aperçu quelquefois. Et puis c'était sec, et sain et gai! Il me semble maintenant que je suis retournée en hiver.

— Barrul a-t-il pu racheter ses outils? demanda Denis.

— Non, Monsieur, répondit Madeleine avec un soupir, et c'est bien malheureux, car à présent on dit que l'ouvrage reprend un peu. Et puis voilà que le chantier où il travaillait va passer en d'autres mains; il est fermé depuis quelques jours, et l'on croit que le chômage sera long.

Puis, se tournant vers M. Desvernaux :

— Monsieur voudra bien ne pas oublier qu'il a un petit service à nous demander.

— Et un grand, madame Barrul! répondit-il; voici ce que c'est : j'ai dans ce moment un local vacant. Depuis que j'en suis le propriétaire, personne n'en a encore voulu. Je voudrais le désensorceler, vous comprenez, et, vous l'avouerai-

je? j'ai pensé à vous demander si vous voudriez bien être encore une fois mes locataires. Cela ne vous coûtera pas cher, à peu près la moitié de ce que vous payez chez Franqui. Et puis, il y aura du soleil, madame Barrul, beaucoup de soleil pour votre enfant; cela vous décidera peut-être?

Madeleine rougit de plaisir; en son cœur elle remercia Dieu; il lui semblait faire un beau rêve.

— Oh! Monsieur, dit-elle tout émue, si Monsieur parle sérieusement, je puis bien dire oui tout de suite; ce n'est pas Laurent qui veut me contredire. Ah! Monsieur appelle cela un service qu'il nous demande, mon Dieu!...

— Mais attendez donc, vous n'êtes pas au bout; voici où je vais être exigeant : je tiendrais à vous y installer dès demain : le pouvez-vous?

Et comme elle réfléchissait :

— Voyons, puisque vous voulez bien m'obliger, il est juste que je facilite tout. Avez-vous un bail avec votre propriétaire actuel?

— Hélas! oui, Monsieur, nous avons encore quatre mois et plus avant l'expiration de notre bail.

— N'est-ce que cela? je me charge de les payer, c'est justice. Y a-t-il un autre obstacle?

— Non, Monsieur, aucun, si mon mari consent, et il consentira, allez! Va-t-il être content! Est-ce dans notre quartier, Monsieur?

— Ah! madame Barrul! vous êtes trop curieuse; je vous ai demandé un service, un plaisir, vous me l'avez promis; eh bien, mon plaisir, c'est que vous ayez confiance en moi sans me questionner; ce que je vous demande, c'est de préparer votre emménagement pour demain, entre midi et deux heures; c'est d'être prêts à suivre M. Denis, qui ira régler avec votre propriétaire et vous conduira ensuite dans votre nouveau logis. Fermez donc les yeux et croyez à Philippe Desvernaux.

Un frais rire épanouit le visage de la pauvre mère à qui l'on venait de promettre ce qui manquait à son enfant. Elle se leva, prit congé et partit, assez étonnée, mais toute légère et avec un pressentiment heureux.

— Il m'a dit qu'il y aurait du soleil! se répétait-elle, du soleil pour mon Julien!

Quand elle fut partie :

— O mon oncle! dit Mme Desvernaux en se rapprochant du vieillard, que vous êtes bon! C'est leur jolie mansarde que vous leur rendez?

— Fi de la mansarde! s'écria-t-il avec une fougue toute juvénile, j'ai mieux que cela, ma nièce; je vous le montrerai demain. Pardonnez-moi de vous en avoir fait un mystère; mais n'en accusez que ce malheureux Denis, qui voulait que vous en eussiez la suprise aussi; il a monté ce coup comme un vrai collégien. Écoutez plutôt. Il y a douze ou quinze jours, M. Denis est parti, ayant en poche de bons billets de banque... à moi, s'il vous plaît. Il a avisé, à cinq minutes hors de ville, une maisonnette point trop laide, avec un petit jardin; puis il a passé sa semaine à en conclure l'achat; il a payé comptant, — toujours avec mes billets de banque. — Enfin un beau matin, avant-hier, il arrive, m'annonçant que la maison est prête, et que je n'ai plus qu'à y faire entrer les Barrul. Et moi, bonhomme, je me suis laissé faire. Qu'on vienne dire à présent que je suis maître chez moi!

Cela dit d'un ton qu'il voulait rendre bourru, mais que démentait un sourire contenu et un air de profond bonheur intérieur, Desvernaux leva les yeux et vit ceux de sa nièce et ceux de Denis attachés sur lui avec une tendre admiration et remplis de larmes. Ce fut la voix argentine d'Émilie qui reprit. L'enfant avait tout cherché à comprendre et avait tout compris. Elle entoura de ses bras le cou de son grand-oncle et lui dit :

— Laissez-moi vous embrasser, oncle Philippe; vous et l'ami Denis, vous êtes bons, savez-vous comme qui? comme mon cher papa qui est allé au ciel. Ah! c'est Julien qui sera content! et mon Mimi qui chantera dans une platebande! et les moineaux qui viendront le regarder!

Le lendemain, l'oncle et ses nièces visitaient la petite maison. Ce n'est pas à la campagne, mais ce n'est plus à la ville; l'air des champs y arrive mieux, le soleil l'entoure et la réjouit. Quatre pièces la composent : en bas, une cuisine et... une chambre assez mystérieuse, car elle est fermée à clef et l'on n'y peut pénétrer; à l'unique étage, au-dessus, deux jolies et gaies chambrettes ayant vue sur le petit jardin. Celui-ci est juste de la largeur de la maison, mais il s'allonge un peu au levant. Il est en friche, encore sous le désordre où l'a laissé l'automne; mais il y aura plaisir à nettoyer, à sarcler, à ratisser, à tracer au cordeau les lignes du petit carré du centre, à relever et à tailler les branches des arbustes. Et, tenez, sans attendre la main de l'homme, un frais lilas s'épanouit dans ce coin; un violier tout en fleurs y marie ses chastes parfums, et un petit poirier du Japon, adossé au mur, étale avec orgueil ses larges pétales rouges; sans compter ce pommier nain, rose et blanc comme un bouquet de mariée.

Mais la porte s'ouvre : qui va là? C'est Denis, suivi des nouveaux locataires. Quelle expression de joie pure chez les uns, de surprise et de ravissement chez les autres!

— Denis! dit tout bas Desvernaux en allant vivement à lui, savez-vous pourquoi la porte de la pièce au rez-de-chaussée est fermée à clef? Nous n'avons pu y entrer; que signifie?...

— Demandez-le au maître de céans, répondit Denis en riant et en remettant la clef à Laurent; ouvrez, maître Barrul; vous êtes chez vous, faites-nous-en les honneurs.

Laurent se croyait dans un autre monde; saisi, ébahi, palpitant de gratitude, il prit machinalement la clef, l'introduisit dans la serrure; la porte céda, et laissa voir aux regards curieux une pièce assez vaste et claire, au milieu de laquelle se dressait un bel établi de menuisier, tout neuf, et couvert de fins et brillants outils; pas un n'y manquait.

Tous les yeux se portèrent sur Denis, qui riait sous cape; il ne pouvait nier, tout en lui le dénonçait.

— Eh bien, oui! dit-il en voulant se dérober aux remercîments, c'est mon petit présent d'installation; c'est le paquet d'allumettes que l'usage veut que l'on donne aux nouveaux habitants d'une maison.

Décrirai-je sans l'amoindrir ce moment où Laurent revit et caressa ses chers outils, où Madeleine parcourut chaque recoin de la jolie maison, où Julien, tout faible encore, mais rayonnant de plaisir, suspendit au berceau de lilas la cage de Mimi?

Soulevons encore une fois, et cinq ou six mois plus tard, un coin du rideau qui va retomber pour nous sur les foyers que nous avons visités pendant le cours de cette simple histoire.

On est en automne. Octobre et novembre ont étendu leur tapis de feuilles mortes. Les hauteurs se couvrent de neige; un vent froid se lève; le brouillard plane sur les plaines dépouillées; le soleil est pâle et les ombres s'allongent. C'est la fin des beaux jours.

Mais pénétrons dans la maison hors de ville que nous connaissons déjà. Une flambée petillante échauffe le petit poêle dans la cuisine. Le pot-au-feu trahit ses mérites par l'appétissante vapeur qui soulève le couvercle. Près de là, Madeleine coud; derrière cette porte à demi ouverte, dans la pièce voisine, le bruit des scies et des marteaux se fait entendre; Laurent et deux ouvriers se hâtent : l'ouvrage presse et la pratique abonde. Puis, sur le seuil, accourt

un petit garçon au teint animé : c'est Julien rendu à la vie, à la santé, aux fraîches couleurs de l'enfance.

Il revient de l'école primaire et mord à belles dents dans une pomme aussi ronde que ses joues. Tout à coup il pousse un cri de joie et court se cacher en riant dans la robe de sa mère. Madeleine se lève précipitamment, une exclamation part aussi de sa poitrine. Laurent lui-même, attiré par ce bruit, quitte ses rabots et vient regarder... Qu'est-ce? Une visite! Celle des Desvernaux et de Denis, de retour de la campagne, et qui veulent voir aussi, comme nous, ce que deviennent les habitants de la petite maison.

Cette visite est une douce fête pour tous.

— Voilà mes locataires heureux, dit M. Desvernaux en remontant dans la voiture qui les avait amenés. Ma petite maison est vraiment fort jolie; c'est dommage que le soleil n'égaye plus son jardin.

Ne regrette rien, Philippe Desvernaux! Il est un autre soleil que les hivers ni les orages ne peuvent voiler, et qui brille dans l'intérieur béni que tu viens de visiter : le devoir accompli, la paix du cœur, le travail sous l'œil de Dieu! Et toi-même, en ton âme, ne sens-tu pas le divin rayon qui la réchauffe à jamais, et qu'on nomme la Charité? Ces choses ne sont-elles pas un vrai, un durable soleil? Et si nous le voulions tous, ne luirait-il pas pour tout le monde?

LA VÉGÉTATION A TAHITI.

Voy., sur Tahiti, les Tables.

Ce fut la prodigieuse fertilité de Tahiti, aussi bien que l'apparence du bonheur dont paraissaient jouir ses habitants, qui inspira à Bougainville l'idée d'appeler cette île



Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après Charles Giraud.

la Nouvelle-Cythère. Les riantes idées qui s'attachaient à ce nom mythologique se modifièrent promptement et finirent par s'effacer; l'admiration qu'avait inspirée tout d'abord cette riche nature est toujours la même. Tahiti est demeurée la reine de l'Océanie. Tous les arbres de la mer du Sud, en effet, toutes les productions qui enrichissent les régions situées sous les tropiques, prospèrent merveilleusement dans cette région privilégiée. Aussi, pendant que des esprits investigateurs vont recueillant les traditions historiques et les légendes prêtes à s'éteindre qui constitueront un jour l'histoire de notre colonie, des économistes intelligents, d'habiles naturalistes, consacrent tous leurs soins à nous faire connaître l'état physique de ce charmant pays.

A côté des travaux pleins d'intérêt publiés en ces dernières années par les Bovis, les Moerenhout, les Vincendon-Dumoulin, s'inscrivent tout naturellement ceux de MM. Mariani, Ribourt, Kulezycki, E. Prat et Cuzent, qui nous font si bien connaître la géologie, le climat et l'histoire naturelle de l'île. Quelle exubérance, en effet, dans cette végétation dont, par reconnaissance et par besoin, les voyageurs de tous les pays ont varié les richesses! Cet étroit espace, qui compte à peine sur l'océan puisqu'il offre tout au plus du nord au sud une étendue de 36 milles et demi dans sa plus grande longueur [1], est devenu le théâtre de toutes les cultures, comme il est aussi le rendez-vous de toutes les nations. Comptons avec M. Prat, en signalant d'abord, à l'exception du cotonnier, les grands végétaux propres à l'île. « A Tahiti, dit ce naturaliste, le règne végétal est admirable. Sur toute la côte croissent en abondance l'*Ar-*

[1] Tahiti et Tairabou forment deux péninsules d'inégale étendue, dont la superficie peut être évaluée à 1 500 kilomètres carrés environ.

tocarpus incisa, l'arbre à pin de Forster, le bananier, le cocotier; l'*Inocarpus edulis*, dont le fruit rappelle la châtaigne; le *Spondias Cytherea*, pomme de Cythère; le *Pandanus odoratissima;* le *Broussonetia papyrifera*, mûrier à papier; le *Piper methysticum*, etc. L'intérieur de l'île possède des mimosas, des bambous d'une grosseur prodigieuse, et des palmiers. Sur les flancs des montagnes se développent dans toute leur beauté ces grandes fougères arborescentes, si recherchées par tous les botanistes; l'ananas, la mangue, l'avocat, viennent très-bien à Tahiti. La plupart de nos légumes d'Europe y ont réussi; on y a même tenté la culture de la vigne et on a obtenu quelques grappes. La vanille y donne d'assez beaux résultats; le caféier et la canne à sucre constitueraient sans contredit, pour ce pays, deux branches commerciales très-importantes, au succès desquelles s'opposent trois choses inhérentes au pays même, à savoir: l'indolence des indigènes, le prix excessif de la main-d'œuvre, et l'existence dans presque toute l'île du goyavier, dont les racines ont envahi les meilleurs terrains. »

Ce tableau sommaire de toutes les richesses végétales de l'île est bien fait pour rassurer sur le sort futur d'un pays auquel la France prête son appui; cependant il laisse comprendre la nature des obstacles que le colon pourra rencontrer lorsqu'il s'agira d'exploiter sur une grande échelle les ressources territoriales de l'île. Ainsi que cela arrive si souvent dans les régions tropicales, c'est de l'activité même de la végétation, développant outre mesure un genre de production souvent étrangère au pays, que vient cet obstacle redouté. Le goyavier sauvage, importé dans ces régions, en doit être extirpé avant tout; il est pour Tahiti ce qu'est le palmier nain pour nos possessions



Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après Charles Giraud.

d'Afrique, et ce qu'est devenu le *Capim gordura* pour certaines portions du Brésil (¹). Cette graminée nuisible, qui envahit d'immenses espaces, était inconnue dans les lieux qu'elle désole. Il y a plusieurs années, un muletier en apporta par mégarde quelques épis dans l'intérieur, et le fléau ne put être arrêté.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur notre riante colonie océanienne. Sans doute Bougainville, revenant parmi nous, se trouverait dans l'impossibilité de reconnaître les peuples dont il nous a vanté un peu hâtivement le bonheur sans mélange; mais il en serait de même à l'égard de Hodges, l'habile dessinateur du Voyage de Cook. L'acclimatation de certains végétaux des tropiques dans l'Océanie a été si rapide qu'elle a certainement modifié diverses parties du paysage. Si Tahiti n'est plus l'asile de riants mensonges, offrant aux esprits prévenus de puériles théories sur le bonheur de la vie sauvage, c'est un pays vraiment charmant, où peuvent se réaliser pour l'avantage de l'humanité les projets les plus féconds de l'agriculture tropicale.

(¹) Cette plante, qui a acquis une funeste célébrité, est connue dans la science sous deux noms: *Melinis minutiflora* ou *Tristegis glutinosa;* elle éloigne toutes les autres plantes. — Voy. Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage dans le district des diamants*, t. Ier, p. 35. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître la flore économique de Tahiti à l'utile travail de M. Cuzent; il a été inséré dans la *Revue coloniale* de l'année 1857.

DANIEL MANIN.

Fin. — Voy. p. 289.

Nous n'entreprendrons pas de raconter en détail toutes les tortures que souffrit ce généreux cœur à mesure que

s'aggravait la situation de sa chère Venise. Écoutons ses adieux à la garde civique et au peuple :

« Soldats citoyens,

» Durant les dix-sept mois de notre révolution, nous avons gardé pur ce nom de Venise naguère méprisé, aujourd'hui respecté de nos amis et de nos ennemis.

» Le principal mérite en est dû au zèle constant, à l'infatigable vigilance de la milice citoyenne.

» Un peuple qui a fait et souffert ce que souffre encore notre peuple ne saurait périr. Le jour doit venir où de splendides destinées répondront à ses mérites !

» Ce jour est dans la main de Dieu !

» Nous avons semé ; la bonne semence fructifiera dans le bon terrain. De grands malheurs pourront nous accabler ; ils sont imminents, peut-être ; des malheurs parmi lesquels nous aurons la haute consolation de dire : « Ils » sont venus sans notre faute. » S'il n'est pas en notre pouvoir d'écarter de nos têtes ces infortunes, il dépend toujours de nous de garder inviolé l'honneur de notre cité. A vous de conserver ce patrimoine à vos fils jusqu'à des temps meilleurs, peut-être bien proches ! A vous cette grande œuvre, sans laquelle nous tomberions en proie aux sarcasmes de ces hommes qui cherchent toujours à mettre le tort là où est le malheur. Qu'un seul jour Venise cesse d'être digne d'elle-même, et tout ce que vous avez fait jusqu'ici sera perdu !

» J'ai donc prié la milice citoyenne, déjà brisée de tant de fatigues, déjà frappée de tant de souffrances, de se rassembler ici autour de moi, comme en réunion d'amis, comme en conseil de famille ; je la prie, je la conjure de persévérer avec un zèle, s'il est possible, plus grand encore. . . . .

» Le nom de la garde civique de Venise restera honoré dans l'histoire.

» . . . La garde civique n'est point un pouvoir politique ; toutefois, la garde civique est le peuple : c'est elle qui a établi et proclamé le gouvernement du 22 mars. L'Assemblée des représentants, qui est le pouvoir légal par excellence, a cru devoir m'imposer une charge écrasante que tous les autres ont refusée ; mais si la garde civique n'avait plus cette confiance dans ma loyauté (je ne parle pas du reste), cette confiance qu'elle a eue si longtemps, il me serait impossible de supporter davantage le fardeau d'un pouvoir ni désiré, ni désirable.

» Je demande franchement à la garde civique : A-t-elle confiance dans ma loyauté ? »

(Applaudissements longs et passionnés.)

« Cette inébranlable affection me perce le cœur ; elle rend pour moi plus cruel encore le sentiment de ce que souffre ce peuple... Vous ne pouvez plus vous reposer sur mes forces ni sur mon intelligence ; mais mon amour profond, passionné, impérissable, comptez-y éternellement ! Quelles que soient les épreuves que la Providence nous réserve, vous pourrez peut-être dire : Cet homme s'est trompé ; mais vous ne direz jamais : Cet homme nous a trompés !

» — Non ! non ! jamais ! répond la foule entière.

» — Je n'ai jamais trompé personne ; je n'ai jamais donné des illusions que je n'avais pas ; je n'ai jamais dit d'espérer quand je n'espérais pas... »

Il pâlit, sa voix s'éteint, il ne peut achever ; une violente douleur de cœur lui coupe la respiration. Il quitte le balcon en chancelant, rentre dans la salle du conseil et se laisse tomber à terre, pleurant à chaudes larmes et battant le plancher de ses poings.

— Un tel peuple ! s'écrie-t-il ; avec un tel peuple, être réduit à se rendre !

La capitulation, arrêtée le 22 août, ne fut signée définitivement que le 24 au matin, le jour même où finissait l'approvisionnement de Venise. Quarante des premières familles furent exilées. Le 24 au soir parut la dernière proclamation du gouvernement, qui remettait ses pouvoirs entre les mains de la municipalité et confiait l'ordre public à la concorde de la population, au patriotisme de la garde civique et à l'honneur des corps militaires ; mais en fait, jusqu'à la nuit qui précéda l'entrée des Autrichiens, Manin continua de maintenir l'ordre. Retiré dans sa maison de San-Paternian, il entendait la foule passer et repasser sous ses fenêtres, s'entre-disant : « C'est là qu'est notre pauvre père... Il a tant souffert pour nous ! »

Ces témoignages de reconnaissance, dignes des Vénitiens et de Manin, ont survécu au héros, et, aujourd'hui encore, le peuple n'en parle jamais sans l'appeler *il Padre* (le Père).

C'était bien leur père, en effet ; un mot bien simplement et bien naturellement dit par lui dans l'exil le peint au vif. Le poëte qui l'a chanté depuis, dans *Un Souvenir de Manin*, M. Ernest Legouvé, lui parlait un jour des privations qu'il avait dû subir pendant le siége. Manin dit alors qu'une seule chose lui avait semblé dure, vu la faiblesse de sa santé, c'était la privation du vin. — Est-ce qu'il n'y avait pas de vin à Venise ? lui demanda son interlocuteur. — Si, mais il n'y en avait que pour les malades. Un pareil mot dans la bouche d'un dictateur attaqué de deux maladies mortelles se passe de commentaires.

Avant son départ, la municipalité le contraignit, au nom de l'honneur de Venise, d'accepter une faible somme sur les fonds votés pour l'armée et pour les proscrits (un peu plus de 20 000 francs) ; jusque-là, Manin ne vécut, lui et les siens, que du produit d'un manuel de droit :

Et le pauvre avocat nourrit le dictateur. (1)

Le 27 août, tandis que les Autrichiens défilaient dans les rues silencieuses, entre les hautes maisons closes comme des sépulcres, le vapeur français *le Pluton* quittait le port de Venise, emportant Manin, sa famille et les principaux chefs civils et militaires. Comme bien on le pense, Manin ne s'éloignait qu'après avoir vu les conditions de la capitulation entièrement exécutées, et lorsqu'il ne lui restait plus la possibilité de rendre aucun service immédiat à cette chère patrie qu'il ne devait plus revoir.

L'EXILÉ.

. . . .

« L'homme fort, quand le malheur l'accable, cherche » les moyens d'y porter remède. En trouve-t-il un, en » dépit des difficultés, il se met à l'œuvre et s'y acharne, » allègre, vigoureux, plein d'énergie et de ténacité. C'est » seulement quand il a la certitude qu'aucun remède » n'existe qu'il se résigne : c'est la résignation virile...

» Dans l'individu, la résignation peut souvent être ver» tueuse ; dans une nation, elle ne l'est peut-être jamais, » car le malheur d'une nation n'est peut-être jamais sans » remède.

» Pour combattre le malheur d'une nation, on peut em» ployer toutes les forces intellectuelles, morales et phy» siques de tous les citoyens ; et si la génération qui com» mence l'œuvre généreuse ne parvient pas à l'accomplir, » d'autres lui succèdent, qui la conduisent à bonne fin, car » les nations ne meurent pas.

» C'est pourquoi celui qui conseille aux nations de se » résigner conseillent une lâcheté, et les nations qui se ré» signent sont lâches. »

(1) Ernest Legouvé. — Voy. la note suivante.

Ces lignes écrites autrefois par l'avocat sont les principes sur lesquels se basa la conduite de l'exilé.

Ce n'était pas assez pour Manin d'avoir vu l'étranger rentrer dans sa patrie, un autre malheur l'attendait à son premier pas sur la terre d'exil : la veille de son départ de Venise, la mort lui avait ravi un autre lui-même, Pezzato, l'ami qui lui avait servi de secrétaire, de conseil et d'appui, le cœur dévoué qui avait absorbé son individualité dans celle du dictateur. A son arrivée à Marseille, la mort lui ravit sa digne compagne, cette noble femme qui avait tant souffert et n'avait pas faibli un seul instant dans toute la rude carrière de son époux ; cette tendre mère qui avait dévoré ses larmes pour ne point faire fléchir le courage du héros qui, mettant le fusil aux mains de son fils encore adolescent, la laissait seule auprès de sa fille malade ; cette âme qui s'était écriée au départ : « Tout est fini, tout est perdu, sauf l'honneur. Je vais en terre étrangère, où j'entendrai une langue qui ne sera point la mienne ; ma langue si belle, je ne l'entendrai plus... jamais plus !... »

Le choléra, qui l'avait respectée à Venise au milieu des privations et des dangers du blocus, la saisit au début des douleurs de l'exil.

Ce ne fut donc qu'avec son fils, le jeune compagnon de ses périls, et cette fille qu'il appelait *la mia santa martire* (ma sainte martyre), que Manin arriva dans ce Paris vers lequel il avait tant de fois tourné les yeux, dans l'anxiété de l'attente et de l'espérance, et où il allait travailler encore à l'avenir de Venise.

Faire connaître en France Venise et l'Italie, gagner des sympathies qu'il savait habilement étendre de lui à elle ; faire comprendre, au point de vue moral et politique, le profit que les deux nations pourraient tirer d'une alliance ; expliquer, et dans ses causeries et dans ses écrits, son système d'unification pour sa patrie, unification monarchique ou fédérale, selon les temps et les circonstances : telle a été sur la terre d'exil sa constante préoccupation.

Quant à ses besoins et à ceux de sa famille, trop fier pour rien accepter des nombreux amis qui ne tardèrent pas à se presser autour de lui, il y pourvut en se faisant maître d'italien. Oui, comme l'a dit M. Legouvé, avec cette sensibilité délicate et discrète qui sait effleurer les choses sans jamais les déflorer, « pour vivre »,

Il donnait des leçons... il en manquait, peut-être !

Le temps qu'on ne lui achetait pas, il le consacrait à ses deux suprêmes affections : à cette chère enfant dont la vue était pour lui une source abondante de douleurs et de consolations ; à cette chère patrie qu'il éclairait encore, et à laquelle il allait chercher des bienveillances, sinon des sympathies, jusqu'en Angleterre. Il écrivait contre l'assassinat politique des lettres remarquables, afin d'arrêter l'Italie sur la pente dangereuse où Mazzini eût pu l'entraîner. Homme d'indulgence, non pas de cette indulgence débonnaire qui tient de la faiblesse et de la nonchalance, mais de cette indulgence qui naît, au contraire, de la profondeur de l'esprit et de la générosité du cœur, il appelait à lui tous les hommes de bonne volonté, confirmant les forts, fortifiant les faibles, et montrant à ceux qui avaient failli un nouveau baptême à gagner dans des services à rendre à une cause généreuse.

Pour donner une idée des déchirements de ce cœur paternel, laissons parler Béranger, que nous avons vu accorder à Manin cette déférence que méritent, à double titre, un grand caractère et un grand malheur réunis dans un seul homme :

« . . . Ce qui m'afflige plus encore, écrivait-il dans une lettre, c'est Manin. J'ai eu le spectacle de sa malheureuse fille dans un état que je ne vous décrirai pas ; il m'en a trop coûté de le décrire à Bretonneau. Au milieu de pareilles douleurs, concevez-vous que l'intelligence reste intacte? Concevez-vous cette pauvre fille se préoccupant du mal que son mal fait à son excellent père, le pressant de ses mains crispées, et lui demandant pardon du martyre qu'elle lui fait éprouver?... »

C'était bien cruel, sans doute ; mais ce fut plus cruel encore quand la mort vint séparer ces deux existences liées si étroitement que le père disait que, dès que sa fille eut cinq ans, il avait vu qu'ils se comprenaient déjà tous deux. Ils avaient mêmes goûts, mêmes instincts, même amour de la patrie.

. . . . , Et dans ce jeune cœur,
Il retrouvait si bien son héroïque flamme !
C'était si bien l'enfant de son sang, de son âme !
Ah ! lorsqu'il la voyait, l'œil brillant de fierté,
Tressaillir et pâlir au nom de liberté,
Il lui semblait, orgueil et volupté suprême !
Voir paraître à ses yeux l'Italie elle-même,
Mais l'Italie heureuse et la jeunesse au front,
Pure de tout excès comme de tout affront,
Les mains libres, debout, belle, régénérée,
Telle qu'au monde, un jour, lui-même il l'a montrée,
Et telle qu'à son heure, et quand le temps viendra,
Que nos cœurs en soient sûrs, Dieu la réveillera. (1)

N'ajoutons rien à ces mots d'espérance et de foi, où le poëte a si bien rendu le double amour du père et du citoyen ; rien que ces mots, derniers reflets de l'âme de Manin :

« Comme homme politique, je vais cherchant ce qui est pratiquement possible...

» . . . Indépendance, unification... L'Italie ne peut être unifiée si elle n'est indépendante, et elle ne peut rester indépendante si elle n'est pas unifiée.

» J'accepte la monarchie pourvu qu'elle soit unitaire ; j'accepte la maison de Savoie pourvu qu'elle concoure loyalement et efficacement à faire l'Italie, c'est-à-dire à la rendre indépendante et une. — Sinon, non. »

N'ajoutons rien enfin que ces mots prononcés sur notre terre de France, et que répète sans doute au ciel celui qu'un de ses compatriotes, Benvenuti, a si bien nommé, à l'Assemblée de Venise, « le martyr du principe » : — « Je compte encore sur la France, comme un frère sur un frère !... »

Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse.

Maxime des Orientaux.

Calme tes désirs brûlants ; en modeste convive, assieds-toi au banquet de la vie, et ne demande point ce qui n'est pas sur la carte. VON-KNEBEL.

LE LIÈVRE DANS LA LUNE.

Les Indiens prétendent que l'on voit un lièvre dans la lune.

De leur côté, les Chinois, lorsqu'ils représentent le disque de la lune, figurent au centre de cet astre un lièvre qui pile du riz.

Cette singulière coutume rappelle une ancienne légende,

(1) Ces vers sont extraits de la pièce de poésie de M. Ernest Legouvé, intitulée : *Un Souvenir de Manin*. Cette pièce a été lue dans une séance publique de l'Institut en 1858, et récitée plusieurs fois par une artiste italienne célèbre, Mme Ristori, en 1859.

à la fois bizarre et touchante, qui a passé de l'Inde en Chine.

Dans le royaume de Varanaci (Bénarès), on voit au milieu d'une forêt, près de l'*étang du Héros*, un monument religieux que l'on appelle le *stoupa des trois Quadrupèdes* (¹). Voici à quelle occasion ce lieu fut consacré :

Trois animaux, un renard, un singe et un lièvre, vivaient en bons amis dans cette forêt.

Un jour le maître des dieux, sous la forme d'un pauvre vieillard, parut devant eux, et leur dit :

— Mes enfants, vous plaisez-vous dans ce lieu calme et retiré ? N'éprouvez-vous aucune crainte ?

— Nous foulons des herbes touffues, lui répondirent-ils ; nous nous promenons dans la forêt épaisse, et, quoique d'espèces différentes, nous nous plaisons ensemble ; nous sommes tranquilles et heureux.

— J'avais appris cela, reprit le vieillard, et c'est pourquoi, oubliant le poids de mes années, je suis venu exprès de bien loin pour vous voir. Mais aujourd'hui je souffre beaucoup de la faim : pouvez-vous me donner quelque chose à manger ?

Aussitôt les trois quadrupèdes, émus de charité, s'élancèrent, chacun de son côté, pour chercher de la nourriture.

Le renard, après avoir côtoyé une rivière, saisit une carpe argentée toute fraîche, et l'apporta entre ses dents.

Le singe grimpa sur les arbres, et en redescendit avec de belles fleurs et des fruits savoureux.

Le lièvre seul revint comme il était parti, et n'eut rien à offrir au vieillard.

Celui-ci dit avec tristesse :

— Le singe et le renard ont eu pitié de moi. Pourquoi le lièvre m'a-t-il dédaigné ?

Le lièvre, ayant entendu ce reproche, dit au renard et au singe :

— Mes amis, faites ici un amas de bois et de feuilles mortes, et l'on verra ce que je pense.

Quand fut fait l'amas de bois et de feuilles, le lièvre y mit le feu, puis il dit :

— Bon vieillard, je suis petit et faible ; j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé qui fût digne de vous être apporté. Mais j'ose vous offrir mon humble corps pour votre repas.

A ces mots, il se jeta dans le feu, et il y trouva aussitôt la mort.

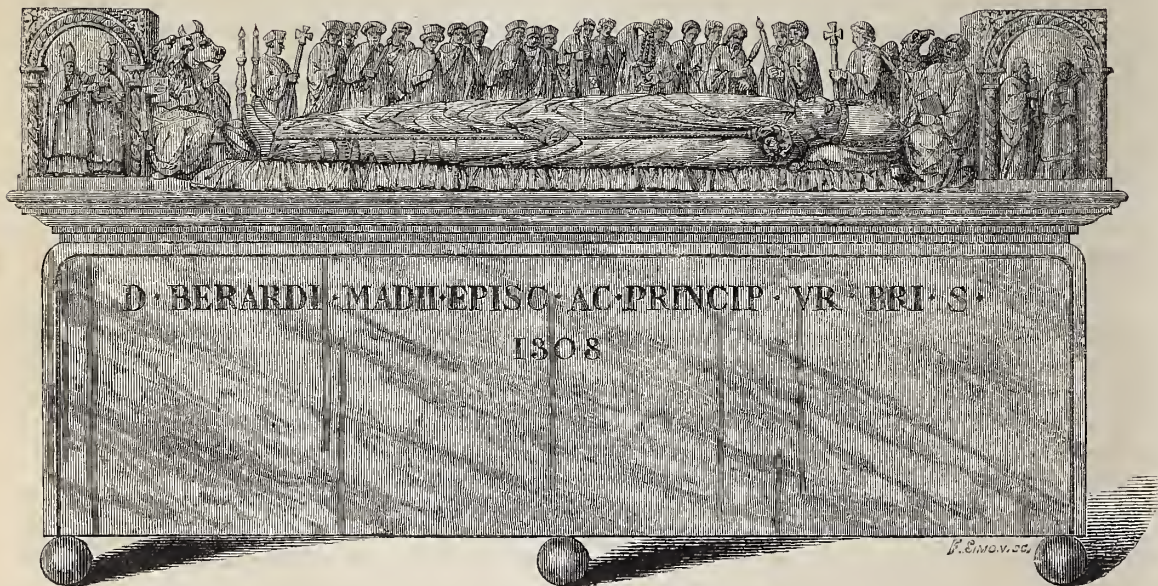
Le dieu reprit ses véritables traits, recueillit les ossements du lièvre, et, après un douloureux soupir, il dit au renard et au singe :

— Je suis touché de son sacrifice, et, en récompense, je vais le placer dans le disque de la lune, afin que sa mémoire ne périsse jamais. (¹)

TOMBEAU DU QUATORZIÈME SIÈCLE

A BRESCIA.

Ce curieux tombeau, en marbre rouge de Vérone, existe encore dans la partie la plus ancienne de la vieille cathédrale de Brescia. Le personnage dont il consacre la mémoire est célèbre dans l'histoire de cette ville. Berardus Madius,



Tombeau de l'évêque Berardus Madius, dans l'ancienne cathédrale de Brescia. — Dessin de Thérond, d'après M. Raphaël Jacquemin.

élevé en 1275 au siége épiscopal, fut le premier évêque de Brescia qui réunit en sa personne les deux autorités spirituelle et temporelle. Il était né d'une famille puissante et riche. Son usurpation fut confirmée par les gibelins lorsqu'il eut combattu et chassé les guelfes et leur chef Théobald : en 1298, on lui décerna le titre de prince de Brescia. Pendant son règne, qui dura trente-trois ans, il se signala par la fondation de plusieurs monastères et par diverses entreprises utiles ; il contribua notamment beaucoup à approvisionner la ville d'eaux salubres et à y rendre la navigation commerciale plus facile.

(¹) Voy. des figures de *stoupas* dans le premier volume des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 360. Le *tha* ou *stoupa* est, le plus ordinairement, un petit monument funéraire. Quelquefois c'est simplement le diminutif ou simulacre des grandes tours ou pagodes.

(¹) Voy. les *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français, en 1858, par M. Stanislas Julien, t. Iᵉʳ, p. 374.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA PEINTURE D'ANIMAUX.



Salon de 1859; Peinture. — Vaches allant au champ, par M. Troyon. — Dessin de Lancelot.

Le peintre d'animaux se propose d'exprimer, non les formes particulières, les finesses de structure, les détails anatomiques d'une vache ou d'un mouton, mais leur physionomie générale, leur aspect dans le milieu où ils sont placés, leurs rapports harmoniques avec les objets qui les entourent, le sol, les arbres, le ciel, sous l'influence de la lumière. Il ne veut pas les isoler; il les laisse ce que, vus à distance, ils sont dans la nature, une partie intégrante du paysage. La science peut se révéler aussi bien dans l'expression d'un effet général que dans une description minutieuse, de même qu'en littérature, le style ne consiste pas seulement dans le choix et l'arrangement des mots, mais aussi dans l'allure et le mouvement que l'écrivain sait donner à sa pensée.

Telles sont certainement les intentions de M. Troyon,

manifestées plus heureusement que jamais dans les tableaux qu'il a exposés cette année au Salon. Dans *le Départ pour le marché*, à peine distinguait-on les formes de l'âne et du cheval montés par des personnages vaguement indiqués, non plus que celles des vaches et des moutons; ce qui intéressait surtout, c'était le bel effet de brouillard qui rappelait toute la poésie d'une matinée d'automne, c'était le pâle soleil qui perçait les blanches vapeurs, se prenait aux contours, illuminait les crêtes, traversait les oreilles roses des agneaux et couvrait comme d'une couche de neige leurs toisons. Les *Vaches allant au champ*, bien que peintes dans de moindres dimensions, et malgré la simplicité de la composition, n'ont pas produit une impression moins sûre. Elles s'avancent, l'une précédant l'autre, dans un chemin gazonné; elles vont lentement, heureuses de quitter l'étable, humant la fraîcheur de la brise, s'arrêtant pour regarder vaguement l'horizon avec cet air tranquille et contemplatif qui convient à ces paisibles habitants des campagnes silencieuses. A côté d'elles, des moutons broutent, tout en marchant, l'herbe du bord de la route; personne ne conduit le petit troupeau; il connaît ce sentier, dont la terre humide et grasse reçoit tous les jours, aux mêmes heures, l'empreinte profonde de ses pas. Le soleil du matin répand sur cette scène ses pâles rayons; l'atmosphère est encore imprégnée des vapeurs de la nuit. Tout le calme d'une matinée dans les champs se fait sentir dans cette peinture, qui n'éveille en nous que des vœux de paix et de repos.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN,

En sept parties,

PAR SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

Je crois aisément que dans l'universalité des choses il y a plus de natures invisibles que de visibles. Mais qui nous découvrira la nature de tous ces êtres, leurs degrés, leurs parentés, leurs différences et leur valeur réciproque, ce qu'ils font et où ils habitent? Le génie humain a toujours tourné autour de la connaissance de ces choses et ne l'a jamais atteinte. Il est bon, je n'en disconviens pas, de contempler parfois en esprit, comme dans un tableau, l'image d'un monde plus élevé et meilleur, de peur que l'esprit ne se rapetisse trop aux minuties de la vie quotidienne et ne se renferme entièrement dans de puériles pensées. Toutefois il faut prendre garde à ce que la vérité n'en souffre pas, et conserver certaine mesure, pour que nous sachions distinguer le certain de l'incertain et la nuit du jour. T. BURNET.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était un vieux marin; trois jeunes gens passaient, il en arrêta un. — Par ta longue barbe grise et ton œil brillant, pourquoi m'arrêtes-tu?

La porte du marié est toute grande ouverte, je suis son proche parent, les hôtes sont arrivés, la noce est prête, n'en entends-tu pas le joyeux bruit?

Le vieux marin serrait le bras du jeune homme de sa main décharnée : — Il y avait un vaisseau... dit-il. — Lâche-moi, ôte ta main, drôle à barbe grise! — Et aussitôt la main tomba.

Le marin retint le jeune homme avec son œil brillant. Le garçon de noce demeura tranquille et écouta comme un enfant de trois ans. C'était ce que voulait le marin.

Le garçon de noce s'assit sur une pierre et ne put s'empêcher d'écouter; et ainsi parla le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Le navire retentissait de cris, le port était ouvert : gaîment nous laissâmes derrière nous l'église, la colline et la tour du fanal.

Le soleil parut à notre gauche, s'éleva de la mer, brilla, et vint à notre droite se coucher dans la mer.

De plus en plus haut, chaque jour, il monta dans le ciel, jusqu'à ce qu'il planât directement sur les mâts à l'heure de midi. — Ici le garçon de noce se frappa la poitrine, car il entendait les profonds accords du basson.

La mariée était entrée dans la salle du banquet, vermeille comme une rose, et, tout en remuant la tête au son de la mesure, la bande joyeuse des musiciens marchait devant elle.

Le garçon de noce se frappa la poitrine; mais il ne put s'empêcher d'écouter, et ainsi continua le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Bientôt il s'éleva une tempête violente, irrésistible. Elle nous battit à l'improviste de ses ailes et nous chassa vers le sud.

Sous elle, le navire, avec ses mâts courbés et sa proue plongeante, était comme un malheureux qu'on poursuit de cris et de coups, et qui, foulant dans sa course l'ombre de son ennemi, penche en avant la tête : ainsi nous fuyions sous le mugissement de la tempête et nous courions vers le sud.

Alors arrivèrent ensemble tourbillons de brouillard et de neige, et il fit un froid très-vif. Alors des blocs de glace hauts comme les mâts et verts comme des émeraudes flottèrent autour de nous.

Les interstices de ces masses flottantes nous envoyaient un affreux éclat : on ne voyait ni figures d'hommes, ni formes de bêtes. La glace de tous côtés arrêtait la vue. La glace était ici, la glace était là, la glace était tout alentour. Cela craquait, grondait, mugissait et hurlait, comme les bruits que l'on entend dans une défaillance.

Enfin passa un albatros : il vint à travers le brouillard; et, comme s'il eût été une âme chrétienne, nous le saluâmes au nom de Dieu.

Nous lui donnâmes une nourriture comme il n'en eut jamais. Il vola, rôda autour de nous. Aussitôt la glace se fendit avec un bruit de tonnerre, et le timonier nous guida à travers les blocs.

Et un bon vent de sud souffla par derrière le navire. L'albatros le suivit, et chaque jour, soit pour manger, soit pour jouer, il venait à l'appel du marin

Durant neuf soirées, au sein du brouillard ou des nuées, il se percha sur les mâts ou sur les haubans, et, durant toutes ces nuits, un blanc clair de lune luisait à travers la vapeur blanche du brouillard.

— Que Dieu te sauve, vieux marin, des démons qui te tourmentent ainsi! Pourquoi me regardes-tu si étrangement? — C'est qu'avec mon arbalète, je tuai l'albatros.

DEUXIÈME PARTIE.

Maintenant, le soleil se leva à droite, sortit de la mer tout enveloppé de brume, et vint se coucher à gauche, dans les flots.

Le bon vent de sud continua de souffler derrière nous; mais plus de doux oiseau qui nous suivît et qui vînt, soit pour jouer, soit pour manger, à l'appel du marin.

J'avais commis une action infernale, et cela nous devait porter malheur. Tout le monde assurait que j'avais tué l'oiseau qui faisait souffler la brise!

Ni sombre ni rouge, mais comme le front même de Dieu, le glorieux soleil apparut à l'horizon. Alors tout le monde assura que j'avais tué l'oiseau qui amenait le brouillard et la brume. « C'est bien, disait-on, de tuer tous ces oiseaux qui amènent le brouillard et la brume. »

Le bon vent soufflait, la blanche écume volait, et le navire formait un long sillage derrière lui. Nous étions les premiers qui eussent navigué dans cette mer silencieuse.

Soudain la brise tomba, les voiles tombèrent avec elle.

Alors notre état fut aussi triste que possible. Nous ne parlions que pour rompre le silence de la mer.

Dans un ciel chaud et tout d'airain, le soleil apparaissait comme ensanglanté, et planait, à l'heure de midi, juste au-dessus des mâts, pas plus grand que la lune.

Durant bien des jours nous demeurâmes là ; sans brise ni mouvement, tels qu'un vaisseau peint sur une mer peinte.

L'eau, l'eau était partout, et toutes les planches du bord se resserraient. L'eau, l'eau était partout, et nous n'avions pas une goutte d'eau à boire.

La mer se putréfia, ô Christ! qui jamais l'aurait cru? Des choses visqueuses serpentaient sur une mer visqueuse.

Autour de nous, en cercle et en troupe, dansaient, à la nuit, des feux de mort. L'eau, comme une huile de sorcière, était verte, bleue et blanche.

Quelques-uns de nous eurent, en songe, connaissance certaine de l'esprit qui nous tourmentait ainsi. A neuf brasses au-dessous de la mer, il nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige.

Chacune de nos langues, dévorée d'une soif extrême, était séchée jusqu'à la racine. Nous ne pouvions parler non plus que si l'on nous eût bouché le gosier avec de la suie.

Ah!... hélas! quels méchants regards me lançaient jeunes et vieux! A la place de mon arbalète, l'albatros était pendu à mon cou.

TROISIÈME PARTIE.

Un temps bien pénible s'écoula ainsi. Chaque gosier était desséché et chaque œil était vitreux comme celui des morts; un temps bien pénible, un temps bien pénible! Comme chaque œil vitreux était fatigué! Mais voilà que, tandis que je regardais le couchant, j'aperçus quelque chose dans le ciel.

D'abord cela me sembla une petite tache, et ensuite cela me parut comme du brouillard. Cela remua, remua, et prit enfin une certaine forme, que sais-je?

Une tache, un brouillard, une forme, que sais-je? et toujours cela approchait, approchait, et, comme si cela eût été une voile manœuvrée, cela plongeait, courait des bordées et filait du câble.

Nos gosiers étaient si brûlants, nos lèvres si noires et si desséchées, que nous ne pouvions ni rire ni gémir. Avec notre extrême soif, nous demeurions muets. Je mordis mon bras, je suçai mon sang et m'écriai : « Une voile! une voile! »

Mes compagnons aux gosiers brûlants, aux lèvres cuites et noires, m'entendirent parler. Miséricorde! ils grimacèrent de joie, et tous à la fois aspirèrent leur haleine comme s'ils eussent fini de boire.

« Voyez, voyez! criai-je, ce navire ne court plus de bordée : peut-être renonce-t-il à nous porter secours! Pas la moindre brise et le moindre mouvement de flots; il semble dormir sur sa quille. »

La vague occidentale était tout en flamme, le jour touchait à sa fin. Dès que la vague occidentale fut effleurée par le large et brillant disque du soleil, cette forme étrange vint se placer entre lui et nous.

Et sur-le-champ le soleil fut taché de barres noires (que la Reine du ciel nous prenne en grâce!), comme si cet astre avait apparu avec sa large et brillante figure derrière la grille d'un donjon.

« Hélas! pensai-je (et mon cœur battit violemment), comme ce navire approche vite, vite! Sont-ce ses voiles, ces choses qui se dessinent sur le soleil comme des filaments de plante sans cesse agités?

» Sont-ce ses charpentes, ces barres à travers lesquelles le soleil luit comme à travers une grille? Et cette femme qui est dessus, est-ce là tout son équipage? Est-ce là ce qu'on appelle la Mort? N'en vois-je pas deux? La compagne de cette femme n'est-elle pas aussi la Mort? »

Ses lèvres étaient rouges, ses regards hardis; elle avait les cheveux jaunes comme de l'or, et la peau blanche comme celle d'un lépreux. C'était ce cauchemar qui gèle et ralentit le sang de l'homme, *Vie-dans-la-Mort.*

Le navire squelette passa près de notre bord, et nous vîmes le couple jouant aux dés. « Le jeu est fini, j'ai gagné, j'ai gagné! » dit *Vie-dans-la-Mort;* et nous l'entendîmes siffler trois fois.

Les extrémités supérieures du soleil plongèrent dans l'onde; les étoiles jaillirent du ciel, et d'un seul bond vint la nuit. La barque spectre s'éloigna sur la mer avec un murmure qu'on entendait de loin.

Nous écoutions et jetions des regards obliques sur l'océan. La crainte semblait boire à mon cœur, comme à une coupe, tout mon sang vital. Les étoiles devinrent ternes, la nuit épaisse, et la lampe du pilote faisait voir la pâleur de sa face.

La rosée tomba des voiles, la lune éleva son croissant à l'orient. A sa pointe inférieure, il y avait une étoile brillante.

Aux clartés de cette lune singulière, l'un après l'autre, et sans prendre le temps de gémir ou de soupirer, chacun de mes camarades tourna son visage vers moi dans une angoisse épouvantable, et me maudit du regard.

Quatre fois cinquante hommes vivants, et je n'entendis ni soupir ni gémissement, avec un bruit sourd et comme des blocs inanimés, tombèrent tour à tour sur le plancher.

Leurs âmes s'envolèrent de leurs corps. Elles s'envolèrent à la félicité ou au malheur, et chacune, en passant près de moi, retentit comme le sifflement d'une arbalète.

La suite à une autre livraison.

Tandis que mon esprit se retire de plus en plus du monde et se sent, dans son indépendance, moins touché des objets extérieurs, les idées d'amitié me reviennent plus souvent, elles m'occupent et m'émeuvent davantage. Est-ce que nous devenons plus tendres à mesure que le moment de la grande séparation approche? ou bien, est-ce que ceux qui doivent vivre ensemble dans une autre condition, commencent à sentir plus fortement cette divine sympathie qui sera le lien de leur société future? BOLINGBROKE.

LES PÊCHEURS DE LA THEISS.

La Theiss (en magyar *Tisza* et en latin *Tibiscus*) est, après le Danube, le plus considérable cours d'eau de la Hongrie. Prenant sa source à la frontière de la Bukowine, après avoir arrosé les comitats de Szathmar et de Szabolcs, elle coule tout à fait au sud, à travers la plaine centrale de la Hongrie, et va se jeter dans le Danube, entre Péterwardin et Semlin, un peu au-dessus de Belgrade.

Dans son immense parcours, la Theiss reçoit, des montagnes de la Transylvanie le Szamos, le Koros et le Maros; de celles de la Hongrie, le Bodrog et le Hernat. Navigable dans une partie de son cours, elle ne peut être remontée au-dessus de Szegedin. Le peu d'élévation de ses rives occasionne de perpétuels débordements, et ses eaux, en se retirant, découvrent soit des solitudes marécageuses où la bruyère seule végète, soit des déserts de sables blancs, fins et mouvants, que les vents incessamment labourent.

Sur la rive gauche, les terrains sont très-fertiles et fournissent à l'alimentation de tout le pays. Mais sur la rive droite, les parties non inondées ne présentent à l'œil du voyageur que de vastes pâturages où errent, nuit et jour et en toute saison, d'innombrables troupeaux de buffles

et de chevaux, composés de douze à quinze cents têtes de bétail, sous la garde d'un seul berger au teint basané, aux énormes moustaches, à la chevelure inculte, et dont la *bunda* (manteau d'étoffe imitant la toison des bêtes à laine), l'aspect farouche et la malpropreté n'ont presque rien d'humain. Pas un arbre, pas un accident de terrain, pas de chemin tracé, pas une habitation. Dans la plaine immense, aride, interminable, dont le regard ne découvre pas les bornes, et où l'oreille ne perçoit aucun bruit tant que dure le jour. La nuit seulement, quelques cris d'oiseaux aquatiques et quelques feux de pâtres traversent le silence et percent l'obscurité. Aux environs des villes, de misérables cabanes, bâties en terre mélangée de paille ou en briques cuites au soleil, abritent des populations en proie à la fièvre et au scorbut, que développe le voisinage des marais.

Le tableau reproduit par notre gravure donnait bien une idée de ce pays. Sous un ciel bas, sale, orageux, où planent de grands oiseaux au vol sinistre, à travers une plaine sans horizon, sans végétation, où se dressent à peine quelques saules étêtés, la rivière épanche ses eaux lentes et sans transparence. L'un des pêcheurs, debout et couvert de sa *bunda*, fume sa pipe de l'air le plus indifférent du monde, et celui qui lève le filet y met si peu d'ardeur, qu'à les voir tous deux si fiers, si graves et si dramatiquement drapés, on les prendrait plutôt pour des seigneurs en quête d'une distraction, que pour de pauvres gens qui peut-être n'espèrent que de leur adresse ou du hasard le souper de leur famille.



Salon de 1859; Peinture. — Les Pêcheurs de la Theiss, dans l'intérieur des steppes (Hongrie), par M. Théodore Valério.

F DIT DE FRANÇOIS Ier.

COLLECTION DE M. C. SAUVAGEOT, AU LOUVRE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 107, 283, 351.

L'auteur de ce petit chef-d'œuvre de sculpture en bois est inconnu. On sait que l'F fut possédé au dix-huitième siècle par un célèbre amateur nommé Janet, mort à Paris le 30 août 1778, et dont l'abbé Barthélemy Mercier de Saint-Léger fait mention dans *l'Esprit des journaux français et étrangers* (février et mai 1779). En ces derniers temps, l'F fut acquis par M. Debruge, puis par M. Hope et enfin par M. Sauvageot.

On suppose que ce bijou, qui a la forme d'un F majuscule gothique, fut exécuté pour François Ier. Il forme le pendant d'un M de forme onciale, du même bois, des mêmes dimensions et du même travail, qui fut, dit-on, exécuté pour Marguerite de Valois, sœur de François Ier, et que le Louvre possède.

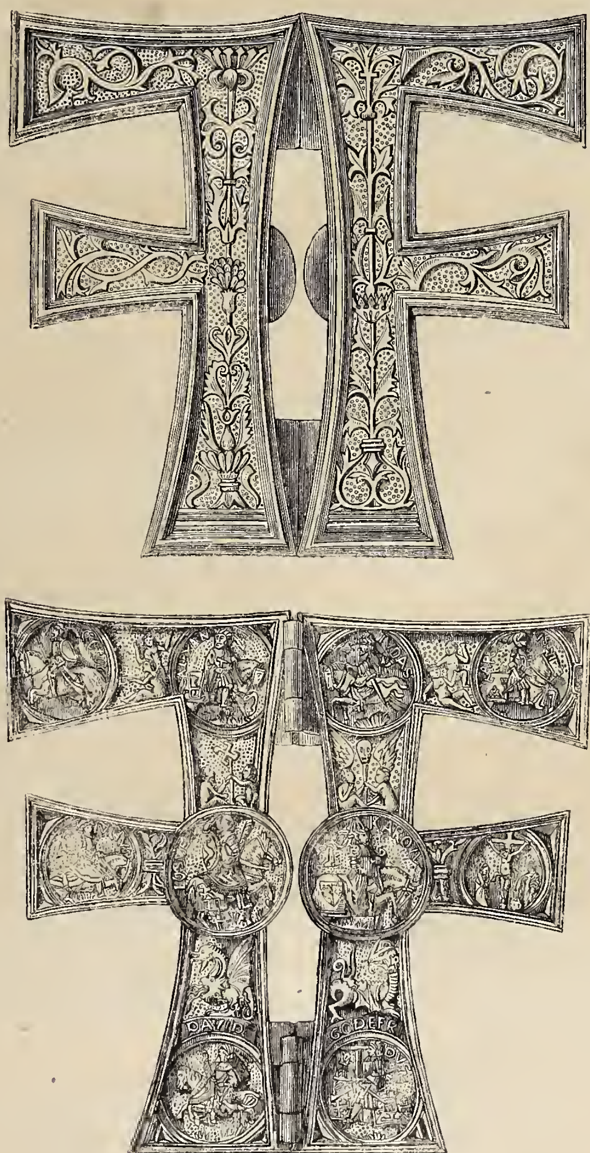
Découpé dans un morceau de bois de 13 millimètres d'épaisseur, ce diptyque, qui, sur chacune de ses faces extérieures, présente des rinceaux différents de la plus exquise délicatesse, a 7 centimètres de hauteur.

S'ouvrant à charnières prises dans la masse, et formant ainsi deux F adossés, il contient sur les deux côtés intérieurs dix-huit sujets, savoir : dix médaillons de 15 millimètres représentant les neuf preux à cheval, trois pris dans le paganisme, Hector de Troie, Alexandre roi de Macédoine, et Jules César; trois dans la religion juive, Josué, le roi David et Judas Machabée; trois dans le christianisme, Charlemagne, le roi Artus de Bretagne et Godefroy de Bouillon; un Calvaire, et enfin huit plus petits sujets servant à séparer les médaillons.

Le premier preux, sur le côté gauche du F, est Hector. Tourné vers la gauche, et la tête couverte d'une toque ornée de trois plumes, il porte un large bouclier sur l'épaule; le second, tourné vers la droite et coiffé de même, est Alexandre. Sur le caparaçon du cheval on voit un lion assis. Le troisième, Jules César, tourné à droite, porte sur le caparaçon l'aigle à deux têtes. Josué, qui ouvre la série des preux de la Bible, est tourné vers la droite; il porte un bouclier ovale, sur lequel est une salamandre répétée

sur la housse du cheval. David, la tête couverte d'un casque orné de deux plumes, est tourné vers la droite; sur le caparaçon est une harpe; Judas Machabée, tourné vers la gauche, porte trois corbeaux passants; Charlemagne, tourné vers la droite, porte « party, le premier, moitié de l'empire qui est d'or à une demie aigle esployée de sable; le deuxième, de France qui est d'azur semé de fleurs de lys d'or »; Godefroy de Bouillon, tourné vers la gauche et la tête casquée, porte écartelé en sautoir de Jérusalem; sur le tout, le gonfanon d'Auvergne; et enfin Artus de Bretagne, tourné vers la droite et la tête couverte d'un casque, porte, sur la trousse du cheval, trois couronnes avec une Vierge en abîme.

Il ne paraissait pas ridicule, au quinzième et au seizième



Musée du Louvre; Collection de M. C. Sauvageot. — *F*, sculpture en bois du seizième siècle.

siècle, de voir Hector, des rois juifs, Alexandre de Macédoine et César ainsi blasonnés et costumés à la mode du temps. Ce travestissement archéologique était tellement admis dans l'art, qu'à l'exception du Christ, de la Vierge, des anges et des apôtres, qui conservèrent presque toujours la longue robe traînante et le grand manteau de l'antiquité, tous les autres personnages étaient indistinctement revêtus des habillements que l'artiste avait sous les yeux. Quelquefois ces anachronismes ont l'avantage de caractériser l'époque et la destination des œuvres d'art. Dans l'excellent travail de M. J. Labarte sur la collection Debruge Duménil, nous lisons : « Josué porte sur son écu une salamandre, emblème de François Ier, ce qui peut faire supposer que cette pièce a été exécutée pour ce roi. »

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voyez les Tables des années précédentes.

LE RETOUR DU COLLÉGE.

Mes nouvelles habitudes à la ville et les plaisirs du collége ne m'empêchaient pas d'aimer toujours la campagne par-dessus tout. Et quelle agréable promenade j'avais à faire pour retourner chez moi après la classe! Je vous ai plaint souvent, mon cher Philippe, quand je vous voyais partir de la rue des Petites-Écuries pour prendre la rue Richer, puis la rue de Provence, puis la rue Saint-Nicolas, et arriver rue Caumartin, à votre collége! Quelle triste et fastidieuse ligne droite vous avez parcourue tous les jours quatre fois durant six années! Vous me faisiez pitié, et je vous aurais fait envie.

Au sortir de mon vieux château, je passais sous une avenue de platanes, de là sous des tilleuls séculaires; un moulin, que mon ruisseau mettait en mouvement, me saluait de son bruit monotone au sortir de la ville; je ne passais guère sans admirer le jeu de sa roue et l'eau tombant sur les aubes en bouillons écumeux. Après les platanes et les tilleuls, je trouvais une belle avenue de marronniers, et plus loin, une allée solitaire d'aunes gigantesques. S'il me plaisait de visiter, au bout de ce promenoir, la grotte où jaillissaient deux sources minérales, je trouvais un banc de gazon prêt à me recevoir. Et puis venait encore un moulin que le même ruisseau mettait en mouvement, après avoir passé sur ma tête, encaissé dans son canal de bois. A côté du moulin se trouvait une petite maison rustique, demeure d'un fontenier que je trouvais d'ordinaire perçant des tuyaux de sapin.

Là une station était presque obligée; si ce n'était pas moi qui adressais la parole à mon ami Kybourg, il ne me laissait pas échapper, et il avait toujours une question à me poser, un point de science à débattre. Car c'était un bel esprit, maître Jean Kybourg, et, tout en perçant ses tuyaux, il rêvait littérature et philosophie. Il en vint même à faire des vers, et dès lors je ne passai plus chez lui impunément; dès que j'avais tourné l'angle de son jardin, il me regardait du coin de l'œil, et je me disais :

— Voici une chanson, une romance, ou tout au moins un quatrain.

J'approchais avec complaisance, et lui, appuyé sur son grand perçoir, qui restait quelques moments en repos, il me récitait des vers tels que ceux-ci :

Pour un cœur insensible
Tout est indifférent;
Mais pour un trop sensible
Tout lui est pénétrant, etc.

J'essayais de lui dire le peu que je savais, pour lui faire comprendre qu'il ne savait rien du tout.

— Vous vous croyez donc bien habile, monsieur Valentin? me dit-il un jour, un peu piqué. Tenez, je gage que vous n'arriverez pas au bout de ce tuyau, que j'ai déjà percé jusqu'à la moitié. Allons, menez le perçoir, je vous aiderai à tourner.

Je crus qu'il me serait facile d'aller droit jusqu'au bout, et me mis à l'ouvrage hardiment. Kybourg me laissait faire; mais bientôt l'instrument dévia, et j'en vis sortir la pointe de côté bien avant d'avoir atteint l'autre bout. Kybourg se mit à rire d'un air triomphant :

— Vous voyez bien, me dit-il, que j'en sais plus que vous; ne vous mêlez donc plus de critiquer mes vers.

A cent pas de chez Kybourg, j'arrivais au bord d'un étang où mon imagination plaça toujours la scène de cette strophe si souvent chantée :

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile?...

D'autant plus que j'apercevais de là une « vieille tour du More », le donjon d'un château du voisinage. L'étang était visité des hirondelles, peuplé de roseaux, fourmillant de grenouilles et de belles couleuvres, que je voyais nager quelquefois la tête levée. Après m'être assuré que je ne mettais le pied sur aucune, je m'avançais avec précaution pour aspirer le parfum des iris jaunes qui fleurissaient sur le bord.

Puis j'arrivais au bois des aunes, où l'on sait déjà si je me plaisais. En considération de toutes les séductions de la route, on m'accordait une heure pour la faire; aussi je connaissais tous les arbres et presque toutes les branches. Je savais où se trouvaient les violettes, les orchis, les pâquerettes, la menthe et le mille-pertuis. Au détour du chemin, j'apercevais mon père ou ma mère qui venaient à la découverte, et j'accourais. J'arrivais quelquefois avec une charge d'herbes pour mes lapins; car j'avais des lapins, et leur histoire sera sitôt faite que je peux bien la placer ici.

Les commencements furent modestes : j'avais deux ou trois couples qui de temps en temps me donnaient une portée; tous les petits venaient rarement à bien; mais ces animaux, amis de la liberté souterraine, étant parvenus à se creuser des terriers qui s'étendaient sous l'étable et la grange, tout changea bientôt de face, et je finis par devenir plus riche que mon père n'aurait voulu; car cette armée de lapins consommait une belle quantité de fourrage.

Il est vrai que nous les mangions à notre tour et que la cuisine champêtre ne s'en trouvait pas mal.

Mais un jour, Ferdinand, tout ému, vient annoncer à mon père que les crèches enfoncent et qu'elles sont minées par « ces gueux de lapins ». Si l'on n'y prenait garde, l'étable et la grange pourraient bien crouler.

Le cas parut assez grave et pressant pour qu'on fît venir l'architecte, qui nous dit bonnement de choisir entre notre grange et nos lapins. Il fallut enlever tout le plancher, dépaver la moitié de l'étable; et l'on fit d'étranges découvertes : les lapins avaient poussé des mines dans tous les sens et jusque sous notre maison; le sol était bouleversé. Il y eut de l'ouvrage pour le maçon et pour le charpentier. Les pauvres lapins, tout stupéfaits de se voir poursuivis dans leurs ténébreuses retraites, furent mis en lieu sûr et réduits, par des immolations successives, à un nombre convenable. Il fallut bien me résigner à cette sanglante exécution. *La suite à une autre livraison.*

UNE FILLE DE MILTON.

Les exemples peuvent quelquefois servir de consolation. Déborah, fille du grand Milton, épousa un pauvre tisserand. Une de ses filles se maria à un homme de la même profession, et un de ses fils, Caleb Clarke, fut clerc de paroisse à Madras. Selon les idées du monde, quel abîme entre l'auteur du *Paradis perdu* et un ouvrier! Quel changement dans la conversation et dans les habitudes! Mais qui peut dire s'il y en eut autant dans le bonheur? Milton paraît avoir été dur dans son intérieur, et peut-être le mari de Déborah avait-il plus de bonté sans manquer d'intelligence.

Il y a deux moyens d'arriver à la plus haute liberté personnelle, c'est d'avoir peu de besoins ou d'avoir beaucoup de moyens de les satisfaire. Le premier moyen est plus facile que l'autre, et cependant c'est celui que l'on emploie le plus rarement. ANCILLON.

CORRESPONDANCE DE SCHILLER ET DE GŒTHE.

Suite et fin. — Voy. p. 241.

Iéna, 18 mars 1796. — J'ai songé à mon Wallenstein. Je n'en suis encore qu'à la charpente, et je trouve qu'aussi bien pour la structure du drame que pour celle de l'homme, tout dépend de là. J'aimerais à savoir comment vous vous y êtes pris en pareil cas. Chez moi, le sentiment est d'abord sans objet précis et clair. Une certaine disposition sensible de l'âme précède, et c'est à elle que succède seulement la première idée poétique.

... Combien je suis touché lorsque je songe que ce que nous cherchons d'ordinaire et ne trouvons qu'à grand'peine dans le lointain d'une antiquité privilégiée, existe en vous

si près de moi! Ne vous étonnez plus s'il en est si peu qui soient capables et dignes de vous comprendre. L'admirable naturel, la vérité et l'aisance de vos descriptions écartent chez le vulgaire des juges toute idée de la difficulté de l'art et de sa grandeur.

Iéna, novembre 1796. — Je vois bien maintenant que le Wallenstein me coûtera tout l'hiver et presque tout l'été : il s'agit d'un sujet rebelle, auquel je ne pourrai arracher quelque chose que par une opiniâtreté héroïque.

..... Quant à l'esprit dans lequel je travaille, vous serez content de moi. Il me semble que je réussis fort bien à maintenir mon sujet hors de moi-même et à ne lui communiquer que la forme. Je serais presque tenté de dire que le sujet ne m'intéresse plus du tout par lui-même, et que je n'ai jamais uni à une pareille ardeur pour le travail tant de froideur pour son objet. Je traite maintenant en réalité le caractère principal, comme la plupart des personnages accessoires, avec l'amour désintéressé de l'artiste.

SCHILLER.

Weimar, juin 1797. — J'ai repris maintenant cette idée (le plan de Faust), et je suis passablement d'accord avec moi-même. Mais mon désir serait que vous eussiez l'obligeance de méditer la chose pendant une nuit d'insomnie, de me soumettre les exigences que vous imposeriez à l'ensemble, et de me raconter ainsi et m'expliquer, en vrai prophète, mes propres rêves. GŒTHE.

Iéna, juillet 1797. — Je trouve qu'il y en a beaucoup qui se méprennent en ce qu'ils rapportent la notion du beau à la conception beaucoup plus qu'à l'exécution des œuvres d'art; ils doivent ainsi, sans nul doute, se trouver embarrassés quand l'Apollon du Vatican et d'autres figures semblables, déjà belles par elles-mêmes, sont placées sous une même catégorie de beauté que le Laocoon, avec un faune ou d'autres représentations douloureuses ou ignobles. Le cas est le même, comme vous le savez, pour la poésie. Que de mal on s'est donné et l'on se donne encore pour sauver, à côté des idées que l'on s'est faites de la beauté grecque, la nature souvent crue, hideuse ou basse qui apparaît dans Homère ou dans les tragiques! Puisse quelqu'un avoir enfin le courage d'enlever à la circulation la notion et même le mot de *beauté*, auquel une fois pour toutes sont attachées indissolublement toutes ces fausses conceptions, et mettre à la place, comme c'est justice, la *vérité* dans son sens général (1).

Iéna, juillet 1797. — Pour moi, la manière la plus belle et la plus féconde de mettre à profit nos entretiens, c'est de les appliquer toujours à mes occupations présentes, et de les employer de suite dans la production. De la sorte, j'espère que mon Wallenstein, et tout ce que je produirai dorénavant de quelque importance, pourra montrer et contenir sous la forme concrète tout l'ensemble de ce que nos rapports auront pu transporter dans ma nature.

Iéna, 1797. — Deux choses font le poëte et l'artiste : savoir s'élever au-dessus du réel, et rester dans les limites de la perfection physique. Là où ces deux conditions se trouvent réunies, il y a véritablement de l'art.

Iéna, 1798. — Je me tiens pour averti de ne point chercher d'autres sujets que des sujets historiques; ceux de pure invention seraient mon écueil. C'est une tout autre affaire d'idéaliser la réalité que de réaliser l'idéal, et les fictions libres ressortent proprement de ce dernier cas. Il est en mon pouvoir de communiquer l'âme et la chaleur à un sujet donné, défini, limité; les contours arrêtés tiennent mon imagination en bride et résistent à mes caprices.

SCHILLER.

(1) Voy. p. 146.

Weimar, 1798. — L'heureuse rencontre de nos deux natures nous a déjà procuré maint avantage, et j'espère que cet échange agira toujours de la même manière. Si j'ai fait valoir la réalité à vos yeux, vous m'avez arraché à l'observation trop exclusive des objets extérieurs et de leurs rapports pour me faire rentrer en moi-même. Vous m'avez appris à considérer d'un œil plus équitable la diversité de l'homme intérieur, vous m'avez refait une jeunesse, vous avez ressucité en moi le poëte, alors qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne cessât d'exister. GŒTHE.

Iéna, 1798. — Il est vraiment digne de remarque que l'insensibilité, au sujet des choses de l'art, se montre toujours en compagnie de l'inertie morale, et que l'aspiration vive et pure vers le beau idéal, même jointe à une indulgence souveraine pour tous les penchants naturels, amène toujours à sa suite l'austérité morale. SCHILLER.

Weimar, 1800. — Pour les exigences extrêmes qu'on affiche aujourd'hui à l'égard des poëtes, je crois qu'elles ne sont pas très-propres à en faire naître un de plus. La poésie exige dans celui qui s'y livre une certaine prédilection naïve et restreinte pour la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Le prendre de trop haut avec elle, c'est troubler cet état d'innocence de la production, et mettre à la place de la poésie, sous le titre de poésie pure, un je ne sais quoi qui, une fois pour toutes, ne sera jamais de la poésie, comme nous le voyons malheureusement de nos jours. Et il en est de même des arts qui s'en rapprochent, et même de l'art entier pris dans son sens le plus large.

GŒTHE.

Iéna, 1801. — Le poëte débute par l'instinct; il doit même s'estimer heureux quand la conscience claire et nette qu'il a de son travail le conduit à conserver intacte au terme de son œuvre l'idée première et générale, mais obscure, d'où elle est sortie. Sans une pareille idée, obscure mais toute-puissante, il n'y a point d'œuvre poétique possible, et la poésie, ce me semble, consiste précisément à exprimer et à communiquer ces sentiments irréfléchis, c'est-à-dire à les faire vivre dans la création artistique.

Celui qui n'est pas poëte pourra se montrer, comme le poëte lui-même, capable de produire une œuvre issue de la réflexion, et saura s'imposer; mais cette œuvre n'aura dans l'instinct ni son origine ni sa fin, ce ne sera jamais qu'une œuvre de raison. Or, c'est l'union de l'instinct avec la réflexion qui fait le poëte artiste.

SCHILLER.

Les deux illustres écrivains continuèrent de se communiquer ainsi, dans une correspondance presque quotidienne, sans apprêts et sans souci du public, les conseils qu'ils croyaient utiles de se donner mutuellement au sujet de leurs ouvrages, les jugements qu'ils portaient l'un sur l'autre ou sur eux-mêmes, leurs idées sur l'art en général, tout ce qui occupait leur esprit, jusqu'à la mort de Schiller, qui eut lieu au printemps de l'année 1805. En apprenant cet événement que personne n'osait lui annoncer, Gœthe, ordinairement si fort contre l'émotion, tressaillit et couvrit d'une de ses mains ses yeux mouillés de larmes. « J'ai perdu un ami, dit-il, et avec lui la moitié de mon existence. »

PAYSAGISTES.

Chaque année, dès qu'avril a rougi les premiers bourgeons, on voit les paysagistes descendre de leurs ateliers le sac sur le dos et sortir par toutes les portes de la ville.

Où vont-ils si allégrement, l'œil vif, la bouche souriante, avec l'ardeur confiante de jeunes soldats qui marchent à la victoire? Ils vont, dans les champs, dans les bois, au bord des rivières, épier la renaissance de la nature. La plupart, légers d'argent, s'avancent sans projet arrêté, au hasard, le cœur gonflé du désir d'admirer et les yeux grands ouverts à toutes les perspectives de la route. Impatients, ils ne tardent pas à se choisir un gîte dans une pauvre auberge, dans une maison de villageois, dans une hutte noircie et misérable; il n'importe! pourvu qu'ils se sentent loin de tous les bruits, dans la solitude d'un paysage à leur gré, libres, silencieux et sobres comme le berger ou l'ermite. Quelques-uns, plus ambitieux, riches du prix d'un tableau, ont rêvé tout l'hiver un voyage aux pays lointains. Ils ont résolu d'aller d'un trait en Italie, dans la campagne romaine ou sur les rivages de la Méditerannée, pour s'assurer si Poussin et Claude n'y ont point laissé un de leurs secrets; ou bien de traverser la mer pour explorer les sables, les ruines, les oasis de l'Égypte ou de l'Algérie, sur les traces de Marilhat, trop tôt ravi à l'art, ou de Fromentin, peintre avec la plume comme avec le pinceau. Mais ces enthousiastes, bien souvent, se laissent aussi séduire en route, et s'arrêtent au coin du premier bois où les attire un nuage dans l'étang ou un rayon dans le feuillage; ils s'assoient philosophiquement sur le pliant classique, « pour un quart d'heure seulement, pensent-ils, le temps de faire une esquisse, de fixer un effet, une impression. » Le soir les surprend à la même place; ils y reviendront demain au lever du jour, et, qui sait? ils vivront là jusqu'au prochain hiver, attachés par d'invincibles attraits à ce lieu



Salon de 1859; Peinture. — Le Bateau de M Daubigny, par M. Elmerich. — Dessin de Lavieille.

dont le charme a pénétré toute leur âme; un espace de quelques pas sera le théâtre de leur odyssée. Les paysagistes qui préfèrent aux profondeurs des bois la fraîcheur des eaux, descendent quelquefois le cours des rivières ou même des fleuves dans des yoles légères. Un des plus célèbres, M. Daubigny ([1]), s'est fait construire, à peu de frais, une maisonnette flottante; la voilà, cette modeste barque où tant de gracieux et limpides tableaux de la nature sont venus se refléter sur sa toile comme dans un fidèle miroir. Un jour, il a pris fantaisie à un de ses amis, M. Elmerich, de peindre le peintre lui-même dans son atelier mouvant, et le public, pendant l'exposition dernière, a applaudi à cette aimable inspiration.

([1]) Nous avons reproduit plusieurs œuvres de M. Daubigny. Voy. les Tables.

ROBERT NANTEUIL,

CÉLÈBRE GRAVEUR FRANÇAIS.

DOCUMENTS NOUVEAUX SUR SA VIE.



Portrait de Robert Nanteuil, dessiné par lui-même et gravé par Edelinck. — Dessin de Chevignard.

La première des deux collections d'estampes rassemblées par l'abbé de Marolles, fut acquise pour distraire Louis XIV qu'une maladie confinait dans son appartement. C'est cette collection qui a formé le noyau du cabinet des estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu. Amateur passionné, Marolles classait ses épreuves avec un soin minutieux : elles étaient « légèrement collées par un des coins » sur de grandes pages blanches, comme nous l'apprennent les Mémoires de J. Rou ; et, de plus, le laborieux abbé y joignait « les particularités qu'il pouvait déterrer » sur la vie des artistes dont il prenait plaisir à rassembler les œuvres. Que sont devenues toutes ces notes fugitives? Un simple feuillet échappé à leur dispersion suffit pour faire naître de vifs regrets. Telle est, entre autres, une page écrite par notre célèbre artiste Nanteuil sur sa propre vie, et qui devait se trouver originairement dans la collection de l'abbé.

Robert Nanteuil, non moins fin courtisan qu'habile portraitiste, était dans l'usage d'accompagner ses pastels de flatteries rimées, en style du temps, à l'éloge de ses modèles. En 1661, appelé à faire d'après nature, pour la première fois, un portrait de Louis XIV, il remit au roi, en commençant son travail, des vers imprimés, une épigramme et une requête ; l'épigramme, ainsi conçue, fera apprécier l'homme et le poëte :

> Je n'eus jamais un tel ouvrage,
> Et jamais un objet n'eut pour moi tant d'attraits.
> J'ai pu dans mes tableaux exprimer le courage,
> Crayonner la prudence, en former tous les traits,
> Et même j'ai fait voir quelques vertus ensemble ;
> Mais en peignant mon roi j'aurai fait encor plus,
> Car si son portrait lui ressemble,
> J'aurai peint toutes les vertus.

Au bas d'un exemplaire de ces vers assez plats, l'ar-

tiste écrivit pour l'abbé de Marolles quelques lignes touchant les premiers temps de sa vie. Le hasard qui a laissé ces lignes inconnues aux biographes de Nanteuil les a fait retrouver depuis peu. Il ne peut être sans intérêt de rechercher, à l'aide de ce document, quels furent les premiers essais d'un de nos plus habiles maîtres, de celui que l'Italien P. Zani, l'auteur très-apprécié de l'*Enciclopedia delle belle arte,* nomme le prince des portraitistes au burin ([1]).

Le père de Robert Nanteuil était un marchand de Reims, nommé Lancelot Nanteuil. Les biographes du fils l'ont fait passer pour un homme bizarre et presque extravagant. Le zèle de ce père pour l'éducation de son fils, d'autre part l'affection fort grande de Robert pour lui, et son empressement à l'appeler à Paris dès que sa position y fut assurée, permettent assurément d'adoucir la rigueur de ces imputations. L'année précise de la naissance de Robert n'est pas connue. La plupart de ses biographes le disent né en 1630 : cette date ne saurait être exacte ; il faut la reculer de plusieurs années, en même temps qu'il convient de rapprocher aussi la date de 1618, donnée par Baldinucci. La vérité probable est entre ces deux chiffres. Le Mercure galant de décembre 1678, en annonçant la mort de Nanteuil, dit qu'il était âgé de cinquante-cinq ans ; il serait donc né vers 1623. C'est un petit problème d'histoire locale qui attend sa solution. Les Rémois, compatriotes de l'illustre graveur, peuvent seuls découvrir cette date dans leurs archives municipales.

Le jeune Robert fut placé par son père chez les Jésuites de Reims pour y faire ses études classiques ; mais, comme tous les hommes doués de facultés éminentes, une vocation énergique l'attira vers les arts du dessin. On ne sait quel fut son premier maître. Nanteuil se borne à faire connaître qu'il commença à graver étant en seconde, et qu'alors il dessinait les portraits de tous ses camarades même pendant les classes.

Ses deux premiers essais de gravure furent un Tambour d'après Callot, et un portrait de Louis XIII, en ovale, d'après Lasne. Les professeurs du jeune Robert, tout pénétrants qu'on a voulu faire les membres de la célèbre compagnie, n'apprécièrent pas ses rares dispositions. Nanteuil écrit à ce sujet : « Comme j'étais persécuté par les jésuites (le mot *jésuites,* bien visible encore, est soigneusement effacé dans l'original et remplacé par celui de *régents*), je gravai sur des arbres, à la campagne, deux planches d'un Christ et d'une Vierge, en ovale, d'après des tailles-douces que je trouvai alors. »

Ces quatre pièces, le Tambour, le Louis XIII, le Christ, et la Vierge, ont échappé aux recherches persévérantes des amateurs d'estampes. Ni l'abbé de Marolles, ni J. Évelyn, deux amis de l'artiste, n'en disent mot. On trouve, il est vrai, dans l'œuvre de Nanteuil, deux grandes pièces ainsi désignées par Florent le Comte : « Un grand regard de Christ et Vierge de pitié, en buste, d'après le Guide. » Mais la dimension de ces deux planches ne permet pas de supposer qu'elles aient pu échapper à la vigilante surveillance des régents, ni qu'un écolier soit venu à bout de les transporter, sans être vu, à la campagne, sur les branches d'un arbre. D'ailleurs ces figures sont datées de 1653 et 1654 ; le Christ porte les armes des Masparault, famille parlementaire fixée à Paris, pour qui, sans doute, elles ont été gravées ; le travail est d'une main tout à fait expérimentée ; il doit donc exister deux autres pièces analogues encore inconnues et d'une dimension beaucoup moindre.

Tout en faisant sa rhétorique, Nanteuil poursuivit avec une ardeur croissante ses études de gravure. Il n'était plus chez les Jésuites : Baldinucci affirme qu'il fut chassé de leur collége. Nanteuil mentionne un assez grand nombre de travaux presque tous aujourd'hui perdus : « Les figures d'Euclide, la représentation d'un œil de bœuf après le naturel pour l'ophthalmie, quelques antiquités et épitaphes qui sont dans l'église Saint-Remi. » C'est à ce même temps qu'il faut rapporter « le Sauveur en pied » (n° 3 du catalogue de Robert Dumesnil), pièce dédiée à dom Étienne Willequin, sous-prieur de l'archimonastère de Saint-Remi, ainsi décrite : « Une figure représentant la taille et la hauteur de Notre-Seigneur, selon un tableau qui est dans le cloître de Saint-Remi. » Tous ces travaux, qui portent encore les marques de l'inexpérience, doivent se rapporter à l'an 1644, date aussi du premier portrait dessiné et gravé par cette jeune main alors tout ignorante et depuis devenue si habile : « Le portrait du grand prieur d'aujourd'hui, qui était alors sous-prieur, nommé dom Étienne Vuillequin. » Ce portrait, sans nom, sans marque, dont les épreuves sont de la plus extrême rareté, a été pris tantôt pour celui d'un capucin (Robert Dumesnil, n° 9), tantôt pour celui d'un religieux de Saint-Nicaise, que l'on dit avoir été le maître de Nanteuil pour le latin. Florent le Comte ajoute que cette gravure a été faite avec un clou aiguisé en burin. Il n'est pas besoin d'une semblable supposition pour expliquer l'imperfection du travail ; l'on peut sans crainte mettre cette légende du clou au nombre des contes dont on se plaît à embellir les essais mal connus des artistes illustres. D'ailleurs il n'est guère probable, après l'énumération qui vient d'être faite, que Nanteuil manquât des outils de son métier. Ses rapports avec le graveur rémois N. Regnesson, devenu plus tard son beau-frère, étaient sans doute établis, et il est tout à fait raisonnable de penser que Nicolas Regnesson a donné à R. Nanteuil les premières notions de son art. Ce qui demeure certain, c'est que dès l'année suivante ils gravèrent ensemble une assez grande pièce en largeur mentionnée par Florent le Comte, avec le titre de : « une Représentation de famille », au bas de laquelle on lit : Gravé par N. Regnesson et R. Nanteuil. Cette pièce fait partie de l'œuvre du maître. Une « Sainte Nourrice », que Nanteuil grava aussi étant en rhétorique, est encore à découvrir. Le nom de sainte Nourrice appelle une explication qui peut aider à reconnaître l'estampe ignorée. Les Rémois ont bâti une église à la nourrice de leur grand saint ; elle se nommait sainte Balsamie et plus vulgairement Sainte Nourrice. C'était, dit la légende, une femme romaine qui se rendit à Reims avec son fils saint Celsin pour donner son lait à saint Remi.

Nanteuil fit sa philosophie en 1645. Dans la copie, en contre-partie, d'une Vierge, d'après Mellan, on lit à droite de l'estampe : *R. Nanteuil philosophiæ auditor sculpebat Remis anno Dni 1645.* Il est permis de présumer que le jeune écolier, en exécutant ce travail de gravure, alors qu'il terminait ses études littéraires sous le patronage des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, voulut laisser un signe de protestation contre la persécution que sa vocation d'artiste lui avait attirée chez les Jésuites. On était alors au plus fort de la lutte qu'eut à soutenir, pendant presque tout le dix-septième siècle, la ville de Reims avec la célèbre compagnie. Le jeune artiste, comme aussi les Bénédictins, avaient été froissés par elle ; de là, sans doute, la nouvelle protestation, plus directe et plus évidente, qu'il crut devoir faire à l'occasion de sa thèse de philosophie. Les deux gravures qui viennent d'être citées, la Vierge de Mellan et la Représentation de famille, passent bien à tort pour avoir servi de décoration à cette thèse. Les propres paroles de

([1]) On a beaucoup écrit sur Nanteuil et sur ses ouvrages. Après Marolles, Perrault, Florent le Comte et Baldinucci, ses contemporains, après les divers historiens de l'art de la gravure, après surtout l'excellente monographie de M. Robert Dumesnil (*le Peintre-graveur français*, t. IV), on aurait pu croire la matière épuisée. On verra toutefois par notre notice qu'il reste à concilier maintes contradictions, et plus d'un fait à tirer de l'oubli.

Nanteuil éclaircissent ce fait controversé. C'est, dit-il, « une » grande planche double feuille de mon invention et du des- » sin d'un peintre de Reims nommé Armand (le peu de pré- » cision de l'écriture rend ce nom douteux), et de ma gra- » vure représentant trois figures, la Piété, la Justice et la » Prudence qui vont saluer l'Université; laquelle planche » servit pour la thèse que je soutins en philosophie en » 1645. » L'extrême grandeur de cette pièce en a peut-être causé la destruction. Les collections connues n'en donnent pas de traces, les historiens de la gravure citent à faux, et cependant le programme imprimé doit porter le nom du lauréat chargé de soutenir les propositions.

Il y a donc, pour l'œuvre de R. Nanteuil, toute une série de découvertes à faire : nous en donnons l'avis aux amateurs des arts et aux compatriotes de l'artiste. En notre temps tout positif, il ne sera pas superflu de faire remarquer combien les peines de la recherche seront amplement compensées par la seule valeur vénale de quelques pièces retrouvées.

Les contemporains de Nanteuil qui ont eu occasion de parler de cet éminent portraitiste ont tous été frappés de l'extrême ressemblance qu'il savait donner à ses portraits. Que ce fût disposition naturelle, habileté acquise, ou résultat de procédés spéciaux, Nanteuil sut bientôt reconnaître en lui-même cette faculté remarquable, et lui demanda ses premières ressources. Pendant plus de trois années, de 1645 à 1648, suspendant ses études de gravure, il nous apprend qu'il fit beaucoup de portraits « à la plume » et « à la pierre de mine ». Ce fut seulement en 1648, à Paris, qu'il reprit le burin; ce fut là aussi et à cette même époque qu'il étudia la « manière du pastel ». Son premier essai dans ce genre fut le portrait de Pierre Dupuy.

Ainsi, grâce à quelques lignes tracées pour l'abbé de Marolles, tous les premiers temps de la carrière de cet illustre artiste sont aujourd'hui nettement expliqués. Il commence des études classiques chez les Jésuites, qui contrarient son penchant pour les arts du dessin; il passe chez les Bénédictins, qui non-seulement ne s'opposent pas à sa vocation, mais l'encouragent en lui laissant copier et graver les antiquités, les épitaphes, les tableaux du cloître et de l'église Saint-Remi; il trouve un protecteur, dom Estienne Willequin, homme de goût et de savoir, qui sert d'original à son premier portrait gravé; enfin, chez le graveur Regnesson, un ami, un maître, et bientôt une nouvelle famille.

Un mot sur son premier mécène. Dès 1624, dom Estienne Willequin remplissait dans l'archimonastère de Saint-Remi le double office d'infirmier et de prévôt. Il fut au nombre des religieux qui, fidèles à l'ancienne profession, s'opposèrent à une réforme imposée par l'archevêque de Reims : toutefois on le retrouve plus tard, bien qu'ancien non-réformé, sucessivement sous-prieur et grand prieur de l'opulente abbaye. Sous sa surveillance et pendant son administration on fit la riche châsse de Saint-Remi, en argent massif, ornée de pierres précieuses, ne mesurant pas moins de 2m,27 de long sur 1m,29 de large, puis une élégante clôture de l'arrière-chœur. Lorsqu'en 1666 Colbert réglementa la manufacture de Reims, dom E. Willequin prit part aux délibérations du conseil. Aujourd'hui, tout cela est à peu près oublié. Ce n'est cependant pas sans quelque émotion que l'on retrouve ce nom de religieux tracé au bas d'une estampe médiocre par la main encore inexercée, mais reconnaissante, de l'écolier qui devait devenir si célèbre. *La suite à une autre livraison.*

La suite à une autre livraison.

LA TERRE DE BEURRE.

On donna cette singulière dénomination à une prétendue île de l'océan Atlantique, que l'on apercevait de temps à autre, mais qui disparaissait aussitôt. Elle fondait, disait-on, comme une masse de beurre. Le Voltaire des Espagnols, Feijoo, a essayé d'expliquer ce prétendu phénomène, qui n'était, même de son temps, rien moins qu'avéré. Selon lui, c'était l'image de l'île de Fer, réfléchie sur une masse de vapeurs très-éloignée, une nuée spéculaire (*nube specular*).

« Cette île, dit M. de Humboldt, fut gravement cédée, dans le seizième siècle, par le gouvernement portugais, à Louis Perdigon, au moment où celui-ci se préparait à en faire la conquête (¹). »

DE L'HARMONIE DES SPHÈRES CÉLESTES.

Qu'est-ce que le son? Une vibration de l'air se communiquant à notre oreille. Si les astres se mouvaient dans l'air et non dans l'éther, on pourrait dire qu'ils produisent des sons et supposer une harmonie. Mais cela n'est pas. Il y a certainement dans les astres une musique naturelle, mais c'est la musique qui se produit dans l'atmosphère de chacun d'eux par les mouvements variés de la surface, vents, océans, forêts, etc., et tout ce qu'on peut imaginer d'analogue et de supérieur dans les autres mondes. Quant aux mouvements astronomiques, ils n'ont qu'une sorte d'analogie avec la musique proprement dite. La musique se compose essentiellement de mouvements de l'air qui ont entre eux certaines proportions harmoniques; les accords astronomiques se composent pareillement de mouvements, non pas de l'air, mais des corps célestes, doués aussi, les uns à l'égard des autres, de certaines proportions harmoniques. C'est en quoi consiste l'analogie, et aussi le mot d'harmonie peut-il s'appliquer avec justesse aux uns comme aux autres. On peut même aller jusqu'à dire qu'il ne serait pas impossible de traduire musicalement les mouvements célestes, et qu'il en résulterait de très-beaux accords. Ainsi, l'accord qui produit sur notre oreille la sensation de l'octave consiste en ce qu'une première corde formant dans un temps déterminé un certain nombre de mouvements, une seconde corde en forme dans le même temps un nombre voulu, et c'est là le rapport qui frappe agréablement notre oreille par sa simplicité et que nous nommons l'octave. La tierce est formée par deux cordes, dont l'une exécute trois mouvements tandis que l'autre en exécute un, et ainsi de suite. En calculant donc les rapports qui existent entre les divers mouvements accomplis par les astres dans un même temps, on pourrait disposer des cordes dont les vibrations présenteraient entre elles des rapports semblables; et, bien que l'expérience ou, ce qui revient au même, le calcul n'en ait pas été tenté à notre connaissance, l'on peut être assuré d'avance que les sons qui en résulteraient n'auraient rien de discordant. Peut-être même les relations astronomiques, qui sont exprimées par des formules mathématiques d'une grande complexité, donneraient-elles lieu à des accords qui paraîtraient fort mélodieux. Il serait, en tous cas, intéressant que quelque curieux voulût prendre la peine d'essayer cette traduction d'un nouveau genre. Elle aurait l'avantage de montrer bien au clair ce que l'on doit entendre par les harmonies célestes.

La lutte est la condition du succès : notre ennemi est notre auxiliaire. Sir Robert Peel.

LES RAMONEURS.

Voici le matin; le pâle soleil d'automne perce le brouillard de la rue; la voix rude du maître a retenti. Allez, pauvres enfants! il faut quitter le gîte où peut-être une

(¹) *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 168.

botte de paille a servi d'oreiller à votre sommeil; il faut vous mettre en route, et, sous peine de réprimande, peut-être de châtiment, faire une bonne journée, c'est-à-dire quêter votre travail de porte en porte, comme d'autres cherchent leur plaisir; forcer votre faible voix pour avertir de votre passage; marcher, quelquefois pieds nus, sur le dur pavé, tantôt brûlé par le soleil, tantôt glacé par la gelée, et, pour toute récompense, manger, assis sur une borne ou sur la marche d'un seuil, le morceau de pain dû au hasard de l'aumône. Tout ce qui semble indispensable à l'enfance, vous en êtes privés. Les soins, les caresses d'une mère, vous ne les connaissez pas; des haillons, qui vous couvrent à peine, vous tiennent lieu d'habits; cette fraîcheur, cet éclat de la santé, qui partout assure à l'enfant sa bienvenue, a disparu de vos joues noircies comme par un masque de carnaval; vous êtes si bien dépouillés des grâces de votre âge, que plus d'une mère se sert de vous comme d'un épouvantail pour faire peur à son nourrisson indocile. Si le froid saisit vos mains, vous n'avez que votre haleine pour les réchauffer : le feu s'éteint dans chaque maison quand vous entrez, et c'est grâce à vous que la flamme brillera sans danger dans l'âtre et réjouira la famille quand vous serez partis. Ainsi vous semblez déshérités de tout ce qui peut faire aimer la vie, et cependant, comme les plus heureux, vous avez votre gaieté. Vous gardez, même au milieu des privations, le privilége de l'enfance, l'oubli de la veille, l'insouciance du lendemain et le rire toujours prêt. Aussi voit-on tout à coup, sur votre sombre visage, briller votre regard et reluire vos dents blanches. Au haut de la cheminée, aveuglés, étouffés par une noire



Salon de 1859; Peinture. — Ramoneurs partant pour le travail, par M. Sam. — Dessin de Marc.

poussière, vous chantez comme l'hirondelle. Les places publiques, les grandes routes, les carrefours des villages, quand le maître n'est pas là, retentissent de vos ébats et de vos cris joyeux. Et voici qu'aujourd'hui un homme de talent, un peintre habile, s'est préoccupé de vous et s'est plu à retracer à nos yeux votre rude existence, résumée dans une seule scène, votre départ pour le travail; et nous, devant son tableau, nous nous sentons émus, nous vous accompagnons, dans votre laborieux pèlerinage, avec notre pensée et notre sympathie.

LA SOURCE DE L'OMBLA

PRÈS RAGUSE.

Les côtes de la Dalmatie, un peu monotones d'aspect, présentent sur plusieurs points des déchirures assez semblables aux *fiords* de la Norvége, ces golfes profonds qui se prolongent fort loin dans les terres, entre deux chaînes de hauteurs escarpées. La plus curieuse de ces baies de Dalmatie est celle de Gravosa, à trois kilomètres de la ville de Raguse, à laquelle elle sert de port militaire. Quand les navires ont doublé les pointes ardues qui ferment la baie au nord et au sud, ils se trouvent à l'abri de tous les vents, dans une petite mer intérieure de 40 mètres de profondeur, entourée de jolies habitations qui forment, sous leur épaisse couronne de verdure, le panorama le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

La baie de Gravosa s'avance à six kilomètres environ vers l'est, au milieu d'un massif de montagnes grisâtres et nues, qui forment la limite entre la Dalmatie et les provinces turques. Une route vicinale fort bien faite longe le bord septentrional de ce canal, qui perd le nom de Gravosa au point où les eaux perdent elles-mêmes de leur salure marine sous l'action d'un fort courant fluvial, et devient la rivière d'Ombla. A la largeur des eaux et à leur profondeur, on croit entrer dans l'estuaire d'un fleuve de l'importance de l'Adour ou de la Charente, et l'on cherche avec une certaine curio-

sité le point où cette chaîne calcaire, qu'on touche presque de la main, s'ouvre pour le laisser passer. Tout à coup, au pied d'une montagne aux escarpements les plus formidables, s'ouvre un petit bassin circulaire, fermé à l'ouest par un barrage par-dessus lequel l'eau s'échappe en mugissant. L'eau, d'une extrême limpidité, est parfaitement unie, sauf vers le milieu, où un léger bouillonnement indique l'éruption de la source : les rives ne sont aisément accessibles que vers le nord, où une petite pelouse s'étend jusqu'au bord de l'eau, dont l'œil peut constater, sur ce point, l'effrayante profondeur. C'est la source de l'Ombla, que Pouqueville appelle « le roi des fleuves souterrains », et qui mérite ce titre.

Pour comprendre cette curiosité naturelle, il faut se rendre compte de la construction géologique de toute l'ancienne Illyrie. C'est un pays de montagnes et de plateaux calcaires, très-pénétrables, comme on le sait, à l'action des eaux : sur une foule de points, les rivières et les moindres ruisseaux se perdent dans des gouffres, pour reparaître à quelques milles plus loin. Le nom que les Grecs modernes ont donné à ces abîmes (*katavothron*), a passé dans la science; les Slaves les nomment *ponor*. Le Monténégro en particulier est une véritable ruche dont les alvéoles sont une foule de vallées (*dolinas*) arrosées par des torrents pour la plupart temporaires, et qui s'engouffrent ainsi dans des *ponors* de deux ou trois pieds de diamètre. Dans la seule



La source de l'Ombla, « roi des fleuves souterrains », en Dalmatie. — Dessin de Grandsire, d'après une esquisse faite devant la source même par M. Lejean.

vallée de Tsetlinjé, nous en avons compté cinq sur une surface d'un kilomètre carré environ; les ruisseaux qui s'y perdaient étaient tous temporaires, sauf un seul. Tout cela constitue un réseau de rivières souterraines impossible à déterminer exactement, comme on le pense bien.

L'Ombla, que les Slaves appellent simplement *Rjeka* (le Fleuve), passe généralement pour être l'embouchure d'une jolie rivière de l'Herzégovine, la Trebinsnitza, ou rivière de Trebigne. L'antiquaire ragusain Georgi l'affirme, et ajoute que des objets jetés dans cette rivière se sont retrouvés dans l'Ombla : c'est, du reste, une opinion générale à Raguse, bien qu'on ne puisse citer aucune expérience moderne. Quand l'Ombla grossit, les paysans ragusains disent : « Il a plu à Trebigne. » Je voulus moi-même vérifier si, derrière la montagne qui domine la source, je ne trouverais pas le ponor où se perd la rivière; les cartes de ce pays sont si mal faites que je ne pouvais leur accorder la moindre confiance. Je gravis donc cette masse aride, où ne montent guère que les chèvres des paysans illyriens, et où aucun sentier ne serpente à travers les aspérités tranchantes de la roche calcaire, et, après quelques dangers et beaucoup de fatigues, j'arrivai au sommet, où m'attendait la déception la plus complète. Entre la montagne et la vallée de la Trebinsnitza s'étendait un plateau d'une lieue de largeur, couvert de rochers et de chênes nains, du reste parfaitement désert, et que, dans l'état d'épuisement où je me trouvais, je ne devais pas songer à franchir.

Plus tard, j'ai pu visiter en détail les bords de la Trebinsnitza, et j'y ai constaté l'existence de nombreux gouffres, qui forment comme des saignées à cette grande rivière. L'un des plus curieux est à deux kilomètres de Trebigne, en aval, sur le bord de la route de Raguse : le dernier doit exister sur les bords ou au fond d'un lac peu éloigné de Stagno, et où la rivière paraît finir.

L'Ombla paraît être l'ancien *Arion* des géographes grecs; du moins c'est le nom que lui donnent divers géographes

et voyageurs, que le nom moderne, emprunté au village voisin, ne paraît pas satisfaire. Pouqueville est de ce nombre. Les deux rives de ce *Loiret* dalmate sont, du reste, d'une beauté saisissante : masses de rochers d'un effet pittoresque ombragées d'oliviers, villages enfouis dans la verdure, ruisseaux s'échappant du flanc des montagnes et venant se perdre dans les prairies, sous une haie de lauriers-roses, rien n'y manque, pas même un cortége de légendes curieuses. L'une des plus touchantes est celle d'une *Héro* illyrienne, que mes souvenirs trop confus ne me permettent pas de répéter avec toute sa saveur originale.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN.

Suite. — Voy. p. 314.

QUATRIÈME PARTIE.

— J'ai peur de toi, vieux marin, j'ai peur de ta main décharnée! Tu es long, maigre et brun comme du sable de mer quand la vague s'est retirée.

J'ai peur de toi, de ton œil brillant et de ta main décharnée si brune.

— Ne crains rien, ne crains rien, garçon de noce, ce corps n'est pas tombé à terre.

Seul, seul, je restai debout, tout seul, tout seul, sur la vaste, la vaste mer, et pas un saint n'eût pris pitié de ma pauvre âme à l'agonie.

Tant d'hommes, tant d'hommes si beaux! ils gisaient là, tous morts, et mille choses visqueuses vivaient autour d'eux!

Je regardai la mer en putréfaction, et détournai mes yeux de ce spectacle. Je les reportai sur le pont du vaisseau, il était également en putréfaction; sur ses planches gisaient les corps morts de mes camarades.

Je regardai le ciel et voulus prier; mais avant qu'une prière s'élançât de mes lèvres, un méchant murmure m'arrivait et faisait mon cœur aussi sec que de la poussière.

Je fermai mes paupières et je les tins fermées, et, sous elles, les boules de l'œil battaient comme le pouls dans la veine; car le ciel et la mer, la mer et le ciel, pesaient comme un fardeau sur mes yeux fatigués, et les morts étaient étendus à mes pieds.

Une sueur froide ruisselait de leurs membres, quoiqu'ils ne fussent ni puants ni corrompus. Le regard qu'ils avaient jeté sur moi en mourant était encore tout entier dans leurs yeux.

La malédiction d'un orphelin pourrait tirer du ciel même un esprit et le précipiter en enfer; mais en est-il de plus terrible que celle qui brille dans l'œil d'un homme mort? Sept jours et sept nuits je vis cette malédiction, et je ne pouvais mourir.

Pendant ce temps, la lune mobile montait dans le ciel; elle montait doucement, avec une étoile ou deux près d'elle.

Ses rayons se jouaient sur la mer sans haleine : on eût dit la gelée blanche qu'avril répand sur la terre; mais au milieu de l'ombre projetée par le navire, l'onde ensorcelée brûlait toujours calme et d'un rouge terrible.

Au delà de ce reflet, j'aperçus des serpents d'eau; ils se mouvaient dans des voies de clarté blanche, et quand ils dressaient leurs têtes au-dessus de l'onde, une lumière fantastique s'en détachait en nombreuses étincelles blanches.

Passaient-ils dans l'ombre du vaisseau, j'admirais encore leur riche parure, leurs belles robes bleues, vert lustré et couleur de velours noir. Ils nageaient, louvoyaient, et chacune de leurs traces était un éclair de feu d'or.

O heureuses choses vivantes! nulle langue ne peut exprimer leurs beautés! Un élan d'amour jaillit de mon cœur; je les bénis involontairement. Il était sûr que mon bon patron avait pitié de mon âme; je les bénis involontairement.

Au même instant, je pus prier. De mon cou libre tomba l'albatros, et l'oiseau s'enfonça comme un plomb dans la mer.

CINQUIÈME PARTIE.

O sommeil! c'est une chose douce et aimée de l'un à l'autre pôle que le sommeil! Louanges soient données à la vierge Marie, qui m'envoya du ciel le doux sommeil et qui le fit couler dans mon âme.

Les seaux qui étaient restés si longtemps vides sur le pont me parurent, en songe, s'emplir de rosée, et quand je m'éveillai, il pleuvait.

Mes lèvres étaient moites, mon gosier frais et mes vêtements tout humides. Bien certainement en mon rêve j'avais bu, et ma peau buvait encore.

Je remuai, et je ne sentais pas mes membres. J'étais si léger que je crus avoir perdu la vie durant mon sommeil, et être devenu un esprit céleste.

Et aussitôt j'entendis un vent mugir. Il ne vint pas jusqu'à moi, mais avec son bruit il agitait nos voiles, si amincies et si sèches.

L'air supérieur prit de la vie, et mille pavillons de flammes y brillèrent; ils couraient çà et là, et çà et là, alentour et dans les intervalles, les pâles étoiles dansaient.

Et le vent qui venait mugit de plus en plus, et les voiles soupirèrent comme les joncs des marais, et la pluie tomba d'un noir nuage à l'extrémité duquel luisait la lune.

L'épais nuage noir s'ouvrit, ayant toujours la lune à son côté. Comme l'eau jaillissant d'un haut rocher, la lumière des éclairs tomba de son ouverture en rivière de feu large et profonde.

Le vent ne toucha pas le vaisseau, et cependant le vaisseau marcha sur l'onde! Aux feux des éclairs et aux clartés de la lune mêlés ensemble, les hommes morts poussèrent un soupir.

Ils gémirent, ils s'agitèrent; puis ils se levèrent, mais sans parler et sans remuer les yeux. C'eût été bien extraordinaire, même en rêve, de voir des morts se lever!

Le pilote se mit au gouvernail et le navire marcha, sans cependant qu'aucune brise soufflât. Les marins allèrent travailler aux cordages là où ils avaient coutume de le faire. Ils levaient leurs membres comme des machines sans vie. Nous formions un effrayant équipage.

Le corps du fils de mon frère était près de moi; genou à genou, lui et moi nous tirions le même cordage, et cependant il ne me dit rien.

— J'ai peur de toi, vieux marin! — Sois tranquille, garçon de noce : ce n'étaient pas les âmes échappées dans l'angoisse qui animaient de nouveau ces cadavres, mais une troupe d'esprits célestes;

Car aussitôt que l'aurore apparut, ils laissèrent tomber leurs bras et se réunirent autour du grand mât, et alors de doux bruits s'échappèrent de leurs corps et sortirent lentement de leurs bouches.

Autour d'eux, chaque doux son flottait quelque temps, puis il montait vers le soleil; puis du soleil redescendaient lentement de pareils sons, tantôt seuls, tantôt mêlés.

Parfois j'entendais tomber du ciel comme un chant d'alouette; parfois une foule de petits oiseaux semblaient remplir la mer et l'air de leurs doux gazouillements.

Ou bien c'était comme un concert de tous les instruments connus, ou le bruit d'une flûte solitaire, ou enfin comme le chant d'un ange qui rend muet et attentif à sa voix le ciel entier.

La musique cessa. Cependant les voiles continuèrent à produire un murmure agréable jusque vers le milieu du

jour. C'était un murmure semblable à celui que donne, dans les chaleurs du mois de juin et à travers le silence de la nuit et des bois, le cours d'un ruisseau caché.

Jusqu'au milieu du jour, nous fîmes voile paisiblement, quoique aucune brise ne soufflât. Doucement, doucement voguait le navire, poussé seulement par-dessous la quille.

Sous les flots, à neuf brasses profondes, glissait l'esprit qui nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige. C'était lui qui faisait aller le vaisseau. A midi, les voiles ne rendirent plus de son, et le vaisseau demeura tranquille comme avant.

Le soleil plana droit au-dessus des mâts, et semblait avoir cloué le navire sur l'océan. Mais en une minute le navire éprouva une violente secousse, il recula, avança moitié sa longueur d'une façon brusque et pénible.

Ensuite, comme un cheval qui piaffe et qu'on laisse partir, il fit un bond soudain, si fort que le sang reflua vers ma tête et que je tombai évanoui sur le pont.

Combien de temps je restai dans cet état, c'est ce que je ne puis dire. Toutefois est-il qu'avant de revenir à la vie, j'entendis du fond de mon âme le bruit distinct de *deux voix* dans les airs.

« Est-ce lui, disait l'une, est-ce bien là l'homme? Par celui qui mourut sur la croix! est-ce là l'homme qui avec son arbalète jeta bas l'innocent albatros?

» L'esprit roi de la région de brouillard et de neige aimait l'oiseau qui aimait cet homme, qui l'a tué de son arbalète. »

L'autre voix était une voix plus douce, aussi douce qu'une rosée de miel; et elle dit : « Cet homme a déjà fait pénitence, et il le fera plus encore. »

La fin à la prochaine livraison.

CAPRICES DE SOUVERAINS.

On s'est beaucoup tourmenté l'esprit pour découvrir ce qu'était au vrai l'homme au masque de fer. Les recherches les plus sérieuses et les plus récentes semblent démontrer que c'était un personnage de peu d'importance. On s'étonne alors du soin que l'on avait pris de le forcer à cacher son visage. Cet étonnement est naturel, mais il s'affaiblit singulièrement lorsqu'on songe aux idées étranges dont il a plu si souvent aux souverains absolus de se passer le caprice. Pourquoi fit-on ordonner au chevalier d'Éon (car il a été bien prouvé que c'était un homme) de « reprendre ses habits de femme »? On sait que lorsque Pierre le Grand voulait punir un des nobles de sa cour, il lui ordonnait quelquefois d'être *fou*, et le pauvre homme, en crainte de la Sibérie ou de pire, était obligé de se livrer à mille extravagances et de supporter les moqueries et les insultes de tous ses égaux. L'impératrice Anne, pour punir le prince G... d'une faute légère, décréta qu'il deviendrait *poule*. Elle lui fit construire une grande corbeille en forme de nid, bourrée de paille et garnie d'œufs, et le contraignit à s'asseoir sur ce nid en gloussant, dans une des pièces principales du palais, devant toute la cour. On dresserait une longue liste des incroyables fantaisies nées dans la tête de ceux qui ont eu le pouvoir dangereux de faire impunément tout ce qu'ils ont voulu.

FANATISME.

Il y a quelques années, me trouvant à Barcelone, je voyais souvent un bambin de sept ou huit ans, nouvellement arrivé de Buenos-Ayres, et recueilli par une famille avec laquelle j'étais fort lié. Plusieurs fois par jour, en se levant, en se couchant, à l'heure des repas, il ne manquait jamais de dire à haute voix, et d'un ton de fausset : « Meurent les sauvages unitaires! » Dans la république Argentine, dès qu'un enfant pouvait articuler un mot, on lui apprenait ces belles paroles, de par le dictateur, et mieux eût valu pour un écolier oublier de réciter son *Credo* que d'omettre cette imprécation contre « les sauvages unitaires ». J'essayai de savoir quelles gens étaient ces unitaires; on me l'expliqua, mais tout ce que j'ai retenu, c'est qu'en certaines choses ils ne partageaient pas la manière de voir de Rosas. L'enfant n'en savait pas un mot; mais s'il fût resté en Amérique à recevoir cette belle éducation, peut-être à vingt ans eût-il trouvé tout simple qu'on fusillât quelqu'un pour le fait d'être unitaire. « Meurent les hérétiques! » c'était la prière qu'on apprenait aux enfants dans l'Espagne du seizième siècle, et probablement ce fut la première que bégaya Philippe II. Devenu roi, il assistait à un autodafé, et disait que si son fils avait encouru la sentence du saint tribunal, il mettrait lui-même le feu aux fagots. [1]

Les plus grandes difficultés sont où nous ne les cherchons pas. GŒTHE.

CONSOMMATION DU PAPIER
AUX ÉTATS-UNIS.

La consommation de papier aux États-Unis est supérieure à celle de la France et de l'Angleterre réunies. La France, avec 35 millions d'habitants, ne produit annuellement que 70 000 tonnes de papier, dont un septième pour l'exportation. Dans l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, avec 28 millions d'habitants, on ne produit que 66 000 tonnes de papier. A ce chiffre total, 136 000 tonnes, représentant la production de 63 millions d'Européens, le peuple américain oppose une production de près de 200 000 tonnes pour 28 millions d'habitants. Ainsi, un habitant des États-Unis consomme plus de trois fois autant de papier qu'un Anglais ou qu'un Français. On pourrait supposer que cette dépense énorme de papier est due presque exclusivement à l'extension des affaires commerciales. Mais la statistique nous apprend quelle part immense il faut attribuer, dans cette consommation, aux travaux de l'esprit. On compte aux États-Unis plus de 3 000 journaux et revues, dont les uns se tirent à 173 000 exemplaires, comme le *New-York Weekly Tribune*, et dont les autres, comme le *Harper's Monthly Magazine*, revue mensuelle, ont une circulation de 168 000 numéros : en six mois on a imprimé 60 000 copies du volumineux ouvrage de M. Macaulay sur l'Histoire d'Angleterre!

D'ailleurs, le commerce américain emploie fort peu du papier que nous connaissons pour ses besoins les plus grossiers : enveloppes, emballage, couvertures, affiches, etc... C'est aux États-Unis que nous avons vu, pour la première fois, des enveloppes de lettres faites avec un papier brun grossier. Moins fringantes que les nôtres, ces enveloppes n'en remplissent pas moins leur office, et peuvent mieux garantir l'intérieur de la lettre pendant les longueurs d'un voyage maritime. Pour bien des usages, les commerçants américains emploient du papier fait avec des substances presque inconnues en Europe : de la paille, des feuilles de palmier, l'écorce de certains arbres. La consommation du papier ordinaire s'est tellement accrue, pendant les dernières années, que, les chiffons manquant à la fabrication, on a cherché tous les moyens possibles pour s'en passer. Mais, malgré les récompenses promises par les journaux américains, surtout par le *New-York Herald*, on n'a pas encore

[1] Prosper Mérimée, *Don Carlos*.

réussi à trouver une substance qui puisse avantageusement remplacer le chiffon.

Quelque énorme que soit la consommation du papier aux États-Unis, elle augmenterait encore, si l'on pouvait produire le papier à meilleur marché. Et pourtant les manufacturiers américains apportent dans sa fabrication toute l'habileté et l'économie dont ils sont capables; mais la rareté croissante des chiffons maintient le prix du papier à un taux relativement élevé.

Il y a aux États-Unis 800 papeteries en activité, ayant 3 000 machines, et produisant annuellement 270 millions de livres de papier, qui, à 10 *cents* (1) la livre, fait 27 millions de dollars. La quantité de chiffons nécessaire pour produire ce papier monte à 405 millions de livres. Il faut une livre et un quart de chiffons pour faire une livre de papier. La valeur de ces chiffons, à 4 cents la livre, est de 16 200 000 dollars; et le coût du travail, à 1 cent trois quarts la livre, monte à 3 375 000 dollars. Le prix de la main-d'œuvre et celui des chiffons est de 19 575 000 dollars; ce qui, ajouté aux prix de la fabrication, qui est de 4 050 000 dollars, monte à 23 625 000 dollars le prix total du papier fabriqué.

(1) Le dollar (5 fr. 42 cent.) est divisé en 100 sous ou *cents*.

Outre les chiffons provenant du pays, les États-Unis en importent de 26 contrés différentes. Le montant des importations, en 1853, fut de 22 766 000 livres, valant 982 873 dollars. En 1853, on importa d'Angleterre 2 666 005 livres de chiffons. L'Italie est le pays où les Américains achètent la plus grande partie de leurs approvisionnements dans cette matière; ils en tirent environ le cinquième de tout ce qu'ils emploient. Heureusement pour la Péninsule, ce n'est pas elle qui fournit directement cette masse de haillons; ils viennent aussi de la Turquie, de la Grèce, de l'Autriche, pour s'embarquer dans les ports italiens de Trieste, Gênes et Livourne.

En 1853, les importations de papier à New-York montèrent à 4 482 ballots, d'une valeur de 340 824 dollars. Les importation générales de papeterie s'élevèrent à 5 357 ballots valant 860 628 dollars, du 1er juillet 1853 30 juin 1854. Pendant le même intervalle, la ville de New-York exporta pour 187 325 dollars de papeterie, et pour 191 84 dollars de livres et de cartes géographiques.

LA PÈLERINE DE GUATEMALA.



La Pèlerine de Guatemala, statuette par Raymond Gayrard. — Dessin de Chevignard.

Exposée au Salon de 1845, la *Pèlerine de Guatemala*, qu'un critique qualifiait de bijou sans prix, de petit chef-d'œuvre suave, pur et gracieux, comme la *Zingarella* du Musée du Louvre, fut acquise par M. Thiers. (*Biographies aveyronnaises*, Raymond Gayrard, graveur et statuaire. Notice biographique par M. Jules Duval.)

LE LIERRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

A FEUILLANCOURT

(PRÈS SAINT-GERMAIN-EN-LAYE).



Le Lierre de Jean-Jacques Rousseau, à Feuillancourt. — Dessin de de Bar.

Feuillancourt, où l'on ne voit aujourd'hui que des tanneries, a eu ses jours de splendeur. Au treizième siècle, Blanche de Castille y avait une maison d'été, le Bourret, où, si l'on en croit la tradition, saint Louis préluda, jeune encore, à ces jugements en plein air qui ont rendu célèbre le chêne de Vincennes. A la fin du dix-septième siècle, le pavillon Montespan abrita des grandeurs et des revers moins sympathiques, mais non moins connus. L'industrie

n'a respecté du passé qu'une habitation créée en 1794 par M. Usquin, ancien procureur au Châtelet, et, plus tard, député sous la restauration. La villa de Feuillancourt est un édifice dans le goût italien, situé au milieu d'un parc anglais d'un aspect très-pittoresque. Autour d'un peuplier gigantesque s'enroule un lierre dont la tradition attribue la plantation au philosophe de Genève. La partie où se trouve cet arbre appartenait alors à un botaniste connu, M. Trochereau, et ne fut réunie que plus tard au domaine de M. Usquin. Ce serait donc chez le premier, son ami et son confrère en botanique, que Rousseau aurait mis en terre cette bouture de lierre qui, comme on le voit d'après notre dessin, a pris depuis des développements si considérables.

Le duc de Noailles, propriétaire d'un très-beau parc à Saint-Germain, pria M. Trochereau, son voisin, de lui amener Jean-Jacques. En parler à celui-ci, c'eût été s'exposer à un refus certain. M. Trochereau crut donc plus sûr de recourir à la ruse. Tout en herborisant un jour dans la forêt, il dirigea la promenade jusqu'à la grille du parc de M. de Noailles. Celui-ci, prévenu à l'avance, s'y trouvait comme par hasard, et invita les deux amis à entrer dans son enclos et à visiter ses collections de plantes rares. M. Trochereau accepta et franchit la grille; mais quand il se retourna, Jean-Jacques avait disparu. Dès le lendemain, le philosophe écrivit à son ancien ami une lettre où, s'indignant de sa trahison, il rompait tout commerce avec lui.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN.

Fin. — Voy. p. 314, 326.

SIXIÈME PARTIE.

PREMIÈRE VOIX.

Mais dis-moi, dis-moi! parle-moi encore, renouvelle ta douce réponse. Qui est-ce qui fait marcher si vite ce vaisseau? que fait l'océan?

SECONDE VOIX.

Tranquille comme un esclave devant son seigneur, l'océan n'a pas une haleine. Son grand œil brillant est tourné très-silencieusement vers la lune... comme pour savoir quelle conduite il doit tenir, car, qu'il soit calme ou courroucé, la lune est son guide. Vois, frère, vois avec quelle grâce elle laisse tomber sur lui ses regards!

PREMIÈRE VOIX.

Mais pourquoi ce vaisseau marche-t-il si vite, sans impulsion de vagues et de vent?

SECONDE VOIX.

L'air est interrompu devant lui et fermé derrière. Vole, frère, vole! plus haut, plus haut! ou nous serons surpris : car ce vaisseau ira avec lenteur dès que se dissipera l'extase du marin.

Je m'éveillai, et nous voguions comme par un joli temps. Il était nuit, nuit calme. La lune brillait haut dans le ciel. Tous les hommes morts se tenaient ensemble. Tous étaient couchés ensemble sur le pont, plus semblable à un charnier qu'à autre chose, et tous fixaient sur moi leurs yeux de pierre, que la lune rendait brillants.

L'angoisse, la malédiction dans lesquelles ils étaient morts étaient toujours exprimées par leurs regards. Je ne pouvais détourner mes yeux des leurs, ni les élever au ciel pour prier.

Enfin le charme fut rompu. Je regardai encore une fois le vert océan, et, en regardant au loin, je ne vis rien de ce que j'aurais remarqué dans un autre état.

J'étais comme un voyageur qui, dans un chemin solitaire, marche escorté de la peur et de l'effroi, et qui, ayant regardé une fois autour de lui, continue son chemin sans plus retourner la tête, parce qu'il sait qu'un ennemi terrible lui ferme la route par derrière.

Aussitôt je sentis un vent qui me venait au visage, et il ne faisait aucun bruit, ne causait aucun mouvement. Nul sillon bouillonnant et ombreux n'était tracé par lui sur la mer.

Il souleva mes cheveux, il éventa mes joues comme une brise des prés au printemps, et, tout en se mêlant à mes craintes, il me fit l'effet d'une bienvenue.

Vite, vite glissait le vaisseau tout en allant doucement. Avec douceur aussi soufflait la brise, mais elle ne soufflait que sur moi.

O rêve de bonheur! est-ce là vraiment la tour du fanal? est-ce la colline, est-ce l'église, est-ce mon propre pays que je vois?

Nous franchîmes la barre du port, et je me mis à prier en sanglotant : O mon Dieu! tire-moi du sommeil ou laisse-moi dormir toujours!

La rade du port avait la transparence d'un miroir, tant l'onde y était paisiblement étendue. Sur la baie se répandaient les clartés de la lune en même temps que ses ombres.

Le rocher brillait sous ses rayons paisibles, ainsi que l'église bâtie dessus, et la girouette tranquille placée sur l'église.

La baie était toute blanchie par la silencieuse clarté, jusqu'au moment où, s'élevant de son sein, nombre de figures qui n'étaient autre chose que des ombres se colorèrent de teintes rouges.

Quand ces ombres rouges furent à peu de distance de la proue, je tournai mes yeux vers le pont du vaisseau. O Christ! que vis-je là?

Chaque corps de marin y était étendu à plat et sans vie, et, par la sainte croix! un homme lumineux, un homme séraphin se tenait debout sur chaque cadavre.

Cette troupe de séraphins agitait les mains : c'était un divin spectacle! Chacun, belle forme lumineuse, faisait comme des signaux à la terre.

Ils agitaient leurs mains, et pourtant ils ne proféraient aucune parole; aucune parole... mais ce silence résonnait comme une musique dans mon cœur.

Bientôt j'entendis le bruit des rames et l'acclamation d'un pilote. Ma tête se retourna forcément vers la mer, et je vis apparaître un canot.

Un pilote et son mousse approchaient rapidement de moi. O cher Seigneur du ciel! c'était une joie que la vue de mes camarades morts ne pouvait empoisonner.

Je vis une troisième personne... je reconnus sa voix. C'était le bon ermite... Il chantait hautement les hymnes sacrés qu'il avait composés dans les bois. Bon, me dis-je, il me confessera et lavera mon âme du sang de l'albatros.

SEPTIÈME PARTIE.

Ce bon hermite vit dans un bois qui descend jusqu'à la mer. Comme il fait monter hautement sa douce voix vers le ciel! Il aime à causer avec les marins revenant des contrées lointaines.

Il prie le matin, à midi, et le soir, — et, pour prier, il a un coussin bien rondelet. C'est de la mousse qui recouvre entièrement le tronc pourri d'un vieux chêne.

Le canot s'approcha. J'entendis les gens qui le montaient dire : — Voilà qui est étrange, en vérité! Où sont ces lumières si nombreuses et si belles qui tout à l'heure nous faisaient des signes?

— C'est vraiment étrange! dit l'ermite. Elles n'ont pas répondu à notre appel. Voyez ces planches déjetées, voyez ces voiles, comme elles sont amincies et fanées. Je n'en ai jamais vu de semblables.

Je ne puis leur comparer que les trames des feuilles

jaunes qui jonchent les bords du ruisseau de mon bois, quand les rameaux du lierre sont chargés de neige et quand le hibou hurle au loup qui, par derrière, mange le petit de la louve.

— Cher Seigneur Dieu! cela a un mauvais aspect, répliqua le pilote. Je suis tout effrayé. — Pousse au vaisseau, pousse..... dit hardiment l'ermite.

Le canot vint plus près du navire, mais je ne parlai ni ne bougeai. Lorsqu'il fut tout à fait sous le vaisseau, un bruit soudain se fit entendre.

Ce fut d'abord un grondement sous l'onde qui devint de plus en plus profond et terrible. Il arriva jusqu'au navire, il ouvrit l'eau du golfe, puis le vaisseau s'enfonça dans la mer comme un plomb.

Étourdi par ce bruit immense et épouvantable qui ébranlait le ciel et l'océan, je restai flottant sur les flots comme un homme qui a été submergé depuis sept jours; mais, aussi promptement qu'en rêve, je me trouvai dans le canot du pilote.

Sur le tourbillon où plongea le navire, le canot fit plusieurs tours; puis tout redevint calme, excepté la colline qui retentissait encore du bruit.

Je remuai les lèvres, le pilote poussa un cri et tomba en défaillance. Le saint ermite leva les yeux et se mit à prier à l'endroit où il était assis.

Je pris les rames; — le mousse, qui maintenant est quasi fou, poussa de longs et forts éclats de rire, et, tournant les yeux de côté et d'autre, se mit à dire : — Ha! ha! je vois pleinement que le diable s'y connaît à ramer.

Et maintenant me voilà dans mon propre pays, sur la terre ferme. L'ermite sortit du canot; à peine pouvait-il se tenir sur les jambes.

Oh! confesse-moi, confesse-moi, saint homme! lui dis-je. L'ermite se signa. — Dis vite!... répondit-il, je l'ordonne, dis vite quelle espèce d'homme tu es.

Au même instant mon être fut tourmenté par une douloureuse agonie qui me força de commencer mon histoire.

Quand je l'eus terminée, je sentis mon cœur déchargé d'un grand poids.

Depuis, à une heure incertaine, cette agonie me reprend, et jusqu'à ce que mon affreuse histoire soit dite, le cœur me brûle intérieurement.

Je passe, comme la nuit, de terre en terre : j'ai une étrange puissance de parole. Du moment que j'ai vu sa figure, je sais l'homme qui doit m'écouter, et je lui apprends mon histoire.

Mais quel vacarme sort de cette porte? Tous les gens de la noce sont là. Sous la treille du jardin, la mariée et les compagnes de la mariée chantent. Silence! la petite cloche du soir m'ordonne de prier.

O garçon de noce! cette âme a été seule sur la vaste, la vaste mer, et cette mer était si solitaire que c'est à peine si Dieu lui-même semblait y être.

Ah! s'il est doux d'être d'une fête de mariage, il est encore plus doux pour moi d'aller à l'église en bonne compagnie.

D'aller à l'église en compagnie et d'y prier en compagnie, au milieu de gens qui s'inclinent devant le Père suprême, vieillards, enfants, bons amis, gais jeunes gens et joyeuses jeunes filles.

Adieu, adieu! mais je te dis ceci, garçon de noce! il prie bien, celui qui aime bien, tout à la fois, hommes, oiseaux et bêtes.

Il prie le mieux, celui qui aime le mieux également toutes choses, grandes et petites, car le cher Dieu, notre créateur, les fit toutes et les aime toutes.

Sur ce, le marin à l'œil brillant et à la barbe blanchie par l'âge partit. Le garçon de noce s'éloigna à son tour de la porte du marié.

Il s'en alla comme un homme étourdi et qui a perdu le sens. Le lendemain, il se leva plus triste, mais plus sage.

— L'homme peut tromper d'autres hommes; il peut simuler des vertus qu'il n'a pas; il peut cacher ses mauvaises actions et les couvrir toutes du voile de l'hypocrisie; mais il ne peut pas s'affranchir des lois morales, sous l'empire desquelles il a été placé. Il transmettra toutes ses mauvaises inclinations à ses enfants. L'hypocrisie elle-même, qui n'a été pour lui qu'un calcul de nécessité pour voiler ses mauvaises actions, peut-être aussi ses crimes, fera partie de son héritage.

— Les hommes *inventent* les erreurs; ils *trouvent* les vérités : les vérités existent de tout temps; elles sont écrites de toutes parts dans le grand livre de la nature. Les hommes font donc preuve de vanité bien étroite en se vantant d'avoir imaginé une vérité, quand ils ne peuvent créer que des erreurs.

— La vie n'est qu'une parcelle d'intelligence liée à une parcelle de matière. La proportion de la matière et de l'intelligence n'est pas la même dans tous les êtres vivants. L'homme a reçu une plus grande partie d'intelligence; mais notre portion d'intelligence est infiniment petite, quand on la compare à celle de Dieu. Existe-t-il des êtres qui, placés entre Dieu et l'homme, ont reçu une meilleure part que nous? Affirmer qu'il n'y en a point serait déraisonnable et orgueilleux.

— Les hommes qui se taisent n'ont pas plus d'influence sur les autres hommes que ceux qui ne pensent pas. Le silence est égal à l'absence de la pensée.

— Chaque homme exerce sur les mœurs une espèce de magistrature dont l'importance augmente à proportion que la situation dans laquelle il se trouve placé est élevée.

— Il y a des gens qui ont l'air de concevoir la marche du monde comme un drame divisé en actes; ils croient que, pendant les entr'actes, ils peuvent se livrer, sans crainte d'être troublés, à leurs plaisirs ou à leurs affaires privées. Ils ne voient pas que ces intervalles, pendant lesquels les événements semblent interrompus, sont le moment intéressant du drame. C'est pendant ce temps de calme apparent que se préparent les causes du bruit qui se fera plus tard. Ce sont les idées qui forment la chaîne des temps. Ceux donc qui ne voient que les grosses choses, qui n'entendent que les détonations, ne comprennent rien à l'histoire.

— Plus les causes secondes, qui paraissent avoir déterminé un grand événement, sont petites, plus les causes premières cachées, pour ainsi dire, dans les entrailles mêmes de l'événement, doivent avoir été puissantes. (1)

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155, 252.

LA MOISSON.

On a employé, jusqu'à ce jour, trois instruments pour faire la moisson, la *faucille*, la *sape* et la *faux*. Le plus ancien, le plus répandu et le plus pénible, est celui qui est encore en usage dans le centre et dans le midi de la France, et que représente notre dessin (p. 332). Il remonte à la plus haute antiquité, et s'est conservé dans sa simplicité ou plutôt dans sa rusticité primitive.

L'usage de la faucille est meurtrier. Les ouvriers, courbés sous un soleil ardent, aspirent les exhalaisons

(1) Ficquelmont, *Pensées et réflexions morales et politiques.*

malsaines dégagées de la terre par la chaleur et sont souvent asphyxiés dans le sillon qu'ils arrosent de leur sueur. Dans les pays où l'on moissonne à la faucille, à chaque campagne quelques victimes tombent ainsi foudroyées.

On emploie la faucille de deux manières; la plus généralement usitée est celle-ci : le moissonneur s'avance la tête tournée vis-à-vis le grain qu'il veut abattre; il saisit le chaume de la main gauche en tournant la paume de la main en dedans; en même temps, il engage le croissant de la faucille dans la moisson, l'appuie contre le grain saisi par la main gauche, et, tirant brusquement à lui le tranchant de l'instrument, la poignée de tiges se trouve coupée.

Les Anglais ont une méthode préférable, qui est aussi en usage dans certaines parties de la Bretagne. On appelle cette façon d'opérer, *crépeler* ou *crételer*. Le moissonneur se place de manière à avoir le blé à couper à sa gauche, la main gauche saisit les chaumes à 50 centimètres au-dessus du sol, la paume de la main tournée en dehors, puis, manœuvrant la faucille de la main droite, il s'en sert comme d'une faux pour couper le grain qui est dans la gauche. Il fait un pas en arrière, pousse le grain coupé contre celui qui ne l'est pas pour l'empêcher de tomber, et recommence l'opération jusqu'à ce qu'il ait coupé assez de tiges pour former une javelle.



Moissonneurs à la faucille. — Dessin de Lambert.

L'autre moyen, connu sous le nom de la *sape*, est employé particulièrement dans les Flandres. Il a beaucoup de rapport avec la méthode dont nous venons de parler. Seulement, au lieu de la main gauche, le moissonneur maintient les tiges à couper avec un crochet emmanché à un petit bâton, et au lieu de la faucille il emploie une sorte de faux à lame un peu recourbée et à manche court.

C'est jusqu'ici l'instrument le plus parfait que l'on ait imaginé, aussi bien sous le rapport de la rapidité et de la perfection du travail qu'au point de vue de l'hygiène du travailleur.

On se sert aussi, dans quelques contrées, de la faux proprement dite. Lorsqu'on fauche *en dedans*, ce qui se fait pour les céréales dont les chaumes ont une certaine hauteur, l'ouvrier a le grain à sa gauche, et dirige, par conséquent, la lame de sa faux de droite à gauche. Les tiges coupées s'appuient naturellement sur celles qui ne le sont pas encore; une femme armée d'une faucille suit le travailleur et forme les javelles. La faux, pour cette opération, est garnie d'un accessoire nommé *playon*, qui consiste en deux baguettes d'osier formant un demi-cercle à l'extrémité inférieure du manche de la faux. Le playon est destiné à empêcher les tiges de tomber au delà du manche.

On fauche *en dehors* les céréales qui ont peu de hauteur. L'instrument est armé de manière que la pointe, au lieu d'être vers le grain, est placée dans un sens opposé. Le moissonneur fait alors mouvoir sa faux de gauche à droite. A la place du playon est disposée une espèce de râteau élevé perpendiculairement à la lame de la faux et formé de quatre baguettes parallèles à cette lame. Chaque coup de faux abat un faisceau qui tombe sur le râteau et que le moissonneur couche à terre par un coup de poignet.

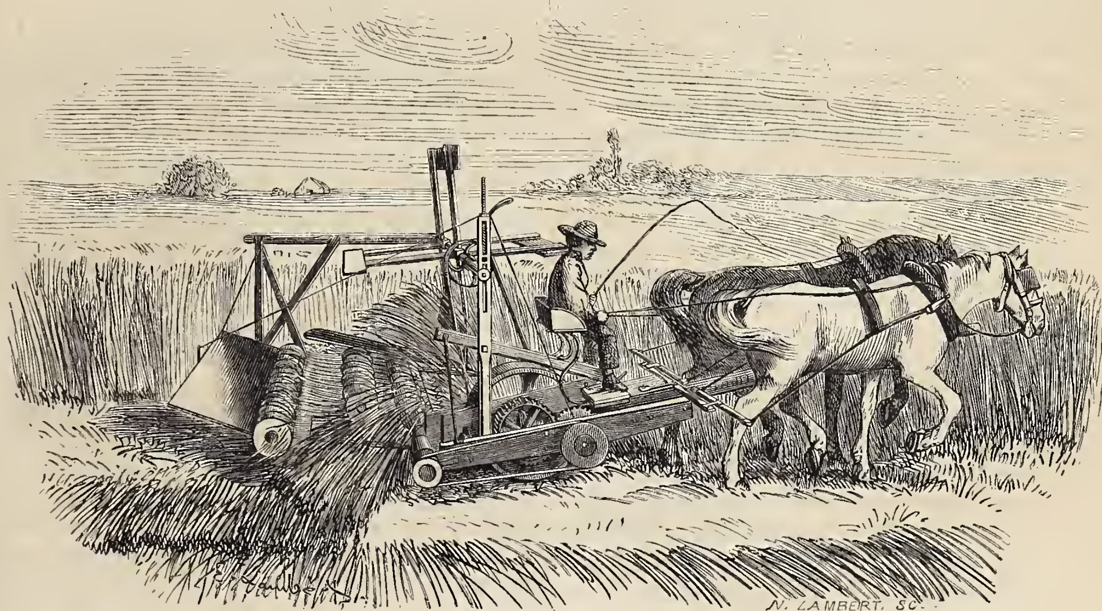
De tous les procédés, le plus imparfait, le plus barbare et le plus coûteux, c'est sans contredit la faucille, et malheureusement c'est le plus généralement adopté dans notre pays.

La machine à moissonner, qui sera supérieure à tous les autres procédés lorsqu'elle sera devenue pratique, n'a pas été inventée en France. La faucille nous suffisait. C'est le manque de bras, dans les vastes champs de blé de l'Amérique, qui a sollicité les mécaniciens à chercher un moyen rapide de couper les blés. On assure, d'après Pline, que les Gaulois, nos ancêtres, avaient inventé une machine à

moissonner qui avait le grave défaut de ne couper que les épis et de laisser les tiges debout. Quand on voit quelles difficultés ont éprouvées et éprouvent encore les inventeurs de moissonneuses, on peut supposer que la machine de nos pères devait manquer de précision.

Les premières machines, qui datent bien d'une trentaine d'années au moins, étaient composées des mêmes organes que la plupart de celles que l'on construit aujourd'hui : un bâtis supportant au niveau du sol une rangée de piques qui pénétraient dans la moisson; une lame de scie à grandes dents, à laquelle les roues qui supportent l'instrument impriment un mouvement de va et vient, traverse horizontalement chaque fer de pique et coupe en passant les tiges qui sont engagées entre les fers de pique. Un quadruple volant, qui rabat les tiges sur les piques et sur la scie, couche les chaumes coupés sur la plate-forme de la machine. Une toile sans fin en fait tomber les tiges sur le sol et forme tant bien que mal la javelle.

Toutes les nouvelles moissonneuses sont à peu près construites de la même façon. Seulement, il y a trente ans, on avait attelé les chevaux derrière l'instrument; aujourd'hui, ils ont repris leur place habituelle en avant. On a remplacé la toile sans fin par un homme armé d'un râteau, qui rejettait les tiges en arrière. Puis on a remplacé l'homme et le râteau, comme dans notre dessin, par des cylindres à hélices, ayant la forme d'une vis sans fin, tournant par le mouvement des roues. Un Américain a inventé un râteau automatique représentant le mouvement d'un bras humain armé d'un râteau. C'était une combinaison fort ingénieuse; mais cette combinaison n'en était pas moins une complication nouvelle dans une machine déjà fort compliquée pour une machine agricole.



Machine à moissonner de Burgess et Key. — Dessin de Lambert.

Il est certain que les machines à moissonner sont destinées, dans un temps rapproché, à être substituées en France à la faucille barbare, à la sape et à la faux; mais les expériences qui ont été faites jusqu'ici, tout en donnant des résultats très-satisfaisants, n'ont point offert le caractère pratique que l'on a droit d'attendre de ces instruments. On espère qu'avant peu ce dernier perfectionnement sera atteint. Les moissonneuses feront plus rapidement, plus économiquement, un travail qui veut être fait vite et à bon marché.

Mais alors il faudra batailler pour décider les cultivateurs à abandonner l'instrument traditionnel qui les ruine pour la machine nouvelle qui doit les enrichir!

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 318.

LA MAISON FORAINE.

Voilà des événements; ma vie paisible n'en était pas dépourvue. Rien ne doit être, semble-t-il, plus monotone que la vie de la maison foraine; cependant, s'il faut en juger par ce que j'ai vu chez nous, cette apparence est trompeuse. Les habitants de la maison foraine ne vont pas chercher les aventures, mais les aventures viennent les trouver.

Il faudrait presque ranger dans ce nombre l'apparition de certains originaux qui venaient chez nous, soit pour affaires, soit pour rendre, vers le soir, visite à mon père. Toutes ces figures sont restées empreintes dans ma mémoire, et je dirais volontiers, comme Nestor, que la génération actuelle ne produit plus d'hommes pareils à ceux-là.

C'était le notaire Aberlan, qui trouvait si bon le vin de son ami d'enfance, son pain et son fromage de Gruyère, et qui lui disait, en fumant sa pipe d'écume à couvercle de cuivre : « Te souviens-tu? Te souviens-tu? » Ils avaient passé ensemble en France plusieurs années de leur jeunesse, chez le vieux Douchant, commissaire à terrier pour le comte de L... : Aberlan revenait constamment sur cette heureuse époque. Aujourd'hui les temps étaient bien changés, et je ne sais trop comment il pouvait finir la journée quand il ne venait pas fumer sa pipe au coin de notre feu.

C'était le docteur Korn, grand ennemi des Welches et

grand ami de leur vin. Mon père se plaisait à irriter sa soif par quelques mots un peu vifs sur le compte de la race germanique. Korn ne répondait jamais à un argument sans avoir porté une atteinte à son verre, et il s'en retournait la vue si troublée qu'il saluait tout bas les saules émondés, les prenant pour des passants.

C'était le perruquier Luft, compatriote du docteur, mais moins infatué que lui de sa nationalité allemande. Chaque fois qu'il venait chez nous exercer son talent, il ne manquait pas de causer avant, pendant et après.

Il avait pour caractère distinctif de ne porter jamais de chapeau, et comme son chef avait été exposé pendant soixante années aux rayons du soleil et aux injures de l'air, il avait pris un teint cuivré qui en aurait fait chez les Peaux-Rouges un homme ordinaire.

Son esprit n'était pas moins original que sa personne, et les idées de ce cerveau « brûlé » n'étaient pas celles de tout le monde. Il vendait quand les autres achetaient; il achetait quand les autres vendaient : c'était, disait-il, tout son secret pour gagner de l'argent dans le commerce des vins, dont il se mêlait un peu. Ayant fait par accident, à son gilet de couleur claire, une large tache d'huile, au lieu de s'amuser à le détacher, il le trempa dans l'huile tout entier, ce qui lui donna une couleur uniforme qu'il trouva fort agréable.

Quand on lui demandait pourquoi il ne portait pas de chapeau, il répondait que porter un chapeau était un usage contre nature. Nous couvrons notre corps de vêtements parce qu'il est nu; mais la providence ayant pris soin d'habiller nos crânes, c'est lui manquer de respect de vouloir faire après elle ce qu'elle a fait si bien : aussi la plupart des hommes en sont-ils bientôt punis; ils ne deviendraient jamais chauves s'ils ne portaient pas de chapeau.

— D'ailleurs, ajoutait-il avec son accent allemand, en secouant sa vaste chevelure crépue, *moi, ch'aime l'air, ch'aime l'air!*

Il y avait le pharmacien Bloser, qui portait une coiffure, lui, mais qui aurait bien fait de la porter plus forte et plus résistante; il était coiffé d'une simple casquette en drap. Un jour qu'il se trouvait auprès de son cheval, dans l'écurie (il avait accoutumé, sur un certain geste, la pauvre bête à lui ôter sa casquette), Bloser s'étant baissé devant lui, pour regarder dans la mangeoire, le cheval prit la casquette à belles dents et la tête avec. La blessure fut si grave que l'on craignit pour sa vie. Heureusement pour moi, il se rétablit et put nous continuer ses visites. Toujours complaisant et bon, il me disait

Les noms et les propriétés
De tous les simples de ces prés;

il me pressait d'apprendre la botanique et me promettait la survivance de sa pharmacie.

Toutes ces visites faisaient plaisir à maman; elle aimait à voir mon père, qui était le plus casanier des hommes, prendre quelque distraction. Mais les vagabonds, les gens sans aveu, se présentaient aussi à notre porte, et maman remarquait avec chagrin qu'ils semblaient avoir pris notre gîte pour leur étape. Que de fois j'ai vu arriver à pas lents, vers le soir, un vieillard chargé de sa besace, une pauvre femme traînant avec elle ses petits enfants, un ouvrier sans ouvrage, la valise sur le dos. Ils demandaient «la couchée», et l'on ne refusait guère la permission de dormir sur la paille à l'étable ou à la grange. Mon père n'était impitoyable que pour les fumeurs; et ce n'était pas à cause du danger : il avait en aversion le tabac, et il rangeait l'usage de ce narcotique parmi les folies inexplicables. Il calculait quelquefois avec douleur la somme probable de productions utiles dont cet affreux tabac tenait la place sur le globe.

Quand il avait hébergé des inconnus, il passait d'ordinaire une nuit peu tranquille; il veillait tard, il faisait quelques rondes silencieuses; cependant il ne pouvait se résoudre à refuser un abri pour la nuit, même aux plus misérables bohémiens.

Un soir, une pauvre femme se présente; c'était en hiver. Elle était enveloppée d'un méchant manteau. Elle demande, d'un ton lamentable, si on lui permettra de coucher dans un coin sur la paille. On le lui accorde sans difficulté. On commence par lui servir un pot de soupe, qu'elle mange de grand appétit.

Ferdinand délie une gerbe fraîche, l'étend au fond de la grange : la femme s'y couche avec bonheur et en nous adressant mille bénédictions. Une femme était moins suspecte à mon père qu'un homme; point de pipe, point de violence à craindre. Il laissa celle-ci parfaitement tranquille. Et, véritablement, elle n'emporta rien, mais elle nous laissa un enfant.

Ce fut mon père qui en fit la découverte. Il était le plus souvent levé le premier, et, pour me faire aimer cette bonne habitude, il me disait avec le poëte :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Il était entré dans la grange, suivant sa coutume, et avait entendu de faibles gémissements. C'était la pauvre petite créature que la misérable mère avait enveloppée d'un linge grossier et abandonnée aux soins de ses hôtes.

Mon père nous l'apporta dans ses bras :

— Voilà, dit-il, notre payement.

Nous poussons des cris de surprise. Ma mère et Louise s'emparent de l'enfant, le lavent, l'habillent; on lui fait boire un peu d'eau sucrée; on tire mon berceau du galetas, où il dormait dans la poussière.

L'enfant (c'était une fille) avait toutes les apparences d'une bonne constitution. On l'entoure, on l'observe, on délibère.

— D'abord, dit mon père, je vais faire ma déclaration à l'autorité. Et si la mère, après sommation, ne vient pas réclamer son enfant...

— Eh bien, dit maman, nous le garderons.

Nous avons, en effet, nourri pendant deux ans cette pauvre petite, qui fut baptisée Julie; elle était belle et intelligente. Un couple de riches paysans, nos voisins, qui n'avaient jamais eu d'enfants, prièrent mes parents de la leur céder, disant qu'ils l'adopteraient. Mes parents, à regret, la cédèrent; les voisins tinrent leur parole; si bien qu'ils la firent plus tard leur unique héritière et la marièrent avec un honnête campagnard. Du reste, on ne fit jamais mystère à Julie de sa naissance, et l'on peut juger si elle fut attachée à mes parents.

Je laisse sous silence quelques aventures de voleurs qui n'ont rien de caractéristique, mais qui eurent l'inconvénient de donner des sujets de crainte à ma mère. Si nous lisions dans la gazette le récit de quelques violences exercées dans les maisons solitaires contre les personnes et les propriétés, elle soupirait et ne se croyait jamais assez bien gardée. Une part de son inquiétude se glissait dans mon esprit; le soir, la conversation prenait quelquefois un tour assez lugubre. Et, quand on avait bien parlé de voleurs et de brigands, maman disait tout à coup :

— Louise, les portes et les fenêtres sont-elles bien fermées?

Nous avions des armes pour la rassurer, mais leur vue même la faisait frémir.

Il y eut une année où les atteintes à la propriété se multiplièrent; on parlait de bandes organisées, chose inouïe dans notre pays. L'autorité communale ordonna qu'on fît des rondes extraordinaires, et mit les citoyens en réquisi-

tion pour ce service. Des patrouilles armées circulaient la nuit et faisaient acte de présence dans les diverses habitations.

L'approche d'une ronde causait toujours chez nous une certaine émotion; ma mère et Louise se tenaient sur leurs gardes, car on ne savait pas d'abord si la troupe qui s'avançait était amie ou ennemie. Quand on avait constaté que c'était une visite de nos fidèles gardiens, on les accueillait avec une joyeuse reconnaissance, on leur offrait à boire un coup, on riait de sa vaine frayeur.

Peu à peu, je devins plus étranger à ces craintes. Bien loin de redouter la solitude, j'y trouvais un charme infini, et je plaignais les personnes dont les habitations, pressées par d'autres murailles, n'avaient pas autour d'elles ce libre espace. Le soir, quand je me promenais autour de la maison, j'aimais à voir briller dans le lointain les feux de la veillée, à entendre l'aboiement des chiens qui se répondaient d'une maison à l'autre, ou le chant de quelque voyageur attardé sur la route. *La suite à une prochaine livraison.*

L'ASTRONOMIE.

Pour l'historien, le passé a seul existence; le présent lui échappe, et l'avenir lui demeure absolument étranger. Le savant, au contraire, pénètre avec une égale facilité dans les profondeurs du passé et de l'avenir; les faits qui doivent s'accomplir sont devant lui comme s'ils étaient présents, et quelquefois même avec plus de certitude que ceux qui se sont déjà produits. Bien que cette faculté de lire dans les causes les conséquences qui doivent en découler appartienne à tous ceux qui font profession de se vouer au culte de la nature, elle est particulièrement le privilége de l'astronome. La nature soulève en sa faveur le voile qui couvre l'avenir, déploie devant lui la série de ses révolutions pour une succession de siècles illimitée; et les révélations qu'elle lui fait se trouvent confirmées par la multitude sans cesse croissante de prédictions qu'elle vérifie. Elle lui enseigne les choses qui doivent se réaliser dans les âges futurs, non pas dans l'ombre des figures et des paraboles, mais avec une précision rigoureuse, selon le temps, le lieu, les circonstances. Chaque heure qui s'écoule devient, pour ainsi dire, un miracle qui atteste les lois que le créateur a bien voulu manifester par son intermédiaire. Le soleil ne peut se lever, la lune s'éclipser, une étoile briller, sans rendre témoignage de la vérité de sa prophétie. Quel sentiment d'élévation n'éprouve-t-on pas, lorsqu'au sortir du chaos des phénomènes politiques et sociaux que nous présente l'histoire des hommes, on se tourne vers le splendide tableau qui se découvre de lui-même aux regards de l'astronome! Combien un tel spectacle n'est-il pas favorable au développement des pensées les plus salutaires et les plus édifiantes! Il n'inspire qu'une seule passion, l'amour de la vérité, et n'allume l'ambition que d'un seul plaisir, celui de contempler de plus près les scènes imposantes de l'univers, scènes d'une telle grandeur, qu'en comparaison tout ce que nous avons coutume de nommer en ce monde sublime et magnifique ne paraît plus que médiocrité et insignifiance. Il a été dit avec raison que la nature a implanté dans nos âmes le désir de la vérité; mais nulle part ce glorieux instinct ne se fait plus vivement sentir que lorsque notre intelligence se porte vers ce qui se passe dans les augustes régions du firmament : « La nature, dit excellemment Cicéron, a engendré dans les hommes l'ambition de découvrir le vrai, et c'est ce qu'on ne voit nulle part plus ouvertement que lorsque, délivrés pour nous-mêmes de tout souci, nous souhaitons de savoir ce qui arrive même dans le ciel; poussés en avant par un tel commencement, nous arrivons à aimer toutes les choses vraies, c'est-à-dire les choses fidèles, simples, constantes; et alors aussi nous haïssons les choses vaines, fausses, trompeuses. » [1]

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247, 259.

Brasseurs. — La communauté des brasseurs était une de celles qui avaient été érigées le plus anciennement en corps de jurande. Les statuts furent dressés par Étienne Boileau, prévôt de Paris en 1268. On les revisa dans la suite, et à plusieurs reprises, afin de remédier aux abus qui s'étaient introduits dans cette fabrication et qui sont devenus de nos jours si fréquents. Il y avait alors 78 brasseurs à Paris. L'apprentissage était de cinq ans, le compagnonnage de trois, avec chef-d'œuvre. La plupart des brasseurs habitaient le quartier Saint-Marcel. Prix du brevet, 24 livres; de la maîtrise, 2 400 livres, avec chef-d'œuvre. Patron, la sainte Vierge. Sur un jeton de Duvivier, on voit d'un côté le buste de Louis XV; au revers, Cérès. Elle passait aux yeux de MM. les brasseurs pour avoir inventé la bière : BACCHI CERES ÆMULA (Cérès rivale de Bacchus); à l'exergue : COMMUNAUTÉ DES BRASSEURS.

Marchands épiciers et apothicaires. — On se demande pourquoi ces deux professions, dont l'une exige des connaissances sérieuses et étendues, et l'autre le seul esprit du commerce, avaient été associées. Peut-être, en donnant à l'épicier le droit de vendre des drogues, voulait-on faire concurrence à l'apothicaire et empêcher celui-ci de débiter ses remèdes à un prix excessif. Quoi qu'il en soit, la santé du public eut souvent à souffrir de l'ignorance des garçons épiciers auxquels les maîtres n'abandonnaient que trop habituellement le soin de préparer et de distribuer les remèdes. L'apprentissage était de quatre ans; la durée de service comme garçon, de six ans. Il fallait payer le brevet d'apprentissage 6 livres, la maîtrise 6 000. Saint Nicolas, patron des marchands de vin, des avocats, notaires du Châtelet, chandeliers, hateliers, tonneliers, grènetiers, etc., était aussi patron des apothicaires et épiciers.



1710. — Jeton des épiciers et apothicaires.

Leur jeton porte, au droit, le buste de Louis XIV; au revers, un écusson dans lequel deux navires sont surmontés d'une balance tenue par une main : LANCES ET PONDERA SERVANT (Ils gardent les balances et les poids). A l'exergue : MARCHANDS ÉPICIERS ET APOTIQUAIRES, 1710.

Orfévres, joailliers, bijoutiers, metteurs en œuvre et marchands d'or et d'argent. — Les orfévres formaient, à Paris, le sixième corps des marchands. Ils achetaient et vendaient toutes sortes de vaisselle et de bijoux, pierreries et diamants. Leur corps tenait de Philippe de Valois ses armoiries, reproduites sur un jeton que possède la collection du cabinet des médailles. On voit sur un des nombreux jetons de cette corporation : à l'avers, le buste de Louis XV;

[1] Imité de Lardner.

au revers, les armoiries, avec la devise : IN SACRA IN QUE CORONAS (Dans les vases sacrés et dans les couronnes), pour indiquer que l'orfévrerie s'est dévouée à la pompe du culte divin et à la magnificence des rois; à l'exergue : AURIFICES PARISIENSES (Orfévres parisiens), 1700.



1700. — Jeton des orfévres et joailliers.

L'apprentissage durait huit années; mais le temps du compagnonnage était indéterminé, le nombre des maîtres ayant été fixé à trois cents.

Papetiers colleurs et en meubles. — Ils fabriquaient le carton, avaient droit de vendre registres, canifs, encre, plumes, etc. Cette profession, qui est antérieure au temps de Charlemagne, avait été autrefois regardée comme un art. L'apprentissage durait quatre ans; le compagnonnage, deux ans. Les veuves jouissaient du privilége de leurs maris, et donnaient qualité de maître à un compagnon en l'épousant.

Merciers. — Le corps des merciers, le troisième des six corps marchands, était divisé en vingt classes différentes. Il avait été établi par Charles VI. Les maîtres et gardes du corps des merciers avaient le droit de porter la robe consulaire dans les cérémonies publiques auxquelles ils étaient appelés. Pour être reçu marchand mercier, il fallait être né Français, avoir fait trois ans d'apprentissage et avoir servi trois ans comme garçon. La maîtrise coûtait 1 000 livres.



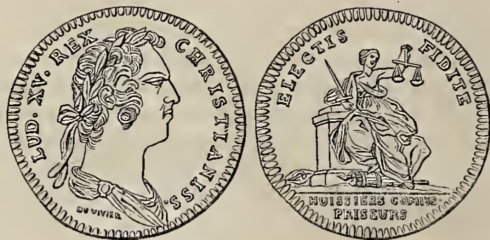
1704. — Jeton des merciers.

Les armoiries du corps des merciers, que reproduit le jeton dont nous donnons le dessin, étaient un champ d'argent chargé de trois vaisseaux construits et matés d'or sur une mer de sinople, le tout surmonté d'un soleil d'or avec cette devise : TE TOTO ORBE SEQUEMUR (Nous te suivrons sur toute la terre). Le jeton porte au droit la figure de saint Louis avec cette devise : AUSPICE NON ALIO (Sous ce seul auspice), et la date de 1704.

Hanouards, ou porteurs de sel. — Au droit de leur jeton, le portrait de saint Louis avec cette légende : EN 1255, LE ROY SAINT LOUIS CRÉA LES OFFICIERS PORTEURS DE SEL; au revers : 1710, COMMUNAUTÉ DES JURÉS HANNOUARDS, PORTEURS DE SEL AU GRENIER A SEL, A PARIS.

Ces officiers, au nombre de vingt-quatre, étaient en possession, depuis un temps immémorial, du droit de porter les corps des rois jusqu'à la prochaine croix de Saint-Denis, où les religieux devaient s'en charger. Les auteurs du *Dictionnaire historique de la ville de Paris* (Paris, 1789; t. III, p. 206) font connaître l'explication qui a été donnée d'un tel privilége. On avait perdu l'art d'embaumer les corps; on les coupait par pièces, que l'on salait après les avoir fait bouillir dans de l'eau (cette eau était ensuite jetée dans un cimetière) pour séparer les os de la chair. Apparemment les porteurs de sel étaient chargés de ces grossières et barbares opérations, et ils obtinrent ainsi l'honneur de porter ces tristes restes. Juvénal des Ursins rapporte que le roi d'Angleterre et de France Henri V étant mort à Vincennes, son corps fut mis par pièces et bouilli dans un chaudron, tellement que la chair se sépara des os; l'eau fut jetée dans un cimetière, et les os avec la chair furent mis dans un coffre de plomb, avec plusieurs espèces d'épices et de choses odoriférantes et sentant bon. En 1422, les hanouards portèrent le corps de Charles VI jusqu'à l'église, parce que les religieux, trouvant le fardeau trop pesant, donnèrent de l'argent aux hanouards pour n'avoir pas à en charger leurs épaules. On voit dans de Thou qu'ils portèrent également le cercueil de Charles VII et celui de Henri IV.

Les huissiers commissaires priseurs étaient au nombre de cent vingt. Leur office consistait, comme aujourd'hui, à priser et à vendre publiquement les meubles, soit après décès, soit par autorité de justice. Ils se partageaient le bénéfice des ventes.



Jeton des huissiers commissaires priseurs sous Louis XV.

Leur jeton, gravé par Duvivier, porte d'un côté le buste de Louis XV, et, au revers, la Justice avec cette légende : ELECTIS FIDITE (Rapportez-vous-en aux élus).

Menuisiers. — Les statuts de cette communauté avaient été donnés par Charles VI. On y lit : « 1° que tous les ouvrages dudit métier doivent être bien et dûment faits de bon bois, sain, sec, loyal, sans aubier, nœuds, ni piqûres de vers; 2° que ceux qui seront trouvés pécher par quelques-uns de ces vices seront saisis et confisqués, et que ceux qui se trouveront assemblés d'un assez grand nombre de défauts prohibés pour être estimés de nulle valeur seront brûlés devant la porte de l'ouvrier qui les aura faits, et icelui condamné en 200 livres d'amende pour la première fois, et en plus grande peine en cas de récidive. »

Apprentissage, six années; brevet, 24 livres; maîtrise, 500 livres. Patronne, sainte Anne.



1748. — Jeton des menuisiers.

Le jeton porte au droit deux figures debout; l'une tient un livre sur lequel l'autre prête serment : SIC FINGIT TABERNACULUM DEO (Il orne en l'honneur de Dieu le tabernacle), 1748; au revers : COMMUNAUTÉ DES MENUISIERS ET ÉBÉNISTES DE PARIS.

La suite à une autre livraison.

LE PONT CHARLES-ALBERT,

OU PONT DE LA CAILLE

(SAVOIE).



Le Pont Charles-Albert, en Savoie. — Dessin de A. Varin.

Quand on va de Chambéry à Genève, on rencontre, au delà des villages de Metz, Caval et Alouzier, une immense tranchée naturelle, taillée en plein roc, et au fond de laquelle murmure ou rugit, selon les saisons, un torrent qui court et roule à 200 mètres environ au-dessous du sol. C'est le défilé de l'Usses, et sur cet abîme l'industrie moderne a jeté une passerelle en fil de fer que l'on appelle pont de la Caille ou pont Charles-Albert. On a inauguré, le 10 juin 1839, cet ouvrage hardi. Il a 194 mètres de long sur 6 de large. Deux trottoirs de 70 centimètres chacun servent à la circulation des piétons. Ceux-ci, auxquels se joignent les voyageurs descendus tout exprès de voiture, se livrent en général à une expérience d'acoustique assez curieuse. Une pierre lancée du pont dans le torrent produit un bruit qui, répercuté par les parois presque perpendiculaires de la tranchée, ressemble à une détonation d'artillerie ou à un fort coup de tonnerre. C'est comme un avant-goût ou un souvenir des avalanches des Alpes que l'on peut se donner à volonté et surtout sans péril.

LE MARQUIS DE POSA.

Fin. — Voy. p. 250.

LE MARQUIS.

Sire, j'arrive récemment de Flandre et de Brabant, de ces provinces si riches et si florissantes. C'est un grand, un puissant peuple, et aussi un bon peuple. Être le père de ce peuple, pensai-je, quelle jouissance divine ce doit être! Là, je marchais sur des ossements humains qu'a consumés la flamme. (*Il se tait; ses yeux se fixent sur le roi, qui, saisi et troublé, baisse les siens.*) Vous avez raison; vous le devinez : que vous ayez pu accomplir ce que vous avez cru votre devoir, c'est là ce qui m'a pénétré d'une horrible admiration. Quel dommage que la victime baignée dans son sang ne puisse guère réciter un hymne de louange au génie de son sacrificateur! Quel dommage que ce soient des hommes et non pas des êtres d'une nature plus relevée qui soient chargés d'écrire l'histoire du monde! Des siècles plus doux succéderont au siècle de Philippe; ils amèneront une sagesse plus miséricordieuse; le bonheur des citoyens sera réconcilié avec la grandeur des princes; l'État deviendra avare de ses enfants, et la nécessité même sera humaine.

LE ROI.

Et pensez-vous que, lorsque ces siècles plus doux auront paru, j'aurai à trembler devant la malédiction de celui-ci? Regardez autour de vous dans mes Espagnes : le bonheur public y fleurit dans une paix toujours sans nuage, et ce repos, je veux le donner à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement.*

Le repos du cimetière! Et vous espérez finir ce que vous avez commencé? Vous espérez arrêter le mouvement actuel de la chrétienté, et cette aurore universelle qui rajeunit la face du monde? Seul, dans toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de ce char du destin de l'univers, qui roule de son plein cours sans que rien puisse l'arrêter? Vous voulez que le bras d'un homme puisse l'enrayer? Cela ne sera point. Déjà des milliers de citoyens ont fui de vos Etats, pauvres, mais libres et joyeux. Élisabeth a tendu des bras maternels à ces fugitifs, et la redoutable Angleterre prospère par l'industrie de nos compatriotes. Dépouillée du travail des nouveaux chrétiens, Grenade demeure déserte et l'Europe se réjouit de voir son ennemi tout sanglant des blessures qu'il s'est faite lui-même. (*Le roi est ému; le marquis s'en aperçoit et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et c'est la mort que vous semez! Cette œuvre de la contrainte ne pourra survivre à son créateur; vous construisez pour des ingrats. En vain vous aurez livré de rudes combats et sacrifié votre royale vie à des entreprises de destruction, l'homme est bien au-dessus de ce que vous l'avez jugé; il rompra les liens dont on l'enchaînera durant son long sommeil et réclamera ses droits sacrés; il rejettera votre nom avec ceux des Néron et des Busiris, et cela m'afflige... car vous étiez bon.

LE ROI.

Et qui vous a donné une telle certitude?

LE MARQUIS, *avec feu.*

Oui, par le Tout-Puissant! oui, oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez généreux comme le fort, et laissez échapper de vos trésors le bonheur des hommes; laissez les esprits se mûrir dans votre domaine; rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez roi d'un million de rois. (*Il s'approche du roi, et fixe sur lui un regard ferme et animé.*) Ah! pourquoi l'éloquence de ces milliers d'hommes, dont les intérêts se traitent en cette heure solennelle, ne peut-elle parler par ma bouche! Pourquoi cet éclair que j'aperçois dans vos yeux ne peut-il devenir une durable flamme! Abdiquez cette divinité contre nature qui nous anéantit; devenez pour nous le type de la vérité et de l'immortalité. Jamais, jamais un mortel n'eut un si grand pouvoir, et ne put en user plus divinement. Tous les rois de l'Europe rendront hommage au nom espagnol, vous aurez devancé tous les rois de l'Europe; un trait de plume de cette main, et la terre sera créée une seconde fois : donnez la liberté de penser! (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI.

Étrange enthousiaste!... Cependant... Levez-vous; puis-je...

LE MARQUIS.

Regardez autour de vous la nature dans sa puissance : c'est sur la liberté qu'elle est est fondée; et combien elle est riche par la liberté! Le grand Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée, et le laisse aussi habiter à son libre instinct la corruption et la mort. Que votre création est étroite et misérable! Le frémissement d'une feuille épouvante le maître de la chrétienté; il vous faut trembler de chaque vertu. Lui, plutôt que de troubler la douce apparence de la liberté, il laisse le triste cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui, qui a tout formé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous d'éternelles lois. L'esprit fort les voit, mais ne le voit point. « Pourquoi un Dieu? dit-il, le monde se suffit à lui-même. » Et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que le blasphème de l'esprit fort.

LE ROI.

Et vous voulez entreprendre de former dans mes États ce type élevé au-dessus de l'humanité?

LE MARQUIS.

Vous, vous le pouvez. Et quel autre? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui, hélas! pendant si longtemps, n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité sa dignité abolie; que le citoyen redevienne ce qu'il était d'abord, le but de la royauté. Ne lui imposez d'autres devoirs que d'honorer les droits de son frère. Quand l'homme rendu à lui-même se réveillera au sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et sublimes de la liberté fleuriront, quand vous aurez fait votre propre royaume le plus heureux de l'univers, alors, Sire, ce sera votre devoir de soumettre le monde.

LE ROI, *après une longue pause.*

Je vous ai laissé dire jusqu'à la fin; je vois bien que le monde s'est peint dans votre tête autrement que dans la tête des autres hommes : aussi je ne veux pas vous mesurer à la mesure commune. Je suis le premier à qui vous ayez

ouvert votre âme; je le crois, puisque vous me le dites. En faveur de cette réserve qui a su contenir de telles opinions conçues avec une telle chaleur et qui a su les taire jusqu'à ce jour, en faveur de cette prudente discrétion, je veux oublier, jeune homme, que je les connais et comment je les ai connues... Levez-vous. Je veux réfuter la trop grande promptitude du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard; je le veux, parce que... je le veux. Le poison lui-même peut, je crois, grâce à un heureux naturel, être ennobli par un salutaire usage; mais fuyez mon inquisition; je verrais avec chagrin...

LE MARQUIS.

Réellement avec chagrin?

LE ROI, *d'un air troublé.*

Je n'ai jamais vu un tel homme!

Nous le croyons sans peine, car où trouver langage plus noble, âme plus chaleureuse et idées plus grandes? Comme en tout ce dialogue on sent que l'habile politique, si bien armé qu'il soit de prudence et de réserve, est petit à côté de l'aventureux philosophe aux libres et fières pensées! Comme le simple gentilhomme au milieu de ses rêves de bienveillance paraît mille fois plus heureux que le monarque au sein de sa puissance! Tout improbable que soit une pareille scène, il serait fâcheux qu'elle n'eût pas été conçue par le cerveau d'un poëte et jetée dans le moule de l'art. Tranchons le mot, et allons au fond des choses. Le marquis de Posa, c'est Schiller lui-même; c'est sa belle âme animant ce corps imaginaire. Le poëte, du reste, n'a pas dissimulé ce fait de personnalité, et, dans une des douze lettres dont nous avons parlé plus haut, il s'est entièrement découvert à cet égard. Il y raconte fort naïvement que, dans une conversation de jeunesse avec un ami cher à son cœur, parlant tous les deux du développement progressif d'une douce et pure humanité et de la nécessité d'une plus grande liberté des individus en raison d'une plus grande prospérité des États, ils avaient souhaité de trouver, par un coup de fortune, quelque fils de souverain puissant qui devînt leur ami et pût servir d'instrument à leurs idées. Plus tard, ayant fait connaissance dans l'histoire avec l'infortuné prince d'Espagne, Schiller l'avait jugé propre à remplir le rôle qu'il avait rêvé pour un de ses pareils, et *ce qui*, dit-il, *dans un grave entretien, n'avait été qu'un simple jeu, lui avait semblé dans la tragédie, qui n'était aussi qu'un jeu, pouvoir s'élever à la dignité du sérieux et de la vérité.* De là don Carlos, cette jeune âme formée pour le beau, fleur solitaire et intacte, née au milieu de l'oppression et de la souffrance, malheureuse, et telle que devait être ce fils de roi à qui il voulait confier l'accomplissement de son idéal. De là Posa, ce jeune Allemand de 1785, sous le pourpoint et le manteau d'un Espagnol du seizième siècle, proclamant son amour de l'humanité et ses idées de liberté à la face du plus grand despote que les temps modernes aient vu sur le trône; Posa résumant en lui toutes les qualités de l'homme et du citoyen, dévouement à l'individu et dévouement à l'espèce entière. De là aussi Posa formant le nœud du drame et s'en montrant le héros véritable. Schiller, qui était un grand poëte lyrique, était, en même temps, homme de réflexion. Il vit bien que l'extrême importance donnée à un être si idéal dans une pièce de théâtre pouvait être répréhensible sous le rapport de l'art et de l'intérêt dramatiques; alors il écrivit ceci : « Beaucoup » de gens trouveront que l'action du marquis est un sujet » trop abstrait et trop sérieux pour un ouvrage drama- » tique; et s'ils ne s'attendent à rien autre qu'à la peinture » d'une passion, leur attente sera sans doute trompée; mais » je ne puis regarder comme tout à fait indigne d'approba- » tion la tentative de transporter des vérités qui doivent » être sacrées pour tous ceux qui ont de la bienveillance pour » leurs semblables, du domaine de la conscience dans le » domaine des beaux-arts, de les animer par l'éclat et la » chaleur, de les introduire comme motifs d'action dans le » cœur de l'homme, et de les montrer combattant énergi- » quement avec les passions. Si le génie de la tragédie me » désavoue pour avoir transgressé ses limites, ce ne sera » pas une raison pour que quelques idées qui ne sont pas » sans valeur et qui ont été déposées là soient perdues » pour un penseur sincère... » Ces paroles franches et élevées sont une explication des plus décisives de l'œuvre et des intentions de son auteur. Elles dévoilent non-seulement la beauté du cœur de Schiller, mais encore sa manière de comprendre l'art. On sait qu'il était loin de partager toutes les idées de Gœthe à ce sujet. L'art, à ses yeux, n'avait pas son but en lui-même. Il le considérait plutôt comme un moyen, un moyen des plus nobles mis par Dieu à la disposition de l'homme pour éclairer, attendrir et élever l'âme de ses semblables; et si l'on parcourt l'étendue de ses œuvres, si l'on observe la variété des formes qu'il employa, on verra que toutes à peu près furent l'enveloppe d'un beau sentiment ou d'une haute moralité. Quant à la conception du marquis de Posa, il nous reste une curieuse remarque à faire, c'est que l'idée du grand dramaturge allemand avait déjà occupé le cerveau d'un illustre écrivain, notre excellent Fénelon. Ce *bel esprit chimérique*, comme l'appelait injustement et pour cause le roi Louis XIV, avait voulu, lui aussi, confier à l'héritier d'un puissant empire ses rêves de justice et d'amélioration sociale. En attendant que son royal élève, le duc de Bourgogne, pût mettre à exécution quelques-uns de ses desseins favoris, il composa un roman ingénieux dans lequel il se servit, comme personnages, de Grecs du temps d'Homère, pour faire passer dans l'esprit des rois et des peuples ses idées de modération et de bienfaisance. Même pensée et même méthode artistique. Ainsi, à la distance presque d'un siècle, et quoique partis de points de vue différents, l'un du catholicisme, l'autre du rationalisme, deux hommes de génie se sont rencontrés dans leur amour commun pour l'humanité. De ce désir égal du bien, il est résulté deux œuvres littéraires très-remarquables, et qui, bien qu'elles n'atteignent pas au degré supérieur des choses complètes, comme *l'Odyssée, Othello* et *le Misanthrope,* n'en mériteront pas moins toujours l'approbation des connaisseurs et des gens de bien. Oui, tant que des cœurs humains battront aux paroles d'affranchissement et de liberté, tant que les âmes tressailliront aux idées de justice, d'humanité et de dévouement, et tant que les intelligences de France et d'Allemagne auront le goût des beautés de leur langue, on lira le *Télémaque* de Fénelon et l'on applaudira les nobles scènes du *Don Carlos* de Schiller.

MANDEVILLE,

VOYAGEUR DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Sir John Mandeville était né à Saint-Albans, vers 1300. Il partit d'Angleterre en 1332, parcourut la Palestine, l'Asie Mineure, d'autres contrées asiatiques et l'Égypte, où il était vers 1340 ou 1341. On croit qu'il revint en Europe avant 1356. Ce fut à Liége qu'il rédigea le récit de ses voyages. Il l'écrivit d'abord en français, ainsi qu'avait fait Marco-Polo [1], « et parce que, dit-il, la langue fran-

[1] Il est bien reconnu aujourd'hui que Marco-Polo a dicté la première relation de son voyage à Rusticien de Pise, qui la rédigea en patois français ou *roman* du nord de la France. (Voy. la notice biographique qui précède la relation de Marco-Polo, p. 255 et 256 du tome III des *Voyageurs anciens et modernes*.)

çaise est celle qu'on sait le plus généralement, et qu'elle est surtout comprise par les lords, les chevaliers et d'autres qui n'entendent pas le latin. » Ensuite il traduisit sa version française successivement en latin et en anglais. Il mourut à Liége le 17 novembre 1371, et fut enterré dans l'abbaye des Guillemites. Abraham Orbelius, dans son *Itinerarium Belgiæ*, rapporte une épitaphe gravée sur son tombeau; on y lisait ces mots en français :

Vos qui paseis sor mi,
Por l'amor Deix, proiés por mi.

Mais cette épitaphe paraît être postérieure au quinzième siècle.



Le mont Gibel ou Etna, en l'île de Sicile, où se fait l'épreuve des serpents. — Miniature du *Livre des Merveilles* (¹).

On donne, dans les dictionnaires biographiques, beaucoup d'autres détails sur Mandeville; aujourd'hui ils sont contestés, il y aurait peu d'utilité à les reproduire.

Longtemps on a été unanime à considérer Mandeville comme le plus crédule ou le plus menteur de tous les voyageurs du moyen âge. Très-crédule, il l'est certainement. Il ne paraît pas aussi certain qu'il se soit rendu coupable de mensonge. L'auteur de notre temps qui a décrit la Palestine avec le plus d'autorité, M. Georges Robinson, atteste que Mandeville est souvent exact, et que, lorsqu'il ne



La mer Morte. — Miniature du *Livre des Merveilles*

l'est point, il ne se montre en rien plus exagéré ou plus étrange que ses contemporains. Au commencement du quatorzième siècle, on savait peu de chose, on observait mal, et on était de bonne foi tout en étant infidèle. Il est vrai que Mandeville raconte des choses si extravagantes qu'il est impossible d'admettre que lui-même y ait ajouté foi, d'autant plus qu'il n'était dépourvu ni d'esprit, ni même de connaissances et de hardiesse de pensée. Par exemple, il soutient que la terre est ronde avec beaucoup de sagacité, en se servant de tout ce qu'il a de notions astronomiques et mathématiques, et en faisant preuve d'une fermeté de conviction qui étonne quand on songe de combien d'années

(¹) Beau manuscrit peint de l'an 1380 à l'an 1400, et conservé, sous le numéro 8392, au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale. (Voy., sur ce manuscrit, la note 1 de la page 258 des *Voyageurs du moyen âge*.)

il précède Christophe Colomb. Comment donc expliquer l'incroyable absurdité d'un grand nombre de ses récits? La meilleure excuse que l'on puisse donner à cet égard est que, dans une notable partie de sa relation, Mandeville n'est rien de plus qu'un compilateur; beaucoup de passages de son texte sont empruntés littéralement à Marco-Polo, au franciscain Oderic, et même aux auteurs anciens, par exemple, à Solin et à Pline. Il parle de beaucoup de pays qu'il n'a jamais visités, et il est douteux qu'il se soit avancé vers l'orient au delà des contrées de l'Asie Mineure, fréquentées par les pèlerins. Son plus grand tort est de ne pas avouer simplement ses emprunts. L'immortel Hérodote aussi rapportait



Pèlerins se baignant dans le fleuve du Jourdain, à l'endroit où le Seigneur fut baptisé par Jean. — Miniature du *Livre des Merveilles*

des fables dont plus d'une fois sa haute raison dut sourire; mais il avait grand soin de ne pas assumer la responsabilité de ces assertions ridicules, et, quand il se faisait l'écho d'une tradition trop invraisemblable, il avait le soin de dire : « On m'a raconté... » ou bien : « On prétend... » Mandeville n'a pas toujours cette prudente bonne foi. En France, du reste, à l'exception de quelques érudits, on ne connaît pas sa relation; elle n'a pas été traduite du vieux français, aujourd'hui inintelligible pour la plupart des lecteurs. On peut cependant s'en former quelque idée à l'aide de l'espèce



Le Phénix sur l'autel d'Héliopolis. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

d'abrégé fort court qu'en a publié Bergeron (¹), et qui paraît avoir été fait d'après un texte anglais, à un point de vue que l'on ne comprend pas bien, parce qu'on voit que la plupart des détails amusants y sont omis, et qu'en même temps on n'y trouve pas beaucoup d'informations vraiment curieuses ou instructives.

(¹) *Voyages faits principalement en Asie* dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, etc., t. II; la Haye, 1735.

EXTRAITS DE LA RELATION DE MANDEVILLE.

Moi, Jean Mandeville, chevalier indigne (¹), né dans la ville de Saint-Albans, en Angleterre, j'ai conçu dès ma jeunesse un vif désir de voir la terre sainte. C'est pourquoi, l'an de grâce 1332, le jour de Saint-Michel, je me suis embarqué

(¹) Expression de modestie chrétienne. Bergeron, ou plutôt l'écrivain employé par lui (M. Bale), n'avait pas sans doute la version

sur la mer à Marseille, et, pendant plusieurs années, j'ai passé par beaucoup de royaumes, provinces et îles, par la Turquie, par l'Arménie majeure et mineure, l'Égypte, la Lybie haute et basse, la Syrie, la Perse, la Chaldée, l'Éthiopie, la Tartarie, l'Amazonie, les Indes. Et j'ai demeuré dans plusieurs villes et lieux de ces pays-là. Mais parce que je me plaisais plus en la terre sainte qu'en tout autre pays, je l'ai examinée avec plus d'exactitude, et je m'y suis arrêté plus longtemps, allant sur les traces du Fils de Dieu. C'est pourquoi je décrirai d'abord le chemin qui conduit d'Angleterre jusque-là, tant par mer que par terre; je marquerai aussi les lieux les plus saints, afin que cette description puisse être de quelque usage.

Celui qui part d'Irlande, d'Angleterre, de Norvége ou de France, pour aller à Jérusalem, peut aller tout droit jusqu'à Constantinople, ville de la Grèce, soit par terre, soit par eau.

S'il veut aller par terre, il passera par la colonie d'Agrippine, par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si l'on veut aller à Constantinople par mer, on peut partir de Marseille, de Pise, de Gênes, de Venise, de Rome, ou de Naples, et s'arrêter d'abord au port de la Sicile.

En Sicile se trouve le mont Etna, qui vomit continuellement des flammes, et que l'on appelle là le mont Gibel; il y a aussi des lieux appelés Golthan, d'où il sort continuellement du feu. Les habitants de ces lieux tirent des conjectures de la couleur des flammes qui sortent de leurs montagnes pour l'humidité ou la sécheresse, la fertilité ou stérilité de leur année prochaine; ils appellent les cavités du mont Etna infernales; il y a, depuis les confins de l'Italie jusqu'au mont Etna, vingt-cinq lieues. Il y a en Sicile des lieux où l'on rencontre, même en hiver, des fleurs, des fruits et de la verdure. Le royaume de Sicile est une bonne et grande île. Il s'y trouve une espèce de serpents qui sert à prouver si les enfants sont nés du mal ou non. Car si l'on présente à l'un de ces serpents un enfant né du vice, il le dévore aussitôt; mais si la naissance de l'enfant est sans tache, le serpent s'en détourne et ne lui fait aucun mal.

Constantinople est une belle ville et a une figure triangulaire; elle est entourée de fortes murailles; deux de ses parties sont bornées par l'Hellespont, que plusieurs appellent le Bras de Saint-Georges, les autres la Bouche de Constantinople. Du côté où le Bras de Saint-Georges sort de la mer est une plaine où était autrefois Troie, dont les poëtes nous ont raconté tant de choses; mais à peine peut-on reconnaître à présent qu'il y ait eu là une ville. On garde beaucoup de précieuses reliques à Constantinople, surtout la croix de Jésus-Christ, au moins la plus grande, et la robe sans couture, avec l'éponge et un clou de sa croix, et la moitié de sa couronne d'épines, dont l'autre moitié est gardée à Paris, dans la chapelle du roi de France (¹). J'ai souvent vu, quoique indigne de cet honneur, l'une et l'autre partie de cette couronne; même on m'a donné une épine de la moitié qui est à Paris, et je garde cette épine fort soigneusement. Elle n'est point faite de bois, mais elle pique comme du jonc marin. L'église de Constantinople est dédiée à sainte Sophie, ou, ce qui est la même chose, à la sagesse de Dieu, et c'est une des plus célèbres églises du monde, tant pour les ornements et pour les ouvrages que pour les reliques qu'on y conserve. Il y a entre autres un pot de marbre de la couleur d'un serpent aquatique qui est rempli de ces reliques, et qui se trouve plein, chaque année, de sa propre sueur. Devant l'église, il y a la statue de Justinien l'empereur à cheval; elle est faite de cuivre doré, et posée sur du marbre. Aristote a pris naissance en Thrace, dans la ville de Stagire; il y a là son tombeau, qui a l'air d'un autel; tous les ans on célèbre sa fête comme celle d'un saint. C'est là que les habiles gens s'assemblent dans le temps qu'ils sont en péril, croyant qu'en quelque manière ils doivent y rencontrer le meilleur parti comme par inspiration (¹). Là où la Thrace se sépare de la Macédoine, se rencontrent deux grandes montagnes, l'Olympe et l'Athos : l'ombre que fait ce dernier mont s'étend pendant trente-huit lieues, jusqu'à l'île Lemnos (²). Au sommet de ces montagnes, le vent est imperceptible et l'air fort raréfié.

Nous avons déjà parlé du respect que l'on doit porter au soudan (sultan) quand on entre en son pays. Il a coutume d'accorder un passe-port à tous ceux qui le lui demandent : pour cet effet, il donne son cachet, marqué au bas d'une lettre; cette marque tient lieu d'argent à ceux qui la portent; car, dès que les Sarrasins la voient, ils fléchissent le genou et ont toute sorte d'humanité pour ceux qui la portent; mais on rend encore un plus grand respect aux lettres du soudan, car il n'y a point de grand seigneur qui ne se baisse avant que de les prendre. Après cela, les prenant des deux mains, ils les mettent sur leur tête avec grand respect; puis ils se baissent, et enfin ils les lisent avec beaucoup de vénération; et après les avoir lues, ils exécutent d'abord ce qui y est ordonné, et font à ceux qui les portent tout l'honneur et tout le plaisir qu'ils peuvent. Mais il y a peu de personnages à qui le soudan accorde de telles lettres, à moins qu'ils n'aient été à sa cour et qu'ils n'y soient connus.

Pour ce qui me regarde, j'ai eu des lettres du soudan qui contenaient un ordre exprès à tous ses sujets de me laisser entrer en tous lieux et de me laisser regarder tant que je voudrais, de m'expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans chaque lieu, de me bien recevoir, moi et mes compagnons, et, s'il en était besoin, de nous conduire d'une ville à une autre.

Le soudan me prit un jour dans sa tente, et, après avoir fait sortir tous ceux qui y étaient (car c'est leur coutume d'en agir ainsi quand ils veulent dire quelque chose en secret), il me demanda comment tout se passait dans mon pays; je répondis en deux mots : « Bien. — Cela n'est pas vrai, répondit-il; vos prêtres, qui devraient servir d'exemple aux autres, vivent mal, et se mettent peu en peine du service de l'Église; ils se donnent trop au monde; ils s'enivrent; ils sont voluptueux, trompeurs; ils donnent de mauvais conseils aux princes. Le commun peuple va se promener, se divertir et boire aux jours de fête, au lieu de vaquer à la dévotion. La plupart d'eux sont coupables d'usure, de fraude, de rapine, de vol, de mensonge et de parjure; et ceux qui ont honte de commettre ces crimes sont tenus pour imbéciles. Ils changent continuellement de modes et d'habits; tantôt leurs habits sont courts, tantôt longs, tantôt étroits, tantôt larges; tellement qu'il semble que leur but soit, non pas de s'habiller, mais de se faire moquer. Ils se font de beaux chapeaux, de beaux bas, au lieu de vivre modestement selon la doctrine de Jésus-Christ, au lieu d'être pieux, humbles, sincères, s'aimant l'un l'autre et oubliant facilement les injures qu'on leur a faites. Nous savons aussi que ce sont leurs péchés qui leur ont fait perdre cette belle terre que nous possédons, et que nous ne craignons pas de perdre aussi longtemps qu'ils vivront comme ils font; mais nous ne doutons pas aussi qu'enfin, en se gouvernant mieux, ils ne la ravissent de nos mains. »

J'étais si confus de ce que le soudan venait de dire qu'il me fut impossible d'y répondre; je respectais la vérité, quoiqu'elle sortît d'une bouche infidèle; et, en baissant les

française de Mandeville sous les yeux. Il traduisait la version anglaise, et souvent fort mal : ici, par exemple, il traduit les mots *knight, albeit I be not worthy*, de cette singulière sorte : « militaire, au moins en ayant le nom. »

(¹) La Sainte-Chapelle, à Paris.

(¹) Ce passage montre quelle était l'autorité d'Aristote au moyen âge.

(²) M. Thomas Wright fait observer que cette tradition se retrouve dans un vieux vers grec : *Athôos kalupfei pleura Lemnias boos.*

yeux, je dis : « Seigneur, d'où savez-vous toutes ces choses? — J'envoie quelquefois, reprit-il, quelques-uns de mes sujets déguisés en marchands, qui apportent dans les pays chrétiens des baumes, des pierres précieuses et des herbes odoriférantes, et c'est par eux que j'apprends tout qui concerne les empereurs, les princes et les prélats; ils me font aussi la description des mers, des fleuves et des provinces. »

Ayant achevé notre conversation, le soudan rappela ceux qui étaient sortis de la chambre, et, ayant fait venir quatre des principaux, il leur ordonna d'écrire d'Angleterre, de nommer par ordre ses principales parties, aussi bien que de plusieurs autres pays des chrétiens, et ils le firent aussi bien que s'ils fussent nés ou au moins élevés dans ces pays. Car moi-même je les ai entendus parler français avec le soudan; toutes ces choses m'affligèrent, croyant que c'était à cause de nos péchés que tout cela arrivait.

Mandeville décrit minutieusement la ville de Jérusalem; mais il ne dit rien qui déjà n'eût été dit avant lui, et quelquefois mieux, par beaucoup de pèlerins, notamment par l'évêque français Arculphe au septième siècle, et par le voyageur saxon Willibald, au huitième siècle ([1]). Il parle avec détails de la mer Morte et du Jourdain. « On trouve vers cette mer beaucoup d'alun et de bitume. Ses eaux sont amères et salées, et la terre que l'on voudrait en arroser ne porterait pas de fruits. Elles jettent chaque jour, et de tous côtés, sur le rivage, une chose qu'on appelle asphalte, en morceaux aussi gros qu'un cheval. On donne à cette mer le nom de « mer Morte », parce qu'elle n'a aucun mouvement. Ni homme, ni bête, ni rien de ce qui vit ne peut mourir dans cette eau; c'est ce dont on a eu la preuve lorsqu'on a voulu y noyer des hommes condamnés à mort, car elle ne veut engloutir aucun être vivant ([2]). Même, si l'on y jette du fer, le fer nage à sa surface. Alentour croissent des arbres qui portent des pommes d'une très-belle couleur; mais lorsqu'on ouvre ces fruits, on ne voit au dedans que des cendres. Et vous saurez que le fleuve du Jourdain se jette dans cette mer et ne va pas plus loin; ce n'est pas une grande rivière, mais elle est remplie de très-bons poissons. » Le voyageur décrit en partie le cours du Jourdain, « qui traverse la ville de Tibérias, ville de peu d'étendue, mais qui a de bons bains. »

Mandeville consacre à l'Égypte un grand nombre de pages où il montre qu'il a bien vu ce pays. En même temps, il n'a garde d'oublier toutes les légendes païennes ou chrétiennes qu'il entend raconter. « A Héliopolis, il y a, dit-il, un temple rond, construit sur le modèle de celui de Jérusalem. Les livres des prêtres de ce temple portent tous la marque du phénix, qui vit cinq cents ans. Après ce délai, les prêtres jettent sur l'autel des épices, du soufre, et d'autres matières très-inflammables. Le phénix vient lui-même se poser au milieu de ce brasier, et il y est bientôt entièrement consumé. Le lendemain, les prêtres trouvent dans les cendres un ver; le surlendemain, à la place du ver, un nouveau phénix vivant; le troisième jour, l'oiseau bat des ailes et vole ([3]). Le phénix est souvent plus grand qu'un aigle : les plumes de sa crête sont semblables à celles du perroquet; son cou est jaune, son bec bleu; ses ailes ont la couleur de la pourpre, et sa queue est jaune et rouge. Il est surtout très-beau à voir quand il est doré par les rayons du soleil : alors il brille glorieusement et noblement. »

([1]) Voy. ces deux relations annotées dans le volume des *Voyageurs du moyen âge*.

([2]) Voy. les dernières observations faites sur la mer Morte, notes des p. 58 et 59 du volume des *Voyageurs du moyen âge*. C'est l'historien Josèphe qui rapporte que des hommes jetés dans la mer Morte, les mains liées derrière le dos, n'y périrent point. Mais c'est une assertion erronée.

([3]) Ce conte est emprunté à Pline, *Histoire naturelle*, V, 2, et XI, 37.

« Il y a aussi, en Égypte, des pommes de forme allongée, qu'on appelle pommes de paradis; elles sont très-douces et très-savoureuses : si on les coupe, fût-ce en mille petits morceaux, on trouvera dans chaque morceau la figure de la sainte croix. L'arbre qui porte ces fruits ne prend racine que dans l'espace de huit jours, ce qui fait qu'on ne peut en planter dans une autre contrée que l'Égypte. D'autres pommes, qu'on appelle « pommes d'Adam », portent tout naturellement d'un côté les traces d'une morsure. Près du Caire, il y a un champ couvert de petits palmiers et où sont sept puits que notre Seigneur Jésus-Christ fit avec ses pieds en jouant avec d'autres petits enfants du pays. »

Mandeville prétend qu'après avoir traversé une grande partie du continent asiatique, il arriva au royaume de Java. « Ce royaume, dit-il, est fort grand, ayant mille lieues de tour; son roi est fort puissant, et commande aux princes de sept îles voisines. La terre y est si fertile qu'il y croît du gingembre, de la canelle, du clou de girofle, des noix muscades, et beaucoup d'herbes odoriférantes; mais il n'y croît point de vin. Il y a de l'or et de l'argent en abondance, ce qui paraît dans le palais du roi de Java, dont il est difficile de décrire toute la beauté ([1]). Toutes les montées qui conduisent aux chambres sont d'or ou d'argent; tous les carreaux des chambres, en forme d'échiquier, sont l'un d'or et l'autre d'argent, et dessus il y a plusieurs histoires gravées. Dans la chambre principale du palais est représentée l'histoire d'Oger, général des Danois : comment il retourna en France; comment, du temps de Charlemagne, il conquit toute la chrétienté au delà de la mer, depuis Jérusalem jusqu'au paradis terrestre ([2]).

« L'empereur Grand-Khan ([3]) a souvent tâché de subjuguer Java, qui touche presque aux confins de la Tartarie; mais jamais il n'a pu en venir à bout ([4]). De là, par mer, on peut venir au royaume de Thalamasse ou Thelomasse, qu'on nomme aussi Pathan; ce royaume contient bon nombre de villes. Il y a dans cette île quatre sortes d'arbres, dont l'une produit de la farine pour faire du pain, la seconde du miel, la troisième du vin ([5]), et la quatrième un dangereux venin ([6]). Voici comment ils tirent de la farine de leurs arbres. Dans de certains temps de l'année, ils font des incisions au bas de l'arbre; alors il en sort une liqueur épaisse qui, étant séchée par l'ardeur du soleil et pilée, donne de la farine blanche; le pain qu'on en fait n'a pas le goût du nôtre, mais il ne laisse cependant pas d'être fort bon. On en tire de même l'huile et le vin. On dit que cette manière de tirer l'huile, la farine et le vin, a été enseignée par un ange au général des Danois, qui, avec son armée, y était pressé de faim. Sur le rivage de la mer Calanoth ([7]) s'assemble, tous les ans, pendant trois jours, un grand nombre de poissons marins de toutes espèces, qui se laissent prendre à la main, car moi-même j'en ai pris plusieurs; et cela arrive en même temps qu'on tire des arbres du miel, du vin et de la farine. Dieu semble avoir fait ces deux miracles pour son général Oger, et il semble aussi qu'il les renouvelle pour l'amour de lui.

» Il y a aussi dans ce pays des tortues d'une énorme grandeur, et l'on choisit les plus grandes pour les servir aux tables des grands et du roi. J'ai vu des coquilles de tortues où trois hommes pouvaient se mettre; leur chair est blanchâtre.

» Dans ce pays, quand un homme marié y meurt, on enterre sa femme avec lui, afin que, comme ils disent, il ait une compagne dans l'autre monde. Dans ces pays méridionaux, le pôle m'a paru élevé de 33° 16′. Il faut savoir que,

([1]) Mandeville est d'accord avec Marco-Polo, qu'il copie sans doute.

([2]) Oger n'est jamais sorti d'Europe.

([3]) Khan, *seigneur*, souverain tartare.

([4]) C'est ce que dit Marco-Polo.

([5]) Le *Saguerus pinnatus*, espèce de palmier.

([6]) L'Upas. (Voy. t. II, 1834, p. 161.)

([7]) Ou Calonak, mer de l'île de Ceylan?

dans la Bohême et en Angleterre, le pôle est élevé de 52 degrés, et en Ecosse de 62°14′. Par où il paraît qu'en considérant la largeur du ciel, c'est-à-dire la distanee d'un pôle à un autre, j'ai pareouru la quatrième partie de la terre, 5 grades et 24 minutes.

» Ayant donc vu des choses si extraordinaires qu'on aura peine à les croire, nous n'avons pas voulu aller plus avant vers le pôle septentrional, de peur de tomber dans de plus grands périls ; mais parce que j'avais entendu parler des richesses et de la puissance de l'empereur des Tartares, mes compagnons et moi nous nous tournâmes vers l'Orient, et, après avoir couru beaucoup de périls sur mer, nous arrivâmes au royaume de Manclius ([1]), qui est dans les confins des hautes Indes, qui sont jointes par une de leurs parties à la Tartarie. Le royaume de Manclius est estimé meilleur que tous les pays circonvoisins, car les hommes, les bêtes et les oiseaux y sont plus grands, et l'abondance y est si générale qu'à peine dans une ville on trouve dix pauvres ; les hommes y sont beaux, mais les femmes y sont encore plus belles. Les hommes n'y ont point de barbe, mais quelque peu de poils longs, comme nos chats.



Arbres d'où l'on tire de l'huile, du vin, etc. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

» La première ville où l'on entre est Latoryni, éloignée d'une journée de la mer ; nous fûmes ravis en y entrant de voir qu'elle était toute chrétienne, car ils le sont presque tous. Toutes les choses nécessaires à la vie y sont à bon marché ; ils ont une sorte de serpents qu'ils mangent et qu'ils mettent au nombre de leurs mets délieats.



Pays où les poissons se laissent prendre à la main. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

» La plupart des villes et des églises de ee royaume ont été bâties par le général Oger, parce que c'est un des quinze royaumes qu'il voulait conquérir. Il y a là des poules blanches qui, au lieu de plumes, ont de la laine ([1]), et des chiens de mer qui, étant apprivoisés, se plongent dans l'eau et en rapportent un poisson à leur maître. »

La fin à une autre livraison.

([1]) Le Mangi de Marco-Polo, partie de la Chine.

([1]) C'est sans doute la poule frisée ou la poule soyeuse.

BURNS.



Monument de Burns, près d'Ayr, en Écosse ([1]). — Dessin d'Edwin Toovey.

Burns, célèbre poëte écossais, est né en 1759, dans le comté d'Ayr, et mort, à l'âge de trente-sept ans, dans la ville de Dumfries, le 21 juillet 1796. Ses œuvres étant presque toutes composées en dialecte écossais, nous ne

([1]) Ce monument attire tous les ans à Ayr un grand nombre d'étrangers. Il est situé à environ 3 kilomètres au sud de la ville, près du pont du Doon, rivière qui joue un grand rôle dans un des ouvrages les plus populaires du poëte. Ce monument est une rotonde corinthienne de neuf colonnes, reposant sur une base triangulaire. Sa construction a coûté près de 80 000 francs. Dans la pièce circulaire qui se trouve sous la rotonde, on a réuni diverses éditions des poésies de Burns, plusieurs copies de ses portraits, et une Bible sur laquelle il avait prêté serment à sa fiancée Mary « des hautes terres » qui mourut peu de temps après.

pouvons pour la plupart les connaître en France que par les traductions : aussi n'arrivons-nous guère à en bien pénétrer le charme. De tous les poëtes, les épiques et les tragiques sont ceux qui perdent le moins à passer par l'épreuve des langues étrangères ; si dépouillés qu'ils soient, si méconnaissables qu'ils deviennent sous leurs travestissements, ils s'imposent encore à la curiosité et à l'admiration par la puissance de leurs inventions et de leurs péripéties. Les fureurs d'Achille, les pérégrinations d'Ulysse, les aventures de Clorinde et d'Herminie, la jalousie d'Othello, l'ambition de Macbeth, la sombre vengeance d'Hamlet, fussent-elles racontées dans un patois barbare, intéresseraient et toucheraient encore les âmes les plus incultes. Mais lorsque la poésie est surtout l'expression de sentiments délicats ou de pensées ingénieuses, elle court grand risque, en traversant les frontières, de s'évaporer comme un parfum subtil que l'on transporte d'un vase dans un autre. Quelques jolies pièces de Burns ont eu cependant la bonne fortune de voler assez loin pour qu'il ne soit permis à aucun homme de goût en Europe de les ignorer. Telles sont sa gracieuse élégie sur « une fleur renversée par sa charrue » [1] et sa ballade de « Jean Grain-d'Orge » [2]. Combien d'autres de ses poésies mériteraient d'être aussi connues ! mais il y a un destin pour toutes choses. En ouvrant au hasard, çà et là, le volume où sont réunies toutes les œuvres de Burns, très-bien traduites par M. Léon de Wailly, je rencontre plus d'une page que j'aimerais à en détacher pour nos lecteurs ; je m'arrête à celle-ci, qui me paraît de nature à leur plaire par l'agréable sentiment qui l'a inspirée :

HUMBLE PÉTITION DE L'EAU DE BRUAR AU NOBLE DUC D'ATHOL.

(Les chutes de Bruar, dans Athol, sont excessivement belles et pittoresques ; mais leur effet est fort affaibli par le manque d'arbres et d'arbustes.)

Milord, je sais que jamais le malheur
N'assiége en vain votre noble oreille ;
Enhardi par là, je vous prie d'entendre
Votre humble esclave se plaindre
De ce que les rayons brûlants de l'insolent Phébus,
Dans tout l'orgueil flamboyant de l'été,
Dessèchent, consument mes torrents écumeux,
Et boivent mes flots de cristal.

Les truites curieuses, aux sauts légers,
Qui jouent dans mes eaux,
Si, dans leurs élans aventureux et folâtres,
Elles s'égarent près du bord ;
Si, chance malheureuse ! elles s'attardent longtemps,
Je suis tellement tari par la chaleur,
Qu'elles restent entre les pierres blanchissantes,
A se rouler dans les convulsions de la mort.

L'autre jour je pleurais de dépit et de chagrin,
Quand le poëte Burns passa,
D'être vue par un barde
Mon lit à moitié sec :
Même en l'état où j'étais, il m'adressa, je crois,
Des vers louangeurs ;
Mais si j'eusse été dans ma gloire,
Il m'eût adorée à genoux.

Ici, écumant contre les rocs cachés,
Je tords ma course vigoureuse ;
Là mon torrent fume à gros bouillons,
Mugissant en cascade.
Mettant largement à contribution chaque source et fontaine,
Comme la nature me les donna,
Je suis, quoique ce soit moi-même qui le dise,
Digne qu'on fasse un mille pour me voir.

Si donc il plaît à mon noble maître
D'exaucer mes vœux les plus grands,
Il ombragera mes bords d'arbres altiers
Et de beaux arbustes touffus.

Alors, doublement ravi, milord,
Vous errerez sur mes rives,
Et écouterez maint oiseau reconnaissant
Vous faire des remercîments mélodieux.

La brune alouette, au gazouillement capricieux,
Aspirera au ciel ;
Le chardonneret, le plus gai des enfants de la musique,
Joindra sa voix charmante au chœur ;
Le vigoureux merle, le linot au gosier clair,
Le mauvis doux et moelleux,
Le rouge-gorge pensif, égayeront l'automne,
Cachés dans toutes ses houlées jaunes.

Cela aussi leur assurera un couvert
Pour se préserver de la tempête,
Et le lièvre poltron dormira en sécurité,
Couché dans son gîte au milieu de l'herbe :
Ici le berger s'assoira
Pour tresser sa couronne de fleurs,
Ou trouvera une retraite sûre où s'abriter
Contre les ondées à la chute rapide.

Ici peut-être aussi, à l'aube printanière,
Quelque barde rêveur pourra errer,
Et contempler la plaine fumante et humide de rosée,
Et la montagne grise de brume ;
Ou, à la lueur de la lune des moissons,
Bigarrant les arbres de teintes douces,
Se livrer à son délire, près de mon torrent qui coule dans l'ombre,
Enflant sa voix rauque dans la brise.

Permettez aux sapins altiers et aux frênes si frais
De couvrir mes humbles bords,
Et de voir, en se penchant sur l'étang,
L'humide lit de leurs ombrages !
Permettez aux bouleaux odorants, revêtus de chèvrefeuilles,
D'orner mes rocs escarpés ;
Et, pour le nid du petit chanteur,
L'épine au berceau caché.

Il nous semble qu'on sent bien dans ces vers un amour vrai de la nature. Burns avait passé presque toute sa vie dans les champs. Voici ce qu'il a écrit lui-même sur son enfance et sa jeunesse dans une lettre adressée au docteur Moore et datée de 1787 [1] :

« Je suis né le fils d'un homme fort pauvre. Pendant les six ou sept premières années de ma vie, mon père fut le jardinier d'un digne petit propriétaire dans le voisinage d'Ayr. S'il était resté dans cette position, ma perspective était un petit emploi en sous-ordre dans quelque ferme des environs. Mais son vœu le plus cher était de garder ses enfants sous ses yeux jusqu'à ce qu'ils pussent discerner le bien du mal. Aussi, avec l'assistance de son généreux maître, mon père s'aventura à prendre à bail une petite ferme.

» J'avais une bonne mémoire, une santé robuste, et une piété de routine, comme un enfant que j'étais. Avec quelques coups de férule, mon maître d'école fit de moi un savant anglais, et, à dix ou douze ans, j'étais docteur ès substantifs, verbes et particules. Je dus aussi beaucoup, dans mon enfance, à une vieille femme qui demeurait avec nous, et qui était d'une ignorance, d'une crédulité et d'une superstition remarquables. Nul, dans le pays, n'avait une plus vaste collection de contes et de chansons sur les diables, les fées, les esprits, les sorcières, les magiciens, les feux follets, les lutins, les fantômes, les apparitions, les charmes, les géants, les dragons, etc. Non-seulement ses récits cultivèrent en moi les germes de la poésie, mais ils eurent un tel effet sur mon imagination que, même à présent, dans mes courses nocturnes, j'ai souvent, malgré moi, l'œil sur certains endroits suspects ; et, bien que personne ne soit plus sceptique en de telles matières, il me faut parfois un effort de philosophie pour chasser ces vaines terreurs...

» Les deux premiers livres que je lus seul furent la *Vie d'Annibal* et l'*Histoire de sir William Wallace*. Jamais

(1) Voy. t. Ier, 1833, p. 191. — Burns a aussi écrit huit strophes touchantes sous ce titre : « A une souris dont j'avais détruit le nid » avec ma charrue, en novembre 1785. »
(2) Voy. t. VIII, 1840, p. 47.

(1) *Notice sur Burns*, par Léon de Wailly.

livres depuis ne m'ont fait ce plaisir. Annibal enflamma ma jeune imagination d'une ardeur militaire. Je marchais fièrement à côté des recrues, au son du tambour et de la cornemuse, regrettant de n'être pas assez grand pour être soldat. Et quant à l'histoire de Wallace, elle versa dans mes veines un préjugé écossais qui fera bouillonner mon sang jusqu'au jour où, la vie fermant ses écluses, il rentrera dans le repos.

» La proximité d'Ayr eut pour moi quelque avantage. Je formai des liaisons avec quelques jeunes garçons plus favorisés que moi de la fortune, et occupés à répéter les rôles dans lesquels ils allaient paraître sur le théâtre de la vie, où j'étais, hélas! destiné à les envier de la coulisse. D'ordinaire, ce n'est pas à un âge si tendre que nos gentilshommes ont le juste sentiment de l'énorme distance qui les sépare de leurs camarades en guenilles. Ce n'est pas en un jour que l'on donne à un petit grand seigneur ce dédain convenable et séant pour les insignifiants et stupides pauvres diables d'ouvriers et de paysans qui l'entourent, et qui, peut-être, sont nés dans le même village que lui. Mes jeunes supérieurs n'insultèrent jamais l'apparence *rustaude* de mon misérable individu, dont les deux extrémités étaient souvent exposées à l'inclémence de toutes les saisons. Ils me faisaient cadeau de volumes dépareillés, où même alors je puisais quelque observation. L'un d'eux m'apprit un peu de français; et quand il arrivait à mes jeunes amis et bienfaiteurs de s'embarquer pour les Indes orientales ou occidentales, ces séparations me causaient souvent une vive affliction. Mais j'allais être appelé à des maux plus sérieux.

» Le généreux maître de mon père mourut. Sa ferme devint un marché onéreux, et, pour comble d'infortune, nous tombâmes dans les mains d'un agent impitoyable. Mon père était âgé quand il se maria; j'étais l'aîné de sept enfants; et lui, usé par des fatigues prématurées, n'était plus en état de supporter le travail. Mon père s'irritait vite, mais son courage n'était pas facilement abattu. Son bail était résiliable dans deux ans, et, pour atteindre la fin de ces deux années, nous réduisîmes nos dépenses. Nous vivions misérablement. Pour mon âge, j'étais un habile laboureur; et l'aîné après moi, Gilbert, pouvait très-bien mener la charrue et m'aider à battre le blé. Un faiseur de romans aurait peut-être vu ces scènes avec quelque satisfaction, mais non pas moi. Je me sens bouillir encore d'indignation au souvenir des insolentes menaces de ce coquin d'agent, dont les lettres nous faisaient tous fondre en larmes.

» L'obscurité mélancolique d'un ermite et le labeur incessant d'un galérien, tel fut mon genre de vie jusqu'à l'âge de seize ans » *La fin à une autre livraison.*

LES MENNONITES DE LA MER NOIRE.

Les Mennonites, si peu connus en France, sont des espèces d'anabaptistes auxquels *Menno,* dit Simonis, imposa son nom. Ce sectaire, proscrit par Charles-Quint, mourut en 1561 à Oldeslohe; il a laissé de nombreux ouvrages qui servent encore de guides spirituels à des populations peu nombreuses réfugiées en partie sur les rives de la mer Noire, où ils ont été appelés par Catherine II. Ils composent une population innocente et laborieuse, sur laquelle M. Hommaire de Hell a donné de précieux détails (¹).

SCIERIE MÉCANIQUE DE LA CITÉ,

A LONDRES.

Cet immense établissement de scierie mécanique, que n'égale en étendue et en importance aucun autre en Europe et peut-être même dans le monde entier, est situé sur les bords du bassin du canal du Régent, dans la partie nord de Londres, au milieu de nombreux chantiers pour les constructions maritimes ou autres.

Les propriétaires de cette usine, MM. Esdaile et Margrave, fabriquent sur une vaste échelle des poulies et autres objets nécessaires au gréement des navires, tels que roues de gouvernail, etc. Ils débitent aussi les bois de placage, préparent les bois courbés pour timons de voitures; ils font un immense commerce de pavés de bois, fabriquent d'énormes quantités d'allumettes, et réduisent le liége en feuilles extrêmement minces pour en faire..... des chapeaux! Il paraît que ce genre de coiffure présente des avantages sous le rapport de la légèreté, de l'imperméabilité, etc.

Les mêmes industriels ont imaginé d'employer, pour isoler les fils télégraphiques des lignes souterraines, de longues boîtes de sapin assemblées bout à bout et contenant les fils dans leur intérieur.

Toutes les machines-outils sont mises en mouvement par deux énormes machines à vapeur qui travaillent jour et nuit. Quelques centaines d'ouvriers, de tout âge et de tout sexe, surveillent les machines-outils.

La figure 1 (page 348) représente une scie verticale formée d'un châssis contenant plusieurs lames (de 8 à 20) qui peuvent travailler simultanément. Chacun de ces châssis reçoit un mouvement de va et vient dans le sens vertical à l'aide d'un excentrique fixé à un arbre moteur placé en dessous. La pièce de bois est posée sur des rouleaux; un mécanisme fort simple la fait avancer, à chaque coup de scie, d'une quantité convenable, de sorte que l'ouvrier n'a d'autre travail à faire que de remplacer la pièce de bois à mesure qu'elle est convertie en planches.

Ces dispositions sont d'ailleurs adoptées depuis longtemps en France par toutes nos scieries importantes.

Contrairement à l'usage suivi dans la plupart de nos ateliers, les bois d'ébénisterie sont débités en feuilles pour placage à l'aide d'immenses scies circulaires (fig. 2), dont le diamètre s'élève jusqu'à 2 ou 3 mètres.

Chacune de ces scies consiste en une monture circulaire à la circonférence de laquelle se trouve fixée la scie, qui est formée de plusieurs arcs d'un mètre de longueur environ.

L'ouvrier qui surveille cette scie doit nettoyer avec soin les dents à mesure qu'elles sortent du bois; il obtient ce résultat en pressant de petits morceaux de bois contre les dents de la scie.

L'épaisseur de la feuille se règle au moyen d'une vis à jauge; elle varie généralement de 2mm,5 à 1 millimètre au moins; mais on pourrait aisément obtenir des feuilles beaucoup plus minces.

Une machine semblable débite le liége en feuilles très-minces pour semelles, formes de chapeaux, etc. Ces produits ont valu à MM. Esdaile et Margrave une grande médaille à l'Exposition universelle de Londres.

Une autre machine divise le liége en fibres propres au rembourrage des matelas, à la confections des appareils de sauvetage, etc.

Fabrication des poulies. — Dans la scierie de la Cité, les poulies sont toujours faites de plusieurs parties très-solidement assemblées. On assure que ces poulies sont bien moins sujettes à se fendre par suite des variations de température ou par le fait d'une chute d'une grande hauteur.

Les petites poulies se font d'une seule pièce; elles subissent sept ou huit façons successives. Les machines employées pour donner ces façons ont été imaginées par notre compatriote M. Brunel, le célèbre ingénieur à qui l'on doit le tunnel sous la Tamise; elles ont été perfectionnées dans quelques parties.

(¹) Voy. *les Steppes de la mer Caspienne.*

Une scie circulaire débite d'abord en petites billes le bois d'orme bien choisi et bien séché; les dimensions de ces billes varient nécessairement avec celles des poulies qu'on se propose de fabriquer.

Fig. 1. Scie verticale à plusieurs lames.

Supposons qu'il s'agisse de faire une double poulie; cet organe important est formé d'une double chape contenant deux petites poulies, qu'on nomme spécialement *galets*, tandis que la double chape constitue la poulie proprement dite.

Le bloc préparé à la scie circulaire est porté sur la machine à percer (fig. 3), à l'aide de laquelle on fore un trou pour l'axe des galets, plus quatre trous qui limitent les deux mortaises où doivent être placés les galets. Ces mortaises sont achevées sur la machine à mortaiser (fig. 4), qui n'est autre qu'une petite scie circulaire.

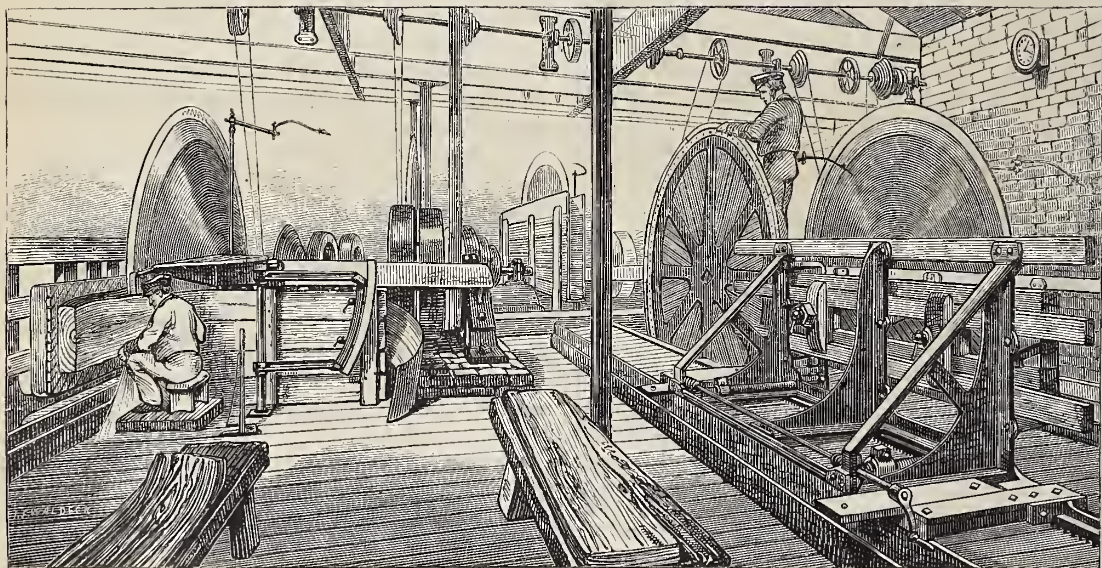


Fig. 2. Scies circulaires pour le débit des bois d'ébénisterie.

Chaque bloc présente ainsi l'aspect d'un carré à deux

mortaises. On coupe les quatre coins à la scie circulaire, et on le porte sur la machine à terminer les poulies (fig. 5).

La pièce à travailler, étant fixée sur un châssis à l'aide de vis de pression, est soumise à l'action d'un rabot circulaire à plusieurs lames, dont la position est réglée à chaque instant par une roue montée sur le même axe, qu'on voit à gauche de la figure. Cette roue s'appuie constamment sur le contour d'un guide porté sur le même châssis que la

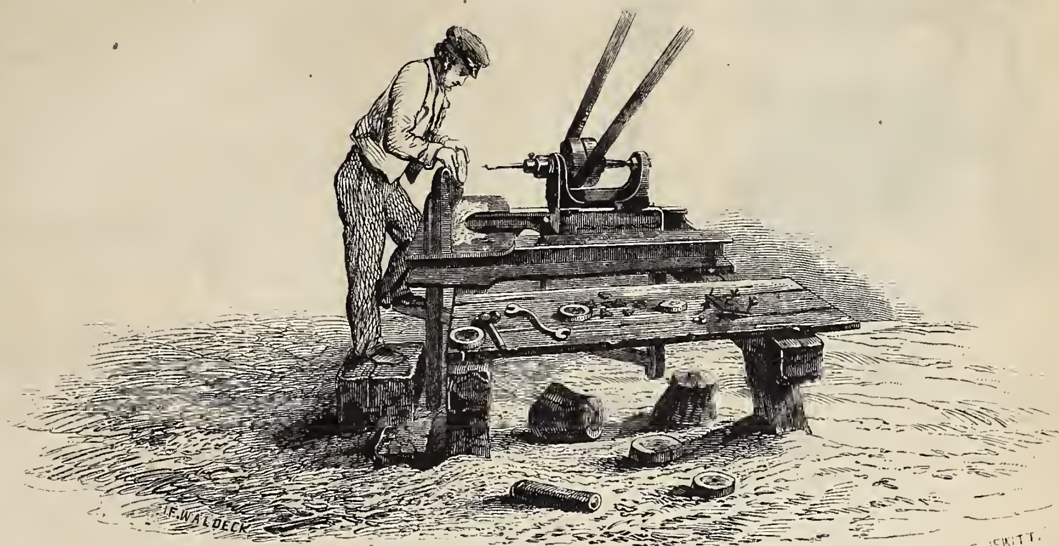


Fig. 3. Machine à percer les poulies.

poulie, et recevant, de même que celle-ci, un mouvement de progression que l'ouvrier donne au châssis à l'aide d'une vis manœuvrée à la main.

Cette machine peut servir à raboter des poulies de diverses formes; il suffit de changer la forme du guide qui règle la position du rabot. Il ne reste plus qu'à pratiquer à la surface de la poulie, à l'aide d'une gouge mécanique, les rainures qui servent à fixer les cordes.

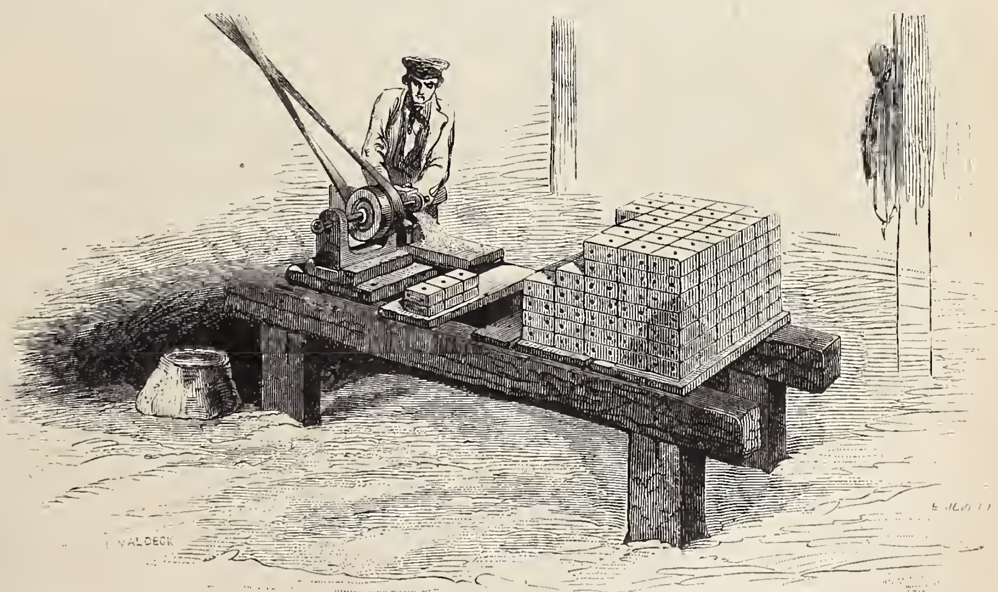


Fig. 4. Machine à mortaiser les poulies.

Quant aux galets, on les ébauche à la scie circulaire, on les termine au tour et on les polit avec soin. On emploie pour leur fabrication un bois aussi dur que possible.

Les grandes poulies de la scierie de la Cité sont toujours faites de plusieurs planches réunies solidement entre elles par des pièces de bois dont les fibres sont à angle droit sur celles des planches. On économise ainsi tout le bois qu'enlève le mortaisage dans les poulies faites d'une seule pièce.

Les galets sont toujours en bois dur; mais, afin qu'ils s'usent moins vite en tournant sur leur axe, ils sont munis d'un cœur de fer. Ce cœur est formé de deux parties qui laissent entre elles un espace vide que l'on remplit de graisse, de manière à faciliter le mouvement autour de l'axe. Pour les poulies de très-grandes dimensions, on emploie des galets entièrement en fer.

Pour donner une idée de l'importance de la fabrication

des poulies, nous rappellerons que dans le gréement d'un navire de premier ordre il n'entre pas moins de quinze cents

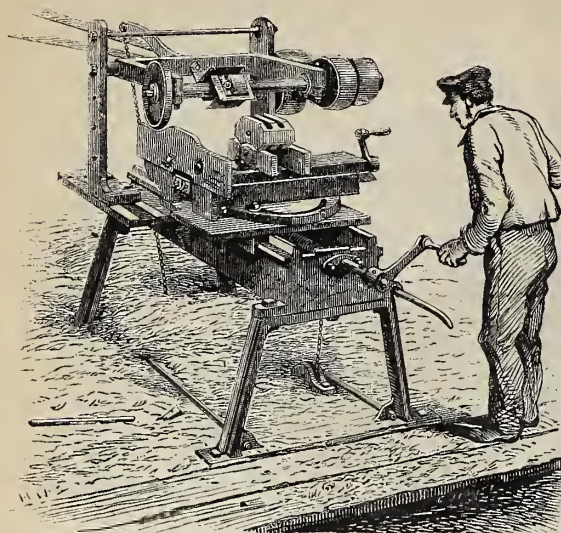


Fig. 5. Machine à terminer les poulies.

poulies, et que celui d'un navire de grandeur ordinaire en exige rarement moins de mille.

La fin à une autre livraison.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 318, 333.

LE DÉPART DE FANNY.

Ce n'était pas à moi seul que notre campagne semblait être le centre du monde, c'était encore à des amis, à des parents, qui venaient de temps en temps peupler notre solitude. Quelles joies! quelles fêtes! Après des mois d'attente, un jour de bonheur. Si je ne m'étais promis de renfermer ces confidences en d'étroites limites, j'aurais à dire là-dessus bien des choses que je passe sous silence avec regret.

Hélas! je n'ai pas à craindre que vous m'accusiez d'indiscrétion, aimable parente, chère Fanny, dont je veux retracer la dernière visite à notre campagne, au petit cousin, que vous aimiez, et à mes parents qui vous aimaient comme leur fille. Vous n'êtes plus de ce monde, belle Fanny, dont j'aimais tant les paroles et les caresses. Vous aviez deux fois mon âge, et moi j'avais neuf ans. Pourquoi donc est-il si fortement empreint dans mon souvenir, le triste jour où vous vîntes nous faire vos adieux, avant de quitter la terre natale que vous ne deviez jamais revoir?

Mon père et ma mère étaient chéris de tous mes cousins et cousines; ni l'un ni l'autre ne faisaient aucune distinction entre leurs jeunes parents de sang ou d'alliance; mes cousins paternels étaient mis au même rang dans le cœur de ma mère que ceux qu'elle m'avait donnés. Mon père n'était pas plus exclusif. Fanny était une de ses nièces et la filleule de maman.

C'était une belle brune aux yeux noirs; sa taille était élancée, sa tête charmante, son sourire gracieux et fin. Mais une expression de tristesse voilait depuis longtemps ses beaux yeux; elle prévoyait la nécessité de quitter sa patrie.

Avant son départ, elle vint passer chez nous une semaine.

Je ne sais si ce fut une heureuse idée de lui faire goûter cette dernière jouissance, qui dut lui rendre le départ plus douloureux; mais il faudrait fuir tous les plus doux plaisirs si l'on craignait de se préparer des regrets.

Je ne dirai pas tout ce qui se passa entre Fanny et mes parents pendant cette mémorable semaine; ils ne la quittaient presque pas. Je les voyais se promener tous trois ensemble, Fanny leur donnant le bras à tous deux; par moments ils s'arrêtaient, puis ils recommençaient à pas lents leur promenade. Fanny considérait tantôt un arbre chargé de fruits, tantôt les fleurs de la prairie qui penchaient la tête au souffle du vent; ou bien ses regards se promenaient sur les montagnes lointaines, pour graver fidèlement leur image dans son souvenir.

Quelquefois Fanny était seule; je la voyais de loin; son mouchoir essuyait plus d'une larme. Alors j'accourais près d'elle et je la prenais à mon tour.

— Faisons le tour de la vigne, lui disais-je. — Faisons le tour du verger. — Allons au bois.

Elle se laissait conduire par le petit Valentin; sa main jouait avec mes cheveux.

— Je crois, disait-elle, qu'ils sont déjà plus noirs que les miens. Et de quelle couleur seront les tiens et les miens, ajoutait-elle, quand nous nous reverrons?

— O Fanny, ne sois pas triste, disais-je en lui pressant la main. Tu ne seras pas longtemps absente?

— Je ne dois pas souhaiter de l'être moins de vingt ans, me répondit-elle. Il faut tout ce temps pour me faire une modeste fortune.

— Et pourquoi cette fortune? Reste avec nous, Fanny, reste avec moi!

En parlant ainsi, je pressais encore sa main dans les miennes : nous étions arrivés à l'endroit du bois où se trouvait un banc de gazon. Elle y prit place, et moi, debout devant elle, et toujours maître de sa main, je répétai mon exclamation passionnée :

— Fanny, reste avec moi!

Elle rougit un moment, la jeune fille, puis aussitôt elle se mit à sourire, et moi je pleurai tout de bon en tombant à ses genoux. Elle parut troublée :

— Que fais-tu, Valentin?... Relève-toi!

Elle-même se leva et reprit lentement le chemin de la maison. Je marchais à côté d'elle, mais je n'osais plus lui donner la main, lui parler, et surtout la prier encore de rester avec moi. Mais elle, posant doucement une de ses mains sur mon épaule, me dit de sa douce voix :

— M'écriras-tu, Valentin?

— Tous les jours, Fanny.

— Non, toutes les années, me répondit-elle; je ne t'en demande pas davantage : tu me feras en détail ton histoire, et voici avec quoi tu cachetteras tes lettres.

En disant ces mots, elle ôta de sa chaîne de montre un joli cachet en agate, sur lequel on avait gravé une levrette couchée, avec cette légende : « Amitié fidèle. »

Je remerciai Fanny et je la pressai dans mes bras.

Le soir, au souper, mon père avait pris un air plus jovial que de coutume; il s'était aperçu, je crois, que tous ces adieux prenaient un caractère trop mélancolique et qu'ils pouvaient faire à Fanny plus de mal que de bien. Avait-il peut-être aussi remarqué ma tristesse?... Quoi qu'il en soit, il me dit avec une brusquerie badine :

— Tu as eu un grand tort, Valentin

— Eh! quel tort, mon papa?

— De n'être pas venu au monde dix ou quinze ans plus tôt.

— Pourquoi? dis-je en rougissant.

— Parce que tu n'aurais pas laissé partir ta cousine; tu l'aurais prise pour femme. Voyons, cependant, Fanny, tel que le voilà, le prendrais-tu pour mari?

Elle sourit à son tour en me caressant de la main la joue, et puis elle dit avec enjouement :

— Je vous répondrai à mon retour, mon oncle, dans vingt ans. A mon avis, un homme ne doit pas songer au mariage avant trente ans.

— Pauvre Valentin! dit maman, te voilà refusé.

Le jour du départ, nous descendîmes à la ville avec Fanny. Nous attendions dans une chambre de l'auberge le passage de la voiture. Malheureusement c'était un jour de revue, et la milice vint à passer musique en tête.

Du plus loin que mon père l'entendit, il frappa du pied et regarda maman avec angoisse. Il avait bien prévu que Fanny serait vivement émue. Elle le fut au delà de toute expression. La musique jouait un air national gravé dans toutes les mémoires, et qui rappelait trop bien la patrie. Pauvre Fanny, c'était pour toi son adieu suprême! On eût dit que tu le prévoyais, car tu pressais dans tes étreintes convulsives mes parents éperdus, et quand la voiture passa, il fallut soutenir tes pas chancelants et même te porter à ta place.

C'est, du moins, ce qu'on m'a rapporté, car, pour moi, je ne le vis pas; j'étais abîmé dans les larmes. La voiture était déjà partie quand je revins à moi; je ne vis plus qu'une main qui nous saluait encore en agitant un mouchoir.

SUR LES RIDES.

Les rides du visage proviennent du retrait des muscles sous-cutanés dont le volume ne suffit plus à remplir et à distendre la peau. Contre ce genre de détérioration du visage, il n'y a pas de remède. On ne saurait trop se défier de toutes les préparations vendues comme préservatifs contre l'invasion des rides; loin de produire l'effet désiré, ces préparations peuvent altérer profondément le tissu de la peau et ajouter un nouveau mal à un mal irréparable. L'abus des bains chauds, surtout des bains de vapeur, et celui des pommades, huiles et autres cosmétiques onctueux, contribuent beaucoup à ramollir la peau et donnent lieu à des rides prématurées. [1]

LE SECOND AGE.

Ce groupe que nous reproduisons page 352, et qui a été remarqué à la dernière exposition, est aujourd'hui placé dans une des salles du palais du Luxembourg, vis-à-vis un autre groupe de M. Jaley, représentant la Naissance ou le premier âge. L'intention de l'artiste est exprimée avec grâce; les sentiments de ses trois personnages sont simples et vrais; la douce sollicitude de la mère, la bonne volonté du petit enfant, le sourire un peu fier de l'aînée, sont les traits naturels d'un tableau que chacun de nous a plus d'une fois contemplé à son foyer ou à celui du voisin. Qu'elle est charmante, en effet, cette scène de la famille où la tendresse maternelle invite, aide, encourage l'intelligence de l'enfant à faire son premier pas, mais aussi qu'elle est grave, et à combien de réflexions elle sollicite tout esprit sérieux! Le grand problème de l'éducation de l'enfance a été, de tout temps, un sujet de méditation profonde pour les philosophes réellement dignes de ce beau nom, dont la signification noble et élevée s'est si étrangement obscurcie dans notre siècle. On peut dire que les questions qu'ils se sont proposées, diversement agitées suivant l'état de la civilisation et des mœurs, sont loin d'être encore résolues. A quel âge doit-on commencer l'instruction des enfants? Quelles sont les meilleures méthodes? Est-il bon de déguiser ce qu'il y a d'aride dans l'étude sous des formes qui lui prêtent l'apparence du divertissement? Comment inspirer la volonté d'apprendre, comment diriger et soutenir l'attention, comment exciter l'émulation sans faire naître la jalousie ou l'orgueil? Dans quelle proportion la sévérité doit-elle intervenir? Les corrections sont-elles sans danger, et de quelle nature doivent-elles être? Et ce ne sont là que quelques-uns des problèmes à soulever! Que de difficultés pour l'accomplissement d'un devoir si naturel et que toutes les mères, pauvres ou riches, habituées ou non à se rendre compte de la haute gravité de leur tâche, acceptent sans hésitation, avec l'assurance que peut seul donner le courage de l'amour. A notre gré, jusqu'à ce jour, c'est une femme, c'est une mère, Mme Necker de Saussure, qui a écrit sur la première éducation les réflexions les plus lumineuses et donné les meilleurs conseils. Après avoir vu à l'exposition le groupe que représente notre gravure, nous avons relu le livre cinquième de *l'Éducation progressive* [1], et nous avons admiré tout ce qu'il a fallu pour l'écrire de jugement, de pénétration, d'expérience, de bonté et en même temps de fermeté. L'auteur n'approuve pas la dureté des anciens systèmes d'éducation : elle ne blâme pas moins les ruses que Rousseau a conseillées dans l'*Émile*. Elle recommande de laisser à l'enfant le mouvement, la joie, toute la liberté que suppose l'idée du plaisir. « Un enfant sans gaieté est un printemps sans soleil, c'est un papillon sans ailes, il ne prend point l'essor qui prouve et entretient la santé. » Mais il faut considérer dans l'enfant l'homme à venir, et l'habituer au sentiment du devoir de l'étude même avant qu'il puisse en bien comprendre toute l'utilité. Il n'est pas sans danger de vouloir faire ressembler tout à fait l'étude à un jeu. « On est également dépourvu de dignité et de grâce lorsqu'on prétend avoir un but qu'on n'a pas. La mère annonce un jeu nouveau et charmant dont les préparatifs ont été faits d'avance. Des fiches diversement coloriées; des cartes peintes, représentant des animaux, des fleurs; de jolis livres bien reliés avec des gravures enluminées : voilà de quoi ravir les regards. L'enfant d'abord est complétement dupe, il se met avec joie à sa leçon tant que l'attrait de la nouveauté dure encore; mais bientôt il trouve plus gai de varier le son des lettres, de dire *o* quand on lui montre *a*, puis de faire une gambade entre chaque mot, puis de se servir des matériaux de la leçon pour construire des maisons ou des tentes, puis enfin de se divertir comme il l'entend. La mère qui veut essayer de prendre la chose en plaisanterie et poursuivre néanmoins son but, n'a qu'une gaieté contrainte; elle tâche de ramener l'esprit vagabond, mais l'enfant voit son intention et la déjoue... Quand vous avouez hautement la résolution d'enseigner, l'enfant s'y soumet à la longue et la respecte; mais si vous prenez un prétexte, il s'en empare avec opiniâtreté, il vous force à être d'accord avec vous-même, et à jouer en effet si vous avez annoncé un jeu. » Il est difficile, mais nécessaire, dès le début, d'inspirer à l'enfant les goûts qui lui feront trouver du plaisir à l'étude, et, d'autre part, de lui donner ce pouvoir sur lui-même qui le rendra capable d'application indépendamment de ses goûts. La régularité des leçons est une condition essentielle. Dès l'âge de deux ou trois ans on pourrait prétendre donner la leçon, tout en la rendant un jeu véritable, ne fût-ce que pendant une minute ou deux. « Il suffirait d'obtenir un petit acte d'obéissance, quel qu'en fût l'objet, pourvu que ce fût à une heure réglée et que la mère l'exigeât sérieusement, bien qu'avec douceur. Une fois la chose passée en coutume, il devient aisé d'amener toute espèce d'enseignement. Sans doute une mère aimable et attentive ne perd jamais le plaisir de vue; mais tout en

[1] Voy. le *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne*, etc., par G. Belèze.

[1] *L'Éducation progressive*, ou Étude du cours de la vie, par Mme Necker de Saussure, ouvrage couronné par l'Institut. Mme Necker de Saussure est morte en 1841.

rendant la leçon le plus agréable possible, elle poursuit son dessein à travers l'amusement ou l'ennui qu'elle peut causer, sans se laisser déranger par des impressions fugitives. Le commencement de la leçon sera donc invariablement fixé, tandis que sa durée, toujours très-courte, pourra s'étendre plus ou moins, selon l'occasion. C'est sur la longueur du temps plus que sur la force de l'attention que devront porter les ménagements. Mlle Edgworth, qui a obtenu des résultats d'instruction vraiment merveilleux dans des leçons de cinq minutes, dit qu'il faut exiger à l'instant même une complète attention. » Mme Necker de Saussure traite ensuite des moyens d'entretenir chez l'enfant le désir de bien faire, qui est ordinaire au commencement chez les enfants, et qui s'affaiblit le plus souvent par notre propre faute, soit par nos gronderies, par notre exigence extrême, soit parce que nous leur imposons un travail trop prolongé. « Devant les tâches interminables que l'essentiel est d'achever bien ou mal, non-seulement l'écolier fait mal, mais de désespoir il fait lentement; il s'accoutume à niaiser en étudiant, et il entre dans cet état de sommeil de l'âme où il ne s'amuse



Salon de 1859; Sculpture. — La Mère préside à la naissance intellectuelle; groupe en marbre, par M. E. Farochon. Dessin de Chevignard.

ni ne s'instruit; état mauvais pour ses facultés, pour sa santé, même pour sa conscience. On avance plus réellement les enfants en leur faisant posséder à fond deux lignes de vers ou de prose, qu'en se contentant d'à-peu-près pour des récitations de longue haleine. Quand on a obtenu le *peu* et *bien*, on peut, sans se relâcher du *bien*, viser à obtenir le *peu* et *vite.* » Nous ne saurions suivre plus loin notre auteur; c'est le livre lui-même qu'il faut méditer : une mère qui le lira très-attentivement, ne fût-elle point disposée à partager toutes les opinions qu'elle y rencontrera, en tirera certainement un grand profit pour ses enfants et pour elle.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA HOLLANDE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 393.

ROTTERDAM. — DORDRECHT.



Vieille Porte sur le grand Môle, à Dordrecht. — Dessin de Rouargue.

ROTTERDAM.

Suite.

C'est plaisir d'errer, dans une ville inconnue, lentement, librement, sans plan, sans guide, sans souci d'aucun but, avec la plus parfaite indifférence des lignes droites.

Il est environ midi : de quelque côté que je regarde, je ne vois qu'activité, empressement, fièvre d'affaires et de travail. Flegme hollandais, où donc es-tu? Peut-être te caches-tu là-bas, derrière ces vitres brillantes comme des miroirs et ces stores bleus transparents qui laissent apercevoir de blanches figures placides, penchées sur des aiguilles ou sur des livres; mais en plein air, sur terre comme sur eau, dans ces grandes rues de Rotterdam, qui sont des canaux bordés de quais plantés d'arbres, tout est mouvement.

Des bateaux, grands et petits, se croisent en tous sens : les mâts, les cordages, les voiles, glissent devant les arbres et semblent s'entremêler à leur feuillage. On débarque des ballots, on les hisse aux étages supérieurs des magasins; de vigoureux portefaix, la tête couverte d'amples coiffures blanches qui descendent comme des bavolets jusqu'au milieu de leur dos, portent et empilent des sacs sur le rivage. Les ponts à bascule s'entr'ouvrent, et leurs deux moitiés se dressent verticalement en l'air pour livrer passage aux navires. En même temps, sur le pavé roulent de lourds chariots chargés de marchandises ou de légumes, de rapides cabriolets, des omnibus de chemin de fer, des traîneaux couverts de tonneaux de bière et que mènent bon train des couples de chevaux conduits par des hommes à larges tabliers blancs. Une multitude de marins, de marchands, d'ouvriers, de femmes, vont et viennent avec l'entrain accoutumé de gens qui connaissent le prix d'une heure et de ses minutes. Toute cette agitation contraste singulièrement avec la somnolence des eaux et l'immobile verdure des tilleuls qui s'y mirent paisiblement; c'est par cet aspect que Rotterdam échappe au danger d'une comparaison avec Venise, où il n'y a point de quais dans les rues, où un arbre est une rareté qu'il faut aller chercher au loin, un cheval un monstre aussi inconnu que l'était la girafe à Paris il y a trente ans, et où les intérêts du commerce et de l'industrie ne font jamais courir personne. Sans doute, Venise est mille fois plus belle : pauvre, elle dort sur le marbre dans un vêtement de reine. Le Hollandais de Rotterdam n'est qu'un matelot du Nord, souvent mouillé et entouré de brume. Sa maison, bâtie au milieu de l'eau, est simplement de terre durcie et peu ornée; il a, si l'on veut, quelque chose du castor; on voit bien qu'il n'a aucune prétention a être admiré; mais il a droit à l'intérêt et à l'estime. Son travail et son courage ne lui ont pas uniquement acquis l'opulence; il a ce que pourraient lui envier de très-grands pays : de l'instruction, une foi, et non-seulement l'indépendance, mais encore avec elle une ample liberté religieuse, civile et politique, dont il use sagement, sans craindre ni molester ses voisins. Si ce n'est point là de très-haute poésie, c'est assurément de très-bonne prose.

Tout ce spectacle me plaît, m'attache, et je regrette de ne pouvoir donner à ma promenade en zigzag que quelques heures. Il y a des monuments à Rotterdam : je les rencontrerai peut-être; je ne les chercherai pas.

Les voyageurs qui, dans leur course rapide, se croient obligés de visiter tout ce que les livres et les guides signalent de curieux, me paraissent ressembler à ces personnes habituées à une épargne minutieuse, qui, assises à une table d'hôte, se condamnent résolument à consommer tout ce qu'on leur sert, bon ou mauvais et qu'elles aient faim ou non, pour échapper au regret d'avoir laissé quelque chose de ce qu'elles auront payé. Avant tout, il faut consulter la disposition où l'on est, et se contenter de ce qui convient aux désirs et à l'appétit du moment. On voit mal ce que l'on est mal disposé à voir, et on s'expose à être injuste par ennui. Il y a des jours où l'on sent mieux les arts, et d'autres où l'on ne saurait être ému que par les tableaux de la vie humaine ou par ceux de la nature. Aujourd'hui, je ne veux pas même savoir s'il se trouve un seul bon tableau dans le musée Boyman ou dans celui, si c'en est un autre, qu'on a légué, me dit-on, à Rotterdam depuis quelques années. D'ailleurs, j'irai demain à Dordrecht, et si le goût de la peinture m'est revenu, je me dédommagerai amplement dans la belle galerie de M. de Cat.

Les rues sans canal n'ont, ce me semble, rien de particulièrement remarquable. J'en traverse une remplie d'hommes et de femmes dans leurs habits de fête. Leur physionomie exprime la franchise et la gaieté. Que fêtent-ils? Un mariage. Quelques groupes causent debout; mais presque tous sont assis devant les portes : il faut que tous les habitants de la rue aient été invités à la noce. C'est signe de bon voisinage.

Voici sur une petite place une jeune femme à bonnet blanc tuyauté, commodément assise devant une sorte de boutique faite de planches et divisée en petits cabinets. Elle tient à la main une cuiller d'où elle laisse tomber une blanche pâte liquide sur les petites fosses rondes d'une longue plaque de fer. Au-dessous de la plaque est un réchaud où petille un clair brasier. La pâte se transforme rapidement en jolies petites crêpes appétissantes qu'une servante très-proprement mise porte sur les tables des cabinets. Derrière les rideaux qui les cachent à demi, les consommateurs rient et chantent.

Une laitière passe avec deux seaux suspendus par des chaînes de cuivre à un bâton qu'elle porte sur les épaules. Ce cuivre poli et brillant fait bon effet; mais je me garderai bien de dire que toutes les laitières ont des chaînes semblables. Qu'en sais-je encore?

J'avance toujours à l'aventure. En face de moi s'élève un grand édifice que précède un petit jardin; je ne l'éviterai pas. Chose rare! il n'est pas fait de briques, à moins qu'on ne les ait recouvertes de plâtre. De loin, il me rappelle le style le plus ordinaire des châteaux anglais. En m'approchant, la forme des fenêtres et des arceaux en demi-relief sur les pleins me fait penser vaguement à quelque destination religieuse. La grille est ouverte : un jardinier ratisse les allées et ne lève point la tête. Deux vieillards en deuil descendent les degrés de pierre qui sont au milieu de l'édifice; ils marchent péniblement; leurs yeux sont rougis par les larmes : l'homme paraît consoler la femme dont il soutient le bras; il porte un sac en tapisserie usée.

Devant la loge du concierge est un jeune homme blond en habit de livrée : tout ce que je puis comprendre à son langage, c'est que je suis dans un hôpital. Il ne m'offre pas de me servir de guide. Je vais plus avant, et il ne m'arrête point. Je monte, à l'intérieur, une autre douzaine de belles marches, et me voici au centre du monument. C'est une espèce d'*atrium* : ses quatre côtés offrent quatre colonnades à chaque étage. Mon impression est d'abord qu'il y a peut-être là un peu trop d'élégance pour une maison de malades : la façade du bâtiment elle-même me paraît viser à plaire plus qu'il ne convient; mais l'intention de faire naître une intention religieuse, en rappelant le cloître ou l'église, est bonne : c'est, je crois, par ce seul moyen que l'architecte peut préparer les âmes à la pitié. Dois-je poursuivre ma visite? Je suis dans l'embarras. Plusieurs hommes arrivent, portant avec précaution un malade sur un matelas; ils ouvrent à côté de moi une porte, et placent le matelas sur un plancher; puis ce plancher

s'élève sans bruit à l'aide de chaînes, et porte doucement le malade à l'étage supérieur. D'où vient qu'on n'a pas encore adopté cet usage dans les hospices et les hôpitaux de Paris? Quelles fatigues et quelles secousses douloureuses seraient épargnées aux patients! Un monsieur à belle figure, tête nue, vient à passer; je l'aborde. Il parle français; mais dès les premiers mots, il voit que je ne suis qu'un voyageur curieux, et, après deux ou trois brèves réponses, qui m'apprennent que le nombre des lits des malades est de trois cents, et que cet hôpital est celui de la ville, il me tourne le dos assez brusquement pour entrer dans une salle où j'entrevois, assises sur des bancs, plusieurs personnes qui paraissent souffrantes. Ce monsieur est sans doute un médecin. Il a eu bien raison de me laisser là tout béant avec ma curiosité.

En sortant, je retrouve les deux vieillards près de la grille : la pauvre femme pleure encore et tourne la tête vers les fenêtres; l'homme, les regards baissés, la tire sans grande insistance par le bras : apparemment ce n'est point l'un d'eux qui a souffert dans cet hôpital. Qui donc? Leur douleur me détourne des rues bruyantes, et involontairement je me dirige vers la partie la plus solitaire du quai.

Bientôt j'arrive près d'un vaste jardin où quelques personnes s'engagent dans un tourniquet : c'est un jardin zoologique; je m'y sens attiré. Depuis le matin, j'ai vu tant de milliers d'hommes!

Le jardin zoologique de Rotterdam est placé vis-à-vis la station du chemin de fer d'Amsterdam; celui d'Anvers (le plus vaste et le plus pittoresque de l'Europe) est aussi à vingt pas de la station de Moerdyk : c'est une grande ressource pour les voyageurs lorsqu'ils arrivent en avance sur l'heure du départ, tout fatigués de peintures, de monuments et de multitude.

A Rotterdam, de même qu'à Anvers et à Amsterdam, on entre par une belle avenue, sous une voûte de feuillage, où l'on voit à sa droite et à sa gauche une sorte de garde d'honneur composée de deux rangs de grands perroquets au plumage rouge, bleu, jaune ou blanc, perchés sur des barreaux suspendus à des tiges de fer ainsi que des lanternes. L'accueil que ces beaux messieurs font à chaque visiteur varie du tout au tout suivant l'heure, le temps et leur caprice. A mon arrivée, ils étaient sombres, silencieux; ils roulaient de côté leurs gros yeux, comme certaines vieilles concierges ennuyées quand on passe trop tard devant leur loge; quelques-uns même laissaient échapper des murmures peu aimables : à ma sortie, ils m'ont, au contraire, salué d'un vacarme de caquets étourdissants dont le sens était très-difficile à deviner : étaient-ce des souhaits bienveillants ou des imprécations?

Naturellement, dans le jardin, l'eau abonde, et les animaux aquatiques s'y ébattent librement et gaiement dans leurs bassins comme en pleine nature. On n'a pas ménagé l'espace aux grands quadrupèdes. Deux lions ont pour eux seuls une cage de fer entièrement isolée sur la pelouse, et où l'on pourrait aisément donner un bal ou un repas de cent couverts. Il est agréable de voir ces fiers animaux se promener à l'aise, bondir à leur gré, en promenant de tous côtés au loin leurs calmes et puissants regards. La zoologie des deux Amériques et de l'Australie paraît être bien représentée. Un malheureux opossum cachait à demi sa tête dans un coin de son logis, et ne laissait voir qu'un peu de sa longue langue repliée; un phalanger (*Phalangista vulpina*) m'a regardé avec des yeux aussi doux et aussi tristes que ceux du phoque : j'aurais voulu pouvoir lui parler. Dans l'intérêt du jeune public, on a construit une jolie petite loge pour les écureuils, et c'est un spectacle tout aussi divertissant et très-certainement plus convenable que celui de la maison des singes, placée à quelque distance. J'ai cependant vu, dans l'une des cages où sont emprisonnées ces tristes ébauches de l'homme, une scène qui m'a touché. Un petit singe, né depuis peu, avait la prétention d'attraper les mouches qui entraient à travers les barreaux; mais, en dépit du proverbe, il n'était ni malin ni adroit : après chaque coup de patte malheureux, il accourait tout plaintif près de sa mère. Celle-ci, qui ne le quittait pas un seul instant du regard, s'efforçait de le consoler et de le distraire de sa chasse inutile; elle le prenait sur ses genoux, le serrait tendrement, le berçait dans ses bras, lui offrait le sein, lui enseignait à jouer avec des brins de paille ou à sauter sur la balançoire. Combien elle adorait ce vilain petit monstre à la figure ridée comme celle d'un octogénaire! Lui aussi l'aimait bien; et, à certains moments, son expression était si caressante que j'en oubliais sa laideur et son animalité, tant l'amour, intelligent ou non, a toujours d'attraits! Ces affections des bêtes portent à rêver et à aller bien loin dans le champ infini des hypothèses; mais le danger n'est pas grand dès qu'on ne se laisse pas entraîner à leur supposer une raison égale à leur sensibilité. Un singe adore ses enfants, mais il est incapable de faire du feu. Entre un brasier qui s'éteint et un amas de branches sèches, il se laisse mourir de froid; il ne lui vient pas même à l'esprit de jeter un morceau de bois sur le charbon pour faire renaître la flamme et réchauffer un peu ses membres glacés.

Il est à regretter que dans les jardins zoologiques on ne mette pas mieux à profit la curiosité publique afin de l'éclairer. On se contente de suspendre aux treillages de petites pancartes larges comme la main où sont écrits les noms vulgaires et scientifiques des animaux. C'est bien. Mais pourquoi tant de laconisme ou d'économie? Qu'en coûterait-il d'ajouter une douzaine de lignes sur l'origine, l'espèce, le caractère, les habitudes? Et quand même on sacrifierait quelques exemplaires d'un bon dictionnaire d'histoire naturelle pour en coller les feuilles détachées sur les planchettes, en vue des animaux qu'elles décrivent et à portée des yeux, grèverait-on le budget de ces établissements de sommes si importantes? Avec quelle ardeur on les lirait! Combien de préjugés, de fables ridicules, on effacerait de la plupart des esprits! Pour moi, je n'en fais pas mystère : en visitant ces jardins si curieux, j'ai bien souvent à rougir de mon ignorance, et l'occasion me serait bonne pour m'instruire si je trouvais immédiatement une explication un peu développée. A la vérité, je me promets de feuilleter mes livres quand je serai de retour dans ma demeure; mais ce sont là de bonnes intentions que le plus ordinairement on oublie, et d'ailleurs tous les visiteurs n'ont pas à leur disposition les livres nécessaires. Je m'étonne qu'en Hollande on dédaigne ces moyens faciles de propager d'utiles connaissances; en France, il y a moins lieu d'être surpris. Il s'en faut de beaucoup que l'on y soit généralement aussi zélé pour l'instruction du peuple.

DORDRECHT.

O charme du sourire, Dordrecht ne soupçonne pas ton pouvoir!

Ce n'est pas que cette bonne petite ville soit dépourvue d'attraits. D'abord elle est très-ancienne, et c'est un privilége des villes que plus elles vieillissent, plus les voyageurs les aiment. Mais elle regarde les étrangers d'un œil si indifférent, si assoupi! Ils ont beau la regarder de leur air le plus aimable, la saluer, lui offrir la main chapeau bas, elle ne bouge ni ne s'émeut. Évidemment, elle n'a pas le moindre souci de s'informer d'où ils viennent ni de ce qu'ils peuvent lui vouloir. Ils passent, et ils ne sauraient dire si pendant leur séjour elle a veillé ou dormi. Oh! celle-là est bien

un type de flegme et d'impassibilité : c'est l'antipode de Rotterdam.

Les bateaux à vapeur transportent en deux heures de Rotterdam à Dordrecht. Depuis quelque temps, on parle d'un projet de vastes ponts qui, posant un pied sur cette ville et un autre sur le petit port de Moerdyk [1], relieraient les chemins de fer hollandais et belges; en sorte qu'on pourrait se rendre, par exemple, d'Amsterdam à Paris en un seul jour, sans descendre de voiture. Mais il n'est pas encore certain qu'il y ait moyen d'enraciner solidement des piles dans le fond vaseux de la Meuse et de ses affluents.

Nous naviguons sous un ciel brumeux. Un célèbre doc-

COIFFURES HOLLANDAISES.



Jeunes filles de la Hollande-Méridionale (*Zuid-Holland*) et de la Frise (*Friesland*).



Jeunes filles de Broek et de Zaandam ou Saardam (province de la Hollande-Septentrionale, *Noord-Holland*).

teur d'Utrecht, en mission scientifique, veut bien m'adresser quelques paroles. En apprenant que je voyage pour mon plaisir, il ne peut comprendre que je désire voir Dort (c'est le diminutif de Dordrecht).

— Qu'allez-vous faire là? me dit-il. Aucun voyageur ne s'arrête jamais à Dort; vous n'y trouverez que de l'ennui.

Je réponds :

— Dort a droit tout au moins à une visite de respect. Elle a ses souvenirs historiques. Je suis curieux de voir la salle du fameux synode de 1618. Puis n'est-ce pas la patrie des deux frères de Witt, de Vossius, de Cuyp, de Schalken, et d'Ary Scheffer dont je verrai la statue? Enfin, on m'a parlé avec enthousiasme de la galerie de tableaux de M. de Cat, et ce serait un regret pour moi de ne pas la connaître.

Le docteur fume et me parle de Paris, qu'il a récemment visité.

— Ah! répète-t-il plusieurs fois, c'est la ville des merveilles!

Puis, abordant un sujet d'entretien dangereux en France, il me dit d'un air narquois :

— Ah! il connaît les Français, il les mène bien!

Ce docteur-là m'a tout l'air de vouloir prendre un peu de plaisir à mes dépens. Je vais à l'avant du bateau, et j'y reconnais la vieille femme et le vieillard que j'avais rencontrés à l'hôpital de Rotterdam. Ils tiennent ouvert sur leurs

[1] Pour aller de Paris en Hollande, voici le trajet le plus direct : de Paris à Anvers, un jour; d'Anvers au petit port de Moerdyck, en chemin de fer, deux heures; de Moerdyck, en bateau à vapeur, à Dordrecht, une heure; de Dordrecht à Rotterdam, deux heures. Une fois dans cette dernière ville, les voyageurs affairés et qui ne veulent voir que rapidement ont tout ce qu'il leur faut de chemins de fer.

genoux le sac de tapisserie usée et y regardent différents petits objets avec une attention religieuse. Un dé d'argent vient à en tomber et à rouler vers mes pieds; je le ramasse avec empressement et le présente à la vieille femme, qui l'avait suivi d'un regard effrayé. Le vieillard me remercie et me fait une place sur le banc de fer, près de lui. Je sais bientôt qu'il habite avec sa femme un village voisin de Bois-le-Duc. Leur fille est morte à l'hôpital. Elle avait seize ans. Ils l'avaient envoyée chez une tante qui tenait une maison de mercerie à Rotterdam, dans l'espoir qu'elle y gagnerait une petite dot; mais la tante n'avait point réussi dans son commerce, et la pauvre enfant, mal nourrie, maltraitée, affaiblie par le chagrin, atteinte enfin d'une fièvre typhoïde, n'avait eu d'autre ressource que l'hôpital, où ses parents étaient arrivés trop tard. La mère sanglotte tandis que son mari me raconte cette triste histoire; il lui donne des consolations, puis, se tournant vers moi :

— C'est une vérité, me dit-il, que Dieu fait mourir jeunes ceux qu'il aime; mais il me semble que l'on n'interprète pas toujours sainement ces paroles. L'avantage de mourir dans l'adolescence n'est pas d'avoir moins à souffrir en évitant les épreuves utiles de l'âge mûr et de la vieillesse, mais bien de pouvoir porter devant le trône céleste une vie simple, conduite à son but suprême, dans une unité parfaite, par une foi inaltérable.



Une Vue de Dordrecht. — La grande Église et le vieux Port. — Dessin de Rouargue.

En France, je n'aurais su que penser de ce vieillard; peut-être l'aurais-je pris pour un pieux magistrat : c'est un très-pauvre marchand, un drapier, autant que je puis comprendre, dans un très-pauvre village.

On débarque, et je me trouve tout d'abord en face de la vieille porte que représente notre gravure (p. 353). Elle est en briques rouges; ses décorations en relief sont faites d'une sorte de pâte blanche, peinte ou jaunie par le temps. On l'a construite pendant la première année du synode, en 1618. Le bas-relief, au centre, figure une jeune femme assise dans une enceinte d'osier remplie de fleurs : elle tient d'une main les armes de la ville, de l'autre une palme. Alentour on voit les écussons et les noms des villes ou des communes qui ont concouru de leurs deniers à l'érection du monument. Au-dessus de la jeune femme est un buste d'empereur romain. Une des fenêtres est décorée de têtes de femmes assez gracieuses; l'autre, de vilaines têtes d'hommes. Deux devises latines fort sages disent clairement que, dès l'origine, on n'a pas compté beaucoup sur cette porte pour la défense de Dort :

PAX CIVIUM ET CONCORDIA
TUTISSIMÈ URBEM MUNIUNT.

(La paix entre les citoyens et la concorde défendent bien plus sûrement la ville.)

CUSTOS ESTO MIHI DEUS MEUS JEHOVAH.

(Sois mon gardien, ô Jéhovah, mon Dieu!)

La rotonde qui surmonte l'édifice est louée à un petit cercle de bourgeois qui y viennent fumer, jouer et boire. L'effet général n'a rien de merveilleux, et je crois volontiers que M. Rouargue et moi sommes à peu près les seuls voyageurs qui depuis longues années aient regardé ce monument. Les beaux arbres que l'on voit à gauche sur la gravure ont disparu : ils sont remplacés par de plus jeunes. Le traîneau orné que l'on remarque au premier

plan est une voiture qui sert à transporter les malades; elle est la seule de son espèce à Dort.

La maison la plus voisine de la vieille porte n'est rien moins que l'hôtel de *la Belle-Vue*, et il mérite vraiment son nom. Dort est une île située à un carrefour de fleuves; car on peut donner ce titre au large *trivium* d'eau qui forme devant la ville une sorte de fourche ou de T renversé (⊥). Le spectacle qui se déroule sous les yeux du voyageur accoudé à une fenêtre de l'hôtel de la Belle-Vue peut soutenir la comparaison avec celui que donnent la Tamise et le défilé de ses navires quand on les regarde du balcon d'un hôtel de Greenwich. Des navires de toute grandeur se succèdent incessamment devant la ville hollandaise : bateaux à vapeur transportant des voyageurs, remorqueurs, navires marchands, barques chargées de foin, de bois, de légumes ou de fruits; pendant la nuit même, plusieurs paquebots, annoncés de loin par leurs cloches et leurs lanternes rouges et bleues, viennent s'arrêter sur le quai, vis-à-vis la vieille porte. J'admire, et je me dis qu'il n'y a pas là de quoi me faire regretter mon voyage à Dort. Ma chambre a quatre fenêtres où je vois, comme dans quatre cadres, les tableaux les plus variés de la navigation hollandaise.

On ne connaît pas, à Dort, l'usage des cordons de sonnette. Si l'on veut appeler les serviteurs, il faut s'armer d'une grosse cloche à manche de bois, sortir sur le palier, et mettre en branle cette machine jusqu'à ce que le bruit ait produit son effet. Deux ou trois voyageurs peuvent se rencontrer ensemble dans cet exercice étrange : les serviteurs n'en arrivent pas plus vite.

Le maître de l'hôtel me paraît un très-honnête homme, d'une amabilité un peu passive. Il est assis devant sa porte et il fume : on sent qu'il lui en coûtera beaucoup de se déranger. Le premier servant, un peu plus actif, n'en est pas moins très-étonné toutes les fois qu'on lui demande un service. On désire un verre de bière, il vous indique de la main, tout au loin, un café; on a une lettre à envoyer à la poste, il vous explique complaisamment comment il vous serait très-facile de la porter vous-même en tournant trois fois à droite, quatre fois à gauche, puis en passant une place, deux ponts, etc.; il ne lui vient pas à la pensée d'envoyer la lettre par son second. Le voyageur comprend à chaque instant qu'il est importun, et que, tout prêt qu'il soit à bien rétribuer les peines que l'on voudra prendre pour lui, maître et serviteurs préfèrent de beaucoup leur repos à l'argent. C'est très-noble; mais alors pourquoi l'hôtel?

Mes deux idées fixes sont de voir le bâtiment du synode et la galerie de M. de Cat.

Le premier garçon assure que le *Kloveniersdoelen* où était la salle du synode n'existe plus; il a servi à divers usages, en dernier lieu à une troupe de comédiens ambulants. On l'a rasé, et sur ses fondements on va élever une prison cellulaire. J'ai peine à croire à cet acte de vandalisme. Le synode de 1618 est au moins pour les Hollandais ce que le concile de Trente est pour les catholiques; la salle où leur dogme a été fixé n'est pas seulement un édifice de la ville, c'est un des monuments les plus respectables de la Hollande. MM. da Costa et Groen van Prinsterer n'auraient-ils point protesté contre une telle manifestation d'indifférence religieuse et historique?

Mais je commencerai par visiter la galerie de M. de Cat. Le premier garçon me regarde avec stupéfaction et me dit :

— M. de Cat, savez-vous (c'est sa locution familière), est un homme riche, très-riche!

— Qu'importe!

— M. de Cat, savez-vous, est un homme très comme il faut!

— Je n'en doute pas.

J'insiste pour que l'on porte ma carte chez M. de Cat, et qu'on le prie d'indiquer l'heure à laquelle il me sera possible de me présenter chez lui. Une demi-heure après, le second revient m'annoncer que M. de Cat dîne, et qu'ensuite il fera la sieste. J'attendrai. Je feuillette un livre, j'écris.

Du côté opposé au quai, on aperçoit de la fenêtre de l'hôtel un canal et deux ou trois rues. Les bateaux sont immobiles; quelques personnes marchent, mais lentement.

A trente pas, je vois une boutique de cordonnier. Trois ouvriers en blouse bleue travaillent et causent : toute la chambre est d'une blancheur immaculée; rien n'y blesse le regard. Une jolie cage d'oiseau est suspendue près d'une muraille. De l'autre côté est un pot de faïence d'où sort une très-belle fleur, une rare variété d'hortensia : pour la protéger contre le vent, on a placé entre elle et la porte de la boutique un grand verre dans un cadre de bois sculpté. Un peu de pluie vient à tomber : deux ouvriers entr'ouvrent la fenêtre et font glisser la plante au dehors, avec une précaution extrême. Je descends, je passe devant la boutique, j'observe avec attention l'intérieur, et j'en admire encore plus l'ordre et la propreté. On peut donc être cordonnier sans se noircir le visage et les bras, sans avoir une chevelure ébouriffée, et sans vivre entouré de formes, d'outils jetés pêle-mêle, de rognures de cuir et de sales baquets.

Un jeune apothicaire vient sur le pas de sa porte et me regarde d'un air bienveillant. Je m'approche, et lui demande quel est le chemin pour aller à la salle du synode. Sans hésiter, il me fait la nomenclature des rues que je dois suivre. Donc le bâtiment n'est pas détruit. Après trois à quatre cents pas, je ne sais plus si je suis dans le bon chemin, et j'entre chez un libraire qui me répond :

— La salle du synode? Elle n'existe plus.

Et il me montre une photographie représentant à l'extérieur le bâtiment tel qu'il était encore l'an dernier : un seul étage, six à huit grandes fenêtres carrées; au rez-de-chaussée, une porte surmontée de quelques moulures; aucun caractère particulier. Il n'en est pas moins regrettable que les magistrats aient eu si peu le sentiment de la vénération.

Si je n'ai vu le synode qu'en peinture, j'ai du moins en perspective, pour me consoler, la galerie de M. de Cat. Son hôtel est peu éloigné de la maison du libraire. Je frappe. Une belle jeune servante, blonde et rieuse, vient m'ouvrir; mais à mon aspect étranger, et avant même d'avoir entendu mes premières paroles, elle fuit. Presque aussitôt apparaît un grand valet enveloppé dans une longue redingote de toile blanche comme dans un fourreau. Il ne me comprend pas davantage, et me fuit à son tour. Arrive ensuite un gentil petit page en veste brune : il parle un peu français. Je lui expose ma requête. Il s'absente deux minutes, et revient me dire très-obligeamment qu'il est trop tard pour voir la galerie, et que demain... — Demain? — Il sera trop tard encore. — Je me retire étonné, et je me promets d'avertir les étrangers que si jamais ils se laissent séduire par l'envie de voir les tableaux de M. de Cat, ils feront sagement d'écrire, avant leur départ, pour en demander l'autorisation, et peut-être de se faire recommander. O belle et généreuse Italie! familles patriciennes de Rome, de Venise, de Florence ou de Gênes!... A peine ai-je fait dix pas que je me reproche ces exclamations intérieures. On aime les tableaux; et parce qu'on a acheté quelques chefs-d'œuvre, est-on obligé d'ouvrir sa maison à tout venant? « Je ne tire point vanité de ma galerie, je paye moi-même les gages de mes domestiques, et je pré-

tends montrer mes tableaux quand il me plaît, et ne pas les montrer quand il ne me plaît pas. » Rien de plus juste, et, à moins d'avoir le caractère mal fait, il n'y a rien à répondre.

— Que me reste-t-il à faire à Dort? Errer.

La grande église, sur le vieux port, est un assez bel édifice gothique du treizième siècle. Le gardien y montre avec une naïve fierté une chaire en marbre et des fonts de baptême en or.

Quelques personnes s'occupent de la souscription ouverte par les admirateurs du génie d'Ary Scheffer. On n'espère pas arriver à une somme suffisante pour faire une statue en bronze; on se contentera d'un buste. Où le placera-t-on? Les uns préfèrent l'intérieur de la grande église; les autres, la place qui est devant.

Parmi les grands canaux, tous très-longs et parallèles au grand cours d'eau qui côtoie la ville au nord, plusieurs n'ont point de quais. Les maisons plongent dans l'eau, comme celles de Venise. Des poulies scellées au-dessus des fenêtres servent à puiser de l'eau pour les usages domestiques, ou à descendre des filets pour prendre du poisson.

Un bourgeois assis à son balcon pêche à la ligne; à quatre pas de lui et à son niveau, un homme assis au bout d'une grande barque est tout entier à la même occupation : ils se regardent de temps à autre sans échanger une seule parole; du pont où je suis, les considérant sur ce fond paisible où tout est silence et immobilité, il me semble voir une peinture du Japon. Mais soyons justes : manquons-nous de pêcheurs à la ligne, et nos petites villes françaises sont-elles plus animées?

Quelques ouvriers travaillent dans un bassin où se projette l'ombre de l'église. Ils séparent de beaux arbres droits et équarris qui, venus, liés en immenses radeaux, d'Allemagne et de Suisse, vont être transportés vers une armée de moulins à vent rangés sur le rivage, à l'ouest de la ville, pour y être sciés et réduits en longues planches.

Dans aucune vieille ville je n'ai vu tant de façades de maisons penchées en avant, comme pour saluer ou écraser ceux qui passent. On a la prudence, il est vrai, de leur attacher par derrière, en haut, à la nuque, de grosses barres de fer qui les retiennent comme des lisières; et c'est seulement là ce qui fait soupçonner qu'elles peuvent bien être trois ou quatre fois centenaires, car elles sont si proprement peintes en blanc, en brun ou en gris tendre, qu'avec leurs tuiles rouges, leurs vitraux étincelants, leurs stores neufs, leurs portes vernies, elles ont encore l'air toutes jeunettes. Ne serait-ce pas la nature du sol, plus encore que la vieillesse ou le défaut d'art dans la construction, qui leur a fait perdre ainsi leur aplomb? Les géologues assurent qu'en 1421, pendant une inondation terrible, la ville de Dort tout entière, avec ses monuments, ses rues, et la couche d'argile sur laquelle elle est bâtie, glissa de loin vers la place où elle se trouve aujourd'hui, sans secousse, sans bruit et sans ruines [1].

Comme les habitants de Dort savent parfaitement les noms de leurs rues et de leurs places, ils ne prennent pas la peine de les inscrire sur les murs; ce ne serait bon que pour les étrangers; mais comme il paraît qu'ils ne se connaissent pas aussi bien entre eux, ils ont grand soin, presque tous, d'écrire leurs noms sur leurs portes.

Un artiste curieux ferait une assez riche collection de vieilles enseignes en relief sur pierre : on y voit des scènes de l'ancien temps naïvement représentées; c'est un passe-temps qui a bien son prix quand on ne peut pas visiter la galerie de M. de Cat.

Les pharmaciens et les marchands de tabac ont pour enseignes de grosses vilaines têtes en bois peint, à bonnets de Turcs ou de fous, et qui tiennent grandes ouvertes leurs larges bouches. Est-ce raisonnable de provoquer ainsi au bâillement les habitants de Dort et les étrangers qui les regardent? Mais j'ai retrouvé ces têtes monstrueuses dans presque toutes les villes de Hollande.

Je me lasse à compter les servantes qui lavent les maisons. Les unes, assises sur le bord des fenêtres, le dos tourné du côté de la rue, font descendre les châssis jusque sur leurs genoux, et nettoient chacune des vitres avec tout le minutieux scrupule qu'une brunisseuse met à polir un bijou. D'autres, dans la rue, armées de petites pompes, envoient jusqu'au faîte des façades des jets d'eau qui retombent et glissent du haut en bas, pendant une demi-heure, en mille ruisselets. Puis à la pompe succèdent les éponges, que l'on fait aller et venir comme des limes sur les dalles bleuâtres du trottoir et les marches de la porte.

La *Société d'harmonie*, logée dans une fort jolie maison, a pour rivaux trois cercles : la *Grande Société*, *l'Amitié*, et *la Liberté*. L'hôtel de ville, où l'on conserve quelques tableaux de peintres nés à Dort, est décoré d'un escalier que gardent des lions en pierre, d'un fronton et d'une sorte de campanile. Le palais de justice est d'un style simple et plutôt lourd que grave. On rencontre encore quelques autres édifices publics d'un aspect très-convenable, mais sans originalité. Les temples ou églises ont peu d'apparence; réformés, wallons, luthériens, anglicans, remontrants, mennonites, catholiques et juifs, professent leurs religions, tout près les uns des autres, sans chercher à s'entre-détruire : on se partage les âmes sans haine, quoique sans indifférence.

Les miroirs doubles, suspendus à un pied ou deux devant les fenêtres, m'ont paru plus nombreux à Dort qu'en aucune autre ville de Hollande. Ils réfléchissent deux fois l'image de toute personne qui passe, et permettent de la voir depuis une extrémité de la rue jusqu'à l'autre; en sorte que, grâce à cette curieuse petite machine qui absorbe tout le mouvement extérieur pour le porter au dedans des maisons, il est rare que du fond de sa chambre la ménagère n'ait pas constamment quelqu'un à regarder; or, pour peu qu'une demi-douzaine de passants viennent à circuler aux environs, les miroirs en font une foule. La population de Dort est, dit-on, chose incroyable! de vingt et un mille habitants : à voir les rues si désertes, je me demande si l'on n'a pas compté tous ces milliers d'hommes et de femmes dans les miroirs.

RETOUR A ROTTERDAM.

Le soleil rayonne entre deux immenses montagnes de nuages blancs dont il dore les cimes; le bateau glisse sur une surface verte comme les prairies, et me remporte vers Rotterdam. Une douce paix règne dans toute la nature. De jeunes filles à demi agenouillées dans les herbes du rivage regardent de notre côté tandis que leurs doigts sont occupés à traire de belles vaches grasses qui se laissent faire avec bénignité. Quelques villages à demi cachés derrière des remparts de terre gazonnés et plantés, nous rappellent les enceintes des fermes normandes. Plus nous approchons de la ville, plus le nombre des petits bateaux qui viennent l'approvisionner augmente; plusieurs sont remplis de petits concombres qui ressemblent à des croissants dorés. Une barque brille entre toutes; elle est chargée de pots de fleurs : on est presque surpris de voir, au lieu de bêche ou de râteau, une rame aux mains du maître de ce jardin flottant.

Nous abordons. Tout à coup le ciel s'obscurcit et se fond en une pluie torrentielle. Plus de ruelle qui n'ait aussi

[1] Voyez l'excellent ouvrage de M. Alphonse Esquiros, *la Néerlande et la vie hollandaise*, t. II, p. 106.

son canal. Je me réfugie, avec le brave homme qui porte ma valise, sous un auvent où bientôt viennent s'abriter une douzaine de jeunes femmes descendues en hâte de trois chariots de campagne découverts, peints en bleu, et dont les bords supérieurs sont découpés et sculptés. Elles nous enveloppent et nous étouffent à demi, riant aux éclats, et se montrant les unes aux autres leurs coiffes de tulle et leurs fichus de mousseline mouillés. Toutes portent des ornements en argent ou en or sous leur bonnet, aux tempes ou au front. La plupart n'ont que des spirales en or à la hauteur des yeux ou vers le milieu du front; c'est ce qui m'a paru dominer à Dort comme à Rotterdam; mais les variétés de ces décorations de tête augmentent étrangement à mesure que l'on parcourt plus de provinces, et c'est une science d'être en état de reconnaître le pays de chaque femme ou fille selon la forme de sa coiffure et les détails d'orfévrerie qui la distinguent. Dans la province de la Hollande-Septentrionale (Noord-Holland), cette partie de la toilette est très-riche et très-compliquée. Voici comment elle est décrite par l'auteur des « Costumes des Pays-Bas », et il me semble que le commencement de cette description même ne s'entend guère sans quelque travail d'esprit :

« On coupe les cheveux fort courts, et on les couvre d'un bonnet de dessous de satin blanc, bordé de fleurs noires; on adapte à ce bonnet, par derrière, un petit bourrelet, afin d'empêcher certain anneau placé autour du bas de la tête de se déplacer. Aux extrémités de cet anneau s'attachent de grandes plaques carrées, garnies à l'avant d'ornements en relief. — Les célibataires et les domestiques portent l'anneau et les plaques le plus souvent en argent; dans les classes aisées, ils sont en or. — Les aiguilles ou bandes à cheveux, en or, dont les côtés larges se trouvent derrière les plaques, montent en s'amoindrissant jusqu'au sommet de la tête; aux extrémités inférieures, on porte, de même que sur l'aiguille large ou bande du front, des ornements ciselés. Cette aiguille du front se place en travers sur tout le front; les femmes mariées portent le haut bout à droite, les filles à gauche; dans les classes très-aisées, elle est surmontée de diamants. Dans les environs de Puzmerende, les plaques sont souvent aussi ornées de diamants et d'autres pierres précieuses; les aiguilles d'or placées derrière les boucles sont presque toujours montées en diamants ou grenats. »

Dans l'île de Beveland (Nord), province de Zélande, le bonnet de dessous noir est garni, à la hauteur des joues, de petites boucles en or auxquelles sont adaptés de beaux pendants, et, au-dessus des boucles, des boutons ou des aiguilles d'or travaillés à jour. L'aiguille du front, ornée de fleurs d'or, se porte perpendiculairement et descend jusque entre les sourcils.

A Giethoorn, province d'Over-Yssel, les coiffes de dentelle ne sont pas en usage, et les femmes portent extérieurement, sur une sorte de calotte de mérinos noir, les larges plaques d'or, ordinairement à demi couvertes par des bonnets transparents. Ces plaques sont ornées de grandes rosettes à la hauteur de l'œil.

La plus simple coiffure est peut-être celle des femmes de l'île de Schokland, dans la même province. Leur bonnet est en toile bleue, sans aucun ornement, sauf quelques plis qui peuvent le faire ressembler à un gâteau de Savoie.

Dans l'île de Marken (Noord-Holland), le bonnet, de forme à peu près semblable, est cependant un peu plus orné. Une bande de carton le soutient à la base; un petit cercle entoure le bord supérieur; des bandes de fil d'estame rouge qu'on entrevoit sous le linon, et quelques ornements noirs brodés, ne parent que médiocrement cette espèce de chapeau sans bords.



Beijerland (*Zuid-Holland*). Ile Schockland (*Over-Yssel*). Ile de Marken (*Noord-Holland*). Beijerland (*Zuid-Holland*).

C'est à Vlaardingen et à Maassluis, dans la province de la Hollande-Méridionale (Zuid-Holland), que les femmes s'ornent de ces aiguilles ou bandes en or, qui se relèvent vers le sommet de la tête comme de longues cornes, soit dessous, soit dessus les coiffes. Les plaques de côté en or sont pesantes et larges, et, dans la classe riche, les pendants sont garnis de pierreries fines...

... La nuit approche. La pluie continue; j'abandonne l'auvent, et je monte dans un omnibus qui passe. Où va-t-il? Je l'ignore. Il s'arrêtera assurément devant un hôtel. Mais il fait obscur : mes compagnons ne parlent que hollandais, et nous arrivons à la station du chemin de Delft et la Haye. C'est pour le mieux.

La suite à une autre livraison.

QUELQUES PERSONNAGES DE SHAKSPEARE.

SHYLOCK.



Composition et dessin de Gilbert.

Ce qui frappe le plus dans Shakspeare, ce n'est pas seulement la variété des nombreux caractères qu'il crée, c'est surtout leur étonnante saillie. Rien n'arrête le trait heurté, hardi, de la plume âpre et incisive du poëte. Sur un fond généralement romanesque, amusant, plein de fantaisie, il dessine si énergiquement ses figures, elles prennent un tel relief, que leur type se grave dans l'esprit d'une façon indélébile. On connaît, et jamais on n'oublie les personnages que l'on a vus parler et agir avec une si vivante et si forte réalité. Les événements, la fable, peuvent être invraisemblables, les caractères ne le sont jamais. L'homme que peint le poëte philosophe est tel que l'ont fait son temps, son pays, sa race, les circonstances et le milieu dans lequel il a vécu; jamais il ne ment à sa nature.

Les deux personnages principaux du *Marchand de Venise* ont réellement une valeur historique parce que, dans une même profession de la vie privée, ils représentent deux races distinctes et en font connaître les tendances, l'esprit et l'antagonisme. Le noble et fastueux marchand vénitien qui envoie ses navires chargés de richesses vers tous les points du globe, et qui répand largement sur de nombreux amis toutes les joies de son opulence, contraste vivement avec l'obscur trafiquant juif, l'usurier tout avarice, bassesse, envie, Shylock, en un mot (car son nom résume un caractère); Shylock, qui s'est enrichi, s'est gonflé de venin dans les bas fonds de la société, où il est repoussé et où il se repaît de sa haine.

Antonio manque d'argent comptant pour venir au secours d'un ami de cœur; il lui en faut, à n'importe quel prix.

— Tout ce que je possède vogue sur les vastes mers, dit-il à cet ami, à Bassanio. Je n'ai ni espèces, ni moyens de réaliser sur l'heure; mais use sans scrupule de mon nom. Enquiers-toi où est l'argent à Venise, et c'est ma volonté qu'où tu le trouveras tu l'obtiennes, quelles que soient les conditions, sur mon crédit ou par mon influence.

C'est chez Shylock seulement que Bassanio a pu trouver une aussi forte somme, et là s'ouvre la belle scène où Shakspeare met tout d'abord les deux types en présence.

SHYLOCK. Trois mille ducats... bien.

BASSANIO. Oui, Monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK. Pour trois mois... bien.

BASSANIO. Et cette somme, comme je vous le disais, Antonio la cautionnera.

SHYLOCK. Antonio se fera caution... bien.

BASSANIO. Pouvez-vous me rendre ce service? Voulez-vous m'obliger? Aurai-je votre réponse?

SHYLOCK. Trois mille ducats pour trois mois, et Antonio cautionne.

BASSANIO. Votre réponse à cela?

SHYLOCK. Antonio est bon...

BASSANIO. Avez-vous entendu chose à l'encontre?

SHYLOCK. Oh! non, non, non, non. En disant qu'il est bon, je veux seulement faire entendre qu'il est solvable. Ses fonds néanmoins sont hasardés. Il a une galère partie pour Tripoli; une autre se rend aux Indes; j'ai ouï parler encore, sur le Rialto, d'une troisième au Mexique et d'une quatrième en route pour l'Angleterre. Il a encore d'autres chances aventurées partout. Or les vaisseaux ne sont que des planches, les marins des hommes; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs sur la terre et des voleurs sur l'eau, j'entends des pirates; ensuite viennent les périls de la mer, vents, rochers. Ce nonobstant, l'homme est solvable... Trois mille ducats... je pense pouvoir prendre son billet.

BASSANIO. Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK. Je serai sûr que je le puis quand j'aurai avisé à prendre mes sûretés. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO. S'il vous plaisait de venir dîner avec nous?

SHYLOCK. Oui, vraiment! pour sentir le porc, pour manger de l'habitacle dans lequel votre prophète, le Nazaréen, fit entrer le diable? J'achèterai avec vous, je vendrai avec vous, je parlerai avec vous, je marcherai avec vous, et ainsi du reste; mais je ne mangerai pas avec vous, je ne boirai pas avec vous, je ne prierai point avec vous... Quelles nouvelles sur le Rialto?... Qui nous vient là? (*Antonio entre.*)

BASSANIO. C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, *à part*. A-t-il assez la mine d'un chien couchant! Je le hais comme un chrétien qu'il est, mais plus encore à cause de cette plate niaiserie qui lui fait prêter gratuitement, et abaisser ainsi pour nous le taux de l'intérêt dans Venise. Mais qu'une fois je le tienne au défaut de la cuirasse, et je rassasierai la vieille rancune que je lui porte. Il hait notre sainte nation, et jusque dans les réunions de marchands, il se raille de moi, de mes marchés, de mes licites profits, qu'il traite d'usure : malédiction sur ma tribu si je lui pardonne!

BASSANIO. Shylock, entendez-vous?

SHYLOCK. Je débattais à part moi ce que j'ai de fonds disponibles. Au premier aperçu, je ne crois pas pouvoir lever ainsi d'emblée une masse de trois mille ducats... Bah! qu'importe! Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y pourvoira. Mais, doucement... Pour combien de mois les désirez-vous? (*A Antonio.*) Reposez-vous donc, mon digne seigneur; votre honorable nom était à l'instant sur nos lèvres.

ANTONIO. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à usure, cependant, pour suppléer aux impérieux besoins d'un ami, je romps avec ma coutume. (*A Bassanio.*) A-t-il connaissance de ce qu'il vous faut?

SHYLOCK. Eh! eh! mais oui; trois mille ducats.

ANTONIO. Et pour trois mois.

SHYLOCK. J'oubliais... Trois mois, disiez-vous?... A merveille... Et votre billet? Laissez-moi voir un peu... Entendons-nous bien : vous prétendiez, ce me semble, que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt?

ANTONIO. Ce n'est pas mon usage.

SHYLOCK. Quand Jacob paissait les troupeaux de son oncle Laban, ce Jacob était, par le fait de sa très-digne mère, le troisième héritier de notre saint père Abraham; oui, le troisième...

ANTONIO. Qu'est-ce à dire? Prêtait-il à usure?

SHYLOCK. Non, non, pas positivement ce que vous appelleriez usure. Remarquez un peu ce que fit Jacob. Quand Laban et lui furent convenus que tous les agnelets bariolés et pies deviendraient son salaire, l'habile berger pela certaines baguettes qu'il attacha sous les yeux des brebis devenues fécondes, lesquelles, au temps d'agneler, mirent bas des petits bigarrés; ceux-là tombaient en partage à Jacob. C'était donc une façon de pousser au gain, et l'adroit pâtre fut béni. Le ciel favorise le lucre, pourvu que les hommes ne le dérobent point.

ANTONIO. C'était là un cas fortuit dont se servit Jacob, un hasard amené par une volonté d'en haut qu'il n'était pas en son pouvoir de provoquer. Du reste, la citation vient-elle à l'honneur de l'usure? ou bien votre or et votre argent sont-ils des brebis et des boucs?

SHYLOCK. Je ne dis pas; seulement je les fais multiplier aussi vite. Mais notez-moi ceci, seigneur...

ANTONIO. Remarquez-vous, Bassanio, comment le diable peut à ses fins citer l'Écriture sainte! Une âme perverse produisant des témoins sacrés, c'est comme un scélérat à la face riante, comme un beau fruit pourri au cœur. Oh! de quels beaux dehors se pare le mensonge!

SHYLOCK. Trois mille ducats... c'est une bonne somme ronde. Trois mois sur douze... voyons un peu le taux.

ANTONIO. Eh bien, Shylock, vous serons-nous redevables?

SHYLOCK. Seigneur Antonio, quantes et maintes fois, au Rialto, vous m'avez déprécié et vilipendé à propos de mon pécule et de mes profits, et, toujours pliant l'épaule, j'ai supporté; car endurer est le lot de notre race. Vous m'appeliez mécréant, chien de coupe-jarret, et vous crachiez sur mon caban de juif, le tout parce que j'use à mon gré de ce qui m'appartient... à merveille... Et maintenant il semblerait que vous eussiez besoin de mon aide : en avant, alors! vous venez à moi, et vous dites : « Shylock, il nous faudrait de l'argent. » Vous le dites, vous qui déchargiez votre catarrhe sur ma barbe, qui me repoussiez du pied comme vous

chassez de votre seuil un chien errant! Ah! c'est de l'argent qu'il vous faut! Et que répondrai-je, moi? Ne vous dirai-je pas : Un chien a-t-il de l'argent? Un mâtin peut-il vous prêter trois mille ducats?... Ou bien, me courbant très-bas et du ton respectueux d'un vassal, dois-je, retenant mon souffle, murmurer humblement : Beau sire, vous avez craché sur moi mercredi dernier; vous m'avez repoussé du pied tel jour; une autre fois, vous m'avez appelé chien; et pour tant de politesses, je vais vous prêter tant d'argent?

ANTONIO. Je suis prêt à te traiter encore de même, prêt encore à te cracher dessus, à te chasser encore du pied. Si donc tu prêtes cet argent, prête-le, non à un ami (l'amitié jamais tira-t-elle un profit du stérile capital d'un ami?), prête-le plutôt, prête à ton ennemi; que, s'il manque, tu puisses d'un front plus hardi aller requérir son châtiment.

SHYLOCK. Eh! voyez-le donc! comme il s'enflamme! Je voulais vous bien traiter, gagner votre bon vouloir, passer l'éponge sur les opprobres dont vous m'avez sali, suppléer à vos besoins présents sans vous prendre une obole d'intérêt, et vous ne daignez pas m'entendre! C'était pourtant une offre bénévole.

ANTONIO. Ceci serait obligeance?

SHYLOCK. Bienveillance pure, je le prouverai. Faites-moi un billet tout simple, et admettons, affaire de plaisanterie, pour unique dédit et pénalité, que si, aux jour et lieu désignés, la somme ou les sommes stipulées n'ont pas été rendues, une livre de votre belle chair, en guise d'amende et de forfait, sera prélevée sur telle partie du corps que bon me semblera.

ANTONIO. Accepté! Ma foi, je signerai le billet en disant que le juif a du bon.

BASSANIO. Vous ne signerez pas pour moi un pareil engagement, plutôt endurer les dernières extrémités!

ANTONIO. Allons donc! homme, quelle enfance! Je ne puis courir aucun risque. Dans ces deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, j'attends le retour de neuf fois la valeur du billet.

SHYLOCK. O père Abraham! quels cœurs ont ces chrétiens, pour apprendre ainsi de leurs propres dures pratiques à soupçonner les intentions d'autrui! Dites-moi donc un peu, je vous prie, à supposer qu'il manque au jour convenu, que gagnerais-je à exiger pareil dédit? La livre de chair d'homme, enlevée au corps de l'homme, n'est pas aussi profitable, n'a pas autant de valeur que la chair des moutons, des bœufs ou des chevreaux. J'ai dit que, pour gagner son bon vouloir, son amitié, j'accorderais une gratuité : s'il l'accepte, fort bien; s'il n'en veut pas, bonsoir. Et à présent, n'allez pas m'injurier encore, en reconnaissance de mes facilités. . . . .

ANTONIO. ... Soit, Shylock, je signerai ce billet... Ma foi, cet Hébreu se fera chrétien, il tourne au tendre.

MATINÉE D'UNE GRANDE DAME SOUS LOUIS XV.

LA DUCHESSE DE CHOISEUL (¹) A Mme DU DEFFANT.

Versailles, décembre 1762.

... Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. Ce n'est pas le pire pour elle : j'entends résonner à mes oreilles les papillotes, le fer; il est trop chaud... « Quel ajustement Madame mettra-t-elle donc aujourd'hui?... Cela va avec une telle robe... Angélique, faites donc le tocquet; Marianne, apportez le panier. » (Vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin* qui ordonne ainsi.) Elle a beaucoup de peine à nettoyer ma montre avec un vieux gant; elle me fait voir que le fond en est toujours noir. Ce n'est pas tout : un militaire pérore de l'expulsion des jésuites; deux médecins parlent, je crois, de guerre, ou se la font peut-être; un archevêque me montre une décoration d'architecture... On me crie de l'autre chambre : « Madame, voilà les trois quarts; le roi va passer pour la messe... — Allons! vite! vite! mon bonnet, ma coiffe, mon manchon, mon éventail, mon livre, ma chaise, mes porteurs! Partons! » J'arrive de la messe; une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi : elle est en habit; mon très-petit cabinet est rempli de la vastitude de son panier. Elle veut que je continue (à écrire) : « Je n'en ferai rien, Madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver du plaisir de vous voir et de vous entendre... » Enfin elle est partie; reprenons ma lettre; mais on vient me dire que le courrier de Paris va partir : « Il demande si Madame n'a rien à lui ordonner. — Et si fait, vraiment! j'écris à ma chère enfant; qu'il attende. » Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un fabricant de Tours vient me remercier d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère, que je ne verrai pas; il n'y a pas jusqu'à Mlle Fel (²) qui arrive chez moi... J'entends le tambour; les chaises de mon antichambre sont culbutées : ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour... Le maître d'hôtel vient demander si je veux qu'on serve. Il m'avertit que le salon est plein de monde, que Monsieur est rentré, qu'il a demandé à dîner... Allons donc, il faut finir.

(¹) Femme du fameux ministre Choiseul-Stainville, qui succéda dans le ministère au cardinal de Bernis, en 1758. La duchesse était une personne vertueuse, aimable, et encore jeune au temps où elle écrivait cette lettre.

(²) Célèbre chanteuse.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155, 252, 331.

LE BATTAGE DES GRAINS.

Le battage des grains au fléau tend heureusement chaque jour à disparaître pour faire place à des procédés plus parfaits, plus expéditifs et plus économiques.

Depuis les temps les plus reculés, on se sert du fléau pour battre les gerbes; c'est seulement depuis quelques années qu'on a songé à substituer à cet instrument barbare une machine puissante, et à remplacer les bras de l'homme par les moteurs animaux ou par les moteurs à vapeur.

Le battage au fléau avait de nombreux inconvénients qui peuvent se résumer ainsi :

1° Le battage était incomplet; on a calculé que le fléau laissait en moyenne un dixième des grains dans la gerbe. On s'est assuré de ce fait en repassant à la machine des gerbes battues au fléau et en mesurant exactement le grain qui résultait de ce second battage.

2° L'opération du battage au fléau est lente : il faut des granges immenses pour recevoir les gerbes dans les pays où l'on ne sait pas faire les meules; les bras manquent souvent au moment où on en a le plus grand besoin, et il n'est pas toujours possible au cultivateur attentif de profiter des fluctuations du marché pour vendre ses grains avec profit.

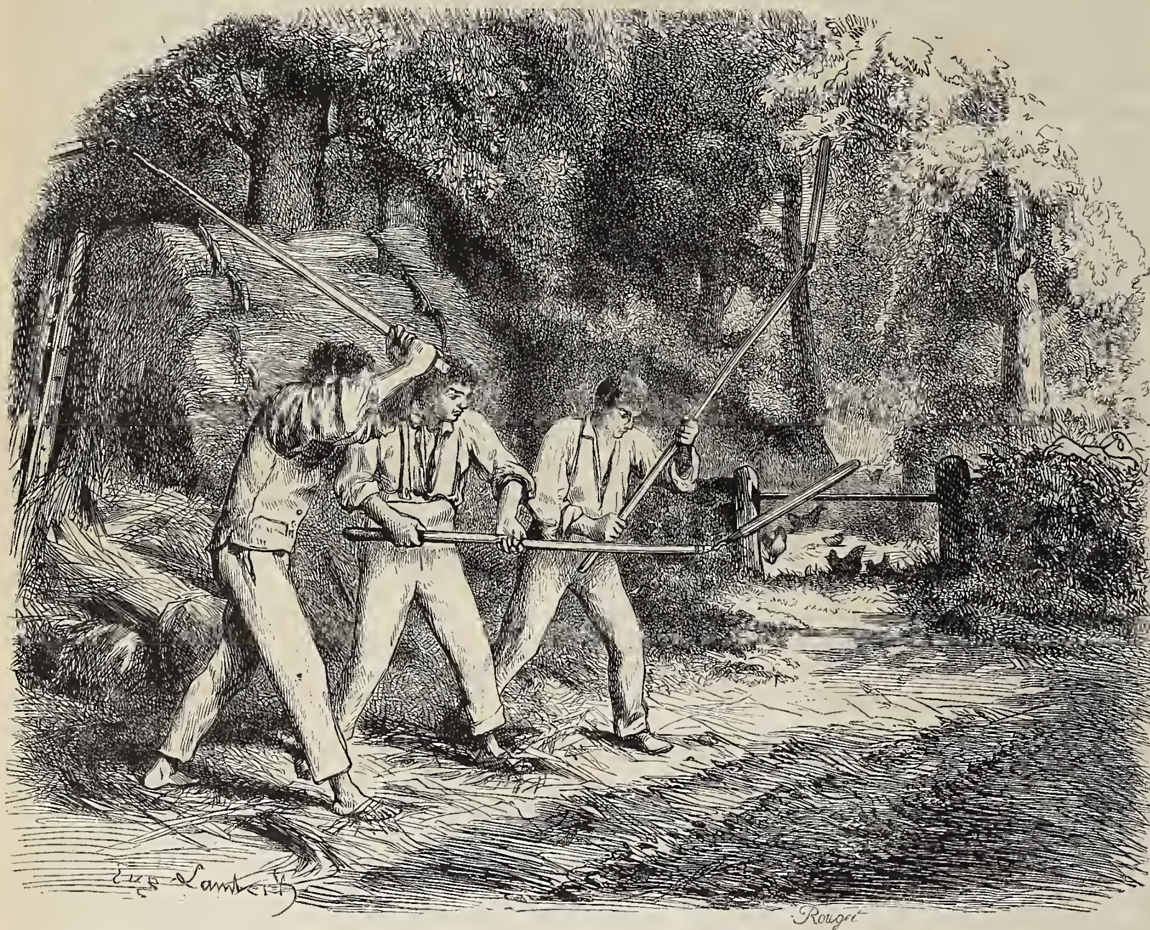
3° Si l'opération est plus lente qu'avec la machine, elle est aussi plus coûteuse.

4° Enfin le battage au fléau, et surtout le battage en grange pendant les journées d'hiver, est une opération malsaine, à cause de la poussière délétère qui se dégage des gerbes et attaque les poumons des travailleurs.

Ce sont ces diverses raisons qui ont engagé les constructeurs de machines agricoles à chercher un moyen mécanique de battre la moisson.

Les intrépides défenseurs des vieux procédés, qu'ils décorent du nom de tradition, n'ont pu contester les inconvénients que je viens d'énumérer; mais ils ont essayé de discuter les avantages de la machine. Cependant on bat à la machine des gerbes déjà battues au fléau, comme je l'ai vu faire chez M. Lecouteux, à Creteil, on en retire du grain; il faut bien que le fléau l'y ait laissé. Quant à la rapidité de l'opération, elle ne se discute pas.

En désespoir de cause, on s'est rabattu sur le prix de revient, et on a soutenu que le battage à la machine revenait aussi cher que le battage au fléau. La question du prix de revient est moins facile à résoudre que les autres; c'est un problème économique dont on peut faire varier à l'infini la solution en modifiant à l'infini les éléments de la question.



Battage ancien. — Dessin de Lambert.

Cependant ce problème a été résolu d'une manière positive par M. Pepin-Lehalleur, dans son rapport au jury de l'Exposition universelle de 1856.

Je me contenterai de donner un extrait de cet excellent travail, qui est le résultat des longues études faites par le jury. C'est une comparaison entre le battage au fléau et le battage à l'aide de la machine battant en travers.

« Admettons, dit M. Pepin-Lehalleur, des gerbes d'un poids moyen de 11 kilogrammes, rendant au battage convenablement fait 34 pour 100 de leur poids en grain, l'hectolitre de blé résultera de 225 kilogrammes environ de ces gerbes; admettons aussi le salaire et les prix suivants: $0^{f},275$ l'heure pour le batteur au fléau et pour l'engreneur de la machine à battre (ce qui fait $2^{f},75$ pour une journée de 10 heures); $0^{f},25$ pour les manœuvres alimentaires ou botteleurs ($2^{f},50$ par jour); $0^{f},125$ pour la femme déliant les gerbes et les passant à l'engreneur ($1^{f},25$ par jour); enfin $0^{f},50$ pour chaque collier, la journée de travail étant de 10 heures (5 francs par jour). »

Ces bases établies, le rapporteur recherche le prix de revient de l'hectolitre de blé obtenu par le battage au fléau.

Dans les meilleures conditions, un homme robuste et expérimenté bat au fléau 46 kilogrammes de gerbes par heure de travail, dont le quart environ a été absorbé par les opérations successives de délier les gerbes, étaler, retourner, secouer et lier la paille; il lui faudra donc $4^{h},89$ pour battre un hectolitre de grain; le prix de l'hectolitre de blé obtenu par le battage sera donc (au minimum) dans les conditions de salaire ci-dessus admises $0^{f},275 \times 4^{h},89 = 1^{f},34$.

Donc un hectolitre de blé battu par le fléau revient à $1^{f},34$.

Dans les épreuves qui ont eu lieu devant le jury de l'exposition, les meilleures machines à battre en travers n'ont pas mis plus de 12 à 15 minutes pour battre vingt gerbes et rendre le grain à demi vanné. On suppose, afin de rester dans la vérité pratique, que la machine met 20 minutes pour vingt gerbes, ce qui fait soixante gerbes à l'heure. L'ensemble de ces gerbes pesant 660 kilogrammes, il en résulte que pour battre 225 kilogrammes de gerbes rendant

un hectolitre de grain, le machine devra travailler pendant 34 minutes.

Examinons maintenant la main-d'œuvre.

Pour alimenter convenablement une machine à battre en travers, battant de 25 à 30 hectolitres par jour, quatre hommes et une femme suffisent : un manœuvre pour rapprocher les gerbes, une femme pour les délier, un engreneur, et deux manœuvres pour botteler la paille.

M. Pepin-Lehalleur établit ainsi, sur ces données, le prix de revient de l'hectolitre :

1° Un engreneur. . . .	$0^h,34 \times 1 \times 0^f,275 = 0^f,093$
2° Trois manœuvres. .	$0^h,34 \times 3 \times 0^f,25 = 0^f,255$
3° Une femme.	$0^h,34 \times 1 \times 0^f,125 = 0^f,042$
4° Deux chevaux. . . .	$0^h,34 \times 2 \times 0^f,50 = 0^f,34$
	$0^f,730$

Ce qui réduit le prix du battage de 1 hectolitre à $0^f,73$. Maintenant ajoutez à ce chiffre l'intérêt du capital employé à acheter la machine, et l'amortissement, vous n'approchez encore guère de $1^f,34$, prix de revient du battage au fléau.

On a dû remarquer que le travail de M. Pepin-Lehalleur portait spécialement sur une machine battant en travers. Il y a aussi des machines qui battent la paille en long, et ce sont même les plus répandues.



Battage à la vapeur. — Dessin de Lambert.

La différence qui existe entre les machines qui battent en long et celles qui battent en travers, c'est que les premières, dans lesquelles la gerbe est introduite par l'épi, rendent la paille brisée en deux ou trois endroits et la rejettent un peu en désordre. Les secondes, au contraire, qui reçoivent la gerbe dans toute sa longueur, rendent la paille intacte et toute prête à être bottelée.

Pour les contrées où on ne tient pas à avoir la paille entière, la machine qui bat en long est préférable, parce qu'elle est plus expéditive et offre sur l'autre une économie de 25 pour 100 environ.

C'est pour cela que le jury et M. Pepin-Lehalleur établirent d'abord la comparaison entre le travail au fléau et le travail de la machine battant en travers, afin de pouvoir raisonner ensuite *à fortiori* pour la batteuse en long dont le travail est plus économique.

On adjoint aussi souvent, comme moteur de la machine à battre, une machine à vapeur locomobile au lieu d'un manége. Il y a généralement économie à employer la vapeur; mais, pour cela, il faut opérer dans une grande ferme ou entreprendre le battage à façon, comme on fait dans les environs de Paris et dans l'ouest de la France.

La machine locomobile que représente le dessin de M. Eugène Lambert est unie à une machine à battre en long. La machine et le moteur de MM. Renaud et Lotz, de Nantes, sont surtout très-répandus dans les provinces de l'ouest de la France, où ils ont rendu de grands services.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114, 158, 238.

CHIMIE ORGANIQUE.

Suite.

Matières colorantes. — Différentes matières colorantes ont été découvertes en 1858. M. Verdeil a fait voir que la tête de l'artichaut, avant le développement de la fleur, contient une substance incolore que l'on peut extraire par une ébullition prolongée. Ce liquide incolore verdit à l'air. La même belle couleur verte s'obtient des chardons et autres plantes de la même famille. L'auteur espère qu'elle pourra être employée dans l'industrie.

De l'orseille, MM. Guinon, Marnas et Bonnet sont parvenus à extraire une belle matière de couleur pourpre qu'ils appellent pourpre français.

M. Belhomme a extrait une matière colorante jaune du *Paulownia imperialis*.

Sucres. — Le mélèze laisse exsuder un liquide d'où M. Berthelot a retiré un sucre nouveau qu'il propose d'appeler mélézitose. C'est une substance très-analogue au sucre de canne. Toutefois elle ne lui est pas absolument identique. Elle est moins altérable par les divers réactifs : ainsi, tandis que le sucre ordinaire peut aisément fermenter avec la levure de bière et former de l'alcool, la mélézitose ne fermente que très-difficilement.

Composition des matières organiques ; Isomérie. — Lorsqu'on jette les yeux sur un catalogue où se trouvent énumérées toutes les matières que la chimie organique a pu reconnaître, on est frappé de la masse imposante de l'œuvre accomplie, et l'imagination s'épouvante à l'idée de ce que l'avenir ajoutera encore à la somme de nos connaissances actuelles. Toutefois il est une pensée qui rassure : c'est que les théories mettront l'ordre dans cette multitude d'êtres et permettront à l'esprit de comprendre dans des cadres simples et nets ce qui ne serait qu'amas confus sans nos facultés si heureuses de comparaison et de classification. Déjà quelques faits ont établi des relations simples entre les composés organiques. L'une de ces relations les plus remarquables, c'est celle de leur composition. On a trouvé que, sauf quelques exceptions particulières, quatre corps simples forment à eux seuls toutes ces substances; ce sont : le charbon, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. Les deux premiers se trouvent dans toutes, dans quelques-unes l'oxygène manque, et l'azote ne se rencontre qu'assez rarement. Comment se peut-il qu'un nombre si restreint de corps simples puisse constituer de si nombreuses combinaisons et suffire à former toute la nature vivante? Les chimistes s'expliquent le fait par les proportions variées des corps constituants, et par la manière dont ces corps se groupent les uns par rapport aux autres. De même que, dans les arts, un petit nombre de matériaux, en s'assemblant au gré de la pensée qui commande, se disposent et forment des ensembles qui diffèrent de mille et mille façons; de même que le bois, la pierre, le fer, selon le plan de l'architecte, constituent tous les édifices aux formes variées comme nos caprices ou nos besoins : de même s'élève l'édifice de la combinaison chimique, mille fois différent, quoique mille fois construit avec les mêmes éléments.

Parmi les combinaisons, il en est un certain nombre qui non-seulement sont formées des mêmes éléments, mais qui renferment ces éléments en mêmes proportions. Elles sont composées de poids égaux de charbon, d'hydrogène, d'oxygène, c'est-à-dire de chaque principe qui les constitue, et cependant elles ne se ressemblent pas du tout par leurs propriétés. Ainsi le corps qui donne au lait son goût sucré, celui qui forme la partie acide du vinaigre, le sucre de lait et l'acide acétique qu'il est impossible de confondre, fournissent par leur destruction identiquement les mêmes matériaux et en même poids : 15 grammes de l'une ou l'autre de ces substances contiennent 6 grammes de charbon, 1 gramme d'hydrogène et 8 grammes d'oxygène.

M. Cahours, qui s'est attaché depuis plusieurs années à l'étude de ces corps que l'on appelle corps isomères, a continué l'an dernier ses recherches. Elles ont porté sur deux composés : l'acide cuminique, matière solide qui dérive de l'essence de cumin, et l'acide eugénique, matière liquide que l'on extrait de l'huile de girofle. Ces deux acides sont isomères, mais ils n'ont que cette ressemblance, et, sous les influences modificatrices, ils subissent des transformations très-différentes. Une de ces transformations, mise en évidence par M. Cahours, est assez curieuse. Au moyen des chlorures des radicaux organiques on peut ajouter de nouveaux éléments aux deux acides, on peut ajouter ces éléments en même quantité, et on obtient deux nouvelles substances qui sont encore isomères; cependant elles ne sont pas identiques, et même elles diffèrent plus entre elles que les matières primitives, car l'une est encore acide et l'autre est complétement neutre.

M. Cahours termine son travail par des considérations sur le groupement des éléments des composés. Il développe cette idée que les éléments ont dans deux corps isomères des positions toutes différentes, et il montre comment cette idée s'applique dans l'étude qu'il a faite. Ainsi que les mêmes lettres forment des mots très-différents selon la manière dont elles se groupent, de même les mêmes éléments, par leur disposition variée, composent des substances aux propriétés dissemblables.

Fermentation. — Parmi les phénomènes qui sont du domaine de la chimie organique, il en est un grand nombre que la science a trouvés dans cet amas de connaissances que l'homme a acquises dès qu'il s'est occupé de pourvoir à ses besoins, dès que les premières industries ont été découvertes. Avant qu'il ne fût question de chimie organique, les hommes ont tiré parti des substances organiques qui se présentaient à eux, et, pour en tirer le meilleur parti, ils étudiaient leur mode d'extraction, leur purification, enfin les modifications auxquelles elles étaient assujetties. Ainsi, de tout temps, la farine a été connue; les corps gras, les huiles, ont été extraits et purifiés; dans les pays favorisés, le sucre a été isolé du jus de la canne, et depuis les temps les plus reculés l'homme sait que le raisin fermente, et il a connu le produit principal de cette fermentation.

Au début de la chimie, ces faits et d'autres analogues ont composé la chimie organique tout entière; maintenant ils n'en forment que la moindre partie, et même cette partie si minime est loin d'être restée dans l'état où elle était au moment où la science s'est constituée. Les substances anciennement connues, leurs modifications découvertes aux premiers âges du monde, ont été l'objet d'études conduites avec cette méthode scientifique qui amène de si rapides découvertes, et maintenant la science, quoique encore bien jeune, rend à l'industrie, avec usure, ce qu'elle en a reçu aux temps de son enfance.

La fermentation du raisin entre autres a beaucoup occupé les chimistes. Ils ont reconnu que, pendant le bouillonnement de la cuve, la substance sucrée du raisin était dédoublée en deux : l'acide carbonique qui s'échappe en bulles gazeuses, et l'alcool qui reste et qui forme l'élément principal du vin. Cet alcool est dilué dans l'eau que le jus du raisin renferme, et il est mêlé à d'autres substances qui donnent aux vins une saveur, un parfum, une coloration, qui les spécifient.

Cette modification du sucre, que le chimiste répète à volonté dans son laboratoire, ne peut se faire que sous l'influence d'une matière azotée qui s'altère au contact de l'air. Du sucre pur dissous dans l'eau ne fermente pas; mais dès qu'il est mêlé à la levure de bière, la fermentation commence. A mesure que l'action s'opère, la levure se modifie et devient impropre à la continuation du phénomène. Si la levure n'est pas en quantité suffisante, il faut ajouter de la levure nouvelle, ou bien une matière azotée qui deviendra levure à son tour. Jusqu'ici on pensait que cette matière azotée devait être une matière organique; M. Pasteur vient de montrer que cela n'était pas nécessaire. On peut employer un sel ammoniacal, et à ses dépens la nouvelle levure se développe.

Cette même année, M. Pasteur a fait voir également que pendant la fermentation il se développait, aux dépens du

sucre, une substance qui se trouve dans l'ambre ou succin, l'acide succinique; il a vu également qu'il se produisait un principe contenu dans les huiles, la glycérine. La fermentation n'est donc pas aussi simple qu'on le pensait autrefois, c'est-à-dire il y a deux ans. Voilà deux substances qui existent dans les vins, et qui n'y étaient pas soupçonnées jusqu'à ce jour. Quel profit en pourra-t-on tirer? Fera-t-on le vin meilleur? Je ne le sais pas, je ne le crois pas. A ceux qui aiment la science désintéressée, je réponds : C'est déjà beaucoup de mieux connaître un des phénomènes de la nature; aux autres, je dirai : Attendons, peut-être aura-t-on là un bon moyen de découvrir les falsificateurs. La fermentation alcoolique est un cas particulier d'une série de phénomènes analogues. Des corps autres que le sucre entrent en fermentation; mais la substance qui fermente n'étant plus la même, les produits de l'action aussi ne sont plus les mêmes.

L'acide du tartre, de cette substance qui se trouve au fond des tonneaux, entre en fermentation dans des conditions spéciales et donne divers produits connus depuis longtemps. C'est un fait découvert il y a déjà quelques années. M. Pasteur en a repris l'étude. Il a soumis divers acides tartriques aux influences regardées comme convenables, et il a vu que tout acide tartrique n'était pas apte à fermenter. Ce corps singulier cristallise, lui et ses composés, sous deux formes telles que l'une de ces formes est symétrique de l'autre, si bien que deux cristaux de l'une et de l'autre espèce ont toutes leurs faces, tous leurs angles égaux, et que cependant ils ne sont pas superposables, pas plus que la main droite ne peut être moulée dans le même moule que la main gauche. L'acide qui donne une espèce de cristaux est dit acide tartrique droit, et l'autre acide tartrique gauche. Ces deux acides diffèrent si peu qu'on les avait confondus; ils ont la même composition, presque toutes leurs propriétés sont les mêmes. Quelques-unes diffèrent cependant, et M. Pasteur l'a montré; mais leur différence la plus caractéristique est, certes, celle qui vient d'être découverte : l'acide tartrique droit fermente, l'acide gauche ne fermente pas. *La suite à une autre livraison.*

CHANSON ARABE.

O toi qui me reproches d'être en butte aux coups de la fortune, sache que ses rigueurs n'atteignent que les êtres privilégiés; ne vois-tu pas les corps de ceux qui ont péri monter à la surface de la mer, tandis que les perles restent attachées au fond! Les cieux sont parsemés d'étoiles sans nombre; mais les éclipses n'ont lieu que pour le soleil et la lune. Les jardins renferment des fleurs de toute espèce : on ne cueille que la rose et la fleur d'oranger. Le temps t'a favorisé, et tu t'es laissé séduire par sa faveur; mais c'est lorsqu'il semble le plus serein que sa clarté se trouble et s'obscurcit. (1)

(1) Savary, *Grammaire arabe*, p. 526. — L'auteur donne le texte et une traduction plus littérale.

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 235.

II. — SUITE DE LA FRONTIÈRE DU NORD-EST.

IIe SECTION. *De la Meuse à la Moselle.* — La ligne de la Meuse est d'une défense difficile, malgré les places de Givet, de Mézières, de Sedan et de Verdun, parce que partout la rivière est dominée par des hauteurs. En arrière, les défilés de l'Argonne sont susceptibles d'une bonne défense; mais on a vu que la trouée de la Sambre faisait tomber cette barrière. A l'est de la Meuse, entre Givet et Sedan, la forêt des Ardennes couvre la frontière, parce qu'elle est impraticable aux opérations d'une armée. Mais, entre Sedan et la Moselle, le seul boulevard est la ligne du Chiers; quoique profonde, d'une défense facile et couverte par Montmédy et Longwi, cette rivière ne forme pas une barrière suffisante. En occupant Luxembourg en 1684, Louis XIV avait donné à la seconde section de la frontière du nord son vrai boulevard; malheureusement, il n'a pu le garder.

Deux routes principales conduisent de cette frontière à Paris; ce sont celles de :

13° Paris à Mézières et à Sedan, par *Soissons, Laon, Rocroy,* se prolongeant sur Liége et Cologne.

14° Paris à Longwi, par Meaux et Château-Thierry ou Meaux et Montmirail, Châlons, Valmy, Sainte-Menehould, le défilé des Islettes, *Verdun*, se prolongeant sur Luxembourg et Coblentz.

Les Prussiens ont deux fois envahi cette partie de la frontière : en 1792, quand ils vinrent se faire battre à Valmy, et en 1814.

Sauf la Champagne, la seconde section de la frontière du Nord a été acquise par Louis XIV. On lui doit, en effet : Givet, acquis en 1678, au traité de Nimègue; Charlemont, en 1699, au traité de Lille; Revin et Fumay, en 1679; Carignan et Montmédy, en 1659, au traité des Pyrénées; Longwi, en 1678, au traité de Nimègue; Verdun, en 1648, au traité de Westphalie.

IIIe SECTION. *De la Moselle au Rhin.* — La ligne de la Moselle est défendue par Thionville, Metz et Toul; mais jusqu'aux Vosges, le pays est ouvert sur une étendue de plus de 80 kilomètres et coupé par la Sarre. Quand cet intervalle était couvert par Sarrelouis, que Louis XIV et Vauban avaient élevé, le danger était moindre, d'autant que Metz, le grand arsenal de cette section, restait en deuxième ligne; mais depuis 1815 que Sarrelouis a été enlevé à la France et donné à la Prusse, la frontière a été disloquée et ouverte; Metz est devenu place de première ligne, et les Vosges sont tournées. L'ennemi peut pénétrer en Champagne par Nancy, Toul et Vitry; les places de Bitche, de Marsal, de Toul et de Vitry, gêneraient ses mouvements sans pouvoir l'arrêter. Marsal est surtout destiné à relier Metz à Strasbourg; Marsal et Phalsbourg commandent la route qui réunit ces deux grands arsenaux, et la première de ces places ferme en partie l'intervalle entre la Moselle et les Vosges. Le massif des Vosges, défendu par Bitche, et la ligne de la Lauter avec les petites places de Wissembourg et de Lauterbourg, conduisent jusqu'au Rhin. Là encore la frontière a été ouverte, en 1815, par l'enlèvement de Landau, qui découvre Strasbourg.

Le chemin de fer de l'Est, par son embranchement sur Metz, Thionville et Forbach, et deux routes principales, relient cette frontière à Paris. Ces deux routes sont celles de :

15° Paris à Metz, se composant de la route n° 14 jusqu'à Verdun, puis de là à Metz, se prolongeant par *Thionville* sur Luxembourg, par Tetershen sur Sarrelouis, par Forbach sur Sarrebruck, et de ces deux dernières villes sur Mayence.

16° Paris à Sarreguemines et à Bitche par Coulommiers, *Vitry, Toul,* Nancy et *Marsal.*

On doit à Louis XIV l'acquisition de : Thionville, en 1654, au traité des Pyrénées; Metz et Toul, en 1648, au traité de Westphalie; Sierck, Sarrebourg et Phalsbourg, en 1661, au traité de Vincennes; Sarrelouis, en 1697, au traité de Ryswyck; l'Alsace, en 1648, à la paix de Westphalie; Landau, en 1714, à la paix de Rastadt.

On doit au cardinal Fleury la réunion de la Lorraine, en 1738, à la paix de Vienne.

De toutes les frontières de la France, la plus importante est sans contredit celle du nord, et principalement la première section. La frontière française et le pays adjacent, la Belgique, ont été le champ de bataille où se sont décidés, de 1214 à 1815, les intérêts de la France et de l'Europe. Là se sont livrées les grandes batailles de Bouvines, Courtray, Mons-en-Puelle, Crécy, Azincourt, Saint-Quentin, Rocroy, Lens, les Dunes, Senef; les deux batailles de Cassel; celles de Steinkerque et de Leuze; les deux batailles de Nerwinde; les trois batailles de Fleurus; celles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, Denain, Fontenoy, Rocoux, Laufeld, Jemmapes, Hondschoote, Wattignies, Turcoing, Waterloo. Sur nulle autre partie de nos frontières, l'histoire ne présente trente grandes batailles comme celles que nous avons livrées dans les bassins de l'Escaut et de la Meuse.

Les pays adjacents à la France depuis la mer jusqu'au Rhin sont :

La Belgique, entre la mer du Nord et Longwi;

Le Luxembourg hollandais, entre Longwi et la Moselle;

La Prusse, entre la Moselle et la Blies;

La Bavière, entre la Blies et le Rhin.

La Belgique, depuis 1830, couvre de sa neutralité la partie la plus faible de notre frontière, notamment la trouée de la Sambre. Sur ce point, les effets des traités de 1815 ont été en partie annulés; cependant l'état de choses actuel ne vaut pas ce qui existait avant 1789, et les bouleversements territoriaux amenés par la révolution ont fini par tourner à son désavantage, non-seulement par les pertes que la France a supportées, mais encore par suite des changements survenus dans son voisinage.

En effet, avant 1792, la frontière était adjacente aux Pays-Bas autrichiens, séparés du reste de la monarchie autrichienne; à l'évêché de Liége; aux duchés de Clèves et de Juliers, fragments détachés du royaume de Prusse; aux électorats ecclésiastiques de Trèves, de Cologne et de Mayence; au duché de Deux-Ponts, au Palatinat, au margraviat de Bade, et à la Souabe autrichienne. Puis venaient les treize cantons suisses et le Piémont; enfin, au sud, l'Espagne.



Carte (n° 2) des Frontières de la France au nord-est.

La France aujourd'hui a pour voisin le royaume de Belgique, et sur ce point elle n'a rien perdu. Les changements principaux et réellement désavantageux sont dans la suppression de ces petits États de Liége, Trèves, Cologne, Mayence, Deux-Ponts, Palatinat, margraviat de Bade, membres de l'empire d'Allemagne, assemblage mal lié d'États presque indépendants et pouvant contracter des alliances avec les puissances étrangères à l'empire. Ces territoires font partie actuellement de la Confédération germanique, corps plus homogène, mieux constitué que l'ancien empire d'Allemagne, et cette grande Confédération presse la France de son unité depuis la Belgique jusqu'à la Suisse. De plus, Luxembourg, autrefois isolé dans les Pays-Bas autrichiens, est actuellement une forteresse fédérale allemande, et la Prusse est adjacente à la France par les deux provinces qu'elle possède sur le Rhin, provinces couvertes de grandes et nombreuses places fortes élevées contre elles.

Du côté de Bade et du haut Danube, l'Autriche a perdu ses importantes possessions en Souabe, qui ont passé au grand-duché de Bade et au Wurtemberg; mais l'avantage qui pourrait en résulter pour nous est compensé par le fait de l'incorporation de ces deux États dans la Confédération germanique. Viennent ensuite : la Confédération helvétique, qui n'a plus avec la France les relations étroites qu'avaient avec elle les anciens cantons suisses; le Piémont, qui actuellement couvre les Alpes françaises bien plus qu'il ne les menace; enfin, rien n'est changé sur la frontière des Pyrénées.

La suite à une autre livraison.

L'EGLISE ET LE MONASTERE D'ARGIS

(VALACHIE).

LA LÉGENDE DE MANOL.

Voy. p. 177.



Argis. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

La Valachie et la Moldavie, comme, en général, les provinces chrétiennes de l'empire turc, renferment un grand nombre de monastères, qui diffèrent essentiellement, au moins par leur aspect extérieur, des édifices du même genre dans l'Europe occidentale. Bâtis sur les crêtes ou dans les gorges étroites des montagnes, entourés de murailles épaisses percées de meurtrières et flanquées de tours à leurs extrémités, on dirait plutôt des forteresses habituées au cliquetis des armes que des asiles consacrés à la prière ou à l'étude. La plupart, en effet, jouèrent un rôle important dans l'histoire militaire des contrées auxquelles ils appartiennent. Dans les possessions immédiates du Grand Seigneur, dans la Thrace, la Bulgarie, la Macédoine, les chrétiens, aux époques de troubles et d'oppression, y cherchaient un asile contre le fanatisme des musulmans. Dans les Principautés, où la persécution religieuse n'était point à craindre puisque nulle part la mosquée ne s'élevait à côté de l'église, mais que leur situation au point de rencontre de trois grands empires exposait à de continuelles attaques, ils servaient à la fois de lieu de refuge aux femmes et aux enfants, et de centre de ralliement aux milices qui, chassées de la plaine par le nombre des envahisseurs, se retiraient à l'abri de leurs fortes murailles comme dans une citadelle inexpugnable. Plusieurs d'entre eux soutinrent des siéges célèbres dans l'histoire. Tel fut le siége de Niamtzo, où quarante Moldaves tinrent en échec, pendant plusieurs semaines, une partie de l'armée du roi de Pologne Sobieski.

Aujourd'hui la paix et le silence règnent dans leurs cloîtres à demi déserts. Quelques-uns ont été transformés en prisons d'État ; les autres abritent un petit nombre de moines oisifs, possesseurs d'immenses domaines. Quelques rares touristes, séduits par la beauté des sites des Carpathes, des chercheurs de légendes, des érudits attirés par l'espoir de découvrir les fragments dé quelque chronique enfouis dans leurs archives, les visitent seuls, à de lointains intervalles, et viennent frapper à la porte du monastère, toujours prête à s'ouvrir à l'appel du voyageur. C'est ainsi que de nos jours un jeune historien valaque, enlevé trop tôt à la science et à sa patrie, Nicolas Balcesco, a pu recueillir un grand nombre de matériaux précieux pour l'histoire de la Roumanie. Le reste a été emporté dans le naufrage des temps et dans les désastres des guerres. Que de fois, en effet, lorsque l'ennemi battait en brèche les murailles, les manuscrits entassés pêle-mêle dans la bibliothèque du monastère, et parmi lesquels se cachait peut-être quelque précieux reste de l'antiquité latine ou grecque, n'ont-ils pas servi, comme dans les couvents du mont Athos, à bourrer les fusils et à fabriquer des cartouches pour les assiégés !

Parmi ces monastères qui, par leur aspect et leur situation pittoresques, leurs souvenirs historiques, leurs habitudes d'hospitalité, se recommandent également au peintre, à l'archéologue et au voyageur, on cite ceux de Niamtzo, de Veratice, d'Agapia, de Slatina, de Biséricani, en Moldavie ; de Dragomiza, de Putna, où se trouve le tombeau

d'Étienne le Grand, en Bukovine (¹); de Tismana, de Cernica, de Passere, en Valachie. Mais aucun, dans cette dernière contrée, n'est à comparer, sous le rapport de l'art, au monastère et à l'église de Curte d'Argis, bâtis, au treizième siècle, par le fondateur même de la principauté de Valachie, Rodolphe le Noir (²). Malgré le déplorable état d'abandon où elle a été condamnée par l'incurie du gouvernement local, l'église d'Argis demeure comme l'un des monuments les plus complets de l'art byzantin, non-seulement dans les Principautés, mais dans tout le reste de l'Europe. Bien supérieure à l'église de Saint-Étienne de Vienne, qu'elle rappelle pourtant par le caractère de son architecture, elle est bâtie tout entière en pierres de taille soudées l'une à l'autre par du plomb, sans vestige d'aucun autre ciment. Elle est recouverte par un dôme surmonté de quatre tourelles dont les croix en bronze doré étincellent au soleil. Le portique, orné d'une statue de Rodolphe le Noir placée autrefois sur son tombeau, est remarquable par sa légèreté ainsi que par la finesse de ses sculptures et de ses reliefs, découpés à jour comme une dentelle. L'intérieur resplendit de dorures et de peintures à fresque, comparables pour l'éclat et la vivacité des couleurs à nos plus beaux vitraux d'églises gothiques. La nef, soutenue par de sveltes colonnes en marbre blanc, est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes, et se referme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Le pourtour extérieur de l'église, réservé, suivant l'usage, aux sépultures, est flanqué par les murs en ruine du monastère, dont on attribue la fondation à l'épouse de Rodolphe, princesse catholique romaine, et qui est habité aujourd'hui par une petite communauté de moines dominicains. L'aspect de ces vieux murs, qu'entourent d'épais massifs d'arbres fruitiers, est des plus pittoresques. Commencée par Rodolphe vers 1260, l'église ne fut achevée que beaucoup plus tard, par Neagu Basaraba, l'un de ses successeurs, après neuf années d'un travail non interrompu, qui coûta au domnu tous ses trésors, et à la princesse sa femme jusqu'à sa dernière paire de boucles d'oreilles, qu'elle vendit pour payer les ouvriers.

L'église, placée sous l'invocation de la sainte Vierge, fut dédiée solennellement, le 17 août 1518, en présence du patriarche œcuménique de Janina et de cinq archevêques. Ce jour-là, la princesse et ses enfants servirent la messe. Des récompenses furent accordées à tous les dignitaires de l'État, et d'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres.

Comme tous les monastères, toutes les anciennes églises de la Roumanie, l'église d'Argis a sa légende.

Le souvenir de cette légende s'est perpétué dans une ballade, — la ballade de Manol, — qui figure au premier rang des *Chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits en français par Basile Alecsandri (³).

Je ne sais pas s'il existe dans aucune langue un récit qui atteigne à un plus haut degré de pathétique.

Manol est le nom du premier architecte qui bâtit l'église. Le domnu Rodolphe a marqué lui-même l'emplacement du temple. Manol se met à l'œuvre avec ses neuf compagnons. On creuse les fondements; mais une puissance invisible renverse les murs à mesure qu'ils s'élèvent de terre, et chaque nuit détruit l'ouvrage du jour précédent. Manol a un rêve. Il faut, pour que le charme cesse, qu'il jure, ainsi que ses compagnons, de murer vivante dans les fondations la première femme, épouse ou sœur, qui se montrera le lendemain à l'aurore, apportant à manger à l'un d'eux. Tous jurent. Le matin arrive; Manol, grimpé sur l'échafaudage, regarde au loin. Une femme paraît : c'est sa jeune épouse, la Flora des champs. Éperdu, il tombe à genoux, et, joignant les mains devant le Seigneur :

O Seigneur, mon Dieu!
Verse sur la terre
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et creuse des torrents.
Que les eaux se gonflent
Pour inonder la plaine,
Et forcent ma femme
De rebrousser chemin.

Sa prière est exaucée. Une pluie effroyable se répand du ciel; des torrents barrent le chemin, mais ils ne peuvent arrêter la jeune épouse, qui toujours marche et toujours approche.

O Seigneur, mon Dieu!
Déchaîne un grand vent
Au loin sur la terre
Qui torde les platanes,
Dépouille les sapins,
Renverse les montagnes,
Et force ma femme
De s'en retourner
Loin dans la vallée.

L'orage éclate dans toute sa furie; mais l'épouse avance toujours.

Pourtant les maçons,
Neuf maîtres maçons,
Éprouvent à sa vue
Un frisson de joie,
Tandis que Manol,
La douleur dans l'âme,
La prend dans ses bras,
Grimpe sur le mur,
L'y dépose, hélas!
Et lui parle ainsi :
« Reste, ma fière amie,
» Reste ainsi sans crainte,
» Car nous voulons rire,
» Pour rire te murer. »
Et Flora le croit,
Riant de bon cœur,
Tandis que Manol,
Fidèle à son rêve,
Soupire et commence
A bâtir le mur.
La muraille monte
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux;
Mais lors la pauvrette
A cessé de rire,
Et, saisie d'effroi,
Se lamente ainsi :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Assez de ce jeu,
» Car il est fatal.
» Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Le mur se resserre
» Et brise mon corps. »
Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Jusqu'à sa ceinture,
Et jusqu'à son sein.
Mais elle, ô douleur!
Pleure amèrement,
Et se plaint encore :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Assez de ce jeu,
» Car je vais être mère.
» O maître Manol!
» Le mur se resserre
» Et tue mon enfant;
» Mon sein souffre et pleure
» Des larmes de lait. »
Mais Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore,
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Jusqu'à sa ceinture,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête;
Si bien qu'à la vue
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Le mur se resserre,
» Et ma vie s'éteint. »

Le fond de cette ballade repose sur une croyance populaire commune à toute la Roumanie, et qui représente chaque maison en pierre, chaque édifice comme habité par une vision effrayante, une *stahiè*. Cette vision n'est autre que l'ombre courroucée de la victime que l'on a murée dans les fondements de la bâtisse pour la rendre plus solide. De nos jours encore, les maçons, après avoir creusé le sol, ont soin d'y enfouir des baguettes de roseaux, avec lesquelles ils ont essayé de mesurer l'ombre de quelque passant. Ce malheureux est destiné, à ce qu'ils croient, à mourir au bout de quarante jours et à se métamorphoser en *stahiè*.

Quant au nom de Manol, il s'est conservé dans la mémoire du peuple roumain comme la personnification de l'art architectural, et on lui attribue la fondation de tous les monuments anciens du pays.

(¹) La Bukovine a été enlevée à la Moldavie par l'Autriche, en 1775-77.

(²) Voy. p. 177.

(³) Aujourd'hui ministre des affaires étrangères de Moldavie.

LES SEPT MÉTAMORPHOSES DES MÉLOIDES

(COLÉOPTÈRES SITARIDES).

Il est merveilleux de voir une chenille se transformer en papillon; mais il y a bien d'autres métamorphoses encore plus extraordinaires.

Les méloïdes habitent les ruches des abeilles, et déposent leurs œufs dans les galeries sinueuses qui conduisent aux cellules. Ces œufs forment des amas de particules si déliées que le microscope n'en a pas découvert moins de deux mille dans une masse à peine visible à l'œil nu. De chaque œuf sort une larve qui est longue tout au plus d'un millimètre (c'est ce qu'on appelait autrefois le pou des abeilles). Ces larves s'attachent au corps des abeilles, se nourrissent au détriment de leurs œufs, dont elles pompent les liquides, et quand elles les ont sucés jusqu'à n'en plus faire qu'une pellicule aride et légère, elles éprouvent une sorte de mue et se changent en globules blancs de deux millimètres de longueur, qui grandissent bientôt jusqu'à douze ou quinze millimètres. Ces embryons, privés d'yeux et de mouvement, se transforment peu à peu et successivement en trois espèces de nymphes. Dans la première, on distingue encore les vestiges de la forme qu'avait la larve. Dans la dernière, les élytres et toutes les parties du coléoptère parfait se préparent; enfin, apparaît le *Sitaris humeralis* qui doit pondre les œufs. [1]

— Quiconque est fidèle à son opinion rend un service à l'espèce humaine, en préservant le monde de cette légèreté, pire que la barbarie, qui se livre au caprice de tous les vents.

— La plus grande faute que puissent commettre les personnes réservées est de se mettre dans des positions où il faut, pour réussir, des défauts qu'elles n'ont pas.

ERNEST RENAN.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107, 286.

IV.

Suite.

Un semblable élan règne dans toutes les parties de l'univers. Ni un monde, ni un atome, n'y sont en repos. Comme nous voyons dans un rayon de soleil se jouer entre elles les molécules de la poussière, ainsi, dans la capacité sans bornes de l'étendue, se jouent magnifiquement les corps célestes. Il n'y a de différence que dans les proportions du temps, de la puissance, de la grandeur. Cette prodigieuse impétuosité de la terre, qui nous semblerait une furie si elle n'était réglée avec tant de justesse, est commune, à des degrés divers, à tous les astres. Tous, et notre soleil lui-même aussi bien que tous les autres soleils, bondissent comme des coursiers fidèles dans les voies invisibles qui s'ouvrent devant eux. Quelle somme incalculable de mouvements! Qu'est-ce que la force qui régit notre planète en comparaison de celle qui est nécessaire pour ébranler tant de soleils? Et qu'est-ce que la vitesse qui nous anime à côté de celle qui anime les comètes dans les sinuosités de leur course? A peine s'est-il écoulé une minute, que le vol de ces immenses flèches les a déjà transportées jusqu'à des distances de dix mille lieues; suivi de cette pâle chevelure qui remplit les déserts de l'étendue, leur noyau se précipite en contournant le foyer de l'astre radieux, et l'on dirait à son emportement qu'il veut lutter de vitesse avec les ondulations de la lumière. Et qui pourrait nous assurer, en effet, que dans l'infinie variété des mondes il ne s'en trouve point dont la vélocité aille jusque-là? De même que la probabilité nous autorise à conjecturer que parmi tous ces soleils qui vont en se perdant à nos regards dans les profondeurs du ciel, il doit y en avoir qui l'emportent autant sur le nôtre que celui-ci l'emporte lui-même sur le globe où nous sommes, de même aussi sommes-nous autorisés à penser que les mouvements qui ont cours autour de nous ne sont pas les plus intenses qu'ait imprimés à la matière la main puissante qui la gouverne. Pour arriver au pressentiment des phénomènes qui se dérobent à nous dans les inconnus de l'univers, nous pouvons donc sans crainte élever au centuple et au million la mesure de ceux dont nous sommes témoins. Notre imagination a toute licence, car elle ne courra jamais le risque d'attribuer à la nature plus que la nature n'a pu recevoir de son auteur.

Que devient, en effet, la puissance avec laquelle se balancent dans l'étendue qu'elles sillonnent ces sphères énormes, dont nul œil humain ne saurait estimer le nombre, dès qu'on se reporte, pour la juger, à la puissance bien autrement merveilleuse dont elle dérive. C'est celle-ci qui est tout, et comparativement l'autre n'est rien. Les philosophes se sont plu quelquefois à se représenter Dieu comme l'ouvrier qui, après avoir construit une machine, lui donne l'impulsion et la laisse ensuite courir d'elle-même; mais tant s'en faut que Dieu soit en dehors de son œuvre! Il ne se contente pas de présider à l'ensemble, il préside de la même manière à la plus minime partie et au plus humble élément. En chaque point, il est présent, et, comme il ne se divise pas, il y est tout entier avec toute sa vie et toute son énergie. C'est lui-même qui dispense, sans intermédiaire, à chaque monade aussi bien qu'à chaque monde, la quantité de force qu'il lui faut; et ces mouvements sidéraux qui nous saisissent par leur grandeur quand nous ne considérons que la nature, ne méritent, par conséquent, de nous frapper que par leur médiocrité quand nous fixons notre attention sur le ressort immédiat duquel ils procèdent. Il semble que sous un tel empire, il ne devrait y avoir en chaque point qu'explosions et conflagrations. Mais il est aussi le maître de lui-même, celui qui est si parfaitement le maître de toutes choses, et il ne lui répugne en aucune sorte de ne se communiquer à chacune de ses créatures qu'avec une réserve calculée. Il ne dépense pas plus pour la plus grande somme de mouvement que pour la plus faible, et l'essaim des soleils, roulant à travers les siècles et les abîmes avec une infatigable activité, demeure aussi profondément au-dessous de sa puissance virtuelle que la poignée de feuilles mortes que balaye le vent : pour l'un des tourbillons comme pour l'autre, il a pareillement fallu qu'il retînt l'omnipotence de son souffle.

Les plus sublimes impétuosités de la nature ne nous communiquent donc une juste impression de la puissance de Dieu qu'à la condition de nous laisser sentir en même temps que leur valeur s'évanouit en totalité devant la sienne. Notre admiration s'exalte à ces grands spectacles, et nous serions presque tentés, tant leur supériorité nous impose, de diviniser les forces qui les régissent; et pour lui, ce ne sont jamais que des jeux entre quelques grains de poussière. Peu lui importent les différences que nous instituons entre l'imperceptible et le grandiose, puisqu'il emploie indifféremment pour l'exécution de ses plus vastes desseins les phénomènes dont nous faisons le plus d'état et ceux que nous estimons les plus humbles. Il n'a pas besoin pour

[1] Alfred Maury.

terrasser Goliath de donner ses ordres à la foudre, et au lieu de déchaîner l'ouragan pour abattre le chêne, il se contente, s'il le veut, de le frapper d'un vermisseau. Le genre humain, malgré les fastueuses racines dont il s'enorgueillit, si Dieu voulait s'en défaire, lui coûterait encore moins. Ni de balayer par une tempête la surface des continents, ni de diriger sur eux l'océan, ni de secouer la terre pour lui faire vomir sur le sol tous les feux de ses entrailles, ni de la donner en proie aux comètes errantes, ne lui seraient des dispositions nécessaires à l'accomplissement d'une telle fin. Qu'entre quelques molécules obscures, un rapprochement s'opère, et que, par un simple effet d'affinités, une molécule vénéneuse prenne naissance, il n'en faut pas davantage. La molécule rayonne et pullule d'elle-même ; elle remplit de proche en proche l'atmosphère et y sème l'épidémie, qui enlèvera jusqu'au dernier homme des nations, si la Providence ne leur vient en aide contre ce microscopique ennemi : une monade, un lichen, un moucheron, et voilà cette fin du monde que notre vanité ne sait se représenter qu'en faisant écrouler sur nos têtes toutes les voûtes du ciel. Si donc les effroyables cataclysmes de l'eau et du feu nous manifestent quelque chose de la puissance de Dieu, la dent du vermisseau, qui met à bas les plus superbes ouvrages de l'homme et l'homme lui-même, nous en enseigne peut-être encore davantage : c'est à la grandeur de l'œuvre, jointe à la faiblesse de l'instrument, que se mesure le mieux la puissance de l'ouvrier.

La suite à une autre livraison.

JEHAN FOUQUET,

PEINTRE DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Il y a vingt ans, on connaissait à peine de nom Jehan Fouquet. Aujourd'hui, personne ne lui conteste l'un des premiers rangs parmi nos peintres du quinzième siècle. Il



Portrait de Jehan Fouquet. — Dessin de Chevignard, d'après une miniature de ce maître.

était né à Tours, vers 1415 ou 1420. Cette ville était alors le centre d'un grand mouvement d'art. Sa cathédrale, ses autres églises, ses monastères, étaient riches en peintures et même en sculptures. La noblesse et le clergé y protégeaient les artistes. Fouquet, après y avoir appris tout ce que l'on pouvait lui enseigner, alla en Italie, où il acquit assez de renommée pour être appelé à faire le portrait du pape Eugène IV, qui fut placé dans l'église de la Minerve. A son retour en France, il se maria, et eut deux fils, Louis et François, qui devinrent dans la suite des peintres habiles. Tours paraît avoir été le séjour le plus ordinaire de Fouquet; mais il venait aussi peindre des manuscrits à Paris, et en 1472 on le trouve à Blois, travaillant aux Heures de Marie de Clèves, duchesse d'Orléans et de Milan. Louis XII lui donna le titre de *painctre et enlumineur du roy*. Sa réputation était alors très-grande. Les chroniqueurs le proposaient pour modèle aux contemporains. Ses miniatures étaient payées à un très-haut prix, et il devint assez riche pour acquérir à Paris des propriétés d'une valeur considérable. On croit qu'il mourut en 1485. A Francfort-sur-le-Mein, M. Georges Brentano possède une série de miniatures de Fouquet qui sont réputées ses chefs-d'œuvre. Quelques personnes estiment cependant qu'il n'a rien fait de supérieur à plusieurs des onze peintures dont il a orné un admirable manuscrit commencé en 1416 pour le duc de Berry, et qui a appartenu à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. Cet ouvrage, conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, a pour titre : *les Anciennetés des Juifs, selon la sentence de Josèphe*. D'autres miniatures, dues en grande partie à Pierre de Limbourg, concourent à la décoration du manuscrit; mais elles sont loin d'avoir le mérite de celles de Jehan Fouquet. Cet artiste composait avec beaucoup d'art et de sagesse ses petits tableaux, comme on peut en juger par l'exemple que nous en donnons, et son dessin était le plus souvent d'un goût et d'une pureté remarquables : le coloris est fin et

gracieux; les fonds, lorsqu'ils représentent des paysages, sont d'une merveilleuse finesse; les maisons intéressent en ce qu'elles sont des copies fidèles des habitations du quinzième siècle, et on ne peut s'empêcher de faire l'observation qu'elles ne diffèrent point très-sensiblement de beaucoup de celles qu'on voit encore dans la Touraine. Il semble que Jehan Fouquet doive être surtout considéré comme un artiste de transition. Il reste à peine dans son art quelque trace de l'inexpérience des peintres des siècles précédents; mais aussi l'on n'y retrouve plus la naïveté souvent si touchante des anciens imagiers. A toute époque, il eût été supérieur. Au temps où il vivait, la force de son talent a



Miniature de Jehan Fouquet représentant *la Clémence de Cyrus*. — Dessin de Chevignard.

dû s'employer à clore la trop longue période d'ignorance où la peinture avait langui, et à préparer une voie plus sûre et plus large aux maîtres de la fin du quinzième siècle. Il s'est montré si puissant dans ce travail de transition qu'on s'étonne de l'obscurité complète où son nom était tombé pendant les trois derniers siècles. Que nos lecteurs, en considérant la composition, l'ordonnance, le style presque classiques de la scène que nous mettons sous leurs yeux, n'oublient pas de combien d'années Jehan Fouquet a précédé les grands peintres. Lorsqu'il mourut, en 1485, Raphaël n'avait encore que deux ans (¹).

(¹) Parmi les écrivains qui ont le plus contribué à rappeler l'attention publique sur Jehan Fouquet, nous devons citer MM. Vallet de Viriville, Léon de Laborde, Paulin Paris et Auguste de Bastard.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 318, 333, 350.

RÉCITS PATERNELS.

Quelques jours après, je dis à mon père :

— Puisque nous aimons tant Fanny, pourquoi ne l'avons-nous pas gardée chez nous?

— Mon enfant, je ne suis pas riche, et je n'aurais pu faire à Fanny le sort auquel il faut qu'elle prétende. Ses parents sont encore moins riches que moi, ou plutôt ils sont pauvres. Fanny, tu le sais, a plusieurs jeunes frères et sœurs. Elle veut, si leurs parents venaient à mourir, être en état de soutenir la famille. Quand même nous l'aurions gardée chez nous, cela n'aurait pu lui suffire. Elle va chercher la fortune par dévouement pour les siens.

Je ne répliquai rien à des réflexions si sages, mais je revins sur les premiers mots de mon père.

— Tu n'es pas riche, papa? Et j'entends dire si souvent à Ferdinand : « Si j'étais riche comme ton père!... »

— Ferdinand a tort de te parler ainsi, et d'ailleurs il se trompe. Plus tard, tu verras bien que je ne pourrai faire, même pour ton éducation, qui est mon premier intérêt, tous les sacrifices que je voudrais.

Non, je ne suis pas riche, et pourtant j'aurais pu l'être. Je t'ai dit quelquefois que j'ai passé ma jeunesse en France : je m'y trouvais encore pendant le règne de la Terreur. Dans ce temps-là, une partie des Français qui appartenaient à l'ordre de la noblesse émigrèrent, les uns par crainte, les autres pour protester contre la révolution. Le gouvernement s'empara de leurs biens et les fit vendre. Il y en avait beaucoup à vendre à la fois; les acheteurs n'étaient pas nombreux; on pouvait acheter à vil prix.

Je me dis : Puisque ces biens sont à vendre, qu'importe aux anciens maîtres qui les achète? Je peux même, quand le temps en sera venu, les restituer aux propriétaires contre le prix que j'aurai payé.

Ayant donc appris qu'un beau domaine du voisinage était à vendre, j'allai le visiter. C'était un château seigneurial. Je le trouvai dans une morne solitude, personne dans la maison, peu de gens dans la campagne; les récoltes mêmes semblaient abandonnées.

Un vieux concierge me reçoit d'un air triste. Il me promène dans les appartements vides et presque démeublés. Je demande à passer la nuit au château, me proposant de parcourir le domaine le lendemain.

« — Vous coucherez ici, me dit le malheureux concierge.

Et, me montrant un lit à rideaux de damas vert :

— C'est le seul que j'aie pu sauver du pillage. C'était le lit de Mme la comtesse, ajouta-t-il en étouffant ses sanglots.

» — Mme la comtesse!... Où est-elle maintenant?

» — En Russie.

» — Et... M. le comte? dis-je en hésitant.

» — Il est... »

Le concierge ne put achever, mais il leva les yeux au ciel, et je ne compris que trop bien. Je devinai qu'il avait péri sur l'échafaud. Le fidèle serviteur vit ma compassion, et il ne craignit plus de se répandre en éloges de son maître et de sa maîtresse. Comme je l'écoutais avec un intérêt toujours plus grand, il finit par me prendre en amitié. Nous soupâmes ensemble, nous bûmes à la santé de Mme la comtesse, puis j'allai me coucher.

Je ne pus fermer l'œil. Je pressais le chevet que cette femme avait mouillé de ses larmes. Je prêtais l'oreille; le vent gémissait aux portes, et je m'imaginais entendre des soupirs. Un chien de garde aboyait par moments; il croyait défendre encore le bien de ses maîtres. Le lendemain, je dis au concierge, qui vint me chercher pour achever la revue :

« — Je n'achèterai pas le château. »

Et je lui contai en quelques mots ce que j'avais éprouvé.

« — Achetez-le, me dit-il; vous plutôt qu'un autre!

» — Je ne puis.

» — Je vous en prie, dans l'intérêt de ma maîtresse!

» — Ne vous flattez pas, lui dis-je; elle ne reviendra jamais. »

Je m'en allai donc, et, par la baisse des assignats, affaire que tu ne peux comprendre encore, il se trouva que j'aurais pu payer le domaine avec le prix d'une paire de bœufs.

Quelque temps après, les circonstances m'appelèrent hors de France; j'habitais près de la frontière; j'eus l'occasion de voir plusieurs émigrés et même d'en recueillir quelques-uns.

On m'adressa entre autres le marquis de V... C'était bien, je crois, l'homme le plus vif et le plus léger que j'aie vu de ma vie; d'ailleurs, aimable et bon. Il était célibataire et n'avait que des parents éloignés. Un jour, il me dit, comme par hasard, qu'il avait laissé dans une de ses terres un trésor montant à dix mille louis.

« — Bagatelle! lui dis-je. Et vous vous résignez à cette perte?

» — Oh! je sais où les retrouver quand nous rentrerons, et cela ne tardera guère.

» — Monsieur le marquis, ne vous y fiez pas. Ceci pourrait bien durer longtemps, ou plutôt ne jamais finir. Et si vous mouriez, ce trésor serait perdu?

» — Non pas; j'ai laissé dans le pays un ami, un domestique, à qui j'ai fait connaître la cachette. Je lui ai dit : — Prends cela le jour où tu sauras que je suis mort.

Le marquis s'éloigna, mais il revint au bout d'un mois. Les affaires prenaient une tournure plus grave; d'ailleurs le pauvre émigré avait enfin compris qu'il pourrait avoir besoin de son or.

« — J'en offrirais le quart, s'écria-t-il, à qui voudrait me le sortir de France. »

Le marquis ne pouvait y rentrer sous peine de la vie. Je lui dis :

« — Nous réglerons les conditions plus tard. Si vous avez confiance en moi, il vous suffira de m'adresser à votre domestique, et je tâcherai de vous rendre ce service. »

Il avait prévu le cas, et n'avait trouvé rien de mieux à faire que d'imiter les anciens, de rompre une pièce d'or en deux parties, d'en garder une et de laisser l'autre au fidèle Jean-Marie, qui était prévenu qu'il pourrait se fier au porteur de ce signe. Je partis sans aucun écrit du marquis de V..., qui aurait craint de compromettre et son domestique et moi-même s'il m'avait chargé d'une lettre.

Je trouvai Jean-Marie gravement malade et alité. Il était incapable de me conduire dans le parc, où l'or était enfoui au pied d'une muraille; mais il me donna des indications si précises que je trouvai bientôt le trésor. Je laissai deux cents louis au pauvre domestique, ou plutôt à ses héritiers, car il mourut quelques jours après.

J'étais encore en France, fort embarrassé de mon trésor. Il y avait des peines sévères contre ceux qui sortaient le numéraire. Mais je ne pouvais croire que ce fût un acte coupable de rendre au malheureux marquis, à un hôte qui m'avait donné sa confiance, ce faible débris de sa fortune. Je fis si bien que l'or passa la frontière. Le marquis voulait acquitter sa promesse; je lui dis :

« — Au lieu de me donner le quart, prêtez-moi la moitié. J'ai l'occasion d'acheter ici un bon domaine; je vous offre d'excellentes hypothèques et un raisonnable intérêt Quand vous aurez besoin de votre argent, je serai prêt à vous le rendre.

Le marquis me remercia de bon cœur, et le prêt qu'il me fit a été une des sources de ma petite fortune. J'achetai

le domaine, et je le revendis plus tard avec avantage, comme j'ai fait de trois autres, tellement que mes amis m'appelaient « le marchand de campagnes ».

— Et celle-ci, papa, veux-tu la vendre aussi? lui dis-je, très-alarmé.

— Non, mon ami... *Inveni*... Comment dirais-tu? Répète-moi ce vers que tu m'as expliqué l'autre jour.

— *Inveni portum, spes et fortuna valete* [1].

— C'est cela! Plus d'ambition; c'est ici que je veux vivre et mourir. Mais, dans ce temps-là, j'étais jeune; le marquis l'était aussi. A peine fut-il en possession de son or, qu'il me proposa de voyager avec lui. Il voulait aller en Italie; il devait rencontrer à Venise un prince du sang. J'acceptai de grand cœur, ayant toujours désiré de voir l'Italie.

Un jour, nous passions par une petite ville de la Suisse française où nous vîmes sur les murs l'affiche d'un concert qui devait se donner le soir même. Un artiste allemand s'annonçait d'une manière pompeuse.

« — Voyons, me dit-il, ce que ces Allemands savent faire, et passons la nuit dans cette bourgade. »

Le soir, il me mène au concert; nous nous plaçons au premier banc. L'artiste commence, et le public se montre fort satisfait. Les applaudissements éclatent de toutes parts. Le marquis était seul mécontent.

« — Mauvais! mauvais! détestable! » s'écriait-il.

Ceux qui l'entourent murmurent contre lui; mais il n'en crie pas moins. J'étais sur les épines; je le poussais du coude, et le suppliais de se taire. Comme il ne cessait pas d'exprimer hautement sa désapprobation, l'artiste s'en trouva blessé et s'avança vers la rampe.

« — Monsieur, lui dit-il en balbutiant, vous trouvez cela détestable : est-ce que vous pouvez faire mieux?

» — Peut-être! » dit le marquis en se levant de sa place.

Et le voilà sur la scène. Il se fit un grand mouvement dans l'assemblée; on ricanait, on s'attendait à voir dans l'embarras l'audacieux interrupteur. Je doutais, comme tout le monde, qu'il en sortît à son honneur, et je me résignais à partager son humiliation : il avait oublié de me dire qu'il était bon musicien. Pour lui, aussi calme et gracieux qu'il avait été jusque-là fougueux et pétulant, il prend le violon des mains de l'artiste, en le saluant avec politesse; il se place, et il exécute à première vue le solo que son rival venait de jouer avec tant d'applaudissements. Il fallut bien reconnaître que le Français était plus fort, qu'il avait plus de goût, plus de méthode et de verve. Je n'ai jamais entendu mieux.

Après un moment de silence, il se fit un léger murmure : c'était le frémissement du plaisir et de la surprise; puis on écouta jusqu'au bout dans un religieux silence; enfin les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Ce qu'il y eut de plus intéressant, ce fut la conduite du pauvre artiste, qui s'avança bonnement vers la rampe, quand le morceau fut achevé, et dit aux spectateurs :

« — Messiés, j'ai troufé mon maître. »

Et comme le marquis lui tendait la main amicalement, il la pressa des deux siennes.

« — Pardonnez-moi mes critiques, lui dit le marquis. Vous êtes un artiste de mérite; mais nous autres Français, nous sommes un peu vains : je voulais être provoqué pour avoir l'occasion de montrer le peu que je sais. A présent, si vous le voulez bien, nous allons jouer quelque chose ensemble. »

L'assemblée applaudit, et les deux artistes, s'animant l'un l'autre, jouèrent de suite plusieurs morceaux qui firent le plus grand plaisir. Ils ne pouvaient se quitter, et nous les aurions écoutés toute la nuit.

[1] J'ai trouvé le port; ambition, fortune, adieu.

Le marquis me conduisit donc en Italie, où je goûtai avec délices les jouissances que procurent les beaux-arts. C'est alors que je commençai à m'escrimer sur le violon, comme tu m'as entendu faire quelquefois. Tu peux juger si je prêtais à rire à mon compagnon de voyage. Il avait une manière de m'accompagner avec la pelle et les pincettes qui, après m'avoir d'abord impatienté, finissait par me faire pouffer de rire.

Le maître que j'avais pris à Venise, il signor Pugnani, ne me flattait pas davantage. Lorsqu'il eut épuisé toute la patience dont la nature l'avait doué, un jour, il frappe du pied après quelques fausses notes, il se lève, et, brisant son archet sur mon violon, il s'écrie :

« — Monsir, zamais vous né sarez mousicien! »

Cela ne m'a pas empêché d'aimer toujours la musique. Un jour, ce violent professeur nous offrit de nous faire entendre les plus belles voix de femmes qui fussent en Italie, et nous mena au couvent de ***. Après un quart d'heure d'attente commencèrent des chants sacrés, si sublimes et si doux que nous nous croyions transportés dans le ciel. Nous ne voyions pas les chanteuses. C'était un ensemble de voix jeunes et pures. Nous étions émus jusqu'aux larmes. Quand les chants eurent cessé, le Français s'écria :

« — Quelles séduisantes personnes! Et, sans doute, elles sont toutes jolies? Ne pourrions-nous les voir?

» — La règle ne le défend pas, répondit le maître; vous pourrez les voir, mais elles ne vous verront pas. Toutes ces pauvres filles sont aveugles.

» — J'aime mieux ne l'avoir su qu'après, dit le marquis.

» — Et moi, lui dis-je, je voudrais l'ignorer encore. Cependant il est doux de penser que ces infortunées ont la consolation d'accorder leurs voix, comme les anges, pour célébrer le Tout-Puissant, en attendant le jour éternel qui luira pour elles comme pour nous.

» — Si Dieu nous en fait la grâce! » ajouta, en se signant, la vieille sœur qui nous avait introduits dans la chapelle.

Le prince du sang n'arrivait pas, et, en l'attendant, nous jouissions des plaisirs de Venise. Le bain était une de nos récréations favorites. J'ai oublié le nom de l'endroit où nous prenions ce plaisir. Nous traversions à la nage un espace assez étendu. Je me trouvais toujours en avant; car si le marquis était meilleur musicien, je nageais mieux que lui. Un jour, je l'entends crier à l'aide à cinquante brasses derrière moi. Il était pris dans les herbes et ne pouvait s'en débarrasser. Je me hâte de nager à lui; ses cris avaient pris l'accent de l'angoisse. Il se débattait en homme qui ne sait plus ce qu'il fait. J'approche, je le réconforte et le prends par la main au risque d'être entraîné avec lui. Après un moment de lutte, et sans que personne vînt à notre secours, je réussis à le dégager, et nous sortîmes de là sains et saufs. Ainsi, le marquis dut la vie à l'homme qui avait sauvé le dernier débris de sa fortune. Après cette action, il me déclara que son intention était de me laisser en don ce qu'il m'avait prêté.

« — Et vous viendrez me voir un jour, ajouta-t-il, dans mes terres du Nivernais. »

Le pauvre marquis ne les a jamais revues. Il est mort en Angleterre, où je lui ai fait passer, il y a quelques années, le dernier argent qui me restât de lui. Capital, intérêts, tout lui a été nécessaire. Sa mort l'a sauvé probablement de l'indigence ou de la nécessité de chercher dans son talent de musicien les moyens de vivre.

La suite à une autre livraison.

DU GOUT DES LETTRES.

L'esprit des affaires, qui gagne du terrain tous les jours, ne finira-t-il pas par tout absorber?... Pendant qu'on parle

belles-lettres aux jeunes gens, un instinct secret, une voix intérieure mieux écoutée, leur crie : « Laissez les livres, et faites fortune! » Cette France qui, pendant des siècles, n'a pas eu de plus grande passion, après la guerre, que celle de la philosophie et des lettres, serait-elle donc destinée à n'être plus qu'un vaste atelier, qu'un immense comptoir? Et nous, avec notre goût obstiné pour les lettres, ne sommes-nous pas déjà bien arriérés? Heureusement, ce goût récompense assez par lui-même ceux qui l'ont. Quel chagrin n'adoucit-il pas! Quels plaisirs ne fait-il pas trouver dans une vie simple et pauvre! De combien de bons sentiments n'est-il pas le père et le soutien! Pour ma part, si l'on me permet de faire ici ma confession, je n'ai pas eu une peine en ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler, parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture n'ait calmée. S. DE SACY.

ORIGINE DU MOT *TAFFETAS*.

Combien de gens ignorent qu'en prononçant ce mot, ils emploient une locution persane! *Tâftah* n'est autre chose que le participe passé du mot *tâften*, tresser, enlacer.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247, 259, 335.

Jardiniers. — Leurs statuts étaient de 1473. Il y est expressément ordonné aux jurés de s'assurer que les terres des jardiniers ne sont pas fumées avec des immondices, tels que boue de Paris et fiente de pourceau. On ne voit pas trop le motif de cette défense. Les maîtres avaientdroit de vendre, tous les matins, les fleurs et herbages dans les marchés, halles et rues adjacentes. Patron, saint Fiacre.

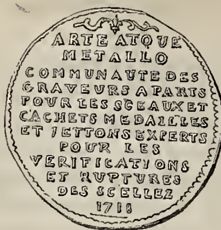
Lingères. — Les statuts de leur communauté dataient de saint Louis. Elles avaient seules le droit d'acheter à la halle aux toiles, et les jurées et jurés celui d'inspection sur toutes les marchandises relatives à leur commerce.

Le jeton des jurés porte, à l'avers, le buste de Louis XV : JURÉS AULNEURS ET VISITEURS DE TOILE ; au revers, l'Industrie assise et tenant une aune : ET PROBAT ULNA FIDEM (L'aune aussi prouve la bonne foi).

Gaîniers. — Artisans qui doublent et garnissent toutes sortes de boîtes. Chaque maître marquait son ouvrage d'un poinçon particulier, dont l'empreinte était mise sur une table de plomb déposée au Châtelet. On ne recevait pas d'apprenti de province en cette communauté. Le brevet coûtait 40 livres, la maîtrise 600, et pour les fils de maîtres 200.

Graveurs en métaux. — Au commencement du dix-septième siècle, on ne connaissait de graveurs en métaux que ceux de l'hôtel des Monnaies. Les artistes habitués à travailler l'or et l'argent dépendaient de l'orfèvrerie. Ils obtinrent des statuts et se firent ériger, l'an 1632, en communauté, maîtrise et jurande. Les maîtres seuls pouvaient se servir de poinçon pour faire les lettres de l'alphabet, les fleurs de lis, couronne ou écusson. Il leur était ordonné de n'avoir chacun qu'un apprenti. Cette communauté faisait corps avec celle des lapidaires.

Nous possédons un jeton assez élégant gravé par Mavelot. Au droit, écusson surmonté d'un soleil : COMMTÉ DE LART DE GRAVEVRE ; à l'exergue : C. MAVELOT F. ; au revers, une longue inscription en capitales : ARTE ATQUE METALLO (Avec l'art et le métal). — COMMUNAUTÉ DES GRAVEURS, A PARIS, POUR LES SCEAUX ET CACHETS, MÉDAILLES ET JETONS ; EXPERTS POUR LES VÉRIFICATIONS ET RUPTURES DES SCELLÉS. 1718.





1718. — Graveurs en métaux.

Graveurs en bois. — La gravure en bois était alors assez peu employée. Cependant les ouvrages de Papillon sont de cette époque.

Voici un jeton des *commissaires mouleurs de bois*. Le revers porte la date de 1711 et sainte Geneviève, patronne des mouleurs.





1711. — Graveurs en bois.

Confrérie des marchands de vins de Paris. — La corporation avait été établie par Henri III, en 1577, pour réprimer plus facilement les fraudes. Les gardes et maîtres jouissaient des mêmes droits et priviléges que ceux des six corps de marchands, et, bien qu'ils n'eussent pu obtenir de faire partie des assemblées générales, ils pouvaient être admis aux charges municipales et consulaires. Ce corps avait obtenu pour armoiries, en 1629, un navire d'argent à bannière de France, flottant avec six petites nefs autour, et une grappe de raisin en chef sur un champ d'azur. Nous trouvons cette armoirie sur plusieurs jetons, aux dates de 1687, 1682, 1669, etc. Au revers, le miracle de saint Nicolas, patron des marchands de vins. Il existe à la Bibliothèque impériale un jeton assez curieux de la communauté des *distillateurs marchands d'eau-de-vie*.





Distillateurs marchands d'eau-de-vie.

On voit à l'avers le buste de Louis XV ; au revers, saint Louis à genoux devant le Saint-Esprit ; près de lui, un alambic : TOTUM IN SPIRITU, IN CORPORE NIHIL (Tout dans l'esprit, rien dans le corps). Il faut se rappeler que saint Louis était le patron de la confrérie des marchands, ce qui explique la fréquence de la représentation de cette figure sur ces pièces.

Mentionnons encore un joli jeton de *juré rouleur de vins*, de 1691. *La fin à une prochaine livraison.*

CASTIGLIONE.

Voy., sur les Campagnes d'Italie (1796-1800), p. 297 et suiv.



Bourg et château de Castiglione. — Dessin de Thérond, d'après Bagetti. (Voy. p. 297.)

Le 5 août 1796, Bonaparte et Wurmser se trouvèrent en présence, dans la plaine qui s'étend au pied des hauteurs qui relient la Chiese au Mincio, en avant de Castiglione, petite ville de cinq mille habitants, sur la route de Mantoue à Brescia. A l'aube, Wurmser s'ébranla; mais Bonaparte, qui attendait l'arrivée du général Serrurier, auquel il avait donné l'ordre de déboucher par Cavriana, fit replier sa gauche, commandée par Massena, se contentant de maintenir son centre. Dès que le feu de Serrurier se fit entendre, Bonaparte dirigea dix-neuf pièces d'artillerie à cheval, confiées au chef d'escadron Marmont, sur la redoute de Medolano, qui protégeait l'aile gauche de l'ennemi. Après une vive canonnade, elle fut enlevée par trois bataillons de grenadiers commandés par Verdier et appuyés par un régiment de cavalerie. Wurmser porte une partie de sa seconde ligne à sa gauche, tandis que le reste couvre Cavriana en arrière. Bonaparte engage alors son centre et sa gauche, qui, sous Augereau et Massena, chargent la ligne affaiblie de l'ennemi. A mesure qu'il cède, les Français redoublent tellement de vigueur que Wurmser se décide à battre en retraite et à repasser le Mincio.

ESBEN L'OBSERVATEUR (¹).

CONTE.

Il y avait une fois trois frères, Pierre, Paul et Esben le Poucet. Leur père était si pauvre qu'il ne possédait pas une épingle. Aussi leur répétait-il sans cesse qu'ils n'avaient à attendre que misère à la maison, et qu'ils feraient bien d'aller chercher fortune dans le monde.

(¹) Conte norvégien extrait de *Norske Folkeeventyr*, contes populaires norvégiens, recueillis et racontés par Asbjœrnsen et J. Moe. Deuxième édition, Christiania, 1852, in-8, p. 306-311.

Le roi demeurait à quelque distance de leur habitation. Or, devant les fenêtres du palais s'élevait un énorme chêne, dont le feuillage projetait trop d'ombre dans les appartements. Le roi avait promis beaucoup, beaucoup d'argent à celui qui abattrait l'arbre; mais personne n'en était venu à bout; car pour une branche que l'on coupait, il en repoussait deux autres à sa place.

Le roi désirait aussi avoir, comme tous ses voisins, un puits qui ne tarît jamais; il tenait à grand déshonneur d'être le seul de son royaume qui fût privé d'eau une partie de l'année. Attirés par l'espoir d'une forte récompense, bien des gens s'étaient mis à l'œuvre; mais tous avaient été contraints d'abandonner leur entreprise, car le château était situé sur le sommet d'une montagne, et à quelques pouces de terre on atteignait le roc vif.

Le roi, qui ne renonçait jamais à ce qu'il s'était mis une fois en tête, fit publier, dans toutes les églises, qu'il donnerait la moitié de son royaume à quiconque abattrait le gros chêne et lui creuserait un puits qui ne restât jamais à sec. On peut bien se douter qu'il vint encore beaucoup plus de gens pour tenter l'aventure; mais ce fut en vain que tous s'escrimèrent du pic ou de la cognée : aucun d'eux ne vint à bout de l'entreprise; le chêne devenait de plus en plus épais et la roche était toujours aussi dure.

A la fin, les trois frères voulurent aussi faire l'épreuve de leur adresse. Leur père se dit : « Bon! S'ils ne gagnent pas la moitié du royaume, ils trouveront peut-être du service dans quelque riche maison, et je n'en demande pas davantage. » Il ne se fit donc pas tirer l'oreille pour donner son consentement, et ses fils partirent aussitôt qu'ils l'eurent obtenu.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent sur une colline dont le sommet était couvert d'un bois de pin, où ils entendirent des coups de cognée.

— Voilà qui est bien étonnant! Qui donc fait ce bruit? dit Esben le Poucet.

— Tu es bon, toi, avec ton étonnement! lui répondirent Pierre et Paul; il y a bien de quoi être surpris de ce qu'un bûcheron coupe un arbre!

— J'ai pourtant envie, moi, de voir ce que c'est, ajouta le petit frère. Et il monta vers l'endroit d'où partait le bruit.

— Allons donc, enfant, lui crièrent ses aînés, reviens, tu feras mieux de nous suivre.

Mais Esben continua son chemin et bientôt il trouva une cognée qui, toute seule, faisait d'elle-même entaille sur entaille dans le tronc d'un pin.

— Bonjour, dit Esben. Comment! tu es là toute seule à couper du bois?

— Oui, comme tu le vois, et il y a bien des années que je t'attends.

— Bien, bien! me voici enfin venu.

Il la prit, la démancha et serra les deux parties dans son havre-sac. Lorsqu'il rejoignit ses frères, ceux-ci se mirent à rire et à le plaisanter.

— Eh bien! as-tu vu quelque chose de bien curieux dans le bois?

— Heu! ce n'était qu'une hache que nous entendions, dit Esben.

En poursuivant leur route, ils passèrent près d'une excavation, au fond de laquelle résonnaient des coups de pic.

— Voilà qui est bien étonnant! D'où peut provenir ce bruit? remarqua Esben.

— En finiras-tu avec tes étonnements? s'écrièrent Pierre et Paul, n'as-tu jamais vu un pic creuser une souche à coups de bec?

— Si, mais j'ai envie d'aller voir ce que c'est.

Et, sans tenir compte des railleries de ses frères, il descendit dans la caverne, où il trouva un pic, tout seul, qui frappait de lui-même contre le rocher.

— Tiens! dit Esben, tu es là tout seul?

— Oui, et il y a bien des années que je creuse en t'attendant.

— Eh bien, me voici.

Il prit l'instrument qu'il démancha, le mit dans son havre-sac, puis il courut après ses frères.

— C'était très-curieux, n'est-ce pas, ce que tu as trouvé? lui dirent Pierre et Paul d'un ton narquois.

— Oh! répondit Esben, ce n'était rien autre chose qu'un pic que nous entendions.

Ils allèrent plus loin, et ils arrivèrent près d'un ruisseau. Comme ils étaient altérés par leur longue course, ils se penchèrent pour boire.

— Voilà qui est étonnant! d'où vient cette eau? dit Esben.

— Et nous, repartirent Pierre et Paul, nous serions bien plus étonnés que tu eusses la tête saine. Ne faut-il pas être bien simple d'esprit pour s'ébahir toujours à la première chose que l'on rencontre! D'où vient ce ruisseau! N'as-tu jamais vu une fontaine sourdre d'une fente de la terre?

— Si, mais je suis curieux de voir d'où sort celle-ci.

Et, malgré les moqueries de ses frères, il suivit, jusqu'à la source, le cours d'eau qui devenait de moins en moins volumineux et qui finalement tenait dans une coquille de noix.

— Bonjour, dit l'adolescent; tu coules là bien solitairement.

— Oui; il y a bien des années que je suis ici à t'attendre.

— Me voici enfin, répondit Esben. Il prit la coquille de noix et, après en avoir bouché l'ouverture, la mit dans son havre-sac. Lorsqu'il eut rejoint ses frères :

— Eh bien, lui dirent-ils, tu as vu d'où sort l'eau; ce doit être, ma foi, quelque chose de rare!

— Oh! c'est simplement un trou d'où elle coule; mais j'étais bien aise de le voir de mes propres yeux.

Et il les laissa dire, sans s'inquiéter de leurs risées.

Peu après, ils arrivèrent à la résidence royale, où il y avait une foule d'aventuriers qui se berçaient de l'espoir de gagner la récompense. Mais, comme auparavant, tous échouaient, et le chêne devenait si gros qu'il cachait aux yeux tout le palais; le roi, furieux contre tant de maladresses, déclara que ceux qui désormais oseraient tenter l'entreprise et ne réussiraient pas seraient transportés dans une île et auraient les oreilles coupées. Alors les concurrents devinrent plus rares. Toutefois les trois frères ne se laissèrent pas effrayer par la déclaration du roi.

Pierre, qui était l'aîné, se mit le premier à l'œuvre; mais il eut le même sort que ceux qui l'avaient précédé : à chaque branche qu'il enlevait, deux autres poussaient aussitôt. Les gens du roi le saisirent, lui coupèrent les oreilles et le transportèrent dans l'île.

Paul essaya ensuite et eut aussi peu de succès. Seulement, on lui rasa les oreilles d'un peu plus près, parce que, dit le roi, il aurait dû profiter de l'exemple de son aîné.

Lorsque le petit Esben se présenta, le roi lui dit :

— Puisque tu veux aussi perdre tes deux oreilles, nous te les couperons de suite; nous t'épargnerons ainsi une fatigue inutile.

— J'aimerais mieux essayer d'abord, répondit Esben.

Dès qu'il eut été autorisé à commencer, il tira sa cognée, la remmancha, et lui dit :

— Coupe.

Et la cognée se démena si bien que le chêne fut abattu en un moment.

Il mit ensuite le pic à la besogne. Les pierres volèrent en éclats, et le puits fut bientôt assez large et assez profond; mais il était à sec. Esben, prenant alors la coquille de noix, la déposa dans un coin, et la déboucha :

— Coule, dit-il.

Et l'eau s'élança tout à coup à flots. En peu d'instants, l'excavation fut remplie d'une belle eau pure jusqu'au bord.

Le roi, transporté de joie, donna au petit Esben la moitié du royaume, suivant sa promesse de roi. On lui demanda son histoire, et il la raconta. Il était heureux pour Pierre et pour Paul qu'ils eussent perdu leurs oreilles; sans quoi ils auraient entendu répéter dans tout le royaume :

— Hé! hé! les étonnements d'Esben l'observateur n'étaient pas si déraisonnables. Il est bon de chercher les causes et de remonter aux sources.

LA VIE DE BURNS.

Fin. — Voy. p. 345.

« Mon père, à force de courage, ayant atteint l'époque de la résiliation de son bail, entra dans une plus grande ferme, située à environ dix milles plus loin dans le pays. Son marché était de nature à lui procurer quelque peu d'argent comptant au commencement de son bail : autrement l'affaire eût été impraticable. Pendant quatre années, nous y vécûmes assez à notre aise. Mais une difficulté s'étant élevée entre lui et son propriétaire, après avoir été ballotté trois ans dans le tourbillon de la chicane, mon père fut sauvé tout juste des horreurs d'un emprisonnement par une consomption qui, après deux années de promesses, l'emporta en ce monde inconnu « où les méchants cessent de tourmenter, » et où les fatigués trouvent le repos. »

» C'est à l'époque où nous vécûmes sur cette ferme que ma petite histoire est le plus remplie d'événements. Au

commencement de cette période, j'étais peut-être le garçon le plus emprunté, le plus gauche de la paroisse. Nul solitaire n'était moins au fait des voies du monde. Ce que je savais d'histoire ancienne, je le tenais des Grammaires géographiques de Salmon et de Guthrie; et les idées que je m'étais formées sur les mœurs modernes, sur la littérature et la critique, je les devais au *Spectateur*. Ajoutez-y les œuvres de Pope, quelques pièces de Shakspeare, Tull et Dickson, sur l'agriculture; le Panthéon païen; l'Essai de Locke sur l'entendement humain; l'Histoire de la Bible, de Stackhouse; le Guide du jardinier breton, par Justice; les leçons de Bayle, les œuvres d'Allan Ramsay; la Doctrine de l'Écriture sur le péché originel, par Taylor; un Recueil choisi de chansons anglaises, et les Méditations de Hervey, et vous aurez toutes mes lectures. Le Recueil de chansons était mon *vade-mecum*. Tout en conduisant ma charrette ou me rendant à l'ouvrage, je les dévorais, chanson par chanson, vers par vers, distinguant soigneusement le vrai tendre ou sublime de l'affectation et de l'ampoulé. Je suis convaincu que je dois à cette habitude beaucoup de mon habileté de critique, telle quelle.

» Dans ma dix-septième année, pour me dégourdir un peu, j'allai à une école de danse de campagne. Mon père avait une antipathie inconcevable contre ces réunions, et c'est contrairement à ses désirs que j'y allais, ce dont je me repens encore aujourd'hui. Mon père, je l'ai déjà dit, était sujet à de grands emportements : depuis cette désobéissance, il me prit dans une sorte de grippe, ce qui, je crois, fut une des causes de la dissipation de mes années subséquentes. — Je dis dissipation, comparativement à la sobriété et à la stricte régularité de vie des presbytériens de campagne.

Je passai ma dix-neuvième année sur une côte pleine de contrebandiers, à une bonne distance de notre logis, dans une école fameuse, pour y apprendre le mesurage, l'arpentage, la gnomonique, etc. Mes progrès y furent satisfaisants; mais j'en fis plus dans la connaissance des hommes. Le métier de contrebandier était excellent à cette époque, et il m'arriva plusieurs fois de me trouver parmi ceux qui l'exerçaient. Quoique j'apprisse d'eux à remplir mon verre, et à me mêler sans crainte dans une bagarre d'ivrognes, je n'en avançais pas moins d'un bon pas dans ma géométrie.

» Je revins chez nous considérablement amélioré. Mes lectures s'étaient accrues des ouvrages importants de Thomson et de Shenstone; la nature humaine s'était offerte à moi sous un nouveau jour, et j'avais engagé plusieurs de mes camarades à entretenir avec moi une correspondance littéraire. Mon style s'y forma. J'étais tombé sur un recueil de lettres des beaux esprits du règne de la reine Anne, et je les étudiai dévotement. Je gardais copie de celles de mes propres lettres dont j'étais content, et la comparaison que je faisais entre moi et mes correspondants flattait ma vanité. Je poussai cette fureur si loin, que, bien que je n'eusse pas pour trois liards d'ouvrage au monde, néanmoins chaque poste m'apportait autant de lettres que si j'avais été quelque héritier affairé du journal et du grand-livre.

» Ma vie suivit le même cours jusqu'à ma vingt-troisième année, qui fut pour moi une époque importante. Moitié caprice, moitié désir de me mettre à faire quelque chose dans la vie, j'entrai chez un sérancier de la ville voisine (Irwine) pour apprendre son métier. Ce fut une malheureuse affaire... et pour m'achever, comme nous fêtions le nouvel an, la boutique prit feu et fut réduite en cendres; de sorte que je me trouvai sur le pavé comme un vrai poëte, ne possédant pas douze sous.

» Mon frère et moi nous ramassâmes à grand'peine dans la famille quelque peu d'argent, avec lequel nous prîmes une ferme du voisinage. Mon frère n'avait pas mon imagination écervelée; mais, en bon sens et en sagesse, il m'était de beaucoup supérieur.

» J'entrai dans cette ferme avec de belles résolutions. Allons, je serai raisonnable. Je lus les livres à l'usage des fermiers; je calculai nos récoltes; je suivis les marchés; enfin, je crus que je deviendrais un homme sage; mais, la première année pour avoir acheté de mauvaises semences, la seconde par une moisson tardive, nous perdîmes la moitié de nos récoltes. Cela renversa ma sagesse.

» Je commençais à être connu dans le voisinage pour un rimeur. Celle de mes élucubrations poétiques qui vit le jour la première fut une lamentation burlesque sur une querelle de deux révérends calvinistes, tous deux personnages de ma *Foire sainte*. Je me doutais que la pièce avait quelque mérite; cependant, pour éviter malheur, j'en donnai une copie à un ami très-curieux de ces sortes de choses, et je lui dis que je ne pouvais deviner quel en était l'auteur, mais qu'elle ne me semblait pas manquer de talent. Une certaine description des clercs aussi bien que des laïques obtint un tonnerre d'applaudissements. La Prière du saint Willie fit ensuite son apparition, et alarma la fabrique au point qu'il y eut plusieurs séances pour examiner si, dans son artillerie spirituelle, on ne trouverait rien à pointer contre les profanes rimeurs. Malheureusement pour moi, mes erreurs m'amenèrent, d'autre part, juste dans la direction de leur plus lourde décharge. C'est cette déplorable histoire qui donna lieu à mon poëme imprimé *la Lamentation*. Ce fut une bien triste affaire. J'abandonnai à mon frère ma part de notre ferme; en réalité elle n'était mienne que nominativement, et je fis le peu de préparatifs que je pouvais pour passer en Jamaïque. Mais, avant de quitter pour toujours mon pays natal, je résolus de publier mes poëmes. Dans ma sincérité je puis dire que, pauvre inconnu que j'étais alors, j'avais à peu près une aussi haute idée de moi-même et de mes ouvrages qu'aujourd'hui où le public s'est prononcé en leur faveur. J'ai toujours été d'avis que les mille erreurs et bévues qui se commettent journellement, sous le double point de vue rationnel et religieux, viennent de l'ignorance de soi-même. — Me connaître avait toujours été mon étude constante. Je me pesais à part moi, je me comparais avec les autres; j'épiais tous les moyens de savoir la place que j'occupais comme homme et comme poëte; j'étudiais assidûment le dessin de ma nature et l'intention des lumières et des ombres de mon caractère. J'avais la confiance que mes poëmes obtiendraient quelques applaudissements; mais, en cavant au pis, le mugissement de l'Atlantique assourdirait la voix de la censure, et la nouveauté des spectacles de l'Inde occidentale me distrairait de l'indifférence. Je me défis de six cents exemplaires, sur lequel nombre j'avais environ trois cent cinquante souscriptions. — Ma vanité fut grandement flattée de la réception que me fit le public; et de plus, tous frais déduits, j'empochai près de vingt livres sterling. Cette somme vint fort à propos; car, n'ayant pas d'argent pour mon passage, il m'aurait fallu payer de ma personne. Sitôt que je fus maître de neuf guinées, prix de mon transport à la zone torride, je retins ma place sur le premier vaisseau qui devait partir de la Clyde; car

La ruine et la faim m'avaient pris dans leur vent.

Depuis quelques jours, j'errais de cachette en cachette, sous les terreurs d'un emprisonnement, des gens malintentionnés ayant lâché sur mes talons les meutes impitoyables de la justice. Mes adieux étaient faits au peu d'amis que j'avais; ma malle était sur la route de Greenock; j'avais composé le dernier chant que je comptais écrire en Calédonie, — « Les ténèbres de la nuit s'amassent avec vitesse », — lorsqu'une lettre du docteur Blacklock à un de mes amis

renversa tous mes plans, en ouvrant une nouvelle route à mon ambition poétique. Le docteur faisait partie d'une société de critiques dont je n'osais espérer l'approbation. Son avis, que je trouverais à Édimbourg des encouragements pour une seconde édition, m'enflamma tellement que je partis pour cette ville sans une seule connaissance, sans une seule lettre d'introduction. L'étoile funeste qui avait si longtemps répandu son influence desséchante dans mon zénith, fit pour cette fois une révolution vers le nadir; et une providence bienveillante me plaça sous le patronage d'un homme des plus honorables, le comte de Glaincairn. *Oublie-moi, grand Dieu, si jamais je l'oublie!*

» Je n'irai pas plus loin. A Édimbourg j'étais dans un monde nouveau. Je me mêlai à plusieurs classes d'hommes presque nouvelles pour moi, et j'étais tout attention à saisir leurs caractères et leurs mœurs. Si j'ai profité, le temps le montrera. »

Le temps justifia les espérances de Burns, et sa réputation ne fit que s'accroître pendant son séjour dans la capitale de l'Écosse. Malheureusement, il s'était depuis beaucoup d'années trop habitué aux mauvaises compagnies et à l'intempérance. Les hommes sérieux et honorables qui l'avaient accueilli avec un vif enthousiasme, le docteur Blair, Mackenzie, Robertson et autres, n'eurent pas sur lui assez d'influence pour l'élever à un genre de vie plus régulier et plus digne. Avec le prix de ses poésies, il acheta, en 1788, une ferme dans le comté de Dumfries et se maria. Les produits de son travail ne suffisant pas à l'entretien de sa famille, il sollicita et obtint un emploi de collecteur dans l'excise. Peu après, il abandonna la ferme et ne vécut dès lors que du revenu assez médiocre de son emploi. Sa mort prématurée fit mieux comprendre, comme il arrive toujours, ce qu'il y avait en lui de véritable supériorité. On lui éleva des monuments, et l'opinion unanime inscrivit son nom parmi les poëtes qui ont le plus honoré la littérature du Royaume-Uni.

COVELO.

Le fort de Covelo (en allemand *Kofel*), situé entre Primolano et Cismone, dans le défilé sauvage que traverse la Brenta, appartient au Tyrol, quoiqu'il fasse partie du territoire vénitien. C'était jadis un des points de défense les plus importants entre la Vénétie et le Tyrol. Creusé dans le roc à 40 mètres au-dessus du sol, il n'est visible qu'à très-peu de distance, et il commande la route. On peut y entretenir une garnison de cinq cents hommes. Ce fut en 1509 que Maximilien prit Covelo aux Vénitiens. Le 7 septembre 1796, Augereau l'investit et s'en empara. En 1848, les insurgés italiens y engagèrent une lutte sanglante et malheureuse avec les Tyroliens. Non loin de Covelo, la Cismone, près du village qui porte son nom, se jette dans la Brenta. Le paysage est de toutes parts très-accidenté et offre à l'artiste de nombreux sujets d'étude. En partant soit de Cismone, soit de Valstagua, bourg situé sur la rive droite de la Brenta et où les habitants portent des chapeaux à larges bords, on peut faire une excursion intéressante aux *Sette-Communi* (les Sept-Communes). On désigne sous ce nom les villages d'un haut plateau qui s'étend, à la base méridionale de la ramification des Alpes, entre l'Astico et la Brenta. Son élévation moyenne est de



Covelo. — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

1 000 mètres. Ses habitants, au nombre d'environ quarante mille, forment une sorte de petite république dont l'Autriche a respecté les institutions. Chaque commune nomme elle-même au scrutin ses magistrats, ses gardes de police, ses curés, et vote ses impôts. Seulement, lorsque l'arbitrage des magistrats républicains n'amène pas une conciliation, les différents sont jugés en dernier ressort à Vicence. Robustes, laborieux, honnêtes, les habitants des Sept-Communes paraissent être très-superstitieux. A la culture des terres ils ajoutent différentes industries : ils fabriquent des tissus de laine et de fil, des dentelles, des chapeaux de paille, des poteries, des ustensiles en bois. On croit qu'ils descendent d'une ancienne colonie souabe. Leur dialecte rappelle celui des plus vieux poëmes allemands. Ils ne ressemblent ni par le costume, ni par le caractère et les mœurs, aux populations italiennes qui les entourent; mais leur isolement tend à diminuer de jour en jour, et l'originalité de ce curieux petit pays, assez peu connu des voyageurs, s'effacera insensiblement.

PESCHIERA.

Très-resserrées et très-escarpées au nord, les rives du lac de Garde, que nous avons déjà décrit (voy. t. XXIV, 1856, p. 30), s'écartent et s'abaissent dans la partie sud, et présentent, au lieu des falaises calcaires verticales que l'on remarque entre Toscolano et Riva, des pentes agrestes couvertes d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de mûriers et de vignes. Dans cet Éden naturel, les hommes ont bâti une forteresse. Peschiera est une petite ville qui n'a d'importance qu'au point de vue militaire et maritime. On n'y trouverait pas un seul libraire; en y passant, avant de nous embarquer, nous ne sommes parvenus à nous y procurer ni un livre ni une carte. De tout temps cette position a été considérée comme importante sous le rapport militaire. Au treizième siècle, elle avait un arsenal, et le Dante lui a consacré deux vers :



Peschiera. — Dessin de Rouargue.

> Siede Peschiera, bello e forte arnese,
> Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi.

Le service de bateaux à vapeur, établi entre Riva et Peschiera, aux deux extrémités du lac, forme une communication régulière entre l'Italie et le Tyrol. C'est à Peschiera même que le Mincio sort du lac de Garde. Peschiera fut enlevée, en 1441, par les Vénitiens au duc de Mantoue, auquel elle appartenait alors. Pendant les guerres de la république, elle fut plusieurs fois prise et reprise, sans avoir jamais été bien vigoureusement défendue. Le 6 août 1796 (le lendemain de la bataille de Castiglione), Massena s'y présenta et s'en empara, après un combat d'arrière-garde qui força Wurmser à abandonner la ligne du Mincio et à battre en retraite sur le Tyrol.

LES PLUS ANCIENNES GRAVURES.

Voy., t. II, 1834, p. 404, la Gravure de 1423; — t. XIII, 1845, p. 395, la Gravure de 1418.

UNE ESTAMPE DE 1446.

De même que dans les découvertes des sciences et de l'industrie on réserve la part de l'avenir et de l'inconnu, il faudrait dans les découvertes de l'histoire réserver toujours la part du passé et du méconnu. L'histoire de la gravure en fournit l'exemple.

On a longtemps considéré comme certain que l'estampe, impression de la gravure, avait été trouvée, en 1450, par un orfévre de Florence essayant sur un papier mouillé l'effet d'un nielle provisoirement noirci à l'encre. Un antiquaire italien avait reconnu l'épreuve, l'auteur allemand le plus accrédité l'avait acceptée : le fait était acquis, et les nielles passaient pour les plus anciennes gravures au burin.



Estampe de 1446. — La Flagellation.

Quelques iconophiles de l'Allemagne ou des Pays-Bas protestaient, il est vrai, en montrant des gravures dont l'origine et le style semblaient indiquer un autre pays et une date plus reculée; mais des indications vagues pouvaient-elles prévaloir contre le fait précis de l'existence d'une épreuve contemporaine de la paix de Florence de 1450? L'auteur du lexique artistique le plus considérable de l'Allemagne, a cité deux épreuves tirées sur des planches de métal, ouvrages d'orfévrerie d'église, portant les dates de 1430 et 1441; mais il n'indique pas si ces épreuves sont du temps; et comme elles proviennent du cabinet de M. Derschau, de Nuremberg, fort connu pour ses falsifications, on n'en a pas tenu compte. Voici qui paraît plus sérieux.

Un antiquaire de province, furetant quelquefois à Paris, a rencontré des estampes datées qui peuvent être reçues avec plus de confiance, venant d'un homme qui aime les vieilles gravures, mais qui aime encore mieux la vérité. Il a fourni d'ailleurs tous les moyens de contrôler sa trouvaille en ajoutant un fac-similé photographique à la première notice qu'il en a donnée. Ce sont sept pièces d'une suite de la Passion : *la Prière au jardin des Oliviers, la Flagellation à la colonne, le Couronnement d'épines, la Marche au Calvaire, le Crucifiement, la Descente de Croix, la Mise au tombeau;* la seconde porte la date en lettres qui ne permettent aucune incertitude : M CCCC XLVI.

Ces estampes, qui sont toutes de la même main, ont un style primitif et barbare, mais assez déterminé pour indiquer une provenance allemande et peut-être rhénane. Le travail, tout rudimentaire, n'est pas sans rapport avec celui qu'on remarque dans les pièces connues sous le nom du Maître de 1466. S'il était permis, selon la coutume des catalogues, de faire un maître de l'auteur d'ouvrages aussi chétifs, on pourrait dire qu'il précède le maître que nous venons de désigner comme celui-ci précède Martin Schongauer. A côté de ces maîtres, pourtant, il n'est qu'un écolier. Tout son mérite est dans sa date. On doit remarquer aussi que ses ouvrages ne sont pas des épreuves de hasard, comme les premiers nielles ou les épreuves tirées sur d'anciennes plaques d'orfévrerie, mais de véritables estampes, s'adressant au public comme telles. Enfin, elles donnent un point de repère pour les pièces de même style et de facture analogue qui se concentrent en assez grand nombre dans ces riches collections. Il devient certain que les images gravées au burin et tirées à l'encre sur papier étaient répandues en Allemagne et dans les Pays-Bas avant le milieu du quinzième siècle. Ces estampes provenaient des plus humbles ouvriers et étaient destinées aux usages les plus futiles; l'attention ne s'était point portée sur elles. Bien que le temps les eût emportées presque toutes, on les exhume maintenant que l'étude s'attache aux infiniment petits de l'histoire de l'art. Il est probable qu'on en trouvera de plus anciennement datées. Celles-ci suffisent pour prouver que, dans cette branche de l'art comme dans bien d'autres, les Pays-Bas et l'Allemagne ne sauraient reconnaître l'antériorité de l'Italie.

— L'homme est une substance lumineuse enveloppée d'ombres. JOHN STERLING.

LES FEMMES ZAMBÈZES A BEC DE CANARD.

Le *Magasin pittoresque* a donné, en 1847, une série de figures américaines reproduisant l'étrange parure qui se propage encore du détroit de Behring aux rives de la Plata. Les négresses de l'Afrique orientale ne se percent pas la lèvre au-dessus du menton pour y introduire un disque de bois, de résine ou de métal; le comble de l'élégance chez elles est de perforer la lèvre supérieure, d'élargir graduellement cette ouverture, et d'y introduire un gros coquillage. Le compagnon de Livingstone, qui ne manquait pas d'esprit pour un Cafre, prétendait que ces dames éprouvaient le besoin d'avoir un bec de canard. Le docteur complète la définition de Sékouelou, et il affirme que ces nymphes gracieuses des bords du Zambèze sont parvenues à réaliser leur idéal presque aussi bien que l'ornithorhynque. « Cette coutume, ajoute-t-il, est générale dans toute la contrée des Maravis, et il faut avouer que la mode n'a jamais obtenu des femmes un trait de folie plus extravagant. »

LA GRANDE-POSTE DE LONDRES.

Le grand bureau de poste de Londres (*general Post-Office*), centre de l'immense mouvement des correspondances anglaises dans les Royaumes-Unis et avec tout l'univers, occupe à Saint-Martin-le Grand la place d'un ancien sanctuaire et d'un collége.

Ce magnifique édifice a été bâti sur les dessins de Robert Smirke, esq., dans l'espace de quatre ans. Il a un peu plus de 120 mètres de long sur plus de 24 mètres de large. Il est de briques, le soubassement de granit, la façade en pierre de Portland. Un portique, au centre, de 21m,38 de large environ sur 7m,15 de profondeur, est formé par six colonnes d'ordre ionien, de cette même pierre de Portland; elles reposent sur des piédestaux de granit, et supportent un fronton triangulaire. L'extrémité de chaque aile est ornée de quatre colonnes semblables à celles du milieu. Cette façade compte quarante-quatre croisées; il y en a plus de cent quatre-vingts à l'est, sur la face opposée, qui est tout unie.

Un grand vestibule, de l'est à l'ouest, partage le bâtiment et sert de passage public de Saint-Martin le Grand à Foster-lane. C'est dans ce passage, appelé la division des fenêtres (*window department*), que quantité de larges fentes s'ouvrent pour recevoir les lettres, que nombre de châssis engloutissent les journaux, et que des panneaux glissent pour laisser apparaître les larges faces des commis. Du côté du sud, est la distribution pour Londres et son arrondissement; c'est du nord, bien qu'il continue à être appelé division de l'intérieur, que ressort non-seulement tout ce qui concerne les Royaumes-Unis, mais toutes les correspondances étrangères, coloniales et autres.

Par ce labyrinthe de corridors plus ou moins obscurs, essayons de pénétrer, à six heures du matin, dans la grande salle, qu'illuminent des myriades de lumières; nous y trouverons déjà les commis, non à l'œuvre, mais à demi couchés sur leurs pupitres recouverts de drap noir, prenant paisiblement leur café, flânant, causant, sommeillant, lisant la gazette, et en apparence tout préparés à passer la journée dans une douce quiétude. Soudain, à l'un des bouts de la chambre, une sorte de bourdonnement se fait entendre; le trouble, l'agitation, s'accroissent rapidement; une procession interminable de porteurs pliant sous le poids des sacs de peau de mouton empilés sur leur dos se précipite, avec une hâte furieuse, à l'intérieur de la salle, et leur aspect a soudain changé cette armée de commis paresseux en une active colonie de fourmis humaines.

Les sacs sont éventrés, fouillés, retournés : songez donc! une seule lettre laissée en arrière entraîne pour l'employé une demi-couronne, plus de trois francs, d'amende! Chaque sac est accompagné d'une note où se trouve enregistré le nombre de lettres qu'il contient : tant à timbres-poste, tant affranchies en argent, tant non payées. Le timbre-poste épargne aux employés beaucoup de temps et de peine, et beaucoup d'argent au public. A partir du commis qui reçoit les lettres au bureau jusqu'au facteur qui les délivre à leur adresse, que d'ennuis, que de temps pour calculer le prix de chacune et faire le compte de la monnaie à recevoir et à rendre! On peut juger de ce qu'entraîne ce détail, multiplié par l'immense nombre de lettres en circulation, nombre qui s'accroît constamment. En 1850, on comptait 337 à 338 millions de lettres qui avaient traversé la poste de Londres, dont 169 à 170 millions portaient des timbres-poste, 156 à 157 millions étaient affranchies en argent, et 13 millions seulement n'étaient pas payées d'avance.

Notre système, en France, semble plus simple : nous n'avons qu'un mode d'affranchissement, le timbre-poste; mais le nombre de lettres non affranchies est infiniment plus considérable chez nous qu'en Angleterre.

A leur arrivée, les lettres reçoivent, du côté du cachet, une empreinte en encre rouge qui indique la date et l'heure de la dépêche. Étalées comme des jeux de cartes sur les tables, la main de l'employé qui les estampille agit avec une telle vélocité qu'il en marque trois mille à l'heure. Puis, tout en effaçant l'effigie de la reine sur les timbres-poste, il compte les missives, et, chaque fois qu'il nomme cinquante, il frappe avec l'angle du sceau sur une feuille de papier blanc. Ces *memoranda* sont réunis par le chef de bureau; les marques, dont chacune représente cinquante, sont additionnées, et le total enregistré donne avec assez d'exactitude le nombre de lettres qui ont traversé le bureau.

Le triage et l'envoi de cette effroyable masse de lettres (on en compte de vingt à quarante mille par distribution) s'exécute en moins de deux heures; voici comment. Dix-sept compartiments correspondent aux dix-sept divisions postales de Londres, et reçoivent le premier triage des lettres, séparées ensuite par sous-divisions, puis partagées en districts et remises alors aux divers facteurs, qui, dans une autre pièce, les arrangent chacun de la façon qui épargnera le mieux son temps et ses pas. Dans un autre compartiment, intitulé *general*, sont rapidement entassées les lettres pour la province et l'étranger, et de petits wagons circulant sous le plancher les transportent dans le bureau qui les doit trier et expédier. Une autre case porte l'étrange nom de *blind* (aveugle ou borgne) : c'est là que vont les lettres à adresses indéchiffrables, illisibles, hétéroclites. Mais soudain, dans la grande salle, les estampilles s'arrêtent, le bruit des froissements de papier cesse de se faire entendre, ces commis si affairés sont redevenus paresseux et immobiles, et trente à quarante mille lettres ont été, en deux heures, assorties et expédiées.

Le bureau des *aveugles* (nommé ainsi par antiphrase), chargé de déchiffrer les adresses indéchiffrables, et qui reçoit les lettres de la case intitulée *blind*, ne peut expédier avec cette merveilleuse rapidité; mais, chose étonnante, on y dirige exactement des lettres dont les adresses sont de véritables énigmes épelées de mille façons bizarres, et dans d'illisibles écritures; par exemple : *Gorge, sur l'Anphirticte, Vollop a razzor o alluers*, signifie : « Georges, sur le vaisseau *l'Amphitrite*, à Valparaiso ou ailleurs »; *Vurtur Uncon ou alure*, veut dire : « Sur *le Vautour*, à Hong-kong ou ailleurs »; *Ivicum* est écrit pour High wycomte; *Ralif hawai*, lisez : « Ratcliffe high way »; *Pre des Vices* veut dire : « Proche Devizes »; *Owilige* est Woolwich.

Le chef de division des aveugles, avec ses yeux de lynx, sa loupe et sa petite bibliothèque de Dictionnaires et de Guides de toutes sortes, voyage à travers ces rébus, ces logogriphes, et n'échoue dans l'envoi régulier des lettres que devant des adresses telles que celles-ci : « A M. Michl (lisez *Michel*), dans la ville d'Angleterre »; — « A mon oncle Jan, à Londres »; ou « A Mlle Vittoria, en Grande-Bretagne. »

On se rapproche de l'admiration de l'enfant devant une boîte aux lettres à mesure que l'on examine de plus près les nombreux rouages, les ingénieux moyens mis incessamment en œuvre pour arriver à une célérité, à une ponctualité, qui ne se démentent jamais; on s'étonne surtout si l'on songe aux mille entraves que l'incurie et l'étourderie du public apportent à ce service. Il semble souvent que le but de celui qui écrit une adresse soit de dérober à la vue des commis et facteurs la seule chose qui les concerne, le nom du bureau de poste. Il n'est pas, d'ailleurs, d'objets hétéroclites que, plus ou moins bien empaquetés, un Anglais n'imagine d'envoyer par la poste : ce sont des cure-dents,

des limes, des portraits, des hameçons à mouches, des sifflets, une montre, des éperons, des souliers; le petit bout de satin blanc de l'un d'eux, se faisant jour à travers l'enveloppe, reçut une fois le timbre de la poste appliqué en bleu indigo. C'est un lorgnon, un tire-bouchon ; ce sont des boîtes de pilules. Que sais-je encore? Toute sorte de tricots, de broderies, de dentelles, et jusqu'à de minces cartons de fleurs artificielles qui s'écrasent, de délicates boîtes à ouvrage qui, ballottées de valise en valise, se démembrent; et c'est l'affaire des commis de chercher les fragments d'adresse écrits d'une encre illisible et cachés sur le coin d'un des débris épars.

Le public met à une rude épreuve, non-seulement l'intelligence et la dextérité des employés des postes, mais leur probité et leur discrétion. Trois cents lettres par jour, en moyenne, traversent la grande poste sans être cachetées, plusieurs sans suscription aucune, et la plupart de ces lettres blanches contiennent de l'argent ou des billets de banque. Une somme de cent vingt-cinq mille francs en billets se trouva ainsi envoyée sans adresse. Il fallut que l'administration des postes se livrât à de nombreuses investigations pour retrouver le négociant qui expédiait avec une si complète inattention. Il n'y a pas longtemps que l'humble directrice du petit bureau d'une obscure ville du pays de Galles, tournant et retournant une lettre dont elle ne pouvait déchiffrer l'adresse, avisa au coin déchiré de l'enveloppe les plis de nombreux billets de banque. Elle referma le tout soigneusement, et retourna le paquet au secrétaire de la grande poste de Saint-Martin le Grand. Celui-ci trouva, sous une adresse indéchiffrable même pour le chef



Le dernier quart d'heure à la Grande-Poste de Londres.

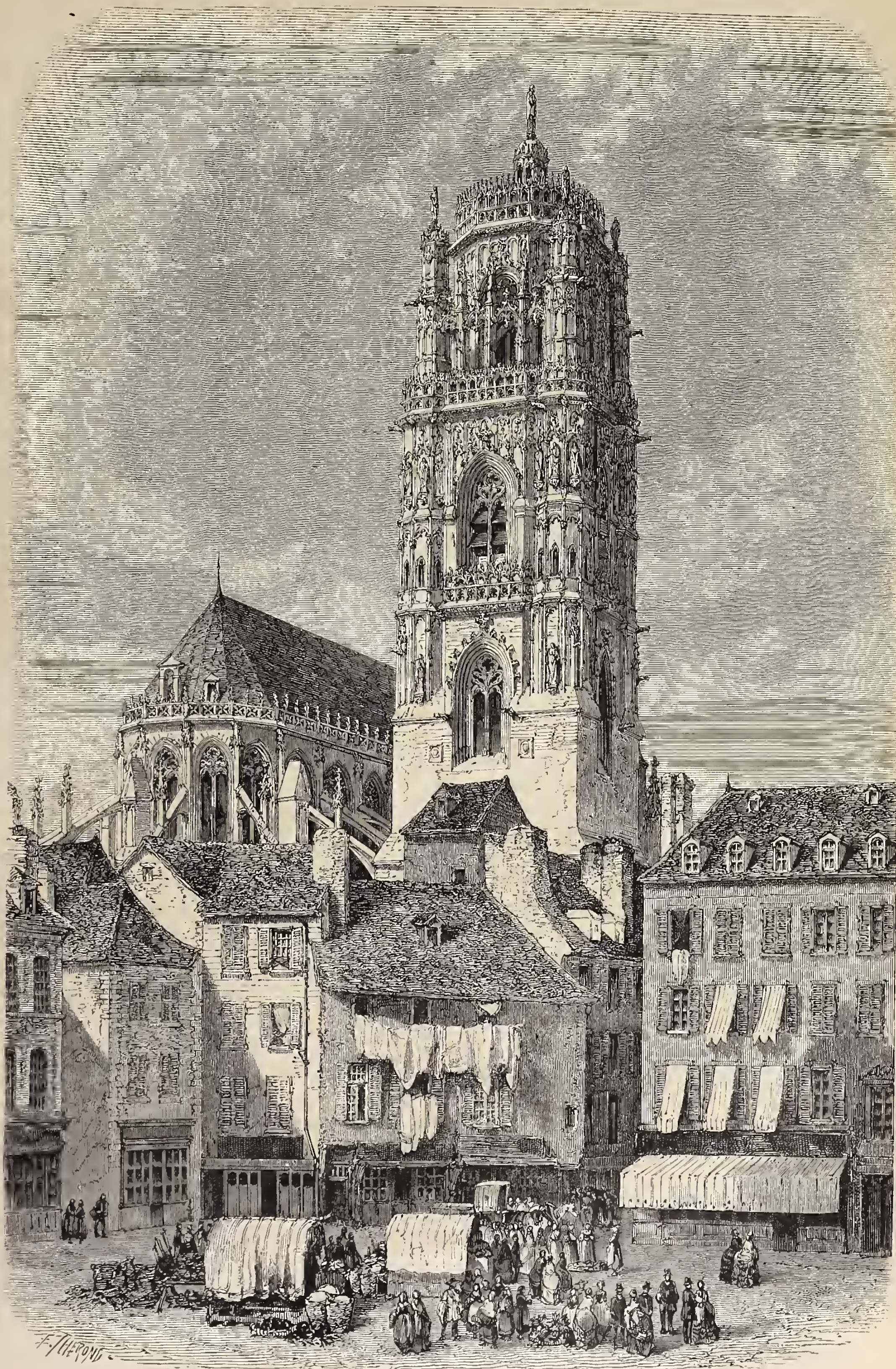
de la division des aveugles, la somme de trente-huit mille francs, et eut grand'peine, à l'aide de force recherches, à découvrir le destinataire.

Seulement pendant les mois de juin et juillet, en 1857, 4 658 lettres point ou mal adressées s'étaient accumulées dans les bureaux du *Post-Office*. Après beaucoup de recherches infructueuses, il fallut, en désespoir de cause, les consigner à la morgue de la poste aux lettres. Le total des petites sommes contenues dans chacune de ces missives montait, en les additionnant, à 77 510 fr. 35 c. Enfin, à la même époque, le bureau de la division des lettres en retard et sans destination connue avait en réserve la somme énorme de 1 010 256 fr. 70 c., valeurs enfermées sous des plis dont il était de toute impossibilité de deviner la destination.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RODEZ

(DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON).



Vue de la Cathédrale de Rodez. — Dessin de Thérond, d'après un dessin à la plume de M. Pouget.

Rodez ou Rhodez, chef-lieu de département, est une vieille cité bâtie sur un monticule contourné par l'Aveyron. Depuis trente ans, l'ancienne capitale des Ruthènes se transforme à son avantage : ses rues s'élargissent; des constructions dont la solidité n'exclut point l'élégance remplacent ses maisons de bois où le jour ne pénétrait qu'à

regret; des mains habiles restaurent les habitations, sans en effacer le caractère d'une respectable antiquité; des eaux abondantes jaillissent sur ses places publiques. Les promenades sont vastes et plantées de beaux arbres.

En entrant dans la ville par l'avenue du couchant, on traverse une promenade qui vient aboutir presque aux murs de la vieille cathédrale gothique, ainsi qu'on le voit sur notre gravure. Cet édifice, du treizième siècle, a 98 mètres de long sur 35 mètres de large. En l'étudiant, on reconnaît aisément les modifications diverses qu'elle a subies dans le cours des quatorzième, quinzième et seizième siècles. La tour, dont la hauteur est de 86 mètres, est carrée depuis sa base jusqu'à son milieu; elle devient ensuite octogone, et est flanquée à son sommet par quatre tourelles portant chacune la statue d'un évangéliste. Une petite coupole surmontée d'une statue colossale de la Vierge couronne l'escalier à jour qui conduit sur la plate-forme, d'où la vue s'étend depuis le Plomb du Cantal jusqu'aux crêtes les plus élevées des Cévennes.

La tour a été construite en moins de vingt ans sous l'épiscopat du bienheureux François d'Estaing. Elle a été dotée par Mgr Giraud d'un carillon complet fondu par M. Maurel de Lyon.

L'évêché, le palais de justice, dont le fronton est dû au ciseau de M. Gayrard; le grand séminaire, vaste bâtiment moderne de 120 mètres de long; l'ancien couvent des Chartreux, aujourd'hui converti en un dépôt d'étalons; l'hospice des aliénés, la caserne, le lycée, sont les édifices les plus remarquables après la cathédrale.

Rodez fait un commerce étendu de molletons, de cadis, de toiles de chanvre. Ses foires attirent un grand nombre de muletiers espagnols.

Les derniers recensements attribuent à Rodez une population de quatorze mille habitants; c'est presque le double de celle qu'on y comptait en 1820.

Les environs de Rodez sont très-pittoresques. Au pied du monticule qui lui sert de base, on voit les villages de la Mouline et du Monastère, bâtis en amphithéâtre dans une vallée franchie par un siphon de 120 mètres de flèche et destiné à conduire les eaux de l'aqueduc romain de Vers à la ville. Au couchant, les antiquaires fouillent avec succès les restes d'un vaste amphithéâtre qui remonte aussi à l'occupation romaine. A huit kilomètres de là, on vient de découvrir les débris d'une splendide villa antique. Le musée s'est enrichi des fragments d'une statue équestre, en marbre d'une beauté remarquable.

La vallée de Salles-la-Source, à 8 kilomètres de Rodez, est fertile en curiosités naturelles : aussi Monteil ne craint pas de dire que si l'auteur du *Télémaque* eût vu ce beau vallon avec sa verdure, ses belles eaux et sa belle grotte, l'île de Calypso en eût été bien plus délicieuse et ses nymphes bien plus séduisantes.

Rodez est la patrie de Hugues Brunet, troubadour; du bienheureux François d'Estaing; de Monteil, historien; et d'un des meilleurs graveurs et statuaires de notre époque, Raymond Gayrard, dont la perte récente est vivement sentie dans son pays natal, qu'il a enrichi de plusieurs œuvres remarquables.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 318, 333, 350, 374.

LE PLAISIR DE LA CHASSE.

J'obtins comme récompense de mes travaux studieux la permission d'avoir un fusil et de tirailler autour de la maison. Il n'était pas bien sage peut-être de mettre un fusil entre les mains d'un enfant de onze ans; mais mon bon père avait observé mes allures et ne trouvait pas que je péchasse par la témérité. Il me donna les directions nécessaires, m'exerça en sa présence, et me donna ensuite la clef des champs.

Il faut dire que je ne manquai pas de précautions; mes premiers coups de fusil ne faisaient pas grand bruit; je mettais à peine moitié charge. Peu à peu je m'aguerris cependant, et parvins à tirer assez juste pour abattre bien des moineaux et des pinsons.

J'arrivai même jusqu'aux merles et aux grives, qui me semblaient le gibier suprême. Je me postais le soir à l'affût; mon père voulait bien faire lui-même le tour de la vigne et chasser les oiseaux pillards qui venaient se poser sur les aunes à ma portée. Il m'arriva d'en atteindre quelques-uns, mais la plupart en étaient quittes pour la peur.

Voici ma plus belle chasse avec tous ses accidents : ce n'est pas une grande aventure. J'étais sous un pommier, cherchant à découvrir parmi les branches un pauvre petit oiseau. Pendant que je le guettais d'en bas, un magnifique épervier l'observait d'en haut et tournait sur le pommier en descendant peu à peu. Je le vois; le cœur me bat, mais je me tiens immobile, et, quand je le crois à ma portée, je lui lâche mon coup de menu plomb.

Je lui cassai tout juste une aile; il tomba dans une vigne, à quelques pas de moi; il en sortit bientôt et courait en s'aidant de l'aile sauve et traînant l'autre. Je m'approche, mais il se met sur la défensive. Mon fusil n'était qu'à un coup; je n'avais pas assez de sang-froid pour le charger de nouveau, et, quand je voulus me saisir de mon oiseau, je reçus au bras un furieux coup de bec. J'appelai du secours.

Ferdinand vint à mon aide; il m'a toujours soutenu qu'il me trouva en fuite et l'ennemi sur mes talons. Mon père me félicita sur un si beau coup de fusil, et il en prit occasion de me dire :

— Tu as fais un acte de justice en défendant le faible contre le fort : dès ce jour, tu devrais épargner les petits oiseaux, pour ne pas imiter l'oiseau de proie.

Je le lui promis et je tins parole; j'épargnais même les alouettes.

Ferdinand, après avoir achevé l'épervier, le crucifia contre la porte de la grange, et chaque fois qu'il voyait les gens admirer l'oiseau à la vaste envergure, il disait d'un air de triomphe :

— Il est grand, n'est-ce pas? Eh bien, c'est ce petit garçon qui l'a tué.

Au reste, j'avais conservé, même comme chasseur, mes goûts paisibles, et je trouvai le moyen de concilier la chasse et le repos, ou, si l'on veut, le travail sédentaire. Il y avait à portée de ma chambre quelques sorbiers aux grappes rouges, sur lesquels venaient se poser, en hiver, les grives de montagne, et sous les arbres passait la rigole qui promenait dans le verger l'eau de la fontaine; l'eau fondait la neige : autre point d'attraction pour ces oiseaux et pour les merles.

Tout en faisant mes devoirs ou en apprenant mes leçons, je guettais la proie, et quand je la croyais à ma portée, je faisais feu. Le coup retentissait dans toute la maison. Maman trouvait naturellement ces surprises fort désagréables, et il fut convenu qu'à l'avenir, avant de tirer, j'avertirais par deux coups de ma sonnette. On trouvera sans doute que ma mère était bien bonne de souffrir mon tintamarre, même à cette condition.

Pour finir par un avis à l'adresse des jeunes chasseurs, je dirai qu'avec toute ma prudence, je courus un jour le risque de m'estropier. J'avais rôdé assez longtemps autour de notre maison, cherchant quelque chose à tirer, et n'avais rien trouvé. Je revenais fort mécontent. La terre était couverte de neige. A mon arrivée, je suis rencontré par

mon père, qui jette les yeux sur mon arme : le bout du canon était bourré de neige.

— Il y avait de quoi faire crever le fusil dans tes mains, me dit-il avec émotion ; et il me recommanda de tenir toujours mon arme de manière à éviter que le canon pût s'obstruer de corps étrangers.

LE TIR A L'ARC.

Le tir à l'arc ne manquait pas d'entrer pour une part dans mes amusements. Le fusil le cédait à l'arme antique dans la saison où la chasse était défendue.

Mais, chez nous, le tir à l'arc n'était pas seulement un amusement de l'enfance, c'était encore un exercice pour l'âge mûr. Ce passe-temps pourra sembler puéril à quelques personnes; cependant, si l'on avait vu les membres de la Société de l'arc, réunis sur une pelouse, dans un bois, près du lac, se livrer à leur exercice favori entre deux buttes de gazon ; si l'on avait vu ces amis se délassant de leurs travaux pendant la dernière heure du jour, dans cette fraîche et riante retraite, allant et venant d'une butte à l'autre, après avoir décoché toutes leurs flèches, arrivant quelquefois par l'exercice à une adresse digne des archers crétois, mêlant à ce plaisir celui de prendre au passage un verre de bière sur une table de gazon ; si l'on avait vu ces beaux arcs, ces flèches élégantes, entendu retentir sous le fer ces jolies cibles de carton aux couleurs tranchantes, et les applaudissements obtenus par un coup de maître, les rires provoqués par une flèche égarée qui venait se planter au pied de la butte ou qui passait bien loin par-dessus : on trouverait peut-être que ce divertissement vaut bien celui de la paume ou du billard. Pour moi, j'y trouvais un de mes plus doux passe-temps, quoique je fusse simple spectateur ; je voyais mon père y prendre un vrai plaisir, et sa flèche lancée avec une adresse qui me charmait.

Il y avait dans cette société plusieurs têtes grises, et pourtant il y régnait une franche gaieté. Il me semble que les hommes de ce temps-là furent plus longtemps jeunes que nous. Ils chantaient à table ; ils savaient rire. A quarante et cinquante ans, ils se livraient à des exercices, à des jeux, que nous abandonnons aujourd'hui à l'adolescence. Ce n'est pas ici une réflexion chagrine d'une tête devenue grise à son tour, c'est l'énoncé de faits positifs. On chercherait vainement de nos jours, parmi les hommes d'âge mûr, autant de vie, de sérénité, de jeunesse enfin, et ce qu'on a bien raison d'appeler « la gaieté de nos pères ».

La suite à une autre livraison.

PROVERBES TURCS.

— La mort est un chameau noir qui s'agenouille devant toutes les portes.

— Le poulet d'aujourd'hui vaut mieux que l'oie de demain. (Un bon *tiens* est préférable à deux *tu l'auras*.)

— N'allonge pas tes pieds au delà de ta couverture.

— La blessure que fait l'épée se guérit ; celle que fait la langue est incurable.

— Aujourd'hui est pour moi ; demain sera pour toi.

— Le doigt coupé par le *cheri'at* (la loi) ne fait pas de mal.

— A force de lumières, on devient aveugle. (Montaigne a dit : Les sciences finissent en éblouissements.)

— Une fleur ne fait pas le printemps.

— Deux patrons font chavirer une barque. (Il faut dans l'État un seul chef.)

— Deux glaives ne peuvent être contenus dans le même fourreau.

— Baise la main que tu ne peux couper.

— Baiser la main ne flétrit pas la bouche.

— Ne tire pas le glaive devant l'*aman*. (Ne frappe pas celui qui crie merci.)

— Le savant sans croyance est un arbre sans fruits.

— On n'est pas savant pour tenir un *kalem* (plume).

— Le loup aime le brouillard.

— Si la prière du chien était exaucée (du ciel), il pleuvrait des os.

— Le chat fait fi du foie qu'il ne peut atteindre.

— Le tribunal n'est pas le *tchifflik* (ferme, domaine) du cadi. (Le juge ne doit pas trafiquer de la justice.)

— Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise, et celui qui le perd en sort nu.

— Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre.

— Qui oblige promptement oblige deux fois.

— En fuyant la pluie, on rencontre la grêle.

— Ce qui vient par *aram* (injustement) s'en va par *aram*. (Le bien mal acquis ne profite pas.)

— Pour un amoureux, Bagdad même n'est pas loin. (Un amoureux ne doute de rien.)

— Le diamant dans la boue est toujours diamant. (L'adversité n'ôte rien de sa valeur à l'homme sage.)

— La patience est la clef de la jouissance.

— Écoutez mille fois, parlez une.

— Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.

— Celui qui jette des pierres dans la boue est éclaboussé.

— Chaque barbe a son peigne.

— La perte est sœur du gain.

— Pour le fou, chaque jour est fête.

— Le fou a le cœur sur la langue ; le sage, la langue dans le cœur.

VANDALISME.

Sur la statue de François Ier, couchée dans son tombeau, à l'abbaye de Saint-Denis, ouvrage admirable de Pierre Bontemps, plus de deux mille noms ont été gravés avec des pointes. Toutes les parties de la figure en sont couvertes. Plusieurs de ces noms sont accompagnés de dates qui remontent à l'année 1580. L'un de ces destructeurs, nommé Alexandre Syts, annonce qu'il est venu de Gand exprès pour placer son nom sur cette statue. « On ne sait, dit M. Hennin, ce dont il faut le plus s'étonner, ou de la manie de ces destructeurs, ou de l'incurie des moines qui étaient alors chargés de la conservation de ces monuments. » [1]

SCIERIE MÉCANIQUE DE LA CITÉ,

A LONDRES.

Fin. — Voy. p. 347.

Ateliers pour la courbure des bois. — La vapeur qui a servi à faire mouvoir les deux puissantes machines de 200 chevaux destinées à mettre en mouvement toutes les machines-outils, est employée pour ramollir les pièces de bois qui doivent subir la courbure. Ces pièces sont introduites dans un grand réservoir (fig. 6), où elles sont entonrées de tous côtés par la vapeur.

Lorsque les fibres sont suffisamment échauffées et ramollies par la vapeur, les ouvriers portent la pièce à courber (fig. 7). Ils forcent la pièce à pénétrer entre des guides fixes dont elle épouse la forme ; elle est maintenue dans cette position par des crampons et des vis de pression. On

[1] M. Hennin, *les Monuments de l'histoire de France*, t. Ier, Introduction.

Fig. 6. Réservoir à vapeur pour la préparation des bois destinés à la courbure.

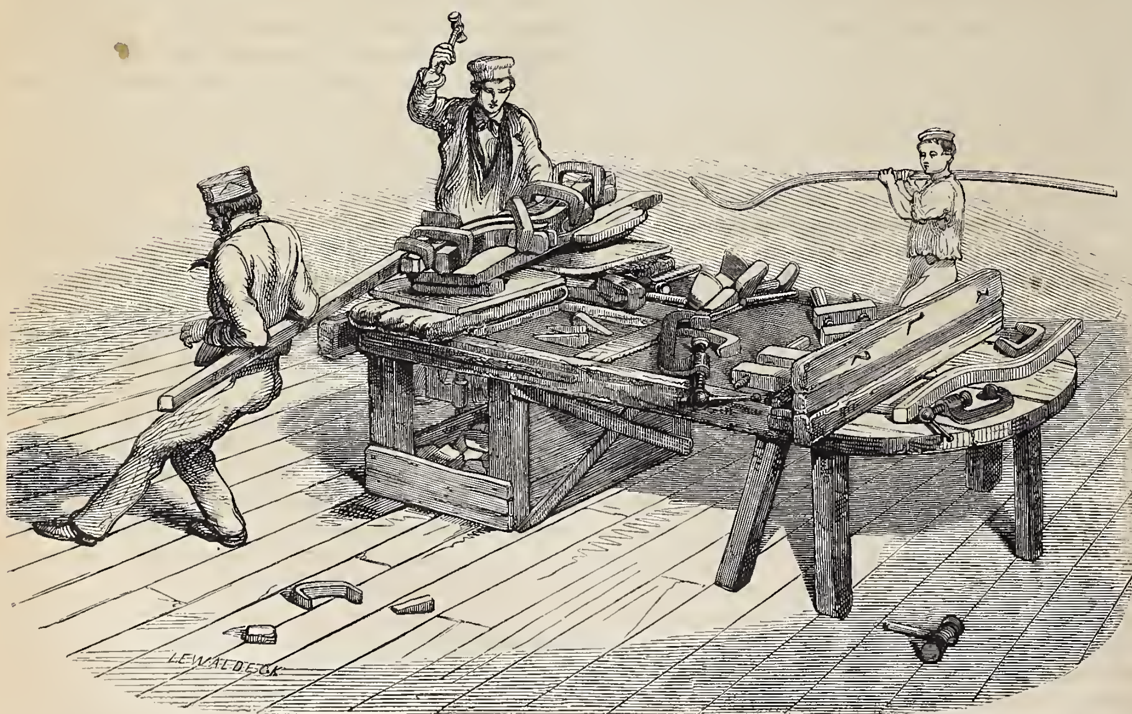


Fig. 7. Banc à courber.

la laisse sécher ainsi afin qu'elle ne revienne pas à sa première forme. Lorsque la pièce est sèche, on n'a plus à craindre qu'elle perde sa courbure.

C'est ainsi qu'on façonne avec de longues et minces pièces de frêne les brancards pour voitures et autres pièces courbes de charronnage.

Fabrication des allumettes. — Une machine fort ingénieuse, mais dont la construction est restée secrète, débite les billes de bois avec une telle rapidité, qu'elle donne plus de *soixante-treize mille* morceaux de bois par minute. Le couteau mécanique frappe 122 coups par minute, et chaque coup donne 600 allumettes.

Division des bois de teinture. — Un rabot mécanique (représenté fig. 8) sert à débiter le bois de campêche en minces copeaux qui cèdent très-facilement à l'eau leur matière colorante.

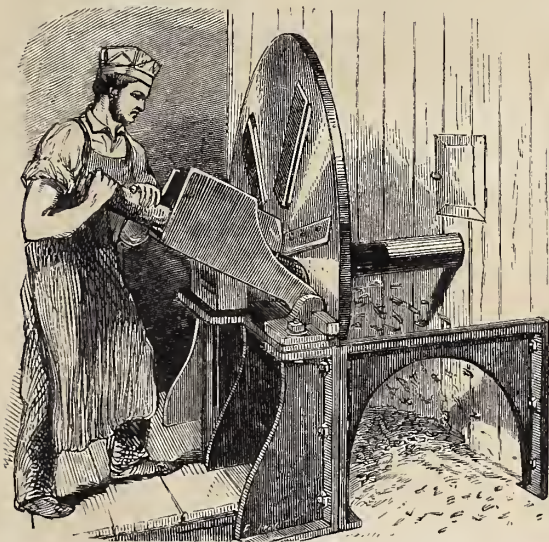


Fig. 8. Division des bois de teinture.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107, 286, 371.

V.

J'ai parcouru tout le quartier que nous habitons dans l'univers pour y chercher des images de la bonté de Dieu, et je suis revenu à moi-même avec tristesse en voyant que je n'en trouvais pas. Tandis que la puissance et la sagesse s'y révèlent partout avec magnificence, il semble que la bonté y soit partout en défaut. A peine s'imagine-t-on l'avoir découverte quelque part que son contraire éclate et réprime l'élan, et l'on dirait qu'elle ne se montre que pour faire sentir qu'elle s'arrête. Quel est donc, grand Dieu, le déplorable état du monde dans lequel nous sommes!

Mes yeux s'étaient d'abord laissé séduire par les charmes de l'élément liquide qui joue à la surface de notre globe un si grand rôle et qui, sous tant de formes, nous rend chaque jour tant de services. Je me représentais une de ces pures et brillantes nappes d'eau qui, étendues sur la terre comme un miroir, la revêtent d'azur et de lumière et l'assimilent au ciel, et je me disais avec effusion : Sous tant de beauté, que de bienfaits! Mais aussitôt j'ai vu la tempête se lever, les eaux se courroucer, et les navires, qui tout à l'heure, sur les ailes du vent, y suivaient tranquillement leur route, courir tumultueusement à leur perte et s'engloutir dans l'abîme tout chargés d'hommes. Ailleurs, cette eau perfide, sans même sortir de son calme, donnait la mort plus sûrement encore en infectant l'air par les miasmes marécageux lentement élaborés dans son sein. Autre part, j'apercevais les rivières les plus riantes sortant tout à coup de leur lit, se répandant avec furie dans les campagnes, rasant les moissons, entraînant les troupeaux et les chaumières, et ne laissant sur leur passage, après ces affreuses crises, que misère et dévastation.

La contemplation du fluide aérien a fait entrer le même désenchantement dans mon cœur. D'une atmosphère salubre, tempérée et tranquille, mon imagination s'est transportée tour à tour dans les vents brûlants du désert, dans les tourbillons glacés du pôle, ou, pis encore, dans ces atmosphères empestées qui étendent l'épidémie sur les nations comme un linceul; j'ai vu les zéphyrs du bocage se transformer en un clin d'œil en ouragans, et les nuages qui flottaient dans le ciel comme une parure légère se charger d'orages et vomir sur la terre la foudre, la grêle et les torrents; j'ai songé que ce même fluide dans lequel nous sommes baignés, nous et tous les objets nécessaires à notre existence, auquel nous sommes si étroitement associés que nous ne pouvons nous en séparer sans périr, dont nous vivons, en un mot, est cependant notre plus constant ennemi, et n'attend pour se jeter sur nous et nous dévorer qu'une étincelle; pareil à une bête féroce que nous serions astreints à garder continuellement à notre service, nous n'évitons ses fureurs qu'à la condition que notre imprudence ne le déchaîne jamais.

Il n'y a pas jusqu'au globe lui-même, ordinairement si bienfaisant à notre égard, tout au moins par la stabilité qu'il nous offre pour les constructions à l'aide desquelles nous nous défendons des sévices de la nature, qui parfois ne sorte à l'improviste de son repos et ne se mette aussi en ligne contre nous. Plus grande était sa fixité, plus terribles sont ses mouvements. Son enveloppe se brise et s'entr'ouvre, formant sous les pas des populations épouvantées d'effroyables abîmes; elle frissonne, et tout se renverse; elle livre passage aux émanations du feu central, et les villes sont ensevelies sous la cendre, tandis que des flots de lave sillonnent les campagnes. On ne saurait imaginer même pour le sol de l'enfer des conditions plus savamment ordonnées pour la désolation de ses habitants que celles qui, par instants, prennent ainsi leur cours parmi nous, tellement opposées à toute idée de bonté qu'il faudrait croire que Dieu nous oublie en ce bas monde, si tant de motifs ne nous portaient, au contraire, à penser qu'il nous y sollicite, à force d'épreuves, au repentir.

En vain essayerait-on de quitter les images sévères de la nature inorganique pour interroger la nature vivante; l'imagination n'y rencontre pas un règne plus doux. Non-seulement la misère et la souffrance, mais les apparences mêmes du crime s'y révèlent partout. Pas un gazon, pas un feuillage, qui ne soit jour et nuit exposé à être ensanglanté. Derrière les daims se livrant joyeusement à leurs ébats dans les grandes herbes de la clairière s'entrevoit le loup qui se glisse dans l'ombre; sur la tourterelle veillant avec une divine tendresse sur sa jeune couvée s'abat avec le sifflement de la flèche l'épervier aux serres cruelles; sous les fleurs rampe l'affreux serpent qui donne la mort par plaisir, sans même viser à la dépouille de ceux qu'il tue; jusqu'aux derniers insectes sous la mousse, jusqu'aux mollusques sous les eaux, la violence et la guerre sont partout; et tandis que les masses colossales des éléphants entre-choquent les armes redoutables dont il a plu à la nature de les munir, les fourmis ou les abeilles se poursuivent et portent à l'envi le trépas et le pillage de l'une à l'autre de leurs imperceptibles cités. Les frères mêmes s'entre-déchirent, et si l'on ne perdait si promptement les traces de ces familles éphémères, on serait épouvanté de voir le parricide et l'inceste y former des événements ordinaires. En un mot, l'égoïsme absolu rallie, en vue de la rapine et du meurtre, tous les instincts de ces malheureux enfants de la nature, et l'effroi y remplit tous les cœurs que ne remplissent pas la jalousie, la gloutonnerie et la fureur.

En ce qui nous touche particulièrement, les tableaux ne sont guère plus édifiants. La paix et la douceur manquent tellement dans nos relations avec les animaux, que ces êtres peuvent se classer, à notre égard, en tyrans et en esclaves, autrement dit en espèces qui nous exploitent et en espèces que nous exploitons. Si le régime qui leur a été imposé par la nature nous a paru empreint de peu de bonté, que faudra-t-il penser de celui que nous y avons substitué? Nous vivons de leurs dépouilles, et le loup de la fable est bien fondé à juger que l'homme est encore plus cruel que lui. Nous admirons la grâce et l'innocence de l'agneau, et nous lui coupons la gorge sans scrupule pour en faire pâture. Si, après de longues années d'un rude labeur, nous consentons à donner quelque repos à ces beaux et robustes animaux qui, soit au labourage, soit aux charrois, nous ont rendu de si continuels services, c'est afin d'améliorer leur chair et de les donner avec plus d'avantage aux boucheries. La condition de la race infortunée que l'on a nommée la plus noble conquête que nous ayons faite sur la nature est encore plus digne de pitié ; tant qu'il reste un souffle à ces fidèles serviteurs, ils doivent demeurer à la chaîne, et on ne leur fait la grâce du couteau que lorsque leur épuisement laisse craindre qu'ils n'expirent avant d'avoir transporté eux-mêmes à l'équarisseur leur cadavre. Les nations les plus civilisées ont sagement agi en introduisant dans leurs codes des lois protectrices des animaux ; mais il n'y a guère à espérer qu'elles réussissent jamais à créer dans ce domaine des relations de bon exemple : où règne pour l'homme le droit de vie et de mort ne régnera jamais la bonté.

Si les animaux étaient solidaires les uns des autres, peut-être trouverions-nous une excuse dans le droit de représailles. En dehors de ceux que nous avons asservis, il y en a bien peu, en effet, qui ne soient nos ennemis. Je ne parle pas seulement des tigres et des lions, quelque humiliation qu'il y ait à penser que, sur tant de parties de la terre, l'homme est réduit devant ces brutes au rôle d'un gibier : malgré la rage qui les anime, ces grands carnassiers ne sont pas ceux qui nous causent le plus de mal ; c'est dans la classe infime des insectes que se rencontrent nos adversaires les plus acharnés et les plus impitoyables, et il semble que de nous trouver surmontés de tous côtés par de si misérables êtres soit pour nous une humiliation encore plus dure que la première. Les uns se nourrissent de nos récoltes, comme si nous étions à leur service et n'avions travaillé que pour eux, et nous réduisent même parfois à la famine par leur insatiable avidité ; ceux-ci envahissent nos maisons, rongeant jusqu'à nos meubles et à nos vêtements ; il y en a, et par myriades, qui ne vivent que de notre sang ; jusqu'aux monades qui se glissent dans nos veines et notre chair, et font de nous leur proie plus sûrement que si elles étaient armées des griffes et des mâchoires des tigres et des panthères. Plus ils sont exigus, plus ils échappent à nos efforts et se rient de nous. Nous avons beau être les plus forts, nous sommes vaincus, et la fable du lion et du moucheron se réalise à chaque instant contre nous.

Le règne végétal n'est pas meilleur. S'il a été disposé par la Providence à notre intention, ce n'a pu être que dans celle de nous causer peine et labeur. Abandonnée à elle-même, la terre ne nous produit presque rien qui réponde à nos besoins. Les forêts, qui, sans plus de frais de la part de la nature, pourraient se charger de fruits savoureux et de toutes saisons, sont à peu près stériles, et les tapis de verdure dont la campagne en friche se recouvre ne se composent que de ce que notre langage confond sous le nom commun de mauvaises herbes. Non-seulement, parmi tant d'espèces que le soleil fait croître et fructifier, il n'y en a qu'un nombre presque imperceptible qui soit approprié à nos usages, mais quelques-unes, et des plus séduisantes, ne sont que des poisons. Que de victimes n'ont-elles pas dû faire avant que leurs qualités n'aient été mises au jour par ces tristes expériences! Les moissons mêmes dont, poussés par la faim, nous avons enfin appris à revêtir le sol ingrat de notre héritage, ne sont pas un pur bienfait, puisque ce n'est qu'à force de fatigue et de patience que nous les obtenons. Il faut voir derrière leur richesse tout ce que cette richesse nous a coûté, et à travers combien de menaces et de fléaux nous avons été obligés de nous débattre pour l'acquérir. Certes, qui a vu de près les luttes et les déboires de l'agriculture dira bien que ce n'est pas dans son domaine qu'il faut aller chercher les signes de la bienveillance de Dieu à l'égard de l'homme ; son caractère général est si frappant que le monde entier s'est reconnu dans cette terrible parole : « La terre te fera germer des ronces et des épines, et tu y mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Mais de ce que la nature n'offre nulle part à nos yeux des tableaux capables d'élever notre âme dans les voies de la bonté sans défaut, sommes-nous en droit de conclure que cette bonté ne se révèle nulle part dans l'univers? Que savons-nous de l'univers pour oser formuler une conclusion si étendue? Enchaînés à ce bas monde, notre connaissance des lois de l'existence se borne à ce qui le concerne, et rien ne nous autorise à généraliser les témoignages que nous y découvrons. Tout au contraire, puisque nous savons d'une science plus certaine que toute expérience qu'il y a en Dieu autant de bonté que de sagesse et de puissance, la logique nous fait une règle de penser que cette bonté a nécessairement dû se marquer dans la création en traits aussi magnifiques que les deux autres caractères, encore que, dans certains quartiers consacrés au redressement de ceux qui les habitent, elle puisse demeurer dissimulée sous les formes de la justice et de la sévérité. De même que nous ne saurions nous imaginer que nous soyons les êtres les plus parfaits que contienne l'univers, nous ne saurions nous imaginer non plus que la résidence qui nous y est assignée soit celle où les conditions de la vie sont réglées de la manière la plus conforme à son bien-être. Au-dessus de la terre, combien d'autres mondes dont nous ne sommes seulement pas en état de soupçonner l'ordre physique, et dans lesquels la nature se montre peut-être aussi parfaitement bienveillante qu'elle est dure et parcimonieuse dans le nôtre ! Qui nous empêche de nous représenter dans ces sphères supérieures des éléments toujours en paix, des campagnes toujours riantes, des enchantements toujours nouveaux, un perpétuel concert de toutes choses? d'y concevoir, sous les voiles de l'inconnu, des habitants doués d'organes inimaginables, mais plus énergiques, plus nombreux, plus délicats que les nôtres ; jouissant d'une multitude de phénomènes dont la perception nous échappe ; nageant en liberté dans des océans de lumière, s'y transportant comme l'éclair et sans fatigue d'un lieu à l'autre ; se nourrissant, comme l'abeille, de fruits et de fleurs, ou même simplement d'émanations délicieuses ; ne connaissant qu'harmonie, splendeur, ravissement ; entourés, en hôtes bien-aimés, de toutes les attentions de la nature, et portés ainsi par elle à admirer jusque dans les plus minimes détails de leur vie l'infinie bonté qui a tout prévu et tout calculé pour éloigner de leurs pas toute ronce et toute épine, et ne laisser régner dans leur vie que la sérénité et le bonheur? Notre sentiment est libre à cet égard, et peut à son gré se frayer par l'imagination, dans les lointains de l'univers, les voies qui lui conviennent pour y respirer la plénitude de Dieu.

Mais de nous étonner de ne point rencontrer dans notre résidence actuelle l'empreinte parfaite de cette auguste main, c'est ce que nous ne serions en droit de faire que si la terre formait par elle-même un système complet, au lieu de n'être, comme il nous est dès aujourd'hui donné de

l'apercevoir si clairement, qu'une des pièces du grand ouvrage de la création. Dans l'édifice de Dieu, comme dans celui du plus excellent architecte, qui ne connaît qu'un détail ne connaît rien. Pour découvrir dans notre monde, malgré sa condition infime, l'image souveraine, ce n'est donc pas au cercle de son économie naturelle qu'il faut appliquer nos regards, mais à ce qui s'y témoigne manifestement comme constituant par soi-même un tout et sous le caractère de l'infini. Ni la merveilleuse population des animaux, ni les déserts de l'océan, ni les vents et la tempête, ni le globe lui-même avec sa masse puissante, n'ont été revêtus de ce sceau divin. L'infini ne se manifeste ici-bas que dans l'homme. Imparfait encore, l'homme est du moins, dès à présent, dans la carrière sans fin de son immortalité, et, tant par le but vers lequel il se dirige que par les forces qui sont disposées en lui pour qu'il l'atteigne, il nous représente l'excellence de Dieu parce qu'il nous représente un ouvrage total, et, comme on l'a dit justement, un abrégé de l'univers. Si nous sommes jaloux d'entrevoir une image de la bonté infinie, c'est donc dans le cœur de l'homme juste, loin de toutes les scènes tronquées qui se jouent autour de nous dans le cercle de la nature, qu'il faut aller la chercher. C'est Dieu lui-même qui l'y a mise, car rien n'est bon dans l'homme que la propre bonté de son auteur n'en soit la cause; et si éloignée encore que soit cette empreinte, même chez les plus saints, de son ineffable modèle, elle suffit cependant pour animer nos pensées et guider noblement notre élan vers l'Éternel.

Sans chercher à imaginer des exemples, j'aime mieux en prendre un devenu populaire et digne à tous égards de résumer les autres. Un malheureux est étendu sur la terre; tombé par sa faute entre les mains des malfaiteurs et couvert de blessures, il est dans les gémissements, sans secours, sans espoir, presque sans connaissance. A ses cris survient l'homme charitable qui avait cherché à le détourner du chemin dangereux, mais dont il avait dédaigneusement rejeté les conseils et déchiré le cœur par son insolence et son ingratitude. A la vue de sa détresse et de son abandon, celui-ci a tout oublié pour ne sentir que sa souffrance et le désir de l'en soulager : l'infortuné est son enfant. Il le relève tout souillé de sang et de boue; il se dépouille pour le couvrir, et, comme le bon pasteur pour la brebis égarée, il le transporte lui-même à grand effort jusqu'à un asile sûr, et là, toute affaire cessant, il se fixe auprès de lui, et se consacre à porter remède à ses blessures, qui, négligées, pourraient empirer et devenir mortelles. Il y verse le baume et le vin, et peut-être, pour les plus graves, le fer chaud lui semble-t-il nécessaire; il l'applique donc d'une main ferme, et, tandis qu'il le retourne dans la plaie, le malheureux, étourdi de sa chute et n'ayant pas encore repris ses esprits, se débat contre lui et se récrie, se croyant toujours entre des mains ennemies, quand cette souffrance même devrait lui faire savoir qu'il est entre celles d'un bienfaiteur. Enfin, grâce à ce traitement douloureux, mais salutaire, les blessures se ferment, les forces renaissent, et l'homme charitable complète son œuvre en remettant dans la bonne voie, avec les provisions nécessaires, son ennemi guéri et réconcilié, et en lui enseignant en même temps à profiter, pour se mieux régler à l'avenir, de sa dure expérience des maux qui menacent ici-bas le voyageur qui s'égare.

Voilà ce qui se réalise journellement sur la terre, sous une forme ou sous une autre, dans la vie des hommes justes. Compassion, oubli des injures, sacrifice de soi-même au bien de son ennemi, tout s'y trouve de ce que représente à nos cœurs le céleste mot de bonté. Que l'âme désireuse de prendre essor médite donc, à défaut des spectacles de la nature, sur de telles leçons, et elle ne tardera pas à se sentir entraînée dans une voie qui monte, sans interruption, jusque dans l'infini; la délectation dont la remplira cet aperçu, même lointain, de la bonté sans bornes, lui sera comme un avant-goût des jouissances réservées aux stages futurs de son immortalité; et même, sous la figure du secours généreusement accordé au voyageur égaré, elle pourra entrevoir une consolation sur le douloureux mystère de l'homme, tombé tout meurtri sur cette terre et y recevant de la main de son divin bienfaiteur les remèdes nécessaires à son rétablissement, y compris les utiles rigueurs d'une nature sévère.

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres; mais ce que j'ai donné est encore à moi. *Épitaphe.*

LES ABEILLES EN SUISSE.

Les abeilles n'habitent les montagnes suisses qu'à l'état domestique, c'est-à-dire qu'on ne les rencontre que là où l'homme les surveille et les soigne. Lorsqu'un jeune essaim s'échappe et s'abat dans les forêts, il y périt dès l'automne ou l'hiver. Outre les fleurs nécessaires à leur existence, il faut aux abeilles une atmosphère chaude, calme; c'est pourquoi la plaine et les vallées basses leur sont surtout favorables. L'âpre souffle de la montagne les entraîne et les emporte quelquefois jusque sur les glaciers, où elles périssent, comme celles qui ont été observées sur le glacier de Trift; le froid les paralyse. C'est avec un sentiment pénible qu'on rencontre souvent sur les Alpes des abeilles grelottantes, à demi engourdies, mourant de faim sur quelque pierre. Et ce n'est pas seulement le vent, le froid, le mauvais temps, la stérilité, qui menacent les abeilles sur les montagnes : un grand nombre d'oiseaux insectivores les poursuivent; d'autres insectes, et en particulier la guêpe qui a reçu le nom d'*apivore*, les surprennent et les tuent pendant qu'elles sont occupées à explorer l'intérieur des fleurs. ([1])

La bienfaisance est un devoir. Celui qui la pratique fréquemment et voit ses bonnes intentions réalisées finit par aimer réellement l'être auquel il a fait du bien. Ainsi donc, lorsqu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-» même », cela ne signifie pas que tu l'aimeras d'abord et que tu lui feras du bien en conséquence de ton affection, mais que tu feras du bien à ton prochain et que cette humeur obligeante engendrera en toi l'amour du genre humain, qui est la plénitude et la perfection du penchant au bien. KANT.

LA TRILLA ([2]).

A voir la promptitude avec laquelle plusieurs de nos inventions industrielles passent les mers et s'implantent dans les régions de l'Amérique du Sud, il n'y a nul doute

([1]) *Les Alpes, Description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, par Frédéric de Tschudi (traduction française publiée par MM. Treüttel et Wurtz, de Strasbourg). Nous aurons occasion d'appeler plus d'une fois l'attention de nos lecteurs sur cet excellent ouvrage, où la science solide et variée de l'auteur est revêtue des formes les plus agréables. Qui aime la Suisse, aimera ce livre.

([2]) Le mot espagnol *trillar* signifie l'action de battre le blé. L'origine de cette expression remonte à l'époque romaine : on appelait *tribulum* un instrument composé de trois planches assemblées en triangle, garnies de petits cailloux tranchants, qu'on attelait à des mules et que l'on faisait passer sur les gerbes; de là le mot *trillo*, qui désigne le même outil aratoire en Castille. Dans l'opération de la trilla, cet instrument si simple est mis de côté.

que l'opération agronomique désignée sous le nom de *trilla* ne doive tôt ou tard disparaître du Chili ; on lui substituera, n'en doutons pas, la machine à battre, qui rend déjà tant de services dans nos campagnes (voy. p. 365). En attendant, une vieille coutume romaine, usitée encore dans la Péninsule et dans les campagnes de la Provence, subsistera durant bien des années, par l'excellente raison que le Chili possède une prodigieuse quantité de chevaux, et que ces animaux, pouvant être facilement employés au battage des grains, évitent au Chilien l'emploi d'une force dont il n'est pas d'ailleurs très-prodigue.

Je ne sais trop dans quelle relation de voyage il est question d'un antique gobelet allemand au fond duquel se trouvaient les premiers grains de blé qu'on eût apportés comme par mégarde en Amérique, et qui furent semés heureusement par la main prévoyante d'un conquistador. Au Chili et au Pérou, il en fut du froment comme il devait en être pour le règne animal des quelques taureaux et des quelques vaches abandonnées sur les bords du Parana, qui forment aujourd'hui la richesse des estancias. Le grain multiplia en quelques années de telle sorte qu'aujourd'hui certaines contrées de l'Amérique du Sud présentent autant de champs de blé couverts d'épis magnifiques, qu'en d'autres parties des mêmes régions la terre est couverte de troupeaux que nul homme ne saurait compter.

Puisque nous sommes sur ce point, on ne nous saura pas mauvais gré, sans doute, de rappeler ici à quelle époque la culture des céréales prit son extension au Pérou pour passer de là au Chili ; c'est un témoin oculaire, dont le rapport fait autorité depuis des siècles, qui rapporte le fait.

Les premiers bœufs qu'on vit labourer au Pérou tracèrent leur sillon dans la vallée de Cuzco, en 1551, et ils appartenaient à un chevalier espagnol de Caceres, que l'on nommait Juan-Rodriguez de Villalobos. Il n'y en avait que trois à l'attelage ; mais le spectacle qu'ils donnèrent émerveilla tellement les habitants qu'on a conservé les noms de



La Trilla ou le Dépiquage au Chili. — Dessin de Freeman, d'après l'Atlas de M. Claude Gay.

ces trois animaux : ils s'appelaient *Chaparo*, *Naranjo* et *Castillo*. Une véritable armée d'Indiens s'attroupa pour voir travailler ces animaux. Ce ne fut nullement l'industrie des Espagnols qui intéressa le peuple de Cuzco : ces bonnes gens se mirent à plaindre de tout leur cœur les bœufs ; plongés dans une sorte de stupeur, ils prétendaient que les Espagnols étaient tellement fainéants qu'ils ne se faisaient nulle conscience de forcer ces pauvres animaux à se charger de leur besogne. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les laboureurs appartenaient à la race indienne eux-mêmes. Les trois bêtes avaient été dressées dans un enclos, et on ne les amena devant Cuzco que lorsqu'ils surent parfaitement labourer. « Jamais, dit l'Inca Garci-Lasso, les triomphes les plus solennels de Rome dans sa grandeur ne furent contemplés avec des yeux plus avides qu'on ne regarda ce jour-là nos trois bœufs... Et j'en sais quelque chose, ajoute-t-il aussitôt, avec son aimable bonhomie ; car cette fête de labourage me coûta deux douzaines d'étrivières, l'une administrée par mon père pour me rappeler qu'il fallait aller à l'école, l'autre cinglée par mon maître pour que j'eusse à me souvenir qu'on ne la manquait pas impunément. »

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez page 353.

LA HAYE.



Le Vivier, à la Haye.— Dessin de Rouargue.

DE ROTTERDAM A LA HAYE, SUR LE CHEMIN DE FER.

Je traverse la salle d'attente, la chaussée de la gare, et, choisissant l'une des voitures où il est interdit de fumer, je m'y installe tout à mon aise. Seul et moelleusement blotti dans un coin, je me prépare avec délices à me replonger dans un de mes sujets de prédilection. Quelques personnes m'ont assuré qu'il y avait des heures où elles ne savaient vraiment à quoi penser; j'ai toujours eu peine à les croire. Pour moi, il y a trois ou quatre bonnes idées que je poursuis tour à tour depuis mon jeune âge toutes les fois que je n'ai rien de plus utile à faire, et je vivrais cent ans que, j'en suis sûr, je courrais toujours après elles sans jamais les attraper. — Je resterais bien volontiers ici une bonne heure à attendre le départ, pensé-je en souriant.

Peu à peu les voyageurs entrent tranquillement, de divers côtés, dans la gare, et sans précipitation se placent où il leur plaît : les premiers arrivés ont ainsi l'avantage du choix; rien de plus juste.

Un petit monsieur à moustaches blondes, tout de gris habillé, avec un chapeau de feutre gris très-court en hauteur, mais immense en largeur, entre dans la voiture où je suis. Il porte une petite valise, un manteau, des couvertures liées avec une courroie, un carton à chapeau, un faisceau de cannes et parapluies, et deux ou trois petites boîtes. C'est une affaire que de caser toutes ces choses, les unes sous le banc et les autres sur les filets. Pendant qu'il achève son petit ménage, un autre monsieur, en noir, entre d'un air tout essoufflé, bien qu'on ne voie pas ce qui le presse, et, jetant ses longs bras vers le plafond, il s'écrie avec emphase, en français accentué à la hollandaise :

— A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

— Vous arrivez de l'étranger? lui dit le jeune homme gris.

— De France, Monsieur, et à l'instant même.

On ferme la portière; le convoi se met en marche.

— Malgré tout, dit le jeune homme, la France est et sera toujours le pays de la liberté.

Après cette sentence prononcée d'un air magistral, il baisse le front, gonfle énormément ses joues, et regarde de côté avec malice.

— Oui, oui, peut-être, répond l'homme noir; excepté toutefois dans les gares de chemin de fer. Que peut signifier leur maudite habitude de parquer les gens dans les salles d'attente, comme des troupeaux, jusqu'au moment précis du départ, où tout à coup on les laisse se précipiter pêle-mêle, comme des fous, pour se devancer les uns les autres et se disputer les places? Quel désordre! jamais je n'ai rien vu de pareil dans aucun autre pays de l'Europe.

— Oh! Monsieur, il serait impossible de faire autrement en France, dit le jeune homme gris. Si les portes et les fenêtres des salles d'attente restaient ouvertes du côté de la gare, comme ici, une demi-heure avant le départ, soyez sûr que tous les Français et toutes les Françaises iraient immanquablement se jeter aussitôt sous les locomotives pour se faire écraser : ce serait un massacre général; il ne resterait plus un seul voyageur pour monter dans les voitures.

Et il baisse le front, gonfle ses joues, et regarde de travers.

Je me demande s'il ne convient pas que j'intervienne et prenne la parole pour relever cette raillerie contre notre prudence administrative; mais je me rappelle combien moi-même je souffre toutes les fois que j'attends à la gare, avec ma famille, l'ouverture des portes vitrées. Tandis que ma femme et mes aînés, chargés de petits paquets et de livres, se pressent le plus possible derrière moi afin que nous ayons quelque chance d'entrer ensemble dans un même compar-

timent vide, je tiens par la main ma plus petite fille, avec l'appréhension perpétuelle que quelque coin de sac à ouvrage ou de valise ne vienne lui heurter la tête : c'est une angoisse qui met toutes mes pensées en déroute, et je n'aime pas cela. Puis, au moment où l'on nous désemprisonne brusquement : — Alerte! — En avant! — Vite! — Ici! — Non, là! — Un paquet tombe, on le foule aux pieds; une pauvre vieille femme est jetée sur ses genoux, personne n'a garde de la relever. On s'attroupe à l'entrée de toutes les voitures : les premiers montés tirent à eux les portières, dans la charitable espérance qu'on croira la voiture pleine et qu'ils s'y prélasseront à deux ou trois, tandis qu'on sera foulé ailleurs. C'est vraiment un mauvais quart d'heure à passer. Par comparaison avec ce que j'ai observé moi-même en Angleterre ou en Italie, et à l'expérience que je viens de faire il y a quelques minutes à Rotterdam, je songe que tout n'est peut-être point, en effet, aussi bien ordonné qu'il serait désirable dans nos gares françaises, et décidément je garde le silence.

— Voyez-vous, Monsieur, poursuit le jeune homme gris, les Français ont toujours besoin d'un petit bout de chaîne au pied; aussi leurs administrations publiques ou privées ont-elles grand soin d'avoir toujours une foule de ces petits bouts tout prêts pour les leur attacher dès qu'ils sortent de leurs maisons. On ne pourrait pas s'en tirer autrement. Demandez à tous les administrateurs : ils vous répondront que rien au monde n'est plus turbulent et plus importun que les administrés. Si l'on pouvait les supprimer tous, les employés seraient bien plus tranquilles; aux débarcadères des chemins de fer, on peut du moins les tenir incarcérés dans les salles d'attente, et c'est tout autant de gagné; d'ailleurs, pendant qu'ils sont là bien tranquilles, rien ne les empêche de jouir, à travers les vitres, du spectacle de la liberté de MM. les chefs, sous-chefs, surveillants et autres représentants de l'administration, qui vont et viennent, s'arrêtent, regardent en l'air, ou causent. Si, par hasard, on s'avisait d'élever une plainte (mais personne ne l'oserait), les conseils supérieurs sauraient bien démontrer que cette foule encombrant les chaussées intérieures des gares une demi-heure à l'avance nuirait considérablement au travail; et si l'on objectait que le travail se fait fort bien dans les autres pays sans que l'on empêche la libre circulation des voyageurs, on répliquerait aussitôt : « Est-ce que les Français sont faits comme les autres hommes? »

— Oui, oui, pensé-je dans mon coin; voilà comme nous nous calomnions administrativement, et, bien plus, chacun de nous se plaît à répéter ces dénigrements de notre caractère national, en ayant l'air de dire : « Moi, c'est différent, je suis un homme sage; et s'il n'y avait que moi seul en France, on pourrait m'accorder toutes les libertés; mais à mes compatriotes, c'est impossible! »

— Delft! Delft! crient au dehors les employés.

J'entends. C'est ici que je dois descendre. Je porte lentement la main vers ma valise.

— Mais si la France n'est pas faite pour la liberté, ajoute le jeune homme, c'est le pays de l'égalité.

Et le voilà qui recommence à gonfler ses joues.

Est-ce sérieusement qu'il débite cette banalité ridicule? Je laisse retomber ma valise.

— L'égalité!... Oui, oui, peut-être, dit encore l'homme noir. Mais comme je ne pouvais supporter la mauvaise odeur, la presse et la fatigue des « prisons d'attente », j'avais recours, pour en sortir, à cette petite clef, et je m'ouvrais les petites portes secrètes en laissant, ma foi! l'égalité française se morfondre tout à son gré devant les grandes.

Et il montrait une piécette d'or.

Pour le coup, j'allais protester. Quoi! soupçonner nos employés de se laisser ainsi corrompre! Quelle indignité! Mais je me rappelai encore ce qui m'était arrivé l'an dernier, à mon départ de L... pour M... J'étais sorti de l'hôtel de très-bonne heure. Le premier, debout, le visage collé contre les vitres, j'avais vu nettoyer les croisées des voitures, épousseter les coussins, préparer les lampes. J'étais en fonds de patience. A peine eut-on entr'ouvert la porte, je me précipitai; mais, à ma très-grande surprise, je trouvai tous les coins, du côté de l'ombre et des belles perspectives, occupés déjà par des gens que je n'y avais pas même vus monter. Il y avait là une trentaine de privilégiés, tout au moins, hommes et femmes, fort bien portants, et dont la physionomie calme et triomphante semblait répondre à mon ébahissement : — « Eh! Monsieur, est-ce qu'un homme avisé n'a pas toujours quelque relation avec un chef de gare, ou le moyen de s'en improviser une avec quelque subalterne? »

Malgré ce souvenir, je veux douter encore que l'on obtienne en France ces sortes de priviléges avec de l'argent. Mais qu'importe le moyen! Si des exceptions peuvent être admises pour les malades, elles sont intolérables dès qu'elles ne sont justifiées par aucune raison publiquement avouable. De si peu d'importance que ces petits intérêts de voyageurs paraissent (et quand il y a plusieurs centaines de kilomètres à faire et une nuit à passer, ce n'est déjà pas chose si indifférente que d'être placé bien ou mal), il n'en est pas moins vrai que de telles infractions à la règle commune stimulent les habitudes de ruse et d'intrigue, et blessent beaucoup ceux qui en sont les dupes.

— Quant à la fumée de tabac, qui me fait vraiment souffrir, continua l'homme noir, je n'ai pu m'en préserver à aucun prix. Vous savez que l'on fume maintenant beaucoup plus en France qu'en Hollande, et la défense de fumer dans les voitures de chemins de fer n'est rien qu'une amère ironie et une pure fiction. Les femmes mêmes osent rarement refuser aux fumeurs une permission qu'on ne leur demande que pour la forme. Personne ne se soucie de s'attirer la malveillance de voisins qui sont presque toujours en majorité, et qui ont pour eux, non pas seulement la tolérance, mais encore la complicité des employés chargés de faire observer le règlement.

— L'absence de toute règle, dit sentencieusement le jeune homme gris, est préférable aux règles inobservées.

Delft est déjà loin. Je ne verrai donc pas cette fois le mausolée de Guillaume le Taciturne dans l'église Neuve. — C'est pourtant une belle chose, dit mon « Guide » : — « Tombe de marbre noir, statue du prince de marbre blanc, dôme de marbre noir, vingt-deux colonnes *idem;* autre statue du prince en bronze, assise, son chien à ses pieds; statues de la Liberté, de la Justice, de la Religion et du Courage; statue de la Renommée, qui se soutient sur la pointe du pied droit. »

Du reste, c'était là seulement ce que je m'étais promis de visiter avec les tombeaux de Hugo Grotius et de l'amiral Tromp.

LA HAYE.

Nous arrivons à la Haye; je me fais conduire à l'hôtel de Bellevue, à l'entrée du parc et du bois.

S'il me fallait vivre hors de France, dans le Nord, je n'hésiterais qu'entre deux villes, la Haye ou Dresde, et, sans doute, je donnerais la préférence à la première.

La Haye vit, parle, regarde, accueille; la Haye sourit.

Quel plus charmant séjour! De belles collections d'art, des livres; une des plus admirables forêts du monde, au bord même de la ville; la mer à quelques centaines de pas; une société choisie de savants, d'écrivains et d'artistes, et des mœurs presque françaises! Que pourrait-on désirer de plus? A l'étranger, une forte originalité en opposition avec

toutes nos habitudes nous plaît en passant; mais ce sont seulement les traits de la patrie que cherche et aime partout l'exilé.

De ma fenêtre, je vois à ma droite la ville, à ma gauche la forêt, et devant moi une vaste prairie entourée d'eau, où se promène une troupe de daims, à côté des paisibles canons de la milice. Il me semble que les beaux arbres du Bois tendent vers moi leurs branches comme des mains amies : je serais bien tenté aussi de courir tout d'abord à Schevelinges, pour y rafraîchir mon visage aux brises de la mer; mais j'espère qu'une lettre écrite par quatre mains bien chères m'attend à la poste, et mon cœur n'a pas de peine à mettre mes fantaisies à la raison. Suivant mon habitude, je m'égare, involontairement cette fois, et il me faut demander conseil à un passant. C'est un ouvrier fort poli; il parle bon français; il m'assure que ses indications ne me suffiraient pas, et veut absolument me conduire. Nous causons en cheminant, et je vois qu'il ne s'agit là ni d'une complaisance intéressée, ni d'une curiosité indiscrète : c'est un acte de simple hospitalité. Je fais l'éloge de la Haye, et il m'écoute avec plaisir. « Oui, me dit-il, on vit bien ici; les pauvres gens y sont honnêtes et les riches charitables : c'est une bonne et belle ville, et ce serait certainement la première de toute la Hollande, si seulement nous avions un peu plus de canaux dans nos rues. C'est si gai d'avoir toujours de l'eau devant ses fenêtres! » Je me rappelle que mon hôte de Dordrecht faisait le vœu contraire. Quand il fumait dehors, il tournait le dos à la rivière, et me disait : « Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien ce clapotement continuel de l'eau est monotone, sans compter que tous ces reflets de soleil qui vont et viennent fatiguent beaucoup les yeux. Et puis, des barques, toujours des barques! Combien il serait plus amusant d'avoir à regarder une rue animée, des passants, des voitures, ou mieux encore, je crois, une route de terre, des champs, des vaches et des laboureurs! »

D'où vient, ô Mécénas! que personne en ce monde
N'est content de son sort?

Après dix minutes de marche et de conversation, nous arrivons devant la poste; mon compagnon me salue dignement sans affectation, et se retire.

... Au retour de la poste, heureux et d'un pas léger, je me dis que rien ne s'opposerait plus à une petite promenade à l'entrée du Bois. Mais je rencontre sur ma route une vaste pièce d'eau, et, à côté, de vieux bâtiments à l'aspect sévère, presque tragique! Ils ont dû voir bien des choses aux temps des guerres civiles, et j'ai le pressentiment que plus d'une fois un sang généreux a dû tacher leurs sombres murailles. Je m'assieds sur un banc, à l'ombre; j'ouvre mon livre, et je déploie un plan de la Haye.

Cette nappe d'eau s'appelle « le Vivier », quoique, de mémoire d'homme, aucun poisson n'ait nagé dans ses eaux épaisses et noirâtres dont personne ne voudrait approcher ses lèvres. Elle me semble sinistre, malgré son îlot planté d'arbres épais, et les cygnes et canards qui s'ébattent à sa surface.

La place voisine, entourée de bâtiments, est le *Binnenhof*, ce qui signifie « cour intérieure », parce qu'autrefois c'était en effet la cour intérieure du palais des anciens comtes de Hollande. Une partie de ce vieux palais historique est encore debout; c'est une salle gothique située au milieu de la place, et dont le toit est seul visible sur notre gravure. Sous cette toiture, renommée pour sa charpente qu'aucune poutre transversale ne soutient, et faite, dit-on, d'un bois fort désagréable aux insectes, les Néerlandais déclarèrent énergiquement, en 1581, leur ferme volonté de se soustraire au joug du roi d'Espagne. Aujourd'hui, on ne passe guère dans la vieille et vénérable enceinte que pour assister aux tirages périodiques de la loterie nationale, dans un petit appartement qui s'ouvre à son extrémité.

La loterie! J'éprouve quelque honte en apprenant qu'un peuple libre, digne, instruit, sensé, n'a pas depuis longtemps effacé cette tache de ses mœurs. Pourquoi conserver cette source impure de tant de faux espoirs, de mauvaises pensées, de petits vols, de privations, de mépris pour le gain laborieux? J'allais dire avec orgueil : — « Chez nous, du moins... » — mais je me rappelle que la loi qui supprimait en France la loterie est de fait abolie depuis plusieurs années. Sous prétexte de bienfaisance, on a peu à peu restauré presque complétement ce jeu plus dangereux mille fois que les tapis verts, accessibles seulement à ceux qui peuvent perdre de grosses sommes d'argent. Depuis huit ou dix ans, combien de pauvres petites économies l'attraction des « lingots d'or » n'a-t-elle pas détournées de l'humble bourse des ménagères et des caisses d'épargne!

Jean van Olden Barneveldt, savant magistrat, a été décapité, en 1619, devant le perron de la salle gothique : c'était le chef du parti républicain opposé à la politique du stathouder Maurice. Il ne faut pas aller bien loin de là pour voir le *Groene zoodje*, où furent massacrés les deux illustres frères Corneille et Jean de Witt. Encore quelques pas, et on pourrait apercevoir, vers *de Plaats*, la pierre rougeâtre où, le 22 septembre 1392, tomba percée de coups la belle Adélaïde de Poelgeest.

A l'ouest du Binnenhof s'élève le palais des États généraux : sur notre gravure, il est à demi couvert d'ombre. D'où vient que la curiosité de visiter ce palais me fait heurter à une des portes? C'est ce que je ne m'explique guère. Un gros vieillard goutteux, à cravate blanche, à large figure, m'ouvre, et, soulevant sur sa tête un petit bonnet de velours noir, me demande si je veux visiter la salle des séances de la première Chambre.

— Soit, me dis-je, autant la première que la seconde.

Je me rappelle, en marchant derrière mon guide boiteux, que je suis dans un pays qui jouit sérieusement du bienfait des institutions libérales. Le roi ne règne ni ne gouverne, et, de l'aveu de tous les Hollandais que j'ai interrogés, les choses n'en vont que mieux. Ce prince se contente d'une très-petite liste civile; il aime beaucoup la chasse, un peu les festins, la conversation joyeuse, et par-dessus tout son repos, ce qui assure celui des citoyens.

Me voici donc dans la salle des réunions de la « première Chambre ».

Cette chambre se compose de trente-neuf membres. Sur les tables couvertes de drap, je compte, en effet, trente-neuf petits encriers en plomb qui brillent comme de petits pots-au-lait d'argent. Une large tribune est réservée au public et aux journalistes : on ne pense pas, en Hollande, qu'il y ait danger à entendre ce que disent les pairs et à voir ce qu'ils font ou ne font pas.

Deux grands tableaux placés à droite et à gauche des trente-neuf législateurs représentent, l'un la Paix, l'autre la Guerre.

La Paix est figurée par une charmante jeune dame vêtue de satin blanc. Elle regarde en l'air, avec un sourire gracieux, de petits génies qui personnifient l'Abondance et le Bonheur. Une colombe roucoule sur ses genoux, et à ses pieds l'air se joue dans un trophée d'instruments de musique.

La Guerre, ah! qu'elle est bien figurée! Jamais ogre, jamais Barbe-Bleue, au moment de ses plus atroces forfaits, n'a dû faire une grimace plus épouvantable! Cet homme (car c'est, en effet, une étrange aberration de notre langue d'avoir donné au monstre des batailles un nom féminin), cet homme affreux est dans un état d'horripilation qui ferait reculer de peur Méduse elle-même et ses serpents! Sous ses sourcils féroces, il roule dans de creux orbites de rouges prunelles semblables à des fourneaux de locomotives. Il

brandit furieusement un cimeterre à couper l'humanité en deux, et un de ses pieds sanglants foule et souille le livre des lois! Si les trente-neuf pairs n'avaient pas la chair de poule toutes les fois que, malgré eux, par distraction, leurs yeux ont le malheur de rencontrer ce tableau, il faudrait vraiment que ces hommes eussent sur le cœur « une triple cuirasse d'acier ».

Longtemps après être sorti du palais, je me sens encore hanté par ce spectre.

Si j'en crois mes notes, à quelques pas du Vivier, je puis visiter la galerie de tableaux de M. le chevalier H. Steengracht van Oosterland. Il est certain que la vue de quelques belles peintures me serait assez utile en ce moment pour couvrir dans mon esprit la vilaine image qui s'obstine à s'y agiter comme un cauchemar en traits de sang et de feu. Mais je me rappelle la galerie de M. de Cat. Prudence! c'est assez d'une démarche inutile! Cependant un groupe de personnes frappe à la porte du chevalier Steengracht; je m'avance; on nous introduit sans difficulté. Un vieux serviteur très-poli nous conduit dans les chambres du rez-de-chaussée, décorées d'un grand nombre de tableaux, et met à notre disposition des pancartes où l'on a tracé les contours des cadres et écrit les noms des peintres. C'est réellement une belle collection. Là, pour la première fois, je vois des peintures de Jan Steen qui justifient ce que Josuah Reynolds a dit de ce peintre [1]. Je remarque surtout, dans une Scène de table, une femme assise tenant un verre, et dont le dessin ferme et large ferait honneur aux plus grands artistes. J'admire un Bois, par Hakkert; deux portraits, par le roi des réalistes Van der Helst; un



Hospice des orphelins et des vieilles femmes, à la Haye. — Dessin de Rouargue.

portrait de dame, par notre excellent maître Philippe de Champagne; un Brauwer très-amusant; une Mère qui fait la toilette de sa fille, par Terburg; un double de la Distribution des pains, par Téniers; des Potter, des Van Ostade charmants. Je rends grâces à M. de Steengracht, je me sens consolé, et je demande excuse à M. de Cat.

Deux jeunes Parisiens m'abordent dans la rue : nous nous étions rencontrés, quinze jours auparavant, au Musée de Bruxelles, et leur conversation m'avait beaucoup amusé. Ils sont, à vrai dire, un peu singuliers, mais aimables, sincères, généreux, et enthousiastes comme il convient à leur âge. L'un aime surtout la poésie, et il a entrepris de faire un poëme sur l'art au quinzième siècle; il est tout spiritualisme : on lui a donné le surnom de Raf ou Raph. L'autre est peintre, et prétend fièrement être réaliste ou matérialiste : il répond au surnom de Bob. A les en croire, chacun d'eux a un système très-arrêté sur le beau, et il leur sera toujours impossible de s'accorder dans aucun de leurs jugements. Mais il me semble bien qu'ils se font illusion en se considérant comme des antagonistes irréconciliables. Bob cherche en vain à se persuader qu'il méprise « l'idéal », et Raph est bien moins insensible qu'il ne le suppose aux charmes de la couleur. Ils sont encore tout rouges d'une discussion que ma présence vient d'interrompre, et me demandent vivement mon opinion sur la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt; ils paraissent fort étonnés d'apprendre que je n'ai pas encore visité le Musée royal de la Haye. Pour eux, ils ont pris à peine le temps de poser leurs sacs à l'hôtel du Maréchal-de-Turenne, et ils ne sont sortis du Musée que parce qu'on en fermait les portes. Je crains de descendre dans leur estime, et je leur donne rendez-vous pour demain devant le chef-d'œuvre de Rembrandt.

Je me remets à la recherche du Bois sans pouvoir sortir de la ville. Un édifice assez élégant m'arrête : ne serait-ce pas l'hospice d'orphelines et de vieilles femmes décrit par M. Esquiros : « A la Haye, sur un quai qu'on nomme le Spui, au tournant d'un pont, s'élève un grand pavillon de briques à volutes et à bordures de pierre. L'édifice trempe ses pieds dans l'eau. Une des faces de ce vieux bâtiment, surmontée d'une horloge, se regarde dans le miroir tranquille du canal, tandis que de côté, sous d'immenses fenêtres, s'ouvre une petite porte basse : c'est l'entrée. »

La suite à l'année prochaine.

[1] Voy. p. 67.

UN TABLEAU DE SALLE A MANGER.



Salon de 1859; Peinture. — Chasseur et Pêcheur, par M. Haffner. — Dessin de C. Lallemand.

Pâlissez, pêcheurs à la ligne! Chasseurs innocents, rougissez! Qui de vous se trouva jamais à pareille fête, sinon dans ses plus beaux songes? Devant ce tableau, votre premier mouvement doit être d'envie, le second de regret; car c'est vraiment trop de pêche et de chasse pour un seul homme et en un seul jour! Avec deux ou trois ravageurs de cette force par canton, il n'y aurait plus qu'à pendre pour toujours au croc fusils et filets. Au reste, le peintre n'a nullement songé à émouvoir vos passions; il n'a voulu qu'exprimer largement une idée d'abondance, et il a réussi. Ce sujet est un de ceux qui ont séduit souvent les anciens maîtres coloristes des écoles hollandaise et flamande. Ils aimaient à représenter ainsi des amas de poissons, de gibier et de volaille, sur le rivage, dans un marché public, ou sur une table de cuisine. Pour eux, l'occasion était belle de faire briller les tons les plus riches de leur palette, en prodiguant des flots de vive et gaie lumière sur les écailles nacrées, les brillants plumages, ou les pelages fins et sanglants. Snyders et Rubens se sont plus d'une fois associés pour tirer tout l'effet possible de compositions de ce genre, et ce qu'il y avait de splendeur sur leurs toiles se retrouve jusque sur les gravures à la manière noire qui les ont reproduites.

LE NAUFRAGE DE *LA MÉDUSE.*

L'Angleterre avait restitué à la France, par les traités de 1814 et 1815, le territoire qui s'étend sur la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à l'embouchure du fleuve de Gambie [1].

Le 17 juin 1816, une expédition partit de la rade de l'île d'Aix pour aller prendre possession de ce territoire et le coloniser; elle se composait de quatre bâtiments : la frégate *la Méduse*, de 44 canons; la corvette *l'Écho;* la flûte *la Loire*, et le brick *l'Argus.*

Le commandant en chef de cette expédition, dite « du Sénégal », était un M. Hugues Duroys de Chaumareys, né à Vars, dans la Corrèze, chevalier de Saint-Louis, âgé de cinquante ans. Il avait été lieutenant de vaisseau avant 1793; mais, ayant émigré, il avait cessé depuis plus de vingt-cinq ans d'exercer sa profession. De plus, c'était un homme d'un esprit léger, insouciant, et par-dessus tout très-égoïste. Il s'était fait accompagner d'un officier étranger à son état-major, nommé Richefort, et c'était de lui qu'il prenait conseil, pour ne pas en être réduit à laisser voir toute son inexpérience à ses subordonnés; or ce M. Richefort était lui-même peu expérimenté et d'une présomption excessive.

Le commencement de la navigation n'offrit aucun incident remarquable. La marche de *la Méduse* était supérieure à celle des trois autres bâtiments. M. de Chaumareys, ne voulant pas s'astreindre à les surveiller et à ralentir sa course pour naviguer de conserve avec eux, avait résolu de les devancer et d'aller directement à toutes voiles vers le but de l'expédition : c'était un premier oubli de ses devoirs.

Les instructions de M. de Chaumareys lui prescrivaient de reconnaître le cap Blanc : il ne s'inquiéta guère de cet ordre, et il y avait déjà longtemps qu'on était arrivé au delà lorsque quelques personnes s'amusèrent à lui désigner, comme étant ce cap, un gros nuage à l'horizon.

Les mêmes instructions lui recommandaient de courir 22 lieues au large, après avoir reconnu le cap Blanc, et de ne revenir plus loin vers la terre qu'en employant les plus grandes précautions et la sonde à la main. *L'Echo, la Loire* et *l'Argus,* qui eurent soin de se conformer à cet avis prudent, parvinrent sans accident à Saint-Louis. Mais M. de Chaumareys, toujours préoccupé de la pensée d'arriver au plus vite, après avoir fait voile jusqu'au-dessous du cap Blanc, de l'est à l'ouest, reprit tout à coup la direction du sud et fit route sur Portendic [2].

Plusieurs passagers, qui connaissaient bien les dangers de ces côtes, commencèrent à s'alarmer : ils tenaient surtout pour essentiel d'éviter le banc d'Arguin, qui s'étend à plus de 30 lieues au large; mais on haussa les épaules et on méprisa leurs avertissements.

Le 2 juillet, dès le matin, on remarqua beaucoup d'herbes autour de *la Méduse;* on pêchait des poissons qui s'éloignent peu des côtes; la couleur de l'eau n'était plus la même; à onze heures et demie, le pilote annonça qu'on entrait sur le banc. Les officiers voulaient retourner en arrière. Richefort, l'homme de confiance de M. de Chaumareys, déclara qu'il n'y avait pas sujet de s'alarmer. En conséquence, M. de Chaumareys ordonna d'augmenter les voiles; bientôt la sonde donna quinze brasses, ensuite neuf, puis six. On pouvait encore éviter le péril, mais on hésita : deux minutes après, à trois heures un quart de l'après-midi [1], on ressentit une forte secousse : la frégate avait touché. L'effroi se peignit sur toutes les figures. Un officier, M. Lapeyrère, s'approcha de Richefort et lui dit avec véhémence : « Voyez, Monsieur, où votre entêtement nous a conduits! [2] »

On voulut prendre les dispositions ordinaires pour retirer la frégate de dessus le banc; mais l'hésitation et l'indiscipline furent cause qu'on ne put réussir; on perdit en essais infructueux non-seulement la fin de la journée du 2, mais encore les journées du 3 et du 4. Après avoir jeté à la mer une partie de la charge du navire, on obtint quelques changements dans sa position, sans arriver à le dégager. Dans la nuit du 4 au 5, le ciel s'obscurcit, le vent se leva, la mer grossit, la frégate était de plus en plus violemment secouée. Vers trois heures, le maître calfat vint dire qu'une voie d'eau s'était ouverte et que le bâtiment allait s'emplir. On se jeta aux pompes, mais inutilement; la carcasse était fendue. La quille se brisa en deux parties; le gouvernail détaché, mais retenu par ses chaînes, frappait à coups redoublés la poupe.

Le 5, à la pointe du jour, l'eau ayant déjà pénétré jusqu'à l'entre-pont, on décida qu'il fallait abandonner *la Méduse.*

Il y avait à bord six embarcations : ce n'était pas assez pour contenir les 400 hommes qui étaient sur la frégate. Aussi, depuis quarante-huit heures, avait-on préparé un radeau long de 20 mètres, large de 7. Il était composé des mâts de hune de la frégate, vergues, jumelles, etc. Ces différentes pièces étaient jointes les unes aux autres par des amarrages. Deux mâts de hune formaient les deux pièces principales, et étaient placés sur les côtés; quatre autres mâts, dont deux de même longueur et de même force que les premiers, étaient réunis deux à deux au centre de la machine. Des planches clouées par-dessus ce premier plan formaient une espèce de parquet. Cette construction très-imparfaite n'avait pas été entièrement achevée.

Vers sept heures du matin (5 juillet), on fit descendre d'abord sur le radeau cent vingt-deux militaires (officiers et soldats de terre), puis vingt-neuf marins et passagers, et une femme : le radeau était donc chargé de cent cinquante-deux personnes.

Le grand canot du bord reçut trente-cinq personnes, parmi lesquelles étaient le gouverneur et sa famille; le canot-major reçut quarante-deux personnes; le canot du commandant, vingt-huit; la chaloupe, quatre-vingt-huit; un canot de huit avirons, vingt-cinq; la plus petite embarcation, quinze.

M. de Chaumareys, au lieu de rester le dernier à bord comme l'honneur le lui commandait, s'était embarqué dans

(1) La France n'avait alors sur cette vaste étendue de côtes que quatre ou cinq points isolés dont l'ensemble formait « la colonie du Sénégal »; c'étaient : Saint-Louis, dans une île du Sénégal; Bakel et Galam, sur le même fleuve; Albreda, sur la Gambie; et enfin Gorée. Le gouvernement de 1830 y ajouta, par l'acquisition pacifique de Sedhiou, Bring, Djogué, Carabane, Guimbering, le cours d'une partie de la Cazamance, beau fleuve sur lequel les Portugais avaient déjà une ligne d'établissements. Ce n'est que depuis cinq ans, et sous la vigoureuse impulsion de M. le gouverneur Faidherbe, que ce groupe de forts et de comptoirs est devenu une véritable colonie. Ainsi, le royaume de Oualo, qui s'étend le long du fleuve jusqu'à Dagana, a été enlevé à ses oppresseurs trarzas et réuni à la colonie; une partie du Dimar, qui confine à ce royaume, a été également annexée, de même que toute la rive gauche du fleuve depuis Bakel jusqu'au confluent de la Falemé, et la république yolofe de Dakar protégée par cette annexion contre la tyrannie du roi de Cayor. Tout le littoral, depuis le cap Vert jusqu'à la rivière de Saloum, concédé par d'anciens traités, a été déclaré territoire français sur une profondeur de 24 kilomètres (1859), et divers postes fortifiés et espacés nous assurent la domination du fleuve, pendant que celui de Kenieba, fondé en 1858, nous livre les mines d'or du Bambouk.

(2) Ce point a été, depuis un an, cédé à la France par l'Angleterre, en échange du comptoir insignifiant d'Albreda; il a une certaine importance pour l'exportation des gommes.

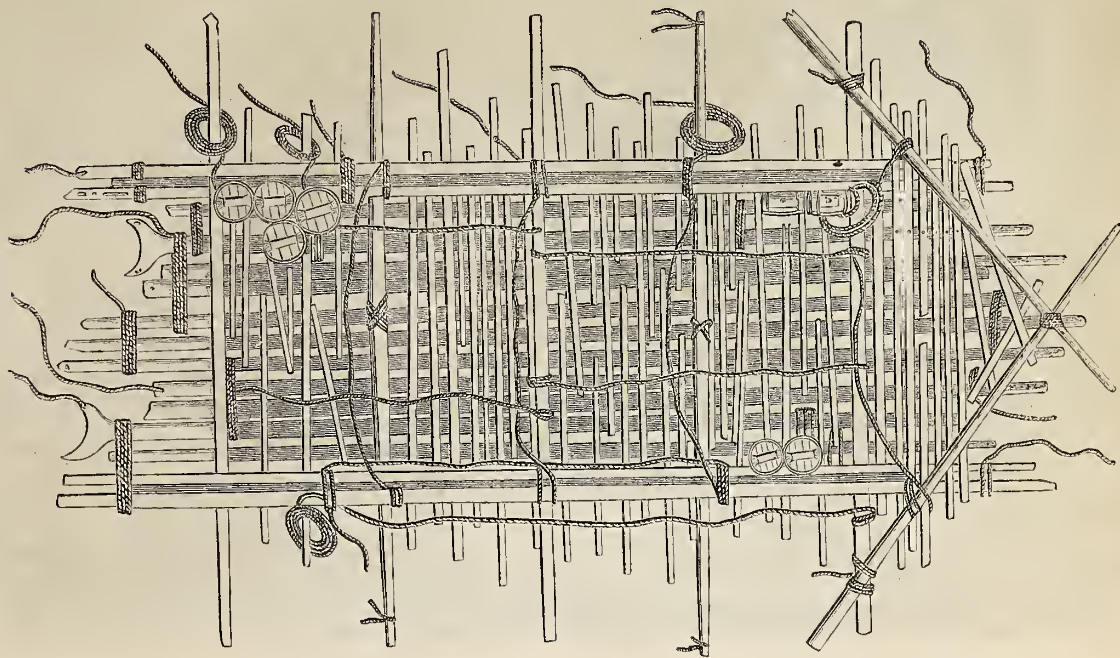
(1) On était par les 19° 36′ de latitude nord, et par les 10° 45′ de longitude ouest.

(2) M. Lapeyrère est mort, au mois de septembre de cette année (1859), à Tarbes. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

son canot par une des manœuvres de l'avant, alors qu'il y avait encore sur la frégate une soixantaine d'hommes. Dans leur indignation, quelques-uns de ces hommes voulurent faire feu sur lui. Toutefois, il ne resta en définitive sur *la Méduse* que dix-sept individus, qui ne voulurent pas se confier à la chaloupe, trop chargée et peu en état de tenir la mer [1].

On donna le signal du départ. Le radeau, remorqué par les six embarcations, s'éloigna de la frégate aux cris de Vive le roi!

On avait assez bon courage : les dunes du Sahara n'étaient pas à plus de douze lieues, et les chefs des embarcations avaient juré de ne point abandonner le radeau; on devait se sauver tous ou périr tous ensemble.



Le Radeau de *la Méduse*. — D'après Corréard.

On était arrivé à deux lieues environ de la frégate, lorsqu'il se produisit une confusion parmi les canots. La chaloupe se sentait en danger et cherchait à faire entrer une partie de ses hommes dans les canots qui refusaient de les prendre. L'un des canots, placé le troisième, pour éviter un choc, abandonna la remorque, en sorte que le radeau ne fut plus tiré que par deux embarcations. Bientôt celles-ci, se voyant seules, se découragèrent; les dernières remorques se cassèrent-elles ou furent-elles lâchées volontairement ou non? C'est ce qu'il a toujours été difficile de savoir au milieu des rapports contradictoires qui se sont produits après l'événement.

Les cent cinquante-deux malheureux qui étaient sur le radeau ne pouvaient croire qu'on voulût les abandonner; ils s'attendaient à voir les canots se rallier et revenir à leur poste; mais, après une longue et vaine espérance, lorsqu'on eut vu les embarcations disparaître une à une à l'horizon, il fallut bien reconnaître que c'était un « sauve qui peut! » et qu'il ne fallait plus compter sur leur retour.

D'abord on se regarda avec stupeur. Puis, peu à peu, les plus intelligents cherchèrent à ranimer les courages et commencèrent à se rendre un compte exact de la situation : elle était affreuse!

Les cent cinquante-deux naufragés étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'il était à peu près impossible à aucun d'eux de se remuer. L'un des premiers soins fut de savoir si l'on avait des provisions, car beaucoup de personnes criaient déjà qu'elles avaient faim : on vérifia que l'on avait seulement six barriques de vin, deux petites pièces d'eau, et un sac contenant vingt-cinq livres de biscuit mouillé et réduit en pâte. Au moment même du départ, comme le radeau enfonçait sous le poids des hommes, on avait jeté imprudemment à la mer de petits tonneaux pleins de farine. La famine était inévitable.

On s'occupa ensuite des moyens de diriger le radeau. Avait-il un commandant? Un aspirant, blessé, nommé Coudein, avait été désigné pour ce poste, et l'avait accepté. Le pauvre jeune homme était hors d'état de rendre aucun service. On lui avait assuré que le radeau était muni de cartes, de compas de route et d'une ancre; mais il se trouva qu'on les avait oubliés. Un chef d'atelier avait du moins sur lui une boussole grande comme un écu de six livres : le malheur voulut que dès la troisième heure elle tombât et disparût entre les pièces de bois qui composaient le radeau.

Vers le milieu du jour, on mêla la pâte de biscuit mariné avec un peu de vin et on en fit cent cinquante-deux parts. Toute la provision, insuffisante même pour un repas, fut épuisée du premier coup.

La nuit fut affreuse. On était violemment jeté les uns contre les autres chaque fois que les lames soulevaient l'une des extrémités du radeau, et l'on entendait sans cesse des cris de désespoir. Quand le jour se leva, on reconnut que plusieurs hommes avaient disparu; douze, pris par les pieds dans les pièces de bois sur les bords du radeau, avaient leurs corps plongés dans la mer : un seul d'entre eux fut ranimé et rappelé à la vie par les soins de ses deux fils.

La faim et le désespoir commençaient à altérer la raison du plus grand nombre des naufragés.

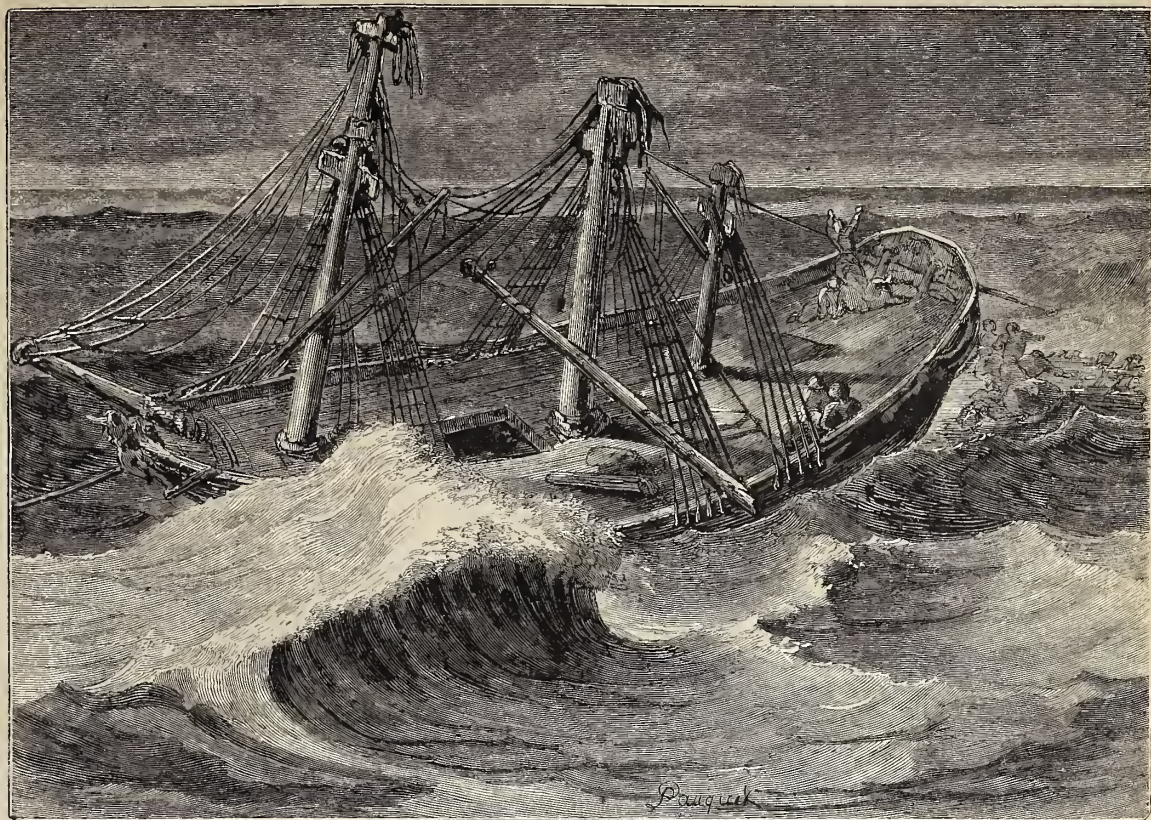
Cependant le deuxième jour fut beau et entretint quelque espérance. Mais, à la nuit, le temps devint orageux. Hommes et femmes, brusquement entraînés et lancés d'un bout du radeau à l'autre, se blessaient en tombant : quelques-uns furent étouffés.

Les soldats et les matelots furent pris d'un sorte de dé-

[1] Cinquante-deux jours après, on retrouva vivants trois de ces dix-sept individus sur la frégate échouée. (Voy. p. 404.)

Naufrage de *la Méduse*. — Le 17 juillet, un brick apparut à l'horizon; mais il n'aperçut pas les signaux. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.

Un ministre du roi Zaïde trace sur le sable une carte d'Europe. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.



Douze des naufragés restés sur la frégate s'exposent sur un radeau et périssent. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.



Des officiers anglais visitent Corréard à l'hôpital de Saint-Louis. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.

mence. Ils se jetèrent sur les barils de vin et burent avec excès. Alors, devenus furieux, ils s'écrièrent qu'on voulait les trahir, qu'il fallait mourir tous ensemble, et ils tentèrent réellement de détruire le radeau en coupant les amarrages qui en liaient les diverses parties. Les officiers et les passagers qui avaient conservé leur raison, au nombre de vingt seulement, s'y opposèrent. Un combat terrible s'engagea à coups de haches, de sabres, de baïonnettes, de couteaux. La lune éclairait cette épouvantable scène. La lassitude amena plusieurs trêves, mais les assauts se renouvelaient d'heure en heure. Aux premières lueurs du jour, on constata que, pendant la nuit, soixante à soixante-cinq hommes avaient péri : sur ce nombre, un quart s'était noyé de désespoir. Pendant le tumulte, les deux seules barriques d'eau et deux des barriques de vin étaient tombées à la mer. Il ne restait plus qu'une seule barrique de vin à distribuer entre les soixante survivants.

Le matin, on crut apercevoir la terre. Mais comment s'en approcher? On n'avait qu'une seule voile, et on la présentait à tous les vents. On fit une distribution de vin. Puis on chercha à pêcher avec des aiguillettes de militaires et des bayonnettes recourbées : on ne prit rien.

Ce fut dans l'après-midi de cette journée que se produisirent les premiers actes de cannibalisme. Quelques hommes, cédant aux instincts féroces de la faim, se précipitèrent sur les cadavres dont le radeau était couvert, les coupèrent par tranches et les dévorèrent. Les personnes que ce spectacle révoltait essayèrent de manger des morceaux de baudrier de sabre et de giberne, des chapeaux, du linge; ils ne purent y réussir.

La troisième nuit fut calme. On était abattu, affaibli; on se pressait les uns contre les autres pour éviter de coucher dans l'eau et se soutenir debout.

Au lever du quatrième jour, on compta dix ou douze nouveaux morts.

Le soir, vers quatre heures, un banc de petits poissons volants passa sous le radeau; deux cents environ s'engagèrent entre les extrémités des pièces de bois. A l'aide d'un briquet et d'un peu d'amadou on parvint à allumer du feu et à faire cuire ces poissons; mais comme cette provision de poisson était très-petite, quelques individus placèrent aussi sur le feu de la chair humaine. Pour la première fois, les officiers et les passagers qui faisaient cause commune avec eux se résignèrent à goûter de cette affreuse nourriture : depuis ce moment, la révolte de l'âme et des sens étant vaincue, ils continuèrent à en prendre leur part.

Pendant la nuit suivante, il y eut un nouveau massacre. Des Espagnols, des Italiens et des noirs, qui jusqu'alors étaient restés neutres, formèrent le complot de jeter à la mer tous leurs compagnons. Le lendemain matin, il ne restait plus vivants sur le radeau que trente individus contusionnés, blessés, réduits à une telle faiblesse que vingt à peine pouvaient encore marcher.

Dans le courant de ce septième jour, un enfant de douze ans, nommé Léon, « s'éteignit comme une lampe qui cesse de brûler faute d'aliment. »

On surprit deux militaires qui, glissés derrière la barrique de vin, buvaient avec un chalumeau le peu de vin qui s'y trouvait encore. D'après la loi qu'on s'était faite, on les précipita dans la mer.

On n'était plus que vingt-sept. Sur ce nombre, quinze seulement étaient en état de vivre encore quelques jours : les autres, couverts de blessures mortelles, avaient entièrement perdu la raison. On ne pouvait les nourrir. Les quinze délibérèrent. Il fut décidé qu'on jetterait à la mer les douze blessés. Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette exécution. Parmi ces victimes qui imploraient vainement la pitié de leurs compagnons, se trouvaient une femme et son mari que plusieurs fois on avait sauvés de la mort durant les nuits orageuses et les massacres. La femme avait été pendant vingt ans cantinière dans nos armées; elle avait eu une cuisse cassée entre les charpentes du radeau; un coup de sabre avait fait au marin une profonde blessure à la tête.

Après cet effroyable événement, toutes les armes, sauf un sabre, furent jetées à la mer.

On était au neuvième jour. Un papillon blanc vint à voltiger au-dessus du radeau; il se posa sur une voile. Ce signe donna un peu d'espoir : on ne devait pas être très-éloigné de la terre. On aperçut ensuite un goëland : nouvel augure accueilli avec joie; on espérait pouvoir prendre cet oiseau, on ne pût y parvenir.

Le dixième jour, une troupe de requins entoura le radeau. On les frappa à coups de sabre, sans en blesser aucun. La faim, la soif, les blessures, l'affaiblissement de l'intelligence, détruisaient peu à peu la vie de chacun des naufragés. Quelques jours encore, et le radeau n'aurait plus porté que des cadavres.

Le 16, huit de ces malheureux tentèrent de construire un très-petit radeau et de s'exposer dessus, espérant avoir ainsi plus de chances de gagner la côte; mais dès qu'on voulut y mettre le pied, la machine chavira.

Le 17, le ciel était pur. Un capitaine d'infanterie jeta un cri : il venait d'apercevoir un brick à l'horizon. On monta au haut du mât et l'on y agita des mouchoirs de différentes couleurs. Pendant une demi-heure, on espéra voir le brick s'approcher ([1]); mais il disparut. Du délire de la joie, on retomba dans celui du désespoir. Il fut résolu que l'on tracerait avec une pointe sur une planche quelques lignes du récit et qu'on les signerait. On dressa une petite tente avec le grand cacatois de la frégate, afin de se prémunir contre le froid, et tous les quinze vinrent se coucher sous cet abri.

Deux heures après, le maître canonnier se leva : il avait à peine avancé la tête hors de la tente qu'il cria, en étendant les bras vers la mer : « Sauvés! voilà le brick qui est sur nous! »

En effet, à une demi-lieue, le brick *l'Argus*, toutes voiles dehors, gouvernait vers le radeau. A deux portées de fusil, il cargua ses voiles, et on descendit à la mer une embarcation. Les quinze naufragés, presque nus, incapables de marcher, furent transportés avec une grande précaution sur le navire. On leur donna un peu de bouillon, on calma le délire de plusieurs d'entre eux, et l'on parvint à soutenir leur existence. Le 19 juillet, ils étaient débarqués à Saint-Louis. Cinq moururent quelques jours après. Parmi les dix qui survécurent, deux sont surtout connus, MM. Corréard, ingénieur géographe, et Savigny, chirurgien.

Dans ce lamentable drame du naufrage de *la Méduse*, les scènes du radeau sont les plus émouvantes : aussi sont-elles restées dans la mémoire publique; on sait moins généralement ce que devinrent les six embarcations qui avaient abandonné le radeau.

Les canots de M. de Chaumareys et du gouverneur arrivèrent à Saint-Louis sans avoir été exposés à aucun danger sérieux. Les quatre autres embarcations ne furent pas aussi heureuses.

Pendant la nuit du 5 au 6 juillet, la chaloupe, beaucoup trop chargée et peu solide, toucha plusieurs fois. Le 6, vers huit heures du matin, elle se trouva très-près de la côte, au nord du cap Mirick, à quatre-vingt-dix lieues environ de l'île Saint-Louis : les naufragés, qui souffraient tous cruellement de la soif, demandèrent à être débarqués; on voulut les retenir en leur laissant entrevoir les dangers qu'ils auraient à affronter dans le désert. Soixante-trois d'entre

([1]) C'est la scène que représente la célèbre peinture de Géricault.

eux s'étant obstinés dans leur résolution, on les mit à terre : nous verrons plus loin quel fut leur sort.

La chaloupe prit ensuite le large, rencontra le plus petit canot et se chargea des quinze personnes près de périr dans cette faible barque.

Le 8, la chaloupe, le canot-major et le canot aux huit avirons firent côte. Les officiers réunirent leurs équipages, les rangèrent en ordre, et firent route pour le Sénégal.

On commença à marcher lentement et avec peine sur un sable échauffé par l'ardeur intolérable du soleil. Quelques Mores et noirs consentirent à servir de guides, moyennant salaire.

Le 10, on acheta, à un prix très-élevé, quelque peu de lait à des femmes mores.

Le soir du même jour, on rencontra d'autres indigènes et un Irlandais nommé Karnet, capitaine marchand, qui, de son propre mouvement, était parti de Saint-Louis dans l'intention de porter du secours aux naufragés. Il parlait la langue du pays. Il avait de l'argent, et, vers le soir, il acheta un petit bœuf que l'on se hâta de dépecer et de rôtir à la pointe des sabres et des épées.

Le 11, au matin, on aperçut le brick *l'Argus*, qui envoya une embarcation avec du biscuit, du fromage, du vin et de l'eau-de-vie. « Nous fîmes, dit M. Bredif, un repas de dieux! » Des Mores descendirent des hauteurs, prirent une partie du biscuit, et le revendirent ensuite aux Français au poids de l'or.

Le 12, on arriva à l'endroit où le fleuve vient rencontrer la dune [1]. A sept heures du soir, on aborda à Saint-Louis, où l'on fut admirablement accueilli à la fois par les Français et les Anglais.

Revenons maintenant à l'autre caravane, composée des soixante-trois individus qui étaient descendus, le 6, de la chaloupe, à quatre-vingt-dix lieues du Sénégal. Ils avaient accepté pour commandant l'adjudant Petit, qui donna à la caravane une sorte d'organisation militaire. Un sergent avec quatre hommes composaient l'avant-garde; quelques caporaux éclairaient le flanc gauche, l'Océan couvrait le flanc droit; un caporal, fermant la marche avec quatre soldats, avait ordre de ramasser les traîneurs.

La chaleur s'éleva, dans la journée, jusqu'à 60 degrés. Le soir, on arriva à trois collines de sable situées au bord de la mer, et appelées les *Mottes d'Angel*. Près de là étaient de petites cabanes où l'on vit des têtes et des pattes de sauterelles. Pendant la nuit, on entendit des rugissements de lions.

Le 7, à deux heures du matin, on se remit en marche. On trouva un peu d'eau bourbeuse dans des trous creusés au bord de la mer. On ne put se procurer d'autre nourriture que des crabes, pour la plupart insalubres.

Pendant la nuit, on entendit siffler des serpents.

Le 10, lorsqu'on donna le signal du départ, la moitié de la troupe ne se sentait plus la force de se relever. Quelques individus demandaient en grâce à être fusillés. Les premières chaleurs du soleil rendirent un peu de vigueur aux plus faibles : on se remit en marche.

Pendant la nuit, plusieurs, pris de délire, se déchirèrent le bout des doigts et en burent le sang.

Le 11, vers deux heures du matin, quarante Mores dépouillèrent les naufragés de tous leurs vêtements, les emmenèrent à de pauvres cabanes et leur donnèrent un peu de poisson gâté.

Le 12, les Mores furent attaqués eux-mêmes et vaincus par une autre bande d'indigènes qui conduisirent les Français à leur camp. On n'y trouva que de l'eau amère, des crabes crues et des racines filandreuses.

[1] C'est le Marigot des Maringoins, limite nominale entre les Trarzas et le territoire colonial.

Le 17, le brick *l'Argus* parut en mer; mais il ne vit pas les signaux de la caravane; s'il les eût aperçus, il serait venu à son secours, et les quinze naufragés du radeau n'eussent pas été sauvés. (Voy. p. 402.)

La caravane se remit en route. Le 18 et le 19, on fut réduit à boire de l'urine de chameau mêlée à un peu de lait.

Le 19, on rencontra M. Karnet, l'Irlandais qui, le 10, avait déjà secouru l'autre compagnie de naufragés. La précipitation avec laquelle on se jeta sur les aliments qu'il avait apportés rendit malades la plupart des naufragés; un d'eux mourut, un autre devint fou.

Le même jour, *l'Argus* reparut. Le capitaine envoya un baril de biscuit et de l'eau-de-vie.

Le 23 juillet, à midi, la caravane entra dans Saint-Louis. Elle était réduite à cinquante-quatre hommes : cinq hommes et une femme avaient péri; trois hommes s'étaient égarés; parmi ces derniers se trouvait un naturaliste, M. Kunner. Après l'échouement de la chaloupe, il avait quitté la caravane et s'était dirigé seul vers l'est. Il savait quelques mots d'arabe, et il marcha jusqu'à ce qu'il eût rencontré un camp de Mores. Ceux-ci le dépouillèrent de sa montre, de sa bourse et de tous ses effets, sauf un pantalon, une veste de chasse et des souliers. On le conduisit vers le roi du pays, nommé Zaïde [1]. En route, il rencontra un autre naufragé, M. Rogery, captif des Mores comme lui. Tous deux furent présentés au roi Zaïde, qui les accueillit avec bonté. Il ordonna à M. Kunner de lui raconter les événements politiques de l'Europe et de la France depuis la révolution; et comme M. Kunner ne comprenait pas bien son désir, le roi fit tracer sur le sable, par son premier ministre, la carte de l'Europe, de la Méditerranée et des côtes d'Afrique. Le récit de M. Kunner parut intéresser vivement le roi des Trarzas [2]. Il le garda quelques jours, puis le fit conduire par une escorte avec M. Rogery à Saint-Louis, où, après une marche de deux semaines dans les sables brûlants, ils arrivèrent le 22 juillet.

A cette date, où les naufragés survivants des six embarcations et du radeau étaient réunis à Saint-Louis, on n'avait encore expédié aucun navire vers la frégate échouée. Ce fut seulement le 26 juillet qu'une goëlette eut ordre de partir; mais les vents contraires retardèrent son départ de plusieurs jours encore, de telle sorte qu'elle arriva près de *la Méduse* cinquante-deux jours après son abandon. On trouva à bord trois des dix-sept malheureux qui avaient refusé de s'embarquer : ils étaient couchés et presque mourants; quelques minutes auparavant, un quatrième avait expiré. On apprit que, le quarante-deuxième jour après le départ des embarcations et du radeau, douze d'entre eux, voyant les vivres épuisés, avaient construit un petit radeau et avaient cherché à gagner la côte; suivant toute apparence, ils avaient péri. Quelques jours après, un matelot s'était jeté à la mer dans une cage à poule et avait été immédiatement submergé.

Les trois survivants furent transportés au Sénégal et revinrent à la santé.

La plupart des naufragés durent rester longtemps alités dans l'hôpital de Saint-Louis. Corréard raconte que les officiers de la garnison anglaise et ceux d'une expédition de l'intérieur de l'Afrique se montrèrent empressés à donner aux Français tous les secours qui leur étaient nécessaires.

[1] Ou plutôt *Saïd* (l'Heureux).

[2] Les Trarzas sont la plus puissante des tribus qu'on appelle abusivement *Mores* au Sénégal, et qui ne sont autre chose qu'un mélange d'Arabes de la tribu des Beni-Hassan, conquérants, avec les Zenagas, indigènes berbères des bords du fleuve Zenaga (nom dont nous avons fait *Sénégal*). Les Trarzas ont conquis, sous le roi Mohammed-el-Habib, qui les gouverne depuis vingt-six ans au moins, la suprématie sur toutes les tribus de la rive droite, et ont soutenu contre la colonie plusieurs guerres acharnées dont la plus récente n'a fini qu'en 1858.

Un jour, il vit s'approcher de son lit deux jeunes officiers de cette nation accompagnés de trois ou quatre esclaves chargés de différents effets : « Recevez, lui dit l'un d'eux, ces faibles dons ; c'est le major Peddy et le capitaine Campbell qui vous les envoient ; et nous, Monsieur, nous avons voulu jouir du bonheur de vous les apporter. » Quelques minutes après, le major Peddy entra lui-même dans la salle, et serra dans ses bras Corréard en versant des larmes.

Cependant la nouvelle du naufrage était parvenue en France. M. de Chaumarcys fut rappelé. Le 3 mars 1817, il comparut devant un conseil de guerre maritime, à bord du vaisseau amiral, à Rochefort. Déclaré coupable de l'échouage de la frégate *la Méduse* par impéritie, il fut rayé de la liste des officiers de la marine, frappé de l'interdiction de tout service, et condamné à trois ans de prison militaire.

Deux des naufragés, A. Corréard (¹), ingénieur géographe, et H. Savigny, chirurgien de navire, à leur retour en France, publièrent une relation du naufrage qui fut lue avec avidité en France ; elle inspira à Géricault le tableau du *Radeau de la Méduse,* dont la rude énergie étonna d'abord, mais qui est aujourd'hui conservé au Musée du Louvre et considéré comme un des chefs-d'œuvre de l'école française.

LES TROIS COLIGNY.

La gravure a produit des ouvrages plus délicats et plus gracieux que les portraits des trois Coligny, par Marc Duval (¹), mais elle n'en a pas produit d'une beauté plus mâle et plus ferme. L'amiral (*thalassiarchus*) tient le milieu de la scène, ayant à droite son frère le cardinal, et à gauche son frère d'Andelot, le colonel général de l'infanterie. Tous trois, revêtus non d'habits d'apparat, mais de leurs vêtements habituels, debout, une main posée sur le pommeau de leurs épées, semblent gravement s'entretenir des périls de chaque jour suspendus sur leurs têtes. Costume, attitudes, physionomies, tout est vivant dans cette belle planche que les connaisseurs déclarent « une des œuvres incontestablement les plus remarquables de l'école française au seizième siècle », et qui joint à ce mérite, aux yeux des curieux, celui d'une excessive rareté.



Coligny et ses frères. — D'après une gravure du seizième siècle par Marc Duval. (Collection Hennin.) (²)

(¹) Alexandre Corréard était né, en octobre 1788, à Serre, dans le département des Hautes-Alpes. Il est mort le 16 février 1857, aux Basses-Loges, commune d'Avon, près Fontainebleau. Il était âgé de soixante-huit ans. Depuis le mois de mars 1847, il habitait aux Basses-Loges une propriété qui lui appartenait. C'était un homme d'un esprit chagrin ; il avait sans cesse de nouveaux procès avec ses voisins, et il les perdait toujours. Après son décès, on a vendu son mobilier, et c'est là que l'on a acheté les quatre aquarelles de Géricault que reproduisent nos gravures et qui avaient déjà servi autrefois de modèles pour quatre des lithographies publiées dans une édition du livre de Corréard.

(¹) Peintre du roi Charles IX, graveur habile ; mort à Paris, le 13 septembre 1581.

(²) Estampe empruntée à l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours,* d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri Bordier et Édouard Charton (tome II).

RONGEURS.



Ptéromys éclatant (*Pteromys nitidus*). — Écureuil commun. — Écureuil volant (*Pteromys alpinus*). — Marmotte des Alpes. — Spermophile à raies ou Marmotte léopard.

Le *Pteromys nitidus*, ou ptéromys brillant, habite Java. Il est d'un brun marron foncé en dessus, et d'un roux brillant en dessous; sa queue est presque noire, et le dessous de sa gorge est brun. Il ressemble assez au tagouan ou grand écureuil volant. On le classe dans la seconde section des polatouches (*Sciuroptères*), genre de mammifères appartenant à la famille des écureuils ou sciuriens, d'Isidore Geoffroy, et à l'ordre des rongeurs omnivores [1]. Les polatouches ont la peau des flancs très-dilatée, étendue entre les jambes de devant et de derrière en manière de parachute; ce qui leur donne la faculté, non pas de voler, mais de bondir dans les airs à une très-grande

[1] Desmarets a créé, sous la dénomination de *Sciuriens*, une famille de rongeurs correspondant à l'ancien genre Écureuil. Cette famille est généralement adoptée par les zoologistes, et M. Lesson y place les genres *Sciurus* (divisé en *Sciurus*, *Funambulus*, *Spermosciurus*, *Macroxus*), *Pteromys*, *Sciuropterus* et *Tamias*. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire joint à ces genres ceux des Marmottes et Spermophiles. (*Dict. univ. d'hist. nat.* de Charles d'Orbigny.)

distance, en glissant à la manière des chats volants [1].

L'ancien genre écureuil (*Sciurus*) forme dans les nouvelles classifications une famille désignée sous le nom de sciuriens (voy. la note p. 405). Elle appartient à l'ordre des rongeurs, section des omnivores claviculés.

Dans ce système, on classe les écureuils en quatre genres : 1° les écureuils proprement dits; 2° les ptéromys; 3° les polatouches, ou sciuroptères; 4° les tamias, ou écureuils de terre.

On a décrit cent quatre espèces d'écureuils proprement dits. Nous ne parlerons ici que de l'espèce qui vit dans les Alpes de la Suisse.

« L'écureuil, dit M. de Tschudi [2], est le singe de nos bois; tout aussi agile et amusant que l'habitant quadrumane des forêts des tropiques, il est moins hardi et moins méchant que lui. L'écureuil ne se retire dans son nid que lorsque le temps est affreux ou la chaleur du milieu du jour trop accablante. Il est toujours occupé, sautille de branche en branche, s'élance d'un arbre sur un autre en faisant des bonds de plus de dix pieds, ou, si le danger l'y contraint, il se laisse tomber sur le sol, du sommet des sapins, de soixante pieds de haut, sans se faire de mal, grâce à ses quatre pattes écartées et à sa queue horizontale qui lui servent de parachute. Il fréquente de préférence les bois des vallées remplis de buissons de coudriers, ou, dans les montagnes, ceux où croissent les aroles dont il aime beaucoup les cônes. Il se construit de nombreux nids arrondis à l'aide de branches sèches, de feuilles et de mousse; il les place du côté opposé à celui d'où vient le vent, et, lorsqu'il pleut, il en bouche l'ouverture. Il grimpe et nage parfaitement : ce n'est que blessé ou pendant des ouragans qu'il se réfugie à terre et cherche à se cacher dans quelque trou. Il ronge les noyaux les plus épais et les plus durs. En captivité, si les écureuils n'ont ni noix, ni noisettes à ronger, leurs dents s'allongent de plus d'un pouce, de sorte qu'ils ne peuvent plus manger. Ils reconnaissent à l'odeur les truffes au pied des chênes; ils aiment aussi les champignons et les bolets. Il est fâcheux de dire qu'ils pourchassent volontiers les petits oiseaux et les dévorent ainsi que leurs œufs. Leurs ennemis sont la martre, qui grimpe plus vite qu'eux, les hiboux et les buses; ils cherchent à leur échapper en tournant très-vite autour du tronc des arbres. Dans les hivers rigoureux, ils s'endorment dans leurs nids pendant quelques jours; mais réveillés, si la neige les empêche de parvenir à leurs provisions, ils meurent de faim. En automne, la chair de l'écureuil est assez délicate. »

Le *Pteromys alpinus*, ou écureuil volant des montagnes Rocheuses (Amérique du Nord) [3], a environ neuf pouces anglais depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue. Il est de couleur brun-jaune. Sa queue est plate et plus longue que son corps, ce qu'on n'a pas assez fidèlement représenté dans notre gravure. On a peut-être aussi trop peu tendu la membrane qui, dilatée entre ses pattes de devant et de derrière, lui sert à se soutenir pendant ses bonds ou sauts dans l'air. Il vit au milieu d'épaisses forêts de pins dans les montagnes Rocheuses, et il n'en sort qu'au milieu des nuits. On le trouve surtout dans la partie haute de la rivière Elk et vers le bras méridional du Mackenzie.

La marmotte (*Arctomys*) forme un genre de l'ordre des rongeurs. On distingue : la marmotte commune ou des Alpes; le bobac, ou marmotte des voyageurs ou de Sibérie; la marmotte du Canada (*Arctomys empetra*); la marmotte du Maryland (*Arctomys monax*); l'*Arctomys caligata* (baie de Bristol); la marmotte du Caucase; la marmotte de Russie); la marmotte blanche (*Albinos*).

La léthargie de la marmotte en hiver n'est pas précisément un sommeil, c'est une suspension plus ou moins complète de toute circulation du sang; mais le pouls devient si faible qu'on le sent à peine; le corps est froid, les membres sont roides et paraissent insensibles; « l'estomac ne contient absolument rien. Si on l'expose au froid pendant cet état de torpeur, elle est bien vite gelée, car sa respiration est trop lente pour donner aux poumons la chaleur nécessaire à la vie. Le professeur Mangili a calculé qu'une marmotte engourdie ne respire pas plus de 71 000 fois en six mois, tandis qu'en possession de toute son activité, elle respire 72 000 fois en deux jours. Lorsqu'on tient les marmottes captives dans une chambre chaude, leur vie d'hiver ne diffère pas de celle de l'été. On pense généralement qu'elles sont très-maigres à leur réveil; mais il ne paraît pas que cette opinion soit exacte. Un chasseur des Grisons en a tué une, en avril, qui était aussi grasse qu'en automne, quoique son estomac fût entièrement vide. « Les marmottes établissent leurs habitations d'été sur les oasis de gazon qu'entourent les rochers et les abîmes; elles n'ont quelquefois qu'une demeure pour les deux saisons; mais, en général, elles aiment à passer la belle saison, autant que possible, dans les plus hautes prairies, environ à 8 000 mètres. Vouloir surprendre la marmotte dans son habitation d'été, c'est se donner une peine inutile, car elle creuse plus vite que l'homme. La poursuite des marmottes n'est pas sans danger. En novembre 1852, deux Genevois, Carlier et son fils, se livraient à cette chasse près du glacier d'Argentières. Le père s'était introduit dans la galerie d'un terrier habité, et il cherchait à s'y frayer un passage lorsque la voûte s'écroula sur lui. Le fils accourut à son secours, mais un nouvel éboulement les couvrit tous deux. Le fils mourut asphyxié; le père resta pendant trois jours dans ce gouffre, sans air, sans lumière, sans nourriture. Lorsqu'on le déterra, il ne donnait plus que quelques signes de vie, et il expira peu d'heures après. » [1]

Le spermophile rayé de F. Cuvier [2], ou marmotte léopard, a le dos rayé de huit lignes jaune-brun pâle, alternées avec neuf lignes brun-chocolat plus larges, dont les deux inférieures sont interrompues de chaque côté; les cinq autres sont marquées d'une série de taches pâles. On trouve cette marmotte en Amérique, dans les plaines ouvertes des environs de Carlton-House, sur le Saskatchewan. Ses terriers ont de petites entrées ou couloirs tracés en lignes assez droites pour qu'on puisse y faire pénétrer un bâton long de 1m,60 à 1m,90. C'est un animal actif, hardi et irritable. Les mâles se livrent des combats où ils perdent souvent leur queue, qui est généralement moins longue que celle des femelles. L'habitat le plus septentrional connu du spermophile rayé est aux environs du 55e degré de latitude. Il préfère les pays sablonneux, et on ne le trouve ni dans les rochers, ni dans les bois. On le rencontre près du Missouri et dans les plaines qui vont de ce fleuve à l'Arkansas. On lui reproche de ravager les jardins et les champs de blé. John Richardson [3] a mesuré la longueur d'un mâle qui avait près de neuf pouces anglais, la queue non comprise.

[1] *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de C. d'Orbigny.

[2] *Les Alpes, description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, par Frédéric de Tschudi. — Strasbourg, Treüttel et Würtz.

[3] Voy. Richardson, *Fauna boreali-americana*.

[1] De Tschudi.

[2] *Arctomys (Spermophilus) Hoodii*, Sabine.

[3] *Fauna boreali-americana*.

CHRYSÉIS, FEMME DE BOTZARIS.

Chryséis, aussi célèbre par ses vertus que par sa beauté, avait été élevée à Corfou. Son époux, le héros Marco Bot-

zaris, l'adorait; mais, par amour pour son pays, il eut la force de se séparer d'elle et de la remettre en otage, avec son fils et ses deux filles, au trop fameux Ali-Pacha, à l'occasion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre cet homme cruel et les Grecs soulevés contre les Turcs. Deux ans elle resta près d'Ali-Pacha, incertaine chaque jour sur son sort et sur celui de ses enfants. Cette captivité a inspiré des strophes touchantes aux poëtes modernes de la Grèce :

Chryséis est assise auprès de son métier doré; mais ses yeux ne suivent pas sa broderie : ils regardent les nuages et courent après eux.

— Mon cœur est fermé maintenant, il ne s'ouvre plus et ne rit plus comme autrefois; mes yeux répandent des pleurs; ils forment un lac, une mer.

Apportez-moi mes habits de deuil; depuis trois mois je n'ai pas eu de ses nouvelles : il est mort ou il m'oublie.

Un petit oiseau s'arrête sur un cyprès : — Il n'est pas mort et il ne t'oublie pas. Il combat les Turcs à Variades, à Systrani, à Lélovos. Il a promis dix mille têtes au pacha pour te ravoir; six mille sont déjà tombées sous ses coups. Ali pleurera bientôt en te voyant partir.

— Verse-moi à boire, lui dit Ali, et laisse-moi te contempler tandis que je viderai la coupe que tu m'auras remplie.

Chryséis rougit de honte et de colère : — Je ne suis point ton esclave, pour te verser à boire, dit-elle; je suis petite-fille et fille de primats, et femme de Botzaris!

Après la mort d'Ali-Pacha, Chryséis et ses enfants tombèrent entre les mains des Turcs : la gloire de son époux, la terreur qu'il inspirait, furent leur sauve-garde. Ils obtinrent bientôt leur liberté; mais Botzaris, qui se préparait à la défense de Missolonghi, ne voulut pas exposer sa femme et ses enfants aux dangers qu'il prévoyait. En vain Chryséis réclama énergiquement le droit que, suivant les mœurs de sa race, elle avait de rester près de lui; en vain elle lui adressa ces nobles paroles : « Depuis quand les femmes souliotes abandonnent-elles leurs époux au moment du combat? Ne savent-elles donc plus charger leurs armes ni panser leurs blessures? » Botzaris, inflexible, la fit embarquer, ainsi que ses enfants, pour Ancône, sous la protection de son vieil oncle Nothi.

Botzaris mourut à Karpénitri, à la fin de la bataille où il attaqua et mit en déroute, avec trois cents hommes, douze à quinze mille Turcs. Tandis que la Grèce admirait et pleurait ce trépas héroïque, Chryséis et ses enfants vivaient à Ancône dans un état voisin de l'indigence. Plus tard, ils se réfugièrent à Zante, où on leur envoya quelques secours, environ cent cinquante francs par mois. Enfin, après la délivrance de la Grèce, Chryséis Botzaris vint à Athènes, où elle vit encore, respectée et honorée.

« Nous trouvant un jour dans la rue d'Éole, dit M. Yemeniz (¹), à l'heure où les Athéniens s'y assemblent pour discourir, en plein air et à grand bruit, de la chose publique et de leurs propres affaires, comme leurs ancêtres le faisaient sous les portiques de l'Agora, nous vîmes s'avancer une femme vêtue de noir, les palikares se ranger aussitôt sur son passage et la saluer avec respect.

» — Quelle est cette femme? demandai-je.

» — La veuve de Marco Botzaris, me répondit-on. »

» Sa taille était un peu courbée par les années; mais le temps n'avait point effacé de son visage les traces de son ancienne beauté, et l'on reconnaissait encore, à la grande régularité de ses traits et à la douceur de sa physionomie, la Chryséis chantée par les poëtes. »

Le gouvernement grec fait à la veuve de Botzaris une pension de six mille francs. Son fils, Démétrius, est lieutenant-colonel et aide de camp du roi Othon. Ses deux filles ont été dotées en biens territoriaux.

(¹) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1859.

DESTRUCTION DE MANUSCRITS.

Je n'oublierai jamais qu'un tailleur d'habits m'a dit vingt fois qu'un archiviste, ou garde-titre d'un chapitre, lui avait fourni pendant vingt-deux ans des cahiers de fort beaux manuscrits grand in-folio, dont il s'était servi pour faire des bandes et prendre la mesure des habits qu'il faisait. Il m'en a fait voir une fois quelques restes où il était encore facile d'apercevoir que c'étaient des manuscrits des ouvrages de saint Augustin, d'un caractère du douzième siècle au moins. (¹)

Il y a quarante ans, quand le commerce de la librairie reprit faveur, M. Devilly père utilisa l'achat considérable qu'il avait fait de livres et de manuscrits saisis par le district. Durant plusieurs années, la principale occupation de Mme Devilly la mère, femme d'ailleurs très-respectable et d'esprit, fut de séparer du texte les miniatures qui l'illustraient. On vendait le texte aux relieurs ainsi qu'aux femmes de ménage pour couvrir leurs pots de beurre et de confitures, et les images passaient, moyennant deux, trois et quatre sous pièce, entre les mains des enfants qu'on voulait récompenser. « J'ai mérité moi-même, dit M. Bégin, quelques-unes de ces miniatures que je conserve encore précieusement. » (²)

VITESSE DES COMÈTES.

Dans l'histoire des comètes à longues périodes, la longueur de l'intervalle qui s'écoule entre deux apparitions consécutives s'explique à la fois par la grandeur des dimensions de l'orbite et par la lenteur avec laquelle l'astre se meut dans les portions de cette orbite les plus éloignées du soleil. Ainsi, d'après les calculs de Encke; la comète de l'année 1680 ne revient au voisinage du soleil qu'après un intervalle de près de 9 000 ans. Au point de son plus grand éloignement, elle se trouve 44 fois plus éloignée du soleil qu'Uranus, c'est-à-dire à l'énorme distance de 32 000 millions de lieues. A ce moment, la force attractive du soleil a tellement diminué que la comète ne fait plus qu'environ trois mètres par seconde, tandis qu'au moment où elle arrive à sa plus grande proximité du soleil son mouvement se trouve tellement accéléré que l'imagination a peine à s'en faire idée. La vitesse est, en effet, plus de 100 000 fois plus rapide : elle s'élève à près de 400 kilomètres par seconde; c'est-à-dire, pour rendre la chose palpable, qu'en supposant la comète à Paris, dans l'espace d'un battement du pouls elle est à Lyon. De telles vitesses, si prodigieuses qu'elles soient à nos sens, n'ont rien qui étonne la mécanique céleste.

MOLA DI GAETE.

« Les bosquets d'orangers de Gaëte étaient là encadrant la mer caressée par le soleil, et tous mes compagnons étaient partis, me laissant dans cette belle et féconde solitude semblable à un jardin.

» Mon pied lassé n'osait fouler le rugueux sentier qui descend vers la baie; je les vis défiler au penchant du rocher escarpé, gagner la barque et glisser au large.

» Et alors je sentis grandir en moi le désir de pénétrer plus avant dans ces perspectives brillantes, de m'y égarer librement comme les autres, et de prendre ma part de leurs exquises jouissances.

» . . . Lorsque j'atteignis enfin les arbres d'où l'on embrasse en entier cette scène charmante, je m'assis là, en paix, à l'aise, roi du siége de mousse.

» Au-dessus de moi pendait, étoile d'or, le fruit de l'orange, rival des fleurs; sous mes pieds scintillait, comme des saphirs aux heures de midi, le flot de l'océan.

(¹) L'abbé Lebeuf, *Lettre au Mercure de France*. 1725.
(²) E.-A. Bégin, *Mémoires de l'Académie de Metz*, 24e année.

» C'était un incessant et doux murmure d'ailes de papillons silencieux, semblables à des fleurs, du scarabée étourdi qui s'élance, ivre de la vie des cieux du Sud.

» C'était une rumeur de confuses paroles de marins et d'enfants mêlant, près d'une barque, leurs jeux et leur travail, sons que la distance confondait et dispersait.

» C'était aussi un silence plein d'une vie ardente, et un espace sans limite; et, tranquillement assis, je restais là, l'oreille ouverte, aspirant le silence et le bruit.

» C'était enfin une heure enivrante où l'on eût voulu mourir, mais non dormir, car l'air tiède et subtil, en passant, réveillait sans cesse les sens, le cœur et l'âme.

» Ce que je vis en cette heure de midi est devenu un des souvenirs dont mon âme est fière. Oh! combien souvent j'évoque cette belle colline au flanc escarpé!

» L'image m'en apparaît lorsque je suis assis près d'un feu du Nord et grelottant à sa chaleur impuissante, et c'est vainement qu'en mon regret j'aspire au repos de mon siége de rocher.

» Regret tel que tu en dois toujours laisser, gracieuse contrée, à ceux qui se réchauffent un jour sur tes rives enchantées, qui en contemplent les formes et les couleurs divines.

» Et il me semble que s'il m'était donné d'errer et de courir, sans autre guide que ma fantaisie, sur une telle terre, sous un pareil climat, ce serait devancer le bonheur du ciel. » (1)

(1) Traduit d'un auteur anglais anonyme.

Cette description poétique de Gaëte n'a rien d'exagéré: c'est vraiment un site enchanteur, et M. de Curzon n'a pas altéré l'impression que produit ce beau séjour en représentant l'intérieur d'une des blanches maisonnettes éparpillées sur la grève.

La scène est simple et simplement rendue. Dans une chambre bien close à l'ardeur du jour, une mère et trois sœurs sont réunies. C'est l'heure du travail. La mandoline et le tambour de basque, suspendus à la muraille avec la *piva* du père ou du frère, ou du fiancé peut-être, font pendant à l'image de la madone. La petite fille elle-même a abandonné un moment la babouche de sapin qu'elle traînait au bout d'un ruban, pour prêter ses petites mains à l'écheveau qu'y vient de placer la sœur cadette. L'aînée lève à peine les yeux de son métier; mais la vieille mère a quitté son rouet pour suivre d'un regard moitié attendri, moitié sévère, les débuts de sa *benjamine*. Pendant ce temps, un épervier privé, le seul désœuvré de la bande, s'est perché sur la roue arrêtée du rouet, et (le désœuvrement est mauvais conseiller) il s'amuse à en ravager le bois à grands coups de bec.

Tout ce tableau est paisible, naïf, charmant.

Et sur cette aimable impression, terminons l'année et fermons aujourd'hui notre livre: nous en ouvrirons un autre demain.

Chers lecteurs, souhaitons-nous l'union, la paix, la confiance, la dignité de l'âme, et recommandons-nous *à Dieu*.



Salon de 1859; Peinture. — Femmes de Mola di Gaëte, par M. de Curzon. — Dessin de Chevignard.

ERRATA.

Page 24, sous la gravure. — *Au lieu de :* Marcon Venusti, *lisez :* Marcello Venusti.

Page 142, colonne 1, ligne 62. — *Au lieu de :* revoir; *lisez :* retourner près de.

Page 200, colonne 1, ligne 5. — *Au lieu de :* Auzichis; *lisez :* Anzichis.

Page 200, eolonne 2, ligne 22 en remontant. — *Au lieu de :* Malagarazj; *lisez :* Malagarazy.

Page 230, colonne 1, ligne 60. — *Au lieu de :* Puis-je prendre place; *lisez :* Puis, je prends plaee.

Page 230, eolonne 2, ligne 58. — *Au lieu de :* il serait aisé; *lisez :* il serait aise.

Page 249. — La Vue de Châteaudun a été dessinée sur bois par M. de Bar, d'après un dessin à la plume qui nous avait été envoyé par M. Leguay, dessinateur au chemin de fer de Paris à Lyon.

Page 269, colonne 1, ligne 3. — *Au lieu de :* 10° 3′ 50″; *lisez :* 10° 30′ 50″.

Page 269, eolonne 1, ligne 4. — *Au lieu de :* 10° 25′; *lisez :* 69° 25′.

Page 275, eolonne 1, note. — Le duc d'Orléans dont il est parlé dans cette note était grand-père et non père de Philippe-Egalité.

Page 325, colonne 1, ligne 18 en remontant. — *Au lieu de :* Tsetlinjé; *lisez :* Tsettinjé.

Page 372, sous le portrait de Jehan Fouquet. — *Au lieu de :* d'après une miniature de ce maître; *lisez :* d'après un émail de la collection de M. Hippolyte de Janzé.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

ARCHITECTURE.

BIOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1860

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements . .	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements. .	9 fr. 50

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

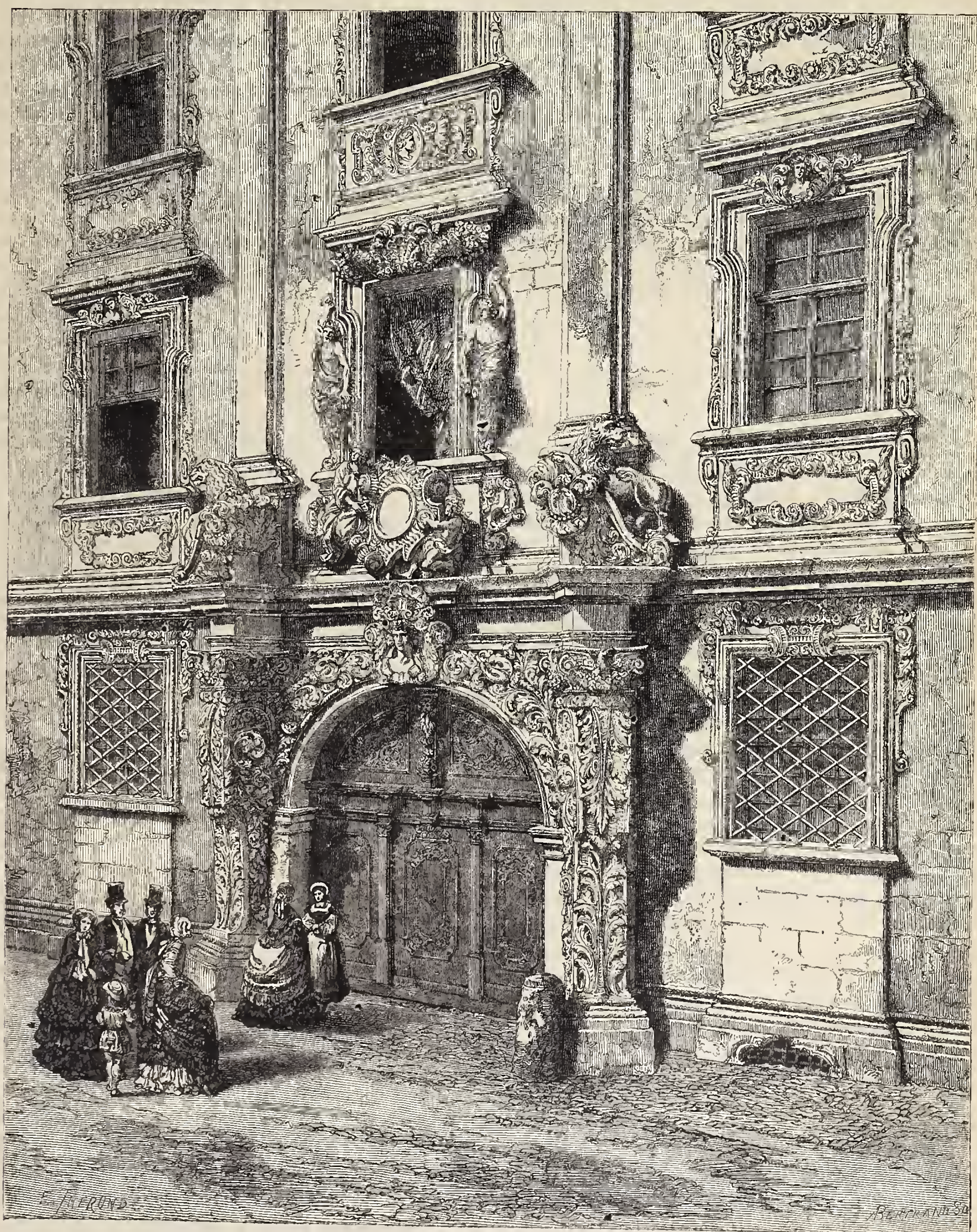
M DCCC LX

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE,

XXVIIIe ANNÉE. — 1860.

UNE MAISON A BAMBERG.



Façade d'une maison dans la rue des Juifs, à Bamberg, en Bavière. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

La ville de Bamberg, aujourd'hui chef-lieu de l'un des cercles du royaume de Bavière, jadis siége d'un évêché souverain fondé en 1007 par Henri II, comblée des bienfaits du saint empereur et de ses successeurs, enrichie par

une longue suite de prélats qui comptaient au nombre des plus puissants princes de l'Allemagne, a gardé dans ses monuments, et même dans quelques-unes de ses habitations particulières, la trace de son ancienne splendeur. La vie nouvelle, qui commence à lui venir par le commerce et par l'industrie, n'a pas encore altéré, dans son esprit, le caractère noble, grave, un peu triste, des cités qui ont surtout vécu dans le passé.

Nous donnons ici la gravure d'une porte de maison située dans la *Judengasse* (rue des Juifs), une des rues étroites et sinueuses dont les pentes unissent les deux collines auxquelles la ville est adossée. C'est un exemple vraiment magnifique de l'architecture civile de l'Allemagne dans les premières années du siècle dernier. Nous ajouterons qu'il serait, sans doute, malaisé d'en citer beaucoup de semblables à la même époque. Les architectes allemands avaient perdu, au dix-septième siècle, le sentiment et le goût de l'art ancien de leur pays. Les constructions originales du siècle précédent avaient fait place à de lourdes et mesquines imitations de l'antique. Tantôt on copiait froidement les modèles venus de France ou d'Italie, tantôt on les surchargeait de figures et d'ornements sans composition et sans goût : c'est ce qui frappe particulièrement dans les ouvrages de Dieterlin; rarement on sut garder la mesure, comme l'architecte qui a élevé la maison de la *Judengasse,* entre la sécheresse et la frivolité de la décoration.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Médise qui voudra des chemins de fer; pour moi, je le confesse, j'aime avec passion cette façon d'aller, et la reconnaissance m'oblige à déclarer que je ne connais pas de chemin de fer plus agréable, mieux tenu, plus rapide, mieux servi, mieux fourni en élégants et commodes wagons, que le chemin de fer entre Lausanne et Genève... d'autant que je n'ai voyagé sur aucun autre.

D'ordinaire, je ne monte pas en wagon sans emporter ou un livre, ou quelque ouvrage de tricot, de crochet, de broderie; d'ordinaire aussi, je rapporte le livre sans l'avoir ouvert, l'ouvrage sans y avoir fait point ni maille. Il y a tant à voir sur le parcours de mon bien-aimé chemin de fer! Dans le lointain, au couchant, le Jura, qui tantôt s'approche et montre ses rochers, ses pentes vertes, ses sapins, tantôt s'éloigne ou se laisse masquer par une suite de collines couronnées de jolis villages; au levant, le lac, le riant et sublime Léman, dont les vents frisent et moirent les eaux bleues, et qui, se donnant des airs maritimes, coupe fièrement le ciel d'une belle ligne d'horizon; au delà, l'amphithéâtre des montagnes de Savoie, dont les neiges éternelles s'embrasent aux feux du couchant. Tout près, la ligne ferrée a pénétré hardiment au sein de ces belles propriétés, de ces gracieuses campagnes, l'ornement et l'orgueil du canton de Genève, et qui n'ont, m'a-t-on dit, de rivales qu'en Angleterre. Si ce fut pour la plus grande satisfaction des propriétaires, je ne sais; mais c'est, bien sûr, un plaisir pour le voyageur de glisser au milieu de ces pelouses veloutées, de traverser ces massifs où le frêle bouleau élève son tronc d'argent à côté des hêtres majestueux et des pins chevelus. Les arbres, au moment où le wagon les dépasse, se livrent à des valses fantastiques dont je m'amuse, moi, vieille femme, comme le ferait un enfant.

Ce n'est pas là mon seul objet d'amusement. J'aime tout, vraiment, dans le chemin de fer, jusqu'aux rugissements plaintifs et formidables, au souffle haletant et pressé du mastodonte qui nous traîne, la *jument noire,* comme l'appellent les cochers de place. Je m'amuse, aux stations, à voir ces spectateurs qui, pour la trois centième fois, contemplent avec un plaisir toujours nouveau un spectacle toujours le même : les tendres adieux aux partants, la douce bienvenue aux arrivants, les naïfs attardés qui crient aux conducteurs, au moment où le train défile : « Eh! attendez donc, je ne suis pas prêt! » La portière s'ouvre-t-elle, c'est avec un curieux intérêt que je vois monter un nouveau compagnon. Quelquefois j'ai l'agréable surprise de reconnaître un ami, une connaissance, et l'amicale causerie va son train jusqu'au moment de la séparation. Quand ce sont des étrangers que le sort enferme avec moi, je cherche, en mes rêveuses conjectures, à deviner ces énigmes humaines. Qui êtes-vous, frères inconnus? Quelles pensées s'agitent sous tes bandeaux lustrés, jeune fille? sous tes cheveux blancs, vieillard? Êtes-vous en paix avec Dieu, avec les hommes, avec vous-mêmes, ou errez-vous sans guide dans les sombres demeures du doute ou du désespoir? Quelle est la joyeuse pensée qui épanouit vos lèvres en un demi-sourire, Madame? Quel est le regret ou la douleur qui plisse votre front, Monsieur? D'où venez-vous? où vous rendez-vous? Allez-vous trouver des êtres chéris dont le cœur s'élance au-devant de vous et compte chacune des minutes qui vous rapprochent d'eux, ou fuyez-vous, mécontent, aigri, navré, des ennemis, des ingrats? Que de questions se présentent encore! et je puis, à l'ordinaire, me les adresser tout à mon aise, car généralement on cause peu en wagon. Moi, je n'ose jamais entamer l'entretien, bien que je sois dans l'âge où la timidité cesse d'être une grâce pour devenir une gaucherie. Mais si l'on m'adresse la parole, je donne volontiers la réplique. Il me semble plus humain, plus chrétien, d'échanger ensemble quelques paroles bienveillantes que de rester assis, roides et silencieux comme des portraits photographiés.

Un jour, un beau jour d'octobre, comme je revenais de Lausanne, je me trouvai à la gare en même temps qu'une jeune fille; sa petite taille, son visage arrondi, ses traits délicats, sa physionomie candide et naïve, lui donnaient l'air d'un enfant. Elle s'exprimait en français avec quelque difficulté, et avec un accent allemand fort doux, mais très-reconnaissable. Elle était complétement seule; elle s'occupait de ses petits arrangements avec un sérieux un peu inquiet, comme si elle obéissait à des instructions qui lui avaient été données et n'avait point l'habitude des voyages. La vue de cette enfant courant le monde si jeune éveilla en moi cette sympathie maternelle que Dieu a mise au cœur de toute femme, et je montai tout exprès dans le même compartiment qu'elle, afin de lui être utile si j'en trouvais l'occasion.

J'eus bientôt l'agréable surprise de voir apparaître à la portière la bonne et spirituelle physionomie du professeur A... Nous parlâmes beaucoup de nos amis communs, des nouvelles du pays; puis il descendit à M..., non sans m'avoir donné une cordiale poignée de main et m'avoir chargée de ses amitiés pour mon mari.

— Ce monsieur, me dit l'un de mes compagnons, n'est-ce pas le professeur A..., si connu par ses beaux travaux historiques?

— Lui-même, Monsieur.

A ce moment, mes regards étant tombés sur ma jeune compagne, je remarquai sur sa physionomie un mouvement de satisfaction. Dès lors elle répondit à mes petites avances avec plus d'abandon, et un sourire de confiance creusa de jolies fossettes dans ses joues. Mais elle ne me laissa entrevoir ni ce qu'elle était, ni ce qu'elle allait faire à Genève; il est vrai que je ne lui fis nullement subir cette espèce d'interrogatoire que se permettent certains voyageurs envers leurs compagnons, usurpant ainsi les fonctions de la police. Lorsque nous descendîmes de wagon, nous nous

saluâmes amicalement, puis nous nous perdîmes de vue dans la foule. On sait au milieu de quel tumulte les voyageurs regagnent leur destination ; fiacres, porte-faix, omnibus dont les conducteurs crient à l'envi : « Métropole ! — Hôtel des Bergues ! — Hôtel garni des Postes ! » Pour moi, qui n'avais à porter qu'un léger sac de nuit, j'attendis tranquillement, devant la gare, mon mari, qui devait me rejoindre là.

J'attendais depuis quelques minutes déjà, et la foule s'était dissipée, lorsque je me sentis doucement tirer par ma mantille, tandis qu'une voix un peu tremblante me disait :

— Pardon, Madame...

Je me retournai, et je vis la petite Allemande, l'air malheureux, les yeux pleins de larmes.

— Pardon, Madame ; pourriez-vous me dire si Mme la duchesse de Bréhault est arrivée à Genève, et où elle demeure ?

— Hélas ! non, Mademoiselle. C'est chez cette dame que vous devez vous rendre ?

— Oui ; elle m'a engagée pour être la bonne de sa fille. On devait m'attendre à la gare, et, voyez, personne ne s'est trouvé là. Que faire ?

A ce moment, mon mari apparaissait sur le haut de la rampe qui conduit vers la gare.

— Dans un instant je suis à vous, dis-je à la jeune fille.

Elle retourna vers ses effets, qu'elle avait toujours couvés du coin de l'œil tout en me parlant, et s'assit sur sa malle.

Après que mon mari m'eut expliqué les causes de son retard, je le mis en peu de mots au fait de la situation dans laquelle se trouvait ma compagne, et nous allâmes la rejoindre. Les larmes ruisselaient sur ses joues.

— O Madame, me dit-elle, donnez-moi un conseil ! Puisque vous êtes l'amie d'un professeur célèbre, vous êtes une personne à qui je puis me confier. Que dois-je faire ?

— D'abord, expliquez-nous, Mademoiselle, dit mon mari, comment il se fait que cette dame vous appelle chez elle sans vous donner son adresse.

Elle tira de sa poche un portefeuille, et en sortit une lettre qu'elle nous présenta. Un large cachet armorié se voyait sur l'enveloppe ; pour ouvrir la lettre sans le briser, on avait soigneusement coupé le papier tout autour.

L'épître était adressée à Mme veuve Kleinvogel, au village de Lammerdorf, près de Dresde, et voici ce qu'elle contenait :

« Madame,

» D'après les renseignements qui me sont donnés sur votre fille aînée, Ida, elle entrera chez moi en qualité de bonne d'enfant. Qu'elle s'arrange pour être le 15 octobre à Genève, où je me rends. Qu'elle arrive par l'avant-dernier convoi du soir ; une personne de confiance l'attendra à la gare. ANNE DE BRÉHAULT.

» *P.-S.* Veuillez avancer les frais de voyage ; je les lui rembourserai à son arrivée. »

— Et qui est cette personne de confiance ? La connaissez-vous de vue ?

— Nullement, Monsieur ; je ne sais pas même si c'est un homme ou une femme. Je ne connais pas non plus la duchesse. Elle voulait pour son enfant une bonne qui parlât le pur saxon. Comme elle avait connu aux eaux de Baden M. le comte de Windkopf, elle lui a écrit pour qu'il lui en procurât une ; M. le comte, qui savait que je cherchais une place, a fait venir ma mère pour lui en parler ; ma mère a envoyé à Mme la duchesse une lettre qu'il a apostillée, et vous venez de lire la réponse que nous avons reçue.

— Et c'est là-dessus que vous êtes partie ? Pauvre enfant !... Écoutez, vous laisserez votre malle en dépôt ici, où elle est en parfaite sûreté ; puis ma femme vous emmènera chez elle. Je vais donner mon adresse à l'un des employés du chemin de fer, et si la personne de confiance se présente, on nous l'enverra. Si cette mystérieuse duchesse est à Genève, je saurai bien la découvrir ; et si elle n'y est pas encore, je m'arrangerai de manière à être tout de suite informé de son arrivée. Allons, ma chère demoiselle, courage, ne pleurez pas ; vous verrez que tout ira bien.

J'étais charmée, mais non surprise, de voir mon bon mari prendre si vite fait et cause pour la pauvre petite abandonnée. Elle nous regardait tour à tour avec une gratitude étonnée et timide.

— Je n'ose accepter ; ce serait si indiscret ! Vous donner tout cet embarras, toute cette peine, moi, une étrangère !

— Il faut bien que vous acceptiez. Croyez-vous que nous allons vous laisser là toute seule devant cette gare, ou vous envoyer dans la première auberge venue ? En route, Mesdames ; vite, à la maison ; je vous rejoindrai sous peu.

Quand nous fûmes arrivées chez moi, ma fidèle Marguerite, après avoir regardé avec quelque curiosité l'hôte que j'amenais, nous servit le thé. Je fis ôter à Ida son chapeau, et, en voyant de plus près cette physionomie si honnête, ce regard si pur, je me félicitai de m'être trouvée là tout à propos pour la protéger.

Mon mari rentra. Il s'était assuré que nul des hôtels de Genève n'avait l'honneur de loger Mme la duchesse de Bréhault, que nul passe-port sous ce nom n'avait été déposé en chancellerie.

— Rassurez-vous, dit-il à Ida, dont la figure peignait la consternation et l'effroi. Nous vous garderons ici jusqu'à ce que nous puissions vous remettre en mains sûres, n'est-ce pas, Henriette ?

Je fis un signe d'assentiment, et j'emmenai Ida dans une petite chambre destinée aux amis en passage.

— Si vous le permettez, dit-elle, je vais écrire à ma mère.

Elle reparut bientôt, et nous fit lire sa lettre. Après avoir brièvement rendu compte à sa mère de son voyage, et l'avoir assurée qu'elle avait suivi ses directions de point en point, elle ajoutait :

« Mme de Bréhault n'est pas encore à Genève ; mais je suis, en attendant, chez M. le professeur F..., qui a, ainsi que sa femme, mille bontés pour moi. Ce sont des amis de M. A..., qui était à l'Université de Halle avec papa, et qui lui a envoyé un de ses ouvrages.

— Trouvez-vous, nous demanda-t-elle, que je dise assez la vérité comme cela ? C'est que, voyez-vous, maman n'est pas du tout bien portante, et si elle savait exactement de quelle manière les choses se sont passées, elle serait très-inquiète, et cela lui ferait beaucoup de mal.

Nous approuvâmes la lettre ; mon mari la mit à la poste. Il passa en même temps à la gare ; mais le dernier convoi était arrivé, et personne ne s'était présenté pour réclamer Mlle Ida Kleinvogel.

Les jours suivants, mêmes démarches, même résultat. Nous nous efforcions de distraire la jeune fille de ses inquiétudes ; nous la fîmes causer, et nous apprîmes sa triste et simple histoire.

Son père, né de parents peu aisés, auxquels ses études avaient coûté de grands sacrifices, s'était marié avec une femme aussi peu riche que lui. Sur les minces émoluments d'un pasteur de campagne, il avait dû élever huit enfants ; de plus, il avait soutenu ses parents dans leur vieillesse. Il était mort récemment, après une maladie longue et douloureuse qui avait épuisé toutes leurs ressources. La veuve avait obtenu une petite pension ; mais, avec quelque économie qu'elle vécût, cette somme ne lui permettait pas

d'entretenir sa famille. Deux des garçons avaient obtenu des bourses dans un collége. Ida, étant l'aînée, avait dû songer à quitter la maison. Cela faisait une bouche de moins et de l'argent de plus, disait-elle.

Bien qu'elle parlât avec la plus grande simplicité et sans le moindre étalage de sentiment, il était aisé de voir avec quel déchirement de cœur elle avait quitté cette famille où les chagrins et les soucis avaient resserré l'union et l'amour.

— Nous avons été bien éprouvés, disait-elle; mais comme Dieu a toujours adouci nos maux! Quels bienfaiteurs excellents il nous a envoyés! de quelles délicates attentions nous avons été entourés! Je ne sais ce que nous serions devenus si plusieurs amis ne nous avaient d'eux-mêmes prêté de l'argent sans intérêt. Les anciens paroissiens de mon père nous ont fait accepter presque de force des provisions de toute sorte, de la farine, des pommes de terre, des fruits secs, des salaisons. Croiriez-vous que, lorsque les femmes ont appris que je devais aller en place, elles ont prélevé sur leurs plus belles pièces de toile de lin de quoi me faire un joli petit trousseau, et me l'ont apporté, tout cousu, dans une corbeille garnie de fleurs? M. de Windkopf ne m'a-t-il pas avancé l'argent du voyage? Sa femme ne m'a-t-elle pas donné une belle robe de soie noire, ma seule robe de soie? On me dit qu'il y a tant de mal et de méchanceté en ce monde : peut-être; mais il y a beaucoup de bons cœurs, et il y en a partout. Vous, Madame et Monsieur, quelle bonté à vous de vous intéresser à une inconnue, de l'assister dans sa détresse, au moment où, après ce long voyage heureusement accompli, elle faisait naufrage au port!

— Vous m'avez intéressée dès que je vous ai vue, Ida; mais vous vous êtes d'abord montrée bien réservée!

— Maman m'avait expressément recommandé d'être très-peu communicative, de ne pas conter mes affaires en voyage, de ne pas me lier avec mes compagnons de route. Il m'en a coûté de me conformer à ses instructions, Madame, quand j'ai rencontré votre regard si maternel; certain instinct me disait de me mettre sous votre protection : il ne me trompait pas.

Tout en causant avec Ida, nous découvrions que son éducation avait été fort soignée, qu'elle avait des connaissances variées et assez étendues, qu'elle était musicienne, qu'elle dessinait, sans parler de son incomparable adresse aux ouvrages de main. Nous lui exprimâmes notre surprise de ce qu'elle avait accepté un emploi subalterne, au lieu de chercher une place d'institutrice.

— Sans doute, nous dit-elle, j'aurais préféré une place où j'aurais gagné davantage, où j'aurais pu employer ce que mon pauvre père s'est donné tant de peine à m'enseigner. Mais je n'avais pas le choix; il fallait prendre ce qui se présentait. Les recherches auraient pu durer longtemps. Je ne veux pas dire que mon jeune orgueil ne se soit pas révolté contre cette espèce de servitude; mais ma mère m'a fait comprendre qu'une bonne d'enfant, dans son humble sphère, pouvait se rendre très-utile : les impressions qu'un enfant reçoit dans les premières années sont si vives, si durables! Jeter dans une jeune âme les semences du bien, conduire vers le Sauveur ces chères petites créatures, être pour elles, si je puis, ce que ma mère a été pour moi, cette idée m'a déterminée à ne pas résister plus longtemps.

Mais, pour qu'Ida pût mettre ses bonnes intentions en pratique, il fallait retrouver l'enfant dont elle devait être la bonne, et les jours s'écoulaient sans apporter aucune nouvelle de cette duchesse. Nous n'étions pas restés inactifs. Ida avait écrit à son tuteur pour avoir son avis, tout en lui demandant de ne rien dire encore à sa mère. A la prière de la jeune fille, nous avions fait quelques démarches pour lui procurer une autre place; nous avions écrit au professeur A... pour l'intéresser à la fille de son ancien condisciple. Nous désirions réussir, et pourtant nous aurions voulu garder encore la chère enfant sous notre toit. Nous n'avions pas encore rencontré une plus gracieuse personnification des attributs féminins par excellence : l'exquise propreté, le don d'arrangement et d'élégance presque féerique, le tact, la prévenance qui oblige sans fatiguer, l'activité sans bruit, le pas léger, les mouvements agiles et doux. Comme le tricot, la broderie, s'allongeaient magiquement sous ces petites mains, aussi frais, aussi éclatants de blancheur ou de coloris que le lis ou la rose qui vient de s'entr'ouvrir! Ces mêmes petites mains savaient pétrir, façonner, mitonner d'appétissantes friandises qui trouvaient en Marguerite une admiratrice un peu jalouse, et en mon mari un appréciateur intelligent. Le soir, quand venait notre heure favorite d'entre chien et loup, à notre demande, elle se mettait au piano; elle nous jouait quelque valse ou quelque marche, avec ce sentiment du rhythme qui n'appartient qu'aux races artistes; elle nous chantait quelque *lied* de sa voix riche et pure, et nous disions tout bas : Kleinvogel [1], Kleinvogel, triste sera le jour où tu t'envoleras loin de nous!

La suite à la prochaine livraison.

Hier on a appris un fait d'histoire ou de science : aujourd'hui l'on a rencontré une personne ou lu un auteur qui l'ignore; on s'étonne de cette ignorance, on s'en indigne, on s'empresse de la signaler autour de soi à grand bruit : oubli, faiblesse, orgueil, trop souvent mauvaise foi et ostentation ridicule! Il serait bon que quelqu'un osât nous dire alors : « Depuis quand le savez-vous? » Soyons simples et indulgents; rappelons-nous que tout notre savoir est un bien petit trésor en regard de tout ce que nous ne saurons jamais. Notre voisin, quel qu'il soit, aurait bien des choses à nous apprendre.

L'ALMANACH DE MOORE.

Au dernier siècle, l'Almanach astrologique et prophétique de Moore (*Moore's astrological prophecying Almanack*) se vendit, pendant un assez grand nombre d'années, au nombre de près de 500 000 exemplaires (moyennement, de 420 000 à 480 000). On fit honte aux éditeurs des absurdités et des mensonges qu'ils répandaient ainsi dans le public. Pendant deux ou trois ans, les éditeurs supprimèrent les prédictions, et, par ce fait seul, la vente fut réduite de moitié. Un nommé Wright, d'Eaton, près de Woolstrope, profita de la circonstance en publiant un autre Almanach prophétique qui eut bientôt 60 000 acheteurs. Les éditeurs de l'Almanach de Moore s'adressèrent alors à un nommé Andrewes, de Royston, né à Woolstrope, pour avoir des prophéties, et ils retrouvèrent leur ancien succès. Aujourd'hui, plusieurs journaux atteignent, à Londres, des chiffres prodigieux d'abonnés sans qu'il leur soit besoin de recourir à de si tristes moyens de popularité.

LES BULLES DE SAVON.

Tu vois ces enfants, ami lecteur. Ils quittent leurs jeux ordinaires pour atteindre ces bulles légères et brillantes. Ils espèrent trouver là mille plaisirs inconnus. Dans leur

[1] Petit oiseau.

précipitation, ils se renversent et foulent leurs jouets aux pieds. Lorsqu'ils y reviendront tout à l'heure, peut-être ces jouets seront en morceaux.

N'agis pas comme ces enfants, ami lecteur. Ne quitte pas les vrais biens que tu peux avoir pour les brillantes promesses des honneurs ou de la fortune. Crains, lorsque tu en auras senti la vanité, de ne plus retrouver, si tu veux y revenir, l'amitié méconnue ou l'affection froissée. Pense



Les Bulles de savon. — Composition et dessin d'Eugène Froment.

que la bulle de savon n'est qu'apparence, et jouis de la réalité que tu as autour de toi.

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

On connaît les derniers mots de l'illustre astronome Laplace : « Ce que nous savons est peu de chose ; ce que nous ignorons est immense. » Dans cette immensité, on peut signaler à toute époque certains points que les esprits inventeurs doivent se proposer plus particulièrement comme but prochain de leurs investigations.

Mathématiques. — Les mathématiques marchent toujours en avant des autres sciences, parce qu'elles ne font jamais aucun pas en arrière. Il est toujours facile de constater si une proposition nouvelle est vraie ou fausse. Des problèmes très-difficiles sont depuis longtemps proposés aux mathématiciens ; il serait inutile d'en parler ici, même pour en donner les énoncés. Les initiés, qui seuls les comprendraient, savent où on les trouve [1]. Nous dirons seulement qu'au nombre de ces problèmes ne se trouvent pas la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et quelques autres, par la raison que depuis longtemps on a surabondamment prouvé que ces problèmes seront toujours insolubles, même quand toutes les lois de l'univers seraient

[1] Exemple, le théorème de Fermat, mis plusieurs fois au concours par l'Académie des sciences pour le grand prix de mathématiques :
« Trouver toutes les solutions en nombres entiers et positifs de » l'équation $x^n + y^n = z^n$, ou prouver qu'elle n'en a pas. »

changées : ils sont absurdes de leur nature. Si quelqu'un s'occupe de résoudre ces problèmes, on peut dire hardiment que c'est un homme étranger aux saines notions des mathématiques élémentaires. Nous avons déjà parlé de ces questions chimériques (t. I[er], p. 114, et t. XIII, p. 262).

Astronomie. — Pour l'astronomie, qui consiste principalement dans l'application des mathématiques à l'étude des phénomènes célestes, il faut surtout désirer des instruments plus puissants que les plus grands télescopes actuels. Déjà M. Léon Foucault a fait entrer la construction de ces instruments dans une voie nouvelle, en remplaçant les miroirs de bronze par des miroirs de verre argentés qui donnent des images bien plus parfaites et qui pourront recevoir de grandes dimensions.

Mécanique; Forces motrices; Chemins de fer; Aérostats. — En mécanique, il est surtout désirable de réaliser un moteur, c'est-à-dire une source de mouvement, plus économique que la machine à vapeur et d'un poids moins considérable.

Nous avons entendu dire : Quoi de plus économique comme force motrice que l'eau ou le vent? — Les roues hydrauliques et les moulins à vent sont, en effet, des machines assez peu coûteuses, dont l'entretien est presque nul, puisqu'elles ne brûlent pas de charbon. Mais leur action est toujours irrégulière et fort souvent insuffisante, de sorte que les grandes usines qui utilisent les chutes d'eau ne peuvent plus aujourd'hui se passer de machine à vapeur.

Puis, la force de l'eau et celle du vent ne peuvent être transportées là où on veut les employer. La machine à vapeur se déplace (locomotives et locomobiles); mais la machine dépense une grande partie du travail à se traîner elle-même.

Le fameux problème de la direction des aérostats n'est pas une chimère. On peut espérer de le résoudre; mais ce ne sera jamais qu'à la condition de trouver d'abord un moteur bien plus puissant, à poids égal, que la machine à vapeur. Aussi longtemps qu'on n'aura point fait cette découverte, il sera parfaitement inutile de s'épuiser en combinaisons d'hélices, de roues, d'ailes, etc., destinées à faire mouvoir le ballon; un quelconque de ces organes suffirait si l'on pouvait le mettre en jeu avec un moteur suffisamment léger et en même temps très-puissant. Les oiseaux satisfont pleinement à ces deux conditions; il serait moins déraisonnable de proposer d'atteler à un ballon une troupe d'oiseaux bien dressés que d'y installer une machine à vapeur.

On avait proposé les moteurs électro-magnétiques pour diriger les aérostats; mais ils sont beaucoup plus coûteux, à égalité de travail, que les machines à vapeur, et d'ailleurs leur poids est aussi beaucoup trop considérable.

Pour mieux faire comprendre l'importance de la découverte d'un moteur économique, nous rappellerons ici comment on évalue le travail d'une machine.

Supposons qu'un poids de 75 kilogrammes soit suspendu dans un puits à l'aide d'une corde. Si cette corde passe sur une poulie et si on y attèle un cheval, il est clair que le cheval en marchant fera monter le poids.

Or, en faisant des expériences sur les plus forts chevaux de brasserie anglais, on a trouvé qu'un cheval de cette espèce peut élever un poids de 75 kilogrammes à un mètre de hauteur en une seconde.

Ce travail constitue, comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs, ce que l'on appelle un cheval de force ou un *cheval-vapeur.* Il représente le double du travail d'un cheval de trait.

Si un moteur quelconque, une machine à vapeur par exemple, peut élever un poids de 7 500 kilogrammes à un mètre en une seconde, on dira que cette machine est de la force de 100 chevaux-vapeur ou de 200 chevaux ordinaires. La machine pourrait être remplacée par 200 chevaux de trait, mais seulement pour un temps limité; il faudrait bientôt remplacer les chevaux fatigués par d'autres tenus en réserve, tandis que la machine travaille constamment sans se fatiguer.

La seule nécessité de relayer des chevaux employés à exécuter un travail pénible suffirait pour rendre ce travail impossible à exécuter.

C'est ce qui arriva, vers 1825, dans une mine de sel du département de la Meurthe, envahie par les eaux. Pour épuiser ces eaux, vingt-quatre chevaux étaient constamment attelés à un manége. Ils devaient exercer des efforts tellement énergiques qu'ils ne pouvaient travailler chacun qu'une heure par jour, et que plus d'un cheval tomba mort pendant le travail. Il fallait donc entretenir constamment 576 chevaux pour relais! Aussi on fut bientôt obligé de renoncer à l'exploitation.

Une machine à vapeur de la force de 20 chevaux-vapeur aurait largement suffi pour épuiser la mine.

A Paris, le travail d'une machine à vapeur coûte environ six fois moins que le même travail exécuté par un cheval.

Les machines les plus perfectionnées ne brûlent par heure et par cheval-vapeur qu'un kilogramme et demi de houille de bonne qualité, et même certaines machines à haute pression se tiennent au-dessous de cette limite.

Quant au prix d'achat de la machine, il est, à égalité de force, bien inférieur au prix d'achat d'un cheval. Ajoutons enfin qu'une vieille machine hors de service a toujours plus de valeur qu'un vieux cheval.

De tous les moteurs animés dont nous pouvons disposer, l'homme est le plus léger eu égard au travail qu'il produit. Mais sous ce rapport il est bien inférieur aux oiseaux.

Un oiseau peut, en déployant les ailes, produire un travail quatre-vingts fois aussi grand que celui d'un homme qui serait réduit au poids de cet oiseau. Autrement dit, si nous supposons des oiseaux en nombre tel que leur poids total soit égal au poids d'un homme, ils pourront produire tous ensemble quatre-vingts fois autant de travail que l'homme.

Il faudrait donc trouver un moteur économique et en même temps très-léger relativement au travail développé. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la question de la direction des aérostats deviendrait alors facile à résoudre.

La suite à une autre livraison.

SUR L'HARMONIE DES SPHÈRES CÉLESTES.

Voyez tome XXVII, 1859, page 327.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur, puis-je me plaindre de l'honneur que vous avez fait à un fragment de ma correspondance en lui donnant place dans votre excellent recueil? Je regrette cependant que vous l'ayez envoyé à l'impression sans m'en prévenir. Il s'y est glissé, en effet, une inexactitude dont je ne voudrais rendre coupable que le courant de la plume, *lapsus calami*. Il y est dit que la tierce résulte de l'accord de deux cordes dont l'une exécute trois vibrations dans le même temps où l'autre n'en fait qu'une; ce rapport ne donnerait pas la tierce, mais bien l'accord entre l'*ut* et le *sol* de l'octave suivante : la tierce majeure est l'accord entre l'*ut* et le *mi* de la même octave; dans le même temps où la corde de l'*ut* fait quatre vibrations, celle du *mi* en fait cinq; ce qui est bien différent du rapport plus simple auquel j'avais fait allusion. Veuillez donc rectifier une faute qui n'a pu échapper à l'impression que par un excès de confiance de votre part, comme d'inattention de la mienne.

Je ne suis pas sûr non plus d'avoir donné assez de netteté, pour la communiquer au public, à la thèse que je vous proposais en réponse à la question sur laquelle il vous avait plu de me consulter, savoir : si les harmonies célestes de Platon ne sont effectivement qu'une chimère, ainsi que le savant M. Babinet, à un point de vue juste, mais à mon sens trop rigoureux, venait de l'établir dans un de ses intéressants articles de la *Revue des Deux Mondes*. Je vous représentais, contre la critique de ce physicien, qu'un philosophe pouvait très-bien donner le nom de musique, non pas aux sons que perçoivent effectivement nos oreilles, mais aux mouvements primitifs, qui, dans certaines circonstances, deviennent pour nos organes le principe de cette sensation, l'harmonie étant considérée tout simplement, à ce point de vue, comme un rapport entre des mouvements périodiques. Ainsi, deux cordes dont l'une exécuterait, par exemple, 100 vibrations par minute, tandis que l'autre n'en exécuterait que 50, produiraient virtuellement l'octave tout aussi bien que deux cordes dont la première ferait 10 000 vibrations par minute, la seconde n'en faisant que 5 000, bien que dans le premier cas la vivacité du mouvement vibratoire fût trop faible pour ébranler nos organes au point de leur causer la sensation du son ; et de même, ces deux dernières cordes, lors même qu'on les ferait vibrer sous la machine pneumatique, où l'absence de l'air rendrait impossible la production du son, ne continueraient pas moins à donner l'octave par le seul fait du rapport de leurs mouvements. En ce sens, une certaine musique, philosophique si vous le voulez, existerait donc par elle-même dès qu'existeraient des mouvements dans les proportions nécessaires pour l'harmonie, et quand même il n'y aurait à portée ni atmosphère pour la propager, ni oreilles capables d'en recevoir l'impression, c'est-à-dire dans un silence véritable.

Dès que l'on consent à ces données, la théorie des harmonies célestes devient toute coulante. Mettons-nous, en effet, au point de vue du Créateur, pour lequel 10 000 ans ne sont pas tant qu'une minute pour nous, et jetons les yeux sur notre système planétaire : nous voyons dès lors les astres qui le composent, non plus dans l'accomplissement de ces révolutions périodiques qui nous semblent si vastes, mais livrés au contraire à un mouvement vibratoire précipité; ils sont dans une condition tout à fait analogue à celle des cordes instrumentales, car les molécules dont ils se composent exécutent pareillement des mouvements périodiques de va-et-vient parfaitement isochrones. Chacune de leurs vibrations, que l'astronomie nomme les années, est de même durée que toutes celles qui l'ont précédée ou qui doivent la suivre, exactement comme pour une corde en mouvement; et s'il y a d'un astre à l'autre une proportion régulière entre les durées, il y a accord et partant musique philosophique. Ainsi, l'année de Jupiter étant sensiblement égale à 12 fois l'année de la Terre, dans le même temps où Jupiter exécute 10 000 vibrations la Terre en exécute 120 000 ; or, si deux cordes qui vibrent en même temps donnent, l'une 10 000 vibrations, tandis que l'autre en donne 120 000, la première nous fait entendre l'*ut*, tandis que la seconde nous fait entendre le *sol* de la troisième octave en dessous. Tel serait donc l'intervalle musical qui existerait entre Jupiter et la Terre. De même, l'année de la Terre étant les $^{15}/_{8}$ de l'année de Mars, il s'ensuit que la Terre fait 15 vibrations tandis que Mars en fait 8, ce qui est justement le rapport qui existe entre le *si* et l'*ut* de la même octave. Les années de Mars, comparées à celles de Mercure, donnent le rapport de 1 à 8, identique à l'intervalle de trois octaves. Celles de Mercure, comparées à celles de Vénus, donnent le rapport de $^{18}/_{7}$, égal à l'intervalle entre l'*ut* et le *ré* de l'octave au-dessous.

On pourrait continuer sans difficulté ces rapprochements, qui font de notre système planétaire un immense clavier dont les harmonies remplissent l'espace et les siècles. Mais je me borne à remarquer, comme principe général, que s'il existe un rapport régulier quelconque entre les diverses distances des planètes au soleil, il y a nécessairement un rapport régulier entre les durées de leurs révolutions, que je nomme ici leurs vibrations, et que, par conséquent, il résulte de l'ensemble de leurs mouvements une harmonie véritable quoique muette. Or, la régularité des distances est incontestable, et vous avez vous-même, Monsieur, attiré déjà plusieurs fois l'attention de vos lecteurs sur cet intéressant objet; et de la régularité des distances suit la régularité des révolutions, en vertu de la belle loi de Képler : « Que les carrés des révolutions sont dans le même rapport que les cubes des distances. »

En résumé, les cordes de nos instruments ne sont qu'un procédé mécanique pour avoir sous notre main des points matériels exécutant, à notre volonté, des vibrations isochrones dans un rapport déterminé de durée les unes à l'égard des autres. Si, au lieu de cordes, nous avions de petits globules suspendus en l'air, comme les planètes le sont dans l'espace, et pouvant à notre gré exécuter les mêmes vibrations que les cordes, nous produirions avec ces globules les mêmes harmonies que nous produisons avec les cordes; en supposant que la vitesse des mouvements vînt à se ralentir, si les rapports entre ces divers mouvements demeuraient cependant les mêmes, les mêmes harmonies ne subsisteraient pas moins virtuellement, lors même que nos organes auditifs, trop grossiers pour s'ébranler sous une impulsion qui ne serait plus assez vive, ne les percevraient plus; et, d'autre part, les harmonies subsisteraient encore, lors même qu'on viendrait à enlever l'air au milieu duquel les globules seraient en mouvement, bien que ce fût leur ôter tout moyen d'agir sur nos oreilles. L'histoire de ces globules, au point de vue musical, est tout à fait la même que celle des astres. Aussi peut-on présenter également la comparaison sous un autre aspect en mettant dans le ciel, à la place des astres, des cordes immenses qui accompliraient les mêmes révolutions; puis en précipitant successivement la vitesse de ces cordes, sans rien changer aux proportions de durée, jusqu'à ce que la plus lente des cordes, celle de Neptune, fît au moins 32 révolutions par seconde, minimum nécessaire pour l'ébranlement de nos organes, et en développant en même temps notre atmosphère jusqu'à ce qu'elle en vînt à remplir toute l'étendue de l'espace planétaire, il est incontestable que nous entendrions alors, et dans un terrible grandiose, la musique céleste, et cependant rien ne serait changé à l'ordre actuel que des circonstances contingentes. Sans doute, les accords de cette sublime musique seraient même encore plus composés et partant plus admirables que je ne viens de l'indiquer, car les révolutions des étoiles doivent évidemment s'ajouter, en se combinant avec elles, aux révolutions secondaires des comètes et des planètes.

On peut sans doute critiquer cette thèse, qui, au premier abord, semble en effet paradoxale, puisqu'elle consiste à dire que le son est accidentel et non pas essentiel à la musique, et que l'harmonie appartient à notre esprit qui en calcule les principes, avant même d'appartenir à notre oreille qui n'en perçoit les rapports que d'une manière confuse; mais du moins, Monsieur, avec les explications dans lesquelles je viens d'entrer, paraîtra-t-elle peut-être plus intelligible que dans l'indication sommaire dont vous aviez bien voulu faire communication à vos lecteurs dans une livraison de votre précédent volume que je viens de recevoir.

Agréez, etc.

PONT DE L'ALMA.

A la fin du mois d'octobre 1854, il fut décidé qu'un pont serait construit sur la Seine, en face de l'avenue Montaigne, et qu'afin de perpétuer le souvenir de la bataille de l'Alma il en porterait le nom : ce pont fut livré au public le 15 août 1855. Il est composé de trois arches en forme de demi-ellipse, et se terminant vers les têtes par des voussures du même genre que celles du pont de Neuilly par Perronet. L'arche du milieu a 43 mètres de largeur sur 8^{m},85 de hauteur au-dessus de l'étiage; les deux autres ont 38^{m},50 sur 7^{m},70.

La largeur totale du pont est de vingt mètres, dont la chaussée occupe 12 mètres et les trottoirs 4 mètres chacun.

Les parapets, comme ceux du pont de la Concorde, sont composés de balustres.

Quatre statues, dont deux sont reproduites par notre dessin, décorent les avant et les arrière-becs des piles de l'arche du milieu. C'est M. Diebolt qui a sculpté le zouave et le soldat de la ligne; l'artilleur et le chasseur à pied sont l'œuvre de M. Arnaud. Chacune de ces statues a coûté 18 500 francs.





Sculptures du pont de l'Alma. — Dessin de Thérond.

La dépense de construction du pont proprement dit, qui excède deux millions de francs, a été partagée par moitié entre l'État et la ville de Paris.

LE RHIPIDURA ALBISCAPA

EN AUSTRALIE.



RHIPIDURA ALBISCAPA, oiseau d'Australie. — Dessin de Freeman, d'après Gould.

Les deux mots *Rhipidura albiscapa* désignent un oiseau qui a une queue en forme d'éventail avec les tiges ou *scapes* des plumes blanches. — Le genre *Rhipidura* avait d'abord été improprement classé parmi les hochequeues;

il est mieux à sa place parmi les *Muscicapidæ* ou gobe-mouches.

On trouve plusieurs espèces de ce genre dans l'Inde et l'archipel Indien, la Nouvelle-Guinée, la Polynésie, l'Australie, et sur la terre de Van-Diemen ou Tasmanie. M. John Gould [1] fait connaître six espèces de *Rhipidura* observées dans ces deux derniers pays [2].

Le *Rhipidura albiscapa,* que l'on a aussi appelé *Flabellifera,* est de la grosseur d'une linotte. Il est peu farouche : quelquefois il poursuit les insectes jusque dans l'intérieur des maisons voisines des bois. On peut s'avancer fort près de lui lorsqu'il est posé sur une branche d'arbre sans qu'il en paraisse effrayé, à moins que ce ne soit dans le temps où il veille sur sa couvée.

Il fait son nid en forme de verre à pied, avec l'écorce intérieure d'une espèce d'*Eucalyptus,* soigneusement doublée de duvet de fougère et de tiges de mousse fleurie entrelacées. L'extérieur est couvert d'une sorte de gaze très-fine composée de toiles d'araignées.

L'arbuste dont la branche supporte le nid que représente notre gravure est le *Calcitium Salicinum.*

La femelle ne pond que deux œufs, dont le fond est blanc et légèrement tacheté de petits points bruns olivâtres.

Le plus ordinairement ces oiseaux vivent par couples; cependant on en rencontre quelquefois quatre ou cinq ensemble. En été, ils habitent les parties découvertes du pays; en automne et en hiver, ils se retirent dans les fourrés les plus épais, au fond des gorges de montagnes exposées au soleil.

Leur vol est gracieux. On les voit souvent s'élever et retomber perpendiculairement comme l'alouette. Ils déploient toujours leur queue lorsqu'ils sont en mouvement. Leur ramage est très-doux.

La partie supérieure du corps du *Rhipidura albiscapa,* ses joues, et une bande qui traverse sa poitrine, sont d'un noir de suie légèrement olivâtre; sa queue, le dessus de sa tête, et la bande pectorale, sont d'une teinte un peu plus foncée que le reste; la raie au-dessus de l'œil, le croissant placé en arrière, la gorge, les pointes des couvertures des ailes, les bords des plumes secondaires, les tiges, l'extrémité des barbes, et les pointes de toutes les plumes de la queue, sauf des deux du milieu, sont de couleur blanche; le dessous du corps est chamois; les yeux sont noirs; le bec et les pieds sont d'un brun foncé.

(1) *The Birds of Australia*, par John Gould, 7 vol. in-fol. avec planches coloriées; 1848. C'est l'ouvrage le plus complet sur ce sujet. Les oiseaux d'Australie étaient en partie connus auparavant par les travaux de Shaw, Lewin, Vigors, Horsfield, Georges Caley, Phillip, White, Collins, Latham, Cuvier, Vieillot, Lesson, etc.

(2) *Rhipidura albiscapa, Rhipidura rufifrons, Rhipidura Dryas, Rhipidura Isura, Rhipidura Motacilloides, Rhipidura picata.*

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

Un matin, Ida m'enseignait un point de tricot. Une de mes passions, les points de tricot! seulement, je les oublie toujours à mesure qu'on me les enseigne. Au moment où j'entortillais trois fois le fil sur mon aiguille, j'entendis le passe-partout tourner vivement dans la serrure, la porte se refermer avec un bruit sec, un pas précipité retentir dans le corridor, et je dis à Ida :

— Mon mari va nous annoncer du nouveau.

Il entra, en effet, en s'écriant :

— Elle est trouvée, cette fameuse duchesse!

— Pourquoi donc?... comment se fait-il?...

— Laissez-moi vous le dire. Comme je sortais, je rencontre un sommelier de *la Métropole;* il me remet un billet par lequel son maître m'avertit que le duc de Bréhault lui a, hier au soir, envoyé un télégramme pour retenir des logements, et le prévenir qu'il arrivera le lendemain matin. A l'heure indiquée, je me suis tenu près de l'hôtel : je voulais, s'il m'était possible, voir un peu la figure de ces gens avant de remettre notre Kleinvogel (1) entre leurs serres. Deux voitures arrivent à grand fracas : de l'une d'elles descendent un très-beau monsieur et une très-belle dame; j'étais tout près d'eux. Le mari s'arrête au moment d'entrer dans l'hôtel, et je l'entends dire à sa femme : « A propos! et la petite bonne allemande? — Ah! c'est vrai, la petite bonne allemande, répliqua la dame; je l'ai tout à fait oubliée. Elle doit être à Genève depuis plusieurs jours. — Vous savez où la trouver? — Pas trop; c'est Isaline, qui est de Genève, que j'avais chargée de l'attendre à la gare. — Mais vous avez laissé Isaline malade en route; cette jeune fille n'aura trouvé personne... Vraiment, Madame... » Ils disparaissent à ces mots sous le vestibule de l'hôtel, et moi, je reviens très-édifié.

— Ne pensez-vous pas, Monsieur, que je doive leur écrire pour les tirer d'inquiétude?

— Point. Il faut les attendre. Les tirer d'inquiétude! Ils n'en seront tirés que trop tôt par le maître de l'hôtel. J'aurais voulu qu'ils eussent des heures, voire des jours d'inquiétude et de remords.

— Quelle figure a la duchesse?

— Elle paraît très-jeune. Grande dame, s'il en fut, de la racine de ses blonds cheveux à l'extrémité de ses minces petits pieds. Ah! certes, les fibres dont est tissue cette fine peau sont de qualité autre que celles dont est formée la peau du vulgaire; le sang qui circule dans ces veines délicates a été distillé dans un alambic privilégié; ces belles mains, dont j'ai deviné sous les gants la forme exquise, furent pétries d'une argile à part.

— Et le mari?

— Blond aussi, mince, frêle d'apparence; incapable, je suppose, de porter la plus légère des armures sous lesquelles ses aïeux s'en allaient en guerre.

— Vous avez vu les enfants, Monsieur?

— Oui, j'ai vu emporter deux petits paquets de panaches et de broderies.

Ida souffrait évidemment, elle, l'Allemande accoutumée à vénérer les titres, des propos irrévérencieux de mon mari. Je voyais qu'elle était inquiète et préoccupée; mais elle s'efforçait de paraître calme. J'avais déjà remarqué le soin constant que prenait cette jeune fille pour ne pas imposer à autrui ses propres soucis.

Dans l'après-midi, nous reçûmes un billet fort poli par lequel le duc priait mon mari de vouloir bien lui conduire Mlle Kleinvogel.

— Tu viendras aussi avec nous, me dit mon mari. De quel air suppliant vous me regardez, Ida! Je le vois, vous craignez que je n'effarouche vos illustres patrons par quelque boutade. Le grand mal, après tout, quand vous n'entreriez pas chez ces gens qui abandonnent si lestement leurs subordonnés seuls dans une gare ou malades sur la route!

— Je suis engagée avec eux, Monsieur, répliqua timidement Ida; si je les mécontentais, je mécontenterais aussi M. le comte de Windkopf, protecteur de ma famille.

— Rassurez-vous, enfant, je ne leur dirai pas tout ce que je pense.

A l'hôtel, on nous introduisit auprès d'un homme d'en-

(1) Petit oiseau.

viron trente-cinq ans, dont les manières étaient aussi affables que distinguées. Il sonna, et ordonna qu'on allât avertir Madame de notre arrivée.

— Je suis désolé, Mademoiselle, dit-il à Ida, de cette suite de malentendus et de l'inquiétude prolongée que vous avez dû éprouver. Nous nous sommes arrêtés en route. La femme de chambre de Mme de Bréhault est tombée malade; nous avons attendu un jour. Quand nous avons vu que la maladie se prolongeait, il a bien fallu continuer le voyage. Mais, nouveau retard! il se trouva qu'une amie de Mme de Bréhault habitait une maison de campagne qui était sur notre chemin : nous lui avons rendu visite; elle nous a retenus une semaine. Voyez, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à mon mari, tout le mal, c'est que Mme de Bréhault, qui n'est nullement accoutumée aux affaires, ait voulu conduire celle-ci elle-même. La voici.

En ce moment entrait une svelte créature, vêtue d'une robe de mousseline dont la blancheur était à peine plus éclatante que celle de ses bras et de son cou, et dont les garnitures flottantes l'environnaient de voiles aériens. Elle s'inclina devant nous d'un mouvement souple et gracieux autant que noble, et s'assit, le coude sur le bras du fauteuil et la joue sur une main délicate comme une fleur. Ses traits immobiles ne laissaient rien voir de sa pensée; d'un regard froid et perçant, elle examinait Ida, qui tremblait comme une feuille.

— Voici, Madame, la jeune fille qui doit prendre soin de notre petite Geneviève, et voici M. et Mme F..., qu'un hasard providentiel lui a donnés pour protecteurs.

— Vraiment providentiel, Monsieur, répliqua mon mari; car si je n'avais été retardé par une affaire, si j'étais venu chercher ma femme au moment même de son arrivée, elle aurait quitté la gare sans s'apercevoir de l'embarras dans lequel était Mlle Kleinvogel, et cette enfant de dix-sept ans se serait trouvée absolument seule dans une grande ville où elle ne connaissait personne.

Jamais je n'oublierai de quel air surpris la duchesse regarda mon mari, comme pour dire : « Cet individu aurait-il l'intention de nous faire la leçon? »

— Heureusement, répliqua le duc avec le plus aimable sourire, heureusement que la Providence a mis sur la terre les bons cœurs pour réparer les étourderies des mauvaises têtes.

— A propos d'étourderie, répliqua mon mari, nous allions prendre congé de vous, monsieur le duc, sans vous donner la preuve que c'est bien la véritable Ida Kleinvogel que nous vous présentons. Remettez à M. le duc, mon enfant, le permis de séjour que l'on vous a donné en chancellerie en échange de votre passe-port, et la lettre de Mme la duchesse.

Mme de Bréhault avança la main; mais son mari, plus prompt, saisit la lettre au passage. Au moment où il l'ouvrait, je crus voir qu'un léger nuage rosé s'étendait sur les joues de la dame. Arrivé au *post-scriptum*, le duc se tourna vivement vers sa femme :

— La famille avancer les frais du voyage! Et les trois cents francs que je...?

— Je vous expliquerai cela plus tard, répliqua la duchesse de sa voix la plus musicale et la plus douce.

L'homme du monde reprit en un instant son calme aisé, et dit à mon mari :

— Je vous dois, Monsieur, outre mes vifs remercîments, une indemnité pour le séjour...

— Vous ne me devez rien du tout, monsieur le duc; c'est nous qui devrions du retour à Ida pour le bonheur qu'elle nous a donné. Lui permettrez-vous de venir nous voir quelquefois pendant que vous resterez à Genève?

— Ce ne sera guère possible, dit la duchesse avec une singulière décision dans son doux accent; les devoirs de Mlle Kleinvogel occuperont tout son temps.

— Au moins promettez-moi, monsieur le duc, que si elle tombait malade, en quelque endroit que ce fût, vous nous écririez.

— Je vous le promets, monsieur le professeur, repartit le duc en tendant une main blanche et effilée, que mon mari secoua très-cordialement.

La suite à la prochaine livraison.

CHE AVANZZANO!

LÉGENDE ITALIENNE.

Au bord du lac Fucino, en Italie, est situé un village du nom d'*Avezzano*. Une singulière légende est attachée au lac et au village. La voilà telle que je l'ai entendu raconter par un voiturin du pays :

Autrefois il y avait à la place même du lac Fucino une grande quantité de terres formant le domaine d'un riche seigneur. Cet homme résidait juste au lieu où se trouve aujourd'hui le village; il y habitait un fort grand château. Sa fortune était considérable, mais elle lui avait rendu le cœur dur. Un jour le Christ vint, sous la figure d'un mendiant, frapper à sa porte et lui demander un morceau de pain. Le châtelain, qui était à se divertir avec quelques amis, se leva en colère, et, traitant le pauvre homme de paresseux, déclara que s'il ne s'éloignait pas, il allait le faire battre par ses valets. Aussitôt le Fils de Dieu, reprenant son véritable aspect, lui répondit : « Puisque tu me méconnais sous les traits du pauvre, peut-être me reconnaîtras-tu sous ceux de la divinité. Je suis Jésus; écoute-moi et avance! » Le mauvais riche, frappé de stupeur, ne put faire autrement que d'obéir à la voix suprême, et, quittant la place, il se mit à marcher avec le Christ. Comme ils passaient auprès d'une petite mare formée devant le château, Jésus, abaissant le regard sur ses ondes, se prit à dire : *Che avanzzano* (Qu'elles avancent). Notre homme ne comprit pas ce que cette parole signifiait et suivit toujours les traces du divin Maître, attendant quelque autre mot de sa bouche. Quand ils eurent fait à peu près quinze milles, Jésus s'arrêta, et, rompant le silence, dit à son compagnon de se retourner. Celui-ci le fit; mais quelle fut sa surprise en voyant derrière lui une énorme masse d'eau, un lac dont les dernières vagues venaient lui baigner les talons. Comme il allait demander à son guide l'explication de ce miracle, Jésus le prévint en ces termes : « Riche au cœur dur, tu n'as pas voulu me rassasier quand j'ai eu faim, eh bien, maintenant, cherche où sont tes domaines? » Et aussitôt il disparut.

Telle est la façon dont le peuple des montagnes explique le nom et l'origine du village d'*Avezzano*, qui avait pour nom primitif *Avanzzano*, mais dont la corruption a fait *Avezzano*. Cette histoire merveilleuse est une leçon de charité dans la forme naïve des croyances catholiques. Depuis bien longtemps cette leçon parcourt la terre sous des costumes et des noms différents. L'antiquité païenne elle-même la possédait. N'existe-t-elle pas dans cette terrible aventure de Cérès fuyant la colère de Junon, et changeant en grenouilles de marais les grossiers paysans qui lui avaient refusé à boire?

PRIX PROPOSÉ PAR L'EMPEREUR DU KANUB.

Les Kanubiens trouvent un grand plaisir à s'enrichir, mais ils en trouvent fort peu à travailler. Quelques Européens sont assez de leur goût.

Le glorieux empereur du Kanuh, Momotambo, quatre-vingt-dix-neuvième du nom, qui songe toujours au bien de ses sujets quand il n'a rien de mieux à faire, proposa dernièrement la question suivante aux savants de ses États : *Par quels moyens les habitants d'une commune pourraient-ils s'enrichir sans peine et sans travail?* Le prix destiné à celui qui indiquerait ces moyens devait être 100 pièces d'or.

J'ai résolu la question à ma manière : ma réponse a eu l'agrément de l'empereur ; et, ce qui vaut encore mieux, j'ai gagné les 100 pièces d'or.

Voici comment j'ai expliqué la chose :

Tout le monde sait qu'il tombe du ciel de l'eau, de la neige et de la grêle, mais qu'il ne pleut ni des liards ni des écus : il n'y a personne qui nie cela.

Mais comme le nombre des hommes augmente tous les jours, il est naturel que l'argent se trouve, tous les jours, divisé en un plus grand nombre de sacs : ainsi donc, moins il y aurait d'hommes sur la terre, plus chacun d'eux serait riche, puisqu'il aurait la part des autres.

En conséquence, je propose les mesures suivantes à toutes les communes dont les habitants voudront faire fortune sans peine et sans travail.

1° *A dater de ce jour, jusqu'à celui du jugement dernier, on n'admettra plus aucun étranger à faire partie de la commune.*

Il est bien vrai que plus un endroit est populeux, plus le commerce et l'industrie y fleurissent; plus l'argent y abonde, et plus les pauvres ont occasion d'en gagner ; plus les ouvriers travaillent bien, plus les marchandises sont de bonne qualité et à bas prix parce que les acheteurs peuvent choisir leur marchand, et plus on supporte aisément les impôts parce qu'ils sont divisés entre beaucoup de personnes : je conviens que tout cela est vrai.

Mais il est vrai aussi que lorsqu'on n'admet aucun nouveau venu dans une commune, on peut espérer de voir s'éteindre des familles, d'en voir d'autres aller s'établir ailleurs, enfin de voir diminuer le nombre des habitants : or, moins il y en a, et plus la part de chacun est grande ; et s'il ne restait, par exemple, que deux familles dans un village, ces deux familles posséderaient à elles seules tous les champs, tous les bois, toutes les prairies et tout l'argent ; et si le pays prenait ce parti-là, au bout de quelque temps il n'y aurait plus, à la vérité, qu'un tout petit nombre d'hommes, mais ce seraient tous des hommes riches. Ils seraient si riches, qu'aucun d'eux ne pourrait habiter toutes les maisons ni cultiver tous les champs ; il faudrait aussi que chacun d'eux fût à la fois son tailleur, son cordonnier, son tisserand, son serrurier, son maçon, son boulanger, etc. ; cela ne serait pas bien commode, mais du moins on serait *riche*.

C'est déjà plaisir de voir aujourd'hui dans quelques endroits les ouvriers être en même temps laboureurs ; on a beau demander et offrir de l'argent, on ne trouve pas de bonne marchandise, parce qu'il y a trop peu d'acheteurs et que les marchands ne peuvent pas renouveler leurs provisions. C'est déjà un bon commencement pour devenir riches.

Cependant, comme cela va trop lentement, et qu'il faut que beaucoup de gens meurent pour que les autres héritent, je fais encore d'autres propositions :

2° *On n'épousera jamais d'étrangers; l'on mariera entre eux les cousins et cousines, oncles et nièces, neveux et tantes.*

Il arrivera d'abord que l'argent ne sortira pas des familles ; ensuite, rien n'est plus propre à les détruire en peu de temps que de marier entre eux des proches parents. Les enfants qui viennent de ces mariages sont de plus en plus faibles, parce qu'ils héritent des infirmités et des germes de maladies de leurs familles ; ce qui n'arrive pas lorsqu'on épouse des étrangers bien constitués, parce que le sang de l'un améliore celui de l'autre. Une famille dont les enfants se marient entre eux ne tarde pas à dépérir, car les petits défauts du corps se transmettent de l'un à l'autre, s'augmentent toujours et finissent par détruire la race. Tout le monde sait bien que cela arrive aussi parmi les animaux.

3° *On établira dans la commune beaucoup de cabarets, afin que les habitants puissent s'enivrer régulièrement chaque jour, ou au moins une fois par semaine.*

Le vin, et surtout l'eau-de-vie, quand on en boit beaucoup, gâtent peu à peu tous les bons sucs qui se trouvent dans le corps et produisent une quantité de vilaines maladies. Il est rare que les ivrognes aient des enfants bien portants et qui vivent longtemps. Établissons beaucoup de cabarets, on ne s'imagine pas combien cela peut faire mourir de monde.

4° *On laissera la boue et les ordures dans les rues, et le fumier devant les portes; l'on ne nettoiera que rarement les maisons.*

Il est vrai qu'au commencement cela produit des exhalaisons qui n'ont pas bonne odeur ; mais on en est quitte pour se boucher le nez : d'ailleurs, en revanche, au printemps et à l'automne, on a le plaisir de voir se déclarer des maladies épidémiques qui enlèvent une foule de gens pour le profit des héritiers. Quand il pleut, le jus du fumier, qui vaut de l'or, coule dans les rues et forme de jolis ruisseaux dorés très-agréables à la vue. Cela coûte cher, mais c'est un plaisir que peuvent se donner les gens riches. C'est bon pour des gueux de ménager les engrais en mettant le fumier dans de bonnes fosses étanches et sous un abri !

Tout ce que je viens de conseiller ici, dans mon humble sagesse, j'ai eu le plaisir de le voir dans beaucoup de villes et de villages, et je puis assurer les communes qui ont envie de suivre mes avis que partout on en obtient les résultats les plus favorables pour la diminution rapide de la population.

Je pourrais encore indiquer bien d'autres mesures tout aussi utiles ; mais quand on montre aux gens trop de choses à la la fois, ils ne font rien du tout. C'est assez, pour aujourd'hui, des quatre avertissements que j'ai donnés ; si on les suit comme il faut, je parie mes 100 pièces d'or qu'on verra bientôt l'herbe pousser dans les rues des plus grands villages. (1)

LA PETITE CURIOSITÉ.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire sont empressés d'apprendre.

FÉNELON.

LE *BENEDICITE*.

Le peintre nous transporte en plein seizième siècle, non pas au milieu de ses scènes de lutte et de désordre, à ses heures de trouble et de passion, mais dans sa grandeur paisible, dans la douce et grave intimité de la vie domestique. C'est ici une famille noble et riche, pieuse et aimant les arts. Elle est rassemblée autour de la table servie. Tous sont présents; mais avant de commencer le repas, il faut remplir un saint devoir, il faut remercier Dieu et implorer son aide. Le silence se fait, et le chapelain prononce le *Benedicite*. Tous sont restés debout; le chef de la famille

(1) D'après Zschokke.

seul, excusé par ses cheveux gris et par sa faiblesse, due sans doute moins encore à l'âge qu'aux longues fatigues de la guerre, s'est assis dans son fauteuil de chêne. A l'expression sérieuse et recueillie de son visage, on voit qu'il s'associe de cœur à la prière, que sa pensée s'élève vers le ciel. C'est qu'il connaît le fond de la vie, il a savouré l'amertume des choses humaines, il a éprouvé la sévérité du sort et la fragilité des hommes; et surtout, celle qui a partagé sa destinée, l'épouse qu'il a aimée, la mère de ces jeunes gens, de ces jeunes filles qui entourent



Salon de 1859; Peinture. — Le *Benedicite*, par Chevignard. — Dessin de Chevignard.

sa vieillesse et perpétuent sa race, elle n'est plus là pour s'asseoir aussi à la table de famille : comment ne songerait-il pas à cette place vide et n'aspirerait-il pas à la patrie céleste où il n'y aura plus de séparation ni de deuil. Les autres membres de la famille écoutent avec respect les paroles sacrées; mais la jeunesse, la force, l'espérance, circulent avec le sang dans leurs veines, et leurs mains, impatientes d'agir, de saisir les biens de la vie, n'ont pas encore appris à se croiser dans une suppliante ferveur. Quant aux enfants, quelques minutes de silence sont tout

ce qu'ils peuvent donner, leur pensée ne sort pas du cercle des choses qui les entourent et qui excitent leurs naïfs désirs. Le plus petit, dont la tête dépasse à peine le niveau de la table, n'a d'yeux que pour les plats dont tout à l'heure il aura sa part; sa sœur, plus grande, mais encore à cet âge où tout n'est qu'occasion de jeu et prétexte de rire, se détourne furtivement pour regarder le chat qui, encouragé par l'exemple de l'épagneul son commensal, se glisse discrètement dans la salle à manger. Mais la famille ne serait pas complète, ou du moins ne croirait pas remplir son devoir, si les domestiques de la maison n'assistaient pas au *Benedicite*. Ils sont debout, au fond de la salle, immobiles et silencieux, en attendant qu'ils aillent se placer derrière les siéges de leurs maîtres. L'un d'eux est du même âge que le chef de la famille; sans doute il lui a servi d'écuyer à la guerre, puis il a élevé ses fils; maintenant encore il donne des conseils et on l'écoute; il gronde même parfois les jeunes gens, qui seront toujours des enfants à ses yeux. Surtout il a l'œil sur les autres domestiques : il les dirige, les gourmande, et leur enseigne le respect du nom, des gloires et des traditions de la famille. Ne serait-ce que par vénération pour son maître, il croit et prie avec lui.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le crayon habile de M. Chevignard; cette composition distinguée, par laquelle il s'est signalé au dernier salon, l'a classé au rang des artistes consciencieux, pleins d'amour et de respect pour l'art qu'ils cultivent, et appelés à l'honorer par de légitimes succès.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN ANGLETERRE.

Il a existé de tout temps et chez tous les peuples une littérature populaire chantée, racontée ou écrite, et destinée à la satisfaction des classes inférieures; mais c'est à notre siècle qu'appartient la gloire d'avoir créé la littérature populaire proprement dite, c'est-à-dire ayant la conscience de sa condition spéciale et de son but, et tendant par des procédés déterminés à propager des connaissances solides dans ces masses immenses de population rurale et manufacturière qui en sont communément trop peu douées. La condition spéciale de ce genre de littérature est la simplicité jointe à une ferme moralité, et son but est de suppléer aux défauts de l'enseignement primaire en fournissant aux esprits tous les éléments nécessaires à leur développement, et en les élevant même plus énergiquement qu'aucune autre méthode, moyennant l'appel aux forces propres de l'individu, loin du secours des maîtres, dans la solitude de la lecture. Ce mode d'éducation offre sans doute beaucoup plus de difficultés que celui qui est fondé sur l'institution des écoles et les leçons orales; mais il a d'autre part, outre l'avantage que nous venons d'indiquer, celui d'être beaucoup plus économique, de se prêter beaucoup mieux aux exigences diverses de la vie, et de s'appliquer par conséquent à un public beaucoup plus nombreux, et à l'âge mûr tout aussi bien qu'à l'enfance et à la jeunesse. Son importance pour l'ordre et le bonheur des sociétés est donc évidente, et la logique semblerait exiger que, dans les pays où les gouvernements consacrent annuellement une partie de leurs ressources à l'enseignement élémentaire, ce complément essentiel de l'instruction des classes inférieures ne demeurât pas aussi étranger qu'il l'est d'ordinaire à la sollicitude de l'État.

Bien que l'industrie privée trouve généralement assez de profit dans l'exploitation de cette branche de la librairie pour s'en charger, il est incontestable que les encouragements de la puissance sociale, en donnant à celle-ci le droit et le moyen d'intervenir dans la direction et les tendances des publications, seraient de nature à y exercer une influence utile. Si la définition que nous avons donnée tout à l'heure est exacte, la littérature populaire doit être considérée, en effet, comme constituant un véritable service public, et, pour ainsi dire, une ramification des écoles primaires.

C'est en Angleterre, vraisemblablement par suite de l'usage de la Bible, qui rend la lecture obligatoire pour toutes les classes, et de la grande extension de l'industrie, qui augmente d'une manière notable la proportion de la population des villes, que s'est constituée pour la première fois, d'après un plan systématique, la littérature populaire, non point avec l'appui du gouvernement, mais avec celui de ces grandes associations privées qui jouent dans l'économie générale de ce pays un rôle si capital; et la trace de l'un des hommes d'État les plus considérables de la nation y est marquée d'une manière durable. Il y a trente-cinq ans qu'à l'instigation de lord Brougham, et pour suppléer autant que possible à l'insuffisance de l'éducation scolaire, se fonda à Londres une société dite des *connaissances utiles*. Son but principal, comme l'indiquait, dans le manifeste adressé à cette occasion aux ouvriers et aux patrons, l'homme d'État que nous venons de nommer, était d'encourager la publication d'ouvrages propres à aider chacun à l'éducation de soi-même, *self education*. Tout ce que s'était proposé cette société lui réussit au delà même de ses espérances. Grâce à son activité et à ses secours, le public fut mis assez promptement en possession d'une collection complète de traités sur toutes les parties des sciences et de leurs applications, écrits pour la plupart avec une telle recherche de simplicité et de clarté que tout homme désireux de s'instruire était désormais le maître d'y réussir, moyennant un peu d'intelligence et de volonté; et en même temps, condition non moins indispensable, le prix de ces traités joints aux cartes et aux planches propres à en faciliter la lecture, se trouvait réduit à un chiffre tel que les plus médiocres économies étaient assurées d'y pouvoir atteindre. Mais on ne tarda pas à reconnaître que, pour aider l'instruction à pénétrer dans le sein des classes que l'on avait en vue, aux traités scientifiques il était nécessaire d'adjoindre quelques ouvrages d'une forme moins aride et mieux faits pour décider à la lecture. Au principe de l'instruction on adjoignit donc, dans une certaine mesure, celui de l'amusement, et l'empressement des lecteurs de tout âge prouva presque aussitôt que l'on venait, en effet, de donner satisfaction à une tendance essentielle.

C'est à cette heureuse idée de l'alliance la plus intime des connaissances scientifiques et littéraires que doit naissance la publication populaire connue sous le nom de *Penny Magazine* (Magasin à deux sous), et qui a servi de modèle, à certains égards, à notre *Magasin pittoresque*. L'action de lord Brougham, secondé par M. Hill, juge à Birmingham, fut également ici toute-puissante, et il est à croire que ce service rendu à la condition sociale des classes ouvrières sera suffisant pour la consécration durable de son nom. On peut dire que le grand Leibniz, qui sur tant de points a devancé son siècle, avait déjà eu l'idée de publications de ce genre lorsqu'il demandait pour l'usage du peuple des dictionnaires dans lesquels l'image de l'objet se trouverait partout à côté de son histoire; mais il ne se serait certainement jamais douté du degré de perfection auquel il deviendrait possible de porter ces instructives images. Ç'a été là une des merveilles du bon marché, car c'est par le bon marché que l'on est arrivé aux multitudes, et par les multitudes que l'on est parvenu à réunir autour des œuvres de librairie les plus modestes les plus grandes sommes. L'art même de la gravure sur bois, stimulé par des encouragements plus considérables qu'il n'en avait reçu à aucune

époque, s'est élevé rapidement à une délicatesse qu'il n'avait jamais connue; et l'on vit pour la première fois, chose bien digne d'être admirée, même aujourd'hui que nous en sommes coutumiers, des gravures payées plus de mille francs, et consacrées à l'ornement d'une brochure mise en circulation au prix de deux sous. Aussi la vogue du *Penny* s'éleva-t-elle dès ses débuts à des proportions inusitées; en peu de temps son débit atteignit le chiffre de deux cent vingt mille exemplaires, ce qui devait, selon toute apparence, représenter un total d'au moins un million de lecteurs.

Cet énorme succès ne pouvait manquer de susciter des concurrences, et bien que leur effet inévitable dût être d'apporter une certaine réduction dans le débit du *Penny Magasine*, la société qui l'avait fondé, bien différente à cet égard d'un spéculateur ordinaire, ne put que s'applaudir d'une telle rivalité. Elle avait donné l'exemple, et son exemple était suivi; elle avait semé, et sa semence germait d'elle-même et prospérait. L'influence d'une idée aussi féconde ne devait même pas rester limitée à l'Angleterre. Elle renfermait en elle quelque chose d'assez général pour convenir à toutes les sociétés devenues assez civilisées pour vouloir l'amélioration morale et intellectuelle de tous leurs membres; et aussi la vit-on s'étendre peu à peu, d'abord à la France, puis à l'Allemagne, à l'Italie, finalement à tout le continent. Tous nos lecteurs savent, et nous aimons à le rappeler, que c'est au *Penny Magazine* que notre *Magasin pittoresque*, première publication de ce genre qui ait paru en France, doit son origine; et nous ne saurions donner place ici à ce souvenir sans y joindre celui de feu Lachevardiere, qui, après avoir pris l'idée de cette entreprise dans un voyage en Angleterre, en 1832, en fut parmi nous le premier éditeur. Proportion gardée, vu la différence dans les habitudes de lecteur des deux pays, et la différence correspondante qui a dû en résulter dans l'esprit de la rédaction, on peut dire que la faveur du public fut ici la même que de l'autre côté du détroit. La vente de notre *Magasin* s'éleva en effet, dès ses commencements, à plus de cinquante mille exemplaires, chiffre que les journaux politiques eux-mêmes ne connaissaient pas encore à cette époque; et son succès eut également pour résultat de susciter des concurrences qui servirent, chacune à leur manière, à propager le goût, si salutaire et cependant si généralement négligé chez nous, de la lecture.

Les concurrences du *Penny Magazine* se portèrent principalement sur une branche de littérature à laquelle ce recueil n'avait pas cru devoir payer tribut, et qui, comme ne l'apprend que trop l'expérience de tous les temps, est la plus propre à exercer de la séduction sur les imaginations populaires : c'est assez nommer la littérature romanesque. Indépendamment des articles de science, d'industrie et d'histoire naturelle, le *Penny Magazine* n'avait guère soutenu la variété de sa rédaction que par des fragments d'histoire, des esquisses biographiques, des considérations sur les beaux-arts. Sans doute, rien ne lui eût été plus facile que de combler la lacune qui se faisait sentir dans son ensemble en élargissant convenablement ses cadres, ainsi qu'on a été conduit peu à peu à le faire pour notre *Magasin;* mais la société qui le dirigeait préféra donner satisfaction d'une manière plus complète au goût dont il s'agit, et fonda en conséquence une classe spéciale de publications exclusivement consacrée aux œuvres d'imagination. Il lui avait paru démontré qu'une catégorie nombreuse de lecteurs, quelques efforts que l'on pût faire pour augmenter l'intérêt et la variété du *Penny*, n'y trouverait jamais une séduction assez vive pour se décider à entreprendre de le lire, trop peu sérieuse pour être jamais captivée autrement que par des récits roulant sur le jeu des aventures et des passions, en un mot, par des romans. Or il était manifeste en même temps qu'il y avait un grand danger à ce que ces personnes fussent abandonnées sans remède à l'influence des publications plus ou moins délétères de cette nature, qui se trouvaient versées dans le public en dehors de la Société; et même, plus ces personnes marquaient par là de légèreté, plus il était essentiel de les conquérir et de fortifier en elles le sentiment du bien, même sous les formes qui trop souvent ne servent, au contraire, qu'à l'égarer. « Dans ce but, dit lord Brougham, un ordre particulier de publications fut établi par nous. Une portion du texte consistait en récits d'imagination, tandis que le reste se composait d'esquisses historiques ou biographiques. Le plus grand soin avait été pris tout naturellement pour exclure de la partie fictive de ces recueils tout ce qui pouvait être propre à exciter les mauvaises passions de n'importe quelle espèce, ou à blesser de si loin que ce fût les principes de religion et de moralité. Mais ce n'était encore là qu'un mérite négatif. Le but de toute publication de ce genre, qu'il s'agisse de fiction ou de description, doit être d'aider au développement des sentiments bons et vertueux, et de réveiller dans les âmes le véritable esprit de la piété, et, soit dit en passant, plutôt en démontrant la thèse que l'on se propose par le mouvement même de l'action et des personnages mis en scène que par la voie directe des conseils et des prédications. »

Malgré la multiplication rapide des entreprises de romans illustrés qui s'est produite chez nous dans ces dernières années, et de laquelle font suffisamment foi les devantures de nos étalagistes, il faut convenir que le goût de la littérature est encore loin d'être aussi généralement répandu dans nos classes ouvrières que dans celles de l'Angleterre; et cependant ces entreprises ne se font pas faute de solliciter les lecteurs par les séductions les plus vives du genre de littérature auquel elles se rapportent. Mais quel changement s'opérerait dans leur situation s'il leur était possible de disposer, pour le perfectionnement de leur industrie, de sommes aussi considérables que celles qui sont employées dans les recueils analogues de l'Angleterre, et surtout si quelques-unes au moins, à l'instar de ce qui a lieu chez nos voisins, se trouvaient soumises à une autorité morale aussi ferme! On ne sait que trop combien il s'en faut que le programme tracé par lord Brougham soit le leur. Bien que de toutes les récréations auxquelles peuvent s'adonner dans leurs rares loisirs les classes ouvrières la lecture soit à coup sûr la meilleure, il doit résulter de celle de la plupart des romans qui ont été mis de la sorte entre les mains du peuple des troubles moraux si déplorables qu'on ne saurait trop regretter que la littérature populaire n'ait pas suivi chez nous une marche aussi régulière que celle dont nos voisins nous ont donné l'exemple. Il serait temps que chez nous, comme chez eux, il pût se constituer une grande et opulente association ayant pour but, non de pousser aveuglément, comme de simples éditeurs, à la lecture, mais de pousser à la moralisation par la lecture; car autrement, s'il n'y a moyen de déterminer les personnes peu instruites à vaincre leur répugnance ordinaire pour les livres qu'en allumant leur imagination par la mise en scène des plus détestables passions comme des plus détestables aventures, il sera permis de se demander si la bonté du but n'est pas entièrement dénaturée par la perversité du moyen.

UNE COURONNE RUSSE.

Cette couronne est une de celles qui ont servi, en 1741, au couronnement de la tzarine Elisabeth Ire, fille de Pierre Ier. On sait que pendant ce cérémonial symbolique

les souverains russes ceignent tour à tour leur front de plusieurs couronnes. Parmi celles qu'on a figurées dans le bel atlas des « Antiquités de l'empire de Russie » (1), aucune ne donne l'idée de plus de richesse et d'éclat que le dessin reproduit par notre gravure. Il ne paraît pas que cette couronne ait été conservée intacte au trésor du Kremlin. Probablement, à une époque qui n'est pas connue, on en aura démonté les rubis et les diamants pour les disposer d'autre manière, suivant un caprice ou un goût plus modernes.

Assurément, le nom de l'impératrice qui a posé un instant sur sa tête ce magnifique joyau, n'évoque point des souvenirs de pureté et de vertu. Au milieu du dernier siècle, la cour de Pétersbourg ne donnait pas au monde des exemples plus édifiants que celle de Versailles; il semble même que le trône y ait été encore plus avili, car ce furent deux femmes (Élisabeth Ire et Catherine II) qui exposèrent de si haut, au mépris du monde, le spectacle des désordres les plus honteux. On rapporte qu'Élisabeth Petrowna s'enivrait tous les soirs : elle entrait alors dans des fureurs étranges. Pour être en mesure d'obéir promptement à ses impatiences, ses dames d'honneur avaient le soin de la vêtir de robes qu'elles avaient seulement faufilées et non cousues, afin de la déshabiller d'un coup de ciseaux et de pouvoir la porter sur sa couche à l'instant même où elle en exprimait le désir. Il ne peut nous convenir de rien dire de plus de sa vie. Ajoutons seulement qu'elle était très-superstitieuse. « Un jour, dit Levesque dans son *Histoire de Russie,* elle s'indigna de la langueur des opérations contre le roi de Prusse. Elle fit dresser un ordre à ses généraux de ne plus épargner ce fier ennemi. Elle allait signer; mais une guêpe se noya dans l'écritoire. A ce présage funeste, elle frémit, la plume lui tomba des mains; l'ordre ne fut point expédié, et ses armées continuèrent d'agir avec la même lenteur. « Elle tremblait à l'idée de la mort : il était sévèrement interdit à toute personne qui portait des habits de deuil de passer devant ses fenêtres. Quoiqu'on ait beaucoup vanté sa douceur, on n'était pas exempt sous son règne de la crainte et de la défiance qu'inspire toujours le despotisme. « Des amis ne s'entretenaient qu'en tremblant; ils ignoraient si les effusions de leur cœur ne seraient pas des crimes d'État. Quand l'impératrice était indisposée, on n'osait pas demander tout haut de ses nouvelles. » Cependant un fait relève quelque peu Élisabeth Petrowna dans l'histoire. En arrivant au pouvoir, elle avait juré que personne ne serait puni de mort sous son règne : elle garda le sceptre vingt et un ans, et elle tint parole.



Couronne d'Élisabeth Ire de Russie. — Dessin de Fellmann, d'après Raphaël Jacquemin.

(1) Voyez t. XXVI (1858), p. 90.

ERRATUM.

Tome XXVII (1859), page 263, colonne 2, ligne 36. — Les coupes d'argent données en prix aux derniers concours régionaux d'agriculture sortent des ateliers de la société Charles Christofle et Cie.

SOUVENIRS POPULAIRES.

LE PÉNITENT DE KAISERSBERG, EN ALSACE.



Composition et dessin de M. Théophile Schuler, de Strasbourg.

On conserve à la maison de ville de Kaisersberg, dans le département du Haut-Rhin, deux antiques sabots, armés de lourdes bandes en fer, garnis de clous énormes, et pesant ensemble onze kilogrammes. C'était la chaussure ordinaire d'un ermite étranger qui vivait non loin de la ville, sur la montagne, dans une misérable hutte faite de troncs d'arbres. Volontairement exilé dans le pays pour y expier, disait-on, un grand crime, il avait fait vœu de marcher avec ces sabots mal commodes pendant toute sa vie, et d'accomplir divers pèlerinages en portant une grande et lourde croix de bois. Un jour, en 1769, on le trouva écrasé sous cette croix dans la forêt. Jamais on ne lui avait entendu prononcer une seule parole ; on ignorait son nom et sa patrie : il s'était cependant répandu quelque

vague soupçon qu'il appartenait à la grande et puissante famille des Egisheim, dont l'un des membres est monté au trône pontifical sous le nom de Léon IX [1]. La vie austère de cet ermite était un sujet de curiosité beaucoup plus que d'édification. Un des meilleurs moyens d'expier le mal que l'on a fait, c'est de faire le bien. L'exemple des bonnes actions fait seul oublier aux hommes les mauvaises. Quant à la piété, moins elle se montre, moins elle excite l'attention, moins elle a recours à des pratiques extraordinaires, plus on est disposé, si on l'entrevoit, à la croire véritablement sérieuse et sincère. En s'imposant ostensiblement des châtiments tout matériels, inutiles à autrui et d'un caractère trop excentrique, on s'expose non-seulement à ne pas attirer à son imitation ceux qui en sont les témoins, mais encore à provoquer leur sourire, et à jeter du ridicule sur ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable au monde, le repentir et la foi.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 10.

Nous fûmes quelques jours sans revoir Ida et sans avoir de ses nouvelles. Nous craignions, en allant la demander à l'hôtel, de lui attirer quelque désagrément. Nous allions tous les soirs nous promener au *Jardin anglais,* qui s'étend sous les fenêtres de la *Métropole;* de vertes pièces de gazon semées de groupes de fleurs et d'arbustes, un jet d'eau, et surtout la vue du lac et des riants coteaux qui le bordent, font de ce jardin une promenade très-agréable. Je croyais que la duchesse y enverrait Ida et les enfants; mais je ne la rencontrai point.

Un matin, je traversais ces hautes allées d'ormes qui ceignent la ville au midi et qu'on nomme le Bastion; je vis devant moi deux jeunes filles; chacune d'elles conduisait par la main un enfant qui se plaisait fort à faire bruire les feuilles sèches sous ses petits pieds. J'avais reconnu la tournure, le chapeau. Je pressai le pas. J'arrivai près de la jeune fille, qui tourna la tête de mon côté et poussa une exclamation de joie.

— Mademoiselle Geneviève, dit-elle à la petite fille, dites *Guten Tag* à cette bonne dame, et touchez-lui la main.

L'enfant mit timidement sa frêle main dans la mienne. Son teint était pâle, jaune même; ses traits étaient irréguliers et sans grâce; sa physionomie avait une expression de tristesse peu ordinaire à son âge. Mais quand son regard profond eut rencontré le mien, elle sourit et me dit tout bas :

— Voulez-vous m'embrasser, Madame?

Je me baissai; elle serra mon cou dans ses petits bras avec un mouvement passionné.

Le petit garçon, conduit vers moi par sa bonne, retira sa main gantée qu'elle avait prise pour la mettre dans la mienne, et dit d'un ton passablement dédaigneux :

— Qui est-ce, ça? Je ne vais pas vers tout le monde, moi.

C'était un enfant d'une rare beauté. Je ne fis nulle attention à ses airs, et dis à la bonne de ne point insister pour qu'il me fît politesse. Cette bonne, jolie brune à l'air très-éveillé, dit à Ida :

— Je vais m'occuper des deux enfants pendant que vous causerez avec madame. Allons, mademoiselle Geneviève, donnez-moi la main; nous monterons cette allée en courant, et nous la redescendrons de même.

— Merci, ma bonne mademoiselle Rosalie, dit Ida.

[1] Voy. les *Légendes alsaciennes* de M. Aug. Stœber, professeur au Collége de Mulhouse.

Et, l'air étant très-doux malgré la saison avancée, nous nous assîmes sur un banc.

— Quel bonheur de vous avoir rencontrée! me disait-elle en me serrant les mains. Je n'ai pas encore osé demander un moment de congé pour vous aller voir, et je ne voulais pas le prendre. Mais je vous aurais écrit aujourd'hui ou demain pour vous demander conseil. Je suis dans un grand embarras. Mme la duchesse exige que je sois très-bien vêtue; elle m'a fait mettre de côté tout ce qu'elle appelle mes toilettes tudesques; elle veut que je porte à l'ordinaire la robe de soie que je comptais garder pour les grandes occasions; elle ne veut pas me voir deux jours de suite la même robe. Je lui ai respectueusement fait observer que je ne pourrais pas suffire à cette dépense. « Comment! m'a-t-elle dit, quatre cents francs par an ne suffisent pas à l'entretien d'une fille de votre classe? — Mais, ai-je répliqué, la mise que Madame exige de moi n'est pas celle d'une fille de ma classe, et comme cela je ne pourrai rien envoyer à ma famille. — Ah! je ne me suis pas engagée à entretenir votre famille. » Là-dessus, madame m'a quittée. Que dois-je faire?

— Prendre patience; on vous fera peut-être des cadeaux...

Ida secoua la tête d'un air de doute.

— Si cette place ne vous convient décidément pas, il faut en chercher une autre.

— A bien des égards, elle ne me convient pas. Parmi tant de domestiques si peu surveillés, je vois bien des choses qui ne sont pas ce qu'elles devraient être. Rosalie, la bonne de Charles, est une personne très-obligeante, gaie, d'agréable humeur; mais enfin ma mère ne me l'aurait pas choisie pour compagne. Malgré tout cela, je ne voudrais pas quitter ma petite Geneviève. Madame, quel cœur a cette enfant! Si vous saviez combien elle est sensible à l'affection! Je crois que je peux lui faire du bien; avec l'aide de Dieu, j'espère qu'elle ne sera ni fausse ni égoïste. C'est étrange comme elle sympathise avec tout ce qui souffre. Le lendemain de mon installation, je l'ai menée au Jardin anglais...

— Je vous ai cherchée là sans vous y trouver.

— Nous n'y sommes pas retournées; madame trouve qu'il y a là trop d'enfants du commun. Ce jour, donc, Geneviève avait une brioche; nous avons vu un enfant qui marchait avec des béquilles, et, à côté de lui, un vieux chien barbet tout crotté. La petite a partagé sa brioche entre l'enfant et le chien, sans rien garder pour elle; et quand son frère lui a reproché de donner à cet enfant, à ce chien, sales et laids, elle a répondu, avec cet air étrange qu'elle a souvent : « Je les aime parce qu'ils sont laids; je n'aime pas ce qui est joli. »

— Ne serait-elle point jalouse de son frère?

— Je le crains, et c'est cette mauvaise plante que je veux étouffer sous les bonnes.

— Les parents font-ils une différence entre eux?

— Pas monsieur. C'est dommage qu'il n'ait pas sa fille plus souvent avec lui. Quant à madame, elle disait ce matin encore, devant Geneviève : « Je ne sais vraiment que faire d'une enfant qui n'est ni jolie, ni intelligente. » C'est vrai, elle apprend difficilement; mais elle est adroite. Je lui ai fait broder une petite pelote; elle a été la présenter toute joyeuse à sa mère, qui lui a dit sèchement : « Ce n'est pas vous qui avez fait cela, c'est Mlle Ida. » Je n'étais pas loin, et j'ai pu affirmer en toute conscience que Geneviève avait tout fait. « C'est bien, a dit madame; alors elle est moins gauche que je ne croyais. Je ne sais trop que faire de cela, mais je lui sais gré de l'intention, ainsi qu'à vous, Ida. Vous aurez un cornet de dragées pour votre pelote, Geneviève. » Hélas! la pauvre enfant aurait préféré un

baiser. De telles scènes se reproduisent à chaque instant. Mais arrêtez-moi; j'ai grand tort de médire de ceux dont je mange le pain.

Rosalie et les enfants revinrent, et nous nous séparâmes.

Peu de temps après, j'eus la visite d'une personne très-pâle, très-maigre, avec de grands yeux qui me parurent un peu fiévreux. Elle se fit annoncer sous le nom de Mlle Isaline Mouret.

— J'ai pris la liberté de venir trouver Madame, me dit-elle, parce que je sais que Madame s'intéresse beaucoup à Mlle Ida, et je pense qu'elle ne sera pas fâchée de savoir quelques détails sur la maison de Mme la duchesse.

— N'est-ce pas vous, lui dis-je, qui êtes la femme de chambre de Mme de Bréhault, et qui êtes tombée malade en route? Je suis contente de vous voir rétablie.

— C'est bien moi que Mme la duchesse a laissée malade dans une mauvaise auberge, parmi des étrangers qui m'ont très-mal soignée, et qui m'ont volée par-dessus le marché, tandis qu'elle-même s'arrêtait huit jours chez une amie qu'ordinairement elle déteste. Rétablie! je ne le suis pas; seulement, dès que j'ai pu me traîner jusqu'au chemin de fer, j'ai quitté ce bouge où l'on m'avait abandonnée. Quant à être la femme de chambre de madame, oh! merci, j'en ai assez. Je suis venue chez mes parents pour me refaire un peu avant de chercher une autre place, et pour obtenir de madame, s'il est possible, le payement de ce qui m'est dû.

— S'il est possible! m'écriai-je, me rappelant en même temps l'incident des frais de voyage. Le duc n'est-il pas immensément riche?

— Ils ont bien cinq cent mille francs de rente à eux deux; eh bien, madame n'a jamais le sou! Ce n'est ni en cadeaux, ni en charités, qu'elle se ruine, au moins : c'est l'égoïsme en personne; mais elle n'a point d'ordre et ne se refuse jamais une fantaisie, quitte à faire des économies en privant ses gens du nécessaire. Elle a des dettes, oui, et pour de belles sommes. Quand ses créanciers deviennent importuns, elle a recours aux expédients; à moi qui vous parle, elle m'a emprunté plusieurs fois! Devant moi, M. le duc lui a remis trois cents francs pour les envoyer à Mlle Ida; devant moi aussi, elle les a employés à payer un bijoutier qui lui avait vendu un bracelet, il y a trois ans. Monsieur, lui, est bon, humain, généreux; mais il dépense beaucoup aussi en chevaux, en équipages de chasse; il perd souvent au jeu. D'ailleurs, comme il n'y a pas dans la maison un contrôle bien établi, c'est un pillage, un gaspillage...

Les paroles de Mlle Isaline se suivaient avec volubilité, tandis que son corps tremblait, affaibli par sa récente maladie et secoué par la colère et le ressentiment. J'essayai en vain, à plusieurs reprises, d'arrêter ses confidences et de lui faire comprendre que les affaires de M. et de Mme de Bréhault ne me concernaient point; mais quand elle en vint à me parler d'Ida, je la laissai dire, car ses indiscrétions pouvaient me fournir d'utiles renseignements sur la situation de ma petite amie.

— Mlle Ida, on le voit tout de suite, est une demoiselle très-bien élevée. Mes anciens camarades la trouvent très-douce, quoiqu'un peu trop réservée. Pour ce dernier point, elle a bien raison; on l'estimera davantage si elle ne se familiarise pas. Je ne crois pas qu'elle ait de désagréments avec les domestiques actuels : on pourrait être jaloux si elle était une favorite; mais il n'y a pas de risque, madame l'a prise en grippe.

— Ne vous trompez-vous pas? Comment la duchesse pourrait-elle prendre en aversion une jeune fille aimable et inoffensive qui ne cherche qu'à la contenter?

— Madame l'a prise en grippe avant de la connaître, parce que son mari lui a fait une sévère réprimande au sujet de toutes les bévues qu'elle a faites et de l'abandon dans lequel Mlle Ida a manqué se trouver. Puis, comme Mlle Ida paraît s'être tout de suite attachée à Mlle Geneviève et s'en être fait aimer, madame, qui ne peut souffrir cette enfant...

— Oh! Mademoiselle, vous exagérez! Une mère...

— Il y a des mères de toutes sortes; Mme la duchesse ne peut souffrir Mlle Geneviève, qui n'est pas jolie, et que le sentiment de n'être pas aimée rend sauvage et craintive; en revanche, elle idolâtre M. Charles. C'est un bel enfant, j'en conviens; mais bien le plus méchant petit singe... Voyez, ajouta-t-elle en soulevant un des bandeaux de sa coiffure et en me montrant une cicatrice au front, j'emporterai cette marque au tombeau. C'est M. Charles qui me l'a faite en me jetant à la tête un de ses joujoux. Tandis que mon sang s'élançait par jets de la blessure, madame grondait M. Charles... de s'être servi de la main gauche!

Mlle Isaline continua quelque temps encore sur ce ton; puis elle mit fin à une visite qu'elle n'avait faite, sans se l'avouer peut-être, que pour avoir une occasion de plus de conter ses griefs.

Exacts ou exagérés, ses rapports me suggéraient bien des réflexions; non point tant sur les dangers de la richesse et les douceurs de la médiocrité, les couronnes d'épines cachées sous les couronnes d'or, l'aveugle fortune répandant ses faveurs sur qui ne les mérite pas, et autres vérités morales reconnues dans tous les âges, mais sur cet affaissement des caractères qui est propre à notre époque, et par suite duquel presque personne n'est à la hauteur de sa position. Un grand nom, une belle fortune! cela impose des devoirs. La société a été renouvelée, et, même dans les États qui semblent encore régis par l'ancien ordre de choses, il ne suffit plus, pour se trouver au-dessus des autres, de s'être donné la peine de naître. Néanmoins un nom noblement porté et transmis à travers les siècles a encore son prestige; mais si nulle grandeur morale ne l'accompagne, il n'imposera nul respect. Le fameux axiome : *Noblesse oblige*, ne dit-il pas aux représentants des anciennes familles que l'on attend d'eux autre chose qu'une vie oisive, stérile, uniquement consacrée à jouir, un sot gaspillage des biens de la fortune? Les barrières du privilége sont abaissées, l'arène est ouverte à tous. Que ceux qui veulent garder leurs places fortifient leurs bras et prennent du cœur, car ils ont besoin de force pour lutter contre leurs robustes rivaux.

Je voyais rarement Ida; nous nous rencontrions quelquefois pourtant. Plus discrète que Mlle Isaline, elle ne parlait pas de sa maîtresse; ce silence m'en disait assez. Mais elle ne tarissait pas sur son élève, sa bien-aimée Geneviève. Ce pauvre petit cœur s'était ouvert et attendri aux doux rayons d'une affection dévouée; elle apprenait à supporter en pardonnant, à souffrir en aimant. Une si étroite union régnait entre la bonne et la petite fille que souvent elles s'entendaient sans rien dire et devinaient les pensées l'une de l'autre. « Je voudrais ne pas grandir, disait l'enfant, pour qu'Ida pût toujours me prendre sur ses genoux. » La lente intelligence de Geneviève se développait sous les soins judicieux d'Ida et dans leurs entretiens journaliers. Un jour qu'Ida me l'amena, je trouvai que sa figure même avait gagné. Mais pourtant, je ne sais quelle mélancolie me prenait quand je rencontrais ce regard profond, ces traits si marqués, qu'il semblait qu'on eût mis une tête de vingt ans sur un corps de six ans; je savais trop ce que présage parfois cette précoce maturité.

Le duc et la duchesse passaient l'hiver à Genève, dans un bel appartement meublé qu'ils avaient loué près de notre vieille cathédrale. Je ne fréquente pas le monde où leurs lettres de recommandation les avaient introduits; mais j'ai

des amis qui y vont quelquefois. Chacun, dans ce monde-là, vantait la beauté, la grâce, la parfaite amabilité de la duchesse. Elle savait, dans l'occasion, revêtir son caractère, comme sa personne, d'une parure de circonstance. On se murmurait à l'oreille des demi-confidences qui laissaient soupçonner que cette ravissante personne n'était pas si heureuse qu'elle le méritait : un mari qui ne la comprenait pas, des embarras d'argent, une enfant d'un caractère difficile, qui préférait sa bonne à sa mère, et ce beau petit Charles, cet enfant charmant, était gaucher! que de malheurs! Mais à côté du courant de louanges circulait, dans le monde des marchands et des artisans, un courant contraire : la médisance aux pieds ailés avait dispersé un peu partout des récits que Mlle Isaline n'avait pas faits à moi seule, et les fournisseurs ne se montraient point disposés à laisser le montant de leurs notes grossir indéfiniment.

Ida n'avait pas encore touché son traitement. Mais, le jour où Geneviève joua devant son père une petite valse et lui chanta un air allemand, le duc ravi fit à Ida un présent de cent francs, ce qui la remit un peu à flot.

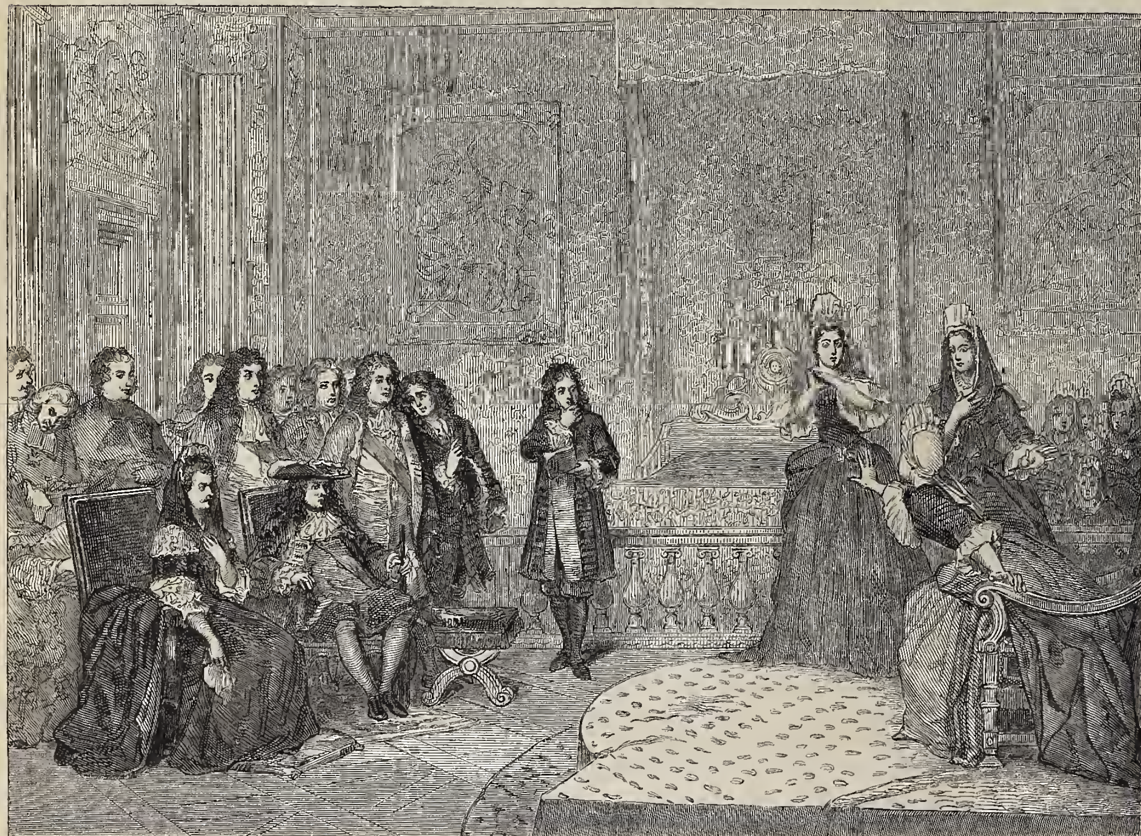
La fin à la prochaine livraison.

REPRÉSENTATION D'ATHALIE

PAR LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 225.

Athalie ne fut pas représentée, comme *Esther,* avec de riches costumes, devant un brillant auditoire. Dans le temps même où Racine composait, par ordre du roi, cette admirable pièce, on inquiétait la conscience de Mme de Maintenon. Son directeur, Godet-Desmarets, évêque de Chartres,



Salon de 1859; Peinture. — *Athalie* représentée par les demoiselles de Saint-Cyr, par M. J. Caraud. — Dessin de Staal.

et d'autres personnes pieuses, lui persuadèrent qu'il n'était pas sans inconvénient d'exposer ainsi ces jeunes filles aux regards et aux applaudissements de la cour : c'était exciter leur amour-propre, leur coquetterie, peut-être leur jalousie entre elles, et causer une grande dissipation qui s'accordait peu avec la modestie dans laquelle elles devaient être élevées. Toutefois on distribua les rôles d'*Athalie;* mais on la joua, le 5 janvier 1691, sans pompe, avec les habits ordinaires de Saint-Cyr, dans la classe Bleue (¹), en présence seulement de Louis XIV, de Mme de Maintenon, du roi et de la reine d'Angleterre, de Fénelon, de M. d'Aubigné, archevêque de Rouen, et de deux ou trois autres personnes. On la représenta aussi quelquefois à Versailles, sans plus d'appareil, dans la chambre de Mme de Maintenon. Plus tard enfin, Mme la duchesse de Bourgogne, qui avait eu un petit rôle dans *Esther,* voulut jouer *Athalie* à Versailles; et l'on a une lettre de Mme de Maintenon qui fait voir combien tous ces plaisirs de cour étaient mêlés d'ennuis (¹).

Boileau assista à une de ces représentations de Versailles, et écrivit à Racine : « En arrivant à Versailles, j'ai joui d'une merveilleuse bonne fortune : j'ai été appelé dans la chambre de Mme de Maintenon, pour voir jouer devant le roi, par les actrices de Saint-Cyr, votre pièce d'*Athalie.* Quoique les élèves n'eussent pas leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi, charmé, enchanté, ainsi que

(¹) Voy. t. XXV, 1857, p. 227.

(¹) Lettre au comte d'Ayen, citée par M. de Noailles dans son *Histoire de Mme de Maintenon.* — Voy. Dangeau, 6 décembre 1699, et février 1709.

Mme de Maintenon. Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas fait de meilleur ouvrage. »

Ce fut seulement en 1716 qu'*Athalie* fut jouée par de vrais comédiens et pour le vrai public. On en donna quinze représentations successives, ce qui était alors un grand succès; elle attira un grand nombre de spectateurs et fut vivement applaudie.

NUREMBERG.

Voy. la Table des vingt premières années.

Nuremberg est une des villes qui répondent le mieux à ce qu'en attendent les voyageurs. Ces promesses qu'on se fait au départ sont, pour tous ceux que pousse hors de leur pays la passion de voir, un des plus vifs plaisirs du voyage. On trace son itinéraire, on feuillette en quelque sorte d'avance le journal que l'on compte écrire; et si l'on doit rencontrer en chemin quelque beau monument, un site vanté, une ville célèbre, l'imagination réveillée leur prête un charme qui attire avec plus de force à mesure que l'on approche. L'arrivée détruit quelquefois cruellement bien des illusions; mais la réalité, quand elle est vraiment belle, franchement originale, surprend, par la vivacité des impressions qu'elle produit, les esprits les plus favorablement prévenus.

La réputation de Nuremberg est grande; je ne crois pas cependant que beaucoup de voyageurs se soient trouvés



Une Vue de Nuremberg. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

déçus dans leur espérance, quand, pour la première fois, venant d'Augsbourg ou de Bamberg, ils ont aperçu par la fenêtre du wagon ses toits rouges, ses murs flanqués de tours, les flèches élancées de son église, et son château qui se dresse sur un rocher à pic, au milieu de la plaine unie. Leur satisfaction n'a pas été moins grande, j'imagine, quand, après avoir franchi l'enceinte de ses formidables remparts, convertis en promenades, et ses fossés profonds, aujourd'hui cultivés et remplis d'arbres fruitiers, ils ont pénétré dans les rues de la ville.

Quels aspects singuliers et variés! quelle couleur! que de curieux détails, mais surtout quel ensemble! Tout est ici réuni pour séduire l'artiste, l'antiquaire, ou le promeneur qui cherche seulement à se dépayser et à se distraire par la nouveauté des objets. Il n'est pas, en Allemagne, de ville plus allemande que Nuremberg; il en est peu, en Europe, qui montrent aussi bien ce qu'elles furent autrefois. Beaucoup possèdent des édifices d'une antiquité plus reculée ou d'une beauté plus accomplie; mais ces édifices sont isolés, et semblent demeurés par hasard au milieu des places, des quais et des habitations modernes : ce sont des curiosités où l'on prend soin de conduire les étrangers

qui les cherchent. A Nuremberg, la curiosité rare, le spectacle vraiment inattendu, l'étranger n'a que faire de guide pour le découvrir : c'est la ville tout entière; ce sont ses rues, qui s'entre-croisent irrégulièrement, qui montent, descendent en rampes escarpés, et tantôt aboutissent aux portes fortifiées et aux charmantes promenades de l'enceinte extérieure, tantôt débouchent sur la rivière, en découvrant tout à coup la perspective la plus imprévue; ce sont des ponts où le regard, plongeant au loin, ne rencontre de tous côtés que tours et tourelles, clochers et clochetons, toits immenses, à quatre et cinq rangs de lucarnes, étagés les uns au-dessus des autres jusqu'au château qui couronne la hauteur; ce sont toutes ses maisons, enfin, bizarrement coloriées, rouges, vert pâle, ou comme couvertes de rouille, avec leurs grands pignons triangulaires, dont les montants se déroulent en volutes ou s'échelonnent en escaliers, leurs façades percées de fenêtres nombreuses, étroites et pressées, leurs enseignes naïvement taillées dans la pierre, au-dessus de l'entrée, leurs balcons couverts, leurs encoignures saillantes, prolongement de la pièce principale suspendu sur la rue, retrait privilégié de la maîtresse du logis, pour lequel l'architecte a réservé les ornements les plus élégants, les ciselures les plus délicates. Quelquefois, ces légers pavillons, superposés d'étage en étage, montent jusqu'à la naissance du toit; et, au milieu de sa pente, une lucarne maîtresse, porte plutôt que fenêtre, donnant accès aux vastes greniers qu'il recouvre, avance son auvent et sa grue curieusement sculptée.

Voilà le spectacle que Nuremberg offre à chaque pas au voyageur qui ne se contente pas de visiter ses monuments. Vainement il voudrait s'y borner; malgré lui il est entraîné à suivre tous les détours de cette ville si pittoresque. Assurément les monuments sont remarquables, pleins d'intérêt; ils méritent d'être étudiés et décrits en leur lieu; ils ne laissent pas cependant, à celui qui les a vus, un souvenir aussi vif et aussi durable que ces vieilles rues et ces vieilles maisons pour lesquelles son admiration n'était pas préparée. Il s'attendait à voir de beaux édifices et de curieuses antiquités; il est étonné et ravi de trouver une ville qui garde dans sa physionomie l'empreinte profonde du passé, où ce passé vit encore, si bien qu'à tout moment on reconnaît ce qu'on n'avait vu que dans les peintures de ses vieux maîtres : c'est leur caractère, leur couleur, et jusqu'aux personnages qui leur ont servi de modèles.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 206.

AFRIQUE.

L'Afrique éveille depuis soixante ans bien des curiosités obstinées jusqu'à l'héroïsme. Sans parler des efforts que tout le monde connaît, depuis Hornemann jusqu'à Caillé et aux d'Abadie, nous pouvons constater qu'à l'heure actuelle la terre classique des monstres et des merveilles (*portentosa terra*) est abordée par tous ses côtés à la fois. Anderson, Livingstone et Magyar nous ouvrent les régions du Congo et ses grandes vallées qui s'étendent au nord de la Cafrerie. Les missions protestantes du Zanguebar nous ont révélé l'existence des volcans et des grands lacs intérieurs, que viennent de visiter MM. Speke et Burton. Dix voyageurs luttent à qui arrivera aux hauts plateaux du Nil. Pendant que M. Vogel se dirigeait vers les grands empires du Soudan, sur les traces de l'heureux Barth, son compatriote, un steamer anglais a remonté le Quorra et la Tchadda de manière à relier ses découvertes à celles des deux savants allemands que nous venons de nommer.

Algérie et Maroc. — Les Moghrebis (Arabes d'Afrique) appliquent d'une façon générale le nom de *Rif* à tout le littoral de la Méditerranée, ce que nous appelions jadis Barbarie : dans son acception la plus étroite, ce nom ne se donne qu'à une certaine étendue de côtes marocaines entre Tanger et Melilla, repaire de tribus kabyles dont la piraterie est la passion invétérée. Entre le grand Rif et l'Atlas s'étend le Tell, zone des plaines, des riches vallées et des terres cultivables, au delà duquel on ne trouve plus que l'aride Sahara.

Le Sahara lui-même a plusieurs aspects : il y a le pays sablonneux parcouru par les Touareg et par les bandits arabes, et la plaine un peu ondulée, à végétation faible et rase, mais *mouchetée* d'oasis.

C'est cette dernière qui forme le Sahara marocain, algérien, tunisien : ce qu'on nommait dans toutes les géographies, il y a encore trente ans, le *Biledulgerid* ou *Belâd-el-Djerid*, « Pays des dattes ». Ce nom (*Djerid*) paraît se restreindre aujourd'hui à la contrée dont Nefta et Touzert sont les capitales et qui avoisine un grand *chott*, ou lac salé, appelé fort improprement dans les mêmes géographies lac Loudeah. On a découvert, après long examen, que ce mot de Loudeah n'était qu'une altération anglaise de l'arabe *el aoudyah*, « les marques, les traces », nom par lequel les indigènes indiquaient probablement certaines marques qui leur servaient à se diriger en traversant, pendant l'été, cette vaste surface desséchée.

Les principales oasis du petit Sahara sont, pour l'Algérie et le Maroc : les Ziban, l'Oued-Rir, l'Oued-Souf, Ouargla, le Mzab ; pour le Maroc : Figuig, Tafilelt, les Touat.

A l'heure où nous écrivons, toutes les oasis algériennes ont été visitées par nos troupes. Le Souf et ses cinq villes ont reconnu notre domination : Touggourt et Tmacin, qui sont les métropoles du Rir, long ruban de villages heureusement situés parmi des bouquets de palmiers et des vergers bien cultivés, en ont fait autant : un puits artésien y a même été creusé d'après les procédés européens ([1]), et a rendu la vie à des terres abandonnées faute d'eau. Nous dirons à ce propos que le forage des puits artésiens est depuis longtemps connu dans le Sahara, et que des indigènes ont des procédés particuliers pour pénétrer jusqu'à la nappe d'eau douce que l'on trouve partout en creusant la croûte saharienne ; mais ces procédés sont imparfaits et exposent gravement la vie des travailleurs au moment de l'éruption des eaux.

Le 1er janvier 1857, une colonne française a pénétré pour la première fois jusqu'à Ouargla : le matin, elle marchait sous une pluie battante ; à midi, il faisait une chaleur de 45 degrés. Grâce à cette dernière pointe vers le midi, la conquête pacifique de tout le Sahara algérien est désormais accomplie.

Le Figuig ressort bien du Maroc ; cependant quelques points semblent nous appartenir. Ainsi l'une de ses villes, Iche, a reçu la visite des troupes françaises et leur a offert la *diffa* (repas d'honneur) ; mais ce petit pays commerçant, dont les habitants sont renommés pour leur habileté comme mineurs dans les opérations de siége, ne reconnaît jusqu'ici comme souverain que l'empereur Abderrahman. Quant au Tafilelt, « composé, disent les Arabes, d'autant de villages que de jours dans l'année », c'est aussi un très-petit pays, qui a joui autrefois d'une grande importance, mais dont on ne connaît bien ni l'état actuel ni même la situation.

Touat est dans le même cas : c'est un vaste chapelet d'oasis dont on ne sait ni le nombre ni les noms. Le seul point visité par les Européens est Insalah, vu par le malheureux major Laing ; c'est la capitale de l'oasis Tidikeult. Les autres oasis ont été soigneusement décrites par le gé-

([1]) Voyez le *Mémoire sur les sondages exécutés dans le Sahara oriental*, par M. Charles Laurent.

néral Daumas, qui en compte cinq et en fait un massif compacte; M. Baudouin, auteur de la meilleure carte que nous ayons du Maroc et de la description qui l'accompagne, en compte à peu près le double et les range sur une seule ligne du nord au sud. Lequel a raison? En 1856, un jeune médecin français, M. Couturier, partit d'Alger avec un spahi parfaitement au fait de la langue et des habitudes de la contrée, et se dirigea sur le Touat; malheureusement sa mauvaise santé l'arrêta à Brizina, d'où il fut dirigé sur l'hôpital militaire le plus voisin : il y succomba presque en arrivant, victime d'une tentative pour laquelle ses forces ne s'étaient pas trouvées à la hauteur de son courage. Un voyageur aussi intrépide et plus robuste, M. Henri Duveyrier, âgé de vingt ans à peine, a entrepris le même voyage et vient d'arriver à Ouargla : mais là, les Arabes Chaamba lui ont déclaré qu'ils ne le recevraient pas dans leur ville, et que, s'il y entrait, on lui couperait probablement la tête. Espérons que la persévérance du jeune explorateur triomphera d'une défiance qui menace de lui fermer la route principale des oasis de l'ouest.

Du reste, dans le Maroc tout entier, ce n'est pas seulement le Sahara qui reste à connaître, c'est encore tout le Tell, sauf le littoral et quelques routes, comme celle de Tanger à Fez, relevée, il y a une trentaine d'années, par M. de Caraman, si nous avons bonne mémoire. Le reste est très-conjectural. On ne sait pas si le petit État fondé, vers 1810, par Sidi-Hescham dans le pays de Sous, est toujours indépendant; une amazone nommée Marie y régnait il y a plusieurs années, fort connue et fort redoutée des armées du sultan. On ne sait pas davantage où pouvait être l'emplacement de Sigilmessa, la fameuse capitale du Moghreb au moyen âge.

Les voyages ne sont pas faciles dans l'intérieur, habité par des tribus kabyles très-fanatiques, et d'ailleurs très-rebelles à l'autorité de l'empereur du Maroc, malgré son titre de chef religieux. En 1844, lors du bombardement de Mogador, les Kabyles descendirent des montagnes et pillèrent la ville abandonnée par ses défenseurs; d'autres tribus pillèrent également les bagages de l'armée marocaine après la bataille d'Isly. Aussi la perception annuelle de l'impôt n'a-t-elle jamais lieu sans amener des collisions sanglantes entre les Kabyles et les troupes impériales chargées d'effectuer cette perception.

Tunis, Tripoli. — Le beylick de Tunis est, après l'Égypte, la contrée la plus historique et la plus illustre de l'Afrique : le nom de Carthage suffit à le prouver. Aussi les ruines de cette ville célèbre, voisines de Tunis même, ont-elles attiré plus d'un voyageur; les plus heureux ont été le capitaine Falbe, de la marine danoise, et le docteur Barth, qui a voyagé dans cette régence comme pour préparer sa grande excursion au centre de l'Afrique. Malheureusement, la célèbre patrie d'Annibal, la vieille ville phénicienne, a complétement disparu, et les vestiges que l'on retrouve ne sont guère que ceux de la colonie romaine qui l'a remplacée, résultat peu encourageant pour les visiteurs à venir.

Le Tell tunisien est très-montagneux et assez difficile à parcourir pour des Européens, même sous la protection du bey. Un de nos compatriotes, M. Prax, y a pourtant fait une longue excursion il y a quelques années. Il y a plus de facilité à voyager dans le pays de Tripoli, qui ressort directement de l'empire ottoman, et où l'action de l'autorité se fait sentir beaucoup plus efficacement : c'est un pachalik important, duquel dépendent le Fezzan et la Cyrénaïque, et dont l'intérêt tient surtout à ce qu'il est jusqu'ici la seule porte de communication régulière entre l'Europe et le Soudan. Grâce aux relations qui existent depuis deux siècles entre les pachas de Tripoli et les sultans nègres du Bournon, il y a maintenant entre le centre de l'Afrique et les ports turcs de la côte sud de la Méditerranée un service de courriers aussi exact et pas plus long qu'entre la France et quelques-unes de ses colonies. C'est par cette voie que l'Europe a reçu les précieuses communications de Barth et de Vogel, ce jeune et intrépide voyageur qui vient de périr au Ouadaï, victime de représailles provoquées par des faits qui lui étaient étrangers.

Ce qui empêche le pachalik de Tripoli de former un tout bien compacte, c'est le désert, ou *Hammadah,* qui le coupe en deux, et sépare le Tell d'une oasis immense, le Fezzan, et d'une autre plus petite, Gadames, Gdames ou R'dames. Ce dernier pays, qui vient d'être visité par des officiers de l'armée d'Afrique, et qui est tout autant sur la route de nos possessions que sur celle de Tripoli, doit finir par former un poste avancé de l'Algérie. Le consul anglais Dickson y a fait, en mai 1852, une excursion intéressante en traversant le mont Garian, qui est le mont Atlas du pays de Tripoli : c'est une chaîne très-ardue, séparant le Tell du *Hammadah,* et très-peuplée d'ailleurs, car M. Dickon y compte soixante mille âmes, dont quarante et un mille Berbères ou Kabyles agriculteurs et pasteurs : presque tout le reste est Arabe, et par conséquent nomade.

Le Fezzan n'est conu que sur les deux ou trois lignes parcourues par les voyageurs européens, lignes qui aboutissent à Mouzzouk, sa capitale. Pourtant ce pays est soumis à la Turquie, qui y entretient une garnison assez faible et une administration régulière, relativement parlant. C'est un petit proconsulat beaucoup trop exploité par ses maîtres; car l'impôt y est devenu, comme dans beaucoup de pays où règne le vieux régime turc, une véritable spoliation. La patience des Fezzanis est la seule garantie des Turcs; car s'ils se révoltaient, ils n'en auraient pas pour deux heures à chasser toute la *force armée* qui occupe un pays grand comme un tiers de la France; et l'armée tripolitaine qui voudrait franchir le Hammadah pour aller les réduire serait exposée, en pays ennemi, au sort de l'armée de Cambyse dans les sables de Syouah.

La Cyrénaïque, dont les ports sont aux Turcs, et dont l'intérieur est un plateau parcouru par de nombreuses tribus arabes, n'a d'importance que par les noms et les ruines de Cyrène et de Ptolémaïs, visitées et bien décrites par de nombreux explorateurs, dont Della Cella et surtout Pacho-Bey ont été les plus heureux. Le pont de Benghazi est aujourd'hui le point le plus remarquable de cette côte : c'est un débouché qui sert maintenant aux caravanes soudaniennes dirigées du Ouadaï et du Darfour vers le nord de l'Afrique. Ce voyage est fort dangereux, car il s'agit de traverser le grand désert libyen, sans eaux courantes, à peu près sans oasis, et où les caravanes marquent toujours leurs étapes par des cadavres de malheureux morts de soif et de fatigue. On aurait pu espérer quelque secours des indigènes qui vivent misérablement au fond de quelques oasis qu'eux seuls connaissent; mais les razzias cruelles et imprévoyantes des Arabes ont dépeuplé le groupe le plus important de ces oasis, le Koufarah, et tout indigène tibbou que les caravanes rencontrent de loin en loin s'enfuit épouvanté vers les cavernes où se tapit sa race dégradée.

La suite à une autre livraison.

LES BŒUFS DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

Dans la province de Rome, la race des bœufs, dit M. de Tournon [1], est d'une forme plutôt légère que massive, bien proportionnée, et libre, vive et fière dans ses mouve-

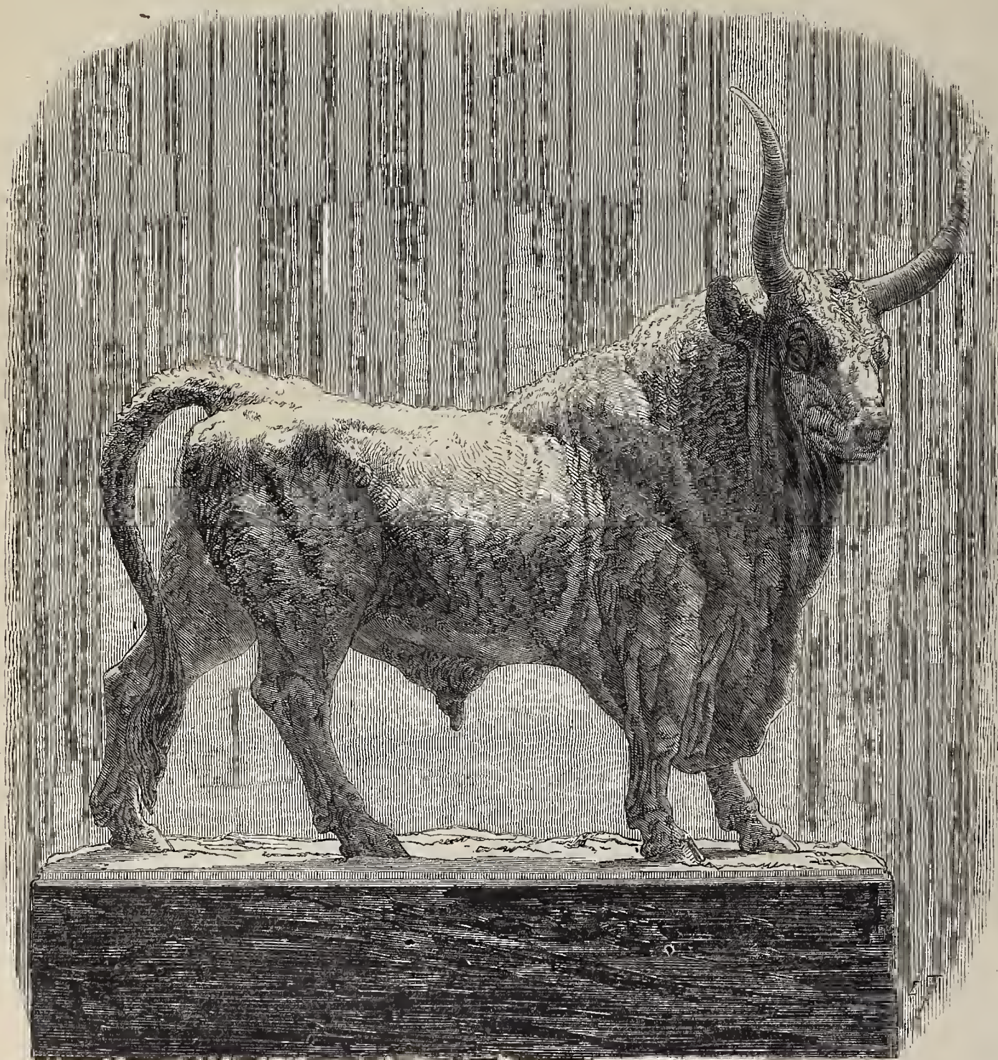
[1] *Études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États Romains*, par le comte de Tournon. Deuxième édition, 1855.

ments. Leurs longues cornes, décrivant de vastes courbes, dirigées en haut et se rapprochant par les pointes, et leur pelage uniformément d'un gris cendré, les rendent tout à fait semblables aux bœufs des bords de la Theiss, en Hongrie. Cette race fut importée par les barbares nomades qui, du quatrième au sixième siècle, envahirent l'Italie. La race romaine antique était différente : poil roux, petites cornes en croissant. Les bœufs des pays sains, surtout dans les montagnes, beaucoup moins grands que dans les contrées malsaines, ont aussi le poil rougeâtre ou fauve, et des cornes qui peuvent paraître petites en comparaison des immenses courbes qui arment la tête de la race grise de la plaine.

Les bêtes à cornes vivent constamment dans les champs. Le troupeau, nuit et jour, parcourt les pâturages sous la conduite de quelques pâtres à cheval, armés de longues lances et même de fusils, pour défendre leurs bestiaux contre les loups.

Cette vie indépendante rend les bœufs presque sauvages, et leur approche est souvent dangereuse, surtout si on a l'imprudence de les exciter.

Lorsque les jeunes bœufs ont atteint deux ans, on s'occupe à les dompter, et ce moment amène une sorte de fête champêtre. Tous les vachers, à cheval, armés de longues piques, entourent en galopant le troupeau dans lequel se trouvent les jeunes animaux, et le dirigent ou le poussent vers un lieu désigné et libre de tout obstacle. Alors chacun des pâtres, une corde à nœud coulant à la main, s'élance



Salon de 1859; Sculpture. — Taureau romain, en marbre, par M. Clésinger. — Dessin de Thérond.

de toute la vitesse de son cheval vers le troupeau, choisit un jeune bœuf, l'aiguillonne de la lance, l'isole, le suit, et lui jette avec une adresse admirable le nœud coulant autour du cou ou des cornes. Le vigoureux animal fuit en se débattant contre ce lien inaccoutumé; mais, retenu par une main adroite et ferme à la fois, il tombe, on le saisit, et, conduit au lieu où chauffe un fer figurant le chiffre du propriétaire, il en reçoit en mugissant la brûlante empreinte.

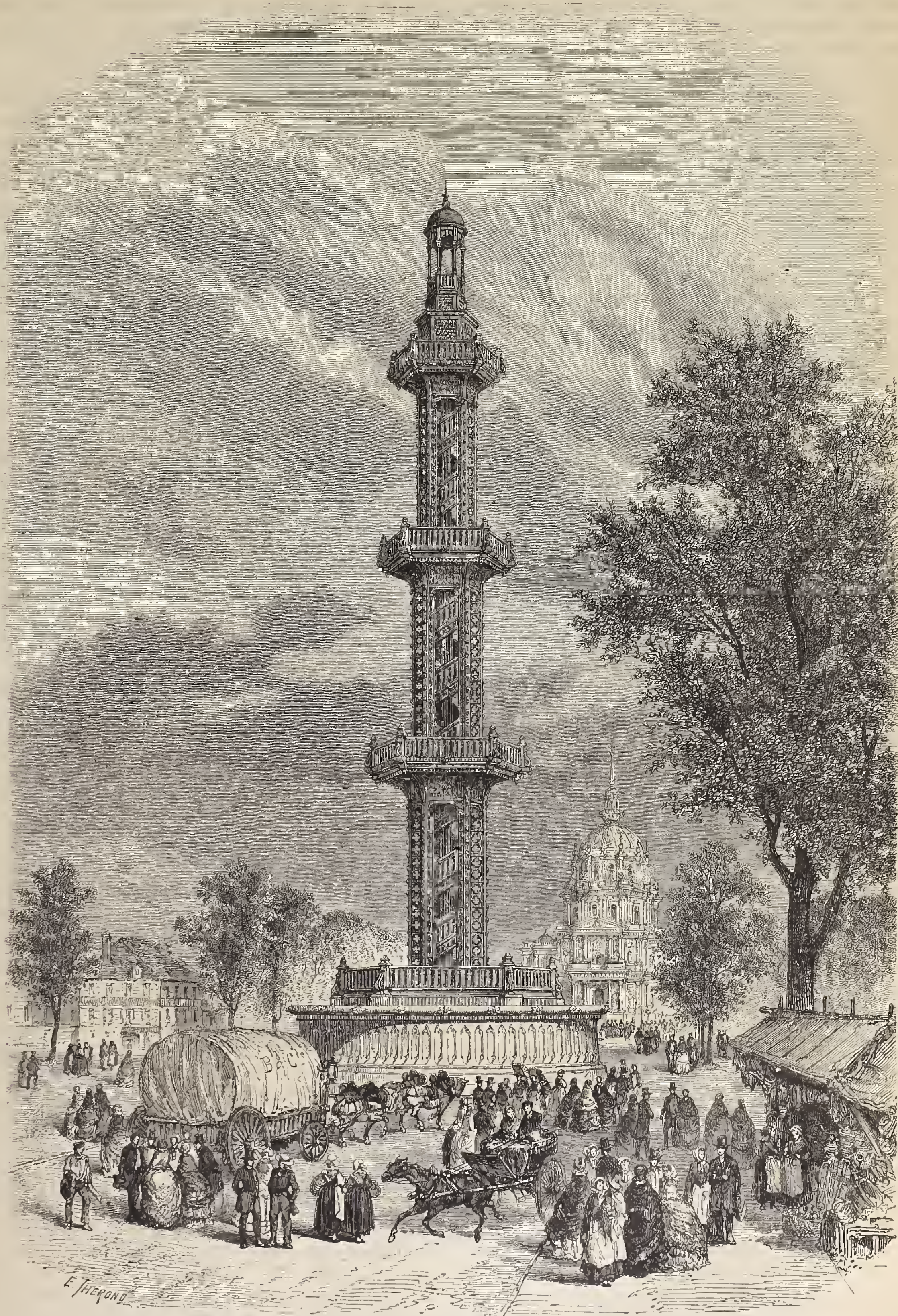
Le bœuf, ainsi marqué, est rendu à la forêt et à la vie vagabonde, et repris peu après, de la même manière, pour être soumis au joug.

Les buffles qui sont originaires de l'Inde et qu'on élève au midi du Tibre sont en grande partie employés au halage et au curage des canaux dans les marais Pontins. Quelques-uns servent au labourage. Leur chair est désagréablement musquée, ce qui n'empêche pas que les pauvres juifs de Rome ne s'en nourrissent. M. Fulchiron évaluait à sept cents le nombre des buffles qu'ils consomment chaque année (1).

(1) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par J.-C. Fulchiron; 1843.

LE PUITS ARTÉSIEN DE GRENELLE.

Voy. t. IX, 1841, p. 162-166.



La Colonne du Puits artésien de Grenelle, à Paris. — Dessin de Thérond.

Nos lecteurs connaissent les travaux de forage et de tubage du puits artésien de Grenelle, depuis le 24 décembre 1833, où ces travaux furent entrepris, jusqu'au 26 décembre 1841, jour où la nappe jaillissante se répandit enfin à la surface du sol. Il nous reste à donner quelques détails sur la construction destinée à maintenir le

tube dans lequel l'eau s'élève jusqu'à $34^{m},10$ au-dessus de l'orifice du puits. Cette eau vient de la couche des sables verts, située à 548 mètres de profondeur, c'est-à-dire d'un niveau supérieur au sol de Paris. Elle tend donc toujours à reprendre ce niveau, et, par conséquent, à s'élever non-seulement jusqu'à l'orifice du puits, mais même au-dessus. Si on la laissait sortir librement du puits, elle formerait un jet d'une vingtaine de mètres de hauteur, comme les plus hauts jets de Versailles. Mais quand elle serait retombée sur le sol, il faudrait employer les pompes pour l'envoyer dans les quartiers de Paris plus élevés que le sol de Grenelle. C'est pourquoi on a eu l'idée d'établir un long tuyau vertical, à l'aide duquel on fait monter l'eau dans un réservoir supérieur, d'où il suffit de la faire redescendre par un second tuyau, vertical comme le premier, pour qu'elle atteigne sous une charge suffisante tous les quartiers d'un niveau inférieur à celui du réservoir.

Moyennant cette disposition adoptée pour le puits de Grenelle, l'eau qui redescend du sommet de la tour est amenée par des tuyaux jusqu'aux réservoirs de la place du Panthéon ; de là elle est distribuée dans les fontaines publiques ou particulières.

La colonne en fonte, de forme hexagonale, est placée sur un socle en pierres de taille formant bassin circulaire, d'une hauteur de $42^{m},85$, d'un diamètre de $3^{m},55$ à sa base et de $2^{m},90$ à son sommet, et entièrement construite en fonte des usines de Fourchambault. Six montants extérieurs servent de cage à un escalier en spirale de cent cinquante marches à jour, et d'une largeur de 75 centimètres, qui règne autour du tube ascensionnel et conduit à la plate-forme que domine une sorte de lanterne terminée en coupole. Quatre vasques, de dimensions graduées, s'étagent dans la hauteur de la colonne et laissent échapper chacune vingt-quatre gerbes d'eau qui s'épanchent en pluie dans le bassin de la base. D'un poids total de 100 000 kilogrammes, cette construction colossale a cependant un certain aspect de légèreté et d'élégance, grâce aux nombreuses découpures et broderies à jour dont sa masse est ornée.

Élevée sur la place Breteuil, au point d'intersection des avenues qui conduisent à l'École militaire et aux Invalides, la colonne artésienne reçoit l'eau de la source jaillissante, située à quelques pas, au moyen d'un aqueduc souterrain.

L'auteur du projet, M. Delaperche, a dirigé lui-même les travaux sous la surveillance de MM. Belgrand, ingénieur en chef des eaux, et Michal, inspecteur général des ponts et chaussées.

Nous rappellerons que l'eau du puits de Grenelle est d'une qualité tout à fait supérieure. Elle ne renferme presque pas de matières minérales ; elle est même plus pure que l'eau de Seine. Aussi est-elle éminemment propre à tous les usages domestiques, de même qu'à l'alimentation des chaudières à vapeur : on sait que les eaux chargées de sels de chaux forment dans ces chaudières des incrustations fort dures qui peuvent causer de graves avaries et même des explosions.

MA COMPAGNE DE VOYAGE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 10, 18.

Sur ces entrefaites, je reçus du professeur A... la lettre suivante :

« Chère Madame,

» La petite Allemande, la fille de mon brave Fritz, serait-elle disponible? S'il en est ainsi, je pourrais offrir au Kleinvogel une place dans une cage étroite et modeste, mais où ne manquent ni la verdure, ni l'eau, ni le grain.

» Vous savez que nous avons toujours quatre ou cinq jeunes étrangères en pension. Cela nous aide à vivre ; cela occupe nos deux filles et nous permet de les garder près de nous au lieu de les envoyer institutrices au loin ; cela nous met en état de payer le loyer de notre jolie maison à triple balcon et de notre beau jardin. Mais, malgré tous les efforts de ma femme pour me dissimuler ses fatigues, je vois trop clairement que ses épaules commencent à plier sous le fardeau, et les leçons absorbent tout le temps de mes filles. Or je songeais à part moi : Si nous avions dans la maison une aide jeune, active, entendue, qui pût en même temps être une amie, ce serait bien mon affaire ! La suite de mon songe amena devant mes yeux la bonne figure de votre petite compagne de voyage, et je me dis : Nous ne pourrons lui offrir ni la richesse, ni un grand train de maison ; mais nous lui offrirons un cordial accueil, la vie en famille, une assez bonne table, une gaie chambrette, et six cents francs par an. Ce dernier chiffre, au lieu de faire *crescendo,* fait finir mon énumération en pointe ; mais c'est, pour notre bourse, les colonnes d'Hercule ; au delà, plus rien que le vide. »

Mon mari fut enchanté de la bonne fortune inespérée qui ouvrait à notre petite amie cette demeure de paix, où jamais n'entra la richesse, mais d'où jamais le bonheur ne sortit ; cet intérieur où une brillante et délicate culture intellectuelle s'unit à la plus sage administration domestique, l'économie au confort, et l'élégance à la simplicité. Moi, je doutais qu'Ida acceptât et voulût quitter Geneviève.

— Eh bien, disait mon mari, il faut que Geneviève aille en pension chez le professeur ; sa mère sera charmée de s'en débarrasser, et elle sera là heureuse, gaie ; elle y engraissera, elle y blanchira. Envoie chercher Ida.

— Je n'ose pas ; Geneviève est indisposée, et Ida ne peut pas la quitter. Je lui ferai tenir la lettre.

Dans la soirée du même jour, je reçus un billet d'Ida où se peignait un grand trouble. Elle ne me disait pas un mot de la lettre du professeur ; mais elle me demandait si vraiment le docteur R... était le meilleur médecin pour les enfants ; si moi, qui avais de l'expérience, je voudrais bien passer chez le duc pour voir Geneviève. « Nous pensions tous, disait-elle, que ce n'était qu'une maladie légère ; mais sa figure prend une expression si étrange ! Et puis, cette chérie vient de me dire : « — Ida, si le bon Dieu me prend, il saura bien que faire de moi, n'est-ce pas? » Oh ! chère Madame, venez ; M. le duc vous en prie comme moi.

Il était nuit quand j'entrai dans la chambre de la malade ; Ida était debout, le duc assis à côté de son petit lit, tous deux regardant d'un œil effrayé ces traits tirés, ces yeux creusés... Hélas ! j'entendis au-dessus de cette tête le bruissement de tes noires ailes, ange de la mort !

— Et la mère? demandai-je à l'oreille d'Ida.

Elle est au bal, répondit d'un accent amer le duc, qui m'avait entendue, quelque bas que j'eusse parlé.

— Ne faudrait-il pas l'envoyer chercher? dis-je.

— Elle est à C... ; le roi de *** y est en passage, et on lui donne un bal. Mme de Bréhault est partie avant-hier avec une dame française de ses amies.

— Croyez-moi, envoyez-lui un télégramme.

— A quoi bon?

— Vous pourriez vous repentir toute votre vie de ne l'avoir pas fait. Voulez-vous que je rédige la dépêche?

Le duc ne me disant pas non, j'écrivis la dépêche ; je la lui lus, il l'approuva d'un signe de tête, et envoya Ida la porter à son valet de chambre. Deux autres domestiques étaient en course, pour chercher, l'un le docteur R..., qui n'était pas chez lui, le second un autre médecin.

Geneviève était plongée dans une espèce d'assoupissement entrecoupé de soubresauts et de convulsions. Un moment elle entr'ouvrit les yeux, regarda Ida, puis son père; elle sembla les reconnaître, et sur sa lèvre bleue se dessina l'ombre d'un sourire. Elle articula quelques paroles; nous distinguâmes ces mots :

— Et maman? je l'aimais bien... Ida, papa, embrassez-moi pendant que je le sens... Mon bon Dieu! déjà? Que votre volonté...

Nous n'en pûmes saisir davantage. Le docteur R... arriva, examina, palpa la malade, et dit d'un ton sympathique et triste :

— Il ne faut pas la tourmenter davantage; humectez de temps en temps ses lèvres, et d'ailleurs laissez-la tranquille.

Les yeux fermés s'enfonçaient toujours plus; la petite poitrine haletait avec effort. Le duc se jeta à genoux, les coudes sur un fauteuil, les mains convulsivement jointes :

— Mon Dieu, disait-il en sanglotant, reprenez-moi tout ce que vous m'aviez donné, faites de moi le plus abject mendiant, mais laissez-moi mon enfant, mon ange bien-aimé!

Mais on ne fait pas de marché avec Dieu. Vers le matin, le faible souffle, seul bruit qui interrompît le silence de la chambre, cessa de se faire entendre. La sérénité de la mort vint donner aux traits de la douce enfant une beauté calme et suprême qu'ils n'avaient pas eue pendant sa vie.

Ida et moi, nous pleurions en silence tout en faisant la funèbre toilette. Le duc se frappait le front, se reprochait d'avoir manqué de tendresse, de prévoyance, regrettait de n'avoir pas consacré plus de temps à son enfant, de l'avoir si peu vue, d'avoir si peu joui de ses entretiens enfantins et de sa naïve affection. Au moment où j'achevais d'attacher un joli bonnet sur cette tête que nous avions dépouillée de sa chevelure, nous entendîmes un bruit précipité de roues et de chevaux. L'instant d'après, la sonnette retentissait, puis la porte s'ouvrait, et une femme parée de dentelles, de fleurs, de pierreries, se précipitait dans la chambre, pâle et les yeux égarés. Le duc se leva et fit trois pas au-devant d'elle, la regardant d'un air si terrible qu'elle s'arrêta épouvantée.

— Ah! vous voilà, Madame, dit-il (et il lui serra si violemment le poignet que ses bracelets, s'enfonçant dans la chair, lui arrachèrent un cri); elle vous a demandée; mais vous arrivez trop tard. Dieu vous avait donné un trésor, Madame. Vous l'avez dédaigné; il vous l'a repris.

— Insensé! dis-je tout bas au duc, voulez-vous la tuer?

La duchesse dégagea violemment son bras de la main qui le retenait, et s'avança vers le lit. A l'aspect de son enfant immobile et livide, elle jeta un cri déchirant, et sans Ida qui la soutint, elle serait tombée sur le tapis. Elle se débattait dans nos bras, en proie à une affreuse crise de nerfs; elle déchirait ses dentelles, arrachait ses fleurs, ses bijoux, et les foulait aux pieds; en paroles entrecoupées, elle reprochait à son mari de l'avoir laissée partir; elle s'accusait elle-même... Profitant d'un instant de calme ou plutôt d'épuisement, ses femmes l'emportèrent dans sa chambre. Je ne quittai pas cette maison de deuil sans m'être assurée que je ne pouvais plus être utile.

Le duc vint nous voir le surlendemain. La douleur avait marqué d'une profonde empreinte cette noble et intelligente figure. Des larmes remplirent ses yeux au moment où il me tendit la main : j'avais veillé son enfant, je l'avais pleurée, la douleur et la sympathie avaient comblé l'intervalle entre nous; le grand seigneur et l'humble bourgeoise étaient amis.

Je m'informai de la duchesse.

— Elle commence, me dit-il, à se remettre de cette terrible secousse. D'après ses désirs, le corps de notre enfant a été embaumé pour le transporter en France, où nous allons retourner. L'autopsie a révélé un vice de conformation intérieur auquel rien n'aurait pu remédier. Cette découverte console et tranquillise Mme de Bréhault. Quant à moi, ajouta-t-il avec une émotion profonde, elle ajoute à mes regrets. Puisque ce doux ange n'était descendu sur la terre que pour si peu de temps, que n'ai-je rendu plus heureux son séjour parmi nous!

— Mais vous avez toujours été tendre et bon pour elle, Monsieur.

— Que lui ai-je donné? des bonbons, des joujoux, des caresses? Une seule personne a la consolation d'avoir fait pour Geneviève tout ce qu'il était possible de faire : c'est Ida. Elle l'avait rendue expansive; elle avait su l'égayer; elle l'avait guérie de cette jalousie qui la rongeait. En six mois, elle a fait plus pour mon enfant que moi pendant six ans. Ah! je l'aurais toujours laissée auprès de ma fille; son exemple seul aurait suffi pour rendre Geneviève courageuse, raisonnable, dévouée... Savez-vous que la mère d'Ida doit être une femme supérieure, pour l'avoir si bien élevée!

— Je crois, en effet, d'après une ou deux lettres que j'ai reçues d'elle, qu'elle a beaucoup d'âme et de cœur. Mais les circonstances ont bien contribué à développer les dons précieux que Dieu a faits à Ida; elle a connu l'épreuve, les soucis, les privations; elle a dû, toute jeune, être garde-malade, ménagère, mère de famille. C'est une bonne école.

— C'est la meilleure; heureux sont ceux qui naissent ayant quelque chose à faire.

— Tout le monde, Monsieur le duc, naît avec quelque chose à faire; toute position a ses devoirs.

— Certainement; mais sans l'aiguillon de la nécessité, combien s'endorment! Pourtant je crois fort que la petite Ida, fût-elle née dans un palais au lieu de naître dans un presbytère de village, aurait toujours été une excellente femme. Je voudrais la garder dans ma maison; mais je ne saurais à quel titre. Mme de Bréhault ne se soucie pas d'une demoiselle de compagnie, et je n'ose proposer à Mlle Kleinvogel de rester auprès de mon petit Charles; cet enfant est si gâté! et il le sera plus encore à présent qu'il est seul. Elle aurait trop de peine avec lui. Vous m'aiderez, Madame et Monsieur, à trouver pour elle une situation convenable, n'est-ce pas?

— Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, qu'Ida peut tout de suite être placée chez un de nos amis, où elle sera comme l'enfant de la maison.

— C'est justement là ce qu'il lui faut : une famille dont elle fera partie, où l'on saura l'apprécier, car j'espère que vos amis sont aussi bons que vous. Si vous le permettez, je reviendrai vous faire mes adieux. Je suis si reconnaissant de la part que vous avez prise à mon chagrin!

— Nous avons souffert des chagrins semblables.

— Vraiment! et je vous vois pourtant sereins et calmes. Quel remède avez-vous trouvé? La distraction, l'oubli?

— Non : la prière et le travail.

— Ah! oui, le travail! répéta le duc d'un air pensif. Une vie oisive... triste chose!... Et vous avez eu aussi une grande source de consolation dans votre mutuelle tendresse!

Un profond soupir lui échappa, puis il ajouta :

— Prière, amour, travail, ne serait-ce point là tout le secret de la vie?...

Ida vint passer avec nous les jours qui précédèrent son départ pour Lausanne. Elle pleurait Geneviève comme si elle eût été une petite sœur; parler avec nous de la douce enfant était le seul allégement qu'elle trouvât à son chagrin.

La duchesse refusa de voir Ida avant de partir; cette vue, disait-elle, lui aurait fait trop de mal en lui rappelant sa chère fille. Le duc vint prendre congé de nous, comme

il l'avait dit; il remit à Ida un écrin qui contenait, avec le collier de corail que Geneviève avait habituellement porté, un bracelet fait de ses blonds cheveux, dépouille prélevée sur la tombe.

Un an après, je reçus du professeur A... une lettre ainsi conçue :

« Chers amis,

» Toute notre famille est sens dessus dessous; nos relations se compliquent, ou se simplifient, comme vous voudrez. Notre Ida, qui était ma fille, devient ma belle-fille. Mon fils Henri, votre filleul, l'épouse avec le joyeux consentement de père et mère.

» Ce n'est pas de plein saut qu'il a pris de l'attachement pour elle. Après qu'il l'eut vue pour la première fois, il dit froidement :

» — Tiens! une Allemande qui a des yeux et des cheveux noirs! Je les croyais toutes blondes comme un champ d'avoine.

Quelque temps après, à la vérité, il dit à ses sœurs, en vrai frère :

» — Vous avez tort de vous mettre des tresses sur le front, comme Mlle Ida : il faut être aussi jolie qu'elle pour supporter cette coiffure.

» Cependant il ne parlait guère à Ida, et bientôt il ne parla plus d'elle. Vous avez su, dans le temps, que son salaire a été augmenté, qu'il a eu une part dans les bénéfices de la maison où il travaille depuis six ans, en attendant qu'il en devienne l'un des chefs. Depuis ce moment, il questionnait sans cesse sa mère sur la somme nécessaire pour entretenir un ménage modeste, et sur beaucoup d'autres choses semblables qui nous donnaient fort à penser. Puis, la petite Ida était songeuse et même triste, quoique toujours active et plus que jamais affectueuse. Enfin, hier au soir, elle entre dans le petit salon où nous étions seuls, ma femme et moi, et nous dit avec beaucoup d'émotion qu'elle doit nous quitter, retourner vers sa mère. Avant que nous eussions eu le temps de lui répondre, Henri se précipita dans la chambre :

» — Elle veut nous quitter; empêchez-la donc de partir; ou bien, ajouta-t-il dans l'oreille de sa mère, je reste garçon toute ma vie.

» — Le Kleinvogel veut donc s'envoler! dis-je en prenant Ida par le quatrième doigt de sa main gauche. Je te conseille, Henri, de la retenir, si elle y consent, à l'aide d'un petit cercle d'or que tu mettras là.

» — Oh! non, non! s'est écriée Ida en sanglotant. Vous êtes tous trop bons... Cela ne doit pas être. M. Henri peut trouver aisément une femme riche et d'une position bien supérieure à la mienne. Moi, je ne puis pas me marier, il faut que j'aide ma famille.

» — Si vous m'acceptez, votre famille ne devient-elle pas la mienne? répliqua vivement Henri.

» Ida résista quelque temps encore; mais que vouliez-vous qu'elle fît contre trois?

» Nos deux filles ayant été appelées et mises au fait de tout, ce furent pendant un moment des exclamations, des rires, des pleurs, des cris tels que vous nous eussiez pris pour une bande de fous. Nous sommes aujourd'hui plus calmes, mais non moins heureux.

» Beaucoup nous blâmeront. Qu'importe! Henri aurait pu trouver mieux, dira-t-on. Oui, il aurait pu épouser quelque belle demoiselle vaine, oisive, paresseuse, disposée à dépenser, outre le revenu de sa dot, ce qu'il aurait gagné, et au delà, croyant encore lui avoir fait trop d'honneur. Henri ne fait passer la fortune qu'en seconde ou troisième ligne; il tient probablement cela de nous : comment pourrions-nous lui en vouloir?

» Vous recevrez par le même courrier une lettre de la petite Ida. Défendu à vous de me répondre par écrit; vous êtes tenus de venir en personne nous apporter vos félicitations.»

Voilà ce que disait le professeur. Et moi, je dis en terminant mon récit : — Vivent les chemins de fer! Ils rapprochent ceux que le sort avait placés bien loin les uns des autres, et que Dieu a créés pour s'entendre et s'aimer.

PRODUCTION DU FER EN ANGLETERRE.

Le chiffre annuel de la production de la fonte et du fer, en Angleterre, dépasse celui de tous les autres pays réunis. L'avantage du bon marché est aussi incontestable chez nos voisins, mais non celui de la qualité des produits. Le nombre des hauts fourneaux, qui n'était que de 376 en 1830, s'y est élevé en 1855 à 724, dont 555 en activité, et la production journalière de chacun de ces appareils a plus que doublé, par suite de l'emploi de souffleries plus puissantes. Tous ces fourneaux, sauf trois, sont exclusivement alimentés au moyen du combustible minéral. Les quantités de fontes produites annuellement dans les trois royaumes, depuis 1836, sont les suivantes :

En 1836. . . .	1 000 000 tonn.	En 1849. . . .	2 000 000 tonn.
1840. . . .	1 396 400	1850. . . .	2 250 000
1844. . . .	1 210 000	1855. . . .	3 069 000
1845. . . .	1 512 000	1856. . . .	3 636 377
1848. . . .	1 998 568	1857. . . .	3 659 447

Le prix de revient moyen de la tonne de fonte au combustible minéral est évalué, pour le Royaume-Uni, à 48 shillings, soit 60 francs. Le prix moyen de la houille sur le carreau de la mine est de 5 sh. 6 d., ou 6 fr. 95 cent.

La plus grande partie de la fonte produite est transformée en rails, fer marchand et tôle, dans des forges montées sur une très-grande échelle, et employant exclusivement le combustible minéral et le laminoir. Le pays de Galles, le Straffordshire et l'Écosse sont les trois principaux centres de production. Toutes les usines, tant forges que hauts fourneaux, sont situées sur les mines de houille, et desservies par des chemins de fer ou des canaux. C'est à Merthyr-Tydvil, dans le pays de Galles, que sont situés les établissements les plus gigantesques. Il en est un qui compte dix-huit hauts fourneaux, dix marteaux, pilons ou presses, autant de trains de laminoirs dégrossisseurs, douze trains de laminoirs finisseurs pour fers marchands, rails et tôles, quatre-vingts fours à puddler et quarante à réchauffer, vingt machines à vapeur représentant une force de 2 500 chevaux; le tout contenu dans la même enceinte et placé sous la même direction. Il peut produire cent mille tonnes de fer par an, et est desservi par plusieurs locomotives, qui entraînent chaque jour près de mille tonnes de laitiers et de scories dont l'accumulation comble les vallées.

La quantité de fer produite en Angleterre, en 1856, peut être évaluée approximativement à 1 800 000 tonnes, correspondant à une consommation d'environ 2 300 000 tonnes de fonte. (1)

RETOUR D'UNE CHASSE EN STYRIE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 281.

Je suivis du regard, continue M. Grandsire, la troupe agile et joyeuse. Bientôt elle disparut derrière la colline; insensiblement ses chants se perdirent aussi dans le silence lointain. J'appris que les chasseurs reviendraient le soir au village, et je cédai au désir de les attendre. Assis et

(1) Alfred Sudre, *Dictionnaire du commerce et de la navigation.*

dessinant à l'ombre, je conversai avec quelques vieillards, condamnés au repos bien malgré eux ; ils me racontèrent ce qui se passerait sur la montagne pendant cette première journée. On allait commencer, me dirent-ils, par traquer les cerfs, les chevreuils et les lièvres dans les parties inférieures couvertes de bois. Les propriétaires styriens, qui



Retour d'une chasse en Styrie. — Composition et dessin de Grandsire.

ont le droit de chasse sur les montagnes, font raccoler à l'avance autant de traqueurs que l'importance des battues l'exige. Les gardes, convenablement rétribués, se chargent volontiers de ce soin. Pour eux, c'est une bonne fortune que ces rassemblements, qui interrompent les habitudes monotones de leur vie et sont l'occasion de festins et de libations dont ils ont naturellement leur large part. On n'emmène de chiens que ce qu'il faut pour suivre le gibier

blessé. Des meutes ne conviendraient pas, car il est presque impossible de chasser à cheval, par suite de l'épaisseur des bois et surtout des inégalités du terrain; et, d'autre part, le gibier foisonne de telle sorte qu'à chaque instant il donnerait le change. Les animaux, poussés en avant peu à peu par la ligne pressée des traqueurs, gagnent les hauteurs, et c'est au-dessus de la zone des bois, sur des pentes à demi découvertes, d'où la vue embrasse d'admirables panoramas, que les chasseurs exercent à l'envi leur adresse. Ils n'ont peut-être que trop de facilité à faire beaucoup de victimes; mais on ne voit pas que ce soit là communément un sujet de grande lamentation pour les chasseurs.

Peu avant le coucher du soleil, une certaine agitation du village, l'empressement des enfants et des femmes à sortir des maisons, les cris de joie, m'annoncèrent le retour de la troupe. Je fis quelques pas sur le chemin, et le tableau qui s'offrit à moi était vraiment un de ceux qu'on ne peut oublier. Une longue file de rustiques chariots, portant pêle-mêle les chasseurs et le gibier, se déroulait le long de la montagne. En tête s'avançaient quelques gardes brillamment costumés et fièrement campés sur des chevaux harnachés d'une façon tout originale. Au milieu des flots de poussière dorée soulevés par les roues des voitures, on entrevoyait des guirlandes d'oiseaux et de lièvres, et les armes étincelantes. Les Styriens, empourprés par l'ardeur du jour et la joie du triomphe, faisaient retentir l'air de leurs acclamations et de leurs chansons. La scène était en harmonie avec la grande et splendide nature qui lui servait d'encadrement.

L'ESPRIT DE L'HOMME ET L'HISTOIRE.

Il est un esprit commun à tous les hommes indépendants; les mêmes sentiments et les mêmes idées sont de leur domaine. Tout homme a droit de bourgeoisie dans l'univers entier. Il peut penser ce que pensa Platon, sentir ce que ressentit un saint, comprendre quelque chose que ce soit arrivée à une époque quelconque dans l'histoire de ses semblables. Dès qu'il a été en contact avec cet esprit universel, il devient une portion de tout ce qui a été ou doit être humainement accompli.

Tous les faits de l'histoire préexistent dans l'esprit comme lois. Dans la marche incessante des faits, chacune de ces lois devient tour à tour prédominante; les limites de notre esprit veulent qu'une seule prévale à la fois; mais l'homme est l'encyclopédie entière des événements.

Des millions de forêts vivent dans un seul gland; l'Égypte, la Grèce, Rome, les Gaules, l'Angleterre et l'Amérique, respiraient toutes dans le premier homme. Les époques dans leurs successions, les monarchies et les empires, les républiques et les démocraties, ne sont que les manifestations de cet esprit multiple dans ce monde divers.

Ce fut l'esprit humain qui écrivit l'histoire, c'est à lui qu'il appartient de la lire. Que le sphinx résolve sa propre énigme. Si l'histoire tout entière se trouve dans un seul homme, l'expérience individuelle suffira pour l'expliquer. Entre les siècles et les heures de notre vie, qui pourrait méconnaître une relation intime? Comme l'air que j'aspire me vient du grand réservoir de la nature, comme la lumière qui m'éclaire m'est prêtée par un astre distant de millions de lieues, comme mon poids dépend de l'équilibre des forces centrifuges et centripètes, ainsi les heures devraient avoir les siècles pour éducateurs et les siècles les heures pour interprètes. L'individu n'est lui-même qu'une incarnation de l'esprit universel; toutes les propriétés de celui-ci nous les retrouvons dans celui-là. Chaque fait de l'expérience privée éclaire d'une lumière nouvelle les actes des sociétés, chaque crise de la vie de l'homme correspond à une crise semblable de la vie des nations. Il n'est pas une seule révolution qui n'ait d'abord été la pensée d'un cerveau humain. Lors donc qu'elle s'offrira de nouveau à un autre homme, il aura la clef de cette révolution. Toute réforme commença par être une opinion privée; si donc elle redevient une opinion individuelle, l'énigme du siècle qui la vit s'accomplir sera résolue. Les faits dont nous lisons le récit, pour être intelligibles ou même admissibles, doivent trouver en nous quelque chose qui leur corresponde. Il nous faut devenir tour à tour Grecs, Romains ou Turcs, prêtres et rois, victimes ou bourreaux; il nous faut, pour les comprendre, rattacher toutes ces images à quelque secrète expérience. Les destinées d'Asdrubal ou celles de César Borgia ressortent tout autant des forces de l'esprit et de sa dépravation que les événements de notre propre destinée. Les lois nouvelles comme les mouvements politiques ont un sens intime pour nous. Disons-nous donc en les examinant : « Sous ce masque, c'est moi qui me cache à moi-même » ; et nous trouverons dans cet examen un correctif à notre trop facile aveuglement. Nous mettrons ainsi en quelque sorte nos défauts en perspective, afin de les mieux considérer; et de même que, suspendus dans le ciel comme signes du zodiaque, la Chèvre, le Scorpion et le Cancer perdent à nos yeux leur trivialité native, ainsi nous pourrons voir sans trop nous échauffer nos propres instincts vicieux incarnés dans les visages étrangers de Salomon, d'Alcibiade ou de Catilina.

Cette nature universelle prête toute leur valeur à l'individu et aux choses. La vie humaine, en qui elle est contenue ainsi qu'en un sanctuaire, devient par cela seul mystérieuse et inviolable, et nous la circonscrivons de pénalités et de lois afin de la mieux défendre. C'est d'elle seule que toute législation tire sa raison d'être, et il n'en est aucune qui plus ou moins nettement n'exprime les commandements de cette essence suprême et illimitée. La propriété elle-même découle des facultés de notre âme; elle cache de grands phénomènes intellectuels; l'instinct nous porte à la défendre de nos épées et de nos lois, à la protéger par de complexes et vastes combinaisons. L'obscure conscience de ce fait est à elle seule toute la lumière de notre vie, elle est le plus inaliénable de nos droits; c'est de par elle que nous revendiquons l'éducation, la justice et la charité; elle est en quelque sorte l'assise fondamentale de l'amitié, de l'amour, de l'héroïsme, de la magnanimité, en un mot, de tout ce qui découle de l'estime de soi-même. N'est-ce pas une chose digne de remarque que toujours et pour ainsi dire involontairement nous parlions comme des êtres supérieurs à nous-mêmes? L'historien, le poëte et le romancier, dans leurs plus hautes conceptions, ne sauraient s'élever à une hauteur inaccessible à nos esprits; nous ne nous trouvons déplacés ni dans les palais des papes, ni dans ceux des empereurs. Les efforts victorieux de la volonté ou du génie ne nous ont jamais inspiré l'idée qu'ils ne pouvaient être tentés que par des êtres supérieurs à nous; bien au contraire, il est certain que plus la pensée de l'écrivain s'élève dans un magnifique essor, plus nous nous y trouvons à notre aise et, pour ainsi dire, chez nous. Tout ce que Shakspeare dit d'un roi, l'enfant qui lit dans un coin le sent vrai pour lui-même. Aux grandes péripéties de l'histoire notre cœur s'émeut subitement; telle importante découverte, telle héroïque résistance, telle grande prospérité des hommes, éveille sûrement notre sympathie. Une loi promulguée, une mer inconnue explorée, un continent découvert, excitent notre enthousiasme; nous applaudissons aux grands coups frappés par nos devanciers, parce que nous-mêmes les aurions portés ou approuvés.

C'est avec un intérêt semblable que nous examinons les

situations et les caractères. Le riche surprend nos hommages parce qu'il dispose extérieurement de cette indépendance, de cette puissance et de cette grâce que nous sentons être l'apanage de l'homme, notre propre apanage. Tout ce que les moralistes modernes et anciens, stoïciens ou orientaux, ont dit du sage, ne fait que produire au lecteur, sous une forme sensible, sa propre pensée, ou, pour mieux dire, sa propre nature, non dans ce qu'elle a réalisé, mais dans ce qu'elle peut atteindre. Toute littérature présente un type idéal du sage. Les livres, les monuments, la peinture, la conversation, sont des tableaux d'où nous tirons à notre gré les traits dont nous voulons composer notre visage. Éloquent ou silencieux, tout homme nous exalte, et, dans quelque milieu que nous nous mouvions, nous nous sentons en quelque sorte stimulés par les allusions personnelles. Cependant un sincère candidat de la sagesse n'a que faire d'allusions personnelles et louangeuses. L'éloge, non de lui-même, mais du type idéal qu'il poursuit, ressort de toutes les paroles qu'il entend, de tous les faits dont il est témoin, je dirai même de tout ce qui l'environne, du fleuve en son cours, de la moisson dans son murmure : la silencieuse nature lui offre des louanges, la paisible montagne lui rend hommage, le firmament lumineux épanche sur lui son amour.

Ces aperçus, fournis par le rêve et la nuit, élaborons-les à la pleine lumière du jour. Que l'étudiant lise donc l'histoire activement et non passivement; qu'il considère sa propre vie comme le texte dont le livre qu'il tient n'est que le commentaire. De cette façon, la muse de l'histoire rendra des oracles que n'entendront jamais ceux qui ne se respectent pas eux-mêmes. Je n'espère pas que celui-là comprenne jamais l'histoire, aux yeux duquel telle action des temps éloignés, faite par des hommes dont le nom a retenti dans les siècles, paraît d'une signification plus profonde que celle qu'il accomplit lui-même dans le moment.

Le monde n'existe que pour l'éducation de l'homme; il n'y a pas d'époque, pas de forme de société, pas d'action dans l'histoire, auxquelles il ne trouve un parallèle dans sa vie. Toutes choses tendent d'une manière merveilleuse à se résumer en lui et à lui communiquer leurs propres vertus. Il peut vivre toute l'histoire en sa seule existence. Solidement assis dans sa personnalité, il ne doit se laisser déconcerter ni par les rois, ni par les empires, mais reconnaître qu'il est plus grand que toute la géographie du monde et que tous les gouvernements de la terre. Il doit transporter le point de vue d'où l'on envisage communément l'histoire de Rome, d'Athènes et de Londres, à lui-même, et ne pas contester avec cette intime conviction. C'est qu'il est le tribunal suprême, et que si l'Angleterre et l'Égypte veulent en appeler, c'est de lui qu'émaneront les derniers arrêts. S'il devait en être autrement, que l'histoire se taise à jamais. Il faut atteindre et se maintenir à ce point culminant où les faits confessent leur secrète signification et où la poésie et l'histoire se confondent. Les tendances de notre esprit et les desseins de la nature se trahissent dans l'usage que nous faisons des annales de l'humanité. Le temps fond en un lumineux éther l'anguleuse solidité des faits. Il n'est pas d'ancre si solide, de câble si puissant, de si redoutables remparts qui parviennent à maintenir un fait comme fait. Babylone, Troie, Tyr, Jérusalem et la Rome antique, se perdent déjà dans la fiction. Ce n'est plus désormais que de la poésie pour toutes les nations; et qu'importe ce que fut le fait, si nous l'avons transformé en une constellation et suspendu dans les cieux comme un éternel symbole! Les mêmes destinées attendent Londres, Paris et New-York. « Qu'est-ce que l'histoire, disait un grand capitaine, sinon une fable de laquelle on convient? » Notre ère tient en quelque sorte de celle de l'Égypte, de la Grèce, des Gaules et de l'Angleterre. Elle tient à l'histoire des guerres, à celle des colonies, de l'Église, de la cour, du commerce. Je n'en parlerai pas davantage. Je crois à l'éternité. Je reconnais la Grèce, l'Asie, l'Italie et l'Espagne pour les génies et les principes créateurs, dans toutes les ères que traverse mon esprit. [1]

NAGEURS INFATIGABLES.

Hernando de Soto, ce téméraire conquistador, qui traversa si follement la Floride en 1538, s'en allait à l'aventure, cherchant avec ses camarades un nouveau Pérou, lorsque sa troupe arriva dans une région fertile, mais dépourvue d'or, où l'on fit un moment alliance avec les Indiens. Assez peu satisfaits de l'arrivée de leurs nouveaux hôtes, bien qu'ils les crussent fils de la lune et du soleil, les Floridiens ne tardèrent pas à rompre la foi promise et à attaquer les Espagnols. On était sur les rives d'une vaste lagune; Hernando de Soto manœuvra si habilement, qu'en dépit du petit nombre de ses hardis cavaliers, il parvint à rejeter l'ennemi dans les eaux. Pour fuir les rudes coups de lance que leur envoyaient les conquistadors, les Indiens se précipitèrent résolûment dans le lac et y nagèrent d'un air délibéré, espérant lasser la patience de leurs ennemis. Ils ignoraient encore à quelle race ils avaient affaire : ceux-ci les contraignirent à sortir de la lagune et les firent esclaves. Six Floridiens intrépides demeurèrent seuls dans l'eau, narguant les vainqueurs et criant qu'on pouvait bien les laisser se noyer, mais qu'on ne les forcerait pas à se rendre. Ils demeurèrent ainsi *plus de trente heures* sans prendre pied et sans se réconforter par aucune nourriture. Surpris de tant d'audace et émerveillé de la persévérance de ces *gentilshommes* indiens (c'est ainsi que la vieille relation traite les pauvres Floridiens), Hernando de Soto ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'entrer dans la lagune l'épée à la main, et de forcer les intrépides nageurs à venir chercher un asile sur la rive. La chose se fit comme le chef l'ordonnait; mais ces hommes qui venaient de donner une preuve si étonnante de résolution et de force musculaire tombèrent tous sans donner signe d'existence en arrivant au rivage. On les fit revenir à eux, et la vie leur fut conservée. Passer ainsi trente heures à jeun dans les eaux, parut à Soto et à ses compagnons l'acte le plus extraordinaire qu'on eût jamais accompli en ce genre, et le témoin oculaire qui le raconte dit que s'il ne l'avait vu de ses propres yeux, il n'eût pu y ajouter foi.

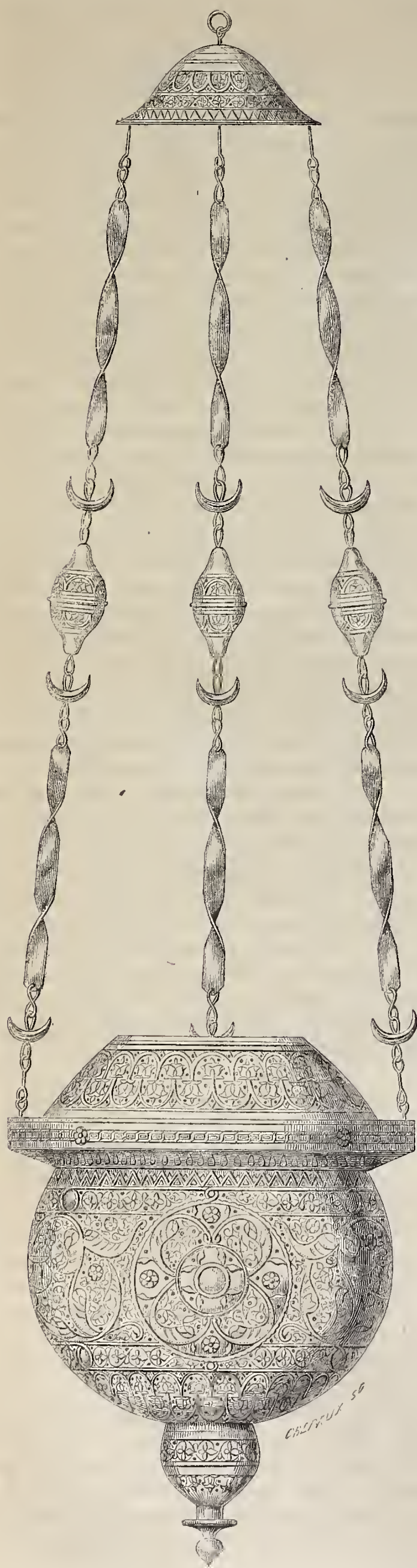
LAMPE VÉNITIENNE.

Cette petite lampe, en cuivre jaune ou laiton, a environ 62 centimètres de hauteur [2]; elle peut valoir quelques centaines de francs. Ce n'eût pas été une rareté à Venise il y a quarante ou cinquante ans; au seizième siècle, c'était une chose fort commune. On suspendait ces sortes de lampes à quelques pouces des murs, devant les images de Madone. En ce temps, on les vendait à vil prix, non dans les riches ateliers des orfèvres, mais simplement dans ceux de la chaudronnerie. Les modèles étaient venus d'Orient, comme beaucoup d'autres types élégants de diverses branches de l'art vénitien. On sait quels rapports continuels de commerce liaient, dans l'intervalle des guerres, la reine de l'Adriatique aux villes de l'Asie Mineure et à Constantinople. Aujourd'hui même, il reste dans la physionomie de Venise plus d'un trait de l'Orient : on ne regarde pas Saint-

[1] Emerson.

[2] Chaîne de suspension, 0m,38; petites chaînes, 0m,15; hauteur de la lampe, 0m,09.

Marc sans rêver aux mosquées, ni certains palais du grand canal sans se reporter en imagination vers les beaux siècles de la civilisation arabe.



Musée du Louvre; Collection de M. C. Sauvageot. — Lampe vénitienne du seizième siècle. — Dessin de Montalan.

UNE TAPISSERIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Voyez tome XXVII, 1859, p. 212.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Dans votre livraison de juillet 1859, p. 212, vous proposez à la sagacité de vos lecteurs l'explication d'une vieille tapisserie que l'on croit italienne, dites-vous. Je ne suis pas archéologue; j'accepte cette donnée telle quelle, et, en la combinant avec mes réminiscences, je viens en toute humilité vous proposer une interprétation, sinon vraie, au moins vraisemblable.

Les deux personnages du milieu ont-ils l'air de causer? Non. L'homme est rêveur, et la femme regarde un point indéterminé de l'espace; leur rapprochement et leur pose seuls indiquent une conversation : cela ne signifierait-il pas une conversation de loin, *par lettres?* La dame porte une couronne de LAURIERS (on ne peut nier que ce n'en soit, car un personnage tenant une lyre, et qui représente évidemment Apollon, est couronné des mêmes feuilles). L'énigme se résout; le mot c'est : la Correspondance de Pétrarque et de LAURE.

La couronne de la dame est ainsi le rébus illustré de son nom; ses talents, d'ailleurs, méritaient cet emblème.

Ce personnage qui tient une lyre, couronné de *lauriers,* c'est Apollon qui inspire Pétrarque. Plus haut, le Mercure (je vous emprunte cette explication) fait allusion aux missions diplomatiques que Pétrarque a remplies. L'Amour (le personnage au carquois) représente la passion du poëte, et la femme pourrait personnifier la Grâce qui règne dans ses vers.

De l'autre côté, le personnage féminin aux royaux attributs signifie, comme vous l'avez dit, la Noblesse, la Vertu, la Fortune; Laure possédait toutes ces qualités. Au second plan, le mari de Laure l'admire; les deux personnages féminins lui en font l'éloge sans envie : ce groupe est contemplatif. En haut, Junon-Lucine (je vous fais encore cet emprunt) tient un enfant, et une pancarte qu'elle déroule indique, par le nombre des losanges entières apparentes (il faut additionner les portions) dont elle est damassée, le nombre des enfants de Laure. La Providence (le vieillard au sceptre supprimé) les protége, et un *docteur* ou *clerc* personnifie l'Instruction qu'ils vont recevoir (le geste de son doigt commande l'attention). Quant aux objets placés entre les deux personnages principaux ou à leurs pieds, la fontaine est l'emblème de celle de Vaucluse. Les oiseaux représentent par leur ramage (présumé) les chants de Pétrarque, et par leurs ailes (allusion à la coutume de confier aux ramiers les amoureux messages) la rapidité des courriers. Tout concourt à confirmer ma supposition; et les chiens eux-mêmes, l'épagneul de Laure et le lévrier de Pétrarque, semblent se regarder bienveillamment. Les *fleurs* qui naissent sous les pas de Pétrarque et de Laure peignent les charmes de leur commerce épistolaire et les beaux vers que cet amour a fait *éclore.*

Au reste, les costumes paraissent se rapporter à l'époque qu'indiquerait mon hypothèse; mais il faudrait, pour arriver à la certitude, revoir en détail l'histoire de Pétrarque et celle de Laure.

ERRATUM.

La photographie qui a servi de modèle au portrait gravé de Daniel Manin publié dans notre livraison de septembre 1859 (tome XXVII, page 289) est l'œuvre de M. Adrien Tournachon jeune, et non de M. Nadar.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

FRESQUES DU CORRÉGE

AU COUVENT DE SAINT-PAUL, A PARME.



Un compartiment des Fresques de la *Camera di San-Paolo*, à Parme, par Antonio Allegri (le Corrége). — Dessin de Freeman, d'après une gravure de Toschi.

Le fragment de peinture que notre gravure reproduit fait partie de la belle fresque du Corrége qui couvre toute la voûte d'une chambre de l'ancien couvent de Saint-Paul, à Parme.

Cette chambre était le parloir particulier de l'abbesse : elle est de forme carrée; au milieu d'une des faces est une grande cheminée.

Des bénédictines habitaient le couvent. Au commencement du seizième siècle, elles n'étaient pas encore astreintes à la clôture. En 1518, leur abbesse, Joanna Placentia, personne de naissance illustre, d'un esprit très-cultivé, et passionnée pour les arts, entendit louer, dans le palais des Fontanelli, le rare génie d'Antonio Allegri, qui n'avait alors que vingt-trois ans, et n'était guère sorti jusque-là de son village de Corregio. Elle voulut qu'il contribuât à la décoration de son couvent, où l'on voyait déjà quelques belles peintures dues à d'habiles maîtres contemporains. Cette année même, ou au plus tard en 1519, Antonio Allegri se mit en mesure de satisfaire à un désir qui s'accordait si bien avec son ardeur de travail et sa juste ambition de s'illustrer.

Trois croissants que l'on voyait sur les armes de l'abbesse lui inspirèrent le motif de sa composition.

Sur la cheminée il peignit une figure de Diane, de grandeur naturelle, assise, au milieu des nuages, dans un char richement ciselé et traîné par deux biches. Elle vient de la chasse et remonte vers l'Olympe; un croissant brille sur son front; ses cheveux blonds flottent sur son arc et son carquois. D'une main elle retient un voile bleu que soulève le vent, de l'autre elle guide les coursiers.

Quatre mots sont écrits sur la cheminée : *Ignem gladio ne fodias* (N'attisez pas le feu avec une épée).

Le bas de la salle est nu. Lorsque nous l'avons visitée, il y a quelques années, elle était entièrement démeublée et des plâtras encombraient le plancher. Seulement, une sorte d'échelle double avec une plate-forme, placée au milieu, permettait de regarder de près les peintures de la voûte et de la frise. Le couvent, désert depuis 1793, avait servi récemment de caserne.

Au sommet de la voûte, sur la clef, sont figurés les chiffres, l'écusson et la crosse de l'abbesse; un cercle d'or les entoure.

Toute la voûte est d'azur, couvert par un vaste et épais treillage percé de seize ovales formant des médaillons, entourés de guirlandes de fruits, et au milieu desquels se jouent de petits génies, cortége gracieux de Diane au fond des forêts. Au-dessous du treillage, à la naissance de la voûte, seize lunettes ou demi-cercles renferment des figures de dieux et de déesses peintes en camaïeu.

« C'est le premier essai, dit Millin, que le Corrége ait fait de remédier à l'obscurité des coupoles par la grandeur des masses, grandeur qui laisse apercevoir les détails. Ces enfants ont une taille presque gigantesque, et qui surpasserait en hauteur le plus grand diamètre des ovales, s'ils étaient debout; mais, par une distribution savante, par des raccourcis dessinés et peints avec un art admirable, l'artiste est parvenu à en montrer plusieurs en entier. Il a parfaitement exprimé la mollesse et la douceur qui caractérisent l'enfance. Le nombre des génies diffère : un ovale en contient quatre, d'autres trois; mais en général il n'y en a que deux dans chaque ovale; les sujets sont agréablement variés : l'un aide son camarade à prendre son essor pour revoler vers l'Olympe; d'autres, occupés de ce qui plaît à leur déesse, tiennent sa lance, son arc et son carquois, caressent ses chiens qui sont pleins d'ardeur. Quelques-uns de ces génies sonnent du cor, tandis que d'autres paraissent attentifs au bruit qui les appelle, ou élèvent comme en trophée un bois de cerf.

» Les peintures des lunettes sont en grisaille et dénuées des charmes du coloris, mais elles ne le cèdent en rien pour la beauté à celles des ovales. Les figures n'ont qu'un pied de haut; elles représentent différentes divinités : la Fortune, Minerve, les Grâces, Adonis, Endymion, Bonus Eventus, la Terre, Junon suspendue dans l'espace avec une enclume à ses pieds, une prêtresse offrant un sacrifice, un vieillard assis (peut-être le Destin), Jupiter dans son temple, les Parques, Bacchus et Leucothoé, Lucine, Cérès, un Satyre, Vénus, une Nymphe. »

Millin nous paraît insister ensuite avec trop de complaisance sur le contraste de ces figures païennes avec le caractère religieux de la salle. A la renaissance, lorsque, en Italie, tomba le voile qui, pendant le moyen âge, avait couvert les beautés de la poésie et de l'art antique, il y eut comme un éblouissement subit dans les classes intelligentes. On fut charmé, et on s'entoura à l'envi des images inventées par le génie de la Grèce et de Rome. On n'avait nullement l'idée qu'il y eût là aucune ombre d'impiété. Ajoutons que rien, dans les peintures du parloir de San-Paolo, ne pouvait offenser la délicatesse du goût le plus pur.

Joanna Placentia mourut peu de temps après que le Corrége eut achevé son œuvre. Un mois avant sa fin, l'ordre vint de soumettre le monastère à la clôture. Il ne fut donc plus guère permis de voir la fresque du Corrége; mais heureusement elle fut toujours respectée par les bénédictines. Lorsque le couvent cessa d'être habité, le duc de Parme y alla voir la peinture du Corrége. Il était accompagné du P. Affo, qui publia, en 1794, une description remarquable de ce chef-d'œuvre ([1]). Le P. Romualdo Baistrocchi, Tiraboschi, Zapata, Jacopo Barri, d'Argenville, Valery et d'autres ont aussi écrit sur *la camera di San-Paolo*. M. Gustave Planche, qui avait séjourné quelque temps à Parme et qui était un juge sévère, a parlé avec grand éloge de cette voûte.

« Antonio Allegri n'avait, dit-il, que vingt-quatre ans lorsqu'il peignit la *Chasse de Diane* dans le réfectoire ([2]) de Saint-Paul, et pourtant il y a dans cette composition une élégance, une sévérité, qui révèlent un savoir consommé. Pour concevoir, pour exécuter une telle scène, il faut évidemment quelque chose de plus que la pratique matérielle du métier; il faut avoir cultivé son esprit d'une manière générale, et s'être préparé à l'accomplissement de cette tâche délicate par des études littéraires. Les têtes d'enfants et de jeunes filles imaginées par Antonio étonnent et ravissent tous les yeux par l'éclat de la couleur et la vivacité du regard. Il est impossible de rêver des physionomies plus riantes, des lèvres plus fraîches, des joues plus vermeilles : c'est la vie même prise sur le fait et reproduite avec un rare bonheur. Au-dessus ([3]) de ces figures charmantes, dont le souvenir ne s'efface pas, et qui sont nues à mi-corps, le Corrége a placé des scènes païennes, qui rappellent à tous les esprits éclairés le style des pierres gravées que la Grèce et l'Italie antiques ont léguées à notre admiration. Quoiqu'il n'eût pas visité Rome, il est évident qu'il s'était nourri avec empressement des plus belles œuvres du génie païen. Ce qui caractérise particulièrement les fresques de Saint-Paul, c'est leur extrême simplicité, et c'est par là surtout qu'elles se rattachent au génie d'Athènes. Le Corrége a prouvé maintes fois la puissance et la variété de son imagination. Je ne crois pas qu'il ait jamais concilié d'une manière plus heureuse l'élégance et

([1]) Affo (Ireneo), *Ragionamento sopra una stanza dipinta dal Correggio nel monastero delle monache benedittine di San-Paolo.* Parma, Carmignani, 1794, in-8.

([2]) Le parloir, suivant une opinion plus vraisemblable.

([3]) Faute d'impression que nous trouvons reproduite dans un excellent Guide français en Italie. Il faut lire : Au-dessous.

l'érudition, car il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les peintres érudits. L'étude attentive du réfectoire de Saint-Paul suffirait à démontrer les immenses avantages de l'éducation littéraire pour la pratique de la peinture. » ([1])

Le graveur Toschi, qui avait consacré sa vie à graver toutes les œuvres du Corrége que Parme possède, est mort dans l'été de 1854. A cette époque, une partie de la fresque de la *camera di San-Paolo* était déjà gravée. Les élèves de cet habile artiste continuent ses travaux, mais lentement, et il est à craindre que le prix de la collection entière ne s'élève bien au-dessus de ce que l'on pouvait supposer au commencement de l'entreprise.

ERREURS POPULAIRES DE DROIT

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Parmi les erreurs de droit qu'on a le plus de peine à détruire dans les classes populaires de l'Angleterre, on signale les suivantes :

Si un criminel survit pendant une heure au supplice de la pendaison, on ne peut plus exécuter la peine capitale prononcée contre lui.

Si l'on veut intenter au souverain un procès qui donnerait lieu à l'arrestation d'un simple citoyen, il faut avoir soin de tendre un ruban sur la route que doit traverser le carrosse royal.

Aucun arrêt ne peut être exécuté le dimanche.

Les baux ne peuvent dépasser le terme de 999 ans : un bail de 1000 transférerait la propriété au locataire.

Si l'on veut déshériter un héritier légitime, il faut lui laisser un shilling (1 fr. 24 c.) dans le testament; autrement il hériterait de tous les biens.

Les chirurgiens et les bouchers ne peuvent être jurés.

Tout morceau de beurre vendu doit peser, en onces, un nombre rond.

On ne peut vendre la chair d'un bœuf qui n'a pas été saigné avant d'être tué.

On ferait une liste aussi longue des erreurs de droit qui ont cours dans une partie de la population française. Combien de gens croient encore, par exemple, que l'on ne peut être puni pour un fait coupable s'il ne se trouve pas au moins deux témoins de ce fait; et que, si on rencontre un homme assassiné ou qui s'est suicidé, on ne doit pas, avant l'arrivée d'un magistrat, le toucher, le changer de place, et par conséquent même s'assurer s'il est réellement mort pour le secourir?

Il n'y a pas de plus puissant antidote contre la basse sensualité que l'adoration de la beauté. La partie la plus élevée des arts du dessin est essentiellement chaste, quel qu'en soit l'objet; elle purifie les pensées, comme la tragédie, suivant Aristote, purifie les passions. Les effets contraires sont rares et exceptionnels : il y a des âmes pour lesquelles une vestale ne serait pas sainte. W. VON SCHLEGEL.

UNE DEMI-HEURE AVANT LE SOMMEIL.

Pendant la demi-heure qui précède celle où vous éteignez votre lumière, cherchez à débarrasser votre esprit de toute pensée pénible ou trop attachante. Un jeu d'adresse, quelques pages d'une livre agréable, une conversation paisible sur des sujets d'un intérêt ordinaire, préparent à un bon sommeil. C'est assurément une excellente habitude de se rappeler rapidement ce qu'on a fait et pensé pendant le jour, et de se tracer le plan du lendemain; mais il vaut mieux que ce ne soit pas immédiatement avant de se trouver dans l'obscurité et de clore les yeux; souvent cette revue mentale soulève des regrets ou des craintes qui écartent le repos : plaçons donc, s'il est possible, ce devoir avant la demi-heure de distraction nécessaire pour détendre et libérer l'esprit. Il n'en est pas de même de la prière, qui, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être, ne peut jamais qu'apaiser et rasséréner notre âme.

([1]) *Revue des Deux Mondes.*

LES PETITS ARCHITECTES.

Sous le têt d'un plat, jeté là sans doute pour dissimuler quelque délit domestique, j'ai découvert une ville entière dont l'histoire serait, sans nul doute, pleine de détails intéressants et de péripéties dramatiques, si j'avais assez de temps, de science, de perspicacité, pour l'étudier complétement.

La cité n'est pas vaste, mais construite d'une façon nouvelle et grandiose. Huit ou neuf piliers ronds, courbés régulièrement dans leurs contours légèrement convexes, n'ont rien d'analogue dans notre architecture et me paraissent parfaitement solides. Quoique fermes et polis, ils ne sont pas bâtis de blocs carrés et superposés comme les murs de nos édifices, mais de petites boules d'un sable fin et serré, tellement bien ajustées ensemble qu'elles font corps et se maintiennent unies sans le secours d'aucun ciment, si ce n'est un peu d'eau, rosée ou pluie, promptement séchée par la chaleur de l'été. Les chapiteaux de ces piliers, évasés en arcades, soutenaient, rattachaient au sol le toit collectif qui protégeait la ville entière, et qui n'était autre que le tesson que je venais d'arracher avec tant de brusque étourderie.

La petite population de fourmis d'un brun noirâtre (*Formica cœspitum*, à ce que je présume) qui avait élevé toute ces constructions, y compris le mur en courtine irrégulièrement circulaire qui les entoure, s'est dispersée en un clin-d'œil dès qu'elle s'est trouvée exposée à l'ardeur du soleil, dont ses ingénieux travaux auraient dû la préserver.

Resté en présence de la cité déserte, j'ai pu mesurer ses piliers cylindriques. Ils variaient en hauteur suivant l'inclinaison du chaperon sur lequel s'était de hasard arrêté ce tesson, soutenu et relié au terrain par huit arcades, dont les plus grandes avaient 9 millimètres de hauteur, et les plus petites 7. L'enceinte entière de la ville, y compris le mur épais, d'une construction semblable à celle des piliers qu'il entoure, pouvait avoir, dans sa partie la plus large, 13 centimètres, et 8 seulement dans la plus étroite.

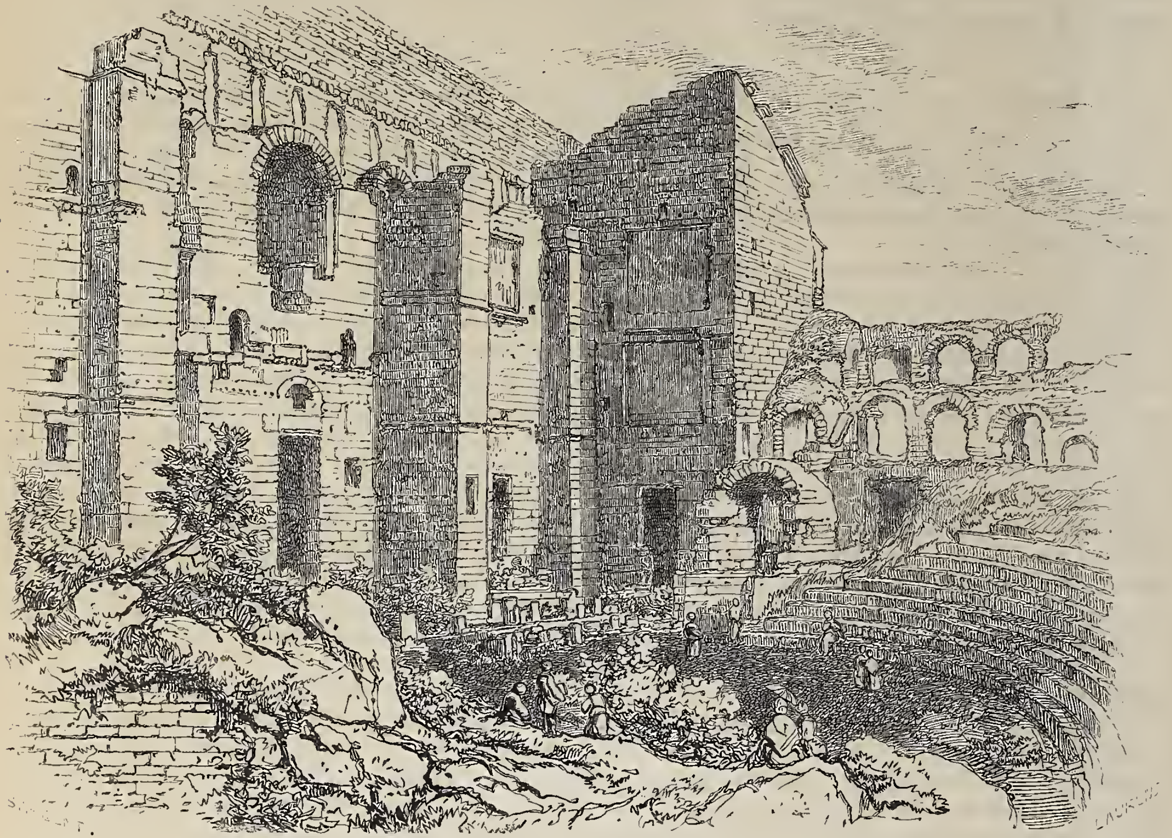
Non-seulement les petits architectes avaient eu égard, dans leur construction, à la solidité et à plusieurs genres de convenances, mais les proportions n'avaient point été négligées, et ces piliers, légèrement convexes, de 3 à 4 millimètres d'épaisseur, évasés du haut et du bas, un peu comme les lacrymatoires antiques, n'étaient pas sans quelque grâce lilliputienne. L'historien si exact des fourmis, Huber le jeune, nous apprend qu'en général elles préfèrent les plans circulaires; mais, dans cette circonstance, les habitudes avaient été modifiées, et l'inclinaison du chaperon qui servait de base, ainsi que la forme du débris de vaisselle qui formait le dôme de la cité, étaient entrés en ligne de compte. Je ne vis ni larves dans leurs blanches robes, ni fourmis ailées; c'était évidemment une naissante république que, d'un geste, je venais de détruire.

Je demandai aussitôt à l'ouvrage d'Huber comment ces laborieux petits insectes avaient pu bâtir ces édifices dont je contemplais tristement les ruines, et je vis que chaque

fourmi roule et porte entre ses dents les petites boules de terre qu'elle a formées et pétries en grattant le sol de ses fortes mandibules. Elle pose la petite masse à la place précise qu'elle doit occuper, elle la pousse, la presse, toujours avec ses dents; ses antennes suivent tous ses mouvements, passant à leur tour sur chaque petit grain de terre et le polissant; enfin l'insecte unit et consolide le tout à l'aide de ses pattes de devant. C'est ainsi que non-seulement il élève des murailles, superpose des étages en saillie, mais arrondit des voûtes dont la surprenante largeur ne nuit en rien à leur solidité.

LE THÉATRE D'ORANGE.

« Le théâtre d'Orange, dit M. Perrot [1], est aux autres monuments de la Provence ce que le Colisée de Rome est aux petits temples votifs, ou ce que le pont du Gard est à



Le Théâtre romain, à Orange. — Dessin de Ch. Laurens.

ceux de Boisseron et d'Ambrusi, c'est-à-dire un colosse. »

La façade a $34^{m},75$ de haut et $102^{m},64$ de long. Au centre est une grande porte carrée. Dix-huit portiques, neuf de chaque côté, sont divisés par des pilastres d'ordre dorique, formés de plusieurs assises et couronnés de chapiteaux. Au-dessus de l'entablement s'élève un mur jusqu'à une grande hauteur. L'effet est assez imposant pour que des ornements ne fussent pas nécessaires.

On aperçoit le théâtre d'Orange de très-loin : il domine toute la ville. « Le mur de la scène, dit M. Mérimée [2], comme une haute tour, s'élève au-dessus de tous les bâtiments modernes. Les gradins, adossés à la pente d'une colline, suivant l'usage constant des Romains, sont en grande partie détruits, mais partout encore très-reconnaissables. Le mur de la scène est mieux conservé : construit de blocs énormes, il a résisté à toutes les attaques des hommes et des éléments. Autrefois, il était décoré à l'intérieur de trois rangs de colonnes. Des deux côtés de la scène, deux corps de bâtiments avancés contiennent des salles spacieuses, des corridors, des escaliers, en un mot toutes les constructions accessoires d'un théâtre, et nécessaires aux acteurs et aux machinistes. Toutes les parties de l'édifice, mais surtout le haut du mur de la scène, portent les traces d'un violent incendie. »

On suppose qu'il existait une toiture au-dessus de la scène. Longtemps l'enceinte du théâtre a été encombrée de pauvres maisons construites à peu de frais avec ses ruines : on les a démolies. Au temps de la révolution, et peut-être antérieurement aussi, les salles, aujourd'hui désertes, servaient de prison.

Près du théâtre était un cirque ou hippodrome.

(1) Lettres sur Nîmes et le Midi.

(2) Notes du *Voyage dans le midi de la France.*

LA LETTRE.

C'est de la joie qu'elle apporte, la première lettre de l'absent ; mais, on le voit à la physionomie de la jeune femme, c'est une joie mélangée d'émotion et qui n'est pas loin des larmes. Oui, elle s'émeut à ces mots de tendresse que la plume a tracés avec tant d'élan et que depuis longtemps, peut-être, la bouche n'avait pas prononcés. Elle-même, quand il était là, toujours près d'elle, n'a-t-elle pas négligé de lui témoigner son affection? Ne s'était-elle pas laissé gagner par cet insensible sommeil qui, au milieu de

notre bonheur même, dont la continuité n'est plus pour nous que de la monotonie, envahit peu à peu et engourdit notre cœur? Ne leur est-il pas arrivé plus d'une fois de se dire, chacun en soi-même, dans un silence glacé, elle tristement affaissée sur sa couture, lui marchant à pas lents dans la chambre, qu'ils avaient mieux espéré de la vie, que dans d'autres conditions ils auraient pu être plus heureux, qu'ils se sont trompés et qu'ils n'ont plus qu'à gémir? Et



Salon de 1859; Peinture. — Le Message, par M. A. Leleux. — Dessin de Thérond.

maintenant les voici séparés, les voici loin l'un de l'autre. Elle est seule, regardant les nuages gris qui passent dans le ciel, écoutant le son de la cloche lointaine, bien triste sans doute ; et il ne peut la consoler. Et lui, où est-il en ce moment? Emporté par des chevaux rapides, ou par la vapeur plus rapide encore, à travers les ténèbres, parmi des inconnus ; en danger, malade peut-être, et elle ne peut le rejoindre. Oh! comme ils sentent maintenant qu'ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre, que des liens indissolubles, éternels, se sont formés entre leurs cœurs! comme ils regrettent leur aveuglement, leur ingratitude! Et quand il reviendra, quand ils se retrouveront ensemble, qu'il y aura de joie dans leur premier regard! que de repentir, que de douces et sûres promesses dans leur premier embrassement!

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Depuis plusieurs années, un jeune et savant professeur au lycée de... travaille à un grand ouvrage sur les différentes races qui ont successivement peuplé la France. Ce ne sera pas un de ces livres faits uniquement avec d'autres livres : l'auteur emploie toutes ses vacances à parcourir les départements, afin d'observer par lui-même les mœurs, les caractères, d'étudier les dialectes, de recueillir les traditions et les superstitions locales. Il va sans dire qu'il ne séjourne pas dans les endroits où la facilité des communications a effacé les physionomies et modernisé les coutumes, et qu'il préfère aux plus belles voies ferrées le sentier qui s'enfonce dans une vallée solitaire ou serpente au flanc d'un mont écarté. Le chercheur d'or qui découvre un gisement abondant en pépites n'est pas plus heureux

que ne l'est notre érudit quand il a trouvé un pays perdu.

Par une après-midi de septembre, il explorait une province qui passe pour l'une des plus primitives de l'empire français. M. le baron Dupin, dans sa fameuse carte, l'a couverte de sa teinte la plus foncée. Mais si la civilisation a traité cette région en dédaigneuse marâtre, la nature l'a traitée en enfant gâté. Une riche et plantureuse végétation, de gracieuses collines, des eaux claires et gazouillantes; à l'horizon, des montagnes d'un bleu qui tranche à peine sur celui du ciel : tout cela forme un ensemble que les paysagistes s'empresseront de reproduire dès qu'ils le connaîtront, d'autant plus que les cabanes délabrées couvertes d'un chaume noir et moussu, les jeunes filles nu-pieds et cheveux au vent, les clôtures effondrées, les mares dormantes bordées d'herbes aquatiques, leur fourniront les plus pittoresques accessoires.

Notre savant avait dîné dans le chef-lieu du canton. L'aubergiste était un Parisien, relégué, disait-il, dans cet exil affreux par les jeux cruels de la fortune, et qui gémissait tous les jours sur son éloignement de la capitale. Il avait voulu servir lui-même le voyageur; celui-ci s'efforça vainement de tirer de lui quelques renseignements sur les habitants du pays.

— Des sauvages, Monsieur, des Iroquois, des Kabyles, qui vous écorchent les oreilles de leur horrible patois. Ah! quel séjour que ce pays de loups pour un homme accoutumé...

Le professeur coupa court aux lamentations du banni, en lui demandant le nom de quelques villages dont on voyait, à distance, les clochers percer un épais fourré d'arbres.

— Là-bas, Monsieur? Je n'y suis jamais allé; qu'irais-je y faire, juste ciel!

— Pourriez-vous au moins me dire lequel de ces villages est le plus proche d'ici?

— Monsieur ne compte pas y aller coucher? Il n'y trouverait pas un lit sortable; il serait mangé par la vermine de toute espèce. Si Monsieur veut coucher ici, dans la soirée j'inviterai M. le percepteur des contributions à venir boire un petit verre de n'importe quoi, et il renseignera Monsieur mieux que personne. J'ai de belles chambres, arrangées dans le goût de Paris, autant du moins que j'ai pu le faire dans un lieu aussi dépourvu de ressources...

— Merci. Mais je ne veux pas coucher ici; à défaut de lit, je dors très-bien dans les granges. Puisque vous ne pouvez ou ne voulez pas m'indiquer la route et le nom du plus prochain de ces villages, je consulterai les poteaux indicateurs.

— Ah bien! oui, des poteaux indicateurs! On ne va pas se donner la peine d'en mettre pour des gens qui ne savent pas lire. Naturellement, je ne puis pas retenir Monsieur de force; je me permettrai cependant de lui faire observer que le temps se couvre, que nous aurons de la pluie ce soir...

— Raison de plus pour que je me mette vite en route. Veuillez me faire mon compte.

— Serait-ce un individu suspect et poursuivi par la gendarmerie? pensa l'aubergiste.

Il se fortifia dans ce soupçon en voyant l'étranger payer sans la moindre observation la note exorbitante qu'il lui présenta, et s'éloigner d'un bon pas, son sac de nuit à la main, et son surtout imperméable sur le bras.

Le fait est que cette auberge et son maître avaient inspiré à notre voyageur une impatience nerveuse; il lui tardait de se retrouver en plein air, en pleins champs, et de quitter cette maison avec son mélange de faux luxe et de malpropreté, son plaqué rougi, ses cristaux mal brossés, ses estampes aux vives enluminures, ses fleurs artificielles fanées, et ses essaims de mouches. Au sortir du bourg, il s'assit sur une pierre milliaire et regarda autour de lui. A sa droite s'étendaient, à perte de vue, des champs moissonnés et des prairies unies; à sa gauche le terrain descendait vers un vallon assez profond et assez large; de l'autre côté s'élevaient ces collines couvertes d'arbres qu'à l'auberge il avait aperçues de la fenêtre. Il ne passait personne en ce moment; d'ailleurs le professeur était ami de l'imprévu et s'aventurait volontiers dans les régions inconnues. Il suivit quelque temps la chaussée impériale, qui s'élevait toujours plus au-dessus de la plaine; enfin, il vit une route qui descendait tout droit dans la vallée, et s'y engagea.

C'était une voie creuse, bordée de deux hautes haies échevelées, ombragée de grands chênes noueux; les chars y avaient creusé de profondes ornières, les pluies l'avaient ravinée dans tous les sens et y avaient laissé de larges flaques boueuses. Tout en descendant d'un pas inégal, le voyageur se rappelait ce couplet d'un vaudeville :

Le chemin devient des plus beaux :
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux,
Depuis que nos
Municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.

Comme il était à pied, il n'enfonçait guère que jusqu'au genou. Il arriva ainsi au fond de la vallée; là, le chemin se bifurquait ou plutôt se trifurquait. Il vit que l'aubergiste parisien avait calomnié le pays, car un poteau indicateur se dressait à la *croisée* des routes; seulement l'inscription en était totalement effacée. — Au petit bonheur! se dit-il; et il prit le chemin du milieu. Mais, après qu'il eut marché environ une demi-heure, il se trouva que le chemin se terminait dans les champs et qu'on n'en voyait plus nulle trace; il revint sur ses pas. La pluie commençait, active et serrée; il mit son surtout, et résolut de bien examiner le terrain pour ne pas se fourvoyer de nouveau. Revenu au carrefour, il prit, cette fois, le chemin de gauche; mais bientôt il rencontra un autre carrefour. Là, son choix fut encore plus malheureux; le sentier le conduisit dans un fond marécageux. De nouveau, il revint en arrière; mais, cette fois, il s'embrouilla et s'égara dans un dédale de sentiers qui semblaient n'aboutir nulle part. La nuit venait, une prompte nuit d'équinoxe. Pour achever l'aventureux savant, un orage furieux se déchaîna sur la vallée; le vent mugissait, le tonnerre grondait, de livides éclairs ne montraient un instant des arbres ruisselants et des champs inondés que pour mieux faire ressortir l'obscurité; le ciel lançait des torrents d'eau. Une petite rivière, dont notre voyageur avait à peine entendu le faible murmure, enflée tout à coup jusqu'à déborder, roulait impétueusement ses eaux jaunâtres. Le professeur frissonnait sous son manteau imperméable, perméé complétement et lourd comme une chape de plomb; son pantalon se collait à ses jambes; l'eau entrait de tous côtés dans ses bottines et dégouttait tout autour de son chapeau. Debout dans un pré, il s'était adossé à un arbre dont le feuillage lui donnait de temps en temps sur le visage un soufflet humide. La perspective de passer ainsi la nuit n'avait rien d'attrayant. Aubergiste parisien, si tu avais pu voir combien le voyageur regrettait ta chambre à l'instar de Paris, tu te serais trouvé assez vengé de ses dédains!

Tout à coup, à cinquante pas environ, il vit, à travers les arbres, se mouvoir une lumière. En même temps, une claire voix de jeune fille criait de toutes ses forces : — Mademoiselle Thérèse! mademoiselle Thérèse!

— Est-ce toi, Rose? répondit une voix plus grave.

— Oui, c'est moi; je viens vous apporter vos sabots et votre mante.

La lumière s'arrêta; les voix s'étaient rapprochées l'une

de l'autre; évidemment les deux interlocutrices s'étaient rejointes.

— Ma pauvre chérie! disait la voix plus grave; quoi, tu t'es mise en route par ce temps!

— Vous y étiez bien, vous! La pluie m'a prise au pont. Je savais que vous partiriez de Sainte-Aubierge à sept heures, et comme il ne pleuvait pas encore... Hé! qu'est-ce donc? Écoutez, on nous appelle.

— Mademoiselle Thérèse, mademoiselle Rose! criait le professeur, prenez pitié d'un pauvre voyageur égaré! indiquez-lui le moyen de regagner son chemin.

Thérèse et Rose se consultèrent un moment; puis la lanterne, après avoir scintillé le long de la haie, entra dans le pré, et le cercle lumineux, arrivant jusqu'à notre voyageur, lui laissa voir les deux femmes abritées sous un immense parapluie. Il s'avança de leur côté; la plus âgée dirigea la lanterne sur lui et s'écria d'un ton de surprise, en reculant de deux pas :

— Qui êtes-vous donc, Monsieur, vous qui nous appelez par notre nom et que je n'ai jamais vu?

— Moi non plus, Mademoiselle, je ne vous ai jamais vue; mais j'ai entendu vos deux noms tout à l'heure; pardonnez-moi d'en avoir profité pour vous appeler à mon secours. Qui je suis? Habituellement Étienne Blarville, professeur au lycée de..., à Paris; actuellement, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, un voyageur fourvoyé, et, de plus, trempé jusqu'aux os. N'ayez pas peur de moi, Mesdames; je vous assure que je suis parfaitement inoffensif.

— Je n'ai pas peur de vous, Monsieur, répondit Mlle Thérèse; mais j'avoue bien que de toutes les choses que l'on peut trouver dans les champs à cette heure et par ce temps, un professeur de Paris est celle que je me serais le moins attendue à rencontrer. Suivez-nous; il nous faut marcher dans l'herbe, afin de ne pas fouler aux pieds ces carrés de légumes. Voici la haie; nous n'avons qu'à ouvrir cette petite porte, et nous sommes sur le chemin.

— Mille remercîments. Mais où conduit-il, ce chemin?

— Si vous le remontez à votre droite, il vous conduira au village de Sainte-Aubierge, et de là sur la chaussée, d'où vous pourrez aller, à votre choix, à A... ou à B...

— Je viens de B... Et si je le suis à gauche?

— Il vous mènera dans les villages de Lézin, de Goinzet, des Herbolaines, ou de Miffy.

— De tous ces endroits, lequel est le plus près d'ici?

— Sainte-Aubierge est à une bonne lieue; Goinzet est à une lieue et un quart.

— N'y a-t-il pas d'endroit plus rapproché?

— Lézin n'est guère qu'à vingt minutes; mais il n'y a pas d'auberge.

— Qu'importe! il s'y trouvera bien quelque âme charitable qui me permettra de me sécher à son feu et de dormir sur sa paille. Je n'ai donc qu'à marcher tout droit devant moi? Je vous suis très-obligé; adieu, Mesdames.

— Un moment! prenez ce parapluie que Rose m'apportait; je l'abriterai sous celui que l'on m'a prêté à Sainte-Aubierge, et nous vous éclairerons. Nous sommes de Lézin, et nous allons vous y conduire. Les parents de Rose pourront, je pense, vous céder une chambre pour cette nuit. En marche! profitons de ce moment de calme. Laissez-moi porter votre sac; vous êtes fatigué.

— Comment passerons-nous cette rivière que j'entends gronder d'ici?

— Sur une passerelle.

— Solide?

— Ah! elle en a porté, elle en portera de plus lourds que vous. Pour atteindre le pont de pierre, il faudrait faire un long détour. Nous allons prendre ce sentier qui abrége beaucoup.

— Quoi! encore un de ces sentiers à travers champs, où l'on s'embourbe quand on ne s'égare pas?

— Oh! non, dit vivement la jeune Rose; ce sentier-là est très-bon; il est sur la commune de Lézin.

La suite à la prochaine livraison.

« Quelqu'un disait jadis à Copernic : — Si le monde était arrangé comme vous le dites, Vénus aurait des phases comme la lune; elle n'en a pas cependant; qu'avez-vous à dire?

» Copernic répondit : — Je n'ai rien à répliquer; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse à cette difficulté!

» En effet, Dieu fit la grâce que Galilée inventât les lunettes avec lesquelles on vit les phases; mais Copernic était mort. » (De Maistre.)

Dieu fera la grâce que nous verrons les prodiges de sa puissance; mais nous serons vivants de l'éternelle vie, et nous ne nous étonnerons que d'une chose : de nos petites difficultés, quand, pour les résoudre, nous avons à faire au grand Dieu des cieux. *Les Horizons célestes.*

Je ne suis pas de l'avis de Dante :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

(Il n'y a point de douleur plus amère que de se souvenir du temps heureux quand on est dans le malheur.)

Un grand bonheur est, au contraire, à mon sens, une lumière dont le reflet se prolonge sur les espaces mêmes qu'elle n'éclaire plus; quand Dieu et le temps ont apaisé les violents soulèvements de l'âme contre le malheur, elle s'arrête et se complaît encore à contempler dans le passé les biens charmants qu'elle a perdus.

Guizot, *Mémoires de mon temps*, t. II.

LA PROCESSION DES CAPTIFS A PARIS,

EN 1785.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les gros volumes qui nous ont été légués par d'Aranda et le père Dan, pour se faire une juste idée des souffrances qu'a réparées, par sa charité persévérante, l'institution des Pères de la Merci, vouée au rachat des captifs dans les États Barbaresques. L'ordre faisait publier de temps à autre des relations moins volumineuses, dans lesquelles il racontait brièvement les misères qu'il avait soulagées et celles qu'il fallait consoler encore. Vers la fin du dix-huitième siècle, ces petits volumes, si multipliés d'abord, font tout à coup défaut, et la charité n'en est pas moins ardente. La grande procession de 1785 fut, en quelque sorte, la dernière cérémonie solennelle dans laquelle l'institution vint témoigner de sa charité persévérante et de l'énormité de ses sacrifices, appelant d'ailleurs un autre genre de réparation. Durant cette pieuse cérémonie, on prouva que près de 700 000 francs avaient été employés en indemnités onéreuses accordées aux États Barbaresques. L'argent pleuvait des fenêtres sur les captifs et leurs pieux rédempteurs, dit une relation contemporaine; et il faut dire, à la louange de la population parisienne, qu'on avait loué les balcons d'où l'on pouvait contempler cette fête de la charité tout aussi cher que s'il se fût agi d'assister à quelque pompeuse réjouissance, ou, il faut le dire, à quelque exécution. Il n'y eut pas jusqu'à la pauvreté avérée de la grande ville qui, ce jour-là, ne se mît en frais pour accueillir un genre

de misère dont les souffrances étaient devenues proverbiales, même parmi les mendiants. Un homme en guenilles, ayant ramassé un louis qui était tombé à ses pieds, l'alla sur le champ offrir à un religieux, qui, touché de son action, lui mit dans la main un écu de six livres, en lui disant qu'il recevait son offrande, mais qu'il lui faisait la sienne de ses propres deniers.

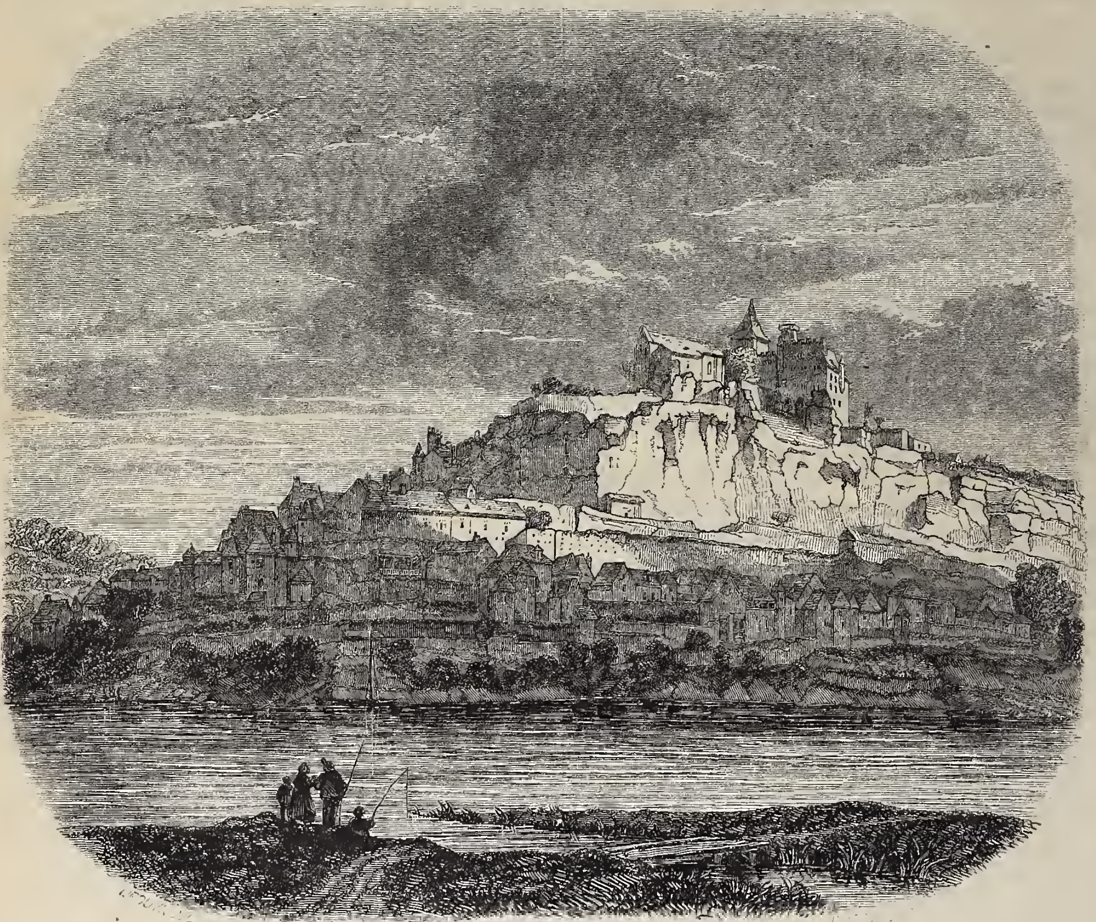
La procession des captifs de 1785 fut fertile en événements romanesques, ou en incidents inattendus. Un fils retenu en Barbarie pendant plus de trente ans, et qui n'en comptait pas moins de quatre-vingts lors de sa délivrance, retrouva à Paris sa mère, qui avait atteint sa cent unième année, et dont la vieillesse s'était passée dans les larmes. La loueuse de chaises de Saint-Étienne du Mont mourut subitement de désespoir en apprenant qu'un premier mari, qu'elle croyait mort depuis longtemps, et pour lequel elle avait gardé une affection profonde, était en droit de lui reprocher son manque de fidélité. C'est surtout dans le curieux Voyage d'un laïque, nommé d'Aranda, que l'on peut se procurer des renseignements sur la manière dont les religieux de la Merci procédaient dans leurs rachats, et sur les moyens vraiment diplomatiques qu'ils étaient obligés de mettre en œuvre, durant leurs charitables négociations, pour lutter de ruse avec les Barbaresques.

LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. t. XIX, 1851, Biron et Mareuil; et t. XX, 1852, Bourdeille.

BEYNAC.

Lorsque la princesse de Condé, fuyant les lieux où Mazarin avait pu emprisonner le vainqueur de Rocroy, traversa rapidement la France, depuis Paris jusqu'à Bordeaux, au milieu d'une escorte brillante qui s'accroissait incessamment et formait une armée véritable avant le terme du voyage, elle passa, le 23 mai 1650, au pied des hautes tours de Beynac. — Alors le seigneur de ce lieu vint la saluer sur la rivière de Dordogne, s'excusant sur son grand âge de ne pouvoir l'accompagner, mais disant que ses fils allaient monter à cheval pour la suivre.



Ruines du château de Beynac. — Dessin de Léo Drouyn, d'après nature.

Aujourd'hui la château de Beynac est complétement ruiné; et la noble famille qui peuplait, il y a deux cents ans à peine, le vaste manoir, est depuis longtemps éteinte. Comme tant d'autres, elle se sera sans doute épuisée avant la fin de ce grand règne de Louis XIV, entre la guerre incessante et meurtrière et le séjour, meurtrier aussi, de Paris. La maison de Beynac était connue dès les temps les plus reculés; mais, dans sa longue histoire, honorablement remplie, nous ne nous rappelons aucun trait qui demande un récit détaillé. A quoi bon dire que le baron de Beynac fut sénéchal de Périgord, ou que tel autre mourut à la croisade, quand nous n'aurions à donner à nos lecteurs qu'un fait tout sec? A quoi bon constater de même que Beynac a eu l'honneur d'être assiégé par Montfort? Pourquoi dire enfin que les compagnies anglaises ont longtemps occupé cette forteresse et qu'elles n'en sont sorties que par composition, en 1451? C'est l'histoire de beaucoup d'autres châteaux, et aucun souvenir particulier ne recommande, autant que leur grandeur pittoresque, les vieilles ruines abandonnées de Beynac.

LE RENARD

POEME PAR GŒTHE.



Brun l'Ours pris au piége. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

Gœthe, génie varié, souple, infatigable, s'est plu à rajeunir le vieux « roman du Renard », qui, au moyen âge, amusa tant nos pères; il en a fait un poëme en douze chants. M. Kaulbach, un des premiers peintres contemporains de l'Allemagne, a orné de beaux dessins une très-belle édition de ce poëme.

La planche que nous reproduisons se rapporte à un passage du chant deuxième.

Dans le chant premier, on voit le Lion entouré de sa cour. Plusieurs animaux, Isengrin le loup, Vaukerlos le petit chien, Hinzé le chat, la panthère, viennent tour à tour dénoncer à la justice royale les ruses et les crimes de Reineke le renard. Grimbert le blaireau, neveu de l'accusé, essaye de le défendre. Mais tout à coup apparaît Henning le coq, suivi de sa famille, en deuil; on porte derrière lui une bière où gît une poule sans tête : c'est Gratte-pied, la femme de Henning, méchamment mise à mort par Reineke. Ce tableau remplit tous les spectateurs de douleur et d'indignation. Il est décidé que l'on jugera bel et bien Reineke, et Brun l'ours est chargé d'aller le sommer de comparaître devant le Lion.

« Soyez prudent, dit le Lion à Brun, car Reineke est faux et malin. Il vous flattera, il vous mentira; pour vous duper, tout lui sera bon. — Oh! pas du tout, répond l'ours avec assurance, soyez tranquille; s'il a l'impudence de vouloir se jouer de moi, il le payera si cher qu'il n'aura garde de ne pas venir. »

Et le deuxième chant commence.

Brun l'ours, après une longue marche, arrive devant le château de Malpertuis, somptueuse résidence de Reineke. La porte est fermée à triples verrous. Brun recule un peu, réfléchit, puis se met à crier : « Mon neveu, êtes-vous à la maison? C'est moi, Brun l'ours. Je viens, comme messager du roi, vous avertir qu'il vous faut comparaître devant lui; si vous refusez, vous êtes menacé de la roue et de la potence. » Reineke s'assure d'abord que ses murailles sont solides, et qu'au besoin il pourrait échapper à ses ennemis par ses caveaux et ses corridors secrets; ensuite, il regarde

si Brun l'ours est bien venu seul. Il ouvre la porte alors, et se confond en excuses pour avoir fait attendre son bon oncle. « O ciel! que vous devez être fatigué, lui dit-il; comme vous êtes échauffé! vos poils sont couverts de sueur, et vous respirez avec peine. Est-ce que le roi ne pouvait pas donner ce message pénible à quelque autre qu'à vous, le plus noble et le plus digne de ses barons! Quant à moi, j'irai librement vers le roi, soyez-en sûr; vous me protégerez, j'espère. Demain, je me mettrai en route; aujourd'hui, je suis malade : nous avons ici plus de miel que nous n'en voulons, et j'en ai trop mangé; cela ne me vaut rien. — Trop de miel! s'écrie Brun; que dites-vous là? Rien n'est meilleur au monde. Si vous en avez trop, donnez-m'en, j'en ferai fort bien mon affaire. Oui, mon neveu, donnez, donnez, et je vous protégerai. — Plaisantez-vous? dit Reineke. — Non, sur l'honneur, répond l'ours; je parle très-sérieusement. — S'il en est ainsi, reprend le renard, suivez-moi, cher oncle, je vais vous conduire chez le paysan Rustevyl, qui demeure au bas de la montagne, et là je vous ferai rassasier de plus de miel que vous n'en avez eu de toute votre vie. » Le rusé coquin pensait, en parlant de la sorte, à la grêle de coups que la fureur du paysan ne manquerait pas de faire tomber sur l'ours.

Nos deux personnages arrivèrent à la maison de Rustevyl lorsque la nuit était déjà tombée. Rustevyl était charpentier; il avait dans sa cour un tronc de chêne qu'il avait commencé à fendre; l'arbre, à l'aide de deux coins de bois, était entr'ouvert à l'une de ses extrémités, et avait l'air de bâiller. Reineke dit à l'ours : « Mon oncle, vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a de miel au fond de cet arbre. Fourrez votre museau tout au fond, mais mangez avec modération; autrement vous vous en trouveriez mal. — Tout beau! dit l'ours, me prenez-vous pour un glouton? Ne sais-je pas bien qu'il ne vaut rien de manger plus que sa faim! Laissez, laissez-moi faire! » Et Brun, se laissant enjôler, fourre sa tête et ses pattes de devant dans la fente de l'arbre.

Aussitôt Reineke se jette sur les coins et les tire tant et si fort que les deux moitiés de la partie du tronc fendue se resserrent; Brun a la tête et les pattes prises comme dans un étau : il crie, il hurle, il beugle; furieux, il bat le sol avec ses pattes de derrière. Tant de bruit attire l'attention de Rustevyl : « Qu'est-ce donc? et que fait-on dans ma cour? » Il saisit sa hache. Reineke le voit venir, et, en s'éloignant avec prudence, il tient ce discours à sa pauvre dupe : « Qu'avez-vous donc, mon oncle? Je vous l'avais bien dit : vous mangez trop de miel, vous vous faites mal; mais voilà Rustevyl qui arrive, et qui vous offrira l'hospitalité. » Et il détale au plus vite. Cependant Rustevyl arrive : il voit l'ours pris dans l'arbre, et court appeler les paysans qui se sont attardés à boire au cabaret voisin : « A moi! à moi! Accourez tous! Un ours! il est pris dans ma cour; c'est la vérité! » Les paysans s'arment de fourches, de rateaux, de broches, de pioches et de pieux. Le curé, sa cuisinière et son sacristain, entendent la rumeur, et se joignent à la bande; la cuisinière brandit une quenouille. Au bruit des pas, aux cris de joie de ses ennemis qui approchent, Brun l'ours, par un violent effort, parvient à arracher de l'arbre sa tête, mais en y laissant sa peau, puis il tire à grand'peine ses pattes, dont le chêne garde les griffes. Hélas! où donc était le miel? Brun est tout ensanglanté, et tellement affaibli par la souffrance qu'il ne peut fuir. La troupe armée arrive, s'accroît d'instant en instant, s'irrite, et le frappe. Tout un village contre un seul animal! Étourdi d'abord sous les coups, Brun a un mouvement terrible de réveil : il culbute les femmes, qui, éperdues, fuient de toutes parts; quelques-unes tombent dans la rivière voisine; on se précipite de leur côté pour les secourir. Pendant ce temps, Brun, à la faveur de l'ombre, se glisse vers le rivage et roule dans l'eau, préférant encore d'être noyé que de retomber dans les mains féroces des paysans. Le courant rapide l'entraîne; il nage sans le savoir, et va échouer à une lieue de là, en un endroit désert. Par hasard, Reineke, qui n'avait pas perdu son temps, était là, dévorant quelques poules qu'il venait de voler. Il est un peu déconcerté de voir que Brun s'est échappé du piége; il se console toutefois en remarquant son piteux état, et, avec un ricanement diabolique, il le raille impitoyablement : « Hé! mon pauvre oncle, où donc avez-vous laissé votre toupet, vos favoris, votre barbe et vos gants? Vous aurez eu affaire à un barbier par trop malhabile! Et pourquoi cet air mélancolique? Est-ce que le miel n'était pas bon? Plus au fond, il eût été meilleur! Il en reste encore. Ne voulez-vous pas que je vous reconduise à l'arbre? » Ainsi s'amusait le malin. Brun grogne, et se promet de tirer vengeance d'un si abominable tour.

Le jour renaît, et le bienfaisant soleil rend quelque force au malencontreux messager. Il se traîne plutôt qu'il ne marche, et chaque pas lui arrache des cris de douleur. Ce supplice dure quatre longues journées. Il arrive enfin devant le roi, qui, en apprenant ses déplorables aventures, jure de châtier sévèrement Reineke. Cette fois, ce sera Hinzé le chat qui se rendra près du renard, pour l'avertir que lui et sa race périront inévitablement s'il persiste à refuser de comparaître au pied du trône. Hinzé voudrait bien décliner cet insigne honneur. « Je suis si petit! dit-il; comment réussirais-je, quand Brun l'ours, qui est si grand et si fort, a échoué! » Le roi fait observer sagement que la sagesse et l'esprit ne se mesurent pas à la taille. Hinzé se soumet à la volonté royale, et part en se disant : « Si je rencontre sur la route un présage heureux à ma main droite, je réussirai dans mon ambassade. » [1]

La suite à une autre livraison.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 37.

En effet, ils quittèrent la route pour prendre un petit chemin de traverse macadamisé, plus élevé au milieu que sur les bords, et sur lequel ils marchaient à sec au milieu des champs pleins d'eau et de limon. Ils traversèrent la passerelle, large, munie de fortes barrières, et assez élevée au-dessus de la rivière pour n'avoir rien à redouter des crues subites. De l'autre côté, ils retrouvèrent le sentier, qui prenait en écharpe une colline au sommet de laquelle brillait une rangée de lumières.

— Voilà Lézin, dit Mlle Thérèse; nous l'atteindrons en quelques minutes.

— Qu'est-ce que cette lumière sur la droite, beaucoup plus forte que les autres?

— C'est l'un de nos réverbères.

— Sous tous les rapports, et sans calembour, je m'aperçois que Lézin est un village très-éclairé. Il a du moins un maire soigneux; car ce chemin, cette passerelle...

— M. le maire est très-bon, sans doute, dit Rose; mais c'est bien nous, c'est-à-dire ce sont les hommes de la commune qui ont fait ce chemin, à temps perdu, avec les pierres qu'on retire des champs.

— Ah! ils se sont imposé des corvées volontaires?

— Corvée volontaire! dit Mlle Thérèse; monsieur le professeur pardonnera-t-il à une paysanne de lui demander si ces deux mots s'accordent bien?

[1] Un poëte, M. Édouard Grenier, a fait une excellente traduction de ce poëme de Gœthe (collection Hetzel et Lévy).

— Et pour les réverbères, continua Rose, chacun donne un peu de l'huile de sa récolte, et ainsi nous pouvons les alimenter pendant huit mois.

— Ma petite Rose, ces détails sur ton village sont pleins d'intérêt pour toi, mais non pour M. le professeur. Nous voici à Lézin ; prends les devants pour avertir tes parents.

— Vous vous trompez fort, Mademoiselle, en croyant que les explications de Mlle Rose ne m'intéressent pas. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je vois et j'entends des choses qui me donnent l'idée la plus avantageuse de Lézin et de ses habitants.

— Cela fait honneur à votre imagination, Monsieur ; mais je vous assure que Lézin n'a rien du tout d'extraordinaire. Il y a chez nous quelque aisance, assez d'union et de bon vouloir ; mais voilà tout.

Ils passaient en ce moment près d'une maison dont les fenêtres ouvertes laissaient voir dans l'intérieur une assez vive lumière. Comme le professeur allait répondre à Mlle Thérèse, il s'interrompit et s'arrêta court en entendant des voix d'hommes entonner harmonieusement le chœur de Joseph :

Dieu d'Israël, père de la nature!
Rends les moissons à nos champs,
Rends à nos prés leur verdure,
Et sauve encor tes enfants.

— Si vous ne vous attendiez pas à trouver un professeur de Paris dans vos champs, bien moins s'attendait-il à retrouver ici la musique de Méhul. Et vous ne voulez pas que je trouve Lézin extraordinaire?

— Eh bien, si nos jeunes gens aiment à chanter un peu ensemble le soir, quel mal y a-t-il? Mais ne vous arrêtez donc pas, Monsieur ; mouillé comme vous l'êtes, vous pourriez vous enrhumer.

— Laissez-moi écouter encore ce morceau. Du Rossini, maintenant ! la prière de Moïse ! Quel beau ténor ! Bravo ! bravo !

Une tête s'avança vers la fenêtre ; mais Mlle Thérèse, prenant sans façon le professeur sous le bras, l'entraîna, bien qu'il protestât en riant contre cet attentat à la liberté d'écouter.

— Voyez là-bas, dit-elle, un groupe réuni sur ce perron et qui guette notre arrivée : ce sont mes amis Méval, les parents de Rose. Avant que nous allions les joindre, donnez-moi, Monsieur, votre parole d'honneur que vous ne ferez point de compliments, que vous ne donnerez point d'éloges ; en un mot, que vous ne direz rien qui puisse faire croire à nos gens qu'ils sont dignes d'être remarqués ou admirés.

— Et si je refuse de m'engager?

— Je fais atteler le char-à-bancs du père Méval, je vous y fais monter, et je vous emmène moi-même au cabaret de Goinzet, à une heure d'ici.

— Pareille menace me ferme la bouche.

A ce moment, on vint au-devant d'eux. Le père et la mère s'approchèrent du voyageur, et, avec une simple et cordiale politesse, l'engagèrent à entrer. Les enfants se suspendaient aux bras et au cou de Mlle Thérèse.

— Mademoiselle Thérèse, disait un jeune garçon, j'ai dessiné cette après-midi trois vaches et moi qui les garde ; venez vite les voir.

Ils entrèrent dans une grande cuisine. Un riche feu flambait dans la vaste cheminée, et ses joyeux reflets dansaient sur les casseroles de cuivre, sur la vaisselle d'étain, sur l'armoire de noyer vitrée et pleine de faïence. La maîtresse de la maison présenta au voyageur un verre de vin chaud et sucré qu'il prit avec délices ; puis un jeune homme, qui tenait à la main une petite lampe, lui proposa de le conduire à sa chambre pour changer d'habits.

— Merci, répondit-il ; mais je crois que les vêtements contenus dans mon sac de nuit ne sont guère plus secs que ceux-ci. Je me sécherai à votre bon feu.

— Si cela ne fait rien à Monsieur de porter pour un moment les habits de mon fils, dit Mme Méval, je les ai sortis. A moins que Monsieur ne préfère se coucher ; alors, Jacques lui portera son souper.

— Non, non ; puisque M. Jacques veut bien me prêter ses habits, je les accepte de bon cœur, et je vous demande la faveur d'être admis à votre table de famille.

La chambre où le voyageur fut introduit n'était ni plafonnée, ni tapissée ; elle était meublée de chaises en paille tressée, d'un lit et d'une table de sapin. Mais le plancher et les meubles étaient d'une exquise propreté. Mme Méval avait préparé la chemise de toile, les chaussettes de fil écru, les souliers à clous, le pantalon et la veste de fort drap bleu, qui devaient momentanément transformer le citadin en villageois. Il revêtit sans la moindre répugnance ces habits parfaitement propres, ce linge parfumé de lavande et de verveine. Quand il rentra dans la cuisine, un marmot à tête blonde s'écria :

— Tiens ! le Monsieur a presque aussi bonne façon que Jacques !

Mlle Thérèse, assise près de la lampe, examinait un petit album de dessins, et, le crayon à la main, enseignait au jeune berger comment il devait s'y prendre pour que ses vaches n'eussent pas toujours des figures humaines. Le professeur, jusqu'ici, avait à peine entrevu son guide ; il vit alors que c'était une femme d'environ cinquante ans. Elle avait posé sa mante ; elle portait, comme Mme Méval, ses filles et les servantes, un jupon de laine, un casaquin de drap bordé de velours, un tablier de cotonnade à bavette. Deux bandeaux de cheveux grisonnants dépassaient un bavolet de toile blanc comme la neige. Ses traits étaient ordinaires, et cependant cette figure sans beauté, sans jeunesse, attirait et charmait par son expression d'intelligence et de bonté. Le front était uni et serein, le regard vif et doux, le sourire bienveillant et spirituel.

La suite à la prochaine livraison.

LOUTHERBOURG.

Philippe-Jacques Loutherbourg, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, était fils d'un peintre en miniature. Son père lui avait enseigné assez de dessin et de peinture pour qu'il lui fût possible, lorsqu'il vint à Paris, à l'âge de quinze ans, d'entrer de suite dans l'atelier de Carle Vanloo. Mariette, qui nous apprend ce détail dans son *Abecedario*, ajoute que « Loutherbourg y acquit un beau maniement de pinceau ; mais que c'était tout ce qu'il pouvait en retirer, car il n'était point fait pour imiter la manière *sage* et *épurée* de cet habile artiste. » Avouons qu'il fallait que le savant Mariette fût singulièrement engoué des artistes de son temps pour croire que Vanloo, un des peintres les plus théâtralement maniérés du dix-huitième siècle, eût une manière de peindre sage et épurée.

Les leçons de Carle Vanloo ne pouvaient, en effet, convenir à Loutherbourg ; écoutées et reçues avec déplaisir, elles ne lui furent d'aucun profit. Notre jeune artiste quitta cet atelier pour entrer dans celui de Casanova, peintre dont le talent trop facile n'était pas beaucoup plus propre à développer les bonnes dispositions de Loutherbourg, que son goût portait vers les maîtres de l'école flamande : c'était Ostade et Téniers, avec leurs fêtes champêtres et leurs extérieurs agrestes, qui attiraient le plus volontiers ses regards ; Berghem, Wouwermans et Paul Potter avaient aussi toutes ses sympathies ; Casanova, qui visait à un but

tout différent, ne sut lui enseigner qu'un travail prompt et lâché.

Toutefois Loutherbourg, grâce à sa remarquable facilité et à ses dispositions naturelles, ne tarda pas à acquérir une



Une Boutique de perruquier au dix-huitième siècle, par Loutherbourg.

Un Café au dix-huitième siècle, par Loutherbourg.

assez grande réputation. A vingt-deux ans, le 25 juin 1763, il fut agréé à l'Académie, et l'honnête J.-G. Wille note ainsi ce fait dans son journal : « Le 25, fut agréé à l'Académie royale, dit-il, M. Loutherbourg, de Strasbourg, d'une

voix unanime. Les paysages, au nombre de trois, qu'il présenta, furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un jeune homme de vingt-deux ans. Je me levai de ma place pour courir l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée. »

Loutherbourg fut reçu académicien, en 1768, sur la présentation d'une Bataille qui se trouvait encore, en 1820, au château de Rambouillet. Il quitta la France, en 1771, pour aller en Angleterre, et, cette année même, il fut engagé par Garrick, à 1 000 livres sterling par an, pour composer les dessins décoratifs du théâtre de Drury-Lane, le grand Opéra de Londres.

En 1781, Loutherbourg fut nommé membre de l'Académie royale des arts de Londres. C'était une preuve de la sympathie que son talent avait trouvée à Londres. Les Anglais n'avaient pas voulu être en retard sur les Français, qui avaient admis Loutherbourg tout jeune dans leur Académie royale. Ils le comblèrent d'honneurs et de commandes. Malgré ces succès extraordinaires, Loutherbourg désirait revoir la France; il vint à Paris, y séjourna quelque temps, passa de là en Suisse, et, après avoir fait de nombreuses études de paysages, retourna en Angleterre, où il devait rester jusqu'à sa mort. On raconte que l'impératrice de Russie ayant commandé à Loutherbourg un tableau représentant le Passage du Danube par l'armée russe sous Romanzow, l'artiste demanda un échantillon de toutes les armes dont les Russes et les Turcs étaient munis à la guerre. C'était un moyen facile de se former une riche collection d'armes. L'impératrice accueillit favorablement sa demande.

Les œuvres de Loutherbourg ne sont pas rares; presque



Une Cavalcade. — Dessin de Foulquier, d'après Loutherbourg.

tous les grands musées de l'Europe en possèdent quelques-unes. M. Dussieux donne (¹) la liste complète des tableaux de cet artiste à Vienne, à Darmstadt, en Angleterre et en Saxe. Plusieurs graveurs reproduisirent avec esprit ses compositions les plus pittoresques. Foulquier, le plus habile d'entre eux, a gravé *le Père, la Mère, le Petit Fanfan, la Tante, le Cousin germain, l'Oncle à la mode de Bretagne,* et *le Perruquier de toute la famille.*

LA HOLLANDE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 393; — t. XXVII, 1859, p. 353, 393.

LA HAYE.

Suite.

J'étais assis à l'entrée du Bois. Un homme passe, un panier au bras; une femme l'arrête et regarde dans ce panier plein de je ne sais quelles choses à vendre; elle marchande, en hollandais, beaucoup, longuement: l'homme peu à peu cède; mais tandis qu'elle prend ce qu'elle veut en échange d'une petite pièce de monnaie, il prononce en français, les yeux baissés vers la terre et avec un accent d'une mélancolie profonde, ces mots singuliers: « Quand même j'aurais cent mille florins de revenu, je ne serais pas heureux, parce que le monde n'est pas juste! »

Ma promenade au Bois s'est prolongée jusqu'au commencement de la nuit. Après avoir erré dans le silence, avec un sentiment infini de bien-être, au hasard des mille sentiers qui s'entre-croisent autour des étangs tranquilles, sous l'ombre de ces beaux arbres, je me suis laissé entraîner par les perspectives des maisons de plaisance dans la direction de Leyde. Le nombre et l'élégance de ces habitations charmantes complètent bien l'idée que l'on s'est faite de l'opulence des négociants hollandais quand on a parcouru leurs villes industrielles. On voit, à Rotterdam et à Amsterdam, comment un Hollandais sait acquérir la ri-

(¹) *Artistes français à l'étranger.*

chesse; ici, comment il sait la dépenser. Il m'a paru qu'en général les petites villas sont celles qui ont plus particulièrement un caractère national : plusieurs d'entre elles semblent aussi des réminiscences du Japon ou de Java; mais parmi les plus grandes et les plus somptueuses, les unes reportent l'imagination en Italie, les autres en Angleterre ou en Écosse. Ces impressions extérieures seraient probablement aussi celles que ferait naître une étude un peu approfondie du caractère de leurs habitants. Les fils des hommes infatigables qui ont gagné des trésors dans le commerce vivent dans le loisir, et, selon leur goût ou leurs relations, ils ont fait de longs séjours, ceux-ci à Naples ou à Florence, ceux-là dans les domaines de l'aristocratie anglaise ou écossaise. Pendant le trajet d'Utrecht à Emerick, j'ai causé avec un de ces millionnaires hollandais qui ont un hôtel à la Haye pour l'hiver et un château dans les environs pour l'été : c'est un admirateur de la Sicile. Il l'a visitée, l'an dernier, pour la sixième fois. Il m'en a décrit avec bonheur les paysages et les monuments; il a réussi, m'a-t-il dit, à acclimater, au moins dans ses serres, quelques belles plantes de cette île enchantée, et il se propose de faire élever dans son parc une imitation des ruines de Sélinonte. Qui aurait le cœur de sourire de ces passions si vraiment inoffensives puisqu'elles n'affaiblissent nullement le sentiment national? On ne peut qu'aimer à voir quelques rayons se détourner du Midi pour venir égayer et dorer les brumes du Nord.

Ce matin, je n'ai eu garde de manquer au rendez-vous que m'avaient donné mes deux jeunes compatriotes. Ils étaient arrivés au Musée royal avant moi, et ils avaient hâte de me conduire devant *la Leçon d'anatomie*. Aimables et empressés, ils m'ont fait asseoir dans un fauteuil; l'un s'est placé à ma droite, l'autre à ma gauche, et ils ont commencé à se disputer le plaisir de m'expliquer les beautés qu'ils trouvaient à ce tableau. Ils s'exprimaient avec chaleur, à deux points de vue tout différents, se tournant de temps à autre vers moi pour me demander mon approbation.

Je ressemblais à Palémon entre Ménalque et Damétas, ou à Mélibée entre Corydon et Tyrsis.

Bob, le plus impétueux, parla le premier.

Bob. Si ce tableau est un chef-d'œuvre, c'est qu'il représente fidèlement une scène réelle de la vie.

Raph. Si ce tableau est sublime, c'est qu'il exprime poétiquement un noble sentiment du peintre.

Bob. Le véritable artiste a de bons yeux et une main adroite. Ses yeux regardent avec une attention simple et scrupuleuse la nature, et sa main obéissante la copie avec sincérité.

Raph. La beauté est en nous!

Bob. La beauté est hors de nous!

Raph. Le véritable artiste voit resplendir incessamment au fond de lui-même le type éternel du beau : son âme est un foyer d'amour et d'enthousiasme, et, quelle que soit l'image qu'il lui plaise de faire paraître sur la toile, c'est un des rayons de ce foyer intérieur qui donne la vie à son œuvre et l'illumine d'une impérissable beauté.

Bob. Que ceux qui voient la beauté dans les conceptions arbitraires de l'esprit, déesses du vieil Olympe, personnifications imaginaires des mystères chrétiens, héros inventés par les poëtes, se consument en efforts pour fixer sur leurs toiles les vagues reflets de leurs rêves! Rembrandt van Rhijn, le bon vieux peintre flamand, qui n'avait point vu Rome et qui dînait d'un hareng et d'un morceau de fromage, a posé un jour son chevalet devant ce que voici : un cadavre en putréfaction, le docteur Tulp et des carabins; et, sans rien chercher au delà de cette réalité toute crue, il a fait une merveille de l'art, qui, depuis deux siècles, enlève l'admiration de tous, même des chercheurs de ce qui flotte dans l'invisible et des adorateurs de la chimère!

Raph. Dans ce corps privé de vie respire le sentiment de la grandeur humaine. Une belle intelligence éclaire les traits de ce savant docteur, et on lit sur le front de ses élèves l'admiration et le respect. Un jour, Galien, après avoir fait une démonstration d'anatomie, s'écria dans son enthousiasme : « Je viens de chanter un hymne à la gloire de l'Éternel! » N'entendez-vous pas aussi sortir de la toile de Rembrandt cette noble exclamation : « A la dignité de la science! »

Ainsi continuent à se provoquer et à se poursuivre, par phrases alternées, Bob, le jeune peintre, et Raph, le jeune poëte.

Mais tandis que l'églogue se déroule, s'anime, et tour à tour tend à s'élever trop haut ou à descendre trop bas, un groupe de curieux grossit derrière nous, têtes d'étrangers de tous les pays, bizarres, bizarrement coiffées, larges feutres, panamas bosselés, casquettes prussiennes, chapeaux plats, rires qui veulent être fins et sont impertinents, hochements de têtes, grimaces de toute nature. Tout ce qu'il y a de gens qui flânaient tout à l'heure çà et là dans le Musée est, je crois, sur nos épaules : c'est menaçant! D'un signe de la tête et des mains, j'interromps la lutte.

« Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt. »
(Fermez la source, enfants : les prairies sont abreuvées.)

Ils se taisent à regret, par déférence : leurs yeux jettent encore des flammes, et leurs lèvres entr'ouvertes frémissent. C'est plaisir de voir l'ardeur sincère de jeunes convictions aux prises. Ils veulent que je nomme et couronne le vainqueur. Mais c'est un honneur que je m'empresse de décliner; le débat recommencerait de plus belle :

« Non nostrum inter vos tantas componere lites. »
(Il ne m'appartient pas de prononcer entre vous dans une si grande lutte.)

Nous visitons tous trois les autres salles du Musée, et je n'évite pas quelque reflux des deux théories devant le Taureau de Paul Potter, le Tableau de la vie humaine de Jean Steen ([1]), ou la Bonne cuisine de Téniers. Bob, si pénétré qu'il soit de sa doctrine, est trop consciencieux pour défendre bien vivement contre les railleries de Raph une Suzanne au bain, de Rembrandt, qui réellement est, comme type, une bien laide chose : il se retranche fièrement et à bon droit dans la lumière et la couleur. Raph tombe en extase devant le portrait d'une dame, par Holbein; elle est, en vérité, d'une expression très-touchante.

— Une amie inconnue! dit Raph en soupirant.

— Monsieur, me dit Bob, comme en confidence, au diable la toile et la femme! Raph va être mélancolique tout le reste du jour.

Les deux jeunes gens se divisent devant les portraits que Rubens a faits de Catherine Brintes, sa première épouse, et d'Hélène Forman, sa seconde.

— Que n'en a-t-il épousé cinquante! dit Bob irrévérencieusement.

— Pourquoi? s'écrie Raph indigné.

— Eh! nous aurions quarante-huit beaux portraits de plus.

— Laquelle des deux est la plus belle?

Je me mets du côté d'Hélène Forman; car il ne faut pas non plus garder toujours son opinion pour soi; il est

([1]) Voy. t. XXVII (1859), p. 69.

vrai que là aucun système n'est en jeu, et que je n'ai pas à craindre d'être juge du camp dans un tournoi nouveau.

Le Musée royal de la Haye est riche; mais on le connaît assez par cent bonnes descriptions. Je note seulement pour mon souvenir, à titre de simples curiosités, quinze dessins à la gouache et au pastel, par C. Troost. Dix représentent des scènes de comédies hollandaises très-plaisantes, et qui me font regretter de n'avoir pas assez de loisir pour apprendre tant soit peu le hollandais. Il y a là surtout, devant une porte, un grand niais et une jeune fille qui l'éclaire : je voudrais bien connaître leur histoire. Dans les cinq autres dessins, on voit une réunion d'amis, qui débute par une tristesse silencieuse, puis devient bavarde, tumultueuse, folle, et enfin tombe dans les infortunes bachiques les plus ridicules. Tout cela est largement exécuté et avec une franche gaieté (¹).

J'ai passé ma soirée à Schevelinges, au bord de la mer. Le village des pêcheurs, qui, d'après les anciennes relations, était très-pittoresque, commence à prendre la physionomie avide de tous les bourgs ou hameaux maritimes qui vivent du séjour des baigneurs. Les maisonnettes se font bourgeoises tant qu'elles peuvent, afin de se louer chèrement. Les femmes conservent cependant leur singulier petit bonnet blanc, collant sur toute la tête et se relevant sur les côtés comme les rebords des chapeaux de cuir de leurs maris.

L'usage des cabines est inconnu à Schevelinges. On conduit baigneurs et baigneuses à l'eau dans de véritables diligences. Ces lourds véhicules, traînés par des chevaux, se composent d'un intérieur où l'on change de vêtements, et d'une espèce de cabriolet en forme de tente, garni d'une double rampe de fer inclinée et d'une échelle. Quand la voiture est entrée dans la mer, on fait faire un demi-tour au cheval. Le cabriolet qui, sur la grève, était tourné du côté des spectateurs, se trouve alors en face de l'immensité, l'océan et les cieux : on abaisse l'échelle; le baigneur ou la baigneuse (quelquefois une famille entière) descend l'escalier en s'appuyant sur les rampes, et se trouve dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il existe bien quelque chose de semblable à Trouville et en quelques autres lieux ; mais les voitures à bain de Schevelinges se distinguent par une pesanteur et une solidité toutes primitives : quand elles s'ébranlent sur le sable humide pour faire leurs dix tours de roues, on dirait que sérieusement elles se mettent en route pour l'éternité.

On a imaginé une machine, d'un aspect plus étrange encore, à l'usage de ceux qui veulent s'asseoir et s'abriter contre le soleil ou la pluie : c'est un grand et gros fauteuil d'osier, à ample capuchon, à peu près comme la niche où les vieilles estampes représentent Javotte la ravaudeuse assise. Dans chacune de ces niches, il y avait une petite pancarte sur laquelle on avait écrit ces mots : « Les chaises qui se trouvent sur la plage sont la propriété de la veuve et des enfants Spaans *dont* le mari a péri sur la mer. Elles sont louées à un taux de 10 cents par séance. » Petites observations d'un voyageur très-désœuvré; mais je me flatte de la pensée que j'aurais l'approbation de Bob : ce sont là des éléments de réalisme. Il faisait un peu froid, et il n'y avait personne dans les voitures ni dans les paniers.

Pendant les mois de beau temps, tous les dimanches, le soir, la plage est couverte des familles de la Haye. Pour une grande ville, c'est, en effet, une promenade d'un intérêt incomparable que la mer à une distance de 4 ou 5 kilomètres. Dès que se répand la nouvelle qu'elle sourit ou qu'elle a de belles colères, on accourt. Est-elle, au contraire, laide, terne, d'un gris sale, sottement maussade et hargneuse, à son aise! qu'elle passe sa mauvaise humeur là-bas, derrière le Bois ou les dunes, on lui tourne le dos : chacun chez soi; on a dans la ville et sa verte frontière d'autres spectacles qu'elle ne troublera pas.

Une impression douloureuse m'a fait quitter la Haye brusquement. A midi et demi, le lundi 8 août 1858, comme je traversais un marché, le Groen-Markt, j'ai vu un homme qui frappait une jeune fille d'environ douze ans. C'était un artisan pâle, en casquette et en redingote longue; quarante-cinq ans environ. Il était sans doute le père de cette enfant; il la poussait devant lui à coups de poing dans le dos, et de l'autre main il la menaçait encore. Je déteste toute fausse sensibilité; mais jamais je ne vois frapper un enfant sans être saisi d'une horreur qui trouble tout mon être. La même cause me fit sortir de la ville de Sienne, il y a plusieurs années; c'était un maître qui, à l'intérieur de sa maison, frappait son apprenti : on entendait les coups et les cris. Il y a telle rue de Paris où il me sera toujours impossible de passer; j'y ai vu... mais le souvenir seul est un supplice.

... Quoi qu'il en soit, et que j'aie tort ou non, l'expérience m'a appris qu'après la scène du Groen-Markt je ne pouvais plus rien voir, de tout le jour, qu'à travers un nuage de tristesse. Adieu donc la Haye! bonne, douce, aimable ville, après tout, et où je n'avais rencontré aucun autre exemple de grossièreté dans les mœurs! Adieu, peut-être pour toujours!

La suite à une autre livraison.

(¹) Cette réunion, dit le livre, est connue sous le nom de *Nelri*, mot qu'on a composé avec les premières lettres des inscriptions latines placées sur le cadre des cinq dessins:
NEMO LOQUEBATUR.
ERAT SERMO INTER FRATRES.
LOQUEBANTUR OMNES.
RUMOR ERAT IN CASA.
IBANT QUI POTERANT, QUI NON POTUERE CADEBANT.

Un vieil ouvrier papetier affirmait que la feuille de papier remuée en forme dans un seul sens se déchirait bientôt dans l'autre, et que pour être vraiment bonne et offrir de la résistance elle devait être agitée à gauche, à droite, en avant, en arrière. Il en est de même de notre âme : si elle n'est tournée, ébranlée, éprouvée en tous sens, elle cédera au premier choc.

Mme BEECHER STOWE.

LESUEUR, NATURALISTE.

En France, nous ne consentons guère à admirer longtemps et à noter dans notre mémoire que les hommes de génie : il serait juste cependant de ne pas trop dédaigner et oublier les hommes d'un grand mérite qui, au second rang, ont rendu d'éminents services et honoré la patrie.

Charles-Alexandre Lesueur, voyageur, savant, artiste, était un de ces hommes.

Né au Havre, le 1er janvier 1778, il s'embarqua, en qualité de novice, sur la corvette *le Géographe*, qui sortit du port du Havre le 19 octobre 1800, avec la corvette *le Naturaliste*, pour entreprendre une exploration des terres australes. Péron et Bory de Saint-Vincent faisaient partie de cette expédition. Après peu de semaines de navigation, Lesueur fut nommé par le commandant en chef, Nicolas Baudin, à la fonction de peintre dessinateur d'histoire naturelle. Le voyage dura trois ans et demi. On découvrit sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande le golfe du *Géographe*, le cap du *Naturaliste*, le cap *Leschenault*, et la presqu'île *Péron*. Sur les côtes méridionales, on avait cru découvrir aussi plusieurs autres points; mais il a été reconnu depuis que les navires français avaient été précédés

dans ces parages par le capitaine anglais Flinders. On donna aussi le nom de *Terre de Baudin* à une partie de la côte à l'est de la terre découverte par Flinders.

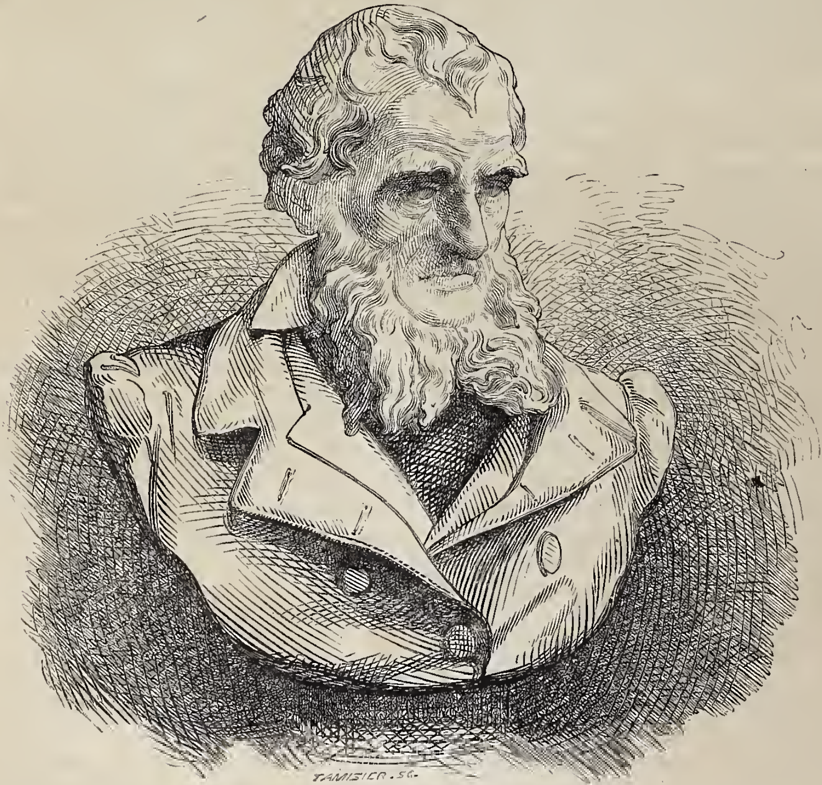
A leur retour, Lesueur et Péron, liés d'une amitié intime, soumirent ensemble les collections d'histoire naturelle qu'ils avaient rapportées à l'Académie des sciences. Le 6 juin 1806, Cuvier disait à l'Académie : « La collection zoologique de MM. Péron et Lesueur se compose de cent mille échantillons d'animaux, dont plusieurs constituent des genres nouveaux, et les nouvelles espèces, de l'avis des professeurs du Muséum, excèdent deux mille cinq cents. Péron et Lesueur ont découvert plus d'animaux nouveaux que tous les naturalistes voyageurs des temps modernes.

» Quinze cents dessins ou peintures, exécutés par Lesueur, reproduisent avec une extrême précision les principaux objets recueillis par ses soins et ceux de son ami. Tous ces dessins, faits sur nature vivante ou sur échantillon frais, forment la plus complète et la plus précieuse collection en ce genre que nous ayons jamais connue.

» L'histoire de l'homme ne lui est pas moins redevable. Tous les détails de l'existence des naturels : leurs instruments de musique, de guerre, de chasse, de pêche ; leurs ustensiles domestiques, costumes, ornements ; les habitations, les tombeaux ; en un mot, tout ce que leur industrie naïve a pu produire se trouve réuni dans les dessins de cet artiste consciencieux et infatigable. »

Sur la proposition de l'Académie, le ministre ordonna la publication du Voyage de découvertes aux terres australes. Lesueur aida son ami Péron dans la rédaction du premier volume, qui parut en 1807. La santé de Péron étant fort affaiblie, Lesueur le conduisit à Nice, et y reçut son dernier soupir. Le capitaine Louis Freycinet, sur le refus de Lesueur, termina le second volume de la relation, qui ne parut qu'en 1816.

En 1815 et 1816, Lesueur accompagna William Maclure dans un voyage aux Indes et aux États-Unis. Séduit par l'accueil empressé des savants de Philadelphie, il devint le membre le plus actif et le plus utile de l'Académie des sciences naturelles de cette ville. Pendant ce temps, William Maclure, préoccupé de réformes sociales, entreprenait de gouverner la ville de New-Harmony, fondée au milieu des forêts de l'Indiana, sur les bords du Wabash, l'un des plus magnifiques affluents du Mississipi. Lesueur alla le rejoindre en 1828, et s'associa pendant neuf années à des efforts désespérés pour faire triompher dans la pratique la théorie hasardée des fondateurs de New-Harmony. Mais il y poursuivit en même temps ses études scientifiques au sein des forêts.



Charles-Alexandre Lesueur, naturaliste, né et mort au Havre. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

A l'occasion d'un voyage à la Nouvelle-Orléans, il leva les plans et vues des principaux sites des rivages du Wash et du Mississipi ; plus tard, il grava sur cuivre ces dessins.

Après vingt-deux ans d'absence, il revint en France. Ne trouvant pas les encouragements pécuniaires qu'il espérait pour la publication de ses travaux, et arrêté par les frais considérables de la gravure, il se fit enseigner, en 1838, à l'âge de soixante ans, l'art de la lithographie. On a de lui un spécimen remarquable de son talent comme dessinateur sur pierre : c'est un tableau des vues et coupes du cap de la Hève qu'il publia en 1843.

Aimé et honoré par ses concitoyens, il fut nommé, en 1845, conservateur du Muséum d'histoire naturelle du Havre.

Il est mort le 12 décembre 1846.

Depuis, on a donné son nom à l'une des rues nouvelles du Havre, et 8 000 francs ont été consacrés aux frais d'installation de quarante caisses contenant la collection d'histoire naturelle de Lesueur, et offertes à la ville par ses neveux.

LA CASCADE DES BAINS SAINT-GERVAIS

EN SAVOIE.



Cascade des Bains Saint-Gervais en Savoie. — Dessin d'Amédée Varin, d'après nature.

En 1806, entre Sallenches et Chamounix, au fond d'une vallée entourée de hautes collines, au bord de cette belle cascade que forme le Bonnaut, un pauvre homme, ancien mineur de Servoz, pêchait aux truites. C'était le passe-temps et le gagne-pain de sa vieillesse. Près du bassin écumant, il remarqua une belle source, il en but une gorgée; le goût l'étonna : c'était de l'eau minérale. Il en parla, et la découverte fit du bruit. Une source qui n'est ni pure ni agréable à boire, ce peut être une bonne fortune pour un pays. On trouva trois autres sources de même nature à très-peu de distance de la première. La vertu de ces eaux une fois bien reconnue, on fonda un établissement de bains qui est aujourd'hui célèbre et très-fréquenté. On ne voit point là de Kursaal étincelant de lumières, retentissant de voix, d'instruments, de chants, et du cliquetis de l'or sur le tapis vert : la maison, immense, isolée dans ce désert, avec son clocher et ses deux tours, a une physionomie incertaine ou de château ou de couvent; au-dedans, cent chambres, la paix pour les souffrants, l'étude pour ceux qui l'aiment, des livres, des médailles, des collections d'histoire naturelle; au dehors, la solitude, le vaste silence que fait mieux sentir le bruit monotone de la cascade, les sommets hérissés de hêtres et de sapins, les grands effets de lumière et d'ombre, et on ne sait quelle paix solennelle, quelle imposante majesté dans les airs au voisinage des géants des Alpes. De sa fenêtre, chacun a un spectacle tour à tour, suivant les heures, radieux ou sombre, invitant à la joie ou à la mélancolie. Les promenades sont nombreuses; on a le pont du Diable, la fontaine Froide, le Fayet-d'en-haut, le moulin des Râteaux, les Cheminées des Fées (pyramides rondes couvertes de grosses pierres), et plus au loin, la cascade de Chedé, les chutes de l'Arve, le col de Voza, le mont Joli, le glacier de Trélat, etc. Plusieurs chemins conduisent au village de Saint-Gervais, qui a donné son nom à l'établissement; le plus court y conduit en vingt minutes, le plus long en trois quarts d'heure. Ce village est élevé de 150 ou 200 pieds au-dessus de l'Arve, à l'entrée d'une vallée que l'on peut suivre pour aller à l'allée Blanche. Des bains Saint-Gervais à Chamounix il y a cinq ou six heures de route.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 37, 42.

Le souper venait d'être servi sur une nappe de la plus engageante blancheur. M. Blarville fut mis à la place d'honneur, à côté de Mlle Thérèse. Les mets étaient des plus simples; mais ils lui eussent paru exquis même quand la course et la fatigue n'eussent pas aiguisé son appétit. Est-il, en effet, rien de meilleur qu'une omelette toute bouillante, où l'on a mêlé aux œufs pondus de la journée de fines herbes que l'on vient de cueillir? qu'une friture aux pommes de terre cuites à point, dorées, croquantes sans être dures? qu'une salade de laitue blanche et tendre, assaisonnée d'une huile de noix toute fraîche? Mme Méval, en l'honneur de l'hôte, avait décroché de sa cheminée les meilleurs saucissons de sa provision. Le pain était noir, mais très-bien fait. On avait mis devant le voyageur la bouteille de vin que l'on avait entamée pour lui à son arrivée; mais il voulut boire du cidre comme le reste de la famille : héroïsme facile, le cidre était excellent.

Le bon feu, le bon souper, les bonnes gens, le repos, si doux après la fatigue et l'inquiétude, tout cela enchantait notre professeur. Bientôt il se montra aussi gai, aussi aimable, aussi spirituel que s'il eût été dans le plus renommé des salons parisiens. La conversation ne tarissait pas, et prenait par moments un tour sérieux. Bien des sujets apparurent tour à tour : la culture des champs et la culture de l'esprit, l'éducation du bétail et celle des enfants, l'instinct des abeilles et les immortelles destinées de l'âme humaine. Le père Méval avait un sens droit, une bonhomie naïve; Jacques, la vive imagination et l'enthousiasme de la jeunesse, avec un ton de modeste déférence auquel on n'est plus accoutumé. Chez Mme Méval, la simplicité, le naturel du langage et des manières, se joignaient à une élévation de pensée et de sentiment qui annonçait un développement de facultés surprenant au dernier point chez une villageoise. Rose, la bien nommée, la jolie brune aux yeux bleus, ne disait rien ; mais son fin sourire, son regard intelligent, montraient assez qu'elle écoutait. Elle disparut avant la fin du repas, emmenant les plus jeunes des enfants. Quant à Mlle Thérèse, cette paysanne qui parlait un très-bon français avec l'accent d'une Parisienne bien élevée, elle dirigeait adroitement la conversation, sachant fournir à chacun l'occasion de parler de ce qu'il savait le mieux. Rose rentra, tenant deux corbeilles pleines de fruits, disposés avec tant de goût qu'on se faisait presque un scrupule de les déranger. Mais l'odeur et la mine des fruits l'emportant sur l'amour de l'art, chacun à l'envi se mit à l'œuvre, et la démolition fut rapide. A la fin, Mlle Thérèse se leva.

— Monsieur le professeur, dit-elle, voudra-t-il me faire l'honneur de venir déjeuner avec moi demain matin? L'un des enfants, Luc ou Julienne, le conduira.

L'invitation fut acceptée avec empressement. Mlle Thérèse partit, refusant toute escorte.

Le professeur monta dans sa chambre; il se mit un moment à la fenêtre. La pluie avait cessé; la lune tantôt se cachait sous les nuages, tantôt reparaissait dans un espace libre. A ses clartés fantastiques, M. Blarville distinguait un jardin d'où montaient jusqu'à lui les parfums du réséda et du jasmin; plus loin, les arbres touffus du verger se détachaient en masses noires sur les collines opposées. Au bruit lointain de la rivière se mêlait le doux murmure d'une fontaine. Le professeur fut arraché à sa contemplation par un incident très-vulgaire : il s'aperçut qu'il avait laissé son mouchoir à la cuisine et redescendit le chercher. A travers la porte entr'ouverte, il vit de la lumière; il entendit la voix du père Méval. Il poussa doucement la porte. Toute la famille était là, agenouillée, tandis que le père de famille récitait les prières du soir.

Sans être hostile aux pensées religieuses, notre savant était tombé peu à peu dans une sorte de sceptique indifférence. Mais ces fronts bruns inclinés, ces fortes mains jointes, ces corps vigoureux prosternés, ces cœurs simples élevés en haut, tout cela remua au fond de son âme des sentiments assoupis plutôt qu'éteints. Presque involontairement ses genoux fléchirent; il humilia sa hautaine intelligence devant l'Intelligence souveraine; il rendit, lui aussi, un hommage d'adoration et d'amour à la réconciliation de Dieu et de l'homme en la personne de Jésus-Christ. Il entendit avec émotion le père Méval ajouter à sa prière cette requête : « Bénissez aussi, mon Dieu, l'étranger qui dort en ce moment sous notre toit. » Nul ne l'avait vu entrer, et il sortit sans bruit, au moment où les parents et les enfants, les maîtres et les serviteurs, se souhaitaient une bonne nuit et se disaient adieu.

Son sommeil, d'abord agité et interrompu, devint calme et profond. Il était grand jour quand il s'éveilla. Sur une chaise, une main inconnue avait déposé ses habits, brossés, lavés, repassés, ne portant presque nulle trace de leurs aventures de la veille; son feutre même avait repris à peu près la figure d'un chapeau. Il s'habilla promptement, sortit, et trouva dans le corridor Luc, le petit berger dessinateur.

— Bonjour, Monsieur, dit l'enfant; avez-vous bien dormi?

— Très-bien, mon garçon; si bien que l'on est entré dans la chambre sans m'éveiller.

— Ah! dame, c'est que la mère m'avait bien recommandé de ne point faire de bruit en vous portant vos habits. Mes parents vous font leurs compliments, et vous prient de les excuser s'ils sont partis dès le matin sans vous attendre; mais c'est que l'ouvrage presse.

— Et Mlle Rose, est-elle aussi allée aux champs?

— Ma sœur? Elle lave le linge à la fontaine. Moi, je vais vous conduire chez Mlle Thérèse.

— Demeure-t-elle loin d'ici?

— Au château, à l'autre bout du village.

— Ah! c'est la propriétaire du château?

— Elle! s'écria l'enfant en riant. Ah bien! oui! Le château est aux héritiers de Mme de Serlat.

— Qui est donc Mlle Thérèse?

— Eh! c'est la fille de la mère Sézegnin; sa mère et elle gardent le château; les propriétaires n'y viennent que bien rarement.

Tout en jasant, M. Blarville s'était mis en route avec son guide, non sans avoir admiré l'ordre parfait et l'air d'agreste richesse qui régnaient dans la cour de la ferme. L'unique rue du village était bordée de maisons presque toutes en bon état. Devant la plupart d'entre elles s'élevait une sorte de porche ou de vérandah, formé de quelques légers piliers de bois, de quelques lattes autour desquelles s'enlaçaient des plantes grimpantes de toute espèce. On voyait aussi, derrière les haies touffues ou les palissades peintes en vert, de jolis jardins où les fleurs étaient cultivées à côté des légumes. Sur les fontaines, belles, abondantes, mais rustiques de forme et de matériaux, on avait placé des vases de cymbalaires qui retombaient en vertes et légères draperies. Partout une certaine élégance simple et de bon goût. Les paysans que l'on rencontrait de temps à autre étaient vêtus d'habits propres et bien raccommodés, et saluaient le voyageur d'un air bienveillant.

Plus d'une jeune fille, plus d'un jeune garçon, arrêtaient Luc, en lui disant : — Où vas-tu? Sur sa réponse, Chez Mlle Thérèse, chacun le chargeait d'une commission : — Demande-lui s'il y aura une veillée ce soir... — Quand elle pourra me recevoir pour m'enseigner le tricot double... — Prie-la de me préparer un peu de vieux linge pour le panaris de mon frère... — Dis-lui que la vieille mère Michu voudrait bien qu'elle allât lui faire visite...

— Qu'est-ce donc que ces veillées? demanda M. Blarville à Luc.

— De deux soirées l'une, Mlle Thérèse reçoit les jeunes filles dans la salle basse du château; elles travaillent, tandis que Mlle Thérèse lit à haute voix et raconte des histoires. Dans ce moment, on lit le journal du lieutenant Bellot, et les filles grillent de savoir s'il a retrouvé le capitaine Kennedy (1).

— Les garçons n'ont pas de veillées?

— Si fait. Les jours où Mlle Thérèse ne reçoit pas les femmes, elle enseigne le dessin aux garçons.

— Vraiment! Vous êtes sans doute un de ses meilleurs élèves, Luc? Vous me montrerez vos dessins.

— Oh! non, Monsieur, ils sont trop laids. Je ne dessine que pour moi. Ce sont les dessins de Mlle Thérèse qu'il faut voir; comme c'est ferme et léger! et ses arbres donc! André Mouillet a de la main; il dessine très-bien, mais pas encore aussi bien qu'elle.

— Faites-vous aussi des lectures pendant les leçons de dessin?

(1) Voy., sur Bellot, t. XXVI, 1858, p. 15, 22, 30, 38.

— Non, cela nous détournerait. Et puis, Mlle Thérèse nous explique la perspective. D'ailleurs, nous avons la Bibliothèque...

— Quoi! il y a une bibliothèque à Lézin?

— Pourquoi donc pas, Monsieur, puisqu'on sait lire? Oui, nous avons une bibliothèque, et une belle encore. Une fois, dans le temps des chasses, il nous est venu un libraire parisien; il s'est plu ici, et il nous envoie des livres toutes les années, avec de la musique pour les chanteurs.

— Est-ce Mlle Thérèse qui a enseigné le chant aux jeunes gens?

— Elle l'a enseigné à mon frère Jacques et à Étienne Machefer, et ils le montrent aux autres.

— Elle sait donc tout, Mlle Thérèse?

— Tout au monde, Monsieur. Et puis, elle est si bonne!

— Elle a été sans doute élevée à Paris?

— Du tout, Monsieur; elle a toujours vécu à Lézin. Nous voici devant la grille du château; j'entre avec vous pour m'acquitter de mes commissions, si seulement je me les rappelle. Voyez cette bonne vieille qui emplit des carafes à la fontaine, c'est la mère Sézegnin. Elle nous a vus, car elle vient au-devant de nous.

La fin à la prochaine livraison.

LA LOI DE LA ROUTE ET DE LA RUE
EN ANGLETERRE.

Il est de jurisprudence en Angleterre :

1° Que tout homme qui conduit un cheval et une voiture doit suivre le côté gauche de la route, de telle manière que, lorsque deux cavaliers ou deux conducteurs de voitures se rencontrent, les mains droites tenant les fouets soient l'une et l'autre du côté du milieu de la route. Quiconque ne se conforme pas à cette règle est responsable de tout dommage qui peut provenir de cette infraction. (Note aux *Commentaires de Blackstone*, 1809.)

2° Que les deux côtés de la rue sont réservés aux piétons, et que le milieu est réservé aux voitures; que les piétons doivent donc user de prudence et attendre, s'il est nécessaire, lorsqu'ils veulent traverser la rue; mais qu'aux coins des rues, le milieu appartient autant aux piétons qu'aux voitures, et que par conséquent une personne à pied a le droit, au besoin, de demander à un cocher de s'arrêter pour lui laisser le passage libre, droit qu'elle n'aurait pas au milieu d'une rue. (Décision du juge Coleridge, 1856.)

Pensez à tous les maux dont vous êtes exempts.

JOUBERT.

LES DEUX FERMES.

Voy. t. XXVII (1859), p. 59, 100, 124, 155, 252, 331, 363.

LES PRESSOIRS.

La question des anciens et des nouveaux pressoirs est parfaitement tranchée pour ceux qui s'occupent de mécanique; mais il n'en est pas de même pour les praticiens. L'ancien pressoir est encore employé par l'immense majorité des vignerons; beaucoup de gens qui ne sont pas vignerons sourient aux tentatives d'innovation, et ne croient pas que l'on puisse jamais faire mieux que ce qui a été fait par nos pères.

Ces mots « nos pères » nous reportent à la plus haute antiquité.

On voit par notre dessin ce que sont encore la plupart

de nos pressoirs : un cadre formé d'énormes pièces de charpente, une vis en bois armée d'une rustique poulie, et un treuil élémentaire uni à la poulie par un câble. On place la grappe sur le plateau inférieur qu'on appelle la *maie;* sur le tas de grappes, on établit un plateau formé de petits madriers et de planches ; la vis de bois appuie sur cette plateforme ; le jus coule sur la maie, et de la maie dans le vase destiné à transporter le vin dans les tonneaux.

A cet appareil, quand il est parfaitement établi, — ce qui est rare, — on peut reprocher des inconvénients de deux sortes.

Il occupe un emplacement quatre fois aussi grand que les nouveaux pressoirs. Sa manœuvre demande un espace considérable dans un local ordinairement embarrassé par les cuves et les tonneaux. Mais, à la campagne, on n'y regarde pas de si près, et la place manque rarement. Le second inconvénient est plus grave. Ces pressoirs exigent, pour obtenir la même pression, une dépense de forces quadruples, à cause de la hauteur exagérée et inévitable du pas de vis en bois, et de l'imperfection des surfaces en contact.

M. Amédée Durand, un de nos ingénieurs mécaniciens les plus distingués, explique ainsi cette cause d'infériorité : « Une cause d'emploi et de perte de force se trouve dans la forme aiguë des filets de leur vis, qui les met à l'égard de leur écrou dans la condition qu'on recherche aujourd'hui dans les embrayages coniques, c'est-à-dire dans la résistance avec glissement que l'on procure à deux cônes dont l'un pénètre dans l'autre, résistance qui augmente proportionnellement à la pression qui les met en contact. Malheureusement, cette forme du filet est une des obligations imposées par la nature de la matière employée (le bois) ; et cette force qui sert à comprimer transversalement la vis, à l'étreindre, a aussi pour effet utile d'augmenter la cohésion des fibres du bois entre elles, et de préserver le filet de la vis de se détacher en éclats. Si après on examine les vis en fer à pas carré, on voit qu'elles sont préservées de ces deux causes de résistance, et que d'ailleurs leur pas, pouvant n'avoir qu'une hauteur beaucoup moindre, permet ainsi l'application d'une action moins considérable, à la condition, toutefois, d'être plus prolongée ou d'opérer avec plus de temps et moins de bras, ce qui a son importance dans des circonstances données. »



Pressoir ancien. — Dessin de Lambert.

La vis en fer est donc l'élément essentiel du perfectionnement des pressoirs.

Le pressoir de M. Dezaunay de Nantes est un des nouveaux appareils de ce genre qui ont eu le plus de succès. Une description succincte en fera ressortir tous les avantages.

Ce pressoir est double. Une vis solide est placée au centre de chacun des deux pressoirs et maintenue immobile par un fort scellement au-dessous de la poutre qui soutient transversalement les plateaux des deux appareils. Ces plateaux sont appuyés, du reste, sur quatre coins en maçonnerie.

Un écrou, fixé dans la roue à engrenage horizontal, monte et descend sur la vis verticale. Cette roue, en descendant, presse le support et le *blin* (sorte de triangle en bois) qui se trouvent immédiatement au-dessous d'elle. Le blin appuie à son tour sur un double plancher de madriers et de planches mobiles sous lesquels est pressée la grappe.

Le mécanisme qui fait tourner cette roue horizontale est fixé sur le support. Il se compose de deux appareils parfaitement identiques, et placés l'un à droite et l'autre à gauche. Ces appareils sont très-simples : ils consistent en un pignon d'angle conique lié à la roue verticale garnie de poignées. En agissant sur cette roue, on fait monter ou descendre l'écrou fixé à la roue horizontale. Deux leviers à encliquetage, — ce qui permet d'agir sans que l'ouvrier change de place ou tourne autour du pressoir, — commandent aussi le pignon d'angle dont nous venons de parler.

On se sert de ces leviers à la fin de l'opération, pour

donner la dernière pression ; leur travail est vertical alternatif.

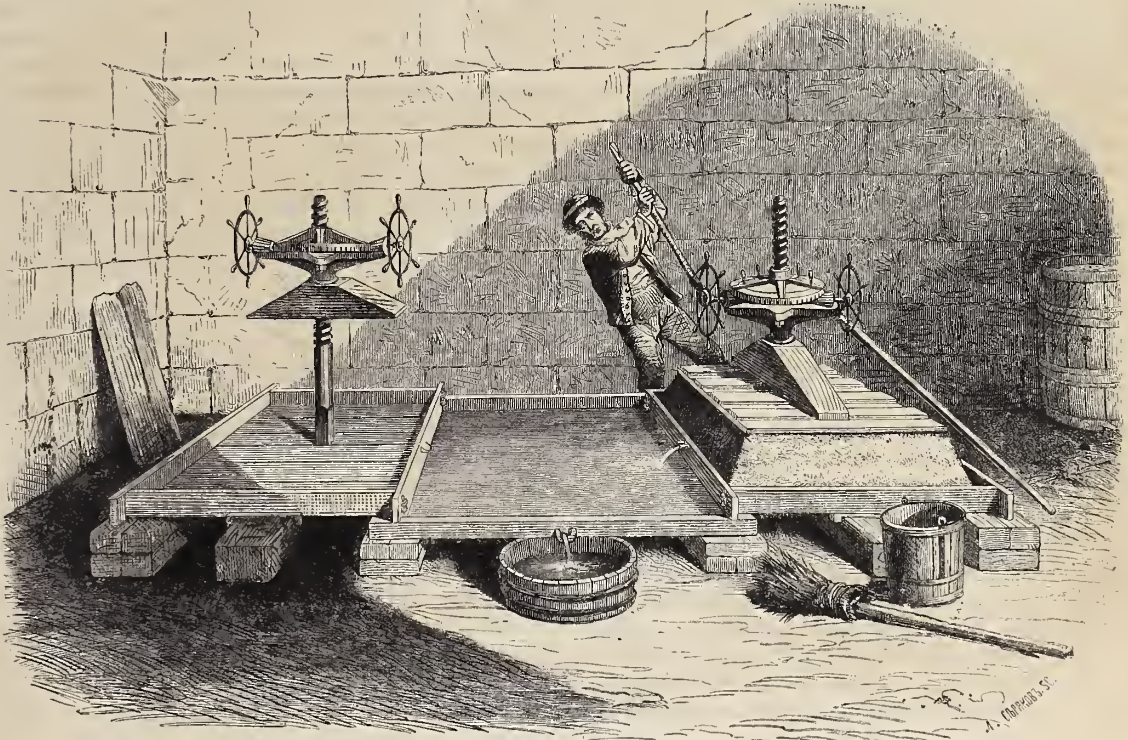
Il est facile de comprendre qu'en faisant tourner les deux roues verticales, au moyen des poignées dont leur périmètre est muni, on imprimera aux deux pignons d'angle conique un mouvement qu'ils communiqueront à leur tour à la roue horizontale. Celle-ci descendra, entraînant avec elle le support et le blin, qui viendront s'appuyer sur les madriers et exercer une pression sur la grappe.

Le mécanisme permet d'employer trois vitesses différentes, selon le nombre d'hommes qu'on emploie ; mais, quelle que soit la vitesse du mouvement, on obtient toujours le même degré de pression.

« Désormais accessibles de toutes parts, ajoute M. Durand, les nouveaux pressoirs offrent à la manipulation des marcs des facilités inconnues avant eux ; débarrassés de masses pesantes et volumineuses, ils ont acquis une mobilité qui multiplie leurs services en les rendant portatifs. La pression s'y exerce sans choc, dès lors sans perte de force et sans secousse pour les hommes qui la fournissent. »

L'existence des pressoirs nouveaux, et de celui de M. Dezaunay en particulier, repose, en somme, sur une idée bien simple et qui s'est fait longtemps attendre, comme toutes les choses excellentes : « Faire que l'écrou puisse être mis en mouvement sur la vis par un levier prenant son point d'appui sur cette même vis. »

C'est ce qu'a fait M. Dezaunay au moyen d'une directrice inflexible creusée à travers les filets, et suivant l'une des génératrices du cylindre : il est résulté de cette disposition que ce point d'appui a été assez rapproché de la résistance, suivant l'axe de la vis, pour que les risques de flexion résultant de l'inégalité de compressibilité de la masse aient été à peu près annihilés. Le problème a été ainsi heureusement résolu.



Pressoir Dezaunay. — Dessin de Lambert.

Il y a bien encore beaucoup de personnes qui vantent l'excellence des énormes pressoirs à vis de bois et à charpente colossale, à l'encontre des appareils nouveaux ; mais il faut espérer que, dans quelques siècles d'ici, on ne parlera plus de ces appareils imparfaits.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

AFRIQUE.

Suite. — Voy. p. 22.

Vallée du Nil. — La langue allemande, si riche par la faculté qu'elle possède de former des mots composés, désigne sous le nom de *Nilland* toute cette vallée sans rivale dans le monde par ses richesses et ses grandeurs de toute sorte. Le nom seul de l'Égypte dit tout, et notre lecteur comprendra que nous substituions ici à notre prose aride ce tableau d'un poëte :

L'Égypte! elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs bariolés comme un riche tapis;
Plaine que des plaines prolongent.
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent,
Se disputent l'Égypte; elle rit cependant,
Entre ces deux mers qui la rongent.

C'est encore une actualité que cette Égypte, grâce aux travaux de percement de l'histme de Suez, qui se continueront bientôt sans doute sous l'impulsion de Linant-Bey et de M. Ferdinand de Lesseps : événement qui sera une des gloires de ce siècle. Une autre gloire, plus scientifique encore, sera la découverte définitive des sources du Nil, entrevues par deux ou trois voyageurs isolés.

Déjà, en 1839, Méhémet-Ali avait fait explorer le fleuve par son lieutenant Sélim-Bimbachi, et cet officier avait remonté jusqu'au 6e degré parallèle nord; deux ans plus tard, il arriva à 40° 42′. Le lit du fleuve se trouva trop obstrué de rochers et de bancs de sable, et Sélim, ou plutôt M. d'Arnaud, commandant scientifique de l'expédition, dut revenir vers l'Abyssinie. Malheureusement, les expéditions égyptiennes furent ternies par des actes de cruauté systématiques : les officiers égyptiens voulaient faire de la force

sous prétexte de *se faire respecter*. C'était au moins inutile : les indigènes, inoffensifs et confiants, avaient reçu les blancs comme des envoyés du ciel, leur amenaient des bœufs, tiraient les canges à la cordelle dans les passages difficiles. Sans provocation, pour se rendre terribles, les Égyptiens faisaient feu sur les groupes, et ces malheureux ramassaient comme des talismans la bourre partie des fusils ; d'autres couraient après les assassins, en les suppliant par signes de ressusciter les morts !

Après M. d'Arnaud vinrent M. Brun-Rollet, M. Vaudey, dont nous avons parlé ailleurs ; deux missionnaires, les pères Ignace Knoblecher et Angelo Vinco, qui pénétrèrent, le premier près du 4e degré parallèle, le second au 2e degré, limite qu'il eût peut-être franchie si le climat ne l'eût tué au milieu de ses pérégrinations évangéliques et savantes à la fois. Le père Angelo connaissait parfaitement les noirs du haut Nil et était assez populaire parmi eux. Un jour, ils vinrent s'adresser à lui pour avoir de la pluie qu'ils attendaient vainement ; mais les prières du courageux missionnaire évangélique n'ayant pas eu d'efficacité, ils s'adressèrent à un de leurs sorciers. Un hasard bizarre ayant voulu que le sorcier fût plus heureux, le crédit de dom Angelo en fut sensiblement diminué.

Ces noirs ont, du reste, la singulière habitude d'élire pour rois des magiciens auxquels ils vont demander la pluie dès qu'une sécheresse prolongée les tourmente. Si le roi ne la leur obtient pas par ses invocations, ils lui ouvrent le ventre. Lors du passage de dom Angelo, un roi venait de périr de cette manière. Il faut que l'attrait du pouvoir suprême soit bien fort pour que ces peuples continuent à trouver des souverains à pareille condition.

On a espéré un instant que le problème de la découverte des sources du Nil, entrevu par M. Brun-Rollet, serait résolu par l'imposante expédition que le vice-roi d'Égypte avait organisée à cet effet, sous la direction d'un homme encore très-jeune, mais déjà connu par des voyages au Soudan et par un livre fort remarquable sur l'Afrique, M. le comte d'Escayrac de Lauture. L'expédition, composée de douze à quinze savants recrutés dans les divers pays de l'Europe, pourvue d'une escorte et d'un matériel militaire suffisants pour la faire respecter partout, s'était organisée au Caire et allait partir pour Khartoum, quand des dissentiments regrettables survenus entre les membres de l'expédition et M. d'Escayrac en ont amené la dissolution définitive.

Cet immense problème reste donc, comme avant le projet, abandonné aux efforts individuels des hardis voyageurs qui se sont fait une spécialité des excursions au centre de l'Afrique. Nous ignorons pourquoi les missionnaires Krapf et Rebmann n'ont pas essayé de se diriger vers ces sources fameuses, à travers des contrées dont ils ont l'avantage de connaître déjà les langues et les populations. En revanche, un magnifique résultat a couronné l'audace du capitaine Burton, déjà célèbre par un voyage en Arabie et un autre au royaume d'Harar en Abyssinie, et du capitaine Speke, son compagnon. Nous avons dit, il y a quelques mois [1], au prix de quels dangers ces deux voyageurs avaient à peu près résolu le problème des grands lacs de l'Afrique équatoriale, en découvrant le lac Ujiji et en constatant que ce lac, long de plus de 120 lieues, était entièrement séparé des deux caspiennes voisines. Depuis ce temps, M. Speke a ajouté à cette découverte celle du lac Ukéréoué, de 1 300 mètres au-dessus de la mer. Rendons en passant une justice bien méritée à Brun-Rollet, récemment mort à Khartoum, où il était agent consulaire de Sardaigne, et qui a le premier figuré sur une carte de l'Afrique équatoriale les trois lacs distincts, hypothèse qui fut généralement rejetée par les géographes séduits par l'opinion d'Erhardt et Rebmann. Ceux-ci, ayant appris sur la côte de Zanzibar que les caravanes arabes, de quelque point de la côte qu'elles partissent, arrivaient toujours à des mers intérieures, en conclurent naturellement que ces mers n'en formaient qu'une seule. La conclusion était logique, mais, comme il arrive quelquefois, elle était complétement erronée. Les découvertes des deux Anglais ont confirmé le tracé de M. Brun-Rollet dans ses données générales et dans quelques-uns de ses détails, comme la grande forêt de Mirilini, de sept jours de marche, sur la rive orientale du lac Ujiji, et, sur la lisière de la forêt, le lac Ro ou Rukoua, qui, lors des grandes crues, va se déverser dans le précédent.

[1] Voy. t. XXVII, 1859, p. 200.

Au nord-est de la région des lacs s'étend l'Ougallani, c'est-à-dire la terre des sauvages et formidables Gallas, parmi lesquels les missionnaires catholiques n'ont pas craint d'aller fonder plusieurs stations fort avant dans l'intérieur. Grâce à l'un de ces vaillants pionniers, le P. Léon des Avanchers, géographe autant qu'apôtre, nous avons un corps de notions fort importantes sur cette race belliqueuse et quelques tribus chrétiennes abyssiniennes perdues au milieu d'elle. Ces tribus jouissent d'une civilisation assez avancée : elles ont une langue écrite qui ressemble à l'arabe (un dialecte éthiopien, sans nul doute), des livres, des maisons en pierre, la culture du blé, le café, l'industrie cotonnière. « Au delà est un grand fleuve sur lequel sont des barques qui viennent du pays de Masser (Masr ou l'Égypte). »

Le P. des Avanchers nous parle d'un lac singulier dont la description s'accorde avec celle que fait M. Miani du grand lac aux Hippopotames, d'où sort le Nil. C'est le lac Bôô, qui a cinq journées de tour et qui est cerné par des montagnes pointues, très-hautes, couvertes de neige. Un peu plus au sud est une autre chaîne appelée Obada, également neigeuse, et encore plus au sud un volcan en activité ; non loin est une source chaude ; à l'ouest, le grand lac de Baharingo. Presque tout cela se trouve dans le pays de Siriani.

Or, volcan, montagnes neigeuses, source chaude, lac et pays de Siriani, tout cela se trouve dans les informations obtenues par les missionnaires protestants du Zanguebar, il y a trois ans. Il est impossible de ne pas accepter le fond de vérité commun à ces informations obtenues, les unes des Gallas, les autres des Souahélis, distants les uns les autres de plus de 120 lieues. Les missions du pays galla nous semblent des jalons posés sur la route des voyageurs qui voudront partir de Braoua ou de l'embouchure du grand fleuve Djoub (Juba) pour aller voir si ce fameux lac de Bôô ne serait pas l'Ukéréoué, et concourir pour leur part à la recherche du grand mystère.

Nous ne parlons pas de l'Abyssinie, que de récentes découvertes ont rendue plus familière au public que certaines régions de l'Amérique elle-même. Mais au prix de quels sacrifices ces découvertes ont été achetées ! Le climat abyssin ne pardonne guère, témoin la liste des explorateurs qui ont succombé depuis dix ans sous ce soleil implacable ; et ceux qui y résistent ont à compter avec bien d'autres dangers. On connaît le sort tragique de Petit, emporté par un crocodile au passage d'un fleuve ; et combien d'autres morts plus obscures sans être moins dramatiques !

Entre les deux Nils, le *Blanc* et le *Bleu*, s'étend un vaste pays d'un accès difficile, montueux, mais où les Égyptiens ont pénétré pour aller à la recherche de l'or ; ils ont trouvé cet or dans la riche vallée du Toumât. Comme d'habitude, cette découverte a été un grand malheur pour les indigènes des montagnes voisines, qui ont été poursuivis, cernés, traqués, réduits en servitude. M. Pierre Trémaux, qui a

remonté la vallée de Toumât à la suite des Égyptiens, a décrit et flétri ces razzias barbares qui, nous l'espérons, ne survivront pas à l'abolition de l'esclavage, récemment décrétée par le vice-roi d'Égypte.

La suite à une autre livraison.

LA LIBERTÉ POUR UN BARIL D'HUITRES.

M. Schalouchine, père du banquier actuellement établi à Riga, était, il n'y a pas très-longtemps encore, serf du comte Scheremetief. Il était marchand, et fort riche. Il offrit pour sa liberté, en roubles, une somme équivalente à 220 000 francs, et ne put l'obtenir à ce prix malgré ses instances. Il faisait pourtant valoir une raison grave : son état de servage, qui ne lui permettait pas de transmettre sûrement son héritage à ses enfants, rendait impossible l'établissement de ses fils, qu'aucun bourgeois de Riga ne voulait accepter pour gendres. Ce fut à un hasard assez étrange que M. Schalouchine dut son affranchissement. Après deux voyages qu'il avait faits, en hiver, sans pouvoir obtenir la libération que son maître lui refusait toujours, M. Schalouchine revint encore à Saint-Pétersbourg au mois de mars. Il avait reçu, le jour même de son départ, un envoi d'huîtres, et il en emporta un tonnelet pour le comte. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il se rend immédiatement chez son maître, qu'il trouve entouré de plusieurs de ses amis, réunis autour d'un déjeuner splendide auquel il ne manquait rien... que des huîtres. Le comte était occupé à gronder son maître d'hôtel, qui s'excusait en assurant que dans tout Saint-Pétersbourg il n'y en avait pas, et que celles qui avaient été servies la veille chez M. *** avaient été commandées exprès et envoyées par la poste. A la vue du serf millionnaire qui survint en ce moment, le comte s'écria :

— Voilà Schalouchine qui vient encore pour sa libération! Eh bien, mon cher, tu as tort de m'offrir deux cent mille roubles dont je n'ai que faire : trouve-moi des huîtres pour mon déjeuner d'aujourd'hui, et je te donne la liberté.

S'inclinant profondément, M. Schalouchine remercia le comte de cette grâce, et lui annonça que les huîtres étaient dans l'antichambre. Bientôt, aux bruyants applaudissements des assistants, il fit rouler lui-même dans la salle le tonnelet, et le comte signa l'acte d'affranchissement sur le couvercle du bienheureux baril; puis, abordant l'affranchi avec les mots de *vous* et de *monsieur*, il lui dit :

— Maintenant, monsieur Schalouchine, veuillez prendre place et déjeuner avec nous!

Grâce à la libération conquise au moyen de quelques douzaines d'huîtres, le serf était devenu homme. (1)

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Voy. tome XXVII, 1859, pag. 235, 367.

III. — FRONTIÈRE DE L'EST.

La frontière de l'est s'étend du confluent de la Lauter dans le Rhin, jusqu'à l'embouchure du Var. Elle se divise naturellement en trois sections :

La frontière du Rhin, ou d'Allemagne;

La frontière du Jura, ou de Suisse;

La frontière des Alpes, ou d'Italie.

Frontière du Rhin. — La limite de la France, depuis Lauterbourg jusqu'à Huningue, est tracée par le thalweg du Rhin, large fleuve, couvert d'îles boisées, et d'un passage difficile. C'est une excellente frontière, bien défendue par le Rhin, par Lauterbourg, Strasbourg, Brisach et Fort-Mortier; en seconde ligne, par l'Ill, et par Schelestadt et Altkirch; en arrière enfin, par les Vosges, montagnes boisées, traversées par des défilés difficiles, et défendues par Phalsbourg. Mais tout cela est annulé par la perte de Sarrelouis, qui tourne les Vosges; par la perte de Landau et la fondation de Germersheim, qui tournent le Rhin et découvrent Strasbourg, insuffisamment protégé par Wissembourg et Haguenau; enfin par la démolition d'Huningue, qui facilite le passage du Rhin au sud de l'Alsace, et ouvre la route de Bâle à Paris, dont on signalera l'importance tout à l'heure.

Trois routes et deux chemins de fer mettent en communication la frontière du Rhin avec Paris. Les routes sont celles de :

17° Paris à Strasbourg par Metz, se composant jusqu'à Metz de la route n° 15, allant de là sur Strasbourg par *Marsal*, Sarrebourg et *Phalsbourg.*

18° De Paris à Strasbourg par Coulommiers, *Vitry-le-François*, Saint-Dizier, *Nancy*, et de là sur *Phalsbourg* par Marsal et Sarrebourg, ou par Lunéville et Sarrebourg.

19° De Paris à Bâle par Charenton, Nogent-sur-Seine, Pont-le-Roi, Troyes, Bar-sur-Aube, — ou Pont-le-Roi, Méry, Arcis-sur-Aube et Bar-sur-Aube, — *Chaumont, Langres,* les Griffonotes, Pont-sur-Saône, Vesoul, *Béfort,* Valdieu, Altkirch, Huningue et Bâle. Les chemins de fer sont ceux de Paris à Strasbourg, et de Paris à Mulhouse.

Les invasions principales qui ont eu lieu sur cette frontière sont celles de 1674, pendant laquelle Turenne repoussa si glorieusement les Impériaux, qui avaient envahi l'Alsace; et celle de 1793, à la suite de laquelle les Prussiens et les Autrichiens furent vaincus à la bataille de Geisberg, et repoussés par Hoche et Pichegru de la Lauter sous Mayence.

L'Alsace a été réunie à la France en 1648 par la paix de Westphalie; Strasbourg n'a été cédé par l'Empire qu'à la paix de Ryswyck, en 1697; Mulhouse a été réuni en 1798.

C'est par le sud de l'Alsace que la coalition a lancé, en 1814, sa principale armée contre la France, suivant la trace des Barbares, qui avaient toujours envahi la Gaule en passant le Rhin au coude de Bâle. La route de Bâle à Paris a cela d'important qu'elle est la seule qui permette aux armées venant d'Allemagne de pénétrer en France en gardant bien établies leurs communications avec l'Allemagne. Les attaques par la trouée de la Sambre et par la Meuse n'ont été, en 1814, que de puissantes diversions. La route de Bâle à Paris est, de toutes, celle qui offre le plus d'avantages à l'ennemi; elle passe au sud des Vosges dans la dépression ou trouée de Béfort, arrive par Vesoul sur le plateau de Langres, excellente défense naturelle; mais, ce boulevard une fois forcé, l'ennemi se trouve dans le bassin de la Seine, dont la disposition est tout à son profit. En effet, la Seine coule du sud-est au nord-ouest, et reçoit l'Aube et la Marne à droite, l'Yonne et son affluent l'Armançon à gauche; toutes ces rivières coulent parallèlement à la Seine, se jettent dans le fleuve assez près de Paris, et amènent ainsi, sans lui présenter d'obstacles, l'ennemi à la capitale.

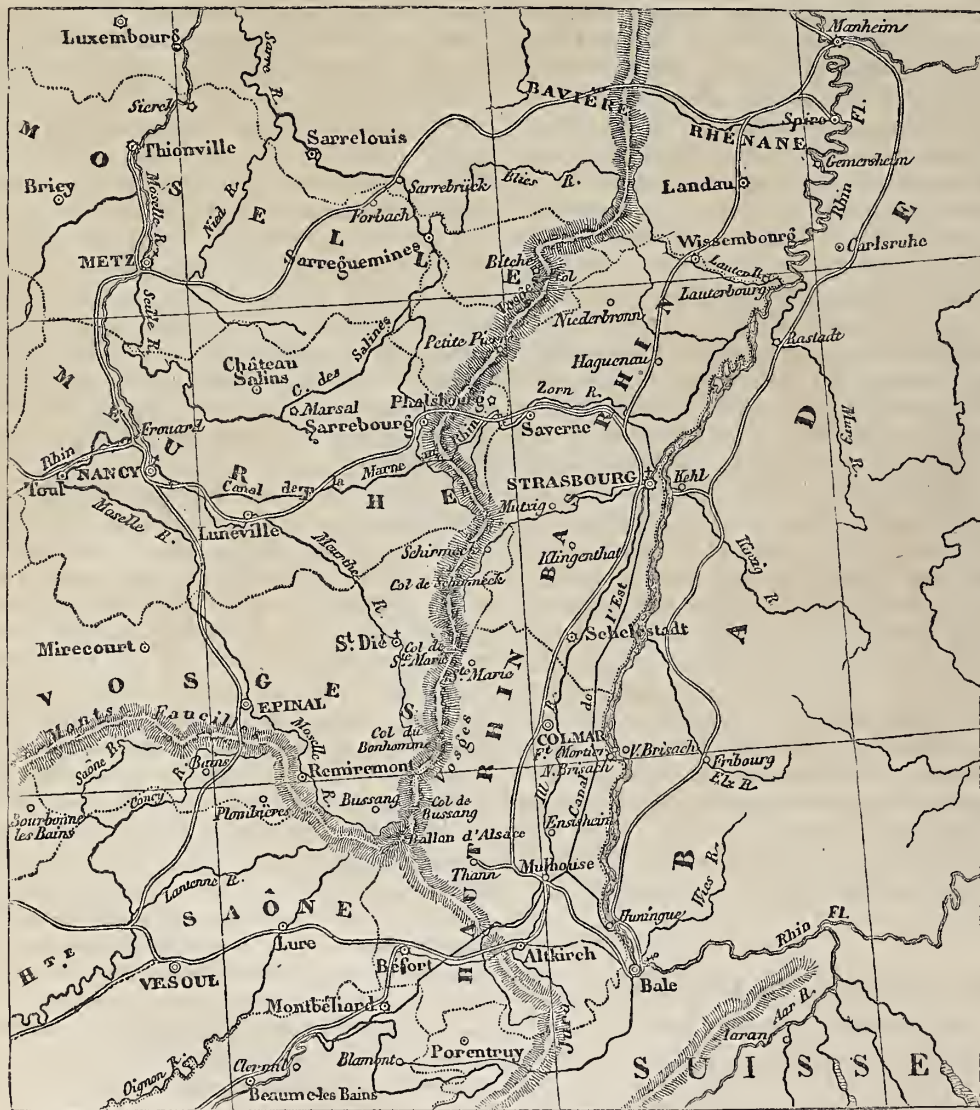
C'est au sud de l'Alsace qu'est le défaut de la cuirasse; la neutralité de la Suisse, établie en 1648 par le traité de Westphalie, a couvert cette partie faible jusqu'à ce que le Directoire ait violé le premier cette précieuse neutralité. En 1814, l'Europe, à son tour, lança ses troupes par Schaffhouse et Bâle sur Béfort et Langres; puis, en 1815, elle fit démanteler Huningue, afin de rester maîtresse du pont de Bâle; elle ouvrit la France de ce côté comme elle l'ouvrait aux routes secondaires par Landau, Sarrelouis et Philippeville.

(1) L. Wolowski, *la Question du servage en Russie.*

On a déjà dit que, par la trouée de la Sambre, on avait voulu ouvrir un chemin sur Paris par un affluent de la Seine, l'Oise : ainsi, le bassin de la Seine est tellement disposé que, de toutes parts, les rivières qui le forment conduisent à la capitale par des routes naturelles et faciles.

Il a donc été nécessaire de fortifier Paris pour obliger l'ennemi à renoncer à faire une pointe au cœur du pays, pour donner aux places de la frontière plus d'importance, et éloigner le danger le plus longtemps possible du centre. De plus, Béfort et Langres ont été rendus redoutables. Béfort, au nœud des routes de Strasbourg, de Besançon, de Nancy, de Bâle et de Langres, est aujourd'hui une grande place forte, et forme un camp retranché destiné à appuyer les opérations d'une armée [1]. Langres a été très-augmenté, et est devenu une forte place de guerre. Ainsi, une nouvelle invasion trouverait sur cette route, presque ouverte en 1814, de puissants obstacles, sans compter que l'objectif principal, Paris, est lui-même un vaste camp retranché.

Paris, en effet, est entouré d'une enceinte bastionnée, comptant 94 bastions, suivant presque partout de longues lignes droites favorables à la défense, et d'une série de forts détachés. Au nord, à Saint-Denis, ce sont : la couronne de la Briche, la double couronne du Nord et le fort de l'Est, couverts par un système d'inondation ; — A l'est, entre Saint-Denis et la Marne, appuyés sur les hauteurs qui sont au nord de Paris, les forts d'Aubervilliers, de Romainville, de Noisy-le-Sec, de Rosny, de Nogent et de Vincennes ; — Au sud, entre la Seine et la Marne, le fort de



Frontières de la France. — Frontière du Rhin.

Charenton ; puis les forts d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanvres et d'Issy ; — A l'ouest, la forteresse du mont Valérien. Cent mille hommes sont nécessaires pour la défense de cette grande place d'armes.

[1] « Après les désastres de 1814, le gouvernement de la restauration songea à prémunir la France contre de nouvelles invasions. Il fit étudier la situation de nos frontières de l'est par le général Haxo. Ce dernier reconnut qu'au point de réunion des Vosges et du Jura, la dépression du terrain formait un col facilement accessible, et mal défendu à cette époque par Béfort, qui n'avait qu'une citadelle. Il proposa de remédier à ce danger en faisant de Béfort une grande place de guerre qui serait la clef de cette porte de la France. » (*Rapport à la Chambre des pairs sur le chemin de fer de Dijon à Mulhouse*, Moniteur du 11 juin 1846.) Béfort et toutes nos autres places nouvelles, comme tous les développements donnés aux anciennes, datent du gouvernement de Louis-Philippe.

LES ANOMALURES.



Anomalure de Pele; — Anomalure de Fraser; — Anomalure de Becroft. — Dessin de Freeman.

La tribu des anomaluriens n'a pris place que depuis peu d'années dans les classifications de l'histoire naturelle. Il y a vingt ans, on ne connaissait pas en Europe ces singuliers animaux. M. Fraser en rapporta un de Fernando-Po, sur la côte occidentale d'Afrique, et, en 1842, M. Waterhouse donna le nom d'*Anomalurus Fraseri* à cette première espèce. Plus tard, on a découvert deux autres espèces : l'une nommée, par Temminck, *Anomalurus Pelei;* l'autre, plus petite, appelée *Anomalurus Becrofti*.

La queue de l'anomalure est ce qui attire tout d'abord l'attention; sa base est garnie en dessous de grosses écailles cornées, imbriquées les unes sur les autres; c'est ce qui constitue l'*anomalie*.

Du reste, on est assez embarrassé pour choisir à cet animal une famille qui lui convienne. M. Waterhouse le range parmi les loirs, famille voisine des muridés. M. Gray, après l'avoir fait entrer chez les ptéromys[1], sous le titre de *Pteromys Derbianus*, en l'honneur de lord Derby-Stanley, l'a transporté dans la tribu des sciurés, qui ont comme lui des membranes aliformes. Enfin, M. Paul Gervais, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, le classe provisoirement près des chinchillas, dans la grande famille des hystricidés, en se fondant sur un examen du crâne, fort différent de celui des sciuridés.

La fidélité de notre planche nous dispense de décrire les formes générales de l'anomalure.

A quoi servent les écailles sous-caudales? Probablement, dit M. Gervais, à arc-bouter contre les écorces des arbres

(1) Voy. t. XXVII, 1859, p. 405.

lorsque les anomalures s'arrêtent dans leur course le long des troncs ou sur les branches les plus verticales.

L'anomalure tient habituellement sa queue relevée, à la manière des écureuils. Il est vif, gracieux, et quand il s'élance il se dirige obliquement et de haut en bas d'un arbre à un autre; son vol ou saut est calculé avec plus de précision, et est plus étendu que celui des ptéromys et des sciuroptères.

De même qu'il vole mieux, il grimpe aussi avec plus de facilité et plus rapidement.

L'anomalure de Fraser a dix écailles sous-caudales; son pelage est très-moelleux, plus long sur le dos, roux tiqueté avec la base des poils brune; le dessus de la tête et le nez sont gris; les quatre pattes, la moitié postérieure de la queue et la base des oreilles, cannelle foncé; le dessous du corps est jaunâtre enfumé, plus foncé sous la tête et le cou, ainsi que sous la membrane et à la région du front.

L'anomalure de Pele est brun-noirâtre en dessus; gris sur la poitrine et le bas-ventre; blanc sur le ventre, ainsi qu'au pourtour de la membrane; il a quinze grosses écailles sous-caudales.

Nous ne savons rien de l'anomalure de Becroft.

On manque, jusqu'ici, de détails particuliers sur les mœurs de ces curieux animaux. L'extension récente de nos possessions et de nos relations commerciales sur la côte de l'Afrique occidentale donneront bientôt, sans doute, la facilité de les bien observer et de les décrire.

UNE HUMBLE TACHE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 37, 42, 50.

Le château ressemblait à toutes les maisons de plaisance : pavillon à deux étages, cour ombragée de marronniers et séparée du jardin par un petit mur surmonté d'une balustrade en fer.

La mère Sézegnin, belle vieille aux cheveux de lin, conduisit le voyageur dans un petit appartement, au rez-de-chaussée d'un bâtiment de dépendances. Le couvert était mis dans une chambre meublée de chaises de jonc, d'un canapé blanc, et ornée de quelques jolis ouvrages au crochet et de très-beaux dessins au fusain; une porte vitrée à deux battants s'ouvrait sur un parterre garni des plus éclatantes fleurs d'automne. Le déjeuner était fort simple, mais délicat et soigné.

— Mademoiselle, dit le professeur, maintenant que nous voici seuls avec madame votre mère, je puis vous exprimer mon étonnement et mon admiration. On m'avait dépeint ce canton comme un vrai pays de sauvages, et je trouve un village pourvu de tous les raffinements de la civilisation la plus avancée. J'ai compris, Mademoiselle, que vous avez été la fondatrice de cette petite colonie, et je désirerais vivement savoir comment vous vous y êtes prise pour inspirer à toutes ces bonnes gens ce goût des arts, cette élégance, cette politesse, cette grâce, qui les distingueraient avantageusement même dans une grande ville. Vous-même, Mademoiselle, en qui j'ai pu discerner, malgré toute votre modestie, une culture d'esprit si peu ordinaire, vous n'avez, m'a-t-on dit, jamais quitté ce village. Tout ceci, je l'avoue, excite au plus haut point mon intérêt et ma curiosité.

— Eh bien, Monsieur, je vais la satisfaire. Il y a passé quarante ans, mes parents étaient fermiers au château, et Mme de Serlat en était la propriétaire. Elle y demeurait toute l'année avec sa fille unique et son frère, M. l'abbé Ralbert. Ce vénérable ecclésiastique s'était chargé de l'instruction de sa nièce. Comme elle n'aimait pas beaucoup l'étude, il pensa l'encourager en lui associant une compagne, et obtint de ma mère que j'allasse tous les jours au château partager les leçons de Mlle Azélie. Il se trouva que Dieu m'avait donné le goût de l'étude; mon respectable et patient maître me prit en affection et se donna mille peines pour me bien diriger. Mme de Serlat m'enseigna aussi la musique et le dessin. Mlle Azélie se maria; mais sa mère et son oncle restèrent dans le pays. J'avais vingt ans lorsque j'eus la douleur de perdre, presque en même temps, mon père et M. l'abbé, mon cher bienfaiteur. Ma mère quitta la ferme et resta au château comme femme de charge. Quant à moi, on me sollicitait d'entrer à B..., chez les dames du Sacré-Cœur, pour me vouer à l'éducation de la jeunesse; mais je ne pouvais me décider à quitter ma mère. Il me semblait pourtant que c'était mon devoir de rendre utiles aux autres le peu de talents que je devais à mes protecteurs. Un jour que j'avais ardemment prié Dieu de m'éclairer, mes yeux tombèrent, en traversant le village, sur un groupe de jeunes filles déjà grandes, qui jouaient sur la place, criant, se battant, se jetant même des pierres. Je ne m'étais jamais mêlée aux enfants des villageois, et leur saleté, leur grossièreté, ne m'avaient inspiré qu'un dégoût dédaigneux. Je me dis alors : Ne pourrais-je rien faire pour ces pauvres créatures?

Je ne pensais point, comme vous pouvez croire, à leur donner une instruction étendue; mon ambition se bornait d'abord à les *féminiser*, si j'ose ainsi dire. Il fallait commencer par le plus élémentaire. Les femmes ici, Monsieur, il y a trente ans ne savaient pas coudre, et leurs habits, ceux de leurs maris et de leurs enfants, s'en allaient en lambeaux sans qu'on les réparât. Je fis dire dans le village que je recevrais gratuitement, toutes les après-midi, les petites filles qui voudraient apprendre à coudre. D'abord, il en vint deux, puis quatre; puis ma classe s'augmenta. Il ne fut pas facile de plier ces enfants de la nature à l'obéissance, au travail, d'obtenir même qu'elles se lavassent le visage et les mains. Mais, avec quelques-unes qui étaient bien douées, je réussis, et je formai ainsi un petit corps d'élite qui contint et encouragea le reste. La bonne Mme de Serlat, qui s'intéressait à cette œuvre, me prêta la salle basse du château et pourvut à tous les frais d'établissement. Elle me donna de vieux habits, quelques pièces d'étoffe. Avec cela nous raccommodâmes les anciens vêtements, nous en fîmes de neufs, et je vous assure que, dans ces enfants aux petits minois bien propres sous des cheveux bien lisses, vous n'auriez jamais reconnu nos sauvages de l'année précédente. Mais, quelque satisfaisant que fût ce résultat, si je m'en était tenue là, je n'aurais fais, comme les pharisiens, que nettoyer les dehors de la coupe et du plat. J'avais entendu M. le curé, qui venait souvent chez nous, se plaindre de ne pouvoir rien tirer des enfants qu'on lui envoyait pour le catéchisme, tant ils étaient bornés. Je cherchai donc à stimuler ces facultés engourdies. Pendant nos heures de travail, je causais beaucoup avec mes écolières, et surtout je les faisais causer. Leur ignorance, leur bêtise, le vide de leurs pauvres têtes, dépassaient tout ce que vous pouvez imaginer. Mais je ne me décourageai point. Dieu, me disais-je, leur a donné une âme comme à moi; il s'agit d'enlever la croûte épaisse qui la recouvre. Éviter les coups, satisfaire impunément leurs fantaisies, tels avaient été jusqu'alors leurs seuls mobiles. Il fallait les remplacer par de plus nobles. Je ne vous fatiguerai pas du récit de tous mes essais pour éveiller en elles la conscience, leur enseigner à discerner le bien du mal, leur faire connaître Dieu. Dans nos entretiens, je leur racontais, tantôt l'histoire sainte, qu'elles écoutaient avec un vif intérêt, tantôt quelques aventures de voyage, quelques traits d'héroïsme et de bonté; je leur parlais des mœurs des animaux et des merveilles de la nature : mes récits faisaient

une concurrence victorieuse aux contes de loups-garous et de vouivres. Mes chères petites voyaient que je les aimais; elles m'aimaient aussi. Elles venaient avec plaisir.

J'eus le bonheur, au bout de quelque temps, de voir poindre, chez bon nombre d'entre elles, le sens moral, l'amour du bien, le respect du devoir.

— Les parents ne contrariaient-ils jamais vos vues?

— Quelquefois, tout au commencement. Mais bientôt, surpris et charmés de trouver dans leurs filles de la soumission, des prévenances, le désir et le pouvoir de se rendre utiles dans la maison, ils me laissèrent libre. Seulement, ils les retenaient quelquefois pour garder les enfants plus jeunes. J'eus l'idée de faire apporter ces marmots chez moi, je les établis dans une chambre voisine de notre salle de travail; là, deux ou trois des jeunes filles s'en occupaient à tour de rôle.

L'instinct de l'imitation, s'il entraîne souvent l'homme au mal, souvent aussi l'attire vers le bien. Les jeunes filles voulurent et surent introduire dans leurs demeures l'arrangement, le simple confort qu'elles voyaient dans la mienne. Elles admiraient fort mon petit parterre; je leur donnai des graines, et bientôt chacune eut le sien. Elles grandirent, mes fillettes, elles se marièrent; leurs maris trouvèrent en elles des compagnes sages, bonnes, aimables, qui surent leur faire aimer la maison et eurent sur eux la meilleure influence. Elles ont élevé leurs enfants dans l'amour du devoir et la crainte de Dieu; de bonne heure elles leur ont donné ce principe, source de tout perfectionnement et de tout progrès : Fais tout ce que tu dois, et fais-le aussi bien que possible. L'ordre, l'économie, l'activité, les bonnes méthodes de culture, ont amené l'aisance. Il y a des pauvres à Lézin, mais chacun en prend soin. Que de choses on peut faire par l'esprit d'association, en réunissant en un seul courant les forces qui, isolées, se disperseraient sans profit! Vous avez vu les Méval. C'est la fleur du village, c'est vrai; mais il y a bien des familles qui ne leur sont pas trop inférieures. Maintenant, Monsieur, je vous le demande, ne parlez de nous à personne.

— Pourquoi donc, Mademoiselle, mettez-vous ainsi la lumière sous le boisseau? Vous-même avez reconnu la toute-puissance de l'exemple.

— Je tiens, avant tout, à ce que les gens de Lézin restent ce qu'ils sont. Voyez-vous, Monsieur, notre civilisation, comme vous l'appelez, ne nous est pas venue du dehors; elle est franche de pied, et non greffée. Ailleurs, le paysan qui se civilise veut tout de suite se faire monsieur. Ici, il reste paysan. Si l'on parlait trop de nous, si l'on venait nous visiter, si nous devenions une curiosité, nous finirions par prendre tous les vices des villages hantés par les touristes : la vanité, la cupidité, la paresse, et le reste.

— Eh! Monsieur, dit la mère, un monsieur comme vous doit avoir des amis dans le gouvernement. Obtenez, je vous prie, que le tronçon de chemin de fer dont il est question passe par Sainte-Aubierge ou les Herbalaines. Ils meurent d'envie, là-bas, d'avoir une station, et pour nous, il vaut mieux en être à une petite distance; cela nous amènerait peut-être des auberges, des cafés, toute espèce de mauvaises gens et de mauvaises choses.

— Je ne puis rien du tout en fait de chemins de fer, chère Madame; mais je m'intéresse trop à ce charmant Lézin pour ne pas souhaiter qu'il reste ce qu'il est ou s'améliore s'il est possible. Que Dieu, surtout, lui conserve longtemps celle qui en est l'âme!

— Monsieur, ne m'attribuez pas plus de pouvoir que je n'en ai, et laissez-moi me flatter que je n'ai pas en vain travaillé trente ans à faire en sorte que je ne sois pas nécessaire.

— Elle jouit maintenant, ma Thérèse; mais elle ne vous a pas tout dit : elle a eu bien des luttes; les choses n'ont pas toujours été toutes seules. De moins persévérants qu'elle auraient, il y a longtemps, jeté le manche après la cognée.

— Mère, pourquoi l'aurais-je fait? Je croyais que Dieu bénirait mes faibles efforts; j'espérais que le bien triompherait, et j'aimais trop ma tâche pour l'abandonner.

— Oui, vous deviez réussir, Mademoiselle. La foi, l'espérance, la charité, n'ont-elles pas renouvelé le monde?[1]

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Fin. — Voy. t. XXVII, 1859, p. 247, 259, 335, 376.

Les *Faïenciers* avaient obtenu leurs premiers statuts de Henri IV, en 1600. La communauté avait été réunie à celle des émailleurs, verriers, patenôtriers. L'apprentissage était de cinq ans avec cinq ans de compagnonnage. Le brevet coûtait 80 livres; la maîtrise, 500; 200 livres seulement en épousant la fille d'un maître. — Patron, saint Éloi.

Ferrailleurs. — Les maîtres de cette communauté avaient seuls le droit d'aller par les rues, un sac sur le dos, crier : « Vieilles ferrailles à vendre! » d'acheter et de vendre les vieux fers, les vieux carrosses, calèches, cabriolets, ceux-ci dépecés et mis par morceaux. — Patrons, saint Sébastien et saint Roch.

Fourbisseurs. — Fourbissaient montures, vendaient lames, dagues, hallebardes, épieux, pertuisanes. Leurs statuts avaient été confirmés par Henri II. Durée de l'apprentissage, six ans. — Patron, saint Jean-Baptiste.

Les *Marchands de marée* étaient obligés d'exposer leur poisson à la halle de trois heures du matin à sept. Il était vendu par les jurés vendeurs de poissons, préposés pour en percevoir les droits : c'est la vente à la criée. Les regrattières allaient le revendre dans les rues, halles et marchés. Marchands et jurés firent usage de jetons. Sur l'un d'eux, on voit, à l'avers, la France qui tient un enfant dans ses bras; sur un autre, elle porte le coq. On lit la devise : VIGILANTIUS OMNIA FAUSTA (Toutes choses sont heureuses avec vigilance). Ce dernier porte la date de 1613. — Saint Pierre était le patron des marchands de poissons.

Les *Teinturiers* s'établirent dans le dix-huitième siècle,





Teinturiers.

dans le voisinage de la rivière de Bièvre, sur les bords de laquelle s'étaient portées les industries qui préparent la peau

[1] Ce récit rappelle à quelques égards celui que nous avons déjà inséré (t. XXVI, 1858, p. 85, 117, 125) sous le titre de *la Pauvre petite Ville*, et que nous devions à l'ancienne et précieuse collaboration de notre amie Mlle Adélaïde de Montgolfier. Il ne nous a pas paru que ce fût un motif pour refuser de faire connaître à nos lecteurs l'histoire du petit village de Lézin. Nous nous intéressons bien vivement aux exemples de ce que la simple bonne volonté peut faire pour améliorer la condition de tant de nos concitoyens éloignés des centres de civilisation et trop souvent abandonnés à deux des plus grands fléaux de ce bas monde, l'ignorance et la misère.

pour la ganterie. Leurs statuts dataient de 1383. Nous avons un joli jeton de la composition de Duvivier. Au droit, le buste de Louis XV; au revers, le soleil qui luit sur des fleurs : DE TE LUX, DE LUCE COLORES (De toi vient la lumière, de la lumière viennent les couleurs) ; à l'exergue : MARCH^DS TEINTUR . DE . BON . TEINT. — Les teinturiers furent réunis aux foulons et fabricants de draps.

A côté d'un jeton des *Marchands et maîtres ouvriers en drap d'or et soie d'établissement royal à Paris*, à la date de 1724, nous remarquons un joli jeton en argent des *Marchands brodeurs chasubliers*. Au droit, un écusson ; au revers, des jardins éclairés par le soleil : SANS . VOUS . JE . NE . PUIS . VIVRE . 1704. Les statuts de leur communauté dataient de 1648, et leur donnaient le droit de faire et vendre toutes sortes d'ornements d'église.



1704. — Marchands brodeurs chasubliers.

Les *Porteurs de grains*, les *porteurs de charbon*, les *garçons des officiers jurés chargés de bois*, avaient leurs jetons comme les *porteurs de sel*. On voit au droit de ces pièces les armes de la ville de Paris.

Le jeton des *Jurés vendeurs conducteurs de volaille* offre, au revers, une scène du paradis terrestre avant le péché d'Adam. Les oiseaux volent, les animaux terrestres, bœufs, chèvres et moutons, se pressent autour de nos pre-



1709. — Jurés vendeurs conducteurs de volailles.

miers parents : PRODERIT HIS PECUS UT VOLUCER (Le troupeau comme l'oiseau ira à eux); à l'exergue : JURÉS VENDEURS CON^RS DE VOLAILLE, 1709; au droit, le buste de Louis XIV.

Un jeton d'un travail charmant porte, au droit, la tête de Louis XIII; au revers, un porc dans un champ, avec cette légende : POUR LA CONDUITE DES PORCS ; à l'exergue, 1636. Cette pièce est due certainement à un des plus habiles artistes du temps.



1636. — Traiteurs, Rôtisseurs, Pâtissiers; Conduite des porcs.

Elle se rattache à la série des jetons des *Traiteurs, rôtisseurs, pâtissiers*.

Les statuts de la communauté des *Rôtisseurs* dataient de Louis XII. Ils furent réunis, en 1776, aux traiteurs et aux pâtissiers. Pour parvenir à la maîtrise, l'aspirant traiteur devait faire un chef-d'œuvre, à ses dépens, en chair



1653. — Rôtisseurs.

ou en poisson, dont étaient exempts les écuyers-potagers et enfants de cuisiniers de la maison du roi, de la reine, des princes et princesses. Il était défendu à tous les maîtres, sous peine de punition exemplaire, d'entreprendre aucun festin ou repas en viande, pendant le carême et autres jours réservés, sans la permission expresse du lieutenant général de police. Cette prohibition se trouve consignée, ainsi qu'une partie des renseignements que nous venons de donner sur les métiers et les corporations, dans le *Dictionnaire de Paris*, de Hurtaut et Magny. L'apprentissage de la profession durait trois ans ; le prix du brevet était de 35 livres; celui de la maîtrise, de 600 livres. — Patron, Nativité de la sainte Vierge.

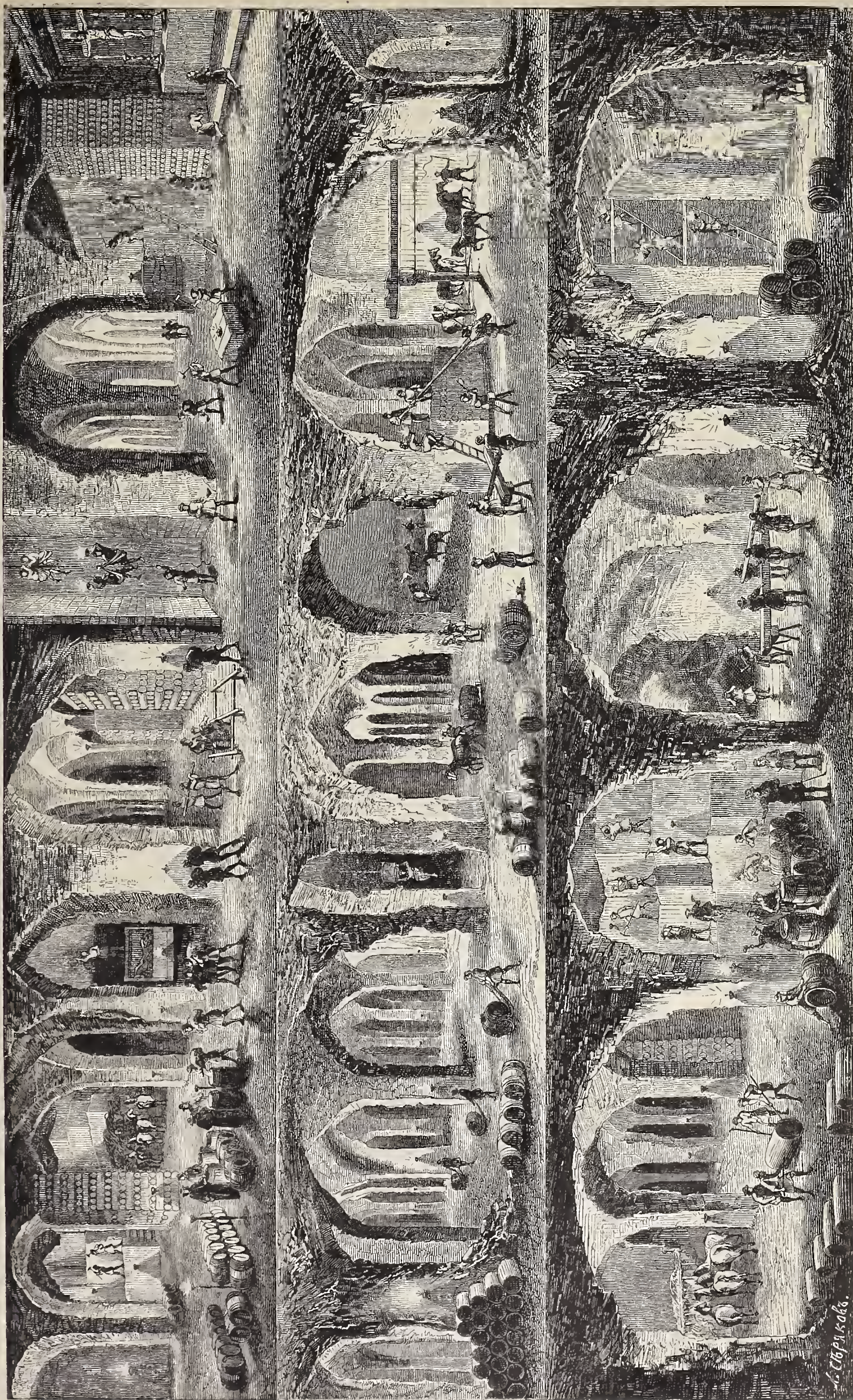
Autre jeton en argent. Au droit, un vaisseau : UT . CŒTERAS . DIRIGAT (Afin qu'il conduise les autres; sous-entendu *naves*, navires); au revers, un berger et son troupeau : VICTUM . PRÆBENT . ET . VESTITUM (Ils fournissent la nourriture et le vêtement; par allusion au parti qu'on tire de la chair et de la laine du mouton): 1653.

Nous nous bornerons à cette rapide description de quelques-uns des jetons des anciennes corporations et communautés de métiers de Paris. Ces pièces doivent être rangées parmi les monuments de la société française antérieure à 1789, et méritent, à ce titre, d'être recueillies. Mais l'ordre de choses auquel elles appartiennent est déjà si éloigné de nous et si différent de celui dans lequel nous vivons, que les jetons des corporations renferment quelquefois de véritables énigmes. Aussi, en les publiant, n'avons-nous eu qu'un but, appeler sur eux l'attention de nos lecteurs, qui, du reste, a pleinement répondu à notre attente ; nous en avons pour preuve l'empressement avec lequel, de divers côtés, on nous a signalé la description erronée que nous avons donnée du jeton de la corporation des *Menuisiers et Ebénistes*. Dans les deux personnages qui figurent au revers, il faut voir sainte Anne et la Vierge Marie. La sainte fait lire à sa fille l'Ancien Testament, et par là s'explique la légende : SIC FINGIT TABERNACULUM DEO (Elle prépare ainsi une digne habitation au Seigneur); elle éclaire, par la lecture des livres sacrés, l'esprit et le cœur de la Vierge immaculée dont le sein doit enfanter le Sauveur du monde. *Tabernaculum* est pris là dans un sens mystique; mais il n'est pas impossible que l'auteur de la légende ait voulu en même temps faire allusion au tabernacle que les menuisiers, eux aussi, préparent pour le Seigneur. On voit par cet exemple l'esprit et le sens quelquefois obscur et bizarre de ces légendes.

MINES DE SEL DE WIELICZKA

EN POLOGNE.

Wieliczka, petite ville de 4 000 habitants, en Gallicie, s'élève au fond d'une haute vallée, en forme d'amphithéâtre,



Une Vue des Mines de sel de Wieliczka, en Pologne — Dessin de Lancelot, d'après la *Pologne pittoresque.*

à 12 kilomètres de Cracovie. Là sont d'immenses mines de sel, exploitées sur une étendue de 3 000 mètres de longueur du nord au sud, de 1 200 mètres de largeur de l'est à l'ouest, et de 310 mètres de profondeur.

Ces mines communiquent avec le dehors par onze puits. Celui de Dancilowice, où l'on se fait inscrire, est le plus fréquenté. Une autorisation est nécessaire. Le visiteur, revêtu d'une chemise de toile destinée à préserver ses vêtements du contact du sel ou du suintement de l'eau salée, descend à l'aide d'une corde fixée à un treuil. Accompagné de trois garçons munis de torches, et d'un mineur chargé de maintenir la corde dans une position verticale, il parvient, en cinq ou six minutes, au premier des trois étages, profond d'environ 60 mètres. Des escaliers pratiqués dans la mine conduisent aux étages inférieurs.

Sans des guides sûrs le voyageur s'égarerait infailliblement au milieu du labyrinthe de salles, de passages, de magasins qui s'offrent à lui. Pour tout voir et tout visiter, on a calculé qu'il faudrait passer dans ces lieux quatre semaines, en marchant huit heures par jour. La longueur de tous les passages est évaluée à 62 milles de Pologne, ou 432 kilomètres.

A l'aspect de ces profondes cavernes, des parois, des voûtes, des piliers de sel réfléchissant comme le cristal la clarté des lampes et des torches, le spectateur se croirait transporté dans un palais enchanté des *Mille et une Nuits*. Des stalactites, qui partout se déposent sous mille formes charmantes ou bizarres, ajoutent encore à l'étrangeté du spectacle.

Au premier étage, la chapelle Saint-Antoine, creusée dans la mine, ne se compose que de sel. L'autel, les statues, les colonnes, la chaire, les ornements, tout est en sel. Au second étage, on voit un lac de 170 mètres de long, et profond d'une douzaine de mètres, formé par les infiltrations de l'eau dans l'épaisseur de la saline. Une barque s'offre au visiteur qui peut en parcourir les rives. La lueur vacillante des torches au milieu d'épaisses ténèbres, la barque glissant en silence sur les eaux, les coups de pioche redoublés, les explosions de la poudre qui fait éclater des quartiers de sel, éveillent alors dans l'âme l'idée d'un monde infernal et la frappent d'une sorte de terreur religieuse.

Quand un monarque ou un membre de la famille impériale vient les visiter, les salines, décorées avec richesse, sont splendidement illuminées. Des glaces, des lustres, des draperies, ornent la vaste salle de réception, où des colonnes en sel supportent une galerie circulaire destinée à l'orchestre, qui répand des flots d'harmonie sous les voûtes sonores.

Les mines de Wieliczka ont été plusieurs fois le théâtre de fêtes brillantes, dont la plus mémorable eut lieu à l'occasion du mariage de la reine Sophie, femme de Wladislas Jagellon, en 1624.

Bien que les rayons du soleil ne pénètrent jamais dans ces carrières, la température en est douce et saine; un air frais et tiède y circule sans cesse. Le séjour des mines n'altère point la santé des ouvriers, qui n'y séjournent d'ailleurs que huit heures par jour. Les chevaux qu'on emploie dans les carrières y demeurent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus travailler; on les hisse alors au jour, qui les aveugle : c'est leur fin.

Le nombre des ouvriers aujourd'hui employés est d'un millier, et celui des chevaux de 400. Les frais de main-d'œuvre ne s'élèvent jamais à plus de 1 fr. 50 c. pour un quintal de sel, dont le prix varie de 3 à 6, et quelquefois 12 francs. En 1850, la production a été de 962 000 quintaux.

Les salines se composent de trois couches différentes, dont la première contient le *zielona*, ou sel vert, qui comprend parmi ses variétés le *spisa* (sel grisâtre), le *lodowata* (sel glacé), combiné avec la craie et le *iarka* ou sel en poudre. Vient ensuite la couche régulière du *szibikowa*, ou sel fossile, d'une qualité bien supérieure au *zielona*. La troisième, qui porte le nom d'*ockosavata* (perlé), contient un minerai de forme hexagonale, et plus dense et plus pur que celui des zones précédentes. Ce sel perlé, dont les manufactures d'Angleterre et de Hollande recevaient autrefois des quantités considérables, sert seulement aujourd'hui à faire des bijoux en forme de montres, de canons, de croix, que les mineurs vendent en cachette aux visiteurs. Les couches sont séparées par des lits d'ardoise, d'argile et de gypse. Elles se dirigent d'occident en orient, en s'abaissant vers le midi dans la direction des Karpathes. Elles sont en général fortement ondulées par en haut, tandis que la base présente un niveau régulier.

Aux deux premiers étages (comptés de bas en haut), le sel se trouve par masses informes, dans lesquelles on pourrait tailler des blocs de trois, quatre et cinq cents pieds cubes. On rencontre parfois, pendant le travail d'excavation, des rameaux de bois noir mêlés au minerai. Ce bois, fort tendre et amolli par l'humidité, sert à nourrir les bestiaux. On trouve aussi des défenses et d'autres ossements d'éléphants. Les géologues supposent que les salines de Wieliczka proviennent d'un dépôt des eaux de la mer, qui jadis aurait baigné le pied des Karpathes.

L'époque précise de la découverte des mines de Wieliczka n'est pas connue; on sait seulement qu'elles étaient exploitées déjà vers le commencement du douzième siècle, et que leur produit servait à l'entretien de pieuses fondations au quatorzième siècle. Suivant une tradition populaire, rapportée par Adam Streller, la princesse Cunégonde de Hongrie, fiancée à Boleslas le Chaste, ne voulut accepter de son père aucune dot, ni en or ni en argent. Elle partit pour la Pologne, et, en passant par les mines de sel de Hongrie, elle y jeta son anneau nuptial. Arrivée à Cracovie, Cunégonde s'y arrêta, se fit conduire à Wieliczka et ordonna de creuser la terre en sa présence. Son ordre fut exécuté, et dans le premier bloc de sel qui fut extrait de la mine on retrouva l'anneau.

Au quatorzième siècle, Casimir le Grand établit de sages règlements pour l'administration des mines de Wieliczka, qui, sous son règne, devinrent très-productives. En 1656, lors de l'invasion des Suédois et des Moscovites, le roi de Pologne sollicita l'appui de l'empereur Léopold d'Autriche, qui consentit à envoyer des troupes à condition qu'on lui payerait une indemnité. Les finances polonaises étant épuisées, Léopold s'empara, à titre de garantie, des mines de Wieliczka, et les garda jusqu'à l'époque du siége de Vienne par les Turcs, en 1683, où Sobieski, pour prix du secours qu'on lui demandait, en exigea la restitution. Mais, quatre-vingt-neuf ans plus tard, en 1772, l'Autriche, ingrate envers le pays qui l'avait sauvée, prit part au démembrement de la Pologne, et s'empara de nouveau des mines de Wieliczka. De 1809 à 1815 elle fut forcée, par le traité de Schœnbrunn, de céder la moitié des revenus de ces salines au grand-duché de Varsovie. Le traité de Vienne lui en rendit l'entière possession, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Les mines de Wieliczka, qui faisaient partie des domaines de la couronne, fournissaient aux rois de Pologne la plus belle part de leurs revenus. Sur elles étaient hypothéqués les douaires des reines, les dotations faites aux couvents. La noblesse, à chaque élection royale, ne manquait pas de stipuler que le sel de Wieliczka serait fourni à chacun de ses membres, sauf à payer les frais d'exploitation, réductibles à volonté.

La *Pologne pittoresque*, recueil intéressant auquel nous avons emprunté une partie des détails qui précèdent, nous apprend que les mines de Wieliczka furent deux fois la proie des flammes, en 1510 et en 1644. Le premier de ces sinistres fut causé par la malveillance d'un ouvrier. Les hommes et les chevaux qui se trouvaient dans la mine

moururent étouffés par la fumée. L'incendie se propageait. Aucun des gens de service ne voulait descendre; alors un nommé Koscielecki, chef des travaux, se précipite; mais, bientôt suffoqué, il tombe sans connaissance, et aurait péri si son vieil ami, Severin Betmann, directeur des mines, âgé de soixante-dix ans, ne se fût à son tour élancé vers lui dans la fournaise, et ne l'eût rappelé à la vie. Les efforts réunis de ces deux hommes arrêtèrent les progrès des flammes. En 1644, le feu prit par suite d'une imprudence; tous ceux qui se trouvaient dans les mines périrent aussi, et il ne se trouva personne pour imiter Koscielecki et Betmann. L'incendie dura douze mois; le manque de sel se fit partout sentir et le trésor royal fut épuisé.

LES TOPIARII.

La mode des ifs en pyramide, l'usage même des grandes charmilles et des buis coupés régulièrement, a cessé dans nos jardins; nous avons oublié jusqu'au nom donné jadis aux artistes arboriculteurs qui faisaient prendre tant de formes bizarres aux végétaux. Selon Clarac, on appelait *topiarii* les jardiniers qui se montraient experts dans cet art. Ils ne s'en tenaient pas aux formes avouées par l'architecture, et, s'ils étaient habiles, ils devaient savoir trouver, dans le feuillage de l'if ou du buis, la figure d'un personnage connu, l'aspect d'un animal étranger, ou bien la forme d'un vase : ces jeux puérils, d'un goût très-contestable, avaient joui d'une grande estime dans l'antiquité, et l'époque de la renaissance les a renouvelés. Ce qu'on sait de plus certain sur les *topiarii* nous vient d'un savant que la France pourrait réclamer s'il en était besoin, car sa famille était originaire de Bourges. Nous abandonnons toutefois le docte Junius à l'Allemagne, puisqu'il était né, en 1589, à Heidelberg. On trouvera dans son livre *De Pictura veterum* d'assez curieux renseignements sur les *topiarii*.

LES OISEAUX EN HIVER.

Sitôt que se font sentir les premiers froids et lorsque la neige a recouvert le sol, j'émiette du pain sur mon large balcon, où je vois s'abattre de suite de vieux moineaux que l'ancienne habitude de jouir de mes largesses a rendus effrontés au dernier point : à peine attendent-ils que ma porte soit close pour se jeter sur la nourriture offerte, s'en emparer et la dévorer en me tournant le dos; viennent ensuite des moineaux moins expérimentés, moins accoutumés à mes dons, et qui ne se hasardent à approcher que lorsque les temps rigoureux ont rendu leurs besoins plus pressants; encore sont-ils gênés, inquiets : ils se pressent, s'étouffent en mangeant, tournent et retournent la tête pour s'assurer qu'aucun péril ne les menace, et, leur faim une fois assouvie, s'enfuient comme des gens qui auraient commis une mauvaise action et se sentiraient la maréchaussée aux trousses.

Enfin apparaissent des moineaux plus jeunes encore, couvées du printemps dernier, à qui l'hiver et ma galerie sont également inconnus; ils observent longtemps leurs aînés avant de se hasarder à venir partager mon pain avec eux, puis ils fondent impétueusement sur le morceau qu'ils convoitent, le saisissent, et s'envolent sur le toit voisin pour le manger en sûreté.

Mais si les moineaux sont les premiers oiseaux qui répondent à mon appel, ils ne sont pourtant point les seuls, et voici les autres dans l'ordre de leur arrivée.

C'est le pinson, au maintien grave, à la marche magistrale, qui ne saute point comme le moineau, et qui, dans sa timidité réservée, choisit discrètement les plus petites bribes de pain, laissant aux gloutons qui l'entourent les gros morceaux qui effrayent son bec effilé et son modeste appétit.

Voici la mésange, vive, élégante, légère, qui, désireuse de savourer en paix et sans importun voisinage les charmes de son repas, saisit sa nourriture, la porte sur l'arbre voisin, la tient dans ses griffes et la déchiquète avec une pétulante avidité.

Le charmant rouge-gorge fait aussi de brèves apparitions sur ma galerie; mais, alarmé par les cris et les violences jalouses des passereaux, mal à l'aise loin de ses buissons bien-aimés, il se tient à l'écart de ses remuants voisins et ne jouit qu'à peine du vivre et du couvert que je lui offre.

Enfin, j'ai vu parfois, se glissant furtivement parmi mes visiteurs emplumés, un petit oiseau brun, aux allures pétulantes, au vol prompt et direct; on l'appelle, en langage vulgaire, *troglodyte* ou *compte-fascines;* ce dernier nom lui vient, sans doute, de ce qu'il affectionne pour sa demeure habituelle les ramures sèches ou les haies dépouillées, d'où il part comme un trait; son corps est si exigu qu'on est tenté de le prendre pour une grosse mouche, et qu'on s'imagine l'entendre bourdonner en volant; il semblait mal à l'aise auprès des autres oiseaux, vrais Patagons à ses yeux, et disparaissait vite emportant la miette la plus mince, trop volumineuse encore pour lui.

Au moyen de cette petite subvention alimentaire accordée à ces malheureux habitants de l'air, ma galerie m'offre en hiver un spectacle animé, où les acteurs se renouvellent sans cesse. Que d'observations ne peut-on pas faire sur eux! Ah! sans doute, elles ne sont pas toutes à leur avantage. Hélas! trop semblables à nous, ces oiseaux ne m'ont paru ni bien touchés, ni fort reconnaissants de mes attentions pour eux; mais, afin de me soustraire à l'envie qu'il me prenait souvent de les taxer d'ingratitude, je me suis figuré, lorsque la belle saison les ramène sur les branches d'un tilleul placé devant ma galerie, où ils se livrent à leurs joyeux ébats, qu'ils me rendent le témoin de leur gaieté présente pour me remercier d'avoir été le soutien de leur misère passée.

LA VÉGÉTATION A TAHITI.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 308.

Il y a bien près de quatre-vingts ans que le capitaine Cook disait, à propos d'un paysage de Tahiti : « Toute la scène réalisait les fables poétiques de l'Arcadie [1]. » Sans parler de la végétation gracieuse des bords de la mer, le rivage, en effet, grâce à la ceinture de coraux dont l'île est entourée, offre un calme qui rappelle les eaux paisibles de la Méditerranée. Un jeune officier de marine, M. de Larminat, a peint en quelques touches habiles ce rempart maritime et l'incroyable limpidité des eaux : « Cette ceinture de pierre, dit-il, craquée çà et là comme sous un puissant effort d'expansion, donne entrée, mais entrée toujours étroite et difficile, dans des ports aux eaux si calmes qu'un navire s'y pourrait amarrer à une ligne de pêche, et si pures que l'œil voit à plusieurs brasses de profondeur resplendir, sous les feux du soleil, cette merveilleuse végétation coralline, si brillante et si variée, animée par des myriades de poissons rouges, bleus, verts, jaune d'or, zébrés, les plus beaux de la création, véritables colibris de la mer. » [2]

[1] *Cook's first voyage.*

[2] *Coup d'œil sur la Polynésie*, feuilles détachées du journal d'un officier de marine.

Sans quitter ces bords paisibles, et sans aller chercher dans l'intérieur des scènes imposantes, on rencontre à Tahiti des paysages si ravissants qu'ils charment le marin le plus grossier, et qu'ils lassent l'enthousiasme du voyageur et du poëte. Ce fut ce qu'éprouva l'historien le plus accrédité de ces îles, M. Moerenhout, lorsqu'il se prit à contempler Papara. Il en est de même lorsqu'il s'arrête devant Matavai, la rade charmante où Wallis apparut pour la première fois aux Tahitiens, le lieu où, quelques années plus tard, Cook vint esquisser ses tableaux, tracés parfois d'une façon si admirable.

Toutefois, on risquerait de commettre une grave erreur si l'on voyait toujours, dans ces paysages charmants, un produit fortuit de la nature sauvage, et dans ces lignes tour à tour gracieuses ou grandioses, les hasards d'une végétation abandonnée complétement à elle-même. Dans la disposition de ces ravissantes échappées, la main de l'homme doit être souvent comptée pour quelque chose, et son travail a précédé l'arrivée des Européens. M. Moerenhout, qui a si bien interrogé les vieux *orero* dépositaires des antiques légendes, reconnaît, dans les archipels disséminés sur les mers de l'Océanie, les principes incontestables d'une civilisation qui s'est éteinte et qui a légué sans doute, aux générations demi-barbares qui lui ont succédé, des notions d'agriculture sans lesquelles ces peuples n'auraient pû vivre.

La fertilité de l'île d'ailleurs n'est plus contestée, et c'est avec raison que le savant Lesson a dit : « La nature semble avoir tout fait pour l'existence des O-Tahitiens; elle leur a prodigué les subtances alimentaires sous toutes sortes de formes ; elle y a joint un sol fécond et productif, couvert de végétaux usuels... Sous un ciel tempéré, entourés de fruits savoureux, de racines nutritives, les Tahitiens devaient recevoir, dans leurs habitudes, cette mollesse et cette douceur de mœurs qu'on a reconnu faire le fond de leur caractère indolent et enclin aux plaisirs des sens. »

Si nous avons fait quelques présents funestes aux Tahitiens, on peut compter, avec le naturaliste, les végétations



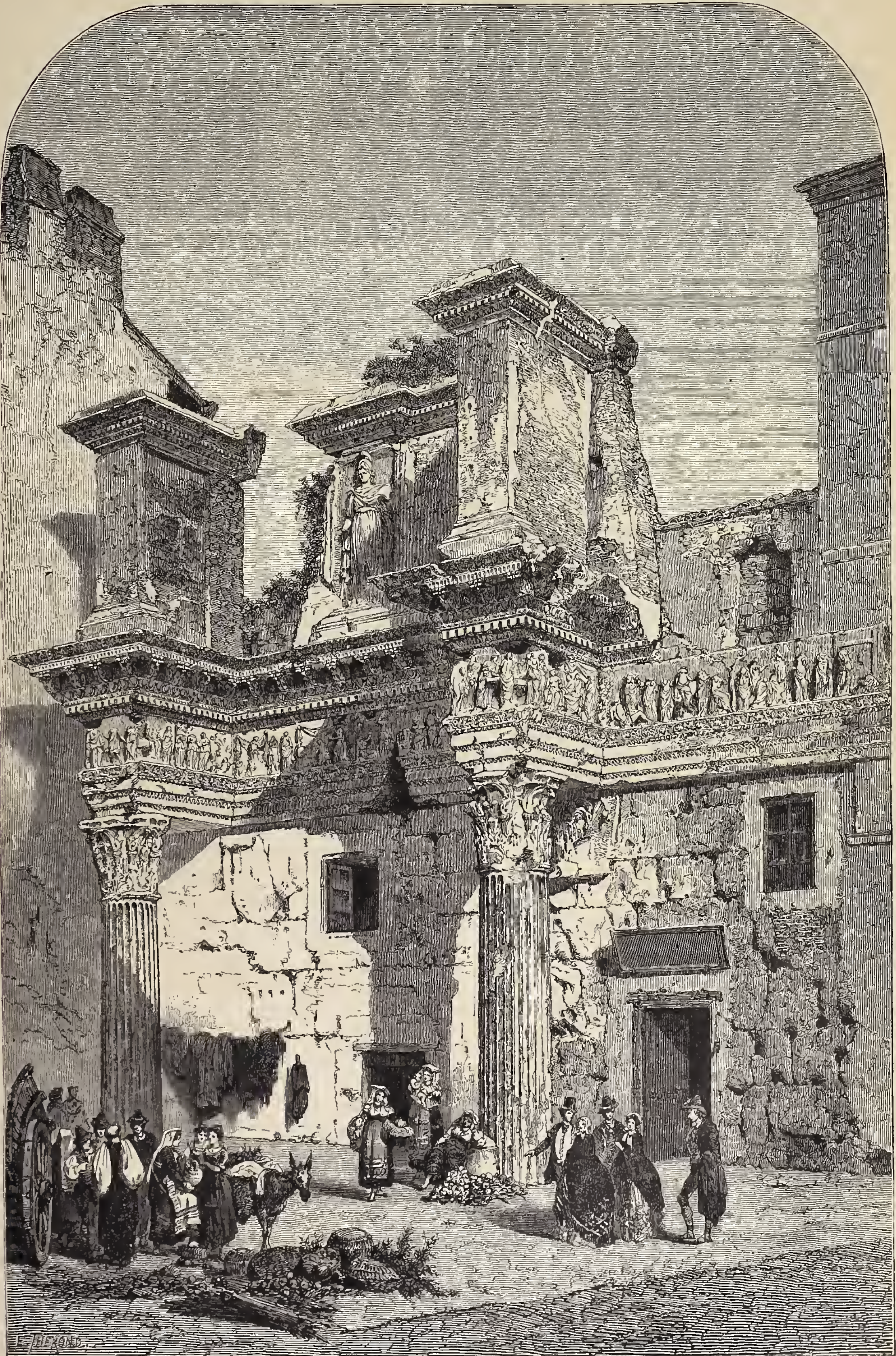
Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Charles Giraud.

utiles dont on a doté leur île. L'oranger et le citronnier ont été apportés par Bligh, et ces arbres, qu'on nomme *anani* et *demené*, prennent, sans culture, un prodigieux accroissement. L'ananas est désigné par le nom de *fara des étrangers*, et se cultive partout autour des cabanes. Le tabac se nomme *varé*. Il fut importé par Cook, et Lesson, qui rappelle sa rapide multiplication dont le commerce pourra tirer un profit réel, aime à constater que les Tahitiens ont eu le bon esprit de ne pas user avec passion de cette plante, comme le font presque tous les peuples sauvages. Le rocou, dont on obtient une teinture si précieuse, est d'une importation bien plus récente; c'est en 1843 seulement que le docteur Johnston l'a introduit dans l'île, et dix ans plus tard ses produits figuraient avec avantage à l'exposition générale de Londres. Le coton ne se montre dans les campagnes que depuis l'année 1817; c'est l'illustre Marsden qui a fait ce présent à l'île, et naguère, lorsque les joyeux Tahitiens avaient encouru quelque amende, c'était avec la blanche toison du cotonnier qu'ils la devaient acquitter.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RUINES D'UN TEMPLE DE MINERVE,

A ROME.



Ruines d'un temple de Minerve, à Rome. — Dessin de Thérond.

L'empereur Domitien, dont les folies furieuses ensanglantèrent Rome pendant quinze années, était fort dévot à la déesse de la Sagesse. Il lui fit élever à grands frais un temple sur un forum nouveau ; mais, assassiné, à l'âge de quarante-cinq ans, par ordre de sa femme, il n'eut pas la pieuse satisfaction de présider à l'inauguration de ce somptueux édifice. L'honneur en fut réservé à son successeur Nerva, qui acheva aussi la décoration du forum. Les écrivains donnent à ce forum différents noms : forum *Palladium*, forum de Nerva, et forum *Pervium* ou *Transitorium*, parce qu'il était le centre de plusieurs grands quartiers et qu'on le traversait pour se rendre aux forums de César, d'Auguste et de Trajan. Sa forme était celle d'un carré long : trois de ses côtés étaient limités par des arcades ; la façade du temple de Minerve ornait le quatrième. Vis-à-vis, mais isolé, s'élevait un petit temple dédié à Janus Quadrifrons (¹). Peu à peu la place se couvrit de statues d'empereurs à cheval et à pied. Ensuite vinrent les temps de décadence et de ruine. Au moyen âge, on construisit des maisonnettes sur le forum et avec ses débris. Aujourd'hui il ne reste du temple de Minerve que le fragment reproduit par notre gravure. Ces deux belles colonnes de marbre, cannelées et d'ordre corinthien, à moitié ensevelies dans le sol, ont 3m,08 de circonférence et 9m,40 de hauteur ; elles supportent un entablement très-riche et très-orné. De petites figures sculptées en bas-relief sur la frise représentent les arts de Pallas : c'est un excellent travail. Au-dessus de l'entablement et au centre de l'attique est une figure de Pallas debout, et également sculptée en bas-relief. Le mur est formé de gros blocs de peperino. Le peuple appelle ces deux colonnes les *Colonnacce*, à cause de leur grosseur. La façade, le parvis, dix autres colonnes, existaient encore au temps du pontificat de Paul V (de 1605 à 1621). Ce pape en ordonna la démolition et en fit transporter les marbres au mont Janicule pour décorer la grande fontaine qui porte son nom.

Non loin de la belle ruine du temple de Minerve est un arc qui faisait partie du forum et qu'on appelle des *Pontani*, parce que cet endroit était autrefois marécageux.

A peu de distance, on rencontre la *tor di Conti* (la tour des Comtes) et la place où, suivant la tradition, Horace, vainqueur des Curiaces, fut condamné, pour expier le meurtre de sa sœur, à passer, la tête voilée, sous une sorte de tréteau surnommé depuis *Sororius*.

Minerve avait à Rome plusieurs autres temples, entre autres celui que Pompée avait fait élever près du Panthéon, et un beaucoup plus petit dont les ruines ont été trouvées dans l'enceinte du collége romain.

(¹) On peut consulter la planche 88 de l'Atlas du bel ouvrage du cavalier Luigi Canina : *l'Architettura antica descritta e dimostrata co i monumenti*, t. IX. — Voy. aussi six planches de l'œuvre d'André Palladio consacrées au forum Palladium.

QUELQUES PERSONNAGES
DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 229, Personnages comiques de la comédie grecque.

PAMPHILE (Ami de tout le monde). Fils étourdi, léger, humain et plein de piété filiale ; assemblage des qualités et des défauts les plus opposés.

« *Simon* (son père). Il ne songe pas à ce qu'il dit! Est-il fâché de son action? La couleur de son visage marque-t-elle quelque part signe de honte? Avoir une âme assez peu maîtresse d'elle-même pour braver l'usage, la loi, et la volonté de son père! — *Pamphile*. Malheureux que je suis! — *Simon*. Est-ce seulement tout à l'heure que tu t'en es aperçu, Pamphile? C'est autrefois, lorsque tu as induit ton âme à faire par tout moyen ce que tu désirais ; c'est autrefois, c'est à ce jour-là que ce mot malheur est vraiment tombé sur toi! Mais que fais-je? Pourquoi me tourmenter? Pourquoi me mortifier? Pourquoi inquiéter ma vieillesse de la folie de cet enfant? Dois-je endurer le supplice de ses fautes? Qu'il s'en aille au diable!... — *Pamphile*. Mon père! — *Simon*. Quoi! mon père? Comme si tu avais besoin de ce père!... — *Pamphile*. M'est-il permis de dire quelques mots?... — *Simon*. Que vas-tu me répondre?... » (*Andria*, act. V, sc. III.) — Et le père grondeur se laisse fléchir.

DAVE. Valet du théâtre de Térence ; type original des Scapins de Molière.

« *Dave*. Ce n'est point ici le moment de se laisser aller à la paresse ni à la sottise, si j'ai bien compris tout à l'heure... A moins de prévoyante adresse, nous sommes perdus, mon maître ou moi. Que faire? Je ne sais. Aider Pamphile, ou bien écouter le vieillard? Si j'abandonne Pamphile, je crains pour sa vie ; si je l'aide, je crains les menaces du vieillard, qu'il est difficile de payer de paroles... » (*Andria*, act. Ier, sc. V.) — Toutes les fourberies de Scapin sont en germe dans ce fragment de monologue.

SYRUS. Autre Scapin qui sait l'art de calmer Géronte, grondant et maudissant les étourderies de son fils. Mais ce Géronte est bonhomme dans le fond, et Syrus a étudié les secrets de la faiblesse paternelle. « Sois tranquille, dit-il au fils, je connais admirablement son endroit sensible. Lorsqu'il s'est échauffé, c'est alors surtout que je le rends aussi paisible qu'un mouton. — Comment? — Il écoute volontiers ta louange : je lui fais de toi un dieu, je raconte tes vertus. — Les miennes? — Les tiennes ; et, sur-le-champ, à notre homme les larmes jaillissent de joie, comme à un enfant. » (*Adelphi*, act. IV, sc. II.)

DEMEA (Plébéien). Vieillard un peu maussade, rude travailleur des champs, ami du labeur, de l'absolutisme paternel, et aussi du bon sens quand il dit : « Ce qu'il faut voir, ce n'est pas que les époux s'accordent de fortune à fortune, mais de caractère et de mœurs à mœurs. L'honnêteté et la pudeur sont, pour une jeune fille, la meilleure des dots (¹). » (*Adelphi*, act. V, scène dernière.)

DEMIPHON (Lumière du peuple). Vieillard prévoyant et résigné, qui a prêté à Sganarelle sa philosophie et presque ses expressions : « Je ne sais que faire, parce que ce qui m'arrive est contre mon attente et incroyable. Je suis tellement en courroux que je ne puis amener mon esprit à réfléchir. Voilà pourquoi les hommes, surtout au moment de la prospérité, doivent méditer en eux-mêmes sur la manière dont ils supporteraient l'affliction et l'adversité. Que celui qui revient à son logis ait toujours la prudence de pressentir périls, dommages, exils, fautes de son fils, mort de sa femme ou maladie de sa fille ; qu'il pense que ce sont accidents communs, qu'ils peuvent arriver. De cette manière, rien ne sera pour lui inattendu ; et tout ce qui n'arrivera point selon sa crainte, qu'il le considère comme autant de gagné. » (*Phormio*, act. Ier, sc. V.)

PHORMIO (Panier). Intrigant, parasite, débiteur insolvable et jamais poursuivi ; ayant le vice railleur, élégant et spirituel des personnages de Regnard. Quand il s'agit d'attirer sur lui, moyennant récompense, le courroux d'un père contre un fils de famille, et qu'on lui représente les suites possibles et, comme dirait Scapin, « assommantes » de

(¹) Bien qu'elle soit sans dot, je m'y prête sans peine.
Il ne faut pas tant voir au juste accord des biens
Qu'au rapport des humeurs, qui sont les vrais liens.
La pudeur d'une vierge est sa dot la plus belle.
Traduction nouvelle de Térence, en vers, par M. le major Taunay.

son intrigue, il répond : — « Ah! non pas! Dès qu'il y a une chance de péril, déjà j'ai vu le chemin de mes pieds. Combien crois-tu que j'aie frappé d'hommes jusqu'à la mort, étrangers ou citoyens? Plus j'en connais, plus j'y reviens. Et, dis-moi, as-tu jamais entendu dire qu'on m'eût assigné pour outrage? — Comment cela? — On ne tend point de piége au vautour ni au milan : ce sont oiseaux qui nous font du mal. On en tend à ceux qui ne font rien, parce qu'on en retire profit; avec les autres, on perd sa peine. D'autre part, le péril est pour ceux dont on peut tirer quelque chose. Moi, l'on sait que je n'ai rien. On te condamnera, et l'on t'emmènera prisonnier, dis-tu. On ne veut pas entretenir en prison un mangeur, et sagement, à mon sens, si l'on ne veut rendre un grand bien pour un mal. » (*Phormio*, act. II, sc. I.)

La suite à une autre livraison.

L'INVENTION DES TÉLÉGRAPHES ÉLECTRIQUES

RÉCLAMÉE PAR LES ESPAGNOLS.

Selon les Espagnols, don Francisco Salva, médecin honoraire de la Real-Camera, aurait découvert, dès 1797, la théorie de la télégraphie électrique. Ce médecin espagnol aurait alors le pas sur le docteur Henri d'Arnaville, dont les droits à la priorité d'invention ne remontent qu'à l'année 1836; mais il ne l'aurait pas sur un savant Genevois, qui peut faire remonter ses prétentions à 1774. Dès la fin du dix-huitième siècle, les journaux espagnols s'occupèrent de la découverte qu'on leur signalait, et, en l'année 1832, don Félix Janer, professeur de médecine à Madrid, s'exprimait ainsi : « Ayant conçu la belle idée d'appliquer l'électricité à la télégraphie, Salva inventa le télégraphe électrique, et communiqua sa pensée à l'Académie royale des sciences de Barcelone... Il la fit connaître ensuite au ministre d'État, qui, selon le témoignage des journaux de 1797, resta pleinement satisfait de la simplicité et des effets rapides de la machine construite à l'appui de son projet; l'inventeur fut présenté à Leurs Majestés et aux princes; les expériences furent répétées et eurent un bon résultat. »

Après le mémoire cité plus haut, le docteur Salva lut à la même académie d'autres travaux sur le télégraphe électrique, élucidant de plus en plus son invention, et indiquant le moyen d'en obtenir les résultats avec le plus de simplicité et le moins de frais possible. Il proposa dès lors le moyen d'établir un télégraphe électrique de Barcelone à la ville de Palma, dans l'île de Mayorque, par-dessous les eaux. Dans le dernier de ses mémoires, Salva utilisait la découverte du galvanisme en substituant la pile de Volta à la machine électrique.

Quelle que puisse être la valeur de ces témoignages, il serait inexact de dire que Salva soit l'inventeur de la télégraphie électrique, puisque le Genevois Lesage en avait posé les principes dès 1774; mais peut-être le savant espagnol pourrait-il réclamer à bon droit l'honneur d'avoir eu l'idée du télégraphe sous-marin.

UNE LÉGENDE

SUR LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

A l'occasion de l'article que nous avons publié sur la Croix (¹), on nous adresse les lignes suivantes :

La croix sur laquelle on attacha Jésus, dit un savant auteur, était faite avec un arbre miraculeux, que les Israélites avaient trouvé couché sur le Golgotha, quand, après leur longue marche à travers le désert, ils étaient enfin venus prendre possession de la terre promise.

(¹) Voy. t. XXVII, 1859, p. 191.

Cet arbre était comme un géant des forêts : sa forme et son écorce ne rappelaient aucun des arbres de la Judée. A diverses époques on avait voulu l'employer : d'abord, ceux qui bâtissaient la ville; plus tard, les architectes chargés par Salomon de construire le temple; plus tard encore, sous Esdras, on avait essayé de le tailler, quand, après la captivité, les Hébreux avaient élevé le nouveau temple à qui tant de merveilles avaient été prédites; mais tous les fers des outils s'émoussaient sur son écorce sans parvenir à l'entamer, et, de siècle en siècle, toujours il avait fallu renoncer à s'en servir à aucun usage; depuis longtemps il avait été nommé *le bois inviolable*.

Or, cet arbre, c'était l'arbre de vie qui fleurissait dans l'Éden avant la désobéissance de l'homme; et lorsque le péché fut entré dans le monde et qu'il eut bouleversé toute la création, une tempête, venue des quatre points du ciel, s'éleva sur ce jardin de délices qu'Adam venait de profaner : tout fut détruit, et l'arbre de vie, déraciné par la foudre, roula dans l'abîme que creusèrent les cataractes du ciel; pendant deux mille ans et plus il fut le jouet de tous les torrents qui le roulaient incessamment dans leurs gouffres sans fond, jusqu'au jour où le déluge, confondant tous les fleuves et le roulant à son tour, l'éleva sur la cime du Golgotha, où les eaux l'abandonnèrent en se retirant.

C'était là le tronc noirci que personne n'essayait plus de toucher depuis longtemps, lorsqu'un jeune ouvrier, envoyé par son maître pour préparer les croix, ignorant les traditions, se mit à l'équarrir aussi facilement qu'il eût pu tailler un roseau.

L'arbre de vie s'éleva donc de nouveau pour l'humanité; et il n'est pas impossible d'admettre, monsieur le Rédacteur, que l'arbre de vie, renversé par le péché, se soit relevé victorieux de la mort par l'insondable mystère de la rédemption.

La vertu est comme ces parfums dont on ne sent toute la bonne odeur que lorsqu'on les brûle ou les écrase; car si la prospérité est ce qui dévoile le mieux les vices, le malheur est ce qui fait le mieux éclater la vertu.

BACON.

DISPARITÉ DES SEXES CHEZ LES INSECTES (¹).

Dans l'espèce humaine, les ressemblances d'un sexe à l'autre l'emportent de beaucoup sur les différences, et il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître dans le mâle et la femelle deux états d'une même espèce et d'une même race.

Parmi les animaux, les deux sexes se ressemblent souvent plus encore que dans notre espèce : chez un grand nombre, les différences ne sont saisissables qu'à l'aide d'un examen minutieux, ou même elles échappent entièrement à l'observation. Mais ailleurs elles se prononcent davantage, notamment chez divers mammifères et chez un grand nombre d'oiseaux, d'insectes, de crustacés et d'entozoaires.

A ne parler aujourd'hui que des insectes, nous ferons observer qu'un grand nombre d'espèces sont, en premier lieu, chez le mâle et la femelle, de taille inégale ou de couleur différente, ou l'un et l'autre à la fois, comme chez le

(¹) Les faits suivants sont extraits de l'*Histoire générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme et les animaux*, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences. Nous avons ajouté des gravures au texte pour en rendre plus manifestes les curieux enseignements. Nous aurons plus d'un autre emprunt intéressant à faire à cet excellent ouvrage, qui ne doit pas rester connu et apprécié du seul monde savant.

Bombyx dispar de Fabricius, la *Geometra disparata* de Hubner, et une foule d'autres lépidoptères bien plus *disparates* encore : aussi a-t-on souvent pris les deux sexes pour deux espèces distinctes. Chez les insectes comme chez les oiseaux, c'est le mâle qui est d'ordinaire le plus vivement coloré ; mais, ce qui n'a lieu que dans une seule famille ornithologique, c'est presque toujours la femelle qui est la plus grande chez les insectes, et souvent avec une différence considérable.

Dans une partie de ces mêmes espèces, et dans d'autres semblables de taille et de couleur, on voit varier d'un sexe à l'autre la conformation des antennes. Chez les coléoptères surtout, il n'est pas rare de les voir filiformes chez la femelle, pectinées, flabelliformes, rameuses chez le mâle, ou encore petites chez celle-là, très-longues chez celui-ci. D'où, en entomologie, une foule d'espèces nominales placées parfois dans des genres différents, comme l'a été, par exemple, la femelle du *Cebrio gigas* dans le prétendu genre *Hammonia :* erreur de Latreille lui-même que tous les entomologistes ont longtemps partagée.


Mâle. Femelle.

Le Scarabée Hercule; grandeur naturelle.

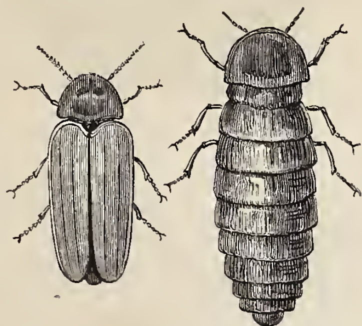
Tous les autres appendices sont sujets à de semblables modifications. Chez les *Ateuchus*, les tarses antérieurs manquent chez le mâle, existent chez la femelle. L'*Acrocinus longimanus* ne présente que chez le premier cette énorme longueur des pieds antérieurs qui lui a valu son nom. Les cuisses diffèrent d'un sexe à l'autre, à la seconde paire de pattes chez les calosomes et dans quelques genres voisins, et à la troisième dans une partie des *Coreus* de Fabricius. Les mandidules sont parfois très-inégalement développées, notamment chez les lamprimes, les pholidotes, les ryssonotes et les lucanes. Qui ne connaît, parmi ces derniers, notre cerf-volant et sa *biche,* ainsi qu'on nomme communément la femelle du *Lucanus Cervus* de Linné, si remarquable par ses longues mandibules arquées et un peu rameuses, comme les bois de divers cerfs auxquels on les a comparées?

Chez d'autres coléoptères, on voit le mâle porter sur la tête, sur le thorax ou sur tous deux, une ou plusieurs *cornes* qui manquent chez la femelle, ou dont celle-ci ne présente les analogues qu'en très-petit.

Le scarabée Hercule, par exemple, a deux *cornes,* dont une thoracique, aussi longue que le reste de l'animal; l'actéon en a trois; le copris d'Isis en a cinq. Leurs femelles sont acères. Les *cornes* sont donc ici, disait Étienne-Louis Geoffroy il y a près d'un siècle, « à peu près comme » celles des béliers que la nature a refusées aux brebis. »

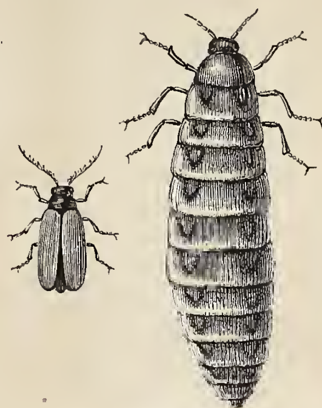
Tous ces faits et bien d'autres se placent à côté de ceux qu'on connaît chez les mammifères et les oiseaux; mais les diversités sexuelles des insectes ne s'arrêtent pas là. Après des espèces où le mâle diffère de la femelle par la taille, par la couleur, par la conformation des antennes, des mandibules, des pattes, il en est d'autres où la différence porte sur les ailes elles-mêmes, d'après lesquelles les entomologistes ont caractérisé et dénommé leurs ordres.

Que diraient les ornithologistes, si l'on venait à leur annoncer l'existence d'un oiseau ailé dans le sexe masculin,



Mâle. Femelle.

Lampyris splendidula; grossi au double.



Mâle (*Drilus*). Femelle du Drile (*Cochleoctonus*).

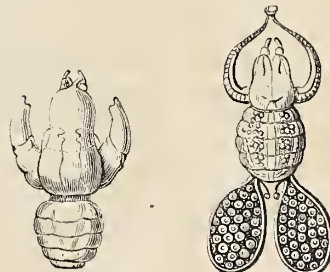
Drilus flavescens; Cochleoctonus vorax; grossis au double.

inailé dans le féminin? Ils ne croiraient pas à un fait aussi paradoxal. Ce fait, cependant, existe chez les insectes, et non pas dans une ou quelques espèces à titre de rare exception, mais chez un grand nombre, et dans des groupes très-différents. L'absence des ailes chez les femelles se rencontre chez des hémiptères, comme les cochenilles; chez des hyménoptères, comme les aptérogynes, ainsi nommées en raison de ce singulier caractère, et comme diverses es-



Mâle. Femelle.

Mutillé porte-selle; grossi (¹).



Mâle. Femelle

Acantheres percarum (Lernées); grossi.

pèces du grand genre *Ichneumon* de Linné, spécialement étudiées par Gravenhorst; chez des lépidoptères, comme les psychés, quelques espèces encore confondues avec les *Orgyia*, et la *Nyssia zonaria* des environs de Paris; enfin, chez des coléoptères, comme quelques lampyres et les driles.

Chez plusieurs de ces insectes, le défaut d'ailes n'est même pas encore la plus remarquable des particularités propres aux femelles. Les deux sexes peuvent ne se ressembler en rien, en dehors des caractères généraux de leur classe. Si la conformation différente des antennes, du thorax, de l'abdomen, chez quelques hyménoptères tels que les aptérogynes, laisse encore apercevoir chez le mâle et la femelle ce qu'on peut appeler le type commun de l'espèce, où le trouver chez le *Lampyris splendidula* et dans les autres lampyres du même groupe? Comment croire que le ver luisant soit la femelle inailée, sans élytres, vermiforme, rampante et lumineuse, d'un petit coléoptère ailé, élytré, agile et presque entièrement obscur? C'est cependant ce qui est, et l'observation l'a depuis longtemps fait reconnaître : à l'éclat que jette, la nuit, sa femelle rampante, le lampyre ailé la découvre et prend son vol vers elle.

Le ver luisant nous offre-t-il enfin le dernier terme de la disparité sexuelle chez les insectes? On a pu le croire jusqu'à la découverte du *Cochleoctonus vorax,* jusqu'aux recherches de Desmarest et d'Audouin sur ce singulier insecte et sur le *Drilus flavescens.* Ces deux insectes, qui sont européens, et même des environs de Paris, se rapprochent par leur teinte générale, mais diffèrent par tout le reste, le *Drilus* ayant tous les caractères d'un coléoptère serricorne, le *Cochleoctonus* offrant en grande partie ceux de l'ordre des thysanoures, parmi lesquels on l'avait d'abord rangé : le premier, à ailes et élytres bien développés,

(¹) Les mutillides forment une tribu de l'ordre des hyménoptères. Les femelles sont souvent privées d'ailes, et les deux sexes diffèrent généralement et considérablement l'un de l'autre. Ces insectes vivent solitairement dans les sables exposés aux plus grandes ardeurs du soleil.

à très-longues antennes pectinées; le second, sans ailes, sans élytres, à thorax décomposé en anneaux presque semblables à ceux de l'abdomen, à antennes courtes et serriformes; le premier, en outre, très-petit, le second quintuple en longueur et plus que centuple en volume (¹) : tels, en un mot, qu'on ne saurait saisir entre eux, à l'extérieur, la moindre ressemblance, et pas plus dans les mœurs que dans la conformation; car, tandis que le drile voltige autour des fleurs et des arbres, le cochléoctone se traîne à terre, caché dans l'herbe ou sous les feuilles tombées. Où trouver un contraste plus marqué entre deux insectes? Et cependant, Desmarest l'a démontré, ils font le couple : le *Cochleoctonus* est la femelle, et le *Drilus* le mâle. D'une seule espèce on avait fait deux genres, un genre de coléoptères, et un genre de thysanoures.

Ces exemples de disparité sexuelle chez les lampyres et les driles sont particulièrement remarquables par la ressemblance qui existe entre les femelles et des larves. Ces prétendus insectes parfaits peuvent être assimilés à des larves continuant les existences au delà du terme ordinaire, et devenant propres à la reproduction. Les individus de l'autre sexe possèdent, au contraire, complétement les caractères de coléoptères adultes, d'insectes parfaits; en sorte que le mâle représente, par rapport à la femelle, un excès considérable dans le développement, combiné avec un arrêt, considérable aussi, dans l'accroissement.

Parmi les articulés, chez les crustacés suceurs, dans l'ordre des siphonostomes, les deux sexes sont, de même que chez les driles, assez différents pour qu'on les ait rapportés, non-seulement à des espèces, mais à des genres différents : les mâles sont encore ici plus petits, souvent même beaucoup plus petits que les femelles. Dans le groupe des lernées, les différences d'organisation et de taille sont portées encore beaucoup plus loin. Les mâles « ne ressemblent plus en rien » à leurs femelles, plusieurs centaines de fois plus volumineuses qu'eux.

Parmi les entozoaires, on en cite un que l'on trouve dans le foie de l'homme, le *Distoma hœmatobium*, et où le mâle, long de 8 millimètres environ, porterait sa femelle, toute petite et d'une forme très-différente, dans une rainure longitudinale de son abdomen (²).

CURIOSITÉS DU CABINET DES MÉDAILLES

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Nous offrons à nos lecteurs quelques camées et pierres gravées choisis au cabinet des médailles, dans une récente visite dont l'idée nous a été suggérée par la lecture du Catalogue complet de cette riche collection, publié l'année dernière (³). Notre choix n'a pas porté sur les plus célèbres des monuments qui font l'orgueil de la Bibliothèque impériale; nous n'avons pas, pour aujourd'hui, une aussi grande ambition. Frappés de la singularité de quelques sujets, nous avons pensé que d'autres pourraient, comme nous, aimer à en connaître ou à en rechercher l'explication. En même temps, nous avons voulu donner une idée de la variété de connaissances que peuvent fournir les pierres gravées, ces précieux et indestructibles témoins des âges écoulés.

Sous le numéro 1, nous avons fait dessiner un remarquable camée sur calcédoine à deux couches, exécuté au



N° 1.

seizième siècle, en Italie. Le sujet a dû jouir d'une grande vogue, car on le trouve sur deux autres pierres de moins grand module dans le cabinet des médailles, et j'en connais une quatrième répétition dans la belle collection de M. le baron Octave Roger, à Paris. C'est une allégorie. Des vieillards, des jeunes gens et des enfants se pressent autour de la fontaine des sciences ou des talents, dont les ondes coulent à grands flots de deux têtes de lion qui décorent les bords d'une vasque que porte sur sa tête la Muse de la science ou du talent, du mérite, de la *virtù,* comme disent les Italiens. Cette jolie allégorie me paraît avoir été composée pour le revers d'une grande et belle médaille exécutée en l'honneur de Janello Torriano, l'un des plus célèbres mécaniciens du seizième siècle, qui fut déclaré, par décret et diplôme spécial de Charles-Quint, *principe degli artefici,* « prince des mécaniciens », ce qui n'empêche pas que l'on chercherait vainement son article dans la plupart de nos compilations biographiques, sans excepter celles qui passent pour les meilleures.

Janello Torriano était un homme de maigre mine, illettré, sachant à peine lire, mais que la nature avait si richement doué qu'il excella dans tout ce qui était du ressort des mathématiques. Astronome et mécanicien, il exécuta des sphères et des horloges admirables, construisit des oiseaux automates qui chantaient et remuaient les ailes, et, ce qui touchera encore plus notre époque, il réussit à faire monter les eaux du Tage sur les hauteurs de Tolède. Comme il y a toujours une légende sur les grands hommes, on raconte que Charles-Quint l'ayant emmené à Pavie pour remettre en mouvement la fameuse horloge de *Jean des Horloges* (Giovanni Dondi), qui était détraquée, le prince des artisans déclara qu'il n'était plus possible de la réparer, mais qu'il en ferait une toute pareille. Il tint parole, et s'acquitta en un si court espace de temps de son chef-d'œuvre que l'empereur, charmé de ses talents, l'emmena en Espagne, où il fit ses grands travaux d'hydraulique à Tolède, et où l'on croit qu'il mourut. Je n'ai pu découvrir la date de sa mort; mais il vivait encore sous Philippe II, qui traita aussi bien ce grand artisan que l'avait fait son père. Ceux qui voudront mieux connaître Janello Torriano, ou della Torre, peuvent tâcher de consulter la *Biografia cremonese* de Lancetti, ou la *Galleria d'illustri Cremonese* de G. Valle, livres cités par la Bibliographie italienne de Lichtenthal, mais que je n'ai pas été assez heureux pour découvrir. Un bel exemplaire de la médaille dont le revers a servi de type à notre camée est conservé au cabinet des médailles. On peut en voir une reproduction dans le *Museum Mazzuchellianum de P. Ant.* des comtes Gaetani, t. I, p. 215. L'auteur de cette médaille n'a pas signé son œuvre, mais le travail et le style

(¹) Les longueurs (mesurées sans les antennes) sont : chez le mâle, de 5 millimètres; chez la femelle, d'un peu plus de 25. Le rapport des longueurs est donc à peu près :: 1 : 5, et celui des volumes serait, si les formes étaient semblables, :: 1 : 5^3 ou 125.

(²) M. Milne Edwards, *Histoire naturelle des crustacés.* Paris, in-8, t. III, 1840, p. 492. L'auteur cite, dans la seconde partie de ce volume, un grand nombre d'exemples très-remarquables de différences d'organisation et d'inégalités de taille.

(³) *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, etc.; par M. Chabouillet, conservateur-adjoint du cabinet des médailles et antiques.

annoncent le seizième siècle et la main d'un des premiers artistes de l'époque. On y voit, d'un côté, le portrait en buste de Janello Torriano, avec cette légende : IANELLVS TVRRIAN. CREMON. HOROLOG. ARCHITECT. (Janello della Torre de Crémone, constructeur d'horloges). Au revers, on lit : VIRTVS NVMQVAM DEFICIT (Le talent ne fait jamais défaut). La fontaine des sciences ou de la *Virtù* fait peut-être en même temps allusion aux machines hydrauliques exécutées à Tolède par Janello, œuvre qui mit le sceau à sa célébrité.

L'auteur du camée satirique numéro 2 a trop présumé de l'intelligence de la postérité, ou tout au moins de celle de l'auteur de ces notes, car le sens de la plaisanterie m'échappe, et bien qu'il y ait inscrit dans sa confiance le mot SUBINTELLIGITUR (c'est sous-entendu), j'ai beau le tourner en tous sens, je ne me crois pas certain d'avoir bien entendu. Millin a publié cette pierre, il y a plus de cinquante ans, dans le *Magasin encyclopédique* (tome Ier, p. 346, année 1808). Le zélé conservateur du cabinet des médailles, après avoir proposé plusieurs explications qui ne le satisfaisaient pas lui-même, émettait, en finissant, ce vœu que nous répéterions volontiers après avoir donné aussi notre solution : « Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut; j'en verrai avec plaisir proposer une plus probable. »



No 2.

Que voit-on sur ce camée? Un lion debout, arrachant la barbe et les cheveux à un homme dont le genou se ploie devant le terrible barbier, qui l'a sans doute préalablement dépouillé de ses vêtements, car la nudité du patient n'est voilée que par une légère draperie. Ce camée a, comme les médailles, un revers que nous n'avons pas jugé nécessaire de reproduire, et qui doit cependant donner la clef du mystère, s'il faut s'en rapporter à l'avis : *C'est sous-entendu*, ou *C'est entendu ci-dessous.* On voit sur ce revers le symbole de l'ordre de la Jarretière, c'est-à-dire saint Georges terrassant le démon, et on lit autour la célèbre devise de l'ordre : *Honni soit qui mal y pense.* Que veut dire tout ceci? Serait-ce une allusion à la révolution d'Angleterre de 1688? Le travail de cette sardonyx se rapporte très-bien à cette époque; on peut donc y voir si l'on veut Guillaume d'Orange ou le Lion batave rasant le roi Jacques II. Dans cette hypothèse, la devise de l'ordre de la Jarretière serait une justification ironique de la conduite de Guillaume III à l'égard de son beau-père Jacques II.

Le numéro 3 offre aussi une énigme; mais celle-ci se cache dans les mystères du moyen âge, et ne nous nargue pas avec l'extérieur moderne de celle qui vient de passer sous nos yeux. C'est un morceau de serpentine, gravé en creux, qui doit avoir été à usage de moule. On y voit deux personnages, un homme et une femme, debout l'un à côté de l'autre. L'homme est coiffé d'une sorte de casque pointu; sa barbe, longue et large, descend sur sa poitrine, que laisse nue une courte tunique qui s'arrête à mi-cuisse. Cette tunique pourrait être une cotte de mailles; sur le bras gauche, on voit une épaulière qui paraît également tressée en mailles. Ce personnage a les deux mains placées sur la poitrine, geste qui doit avoir une raison mystique, car les mains de sa compagne sont placées de la même manière.



No 3.

Celle-ci est coiffée d'un disque sur lequel sont tracées des figures géométriques; sa tunique, qui laisse, comme celle de l'homme, la poitrine entièrement nue, descend beaucoup plus bas; les cheveux pendent en grosses boucles le long des joues. La moitié d'une croix de Saint-André, ou du moins une figure que nous ne saurions mieux désigner, paraît derrière la partie inférieure du corps de cette femme. Ce moule, qui a 44 millimètres de hauteur sur 42 millimètres de largeur, a dû servir à couler des statuettes. Le travail de ce singulier monument paraît dater du treizième siècle, et on croit pouvoir l'attribuer à quelqu'une des sectes issues du gnosticisme, soit aux adorateurs du *Baphomet*, soit aux Templiers, accusés de se livrer à cette idolâtrie dans le procès célèbre qui aboutit à la destruction de leur ordre. Il est dit formellement, dans la procédure, que les chevaliers du Temple adoraient une idole en forme de Baphomet, *in figuram Baphometi.* Aurions-nous ici la matrice de deux de ces idoles? Ce n'est pas ici le lieu de reviser le procès des Templiers; il suffira de rappeler qu'il exista jusqu'au quatorzième siècle des croyants au Baphomet, expression qui, selon les uns, est une forme corrompue ou dissimulée du nom de Mahomet, et, selon d'autres, un composé des mots grecs *baphè* et *mêtis*, baptême de sagesse. Ceux que cette question intéressera peuvent consulter le recueil intitulé : *les Mines de l'Orient;* ils y trouveront (t. VI, p. 1 et suiv.) un mémoire de M. de Hammer, intitulé : *Mysterium Baphometi revelatum.* Raynouard a fait à ce curieux écrit une réponse qu'on peut lire dans le *Journal des Savants*, année 1819, p. 151 et 221.

Les pierres gravées numéros 4, 5, 6 et 7, sont classées dans la catégorie des *grylles.* Ce mot est la traduction française du latin *gryllus*, le seul vocable au moyen duquel on puisse désigner en latin ce que nous nommerions *caricatures.* L'unique autorité classique sur laquelle on puisse s'appuyer pour justifier ce mot est celle de Pline, qui, dans le livre XXXV de son Histoire naturelle, § 37, s'exprime ainsi à l'occasion d'un peintre d'origine gréco-égyptienne nommé Antiphile : *Idem jocoso nomine Gryllum deridiculi habitus pinxit. Unde hoc genus picturæ grylli vocantur.* A ce propos, si le lecteur veut me permettre une courte discussion

philologique qui n'est pas étrangère à mon sujet, je demanderai à lui présenter une traduction de la première phrase de ce texte, qui diffère de celle qui est généralement reçue, et que je lis même dans l'excellent Lexique français-latin de M. L. Quicherat, qui cite les paroles de Pline et les interprète ainsi :

« Il peignit aussi une figure grotesque à laquelle il donna » le nom plaisant de Gryllus; ce qui fit appeler grylles (cari- » catures) ces sortes de peintures. »

Voici maintenant la traduction que je proposerais si j'avais autorité dans l'école : « Le même peignit en carica- » ture Gryllus au nom burlesque ; d'où vient le nom de grylles » à ces sortes de peintures. » Si je ne me trompe, les traducteurs de Pline n'ont pas arrêté leur attention sur ce passage, qui n'est important que pour celui qu'intéresse sérieusement ce petit point d'archéologie : aussi se sont-ils contentés du premier sens que les mots de l'écrivain présentent à l'esprit ; ils n'ont pas songé à se demander pourquoi Antiphile, ayant fait une figure grotesque, lui aurait donné le nom de Gryllus plutôt que tel autre ; c'est qu'aucun d'eux, au moins de ceux que je connais, n'a songé, en traduisant ce passage, qu'il existât un Gryllus dans l'histoire. Selon moi, au contraire, il est évident qu'Antiphile fit, non pas une figure grotesque qu'il nomma Gryllus, mais bien la caricature de Gryllus, nom célèbre dans l'antiquité, mais oublié aujourd'hui, même des érudits; car enfin la caricature ne prend pas d'habitude ses types dans son cerveau ; elle les choisit dans le monde créé, et se contente de leur donner l'aspect ridicule, *ridiculum habitum*. Surtout, la caricature, pour plaire à la multitude, s'attache volontiers aux noms célèbres et honorés, particulièrement lorsque ces noms prêtent au ridicule. Or est-il rien de plus burlesque qu'un nom propre qui, en grec, sous la forme *Gryllos*, est à la fois celui de deux animaux, le cochon et le congre, et qui en latin, sous la forme *Gryllus*, est celui du cricri ou grillon. D'un autre côté, quoi de plus glorieux que le nom de Gryllus au temps d'Antiphile, alors que chacun savait que c'était celui du père de Xénophon, et surtout celui de son fils? Ce second Gryllus fut, en effet, un des plus illustres guerriers de la Grèce ; non-seulement il accompagna son père dans sa célèbre expédition de Perse, mais encore, au dire des Athéniens et des Thébains, c'est lui qui eut l'honneur, payé de sa vie, de porter le coup mortel à Épaminondas dans la journée de Mantinée (362 ans avant J.-C.). Ses hauts faits lui valurent une telle renommée que Diogène Laërce nous apprend qu'il fut célébré par d'innombrables panégyriques en prose et en vers. On sait, de plus, que les Mantinéens déclarèrent que des trois *mieux faisants* de la journée, Gryllos, Céphisodore de Marathon et Podarès, c'était Gryllos qui devait avoir le premier rang : aussi lui avaient-ils fait rendre les derniers devoirs aux frais du trésor public, et, non contents de cet honneur si haut prisé dans l'antiquité, ils lui avaient élevé une statue équestre non loin du théâtre. Les Athéniens n'avaient pas non plus oublié de rendre hommage à ce héros; ils avaient fait peindre par Euphranor la bataille de Mantinée dans le Céramique; et, dans cette peinture, Gryllus était représenté dans l'action de tuer Épaminondas. Les Mantinéens, à tous ces honneurs que je viens de rappeler, ajoutèrent encore celui de faire placer, dans un de leurs temples, une copie de la peinture d'Euphranor ; et pourtant, s'ils lui accordaient le prix de la valeur, ils lui contestaient la mort d'Épaminondas, qu'ils attribuaient à un certain Machœrion. Certes, voilà un homme dont le nom est à la fois assez ridicule pour prêter à rire aux sots, et assez illustre pour tenter la veine comique d'un caricaturiste. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on ose faire *la charge* des noms et des choses les plus dignes de respect. Il y aura bientôt deux mille ans qu'Horace disait que « les peintres et les poëtes avaient également le pouvoir de tout faire entendre » :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

No 4.



No 6.



No 7.





No 5.

Ils osaient tout parodier en effet, les dieux comme les héros, la vertu comme le vice : ne voit-on pas, sur des vases ou des pierres gravées, des caricatures qui ridiculisent aussi bien la piété filiale d'Énée que l'adultère meurtrier de Clytemnestre, la naissance de Minerve et la mort du Sphinx? Je crois donc, pour revenir à notre texte de Pline, qu'Antiphile, ce célèbre rival d'Apelles, n'a pas peint, comme l'ont cru les traducteurs de l'encyclopédiste romain grâce à la brièveté obscure de sa phrase, une figure qu'il nomme Gryllus; mais il a peint Gryllus, dont il fut le contemporain, et dont la représentation dans le Céramique d'Athènes était encore dans tout l'éclat de la nouveauté lorsqu'il se divertit à en faire une caricature, et il le peignit sous une forme grotesque, *ridiculi habitus*. Cette forme grotesque, on peut la deviner : sans doute il en avait fait un monstre composé des trois animaux que *gryllos* et *gryllus* désignaient en grec et en latin. De là le nom de grylles donné à ces peintures, dit Pline. En effet, dans la série des pierres gravées nommées grylles par les antiquaires, on remarque surtout des figures composées de têtes et de corps d'animaux divers, capricieusement réunis, de manière à former des êtres monstrueux ou chimériques. Pour cette fois, nous n'avons pas reproduit de ces assemblages monstrueux; la cornaline numéro 4 est la seule de ces pierres sur laquelle soit figurée une tête chimérique; encore n'est-il pas bien démontré qu'il faille voir ici une caricature : ce sont deux têtes juvéniles réunies; mais ce sujet pourrait bien être sérieusement mythologique, et avoir trait à un des nombreux mythes où deux divinités se confondent. La cornaline numéro 5 représente un dromadaire conduit par un chien au moyen d'un licou ; un second chien, le cornac, est juché sur la croupe du dromadaire. On trouvera peut-être un jour à quel trait de l'histoire ancienne cette plaisanterie fait allusion ; mais, dès aujourd'hui, on peut dire que, sous le numéro 7, le coquillage traîné par quatre chevaux et dirigé par un génie qui vole au-dessus de ce singulier véhicule est la caricature du char d'Apollon. Le génie ailé au-dessus duquel on voit une étoile, et qui précède le coquillage, n'est autre que Phosphore, le fils de l'Aurore, qu'on voit toujours avant le Soleil. Les poissons ou monstres marins qu'on distingue en bas symbolisent l'Océan, dont le Soleil parcourt les espaces immenses.

Sous le numéro 6, on a reproduit une agate rubanée qui représente un masque d'homme barbu, dont la forme est d'une longueur démesurée.

La fin à une autre livraison.

LES BERGERS.



Une Bergère. — Composition et dessin de Charles Jacque.

Tityre et Mélibée sont de rares esprits et d'habiles courtisans; ils causent et chantent à ravir : mais je ne sais s'ils trouveraient de bien gros gages chez nos fermiers de Champagne ou de Normandie. Quant aux bergers en culottes de satin, et aux bergères en jupes galamment retroussées, ces aimables et tendres personnages n'ont jamais gardé de moutons que sur les trumeaux du dix-huitième siècle. Les agneaux bondissent et égayent la plaine, mais, comme à leur père et à leur mère, on ne leur voit de nœuds de ruban rose autour du cou que dans les boutiques de marchands de jouets. Oublions un instant les poëtes, les peintres et l'opéra comique; observons la réalité.

Les mots *pâtre*, *pasteur*, *pastoureau*, s'appliquent aux gardiens de toute espèce d'animaux domestiques dans les pâturages; le mot *berger* a une acception particulière : il désigne celui qui soigne les troupeaux de bêtes à laine.

Les bergeries deviennent rares.

On suppose assez généralement qu'un berger n'a pas autre chose à faire que de conduire ses bêtes aux champs, et de veiller à ce qu'aucune brebis ne s'écarte du troupeau. Le métier de berger est plus difficile, et on ne l'exerce bien qu'à la condition d'unir une grande expérience à une probité à toute épreuve.

Il y a deux sortes de bergers, selon les pays : les *bergers voyageurs* et les *bergers sédentaires*.

Dans plusieurs parties du midi de la France, en Espagne, en Italie, on a l'habitude de conduire tous les ans, pendant l'été, les troupeaux dans la montagne; c'est ce qu'on appelle la *transhumance*. Le changement de nourriture et de climat est excellent pour les bêtes, et en même temps économise la nourriture dans les pays pauvres en fourrages. Ces troupeaux sont conduits par les *bergers voyageurs*.

Les *bergers sédentaires* ne conduisent les troupeaux qu'aux pâturages de la ferme, mais, comme les *voyageurs*, ils sont occupés de mille soins qui exigent autant de prudence que d'habitude.

C'est le berger qui distribue la nourriture sèche aux animaux lorsqu'ils reviennent des champs; c'est lui qui veille à l'agnelage, et délivre les brebis lorsque le part est difficile. C'est le vétérinaire du troupeau; il doit connaître les principales maladies qui attaquent l'espèce ovine, et savoir les guérir. Il tond les moutons lorsque les tondeurs sont absents, ou lorsqu'une bête vient à périr. C'est lui qui lave les toisons dans les contrées où le commerce exige que la laine soit ce qu'on appelle *lavée à dos*, c'est-à-dire lavée sur le dos de la bête vivante, immédiatement avant la tonte.

Enfin le berger, veillant pour ainsi dire nuit et jour, couche dans la bergerie en hiver, et se réfugie, en été, dans une cabane protectrice que l'on roule au milieu des parcs. Il protége ses animaux non-seulement contre la maladie, mais aussi contre les voleurs et contre les loups.

Le parcage a pour but de fumer les champs en laissant les troupeaux passer la nuit sur un espace déterminé, entouré de claies mobiles. C'est au berger de juger la dose de fumure à donner au champ, en laissant plus ou moins longtemps le parc à la même place.

L'équipement d'un berger se compose d'une houlette, d'un fouet et d'un bâton. Dans les pays fréquentés par les loups, on y ajoute un fusil. La houlette ressemble un peu aux houlettes des trumeaux; seulement elle n'a point de rubans. Elle se compose d'un long manche en bois léger, terminé à une extrémité par un petit fer de bêche, et à l'autre par un crochet en fer. Le fer de bêche sert à lancer des mottes de terre aux moutons pour les *détourner*. A l'aide du crochet, on peut arrêter instantanément une bête qui fuit en la saisissant par une jambe de derrière.

Le fouet est surtout nécessaire, en temps de parcage, pour réveiller les animaux pendant la nuit. Le bâton est une arme de défense ordinaire.

Il faut ajouter à ces instruments une vaste panetière où le berger enferme la nourriture de sa journée, et une poche en toile où il abrite les agneaux qui naissent accidentellement en plein champ. Dans un compartiment particulier de la panetière se trouvent une flamme, ou lancette, pour saigner un animal atteint du *coup de sang;* un bistouri, pour ouvrir un abcès; un trocart qui sert à percer le flanc des animaux météorisés, c'est-à-dire gonflés par le gaz qu'engendre quelquefois la nourriture verte prise avec excès; un grattoir pour détruire les boutons de la gale; et enfin du fil et du linge pour panser les blessures.

Dans la Normandie, aux environs de la mer, où les averses subites sont fréquentes, le berger porte derrière lui une espèce de couvercle en bois léger retenu par des bretelles et sur lequel sont attachées de longues pailles de seigle. Quand il pleut, le berger n'a qu'à tourner son dos ainsi protégé à la pluie et au vent. Pendant l'hiver, la plupart des bergers sont vêtus de peaux de biques avec leurs poils.

Les chiens de berger sont de deux sortes. Les uns, énormes, vigoureux, pleins de courage, et dont le cou est armé d'un collier garni de pointes d'acier, servent, dans la montagne, à défendre le troupeau contre les loups et même contre les ours. Les autres, petits, vifs, ardents et pleins d'intelligence, mais assez laids d'aspect, ont pour devoir d'obéir à la voix ou plutôt à la pensée du maître, de rallier le troupeau qui s'éparpille, et de garder les récoltes voisines des pâturages.

Ces chiens, élevés avec soin, aimés de leur maître, se tiennent ordinairement entre ses jambes, lorsqu'il est assis, ou sur ses talons, quand il est en marche. Un signe, un cri, suffisent pour qu'ils partent au galop et ramènent une brebis vagabonde sans lui faire le moindre mal.

On sait que les chiens de berger aboient beaucoup et ne mordent jamais; c'est là une de leurs qualités indispensables.

La garde et l'entretien des troupeaux sont d'une telle importance, que les agriculteurs réclament, depuis beaucoup d'années, qu'une école de bergers soit annexée à chacune des bergeries impériales.

INTELLIGENCES ENGOURDIES.

En général, sans amour pour son métier, et ne se sentant point incité à la recherche de meilleurs procédés, l'ouvrier ne voit dans le travail qu'une corvée. Il semble qu'il se soit posé ce problème :

Dépenser le moins possible de force intelligente, pour le meilleur salaire possible.

Et les faits résolvent le problème dans un autre sens : *A petit ouvrier, petit salaire.*

En un mot, l'ouvrier est trop souvent si avare de ses ressources intellectuelles, ou plutôt si paresseux d'esprit, — et c'est le grand défaut de l'homme en général, — qu'il est fort loin de savoir « tout ce qui concerne son état » ; si loin, qu'on aurait peine à croire exactes les preuves que je pourrais donner à l'appui de mon dire.

Prenons dans les professions qui supposent ou qui exigent un certain apport d'intelligence, l'imprimerie, par exemple, et, dans l'imprimerie, la spécialité du compositeur. On sait, ou l'on doit comprendre, que les pages composées se mettent en forme (en planche), dans un ordre combiné de telle sorte que, la feuille de papier ayant reçu l'impression, et étant pliée en quatre, ou en huit, ou en seize, etc., les pages se suivent exactement pour le lecteur. Dépliez cette feuille avant de la couper, et vous verrez l'ordre dans lequel se placent les pages. C'est la chose du monde la plus simple. Eh bien, cette chose si élémentaire, les compositeurs l'ignorent dans la proportion de six au moins sur dix. Et cependant le compositeur est appelé tous les jours, pour toutes les portions qu'il a composées, à les corriger, lorsqu'elles seront mises en pages. Il faut alors qu'il cherche sur la forme la page qui contient sa composition, comme un lecteur chercherait un passage dans l'une des pages d'une feuille de papier dépliée. Eh bien, malgré cette nécessité de tous les jours, le grand nombre des ouvriers compositeurs n'a pas souci de se mettre au courant de cette facile combinaison du placement des pages. Et, certes, ce n'est pas l'intelligence qui est insuffisante. Il en faut si peu pour ce travail, qu'en y appliquant la dose convenable, les typographes, Dieu merci! en auraient encore à revendre.

Mais là, comme partout, la volonté fait faux bond au travail des mains.

La profession de menuisier est l'une de celles qui exigent le plus de connaissances préparatoires. Combien, dans un atelier de vingt ouvriers, croiriez-vous en trouver qui seraient capables de comprendre un plan d'architecte, et de conduire à bien un travail de quelque importance? Vous n'en trouveriez pas quatre.

En un mot, dans chaque profession le *non-savoir* est la règle et le *savoir* l'exception. Ainsi, le peintre de lettres ne sait pas l'orthographe; le ciseleur enlaidit les figures en bronze qu'il doit réparer, faute de connaissances artistiques; le sculpteur d'ornements ne sait pas dessiner, le tailleur de pierres ne sait pas la coupe des pierres, l'horloger ne saurait pas faire une montre, le mécanicien ne connaît pas la mécanique, etc.; et les produits ne sont passables, quand ils sont passables, que parce qu'ils ont reçu, avant d'arriver au public, la façon ou la correction d'un ouvrier véritable.

Il ne faut donc pas juger des ouvriers sur les produits qui sortent des ateliers. Si inférieurs que soient parfois ces produits, ils sont encore l'expression d'une capacité supérieure à la capacité moyenne dépensée pour leur confection; ils témoignent d'un niveau plus élevé qu'il ne l'est réellement.

Au reste, quand je constate comment l'ouvrier est généralement avare de sa capacité spirituelle, je dois ajouter que c'est là le grand défaut de l'homme; et si je m'avisais de m'enquérir de l'emploi que fait de sa capacité l'homme de la classe aisée, j'aurais bel à censurer!...

Mais, soit qu'il s'agisse de fournir la preuve de capacité, soit qu'il faille montrer le pauvre emploi de la force intelligente, je veux demeurer sur le terrain du travail des mains, et je fais remarquer de nouveau qu'on n'y pèche pas par défaut d'une capacité virtuelle, mais par l'effet de l'engourdissement de l'esprit ou par l'anormal emploi de sa puissance.

Pénétrez, en effet, dans un atelier quelconque; prenez le premier venu des ouvriers médiocres qu'on vous désignera; soumettez-le, avec un certain tact, à des expériences variées, et vous finirez par vous convaincre, et par le convaincre lui-même, qu'il possède un trésor de capacité dont il ne sait tirer que la moindre valeur pour son travail quotidien. En prenant des nombres pour mieux préciser ma pensée, je dis que si l'ouvrier peut comme *dix*, il dépense comme *deux*. J'entends parler, bien entendu, de la puissance intellectuelle et morale, et je crois pouvoir affirmer que les quatre cinquièmes au moins de cette puissance demeurent inemployés, ou sont gaspillés sans profit et pour le sujet et pour la société.

Que les proportions énoncées ici soient d'une exactitude discutable, je l'accorde; mais il n'en reste pas moins acquis pour quiconque peut connaître le terrain comme je le connais, et a pu faire les expériences que j'ai faites, que la plus grosse part de la puissance morale et intellectuelle des travailleurs est improductive, soit parce qu'elle est engourdie, soit parce qu'elle se dépense d'une manière anormale.

Je répète donc que le fait propre à l'immense majorité, ce n'est pas le défaut, c'est l'engourdissement des plus précieuses facultés. Quant à la minorité, chez laquelle les facultés sont actives, il faut la diviser en deux catégories : dans l'une on rangera les travailleurs, — et il en est, Dieu merci! — dont la valeur intellectuelle et morale est suffisamment développée et fructueusement employée; dans l'autre, il faudra ranger ceux dont la puissance active se dépense en dehors des nécessités professionnelles comme en dehors des nécessités de la vie, par conséquent au détriment du travail comme de l'existence matérielle.

Les ouvriers de cette seconde catégorie forment une classe qui appelle sur elle, d'une manière particulière, toute l'attention et toute la sollicitude de quiconque a souci d'arrêter le gaspillage immense de forces précieuses, et de remédier à des misères profondes. [1]

LETTRES IMPRIMÉES.

M. de Velayer, qui obtint sous Louis XIV, en 1658, l'autorisation d'établir à Paris une petite poste aux lettres avec des boîtes aux coins des rues, comme on les voit aujourd'hui, avait aussi imaginé de vendre des lettres tout imprimées où étaient traités un grand nombre de sujets généraux de correspondances ordinaires, de telle sorte qu'on n'avait plus qu'à ajouter à la main ce qu'on pouvait avoir à dire de plus particulier à ses correspondants. Ce projet fut repris, il y a quelques années, par un pauvre homme nommé Lepied. Il offrait de fournir, par exemple, aux maîtresses de maison une telle variété de formules imprimées pour les fournisseurs, blanchisseurs, etc., qu'en effet on aurait été bien moins souvent obligé d'écrire. Mais Lepied n'eut pas de succès; on lui objecta, avec raison, que les lettres imprimées, sauf celles qui font part d'événements de famille ou les invitations, n'ont pas de crédit : on ne les lit pas.

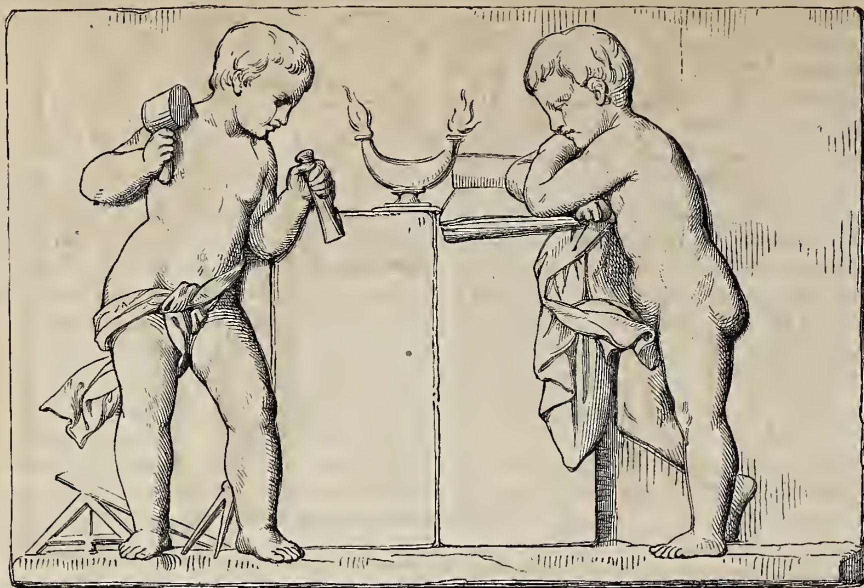
Les pensées sont des tapisseries roulées; la conversation les déploie et les expose au grand jour. THÉMISTOCLE.

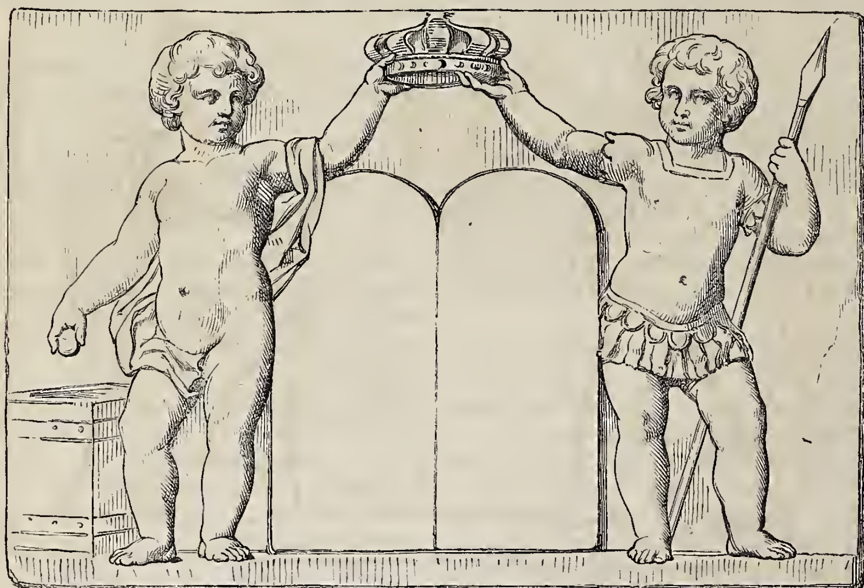
PROJETS DE BAS-RELIEFS
PAR RAYMOND GAYRARD.

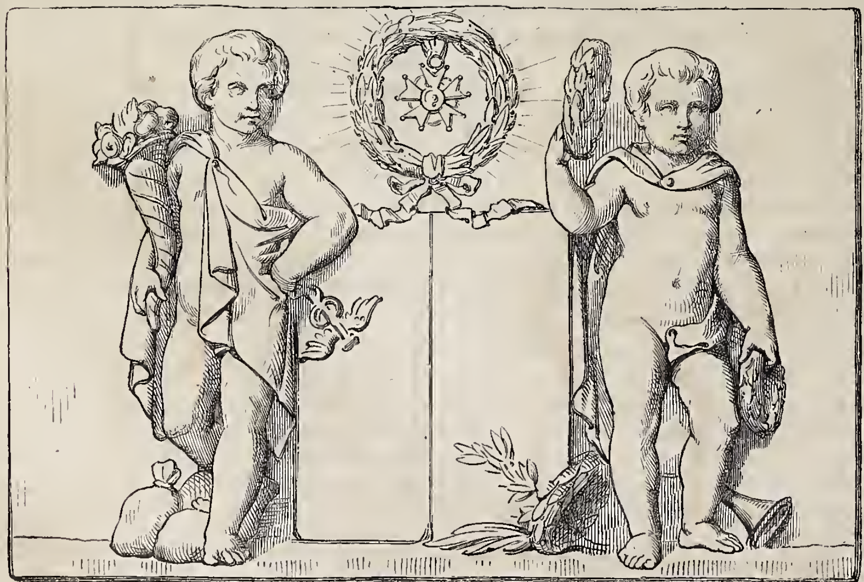
Raymond Gayrard, mort le 4 mai 1858, était né, le 25 octobre 1777, à Rodez. Ses concitoyens lui avaient demandé de décorer la façade de leur Palais de justice, construit sur les plans de M. Boissonade, architecte du département de l'Aveyron. Gayrard avait conçu et dessiné le plan général de cette décoration; mais on n'accepta de ce projet que le fronton, qui a été exécuté en pierre et fait regretter que les ressources financières n'aient pas permis à Gayrard d'exprimer sa pensée tout entière.

Les six bas-reliefs dont nous publions les dessins inédits auraient été placés sous les six fenêtres de la façade. Ils s'expliquent d'eux-mêmes : ils auraient montré, d'un côté, que la *fortune* et les *honneurs* viennent récompenser ceux qui se préparent aux devoirs sociaux par l'*étude* et le *travail*, et payent au pays la dette de l'*impôt* et celle du *recrutement*; de l'autre côté, que la *paresse* et la *dissipation* conduisent au *vol* et à l'*assassinat*, et finissent par l'*emprisonnement* et la *décapitation*. L'intention était morale, et convenait assurément à la destination de l'édifice; nous n'avons de doute qu'au sujet de quelques parties de ce petit drame ingénieux : il nous semble que l'imagination éprouve quelque répugnance à associer les idées d'innocence et de faiblesse, inséparables du premier âge de la vie, à celles de crime et d'échafaud; le goût en est froissé, et la raison même peut trouver que l'allégorie a, cette fois, tenu trop peu de compte de la vraisemblance. On pourrait encore se demander si l'art ne tente pas plus qu'il ne lui est donné de faire en cherchant à poétiser, sinon le recrutement, du moins l'impôt. Toutefois, l'ensemble de ces six compositions offre de l'intérêt, et nous avons pensé qu'il était bon que toute trace n'en fût point perdue. Gayrard se proposait en outre de placer dans les niches du vestibule des statues qui auraient personnifié les vertus du soldat, du prêtre et du paysan. Il aurait donné au paysan les traits

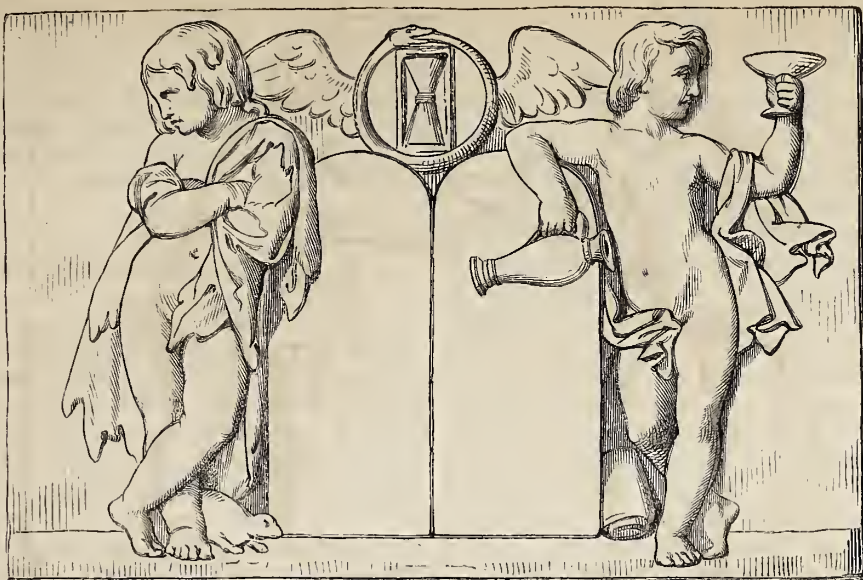
[1] A. Corbon, *De l'Enseignement professionnel.*

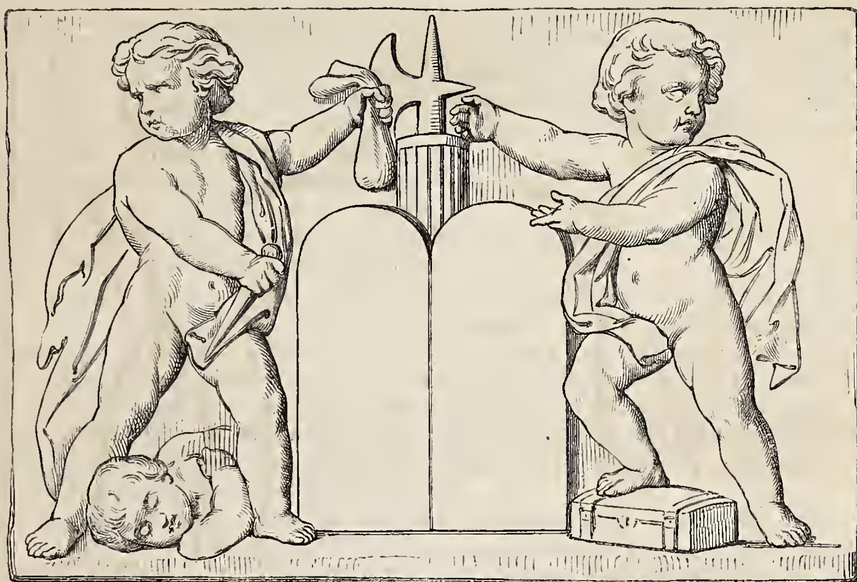


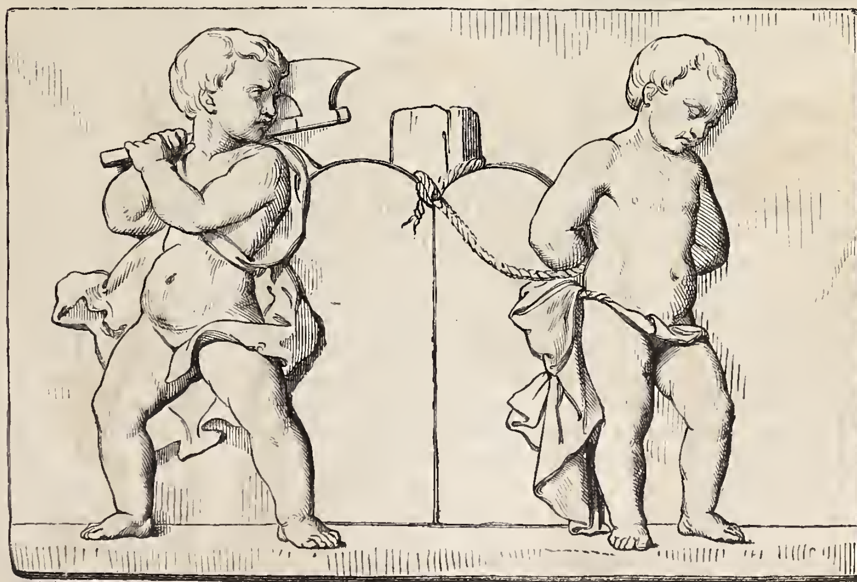




La Vie bonne. — Projets de bas-reliefs par feu Raymond Gayrard. — Dessins de Chevignard.







La Vie mauvaise. — Projets de bas-reliefs par feu Raymond Gayrard. — Dessins de Chevignard.

d'un laboureur du Rouergue qui attaqua seul, au milieu de son village, un loup enragé, et l'étouffa.

SERVICE RENDU
PAR DES BALEINES HARPONNÉES.

Les baleiniers ont coutume de marquer sur les harpons qu'ils lancent le nom de leur bâtiment et la date du jour. Le docteur Scoresby, dans son ouvrage sur les mers arctiques, cite plusieurs exemples de baleines prises près des rivages du détroit de Behring, et sur lesquelles étaient restés des harpons portant la marque de bâtiments en croisière dans la baie de Baffin. On a constaté qu'un temps très-court s'était écoulé entre la date de la capture dans le Pacifique et la date à laquelle le harpon avait été lancé dans l'Atlantique. Ce fait mettait hors de doute l'existence d'un passage au nord-ouest [1] par lequel allaient et venaient les baleines, ces animaux frappés n'ayant pas gardé ces harpons assez longtemps pour qu'on pût admettre la probabilité de leur passage par le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance. Il est d'ailleurs démontré, d'une part, que les régions tropicales de l'Océan sont pour la baleine franche de l'hémisphère nord comme une mer de feu dans laquelle elle n'entre jamais, et, d'autre part, que l'espèce de baleine qui se trouve sur les rivages du Groënland et dans la baie de Baffin est exactement la même que celle qui fréquente les eaux du détroit de Behring et du Pacifique nord [2].

LA LAIDEUR.

Existe-t-il d'irrémédiables laideurs? Les traits sont-ils la figure; ou bien est-ce l'âme?

Voici un visage disgracieux : ôtez-lui l'intelligence, il est hideux; vous vous détournez pour ne pas le voir. Introduisez sous ce masque une idée; l'étincelle brille, vous le regardez sans effort. Animez-le d'un sentiment noble; la flamme jaillit, vous le contemplez, saisi d'un irrésistible attrait. Que l'amour, un pur amour jette sa lumière sur ce visage (ne vous moquez pas), je vous dis que ce visage deviendra beau.

Oui, il y a telle heure, unique peut-être dans toute une vie, où le plus laid devient beau : heure de forte passion, heure d'élévation souveraine; une heure où l'âme a régné. Et si cette âme est belle, belle a été la figure.

Les Horizons célestes.

UN CORBEAU ÉCHAPPÉ.

Un Américain qui demeurait à peu de distance d'Easton, sur la Delaware, avait élevé un corbeau dont les ruses et les gentillesses le divertissaient. Longtemps familier de la maison, l'oiseau disparut tout à coup, tué, supposa-t-on, par quelque coup de fusil de hasard, ou victime de n'importe quel accident. Environ onze mois après, l'ancien maître de l'oiseau se trouvant avec quelques personnes sur le bord du fleuve, une volée de corbeaux vint à passer au-dessus de leurs têtes, l'un desquels, se détachant de la bande, vola à tire-d'aile vers les promeneurs, et, perché sur l'épaule de l'Américain, commença à caqueter, à babiller de toutes ses forces, à la façon d'un ami qui retrouve son ami après une longue absence.

Revenu de sa première surprise, l'Américain reconnut son ancienne connaissance et s'efforça à la sourdine, par maintes façons caressantes, de s'en emparer de nouveau. Peu touché de ces familiarités affectueuses, le corbeau, qui avait pris goût à la liberté dès qu'il en avait quelque peu goûté, éluda prudemment toutes les approches, et, lançant un coup d'œil vers ses camarades qui allaient disparaître à l'horizon, il s'éleva dans l'air, le fendit rapidement, les eut bientôt rejoints, et n'a plus reparu. WILSON.

L'ONCLE ABEL ET LE PETIT ÉDOUARD.
SOUVENIR.

Quiconque a connu jadis mon oncle Abel doit, sans aucun doute, s'en souvenir encore. C'était bien l'homme le plus droit, le plus roide, le plus sec, qui jamais travailla pendant six jours et se reposa le septième. Je vois toujours son visage austère, dont chaque ligne semblait avoir été tracée avec une plume de fer, et chaque ride creusée par une pointe de diamant; ses yeux gris, qui portaient un regard scrutateur sur l'objet le plus insignifiant; sa bouche ferme et sérieuse, qui ne s'ouvrait et ne se fermait qu'avec circonspection; sa manière de s'asseoir et de se lever; tous ses mouvements, enfin, qui ne semblaient s'accomplir qu'après mûre réflexion et à bonne enseigne, offrant du reste un ensemble parfait avec son langage et ses habitudes, lesquels me faisaient toujours l'effet d'obéir aux commandements militaires : Par file à droite, — en avant, — marche!

Toutefois, si de cet extérieur rigide et anguleux on eût voulu conclure que l'esprit et le cœur étaient de la même trempe, on aurait commis une grave erreur. Comme on découvre quelquefois des fleurs sous la neige, ainsi (sans vouloir dire que l'esprit de mon oncle ressemblât le moins du monde à un jardin fleuri) nous pouvons affirmer qu'il était capable de porter d'abondants et d'excellents fruits. Il est vrai qu'il riait rarement et ne plaisantait jamais lui-même; mais personne n'appréciait et ne goûtait plus sérieusement un trait d'esprit chez un autre, et lorsque quelque bonne facétie avait cours en sa présence, vous auriez pu voir sur sa figure se peindre une sorte de satisfaction solennelle, et son regard exprimer une admiration contenue, comme si c'eût été la chose la plus étonnante qu'une telle idée pût naître dans un cerveau humain.

Mon oncle n'était pas non plus dénué du sentiment des beaux-arts; témoin le plaisir qu'il prenait à regarder les antiques gravures de sa Bible de famille, et le zèle infatigable qu'il mettait à battre la mesure avec la précision d'un moulin à vent quand, à l'église, on chantait les hymnes. Il avait la main libérale, quoique sa générosité fût soumise aux lois d'une arithmétique rigoureuse. Il en usait à l'égard de son prochain comme il eût aimé qu'on en agît avec lui, et s'il paraissait exigeant envers les autres, il l'était encore plus avec lui-même; enfin mon oncle aimait son Dieu sincèrement, mais il le craignait plus encore.

La demeure de l'oncle Abel portait l'empreinte de ce caractère méthodique; chaque chose avait sa place marquée, qu'elle occupait du commencement de l'année à la fin; la plus légère modification dans cet intérieur eût été un bouleversement dans l'ordre social, et, en vérité, on aurait dit que tout ce qui était propriété légitime de ce maître éminemment ponctuel était imbu du même esprit. Le chien, maître Bose, animal selon le cœur de mon oncle, ne marchait qu'avec réserve, mangeait avec discrétion, aboyait à point nommé; la vieille pendule qui, depuis des années, frappait l'heure dans la cuisine, se plaisait en un tel logis; son tic-tac incessant et régulier était là pour l'attester, jamais son aiguille intelligente ne s'oubliait une seconde; les plantes qui ornaient la cheminée croissaient

[1] On sait que ce passage existe en effet. Nous donnerons un article sur cette découverte.

[2] Extrait du lieutenant Maury (aujourd'hui commandant). Traduit par M. E. Margollé.

droites et fermes, dédaignant tout appui factice, et les roses grimpantes qui tapissaient la muraille entouraient d'elles-mêmes les fenêtres sans dévier d'une ligne.

Le génie familier de cet intérieur immuable était la vieille tante Betzy, laquelle, de mémoire d'homme, avait toujours paru aussi vieille que possible, sans doute afin qu'aucun changement n'eût lieu dans l'arrangement régulier dont elle faisait partie.

Le temps lui-même, ce profanateur de toute stabilité terrestre, semblait passer avec respect sur ce toit privilégié, sans se permettre jamais d'ajouter ou de retrancher un iota à la somme totale. La susdite tante Betzy était douée de la faculté éminemment rare de se trouver en quarante endroits à la fois; elle surveillait tout de ses propres yeux, commandait au dedans et au dehors, et, bien que mon oncle eût été marié deux fois, l'autorité de la tante Betzy n'avait jamais été contestée; comme elle avait régné pendant la vie de ses belles-sœurs, elle continua à régner après leur mort, et rien ne faisait présumer qu'elle ne dût régner éternellement.

Par malheur, la dernière femme de mon oncle avait laissé derrière elle le sujet le plus intraitable qui fût jamais tombé sous la règle de tante Betzy. Le petit Édouard était pour mon oncle l'enfant de sa vieillesse, ce qui explique la tendre faiblesse que le bonhomme ressentait pour son unique rejeton; à la vérité, jamais fleur plus brillante ne s'épanouit sur les bords d'une avalanche. Remis aux soins de sa grand'mère jusqu'à l'âge *d'indiscrétion*, l'enfant gâté, après lequel soupirait le cœur de mon vieil oncle, ne tarda pas à être rappelé à la maison paternelle. Son introduction dans la famille excita une terrible sensation. C'était le plus pétulant petit sorcier qui se fût jamais vu, bouleversant tout, ne respectant rien dans ce sanctuaire de l'ordre jusqu'alors si vénéré. Impossible de lui inculquer les plus simples notions de décorum; que ce fût dimanche ou tout autre jour, peu lui importait; il jouait, riait, batifolait, secouant sa jolie tête bouclée en signe de résistance, si par hasard on se risquait à lui parler raison; il ne connaissait ni crainte ni hésitation; il ne redoutait rien ni personne, pas même son vieux père aux manières solennelles. Oh! non, il savait comment on ferme la bouche avec des baisers; et quand, ses deux petits bras passés autour du cou de l'oncle Abel, il fixait ses grands yeux bleus sur les yeux attendris du vieillard et collait sa joue rose sur la joue ridée, vous eussiez dit le printemps cajolant et caressant l'hiver.

L'oncle Abel était quelquefois embarrassé sur la manière d'amener un petit être si plein de vie et de malice à suivre les voies du sens commun; et de plus habiles que lui y eussent aussi perdu la tête, en face de ce charmant lutin dansant toujours, bondissant comme le flot de la rivière, s'échappant comme un oiseau de sa cage, et prenant plaisir à détruire, d'un tour de main, ce que tant d'années avaient respecté. Tantôt il répandait sur le plancher la tabatière de tante Betzy; tantôt il lavait la chambre avec la brosse neuve de son père, ou s'ingéniait à fixer ses lunettes sur le nez de maître Bose; d'autres fois, il s'emparait de l'almanach, qui, de temps immémorial, était le fidèle compagnon de la Bible sur la grande cheminée antique, et s'en servait en guise de cornet pour lancer des pois au soleil de cuivre qui surmontait la vieille pendule, peu accoutumée à ces irrévérencieuses attaques. Mais ce qui préoccupait le plus l'oncle Abel, c'était le moyen de le tenir en respect le jour du sabbat, que maître Édouard affectionnait tout particulièrement, et mettait à profit, on comprend, hélas! de quelle façon. « Édouard, mon chéri, on ne doit point jouer le dimanche! » lui disait quelquefois son père; et Édouard, se couvrant le visage de ses longs cheveux, faisait deux ou trois fois le tour de la chambre aussi gravement qu'un catéchiste; mais, le moment d'après, le chat s'enfuyait épouvanté, le petit drôle sur ses talons, renversant tout sur son passage, à l'immense consternation de tante Betzy et d'oncle Abel, attaqués dans ce qu'ils avaient de plus cher, l'ordre et l'autorité.

Enfin son père en vint à la conclusion, toute naturelle, qu'on ne peut pas empêcher un ruisseau de bondir entre ses rives fleuries. Le pauvre oncle! il s'avouait à peine, dans le secret de son cœur, qu'il eût préféré que tout chez lui fût en déroute (sacrifice incommensurable!) plutôt que de se voir dans l'obligation de gronder l'enfant adoré : aussi le petit espiègle avait beau jeu pour continuer ses équipées. Cependant notre héros atteignit l'âge respectable où, d'ordinaire, on envoie la petite espèce à l'école, et, avec le sentiment de la dignité qu'on venait de lui conférer, il épela sans murmurer son livre de mots, mit le nez dans le catéchisme, répéta les commandements avec un sang-froid remarquable, et revint, enivré de ses premiers succès, raconter à son père comme quoi il avait, sans hésiter, récité les prières jusqu'au mot *Amen*. Il mit son honneur, désormais, à apprendre sa leçon chaque samedi soir, les mains croisées sur son front, son petit fourreau voilant sa figure, ne se permettant d'autre distraction que de jeter de temps en temps un coup d'œil par-dessus son épaule, pour voir si « papa » écoutait. Il poussa même le zèle de l'étude jusqu'à faire de louables efforts pour enseigner à lire au vieux Bose, très-indigne élève, qui réussit aussi bien qu'on pouvait s'y attendre. Mais, hélas! la gaieté, les joyeuses malices du petit Édouard ne devaient plus réjouir longtemps le cœur de son père. Un jour arriva où la maladie retint l'enfant sur sa petite couche; en vain toutes les ressources de la pharmacie de tante Betzy furent-elles appelées en aide, le mal fit de rapides progrès. Mon pauvre oncle souffrait de cruelles angoisses; il passait les jours et les nuits assis près du lit de son petit malade, essayant de tous les remèdes qui offraient quelque espoir; mais quand il vit chaque médicament administré sans succès, il demanda au docteur, avec un regard qui trahissait l'agonie de son cœur, s'il ne pouvait imaginer quelque autre chose. « Il ne reste rien à faire, répondit le médecin, tout ce qu'on pouvait tenter a été appliqué. » Une convulsion passa sur le visage de mon oncle, qui essaya d'articuler : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Un matin (c'était le dernier de cette jeune vie), le soleil brillait dans un ciel de mai, toute la nature semblait en fête, comme si, dans une chambre close, une âme d'enfant ne faisait déjà pas son effort suprême pour briser sa chaîne terrestre; comme si, auprès de ce lit où la vie languit encore, un père n'était pas penché comptant les minutes qui lui laissent son trésor d'ici-bas, écoutant ce souffle précipité qui, en s'éteignant, emportera son amour unique, le mobile, le but de son existence. Ou peut-être ce radieux éclat de la nature renferme-t-il une intention divine; peut-être y a-t-il fête parce qu'un ange retourne à sa demeure naturelle, parce que l'innocence est reprise à ce monde sans une souillure, parce que l'enfant deviendra pour son père le lien qui l'attirera au ciel, comme jadis il l'attachait à la terre. En ce moment, un lumineux rayon perce les rideaux épais et vient comme la caresse d'un ange effleurer la figure de l'enfant mourant; il se réveille d'un sommeil troublé. « Oh! que je souffre! » murmure-t-il en faisant un effort pour reprendre haleine. Son père, l'entourant de ses bras, le berce autour de la chambre, et l'enfant le remercie d'un sourire reconnaissant; puis, apercevant sa chatte favorite qui se frôle contre son lit : « Voilà Pussy, dit-il, mais je ne jouerai plus avec elle. » L'instant d'après, sa figure se contracta légèrement, une pâleur soudaine se répandit sur

ses joues, il étendit les bras comme pour saisir quelque chose; c'était le dernier combat : bientôt ses traits se détendirent, et un paisible sourire s'imprima sur ses lèvres. La nature mortelle avait cédé ses droits; l'âme s'était envolée. Mon oncle, immobile, contemplait ce doux visage. Ah! c'était trop pour lui; son austérité, son orgueil, étaient brisés; il ne lutta pas, il se soumit non-seulement à Dieu, mais à sa douleur de créature humaine, et, s'agenouillant près de cette dépouille chérie, il pleura.

Le jour des funérailles, le soleil se leva dans un ciel sans nuage, la brise était tout encens, la campagne toute verdure et fleurs. L'oncle Abel s'efforçait de se montrer calme et recueilli; mais quel sceau, hélas! le chagrin avait imprimé sur son front! Je me souviens toujours du moment où le pauvre père, ouvrant pour le culte domestique la grande Bible de famille, commença à lire le psaume XC : « Seigneur, tu nous as été une retraite d'âge en âge. » Mais la mélancolie, la grandeur de la poésie, le touchèrent si profondément qu'après avoir lu quelques versets, il s'arrêta court et ne put continuer. Il régnait un silence de mort, interrompu seulement par le tic-tac de la pendule. Mon oncle s'éclaircit la voix à plusieurs reprises et essaya de poursuivre, mais ce fut en vain; il ferma le livre et tomba à genoux pour prier. La violence de sa douleur l'avait emporté sur son respect formaliste, et, dans un langage véhément, il adressa au ciel des supplications pleines d'une ardeur et d'une instance que je n'oublierai jamais. Ce Dieu que jusque-là il avait, avant tout, craint et révéré, s'était approché de lui pour le soutenir de sa main paternelle; ce Dieu se faisait ami et consolateur dans ce moment d'immense besoin; il lui avait communiqué sa force, qui n'est pas celle du froid stoïcisme, et l'avait attiré dans le refuge de sa tendresse. Mon oncle se releva fortifié, quoique visiblement ému, et se rendit dans la chambre où reposait la dépouille mortelle de son enfant. Je l'y suivis. Il s'approcha de la couche en soulevant le voile qui recouvrait le visage bien-aimé; il considéra longtemps ces traits si beaux dans leur dernier sommeil. La vie les avait abandonnés; mais, à voir l'expression empreinte sur cette matière insensible, on eût dit que l'autre vie, la véritable vie, était venue les animer un instant comme pour témoigner de son existence et laisser un gage d'espoir, mieux que cela, de certitude aux survivants.

Mon oncle sentit toutes ces choses; son cœur était puissamment touché, quoique aucune parole ne trahît ses sentiments. Après quelques instants, il quitta la chambre et, se tenant sur le seuil de la porte, il contempla la nature comme il ne l'avait jamais fait. La matinée était radieuse, les cloches appelaient à l'église, les oiseaux réjouissaient les bois de leurs hymnes d'allégresse, et l'écureuil favori du petit Édouard folâtrait près de là. Mon oncle le suivit des yeux, tandis qu'il sautait d'une branche à l'autre en faisant entendre son cri joyeux, comme si rien ne fût arrivé. « Que cette créature est heureuse! » murmura le pauvre père en poussant un profond soupir. « Mais, reprit-il avec un accent résigné, que la volonté de Dieu soit faite! »

Et en ce jour on rendit la poussière à la poussière au milieu des regrets et des larmes de tous ceux qui avaient connu le petit Édouard.

Bien des années se sont écoulées depuis lors, et l'oncle Abel a été rejoindre son cher enfant après que son âme se fut purifiée par l'épreuve et rendue digne d'être reçue parmi les saints du Seigneur. Oui, le bonhomme avait des opinions et des habitudes, disons-le, des faiblesses qui pouvaient attirer sur lui le mépris des philosophes, le sourire des gens légers; mais la mort de ce qu'il aimait uniquement l'avait enseigné, son âme ne s'était pas roidie sous la main qui le châtiait : elle s'était humiliée et soumise. Heureux ceux qui auront ici-bas accepté l'épreuve sans chercher à pénétrer ses divins mystères, et qui, courbant la tête avec amour et foi, auront dit, comme l'oncle Abel : Que la volonté de Dieu soit faite![1]

PIERRE TROUVÉE A LUBLIN

EN POLOGNE.

On a trouvé cette pierre en 1847, dans la ville de Lublin, en Pologne : elle est plate du côté de l'inscription,



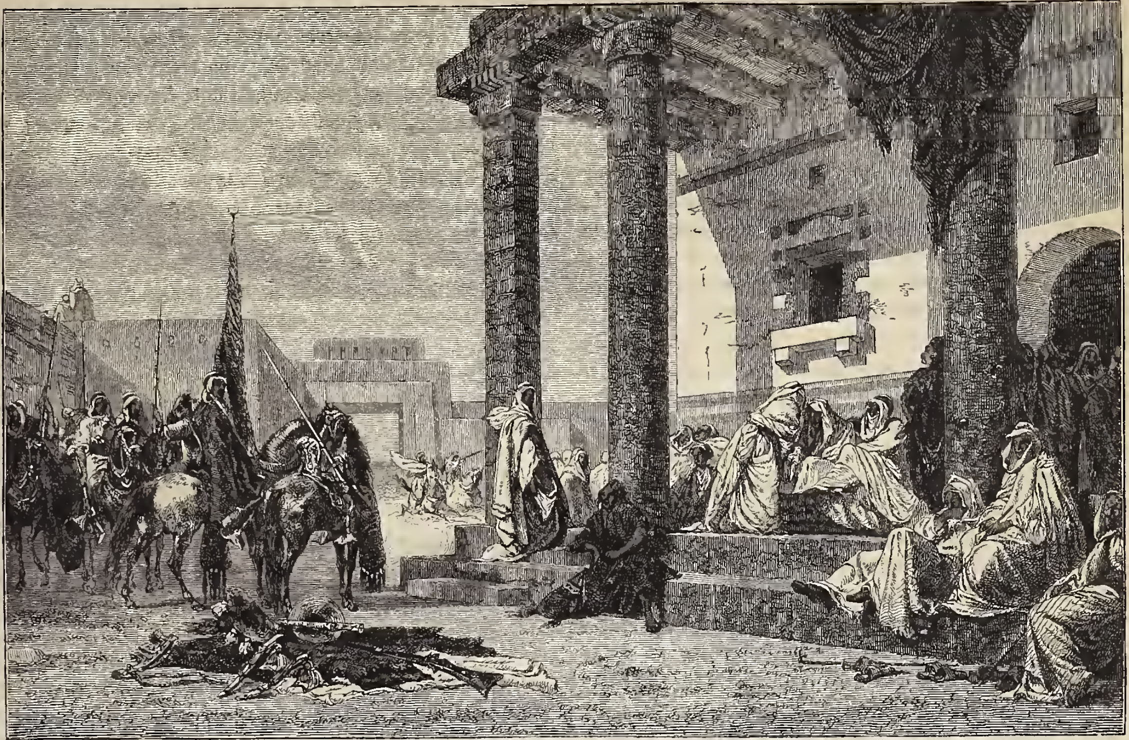


Pierre trouvée à Lublin, en Pologne. — D'après un dessin polonais.

convexe de l'autre. L'inscription ne paraît pas avoir encore été comprise : le premier mot (*Cucloup* ou *Siclop*) pourrait signifier *Sclavon* ou *Slave*. Peut-être quelqu'un de nos lecteurs slavophiles serait-il préparé, par des études spéciales, à nous donner une explication des autres mots et des figures représentées.

[1] Traduit de l'anglais de Mme Beecher Stowe, avec son autorisation, par Mlle Adèle Courriard.

UNE AUDIENCE EN ALGÉRIE.



Salon de 1859; Peinture. — Une Audience chez un khalifat, par M. Eugène Fromentin. — Dessin de Thérond.

Nous voici au désert, sous les rayons brûlants du soleil d'Afrique, au milieu des mœurs arabes, mais déjà changées par la conquête, altérées par l'influence de la civilisation française. Le khalifat a conservé son rang et ses richesses, mais il n'est plus indépendant; il ne dort plus sous sa tente de laine, au milieu de sa tribu, entouré de ses troupeaux de moutons et de ses nombreux chameaux. Sur l'ordre du général, il vient habiter cette grande maison de pierre bâtie par quelqu'une de nos colonnes expéditionnaires pour servir de résidence, de caravansérail et de forteresse; si de sa chambre il veut respirer la brise rafraîchissante du soir, il faut qu'il ouvre ses fenêtres à châssis de bois et garnies de vitres. Si des hôtes surviennent, le repas d'hospitalité ne ressemble plus à ces festins antiques décrits par Homère. On n'y voit plus le grand plat de bois posé à terre, sur le tapis, et dans lequel un serviteur, avec son talon nu, fait glisser de la broche fumante un mouton tout entier; ni la vaste coupe remplie de lait où, l'un après l'autre, boivent tous les convives : on s'assied maintenant autour d'une table ronde, éclairée par des bougies, couverte d'une nappe blanche, garnie, comme dans les maisons européennes, d'argenterie, de vaisselle et de cristaux. A moins que, dans un moment d'oubli, il ne revienne à ses anciennes habitudes et ne roule le couscoussou entre ses doigts, le khalifat s'essaye à manier la fourchette et le couteau. Mais quand il monte à cheval et part au galop, escorté de ses cavaliers, pour aller combattre une tribu rebelle, ou que, drapé dans son burnous, immobile, solennel, il donne audience à ses sujets, alors il reparaît dans la grandeur épique, dans toute la poésie de la vie du désert.

C'est une de ces audiences, tenue par un khalifat dans la cour d'un bordj, qu'a représentée M. Eugène Fromentin. Avant de la peindre, il avait décrit lui-même cette scène dans un livre connu et apprécié de tous : *Un Été dans le Sahara*. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette page, et de remettre sous les yeux du lecteur ce style inimitable, étonnant de précision et d'éclat : « Le bordj éveille l'idée d'une assez grande vie, et rappelle, au moins par moments, les mœurs féodales. Les portes, revêtues de fer, restent ouvertes pendant le jour. Un assez grand nombre de chevaux remplit les écuries. On les entend piaffer, hennir; on les voit s'agiter chaque fois qu'un nouveau cavalier se présente à l'entrée de la cour. Chaque arrivant pique droit au perron, s'y arrête court, et met pied à terre. C'est là, dans l'ombre de la galerie, qu'accroupi sur un banc, un chapelet dans ses mains, distrait, le khalifat se laisse embrasser par ses nombreux clients et leur donne audience. On se précipite à l'étouffer pour baiser sa grosse tête emmaillottée de blanc. Quoiqu'on lui parle debout, quelques familiers sont assis près de lui, et souvent un homme en haillons, le dernier des tribus, se mêle à l'entretien du prince aussi librement que s'il était son favori... L'audience achevée, le client s'en va, traînant ses longs éperons, reprendre sa bête, qui, la bouche baveuse, essoufflée, les flancs saignants, attend clouée sur place et comme un cheval de bois. Douce et vaillante bête, dès que l'homme a posé la main sur son cou pour empoigner ses crins, son œil s'allume, et l'on voit courir un frisson dans ses jarrets. Une fois en selle et la bride haute, l'homme n'a pas besoin de lui faire sentir l'éperon. Elle secoue la tête un moment, fait résonner le cuivre ou l'argent de son harnais; son cou se renverse en arrière et se renfle en un pli superbe, puis la voilà qui s'enlève, emportant son cavalier avec ces grands mouvements de corps qu'on donne aux statues équestres des Césars victorieux. »

MATHURIN RÉGNIER.

DOCUMENTS INÉDITS.

Mathurin Régnier était le fils aîné d'honorable homme Jacques Régnier et de Simonne Desportes, sa femme, la propre sœur du poëte Philippe Desportes, fille comme lui de Marie-Édeline, marraine du nouveau-né. Il fut baptisé le 22 décembre 1573, dans l'église de Saint-Saturnin de Chartres.

Jacques Régnier était d'une des bonnes familles bourgeoises de la ville de Chartres, et son mariage avec Simonne avait dû encore accroître son aisance : aussi, l'année même de son mariage, fit-il construire près de sa maison de la place des Halles un jeu de paume, ou tripot, comme on appelait alors ces établissements. Ce tripot fut longtemps célèbre sous le nom de tripot des Halles, ou tripot Régnier, et l'on rapporte que le samedi 12 septembre 1611, le roi Louis XIII, étant venu à Chartres, alla l'après-dînée jouer au tripot Régnier, près les portes de la ville; or, ayant entendu parler d'une femme, nommée la Maunie, qui jouait fort bien à la paume, il voulut jouer avec elle; laquelle, ayant pris un caleçon et des escarpins, joua seulement par-dessous la jambe, et gagna Sa Majesté.

Grâce à son beau-frère Philippe Desportes, abbé de Josaphat, Jacques Régnier devint fermier de cette abbaye en 1582, et il garda cette charge jusqu'en 1591, où l'arrivée de Henri IV vint le déposséder violemment de ces fonctions. Jacques, en effet, comme Desportes lui-même, s'était jeté dans le parti de la Ligue, et le roi vainqueur, pour punir les rebelles, ainsi qu'il les appelait à bon droit, imposa sur l'abbaye une somme de 1600 écus, que Jacques fut chargé de payer. C'était beaucoup demander à la fois. En vain Régnier réclama un sursis le 16 août 1591; les ordres du roi étaient formels, et les commissaires au recouvrement de ces impôts le firent jeter en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté. Régnier alors adressa à Henri IV, du fond de sa prison, une supplique si éloquente que ce prince, faisant droit à sa requête, ordonna sa délivrance par lettres datées de Chartres, le 23 septembre 1591.

Comme on le voit par ce récit, Jacques Régnier était assez bien pourvu du côté de la fortune, et il ne dut rien négliger pour l'éducation de son fils. Sur cet enfant, d'ailleurs, reposaient déjà de hautes ambitions : il se trouvait l'héritier naturel de son oncle, maître Philippe Desportes, abbé de Thiron, de Bonport, de Josaphat et des Vaux de Cernay, toutes abbayes des plus considérables de France, dont quelques-unes au moins pouvaient un jour faire retour au jeune Régnier, s'il savait s'en rendre digne. De bonne heure donc on voulut préparer l'enfant au sort brillant qui l'attendait, et apparemment il profita si bien des leçons qu'on lui donnait que, le 31 mars 1584, à peine âgé de onze ans, il fut tonsuré de la main de Nicolas de Thou, évêque de Chartres.

Cependant Mathurin n'annonçait pas un goût bien prononcé pour l'état ecclésiastique; il aimait mieux lire Ovide et Juvénal que saint Augustin et saint Jérôme; il préférait composer des vers qu'écrire des homélies; à la vérité, sa mère, fière de la célébrité de son frère Philippe, applaudissait aux dispositions précoces de son enfant. Desportes lui-même prenait plaisir à encourager le génie naissant de Mathurin, dont les imitations lui semblaient le plus bel hommage rendu à son talent. Aussi dès lors se forma entre l'oncle et le neveu une amitié qui ne s'altéra jamais. Quant à Jacques, occupé de ses plaisirs et un peu aussi des affaires publiques (¹), il ne s'inquiétait guère de développer en son fils l'esprit ecclésiastique; il paraît même qu'il n'était pas fâché de trouver dans Mathurin une humeur bouffonne et caustique (¹) qui l'égayait aux dépens de ses voisins, quand il n'était pas au tripot ou à la maison de ville.

(¹) Il était échevin de la ville de Chartres lorsqu'il mourut, en 1597.

Tout alla pour le mieux pendant quelques années; chacun applaudissait aux premières inspirations du jeune poëte, et lui, se livrant sans réserve à son amour pour la poésie et le plaisir, compromettait à la fois et sa santé et ses bénéfices futurs. Mais on comprit enfin qu'il était temps de l'arrêter : sa conduite licencieuse était tout à fait indigne d'un ecclésiastique; il fallait absolument l'éloigner, pour donner le temps d'oublier ses folies de jeunesse. Desportes fut aussi de cet avis; il trouvait que son neveu allait trop loin. François de Joyeuse, cardinal archevêque de Toulouse, partait alors pour Rome; Desportes obtint facilement de lui qu'il se chargeât de son jeune parent, et voilà Régnier, à l'âge de vingt ans, en route pour l'Italie à la suite d'un protecteur inconnu.

Ce voyage était une bonne fortune pour le poëte :

> C'est donc pourquoy, si jeune abandonnant la France,
> Il va, de vif courage et tout chaud d'espérance,
> En la cour d'un prélat qu'avec mille dangers
> Il suivit courtisan aux pays estrangers.

Mais le métier de courtisan ne pouvait pas convenir beaucoup à l'esprit indépendant du jeune Mathurin :

> J'ay changé mon humeur, altéré ma nature;
> J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure;
> Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy;
> Donnant ma liberté, je me suis asservy.

De plus, il ne recueillait aucun fruit de ses peines. Il est permis de croire qu'il usait assez mal de ce qu'il avait encore de liberté. En vain quitta-t-il le cardinal de Joyeuse pour Philippe de Béthune, baron de Charost, nommé ambassadeur en 1601, il ne fut pas plus heureux près de ce nouveau maître, comme il nous l'apprend lui-même :

> Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître,
> Courtisan morfondu, frénétique et resveur,
> Portrait de la disgrâce et de la défaveur;
> Puis, sans avoir de bien, troublé de resverie,
> Mourir dessus un coffre en une hostellerie,
> N'ayant d'autre intérest de dix ans jà passés,
> Sinon que sans regret je les ay dépensés.

Cependant Régnier n'avait pas perdu tout à fait son temps en Italie; il avait développé son talent, et avait déjà révélé ce qu'il pouvait faire dans une satire adressée à Philippe de Béthune, et qui est aujourd'hui la sixième de son recueil; il avait aussi étudié les maîtres italiens : Stefano Guazzo, Caporali, le Masso, etc., qu'il imita dans la suite. Mais il en avait assez de l'Italie; il ressentait déjà les atteintes de la maladie qui devait l'emporter dix ans plus tard; il revint en France.

Il retrouva son oncle Desportes rimant encore, non plus des chansons de table, comme au temps de sa jeunesse, mais des hymnes sacrés, et le vieillard accueillit avec joie son neveu, dont il savait apprécier le talent. C'est dans la maison de Desportes que vivait Régnier le plus habituellement; c'est là qu'il se lia avec les hommes les plus éminents de son temps : Malherbe, Racan, Rapin, etc. Il était, dans les relations honnêtes, aimable et doux, tellement qu'on l'avait surnommé le Bon :

(¹) Régnier était célèbre par ses bons mots; on en voit une preuve naïve dans ce sixain gravé sous le portrait de Gros-Guillaume, acteur de la Comédie italienne à cette époque (voy. t. II, 1834, p. 164) :

> Tel est, dans l'hôtel de Bourgoigne,
> Gros-Guillaume avecque sa troigne,
> Enfariné comme un meusnier.
> Son minois et sa rhétorique
> Valent les bons mots de Reignier
> Contre l'humeur mélancolique.

Et le surnom de Bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'estre méchant.

Mais il ne fallait pas qu'on attaquât son oncle; il embrassait ardemment toutes ses querelles. Racan nous rapporte qu'un jour Malherbe, avec lequel Régnier était fort lié, étant venu dîner chez Desportes, celui-ci, qui était déjà à table, se leva pour le recevoir avec civilité, et, par un amour irréfléchi d'auteur, offrit à son convive d'aller lui chercher un exemplaire de ses *Psaumes*, qu'il venait de terminer. « Dînons toujours, lui répondit Malherbe, votre potage vaut mieux que vos *Psaumes*. » Régnier ne pardonna pas cette injure, et peu après il adressa à Rapin sa neuvième satire, où il maltraite si fort le réformateur du Parnasse, assez osé pour critiquer un homme à qui ses vers ont valu 10 000 écus de rente. Ce n'est pas d'ailleurs dans cette satire seulement que Régnier témoigne son admiration pour Desportes; chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il cite des vers de son oncle; ainsi (satires XIII et XIV) :

. . . . A la fin on verra,
Rozette, le premier qui s'en repentira.

Dans la dixième satire, il rappelle aussi une des plus jolies chansonnettes de Desportes :

O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée...

Malheureusement pour Régnier, son oncle mourut bientôt, en 1606, et du riche héritage de l'abbé de Thiron, notre poëte ne recueillit qu'une pension de 2 000 livres que Henri IV lui donna sur l'abbaye des Vaux de Cernay. Trois ans après, le 30 juillet 1609 (¹), Régnier fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Chartres. N'était-il que tonsuré alors? c'est ce dont il est au moins permis de douter. Le chapitre de Chartres était très-sévère, et il n'y a pas d'exemple de chanoine qui ne fût au moins diacre ou sous-diacre. On peut donc supposer que Régnier, dont l'humeur commençait à devenir sage avec l'âge et les maladies, s'était sérieusement converti, et avait reçu les ordres sacrés.

Il ne devait pas d'ailleurs jouir longtemps de ces bénéfices. Malade, comme nous l'avons vu, depuis quelques années, il était allé à Royaumont, près Paris, chez Philippe Hurault, évêque de Chartres, pour tâcher de rétablir sa santé à l'air pur de la campagne. Mais il s'y ennuya et en partit bientôt pour faire un voyage, afin de se distraire. Il s'arrêta à Rouen, à l'hôtellerie de l'Écu-de-France, où il mourut, le 22 octobre 1613, dans sa quarantième année. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie de Rouen, et son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut transporté, ainsi qu'il en avait témoigné le désir, dans l'abbaye de Royaumont.

Telle fut la vie de Mathurin Régnier. Il fonda chez nous le genre satirique (²), et, de prime abord, il le porta à une assez grande hauteur. Le principal reproche qu'on a droit de lui faire est l'intolérable licence de ses expressions; ce défaut, à vrai dire, était un peu celui de son siècle : la langue française n'était pas alors aussi sévère qu'elle l'est aujourd'hui; et, du reste, dans ses plus honteuses descriptions, on rencontre çà et là des traits de saine morale qui peuvent être de quelque excuse pour ses écarts :

A ce piteux spectacle, il faut dire le vray,
J'eus une telle horreur, que tant que je vivray
Je croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse
Un homme vicieux comme son propre vice.

D'ailleurs, toutes ses satires ne sont pas des peintures de ses mauvaises mœurs : ainsi sa fable du Loup, du Mulet et de la Lionne, imitée par la Fontaine dans celle du Cheval et du Loup; son portrait du Pédant et son récit du Repas ridicule, reproduits par Boileau dans sa troisième satire, sont des modèles du genre; quelques-uns de ses vers sont restés proverbes :

N'en desplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
Satire III.

Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plupart des gens sont habillez en sots.
Satire IV.

. . . . Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.
Satire XII.

Vers la fin de sa vie, Régnier, malade, s'amenda (¹), ce qui lui inspira quelques stances religieuses.

Peu de temps avant sa mort, il composa lui-même son épitaphe, qui peint bien la nature de son esprit :

J'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et je m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais à elle.

On montre dans la ville de Chartres la maison où naquit Mathurin Régnier, et le propriétaire, M. Isidore Prévôteau, a fait placer au dehors une plaque en marbre avec cette inscription :

ICI NAQUIT MATHURIN RÉGNIER.

Il nous faut faire promptement ce que nous devons faire. LADY WORTLEY MONTAGUE.

LE MONASTÈRE DE TROITZA.

Le couvent de Troïtzka-Sergrevskaïa-Lavra, ou Troïtza, est bâti sur une colline, à une soixantaine de verstes de Moscou; ses quatre-vingts coupoles dorées l'annoncent de loin au voyageur. On y arrive par une large rue qui conduit à une grande place, où s'élève le vaste hôtel construit par les religieux pour les voyageurs et les pèlerins. La petite ville de Troïtza est située au-dessous du monastère; elle est entourée de murs en briques, crénelés, de 16ᵐ,24 d'élévation. On y remarque un palais impérial, un archevêché, neuf églises, un hôpital et un bazar.

L'église de Troïtza (Trinité) conserve les reliques de saint Serge, et son tombeau en or et en argent massif, décoré d'une profusion de pierres précieuses. Le dais d'argent qui surmonte ce tombeau pèse 1 200 livres. L'enceinte du temple contient d'anciennes fresques et un grand nombre d'autres peintures. On y voit, entre autres, l'image de saint Serge peinte sur bois, que Pierre le Grand faisait porter, dit-on, devant lui, comme un palladium, à tous les siéges et à toutes les batailles.

Bâti par l'architecte comte de Rastrelli au milieu d'une grande place, le clocher a 81ᵐ,20 d'élévation; son carillon

(¹) Tous les auteurs ont daté le canonicat de Régnier de l'année 1604; mais c'est une erreur : on lit, en effet, dans le registre des professions de foi des chanoines de Chartres : « Moi, Mathurin Rénier, chanoine de Chartres, je jure et professe tout ce qui est contenu dans la profession de foi de l'église de Chartres. — Fait à Chartres, l'année du Seigneur 1609, le 30 juillet. — M. RÉNIER. »

(²) On cite souvent comme étant le véritable fondateur de la satire en France Vauquelin, né en 1536, à la Fresnaye près Falaise, et dont les ouvrages furent imprimés à Caen en 1612. Toutefois, ce sont plutôt des épîtres que des satires; la raison éclairée et la douceur brillent dans ses poésies plus que la malice et la colère.

(¹) Ce qui faisait dire au sieur Desternod :

Que Cygoignes, Régnier et l'abbé de Tyron,
Firent à leur trépas comme le bon larron :
Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal faire.

est composé de trente-cinq cloches, dont la plus grande pèse à elle seule 140 000 livres.

Le trésor du couvent occupe un bâtiment séparé. « Il se compose, dit M. d'Haxthausen dans ses *Études sur la Russie*, d'ornements d'église, de vêtements, de vases sacrés, et surpasse en richesse et en valeur tout ce que j'ai vu autre part en Russie, en Europe, à Rome, et même à Lorette. C'est ici qu'on peut admirer la finesse et le dessin des broderies russes, la beauté et la richesse des brocards et des tissus d'or et d'argent, à partir du quatorzième siècle jusqu'à nos jours. On y voit aussi beaucoup de vases de fabrication étrangère. Presque tous les czars et les czarines, les princes et les boyards, ont fait des pèlerinages à ce couvent, et y ont laissé de précieuses offrandes. Les plus riches sont, sans contredit, celles du czar Boris Godounoff et de son épouse Marie, dont on voit ici les tombeaux ; de



Le Monastère de Troïtza, en Russie. — Dessin de Moynet, d'après nature.

l'impératrice Elisabeth et de Catherine II, qui semble avoir voulu dédommager ce couvent des pertes immenses que lui avait fait supporter sa politique hostile aux monastères. De grandes armoires vitrées contiennent des vases précieux, des calices, des ciboires, des crucifix, des ostensoirs, des reliquaires, des mitres épiscopales, des crosses d'évêque, pour la plupart en or incrusté de pierres précieuses. Plus loin, on voit des ornements d'église, des évangiles et des missels reliés en or, des surplis, des étoles, des garnitures d'autel, des draps mortuaires, qui semblent des tissus de perles. Parmi les curiosités, on nous fit voir l'habit de chasse du czar Jean le Terrible, le cilice et le gobelet en bois de saint Serge, des vêtements de prêtre brodés par l'impératrice Catherine II et ornés de diamants et de perles fines, et un calice rayonnant de pierres du plus grand prix. On me fit remarquer, en particulier, une agate taillée, au milieu de laquelle la nature s'est plu à représenter l'image parfaite d'un moine agenouillé devant une croix. »

Le monastère possède une bibliothèque riche d'environ six mille volumes, une imprimerie et une chromolithographie, une école instituée pour les enfants indigents, et un séminaire, ou plutôt une académie théologique fondée, en 1749, par l'impératrice Élisabeth, et qui compte à peu près cent élèves. Le bâtiment affecté à ce dernier établissement est l'ancien palais, et la salle des cours a été jadis habitée par Pierre Ier.

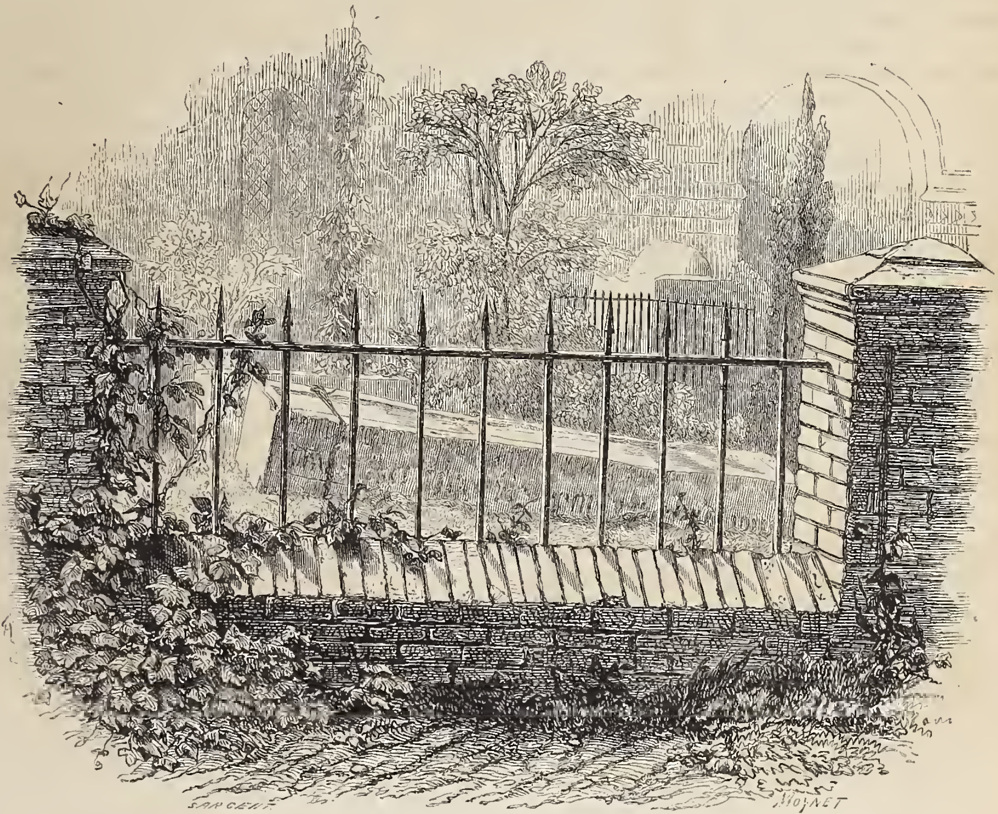
Comme dans tous les couvents de l'Orient, les mendiants abondent à celui de Troïtza, qui en nourrit une centaine par jour. Une multitude de corneilles et de corbeaux apprivoisés ont établi leur résidence sur les beaux tilleuls et les bouleaux centenaires qui ombragent la grande cour.

Saint Serge Radonieski, qui fonda le monastère, vers l'an 1330, s'était fait ermite dans ces lieux alors déserts ; sa renommée de sainteté attira à lui une foule de prosélytes, et bientôt s'éleva le couvent de Troïtza, dont il fut le premier archimandrite (abbé). Lorsque le kan des Tartares Mamaï envahit la Russie à la tête d'une armée, le grand-duc Dmitri Ivanowitch sollicita de saint Serge l'appui de ses conseils et de ses prières. Le saint homme lui envoya deux de ses moines pour l'exhorter à aller au-devant de

l'ennemi, lui promettant la victoire. Le grand-duc suivit ce conseil; il rencontra les hordes tartares dans la plaine de Koulikoff, non loin du Don. Une bataille terrible s'engagea, et bientôt l'ennemi, battu sur tous les points, fut en déroute complète.

La légende raconte que, le jour du combat, saint Serge, éloigné de plus de 100 milles du théâtre de la guerre, avait réuni les moines à l'église pour y implorer la protection du ciel, et que, s'étant prosterné, il se releva tout à coup, annonça aux fidèles que les chrétiens avaient triomphé, que l'ennemi fuyait de toutes parts, nomma même les victimes tombées sur le champ de bataille, et fit dire une messe pour le repos de leurs âmes.

En 1609, les Polonais tinrent le couvent bloqué pendant seize mois, sans parvenir à vaincre, par les armes, par la ruse ni par l'or, la résistance héroïque des moines et de la garnison, que commandaient le prince Dolgorouki et le boyard Golochvastoff. Après la retraite de l'ennemi, le monastère fit vendre, à Moscou, ses vases d'or et d'argent pour solder les troupes qui avaient servi à le défendre. En 1612, les Polonais s'étant emparés de Moscou, ce fut encore le monastère de Troïtza qui, le premier, s'arma pour la défense de la patrie. L'archimandrite Denis et le prieur Palitzine réunirent de tous côtés des troupes, et expédièrent des courriers à tous les boyards, en les exhortant à voler au secours de la sainte mère Moscou. A cet appel, le pays se leva en masse, et les Polonais furent expulsés. Troïtza, assiégé de nouveau en, 1615, par le prince polonais Wladislaff, lassa l'ennemi par son invincible résistance, et la paix se conclut entre les deux peuples sous les murs mêmes du couvent.



Tombeau mutilé de Lapoukine, dans le monastère de Troïtza. — Dessin de Moynet, d'après nature.

C'est dans l'église de la Trinité qu'en 1682 Nathalie Narichkin, mère de Pierre le Grand, chercha pour son fils, âgé alors de dix ans, une protection contre la fureur des strélitz qui le poursuivaient. Éperdue, elle se réfugia au pied de l'autel, sur lequel elle plaça son fils; mais l'asile fut violé; le jeune prince, découvert par deux strélitz, allait être frappé à mort, lorsque, ému de pitié, l'un des soldats hésita. Dans le même instant des cavaliers survinrent et le sauvèrent.

Pierre Ier ne connut pas ce sentiment de commisération auquel il avait dû la vie, et se montra impitoyable, même envers sa famille. Il tint enfermée dans les cachots de Schlusselbourg, sa première femme, Eudoxie, répudiée après deux ans de mariage. Non content d'avoir arraché une renonciation au trône au fils qu'il avait eu de cette princesse, Alexis Petrovitz, dont tout le crime était de ne pas approuver assez les réformes de Pierre le Grand, il le fit juger et condamner à mort (1718); puis, la sentence rendue, il voulut se donner aux yeux du monde le mérite de la clémence, et lui fit grâce. Mais les Mémoires de l'époque l'accusent d'avoir secrètement fait ôter la vie à cet infortuné, soit à l'aide d'un breuvage empoisonné, soit en lui faisant ouvrir les quatre veines ou trancher la tête.

Alexis Pétrovitz ne périt pas seul : un grand nombre de ses partisans furent enveloppés dans l'accusation élevée contre lui. Parmi les plus illustres, on cite le boyard Abraham Lapoukine, frère de la czarine Eudoxie; Alexandre Kikin, premier commissaire de l'amirauté, ci-devant favori du czar; l'évêque de Rostow et Poustinoï, confesseur et trésorier de la czarine, qui furent roués vifs, et un cinquième, Glébof, qui fut empalé. Un échafaud très-élevé avait été construit, pour l'exécution, sur la place en face du palais; le corps de Glébof fut placé au milieu, et les têtes des quatre autres aux quatre coins. La haine de l'autocrate n'était pas encore éteinte dans ces flots de sang; il frappa au delà

même de la mort l'une de ses victimes, Lapoukine, en faisant raser le monument funèbre sous lequel il repose dans le cimetière de Troïtza.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

AFRIQUE.

Suite. — Voy. p. 22, 53.

Désert. — Si l'œil pouvait embrasser d'un seul regard toute l'Afrique du Nord, il serait frappé tout d'abord d'une circonstance singulière : une zone sablonneuse, basse, de plus de 160 myriamètres de large, et embrassant toute l'Afrique depuis le Nil jusqu'à l'Océan. C'est ce qu'on appelle proprement le Sahara dans sa partie ouest, et désert de Libye plus à l'orient. Cette division est inexacte, car tout cet espace pourrait s'appeler indifféremment de l'un ou l'autre nom; cependant elle est juste en principe, car il y a de notables différences entre les deux régions.

La première est basse, arrosée de quelques fleuves, semée de beaucoup d'oasis, parcourue par des tribus arabes et berbères, et surtout par des Touareg, qui ont pour principal moyen d'existence les contributions qu'ils lèvent sur les caravanes, et le pillage de celles qui ne soldent pas le droit de passage. Ould-Biskra, qui habite le Djebel-Hoggar, paraît être le plus puissant de ces bandits réguliers : en dehors de ses habitudes rapinières, il traite avec une certaine hospitalité fastueuse les caravanes qui reviennent de Tombouctou ou de Sakatou et qui lui apportent des présents.

Un peu à l'ouest de la ligne de puits et d'oasis qui forme la route du Fezzan au Bournou se trouve la limite qui sépare les Touareg des Tibbous ou Tebous, race chétive, misérable, dégradée, plus noire que blanche, quoique ses caractères physiques la rattachent aux blancs, et que sa langue ait quelques rapports éloignés avec le berbère. Les Tibbous, qui se divisent en tribus gonda, kreida, goraân, de Traïta, de Bilma, et beaucoup d'autres, vivent dans des montagnes rocheuses et dans quelques oasis que les Arabes leur disputent. Ils sont organisés sur certains points en petits États, comme à Ouadjunga, à Tibesti; mais, en général, tous les peuples qui les environnent, même les noirs, leur sont infiniment supérieurs.

Leur territoire est d'une fertilité désolante, et, vers l'est, le désert est si absolu que l'on ne peut tracer la ligne séparative entre les Tibbous et les Arabes de Nubie. Grâce au voyageur Brown, et surtout à quelques Africains aventureux qui sont parvenus, depuis quelques années, à établir des relations commerciales entre le Ouaday et la côte de Barkah, on a sur ce pays quelques notions incomplètes, décousues, dues en grande partie à M. Fulgence Fresnel.

Il en est autrement du Sahara : malgré tous les obstacles qu'opposent son sol, son climat, ses habitants plus inhospitaliers encore que ce climat même, il est parcouru en tous sens par des caravanes auxquelles se sont quelquefois mêlés des voyageurs européens; c'est assez dire qu'il est entré dans le domaine de nos connaissances. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit de son aspect, tantôt tristement monotone, tantôt empreint d'un charme étrange et terrible ; mais nous ajouterons quelques notions qui ne sont peut-être pas assez répandues.

Voici les principales routes du Sahara suivies par les caravanes :

De Mogador au Sénégal, route la plus rapprochée de la mer, on passe plusieurs beaux fleuves, l'Oued-Noun, le Dras, le Saghiet-el-Hamra (rivière rouge), la Boutana, et deux ou trois autres encore; tous ces derniers tributaires du Draa. On fait un séjour dans l'oasis d'Adrar, et on atteint le Sénégal, soit aux escales, soit à Saint-Louis. Cette route a été suivie, en 1850, par M. Panet, jeune mulâtre sénégalais, qui avait déjà accompagné M. Raffenel dans son voyage au Soudan. On doit à ce voyageur la découverte du pays d'Adrar, qui est le même que le Chingueti ou Schenqitah de quelques relations. Depuis plus de quatre cents ans, on connaissait de nom la ville de Ouadan, capitale de l'oasis, et que l'on citait comme la principale étape de la route d'Arguin au pays du sel; mais M. Panet est le premier qui nous ait donné une description détaillée de cette vaste contrée.

Du Maroc à Tombouctou, par Tafilelt : c'est la route suivie par Caillé il y a trente ans. A partir du Tafilelt, on ne rencontre plus que des puits et quelques douars arabes jusqu'à l'oasis de Telig, Tlit, Tegazza ou Traza, qui produit beaucoup de sel gemme, mais qui est loin de répondre à l'idée riante que réveille ce nom d'oasis. A Araouan, ville qui peut avoir cinq mille âmes, le pays habité reparaît jusqu'aux portes de Tombouctou; la sécurité n'en est pas plus grande. Le major Laing fut assassiné près d'Araouan.

Du Touat à Tombouctou, par Insalah : route assez fréquentée, puits éloignés les uns des autres, et une ville importante, Mabrouk. A cette voie s'en embranche une autre, qui part de Mabrouk et va vers Agadez, à travers une contrée aride, pierreuse, où l'on trouve un peu d'eau au fond de quelques vallons : une seule oasis, Asalar, où vivent côte à côte des Arabes et des Touareg.

Du Touat à Ouargla, de là à Gdames, ou directement du Touat à ce dernier point. Ces routes, tracées dans les sables, traversent quelques misérables oasis, mais jamais elles n'ont été suivies par des Européens. L'arrivée des Français à Ouargla, la pointe poussée par le capitaine Bonnemain de l'Algérie à Gdames, et récemment le voyage de l'Arabe Bou-Derba à R'at, ont ouvert sur ce réseau de larges et nouvelles perspectives à la géographie.

La suite à une autre livraison.

QUELQUES PERSONNAGES

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

Suite et fin. — Voy. p. 66.

Chrémès. Voisin de campagne comme on en trouve quelquefois : polis, aimables, avenants, et un peu curieux; mais avec tant de bonhomie qu'on répond à leur indiscrétion par des confidences. Il dit à Ménédème (vieillard qui s'impose toutes sortes de fatigues physiques pour se punir d'avoir eu trop de rigueur envers son fils, lequel a fui la maison paternelle) : « Bien que la connaissance entre nous soit toute récente, car elle est venue de ce que tu as acheté un champ près du mien, sans qu'il y ait eu autre chose, cependant ton mérite, ou seulement notre voisinage (c'est déjà, selon moi, presque une cause d'amitié), m'enhardit à te représenter amicalement que tu me sembles faire au-dessus de ton âge et plus que ne demande ta condition. Au nom des dieux et des hommes, que te veux-tu? Que cherches-tu? Tu as soixante ans et davantage, comme je pense; personne n'a, dans le pays, un champ meilleur ni de meilleur prix; tu possèdes beaucoup d'esclaves, et, comme si tu n'avais personne, tu remplis soigneusement toi-même leur office. Jamais je ne sors si matin, jamais je ne rentre si tard à la maison que je ne te voie à ton fonds creuser, labourer, ou porter quelque chose. Tu ne te laisses aucun moment de répit, tu ne songes pas à toi-même. Ce n'est point un plaisir, je le sais pertinemment. Mais tu me diras : « Je suis fâché de voir combien il y a » d'ouvrage ici. » Ce que tu passes de soins à faire la besogne, si tu le passais à la faire faire, t'avancerait

davantage. — *Ménédème* (Force du peuple). Chrémès, as-tu donc assez de loisir dans tes affaires pour t'occuper de celles d'autrui, de celles qui ne te touchent en rien? — *Chrémès.* Je suis homme, et je crois que rien d'humain ne m'est étranger [1]. Suppose que c'est une question, non pas un conseil. Je désire savoir si tu fais bien, afin de faire moi-même comme toi; sinon, pour t'en détourner. — *Ménédème.* Pour moi, c'est ainsi que j'en use; pour toi, comme il t'est besoin d'agir, agis. — *Chrémès.* Est-ce en user bien que de se supplicier? — *Ménédème.* C'est ainsi pour moi. — *Chrémès.* Mais pourquoi te faire ainsi du mal? Pourquoi, je te prie, t'imposer un tel châtiment? » (*Héautontimorumenos*, act. Ier, sc. Ire.)

Ménédème vaincu épanche, en sanglotant, son cœur dans le sein de Chrémès. Lorsqu'on lui vient annoncer que le fils de son voisin est de retour, et, de plus, dans sa propre maison, quelle franche cordialité dans ses paroles! « Tu m'annonces un grand plaisir. Que je voudrais avoir invité Ménédème, pour l'avoir plus tôt avec nous aujourd'hui, pour lui offrir chez moi, le premier, cette joie à l'improviste! » (*Ibid.*, act. Ier, sc. III.)

Clitiphon (Beau luisant). Jeune élégant qui fait la morale aux pères en général, et au sien en particulier, sur le vieux thème irrévérencieux de la sévérité paternelle et de leur facilité à oublier leurs jeunes ans. « Il n'est point de chose si facile, dit-il, qui ne devienne difficile quand on la fait malgré soi. » (*Ibid.*, act. IV, sc. IV.)

Gnaton (Mâchoire). Parasite et flatteur de profession, qui a fait de son ventre un dieu, et de son âme l'âme damnée de quiconque le gorge.

« Dieux immortels! comment un homme est-il supérieur à un autre homme? Quelle différence y a-t-il entre un homme intelligent et un sot? Voici à quel propos cette réflexion m'est venue à l'esprit. J'ai rencontré aujourd'hui un homme qui arrivait; un homme de mon endroit et de mon rang, un honnête homme qui, dans sa patrie, avait dévoré son patrimoine : je le vois en haillons, crasseux, malade, couvert d'ans et de lambeaux. Quel est, lui dis-je, ce costume? — C'est que, malheureux, j'ai perdu ce que j'avais. Voilà où j'en suis réduit. Amis et connaissances, tous m'ont délaissé. — Alors je l'ai considéré avec dédain. Eh quoi! lui dis-je, ô le plus lâche des hommes! es-tu dans cet état qu'il ne te reste en toi-même aucune espérance? As-tu perdu l'esprit en même temps que ton bien? Ne vois-tu pas que je suis sorti de même situation? Vois quel teint, quel embonpoint, quel état de santé! J'ai tout, sans rien avoir à moi. Je n'ai rien, et rien ne me manque. — Mais moi, je ne sais, répliqua-t-il, être ni malheureux ni ridicule; je ne sais pas recevoir de coups. — Quoi! tu crois qu'il en est ainsi pour moi? Tu te trompes du tout au tout. Les gens de mon espèce gagnaient ainsi leur vie jadis, au siècle passé. Aujourd'hui, nouveau système, et c'est moi qui ai su l'inventer. Il y a une espèce de gens qui veulent être les premiers en toute chose, et qui ne le sont pas. Ce sont ceux-là que je cherche; et je m'arrange de manière à ce qu'ils ne rient pas de moi; je commence par rire d'eux, et j'admire avec eux leur génie. Quoi qu'ils disent, j'applaudis; disent-ils le contraire, j'applaudis encore. Si l'on dit non, je dis non; si l'on dit oui, je dis oui. Je me suis commandé à moi-même d'approuver tout : c'est d'un profit bien plus fécond. — Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes au marché. Et aussitôt nous voyons accourir à ma rencontre tous les pâtissiers, poissonniers, bouchers, charcutiers et pêcheurs, à qui, dans la bonne et mauvaise fortune, j'avais été utile, à qui je le suis souvent. Ils me saluent, m'invitent à souper, me congratulent sur ma venue. Lui, mon malheureux famélique, admirant l'honneur qu'on me faisait et combien ma vie est facile, se mit à me supplier de lui permettre de devenir mon élève. Je lui fais suivre mes leçons, et je veux, si c'est possible, que désormais les parasites sortis de mon école, à l'exemple des disciples des philosophes, prenant le nom de leur maître, s'appellent les gnatoniciens. »

[1] C'est le fameux vers :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

On le cite d'ordinaire isolément; il est bon de voir comment il est encadré.

LES COCARDES DES DOMESTIQUES.

Certains domestiques de personnes riches portent des cocardes à leurs chapeaux. En Angleterre, on fait remonter cette mode à l'époque des guerres civiles entre le parti de la Rose blanche et celui de la Rose rouge (York et Lancastre). Depuis, elle s'est maintenue dans la domesticité des officiers de terre et de mer.

UN SAGE.

Il y a plus d'une leçon à tirer de la lecture des *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier* [1]. On y voit tourbillonner autour de cette femme célèbre les personnes de son temps les plus élevées par le génie, le rang ou la fortune : aucune d'elles n'est heureuse; toutes se lamentent dans leur correspondance; l'ambition, la jalousie, les désenchantements, les regrets, les afflictions de toute sorte les torturent. Mme Récamier elle-même, qui reste comme à demi voilée dans ce tableau où elle entr'ouvre les lèvres à peine, est, malgré toutes les admirations et les affections extraordinaires qu'elle inspire, à peu près aussi agitée et malheureuse que les autres. Nous pouvons témoigner qu'il n'y a certainement point tant de causes de souffrances morales dans les conditions moyennes de la société. Entre les divers et nombreux amis de Mme Récamier, un seul passe devant les lecteurs le front serein, le cœur doux et paisible : c'est Ballanche. M. Matthieu de Montmorency, bien noble caractère, n'est pas assez insensible aux petites disgrâces humaines, et peut-être même ne sait-il pas se défendre de quelque peu d'envie. Ballanche, tout entier à la poursuite des hautes vérités qu'il rêve, les cherche avec le calme de la sagesse à travers l'atmosphère fiévreuse où le génie de Chateaubriand se débat, s'irrite et se lamente sans cesse. Ce n'est pas que Ballanche soit indifférent à rien de ce qui est digne des sympathies d'une âme généreuse; mais, personnellement, il ne désire ni puissance, ni honneurs, ni richesses; il aime le vrai, le beau, le bien, pour eux-mêmes; en échange du peu d'influence morale ou politique qu'il lui est possible d'exercer par ses écrits, il ne veut et n'attend aucun retour; il n'aspire, en véritable artiste, qu'à exprimer de son mieux ce qui émeut sa haute intelligence; tout au plus a-t-il un regard vague vers quelqu'une de ces couronnes incertaines que tient en réserve la postérité. Il ne se pare point de l'avantage que sa sagesse lui donne sur ceux qui l'entourent; il les plaint, mais avec une douce simplicité. Sa plus grande sévérité n'a point de paroles plus amères que celles-ci, par exemple : « La tristesse dont il [2] est obsédé ne m'étonne point : la chose à laquelle il avait consacré sa vie publique est accomplie; il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre... Votre douce compassion sera encore son meilleur asile... Vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée, ne

[1] Deux volumes; 1859.
[2] Chateaubriand.

sont que de la poussière si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral.»

LOUTHERBOURG.

Voy. p. 43.

Voici encore une des esquisses humoristiques de Loutherbourg; mais cet artiste était surtout appelé à prendre rang parmi les meilleurs paysagistes du dix-huitième siècle. C'est à lui que Diderot adressa, en 1765, cette exhortation :

« Courage, jeune homme, tu as été plus loin qu'il ne l'est permis à ton âge. Tu ne dois pas connaître l'indigence, car tu fais vite, et tes compositions sont estimées. Tu as une compagne charmante, qui doit te fixer. Ne quitte ton atelier que pour aller consulter la nature. Habite les champs avec elle. Va voir le soleil se lever et se coucher; le ciel se colorer de nuages. Promène-toi dans la prairie, autour des troupeaux. Vois les herbes brillantes des gouttes de la rosée. Vois les vapeurs se former sur le soir, s'étendre sur la plaine, et te dérober peu à peu la cime des montagnes. Quitte ton lit de grand matin. Devance le retour du soleil. Vois son disque obscurci, les limites de son orbe effacées, et toute la masse de ses rayons perdue, dissipée, étouffée dans l'immense et profond brouillard qui n'en reçoit qu'une teinte faible et rougeâtre. Déjà le volume nébuleux commence à s'affaisser sous son propre poids; il se condense vers la terre; il l'humecte, il la trempe, et le globe amolli va s'attacher à tes pieds. Tourne tes regards vers le sommet des montagnes. Les voilà qui commencent à percer l'océan vaporeux. Précipite tes pas; grimpe vite sur quelque colline élevée, et de là contemple la surface de cet océan qui ondule mollement au-dessus de la terre, et découvre, à mesure qu'il s'abaisse, le haut des clochers, la cime des arbres, les faîtes des maisons, les bourgs, les villages, les forêts entières, toute la scène de la nature éclairée de la lumière de l'astre du jour. Prends le pinceau que tu viens de tremper dans la lumière, dans les eaux,



Les Amateurs à l'Académie. — Dessin de Foulquier, d'après Loutherbourg.

dans les nuages; les phénomènes divers dont ta tête est remplie ne demandent qu'à s'en échapper et à s'attacher à la toile. Tandis que tu t'occupes, pendant les heures brûlantes du jour, à peindre la fraîcheur des heures du matin, le ciel te prépare de nouveaux phénomènes. La lumière s'affaiblit; les nuages s'émeuvent, se séparent, s'assemblent, et l'orage s'apprête. Va voir l'orage se former, éclater et finir, et que, dans deux ans d'ici, je retrouve au Salon les arbres qu'il aura brisés, les torrents qu'il aura grossis, tout le spectacle de son ravage; et que mon ami et moi, l'un contre l'autre appuyés, les yeux attachés sur ton ouvrage, nous en soyons encore effrayés. »

LE PAUVRE PETIT.



Salon de 1859; Peinture. — Le Frileux, par M. C.-F. Marchal. — Dessin de Morin.

Pauvre petit! fils unique et chéri, bonheur et souci de ta mère! rien n'est assez doux, assez chaud, assez beau, assez cher pour toi, objet d'un amour idolâtre!... Pauvre petit!

Parents, amis, tous, depuis ta naissance, à tes genoux, ont épié tes besoins, tes désirs, tes caprices; n'étaient-ils pas récompensés par chacun de tes regards parlants, de tes bégayements ingénus, de tes naïfs sourires, de tes mouvements empreints par la nature de tant de séduisantes grâces?... Pauvre petit!

Si quelque voix prudente s'élève, si le père averti s'inquiète un moment, ébranlé dans l'adoration de cet autre lui-même, il se consulte avec la mère, il contemple son fils endormi dans sa gracieuse quiétude, et s'écrie avec elle : Ah! il aura assez d'occasions de souffrir! qu'au moins nous rendions son enfance heureuse!... Pauvre petit!

— Mais, s'écriera quelque amie grondeuse, si vous ne l'habituez jamais à supporter, à braver aucune de ces épreuves légères qui sont la loi du riche aussi bien que du pauvre, si vous ne l'accoutumez graduellement à aucune

des rudesses (inévitables un jour ou l'autre) de la température, de la fatigue, à aucune privation du luxe, que deviendra-t-il? Il sera trop susceptible, trop délicat; aux moindres révolutions de l'atmosphère, il sera exposé à quelque atteinte subite et peut-être mortelle...

— Trêve aux prédictions sinistres! se récrie la mère; voulez-vous que pour l'élever, comme on dit, « à l'anglaise », nous le privions des soins prudents que nous enseigne la nature elle-même? Ne sait-on pas combien ces engouements pour des modes étrangères ou pour des théories de philosophes qui n'avaient pas d'enfants, font chaque jour de victimes? Eh! l'oiseau même, pour garnir son nid, arrache de son sein les plus douces de ses plumes. Il fait, pour ses oisillons, plus que nous ne faisons pour notre fils; son berceau est bien loin d'être ouaté comme le leur!... Pauvre petit!

L'amie persiste. Elle ne conseille aucune exagération. Il ne faut rien d'extrême; c'est la mollesse qui énerve et efféminé jusqu'au ridicule qu'il s'agit seulement d'éviter.

— Paix, donneur d'avis inutiles!

— Mais songez que ce que vous lui épargnez maintenant, il le lui faudra subir plus tard...

— Eh! sait-on seulement s'il vivra? répond la mère d'une voix émue; il en est tant qui meurent jeunes! S'il le fallait perdre un jour, qu'au moins jamais nous n'ayons le remords d'avoir pu lui épargner une larme, une souffrance, et de ne l'avoir pas fait... Pauvre, pauvre petit!

Oh! oui, malheureux enfant, de peur qu'il ne meure, condamné à ne point vivre; pour qui tout est prévu, qui, de toutes parts, est étayé, qui ne fera l'essai ni de sa force physique ni de sa force morale, et qui s'étiole au milieu des joujoux et du luxe! Mais ce puissant appel à la vie et au mouvement dont la bonne nature a doué l'enfance va combattre pour lui : il veut bouger, il veut sortir; et au détour de l'allée du parc une leçon attend ce benjamin du logis, ce bien-aimé qui ne doit pas souffrir. L'air glacé torture ses membres délicats, l'onglée lui arrache des gémissements. Ce n'est pas pour lui que le soleil brille, que la neige resplendit, que le givre étincelle, c'est pour le fils du fermier, un petit mal vêtu. Ce qui n'est à l'enfant du riche qu'une souffrance fait bondir celui-ci de joie. Il respire à pleins poumons cet air vivifiant qui enfonce des aiguilles dans le visage efféminé du fils de son maître. La neige, qui engourdit les petits pieds enveloppés de bas et de chaussons de cachemire, qui glace les jambes serrées de guêtres bien closes, lui fournit à lui, demi-nu, son tapis et ses jouets. Des milliers de diamants, de pierres précieuses se suspendent aux branches pour le plaisir de ses yeux. Il a lutté dès sa naissance; non, ce n'est pas lui qui est le pauvre petit!

Crois-moi, ne dérobe pas ton fils à la règle commune; il te vaudrait presque mieux le pleurer mort que d'avoir à le pleurer vivant; qu'à tout âge il tienne son rang d'homme, qui ne s'élève tant au-dessus de la brute que parce qu'il peut souffrir, lutter et endurer! C'est là sa gloire et son devoir; que ton fils fasse de bonne heure son apprentissage! Combattre ou supporter; la force ou la patience; qu'il ait la fierté de la résistance, ou la douceur de la soumission! Plus fort que le mal physique, plus fort que le mal moral, qu'il sache de bonne heure que vivre c'est lutter! Ah! n'en fais plus, n'en fais jamais un « pauvre petit! »

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE
DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5.

Physique; Théorie de la chaleur; Électricité. — On a de grands progrès à réaliser dans la théorie de la chaleur. L'étude dont elle a été l'objet est bien moins avancée que celle de la lumière qu'on a depuis longtemps soumise à des calculs rigoureux confirmés par les observations les plus délicates. Et cependant il nous serait bien utile de connaître à fond cet agent de premier ordre pour la plupart des industries.

Les belles recherches de MM. Joule, Clusius, Regnault, etc., permettent d'espérer qu'on pourra bientôt fonder une théorie féconde et complétement satisfaisante sur ce fait remarquable : « Que le travail d'une machine quelconque peut être transformé en chaleur; et, réciproquement, qu'une certaine quantité de chaleur peut se changer en une quantité équivalente de travail. »

La quantité de chaleur nécessaire pour élever la température d'un kilogramme d'eau d'un degré centigrade correspond à un travail de plus de 5 chevaux-vapeur. Ce travail représente un poids de 430 kilogrammes élevé à une hauteur d'un mètre en une seconde.

A ce point de vue, nos machines à vapeur, qui nous semblent si parfaites, ne paraîtront à nos neveux que de grossiers instruments, car nous n'utilisons qu'une bien faible partie du combustible pour produire du travail utile. La théorie nouvelle indique un rendement vingt fois plus considérable que le rendement actuel des meilleures machines.

S'il y a beaucoup à faire dans l'étude de la chaleur, il n'y a pas moins à découvrir dans les domaines de l'électricité. Un prix de 50 000 francs doit être décerné par l'Académie des sciences à l'auteur d'une découverte importante sur la pile électrique ou ses applications.

La découverte la plus désirable dans ce genre serait celle d'un système de pile véritablement économique, pouvant donner des courants électriques à bas prix. Nous verrions alors les rues éclairées par la lumière électrique; les machines électro-magnétiques pourraient être employées comme moteurs dans une foule d'industries, etc. Mais, dans l'état actuel de la science, on ne peut dire si nous sommes près ou loin d'une telle découverte.

L'éclairage à la lumière électrique est actuellement beaucoup trop coûteux. Il ne revient pas à moins de 5 francs par heure à Paris; on ne l'emploie que pour éclairer d'importants travaux qui doivent être terminés dans un très-court délai (pont Notre-Dame, hôtel du Louvre, palais de l'Industrie, etc.), ou pour les grands effets de lumière dans les théâtres (*le Prophète, le Corsaire,* etc.).

Chimie; Production artificielle des substances. — En chimie, les faits nouveaux se multiplient d'une manière surprenante.

Il ne s'écoule pas une année sans que les chimistes trouvent le moyen de reproduire artificiellement quelqu'une des substances que l'on trouve dans la nature. Un illustre chimiste allemand, M. Liebig, a réussi tout récemment à reproduire l'acide tartrique qu'on n'avait pu retirer jusqu'alors que des végétaux où il existe naturellement, du raisin, par exemple.

Parmi ces reproductions de composés naturels, on voudrait surtout réaliser celle de la quinine, de la morphine et autres corps employés en médecine. La production artificielle de la matière colorante de la garance est aussi une question de haute importance, qui a été en quelque sorte résolue au point de vue scientifique par le chimiste Laurent; mais tout reste à faire sous le rapport industriel.

Pour la solution de ce dernier problème, la Société industrielle de Mulhouse a proposé un prix consistant en une médaille d'or.

Quand nous parlons de la reproduction de corps naturels, il doit être bien entendu qu'il ne s'agit que de corps composés; ce qui rentre tout à fait dans le domaine de la

chimie, qui peut actuellement créer, non pas des centaines, mais des centaines de mille corps composés qu'on ne trouve pas dans la nature, et dont quelques-uns ont reçu d'importantes applications.

Quant aux corps simples, c'est-à-dire aux corps que nous n'avons pu jusqu'à présent séparer en plusieurs autres, tels que le fer, l'or, le soufre, le charbon, il est bien probable que les chimistes n'arriveront pas, à l'aide des moyens actuellement connus, à les décomposer et à les reproduire. On serait donc mal inspiré de traiter les corps simples en vue de les décomposer, car on ne ferait que tourner dans un cercle déjà parcouru bien souvent. Cette recherche ne serait pas absurde comme celle du mouvement perpétuel; mais les chimistes savent qu'ils peuvent faire un meilleur emploi de leur temps en attendant qu'ils soient pourvus de moyens de décomposition plus énergiques que ceux que nous possédons.

Sciences naturelles; Acclimatation des animaux et des végétaux. — Dans les sciences naturelles, les progrès sont aussi très-rapides. Des efforts persévérants sont tentés en vue d'acclimater des plantes ou des animaux utiles. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait plus rien à faire dans cette voie; on peut, en effet, juger de l'avenir par le passé et le présent.

Supposons que sur cent essais d'acclimatation un seul réussisse; si le succès porte sur une plante alimentaire comme la pomme de terre, ou un arbre utile comme l'acacia, ou un insecte aussi important que le ver à soie, ne doit-on pas oublier bien vite les quatre-vingt-dix-neuf insuccès?

Presque toutes les grandes opérations de culture ont pour bases des acclimatations plus ou moins anciennes. C'est ainsi que la pomme de terre couvre toute l'Europe depuis un siècle, que les plantations des cotonniers asiatiques ont envahi tout le sud des États-Unis, et que les cannes à sucre de l'Inde et les caféiers de l'Arabie prospèrent dans les Antilles. Ajoutons encore que les céréales cultivées en Amérique sont toutes originaires d'Europe.

Si nous rappelons des faits si connus, c'est qu'on les oublie fort souvent, surtout dans les campagnes. Un cultivateur, fort habile du reste, nous disait dernièrement: « Ne me parlez pas de vos plantes nouvelles; elles ne valent pas les anciennes. Pourquoi faire venir l'igname de la Chine? N'avons-nous pas la pomme de terre, sans aller chercher si loin? — C'est raisonner d'une étrange manière; c'est justement ce qu'a dit votre bisaïeul quand on lui a proposé de cultiver la pomme de terre, nouvellement arrivée d'Amérique. »

Outre la Société d'acclimatation, les autres sociétés savantes favorisent de tout leur pouvoir les importations de végétaux ou d'animaux. C'est ainsi que la Société industrielle de Mulhouse a proposé une médaille d'or pour l'éleveur qui récoltera (dans le Haut-Rhin) 100 kilogrammes au moins de cocons de ver à soie du ricin (*Bombyx cynthia*).

Dans le règne animal, les plus importants essais d'acclimatation portent sur les espèces suivantes, qui donnent, à divers titres, de belles espérances:

Quadrupèdes: — Hémiones [1], yacks (bœufs chinois à queue de cheval) [2], lamas [3], chèvres d'Égypte.

Insectes: — Vers à soie du ricin (*Bombyx cynthia*), du chêne, du vernis du Japon [4]. On désigne sous ce nom un arbre (*Aylanthus glandulosa*) depuis longtemps acclimaté sous le climat de Paris.

Dans le règne végétal, la culture de l'igname [5], du sorgho sucré, se propage sur une grande échelle, de sorte qu'on pourra bientôt porter un jugement motivé sur l'avenir réservé à ces nouvelles acquisitions de notre agriculture.

Sciences médicales. — Dans les sciences médicales, nous trouvons plusieurs grandes questions depuis longtemps à l'ordre du jour. Certaines maladies des plus graves, le choléra, la fièvre typhoïde, le tétanos, l'hydrophobie, etc., se montrent le plus souvent rebelles à tous les remèdes connus. Il s'agit de trouver pour chacune de ces maladies un traitement qui réussisse dans la grande majorité des cas; par exemple, qui soit aussi efficace que la vaccine contre la petite vérole, le sulfate de quinine contre les fièvres, etc.

Pour le choléra spécialement, un homme généreux et bien inspiré par l'amour de la science et de l'humanité, M. Bréant, a légué par testament, à l'Académie des sciences, une somme de 100 000 francs destinée à l'auteur de la découverte d'un traitement efficace. L'intérêt de cette somme doit être dépensé en encouragements pour les travaux qui auront fait faire quelques progrès à la médication actuelle du choléra.

D'autres fondations de l'Académie des sciences, entre autres celles de M. de Monthyon, sont destinées à récompenser les auteurs de découvertes importantes pour le progrès des sciences. M. de Trémont a donné, par testament, une somme annuelle de 1 100 francs destinée à aider dans ses travaux tout savant, ingénieur, artiste ou mécanicien, auquel une assistance sera nécessaire « pour atteindre un but utile et glorieux pour la France. » Ce prix, déjà décerné pour cinq ans, ne sera disponible qu'en 1861.

On voit que si l'Académie repousse obstinément toute communication relative à la quadrature du cercle, au mouvement perpétuel, etc., elle accueille, au contraire, avec empressement les découvertes utiles.

La suite à une autre livraison.

COMMENT ON ATTEINT LA PERFECTION.

J'ai demandé un jour à Poussin par quelle voie il était arrivé à ce haut point de perfection qui lui donnait un rang si considérable entre les plus grands peintres d'Italie, il me répondit: « Je n'ai rien négligé. »

VIGNEUL-MARVILLE.

CONDORS ATTAQUANT UNE GÉNISSE.

Nous avons déjà plus d'une fois entretenu nos lecteurs du condor, ce vautour géant, dont les habitudes ont été l'objet de mille descriptions, mais auquel on conteste parfois le courage. Dans ses ascensions solitaires au sein des Andes, M. Claude Gay l'a surpris attaquant sa proie, et le dessin fidèle que nous reproduisons aujourd'hui d'après son album est déjà une réfutation de passages nombreux qui, dans certains Voyages, font du condor un être presque inoffensif. Ce dominateur de la Cordillère préfère, il est vrai, les proies faciles; mais la faim le rend parfois très-redoutable, même pour les grands animaux, et les pasteurs de la montagne sont contraints de faire bonne garde. En pareille occasion, les gens qui ont vu sont bien ceux dont le témoignage doit être invoqué, et, sous ce rapport, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici celui de M. Stewenson. Ce voyageur consciencieux offre la confirmation la plus complète qu'on puisse donner au lecteur des habitudes du condor, lorsqu'il s'élance contre un paisible troupeau de vaches.

« On distingue dans les Andes trois espèces de condors; la plus redoutable est désignée sous le nom de *moro-moro*. Cet oiseau gigantesque renouvelle à chaque instant la surprise du voyageur; car s'il apparaît tout à coup dans la

(1) Voy. t. III, 1835, p. 223 et 264.
(2) Voy. t. XXII, 1854, p. 329.
(3) Voy. t. XVI, 1848, p. 305; et t. XVIII, 1850, p. 45.
(4) Voy. t. XXIV, 1856, p. 317 et 407.
(5) Voy. t. XXIV, 1856, p. 309.

plaine en développant son envergure immense, on voit un vacillement presque imperceptible de ses ailes le porter en quelques instants par delà les nuages, et bientôt il se détache sur l'azur du ciel comme l'hirondelle nous apparaît à une distance moyenne. En observant cette faculté prodigieuse de locomotion à travers les régions si diverses de l'atmosphère, un homme célèbre du Pérou a voulu se rendre compte des causes de ce phénomène. Le docteur Unanue dit qu'en disséquant un de ces oiseaux, il ne trouva point de vaisseau de communication des poumons à la substance spongieuse



Condors attaquant une génisse. — Dessin de Freeman, d'après M. C. Gay.

de la clavicule, et il affirme aussi qu'il n'existe point de communication entre l'estomac et la trachée; que le creux supérieur du corps est bordé d'une plèvre délicate et transparente, divisée en plusieurs petites cellules; que les poumons descendent jusqu'à la cavité la plus inférieure du corps, et que la partie postérieure adhère à l'épine dorsale et aux côtes; qu'elles sont percées au point de réunion, trouée qui établit une communication avec le corps spongieux qui est dans l'intérieur. Le tissu des poumons est très-poreux, et quand on l'enfle en soufflant à travers la trachée, il s'en échappe une quantité d'air qui remplit les grandes et petites ouvertures aussi bien que celles du sternum et des côtes. Il paraîtrait, d'après cette construction, que l'oiseau a le pouvoir de former un vide dans une portion considérable de son corps pour en rendre l'ensemble plus léger, et lui donner ainsi la faculté de s'élever à la hauteur prodigieuse de 6,172 mètres, où l'atmospère est d'une densité beaucoup moindre qu'à la surface de la terre. »

Tout le monde sait de quelle valeur est ici le témoignage d'un savant dont les ouvrages, peu connus en Europe, sont cependant d'une si grande autorité dans le pays où ils ont été écrits. Non-seulement le docteur Unanue a fait les observations les plus utiles sur l'histoire naturelle dans les Andes [1], mais aucune des variétés atmosphériques des espaces que traverse le condor dans son vol immense n'a échappé à ses études.

« Les condors, poursuit Stewenson, se nourrissent de carcasses d'animaux qu'ils tuent eux-mêmes. La conservation des agneaux et des chèvres exige toute la surveillance du berger et des chiens, et les veaux deviennent fréquemment la proie des condors, qui dirigent en général leur première attaque à la tête, et arrachent les yeux. J'ai vu un jour plusieurs condors attaquer une vache tombée dans une fondrière, d'où elle ne pouvait sortir. La première attaque de ces animaux fut dirigée vers le ventre, par où ils tirèrent les intestins, et tuèrent ainsi l'animal sans s'inquiéter du bruit que nous faisions, comme s'ils savaient qu'il n'était pas en notre pouvoir de le retirer du bourbier. » [2]

Il est si bien avéré aujourd'hui que les condors s'attaquent à des êtres vivants d'une dimension considérable,

[1] *Observaciones sobre el clima del Peru*, Madrid, 1815; seconde édition (la première, publiée au Pérou et devenue rarissime, est de l'année 1806).

[2] *Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud*, 3 vol. in-8.

qu'il semble pour ainsi dire superflu d'accumuler les preuves de leur audacieuse voracité. Les cas, assez rares, dans lesquels il leur est arrivé de fondre sur l'homme n'avaient pas échappé à l'observation des anciens Péruviens, et l'on rencontre, dans les monuments céramiques de ces peuples, plusieurs vases figurés où le condor est représenté faisant sa proie d'un enfant qui se débat, non sous l'étreinte de ses griffes puissantes (les serres de cet oiseau sont comparativement sans force), mais sous la pression terrible de son bec formidable (¹).

A tous ces faits nous joindrons le témoignage d'un observateur bien récent. Lorsque M. de Castelnau sortit de Potosi, il fut suivi, dans sa marche à travers les Andes, par plusieurs condors, et il ne dissimule pas l'inquiétude que de tels compagnons peuvent donner au voyageur, surtout s'il se sent abattu par la lassitude. « Ces oiseaux rapaces s'élevaient d'un vol pesant, planaient au-dessus de nos têtes en éclipsant le soleil et en projetant sur nous des ombres énormes; puis ils allaient à peu de distance se percher sur une crête pour regarder passer notre caravane. Alors, tenant leur tête dénudée presque entièrement cachée dans leur manteau de plume, ils nous suivaient d'un regard perçant, pour reprendre bientôt un nouvel essor; recommençant vingt fois la même manœuvre, dans l'espoir sans doute que, vaincu par la fatigue et la rigueur du climât, l'un d'entre nous, ou du moins l'une de nos montures, succombant en ces lieux, deviendrait un proie facile, sur laquelle pourrait s'abattre leur bande aussi lâche que gloutonne. On a vu des voyageurs, affaiblis par la fatigue et la souffrance, tomber à terre et être aussitôt attaqués, harcelés et déchirés par ces oiseaux féroces, qui, tout en arrachant des lambeaux de chair à leurs victimes, leur fracassent les membres à coups d'ailes. » (¹)

UNE VENTA EN CATALOGNE.

Que n'a-t-on pas dit sur les méchantes auberges de l'Espagne, et que ne peut-on en dire encore? Cervantes n'est-il pas pour beaucoup dans ce déluge de plaisanteries?



Porte d'auberge ou *venta*, en Catalogne. — Dessin de Rouargue.

Certes, les voyageurs modernes n'ont pas contribué à réhabiliter les hôtelleries de la Péninsule. Une remarque à faire, cependant, c'est qu'à toutes les époques l'industrieuse Catalogne échappe le mieux aux récriminations des touristes

(¹) On affirme que lorsque ce vautour veut porter dans son aire une proie vivante, il la saisit de son bec et, par un mouvement rapide, la jette sur son dos où il la maintient ainsi en volant.

(¹) *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, exécutée par ordre du gouvernement français, sous la direction de Francis de Castelnau; Paris, P. Bertrand, t. III, p. 351.

qu'on a mal logés, et qu'en revanche on a écorchés en leur demandant uniquement quelque dédommagement, *por el ruido*, « pour le bruit qu'ils ont fait ».

On confond trop souvent, sous la vague dénomination d'auberge, en Espagne et en Catalogne, les lieux où le voyageur peut trouver un repos en général fort problématique. La dénomination de *posada* répond assez bien au mot hôtel; on ne rencontre les posadas que dans les villes et dans les gros villages. Ailleurs, on peut se loger encore dans les *fondas* et les *mesones*. La *venta* est une hôtellerie isolée, éloignée, en général, de toute ville ou de tout village. Un voyageur allemand, dont les descriptions jouissent d'un certain crédit, affirme que ces gîtes, fondés originairement par de pieuses institutions, peuvent être comparés, sous certains rapports, aux caravansérails de l'Orient : ils ont certainement leur attribution charitable; il s'en faut bien qu'ils aient leur magnificence. « Cet intérieur, dit Huber (et il parle d'une venta qui, selon lui, rappelle toutes les autres), ne se compose guère que d'un seul appartement, un vaste hangar, dont le toit repose à nu sur trois piliers carrés en pierre. Le jour n'y pénètre que par quelques lucarnes ou étroites fenêtres taillées dans le mur, à peu près comme des meurtrières, et cela d'une manière si économique qu'en plein midi l'œil a besoin de s'habituer à ce demi-sombre avant de pouvoir distinguer tant soit peu les objets. Hommes, bêtes et gens y trouvent également place, et plus d'une fois la spacieuse enceinte a contenu près de cent voyageurs, et le double ou le triple de mulets et de chevaux. Ceux-ci sont attachés des deux côtés du mur : on les entend plutôt qu'on ne les voit, car la disposition des fenêtres ne permet à la lumière de pénétrer qu'au milieu de l'enceinte, et les côtés restent continuellement dans les plus épaisses ténèbres. Tout près de la porte d'entrée sont rangés différents chariots du pays (*galeras*), et, çà et là, autour des piliers, les ballots et caisses des différentes caravanes. A l'extrémité opposée brûle sans cesse, au milieu d'un petit espace pavé, le feu de l'hospitalité. La fumée s'échappe soit par les lucarnes, soit par les jours de la toiture, car de cheminée il n'en est pas question. »

On doit croire aisément que, durant les splendides étés de la Péninsule, les hôtes passagers de ces hangars remplis de fumée ne se plaisent guère à y faire un bien long séjour. Le seuil des ventas est presque toujours animé par des groupes composés de voyageurs qui se délassent, et de mélomanes ambulants qui vivent de guitare et de chansons; c'est là qu'on entend encore maintes *seguidillas* et les joyeuses *xacaras* d'Arcangel Puix ou de Felipe Vergon, les poëtes jadis renommés de Ripoll. C'est là que le génie guerrier des Espagnols s'émeut en écoutant les antiques romances de Bernard del Carpio, ou bien ces traditions populaires dans lesquelles on célèbre les adverses fortunes du brave Escaraman, et les glorieux souvenirs de Jayme el conquistador.

Il est à désirer, sans doute, que les chemins de fer, dont le réseau couvrira dans quelques années toute l'Espagne, fassent lever de terre des hôtels plus confortables pour les voyageurs; mais que ce soit, s'il est possible, sans mettre en fuite ces danses et ces vieux souvenirs qui ont un caractère si original et parfois si poétique!

LES TOMBEAUX DES PAPES.

Des deux cent soixante-quatre papes que compte le catalogue de Guillaume de Burry, complété par Noaës et par Artaud, on ne trouve guère à Rome que soixante tombeaux, vingt à peine dans d'autres villes d'Italie : à Pérouse, Viterbe, Florence et Naples, à Arezzo, Pise, Vérone et Salerne, à Ferrare et Bologne, à Reccanati, à Aquila, et enfin dans le couvent du Mont-Cassin. Les papes d'Avignon ont leurs tombeaux en France; et dans toute l'Allemagne, la seule ville de Bamberg possède cette curiosité historique, un tombeau de pape (celui de Clément II, mort en l'an 1047). A Rome même, où la plupart des papes eurent leur sépulture, et où, à Saint-Pierre seulement, plus de cent cinquante papes, dit-on, sont ensevelis, un nombre considérable de tombeaux fut détruit par suite des réédifications des églises de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran en particulier; si bien que rien n'est arrivé jusqu'à nous des plus anciens monuments, si ce n'est quelques inscriptions qu'on retrouve dans les livres. Ce n'est qu'à partir du quatorzième siècle, c'est-à-dire de l'époque où les papes revinrent de la *captivité d'Avignon*, que les monuments commencent à se montrer à nous dans une suite presque non interrompue. [1]

LE PROFESSEUR PROTAGORAS.

Tel était le désir d'acquérir la vertu chez les Athéniens, que la profession de ceux qui étaient considérés comme capables de l'enseigner était de toutes la plus lucrative. Ainsi le sophiste Protagoras, mort à l'âge de soixante-dix ans, après avoir enseigné la sagesse pendant près de quarante, s'était fait, avec le prix de ses leçons, une très-grande fortune. « Protagoras, dit Socrate, dans le dialogue de *Menon* ou *la Vertu*, a amassé plus d'argent avec son savoir que Phidias et dix autres statuaires avec lui. »

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 55.

IV. — SUITE DE LA FRONTIÈRE DE L'EST.

Frontière du Jura. — Entre le Rhin et le Rhône, c'est-à-dire entre Bâle et Genève, la limite de la France, partout adjacente à la Suisse, peut être divisée en quatre parties. 1° D'abord elle est tracée par une ligne vague entre le Rhin et le Doubs; cette ligne se dirige à l'ouest entre l'Ill et la Birse, entre la Largue et le Hale, passe au sud de Delle, laisse à la Suisse Porentruy, puis elle atteint le Doubs à Brémoncourt, à l'ouest de Sainte-Ursanne. 2° La limite coupe deux fois le Doubs dans le coude de Sainte-Ursanne, et suit cette rivière jusqu'aux Brenets, village situé au sud du saut du Doubs, près de Locle. 3° Aux Brenets, la limite quitte le Doubs et suit les crêtes du Jura central jusqu'à la Chapelle-des-Bois, coupe l'Orbe, en laisse la source à la France, ainsi que le lac et le plateau des Rousses. 4° Enfin la limite, de nouveau tracée par une ligne arbitraire, se dirige entre les Rousses et Saint-Cergues, entre Gex et Copet, suit quelque temps le Versoix, coupe le London au sud de Saint-Genis, et atteint le Rhône un peu à l'ouest du confluent du London.

Avant 1792, la France était protégée, depuis le Rhin jusqu'au Rhône, par la neutralité de la Suisse, qui couvrait, comme on l'a déjà dit, le sud de l'Alsace, la route d'Huningue à Béfort, et en même temps toute la frontière du Jura. On ne saurait douter que si la France a résisté à l'invasion de 1793 et de 1794, elle le doit en partie à ce qu'on ne l'a pas attaquée de ce côté quand elle l'était par tous les autres. L'ancienne monarchie avait aussi le droit d'occuper militairement le pays de Porentruy, qui appartenait à l'évêque de Bâle, et de fermer les passages par lesquels l'ennemi pouvait pénétrer sur le territoire français à travers l'extrémité du Jura septentrional. En 1814, on a

(1) Gronovius.

perdu Porentruy, qu'on avait réuni à la France en 1793, mais sans reprendre l'ancien droit d'y mettre garnison.

Telle qu'elle est, la frontière du Jura est assez bonne; elle présente des obstacles sérieux, des défilés difficiles, des montagnes boisées, des cours d'eau, des routes que l'on peut rendre facilement impraticables, parce que le sol de ces montagnes est composé de roches tendres. Elle est défendue par la grande place d'armes de Besançon, et en avant par Montbéliard et Blamont, sur les routes de Porentruy à Besançon; — par le château de Joux, sur la route de Neuchâtel à Besançon; — par la place des Rousses, sur la route de Genève à Besançon.

Si le massif du Jura peut être tourné au nord par Bâle et au sud par Genève, Béfort et Lyon rendent assez difficiles de pareils événements. En arrière du Jura et de Besançon vient la ligne de la Saône, susceptible d'une bonne défense; la Saône était l'ancienne frontière avant l'acquisition de la Franche-Comté (1678). La seule place forte qui existe encore sur la Saône est Auxonne, sur la route de Besançon à Paris par Dijon.

Trois routes et un chemin de fer relient la frontière du Jura à Paris. Les routes sont celles de :

20° Paris à Besançon par Langres, suivant la route numéro 18 jusqu'à Langres, et de là à Besançon par Gray.

21° Paris à Besançon par Dijon, suivant la route numéro 18 jusqu'à Troyes, et de là à Besançon par Châtillon-sur-Seine, Dijon, *Auxonne* et Dôle.

22° Paris à Gex par Melun, Auxerre, Châlon, Lons-le-Saunier, *les Rousses*, Gex, se prolongeant sur Genève.

Le chemin de fer est celui de Paris à Lyon par Dijon, par l'embranchement de Dijon à Besançon.

Besançon est lié à Strasbourg par une route qui passe par *Montbéliard, Béfort*, Colmar et *Schelestadt*. Il est réuni à Lyon par deux routes. La première suit la Saône et passe par Mâcon, Châlon et Dôle; la seconde passe par Bourg, Lons-le-Saunier et Poligny.

La Franche-Comté, qui forme cette frontière, a été acquise par Louis XIV à la paix de Nimègue, en 1678.

La principauté de Montbéliard n'a été réunie qu'en 1793, et cédée par le Wurtemberg par le traité du 7 août 1796.

Frontière des Alpes. — La limite de la France, dans la troisième section de la frontière de l'Est, est tracée par le Rhône depuis le confluent du London jusqu'au confluent du Guier, puis par le Guier jusqu'à la source du Guier vif; après, elle suit le faîte élevé qui sépare le Guier de l'Isère, tourne à l'est, coupe l'Isère au nord du fort Barraux, suit la crête des montagnes qui séparent l'Arc de l'Isère et de la Romanche, atteint enfin la crête des Alpes au mont Tabor, et suit la grande chaîne jusqu'à la source de la Stura. De là, la limite est indiquée par un contre-fort des Alpes qui sépare le Var du Verdon; elle le quitte à la hauteur d'Aurant-sur-Coulomp, pour aller couper le Var entre Sausses et Dalys, et donner Entrevaux à la France. La ligne de démarcation rejoint le Var entre Entrevaux et Puget-Thénier, court au sud-est, et atteint l'Esteron entre Aiglon et la Roque; après, elle suit l'Esteron jusqu'à son confluent dans le Var, et le Var jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. Dans toute cette étendue, la France est adjacente au royaume de Piémont.

La section des Alpes est une des meilleures frontières de la France, surtout depuis que Lyon est devenu une grande place forte fermant le débouché de Genève. Ainsi, Béfort et Lyon ont été élevés pour résister à une attaque venant de Suisse, par Bâle et par Genève, dans le cas où la neutralité de la Suisse serait encore violée. Le Rhône, dans sa partie qui sépare la France de la Savoie, a un cours tourmenté et coule dans un lit montueux : aussi sa vallée n'offre-t-elle aucune route; deux places défendent son cours : Fort-l'Écluse, sur la route de Genève à Lyon; Pierre-Châtel, sur la route de Chambéry à Belley. Entre le Rhône et l'Isère, d'épaisses montagnes traversées par la route des Échelles (Chambéry à Lyon) s'opposent à toute grande opération. La vallée de l'Isère est fermée par Fort-Barraux et Grenoble. Entre l'Isère et la Durance, le massif des Alpes de la Maurienne et des Alpes Cottiennes donne de nouveau toute sécurité à la frontière; mais, aux sources de la Durance, le col du mont Genèvre ouvre la vallée de cette rivière : aussi y a-t-on construit Briançon, point central de la défense des Alpes, Mont-Dauphin, Embrun et Sisteron. Les vallées des affluents de gauche de la Durance, le Guil, l'Ubaye, par lesquelles ont pourrait tourner Briançon, sont défendues : le Guil, par Queyras; l'Ubaye, par Gleisolles, nouvelle place élevée pour fermer le col de l'Argentière, par fort Saint-Vincent et par Seyne. La vallée du Verdon est défendue par Colmars. Sur le Var, Entrevaux ferme une route venant de Nice. La ligne du Var, appuyée en arrière par Antibes, peut permettre une bonne défense. Enfin, en arrière des Alpes est le Rhône, dont le principal passage, Lyon, est, comme on l'a dit, une grande place d'armes.

Ce qui fait le principal mérite de la frontière des Alpes, c'est que le Rhône supérieur, l'Isère, la Durance et le Var, sont séparés par de hautes chaînes de montagnes, larges et difficiles, qui empêchent les opérations dans l'une de ces vallées de s'appuyer sur les opérations exécutées dans les autres : aussi les invasions qui ont été tentées sur la frontière des Alpes ont-elles toujours eu peu de résultat. En 1692, le duc de Savoie envahit la vallée de la Durance, s'avança jusqu'à Gap, mais fut repoussé par Catinat. En 1709, il fut encore obligé de battre en retraite devant le maréchal de Berwick, qui, de Briançon, déjoua toutes ses tentatives. Du côté du Var, cinq invasions ont été essayées, et toutes ont été infructueuses. Ces attaques sont celles du connétable de Bourbon et de Charles-Quint, pendant le règne de François Ier; celle du prince Eugène, en 1707, qui échoua devant Toulon, habilement défendu par le maréchal de Tessé; celle des Impériaux, en 1746, qui vinrent assiéger Antibes, et furent repoussés par le maréchal de Belle-Isle; enfin l'attaque de Mélas, en 1800, qui fut arrêté sur le Var par la vigoureuse résistance de Suchet. Aussi, en 1814, la coalition, laissant les Alpes et le Var, se porta directement de Genève sur Lyon, mal défendu par le maréchal Augereau, pour faire tomber, en prenant Lyon, les Alpes, le Var, et les places de la Durance et de l'Isère.

La frontière des Alpes est reliée à Paris par deux routes et par deux chemins de fer. Les deux chemins de fer sont ceux de Paris à Lyon par Dijon, et de Paris à Lyon par le Bourbonnais. De Lyon, la route de fer se prolonge sur Genève d'un côté, et de l'autre sur Marseille et Toulon, avec un embranchement sur Grenoble.

Les routes sont celles de :

23° Paris à Lyon par Melun, Montereau, Sens, Auxerre, Châlon, Mâcon (par la Bourgogne).

24° Paris à Lyon par Fontainebleau, Briare, Nevers, Moulins, Roanne (par le Bourbonnais).

Lyon, important nœud de routes et vrai boulevard de la frontière des Alpes, est en communication avec :

Genève, par Nantua et Fort-l'Écluse;

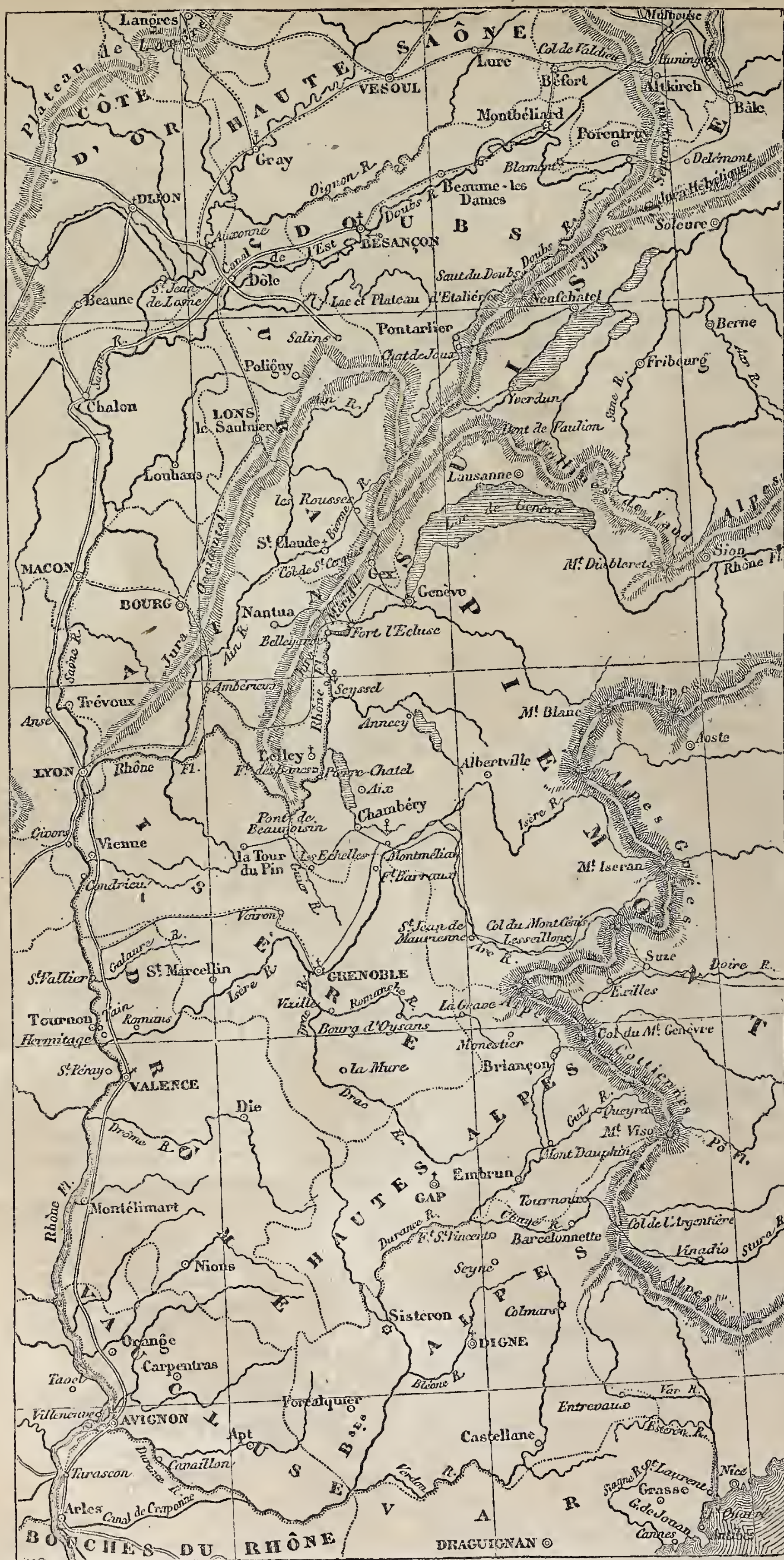
Chambéry et Turin, par la Tour-du-Pin et les Échelles;

Grenoble, et de là sur Montmélian;

Marseille, par Valence et Avignon.

La frontière des Alpes a été formée par l'acquisition de la Bresse et du Bugey, faite par Henri IV en 1601; — du Dauphiné, par Philippe VI; — de la Provence, par Louis XI. — Louis XIV y a ajouté, en 1713, la vallée de Barcelonette.

La suite à une autre livraison.



Frontières de France. — Frontières du Jura et des Alpes.

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez page 45.

HARLEM.



La Porte dite *d'Amsterdam*, à Harlem. — Dessin de Rouargue.

LA CIGOGNE. — LE CARILLON. — LES VEILLEURS.

Il était nuit lorsque j'arrivai à Harlem. Je me suis laissé conduire par un jeune homme doux et honnête à l'hôtel du Lion-d'Or. Les domestiques de place hollandais ne m'ont paru ni importuns ni serviles : ils ont droit aux égards des étrangers. Ce serait une faute de les repousser et de les traiter brusquement, en souvenir des sots personnages qui font si platement le même office dans quelques pays étrangers. Il n'est pas de devoir si infime que l'on ne relève lorsqu'on sait s'en acquitter avec convenance, et on est disposé à bien préjuger du caractère et de la civilisation d'un peuple lorsqu'on rencontre de la politesse et de la bonne foi dans les plus petits métiers.

A mi-chemin entre la station et l'hôtel, une bonne vieille femme s'est approchée de mon guide et lui a parlé avec un accent plaintif.

— Est-ce l'aumône qu'elle demande?

— Non, Monsieur, elle n'est pas pauvre; mais elle a perdu sa cigogne.

En France, on aurait dit : Elle a perdu son chat. Je dois dire toutefois qu'en automne on ne voit guère de cigognes en Hollande. De Leyde à Harlem, j'en ai aperçu seulement deux qui paissaient avec les vaches. L'une d'elles boitait très-bas et péniblement; on n'avait pas eu l'idée de lui donner une jambe de bois, comme à cette belle cigogne de notre jardin des Plantes de Paris, qui, estropiée par je ne sais quel accident, marche aujourd'hui, grâce à cet ingénieux procédé, aussi lestement qu'un de nos jeunes soldats invalides. Mais j'ai gardé pour moi ce souvenir trop pittoresque; il m'aurait compromis.

L'hôtel du Lion-d'Or est confortable. On m'a logé dans une vaste salle, au rez-de-chaussée. J'espérais y bien dormir.

Par malheur, dans cette paisible Hollande, il y a deux bruits dont il n'est pas plus facile de comprendre l'agrément que l'utilité : ce sont les carillons des églises et les avertissements des veilleurs.

La musique des carillons est tout à fait inintelligible et n'a rien de plaisant. A Harlem, au coup de neuf heures, les cloches de la grande église, faites, dit-on, de l'airain pris à Damiette en l'année 1219 par les croisés de Hollande, s'évertuent chaque soir à carillonner à tort et à travers pendant vingt à trente minutes. Je demande, en termes fort discrets, ce que peut signifier ce charivari aérien.

—Monsieur, me répond gravement le garçon de l'hôtel, ce carillon rappelle tous les soirs, à la même heure, la grande victoire que nous avons remportée sur les Espagnols.

Je ne réplique rien. Mais quelle peut être cette victoire? Tout frais instruit de tous les anciens faits et gestes de Harlem, je ne verrais guère à célébrer que sa résistance héroïque et malheureuse contre Ferdinand de Tolède, fils du duc d'Albe, en 1572. Or, où serait l'avantage de rappeler si bruyamment tous les soirs, depuis trois siècles, cette fatale aventure, dont le dénoûment, après capitulation, fut la décapitation de deux mille habitants sous les haches de quatre bourreaux? Serait-ce ressentiment? L'Espagne d'aujourd'hui n'est pas plus responsable des atrocités commises par l'ordre du duc d'Albe que nos grands journaux, par exemple, ne croient l'être, en 1860, des opinions qu'ils ont propagées et soutenues en 1840. Est-ce vanité? Si cette nuit il prenait fantaisie à nos églises de France de carillonner toutes nos victoires, demain l'Europe se réveillerait sourde.

Vers minuit, comme je me sentais descendre peu à peu dans la douce torpeur du sommeil, je fus subitement rappelé au sentiment de la réalité par une grosse voix murmurant dans la rue, avec accompagnement de deux ou trois grands coups secs. — Est-ce une autre victoire contre les Espagnols? me dis-je assez tristement. — Une demi-heure après, presque entièrement endormi, autre sursaut. — Je saurai ce que cela signifie! m'écriai-je, et, écartant mes rideaux, je m'élançai vers la fenêtre. Je guettai quelque temps, et enfin j'entrevis, dans la rue déserte, comme je le soupçonnais, un pauvre veilleur de nuit. Ce qu'il disait, de sa formidable voix de basse-taille, était facile à deviner : « Il est minuit; dormez en paix. » Le conseil était bon : il m'a fait souvenir de mon grand vieux cousin Robillard, qui, au 1er de chaque mois, venait subtiliser très-dextrement à ma tante ses économies, et, en les emportant, ne manquait jamais de lui dire : « Écoutez-moi bien, tante; croyez-moi, achetez des rentes sur l'État : c'est le bon moment! » Les deux coups secs frappés régulièrement de dix en dix pas étaient produits par une espèce de marteau de bois qui tombe et retombe sur une planche. J'ai appris le lendemain que Harlem jouissait de l'inappréciable bienfait d'une troupe de vingt de ces veilleurs, chargés de parcourir incessamment les places et les rues du soir au matin, sans doute pour empêcher les Hollandais de s'endormir s'ils veillent, ou pour les réveiller s'ils dorment : ce pourrait être affaire d'hygiène; trop de repos amène trop d'embonpoint. Quant aux voleurs, bien habiles seraient les veilleurs qui parviendraient à les surprendre en s'annonçant de loin avec un tel tapage. J'ai fort étonné mes hôtes du Lion-d'Or en leur racontant, le lendemain, qu'à Paris nous avons confié la garde de nos nuits à des hommes silencieux, qui se glissent et s'avancent dans l'ombre, rasent les murailles, sans plus se faire entendre des plus fines oreilles que le souffle de l'air sous un ciel tranquille.

— Moi, j'aurais peur de ces gens-là! m'a dit naïvement l'hôtesse.

Du reste, ces deux bruits sont à peu près les seuls qui troublent la paix profonde de Harlem : les voitures sont très-rares, les cochers ne jurent jamais; on ne crie pas les marchandises, les passants ne se parlent guère, les jeunes filles sourient doucement, et les enfants sont très-sages.

LA GRANDE PLACE. — LAURENT COSTER.
L'HOTEL DE VILLE.

On est presque honteux de se promener dans une ville si solitaire. Toutes les fenêtres vous regardent et ont l'air de vous dire : Qui es-tu? Où est ta famille? Pourquoi es-tu si curieux? Tu n'as donc rien à faire? Il faut vraiment que tu aies bien du temps et de l'argent de reste pour flâner de la sorte. C'est une mauvaise chose que l'oisiveté. Va-t'en, va-t'en chez toi!

— Monsieur, m'a dit le libraire de la Grande place, il faut voir Venise en carnaval, Rome pendant la semaine sainte, et Harlem dans la saison des fleurs.

Venise n'a plus de carnaval, Harlem a toujours des fleurs; mais, en septembre, on doit se contenter des charmantes jacinthes qu'un dernier rayon de soleil caresse sur le bord des fenêtres.

La grande place du Marché (*Groote-Markt*) est intéressante. Jadis on l'appelait Zand (sablon). Elle servait alors aux tournois. Les riches horticulteurs de Harlem ne songent guère, depuis bien longtemps, à pareille chose : ils ne joutent entre eux qu'avec des fleurs. Cependant Anne Radcliffe, de sombre mémoire, raconte qu'à son passage à Harlem, en 1794, elle vit deux pièces de canon braquées devant le corps de garde du marché. Il y avait d'autres batteries aux portes de la ville. Les Harlemois avaient pris parti, dès 1787, contre le stathouder Guillaume V; c'était une cause de divisions intestines : en 1793, le stathouder fut obligé de se réfugier en Angleterre; mais son expulsion, favorisée par l'intervention française, n'avait pas suffi apparemment pour apaiser tout à fait les esprits.

Au milieu du Groote-Markt s'élève la belle statue en bronze de Laurent Coster, par Roger; elle a été inaugurée, en 1856, avec solennité et enthousiasme. Dans une de ses mains, elle tient levée une lettre mobile, l'A. L'inscription latine du piédestal affirme que Laurent Coster est le véritable inventeur de la typographie ([1]). Un auteur désintéressé et impartial, M. Auguste Bernard, dans son savant ouvrage sur les origines de l'imprimerie, incline à croire que l'imprimeur harlemois a, en effet, inventé les caractères mobiles. Cette opinion s'appuierait en partie sur ce que l'on aurait vendu dans les Pays-Bas des livres *moulés* (jetés *en molle*) dès 1445, c'est-à-dire avant que Gutenberg eût encore rien produit ([2]). Comme témoignages victorieux, les savants hollandais montrent aux étrangers les incunables conservés dans l'hôtel de ville de Harlem et dans la bibliothèque publique de la Haye. Le procès est encore pendant. On a inscrit sur une des maisons de la place, sous un buste de Coster faisant le même geste que la statue, ces quatre mots : *Costeri œdes typographiæ natales.* Suivant la tradition, ce serait là, et aussi dans le Bois, que Laurent Janzoon (fils de Jean), surnommé depuis Coster (marguillier), aurait fait ses premières expériences typographiques. Sur la maison où il était né, vers 1370, et que l'on dit avoir été démolie en 1819, il y avait une autre inscription, composée de deux vers latins, où la conviction des Harlemois s'exprimait d'une façon encore plus énergique :

« Laurent, avec l'aide de Dieu, a inventé l'art d'imprimer. Nier la gloire de ce grand homme, c'est nier celle de Dieu même ([3]). »

Il ne manque aux Hollandais, pour convaincre le monde, que de découvrir un de ces essais de Coster portant une date certaine antérieure aux premiers livres imprimés de Mayence et de Strasbourg. Mais alors même la gloire de l'invention pourrait bien rester à Gutenberg, de même qu'on a très-justement conservé à Christophe Colomb celle d'avoir découvert l'Amérique, bien qu'il soit incontestable que Sébastien Cabot ait abordé le premier au continent américain ([4]).

Plusieurs monuments décorent la Grande place :

L'ancienne boucherie, toute hérissée de têtes de bœufs, de béliers et de moutons en pierre : elle sert aujourd'hui de caserne;

L'ancien hôtel de ville, transformé en corps de garde;

L'hôtel de ville actuel, dont la grande salle est ornée de quelques tableaux; le plus remarquable est celui où les peintres Wijnvelt et Egenberger ont représenté la Jeanne Hachette de Harlem : c'était une veuve nommée Kenau Simons Hasselaar; pendant ce fameux siége de 1572, elle se mit à la tête de trois cents femmes armées, et, sous les ordres du brave commandant Ripperda, défendit courageusement les remparts.

La devise de l'hôtel de ville est : *Vicit vim virtus* (La vertu triomphe de la force); hélas! elle y met parfois bien du temps! Sur l'hôtel de ville de la Haye, on lit : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum* (Heureux celui que les dangers d'autrui rendent prudent). Pourquoi n'avons-nous pas aussi de ces devises, mais en bon français? Ne serait-il pas agréable de rencontrer, en passant, tel beau vers de Corneille coulé en bronze au front d'un de nos monuments publics? Nos pères aimaient beaucoup ces inscriptions extérieures qui animent les pierres et les font parler : celles des fontaines étaient ingénieuses; celles des cadrans solaires étaient parfois de très-bons avertissements qu'il serait intéressant de recueillir.

([1]) « Laurentio Costero, Harlemensi viro consulari, Typographiæ » inventori vero, monumentum hoc erigi curavit Collegium medicum.»

([2]) Voy. t. XXVI, 1858, p. 187, et l'*Histoire de France d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque*, t. Ier, p. 590.

([3]) « Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem.
» Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est. »

([4]) Voy. le tome Ier de nos *Voyageurs modernes*, p. 91, note 5.

LA GRANDE ÉGLISE. — LES QUAIS.
LA PORTE D'AMSTERDAM. — L'AANSPREKER.
LE PETIT COUSSIN.

La grande église, construite de 1472 à 1516, était dédiée à saint Bavon lorsqu'elle servait au culte catholique. Elle est célèbre par ses vastes dimensions, et surtout par ses orgues, rivales de celles de Fribourg. C'est Chrétien Muller qui les a construites, de 1735 à 1738. On les touche pour le public deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, d'une à deux heures. J'avais pris grand soin d'arriver à Harlem un mercredi soir; mais, le jeudi, l'organiste fit coller sur la porte de l'église une petite affiche qui annonçait une remise à huitaine « pour cause d'indisposition. » J'avais cependant compté depuis la veille sur les orgues de la cathédrale pour me consoler de son carillon. La ville devrait bien faire les frais d'un sous-organiste.

Ma figure exprimait sans doute tout mon ennui. Un jeune homme s'approcha de moi, et m'assura que si je voulais prendre patience jusqu'au mardi suivant, je ne pourrais manquer d'entendre cette fois le virtuose hollandais. — Et d'ici là, que faire à Harlem? — Le jeune homme parut scandalisé; il avait l'air de dire : Et que faire ailleurs qu'à Harlem? C'était, je crois, le gardien de la cathédrale, où j'entrai avec lui. J'imagine que de Musset pensait aux églises protestantes quand il a dit :

. . . . Nu comme un mur d'église.

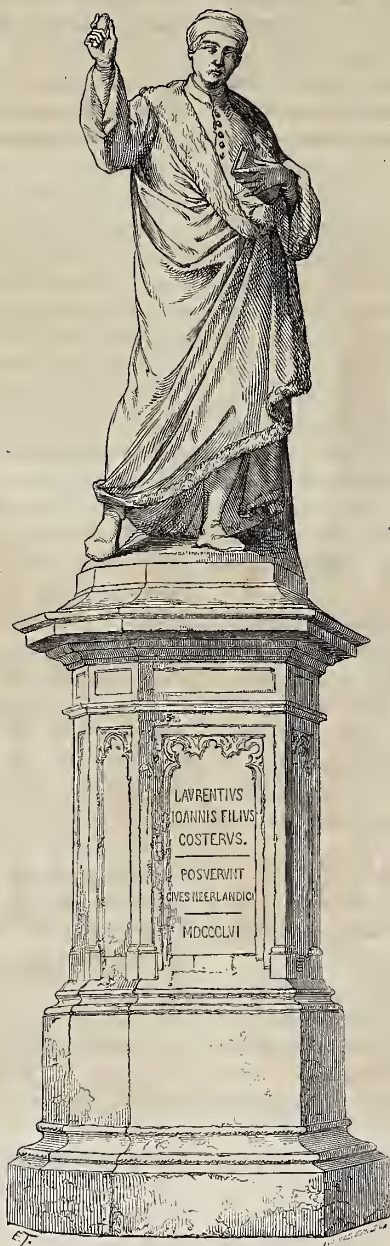
Je n'ai remarqué, dans la nef, qu'une belle grille en cuivre qui la sépare du chœur, de petits modèles de vaisseaux suspendus aux voûtes (toujours en souvenir de la prise de Damiette), et plusieurs tombes ou pierres funéraires, entre autres celles du vaillant de Raad, mort pendant le siége de 1572; de deux ingénieurs, Brunings et Conrard; et de Bilderdijk, auteur de deux poëmes : *le Monde primitif* et *la Maladie des savants*. On considère Bilderdijk comme le plus grand poëte de la Hollande après Vondel. Il avait suivi Guillaume V en Angleterre; de là, il s'était exilé en Allemagne, où il avait vécu pauvrement. C'était un esprit sombre. Il avait la France en aversion. Le roi Louis Bonaparte l'avait attiré à sa cour, et lui avait fait une pension que Napoléon supprima. Il est mort en 1831.

Je monte sur la tour du seizième siècle, où sont les deux fameuses cloches de Damiette, et je vois ou crois voir la mer du Nord, le Zuyderzée, des villes, des villages, mille canaux; je reste froid cependant : le ciel est terne, aucun rayon de soleil ne donne la vie à ce vaste panorama. En descendant, je cherche une pièce de monnaie pour rémunérer le gardien, mais je laisse glisser ma bourse, qui se vide à travers un dédale de charpentes : les pièces jaillissent, bondissent, tintent dans l'abîme et vont se perdre, au milieu des ténèbres, sur les voûtes poudreuses de la nef. — On les retrouvera, me dit le gardien, quand on fera des réparations à la voûte... peut-être dans deux ou trois cents ans. — Ce seront alors, pensé-je, des curiosités numismatiques! — Ma réflexion ne me console qu'à demi.

Et je recommence à errer. Le Spaarne, qui serpente à travers la partie Est de la ville, a la largeur d'un grand canal. Ses eaux ne sont point sillonnées de barques nombreuses. Un très-petit bateau à vapeur, que je vis en remonter le cours, avait attiré hors des maisons une quarantaine de spectateurs : c'était évidemment une rareté. Les deux quais sont bordés de très-jolies maisons que Diderot admira, tout en s'en moquant un peu : « On prendrait, dit-il, ces maisons pour des modèles un peu somp-

tueux d'un palais; elles étaient à mes yeux de grands hygromètres, et je m'attendais à tout moment d'en voir sortir l'homme au beau temps, et d'en voir sortir la femme en temps de pluie. » Anne Radcliffe ne trouva pas qu'il y eût lieu à raillerie : elle dit simplement que l'on voit de très-belles maisons à Harlem; mais elle en prend occasion d'apostropher rudement le caractère hollandais : « On traverse, s'écrie-t-elle, des rangées de superbes édifices sans rencontrer une voiture, ou même un domestique. L'amour de l'argent, pour le posséder sans en jouir, est la passion dominante de tous les Hollandais sans exception, quels que puissent être, à d'autres égards, leurs dispositions et leurs caractères. Depuis l'enfance jusqu'à la caducité, cette passion est chez eux ardente, enracinée, indestructible et universelle. » Voilà une accusation bien absolue, et la célèbre romancière aurait eu besoin, pour connaître si à fond les vertus et les vices des Hollandais, de rester un peu plus longtemps dans le pays. Son voyage n'y dura qu'un été. Tout au moins aurait-elle dû ajouter que la Hollande avait encore une autre passion « très-ardente et très-indestructible », celle de la liberté.

La vente du blé peut animer quelquefois le rivage du Spaarne; mais elle commence et s'achève apparemment à des heures où le voyageur paresseux cherche à compenser, par un supplément de sommeil, les interruptions des veilleurs; car, au jour dit, avant onze heures du matin, une poule n'aurait pas trouvé un grain à manger sur le quai où se fait ce commerce. Je n'ai pas été plus heureux au marché de tourbes. La pensée m'était venue de visiter une fabrique d'étoffes de damas ou de velours. Attiré par un bruit de machines, j'entre dans une grande salle : on y file du coton. Je renonce aux recherches industrielles.



Statue de Laurent Coster, sur la Grande place de Harlem.

Fatigué de rues et de murailles, la grande porte de brique, très-fidèlement représentée par M. Rouargue, m'a surtout charmé, en ce qu'elle semblait m'inviter à une promenade à travers champs. C'est, dit-on, une ancienne construction espagnole; elle est assurément d'une solidité à arrêter les armées de ceux qui l'ont fait construire, si, pour imposer silence au carillon, ils avaient jamais la fantaisie de faire recommencer le siége par ce côté-là; et, à vrai dire, on ne voit pas bien quel autre endroit ils pourraient choisir pour batailler. La ville presque partout ailleurs est grande ouverte. Quelques grilles de fer aux fenêtres d'en haut m'avaient fait supposer que ce vieil édifice servait de prison; mais le gardien (que garde-t-il?), logé en bas dans l'épaisseur d'un mur, m'a assuré qu'il habitait seul la porte; je l'en ai félicité : belle résidence!

Au retour, j'ai rencontré un homme tout vêtu de noir, habit large, petite culotte, bas de laine et boucles aux souliers. Il avait un rabat; un grand crêpe attaché à un coin de son tricorne flottait au vent; un autre, non moins long, attaché au collet de son habit, descendait jusqu'à ses jarrets. Il m'a salué fort poliment. C'était l'*aanspreker*, l'annonceur de mort, le sémonneur d'enterrement : il portait des billets « de faire part » de maison en maison. Il a frappé à une porte que je considérais attentivement, et j'en ai tressailli; au milieu du panneau supérieur de cette porte était attaché un joli petit coussin rose, ovale, large comme les deux mains, en partie couvert de plis de dentelle disposés de manière à laisser entre eux la forme d'une croix. Je me rappelai que c'était là le signe d'une naissance. Le dialogue de ce seuil était bref, mais saisissant : — « Je viens à la vie terrestre », disait le petit coussin rose. — « Moi, je vais à la vie céleste », répondait le billet de l'homme noir.

Les miroirs des fenêtres sont rares à Harlem. Deux grandes fenêtres rondes, séparées par une porte cochère, ont reporté mon imagination vers le Japon et la Chine. En rencontre-t-on ailleurs? Du moins cette forme est-elle tout à fait inusitée en France, et, je crois, dans le reste de l'Europe.

Derrière les vitres d'un libraire, je vois une caricature politique assez vive. Tout flegmatiques qu'ils soient, les Hollandais paraissent se plaire à fronder un peu, et à rire de ces quatre ou cinq maîtres du monde si énergiquement caractérisés par notre grave et savant Domat ([1]).

LE HAARLEMMERMEER-POLDER. LE LEEGH-WATER.

Harlem a, de même que la Haye, son bois et son troupeau de daims, mais sa mer a disparu comme par enchantement. Au printemps de 1848, on allait encore se promener à la voile sur cette immense étendue d'eau qui couvrait onze lieues de terrain, où des villages avaient été engloutis, où des flottes de soixante-dix bâtiments plats s'étaient canonnées, où des navires marchands sombraient au milieu des tempêtes, où l'on pêchait le géant de l'eau douce, le *Silurus glanis*. Aujourd'hui on parcourt à pied ou en voiture le fond de ce lac converti en *polder* ([2]), que le laboureur ensemence, et où l'on bâtit des fermes, des églises, des hameaux. La mer de Harlem s'était formée de quatre lacs qui, s'agrandissant d'année en année, avaient fini par se réunir en 1647. Les Hollandais n'ont jamais eu de raison pour désirer plus d'eau qu'ils n'en avaient dès les premiers temps. On ne vit donc point sans déplaisir que, mêlés ensemble, les lacs tendaient sans cesse à élargir leur

([1]) Voy. t. XXV, 1857, p. 34.

([2]) Nom donné aux terrains d'alluvion ou anciens marécages que l'on est parvenu à dessécher.

lit aux dépens des cultures. Le vent, la pluie, l'orage, tout souffle de l'air leur était occasion d'empiéter sur les digues et les prairies. Leur superficie, qui n'était, en 1531, que de 6 585 arpents, s'étendait, en 1806, à 20 000. On avait songé bien des fois à mettre un terme à ces envahissements. «Le 9 novembre 1836, les eaux, chassées par un vent d'ouest, s'élancèrent par-dessus les digues et les routes, et arrivèrent jusqu'aux portes d'Amsterdam. Cet événement décida du sort de *Haarlemmermeer*. Le lac avait menacé Amsterdam, Amsterdam dit au lac : Tu disparaîtras! » (¹)

Comment faire pour se débarrasser du voisinage d'une petite mer incommode? Rien de plus simple. On creuse un grand fossé tout alentour; puis, avec une pompe, on tire à soi l'eau de la mer et on la jette dans le fossé, qui la conduit à l'Océan.

Les Hollandais ont fait construire la pompe en Angleterre, et lui ont donné le nom d'un de leurs ingénieurs du dix-septième siècle, Leegh-Water, qui avait écrit, en 1643, un petit livre pour conseiller le desséchement de la mer de Harlem à l'aide de cent quarante moulins. Or les mots *leegh-water* signifient précisément *vide-eau* : c'était sans doute un surnom de l'ingénieur.

Le 7 juin 1848, le *Leegh-Water* se mit à l'œuvre; on lui donna deux aides, le *Cruquius* et le *Lijnden*; mais, beaucoup plus puissant et actif, il est resté seul célèbre, et c'est lui que l'on signale à la curiosité des voyageurs.



Le Quai du marché aux grains, à Harlem. — Dessin de Rouargue.

Le jour où j'allai voir le leegh-water, il faisait froid. Pourvu d'une carte qui autorise à visiter en détail la machine, et qu'on délivre à Harlem, je montai dans une petite voiture conduite par un cocher de quatorze à quinze ans. Nous traversâmes le Bois et plusieurs petits villages. La route était bordée de beaux arbres, de maisons de plaisance où vivent en été les riches habitants d'Amsterdam : Harlem est pour eux ce que Bellevue, Lucienne, Bougival ou Brunoy sont pour les Parisiens. Tout à coup mon jeune conducteur arrêta les chevaux et traça devant lui, dans l'air, avec le bout de son fouet, un demi-cercle éloquent qui voulait dire : « Où était la mer de Harlem! » Le contraste était en effet solennel : derrière nous, un épais rideau vert entremêlé de toits, toute la vieille civilisation qui couvrait la terre et me dérobait à moitié la vue du ciel; devant nous, et à la distance où nous étions, une sorte de désert immense, uniforme, nu, silencieux.

Nous suivîmes quelque temps un large canal, jusqu'à un endroit où un bac nous reçut, hommes, voiture et chevaux. De l'autre côté s'élevaient quelques cabanes et le leegh-water. J'éprouvai d'abord quelque déception, mais je n'en accusai que moi. Je m'étais attendu à voir un édifice grand comme une cathédrale, ou tout au moins comme les colonnes de nos plus hautes usines. Le *leegh-water* n'est qu'une assez petite maison, et, après tout, n'en est que plus admirable, contenant tant de force en si peu d'espace et sous une forme si modeste. On l'a comparé à un château féodal; il fallait ajouter « en miniature ». Il se compose simplement d'un premier bâtiment, peu vaste, où sont les fourneaux qui produisent la vapeur, et d'une tourelle plus élevée, d'où sortent huit pompes ou suçoirs (suivant une juste expression) qui plongent dans les tubes du fossé

(¹) Esquiros, *la Néerlande et la vie hollandaise*.

d'enceinte : l'eau attirée emplissait ce fossé, d'où elle se déversait dans le canal. Les plates-formes du chauffoir et de la tourelle sont crénelées. Les ouvriers étaient peu nombreux; aucun ne leva la tête vers moi et ne me proposa de me conduire. Sans faire aucune question, je regardai de côtés et d'autres à loisir, puis je montai sur la tour, qui a vingt pas de diamètre. De là, je contemplai le lit du lac desséché. Ce fut un de ces quarts d'heure pleins et puissants qui valent des mois entiers de la vie ordinaire, et sont très-rares, même en voyage. Je ne pouvais ni ne voulais me défendre d'une sérieuse émotion devant ce grand et noble spectacle du triomphe de la volonté humaine. Aussi loin que mes regards pouvaient atteindre, je voyais les témoignages de l'intelligente ardeur qui, depuis quelques années, s'applique à transformer tout ce sol, nouvellement conquis, en champs et en pâturages fertiles. Çà et là de petites colonnes de fumée sortaient de petits toits de briques ou de chaume. Des chèvres, rares, isolées, paissaient près de petites haies. De petits arbres commençaient à sortir de terre. Des teintes différentes marquaient légèrement la diversité des cultures : ici le blé, plus loin le colza, ailleurs la prairie; vers l'horizon, j'aperçus un petit clocher d'église qui faisait songer à un mât de navire; ce devait être là le milieu du lac. Comme M. Esquiros, je remarquai aussi de blancs oiseaux aquatiques qui tournoyaient, semblables à des voyageurs égarés, au-dessus de l'ancien lit du Haarlemmermeer. Quelques cultivateurs, pauvres et courageux émigrants au milieu de la mère patrie, travaillaient de distance en distance dans la solitude. En leur extrême vieillesse, ils pourront dire à leurs enfants : « Avant nous, il n'y avait rien ici. Tous ces arbres, nous les avons plantés; nous avons semé les premiers grains de ces riches moissons. De nous datera l'histoire de cette terre nouvelle, qui doit sa fertilité à nos sueurs et que consacreront nos tombeaux. »

Je redescendis, et je me trouvai en face d'un homme jeune encore, vigoureusement constitué, à la figure pâle, à l'œil vif, et dont la physionomie très-intelligente invitait à la sympathie. C'était le chef des travaux du leegh-water. Il est Anglais, et il m'a montré, avec quelque satisfaction, ces mots inscrits sur la machine :

HARVEY AND C°
MAKERS
HAYLE FOUNDRY
CORNWALL
ENGLAND.

Ma curiosité a trouvé ample satisfaction dans les complaisantes réponses de cet étranger. Je lui ai demandé de quelle utilité pouvait être encore la machine; il a souri, et, étendant la main vers l'immense polder, m'a dit dans un anglais très-expressif : « Sans le leegh-water, cette jeune terre serait fort embarrassée pour vivre : c'est une enfant; il lui faudra longtemps encore une gouvernante. Elle ne sait ni absorber l'eau, ni la laisser se dissoudre en vapeur, ni la prendre, ni la garder, ni la rendre. Aux temps de pluie, elle redeviendrait lac, si le leegh-water ne lui venait en aide promptement et ne la soulageait de ce que les nuages lui ont versé de trop en le reportant dans le canal; en été, elle ne serait plus qu'un désert aride, si, au contraire, le leegh-water ne reprenait au canal ce qui est nécessaire pour l'arroser. Il se passera bien des années avant qu'elle ait appris à se conduire suivant ses intérêts; mais nous arriverons peu à peu à faire son éducation. »

La pâleur mate de mon interlocuteur me donna un soupçon. Ce desséchement n'avait-il pas été une cause de fièvres? L'expression de l'Anglais devint très-sérieuse. Il avait souffert sans doute, et peut-être quelques-uns de ses compatriotes, de ses frères, avaient-ils été les victimes de ce grand labeur. J'appris que les villages voisins étaient tous encore plus ou moins sous l'influence du fléau. A Harlem même, depuis les premières années du desséchement, la mortalité a augmenté; mes hôtes du Lyon-d'Or ont, j'espère, exagéré le mal lorsqu'ils m'ont assuré que plus d'une moitié de la garnison était dévorée par la fièvre.

Au retour, je me suis sottement créé un remords. En passant la première fois sur le lac, j'avais été frappé de la physionomie d'un des deux bateliers : il avait des yeux de taureau, la figure dure, les cheveux rouges, l'encolure d'un Hercule; il paraissait bien malheureux. Par suite d'une disposition à la méfiance, trop commune en voyage, j'avais chargé mon petit cocher de payer lui-même le prix du passage. La seconde fois, l'air misérable du batelier me serra de nouveau le cœur : je vois encore son salut timide, où je devinais une prière; j'eus bien l'intention de faire ce que je devais, et même le plus libéralement possible. Mais j'étais très-enveloppé, et, tandis que je cherchais quelques florins, déjà la voiture roulait à terre, et le bac repartait pour l'autre bord. Qu'importait? J'aurais dû arrêter la voiture, rappeler le bac. Quoi de plus simple? Je n'aurais certes pas hésité si le vent eût jeté mon chapeau à terre, et s'il avait eu cette bonne idée, il m'aurait rendu service. Ces lenteurs de résolution et d'action, en pareilles circonstances, sont pitoyables : je le sentis bien à l'aiguillon qui me perça secrètement jusqu'à Harlem. Si quelque voyageur lit ces lignes, et si, allant au leegh-water il reconnaît le pauvre homme au portrait que je viens d'en faire, je le supplie d'acquitter ma dette. L'espoir que cet appel peut être entendu et ce vœu exaucé, m'est de quelque soulagement.

La suite à une autre livraison.

LA SCIENCE EN 1859.

Voyez les Tables des années précédentes.

SCIENCES NATURELLES.

Génération spontanée. — La plupart des physiologistes admettent que, depuis la création jusqu'au moment actuel, la vie s'est communiquée par une chaîne non interrompue d'êtres qui en ont été successivement possesseurs, et que la matière brute ne saurait s'organiser de façon à constituer un animal ou une plante, si elle n'est soumise à l'influence d'un être vivant ou d'un germe qui en provient.

D'autres, au contraire, ont soutenu que la matière inerte, placée dans certaines conditions physiques et chimiques, était apte à prendre vie sans le concours d'un être générateur; que les animaux et les plantes pouvaient se constituer de toutes pièces.

Le désaccord, on le conçoit bien, ne porte pas sur les êtres placés aux degrés supérieurs de l'échelle animale. Il n'est pas un naturaliste qui prétende qu'à notre époque un cheval ait été spontanément créé, et soit sorti de la matière brute en bondissant. Le débat porte sur les animaux inférieurs, dont l'organisation plus simple permet, sans une absurdité aussi choquante, de concevoir la formation par la rencontre heureuse de leurs éléments.

Quand on suit l'histoire de la question, on voit que les êtres dont la production spontanée a été admise étaient, dans les premiers temps, des êtres assez complexes. Au dix-septième siècle, les vers qui fourmillent dans la viande putréfiée étaient encore regardés comme provenant d'une génération spontanée; mais Redi fit voir qu'ils devaient leur origine à un insecte qui venait déposer ses œufs dans ce milieu favorable à leur développement.

Ce qui est facile à constater quand il s'agit d'animaux aussi gros que la mouche à viande, l'est beaucoup moins quand il est question de ces animalcules que le microscope

seul peut nous faire apercevoir, et dont les germes échappent, par leur petitesse, à nos moyens d'observation. C'est actuellement sur ces animalcules que porte la discussion. On les voit se développer partout où l'eau et les matières organiques désagrégées se trouvent réunies; ils peuplent d'une foule immense le milieu favorable qui, en quelque lieu qu'il soit, n'échappe pas à leur production. Ces êtres apparaissent même quand, dans le voisinage, aucun être semblable à eux ne peut être observé.

Pour expliquer ce développement, les adversaires de la génération spontanée admettent que les germes de ces animaux sont répandus en nombre immense dans la nature, qu'ils flottent dans l'atmosphère comme le font les poussières les plus fines, qu'ils se déposent à la surface de tous les corps en contact avec l'air, mais qu'ils ne se développent que là où ils trouvent les conditions favorables.

Comment résoudre la question? Les uns disent : Les germes n'existent pas, nul ne les a vus; les autres répondent : Ils existent, mais ils sont trop petits pour être vus, même au microscope.

M. Pouchet a fait des expériences dans ce but : il mettait dans un espace limité l'eau et la matière organique nécessaires, et il portait le tout à une température de 100 degrés, qui, suivant lui, devait tuer tous les germes. L'appareil fermé et refroidi fut abandonné à lui-même, et les animaux infusoires n'ont pas tardé à apparaître.

M. Milne-Edwards s'est élevé contre ce résultat; il essaya de prouver que la matière organique n'avait pas été probablement chauffée à 100 degrés, comme le croyait le savant observateur; et, d'ailleurs, il fit remarquer que, d'après les expériences de M. Doyère, des animaux inférieurs pouvaient être portés jusqu'à 140 degrés, desséchés complétement, réduits à un état où ils semblaient privés de vie, et cependant renaître et reprendre leur existence quand ils venaient au contact de l'eau. Enfin, il cita quelques expériences inédites qui lui étaient propres, et où il fit voir qu'ayant opéré à peu près comme M. Pouchet, mais ayant tué sûrement les germes, il n'avait jamais vu la vie se développer.

M. Payen vint appuyer les expériences de M. Milne-Edwards par d'autres analogues. MM. Cl. Bernard et Dumas parlèrent dans le même sens. Enfin M. de Quatrefages fit connaître les expériences directes qui lui avaient permis d'apercevoir dans les poussières flottant dans l'air des infusoires, et probablement aussi des germes d'infusoires.

On peut dire encore qu'aucune expérience incontestable n'a mis en évidence un fait bien démontré de génération spontanée.

Système nerveux. — Les phénomènes de la vie produits par le jeu des organes ne peuvent être expliqués que par les propriétés de ces organes, dont ils sont l'expression la plus rigoureuse. C'est ce que les physiologistes ont compris dès l'origine de la science; et tous leurs efforts ont eu pour objet l'étude des phénomènes vitaux, et la recherche de la relation qui unit l'organe avec la fonction qu'il remplit. Au début, cette recherche du rapport nécessaire entre l'organe et la fonction a porté sur les phénomènes les plus saisissables et pour les parties du corps les plus grossières dont l'étude ne dépassait pas les limites du domaine de l'anatomie descriptive. Mais depuis le commencement de ce siècle, le problème s'est agrandi, et tandis qu'autrefois on se bornait à considérer les organes complexes de l'être vivant, aujourd'hui on va plus loin : on arrive à déterminer leur texture et les propriétés des tissus simples qui en sont les parties constituantes. Le microscope, qui donne le moyen d'étudier l'organisation intime de ces tissus, a permis de constituer une science plus générale que la physiologie autrefois connue, science qui recherche la fonction des dernières particules élémentaires atteintes par nos moyens d'investigation.

Ces études sur la physiologie des infiniment petits, qui caractérisent la tendance actuelle, se sont multipliées avec rapidité. Parmi les appareils qui constituent l'organisme, le système nerveux, à cause de son importance, a spécialement occupé l'attention des anatomistes et des physiologistes. Cette année, l'Académie des sciences a distingué et couronné un travail de M. N. Jacubowitsch sur la structure interne du cerveau et de la moelle épinière. M. Cl. Bernard a été chargé d'exposer à la séance solennelle les nouveaux résultats. C'est à son rapport que nous empruntons notre résumé.

L'auteur, M. Jacubowitsch, s'est appuyé sur des résultats physiologiques déjà obtenus. On savait que des nerfs spéciaux (nerfs de la sensibilité) transmettent au centre nerveux les sensations produites par les agents extérieurs; que d'autres (nerfs du mouvement) portent aux organes les ordres qui émanent du centre; enfin, on savait aussi qu'il existe un système nerveux particulier (système ganglionnaire) chargé du mouvement des organes dont le jeu est indépendant de notre volonté, par exemple, du cœur. On avait même étudié la structure des nerfs dont les fonctions sont différentes, et on avait reconnu qu'elle dépend du rôle que le nerf doit remplir. M. Jacubowitsch a recherché quelle est la constitution des centres nerveux d'où les nerfs tirent leur origine, et il a trouvé que cette constitution n'est pas simple, qu'elle renferme plusieurs éléments dont chacun correspond à une espèce spéciale de nerfs. La correspondance est telle que, d'après l'observation du point de départ, on reconnaît le rôle du nerf qui prend naissance.

L'auteur distingue comme parties constituantes essentielles du système nerveux trois ordres d'éléments nerveux : 1° les cellules étoilées : ce sont les plus grosses, d'où partent les nerfs du mouvement; 2° les cellules fusiformes : ce sont les plus petites, elles sont l'origine des nerfs de la sensibilité; 3° les cellules rondes ou ovales, qui servent de point de départ aux nerfs du système ganglionnaire.

Mais les cellules nerveuses ne donnent pas seulement naissance à des filets nerveux qui vont se distribuer dans les parties périphériques du corps; elles envoient encore d'autres prolongements destinés à les faire communiquer entre elles. Ainsi, 1° elles émettent des prolongements qui sont destinés à relier ensemble les cellules nerveuses de la moitié gauche de la moelle épinière et du cerveau avec les cellules de la moitié droite des mêmes organes; ces réunions ont lieu entre les cellules de la même espèce, et elles sont propres aux cellules de sensibilité aussi bien qu'aux cellules de mouvement; 2° les cellules nerveuses d'un seul côté peuvent aussi s'unir entre elles sans changer de groupe, soit une cellule de mouvement avec une cellule de mouvement, soit une cellule de sensibilité avec une cellule de sensibilité; 3° outre ces deux modes d'union qui sont relatifs aux cellules homogènes, il y en a un troisième entre cellules d'ordre différent.

Ces recherches anatomiques sont d'une grande importance pour la physiologie; elles indiquent le terrain sur lequel devra s'établir ultérieurement la plus délicate des expérimentations physiologiques, puisqu'il s'agit de la porter sur les éléments mêmes de nos organes.

La suite à une autre livraison.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

NE DEVRAIT-ELLE PAS ÊTRE OBLIGATOIRE?

La politique a le plus grand intérêt à donner à tout enfant d'une nation au moins le premier degré d'instruction

(Vœu du Congrès international de bienfaisance réuni à Francfort, au mois de septembre 1857.)

Il ne peut être permis à personne de tenir un homme, un citoyen futur, dans l'ignorance et la brutalité, et d'élever ainsi un ennemi pour la société. (E. Laboulaye, *Histoire des colonies d'Amérique.*)

Toute espérance de stabilité qui ne repose pas sur le progrès du peuple sera trompée infailliblement.

C'est de la religion que de croire à l'élévation de toutes les classes de citoyens comme au moyen le plus effectif d'assurer au pays un bonheur et une tranquillité durables. (Channing.)

La loi de 1833 (sur l'instruction primaire) prépare l'époque où la plus irrémédiable des inégalités, celle qui sépare l'instruction de l'ignorance, aura disparu du milieu de nous. (De Salvandy, discours à la Chambre des députés, en mai 1846.)

L'homme ignorant est une non-valeur, et, le plus souvent, une *nuisance* pour ses semblables. Mal élever un homme, c'est détruire des capitaux, c'est préparer des souffrances et des pertes à la société. Il y a là, outre le droit privé de l'enfant, un droit social en vertu duquel la société lésée par l'ignorance peut proscrire l'ignorance.

Le père est tenu de placer toujours l'intérêt de son enfant avant son propre intérêt. Il n'a pas le droit d'exploiter cet être issu de son sang; il doit se comporter envers lui comme un tuteur consciencieux vis-à-vis de son pupille. S'il manque à cette obligation que la loi naturelle lui impose, la loi civile, expression de la loi naturelle, doit l'y contraindre. (Molinari.)

En un mot, il s'agit de savoir : 1° si le père manque à la justice en s'abstenant ou en négligeant de donner ou de faire donner une certaine somme d'instruction à son enfant; 2° si ce manquement est assez grave et assez nuisible pour nécessiter l'intervention répressive de la loi.

Les époux contractent ensemble, par le fait seul du mariage, l'obligation de nourrir, entretenir et *élever* leurs enfants. (Art. 203 du Code civil.)

Il serait difficile de concevoir que la puissance paternelle, qui n'est instituée que pour l'intérêt des enfants, pût se tourner contre eux. (Le premier consul, discussion du Code civil.)

Quand l'enfant est en tutelle, la loi règle positivement la manière dont les conseils de famille et le tribunal pourront intervenir pour déterminer le genre d'instruction qui sera donnée à l'enfant et pourvoir aux dépenses nécessaires; et le subrogé tuteur doit, sous ce rapport comme sous tous les autres, surveiller le tuteur, fût-il le père ou la mère. Mais quand le père et la mère sont tous deux vivants, il n'y a point de tutelle, par conséquent point de subrogé tuteur ni de conseil de famille. Le père exerce sur l'enfant, non la tutelle, mais la puissance paternelle, et la loi ne contient pas de dispositions spéciales qui en règlent l'exercice. Mais comme le père est obligé non-seulement de nourrir et d'entretenir ses enfants, mais encore de les *élever*, on est assez généralement d'accord que, s'il ne leur donnait pas un genre d'instruction et d'éducation convenable, eu égard à sa fortune et à sa position sociale, les magistrats pourraient intervenir, sur la provocation de la mère ou de la famille. (Pellat, doyen de l'École de droit de Paris.)

Quand un homme a faim, il sait très-bien qu'il lui faut des aliments, et il travaille de tout son pouvoir à s'en procurer. Quand un homme est ignorant, il ne comprend pas toujours qu'il a besoin d'instruction, et se donne généralement peu de peine pour en acquérir ou pour en procurer aux êtres qui dépendent de lui. Si donc il importe à la société entière qu'aucune des classes dont elle se compose ne demeure complétement privée d'instruction, il faut bien que l'État, qui n'est que la société organisée et rendue capable de vouloir et d'agir collectivement, s'occupe de cet intérêt général et cherche à y pourvoir.

Ce n'est là qu'une application spéciale d'un principe tout à fait général, que l'on pourrait formuler en ces termes : « S'il existe un besoin social qui, bien que très-réel, ne soit pas assez fortement ou assez généralement senti par la société elle-même pour que ceux de ses membres de la volonté desquels dépend la satisfaction de ce besoin soient engagés à y pourvoir, l'État peut et doit intervenir à cet effet. »

Il faut agir sur les volontés engourdies ou récalcitrantes de ceux pour qui l'instruction n'est pas un besoin senti, parce qu'il leur manque précisément le degré d'instruction nécessaire pour avoir la conscience de ce besoin; il faut vaincre l'apathie, l'indifférence, les répugnances, quelquefois intéressées, des familles plongées dans l'ignorance. (Cherbuliez.)

La fin à une autre livraison.

RICHARD DICKINSON.

Richard Dickinson vivait, en Angleterre, à Scarborough-Spa, vers 1725. On imprima des vers en son honneur : on l'appela le Scarron anglais. Hysing fit son portrait, et Vertue le grava. Quel titre avait donc cet homme à la célébrité? Aucun autre que la laideur de son visage et la



Richard Dickinson.

difformité de son corps. Le beau monde qui se réunissait en été à Scarborough-Spa se donnait la triste distraction de rire à ses dépens : du moins payait-on généreusement les grimaces et les gambades intéressées du pauvre diable; si bien qu'un jour vint où Dickinson eut assez d'argent pour fonder un petit établissement industriel. Dès lors, il ne voulut plus être le jouet de personne. Grâce à beaucoup de travail et d'économie, il parvint presque à la richesse, tandis que tel dissipateur qui l'avait insulté de ses railleries tombait peu à peu dans la misère et la dégradation, et, passant devant sa porte, enviait sa prospérité. Ce sont là les singuliers tours de la roue de fortune.

Paris — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

POÉSIE DU PAGANISME.



Musée du Luxembourg. — Peinture par Ph. Rousseau. — Dessin de Freeman.

Boileau avait raison. Il ne périra pas dans la mémoire des hommes, ce monde mythologique créé par le génie de la Grèce primitive, cet Éden païen, fiction brillante où s'unissent si harmonieusement tant de grâce et de fierté.

Théocrite et Virgile n'y croyaient pas plus que nous, et ils lui ont dû leurs plus ravissantes inspirations. Il semblait à jamais englouti sous les sombres préoccupations du moyen âge, quand tout à coup, au seizième siècle, il sortit de la nuit comme une aurore nouvelle, et rayonna, plus attrayant que jamais, dans les imaginations altérées de lumière. Les esprits chrétiens eux-mêmes l'ont adopté en l'épurant : Dante, pour peindre un nouveau ciel, n'a pas dédaigné de lui dérober quelques teintes de son azur; Fénelon ne s'est pas interdit de l'aimer; l'idylle de *Théagène et Chariclée* a furtivement pénétré sous les austères ombrages de Port-Royal. Au milieu des convulsions terribles d'une vieille société expirante, André Chénier lui a souri, et avec quelques vers lui a rendu sa jeunesse et sa fraîcheur. Et de nos jours encore, malgré les sérieuses réalités de notre civilisation moderne, malgré les graves problèmes qui obsèdent nos esprits, nous ne pouvons nous empêcher de nous retourner parfois vers cet idéal terrestre, dont nous connaissons bien la fausseté décevante, mais dont on ne niera jamais le charme séduisant.

N'est-ce pas là le secret motif du sourire malin et satisfait empreint sur les lèvres de ce faune dans sa niche de marbre? Ne dirait-on pas qu'il se penche vers ce chevreau qui vient brouter des fleurs auprès de lui, et qu'il lui fait confidence de sa joie? — Soyons sans crainte, semble-t-il dire; le temps passe, les siècles se succèdent, les peuples vieillissent, les empires tombent, et nous, vieux personnages des églogues, nous sommes encore jeunes. On ne nous adore plus, mais on nous aime toujours. Tant qu'il y aura sur terre des gazons verts, des roses parfumées, au ciel de l'azur et des rayons dorés, on se souviendra de nous; on songera, non sans envie peut-être, à nos courses folles dans les prés fleuris, parmi les bocages et les rochers, au bord des eaux courantes; à nos luttes lyriques sous l'ombrage des hêtres, avec Silène et Bacchus, en présence des nymphes attentives; à toute cette vie pénétrée de rayons, de parfums, de douce joie et de confiance enfantine que la terre ne connaîtra plus. Nous sommes à la fois morts et immortels, immortels non moins que l'éclat du soleil, la fraîcheur du feuillage, le mystère des forêts. Les sculpteurs ne cesseront jamais de fatiguer leur ciseau, les peintres de charger leur palette des plus riches couleurs, pour reproduire notre image, et s'ils rendent notre charme, ils seront sûrs de séduire leurs contemporains. Les poëtes eux-mêmes, malgré tant de redoutables rivaux, voudront toujours célébrer

> . . . . Le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux!
> . . . .
> Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
> Avec les rameaux verts se balançaient au vent
> Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant!...

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. les Tables des années précédentes.

L'ASPIRANTE.

Dans notre Paris, de plus en plus magnifique, il reste encore de vieilles maisons, de vieux recoins, d'antiques, d'étroites, d'obscures ruelles, dont j'ai la faiblesse de déplorer la destruction à mesure que la pioche et le marteau « en font justice », comme disent les architectes. Certes, ces regrets individuels doivent se taire devant un intérêt général de salubrité, d'ordre, de beauté, de grandeur; n'importe, je ne puis me corriger de ce culte un peu abandonné des souvenirs. Plusieurs de ces coins, offensants à plus d'un titre, me rappellent des existences humbles, mais dignes. Ces toits dégradés ont abrité de pauvres vieilles femmes, de malheureux infirmes auxquels leurs longues et obscures vies au milieu de privations et de tentations nombreuses avaient légué, pour unique trésor, une conscience et des mains toujours pures. Des hommes illustres ont laissé quelques rayons d'une gloire, parfois méconnue de leur vivant, derrière ces murs noircis et dégradés qui s'écroulent; enfin, dans les regrets que m'inspirent ces ruines prématurées faites à coups de hache, il entre, ce me semble, quelque chose de l'éternelle protestation de l'esprit contre la matière, du fond immortel contre la forme passagère. Entouré de palais tout neufs, au milieu d'éblouissants lambris, je reste indifférent et froid, tandis que souvent, en présence d'un intérieur indigent ou mesquin, j'ai senti s'éveiller chez moi une tendre et sympathique admiration. Les pauvres demeures gardent plus fidèlement l'empreinte de ceux qu'elles ont abrités, le souvenir des actes d'abnégation et de courage exercés dans leur enceinte, et, du moins, le cadre n'éclipse pas le tableau. Ces pensées, d'autres du même genre, roulaient dans mon esprit tandis que, suivant une sombre, boueuse et étroite allée, j'arrivais à une petite cour sur laquelle quatre corps de logis, hauts d'environ dix toises et fort rapprochés les uns des autres, étaient censés prendre (ce que ne pouvait guère donner cette espèce de citerne malsaine) l'air et le jour.

Du centre de ce puits s'élevait une voix chevrotante qui murmurait une lugubre complainte; à peine si j'entrevoyais la chanteuse aux douteuses lueurs échappées d'une échancrure de ciel bleu, sur laquelle se détachaient les noires silhouettes des mansardes. J'avais à parler à un photographe qui occupait l'un de ces greniers; en conséquence, je me dirigeais vers l'escalier qui, sous une sombre arcade, montait en face de moi, lorsqu'une fenêtre à guillotine se leva au-dessus de ma tête, et une petite pièce de cuivre résonna sur le pavé. D'une croisée vis-à-vis, puis d'un attique encore plus élevé d'où pendillaient des nippes et haillons qui s'efforçaient en vain de sécher, tombèrent quelques centimes, et, parti de haut, un morceau de pain déchira son enveloppe de papier en rebondissant sur l'humide pavé. C'est alors que je me retournai pour regarder l'humble créature à laquelle s'adressaient les offrandes du pauvre.

C'était une petite vieille toute rabougrie; elle disparaissait presque dans le brouillard, hôte habituel de ces cours resserrées. Sa coiffe, ou plutôt son bonnet de petites bandes de gaze noire cousues les unes au-dessus des autres et rouillées par l'usage, se confondait avec le fond enfumé des murs grisâtres, d'où se détachaient mal son châle noir étriqué et ses flasques jupes d'indienne décolorées. Cependant je voyais osciller légèrement le vieux panier rapiécé qui lui pendait au bras, et l'idée me vint qu'il fallait à cet être chétif un effort suprême pour se tenir ainsi debout, immobile, sur le pavé glissant. Fouillant dans mon gousset, je m'approchai et je lui tendis quelques sous, en lui demandant son nom et son adresse. Ignoble et cruelle précaution! Oh! que l'aumône et la charité sont choses différentes! Maladroit à me démêler entre ce qu'exige la prudence et ce qui doit répugner à la plus vulgaire bonté, j'avais fait très-sèchement ma brutale question; je vis trembler plus fort la main ridée et osseuse sur laquelle tombait en ce moment un reflet de lumière; puis, au lieu de se tourner de mon côté et de prendre ma monnaie, la pauvre femme se courba, non sans peine, et se mit à chercher à tâtons par terre les humbles dons qui, sans soupçon ni défiance, avaient été de prime abord accordés à sa misère, tout uniment parce que le son de sa voix cassée trahissait la vieillesse et la douleur.

Ce n'était pas à elle à avoir honte, en vérité; pourtant,

lorsqu'elle releva la tête, il me sembla qu'elle rougissait. Je m'étais tout à fait rapproché, et je glissai mon aumône dans son panier, où elle faisait entrer ce qu'elle venait de ramasser. Elle fixa sur moi deux petits yeux fatigués de travail, de veilles, peut-être de larmes, mais qui, à travers leurs paupières rougies et leurs cils rongés, avaient encore un scintillement humide; le regard qui s'en échappa était loyal et ferme

— Je m'appelle Mlle Parpiette, dit-elle, toujours tremblante, d'une voix très-basse. Je demeure rue des Carmes; mais je prie bien Monsieur de ne pas venir chez nous. J'aime mieux que Monsieur reprenne ce qu'il a mis là-dedans.

Et elle ouvrit son panier, où j'entrevis quelques-unes des récoltes indescriptibles de l'indigence : des croûtes, des restes, des baillons.

— Eh! n'ayez pas peur, ma brave femme. Calmez-vous. Ce n'est que dans votre intérêt que je propose ma visite; et je présume qu'il n'y a personne chez vous dont vous ayez honte et que l'on ne puisse voir?

Assez mécontent de moi, j'affectais un ton familier et ne voulais pas avoir le démenti de ma conduite avisée et prudente.

— Je suis seule, Monsieur, répliqua-t-elle. Depuis quinze ans, toute seule...

Elle s'arrêta une demi-seconde et reprit, en s'éclaircissant la voix :

— Ce n'est pas faute de reconnaissance pour votre bon vouloir; mais j'aime mieux que Monsieur reprenne son argent, et qu'il ne vienne pas à la maison.

Elle plongea sa main dans son panier et chercha péniblement au fond, où la monnaie avait coulé. Seulement alors, je m'aperçus de son infirmité : elle traînait difficilement une jambe; et son bras droit, plus maigre et plus court que l'autre, n'avait presque plus de mouvement. Au lieu de m'esquiver pendant qu'elle plongeait dans l'inextricable chaos de ce panier, lui laissant mon aumône et terminant ainsi un ridicule débat, je demeurais cloué à ma place, ému, sans trop savoir pourquoi. Mais quelque chose de timide et de douloureux, en même temps que de résolu, dans l'accent de cette femme, m'allait au cœur; sa façon de mendier, en chantant sa vieille complainte, et de reculer devant l'aumône de la main à la main et à domicile, excitait ma curiosité. Je ne la soupçonnai pas un moment de supercherie ou de mensonge. Il n'eût tenu qu'à elle d'avoir, comme tant d'autres, un nom en l'air, une fausse adresse, et, j'en étais convaincu, tout en m'interdisant de la visiter, c'étaient son véritable nom, son adresse réelle qu'elle m'avait donnés. En la regardant rassembler avec difficulté dans sa main tremblante les sous pour me les restituer, il me venait je ne sais quelle révélation d'une existence humble et dénuée que jamais rayon de soleil n'avait caressée. La fleur de toutes choses s'était flétrie dans cette nature débile, dans ce corps infirme et disgracié, sans jamais s'être épanouie. Je fis vœu d'apporter quelque soulagement à cette profonde misère, un faible appui à ce triste déclin. Sans doute l'intérêt, la pitié qui se développaient en moi, me prêtèrent des paroles persuasives. Elle consentit à demeurer ma redevable, à recevoir ma visite, et elle s'excusa de ce que j'aurais deux degrés à descendre d'abord, puis cent quinze à monter. La recommandation qui suivit, et qu'elle ne hasarda qu'en baissant tellement la voix que j'avais peine à l'entendre, m'expliqua sa répugnance à accepter mes visites.

— Je prie bien Monsieur, murmura-t-elle, de ne pas dire à la maison où il m'a rencontrée et ce que je faisais. Mes voisins ne savent pas que je chante. (Pauvre créature! elle appelait cela chanter!) Mais, Monsieur, je vous l'assure... Non, Monsieur, vrai, je ne me le permets que lorsqu'il n'y a rien, plus rien du tout au logis! Et... comme on dit (elle eut un sourire navrant), la faim chasse le loup du bois!

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voyez les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Costume civil (1680-1715). — « Le courtisan, dit la Bruyère, autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot. »

On ne peut pas marquer d'une manière plus vive le changement qui se fit chez les hommes, non-seulement de la cour, mais de toutes les classes éclairées, après que Louis XIV eut passé sous la direction spirituelle de Mme de Maintenon. Le roi s'observant sur sa personne, chacun voulut paraître en faire autant, et la frivolité eut dans ses caprices quelque chose de compassé et d'austère. Plus de ramages dans les étoffes; rarement des broderies, et de si petit effet qu'il fallait être dessus pour les voir; la dentelle réservée seulement pour la cravate et les manchettes; les boutons détrônant pour toujours les attaches en cannetille, galants et aiguillettes; les rubans n'ayant plus d'emploi que pour les nœuds d'épaule et la cocarde du chapeau, puis, à la fin, tout à fait bannis; la culotte courte adoptée partout à la place des rhingraves, devenues un objet de risée; l'ampleur ne résidant plus que dans la perruque et les manches d'habit, comme pour attester les anciennes erreurs d'une génération convertie : tels sont les traits caractéristiques du costume porté par les hommes à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième.

Cependant le grand roi contenait son goût pour la toilette plutôt qu'il ne l'avait dompté. Plus d'une fois cette partie du vieil homme se réveilla en lui, et lui procura des retours dangereux pour ses sujets qui s'empressèrent d'en profiter.

Saint-Simon nous raconte un de ces moments de relâche qu'il eut en 1697, lors du mariage du duc de Bourgogne :

« Il s'était expliqué qu'il serait bien aise que la cour y fût magnifique, et lui-même, qui depuis longtemps ne portait plus que des habits fort simples, en voulut des plus superbes. C'en fut assez pour qu'il ne fût plus question de consulter sa bourse ni presque son état pour tout ce qui n'était ecclésiastique ni de robe. Ce fut à qui se surpasserait en richesse et en invention. L'or et l'argent suffirent à peine. Les boutiques des marchands se vidèrent en très-peu de jours; en un mot, le luxe le plus effréné domina la cour et la ville, car la fête eut une grande foule de spectateurs. Les choses allèrent à un point que le roi se repentit d'y avoir donné lieu, et dit qu'il ne comprenait pas comment il y avait des maris assez fous pour se laisser ruiner par les habits de leurs femmes. Il pouvait ajouter : et par les leurs. Mais la bride était lâchée, il n'était plus temps d'y remédier; et, au fond, je ne sais si le roi en eût été fort aise, car il se plut fort, pendant les fêtes, à considérer tous les habits. On vit aisément combien cette profusion de matières et ces recherches d'industrie lui plaisaient, avec quelle satisfaction il loua les plus superbes et les mieux entendus, et que, le petit mot lâché de politique, il n'en parla plus, et fut bien aise qu'il n'eût pas pris. »

Le résultat de ces magnificences fut que, de 1697 à 1700, l'on se ruina en argent, en or, et surtout en diamants, pour l'ornement des boutons et des boutonnières

de l'habit; que la bourgeoisie se remit à porter du velours, et qu'elle en serait venue au brocart si un nouvel édit n'avait arrêté à temps les progrès du luxe.

L'habillement des Français à la fin du règne de Louis XIV a eu l'étonnant privilége de fixer le costume moderne. Il existe de toutes pièces dans celui qui fait aujourd'hui les délices du monde entier. Frac ou redingote, gilet et pantalon, continuent d'être, avec quelque changement de forme et sous des noms différents, ce qu'il plut d'appeler en ce temps-là justaucorps, veste et culotte.

Durant la même période, on ne porta plus de bottes qu'à l'armée; mais les souliers furent presque des bottines par l'élévation des talons et la hauteur de la pièce qui recouvrait le cou-de-pied. C'étaient les souliers à la cavalière; on les appela souliers de bottes lorsqu'ils furent faits en cuir de botte. Les manches d'habits, allongées et munies par bas d'un énorme parement, portèrent le nom de manches à bottes, à cause de leur ressemblance avec l'ouverture des bottes, lorsque celles-ci s'ajustaient aux canons.

Vers 1685 s'introduisit l'usage des bas de coton, qu'on appelait bas de Barbarie. Ceux de soie, auparavant rayés ou chinés, devinrent tout unis. Le bas s'assujettissait par



Hommes de qualité à la mode de 1689 et 1693. — Costume bourgeois en 1705. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

dessus la culotte au moyen d'une jarretière, et se roulait à la hauteur du genou.

Les manchons de fourrure continuèrent d'être portés l'hiver par les hommes. Il fut de bon goût, à un moment, de tenir dans son manchon un chien d'espèce naine. Le Livre des adresses pour 1692 nous apprend que la demoiselle Guérin, rue du Petit-Bac, faisait commerce de chiens-manchons.

Il y avait alors une sorte d'air d'opéra très en vogue, qui était composé sur un rhythme espagnol, et qu'on appelait passe-caille. Le nom de passe-caille fut donné au cordon qui servait à suspendre le manchon. Ce n'est pas le seul emprunt que la mode fit à la musique pour son vocabulaire. En 1693, on appela chaconne un long ruban qui fut ajouté au col de la chemise. Ce ruban tombait plus bas que la cravate et flottait hors de l'habit, qu'on laissait déboutonné exprès sur le haut de la poitrine.

On lit dans *le Siècle de Louis XIV*, à propos de la bataille de Steinkerque :

« Les hommes portaient alors des cravates de dentelle qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle; on les appela des steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. » Les crémones remplacèrent les steinkerques après l'échec presque miraculeux que le prince Eugène essuya, en 1702, dans la ville de Crémone, où il était entré par surprise. Mais ces noms belliqueux ne s'étendirent pas aux objets de la parure des hommes.

Les chapeaux à larges bords, retroussés sur trois côtés, conservèrent le tour de plumes jusqu'en 1710. Ils se déplumèrent depuis lors, furent rapetissés au delà de toute expression, et devinrent le lampion de l'ancien régime.

La perruque qui caractérise le règne, l'auguste in-folio, perdit l'appui que les épaules avaient prêté jusqu'alors à la masse divisée de ses flots; on l'abandonna à son propre poids, pour qu'elle tombât d'aplomb jusque vers les reins. Suivant la forme de ses frisures et la façon dont elle était plantée sur le front, elle s'appela espagnole, cavalière ou carrée. La financière avait retenu de l'ancienne mode, la mode française, deux longs tire-bouchons qui descendaient

de chaque côté sur la poitrine. Toutes ces perruques, faites généralement de crin, étaient d'une lourdeur excessive à porter; elles provoquaient à la tête une transpiration abondante, à cause de quoi l'on mettait par-dessous des calottes de toile ou de serge. Dès 1703 on poudra les perruques, et pour qu'il ne fût pas dit que cela salissait l'habit, l'habit fut poudré également; d'où l'exclamation d'un satirique qui n'est pas Boileau :

> Poudrer un justaucorps! quelle étrange parure!
> Tel est le dos d'un âne au sortir d'un moulin.

Un peu plus tard on commença à former, tantôt le bout-de-rat, tantôt la bourse, en nouant de diverses façons avec du ruban l'extrémité de la crinière.

La fin du dix-septième siècle vit encore se multiplier ces objets qui, sans tenir à l'habillement, ont cependant, lorsque le goût du jour les prescrit, une extrême importance dans l'attirail des gens comme il faut. Outre l'épée, qui resta de mode, mais attachée à un ceinturon au lieu de pendre au bout d'un baudrier, on eut la canne à pomme d'or ou d'ivoire, la montre en or émaillé, tantôt grande, tantôt petite, la tabatière et la râpe à tabac.

L'usage de priser, déjà séculaire et recommandé par les



La Duchesse de Foix; 1694. — Modèle de mode pour l'année 1678. — Costume bourgeois en 1705. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

médecins, devint tout à coup une chose de mode, au point que la ferme du tabac monta, dans l'intervalle de vingt ans, de 150 000 livres à 4 millions. La tabatière, mal vue de Louis XIV, pénétra néanmoins à Versailles par l'exemple des plus grands seigneurs. Le duc d'Harcourt et le maréchal d'Huxelles furent surtout notés par l'excès avec lequel ils s'y adonnaient : l'un marquant sa piste dans les galeries par la quantité de tabac qu'il répandait autour de lui, l'autre en saupoudrant toutes ses cravates et devants d'habit. On ne disait rien, vu la qualité des personnages; mais qui voulut faire sa cour ne prisa pas, ou se cacha pour priser.

Dans les salons, où l'on n'avait pas à éprouver de contrainte, on prenait le tabac avec une sorte d'ostentation. Il se forma tout un rituel pour ouvrir la tabatière et la refermer d'une main, pour saisir la prise avec un air dégagé, pour la tenir quelque temps entre ses doigts avant de la porter au nez, et pour la renifler avec justesse en l'y recevant.

Ceux qui tenaient à ne faire usage que de tabac frais en portaient une carotte dans leur poche, et le râpaient à mesure avec un instrument dont on sut faire alors un objet d'art. (Voy. t. II, 1834, p. 48 et 64.)

La pipe eut après cela un moment de vogue, mais seulement parmi la jeunesse, qui, pour pratiquer ce goût, eut l'attention de se confiner au cabaret. On raconte comme une espièglerie de la duchesse de Bourgogne qu'elle se déroba plusieurs fois aux réceptions de la cour pour aller, avec ses demoiselles de compagnie, fumer dans les pipes des soldats qui montaient la garde à Versailles. Ce passe-temps d'une princesse ennuyée fut tenu trop secret pour se recommander à l'imitation du beau sexe; mais quant à priser, les femmes ne le cédèrent point aux hommes, et quant à dépenser beaucoup d'argent en habits, elles eurent la palme, le rigorisme à ce sujet ne leur ayant jamais été imposé que pour des moments de très-courte durée.

Si Mme de Maintenon avait été une reine avouée, la grande simplicité qu'elle affectait dans sa mise aurait probablement été un exemple pour les dames; mais, fuyant d'ordinaire les réunions ou se tenant derrière tout le monde lorsqu'elle consentait à y paraître, elle laissa donner le ton par les princesses, avec une attention marquée à ne les

contrarier jamais sur l'étalage qu'elles voulaient faire. Il résulta de là que la toilette féminine resta très-somptueuse, quoique l'atmosphère de contrainte qui régnait à la cour ait donné aux habits une apparence roide et gourmée.

Les robes devinrent tout à fait disgracieuses par l'exagération des corsages serrés, et par la lourdeur des jupes tombantes, maladroitement opposée à une profusion de plis que formait le manteau. Le manteau d'alors était l'ancienne jupe de dessus, à laquelle on avait ôté toute apparence de jupe en lui donnant un dégagement excessif et en la ramenant d'un seul côté par une troussure particulière à l'époque. Plus tard on joignit au nom de manteau l'épithète de volant; puis on finit par dire volant tout court.

Les ornements de jupe furent les falbalas et les pretintailles. Par falbalas il faut entendre des garnitures bouillonnées, c'est-à-dire les volants du vocabulaire actuel de la mode. Voltaire dit quelque part : « J'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. » Les falbalas eurent donc pour auteur ce fameux Langlée dont nous avons fait connaître le génie inventif. Jusqu'à sa mort tout fut à falbalas. Les pretintailles, qui succédèrent, étaient d'immenses découpures appliquées en couleur différente sur le fond des jupes. Cela forma des chamarrures d'un poids insupportable et du plus triste goût. Par les pretintailles on revint aux étoffes brochées en or ou en couleur, à ramages si grands qu'il n'y eut plus de différence entre les robes et les rideaux des fenêtres.

En 1711 parut une grande nouveauté qui n'était qu'une vieillerie retrouvée dans les archives du ridicule. Les femmes, pour faire paraître leur taille plus fine, se mettaient, depuis une dizaine d'années, des tournures de toile gommée qu'elles appelaient criardes. Tout d'un coup les criardes leur semblèrent n'être que de l'enfantillage, et, pour l'enflure de leur jupes, il leur fallut des constructions effectuées par la main des tonneliers et des vanniers; en d'autres termes, les vertugadins recommencèrent leur règne sous les noms de cerceaux et de paniers.

Il est curieux que les paniers se soient montrés soixante-dix ans après le décès des vertugadins, de même que, de nos jours, la crinoline a fait irruption soixante-dix ans après le décès des paniers. Aussi bien, tout ce qui se dit aujourd'hui de l'une fut dit par nos arrière-grands-pères au sujet des autres. Ils étaient la ruine des ménages, l'effroi des marieurs, le supplice des passants. On eut beau se railler et se plaindre, la bouffissure des cottes entra résolûment en possession de l'empire qui lui était échu.

Les paniers achevèrent de rendre ridicule un costume qui l'était déjà beaucoup par le goût des étoffes et encore plus par la forme des coiffures.

Du temps de Mlle de Fontanges, on s'était mis à ramener tous les cheveux sur le front; ils formaient là un indicible entassement de boucles, de touffes et de tortillons. La belle favorite s'étant avisée un jour de couronner cet échafaudage par une coque nouée d'un ruban amarante, le ruban d'abord, et plus tard la coiffure en hauteur, s'appelèrent fontanges. Pendant trente ans, on se mit l'esprit et les doigts à la torture pour augmenter la complication de ce bizarre édifice. Il fut possible de composer un dictionnaire avec les termes inventés pour en désigner les parties. Il y eut les choux ou cheveux noués en paquet, les tignons ou torsades contournées en divers replis; la passagère, touffe bouclée près des tempes; la favorite, touffe pendante sur la joue; les cruches, petites boucles sur le devant de la tête; les confidentes, plus petites boucles près des oreilles; les crève-cœurs, deux autres boucles plaquées sur la nuque du cou; les bergers, boucles tournées en haut avec une houppe; les meurtriers, assortiment de menus rubans pour tenir ces diverses boucles liées et unies; les firmaments, épingles à tête de diamant pour consolider les choux et tignons; la commode, carcasse de fil d'archal entouré de gaze pour servir de soutien à l'ensemble.

Et le bonnet imaginé pour surmonter ce gigantesque ouvrage, qui pourrait dire ses mille fantaisies et donner la juste mesure de sa hauteur? Lui aussi il eut ses étais de métal, la palissade et le monté-là-haut, qui tenaient en respect les immenses rayons de sa garniture; il eut sa bourgogne, son jardinet, ses chicorées, ses rubans et ses barbes baptisées à toutes les saisons de noms nouveaux, sans cesse en travail pour se métamorphoser, jamais pour cesser d'être extravagant.

Lorsque les choses furent venues à cet excès que les dames ne pouvaient plus passer sans faire la révérence sous les plus hautes portes des appartements, le roi regretta fort l'approbation qu'il avait donnée autrefois à Mlle de Fontanges. Il parla plusieurs fois devant les princesses du sang de l'ennui que l'on donnait à sa vieillesse en le forçant à tolérer de telles folies jusque dans sa maison; se voyant aussi peu écouté que s'il se fût plaint à des sourdes, il ordonna en termes formels de mettre à bas les commodes et palissades. Elles furent déposées en effet, mais non pas pour ne plus reparaître. Au bout de quelques mois la défense était oubliée; les fronts dardèrent de nouveau le ciel, et cela dura ainsi jusqu'en 1714, qu'une coiffure très-basse, avec laquelle une dame anglaise se présenta à la cour, fit disparaître en un clin d'œil jusqu'au dernier vestige des fontanges. En voyant ce brusque changement de mode, Louis XIV ne put s'empêcher de dire : « J'avoue que je suis piqué, quand je pense qu'avec toute mon autorité de roi en ce pays-ci, j'ai eu beau crier contre les coiffures trop hautes, pas une personne n'a eu la moindre envie d'avoir la complaisance pour moi de les baisser. On voit arriver une inconnue, une guenille d'Angleterre, avec une petite coiffure basse, tout d'un coup toutes les princesses vont d'une extrémité à l'autre. »

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5, 90.

AGRICULTURE.

La plus importante de toutes les industries, c'est l'agriculture. Cependant, si l'on excepte quelques-uns de nos départements, c'est dans cette industrie mère que les plus grands progrès sont à réaliser.

Comparez l'industrie du fer ou celle du coton à l'agriculture. D'un côté, vous voyez mettre en œuvre toutes les ressources de la mécanique, de la chimie et de la physique; de l'autre, l'ignorance et la routine sont regardées souvent comme les meilleurs guides à suivre pour féconder la terre.

Dans les fabriques et les usines, on est dévoré de la fièvre du progrès; on craint toujours qu'un concurrent ne fasse mieux et à meilleur marché; on fait tous les sacrifices nécessaires pour l'acquisition des machines les plus parfaites, et on regarde l'industrie dont on s'occupe comme le plus beau et le premier de tous les métiers.

Dans les champs, au contraire, on ne se préoccupe pas beaucoup des succès du voisin. S'il a de plus belles récoltes, c'est que sa terre est meilleure; c'est qu'il a des capitaux plus importants; enfin, c'est qu'il a toujours eu « de la chance ». Et même, s'il le voulait, il vivrait de ses rentes, ou, tout au moins, quitterait la charrue pour un plus noble métier.

Le premier progrès à réaliser en agriculture (le plus difficile, car c'est un progrès moral), c'est que le cultivateur regarde son métier comme le plus honorable de tous,

ce qui n'est autre chose que la simple vérité. La plupart des habitants de nos campagnes sont propriétaires tout au moins d'une maison et de quelques champs; mais quel désordre et même quelle malpropreté dans cette maison! et souvent quelle négligence dans la culture de ces champs!

Le travailleur des campagnes doit être, pour produire autant que possible, bien nourri et sainement logé. Voilà deux conditions nécessaires et cependant fort mal remplies, surtout dans nos départements les plus stériles, là où le travail de l'homme devrait être doublé pour tirer parti d'un sol ingrat.

Avec les plus mauvais matériaux, on peut toujours construire des habitations saines, pourvu qu'on ait soin de maintenir le sol du rez-de-chaussée à *un demi-mètre au moins* au-dessus du terrain environnant. Il faut toujours compter que ce terrain sera peu à peu remblayé; c'est ce que nous voyons par les anciennes maisons de nos villages (et ce sont les plus nombreuses), qui sont toujours en contre-bas du sol de la rue.

Il est nécessaire, en outre, d'empêcher les eaux pluviales ou autres de s'accumuler autour de la maison; il faut leur ménager un écoulement au moyen de fossés couverts, convenablement disposés.

Il est d'autant plus indispensable pour le paysan d'avoir un rez-de-chaussée bien sain, que c'est presque toujours au rez-de-chaussée qu'il habite; le premier étage (quand il y en a un) ne sert que de grenier. Cet étage serait pourtant bien préférable pour l'habitation.

Un illustre agronome, M. Boussingault, a dit, avec raison, qu'on peut juger d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. En effet, la question des engrais a toujours été et sera toujours la première des questions agricoles. Il ne s'agit pas d'attendre la découverte d'engrais nouveaux, mais bien de tirer parti des engrais qu'on a sous la main et qu'on laisse perdre le plus souvent.

Les anciens Romains, qui étaient d'excellents cultivateurs, recueillaient avec des soins minutieux toutes les matières susceptibles de servir d'engrais, telles que bourre, crins, cheveux, débris de cuir, de corne, etc. Les Chinois suivent les mêmes pratiques, avec cette patience infatigable qui les caractérise.

Au contraire, nous voyons dans nos villages les eaux de fumiers couler au milieu des rues; les fumiers, constamment lavés par les eaux de pluie, perdent en outre par évaporation une grande partie de leurs éléments fertilisants. Et les propriétaires de ces fumiers vous assurent qu'il n'y a pas moyen de mieux faire; que M. un tel s'est ruiné pour avoir voulu faire des essais d'après les savants; etc.

Si vous pouviez amener ces ennemis du progrès dans notre département du Nord, l'éternel honneur de l'agriculture française, ils auraient encore une objection toute prête, en voyant avec quels soins minutieux les engrais sont aménagés. Les gens de ce pays-ci, diraient-ils, ont de bonnes terres et sont sûrs d'être payés de leurs peines; ce n'est pas comme chez nous, où l'on a tant de peine à tirer son pain de la terre! — Mais, bien au contraire, plus le sol est ingrat, plus il faut s'efforcer de lui apporter de riches engrais.

On sait que, dans le Nord, les déjections humaines sont employées en nature, sans être transformées en poudrette, et qu'elles donnent d'excellents résultats. Mais l'usage de cet engrais flamand est assez repoussant et sujet d'ailleurs à quelques autres inconvénients. Un vétérinaire de campagne, qui est en même temps un cultivateur habile, M. Corne, a découvert récemment un procédé qui permet de solidifier et de désinfecter instantanément ces matières, de manière à les transformer, à très-peu de frais, en un engrais facile à conserver et à transporter. Cette méthode sera sans doute une acquisition précieuse pour l'agriculture.

Les cultivateurs qui désirent sincèrement faire des progrès trouvent toujours des conseils utiles, même dans les plus pauvres départements. Les comices agricoles, les sociétés d'agriculture, les ingénieurs des ponts et chaussées, s'empressent de leur fournir tous les renseignements désirables sur les cultures nouvelles, sur les travaux de drainage, etc. Mais il ne faut pas qu'ils s'obstinent à croire qu'ils cultivent aussi bien que possible; les grands cultivateurs de nos départements les plus fertiles sont beaucoup plus modestes; ils conviennent toujours qu'il leur reste quelque chose à faire pour améliorer les espèces indigènes de plantes ou d'animaux, en introduire de nouvelles, augmenter le rendement des terres, perfectionner les machines agricoles, etc.

Quand l'habitant des campagnes sera plus instruit, il apprendra à se défier de lui-même, loin de se regarder comme le modèle du bon cultivateur [1].

INDUSTRIE.

Chacune de nos grandes industries marche à grands pas dans la voie du progrès et réclame cependant sans cesse de nouveaux perfectionnements. Nous résumons quelques-uns des vœux formés dans l'intérêt de nos principales industries.

Métallurgie. — De toutes les industries métallurgiques, celle du fer est de beaucoup la plus importante. On voudrait produire à meilleur marché et à volonté la fonte, le fer ou l'acier, en soumettant le minerai de fer à une seule fusion, dans des conditions convenables. Déjà le procédé Bessemer et autres indiquent la possibilité de transformer directement en fer la fonte sortant du haut fourneau sans la soumettre au travail coûteux du puddlage ou de l'affinage au petit foyer. Des études fort sérieuses sont activement poursuivies dans cette voie; elles amèneront, sans doute, une réduction notable dans le prix du fer et, par conséquent, dans celui des machines et des fers pour bâtiments.

La suite à une autre livraison.

UNE ŒUVRE D'ART PARFAITE.

L'œuvre d'art doit être comme une lampe d'albâtre dont la matière est pure et belle. L'idée de la beauté brûle au dedans comme une flamme et en éclaire le dehors. Il faut que cette forme soit travaillée, qu'il n'y ait pas une saillie, un point qui reste dans l'ombre et fasse obstacle au passage de la lumière; il faut que la matière soit transparente et le rayon vif; que de toutes parts elle laisse passer et se répandre à travers sa substance la flamme divine qui brûle au dedans.

ALFRED TONNELÉ.

LE PLUS ANCIEN DES JOURNAUX ANGLAIS.

La première feuille périodique imprimée en Angleterre était intitulée : *the Weekly News* (Nouvelles de la semaine). Le premier numéro parut le 23 mai 1622; le rédacteur en chef ou l'éditeur était Nathaniel Butter. On a longtemps considéré comme le plus ancien journal *the English Mercury;* c'était une erreur.

AVRIL ET LE VIEILLARD.

Voici le beau printemps : la neige se retire lentement au sommet des monts; sur la pente des collines, le ruisseau, miroitant au soleil, court et murmure dans l'herbe qui grandit; la fleur, qui se presse d'éclore, balancée sur sa tige, embaume la nuit ainsi qu'un divin encensoir; et l'on

[1] Voy., t. XXVII, 1859, la série d'articles intitulée *les Deux Fermes;* et *Ce qu'on laisse perdre en agriculture*, p. 197, 246.

dirait qu'une avalanche a déposé sur les arbres du verger sa neige et sa fraîcheur.

La nature est parée comme une vierge au jour de ses noces; tout renaît pour aimer, pour chanter, pour s'épanouir, et la rose printanière entr'ouvre déjà son calice au papillon attiré par son parfum.

O Éternel! le vieillard est ému par la saison que ta bonté lui donne encore; tous ses sens te rendent hommage et empruntent sa voix affaiblie pour célébrer tes bienfaits sans cesse nouveaux :

« Merci, mon Dieu! le vaste silence de la nature attristait mes mornes promenades durant l'hiver, et voilà que les chants de l'alouette arrivent à mon oreille du haut des cieux ouverts, voilà qu'elle lance et fait ruisseler en joyeuses cadences les notes de sa voix sur les prés reverdis!

» Merci, mon Dieu! mon œil était fatigué de la blancheur de la neige et de l'aspect dépouillé des campagnes, et voilà que le gazon pousse et se ranime sous mes regards, et que la plaine rajeunie s'étale comme une corbeille émaillée de mille couleurs, où l'espoir se lit de toutes parts en traits fleuris!

» La violette, éclose à l'abri des ramées, me jette sa suave odeur du sein du buisson où elle s'est blottie, et des senteurs douces et balsamiques s'élèvent des pelouses ou descendent des haies!

» Ma main n'est plus glacée par l'âpreté des frimas quand un ami d'enfance accourt me la saisir, et mon sang, alors réchauffé dans mes veines par un soleil bienfaisant, porte une douce sensation jusqu'aux extrémités de mes doigts!

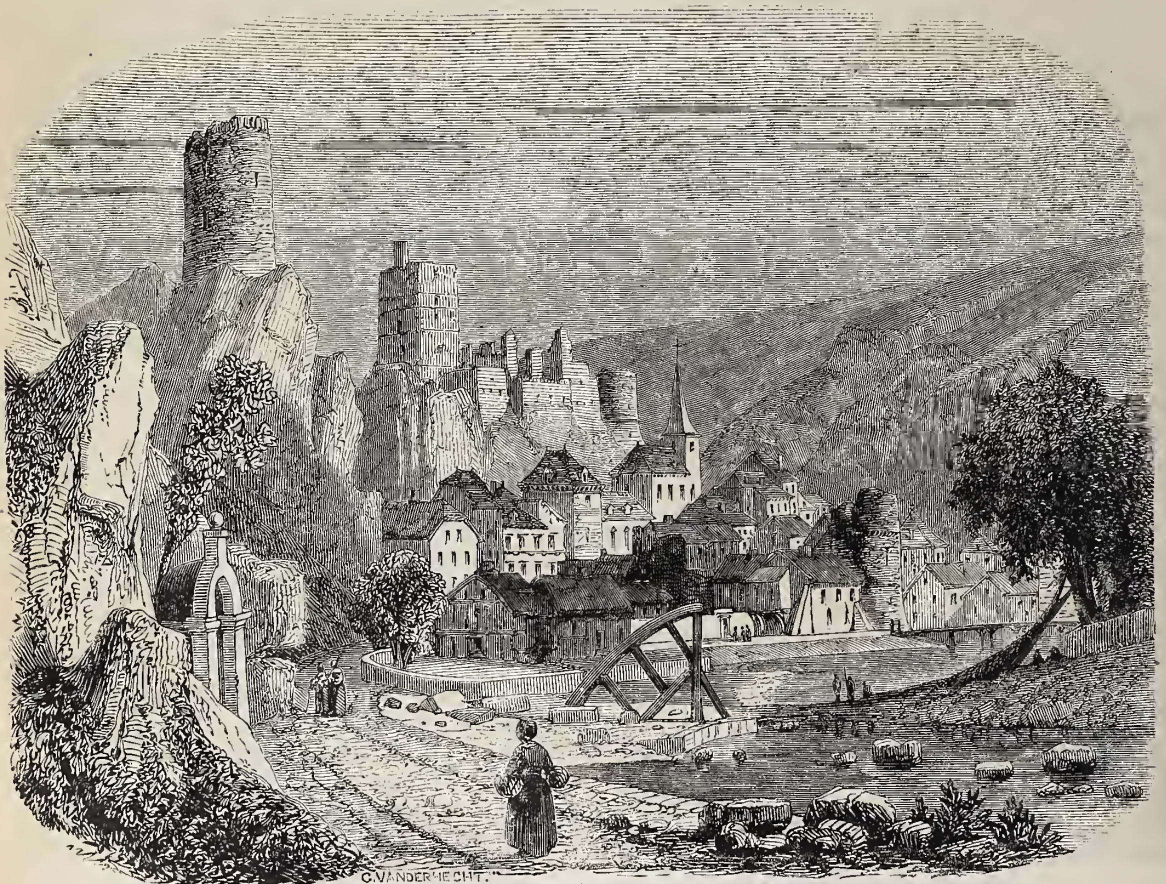
» La feuille renaissante au jardin m'accorde son suc nourrissant; elle ranime mes forces amoindries et flatte encore mon goût de sa tendre saveur!

» O jeunes auteurs, que vos chastes muses, couronnées de sentiments pieux, chantent avec moi cette saison bénie; et puissent les jours qui vont l'embellir être aussi purs dans votre cœur que dans les cieux! » [1]

ESCH-SUR-LA-SURE

(LUXEMBOURG).

Le bourg d'Esch, environné de bruyères et de montagnes escarpées, est l'un des sites les plus pittoresques du Luxembourg. La Sûre, dont le cours sinueux fait mouvoir de nombreuses usines, l'arrose sans fertiliser cependant son sol aride. On fabrique, à Esch, des draps dont les armées de France et d'Autriche faisaient jadis une grande consommation; c'était l'objet d'un commerce considérable;



Vue d'Esch, dans le Luxembourg. — Dessin de Vanderhecht, d'après nature.

la prohibition de ces draps en France en a beaucoup restreint la fabrication.

Les deux tours que l'on aperçoit au sommet des rochers qui dominent la Sûre sont les seuls restes du château d'Esch, dont la seigneurie était très-étendue et la maison fort ancienne. La terre de Diekirch a fait partie de ce domaine jusqu'en 1266. A cette dernière époque elle fut cédée par Godefroy, sire d'Esch, à Henri, comte de Luxembourg, qui la réunit à son comté.

Le bourg d'Esch, étant seigneurial, n'envoyait pas de députés aux anciens États; il ne se trouvait pas non plus au nombre des seize villes qui ont formé, dans le Luxembourg, l'ordre des villes de 1815 à 1830.

(1) J. Petit-Senn.

QUELQUES PERSONNAGES DE SHAKSPEARE.

Voy. Shylock, t. XXVII, 1859, p. 361.

DESDÉMONE.



Dessin de Gilbert.

Elle rêve; et, sous le balcon, les tranquilles flots du canal caressent mollement, avec un murmure argentin, les murailles de marbre du palais. Si jeune, si belle, si candide et si pure!... Et pourtant elle rêve!

O Desdémone! ce ne sont pas les glorieux souvenirs de ta famille patricienne; ce n'est pas le lointain écho des ineffables paroles de ta mère, lorsque sa main mourante s'arrêta une dernière fois sur ta tête enfantine; ce ne sont pas les sages et fréquentes exhortations mêlées d'éloges et d'extases de ton vieux père, qui, à cette heure de nuit, sous la douce lumière de la lune, remplissent ta mémoire, retardent ton coucher, et retiennent ta nourrice lassée. Non; c'est à cet homme au teint bronzé que tu songes; le More et ses récits pleins de feu, de gloire, de mouvement, de périls et de larmes, occupent tes rêves et de nuit et de jour.

Prends garde! Ah! prends garde; il est dangereux de rêver!

« Son visage est noir. J'avais tout d'abord peur de lui, quand il fut accueilli par mon père. Comme un timide enfant je reculais, je me tenais à l'écart... mes yeux effrayés se détournaient d'eux-mêmes. Je tremblais lorsque ma nourrice me racontait combien ce redoutable guerrier avait pourfendu d'infidèles, lui si semblable à l'ange des ténèbres! Mais peu à peu ses récits m'ont doucement attirée comme un charme; c'est là, au fond, dans ma poitrine, que vient résonner sa voix pleine et sonore. Je le vois, sur la barque qui sombre, prêt à être englouti dans la mer houleuse; je vois ses bras fendre la vague écumeuse; je le vois, et je frissonne!... »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Tout petit enfant, c'est au même âge que moi qu'il fut privé de sa mère; pauvre orphelin, jeté sur les champs de bataille, échappant à la mort par l'esclavage; vendu, comme naguère Joseph, vendu; et, miraculeuse évasion! sauvé à force de persévérance et d'audace. Pourtant, il n'était qu'un enfant alors! »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Qui se lasserait de l'entendre? Les merveilles de l'entière création viennent se réfléchir dans ses vivants récits. J'ai vu, par ses yeux, j'ai vu s'enfoncer les cavernes sombres où rugissent les bêtes féroces, et j'ai frémi; j'ai vu les hautes montagnes porter leurs fronts resplendissants jusqu'aux cieux, et je me suis sentie grandir; j'ai vu le désert s'étendre, silencieux et terrible, et mon sang s'est figé; j'ai vu les champs, parsemés de fleurs, sourire quand l'aile du vent moissonne leurs suaves parfums, et mon âme s'est dilatée... »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

» Quand il parle de combats, je me sens brave; quand il dit les dangers, les blessures, les coups terribles, les coursiers qui hennissent, la fumée, le bruit, la terreur, les hurlements, l'attaque et la défense, je le vois seul, le glaive en main, qui se fait jour à travers un monde d'ennemis; je le vois fendre cette forêt de lames aiguisées altérées de son sang; je le vois, et voudrais me jeter en avant; les soupirs me suffoquent, je retiens mes cris; je cours me cacher, et, la tête enfoncée dans l'oreiller, je ne puis plus étancher mes larmes. »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Il est dangereux de rêver!

« Quelle peine de s'éloigner quand il raconte : voyages, épreuves, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a souffert! Oh! raconte, raconte encore, Othello! Mon oreille, toujours remplie et jamais rassasiée, aspire à tes navrants récits. C'est vivre que t'écouter; s'éloigner pour de vulgaires soins, c'est languir, c'est mourir. Oh! parle encore! Oh! parle toujours! »

— Prends garde, Desdémone, prends garde! Rêver ainsi, c'est faillir au devoir, c'est vendre au rêve d'une heure le bonheur que Dieu a voulu dispenser sur tout le cours d'une vie. Hélas! rêver ainsi, c'est se perdre et mourir.

Tu reviendras un jour sur un autre balcon aux orientales découpures qui surplombe ces flots où l'aurore se vient mirer. Là, tu rêveras encore; mais ce sera au père abandonné sur les grèves de la patrie, lui qui, d'une main attentive, écartait les cailloux de tes pieds; tu rêveras à la mère qui t'avait nourrie pour un autre destin; puis, tu t'écrieras : « Que ferai-je pour regagner mon seigneur, la lumière de ma vie! que ferai-je? » Et le souvenir te viendra de celle qui chantait la romance du *Saule*, du saule qui reverdit sur les tombes!

Ayez peur du rêve, tendres et sages parents, ayez-en peur. Donnez un aliment à la jeune imagination qui ne sait où se prendre; ne croyez pas que les doigts qui cousent ou qui brodent ouvrent à la pensée une noble et suffisante carrière, et que les soins actifs du ménage pourvoiront aux besoins de l'âme. Rappelez-vous qu'il faut un intérêt et un but à la plus simple, à la plus humble vie. Quand l'enfant au maillot tournait vers vous ses lèvres encore pâles, la mère lui donna la douce nourriture; maintenant son jeune esprit ne sait pas demander, il ignore ce qui lui manque; il s'agite, il attend. Pressez-vous; cherchez, trouvez pour lui une saine et suffisante pâture, et ne le laissez pas rêver!

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Suite. — Voy. p. 106.

Peu de jours après, j'allai chez Mlle Parpiette. Dans cette triste masure, chose invraisemblable, il y avait un portier. Mais le brave homme et sa famille étaient en cage. Quelques poutres, mises en travers de l'escalier, avaient permis de disposer une loge à moins de trois mètres de l'humide sol; et après avoir descendu les deux marches annoncées, et en avoir remonté une douzaine, des plus inégales, où j'eus peine à ne pas trébucher, en me défendant d'un détour qui se précipitait aux caves, je fus assez surpris de m'entendre interpeller par une voix enrouée. Le concierge, suspendu sur ces humides profondeurs, me demandait où j'allais; et je vis que le nom de Mlle Parpiette était populaire dans la loge.

— Mlle Parpiette? ah! ah! se récria le portier d'un ton de surprise et de satisfaction.

Sa femme, qui savonnait dans un coin, fit écho et devint visible au milieu des vapeurs qui l'entouraient; trois voix piaillardes, s'élevant à la fois pour offrir de me conduire, me firent apercevoir trois jeunes êtres aussi inégaux, aussi crottés que les marches, et qui se tenaient accroupis, occupés à je ne sais quelle besogne.

Par quel art tout cela tenait-il dans l'étroit espace? C'est ce que je renonce à expliquer, car je ne le pouvais comprendre. Le bonheur de me servir de guide, que l'on se disputait, échut à une fillette, longue, maigre, jaune, qui, tout en faisant manœuvrer devant moi d'agiles petits bâtons qui ne méritaient pas le nom de jambes, ne déparla pas tout le long du chemin.

— Oui bien, qu'elle est chez elle, Mlle Parpiette; elle est remontée, et elle ne descend qu'une fois le jour, quand elle peut descendre. Dam! Monsieur, c'est lourd pour elle! Songez-y donc! Papa dit qu'il ne comprend pas comment elle fait, vieille et infirme comme elle est, et qu'il faut encore qu'elle ait un fier courage! Maman la porterait de bon cœur, si ce n'est que l'escalier est trop étroit et qu'il y a trop de détours. Et puis, elle!... est-ce qu'elle voudrait jamais? Elle a tant peur de donner du tintouin!...

La petite fille s'arrêta au-dessus de moi, et, se penchant d'un air de confidence :

— Figurez-vous, Monsieur, ajouta-t-elle, qu'elle ne veut tant seulement pas me laisser faire ses commissions; et je suis pourtant bien assez grande pour cela. Mimi, notre mioche, les ferait, lui, tout petit qu'il est; mais elle dit qu'elle ne veut pas donner de peine : c'est toujours la même chanson, quoi!

Nous arrivions. Presque au fond d'une sombre gaîne, où il se fallait glisser l'un après l'autre, la petite babillarde, qui se taisait maintenant, mit le doigt sur sa bouche et me montra, en faisant un petit signe de tête, une porte basse

qu'elle venait de dépasser. La clef était à la serrure; je la tournai en frappant, et au mot : « Entrez! » prononcé d'une voix clairette, je tirai la porte à moi, et m'introduisis avec quelque difficulté. Sans donner le temps de se reconnaître à Mlle Parpiette, qui, toute interdite et n'ayant pas grande facilité de mouvement, ouvrait ses petits yeux aussi grands qu'ils se pouvaient ouvrir, je m'assis dans la seule chaise vacante (elle en occupait une et n'en avait que deux), et je commençai à m'informer de sa position et de ses ressources, m'y prenant de la façon que je jugeai la plus encourageante.

Tout était propre dans cet intérieur exigu, dont l'étrange décoration me frappa dès l'abord. L'étroite cellule n'était qu'un retranchement pris sur le corridor, à l'endroit où il faisait coude. C'était ce qui rendait le passage si sombre, son unique jour étant devenu la croisée de Mlle Parpiette.

Tout le monde a pu remarquer, dans les rues sujettes à alignement, au coin des maisons près desquelles se trouve un recul, des boutiques triangulaires, pauvres baraques d'attente : ce logis y faisait songer. De plus, il était singulièrement déprimé dans sa hauteur, grâce aux pentes de la toiture. Sous une de ces brusques déclivités rampait le misérable grabat. La pauvre petite Parpiette elle-même n'aurait pu sans danger s'y dresser sur son séant. L'autre côté de la cellule, rétréci en manière de clavecin, servait de cuisine, d'armoire et de cabinet de toilette. On pouvait à la rigueur se tenir assis, avec chance de se relever, au milieu, dans la partie la moins écrasée, qui n'avait pas un mètre de large sur deux de longueur : là se trouvaient la fenêtre, une très-petite table, nos deux chaises à Mlle Parpiette et à moi, un petit poêle de faïence dans les dimensions d'une chaufferette, meuble de luxe qui ne paraissait pas avoir servi; enfin, dans l'embrasure de la croisée était accrochée une cage dont les hôtes, une couple de serins effarés, peu faits à la société, se laissaient, dans leur terreur, choir alternativement de leur bâton.

Tout en écoutant les réponses nettes et simples de Mlle Parpiette à des questions des plus banales, quoique fort élaborées, je faisais la revue de la chambrette. Comme je viens de le dire, la décoration me semblait des plus singulières. A travers nombre d'objets que jamais je n'avais vus étalés ainsi, de très-petits et rares interstices me laissaient deviner les murs; ils me semblèrent bruts, sans papiers ni tentures. C'était le mobilier, l'avoir, toute l'existence de la pauvre fille, qui recouvrait, qui tapissait ses lambris. Partout où il y avait place pour un clou, le clou s'y trouvait et supportait ou accrochait quelque chose : ustensiles de cuisine, de ménage, de travail, de toilette, de récréation; enfin tout le passé de Mlle Parpiette figurait là, et j'admirais ses merveilleuses inventions pour maintenir en place les objets récalcitrants : ces étroites murailles, finissant dans l'ombre, lui servaient de secrétaire, de commode, de buffet, de chiffonnier, de toilette, que sais-je? Tandis qu'elle me répondait, avec la pudeur de la pauvreté, je lisais toute son histoire autour d'elle. Plusieurs métiers successifs n'avaient pu suffire à nourrir une si chétive créature. Les reliques de ce qu'elle avait fait à différentes époques étaient là comme des témoins de cette laborieuse et infructueuse activité. De petites tablettes, découpées dans de vieux cartons, soutenaient des coffrets ternis, mais non poussiéreux; la vieille brosse, le paquet de plumes, l'aile de canard, qui servaient à les épousseter, étaient suspendus au-dessus. Des moules de diverses sortes de bourses, le coussinet à épingles de la dentellière, la forme en bois pour tenir le soulier que l'on borde, un vieux tambour à broder au crochet, renfogné sous le rebord du toit, divers outils dont je ne savais pas les noms, mais dont je présumais l'usage, tenaient leur place, accrochés à côté de la mesquine mais luisante poterie et batterie de cuisine, représentées par un poêlon, une assiette, une tasse et un couvert de maillechort. Les instruments de travail se trouvaient en majorité; cependant il y avait aussi une mince défroque, reléguée dans la partie échancrée de la cellule et dissimulée sous un rideau multicolore. La portion éclairée, autour du siége de la vieille fille, contenait ses trésors : deux mauvais petits portraits au crayon, voilés par la poussière qui, en dépit des soins, avait pénétré entre le verre et le dessin; un petit cadre qui entourait un mausolée en cheveux, une pelote, un marquoir. En découvrant un jeu de piquet caché derrière le petit miroir écorné, je présumai que, dans sa solitude, la pauvre femme évoquait encore quelque illusion, et qu'avant d'aller « chanter », comme elle disait, elle interrogeait le sort, à l'aide d'une « patience », pour savoir si la Providence d'en haut ou la pitié d'ici-bas lui enverraient un morceau de pain. Les derniers objets sur lesquels mon œil s'arrêta, et les plus consolants, furent son chapelet et son livre d'heures.

J'en savais plus sur l'emploi de sa vie par cette muette inspection, qu'elle n'avait eu la hardiesse et le temps de m'en dire. Mais comme je ne m'en tins pas à une visite, j'appris peu à peu qu'orpheline, recueillie par une tante longtemps portière dans une maison bourgeoise, elle avait tout reçu de « la chère parente », et ne se rappelait et ne pouvait rêver de bonheur au delà de celui dont elles jouissaient ensemble « dans cette belle loge où il y avait tant d'agréments. »

Depuis seize années, elle avait perdu sa tante, et la survivance de la porte ne lui avait été laissée qu'un an.

— Pour lors, trop faible, trop infirme, je n'étais pas, disait-elle, à la hauteur du poste, et, comme de juste, on l'a donné à d'autres. Alors... pour lors...

Elle s'arrêta.

Quelqu'un a-t-il remarqué le goût du peuple et des enfants pour les adverbes harmonieux qui donnent à l'orateur peu exercé le temps de rallier ses souvenirs, de résumer sa pensée, tandis que ses oreilles novices et rarement flattées jouissent et se complaisent dans la sonorité du mot?

— C'est depuis lors donc, reprit-elle, que je suis toute seule..... toute seule!

C'était là ce qui lui coûtait à rappeler.

On l'avait renvoyée de cette loge qui était sa patrie, dès qu'elle eut usé son pauvre lot d'énergie et de force, sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendrait ensuite; mais elle ne s'en prenait qu'à elle-même.

— J'étais trop infirme; je ne suffisais pas.

Je m'informai de la raison qui lui avait fait essayer tant de travaux variés; pourquoi ne pas s'en tenir à un seul genre d'ouvrage, ce qui était, fis-je sagement observer, plus prudent et plus facile?

— C'est comme pour la loge, mon bon Monsieur, répondit-elle : il faut bien s'en aller quand on ne suffit plus. La mode change; puis les machines vous dépêchent en une minute l'ouvrage qui prenait d'entières journées. Faut bien alors chercher d'autres ressources. Puis, que voulez-vous! on a tort de vivre plus longtemps que les autres.

La suite à la prochaine livraison.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

Suite. — V. t. XXVII, 1859, p. 339.

MANDEVILLE.

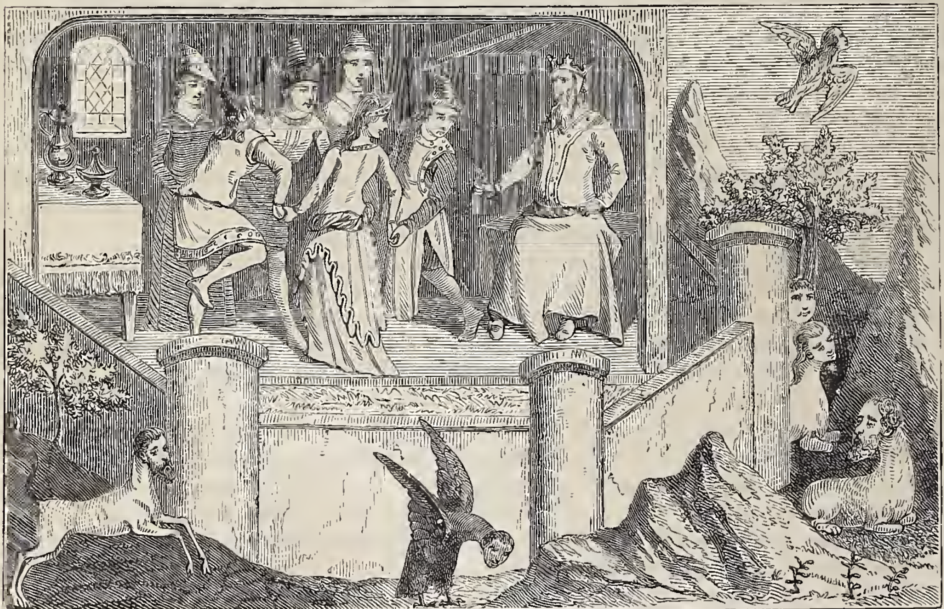
Mandeville n'avait certainement pas navigué dans la mer des Indes : aussi tout ce qu'il raconte des îles dont cette mer est semée n'est qu'une sorte de résumé de mille contes absurdes répandus depuis une longue suite de siècles parmi

les Orientaux. Comme il n'avait aucune idée précise de ces pays lointains, il ne donne point de description qui puisse aider à dégager tant soit peu de vérité au milieu des extravagantes imaginations dont il se fait l'écho.

Dans l'île de Calouak (qui est peut-être l'île Ceylan), le roi possède quatorze mille éléphants, mais ce sont les habitants qui ont l'obligation de les nourrir. Ce puissant monarque est, de plus, d'ordinaire, le père de cent ou deux cents enfants (ce qui n'est pas un fait incroyable) (¹), et, pour honorer une si grande postérité, toutes les espèces de poissons qui vivent dans la mer viennent tour à tour, en nombre immense, s'arrêter devant l'île, de telle sorte que le roi et ses sujets prennent, à leur aise, toutes les espèces qu'ils préfèrent et en font de bons repas; or ceci n'est que l'exagération excessive de faits très-ordinaires. L'auteur ajoute que l'on trouve, à Calouak, des serpents ou vers dont les coquilles sont si vastes que plusieurs hommes pourraient s'y loger comme dans une petite maison : il est probable qu'il s'agit de la tridacne géante (*Tridacna gigas*), la plus grande des coquilles vivantes connues, et qui atteint une longueur d'un mètre et demi et le poids de cinq cents livres. Les bénitiers de l'église



Habitants de l'île Nacumère. — Miniature du *Livre des Merveilles* (¹).



Une Fête à la cour du Grand Kan. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

Saint-Sulpice, à Paris, sont des valves de tridacne de moyenne dimension.

Dans l'île Caffolos, les habitants suspendent aux branches des arbres leurs amis mortellement blessés, en disant « qu'il vaux mieux être dévoré par les oiseaux que par les vers. »

Nacumère est une autre île, qui a plus de cent milles de

(¹) L'empereur du Maroc, par exemple, a sept ou huit cents épouses choisies parmi les familles notables de son empire : c'est un moyen d'intéresser le plus grand nombre possible de riches citoyens au maintien de son autorité.

(¹) Manuscrit du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque impériale. — Voy. la note 1, p. 258 de notre volume des *Voyageurs du moyen âge*.

circonférence. Tous ses habitants, hommes et femmes, ont des têtes de chiens : c'est aussi ce que Marco Polo dit d'une peuplade asiatique, et il est bien certain que cela signifiait seulement qu'ils étaient aussi laids que des chiens. De plus, les Nacumériens ont des coiffures d'or ou d'argent figurant un bœuf, en signe de leur piété pour le dieu qu'ils adorent sous cette forme. C'est un peuple guerrier; il mange ses ennemis. Cependant il est très-hospitalier, et un étranger peut parcourir tout le pays sans qu'on lui fasse aucun mal. Le roi fait environ trois cents prières avant son repas. Il porte à son cou un rubis oriental large comme la main et long d'un pied. C'est le signe de son pouvoir : s'il s'en séparait un seul instant, il cesserait d'être roi. Le grand souverain du Cathay ([1]) a bien souvent cherché, mais vainement, à acquérir la possession de ce célèbre rubis par ruse ou par force.

Dans ses descriptions de la cour du Grand Kan, Mandeville donne à son imagination une libre carrière. Il parle longuement d'une fête où président quatre mille hommes vêtus d'or, d'argent, de pourpre et de soie. De nombreux astrologues règlent, d'après l'observation des astres, jusqu'aux moindres détails des cérémonies; et c'est



Fruits contenant de petits animaux. — Miniature du *Livre des Merveilles.*



La Mer de sable. — Miniature du *Livre des Merveilles.*

en effet ce qui se passait même en Perse, ainsi que le raconte Chardin à l'occasion du couronnement de Séfy II ([1]). Des troupes de jongleurs font apparaître devant l'empereur des animaux extraordinaires; ils obligent aussi le soleil et la lune à se montrer à toute heure et en quelque endroit du ciel que ce soit, suivant leur bon plaisir, ou bien ils les font disparaître tous les deux à la fois, et le ciel se couvre de ténèbres. Pour donner lieu à ces exagérations, il suffit qu'à une certaine fête d'habiles jongleurs aient tout à coup annoncé une éclipse. Comme intermèdes, les plus

([1]) Voy. t. XXV, 1857, p. 79.

([1]) Voy. les notes du volume des *Voyageurs du moyen âge*, p. 259 et suiv.

belles demoiselles et les plus agréables gentilshommes du monde exécutent, devant l'empereur, des danses merveilleuses. Les pauvres imagiers qui ont eu à illustrer, au quatorzième siècle, ces narrations de Mandeville, ont été bien embarrassés, et ils sont restés bien au-dessous de la verve de leur texte.

En passant du Cathay à l'Inde supérieure et à la Bucharie, on rencontre un beau royaume qu'on nomme Caldilhe. Il y pousse des arbres qui portent des fruits gros comme des gourdes. Quand ces fruits sont mûrs, on les coupe en deux, et on y trouve un petit animal de chair, d'os et de sang, assez semblable à un petit agneau qui n'aurait pas de laine. « J'en ai mangé, ose dire Mandeville; mais j'ai raconté aux habitants que nous avions chez nous un arbre tout aussi merveilleux, et c'est celui qui produit les bernacles; car les fruits de cet arbre se changent en oiseaux, et si ces oiseaux tombent dans l'eau, ils vivent, tandis que s'ils tombent sur la terre, ils meurent. » Dans ce passage, Mandeville fait parade, devant les Orientaux, du préjugé sur les anatifes, qui n'est pas encore effacé entièrement, et dont nous avons entretenu nos lecteurs (t. VIII, 1840, p. 88). Rappelons, à cette occasion, que lorsqu'on se sent disposé à accuser ces vieux voyageurs d'extravagance ou de mensonge, il faut se rappeler qu'en leur temps l'Europe, couverte des ombres de l'ignorance, acceptait aussi avec crédulité les fables les plus bizarres.

N'oublions pas qu'en cherchant bien, on trouve toujours quelque vérité tout au fond de ces erreurs. Ce que Mandeville raconte, par exemple, de la mer de sable, paraît au premier abord une pure folie. Suivant lui, « dans une contrée tributaire du royaume de Jean (¹), il y a une mer toute de sable, sans une seule goutte d'eau, et qui a son flux et son reflux comme l'Océan : on ne peut pas la traverser sur des vaisseaux. » Or cette mer de sable n'est autre que les *Bahr-el-Saff*, ou profondeurs cachées des Arabes, situées en Arabie, et qui paraissent s'étendre à peu près en ligne directe depuis le territoire des Béni-Nosâb, à 16 degrés de latitude septentrionale, jusqu'à moitié chemin des 18e et 19e degrés, et ayant, dans leur plus grande largeur, environ 35 lieues. Ces grandes nappes de sable paraissent avoir une certaine mobilité : tout corps placé à leur surface et d'un poids de plus de vingt grammes y est englouti en une demi-minute. Ce sable a un goût saumâtre. On suppose que les gouffres qu'il remplit ont été formés par des éruptions volcaniques (²). Le plus grand tort de Mandeville a été de dire que l'on trouvait dans cette mer d'excellents poissons, de même que les miniaturistes ont fait la faute de renchérir encore sur le récit, en plaçant des diables ou des hommes cornus sur les rochers qui dominent les *Bahr-el-Saff*.

(¹) Voy. le volume des *Voyageurs du moyen âge*, note 2 de la page 298, et note 3 de la page 313.

(²) *Les Mystères du désert*, par Hadji Abd-el-Hamid-Bey (colonel L. du Couret); 2 vol. (Ouvrage à consulter avec prudence.)

CAPRICES DE SOUVERAINS.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 327.

Un jour, les ukases de Paul Ier interdirent les pantalons et les fracs; un autre jour, les universités reçurent défense d'employer le mot « révolution » en parlant du cours des astres. Les mesures de police se multiplièrent à l'infini, entraînant des vexations insupportables. Une ordonnance, affichée dans les carrefours de la capitale, prescrivit que, l'empereur venant à passer dans les rues, soit à pied, ce qui était fort rare, soit à cheval ou en calèche, ce qui arrivait sans cesse, chacun s'arrêtât, descendît de voiture, se découvrît, ôtât sa pelisse et se tînt incliné durant son passage. Un jeune négociant fut, pour une infraction involontaire à cette exigence despotique, condamné à cinquante coups de knout, châtiment presque mortel. Une jeune femme, connue et considérée à la cour, vit, pour le même fait, son carrosse saisi par des agents de la police : elle s'évanouit; sa famille indignée court près de l'empereur; l'empereur Paul prend gravement connaissance du fait, amnistie le cocher, qui devait être incorporé à l'armée, exempte le carrosse et les chevaux de la confiscation, mais inflige huit jours de réclusion à la jeune femme pour avoir manqué aux bienséances, et la même correction à une tante, qui lui avait servi de mère, pour l'avoir mal élevée. (¹)

CONSEILS AUX ÉMIGRANTS EN ALGÉRIE.

La citation que nous avons empruntée sous ce titre à un livre sur l'Algérie (²) a donné lieu à des critiques qui témoignent de préoccupations exclusivement médicales, dans une question qui est, avant tout, une question de travail et de salaire.

Les émigrants en Algérie s'y rendent-ils à titre de capitalistes, de rentiers, de malades, d'artistes, pour jouir des charmes du climat africain? mieux leur vaut, sans aucun doute, y aller au début de l'hiver, en novembre et décembre, pour s'y préparer, par une douce température, aux chaleurs d'été. C'est l'avis unanime des médecins.

Les émigrants vont-ils en Algérie comme propriétaires cultivateurs, pour monter ou exploiter une ferme? ils ne peuvent plus suivre les conseils de l'hygiène médicale. Arrivant en novembre ou décembre, et plus tard, ils ne pourraient ni organiser leur ménage rustique, ni exécuter les défrichements et labours, ni faire les ensemencements en temps utile, lequel cesse avec la fin de décembre. Ils perdraient toute une année à attendre le retour de la saison utile pour leurs semailles. Leur intérêt les invite à se rendre sur place en août, septembre, octobre, juste au moment réputé le plus dangereux.

Enfin, les émigrants sont-ils, comme l'a supposé l'auteur des conseils critiqués, des ouvriers cultivateurs ou industriels, emportant peu d'épargnes et obligés de gagner leur vie par leur travail? le bon sens leur signale l'époque des grands travaux de la campagne et des forts salaires comme la plus favorable à leur bourse. A l'approche de l'hiver, beaucoup de bras deviennent inutiles. Si l'on choisit ce moment pour jeter dans le pays de nouveaux contingents, l'excès de l'offre sur la demande accroît le chômage et la misère, source de vagabondage ruineux et même de maladies.

Que la médecine préférât un autre moment, elle est probablement dans son droit; mais l'émigrant pauvre ne peut tenir compte de ses conseils, car la chance de maladie pendant la saison sèche n'est pas plus grande que la chance de chômage pendant la saison pluvieuse. Jamais émigrant en Amérique ne s'amuse, pour régler son départ, à consulter le calendrier des fièvres du Missouri et du Mississipi, tout aussi intenses que celles du Sig et de l'Habra. Il part au meilleur moment pour le gain, et se fie à Dieu pour le reste.

Si la peur de la fièvre devait guider les colons, ils s'abstiendraient des plaines d'alluvion, des bords des rivières, des terrains irrigables; ils leur préféreraient les collines sèches et les plateaux rocheux, beaucoup moins insalubres. Les colons ne calculent pas avec cette timidité; comme le soldat, ils bravent les blessures et la mort pour avancer; le courage devient leur force.

(¹) Mémoires de l'abbé Georgel.

(²) *L'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique*, par M. Jules Duval, secrétaire du conseil général de la province d'Oran.

Enfin, on a critiqué également le conseil de considérer la ceinture de flanelle, la sobriété, la régularité des habitudes, comme les meilleurs médicaments préventifs, à peu près les seuls. Telle est pourtant la leçon de l'expérience, conforme à l'avis des meilleurs médecins. L'expérience montre aussi que l'on peut aller jusqu'à prendre, sans médecin, quelques pilules de sulfate de quinine, parce que l'emploi de cette matière est devenu familier dans toutes les familles et toutes les fermes, et que les pilules se trouvent toutes préparées chez les pharmaciens. Si, à chaque menace et à chaque accès, il fallait recourir à un médecin, tout le corps médical de l'Algérie n'y suffirait pas.

Loin qu'il y ait à se préoccuper sans cesse de la peur du mal et du besoin d'appeler un médecin, moins on y pensera, mieux on se portera. Le lien intime de l'imagination et de la peur avec les affections intestinales suffit pour justifier une vérité qu'établit d'ailleurs l'observation quotidienne. « Avoir la peur au ventre » est une locution physiologiquement très-exacte. Tout émigrant doit partir avec la conviction bien ferme qu'il est invulnérable aux fièvres et aux dyssenteries. Si d'avance il croit à la nécessité de les conjurer par de grands efforts d'acclimatation, il est déjà à moitié malade, et il fera bien de rester où il est. *Illi robur et æs triplex circà pectus*, c'est la devise des pionniers comme des navigateurs.

PENSÉES DE LA NUIT.

Quelquefois, au milieu de la nuit, dans ce grand silence, lorsque rien ne nous avertit de l'existence des choses, et que nous n'entendons que le bruit de nos artères qui battent dans nos tempes, tout à coup nous repassons dans notre esprit toute notre vie ; nous avons devant les yeux ce rêve étrange, cette singulière fantaisie des événements, les personnes parues et disparues, nos plaisirs, nos peines, nos affections et nos inimitiés, nos ambitions, nos agitations, nos succès, nos revers ; et alors, nous élevant au-dessus du monde, nous l'estimons ce qu'il vaut ; nous dépouillons nos haines, nos passions, notre vanité qui là-haut n'a pas de place, et nous comprenons qu'on n'emporte là avec soi que le meilleur de soi-même, sa raison et son amour.

Ernest Bersot.

ALEXANDRE LENOIR.

Les œuvres de l'art contribuent à civiliser les nations. On doit de la reconnaissance aux hommes dont le génie crée ces trésors de l'intelligence, et il est juste aussi de louer ceux qui, dans les temps de révolutions, s'emploient à les conserver souvent au péril de leur vie. C'est à ce dernier titre qu'Alexandre Lenoir a bien mérité de la France.

Alexandre Lenoir était né à Paris, le 25 décembre 1762. Il étudiait dans l'atelier de Doyen, premier peintre de Louis XVI, lorsque l'Assemblée constituante supprima les ordres monastiques. Ému à la pensée qu'au milieu du trouble et des passions que soulèverait la dispersion des religieux, les nombreuses productions des arts que renfermaient les abbayes pourraient être détruites, il s'empressa de communiquer ses craintes à son maître, puis à Bailly, maire de Paris. Bailly approuva son zèle, et confia à une commission d'artistes et de savants, dont la nomination fut confirmée par l'Assemblée constituante, le soin de conserver, après un choix raisonné, tous les objets d'art, de littérature et de science qui pourraient être utiles à la nation. Alexandre Lenoir fut particulièrement chargé de recueillir toutes les œuvres de peinture et de sculpture qui lui paraîtraient intéresser l'histoire de l'art : il accepta avec bonheur cette mission, et fit transporter tout ce qu'il put sauver de la destruction dans l'intérieur du couvent des *Augustins de la reine Marguerite*, rue des Petits-Augustins, où est aujourd'hui l'École des beaux-arts. La commission des monuments, dans l'exposé de ses travaux, imprimé en 1792 pour motiver les décrets de la Convention nationale du 18 octobre de la même année et celui du 27 juillet 1793, qui continuaient et étendaient ses pouvoirs, mentionne les cinq cents monuments de sculpture sauvés par les soins et le courage de Lenoir, et comprenant les chefs-d'œuvre de nos statuaires, « Jean Goujon, Germain Pilon, Girardon, Anguier, Coysevox, Coustou, etc. », ainsi que deux sculptures de Michel-Ange, aujourd'hui au Louvre. La commission ajoute : « Il serait trop long d'énumérer les dessins et les gravures réservés, et de faire une description ou d'indiquer même les titres des huit cents tableaux et plus qui sont aux Petits-Augustins ou à la maison de Néelle. Mais on doit dire que l'on y voit un Léonard de Vinci, dix tableaux de Bourdon, plus de quatre-vingts ouvrages de Philippe de Champaigne, et seize de son neveu.

» On y voit aussi des œuvres du Guide, du Guerchin, de la Hire, d'Holbein, de Lebrun, de le Sueur, de Murillo, de Manfrède, du Parmesan, de Porbus, du Puget, du Mole; des émaux du Primatice, des tableaux de Salviati, de Romanelli, de Stella, de Scalken, du Tintoret, de Carle Vanloo, de Wouwermans, de Vignon, de Vouet, de Paul et d'Alexandre Véronèse, de Van-Dyck, de Van-Thulden, d'Albert Durer, de Boulogne, du Caravage, de Carle Maratte, et de tant d'autres de toutes les écoles qui, donnés à l'Église par la piété, sont recueillis enfin par la raison, pour l'instruction de la jeunesse dans tous les départements, l'agrément de tous les Français, et l'admiration de tous les étrangers.... »

Les tableaux, après avoir été classés, et longtemps livrés au public et à l'étude des artistes dans les salles de l'ancien couvent des Petits-Augustins, furent remis par Lenoir au citoyen Foubert, chargé de la première organisation du Musée du Louvre.

Les monuments de sculpture, classés chronologiquement depuis l'époque gallo-romaine et les siècles barbares de Clovis et de ses successeurs jusqu'aux temps modernes, restèrent aux Petits-Augustins : ils offraient aux regards, siècle par siècle, toute l'histoire de la monarchie française et de l'art des grandes périodes qui la divisent.

Cette belle collection, unique en Europe, fut érigée en *Musée des monuments français* par la Convention nationale, le 29 vendémiaire an 4 de la république, sur la proposition de Lenoir, qui en resta l'administrateur. Nous n'entreprendrons pas ici la description de ce bel établissement, dont les artistes déplorent la perte, et qui, pendant vingt-sept ans, attira l'attention des Français et des étrangers. De nombreux ouvrages enrichis de planches, et dus tant à l'administrateur qu'à plusieurs savants et artistes qui entreprirent d'en publier les divers aspects, sont dans toutes les bibliothèques de l'Europe, et en font connaître les vastes dispositions générales, les salles diverses disposées par siècles et décorées selon les styles propres à chacun d'eux et aux monuments historiques qu'elles contenaient.

Durant sa longue administration, A. Lenoir fut de nouveau chargé plusieurs fois par les ministres qui se succédèrent au département de l'intérieur d'aller recueillir dans les provinces d'autres monuments qui, menacés de ruine, pouvaient être utiles à l'étude, ou même à la décoration du Musée des Petits-Augustins. C'est ainsi qu'il sauva les restes des châteaux d'Anet et de Gaillon, que l'on voit encore aujourd'hui dans la cour principale de l'École des beaux-arts, faibles parties de ce qu'il avait rassemblé pour former

des cours complètes dans le style de chacun de ces deux monuments de la renaissance. Le 30 mars 1806, Napoléon, après avoir visité le musée, exprima le désir de le voir agrandir. Par suite, M. de Champagny, ministre de l'intérieur, envoya A. Lenoir à Cambray pour y acheter de nombreuses statues provenant de la cathédrale, vendue à un particulier; le 6 décembre de la même année, il eut ordre d'aller au château de Richelieu, en Poitou, pour y acquérir du nouveau propriétaire tous les objets d'art dépendant de cet édifice somptueux et qui pouvaient entrer dans le musée. En 1807, il recueillit de remarquables autels d'architecture gothique dans l'église abandonnée des Grands-Carmes de Metz; puis les monuments renfermés dans les abbayes du Bec, département de l'Eure; de Maubuisson de Haute-Bruyère, département de Seine-et-Oise, qui contenaient, l'une, trois statues royales et de précieux vitraux, l'autre, le remarquable vase en marbre, chef-d'œuvre de P. Bontemps, où était le cœur de François Ier. En 1812, quatre



Alexandre Lenoir. — Dessin de Staal.

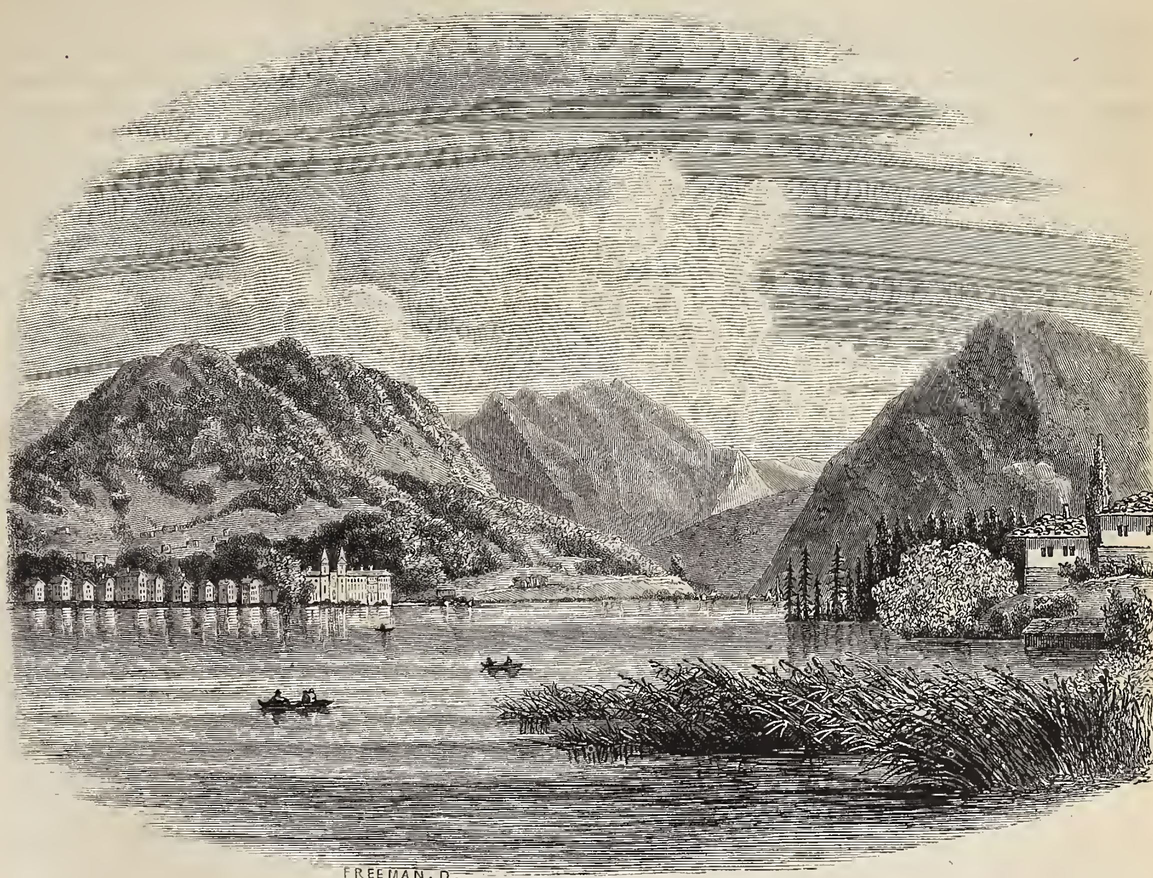
tombeaux, provenant de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, entraient aussi dans le musée par les soins de l'administrateur. Le 11 décembre 1813, on y apporta une cheminée sculptée par Germain Pilon, et provenant de l'ancien hôtel d'O. Mais depuis cette époque, les événements politiques suspendirent l'accroissement du Musée des Petits-Augustins, et le 18 décembre 1816 une ordonnance royale en prescrivit la suppression. La plupart des monuments furent portés dans l'église de Saint-Denis; parmi les autres, ceux qui ne furent point brisés ou abandonnés dans les cours du musée, se distribuèrent entre quelques églises et le Musée du Louvre.

A. Lenoir, nommé administrateur des monuments de Saint-Denis, ne négligea rien pour réintégrer dans cette basilique toutes les statues des rois qu'elle contenait antérieurement; les magnifiques mausolées de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de François II, de Henri III, y furent remis en place et restaurés par ses soins. De plus, ajoutant à cette suite précieuse ceux des monuments royaux qu'il avait précédemment trouvés dans toutes les abbayes royales, il put y établir la suite complète qu'on y voit aujourd'hui, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI.

A. Lenoir est mort en 1839.

LE TEGERNSEE

(BAVIÈRE).



Vue du Tegernsee, en Bavière. — Dessin de Freeman, d'après Julius Greth.

Le Tegernsee est un joli lac de la Bavière que l'on rencontre entre Munich et Innsbruck. Son nom était jadis *die Grün See* (le lac Vert); par corruption, il est devenu *Te Gern See*. Si l'on part de Munich, en diligence, vers six heures du matin, on arrive au lac vers midi. Il faut environ deux heures et demie pour traverser le Tegernsee dans sa longueur, et seulement trente minutes pour le traverser dans sa largeur. Tout entouré de collines couvertes d'arbres, dominé au sud par les Alpes Bavaroises, il reflète dans ses eaux profondes et poissonneuses les cimes et la verdure. A son extrémité septentrionale est une petite ville, Gmumd, où l'on fabrique du papier et des machines; la ferme de Belle-Vue (Kaltenbrunn), bâtie en face, sur une hauteur, domine le paysage. C'est sur la rive Est qu'est située la petite ville ou le bourg qui a pris son nom du lac. On y remarque un château royal, autrefois abbaye de Bénédictins, et qui appartient aujourd'hui au prince Charles de Bavière.

Au huitième siècle, en 744, le pape fit présent aux moines de Tegernsee du corps de saint Quirin, mort martyr, en l'an 269, à l'âge de vingt-six ans. Ce corps fut placé sur un chariot traîné par des bœufs. Par superstition, quand on approcha du couvent, on laissa les bœufs aller à leur bon plaisir : attirés par l'herbe fraîche, ils se détournèrent vers une prairie au bord du lac, et s'y arrêtèrent. Les paysans, persuadés que cette prairie devait recéler quelque trésor, cherchèrent, et remarquèrent sur le rivage un peu d'huile qui surnageait. Ils en remontèrent le cours, arrivèrent à la montagne d'Auerberg, située à quatre kilomètres au nord-ouest de Tegernsee, et découvrirent une source d'huile de pétrole. On éleva une chapelle pour consacrer le souvenir de cette découverte. Depuis ce temps, les habitants se servent du pétrole comme d'une sorte de panacée. On le recueille dans de grandes auges de bois, et on le vend dans de petites bouteilles carrées, en ajoutant à chacune d'elles un petit livre de prières dont plusieurs se rapportent à saint Quirin. On suppose que cette source de pétrole provient de houillères peu éloignées de Miesbach, et qui ne sont pas exploitées.

Les familles bavaroises qui, en été, viennent visiter le Tegernsee, établissent leur domicile dans les auberges de cette petite ville, et de là font des excursions, soit en bateau vers le rivage opposé, soit par terre à « Parapluie », sur le Pfliegeleckberg et à d'autres sommets, ou un peu plus loin, en passant le col de la Giudelalp au petit lac sauvage de Schliersee. On ne voit guère de Français dans ce pays; il faut feuilleter les listes de plusieurs années sur les registres des auberges avant de rencontrer un seul nom qui rappelle notre patrie. Les Anglais eux-mêmes s'y arrêtent peu. Cependant, qui voudrait jouir dans un silence profond de ces charmes pénétrants de la nature qui ravissaient l'âme de Jean-Jacques au lac de Bienne ne saurait trouver mieux, aujourd'hui, que le Tegernsee ou le Schliersee : la Suisse est toujours d'une incomparable beauté; mais, si vaste qu'elle soit, de jour en jour elle a moins de solitudes.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Suite. — Voy. p. 106, 114.

Le jour où elle me dit ce mot, je décidai, à part moi, qu'elle aurait l'objet de son ambition, son bâton de maréchal, l'hospice. C'était l'apogée de ses modestes désirs. Inscrite depuis des années au bureau de bienfaisance du quartier, elle en recevait les insuffisants secours, accordés, je crois, à toute misère enregistrée. Il y avait six ans qu'ayant atteint l'âge légal, elle sollicitait son admission à la Salpêtrière. Elle avait traîné de çà, de là, sa pauvre jambe, pour se procurer les pièces nécessaires : son acte de naissance, je ne sais s'il ne lui avait pas coûté quelque argent, le certificat d'indigence, le certificat de médecin; elle avait fourni tout cela non pas une, mais plusieurs fois, « parce que les papiers se perdent dans les bureaux. »

Je haussai les épaules.

— Que voulez-vous, ce n'est pas leur faute à ces pauvres messieurs, poursuivit-elle; ils ont tant de paperasses!

Je voulus savoir si elle avait quelque protecteur qui s'intéressât plus particulièrement à elle.

Oui, vraiment. Deux membres du bureau, un jeune et un vieux, la connaissaient très-bien. Elle me les nomma, et me dit leurs jours, car ils ne venaient au bureau qu'une fois la semaine.

— Le jeune, ajouta-t-elle, a le parler doux; il vous écoute bien, et jusqu'au bout : cela soulage.

— Mais a-t-il fait quelque chose pour vous?

— Non, jamais. Que voulez-vous! c'est jeune, ça a d'autres idées en tête.

— Et le vieux?

— Ah! il est un peu brusquot, celui-là; il n'y a pas à s'expliquer; il vous expédie vite, vite. Mais peut-être bien aussi qu'il s'occupe davantage de votre affaire.

— Et qu'a-t-il fait pour vous?

— Mais, rien jusqu'ici. Il y en a tant qui demandent!

Le mercredi suivant, jour du jeune administrateur, à neuf heures du matin, heure désignée, j'étais à la porte du bureau. M. V... n'avait pas encore paru. Il pleuvait de la glace, je ne pouvais attendre dans la cour ni dans la rue; je revins à dix heures : il était parti. Je fis ce métier-là plusieurs fois, et pris patience en songeant à la pauvre créature, qui souvent avait dû trouver la corvée plus rigoureuse encore; enfin je joignis le charitable personnage « au parler doux ». Mlle Parpiette l'avait décrit d'un mot.

C'était un homme bien élevé et qui, tout en n'accordant rien, tenait à ne pas renvoyer son monde mécontent. Il ne perdait pas la bonne femme de vue, affirma-t-il; il lui portait un *véritable* intérêt (il souligna le mot). Mais chacun des nombreux administrateurs disposait à peine d'une admission tous les huit ou dix ans, et la personne en faveur de laquelle il ne pouvait que louer profondément ma charité si judicieusement placée (il accentua ce compliment en deux adverbes par une inclination gracieuse de mon côté), la demoiselle donc n'avait pas atteint l'âge légal; avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait faire de passe-droits...

Je ne le laissai pas achever. Je me récriai fortement :

— Comment donc! mais elle a soixante-seize ans; son acte de naissance en fait foi!...

Le jeune administrateur se reprit et tourna rapidement la difficulté.

— Je sais, je sais! elle a dépassé l'âge exigible; vous avez parfaitement raison; mais malheureusement tant d'autres, et je le déplore, sont dans le même cas! La plupart de nos postulantes ont atteint leur seizième lustre, et, comme j'avais le regret de vous le dire, en dix ans, chacun de nous ne dispose pas d'un lit.

On ne pouvait m'éconduire avec plus de politesse que n'en déploya le personnage; et, après avoir épuisé ma rhétorique auprès du jeune doucereux, j'essayai du « vieux brusquot ».

— La Parpiette? dit-il. Rien contre elle. Bien notée. A notre charge depuis... attendez! oui, peut-être bien depuis douze à quinze ans; brave femme. Ça ne bouge pas. Seulement, comme les autres, elle n'a pas de patience. Que diable! elle devrait songer qu'il y en a de plus malheureux qu'elle et qu'elle n'est pas seule au monde.

Je profitai du mot pour insister sur ce que justement elle était seule et incapable de s'aider elle-même, vu ses infirmités : un bras paralysé, une jambe inerte, une oppression qu'il n'avait sans doute pas remarquée...

— Que si! que si! nous remarquons tout. Je sais que c'est en s'obstinant à porter sa tante qui ne se pouvait bouger, qu'elle s'est lésé ou cassé je ne sais trop quoi; elle en a failli crever, ce qui l'eût tirée de peine.

Je tressaillis.

— Je ne lui en fais pas un crime, reprit-il, en m'apaisant d'un mouvement de la main; je sais que c'est une honnête fille, courageuse, qui s'était jadis fortement brûlée en sauvant un enfant dont le fourreau avait pris feu, la petite fille d'un de leurs locataires; car elles ont été portières, ces femmes... Je vous dis que nous connaissons à merveille nos pensionnaires; et, au demeurant, je vous le répète, quoique obtuse et têtue, c'est une brave créature. Mais il n'en faut pas moins que, comme une autre, elle attende son temps. Persuadez-vous bien que l'on fait ce qu'on peut.

Je voulus obtenir qu'il me fixât une époque précise, et je ne parvins qu'à irriter mon homme.

— Est-ce que je puis savoir ce qu'il mourra de vieilles femmes cette année? me dit-il brutalement.

Un équipage s'était arrêté, une dame entr'ouvrait la porte; l'administrateur se leva, en me congédiant de la main; je sortis, retenant avec peine une explosion de colère, et j'arpentai longtemps les quais et les boulevards pour me calmer. Enfin, je retournai chez ma pauvre protégée, espérant trouver quelque nouvelle voie de la servir, ou peut-être la dégoûter de l'hospice, cet inaccessible et triste but de ses vœux.

— Pourquoi y tenez-vous tant? lui disais-je.

— Que voulez-vous, mon bon Monsieur, je suis seule, et je puis de moins en moins m'aider. Mes pauvres membres se refusent...

C'était toujours le même refrain : « Je suis seule! » le mot qui m'avait touché par sa manière de le prononcer à notre première rencontre, et qui m'impatientait maintenant.

— Vous n'avez donc pas d'amis chez vos voisins, demandai-je, personne de serviable?

— Tout au contraire, oh! tout au contraire! chacun fait pour moi ce qu'il peut, et bien au delà, bon Dieu! Il y a au second la mère d'un employé qui se gêne fort pour moi; il y a les portiers, avec tant de famille! Ils se saignent pour m'assister. Ce sont eux la plupart du temps qui m'alimentent.

Elle mit sa main tremblante devant ses yeux, et reprit :

— Je ne puis pourtant pas être toujours à leur charge.

Je me tus un moment; puis je voulus savoir si l'on ne pouvait pas tenter une démarche de quelque autre côté et s'adresser ailleurs qu'au bureau de bienfaisance.

— J'y ai essayé, me dit-elle, et j'ai fait une pétition.

— Ah! voyons?

— La bonne dame du second l'a fait porter par son fils.

— Et vous avez une réponse favorable?

— Tout au rebours : la voici.

C'était la politesse glacée et reglacée des formes administratives : « J'ai lu avec attention, etc. ; et votre pétition » a été renvoyée avec recommandation à qui de droit, etc. »

— Eh bien, qu'en est-il résulté?

— Voilà.

Elle prit dans le même tiroir de la petite table, le seul qu'elle possédât, un autre papier, me le mit dans les mains, et je lus : « J'ai examiné avec attention votre demande d'être admise à l'hospice de la Vieillesse. Vos droits ont été pesés avec toute l'attention requise, et votre pétition est en conséquence renvoyée aux administrateurs du bureau de bienfaisance de votre quartier. »

— Et que vous ont-ils fait dire?

— Rien.

— Quoi, n'allez-vous pas au moins vous informer de leur réponse?

— Que voulez-vous, mon bon Monsieur, je n'ose pas. Ils en ont eu assez de me voir tant de fois!... Si vous saviez! c'est si dur de demander toujours!

Il y eut comme une révolution dans ce gosier desséché : elle semblait ravaler toutes les suppliques si fréquemment rebutées.

— Il faut pourtant savoir ce qu'ils ont résolu; l'Évangile même l'ordonne : « Demandez et vous recevrez. »

— Hélas! hélas! mon bon Monsieur, j'y ai bien pensé; le temps ne me manque guère pour me tarabuster la cervelle. Mais ils trouveront à redire que je n'aie pas eu confiance en eux...

— Comment, depuis quinze ans que vous les sollicitez sans rien obtenir?

— C'est égal, il n'y a que six ans que j'ai l'âge, ils me blâmeront. C'est peut-être mal à moi aussi de m'être adressée ailleurs. Je n'ai pas eu patience. Puis, si cela allait me nuire pour ma falourde et mon pain! Et cette eau encore qu'ils m'ont promise pour le point de côté qui m'empêche de respirer depuis ma dernière chute!

Je découvrais une nouvelle souffrance chez ma pauvre patiente, et ses appréhensions éveillaient les miennes. Si j'avais encore refroidi l'intérêt déjà si froid de son bureau! Essayons, me dis-je, d'une administration supérieure, qui sait? peut-être y trouverons-nous une charité moins *légale* et plus chrétienne.

Il serait long et ennuyeux de retracer mes allées et venues, les informations prises; de quelle façon, un moment égaré, j'errai au travers de lugubres salles qui fourmillaient de corps souffrants, défigurés, que je vois encore, malheureux qui cherchaient guérison, ou tout au moins soulagement, et ne trouvaient pas le premier de tous, le cœur compatissant du Samaritain. N'importe, j'arrivais à celui duquel tout dépendait, m'assurait-on; j'avais mon audience, et dans l'antichambre j'entrai fièrement.

La fin à la prochaine livraison.

LA GRAINE DE PARADIS.

Ce fut tout simplement le poivre auquel on imposa durant le moyen âge cette poétique dénomination, et les Italiens qui en faisaient le commerce ne l'appelèrent ainsi qu'en raison de la complète ignorance où ils étaient du lieu qui le fournissait à l'Europe. Les Mores l'allaient chercher, par terre, jusqu'en Guinée; puis ils le transportaient à dos de chameaux dans un petit port de la Méditerranée nommé Mundi-Barca, appelé plus tard par corruption *Monte da Baroa :* il devait en venir également de la côte du Malabar, mais toujours par l'intermédiaire des Mores.

CURIOSITÉS DU CABINET DES MÉDAILLES

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Voy. p. 70.

La petite sardoine gravée en creux que nous reproduisons est l'œuvre de Jacques Guay de Marseille, auquel on doit les plus beaux camées et les plus remarquables intailles du règne de Louis XV. Il n'a pas été possible au dessinateur de copier la légende, la date et les initiales, qu'on ne déchiffre qu'à l'aide de la loupe sur l'original : *Jacquot, tambour-major du régiment du Roy. 1751. J. G.* Nous savons donc que le militaire que nous voyons ici, le tricorne sur la tête, c'est Jacquot, et que Jacques Guay a fait ce portrait en 1751. Mais, malgré la précision des renseignements fournis par ce monument, qui n'a guère plus d'un siècle d'antiquité, on n'a pas encore pu découvrir ce qui a pu valoir à un simple tambour-major l'honneur de voir ses traits reproduits sur sardoine par un éminent artiste, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, et graveur de Sa Majesté. Piqué au jeu, je voulais pénétrer ce petit mystère d'une époque qui n'en a guère pour nous : je n'ai rien trouvé. L'Histoire des régiments d'infanterie de M. le commandant Suzane ne nomme pas Jacquot, et cependant le consciencieux annaliste ne néglige pas plus les simples soldats que les officiers dans le récit très-circonstancié qu'il fait des campagnes du régiment du Roi. Dans la *Suite d'estampes gravées par Mme la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay, graveur du Roy*, le portrait de Jacquot porte le n° 34. On lit au bas de l'estampe la même légende que sur la pierre gravée, et ces mots : *Guay del. — Pompadour sculpsit.* Pourquoi tant de soins pour transmettre à la postérité les traits de Jacquot? Un moment j'ai cru que j'allais avoir le mot de l'énigme. J'appris qu'un connaisseur en camées et pierres gravées, M. J.-F. Leturcq, possédait un exemplaire de cette *Suite d'estampes* qui, bien qu'incomplet, puisqu'il ne comprend que cinquante-deux numéros au lieu de soixante-trois, n'est pas sans intérêt pour les curieux de l'histoire des arts sous Louis XV. Dans ce volume se trouvent des notes manuscrites, écrites par Guay lui-même, qui donnent quelques éclaircissements sur ses œuvres; mais malheureusement l'artiste n'a mis que cette laconique indication au bas du n° 34 :

« Jacquot, tambour-major du régiment du Roy. Gravé en creux par les ordres de Mme de Pompadour. Ladite (pierre) est au cabinet du Roy. »

Si brève que soit la note de Guay, son rédacteur nous apprend au moins que ce n'est pas à une fantaisie d'artiste que l'on doit de posséder le portrait de Jacquot; c'est par les ordres de la favorite qu'il a gravé cette sardoine. Dans ce même volume, une seconde note manuscrite, due à la plume d'un écrivain qui devait rédiger le texte non publié de la *Suite d'estampes,* contient ces mots : « Il est fait (le



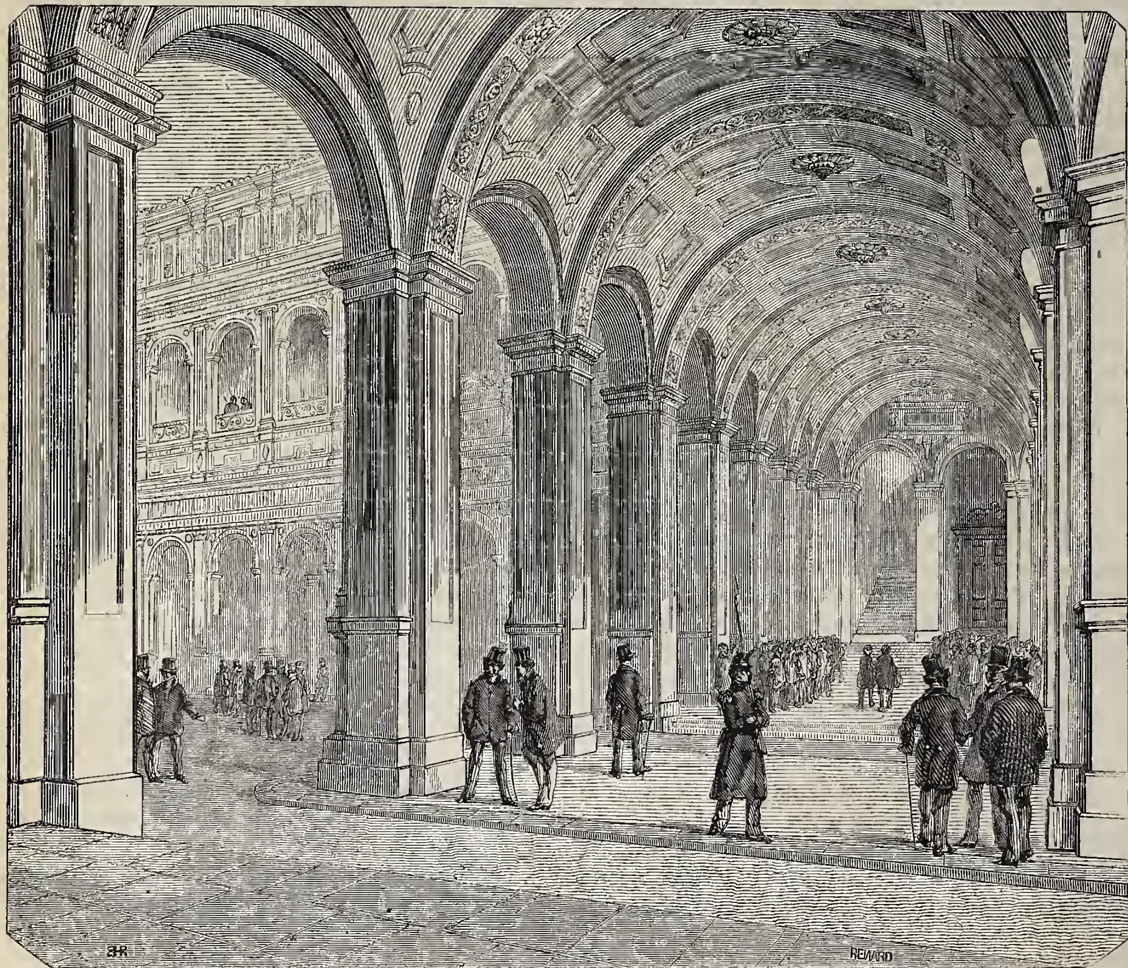
Sardoine gravée. — Jacquot, tambour-major du régiment du Roi. — Cabinet des médailles.

portrait) dans un goût singulier et militaire, et est d'une naïveté qui frappe par une ressemblance parfaite. » Jacquot fut donc un moment célèbre, ou au moins connu. Cependant, aujourd'hui, nous ne savons plus rien de ses hauts faits. Qu'est devenue sa gloire? Ce que sont devenues

les neiges d'antan. Mais comme quelque chercheur plus heureux que moi éclaircira peut-être un jour cette énigme, je ne veux pas abandonner Jacquot sans dire que ce nom de guerre cache Jacques Dubois, dit aussi Saint-Jacques, natif de Tirlemont en Brabant, enrôlé le 1er juin 1716, invalide le 4 juin 1758, c'est-à-dire sept ans après qu'il eut posé pour Guay, et mort à l'hôtel des Invalides, âgé de soixante et un ans, le 19 avril 1759. L'état matricule de la *compagnie colonelle* du régiment du Roi, au ministère de la guerre, et les registres des Invalides, qui me fournissent ces détails, nous apprennent, en outre, que Jacques Dubois, dont le nom de guerre officiel Saint-Jacques paraît avoir été changé, au régiment, pour celui plus familier de Jacquot, avait 5 pieds 7 pouces 6 lignes; qu'il avait les cheveux noirs, les yeux bruns, le visage gros et basané. Il avait soixante ans lorsqu'il entra aux Invalides, avait servi pendant quarante-deux ans dans le régiment du Roi, était marié et catholique, et avait été blessé de cinq coups de feu en différentes affaires. Voilà qui est très-explicite; mais pourquoi Mme de Pompadour a-t-elle demandé à Guay de faire le portrait de ce tambour-major? Je laisse ce mystère à éclaircir aux Saumaises futurs.

SALLES DU CONSEIL D'ÉTAT.

Ces deux dessins ont été faits, il y a dix ou douze ans, par deux excellents artistes qui n'existent plus, Valentin



Palais d'Orsay. — Escalier conduisant au conseil d'État. — Dessin de feu Renard et de feu Valentin.

et Renard. Ils nous sont parvenus tardivement, et l'on nous assure que la disposition des siéges dans la salle des séances générales du conseil d'État n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était avant 1852; mais on ajoute que le changement n'a pas été heureux et que les conseillers ont plus de peine à se faire entendre des auditeurs placés aux derniers rangs, en-sorte que l'on pourrait revenir à ce qu'on a voulu réformer : notre gravure redeviendrait alors une représentation fidèle.

On se rappelle que, d'après le plan conçu par Napoléon Ier, le palais du quai d'Orsay devait être l'hôtel du ministre des relations extérieures; la salle actuelle du conseil d'État aurait servi aux réceptions d'apparat. Par suite, elle a été construite dans des proportions qui conviennent peu à une assemblée délibérante : elle a beaucoup trop d'étendue en longueur, et la vive lumière réfléchie par le quai de la rive opposée de la Seine fatigue tellement les yeux qu'il a fallu, comme on peut le voir en passant, couvrir les vastes fenêtres de gazes ou de teintes qui en adoucissent l'éclat. Depuis 1806, le conseil d'État a changé plusieurs fois de logis. Voici ce que disait à ce sujet, en 1858, un des membres éminents de ce conseil (1) :

« Sous Napoléon Ier, le conseil d'État siégeait aux Tuileries, près du cabinet même de l'empereur : il était l'âme de son gouvernement. Sous le gouvernement de la restau-

(1) M. Boulatignier.

ration, où les ministres voyaient le conseil d'Etat avec jalousie, ce conseil fut refoulé au Louvre. Après la révolution de 1830, alors que le conseil d'État ne fut plus guère, en fait sinon en droit, qu'un conseil pour les mi-



Palais d'Orsay. — Salle du conseil d'État, dessinée (avant 1852) par feu Renard et feu Valentin.

nistres, il fut relégué dans l'hôtel Molé (agrandi depuis pour l'usage du ministère des travaux publics). En 1840, il fut transféré dans une partie des bâtiments du palais du quai d'Orsay. Après le rétablissement de l'empire, en 1852,

il a été question de le réinstaller aux Tuileries dans les constructions nouvelles du Louvre ; mais il n'a pas été donné suite à cette idée. »

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. — Voy. p. 102.

Animaux domestiques. — Parmi les animaux, il en est un certain nombre qui ont accepté le joug de l'homme, et qui vivent dans sa domesticité. Leurs générations naissent, grandissent et meurent à côté des nôtres, partagent nos prospérités ou nos malheurs, et prennent une telle part à nos vicissitudes que l'histoire d'une espèce domestique pourrait, à défaut d'autres documents, nous raconter les grands traits de l'histoire de notre civilisation. Ces êtres qui lui sont si intimement unis, l'homme se les est appropriés, il en a fait ses amis, ses défenseurs, ses ouvriers, auxquels il emprunte ses vêtements, ou encore qu'il tient près de lui comme des provisions vivantes qui lui épargnent les fatigues de la chasse incertaine.

Les services que l'humanité obtient des animaux qu'elle a su réduire ainsi à l'état domestique sembleraient devoir l'exciter à étendre ses conquêtes sur des espèces toujours nouvelles; mais il paraît que de bonne heure elle s'est trouvée assez riche, et elle a détourné son activité vers d'autres objets. Aujourd'hui, les animaux qui nous servent sont à très-peu près ceux-là mêmes qui étaient les serviteurs de l'homme dans l'antiquité. Des continents ont été découverts où des espèces nouvelles sont apparues : l'Amérique a fourni à la science des animaux inconnus, l'Australie offre aux regards étonnés une nature vivante toute différente de celle où nous vivons, et le naturaliste seul s'est avidement emparé de ces richesses merveilleuses. C'est à peine si l'on a songé qu'il y avait là des êtres dont la vie pouvait devenir notre propriété, et qui donneraient un surcroît de nourriture, de vêtements et de forces à notre société, où nous avons encore à regretter de voir tant de pauvreté et de faiblesse. Ce que ces êtres pourraient ajouter à nos ressources, nous ne l'obtenons aujourd'hui qu'à la manière des sociétés les plus primitives, je veux dire grâce aux hasards de la chasse.

Un naturaliste cependant est venu qui s'est préoccupé de la question. M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire lutte depuis plusieurs années, poussant le monde civilisé vers ces biens qu'il peut saisir. Comprenant qu'un homme seul est capable de peu de chose pour des essais si dispendieux, il a fait effort pour grouper des volontés nombreuses et dévouées à son entreprise; il a réussi. Une société particulière s'est fondée; elle fait des expériences suivies ; ses moyens d'action grandissent de jour en jour : dans tous les pays, des hommes distingués ont eu à cœur de s'associer à son œuvre, qui intéresse l'humanité tout entière.

Cette année, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a donné un tableau des animaux qui sont actuellement réduits à l'état domestique; scrutant les monuments les plus anciens de notre civilisation, il a retrouvé leur patrie originaire ; il a cherché la date de leur réunion à l'homme, et ce tableau met en relief la triste histoire de notre incurie dans les temps modernes. Il résulte de son travail que, sur *cent quarante mille espèces* d'animaux connues, nous en avons réduit *quarante-sept* seulement à l'état domestique : c'est environ une sur trois mille. Sur ces quarante-sept espèces, combien en doit-on aux modernes? Treize seulement, parmi lesquelles encore nous devons dire qu'il se trouve bien des animaux qui ne sont que des animaux d'agrément : j'y vois trois espèces de faisan et le serin des Canaries. Le dindon est la plus belle conquête de notre civilisation moderne.

Si l'on décompose, avec l'auteur, ce tableau, et si l'on se demande ce que chaque pays a fourni d'animaux utiles, on voit que vingt-neuf sont originaires de l'Asie, sept de l'Amérique, six de l'Europe, cinq de l'Afrique. Quant à l'Australie et à la Polynésie, si riches en espèces animales, leur contingent est absolument nul. On reconnaît par le même tableau que plusieurs de ces animaux domestiques ne sont pas acclimatés en Europe : ce qui réduit encore le nombre de nos serviteurs. « La conséquence, dit le savant naturaliste, est facile à saisir : nul résultat n'est plus propre à mettre en évidence la possibilité d'augmenter considérablement le nombre de nos animaux domestiques. Quand une seule partie du monde, l'Asie, a donné à l'Europe plus de vingt animaux domestiques, est-ce assez d'en avoir obtenu quatre de l'Afrique, autant de l'Amérique, et pas même un seul de l'Australie et des archipels de la Polynésie? » A l'œuvre donc! et que notre civilisation, qui, victorieuse des forces inanimées, triomphe si merveilleusement d'obstacles matériels qui auraient fait reculer nos pères, dompte les forces vivantes répandues avec prodigalité dans la nature et également incapables de résister à l'intelligence qui voudra les assujettir!

Transmutations organiques. Formation des os. — Qu'est-ce que la vie? je veux dire la vie du corps? C'est une lutte continuelle de l'être organisé contre les forces destructives qui, soit intérieures, soit extérieures, attaquent son existence. C'est un mouvement sans autre repos que le repos fatal de la mort; un mouvement où les forces de l'être travaillent sans relâche à enlever les matériaux usés de l'organisme, et les remplacent par d'autres nouvellement conquis sur le monde extérieur. A tout instant s'opèrent des transmutations; nulle partie n'en est exempte; les organes les plus profonds comme les plus superficiels, les organes essentiels, ceux qui ne sont qu'accessoires, les plus durs comme les plus mous, les os mêmes résistants comme la pierre, tous sont incessamment détruits, tous sont incessamment réparés. De l'être vivant, au bout de quelques années, aucun des éléments ne subsiste; tout a changé en lui, tout, excepté la puissance régulatrice intérieure, qui coordonne et maintient l'ensemble harmonieux. Il en est ainsi, vous ne pouvez en douter; la main de l'ami que vous pressez, le visage de l'être bien-aimé que vous couvrez de vos regards, ils seront, en peu de temps, entièrement détruits; bientôt vous serrerez une autre main, vous contemplerez un autre visage. Bientôt, ce que vous avez vu, ce que vous avez touché, ne sera plus que débris rendus à la terre; vous verrez, vous toucherez un être nouveau. Mais qu'importe! ces vêtements renouvelés sans cesse couvrent toujours les mêmes âmes; et la rencontre de deux mains qui se pressent avec bonheur, est-ce autre chose que l'étreinte de deux âmes?

Cette transmutation continuelle des éléments des organes est hors de doute, et parmi les expériences qui l'ont fait connaître, celles qui ont été suivies sur les parties les plus résistantes, sur les os, sont, sans contredit, les plus remarquables. C'est une observation d'un chirurgien anglais, Belchier, qui a servi de point de départ. Belchier, vers le milieu du siècle dernier, vit avec étonnement que les os d'un animal qu'on avait servi à l'un de ses repas étaient colorés en rouge très-vif. Il s'informa, et apprit que l'animal avait été nourri avec de la garance mêlée à d'autres aliments. Il vérifia le fait sur d'autres sujets qu'il éleva lui-même; puis, après avoir fait suivre ce régime à quelques-uns, il leur donna une nourriture ordinaire, et il vit que peu à peu les os reprenaient leur couleur ordinaire. Un travail intérieur s'était donc accompli, il avait enlevé

les parties colorées et les avait remplacées par d'autres. Informé de ces résultats, Duhamel, savant français, étudia avec détail ce travail de la vie, et rechercha suivant quelle voie la transformation s'opère. Troja vint ensuite, et trouva quelles étaient les parties essentielles à la formation des os. Enfin, dans ces dernières années, M. Flourens reprit la question, et, confirmant les résultats de ses prédécesseurs, eut le bonheur de faire quelques pas en avant. Aujourd'hui, il est bien démontré que l'os, dans l'état normal, vit par la formation de couches nouvelles qui se déposent à sa surface. En même temps que ces couches se déposent à l'extérieur, la substance osseuse est enlevée à l'intérieur, et par ce double jeu de l'organisme l'équilibre se maintient. On a été plus loin : on a pu découvrir que les couches nouvelles étaient produites par la membrane qui entoure l'os, c'est-à-dire le périoste, et, de plus, que les couches anciennes étaient enlevées par une autre membrane intérieure, la membrane médullaire. Ainsi, un os est détruit par des forces qui agissent sans relâche sur les parties les plus profondes, et il est réparé par d'autres forces non moins actives agissant à la surface.

Cette membrane, le périoste, à laquelle est dévolu le rôle important de membrane réparatrice, peut aussi réparer elle-même ses blessures : le périoste déchiré, arraché sur un animal vivant, se reproduit; le périoste enlevé sur une portion d'os ne tarde pas à reparaître et à accomplir sa fonction; il s'ossifie.

En 1859, M. Flourens a fait connaître des résultats nouveaux qui témoignent de la puissance avec laquelle les parties détruites tendent à se reformer, et qui nous enseignent quelles guérisons nous pourrons obtenir lorsque nous saurons gouverner les forces qui agissent en nous, ou, pour mieux dire, quand nous saurons les laisser libres ou leur obéir.

Tout le monde sait ce qu'on appelle les têtes des os : ce sont les extrémités des os longs, qui se renflent et présentent une certaine complication de forme. Eh bien, ces extrémités, quand elles sont détruites, se reproduisent avec tous leurs détails.

Dans une première circonstance, l'olécrâne d'un chien (tête d'un os de la patte) fut retranché, et il se reproduisit en entier et avec sa forme. — Mais, objecta le savant physiologiste, cet olécrâne s'articule avec la tête d'un os contigu (l'humérus). Peut-être a-t-il trouvé pour reprendre sa forme un secours particulier, une sorte de moule extérieur dans la cavité destinée à le recevoir. — Ce doute a été levé par des expériences sur un os entièrement libre, le péroné. Il n'a pas de moule extérieur, rien ne le contraint; cependant il se reproduit. Il y a mieux, il reproduit sa forme; il fait plus encore, et il reproduit jusqu'à ses diverses saillies, et à leur place ordinaire accoutumée.

Greffes osseuses. — Un jeune physiologiste, M. Ollier, inspiré par les travaux de ses devanciers et marchant avec audace, a tenté les essais les plus hardis, et a réussi. Le périoste qui forme l'os a été transplanté d'un animal à un autre en des parties où jamais os ne s'était vu, et, après transplantation, un os s'est développé. A plus forte raison le succès a-t-il été complet lorsque l'os d'un animal enlevé a été remplacé par un os tout à fait semblable. Il a été possible d'échanger les os entre des animaux de même espèce.

Le succès de ces greffes osseuses est compromis lorsqu'on opère d'un animal à un autre d'espèce éloignée; l'os transplanté ne reprend pas la vie.

Application à la chirurgie. — Malgré la distance qui sépare ces résultats de ceux qu'on peut espérer chez l'homme, les faits que nous venons d'exposer constituent des bases scientifiques à la chirurgie. Il est plusieurs tentatives opératoires nouvelles qu'ils autorisent, et déjà les praticiens sont entrés dans cette voie nouvelle. M. Flourens, à la suite de ses expériences sur la formation des os, avait écrit que beaucoup d'amputations et de mutilations pourraient être prévenues par la conservation du périoste qui reproduirait l'os enlevé. MM. Ollier et Verneuil ont été assez heureux cette année pour réaliser cette bienheureuse prédiction de la science. Ils ont ajouté à plusieurs exemples déjà connus un exemple nouveau qui justifie ce que la théorie avait prévu. *La suite à une autre livraison.*

UNE PROCÉDURE CRIMINELLE AU MOYEN AGE.

Le 14 décembre 1326, Gilles Haguins, bailli des villes de Lille, Douai, etc., informa le prévôt de Séclin que plusieurs habitants de la ville d'Ypres s'étant rendus à Comines, en deçà de la Lys, sur les terres du roi de France, y avaient commis le crime d'arsin et de dévastation, et assassiné un homme. Il le chargea en conséquence d'attraire les coupables devant la justice du roi, en donnant des ajournements de trois en trois jours dans l'église la plus voisine du lieu où le meurtre avait été perpétré.

Dans un autre document, daté du jour de Noël, après avoir rappelé les mêmes faits et marqué le nom de la victime, qui était un certain Jacques ou Jackemond Scabaille, le bailli constata que les échevins de Bruges, d'Ypres et de Lille s'étaient présentés à son audience et l'avaient prié de suspendre les poursuites pendant quelques jours, leur intention étant de se rendre auprès du roi de France pour arranger cette affaire et l'amender.

Sur ces entrefaites, Louis de Nevers, comte de Flandre, à la prière des échevins de Gand et de Bruges, intervint et ordonna que la ville d'Ypres s'en remettrait pour le règlement du procès, sous peine de 20 000 livres parisis d'amende, à la décision d'un tribunal composé de son oncle Henri de Flandre et des échevins que l'on vient de nommer. La sentence arbitrale devait être rendue avant la Purification. Elle ne le fut pas. Le roi de France, qui était alors Charles le Bel, s'interposa à son tour entre les parties, c'est-à-dire entre les magistrats d'Ypres et les parents de Jackemond Scabaille, si traîtreusement occis. Par des lettres données le dimanche après le *Tiphane* (Épiphanie) 1327, il enjoignit à son bailli de Lille de surseoir jusqu'à la mi-carême aux poursuites dirigées contre les auteurs encore inconnus de l'homicide commis sur les bords de la Lys. Ce délai, n'ayant pas suffi, fut prolongé plusieurs fois, et en dernier lieu jusqu'à la Toussaint, ce qui nécessita la délivrance de quatre missives royales scellées et contre-scellées, datées du bois de Vincennes, de Vaumain, etc. Dans toutes, on signifie au bailli d'avoir à cesser les poursuites si les meurtriers parviennent à satisfaire les parents du mort.

Cette étrange sollicitude du roi fut mise à de nouvelles épreuves par l'obstination de Michel Scaballle, frère de la victime. Il paraît constant que pour empêcher qu'on ne pût lui signifier aucune pièce, il errait de ville en ville, ne voulant entendre à aucune transaction. Il refusait notamment son adhésion à un compromis passé devant Alard, prévôt de l'église Saint-Charles, à Ypres, par lequel *tous* les membres de la famille Scaballle avaient déclaré s'en rapporter à la sentence que prononceraient les échevins d'Ypres sur le fait de l'accusation à charge du nommé Querembotte. Tel était le procès-verbal du prévôt. Il révèle d'une manière explicite le nom du principal meurtrier de Jacques Scabaille. Afin de se soustraire à la juridiction du comte de Flandre, les assassins avaient saisi leur victime en deçà de la Lys et l'avaient traînée au delà avant de lui trancher la tête. Cette première tentative de conciliation ayant

échoué, les procureurs de Querembotte se présentèrent peu de jours après, le jeudi suivant la fête de Saint-Luc (1327), devant le bailli de Lille, et lui demandèrent *certification* de l'offre qu'il faisait aux parents de Scabaille de payer l'amende fixée par la coutume, plus 200 livres parisis dont on était convenu. Cette attestation leur fut délivrée par un acte où figurent comme témoins plusieurs chevaliers flamands du plus haut rang.

Ainsi Querembotte ne niait pas son crime, puisqu'il promettait de payer les amendes qui lui avaient été imposées de ce chef! Cet aveu résulte encore d'une déclaration des échevins d'Ypres, devant lesquels les parents de Jackemond Scabaille avaient renouvelé l'engagement de s'en rapporter à la décision des magistrats de leur ville. Charles le Bel ne persista pas moins à intervenir en faveur du criminel.

Certes, il y a lieu de se demander quel si puissant intérêt pouvait avoir un roi, ou du moins des ministres agissant en son nom, à disputer à l'échafaud un obscur assassin? Il ne paraît pas que le meurtrier ainsi scandaleusement protégé ait été assez riche pour acheter une si haute protection. Craignait-on de voir tomber en désuétude l'usage de la *composition?* Singulière raison d'État! Quoi qu'il en soit, les ministres qui n'avaient déjà que trop compromis ce qu'au point de vue des idées modernes nous appellerions le prestige de la royauté, les ministres, disons-nous, engagèrent le roi à entraver plus directement encore le cours de la justice. Par des lettres du 10 août 1327, le monarque informa le bailli de Lille que Querembotte et ses complices craignaient d'être attaqués par Michel Scabaille, et il lui intima l'ordre d'ajourner le personnage et de *l'obliger* à accorder la paix d'après la coutume.

Pour correspondre à la volonté du roi, le bailli forma aussitôt un conseil arbitral dont les membres étaient, d'une part, les procureurs de Querembotte avec les échevins d'Ypres et de Bruges, et de l'autre, Michel Scabaille, jusqu'alors absent, assisté de ses parents et alliés. Il y eut deux séances à un mois d'intervalle; mais elles n'aboutirent point. On voit, par une lettre que Renard de Choisuel, alors bailli de Lille, écrivit au roi de France le jour de Saint-Luc (1327), que les procureurs du meurtrier offrirent successivement 80 livres et 200 livres, quoique, ainsi s'exprime le bailli, le *meurtre d'un homme non noble ne soit taxé qu'à 40 livres*. Le seul résultat de la seconde réunion du conseil fut un arrangement ayant un rapport direct à cette affaire. L'assassinat de Scabaille, on l'a dit, s'était compliqué d'un *arsin*. Les propriétaires des maisons incendiées avaient exercé un recours contre les habitants d'Ypres dans la personne de leurs magistrats. Une somme de 353 livres qu'ils réclamaient pour dommages et intérêts leur ayant été accordée, ils se déclarèrent, dans cette même séance, entièrement indemnisés.

Cependant Querembotte avait obtenu de la facile bonté du roi un sixième ordre de surseoir aux poursuites. Le sursis devait expirer à la prochaine fête des Brandons (premier dimanche de carême). Mais il fut prorogé jusqu'à la mi-carême par une lettre royale; c'était la neuvième, délivrée le 27 janvier 1328, trois jours avant la mort de Charles le Bel.

Philippe de Valois et d'Anjou, régent du royaume, héritier des sentiments de bienveillance de son royal cousin pour l'illustre Querembotte, le couvrit aussi de sa protection en lui accordant une prorogation de délai jusqu'au dimanche de Quasimodo 1328. Enfin eut lieu l'arrangement tant désiré et si constamment poursuivi.

Le 14 juin 1328, une lettre de Martin Bonvalet, sergent de baillage, adressée à Renard Choisuel, bailli de Lille, lui donna avis qu'après un deuxième ajournement, les parents de Scabaille, qui avaient jusqu'alors rejeté la transaction proposée, avaient enfin répondu *que ils feraient ce que ils deveraient* (1).

Voilà, certes, un homme qui a pu se vanter d'avoir donné de la besogne à la chancellerie du royaume de France!

HENRI HASTINGS.

Henri Hastings, né en 1537, était le second fils du comte de Huntingdon et possédait de belles propriétés dans le Dorsetshire. Mais son ardeur pour la chasse était telle que ses forêts et celles de ses amis ne lui suffisant point, il imagina, pour donner une libre carrière à sa passion, de se faire nommer à la fonction de premier forestier du roi Charles Ier. Il habitait tour à tour un pavillon de la



Henri Hastings.

New-Forest, dans le Hampshire, et un château très-confortable à Woodlands, dans le Dorsetshire. Jamais grand seigneur ou monarque chrétien n'eut plus de chiens ou de faucons de toute espèce. Les murs de sa vaste salle de réception étaient couverts de toutes les armes et de tous les engins de chasse qu'il est possible d'imaginer, de chaperons, de colliers, de sonnettes, de sifflets, de fouets, et aussi de toutes les peaux, les cornes, les plumes, les défenses des animaux les plus remarquables, percés de ses balles ou de ses flèches. Dans un coin étaient rangés, du plancher au plafond, des verres, coupes et bouteilles de toutes formes, et à côté des jeux de cartes, dés, échecs, etc.; plus loin, une collection de pipes à côté d'une collection d'œufs de perdrix, faisans, etc. Dans un autre coin, on voyait sur les deux côtés d'un pupitre une Bible et une Histoire des martyrs. A plus de quatre-vingt-dix ans, il chassait encore à cheval. Il mourut en 1635, âgé de cent deux ans.

(1) Michel Scabaille avait fini par donner son désistement, non sans que la chancellerie de Philippe de Valois se fût mise encore en frais pour l'obtenir. La procédure faite à l'occasion du meurtre de Jacques Scabaille ne fut réellement mise à néant que le jour de la Saint-Nicaise 1329, en suite des ordres du roi, par un acte signé du bailli de Lille.

Les pièces authentiques d'après lesquelles nous avons rédigé cet article ont été publiées par MM. Kervyn de Vokaelsberg et A. Diegerick dans leur *Inventaire analytique*, etc., des archives d'Ypres, 3 vol. in-8.

CHAUVES-SOURIS.

PREMIÈRE FAMILLE DES CARNASSIERS CHEIROPTÈRES.



1, Roussette d'Edwards. — 2, Rhinolophe unifer. — 3, Nyctère de la Thébaïde. — 4, Noctilion bec-de-lièvre. — 5, Vespertilion oreillard. Dessin de Freeman.

Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes.
Vive la gent qui fend les airs!
. . . .
Qui fait l'oiseau? C'est le plumage;
Je suis souris. Vivent les rats!
LA FONTAINE.

Le fabuliste et le classificateur sont d'accord, et, comme il arrive assez souvent, le grand poëte et le grand observateur se rencontrent. La chauve-souris est, en effet, sur les limites de plusieurs classes et ordres. Elle s'élève dans les airs comme un oiseau, et, pourvue de mamelles sur la poitrine à l'instar des bimanes et des quadrumanes, elle allaite des petits nés vivants. Sa double mâchoire est munie de trois sortes de dents [1]. Avec les laniaires et les incisives, elle déchire sa proie comme les carnassiers; et avec des molaires ou mâchelières mousses, elle broie les fruits comme les rongeurs, dont elle a le cerveau ovale et étroit. Quadrupède imparfait, lorsqu'elle est à terre, elle se traîne et rampe embarrassée dans le manteau qui se plisse et se replie, comme le taffetas d'un parapluie fermé, autour de ses quatre membres. Veut-elle s'élever? maladroite à prendre l'essor, elle grimpe péniblement, étend avec difficulté ses doigts allongés en façon de baguettes; la membrane qui les couvre et les relie se développe, et le douteux reptile, agitant avec rapidité de grandes ailes [2]

[1] Voy. t. IV, 1836, p. 304.
[2] Voy. t. VI, 1838, p. 13.

d'un cuir solide, mince et presque transparent, oiseau sans plumes, voltige à la poursuite des insectes, des phalènes crépusculaires et nocturnes comme lui, ou bien s'acharne sur les fruits. L'espèce dessinée au sommet de notre gravure en fait un immense dégât.

La roussette (*Pteropus Edwardsii*), c'est le nom de cette chauve-souris à grandes ailes et à museau de chien, seule espèce qui soit frugivore, appartient aux archipels de l'océan Indien, aux Moluques, aux îles de la Sonde. Commerson raconte qu'à Bourbon on les voit, sur le soir, voltiger par bandes, comme des corbeaux, se posant sur les arbres de *vaccoun*, dont elles dévorent les fruits. Il assure que, prises dans la belle saison, elles sont bonnes à manger, et que, par sa couleur et par son goût, leur chair rappelle celle du lièvre; mais les Européens rejettent avec répugnance, à cause de son odeur de musc, cette nourriture acceptée par les indigènes comme saine et agréable.

L'aspect de cet étrange quadrupède, qui fait si peu et si mal usage de ses pieds, tel qu'on le représente généralement, déployant ses ailes dans toute leur envergure, est presque effrayant. Le correspondant de Buffon à l'île Bourbon, M. de la Nuz, décrit la roussette sous un point de vue plus agréable : « Branchée à un arbre, dit-il, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps; ainsi, sa voilure, qui fait sa difformité, de même que ses pattes de derrière, qui la soutiennent à l'aide des griffes dont elles sont armées, ne paraissent point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien colorié, auquel tient une tête dont la physionomie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des roussettes; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le plus longtemps pendant le jour... Qu'on se représente la tête d'un grand arbre garnie, dans son pourtour et dans son milieu, de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandoles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux. »

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire forme quatre divisions de l'ordre des cheiroptères : la roussette appartient à la seconde, celle des *ptéropiens*, et les quatre autres chauves-souris de la gravure rentrent dans la troisième famille, celle des *vespertiliens*, qui renferme un grand nombre de genres, tous insectivores et encore imparfaitement classés.

Au-dessous de la roussette, à droite, est le *rhinolophe unifer*, dont le nez est garni d'une sorte de bourrelet en forme de fer à cheval. Deux espèces de ce genre, communes en France, ont été découvertes par Daubenton. Le poil de cette chauve-souris, brun cendré sur le dos, d'un blanc sale sous le ventre, est long et doux. Quand elle se fixe contre un mur, elle se resserre tellement, enveloppée de ses membranes, qu'on la prendrait pour une chrysalide. Vis-à-vis, du côté gauche, est la *nyctère de la Thébaïde*, qui ressemble à un campagnol volant, et que l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire a vue en Égypte.

Au bas de la gravure se trouvent, à gauche, le *noctilion bec-de-lièvre*, avec son masque étrange; à droite, le *vespertilion oreillard*, dont les oreilles égalent presque le corps en grandeur. Plus commun en France que la chauve-souris ordinaire, le vespertilion habite les maisons, les carrières, et s'apprivoise aisément. White, l'aimable naturaliste de Selborne, raconte ainsi le plaisir qu'il eut à observer un de ces mammifères privés :

« Je m'amusai beaucoup, l'été dernier, des faits et gestes d'une chauve-souris apprivoisée qui enlevait les mouches sur la main qui les lui présentait. Lorsqu'on lui donnait quelque chose à manger, elle ramenait ses ailes devant sa bouche, planant et voletant la tête cachée, à la façon des oiseaux de proie qui se repaissent. Son adresse à raser les ailes des mouches, qu'elle rejetait constamment, était digne d'observation et me divertissait fort. Elle ne refusait pas la chair crue, bien qu'elle préférât les insectes; si bien que les paysans n'ont pas si tort lorsqu'ils prétendent que les chauves-souris descendent le long des cheminées pour ronger leur lard. Tandis que je regardais ce merveilleux quadrupède, plusieurs fois il se posa sur le plancher, et réfuta, en s'élevant avec aisance, l'opinion commune qui veut que la chauve-souris tombée sur une surface plane soit incapable de prendre l'essor. Celle-ci courait plus vite que je ne l'aurais supposé, mais de la façon la plus grotesque et la plus ridicule. »

Il est probable que, parmi les nombreuses espèces de chauves-souris, les unes ont plus ou moins de facilité que les autres à s'élever ou à marcher, le manteau, qu'elles déploient en forme d'ailes, enveloppant plus ou moins les membres inférieurs.

Imparfaitement quadrupède, imparfaitement oiseau, carnassier, insectivore, frugivore dans une de ses espèces, oiseau sans bec et muni de mamelles, quadrupède sans pieds et dirigeant à volonté des ailes rapides en son vol léger et muet, objet innocent de craintes superstitieuses, utile auxiliaire de l'homme, qu'elle débarrasse d'insectes malfaisants, la chauve-souris, que sa conformation place sur les limites de tant d'ordres et de classes, n'offre-t-elle pas à l'étude du classificateur d'utiles problèmes, tandis que peut-être quelque jour elle enseignera au mécanicien l'art de s'élever dans l'air, et prêtera à l'homme, qui a emprunté au poisson ses nageoires, des ailes de cuir pour voler?

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

L'ASPIRANTE.

Fin. — Voy. p. 106, 114, 122.

Étalé sur une bergère, au coin d'un feu brillant, n'ayant plus sous les yeux que d'agréables objets, je me livrai à d'heureuses espérances pour ma protégée. Moi qui ai salué d'une vive joie la création des squares, ces riantes oasis où les petits se peuvent ébattre au soleil, je me dis qu'il était bon que les pauvres, les vieillards rassasiés de jours et de travaux, eussent aussi leur palais : c'en était un, vraiment, et je me plus à l'admirer.

Cependant on se lasse de tout; après avoir contemplé avec satisfaction les boiseries, les glaces, les tentures, les corniches, le parquet si bien ciré, les grandes et belles fenêtres de ce salon d'attente, je me livrai à l'examen, non moins satisfaisant, du personnel. D'abord les huissiers. Beaux hommes! dispos, bien nourris, bien couverts, bien entripaillés, eût dit Molière; ils étaient majestueux et richement galonnés. A voir les serviteurs de l'indigent, on prenait meilleure idée de l'asile de sa vieillesse, et cela me ragoûtait de l'hospice. Des huissiers je passai à ceux qui, comme moi, attendaient leur audience, tous parés et de bonne mine. Il y avait même de fort jolis chapeaux sur de non moins charmants visages. C'était plaisir de regarder; je finis cependant par m'apercevoir, non sans quelque émotion, que les riches toilettes prenaient les devants. Je suivis même de l'œil une agréable personne, entrée, me semblait-il, longtemps après moi, et qui sortit radieuse, après une longue séance, reconduite par le haut fonctionnaire. Si bien qu'il me passa par l'esprit que la difficulté d'admission de la pauvre Parpiette était une maladie contagieuse et que je l'avais gagnée.

Tandis que je méditais là-dessus, un piétinement de bâ-

tons se fit entendre sur les dalles, derrière la porte d'entrée; elle craqua, s'ébranla; le bouton de cristal de la serrure, tourné et retourné, grinçait; mais les huissiers n'étaient plus là. Le plus splendide avait disparu, introduisant, par une suite de passages que je soupçonnais de servir à des entrées particulières, une des personnes favorisées. La grande et lourde porte, ainsi tourmentée du dehors, s'entr'ouvrit enfin, et j'aperçus au seuil une malheureuse créature couverte des livrées de la misère, vieille, décrépite, déformée, se traînant, avec un douloureux labeur, à l'aide de deux mauvaises béquilles qui glissaient sur le parquet frotté. Elle tombait, lorsque je m'élançai pour la soutenir. J'allais la conduire à mon fauteuil, auquel elle me semblait avoir droit de par sa vieillesse, ses infirmités, ses souffrances, sa misère; sans compter qu'elle était chez elle, dans la maison construite pour administrer son bien, tandis que je n'y paraissais, moi, qu'en solliciteur.

Soudain une voix rude retentit à mon oreille :

— Eh bien! eh bien! vous moquez-vous? Est-ce que c'est ici votre place?

Le somptueux huissier était de retour; c'était lui qui parlait.

— Voulez-vous bien redescendre, et vite! poursuivit-il du ton le plus rogue. En bas, en bas! au rez-de-chaussée, donc! Demandez-moi un peu! il faut que la tête lui tourne.

Je n'eus pas le loisir d'entendre les explications, les excuses de la malheureuse estropiée que l'on mettait dehors, ni les expressions de moins en moins parlementaires, à ce qu'il me semblait, de celui qui l'expulsait : l'autre huissier m'appelait; la porte du sanctuaire s'était rouverte, j'étais admis.

Je ferai grâce de l'audience. Tenant le milieu entre le doucereux et le brusquot, ce nouvel administrateur, qui cherchait à son tour à m'éconduire, aussi inflexible que ses devanciers, avait beaucoup de la politesse du premier, et plus d'importance encore que l'autre. C'étaient toujours les mêmes impossibilités, escortées d'autant de bon vouloir impuissant, les trop nombreuses pétitions, etc. Je n'eus pas la témérité de suggérer que les demandes devraient être régulièrement classées par date, et divisées selon l'urgence des cas de misère, de souffrance, et non de faveur et de protection. Dans le malheur, il y a des degrés, et par conséquent des droits. J'avais gagné la timidité de ma cliente; je n'osai soumettre mes humbles observations au grand fonctionnaire, et me crus trop heureux qu'il me permît d'aller voir le dossier de ma cliente.

Pauvre femme! une seule feuille à quinze ans de date, sans apostille, sans observation, sans un mot sur les inutiles marges!

J'étais décidé à remuer ciel et terre. Je vis toutes mes connaissances; j'eus recours à toutes les protections, à celles du rang, de la fortune, même d'un joli visage. Pourquoi en vouloir à celles qui mettent leurs grâces au service de la charité? Enfin j'obtins de la faveur ce que la pitié et le droit sollicitaient depuis dix ans.

En vérité, le cœur me battait en portant la bonne nouvelle. Les cinq étages furent franchis comme si je n'avais eu que quinze ans; j'enfilai le corridor, m'arrêtai une minute devant la muette porte pour reprendre haleine, l'ouvris, et restai atterré sur le seuil.

Le corps de Mlle Parpiette était étendu sur son étroite couche, un peu tirée en avant. A la tête et aux pieds brûlaient deux bouts de chandelle enfoncés dans les goulots de deux bouteilles, et, à genoux, la fidèle portière, le visage enfoui sur le rebord de la paillasse, pleurait.

Au bruit que j'avais fait, elle s'était soulevée, et retomba à genoux, étendant vers moi ses deux mains levées; elle ne trouvait pas de paroles, et il n'en était pas besoin.

Le corps avait été recouvert d'un drap blanc. Un crucifix était posé sur la poitrine, et la tête, un peu renversée en arrière, était soutenue par un petit oreiller. Les yeux de la morte étaient fermés, son front découvert semblait agrandi, et un rayon de soleil, traversant l'étroit vitrage, illuminait d'une étrange splendeur ce pâle visage, que l'affaissement des mâchoires allongeait, dont les rides s'étaient effacées avec les soucis de la vie, et sur lequel la mort avait empreint sa noblesse. Pour la première fois depuis que je la connaissais, une sorte de sourire séparait ses deux lèvres blanchies. Ah! il y avait là une sérénité céleste; c'était une admirable figure de la Résignation.

Pauvre femme! j'avais cru qu'elle postulait l'hospice, elle aspirait au ciel.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Voy. la Table des vingt premières années.

Pétrarque fut non-seulement le poëte le plus célèbre, mais encore l'un des personnages les plus importants de son époque. Les familles les plus illustres, les princes, les rois, s'efforcèrent de le retenir auprès d'eux, et de partager avec lui la direction des affaires politiques. Le sénat romain lui décerna, au Capitole, la couronne de laurier, et en même temps l'Université de Paris cherchait à l'attirer dans son sein. Il soutint de sa puissante influence la dictature du tribun Rienzi, qui se proposait de rétablir la république romaine. Ce fut lui qui fut député auprès du pape Clément VI pour l'engager à quitter Avignon et à revenir à Rome. Il fut chargé de se rendre auprès de Charles IV, à Prague, et de lui persuader de rendre la paix et l'unité à l'Italie. Il eut la mission de féliciter, à Paris, le roi Jean délivré de sa captivité et rentré dans son royaume. Cependant tous ces honneurs éclatants, tous ces emplois glorieux, ne sont pas restés dans la mémoire de la postérité, et n'ont rien fait pour l'immortalité de Pétrarque. Ce dont tout le monde se souvient, ce que tout le monde sait, c'est la retraite du poëte dans la solitude de Vaucluse, où, loin des grandeurs humaines, il s'entretint avec son génie et composa dans un studieux loisir ses vers admirables. Ce fait obscur, qui ne fut qu'un détail inaperçu, qu'une lacune regrettable peut-être, aux yeux de ses contemporains, est devenu le plus connu, le plus important de toute sa vie.

La vallée de Vaucluse était bien faite pour servir d'asile à un poëte qui cherchait le silence et la paix. Plein de frais ombrages, d'eaux murmurantes, elle est fermée et comme séparée du reste du monde par un rempart de rochers élevés. Un château, qu'on dirait taillé dans le roc; au-dessous, échelonnées sur la pente, quelques pauvres maisons habitées par des bergers et des pêcheurs, animaient l'aspect du paysage, sans en détruire l'harmonie et le calme. De l'autre côté de cet amphithéâtre de rochers, une caverne profonde s'enfonce dans la montagne (1) : c'est là, sous une voûte obscure, que filtrent et s'amassent les eaux limpides de la fontaine, d'abord immobiles, transparentes comme le cristal dans leur bassin de pierre, puis vives, rapides et écumantes, quand, débordant de la caverne, elles se répandent et vont former la Sorgue, qui arrose la vallée.

Le père de Pétrarque, qui, banni de Florence, s'était fixé à Avignon, avait un jour conduit son fils à la fontaine de Vaucluse, et, depuis lors, le souvenir de ce beau site était resté vivant dans l'imagination du jeune homme; c'était là que, dans ses rêves ascétiques, il formait le projet d'ensevelir sa vie. Il s'y retira plus tard, en effet, et y fit, à plusieurs reprises, de longs séjours; dégoûté de l'ambition et

(1) Voy. t. X, 1842, p. 115.

de la gloire, abreuvé d'amertume par les attaques de ses ennemis, et non moins peut-être par les flatteries de ses admirateurs, il venait y goûter le baume salutaire de la solitude, de la méditation et du travail. Pétrarque, dans une de ses lettres, décrit lui-même ainsi sa retraite :

« Ici, je fais la guerre à mes sens, et je les traite en ennemis; mes yeux, qui m'ont entraîné dans toutes sortes de précipices, ne voient maintenant que le ciel, l'eau, le rocher. Je n'entends que les bœufs qui mugissent, les moutons qui bêlent, les oiseaux qui gazouillent, les eaux qui bruissent; la seule femme qui s'offre à mes regards est une servante sèche, noire et brûlée comme un désert de Libye. Je garde le silence depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant personne à qui parler... Je me contente, pour ma nourriture, du pain noir de mon jardinier, et je le mange même avec une sorte de plaisir; quand on m'en apporte du blanc de la ville, je le donne presque toujours à celui qui l'a apporté... Je ne vous parle pas de mes habits; tout est bien changé à cet égard : je ne porte plus ceux dont j'aimais autrefois à me parer; vous me prendriez à présent pour un laboureur ou un berger des montagnes.

» Ma maison ressemble à celle de Fabricius ou de Caton; tout mon intérieur domestique consiste en un chien et en un serviteur. Ce serviteur a sa maison attenante à la mienne; quand j'ai besoin de lui, je l'appelle; quand je n'en ai plus besoin, il retourne dans sa chaumière. Je me suis défriché



Vue du village de Vaucluse. — Dessin de Grandsire, d'après un croquis communiqué.

deux petits jardins qui conviennent merveilleusement à mes goûts; je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble... L'un est ombragé, recueilli, propre à l'étude; c'est mon site d'inspiration : il descend en pente douce vers la Sorgue, qui vient de sortir des flancs du rocher; il est clos de l'autre côté par des murailles naturelles de rocs inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent s'élever, grâce à leurs ailes. L'autre jardin est plus contigu encore à la demeure, moins sauvage, tapissé de pampres, et, ce qui est singulier, à côté d'une rivière très-rapide, séparé par un petit pont d'une grotte voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent pas... Ce lieu recueilli et sombre m'invite à l'étude et à la composition...

» Combien de fois, pendant les nuits d'été, à la douzième heure, après avoir récité mon bréviaire, je suis allé me promener dans les campagnes, au clair de la lune! Combien de fois même suis-je entré seul, malgré les ténèbres intimidantes de la nuit, dans cet antre terrible où, le jour même et en compagnie d'autres hommes, on ne pénètre pas sans un secret saisissement! J'éprouvais une sorte de plaisir en y entrant; mais, je l'avoue, ce plaisir n'était pas sans une certaine voluptueuse terreur.

» Je trouve tant de douceur dans cette solitude, une si délicieuse tranquillité, qu'il me semble n'avoir véritablement vécu que pendant le temps que je l'ai habitée. Tout le reste de ma vie n'a été qu'un continuel tourment. »

C'est de cette pauvreté volontaire, de cette simplicité de vie, de ces promenades et de ces méditations nocturnes au milieu des rochers, des eaux et des bois, c'est de toutes ces pures et suaves harmonies que sont sortis ces gracieux

sonnets, ces canzones touchants, cette langue mélodieuse et savante dont l'Italie est redevable à son second Virgile.

UNE FORÊT CATINGA AU BRÉSIL.

Les vertus du climat tropical sont surtout remarquables dans les endroits où la pluie est fréquente et alterne heureusement avec la sécheresse de l'air, où la rosée est abondante, où la terre est humectée par l'eau des lacs et des rivières. Le Brésil, au moins dans sa partie tropicale, est, sous ce rapport, un pays privilégié; la végétation y est luxuriante, également répartie, toujours nouvelle. Il n'en est pas de même dans les terrains dépourvus de l'humidité nécessaire. Là, plus de ces forêts vierges, à la séve exubérante, s'élançant majestueusement vers le ciel, mais des forêts plus humbles, privées de feuilles pendant toute la saison aride, et une espèce particulière d'épaisses broussailles (*virgulta*), entre lesquelles s'élève un arbre de temps à autre; au lieu de prairies, des champs déserts et sablonneux, que les gazons et les herbes ne revêtent pas, comme ailleurs, d'un splendide tapis. Ces forêts ont donc une végétation qui leur est propre, différente de celle des forêts vierges, très-variée toutefois. Les Toupinambous lui avaient déjà donné le nom de *caatinga* (éclaircie), d'où les Brésiliens ont, par corruption, fait le mot de *catinga*. En effet, manquant de feuilles pendant plusieurs mois, les arbres y laissent voir des *éclaircies* à travers leurs branches. Le voyageur a l'avantage, il est vrai, de pouvoir y distinguer les oiseaux perchés sur les rameaux; mais, d'un autre côté, il est brûlé par les rayons d'un soleil qu'aucun obstacle ne tempère. Les Brésiliens ont encore d'autres mots pour caractériser cette végétation dont les formes se modifient : c'est tantôt *carrasco* (broussailles) ou *mato carrasquento* (forêt de broussailles), tantôt *charneca*, pour indiquer des terrains de sable (semblables à ces plaines qui existent dans le nord de la Germanie) qui préparent la transition aux pays arides, et dénués de toute espèce de végétation, *sertaõ*, rappelant les déserts d'Arabie ou de Libye.



Vue dans une Forêt *catinga*, au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Au reste, on a remarqué que les forêts vierges elles-mêmes, dans les parties où le sol est plus sec, ont des arbres moins élevés ainsi qu'une végétation moins drue, qui se rapproche de celle des catingas, ce qu'on peut voir, entre autres, sur la route qui mène de Rio-Janeiro à Santa-Cruz, près de Campinho, Santissimo, etc.; de même aussi on

voit des catingas conserver leurs feuilles et leur verdure toute l'année, si l'humidité les fertilise suffisamment, ce qui a lieu, par exemple, dans la province de Minas-Geraës, près du Rio Verde et d'autres rivières qui se jettent dans le Rio San-Francisco. Mais, les feuilles une fois tombées, si la pluie fait défaut, les arbres peuvent garder pendant plusieurs années leurs boutons sans germer. D'un autre côté, dès que les rosées sont fréquentes, et sitôt que la pluie tombe abondamment, les feuilles poussent avec une merveilleuse rapidité. Souvent, par une de ces soirées où la chaleur est étouffante, vous dressez votre tente au milieu d'une forêt sans feuilles, et le lendemain matin vous apercevez la même forêt, comme réveillée tout à coup de son engourdissement par un coup de baguette magique, parée de petites feuilles tendres d'où s'exhale un doux parfum. Et même alors les catingas ont un aspect qui leur est particulier, tant à cause de la délicatesse de leurs feuilles et de la façon singulière dont elles sont fixées à l'extrémité des branches, que sous le rapport de leur bizarre floraison. Mais leur état le plus curieux, c'est lorsque les feuilles sont absentes, pendant la saison brûlante de l'été.

L'auteur allemand de la *Flora Brasiliensis*, M. Martius, à qui nous empruntons ces détails (1), compare leur aspect, en cette saison, à celui que présentent en hiver nos forêts de hêtres, d'ormes, de chênes (âge moyen), de trembles, d'aunes, etc. C'est à peu près la même formation de branches, la même épaisseur du tronc, la même hauteur, la même nature d'écorce.

Mais ici, c'est une bien autre variété d'essences d'arbres et de familles de plantes. En outre, une foule de parasites, d'épiphytes, etc., donnent de la vie et un air de parure à ces forêts dont la séve semble tarie. Voyez ces plantes de la famille des broméliacées, qui portent de larges feuilles, roulées sur elles-mêmes et toujours verdoyantes. Elles ont le don de recéler dans leur sein la pluie et la rosée, et fleurissent alors que les arbres qui leur donnent naissance sont plongés dans un sommeil léthargique; leurs teintes roses, pourpres, jaunes, bleu-ciel, brillent sur des troncs et des branches sans verdure. Souvent les bestiaux viennent se réfugier sous leur ombre humide; ils y déposent leur portée, ou bien ils boivent l'eau renfermée entre leurs feuilles. Si vous percez l'enveloppe de ces plantes parasites, l'eau sort comme un jet, ce qui a donné lieu, sans doute, à la fable des fontaines végétales. « Que de fois, dévoré par la soif, j'ai moi-même, dit M. Martius, eu recours à ces ondes végétales! Mais comme elles sont remplies d'araignées, de larves, et même de petits serpents friands de plantes de cette espèce, je ne buvais cette eau (qui d'ailleurs est très-froide) qu'après l'avoir soigneusement clarifiée. » La Providence fournit encore une autre ressource aux voyageurs altérés : la plante *Spondias tuberosa* a des racines creuses remplies d'eau; on les ouvre avec la hache, et on boit avidement le liquide, bien qu'il ait un goût très-prononcé de térébenthine.

Les cactus se montrent également en grande quantité, et c'est ici seulement, il faut bien le dire, que ce genre de plantes donne au paysage de la couleur et de la variété. Dans les forêts vierges, on les remarque à peine, écrasés qu'ils sont par les colosses d'alentour. Ils atteignent au Brésil une hauteur de 7 à 10 mètres; leurs formes sont variées : on dirait tantôt des candélabres à plusieurs branches, tantôt des cierges droits et cannelés, tantôt de grosses têtes à perruque.

La forêt de catingas dont nous reproduisons la vue, et qui se trouve dans la province de Bahia, en deçà du Rio San-Francisco, non loin de la ville de Caiteté, offre une grande variété de ces cactus, entre lesquels s'élève un palmier (*Cocos coronata*), remarquable à cause de l'appendice en forme de chapiteau de colonne qu'on voit au-dessous de son brillant panache. Non loin de là, au centre du tableau, est un arbre ventru que M. Martius a nommé *Cavanillesia tuberculata*, et qui a beaucoup de rapport avec l'*arbre d'Adanson* en Afrique (*Adansonia digitata*), dont il tient la place dans ces régions. Il est formé d'un bois tendre et mou; le cœur n'est pas ligneux, mais plein d'une moelle épaisse. Sa croissance est rapide, mais il a peine à atteindre un âge de plusieurs siècles. « Il en est de même, à mon avis, de l'*Adansonia*, dit M. Martius. Cependant Adanson lui attribue une vie de 5150 ans à cause de son diamètre de 10 mètres; ce qui me paraît contestable d'autant plus qu'il fonde son calcul sur le nombre d'anneaux dont le tronc tout entier, dit-il, est composé. Or, selon moi, ce n'est pas du bois, mais de la moelle. »

L'arbre qui étend, à droite, ses branches où commencent à naître de petites feuilles barbues, c'est le *Spondias falsa*; sa résine aromatique est employée en médecine à cause de ses propriétés stimulantes. Près de là paraît un arbre toujours vert, le *Colicodendron yco*, ainsi nommé à cause de l'effet qu'il produit sur les intestins des chevaux et des mulets, qui aiment à se régaler de ses feuilles flasques, mais d'un vert magnifique.

(1) *Flora Brasiliensis*. Énumération des plantes du Brésil, par Endlicher et de Martius; ouvrage dédié à Ferdinand Ier d'Autriche et Louis de Bavière. Grand in-fol. Vienne et Leipsick (en cours de publication).

DE QUELQUES PROGRÈS A FAIRE

DANS LES SCIENCES, L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Suite. — Voy. p. 5, 90, 110.

INDUSTRIE.

Suite.

Industrie des tissus. — La filature et le tissage mécanique paraissent arrivés à la perfection; cependant les industriels, qui consacrent d'immenses capitaux à la mise en œuvre des matières textiles, réclament constamment de nouvelles machines à peigner, à carder, etc. Les mécaniciens spéciaux s'efforcent de les satisfaire, et souvent ils obtiennent des résultats d'une perfection inouïe. Au premier rang parmi ces merveilleuses machines, vient se placer la peigneuse inventée par feu Josué Heilmann.

Le métier à la Jacquart suffit amplement pour exécuter toute espèce de tissus façonnés à plusieurs couleurs et à dessins très-compliqués, tels que les châles de laine ou de cachemire. Mais on perd ainsi beaucoup de matière ; car le fil de trame occupe toujours à l'envers toute la largeur de l'étoffe, même quand il ne serait visible à l'endroit qu'en deux ou trois points. Pour les châles, ces fils sont coupés à l'envers après le tissage.

Il faudrait donc pouvoir exécuter mécaniquement le travail nommé *spoulinage*, que les Indiens qui font les châles de cachemire exécutent à la main. Le fil de trame est passé seulement aux endroits où il doit être visible, et, par conséquent, il n'y a point de perte de matière.

Un habile mécanicien, M. François Durand, a construit une machine fort ingénieuse, qui permet d'opérer le spoulinage d'une manière tout à fait automatique. Il y est parvenu en ajoutant de nouveaux organes au métier Jacquart. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale lui a décerné une médaille d'or pour cette invention et pour des perfectionnements importants dans les machines à filer et à fabriquer les feutres.

En ce qui se rapporte à l'impression des tissus, outre les perfectionnements que réclament toujours les machines,

on demande des couleurs nouvelles qui soient belles, solides et non vénéneuses. Les couleurs faux teint ou médiocrement solides ne manquent pas; mais certaines nuances bon teint ne peuvent être obtenues que par teinture : tels sont les rouges et violets de garance. Il serait avantageux de pouvoir imprimer au rouleau des couleurs minérales rouges ou violettes, avec l'albumine pour épaississant, comme on le fait déjà pour les laques, les ocres, les gris de charbon, le bleu d'outre-mer, et le vert nouveau bon teint dont nous avons parlé (t. XXVII, 1859, p. 170), et qu'on a désigné dans le commerce sous le nom de *vert impérial*.

Pour imprimer toutes ces couleurs, on fait une énorme consommation d'albumine, qui n'est autre chose que du blanc d'œuf. Telle grande fabrique d'Alsace achète annuellement pour plus de cent mille francs d'albumine. Il faudrait trouver une matière capable de remplacer l'albumine avec économie (le prix de l'albumine sèche dépasse actuellement 15 francs le kilogramme).

La Société industrielle de Mulhouse a proposé un grand nombre de prix pour toutes les inventions relatives à l'industrie des tissus; elle a publié des programmes détaillés qui indiquent nettement ce que demande cette industrie.

Fabrication du papier. — Les chiffons devenant de plus en plus rares, on a cherché à faire entrer une foule de matières diverses dans la composition des pâtes à papier. Pour les papiers communs, destinés à l'emballage, le problème est à peu près résolu : le papier-goudron se fait avec les débris de cordages qui abondent sur nos principaux ports; la paille hachée, le bois bien divisé et traité par certains réactifs chimiques, le crottin de cheval bien lavé, entrent dans la composition des papiers les plus communs.

Mais il faudrait trouver une matière propre à remplacer le chiffon pour les papiers destinés à l'impression. On assure que les Américains fabriquent couramment du papier de bois propre à l'impression des journaux.

La question est d'autant plus difficile à résoudre qu'il s'agit de remplacer une matière dont le prix absolu est peu élevé; car si l'on se plaint du prix actuel des chiffons, ce n'est que par comparaison avec les anciens prix.

Tannage des cuirs. — On cherche toujours à réduire la durée si longue de l'opération du tannage, tout en produisant des cuirs d'aussi bonne qualité que par le passé. On a fait des progrès dans cette voie; mais il y a encore beaucoup à faire, en s'appuyant sur des connaissances chimiques suffisamment profondes.

Papiers peints. — Ce sont encore des couleurs très-solides et à bon marché qui manquent à cette industrie, parisienne d'origine, et dans laquelle nous surpassons toutes les autres nations, qui ne font qu'imiter ou copier nos dessins. Le vert solide qu'on imprime sur étoffes est d'un prix trop élevé pour les papiers peints; il faut commander tout exprès du papier si on désire qu'il soit imprimé avec cette couleur, qui résiste tout à fait au plâtre humide, au soleil, etc.

Les verts foncés ordinaires, si employés pour bureaux, jaunissent à la lumière et au contact des plâtres neufs; ce sont des mélanges de bleu de Prusse et de jaune de chrome. Les verts clairs et vifs sont peut-être un peu plus solides; mais si les papiers ne sont pas parfaitement lissés, il s'en détache des poussières fort dangereuses, car ces verts sont à base d'arsenic et de cuivre (vert de Schweinfurt).

Il faudrait aussi trouver pour les papiers peints un rose et un violet très-solides et aussi agréables que les roses de cochenille ou les violets d'orseille ou de campêche.

Art des constructions. — La fabrication d'excellents mortiers hydrauliques, résistant parfaitement à l'action prolongée de l'eau de mer, est une question fort importante. Un prix a été proposé par la Société d'encouragement pour la solution de ce problème, qui n'est pas encore complétement résolu.

Les machines à vapeur sont employées maintenant pour les constructions importantes. Chacun peut voir dans Paris des locomobiles servant à préparer les mortiers. On emploie aussi la vapeur pour battre les pieux destinés à former des pilotis pour transporter et élever les matériaux (voy. tome XXVII, 1859, p. 8), pour débiter les pierres de taille et les blocs de marbre, etc.

On fait, d'ailleurs, entrer dans les constructions modernes une foule d'éléments tout préparés par des moyens mécaniques, tels que des poutres de fer de toutes dimensions, des parquets, des persiennes, etc.

WHIST ET BOSTON.

Le jeu anglais du *whist* était très-répandu en France sous le règne de Louis XVI. Quand vint à éclater la lutte entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique, on substitua généralement au whist le jeu de *boston*, en signe de sympathie pour les Bostoniens qui, en jetant à la mer des cargaisons de thé envoyées par l'Angleterre, avaient donné le signal de la révolte et de l'affranchissement.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.

Proverbe chinois.

DESSIN ALLÉGORIQUE

EXÉCUTÉ EN 1408, ET RELATIF AU MEURTRE DE LOUIS DUC D'ORLÉANS [1].

Le meurtre de Louis duc d'Orléans, assassiné par ordre de Jean Sans-Peur, rue Vieille-du-Temple [2], est un des faits les plus remarquables et les plus connus de l'histoire de France au moyen âge.

Une compilation précieuse, faite au temps du roi de France Louis XIV (de 1680 à 1700), à l'aide des titres originaux qui se trouvaient alors intacts en la Chambre des comptes de Dijon, contient des détails nouveaux sur cette scène de notre histoire. Nous empruntons les extraits suivants à cette compilation, qui n'a pas encore été mise en lumière :

« Raoul d'Octonville lui avoit promis (au duc Jean Sans-Peur) de faire le coup avec ses compagnons, savoir, Berthes de Montonnes, dit Holinghet, Jean Idier et Huguenin Idier frères, et Robin de Lettres avec cinq de ses serviteurs nommez Jean Lormois, Jean Simonnet, Jean Michel, Pierre Baillet et Guillaume de Mondidier. A celui-là furent joints Jean et Guillaume Courteuse frères, et Jean de la Motte avec ses trois compagnons, sçavoir, Guillaume Sodanée, Willequin de Wail et Guillaume Berclou, faisant seize assassins. Les quels attaquèrent le duc d'Orléans le 23 novembre 1407, sur les sept heures du soir, et le tuèrent d'une manière la plus cruelle qu'on puisse imaginer, avec son escuyer, que les historiens ont dit avoir été tué en couvrant le corps de son maistre pour lui sauver la vie, mais n'ont pas dit son nom, que j'ai trouvé avoir été Jacques de Melkeren, du duché de Gueldre...

» Si tost que les assassins eurent commis ce crime, ils se retirèrent en l'hôtel d'Artois [3], où étoit le duc, lequel,

[1] Les matériaux de cet article, demeurés inconnus jusqu'à ce jour à nos historiens, nous sont communiqués par M. Vallet de Viriville, qui prépare une Histoire générale du quinzième siècle en France.

[2] Le point précis où eut lieu le crime est devant la porte cochère de l'ancien hôtel Amelot de Bisseuil, qui occupe aujourd'hui le n° 47 de la rue Vieille-du-Temple.

[3] Rue Mauconseil.

tout effrayé de cette méchante action indigne de sa naissance, fit partir le seigneur de la Viefville, son chambellan, pour lui assurer les chemins pour sa sortie, ne s'y (¹) trouvant pas en sûreté, et de là à l'Isle (²). Pour s'assurer des services des habitans, la même nuit, il envoya à Lisle Guillaume de Bonnier, son conseiller et bailly de Hesdin, pour le même sujet. Le lendemain, changeant de dessein, il assista aux funérailles du duc d'Orléans, habillé de deuil. Le 25, il fit prendre le deuil à toute sa maison pour marque de tristesse. Le 26, il manda le seigneur de la Viefville et Guillaume Bonnier de retourner à Paris avec son chancelier, pour prendre garde à tout ce qui se passeroit à Paris touchant la mort du duc d'Orléans. Le 27, ayant avoué sa faute au roy de Sicile (³) et au duc de Berry, il sortit du conseil et se retira précipitamment de Paris, à petit bruit, accompagné seulement de Regnier Pot, l'un de ses chambellans, de Raoul Lemaire, l'un de ses conseillers ordinaires, et de quelques autres, laissant à Paris Élie Chenat, Philippe de Vienne et Florimond de Brimeu, ses chambellans.

» Étant arrivé à Arras, il s'assura de tout le pays, au quel il fit connoître le sujet qu'il avoit eu de faire mourir le duc d'Orléans; où (⁴) les assassins s'étoient rendus. Il leur fit très petite récompense pour une si méchante action. Car je trouve qu'il donna à Raoul de Hocquetonville, *pour les grands services rendus au duc,* huit cents francs d'or; à Guillaume Courteheuse, quatre cents francs d'or; à Stas Courtheuse, à Robin de Latre, Guillaume Sodanée, Willequin de Wail et à Guillaume Berclou, à chacun cent francs d'or; à Jean Idier, six-vingts francs d'or; à Pierre Baillet, Guillaume de Montdidier, quarante francs d'or chacun; à Jean Simonet et Hannequin Idier, cent francs d'or chacun. De sorte que, pour deux mille six cents soixante francs d'or (⁵), il fit assassiner dans la ville capitale du royaume le frère du roy. C'étoit très mal récompenser un service que le duc croyoit lui avoir été rendu.

» Il est vray qu'il retint à son service Raoul d'Octonville, en qualité de son écuyer d'escurie, et qu'il lui donnoit pour sa subsistance et celle de ses compagnons, pour deux mois, chacun 434 livres, et à Guillaume Courtheuse, pour pareille subsistance, 272 livres, avec 100 écus pour une fois. »

Dès qu'il se fut entouré de forces imposantes, Jean Sans-Peur, ou Jean Sans-Honte, comme on sait, jeta définitivement le masque. Non content de l'impunité, il voulut être publiquement justifié et même glorifié de l'assassinat qu'il avait prescrit. Le 8 mars 1408, Jean Petit, avocat au Parlement de Paris et docteur en théologie, prononça, dans une séance solennelle qui se tint au palais du roi, en l'hôtel de Saint-Paul, la fameuse Apologie qui porte son nom. Jean Petit, dès 1406, était entré, avec le titre de conseiller du duc, au nombre des officiers domestiques aux gages du duc de Bourgogne. Cette apologie fut répandue à profusion dans les États de Flandre, d'Artois et de Bourgogne. Jean Sans-Peur réussit, en effet, à se créer dans l'opinion publique un parti puissant qui le soutint jusqu'à sa mort. Mais le meurtrier du duc d'Orléans expia finalement son crime par un sort analogue à celui de sa victime. Il fut à son tour assassiné, le 10 septembre 1419, sous les yeux du Dauphin, chef du parti d'Orléans ou d'Armagnac.

Il existe encore aujourd'hui de nombreux exemplaires manuscrits, et du temps, qui contiennent l'Apologie de Jean Sans-Peur; sans compter les chroniqueurs, tels que Monstrelet, qui en ont inséré le texte et qui ont été bien des fois imprimés. Un exemplaire, contemporain, de l'Apologie se trouvait dans la bibliothèque de lord Stewart de Rothsay. Il a figuré sous le nº 2580 au catalogue de cette collection, qui fut mise aux enchères à Londres, en 1857. Ce manuscrit a été adjugé au prix de 33 livres, ou 825 francs. A la première page de l'œuvre se trouve un dessin à la plume que nous reproduisons. Quelques renseignements préalables sont nécessaires pour se rendre clairement compte de cette composition.

Le *loup*, qui joue tant bien que mal sur le mot *Louis*, était l'emblème principal de Louis, duc d'Orléans. Un manuscrit (¹), entre autres, de sa bibliothèque, qui nous est resté, est décoré de ses armes, avec deux loups pour supports. Le loup figure, à ce titre, d'une manière très-fréquente dans les descriptions de meubles, joyaux, bijoux, à l'usage de Louis duc d'Orléans, et dans les comptes de ses dépenses qui nous ont été conservés. D'un autre côté, le lion formait la pièce principale des armoiries des ducs de Bourgogne. La plupart des nombreux États qu'ils possédaient hors de France, notamment la Flandre, le Brabant, etc., avaient chacun, pour symbole héraldique, un lion ou des lions variés de couleur et d'attitude. Georges Chastelain, poëte et historiographe en titre du duc de Bourgogne, nomme à chaque instant ce duc, en termes symboliques : *le Grand-Lion*.



Dessin symbolique d'un exemplaire de l'Apologie de Jean Sans-Peur. (Quinzième siècle.)

La vignette nous montre, dans une campagne, la couronne de la fleur de lis qui penche et va tomber. A droite, un loup (Louis duc d'Orléans) s'efforce de lacérer, d'endommager l'une et l'autre, la couronne et la fleur de lis. Il essaye d'attirer sur sa tête cette même couronne. C'est précisément le grief politique et principal que l'Apologie impute au frère de Charles VI. Mais, à gauche, le Grand-Lion, le duc Jean, survient. Il se précipite sur le loup, et, d'un coup de griffe porté à la tête du loup, il le met à mort. Le sens de l'allégorie est, en outre, exprimé dans les vers suivants, placés au-dessous de la figure :

Par force le leu (²) rompt et tire
A ses dens et gris (³) la couronne,
Et le lion, par très grant ire (⁴),
De sa pate grant coup lui donne.

(¹) En l'hôtel d'Artois.
(²) Lille, capitale de ses États de Flandre.
(³) Louis II d'Anjou et Jean duc de Berry.
(⁴) *Où* se rapporte à Arras.
(⁵) Les sommes ci-dessus, additionnées, ne donnent au total que 2 100 francs. Peut-être le chapitre du compte de ce meurtre embrassait-il quelque autre article omis par le compilateur.

(¹) Nº 7421 français, Bibliothèque de la rue Richelieu.
(²) Loup. — (³) Griffes. — (⁴) Courroux, colère.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TRARBACH
(PRUSSE RHÉNANE).



Vue de Trarbach, sur la Moselle. — Dessin de Bligny.

Trarbach est une petite ville de la Prusse Rhénane, située sur la Moselle, dans un des paysages les plus pittoresques de la vallée. Deux vallons, arrosés par de charmants ruisseaux, s'ouvrent au sud; les coteaux qui les séparent sont couverts de vignes et de bois.

Trarbach doit à ses murailles flanquées de vieilles tours

et aux ruines voisines du château de Græfenburg un aspect original.

Le Græfenburg fut bâti au quatorzième siècle par la comtesse Laurette de Salm, veuve du comte Henri II de Sponheim, avec le prix d'une rançon que cette femme virile avait fait payer à l'archevêque de Trèves, Baudoin, après l'avoir gardé longtemps prisonnier, en dépit des excommunications du pape. Pendant la guerre de Trente ans, les Espagnols, les Français et les Suédois occupèrent le Græfenburg tour à tour; en 1687, les Français s'en emparèrent de nouveau et en rétablirent les fortifications; en 1702, ils s'en rendirent maîtres pour la troisième fois. Repris par les Impériaux, en 1702, ce château fut conquis et détruit par le maréchal de Bellisle, en 1734. Il avait été reconstruit encore une fois par les Allemands quand les Français en rasèrent définitivement les fortifications, en 1794.

On voit dans la vieille église de Trarbach plusieurs tombeaux des comtes de Sponheim.

La ville prospère, grâce aux vins des vignobles voisins qui sont renommés.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Jean Chrysostôme naquit, vers l'an 347, à Antioche, où s'écoulèrent les cinquante premières années de sa vie. Son père, Secundus, commandait les armées de Syrie. Anthuse, sa mère, veuve à vingt ans, se consacra à l'éducation de ses deux enfants avec un dévouement qu'admirèrent les païens. « Quelles femmes il y a chez ces chrétiens! » s'écriait le rhéteur Libanius, qui donna des leçons de rhétorique à Jean, mais sans exercer sur son élève autant d'influence qu'Anthuse et la Bible. Si plus tard tout un peuple acclama Jean du surnom de *Bouche-d'Or* (1), ce fut le cœur surtout de l'orateur chrétien qui mérita cette épithète; son éloquence ne releva jamais des traditions littéraires que par les mauvais côtés, les faux brillants, la déclamation. Au grand désespoir de son maître, il renonça dès vingt ans aux succès du barreau; sa foi l'entraînait: il voulait fuir au désert; les touchantes supplications de sa mère lui firent ajourner son dessein.

M. Villemain, dans l'étude éloquente où il nous a révélé, pour ainsi dire, le quatrième siècle de l'Église, se complaît au récit que le saint lui-même a laissé de cette scène à la fois déchirante et pleine d'une charmante naïveté. Anthuse prit son fils par la main, le fit asseoir sur le lit où elle lui avait donné la naissance, et là, se prenant à pleurer, « elle lui dit des choses encore plus tristes que ses larmes : — Ma seule consolation a été de voir sans cesse et de contempler dans tes traits l'image de mon mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies. Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce : ne me rends pas veuve une seconde fois, ne renouvelle pas un deuil qui commençait à s'effacer. Attends au moins le jour de ma mort. Peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir, mais à mon âge on n'attend que la mort. Quand tu m'auras ensevelie et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras; mais, pendant que je respire encore, supporte ma présence, ne t'ennuie pas de vivre avec moi. »

Quelques années après, Jean arrivait au désert : sans doute Anthuse était morte. Il en revint au bout de quatre ans, épuisé par les austérités (378). Mélèce, évêque d'Antioche, le nomma diacre, c'est-à-dire serviteur des pauvres et de l'église. De l'isolement du désert, ces fonctions le reportèrent utilement en face des besoins et des misères humaines. Le premier argent qu'il distribua fut le sien; toute sa vie appartint dès lors à ceux dont il avait pu voir de si près les souffrances physiques et morales. Lorsque Flavien, successeur de Mélèce, l'ordonna prêtre, à quarante ans (386), et se reposa sur lui des fatigues de la prédication, il ne songea pas à plaire aux connaisseurs; ce fut à la foule qu'il adressa ses innombrables homélies.

L'homélie est une conversation, un enseignement presque toujours élémentaire où trouvent place et la tendresse familière et les touchantes confidences dans un contact journalier de l'orateur avec l'auditoire. Sous l'influence des événements et d'une inspiration soudaine, elle s'élève à une éloquence étrange, désordonnée. Chrysostôme en fait un drame terrible ou comique, trivial même; il a des transports soudains et des abattements inattendus : si les applaudissements l'interrompent, sa modestie se révolte sans parvenir à faire du silence une loi; si les fidèles éclatent en sanglots, il se sent troublé d'ajouter ces douleurs même nécessaires à tant d'autres en cet âge de misères effrayantes. Il pleure les absents « qui manquent à la table dressée par leur mère », et se fait promettre qu'on l'écoutera doublement pour leur rapporter son enseignement; il est ingénieux à excuser l'inexactitude, l'inattention, le défaut de mémoire. Chacun de ses auditeurs n'a-t-il pas une femme, des enfants, un ménage, un métier qui l'occupe? Lui, au contraire, n'a qu'un souci. « Mais il était surtout l'apôtre de l'aumône, dit M. Villemain. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostôme portait dans cette exhortation. » Une population de 200 000 âmes, mobile, légère d'esprit et de mœurs, passionnée pour les spectacles, se passionne aussi pour cette douce et puissante parole : elle a besoin de l'entendre sans cesse, païens et juifs aussi bien que chrétiens. Un jour, il s'était retiré malade à la campagne; la ville se précipite à lui. Il parlera, dût cet effort le laisser anéanti : il veut « étancher la soif qui les possède. » N'est-il pas « la mère qui donne à son petit enfant son sein bien que tari, qui souffre cruellement plutôt que de le repousser? » — « Vous êtes suspendus à mes lèvres, leur dit-il ailleurs, ainsi que les petits de l'hirondelle qui voient leur mère voler à eux, et se penchent hors du nid, et tendent leur bec vers elle. »

Un tremblement de terre survient; Chrysostôme seul peut rassurer les fidèles. Dans un coupable égarement, ils ont renversé les statues de l'impératrice; Jean compose pour son évêque la fameuse harangue destinée à sauver la ville; tant qu'on peut douter de la clémence de Théodose, sa parole préserve du désespoir une population éperdue. Ce fut, du reste, le seul événement historique à noter pendant sa prêtrise; les neuf années de son épiscopat (398-407) furent sa vie active et militante.

Il voulait mourir au milieu de son peuple; il fallut le tromper pour l'élever au siége épiscopal de Constantinople. En ce simple prêtre, pauvre, étranger, ruiné par les fatigues de la prédication, Eutrope, vil favori de l'incapable Arcadius, avait espéré une créature docile. Il le trouva inflexible quand il voulut arracher à la protection de l'autel Pentadie, femme d'un proscrit. Bientôt Eutrope lui-même, disgracié, poursuivi par la haine de l'empereur (399) et par les fureurs populaires, vint à son tour dans cette même église implorer en sa faveur l'éloquence de son protégé. Chrysostôme, dans un discours resté célèbre, désarma le peuple, sinon le prince. Hormis le peuple, Jean ne comptait déjà presque que des ennemis autour de lui; impitoyable pour les déréglements du clergé, inflexible pour les vices

(1) *Chrysos*, d'or; *stôma*, bouche.

des riches et des puissants, il ignora malheureusement l'art de ménager ceux qu'il voulait réformer : à mesure qu'il rencontra des résistances, il devint violent, amer, excessif. Les riches se lassèrent de ses injures et de ses menaces, et disparurent de son auditoire. Il s'en félicite, car « ils lui épargnent l'ennui de leur présence. » Sa popularité s'accrut d'autant; il fut aimé, non plus seulement en pasteur, mais en chef de parti, en tribun. « Le peuple, dit encore l'éminent critique, ce peuple qui n'avait plus ni liberté, ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait l'univers. » Il ne tarda pas non plus à irriter l'impératrice Eudoxie, qui régnait véritablement sous Arcadius; elle oublia l'utile intercession de l'évêque auprès du Goth Gaïnas, autre favori devenu rebelle et assez puissant pour faire trembler l'empire. Chrysostôme laissa plus d'une fois éclater son indignation contre un régime « où les gens de bien s'ennuyaient de vivre et souhaitaient de mourir. » Tous les mécontents, les riches, les dames de la cour, les prélats prévaricateurs, se rangèrent autour de l'impératrice et prirent pour chef Théophile, patriarche d'Alexandrie. Un prétendu concile somma Chrysostôme de comparaître devant lui pour se justifier de ses aumônes comme de dilapidations; de sa vie pauvre et retirée comme d'une rudesse orgueilleuse, inhospitalière; des sévérités de son zèle comme de brutalités iniques; de son indulgence pour le pécheur comme d'une tolérance coupable. Tant de haines ne pouvaient le faire trembler : « Que craindrais-je? s'écriait-il; serait-ce la mort? Mais vous savez que Dieu est ma vie et que je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre dans toute son étendue est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? Mais nous n'apportons rien dans ce monde, et nous n'en remportons rien. Ainsi toutes les terreurs sont méprisables à mes yeux. » Sur son refus de répondre à la citation du concile, d'obéir même aux injonctions de l'empereur, l'autorité séculière le frappa d'un arrêt de bannissement. Il attendit pendant trois jours le repentir de ses juges, et partit : « Je suis persécuté, disait-il au peuple, non parce que j'ai commis quelque crime, mais parce que je vous aime. » Le peuple ne permit pas à ses ennemis de s'installer dans sa chaire, et courut frémissant le réclamer au palais. L'émeute triompha; il revint, et ne sut pas assez se faire pardonner cette victoire. Au premier prétexte, la ligue se reforma et refusa de le reconnaître avant qu'un concile eût levé sa condamnation. Pendant dix mois, il tint tête à toutes les attaques : « De Dieu seul il avait reçu son église, Dieu seul l'en pouvait chasser. » Le jour de Pâques de l'an 404, des soldats armés lui interdirent l'entrée de l'église et dispersèrent brutalement la foule prête à le soutenir. Il dut s'enfermer dans le palais épiscopal, autour duquel le peuple veilla pendant cinquante jours : deux tentatives d'assassinat avaient été dirigées contre sa personne. Enfin arriva l'ordre de quitter la ville; il partit secrètement pour éviter à ses fidèles la tentation de la résistance.

Pendant deux ans, il erra d'exil en exil, relégué dans des solitudes plus éloignées à mesure que des voix nouvelles répondaient à ses protestations. Enfin, épuisé par les souffrances, après une marche forcée sous un soleil dévorant, il tomba de lassitude à Comane, obscure bourgade du Pont. Le lendemain, il expirait, confiant dans le jugement de Dieu, au nom de qui il avait poussé la passion du devoir jusqu'au martyre (septembre 407).

Quand le dernier de ses ennemis fut mort, le moment de la réparation arriva : ses restes furent rapportés à Constantinople, et le fils d'Arcadius et d'Eudoxie vint lui demander pardon pour son père et sa mère. Mais Chrysostôme n'eut pas de successeur : il avait été le dernier évêque indépendant de l'Orient, la dernière autorité morale, bienfaisante, au milieu d'une société en dissolution.

En 1858, les toiles blanches ou écrues et les toiles peintes et teintes fabriquées en Angleterre (seulement pour l'exportation) ont fait une longueur de 2 097 000 000 de mètres : c'est cinquante-deux fois le tour de la terre.

ROBERT SCHUMANN.

Les musiciens compositeurs sont entre deux écueils : s'ils produisent des mélodies et des formes nouvelles, on les accuse d'être baroques et obscurs; et si leurs œuvres rappellent ce que le public aime et connaît déjà, on les accuse de manquer d'originalité. C'est que la grande majorité des gens qui écoutent de la musique n'appellent mélodie que celle qui leur est connue ou à peu près. Par suite, tous les hommes de génie qui ont produit réellement des mélodies nouvelles ont été accusés d'en manquer par ceux qui étaient habitués aux anciennes. Cette accusation a atteint Hændel, Bach, Haydn, Gluck, Mozart; et, sans être trop vieux, nous pouvons facilement nous rappeler quels rires de pitié et même quelles colères excitait la musique de Beethoven, alors que ce grand artiste était cependant déjà mort depuis plusieurs années, et qu'on avait eu le temps de l'apprécier sans avoir le jugement embarrassé par ce sentiment involontaire d'envie qui s'attache presque toujours aux vivants.

Les esprits éclairés, les érudits, qui ont des vues un peu larges en musique et qui devinent le génie à première vue ou à première audition, sont trop rares pour avoir quelque influence sur le goût des masses, qui ne font que s'amuser avec la musique, et ne la jugent que par instinct et non par principes. Cela est fâcheux pour les compositeurs : aucune profession n'est plus exposée à l'injustice des contemporains, parce que peut-être la musique est encore de tous les arts le moins étudié et le moins compris.

A l'époque où Beethoven, C.-M. Weber et Schubert venaient de mourir presque simultanément, l'Allemagne possédait deux jeunes musiciens qui pouvaient être considérés, sinon avec certitude, du moins avec espoir, comme dignes de continuer la série de grands musiciens qui avait si glorieusement régné sur le monde musical : c'étaient Félix Mendelssohn-Bartholdy et Robert Schumann. Leur sort fut très-inégal.

Le premier, né en 1809, est mort en 1846. Génie précoce, caractère ardent au travail, esprit plutôt éclectique qu'original, homme aimable et sociable au plus haut degré, il fut fêté et heureux, pendant sa courte existence, en Allemagne et en Angleterre. En France, après avoir été trop longtemps ignorée, incomprise et mal jugée, sa musique est aujourd'hui convenablement connue et sentie.

Robert Schumann, qu'on regardait comme le rival ou plutôt comme l'émule de Mendelssohn, restait le seul digne soutien de la gloire musicale allemande. Il avait reçu sans doute une instruction théorique moins complète que Mendelssohn, mais son instinct musical avait plus de force et d'originalité. Quoique plein d'admiration pour les œuvres des maîtres, il se sentait poussé par un besoin inné d'originalité; il pouvait bien, du reste, avoir d'excellents motifs pour ne pas répéter, comme tant d'autres, ce qui a été fait. Sa déplorable fin a prouvé, d'un autre côté, que l'excentricité de sa vie d'artiste, que sa taciturnité, étaient l'effet fatal d'une maladie cérébrale. Quoique Schumann eût reçu une éducation littéraire très-complète, quoiqu'il ait beaucoup écrit d'articles de critique musicale, on peut

dire que la musique fut la seule langue dans laquelle s'exprimèrent les idées de son esprit profond, et dans laquelle s'épanchèrent les affections, les chimères, les joies et les tourments de son âme passionnée. Ses compositions s'élèvent au nombre de cent cinquante environ, savoir : des morceaux de piano, depuis de charmants petits riens pour des enfants jusqu'aux concerti. Dans cette catégorie, les trois trios, le quatuor, et surtout le grand quintette, sont des chefs-d'œuvre qu'on jouera d'enthousiasme lorsqu'on les aura assez entendus pour les comprendre. Il a composé trois quatuors pour instruments à cordes qui furent dédiés à Mendelssohn. De ses quatre symphonies, nous avons seulement entendu la dernière, qui a causé une profonde émotion dans un des derniers grands festivals d'Allemagne; ses *lieders*, très-nombreux, sont tous remarquables par leur originalité et pénétrants d'expression. Il a fait représenter un opéra de *Geneviève de Brabant*, dont l'apparition a excité un vif intérêt et qui n'a pas eu de succès auprès du public. Ses cantates et son oratorio romantique du *Paradis*, et la *Peri*, sont souvent chantés dans les sociétés musicales d'Allemagne. Quelles que soient, à un certain point de vue, les imperfections des œuvres de



Robert Schumann, compositeur allemand, mort en 1854. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

Robert Schumann, on reconnaîtra en elles, lorsqu'on les aura convenablement étudiées, les qualités qui leur méritent une haute place dans l'estime du monde musical et dans l'histoire de l'art, c'est-à-dire l'originalité et l'expression idéale de nobles émotions. En Allemagne, Schumann a toujours été honoré comme un maître, non-seulement de la part des jeunes gens, mais encore de la part des vétérans de l'art. Il a été l'objet d'une monobiographie très-étendue et digne de servir de modèle aux travaux de ce genre : l'auteur de cette Biographie, publiée à Dresde en 1858, s'appelle Wasilewski.

En France, on commence à connaître, à discuter Schumann, et à se passionner pour ou contre lui.

Le portrait que notre gravure reproduit a été tracé en 1853, quinze jours avant que l'illustre artiste cédât à la déplorable tentation de se jeter dans le Rhin, à Dusseldorf, et peu de mois avant qu'il mourût dans une maison d'aliénés, près de Bonn. Quoiqu'il parlât peu, nous l'avions trouvé affectueux et aimable; mais, par moments, sa pupille se dilatait et son regard prenait une expression étrange et effrayante. Ce fut alors qu'il commença d'avoir des espèces d'hallucinations musicales : il

croyait entendre un son qui le poursuivait sans cesse. Une nuit, il se leva subitement, disant que Schubert et Mendelssohn lui avaient envoyé un thème qu'il fallait travailler sur-le-champ, ce qu'il fit, malgré les observations de sa femme, illustre virtuose qui possédait toutes les qualités qui manquaient à son mari et qui lui étaient nécessaires.

Il demanda bientôt à entrer dans une maison de santé, ce qui fut différé. Cependant son état s'aggravait, des fantômes lui apparaissaient; il disait qu'il était un pécheur indigne de l'amour des hommes; et le lundi de carnaval 27 février 1854, après midi, étant au milieu de ses amis, il sortit brusquement et courut se jeter dans le Rhin. Des matelots le sauvèrent; des passants reconnurent Schumann, et le ramenèrent à sa maison. Il y eut alors urgence de l'enfermer; il fut conduit à l'établissement d'Endenich, près de Bonn, et il y mourut le 29 juillet 1854.

LES FONTAINES D'ALICANTE.

LE PANTANO.

Cette ville si populeuse et si commerçante, qui n'existait pas encore au début du seizième siècle, garde cependant un nom qui nous reporte aux âges héroïques de l'Ibérie, et dont l'origine est conservée dans sa forme arabe : aussi est-on obligé de supposer qu'il y avait sur l'emplacement qu'elle occupe une acropole bâtie par les Ibères, et que ceux-ci appelaient leur forteresse, *Alcanta*, d'où vinrent plus tard le *Lucentos* des Grecs et le *Lucentum* des Romains ([1]). Maîtres du royaume de Valence, les Arabes possédèrent ce port magnifique, qui était défendu par une construction romaine; mais ils ne bâtirent point de ville à *Alacant;* un simple *pueblo*, de bien faible importance, s'élevait au temps des Mores dans cette localité, non loin d'Elche, bâtie sur les ruines romaines d'Ilici.



Une Fontaine dans la ville haute, à Alicante. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

Un vieil historien nous apprend qu'en l'année 1519 il n'y avait plus que six maisons sur l'emplacement occupé par la moderne Alicante. En 1561, on en comptait déjà plus de mille : c'est que, dès lors, la ville naissante avait été

([1]) Voy. à ce sujet l'excellent livre de Madoz, qui, presque en toute occasion, fait autorité. Sans négliger cette source précieuse, nous avons consulté le curieux volume de Jean de Souza sur les vestiges de la langue arabe conservés dans la Péninsule. Nous y voyons que *alicate* ou *allacati* signifie tenaille, instrument propre à retenir un objet. Nous donnons ici le choix des deux étymologies.

mise à l'abri des incursions audacieuses tentées si fréquemment sur la côte par Khaïr-ed-Din et Dragut-Reis; les Barbaresques en étaient victorieusement repoussés. Depuis, les plus grandes flottes qu'ait armées l'Espagne sont sorties de son port, aussi sûr qu'il est commode. Une forteresse presque inexpugnable, Santa-Barbara, bâtie sur le mont Calezo, est pour elle dans tous les temps une garantie de sécurité.

Alicante est aujourd'hui une ville dont la population active et industrieuse dépasse 27 000 âmes. Selon toutes les prévisions, ce chiffre s'accroîtra considérablement quand sera terminé le chemin de fer dont on a entrepris naguère la construction, et qui, partant de Madrid, va aboutir au port qu'il vivifie déjà en lui donnant, dès ce moment, un mouvement inaccoutumé. Cette ville si animée est trop moderne pour offrir aux étrangers aucun monument digne d'admiration; mais il y a d'agréables promenades, plusieurs belles places, et une rue remarquable par son animation, que l'on appelle *rua de la Reina*. Une jolie fontaine termine le jardin auquel aboutit cette large voie de communication, et l'on en compte sept autres, toutes appréciées par leur utilité dans un site aride que la main de l'homme n'est parvenue à fertiliser qu'en multipliant ses efforts et en redoublant d'industrie.

Ce territoire déshérité, qui n'était destiné originairement qu'à produire de la soude, des palmes et des vins, s'est couvert de *huertas* fertiles et de vergers abondants, grâce à la science des irrigations qui depuis longtemps y est pratiquée. Nous ne dirons rien ici du fameux vin *tinto* d'Alicante, dont la renommée est européenne; ce sont les eaux de la ville dont nous devons nous occuper. Ces eaux, hélas! Miñano et Madoz eux-mêmes en conviennent, sont loin de mériter les éloges qu'on accorde universellement aux vins. Presque toutes contiennent en dissolution de la magnésie, et produisent chez les étrangers qui en font usage des indispositions passagères. Celles qui alimentent les fontaines de la cité viennent des sources de Casa-Blanca; mais on préfère de beaucoup celles qu'on obtient de Fuen-Santa et d'Alcoraya. Les fontaines d'Alicante offrent, en général, aux promeneurs un charmant spectacle; les femmes qui s'y rendent présentent encore dans leur élégance primitive les variétés du costume valencien, et c'est dans le dialecte valencien qu'elles répondent joyeusement aux questions que leur adressent les étrangers en castillan.

Alicante ne serait pas constamment approvisionné de ses délicieuses grenades et de ses autres fruits si ses campagnes n'étaient fertilisées que par les eaux qui alimentent les huit fontaines de la cité; mais à 2 kilomètres environ, grâce à d'autres sources, commencent ses admirables cultures dont les étrangers ne se lassent point d'admirer la verdure luxuriante. Ce territoire privilégié, qu'on désigne sous le nom de *la Huerta*, peut avoir 46 kilomètres d'étendue, et se trouve divisé par une petite cordillère qu'on appelle le Gurvinet. Cette portion des environs de la ville n'offrirait, comme tout le reste, qu'une aridité désolante sans le vaste réservoir que l'on a construit à 16 kilomètres de la ville, et que l'on entretient avec le plus grand soin. Le Pantano de *Tibi* ou de *Tevi*, c'est ainsi qu'on désigne cet admirable monument, construit de 1579 à 1794, est une sorte d'étang entièrement dallé de belles pierres, et fermé par deux murs d'environ 13 mètres d'épaisseur, d'où s'échappent les eaux qui vont porter la fertilité dans tous les pueblos d'alentour. Il est situé dans la gorge que forment, à 4 kilomètres du village dont il porte le nom, deux collines bien connues : Mos del Bou et Cresta. Le Pantano envoie, dit-on, ses eaux jusqu'à la ville. Le limon qui s'accumule perpétuellement dans ce vaste réservoir exige qu'on renouvelle fréquemment les nettoyages de ce qu'on appelle le *legami* : si cette opération n'est pas dirigée avec précaution, elle amène les plus cruels accidents. C'est grâce aux eaux que débite si abondamment le Pantano de Tibi qu'il a été possible au marquis de Peñacerrada de planter auprès d'Alicante les plus beaux jardins de l'Espagne. [1]

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

NE DEVRAIT-ELLE PAS ÊTRE OBLIGATOIRE?

Fin. — Voy. p. 103.

Ce n'est pas seulement la répugnance à supporter un sacrifice pécuniaire quelconque, c'est l'apathie produite par l'ignorance qui empêche les parents de faire instruire leurs enfants; et bien souvent cette apathie se complique de vues intéressées.

En France, par exemple, et dans ceux des cantons de la Suisse où l'instruction primaire n'est pas obligatoire, on voit les écoles des communes rurales délaissées, en été, par une grande partie des enfants qui les fréquentent en hiver. La raison de cette différence n'est pas la difficulté de payer ou de se rendre à l'école; elle gît tout entière dans le profit que les parents trouvent à retenir leurs enfants, et à les employer aux travaux de la campagne pendant la saison où ces travaux sont les plus urgents et les plus continus. (Cherbuliez.)

Est-ce qu'un enfant n'acquiert pas des droits en naissant? N'a-t-il pas des droits à l'égard de son père? Est-ce qu'un père, une mère ou un tuteur a le droit de maltraiter, d'affamer l'être débile qui est entre ses mains? Non. A-t-il le droit de le soumettre à un travail malsain, débilitant? Non. A-t-il le droit de s'emparer de sa fortune? Non. A-t-il le droit de le priver de nourriture? Non. A-t-il le droit de le priver de la nourriture de l'âme, de l'instruction, d'en faire un être incapable de s'élever aux notions religieuses et morales, et à peine digne du nom d'homme? Non, mille fois non; la liberté de faire des brutes n'existe pas, et si quelqu'un la réclamait, bien des gens en réclameraient d'autres tout aussi estimables : celles de tuer, de voler, enfin la suppression du Code pénal. Que demandons-nous donc en définitive? Nous demandons que les droits des mineurs soient reconnus par les lois civiles, comme ceux des autres citoyens. Mais un citoyen majeur est-il lésé, il fait valoir ses droits par lui-même. Un mineur ne le peut. Qu'adviendra-t-il si ses droits sont violés par ceux-là mêmes qui étaient chargés de les garder? Alors il n'y a qu'un remède : l'État, qui ne peut permettre qu'un droit soit violé, l'État vient à son secours. Ce n'est pas un droit nouveau dont il est investi, non; nous lui imposons une obligation dont il ne s'était déchargé qu'en outrageant la morale et la justice. (Charles Dickens, *Mon opinion sur l'enseignement.*)

Dans plusieurs pays de l'Allemagne, le devoir des parents d'envoyer leurs enfants aux écoles primaires est tellement national et enraciné dans toutes les habitudes légales et morales du pays, qu'il est consacré dans un seul mot : *Schulpflichtigkeit* (devoir d'école).

En Prusse, il y a déjà longtemps que l'État a imposé à tous les parents le devoir strict d'envoyer tous leurs enfants à l'école, sauf à faire la preuve qu'ils leur donnent à la maison une instruction suffisante.

« Art. 43 (Code général prussien de 1794). Tout habitant qui ne peut pas ou qui ne veut pas faire donner à la maison, à ses enfants, l'instruction nécessaire, est obligé de les envoyer à l'école dès l'âge de cinq ans révolus.

» Art. 44. A partir de cet âge, nul enfant ne peut man-

[1] Voy., sur ce curieux monument, Peyron, *Voyage en Espagne*, 2 vol. in-8; Miñano, *Diccionario geografico*, etc.; Madoz, *Idem*, au mot ALICANTE.

quer à l'école ou s'en absenter pendant quelque temps, sinon pour des circonstances particulières et avec le consentement de l'autorité civile et ecclésiastique. »

Suisse. — L'éducation de la jeunesse et toute l'instruction publique sont sous la surveillance de l'État. Il dirige et perfectionne les établissements d'instruction publique, et veille à ce que tout citoyen fasse donner à ses enfants ou pupilles l'enseignement nécessaire sous le rapport religieux et civil. (Canton de Glaris, Constitution promulguée le 22 mai 1842, art. 18.)

L'État a la direction de l'éducation publique, et veille, de concert avec les autorités ecclésiastiques et communales, à ce que la jeunesse reçoive l'instruction convenable. (Canton de Zug, Constitution promulguée le 17 janvier 1848, art. 29.)

Le peuple et l'autorité par lui élue ont le devoir de veiller à l'instruction publique. Par elle, les enfants seront rendus de bons chrétiens et des citoyens utiles à la patrie. En conséquence, les parents, tuteurs et autres citoyens auxquels des enfants sont confiés, sont tenus de les astreindre à la fréquentation des écoles. Les ecclésiastiques et l'autorité exerceront une stricte surveillance. (Canton d'Appenzell [des Rhodes extérieures], Constitution adoptée le 30 août 1834, art. 12.)

Chacun est libre d'enseigner, en se conformant aux lois sur cette matière. — Les parents sont tenus de faire donner à leurs enfants une instruction égale au moins à celle qui se puise dans les écoles primaires. (Canton de Vaud, Constitution promulguée le 19 août 1845, art. 11.)

L'instruction publique est placée sous la surveillance de l'État, sans préjudice des attributions du clergé quant à l'instruction religieuse. — L'instruction primaire est obligatoire. (Canton du Valais, Constitution promulguée le 23 décembre 1852, art. 8.)

En Angleterre, en vertu du bill de lord Ashley, adopté en 1833, sur le travail des enfants dans les manufactures, « tout enfant, travaillant quarante-huit heures par semaine, doit passer au moins deux heures par jour à l'école, chacun des six jours de la semaine. » Les deux bills de 1844 et de 1850, qui forment avec le précédent le code de la législation du travail dans les manufactures, ont étendu à trois heures la durée obligatoire du séjour à l'école.

Si l'ignorance est une menace contre la sûreté des propriétés et des personnes, la loi ne doit-elle pas intervenir pour la faire cesser?

La statistique criminelle de France donne la proportion d'environ 77 pour 100 accusés ne sachant ni lire ni écrire, ou ne le sachant qu'imparfaitement. Il n'est donc guère permis de douter qu'entre ces deux faits, l'ignorance et le crime, il n'y ait une réelle connexité. Celui qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a reçu aucune instruction élémentaire, ni dans la famille, ni au dehors, manque non-seulement de l'indispensable instrument d'acquisition des connaissances nécessaires à un certain développement intellectuel et moral qui, sauf les exceptions, tend à éloigner les chances du crime, mais du moyen d'entrer dans une foule de carrières. Il est inévitable que l'absolue misère intellectuelle et le dénûment matériel, qui en est bien souvent la suite, l'exposent à de redoutables tentations.

La société, même en laissant de côté toutes les raisons qui se tirent de la charité et de l'intérêt qu'il y a pour elle à augmenter les bons producteurs mis en lieu et place de véritables non-valeurs, n'a-t-elle pas le droit de prendre ses sûretés contre cette *barbarie à l'intérieur*, dont le nom a été plus d'une fois prononcé, et qui ne manque guère de se révéler à chacune de nos commotions politiques?

En France, la majorité des enfants sait à peine lire et écrire, fait qu'atteste la statistique des mariages en 1853. Sur le nombre total des conjoints, plus du tiers des hommes et près de la moitié des femmes ne savent pas signer. Combien y en a-t-il, sur le nombre restant, qui ne savent juste que signer leur nom? La société ne se voit-elle pas constituée en cas de légitime défense par cette négligence coupable? Demander que le père de famille, chez lui ou hors de chez lui, fasse donner à l'esprit de son enfant ces premiers éléments dont l'absence accroît fortement la probabilité qu'il deviendra un être dangereux pour lui-même et pour les autres, est-ce outre-passer le droit de la société et tyranniser l'individu? N'est-ce pas plutôt agir à la fois dans le sens de la liberté de l'enfant, mieux mise en état de lutter contre les causes qui produisent la misère et les crimes, et dans le sens de la liberté générale, tenue en échec par les criminels? Le père de famille a-t-il plus le droit de se dire opprimé, dans ce cas, que lorsqu'on exige de lui qu'il ne laisse pas ses enfants se présenter nus sur la voie publique, et qu'on lui impose, pour eux comme pour lui, la dépense d'un habit décent? (Baudrillart.)

M. Altmeyer, auteur d'un ouvrage intitulé : *Quelques mots sur l'enseignement primaire obligatoire*, publié à Bruxelles, recommande les moyens suivants en faveur de l'enseignement obligatoire :

1° Interdire de se faire remplacer à ceux qui, en se présentant sous les drapeaux, ne sauraient pas lire, écrire ou calculer; réduire, d'autre part, de huit ans à six ou à sept la durée du service en faveur des miliciens lettrés, et refuser tout congé à ceux qui s'obstineraient à ne pas acquérir les éléments de l'instruction.

2° Obliger les chefs d'industrie, qui sont astreints à l'autorisation administrative d'un degré quelconque, à n'employer dans leurs ateliers que des enfants ayant fréquenté pendant trois ans une école publique ou privée; n'accorder des livrets d'ouvriers qu'aux travailleurs des deux sexes sachant lire, écrire et compter.

3° Refuser les secours de la bienfaisance publique aux parents nécessiteux qui ne veilleraient pas à l'éducation de leurs enfants.

4° Attribuer au conseil de famille et au ministère public le droit de citer le père devant le tribunal civil, pour le contraindre à remplir les obligations que lui impose l'article 203, et lui infliger, selon la gravité des circonstances, un simple avertissement, la suspension ou la privation de tout ou partie des droits de la puissance paternelle.

5° Décréter par une loi que le citoyen illettré serait privé de l'exercice de ses droits civiques et politiques, et déclaré incapable d'obtenir aucune place, même la plus obscure, dans la commune, la province ou le gouvernement.

Mes pauvres sont mes meilleurs malades : c'est Dieu qui paye pour eux. BOERHAAVE.

MONSIEUR ET MADAME.

Monsieur est un homme très-intelligent : sa profession est difficile, et il y réussit très-bien; il est propre aux grandes choses; il en comprend toute l'importance, et il leur donne toute son attention. Mais il est fort inhabile aux petites choses; la raison en est très-simple : il ne les juge dignes que de peu d'attention, si bien qu'il ne leur accorde pas même celle qu'elles méritent. Il est heureux pour Monsieur que Madame pense autrement et qu'elle soit persuadée qu'il n'est si petite chose qu'on ne doive faire avec toute l'attention qu'elle comporte. Quelquefois les rôles sont intervertis : c'est Madame qui ne se sent capable que des grandes affaires, et Monsieur a un goût décidé pour se

mêler incessamment des plus petites; cela ne sera pas aussi bien. Ce qui vaut le mieux, ici comme ailleurs, c'est de ne rien dédaigner et de proportionner toujours son attention et ses efforts à l'importance de chaque but.

PROGRÈS.

La vérité pratique, c'est le fait tel qu'il s'accomplit sous l'influence des circonstances, de l'ignorance et des passions des hommes.

La vérité idéale, c'est le bien et le beau, tels que l'esprit et le cœur les conçoivent, sans aucune des altérations que leur font subir les nécessités physiques et les infirmités morales

De là l'alternative perpétuelle du *oui* et du *non*. On croit confondre l'homme du fait en lui opposant la vérité idéale; on croit réduire à l'absurde l'homme de l'idéal en lui opposant le fait matériel. Cette contradiction, occasion d'un facile triomphe pour le sophiste, n'est qu'apparente.

Le progrès est la loi de l'humanité. Pour toutes les générations, le temps présent est la transition d'un passé moins bon à un avenir meilleur. La vérité n'est donc pas dans l'idée qui met en lutte le présent et l'avenir, mais dans l'idée qui les harmonise, et qui nous apprend qu'il faut, pour obéir à la loi :

Subir ce qui est *nécessaire;*
Appliquer ce qui est *possible;*
Rendre possible ce qui est *désirable.*

***

UN DESSIN DE GAVARNI

Misère, vice, hébétement, abjection, sottise, ignobles traits, haillons prétentieux, me ferez-vous sourire? Non. Vous m'attristez. Je détourne la tête, et de ma pitié ou du dégoût qui se sont soulevés tout à coup dans mon âme, je ne sais encore qui l'emportera. Cependant la malheureuse approche : qu'aucun de nous ne lui refuse son aumône; toutes les souffrances, quelle que soit leur origine ou leur



Dessin de Gavarni.

histoire, ont droit aux secours. — Mais combien il est difficile d'avoir une commisération sincère pour un abrutissement qui paraît si satisfait de lui-même. — Soit! Où est le mérite des compassions faciles? C'est un devoir de surmonter même ces répugnances. Nous connaissons, vous et moi, grâce au ciel, telles femmes dignes et dévouées qui n'hésitent jamais à chercher l'étincelle sous ces cendres, et qui parfois réussissent à rallumer à temps, dans les abîmes de la honte, la vie morale que l'on y croyait éteinte à jamais.

DISPARITÉ DES SEXES (¹).

Voy. p. 67.



Neomorpha Gouldii (le mâle et la femelle), oiseaux de la Nouvelle-Zélande; ²/₅ de grandeur naturelle. — D'après Gould.

Parmi les mammifères, on voit, dès les premiers échelons de l'animalité, le gorille exagérer à l'excès la supériorité de taille et de force du mâle sur la femelle, et les orangs mâles se distinguer par ces pommettes lobifères qui les rendent si bizarrement hideux. Parmi les singes encore, le hurleur caraya est tout noir, quand sa femelle, longtemps prise pour une espèce différente, est toute jaune. Le mâle est le *Stentor* ou *Mycetes niger*, la femelle le *St.* ou *M. stramineus* des anciens. Parmi les ruminants, le nilgaut offre aussi un exemple de coloration différente d'un sexe à l'autre. Chez ces mammifères, les jeunes mâles

(¹) *Histoire générale des règnes organiques*, principalement étudiée chez l'homme et les animaux, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences.

ressemblent aux femelles par leur coloration. Dans les autres ordres d'onguiculés, le lion porte seul une crinière, et les phoques mâles à trompe et à capuchon ont seuls les singuliers appendices qui leur ont fait donner ces noms. Chez les herbivores, les mâles sont quelquefois armés de défenses, et souvent de prolongements frontaux très-développés, qui n'existent qu'en très-petit chez les femelles, ou même leur font complétement défaut.

Les faits de ce genre sont extrêmement communs parmi les oiseaux. D'un sexe à l'autre, il y a une différence très-marquée de taille; à l'avantage des mâles, chez les gallinacés et les palmipèdes polygames; bien plus marqué encore, mais à l'avantage des femelles, chez les faucons, les autours, les éperviers, et dans les genres voisins : les mâles, en termes de fauconnerie, ne sont ici que des *tiercelets*. Bien plus fréquemment encore, le mâle et la femelle diffèrent par le plumage, à couleurs vives chez le premier, ternes chez la seconde; les rhynchées seules offrent un exemple contraire (cette exception se réduit, d'ailleurs, à la présence de quelques taches analogues à celles des jeunes). Les mâles, en même temps qu'ils l'emportent par l'éclat de leurs couleurs, ont souvent des ornements de plumage et des crêtes ou caroncules qui manquent aux femelles. Il en est de même des ergots ou éperons des coqs et d'un grand nombre d'autres gallinacés, notamment des éperonniers et de quelques francolins qui ont jusqu'à deux et trois éperons à chaque patte.

Un fait bien singulier encore, et jusqu'à présent unique, est celui que présente le genre néomorphe, établi en 1836 par M. Gould. Dans l'oiseau de la Nouvelle-Zélande qui en est le type, le bec du mâle est moyen et presque droit; celui de la femelle, double en longueur, est recourbé en demi-cercle.

Dans cet exemple très-remarquable, le mâle, à prendre à la lettre la classification de Cuvier, serait un passereau dentirostre; la femelle devrait être rangée parmi les ténuirostres. M. Gould s'était bien gardé de commettre cette faute; mais il n'avait pu se défendre du moins de faire du mâle et de la femelle deux espèces distinctes : *Neomorpha crassirostris* (le mâle) et *N. acutirostris* (la femelle). Cette erreur, bientôt relevée par M. Gray, a été rectifiée par M. Gould [1].

LES DEUX MAGICIENS.

CONTE SAMOYÈDE [2].

Dans un village qui comprenait sept cents tentes, des enfants vinrent à se quereller :

— C'est nous qui avons le meilleur *tadibé* (magicien), disaient les uns.

— Non, c'est nous, ripostaient les autres.

Au milieu de ces contestations, les magiciens se mettent aussi à se disputer : chacun d'eux se croit supérieur à son compagnon.

A la fin, l'un des deux s'écrie :

— Celui-là est vraiment tadibé, qui peut mettre la lune sur le plat de sa main.

(1) *Birds of Australia*, tome IV (1840-1848), nº 19. *Neomorpha acutirostris, crassirostris, Gouldii*. Ces oiseaux, que les indigènes de la Nouvelle-Zélande appellent *E Ilia*, ne se trouvent guère que sur les collines qui avoisinent le port Nicholson. Ils vivent de grains et d'insectes. On s'envoie les plumes de leur queue en présent dans les diverses parties du pays. Ils sont familiers et se laissent approcher de telle sorte qu'on les tue facilement à coups de bâtons.

L'arbre sur lequel on a dessiné le couple est le *Corynocarpus lævigata*.

(2) Extrait de *Nordiska resor och forskningar* (Voyages au Nord et études septentrionales), par Castrén, tome IV; Helsingfors, 1857, in-8, p. 180-182.

— Personne n'en est capable, répond l'autre.

— Moi, je le suis, reprend le premier.

— Alors, prouve-le!

Le premier réalise donc sa promesse; mais alors il fait si froid dans la tente qu'on ne peut se réchauffer; c'est en vain qu'on allume brasier sur brasier, et qu'on s'enveloppe de *malitsa* et de *savik* [1].

Le mauvais tadibé fut réduit à supplier son adversaire de replacer la lune au firmament, ce qui lui fut accordé; mais comme il persistait à se considérer comme le plus habile, la dispute recommença.

— On ne mérite pas le nom de magicien, dit le bon tadibé, si l'on n'a la puissance de placer le soleil dans la paume de sa main.

— Et toi, l'as-tu? demanda son rival.

— Oui, sans doute, répliqua le premier.

Et il fit ce dont il s'était vanté.

Mais l'air devint si brûlant dans la tente que les spectateurs furent sur le point de mourir de chaleur. Celui qui avait pris le soleil le remit en place à la prière de son envieux, et dit à ce dernier :

— Changeons-nous en oies, et vivons quelque temps sous cette forme.

Ce qui fut dit fut fait. Les deux magiciens, ayant pris des plumes et des ailes, s'envolèrent au loin, très-loin, jusqu'à la Nouvelle-Zemble, et s'élevèrent chacun une tente; le premier fit la sienne de drap, l'autre se servit de crânes de rennes. Quand vinrent les beaux jours, celui-ci dit à son compagnon :

— Rassemblons des oies, comme les autres jars.

— Non, cela ne convient pas; car nous aurions des petits et on nous prendrait. Il vaut mieux que nous poussions plus loin; nous perdrons bientôt nos plumes, et ce lieu-ci n'est pas sûr.

Ils partirent donc, et trouvèrent dans un fleuve une bande d'oies à laquelle ils se joignirent. Il y avait des sentinelles qui veillaient nuit et jour, et chacun faisait le service à son tour.

Une fois, que le mauvais tadibé montait la garde, survint un Samoyède borgne, avec un chien qui n'avait que trois pattes. L'animal pourchassait les oies et en tua un grand nombre; son maître, qui venait derrière, n'avait qu'à ramasser le gibier.

Ayant atteint le mauvais tadibé, le chien lui mordit le bec; ce que voyant, le bon tadibé, qui était devant, se retourna et délivra trois fois son compagnon. Pressés par le chasseur, ils nagèrent toujours, toujours en avant, jusqu'à ce que le fleuve devînt si étroit et si peu profond qu'il était impossible d'y plonger.

— Nous sommes perdus, dit le mauvais tadibé; il n'y a plus moyen de se cacher sous l'eau, et si nous montons sur la rive nous ne sommes pas à même de lutter de vitesse avec le chien.

— Essayons pourtant, dit l'autre; il n'y a qu'une étroite langue de terre qui nous sépare de la mer, où se trouve une île vers laquelle nous nous dirigerons.

Ils se mirent donc à courir sur le sol, puis traversèrent le détroit à la nage et abordèrent dans l'île. Là le mauvais tadibé se mit à manger de l'herbe, tandis que le bon se nourrissait de mousse.

— Tu devrais vivre de gazon comme moi, disait le mauvais, afin que tes ailes grandissent et que nous puissions sortir d'ici. Vois-tu comme mes plumes sont déjà grandes, et toi tu es presque nu. Bientôt je m'envolerai et je te laisserai seul ici.

(1) La *malitsa* est une espèce de chemise en peau de renne, dont le poil est tourné à l'intérieur. On met par-dessus le *savik*, vêtement en peau, dont le poil est en dehors.

Ainsi parlait-il; mais l'autre continua à becqueter de la mousse, de sorte que ses ailes restèrent courtes. Dès que le mauvais tadibé se fut remplumé, il vola à une autre île, où il fut tué à coups de bâtons par des enfants.

Après le départ de son compagnon, le bon tadibé se mit à manger de l'herbe, et bientôt ses ailes furent longues d'une brasse. Il retourna à sa demeure, et recommença à vivre sous la forme humaine. (¹)

Nous faisons de plus magnifiques funérailles aux êtres que nous aimons en séchant les pleurs d'autrui qu'en répandant les nôtres. La plus belle couronne que nous puissions suspendre au-dessus de leurs tombeaux ne vaut pas une offrande de bonnes actions. JEAN-PAUL RICHTER.

LETTRES D'UN CLERC DE PROCUREUR
EN 1766.

Ne détruisez pas vos vieux papiers de famille. Donnez-les ou vendez-les à des personnes qui puissent en apprécier la valeur, s'ils n'ont plus pour vous d'intérêt ou s'ils vous embarrassent. Les moindres détails sur la vie privée d'autrefois deviennent de plus en plus précieux. Il n'est pas une seule ville en France où l'on ne trouve quelque esprit curieux et éclairé tout disposé à les recueillir; et tôt ou tard ce que les collections auront sauvé de la destruction servira à l'instruction de tout le monde.

Un habitant d'Angers, octogénaire, a bien voulu nous communiquer récemment deux lettres datées de 1766, et écrites par son père qui était venu à Paris pour y terminer ses études chez un procureur. Si simples qu'elles soient, nous les avons lues avec plaisir, parce qu'elles offrent quelques traits naturels des mœurs de ce temps, et que de plus elles laissent deviner un caractère ingénu, aimable et respectueux En voici seulement deux extraits.

A madame L..., proche l'Académie et derrière les Récollets, à Angers.

Paris, 9 décembre 1766.

« Ma très chère mère,

» Je suis arrivé à Paris, grâce au ciel, en très bonne santé, à ça près d'un reste de rume; mais très malheureusement, d'un autre côté, le procureur où je devois demeurer sans payer aucune pension est mort merceredy ou jeudy dernier. Il se nommoit M. Philippe et étoit, m'a-t-on dit, un très brave homme... J'ai été obligé de louer une chambre à 10 livres par mois, n'en ayant pu trouver d'un peu commode et sûre à moins. Je mange chez MM. Ravisy à raison de 14 sols par repas. L'on me donne un septier de vin dont je me passerois si je ne craignois que l'eau pure ne me causât trop de dérangement dans ma santé. Je serai probablement obligé de mener cette vie jusqu'à Noël, temps auquel on me fait espérer une bonne place, et j'ai tout lieu de l'espérer puisqu'il a été décidé qu'il n'y a pas six jeunes gens clercs de procureur à Paris qui écrive (*sic*) mieux que moy, à moins que l'on n'aye eu envie de m'abuser; mais il est constant que cela m'a été dit par plusieurs maîtres clercs... Je suis enchanté de la manière d'agir de M. Ferrand, mon compagnon de voyage. Je ne l'ai pas vu depuis dimanche dernier, jour de notre arrivée, ou plutôt lundy matin, parce que nous couchâmes chez MM. ses confrères à Icy, à une lieue et sur le chemin de Paris, vu qu'il étoit trop tard quand nous y arrivâmes, quoique nous n'eussions fait que 20 lieues dans la journée, parce qu'il étoit près de 11 heures quand nous partîmes de Chartres. J'ai fait une prière devant Notre-Dame de Chartres à votre intention, pour que Dieu vous donne plus de contentement à l'avenir, que vous jouissiez d'une benne santé et que vous preniez plus de repos que vous ne le faites... Permettez-moi de vous dire que j'ai bien à cœur la nuit que vous avez passée jusqu'au jour de mon départ. Comment pourrai-je répondre à tant de bienfaits, de bonté, que dirai-je? à tant de charité! Je ne peux, quant à présent, reconnoître toutes ces générosités que par le témoignage de ma soumission et par le respect le plus profond avec lequel je suis et serai toute ma vie,

» Ma très chère mère,

» Votre très humble et très obéissant serviteur et fils,

» L...

» Mon adresse, à M. L..., à l'hôtel du Roy des laboureurs, rue des Lavandières, à la première porte cochère en entrant du côté de la rue des Noyers, à Paris, chez M. Ravisy, procureur au Parlement, cloître des Bernardins. »

20 décembre 1766.

« Ma très chère mère,

» . . . Je suis entré chez mon procureur lundy dernier. Je suis assez bien; madame son épouse est bien aimable et fort polie; mes confrères sont fort complaisants. De la nourriture, on ne peut s'en plaindre; au contraire. Je suis durement couché; c'est l'usage à Paris, il faut s'y accoutumer.

» Si l'habit que vous comptiez faire teindre en noir n'est pas fait, ne le faites point faire. Cela n'est point nécessaire. Tous les gens de mon état n'en portent que de couleur, et l'épée même jusqu'au palais; et lorsqu'ils sont en habit noir, on dit qu'ils sont en deuil de leur bourse.

» J'ai acheté une malle non couverte qui m'a coûté six livres. Elle est d'une grandeur assez considérable pour mettre tous mes effets...

» Je serai toute ma vie,

» Ma très chère mère, etc.

» Mon adresse, chez M. Guiet, procureur au Parlement, cour du Palais, près la fontaine, à Paris. »

USAGES DIVERS DU PAPIER ET DU CARTON
CHEZ LES JAPONAIS.

Au Japon, le carton, enduit d'un vernis de laque et recouvert de peintures, sert à confectionner d'excellents coffres, des sacs à tabac, des étuis de cigares, des selles, des étuis de télescope, des châssis de microscope, et même d'excellents vêtements imperméables, destinés à garantir de la pluie, et qui sont aussi souples que le meilleur mackintosh. Les Japonais ne font ni mouchoirs de poche, ni serviettes, en soie ou en coton : c'est toujours le papier que l'on emploie à ces différents usages. Il est doux, mince, d'un jaune pâle, très-abondant et à très-bon marché. Souvent les cloisons des appartements japonais sont en carton; les fenêtres sont faites d'un beau papier transparent. Le papier a quelquefois toute la consistance, l'apparence et les qualités des cuirs de Russie et du Maroc. Il sert aussi à confectionner la plupart des objets de ménage. On a su

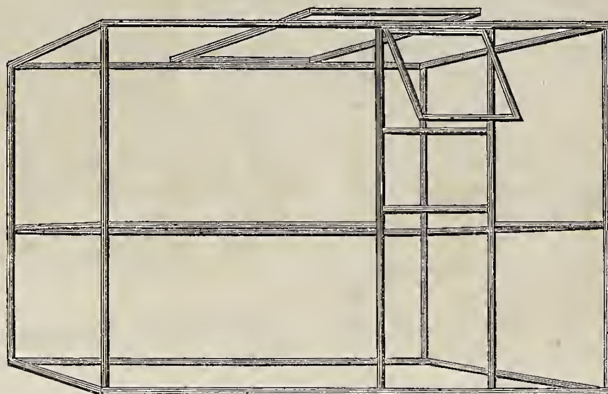
(¹) S'il est une œuvre littéraire qui puisse se soustraire à l'obligation d'avoir un sens raisonnable, c'est un conte. Celui des *Deux Magiciens* laisse entrevoir quelque chose des imaginations, fantaisies et rêves qui flottent dans l'esprit de certaines populations du Nord. Les Samoyèdes, peuple de la Russie, que l'on confond quelquefois avec les Lapons, paraissent appartenir à la race tchoude. Ils sont compris dans le gouvernement d'Arkangel, et l'on en trouve aussi dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk.

donner la solidité de nos ficelles à de longues bandes de papier roulé. Quand un boutiquier a un petit paquet à ficeler, il emploie une de ces bandes de papier qu'il roule rapidement entre ses mains.

CÉRÉMONIES DE L'ÉLECTION DES PAPES.

Pape veut dire père, d'où l'expression *le saint-père*. Ce titre était donné primitivement à tous les évêques. Saint Sidoine, vers la fin du cinquième siècle, appelle encore les évêques *seigneurs papes*. Grégoire VII, au concile de Rome, en 1073, réserva ce nom aux successeurs de saint Pierre.

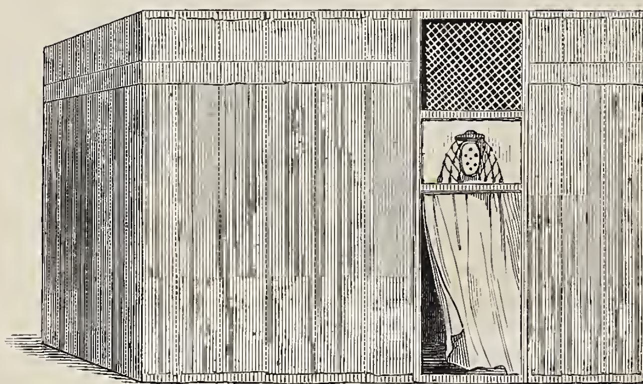
Dans les premiers temps du christianisme, les évêques étaient élus par les fidèles et le clergé. Saint Pierre, en mourant, avait désigné saint Clément pour lui succéder; le système de l'élection prévalut, et saint Clément ne devint pape qu'après Linus et Cletus. Plus tard, les saints canons, avec eux le trente-deuxième concile d'Antioche,



Élection d'un pape. — Charpente des cellules des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

interdirent à l'évêque de Rome de désigner ou instituer son successeur, et consacrèrent le droit d'élection par le peuple et le clergé. Cette règle s'observa jusqu'à l'élection rivale et simultanée des papes Damasus et Ursicinus (369 après J.-C.). L'un et l'autre avaient des partisans nombreux; il y eut des émeutes dans les rues, sur les places, même dans l'église, d'où l'on retira cent trente sept cadavres (Amm. Marcellin, ch. XXVII). L'empereur Valentinien intervint au nom de l'ordre public et se prononça pour Damasus, dont le secrétaire était saint Jérôme. Dès lors, le pouvoir impérial prend la police des élections, confirme ou annule, et les papes lui payent un droit de confirmation.

A la décadence de l'Empire, les papes Constantin III et Benoît II remettent en vigueur l'élection directe par les fidèles; mais Adrien abandonne à Charlemagne toute puis-



Structure des cellules. — D'après Bernard Picart.

sance d'élire et maintenir au saint-siége. Louis le Débonnaire se démet de ce privilége sous Pascal Ier; Léon VIII le rend à son belliqueux protecteur Othon Ier, qui le transmet jusqu'à Henri IV. L'énergique Grégoire VII le ressaisit en 1073; Pascal le cède à Henri V, le lui reprend; et ce n'est qu'en 1274, au concile de Lyon, que Grégoire X arrête par un règlement ces fluctuations dissolvantes. Déjà, au quatrième concile de Latran, Nicolas II avait décrété que l'élection des papes se ferait par les cardinaux, moyennant approbation du peuple et du clergé : « Que les cardinaux évêques traitent ensemble de l'élection avec beaucoup de soin, qu'ils s'adjoignent les cardinaux clercs du Christ, et que le reste des clercs et du peuple vienne approuver la nouvelle élection. »

Ce canon fondait la puissance des cardinaux (*cardo*, gond des portes de l'Église) et devait donner lieu à des luttes ardentes entre l'Église et l'Empire, luttes mêlées de victoires et de défaites, jusqu'au moment où Grégoire X consacre par un décret le triomphe de l'Église romaine sur le schisme et sur l'empire d'Allemagne.

Le décret de Grégoire X ordonne que les cardinaux s'enfermeront sous une même clef (*clavis*, d'où conclave) dans le palais du pape décédé, sans murailles, cloisons ni tapisseries qui les séparent les uns des autres, sans aucun rapport avec le dehors pendant l'élection. Ils recevront leur nourriture par une fenêtre ou par un tour, comme dans les cloîtres de religieuses. Si en trois jours ils n'ont fait un choix, il ne leur sera plus accordé qu'un seul plat à dîner,

un seul à souper; en cas de prolongation, on les réduira au pain, au vin et à l'eau, jusqu'à élection.

Clément IV institua les cellules et une table moins disciplinaire. Le quarantième concile de Constance ordonna l'adjonction, par cas exceptionnel, de six prélats et autres ecclésiastiques de chacune des grandes nations catholiques (Italie, France, Espagne, Angleterre, Allemagne). Sous cette forme exceptionnelle furent élus Martin V (1417) et



Manière dont on porte les vivres au conclave. — D'après Bernard Picart.

le moine Amédée, duc de Savoie (Félix V) (1439), qui, par son abdication, ramena l'unité dans l'Église sans y fixer le mode d'élection des papes. En effet, la constitution de Grégoire X fut abrogée, le conclave aboli, le suffrage rendu au peuple et au clergé. Bientôt, par la destinée naturelle des choses humaines, on releva ce qu'on avait abattu. Célestin V rétablit le conclave par une ordonnance que Boniface VIII inséra dans ses Décrétales sous le titre : « De



Examen des vivres des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

l'élection. » Grégoire XV fit élaborer par une commission de cardinaux un règlement définitif, et le promulgua dans une bulle que tout cardinal à sa promotion, tout pape à son avénement, et, à sa mort, tout le sacré collége, jure encore d'observer.

C'est donc aux cardinaux qu'appartient sans partage aujourd'hui l'élection du pape. Sixte V en a fixé le nombre à soixante-dix, répartis en trois ordres : six cardinaux évêques, cinquante cardinaux prêtres, quatorze cardinaux diacres. Le concile de Lyon leur donna le chapeau rouge sous Innocent IV. La bulle de Grégoire XV insiste sur l'importance de leurs fonctions : « Jésus, en choisissant pour vicaire saint Pierre qui l'avait renié, nous apprend combien d'activité, de précaution et de soin nous devons apporter à l'élection de tous les pasteurs, afin de les choisir bons et sûrs, et principalement à celle du successeur du bienheureux Pierre, lumière du monde, docteur des peuples, pasteur des pasteurs. » Après avoir déclaré qu'il est dérogé aux constitutions et décrets des conciles et autres contraires à la présente : « Qu'il ne soit permis à aucun des hommes de briser cette page de nos statuts, décrets et déclarations, mandements, enchaînement, volonté, avertisse-

ment, exhortation, obsécration, défense, ordonnance et suspension, ou d'y contrevenir par une audace téméraire. Mais si quelqu'un entreprend d'y attenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul. »

Dès que le pape est mort, le cardinal camerlingue vient recevoir des mains du maître de chambre l'anneau du pêcheur, et gouverne sous la dépendance du sacré collége. Le premier maître des cérémonies brise cet anneau et les sceaux en assemblée de Leurs Éminences, afin d'empêcher les abus. Le pape est embaumé, exposé à Saint-Pierre, et mis, neuf jours après, au caveau. Les cardinaux s'assemblent à la sacristie de Saint-Pierre; ils jurent d'observer fidèlement la bulle de Grégoire XV. Les ambassadeurs des puissances ont leurs entrées et le droit de discourir sur les choix que l'on pourrait faire, sur les noms qui semblent réunir le plus de chances au point de vue des intérêts de l'Église, des diplomates et des gouvernements. C'est une élection par des électeurs privilégiés, qui ont pour courtisans les ambassadeurs de toutes les puissances, excepté la Grande-Bretagne, la Suède, la Prusse et la Russie, qui ne reconnaissent plus l'autorité romaine.

Le dixième jour des funérailles du pape, les cardinaux entendent, à Saint-Pierre, la messe solennelle du Saint-Esprit, chantée par le doyen du sacré collége ou par l'un des plus anciens. Un prédicateur célèbre ou bien un prélat honoré prononce un sermon sur les devoirs des électeurs, responsables de la gloire de Dieu et de la prospérité de l'Église. Après la messe et l'oraison funèbre en l'honneur du feu pape, le clerc du maître des cérémonies prend la croix papale; c'est le signal du départ pour le conclave. En avant de la croix marchent les domestiques et les familles des cardinaux, les chanoines chantant l'hymne *Veni creator Spiritus;* en arrière, et en chapes violettes, les cardinaux évêques, les cardinaux prêtres, les cardinaux diacres, puis les autres prélats de la cour de Rome. Dans la salle du conclave, le doyen des cardinaux dit à l'autel l'oraison *Deus qui corda fidelium,* fait lecture de la constitution de Grégoire XV, et les cardinaux renouvellent sur l'Évangile le serment de l'observer. Après un discours et une exhortation de circonstance par l'un des doyens, on tire au sort les cellules, qui sont en bois, assez étroites, séparées les unes des autres par une ruelle et disposées dans un vaste dortoir. Elles renferment un siége, une table, un lit et les ustensiles indispensables. Le bâtiment où elles se trouvent n'a ni portes ni fenêtres communiquant au dehors; les conclavistes vivent à la lumière des lampes. Tout est muré, à l'exception d'une seule porte dont la garde est confiée à des officiers et à des prélats assermentés. Cette porte est à trois serrures, avec guichet et ressort s'ouvrant distinctement du dehors et du dedans. Avec les conclavistes, on enferme le protonotaire apostolique, un sacristain, un sous-sacristain, un secrétaire, un sous-secrétaire, un confesseur, deux médecins, un chirurgien, deux barbiers, un pharmacien avec ses aides, cinq maîtres de cérémonies, un maçon, un charpentier, et seize domestiques. Il est accordé à chaque cardinal deux serviteurs, trois aux plus âgés, à condition que les serviteurs aient déjà été au service de leur maître six mois avant la mort du dernier pape. Le conclave reste accessible pendant quelques heures; les ambassadeurs peuvent y renouveler les conversations diplomatiques avec Leurs Éminences. Puis la clôture se fait par acte public et procès-verbal du protonotaire : elle se prononce à la majorité d'au moins les deux tiers des suffrages en scrutin secret. Immédiatement après, trois cardinaux chefs d'ordre, assistés du cardinal camerlingue et du maître des cérémonies, visitent le conclave de fond en comble, à la lueur des torches, pour s'assurer que les seuls cardinaux, officiers et serviteurs du conclave sont présents. Dès lors, l'unique issue ne s'ouvre plus qu'aux cardinaux gravement malades ou retardataires, et aux vivres. Les cardinaux sous-diacres n'ont ni voix ni entrée. Au conclave qui élut Sixte V, le cardinal d'Autriche n'entra que par un bref spécial : il n'était que sous-diacre.

Les cardinaux vont prendre possession de leur cellule; le lendemain, il y a communion, dîner, revue générale, et appel nominal des conclavistes par le maître des cérémonies, qui les fait entrer un à un dans la chapelle et sortir de même; lecture des règlements sur les conférences, entretiens, lectures, boire et manger, faits et gestes des conclavistes [1], allées et venues des domestiques, puis signature individuelle des règlements « pour qu'il n'en ignore. » C'est la fin des préliminaires. Le jour suivant, après la messe du Saint-Esprit et la communion, l'élection commence. Elle peut avoir quatre formes : 1° par inspiration du Saint-Esprit, 2° par compromis, 3° par scrutin, 4° par scrutin et par accès.

L'élection par inspiration du Saint-Esprit est l'acclamation unanime et immédiate du candidat proposé. Le suffrage se donne par le mot *Eligo* (J'élis), prononcé à haute voix par les membres présents, écrit sur un bulletin par les malades restés en cellule. Afin de prévenir les entraînements de ce vote par enthousiasme, on le fait confirmer par un scrutin, pour la forme.

L'élection par compromis est une délégation : « Nous, évêques, prêtres, diacres, cardinaux de l'Église romaine, assemblés en conclave... (noms des conclavistes)... voulant procéder à l'élection du pape par la voie du compromis, nous avons nommé et nommons d'une commune voix, sans résistance ni contradiction d'aucun de nous, pour électeurs compromissaires les cardinaux... (trois noms)... auxquels nous donnons pleine et entière puissance d'élire un pasteur à l'Église romaine, et d'y procéder en cette manière... Et nous promettons de reconnaître pour souverain pontife celui que lesdits cardinaux compromissaires auront élu en la forme susdite. » Cette procuration stipule en outre si la majorité de deux voix suffit en cas de différend, si le candidat sera pris dans le sacré collége ou ailleurs. Cette forme est peu usitée depuis que Balthazar Cossa, un des trois compromissaires, se créa pape lui-même, « personne n'étant, disait-il, plus capable que lui d'une telle charge. »

L'élection par scrutin secret se fait avec les bulletins dont nous donnons le fac-simile; ils doivent être tous d'un modèle uniforme, imprimés ou calligraphiés. Les vignettes qui ornent le dos des bulletins ne sont qu'une précaution

[1] Défense de toute lettre ou signal au dehors, sous peine d'excommunication, dont ils ne peuvent être déliés que par le pape et à l'article de la mort; ordre de ne manger que d'un seul plat, et modérément, sans prendre ni accepter la portion d'un collègue; ordre aux prélats commis à la garde de la porte d'inspecter les mets (lesquels, autrefois du moins, devaient être placés dans des vases de verre, afin de faciliter l'inspection), d'en enlever toute lettre, signal, note, etc.; les coupables punis de la prison illimitée, et autres peines. L'avertissement aux cardinaux est énergique; nous le traduisons : « Ils doivent, sans ruse ni fraude, éloigner tout esprit de parti, toute passion, ne considérer ni intervention des princes séculiers, ni autres respects mondains, et n'avoir, au contraire, que Dieu devant les yeux; avoir une conduite et une possession de soi-même pures, libres, sincères, calmes et tranquilles; et pour l'élection du pontife lui-même, ne former ni conspiration, ni convention orale, ni pactes, ni autres trames illicites; ne point donner à autrui signe ou contre-signe de ses propres votes; ne menacer personne, ne point exciter de tumulte, ni faire autre chose qui puisse retarder l'élection ou rendre moins libres les suffrages par eux-mêmes ou par autrui, directement ou indirectement, sous quelque couleur que ce soit, qu'ils l'osent par caractère ou par vaine confiance. S'ils agissent autrement ou commettent quelqu'une des choses défendues dans la présente constitution : outre la vengeance divine, qu'au gré du futur pontife, et selon la mesure de la faute, il puisse être sévi contre eux de toutes les façons. »

contre la transparence et les indiscrétions du papier. Il y a trois calices sur une table auprès de l'autel : le premier contient les bulletins de vote ; le second, les boules qui servent à nommer les trois scrutateurs et les trois infirmiers ; le troisième, les bulletins d'accès.

En face de l'autel sont rangées de petites tables isolées, avec encre, plume et listes des conclavistes ; ces tables sont assez éloignées pour empêcher les curiosités, assez rapprochées pour permettre la surveillance mutuelle. Le réglement invite les cardinaux à ne pas employer leur écriture ordinaire : c'est, sans doute, un moyen d'assurer l'indépendance du vote. Le bulletin ne doit nommer qu'un seul candidat, à peine de nullité. Il porte une devise et un cachet qui font connaître, en cas de besoin, le nom du votant. Il ne peut y avoir plus de deux scrutins en un jour.

Ego Cardinalis

0 0

Eligo in summum Pontificem E D.. meum D. Cardinalem.

0 0

Nomen

Signa

Bulletin de vote ; face et revers orné servant de couverture. D'après Bernard Picart.

Chaque votant va chercher un bulletin, y inscrit un nom, y met une devise et un cachet, le plie soigneusement, et va le déposer à l'autel, sur une patène qui couvre un grand calice. Le plus ancien des cardinaux valides fait glisser ostensiblement le bulletin de la patène dans le calice, pendant que le votant prononce ces paroles, la main levée sur l'Évangile : « J'en prends à témoin le Christ, mon maître, qui me jugera : j'élis celui que, selon Dieu, je juge devoir élire, et je ferai de même à l'accès. » Les cardinaux infirmiers vont chercher dans un tronc les suffrages des malades en cellule. Tous les votes émis, le premier des trois scrutateurs renverse le calice sur la patène pour mélanger les bulletins qu'il compte un à un, à haute voix, en les mettant au fur et à mesure dans un autre calice. S'il se trouve plus ou moins de votes que de votants, le scrutin est annulé.

Pour le dépouillement des suffrages, les trois scrutateurs s'asseyent à une table devant l'autel ; le premier scrutateur déplie le bulletin sans rompre les cachets, regarde le nom de l'élu, passe le bulletin au deuxième scrutateur qui le lit à son tour et le remet au troisième scrutateur qui proclame le nom. Les cardinaux présents notent les suffrages de chaque nom sur les listes imprimées. Sont nuls les bulletins doubles, pliés comme un seul, évidemment de la même main.

Le scrutin dépouillé, on enfile les bulletins au point *Eligo*, et on les dépose dans un calice près de l'autel, pour les vérifications. Si aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages exprimés, on procède au scrutin d'*accès*, scrutin d'adhésion à telle ou telle candidature. Les bulletins d'accès ne diffèrent des bulletins de simple scrutin que par la formule : *Ego, cardinalis... accedo reverend. D. meo* (Moi, cardinal... j'adhère à mon révérendissime...), substituée à : *Eligo in summum pontificem...* (J'élis pour souverain pontife...). Les malades reçoivent avec leur bulletin d'*accedo* une des listes du scrutin. Ces bulletins doivent porter les mêmes signes et cachets que ceux du simple scrutin : on les confronte après le vote, avant et après le dépouillement. Dans le vote par accès, on peut remettre un bulletin nul (*Accedo... nemini*, Je n'adhère à personne). On ne peut voter pour un candidat qui n'a pas eu au moins une voix. Aucun serment ne précède ce vote : le serment de scrutin comprend l'accès. Si deux candidats ont obtenu chacun les deux tiers des suffrages, on recommence ; si un candidat obtient tout juste les deux tiers, on ouvre son bulletin de vote que l'on reconnaît aux signes et cachets : s'il s'est donné sa voix, l'élection est annulée et remise au lendemain. En cas de validité, on tire au sort de nouveaux scrutateurs qui vérifient les opérations. L'élu doit être de la religion catholique, apostolique et romaine ; n'être ni apostat, ni regardé comme tel. Nous avons vu qu'il peut être choisi en dehors du sacré collége. Quand il n'est point prêtre, on lui confère tous les ordres en un jour, et le lendemain la consécration épiscopale.

Le résultat du scrutin vérifié, approuvé et proclamé dans le conclave, on brûle tous les bulletins. Pendant toute la durée de l'élection, la foule du dehors a les yeux fixés sur la cheminée de la chapelle : la fumée est le premier signal de la fin des opérations. Comment des bulletins peuvent-ils donner une fumée visible? Ils sont en papier épais, et les ballottages en multiplient le nombre. Pie IX ne fut élu qu'au quatrième tour d'accès, ce qui supposait une consommation d'environ trois cents bulletins.

Tous les cardinaux se lèvent alors, vont baiser la main et donner la double accolade au pape élu ; le doyen lui met le rochet, le fait asseoir sur un siége auprès de l'autel, lui remet l'anneau du pêcheur, et lui demande le nom qu'il s'est choisi. Le premier exemple de ce second baptême fut donné, dit-on, par Sergius II, qui s'appelait Os Porci, nom d'impossibilité catholique (¹) ; Jésus donna le nom de Pierre à l'Israélite qui fut son premier apôtre.

Le pape ayant déclaré son nouveau nom et signé les constitutions, règlements, acte d'acceptation notarié, le charpentier et le maçon du conclave démolissent les clô-

(¹) Les rois de Perse ne gardaient pas leur premier nom en montant sur le trône. (Voy. t. XXV, 1857, p. 76.)

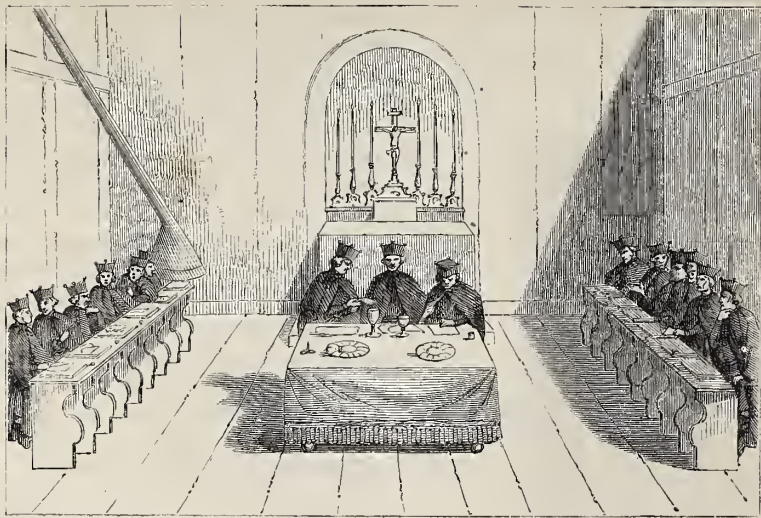
tures provisoires; le doyen des cardinaux diacres se montre à une fenêtre, la croix en main, et s'écrie en latin : « Je vous annonce une grande joie! nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime monseigneur le cardinal (le titre peut varier, suivant le choix du candidat)... qui s'est donné le nom de... » Pie IX s'appelait Jean-Marie Mastaï Ferretti; il était cardinal prêtre, archevêque d'Imola. Aussitôt les salves de canon du château Saint-Ange se mêlent au bruit des cloches, et les deux plus anciens cardinaux diacres revêtent le pape des habits pontificaux : soutane de soie blanche, ceinture de soie rouge avec agrafes d'or, rochet de batiste, camail en velours rouge ou en satin incarnat, sandales de drap rouge à croix d'or, barette rouge, sans étole s'il est sous-diacre, étole en écharpe s'il est diacre, étole croisée s'il est évêque. (Pendant la semaine sainte, le pape porte du jeudi au samedi le camail blanc; aux offices ordinaires, les ornements du prêtre, avec la mitre; aux jours solennels, la calotte blanche avec la tiare.) L'élu se place sur un siége à l'autel; pendant qu'il reçoit l'adoration des cardinaux, toutes les portes s'ouvrent, toutes les barrières s'abaissent, les suisses de garde entrent en tumulte et pillent çà et là; de son côté, le peuple pille la maison du nouveau pape. « Il est parvenu, disent-ils, au comble des richesses; ses biens appartiennent au premier occupant. » Ce pillage traditionnel, toujours défendu, n'est jamais complétement empêché. On a même vu piller les biens de cardinaux qu'on supposait devoir être élus.

Le pape se rend en litière à Saint-Pierre, avec le conclave, les dignitaires de l'Église, et une escorte de chantres qui entonnent le *Ecce sacerdos magnus* (Voici le grand prêtre). Il se prosterne, fait sa prière et monte dans la chaire pontificale au chant du *Te Deum*, est adoré par les cardinaux, les évêques, les prêtres et le chapitre, donne une absolution générale, sa bénédiction *urbi et orbi* (à la ville éternelle et au monde); puis ses serviteurs le reportent en litière et en procession au Vatican.

Le couronnement ne se fait que plusieurs jours après, devant le portail de Saint-Pierre, au milieu de toutes les pompes de l'Église et du trône. En présence de toute la noblesse de Rome, de tous les ambassadeurs ordinaires et extraordinaires des puissances catholiques, de tous les princes de l'Église, de toute la maison pontificale, d'une foule immense de prêtres et de curieux qui représentent tous les peuples du monde, le premier des diacres pose sur la tête du pape la tiare ou triple couronne, appelée *le Règne*. Si l'on en croit Sigebert et Aimonius, cette couronne, enrichie de pierres précieuses, fut offerte par l'empereur Anastase à Clovis, qui la fit porter à l'église Saint-Pierre.

Le diacre, à ce moment, prononce ces paroles sacramentelles : « Reçois la tiare, ornée de trois couronnes, et sache que tu es le père des princes et des rois, le gouverneur du monde, sur la terre le vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ, auquel est honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Cependant le maître des cérémonies se tourne vers le pape; les deux genoux en terre, il met le feu à un flocon d'étoupes fixé au bout d'un bâton d'argent, et il s'écrie à trois reprises, en latin : « Saint Père, ainsi passe la gloire du monde; toute chair est du foin, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » Jadis la procession, appelée prise de possession, se faisait de Saint-Pierre à Saint-Jean de Latran; elle se fait aujourd'hui du Vatican à Saint-Pierre. La présentation de la Bible par les Juifs a lieu au Vatican même, pour éviter les insultes de la populace aux descendants d'Abraham. Une députation de Juifs vient présenter au pape une Bible en hébreu, et le prie de révérer leur loi écrite. Le pape leur répond en latin : « Nous louons et nous vénérons, hommes hébreux, la loi sainte comme étant celle que le Dieu tout-puissant a donnée par les mains de Moïse à vos pères; mais nous condamnons et désapprouvons la manière dont vous l'observez et la vaine interprétation que vous en faites, parce que la foi apostolique enseigne que le Sauveur, vainement attendu par vous, est arrivé depuis longtemps, et elle proclame que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, Dieu lui-même, vit et règne avec le Père et l'Esprit saint dans tous les siècles. » Pendant la messe du couronnement, le pape lit l'*Introït*, récite le *Kyrie*, et entonne le *Gloria in excelsis*; l'Épitre et l'Évangile se psalmodient en latin et en grec. Les cardinaux vont l'un après l'autre baiser le pied et la main du saint-père; les patriarches, les archevêques et les évêques ne lui baisent que le genou; les abbés et les simples prêtres, le pied seulement. A la bénédiction apostolique, toutes les troupes pontificales sont rangées en bataille, comme pour rappeler aux fidèles que le pape est à la fois un évêque et un roi, qui a juré de transmettre à ses successeurs les États de l'Église.



Scrutin des cardinaux. — D'après Bernard Picart.

DE LA PEINTURE DE PAYSAGE.



Un Tableau de Coignard. — Dessin de Lancelot.

La prédominance du paysage et des animaux dans l'art contemporain, la préférence que manifestent nos artistes pour la reproduction de la nature, est un fait digne de remarque. Il suffit de visiter l'une de nos expositions de peinture pour être frappé du grand nombre et du mérite incontestable des toiles représentant des scènes champêtres. En littérature, n'est-ce pas le plus souvent au charme et à l'abondance des descriptions agrestes, à l'excellente exécution du paysage, qu'est dû le succès de nos plus célèbres romans? Et dans la musique elle-même, peut-être ne serait-il pas difficile de prouver que l'imitation réfléchie des effets naturels, l'heureuse et savante combinaison des sons, préoccupe surtout les compositeurs; que l'harmonie, en un mot, l'emporte sur la mélodie, qui tient de plus près à la voix de l'homme et exprime plus particulièrement les sentiments de l'âme.

Cette disposition des arts à préférer la nature à l'homme s'explique, nous le croyons, par l'état actuel de la société, et devra se reproduire toutes les fois que de nombreuses et profondes révolutions seront venues bouleverser les esprits, déraciner les anciennes croyances, relâcher les liens sociaux, et réduire l'individu à l'isolement intellectuel et moral. N'ayant plus de principes communs, ne trouvant plus d'intérêt ni de bonheur à se rechercher, à s'étudier et à s'aimer, les hommes se tournent d'un autre côté, et vont demander à la nature extérieure, à un autre ordre de créatures, aux champs et aux bois, aux jeux magiques de la lumière et de l'ombre, au bruit harmonieux des vents, aux hôtes mystérieux des solitudes, des motifs de joie ou de consolation, des éléments d'enthousiasme et de vie. Absorbés dans la contemplation, ne se nourrissant plus que de ce nouveau genre de poésie, ils sont même tentés de prendre en pitié les générations passées, qui, captivées par les intérêts de leur propre cœur et par le spectacle des passions humaines, ont vécu enfermées dans une ville, dans un salon, et ont oublié d'ouvrir leur fenêtre pour regarder au dehors une nature qui leur semblait moins animée et de moindre importance.

Nous ne voulons pas faire de cette remarque une accusation contre la société et l'art de notre temps, ni regarder comme une chute un état nécessaire et transitoire. Cette retraite de l'homme au sein de la nature ne durera pas toujours. Il s'apercevra que dans ce commerce exclusif qu'il veut établir avec elle, il n'a d'autre interlocuteur que lui-même. Le langage ou plutôt le silence des êtres muets qu'il interroge le convaincra que la réponse est ailleurs. Puis, par cette force de résurrection que la Providence a déposée dans les choses humaines, les principes moraux se relèveront renouvelés, rajeunis, aussi vivaces que jamais. Alors les individus se rapprocheront, se reconnaîtront pour frères, ne trouveront pas de plus grand sujet d'étude et d'amour que leurs semblables, et l'on verra renaître le grand art, l'art des Poussin et des le Sueur, des Molière et des Corneille.

UNE JOIE VRAIE.

ANECDOTE.

J'attendais l'arrivée du train à l'embarcadère d'une des stations les plus fréquentées des environs de Paris. La foule y était grande. Il se formait çà et là des groupes de causeurs sous l'auvent du dehors. En me promenant de long en large pour tâcher de me réchauffer, car le froid était piquant, je saisissais un mot, une phrase. C'était toujours la même préoccupation, le même courant d'idées :

— Vous savez quel bonheur a eu M. ***? Il vient d'acheter, pour rien, une propriété magnifique dans l'Orne.

Le premier acquéreur l'avait payée fort cher, et s'y est ruiné en améliorations coûteuses. C'est une excellente acquisition! des terres admirablement aménagées! Il n'y a que M. *** pour avoir de ces rencontres-là. Il vient d'hériter de son père, et a pu payer comptant... Ce garçon est né coiffé!

Et plus loin :

— Le trois pour cent monte toujours; il y a quelque chose à faire. A propos! quel scandale que cette déconfiture de X...! un maladroit qui s'est enferré! Après avoir fait mousser l'affaire, il a eu la sottise de garder toutes les actions. Il s'est pris dans ses propres filets; qui sait? il a peut-être cru à ses réclames!

— Eh bien, vous devenez donc amateur de tableaux? disait un troisième interlocuteur à un gros homme enveloppé de fourrure et dont on ne voyait que le nez rouge.

— Ma foi, oui! l'occasion, l'herbe tendre, et le diable aussi me poussant, ont décidé la chose.

La voix me frappa. Je reconnus le personnage : c'était un financier que j'avais rencontré dans le monde, mais qui n'avait jamais trahi, du moins devant moi, la plus légère faiblesse pour les arts. Je me reprochai de l'avoir mal jugé, et quand il s'approcha pour me saluer, je le félicitai à mon tour de s'être ouvert une nouvelle source de jouissances en commençant à se former une galerie. C'était faire un noble emploi de sa fortune et rattacher son nom à d'autres noms illustres. La gloire d'une époque se compose surtout des œuvres d'art, et c'est s'associer à cette gloire que de sauver de l'oubli tout ce qui mérite de vivre.

— Oh! mon Dieu, me dit-il ingénument, je n'ai pas pensé à tout cela. Le hasard m'a mis en rapport avec un pauvre diable de collectionneur qui, vu le désaccord de sa passion avec ses moyens, ne savait plus de quel bois faire flèche. Il avait emprunté sur ses tableaux, ne pouvant se résoudre à les vendre. L'argent était mangé; les créanciers le harcelaient. Il jurait ses grands dieux que les tableaux valaient cent mille francs. Moi qui ne m'y connais guère, mais qui sais, en revanche, jusqu'où peuvent aller les illusions des propriétaires, j'en offrais dix mille. « — Ah! plutôt mourir de faim auprès de ces chefs-d'œuvre! Des maîtres, Monsieur, et de la grande école italienne! Un Dominiquin, un Carrache, un Véronèse! mais chaque tableau vaut le double de ce que vous m'offrez. — C'est possible; mais je n'en donnerai pas un liard de plus. » Cependant, son enthousiasme finissant par me gagner, j'aurais été, je crois, jusqu'à onze mille francs, si je ne me fusse avisé d'un expédient décisif. Je tirai de mon portefeuille et j'étalai sous ses yeux dix beaux billets de banque. L'effet fut foudroyant. « — Les tableaux sont à vous, me dit-il en détournant la tête; mais emportez-les vite, car si vous m'en laissiez le temps je me rétracterais. » Je le pris au mot. Je fis venir des porteurs et j'enlevai le tout. Comme je n'étais pas sans inquiétude sur la valeur de mon achat, j'envoyai aussitôt chercher un commissaire-priseur, connaisseur émérite, qui m'assura que c'étaient bien des originaux, valant l'un dans l'autre une centaine de mille francs. J'avais fait un marché d'or. Voilà comment je suis devenu amateur.

— En gagnant quatre-vingt-dix pour cent, ce n'est pas mal débuter, mon cher confrère; mais vous avez toujours été si heureux!

— Oui, j'ai ce que le peuple appelle de la chance.

— Et votre pauvre vendeur, demandai-je, qu'est-il devenu?

— Je n'en sais rien, et vous avoue que je m'en inquiète peu. C'était un fou. Il faut être riche pour se passer de pareilles fantaisies; d'ailleurs, je lui étais venu en aide.

— Oui, comme un brin de jonc à l'homme qui se noie.

Le financier tourna sur les talons et s'éloigna; j'avais troublé son égoïste quiétude.

— Se peut-il que ce soit là le bonheur? pensai-je. Et ces richesses acquises au prix de la ruine et du chagrin d'autrui n'éveillent-elles donc jamais ni regrets ni remords chez ceux qui les possèdent? J'en veux douter pour l'honneur de l'espèce humaine. De tous ces gens qui se disaient heureux, aucun n'avait le visage épanoui : les fronts soucieux se plissaient sous le poids de quelque inquiétude secrète. Cette course aux écus doit avoir aussi ses périls et ses défaillances.

A ce moment, une paysanne misérablement vêtue entra sous l'auvent. Une mante écourtée, en grosse laine brune, la défendait mal du froid. Elle offrait aux voyageurs des gâteaux de Nanterre que personne n'achetait. La figure de la pauvre marchande n'en était pas moins radieuse. Les yeux, la bouche, rayonnaient d'une joie intérieure qui débordait au dehors. Elle adressait aux femmes surtout quelques paroles que je ne n'entendais pas. Les unes souriaient, d'autres branlaient la tête ou restaient indifférentes.

— Que dit-elle? demandai-je à ma voisine?

— Je ne sais pas; je la crois un peu folle.

Elle approchait; je lui demandai deux de ses gâteaux qu'elle me tendit avec empressement. Elle oubliait d'en recevoir le prix.

— Bénie soit la main qui m'étrenne! dit-elle en faisant le signe de la croix avec la menue monnaie. C'est que je suis si contente, chère amie, si contente, que j'en perds quasi l'esprit!

— Et qu'est-ce qui vous rend si joyeuse, ma brave femme?

— Oh! je vais vous conter ça.

Nous nous mîmes un peu à l'écart.

— Figurez-vous, chère amie, que j'avais un petit-fils, un beau garçon, le fils de ma fille. Il est parti pour aller se battre en Italie; et à une bataille, je ne sais plus laquelle, parce que je m'embrouille dans tous ces noms, il est resté pour mort. Un de ses camarades l'a écrit au pays. Vous pensez si j'ai pleuré! Et voilà qu'avant-hier, il arrive une lettre de la poste, chère amie, où l'enfant disait qu'il n'était pas mort du tout, mais blessé, et en train de se guérir, bien soigné, bien dorloté, chez des bourgeois de là-bas qui ne le laissent manquer de rien. Et ce n'est pas tout. Le colonel, qui a su la chose, m'a fait venir et m'a dit : « Mère Rose, vous avez la permission de vendre dans la caserne. » Il m'a signé une passe, le digne homme! Oh! c'est tout écrit de sa main. Voyez plutôt.

Elle tira de son sein la lettre de son petit-fils et le permis du colonel.

— C'est-il avoir du bonheur, chère amie? A soixante-dix ans, et avec deux attaques de paralysie, car j'en suis tombée roide deux fois, faut-il que le bon Dieu soit bon de m'envoyer une pareille chance, et si juste à point! Quand ces braves soldats auront un ou deux sous à dépenser, ils songeront à la mère Rose, pas vrai? Et quand Jean sera guéri, il aura un congé et reviendra. Que je suis donc contente, chère amie!

Cette joie de bon aloi, si vraie, si expansive, me dilatait le cœur. Et quel enseignement que ce vif élan de reconnaissance, qui, du fond de tant de misère, montait vers Dieu!

— Vous m'avez fait un bien que je ne saurais vous rendre, ma chère bonne femme, lui dis-je; je vous en remercie.

Et, lui serrant la main, j'essayai d'y glisser une modeste offrande : elle résista, j'insistai.

— Puisque vous êtes si honnête, ma chère amie, me dit-elle, je ne veux pas vous refuser; mais, en échange,

prenez mes gâteaux pour vos petits-enfants, car je me doute bien que vous avez aussi un petit-fils.

Je reçus comme un symbole d'union et de charité chrétienne le pain vraiment béni de cette digne créature. Au milieu de ces cœurs pétrifiés par l'or, les nôtres s'étaient senti vivre et battaient à l'unisson.

LA BUSE APPRIVOISÉE

DU CURÉ DE SAINT-PIERRE DE BELESME.

On m'apporta une buse prise au piége; elle était d'abord extrêmement farouche et même cruelle; j'entrepris de l'apprivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant de venir prendre sa nourriture dans ma main. Je parvins par ce moyen à la rendre très-familière, et, après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je commençai à lui laisser un peu de liberté, en prenant la précaution de lier ensemble les deux fouets de ses ailes : dans cet état, elle se promenait à travers mon jardin, et, quand je l'appelais, revenait prendre sa nourriture. Au bout de quelque temps, lorsque je me crus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au-dessus de la serre, et je lui appliquai sur le jabot une plaque de cuivre où était gravé mon nom : cette précaution prise, je lui donnai toute liberté, et elle ne fut pas longtemps à en abuser, car elle prit son vol et son essor jusque dans la forêt de Belesme. Je la crus perdue; mais, quatre heures après, je la vis fondre dans ma salle qui était ouverte, poursuivie par cinq autres buses qui lui avaient donné la chasse, et qui l'avaient contrainte à venir chercher son asile... Depuis ce temps, elle m'a toujours gardé fidélité, venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre. Familière avec moi, elle paraissait prendre un singulier plaisir en ma compagnie : elle assistait à tous mes dîners sans y manquer, se mettait sur un coin de la table, et me caressait très-souvent de la tête et du bec, en jetant un petit cri aigu qu'elle savait quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avais seul ce privilége. Elle me suivit, un jour où je sortais à cheval, plus de deux heures de chemin en planant au-dessus de moi... Elle n'aimait ni les chiens ni les chats, quoiqu'elle ne les redoutât aucunement : elle a eu souvent avec ceux-ci de rudes combats dont elle sortait toujours victorieuse. J'avais quatre chats très-forts que je faisais assembler dans mon jardin en présence de ma buse; je leur jetais un morceau de chair crue : le chat le plus prompt s'en saisissait, les autres couraient après; mais l'oiseau fondait sur le corps du chat qui avait le morceau, et avec son bec lui pinçait les oreilles, et avec ses serres lui pétrissait les reins de telle force que le chat était forcé de lâcher sa proie. Souvent un autre chat s'en emparait; mais il éprouvait aussitôt le même sort, jusqu'à ce qu'enfin la buse, qui avait toujours l'avantage, se saisît du morceau et ne le lâchât plus. Elle savait certes bien le défendre : assaillie par les quatre chats à la fois, elle prenait son vol, sa proie entre les serres, annonçant par son cri le gain et la victoire. Enfin les chats, dégoûtés d'être dupes, ont refusé de se prêter au combat.

Cette buse avait une aversion singulière : elle n'a jamais voulu souffrir de bonnet rouge sur la tête d'aucun paysan. Elle avait l'art de le leur enlever si adroitement, qu'ils se trouvaient tête nue sans savoir qui leur avait enlevé leur bonnet. Elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal, et portait ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé du parc voisin, qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins. Elle ne souffrait aucun autre oiseau de proie dans le canton; elle les attaquait avec beaucoup de hardiesse et les mettait en fuite. Elle ne faisait aucun mal dans ma basse-cour; les volailles, qui au commencement la redoutaient, s'accoutumèrent insensiblement avec elle; les poulets et les petits canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte; elle se baignait au milieu de ces derniers. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avait pas cette même modération chez les voisins : je fus obligé de faire publier que je payerais les dommages qu'elle pourrait causer; cependant elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quinze coups de fusil sans avoir aucune fracture. Un jour il arriva que, planant dès le grand matin au bord de la forêt, elle osa attaquer un renard. Le garde de ce bois, la voyant sur les épaules de la bête fauve, leur tira deux coups de fusil : le renard fut tué, et ma buse eut le gros de l'aile cassé. Malgré cette fracture, elle s'échappa, et fut perdue durant sept jours. Le chasseur, s'étant douté au bruit du grelot que c'était mon oiseau, vint le lendemain m'en avertir. J'envoyai sur les lieux en faire la recherche; mais ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il se retrouva. J'avais coutume de l'appeler tous les soirs par un coup de sifflet, auquel la buse ne répondit point durant six jours; mais le septième, j'entendis un petit cri dans le lointain, que je crus reconnaître. Je répétai l'appel et distinguai faiblement le même cri. J'allai du côté où je l'avais entendu, et je trouvai enfin ma pauvre buse, l'aile cassée, et qui avait fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asile, dont elle n'était pour lors éloignée que de cent vingt pas. Quoique tout à fait exténuée, elle me fit beaucoup de caresses. Il lui fallut près de six semaines pour se refaire et se guérir de ses blessures; après quoi elle recommença à voler comme auparavant et à suivre ses anciennes allures. Cela dura environ un an, après quoi elle disparut pour toujours. Je suis très-persuadé qu'elle fut tuée par méprise : elle ne m'aurait pas abandonné de sa propre volonté. (1)

GOLTZIUS.

Henri Goltzius, né à Mulbrecht, dans le duché de Juliers, en 1558, mourut à Harlem, en 1617. Il apprit de son père, peintre sur verre, les premiers éléments du dessin, et fut envoyé fort jeune encore dans l'atelier d'un artiste aujourd'hui presque oublié, Théodore Cornhert, pour y étudier la gravure. Cornhert, assez peu habile, ne put enseigner à Goltzius que le maniement de l'outil. Il devait être incapable, les rares estampes que l'on connaît de lui en font foi, d'exercer une grande influence sur le talent d'un graveur. Désireux de voyager et d'un caractère inquiet, nous disent les biographes, Goltzius eut hâte d'aller en Italie puiser aux sources mêmes de l'art. Les études sérieuses qu'il fit à Rome d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité donnèrent à son dessin plus de sûreté et à son talent plus de force; il copia soigneusement les œuvres de Raphaël et de Michel-Ange, et dans la suite il grava le Triomphe de Galatée ainsi que plusieurs pièces où le génie de Michel-Ange transpire visiblement. A son retour d'Italie, il épousa la veuve du graveur Jacques Matham, et se fixa à Harlem; ce fut dans cette ville qu'il exécuta la plupart de ses estampes.

On peut considérer comme certain qu'une des premières œuvres de H. Goltzius fut une petite vignette anonyme, mais attribuée à ce graveur par Adam Bartsch, représentant la Ville de Harlem implorant le secours de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. On y remarque une certaine inexpérience dans le maniement du burin que l'on ne note dans aucune autre estampe de son œuvre; les tailles sont serrées et manquent de souplesse; le dessin lui-même est

(1) Lettre adressée à Buffon par M. Fontaine, curé de Saint-Pierre de Belesme. (28 janvier 1778.)

étroit, et l'aspect général de cette vignette indique l'inexpérience. Bientôt maître de son talent, Goltzius exécuta, avec une grande flexibilité d'outil, une quantité considérable de planches auxquelles on est plutôt tenté de reprocher la trop grande habileté matérielle que l'indécision. Le Christ mort sur les genoux de la Vierge, l'Apollon du Belvédère, l'Hercule Farnèse, et les Neuf Muses, sont gravés avec des tailles larges et nettement conduites qui fatiguent l'œil plutôt qu'elles ne le charment; d'ailleurs le dessin de la plupart de ces estampes est d'un goût telle-



Henri Goltzius. — Dessin de Chevignard, d'après Suyderhoof.

ment faux qu'on est réduit à admirer la merveilleuse hardiesse du burin, faute de trouver dans le dessin quelque trait digne d'éloge. Les compositions de Goltzius sont bien pleines et disposées adroitement, et si le dessin des personnages n'était pas aussi volontairement exagéré, on pourrait placer cet artiste au nombre des graveurs les plus heureusement doués.

Non content de la réputation que lui attirait sa manière bien personnelle de tailler le cuivre, Henri Goltzius voulut aussi imiter le genre de deux artistes justement célèbres, Albert Durer et Lucas de Leyde. Dans une suite de six planches appelée vulgairement « les chefs-d'œuvre de H. Goltzius », cet artiste contrefit si bien ces deux maîtres qu'il aurait certainement réussi à embarrasser les amateurs sans la précaution qu'il eut de graver au bas le monogramme H. G. Ces six estampes, qui représentent l'Annonciation,

la Visitation, l'Adoration des Bergers, la Circoncision, l'Adoration des Mages, et une Sainte Famille, furent gravées en 1593 et 1594, et dédiées par leur auteur à Guillaume V, duc de Bavière; elles ont conservé jusqu'à nos jours une valeur réelle que leur exécution savante justifie pleinement.



Le Porte-Étendard, par H. Goltzius. — Dessin de Chevignard.

Si l'on excepte deux portraits gravés par H. Goltzius, le sien propre et celui de son maître Théodore Cornhert, on s'étonne de trouver dans les autres une finesse de burin qui se rapproche assez de la manière des Wierix pour qu'ils puissent être facilement confondus. Ainsi, les portraits de Henri IV, de Christophe Plantin et de « damoiselle Franchoyse d'Egmont », semblent appartenir à une seconde manière qu'aurait adoptée Goltzius à la fin de sa vie; il en est de même d'une suite d'officiers de guerre parmi lesquels se trouve l'estampe que nous reproduisons, et qui, encore

qu'on puisse lui reprocher d'être gravée d'une façon bien métallique, rachète ce défaut par une allure un peu moins exagérée.

Henri Goltzius forma un certain nombre d'élèves, entre autres Jean Saenredam, Jacques et Théodore Matham, Jean Muller, Guillaume Swanebourg et Jacques de Gheyn. Ces artistes exécutèrent, sous la direction et d'après les dessins de leur maître, une suite de cinquante-deux estampes pour les *Métamorphoses* d'Ovide, estampes où l'on trouve également les qualités et les défauts de Goltzius. Adam Bartsch a consacré le troisième volume de son *Peintre graveur* (Vienne, 1803) à Henri Goltzius et à ses élèves; il y a décrit toutes leurs estampes.

DES SYNONYMES.

Un des maîtres de Socrate, le sophiste Prodicus, enseignait, à 50 drachmes par tête, la science de la synonymie ou des propriétés diverses des mots : il assignait aux synonymes leur signification propre et leurs nuances distinctes.

Gorgias avait composé auparavant un ouvrage dans lequel il avait recueilli les mots synonymes, mais sans les distinguer.

Chrysippe avait écrit également un livre de synonymes.

Le Traité des synonymes grecs, composé par le grammairien Ammonius, vers la fin du quatrième siècle après Jésus-Christ, a été traduit en français par M. Al. Pilon.

Cicéron, Quintilien, Sénèque, Varron, contiennent beaucoup de passages dans lesquels les synonymes sont clairement définis.

Jules César composa un ouvrage sur l'analogie des mots.

Vaugelas, Ménage, le P. Bouhours, la Bruyère, Audry de Boisregard, ont indiqué et caractérisé certains mots synonymes français.

Corbinelli, philosophe cartésien, ami de Mme de Sévigné, avait eu l'idée de déterminer par comparaison l'exacte signification des mots. Il écrivait à de Bussy : « Je ne puis souffrir qu'on dise qu'un tel est *honnête homme*, et que l'un conçoive sous ce terme une chose, et l'autre une autre; je veux qu'on ait une idée particulière de ce qu'on nomme le *galant homme*, l'*homme de bien*, l'*homme d'honneur*, l'*honnête homme;* qu'on sache ce que c'est que le *goût*, le *bon sens*, le *jugement*, le *discernement*, l'*esprit*, la *raison*, la *délicatesse*, l'*honnêteté*, la *politesse* et la *civilité*. »

L'abbé Girard fut le premier qui écrivit un traité spécial des synonymes français. Il dédia son livre à la duchesse de Berry, avec cette épigraphe : « L'esprit se fait sentir où il veut (*Spirat spiritus ubi vult*). » Cet ouvrage manque de plan et est très-incomplet; mais il rend intéressantes pour tout le monde des recherches de leur nature fort sérieuses.

Lorsque Joseph II visita l'Académie française, en 1777, le secrétaire perpétuel, d'Alembert, ne trouva rien de mieux à faire que de lire en sa présence « quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard. »

Mlle de l'Espinasse, dont le salon était le rendez-vous des littérateurs les plus éminents du dix-huitième siècle, avait à un degré remarquable le don du mot propre. Elle écrivit un Traité des synonymes.

Beauzée, de l'Académie française, publia une nouvelle édition des Synonymes de l'abbé Girard, considérablement augmentée, en deux volumes. Le second volume était tout entier composé par lui.

Dans le même temps, Roubaud débuta dans la carrière des lettres par un Essai sur les synonymes qui eut du succès, mais qu'il fondit depuis dans un grand ouvrage en quatre volumes, intitulé : *les Nouveaux Synonymes français*, et qui obtint, en 1786, le prix d'utilité décerné par l'Académie française. On a publié depuis ce livre avec des additions, sous le titre de *Synonymes français*.

Condillac s'était aussi occupé de synonymie.

Mme de Staël estimait beaucoup les *Synonymes* de Roubaud, et elle s'essaya dans le même genre.

Fontanes est considéré comme l'auteur d'un *Dictionnaire des synonymes* publié sous ses auspices.

M. Guizot, à peine âgé de de vingt-deux ans, et encore peu connu, publia, en 1809, un *Dictionnaire des synonymes français* qui paraît reproduire en grande partie le traité manuscrit de Mlle de l'Espinasse, transmis à M. Guizot par Mme de Meulan, sa belle-mère.

Laveaux et Boiste ont donné depuis des essais sur les synonymes.

Le dernier ouvrage sur cette matière est le *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, par M. Lafaye, professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres d'Aix (¹).

« Le domaine du synonymiste, dit M. Lafaye, se compose proprement de ces mots à contours indécis que les dictionnaires ne définissent pas, ou qu'ils définissent les uns par les autres, parce qu'ils n'ont entre eux que des différences légères et difficiles à saisir. En nous apprenant les nuances distinctives de ces mots sans caractères apparents, le synonymiste nous révèle, pour exprimer nos pensées, des moyens dont jusqu'alors nous ignorions la valeur. Ce sont des biens dont il nous enrichit, puisque, les ayant, nous ne savions pas en user, et qu'il nous enseigne à en jouir. »

Combien de personnes, par exemple, lorsqu'elles veulent désigner l'action d'induire en erreur, se contentent ordinairement du mot *tromper*, tandis qu'il conviendrait mieux d'employer, suivant la circonstance, l'une de ces expressions : *abuser*, *décevoir*, *en imposer*, *leurrer*, *surprendre*, *amuser*, *donner le change*, *attraper*, *duper*, *enjôler*, etc. Et pourtant, suivant la remarque judicieuse de la Bruyère, « entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

« La propriété des termes, dit d'Alembert, est le caractère distinctif des grands écrivains; c'est par là que leur style est toujours au niveau de leur sujet; c'est à cette qualité qu'on reconnaît le vrai talent d'écrire, et non à l'art futile de déguiser par un vain coloris des idées communes. »

Si l'on se rendait mieux compte du sens précis de tous les mots de la langue, on éviterait beaucoup de contestations et de disputes inutiles dans les conversations ordinaires. C'est parce que les expressions dont on se sert même le plus familièrement sont prises par les uns et par les autres en sens divers, faute de réflexion et d'étude, que souvent plus on parle et moins l'on est d'accord.

L'étude des synonymes est d'ailleurs en elle-même un excellent exercice intellectuel. Elle nous apprend à devenir plus attentif sur le choix des mots; elle augmente notre sagacité naturelle. « L'esprit, dit Montesquieu, consiste à connaître la ressemblance des choses diverses et la différence des choses semblables. »

On pourrait soutenir que nos progrès intellectuels sont généralement en proportion de la connaissance que nous acquérons de la valeur des mots. Comment ne pas être amené à approfondir des idées, si l'on veut se rendre un

(¹) *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, avec une instruction sur la théorie des synonymes; ouvrage dont la première partie a obtenu de l'Institut le prix de linguistique en 1843. — Paris, 1858.

compte précis de la vraie signification inhérente, par exemple, à chacun des mots suivants : *sagesse, prudence, vertu;* — *liberté, indépendance;* — *justice, équité, droiture;* — *sobriété, frugalité, tempérance;* — *honnête, civil, poli, affable, gracieux, courtois;* — *entendement, intelligence, conception, raison, jugement, sens, bon sens, esprit, génie.*

« Il y a des lieux, dit Pascal, où il faut appeler Paris, Paris; et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume. »

Vaugelas faisait observer que de toutes les langues la nôtre était « la plus ennemie des équivoques et de toutes sortes d'obscurités. »

On attribue à Louis XVIII ces paroles : « J'ai toujours été de l'avis de Bossuet, qui a dit quelque part que lorsqu'on n'est pas scrupuleux dans le choix des mots, on donne à penser qu'on ne l'est pas davantage sur les choses. Mon peuple est bien persuadé de cette vérité, et les sifflets ne manquent jamais à ceux qui négligent la propriété des termes. Il faut savoir la grammaire et connaître les synonymes lorsqu'on veut être roi de France ([1]). »

VIEILLESSE.

Il n'y a que ceux qui le veulent qui vieillissent.

La jeunesse, les plaisirs, la fortune, les satisfactions de la vanité, sont périssables, et s'attacher aux choses qui passent c'est passer avec elles.

Mais le cœur et l'esprit n'ont pas de rides. Quand on apprend à devenir meilleur, à aimer les autres, à sentir le bon et le beau, à s'élever vers Dieu, on gagne plus qu'on ne perd avec les années.

Pour les uns, vivre c'est s'en aller; pour les autres, c'est arriver. ***

LES INFINIMENT PETITS.

Le capitaine Scoresby a calculé qu'il ne faudrait pas moins de quatre-vingts personnes, travaillant sans relâche durant six mille ans, pour compter les êtres vivants que renferment deux milles cubiques d'eau de mer. ([2])

CUZCO ANCIEN ET MODERNE.

La légende péruvienne, préservée de l'oubli par Anello Oliva, raconte ainsi comment s'éleva, sur l'emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui, l'antique cité des Incas : « Lorsque le fils du Soleil eut reçu la mission de peupler la terre, il s'en alla parcourant le monde, la main armée d'une verge d'or... Il en avait frappé le sol en plus de mille endroits, lorsque la baguette divine s'arrêta dans la vallée de Huanacauri, couverte alors d'épaisses forêts; elle s'enfonça profondément en terre, et les hommes qui accompagnaient le grand Manco-Capac commencèrent, sous ses ordres, à édifier la ville de Cuzco. »

Sans admettre avec la chronique indienne que le fondateur ait vécu cent quarante-huit ans, nous savons d'une façon plausible en quelle année commencèrent les vastes travaux qu'il entreprit : ce dut être vers 1135. En faisant édifier la capitale de son empire, Manco-Capac la divisa en deux parties : Hanin-Cuzco, la ville haute, et Hurin-Cuzco, la ville basse. Le double nom qui la désignait attestait une pensée bizarre qu'on a retrouvée chez bien d'autres nations du vieux monde. Dans la langue quichua, Cuzco signifie le nombril. Les Péruviens étaient persuadés que la partie du sol sur laquelle s'élevait leur cité impériale était exactement le centre de l'univers.

On a beaucoup écrit sur la magnificence de la ville des Incas, et dans ces anciens ouvrages d'hommes peu éclairés le faux s'est mêlé au vrai dans une large proportion. Si l'on admet, cependant, l'opinion émise par le moins ignorant des compagnons de Pizarre, Cuzco, au moment de la conquête, offrait une immense étendue. Xerès, le secrétaire du conquistador, affirme qu'au jour de la prise de possession, en mars 1533, les délégués de Pizarre eurent beaucoup de peine, en y employant huit jours, à voir ce que la cité renfermait de curieux. Le vaillant Quisquis, il est vrai, qui tenait encore dans la ville pour Atahualpa, ne favorisa guère l'examen de ces étranges archéologues. Dans le langage de Xerès, le mot *curieux* est synonyme de *riche*, et les monuments les plus intéressants sont ceux qui présentent le plus grand nombre de plaques d'or à leur surface. L'habitation du souverain en fournit sept cents; une autre construction non désignée en donna quatre fois davantage; mais l'or en était d'un titre si bas que les prudents commissaires ne voulurent pas les accepter.

Selon MM. Rivero et Tschudi, l'ancien Cuzco n'occupait pas tout à fait l'emplacement de la cité moderne; il était situé au sud du Serro du Sacsahuaman, et la route d'Anti-Suhu le divisait en deux parties, que nous avons désignées plus haut. Un ruisseau sorti du Sacsahuaman, et désigné sous le nom de Huatanay, le divisait également en deux portions. Traversant la ville à peu près dans la direction du sud, ce petit cours d'eau séparait la partie orientale de la partie occidentale. C'était dans la première division que se dressaient les palais des grands et les édifices les plus somptueux de la cité. Le Huatanay traversait la fameuse place Huacaypata (la place de la Joie ou des Fêtes). Les dimensions de ce lieu consacré aux divertissements publics sont connues; elles étaient d'environ trois cents pas nord-sud et de deux cent soixante-dix pas du couchant jusqu'au cours d'eau. A partir de cet endroit, on voyait se développer sur trois côtés les splendides monuments qui formaient la place proprement dite. La portion nord était occupée par deux palais immenses, édifiés, selon ce que rapportait la tradition, par l Inca Pachacutec. Il y en avait encore un à l'ouest, que l'on appelait Casana, et un autre au levant, qu'on désignait sous le nom de Cora-Cora. Par derrière, on pénétrait dans une sorte de faubourg qu'on eût pu appeler le quartier de l'Université : c'était ce que les Péruviens appelaient le Yachahua-Sipata. Les palais de l'Inca Viracocha entouraient la place dans la partie occidentale. Au midi, on voyait l'Aella-Huasi, que nous appelons improprement la maison des filles du Soleil, et qui signifie l'habitation des Vierges choisies.

A l'est de ces bâtiments consacrés se développait le faubourg Amarucanchu, qui séparait la grande rue du Soleil de la maison des Vierges. Sur la ligne du palais de Viracocha s'étendait encore un grand faubourg; on l'appelait le quartier de Hatun-Cancha : il renfermait les palais du grand Inca Yupanqui. Au sud, on entrait dans le faubourg coloré, le Puttumarca. Avec les palais de Tupac, Inca Yupanqui, s'ouvrait, dans la même direction, un vaste quartier qui était comme une continuation des bâtiments élevés par Pachacutec. Contiguë à ce quartier, se développait l'Inti-Pampa, la grande place du Soleil : c'était là que la classe sacerdotale recevait journellement les offrandes que le peuple s'empressait d'apporter. La cité centrale propre-

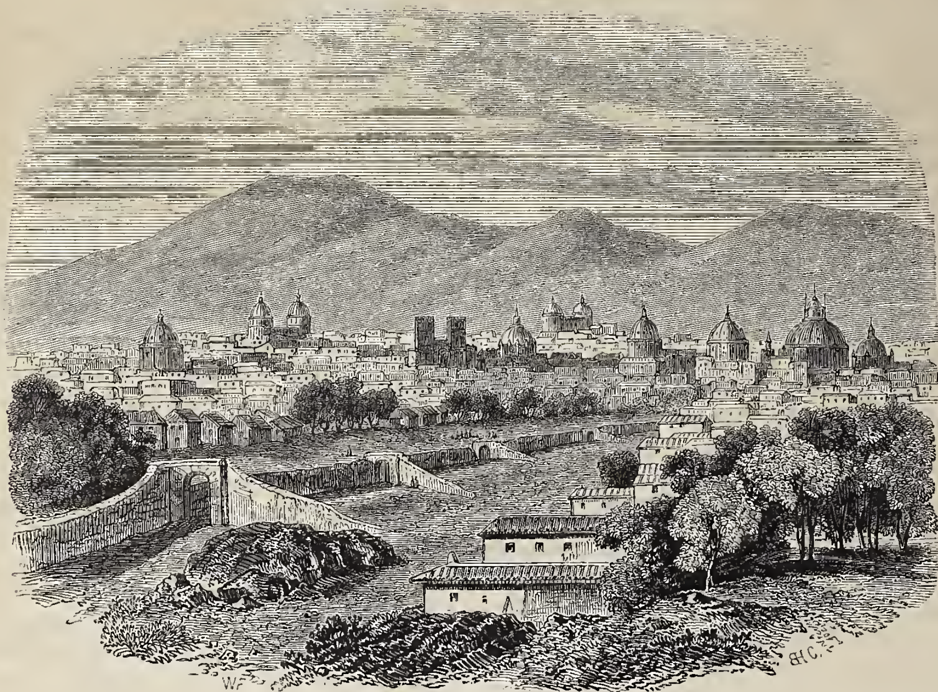
([1]) Mais cette science peut aussi servir à tromper le peuple. La clarté du style a un tel charme par elle-même qu'elle est le secret le plus infaillible de certains sophistes pour séduire l'ignorance; on est si ravi de comprendre qu'on en oublie d'examiner le fond même du raisonnement.

([2]) Voy. sur les Fossiles du tripoli, t. VIII, 1840, p. 350. « Chaque pouce cube de tripoli renferme environ quarante et un millions de gaillonelles fossiles. »

ment dite allait finir vers la partie sud, à l'immense faubourg de Coricancha, avec le temple du Soleil. Entre le ruisseau et ce qu'on appelle aujourd'hui la place de Saint-Augustin, se dressaient les somptueuses habitations de ceux des Incas qui se disaient de sang royal : c'était, à proprement parler, le quartier de l'aristocratie. Lorsque les Espagnols arrivèrent, un projet d'agrandissement allait s'effectuer lentement. A l'est du ruisseau, il y avait une place unie à la place principale par un pont très-large composé de fortes poutres et couvert en tuiles : on la désignait sous le nom de Cusypata, la place de l'Allégresse; sa dénomination offrait, pour ainsi dire, un double emploi. Elle se prolongeait, et ses habitations suivaient les bords du Rio : c'était là que devaient s'élever les palais des futurs Incas.

La solidité, la grandeur, l'originalité même des constructions de l'ancien Cuzco, ne sauraient être mises en doute, et tout cela se devine dans les récits laissés par les anciens conquistadores. Une circonstance unique, et parfois oubliée dans leurs vagues narrations, devait donner à la ville des fils du Soleil l'aspect d'un immense village; la couverture des plus somptueuses habitations était en chaume, ou plutôt en feuilles de palmier superposées. Parfois, mais pour de riches palais seulement, on remplaçait cette toiture éphémère par une toiture métallique, soit en or, soit en argent; et alors l'ouvrier péruvien figurait sur ces planches assez légères de métal les stries du chaume, ou bien les folioles des grandes palmes dont on se servait pour les simples habitations.

Le grand temple de Cuzco était supérieur en grandeur et en magnificence à tous les autres sanctuaires du Pérou, tels que ceux de Huilca, de Tumpez, de Tomepampa, de Hatun-Cañar, et de Quito ([1]). Célèbre dans toutes ces régions sous le nom d'Inti-Huasi, ou temple du Soleil, il occupait en circonférence plus de quatre cents pas, et une forte muraille construite en pierres de taille magnifiques, mais n'ayant guère plus de dix à onze pieds de hauteur, avec une saillie extérieure. Une sorte de corniche en or, dit Sarmiento, l'entourait dans toute son étendue. Ce vieux chroniqueur, malheureusement étranger aux principes de l'art, avait vu le temple avant qu'il ne fût modifié pour les besoins du culte chrétien, et il avait été surtout frappé de la solidité de l'édifice. « Dans l'Espagne entière, dit-il, je n'ai rien vu que l'on pût comparer à ces murailles, si ce n'est la tour de Calahorra qui s'élève près du pont de Cordoue, et une autre œuvre de maçonnerie que je vis à Tolède, lorsque j'allai présenter la première partie de mes Chroniques au prince don Philippe. » Les vases d'or et d'argent, presque égaux en dimension à la mer d'airain qui décorait le temple à Jérusalem, formaient avec l'image du Soleil le plus splendide ornement de ce parvis sacré. Ces vases magnifiques ne recevaient que de simples offrandes : on y versait perpétuellement des fruits et de jaunes épis de maïs dont le dieu faisait, disait-on, sa frugale nourriture.



Vue de Cuzco, ville de la république du Pérou.

Lorsque Mancio Serra, dont nous avons déjà raconté l'histoire, eut perdu dans une soirée néfaste le dieu Soleil, dont le disque d'or devait l'enrichir à jamais, mais qui ne lui laissa que le renom d'un joueur effréné; lorsque ses avides compagnons eurent jeté pêle-mêle dans le creuset bien d'autres images faites malheureusement de métal précieux, le temple, dépouillé de ses ornements, fut transformé en église, et c'est sous l'invocation de San-Domingo (Saint-Dominique) qu'il sert aujourd'hui de cathédrale à Cuzco. De nombreuses constructions exécutées par les Espagnols changèrent alors le caractère architectonique de l'édifice. Il est inutile de dire que le dôme date de l'époque chrétienne.

L'ancien Cuzco était défendu par une forteresse qu'on appelait le Sacsahuaman; mais les vestiges de cette construction militaire sont encore aujourd'hui tellement considérables qu'elles exigeraient une description séparée.

([1]) Dans un livre inédit des plus curieux, M. Salazza, ancien directeur de la Monnaie de Quito, a mis en doute l'existence de ce temple fameux. Le fait est que, malgré des fouilles considérables sur le lieu occupé, dit-on, par cet antique édifice, on n'en a trouvé aucun vestige.

LES DEUX FOSCARI.



Les Deux Foscari, tableau par M. L.-L. Goupil. — Dessin de Staal.

Francisco Foscari fut élu doge de Venise en 1423, et porta l'anneau ducal pendant trente-quatre ans. Ardent, entreprenant, avide de conquêtes, il ajouta quatre riches provinces à l'empire de sa patrie. Mais, comme il n'était arrivé au pouvoir qu'en triomphant d'ambitions rivales, il fut entouré d'ennemis acharnés qui ne cessèrent de travailler à sa perte, et ses infortunes furent telles qu'elles n'ont pas moins contribué que ses succès à rendre son nom célèbre.

En 1445, trois de ses fils l'avaient déjà précédé dans la tombe; il ne lui restait plus que Jacopo, sur qui reposaient ses dernières espérances. Le jeune homme, rempli de nobles qualités, marié naguère à une femme de l'illustre maison de Cantarini, qui comptait huit doges parmi ses ancêtres, semblait devoir combler de joie et d'orgueil la vieillesse de son père; mais la haine de leurs ennemis ne le permit pas. Jacopo fut accusé, devant le conseil des Dix, d'avoir reçu des présents de souverains étrangers, et, en particulier, de Philippo-Maria Visconti, ce qui alors, selon la loi de Venise, était la faute la plus grave que pût commettre un noble. On le mit à la torture sous les yeux de son père, et celui-ci dut lui-même prononcer l'arrêt qui le condamnait à l'exil pour le reste de ses jours.

Quelques années après, Jacopo Foscari fut rappelé à Venise; mais c'était pour subir un nouveau jugement. Hermolao Donato, membre du conseil des Dix, ayant été assassiné, on avait accusé Jacopo d'avoir fait commettre ce meurtre par un de ses domestiques qui avait été vu ce jour-là dans les rues de la ville. Il fut pour la seconde fois torturé devant son père, et, quoiqu'il persistât à nier le crime, condamné sans preuve par la sentence suivante : « Jacopo Foscari, accusé du meurtre d'Hermolao Donato, a été arrêté et interrogé; et, d'après les témoignages, les circonstances et les pièces du procès, il paraît évidemment coupable dudit crime; néanmoins, par suite de ses obstinations et des enchantements et sortiléges qu'il possède, il n'a point été possible d'obtenir de lui la vérité, qui résulte d'ailleurs des témoignages et des pièces écrites; car, lorsqu'il était attaché à la corde, il n'a laissé échapper ni un murmure ni un gémissement, mais il a murmuré en lui-même quelques paroles impossibles à distinguer; cependant, comme l'honneur de l'État le requiert, il a été condamné à être banni dans l'île de Candie. »

De si cruelles injustices n'avaient pas diminué l'amour ardent que le jeune Foscari portait à sa patrie. Dévoré de chagrin, aimant mieux un cachot, même une tombe à Venise que la liberté partout ailleurs, il écrivit au duc de Milan pour le prier d'intervenir en sa faveur auprès du sénat. Sa lettre, qu'il avait eu soin de laisser ouverte, fut lue par des espions et portée au conseil des Dix. Pour la troisième fois, Francisco Foscari entendit l'acte d'accusation dirigé contre son fils, le vit déchiré, sanglant, entre les mains de ses bourreaux, sans pouvoir le protéger. Quand il reçut ses adieux et ses supplications, au moment où il s'embarquait de nouveau pour l'exil : « Va, Jacopo, lui dit-il avec une héroïque fermeté, soumets-toi aux lois de ton pays, et n'en demande pas davantage. » Mais, un instant après, il tomba évanoui dans les bras de ses serviteurs. Jacopo fut conduit à Candie, dans sa prison, où la mort vint bientôt mettre fin à ses souffrances.

Francisco Foscari ne lui survécut que pour subir la dernière douleur qui pût désormais l'atteindre. Jacopo Loredano, qui croyait avoir à venger sur lui la mort de son père et de son oncle, proposa au conseil des Dix, dont il faisait partie, la déposition du vieux doge. A force de ruse et de persévérance, il parvint à vaincre la résistance de ses collègues, et une députation fut envoyée à Francisco pour lui demander son abdication. Comme il refusa, il reçut l'ordre de quitter le palais dans l'espace de deux jours, sous peine de confiscation de tous ses biens. Alors, se soumettant à la volonté du conseil suprême, Foscari se dépouilla de la robe ducale et rendit son anneau, qui fut brisé en sa présence. Il voulut descendre l'escalier des Géants, qu'il avait monté trente-quatre ans auparavant, et, arrivé au bas, appuyé sur son bâton, il dit en regardant le palais : « Les services que j'ai rendus à la patrie m'ont conduit dans cette enceinte, et c'est la malice seule de mes ennemis qui m'en arrache. » Le cinquième jour qui suivit sa déposition, quand il entendit les cloches de Saint-Marc sonner l'avénement de son successeur, Pascal Malipieri, le prince détrôné fit un tel effort pour comprimer son émotion qu'un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et qu'il mourut au bout de quelques heures.

UN PAUVRE CLOUTIER.

Richard Foley était un pauvre faiseur de clous qui, sous le règne de Charles Ier, habitait Stourbridge, petite ville du Worcester. Les cloutiers devenaient à cette époque chaque jour plus pauvres, parce que, forcés de façonner à la main les tiges de fer dont ils tiraient les clous, ils ne pouvaient lutter avec les Suédois, qui, à l'aide de procédés particuliers pour fendre ce métal, étaient en état de vendre leurs produits à meilleur marché que les manufacturiers anglais. Frappé de cette infériorité, Richard Foley résolut de se rendre maître du secret des Suédois. Il disparut soudainement de Stourbridge, et, pendant plusieurs années, on n'entendit plus parler de lui. Personne ne savait ce qu'il était devenu, pas même ses parents, qu'il n'avait pas informés de ses desseins dans la crainte d'échouer. Bien qu'il n'eût que peu ou point d'argent en poche, il s'achemina vers Hull, où il prit un engagement à bord d'un bâtiment qui allait en Suède, et il paya ainsi le prix de son passage. Le seul objet qu'il possédât était un violon, et lorsqu'il fut débarqué en Suède, il se rendit aux mines de Dannemora, près d'Upsal, en mendiant et en jouant de son instrument le long de la route. Comme il était habile musicien et joyeux compagnon, il sut se rendre agréable aux forgerons. Il fut admis au milieu de leurs travaux et put pénétrer partout, et se trouva ainsi à même de recueillir des observations et de s'approprier le procédé employé pour fendre le fer. Après un séjour prolongé, il partit subitement de chez ses bons amis les mineurs, sans qu'ils pussent savoir d'où il était venu, ni où il était allé.

En Angleterre, Foley s'associa quelques personnes pour fabriquer des clous par le procédé suédois; mais il échoua, sa machine n'ayant pu fonctionner. Un homme ordinaire aurait abandonné son entreprise : aussi, quand il fut de nouveau éloigné de sa petite ville, on ne manqua pas d'attribuer les motifs de son départ à la confusion et au découragement. Mais Foley avait résolu de se rendre maître du procédé suédois, et il y parvint. Il alla de nouveau en Suède, muni de son violon comme auparavant, et se rendit aux forges, où il fut cordialement accueilli par les mineurs, qui, pour retenir leur musicien, le logèrent cette fois dans l'atelier même du fendage. Ce pauvre diable paraissait si dépourvu d'intelligence pour toutes choses, excepté pour jouer du violon, que les mineurs, ne voyant en lui qu'un ménétrier, lui facilitèrent ainsi les moyens d'atteindre le grand but de sa vie. Il examina alors attentivement le travail, et découvrit la cause de son insuccès. Il fit tant bien que mal l'esquisse des machines employées, car il n'avait aucune notion du dessin; et, après être resté dans la mine assez longtemps pour vérifier l'exactitude de ses observations et se graver dans l'esprit d'une manière vive et claire le jeu des machines, il quitta de nouveau les mineurs, et s'embarqua pour l'Angleterre. Un homme d'une telle résolution ne pouvait manquer de réussir. De retour parmi ses amis étonnés, il compléta ses dispositions, et les résultats furent de tous points heureux. Grâce à son esprit inventif et à son industrie, il posa bientôt les fondements de son immense fortune, en même temps qu'il relevait le commerce d'un vaste district. Il continua toute sa vie à diriger sa fabrique. Humain et charitable, il encouragea par un généreux concours tous les établissements de bienfaisance des environs. Il dota Stourbridge d'une école; et son fils Thomas, qui fut grand shérif du comté de Worcester à l'époque du parlement connu sous le nom de *Croupion*, fonda et dota à Old-Swinford un hospice pour les enfants, qui existe encore aujourd'hui. La famille Foley fut anoblie sous le règne de Charles II. (1)

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

. . . En dépit de la faiblesse de ses mœurs, de la frivolité de ses formes, de la sécheresse de telle ou telle doctrine, en dépit de sa tendance critique et destructive, c'était un siècle ardent et sincère, un siècle de foi et de désintéressement. Il avait foi dans la vérité, car il a réclamé pour elle le droit de régner en ce monde. Il avait foi dans l'humanité, car il lui a reconnu le pouvoir de se perfectionner et a voulu qu'elle l'exerçât sans entrave. Il s'est abusé, égaré dans cette double confiance; il a tenté bien au delà de son droit et de sa force. Il a mal jugé la nature morale de l'homme et les conditions de l'état social. Ses idées comme ses œuvres ont contracté la souillure de ses vices. Mais, cela reconnu, la pensée originale, dominante, du dix-huitième siècle, la croyance que l'homme, la vérité, la société, sont faits l'un pour l'autre, dignes l'un de l'autre et appelés à s'unir; cette juste et salutaire croyance s'élève et surmonte toute son histoire. Le premier il l'a proclamée et a voulu la réaliser. De là sa puissance et sa popularité sur toute la surface de la terre. (2)

Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

LA BRUYÈRE.

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE

AU CLAIR DE LUNE.

. . . J'avais résolu de voir les pyramides au clair de lune (3). L'astre étant précisément dans son plein, je partis

(1) Trad. de *Self-Help*, de Samuel Smiles.

(2) Guizot, *Notice sur Mme de Rumford.*

(3) Article communiqué par M. le docteur Charles Martins, directeur du jardin botanique de Montpellier.

du Caire à huit heures du soir, avec un guide appelé Achmet. Nous étions montés sur des ânes suivis de leurs conducteurs, deux enfants de quinze ans. Nous traversâmes d'abord un grand nombre de rues silencieuses, puis l'une d'elles pleine de monde, éclairée de lanternes de papier de couleur. Des hommes accroupis sur des nattes fumaient, causaient, mangeaient et buvaient : c'était une noce que les parents célébraient en plein air, tandis que les femmes se réjouissaient dans le harem. Nos ânes eurent de la peine à se frayer un passage au milieu des convives, qui encombraient la rue. Hors de la ville, nous nous trouvâmes sur la route qui mène au vieux Caire. Nous traversâmes l'ancienne capitale de l'Égypte, qui n'est plus qu'un village de plaisance, et arrivâmes aux bords du Nil. Une petite flotte de bateaux était amarrée au rivage en face du Nilomètre, et les bateliers dormaient près des monceaux de pastèques, de courges, de riz, qu'ils avaient débarqués. Nous prîmes un bateau pour passer le fleuve et aborder au village de Gizeh, que nous apercevions sur l'autre bord, au milieu des palmiers. La nuit était d'une limpidité admirable ; les objets se voyaient distinctement, leurs proportions seules étaient agrandies. Après avoir remonté le cours du fleuve le long du rivage, la barque le traversa obliquement; sa largeur était de deux kilomètres. Couché dans son vaste lit, trop étroit pour lui, le Nil justifie bien le nom de *Père des eaux* que les Égyptiens lui ont donné. Le village de Gizeh était silencieux comme le vieux Caire. J'admirai les hauts palmiers qui l'ombragent; nous les quittâmes pour traverser d'abord un canal, puis des champs de maïs. Ensuite nous cheminâmes sur une digue; un lac s'étendait à notre gauche, formé par les eaux du Nil, qui n'était pas encore rentré dans son lit. Nous trouvions çà et là des groupes d'hommes endormis, le corps et la tête couverts de leurs burnous : c'étaient des gardiens de la digue ou des pêcheurs qui prenaient des poissons dans le champ où, quelques mois plus tard, ils faucheront des blés ou cultiveront du coton. D'autres fois, c'était une petite caravane : chameaux, chiens et hommes, tout dormait; seulement, quelquefois un burnous se soulevait un instant, ou un chien aboyait sans colère. La digue que nous étions forcés de suivre nous obligeait à des détours infinis : tantôt nous nous approchions, tantôt nous nous éloignions des pyramides; elles grandissaient lentement dans le ciel. Nous hâtions le pas de nos ânes, dont l'allure rapide égale presque celle des chevaux. Les conducteurs nous suivaient, toujours courant et toujours parlant avec Achmet. Je maudissais ce bavardage perpétuel qui troublait le silence de la nuit, si bien d'accord avec le grand spectacle que j'avais sous les yeux; mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'haleine de ces poumons et le jarret de ces membres infatigables; car ces enfants qui couraient derrière moi avaient couru toute la journée, et devaient courir le lendemain comme s'ils avaient reposé la nuit.

Nous approchions cependant; une dernière flaque d'eau nous séparait des pyramides : un vigoureux Arabe me prit sur ses épaules pour me la faire traverser; de l'autre côté, je me trouvai sur le sable du désert. Je marchai à grands pas vers les gigantesques constructions, qui n'étaient qu'à une demi-lieue de distance; en approchant, je vis le sable accumulé contre le pied septentrional de la grande pyramide. Nous gravîmes le talus, qui nous conduisit près de l'entrée du monument; de ce point, j'escaladai avec l'Arabe les puissantes assises qui le composent : ces assises ont plus d'un mètre d'épaisseur, et l'on se hisse péniblement de l'une à l'autre. Au milieu, nous fîmes une halte pour respirer; puis nous continuâmes et arrivâmes au sommet. Nous étions à 146 mètres au-dessus du sol, à 4 mètres plus haut que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, la plus élevée de l'Europe. Le sommet de la pyramide est une petite plate-forme où sont restées quelques grosses pierres isolées. Comment peindre la vue fantastique dont je jouissais seul, et que la lumière silencieuse de la lune éclairait assez pour que les objets fussent visibles sans être parfaitement distincts! Au nord, le désert, dont les ondulations se perdaient dans l'obscurité; au sud-ouest, les trois autres pyramides, la seconde, celle de Belzoni, très-rapprochée; entre deux, des tombes en forme de rectangles, alignées l'une à côté de l'autre, comme dans un cimetière; au sud, l'immense sépulcre fouillé par le colonel Campbell; à l'orient, les collines qui dominent le Caire, le Nil débordé et les palmiers s'élançant de ces nappes immobiles. D'un côté, la fertilité la plus prodigieuse; de l'autre, la stérilité la plus absolue; et les pyramides placées sur la limite de ces deux régions. Mais ce qui attirait et fascinait pour ainsi dire mes regards, c'était ce sphinx gigantesque, couché majestueusement dans le sable au pied de la pyramide; sa croupe et sa tête étaient seules visibles. Je me rappelai qu'il décorait le sommet d'un temple que des fouilles ont mis un jour à nu, il y a quarante ans, et qui, le lendemain, était de nouveau submergé par la marée du désert. Je songeai que ces pyramides sont l'œuvre de générations et de peuples entiers sacrifiés à l'édification de ces masses prodigieuses, dont la destination est encore une énigme. Tombeaux, digues contre le désert, monuments astronomiques, la science hésite encore, et le sphinx est là, couché dans le sable, éternel gardien de l'énigme historique qu'il propose, depuis des milliers d'années, aux générations qui passent devant lui.

Je restai une heure au haut du monument, écrasé, pour ainsi dire, par la grandeur fantastique du spectacle et les pensées qu'il fait naître; puis je descendis en m'élançant d'échelon en échelon pour rejoindre Achmet, qui dormait avec les conducteurs des ânes au pied de la pyramide. Mais je voulais voir le sphinx de près; j'y courus avec mon Arabe, lorsque tout à coup deux burnous blancs sortent d'un tombeau et s'élancent vers moi. Quelle mise en scène pour une attaque de Bédouins! L'Opéra n'en a pas de plus belles. Cependant tout se borna à des exigences menaçantes. Je renvoyai vers Achmet, que j'avais chargé de toutes les dépenses, ces prétendus chefs des pyramides, toujours à l'affût pour prélever sur les visiteurs européens le tribut de la peur ou de la générosité. Je savais que ces Arabes sont insatiables; un *baschisch* ne fait qu'irriter leur soif au lieu de l'apaiser. Cependant ils ne nous quittaient pas, et espéraient arracher par l'importunité l'argent qu'ils n'avaient pu obtenir par surprise. Je mis fin à leur poursuite en les menaçant de la colère du consul général de France, dont l'énergie et la vigilance sont la sauvegarde des Français qui voyagent en Égypte.

En revenant, nous suivîmes le même chemin. Je ne me lassais pas d'admirer ces palmiers élégants dont les stipes cylindriques s'élancent hors de l'eau. Je revis aussi dans tout son éclat un phénomène qui m'avait déjà frappé sur les mers d'Orient : mieux que toutes les descriptions, il donne une idée de l'incroyable transparence de l'air pendant ces belles nuits que les poëtes arabes ont célébrées. La lune, dans son plein, se réfléchissait dans les nappes d'eau qui inondaient les champs. Un sillon lumineux, brillant comme l'argent, allait en s'élargissant du spectateur vers l'horizon : or la partie du ciel comprise entre le sillon et l'astre, au lieu d'être la plus éclairée du ciel, était la plus sombre. Il semblait qu'une épaisse fumée s'élevât de la terre vers la lune, formant un triangle dont la base était la largeur du sillon lumineux à l'horizon, le sommet la lune elle-même : c'était un effet de *contraste de ton*. La partie du ciel comprise entre le sillon et la lune *paraissait* plus sombre à cause de l'éclat extraordinaire de la lune et de

sa réflexion lumineuse dans une eau tranquille : ainsi, par suite de ce contraste, la partie du ciel la plus éclairée *paraissait* la plus sombre. Mais dès que les mouvements du terrain me cachaient la vue du sillon lumineux, alors cette partie du ciel redevenait ce qu'elle est réellement, la portion la mieux éclairée. Une autre preuve que l'observateur est le jouet d'une illusion d'optique quand le contraste lui fait paraître cette partie du ciel plus sombre que le reste, c'est que les étoiles de cette région ne deviennent pas visibles pour cela, mais sont toujours effacées par la vive lumière de la lune. Dans les belles nuits du midi de la France, ce phénomène peut encore être observé; mais il doit être bien rare dans celles du nord de l'Europe, où la sérénité du ciel est toujours troublée par des vapeurs diffuses qui remplissent l'atmosphère. Je longeai de nouveau la digue, mais avec moins d'impatience qu'en allant; je traversai le Nil, où les premières lueurs du matin avaient éveillé la population flottante que j'avais trouvée endormie la veille. En arrivant près du Caire, le soleil n'était pas encore levé; mais une aube matinale d'une couleur opaline s'élevait dans le ciel; l'air était d'une transparence et d'une limpidité inouïes; les cimes des palmiers semblaient enveloppées d'une auréole de clarté. Je compris ce que les voyageurs ont écrit sur les prestiges de la lumière aux Indes orientales; rien, en effet, ne peut remplacer les féeries de cette magicienne qui prête des charmes au désert, et dont l'absence décolore et attriste les plus beaux paysages. Quand je rentrai au Caire, la ville était réveillée. Je pris quelques heures de repos, et retournai à Alexandrie dans l'après-midi.

CHOIX DE VERRES RARES ET CURIEUX

DE LA COLLECTION SAUVAGEOT, AU MUSÉE DU LOUVRE.

Première planche (supérieure).

1 (de gauche à droite). — Verre uni octogone, très-bas, à cannelures; le bas est orné de mascarons bleus et blancs. (Vénitien.) Hauteur, 0m,102.

2. — Vase de pharmacie, verre bleu à goulot pointu, forme de mandoline napolitaine. (Vénitien.) Haut., 0m,215.

3. — Coupe à pied, forme très-évasée, à huit filets et goulettes en saillie. (Allemand.) Hauteur, 0m,145.

4. — Verre en verre blanc uni, forme carrée; de chaque côté, une anse pleine en verre blanc. (Allemand.) Hauteur, 0m,135.

5. — Coupe à pied rond, fond plat, décorée de stries circulaires, terminée par une rangée de perles; la tige dorée représente deux têtes de lions accolées par une guirlande. (Vénitien.) Hauteur, 0m,155; diamètre, 0m,182.

6. — Burette verre blanc, anse et goulot avec ornements saillants dorés; sur la panse, deux boutons en verre bleu; le goulot est décoré d'une torsade de verre de même couleur. (Vénitien.) Hauteur, 0m,195.

7. — Verre à pied verre blanc, à huit pans évasés; pied cannelé. (Vénitien.) Hauteur, 0m,129.

8. — Bouteille verre opalisé, filigrané d'émail blanc; sur la panse, le lion de Venise et l'aigle impériale. (Vénitien.) Hauteur, 0m,169.

9. — Bouteille en verre bleu, cloisonnée, à deux goulots courbés en sens contraires; chaque goulot est décoré d'ornements en verre bleu dentelé. (Allemand.) Hauteur, 0m,083.

Deuxième planche (au milieu).

1. — Bouteille à pied verre blanc, panse forme coquille, deux anses tordues en verre blanc; la partie supérieure de l'orifice octogone est ornée de filets verre bleu clair. (Allemand.) Hauteur, 0m,210.

2. — Bouteille de pharmacie à vis, long col courbé, verre blanc tourné; l'extrémité du col est en verre vert. (Cette bouteille est une espèce de *guttus*, le contenant ne pouvant tomber que goutte à goutte.) (Allemand.) Hauteur, 0m,255.

3. — Coupe fond bleu à zones blanches horizontales; sur la tige, une fleur bleue et blanche à six pétales, entourée de cinq grandes feuilles jaunes. (Allemand.) Hauteur, 0m,219.

4. — Grande bouteille à long col, panse aplatie, petites anses dorées; sur le goulot et sur le pied, émaux et entrelacs émaillés bleu, blanc, rouge et jaune; sur la panse, grand dessin oriental. (Vénitien.) Hauteur, 0m,238.

5. — Verre à pied uni, forme de calice; sur le couvercle et sur le bas de la tige, quatre ailerons en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,218.

6. — Bouteille verre blanc, panse forme coquille, goulot élancé; du côté opposé au goulot, deux ailes en verre bleu; au bas du goulot, un ornement en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,181.

7. — Burette verre blanc, orifice forme de trèfle décoré de deux bandes en verre bleu; petit goulot contourné, terminé par un ornement de verre de même couleur; la panse est décorée de deux mufles de lions formant anses et de quatre boutons verre bleu. (Vénitien.)

Troisième planche (inférieure).

1. — Grand verre à pied, forme de clochette évasée; la tige est formée de deux corps de dragons enlacés en émaux blancs, jaunes et rouges; les deux têtes de dragons sont couronnées par une grande crête en verre bleu. (Allemand.) Hauteur, 0m,350.

2. — Présentoir représentant un guerrier avec casaque et coiffure dorées, bottes grises avec éperons; il tient de la main gauche un verre évasé de couleur verte, la main droite est appuyée sur son poignard; le pied est en cuivre ciselé et doré. (Allemand.) Hauteur, 0m,236.

3. — Verre à pied, tige élancée, entièrement quadrillé d'émaux bleus et blancs. (Vénitien.) Hauteur, 0m,330.

4. — Grand verre à pied, forme de gondole avec ses agrès, mascarons et ornements dorés; les agrès sont surmontés d'un dragon enroulé avec filets en verre bleu. Dans l'Histoire comique de Francion, par Charles Sorel, historiographe de France, on lit (IIe partie, liv. XI, p. 868 de l'édition in-12 de 1630) : « Encore qu'il fust pour lors avec des gens qui tenoient pour le sérieux, il (Hortensius) se voulut mettre un petit sur la débauche, et, ayant en main un verre de Venise fait en gondole, il dit... » Hauteur, 0m,335.

5. — Petite coupe évasée, verre blanc uni à godrons, deux anses terminées par un bouton verre bleu. (Venise.) Hauteur, 0m,070.

6. — Vase à pied verre blanc, forme de cloche évasée, formée par cinq godrons d'inégales grandeurs; le pied est formé de deux dragons enlacés, à corps émaillés en blanc. (Allemand.) Hauteur, 0m,200.

7. — Grand verre blanc à pied en spirale; le haut du pied est décoré de deux corps de dragons enlacés; une partie du corps et les crêtes sont en verre bleu. (Vénitien.) Hauteur, 0m,360.

On fabriquait des vases à boire en verre dans les célèbres verreries de l'antiquité, à Thèbes, à Memphis, à Tyr, à Sidon, dans les îles de l'Archipel, en Sicile et dans l'Étrurie.

Néron paya 6 000 sesterces deux coupes de verre. De

son temps, on préférait les vases de verre à ceux d'or et d'argent (¹).

Le moine Théophile, qui vivait probablement au douzième siècle, traite, dans son livre sur les arts industriels, de la confection et de la décoration des vases en verre. Il parle de coupes faites par les Grecs du Bas-Empire en verre



Musée du Louvre; collection Sauvageot. — Vases rares et curieux.

opaque, couleur de saphir, et qui recevait diverses sortes d'ornements. Il dit aussi que les Français étaient très-habiles dans l'art de fabriquer de petits vases en verres de couleur.

(¹) Voy. le vase de Barberini ou de Portland du Musée britannique, brisé, il y a quelques années, par un fou, t. III, 1835, p. 204 et 372.

Il est question, dans l'inventaire du duc d'Anjou de 1360, de « deux flascons de voirre ouvrés d'azur de l'ouvrage de Damas, dont les anses et le col sont de mesme »; et dans l'inventaire de Charles V de 1379, non-seulement on cite des vases ou pots de la « façon de Damas », mais aussi « ung gobelet et une aiguière de voirre blant de Flandre garni d'argent. »

On s'essayait donc depuis longtemps à imiter, en Europe, les verres riches et ornés qui venaient d'Orient. Ce fut à Venise que cet art réussit le plus rapidement. Les vases vénitiens émaillés se répandirent dans toutes les maisons souveraines et nobles au quinzième siècle. Au commencement du seizième, on fabriqua, dans la même ville, de curieux vases enrichis de filigranes de verre blanc opaque ou coloré, qui se contournaient en mille dessins variés et paraissaient comme incrustés au milieu de la pâte du cristal incolore et transparent. En même temps, on fit des coupes et des verres à formes bizarres, représentant surtout des animaux fabuleux. Nicolas de l'Aigle fut un de ces verriers à imagination fantastique.

Au commencement du dix-huitième siècle, les vases de Venise furent abandonnés pour les vases de cristal taillé et à facettes que l'on fabriquait en Bohême.

En Allemagne, on produisait, vers le milieu du seizième siècle, des vases de verre cylindriques, hauts quelquefois de plus de 50 centimètres et décorés de peintures en couleur d'émail, représentant l'empereur, les électeurs de l'Empire, l'aigle impériale, des écus armoriés. A Berlin, on conserve, dans la *Kunstkammer*, un de ces verres daté de 1553. Cette fabrication cessa vers le milieu du seizième siècle. Au dix-septième, il sortit des verreries allemandes des vases cylindriques ornés de jolies et fines peintures, pour la plupart en grisaille ou en camaïeu brun. Les verres de Bohême, qui eurent un si grand succès au dix-septième siècle, étaient enrichis de sujets et principalement de portraits gravés habilement sur cristal. Kundel, chimiste de l'électeur de Saxe, mort en 1702, introduisit comme perfectionnement un verre d'un beau rouge-rubis. (¹)

(¹) On trouve des indications précieuses sur ces diverses périodes de l'art de la fabrication des verres à boire dans l'Introduction de l'ouvrage de M. Jules Labarte intitulé : *Description des objets d'art qui composent la collection Debruge-Dumesnil* (1847), et dans le livre que M. Bontemps, excellent verrier, a composé sous ce titre : *Exposé des moyens employés pour la fabrication des verres filigranés* (1845).

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 55, 94.

V. — FRONTIÈRE DU SUD OU DES PYRÉNÉES.

La frontière des Pyrénées est généralement bonne; mais, comme on le sait, aucun danger ne menace la France de ce côté, à moins que l'Espagne ne devienne un champ de bataille pour l'Angleterre, comme de 1808 à 1814.

La limite est en général indiquée par la crête des Pyrénées depuis le cap de Cerbera, sur la Méditerranée, jusqu'aux sources de la Nive. Deux exceptions principales doivent être signalées : les sources de la Sègre sont à la France; le val d'Arran, où naît la Garonne, est à l'Espagne.

A partir des sources de la Nive, les Pyrénées courent à l'ouest, pénètrent en Espagne et ne servent plus de limite à la France. La ligne de démarcation longe un moment le contre-fort qui sépare les vallées de la Nive et de la Bidassoa, et après, tournant à l'ouest, elle est tracée par une ligne arbitraire et contournée qui va rejoindre la Bidassoa à Chapitelacoarria, à environ 14 kilomètres au-dessus de son embouchure, et suit cette rivière jusqu'à la mer. Cette partie de la frontière du sud est assez mauvaise et tout ouverte, car la vallée de Bastan (sources de la Bidassoa) est à l'Espagne, ainsi que la chaîne des Pyrénées et l'important contre-fort d'Atchiola. Malgré ces défauts, la nature du terrain permet de défendre pas à pas le territoire. Sous la république, on a résisté aux efforts des Espagnols, et si en 1814 la frontière a été si facilement forcée par Wellington, cela tient à un ensemble de causes et de faits qui, très-probablement, ne se reproduiront jamais.

La frontière des Pyrénées se divise, comme la chaîne elle-même, en trois sections :

1° Les Pyrénées orientales, depuis le cap de Cerbera;

2° Les Pyrénées centrales, depuis le pic de Corlitte;

3° Les Pyrénées occidentales, depuis le mont Cylindre.

Les Pyrénées orientales sont traversées par trois routes : La route de Perpignan à Figuères, par le col de Pertus; c'est la grande route de Paris à Barcelone et à Saragosse; elle est défendue par Bellegarde. — La route de Perpignan à Campredon, s'embranchant au Boulou sur la précédente et aboutissant à Pratz-de-Mollo. — La route de Perpignan à Urgel par le col de la Perche, défendue par Montlouis.

Montlouis, Bellegarde, Port-Vendres, en première ligne, et Perpignan en arrière, sont les principales places fortes des Pyrénées orientales. Le pays est bien disposé pour la défense, comme le prouvent les campagnes de 1675, 1677, 1793 et 1794. En effet, les Pyrénées forment une première ligne, en arrière de laquelle se trouve le Tech, rivière parallèle aux Pyrénées et défendue par Pratz-de-Mollo et Fort-les-Bains; puis vient le massif du Canigou, et au delà la Tet avec Perpignan, grande place forte.

Le Tech et la Tet peuvent très-bien servir à la défense des Pyrénées orientales contre une attaque faite par la grande route du col de Pertus; mais on peut marcher, quoique difficilement, sur Perpignan par les sources de la Tet ou par celles du Tech. Montlouis et Pratz-de-Mollo ont pour but de défendre ces têtes de vallées. Au delà de Perpignan, les Corbières orientales, l'Aude et le canal du Midi sont autant de lignes de défense dont on pourrait encore tirer un utile parti pour arrêter l'ennemi dans sa marche sur Toulouse, notre grande place d'armes du Midi et le point objectif de la frontière.

Les Pyrénées centrales se défendent elles-mêmes; leur large base de 120 kilomètres, le manque de cols praticables et de routes, l'âpreté sauvage de ce chaos de montagnes, ne permettent point à une armée de s'aventurer dans ce massif.

Les Pyrénées occidentales ne couvrent pas entièrement la frontière. On vient de dire quels étaient les vices de la limite du sud-ouest. Ouverte à l'invasion, elle n'est défendue que par les accidents du sol et par quelques petites places mal situées. Bayonne et l'Adour sont les principales défenses de cette section, et couvrent les routes de Bordeaux et de Toulouse.

C'est par les Pyrénées occidentales que se sont faites les grandes invasions de France en Espagne et réciproquement. C'est par la route de Vittoria à Bayonne que les Espagnols en 1793, et Wellington en 1814, ont pénétré en France; c'est par cette même route que les Français ont envahi l'Espagne en 1794, en 1808 et en 1823.

Les Pyrénées occidentales sont traversées par quatre routes : 1° la grande route de Paris à Madrid par Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Irun, Vittoria; — 2° la route de Bayonne à Pampelune par les cols de Maya et de Bélatte, et la vallée de Bastan; — 3° la route de Bayonne à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port, la vallée de Baigorry, la vallée des Aldudes, le col d'Ibagnetta, Roncevaux et Çabiri; — 4° la route de Pau à Jacca par Oloron et le col de Canfranc, défendu par la nouvelle place du Portalet.

Toutes ces routes, excepté la dernière, aboutissent à Bayonne, objectif de la section et centre principal de la défense des Pyrénées occidentales. L'Adour et ses affluents, la Nive, le Gave de Pau, le Gave d'Oloron et la Nivelle, qui coulent tous parallèlement, sont d'assez bonnes lignes de défense. Bayonne a pour postes avancés : Andaye sur la Bidassoa ; le fort du Socoa et le fort Sainte-Barbe, qui défendent Saint-Jean-de-Luz et l'embouchure de la Nivelle ; Saint-Jean-Pied-de-Port, qui couvre la Nive ; enfin Oloron et Navarreins, mauvaises places peu en état de défendre les gaves.



Frontières de France. — Frontière du Sud ou des Pyrénées.

Ce qui a mieux valu que toutes les forteresses pour couvrir notre limite des Pyrénées, depuis l'avénement des Bourbons au trône d'Espagne, a été l'alliance entre les deux pays, résultat d'une politique résumée dans le mot fameux : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Trois chemins de fer et trois routes principales conduisent de Paris à la frontière d'Espagne, sur Perpignan, Toulouse et Bayonne. Une bonne route transversale réunit Bayonne et Perpignan par Orthez, Pau, Tarbes, Saint-Gaudens, Saint-Girons, Foix et Quillan.

La frontière d'Espagne a été complétée par le traité des Pyrénées qui a donné à la France, en 1659, le Roussillon et la Cerdagne française.

MAXIMES MUSICALES PAR ROBERT SCHUMANN (¹).

— Si tu avances en âge, ne joue pas de la musique légère à la mode. Le temps est précieux. Il faudrait cent fois la vie d'un homme pour connaître seulement ce qui est bon.

— Il ne faut jouer ni entendre de mauvaises compositions qu'à moins d'y être forcé. Il faut, au contraire, chercher à connaître peu à peu toutes les compositions significatives des maîtres significatifs.

— Exécutez avec application les fugues des bons maîtres, et, avant toutes, celles de S. Bach. Que ces œuvres soient votre pain quotidien. Alors, vous deviendrez certainement un bon musicien.

— L'étude de l'histoire de la musique, appuyée sur l'audition des chefs-d'œuvre des diverses époques, vous guérira bientôt de toute vanité et d'une trop grande confiance en vous-même.

— Honorez hautement ce qui est ancien ; mais soyez bien disposé à accueillir ce qui est nouveau. Ne portez pas un jugement hâtif contre un nom inconnu.

— Ne jugez pas d'après une première audition : ce qui plaît du premier coup n'est pas toujours le meilleur. Les maîtres ont besoin d'être étudiés. Beaucoup de qualités ne sont comprises que tard.

— Sans enthousiasme, on ne fera rien de bon dans l'art.

— Ce n'est que lorsque la forme d'une œuvre sera perçue clairement que son esprit deviendra clair.

— Le génie seul, peut-être, comprend le génie.

— L'étude n'a point de fin.

(¹) Extraites des quatre volumes de littérature musicale de Robert Schumann publiés après sa mort. (Voy. p. 139.)

Georges Leroy a observé que, dans les lieux où l'on fait une guerre active aux renards, les renardeaux, avant d'avoir pu acquérir aucune expérience, se montrent dès leur première sortie du terrier plus précautionnés, plus rusés, plus défiants, que ne le sont les vieux renards dans les cantons où on ne leur tend pas de piéges.

DE LA CHAMBRE CLAIRE

Certainement, dans les arts du dessin, l'imitation est le moyen et non le but. On a dit cela cent fois, et il faut cependant ne jamais perdre une occasion de le redire, parce qu'il y a toujours trop de gens qui pensent et qui travaillent dans l'ignorance de cet axiome. Mais le moyen est tellement important, tellement difficile à posséder, il faut tant d'années d'études pour se rendre habile à tracer un contour, qu'on doit accueillir de bon cœur tout procédé inventé pour diminuer les difficultés et pour économiser le temps ; et, du reste, l'on sait que toujours on a cherché des procédés dans cette intention. On s'est servi de glaces ; on a employé la chambre obscure, dont on peut lire la description dans notre septième volume (1839, p. 374) ; il y a vingt-cinq ans, on parlait beaucoup du diagraphe Gavard ; enfin est arrivée la photographie, qui supprima toutes les difficultés et qui supprimerait l'art lui-même si l'art n'avait d'autre objet et d'autres moyens que l'imitation.

Or, de tous ces appareils et de tous ces procédés, aucun ne vaut celui inventé par Wollaston, physicien anglais, vers les premières années de notre siècle, et connu sous le nom de chambre claire (*càmera lucida*). Cette affirmation de supériorité que nous lui donnons comme dessinateur avait été proclamée par des savants tels que Gay-Lussac

et Arago, qui, en 1815, ont écrit dans les Annales de chimie que « la *camera lucida* est l'instrument le plus commode et le plus parfait qu'on ait imaginé jusqu'ici pour tracer avec fidélité sur le papier les contours d'un monument, d'une figure, etc. »

En effet, cet instrument entre dans la poche comme le ferait un étui à crayon, et si ce n'était la planchette pour appuyer une feuille de papier et un trépied pour supporter cette planchette, il ne serait d'aucun embarras. Son effet est produit par un prisme quadrangulaire P (fig. 1), dans lequel les rayons venus de l'objet O se brisent de manière à arriver dans la pupille et à paraître dans la direction DI. Ainsi le dessinateur aperçoit sur sa planchette toutes les images, tous les objets qu'il verrait devant lui s'il portait

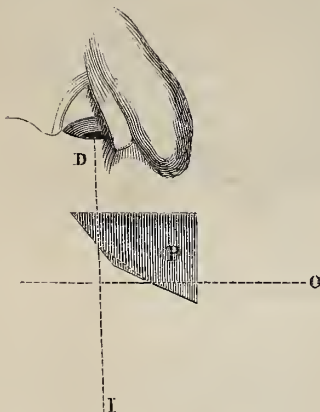


Fig. 1.

son regard dans une direction horizontale (voir la fig. 2). Or, attendu qu'il peut, tout en voyant ces objets, apercevoir également le crayon que tient sa main, il s'ensuit qu'il n'a qu'à calquer pour ainsi dire la nature. Pour un exposé plus complet de la construction de la *camera* et pour la théorie de ses effets, on pourra consulter un traité de physique moderne quelconque.

Malheureusement, l'usage de ce précieux instrument n'est pas aussi facile qu'on le croirait d'après l'exposé que nous venons de donner de la simplicité de sa construction. Il faut généralement un certain temps pour se le rendre familier, tellement que plusieurs de ceux qui essayent de l'adopter se découragent et renoncent à l'employer. Tantôt on ne met pas la pupille dans le rapport voulu avec l'angle du prisme, et, dans ce cas, on ne voit rien, ni image, ni crayon; tantôt, parce que l'on est placé dans un lieu peu éclairé, on voit l'image du modèle très-brillante, mais on ne voit plus le crayon qui doit en tracer les formes; une autre fois ces images semblent se déplacer et vaciller; enfin, par une inattention dans la position de la planchette, on obtient des croquis d'une inexactitude frappante.

Heureusement, d'habiles opticiens ont perfectionné l'invention de Wollaston de manière à faire disparaître quelques-uns de ces inconvénients, et on surmonte les autres avec un peu d'intelligence, de pratique et de patience.

La *camera lucida* est très-utile à l'amateur pour prendre avec exactitude dans la campagne les contours principaux d'un site, les coupures exactes d'un rocher, les proportions et les diverses parties d'un monument, la finesse et le nombre des détails d'ornementation; dans le cabinet, on peut s'en servir pour copier des tableaux, des gravures, en un mot toute espèce d'images qu'il serait trop difficile de dessiner à vue d'œil. Par ce moyen, non-seulement les contours qu'on trace sont exacts, mais la touche a de plus la fermeté que peut donner une main exercée.

Mais c'est surtout aux artistes que la chambre claire offre un précieux secours. En effet, quelque justesse qu'on ait acquise dans le jugement des yeux, quelque bonne volonté que l'on ait d'être exact, consciencieux et même naïf dans l'imitation de la nature, on commet souvent, sans s'en apercevoir, des inexactitudes étonnantes. Quel maître alors contrôlera notre trait avec plus de sévérité que la *camera lucida?*

Lorsque le modèle est posé ou choisi et qu'en cela l'artiste a déjà appliqué une grande partie de sa valeur personnelle, le sentiment n'a plus rien à faire avec l'imitation de certains détails, tels que broderies d'un costume, assises de pierres, dispositions d'arceaux, de grilles, de tuiles ou de fenêtres, moulures d'ornementation architecturale, toutes choses dont la copie n'exige que du temps, et le temps est toujours bon à économiser. Du reste, le trait obtenu par la chambre claire, s'il est sans verve, sans esprit, n'est pas la fin de l'œuvre; ce n'est qu'un fil pour guider la main qui viendra ensuite avec plus d'assurance, en regardant directement le modèle, mettre le cachet de l'intelligence et du sentiment. D'ailleurs les premiers traits obtenus par la *Camera lucida* ne sont pas comme une épreuve photographique, qui reproduit la nature telle quelle sans rien pouvoir changer ni élaguer. L'artiste qui voit son sujet à travers le prisme de sa machine a toute liberté de ne prendre que ce qu'il veut de son modèle, se réservant de remplacer des parties insignifiantes par d'autres plus convenables. Il peut effacer, modifier autant qu'il lui plaît, et se servir de cette machine sans blesser les droits de l'intelligence.

Ne serait-ce que pour voir sur un papier de dimensions déterminées, sans rien dessiner, les images, figures ou paysages qui se trouvent dans la nature comme épars, sans se présenter sous l'apparence d'un tableau, la *camera lucida* serait excellente à employer. Elle nous donne pour ainsi dire sur notre planchette le tableau que nous voulons faire, et nous pouvons ainsi bien juger de la manière dont nous devons disposer les principales lignes du tableau.



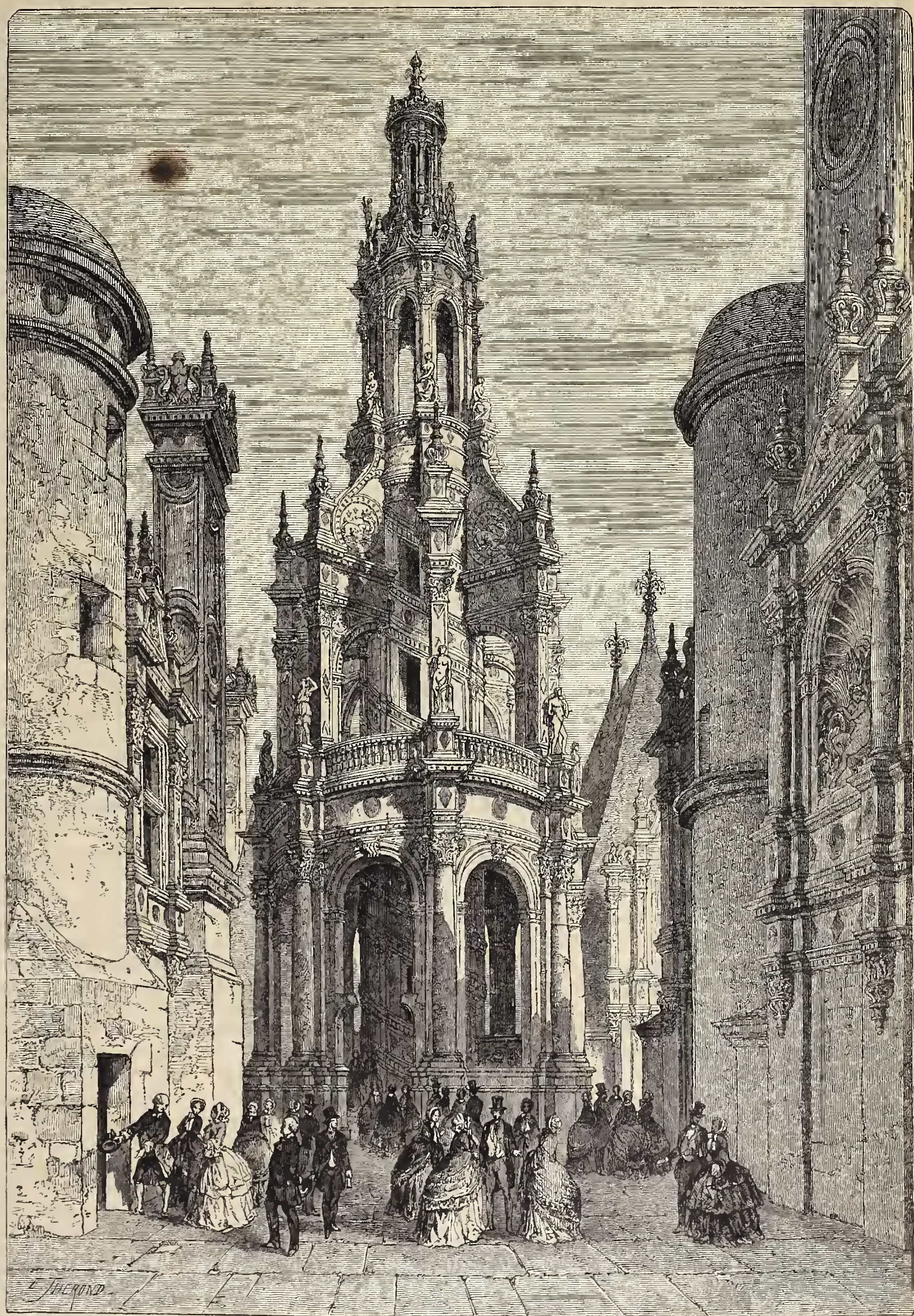
Fig. 2.

Enfin la chambre claire est un instrument précieux toutes les fois qu'il s'agit de faire une réduction; elle remplace avec grand avantage les opérations longues du pantographe ou du carrelage.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA LANTERNE DU CHATEAU DE CHAMBORD.

Voy. le Château de Chambord, t. X, 1842, p. 265.



Lanterne du château de Chambord. — Dessin de Thérond.

Nos lecteurs connaissent le château de Chambord. Nous avons donné, dans notre tome X, une description et une vue de l'ensemble de cet édifice, l'un des spécimens les plus intéressants de l'architecture de la Renaissance française.

Nous voulons parler aujourd'hui spécialement d'une des parties de cette « royalle maison », c'est-à-dire de la lanterne qui couronne l'escalier auquel Ducerceau, André Duchesne, Blondel et autres écrivains spéciaux accordent de si grands éloges.

« Les quatre tours du donjon, dit Blondel, ont chacune 60 pieds de diamètre. Au milieu de cet édifice s'élève une cinquième tour, qui a 30 pieds de diamètre sur 100 de hauteur, ce qui donne une forme pyramidale très-ingénieuse à ce monument. » Cette cinquième tour n'est autre que la lanterne représentée par notre gravure.

« Ce qui mérite de plus grands éloges, ajoute Blondel, c'est la disposition ingénieuse de cet escalier à double rampe se croisant l'une sur l'autre, et toutes deux communes à un même noyau, dont la décoration de l'extrémité supérieure fait le plus grand plaisir. En effet, on ne peut trop admirer la légèreté de son ordonnance, la hardiesse de son exécution et la délicatesse de ses ornements; perfection qui, aperçue de la plate-forme de ce château, frappe, étonne et laisse à peine concevoir comment on a pu parvenir à imaginer un dessin aussi pittoresque et comment on a pu le mettre en œuvre. »

Dans cet éloge de l'escalier de Chambord, Blondel comprend la lanterne, qui en est l'admirable couronnement. On la voit de la levée de la Loire et des hauteurs du château de Blois. Elle domine le pays, et permet ainsi aux regards d'embrasser une mer de verdure, sur laquelle plane un ciel presque toujours bleu.

François Ier l'avait sans doute demandée, afin d'avoir devant les yeux toute l'étendue de ce pays où s'était écoulée une partie de son enfance et où il serait volontiers revenu mourir. Il avait souvent chassé dans les forêts de Boulogne et de Bussy, dans les plaines de la Sologne, et de ce ressouvenir de sa première jeunesse naquit Chambord, dont il aimait le séjour. La dernière visite qu'il y fit eut lieu dans l'automne de 1545. La saison était bien choisie pour un adieu, et c'était un éternel adieu que François Ier venait faire à Chambord; car un an et quelques mois après, il mourait à Rambouillet.

La lanterne de Chambord a perdu sous la révolution quelques-uns de ses ornements, comme le reste de l'édifice. La fleur de lis qui la surmonte cependant a été épargnée. On voit encore les traces de merveilleuses sculptures dues à ces artistes de la Renaissance, qui semblent avoir eu un procédé particulier pour faire aussi vite qu'ils faisaient bien. L'F couronné et la salamandre enflammée (*Nudrisco il buono, e spengo il reo;* Je nourris le bon et j'éteins le mauvais) y figurent encore, ainsi que l'H, le D et le croissant de Henri II et le soleil, avec le *Nec pluribus impar* de Louis XIV.

On se rappelle le cri d'admiration poussé par Charles-Quint en apercevant de loin la lanterne de Chambord : « Il en fut émerveillé, dit un historien contemporain, et, à cette cause, il passa là quelques jours pour la délectation de la chasse aux daims qui étoient là dans un des plus beaux parcs de France et à très-grande foison. »

Ajoutons un autre souvenir. Ce fut à Chambord que l'on fit, en 1554, l'essai des arquebuses perfectionnées par d'Andelot, général de l'infanterie française, et dont l'usage commença dès lors à s'introduire pour la chasse.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

I.

Quelques années avant l'avénement de Richelieu au ministère, messire Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, mourut, dans son manoir, des suites de ses nombreuses blessures, laissant une veuve de vingt ans.

— Ma mie, lui dit-il avant d'expirer, je fie à votre conduite ma maison et l'enfant que vous devez mettre au monde; fille ou garçon, j'entends que vous en ayez l'entière direction. Adieu; soyez bénie pour le bonheur que vous m'avez donné; je quitte la vie plein d'assurance en vos vertus.

Renée de Bellesargues, dame de Montarmé, aimait ardemment son mari, bien qu'il eût trente ans de plus qu'elle, et qu'on l'eût mariée sans la consulter. Sa douleur fut poignante; mais elle sut la maîtriser, et supporter avec courage cette cruelle séparation. Elle était mère; elle devait vivre pour son enfant.

Deux mois après que Jacques Pardel eut été déposé dans la sépulture de famille, les parents, les amis, les serviteurs, les vassaux, agenouillés dans la grande salle et dans les galeries du château, priaient pour l'enfant qui venait au monde. Tout à coup, la portière en tapisserie des appartements intérieurs se souleva, et le sire de Bellesargues parut tenant son petit-fils dans ses mains. A l'instant, le tintement d'une cloche annonça aux hameaux voisins qu'un seigneur venait de leur naître.

Suivant un vieil usage, le plus ancien écuyer du défunt seigneur, Olivier Lacoste, armé comme aux jours des combats, s'avança et détacha sa cuirasse, la présenta au sire de Bellesargues, et reçut le nouveau-né dans ce berceau d'acier. Puis, tenant de sa main droite la lame de son épée, de sorte que la croix de la poignée projetait son ombre sur la poitrine de l'enfant, il s'écria d'une voix forte :

— Fils de notre maître, afin que vous n'ayez point faute de guide en cette vie, je vous en baille un : c'est l'exemple de votre père que je vous adjure, au nom de votre Seigneur, d'avoir toujours devant les yeux.

Dès les premiers instants de la vie de son fils, Renée montra qu'elle entendait, conformément aux dernières volontés de son mari, avoir l'entière direction de cet enfant. Quoi que pussent lui dire père, mère, tantes, matrones, chirurgien, elle voulut à toute force l'allaiter elle-même. Ce n'était guère l'usage alors, surtout parmi les femmes de son rang. Les familles les plus distinguées envoyaient leurs enfants en nourrice. Montaigne, ce novateur en éducation, ne fit pas autrement pour les siens. Il est vrai qu'il lui en mourut ainsi cinq ou six; mais il nous avoue lui-même qu'*il ne luy en fascha guère*. La dame de Montarmé, mère d'un fils unique et posthume, n'était pas assez riche en enfants pour faire ainsi tranquillement la part de la mort. Au moment où ses femmes reprirent le nouveau-né des mains de l'écuyer, elle se le fit apporter, le pressa des deux bras contre son sein, et déclara que nul ne l'en ôterait.

On lui fit les plus sinistres prédictions, tant pour elle que pour le précieux héritier. Mais l'événement les démentit toutes; jamais on ne vit plus beau nourrisson, plus fraîche et plus charmante nourrice. Renée brava aussi les usages et les préjugés de son temps, en refusant formellement de laisser garrotter son fils dans un maillot. Les vêtement *à l'anglaise* n'étaient pas connus alors en France; elle inventa des ajustements qui couvraient, sans les gêner, les membres délicats de l'enfant, et lui permettaient de les étendre et de les mouvoir en tous sens. Les nourrices, berceuses, remueuses, auraient jeté les hauts cris si on leur avait donné à porter ce petit corps souple et sans consistance, au lieu du commode paquet qui se tenait roide comme un bâton, et qu'au besoin l'on suspendait à un clou. Mais Renée ne recourait guère à leurs services; jour et nuit l'enfant était à ses côtés, dans ses bras, sur ses genoux. Seule elle l'habillait, le levait, le promenait, l'apaisait, l'en-

dormait. Elle ne s'épargna aucune fatigue : aussi elle ne perdit aucune des joies maternelles. Elle eut le bonheur de suivre jour par jour, heure par heure, le lent et doux éveil du sentiment et de l'intelligence. Le premier sourire, ce soleil des mères, c'est à elle qu'il s'adressa. C'est vers elle que se tendaient les petits bras; c'est à son cou qu'ils s'enlaçaient. Quelles heures de délices passées à voir son Jacques s'ébattre, demi-nu, dans son berceau, ou en plein air, sur le gazon, à entendre ses gazouillements d'oiseau, ses frais éclats de rire! Il va sans dire qu'elle ne le tint jamais suspendu à ces lisières qui enfoncent la poitrine et courbent le dos et les jambes sous prétexte d'enseigner à marcher. Il ne marcha que quand il voulut; mais il le voulut de bonne heure. A neuf mois, il commença à courir à quatre beaux pieds; à dix, il se dressa et se tint en équilibre; avant son année révolue, il *s'abandonna*, comme disent les bonnes femmes; il fit une douzaine de pas vers sa mère, qui le contemplait agenouillée et osant à peine respirer, et il vint se jeter dans ses bras, tout glorieux d'un tel exploit. Vinrent les premiers essais de langage, le gentil jargon compris de la mère seule... Ah! douces années printanières, paradis des mères et des enfants, comme vous passez vite!

Elles passèrent d'autant plus vite pour Renée, qu'elle avait accepté plus au sérieux sa tâche de mère tutrice. Son Jacques, ce n'était pas seulement pour elle l'ange consolateur que Dieu lui avait envoyé pour essuyer ses larmes de veuve, c'était un gentilhomme qu'elle devait élever pour qu'il soutînt dignement le nom de ses ancêtres, une âme immortelle qu'elle devait préparer pour le ciel. A mesure que l'enfant grandissait, que ses facultés naissantes prenaient plus d'essor, la tâche augmentait en importance comme en difficulté

L'éducation d'un fils est, pour une veuve, une œuvre bien rude! Même quand le père ne s'en mêle pas du tout, son nom seul est un porte-respect; l'autorité paternelle est une armée de réserve qui, campée sur les hauteurs, tient en échec la troupe légère. Pour une pauvre femme, quel mot terrible que celui de responsabilité! Quelles craintes perpétuelles d'être ou trop faible ou trop dure!

Guidée par sa piété et sa droite raison, la dame de Montarmé navigua sûrement sur cette mer semée d'écueils. Elle ne voulut point envoyer son fils au collége. Mais si elle le gardait sous ses ailes, ce n'était point pour qu'il s'y efféminât. Surmontant bravement toutes ses peurs de mère, elle l'accoutuma de bonne heure au froid, à la fatigue; il couchait sur la dure, et sans feu; il se levait à l'aube; en toute saison et par tous les temps, on le voyait courir nu-tête et en pourpoint de toile. Il n'avait pas encore perdu ses jolies dents de lait qu'il grimpait aux plus hautes branches des arbres, montait à cru sur le cou d'un gros cheval, et nageait comme un poisson, soit dans un bel étang limpide, soit dans une petite anse tranquille de la rivière qui coulait au bas de la colline. Armé d'une arbalète proportionnée à sa taille, il exerçait, des heures durant, son coup d'œil et son adresse.

Au moyen âge, cette éducation aurait suffi. Mais il était passé le temps où la coutume de France voulait qu'un gentilhomme ne sût rien faire, où le seigneur apposait sa croix au bas des actes, ne sachant, en sa qualité de noble, ni lire ni écrire. Le soleil de la renaissance avait aussi répandu sa clarté sur les châteaux; on était dans un siècle docte et lettré, pour ne pas dire un peu pédant. Les princesses, les grandes dames, priaient les Montaigne, les Duplessis-Mornay, de leur donner, pour leurs héritiers, un plan d'études. Renée avait, dès longtemps et sans aide, dressé le sien.

Là, comme pour la première nourriture, elle put d'abord suffire à tout. Elle était lettrée. Or, en ce temps, pas de milieu pour les femmes : ou bien on leur enseignait tout simplement à prier Dieu, à filer, à coudre et à broder; ou bien elles recevaient une éducation d'homme. Enfant, Renée avait assisté aux leçons de ses frères, et en avait profité beaucoup mieux que ces turbulents jeunes gentilhommes. Leur précepteur, l'entendant une fois souffler à son frère la leçon que celui-ci ne pouvait réciter, demanda au sire de Bellesargues la permission d'instruire aussi sa fille, pour encourager les garçons et leur faire honte. Cette demande. appuyée des ardentes supplications de Renée, fut accordée, et l'intelligente jeune fille acquit, en peu d'années, une érudition à faire trembler les plus instruites des dames de nos jours.

Lorsque, à dix-sept ans, Renée fut amenée par Jacques Pardel dans le château de Montarmé, ses habitudes studieuses l'aidèrent à passer les longues heures que lui faisaient les fréquentes absences de son mari. Devenue mère, ses connaissances lui devinrent plus précieuses encore. Que de choses une mère peut enseigner à son fils comme en se jouant! N'est-ce pas elle qui joint ses petites mains pour la première prière? N'est-ce pas à elle encore qu'il appartient de lui faire distinguer les couleurs, de lui apprendre à compter, de l'initier aux redoutables mystères de l'alphabet? N'est-ce pas elle qui lui donnera la correction du langage, la grâce et l'élégance des manières? Renée pouvait plus encore. Le latin, le grec, élèvent ordinairement une barrière entre les fils et leur mère; cette barrière, elle la pouvait franchir, et enseigner elle-même à son fils les éléments de ces langues. Les leçons se prenaient un peu partout : en hiver et les jours de pluie, dans une tourelle dont Renée avait fait sa bibliothèque et sa chambre de travail, et d'où l'on découvrait de vastes champs arrosés par le fleuve; les jours de beau temps, sur la terrasse, dans le verger, au bord de l'eau, souvent à l'ombre de deux gros châtaigniers plantés au sommet du coteau, à quelque cent pas du manoir, et sous lesquels l'herbe croissait épaisse et fine comme un tapis de velours. Mainte fois les questions de l'enfant, les réponses de la mère, faisaient un peu perdre de vue le thème prescrit pour la leçon du jour. Qu'importe, si, en ces entretiens, la mère instillait doucement dans l'âme de son écolier quelque chose de la sienne : la foi, l'honneur, l'amour du vrai et du beau!

Le moment devait pourtant venir où, comme il arrive en toute éducation domestique, l'intervention d'une main étrangère allait être nécessaire, où l'écolier, sentant croître sa force corporelle, risquait de devenir indocile, et l'institutrice impatiente. Renée prévit le danger avant qu'il fût là. Elle sentit qu'elle devait réserver son autorité saine et entière pour l'éducation morale, et ne pas risquer de l'user sans fruit en étant toujours seule vis-à-vis de son enfant. Maître Labierge, son ancien précepteur, vivait encore chez le sire de Bellesargues, en qualité de chapelain. Renée demanda à son père de le lui céder. Le bon vieux savant accepta joyeusement la charge d'instruire le fils comme il avait instruit la mère. Il secoua la tête, il est vrai, quand il lui fut signifié qu'il ne devait employer, dans l'éducation de Jacques, ni le fouet ni la férule.

— Vous ne m'avez jamais battue, mon cher maître, lui disait Renée en riant, et pourtant vous n'avez pas trop mal réussi avec moi. Mes frères, tant et si bien fouettés, n'en ont pas été plus savants pour cela.

— Ah! noble dame, s'écriait maître Labierge, vous étiez une volontaire dans l'armée des lettres, et ne pouviez être soumise à la discipline des hommes d'armes. Mais messire Jacques, quoique très-bien préparé, grâce à vos soins, ne me paraît pas tenir l'étude en même amour et passion que vous faisiez.

— Le fouet serait un mauvais moyen pour la lui faire aimer, répliqua Renée de ce ton ferme et doux qui annon-

çait une résolution immuable. Je ne veux pas plus du fouet pour lui que je n'ai voulu du maillot. On me prédisait que, faute d'être emmaillotté, il serait tors et débile; voyez comme il est droit et fort! Son esprit, de même, n'en sera que plus fort et plus droit pour être dressé par honneur, et non par crainte lâche et servile.

Comme l'avait jugé le précepteur, Jacques n'était pas passionné pour l'étude. Mais il avait une facile et forte mémoire, et, dans ce cœur affectueux, la peur de chagriner sa mère et le désir de la contenter étaient de puissants stimulants. Maître Labierge, bien que désarmé de ce fouet, sans lequel un pédagogue lui semblait un capitaine sans épée, un roi sans sceptre, une abeille sans aiguillon, trouva dans son élève application et docilité suffisantes, et put espérer que, s'il n'en faisait pas un prodige, à tout le moins n'en recevrait-il pas déshonneur. Dans les poëmes et les histoires, le jeune gentilhomme n'aimait que les récits de guerre et d'aventures. Il n'était pas très-grand liseur; mais le Plutarque d'Amyot, qu'il avait lu tout enfant avec sa mère, *lui souriait toujours*, comme à Henri IV, *d'une fraîche nouvelleté*. Lorsque, dans les veillées d'hiver, à côté du rouet de sa mère, ou, dans les longs jours d'été, étendu sur l'herbe, les coudes sur la terre et la tête dans les mains, il lisait, quiconque se fût approché l'aurait vu absorbé dans la vie de Pélopidas ou dans celle d'Annibal.

La suite à la prochaine livraison.

AU BORD DE LA MER.

D'où vient le charme particulier qu'ont pour nous les paysages situés au bord de la mer, le souvenir profond qu'ils laissent dans notre mémoire et qu'après de longues années nous sentons se réveiller en nous avec une persistance singulière, au milieu de tant d'autres impressions déjà presque effacées? C'est là que, du fond de nos villes et de nos maisons de pierre, nous retournons par la pensée; c'est là que nous voudrions aller planter notre tente et achever notre vie.

Ce puissant attrait des campagnes voisines de l'Océan tient sans doute au contraste d'une nature paisible et abritée, douce et hospitalière, avec une nature sauvage et immense, terrible et sublime, qui tout à la fois nous effraye et nous exalte. Ici, le calme et le repos; là, l'agitation incessante, le mouvement infatigable qui tout à coup, par un caprice subit, s'emporte jusqu'à la violence, jusqu'à la fureur. Ici, les horizons restreints, les rassurants asiles, le sol fidèle et tapissé de moelleux gazons, les gais troupeaux couchés à l'ombre des verts feuillages; là, l'infini, l'abîme sans bords et sans fond, la vague perfide qui toujours se dérobe, une beauté qui nous attire et nous menace, une horreur qui nous épouvante et nous fascine; à côté des doux bruits de la terre, des voix humaines, des chants d'oiseaux, les cris rauques de la tempête et l'éternelle plainte des flots. De là l'activité de l'esprit toujours excitée, les pensées les plus diverses simultanément entretenues, la vie humaine représentée dans ses contrastes les plus saisissants par l'image de la paix, du bonheur et des orageuses passions; enfin tout le clavier de l'âme continuellement ébranlé et remplissant notre être d'une vivante harmonie. Une campagne qui n'a pour horizon que d'autres campagnes semblables à elle, une riante vallée mollement assise entre ses coteaux boisés, une plaine fertile n'offrant d'autres oppositions que celles de ses prés verts et de ses moissons dorées, ne peuvent produire sur nous une impression aussi durable. Toujours bercée par les mêmes harmonies, notre imagination ferme ses ailes et finit par s'endormir. Le printemps perpétuel, rêvé par les poëtes et les architectes de cités idéales, serait bien loin de valoir notre pauvre printemps, avec ses pâles rayons et ses fleurs à peine écloses, s'échappant, tout ému de sa victoire, des bras glacés de l'hiver.



Les Graves, au bord de la mer, à Villerville (Calvados), par Daubigny. — Dessin de Lavieille.

DE L'ORFÉVRERIE MODERNE.

L'opération par laquelle commence l'orfévre est celle de la *retreinte;* c'est le travail du marteau ou du maillet qui force la matière à s'étendre et à prendre la forme voulue. Puis la pièce est livrée au tour si elle doit être ronde ou ovale, dressée à la lime si elle doit avoir d'autres contours.

Il s'agit ensuite d'attacher à cette forme principale les

morceaux qui doivent la compléter, c'est-à-dire les becs, les anses, les divers ornements rapportés, lesquels sont généralement fondus et ciselés. Pour les réunir, on a recours à l'opération du montage à vis et à écrous, ou plutôt à la soudure, car aujourd'hui le montage n'est plus guère employé en orfévrerie. L'argent fondant à 1 000 degrés, on emploie trois principales soudures à différents titres, conséquemment à différents degrés de fusibilité; la première contient un dixième d'alliage, la deuxième un sixième, et la troisième un quart.

Il y a une douzaine d'années, on soudait encore à feu couvert. Ainsi, après avoir attaché ensemble, à l'aide de fil de fer, les pièces que l'on voulait souder, on les recouvrait de charbons de bois ardents, et elles se reliaient ensemble à mesure que fondait la soudure. Il fallait deviner l'instant précis où cette opération invisible était arrivée à son point et à sa perfection; autrement on s'exposait soit à refaire toute sa besogne si l'annexion n'était pas complète, soit à perdre la pièce elle-même, qui avait fondu avec sa soudure.

Ensuite on a essayé de souder à la vapeur d'essence de térébenthine; mais cette méthode a été promptement délaissée, à cause de l'odeur et aussi de la cherté. Maintenant, on soude au gaz.

Le jet de flamme est lancé au moyen d'un soufflet mû par le pied de l'ouvrier, qui, libre de ses deux mains, présente la pièce au feu, la surveille, et juge à son aise du degré de fusion qui lui est nécessaire. La pièce une fois refroidie, le ciseleur répare les quelques désordres que la chaleur lui a occasionnés, puis on la polit, et finalement on en brunit certaines parties, les autres restant quelquefois sur le travail de l'outil.



Fontaine à thé, par L. Lecointe. — Dessin de Thérond.

La ciselure est, après la création du modèle, l'opération de l'orfévrerie moderne qui touche le plus à l'art.

Il y a les ciseleurs réparateurs et les ciseleurs proprement dits, les artisans et les artistes. Les premiers sont chargés de réparer les épreuves sorties de la fonte, et ceux-là s'exercent particulièrement sur les bronzes, les pendules, etc. Les seconds, les véritables ciseleurs, sont chargés de modeler le métal comme le sculpteur modèle l'argile.

Après avoir dessiné sur la pièce les ornements ou les figures que l'on veut exécuter, on la fixe sur un boulet garni de ciment (brique pilée, avec suif et résine); puis, en frappant sur le ciselet d'une certaine manière, on force la matière à descendre pour obtenir les fonds, et, retournant ensuite la pièce, on agit de même pour obtenir les reliefs.

Une fois cette préparation achevée, on commence à modeler; c'est-à-dire qu'après avoir dessiné le sujet, on lui donne le sentiment et l'expression. Mais souvent, par l'effet du travail de l'outil, les saillies baissent tandis que les fonds s'élèvent, et le martelage du ciselet écrouit la matière au point qu'elle ne peut plus être travaillée; la pièce est alors mise sur un feu doux, et le travail du ciselet recommence. On emploie ce moyen jusqu'à quatre ou cinq fois pour une seule pièce, en ayant grand soin de régler le degré de chaleur sur le degré d'avancement du travail.

Comme on le voit, la ciselure est un art, et le ciseleur un sculpteur. Hirstein (de Strasbourg) a reproduit sur un vase en vermeil le fameux bas-relief de Thorwaldsen représentant l'Entrée d'Alexandre à Babylone. Antoine Vechte a exécuté de merveilleuses fantaisies sur une foule de bou-

cliers, de vases et autres objets. On peut citer beaucoup d'autres noms encore; nos lecteurs savent que l'art des Benvenuto Cellini, des Martin Schœn, des François Briot et des Germain n'est pas abandonné.

La fontaine à thé dont nous donnons le dessin a été composée et modelée entièrement par M. L. Lecointe. Les moyens de fabrication employés ont été ceux que nous venons de décrire. Les figures sont fondues et ciselées, et, ainsi que les ornements en bas-relief faits au repoussé, elles ont été exécutées par des ouvriers habiles. Cette fontaine a 70 centimètres de hauteur, et elle peut contenir 30 litres d'eau chauffée à l'aide d'une lampe invisible. Sa valeur intrinsèque en argent est de 4 000 francs; sa valeur extrinsèque, de 15 000 francs. Les armes de la famille pour laquelle elle a été exécutée en sont les principales décorations : la couronne ducale, l'écusson avec l'aigle à deux têtes, la devise et les supports d'Hercule.

LA COURONNE DE ROSES.

Aux beaux jours de mai, dans la prairie en fleurs, de nobles jouvenceaux joutaient, chevauchaient, pour mériter la couronne de roses. Ils ne voulaient pas d'une main efféminée tresser eux-mêmes les fleurs de la prairie; ils voulaient, comme noble récompense, les recevoir des mains de la jeune fille.

Elle est assise à l'ombre, silencieuse; chacun la regarde avec étonnement, car aujourd'hui, pour la première fois, elle apparaît dans la fleur de la jeunesse. Des guirlandes de roses enveloppent sa tête comme un diadème.

Voici qu'un cavalier couvert de fer s'avance sur un cheval épuisé; il laisse pencher sa lance comme un combattant accablé de lassitude; il incline la tête comme un homme assoupi. Ses joues sont creuses, ses cheveux sont blancs; la bride s'est échappée de ses mains. Soudain, il se relève effrayé, on dirait qu'il sort d'un songe.

« Salut à vous dans cette prairie, belle demoiselle et nobles sires ! Il ne faut pas que ma vue assombrisse vos fronts; je verrai volontiers vos jeux. Volontiers avec vous je briserais une lance; mais mon bras tremble, mes genoux chancellent.

» Je connais vos passe-temps, j'ai blanchi au milieu des lances et des épées; la cotte de mailles n'a jamais quitté mon corps. Sur terre combats et blessures, et sur mer vagues et tempêtes, je n'ai jamais trouvé le repos que pendant un an, dans une sombre tour.

» Hélas ! jours et nuits perdus ! Jamais l'amour ne m'a réjoui, jamais blanche main n'a pressé ma rude main. Que ne puis-je rajeunir ! j'apprendrais à jouer de la lyre; je chanterais des chants d'amour, et, aux beaux jours de mai, dans la prairie en fleurs, je voudrais joyeusement jouter, chevaucher, pour mériter la couronne de roses.

» Hélas ! je suis né trop tôt ! Aujourd'hui commence l'âge d'or. Haines et colères se sont éteintes; le printemps est revenu. Et je descends dans la nuit et la poussière, sur moi se referme la pierre du tombeau. »

Quand le vieillard eut parlé, il ferma ses pâles lèvres. Ses yeux s'éteignirent; il va tomber de cheval, les nobles pages le déposent sur le gazon. Hélas ! aucun baume ne peut le sauver, aucune voix ne le réveille.

La jeune fille descend de son trône de fleurs; elle s'incline tristement vers lui, et place sur sa tête la couronne de roses : « Sois le roi de la fête de mai, dit-elle, nul n'a fait autant que toi. A toi, bien que tu ne puisses en jouir, à toi, vieillard, la couronne de roses ! » [1]

[1] Poésie d'Uhland, traduite par M. Frédéric Sœhnée.

TALENT ET VERTU.

Benjamin Constant, voulant flatter Chateaubriand qui venait de lui rendre un service, dit à propos de lui, dans une lettre à Mme Récamier [1] : « Le talent est toujours une vertu. » Le mot est étrange, et, en songeant à la fine intelligence de Benjamin Constant, on serait tenté d'y soupçonner quelque intention malicieuse. Est-ce que nous ne connaissons pas les talents du vice et même ceux du crime ? Talent de l'écrivain ou de l'artiste qui se complaît à épancher ses mauvaises passions sans crainte de corrompre les mœurs ; talent du séducteur qui, sous le masque d'une spirituelle amabilité, cherche à séduire et sacrifie à son égoïsme la paix et l'honneur des familles; talent du spéculateur qui ruse, ment, trompe, et fonde sa fortune sur la ruine des autres; talent de l'ambitieux qui, pour dresser de plus en plus haut à son orgueil un trône solitaire, abaisse, asservit, avilit tout ce qui l'entoure; et combien d'autres encore ! Si peu que l'on connaisse de l'histoire universelle, est-il possible d'oublier un seul instant tous ces grands criminels qui ont passé sur la terre comme des fléaux, monstres de génie, auxquels l'erreur et la servitude ont élevé des statues, et que la postérité, mieux éclairée, abhorre avec justice ! Remarquons cependant que le sophisme de Benjamin Constant est en quelque sorte une monnaie courante dans les conversations de notre temps. Ne le retrouvons-nous pas, en effet, presque chaque jour, dans de petits dialogues qui commencent à peu près ainsi :

A. — X est un homme bien improbe, bien menteur !

B. — Oui ; mais c'est un homme bien habile !

Et le léger sourire d'admiration qui accompagne cette réponse témoigne assez que, dans la pensée de B, l'éloge d'habileté doit effacer le reproche d'improbité et de mensonge qu'on adressait à X. D'où l'on serait peut-être fondé à croire que si B se découvrait un jour assez d'habileté, la crainte de passer pour improbe et menteur ne l'arrêterait guère.

CE QU'ÉTAIT DAGOBERT POUR SES CONTEMPORAINS.

Demandez à un enfant ce qu'était le roi Dagobert, il sourit... car la vieille chanson populaire n'éveille dans sa pensée qu'une image grotesque; mais ouvrez les chroniqueurs semi-barbares, qui nous ont dit le peu que nous savons sur le septième siècle, et vous y lirez ces mots : « Le roi Dagobert, ardent, beau, et si célèbre que nul avant lui, entre tous les rois des Francs, ne peut lui être comparé [2]. » (Voy. la Vie de saint Éloi, évêque de Noyon, traduite par Ch. Barthélemy.)

L'ÉRUDITION.

Les sciences physiques sont comprises depuis plus de deux cents ans; les sciences de l'humanité sont encore dans leur enfance : très-peu de personnes en voient le but et l'unité. Pour désigner l'ensemble des travaux qui les composent, on ne trouve d'autre mot que celui d'*érudition*, lequel est chez nous à peu près synonyme de hors-d'œuvre amusant et de passe-temps agréable. On comprend le physicien et le chimiste, on comprend l'artiste et le poëte; mais l'érudit n'est aux yeux du vulgaire, et même de bien

[1] *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier.*

[2] « Rex Dagobertus, torrens, pulcher, et inclytus ita ut nullus ei » similis fuerit in cunctis retro Francorum regibus, etc. »

des esprits délicats, qu'un meuble inutile, quelque chose d'analogue à ces vieux abbés lettrés qui faisaient partie de l'ameublement d'un château au même titre que la bibliothèque.

Il y a là une très-grande méprise, entretenue et par la distraction du public et aussi, il faut le dire, par la faute des érudits qui trop souvent ne voient dans leurs travaux que l'élément d'une curiosité assez frivole. Entre tous les phénomènes livrés à notre étude, l'existence et le développement de l'humanité sont le plus extraordinaire. Or, comment connaître l'humanité, si ce n'est par les procédés mêmes qui nous servent à connaître la nature, je veux dire en recherchant les traces qui nous sont restées de ses révolutions successives? L'histoire n'est possible que par l'étude immédiate des monuments, et ces monuments ne sont pas abordables sans les recherches spéciales du philologue ou de l'antiquaire.

Ce qu'on appelle l'*érudition* n'est donc pas, comme on le croit souvent, une simple fantaisie : c'est une science sérieuse, ayant un but philosophique élevé ; c'est la science des produits de l'esprit humain.

Les spécialités scientifiques sont le grand scandale des gens du monde, comme les généralités sont le scandale des savants. La vérité est, ce me semble, que les spécialités n'ont de sens qu'en vue des généralités, mais que les généralités à leur tour ne sont rendues possibles que par les études les plus minutieuses. C'est dans la philosophie qu'il faut chercher la véritable valeur de la philologie. Là est la dignité de toute recherche particulière et des derniers détails d'érudition qui n'ont point de sens pour les esprits superficiels et légers. Il n'y a pas de recherche inutile ou frivole ; il n'est pas d'étude, quelque mince qu'en paraisse l'objet, qui n'apporte son trait de lumière à la science du tout, à la vraie philosophie des réalités. Les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des détails sont nécessairement creux et factices, tandis que les recherches particulières, même dénuées de l'esprit philosophique, peuvent être du plus grand prix quand elles sont exactes et conduites suivant une sévère méthode. L'esprit de la science est cette communauté intellectuelle qui rattache l'un à l'autre l'érudit et le penseur, fait à chacun d'eux sa part méritée, et confond dans une même fin leurs rôles divers. (1)

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez p. 15, 97.

LE MUSÉE DE HARLEM.

En traversant le bois, j'avais remarqué un très-grand édifice, une maison du dix-huitième siècle, dont la façade à colonnade est d'apparence royale : vaste grille, groupe du Laocoon, larges rampes en fer à cheval que gardent des lions de marbre et qui conduisent les voitures et les piétons, par une pente insensible, au premier étage. J'apprends que cette belle villa, connue sous le nom du Pavillon ou de la Maison de Hope (banquier qui l'a fait construire), renferme une collection de tableaux des maîtres vivants. Elle a appartenu au roi de Hollande, Louis-Napoléon.

Ce musée est le plus pauvre de tous ceux que j'ai vus dans mon voyage. La déception est d'autant plus grande que la magnificence de l'édifice semble annoncer des merveilles :

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

En entrant, le premier tableau qui attire les regards,

(1) Ernest Renan.

étrange vicissitude des événements humains! représente une glorification de la bataille de Waterloo. Nos généraux prisonniers y expriment la consternation d'une façon qui ferait rire s'il s'agissait de moins graves douleurs, tandis qu'au milieu de la toile, Wellington à cheval, en costume bourgeois, cravate blanche, habit et manteau noirs, triomphe et rayonne de plaisir. En conscience, le ressentiment national n'est pour rien dans l'opinion que j'ai conservée du mérite de ce tableau de M. J.-W. Pieneman ; mais, réellement, c'est une œuvre très-médiocre.

On peut être plus sévère encore pour un tableau où M. C. Kruseman a consacré, sans doute par ordre, un bien petit événement dans un très-large cadre : la blessure du cheval de Son Altesse Royale le prince d'Orange à Bautersum, en 1831. Le prince, à pied, montre aux officiers qui l'entourent, avec un geste étrangement emphatique, son cheval blessé ; les officiers cherchent à exprimer, de toutes les manières possibles, les sentiments les plus exagérés, leur effroi pour le danger passé et leur admiration pour le sang-froid du prince. Les physionomies et les gestes sont aussi ridicules que la conception du tableau. Ce prince n'a-t-il pas dû rougir un peu de toute cette peine prise pour apprendre à la postérité qu'il ne s'est pas laissé tomber en pâmoison en voyant son cheval blessé?

La peinture d'histoire a toujours été malheureuse dans ses tentatives pour s'acclimater en Hollande. « Quelque habiles qu'aient été les peintres hollandais, ils se sont élevés rarement à la pureté du goût et à la grandeur des idées et des caractères. » (Diderot.) C'est trop dire, du moins quant au goût : le goût est de tous les genres et peut être aussi pur dans la peinture d'une cuisine ou d'un abreuvoir que dans une scène religieuse ou historique. Ruysdaël, Berghem, Wouwermans, tous trois nés à Harlem, ne manquaient pas de goût assurément. Il est plus permis de contester à l'école hollandaise la « grandeur des idées. » Personne, sans doute, ne s'aviserait aujourd'hui de la refuser, par exemple, à Rembrandt. Qui ne se rappelle avec émotion sa *Résurrection de Lazare !* Mais Rembrandt n'est guère qu'une glorieuse exception. On peut donc demander sans injustice pourquoi les Hollandais ont toujours eu si peu d'aptitude pour la représentation poétique des grandes scènes de la religion et de l'histoire. M. Van-Westrheene, dans un excellent ouvrage (1), donne pour explication qu'ils manquent d'idéalisme. Réponse fort sensée, mais qui s'enferme dans un cercle vicieux. Pourquoi manquent-ils d'idéalisme? Les sujets de haute et noble inspiration ne sont pas rares dans les annales de la Hollande. Les histoires des républiques italiennes ne sont pas plus héroïques et plus dignes de souvenir que celle de ce petit peuple qui en tout temps a su défendre si admirablement son indépendance et sa liberté. Le génie seul de ses artistes lui a fait défaut. On s'en étonnerait moins si la Hollande n'avait pas le don de la peinture ; mais elle y excelle incontestablement dans les genres secondaires : son école a des coloristes, de fermes dessinateurs, des esprits méditatifs et patients. Comment le sol qui fait naître les grandes vertus ne produit-il pas de même les génies qui en doivent illustrer la mémoire?

Il importe de noter que Harlem s'honore d'être aussi la patrie d'un peintre bien éminent, Van-der-Helst (2), d'Adrien Brauwer (3) et de l'architecte Van-Kampen ; n'oublions pas qu'elle a été le séjour habituel d'autres artistes remarquables, par exemple, de Goltzius (4).

J'achève rapidement le tour de la galerie. Quelques paysages, des vues d'intérieur, feraient honneur à un meil-

(1) Voy. notre t. XXVII (1859), p. 67.
(2) Voy. t. XVI (1848), p. 249.
(3) Voy. t. Ier (1833), p. 368, et t. VIII (1840), p. 107
(4) Voy. plus haut, p. 155.

leur musée. M. J.-W. Pieneman (déjà cité) a fait les portraits d'un acteur nommé Andries Snoek et de la tragédienne Wattier-Ziezenis. C'étaient ou ce sont peut-être là de très-habiles artistes dramatiques : nous ne savons presque rien du théâtre hollandais. En est-il aujourd'hui comme au temps de Diderot, qui dit : « Les acteurs ont des métiers, et font quelque commerce. Les actrices sont médiocrement vêtues et toutes honnêtes. » Le même auteur ajoute : « Tous les ans on joue une pièce contre la tyrannie espagnole. » Cet usage du dernier siècle rend moins extraordinaire le carillon de Harlem dans le nôtre.

Je sors et chemine, m'abandonnant au hasard qui me ramène vers le marché aux grains, en face d'un pont dessiné l'an dernier par M. Rouargue. Je cherche des yeux un passant à interroger ; c'est en vain : le quai est désert. J'entre donc résolûment dans une pharmacie du coin : j'ai coutume de préférer les pharmaciens aux autres commerçants, quand je ne vois pas de libraires à proximité.

— Ce pont, dis-je du ton le plus doux, n'est-il pas celui qu'on appelle le pont du Lait? (M. Rouargue me l'avait désigné ainsi.)

Le pharmacien me regarde d'un air si étrange, et ces mots « pont du Lait » paraissent le plonger dans une stupéfaction si profonde, qu'après deux ou trois minutes d'attente, ne recevant aucune réponse, je m'excuse, salue, et me retire. Je n'aperçois personne sur ce pont décoré d'une lourde machine à bascule qui appelle de loin les regards ; je ne sais lui découvrir aucun autre mérite.

Je passe de nouveau devant la boutique du pharmacien : il a le visage collé contre ses vitres entre deux têtes de femmes assez jolies ; il leur a sans doute communiqué son étonnement, mais il y paraît peu. A la Haye, Bob assurait n'avoir jamais observé le moindre point d'interrogation dans le regard d'une Hollandaise, et c'était surtout en cela, selon lui, qu'elles se distinguaient des Françaises et particulièrement des Parisiennes, dont la curiosité intellectuelle



Le Pont du Lait, à Harlem. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

semble toujours en éveil et active parfois jusqu'à l'impatience. Quoi qu'il en soit, les Hollandais aiment leurs femmes telles qu'elles sont, et on leur accordera bien qu'ils sont à cet égard les meilleurs juges. Parmi les voyageurs, les uns admirent, de parti pris, tout ce qui est nouveau, les autres emportent avec eux, à leur insu, les types de leur pays comme termes de comparaison sur le reste du globe, et n'ont point d'estime pour ce qui en diffère. Si l'on conserve la liberté de son jugement, on trouve à louer en toute contrée : en Hollande, par exemple, on découvre aisément de précieuses qualités de l'âme sous l'apparence calme et indifférente des physionomies. Un dimanche soir, comme nous nous promenions le long du « Plaats », faisant face en marchant à un grand nombre de familles qui revenaient de Scheveningues, Raph, avec la vivacité un peu indiscrète de son âge, faisait remarquer à Bob tout ce qu'il voyait d'agrément et de bonté sur plusieurs de ces visages paisibles, rafraîchis par le spectacle de la mer et le repos du jour. Bob ne contredisait pas : c'eût été abandonner sa théorie que « tout ce qui est réel est beau » ; il se contenta de répondre avec un sourire : — Après tout, Raph trouverait, je crois, plus facilement ici une bonne épouse que Bob un modèle pour « la belle qui perdit Troie. »

La suite à une autre livraison.

LA SCIENCE

FIGURE ALLÉGORIQUE GRAVÉE PAR GÉRARD AUDRAN D'APRÈS PIERRE MIGNARD.

Voy., sur Mignard, t. XXVII, 1859, p. 1, 127.



La Science. — Fac-simile d'une gravure d'Audran d'après Mignard. — Dessin de Bocourt.

La figure que nous reproduisons faisait partie d'un plafond peint par Pierre Mignard pour le petit appartement du roi, à Versailles. Ce plafond, aujourd'hui détruit, représentait Apollon distribuant des récompenses aux Sciences et aux Arts, et Minerve couronnant le génie de la France; aux deux côtés du sujet principal on voyait la Guerre et le Commerce entourés de tous les attributs des sciences et des arts.

Pierre Mignard avait été plusieurs fois choisi pour exécuter des plafonds. Il possédait, comme nous l'avons dit ailleurs (¹), les qualités propres à ce genre de travail. Décorateur habile, dessinateur correct, quoique un peu fade, il groupe avec bonheur les personnages qu'il met en scène; ses compositions sont pleines, et ses sujets plaisent à la première vue. Si l'on veut étudier une à une chacune des figures que Mignard introduit dans ses compositions, on les trouve trop souvent dénuées de caractère et indiquées sans énergie; mais à distance, et c'est ainsi qu'on peut seulement voir les peintures de plafond, elles rachètent ce qu'isolément elles ont de monotone par leur accord avec ce qui les entoure et par la manière dont elles contribuent à l'effet général. Le plafond du Val-de-Grâce, dont nous avons parlé (t. XXVII, 1859, p. 127), représente le Séjour des élus; la Trinité sainte est au centre, et un ange qui semble s'avancer vers le spectateur porte la croix, instrument de la rédemption; au milieu de tous les bienheureux célébrant la gloire du Très-Haut apparaît Anne d'Autriche, soutenue par la Religion, venant apporter à Dieu le modèle du Val-de-Grâce dont elle a commandé l'exécution. Ici encore chaque figure ne possède pas des qualités bien essentielles de grandeur; mais l'aspect général de l'œuvre est agréable et a même une sorte de majesté.

Il faut encore compter au nombre des peintures décoratives exécutées par Mignard « la Boutique de Vulcain, et le dieu Pan accompagné des Bacchantes et des Faunes », et « Mars et Vénus accompagnés des Grâces et des Amours », tableaux exécutés dans le salon de Monsieur, à Saint-Cloud; puis, dans la galerie de Monsieur, au même palais, le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver, figurés par l'Hymen de Zéphire et de Flore, le Sacrifice en l'honneur de Cérès, le Triomphe de Bacchus et d'Ariane, et Cybèle, déesse de la terre, implorant le retour du Soleil. Ces œuvres, exécutées par le peintre, alors qu'il était dans la

(¹) Voy. t. XXVII, 1859, p. 1 et 127.

meilleure période de son talent, se distinguent avant tout par la facilité de l'invention ; elles n'ont pas la puissance des compositions de Charles Lebrun, mais elles en ont la sobre disposition et la facile ordonnance.

Rappelons que Mignard mourut le 13 mai 1695, alors qu'il travaillait au plafond que Louvois lui avait commandé pour le dôme des Invalides; le dessin, dernière œuvre du grand peintre mourant, existe encore au Musée du Louvre et suffirait pour démontrer le talent décoratif de Pierre Mignard.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170.

Le temps passe. Le garçonnet rieur est devenu un adolescent aux larges épaules, à la taille bien prise, aux membres souples et nerveux. Sur son front bruni par le soleil se boucle une abondante chevelure d'un châtain foncé. Un sang vif et pur colore ses joues; la franchise et le courage brillent dans son regard. Déjà, pour la taille, il est au niveau de sa mère, si belle et si majestueuse; il va tout à l'heure la dépasser. La voix argentine de l'enfant, après quelques éclats de mue, a fait place à un timbre grave et sonore que le jeune homme se plaît à faire résonner sous les voûtes des vastes salles et des longs corridors. Un délicat duvet noir couvre son menton et sa lèvre supérieure. Dans son éducation, les exercices corporels ont tenu une large place; sous la direction d'Olivier Lacoste, le vieil écuyer de son père, il s'est formé à l'escrime, au tir, à la lutte, à l'équitation. Tendre et judicieuse mère, vos soins n'ont pas été perdus; celui dont vous avez protégé les premières années va devenir, à son tour, votre protecteur et votre appui.

Mais, hélas! à la joie qu'éprouvait la dame de Montarmé en voyant la jeunesse de son fils s'épanouir en sa fleur, se mêlait une amère et profonde tristesse. Le moment arrivait où il lui faudrait se séparer de lui, le lancer dans la vie active. Et cette vie active, pour Jacques, c'était la guerre; aucune autre carrière ne lui était ouverte. Tout gentilhomme devait service au roi et au pays; tout noble était forcément militaire. Ordinairement, l'enfant de bonne maison passait quelques années au collége, confié aux soins particuliers d'un précepteur; puis, tout jeune encore, il entrait comme page dans la maison d'un grand seigneur, et, dès que son bras pouvait soutenir une épée, on l'envoyait guerroyer. Si la France était en paix, c'est dans les camps étrangers qu'il allait apprendre le métier des armes.

En élevant elle-même son fils, Renée avait donc retardé le moment de la séparation. Que l'on ne croie pas pourtant qu'elle eût cherché à prolonger outre mesure son empire, à régner en souveraine sur la volonté assouplie et subjuguée du jeune homme. Nous ne savons si elle eût réussi dans cette œuvre; mais elle n'avait pas même eu la pensée de l'entreprendre. Tout au contraire, elle avait voulu faire de lui un homme aussi vigoureux d'âme que de corps. Nous avons vu comment, dans sa crainte de l'efféminer, elle avait développé ses forces; de même, sans annuler ou amoindrir la sainte autorité maternelle, tous ses soins avaient tendu à éveiller la conscience de l'adolescent, à éclairer sa raison, à fortifier sa volonté.

Pauvre femme! elle avait presque travaillé contre elle. Jacques lui demanda un jour, avec tout le respect, toute la tendresse imaginables, mais aussi de la manière la plus positive, quand, pour marcher sur les traces de son père et de ses aïeux, il quitterait ce manoir où il s'endormait dans un bonheur trop paisible; quand il irait servir le roi.

La dame de Montarmé reçut bravement ce choc, auquel, du reste, elle s'attendait depuis quelque temps. Réprimant ses larmes à grand'peine, elle répondit à son fils :

— M. le duc de Saint-Herbin, gouverneur de la province, est, vous le savez, un peu notre parent; vous savez aussi qu'il était le frère d'armes de votre père. C'est un digne seigneur, ami du roi; il a été aussi vaillant à la guerre que sage dans les conseils. Je vais lui écrire pour lui demander ses avis et son aide. Nous pouvons compter sur lui; toujours il s'est montré plein de bon vouloir pour notre famille.

Le duc de Saint-Herbin appartenait à l'une des plus anciennes et des plus puissantes maisons de France. Depuis la mort de Henri IV, il était dans une sorte de disgrâce, et la reine mère lui avait donné ce gouvernement comme un honorable exil. Cependant, depuis peu, son fils aîné, Charles Brécy, comte de Prémonval, que l'on élevait à Paris, avait été présenté au roi par les parents de sa mère. C'était un jeune seigneur de bonne mine, vif, enjoué, spirituel; il sut amuser Louis XIII, le moins amusable des princes. Richelieu, le voyant plus occupé de plaisirs que d'affaires, ne le jugeait point redoutable, et le laissait jouir en paix de la faveur royale. Quant au duc de Saint-Herbin, comme il ne se souciait ni de ramper sous Richelieu, ni d'intriguer contre lui, il ne chercha nullement à profiter de la fortune naissante de son fils pour se faire rappeler à la cour.

Il répondit à la dame de Montarmé qu'il irait lui rendre visite au premier jour, et qu'alors il conférerait avec elle de vive voix, bien mieux que par écrit, sur les meilleurs moyens de pousser dans le monde le jeune gentilhomme.

Il vint en effet, amenant son fils, qui s'était rendu près de lui pour affaires. On lui fit fête, on lui servit un beau banquet dans la salle d'honneur, on lui offrit le divertissement d'une chasse à courre et d'une pêche aux flambeaux. Jacques s'était chargé de faire au comte de Prémonval les honneurs du manoir. Les deux jeunes gens, quand ils eurent un peu causé ensemble, se sentirent pris l'un pour l'autre d'une soudaine sympathie. Les manières accomplies de Charles, sa grâce, ses vives saillies, séduisirent complétement l'imagination de Jacques, tandis que la franchise, la candeur, la fraîcheur d'âme du campagnard, lui gagnaient le cœur du courtisan, pour qui ce genre de mérite avait tout l'attrait de la nouveauté.

Après le repas, et tandis qu'on se préparait à partir pour la chasse, le duc parla un moment en particulier à Mme de Montarmé.

— Madame et très-honorée cousine, lui dit-il, ce n'est pas sans raison que je vous ai demandé pour mon fils Prémonval part à votre aimable hospitalité. Tout jeune qu'il est (il n'a pas encore ses vingt-quatre ans accomplis), l'esprit et les affaires du temps présent lui sont beaucoup plus connus qu'à moi, qui suis vieux et usé, et qui, depuis vingt ans passés, n'ai bougé de ma province et ne me suis mêlé que de mon gouvernement. J'ai pris la licence de lui communiquer votre lettre (n'en soyez pas offensée), et je lui ai demandé ce qu'il estimerait le meilleur pour un jeune gentilhomme qui débute dans le monde, le requérant de peser et mûrir la chose comme s'il s'agissait d'un sien frère. « Avant tout, m'a-t-il dit, il faut, mon père, que je voie et connaisse l'héritier de Montarmé, afin de me former quelque idée de ses inclinations et capacités. » Pour cela, depuis que nous avons mis pied à terre devant votre porte, il n'a cessé de deviser avec votre fils. Tout à l'heure, Charles vient de me dire en deux mots que votre fils lui plaît grandement, et que ce soir, avant d'aller dormir, il m'en veut parler seul à seul. Ainsi je vous demande patience jusqu'à demain, où nous ouïrons le conseil de Prémonval.

Renée aurait beaucoup mieux aimé que le duc se fût chargé tout seul de la conseiller et de la diriger; austère

et pieuse comme elle l'était, tout ce qui venait de la cour lui causait un saint effroi. Mais pouvait-elle refuser? Après tout, se disait-elle, si le conseil n'est pas bon, on en est quitte pour ne pas le suivre.

Le lendemain matin, tandis que Charles et Jacques faisaient à cheval le tour de la seigneurie, le duc reprit avec Renée l'entretien de la veille.

— Mon fils, lui dit-il, a pris le vôtre en grande affection. Il voit en lui un jeune gentilhomme plein de courage et d'honneur, mais ne sachant du tout ce qu'il en est des hommes et de la vie, pour ce qu'il a été nourri dans la solitude. Charles estime qu'avant de prendre un parti définitif, il faudrait que le seigneur de Montarmé vît un peu le monde, passât un peu de temps à Paris, puis voyageât par pays étrangers. Comme Prémonval va retourner près du roi, il veut vous demander la faveur d'emmener votre fils pour quelques semaines; il vous promet, foi de gentilhomme, de veiller sur lui soigneusement. Les voici qui reviennent. Quel vigoureux et beau garçon que votre Jacques!

Les deux jeunes gens étant descendus de cheval, Charles présenta sa requête à Renée avec beaucoup de grâce et d'instances. Elle regarda son fils, et vit briller dans ses yeux un vif désir d'accepter l'invitation de son nouvel ami. Elle l'interrogea, et sa bouche confirma ce qu'avait dit son regard. Renée aurait préféré que son fils entreprît ses voyages sans passer par Paris, considéré déjà comme une grande Babylone, et le brillant comte lui paraissait un mentor dangereux. Mais, d'un autre côté, ce séjour à Paris retardait, si peu que ce fût, le terrible départ pour la guerre, pour ces périls qui la faisaient frissonner, malgré tout son courage. Son père, d'ailleurs, le sire de Bellesargues, ne cessait de lui répéter que Jacques était trop heureux de commencer sa carrière sous les auspices et à la suite d'un gentilhomme si accompli et si bien en cour; que laisser échapper cette belle occasion, ce serait sottise sans pareille.

Quelle est la femme, quelle est la mère qui n'a pas éprouvé les tourments de l'irrésolution, quand il s'agit de prendre un grand parti? Elle a ses idées, ses sentiments, qui lui paraissent justes et raisonnables; mais s'ils sont en opposition avec les opinions de son entourage, s'il s'agit surtout de choses qu'elle ne connaît que par ouï-dire, elle sent s'ébranler, sinon sa conviction intime, au moins sa confiance en elle-même. La fermeté que Renée avait montrée pour élever l'enfant, elle n'osait plus s'en armer pour empêcher le jeune homme de débuter dans le monde comme il le désirait, comme chacun le conseillait. Elle donna donc son consentement; même, pour ne pas gâter le plaisir de Jacques, elle le donna de bonne grâce.

Le départ fut prompt. Prémonval s'était hâté de terminer l'affaire qui l'avait amené en province; il savait qu'à la cour surtout les absents ont tort. Il tenait à emmener Jacques, et celui-ci se faisait une fête de voyager avec lui. On convint que Jacques se fournirait d'habits à Paris. Olivier Lacoste devait l'accompagner en qualité de factotum; Renée remit en dépôt à ce fidèle serviteur une somme assez ronde. Elle avait si bien administré le domaine dont elle avait la garde-noble qu'elle avait fait de belles épargnes; de nos jours, elle les eût converties en rentes sur l'État ou en actions de chemins de fer; mais, suivant l'antique usage, elle les tenait naïvement enfermées dans un coffre-fort.

Après une nuit d'insomnie et de prières, la dame de Montarmé vit paraître le jour de la séparation. Les chevaux attendent bridés et sellés; le jeune gentilhomme, en habit de voyage, entre dans la chambre de sa mère. Il s'agenouille devant elle, et lui demande d'une voix émue sa bénédiction.

— Que Dieu soit avec vous, mon fils! qu'il garde votre corps et votre âme, qu'il vous conserve honnête et pieux! dit Renée en posant la main sur cette précieuse tête.

Elle ouvre ses bras; Jacques s'y jette et la serre contre son cœur; puis il s'arrache à cette suprême étreinte, car des pas de chevaux ont retenti sur la route. Le comte de Prémonval paraît avec sa suite; il salue gracieusement la dame de Montarmé en lui disant :

— N'ayez nulle crainte; je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez.

Jacques s'élance d'un bond sur la selle, et se joint avec ses serviteurs au cortége, qui repart au grand trot.

Renée se dirige en courant vers une petite tour à moitié ruinée, située sur une éminence, à trois cents pas du château, et du haut de laquelle on voit la route se dérouler au loin dans la vallée. Elle monte de son pied de campagnarde, leste et sûr, l'escalier délabré. Arrivée sur la plate-forme, elle aperçoit encore les cavaliers : elle distingue son fils, elle lui fait des signes; mais il cause avec le comte, il ne la voit pas. Enfin il tourne la tête; il a découvert sa mère, car il arrête son cheval, lui fait faire une demi-volte, et, debout sur les étriers, agite trois fois son chapeau. Puis il rejoint au galop ses compagnons, et tous disparaissent derrière une colline.

Mme de Montarmé revient chez elle à pas lents, en traversant les prairies. Comme elle passait près d'une pièce d'eau ombragée par des saules, elle entend le gloussement plaintif d'une poule qui courait tout éperdue sur le bord. Une demi-douzaine de canetons venaient de se jeter à l'eau pour la première fois; la pauvre couveuse appelait en vain ses nourrissons : ils voguaient en triomphe, n'ayant cure de sa douleur.

— Me voilà, pense Renée; toute mère qui a élevé des fils est ainsi. Le moment inévitable vient; ils quittent ses ailes pour s'élancer sur un nouvel élément où elle ne peut les suivre. Et encore ils sont tout joyeux, les ingrats!

La suite à la prochaine livraison.

LE VAGABOND.

La plupart d'entre nous ont connu plus d'un malheureux qui, né dans une position moyenne, aurait pu se classer honorablement par son travail, ou tout au moins vivre et faire vivre sa famille dans un état voisin de l'aisance, mais qui, s'abandonnant à quelque goût abject, s'est perdu, lui et ceux qu'il devait soutenir, et traîne sa paresse et ses haillons dans l'isolement que lui ont créé ses vices.

Un jour, vers l'heure si belle où le soleil descend à l'horizon et colore tous les objets d'une chaude lueur, tandis que, suivant les méandres de la Seine, je jouissais du bon air et de la vue des blés en fleurs, le cours agréable de mes pensées fut troublé par l'aspect repoussant d'une masse inerte, à forme humaine, que j'entrevoyais sur une pente voisine, et dont je m'approchai par une involontaire curiosité. C'était un homme, couché sur le dos, les bras abandonnés le long de ses flancs, la tête renversée, ayant pour oreiller sa chevelure éparse, et dont la pâleur, l'immobilité, les joues hâves et tirées, me laissèrent douter un moment s'il était mort ou endormi.

Je le contemplais malgré moi, cherchant à rassembler de vagues souvenirs. Oui, je l'avais connu. Ce misérable, dont la vue inspirait un effroi mêlé de dégoût, avait demeuré dans mon voisinage. Sa femme était accorte et jolie; lui-même était beau, robuste et bien fait; ses enfants, il en avait deux, de petites têtes blondes et rieuses que je vois encore, me saluant du plus loin qu'ils m'apercevaient : le bonheur attendait cet homme près de son foyer; mais il le déserta pour le cabaret, les grossiers compa-

gnons, le jeu, le vin, le tabac. Il était jardinier habile, possédait un petit terrain qu'il cultivait à merveille, vendait des fleurs, des fruits, et trouvait du temps pour soigner les jardins du voisinage. Habile à tailler les arbres à fruits, on venait le relancer d'assez loin, et l'on payait bien le temps qu'il pouvait accorder et dont jamais il n'avait assez. Ce fut peut-être ce qui le perdit. Il s'écartait trop souvent de chez lui, gagnait trop et trop facilement, et commença à dépenser de même. La première fois que je m'aperçus qu'il se dérangeait, je l'avais fait appeler pour recéper et traiter quelques poiriers malades. Tandis qu'il les examinait, je le vis promener une grosse boule dans sa bouche, et il me parut engourdi plutôt qu'attentif.

— Est-ce que vous chiquez, Baptiste? lui demandai-je étonné.

Il rougit, et évita de répondre.

Quelques semaines après, j'eus de nouveau besoin de lui. J'appris qu'il n'était pas rentré la veille :

— Il fait la *noce !* me dit un voisin.

J'envoyai à plusieurs reprises chercher Baptiste, sans



Le Vagabond. — Dessin de Gavarni.

qu'il jugeât à propos de m'accorder les journées demandées : il promettait et ne venait pas. J'allai chez lui et ne trouvai que sa femme : les yeux rouges et l'air embarrassé, elle l'excusa de son mieux; mais il ne vint pas davantage. Je finis par cesser de m'adresser à un homme introuvable, que les uns disaient trop occupé, les autres trop dissipé. La dernière opinion se trouva la vraie. Son terrain fut vendu; sa maison et son petit jardin suivirent : il quitta le pays; la femme et les enfants disparurent, et je le retrouvais là dans le dernier degré d'abaissement.

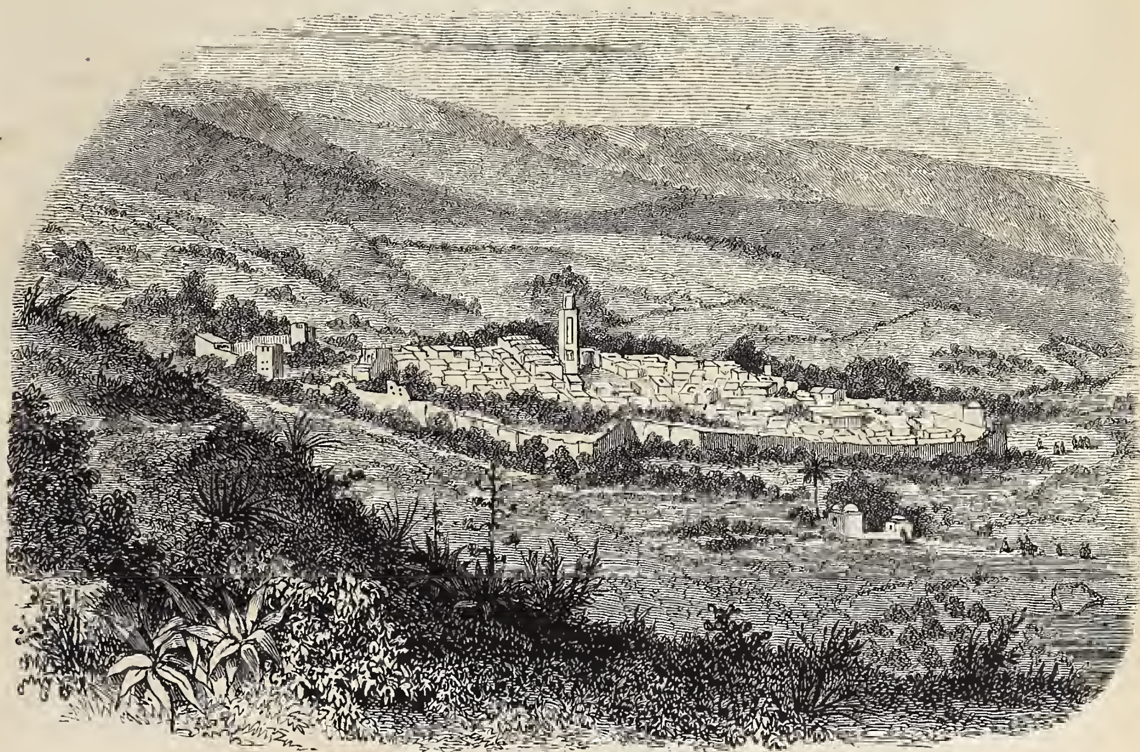
Son attitude et toute sa défroque, dans son abandon cynique, racontaient sa misérable vie. La paresse, ce vice qui désosse, qui énerve le corps et l'âme, se peignait dans tout son être. Fallait-il faire un effort? Pouvait-il être racheté? J'essayai; mais ma pitié était venue trop tard. Peut-être, lorsqu'on pouvait s'aider de l'influence de la femme et des enfants, lorsque les habitudes n'étaient pas invétérées, peut-être aurait-on pu retenir Baptiste dans la bonne voie. Il était impossible de l'y faire rentrer. Dirai-je que, lorsque j'appris, quelques années après, que sa malheureuse existence s'était, soit à dessein, soit par accident, terminée dans la Seine, dirai-je que j'eus des remords? J'avais connu cet homme honnête et dans une bonne voie : je n'avais rien fait pour l'y maintenir. J'avais passé outre, comme le lévite et le prêtre de la parabole. J'avais vu la mauvaise compagnie et les vices entraîner un malheureux, et je ne lui avais point tendu, comme le Samaritain, une main secourable.

Hélas ! hélas ! qui de nous se montre le prochain du voisin qu'il rencontre sans cesse, du manœuvre qu'il emploie au besoin ? Nous nous servons les uns des autres sans nous aimer les uns les autres. Nous vivons côte à côte de gens auxquels nous demeurons étrangers. Nos affections se resserrent de plus en plus dans un cercle toujours plus étroit. Les meilleurs d'entre nous ont une famille, des parents, des amis ; mais la plupart de ceux-là mêmes ne sont le *prochain* de personne.

NEDROMA.

Nedroma est une petite ville de la province d'Oran, en Algérie, qui réunit dans ses constructions et dans ses traditions les souvenirs d'une origine berbère et de la domination romaine. C'est elle, probablement, que les géographes anciens désignent sous le nom de *Calama*. Elle est située dans la subdivision de Tlemcen, à 45 kilomètres nord-ouest de cette ville, à 16 kilomètres sud-est de Nemours, à 22 kilomètres nord-est de Lalla-Maghrnia, sur la route qui, de Nemours se dirigeant vers l'intérieur, se bifurque en avant de Nedroma en deux sections, dont l'une, à gauche, tourne vers Tlemcen, dont l'autre, à droite, aboutit à Lalla-Maghrnia.

Nedroma se développe, à 400 mètres d'altitude, dans un site des plus riants, au pied du mont Filhaousen, qui dresse à 1130 mètres son sommet, l'une des cimes du massif jurassique des Traras, asile longtemps renommé de l'indépendance indigène, avant les triomphes de la France. Des flancs de la montagne jaillit une fort belle source, à la température de 18 degrés, qui a créé la richesse de ce vallon, renommé entre tous, dans l'ouest de l'Algérie, par sa fraîcheur. En juin, dit M. Mac-Carthy, la vue s'y plonge et s'y perd dans un abîme de verdure sans pouvoir atteindre le fond de ces ombrages épais, au sein desquels retentissent en joyeuses gammes les chants des oiseaux, où murmure le bruit assoupi des eaux limpides du ravin. Tout semble feuillage et fleurs. Le gazon, composé de mille plantes, se couronne d'innombrables clochettes de mauves roses, de liserons et de convolvulus tricolores au calice bleu. Au-dessus de la foule, l'acanthe élève sa haute tige parée de fleurs bizarres, et le long des chemins les napels, les roses trémières, se mêlent à de gigantesques chardons-marie aux feuilles marbrées. Des oliviers chargés de grappes de petites fleurs, des figuiers aux larges feuilles, des grenadiers souvent isolés, souvent mêlés à l'aubépine, à la clématite odorante, au lierre et aux églantiers couverts de roses blanches, forment le plus charmant fouillis qui se puisse imaginer. Il y a d'aussi belles choses en France, mais non de plus belles. Parmi les arbres fruitiers de Nedroma, on distingue deux sortes d'abricots, quatre espèces de pommes, trois sortes de prunes, savoir l'impériale, une variété de prunes de monsieur et la petite mirabelle. Le marabout de Sidi-Bou-Hadjela, près de Nedroma, est caché sous des ormes qui rappellent les bois sacrés de l'antiquité, par leurs troncs hauts de 12 à 15 mètres, droits comme les mâts d'un navire, et par la verdeur vigoureuse et foncée d'un feuillage qui intercepte tous les rayons du soleil.



Algérie. — Nedroma. — Dessin d'après nature, par M. Mac-Carthy.

Derrière la haute muraille de béton, flanquée d'une vieille casbah, qui entoure les maisons confusément groupées le long de rues tortueuses et étroites, la grande mosquée dresse vers le ciel son minaret surmonté du croissant. D'autres temples, de moindre importance, lui font cortége, et racontent le zèle et la richesse de la dévotion musulmane. A l'ombre de ces monuments de la force et de la religion, la population indigène, toute kabyle, qui compte environ 2 500 habitants, se livre à diverses industries qui donnent à Nedroma un cachet propre d'originalité. Tout le monde y

fabrique quelque chose. Le travail général est celui des *haïks*, légers tissus de laine pour entourer le corps. La poterie locale, fort estimée, fournit à tout l'ouest de la province de grandes marmites en terre rouge (*guedras*), des *tajine*, sorte de grands plats creux, des pots et vases de toute forme. On y compte encore des forgerons, autrefois plus riches et plus nombreux; des tanneurs; des cordonniers, qui fabriquent des *belgra*, pantoufles de cuir jaune; des tourneurs, qui font en bois de laurier-rose des dévidoirs et des chaises, etc.

La plaine qui se déroule en avant et autour de Nedroma, célèbre par sa fertilité, se couvrait autrefois de plantations de coton, au témoignage de Léon l'Africain, qui fut émerveillé de ce spectacle. Aujourd'hui elle se pare seulement d'abondantes moissons de céréales, qui alimentent le commerce du port de Nemours. Chevauchant, il y a quelques années, sur la route qui lie ces deux points, nous avons admiré des tapis de fleurs bleues, formés par des récoltes de lin, ondoyant sous la fraîche brise de mer, qui nous rappelaient avec émotion les plus doux souvenirs de la patrie.

Située à proximité du Maroc, Nedroma voyait de tout temps affluer, sur son marché hebdomadaire, les produits de l'empire du Gharb (l'Occident). Un cordon de douanes françaises, établi sur la frontière, a malheureusement mis fin aux échanges, et la ville délaissée ne voit plus arriver sous ses murs que les indigènes des tribus voisines, qui viennent y conduire leurs bestiaux et leurs grains. Quelques marchands européens s'y rendent aussi, mais sans pouvoir s'y établir, la ville et son territoire, bien que soumis à la France, étant restés jusqu'à ce jour fermés à la colonisation.

Auprès de Nedroma, M. Ville, ingénieur des mines, a signalé une éruption de granite qui forme, au milieu du terrain jurassique, dans la vallée de l'Oued-Kebira, une petite chaîne de 7 kilomètres de long sur un kilomètre de largeur moyenne. Sur les lignes de contact le terrain secondaire est modifié, et présente, sur une étendue de plusieurs centaines de mètres, tous les caractères extérieurs des terrains de transition. Le granite de Nedroma, facilement désagrégé par les agents atmosphériques, a donné lieu, sur la rive gauche de l'Oued-Sbaïr, à un diluvium épais de sables granitiques, qui se compose de quartz amorphe blanc hyalin, de feldspath blanc opaque, lamelleux, en cristaux mal définis, et de mica noir ou vert en paillettes hexagonales. Désagrégé, comme il l'est presque toujours à la surface du sol, il est coloré en rouge par un peu d'oxyde de fer, et traversé par des filons parallèles d'un granite fort dur à petits grains.

Auprès d'Aïn-Kebira, à 6 kilomètres est-nord-est de Nedroma, sur le revers nord du mont Filhaousen, se trouve une mine de fer qui a été longtemps exploitée par les indigènes dans une petite forge à la catalane. Les travaux ont été abandonnés, il y a une trentaine d'années, lorsque les fondeurs, qui étaient du Maroc, ont quitté Aïn-Kebira, livrant les Arabes à leur propre ignorance industrielle. Le massif des Traras contient plusieurs autres mines de fer, qui attendent le concours des capitaux et des bras civilisés.

LA BATAILLE DE DENAIN [1].

24 JUILLET 1712.

Après la mort de l'empereur Joseph Ier, l'Angleterre s'était retirée de la coalition et avait signé les préliminaires de Londres avec Louis XIV (1712). Toutefois, le prince Eugène, qui venait de prendre le Quesnoy, marcha sur la Sambre pour attaquer Landrecies. S'il s'emparait de cette place, Eugène occupait toute la section de frontière entre Lille et la Sambre : il avait ainsi une base d'opérations très-sûre, qui lui permettait de se porter sur Paris par la vallée de l'Oise, et d'arriver sans obstacle au cœur de la France. En 1794, le sort de Paris se décida aussi sur les rives de la Sambre, et Fleurus nous sauva alors comme Denain nous avait sauvés quatre-vingt-deux ans auparavant. La vallée de la Sambre est une des clefs de la France. Lorsque Eugène voulut y pénétrer, il fallut à tout prix l'en chasser, et le roi pressa Villars, à plus d'une reprise, de livrer bataille sans hésiter.

Presque toujours, les idées les plus simples et les plus décisives ne naissent pas du premier coup; elles se font pièce à pièce et à force de réflexions : la campagne de Denain en est un exemple. Elle se compose, en effet, d'une marche sur Landrecies qui trompe Eugène; l'ennemi concentre ses forces autour de cette ville pour livrer bataille; dans ce mouvement, sa droite s'éloigne de Denain; l'armée française profite de cette circonstance, se porte rapidement par sa gauche sur Denain, enlève le camp retranché, puis Marchiennes et ses immenses magasins, et oblige Eugène à lever le siége de Landrecies et à évacuer la France, en laissant plus de 30 000 hommes perdus dans les garnisons des places qu'il avait prises.

Il s'agissait donc, Eugène commençant le siége de Landrecies, de faire une attaque sur ses flancs pour l'obliger à lever le siége. C'est affaire de stratégie que ces diversions et ces mouvements sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, au lieu de l'aborder de front. La première idée de la diversion à faire sur les derrières de l'ennemi est dans une lettre du roi à Villars, du 10 juillet. Louis XIV proposait d'aller assiéger Douai, qui était alors au pouvoir d'Eugène; le roi croyait que les Impériaux laisseraient Landrecies pour essayer de sauver Douai. Villars montra les difficultés qu'il y avait à ce siége, et proposa d'aller reprendre Bouchain. Le roi y consentit; puis ce projet fut encore abandonné. En attendant, le prince Eugène assiégeait Landrecies. Louis XIV voulait qu'on sauvât la place à tout prix; mais Villars, tout impétueuse que fût sa nature, ne voulait pas cependant risquer une partie si téméraire. Il cherchait le joint, il tâtonnait, comme dit Saint-Simon, avant de livrer une bataille décisive qui devait sauver la France ou la perdre.

Après que l'on eut abandonné l'idée d'assiéger Bouchain, l'armée française se mit en marche sur Landrecies. Le 17 juillet, un conseil de guerre fut tenu à Noyelle; tout le monde fut d'avis qu'il fallait passer l'Escaut et se porter sur la Sambre. Personne ne parle de Denain, personne n'y pense. Le 19, notre armée, après bien des lenteurs, passa l'Escaut. Le 20 et le 21, elle s'arrêta et campa entre l'Escaut et la Selle, la droite à Cateau-Cambrésis.

Le 17, le roi écrivait à Villars et lui proposait de faire attaquer Denain par un gros détachement; le vieux roi montrait au maréchal tous les avantages que devait avoir cette opération, et qu'elle a eus effectivement plus tard. On reconnaît dans Louis XIV, faisant ce projet de diversion, l'homme habitué à faire de la bonne stratégie avec M. de Chamlay. Le roi, cependant, laissait à Villars toute liberté d'agir. Le maréchal et les généraux avaient passé la journée du 20 à reconnaître le terrain en avant de la Sambre, et le

[1] Le tome XIV du Journal du marquis de Dangeau contient une longue note sur la bataille de Denain. Cette note, ou plutôt ce mémoire, est due à M. L. Dussieux, l'un des éditeurs de cette utile publication; elle est le résultat des recherches qu'il a faites dans les archives du ministère de la guerre pour déterminer qui avait conçu le projet de la bataille de Denain. Il résulte de l'étude des pièces officielles que l'auteur du projet est Louis XIV. Nous croyons devoir donner l'analyse de cette précieuse correspondance et même quelques lettres, et faire ainsi connaître l'histoire de ces importantes opérations d'après des documents nouveaux et incontestables.

prince Eugène dut s'attendre à une bataille générale de ce côté : aussi il replia sa droite, dégarnit Thuin, et laissa Denain isolé et gardé seulement par dix-huit bataillons. Le projet de Louis XIV pouvait alors être exécuté : en effet, le 21, Villars résolut d'attaquer Denain, « à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignions l'armée ennemie de l'Escaut (Thuin); car lorsqu'elle y avoit sa droite ([1]), on ne pouvoit le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain (22) toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain qui seroit d'une grande utilité ([2]). » Tout était prêt pour l'attaque de Denain, lorsque M. de Tingry, qui devait y prendre part avec la garnison de Valenciennes, fit manquer l'affaire. On se décida aussitôt à passer la Selle, qu'on franchit le 22, et on se porta sur la Sambre pour y livrer bataille. Il y a dans ces diverses résolutions des hésitations et des incertitudes qui motivèrent une lettre assez sévère de Voysin, secrétaire d'État de la guerre, à Villars, écrite le 23; et cependant ces hésitations s'expliquent quand on pense aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner une bataille perdue. Le 23, nous jetâmes des ponts sur la Sambre, et Eugène se prépara à donner la bataille le lendemain aux Français ([3]). C'est alors, le 23 au soir, que, tous nos généraux jugeant qu'il est impossible de livrer bataille sur la Sambre avec succès, on en revient au projet de Denain, et qu'on l'exécute cette fois avec une intelligence, une vigueur, une décision et un entrain admirables, et en y employant toute l'armée au lieu d'un détachement. La diversion proposée par le roi est devenue une grande opération. Il ne se trouve rien dans les archives du ministère de la guerre qui fasse connaître positivement quel est le général qui remit en avant le projet de Denain. L'exécution fut confiée à Montesquiou, qui s'acquitta parfaitement de son devoir. M. de Tingry, avec ses quinze bataillons, fit merveilles; l'entrain de nos soldats fut irrésistible. On fut assez habile pour dérober une marche et cacher le mouvement au prince Eugène; quand il arriva, tout était fini.

Montesquiou chercha à s'attribuer tout l'honneur de la victoire de Denain. Villars, dans sa correspondance, revendique cette gloire. Ni l'un ni l'autre ne disent cependant que Louis XIV leur avait tracé toute cette opération, et qu'en définitive il était l'auteur du projet.

Les lettres qui suivent contiennent la preuve des faits que l'on vient de raconter et de bien curieux détails.

1. — *Louis XIV au maréchal de Villars.*

A Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

. . . Ma première pensée avoit été, dans l'éloignement où se trouve Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer les lignes de Marchiennes ([4]), ce qui les mettroit dans l'impossibilité de continuer le siége; mais comme il m'a paru que vous ne jugiez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment pour la connoissance plus parfaite que vous avez, étant sur les lieux, et je ne puis que vous confirmer les précédents ordres que je vous ai donnés pour empêcher le siége de Landrecies et combattre les ennemis par les endroits que vous jugerez plus accessibles, pendant qu'ils viendront pour s'établir devant la place...

([1]) Le prince Eugène était d'abord campé derrière l'Escaillon, petit affluent de l'Escaut, sa gauche à Landrecies et sa droite à Thuin, qui est tout près de Denain et qui était relié au camp retranché de Denain par de fortes lignes.

([2]) Lettre de Villars à Voysin, du 21.

([3]) Villars écrivit à M. de Saint-Frémont, qui était dans Maubeuge, qu'il allait livrer bataille sur la Sambre.

([4]) Ou de Denain, c'est la même chose.

2. — *Voysin à M. le comte de Broglie* ([1]).

17 juillet, à Fontainebleau.

. . . On prétend que le prince Eugène doit se déterminer ces jours-ci à faire un nouveau siége de Landrecies ou de Maubeuge. Je vous supplie de me mander si vous jugez qu'en faisant le siége de Landrecies ils puissent toujours conserver leur communication à Douai par Marchiennes, pour en tirer leurs convois et munitions de guerre, ce qui est fort éloigné de Landrecies; et il est néanmoins bien difficile qu'ils les puissent faire venir d'ailleurs, n'ayant rien de plus près que Mons, s'ils ne tirent pas de Douai. *S'il étoit possible, dans ce grand éloignement, d'attaquer leurs lignes de Denain pour couper la communication,* ce moyen paroîtroit le plus assuré et le moins hasardeux pour les obliger à lever le siége, et vous feriez bien d'en écrire vous-même à M. le maréchal de Villars et de lui en envoyer un projet, lui marquant le nombre de troupes dont vous auriez besoin, de quelle manière et en quel temps il devroit les faire marcher pour vous les envoyer et en ôter la connoissance aux ennemis. Comme il doit passer l'Escaut avec l'armée du roi lorsque les ennemis s'approcheront de Landrecies, il me semble que, dans ce mouvement général de l'armée du roi, la contre-marche que feront quelques brigades par les derrières pourroit aisément être cachée. Le roi ne veut point laisser prendre Landrecies comme on a fait le Quesnoy; Sa Majesté hasardera plutôt une bataille pour secourir la place que de ne rien faire du tout. C'est pour cela que je vous prie d'examiner s'il seroit possible d'empêcher le siége en interrompant cette communication du camp de Douai.

3. — *Voysin au maréchal de Villars.*

Le 23 juillet 1712, à Fontainebleau.

J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois. Je crois ne pouvoir me dispenser de vous dire, comme votre serviteur et de vos amis, que la première réflexion que le roi a faite sur cette lettre a été que vous vous trouviez en état de prendre un grand avantage sur les ennemis en cherchant à les attaquer et à les combattre de l'autre côté de la Sambre. Vous convenez que M. le marquis de Coigny et M. de Joffreville ont trouvé que par la disposition du terrain il y avait assez d'égalité pour le combat entre les deux armées, et vous devez être fort supérieur en nombre de troupes, puisque celles des ennemis ne sont point rassemsemblées. Vous songez à faire attaquer le camp de Denain; il faut nécessairement que le prince Eugène y ait laissé un nombre de bataillons assez considérable : il y en a encore à Marchiennes; et ces bataillons, dispersés dans l'étendue de sept lieues, ne sont point à portée de joindre l'armée que vous aurez à combattre. Je souhaite fort que votre dessein sur le camp de Denain réussisse promptement; mais si cela manquoit, vous auriez peut-être grand regret, dans la suite, d'avoir donné aux ennemis le temps de rassembler toutes leurs troupes, d'établir quelque poste de l'autre côté de la Sambre, où vous croyez pouvoir les attaquer. Le principal objet du roi est d'empêcher qu'ils ne se rendent maîtres de Landrecies; et si vous y réussissez en attaquant le camp de Denain, vous y aurez honneur, et Sa Majesté sera très-contente; mais si, après toutes les réflexions que vous faites, Landrecies se trouvoit pris, il semble que vous en prenez sur vous l'événement et toutes les suites. Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille; mais peut-être n'en faites-vous pas assez sur les

([1]) Le comte de Broglie était à Mouchy-le-Preux, entre la Sensée, la Scarpe et l'Escaut; il commandait les réserves de l'armée. Voysin, reprenant le projet de Louis XIV repoussé par Villars, proposait de le faire exécuter par M. de Broglie.

tristes conséquences de n'en point donner, et de laisser pénétrer les ennemis jusque dans le royaume, en prenant toutes les places qu'ils veulent attaquer. Il me semble, à vous parler naturellement, qu'après les ordres réitérés de Sa Majesté, les plus fortes réflexions du général doivent être pour bien faire toutes ses dispositions et profiter du moment. Je crois vous faire plaisir de vous parler avec cette liberté. Le roi, après avoir entendu la lecture de vos lettres et avoir fait la réflexion que je viens de vous marquer, m'a dit qu'il attendoit votre courrier. Ce ne sera pas sans quelque espèce d'inquiétude.

4. — *Le maréchal de Villars à Louis XIV.*

Au camp de Denain, ce 24 juillet 1712.

Sire, après plusieurs nouvelles pénibles à Votre Majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance.

Milord Albemarle a été pris, le comte de Nassau tué, deux lieutenants généraux pris; deux maréchaux de camp, plusieurs autres officiers principaux, M. Danhalt fils, ont été faits prisonniers.

Les troupes de Votre Majesté ont marqué une valeur extrême; je ne puis assez m'en louer [1].

M. le maréchal de Montesquiou a donné tous ses ordres avec beaucoup de fermeté. M. d'Albergotty a montré son courage ordinaire. MM. de Vieuxpont et de Broglie, qui commandoient les premiers détachements; MM. de Brendlé et de Dreux, M. le marquis de Nangis, M. le prince d'Issenghen, M. de Mouchy, méritent tous de très-grandes louanges, aussi bien que le major général.



Plan des opérations de la bataille de Denain (24 juillet 1712). — Dessin du temps conservé au dépôt de la guerre et réduit par M. L. Dussieux.

Je souhaite que Votre Majesté approuve notre zèle pour son service. Je cherche le mieux avec toute l'application que je dois; si j'en dois croire le discours de M. d'Albemarle, M. le prince Eugène n'a qu'à se retirer par Mons. Ce prince étoit arrivé ici deux heures avant l'action. J'ai envoyé sur-le-champ le comte de Coigny vers Guise.

J'ai l'honneur d'être, etc. VILLARS.

J'ai envoyé le comte de Broglie attaquer Marchiennes le moment d'après l'action.

5. — *Le maréchal de Montesquiou à Voysin.*

29 juillet 1712.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre de Sa Majesté que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, avec celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je souhaite plus qu'homme du monde que Sa Majesté soit contente de mon zèle à lui rendre service. Je vous avoue que la part que j'avois au projet et mon opiniâtreté à faire passer l'Escaut à l'armée et à attaquer les lignes de Denain m'a fait passer de mauvais quarts d'heure depuis notre départ de près de la Sambre jusqu'au moment que l'action a été finie; car cela n'étoit du goût de personne, et je voyois toute l'armée prête à tomber sur moi, et je vous assure qu'il faut être hardi pour se charger de paquets de cette importance.

[1] Un état dressé par M. de Contades donne le total de nos pertes à Denain. Officiers tués, 15; soldats tués, 865; officiers blessés, 111; soldats blessés, 1075. Total, 880 tués, 1186 blessés; en tout, 2066.

DE DOMINIS.



Marc-Antoine de Dominis. — Peinture de Mierevelt gravée par G.-J. Delff.

Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, né en 1566, à Arbe, en Dalmatie, est connu par des actes d'inconstance religieuse qui lui ont fait peu d'honneur; mais il est l'auteur de travaux scientifiques qu'il n'est pas inutile de rappeler. Vivant à une époque où l'on arrivait à comprendre que l'étude du monde extérieur exigeait une méthode bien peu pratiquée jusqu'alors, nous voulons dire la méthode expérimentale, il fut un des premiers qui la mirent en usage, et eut assez d'habileté pour en faire sortir l'explication de l'arc-en-ciel. Avant lui, des observations très-superficielles avaient conduit les anciens à reconnaître que ce phénomène est dû à la lumière du soleil qui frappe les gouttes de pluie; mais là s'arrêtait tout ce que l'on savait d'exact sur la question. Aristote, Albert le Grand,

Vitellio et une foule d'autres avaient ensuite donné cours à leur imagination et inventé toutes sortes d'hypothèses sans soutien, si bien que, selon les expressions de Dominis lui-même, pour expliquer comment le soleil en frappant les gouttes d'eau peut donner l'arc-en-ciel, il y avait autant de systèmes que de chapitres sur cette matière.

Dominis interrogea le phénomène dans ses détails : il prit la goutte d'eau elle-même; il y suivit la marche du rayon solaire, et vit comment, après être entré en se brisant, ce rayon se réfléchissait en partie à la rencontre de la seconde surface, et, revenant ainsi, se brisait de nouveau et arrivait coloré à l'observateur avec des couleurs différentes, selon le point de vue auquel on se trouvait. La seule liberté qu'il se permit dans son expérience, liberté qui l'éloignait un peu du phénomène naturel, ce fut de substituer à la goutte, dont les dimensions trop petites n'auraient pas permis une observation bien sûre, une fiole sphérique pleine d'eau, qui laissait bien voir les divers changements de marche de la lumière. Encore, dirai-je, cette liberté est bien légitime; car la position de l'arc-en-ciel ne dépend en aucune manière de la grosseur des gouttes de pluie.

Une fois maître de l'explication vraie, Dominis put répondre à une foule de questions qu'éveillaient les diverses circonstances où l'arc apparaissait. Ainsi, il montre très-bien pourquoi l'arc est circulaire; que le soleil, l'œil de l'observateur et le centre de l'arc sont en ligne droite; que l'on ne doit voir au plus que la moitié de l'arc; que, cependant, un observateur sur une haute montagne pourrait en apercevoir davantage. Il explique très-nettement que chaque observateur voit un arc-en-ciel qui n'est pas le même que celui qui est vu par l'observateur voisin. Il répond à cette question que déjà les anciens s'étaient posée : « Pourquoi l'arc-en-ciel fuit-il celui qui s'approche? » Enfin, on pourrait presque dire qu'aucun des détails accessoires du phénomène ne lui échappe, et il les explique en fort bon physicien. Newton le cite dans son Traité d'optique, et, par les quelques mots qu'il lui consacre, l'associe ainsi à son immortalité.

Dominis, s'il a bien expliqué l'arc que nous apercevons le plus souvent, n'a pas été aussi heureux dans l'explication d'un second arc qui enveloppe quelquefois le premier, et qu'on appelle l'arc extérieur. C'est à Descartes qu'on la doit. Enfin, Dominis avait bien vu le rayon se colorer en traversant la goutte d'eau; mais il expliquait cette coloration d'une manière inexacte. C'est Newton qui a complété la théorie en donnant ses expériences sur la décomposition de la lumière.

Le traité où se trouvent les expériences de Dominis est intitulé : *De Radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride.* Il a été publié, en 1611, à Venise, par un parent de l'auteur, nommé Bartoli, qui, plein d'ardeur pour la science, avait demandé des conseils au savant archevêque. Pour aider Bartoli, Dominis tira de la poussière des manuscrits enfouis depuis plus de vingt ans. Ce sont ces manuscrits qui, du vivant de Dominis, furent publiés par Bartoli : *Tractatus per Joannem Bartolum in lucem editus.*

MIEREVELT

PEINTRE HOLLANDAIS.

Michel Mierevelt naquit à Delft, en 1568. Son père était orfèvre. Il étudia d'abord la gravure à l'école de Jérôme Wierin, graveur fécond, mais froid. Descamps affirme que Michel Mierevelt, à l'âge de dix ou douze ans, publia quelques estampes composées et gravées par lui. Ces estampes ont disparu, et aucun auteur, à notre connaissance, n'en fait mention.

Attiré par un goût très-prononcé vers la peinture de portrait, Michel Mierevelt quitta l'atelier de Jérôme Wierin et entra chez Antoine de Montfort ou Blockland, peintre de peu de valeur. Blockland ne peignait que des compositions, et ne pouvait guère apprendre à son élève l'art du portraitiste. Mierevelt se forma lui-même et acquit promptement une certaine réputation. Lorsqu'il eut fait les portraits de la famille de Nassau, tous les grands personnages de la Hollande voulurent être peints par lui. Charles Ier, roi d'Angleterre, lui fit proposer de passer en Angleterre; mais la peste ayant sévi à Londres, Mierevelt resta à Delft et mourut dans cette ville le 27 août 1641, laissant deux fils. L'aîné, Pierre Mierevelt, fut peintre et continua quelque temps la réputation de son père.

On remarque dans les œuvres de Mierevelt une entente réelle de la physionomie, jointe à un coloris agréable, souvent même puissant. Guillaume-Jacques Delff a gravé tous les portraits de ce maître que nous connaissons; on doit regarder comme les meilleures estampes dues au burin de G.-J. Delff les portraits de Gustave-Adolphe, roi de Suède; d'Élisabeth, reine de Bohême; de Louise de Coligny; de Frédéric-Henri, comte palatin du Rhin; d'Ernest-Casimir, comte de Nassau; et celui de Marc-Antoine de Dominis, que nous reproduisons page 185.

Mierevelt forma plusieurs élèves cités par J.-B. Descamps : Paul Moreelze, Pierre Gueenetz-Montfort, Nicolas Cornelis et Pierre Dirck Kluyt.

PIERRE SOREL.

LE PAYSAN DU DANUBE.

On sait que la Fontaine, en composant son admirable fable du *Paysan du Danube,* s'est inspiré des paroles que l'historien espagnol Guevara ([1]) a prêtées à Marc-Aurèle; mais on ignore généralement qu'avant la Fontaine d'autres poëtes s'étaient exercés sur le même sujet. M. G. Duplessis, dans le *Bulletin du Bibliophile* ([2]), a indiqué comme antérieure à la fable de la Fontaine une imitation faite au commencement du dix-septième siècle par Gabriel Fourmennois, et qui fut imprimée, en 1601, sous ce titre : « Harangue descripte au Livre doré de Marc-Aurèle d'un » paysant des rivages du Danube, appelé Milêne....., nou- » vellement mis en vers par Gabriel Fourmennois, Tour- » nisien » (Utrecht, Sal. de Roy, 1601, petit in-4°). Sans parler de nombreuses traductions ou imitations en prose, on peut citer une autre imitation en vers de la même harangue, antérieure de quarante ans à celle de Gabriel Fourmennois, et qui est l'œuvre de Pierre Sorel, poëte chartrain fort peu connu.

Cette pièce de vers est intitulée : « Advertissement et » remontrance du monstre du Danube au sénat romain, pris » de Marc-Aurelle », et se trouve imprimée dans les *Œuvres de Pierre Sorel* ([3]).

Voici d'abord la description du monstre :

Ce fut un monstre horrible, effroiable, incongnu,
Dont le corsage fut couvert de peau de chèvre;
Le visage petit, petite main; la lèvre
Par empoules enflée; à cheveux hérissés,

([1]) Prédicateur de Charles-Quint, et successivement évêque de Cadix et de Mondonedo; il publia en 1539 un ouvrage intitulé : *Marco Aurelio, con el Relox de principes.* (Valladolid, N. Thierry, in-fol.) Le nouveau livre fut aussitôt traduit en français par René Bertaut, sieur de la Grise, sous le titre de *Livre doré de Marc-Aurèle;* et tel fut son succès que, pendant le cours du seizième siècle, il y eut plus de quinze éditions de la version française.

([2]) Janvier 1835.

([3]) Paris, Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne Saint-Claude, 1566.

De crainte et de terreur en rondeur enlacés;
Le regard enfoncé, la teste eschevelée;
La couleur en tout point de la chaleur bruslée;
Les sourcis avalés, le front tout renfrongné;
La barbe qui couvroit de son poil mal peigné
Sa face et sa poitrine, au-dessus de laquelle
Il avoit mis la peau d'une ourse très cruelle.

D'autres passages de Sorel nous paraissent moins inférieurs au *Paysan du Danube* de la Fontaine. Le monstre s'adresse aux Romains dont il flagelle ainsi le luxe insolent :

Vous vous faites traîner en des coches tremblantes,
Vestus de saions d'or et perles éclatantes,
Trymmphans de l'honneur qui ne vous est point deu
Pour ne nous avoir point de justice rendu :
Nostre sang et nos pleurs en demandent vengeance
Au tonant Jupiter, qui, de notre souffrance,
Le pryant, le criant, aura quelque pitié.

. . . .

La mer, qui de ses bras enclost tout l'univers,
N'est de telle grandeur que vos désirs pervers.

. . . .

Mesmement je verray quelques trouppes en armes
Qui, soulageant nos pleurs, nos sanglots et nos larmes,
Viendront vous saccager en vos propres maisons;
Et le Dieu qui des cieux entend nos oraisons
En un jour seulement accablera vos testes,
Fouldroyant dessus vous ses fumantes tempestes.

On sait bien peu de chose de Pierre Sorel. C'est seulement par ses œuvres que l'on connaît le lieu de sa naissance. Le livre de ses poésies est devenu aujourd'hui une rareté qui ne se rencontre que dans des bibliothèques publiques ou chez quelques zélés bibliophiles. Quelques-unes de ses chansons politiques sur les événements de son temps méritent cependant d'être citées, celle entre autres *Sur la recouvrance de Calais par le duc de Guise :*

Or sus, or sus, tous François,
Par trois fois,
Chantez io sur la plaine!
Et à gosier déployé
Soit crié
Io d'une longue haleine.

Car ce grand prince lorrain
Sous sa main
A réduit l'angloise trouppe,
Et a vaincu par ses faits
De Calais
La double vaguante pouppe.

Ceste ville qu'autrefois
Des Anglois
Fut deux cens ans prisonnière,
Aujourd'huy en liberté
A esté
Mise par sa main guerrière.

Et pour ce vous, citoiens
Anciens,
Retournez y prendre place,
Chantant tous à haulte voix,
Par trois fois :
Io dedans votre race!

CHANT NATIONAL GREC.

A moi mon épée! à moi mon cheval!

Si demain le sort veut que je sois frappé d'une balle, je mourrai content pourvu que j'aie déchargé mon fusil.

Parmi les hommes, celui-ci rampe, celui-là tyrannise, moi je ne suis ni esclave ni maître; je pense librement.

L'un se plaint, l'autre rugit comme le tonnerre, moi je chante.

Les obstacles! je les surmonte avec courage, et le monde est à moi.

Je ris sous la tente, je ris à la bataille. Ne pleure pas, jeune fille; je sais le chemin qui mène à la montagne.

Mais si la trompette sonne, si l'épée tue, allons, mon cheval, en avant! le plomb pleut, le sang coule. Si dans le bruit de la bataille siffle la balle mortelle, en riant je finirai la vie que j'ai vécue en riant. (1)

LES CORTE-REAL

ET LA TERRE DE LABRADOR.

Lorsqu'on passe en revue les grandes découvertes maritimes accomplies par les Portugais, la pensée suit ordinairement les côtes arides de l'Afrique ou les rives américaines parées de toutes les splendeurs de la végétation tropicale; elle s'égare plus souvent encore au milieu des magnificences du monde asiatique; elle ne songe jamais aux terres désolées du Nord, et cependant, au temps même où les Vasco de Gama, les Pedralvarez Cabral, les Duarte Barbosa, exploraient les plus belles parties de l'Orient, un émule des Verazzani, des Cabot, des Jacques Cartier, allait baptiser d'un nom portugais l'une des terres les plus froides et les plus stériles du nouveau monde, alors découvert à peine depuis quelques années.

Les Corte-Real, si peu connus de leur pays, vivaient au milieu des délices d'une cour dont les autres États de l'Europe enviaient à cette époque le luxe et les fêtes; le nom même qu'ils portaient attestait l'opulence de leur maison : le chef de leur race, Vasqueanez, n'avait été appelé le grand Corte-Real qu'en souvenir de sa prodigieuse magnificence ; ce surnom, qui fait allusion à la splendeur d'une cour souveraine, en est la preuve.

Dès le quinzième siècle, son petit-fils, Corte-Real, s'était fait concéder par le gouvernement l'une des Açores, dans ces mers paisibles, mais encore peu explorées, qu'essayait de coloniser le Portugal; et cette concession, faite par Alphonse V, que l'on a surnommé l'Africain, était accordée, dit-on, en souvenir d'immenses découvertes accomplies vers 1468, concurremment avec Martins Homem, dans les régions voisines du pôle. Ce renseignement nautique ne nous vient malheureusement que d'une source assez incertaine. Il est produit pour la première fois par l'auteur d'un poëme épique intitulé *Insulana*, qui a pour sujet la gloire maritime des Portugais au temps de l'infant don Henrique, et l'on est en droit, tout le monde le sait, d'avoir quelque peu de défiance en présence d'une assertion pareille : l'honneur accordé à Gaspard de Corte-Real repose sur une base plus solide et plus certaine. Pedralvarez Cabral venait de partir pour les Indes orientales et découvrait, en l'année 1500, les terres verdoyantes du Brésil, lorsque l'intrépide Gaspard partit pour les terres neigeuses, où il voulait se frayer le premier une route conduisant aux mers asiatiques. Il tentait pour la première fois alors ce qui a été accompli de notre temps par Mac-Clure. Si elle fut infructueuse, la glorieuse tentative de ce marin ne fut pas inutile à la renommée qui s'attachait dès ce temps aux navigateurs portugais. La *terra do Labrador* (terre de labour) fut nommée ainsi par Corte-Real, en raison de l'aspect trompeur que lui donnait à cette époque la végétation vivace, mais peu utile, qui la couvrait. Déçu par cette apparence, le hardi marin vit pour le laboureur des trésors qui ne se réalisèrent jamais que dans son imagination. En souvenir de son expédition lointaine, il ramena à Lisbonne cinquante-sept Indiens. La chronique ne nous dit pas ce que devinrent ces pauvres sauvages, qui appartenaient à la race des Chippeouans ou bien à celle des Esquimaux. Dans l'une et l'autre hypothèse, le beau climat du Portugal, beaucoup trop chaud pour eux, dut leur être funeste.

(1) On chantait ces vers pendant la guerre de l'indépendance hellénique.

Corte-Real ne fut pas plutôt de retour qu'il songea à une expédition nouvelle, et il repartit pour les régions arctiques le 15 mai 1501. C'est malheureusement à son nom qu'on doit commencer la série des victimes qu'enregistrent les fastes de la géographie lorsqu'ils signalent les cœurs intrépides qui se sont laissé emporter vers ces lointains parages; mais cette fois encore un touchant dévouement se lie au souvenir d'une déplorable catastrophe. En l'année 1502, Miguel de Corte-Real, ne voyant pas revenir les navires que commandait son frère bien-aimé, prit la résolution d'aller à leur recherche; il se perdit parmi les neiges éternelles. Vasco-Eannès de Corte-Real se préparait à visiter cette terre de deuil qui avait vu périr ses deux frères, lorsque le roi Emmanuel interposa son autorité, et ne voulut pas qu'une seconde victime d'un dévouement fraternel marquât les débuts de son règne. Ce dernier marin, qui était alcaïde de Tavira, devint capitaine donataire de la *Terre-Neuve des Corte-Real;* mais l'histoire ne fait nulle mention du séjour qu'il eut à faire dans son triste gouvernement. Déjà administrateur des îles de Tercère et de Saint-Georges, dans les Açores, il est probable qu'il préféra cette terre des beaux orangers aux neiges du Labrador.

Il y a trente-sept ans environ, la commission de la Société de géographie écrivait en tête de ses précieux Bulletins : « Regardez cette vaste terre de Labrador, située sous les mêmes latitudes que la Grande-Bretagne, et dont tout l'intérieur présente un vide parfait. Faut-il donc de si grands moyens pour envoyer un voyageur européen à la Terre-Neuve, d'où il passerait facilement à l'établissement des Frères Moraves à Naïn? »



Castle-Reef Rock, sur la côte du Labrador (Amérique septentrionale).

Depuis l'époque où ce vœu a été formulé, bien des voyages ont été accomplis dans le nord de l'Amérique, mais trop peu, hélas! ont rempli le vœu de nos savants. L'esprit se perd cependant en conjectures quand on songe que cette vaste presqu'île, comprise entre 50 et 60 degrés de latitude nord, et entre 59 et 80 degrés de longitude orientale, ne présente pas moins de 24 000 lieues carrées de superficie! La terre de Labrador, séparée au sud de notre ancienne et belle colonie le Canada, et de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Ile, n'est pas dépourvue de productions utiles; mais son aspect étonne les regards plutôt qu'il ne les charme. Tout ce pays, dont les intrépides Corte-Real réclamaient la concession, ne consiste qu'en hautes montagnes et en vallées rocailleuses : c'est du moins la peinture que l'on fait du littoral. Le climat y est d'une extrême rigueur, et l'hiver n'y finit qu'en juillet. Le Mistissimy et le Kumpi sont ses fleuves principaux. Ces cours d'eau ne peuvent guère servir à transporter que les produits de la pêche et de la chasse, car le terrain se montre rebelle à la culture. Des pins d'assez haute dimension y apparaissent, et le premier explorateur eût été plus près de la vérité qu'il ne le fut en l'appelant la Terre du Bûcheron qu'en la désignant sous le nom du Laboureur. La population indienne de ces contrées est bien clair-semée; elle se compose de Chippeouans, et, vers le nord, d'Esquimaux, formant un total de 15 000 individus. Les Frères Moraves ont fondé au Labrador trois communautés : Naïn, Okkak et Hoffenthal. Avec les cabanes édifiées par les marins anglais et américains qu'attire dans certains comptoirs de la côte la pêche du saumon et de la morue, ce sont les seuls établissements européens que l'on y connaisse [1].

Ce pays si déshérité offre au fond de ses lacs une production charmante, recherchée encore de nos joailliers; elle gît fréquemment sous les eaux, où son éclat changeant la fait reconnaître : c'est la pierre du Labrador, qui n'est autre chose qu'un feldspath à base de soude.

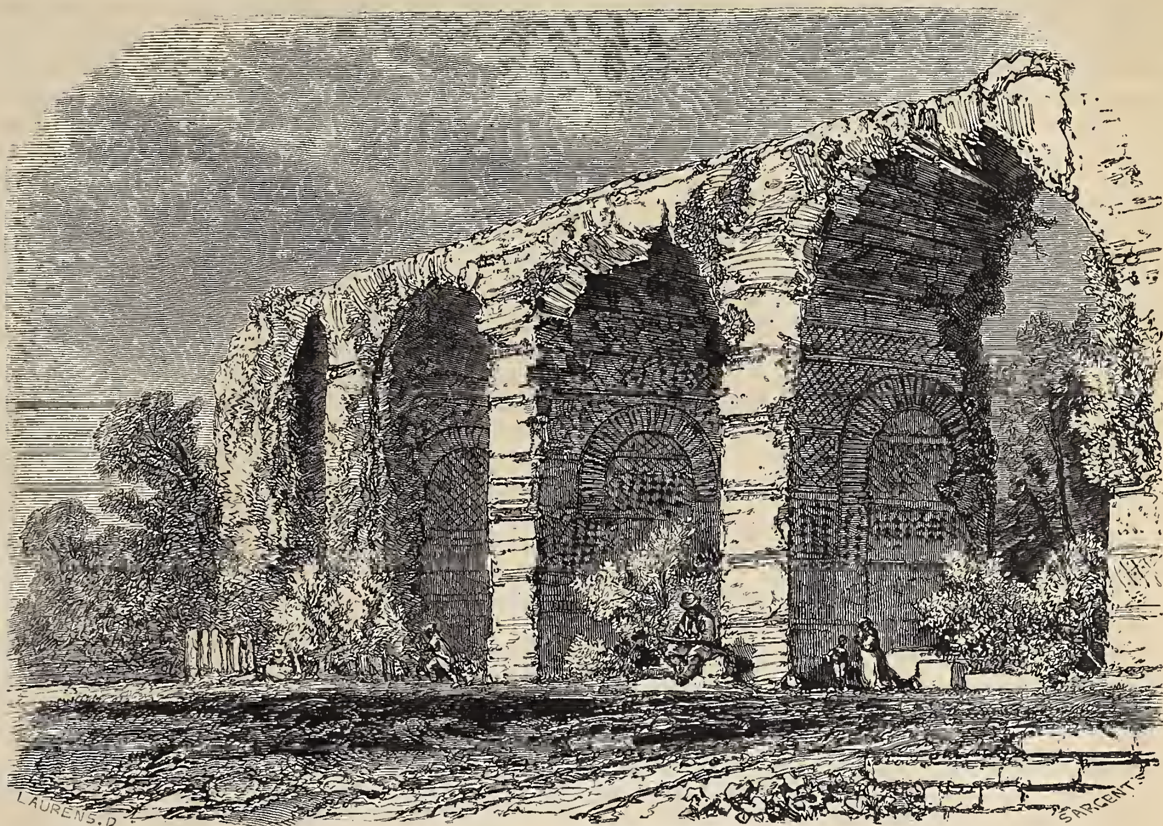
Il y a plusieurs années, un homme plein d'ardeur pour la science, et de zèle pour le bien-être des populations, entreprit un voyage vers ces contrées ingrates, afin d'en rapporter un tubercule précieux qui croît dans les terrains les plus arides, et qui devait d'autant mieux, on l'espérait du moins, remplacer la pomme de terre que les Indiens trouvent, dans sa croissance spontanée, un aliment inépuisable. M. Lamare-Picquot rapporta une quantité considérable de ce tubercule, et il en fit fabriquer même un pain excellent. Le *Psoralea Picquotiana,* cultivé dans de meilleures conditions, peut devenir une ressource précieuse, et le *Magasin pittoresque* a déjà tenté, il y a dix ans, d'en faire prévaloir les qualités. (Voy. t. XVII, 1849, p. 383.)

[1] On aura, du reste, les renseignements les plus complets sur cette terre si peu connue dans l'opuscule suivant : *Description nautique de la côte du Labrador,* par Mauduit-Duplessis; Paris, 1853, in-8 d'une quarantaine de pages.

ANCIENS AQUEDUCS DE LYON.

L'ancienne capitale de la Gaule Lyonnaise occupait primitivement, c'est-à-dire avant notre ère, l'emplacement que nous lui connaissons entre le Rhône et la Saône; mais on sait que Lucius Plancus, un illustre lieutenant d'Auguste, fit rebâtir la ville sur la montagne de Fourvières. Ce fut sans doute la hauteur de cette position qui nécessita la construction des superbes aqueducs dont on voit encore aujourd'hui de majestueux vestiges dans la campagne de Lyon.

Il paraît qu'il en existait de semblables à Fourvières, même vers le milieu du dix-septième siècle, parmi d'autres ruines de temples et de tours; car le père Saint-Aubin, dans son *Histoire de Lyon* imprimée en 1656, dit, après avoir énuméré tous les couvents élevés sur les pentes de la montagne : « Avant de sortir d'ici, prenez garde aux vieilles masures de l'antiquité : ce ne sont partout que les restes



Restes de l'Aqueduc romain de Bonnant, près Lyon. — Dessin de J.-B. Laurens.

de certains grands aqueducs qu'on avait dressés infailliblement pour porter de l'eau dans la ville; mais ce sont toujours de puissantes démonstrations de l'orgueil romain et des monuments de magnificence à bâtir pour l'éternité, quoiqu'en même temps ceux qui semblaient y fonder leurs espérances pour la posséder fissent leur possible, par leurs actions, pour en perdre la félicité. Laissons ce profane objet, et descendons au même penchant que nous venons de considérer au bas de Fourvières. »

Oui, descendons au pied de la montagne de Fourvières, pour admirer ces pittoresques rives de la Saône sur lesquelles s'élèvent plusieurs monuments dignes d'attention, tels que l'église métropolitaine de Saint-Jean, les flèches de Saint-Nizier et de Saint-Georges, l'église romane d'Ainay, dont l'intérêt architectural est relevé par quelques peintures murales d'Hippolyte Flandrin. Arrivons ensuite à ce vaste bâtiment qu'on peut appeler l'arche d'alliance des peuples modernes, c'est-à-dire à la gare du chemin où convergent journellement plus de soixante convois. En profitant d'un de ceux qui se dirigent vers la ville manufacturière de Saint-Étienne, nous serons portés dans l'espace de cinq minutes au village d'Oullins, sur la rive droite du Rhône, et, laissant alors la voie ferrée, nous ferons une promenade d'une demi-heure aux bords d'un ruisseau, dans un charmant vallon, et vers le couchant. A la fin de cette promenade, nous trouverons l'imposante et gracieuse ruine dont notre dessin reproduit seulement le fragment situé au nord. Nous remarquerons les lierres qui couvrent de leur verdure brillante des piliers et des arceaux tout entiers, tandis que, dans d'autres parties, nous verrons encore accrochés à la brique romaine des branches et des troncs desséchés d'autres lierres contemporains peut-être de l'aqueduc; mais les parties dénudées nous montreront un appareil de construction extrêmement gracieux. Il y a des entrelacements en damier de pierres blanches et noires, des assises étroites de briques rouges et des arceaux de la même matière dont l'effet plaît à l'œil comme l'ornementation des murailles arabes de l'Alhambra.

Si nous quittons ces ruines que nous venons de voir au fond du vallon de Bonnant, et si nous montons à un quart de lieue dans la direction du village de Chaponost, nous trouverons les restes un peu plus rustiques peut-être, mais plus considérables, de cet aqueduc romain qui amenait à Fourvières ou bien à l'ancien Lugdunum les eaux du mont Pilat, c'est-à-dire d'une distance de 84 000 mètres.

La position de ces restes sur un plateau élevé, au-dessus du vallon de Bonnant, démontre que les eaux descendues à l'aqueduc que nous avons déjà vu au fond de ce vallon re-

montaient sur le plateau, vers Fourvières, par l'effet du siphon. On dit que, dans l'espace parcouru par les eaux du mont Pilat, les parties d'aqueducs construites en dessous du sol sont à peu près intactes.

Nous devons ajouter que deux autres aqueducs romains aboutissaient à Lyon, en partant de points différents; mais nous ne savons pas qu'il existe aucun débris de ces antiques et gigantesques monuments dont l'aspect intéresse si vivement l'antiquaire et l'artiste. Dans peu d'années, probablement, malgré quelques précautions de l'autorité, il ne restera des magnifiques ruines que l'on voit à Bonnant et à Chaponost d'autre trace et d'autres souvenirs que ceux conservés par la plume et par le crayon.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170, 178.

II.

Quel jour que celui qui ouvre l'absence! dit Mme de Sévigné. Oui, c'est un triste jour, et ceux qui suivent sont plus tristes encore. L'absence! elle est aussi bien la sœur de la mort que le sommeil en est le frère. Ne plus voir ce cher visage, ne plus entendre cette voix aimée! Ne plus songer, comme le pigeon, que rencontre funeste! Se dire sans cesse : Où est-il? que fait-il? Que le château paraissait grand et vide! que les journées étaient longues! Renée les remplissait, sans toujours les abréger, par les bonnes œuvres, les soins domestiques, l'étude, jusqu'au moment où, le culte du soir rassemblant ses serviteurs autour d'elle, maître Labierge lisait l'un des psaumes des voyageurs, et priait pour l'absent.

Et l'adoucissement de l'absence, les lettres! comme on calcule le moment où elles doivent arriver! quelle déception, quelles inquiétudes si elles sont retardées! avec quel empressement on les saisit! avec quel battement de cœur on en fait sauter le cachet! avec quelle avidité on les dévore! Nous figurons-nous bien, en nos temps de rapides communications, ce que c'était que d'attendre les nouvelles pendant des semaines, des mois? On prétend que nous devons à Stephenson les chemins de fer, à Morse le télégraphe électrique : nous laissons dire; mais notre conviction particulière est que ces inventions viennent de quelque mère qui avait un fils à l'étranger.

Si Renée n'eut pas le bonheur de tenir en main une de ces merveilleuses dépêches qui anéantissent le temps et l'espace, elle eut du moins la consolation d'avoir des nouvelles de Jacques par l'un des serviteurs qui l'avaient accompagné, et qui put lui raconter de point en point et le voyage et l'arrivée. Il était porteur d'une bonne et longue lettre, toute pleine d'aimable tendresse. Si elle fut baisée, arrosée de larmes, relue à la savoir par cœur, nous le laissons à deviner.

Chaque semaine, la dame de Montarmé envoyait chercher à la ville voisine la missive que le courrier avait apportée. Disons-le à la louange de Jacques, il mettait à sa correspondance une régularité exemplaire, et il n'était bal, comédie, chasse, carrousel, divertissement quelconque, qui pût l'empêcher d'écrire à sa mère au jour fixé.

Renée cherchait à découvrir, tout autant par le ton des lettres de son fils que par leur contenu, ce qu'il pensait et sentait, comme, lorsqu'il était près d'elle, le jeu de sa physionomie et les inflexions de sa voix lui commentaient ses paroles. Elle vit bientôt qu'il se désenchantait peu à peu de Paris, de la cour surtout, quoiqu'il eût été présenté au roi, à son frère, aux reines, et qu'il fût fêté à l'envi par les nombreux amis de Prémonval. Celui-ci lui avait même proposé de lui procurer une charge à la cour, de le faire entrer dans la *volerie* du roi; car Jacques était fort habile à dresser les faucons, et l'on sait que Louis XIII était passionné pour ce passe-temps. Mais Jacques avait refusé.

Cependant, quoique la vie de cour ne le tentât nullement, il ne paraissait point pressé de revenir se fixer au château. Il y avait guerre en ce moment; Jacques avait à cœur son projet de faire une ou deux campagnes. Il eût voulu servir sous le duc Henri de Rohan. Il en avait beaucoup entendu parler, et s'était pris d'un vif enthousiasme pour le seul guerrier qui, au milieu de l'affaissement général des caractères, réalisât son idéal d'honneur et de loyauté. Ce grand capitaine était alors réconcilié avec le gouvernement; mais il n'était pas à Paris; Jacques préparait par degrés sa mère à le voir, un jour ou l'autre, se rendre auprès de lui. Le nom de M. de Rohan revenait donc souvent dans sa correspondance; celui de Prémonval, au contraire, n'apparaissait qu'à de longs intervalles, et mentionné si froidement, que Renée en était à se demander ce qu'il advenait de cette vive amitié éclose à première vue entre les deux jeunes gens.

Un jour, Renée était assise près d'une fenêtre, son rouet immobile et muet à côté d'elle. Ses yeux, fixés sur la route, guettaient avec impatience l'arrivée du messager qui devait lui rapporter une lettre de Jacques. Elle le voit enfin apparaître; mais il n'est pas seul. A mesure que les deux cavaliers s'approchent, il lui semble reconnaître en l'un d'eux Pierre Duchêne, le valet de chambre de son fils. Pourquoi cet homme revient-il? Précède-t-il son jeune maître ou en apporte-t-il de mauvaises nouvelles? Qu'il va lentement à son gré! Enfin, il entre dans la cour, et, d'après les ordres qu'elle a donnés, il est sur-le-champ introduit près d'elle.

Au premier coup d'œil jeté sur Pierre, Renée vit qu'il allait lui apprendre quelque chose de fâcheux.

— Comment se porte mon fils? demande-t-elle en le regardant fixement.

— Madame, il est bien; du moins je l'espère...

— Où l'avez-vous laissé? où est-il?

— La dernière fois que je l'ai vu, Madame, il sortait à cheval. Où est-il maintenant?... Dieu seul le sait. Mais voici une lettre dans laquelle M. Olivier Lacoste raconte tout à Madame. Il n'a pas voulu la remettre à la poste; j'ai couru nuit et jour pour la porter.

— C'est bien, dit Renée prenant le paquet. Faites-lui donner à manger et à boire, Catherine, et que personne n'entre vers moi, à moins que je n'appelle.

Avec cette impatience cruelle qui veut tout de suite pénétrer le fond et l'étendue d'un malheur, Renée ouvre et lit en hâte la volumineuse missive du vieil écuyer. Nous abrégerons ce prolixe récit, mêlé d'exclamations, d'explications, de parenthèses, d'apologies. En voici la substance.

Jacques, un jour, était rentré chez lui assez agité, avait ordonné qu'on sellât son cheval, et était parti sans vouloir que personne l'accompagnât.

Lacoste, demeuré au logis, attendait son jeune maître et s'impatientait de sa longue absence. Quand la journée tout entière se fut écoulée sans qu'il l'eût vu revenir, son impatience devint de l'inquiétude. Il se rendit à l'hôtel où le comte de Prémonval habitait quand il n'était pas auprès du roi. Là, il apprit de terribles nouvelles. Prémonval et Montarmé, s'étant rencontrés sur la place Royale, s'étaient longtemps querellés à voix basse; on avait vu Prémonval lever la main sur son ami; Jacques avait retenu la main avant qu'elle retombât sur sa joue; puis ils s'étaient séparés, pour se retrouver, un peu plus tard, à la porte Saint-Antoine. Mais à peine les deux champions et leurs seconds

avaient-ils échangé quelques passes qu'une troupe de chevau-légers, étant survenue, les avait arrêtés au nom du roi. Prémonval avait été enfermé à la Bastille; quant à Jacques, personne ne savait où on l'avait conduit. L'écuyer s'était mis sur-le-champ en course pour tâcher de l'apprendre; mais, au moment où, dans son trouble et sa détresse, il écrivait à Mme de Montarmé, il n'avait pu encore rien découvrir.

Après avoir lu cet alarmant récit, Mme de Montarmé resta un instant immobile, la tête pressée dans ses mains, perdue dans ses craintes. Mais son énergie reprit bientôt le dessus. Elle fit appeler maître Labierge et le mit au fait de tout. Puis elle lui dit qu'elle allait à l'instant même se rendre à Paris, résolue à découvrir par elle-même le sort de son fils. Il lui offrit de l'accompagner; mais elle le remercia, le priant de rester pour diriger la maison et les terres pendant son absence, et se recommandant à ses prières.

Ses préparatifs achevés en grande hâte, elle se mit en route, emmenant avec elle Pierre et une femme de confiance. Voyageant aussi rapidement qu'on pouvait le faire en ce temps-là, elle arriva en peu de jours à Paris : sa voiture, par un rare bonheur, n'ayant ni versé, ni été attaquée par les brigands.

Elle se rendit tout de suite au logement que son fils avait occupé. Lacoste était absent, et il avait emporté les clefs. Elle s'assit, en l'attendant, sur l'escalier, repassant pour la millième fois les probabilités, les suppositions de toute espèce que faisait naître la mystérieuse disparition de Jacques. Tandis qu'elle se répétait : «Où est-il? Mon Dieu, que je sois tirée de mon incertitude! que j'apprenne ce qu'il est devenu ! » elle entendit quelqu'un monter l'escalier d'un pas lent; bientôt Lacoste parut devant elle. En l'apercevant, il poussa une exclamation de douleur.

— Vous ici, ma noble maîtresse! dans quel moment, juste ciel ! Mon cher jeune seigneur...

— Avez-vous découvert quelque chose?

— Rien, rien, Madame, absolument rien. J'ai couru toutes les prisons, interrogé tous les geôliers; j'ai questionné les archers du roi, ceux du cardinal : nul ne veut ou nul ne peut rien m'apprendre. Ils me rient au nez; ils ne m'appellent plus que le grand chercheur.

— Entrons, mon pauvre Olivier. Menez-moi dans la chambre de mon fils.

En revoyant les objets qui avaient appartenu à son enfant, sa table à écrire, ses armes, ses vêtements, le cœur de la pauvre mère faillit se briser. Elle se jeta sur un siége, et laissa couler les pleurs qu'elle avait jusqu'alors contenus.

L'écuyer mit un genou en terre devant elle; de grosses larmes tombaient sur ses joues ridées.

— Madame, au nom de trente-six ans passés au service de votre maison, je vous supplie de me pardonner.

— Qu'ai-je à vous pardonner, Olivier? Y a-t-il eu de votre faute en tout ceci?

— D'intention et de volonté, Madame, je n'ai rien à me reprocher... Mais j'aurais dû deviner. M. Jacques me défendait souvent de l'accompagner : j'aurais dû lui désobéir, le suivre de loin...

— Levez-vous, mon fidèle et bon serviteur. Vous n'avez pas de pardon à demander; vous n'êtes pas coupable. Mais moi! comment ai-je pu être assez faible, assez aveuglée, pour envoyer cet agneau parmi les loups?...

Que faire? Cette terrible question, que Renée se faisait continuellement, elle ne savait comment y répondre. S'adresser à quelque homme puissant? Mais si Jacques se cachait quelque part, elle risquait par là de le faire découvrir. Elle pria Dieu avec ferveur de lui montrer, par quelque signe, sa volonté. Puis, comme l'heure était trop avancée pour qu'elle pût faire aucune démarche ce jour-là, et qu'elle ne pouvait demeurer tranquille, elle mit en ordre la chambre, ouvrit les tiroirs, déplia, replia les habits. Qui pourrait rendre ses angoisses, ses douleurs, en voyant, en touchant ces objets familiers qui lui rappelaient si vivement ce fils maintenant ou proscrit, ou prisonnier, ou peut-être... En vain cherchait-elle à repousser, comme un fantôme trompeur, la crainte qu'il eût été secrètement mis à mort, l'idée importune revenait avec une effrayante persistance. A la fin, elle se jeta sur ce lit, le lit de son Jacques; mais elle n'y trouva pas le repos. Si la fatigue, l'accablement fermait un instant ses yeux, des rêves affreux l'éveillaient en sursaut, et elle retrouvait la triste, la désolante réalité. *La suite à la prochaine livraison.*

L'HUMOUR.

Humour, c'est une représentation juste et frappante de ce qu'il y a de singulier ou de ridicule dans un caractère, et *a man of humour* est un homme qui saisit vivement ce singulier ou ce ridicule, qui distingue ce caractère et qui le met dans tout son jour. On s'imagine généralement que nous autres Anglais possédons, exclusivement des autres nations, l'*humour;* mais il n'y a rien de moins vrai. Jamais homme n'en a tant eu que Molière : son Avare, son Jaloux, son Bourgeois gentilhomme, en sont des preuves suffisantes; et la comédie française en fournit encore un millier d'exemples. Si, à la vérité, on dit qu'il n'y a pas de pays en Europe où il y a tant de caractères singuliers, je crois qu'on n'aura pas tort. Mais l'*humour* ne consiste pas en cela. L'homme qui a le travers ou le ridicule n'a point d'*humour*, c'est son naturel; mais c'est l'homme qui saisit et qui dépeint ce ridicule ou ce travers qui a de l'*humour*.

Lord Chesterfield.

Swedenborg croyait que des êtres qui s'étaient bien aimés ici-bas se confondaient après leur mort et ne formaient ensemble qu'un ange.

LE LEGS D'UN PARENT DE SHAKSPEARE.

Le nom de Shakspeare a grandi avec les siècles, mais bien des gens ignorent que ce nom a été porté par un orientaliste que les savants anglais et français entourent d'estime. John Shakspeare n'était pas descendant direct du poëte, mais il appartenait à l'une des branches de sa famille qui s'était fixée dans le comté de Leicester. Ce savant, passionné pour les livres orientaux et pour son glorieux parent, s'est éteint le 10 juin 1858, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé une fortune d'environ 6 250 000 fr., et la mémoire du grand Shakspeare n'a pas été oubliée dans son testament : 62 500 francs ont été appliqués à la petite maison de Stratford-on-Avon, que nous avons reproduite (t. Ier, 1833, p. 180); une somme pareille avait été déjà donnée par notre orientaliste pour le même objet. John Shakspeare ne s'en est pas tenu là : il veut que les administrateurs de la maison y fondent un musée *shakspearien;* 1 500 francs sont affectés dans ses dernières dispositions aux gages annuels d'un gardien et à la formation d'un album où les curieux pourront s'inscrire. Heureux le poëte, vont dire bien des gens, s'ils n'y mettent que leur nom!

On aura peut-être quelque peine à nous croire, si nous affirmons que l'immense fortune de John Shakspeare lui venait en grande partie de ses livres. Ses ouvrages élémen-

taires sur la langue de l'Hindoustan s'étaient si fréquemment réimprimés, surtout son Dictionnaire hindoustani-anglais, que l'aisance transmise par sa famille s'était transformée pour lui en une fortune comme on en compte peu en France et comme n'en possède aucun de nos savants.

TYPES DES RACES HUMAINES
SUR LES MONUMENTS ÉGYPTIENS.

Champollion le jeune, en visitant les tombeaux des rois de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie, dans la vallée de Biban-el-Molouk, près de l'ancienne Thèbes, étudia tout particulièrement des bas-reliefs peints où est figurée une série d'hommes de différents peuples, bien caractérisés par leur costume, les traits de leur visage et la couleur de leur peau. Les légendes hiéroglyphiques qui les accompagnent lui apprirent qu'ils se rapportaient à la troisième heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir l'ardeur de ses rayons et réchauffe toutes les contrées habitées de notre hémisphère. Nous empruntons à cet illustre savant la description d'une de ces compositions



Fig. 1. — Type de la race blanche dans les sculptures égyptiennes.

ethnographiques, qui, d'après la légende même, représente *les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères :*

« Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. Le premier, le plus voisin du dieu, est *de couleur rouge sombre*, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc; les légendes désignent cette espèce sous le nom de Rot (¹), la *race* des hommes, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

» Il ne peut y avoir aucune incertitude sur celui qui vient après; il appartient à la race des *nègres*, qui sont désignés sous le nom de Nahsi.

» Le suivant présente un aspect bien différent : peau couleur de chair tirant sur le jaune, ou teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées; ceux-ci portent le nom d'Aamou (²).

» Enfin, le dernier (celui que reproduit la figure 1) a la teinte de la peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche, de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, la barbe blonde ou rousse, la taille haute et très-élancée; il est vêtu d'une peau de bœuf non tannée; c'est un véritable sauvage tatoué sur diverses parties du corps; on le nomme Tamhou (¹). »

Il est facile de reconnaître dans ces représentations, qui datent à peu près du temps de Moïse, les types des quatre races d'hommes connues des anciens Égyptiens, ou, pour laisser encore parler Champollion : « 1° *les habitants de l'Égypte,* qui à elle seule formait une partie du monde, d'après le très-modeste usage des vieux peuples; 2° les habitants propres de l'*Afrique*, les nègres; 3° les Asiatiques; 4° enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série), les Européens, qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans le monde. »

M. Brugsch, dans ses dernières publications (²), place, il est vrai, le pays des *Tamhou* sur la côte septentrionale de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte; mais il reconnaît en même temps, comme l'avait déjà établi Champollion, que, dans les bas-reliefs peints dont on vient de lire la description, cette nation est prise pour le type de la race blanche tout entière, à l'exception de la famille basanée des Asiatiques, type qui comprend naturellement les différents peuples de l'Europe.

Champollion pouvait donc ajouter avec raison : « Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Molouk, à y trouver des sculptures qui pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant, puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis. »

La figure 2 peut servir de terme de comparaison pour la manière dont les Égyptiens représentaient, dans ces temps reculés, les hommes de leur propre race et ceux des nations étrangères dont nous venons de parler; elle est tirée



Fig. 2. — Ramsès III présentant des offrandes.

du tombeau de Ramsès III, et représente ce pharaon offrant des parfums et une libation.

(¹) Champollion, à l'époque où il écrivait ceci, lisait encore ce groupe hiéroglyphique : *Rot-en-ne-rom*, en séparant la partie phonétique des signes déterminatifs de ce mot.

(²) Champollion lisait *Namou*, mais la leçon *Aamou*, de *âm*, mot qui veut dire *peuple* en hébreu, est généralement acceptée maintenant.

(¹) Contraction, suivant M. Brugsch, des mots égyptiens *Ta Meh*, pays du Nord.

(²) *Die Geographie der Nachbarlænder Ægyptens*, etc. Leipzig, 1858, in-4°.

CARACTÈRE ET MISSION DE JEANNE DARC

Voy. la Table des vingt premières années.



Jeanne Darc à Domremy. — Dessin de Marc, d'après Benouville.

Jeanne Darc naquit, en 1412, à Domremy, sur une étroite langue de terre française jadis dépendante de l'abbaye de Saint-Remy, et dévouée par tradition à la royauté. Dès son enfance, les rixes de ses compagnons de jeu avec les enfants d'un hameau bourguignon l'initièrent aux querelles des partis. Plus tard, les ravages des Anglais atteignirent la Lorraine après la bataille de Verneuil. Elle dut fuir plusieurs fois avec ses parents, et soigner des blessés.

La haine des Bourguignons exaltait à Domremy le sentiment de la fidélité. Jeanne apprit de sa mère à ne pas séparer le roi de Dieu; elle rêva le monde (la France était le monde pour elle) comme un royaume céleste administré par un vicaire du Christ. Mais comment une fille pauvre avait-elle le loisir de rêver? Elle était pensive de nature, et cherchait la solitude à l'église, au jardin, sous les grands arbres.

Ce fut vers l'âge de douze ans, au moment de la plus grande ferveur religieuse, que les incursions anglaises éveillèrent en elle des idées patriotiques. Ces idées, ces espérances, prirent dès lors la forme de saintes apparitions, et grandirent ainsi en force et en autorité. Jeanne s'accoutuma aux célestes visiteurs, sans reconnaître en eux ses propres pensées revêtues, par l'exaltation, des draperies que les vitraux prêtent aux saints. Avant de les voir, elle les avait entendus : c'étaient des voix « belles et douces », qui s'échappaient, le soir, des arbres avec le vent, des clochers avec les carillons. « Jeanne, disaient-elles, il faut que tu ailles en France. » Bientôt son imagination créa des formes vagues que ses sens précisèrent; elle apprit à distinguer sainte Catherine, sainte Marguerite, et l'archange Michel, vêtu « comme un prud'homme. » Elle vit de ses yeux leurs couronnes, elle sentit leurs embrassements, elle apprécia leur odeur : les saintes « sentaient bon » comme les déesses d'Homère. Innocentes illusions qu'elle avoua, pour son malheur, aux juges de Rouen!

Ainsi, à l'heure où l'esprit de morcellement féodal s'é-

panouissait en discordes, en trahisons, en doutes et en corruption sanglante, l'idée d'unité, de patrie, s'incarnait dans la foi et la pureté. L'histoire de Jeanne inspire des rapprochements faits pour justifier la loi des contrastes qui renouvelle le monde. A peine Française, elle sauva la France; bergère, elle commanda des armées; pure, elle domina un roi livré à tous les entraînements; étrangère à la politique et à la stratégie, elle gagna des batailles et dirigea des conseils. Elle fut un de ces êtres d'instinct sublime qui sentent le bien et l'utile et vont droit au but; l'enthousiasme les inspire au lieu de les égarer. On peut dire que les circonstances l'aidèrent. En des jours moins funestes, quel roi l'eût écoutée, quel peuple l'eût suivie? Le bûcher seul peut-être ne lui eût pas manqué. La France aurait perdu une de ses gloires les plus éclatantes; l'Angleterre, une de ses taches les plus noires : l'Inquisition seule n'eût rien perdu. Et, qui sait? sur une terre lointaine, dans une humble maison, ignorée de tous et d'elle-même, délivrée par le mariage des visions qui assiégèrent sa jeunesse, Jeanne eût peut-être vieilli gardant les troupeaux ou tenant la quenouille sous le hêtre enchanté. Mais pourquoi supposer? Les temps décidèrent de sa vie; un oracle lui eût-il donné le choix entre la longueur d'une vie obscure et l'éclat d'une courte carrière, elle n'eût pas tremblé d'abord comme l'antique Achille, qui, sans Ulysse, trompait le destin sous une robe de femme. Jeanne ne fut sollicitée que par elle-même, et courut au triomphe et à la mort malgré son sexe et les hommes.

La détresse, « la grand'pitié » du royaume croissait de jour en jour. Orléans était assiégé; les Anglais allaient passer la Loire : « Hâte-toi, hâte-toi! » dirent les voix plus pressantes; et « la fille au grand cœur », comme elle se nommait avec une noble fierté, quitta ses parents, son pays, son fiancé. Elle fut plusieurs fois éconduite par le capitaine Baudricourt, qui commandait pour Charles VII à Vaucouleurs. « Le roi, criait-elle, je veux voir le roi, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux! » Enfin elle trouve des guides dévoués qu'elle entraîne. Lui parlent-ils de dangers, elle répond : « C'est pour cela que je suis née. »

Partie le 13 février 1429, elle est à Chinon le 6 mars. Elle paraît devant le roi, qu'elle devine sous un habit de simple courtisan, lui promet la délivrance d'Orléans et de son royaume, le rassure sur la légitimité de sa naissance, enfin l'ébranle et le persuade. Cependant les intrigues des conseillers, humiliés de son sexe et de sa jeunesse, les interrogatoires de Poitiers, les vérifications injurieuses, arrêtèrent longtemps la Pucelle. Elle sortit blanche, pure, admirée, de ces épreuves pénibles. Sa raison et son enthousiasme gagnèrent les ministres; ils disaient : « A quoi bon une armée, si Dieu est avec vous? — Les hommes combattront; Dieu donnera la victoire! » répondait-elle. Sa pureté enflammait les soudards eux-mêmes d'une ardeur toute chevaleresque. Cette belle fille n'inspirait que de nobles pensées.

La fin à une prochaine livraison.

FRANÇOIS D'ASSISE.

Dans une petite ville de l'Italie centrale, à Assise, près de Pérouse, vivait au commencement du treizième siècle un jeune homme d'humeur joyeuse et turbulente, aimant le plaisir, les arts, le bruit, la liberté, chéri de tous ses compagnons de fêtes, un peu suspect aux bourgeois moroses, digne enfin, par ses qualités et par ses défauts, du surnom de François, que lui avait valu sa prédilection pour les Français.

Son père, Bernardone, était un riche marchand de la ville, mais un de ces marchands qui ne connaissent pas en ce monde d'autres jouissances que celles du lucre; il n'approuvait guère le goût de François pour la poésie, pour la musique, pour les chansons des troubadours; il blâmait fort ses coûteuses équipées, et lui reprochait, avec trop de colère pour avoir raison, ses largesses même envers les pauvres.

François, « s'ennuyant au logis », se mit à guerroyer contre les gens de Pérouse; sa première campagne ne fut pas heureuse : il tomba aux mains de l'ennemi. En prison, il eut le temps de réfléchir. Il comprit la vanité des faux plaisirs et de la fausse gloire; et bientôt, désabusé de ses rêves, il résolut de chercher ailleurs que dans l'ivresse des festins et le tapage des armes le mouvement nécessaire à l'activité de son esprit.

Ses amis s'étonnèrent de le voir grave et silencieux; ils cherchèrent à deviner la cause de cette métamorphose inattendue.

— François, lui dit un plaisant, est-ce que tu songerais à prendre femme?

— Oui, répondit François, je songe à prendre femme, et l'épouse que j'ai choisie est si noble, si riche, si belle, que vous n'en avez jamais vu de semblable.

Une fresque de Giotto explique le sens de ces paroles; on y voit un jeune homme qui passe au doigt d'une jeune fille l'anneau des fiançailles, et le Christ qui les bénit du haut du ciel : le jeune homme est François d'Assise, la jeune fille est la Pauvreté.

Bernardone remercia Dieu du retour de son fils et de la conversion de l'enfant prodigue; mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Un jour que François priait dans l'église de Saint-Damian, il entendit par trois fois une voix qui lui disait :

— Va, mon fils, et répare ma maison qui tombe en ruine.

C'était la voix du Christ; François obéit. Il travailla de ses mains à la construction d'une église, et, par piété, se fit maçon.

A quelque temps de là, se promenant à cheval dans la campagne, il rencontra sur la route un lépreux. Saisi d'abord de dégoût et de crainte, son premier mouvement fut de reculer. Il eut honte de cette faiblesse, et, poussé par le zèle de la charité qui purifie tout, il alla baiser avec respect la main de cet homme marqué d'un signe divin par la souffrance. Tout à coup le pauvre lépreux disparut, et les regards de François le cherchèrent vainement dans toute l'étendue de la plaine; François venait d'être soumis à une épreuve. Ce lépreux, dit la légende, c'était Jésus-Christ.

Depuis cette merveilleuse rencontre, le fil de Bernardone fréquenta les léproseries pour y donner aux malades des soins, des consolations et des aumônes.

Son amour pour les pauvres n'avait plus de bornes. On le vit, à Rome, changer ses vêtements contre les haillons d'un mendiant, et, pendant tout un jour, au seuil d'une église, tendre la main à la pitié publique, « pour s'élever à la dignité sainte de ceux que le monde humilie. »

Bernardone crut que son fils devenait fou; il l'enferma. Délivré par sa mère, François renonça devant l'évêque à son patrimoine; et, s'adressant au plus misérable de tous les pauvres d'Assise, il lui dit avec tendresse :

— Viens, tu seras mon père; lorsque tu verras Bernardone me maudire, je te dirai : « Bénissez-moi, mon père! » et tu me béniras.

Ainsi, emportée par la fougue de la jeunesse, la piété de François touchait à ce terme extrême où l'enthousiasme dépasse les limites de la raison. La vertu même a besoin de règle et de mesure. Enfin, après avoir longtemps marché au hasard sans direction et sans but, le « Patriarche des pauvres » découvrit la voie où Dieu l'appelait pour la régénération de l'humanité.

Une phrase de l'Évangile fut pour lui un trait de lumière. Jésus a dit aux apôtres : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » François revêtit le costume des paysans des Apennins, la tunique gris-cendré, avec la corde pour ceinture, et, sans bourse, sans bâton, n'ayant aux pieds que des sandales, il se mit en route pour porter aux hommes la bonne nouvelle, pour prêcher la paix et la liberté.

Quelques disciples s'étaient réunis autour de lui :

— Faites bien attention, mes frères, leur dit-il, que ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous appelle dans sa miséricorde, mais encore pour le salut de beaucoup d'autres.

Les *frères Mineurs*, au lieu de s'enfermer dans des cloîtres, se répandirent dans toute l'Italie, dans toute l'Europe, glorifiant partout les petits et les humbles et ramenant le monde au respect de la pauvreté, dont ils se déclaraient « les chevaliers et les amants. »

Bientôt les peuples se pressèrent en foule sur les pas de François d'Assise. « J'ai vu, dit un contemporain, j'ai vu, le jour de l'Assomption, saint François prêcher sur la place de Bologne, où presque toute la ville était réunie. Il ne suivit pas la méthode ordinaire des prédicateurs. Son discours était plutôt une harangue comme en font les orateurs populaires. Il ne parla que de l'extinction des haines et de l'urgence de conclure des traités de paix et des pactes d'union. Son vêtement était sale et en lambeaux ; sa personne chétive, son visage pâle ; mais Dieu donnait une puissance inouïe à ses paroles. Il convertit même des nobles, dont la fureur sans bornes et la cruauté sans frein avaient ensanglanté le pays, et parmi lesquels beaucoup se réconcilièrent. L'amour et la vénération pour le saint étaient universels : hommes, femmes, tous se précipitaient à sa rencontre, et bien heureux se trouvaient ceux qui pouvaient seulement toucher le bas de sa robe. »

François ne se lassait point de revenir dans ses discours sur la nécessité de la paix ; mais quand il parlait de concorde et d'union, ces mots signifiaient accord contre la tyrannie des seigneurs, union contre le despotisme étranger. Il voulait faire des Italiens un peuple de frères, pour en faire un peuple libre et indépendant. Son cœur débordait d'amour, et, comme on l'a dit, « sa vie était un hymne en action » ; mais cet hymne fut un chant de guerre contre les oppresseurs de l'Italie, un chant de délivrance pour tous les martyrs.

La suite à une prochaine livraison.

L'hérédité assure aux générations futures l'aptitude intellectuelle que nous avons acquise comme les fruits de notre travail et de notre expérience. Le fonds de santé, de vertu et de beauté amassé par nous peut passer à nos descendants et s'accroître encore entre leurs mains, s'ils savent l'exploiter avec économie. (1)

(1) Alfred Maury.

RAYMOND GAYRARD

GRAVEUR ET STATUAIRE.

Voy. p. 75.

Raymond Gayrard, née à Rodez, le 25 octobre 1777, était le fils d'un fabricant d'étoffes. A la profession de son père il préféra l'orfèvrerie. Il avait fait son apprentissage chez deux maîtres lorsqu'à l'âge de vingt ans il fut obligé, par une réquisition forcée, de s'enrôler dans la 28e demi-brigade, commandée par le général Roger Valhubert. Il fit les campagnes des ans VII, VIII et XI, en Suisse et en Italie. En 1802, il quitta les drapeaux et vint à Paris, où il entra dans les ateliers du célèbre orfèvre Odiot. Vers trente ans, il se donna tout entier à la statuaire et à la gravure en médailles. Personne n'ignore qu'il s'est fait un nom dans ces deux arts ; mais on ne sait pas aussi généralement que Raymond Gayrard était écrivain. Voici quelques pensées choisies entre celles que l'on a recueillies parmi ses papiers, et que M. Jules Duval, son biographe, a publiées (1) :

— Parlerai-je de moi, de mes quatre-vingts ans ? Depuis l'enfance, ma vie est ainsi réglée : je me lève tous les matins à cinq heures, et, à de rares exceptions près, je me couche le soir à huit heures. Après mon premier sommeil, qui ne dure pas jusqu'à minuit, je lis ; puis, faisant taire mon imagination, je cherche à me rendormir. C'est ainsi que ma vieillesse se passe, légère et agréable.

— L'esprit ne vieillit pas toujours avec le corps ; il conservera de la grâce tant que le cœur conservera une douce chaleur. La tempérance et le travail y aident beaucoup.

— Un vieillard se fait aimer en aimant encore.

— Un peu de force morale ; l'amour du travail ; ne s'inquiétant pas du plus ou moins de temps qu'il doit vivre ; consentant à vivre avec ses peines et ses infirmités.

— Je n'ai jamais désiré qu'un heureux intérieur et du travail qui me donnât à vivre et à faire quelque aumône.

— Le but que doit se proposer un artiste est d'arriver le plus possible à imiter ce qu'il y a de beau dans la nature ; de choisir dans l'historien, le poëte, ou dans son propre génie, les sujets les plus capables de produire une impression durable, soit de vénération, soit de contemplation, d'admiration ou de terreur.

— Il faut à l'artiste sentiment et imagination. Mais cela n'est pas suffisant, il doit joindre à ces deux qualités naturelles l'esprit et le goût qui les complètent. Avec des doctrines, des théories, des études seules, on ne fait pas des œuvres qui frappent et qui émeuvent.

— Selon quelques artistes, fort estimables d'ailleurs dans une partie de leurs travaux, le matériel de l'imitation suffit pour produire des chefs-d'œuvre. Il évident que ce n'est là envisager que le côté pittoresque, qui est le côté le plus étroit de l'art. Il y a, avant tout et au-dessus de tout, le côté moral, le côté poétique.

— Il faut que tout se lie dans une œuvre d'art ; les anciens comme les modernes l'ont compris. Raphaël, Poussin, Lesueur, Jean Goujon, Michel-Ange, avaient au plus haut degré ces rares perfections. C'est le cœur qui conduisait leur ciseau et leur pinceau. Le style, c'est l'homme, a-t-on dit ; c'est une grande vérité. L'artiste ne peut se séparer de l'homme. Celui qui réunira en lui les qualités du cœur à celles de l'homme instruit mettra dans son travail le sentiment exquis qui convient à chacune de ses œuvres, et une entente délicate de ce qui est beau.

— Faute de savoir, ne sentant pas toute l'importance et la beauté des doctrines des anciens statuaires, nous n'arrivons pas à saisir toute leur valeur. L'essentiel nous échappe, et la prétention de faire croire que nous pouvons donner du nouveau nous éloigne de ce qui est réellement beau.

— Il y a toujours eu des novateurs qui, par système, composant avec talent des objets matériellement vrais, ont eu assez de bonheur pour réussir à faire marcher devant eux la renommée, à voir la foule les suivre et les admirer. Mais le beau seul séduit, charme et retient l'homme

(1) *Raymond Gayrard, graveur et statuaire*, notice biographique par M. Jules Duval, 1859.

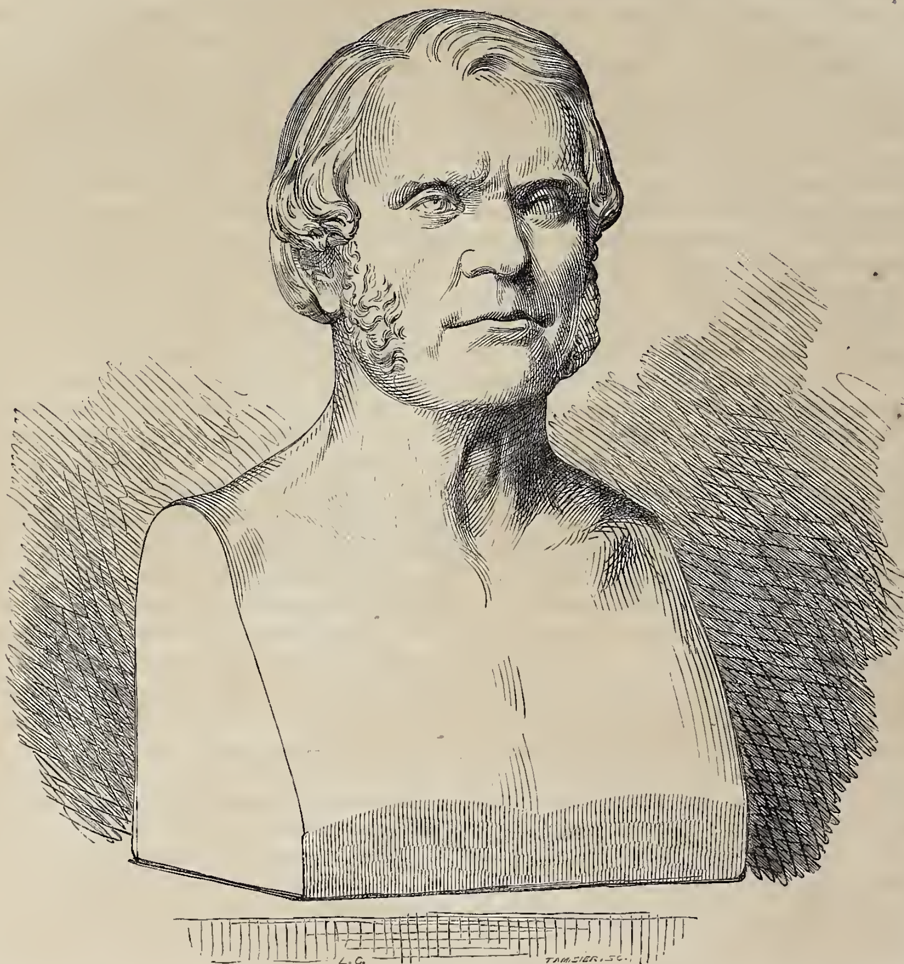
d'élite, que l'instruction rend plus connaisseur et plus difficile.

— Le génie commence les beaux ouvrages; mais il faut que le travail les achève.

La perfection se compose de minuties. Il serait ridicule de les négliger, mais plus ridicule encore de les mettre hors de leur place.

— Le modèle vivant n'est pour l'artiste que de la matière. Ce n'est pas par ce qu'il a sous les yeux que son coup d'œil est juste, son pinceau habile, son ciseau sûr et hardi, et qu'il peut prétendre faire un chef-d'œuvre. Non, certes. Il lui faut encore un modèle dans sa pensée. La vérité qui ne montre que des choses vulgaires n'est digne que de mépris. De nos jours cela s'appelle le *réalisme* et a des adeptes et des prôneurs!

— Il faut étudier la nature en philosophe : avec son esprit et son cœur plutôt qu'avec les yeux, qui ne voient que les surfaces et la forme des choses.



Raymond Gayrard. — Dessin de Chevignard.

— Je n'aurais pas la patience d'être hypocrite.

— Combien peu pardonnent aux autres ou à eux-mêmes une tentative manquée!

— Une trop grande affection n'a-t-elle pas quelque tendance à la folie?

— L'orgueil de l'homme en place ne vient-il pas presque toujours de la bassesse de ses inférieurs ou des gens qui le sollicitent?

— Une seule tache gâte un bel habit.

— L'honnête homme est grand dans les plus petites choses; le vicieux dans les plus grandes.

— L'ignorant approuve ou blâme; l'homme d'élite juge.

— L'indulgence réussit plus souvent que l'extrême rigueur. Elle conduit quelquefois au bien l'enfant qui n'a que des défauts, et peut y ramener celui qui a des vices. Cependant la sévérité prouve quelquefois plus d'affection qu'une tendresse trop indulgente.

— Si un enfant doit à ses bonnes qualités d'être le premier dans le cœur de ses parents, qu'il use de cette préférence en faveur de ses frères moins dignes ou moins heureux que lui.

CAMPOS DU BRÉSIL.

Le Brésil forme une sorte de triangle immense dont la superficie est évaluée, par quelques géographes, à 380 480 lieues carrées. M. Auguste de Saint-Hilaire, qui avait si bien vu ce beau pays, est le premier qui ait insisté, peut-être, sur la prodigieuse variété de la disposition de ses terrains, sur la condition climatologique de l'empire, et par conséquent sur la différence de ses productions. Rien n'est divers aussi comme ses aspects et comme le caractère de ses paysages. Dans cet assemblage de montagnes pittoresques comme celles de la *Serra do Mar*, de vertes col-

lines telles que celles que l'on admire à Rio, de simples taillis, de forêts vierges, de vastes plaines auxquelles on a donné le nom de *campos*, comment trouver une loi générale qui s'applique à tout le pays? Il n'y a nulle analogie, à coup sûr, entre Rio-Grande do Sul et la nouvelle province de Rio-Negro, dont l'ensemble, pour ainsi dire, n'offre qu'une vaste forêt. Les campos forment d'admirables pâturages. Presque toujours ces plaines accidentées, dont l'étendue fatigue les regards, offrent, de distance en distance, des bouquets d'arbres donnant leur ombrage aux bestiaux. Pendant les ardeurs de l'été, au mois de janvier, par exemple, le voyageur est quelquefois arrêté par des nuages de flammes et de fumée, qui se propagent avec une rapidité prodigieuse à la surface des campos. Il s'en faut bien que ces incendies soient toujours l'effet d'une circonstance fortuite; on embrase souvent les anciens pâtu-



Incendie d'un Campos au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis.*

rages au Brésil, à dessein, comme les forêts. Le feu est un moyen qu'emploie avec succès l'agriculture brésilienne, mais dont parfois elle abuse : les cendres des végétaux, dans certaines provinces, sont un engrais plus coûteux qu'on ne croit.

Les campos par excellence (et ce nom, dans le Brésil, s'attache à plus de vingt régions), sont ceux qu'habitait la terrible nation des Goaitakazes, et qu'arrose le rio Parahiba. Ces Indiens avaient apprécié eux-mêmes le caractère spécial du sol; ils appelaient tout le pays *Guaitomopi*, champs de délices. Ces plaines, si bien cultivées en certains endroits, sont parsemées de lacs d'eau douce, de lagunes, de marais : aussi la végétation y est-elle réellement admirable. Ce fut sous Jean III que Pedro de Goes da Sylveira obtint les premières concessions de terres qui furent faites dans ces régions. Mais les colons, à l'origine, eurent des guerres terribles à soutenir contre les dominateurs de ce sol fertile par excellence; leur nom est demeuré dans la dénomination générale qui le signale aux étrangers, et l'on appelle *Campos Goaitakazes* l'un des plus riches pays du Brésil; sa capitale florissante est à 240 kilomètres de Rio. Rien ne manque dans ce beau pays, rien hors le bois : pour former des pâturages ou pour établir des cultures on a brûlé celui qui existait, mais qui jamais ne fut abondant; aussi le voyageur estimable que nous avons déjà cité écrivait-il en 1833 : » Le premier qui plantera un bouquet de bois dans les campos, aura, nous l'osons dire, bien mérité de son pays. « Nous ne terminerons pas cet article sans dire qu'on fait parfois au Brésil des campos artificiels; à Minas-Geraes, à Goyaz, par exemple, on brûle les forêts;

de nouvelles forêts de moindre hauteur s'élèvent; on les brûle encore : de leurs cendres sortent une fougère et des arbrisseaux auxquels succède enfin une graminée qui sert de pâturage. On n'a eu recours à aucun instrument, ni au pic, ni à la charrue : le feu a suffi, et la cendre a servi d'engrais.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Suite. — Voy. p. 170, 178, 190.

Le lendemain, Renée alla voir plusieurs personnes assez haut placées, parents ou amis de sa famille. Elle fut reçue avec politesse; on lui témoigna même de la sympathie, mais une sympathie toute passive. On lui conseilla d'attendre, de prendre patience, de se tenir tranquille. Les offres de service furent froides et contraintes; elle put voir, chez tous ceux à qui elle s'adressait, une peur extrême de se compromettre. Elle rentra, le soir, fort lasse et plus triste que jamais.

Un coup léger frappé à la porte interrompit le sombre cours de ses pensées. Lacoste, après avoir échangé quelques paroles avec celui qui heurtait, entra vers elle :

— C'est un père capucin, Madame, qui demande à vous parler en particulier.

— Qu'il vienne! dit vivement Renée.

Une folle espérance avait tout à coup traversé son âme. Si c'était lui déguisé! Mais le moine, dont la figure était à demi cachée par son capuchon, n'avait nullement la tournure de Jacques. Il s'inclina en silence devant Renée, et lui remit un papier. Elle l'ouvrit avec empressement et y lut ces mots tracés d'une écriture qui lui était inconnue :

« Si Mme de Montarmé désire avoir des nouvelles de son fils, qu'elle suive le révérend père qui lui remettra ce billet. »

— Vous savez où est mon fils? Il est vivant?

— Je ne puis répondre, Madame, à aucune de vos questions : ma seule mission est de vous conduire près de la personne qui vous écrit.

Renée à l'instant prend son masque, ses coiffes, sa mante, et dit au capucin :

— Partons.

Comme elle traversait l'antichambre, Lacoste se disposa à l'accompagner.

— Vous ne pouvez emmener cet homme, Madame, observa le capucin en s'arrêtant.

— Et moi, s'écria vivement Lacoste, je ne puis laisser ma maîtresse aller seule avec un inconnu. Vous ne connaissez pas cette ville, Madame : elle est pleine de méchantes gens. C'est peut-être un piége qu'on vous tend...

— Choisissez, Madame, dit le capucin : ou restez, ou venez seule avec moi.

— Ne venez pas, mon bon Lacoste, dit la dame de Montarmé avec une douce autorité. Qui voudrait donc me faire du mal? A la garde de Dieu!

Elle descendit rapidement l'escalier sur les pas du capucin, qui glissait dans l'ombre comme un spectre. Dans le vestibule de la maison était une chaise à porteurs; il y fit monter Renée, referma la portière, et elle se sentit rapidement emportée. La chaise marcha longtemps. Quelque promptement que la courageuse dame eût pris son parti, nous ne répondrions pas qu'elle ne se demandât par moments si, comme le craignait Lacoste, elle ne s'était point laissé attirer dans un piége. Mais elle ne se repentait nullement de sa confiance, et eût-elle pu retourner en arrière, elle ne l'eût pas fait.

La chaise enfin s'arrête; le capucin aide Renée à descendre. Autant qu'elle peut s'en assurer à la lueur tremblante d'une lanterne, elle est près d'un grand édifice, un palais... ou une prison. Le capucin ouvre une petite porte basse, et prie Renée de le suivre. Il lui fait monter un étroit escalier dérobé; puis il lui demande d'attendre un instant. Il ouvre une autre porte; avant qu'il l'ait refermée, les yeux de Renée ont entrevu une vive lumière. Au bout d'une ou deux minutes, qui semblent une heure à la dame de Montarmé, le capucin reparaît; il la prend par la main; il lui fait traverser d'abord une sorte d'antichambre; puis, soulevant une portière en tapisserie, il l'introduit dans un cabinet richement orné, dit de sa voix discrète et douce : « Madame de Montarmé! » et il disparaît.

Renée resta un instant étourdie, éblouie de la lumière de quatre bougies qui brûlaient dans des candélabres de bronze. Mais bientôt son attention se concentra sur un personnage assis dans un grand fauteuil, devant une table chargée de papiers, et qui se leva comme elle entrait. Elle le voyait pour la première fois; mais ces yeux grands et vifs, ce nez aquilin, cette bouche bien faite et ornée d'une élégante barbe en pointe, ces sourcils fortement marqués, ces cheveux noirs et pendants, cet ensemble imposant, on les lui a décrits, la peinture les lui a retracés : elle ne peut les méconnaître. Le costume, d'ailleurs, suffirait à lever ses doutes...

Mais la chaleur, la surprise, l'émotion, lui font violemment monter le sang au visage; elle craint le vertige, un évanouissement : elle se hâte d'ôter son masque, sa mante, de rejeter en arrière la dentelle de ses coiffes. L'homme, qui a fait quelques pas au-devant d'elle, s'arrête comme frappé de sa beauté.

— Mon fils, Monseigneur, demande Renée aussitôt qu'elle se sent assez forte pour parler, mon fils est-il vivant?

— Veuillez vous asseoir, Madame, dit l'inconnu en la débarrassant de sa mante et en la conduisant vers un fauteuil. Est-ce bien vous qui êtes madame de Montarmé? Vous me semblez si jeune...

— Pas si jeune; j'ai bientôt quarante ans. Mais qu'importe mon âge? Monseigneur, ayez compassion du martyre que je souffre depuis près d'une semaine; apprenez-moi ce que mon fils est devenu.

— Auparavant, Madame, il faut que nous ayons ensemble un moment d'entretien. D'abord, savez-vous qui est celui qui vous parle?

— Je crois avoir l'honneur de parler à Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

— Comment le savez-vous? Moi, je ne vous ai jamais vue, car je m'en souviendrais : votre visage n'est pas de ceux qu'on oublie.

Ce compliment, ce ton de galanterie, produisirent sur Renée la plus désagréable impression; mais elle sut commander à sa physionomie assez pour ne lui laisser exprimer qu'une noble et imposante dignité. Elle répondit simplement :

— Monseigneur, j'ai vu aujourd'hui même un portrait de vous. Me voici prête à entendre ce que vous voudrez bien me dire de mon fils.

— Pour l'heure, il est vivant et en bonne santé.

— Que le Dieu de miséricorde soit béni! dit-elle tout bas en joignant les mains avec force.

— Mais, ajouta le cardinal en fronçant ses épais sourcils et en dardant sur Renée son regard perçant, je ne dois pas vous cacher, Madame, qu'il s'est mis dans une mauvaise passe. Sa Majesté est décidée à en finir avec cette coupable manie des duels, qui décime la fleur de sa noblesse, et fait répandre en de sottes querelles le sang qui ne devrait couler que pour le service du pays. Le rang le plus élevé ne saurait mettre à l'abri du châtiment celui qui ose désobéir au roi : voyez M. de Boutteville.

— Oui, Monseigneur; le roi, dans ce cas, a jugé bon de faire un exemple. Mais j'ose espérer que vous lui conseillerez, Monseigneur, de gracier un enfant obscur, sans expérience, qui, m'a-t-on dit, a été provoqué, qui n'aurait pu refuser un défi sans encourir le mépris de tous, du roi tout le premier peut-être. Ce jeune homme est le dernier représentant d'une ancienne et loyale maison qui n'a jamais varié dans sa fidélité. Il n'a pas dégénéré; croyez-en, Monseigneur, une mère qui ne l'a pas quitté d'un instant avant ce fatal voyage. Si vous saviez tout ce qu'il y a, dans cette jeune âme, de courage, de franchise et de bonté, vous ne pourriez souffrir la pensée d'abréger une existence qui promet d'être si utile et si belle. Ah! laissez-le gagner ses éperons; envoyez-le à la guerre : lorsqu'il y aura acquis une solide renommée d'honneur et de courage, il pourra refuser hardiment de se battre en duel, braver à front levé cet absurde et faux point d'honneur si profondément enraciné en France. Je ne vous parle pas de ma douleur si je perdais ce fils sur qui j'ai mis tant d'espérances, et qui est mon bien, ma vie; les larmes d'une femme pèsent peu, je le sais, dans la balance de la justice. Mais, si vous me le rendez, quelle sera ma reconnaissance! avec quelle ardeur j'appellerai sur vous les bénédictions d'en haut!...

— Madame, je ne demande pas mieux que d'épargner votre fils; sa grâce est en sa main; il sait ce qu'il doit faire pour l'obtenir. Il a eu connaissance d'un complot tramé, et contre notre personne, ce qui serait peu de chose, et contre l'État, ce qui est bien plus grave. Qu'il révèle tout ce qu'il en sait : son pardon est à ce prix.

— Êtes-vous bien sûr, Monseigneur, qu'il ait eu connaissance d'un complot? Je n'en ai pas vu trace dans ses lettres. Comment, d'ailleurs, les conspirateurs, quels qu'ils soient, se seraient-ils confiés à un si jeune homme, si étranger aux intrigues, et dont ils devaient redouter la candeur et la maladresse?

— Je ne suis pas étonné, Madame, que votre fils ne vous ait pas, dans ses lettres, entretenu d'affaires d'État; les mères ne doivent pas se flatter qu'on leur dise tout. Je ne pense point que votre fils ait reçu des confidences; je crois qu'il aura tout appris par hasard. C'est pourquoi je trouve étrange l'obstination qu'il a mise jusqu'à présent à refuser de me livrer les noms de ces coupables machinateurs. Je comprendrais, sans l'excuser, qu'il refusât de trahir des gens qui l'auraient admis dans leurs conseils; mais on ne doit rien à qui ne nous a rien confié. Avant son duel, il a cherché à m'avertir. Mais de quoi me sert que l'on me crie : « Gardez-vous! » si l'on ne me dit pas de quel côté je dois me garder? Vous saurez, Madame, user du pouvoir et de l'influence que vous avez sur le jeune seigneur de Montarmé pour l'engager à dire sans réserve tout ce qu'il a pu savoir du complot.

— Je le verrai donc?

— Dans un instant; je vais l'envoyer quérir.

Richelieu écrivit deux lignes, sonna; le capucin entra, et il lui remit le papier. Puis il resta silencieux, les bras croisés et les yeux baissés.

Le cœur de Renée était le théâtre des plus violents combats. Devait-elle donc conseiller à son fils de se faire délateur? Mais si l'inflexible et dur cardinal ne faisait grâce qu'à ce prix, il faudrait donc le voir monter sur l'échafaud!...

Bientôt ses combats, ses terreurs, tout se perd dans une immense joie : elle entend un bruit de pas dans le corridor; la portière se soulève, Jacques apparaît : d'un saut il est dans ses bras.

Ah! qui dira le douloureux bonheur de ces deux pauvres âmes, leurs étreintes, leurs larmes, leurs exclamations entrecoupées? Fut-il ému un instant à cette vue, l'homme de bronze qui les contemplait? La mère et le fils étaient trop absorbés pour l'observer.

Ils avaient presque oublié sa présence, quand Jacques, sentant une main se poser sur son épaule, se retourna vivement, et vit, tout près de lui, l'arbitre de son sort et de celui de tant d'autres.

Richelieu leur fit signe de le suivre, ouvrit une porte, et les conduisit dans un petit réduit plus simplement meublé que le cabinet.

— Je vais vous laisser ensemble, leur dit-il; dans une heure, vous viendrez me dire le résultat de votre conférence. *La fin à la prochaine livraison.*

SUR LES THERMOMÈTRES
MÉTASTATIQUES ET DIFFÉRENTIELS
DE M. WALFERDIN.

Le thermomètre n'est pas seulement l'instrument le plus fréquemment employé en physique, il est évidemment celui qui, en nous fournissant le moyen d'apprécier la température du milieu dans lequel nous vivons, a passé du domaine exclusif des sciences à une application plus générale; il est celui dont l'usage s'est le plus répandu parmi nous : aussi sa construction et ses perfectionnements successifs n'intéressent-ils pas le physicien seulement.

Une des modifications les plus importantes qu'il ait subies dans ces dernières années consiste à le faire servir à indiquer de longs degrés sans que son réservoir, qu'on appelle aussi sa cuvette, soit trop volumineux. Pour cela, on emploie des tubes capillaires; mais si l'on veut que chaque degré occupe un très-long espace sur la tige et que le thermomètre porte de zéro à 100 degrés, par exemple, la longueur de l'instrument devient telle qu'il ne peut être employé avec facilité. Pour éviter cet inconvénient, on ne lui donne que le nombre de degrés nécessaires pour l'usage auquel il est spécialement destiné; ou bien, lorsqu'on lui demande des résultats plus rigoureux, on le fractionne de manière à obtenir de plus longs degrés. Ainsi, pour les expériences de précision, où chaque degré doit être partagé en un nombre considérable de divisions ou parties, on ne donnera, par exemple, que 10 degrés de course à l'instrument pour toute la longueur de sa tige.

On construit de la sorte ce qu'on appelle *un jeu* de thermomètres que l'on emploie successivement, et dont le premier portera de zéro à + 10 degrés, le second de 10 à 20 degrés, un troisième de 20 à 30 degrés, etc.; pour obtenir ainsi toutes les indications que le mercure peut nous fournir à son état liquide, il faudrait avoir recours à une quarantaine de thermomètres différents, qui, pour devenir rigoureusement comparables entre eux, devraient être construits dans d'égales proportions, avoir des réservoirs de même capacité, etc., toutes conditions qui mettraient en défaut l'habileté du constructeur et même celle de l'observateur.

Le physicien à qui l'on doit les thermomètres à déversement à *maximum* et à *minimum* que nous avons décrits[1] a eu l'heureuse idée de remplacer *le jeu* de thermomètres nécessaires pour obtenir les indications les plus rigoureuses par *un seul thermomètre* qui peut, suivant le besoin, se régler à toutes les températures qu'on veut déterminer avec précision.

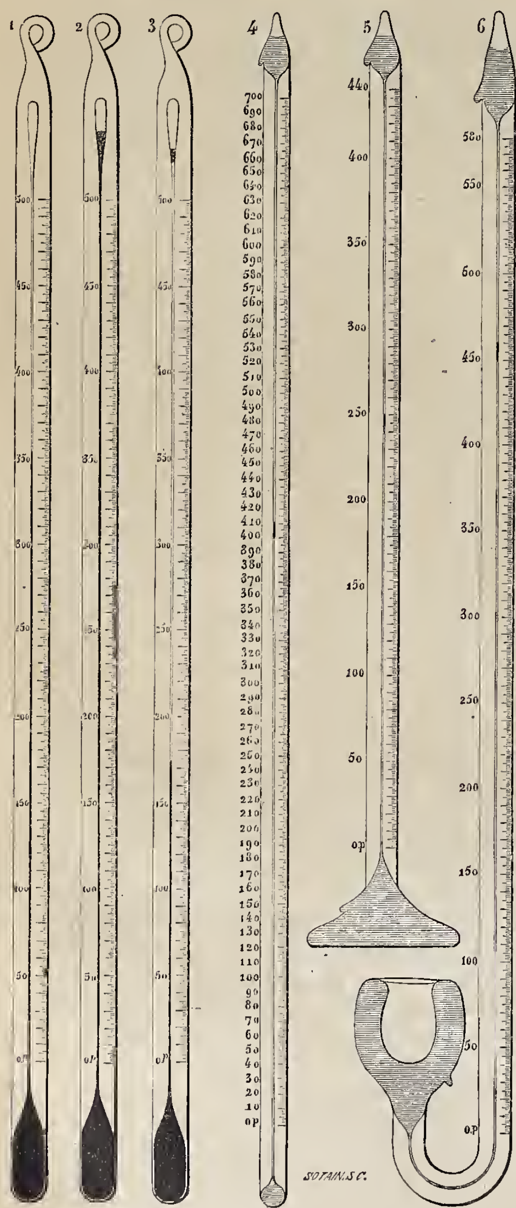
C'est l'instrument que M. Walferdin a désigné sous le nom de thermomètre *métastatique*, figures 1, 2 et 3 (de *métistémi*, changer, déplacer, faire passer), parce que le

[1] A l'occasion de la température du puits de Grenelle, t. IX, 1841, p. 165.

niveau du mercure peut changer, se déplacer à la volonté de l'observateur.

Concevons, par exemple, un thermomètre à mercure (fig. 1) qui porte 10 degrés seulement pour toute la longueur de sa tige (soit de zéro à + 10), et donne 500 divisions, où, par conséquent, chaque degré correspond à 50 divisions, et qui soit terminé à sa partie supérieure par une chambre en forme de cône renversé : il est évident que s'il est exposé à une température supérieure à 10 degrés, le mercure qui se trouvait au haut de la tige à 10 degrés va, en se dilatant, pénétrer dans la chambre supérieure, comme on le voit figure 2, et que la quantité de mercure ainsi déplacée sera d'autant plus considérable que la température à laquelle on a soumis l'instrument sera plus élevée.

Si, à une température voisine de celle qu'on veut déterminer avec précision, on donne une secousse à l'instrument en l'inclinant un peu et en frappant avec le doigt un *coup sec* sur la tige, on parvient à séparer le mercure qui occupe la partie supérieure de la tige de celui qui se trouve dans la chambre et qui s'y maintient suspendu; on obtient ainsi un nouveau thermomètre où le niveau du mercure se voit au haut de la tige, à la température à laquelle l'instrument avait été exposé avant qu'on n'eût produit la solution de la colonne mercurielle. Dans la figure 3, le niveau du mercure se trouve placé à la 175e division, et le mercure en excès est, comme on le voit, retenu dans la chambre.



Thermomètres métastatiques. Thermomètres différentiels.

L'instrument ainsi réglé pourra donc donner, à *la lecture directe*, la cinquantième partie du degré centésimal entre les deux limites extrêmes de sa course. Veut-on, par exemple, observer les variations que peut présenter la chaleur animale? Voici comment a procédé M. Claude Bernard dans les belles expériences qu'il a faites avec M. Walferdin pour déterminer la différence de température entre le sang artériel et le sang veineux :

Sachant à l'avance que la limite extrême de la température à observer ne doit pas excéder + 40 degrés centigrades, on place l'instrument dans un milieu de comparaison de 40 degrés environ; on lui imprime ensuite la secousse qui produit, à cette dernière température, une solution de la colonne de mercure dans la partie supérieure de la tige, et, comme la limite inférieure n'est pas moindre de 30 degrés, l'instrument indique ainsi, à la lecture directe, la cinquantième partie du degré centésimal entre 30 et 40 degrés.

La série d'expériences pour lesquelles l'instrument a été ainsi réglé étant terminée, on le chauffe de manière que le mercure de la tige se trouve en contact avec celui qui est resté suspendu dans la chambre supérieure; la solution disparaît alors; après le refroidissement, le mercure rentre en entier dans la tige, et l'instrument revient à son état initial (fig. 1).

On conçoit facilement qu'au moyen de ce procédé différentes séries d'observations peuvent être faites avec la même précision à toute autre température. Mais pour que le mercure en excès puisse ainsi se maintenir dans la chambre supérieure, et pour que le réservoir ou cuvette du thermomètre métastatique ne soit pas d'un volume trop considérable, on doit employer des tiges thermométriques dont le trou intérieur soit très-capillaire. On trouve quelquefois des tiges dont le calibre est d'une telle capillarité que, lors de la construction de l'instrument, le mercure ne peut pénétrer dans la tige après que le vide a été fait dans le réservoir.

C'est à la construction de son thermomètre *différentiel* (fig. 3, 4 et 5) que M. Walferdin emploie ces sortes de tiges. Il a reconnu que l'alcool peut, après un certain temps, y pénétrer; et une fois que les parois intérieures de la tige sont ainsi mouillées d'alcool, un globule de mercure s'y engage aisément et s'y déplace avec rapidité à la plus faible variation de température. On construit ainsi des instruments qui peuvent ne porter que 1 ou 2 degrés, ou même moins, pour toute la longueur de leur tige, et permettent d'apprécier la millième partie du degré centésimal sans que le réservoir, de forme sphérique, ait plus de 3 millimètres de diamètre, comme on le voit figure 4. Le réservoir, la tige et une partie de la chambre supérieure sont remplis d'alcool; un petit renflement de la chambre permet d'y retenir à volonté le globule de mercure, qu'on ne laisse redescendre dans la tige qu'à une température voisine de celle qu'on veut déterminer avec précision. Dans l'instrument n° 4, le globule de mercure se voit à la 400e partie.

Le thermomètre différentiel de M. Walferdin peut également être disposé (fig. 5) de manière que le réservoir en soit facilement applicable aux surfaces planes pour étudier la capacité des différents corps pour le calorique. Dans la figure 6, le réservoir forme un récipient thermométrique dans l'intérieur duquel des mélanges peuvent être opérés, et où les plus faibles variations de température sont accusées par l'ascension ou la descente du globule de mercure dans la tige.

LA GRANDE CHARTREUSE DE GRENOBLE.

Voy. la Table des vingt premières années.



Vue d'un site près de la grande Chartreuse. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

La littérature et les arts peuvent, à certaines époques, oublier la nature; la mode du noble de convention ou du trivial peuvent momentanément fausser le goût; la nature, en nous et en dehors de nous, n'en reste pas moins le modèle du beau, du vrai, du simple, et la source inépuisable de nos plus vives admirations.

Les arbres taillés et alignés des jardins publics, les parterres à compartiments façonnés et symétriques, peuvent plaire à des esprits formés uniquement au milieu d'une civilisation luxueuse; mais combien leur effet est mesquin à côté de la majesté d'une belle forêt, à côté de ces ombres profondes que les poëtes allemands ont appelées la verte nuit, *die grüne Nacht?*

Le moyen âge, aujourd'hui réhabilité quant au sentiment qu'il avait de l'art, semble avoir été plus sensible que nous ne le sommes aux beautés pittoresques de la nature sauvage. Les corporations religieuses, réunions des seuls êtres instruits de ce temps, s'établissaient toujours

dans des lieux doués de ces beautés à un degré remarquable. Aussi l'on peut dire avec certitude que partout où se trouve quelque monastère debout encore ou ruiné, on rencontre un site magnifique. Celui de la grande Chartreuse, près de Grenoble, chef-lieu de l'ordre de Saint-Bruno, ferait même penser que la beauté du paysage était choisie suivant l'importance de l'ordre religieux qui devait s'y établir; car, on le sait, ce site est un des plus merveilleux qu'un touriste puisse espérer; il était sans doute très-admiré au onzième siècle, lorsque saint Bruno vint s'y établir; il a donné son nom à l'ordre fondé par ce saint.

Si depuis lors bien des admirations se sont éteintes, celle pour les beautés splendides et sévères des paysages de la grande Chartreuse semble, au contraire, aller chaque année en augmentant. Il est vrai que l'abord de ce désert, jadis effrayant, est devenu de jour en jour plus facile. On est conduit auprès par le chemin de fer du Dauphiné, et des omnibus, des calèches élégantes, des mulets, vous promènent et vous bercent à l'ombre des sapins ou des hêtres, au bord des précipices, au bruit des cascades, sur un chemin bordé de mousse et de jolies fleurs sauvages, plus fraîches, plus brillantes que celles de nos parterres. Des esprits mécontents de tout et qui n'ont probablement rien vu de la route récemment construite pour le plus grand avantage de ceux qui veulent visiter ces sites célèbres, n'ont pas manqué de s'écrier que le désert n'est plus un désert et qu'on lui a enlevé son caractère pittoresque et sauvage. Nous qui avons fréquenté ces lieux avant comme après la nouvelle voie, nous nous faisons un devoir de déclarer qu'aucune industrie humaine ne saurait modifier le caractère des paysages de la Chartreuse, et que, du reste, l'administration des ponts et chaussées et celle des eaux et forêts, tout en établissant un chemin excellent et en construisant un pont élevé sur un affreux précipice, ont percé quatre tunnels d'un effet charmant, et ont respecté même les arbres morts, souvenirs imposants d'une antique végétation.

La verte obscurité des sapins, la grâce et l'éclat des branches du hêtre, les eaux limpides, bouillonnant entre des blocs de rochers et des touffes de tussilage aux gigantesques feuilles, les gazons émaillés de saxifrages, de cerastiums, de spirées, de trolles, de gentianes, d'astrantias, toute cette sauvagerie est ravissante au suprême degré, et il n'y a pas de cœur humain qui puisse rester froid devant un tel tableau.

Certainement, à côté des scènes si grandioses de la nature alpestre, les grands bâtiments du monastère sont d'un effet assez prosaïque (¹). Cependant ce n'est pas sans un grand intérêt ni même sans émotion que l'on contemple et que l'on visite cet asile célèbre du silence, de la prière, des austères privations, de la pénitence. Il y a là bien des traditions vivantes de l'esprit religieux du moyen âge. Avant de visiter ces lieux, on doit lire le septième volume de l'*Histoire des Ordres religieux*, où se trouvent rappelés les statuts des Chartreux en ce qui concerne la vie spirituelle et corporelle, et la réception des étrangers.

Aujourd'hui, comme jadis, les femmes ne peuvent pénétrer dans l'enceinte du couvent des Chartreux; mais elles sont très-convenablement hébergées dans un bâtiment très-voisin, où la fraîcheur des eaux et des prairies, l'ombre des beaux arbres, peuvent les consoler des sombres voûtes et des austères cellules dont l'entrée leur est interdite.

On ne saurait, du reste, consulter rien de meilleur comme illustration de l'histoire des Chartreux que la célèbre collection des peintures de l'histoire de saint Bruno, par Eustache Lesueur (¹).

(¹) Voy. t. Ier, 1833, p. 227.

(¹) Voy. t. XIV, 1846, p. 393.

MÈRE ET FILS.

RÉCIT DU VIEUX TEMPS.

Fin. — Voy. p. 170, 178, 190, 198.

Devant l'unique fenêtre de ce réduit, le parquet, recouvert d'un tapis, s'élevait d'une marche. Sur cette marche s'assirent, tout près l'un de l'autre, la mère et le fils.

Renée remarqua que les joues de Jacques avaient pâli et s'étaient creusées. Elle attira doucement vers elle cette tête chérie et menacée. Lui, un bras passé autour du cou de sa mère, appuyait son front sur sa poitrine comme lorsqu'il était enfant.

— Comment êtes-vous venue ici, ma mère? Comment avez-vous pu savoir que j'étais détenu dans ce palais, et parvenir jusqu'à Son Éminence?

— C'est Son Éminence elle-même qui m'a fait chercher; j'ignorais votre sort : je viens de l'apprendre il y a peu d'instants. Mais il m'a appris bien d'autres choses. Qu'est-ce donc que ce complot dont, m'a-t-il dit, vous avez été informé, dont vous l'avez averti, et dont vous vous refusez à nommer les auteurs? Vous n'y avez pas trempé, j'en suis sûre.

— Moi, votre fils, tremper dans de ténébreuses pratiques, dans un projet d'assassinat! Il y a un complot, c'est vrai; j'en ai eu connaissance, c'est vrai encore. Quelques personnes ont un jour laissé échapper devant moi des paroles où il était vaguement question de renverser le ministre. Je me permis de dire hardiment, comme je le pensais, que si tels et tels se mettaient en place du cardinal, je ne voyais pas trop ce que la France gagnerait au change. Les uns se fâchèrent, les autres se raillèrent de moi. L'un d'eux m'affirma, alors et plus tard, qu'ils n'avaient ainsi parlé que par badinage. Ils me semblaient, d'ailleurs, trop étourdis, trop indiscrets, trop incapables, pour mener à fin quoi que ce fût, et je ne m'inquiétai plus de cela. Mais, un jour, il me tomba dans les mains un papier qui me fit voir clairement qu'ils ne plaisantaient point. Je m'étais laissé conduire, par curiosité, chez une dame qui réunit chez elle tous les beaux esprits. Il y avait là un sieur Corneille. Il lut des vers qui me ravirent : je n'avais encore entendu rien de pareil. Je les avais écoutés si attentivement, qu'en sortant je les savais par cœur. Arrivé au logis, je les transcrivis dans l'intention de vous les envoyer. Le lendemain, en me rendant chez mon maître à chanter, je rencontrai..... quelqu'un que je n'avais pas été voir depuis longtemps, et qui m'en reprit amicalement. Nous fîmes quelques tours ensemble sur la place, et moi, tout rempli des vers, comme j'en avais copie, je les lui montrai. Il en fut assez content, et me demanda de les lui prêter pour les faire connaître à une dame chez laquelle il se rendait. Nous nous séparâmes là-dessus. En sortant de ma leçon, je retrouvai la même personne; je lui redemandai mes vers; il tira de sa poche un papier qu'il me donna. Rentré chez moi, je déplie le papier... Jugez de ma surprise! il s'était trompé, et m'avait remis un billet où, à mots couverts, mais intelligibles, même pour moi, on l'avertissait que le lendemain était le jour fixé pour poignarder le cardinal pendant une cérémonie religieuse. Je fus saisi d'horreur; mais, en même temps, il me parut que l'étrange concours de circonstances qui m'avait livré ce secret me montrait que j'étais comme choisi de la Providence pour empêcher un grand crime. Je montai à cheval et courus à Rueil. Je

parvins, non sans peine, à parler seul à seul avec M. le cardinal, qui inspectait les travaux de ses jardiniers, et je l'avertis qu'il eût à ne pas sortir le lendemain. Il me pressa de questions, me regardant de ces yeux qui interrogent plus encore que la bouche; mais il ne put rien tirer de moi, sinon que l'on devait l'assassiner, le lendemain, dans la chapelle, pendant qu'il tiendrait un enfant sur les fonts. Enfin, après s'être informé de ma demeure, il me laissa partir; mais j'ai vu depuis qu'il m'avait fait suivre sans que je m'en doutasse. En traversant la place Royale, je rencontrai M. de Prémonval.....

— C'est donc bien lui? dit Renée en baissant encore la voix.

— Ma mère, ma mère! pas un mot là-dessus, je vous en conjure! Il y eut entre nous querelle, rendez-vous donné; nous mîmes l'épée à la main..... Vous allez me dire que j'ai eu tort de répondre à son défi, me parler des édits royaux. Pour un gentilhomme qui se voit menacé d'un soufflet, il n'y a édit qui tienne, ma mère. Oui, le roi fait couper la tête de ceux qui se battent; mais il accable de son mépris ceux qui ne se battent pas!.....

— Plus bas, plus bas, mon enfant! dit Renée; car Jacques s'échauffait, et sa voix s'élevait au-dessus du chuchotement dans lequel ils avaient conversé jusqu'alors. Où fûtes-vous conduit par les soldats qui vous séparèrent de votre antagoniste?

— Ici, dans ce palais; on m'a donné pour logement une petite chambre sous les combles, d'où l'on me fait descendre tous les jours pour être interrogé, tourné, retourné en tous sens par Son Éminence. Il a employé tous les moyens possibles pour me faire dire les noms de ceux qui ont conspiré contre lui. Mais il n'y réussira pas!

— Tous les moyens possibles! pas la torture, pourtant?

— Pas encore, cela pourra venir; mais les promesses, les menaces et... la faim! Oui, Son Éminence s'est imaginé qu'un garçon de mon âge, robuste et avec un appétit de campagnard, serait plus maniable quand on l'aurait fait jeûner, qu'on aurait mené grand bruit à côté de son galetas! Pour sûr, après trente-six heures passées sans manger ni dormir, mon corps était un peu faible, et même mes idées s'embrouillaient. Mais ma volonté restait; je me suis renfermé dans un silence absolu, voilà tout ce qu'on a gagné.

— Mon enfant bien-aimé, êtes-vous sûr que ce soit par honneur et devoir, et non par obstination et vaine gloire, que vous refusez de parler?

— Ah! je le vois, Son Éminence a gardé pour le dernier le plus terrible de ses moyens, votre tendresse, vos instances, vos pleurs. Croyez-vous que, dans ma cellule solitaire, je n'aie pas pesé et repesé tout ce que vous pourrez me dire? que je n'aie pas eu devant les yeux la douleur affreuse que vous auriez en me voyant périr sur l'échafaud? Mais, ma mère, c'est vous qui m'avez enseigné à faire ce qu'ordonne la conscience, quoi qu'il en puisse arriver. Certainement, ce n'est pas vous qui me conseillerez de livrer au bourreau des gens dont j'ai reçu, en des jours plus heureux, mainte marque d'amitié, avec qui j'ai familièrement causé, dont la main a serré la mienne. Non, je le sais; quel que soit votre amour, vous ne voudriez pas acheter pour moi la plus longue vie au prix du déshonneur.

— Mais n'est-ce pas rendre service à l'État que de faire punir des coupables?

— Pas en ce cas. Le complot est à vau-l'eau. Ne le fût-il pas, si c'est un service que de se faire dénonciateur, il est trop avilissant pour le fils de mon père. Ma bonne, ma tendre mère, vous étiez résignée à me voir aller à la guerre, d'où tant de gens ne reviennent jamais. Eh bien, résignez-vous aussi...

— Ne parle pas ainsi, malheureux! Il semblerait, à t'entendre, que l'échafaud est déjà dressé. Mais cet homme a voulu seulement nous effrayer; il ne peut pas envoyer à la mort celui qui lui a sauvé la vie!

— N'y comptez pas. La reconnaissance est une vertu embarrassante pour les hommes d'État. Mais ne croyez pas que je cherche la mort; oh! non; à mon âge, la vie est belle, et je voudrais surtout me conserver pour vous. On ne me fera pas périr en secret, puisqu'on veut des exemples. Il y aura un procès; je me défendrai. Les juges peut-être auront pitié de ma jeunesse, et...

A ce moment la porte s'ouvrit, et le cardinal lui-même se présenta devant eux. Renée essuya ses larmes, refoula ses sanglots et se tint debout. Jacques s'avança de deux pas; son visage était pâle, mais calme; on y lisait cette indomptable résolution qui fait les héros... et les martyrs.

— Eh bien, Madame, avez-vous vaincu notre jeune rebelle?

— Non, Monseigneur, dit Jacques; ainsi que j'ai eu hier l'honneur de vous le dire, jamais je ne commettrai une action que ma conscience condamne comme déshonorante.

— Monseigneur, s'écria Renée, daignez m'entendre...

— Madame, un moment de patience. Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, je vous somme, pour la dernière fois, de me dénoncer ceux qui ont comploté contre ma vie et contre la sûreté du royaume.

— Je ne les dénoncerai point, Monseigneur.

— Vous acceptez les conséquences de votre refus?

— Je les accepte. Mais, pourtant, je supplie Votre Éminence d'avoir égard à la douleur de ma mère, qui m'a élevé avec une tendresse infinie, et qui n'a d'enfant que moi.

— J'y aurai égard. Jacques Pardel, seigneur de Montarmé, les hommes trempés comme vous sont trop rares pour qu'on en diminue le nombre. En considération du bon office que vous nous avez rendu, de votre jeune âge, des loyaux services de vos ancêtres et du grand mérite de Mme votre mère, nous arrêterons toute poursuite qui pourrait être dirigée contre vous au sujet de votre duel.

— Oh! Monseigneur, s'écria Renée, lorsque vous aurez quelque chagrin, pensez, pour vous consoler, que vous avez guéri un cœur brisé, et qu'une mère vous bénira tous les jours de sa vie.

— Je vous ai priée d'attendre, Madame. Je ne puis accorder cette grâce sans condition; ce serait de trop mauvais exemple. Il faut que M. de Montarmé quitte Paris demain, ou plutôt aujourd'hui, car il est minuit passé. Je dois envoyer un courrier à M. le duc de Rohan, qui est en Alsace; c'est vous, jeune homme, qui serez ce courrier; dans les dépêches que vous lui remettrez se trouvera l'ordre de vous donner une compagnie à commander. Voilà ce que j'ai imaginé pour vous soustraire à la rigueur des lois. Distinguez-vous à la guerre, et revenez ensuite vivre tranquillement dans votre château. J'aurais voulu vous attacher à ma personne, car vous m'avez inspiré une vive estime. Mais je vois bien que, pour vivre à la cour, vous n'avez pas assez l'esprit de suite. Quant à vous, Madame, vous ne devez pas, avec tant de beauté et de vertus, rester ensevelie dans ce manoir solitaire. Une place de dame d'honneur est vacante auprès de Sa Majesté la reine Anne; je vous y veux faire nommer.

— Non, Monseigneur, non; je vous rends grâces, mais, pas plus que mon fils, je n'ai l'esprit... de cour. Il faut que je reste à Montarmé pour administrer ses biens pendant son absence.

— J'espère que vous changerez de résolution, Madame; ne manquez pas de m'en informer aussitôt. Adieu; mon carrosse vous attend pour vous reconduire tous deux chez vous.

Après avoir de nouveau exprimé vivement à l'homme d'État toute leur gratitude, la mère et le fils le quittèrent. Qu'on juge de la joie de Lacoste en les voyant revenir ensemble.

Renée ouvrit la Bible et lut le psaume CIII : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! » Nulle parole n'aurait pu rendre ses élans de reconnaissance aussi bien que cet hymne incomparable.

Mais son bonheur avait des ombres ; le moment vint où son fils s'arracha de ses bras, où elle dut reprendre seule la route du château.

Les ordres dont Jacques était porteur envoyaient le duc en Valteline pour délivrer la Rhétie des Autrichiens. Jacques de Montarmé s'acquit en peu de temps la confiance de Rohan, qui l'aima comme un fils. Il partagea la gloire du héros, et aussi ses déceptions et ses chagrins. Il le suivit partout, le vit tomber à Rheinfeld, et fut choisi par la famille pour accompagner son corps à Genève. Puis il revint se fixer à Montarmé, près de sa mère, qui, vieillie de visage, mais non de cœur, eut la joie de le voir heureusement marié et père d'une belle lignée.

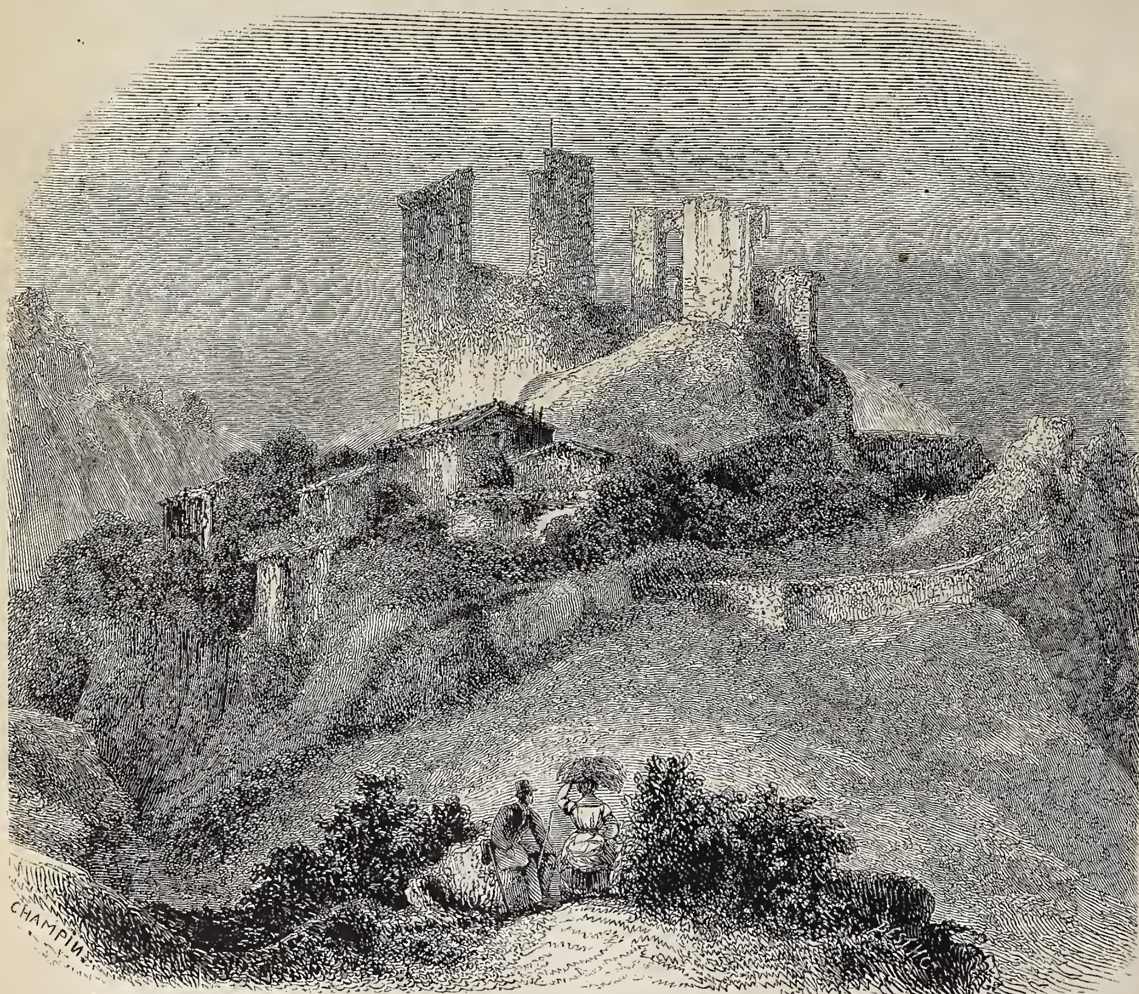
Nous allons faire maintenant, en grand secret, une révélation à nos lecteurs. Pendant que le cardinal avait laissé seuls la mère et le fils, il avait reçu, par l'entremise de son confident, le fameux capucin surnommé l'Éminence grise, des papiers livrés par l'un des conjurés. Il y trouva les informations les plus complètes ; celles qu'il aurait pu obtenir de Jacques lui devenaient par là tout à fait inutiles.

Mais la dame et le sire de Montarmé n'eurent jamais connaissance de cet incident, et, jusqu'à la fin de leur vie, ils crurent à la générosité, à la clémence de Richelieu.

CHATEAU DE LA ROCHE-BARON

(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE).

Quatre grands pans de murs au haut d'un rocher, et la trace d'une enceinte crénelée, voilà les derniers vestiges de ce château féodal de l'ancien Languedoc, dans la Haute-Loire, près Bar. Quelques masures habitées s'abritent du vent au côté méridional ; là où les riches seigneurs dominaient, guerroyaient et festoyaient, de pauvres paysans cultivent quelques pieds de vigne, d'orge et de seigle, et vivent en paix, si l'on peut vivre paisible avec la misère.



Le Château de la Roche-Baron. — Dessin de feu Champin (¹).

Les statistiques font à peine mention de ces ruines féodales. Ne demandez pas même aux dictionnaires géographiques où se trouvent les débris du château de la Roche-Baron ; ils ne répondraient pas. Peut-être notre gravure provoquera-t-elle quelques informations positives que nous aurions plaisir à insérer.

(¹) Ce dessin, un peu faible, est l'un des derniers que nous ait envoyés M. Champin, collaborateur du *Magasin pittoresque* depuis près de vingt ans. Cet estimable artiste est mort, sexagénaire, vers la fin du mois de février 1860. Parmi les meilleurs de ses dessins publiés dans notre recueil, nous rappellerons celui qui reproduit un paysage de Ruisdaël (t. XXIII, 1855, p. 281).

PLUVIER DORÉ

(CHARADRIUS PLUVIALIS).

Joli oiseau, excellent gibier, manne d'automne et de printemps, facile proie du chasseur, voyageant par troupes nombreuses, le pluvier traverse notre France deux fois chaque année; il vient du nord, il y retourne, fuyant également l'extrême chaleur et l'extrême froid. Il lui faut les terres humides qu'il fouille de son bec renflé à l'extrémité, que, de ses larges pieds à trois doigts, il presse et frappe pour en faire sortir les vers dont il se nourrit. Les pluies qui nous amènent le pluvier lui ont donné son nom; il doit celui de *Charadrius* à son goût pour les fondrières et les ravins, où il va chercher sa proie vivante.

Le peintre de la nature l'a décrit ainsi :

« Le pluvier doré est de la grosseur de la tourterelle; sa longueur, du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes entremêlés de gris blanc, sur un fond brun noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paraître le plumage doré. Les même couleurs, mais plus faibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc, le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié, jusqu'à la première articulation, par une petite membrane à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers. Tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes, le cou court, les yeux grands, la tête un peu trop grosse à proportion du corps.

» Au reste, il y a peu de différence, poursuit Buffon, entre le mâle et la femelle de cette espèce. Néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, au point que, dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés en trouve-t-on deux exactement semblables. Ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu qu'ils en paraissent tout gris. Quelques-uns portent des taches noires sur leur poitrine. »



Le Pluvier doré.

Telle est la seconde espèce que cite le naturaliste, le pluvier à gorge noire; son diadème blanc, son plastron noir, seuls le distinguent du pluvier doré, et, sans qu'on en sache bien la raison, les Anglais, à la baie d'Hudson, où il est commun, le nomment *hawk eye*, œil de faucon. Le guignard, autre variété plus petite, au plumage moiré de vert, vient ensuite. Il passe pour avoir une chair plus succulente. Ce que raconte Willoughby de la façon de le prendre dans le comté de Norfolk est assez curieux. Les chasseurs, au nombre de cinq ou six, disposent, de grand matin, leurs filets à quelque distance des oiseaux endormis, qu'ils laissent entre eux et les rets. Alors ils s'avançent doucement, frappant des cailloux, froissant des morceaux de bois les uns contre les autres. Les guignards se réveillent à demi, allongent languissamment une patte, puis l'autre, déploient alternativement leurs ailes, et se mettent en mouvement avec lenteur. Les chasseurs, à leur imitation, étendent aussi successivement une jambe, un bras, et, sans cesser de suivre, ils copient de leur mieux les mouvements engourdis, la dégaîne disgracieuse des échassiers. Ceux-ci se retirent et, sans le voir, se rapprochent peu à peu du filet, qui tout à coup retombe et recouvre la troupe stupide.

J'ignore si cette burlesque mimique sert à jeter la proie dans le piége en préoccupant son attention, où si, tout uniment, les premiers qui ont chassé les guignards au filet ayant cédé, par plaisanterie, à l'instinct grotesque d'imitation que la nature humaine possède en commun avec force animaux inférieurs, il aura suffi d'une chasse heureuse pour faire passer la chose en coutume.

Cet attrait pour les mouvements et gestes singuliers n'est nullement particulier aux guignards. Parmi les échassiers voyageurs dont la voix, suivant Hésiode, « annonce, du haut des airs, au patient laboureur qu'il est temps d'ouvrir la

terre », plusieurs se sont fait remarquer dès les temps antiques par leurs mouvements « bouffons et ridicules. » Aristote, Pline, les nommaient danseurs et baladins. Un autre échassier, la bécasse, est prise, à ce que raconte Belon, à l'aide d'une méthode qu'il nomme *folâtrerie*, et qui rappelle celle qu'emploient les chasseurs de Norfolk avec le pluvier. « Un homme couvert d'une cape couleur feuille morte, courbé sur deux courtes béquilles, s'approchera à petits pas de la bécasse sans que celle-ci s'en effraye; il frappera alors doucement ses deux bâtons l'un contre l'autre, et cette *moult sotte bête,* comme l'appelle l'ancien naturaliste, *s'y amusera et affolera tellement* que le chasseur n'aura plus qu'à lui passer le lacet au cou. »

Parmi de nombreuses variétés de pluviers, la troisième espèce citée par Cuvier, la quatrième de Buffon, le pluvier à collier, dont le diadème est noir ainsi que le plastron, et qui affectionne les bords de la mer, est, dit-on, le *Charadrios* d'Aristote. Dans l'antiquité, cet oiseau passait pour avoir la vertu de délivrer de la jaunisse ceux qui le regardaient. Bien entendu qu'on n'était admis à le voir qu'après finance Les dispensateurs du spécifique vivant avaient grand soin de le tenir à l'écart : aussi son nom devint-il proverbial pour désigner ceux qui cachent les choses précieuses afin d'en mieux tirer parti.

Le pluvier de Virginie kildir (*Charadrius vociferus*) est détesté des chasseurs, parce qu'il vocifère le cri dont il tire son nom, et avertit ainsi les autres oiseaux de l'approche de l'homme.

Le pluvier à aigrette, que l'on trouve au Sénégal, est armé, comme le kildir, d'un éperon au pli de l'aile; le pluvier coiffé, le pluvier à lambeaux, le pluvier armé, le pluvier couronné, sont autant d'espèces dont la nomenclature pourrait s'allonger d'autant plus que, parmi les animaux qui vivent en société, les mélanges plus fréquents d'individualités différentes favorisent les variations de plumage et de forme. De plus, chez les oiseaux voyageurs, le changement de climat et de nourriture apporte de nouveaux éléments à cette infinie succession de nuances, parmi lesquelles la nature et l'homme font leur choix, perpétuent en espèces certains accidents, et en rejettent d'autres qui disparaissent dès lors de l'échelle mobile des êtres.

Plusieurs naturalistes, Buffon, Gessner et d'autres, parlent de pluviers, de vanneaux, élevés en domesticité. En effet, si l'instinct voyageur de ces oiseaux, qui poursuivent leur nourriture de climats en climats, est un obstacle à la domestication, d'autre part leur instinct social les y prépare. Enfin, la nouvelle direction imprimée à la science par les Geoffroy Saint-Hilaire étend de telle sorte la puissance de l'homme sur tous les êtres organisés, qu'elle semble n'avoir désormais d'autres bornes que ses désirs.

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. — Voyez p. 102, 126.

Production du sucre dans les organes des animaux. — Parmi les études que l'homme se propose, la plus complexe, sans contredit, est celle des phénomènes qui s'accomplissent dans les organes des êtres vivants. Le physiologiste doit démêler les forces physiques, les forces chimiques et les forces organiques qui agissent confondues; il doit distinguer ce que produit chacune d'elles, trouver moyen de les mettre en évidence, et, après une analyse pénible, faire connaître comment toutes ensemble elles concourent au but définitif.

Depuis longtemps, quelques-unes des sciences dont la physiologie a besoin comme auxiliaires, se sont constituées. La mécanique, déjà étudiée par les anciens, peut prêter un appui sûr aux physiologistes, qui en connaissent les lois; la physique offre depuis longtemps les ressources suffisantes pour l'explication de la plupart des phénomènes physiques qui concourent à la vie. Mais il est une science qui ne date que d'hier : c'est la chimie, tout le monde le sait. Et jusqu'au temps actuel, lorsque le physiologiste portait ses méditations sur les changements chimiques que subissent les matières que l'être vivant prend au dehors, il était forcé de s'arrêter, sans espoir de les connaître et de les expliquer; il devait se résigner, en attendant que le chimiste eût avancé son œuvre.

Cependant la chimie est parvenue aujourd'hui à d'importants résultats. Elle connaît un grand nombre de substances organiques : l'amidon, les sucres, les graisses, par exemple; elle sait leurs transformations, les agents qui les provoquent; elle peut en retrouver quelques-unes même quand, mêlées à des substances nombreuses, elles n'existent qu'en des proportions d'une excessive petitesse. La physiologie doit donc entrer dans une phase nouvelle de développement; l'heure est venue.

Dès que le succès a été possible, il a été obtenu. Notre société, qui malgré ses défaillances travaille toujours, a trouvé des hommes ardents et préparés. Des expériences bien conduites ont fait voir que les matières grasses se forment dans l'animal nourri de susbtances alimentaires qui n'en renferment pas trace; on a pu reconnaître une des transformations subies par les parties des muscles qui devaient être éliminées. Aujourd'hui une nouvelle question est entreprise, celle de la formation d'une matière sucrée que l'économie animale produit aux dépens de toute substance soit animale soit végétale, et qui paraît être un résultat indispensable des phénomènes de nutrition.

Il y a déjà quelques années, M. Bernard a montré que le sang, qui traverse le foie pour retourner au cœur, se charge, en y passant, d'une matière sucrée. Le foie a donc une fonction spéciale, celle de produire cette matière. Au début, les expériences du savant physiologiste furent attaquées vivement; presque seul il soutenait la lutte. Aujourd'hui il a tellement varié les preuves de sa démonstration, que tout le monde est avec lui. Il est certain que l'une des fonctions du foie consiste dans la production du sucre. On a donné à cette fonction le nom de fonction glycogénique.

Cette découverte en appelait une autre; on ne pouvait pas se contenter de savoir que le sucre se produisait, il importait de savoir aux dépens de quelle substance il fallait retrouver son origine. La chimie savait que le sucre provient toujours d'une transformation de l'amidon. En était-il de même ici? M. Bernard l'a fait voir; il a retrouvé dans le foie l'amidon même, qui, se transformant, donne naissance à la matière sucrée; il a vu cette substance se former avec les matériaux que le sang renferme, et se changer en sucre, exactement sous les mêmes influences que dans le laboratoire du chimiste.

Toute question en provoque mille autres. Sitôt que l'une est résolue, une nouvelle surgit. Après avoir bien démontré la réalité de la fonction glycogénique, M. Bernard s'est demandé si elle se rapportait aux premières époques du développement des animaux, alors qu'ils sont encore à l'état embryonnaire et que le foie n'est pas formé; il a cherché quels organes étaient alors destinés à la remplir. La fonction glycogénique était attribuée à cette époque à un grand nombre d'organes; elle est diffusée dans plusieurs des tissus qui constituent l'être en voie de formation, généralement dans les tissus cutanés. Le tissu nerveux, le tissu osseux, ne contiennent aucune cellule qui produise la substance capable de se transformer en sucre.

M. Serres a pu, grâce aux résultats précédents, expliquer l'usage de petits corps qui apparaissent dans l'œuf de poulet après quelques jours d'incubation; ces corps sont des cellules qui contiennent l'amidon destiné à produire la matière sucrée.

Ici, il est impossible de ne pas faire une remarque sur l'importance que prend la fonction glycogénique aux premiers temps du développement de l'organisme animal. Ce n'est pas une fonction pauvrement reléguée dans un seul organe, tel que le foie; c'est une fonction qui s'exécute largement sur toutes les parties de l'être qui commence; si bien que l'évolution des animaux s'accomplit au sein du même milieu que celle des végétaux. Car, on le sait depuis longtemps, le végétal se développe dans un milieu formé de cellules qui donnent l'amidon et la matière sucrée.

Sur la question qui nous occupe, nous signalerons encore : un mémoire de M. Schiff, qui a fait une étude détaillée de l'amidon déposé dans le foie; un travail de M. Collin où se trouvent étudiées les causes qui peuvent favoriser ou diminuer la formation du sucre; enfin, une note de MM. Berthelot et de Luca, qui ont obtenu le sucre ainsi formé à l'état de pureté, et ont pu prouver que sa nature était celle du sucre contenu dans les fruits des végétaux.

Métamorphoses. — Tout le monde sait que le papillon, ainsi que beaucoup d'autres insectes, n'arrive à l'état parfait qu'en passant par une série de transformations qu'on appelle des métamorphoses : de l'œuf sort la chenille, qui se développe en rampant; la chenille, développée, dépouille sa forme, devient la chrysalide, qui, dans une retraite obscure, reste immobile, d'un repos semblable à celui de la mort; tout à coup l'animal déploie ses ailes, s'élance dans les airs, et retrouve plus belle la vie qui semblait perdue. Beaucoup d'autres animaux subissent des changements analogues. La grenouille ressemble à un poisson dans les premiers temps de sa vie; elle en a plusieurs des organes, vit complétement dans l'eau; puis sa queue disparaît, les pattes se montrent, des organes nouveaux se forment, et l'être parfait est constitué. Ces faits, pris parmi les plus connus, sont nombreux en zoologie, et en ce moment une série de découvertes a appelé très-vivement l'attention des savants sur cette curieuse question. On a vu particulièrement que les vers intestinaux peuvent se transformer. Le même animal se présente sous des aspects très-différents, et les naturalistes, qui avaient distingué autant d'espèces que de formes distinctes, avaient commis de graves erreurs. Aujourd'hui, cette partie de la science est en voie de perfectionnement. Dans l'année 1859, M. Leuckart a établi que la *Trichina spiralis* et le *Trichocephale* n'étaient qu'un seul et même être dans deux états particuliers de développement.

La suite à une autre livraison.

Notre vie est semblable à une chambre obscure : les images d'un autre monde s'y retracent d'autant plus vivement qu'elle est plus sombre. JEAN-PAUL.

LA VILLE DU GRAND-LAC-SALÉ.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 172 et 239.

La colonie du Grand-Lac-Salé n'a pas treize ans d'existence et elle a déjà couvert de ses habitations, nous dirions presque de ses monuments, un vaste espace abandonné aux races les plus barbares. Mieux vaudrait, dira-t-on, le triomphe des croyances naïves du pauvre sauvage que la glorification de cette secte insensée et immorale; aussi ne prétendons-nous appeler l'attention sur elle que pour constater son amour réellement louable pour le travail, et dire ici d'autres faits généralement ignorés.

On a beaucoup écrit sur l'origine de cette religion nouvelle; on ne connaît l'emplacement que ce peuple étrange occupe que par des descriptions plus ou moins erronées. La vue de la ville des Saints que nous donnons est une rareté.

Le lac Salé, qui a imposé son nom à la ville, est situé entre les 40 et 42 degrés de latitude nord-est et les 114 et 116 degrés de longitude ouest. Tout le monde est d'accord pour vanter l'emplacement choisi par les Saints des derniers jours afin d'y établir la ville principale de leur empire naissant. « La situation de la capitale des Mormons, a dit l'abbé Domenech, est admirable. A l'est et au nord, elle est dominée par la chaîne des Wah-Satch, dont les cimes gracieuses se perdent dans les nues; les montagnes descendent dans la plaine par gradins formant de belles terrasses verdoyantes, qui commandent toute la vallée d'Utah; à l'ouest, la ville est arrosée par le Jourdain, tandis qu'une multitude de torrents fertilisent les plaines d'alentour, alimentent de petits ruisseaux, et répandent la verdure et l'abondance dans les jardins. Au nord se trouve une source d'eau thermale qui, par le moyen de conduits souterrains, est amenée dans une maison de bains. Plus loin, il en existe une autre de 148 degrés, qui tombe en cascade dans un bassin naturel (voy. t. XXVII, 1859, p. 240). Les Mormons ont su tirer parti de toutes les ressources de ce pays pour l'embellissement de leur ville ou le développement industriel de leur colonie. »

De notables changements ont dû se produire dans la capitale des Mormons depuis l'époque où notre image daguerrienne (p. 208), qui date déjà du mois de septembre 1855, en a saisi les traits principaux; M. Jules Remy fut frappé de son riant aspect (¹); mais il avoue que c'était alors bien plutôt un assemblage de villas qu'une ville capitale comme nous pouvons nous la figurer : « Les rues déjà bâties ou simplement projetées ont 40 mètres de largeur, et courent du nord au sud et de l'est à l'ouest; elles se coupent à angles droits « pour former des blocs de » 202 mètres de côté. » Il n'y avait, à cette époque, que le palais du gouverneur qui fût construit en pierre, les autres habitations offraient des matériaux beaucoup moins solides; on les avait bâties sans doute à la hâte, avec ces briques séchées au soleil et parfois solidifiées par l'emploi de la paille hachée qu'on appelle *adobes*. Ces maisons sont propres et même élégantes; quelques-unes d'entre elles offrent de grandes dimensions, mais elles sont plus généralement petites. Ce qui contribue à leur donner un aspect riant, c'est qu'un espace de 20 pieds les sépare de la rue, et que ce terrain est consacré à la culture des plantes d'ornement. La police municipale se fait avec vigilance, chaque bloc de la cité étant sous l'administration d'un personnage auquel les Mormons ont imposé le nom d'évêque, qui a lui-même sous ses ordres des *elders* ou prêtres et des diacres qui n'ont rien de commun dans leurs fonctions, on le pense aisément, avec les dignitaires de l'Église ou leurs subordonnés, tels que les reconnaît l'église catholique ou même le culte réformé d'Angleterre.

Un étranger qui arrive à *Great lake City* n'est nullement embarrassé pour s'y loger; il y trouve des auberges confortables; fréquemment elles sont tenues par des étrangers que les Mormons qualifient du titre de gentils.

Le palais destiné aux trente épouses du chef des Mormons, de celui que ses compatriotes appellent simplement

(¹) Voy. *l'Écho du Pacifique* du 5 janvier 1856.

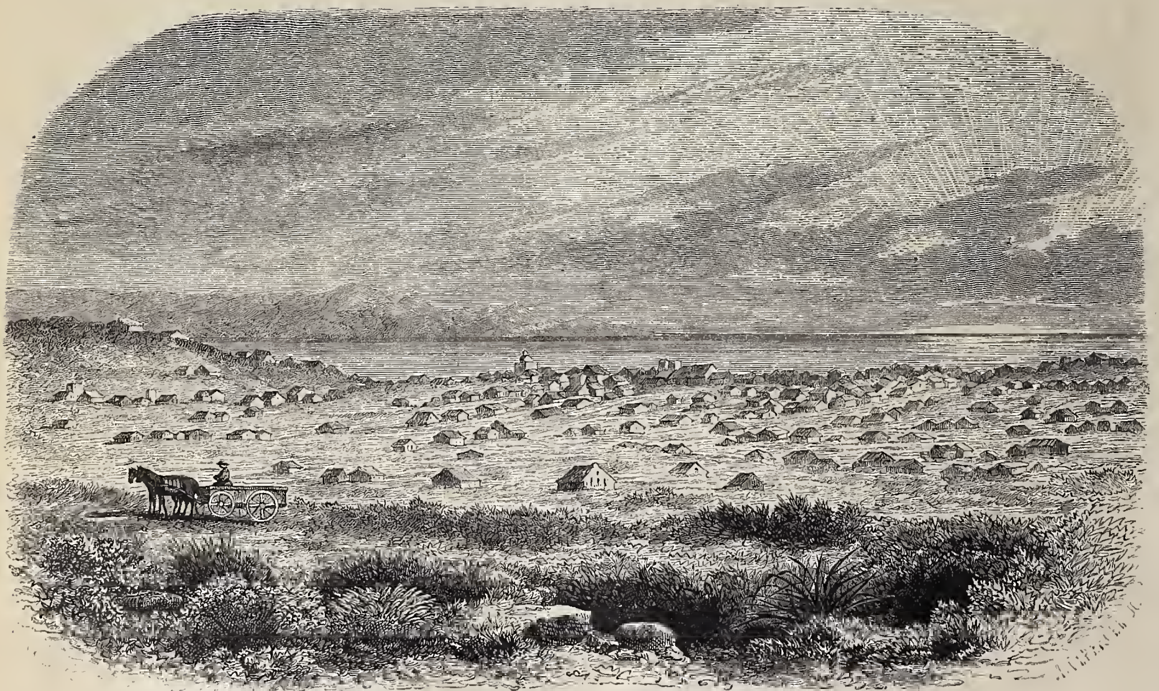
frère Brigham, mais que les étrangers traitent d'excellence, doit être aujourd'hui un des plus splendides monuments de la cité nouvelle. L'architecture mormone, qui a de hautes prétentions à l'originalité, a réuni dans cette grande construction toutes ses élégances : l'édifice entier n'a pas moins de 30 mètres de long sur 12 de largeur. Pour le construire on a réuni diverses sortes de pierres, et entre autres un granit d'une espèce vraiment magnifique. « Les longues ogives saillantes des fenêtres de l'étage supérieur donnent au toit qu'elles découpent l'apparence d'un diadème crénelé. » Trente mille piastres avaient été déjà dépensées, en 1855, pour l'édification de cette somptueuse habitation, et l'on supposait qu'elle devait coûter des sommes immenses à celui qui la faisait bâtir ; mais nul n'était en peine sur son futur achèvement, car on n'évaluait pas, à cette époque, à moins de deux millions la fortune de frère Brigham.

Il n'y a dans la capitale des Mormons ni cabarets ni maisons de jeu, mais on y a construit une salle qu'on désigne sous la dénomination tout hospitalière de *Social-Hall*. On y fait des cours de littérature, d'histoire à l'usage des Saints des derniers jours, et d'histoire naturelle ; néanmoins cet établissement a aussi une destination moins sérieuse : on y représente parfois des pièces dramatiques, et l'on y exécute de temps à autre la musique des grands maîtres ; nous aimons à prévenir ici les *dilettanti* qu'on y entend Haydn, Mozart, Beethoven et Rossini, dont les chefs-d'œuvre laissent moins à désirer, nous dit un voyageur, que dans beaucoup d'autres villes de l'Union. Les Mormons donnent aussi des bals et ont inventé de gracieuses contredanses dans lesquelles un cavalier figure toujours avec deux dames.

Mais, à bien dire, *Great lake City* n'est nullement une ville de plaisir ; c'est une ville d'industrie et de travail que M. Jules Remy compare, à bon droit, à une fourmilière dans laquelle un labeur incessant est une loi de première obligation : « Tout ce petit peuple, dit-il, s'agite utilement, justifiant parfaitement l'emblème de la ruche d'abeilles placée par le président de l'Église sur le faîte de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarrissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés, des peigneurs qui cardent la laine, des chimistes qui préparent du salpêtre et de la poudre, des meuniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des *riffles*, en un mot, des travailleurs en tout genre ; on ne voit ni oisifs ni désœuvrés. »

Les Mormons, qui ont inventé un alphabet, ne donnent pas tout à l'industrie ; leur ville est une ville universitaire : « En outre des écoles primaires, nous dit encore M. Jules Remy, il y a au Lac-Salé une Sorbonne, fondée le 28 février 1850, sous le titre d'Université de *Deseret*. Cet établissement est administré par un chancelier, frère Orson Spencer, douze régents, un trésorier et un secrétaire. » Les sciences mathématiques y sont en honneur ; mais on y enseigne le grec, le latin et même au besoin l'hébreu.

A l'époque où cette capitale fut visitée par notre naturaliste, elle était fondée depuis 1847 seulement, et elle renfermait déjà une population de 10 000 individus. C'était beaucoup, sans doute, pour un empire de 50 000 habitants. Toutes les régions de l'Europe s'y trouvaient représentées par quelque actif industriel ; toutefois, M. Jules Remy



La Ville du Grand-Lac-Salé. — D'après une image daguerrienne prise par M. Jules Remy.

affirme que cette population n'offrait, en 1855, qu'un seul Français, né au Havre ; il y avait encore dans les États de l'Utah cinq de nos compatriotes et deux Françaises. Nous répéterons bien volontiers ici ce que dit à ce propos notre voyageur : « Je confesse qu'en présence d'une quote-part si minime fournie au *latter day Saints* par ma patrie, j'éprouvai un sentiment d'orgueil national qui venait de ce que je croyais reconnaître, dans ce chiffre significatif, une nouvelle preuve du bon sens naturel de mes compatriotes. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez p. 45, 97.

AMSTERDAM.



La vieille Église à Amsterdam. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

La ville de Harlem commence à ne plus m'être indifférente : c'est l'heure de lui dire adieu. Je referme ma valise à regret; tout départ m'est pénible. Oserai-je avouer que j'éprouve comme un serrement de cœur rien qu'à parcourir d'un dernier regard cette pauvre chambre d'hôtel où j'ai reposé trois nuits? — Amours rivaux du voyage et du logis, ardeur de l'inconnu, soif du repos, comment vous concilier? Comment faire un seul pas en avant sans rompre quelque attache du passé? — « Je ne te verrai plus! » Tristes paroles! A combien d'êtres et de choses aimables ne les jetons-nous pas chaque jour en détournant la tête! La vie, même la moins aventureuse, n'est qu'une suite de séparations, et, comme on l'a dit, de petites morts.

J'avais demandé un commissionnaire. Le serviteur en chef du Lion-d'Or, doux et pâle, prend ma valise et m'accompagne jusqu'à la station. « Il n'avait rien à faire à l'hôtel, me dit-il. J'étais l'unique voyageur qu'on eût à y servir. Peut-être en viendra-t-il un autre par le prochain convoi. Un voyageur suffit au Lion-d'Or en automne. Ce n'est pas que le vieil hôtel soit en décadence; il est toujours le meilleur de la ville, et il faut voir comme il est peuplé pendant les mois des fleurs! Vers ce temps-là, on ne sait en vérité comment satisfaire tout le monde : aussi n'est-on pas fâché d'avoir des saisons de repos. » Le pauvre homme me raconte qu'autrefois il a été lui-même maître d'hôtel à Gand. Mais c'était pour lui une trop grande responsabilité. Il se trouve bien plus heureux sous le paisible empire de ses trois hôtesses, fille, mère et grand'mère, vivant comme lui de peu et se confiant à l'honnête et antique renommée de la maison. J'écoute avec plaisir ce sage discours. Il est rare et agréable de rencontrer un homme modeste et content de son sort.

De Harlem à Amsterdam, une demi-heure; à peine le temps de tirer un rideau sur le leegh-water, la statue de Coster, le veilleur de nuit, le sémonneur, le pont du Lait, le pharmacien étonné, et de me préparer à des impressions nouvelles.

Nous avons traversé un beau pont de fer sur le Spaarne, et aperçu à mi-chemin le château du bourg des Cygnes (Zwanenburg) où siégent les directeurs des digues.

Un omnibus emporte mon léger bagage à Brak's-Doelen Hotel, Doelenstraat. Je veux marcher en errant et mettre à profit les dernières heures du jour.

Je chemine le long d'un quai en regardant le golfe du Zuiderzee, l'Y. La mer reflète un ciel blafard; un vent froid et bas la couvre de petites rides jaunes. A mesure qu'en voyageant on avance vers le nord, on dirait, que la mer vieillit. A Baïa et à Sorrente, ô mes chers souvenirs! elle a seize ans.

Je me tourne vers la cité et m'arrête sur le *Dam*, où s'élèvent trois grands édifices : le palais du roi, vaste bâtiment carré en pierres, bâti, au dix-septième siècle, sur 13 659 pilotis; l'église Neuve, construite au quinzième siècle, et où l'on célèbre l'inauguration des rois; la Bourse, achevée en 1845, sur 34 000 pilotis, ornée de dix-sept colonnes, pauvres filles d'Ionie proscrites dans ce pays de tourbe et de briques! J'avais imaginé bien naïvement que je verrais les pilotis; mais le sol les contient et les couvre.

J'entrerais volontiers à cette église (« neuve » depuis quatre siècles), où, suivant le Guide, j'aurais à voir une belle chaire en acajou sculptée et le tombeau de Ruyter; j'en fais deux fois le tour sans deviner à quelle porte je dois frapper. Il serait bien simple de questionner un passant, mais ma langue est liée et mes lèvres restent closes; il n'est pas toujours facile de leur faire faire ce qu'on veut. J'ai bien souvent été honteux de leur obstination. Et toutefois je crains toujours moins leur taciturnité que leur intempérance.

Après quelques tentatives inutiles pour découvrir, sans interroger personne, le Musée du Trippenhaus (maison de Trip), où est *la Ronde de nuit* de Rembrandt et où j'ai le vague espoir de rencontrer Bob et Raph, je me trouve inopinément en face de la vieille église que représente le dessin de M. Rouargue. Au même instant, par bonheur, un des gardiens, vêtu de noir et en cravate blanche, ouvre une petite porte latérale, et j'entre tandis qu'il sort. Une femme, la sienne sans doute, à guimpe blanche et à figure de nonne, m'aperçoit du fond d'une jolie chambre, brillante de propreté comme un intérieur de Gérard Dow; elle vient à moi. Je lui dis, chapeau bas, que je désire visiter l'église; elle sourit sans répondre, et me présente une pancarte où je lis cette inscription en langue française :

« L'église, dite la Vieille, fut bâtie au commencement du » quatorzième siècle. Elle est soutenue par quarante-deux » piliers. Elle a 300 pas de long sur 25 de large. On voit » d'abord (un) vitrage magnifique représentant les armes » des bourgmestres de la ville depuis 1573; 2° une fenêtre » représentant Philippe IV, roi d'Espagne, qui, à la paix » de Munster, en 1643, déclara les sept provinces des Pays-» Bas libres et indépendantes; 3° trois vitrés, peintes par » Digman, représentant l'Annonciation, la Visitation, le » Massacre des innocents : au-dessus, un Temple magni-» fique, une Femme mourante tenant une chandelle allu-» mée... »

Je m'arrête; cette femme mourante que je regarde, c'est la Vierge. La pancarte est-elle ignorante ou trop discrète? Est-ce un inventaire fait, à contre-cœur, par un iconoclaste?

Les peintures de ces vitraux, de 1556 environ, sont loin d'être sans valeur et mériteraient d'être bien décrites; un nuage plus épais ou la nuit qui approche en augmente l'effet, mais ne me permet plus d'en étudier le détail.

Quelques pierres tombales encastrées dans les murs m'attirent. Voici le vice-amiral Abraham Van-der-Hûldst : il est couché et tient un sabre d'or; vis-à-vis, celui d'Isaac Swerin; plus loin, je rencontre les tombeaux de l'amiral Jacob Van-Heemskerk, tué, en 1607, à Gibraltar; d'un autre amiral, Van-der-Zaan, mort en 1665; du maréchal de camp Paulus Wirtz; et de deux riches époux que je ne connais guère, dame Lucrèce Van-Merken et Nicolaas Van-Winter. La vieille église est, comme on le voit, une sorte de Westminster-Abbey ou de Panthéon. Elle était jadis dédiée à saint Nicolas; c'est la plus grande des onze églises des réformés hollandais d'Amsterdam.

Il est trop tard pour songer encore au Musée. De détour en détour, j'arrive à la grande rue de la ville, la Kalverstraat. Elle est déjà remplie de promeneurs du soir, étrangers, célibataires oisifs, qui cherchent à tromper leur solitude et leur ennui en se faisant foule; ce sont des ombres qui se coudoient : rien, à mon gré, ne paraît plus fastidieux. Je remonte ce *Corso*, long, étroit, irrégulier, et j'arrive à Brack's-Doelen Hotel. La première voix que j'y entends est celle de Bob. Le bon jeune homme harangue un serviteur; il lui recommande avec une certaine emphase de préparer à son ami Raph un lit plus doux que celui de la nuit dernière : « Non, certes, dit-il, un maître d'hôtel n'est pas obligé d'être lettré comme un académicien. Je ne suis pas si exigeant; je ne demande pas à M. Brack ou à M. Doelen (comment s'appelle-t-il?) de savoir par cœur, comme mon ami Raph, les Dialogues de Platon; il pourrait lui prendre envie de me réciter le grand et le petit Hippias, et je les connais. Mais qui ne sait qu'il y a une littérature spéciale à extraire de toutes les œuvres connues pour l'usage de chaque profession? Et quand on a l'honneur de gouverner l'un des premiers hôtels de l'Europe, est-il permis d'ignorer ces deux vers célèbres :

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper et surtout un bon lit! »

Cette fin du discours est chantée en basse-taille; des têtes étonnées s'avancent de toutes les portes du corridor. Le serviteur gourmandé semble être cloué sur le sol. Raph, un peu confus, tire Bob par la manche. J'aimerais mieux Bob un peu moins bruyant, un peu plus oublieux des traditions de l'atelier; mais sincèrement j'ai plaisir à le revoir. Le ridicule du singulier type français que l'on appelle, souvent à tort, le commis-voyageur, est de parler beaucoup, bruyamment, à vide : il manque d'un fonds d'instruction sérieuse, et quel que soit son esprit naturel (s'il a de l'esprit), ses paradoxes sont communs, sa verve est stérile. Dès sa première tirade, il est apprécié à sa juste valeur, même par les étrangers. Bob a aussi le tort de s'esclamer parfois trop étourdiment; mais il a étudié, médité; il a du bon sens, et il est rare qu'on n'ait pas à se souvenir utilement de quelques-unes de ses paroles. Ce qu'il nous dit, au souper, du profit que l'on pourrait tirer, dans tout métier, de la lecture des poëtes, est vraiment ingénieux. Ses citations, très-exactes, prouvent qu'il a beaucoup lu, et ses commentaires, qu'il a bien compris. Raph est maintenant fier de lui, et moi-même je comprends mieux leur amitié.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE EN FRANCE.

PÉRIODE GAULOISE ET GALLO-ROMAINE.

Nous avons déjà publié sur la sculpture en France un grand nombre d'articles et de gravures. Il nous a paru utile de compléter et de coordonner ces divers documents disséminés dans la collection. En esquissant une histoire générale de cet art dans notre pays, nous rattacherons, par des renvois, les monuments nouveaux que nous représenterons à ceux qui ont paru antérieurement, afin que ces divers travaux trouvent ainsi la suite et l'enchaînement qui leur ont manqué jusqu'ici.

I. — LES ORIGINES.

Il semble que notre sculpture nationale ne prenne réellement rang parmi les arts qu'au treizième siècle, où elle naît avec l'architecture gothique du brillant épanouissement qui est l'honneur de cette époque. On peut toutefois commencer à en chercher les origines aux temps des Gaulois, des Romains et des Franks, bien que, pendant ces diverses périodes, l'étude des monuments sculptés appartienne surtout à l'archéologie, et ait plus d'intérêt au point de vue de l'histoire qu'au point de vue de l'art.

Sculptures des races primitives de la Gaule.

A proprement parler, il n'y a pas de sculpture gauloise. Quelques statuettes contestables de divinités (1), les sculptures bizarres de Gavr'innis et de Rhuys, les bas-reliefs d'Entremont et du mont Donon (2), quelques objets de bronze (3), quelques monnaies, sont les seuls monuments sculptés que l'on croie pouvoir attribuer à ces époques reculées.

Les Gaulois n'étaient pas étrangers cependant aux arts du dessin; mais leur religion paraît leur avoir défendu de sculpter comme elle leur défendait d'écrire. On doit regretter que la statuaire n'ait pas été en honneur chez une nation dont les artistes avaient poussé la fabrication des monnaies (1), des bijoux et de l'orfévrerie à un si haut point de perfection, dès les troisième et deuxième siècles avant l'ère chrétienne. Le goût et la beauté des objets incontestablement orfévrés et émaillés par les Gaulois, contrastent tellement avec la laideur et la grossièreté sauvage de certaines sculptures attribuées jusqu'ici aux Celtes, qu'il est très-difficile d'admettre, à notre avis, que les uns et les autres aient été faits par le même peuple.

C'est à l'ethnographie de la Gaule qu'il faut demander, non pas une solution de ce problème, mais des faits généraux et probables, qui permettent à l'esprit d'établir quelques grandes divisions au milieu de ces obscurités.

Il est bien certain aujourd'hui que la Gaule a été habitée par des nations très-différentes qui vinrent s'y établir à plusieurs époques. On peut supposer qu'elle fut d'abord peuplée par des races sauvages, petites et à cheveux bruns, conquises et asservies plus tard par les races gauloises, plus civilisées ou plus aptes à la civilisation, belliqueuses, grandes et blondes, qui devinrent entièrement maîtresses du sol et des anciens habitants réduits en servage.

A quelle race appartenaient les habitants primitifs de la Gaule? Nul ne le sait positivement. On croit qu'ils étaient Ibères, peuples de race finnoise qui paraissent avoir couvert toute l'Europe, et qui partout, sauf en Espagne (Ibérie), furent soumis par la race indo-européenne, ici par les Gaulois, là par les Germains et les Scandinaves, les Slaves et les nations italiques. Ce seraient ces populations primitives, et non pas les Gaulois, qui, à des époques très-anciennes, auraient construit les monuments que nous appelons à tort monuments druidiques ou celtiques, et que l'on trouve (à ne parler que de l'Europe) dans la Suède, le Danemark, les îles Britanniques, le nord de l'Allemagne, la Hollande, la France, le Portugal, en Corse et en Crimée, en général sur le bord de la mer ou le long des grands fleuves. Ces populations étaient sauvages et vivaient de la chasse et de la pêche, comme le prouvent les objets trouvés dans les dolmens, et qui consistent en haches, pointes de flèches, de lances ou de harpons, en silex et en os, et d'une fabrication grossière.

C'est aux populations primitives qu'appartiennent évidemment les grossières idoles en bois sculpté trouvées dans les tourbières des environs d'Abbeville par M. Boucher de Perthes, et dont nous reproduisons quelques échantillons, d'après les planches de son ouvrage (2). Plus tard, ces peuplades sauvages, faisant quelques progrès vers la civilisation et ayant à leur usage des instruments de bronze et de fer, construisirent quelques dolmens sculptés. Les plus célèbres sont ceux de New-Grange en Irlande, celui de Gavr'innis, et la tombelle de Rhuys dans le Morbihan. D'après quelques érudits (3), le monument de Gavr'innis, dont nous représentons deux pierres (p. 212), ne serait pas gaulois; il serait dû à ces races primitives et probablement finnoises qui ont peuplé la Gaule à l'origine. Comme on le voit, il s'agit ici de nos antiquités les plus reculées.

Tous les blocs de granit qui forment les parois du mo-

(1) Voy. t. VII, 1839, p. 93, une statuette en terre cuite conservée au Musée céramique de Sèvres.

(2) Voy. t. XXVI, 1858, p. 388.

(3) Voy. t. XVI, 1848, p. 200. Nous avons publié la gravure d'un sanglier gaulois en bronze. Le sanglier, et non le coq, était l'insigne national. Les Gaulois portaient un sanglier de bronze au bout d'une hampe, comme les Romains une louve.

(1) Voy. au t. XXI, 1853, p. 136, notamment des gravures de monnaies arvernes en or et en argent, représentant Vercingétorix, ou plus exactement Apollon avec le nom du roi arverne. On peut juger par ces monnaies de l'habileté des artistes de Gergovie.

(2) *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 2 vol. in-8.

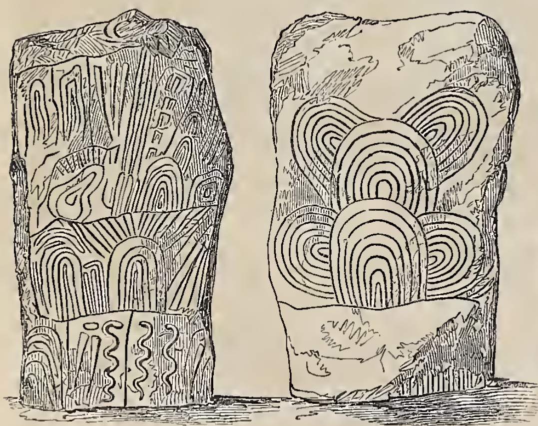
(3) Nous adoptons en partie, sur ce point, les opinions du savant antiquaire danois M. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemark.

nument ou *galgal* de Gavr'innis ([1]) sont sculptés et couverts de dessins bizarres. « Ce sont des courbes, dit M. Mérimée, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande. Souvent, sur la même pierre, il y a des divisions, des espèces de compartiments, qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces



Idoles en bois sculpté trouvées aux environs d'Abbeville par M. Boucher de Perthes, et attribuées aux races primitives qui habitaient le sol où les Celtes vinrent ensuite s'établir. — D'après les *Antiquités celtiques et antédiluviennes.*

traits bizarres, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car, sur presque toutes, on voit ces grandes ondulations que présente la cassure d'un bloc de granit ; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins, gravé en creux à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là, quelques dessins se détachent en relief sur le fond. » Les pierres de Gavr'innis, indépendamment des lignes de toutes sortes qui les décorent, sont ornées de traits représentant des coins, des figures qui peuvent être prises pour des serpents, et des serpes ou crochets avec un manche arrondi. Toutes ces figures sont en relief. Le peu de combinaisons que présentent les coins ne semble pas permettre



Pierres sculptées de Gavr'innis (Morbihan).

d'y voir des caractères cunéiformes ; et cependant il est probable que les hommes qui les ont gravés attachaient une idée, un sens à ces signes, et il ne paraît pas douteux que ce soit autre chose qu'un simple ornement. Mais qui découvrira la signification de ces hiéroglyphes ?

La tombelle de la presqu'île de Rhuys est également décorée de sculptures, de colliers par exemple. La table des Marchands, à Locmariaker, offre aussi quelques ornements en relief.

Ces grossières sculptures, attribuées jusqu'ici aux Gaulois, sont probablement l'œuvre d'une autre race. Quelle que soit la barbarie des sculptures dont nous aurons à parler prochainement, il y a bien entre elles et les précédentes les différences que nous pouvons soupçonner avoir existé entre les populations finnoises et les peuples gaulois dont les arts et la civilisation étaient incomparablement supérieurs.

La suite à une autre livraison.

([1]) Ce nom se compose de deux mots bretons : *gavr'*, chèvre, et *innis*, île ; on prononce *Gâffr'né.* — Voy., pour compléter notre gravure, les planches du *Voyage dans l'ouest de la France*, par Mérimée ; 1 vol. in-8, 1836.

LES AQUEDUCS DE SALERNE.

Salerne, ville du royaume de Naples, date de l'an 300 avant Jésus-Christ. C'était à cette époque, comme presque toutes les villes du littoral italien, une petite colonie de pêcheurs. Les Romains la fortifièrent, vers l'an 225, pour retenir dans l'obéissance les « Picentes », qui avaient pris parti pour le Carthaginois Annibal, dont chaque pas en Italie était marqué par une victoire. Au milieu du onzième siècle, Robert Guiscard refit ce qu'avait fait Annibal ; il conquit rapidement la Pouille, la Calabre et la Sicile. Après la prise de Reggio, en 1060, le fils de Tancrède de Hauteville se décerna le titre de duc que lui confirmèrent successivement les papes Nicolas II et Grégoire VII ; et ce dernier, ayant été assiégé dans le château Saint-Ange par l'empereur Henri IV, qui s'était rendu maître de Rome, fut délivré de ce formidable adversaire par Robert Guiscard, accouru à son secours. Robert mourut de maladie dans l'île de Canope, le 18 juillet 1085, après avoir porté au plus haut point la puissance des Normands en Italie.

C'est à Robert Guiscard qu'on doit la cathédrale et les aqueducs de Salerne. La cathédrale est environnée d'un portique dont les colonnes de porphyre ont été enlevées aux temples de Pœstum : elle renferme les reliques de saint Matthieu l'Évangéliste et le tombeau du pape Grégoire VII, l'obligé de Robert Guiscard. Quant aux aqueducs, ils sont en ruines aujourd'hui ; mais ces ruines-là permettent de juger ce qu'ils étaient au onzième siècle. L'herbe y croît en abondance : la mousse, les saxifrages

et les pariétaires rongent lentement les joints de ces majestueux débris qui résistent du mieux qu'ils peuvent et qui se conserveront probablement longtemps encore ainsi. Ils dominent la ville et le port construit par Jean de Procida.



Ruines d'aqueducs normands près de Salerne. — Dessin de Thérond.

Ce célèbre personnage était médecin à Salerne, et nos lecteurs savent quel a été le renom de l'École de médecine de cette ville : un grand nombre de ses préceptes ont été considérés pendant longtemps comme des oracles.

Avant les grands développements que prit le port de Naples, Salerne était le point le plus fréquenté de la côte. Elle possède, outre ses antiquités, un monument moderne très-digne d'attention, c'est le palais de l'Intendance.

LES NEIGES AU NORD DE L'EUROPE.

Tous les arbres résineux (écrit un voyageur qui a traversé pendant le dernier hiver l'intérieur de la Finlande), et surtout les sapins, étaient tellement chargés de neige, qu'ils ressemblaient à d'immenses pains de sucre, ou à des hommes de neige d'une taille colossale, sous l'uniforme blanc desquels perçait çà et là quelque rameau vert. Que l'on se figure l'aspect étrange que présentaient des centaines et des milliers de ces géants rangés des deux côtés de la route. Un grand nombre d'entre eux s'étaient déjà affaissés sous leur fardeau. Le hasard voulut que je fusse moi-même témoin d'un spectacle tel que je n'aurais jamais pu m'en faire une idée, même en rêve. Vers midi s'éleva un vent qui, sans être bien violent, suffit pourtant à faire perdre l'équilibre aux arbres qui ployaient déjà sous leur charge inaccoutumée. Malheur alors aux pins ou aux sapins qui n'étaient pas sains à l'intérieur, ou qui n'avaient pas jeté d'assez profondes racines dans le sol natal ! Je les vis tomber autour de moi, à droite et à gauche, non plus un à un, comme auparavant, ni de quart d'heure en quart d'heure, mais en masse et en files, comme des Titans frappés des foudres de Jupiter. Tout à la ronde, c'était un fracas semblable à une terrible canonnade. Mon cheval se cabra plusieurs fois devant des sapins renversés, qui encombraient la route de leurs débris. Ce qui rendait ce tableau encore plus imposant, c'est que les arbres restés debout secouaient leur chevelure blanche, et que toute la forêt était en mouvement et remplie de tourbillons de neige. Il est à regretter que notre excellent paysagiste, Ferdinand Von-Wright, n'ait pas été là pour reproduire avec son pinceau et fixer sur la toile cette scène de magnifique désordre. [1]

Il est également tombé en Norvége une masse extraordinaire de neige, qui, en durcissant, devient plutôt une facilité qu'un obstacle pour la circulation sur les routes, mais non pas sur le chemin de fer (de Christiania à Eidsvold). Dans quelques endroits où les neiges offraient trop de résistance, on était réduit à décrocher la locomotive et à la lancer de toute force contre la masse compacte, qui était alors refoulée de chaque côté ou repoussée en avant. Lorsque la machine à vapeur s'était ainsi ouvert un passage, elle retournait prendre le reste du convoi et se remettait en marche. Parfois la neige était si ferme et montait à une telle hauteur, qu'elle formait comme une voûte au-dessus et autour du train, en sorte qu'il était impossible aux voyageurs de regarder ou de tendre la tête par les fenêtres.

(1) Traduit de *Helsingfors Tedningar* (Gazette d'Helsingfors, Russie d'Europe, grand-duché de Finlande); février 1860.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

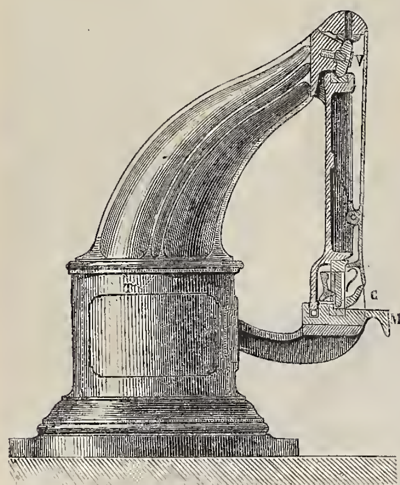
Premier article.

Lorsqu'on voyage en chemin de fer, on rencontre à chaque instant, aux embarcadères et sur la voie même, des objets qui sont de nature à exciter la curiosité et à intéresser l'esprit; mais entre mille voyageurs pris au hasard, combien s'en trouve-t-il qui aient seulement quelques notions positives sur ce qui s'offre à leurs regards?

C'est dans le désir d'augmenter, autant que possible, ce petit nombre de voyageurs instruits que nous nous proposons de publier une série d'articles et de gravures sur la construction et l'exploitation des chemins de fer. Nous rappellerons aussi, à l'occasion, les notions, relatives au même sujet, qui se trouvent disséminées dans les divers volumes de ce recueil [1].

Service des billets.

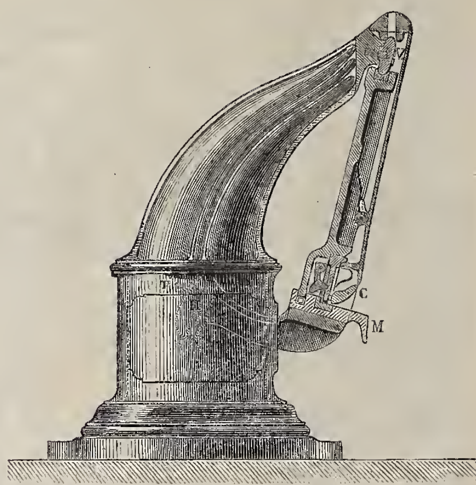
Commençons à l'entrée même d'une gare, et approchons-nous des guichets.



1-A



1-C



1-B

Service des billets sur les chemins de fer. — Machine à dater en timbre sec.

Autrefois les billets de voyageurs étaient de petites bandes de papier qui se chiffonnaient et s'égaraient aisément. On les a partout remplacés par les petits morceaux de carton que chacun connaît.

Dans chaque bureau se trouve une provision de billets pour toutes les stations où doivent s'arrêter les convois. Chacun de ces billets porte, imprimés d'avance, le nom de la station, la désignation de la classe et le numéro d'ordre du billet. Exemple : *Paris à Dijon.* — 2me *classe.* — 34 380.

Au moment où l'employé délivre le billet, il y marque la date et le numéro du train au moyen d'une petite machine spéciale, que l'on peut voir fonctionner dans toutes les gares, et qui est due à M. Lecoq, ainsi que toutes les autres machines en usage pour le service des billets.

(1) Voy. notamment t. II, p. 28, 62; III, 215; IV, 35; V, 388; VII, 394; IX, 137; XII, 361; XIV, 388; XIX, 365; XXIV, 387. — Nous recommandons la lecture de l'excellent ouvrage de M. Perdonnet : *Notions générales sur les chemins de fer.*

Étudions cette machine avec un peu d'attention. Rien de plus simple; mais encore, si l'on veut s'instruire, faut-il prendre quelque peine.

Machine à dater en timbre sec. — Chaque jour, l'employé dispose dans un *composteur* des caractères en relief qui ne sont autres que des poinçons d'acier un peu tranchants. Il *compose* ainsi la date du jour et l'introduit au-dessus de la partie C, dans l'intérieur de la machine représentée figure 1-A. Les caractères portent sur le côté des échancrures dans lesquelles s'engage une pièce qui les maintient solidement en place.

Dans la position indiquée par la figure 1 — A, il existe entre le poinçon d'acier et une pièce plate située au-dessous un intervalle égal à l'épaisseur d'un billet, c'est-à-dire à 1 millimètre environ. L'employé introduit donc le billet dans cet espace libre C.

Prenant ensuite à la main la partie M, il la pousse devant lui d'un mouvement brusque, de manière à faire passer la machine de la position qu'indique la figure 1-A à celle que représente la figure 1-B. Entre la pièce mobile H et la partie fixe T, on interpose un morceau de caoutchouc afin d'amortir le choc.

Pendant ce mouvement, le billet se trouve fortement serré entre le poinçon d'acier et la partie plane située au-dessous; les caractères pénètrent dans le carton de manière à s'y graver profondément en creux.

Pour comprendre comment le poinçon se rapproche ainsi de la partie située au-dessous, il faut remarquer que chacune de ces deux pièces décrit un cercle autour de la partie supérieure ou de la partie inférieure de la vis V. Dans la seconde position (fig. 1-B), ces deux cercles, qui étaient d'abord à une distance de 1 millimètre environ, se sont rapprochés au point de devenir tangents l'un à l'autre. Le billet placé entre les deux cercles sera donc fortement comprimé.

On obtient ainsi une pression équivalente à 300 kilogrammes environ.

Le timbre sec ainsi obtenu présente l'aspect indiqué par la figure 1-C; mais il n'est pas imprimé en noir; il est simplement gravé en creux.

La machine à dater en timbre sec est la seule que le voyageur puisse voir fonctionner dans les bureaux. Mais avant d'arriver à cette machine, les billets sont d'abord imprimés et numérotés à l'aide d'une machine plus compliquée, représentée figures 2-A, 2-B, 2-C.

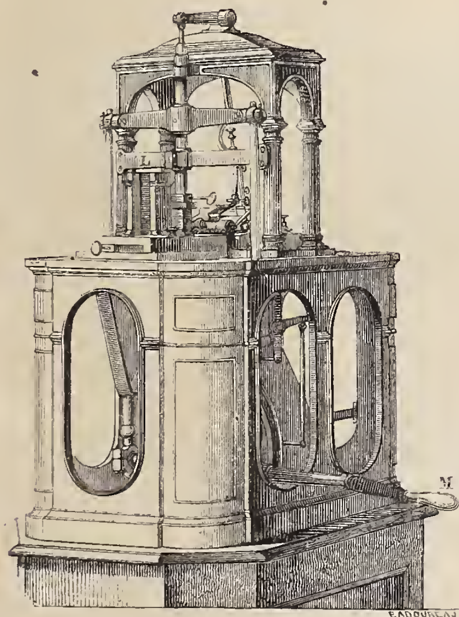
Machine à imprimer et numéroter les billets. — En dix heures de travail cette machine, qui coûte 3 500 francs, imprime et numérote 70 000 billets.

Elle opère d'une manière tout à fait automatique. L'ouvrier qui la conduit doit seulement entasser les cartons découpés dans une coulisse verticale L et tourner à la main la manivelle M.

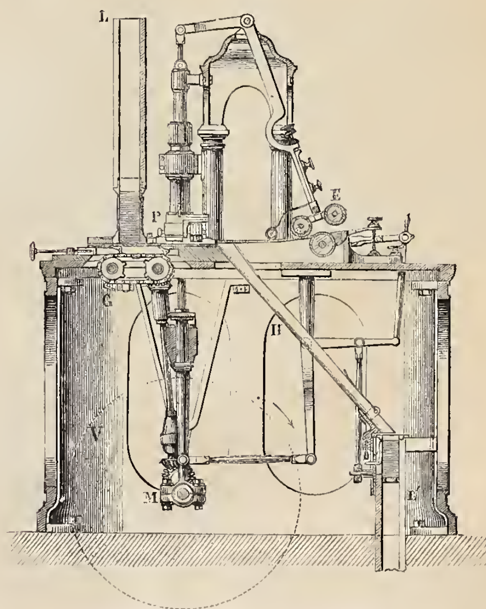
Une chaîne sans fin G (que l'on nomme *chaîne de Galle*), reçoit par des engrenages le mouvement de la manivelle M. Ce mouvement est d'ailleurs régularisé par un volant V.

Chaque fois qu'une maille de la chaîne passe au-dessous de la pile de cartons entassée dans la coulisse L, elle entraîne le carton qui commence la pile et le pousse, par le côté le plus large, dans une rainure horizontale.

A ce carton succède aussitôt celui qui est placé au-dessus, de sorte que tous les cartons se poussent ainsi l'un à



2-A. — Machine à imprimer et numéroter les billets.



2-B. — Machine à imprimer et numéroter les billets.

la suite de l'autre dans la rainure horizontale. C'est ce qu'on peut voir sur la figure 2-B, qui est une coupe suivant la longueur de la machine.

Chacun des cartons arrive ainsi à l'instant voulu au-dessous du poinçon P qui l'imprime. Aussitôt imprimé, il tombe par le conduit incliné H dans une autre coulisse verticale L', où tous les cartons imprimés viennent s'entasser régulièrement.

C'est encore la manivelle M qui donne un mouvement de haut en bas au poinçon imprimeur et aux rouleaux encreurs E qui viennent passer au-dessous du poinçon chaque fois que celui-ci se relève après avoir imprimé.

En exécutant ce mouvement, les cylindres encreurs roulent sur un feutre enduit d'encre d'impression qui s'étale uniformément sur toute leur surface.

Le poinçon imprimeur se compose de deux parties :

1° D'une partie invariable; c'est le poinçon proprement dit, qui porte gravées toutes les indications identiques pour tous les bulletins. Exemple : *Paris-Genève.* — 1re *classe.* — *Garder ce bulletin*, etc.

2° D'une partie composée de pièces mobiles qui changent constamment de position par suite du mouvement général de la machine. Cette partie se nomme le *compteur;* c'est elle qui imprime sur chaque carton le numéro d'ordre qu'il doit porter.

Chaque carton est d'abord imprimé par la partie invariable du poinçon; puis il arrive poussé par le carton précédent sous le compteur qui imprime à sa surface le numéro d'ordre convenable. Pendant ce temps, le carton précédent est imprimé par la partie invariable du poinçon, et ainsi de suite.

Chaque fois qu'un carton se présente pour être imprimé, il faut que le nombre marqué par le compteur augmente d'une unité. Ce résultat paraît d'abord fort difficile à obtenir; voici comment M. Lecoq est arrivé à résoudre cette difficulté par un mécanisme simple et fonctionnant à coup sûr.

Le compteur se compose de quatre roues C, montées sur un même axe fixe (fig. 2-D). Chacune de ces roues est *folle* autour de l'axe, c'est-à-dire qu'elle peut tourner librement autour de l'axe sans entraîner les autres roues.

Sur le contour de chaque roue se trouvent dix dents, portant dix caractères en relief:

0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

En faisant tourner à la main chacune des roues, on pourrait donc amener sur une même ligne tels chiffres que l'on voudrait, de manière à composer tout nombre compris entre 1 et 9999. Toutes les roues étant d'abord au zéro, on aurait successivement les figures suivantes :

0000	0010	0100
0001	0011	0101
0002	0012	0102
0003	0013	0103
&c.	&c.	&c.

Comme toujours, ces zéros placés à gauche ne comptent pas.

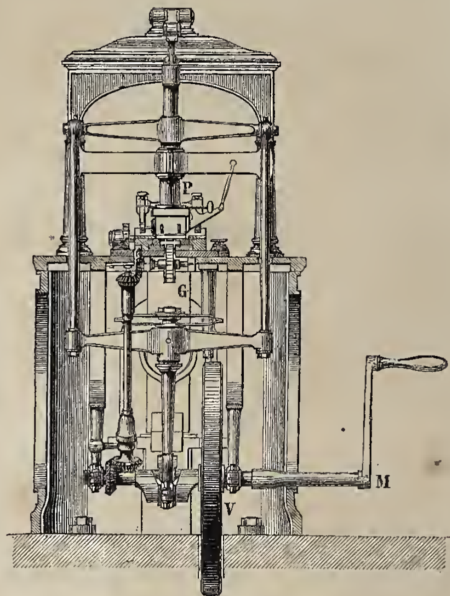
Ce travail s'exécute au moyen d'un organe fort simple, qui consiste en une fourchette F à quatre branches inégales (fig. 2-D), qui reçoit un mouvement de va et vient transmis par la manivelle M.

Cette fourchette fonctionne comme une véritable main, à quatre doigts de grandeurs décroissantes.

Le premier doigt agit d'abord seul.

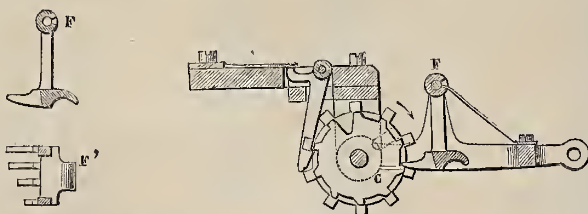
Il se met en prise avec la première roue (ou du moins avec un rochet faisant corps avec cette roue), et à chaque mouvement que fait la main F, il fait avancer la roue d'une dent et, par conséquent, fait paraître un nouveau chiffre.

Quand la première roue a fait un tour complet, de manière à donner tous les nombres compris de 1 à 9, le premier doigt entre dans une entaille profonde que porte la première roue. Le second doigt se rapproche alors suffisamment pour se mettre en contact avec la seconde roue; les deux doigts agissant simultanément, la première roue présente le zéro, la seconde le chiffre 1, ce qui donne 10.



2-C. — Machine à imprimer et numéroter les billets.

Mais aussitôt que ce résultat est obtenu, le premier doigt sort de l'entaille et continue à marcher comme dans le premier cas, sans que le second doigt agisse sur la seconde roue. On verra donc paraître tous les nombres 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19; à ce dernier nombre, la première roue ayant terminé un second tour, le premier doigt rentrera dans l'entaille et le second agira de nouveau sur la seconde roue, qui présentera le chiffre 2. En même temps la première roue commencera son troisième tour et donnera le zéro; le nombre 20 apparaîtra donc, et ainsi de suite.



2-D. — Détails du Compteur.



2-E. — Billet de chemin de fer imprimé et numéroté.

De même que la seconde roue ne compte que les dizaines, de même la troisième ne comptera que les centaines, la quatrième les mille. On peut même aller au delà avec un plus grand nombre de roues; mais quatre roues suffisent, les billets étant numérotés par séries de dix mille, marquées chacune d'une lettre particulière.

Comme la première roue, chacune des roues suivantes porte une entaille de grandeur convenable, qui se présente seulement après que la roue a fait un tour complet et qui reçoit le doigt correspondant; ce n'est qu'à cet instant que le doigt voisin peut agir sur la roue placée immédiatement après. De sorte qu'en résumé :

Chacune des roues ne tourne d'une dent qu'après que la roue précédente a fait un tour complet, et, à ce moment, chacune des roues précédentes tourne aussi d'une dent.

La suite à une prochaine livraison.

CHATEAU DE MONTSOREAU

(DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE).



Le Château de Montsoreau. — Dessin de Bligny

Le château de Montsoreau (*Mons Sorelli*), situé au confluent de la Vienne et de la Loire, appartenait à une famille puissante. Les titres de l'abbaye de Juilly en Touraine qualifient de prince très-chrétien Gautier de Mont-

soreau. Était-ce une hyperbole de reconnaissance envers le fondateur et le bienfaiteur plutôt qu'une qualification légitime? Quoi qu'il en soit, l'histoire nous montre des Montsoreau en Palestine, à la cour de France et à Angers. Un autre Gautier, fils de Guillaume, expédie de Mespha en Apulie des franchises aux couvents de sa baronnie, pour son âme, celles de ses parents et celle de sa femme Griscie. C'est une comtesse de Montsoreau qui est empoisonnée, avec le duc de Guyenne, par Louis XI. Un Guillaume de Montsoreau soutient, dans sa forteresse, un long siége contre Henri Plantagenet, comte de Touraine et d'Anjou, plus tard roi d'Angleterre. La forteresse était réputée imprenable; elle fut prise avec son noble défenseur, et détruite. Quelques années après, un convoi funèbre passait auprès de ces ruines à peine relevées : c'était celui de Plantagenet qu'on allait enterrer à son abbaye de Fontevrault. Le château, reconstruit au quinzième siècle, avait une façade percée d'une multitude de portes et de croisées; des tours hautes et crénelées le défendaient, et ses toits en pyramide semblaient défier les plus hautes crues de la Loire, qui envoyait parfois ses flots turbulents jusque dans la cour d'honneur. Au mois d'août 1572, deux messagers du roi Charles se rendirent, l'un à Angers, l'autre à Montsoreau : il s'agissait de préparer, dans les provinces, la Saint-Barthélemy. L'un des deux messagers alla trouver Louis Thomasseau de Cursay, un ancien soldat du roi, que ses blessures avaient condamné à la vie seigneuriale. Voici la réponse écrite par M. de Cursay au duc de Guise.

« Monseigneur,

« Je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma » fidélité pour le service de mon roi. Je chéris plus ces » blessures que les marques d'honneur dont Votre Altesse » veut me décorer, parce que je les ai acquises par des » actions nobles. Vous me dénigreriez dans votre cœur, » Monseigneur, si je les acceptais en vous obéissant dans » un office qui ne convient qu'aux ennemis du roi et de » de son État. Il n'y a pas ici un seul homme dans les » citoyens ni dans la ralfetaille qui ne soit prêt à sacri- » fier son bien et sa vie pour le service du roi; mais » il n'y en a pas un seul, dans ces différents états, qui » voulût exercer un office aussi odieux et si contraire à » l'humanité. »

L'autre messager trouva M. de Montsoreau plus traitable. Le massacre s'accomplit à Montsoreau, à Saumur, qui en est à trois lieues; à Angers, les magistrats vinrent courageusement s'opposer à la prolongation du meurtre : ils disaient qu'il valait mieux convertir que tuer. M. de Montsoreau joignit, dans cette circonstance, une intègre probité aux excès du fanatisme : il empêcha le pillage. Les biens des huguenots avaient été donnés par le roi au duc d'Alençon.

La baronnie de Montsoreau fut élevée en comté en faveur de M. de Chambes, dont la famille était alliée aux Chateaubriant. Un manoir d'aspect antique, avec tourelles et créneaux, à ornements de style divers, attire encore l'attention du voyageur qui visite cette contrée si pittoresque.

LA VENTE DU NOIR A NOIRCIR.

Maître André Thevet, auquel on doit l'introduction du tabac en France, est l'homme des petits détails oubliés, et, n'en déplaise au rigide de Thou, c'est par cela qu'il vaut quelque chose. Voici une origine que nous trouvons dans un de ses manuscrits inédits : « Et pour autant que je parle icy de noir à noircir, que l'on voit crier à Paris et à d'autres endroits de la France, je veux bien icy advertir le liseur qu'il n'y a pas longtemps qu'il a esté inventé par un prestre auvergnat, nommé Pierre de la Malthière, lequel avoit demouré quelque temps auparavant au pays d'Allemagne, où il apprist cet estat de noircisseur, qui fust l'an 1523, et ainsy que m'en a fait le récit celui qui lui succéda, qui est mort l'an 1583, au faubourg et près la porte Saint-Jacques de Paris, nommé Nicolas Gayant, dit le Poissart. (Voy. *le Grand Insulaire,* d'André Thevet, manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale, p. 216.)

LA VIE D'UN ÉTUDIANT
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Extraits des *Mémoires de Thomas Platter*, professeur et imprimeur à Bâle, père du célèbre médecin Félix Platter (¹).

Mon cher fils Félix (²), tu m'as souvent prié, et plusieurs hommes illustres et savants qui ont été autrefois mes disciples m'ont aussi demandé d'écrire ma vie depuis ma jeunesse; car, eux et toi, vous aviez plus d'une fois entendu parler de l'extrême pauvreté dans laquelle je suis né, des dangers que j'ai courus, d'abord lorsque je servais dans nos rudes montagnes, puis lorsque j'ai suivi les écoles; enfin, de mon mariage, et de la manière dont je suis parvenu à nourrir et à élever ma famille, à grande peine et travail.

Pour que le tout puisse te servir, pour que tu considères combien Dieu m'a plus d'une fois miraculeusement gardé, et pour que tu remercies le Seigneur dans le ciel de t'avoir fait naître dans une position meilleure et préservé de la misère, je veux satisfaire ton désir, et rassembler mes souvenirs aussi bien que possible. Et d'abord, ce que je sais le moins, c'est l'époque à laquelle chaque chose est arrivée. D'après ce qu'on m'a dit et mes propres calculs, lorsque je suis venu au monde, on comptait 1499. C'était le mercredi des Cendres, au moment même où l'on sonnait la messe, et, à cause de cela, toute la famille se réjouit et se promit que je serais un jour prêtre. Mon père se nommait Anthoni Platter, du nom de notre famille, qui vient d'une maison bâtie sur le plateau d'un rocher sur une très-haute montagne, auprès d'un village appelé Grenchen, lequel dépend de la paroisse de Visp, bourg considérable du Valais. Ma mère était une Summermatter : son père a vécu jusqu'à l'âge de cent vingt-six ans. Moi-même je lui ai parlé six ans avant sa mort, et il m'a dit qu'il connaissait, dans le domaine de Visp, dix hommes plus âgés que lui. A l'âge de cent ans, il avait épousé une fille qui en avait trente, et il en avait eu un fils : il avait vu blanchir les cheveux de ses enfants quand il mourut. La maison où je suis né à Grenchen s'appelle *An den Graben* (Près du Fossé). Ma mère eut mal au sein après m'avoir mis au monde; elle ne put m'allaiter; je n'ai jamais sucé le lait de femme, et ma mère disait que mes peines avaient commencé dès ce temps-là. On me nourrit avec du lait de vache, qu'on me faisait sucer dans une petite corne, comme lorqu'on veut sevrer un enfant; car, dans notre pays, on ne donne aux enfants que du lait pour toute nour-

(¹) Ces Mémoires ont été écrits par Thomas Platter en dialecte suisse. Toute la première partie, qui se rapporte à l'enfance et à la jeunesse de l'auteur, a été traduite par M. Flocon et publiée dans une Revue française qui paraît à l'étranger (*la Libre Recherche*), avec une introduction par M. V. Chauffour-Kestner, auteur des *Etudes sur les réformateurs du seizième siècle.* Nous avons été autorisé à reproduire ici quelques pages de cette traduction : elles nous paraissent peindre avec un relief saisissant la condition misérable des pauvres enfants du nord de l'Europe qui cherchaient, au seizième siècle, à acquérir un peu d'instruction.

(²) Voy., sur Félix Platter, la *Biographie universelle* des frères Michaud.

riture, et cela quelquefois jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Mon père mourut jeune, et je ne l'ai jamais vu. C'est la coutume chez nous que toutes les femmes sachent filer et coudre, et, avant l'hiver, les hommes vont ordinairement dans le pays de Berne acheter de la laine que les femmes filent et dont elles font des habits pour les gens de la campagne. Mon père était donc allé à Thoune pour acheter de la laine; mais il y fut atteint de la peste, et il mourut. Ma mère se remaria bientôt après, à un homme appelé Heintzman am Grund, d'une maison située entre Visp et Stalden. J'avais deux sœurs, dont l'une est morte de la peste dans l'Entlibuch; trois frères, dont deux sont morts à la guerre : le troisième est mort dans le pays de Berne. Les usuriers avaient tellement ruiné mon père, que tous ses enfants durent se mettre en service aussitôt qu'ils le pouvaient. Comme j'étais le plus jeune, mes tantes, les sœurs de mon père, m'ont gardé près d'elles, chacune à leur tour, pendant quelque temps.

Je me rappelle très-bien avoir été auprès d'une d'elles qui s'appelait Marguerite; elle me porta dans une maison nommée *Dans le Désert*, chez une de ses sœurs qui travaillait alors avec d'autres femmes : elle prit une petite botte de paille qui se trouvait par hasard dans la chambre, la posa sur la table, me mit dessus, et s'en alla avec les autres. Un soir, mes tantes, après m'avoir couché, étaient allées à la veillée. Je me levai et je courus vers une maison auprès de laquelle était un étang. Quand mes tantes ne me virent plus, à leur retour, elles furent en grande peine; enfin elles me trouvèrent dans cette maison, couché entre deux hommes qui me réchauffaient, car je m'étais gelé dans la neige. Plus tard, quand je demeurais encore dans le *Désert*, mon frère aîné revint de la guerre dans la Savoie : il m'apporta un petit cheval de bois que je traînais par un fil devant la porte; alors je croyais fermement que le cheval pouvait marcher, et je m'explique très-bien pourquoi les enfants croient que leurs poupées sont vivantes. Mon frère passa une jambe par-dessus ma tête et me dit : « Ah! Thomilly, à présent tu ne grandiras plus! » ce qui me fit beaucoup de chagrin.

J'avais trois ans lorsque le cardinal Mathens Schiner vint visiter le pays et donner la confirmation, suivant l'usage catholique; il vint aussi à Grenchen. Il y avait dans notre village un prêtre appelé M. Anthoni Platter, vers lequel on me mena et qui devait être mon parrain. Après avoir dîné, le cardinal (peut-être était-il alors seulement évêque) se rendit à l'église pour la confirmation. Je ne sais ce qui empêcha mon cousin de se trouver là pour me conduire vers lui; le cardinal était assis sur sa chaise, attendant qu'on lui amenât les enfants. Alors, je réfléchis un moment, puis je courus à lui.

— Que veux-tu, mon enfant? me demanda-t-il en me voyant seul.

— Je voudrais bien être confirmé, lui répondis-je.

— Et comment t'appelle-tu? dit-il en riant.

Je répondis : — M. Thomas.

Il rit, murmura quelques mots que je n'entendis pas, leva la main et m'en donna un petit coup sur la joue. En ce moment survint mon parrain, qui s'excusa de ce que je m'étais présenté seul; le cardinal lui répéta ce que j'avais dit, et ajouta : « Sûrement, cet enfant sera quelque chose d'extraordinaire, peut-être un prêtre. » Et comme j'étais né juste au moment où l'on sonnait la messe, beaucoup de gens croyaient que je serais prêtre : aussi l'on me mit à l'école plus tôt qu'il n'est d'usage.

Lorsque j'eus passé l'âge de six ans, on m'envoya dans la vallée d'Eisten, auprès de Stalden, chez le mari d'une sœur de ma mère, pour garder ses chèvres. Je me souviens que j'enfonçais souvent dans la neige à n'en pouvoir plus sortir; mes souliers y restaient, et je revenais à la maison pieds nus, grelottant de froid. Mon maître avait plus de quatre-vingts chèvres, que je dus garder pendant sept à huit ans; et j'étais encore si petit que, quand j'ouvrais l'étable, si je ne me rangeais pas de côté bien vite, elles me renversaient, me marchaient sur la tête et sur le dos, car je tombais presque chaque fois sur la figure. Lorsque je les menais au-dessus du pont de la Visp, celles de devant couraient dans les champs de blé : je les chassais, mais pendant ce temps les autres y entraient aussi; alors je pleurais, car je savais bien que le soir je serais battu. Les gardiens des autres paysans venaient à mon aide, surtout un qui était grand et s'appelait Thomas an Leidenbach; il avait pitié de moi et me faisait beaucoup de bien. Quand nous avions mené nos chèvres sur les grandes montagnes, à de terribles hauteurs, on s'asseyait et l'on mangeait ensemble : nous avions chacun sur le dos un petit panneron de berger, où il y avait du fromage et du pain de seigle. Après avoir mangé, on s'amusait à lancer des pierres. C'était sur un plateau bien uni, au sommet d'un immense rocher. En voulant éviter une pierre qui me venait droit à la tête, je tombai à la renverse du haut du rocher; les bergers criaient : Jésus! Jésus! jusqu'à ce que je disparusse à leurs yeux; car j'étais tombé dans un endroit où ils ne pouvaient plus me voir, et ils me croyaient mort. Je me relevai pourtant et je revins auprès d'eux. Ils avaient d'abord pleuré de chagrin, alors ils pleuraient de joie. Six semaines plus tard, une chèvre tomba au même endroit, et fut tuée roide. Ainsi Dieu m'avait bien gardé.

Peut-être six mois plus tard, je menais un jour de grand matin mes chèvres par-dessus une corniche nommée Wiffeggen : je m'y trouvais avant tous les autres, parce que nous en demeurions plus près. Mes chèvres prirent à droite sur un petit rocher large d'un pas; au-dessous s'ouvrait un terrible abîme, profond de plusieurs mille pieds, dans la roche nue. Puis les chèvres se mirent à grimper encore, montant une à une un étroit sentier où elles pouvaient à peine poser leurs petits pieds sur les touffes d'herbe qui croissaient çà et là dans les fentes du rocher. Je voulus les suivre, mais je n'avais point encore grimpé la valeur d'un pas en m'aidant d'une touffe d'herbe qu'il me fut impossible d'aller plus loin; je ne pouvais non plus remettre les pieds sur le petit rocher, et j'osais bien moins encore sauter en arrière, car je craignais de perdre l'équilibre et de tomber dans l'affreux précipice. Je restai donc assez longtemps immobile, et j'attendais l'aide de Dieu. Tout ce que je pouvais pour moi-même, c'était de me tenir des deux mains à la touffe d'herbe, d'appuyer un doigt du pied à une autre touffe, et de changer de pied quand j'étais fatigué. Dans cette détresse, ce qui m'agitait le plus c'était la peur des grands vautours qui planaient au-dessous de moi : je craignais qu'ils ne m'emportassent, comme il arrive quelquefois qu'ils enlèvent des enfants et de jeunes brebis. Comme je me tenais ainsi, et que le vent relevait ma petite veste, car je n'avais pas de pantalon, mon camarade Thomas me vit de loin, mais il ne savais pas au juste ce que c'était, et en voyant flotter mon habit il crut d'abord que c'était un oiseau. Mais quand il m'eut reconnu, il eut peur, il pâlit et me cria : « Thomilly, reste bien tranquille! » puis il vint sur le petit rocher, me prit par le bras, et me porta en arrière, pour que nous pussions aller rejoindre nos chèvres. Plusieurs années après, quand je revins des écoles des pays lointains, mon camarade me rappela comment il m'avait sauvé la vie (ce qui était vrai, mais j'en donne surtout l'honneur à Dieu), et me dit que si je devenais prêtre, je devrais dire une messe et prier pour lui.

La suite à une autre livraison.

ANTIQUITÉS EN SIBÉRIE.

Au dernier siècle, le gouvernement russe, averti par des relations de voyage qu'il existait un grand nombre de *tumuli* dans les déserts de la Russie d'Asie, envoya un officier et des soldats pour fouiller quelques-uns de ces tertres funéraires. Des fouilles faites à huit ou dix jours de la ville de Tomsk, située à 4 700 kilomètres de Saint-Pétersbourg, sur la Tow, rivière qui tombe dans l'Oby, conduisirent à la découverte de divers objets : une sorte de table de cuivre, des idoles, des têtes d'animaux, des ustensiles dont il fut et dont il est encore difficile de déterminer l'usage. Des



Divers objets trouvés dans des tumulus, en Sibérie. — D'après l'*Archæologia.*

dessins de quelques-unes de ces antiquités ont été communiqués par M. Demidoff à M. Peter Collinson, et publiés dans le deuxième volume de la précieuse collection anglaise intitulée : *Archæologia* (¹).

(¹) *Archæologia or Miscellaneous tracts relating to antiquity*, published by the Society of antiquarians of London.

CARACTÈRE ET MISSION DE JEANNE DARC.

Fin. — Voy. p. 193.

Le 29 avril, Jeanne entre dans Orléans réduit aux abois. Trois sorties font lever le siége. Sans elle, il est certain que la ville était prise. Un envieux voulut engager un combat tandis qu'elle dormait; déjà on pliait, et si elle ne se fût réveillée à temps, la retraite eût été une déroute. Sa vue frappait les Anglais d'épouvante; ils avaient reçu de sa part une lettre où on lisait : « Rendez à la Pucelle, qui est envoyée par Dieu, les clefs de toutes les villes que vous avez prises en France. » Et au dos : « Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. » (8 mai 1429.)

C'est l'époque glorieuse de Jeanne Darc. Rien ne lui résiste. En huit jours (juin), elle recouvre Jargeau, Beaugency, Meung; bat et prend, à Patay, Suffolk et Talbot. Charles VII se laisse mener, par Châlons et Troyes qui se rendent, à Reims qui l'acclame (¹); il est sacré en grande pompe, aux côtés de Jeanne, qui l'ombrage de son étendard; mais c'est au pied de l'autel, les genoux

(¹) Le dessin que nous donnons n'a la prétention de représenter avec exactitude ni les physionomies, ni même les costumes. Il n'existe aucun portrait authentique de Jeanne Darc; nous avons publié les documents figurés qui existent, dans notre tome Iᵉʳ de l'*Histoire de France d'après les monuments*, p. 518 et suivantes.

embrassés par sa libératrice, que l'envie lui souffle l'ingratitude. Tandis que le peuple baise la robe de la Pucelle et l'invoque à grands cris, le roi s'abandonne aux suggestions perfides.



Entrée de Jeanne Darc et de Charles VII à Reims. — Composition et dessin de Karl Girardet.

« Je ne crains que la trahison », disait Jeanne. Elle sentait autour d'elle ce serpent qui devait enchaîner ses efforts et enfin l'étouffer dans les flammes. Peut-être perdit-elle dès lors la certitude du triomphe, mais elle conserva la

sombre résolution d'achever son œuvre. Peut-être donna-t-elle un regret à la vie des champs, mais elle ne demanda jamais, quoiqu'on l'ait dit, la permission de la reprendre. Ce serait erreur de croire sa mission limitée au sacre; à quoi bon la couronne sans le royaume? Jeanne Darc voulait l'expulsion totale des Anglais; elle rêvait même la paix et la réconciliation dans une croisade. Tout lui eût été facile sans l'ingrate mollesse du roi. Charles VII, malgré la Pucelle, malgré son armée, refusa de prendre Paris prêt à se rendre, et regagna honteusement la Touraine et les plaisirs.

Jeanne, accusée d'avoir échoué devant Paris et la Charité-sur-Loire, languit tout l'hiver à Chinon dans de stériles honneurs. Elle ne peut obtenir une armée. Comparée à d'imbéciles visionnaires, pour comble surveillée, elle s'échappe et rassemble une petite bande dévouée. La sainte devient un partisan comme la Hire ou Xaintrailles. Voilà où l'ont réduite la Trémoille et les favoris.

On sait le reste : son entrée dans Compiègne et sa sortie funeste. Il ne semble pas qu'elle ait été trahie par les défenseurs de Compiègne; l'abandon venait de plus haut, et déjà ses voix attristées lui avaient prédit sa perte.

Prise par le bâtard de Wandomme, vendue par Jean de Luxembourg, jugée par Winchester et par Cauchon, Jeanne fut brûlée à Rouen, le 30 mai 1431, après un an de captivité.

Anglais et Français, rois, évêques, Université, luttent ici de bassesse. Bedford conclut le marché, Philippe le Bon l'approuve; l'Université siége, et Cauchon préside; Charles VII se détourne, et son chancelier se réjouit : les uns se trempent dans la fange, et les autres tendent la joue aux éclaboussures.

Bedford et son frère, le cardinal Winchester, choisirent pour lieu du procès Rouen, vraie capitale de leurs provinces françaises. Le tribunal y fut réuni; Jeanne, qui avait en vain tenté de se tuer, y fut conduite en décembre 1430, et le fameux procès commença. Il se poursuivit sans relâche, pendant cinq mois; toutes les formalités y furent observées; les témoignages, les interrogatoires et les discours, infatigablement prodigués; les juges les plus illustres, les plus honorés, y prirent part. On cite Thomas de Courcelles, jeune, austère, une des lumières du concile de Bâle; Érard, Midi, Cauchon lui-même. Il est généralement enseigné que la Pucelle fut condamnée sans forme et sans juste cause. C'est une erreur formelle : le procès fut régulier, et les plus simples maximes de l'inquisition autorisent les ruses et l'espionnage dont Jeanne Darc fut victime; de plus, Jeanne Darc était hérétique, et tous les docteurs condamnèrent justement celle qui niait l'autorité du pape et rapportait tous ses actes à l'Église triomphante qui la guidait du haut du ciel. Le procès fut régulier, la condamnation inévitable; M. Quicherat l'a prouvé de reste, dans un excellent ouvrage. Cela montre que le sens moral était éteint au quinzième siècle, et n'amoindrit pas la gloire de Jeanne Darc.

Cauchon résuma les aveux qu'il avait obtenus; on pouvait prononcer de suite; on préféra obtenir une abjuration et une rechute. Jeanne eut peur de la mort et renia publiquement ses croyances et sa mission. Ses juges croyaient l'avoir couverte de honte; mais elle se releva bien haut sur le bûcher (30 mai 1431).

Lorsque Charles VII eut repris Rouen, en 1450, il voulut réhabiliter la mémoire de Jeanne Darc; mais tant de personnages renommés l'avaient condamnée, et dans un procès si solennel, que le saint-siége se refusa longtemps à la révision de l'affaire. Enfin, en 1456, un tribunal prudent prouva comme il put que Jeanne n'était pas hérétique. Le roi et les premiers juges furent épargnés. Cauchon était mort; tous ses complices se déchargèrent sur lui de leur part de honte. Qu'importe cette réhabilitation à la mémoire de « la fille au grand cœur », en qui plus d'un historien moderne a vu la figure de la France?

Nous avons cherché plutôt ici à donner une idée juste du caractère de Jeanne Darc, de sa mission, de son procès, qu'à faire un nouveau récit de sa glorieuse existence ([1]). Les travaux définitifs de M. J. Quicherat, les narrations chaleureuses de MM. Michelet et H. Martin, le livre récent de M. Wallon, ont, pour ainsi dire, épuisé le sujet. Ceux mêmes qui s'intéressent au nom, à la famille, à la figure de l'héroïne, pourront suivre dans ses recherches M. Vallet de Viriville. Mais il nous a paru utile de montrer en Jeanne Darc la femme agissant par sa volonté et fière de son idée sublime, la Jeanne Darc humaine, la vaillante ouvrière d'une œuvre réfléchie, et non, comme on a voulu l'expliquer matériellement, l'instrument docile d'une influence nerveuse.

LA GLACE.

La vente de la glace et de la neige, conservées dans les grottes du Vésuve et dans les parties les plus hautes de l'Etna, a été longtemps une branche de commerce considérable pour Naples, Catane et les villes voisines. Mais il était réservé aux Américains d'étendre ce commerce dans des proportions qu'on n'aurait pu prévoir antérieurement. L'extrême chaleur de l'été dans les contrées du centre et du midi donne lieu naturellement à une demande de glace, que le froid extrême des États de la Nouvelle-Angleterre permet de satisfaire. L'eau vive des lacs voisins de Boston et d'autres grandes villes se congelant profondément en hiver, on en tire de la glace qui est déposée dans de vastes glacières et vendue en détail pendant l'été.

Vers les commencements de ce siècle, d'ingénieux spéculateurs eurent l'idée d'expédier de la glace dans les États du sud de l'Union américaine et dans les Indes occidentales; la spéculation ayant réussi, ce commerce s'étendit ensuite jusqu'à la péninsule espagnole, l'Amérique du Sud, et plus récemment à l'Europe, à l'Hindoustan et à la Chine. L'entreprise est devenue de première importance : de nombreuses compagnies et une grande quantité de bâtiments sont maintenant occupés au transport de la glace expédiée de Boston. A raison de l'extrême industrie et de l'économie avec lesquelles l'exploitation est maintenant dirigée, la glace, qui, il y a peu d'années, revenait à 6 cents la livre à la Nouvelle-Orléans et à la Havane, peut être maintenant livrée à 1 cent. Une pareille baisse de prix s'est aussi produite dans l'Hindoustan et dans des lieux plus éloignés encore. Il a été récemment construit à Calcutta, pour la réception de la glace apportée par les navires, un immense bâtiment où elle est revendue en détail suivant les besoins du public. Ce singulier magasin a de triples murs, cinq combles distincts; il couvre environ trente ares, et peut contenir plus de 30 000 tonneaux de glace.

On sait que, pendant ces dernières années, Londres est devenu un débouché important pour la glace américaine. Ce marché, cependant, n'est qu'accidentellement ouvert, dans le cas seulement où un été très-chaud suit un hiver doux.

La glace expédiée d'Amérique se tire principalement de différents lacs placés sur un terrain élevé, à environ 18 milles de Boston où elle est transportée par le chemin de fer. On la conserve dans de vastes magasins contigus aux lacs jusqu'à l'époque de l'expédition. Dans la cale des

([1]) Voy. sur Jeanne Darc la Table des vingt premières années.

bâtiments qui servent au transport de la glace, on laisse entre cette matière et le bordage un espace qui est rempli de sciure de bois ou d'un autre corps non conducteur. La glace américaine est parfaitement transparente, exempte de parcelles d'air, et se trouve ordinairement en blocs d'un pied d'épaisseur. En 1840, 156 540 tonneaux de glace ont été expédiés de Boston, et environ 20 000 de New-York. La consommation que l'Amérique fait de cette dernière glace est évaluée de 260 000 à 270 000 tonneaux. (¹)

Habituez-vous à voir la grande beauté de la vertu humaine au milieu de toutes ses imperfections, et employez votre imagination morale non pas tant à mettre ces imperfections en contraste avec le modèle de la perfection idéale qu'à mêler noblement quelques-unes des plus brillantes couleurs de cette dernière aux plus belles teintes de la vertu réellement éprouvée, augmentant ainsi sa splendeur au lieu d'en élargir l'ombre qui doit nous entourer jusqu'au jour où nous nous réveillerons de ce songe dans d'autres sphères d'existence.

Sir J. Mackintosh.

DUNKERQUE ET MARDYCK.

On remarque, à quatre kilomètres à l'ouest de Dunkerque, le petit village de Mardyck, où Louis XIV, après la destruction du port et des fortifications de Dunkerque, stipulée par les traités d'Utrecht (1713), fit exécuter de grands travaux qui avaient pour but l'établissement d'un canal maritime destiné à devenir un excellent port militaire et de commerce, et à remplacer le port de Dunkerque.

Les détails qui suivent sont tirés de documents et de dessins inédits.

L'Angleterre avait exigé, aux préliminaires de Londres (1712), qui précédèrent la signature de la paix d'Utrecht (1713), que Louis XIV fît démolir les fortifications de Dunkerque, combler le port et ruiner les écluses qui servaient au nettoiement dudit port. Les corsaires de Dunkerque et de Saint-Malo avaient fait éprouver au commerce de Londres des pertes énormes. La course était alors très-importante; « et la France, dit Vauban, a des avantages pour la course qui surpassent en tout et partout ceux de nos voisins. » L'Angleterre, ne pouvant faire combler tous nos ports, fit détruire celui qui était le plus redoutable pour Londres, celui que Cromwell lui avait acquis en 1658 et que Charles II avait vendu à Louis XIV en 1662, et qui, de 1702 à 1712, avait lancé 791 corsaires contre la marine anglo-hollandaise.

Pour s'assurer de la démolition de Dunkerque, les Anglais envoyèrent (10 juillet 1712) une garnison composée de six bataillons forts de 6 722 hommes, d'une compagnie de 100 bombardiers, avec 20 pièces de canon. On envoya aussi « deux commissaires pour la démolition. » Le 7 octobre de la même année, huit bataillons français et une compagnie de mineurs commencèrent l'œuvre de destruction, qui était achevée le 6 août 1714. Le 20 de ce mois, les Anglais évacuèrent Dunkerque. On avait dépensé 580 000 livres pour détruire l'enceinte bastionnée de la ville, la citadelle, le fort Risban, les deux longues jetées du chenal, les batteries qui les défendaient, pour combler le port et détruire les écluses. Un batardeau fut établi dans le chenal, à l'entrée du port. Les eaux, ne pouvant plus s'écouler dans le chenal, rendaient Dunkerque, déjà malsain, absolument inhabitable.

(¹) Mac-Culloch, *Dictionary of commerce*.

Les habitants proposèrent à l'intendant de Flandre, M. le Blanc, qu'il fût fait un nouveau canal pour la décharge de leurs eaux, à Mardyck, lequel servirait aussi à leurs vaisseaux. Le roi décida que le canal de Mardyck serait établi, et M. Pelletier, chargé de l'intendance des fortifications et du génie, mena l'affaire avec ardeur, au grand scandale des Anglais. En 1714, douze bataillons se mirent à l'œuvre, et le 11 janvier 1715 tout était achevé. On avait établi un grand canal large de 18 toises, commençant à l'extrémité du canal de Bergues (dont on avait démoli l'écluse qui le joignait au port de Dunkerque), long de 2 000 toises, et finissant à deux écluses parallèles, l'une très-large, l'autre plus étroite, et longues de 80 toises. Là commençait un long chenal pratiqué entre les dunes et l'estran jusqu'à la mer, et défendu dans toute son étendue par deux jetées en fascinage. Le chenal avait 1 200 toises de longueur sur une largeur de 67 toises à l'entrée et de 18 à l'écluse.

Un beau dessin manuscrit de 1718, dessiné par P. Roger, et dont nous donnons ici une réduction, nous montre l'ensemble de ces grands travaux qui donnaient à Dunkerque un port au moins aussi sûr et aussi bon que celui qu'on venait de démolir.

Les plaintes des Anglais furent vives : Louis XIV tint bon; mais le régent, en 1717, au traité de la Haye, « sacrifia le canal de Mardyck pour être bien avec l'Angleterre. »

On détruisit les jetées du chenal et la grande écluse, qui seule donnait passage aux navires. On le réduisit à ne servir « à autre usage qu'à l'écoulement des eaux qui inonderaient le pays, et au commerce nécessaire pour la subsistance et l'entretien des peuples de cette partie des Pays-Bas, qui sera seulement fait par des bâtiments qui ne pourront avoir plus de 16 pieds de largeur. » Il en coûta 450 000 livres pour accomplir la destruction que le traité de la Haye ordonnait.

Les Dunkerquois se retournèrent alors vers leur ancien port; les eaux, se faisant passage à travers le batardeau, le détruisaient peu à peu et coulaient dans le chenal; les habitants aidaient le travail des eaux pendant les nuits et lorsque le commissaire anglais s'absentait; le chenal et le port redevinrent praticables. Le ministre de la marine, M. de Maurepas, en temporisant et en faisant quelques concessions aux vives instances de l'Angleterre, parvint à conserver au port de Dunkerque la navigation que la persévérance de ses marins lui avait rendue. Enfin, pendant la guerre de la succession d'Autriche (1740-48), le port de Dunkerque fut rétabli et les fortifications reconstruites en terre. Malgré sa victoire de Fontenoy, Louis XV consentit, à la paix d'Aix-la-Chapelle, à détruire de nouveau le port de Dunkerque et tous les forts du côté de la mer; les Anglais, de leur côté, consentirent à laisser subsister les fortifications du côté de la terre. Pendant la guerre de Sept ans (1756-63), le port de Dunkerque fut encore rétabli, et encore une fois détruit après la paix de Paris. « Il sera pourvu, dit l'article 13 de ce honteux traité, à la salubrité de l'air et à la santé des habitants par quelque moyen à la satisfaction du roi de la Grande-Bretagne. » David Grégoire, riche marchand de Dunkerque, se rendit à Londres et obtint que ces clauses désastreuses ne fussent pas rigoureusement exécutées; les choses restèrent dans cet état provisoire, et une certaine navigation se faisait encore dans le port, lorsque, pendant la guerre d'Amérique, sous Louis XVI, on releva les fortifications et on rétablit le port de Dunkerque. Le traité de Versailles (1783) obligea le roi de la Grande-Bretagne à consentir à l'abrogation et suppression complète de tous les articles du traité d'Utrecht relatifs à Dunkerque.



Plan des Écluses et du Canal de Dunkerque à Mardyck, réduit d'après le dessin fait par P. Royer en 1718. — Tiré de la collection géographique de M. L. Dussieux.

1. Écluses de Mardyck construites en 1714. — 2. Bassin et petit canal qui a servi à apporter les matériaux pour la construction des écluses de Mardyck. — 3. Maisons et écuries des entrepreneurs. — 4. Pont de Petite-Sainte sur le petit canal. — 5. Le grand canal de Dunkerque à Mardyck. — 6. L'écluse de Bourbourg (à droite des vaisseaux placés au commencement du canal). — 7. Le Mail. — 8. Pont Rouge sur le canal de Bergues. — 9. Pont sur celui de la Moëre. — 10. Canal de Furnes. — 11. Fours à chaux. — 12. L'écluse de Bergues, détruite. — 13. Celle de la Moëre, *idem*. — 14. Magasins à poudre. — 15. Porte Royale. — 16. Porte de Nieuport. — 17. Une partie des souterrains qui existent. — 18. La petite chapelle. — 19. Le petit château. — 20. Porte de la Poissonnerie. — 21. Porte du Quai. — 22. Porte de la Couronne. — 23. Porte de la Citadelle. — 24. Porte du Parc. — 25. L'Intendance de la marine. — 26. Magasins aux fourrages, et écuries du bastion de Sainte-Thérèse. — 27. La grande église. — 28. La citerne. — 29. Les Récollets. — 30. Les Capucins. — 31. Les Pauvres-Anglaises. — 32. La Boucherie. — 33. Les Pénitentes. — 34. Les Sœurs-Blanches. — 35. Les Carmes. — 36. L'Hôpital.

FORÊT VIERGE

ENTRE MATURA ET JUNDICUARA, SUR LES BORDS DE L'AMAZONE

(MISSIONS DE L'AMAZONE).



Forêt vierge entre Matura et Jundicuara (Brésil). — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Es como el paraïso! « C'est comme le paradis! » s'écriait naïvement un Indien, en s'adressant à M. de Humboldt, dont il était le guide, et qu'il voyait tout ému, contemplant une forêt américaine. Le grand artiste, le savant passionné, nous avoue lui-même qu'il ne pouvait détacher ses yeux de cette scène vraiment ravissante, et qu'il en étudiait tous les détails sans pouvoir se rendre compte nettement de ce qui faisait naître son enthousiasme. Qu'était-ce autre chose que la splendeur tranquille du paysage qui pouvait arracher cette parole au pauvre habitant des forêts? Il n'avait jamais quitté ses grands bois, il ignorait les autres magnificences répandues dans le monde, il n'avait même aucune idée des beautés créées par la nature en d'autres lieux; mais il sentait intérieurement que la Providence avait réuni sur ce point de la terre ce qu'il y a de plus admirable dans la création : l'élégance unie à la majesté.

« Ce beau groupe de végétaux, dans une forêt des bords de l'Amazone, vers la partie qu'on nomme le Solimoens, est peut-être tombé déjà sous la cognée du colon, direz-vous, car tout va vite dans ce siècle d'industrie; aujourd'hui, on se rend en bateau à vapeur en moins de quatorze jours à Nauta, et les arbres de la rive vont tomber. » Qu'on se rassure; cette forêt, voisine de Matura, appelée naguère *Castro d'Avelans*, fait partie de réserves pour ainsi dire inépuisables. Et cependant *Saint-Christophe de Matura*, situé sur la rive australe du grand fleuve, à 210 lieues au-dessus du confluent du Rio Negro, fut durant bien des années le chef-lieu des six missions où l'on a réuni pour la première fois la grande nation des Omaguas, que l'on nommait aussi les Cambebas. Cette bourgade, qui ne renferme plus qu'une vingtaine de feux, est pour ainsi dire en face du Putumayo ou Rio Iça, dont les forêts magnifiques sont, comme celles du Japura, parées de toutes les merveilles d'une végétation active qui défiera longtemps le travail des hommes.

Dans ces parages si peu explorés au profit de la science, avant Martius, vivait jadis la nation puissante des Omaguas, répandue également sur l'immense territoire de la Guyane. Ces hommes actifs et courageux prétendaient, sur les bords de l'Amazone, à la prééminence que réclamaient les Guaycurus sur celles du Parana; ils se proclamaient hautement les premiers d'entre les hommes, les dominateurs suprêmes de la forêt; ils se disaient les maîtres nés des autres Indiens. Les Omaguas, dont l'existence se lie au mythe fameux de l'Eldorado, se faisaient une étrange idée de la beauté humaine; selon eux, on s'éloignait du type de la perfection, réservé à leur race, dès qu'on n'avait pas, à force de patience et d'art, arrondi le visage des guerriers de façon à ce qu'il présentât l'aspect de la lune dans son plein Quelques voyageurs, et ce sont les plus modernes, affirment que leur prétention était d'une nature beaucoup moins relevée, et qu'en s'aplatissant ainsi la face ils avaient pour but unique de la faire ressembler à la carapace d'une tortue, dont ils avaient adopté le nom (¹).

Sans examiner ici le genre de modification intellectuelle que pouvait amener une telle déformation de la boîte osseuse du cerveau, nous dirons que les Cambebas ou Omaguas devaient être considérés plutôt comme des peuples barbares que comme des sauvages proprement dits. Ils savaient tisser des étoffes, dont ils se fabriquaient des espèces de tuniques, et l'Europe ne saurait oublier que c'est à eux qu'on doit les premiers renseignements qu'on ait eus sur l'usage de l'*Hevea Guianensis*, ce précieux caoutchouc dont l'industrie ne saurait plus désormais se passer (voy. la Table des vingt premières années). On peut voir dans l'intéressant Voyage d'Osculati la variété des armes dont ils faisaient usage; et la même relation, en retraçant les paysages agrestes qu'ils parcouraient naguère, nous donne l'aspect de leurs *malocas*, composées de chaumines verdoyantes, abritées par les plus beaux palmiers, et dans lesquelles l'abondance régnait toujours.

Ce serait fatiguer l'esprit du lecteur que de réunir ici l'aride nomenclature des peuples qui erraient le long des rives fertiles de l'Amazone avant la conquête (¹). Pour ne compter que les plus célèbres, aux Omaguas se joignent dans cette énumération les Maynas, les Paravianas, les Manaos, les Mundurucus, les Muras, etc. Ces tribus, disons-le en passant, qui parlaient des langues parfois fort différentes, étaient si considérables qu'un Indien, prétendant donner une idée de leur multiplicité sur le fleuve et sur ses affluents, prit une poignée de sable sur la rive, la dispersa en l'air, et affirma à un voyageur que les grains qu'il jetait ainsi vers le ciel ne donnaient qu'une faible idée de la population des forêts. Sans nous arrêter à cette figure de rhétorique sauvage un peu sommaire, nous pouvons affirmer que sur le fleuve même la population des Omaguas, si répandue ailleurs, ne présentait pas moins de quarante mille individus.

Les Cambebas ou Omaguas parlaient la langue harmonieuse des Guaranis qui formaient les missions jésuitiques du Paraguay.

Nous venons de prononcer le mot de missions. Personne aujourd'hui, sans aucun doute, n'ignore ce qu'ont été celles du Paraguay; mais qui sait maintenant ce que furent jadis celles du fleuve des Amazones ou du Rio Negro? Et cependant, quoique moins célèbres, de quel intérêt ne sont-elles pas entourées? Quelques auteurs les veulent faire remonter à la fin du seizième siècle, à l'époque où l'infatigable P. Ferrer commença à parcourir les forêts du Huallaga et du Napo, catéchisant les Indiens au péril de sa vie. Cette date est peut-être trop ancienne. Pour en avoir une plus précise, il faut se reporter au temps où la grande nation des Maynas, ayant été plutôt massacrée que soumise, inspira assez d'intérêt à l'un des vice-rois pour qu'il demandât au provincial des Jésuites, Francisco de Fuentes, résidant à Quito, des ouvriers évangéliques capables de réunir de nouveau les Indiens errants. Or ceci nous reporte à l'année 1637. A cette époque, un religieux sarde, le P. Gaspar Cujia, et le P. Rivera, qui avaient déjà vécu parmi les nations indiennes, ne craignirent pas de s'enfoncer dans ces grandes forêts inconnues qui n'avaient encore été parcourues que par des aventuriers mus avant tout par l'espoir du lucre. Ce furent les premiers missionnaires qui explorèrent courageusement le haut Amazone. Ils franchirent le Pongo de Manseriche et arrivèrent au milieu des régions où le fleuve, bordé de forêts splendides, coule sans obstacle jusqu'à l'Océan.

Le P. Gaspar Cujia ne trouva plus un seul pueblo debout parmi les Maynas; il comprit l'immensité de sa tâche et il commença par fonder à San-Borja un séminaire dans lequel on put apprendre les langues indiennes et se former à la science si difficile de l'apostolat. Un autre missionnaire, le P. Cueva, vint bientôt l'aider par ses généreux efforts, et, en 1640, s'éleva le premier village d'Indiens, sous le nom de *Nuestra-Señora de Ieberos*, dont le P. Lucas

(¹) Les Indiens disséminés dans les forêts ont renoncé tout récemment à l'usage bizarre que nous signalons ici. La déformation de la face s'obtenait graduellement chez eux, comme chez les Caraïbes, par des procédés mécaniques fort ingénieusement expliqués, grâce à un savant médecin de Genève, le docteur L.-A. Gosse. — Voy. son *Essai sur les déformations artificielles du crâne;* Paris, 1855, in-8, avec 7 pl.

(¹) En consultant Velasco d'une part, et de l'autre M. Lourenço da Sylva Araujo e Amazonas, on aura une idée exacte de ces nations diverses. L'ouvrage de ce dernier est intitulé : *Diccionario topografico historico descriptivo da comarca do alto Amazonas*, Recife, 1852, in-18.

fut le fondateur; bientôt les restes des populations maynas furent réunies en petits villages.

Tout ceci semblait encore peu de chose à l'intrépide missionnaire italien; il s'en alla vers l'Ucayale, sur les bords d'un grand lac inconnu qu'habitait la féroce nation Cocama, issue des Omaguas, et, dès 1644, il avait déjà soumis plus de onze mille guerriers appartenant à ce peuple redoutable.

L'année suivante, le P. Cujia, aidé de nombreux missionnaires américains, fit plus encore : il alla trouver ces fameux Omaguas que les vieilles chroniques se plaisent à appeler les Phéniciens de l'Amérique; il les soumit, eux qui se targuaient d'être la première nation de l'univers, et plus de trente mille néophytes, réunis en villages, animèrent paisiblement les rives de l'Amazone. Les Maynas n'étaient pas cependant oubliés; dispersés de nouveau, au bout de huit années de travaux assidus, ils étaient de nouveau soumis.

Nous constatons ces origines; nous ne pouvons même exposer ici le développement de ces établissements religieux, pas plus que nous ne pouvons raconter l'héroïsme des martyrs. Nous nous contenterons de dire ici que les missions de l'Amazone durèrent cent trente ans, qu'elles soumirent plus de cent cinquante nations, et que sur ce nombre quarante d'entre elles parlaient ce qu'on appelle des langues mères.

Nous ne voulons pas cependant laisser ignorer à nos lecteurs ce que devinrent ces Omaguas dont l'existence se rattache plus particulièrement à notre paysage. Catéchisés pour la première fois par le P. Cujia en 1644, évangélisés ensuite par le P. Lucero, qui s'en alla les trouver dans leurs îles en 1681, ils devinrent, vers 1687, l'objet de toute la sollicitude d'un jésuite allemand, le P. Samuel Fritz, qui résumait en lui, par ses lumières et par son énergie, toutes les vertus du missionnaire. Le P. Fritz fit sortir les Omaguas de leurs îles et répandit leurs villages sur les rives de l'Amazone. Ces aldées indiennes étaient au nombre de quarante; le P. S. Fritz en couvrit un espace de 250 lieues.

Ce n'est pas en quelques mots qu'on peut faire saisir ici le dévouement de ce prêtre infatigable. En 1687, succombant à la fatigue, il tomba malade et il crut qu'il n'y avait de salut pour lui qu'en se rendant à l'Océan. Il descendit le fleuve alors jusqu'à Belem, capitale du Gran-Para; mais là il se vit retenu, comme s'il était prisonnier : on l'accusait, non sans quelque fondement, d'avoir franchi les bornes du désert au profit de l'Espagne. Bientôt, il est vrai, il fut mis en liberté et il put remonter l'Amazone; de là il passa à Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou. C'était au début du dix-huitième siècle; l'intrépide missionnaire n'avait que trop bien le sentiment du danger qui menaçait son œuvre de civilisation.

Lors de la guerre de Succession, de 1708 à 1710, le P. S. Fritz était absent des forêts magnifiques où s'élevaient en paix les six missions, et il en avait confié la direction au P. J.-B. Sana, quand les villages furent attaqués par les Portugais. A la fin de l'année 1710, un officier général se présenta devant Matura avec vingt et une embarcations portant cent trente soldats et trois cents Indiens [1]; la population indienne du florissant village fut dispersée sans grand effort. D'autres religieux, appartenant à l'ordre des Carmes, et qui depuis nombre d'années catéchisaient avec succès les peuples du Rio Negro, s'établirent alors dans les villages que les Jésuites avaient fondés. Bien des Omaguas vaincus ne voulurent pas se soumettre à ces religieux, recommandables cependant par leur zèle. Ils se rendirent dans l'intendance de Tarma, où ils grossirent le nombre des sujets d'un souverain inca que les chroniqueurs désignent sous le nom presque burlesque de *Grand-Choncho* du Pérou. M. de Humboldt connaissait la légende et la rapporte en souriant. Proche parent du Païtiti, le Choncho avait édifié, dit-on, des palais magnifiques au sein des forêts antiques où il se faisait redouter des chrétiens. Ce fut là qu'en 1740, il reçut, assis sur son trône, les ambassadeurs que la ville des rois lui envoya pour invoquer sa modération. Il y avait dix ans alors que l'infatigable P. S. Fritz était mort. Aujourd'hui, la bourgade qu'il a fondée près de cette forêt charmante a recueilli les restes des Caiuvicenas, des Juris, des Parianas, des Xomanas, unis aux anciens habitants; mais tout cela ne va guère au delà de cent cinquante Indiens répartis entre vingt feux. Si vous interrogez ces pauvres gens, ils ne pourront peut-être vous dire le nom du fondateur de leur aldée; mais son œuvre parmi les sauvages était bonne, et elle n'est pas encore oubliée.

(1) Velasco fait monter ces forces au chiffre exagéré de quinze cents hommes. — Voy. *Historia del reyno de Quito*; Quito, 1789, 3 vol. in-8.

VOYAGE DE GŒTHE EN SUISSE (1).

Chamounix, 5 janvier 1779, au soir.

Il me faut toujours faire un effort, comme pour me jeter dans l'eau froide, avant que je parvienne à prendre la plume. J'aurais vraiment envie aujourd'hui de vous renvoyer à la description que Bourrit, ce grimpeur passionné, a faite des glaciers de Savoie.

Restauré par quelques verres de bon vin et par la pensée que ces feuilles vous parviendront avant les voyageurs et le livre de Bourrit, je veux faire tout mon possible. La vallée de Chamounix, où nous sommes, est très-élevée dans les montagnes; elle a six ou sept lieues de longueur, et se dirige à peu près du sud au nord. Le caractère qui me paraît la distinguer des autres, c'est que le milieu est presque sans plaine, et que, des bords de l'Arve, le sol s'élève immédiatement, comme une huche, contre les plus hautes montagnes. Le mont Blanc et les hauteurs qui en descendent, les amas de glace qui remplissent ces énormes ravins, forment le versant oriental, duquel, dans toute la longueur de la vallée, descendent sept glaciers de diverses grandeurs. Les guides que nous avions arrêtés pour visiter la Mer de glace sont arrivés à point. L'un est un gaillard jeune et robuste; l'autre, un homme déjà mûr qui fait le capable, qui s'est trouvé en contact avec tous les savants étrangers, qui connaît fort bien la structure des glaciers, enfin un très-habile homme. Selon sa déclaration, depuis vingt-huit ans qu'il conduit les étrangers sur les montagnes, c'est la première fois qu'il y mène quelqu'un à une époque si tardive, après la Toussaint. Et cependant nous devons tout voir, aussi bien qu'au mois d'août.

Munis de vivres et de vin, nous avons gravi le Montanvert, où devait nous surprendre le spectacle de la Mer de glace. Pour m'exprimer sans emphase, je la nommerais proprement la Vallée ou le Fleuve de glace. En effet, les masses

(1) Gœthe avait déjà visité la Suisse et les Alpes lorsqu'il y accompagna, en 1779, le grand-duc Charles-Auguste de Weymar, qui voyageait incognito. Les deux amis arrivèrent à Munster (Moutier), dans le Jura Bernois, le 3 octobre. Ils s'acheminèrent sur Genève par le pays de Vaud, visitèrent la vallée du lac de Joux, puis, dans cette saison tardive, encouragés par de Saussure, qu'ils virent à Genève, ils se rendirent à Chamounix, pour passer de là dans le Valais. Nous empruntons à la traduction nouvelle des Œuvres de Gœthe par M. Jacques Porchat, trois lettres. Elles feront partie du neuvième volume, qui n'est pas encore sous presse. Nos lecteurs trouveront sans doute à ces récits intimes et fort simples de l'illustre écrivain un intérêt particulier, en se reportant par la pensée à l'époque déjà reculée où ils furent écrits.

énormes de glaces s'avancent d'une vallée profonde, à la voir d'en haut, dans une assez grande plaine. Dans le fond se termine en pointe une montagne, des deux côtés de laquelle les flots de glace réunissent, dans le courant principal, leurs masses enchaînées. Pas un flocon de neige ne couvrait encore la surface anguleuse, et les crevasses bleues jetaient le plus bel éclat. Peu à peu le temps se couvrit; je voyais flotter des nuages gris qui semblaient annoncer la neige, et comme je n'en avais jamais vu.

A la place où nous étions se trouve la petite hutte en pierres construite pour le besoin des voyageurs, et qu'on appelle par plaisanterie le Château de Montanvert.

M. Blaire, Anglais, qui demeure à Genève, en a fait bâtir, un peu au-dessus, une plus spacieuse, dans un endroit plus commode. Assis au coin d'un bon feu, on peut, de la fenêtre, contempler toute la Vallée de glace. Les cimes des rochers vis-à-vis, et plus bas aussi, sont dentelées en pointes très-aiguës : c'est qu'elles sont formées d'une sorte de pierre dont les couches descendent presque verticalement vers le centre de la terre. Si quelqu'une vient à se décomposer, la suivante reste debout dans l'air. Ces pointes sont nommées aiguilles, et l'aiguille de Dru, une de ces hautes et remarquables cimes, est vis-à-vis du Montanvert.

Nous voulûmes aussi marcher sur la Mer de glace, et observer ces masses énormes en les foulant sous nos pieds. Nous descendîmes la montagne, et nous fîmes quelques centaines de pas sur ces flots de cristal. Le coup d'œil est admirable lorsque, debout sur la glace même, on regarde les masses qui se pressent d'en haut, séparées par d'étonnantes crevasses. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de rester davantage sur ce sol glissant; nous n'étions pourvus ni de crampons ni de souliers ferrés; la longue marche avait même poli et arrondi les talons de nos chaussures. Nous remontâmes donc aux cabanes, et, après quelque repos, nous nous disposâmes au départ. Ayant descendu la montagne, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve de glace pénètre par degrés au bas de la vallée, et nous entrâmes dans la grotte où il répand ses eaux. Elle est large, profonde, du plus bel azur, et l'on est plus en sûreté dans le fond qu'à l'ouverture, où de grands blocs de glace se détachent sans cesse par la fusion.



Vue de la Mer de glace prise du Montanvert. — Dessin d'après nature, par A. Varin.

Nous prîmes le chemin de notre auberge, en passant devant la demeure de deux blondins, enfants de douze à quatorze ans, qui ont la peau très-blanche, les cheveux blancs, mais roides, les yeux roses et mobiles comme les lapins. La profonde nuit qui règne dans la vallée m'invite de bonne heure au sommeil, et j'ai à peine assez d'entrain pour vous dire que nous avons vu un jeune chamois apprivoisé, qui se comporte parmi les chèvres comme le fils naturel d'un grand seigneur dont l'éducation se fait dans le paisible intérieur d'une famille bourgeoise. Il n'est pas à propos que je vous fasse part de nos entretiens; les granites, les gneiss, les mélèzes et les pins, ne vous intéressent guère : cependant il faudra que vous voyiez prochainement des fruits remarquables de nos herborisations. Il me semble que je suis accablé de sommeil, et je ne puis écrire une ligne de plus.

Chamounix, 6 novembre 1779, le matin.

Satisfaits de ce que la saison nous a permis de voir, nous sommes prêts à partir pour passer aujourd'hui même dans le Valais. Toute la vallée est couverte de brouillards jusqu'à la moitié de la hauteur, et nous devons attendre ce que le soleil et le vent voudront faire en notre faveur. Notre guide nous propose de passer le col de Balme, haute montagne au nord de la vallée, du côté du Valais. De ce point élevé, nous pouvons encore, si nous sommes heureux, contempler d'un coup d'œil la vallée de Chamounix avec la plupart de ses merveilles. Tandis que j'écris ces lignes, il se passe dans le ciel un magnifique phénomène : les brouillards, qui cheminent et qui se déchirent çà et là,

laissent voir, comme par des soupiraux, le ciel bleu et en même temps les sommets des montagnes qui, là-haut, par-dessus notre voile de vapeurs, sont éclairées par le soleil matinal. Sans parler de l'espérance d'une belle journée, un tel spectacle est pour les yeux une véritable fête. Nous avons enfin quelque terme de comparaison pour juger de la hauteur des montagnes. D'abord, du fond de la vallée, les brouillards s'élèvent assez haut sur les pentes; de là, des nuages supérieurs montent encore, et l'on voit par-dessus reluire dans le ciel radieux les sommets des montagnes. Voici le moment! Je prends congé à la fois de cette chère vallée et de vous.

Martigny en Valais, 6 novembre 1779, au soir.

Nous sommes arrivés ici heureusement. Encore une aventure menée à bonne fin. La joie de notre bon succès



Le glacier des Bossons et la vallée de Chamounix. — Dessin d'après nature, par A. Varin.

tiendra ma plume éveillée encore une demi-heure.

Après avoir chargé un mulet de notre bagage, nous sommes partis ce matin, vers neuf heures, du Prieuré. Les nuages, en mouvement, tantôt laissaient paraître, tantôt cachaient les crêtes des montagnes; parfois le soleil pouvait pénétrer obliquement dans la vallée, parfois la contrée était replongée dans l'ombre. Nous montâmes en côtoyant l'écoulement de la Vallée de glace, et plus loin le glacier d'Argentière, le plus élevé de tous, mais dont le plus haut sommet nous était caché par les nuages. Nous tînmes conseil sur les lieux, pour savoir si nous prendrions par le col de Balme et si nous laisserions le chemin de Valorsine. L'apparence n'était pas très-favorable; mais, comme nous n'avions rien à perdre et que nous avions beaucoup à gagner, nous prîmes hardiment notre chemin vers la sombre région des brouillards et des nuages. Quand nous arrivâmes vers le glacier du Four, les nuages se déchirèrent, et nous vîmes encore ce beau glacier en pleine lumière. Nous fîmes une halte, nous bûmes une bouteille de vin, et nous prîmes quelque nourriture. Nous poursuivîmes ensuite notre marche vers les sources de l'Arve, sur de sauvages pelouses et de misérables gazons, et nous approchâmes toujours plus de la zone des nuages, qui finit par nous envelopper tout à fait. Nous montâmes quelque temps avec patience, et tout à coup, dans notre marche ascendante, le ciel commença à s'éclaircir sur nos têtes. Peu de temps après, nous sortîmes des nuages; nous les vîmes à nos pieds peser de tout leur poids sur la vallée, et nous pûmes voir, signaler et nommer par leurs noms les montagnes qui la ferment à droite et à gauche, à l'exception de la cime du mont Blanc, qui était couverte de nuages. Nous voyions quelques glaciers descendre de leurs sommets jusque dans les masses de nuages; des autres, nous n'apercevions que l'emplacement, parce que les masses glacées étaient masquées par les arêtes des montagnes. Par-dessus toute la plaine de nuages, nous découvrions, par delà l'extrémité méridionale de la vallée, des cimes lointaines éclairées par le soleil. Que sert-il de vous énumérer les noms des sommets, des crêtes, des aiguilles, des masses de neige et de glace, qui n'offriraient à votre esprit aucune image

ni de l'ensemble ni des détails? Il est plus intéressant de vous dire comme les esprits de l'air semblaient se faire la guerre sous nos pieds. A peine étions-nous arrêtés depuis quelques moments pour jouir de ce grand spectacle, qu'une fermentation ennemie parut se développer dans le brouillard, qui tout à coup se traîna vers les hauteurs et menaça de nous envelopper encore. Nous hâtâmes le pas pour lui échapper de nouveau, mais il nous devança et nous couvrit. Nous montâmes toujours avec plus d'ardeur, et bientôt un vent contraire vint de la montagne même à notre secours. Il soufflait par le col entre deux sommités, et repoussa le brouillard dans la vallée. Ce merveilleux combat se renouvela souvent. Nous parvînmes enfin heureusement au col de Balme. L'aspect avait un caractère étrange. Le haut du ciel, par-dessus les crêtes des montagnes, était nuageux ; à nos pieds, nous voyions, à travers le brouillard qui se déchirait quelquefois, la vallée entière de Chamounix, et, entre ces deux couches de nuages, les sommets des montagnes étaient tous visibles. A l'orient, nous étions enfermés par des monts escarpés ; au couchant, notre vue plongeait dans de sauvages vallées où se montraient pourtant, dans quelques pâturages, des habitations humaines. Devant nous s'étendait le Valais, où l'on pouvait voir, d'un coup d'œil, jusqu'à Martigny et plus loin encore, un labyrinthe de montagnes qui s'élevaient les unes au-dessus des autres. Entourés de toutes parts de sommités qui semblaient se multiplier et s'élever toujours davantage à l'horizon, nous étions aux limites de la Savoie et du Valais.

Quelques contrebandiers gravissaient le passage avec leurs mulets, et ils eurent peur de nous, car ils ne s'attendaient pas à trouver alors du monde en ce lieu. Ils tirèrent un coup de fusil, comme pour nous dire : « Vous voyez qu'ils sont chargés! » et l'un d'entre eux s'avança à la découverte. Lorsqu'il eut reconnu notre guide et observé nos innocentes figures, les autres s'avancèrent à leur tour, et nous passâmes de part et d'autre en nous souhaitant un bon voyage. Le vent était fort, et il commençait à tomber un peu de neige. Nous descendîmes par un très-sauvage et très-rude sentier, à travers une antique forêt de sapins qui avait pris racine dans un plateau de gneiss. Renversées par le vent les unes sur les autres, les tiges pourrissaient sur place avec leurs racines, et les roches, rompues en même temps, gisaient pêle-mêle en blocs sauvages. Nous parvînmes enfin dans la vallée où le Frient s'élance d'un glacier; nous laissâmes tout près de nous le petit village de Frient à notre droite, et enfin, vers six heures, nous sommes arrivés dans la plaine du Valais, à Martigny, où nous voulons prendre du repos pour de nouvelles entreprises.

La meilleure idée d'un auteur est souvent celle qu'il a de lui-même. J. Petit-Senn.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218.

Tout le temps que j'ai servi mon maître, j'ai fait de mon mieux ; de sorte que, plus tard, il a dit à ma femme que personne ne l'avait jamais servi aussi bien, tout jeune que j'étais. Mais il venait souvent auprès de ma tante des gens qui lui remontraient combien c'était dangereux, et que je finirais par me tuer. Elle déclara donc à mon maître qu'elle ne voulait plus m'y laisser, et elle m'emmena, au grand regret du paysan. A Grenchen, elle me plaça chez un autre, dont il me fallait encore garder les chèvres. Un jour, une petite fille qui gardait aussi celles de son père s'amusait à jouer avec moi au bord du canal qui conduit l'eau des montagnes dans les terres. Pendant ce temps, nos chèvres avaient grimpé nous ne savions où. Je mis alors habit bas, et je montai tout en haut de la montagne : la jeune fille retourna à la maison sans ses chèvres ; mais moi qui n'étais qu'un pauvre petit paysan, je n'aurais osé rentrer sans mon troupeau. A une grande hauteur, je vis de loin un jeune chamois que je pris pour une des mes chèvres, car il lui ressemblait beaucoup : je le suivis jusqu'au coucher du soleil. Je regardai du côté du village, et je vis qu'en bas il faisait presque nuit ; je commençai donc à descendre : mais bientôt la nuit devint tout à fait noire, et je me glissais d'un arbre à l'autre, en m'accrochant aux racines, qui heureusement étaient dégarnies de terre, grâce à la pente rapide du sol. Ces arbres étaient des mélèzes, dont on tire la térébenthine. La nuit devenait de plus en plus noire, le sol de plus en plus rapide, et il me fut impossible d'aller plus loin. Donc, me tenant d'une main suspendu à une racine, de l'autre j'écartais la terre en fouillant sous l'arbre : j'entendais la terre s'ébouler. Je me glissai sous les racines ; je n'avais ni souliers ni chapeau, rien qu'une chemise ; j'avais tout laissé au fond du canal. Comme j'étais blotti sous mon arbre, les corbeaux s'étaient sans doute aperçus de ma présence ; ils s'agitaient sur les branches et criaient. Alors j'eus une grande peur, car je craignais qu'il n'y eût un ours dans les environs; je priai Dieu et je m'endormis.

Je dormis ainsi longtemps, et le soleil était déjà haut quand j'ouvris les yeux ; mais, à ce moment, j'éprouvai la plus grande terreur que j'aie ressentie de ma vie : je vis que si, dans la nuit, j'étais descendu deux ou trois pieds plus bas, je serais tombé d'une hauteur terrible, d'un mur de rocher de quelques mille toises. Et comment maintenant me tirer de là? Je rampai en m'accrochant d'une racine à l'autre, jusqu'à ce que j'eusse gagné une place où je pouvais me tenir sur les pieds, et je repris le chemin des maisons. Arrivé aux limites de la forêt, je rencontrai une fille avec mes chèvres, car elles étaient rentrées seules pendant la nuit ; de quoi les gens de la maison avaient été très-effrayés, pensant que je m'étais tué. On avait envoyé demander chez ma tante si elle savait ce que j'étais devenu ; alors celle-ci et la vieille femme de mon maître avaient passé la nuit à genoux, priant Dieu et lui demandant de me garder si je vivais encore. Depuis cette époque, elles ne voulurent plus me laisser garder les chèvres, parce qu'elles avaient eu trop grande peur.

Un jour, pendant que j'étais chez ce maître, je tombai dans une chaudière de lait qui était sur le feu, et je me brûlai, de sorte que les marques m'en sont restées toute la vie. Tu les a vues. Une autre fois, j'étais dans la forêt avec un chevrier de mon âge ; nous disions toutes sortes d'enfantillages, et nous souhaitions avoir des ailes pour pouvoir voler par-dessus les montagnes jusqu'en Allemagne ; c'est ainsi que, dans le Valais, on nomme la Suisse allemande. En ce moment, un vautour d'une taille énorme vint sur moi, et nous fûmes saisis de terreur à la pensée qu'il allait m'emporter. Nous poussâmes des cris, nous agitâmes nos bâtons et nous priâmes Dieu jusqu'à ce que l'oiseau s'envolât. Alors nous dîmes ensemble que nous avions mal fait de souhaiter des ailes, et que Dieu ne nous avait pas faits pour voler, mais pour marcher. Une autre fois encore, j'étais entré dans une crevasse de rocher pour y chercher des cristaux ; tout à coup je vis une pierre grosse comme un four qui se détachait de la masse ; je me jetai la face contre terre, ne pouvant me sauver : la pierre tomba à quelques toises au-dessus de moi et re-

bondit sans me toucher, car souvent les pierres rejaillissent très-haut. J'ai eu, tandis que je gardais les chèvres, beaucoup de joies et de plaisirs que j'ai oubliés. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai eu rarement les doigts des pieds entiers; ils étaient presque toujours déchirés. J'ai souffert de la soif plus qu'on ne pourrait se l'imaginer. J'ai fait plus d'une chute. Le matin, avant le jour, on nous donnait une bouillie de farine de seigle; pour la journée, du pain de seigle et du fromage, que nous emportions sur notre dos; le soir, du lait caillé; de tout cela assez. En été, je couchais sur le foin; en hiver, sur un sac de paille rempli de poux et de punaises. Telle est la vie ordinaire des pauvres gardes qui servent chez les paysans dans les montagnes désertes.

On me fit donc garder les vaches d'un paysan qui avait épousé une de mes cousines. Puis, un peu plus tard, on me fit rentrer chez mon parent, M. Anthoni Platter, pour y apprendre les écritures; c'est ainsi qu'ils disent quand ils veulent mettre quelqu'un à l'école. Je pouvais avoir de neuf à dix ans. Alors seulement je trouvai la vie bien dure, car ce monsieur était très-colérique, et moi, un pauvre petit paysan bien maladroit. Il me battait cruellement, et quelquefois il me soulevait de terre par les oreilles. Je criais comme une chèvre qu'on égorge, et les voisins lui en faisaient des reproches, lui demandant s'il voulait me tuer. Mais bientôt il arriva un de mes cousins qui avait suivi les écoles à Ulm et à Munich; c'était un *Summermatter*, et il s'appelait Paulus. Nos parents lui parlèrent de moi, et il promit de me prendre avec lui pour me faire suivre les écoles en Allemagne. A cette nouvelle, je tombai à genoux, et je remerciai Dieu de ce qu'il me délivrait du prêtre qui ne m'apprenait rien et me battait si horriblement; car tout ce que j'avais appris sous lui se bornait à chanter un peu le *Salve Regina* et à jouer avec les autres écoliers. Je fus donc rejoindre Paulus à Stalden; mais sur la route demeurait un *Summermatter*, un frère de ma mère, et qui devait être mon tuteur : je fus le saluer, et il me donna un florin d'or que je portai dans ma petite main jusqu'à Stalden, regardant bien des fois en chemin si je l'avais encore, puis je le donnai à Paulus. Ainsi nous quittâmes le pays. Sur la route, je mendiais et je remettais tout à mon bacchant [1]. Ma naïveté touchait les gens, et on me donnait beaucoup. Au passage de la Grimmsel, nous entrâmes dans une auberge; je vis pour la première fois un poêle en faïence; la lune l'éclairait : je le pris pour un grand veau, et comme je voyais luire seulement deux carreaux, je pensais que c'étaient ses yeux. Le lendemain, je vis aussi pour la premiere fois des oies; et comme elles venaient contre moi, battant des ailes et criant, je crus que c'était le diable qui voulait me manger, et je me sauvai en jetant de grands cris. A Lucerne, je vis des maisons couvertes de tuiles, et ces toits rouges m'étonnèrent fort. Nous vînmes ensuite à Zurich : là Paulus attendait quelques compagnons de route. Pendant tout ce temps, je le nourris presque entièrement, car, dans toutes les auberges où j'entrais, on aimait fort à m'entendre parler le patois du Valais, et on me donnait toujours quelque chose. Nous partîmes enfin pour la Misnie : c'était un long voyage pour moi qui n'y étais pas habitué, et qui devais, en outre, me nourrir en chemin. Nous étions huit ou neuf, trois petits écoliers, les autres grands bacchants : j'étais le plus jeune et le plus petit de tous. Lorsque j'étais fatigué et que je ne pouvais plus marcher, mon cousin Paulus arrivait avec des verges ou une baguette et me donnait des coups sur mes jambes nues, car je n'avais pas de pantalon, et seulement de mauvais souliers. Je ne me rappelle pas toutes les aventures; mais quelques-unes me sont restées en mémoire. Un jour, nous causions en marchant : les bacchants racontaient que c'était la coutume en Misnie de permettre aux étudiants de voler des oies et des canards, et qu'on ne les punissait pas s'ils pouvaient échapper au propriétaire. A quelque temps de là, nous vîmes un grand troupeau d'oies non loin du village; elles n'avaient pas de gardien. Je demandai à mes compagnons si nous étions en Misnie; on me répondit oui. Alors je pris une pierre, je la lançai; j'atteignis une oie à la tête, et elle tomba. J'avais appris à lancer des pierres du temps que je gardais les chèvres, et personne n'y était plus adroit que moi. Je ramassai l'oie, la cachai sous ma jaquette, et nous traversâmes le village. Mais le garde courut après nous, criant que nous l'avions volé : nous prîmes la fuite; les paysans nous poursuivirent; on voyait les pattes de l'oie qui dépassaient mon habit, et son poids m'empêchait de bien courir. Je la laissai tomber et je quittai la route. Deux de mes compagnons furent pris; ils tombèrent à genoux, demandant grâce, et disant que ce n'était pas eux qui avaient pris l'oie. Les paysans les laissèrent partir et ramassèrent la volaille. Moi, pendant cette scène, je tremblais et je disais : « Mon Dieu, c'est sans doute parce que je n'ai pas fait ma prière ce matin. » Nos bacchants, qui marchaient devant nous, étaient entrés dans l'auberge du village; les paysans voulaient les forcer à payer l'oie. Il s'agissait d'environ deux batz (cinq sous). Je n'ai pas su s'ils payèrent ou non.

Dans la forêt qui est près de Nuremberg, nous fûmes accostés par un bandit qui essaya de jouer avec nos bacchants pour les retenir jusqu'à ce que ses compagnons fussent arrivés. Mais nous avions avec nous un brave garçon, nommé Anthony Schalbester, de Visp, et qui ne craignait pas quatre ou cinq hommes, comme il l'a bien fait voir depuis. Il menaça le bandit, qui eut peur et nous quitta. Il était fort tard : nous fûmes forcés de nous arrêter au premier village; mais à l'auberge nous reconnûmes le bandit; ses compagnons l'avaient rejoint. Quand on eut soupé, personne ne voulut rien donner à nous autres pauvres petits, car jamais nous ne nous mettions à table pour manger, et nous couchions toujours à l'écurie. Mais lorsque les bacchants se levèrent pour s'aller coucher, Anthony dit à l'aubergiste : « Il me semble que tu as de singuliers hôtes, et tu ne parais pas valoir beaucoup mieux; tâche qu'on nous laisse dormir tranquillement, ou bien nous te ferons une histoire à faire trembler ta maison. » Nous voilà donc tous à l'écurie. Pendant la nuit, on essaya de l'ouvrir; mais Anthony avait fermé la porte avec une grosse vis, et comme il portait toujours sur lui de quoi faire du feu, il alluma une bougie et réveilla les autres bacchants. Les bandits se sauvèrent. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus ni l'hôte ni ses domestiques : à une lieue de là, nous rencontrâmes des gens qui, apprenant où nous avions couché, nous dirent qu'il était fort surprenant que nous n'eussions pas été tous égorgés, le village entier étant peuplé de meurtriers.

A un quart de lieue de Nuremberg, nos bacchants étaient restés à boire dans une auberge, et, dans ce cas, ils nous envoyaient toujours devant, quand nous vîmes arriver tout d'un coup huit hommes à cheval armés d'arbalètes, car dans ce temps-là les cavaliers ne portaient pas encore d'arquebuses; ils nous entourèrent, dirigeant leurs flèches contre nous, et demandant de l'argent. Le plus grand des nôtres répondit : « Nous n'avons pas d'argent, nous sommes de pauvres écoliers. » Mais on répétait toujours : « L'argent ! l'argent ! » Et lui répondait : « Nous n'en avons pas. » Alors un cavalier tira son épée et lui en donna sur la tête un coup qui trancha le cordon de son

[1] On nommait ainsi les étudiants en Allemagne.

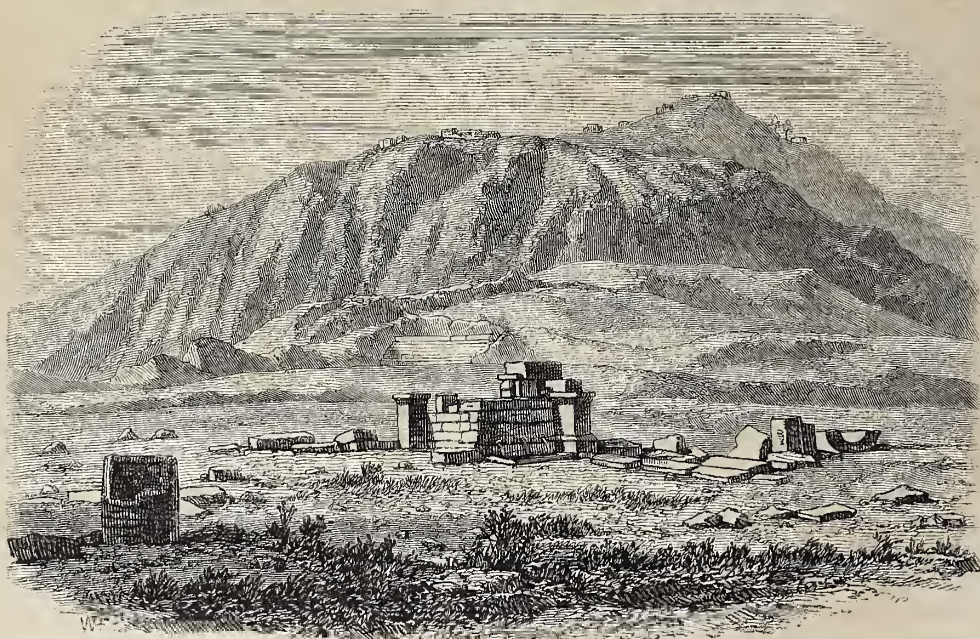
bonnet; puis ils rentrèrent dans le bois. Un peu plus tard, nos bacchants nous rejoignirent; ils n'avaient pas rencontré les cavaliers. Nous courûmes plus d'une fois des dangers du même genre, surtout en Thuringe, en Franconie et en Pologne.

La suite à une autre livraison.

ACROPOLE DE CHÉRONÉE.

Chéronée! Encore un nom qui, avec ceux de Platée, de Thespies, d'Orchomène, de Thèbes et de Coronée, recommande à la postérité ces pauvres Béotiens, tant bafoués des poëtes. Cependant, Hésiode, Corinne, Pindare, Épaminondas, Plutarque, et tant d'autres, étaient de Béotie. Cette injustice des anciens n'est-elle pas venue d'une de ces haines jalouses qui portaient les petits États de la Grèce à se détruire par les armes, par la calomnie ou même par l'invasion étrangère? Faut-il croire Dicéarque lorsqu'il dit : « L'envie a fixé son séjour à Tanagre; l'amour des gains illicites, à Orope; l'esprit de contradiction, à Thespies; la violence, à Thèbes; l'avidité, à Anthédon; le *faux empressement, à Chéronée;* l'ostentation, à Platée; la fièvre, à Oncheste; la stupidité, à Haliarte; et tous les vices de la Grèce sont répandus dans les villes de la Béotie. » Les Spartiates faisaient apprendre par cœur à leurs enfants ces litanies de la médisance. N'était-ce point par un ressentiment profond contre la ligue *pambéotique* et surtout contre leurs propres terreurs? Il serait difficile de savoir aujourd'hui ce que signifiait le faux empressement de Chéronée. Montons aux ruines de son Acropole, et, en regard des injures si chères aux Spartiates, plaçons les souvenirs plus bienveillants de l'histoire.

Homère l'a désignée sous le nom d'Arné; elle s'appela plus tard *Cheronea.* C'est aujourd'hui Capranu ou Skrupi. Au cinquième siècle, les Béotiens y remportèrent une grande victoire sur les Athéniens; Agésilas y fut recueilli plus tard tout couvert de blessures; en 338 avant J. C., Philippe de Macédoine y écrasa les troupes d'Athènes et de Thèbes, et des larmes de pitié jaillirent de ses yeux quand il vit le bataillon des Hétaires étendu tout entier, la face contre terre, à la place même où ils avaient combattu. Démosthène, moins heureux ou moins bien inspiré, avait préféré le suicide, *rejecta non bene parmula* (après avoir jeté der-



Restes de l'Acropole de Chéronée.

rière lui son bouclier, ce qui n'était pas bien), comme dira plus tard Horace en parlant de la bataille d'Actium, et en proclamant sa fuite pour empêcher ses rivaux de la lui reprocher incessamment. C'était une faute; mais Démosthène l'a expiée par la mort et effacée par toute une vie de luttes pour la patrie et la liberté. Que celui qui n'a jamais fui devant aucun devoir jette la première pierre au grand orateur qui fut un jour un mauvais soldat. Sur ce même champ de bataille, on éleva un lion en marbre. « C'est le signe funèbre du polyandrion des Thébains, dit Pausanias (l. IX, ch. XL), qui moururent en combattant contre Philippe. On n'a placé qu'un lion sur leur tombeau, en symbole de leur courage; on n'y a point mis d'inscription, parce que la fortune trahit leur valeur. » Non loin de là se trouvent quelques vestiges du monument que Sylla destinait à perpétuer le souvenir de son triomphe sur Archélaüs, général de Mithridate. Dans une petite église, on conserve une pierre que l'on assure être un fragment de la *chaire de Plutarque.* Avant de quitter les blocs carrés qui indiquent le tracé de l'Acropole, rappelons-nous que nous sommes sur cette montagne où Rhéa emmaillottait si bien les pierres, où Saturne avalait ses enfants, où Jupiter donnait à Mercure ce fameux sceptre de Pélops, d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon, sceptre qui avait ses prêtres et ses sacrifices : on lui offrait des viandes et des confitures.

Un tremblement de terre a détruit Chéronée au sixième siècle; elle commençait à se relever quand l'invasion des Barbares la renversa de nouveau. Le christianisme y a bâti quelques chapelles, et ramené quelques habitants qui cultivent les marais en rizières. Ces agriculteurs ont perdu le secret de l'onguent contre les rhumatismes. Cet onguent était composé de roses, de lis, de narcisses et d'iris. Leurs ancêtres possédaient, en outre, la recette d'une mixture contre les vers et contre la décomposition du bois; ils en faisaient un grand commerce. Aujourd'hui le pays est pauvre comme les ruines de l'Acropole.

LES GERBOISES.



Muséum d'histoire naturelle. — Gerboises. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Parmi les rongeurs, les uns grimpent comme l'écureuil, les autres courent à la manière du rat ; enfin il en est d'autres qui sautent, telles sont les gerboises. Chez elles, ce mode de locomotion est porté à un tel point, que pendant longtemps les anciens ont cru ces petits mammifères bipèdes ; de là le nom de *Dipus* qu'ils leur ont donné, et qui est devenu le nom générique du groupe dont il a été figuré quelques types.

Cette locomotion particulière est due à la disproportion qui existe entre les membres antérieurs et postérieurs ; la figure qui accompagne cet article rend cette disproportion assez frappante pour qu'il soit superflu d'y insister. On voit combien les membres antérieurs ont été diminués au profit des postérieurs. Cet arrangement bizarre est, du reste, le meilleur possible pour ces animaux : avec leurs membres antérieurs, ils fouissent la terre et portent les aliments à leur bouche ; avec leurs membres postérieurs, ils échappent à la poursuite de leurs ennemis avec une célérité telle, qu'au rapport de quelques voyageurs, les meilleurs chevaux ont peine à les devancer ou même à les suivre. De là plusieurs des noms qui leur ont été donnés : *Alactaga jaculus* (javelot ou trait), *Mus sagitta* (rat-flèche).

Il est bon toutefois de faire remarquer que si leurs membres postérieurs les lancent en avant avec force, la puissance de ces membres est paralysée aussitôt que la queue se trouve coupée ; privées de l'appendice caudal, les gerboises cessent de se tenir en équilibre et tombent à la renverse. L'action de la queue comme appareil locomoteur est plus commune qu'il ne semblerait au premier abord ; nous pourrions en citer de nombreux exemples : la

queue-rame des poissons, des cétacés et de bien d'autres encore; la queue-main des singes du nouveau continent qui, s'enroulant autour des branches, sert constamment de cinquième main à ces animaux dans leurs pérégrinations sur les arbres, etc. Il n'est pas sans intérêt de comparer la queue du kanguroo à celle des gerboises.

Dans la locomotion des kanguroos, la queue est l'organe le plus important : c'est sur la queue que l'animal se repose constamment; c'est en s'élevant sur elle qu'il déchire ses ennemis avec les ongles acérés qu'il porte aux membres postérieurs; c'est enfin grâce à l'impulsion que la queue ajoute à celle déjà donnée par les membres postérieurs que ces grands animaux peuvent exécuter des sauts prodigieux et franchir des espaces énormes avec la rapidité de la flèche.

Chez les gerboises, si la queue a une grande importance pour la station, elle en a une moindre pour le saut, car elle est d'une gracilité extrême. Au lieu de fortes vertèbres, hérissées de grandes et larges apophyses donnant attache à des muscles d'une extrême puissance, toutes les vertèbres caudales des gerboises, sans même en excepter les premières, sont grêles et allongées sans aucune apophyse distincte.

Ce trait caractéristique de l'allongement des membres postérieurs ne leur est pas absolument particulier; tout l'ordre des rongeurs participe, quoique à des degrés différents, à cette tendance générale. Les lièvres et les lapins, l'écureuil, le rat lui-même, ont le train postérieur beaucoup plus puissant que l'antérieur.

Les animaux qui composent le genre gerboise ont deux incisives à chaque mâchoire, six molaires à l'inférieure et huit à la supérieure. Comme presque tous les animaux nocturnes, les gerboises ont les yeux grands et à fleur de tête. Elles ne peuvent, en effet, supporter la lumière du jour; elles ne sortent des terriers qu'elles habitent que vers le soir, et se mettent alors en quête de leur nourriture, qui se compose de racines, de bulbes, d'insectes et même de petits oiseaux.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voyez p. 218, 230.

Arrivés à Nuremberg, ceux d'entre nous qui savaient le chant allaient chanter en ville; moi, je mendiais; mais nous n'allions pas à l'école. Le maître fit dire à nos bacchants qu'ils eussent à venir, ou qu'il irait les chercher. « Eh bien, qu'il vienne! » répondit Anthony. Des Suisses qui se trouvaient là nous prévinrent du jour où l'on viendrait, pour que nous ne fussions pas pris à l'improviste. Anthony et les bacchants occupèrent la porte; nous autres petits, nous avions entassé des pierres sur le toit. Bientôt le maître parut, suivi d'une procession d'écoliers grands et petits; mais ils prirent la fuite sous la grêle de pierres que nous lancions. Nous fûmes découragés, et nous quittâmes la place; mais d'abord nous prîmes dans l'écurie du voisin trois oies grasses qu'il gardait pour les noces de sa fille, et nous les mangeâmes avec nos amis les Suisses. Puis nous partîmes pour Halle en Saxe, et de là pour Dresde et pour Breslaw. Nous souffrîmes beaucoup de la faim en route; pendant plusieurs jours, nous n'eûmes rien à manger que des oignons, des glands rôtis et des fruits sauvages. Nous couchions à la belle étoile, car personne ne voulait nous recevoir ni nous laisser approcher des maisons, quoique nous demandassions bien doucement l'hospitalité : souvent même on lâchait les chiens après nous. Mais quand nous fûmes arrivés à Breslaw, nous trouvâmes de tout en abondance, si bien que les pauvres écoliers firent de grandes maladies pour avoir trop mangé. La ville de Breslaw a sept églises, dont chacune a son école à part. Les écoliers ne pouvaient pas aller de l'une à l'autre, mais ils se chassaient et se renvoyaient mutuellement, et souvent ils s'assemblaient et se livraient de grands combats. On dit que leur nombre s'élevait à plus de mille, tous vivant de charité. J'ai souvent rapporté le soir à nos bacchants plus de cinq plats différents. On aimait à me donner, parce que j'étais petit, et aussi parce que j'étais un Suisse, car les Suisses étaient très-bien vus, et on avait pitié d'eux; c'était justement l'époque où ils avaient tant souffert à la grande bataille de Marignan, et le peuple en disait : « Voilà les Suisses qui ont perdu leur meilleur *Pater noster*. » Car, avant cela, on les croyait presque invincibles.

Un jour, sur le marché, j'accostai deux messieurs en leur demandant la charité, comme c'est la coutume des pauvres écoliers. L'un était un Beukenower, l'autre un Tugger. Celui-ci me fit quelques questions; puis, après s'être consulté avec son ami, il me dit : « Si tu es vraiment un Suisse, je te prends avec moi; tu seras mon fils, je t'adopterai devant le conseil de Breslaw; mais il faut que tu me promettes de rester avec moi toute ta vie, et, en quelque lieu que j'aille, de m'attendre. » Je répondis que j'étais recommandé à quelqu'un de mon pays et que je devais d'abord prendre son avis. Mais quand j'en parlai à Paulus, il me dit : « Je t'ai emmené de notre pays, il faut que je te rende aux tiens, puis tu feras ce qu'ils te conseilleront. » Je refusai donc l'offre de Tugger, mais toutes les fois que j'allais dans sa maison, je n'en revenais jamais les mains vides.

Nous restâmes longtemps à Breslaw, et pendant l'hiver je fus trois fois malade : on me mit à l'hôpital, car les écoliers ont un hôpital et un médecin à part. La ville paye pour chaque malade seize hallers par semaine, moyennant quoi on est bien soigné et on a de bons lits, mais pleins de poux gros comme des grains de chènevis; de sorte que moi et bien d'autres nous aimions mieux coucher sur le sol que dans le lit. Souvent je suis allé au bord de l'Alder laver ma chemise, que je faisais sécher à un buisson; pendant ce temps, j'ôtais de mon habit la vermine, que j'enfouissais dans un trou en terre, et je m'en allais après avoir mis une croix dessus.

En hiver, les écoliers couchaient par terre dans l'école; les bacchants, dans de petites chambres, dont il y a plusieurs centaines à Sainte-Élisabeth. En été, nous couchions tous dans le cimetière; nous y portions la paille qu'on étale dans les rues devant les maisons des seigneurs. S'il pleuvait, nous courions nous réfugier à l'école, et s'il survenait un orage, nous chantions toute la nuit le *Responsoria* avec le sous-maître de chant. Quelquefois, après le souper, nous allions dans les brasseries demander de la bière, et les gros paysans polonais nous en donnaient tant, qu'il m'est arrivé de ne plus retrouver le chemin de l'école, quoique je n'en fusse éloigné que d'un jet de pierre. Mais avec tout cela, on n'étudiait pas beaucoup. La langue grecque n'était pas encore connue dans le pays, ni les livres imprimés. Le maître seul possédait un Térence imprimé. Quand on lisait, il fallait d'abord dicter, puis distinguer, et puis construire et enfin expliquer, de sorte que les bacchants étaient toujours chargés de gros tas de papiers en sortant.

Nous quittâmes Breslaw pour nous rendre à Dresde. En route, nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim. Nous étions huit; nous résolûmes de nous séparer pendant toute une journée : les uns devaient aller chercher des oies, les

autres des oignons et des carottes ; un de nous portait une marmite. Pour les petits, ils devaient entrer dans la ville de Newmarck, qui n'était pas loin de là sur la route, et tâcher d'avoir du pain et du sel ; il y avait hors des murs une fontaine : c'était là que nous devions nous rejoindre et passer la nuit. Mais dès qu'on aperçut de la ville notre feu, on tira sur nous, heureusement sans nous atteindre. Nous nous retirâmes derrière un talus, auprès d'un ruisseau et d'un petit bois. Les grands coupèrent des buissons pour en faire une hutte : on pluma les oies, on fit cuire les carottes dans la marmite, on fit rôtir les oies embrochées à des bâtons, et dès qu'il y avait un morceau de cuit, on le coupait pour le manger bien vite. Pendant la nuit, nous entendîmes du bruit : c'était un étang qu'on avait mis à sec et dont les poissons sautaient dans la vase. Nous en prîmes autant que nous pouvions en porter, pendus à un bâton et cachés d'une chemise, et, au prochain village, nous en donnâmes une partie à un paysan pour qu'il nous fît cuire les autres dans de la bière.

Sur la route, non loin de Dresde, je m'étais rendu dans un village pour mendier ; le paysan à la porte duquel je m'étais arrêté me demanda d'où j'étais. Dès qu'il apprit que j'étais Suisse, il voulut savoir si je n'avais pas de compagnons ; sur ma réponse, il me dit de les faire venir, et nous prépara un bon repas, avec de la bière en abondance. Pendant que nous buvions joyeusement, et le paysan avec nous, il dit à sa mère, qui était au lit dans la chambre : « Mère, tu as dit souvent que tu voudrais bien voir un Suisse avant de mourir : eh bien, regarde, en voici plusieurs que j'ai invités pour te faire plaisir. » La vieille alors remercia son fils, se dressa sur son séant, et dit : « J'ai toujours entendu dire tant de bien des Suisses que j'ai souvent souhaité d'en voir un ; il me semble maintenant que je mourrai plus contente : amusez-vous bien ! » et elle retomba sur son lit. Nous remerciâmes le paysan, et nous partîmes.

Quand nous arrivâmes à Munich, les portes de la ville étaient fermées, et nous dûmes coucher dans les champs. Le lendemain matin, on ne voulut pas nous laisser entrer, à moins que nous ne connussions quelques bourgeois qui répondissent de nous. Paulus avait demeuré à Munich ; on lui permit d'aller trouver celui chez lequel il avait logé. Il vint, répondit pour nous, et nous entrâmes. Nous logeâmes avec Paulus chez un marchand de savon, nommé Hans Schræl ; il avait épousé une jolie fille avec laquelle il est venu plus tard à Bâle, où bien des gens se souviennent encore de lui. Je l'ai plus souvent aidé à faire du savon que je n'allais à l'école, et je l'accompagnais dans les villages où il achetait des cendres. Paulus allait à l'école de *Notre-Dame,* mais moi, très-rarement, car il me fallait courir les rues et chanter afin d'avoir du pain pour mon bacchant que je servais. La femme de la maison m'aimait beaucoup, parce que j'avais grand soin de son vieux chien, noir et aveugle, qui n'avait plus de dents, et que je faisais manger. Il y avait déjà quelque temps que nous étions là, lorsque Paulus eut une querelle avec le maître. Alors il se décida à retourner au pays, car il y avait près de cinq ans que nous l'avions quitté. Ainsi nous nous remîmes en route. En arrivant au pays, mes amis ne me comprenaient plus, car j'étais si jeune que j'avais gardé quelque chose de la langue de chaque pays où j'avais demeuré.

La suite à une autre livraison.

UNE FABRIQUE DE PEIGNES.

Une des plus grandes fabriques de peignes du monde entier se trouve à Aberdeen, en Écosse. Cette immense usine possède trente-six fourneaux pour la préparation des cornes et des écailles de tortue servant à la fabrication des peignes, et cent vingt presses en fer à pas de vis qui marchent constamment pour le découpage. Les peignes se coupent à la vapeur. On taille les peignes communs à l'emporte-pièce, deux à la fois dans un morceau de corne. Les jolis petits peignes de toilette sont coupés au moyen de scies circulaires bien fines ; quelques-unes de ces scies sont assez fines pour faire quarante dents dans un espace qui dépasse à peine 2 centimètres et demi. Elles font cinq mille révolutions par minute.

On fabrique deux mille sortes de peignes, qui, réunies, donnent un total d'environ neuf millions de peignes. Si on les plaçait tous les uns au bout des autres, on obtiendrait une étendue de plus de 113 myriamètres. On consomme annuellement pour cette fabrication environ sept cent trente mille cornes de bœufs ; la consommation des sabots s'élève à quatre millions ; celle de l'écaille de tortue et de la corne de buffle, quoique beaucoup moins considérable, n'en a pas moins une valeur correspondante très-remarquable. Disons enfin qu'avant de devenir un peigne prêt à servir, un sabot de cheval subit onze opérations différentes. (1)

Une coutume très-imprudente des pères et des mères, des instituteurs et des domestiques, c'est de faire naître et d'entretenir entre les frères une certaine émulation qui dégénère en discorde lorsqu'ils sont d'un âge plus avancé, et trouble la paix des familles. BACON.

CORRESPONDANCE DE BÉRANGER.

EXTRAITS (2).

A M. JOSEPH BERNARD.

Mai 1833.

Vous voilà donc à Rome, monsieur le député du Var !

Eh bien ! que dites-vous de la ville éternelle ? Vous promenez-vous bien sur ses amas de ruines ?

Et ses palais, et ses temples, et Saint-Pierre, qu'en pensez-vous ? Vous devez être fatigué de chefs-d'œuvre.

(1) *Journal of Mining, Manufactures and Art.*

(2) *Correspondance de Béranger*, recueillie par Paul Boiteau, 4 vol. grand in-8. Paris, Perrotin, 1860.

La première des lettres qui composent ces quatre volumes est datée de l'an 2 (1794) ; la dernière, du mois de juin 1857 (Béranger est mort le 16 juillet suivant). « Dix ou douze volumes n'auraient pas suffi à contenir les trois mille pièces qu'il nous a été permis, en moins d'un an, de recueillir, dit l'éditeur. Nous en donnons à peu près la moitié. »

Dans cette correspondance familière de plus d'un demi-siècle, Béranger apparaît tel que nous l'avons connu : modeste dans ses désirs, habitué à vivre de peu, doué d'un rare bon sens, donnant à tous de sages conseils, toujours bienveillant, et d'une charité inépuisable.

Il y a quelques mois, M. Perrotin a publié aussi un choix de chansons de Béranger, sous ce titre : *le Béranger des familles.* Nous n'hésiterons pas à déclarer que nous avons nous-même demandé, conseillé et approuvé cette publication. Un écrivain aussi éminent et aussi souvent bien inspiré que Béranger ne peut rester entièrement inconnu de personne. Ses accents patriotiques, qui ont si noblement ému notre jeunesse, appartiennent à l'histoire et sont destinés à survivre à nos générations. D'autres de ses chants, qui apprennent à sentir et à aimer ce qu'il y a de poésie véritable dans les plus humbles conditions de la vie, ne peuvent exercer qu'une heureuse influence sur tous ceux qui souffrent. Il nous a paru bon que cette partie des œuvres du poëte fût offerte au public dans une édition séparée, composée avec goût et avec prudence. En accédant à notre désir, qui avait été exprimé souvent, mais en vain, pendant la vie de Béranger, M. Perrotin aura fait plus et mieux qu'une spéculation commerciale, il aura rempli le devoir d'un honnête homme et bien servi la mémoire du grand poëte dont il s'honorait d'être l'ami.

Le nom de Michel-Ange assourdit vos oreilles. C'est un génie prodigieux, n'est-ce pas? mais qui sent un peu son barbare. Il nous faut cela, à nous autres modernes. Et mon Raphaël, admirez-le surtout, je vous en prie! Dieu avait oublié de donner celui-là aux plus belles écoles de la Grèce antique : félicitez-en bien le catholicisme.

Je pense que vous ne restreignez pas vos explorations à l'intérieur de Rome, et que vous parcourez ses campagnes si riches en souvenirs, Horace et Virgile à la main, voire Cicéron. Il me semble qu'où vous êtes, je regretterais de ne pas savoir le latin. Comment causer avec tous ces débris d'une autre langue? Là, peut-être prendrais-je goût aux vieux Romains et à leurs auteurs jusqu'à vouloir me mettre au rudiment. Oh! que de fois j'ai maudit cette langue latine! Vous ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune homme poussé par le démon des vers et qui n'a pas même décliné *Musa!* A vingt ans, honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui l'auraient mise à nu, ou, quelquefois, je faisais en rougissant l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient être au-dessus des préjugés; mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude. Triste recette pour moi, si paresseux, et qui me rappelais que, tout jeune, et malgré mon heureuse mémoire, je n'avais pu apprendre mes prières en latin! Et puis alors de beaux désespoirs! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant répandue qu'un homme, sans le latin, ne pouvait bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge. Mais alors j'ai éprouvé un autre désappointement. J'avais beau protester que je n'avais lu Horace qu'à l'aide des traductions : Bonne plaisanterie! me disait-on. Ne voit-on pas que vous l'avez étudié à fond? Vous l'imitez sans cesse. Il est encore des gens qui n'en veulent pas démordre. Vous comprenez, d'après cela, mon antipathie pour les Latins. Vivent les Grecs! leur langue n'est pas du domaine des Sganarelles : aussi ne m'a-t-elle jamais joué de vilains tours.

A M. GUERNU.

Passy, 25 juillet 1833.

Est-il bien possible, mon cher Guernu, que tu veuilles à toute force faire ton début sur la scène poétique à l'âge où, moi, je pense à m'en retirer? Es-tu mordu de Pégase à ce point que tu dédaignes ta douce obscurité et veuilles te lancer sur une mer battue de tous les vents, vents qui vous poursuivent jusque dans le port, quand ils n'ont pas réussi à faire chavirer votre barque en route? Je te croyais devenu plus raisonnable. . . . .
. . . . . . Crois-moi, quelque mérite qu'il puisse y avoir aux vers que tu es sur le point de lancer au public, ne te hasarde pas dans le champ de la publicité. C'est un désert où il faut entrer jeune, séduit par d'éclatants mirages, mais où l'on est brûlé par la soif. Une petite source d'eau pure vaut mieux que tous ces vains prestiges. Tu te loues de ta position actuelle; ta santé se rétablit; ta gaieté revient : bénis-en le ciel et vis en sage.

Pardonne ces conseils à un vieil ami qui te parle avec expérience, et garde tes vers dans ton portefeuille. Ne cesse pas de te faire un amusement de la poésie, pourtant. C'est un joujou qui sied aux vieux enfants, mais que le public brise dans leurs mains quand ils l'étourdissent avec, en courant les rues et les carrefours. Peut-être diras-tu que ce langage est bien étrange dans ma bouche? Mais c'est ce qu'il y a d'étrange à cela qui doit te donner confiance dans mes avis. On ne raisonne ainsi sur la profession qu'on a exercée avec quelque succès que par une suite d'expériences qui ont mûri la raison. A vingt ans, un pareil langage de la part d'un homme de cinquante ans m'eût paru de la sottise. Mais toi, tu as les cinquante ans, tu sentiras mieux ce qu'il peut y avoir de sage dans mes paroles et d'amical dans le ton que je prends avec toi.

A M. ALEXIS MUSTON.

Paris, 16 mars 1835.

La vie n'a de prix que par le bien qu'on peut faire. La carrière pastorale à laquelle vous avez été destiné est une de celles où l'on peut faire le plus de bien, et, si elle est selon votre conscience, ce qui est la première condition, je vous conseille de ne pas en chercher d'autres.

On parle beaucoup au peuple de ses droits et pas assez de ses devoirs [1]; il est bon que des hommes qui l'aiment lui en parlent au nom de l'Évangile, et y joignent l'exemple de leur propre conduite.

Vous ferez d'autant mieux, Monsieur, de demeurer fidèle à votre vocation, que la culture des lettres pourra vous suivre dans la retraite avec bien plus de dignité qu'au sein de notre grande fabrique littéraire, que, du reste, vous connaissez.

A M. ÉD. CH.

Fontainebleau, 6 novembre 1836.

. . . . . Vous voilà donc marié. C'est une situation que j'ai évitée par suite de la position où j'ai toujours vécu, n'ayant ni présent ni avenir de fortune quelconque. Vous êtes plus heureux; et, quoi que vous ayez la bonté de me dire, vous n'avez plus besoin des avis de mon expérience. Votre cœur est là, et vous savez, il y a longtemps, quels sont les devoirs de l'honnête homme. Vous avez désormais de grands engagements à remplir, mais vous en serez bien récompensé par la stabilité qu'ils vont donner à votre vie et à vos pensées. Quand on a le bonheur des autres pour but, on cesse de flotter au hasard. C'est un lest qui maintient notre ballon dans la région la plus calme. On prétend qu'elle est la moins poétique; moquez-vous de ceux qui mettent la poésie à toute sauce, et qui laissent la morale et le bonheur pendus au croc. Vous voilà dans le vrai; soyez heureux en faisant des heureux; vous méritez un pareil sort; tous vos amis s'en féliciteront, et les vieux garçons comme moi, en voyant votre bonheur, regretteront de n'avoir pas su prendre la même route.

Adieu; que le mariage toutefois ne vous fasse pas oublier les lettres, et rappelez-vous de temps à autre ceux qui leur ont dû l'avantage de vous connaître et de vous apprécier. Croyez surtout que je suis, parmi ceux-là, celui qui tient le plus à votre bon souvenir.

A vous de cœur.

A M. JOSEPH BERNARD.

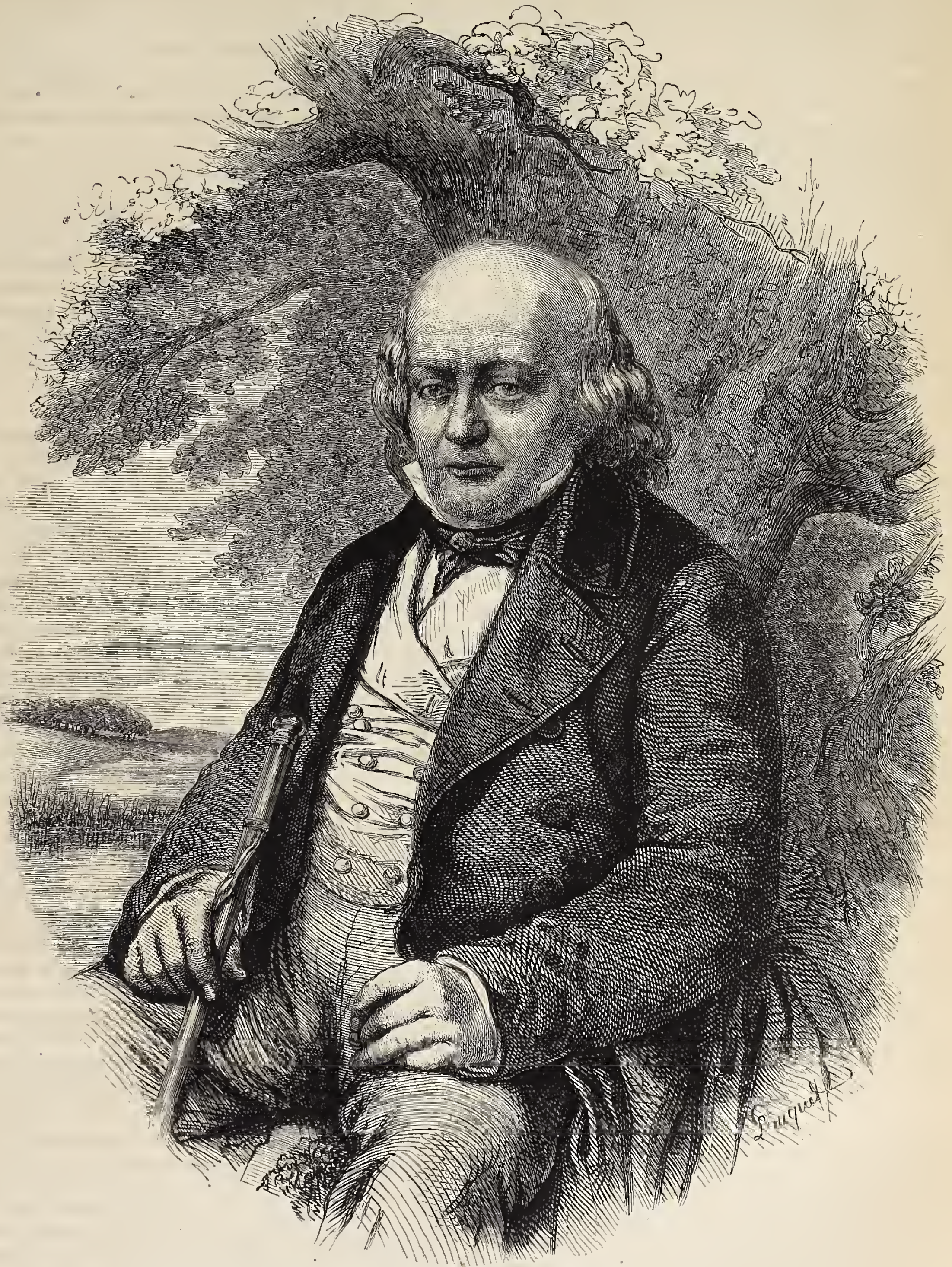
3 mai 1838.

Dans quinze jours, je serai logé à Tours, rue Chanoineau, non loin de Baour-Lormian, aveugle comme Homère, qui, je ne sais par quel caprice, est venu se fixer dans ce pays, où il ne connaît personne, dans une belle maison à 2 000 francs de loyer. Ce que c'est que d'être de l'Académie!

Vous concevez bien, mon cher ami, que je ne me dé-

[1] Cette sage pensée est devenue fort commune après 1848; elle ne l'était pas en 1835.

sole pas de ma déconfiture, qui d'ailleurs m'a procuré des témoignages d'un véritable intérêt, et des amis de Paris et de ceux que j'ai ici. Je vous dirai même qu'il ne tient qu'à moi de me croire rentré dans mes anciens petits revenus; mais, quelles que soient la bonne volonté de mon débiteur et les preuves qu'il m'en donne, je ne peux compter sur la durée d'un pareil secours. Moi et ma vieille amie, nous allons vivre sur le pied de 1 800 francs, ce qui



Béranger.

me permettra de servir encore 1 300 francs de pensions que je me suis imposés.

Vous voyez que je suis en mesure de vivre. J'ai une telle habitude de ces petites tempêtes que je n'en fais que rire. Quand il m'arrive, dans mes promenades, d'essuyer de fortes ondées, quelquefois d'abord je m'en fâche, parce que ma course est interrompue; puis, pensant au bel âge, où si gaillardement j'éprouvais de semblables lessives sans avoir de vêtements à changer, je me fais mouiller avec plaisir, comme si je rajeunissais à la pluie. Il en est de même quand un nuage de pauvreté vient encore à crever sur moi : je me revois au temps où je n'aurais souvent pas dîné sans le crédit que voulait bien me faire un petit traiteur de la rue des Prouvaires. Ce sont là mes retours de

jeunesse ; et je puis m'en vanter, car je me trouve le même courage pour braver les averses ; seulement alors j'avais assez d'imprévoyance pour n'en pas moins régaler mes amis dans l'occasion. Aujourd'hui, j'ai le malheur d'être devenu plus prudent par l'obligation où je suis de penser à ceux qui attendent leur pain de moi, m'étant dit qu'il faut être économe quand on n'a pas l'avantage d'être égoïste. (1)

A Mlle PAULINE BÉGA.

Passy, 26 octobre 1848.

Sais-tu pourquoi, chère enfant, tu ne peux pas écrire à M. le curé ? C'est que tu te figures qu'il lui faut d'autres phrases qu'à moi, et que tu ne veux pas te contenter d'écrire comme tu parles.

Il ne s'agit pas de lui parler de son livre sous le rapport littéraire ou philosophique : il ne te faut que le remercier du présent qu'il t'a fait, du fruit que tu espères retirer de sa lecture et de l'obligation que, sous ce rapport, tu vas lui avoir, et « Monsieur le curé, je suis votre servante. » Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Ne voilà-t-il pas la mer à boire ! Ce qui fait la supériorité presque générale que les femmes ont, en France, dans le style épistolaire, c'est le laisser-aller de leur plume. Mme de Sévigné, dont peut-être tu n'as pas encore lu les lettres, a, dans la plupart, cette façon agile et naturelle d'écrire. Quelquefois pourtant on remarque qu'elle pense un peu à la grande société qui doit voir les lettres qui sont censées n'être que pour sa fille ; cela ne lui ôte rien de son esprit, mais le prive de sa naïveté. Si un beau jour tu as de l'esprit, tu verras ce que tu dois en faire. En attendant, passe-t-en pour M. Corbière, et parle-lui comme tu parlerais à ton frère ou à moi.

A M. ALFRED LÉLIER.

18 novembre 1848.

Vous avez fait un portrait bien embelli, Monsieur, et partant quelquefois peu ressemblant. Vous êtes jeune, sans doute, car on dirait que c'est l'enthousiasme, faculté des âmes neuves, qui vous a fait faillir. Ah ! Monsieur, que je suis loin d'être ce que vous me faites ! Pauvre rimeur de mansarde, tout passionné que j'ai toujours été pour ma patrie, il n'y a jamais eu rien de bien grave dans mon existence et mes façons d'être. Aussi nul n'a été plus étonné que moi lorsque j'ai vu qu'on me traitait de grand citoyen. Chez nous, les grands mots ne coûtent pas à prodiguer, et il me semble que vous y avez ajouté foi en me prenant au sérieux. Savez-vous, Monsieur, que vous avez fait un homme bien grave d'un vieillard qui rit encore plus souvent qu'il ne gronde?

A Mlle PAULINE BÉGA.

6 décembre 1848.

Tu t'ennuies, pauvre fille ! J'en souffre pour toi, je t'assure ; mais, puisque tu te mets à travailler, l'ennui ne durera pas. Le travail, sous toutes les formes, est l'unique remède au mal que tu éprouves. On envie la richesse : si tu savais combien de gens riches s'ennuient, et cela parce qu'il est rare que la richesse n'enfante pas l'oisiveté à la suite de la satiété qu'amènent bien vite des plaisirs trop faciles ! Travaille donc avec cœur, mon enfant ; instruis-toi ; ne t'effraye pas de ce qui te manque encore ; tu as un long temps devant toi. Habitue-toi à te rendre compte de tout ; c'est le moyen de ne rien oublier. A ton âge, je n'en savais guère plus que toi, et, même sous le rapport de la langue, je ne soupçonnais même pas qu'on eût à apprendre tout ce que tu sais. Mais je regardais, j'examinais, j'approfondissais les moindres choses, et surtout je tenais bonne note de toutes mes fautes. Ce dernier point est le plus important.

J'ai fini par me donner ainsi la seule instruction dont j'étais susceptible. Fais comme moi, ma chère Victoire, et bientôt ta mémoire deviendra l'instrument le plus actif de ton perfectionnement...

A M. DE VALOIS.

Passy, 27 mai 1849.

Vos lettres m'auraient toutes fait grand plaisir si je n'y avais remarqué de ces phrases misanthropiques dont les poëtes et les jeunes gens ont fait tant d'abus. Dans ce monde, mon cher enfant, l'homme qui s'occupe plus des autres que de lui-même, certes n'évite pas les peines qui nous assaillent sans cesse, mais finit toujours par en triompher à force de courage et de résignation, vertus qui ont plus de parenté qu'on ne le pense.

Chateaubriand me disait souvent : « Je me suis toujours ennuyé. » Toujours je lui répondais : « C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres. » Sa femme, esprit fort singulier, s'écriait : « Vous avez bien raison ! vous avez bien raison ! » Les « Mémoires d'outre-tombe » sont la preuve qu'en effet ce grand homme de lettres ne se préoccupait guère que de lui. Les « René » qu'il se reproche d'avoir fait naître devraient corriger de l'imitation. Dieu ne nous a pas mis ici-bas pour nous, mais pour les autres. Remplissons le mieux que nous le pouvons cette mission, et même ici-bas nous trouverons notre récompense dans une satisfaction intérieure que rien n'égale.

(1) Béranger s'était engagé à donner chaque mois de petites sommes d'argent à plusieurs personnes pauvres dont ses amis les plus intimes ont longtemps ignoré les noms, et l'on voit qu'en 1838 le total de ces secours réguliers s'élevait à 1 300 francs. Il ne songea pas un seul moment à les réduire, quoique son revenu ne fût plus alors que de 3 100 francs.

LA SCIENCE EN 1859.

SCIENCES NATURELLES.

Suite. — Voyez p. 102, 126, 206.

Nids des poissons. — On sait, depuis Aristote, que les poissons ont la faculté instinctive de construire des nids, et leur travail est aussi merveilleux que celui des oiseaux. Ce fait, constaté par les anciens, l'a-t-il été par eux d'une manière qui ne laisse aucune prise au doute? On l'ignore ; mais les observations de la science moderne sont très-précises. Celles de M. Valmont de Bomare doivent être particulièrement citées. M. Lecoq, de Clermont, est venu ensuite, et a fait une admirable étude des mœurs des épinoches : il les a vus à l'œuvre ; il les a suivis dans tous leurs mouvements, il a assisté à toutes leurs diverses opérations. Ils construisent des nids, et ce fait est facile à vérifier, car dans les cours d'eau du nord de la France l'épinoche est un poisson qui est assez commun. Enfin, pour citer encore un fait bien certain, M. Serres, dans ses viviers du Collége de France, a vu un de nos poissons d'eau douce, le *Gasterosteus aculeatus*, construire son nid. Il n'y a donc plus de doute possible. Cette année, M. Valenciennes a présenté à l'Académie des nids qui ont été pêchés à Terre-Neuve. Ils se trouvaient à une profondeur de 60 mètres environ. Ils ont un diamètre qui varie de 15 à 3 centimètres ; ils sont ronds, à parois épaisses. Leur étude révèle qu'ils sont formés par l'entrelacement des tiges grêles et déliées des polypes hydraires. On y a distingué de nombreux rameaux de sertulariées, de cellaires, de caténicelles, de cuscutaires. Mais ces nids, quels

sont les animaux qui les ont construits? On l'ignore. Est-ce le capelan, petit poisson qui est abondant dans ces parages? Est-il sûr même que la construction soit due à un poisson? Ce sont des questions auxquelles on ne peut répondre; car on ne sait pas si le poisson, parmi les animaux marins, a seul la faculté de construire des nids. Les pêcheurs des côtes de la Bretagne rapportent, en effet, que les langoustes conservent leurs petits dans des nids artistement travaillés.

Etude des engrais azotés. — L'agriculture, malgré sa haute antiquité, est encore un art dans l'enfance. La nécessité, rude institutrice, a enseigné à l'homme certaines pratiques qui se transmettent d'âge en âge. L'agriculteur ose à peine les modifier; il ignore la voie qu'il doit suivre pour faire de nouvelles expériences, et redoute surtout les conséquences ruineuses de ces tentatives prolongées où il faut hasarder presque en aveugle des biens assurés. Les plus courageux reculent, les audacieux seuls se jettent en avant. Hélas! combien en est-il qui n'ont fait que d'inutiles sacrifices! Cependant les sciences sont arrivées à notre époque à de tels accroissements, qu'elles sont en mesure d'entreprendre la révision de toutes les œuvres de la pratique; elles peuvent indiquer la voie du progrès et y conduire rapidement l'humanité impatiente. Déjà la mécanique combine ses leviers, ses poulies, ses engrenages, et les faucheuses, courant dans la plaine où se dresse la moisson, couchent les épis, assemblent les javelles, chacune aussi rapide qu'une armée de moissonneurs (voy. t. XXVII, 1859, p. 333). Bientôt le paysan ne soulèvera plus ce fléau qui brise ses bras : les batteuses mécaniques vont de village en village (voy. t. XXVII, 1859, p. 365); en quelques jours, elles accomplissent le travail de plusieurs semaines, puis recommencent dans les campagnes voisines. Des machines qui défrichent, d'autres qui sèment, sont à l'essai; la vapeur ne tardera pas à les mettre en route, et le pénible labeur de l'homme des champs sera changé. Portant le poids d'un travail plus modéré, vivant dans des conditions salutaires, en plein air, à la vue du ciel et du soleil, libre de donner à la culture de son intelligence des moments de repos, il pourra être envié des autres travailleurs, et c'est avec vérité que l'on répétera l'exclamation si connue :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur! (¹)

La mécanique ne s'applique pas seule à améliorer les conditions du travail agricole, les sciences physiques et naturelles, en étudiant les actions qui influent sur la végétation, en suivant, chacune dans ses limites, les phénomènes qui se rapportent à la vie des plantes, commencent à saisir quelques vestiges des lois qui les gouvernent, et elles ne tarderont pas à donner des préceptes certains.

Cette année, M. Boussingault s'est occupé de rechercher quel était le rôle des divers principes azotés du fumier. Ce rôle avait été déjà étudié par quelques savants, mais les résultats obtenus semblaient contradictoires. Pour lever toute difficulté, M. Boussingault s'est placé dans des conditions tout à fait inattaquables. Il a semé des graines dans un terrain préparé et dont la composition était bien connue; il a cherché, à l'aide des réactifs du chimiste, quelles étaient les substances dont la plante faisait sa nourriture, quelles étaient celles qu'elle dédaignait. Suivant son mot expressif, il a demandé aux plantes leur *opinion* sur les qualités des aliments qu'on leur fournit.

L'azote, cet aliment si essentiel à la vie des plantes, sans lequel elles dépérissent et ne peuvent pas arriver à maturité, l'azote, dis-je, leur est fourni principalement par les débris animaux ou végétaux qui recouvrent le sol. La pratique avait fait reconnaître la nécessité de ces débris, et, pour rendre la terre plus fertile, on la recouvre de fumier depuis les temps les plus anciens : dans un espace relativement petit, on accumule les éléments nutritifs, et un grand nombre d'êtres peuvent s'élever avec vigueur là où le sol, abandonné à lui-même, aurait à peine nourri un seul individu. On pourrait croire et on a cru même jusqu'à ce jour que l'azote du fumier est un aliment que la plante peut s'approprier. Il n'en est rien. L'azote à l'état de nitrate ou à l'état d'ammoniaque, est seul assimilé par les végétaux. Une bonne terre, bien cultivée, bien fumée, qui contient 100 kilogrammes d'azote, n'en contient que 4 kilogrammes qui aient des effets immédiats sur la végétation : 96 kilogrammes sont engagés dans de telles combinaisons que la plante ne peut pas en faire son aliment. Sur un sol tel que celui que nous avons défini, il ne peut venir qu'une récolte contenant 4 kilogrammes d'azote; il est impossible d'espérer plus.

Hélas! dira-t-on; quoi, l'agriculteur transporte péniblement sur la terre qu'il veut engraisser un poids énorme de matières fertilisantes, et les 4 centièmes seulement se retrouveront dans la moisson péniblement gagnée. Faut-il diminuer notre travail? Comment le pourrons-nous? La science dit-elle quel procédé l'on doit employer pour extraire ces 4 centièmes seuls utiles? Non, la science ne dit encore rien; elle se garderait bien de parler tout de suite, car les vrais savants n'ignorent pas qu'en présence de la nature vivante ils sont comme des juges qui n'ont recueilli que les premières informations. Dans la question qui nous occupe, il faut rechercher si la matière azotée restée inerte cette année, si ces 96 centièmes qui n'ont rien produit sont irrévocablement improductifs. Ce n'est pas à croire. Sans aucun doute, la faculté d'être assimilable ne s'exerce plus avec l'énergie que réclame une végétation rapide, mais les influences météorologiques, en opérant des changements dans la matière, lui font sans doute récupérer ses propriétés dissimulées. Peut-on hâter ces changements? Le chaulage vient probablement les favoriser. Les nitrates, l'ammoniaque, se constituent aux dépens des matières primitivement sans action, et, pendant de longues années, le travailleur récolte le fruit de ses labeurs passés : dans la terre, il a enfoui un trésor qu'il retrouve ou qu'il laisse en héritage aux générations qui suivent.

De la nécessité des phosphates comme engrais. — Les débris organiques ne sont pas les seules matières du sol auxquelles les végétaux empruntent leur nourriture. Pour se constituer, la plante s'assimile les substances minérales au milieu desquelles plongent ses racines : elle fait son choix selon ses besoins, et si les éléments qui lui sont nécessaires viennent à manquer, elle dépérit et meurt. La présence de ces éléments arrachés aux pierres du sol est mise en évidence par la combustion des végétaux. Les cendres, qui sont les matières terreuses que la plante s'était appropriées pendant sa vie, restent, et leur qualité indique à l'agriculteur quels sont les éléments qui doivent constituer le sol pour que la végétation soit abondante.

Parmi les matières terreuses que renferment les plantes, il en est une, le phosphate de chaux, qui abonde surtout dans les végétaux dont l'homme et les animaux domestiques font leur nourriture. Malheureusement elle n'est pas diffusée avec prodigalité dans la nature : il est des terrains qui en sont entièrement dépourvus; pour surcroît de malheur, l'homme, afin de consolider la charpente osseuse qui donne aux membres leur solidité, s'assimile le phosphate de chaux de la plante qui lui a servi d'aliment; la terre, déjà pauvre, ne retrouve plus le phosphate dont elle est dépouillée chaque année, et les meilleurs terrains deviennent moins productifs. Les os des animaux employés par l'industrie, ceux qui s'en-

(¹) O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas!

fouissent dans nos cimetières ou dans les catacombes, sont d'incalculables richesses perdues pour l'agriculture. D'après des calculs approximatifs de M. Élie de Beaumont, si l'on évalue à un milliard le nombre d'individus qui ont vécu sur le sol de la France depuis qu'il est cultivé, évaluation qui n'a rien d'exagéré, on trouve qu'ils ont emporté en mourant deux milliards de kilogrammes de phosphate de chaux. Quantité qui est loin d'être insignifiante, vu la rareté relative de la substance.

Au commencement de ce siècle, des essais heureux ont fait connaître à l'Allemagne la fertilité que la terre acquérait quand on employait les os broyés pour fumer les terres. L'Angleterre s'empara bientôt de la découverte, et les demandes de son agriculture augmentèrent avec une étonnante rapidité. Des usines s'établirent, et l'une d'elles broya par jour jusqu'à 2000 kilogrammes de poudre d'os, qui furent jetés sur le sol. La consommation grandissant toujours, on alla jusque sur les champs de bataille de l'Empire, en Allemagne et en Espagne, recueillir les débris d'ossements accumulés.

La France marcha lentement dans cette voie, mais enfin elle s'est décidée. Les raffineries de sucre fournissent à son agriculture le phosphate qu'elle réclame; et la ville de Nantes, où ce commerce s'est développé, distribue environ 17 millions de kilogrammes de cet engrais, qu'elle tire soit de ses propres raffineries, soit de celles de l'étranger.

Les effets produits par de tels engrais ayant pour cause le phosphate qu'ils contiennent, les recherches à faire sont indiquées : il faut chercher si, dans la nature, il n'existe pas des roches qui fourniraient le précieux élément en abondance; il faut voir si le phosphate, trouvé ainsi, jouera bien le rôle espéré.

Géologues, chimistes, agriculteurs, tous se sont mis à l'œuvre. MM. Daubeny et Widrington sont allés en Estramadure visiter des gisements de phosphate de chaux signalés depuis longtemps; ils ont enseigné quel serait le meilleur mode d'exploitation. On a fait mieux : en fouillant le sol de l'Angleterre, en fouillant le sol de la France, on a pu reconnaître, dans certaines contrées, le minéral si désiré; et, en ce qui concerne notre pays, le phosphate de chaux découvert dans les environs de Valenciennes par MM. Meugy et Delanoue est, dès à présent, exploité par MM. de Molon et Thurneyssen. Les agriculteurs du nord et ceux du centre en ont fait un usage heureux; on a trouvé qu'il pouvait se substituer aux ossements broyés. Dans une note présentée récemment à l'Académie, M. de Molon affirme que des centaines d'agriculteurs lui ont déclaré que les résultats obtenus avec le phosphate fossile étaient supérieurs à ceux que donnait le phosphate des raffineries. Il propose, de plus, de soumettre les animaux à un régime qui consisterait à mêler le phosphate à leurs aliments. Il annonce quelques résultats qui semblent favorables. Les animaux sur lesquels il fait ses essais sont ceux dont les aliments sont chargés d'une trop faible quantité de substance minérale, ceux qui, dans les fermes du nord, en particulier, sont nourris avec les racines et les pulpes provenant de la distillation des betteraves.

La suite à une autre livraison.

COMMENT ON PRONONÇAIT JADIS LA LETTRE *M*.

Le rébus, tel que nous le donnent aujourd'hui tant de journaux ilustrés qui l'ont remis en vogue, s'appelait autrefois *rébus de Picardie*. Qui voudra connaître les causes de cette appellation, et savoir en quoi le rébus de Picardie diffère du rébus simple, peut consulter le Dictionnaire étymologique de Ménage. Il serait trop long de l'expliquer ici. Contentons-nous d'observer que bien des armoiries se composent d'*armes parlantes*, comme on dit [1], et que ce pourrait bien être là, n'en déplaise à Ménage, l'origine du rébus. Les armoiries de Racine (voy. sa lettre du 16 janvier 1697 à Mme Rivière, sa sœur) étaient un *rat* et un *cygne*, qui se prononçait *cine* [2]. Génin s'est emparé de ce passage pour démontrer surabondamment *que* GN, jadis, *sonnait simplement* N. Il n'est pas le seul linguiste qui ait appelé le rébus à son aide. En rébus, dit le Dictionnaire de Trévoux, on met *M* pour signifier *âme*, parce qu'autrefois cette lettre se prononçait *am* et non *em*, comme on fait maintenant. Ainsi on trouve dans quelques épitaphes : Priez pour son *M*, c'est-à-dire pour son *âme*. J'ai vu dans de vieilles heures..... un rébus manuscrit contenant l'épitaphe d'Anne de Bretagne en quatre vers français. Pour le premier vers, il y avait une *aile* d'oiseau, la syllabe *est*, deux flèches ou *traits*, deux *pas*, la syllabe *sée;* pour le second, la note de musique *la*, la syllabe *no*, une *table*, une *dame* à jouer; pour le troisième, *deux fouets* entre les syllabes *fran* et *ce*, une *couronne* sur la syllabe *ce*, et pour le quatrième, *Prions* IHS *qu'il ait son M.* Cela signifie :

> Elle est trépassée,
> La notable dame,
> Deux fois en France couronnée.
> Prions Jésus qu'il ait son âme.

On voyait autrefois, sur les murs du cimetière des Cordeliers de Dole, une inscription morale ainsi figurée :

D(M) vous ! D(quat) vous ? la ´ .

Amendez-vous ! Qu'attendez-vous? la mort.

Nous pourrions multiplier les exemples de l'usage du rébus en choses graves et saintes; mais il faut savoir se borner. Citons encore cependant celui que reproduit la gravure ci-dessous :



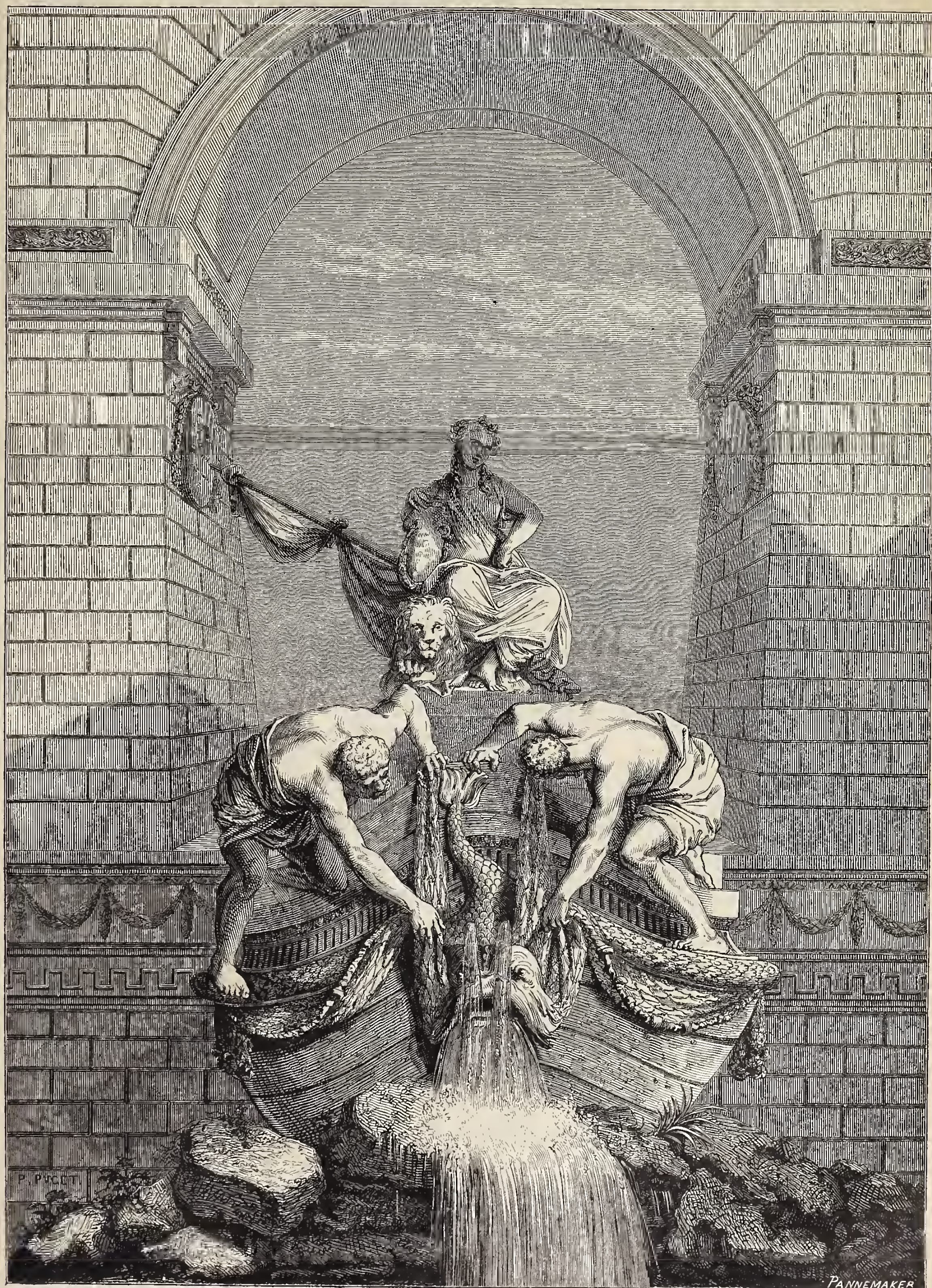
Ce rébus se trouve en face du titre d'un livre d'*Heures à l'usage de Soyssons*, imprimé à Paris en 1545, in-32. On comprendra sans peine que le vendeur n'ait pas négligé de donner, avec son rébus, la traduction suivante : « On vend ces (ceps) présentes Heures sur le pont Notre-Dame, à l'image Saint-Pierre et Saint-Pol, par Pierre Ricoart, libraire juré, à Paris. »

(1) Voy. les Tables des t. I, VI, IX, et XI.
(2) Voy. t. VI, 1838, p. 28.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

PROJET DE FONTAINE PAR PIERRE PUGET

Voy., sur la Vie et les Œuvres de Pierre Puget, la Table des vingt premières années.



Projet de Fontaine par Pierre Puget. — Dessin de Despéret, d'après un dessin inédit de Pierre Puget.

Une femme est assise sur un piédestal; elle tient un écusson. Près d'elle on voit un lion couché, et derrière une vergue avec une voile de navire repliée en forme de baldaquin. Cette figure allégorique semble représenter une

ville maritime, peut-être Marseille ou Gênes. Nous avons dit que Puget avait beaucoup travaillé pour ces deux villes.

Au-dessous de la statue, sur un plan plus rapproché, est la proue d'un navire vers lequel deux hommes, l'un à gauche, l'autre à droite, tirent un filet. Ces deux figures, par leur attitude et leur force musculaire, rappellent le célèbre Milon de Crotone du même artiste, qui est au Musée du Louvre (voyez t. IV, p. 337), et les deux cariatides de Toulon (t. XIV, p. 160). Sur le devant du navire, un dauphin lance une eau abondante qui coule sur des masses de rochers.

Ce projet, qui n'a pas été mis à exécution, n'est connu que d'un petit nombre d'amateurs par l'esquisse inédite que nous reproduisons. Le dessin, dont les contours sont arrêtés avec une plume ferme et vigoureusement lavés d'encre de Chine et de bistre pour les ombres, a 52 centimètres de large sur 69 de haut. Il fait partie de la collection de M. A. Despéret.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218, 230, 234.

Pendant ce temps, ma mère avait pris un autre mari. Elle avait épousé un homme de Termine, appelé Thomas an Gærsteren, en sorte qu'à sa maison je ne me sentais pas chez moi; je demeurais plus volontiers chez mes tantes et chez mes cousins. Bientôt nous repartîmes pour Ulm, et Paulus prit encore avec lui un autre écolier qui s'appelait Hildebrandus Kalbermatter, et aussi jeune que moi. On lui donna du drap pour s'en faire un habit, comme c'est la coutume chez nous. A Ulm, Paulus me donna le drap et me dit d'aller dans les rues quêter pour la façon de l'habit. De cette manière, je reçus beaucoup d'argent, car j'avais appris à flatter et à mendier, mes bacchants m'ayant exercé à cela beaucoup plus qu'à aller à l'école; je ne savais pas même lire.

J'allais donc rarement à l'école, et je portais partout mon drap: souvent j'avais grand'faim, car tout ce qu'on me donnait, je le rapportais à mon bacchant, et je n'en aurais pas mangé le plus petit morceau, tant je craignais les coups. Paulus avait pris avec lui un autre bacchant, nommé Achacius, de Mayence; Hildebrand et moi nous devions les servir; mais mon compagnon dévorait presque tout ce qu'on lui donnait, en sorte que les bacchants le suivaient dans les rues pour le surprendre, ou bien ils le forçaient de se rincer la bouche avec de l'eau qu'il devait rejeter ensuite, pour voir s'il avait mangé. Alors, ils le jetaient sur un lit, avec un coussin sur la tête pour étouffer ses cris, et tous les deux le frappaient à n'en pouvoir plus. Comme j'en craignais autant pour moi, je rapportais tout à la maison, et nous avions souvent tant de pain qu'il se moisissait. On coupait le moisi, et on nous le donnait à manger. Il me fallut plus d'une fois mendier en chantant jusqu'à minuit.

Je ne dois pas oublier de dire qu'à Ulm, il y avait une bonne dame, une veuve, qui vivait avec ses deux filles non mariées. Souvent, en hiver, la bonne veuve enveloppait mes pieds dans un pan de fourrure bien chaude, qu'elle avait placé exprès pour cela derrière le poêle, et elle me donnait une écuelle pleine de bouillie avant de me laisser partir. J'ai eu tellement faim, que je disputais aux chiens les os qu'ils rongeaient dans la rue, et que je ramassais les miettes de pain dans les fentes du plancher de l'école.

Nous revînmes ensuite à Munich, où je dus encore mendier pour la façon du drap qui pourtant n'était pas pour moi. Une année plus tard, quand nous retournions au pays, en passant par Ulm, je portais encore le drap et je mendiais pour la façon; de sorte que plusieurs m'ont dit: « Petit drôle, l'habit n'est-il pas encore fait? Je crois que tu es un fripon. » Je ne sais ce que le drap est devenu, ni si l'habit a jamais été fait.

Du pays, nous revînmes encore une fois à Munich. C'était un dimanche: nos bacchants avaient trouvé des logements; mais nous autres trois petits écoliers, nous n'en avions pas, et nous résolûmes d'aller à la Grenette, passer la nuit sur les sacs de blé. Il y avait dans la rue plusieurs femmes assises qui nous demandèrent qui nous étions, où nous allions, et, ayant entendu que nous n'avions pas de logement et que nous étions Suisses, une bouchère qui se trouvait là dit à sa fille: « Cours à la maison, fais chauffer la soupe et la viande qui nous est restée; il faut qu'ils passent la nuit chez nous. J'aime les Suisses. J'ai servi à Inspruck dans une auberge où l'empereur Maximilien tenait sa cour. Les Suisses avaient beaucoup à faire auprès de lui, et ils étaient toujours si gentils que je leur voudrai du bien toute ma vie. » Elle nous donna donc à manger et à boire en abondance, un bon lit; puis, le matin, elle nous dit: « Si l'un de vous veut rester près de moi, je le nourrirai et le logerai. » Tous nous le voulions bien, et nous lui dîmes de choisir celui qu'elle voudrait. Comme je paraissais plus hardi que les autres, ayant aussi plus d'expérience, elle me prit. Je n'avais rien à faire chez elle qu'à servir de la bière, et à l'accompagner quelquefois aux champs; mais il me fallait toujours servir mon bacchant. La femme n'aimait pas cela, aussi me dit-elle un jour: « Reste chez moi, et laisse ton bacchant; tu n'auras plus besoin de mendier. » Pendant huit jours, je n'allai ni chez mon bacchant ni à l'école. Alors il vint, et frappa à la porte. La femme me dit: « Ton bacchant est là, dis-lui que tu es malade. » Puis elle le laissa entrer, et lui dit:

— Vous êtes vraiment un joli monsieur; vous n'êtes pas seulement venu voir ce qu'avait Thomas; il a été malade, et il l'est encore.

— J'en suis fâché, répondit-il; garçon, quand tu pourras sortir, reviens vers moi.

Le dimanche suivant, après vêpres, il vint à moi et me dit: « Drôle, si tu ne reviens pas auprès de moi, je te rouerai de coups. » Je résolus de m'enfuir plutôt que de me laisser battre. Le lendemain, je dis à la bouchère: « Il faut que j'aille à l'école, mais je dois d'abord laver mes chemises. » Je n'osais lui dire ce que j'avais dans la tête, de peur qu'elle ne le répétât. Je partis donc de Munich le cœur bien triste, en partie de quitter mon cousin avec lequel j'avais fait de si longs voyages, mais qui était pour moi si dur et si impitoyable, et je regrettais aussi la bouchère qui avait été si bonne envers moi. Je passai l'Iser, car je craignais, si je me dirigeais vers la Suisse, d'être rejoint par mon cousin qui nous avait souvent menacés, si nous nous enfuyions, de nous rattraper et de nous rompre les os.

De l'autre côté de l'Iser s'élève une petite colline: je m'assis là, pleurant amèrement de n'avoir plus personne pour prendre soin de moi. Je projetais d'aller à Salzbourg ou à Vienne en Autriche. En ce moment passa un paysan avec son chariot; il avait conduit du sel à Munich, et s'en revenait déjà gris, bien que le soleil se levât à peine. Je le priai de me laisser monter auprès de lui. Lorsqu'il s'arrêta pour faire manger ses chevaux, j'entrai dans le village pour mendier, et, non loin du village, je l'attendis et m'endormis. Quand je me réveillai, je pensai qu'il avait déjà dû passer outre, et je pleurai bien fort; il me semblait que j'avais perdu mon père. Il revint pourtant, mais complétement ivre; je remontai, et le soir il me dit:

« Voilà le chemin de Salzbourg. » Puis, il prit une autre route; nous avions fait ce jour-là huit milles. J'entrai dans un village. Le matin, il y avait une gelée blanche, comme s'il était tombé de la neige, et je n'avais pas de souliers, mais des bas tout déchirés, pas de béret, rien qu'un petit habit sans plis. Je me dirigeai vers Passau, pensant m'y embarquer pour Vienne sur le Danube, mais on ne voulut pas me laisser entrer à Passau; je résolus donc de retourner en Suisse et je demandai au gardien de la porte le chemin le plus court. Il me dit :

— Par Munich.

— Par Munich! m'écriai-je, j'aimerais mieux faire un détour de dix lieues!

Il m'envoya donc vers Frisigen, où il y a aussi une haute école. Là, je trouvai plusieurs Suisses qui me demandèrent d'où je venais. Au bout de deux ou trois jours, Paulus arriva avec une hallebarde! Les écoliers me dirent : « Le bacchant de Munich est ici, et il te cherche. » Je m'enfuis comme si je l'avais sur les talons; je pris la route d'Ulm, et je me réfugiai chez la bonne veuve qui me réchauffait autrefois les pieds dans une fourrure. Elle me reçut et m'employa à garder les raves dans les champs, ce que je fis, et je ne fus plus à aucune école. Mais quelques semaines après, un des compagnons de Paulus arriva et me dit : « Paulus est ici, et il te cherche. » Il m'avait suivi pendant dix-huit milles, car il avait perdu en moi un bon revenu; je l'avais nourri durant plusieurs années. Quand je reçus cette nouvelle, il était presque nuit, mais je partis à l'instant dans la direction de Constance, pleurant à chaudes larmes, tant je regrettais la bonne veuve.

Auprès de Mersbourg, je rencontrai un tailleur de pierres qui était de Thurgovie. Un peu plus loin, nous trouvâmes un jeune paysan, et le maçon me dit : « Il faut qu'il nous donne de l'argent. » Et il lui cria : « Paysan, ta bourse, où cela ira mal pour toi! » Le paysan eut peur, et moi aussi. J'aurais voulu être bien loin. Cependant, le paysan tirait sa bourse, quand le maçon le rassura et lui dit qu'il avait seulement voulu rire. Je traversai donc le lac, et j'entrai à Constance. Lorsque après avoir passé le pont, je vis quelques paysannes suisses avec leurs jupes blanches, ah! mon Dieu! que je fus content! Je me croyais presque en paradis. J'arrivai à Zurich, où je trouvai de grands bacchants du Valais; je m'offris à les servir, à condition qu'ils m'instruiraient : ce qu'ils firent aussi peu que les autres.

Quelques mois plus tard, Paulus m'envoya de Munich son écolier Hildebrand, pour me dire de revenir et qu'il me pardonnait. Mais j'aimai mieux rester à Zurich, où cependant je n'étudiais pas.

Il y avait là un Valaisan de Visp, nommé Anthonius Venesp, qui me persuada d'aller avec lui à Strasbourg. On nous dit que dans cette ville nous trouverions beaucoup d'écoliers, et pas une bonne école, tandis qu'à Schlestadt l'école était très-bonne. Nous nous y rendîmes et nous nous présentâmes chez le professeur Joannes Sapidus, que j'ai tant aimé. Lorsqu'il sut que nous étions du Valais il nous dit : « Ce sont des méchants paysans, qui chassent tous leurs évêques. Si pourtant vous voulez bien étudier, vous pourrez suivre mes leçons; autrement, il vous faudra me payer, dussé-je prendre l'habit que vous avez sur le corps. » Ce fut la première école où il me parut qu'on étudiât. Sapidus eut à la fois jusqu'à neuf cents élèves; il avait aussi plusieurs savants compagnons, le docteur Hier, Gemusæus, Jean Huberus, et beaucoup d'autres qui depuis sont devenus célèbres.

Lorsque j'entrai dans l'école, je ne savais rien, pas même lire : j'avais dix-huit ans, et j'étais assis au milieu des petits. J'avais l'air d'une poule entourée de ses poussins. Un jour, Sapidus, lisant la liste de ses élèves et trouvant beaucoup de noms barbares, voulut les latiniser. Il nous métamorphosa donc, moi, en *Thomas Platterus,* et mon compagnon en *Anthonius Venetus,* puis il demanda : « Quels sont ces deux? » Nous nous levâmes, et il dit alors : « Faut-il que ces deux galeux portent de si beaux noms? » Et cela était vrai en partie, surtout pour mon compagnon, qui était horriblement infecté. Nous restâmes là depuis l'automne jusqu'à la Pentecôte, mais il survint tant d'écoliers que je ne pouvais plus nous nourrir, et nous partîmes pour Soleure. Là, l'école était assez bonne et la vie meilleure, mais il fallait perdre beaucoup de temps à l'église. Nous retournâmes au Valais.

Au printemps suivant, je quittai de nouveau le pays avec deux de mes frères. Quand nous dîmes adieu à notre mère, elle pleura et s'écria : « Que Dieu ait pitié de moi, qui dois laisser aller trois fils dans la misère! » C'est la seule fois que je l'aie vue pleurer, car c'était une femme courageuse et virile, mais dure. Restée veuve après la mort de son troisième mari, elle faisait tout l'ouvrage d'un homme pour mieux élever ses derniers enfants. Trois de ceux-ci moururent de la peste : elle les enterra de ses propres mains, car, dans ces temps de contagion, il en coûtait trop pour faire enterrer. Avec ses premiers enfants, elle était très-dure, de sorte que je venais peu à la maison. J'ai été absent du pays cinq ans de suite, et quand elle me vit revenir, elle me dit :

— Est-ce le diable qui te ramène?

— Non, répondis-je, ce sont mes pieds; mais je ne vous serai pas longtemps à charge.

— Tu ne m'es pas à charge, reprit-elle; mais ce qui me fâche, c'est de te voir ainsi aller et venir, et tout cela, sans doute, pour ne rien apprendre. Tu ferais bien mieux d'apprendre l'état de ton père, car tu ne seras jamais prêtre; je n'aurai pas ce bonheur-là.

Je ne restai donc que deux ou trois jours chez elle. Je pourrais en citer bien d'autres traits; mais, sa rudesse à part, c'était une femme pieuse et bonne, et c'est ce que tout le monde a dit d'elle.

Mes deux frères restèrent dans l'Entlibuch, moi je vins à Zurich. Il y avait là maître Wolfang Knowel, de Barr, canton de Zug; il venait de Paris, et on l'appelait *le Grand-Diable.* C'était un homme de haute taille et probe, mais qui ne s'occupait guère de son école. J'aurais bien voulu étudier, car je comprenais qu'il en était temps.

La suite à une prochaine livraison.

Jamais je ne dirai d'une chose raisonnable qu'elle soit impossible. CHARLES DE RÉMUSAT.

La vraie grandeur est celle de l'homme, même le plus humble, qui remplit sa tâche sans se préoccuper de son personnage, ni du bruit, ni des regards, fort du devoir accompli et de sa confiance en la Providence. ***

PIERRES CELTIQUES A CAMARET

(DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE).

La baie de Camaret est comprise entre les terres de la presqu'île de Quélera et la pointe du Grand-Gouin. Elle est spacieuse, le mouillage en est sûr, et elle est d'une grande ressource, surtout pour les bâtiments caboteurs. Le bourg de Camaret n'offre rien de remarquable; son château, construit sur le môle, n'était qu'un petit fort auquel Vau-

ban ajouta quelques ouvrages. On voit auprès une petite chapelle du seizième siècle.

Les environs de Camaret sont nus, sablonneux, presque incultes et stériles. En butte à la fureur des vents pendant l'hiver, ils sont pendant l'été brûlés par un soleil ardent. En sortant du bourg et se dirigeant vers la pointe de Toulinguet, le terrain s'élève rapidement. On trouve, près du moulin de Camaret, un dolmen incliné dont la table a six pieds de longueur; un de ses bouts repose à terre, l'autre est soutenu, à quatre pieds du sol, par une pierre verticale. A peu de distance, on voit un second dolmen dont la table, de figure carrée, est longue de sept pieds.



Pierres celtiques près de Camaret, dans le Finistère. — Dessin de Thérond, d'après M. Prosper Saint-Germain.

En approchant de la pointe de Toulinguet, entre cette pointe et celle de Pen-Hir, on rencontre un monument remarquable : c'est un alignement de quarante et une pierres plantées, se dirigeant directement du nord au sud. Deux autres alignements, parallèles entre eux, viennent se rencontrer à angle droit vers son milieu, leur direction étant de l'ouest à l'est. Celui qui est le plus au nord des lignes est et ouest se compose de douze pierres dont deux sont des menhirs de cinq à six pieds d'élévation; celui qui est le plus au sud a quatorze pierres. Tout auprès, et à l'est de l'alignement nord et sud, est un menhir de sept pieds : c'est la pierre d'avertissement, c'est-à-dire, suivant certains archéologues, celle qui annonçait l'approche d'un monument sacré. A côté de ce menhir est ce qu'on supposait être l'autel du sacrifice; c'est un dolmen très-mutilé. A quelque distance du côté de l'ouest, est un menhir isolé, de cinq pieds et demi de haut; la longueur du grand alignement est de 1 800 pieds. (1)

(1) Voy. Fréminville, *Antiquités du Finistère*, 2e partie.

LE PALMKNOOPEN.

Les Hollandais, suivant B. Picart, appelaient Palmknoopen une des fêtes calvinistes qui précédaient, à Amsterdam, la célébration du mariage. Ce peuple laborieux et économe était enfant prodigue dès qu'il s'agissait des solennités matrimoniales. Encore aujourd'hui, dit-on, les pauvres, en cette circonstance, s'y donnent le luxe de longs repas assaisonnés de chansons; le bourgeois y dépense le revenu d'une année; les riches y étalent un luxe colonial, et, dans toutes les conditions, l'on dîne amplement, longuement. Les cérémonies dont parle B. Picart étaient d'un pittoresque tour à tour plein de sévérité, de sentiment ou de grâce. Quelle charmante pétulance dans l'intimité du Palmknoopen! — La veille des noces, quelquefois l'avant-veille, les fiancés convient leurs amis à venir préparer les fleurs et les rameaux de l'épouse et de l'époux. Les invités se rangent autour d'une grande table éclairée par des cierges au lieu de flambeaux; deux aïeuls président à cette réunion où les jeunes gens apportent leur folle gaieté, où le bonheur des fiancés ferait aisément tourner les têtes et les cœurs. Dans une vaste corbeille d'osier se pressent des rameaux entassés, rameaux artificiels en hiver, de séve naturelle aux autres saisons; une jeune fille les dépose, faisceau par faisceau, sur la table; à mesure que les invités les ont taillés, découpés en palmes, en couronnes, en serpenteaux, on les recueille dans une autre corbeille. D'habiles ciseaux façonnent des fleurs en papier d'or et d'argent que l'on attache aux vertes branches; et quand cette coquette besogne est achevée, le flegme hollandais se change en vivacité française. Les chants, les ris, les gaietés décentes éclatent; en met en pièces le gâteau des fiançailles, on pare de verdure et de fleurs les flambeaux, les lustres, les fiancés. — Les aïeuls se rappelaient avec attendrissement cette fête de leur jeunesse, et ils demandaient à Dieu d'accorder

aux futurs époux des jours florissants. Dans cette préparation des palmes et des fleurs, qui devaient, au matin des noces, orner les attelages et les habits et se répandre sur le passage des mariés, il y avait un parfum de ce qu'on appelle encore, à tort ou à raison, le bon vieux temps, c'est-à-dire la poésie naïve, les réunions patriarchales de la famille et le culte du foyer domestique. Les fleurs du Palmknoopen pouvaient se flétrir; cette veillée des fiançailles laissait au cœur des époux la fraîche rosée des joies pures et des souvenirs toujours jeunes.



Le Palmknoopen, ancienne fête en Hollande. — Dessin de Thérond, d'après Bernard Picart.

AUX BORDS DE LA MER.

Rien n'est immuable; tout se détruit, ou plutôt tout se transforme : les rochers tombés sont perdus pour le promeneur; ils ne le sont pas pour le plan inconnu du grand œuvre de la nature. La mer, qui part chaque jour et chaque jour revient avec son éternelle ponctualité, la mer apporte sans cesse de nouvelles matières, de nouveaux êtres animés, et elle engloutit incessamment la vie. Ses révolutions sont perpétuelles : ses ravages apparents ne sont que l'accomplissement mystérieux des lois de son existence.

— Près de la mer, l'agitation de l'air rafraîchit l'atmosphère, et ce secours manque rarement. C'est dans les grandes villes que les étés deviennent insupportables. La santé de l'homme a besoin d'air, de lumière, d'espace : les villes populeuses lui refusent tout cela. On fait, il est vrai, maintenant, les rues les plus larges; mais, à l'intérieur des maisons, la cupidité mesure la place plus étroitement que jamais, et exige un prix exorbitant de cet air, de cette lumière que le bon Dieu a donnés libéralement à tout le monde. Est-ce à dire qu'il faut déserter les villes? Ce ne serait qu'un déplacement momentané; il s'en formerait vite d'autres : les mêmes besoins, les mêmes passions, les mêmes vices auraient bientôt ramené les mêmes inconvénients; d'ailleurs la société, comme elle est, veut les grandes villes. Ceux qui sont obligés d'y vivre ne peuvent cependant se passer de meilleures conditions d'existence physique et morale. Comment donc tout concilier? Quelques semaines de repos, quelques mois, si on le peut, enlevés aux affaires, donnés, si on a des biens, aux soins de la propriété rurale, consacrés à la promenade, aux bains, à la contemplation de la nature, voilà le secret; il est infaillible pour ceux qui comprennent et qui sentent. Toutefois, il ne faut pas abuser de cet excellent remède : prolonger une villégiature sans but, végéter sans travail d'intérêt ou d'esprit, c'est s'exposer à l'engourdissement de l'intelligence. Quand le corps a repris ses forces, quand l'instrument de la pensée s'est retrempé, retournez au commerce des esprits, au mouvement des idées, aux épreuves de la société.

— En regardant de près à la plupart de nos malheurs, nous arrivons à découvrir, si nous sommes sincère avec nous-même, que notre faute y est pour quelque chose. Il n'est pas jusqu'à notre mort, presque toujours plus ou moins prématurée, où nos imprudences, nos négligences, nos faux raisonnements, n'aient aussi leur part.

— La nature n'a point d'âge; ses changements ne sont ni des progrès ni des déclins; elle varie ses prodiges, et voilà tout. Nous reflétons un instant Dieu sur la terre : la nature le reflète éternellement.

— La mer raconte chaque jour la destinée humaine. Cette immense étendue, c'est l'innombrable quantité d'êtres vivants jetés dans l'univers; comme elle, ils marchent,

marchent toujours vers le but assigné. Les plus fortes vagues, comme les plus fortes âmes, s'avancent hautes et droites : bientôt elles tombent et disparaissent ; au-dessous, des nappes d'eau sans cesse renouvelées expirent mollement ou se dissipent en écume fumeuse : c'est le vulgaire des individualités subalternes. Chacun de ces atomes d'un instant composait tout à l'heure la vague ; d'autres les remplacent ; la mer n'est jamais la même et ne finit jamais. De même ce grand tout, l'humanité, voit à chaque seconde tomber des existences dans le gouffre de la mort ; les hommes passent, l'humanité reste. Chaque goutte d'eau a joué son rôle dans la formation de la mer ; chaque homme a pris sa part dans l'œuvre de la vie, et il cède sa place à ceux qui le suivent sur les grèves où la vie expire. La goutte d'eau, la bulle d'air, le caillou roulé, la plante marine, suivent, sans les connaître, les lois de leur destinée : l'homme les subit en le sachant. En présence des grands et éternels spectacles de la nature, ne perdons jamais de vue le peu que durent les choses de ce monde, et le peu que nous sommes dans l'ensemble du grand plan de Dieu.

— La vague qui fait incessamment place à la vague, l'écume à l'écume, la goutte à la goutte, ne sont pas anéanties ; elles perdent leur forme, mais ne périssent pas : l'eau s'infiltre dans le sable, ou, au retrait de la marée, se loge dans le creux des rochers, ou s'évapore et devient nuage pour aller plus loin tomber en pluie. Aucune partie de la matière ne meurt. L'âme, la plus noble partie de la création, serait-elle soumise à une autre loi? Le supposer, ce serait la ravaler au-dessous de la matière, ce serait admettre une anomalie dans l'univers, où tout est ordre et harmonie. Si la matière existante ne fait que se transformer, il semble qu'il y en ait une quantité déterminée, un réservoir marqué, où le mouvement et la vie se puisent et retournent éternellement. La quantité de vie humaine est-elle aussi fixée? Les individus qui surgissent ne font-ils que tomber, après la mort, dans la masse commune de la vie, ou bien conservent-ils leur vie propre? Pour chacun, tout le problème de l'éternité est là. Le dogme chrétien et le spiritualisme philosophique tranchent la question dans le sens de l'individualité : doctrines consolantes, seules en accord avec la notion de justice, de récompense ou de peine après l'épreuve de la liberté sur la terre.

— Les uns aiment la mer agitée, d'autres préfèrent la mer calme. Ainsi, dans la vie, celui-ci aime l'existence paisible, enfermée, au coin du foyer, sans accident ; celui-là aime mieux vivre tout en dehors, cherche les aventures, va au-devant des agitations du monde, se plaît à la mêlée des passions, au ballottage des événements, et ne revient à la famille qu'après avoir été battu par la tempête. Quel est le plus heureux? La part de bonheur dépend moins des situations que des caractères ; ce qui rendrait l'un heureux ferait le désespoir de l'autre. Si l'on demandait quel est le plus sage, la réponse serait peut-être plus facile ; mais qui reconnaît, surtout jeune encore, la route de la sagesse? Qui est-ce qui réfléchit assez pour comprendre que le parti le plus sage est aussi celui qui rend le plus heureux?

Les effets de la colère ressemblent à la chute d'une maison qui, en tombant sur une autre, se brise elle-même. SÉNÈQUE.

DE TOULON A LA FRONTIÈRE DE NICE.

Courmette est le nom d'une montagne située entre Cannes et Nice, sur la rive droite du Var, et du haut de laquelle on a l'avantage de dominer toute la contrée environnante, et de se faire, par conséquent, en un clin d'œil, une idée générale très-exacte de sa disposition d'ensemble et des connexions naturelles de ses diverses parties. Cette montagne ressemble à un dôme colossal, dont le sommet s'élèverait à 13 500 mètres au-dessus de la mer. Sa masse est formée par les terrains de grès, de marne et de calcaire qui appartiennent à l'étage géologique du grès vert, et l'on voit à sa base de belles assises fossilifères s'enfoncer, avec les innombrables coquilles qu'elles renferment, sous cette énorme superposition. Les pentes inférieures sont garnies de vignobles fournissant un vin chaleureux analogue à certains vins d'Espagne ; au-dessus se trouvent des champs de blé, protégés contre les dévastations de la pluie par des milliers de terrasses en pierre sèche qui soutiennent le sol en suivant tous les contournements de la montagne, et à leur suite commence une zone de forêts composées de pins et surtout de chênes verts. Le sommet est dénudé et porte fréquemment de la neige durant les mois d'hiver. Aux deux tiers environ de la hauteur totale, la zone forestière se trouve interrompue par un plateau presque horizontal, de peu de largeur, mais d'un assez grand développement, et dont on a profité pour labourer le sol et établir une jolie ferme qui, jointe à une autre construction rurale située à la même hauteur, à un quart de lieue de distance, forme le seul point habité de la montagne. C'est assez dire que les touristes qui seraient tentés de faire l'ascension ne devraient pas s'imaginer de rencontrer à Courmette les ressources auxquelles les Alpes du Nord les ont habitués ; et cependant le spectacle qui les attend au sommet de la montagne est assurément digne d'être mis en parallèle avec les spectacles qui, en Suisse, sont en possession d'attirer chaque année les plus grands rassemblements de visiteurs. Par sa hauteur et son caractère de poste avancé, ainsi que par l'ampleur et la richesse de son panorama, Courmette mériterait d'être nommée le Righi du Midi ; et peut-être un jour son point culminant, aujourd'hui si abandonné que des années se passent sans qu'un pied humain, pas même celui d'un pâtre, ne s'y pose, verra-t-il aussi quelque opulent hôtel s'élever et des centaines de voyageurs saluer chaque matin le lever du soleil et le splendide horizon que l'astre éclaire.

En se tournant vers le midi, le spectateur aperçoit à ses pieds, à trois lieues de distance environ, la nappe azurée de la Méditerranée. Vue d'une telle hauteur, elle paraît s'étendre à l'infini et se confondre dans le ciel, surtout lorsqu'il arrive à quelques légères nuées de flotter assez bas pour se projeter dans la perspective sur le bleu de la mer et compléter ainsi l'illusion. Dans les paysages maritimes, on voit d'ordinaire les voiles et les mâtures des navires se dessiner au-dessus des eaux, et les longues traînées des vapeurs se mêler avec les nuages ; mais quand ils sont pris à une aussi grande élévation, les navires ne sont plus que des points blancs disséminés à perte de vue sur l'azur et souvent à peine discernables. La continuité de la ligne d'horizon, sur un développement que l'on peut hardiment évaluer à plus de soixante-dix lieues, n'est interrompue qu'en un seul point : dans les temps clairs, particulièrement au lever et au coucher du soleil, on distingue au-dessus de cette ligne un groupe de cimes dentelées ; c'est la Corse qui vient se mêler au tableau, comme pour indiquer par cette marque visuelle qu'elle est bien à juste titre une île française.

A l'ouest, par-dessus une accumulation de montagnes qui se succèdent comme les ondulations d'une mer en fureur, une cime abrupte, coupée au midi presque à pic, se profile sur le ciel ; c'est la belle montagne de Coudon, qui domine le fond de la rade de Toulon. A vol d'oiseau, la

distance est de plus de trente lieues. A sa suite se présente la chaîne granitique des Mores, dont les croupes arrondies abritent contre les rigueurs du nord la ville d'Hyères et son pittoresque archipel. Cette chaîne plonge dans la mer au cap Camarat, que l'on reconnaît facilement au phare élancé qui le surmonte. Au-dessous du phare se dessine le golfe profond de Saint-Tropez, pépinière de rudes et intrépides marins; à la suite, celui de Fréjus, devenu de moins en moins important, depuis les temps de l'empire romain, par l'effet de l'ensablement de son mouillage. Il est séparé de celui de la Napoule par la petite chaîne de montagnes de l'Esterel, la plus pittoresque et la plus originale, par la multiplicité et la variété de ses dentelures, qu'il y ait en France. Cette chaîne, d'une hauteur de 500 à 600 mètres, est entièrement composée de roches porphyriques sorties du sein du globe à une époque reculée, qui, grâce à la dureté de leur substance, ont conservé, malgré les siècles, des arêtes d'une vivacité et d'une hardiesse remarquables. Le cap Roux, ainsi nommé d'après sa couleur, en forme la partie la plus saillante et la plus accidentée. La ligne ferrée de la Méditerranée, qui est obligée de traverser cette chaîne souterrainement, y trouve les plus grandes difficultés par suite de la résistance de la roche; et, malheureusement réduite, par des motifs d'économie, à longer d'aussi près que possible, au sortir du tunnel, les bords de la mer, elle a singulièrement troublé, par ses tranchées et ses remblais, le charme sans pareil de ces rivages : tristes représailles de l'industrie contre les rébellions de la nature!

Le nom de Napoule, dérivé de l'ancien nom grec *Neapolis,* donné à la colonie fondée au pied de l'Esterel, rappelle à l'imagination le nom de Naples, et l'analogie des deux noms n'est pas trop démentie par celle des deux golfes et des deux natures. Ce golfe, dont on commence à apprécier de plus en plus la valeur, jouit en effet d'une rare beauté. D'un côté, les pentes tourmentées de l'Esterel plongeant à pic dans la mer, avec leur vert manteau de pins, de myrtes et de bruyères; de l'autre, la presqu'île de la Croisette, couverte de bois et de villas, s'avançant à la rencontre des deux îles de Lérins, qui sortent des flots comme deux corbeilles de fleurs, l'une avec son vieux monastère de Saint-Honorat, semblable à une forteresse, l'autre avec son fort abrupte de Sainte-Marguerite, qui servit jusque dans ces derniers temps de prison d'État pour les Arabes, après avoir retenu, il y a deux siècles, dans un de ses cachots, durant de longues années, cette victime de l'arbitraire monarchique demeurée si célèbre sous le nom consacré du Masque de fer. La colonie de la Napoule n'est plus aujourd'hui qu'un misérable hameau; mais il est aisé d'y retrouver les traces de la ville grecque : le port ensablé, l'acropole portant encore à son sommet quelques ruines, le plateau sur lequel reposait la ville, les champs, le fleuve aux ondes bleues, conservant, en mémoire de ceux qui le nommèrent, son nom grec *Cyagne* (le Bleu). Au milieu de la plaine fertile arrosée par cette charmante rivière, s'élève un tertre chargé d'arbres séculaires et illustré par le nom de saint Cassien, l'un des pères du monastère de Lérins au sixième siècle :



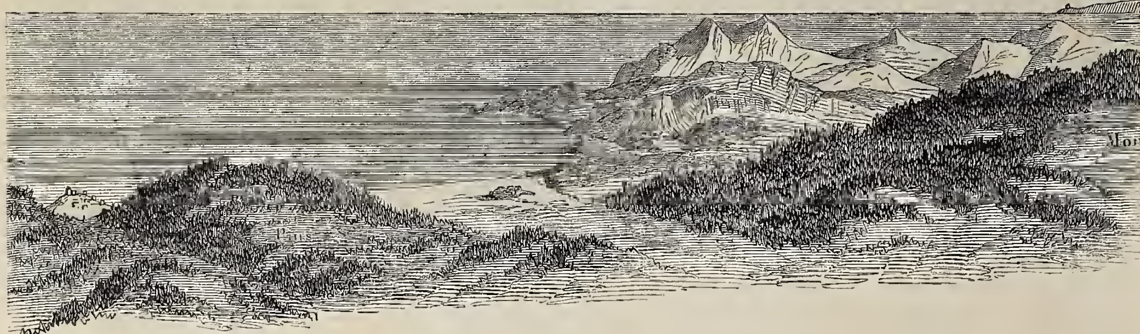


il est vraisemblable que le christianisme y avait substitué un de ses temples à quelque temple plus ancien, et aujourd'hui encore il s'y trouve un ermitage. A l'opposé de la Napoule, à l'autre extrémité du golfe, s'élève sur un

tertre granitique la vieille ville de Cannes, avec ses alentours chargés de jardins d'orangers et de maisons de campagne qu'une longue colline couronnée de forêts de pins abrite du nord. C'est à cette colline, dont le sommet le plus élevé est connu sous le nom de Croix-de-Garde, que cette partie du littoral doit le climat privilégié dont elle jouit; car, malgré leur proximité, les bords de la Cyagne, n'étant pas préservés de la même manière, ne peuvent se prêter à la culture de l'oranger et des autres plantes parfumées qui font la richesse de Cannes et de toute la côte jusqu'à Nice.

Au-dessous des îles de Lérins, et abrité également par un massif de forêts de pins analogue à celui de la Croix-de-Garde, s'ouvre le golfe de Jouan, mouillage précieux compris entre la presqu'île qui s'avance vers les îles et la presqu'île sur laquelle se trouve bâtie la jolie ville d'An-







tibes. La montagne de Courmette étant située presque vis-à-vis cette dernière presqu'île, on ne la voit, du sommet, qu'en raccourci, ce qui ne permet pas d'en juger exactement la longueur, qui est de plus d'une lieue. Antibes est à l'égard de Nice ce qu'est la Napoule à l'égard de Cannes : les deux villes se regardent, et de là le nom d'Antibes, dérivé d'*Antipolis*, la ville vis-à-vis.

La fin à la prochaine livraison.

DE TOULON A LA FRONTIÈRE DE NICE.

Fin. — Voy. p. 246.



Vue de la ville et de la rade de Nice. — Dessin de Durond, d'après M. du Moncel.

Le golfe de Nice est plus vaste que celui de la Napoule et que celui de Jouan, et, probablement à cause de ses bas-fonds formés par des roches et des galets de couleur blanche, ses eaux paraissent d'un bleu plus tendre. Dans le milieu se décharge le Var, à l'extrémité d'un delta proéminent composé des détritus qu'il enlève durant ses inondations

aux flancs des montagnes. Fleuve singulier, à demi perdu dans les sables et partagé en quelques ruisseaux qu'on peut à l'ordinaire, sans difficulté, passer à gué, mais qui tout à coup, par de fortes pluies ou de brusques fontes de neiges, se gonfle au point d'égaler le Rhin pendant quelques heures. Aussi le pont du Var est-il d'une longueur qui dépasse de beaucoup celle du pont de Kehl, attendu que, tout en roulant le même volume d'eau que le Rhin, le Var n'a pas la même profondeur et reprend, par conséquent, compensation en largeur. A la suite du Var, une côte plate, surmontée par des lignes de collines chargées d'oliviers, conduit à Nice en une heure. Cette ville, assise en fer à cheval autour d'un rocher pittoresque et couvert de jardins qui sépare le quartier du port du quartier des étrangers, est la métropole de toute cette contrée. Aucun argument ne démontre mieux que le panorama de Courmette que de Nice au pied de l'Esterel il n'y a rien qui ressemble à une frontière, le pays étant dans tout ce parcours parfaitement continu. La ville est dominée au nord par une montagne dénudée dans sa partie supérieure, et nommée pour cette raison le mont Caux, et à l'est par une colline pittoresque nommée le mont Boron, qui fait saillie dans la mer et sépare le golfe de Nice de la rade profonde et admirablement abritée de Villefranche. Ces bords charmants ayant été déjà décrits dans ce recueil, nous n'avons besoin que de les mentionner (voy. *De Nice à Monaco*, t. XXI, 1853). C'est à ce point que cesse, dans le panorama de Courmette, la ligne de la mer : le massif de montagnes qui descend des Alpes maritimes et qui forme la nouvelle frontière de France, domine l'horizon, et l'on voit les cimes s'élever graduellement jusqu'au niveau des neiges du col de Tende.

Là commence la ligne des Alpes, avec ses cimes dentelées et ses pics, qui conservent, même dans les chaleurs de l'été, la livrée de l'hiver éternel. C'est avec admiration que, du haut de Courmette, le spectateur contemple ces sublimes colosses qui, de proche en proche, et en se donnant pour ainsi dire la main, vont rejoindre leurs frères et rivaux de l'Helvétie. Leur chaîne se poursuit jusqu'à ce que la chaîne secondaire du Cheiron, placée à quelques lieues au nord de Courmette et s'élevant à trois ou quatre cents mètres plus haut, vienne s'interposer et former un retour qui arrête la vue. Au lieu des grandes Alpes, on n'aperçoit plus dès lors que les basses Alpes, avec leurs crêtes alongées et dénudées, allant rejoindre la cime escarpée de Coudon, par laquelle nous avons commencé cette rapide revue. Il faudrait pour la compléter, après avoir décrit, comme nous l'avons fait, la ligne du littoral, décrire aussi la région intermédiaire : la blanche ville de Grasse assise sur la pente des montagnes, avec ses terrasses chargées de jasmins, de rosiers, d'orangers, de palmiers; Mougins, Biot, Villeneuve, Cagnes, Saint-Paul, Vence, Saint-Jeannet, blanches bourgades placées au sommet des collines comme au temps des invasions barbaresques; cette futaie incomparable d'oliviers couvrant toute la contrée de l'Esterel jusqu'à Nice, et dont le revenu s'élève à une vingtaine de millions; la gorge profonde du Loup, coupée à pic sur les flancs de Courmette et envoyant jusque dans la montagne le bruit plaintif de ses eaux; surtout faudrait-il pouvoir donner idée de l'éclat et de la limpidité de cette lumière du Midi dont le soleil, réfléchi dans le miroir à mille facettes de la Méditerranée, double encore l'intensité; bleuie par sa reflexion sur les eaux et rejaillissant de bas en haut, elle communique aux objets une sorte de diaphanéité qui ajoute à l'effet général des lignes un caractère étrange : c'est grandiose comme l'Oberland, et c'est éthéré comme l'Orient.

HYPÉRIDE,

ORATEUR ATHÉNIEN.

Dans la lutte malheureuse que soutint la Grèce pour défendre son indépendance menacée par l'ambition macédonienne, Hypéride fut au second rang ce qu'était Démosthène au premier. Par une injustice ordinaire, sa gloire s'est absorbée dans celle du grand orateur. Orateur éminent lui-même, grand citoyen, son nom survivait à peine, attaché à des débris épars, souvent informes, lorsque des découvertes inespérées sont venues permettre de rendre à son talent une justice tardive.

Disciple de Platon, auditeur d'Isocrate, il apparut sur la scène politique dix ans après Démosthène (341 av. J.-C.). Ardent ennemi de la Macédoine, il prit part, sous les ordres de Phocion, à l'expédition qui dégagea Byzance, assiégée par Philippe. La même année, lorsque ce prince menaçait l'Eubée et endormait Athènes par des négociations, il monta à la tribune pour proposer la formation d'une flotte de quarante galères; lui-même en équipa deux à ses frais. On le voit encore se chargeant de négocier une alliance entre le parti national et les émissaires de la Perse. Il resta pur de l'or des barbares. Son nom ne figurait pas dans les pièces trouvées à Sardes par Alexandre, et qui mentionnaient les sommes reçues par Démosthène. La probité d'Hypéride ne fut jamais attaquée dans une cité où le premier venu pouvait, la loi de Solon en main, interdire la tribune à tous ceux dont la vie, même privée, ne méritait pas l'estime publique. C'est un grand témoignage, en ce temps de haines violentes. Homme incorruptible, ce n'était pourtant ni un Phocion, ni un Lycurgue; il ne se montra ennemi ni des plaisirs, ni de la bonne chère. « Il enrichira les marchands de poisson », dit malicieusement un poëte comique. Ce fut un homme du monde incapable d'une bassesse, trop peu soucieux d'austérité. Avocat plein d'habileté, il se faisait payer à haut prix ses plaidoyers, et c'était à lui que s'adressait la fameuse Phryné citée devant l'aréopage. Il la fit absoudre en la montrant aux juges telle qu'elle se montra elle-même aux Athéniens le jour de la fête de Neptune, et laissa au souvenir d'Apelle cet idéal qu'il réalisa dans la Vénus sortant de l'onde (Anadyomène). Il remporta devant le même tribunal un autre triomphe d'avocat, dans une cause qui intéressait du moins l'honneur national. A l'exclusion du traître Eschine, il avait été choisi par les juges comme digne de soutenir les prétentions d'Athènes à l'intendance du temple de Délos.

Son rôle grandit avec les événements. Après la défaite de Chéronée (338 av. J.-C.), au milieu de la stupeur générale, Démosthène anéanti ne trouvait de voix que pour prononcer l'éloge des morts; Hypéride prit toutes les mesures nécessaires au salut de la ville. « Que les esclaves soient libres, les étrangers Athéniens, les citoyens déclarés infâmes réhabilités. » Telles étaient les dernières paroles d'un décret qui donna des défenseurs à la république et la sauva. Aristogiton, un misérable flétri du nom de *Chien du peuple*, y vit une violation des lois. De l'apologie d'Hypéride ne subsiste qu'une grande pensée sauvée par l'admiration des anciens. Pourquoi a-t-il violé les lois? lui demande-t-on. « C'est, répondit-il, que les armes des Macédoniens m'éblouissaient. Ce décret, ce n'est pas moi qui l'ai porté, c'est la bataille de Chéronée. »

Les honnêtes citoyens n'avaient pas seulement à lutter contre Philippe, mais à poursuivre dans Athènes les traîtres vendus publiquement à Philippe. « Ces mercenaires de la Macédoine, tous les Athéniens les connaissent, dit plus tard Hypéride; les enfants qui sortent de l'école les connaissent; tout le monde sait quels sont les orateurs vendus à la Ma-

cédoine, et ceux qui donnent l'hospitalité aux émissaires des Macédoniens, qui les logent chez eux, qui vont à leur rencontre sur les chemins. » La même plainte, dans la bouche de Démosthène, prend un autre caractère d'amertume; il y a la différence du talent au génie : « Philippe eut un grand avantage, Athéniens : chez les Grecs, non chez quelques-uns, mais chez tous indistinctement, il se produisit une telle moisson de traîtres, d'hommes vendus et haïs des dieux, que jamais on ne se souvient d'en avoir tant vu. Philippe prend ces hommes pour auxiliaires, pour complices; et, grâce à eux, les cités grecques, divisées déjà, tombent dans un état pire encore. Il trompe ceux-ci, achète ceux-là, sème partout et sous toutes les formes la corruption, divise les peuples en une foule de partis, quand ils n'auraient tous qu'un seul et même intérêt : l'empêcher de devenir grand. » La peinture de telles misères morales nous fait doublement admirer la vertu agissante des Démosthène et des Hypéride, qui, au lieu de se renfermer dans le patriotisme chagrin et découragé d'un Phocion, osèrent opposer au mal toujours croissant leur infatigable vigilance. Hypéride accusa Démade, Philocrate, les plus impudents de tous les traîtres, et d'autres sans doute; mais il put se vanter de n'avoir accusé jamais que des ennemis politiques, bien différent de ses rivaux, qui couvraient leurs haines privées d'un faux zèle pour le bien public.

Après l'avénement d'Alexandre, les orateurs patriotes, réclamés par le vainqueur de Chéronée, Hypéride comme les autres, ne purent échapper que grâce à l'intervention payée du vil Démade. Pendant ce règne de douze années, époque d'inaction pour Athènes, Hypéride accepta la triste mission d'accuser Démosthène comme coupable d'avoir reçu l'or étranger. Le grand orateur partit pour l'exil. Le procès intenté aux enfants de Lycurgue fut moins affligeant pour le parti national. Lycurgue, à la fois orateur, soldat, financier unique dans l'antiquité, récompensé par des honneurs extraordinaires pour son zèle et son intégrité, s'était fait porter mourant au sénat afin d'y rendre ses comptes; après sa mort, ses ennemis jetaient ses enfants en prison, leur disputaient l'héritage paternel comme fruit des rapines et de la concussion. Hypéride fut leur avocat, et Démosthène, du fond de son exil, fit rougir le peuple de son ingratitude. Du plaidoyer d'Hypéride, nous n'avons que quelques lignes; elles méritaient d'échapper à l'oubli : « Que diront ceux qui passeront près du tombeau de Lycurgue? Lycurgue, diront-ils, a vécu en homme de bien. Chargé de l'administration des finances, il a créé des ressources nouvelles à Athènes; il a construit des vaisseaux, le théâtre, l'Odéon, des gymnases; il a creusé des ports. Et cet homme, la ville l'a déclaré infâme, elle a jeté ses enfants dans les fers. » Lycurgue était l'ami politique d'Hypéride; mais, dans la vie privée, ils s'étaient rencontrés pour se combattre. Les deux plaidoyers retrouvés, après deux mille ans, aux environs de Thèbes, dans la poussière d'un sarcophage gréco-égyptien, ont été composés pour des citoyens accusés par Lycurgue. On y a reconnu ces qualités aimables plutôt qu'énergiques admirées des critiques anciens : grâce exquise, plaisanterie délicate, traits malins frappant au but, et surtout cette fleur de l'atticisme « si difficile à définir et à imiter, et qui était le bon goût de l'antiquité. » Au témoignage de tous, la qualité dominante d'Hypéride était l'esprit, dans le sens français du mot. Ces dons, joints à une âme élevée, peuvent faire un grand avocat; ils ne firent pas un orateur politique de premier ordre. Jeté par la fortune au milieu des orages de la démocratie aux abois, cet homme du monde, ce railleur de bon ton, sut exposer sa vie avec héroïsme, mais ne put atteindre à l'éloquence ardente et passionnée de Démosthène. Des reparties ingénieuses, des traits d'un bonheur piquant, des mots, voilà surtout ce qui nous a été conservé, ce qui a frappé les anciens dans ses harangues publiques.

L'exil de Démosthène le laissa seul, à Athènes, de tous les orateurs patriotes. Lorsque, après la mort d'Alexandre, la Grèce se souleva contre Antipater, dans cette lutte d'un an (323-322) qui a pris le nom de guerre lamiaque, et qui fut, depuis les guerres médiques, le mouvement national le plus unanime, Hypéride fut sans doute le conseiller d'Athènes, comme Léosthène en fut le général. A défaut de documents précis, tout autorise cette conjecture. Il avait préparé une armée à la confédération en conseillant d'entretenir les mercenaires licenciés par l'ordre d'Alexandre; il s'était compromis par une joie presque criminelle à la mort du Macédonien. Le jour où il s'agit de former la ligue, il alla détacher les Rhodiens du parti d'Antipater. Ceux-ci lui objectaient la douceur de ce soldat grossier et rusé : « Je ne veux pas de maître, si bon et si doux qu'il soit », répliquait son patriotisme. A lui, sans doute, il faut rapporter le décret qui fut la déclaration de guerre. Enfin, lorsque, après trois victoires, on pouvait espérer la ruine d'Antipater, il fut chargé de prononcer l'éloge funèbre des trois soldats tués devant Lamia.

Ce discours vanté de toute l'antiquité comme son chef-d'œuvre, et que l'on pouvait croire perdu sans retour, a été retrouvé il y a trois ans, et reconquis ligne à ligne sur le papyrus qui en gardait les caractères à demi détruits. Éloquent bulletin de victoire où sont vivement racontés les incidents de la lutte, il est l'éloge de la ville, des soldats, du général « qui s'est donné à Athènes, et qui a donné Athènes à la Grèce pour sauver l'indépendance. » C'était une innovation heureuse d'introduire un éloge individuel, des faits précis, dans un genre de discours jusqu'alors consacré indistinctement à toutes les victimes d'une glorieuse journée. « La patrie seule était grande dans le sacrifice de ses enfants; c'était son triomphe que l'on célébrait à leurs funérailles. C'était le génie d'Athènes qui remplissait l'éloge de ces héros anonymes que l'orateur enveloppait dans une commune gloire. » Ainsi parlait M. Villemain dans les pages éloquentes où il jugeait l'oraison funèbre chez les Grecs. Belle et noble idée, sans doute, dans sa jalousie démocratique, mais qui frappait ce genre de stérilité en le condamnant à la monotonie du lieu commun. Hypéride fit mieux encore, il introduisit dans son œuvre « les idées d'un éternel avenir, les promesses religieuses » que l'illustre maître regrettait à bon droit pour cette éloquence jusqu'alors « patriotique, mais humaine et terrestre. » Dans les consolations rassurantes qu'il adresse à la douleur des amis et des parents, le disciple de Platon ne semble-t-il pas nous révéler aussi le secret de son propre dévouement? « C'est un sacrilége de dire qu'ils sont morts, ceux qui ont quitté la vie pour une belle cause : il faut dire qu'ils ont passé à une vie meilleure. En effet, s'il est pour l'homme un lieu de rémunération, la mort est pour eux le commencement de grands biens. Comment ne pas les juger bienheureux ! Comment croire qu'ils ont perdu la vie, au lieu de renaître à une existence plus belle ! Leur première naissance en avait fait de misérables enfants; aujourd'hui, ce sont de vrais hommes. Dans leur première vie, c'est à force de temps et de périls qu'ils ont dû faire leurs preuves; dans l'autre, ils arrivent déjà connus et célébrés. »

Ce fut le dernier discours d'Hypéride; un avenir de désolation approchait. La victoire de Cranon livra Athènes à la discrétion d'Antipater. Hypéride s'enfuit à Égine, où il rencontra Démosthène, et là, ces deux grands citoyens divisés un instant se réconcilièrent avant de mourir pour la même cause. Archias, le « traqueur d'exilés », était à leur poursuite. On sait que Démosthène réussit à s'empoisonner; Hypéride fut pris et conduit devant Antipater, qui,

avant de le livrer à la mort, lui fit trancher la langue.

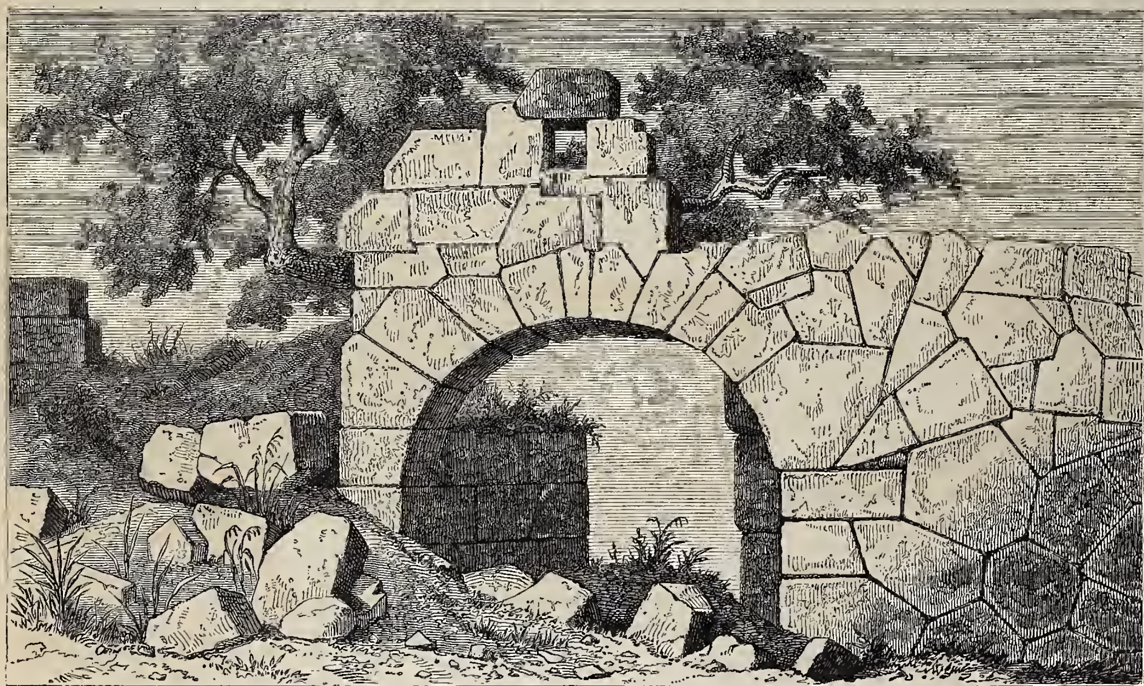
Peu de temps après, les Athéniens élevèrent à Démosthène une statue portant cette inscription : « Si ta puissance, ô Démosthène ! eût égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'eût commandé aux Grecs. » Ils ne firent rien pour Hypéride. Même après la mort, le grand orateur fit oublier son émule.

ARCHÉOLOGIE GRECQUE.

Bien que la Grèce attire depuis longtemps les savants et les artistes, on ne saurait croire combien de parties de cette terre, partout couverte des débris de l'antiquité, sont encore inexplorées. C'est l'honneur de notre École française d'Athènes d'augmenter chaque jour sur ce point l'étendue de nos connaissances. Les deux gravures que nous donnons ici sont tirées d'un ouvrage récent de M. L. Heuzey, ancien membre de cette École. L'auteur décrit deux régions restées jusqu'ici à peu près inconnues, et cependant riches aussi en ruines, en faits nouveaux et curieux, en détails intéressants pour l'histoire de l'art. Nos lecteurs en jugeront par les exemples qui suivent.

I. — LA VOUTE CHEZ LES GRECS.

Une opinion généralement répandue veut que la voûte, employée dès les premiers âges par les Romains et par les Étrusques, n'ait été connue en Grèce que fort tard, et seulement vers le temps de la domination macédonienne.



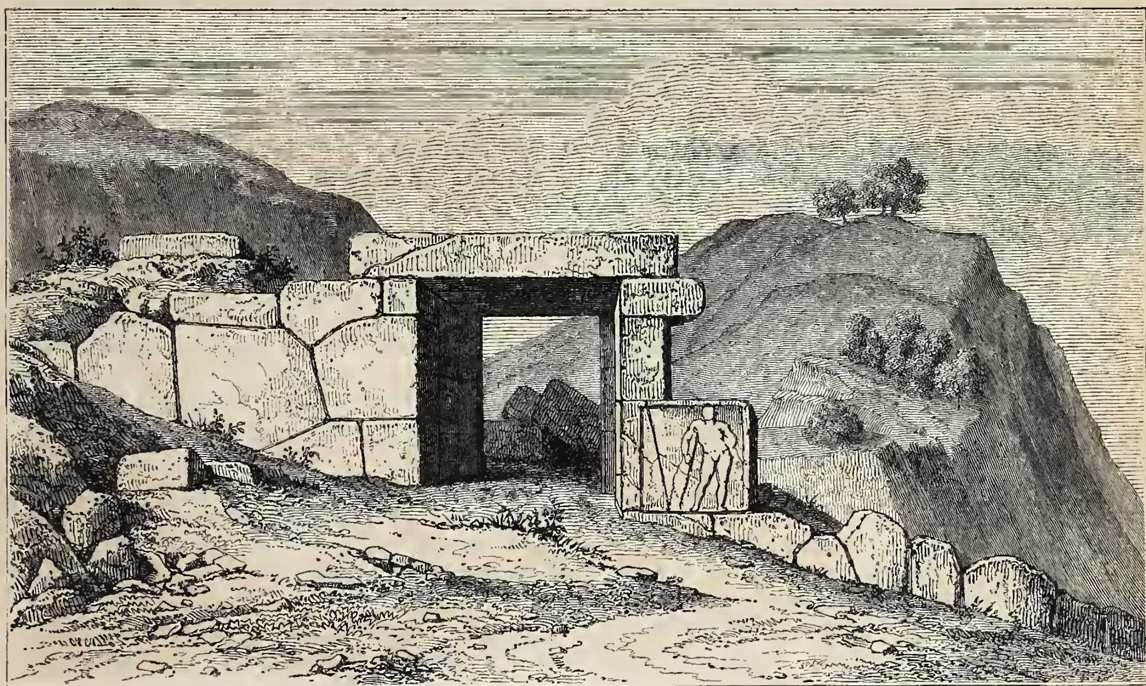
Porte d'arsenal à Œniades en Acarnanie. — Dessin de Freeman, d'après M. Heuzey.

Les faits nouveaux recueillis par M. Heuzey nous apprennent ce qu'il faut accepter de cette opinion. Voici, en effet, une voûte grecque qui présente des caractères d'antiquité incontestables, puisqu'elle est pratiquée dans un mur cyclopéen, « percée en plein appareil polygonal, au « milieu de l'enchevêtrement le plus bizarre et le plus « compliqué des blocs irréguliers. » C'est la porte d'un arsenal fortifié, à Œniades, cité acarnanienne dont la vaste enceinte, à peine ruinée, se dresse encore près des bouches de l'Achéloüs. Remarquez dans cette construction primitive la rudesse, la gaucherie de l'exécution et, tout ensemble, la merveilleuse solidité de l'assemblage. « Il y » a, dit l'auteur, dans un art à la fois si habile et si gros- » sier, je ne sais quelle puissance de contraste qui étonne » les yeux. Les ouvrages d'un style primitif ont ce privi- » lége, de nous faire mieux sentir le prix de l'invention » et la difficulté du travail ; leur beauté est surtout dans » la surprise qu'ils nous causent. On peut affirmer que » cette porte d'Œniades serait moins admirable si elle » était plus régulière. Elle reste ainsi en parfaite harmonie » avec les antiques murailles qui l'avoisinent. Telle qu'elle » est, c'est un chef-d'œuvre d'aplomb, d'adresse et de » rusticité. » Cet exemple curieux est loin d'être unique en Acarnanie. M. Heuzey, qui décrit, dans cette région, plus de quarante villes ou forteresses helléniques, y retrouve presque partout le cintre et la voûte ; il en signale même l'emploi en Épire et jusqu'en Macédoine. Des faits positifs permettent donc aujourd'hui de tracer comme l'histoire de cette forme d'architecture et d'en suivre la transmission en Grèce. Les Acarnaniens paraissent l'avoir empruntée de bonne heure à l'Italie, dont ils n'étaient séparés que par la mer Ionienne. Les populations à demi civilisées de la Grèce occidentale et septentrionale accueillirent les premières et conservèrent un art longtemps inconnu aux autres Grecs, ou, tout au moins, négligé par eux. C'est chez elles assurément, c'est en Acarnanie, en Épire, en Macédoine, que les architectes de l'époque macédonienne vinrent plus tard en chercher le secret, et non, comme on l'a prétendu, dans les écrits et dans les calculs du philosophe Démocrite.

II. — L'HERCULE DE LYSIPPE.

Le second dessin, tiré du même ouvrage, représente la porte d'une forteresse qui faisait partie des défenses d'Alyzia, autre ville de l'Acarnanie, riche et commerçante, sur

la mer Ionienne. Ici nous avons des lignes droites, un linteau horizontal, selon la véritable tradition hellénique. Tout l'intérêt de ces ruines est dans le bas-relief d'Hercule taillé à vif dans la muraille, à l'angle même de la porte. « Ce n'est pas sans intention qu'on a sculpté, à » l'entrée de la citadelle, l'image de ce dieu. Hercule est, » à cette place, le dieu gardien des portes, le dieu de la » force, qui rend les ais solides et les verroux inébran- » lables, qui fait tenir les gonds contre le choc du bélier. » Appuyé sur sa massue, il fait là pour les Alyzéens une » éternelle faction. Les Byzantins, par une idée analogue, » ont peint à l'entrée de leurs églises l'archange Michel » en sentinelle. » Mais observez de plus près cette esquisse tracée légèrement sur la pierre : n'y reconnaissez-vous pas un type célèbre de la sculpture antique, l'Hercule au repos, l'Hercule vainqueur du dragon des Hespérides? Tête petite, larges épaules, cou de taureau, poitrine épaisse, un athlète divinisé plutôt qu'un dieu. Le corps se repose et s'appuie sur la massue; l'un des bras, détendu, pend le long de l'arme redoutable aux monstres, tandis que l'autre, ramené derrière le dos, découvre la hanche qui se courbe par une flexion puissante. Telle est bien l'image que nous ont transmise les sculpteurs de l'ère impériale dans vingt statues, dont la plus fameuse est l'Hercule Farnèse, œuvre de Glaucon. Le bas-relief d'Alyzia, sculpté sur une muraille hellénique et certainement antérieur à l'époque romaine, prend alors une grande importance pour l'histoire de l'art. Cette antique copie prouve (ce qu'on n'avait fait encore que soupçonner) que toutes les représentations connues d'Hercule au repos sont bien



Porte d'une forteresse d'Alyzia en Acarnanie. — Dessin de Freeman, d'après M. Heuzey.

les imitations d'un chef-d'œuvre grec plus ancien. On attribuait le premier modèle au célèbre Lysippe; le bas-relief d'Alyzia convertit cette supposition en certitude. Nous voyons, en effet, dans Strabon, que Lysippe avait travaillé pour les Alyzéens; il avait sculpté, à leur demande, une série de statues représentant les *Douze travaux d'Hercule*, chef-d'œuvre qui fut de bonne heure emporté à Rome. Dans le nombre se trouvait nécessairement un Hercule vainqueur du dragon des Hespérides, qui devint, il paraît, l'objet d'une admiration particulière. Les Alyzéens, les premiers, se plaisaient à reproduire jusque sur leurs portes et sur leurs murailles leur chef-d'œuvre national, longtemps avant que les sculpteurs de l'époque romaine n'eussent multiplié et popularisé par leurs copies cette magnifique étude de la force dans le calme, cette noble représentation de la victoire par le repos qui la suit et qui la couronne. (¹)

(¹) *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leur populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire; par M. L. Heuzey. Didot, 1860.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 218, 230, 234, 242.

A cette époque, on nous dit qu'il allait arriver d'Ensiedlen un maître, homme fort instruit, zélé, mais un peu bizarre. Je mis un siége dans un coin de la classe, non loin de la chaire du professeur, et je me dis : « Là tu mourras ou tu apprendras. » C'était à l'école du *Frauen Munster;* elle avait été nouvellement réparée. Le maître dit en entrant : « Voici une belle école, mais les écoliers ne me semblent pas fort habiles; c'est ce que nous allons voir; çà, que l'on s'applique ! » Pour moi, eût-il dû m'en coûter la vie, je n'aurais pu en ce moment réciter la première déclinaison, et cependant je savais alors tout Donat par cœur. Plus d'une fois ce maître m'a fait mouiller ma chemise de sueur, sans pourtant me donner un coup; si bien que j'en fus guéri de mes rhumatismes. Il nous lisait aussi les saintes Écritures, et à ces heures-là venaient beaucoup de personnes qui n'appartenaient pas à l'école. Quelque dur qu'il fût avec moi, il m'emmenait souvent chez lui et me donnait à manger; il aimait beaucoup à m'en-

tendre raconter ce que j'avais souffert en Allemagne, et j'en avais encore la mémoire toute fraîche. . . . .

. . . . . J'étais devenu trop grand pour pouvoir aller dans les rues mendier en chantant. Je tombai donc dans une extrême misère. Je demeurais chez une vieille femme; Dieu sait combien j'y ai souffert de la faim ! Lorsque je n'avais rien à manger, je priais la vieille de me donner un peu de sel, que je mettais dans de l'eau bouillante, et je la buvais pour apaiser ma faim. Mon loyer me coûtait un batz par semaine. J'allais quelquefois faire des courses pour les bourgeois. On me donnait un batz par lieue, et ainsi je payais mon logement. J'aidais aussi à porter du bois, à faire d'autres ouvrages; on me donnait à manger, et j'étais bien content. J'étais aussi *custos,* et chaque écolier était tenu de me donner un liard par an à la Notre-Dame; il pouvait y en avoir soixante.

Cette vie misérable dura jusqu'au moment où j'entrai chez maître Henrich Werdmuller pour instruire ses deux fils. Là je me mis à étudier sérieusement. Je voulais apprendre à la fois le latin, le grec et l'hébreu. Je me privais de sommeil, et, pour ne pas dormir, je me mettais de l'eau dans la bouche, ou du sable qui criait entre mes dents. J'étudiai seul Lucien et Homère. Pour l'hébreu, j'eus quelques leçons de Bibliandrum, qui avait rédigé une Grammaire hébraïque; comme il était pensionnaire de Myconius, j'allais chez lui de grand matin, et je copiais sa Grammaire pendant son sommeil; mais il ne l'a jamais su.

Cette même année, Darmion Irmi, de Bâle, écrivit à Pellican, à Zurich, qu'il partait pour Venise, et qu'il en rapporterait des Bibles en hébreu, au plus bas prix. Pellican lui en demanda douze; elles revenaient à une couronne chacune. Il me restait une couronne de mon héritage paternel, que j'avais reçu peu de temps avant; j'achetai une Bible et je commençai à l'étudier. Bientôt plusieurs prêtres me prièrent de leur enseigner l'hébreu; parmi ceux-ci se trouvait un vieillard de quatre-vingts ans.

Il vint alors à Zurich un jeune homme de Lucerne, Rodolphe Collin, adroit et instruit, cordier de son état, et qui m'emmena à Constance. Quand il y fut une fois installé, et qu'il eut obtenu la maîtrise, je le priai de m'apprendre son métier. Il me répondit qu'il n'avait pas de chanvre. J'avais quelque argent de la succession de ma mère : je lui achetai un quintal de chanvre, et j'appris de mon mieux. Mais j'avais toujours l'amour de l'étude, et quand le maître croyait que je dormais, je prenais en secret ses versions d'Homère. Au travail, je portais toujours mon Homère avec moi, et je l'étudiais tout en faisant mes cordes. Il s'en aperçut, et me dit : Platter, *pluribus intentus minor est ad singula sensus;* étudie ou travaille. Un jour, à souper, il me demanda le premier vers de Pindare :

—Ariston men to udôr,

répondis-je.

— Eh bien, dit-il en riant, suivons Pindare, et, puisque nous n'avons pas de vin, buvons de l'eau.

Je partis de là pour aller à Bâle. J'entrai chez Hans Stæhelin, surnommé le *Cordier rouge,* et qui avait la réputation d'être le maître le plus grossier qui fût sur les bords du Rhin. Il la justifia en effet dès le premier jour. Comme je n'étais pas encore fort habile, il me dit en jurant :

— Va retrouver le maître qui t'a appris à travailler ainsi, et arrache-lui les yeux : tu ne sais rien, tu n'es bon à rien.

Je n'osais lui dire que j'avais déjà cordé un quintal de chanvre; mais je le priai instamment de me garder, m'offrant à tenir les écritures de sa maison, ce que personne chez lui ne savait faire. Il y consentit. Il me donnait un batz par semaine, et j'en achetai de la chandelle pour travailler la nuit.

Je connaissais à Bâle l'imprimeur Cratander, homme savant et pieux; il me fit présent d'un Plaute imprimé par lui, in-8°, mais non relié. Je prenais les feuilles les unes après les autres; je les attachais à une fourchette fichée dans le chanvre que je cordais, en sorte que je pouvais lire, soit en avançant, soit en reculant, et quand le maître arrivait, je les couvrais vite de chanvre. Je me liai avec plusieurs étudiants, qui voulaient que je prisse le doctorat, et qui m'offraient de me présenter à Érasme, afin qu'il me recommandât à l'évêque. Tous deux vinrent, en effet, me trouver un jour sur la place Saint-Pierre, où j'aidais à faire une grosse corde; mais leurs instances furent inutiles, car j'étais résolu à bien apprendre mon état.

Peu de temps après, je me liai avec le docteur Oporinus, qui me pria de lui enseigner l'hébreu. Je m'excusai sur mon peu de savoir et sur le manque de temps; mais il insista tellement, que mon maître me permit de m'absenter chaque jour de cinq à six heures du soir. Alors Oporinus afficha, à la porte de l'église de Saint-Léonard, où lui-même tenait l'école, qu'il y aurait une leçon sur les éléments de la langue hébraïque. En y arrivant à l'heure dite, et le croyant trouver seul, car je n'avais pas lu cet avis, je me trouvai en présence de dix-huit compagnons, tous fort instruits. A cette vue je voulus me sauver, mais Oporinus me retint et me rassura un peu. J'étais tout honteux de mon tablier de cordier; mais enfin, je me laissai persuader, et je commençai à lire la Grammaire du docteur Muster, qui n'était pas encore connue à Bâle : je leur lus aussi de mon mieux le prophète Jonas.

Cette même année arriva dans la ville un gentilhomme français, envoyé par la reine de Navarre pour apprendre l'hébreu. Il était richement vêtu, coiffé d'une toque dorée, et suivi d'un valet qui portait son manteau et son épée. Il entra dans l'école, et comme j'étais assis dans un coin, derrière le poêle, laissant les étudiants se ranger autour de la table, il demanda en latin :

— Où est donc le professeur?

Oporinus me montra de la main : l'étranger me regarda d'un air très-étonné, pensant sans peine qu'un homme instruit aurait dû être mieux habillé que je ne l'étais. Après la leçon, il sortit avec moi, me prit la main, et me demanda comment il se faisait que je fusse si mal. *Mea res ad restim rediit*, répondis-je. Il me dit alors que si je voulais aller en France, sa reine me recevrait comme un dieu; mais je refusai. Il suivit assidûment mes leçons jusqu'à son départ. Neuf ans plus tard, et, quand il me vit auprès des Augustins, il me cria de loin :

— *O salve, domine Plattere !*

Je lui demandai où il avait passé tout ce temps; il avait parcouru la Crète, l'Asie et l'Arabie, étudiant auprès des plus savants rabbins, et il parlait l'hébreu comme sa langue maternelle : il se réjouissait fort de retourner chez lui, et sa mise était toujours fort riche.

Un peu plus tard, je revins à Zurich, et j'y étudiai quelque temps sous Myconius. Ce fut alors que sa femme et lui me conseillèrent d'épouser la jeune Anny, qui les servait, disant qu'ils nous feraient leurs héritiers; et le père Myconius nous maria. Nous partîmes ensuite pour Dubendorf, et nous célébrâmes notre noce chez le beau-frère de Myconius. Cela se fit avec une telle pompe que les gens de la table voisine ne s'en doutèrent même pas. Deux jours après, je me rendis dans le Valais pour dire à mes parents que je m'étais marié; ils en furent très-mé-

contents, car ils avaient toujours espéré que je serais prêtre. Alors me vint l'idée de m'y établir, d'y ouvrir une école, et de continuer en même temps mon métier de cordier.....

A Visp, je montai mon atelier de cordier, et j'ouvris une école : en hiver, j'avais jusqu'à trente élèves ; leurs parents nous donnaient tout ce dont nous avions besoin : des œufs, du lait, des légumes, de la viande, et nous vivions dans l'abondance.

La fin à une autre livraison.

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd en ce monde. LÉVIS

L'HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE.

Notre siècle, qui, entre autres mérites, aura aux yeux de l'histoire celui d'avoir accompli dans le domaine de la nature tant de brillantes découvertes, s'est beaucoup plus appliqué jusqu'ici à l'histoire naturelle particulière qu'à l'histoire naturelle générale. Celle-ci n'est pas, comme on pourrait être porté à le penser, la totalité des histoires naturelles particulières rapprochées les unes des autres comme dans une sorte d'encyclopédie ; elle peut être définie : La réunion des lois générales qui régissent toutes ces sciences partielles. Elle est à leur égard ce qu'est la mécanique céleste relativement à l'exposé descriptif de la forme, de la position et des mouvements de chaque planète en particulier. On pourrait avoir rassemblé dans son esprit l'énorme quantité de faits particuliers que nous révèle l'observation attentive de la nature dans les règnes organique et inorganique sans posséder autre chose que des notions éparses et désordonnées, si l'histoire naturelle générale ne venait couronner le tout et lui donner à la fois l'ordre et la cohésion. C'est assez indiquer la haute valeur et la nécessité de cette science, qui n'est en définitive autre chose que la philosophie de la nature.

Les voies qui y conduisent ont été ouvertes ou plutôt indiquées par Buffon, et depuis cet illustre naturaliste, les plus grands esprits qui se soient occupés du même sujet y ont tous apporté, dans une direction ou dans une autre, le tribut de leurs lumières ; mais nul n'a osé tenter une coordination générale et systématique, la matière leur ayant sans doute semblé et trop vaste et jusqu'à eux trop peu explorée. Peu à peu, cependant, par l'accumulation des travaux particuliers, le jour s'est fait, et dès aujourd'hui on peut sans témérité contempler et même entreprendre d'esquisser l'ensemble du tableau. C'est à quoi s'applique en ce moment un de nos savants les plus actifs et les plus distingués, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire ; et nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée précise de ce qu'on doit entendre par histoire naturelle générale, que de présenter à nos lecteurs un aperçu du travail que se propose l'auteur.

Ce travail doit se diviser en six parties, non compris une Introduction historique déjà publiée.

La première traite principalement de la méthode à employer dans l'étude de la nature. Notre siècle présente sur ce point trois écoles principales : celle de Cuvier, celle de Schelling, celle de Geoffroy Saint-Hilaire ; la première qui prétend limiter la science à l'exposé descriptif des faits ; la seconde la faisant consister, au contraire, dans un raisonnement spéculatif posé sur des principes abstraits, indépendamment de toute observation ; la troisième s'appliquant en premier lieu à l'observation des faits comme la première, mais en second lieu recherchant à l'aide du raisonnement, comme la seconde, et avec l'appui des faits, les lois générales qui régissent le détail. C'est à proprement dire cette dernière qui mérite de porter le nom d'école française, étant complétement dans le génie de notre nation, comme la seconde dans le génie allemand et la première dans le génie anglais. Le nom de Geoffroy Saint-Hilaire y est naturellement attaché, et l'ouvrage dont il s'agit ici lui est voué par sa méthode et ses tendances, aussi bien que par cette belle épigraphe consacrée par le fils à la mémoire du père : — « Même étant fait par moi, cet ouvrage est le tien. »

La seconde partie comprend les notions générales sur la vie considérée soit dans l'individu, soit dans l'ordre de succession par l'espèce. Là se présente une des questions les plus générales et les plus importantes que soulève l'étude approfondie de la nature. L'espèce, c'est-à-dire la suite des individus issus des mêmes parents, est-elle constante ou, au contraire, variable selon les temps et les circonstances? L'observation des êtres monstrueux, des métis, des races modifiées par la domesticité, des espèces à génération alternante, forme les prolégomènes de cette grande question, que les considérations philosophiques les plus élevées peuvent seules résoudre.

La troisième partie traite des faits et des lois relatives aux êtres organisés considérés en eux-mêmes et dans leurs éléments ; c'est-à-dire de la classification, des analogies, de l'unité de composition, de la concordance de l'embryologie et de l'anatomie comparée, des rapports entre les organes et les fonctions auxquelles ils sont destinés.

La quatrième est consacrée aux instincts, aux mœurs, et, pour parler plus généralement, aux manifestations vitales extérieures des êtres organisés. Elle passe donc en revue, pour en déduire des lois générales, les diverses habitudes relatives à la conservation soit de l'individu, soit de l'espèce : la nourriture, l'habitat, les migrations, les déplacements, les associations temporaires ou permanentes de diverses sortes.

La cinquième partie, continuant à s'élever dans l'ordre des généralités, a pour objet la distribution actuelle ainsi que les distributions antérieures des animaux et des végétaux à la surface des continents et des îles, dans les océans, les mers intérieures, les fleuves, etc. Les débris fossiles, éléments d'une science si vaste et si sublime, trouvent ici leur place par la comparaison à établir entre les diverses populations qui ont occupé le globe terrestre aux différentes époques de son existence.

Enfin la dernière partie conclut l'ensemble en donnant les preuves et les raisons de la convergence de la science tout entière vers l'unité, non pas l'unité confuse à la manière des panthéistes allemands, mais l'unité véritable, c'est-à-dire l'unité par la variété, loi suprême établie par la providence pour la richesse et l'ordre de l'univers.

Malheureusement, le monument dont nous venons d'indiquer les lignes principales, loin d'être encore terminé, n'est arrivé jusqu'ici qu'à la seconde partie. Déjà, dans l'une de nos précédentes livraisons, nous lui avons fait un emprunt intéressant au sujet de la disparité des formes dans les deux sexes (voy. p. 67, 145) ; nous espérons que la suite nous en fournira d'autres du même prix.

L'HOMME IDÉAL.

Chacun de nous porte en lui-même un homme idéal qu'il s'efforce d'imiter. Comme les acteurs, quand ils jouent un personnage, se le représentent en idée, règlent sur cette vue leur voix, leurs gestes, leurs mouvements, entrent dans ses sentiments et pour ainsi dire dans son âme, ainsi nous tous, sur la scène du monde, quel que soit notre rôle, rois

ou vulgaire, héros ou figurants, nous jouons un personnage, qui est l'homme, et nous ne le jouons pas sans l'avoir conçu intérieurement comme un modèle qu'il nous reste à copier. Le modèle est différent pour les différents individus : selon que l'on est plus ou moins bien né, on l'imagine plus ou moins beau ; on l'imagine aussi sous des traits divers, selon les temps, les pays, les emplois ; et ce que l'on prend pour l'idéal n'est souvent que le type imparfait d'un peuple, ou d'une époque, ou d'une profession, l'exagération à la fois de ses qualités et de ses défauts ; mais quelques-uns, favorisés du ciel, ont l'heureux don de concevoir l'homme pur, l'homme vrai, qui n'a pas nos misères. Voilà la vision qui nous obsède. Elle se tient près du savant, près de l'artiste, près de l'homme d'État, dans leurs longues veilles ; le voyageur et le missionnaire la suivent à travers les terres, à travers les mers ; et nous tous, obscurs ouvriers, elle nous tient debout à la tâche, nous menace ou nous encourage ; rayonnante dans une âme sereine, sombre dans une âme troublée, elle est toujours là, et dans les moments où la passion nous emporte, nous la couvrons, nous nous détournons, nous fermons les yeux pour ne pas la voir. Être un homme, nous le voulons, nous le pouvons, nous le sommes rarement ; mais quand nous le sommes, il y a là un effort qui rachète bien des faiblesses, et un tel contentement que la vie avec ses tristesses infinies ne paraît pas trop chère à ce prix. Otez donc à l'humanité cette vision qui la soutient, ôtez ce grand fantôme, et elle s'abat. Ils font cela, qu'ils le sachent bien, ceux qui, sous prétexte de science, ramènent l'homme aux organes du corps, son existence à l'existence du corps, et ne lui donnent une âme qu'autant qu'il en faut pour servir le corps. Qu'ils sachent bien, ces esprits positifs, si amis du réel, que cet homme où ils se complaisent n'existe pas, que cet homme est une pure chimère ; que si l'homme réel mange, boit et dort, il rêve aussi, il rêve éveillé, et qu'il poursuit obstinément l'objet de ce rêve depuis l'heure ou sa raison s'éveille jusqu'à la mort, à travers les apparences du monde ; que les sociétés rêvent comme les individus, parce qu'elles sont composées d'êtres qui portent partout leur instinct avec eux ; et qu'enfin il est faux et souverainement injuste d'appeler du nom d'homme un être qui prend ce nom et peut se passer de grandeur. (1)

MARTIN VAN BUTCHELL.

Il était impossible de ne pas s'arrêter devant l'estampe qui représentait ce singulier homme. Comment ne pas lire la légende gravée au-dessous ?

Le premier magistrat
et tous les amis sincères de ce pays
sont informés avec le plus profond respect
qu'il y a quelques années MARTIN VAN BUTCHELL
fut invité à se rendre
(dans la maison de lady Hunloke, place de Strafford)
par son éminent maître JOHN HUNTER, esquire,
lequel l'emmena à Grosvenor-Square,
puis le fit monter dans sa voiture,
et dès qu'il y fut assis
lui dit :

— De quelle maladie vous occupez-vous?

MARTIN. Du mal du roi (les écrouelles).

JOHN HUNTER. Je ne sais pas guérir le mal du roi.

MARTIN. Je sais que vous ne pouvez pas le guérir. Si vous le pouviez, je ne prendrais pas tant de peine pour le pouvoir moi-même. Je veux savoir non ce que vous savez, mais ce que vous ne savez pas.

JOHN HUNTER. C'est fort juste. Ce que nous savons est bien peu de chose à côté de ce que nous ignorons. Mais cherchez d'abord à vous faire une réputation, et tout le monde alors vous tiendra pour un habile homme : si vous ne faites pas parler de vous, toute votre science ne vous servira de rien. Je vous assure qu'il y a parmi nous un grand nombre de médecins qui passent pour d'excellents praticiens et qui, relativement du moins, ne sont pas plus en état de guérir des malades qu'un cheval de brasseur. Visez à devenir le premier médecin d'Angleterre.

L'estampe ne disait rien de plus. C'était assez, du reste, pour donner à croire que ce Martin van Butchell à longue barbe n'était qu'un pauvre diable de charlatan courant le pays sur son poney et débitant sur les places des balivernes pour vendre quelques rouleaux de « vulnéraire suisse. » Il se trouva toutefois, après recherches, que ce soupçon n'était pas tout à fait juste.

Martin van Butchell, d'origine flamande, était né à Londres, le 5 février 1735. Son père était tapissier du roi Georges II. Pour lui, il aimait à s'instruire, et s'adonna aux sciences. Sir Thomas Robinson lui proposa d'accompagner son fils dans un voyage sur le continent ; mais, quelque avantageuse que fût la proposition, Martin van Butchell refusa, pour ce motif que le jeune homme était d'une mauvaise nature et qu'il lui fallait un gouverneur d'un certain âge et d'une autorité qu'il ne se sentait pas. Martin fut ensuite serviteur pendant neuf ans dans la famille de lady Talbot. Il ne cessa point pendant ce temps d'étudier, et il prit à la fin la résolution d'étudier la chirurgie et la médecine chez deux médecins célèbres, les docteurs William et John Hunter. Il devint assez habile pour être autorisé à prendre le titre de chirurgien du roi et de ses armées. On payait fort cher ses consultations : à aucun prix il n'allait voir chez eux les malades qui pouvaient venir chez lui.



Martin van Butchell.

Il se maria deux fois. Quand sa première femme mourut, il l'embauma et la plaça, vêtue comme de son vivant, dans un fauteuil du salon où il recevait ses clients.

Cette première femme avait toujours été vêtue de noir. Martin van Butchell pria sa seconde femme de lui dire quelle couleur elle adopterait. Celle-ci préféra le blanc, et ne porta jamais d'habillements d'une autre couleur. Elle faillit périr en traversant la Tamise en bateau ; mais elle fut sauvée par un des fils de Martin van Butchell (on ne dit pas s'il était aussi le sien ou seulement son beau-fils). Ce jeune homme, qui avait dix-huit ans, la voyant entraînée par le courant, la saisit et parvint à la porter au rivage ; mais, en faisant un effort pour la déposer à terre, il s'y brisa le crâne et mourut.

(1) Ernest Bersot.

LES MARMOTTES.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 406.



Marmotte noire (*Arctomys nigra*). — Marmotte de Pologne (*A. Bobac*). — Marmotte de Québec ou du Canada (*A. empetra*). Dessin de Freeman.

Le philosophe qui nommait les animaux nos *amis inférieurs* disait une chose vraie, une belle et bonne parole. Ce sont des inférieurs qu'il nous faut traiter avec humanité, quelquefois protéger, parfois élever et instruire. En revanche, sous nombre de rapports et d'une infinité de manières, ils nous sont utiles, nous servent, nous amusent, nous défendent, nous aiment enfin (quand nous consentons à nous laisser aimer), et souvent nous instruisent à leur tour. Partout où l'homme peut respirer et vivre sur cette terre, empire désormais trop étroit pour quiconque ne fait qu'en effleurer la superficie, nous trouvons des subordonnés, des êtres animés qu'il est de notre droit, de notre devoir de connaître, d'utiliser, de nous approprier. C'est notre sentence, ou plutôt notre heureux privilége que de conquérir en détail, de soumettre tout ce qui peuple ce domaine si riche, qui ne nous appartient que sous la condition d'un incessant travail et à mesure que nous apprenons à le mieux exploiter.

Au pied des glaces éternelles, dans des lieux presque inaccessibles, où la vie végétale elle-même semble suspendue, l'homme retrouve encore quelques-uns de ces humbles compagnons. Entendez-vous, du haut de ce rocher qui surmonte une petite oasis de verdure, entendez-vous partir un sifflement aigu? La marmotte vous a découvert. Avertie de votre approche, toute une joyeuse compagnie qui s'ébattait là, au soleil, a disparu. Ne cherchez pas la double issue du terrier si habilement creusé par les intelligents rongeurs; elle est trop bien dissimulée sous des débris de rocs, des pierrailles, ou des buissons d'airelles et de rhododendrons. Les deux galeries en forme d'≺ grec coucheé (l'une supérieure large, l'autre inférieure étroite), qui montent et descendent pour se réunir

à la chambre commune, ont de huit à dix mètres de longueur, et si vous tentiez de les explorer, le palais souterrain auquel elles aboutissent s'enfoncerait de plus en plus. Vous ne sauriez lutter avec les petits mineurs; leurs agiles pattes de devant, divisées en quatre doigts munis d'ongles forts et crochus, travaillent mieux et plus rapidement que la bêche, la pioche et le pic. Attendez plutôt : immobile et soigneusement caché, observez; les marmottes reviendront, car leur récolte est préparée. Les gramens les plus fins, les plus doux, coupés par les quatre incisives, recourbées et tranchantes, dont leurs mâchoires sont armées, sèchent étendus au soleil. Ne vous lassez donc pas, et vous verrez tout l'amusant manége des petits rongeurs. Mais ils sont prudents, et, une fois alarmés, ne se rassurent pas tout de suite. D'abord, à l'entrée de la plus large des deux avenues, de celle dont la pente est descendante, pointera le museau, aux poils moitié noirs, moitié blancs, de la doyenne des marmottes. Avant qu'elle se hasarde, son œil perçant a exploré les environs. Plus loin que l'observateur armé de la meilleure lunette d'approche, elle peut voir : méfiez-vous donc, cachez-vous bien. Si rien ne l'inquiète, elle sort bientôt suivie d'une autre, et toute la bande, parfois de quinze à seize, vient déjeuner, puis se jouer, puis faire ses provisions. Les herbes fortifiantes et parfumées, la vesce, l'oseille, le plantain, sont la nourriture favorite de la marmotte. Elle ne dédaigne pas les racines, aime les fruits, et on l'accuse, quoiqu'elle soit dépourvue de dents canines, de manger, quand elle peut, les œufs et jusqu'aux petits des oiseaux. Campée sur ses longs pieds de derrière à cinq divisions, elle porte ses aliments à la bouche, comme l'écureuil, avec les pattes de devant. Le repas terminé, c'est plaisir de voir les jeunes animaux, tandis qu'un des vieux, du haut d'un poste élevé, inspecte les alentours et fait sentinelle, courir, se poursuivre, s'agacer, se culbuter l'un l'autre, les petits balançant en mesure leur tête penchée et leur queue touffue. Puis, assise sur son séant, chaque marmotte fait sa toilette, peigne sa grossière fourrure grise, brune ou souillée, rase sur son dos large et serrée sur sa poitrine; elle nettoie la barbe épaisse qui recouvre sa lèvre fendue, les longs poils jaunâtres de ses joues, et étale voluptueusement son lourd ventre au soleil.

Mais l'astre a passé le zénith, il décline à l'horizon. Il s'agit d'emmagasiner le foin coupé d'avance, et maintenant fané. L'un des rongeurs se couche sur le dos; il élève ses quatre pattes en guise de ridelles, entre lesquelles ses compagnons viennent déposer la récolte qu'ils ont réunie. Une fois chargé de tout le foin qu'il peut contenir, le chariot vivant est traîné, la queue servant de câble de halage, par les autres petits faneurs qui veillent à ce que la voiture ne verse pas; chacun ayant sa part de corvée, est tour à tour tirant ou tiré.

Pline qui, le premier parmi les anciens, parle de la marmotte, dont les Grecs ne paraissent pas avoir eu connaissance, l'appelait « rat des Alpes », *Mus alpinus,* et racontait tout d'abord l'industrieux procédé, sur lequel depuis Gessner, le meilleur historien de ces rongeurs, donna de plus amples détails. Du reste, si l'on ne connaissait leur manége, il serait difficile d'expliquer comment de petits animaux lourds, trapus, qui dorment les deux tiers de l'année, trouvent moyen de rassembler dans leur terrier plus de foin qu'il n'en faut pour la charge d'un homme, autant au moins qu'un cheval en peut manger en une nuit. Ce n'est point une provision de bouche; la marmotte, qui reste engourdie huit mois de l'année, n'en aurait que faire. C'est la tenture, la couverture, la couche enfin où chaque famille (tous les petits dormeurs roulés et serrés les uns contre les autres) passe la froide saison. S'il survient une élévation de température, et que la troupe échappe un moment à sa léthargie, un coup de dent est donné au mobilier d'herbages, et l'on se rendort.

« La marmotte, dit le grand descripteur Buffon, a le nez, les lèvres, la forme de la tête du lièvre, le poil et les ongles du blaireau, les dents du castor, les moustaches du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées, et la couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun plus ou moins foncé. » Il n'est pas surprenant que ce rongeur, rappelant tant d'espèces diverses, trouve difficilement sa place sur l'échelle scientifique des êtres, et que Linné, réunissant dans ses larges divisions marmottes, loirs, lérots, muscardins, campagnols, ondatras, lemmings, gerboises, etc., entre l'écureuil et le castor, ne voie que des rats.

Prise jeune, la marmotte s'apprivoise aisément; c'est un hôte aimable et doux, sauf pour les chiens, qu'elle déteste. Elle apprend à gesticuler : debout sur ses pieds de derrière et tenant un bâton, elle danse, fait tous ses tours, obéit à la voix du maître. Compagne docile de nos nouveaux compatriotes les Savoisiens, c'est d'elle qu'ils apprirent, dit-on, en la voyant grimper entre deux rochers, l'art de monter aux cheminées. Plusieurs des enfants de ce pays pauvre et alpestre ont gagné leur vie en portant sur leur dos, dans une petite boîte, et montrant à qui veut la voir « la marmotte! la marmotte en vie! » Assurément le petit danseur est lourd et peu agile; mais partout la main créatrice laissa des traces de grâce et de beauté : la marmotte a sa gauche gentillesse. Jadis, les habitants des Alpes faisaient cas de ce gibier, surtout à l'automne, lorsque son dos et ses reins se chargent d'une graisse ferme et solide, « assez semblable à la chair des tétines de bœuf. » En l'an 1000, si les moines de Saint-Gall voyaient un rôti de marmotte apparaître sur leur table, ils se hâtaient d'ajouter à leur Bénédicité cette prière : « Puisse notre bénédiction la rendre grasse! » Nos palais modernes, plus à préjugés, ont besoin d'assaisonnements rigoureusement épicés pour supporter la forte odeur de terrier que conserve la chair de cet animal, en dépit de l'extrême propreté qui lui est naturelle.

Nous devons peut-être le verbe « marmotter » au petit murmure de satisfaction que fait entendre la marmotte lorsqu'on la caresse, ou quand elle se régale de lait, boisson qu'elle préfère à tout et qu'elle avale, comme boivent les poules, en renversant sa tête en arrière. Autrefois, ces rongeurs pullulaient dans les hauteurs où en été résonnait de toutes parts leur cri strident. Ils y deviennent aujourd'hui si rares que défense est faite de les chasser l'hiver. C'était vraiment pitié d'attaquer l'innocente petite bête au moment où elle est sans défense, et de l'arracher avec une espèce de barbare tire-bouchon à son terrier et à sa torpeur. Si l'on en croit les montagnards, la chair et la graisse de la marmotte, douées d'étonnantes vertus, guérissent la plupart des maux; ce petit animal prédit le temps mieux que les meilleurs baromètres : tant qu'elle recueille son foin, il fera beau; si le temps change, elle l'annonce par un cri particulier. Ferme-t-elle hermétiquement son trou, l'hiver sera rude; etc. Sans espérer des marmottes un si grand nombre de services et de renseignements, peut-être trouverait-on quelque utilité dans l'étude approfondie de leur sommeil d'hiver. Buffon, beaucoup d'autres avant et après lui, et récemment M. Regnaut de Paris, ont décrit leur torpeur hivernale, compté l'abaissement des pulsations du pouls pendant sa durée; les effets, sur l'animal endormi, du froid, du chaud et de l'absorption de différents gaz. En continuant ces études, on arriverait peut-être à des conclusions utiles même en médecine. Il est aisé de remarquer chez quelques vieillards, chez des gens faibles et nerveux, qui mangent peu et craignent

fort le froid, une grande somnolence à la rude saison. Peut-être un médecin, en poursuivant ces recherches, trouverait-il que, chez l'homme aussi, ces symptômes, considérés souvent comme des indices de congestions, viennent du refroidissement du sang, du ralentissement de la respiration, et demanderaient des stimulants, des fortifiants et de la chaleur.

Les marmottes et autres animaux à sommeil hivernal échappent à cet assoupissement s'ils passent les temps froids dans une chambre bien chauffée. Cuvier a remarqué, d'autre part, qu'un loir du Sénégal, qui n'avait jamais connu ce genre de torpeur dans sa patrie, s'endormit dès le premier hiver qu'il passa en Europe, et ne se réveilla qu'au printemps. D'autres rongeurs, qui s'enfoncent aussi dans la terre pour leur sommeil d'hiver, ne dorment pas si on les contraint de rester à la surface; il leur faut être séparés de l'air extérieur par quelques pieds de terre.

Nous avons donné la figure de la marmotte des Alpes, (t. XXVII, 1859, p. 405). Les trois espèces de la gravure de ce numéro appartiennent à trois pays différents. Tout au bas est l'*Arctomys empetra*, espèce qui grimpe aussi sur les arbres : elle est grise avec les pattes inférieures rousses. L'*Arctomys Bobac*, au-dessus, un peu plus petite que la marmotte des Alpes, n'en diffère que par son pelage d'un gris moins roux et d'un jaune plus pâle. Elle a aussi un ongle de plus à ses pattes de devant. Elle habite les montagnes et les collines de la Pologne, et on la retrouve jusqu'au Kamtchatka. La couleur plus foncée de la marmotte noire, tout au haut de la planche, la distingue. Du reste, la ressemblance entre tous ces petits rongeurs est telle, et leurs habitudes sont tellement rapprochées, que Buffon n'hésite pas à voir en eux une seule et même espèce, et il n'assigne d'autre cause aux légères variétés de grandeur, de couleur et de forme que les différences de climat.

TRAVERSÉE DE L'EMPEREUR CHARLES.

PAR UHLAND.

L'empereur Charles voguait sur la mer avec ses douze pairs; il gouvernait vers la terre sainte, et la nef était battue de la tempête.

Alors dit le brave Roland : — Je sais frapper et parer avec l'épée; mais cette science ne me sert de rien contre les vagues et les orages.

Ogier le Danois dit à son tour : — Je sais jouer de la harpe; mais à quoi bon, quand les vents et les flots se déchaînent?

Sire Olivier était triste aussi et regardait ses armes : — Il n'en est pas de moi comme de Hauteclaire.

Le perfide Ganelon murmure à part : — Puissé-je me tirer de là! et vous, puisse le diable vous emporter!

L'archevêque Turpin soupirait fort : — Nous sommes les champions du Seigneur; doux Sauveur, descends sur la mer, et que ta grâce nous conduise!

Le comte Richard Sans-Peur s'écria : — Esprits de l'enfer, je vous ai rendu maint service, à votre tour aidez-moi.

Sire Naimes fit cette réflexion : — J'ai déjà donné plus d'un conseil; mais eau douce et bon conseil sont chère denrée sur un vaisseau.

Alors reprit le vieux sire Riol : — Je suis une vieille épée, et je voudrais bien laisser mes os sur la terre ferme.

Gui, le galant chevalier, se mit à chanter : — Que ne suis-je un petit oiseau! je m'envolerais vers ma bien-aimée!

Le noble comte Garin dit : — Veuille Dieu nous tirer de péril! Je bois plus volontiers le vin vermeil que l'eau de la mer.

Lambert, le joyeux compagnon : — Que Dieu ne nous oublie pas! J'aime mieux manger un beau poisson que d'être mangé par lui!

Le digne Godefroid dit : — Je ne me plaindrai pas, puisque je partage le sort de mes frères.

Le roi Charles était assis au gouvernail; il n'avait pas prononcé un mot. D'une main sûre il dirige l'esquif, jusqu'à ce que la tempête se calme. [1]

LA GRILLE DORÉE

AU KREML DE MOSCOU.

Au sommet d'une éminence qui domine la rive gauche de la Moskva, au centre de l'ancienne capitale de la Russie, s'élève l'antique forteresse que nous nommons improprement le Kremlin : les Russes la nomment le *Kreml*.

Ce mot, comme nous l'avons déjà dit, signifie une forteresse où se trouvent des églises, un palais et un nombre considérable d'édifices; c'est une ville forte renfermée dans une ville ouverte. Nijni-Novgorod, Kazan, Astrakhan, possèdent chacune leur Kreml, moins important sans doute que celui de Moscou, mais cependant d'une étendue considérable.

L'aspect de cette forteresse n'a rien de sinistre : ses hautes murailles, les tours élevées dont elle est flanquée, sont recouvertes d'une peinture blanche soigneusement entretenue; un jardin anglais aux pelouses verdoyantes, aux massifs d'arbres touffus, entoure une partie de son enceinte; l'intérieur présente également un spectacle varié très-original. Ce sont d'abord ses cinq cathédrales, formant un véritable quinconce d'églises toutes ouvrant sur un même parvis, églises véritablement russes, avec leurs cinq coupoles dorées affectant la forme bulbeuse, trahissant par là leur origine indienne, et dont les murailles intérieures sont couvertes de peintures byzantines aux couleurs vives, de devantures d'autel (iconostases) revêtues d'or, d'argent, et d'images de saints ornées de pierres précieuses; l'une d'elles contient les tombeaux de plusieurs des czars de la descendance de Rurik et d'Ivan le Terrible. C'est encore le trésor (*Ourojenia Palata*) qui renferme des richesses archéologiques d'une immense valeur matérielle, dépassée par leur intérêt historique, et qui permettent de suivre l'histoire de l'art en Russie depuis les temps les plus reculés

Plusieurs monastères d'hommes et de femmes, le palais du sénat, l'arsenal, où l'on peut admirer des pièces d'artillerie en bronze d'une grande beauté de travail, et enfin les trois palais impériaux, complètent cet ensemble, unique, probablement, au monde.

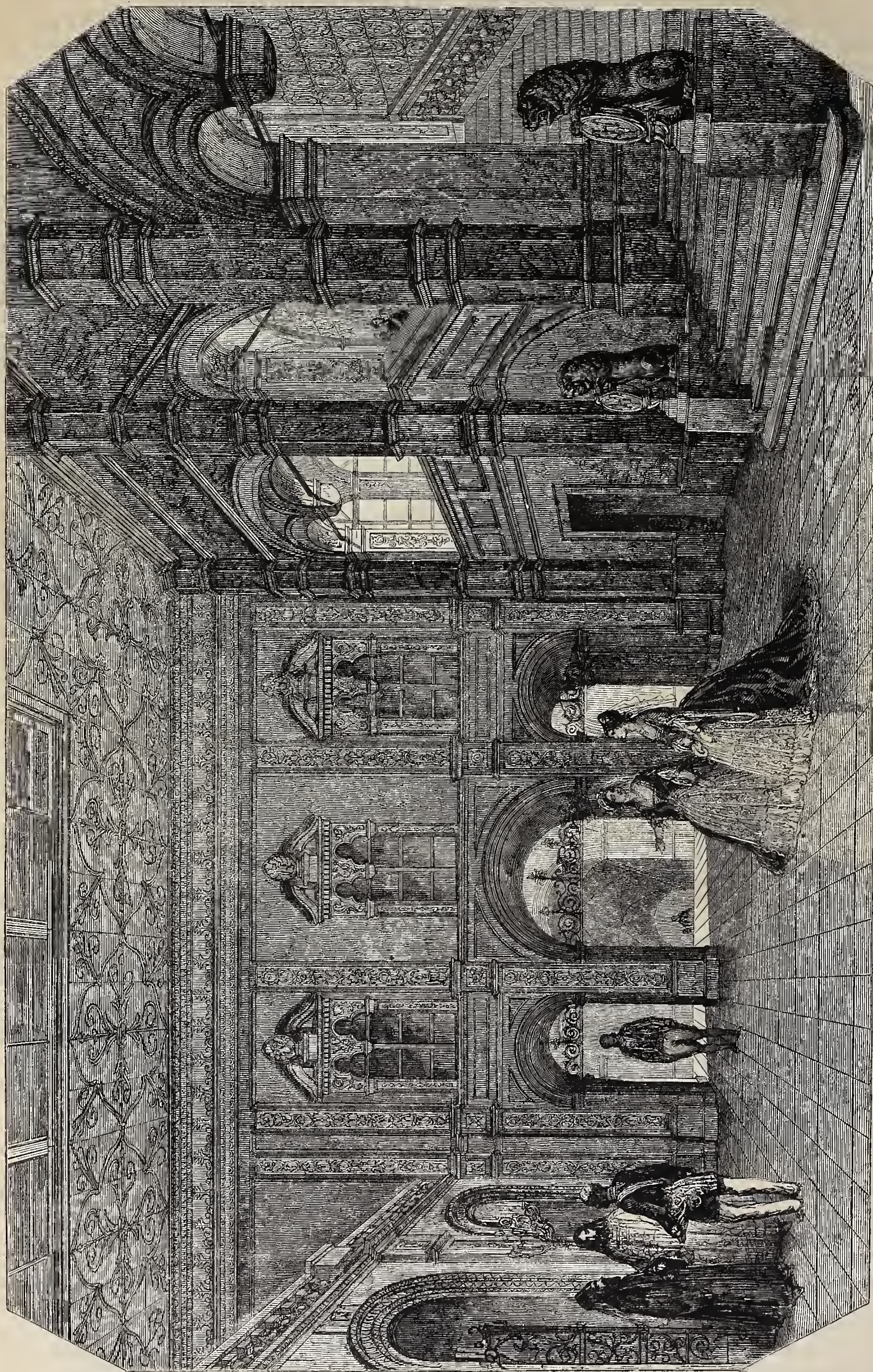
Le plus considérable de ces palais est celui qui a été bâti pendant le règne de l'empereur Nicolas Ier. Il sert de résidence à la famille impériale pendant les différents séjours qu'elle fait à Moscou. Il renferme, outre les habitations particulières, d'énormes salles de réception décorées avec un luxe prodigieux et qui portent les noms des saints les plus vénérés en Russie, Saint-Vladimir, Saint-Georges, Saint-Alexandre, Saint-André. D'immenses dressoirs couverts de vases d'or et d'argent accompagnent dignement la profusion d'ornements qui recouvrent les murs.

La maison des Chevaliers, plus ancienne que ce palais, y est annexée au moyen d'une galerie soutenue par des arcades. Là sont logés les ministres et les grandes charges de la couronne.

Vient enfin le troisième palais, réuni également à celui bâti par l'empereur Nicolas Ier. C'est l'ancienne demeure des czars. Inhabité aujourd'hui, il conserve encore quelques pièces remarquables de l'ancien ameublement. Là se

[1] Traduit par M. Frédéric Sœhnée.

trouve la grille Dorée, vestibule conduisant aux appartements intérieurs, au *Terema* (gynécée) qui renfermait les femmes de la famille impériale, et où l'on voit une chapelle de petite dimension dans laquelle les souverains de



La Grille dorée, au Kreml de Moscou. — Dessin de P. Blanchard, d'après nature.

Russie vont entendre le service divin en grande cérémonie, ce que l'on nomme *une sortie de cour*.

L'architecture de ce palais a le caractère de lourdeur propre à l'époque byzantine, mais racheté par le fini et la

grâce de l'ornementation. Si la Russie n'est pas riche en monuments anciens, du moins ceux qu'elle possède, grâce à un entretien incessant, sont d'une admirable conservation. Peut-être ne reste-t-il rien des peintures primitives; mais, comme le dommage est réparé à mesure qu'il se manifeste, l'ensemble reste toujours satisfaisant et l'harmonie est toujours parfaite.

De la terrasse du Kreml, le panorama de Moscou est admirable. La Moskva serpente lentement à travers un fouillis de maisons aux toits de fer peints en rouge et surtout en vert éclatant, surmontés d'une multitude de coupoles dorées, argentées, recouvertes d'un bleu d'azur aux étoiles d'or, ou de ce vert que produit le cuivre. Chaque climat a son harmonie qui lui est propre. Ces couleurs violentes, crues même, blesseraient peut-être les yeux sous le soleil ardent de Naples ou de Cadix; la douce lumière du Nord a besoin de contrastes plus puissants, et lorsque dans l'hiver la neige enveloppe tout le pays d'un blanc linceul, les parties des coupoles qu'elle ne peut couvrir à cause de leur déclivité font penser à ces fleurs hâtives qui ouvrent leur corolle avant qu'un soleil bienfaisant les ait débarrassées de leur suaire glacé.

LA CHAMBRE DE JUSTICE EN 1716.

A la mort de Louis XIV, on découvrit tout à coup les inévitables et désastreuses conséquences du despotisme. L'éclat s'évanouit; on vit l'abîme. Princes et courtisans s'étaient avilis dans la servitude dorée de Versailles, et devaient bientôt donner, pendant plus d'un demi-siècle, le spectacle et l'exemple de la corruption la plus honteuse. Le faste du grand roi, l'exagération des impôts, les exactions, la révocation de l'édit de Nantes, les guerres, avaient ruiné la France; le trésor était vide. Toutefois, il n'eût pas été prudent, au commencement d'un nouveau règne, d'exiger immédiatement de nouvelles contributions du peuple, déjà mécontent et accablé de charges. Saint-Simon proposa tout simplement la banqueroute : c'était le meilleur moyen possible, pensait-il, de discréditer la royauté; elle ne trouverait plus à emprunter, et alors il lui faudrait bien compter avec la noblesse. Mais qu'aurait fait, pour rappeler la prospérité publique, la noblesse toujours avide de priviléges et habituée à vivre des faveurs et des largesses royales? Le conseil ne plut à personne. On imagina qu'il fallait d'abord calmer les rumeurs alarmantes et détourner la curiosité de ceux qui auraient voulu regarder de trop près aux dépenses de l'État. Le moyen auquel on s'arrêta n'était pas d'une grande finesse : on propagea le bruit que l'embarras des finances avait pour cause principale les bénéfices exagérés ou frauduleux que les traitants ou maltôtiers avaient faits dans les marchés avec les ministres pendant les dernières années du règne de Louis XIV. Aussitôt l'on établit, par lettres patentes du 12 mars 1716, sous le nom pompeux de « Chambre de justice », une commission de trente juges chargée de rechercher et punir « ceux qui avaient commis des abus dans les finances. » Le lieu des séances de cette commission était le couvent des Grands-Augustins. Une grande gravure du temps représente les commissaires réunis : au-dessous, on voit un pressoir où des malheureux écrasés rejettent de tous côtés de l'or, et on lit ce quatrain :



1716. — Bourvalais derrière la charrette. — Gravure du cabinet des estampes. — Dessin de Bocourt.

> Il faut rendre, il faut rendre avec gémissement
> Le sang que tes imposts ont exprimé des veines
> Du Clergé, du Marchand, du Noble et Paisan,
> Et payer par tes maux l'interest de leurs peines.

Ce fut le chancelier de France Voisin qui ouvrit la première séance. Parmi les membres, on remarquait MM. de

Lamoignon et Portail, présidents à mortier; les maîtres des requêtes de Machault et d'Ormesson; Bouvart, procureur général de la Chambre des comptes. L'institution de ce tribunal d'exception ne pouvait manquer, au début, de produire une impression favorable sur l'esprit public. C'était afficher un sentiment de justice qui était de bon augure et s'engager à prévenir le retour d'abus contre lesquels on se montrait si sévère. En même temps, on avait persuadé au régent que le seul effroi inspiré aux traitants par la Chambre de justice les déterminerait à offrir des sommes considérables pour s'exempter de toute recherche. En effet, on assurait que le sieur Bourvalais, l'un de ceux qui se sentaient le plus menacés, s'était empressé, dès les premiers bruits, de donner avis qu'il saurait faire remettre jusqu'à 80 millions au trésor royal si l'on voulait renoncer à l'établissement de la commission de recherches. Mais le chiffre élevé de cette offre fut cause qu'on espéra obtenir des milliards en poursuivant les traitants à outrance.

Bourvalais fut l'un des premiers qui comparurent devant la Chambre. Il s'appelait Paul Poisson (dit Bourvalais ou Bourvalet). Il était fils d'un paysan des environs de Rennes, en Bretagne. Arrivé fort jeune à Paris, il avait été employé comme teneur de livres chez divers marchands. Il était devenu facteur; puis, s'étant un moment découragé, il avait pris le parti de retourner dans son village et de s'y faire huissier. M. de Pontchartrain, qui fut depuis chancelier de France, était alors premier président à Rennes. Il remarqua l'huissier Poisson, le trouva intelligent, et le ramena à Paris, où il lui fit donner le poste de piqueur au pont Royal, que l'on substituait au vieux pont de bois qui était devant les Tuileries. En 1687, M. de Pontchartrain étant devenu intendant des finances, Poisson, qui avait pris le nom de Bourvalais, trouva moyen, grâce à son protecteur, d'être employé et intéressé dans ce qu'on appelait alors, comme aujourd'hui, « les affaires » (Dieu vous en garde!). Audacieux et peu tourmenté de scrupules, il monta rapidement les échelons de la fortune. Dès 1688 il passait déjà pour financier. Il épousa une fille assez laide nommée Marie-Suzanne Guihon, femme de chambre de Mme de Sourches, qui lui apporta en dot seulement 400 livres, mais aussi de nouvelles protections par les maîtresses qu'elle avait servies. On vit bientôt Bourvalais acquérir des hôtels, des maisons de campagne, de grandes terres, des charges, des tableaux rares, des meubles précieux, des bijoux. Il avait notamment acheté la maison de la place Vendôme qui a été depuis l'hôtel de la Chancellerie; il était seigneur de Champs, Mandinet, Logues, Luzard, Gournay, Villiers, Croisy-le-Grand, la Haute-Maison, la Frelonnerie, et Jarsai. La maison de Champs, à quatre lieues de Paris, était un palais, et de cette seule terre dépendaient quatorze villages dont Bourvalais avait acheté toutes les propriétés pendant une disette. Parmi ses quatorze ou quinze charges, on comptait celle de secrétaire du conseil de finance, qui lui rapportait 500 000 livres, une de secrétaire du roi, deux offices de contrôleur général des finances du comte de Bourgogne. De pareils monopoles accusaient autant l'administration que Bourvalais lui-même. Le public s'indignait. En mai 1705, la veille du jour où un intendant du prince de Conti, nommé Lanoue, fut mis au pilori pour être devenu trop riche par des moyens analogues, on avait affiché le quatrain suivant :

De financier jadis laquais
Ainsi la fortune se joue;
Je vous montre aujourd'hui la Noue;
Vous verrez bientôt Bourvalais.

Cette fois, Bourvalais ne fit que rire. Il était au mieux avec les princesses et les princes. Monsieur, frère du roi, allait jouer et manger chez lui, et s'y trouvait mieux servi, disait-il, qu'au Palais-Royal. Bourvalais ne fut aucunement troublé dans les délices de ses immenses richesses jusqu'en 1716. Cette idée politique de la Chambre de justice coupa court à sa prospérité. Un jour où il revenait de sa terre de Champs avec ses hôtes, M. de Simiane et le sieur Vezou, procureur au Parlement, il fut arrêté par trois exempts et conduit à la Conciergerie. Sa femme fut chassée de son hôtel de la Chancellerie, et on lui assigna une pension de 1 200 livres. Bourvalais fut successivement conduit dans ses domiciles de Paris et de la campagne pour y assister aux scellés mis sur les portes et les meubles. Un prêtre de Saint-Sulpice, nommé Roy, auquel il avait confié quelques affaires importantes, le dénonça comme ayant placé sous un faux nom 500 000 francs de contrats sur la ville de Paris. Pendant l'instruction du procès, Bourvalais fut enfermé dans la tour de la Conciergerie dite de Montgomery, où avaient été enfermés Ravaillac et Damiens. Le peuple ne doutait point qu'il ne dût être roué et pendu : il n'en fut rien; on n'en voulait qu'à ses richesses. Encore la Chambre de justice ne lui prit-elle que 4 400 000 livres. Vers le mois de mai 1717, il fit, au nom de sa femme et au sien, un abandon volontaire au roi de ses biens, sauf la réserve de 450 000 livres. En juin, on lui rendit la liberté. Ce n'était pas assez à son gré. Il fit un testament où il y avait pour 100 000 livres de legs à diverses personnes, des fondations de messe, etc. Il retrouva des protecteurs, et, le 15 septembre 1718, on le rétablit, pour des motifs inconnus, dans la possession de ses biens, à l'exception de l'hôtel de la place Vendôme et des terres de Champs et de Mandinet. Il restait ainsi l'un des hommes les plus riches de France; mais toute cette affaire de la Chambre de justice avait altéré sa santé. Il mourut le 6 février 1719. Sa femme hérita de ses biens, et mena grand train jusqu'à sa mort, en 1723.

La gravure qui représente Bourvalais derrière la charrette infâme et conduit au pilori est donc une fiction. On lit sur cette gravure :

Par de justes arrêts d'une chambre établie
Pour punir des faits impunis,
Ces fripons, en perdant l'honneur, les biens, la vie,
Ne perdent pas plus qu'ils ont pris.

Au-dessous étaient les trois mauvais quatrains suivants :

Partisans qui par mille imposts,
Sans consulter la conscience,
Avez tant troublé le repos
De tous les sujets de la France;

Infâmes vautours de nos bourses,
Tyrans haïs de l'Vnivers,
Nous trouvons enfin nos resources
Dans l'équité de vos revers.

Avouez icy sans esconte
Que très-justes sont les arrets
Qui vous condamnent à la honte
Pour les maux que vous avez faits.

En même temps que Bourvalais, on arrêta et l'on poursuivit une centaine d'autres individus, parmi lesquels on cite Miot, Durand, le Normand, le Blanc, Gruet, Paparel. La faveur dont avait joui la Chambre de justice se tourna bientôt en mécontentement et en raillerie lorsqu'on vit que l'on ne punissait pas les accusés, que l'on entrait en composition avec eux, que les plus malfamés échappaient même à la taxe moyennant des protections achetées à la cour presque sans aucun mystère. D'ailleurs, les perquisitions faites arbitrairement, sous prétexte de la recherche des fortunes, étaient devenues une vexation et un sujet de crainte pour un grand nombre de personnes innocentes. Qui savait où le désir de remplir la caisse de l'État ne conduirait pas cette commission armée de pouvoirs absolus et sans contrôle? Ce qui paraîtrait incroyable si l'on n'avait des témoignages sérieux, c'est que tout cet appareil de

rigueur ne profita qu'aux courtisans, complices des maltôtiers. Les taxes, très-faibles, ne produisirent qu'une somme insignifiante. « Le roi, dit Massillon dans ses Mémoires sur la régence, n'y trouva pas de quoi payer les frais de cette détestable commission extraordinaire. » Alors ce fut sur la Chambre de justice elle-même que commencèrent à pleuvoir les satires en vers et en prose. L'une des plus plaisantes est intitulée : « Billet d'Enterrement de la Chambre de justice », et commence ainsi : « Vous êtes prié, de la part de M. le Chancelier, d'assister aux convoi et enterrement de haute et puissante dame Mme LA CHAMBRE DE JUSTICE, qui se fera le lundi 22 mars 1717, à dix heures du matin, dans la salle des RR. PP. augustins du grand couvent, où elle sera inhumée..... »

Il courut aussi une requête au régent où se trouvent ces vers :

Prince régent, dont un conseil menteur
Osa tromper la politique,
(En) détruisant la chambre inique,
Aux Français indignés livrez l'immonde auteur
De ce tribunal frénétique.

La vérité est qu'avec le détestable système de finances qui conduisait insensiblement la monarchie française à sa perte, on avait besoin des traitants, et qu'on avait à la fin compris qu'il eût été impolitique de fermer par la peur les bourses malhonnêtes où l'on était bien obligé de puiser à certains jours de détresse.

TRAVAIL.

Travailler, c'est appliquer ce que l'on sait.
Étudiez donc pour apprendre ;
Apprenez pour savoir ;
Sachez pour travailler.

Travaillez pour payer votre dette à votre famille, à la société, à ceux qui vous ont transmis le fruit de leurs travaux pour que vous le transmettiez à d'autres augmenté du fruit de votre propre travail ; autrement vous n'êtes qu'un banqueroutier que le code pénal ne punit pas, mais que l'inexorable force des choses châtie sans miséricorde. Travaillez pour payer votre dette à vous-même, car le travail porte avec lui sa récompense. « Mon cœur s'est réjoui de tout mon travail, dit l'Ecclésiaste, et c'est tout ce j'ai eu de tout mon travail. » (C. 2, v. 10.) Ainsi, celui-là qui dit que tout est vanité, sent quelque chose de réel dans son cœur dont il se réjouit : c'est le travail, c'est le sentiment de la dette acquittée, c'est la mystérieuse satisfaction de tout être intelligent qui s'associe en quelque sorte au souverain artisan des mondes en créant lui-même quelque chose.

***

LES PREMIÈRES ORANGES DE LA CHINE.

Lorsque, dans *l'Avare*, Molière fait dire par Cléante qu'on doit apporter quelques bassins d'oranges de la Chine pour varier une collation dont Harpagon a dressé le menu à beaucoup moins de frais, il signale un fruit déjà répandu à Paris, mais encore inconnu au commencement du grand siècle. Toutes les oranges de la Chine qui s'exportaient alors de Portugal dans les grandes capitales provenaient d'un arbre unique, que D. Francisco Mascarenhas avait fait venir de Macao à Goa et de cette capitale des Indes à Lisbonne. Ce merveilleux oranger fut planté en 1635, dans le jardin de Xabregas, qui appartenait au grand seigneur dont le nom glorieux se lie ainsi à cette aimable naturalisation. D. Francisco Mascarenhas ne se doutait probablement pas qu'en plantant cet oranger de la Chine, il jetait plus de numéraire dans son pays peut-être que n'en avaient apporté les premiers conquérants. L'activité persévérante de la Hollande a ravi aux Portugais ce qu'on appelait jadis le commerce des épices ; la culture non interrompue de l'oranger de la Chine est une source intarissable de richesse que le Portugal ne perdra jamais. Rappelons en passant que l'introduction des belles oranges de l'Inde, qu'il ne faut pas confondre avec l'espèce chinoise, se lie en Portugal aux grands souvenirs laissés par Jean de Castro, le héros désintéressé qui emprunta une somme considérable sur sa moustache, et qui, ne laissant pas dans sa caisse de quoi faire enterrer décemment le vainqueur de tant de rois asiatiques, demandait un linceul au pays qu'il avait enrichi.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 214.

Quand les billets sont imprimés, il faut les compter et les envoyer aux différents bureaux. Cette opération pourrait s'exécuter à la main ; un seul employé compterait trente mille billets en dix heures de travail. Mais il pourrait se tromper : aussi emploie-t-on avec plus d'avantage une machine qui compte, sans erreur possible, 250 000 billets par jour, c'est-à-dire qui fait, avec un simple manœuvre, l'ouvrage de huit employés.

Cette machine est représentée figure 1.

On entasse, comme précédemment, les billets dans une coulisse verticale L. Une chaîne sans fin G, mise en mouvement à l'aide d'une manivelle M, agit sur la partie inférieure de la pile des billets et les pousse à la suite les uns des autres dans une rainure horizontale, d'où ils retombent en s'entassant avec ordre dans une autre coulisse verticale L'.

Le mouvement nécessaire pour faire avancer un billet d'un rang fait aussi mouvoir la main d'un compteur tout semblable à celui que nous avons décrit plus haut.

Supposons qu'on prenne une pile de billets sortant de la machine à imprimer : le compteur étant d'abord mis au zéro, lorsque cette pile aura passé complétement de la coulisse L dans la coulisse L', il suffira de lire le nombre indiqué par le compteur pour avoir le nombre de ces billets.

Enfin, pour donner une idée complète de la fabrication des billets, nous dirons quelques mots de la machine à couper les cartons, machine qui peut d'ailleurs servir à d'autres usages.

En une journée de travail, cette machine découpe cinq cent mille cartons.

Elle se compose essentiellement de deux arbres parallèles portant chacun dix lames d'acier circulaires.

Ces lames ont un tranchant très-obtus, comme celui des ciseaux ordinaires. Elles s'entre-croisent de manière à agir sur une feuille de carton comme feraient dix paires de ciseaux qui l'entameraient en même temps.

Une feuille de carton se trouve ainsi partagée en dix bandes égales, qui sont ensuite recoupées à la grandeur exigée pour les billets.

Les voyageurs se demandent souvent pourquoi toutes les lignes de chemins de fer n'ont pas adopté un type uniforme pour les billets, et pourquoi sur une même ligne ce type a souvent changé.

C'est qu'un billet de voyageur doit toujours indiquer nettement le point de départ et celui d'arrivée, même quand il a été coupé en deux pour les demi-places auxquelles ont droit les militaires.

Pour résumer tout ce qui précède, nous donnons ici (fig. 2) un *fac-simile* d'un billet de troisième classe, de Bourg à Pont-d'Ain.

Non-seulement les deux stations y sont indiquées par leurs noms en toutes lettres, mais encore par les deux chiffres 3 et 5. De plus, la lettre H désigne aussi, par convention, la même station que le chiffre 3; de sorte que, si l'on coupe le billet en diagonale dans un sens ou dans l'autre, chacune des deux moitiés porte toujours des indications suffisantes pour qu'on puisse constater immédiatement le point de départ et celui d'arrivée.

Toute la partie que nous venons de décrire reste invariable; elle est donnée par le poinçon fixe de la machine à imprimer.

A la droite du billet, on lit : D 3066. C'est le compteur qui imprime ce nombre, lequel indique que le billet pris pour exemple est le *trois mille soixante-sixième* de la série D. Chaque série se compose de dix mille billets.

Enfin, à la gauche du billet reste une marge qui reçoit un timbre sec indiquant la date et le numéro du train. Cette opération s'exécute, comme nous l'avons dit dans notre premier article, au moyen de la machine représentée figures 1-A, 1-B, etc. Ainsi, le timbre de la figure 1-C indique la date du 30 août et le train n° 60. Les dates se rapportant toujours à l'année courante, le billet ne porte aucune indication d'année.

Nos lecteurs seront sans doute étonnés de la complication et du nombre des machines employées pour le service des billets. Ils se demanderont peut-être si ce même service n'aurait pas pu se faire plus simplement à l'aide d'employés ordinaires travaillant sans le secours de machines.

Afin de montrer combien ces ressources seraient insuffisantes pour un service aussi actif, nous allons citer quelques chiffres curieux à connaître.

La France, eu égard à sa surface et à sa population, ne possède pas autant de lignes de chemins de fer que l'Angleterre et la Belgique. Mais c'est sur les chemins de fer français que le mouvement des voyageurs et des marchandises est le plus actif.

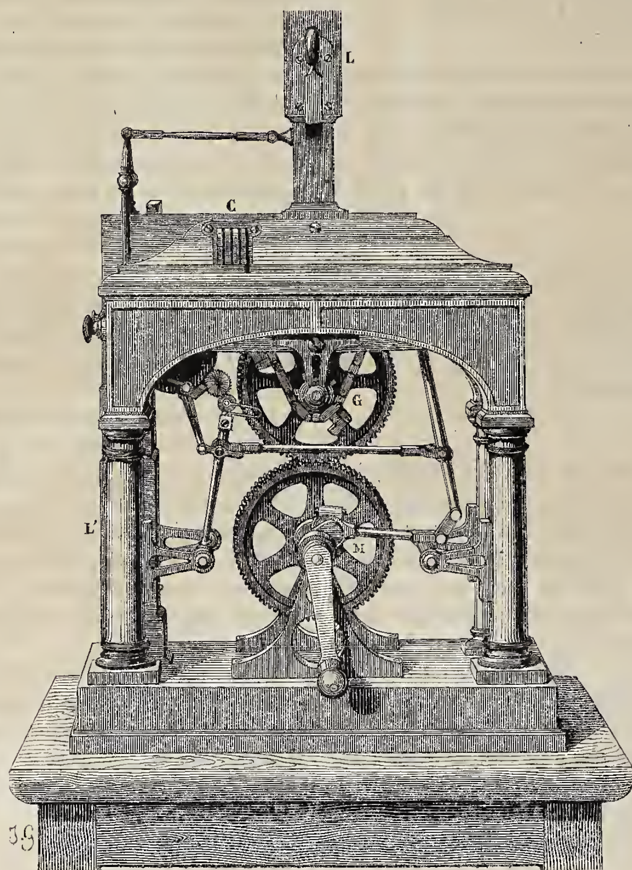


Fig. 1. — Machine à compter les billets de chemin de fer.

Pendant l'année 1857, le mouvement moyen a été de 260 000 voyageurs et de 270 000 tonnes de marchandises (la tonne vaut 1 000 kilogrammes) sur 1 kilomètre de longueur de chemin de fer.

C'est-à-dire que si l'on divise le nombre total des voyageurs transportés sur nos chemins de fer, pendant toute l'année 1857, par la longueur totale de ces chemins, on trouve pour quotient 260 000.

Aux États-Unis, le mouvement annuel des voyageurs sur 1 kilomètre est de 200 000; en Angleterre, de 163 000; en Allemagne, de 148 000.

On reproche souvent aux Français de ne pas être assez voyageurs; mais les chiffres précédents prouvent que si nous n'aimons pas à quitter notre pays, nous le parcourons volontiers dans tous les sens.

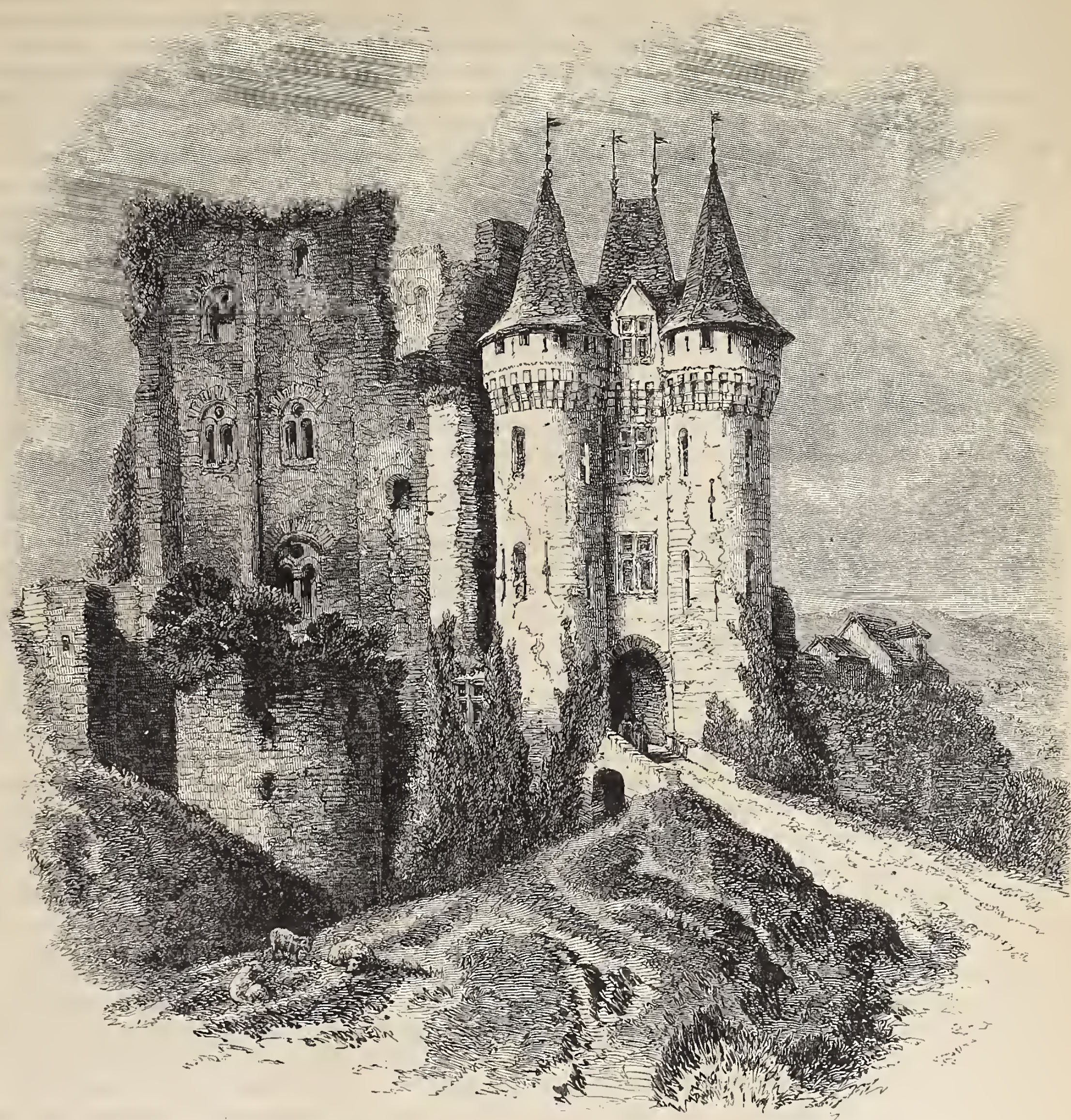


Fig. 2.

La suite à une autre livraison.

CHATEAU DE NOGENT-LE-ROTROU

(Département d'Eure-et-Loir).



Ruines du château de Nogent-le-Rotrou. — Dessin de Bligny.

La petite ville de Nogent-le-Rotrou ne s'est pas toujours contentée d'être une charmante sous-préfecture, avec chambre consultative, manufactures, tribunal de première instance, trois églises et trois hôpitaux. Du temps qu'elle s'appelait *Novigentum Rotrudum*, bien avant que le Grand Perche ne se changeât en Orne et Eure-et-Loir, c'était une duché-pairie ressortissante au Parlement de Paris, au diocèse de Chartres, à l'intendance d'Alençon, à l'élection de Mortagne, avec châtellenie, bailliage et justice royale, église collégiale, couvents de capucins et d'ursulines, prieuré des filles de Saint-Benoît; et son château flanqué de cinq tours défiait ses ennemis, protégeait ses amis. Geoffroi I[er], fils de Rotrou, vicomte de Châteaudun et seigneur de Mortagne, l'avait bâti en 1030, sur les ruines d'une forteresse romaine (Bry de la Clergerie, *Histoire du Perche*). Quatre des tours avaient reçu le nom des seigneurs qui en commandaient la garnison en temps de guerre : Montdoucet, Brunelles, Buton, la Chaise; la cinquième avait pour patron saint Georges. Plus d'une fois les Anglais tentèrent de détruire ce refuge de vaillants hommes dont les escarmouches inquiétaient le comte de Warwick et rendaient l'espoir aux assiégés d'Orléans. Le comte de Salisbury parvint à s'emparer du château en 1428, le perdit, le reprit, l'incendia et fit pendre la garnison avec le brave la Pallière qui la commandait. Les Français réparèrent les murs, y mirent une garnison nouvelle, et les Anglais, repoussés incessamment, purent pressentir leur expulsion de France. N'est-ce point à ces souvenirs de gloire nationale que Nogent-le-Rotrou restait fidèle en refusant de changer son nom, malgré les lettres patentes du roi qui en faisaient une duché-pairie sous le nom d'Enghien-le-Français, en faveur de Henri I[er], comte de Condé? malgré d'autres lettres royales octroyées au petit-fils de Sully, sous le titre de Nogent de Béthune et duché-non-pairie? Près du mur de l'hôpital fondé par Rotrou III, en 1598, sur l'inscription funéraire du tombeau de Sully et de Rachel de Cochefilet, sa femme, on retrouve écrite cette qualification de « Nogent-le-Rotrou, dit de Béthune. » Les gens du pays n'ont point ratifié les décisions du roi, bien qu'ils se souviennent avec orgueil du séjour que faisait parmi eux

le grand maître d'artillerie, « en laquelle charge, dit toujours l'inscription, comme portant les foudres de Jupiter, il prit et remporta Montmeillant », sans compter ses autres mérites.

De l'ancien château qu'il habita, et qui avait vu naître aux bords de l'Huisne le *peintre de la nature*, le traducteur poétique d'Anacréon, l'une des étoiles de la *Pléiade française*, Remi Belleau, il ne reste plus que trois tours, les débris des autres, quelques créneaux couronnés de lierre, et un point de vue éternellement pittoresque.

LA VIE D'UN ÉTUDIANT
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 218, 230, 234, 242, 253.

A mon retour de Zurich, j'avais avec moi un écolier qui eut grand' peine à passer la Grimsel, et peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Il voulait s'arrêter, mais je lui disais toujours d'avancer, car je connaissais le danger des montagnes. Un jour, étant encore jeune, j'avais passé la montagne couverte de neige, et, me sentant très-fatigué, je m'assis pour me reposer. Alors j'eus des sensations étranges; une chaleur agréable me gagnait, et je m'endormis, les bras croisés sur mes genoux. Mais un homme vint auprès de moi, me mit une main sur chaque épaule et me dit :

— Lève-toi et marche; ne reste pas assis !

Je ne sais ce que devint tout à coup cet homme; je pouvais voir au loin, en haut et en bas, mais je ne le revis plus; il avait disparu. Je me levai, et, après avoir mangé un morceau de pain, je me remis en marche. Lorsque je racontai cela aux hommes de la montagne, ils me dirent que j'avais été à deux doigts de la mort, car lorsqu'on est saisi par le froid sur ces grandes hauteurs et qu'on s'arrête, on ressent d'abord une douce chaleur, parce que le sang se porte au visage et aux extrémités, et si l'on s'assied, il abandonne le cœur et l'on meurt. Je pensai donc, et ils crurent aussi, que Dieu lui-même m'avait préservé. Il n'y a pas de mort plus facile. On trouve souvent dans la montagne des gens assis qui paraissent dormir, mais ils sont morts. Aussi, ceux qui doivent y passer la nuit, connaissant le danger, se prennent par la main et dansent en rond jusqu'au jour.

Quand je revins à Visp, ma femme fut bien heureuse de me revoir, car le seigneur de la paroisse était malade de la peste. On se conduisit fort mal avec lui : tout le monde l'avait abandonné; il n'était resté qu'un jeune garçon auprès de lui. Ma femme était donc fort inquiète de ce qui lui arriverait si elle tombait malade à son tour. J'avais déjà passé par là du temps que j'étudiais à Zurich, où il y eut aussi une terrible peste : on jeta dans une fosse, au Gross-Munster, neuf cents personnes, et sept cents dans une autre. Je partis alors pour le pays avec quelques compatriotes. J'avais un abcès à une jambe; je crus que c'était la peste, et ce fut à peine si l'on voulut nous laisser entrer à Visp. J'allai à Grenchen, chez la tante Franzy, et, sur la route, je m'endormis dix-huit fois dans l'espace d'une demi-journée. Ma tante m'enveloppa la jambe de feuilles de chou, et je guéris avec l'aide de Dieu. Personne n'eut la peste, mais, pendant six semaines, nous n'osions approcher de personne. Plus tard, je vis encore une peste à Zurich.

A Visp, ma femme accoucha de son premier enfant, et fut fort en danger. Je ne la quittai pas d'un instant, car dans le Valais c'était la coutume que les maris restassent auprès de leurs femmes pendant les douleurs de l'enfantement, afin que plus tard ils eussent plus de patience avec elles. L'enfant fut baptisée; on la nomma Marguerite. On me dit, quelques jours après, que ma femme avait été en grand danger de mort.

L'évêque, Mgr Adrien de la Rittmatter, ayant appris que je voulais quitter le Valais, m'envoya son cousin pour m'inviter à me rendre auprès de lui à Sitten : je deviendrais le maître d'école de tout le pays, et je gagnerais beaucoup. Je remerciai Sa Grâce, et lui demandai la permission d'aller étudier encore quelques années, me trouvant trop jeune et pas assez savant. Il me menaça du doigt, et me dit : « O Platter, tu as assez d'âge et de science, mais tu as autre chose en tête. J'espère, quand nous te rappellerons plus tard, que tu aimeras mieux servir ton pays que les étrangers. »

Nous partîmes, ma femme et moi, emportant douze ou treize pièces d'or et quelques meubles. J'avais mis le berceau de mon enfant sur une hotte que je portais sur mon dos, et je tirais ma femme après moi, comme une vache son veau.

Arrivé à Bâle, je devins le proviseur du docteur Oporinus. On me donnait pour traitement 40 livres; personne avant moi n'en avait reçu autant. Je payais 10 livres de loyer; tout était fort cher : un quarteron de blé coûtait 6 livres, une mesure de vin 8 rappes (2 sous), car c'était alors un temps de disette qui, heureusement, ne dura pas. J'achetai au marché un petit tonneau de vin que je rapportai à la maison sur mes épaules, et qui fit naître entre nous plus d'une dispute. Nous n'avions qu'un gobelet, et je disais à ma femme :

— Bois, toi; tu dois nourrir ton enfant.

Et elle répondait :

— Bois toi-même; il faut que tu travailles et que tu tiennes l'école.

Plus tard, un de nos bons amis nous donna un verre un peu plus grand et qui avait la forme d'une botte. Nous n'avions guère de meubles inutiles; mais, grâce à Dieu, nous ne manquions ni de pain ni de vin.

Je quittai Bâle avec un docteur de mes amis, nommé Jean Epiphanius, de Venise, qui se rendait à Porentruy, à la cour de l'évêque Philippe de Gundelsheim, et qui me prit à son service avec ma femme. Notre petite fille commençait à marcher, quand elle fut atteinte de la peste, et mourut le troisième jour. Alors Anny devint si triste que la femme du docteur craignit qu'elle ne fût aussi atteinte de la contagion, et elle me pria de la faire partir. Je la conduisis à Zurich. A mon retour, je trouvai le docteur tellement ivre qu'il me demanda pourquoi je les avais quittés, oubliant que c'était lui-même qui nous avait dit de partir. Il m'apprit que sa femme était au lit, malade de la peste. Il dînait à la cour de l'évêque, où il buvait de son mieux, puis il passait à la cave et se faisait encore apporter du vin chez lui, de sorte qu'il était souvent assis dans le jardin jusqu'à minuit. L'évêque, d'ailleurs, l'aimait et le considérait beaucoup, car c'était un homme fort savant. Le lendemain, il fut aussi atteint de la peste, et il voulut quitter Porentruy pour suivre l'évêque, qui s'était réfugié à Délémont. En y arrivant, on ne voulut pas nous laisser entrer, jusqu'à ce que l'évêque en eût donné la permission. Celui-ci fit asseoir, à souper, le docteur auprès de lui, et, voyant qu'il ne mangeait pas, il lui dit :

— Qu'avez-vous? Avez-vous perdu votre gaieté?

Il répondit qu'ayant eu fort chaud en route, il avait bu de l'eau froide, et qu'il ne se sentait pas bien. Le lendemain, l'évêque fut à la chasse. A son retour, il me fit appeler et me demanda si je n'avais pas perdu un enfant pour cause de peste, et si la femme du docteur n'en était pas malade. J'en convins. Alors l'évêque me dit :

— Pourquoi le docteur est-il venu ici? Aurait-il aussi la peste?

— Je n'en sais rien, répondis-je, il ne m'en a rien dit.

Mais l'évêque m'ordonna de le faire partir au plus vite. Je cherchai dans toute la ville un asile pour mon maître malade, et je trouvai enfin un gîte chez une femme qui tenait auberge. Alors mon maître me dit :

— Thomas, cours auprès de ma femme et dis-lui que, si elle veut me voir encore vivant, elle se hâte.

Je fis mon message ; mais je trouvai la dame très en colère.

— Le coquin, dit-elle, m'a quittée quand j'étais malade ; je ne peux ni ne veux le voir.

Pendant ce temps, l'évêque avait forcé le docteur de partir pour Moutiers ; il était tombé de cheval en chemin. L'aubergiste avait été à Délémont ; il y avait sans doute appris la maladie de mon maître, car il voulut nous faire partir au milieu de la nuit, et ne nous garda jusqu'au matin que sur mes instantes prières. Dans notre chambre logeait aussi un prêtre qui devait prêcher le lendemain. Je le conjurai de demander à la paroisse assemblée qu'elle accordât à mon maître un coin où il pût mourir, ne fût-ce qu'une masure abandonnée ou une étable à cochons. On refusa tout. J'allais de maison en maison, demandant seulement un petit coin dans une écurie où il pût mourir, car je voyais bien qu'il ne vivrait pas longtemps. Enfin, je trouvai une femme sur le point d'accoucher. A mon récit, elle pleura et fut saisie d'une telle pitié qu'elle promit de le recevoir. Je dus donner un demi-florin à une femme pour m'aider à le transporter, bien que l'auberge ne fût éloignée que d'un demi-jet de pierre. Les paysans s'étaient rangés des deux côtés pour nous voir passer, et je leur reprochai leur conduite. Devant la maison, la femme avait préparé une chaise sur laquelle nous le fîmes asseoir ; puis elle lui donna un peu de soupe, et elle le baisa sur la bouche en pleurant, car c'était un bel homme et bien mis. Nous le menâmes dans une petite chambre, où elle avait préparé un bon lit. Elle me laissa ensuite seul auprès de lui, après l'avoir embrassé encore une fois. Alors le docteur me dit d'une voix si faible qu'à peine je pouvais l'entendre :

— Va à Bâle, à Bâle !

Et comme je refusais de le quitter, il se mit en colère, et me fit comprendre qu'il fallait lui obéir. Il ôta de son cou un ruban où étaient attachés deux ou trois bagues et un cure-dent d'or ; il prit aussi la bague et le cachet qu'il portait au pouce, et me dit d'aller à Bâle remettre le tout à sa femme, me recommandant surtout d'aller vite, car il craignait qu'après sa mort on ne m'arrêtât et qu'on ne me prît ces objets. Je dis à notre hôtesse que je reviendrais bientôt ; mais je savais que les habits de mon maître suffiraient à payer la dépense, et je partis. J'appris plus tard qu'il était mort le lendemain de mon départ, et qu'il avait été enterré honorablement à Moutiers. (¹)

(¹) L'autobiographie continue ; mais la vie de l'étudiant est finie : c'est celle du bourgeois qui commence. Thomas Platter s'établit à Bâle. Il enseigne le grec et l'hébreu, et, en même temps, il fonde une imprimerie, avec Oporinus et deux autres. Cette première tentative ne réussit pas ; les associés se séparent. Platter s'établit seul ; il prospère, achète des maisons et des terres. Ce fut à cette époque qu'il imprima l'*Institution* de Calvin. Il envoya son fils Félix, celui auquel il s'adresse en commençant son récit, étudier la médecine à Montpellier. A son retour, il le maria avec la fille d'un membre du conseil de la ville. Devenu veuf à l'âge de soixante-douze ans, Thomas Platter se remaria la même année, et il eut encore de sa nouvelle femme cinq enfants. Il mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, par suite d'une chute, écrit son fils, et aussi de la faiblesse de son grand âge. Michel Montaigne, dans son *Voyage d'Italie*, parle de Félix Platter, dont la maison, à Bâle, était la mieux peinte et la plus ornée de la ville. Il vante fort l'esprit et la science de ce médecin, chez lequel il vit, pour la première fois, un herbier et de grandes pièces d'anatomie bien conservées. Félix Platter nous a laissé aussi son autobiographie, qui contient plusieurs récits assez intéressants, surtout de ce qu'il vit pendant son séjour à Montpellier, où il assista, lui protestant, au supplice des protestants français que l'on brûlait vifs, tandis que les étudiants étrangers conservaient la liberté de leur culte.

Ces Mémoires du père et du fils sont écrits en dialecte suisse, tel qu'on le parle encore aujourd'hui ; surtout ceux de Thomas, qui, élevé dans la montagne, avait gardé, malgré ses études, la langue des paysans et des bergers.

MADAME RÉCAMIER.

Sans génie, sans talent spécial, sans naissance illustre, par quel secret Mme Récamier a-t-elle acquis la réputation européenne attachée à son nom ? par quelle magie a-t-elle exercé un si puissant empire sur ses contemporains ? Sa beauté, si grande qu'elle ait été, ne peut être la seule cause d'un tel succès. La beauté n'a pas une action si étendue ; il ne lui est pas donné, dans nos mœurs chrétiennes, d'accomplir une si haute mission. Il faut que, par un rare privilége, les qualités de l'âme poussées à un éminent degré aient, chez Mme Récamier, relevé cet heureux don ; que la bienveillance, la bonté, la charité même aient eu leur part, et la principale, dans cette grâce irrésistible et universellement proclamée. Un rapide coup d'œil jeté sur cette vie, qui semble si merveilleusement favorisée, suffit à en expliquer et à en justifier l'éclat.

Mme Juliette Récamier appartenait à une famille bourgeoise de Lyon ; elle naquit dans cette ville à la fin de l'année 1777. Son père, M. Bernard, d'abord notaire, fut ensuite, grâce à la protection de M. de Calonne, appelé à Paris et nommé receveur des finances. Le charme que Juliette exerça dès son enfance sur tous ceux qui étaient en rapport avec elle nous rappelle le mot de Massillon au sujet d'une autre femme également mais différemment célèbre. Chargé de s'enquérir des sentiments religieux de Mme du Deffand, alors toute jeune fille et dont on soupçonnait l'incrédulité précoce, pour toute réponse à ceux qui lui demandaient le résultat de son examen : « Elle est charmante, » dit-il. Seulement Mme Récamier, sans être moins sincère, resta toujours fidèle aux premières impressions religieuses qu'elle avait puisées au couvent de la Déserte, à Lyon. « Cette époque si calme et si pure, dit-elle dans ses *Souvenirs*, me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs... C'est sans doute à ces vives impressions de foi reçues dans l'enfance que je dois d'avoir conservé des croyances religieuses au milieu de tant d'opinions que j'ai traversées. J'ai pu les écouter, les comprendre, les admettre jusqu'où elles étaient admissibles, mais je n'ai point laissé le doute entrer dans mon cœur. » C'est à l'âge de onze ans que sa touchante beauté lui valut le premier de ces triomphes qui dès lors s'attachèrent partout à ses pas. Conduite à la cour, elle y fut remarquée et louée de tous ; Louis XVI et Marie-Antoinette l'emmenèrent dans leurs appartements particuliers pour la voir de plus près et l'admirer à loisir.

Juliette Bernard n'avait que quinze ans lorsqu'elle épousa de son plein gré M. Jacques Récamier, d'un âge déjà mûr (il avait quarante-deux ans), d'un caractère aimable, mais léger. Faut-il chercher dans l'ignorance et la candeur de la jeune fille, touchée d'une affection sincère, reconnaissante d'un hommage flatteur, l'explication de ce mariage disproportionné ? Les amitiés où sa tendresse s'est de tous côtés répandue n'ont-elles pas été une insuffisante revanche de son cœur, capable d'un sentiment plus exclusif, plus profond ? Nul ne l'a su qu'elle-même. Nous inclinons à croire, avec M. Guizot, que Mme Récamier eût pu, dans

d'autres circonstances, faire de son âme un plus sérieux emploi, « qu'il y a pour les créatures humaines vraiment supérieures plus d'une destinée possible, et qu'elles portent en elles bien des puissances qu'une vie humaine, toujours si étroite, n'éveille et ne développe point. »

Mise en lumière par son mariage avec un des princes de la finance, par sa grâce toujours croissante, Mme Récamier se vit entourée d'une foule d'hommes d'élite qui se pressaient dans les salons de son hôtel de la rue du Mont-Blanc, et l'été au château de Clichy, tous charmés, tous avides de plaire, tous maintenus dans les strictes limites de l'amitié avec une prudence étonnante, avec une sagesse admirable. Au nombre des plus assidus citons, parmi les hommes de lettres, Lemontey, Legouvé, Laharpe qui professait une espèce de culte pour cette jeune femme, dont la raison de seize ans, disait-il, faisait honte à la sienne; parmi les politiques, Bernadotte, Moreau et surtout le frère du premier consul, Lucien Bonaparte, dont l'enthousiasme trop exalté dut être réprimé par une fermeté enveloppée de douceur, par une ironie tempérée de bienveillance. N'oublions pas le plus dévoué de tous, celui dont l'affection épurée ne se démentit jamais, Matthieu de Montmorency, que de solides convictions chrétiennes portaient à se soucier avant tout de la beauté morale de son amie. « Je voudrais,



Chambre de Mme Récamier à l'abbaye aux Bois [1]. — Dessin de Freeman, d'après une aquarelle de Toudouze, conservée par Mme Lenormant.

lui écrivait-il, réunir tous les droits d'un père, d'un frère, d'un ami, obtenir votre amitié, votre confiance entière pour une seule chose au monde, pour vous persuader votre propre bonheur et vous voir entrer dans la seule voie qui peut vous y conduire, la seule digne de votre cœur, de votre esprit, de la sublime mission à laquelle vous êtes appelée, en un mot, pour vous faire prendre une résolution forte... Faites tout ce qu'il y a de bon, d'aimable, ce qui ne brise pas le cœur, ce qui ne laisse jamais aucun regret. »

Peut-être sera-t-on surpris de voir ainsi graviter dans le même cercle des esprits divisés par les opinions, par les intérêts politiques; mais la main délicate qui les réunissait excellait à découvrir, au-dessous des différences superficielles, les rapports plus sérieux et plus profonds, à faire ressortir plutôt ce qui rapproche que ce qui divise, à mettre à leur vraie place, au-dessus de tout, le mérite du caractère et la distinction du talent.

L'année 1806 marque le commencement d'une nouvelle période dans la vie de Mme Récamier. Jusque-là si heureuse, elle se vit en butte aux coups de l'adversité. Son père, qui était administrateur des postes, fut accusé de complicité avec les ennemis du gouvernement et destitué; son mari perdit sa fortune. Il fallut vendre l'hôtel, renoncer au luxe, à ces habitudes de généreuse hospitalité, source de tant de nobles plaisirs, et se mesurer pour la première fois avec la nécessité. Mais quelles que fussent les circonstances, Mme Récamier avait en elle ce qui établissait son empire et lui conciliait les sympathies. A la nouvelle de sa ruine, Mme de Staël lui écrivit : « Certainement, en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux : quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé ! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des ser-

[1] Les fauteuils les plus rapprochés de la cheminée, l'un à droite, l'autre à gauche, étaient toujours occupés par Mme Récamier et par Chateaubriand. Les trois tableaux sont : Corinne au cap Misène, par Gérard; le portrait de Chateaubriand, par Girodet; celui de Mme de Staël, par Mme Lebrun (?).

vices généreux qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris, car vous serez toujours une personne toute-puissante, et nous nous verrons tous les jours; et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux et mes enfants seront vos amis. »

Ce fut chez Mme de Staël, à Coppet, que Mme Récamier rencontra le prince Auguste de Prusse, qui, subjugué par tant d'attraits, bien digne de plaire lui-même, la supplia de faire rompre son mariage et de consentir à l'épouser. La vivacité d'une telle affection, qu'appuyait une telle preuve d'estime, toucha profondément celle qui en était l'objet. Elle fut ébranlée, se troubla jusqu'à promettre, puis, revenant à la raison, prit le parti que le devoir lui commandait. Pourquoi laissa-t-elle quatre années d'incertitude peser sur



Mme Récamier. — Dessin de Chevignard, d'après Gérard.

les espérances du prince Auguste? Peut-être son cœur balançait-il encore et cherchait-il à échapper le plus longtemps possible aux efforts de sa volonté.

Le rang, la distinction extérieure, n'avaient pas seuls le privilége d'intéresser Mme Récamier. A Lyon, elle trouva, admit et s'attacha à jamais M. Ballanche, qui, sous un nom encore obscur alors, sous des dehors humbles et peu faits pour attirer, cachait un grand esprit et un cœur excellent. Dès le premier jour il fut conquis. « Il m'arrive assez souvent, écrivait-il dans sa reconnaissance, de me trouver tout étonné des bontés que vous avez pour moi; je n'avais point lieu de m'y attendre, parce que je sais combien je suis silencieux, maussade et triste. Il faut qu'avec votre tact infini vous ayez bien compris tout le bien que vous pouviez me faire. Vous qui êtes l'indulgence et la pitié en personne, vous avez vu en moi une sorte d'exilé, et vous avez compati à cet exil du bonheur. Permettez-moi à votre égard les sentiments d'un frère pour sa sœur. J'aspire après l'instant où je pourrai vous offrir, avec ce sentiment fraternel, l'hommage du peu que je suis. Mon dévouement sera entier et sans réserve. Je voudrais votre bonheur aux dépens du mien. Il y a justice à cela, car vous valez mieux que moi. » Et plus tard, avec un enthousiasme croissant : « Ma destinée à moi, tout entière, consiste peut-être à faire qu'il reste quelque trace sur cette terre de votre noble existence. Je regarde comme une chose bonne en soi que vous soyez aimée et appréciée lorsque vous ne serez plus. Ce serait un vrai malheur qu'une si excellente créature ne passât que comme une ombre charmante. » Et encore : « Vous savez bien que vous êtes mon étoile et que ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me faire creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon tour. Que ferais-je sur la terre? » Trente-cinq ans de fidélité, de dévouement absolu, ont prouvé que M. Ballanche ne dépassait pas la puissance de son cœur en écrivant de telle paroles.

Dans tous les milieux qu'elle traversa, en Italie comme en France, comme en Suisse, Mme Récamier reçut le même accueil. Elle n'était étrangère nulle part. Partout où la poésie était sentie, elle était comme dans sa patrie ou plutôt dans son royaume. A Rome, Canova ne put la connaître sans préférer son intimité à toute autre, et sans employer toute la délicatesse de son talent à reproduire cette exquise beauté. Il ne réussit pas complétement à exprimer ce qui était inexprimable, et quand plus tard Mme Récamier lui demanda ce qu'était devenu le buste : « Il ne vous avait pas plu, j'en ai fait une Béatrice », répondit l'artiste.

A Naples, reçue comme une amie par Murat et par la reine, elle profita de son influence, un jour, pour déchirer l'ordre d'exécution d'un condamné à mort, et, une autre fois, pour prononcer une courageuse et noble parole, inspirée par un patriotisme d'autant plus méritoire chez elle qu'exilée de Paris elle avait à souffrir de la malveillance du chef de l'État. On était en 1814; Murat, poussé par l'opinion publique, par la volonté du peuple qui réclamait la paix à tout prix, venait de signer le traité qui le détachait de la France et l'associait à la coalition. La nièce de Mme Récamier, Mme Lenormant, qui, élevée par elle, a dignement payé sa dette de reconnaissance en la faisant connaître dans ses intéressants *Souvenirs*, raconte ainsi cette scène : « Au moment de rendre cette transaction publique, Murat, extrêmement ému, vint chez la reine sa femme; il y trouva Mme Récamier. Il s'approcha d'elle et, espérant sans doute qu'elle lui conseillerait le parti qu'il venait de prendre, il lui demanda ce qu'à son avis il devait faire : « Vous êtes » Français, Sire, lui répondit-elle, c'est à la France qu'il faut » être fidèle. » Murat pâlit, et, ouvrant violemment la fenêtre d'un grand balcon qui donnait sur la mer : « Je suis donc un traître ! » dit-il; et en même temps il montra de la main à Mme Récamier la flotte anglaise entrant à toutes voiles dans le port de Naples; puis, se jetant sur un canapé et fondant en larmes, il couvrit sa figure de ses mains. »

Rentrée à Paris après le rétablissement de la monarchie, Mme Récamier y retrouva quelques années de sa vie brillante d'autrefois; mais bientôt une nouvelle catastrophe en interrompit le cours. Les opérations financières de M. Récamier échouèrent une seconde fois, et elle voulut partager sa ruine. Réduite dès lors à une modeste aisance, elle quitta l'hôtel qu'elle habitait dans la rue d'Anjou, et, après avoir assuré l'existence de son mari, elle se retira au couvent de l'abbaye aux Bois. Elle y occupa d'adord un petit logement au troisième étage, vraie cellule de recluse; plus tard, elle y eut un appartement plus vaste, dont le salon, garni de meubles très-simples, n'ayant pour tout ornement que le beau et froid tableau de *Corinne improvisant au cap Misène,* par Gérard, le portrait de Mme de Staël et celui de Chateaubriand peint par Girodet, est devenu célèbre par les visiteurs qui l'ont fréquenté. On y vit ensemble ou successivement, sans parler de M. de Chateaubriand et de M. Ballanche, qui en étaient les hôtes quotidiens, la duchesse de Devonshire et son frère le comte de Bristol, le duc d'Hamilton, l'illustre chimiste anglais Davy, miss Edgeworth, Alexandre de Humboldt, M. de Kératry, M. Dubois du *Globe,* M. Bertin l'aîné, Benjamin Constant, M. Villemain, M. Alexis de Tocqueville, M. Sainte-Beuve, M. Ampère, et d'autres non moins dignes de figurer dans les rangs de cette aristocratie de l'intelligence.

Mais le centre de ce cercle d'élite, le familier de ce salon ouvert à toutes les gloires, à tous les mérites, c'était M. de Chateaubriand, qui devint désormais le principal intérêt de la vie de Mme Récamier. Politique influent, ministre, ambassadeur, il se tournait déjà vers elle comme vers un port où il aspirait à se reposer, à se consoler de tant de déceptions et de ce vide si triste que lui laissait toute chose. On a fait un crime à M. de Chateaubriand de sa tristesse : c'est par elle, au contraire, qu'il se relève à nos yeux, c'est par elle qu'il rend involontairement hommage à la vérité tout en poursuivant l'erreur, c'est par elle, plus encore que par son génie et par sa gloire, qu'il captiva Mme Récamier. M. Ballanche disait excellemment à leur amie commune : « La tristesse dont il est obsédé ne m'étonne pas; la chose à laquelle il avait consacré sa vie publique est accomplie. Il se survit, et rien n'est plus triste que de se survivre, pour ne pas se survivre, il faut s'appuyer sur le sentiment moral. Votre douce compassion sera son meilleur asile. J'espère que vous le convertirez au sentiment moral; vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée, ne sont que de la poussière, si elles ne reçoivent la fécondité du sentiment moral. »

Si le sentiment moral ne devint pas prédominant chez M. de Chateaubriand et ne suffit pas à alimenter sa vie, du moins son cœur dut à l'affection de Mme Récamier de se sentir plus simple, plus naturel, plus tendre. Dans ses *Mémoires,* en parlant de l'abbaye aux Bois, il dit : « Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme dont la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré; le moment de la rémunération est arrivé; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs des divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs. »

C'est pour le public qu'il parlait ainsi; à elle il dit avec plus d'abandon, plus de simplicité et aussi, selon nous, plus d'éloquence : « Songez qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble. Je vous fais un triste présent que de vous donner le reste de ma vie; mais prenez-le, et si j'ai perdu des jours, j'ai de quoi rendre meilleurs ceux qui seront tous pour vous.

» Quand me reposerai-je auprès de vous? quand cesserai-je de perdre sur les grands chemins les jours qui m'étaient prêtés pour en faire un meilleur usage? J'ai dépensé sans regarder tant que j'ai été riche; je croyais le trésor inépuisable. Maintenant, quand je vois combien il est diminué et combien peu de temps il me reste pour vous aimer, il me prend un grand serrement de cœur. »

Après la révolution de Juillet, comme il n'a plus les distractions de la politique active, Mme Récamier se donne pour mission, et elle y sacrifie tout, repos, liberté, santé, de consoler sa vie en lui témoignant une affection profonde, de l'animer en l'entourant de l'admiration et du respect de ses contemporains. Il le sent et il le dit. Comme son amie était malade, il lui écrit : « Ne parlez jamais de ce que je deviendrais sans vous; je n'ai pas fait assez de mal au ciel pour qu'il ne m'appelle pas avant vous. Je vois avec plaisir que je suis malade, que je me suis mal trouvé encore hier, que je ne reprends pas de force. Je bénirai Dieu de tout cela, tant que vous vous obstinerez à ne pas

vous guérir. Ainsi, ma santé est entre vos mains, songez-y. »

Le temps marchait ; hommes et choses, tout s'était modifié; la colonie de l'abbaye aux Bois, tantôt dispersée, tantôt réunie, était entrée en pleine vieillesse. On tâchait de ne plus trop se séparer, on se serrait les uns contre les autres, on renforçait le lien de l'habitude. Chaque jour, à la même heure, M. de Chateaubriand arrivait chez Mme Récamier; puis la porte s'ouvrait aux visites. M. Ballanche venait le premier; le plus souvent il avait déjà vu son amie. D'autres intimes le suivaient de près. C'est ainsi qu'ils allaient, groupés en faisceau, au-devant de la mort.

La mort seule, en effet, pouvait délier ici-bas ces cœurs si étroitement unis. M. Ballanche fut enlevé le premier. A la nouvelle de sa maladie, Mme Récamier, qui venait de subir l'opération de la cataracte, oublia toutes les précautions recommandées pour voler à son chevet, et « perdit dans les larmes toute chance de recouvrer la vue (¹). »

Puis ce fut le tour de M. de Chateaubriand. Quelque temps auparavant, devenu veuf, il avait sollicité son amie, veuve elle-même, de porter son nom : « A quoi bon? avait-elle répondu. A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Le monde, j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison, et on m'approuverait de tout ce qui me rendrait plus facile la tâche d'entourer votre vieillesse de bonheur, de repos, de tendresse. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas; j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Ce droit, les années, la cécité, me l'ont donné; ne changeons rien à une affection parfaite. »

Privée de ses deux amis les plus chers, Mme Récamier ne pouvait plus vivre. A l'heure où ils avaient coutume d'entrer dans son salon, si la porte s'ouvrait, elle sentait son cœur défaillir. Le choléra de 1849 acheva de trancher cette existence qui n'avait plus de racines sur la terre. On dit que dans la mort, par un privilége extraordinaire, les traces du terrible fléau qui l'avait frappée s'effacèrent et qu'elle prit une surprenante beauté, quelque chose de la majesté d'un ange avec toutes les grâces de la jeune femme d'autrefois.

Maintenant que nous avons assisté à cette vie dont la perte successive de tous les avantages extérieurs ne diminua pas l'influence, ne reconnaîtrons-nous pas avec Mme Lenormant que la puissance de Mme Récamier lui venait de son âme, qu'elle a régné surtout par la bonté, par l'oubli d'elle-même, par le dévouement absolu à ses affections. M. Ballanche n'avait-il pas eu raison de lui dire : « Il vous sera donné de faire comprendre ce qu'est en soi la beauté : on saura que c'est une chose toute morale; il ne sera plus permis de douter que c'est un reflet de l'âme. »

ESQUIRE.

Tout Anglais qui veut se donner un certain air d'importance se donne aujourd'hui le titre d'esquire (écuyer). C'est un usage que personne ne conteste plus. En réalité, le droit de porter ce titre n'appartient ou n'appartenait qu'aux personnes suivantes : 1° les fils de tous les pairs et lords du Parlement; 2° les nobles de toutes les nations; 3° les fils de baronnet et les fils aînés de chevalier; 4° les personnes auxquelles le souverain donne des armes et des lettres patentes d'écuyer; 5° les écuyers de l'ordre du Bain et leurs fils; 6° les avocats; 7° les juges de paix et les maires; 8° les officiers de la couronne, ou ayant droit d'assister au couronnement, ou remplissant quelque charge de confiance à la cour; 9° les attorneys (procureurs) dans les colonies, lorsque les départements du conseil et des attorneys y sont réunis.

(¹) Mme Lenormant.

C'est une politesse dont on a souvent besoin dans le monde, que de ne pas entendre ce qu'on entend fort bien, et de noyer dans sa propre bonhomie ce qui n'est pas très-bon dans ceux qui le disent. SISMONDI.

PORTEUR D'EAU, A CALCUTTA.

Les gens qui, dans l'Inde, remplissent cette utile profession sont désignés sous le nom persan de *bihechty*, dont les Anglais ont transformé l'orthographe en *beasty*. Comme tous les peuples qui font un usage habituel d'une alimentation végétale, et qui n'usent que fort rarement de boissons spiritueuses, les habitants de l'Inde sont d'une délicatesse extrême sur la pureté de l'eau dont ils font usage. On appelle *kawer* les seaux dans lesquels les hindous transportent au loin l'eau du Gange; mais notre porteur d'eau, dont l'aspect a été si bien saisi par la photographie de M. Mallitte, fait usage d'outres en cuir, et ce seul fait nous prouve qu'il appartient à la race musulmane. Pour se procurer l'eau qu'ils débitent à un prix si modéré, les porteurs d'eau de l'Inde sont obligés parfois de descendre dans ces vastes puits munis de marches qu'on appelle *baoury*, tandis que ceux qui n'ont point de degrés portent le nom de *koûâ*.

Qu'il professe la religion de Brahma ou de Mahomet, notre pauvre bihechty se garde bien d'aller offrir son eau à l'Hindou de haute caste, qui la rejetterait avec horreur. L'abbé Dubois, si exact dans ses assertions, contient sur ce fait, indifférent en apparence, des renseignements que nous ne saurions laisser échapper ici.

« L'eau est presque la seule boisson des brahmes, dit-il. Pour qu'elle soit pure et ne souille pas celui qui la boit, il est indispensable qu'elle ait été puisée et portée par une personne de leur caste ; boire de l'eau puisée par des mains étrangères serait une transgression considérable dont il faudrait se purifier à grands frais par de longues cérémonies (¹). Dans quelques lieux, le brahme et le sudra vont chercher leur eau à la même source ; mais si, par hasard, le vase de l'un touche celui de l'autre, le brahme s'empresse de briser le sien, s'il est de terre, ou de le récurer à tour de bras, s'il est de cuivre. Dans les contrées qui sont sous la domination des princes indiens, les brahmes interdisent l'approche de leurs puits aux autres castes; mais dans celles qui sont soumises aux mahométans, et dans les principaux établissements européens, il n'est pas trop rare de voir le brahme, le sudra, et même le pariah, puiser au même réservoir. J'ai été cependant témoin, sur la côte, d'une violente émeute occasionnée par l'inconcevable effronterie d'une femme pariah qui avait osé puiser de l'eau dans le puits commun. »

(¹) *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. Ier, p. 255. On lit un peu plus bas, dans le même ouvrage : « Tant que les vases de terre sont neufs et entre les mains du potier, toutes sortes de gens, même les pariahs, peuvent les manier sans conséquence; mais du moment qu'ils ont contenu de l'eau, ils ne peuvent plus servir qu'à celui qui l'y a versée ou aux personnes avec qui il peut aller de pair. Les brahmes poussent le scrupule sur ce point jusqu'à ne jamais permettre à des étrangers d'entrer dans leur cuisine, dont la porte est toujours soigneusement fermée, de peur que quelque profane ne vînt à porter ses regards sur la poterie qu'elle renferme, et qui, souillée par cela seul, ne serait plus bonne qu'à être mise en pièces. C'est aussi pour ne pas être exposées au même inconvénient que leurs femmes ne vont jamais puiser de l'eau dans des vases de terre; elles emploient toujours à cet usage des vaisseaux de cuivre. »

Pour peu que l'on soit familiarisé avec la théogonie indienne, on comprend parfaitement cette étrange susceptibilité. L'eau n'est pas seulement une pure émanation divine, c'est la divinité elle-même. Le *sandia* du matin, que tout brahme doit réciter dévotement et dont la formule se trouve dans l'*Ezour-Vedam*, est ainsi conçu :

« Eau de la mer, des fleuves, des étang, des puits et enfin de tout autre endroit quelconque, soyez favorable à mes prières et à mes vœux! Ainsi qu'un voyageur fatigué par la chaleur trouve du soulagement à l'ombre d'un arbre, ainsi puissé-je trouver en vous du soulagemnet à mes maux et le pardon à mes péchés! — Eau, vons êtes l'œil du sacrifice et du combat, vous êtes d'un goût agréable; vous avez pour nous les entrailles d'une mère, vous en avez aussi les sentiments, etc, etc. »

Ceci nous a conduit bien loin de notre pauvre bihechty. Celui que notre gravure représente a pour aide fidèle un *ladou-byl*, un bœuf de charge. Cet utile animal remplace presque partout dans l'Inde l'âne d'Europe, et les Hindous l'accablent parfois de charges énormes. Le ladou-byl est plein de docilité; sur un signe de son maître, il tombe à genoux et se laisse charger. Dans l'Hindoustan, les bœufs sont d'une petite espèce, et presque tous blancs. Celui-ci n'est pas conduit au moyen d'une corde dont la narine de l'animal est traversée. En général, les bœufs de charge sont menés assez rudement par les Hindous, et ils ne participent que fort médiocrement aux procédés pleins de mansuétude dont on use en bien des endroits à l'égard des vaches. Solvyns, qui était un observateur si attentif, s'étonne à bon droit que les Indiens traitent avec si peu de ménagement un animal qui leur paraît, pour ainsi dire, sacré : « C'est, dit-il, une contradiction dont il n'est pas facile de deviner l'origine. »



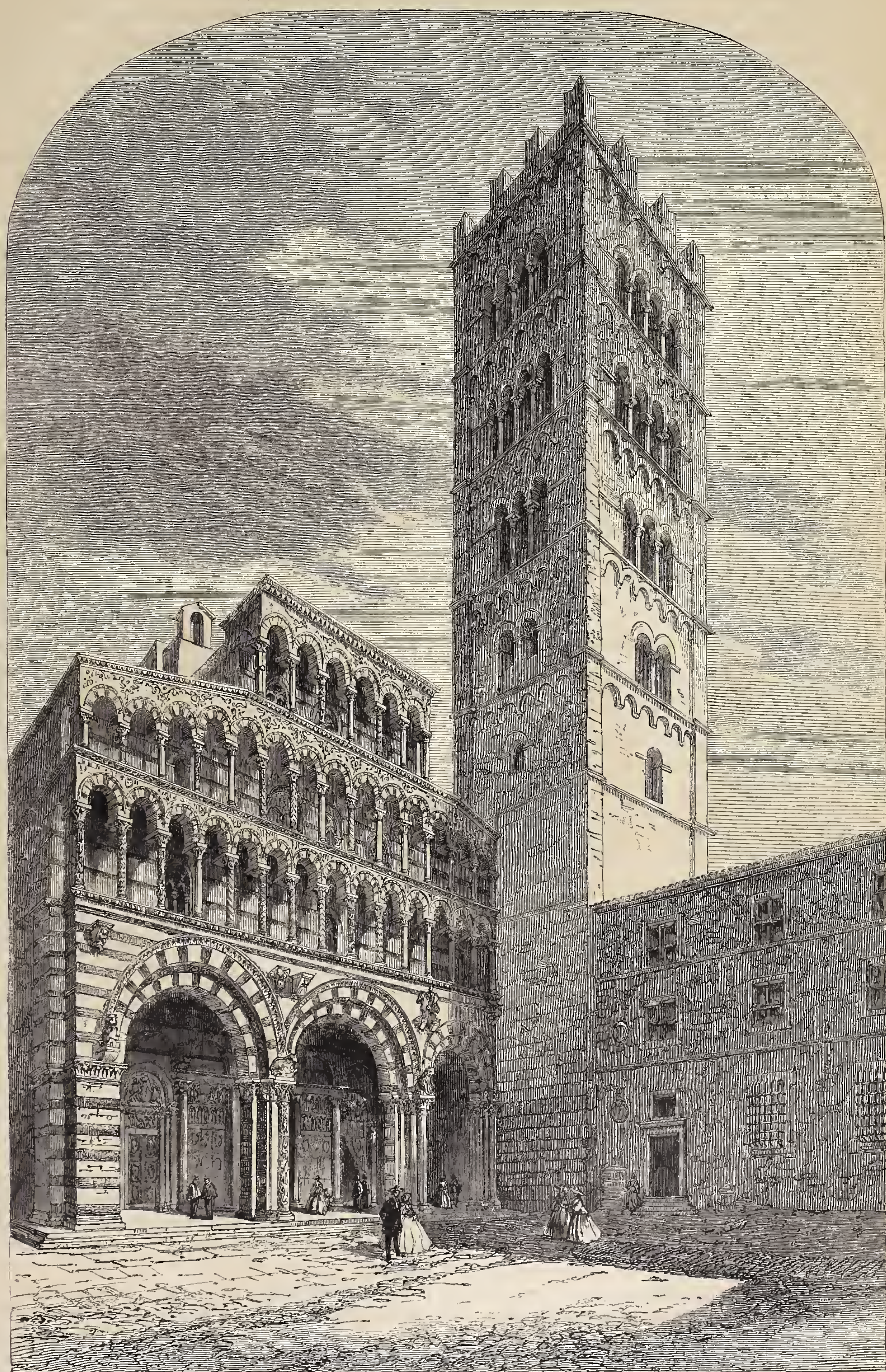
Porteur d'eau, à Calcutta. — D'après une photographie de M. Mallitte.

De même qu'il y a un cuisinier en titre attaché à chaque régiment, il y a un bihechty qui remplit sans cesse son office. Les maisons considérables en ont également d'attitrés. L'eau dans l'Inde est l'objet de soins particuliers dès qu'elle est destinée à l'usage des bonnes maisons; il y a des *âbdâr*, des domestiques dont l'unique emploi est de la faire rafraîchir aussi bien que le vin; ils se servent pour cela d'un vase de plomb rempli de salpêtre dans lequel on introduit une bouteille pleine d'un liquide quelconque, et, lui faisant faire seulement cinq ou six tours pendant que le salpêtre se dissout, ils rendent le vin ou l'eau froids comme la glace. « Il n'y a que des âbdârs de profession, dit l'orientaliste que nous citons, qui réussissent à faire rafraîchir les boissons avec autant de dextérité. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15

L'ARCHITECTURE ROMANE EN ITALIE. — ÉPOQUE PISANE.

BUSCHETTO. — RAINALDO. — DIOTI SALVI. — BONANNO. — GUIDETTO.



L'église Saint-Martin, à Lucques, construite, en 1204, par Guidetto. — Dessin de Lancelot, d'après M. Georges Rohault de Fleury.

On ne voit pas, dans l'histoire de l'art, de génies isolés. Où apparaît un grand artiste, on est toujours sûr de trouver une grande école. Apelles et Phidias ne sont pas seuls dans le siècle de Périclès; ni Vitruve, Solon et Dioscoride, dans le siècle d'Auguste; ni Raphaël, Bramante et Michel-Ange, dans celui de Léon X; ni enfin Poussin, Lesueur, Mansart, Perrault ou le Bernin, dans celui de Louis XIV. Et même, entre ces brillantes pléiades d'artistes, on rencontre d'autres groupes d'hommes éminents dont il est nécessaire d'observer de près et d'étudier les œuvres, si l'on veut se bien rendre compte des transformations progressives de l'art. Telle est certainement l'époque pisane, considérée à juste titre comme la première renaissance de l'architecture italienne.

Ce fut, en effet, à Pise que se fit sentir le premier mouvement de retour vers les formes antiques. Aussitôt que les Lombards eurent été chassés par Charlemagne, et que Pise eut recouvré la liberté de se former en république et de se gouverner d'après ses lois, on vit refleurir l'architecture, dont les barbares avaient entravé le développement. Saint-Paul, l'ancienne cathédrale de Pise, un des plus vieux édifices de la Toscane, date de l'entrée triomphale de Charlemagne dans cette ville.

Le premier architecte célèbre de l'école du onzième siècle est Buschetto. Avant lui, on peut sans doute citer quelques monuments où s'annonce déjà le style qu'il mit en honneur; mais aucun nom d'artiste ne nous a été transmis par la tradition. Il est donc permis de dire que Buschetto fut fondateur d'école autant qu'il est possible de l'être. La cathédrale de Pise, dont il est l'auteur, est restée le type le plus beau et le plus parfait du style roman en Italie; elle en marque l'époque la plus brillante; et peu de temps s'était écoulé après son achèvement que l'on pouvait déjà entrevoir un commencement de décadence.

Buschetto, en concevant le dessin de la cathédrale de Pise, s'empara franchement du plan des basiliques antiques, mais en l'adaptant à son génie et à la destination du monument qu'il avait à construire. L'architecture lui dut ce progrès de rentrer dans le cours des traditions que les invasions barbares avaient couvertes de ruines. A la vérité, il se servit simplement des restes antiques; et la gloire d'avoir remis en usage les ordres grecs ne lui revient que pour le sage emploi qu'il sut en faire et le talent qu'il déploya en utilisant, d'une part, des fragments tirés d'anciens thermes d'Adrien qui avaient existé sur l'emplacement même de la cathédrale, et d'autre part, des morceaux de sculptures que les Pisans avaient rapportés d'Orient. On ne saurait trop admirer l'art avec lequel ces marbres, étrangers les uns aux autres, se réunirent sous son inspiration pour former un des plus beaux temples du christianisme. Une admirable harmonie règne dans tout l'édifice; et sous ces nefs mystérieuses, où le cœur et l'imagination sont doucement entraînés dans une sorte de religieuse rêverie, on oublie la variété des colonnes, la diversité de leur origine, de leurs formes et de leurs dimensions, ou peut-être même ces différences ajoutent-elles encore au charme que l'on éprouve.

L'architecture de cette première renaissance n'est donc pas créatrice de détails; mais peut-être a-t-elle surpassé celles qui l'ont précédée et qui l'ont suivie, par les effets grandioses et religieux dont elle a su revêtir ses formes, par elles-mêmes un peu grossières.

Buschetto ne vécut pas assez longtemps pour mener à fin l'exécution de ce chef-d'œuvre; ce fut Rainaldo, son élève et son associé, qui eut l'honneur de le terminer et d'élever le portail, dont le luxe et la richesse n'excluent pas encore la pureté.

Dioti Salvi, qui vient après Buchetto, occupe une grande place parmi les hommes qui suivirent l'impulsion de ce nouveau mouvement dans l'architecture. On lui doit le baptistère de Pise, digne de rivaliser avec l'église, et dont la forme primitive, avant qu'un mauvais goût ne l'eût gâtée, était si svelte et si élégante. On a encore de lui l'église du Saint-Sépulcre.

Presque en même temps que le baptistère, on voyait s'élever sur cette même place de Pise le beau campanile du dôme, sous la direction de l'architecte Bonanno. A cette belle tour on retrouve les ordres, les arcades, les colonnes de l'église et du baptistère, la même disposition architecturale, avec une variété infinie. Son inclinaison [1] ne lui a pas fait perdre toute son élégance, quoique son enfoncement dans le sol, qui la fit interrompre et empêcha de l'élever aussi haut qu'on en avait le dessein, ait dû nuire beaucoup à son effet général.

Ce ne fut pas seulement à Pise que les imitateurs de Buschetto adoptèrent son style et continuèrent les beaux exemples du dôme.

La façade de la cathédrale de Lucques, élevée en 1204, est digne de rivaliser avec celle des Pisans; et si les lignes n'y sont pas si pures, si l'on y remarque déjà une recherche d'ornementation qui annonce la décadence, on ne peut méconnaître que l'ajour du porche lui donne un bien grand effet et qu'il exprime heureusement cette belle pensée que l'Église doit abriter ceux-là mêmes qui sont encore en dehors d'elle.

La tradition nous a conservé le nom de son auteur : ce fut Guidetto. *La suite à une autre livraison.*

LUCRÈCE RÉFUTÉ PAR LUI-MÊME.

Dans le siècle dernier, le cardinal de Polignac avait publié, sous le titre d'*Anti-Lucrèce*, une réfutation de Lucrèce. A la Faculté des lettres de Paris, le savant professeur M. Patin a prononcé un discours où il a fait une chose plus piquante encore, la réfutation de Lucrèce par Lucrèce lui-même.

Il prend en main le *Poëme de la Nature*, et, le parcourant soigneusement, il y souligne « toutes les contradictions involontaires, toutes les objections tacites qui sont là comme des réfutations anticipées de Lucrèce et de son étrange théologie, qu'on appellerait plus justement son athéisme. »

En effet, « à l'exemple de son maître Épicure, Lucrèce admet des dieux; mais quels dieux! en dehors du monde qu'ils n'ont pas créé, qu'ils ne gouvernent pas, au sort duquel, dans leur inaltérable quiétude, ils demeurent étrangers et indifférents; dieux inutiles et honoraires, salués officiellement par le poëte, mais auxquels il dit peut-être tout bas, comme le Spinosa de Voltaire :

> Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez pas.

Reste donc le hasard.

Mais les rencontres de ce hasard, auquel les incrédules veulent bien croire, se renouvelant sans cesse, et produisant sans cesse les mêmes effets, Lucrèce, cet observateur si attentif et si clairvoyant des choses qui frappent ses sens et son intelligence, Lucrèce y découvre tout un ensemble de lois : *rationes, fœdera, leges,* dit-il lui-même.

Or, toutes lois révélant un législateur, quel sera pour Lucrèce ce législateur suprême?

— La nature, répond-il, *natura creatrix, natura gubernans*, la nature créatrice, la nature gouvernante. Alors, « n'ayant pas, comme l'en félicitait Virgile, le bonheur de

[1] Voy., au sujet de cette inclinaison, t. XXV, 1857, p. 67.

connaître les raisons des choses, mais les choses mêmes, il excelle à les voir et à les montrer. »

Natura creatrix.

Et voici comment il nous la peindra :

« Maintenant, je reviens à la nouveauté du monde, au tendre sein de la terre, à ces productions nouvelles qu'elle a, pense-t-on, les premières fait paraître à la lumière et confiées à l'inconstance des vents.

» D'abord les herbes, avec leur verdoyant éclat ; la terre en enveloppa ses collines, et, sur toutes les plaines, brillèrent, émaillées de fleurs, de vertes prairies. Aux arbres de toute espèce, croissant, s'élevant à l'envi à travers les airs, la carrière fut comme ouverte...

» Ensuite elle créa en grand nombre, par des moyens divers, les espèces animales...

» Partout donc, en des lieux d'une disposition convenable, se formaient, au sein de la terre, comme des entrailles fécondes ; et quand, au temps marqué par la maturité de l'âge, l'enfant avait ouvert cette enveloppe, fuyant l'humidité de son premier séjour, et aspirant à l'air, la nature alors approchait de lui, les exprimant du sol entr'ouvert, des sucs nourriciers semblables à ce lait dont la femme, quand elle a enfanté, se remplit tout entière, et qui court enfler ses mamelles. C'est ainsi que la terre offrait à l'enfant la nourriture nécessaire; pour vêtement, il avait ses tièdes vapeurs, et pour lit le mou duvet de son herbe abondante.

» Cependant la nouveauté du monde ne produisait encore ni froids trop durs, ni chaleurs excessives, ni vents à la violente haleine : toutes choses ont ensemble leur accroissement, leur progrès.

» C'est donc, il faut le redire, bien justement que la terre a reçu le nom de mère, puisque c'est elle qui a créé le genre humain, puisque de son sein se sont répandus au temps marqué tous les êtres animés, et ceux qui errent sur les montagnes et ceux qui volent dans les airs revêtus de formes si diverses. »

Ce doux nom de femme, de mère, que Lucrèce applique à la terre, cette comparaison de ses sucs nourriciers avec le lait des mamelles humaines, du duvet de son herbe avec celui d'un berceau, tout cela n'est-il pas vivant, c'est-à-dire divin?

Ne retrouvons-nous pas là quelques traits de notre Providence?

Natura gubernans.

Et la voici encore : « Je dirai comment, dans leur cours, le soleil et la lune sont guidés, gouvernés par la puissance souveraine de la nature. »

Ne retrouvons-nous pas, là encore, quelques traits du Dieu que Bossuet nous représente « tenant du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes? »

Sans parler des passages où le philosophe matérialiste, où le poëte athée confesse involontairement l'existence de l'âme, en nous disant que « quand au doux sommeil se sont abandonnés nos membres fatigués, que gît étendu, sans aucun sentiment, notre corps accablé, il y a cependant en nous quelque autre chose qui, dans ce moment, est bien diversement agité, et où peuvent pénétrer tous es mouvements de la joie et tous les vains soucis du cœur. » Sans parler des passages où il trouve le véritable accent de la piété, en prenant volontairement le langage d'un croyant pour invoquer ces dieux populaires qu'il a déclarés plus haut « des fantômes vains, ouvrage d'une terreur superstitieuse », n'est-il pas remarquable, comme le fait observer le judicieux critique, « n'est-il pas remarquable que ce poëme, d'où la divinité devait être absente, nous la fasse rencontrer si souvent dans ces idées de suprême sagesse, de suprême puissance, de suprême bonté, auxquelles s'élèvent, en dépit de son système matérialiste et athée, la forte intelligence, le cœur aimant, l'imagination émue du poëte? » N'est-il pas remarquable enfin de voir ce poëte, par la puissance même de son génie, dépasser malgré lui le cadre étroit de ses croyances et devenir, pour ainsi dire, « comme un premier *Anti-Lucrèce?* »

Finissons donc en regrettant aussi « qu'au génie de Lucrèce ait manqué une meilleure cause, et à cette cause le génie de Lucrèce »; concluons par cette juste et consolante pensée, que l'ingénieux professeur a exprimée dans son discours : « Le sentiment religieux est si naturel chez l'homme, qu'il se fait jour, par moments, à travers les doutes du sceptique et les négations de l'athée. » On pourrait adresser à Lucrèce ce que le poëte moderne qui l'a réfuté dit à Épicure : « Tu fuis les traces de Dieu, mais tu ne peux les effacer; partout elles te poursuivent. »

INFLUENCE D'UNE BOUGIE ALLUMÉE SUR LE COMMERCE.

Le spirituel et brave Cadamosto, qui naviguait, en 1445, pour le compte de l'infant don Henrique, s'en allait résolûment parmi les peuples inconnus de la côte d'Afrique, et il n'hésitait pas, quand l'occasion s'en présentait, à prendre sa part des festins sauvages qui étaient offerts libéralement à l'homme blanc qu'on voyait pour la première fois. Or, comme il était parvenu au Sénégal, dans les États du roi Bisboror, il s'aperçut qu'une des plus grandes merveilles qu'on admirât sur sa caravelle était la modeste lumière que répandait une chandelle allumée. Notre marin, bon observateur, ne tarda pas à remarquer aussi que ces bonnes gens, grands amateurs du miel parfumé des forêts, ne manquaient pas de rejeter la cire des rayons appétissants que parfois on lui présentait. Interrogés sur le motif de leur dédain, ils dirent tous qu'ils ne faisaient aucun cas de ce qui par le fait ne pouvait servir à rien. « Or, dit le voyageur vénitien, je fis quelques chandelles de cire en leur présence, et ensuite je les allumai. Leur admiration fut grande, et ils se prirent à dire que tout savoir était en l'esprit des chrétiens. » Ce que ne dit point Cadamosto, et ce que nous révèlent les vieilles relations qui viennent après lui, c'est qu'après son passage au Sénégal la cire fut recueillie soigneusement dans les lieux où on la perdait jadis sans en faire la moindre estime.

PIANOS.

On estime les produits annuels de la fabrication des pianos, tant en Europe qu'en Amérique, à la somme d'environ 75 millions de francs. Dans ce total, l'Angleterre figure pour 27 millions, la France pour 10 millions, les divers États de l'Allemagne pour 16 millions; les États du Nord, la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et les États-Unis d'Amérique, fabriquent pour les 22 millions restants. (1)

LES FRESQUES DE SAINT-VINCENT DE PAUL,

A PARIS.

En peinture, chaque genre a son but et ses conditions. Le paysagiste cherche ses moyens dans la belle disposition des grandes lignes ; il tend à reproduire les effets brillants ou harmonieux de la couleur et du clair-obscur ; il doit plaire par le choix des formes variées de la végétation.

(1) Fétis, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1855.*

Le peintre de genre, c'est-à-dire des scènes familières de la vie, doit joindre au mérite de rendre l'aspect de ses œuvres séduisant par le côté pittoresque celui d'une touche spirituelle et agréable.

Dans le portrait, le but principal est sans doute la ressemblance ; mais on n'est grand peintre de portraits que par l'idéalisation du modèle (¹) et par la savante disposition de la pose et des accessoires.

Il est inutile de dire que le peintre d'histoire est tenu de faire preuve de connaissances en architecture, en histoire, en archéologie, et avoir un sentiment profond de la vérité morale, tout en se montrant expert dans les moyens techniques de l'art ou du métier.

Enfin, dans la peinture religieuse, qui peut, sous plusieurs rapports, être considérée comme la division supérieure de la peinture d'histoire, l'artiste doit unir aux plus rares qualités de la science et de l'exécution une sensibilité morale très-élevée ; car il a pour mission d'exprimer



Les Saints Ménages, fragment des fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris, par M. Hippolyte Flandrin. — Dessin de Chevignard.

des sentiments surhumains, à l'aide de formes dont la pureté et la noblesse ne sauraient être rendues que si l'on possède une très-grande science du dessin.

Cette réunion des qualités nécessaires pour faire de la vraie peinture religieuse semble devenir de plus en plus rare. On la trouve toutefois dans quelques-unes des œuvres contemporaines, et nous aimons à citer comme exemple les fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris. Leur auteur, élève de M. Ingres, n'a pas fait grand bruit dans le monde ; il est même possible que plus d'un de nos lecteurs ne le connaisse que vaguement, pour l'avoir entendu nommer, ou pour avoir vu de lui un très-beau portrait de femme qui figurait à la dernière exposition (1859). Si l'on veut apprécier le talent supérieur de M. Hippolyte Flandrin, il faut visiter non pas seulement Saint-Vincent de Paul de Paris, mais encore Saint-Séverin, Saint-Germain des Prés, et la nouvelle église de Saint-Paul, à Nîmes. Toutes les

(¹) Le portrait étant destiné à conserver la mémoire du modèle, il ne faut pas que la représentation soit seulement celle des traits pris en un certain moment heureux ou malheureux, comme fait la photographie ; elle doit donner une idée générale du caractère habituel et pour ainsi dire de l'individualité morale.

peintures à fresque dont M. Hipp. Flandrin a décoré ces édifices sont remarquables par la pureté du dessin, par le savant agencement des groupes, par la noblesse des poses, et, en même temps, elles sont saisissantes par une belle expression de sérénité, de tendresse et de piété mélancolique. La contemplation de la procession des saintes, dans la frise de Saint-Vincent de Paul, semble enlever le spectateur à la terre et le pénètre jusqu'aux larmes. Il y a dans cette portion de l'œuvre plus de soixante figures groupées avec une variété admirable. Chacun des groupes et même plusieurs figures isolées formeraient des tableaux ravissants de grâce et de dignité religieuse. On ne saurait, au premier aspect, à quelle figure donner une préférence de sympathie ou d'admiration. Sainte Ursule regarde au ciel avec un élan plein de noblesse ; sainte Agnès est douce et naïve ; sainte Zita la servante est humble et forte. Les sept petits enfants qui marchent devant sainte Félicité attachent les regards par leur grâce enfantine, ainsi que le



Les Saints Ménages, fragment des fresques de Saint-Vincent de Paul, à Paris, par M. Hippolyte Flandrin. — Dessin de Chevignard.

groupe de sainte Julita, de sainte Crescentina et des enfants qu'elles tiennent, comme les madones le petit Jésus. Sainte Aglaé, sainte Thaïs, sainte Pélagie, dans leur tunique grecque, sont belles comme des statues antiques et plus touchantes. Viennent enfin les Saints Ménages, que notre gravure représente : saint Elzéar et sainte Delphine, saint Isidore et sainte Marie, saint Adrien et sainte Nathalie, qui se tiennent la main avec un mouvement expressif d'affection. Au souvenir des peintures originales, il est impossible de ne pas regretter l'insuffisance de dessins de si peu d'importance en dimension que les nôtres pour donner une idée juste d'un travail dans lequel l'exécution est à la hauteur de la pensée ([1]).

Les peintures de Saint-Vincent de Paul sont terminées depuis déjà plusieurs années. M. Hipp. Flandrin travaille actuellement à décorer la nef de l'église de Saint-Germain des Prés, dont il a peint le transept et le chœur il y a près de vingt ans. Les fresques qu'il achève en ce moment montreront chez le maître, outre les qualités de dessin, de style et d'expression religieuse qu'on a reconnues en lui dès ses

([1]) M. Flandrin a lui-même lithographié ou plutôt autographié cette frise de Saint-Vincent de Paul dans une série de quatorze feuilles.

débuts, d'autres qualités dont on était disposé à le croire moins doué : celles du pittoresque dans la composition, et d'une savante entente des dispositions des couleurs et du clair-obscur. [1]

L'ART.

Les plus nobles aspirations de l'intelligence en même temps que les plus secrets sentiments du cœur ne trouvent souvent pas de mots pour s'exprimer; mais quelques sons qui font vibrer une harpe, quelques coups de pinceau sur une toile, une veine du marbre mise en relief par le ciseau du sculpteur, vont relever par une communication mystérieuse et transmettre même à la dernière postérité tout ce fond intime de l'âme.

Quand la langue est muette ou bégaye, la musique, la peinture, l'art, en un mot, sait parler. L'art a une propriété merveilleuse de reproduire à la fois, par des secret qui lui sont propres, ce qu'il y a de plus durable et ce qu'il y a de plus passager dans nos impressions, et ces sensations vagues qui échappent à toute parole précise, et cet idéal supérieur à toute réalité qu'aucune expression ne peut égaler. Ce qui est trop fugitif pour être saisi ou trop sublime pour être atteint par le langage, est du ressort de l'art; c'est un miroir qui reflète et la vapeur qui fuit à l'horizon devant les regards, et le soleil qui les éblouit. ALBERT DE BROGLIE

CE QUE RECEVAIT JADIS UN ROI DES MÉNESTRELS.

Il y eut au quinzième siécle un roi des ménestrels, comme il y eut au temps de Louis XIV un roi des violons. Ces souverains de l'harmonie ne ruinaient pas ceux qu'ils charmaient. En 1426, l'habile homme qui portait ce titre était un certain Jehan Facien l'aîné, originaire de la France; il était venu à Dijon attiré par la magnificence du duc de Bourgogne, et ce prince l'avait accueilli. Il était donc obligé de le suivre dans ses excursions et ne se reposait point à la cour selon son plaisir. On lui donnait, bon an mal an, 22 francs « pour soi aidier et abillier pour plus honorablement servir Monseigneur. » L'année suivante, il est vrai, l'heureux artiste reçut 31 francs 10 sous. On suppose que Facien dut mourir en 1438. Le Vestris de ce temps était un certain Estevenin Parecis : c'était lui qui dansait la morisque devant le duc quand celui-ci « y prenoit plaisir ». (Voy. Léon de Laborde, *les Ducs de Bourgogne.*)

N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux que vous. PYTHAGORE.

ÉTAT DE LA FORTUNE DE MOLIÈRE.

DOCUMENTS INÉDITS.

« Il ne nous est parvenu aucune donnée sur la fortune de Molière, a dit M. Taschereau, son historien; nous ignorons s'il laissa, à sa mort, quelques biens-fonds. Après son retour à Paris, il demeura successivement rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal; dans la même rue, plus près de Saint-Eustache; rue Saint-Thomas du Louvre, et rue de Richelieu, dans la maison aujourd'hui numérotée 34. Mais il n'était que locataire des propriétés qu'il habita. Il n'avait également qu'à loyer la maison d'Auteuil, qui lui servait d'asile contre les poursuites des fâcheux et les tourments domestiques. Il est probable que sa générosité, son esprit de bienfaisance, et les dispositions de sa femme à la dépense, ne lui permirent pas de faire de très-grandes économies. Il est certain du moins que, grâce aux succès de sa troupe et à la fréquente représentation de ses ouvrages, il vécut dans une aisance brillante, surtout pour le temps. »

. . . .

« On s'est généralement accordé à dire que ses revenus montaient à vingt-cinq ou trente mille livres, somme considérable au dix-septième siècle. »

C'est, en effet, à ce dernier chiffre que Grimarest, et après lui Voltaire, élèvent la fortune de Molière. Dans sa *Description du Parnasse français,* Titon du Tillet la réduit à vingt-cinq mille livres, et Petitot adopte cette réduction, que nous pouvons, nous, réduire encore d'un quart environ. Grâce au registre de l'acteur Lagrange, registre où cet ami et camarade de Molière a tenu un compte exact des recettes et des dépenses de la troupe des comédiens dont Molière était le chef, il nous est permis de préciser plus exactement aujourd'hui la situation de fortune du premier de nos écrivains comiques.

Ce point d'histoire littéraire éclairci, le lecteur, à l'aide de l'état détaillé des droits d'auteur de Molière, que nous allons mettre sous ses yeux, apprendra qu'aucune des trente et une pièces qui composent son théâtre ne lui a rapporté, comme honoraires, ce que le moindre vaudeville heureux met de nos jours dans la bourse d'un auteur en renom; et que même, si on additionne, en les triplant, pour tenir compte de la différence des époques et de la valeur relative de l'argent, les sommes touchées par Molière pour la représentation de ses œuvres complètes, on n'atteindra que le chiffre de ce qu'a reçu ou pourrait recevoir, pour une seule pièce à grand succès, tel de nos auteurs contemporains.

La fortune de Molière s'est composée de son bien patrimonial, de sa charge de valet de chambre tapissier du roi, du produit de ses œuvres, de la pension que Louis XIV lui accorda, et de sa part de bénéfices, comme comédien, dans les recettes de la troupe qu'il dirigeait.

Nous ignorons l'état de fortune de ses parents; mais nous savons que la profession de maître tapissier exigeait, au dix-septième siècle, des fonds assez considérables, et l'éducation que Molière reçut, ainsi que ses frères, du moins l'un d'eux, mort docteur en théologie et doyen de la Faculté de Paris, prouve assurément l'aisance de sa famille. La mort de sa mère, en 1632 (il n'avait que dix ans), le mit sans doute, quelques années plus tard, en possession d'une part d'héritage suffisante pour le faire considérer comme riche dans le quartier de Paris où il était né. C'est là du moins un fait affirmé par un contemporain, Doneau de Vizé, l'auteur des *Nouvelles nouvelles,* qui, en 1663, disait : « Le fameux auteur de *l'École des Maris*, ayant dès sa jeunesse une inclination toute particulière pour le théâtre, se jeta dans la comédie, quoiqu'il se pût bien passer de cette occupation et qu'il eût assez de bien pour vivre honorablement dans le monde. »

« Les valets de chambre font le lit du Roy, dit *l'État de France,* les tapissiers étant au pied pour les aider. » Cette charge de valet de chambre tapissier, acquise par le père de Molière, transmise à un de ses frères, et que Molière avait revendiquée, en 1661, à la mort de ce frère, lui donnait, outre le privilége de faire pendant trois mois la couverture du roi, 300 livres de gages et 37 livres 10 sous de gratification; nous porterons cette somme sur la liste des revenus de Molière depuis l'année 1661 jusqu'au 17 février 1673, date de sa mort.

[1] On trouve une appréciation plus étendue des œuvres de M. Flandrin, et des considérations plus développées sur la peinture religieuse, dans un remarquable article de M. Henri Delaborde, inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 décembre 1859.

Enfin, si nous manquons de renseignements sur les produits que Molière a pu retirer en librairie de la vente de ses œuvres, nous savons du moins que ces produits n'ont pu être bien considérables. C'est sans son consentement, parfois même contre son gré, il s'en est plaint, que plusieurs de ses pièces furent imprimées, et leur débit ne profita qu'aux singuliers éditeurs qui les lui avaient dérobées. Ces façons d'agir le décidèrent à s'assurer par des priviléges la propriété de quelques-uns de ses ouvrages; mais *Tartuffe* est probablement le seul qui lui ait procuré quelques bénéfices réels. *Tartuffe* se vendit un écu l'exemplaire, *au profit de l'auteur,* chez le libraire Ribou; un tel prix est sans proportion avec celui d'aucune autre comédie du temps. « Un honnête homme, raconte Raymond Poisson dans sa préface du *Poëte basque,* un jour que je passais dans la galerie du palais, voulut donner trois sous du *Baron de la Crasse*, et le libraire, en me montrant, lui dit : « Tenez, voilà l'auteur qui sait bien que je ne puis le » donner à moins de cinq; la reliure m'en coûte deux. »

C'est le 3 novembre 1658, comme l'on sait, que Molière commença à jouer en public sur le théâtre du Petit-Bourbon. Il n'apparaît pas qu'à cette époque Molière, qui avait la charge de diriger ses camarades, en recueillît quelques avantages; sa troupe, lui compris, se composait de six hommes et quatre femmes; on partageait la recette en dix parts, et Molière n'avait que la sienne comme les autres. Ses deux premières pièces, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux,* qui furent jouées dans les cinq premiers mois de son établissement à Paris, ne lui rendirent, nous le croyons, aucun droit d'auteur; ces deux comédies avaient été déjà représentées dans les provinces, et furent sans doute considérées comme le bien commun de la troupe. Lagrange, qui n'y fut admis qu'après cette première campagne de cinq mois, dit bien que *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux* « passèrent pour pièces nouvelles à Paris; qu'elles obtinrent un grand succès »; mais il ajoute « que chacune d'elles produisit pour chaque acteur une part de soixante-dix pistoles », soit 1 540 livres pour les deux, et il ne mentionne aucun honoraire pour l'auteur.

C'est à la date de la première représentation des *Précieuses ridicules* que Lagrange commence à noter exactement la part de chaque auteur dans les recettes des pièces nouvellement représentées, et il établit ainsi le compte de Molière :

Ann.		liv.	s.
1658	— L'Étourdi.	»	»
1658	— Le Dépit amoureux.	»	»
1659	— Les Précieuses ridicules. — Présent fait par la troupe.	1 000	»
1660	— Sganarelle. — Présent fait par la troupe. .	1 500	»
1661	— D. Garcie de Navarre. — Cette pièce a eu peu de succès	550	»
1661	— L'École des Maris. — Deux parts d'acteur dans la recette	2 929	4
1661	— Les Facheux. — Présent fait par la troupe.	1 100	»
—	— Partage de l'argent donné par le roi pour cette pièce	880	»
1662	— L'École des Femmes. — Deux parts d'acteur sur la recette, suivant l'usage déjà établi à l'hôtel de Bourgogne, et toujours ainsi par la suite	6 511	19
1662	— La Critique de l'École des Femmes. — Cette pièce, toujours jouée avec *l'École des Femmes*, semble en dépendre, et ne reçoit pas de rémunération.		
1663	— L'Impromptu de Versailles.	1 323	»
1664	— Le Mariage forcé.	670	11
1664	— La Princesse d'Élide.	2 037	10
1665	— Le Festin de Pierre.	2 061	10
1665	— L'Amour médecin.	1 594	1
1666	— Le Misanthrope.	1 473	14
1666	— Le Médecin malgré lui.	1 519	8
		25 151	03

		25 151	03
1666	— Mélicerte, Corydon. — Aucun droit d'auteur n'est indiqué sur le registre pour ces deux pastorales. Louis XIV ne dut pas laisser sans récompense un travail qu'il avait commandé.		
1667	— Le Sicilien	149	»
1667	— Tartuffe. — Pour l'unique représentation donnée avant l'interdiction de la pièce par M. de Lamoignon.	277	»
—	— Pour les représentations données en 1669, après la levée de l'interdiction. . . . . Total. . . . 6 871	6 594	»
1668	— Amphytrion.	2 555	12
1668	— L'Avare.	1 124	2
1668	— Georges Dandin.	681	»
1669	— M. de Pourceaugnac.	1 147	»
1670	— Les Amants magnifiques. — Rien sur le registre; même observation que pour *Mélicerte* et *Coridon*.		
1670	— Le Bourgeois gentilhomme.	2 479	18
1671	— Les Fourberies de Scapin.	742	»
1671	— Psyché.	5 402	»
1672	— Les Femmes savantes.	2 029	12
1672	— La Comtesse d'Escarbagnas.	430	10
1673	— Le Malade imaginaire. — Pour quatre représentations.	438	»
	Total.	49 500 l.	17

Quarante-neuf mille cinq cents livres, telle est donc exactement la somme qu'ont valu à Molière tous ses chefs-d'œuvre. Après sa mort, sa veuve retira encore quelques profits du *Malade imaginaire;* puis, cette pièce, et toutes les autres, tombèrent dans ce qu'on appelle le domaine public, et, depuis bientôt deux cents ans, on sait si elles ont été productives aux libraires qui les ont vendues et aux comédiens qui les ont jouées.

Remarquons toutefois que si Molière, comme homme de lettres, n'eût eu pour vivre que le produit de sa plume, son existence au dix-septième siècle, pendant les treize années au moins où il composa son théâtre, eût été aisée ou du moins indépendante. La carrière littéraire de Corneille fut plus longue et plus difficile.

Mais, on va le voir, ce n'est pas seulement l'aisance, c'est la richesse avec la renommée, qu'à défaut de bonheur Molière a eu ici-bas en partage. Aux revenus de sa plume, à son bien particulier, augmenté sans doute, en 1669, par la mort de son père, aux 337 livres d'appointements de sa charge auprès du roi, aux arrérages de sa pension comme homme de lettres, il faut joindre encore la part qu'il avait dans les recettes de sa troupe. Cette part est établie par Lagrange de la manière suivante :

Du 3 novembre 1658 à Pâques 1659	1 540 l.	»
1659-1660.	2 995	10
1660-1661.	2 477	6
« A la fin de l'année théâtrale de 1661, M. de Molière demande deux parts au lieu d'une dans les recettes. On les lui accorde *pour lui et sa femme, s'il se marie.* » — Il se maria le lundi 20 février 1662. — Jusqu'à sa mort, il toucha les deux parts.		
1662-1663.	6 235	16
1663-1664.	9 068	8
1665-1666.	4 486	10
1666-1667.	6 704	12
1667-1668.	5 217	6
1668-1669.	10 951	6
1669-1670.	8 069	12
1670-1671.	9 278	»
1671-1672.	8 466	»
1672-1673.	9 171	6
A ces différentes sommes provenant des recettes théâtrales, nous devons joindre :		
1° 500 livres par an sur la pension que le roi accorda à la troupe de Molière à partir de 1668, ci, pour cinq ans	2 500	
	87 164 l.	12

	87 164 l. 12
2° 1 000 livres, — partage d'une gratification de 12 000 livres pour des représentations données à Saint-Germain, du 30 janvier 1670 au 18 février de la même année, ci	1 000 »
Total.	88 164 l. 12

Ainsi, du 3 novembre 1658 au 17 février 1673, Molière a reçu :

Comme auteur.	49 479	17
Comme homme de lettres pensionné	10 000	»
Comme valet de chambre du roi.	4 377	10
Comme comédien.	88 164	12
Total.	152 021 l.	19

A la vérité, c'est très-inégalement que cette somme de 152.021 livres gagnée à Paris par Molière s'est répartie sur les treize dernières années de sa vie. En 1659, ses gains ne montent qu'à 4 383 livres; en 1668-69, année de la représentation de *Tartuffe*, ils s'élèvent à 21 190 livres. En résumé, Molière, s'il n'a pas eu les trente mille livres de rente que lui attribuait Voltaire, a joui d'un revenu qui était encore, au temps de Louis XIV, celui d'un homme riche. Il avait des laquais, un carrosse, une habitation aux champs, un bon train de maison; mais on sait l'honorable usage qu'il faisait de cette fortune; l'aumône était son habitude. On sait encore quelles distractions il y apportait; et cette histoire du pauvre dont la vertu lui a peut-être inspiré une des plus belles scènes de son *Don Juan*. Sa main libérale fut toujours ouverte aux pauvres compagnons de ses travaux; il aida Racine de sa bourse; il consola par d'affectifs égards la vieillesse délaissée de Corneille; il se chargea de l'éducation de Baron, joignant, suivant les termes précis de Lagrange, « à un mérite, à une capacité extraordinaires, une honnêteté et une manière engageantes » qui relevèrent toujours sa générosité.



Molière sous ses costumes de Mascarille et de Sganarelle. — Gravure de Chauveau, servant de frontispice à un Recueil des Œuvres de Molière publié par Barbin, en 1673 (¹).

(¹) La première édition complète des œuvres de Molière ne parut qu'en 1682, neuf ans après sa mort. De son vivant, toutefois, le libraire Barbin avait eu l'idée de réunir en corps de volumes les pièces séparées qu'il avait en magasin. Cette collection, à laquelle Barbin donna le titre d'*Œuvres de M. de Molière*, est rare. Chaque pièce y a son impression et sa pagination propres. En tête du premier volume, Barbin plaça la gravure ci-dessus, qui représente Molière dans le personnage de Mascarille des *Précieuses ridicules*, et dans celui du *Médecin malgré lui*. Aucun doute n'est possible, au moins sur le premier de ces deux costumes. Son exactitude est garantie par un écrivain contemporain de Molière, Mme de Villedieu, qui publia, en 1660, un petit ouvrage intitulé : *Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses*, où se trouve une curieuse description du costume de Molière, qui, à part quelques exagérations, se rapporte bien, comme on va le voir, à la gravure que nous reproduisons.

« Le marquis entra dans un équipage si plaisant que j'ai cru ne pas vous déplaire en vous en faisant la description. Imaginez-vous donc que sa perruque étoit si grande qu'elle balayoit la place à chaque fois qu'il faisoit la révérence, et son chapeau si petit qu'il étoit aisé de juger que le marquis le portoit bien plus souvent dans la main que sur la tête; son rabat se pouvoit appeler un honnête peignoir, et ses canons sembloient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à la cligne-musette. Un brandon de glands lui sortoit de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers étoient si couverts de rubans qu'il ne m'est possible de vous dire s'ils étoient de roussi de vache d'Angleterre ou de maroquin. Du moins sais-je bien qu'ils avoient un demi-pied de haut, et que j'étois fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvoient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons et sa poudre. Jugez de l'importance du personnage sur cette figure. »

LE MONT AIGUILLE OU INACCESSIBLE

DANS LE DAUPHINÉ.



Le Mont Aiguille, dans le Dauphiné. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

Suivant Chorier, l'ancien historien du Dauphiné, Louis IX, n'étant encore que Dauphin, se faisait gloire d'être le maître d'un pays dont les merveilles surpassaient les sept merveilles du monde, qu'elles égalaient par leur nombre [1].

[1] Les sept merveilles du Dauphiné ont été célébrées dans des silves en vers latins par de Boissieux. Ce monument littéraire du dix-

La montagne inaccessible que nous voulons faire connaître aujourd'hui était comptée comme la seconde de ces merveilles, et les Alpes, disait-on, n'avaient rien de plus étonnant. Elle passait pour avoir la forme d'une pyramide renversée. « Les autres montagnes, écrit Chorier, s'étrécissent à mesure qu'elles s'éloignent de la terre; celle-ci, au contraire, s'élargit et semble descendre du ciel. On ne peut la regarder sans en craindre la chute. » Elle a été pendant longtemps un sujet non-seulement d'admiration, mais encore de beaucoup de fables, d'autant plus difficiles à récuser qu'on ne pouvait guère aller vérifier l'état des choses et des lieux sur un sommet qu'aucun être humain n'avait jamais escaladé. Ainsi on assurait qu'à une époque très-ancienne, on avait observé sur ce sommet un beau mouton chargé de sept toisons plus blanches que la neige; on disait aussi que, tous les matins, on voyait du linge étendu en quantité sur la pointe de ces escarpements.

A cause du grand intérêt qui s'attachait ainsi à cette montagne, Charles VIII, se rendant en Italie, en passant par Grenoble, voulut qu'un de ses officiers les plus intrépides, Dom Julien de Montélimart, suivi et aidé de Raymond Tub, écheleur du roi, et de quelques autres hommes bien résolus, tentât de parvenir où nulle créature humaine n'avait encore mis les pieds. Cette ascension eut lieu le 25 juin 1492 et fut couronnée d'un plein succès.

Dom Julien était sur le sommet du mont Aiguille depuis trois jours, lorsqu'il adressa la lettre suivante au président du Parlement de Grenoble; cette lettre, datée donc du 28 juin, portait ce qui suit :

« Obéissant aux ordres du roi, j'ai trouvé, par subtils moyens et engeins, la façon de parvenir sur la montagne inaccessible, et n'en partirai que n'aie votre réponse, afin que si vous voulez envoyer quelqu'un pour nous y voir, faire le puissiez, vous avisant que vous trouverez fort peu d'hommes qui, quand ils nous verront dessus, y osent venir, car c'est le plus horrible et épouvantable passage que je vis jamais. Il y a à monter une demi-lieue par échelles et une lieue par d'autres chemins. C'est le plus beau lieu que vissiez jamais par-dessus le tout. J'y ai fait dire la messe par mon aumônier, fait planter trois croix aux cantons, et l'ai fait nommer et baptiser *Aiguille-Fort*. Elle est couverte d'un beau pré par-dessus, et avons trouvé une belle garenne de chamois qui jamais n'en pourront sortir, et des petits avec eux de cette année, dont, jusqu'à ce que le roi ait autrement ordonné, n'en veux point laisser prendre. »

Le Parlement envoya tout de suite un huissier pour constater la prodigieuse ascension de Dom Julien; mais cet huissier, effrayé au seul aspect de la montagne, revint tout tremblant à Grenoble, en disant qu'il n'avait pas eu le courage de l'escalader.

A défaut d'huissier, les compagnons de Dom Juliend ressèrent un procès-verbal dans lequel, en faisant l'inventaire de ce qu'ils voyaient, ils laissent penser qu'on observait bien peu la nature à leur époque et qu'on était sous ce rapport très-loin de la nôtre, où les sciences naturelles occupent une si grande part dans nos études. Tout parut à ces grimpeurs intrépides différer de ce qui se trouvait ailleurs. C'est nécessairement plutôt parce que les plantes de cette région assez élevée différaient de celles de leurs champs cultivés ou de leurs jardins, que par des différences réelles avec la végétation des montagnes d'une semblable élévation, à laquelle ils n'avaient probablement jamais regardé.

Quoi qu'il en soit, depuis l'année 1492 jusqu'au 16 juin 1834, personne ne paraît avoir été pris par la curiosité d'aller visiter ce petit monde de merveilles prétendues. Ce fut seulement à cette dernière date que quelques habitants des villages environnants eurent le désir de renouveler l'ascension de Dom Julien, l'écheleur du roi Charles VIII. Mais un seul d'entre eux, un paysan du hameau de Trésane, nommé Jean Liotard, parvint au sommet. Les journaux du Dauphiné et même ceux de Paris parlèrent beaucoup de cette ascension que plusieurs autres ont tentée depuis lors avec succès. Il en fut dressé un procès-verbal détaillé dans lequel disparaissent tout fait et toute observation contradictoires à la science moderne. Nous avions à nos côtés, pendant que nous dessinions la vue jointe à cet article, un jeune homme qui, vers l'âge de treize ou quatorze ans, avait fait la même ascension avec un de ses camarades. Son récit était d'accord avec celui de Jean Liotard. Il y a sur ce plateau un gazon épais et des fleurs différentes de celles qu'on voit au fond des vallons, ce qui est tout naturel. Selon ce jeune homme, la montagne est devenue vraiment inaccessible à la suite de l'éboulement de quelques parties de rochers qui étaient les seuls moyens d'appui pour faire un chemin aussi difficile.

Voici maintenant ce que nous apprennent la science et l'art modernes sur la fameuse montagne. Quant à sa forme, notre dessin la représente vraie sous le contrôle et la garantie de cet ingénieux instrument d'optique inventé presque de nos jours sous le nom de *camera lucida* (voy. p. 167). En comparant cette image réelle avec la description qui se trouve dans l'ancien livre de Chorier, on ne pourra certainement manquer de s'étonner de la manière dont on écrivait l'histoire des beautés pittoresques de la nature au milieu du dix-septième siècle. Mais si l'historien dauphinois a erré à l'égard de la forme du mont Aiguille, si avec notre crayon nous démontrons les erreurs de sa plume, nous restons bien d'accord avec lui et avec tous ceux qui longtemps auparavant ont appelé cette montagne une merveille. Cet immense rocher, porté sur un piédestal tapissé de forêts accidentées, au milieu de la vapeur bleue de l'air, est d'un effet saisissant et solennel.

La géologie, par l'organe de M. Lory, professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, nous apprend que sa masse est de même nature que celle de la chaîne du grand Veymont, qui s'étend au nord jusque vers Grenoble, pendant un espace de 55 kilomètres, en présentant dans toute cette longueur de superbes escarpements. La hauteur du mont Aiguille au-dessus du niveau de la mer est de 2 066 mètres, tandis que celle de la partie du grand Veymont qui l'avoisine est de 2 346 mètres. La hauteur de la partie inaccessible est d'environ 300 mètres. Cette masse est formée de calcaire néocomien supérieur très-compacte, d'un blanc jaunâtre, entremêlé d'assises de calcaire magnésien et même de dolomie grenue, très-développée vers le midi, où elle est exploitée pour pierre de taille. Le piédestal est formé par des couches marno-siliceuses bleuâtres de l'étage néocomien inférieur (calcaire à spatangues et à criocéras). Ces couches sont très-visiblement indiquées dans notre dessin.

En descendant à la base de la montagne, vers le hameau de Trésane, d'où nous avons pris notre point de vue, le terrain néocomien se termine par des marnes bleues remplies d'ammonites et de bélemnites à l'état pyriteux. Ces marnes forment le fond du vallon et reposent immédiatement sur le calcaire jurassique.

Nos anciens, par d'étranges exagérations, avaient appelé le mont Aiguille une merveille à cause de beaucoup de particularités qui n'existaient que dans leur imagination. En donnant l'image fidèle de sa forme majestueuse, et en désignant par des indications géologiques quelques traits de l'histoire de sa formation, nous, hommes d'un siècle prétendu trop positif et dépourvu de poésie, nous ne pensons

septième siècle est conservé en manuscrit à la Bibliothèque de Grenoble.

avoir rien fait qui puisse amoindrir les titres du mont Aiguille à l'admiration.

TROP TARD.

NOUVELLE.

I.

J'ai entendu dire que les artistes, dominés qu'ils sont par la fantaisie, ne brillent guère par la ponctualité ni l'exactitude. Eh bien ! moi, peintre de mon métier, et (je m'en flatte) artiste autant qu'un autre, je m'inscris en faux contre cette accusation, au moins pour ce qui me concerne. Je somme mes amis et collègues de déclarer si, dans nos rendez-vous, je les ai jamais fait attendre. Quand je voyage en chemin de fer, je crains tellement de manquer le convoi, que j'arrive toujours à la gare une heure avant le départ du train, quitte à tromper l'ennui de l'attente en croquant tout ce qui me tombe sous les yeux.

Il y a quatre ans de cela. J'étais allé en Normandie, à T..., pour affaires, non de peinture, mais d'intérêt. Je les terminai en toute hâte, car il fallait absolument que je fusse de retour à Paris à un certain jour. Afin de perdre le moins de temps possible, je voulais repartir par un train direct. La station était à trois quarts de lieue de T... Je me mis en route de très-bonne heure, à pied, mon sac de voyage à la main, mon album dans ma poche, espérant, puisque j'avais de l'avance, trouver sur mon chemin quelque petit dessin en passant.

Vanité des projets humains ! J'étais parti par un soleil éclatant. A la vérité, la chaleur était étouffante ; d'épaisses et blanches nuées s'amoncelaient à l'horizon, du côté de la mer. Mais je ne m'en inquiétais guère. Tout à coup une brusque rafale me prend à dos, m'enlève mon chapeau, fait tourbillonner feuilles et poussière, et plie à grand bruit les arbres. Les nuages arrivent, pressés, rapides, comme des armées se rendant à leur quartier général. En moins de rien ils ont obscurci l'atmosphère ; au milieu du jour, on se croirait en plein crépuscule. Sur ce fond noir, des éclairs dardent leurs langues de feu ; le tonnerre roule, éclate ; à son fracas répond le rugissement de l'Océan. Voici venir de grosses gouttes de pluie ; d'abord largement espacées, elles tombent bientôt avec une vraie fureur ; d'énormes grêlons s'y mêlent. Bref, je suis pris par une tempête qui serait magnifique à contempler d'une fenêtre, mais qu'il est fort désagréable de subir en plein champ.

Heureusement j'avais avisé, à quelques pas, une maison de campagne qui bordait le chemin, et dont le mur était protégé par un ample avant-toit. J'avais du temps de reste ; je n'étais pas bien loin de la station. Je m'abritai sous ce toit, espérant que la violence même de l'ouragan en abrégerait la durée.

Il continuait, en attendant. Au moment où sa fureur semblait portée à son comble, un homme s'élança impétueusement hors de la maison ; sans prendre nul souci des torrents de pluie et de grêle, il se mit à courir de toutes ses forces, et disparut en un clin d'œil au détour du chemin, me laissant tout étonné de cette soudaine apparition.

Comme je me demandais s'il s'enfuyait, ou s'il allait chercher un médecin, au-dessus de moi une fenêtre s'ouvrit, et une voix de femme s'écria, d'un accent passionné et désespéré qui résonne encore à mon oreille : « André, André, reviens, je t'en supplie ! » Je levai la tête ; j'eus à peine le temps d'entrevoir une femme penchée en dehors de la fenêtre ; j'entendis encore ces mots, prononcés avec des sanglots : « Ah ! il est trop tard, trop tard ! » Puis on referma la croisée, et, tandis que le vent, le tonnerre, la pluie, poursuivaient leur concert, mais sur un mouvement plus calme et en baissant le ton, toute voix humaine se tut.

Cette scène, dont je venais d'être le témoin involontaire, faisait naître en mon esprit une foule de conjectures. J'aurais voulu qu'il m'eût été possible de retrouver cet André, de lui dire : « Retournez, on vous a rappelé. » Mais comment le rejoindre, au train dont il allait et avec l'avance qu'il avait sur moi ? La route se bifurquait non loin de là ; quel chemin avait-il pris ? Bref, il n'y fallait pas songer.

Profitant d'un instant où les éléments déchaînés semblaient avoir fait trêve, je me remis en marche. Arrivé à la station un quart d'heure avant le départ, je me surpris à regarder soigneusement les voyageurs qui se trouvaient dans la salle d'attente pour voir si, par hasard, André ne serait point parmi eux. Je n'aurais pu le reconnaître qu'à sa tournure et à son costume, car je n'avais pas eu le temps de distinguer ses traits. Mais personne ne me le rappela. Dans le même wagon était monté un gros marchand de bœufs, accompagné de sa femme et de ses filles. « Qui donc, lui dis-je, demeure dans cette petite maison blanche isolée, au sommet de la colline, avec deux marronniers à l'entrée et un groupe de lilas à côté ? » Il l'ignorait ; il n'était pas du canton.

Après tout, me disais-je, que tu es fou de vouloir à toute force qu'il y ait un drame intime là-dessous ! Peut-être rappelait-on André tout simplement pour lui donner un parapluie, un manteau, des socques ? Le ton déchirant, l'accent tragique, c'est ton imagination qui en a fait les frais.

Le printemps suivant, il me fallut retourner à T... Les affaires que j'avais cru arrangées ne l'étaient point : chicanes, menaces de procès, tracas de tout genre m'absorbèrent à tel point, qu'il ne me vint pas même à l'idée de m'informer de la maison blanche et de ses habitants. Libre enfin, je repris le chemin de la station ; cette fois j'étais pressé. Un peu avant d'atteindre le haut de la colline, ma marche fut retardée un instant par un convoi qui venait en sens inverse. Le cercueil, recouvert d'un poêle blanc et décoré d'une couronne de fleurs, était porté par des jeunes filles en robe blanche et en ceinture noire ; des femmes en deuil, tenant des cierges, le suivaient, ainsi qu'un certain nombre d'hommes. La tête découverte, le cœur ému d'un sympathique respect, je me rangeai contre la haie. Je saisis au passage ces paroles échangées à demi-voix entre deux de ceux qui faisaient partie du cortége :

— Et André ?

— On lui a bien écrit ; seulement, c'est si loin ! Tout était fini avant qu'il eût pu même recevoir la lettre. Il reviendra, mais trop tard.

J'allais peut-être céder à la tentation d'interroger les derniers du convoi, lorsque l'horloge du village voisin sonna onze heures. Miséricorde ! plus qu'une demi-heure jusqu'au départ de l'*express !* Mais tu radotes peut-être, bonne villageoise. Point ; ma montre en dit autant. Irai-je, pour satisfaire une vaine curiosité, manquer le train, inquiéter ma famille, qui connaît mon exactitude et qui y compte ? Non, non ; pour moi qui me pique d'être un homme raisonnable, il y aurait là de la déraison. Puis, il serait indélicat à un étranger de fouiller dans le passé de cette pauvre fille ! Laissons-là se rendre en paix où les méchants ne tourmentent plus, où ceux qui sont las se reposent.

Je marchais rapidement ; cependant, en passant devant la maison blanche dont le toit m'avait été si secourable

l'année précédente, j'y jetai un coup d'œil. La fenêtre d'où la voix était partie était toute grande ouverte; la funèbre odeur du chlorure de chaux s'en exhalait et altérait le doux parfum des lilas. Le portail de la cour, ouvert aussi, semblait attendre le retour du convoi. Pas un être vivant aux alentours, si ce n'est un chat noir qui se pourléchait au soleil.

J'arrivai à la station très-essoufflé, tout juste assez à temps pour monter en wagon. Là peut-être mes scrupules de délicatesse auraient-ils cédé à ma curiosité, si j'avais trouvé le moyen d'avoir quelques renseignements sur André et celle qui l'avait rappelé trop tard. Mais je ne fus pas mis à cette épreuve; mes compagnons étaient des Anglais, roides et hautains, qui ne prononcèrent pas une parole pendant tout le trajet.

La suite à la prochaine livraison.

LE RENARD.

POEME PAR GŒTHE [1].

Suite. — Voy. p. 41.

Hinzé le chat, avec toute sa malice, n'eut pas plus de succès que Brun l'ours. En route, il rencontra un merle qui vint chanter sur un arbre « à sa gauche » : mauvais présage! Il arriva, le cœur attristé, devant le château de Malpertuis. Le traître renard, Reineke, était assis au frais devant sa porte.

— Que Dieu vous accorde une heureuse soirée! lui dit Hinzé. Mais le roi vous fera mourir si vous refusez de m'accompagner à la cour pour y répondre à vos accusateurs.

— Soyez le bienvenu, très-cher neveu, répondit Reineke. Mon intention n'est pas de désobéir au roi. Nous causerons d'affaires demain. Brun, le glouton, est un lourd et grossier personnage; il ne me convenait pas de voyager avec lui. Vous, c'est autre chose : au point du jour nous partirons ensemble. Ce soir, laissons les soucis, et songeons d'abord au souper : on dort mieux après un bon repas.

Hinzé, méfiant et pressé de sortir du péril, fit observer qu'il vaudrait mieux partir sur-le-champ.

— La lune, dit-il, brille sur la bruyère, et les chemins sont secs.

Reineke assura qu'il y avait des voleurs par les champs et qu'il n'était pas nécessaire de tant se hâter. Il fallut bien que Hinzé prît son parti de passer la nuit avec son maudit oncle.

Reineke lui offrit pour souper des rayons de miel dorés. Hinzé fit la grimace : outre qu'il aimait peu le miel, il se rappelait les mésaventures de l'ours.

— Non, répondit-il, j'ai des goûts très-simples; la moindre petite souris me suffira.

— Des souris! s'écria Reineke. C'est à merveille! Mon voisin le curé a dans sa cour une grange où il y a tant de souris qu'on en remplirait des voitures. Je ne sais ce qu'il ne donnerait pas pour être débarrassé de toute cette engeance!

— Menez-moi donc à la grange, dit le chat, cédant à sa passion favorite.

Reineke s'empressa de le conduire vers le presbytère, et lui montra un trou que lui-même avait pratiqué dans un mur pour voler les poules du prêtre. Le méchant savait que depuis deux jours l'on y avait préparé un nœud coulant à son intention.

— Mon cher neveu, dit-il à Hinzé, entrez hardiment par cette ouverture; je monterai la garde au dehors, tandis que vous chasserez aux souris : dans l'obscurité, vous en prendrez par douzaines. Ah! écoutez comme elles sifflent gaiement! comme elles babillent! Quand vous en aurez assez, revenez ici; vous me trouverez là. Il ne faut pas nous séparer ce soir. Je vous ramènerai coucher à Malpertuis.

Hinzé eut un moment d'hésitation; mais la gourmandise l'emporta : un trou et des souris, il ne voyait pas là de quoi s'effrayer. A peine entré, il sentit le piége : trop tard! La peur le saisit : il se démena et bondit avec force; le nœud se resserra. Reineke se prit à rire :

— Hinzé, comment trouvez-vous les souris? Elles sont engraissées, je crois.

Et le perfide s'en alla. Il riait encore, et ses dents blanches brillaient dans l'ombre.

Cependant le neveu du curé avait entendu les miaulements douloureux de Hinzé. Il descend en donnant l'alarme. Le curé, la cuisinière, accourent armés de bâtons; ils trouvent le chat et, frappant à tort et à travers, lui crèvent un œil; Hinzé exaspéré rompt sa corde et se venge par des égratignures. Puis il fuit à toutes jambes vers le palais du lion.

Quand le roi vit revenir son second ambassadeur avec un œil de moins et les oreilles déchirées, sa colère fut terrible.

— Je crains bien, dit-il, de ne pas trouver un troisième messager pour porter la dernière sommation à ce rusé scélérat. Qui est-ce qui a un œil de trop? Qui est-ce qui est assez téméraire pour risquer sa vie auprès de cet architraître, et, en fin de compte, pour ne pas me l'amener?

Un profond silence répondit seul à ces paroles. Toutefois, à la fin, Grimbert le blaireau offrit ses services, qui, bien entendu, furent agréés aussitôt.

Cette troisième sommation fit réfléchir Reineke.

— Si vous ne venez pas, lui dit Grimbert, dès demain le roi, à la tête de ses vassaux, viendra certainement vous assiéger dans votre fort de Malpertuis, et vous périrez corps et bien, vous, votre femme et vos enfants.

Ce n'était pas une menace vaine. Reineke comprit qu'il fallait respecter ce troisième plénipotentiaire, sauf à aviser aux moyens de se tirer d'embarras quand il serait à la cour. Il déclara donc à Grimbert qu'il était prêt à le suivre, et fit à sa femme les plus tendres adieux :

— Dame Ermeline, prenez soin des enfants; je vous les recommande : surtout le plus jeune, Reinhart; il a les dents si bien rangées dans sa petite gueule! ce sera tout le portrait de son père; et Rossel, le petit coquin, que j'aime autant que l'autre. Oh! régalez bien les enfants pendant mon absence, je vous saurai gré, si mon retour est heureux, d'avoir suivi mes recommandations.

Ensuite il partit, accompagné de Grimbert.

Ils avaient déjà fait un bout de chemin, lorsque Reineke dit à Grimbert :

— Mon très-cher neveu et très-digne ami, je dois vous avouer que je tremble d'effroi. Je ne puis me soustraire à l'horrible pensée que je marche réellement à la mort. Je vois devant moi tous les péchés que j'ai commis. Ah! vous ne sauriez croire toute l'inquiétude que j'en ressens. Confessez-moi; quand j'aurai soulagé mon cœur, je paraîtrai plus facilement devant mon roi.

Grimbert dit :

— Renoncez d'abord au vol, au brigandage, à la trahison, à vos ruses habituelles; sans cela, le repentir ne vous servira de rien.

— Je le sais, répliqua Reineke; maintenant, commençons, et écoutez-moi avec recueillement. Je reconnais que j'ai fait bien des malices à la loutre, au chat et à maint autre; je le confesse et j'en ferai pénitence. J'ai péché, comment pourrais-je le nier? contre toutes les bêtes

[1] Voy. la traduction de M. Édouard Grenier; collection Hetzel.

vivantes. Mon oncle l'ours, je l'ai pris dans un arbre; il y a laissé sa peau; il a été assommé de coups. Hinzé, je l'ai mené à la chasse aux souris; mais, pris au piége, il eut grandement à souffrir, et il y a perdu un œil. Henning le coq se plaint avec raison de ce que je lui ai volé ses enfants, grands et petits, et que j'ai pris plaisir à les dévorer. Je n'ai pas même épargné le roi, et j'ai eu l'audace de lui jouer plus d'un tour, à lui et à la reine elle-même; elle le découvrira plus tard. Je dois avouer, en outre, que j'ai fait du tort bien volontairement à Isengrin le loup; je l'ai toujours nommé mon oncle, en badinant : nous ne sommes nullement parents. Maintes fois je l'ai exposé aux coups et aux bourrades avec force infamies. Je lui ai appris à prendre des poissons; mais la pêche lui a mal réussi. Une fois, nous allâmes ensemble dans le pays de Liége; nous nous glissâmes dans la maison d'un prêtre, le plus riche de tout le pays. Le digne homme avait un magasin de jambons délicieux, entremêlés de longues bandes de lard appétissant; de plus, un quartier de viande salée tout fraîchement se trouvait dans le garde-manger. Isengrin parvint à pratiquer dans la muraille une ouverture assez large pour le laisser passer. Je le poussai à tenter l'aventure, et sa convoitise le poussa encore plus. Mais il ne sut pas se modérer dans le bonheur. Il se remplit démesurément, et son corps, tout gonflé de nourriture, ne pouvait plus passer par le même trou. Ah! comme il se plaignait de cette perfidie! Le trou qui l'avait laissé passer affamé, l'arrêta, rassasié, au retour. Moi, sur ces entrefaites, je fis grand bruit dans le village, de manière à mettre tout le monde sur la piste du loup. Pendant ce temps, je courus à la maison du bon prêtre; il était en train de dîner et l'on venait de lui servir un chapon gras bien rôti : je sautai dessus et m'enfuis avec :



Le Dîner renversé. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

le curé voulut courir après moi en toute hâte, se démena et culbuta la table avec les mets et les boissons. « Prenez-le! battez-le! percez-le! tuez-le! » criait le prêtre. Il tomba sur le parquet inondé; car il n'avait pas vu la flaque liquide où il gisait Tout le monde arriva et cria : « Tue! tue! » Je m'enfuis, ayant à mes trousses tous les gens de la maison, qui voulaient me faire un mauvais parti. Celui qui criait le plus, c'était le curé : « Quel fieffé voleur! il a osé me

prendre un chapon sur ma table! » Et je courais toujours. J'arrivai au garde-manger; là, je laissai tomber le chapon bien malgré moi, le trouvant trop lourd à la fin; je m'échappai par le trou, et la foule de mes persécuteurs me perdit de vue. Ils trouvèrent le chapon, et, en le ramassant, le prêtre, ayant aperçu le loup, se mit aussitôt à crier de plus belle : « Ici, ici! ne le manquez pas celui-là! C'est un autre voleur, un loup qui nous est tombé dans les mains! S'il s'échappait, ce serait une honte; on se moquerait de nous dans tout le pays de Liége. » Quant au loup, il faisait ce qu'il pouvait et cherchait à fuir; mais les coups se mirent à grêler sur lui et à le blesser grièvement. Tous criaient à qui mieux mieux. Les autres paysans accoururent et le laissèrent pour mort sur la place. Il ne s'était pas encore trouvé dans une pareille détresse. Si jamais on en fait le sujet d'un tableau, il sera curieux de voir comment il paya le lard et les jambons du curé. Les paysans le jetèrent sur la route, et le traînèrent dans les pierres et les broussailles; il ne donnait plus signe de vie. Alors on le jeta avec dégoût hors du village, dans un fossé plein de boue, car on le croyait mort. Il resta là, sans connaissance, je ne sais combien de temps avant de revenir à lui-même et au sentiment de sa misère. Je n'ai jamais pu savoir comment il en était réchappé. Après cette aventure (il y a de cela un an), il me jura fidélité à toute épreuve; mais cela ne dura pas longtemps. Car j'avais compris facilement la cause de la persistance de son amitié : il aurait bien voulu une bonne fois de la volaille tout son soûl. Pour le tromper de la bonne façon, je lui fis la description d'une poutre sur laquelle un coq avec sept poulets se perchait ordinairement le soir. Je le conduisis dans cet endroit, une belle nuit, en silence; minuit venait de sonner. Le volet de la fenêtre, retenu par une petite cheville, était encore ouvert (je le savais d'avance), je fis comme si je voulais entrer, mais je cédai le pas à mon oncle : « Entrez, lui dis-je; si vous voulez travailler, vous ne manquerez pas d'ouvrage; je parie que vous trouverez des poulardes. » Il se glissa prudemment dans le poulailler et tâta doucement çà et là, et finit par me dire, en colère : « Oh! comme vous me guidez mal! je ne trouve pas seulement une plume de poule. » Je répondis : « J'ai déjà pris les poulets qui étaient devant; les autres sont perchés derrière. Allez toujours en avant, mais avec prudence. » La poutre sur laquelle nous marchions était très-étroite. Pendant qu'il marchait toujours en avant, je m'arrêtai, je repassai par la fenêtre et tirai la cheville; le volet se mit à battre avec force; le loup, effrayé et tremblant, tomba lourdement de la petite poutre sur le plancher. Les gens qui dormaient près du feu se réveillèrent en sursaut. « Qui est-ce qui est entré par la fenêtre? » s'écrièrent-ils tous. Ils se relevèrent bien vite, allumèrent une lampe, et découvrirent dans un coin messire le loup, à qui ils tannèrent fortement la peau. Je suis bien étonné qu'il n'en soit pas mort.

Grimbert ne savait trop s'il devait croire au repentir de Reineke, ou si tout ce récit n'était que pure jactance. Un incident vint tout à coup éclairer ses doutes. Comme il passait avec son malin compagnon par une riche plaine, ils aperçurent sur leur droite un couvent. Les nonnes y nourrissaient dans leur cour force poules et poulets, avec maints beaux chapons, qui sortaient parfois pour chercher leur nourriture hors de l'enclos. Reineke avait l'habitude de les visiter. Il dit à Grimbert :

— Notre plus court chemin est de passer près du mur.

— Mais le rusé pensait aux poulets qui avaient pris la clef des champs. Il y conduisit le blaireau et s'approcha des poulets; alors le drôle se mit à rouler des yeux pleins de convoitise; par-dessus tout, un coq jeune et gras qui marchait derrière les autres lui donnait dans l'œil : il ne le perdit pas de vue un instant; il bondit et le frappa par derrière. Les plumes volaient déjà.

Mais Grimbert indigné lui reproche cette rechute honteuse :

— Est-ce ainsi que vous vous conduisez, malheureux oncle? Et voulez-vous retomber dans vos péchés pour un poulet? Voilà un beau repentir!

Et Reineke dit :

— C'est vrai! j'ai commis ce péché en pensée, ô mon cher neveu! Pardonnez-le-moi encore! Je ne le ferai plus jamais, et j'y renonce volontiers.

Leur chemin les conduisait tout autour du couvent; ils eurent à passer sur un petit pont, et Reineke se retournait pour regarder encore les poulets. C'était en vain qu'il se contraignait; si on lui avait coupé la tête, elle aurait d'elle-même volé vers les poulets : telle était la violence de ses désirs. Grimbert le vit et lui cria :

— Malheureux oncle, où égarez-vous vos yeux? Vraiment, vous êtes un affreux glouton!

Reineke répondit :

— Vous avez tort, mon neveu; ne vous pressez pas tant, et ne me troublez pas dans la lutte que je soutiens contre moi-même.

Grimbert se tut, et Reineke le renard ne détourna pas les yeux des poulets aussi longtemps qu'il put les voir. Enfin, les deux voyageurs se retrouvèrent sur la grande route et s'approchèrent de la cour. Lorsque Reineke aperçut le donjon du roi, il tomba dans une profonde tristesse, car il était gravement inculpé.

La suite à une autre livraison.

LA PROCESSION DES FLAMBARTS
A DREUX.

La procession des flambarts, dont l'origine très-ancienne est inconnue, s'est continuée à Dreux jusqu'en 1790, malgré les efforts des intendants généraux pour abolir cette coutume où ils voyaient un danger incessant pour la sécurité de la ville. Dès 1723, après l'incendie si effroyable de la presque totalité de Châteaudun, un arrêté avait été rendu interdisant les flambarts et portant défense à toute personne d'en porter à l'avenir, sous peine d'amende et d'emprisonnement. L'autorité ecclésiastique fit cause commune avec l'autorité civile, et du haut des chaires des églises furent lancés plusieurs fois des blâmes sévères contre les sectateurs de cet ancien usage. Mais rien ne put vaincre l'obstination des habitants; ils furent insensibles aux amendes de l'intendant aussi bien qu'aux sermons de leurs curés; chaque année vit croître le nombre des délinquants : bientôt les magistrats de la ville eux-mêmes se mirent à la tête des contrevenants, et force fut de laisser tomber en désuétude l'arrêté sévère de 1723.

Le flambart était un brin de chêne long de cinq à six pieds, fendu en plusieurs éclats par le gros bout : on ne peut mieux le comparer qu'à une lardoire. Quand il était fendu, on le faisait sécher au four pour le rendre plus combustible. Le jour de la cérémonie, qui était toujours la veille de Noël, à cinq heures précises du soir, toutes les personnes qui voulaient prendre part à la fête, hommes, femmes, filles et garçons d'un âge raisonnable, de tout état, de toutes conditions, s'assemblaient par quartier. Au premier son de la grosse cloche de l'hôtel de ville, signal ordinaire, ils allumaient leurs flambarts, les mettaient sur l'épaule, comme on porte un fusil, et partaient tous en rang et en bon ordre, accompagnés de tambours, violons et autres instruments, pour se rendre dans la grande rue. Quand ils y étaient tous arrivés des divers points de la ville, ils se rangeaient de

nouveau par ordre et par état; les violons et les tambours s'échelonnaient de distance en distance; au centre du cortége se plaçaient des jeunes gens vêtus de blanc, portant des crèches sur des brancards; puis la procession se mettait en marche. On faisait trois fois le tour de la halle en chantant : *Noël! Noël! Noël!* De là on se rendait à l'église Saint-Pierre dont on faisait le tour une seule fois; après quoi tous les flambarts étaient déposés en un monceau devant le grand portail de l'église, où l'on chantait l'hymne de Noël : *Veni, redemptor gentium;* et, lorsque la dernière flamme était éteinte, chacun retournait tranquillement dans sa demeure.

Quelle était l'origine de cette étrange cérémonie? Un souvenir des premiers temps du christianisme, s'il faut en croire les habitants de Dreux. Voici, en effet, ce qu'ils disent dans une requête adressé par eux le 15 février 1756 à l'intendant général de la province, pour qu'il lui plût rétablir la procession des flambarts, supprimée, comme nous l'avons vu, de droit sinon de fait, depuis l'année 1723.

« Il est certain que les druides, nos ancêtres, avaient dressé dans un antre, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, un autel dédié à la Vierge qui devait enfanter. Cet antre subsiste encore : c'est la chapelle de Notre-Dame Sous-Terre dans la cathédrale de Chartres. Cet autel fut donc l'effet de l'inspiration divine. Dans le premier siècle, Saint-Potentien et ses compagnons vinrent à Chartres et à Dreux pour y prêcher la foi. Ils prirent occasion de l'inscription de cet autel dédié à la Vierge, de prêcher l'Évangile, comme saint Paul à Athènes le prêcha à l'occasion de l'autel qu'il trouvait érigé à un dieu inconnu. Les druides, charmés d'apprendre l'accomplissement de leur prophétie, écoutèrent avec plaisir les vérités qu'on leur annonçait. Ils étaient alors rassemblés à Dreux pour y faire leurs sacrifices; mais au lieu d'aller dans la forêt couper le gui de chêne avec la serpe d'or, ce qui était chez eux une grande cérémonie, ils reçurent l'Évangile, renoncèrent à leurs anciennes superstitions, firent des fêtes pour honorer la naissance de l'enfant divin, et, brûlant ce qu'ils avaient adoré, portèrent des flambarts de ce bois de chêne qu'ils vénéraient autrefois... Voilà, Monseigneur, d'où nous sont venus les flambarts. »

Quoi qu'il en soit de cette origine merveilleuse, la procession des flambarts de Dreux avait une grande réputation avant 1789. En 1740, le *Mercure* consacra un long article à en faire la description. Le 24 décembre 1785, le duc de Penthièvre, qui résidait en ce moment à Anet, se rendit exprès à Dreux pour jouir du coup d'œil de la cérémonie. Une représentation fidèle de cette procession était autrefois gravée sur le pourtour de la cloche de l'hôtel de ville de Dreux, fondue en 1561; on y voyait soixante-quatorze personnages, prêtres, magistrats, échevins, femmes et enfants, portant des flambarts allumés sur leurs épaules ou les allumant en marchant. Cette cloche ayant été cassée en 1838, on a reproduit le bas-relief sur la cloche qui a été fondue pour remplacer l'ancienne, dont un moulage en plâtre est d'ailleurs conservé dans la salle de la Bibliothèque de la ville de Dreux.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

A Boston, en 1857, il y avait 211 écoles primaires. Chaque école recevait, en moyenne, 60 élèves; le nombre total des enfants s'y élevait à 12 733, dont 6 731 garçons et 6 002 filles. Les enfants nègres sont indistinctement admis dans tous ces établissements; il n'y a plus, comme en d'autres villes des États-Unis, des écoles spéciales pour eux.

Les écoles primaires sont des institutions purement communales. Dans les villes, il y a une école par district, et dans les campagnes, il y en a une par district rural de cinq ou six milles carrés; des citoyens nommés par les électeurs sont préposés à la surveillance et à l'entretien des écoles : ils portent le nom de *prudential committee men* (membres du comité de prudence); d'autres ont charge de veiller aux études, de choisir les maîtres et de leur faire subir les examens.

La profession de maître d'école est très-honorée. Rien n'est plus commun que de rencontrer un Américain qui a tenu une école dans sa jeunesse; c'est une sorte de complément d'étude, une préparation à la vie. On acquiert plus en enseignant qu'en apprenant.

« Nous cherchons, disait le célèbre orateur Daniel Webster en 1821, nous cherchons à prévenir dans une certaine mesure l'extension du code pénal en inspirant, dans un âge tendre, les principes salutaires et conservateurs de vertu et d'éducation. Nous cherchons à exalter le sentiment de la respectabilité et de la conscience morale en élargissant l'étendue et en augmentant la sphère des jouissances intellectuelles. Par une instruction générale, nous cherchons autant que possible à purifier l'atmosphère morale, à maintenir les bons sentiments, à tourner le fort courant des consciences et de l'opinion, aussi bien que les censures de la loi et les dénonciations de la religion, contre l'immoralité et le crime. Nous espérons fonder une sécurité placée au delà de la loi et au-dessus de la loi, dans la prépondérance des sentiments moraux et des bons principes... Nous ne nous attendons pas à trouver en tout homme un philosophe et un homme d'État; mais nous avons confiance, et notre espoir en la durée de notre système de gouvernement repose sur cette croyance, que, par la diffusion des connaissances générales et des bons et vertueux sentiments, l'édifice politique peut être garanti aussi bien contre les violences ouvertes que contre la lente, mais sûre décomposition de la licence. » [1]

LA MISÈRE.

D'où vient-elle? Quelle est la cause de son abandon, de son horrible dénûment? N'importe! la voici, accablée de toute les souffrances, abîmée dans toutes les misères que la nature peut infliger à une créature humaine. Ne détournons pas les yeux; malgré l'impression pénible dont ce tableau nous affecte, malgré notre envie de retourner à des spectacles plus doux, forçons-nous à considérer tous les maux accumulés sur cette pauvre femme. Vaincue par l'épuisement, elle est tombée sur le sol, dans un pli de terrain, sans doute pour ne plus se relever. Sa tête n'a d'autre oreiller que la terre nue. La maigreur et l'effrayante stupeur de la mort sont déjà sur ses traits. Ses membres sont affaissés comme ceux d'un cadavre, et s'ils retrouvent le mouvement, ce sera pour se tordre dans les dernières convulsions de l'agonie. Personne ne la voit, personne ne lui portera secours; la campagne qui l'entoure est déserte. Peut-être, dans sa course errante, a-t-elle traversé quelque village; mais on ne lui a pas offert l'hospitalité, on ne lui a pas donné un morceau de pain. A son passage, les enfants ont eu peur et se sont enfuis au fond des cours ou des maisons; les femmes ont vu le bâton que serrait sa main décharnée et l'ont pris pour une arme menaçante plutôt que pour un soutien de sa faiblesse; les hommes eux-mêmes n'ont pu la regarder sans crainte : ils ont pensé aux granges, aux meules de blé récemment incendiées dans les champs; ils l'ont laissée passer, et leurs

[1] A. Langel, *l'Éducation dans la société américaine* (Revue des Deux Mondes, 1859.)

chiens ont aboyé après elle. Maintenant elle n'a plus rien à attendre d'aucun de ses semblables, d'aucun être vivant. Elle meurt, dévorée par la faim, par la soif, et plus cruellement encore peut-être par les angoisses cachées de son cœur, tandis qu'autour d'elle la nature indifférente poursuit le cours de sa vie joyeuse, tandis que l'alouette rassasiée monte en chantant dans l'azur, que la moisson mûrit aux doux rayons du soleil, et que l'arbuste balance au vent ses bouquets épanouis.

Devant cette scène si navrante et qui n'est malheureusement que la fidèle peinture d'une trop fréquente réalité, comment ne pas se sentir profondément troublé, et ne pas chercher avec anxiété, à travers toutes les profondeurs du monde moral, une réponse satisfaisante à ce sombre problème de la misère sans secours, de la détresse sans consolation? Oh! avec quelle reconnaissance alors nous nous emparons de ces étonnantes paroles de l'Évangile, qu'au milieu du bien-être nous n'avons peut-être pas comprises, mais qui sont maintenant notre seule lumière, notre seul recours : « Heureux les pauvres! Heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront dans la joie! » Et si, philosophes, moralistes, au fond de notre



La Misère. — Dessin de Gavarni.

cabinet, au sein de notre bonheur, nous avons quelquefois voulu trouver à ces avertissements des interprétations subtiles, comme nous oublions volontiers toutes nos théories! En présence de telles angoisses, comme nous renonçons de bon cœur à exiger que ceux qui souffrent si cruellement aient au pardon et au bonheur d'autres titres que leurs terribles souffrances! Quelle admirable et nécessaire doctrine que celle de la parabole du pauvre Lazare : sa vie n'a été qu'un tissu d'humiliations et de tortures; il a eu faim, il a eu soif; malade, il n'a eu d'autres couche que la fange du chemin, d'autres amis que les chiens errants qui venaient lécher ses plaies; mais enfin la mort vient, et voici la fin de toutes les souffrances, et voici l'heure des compensations : il monte au ciel, le pauvre lépreux, il entre, porté sur les bras des anges, dans le royaume des bienheureux, et il s'asseoit, avec les glorieux patriarches, les rois et les prophètes, à cette table divine où coulent à flots inépuisables la manne céleste et les eaux éternelles!

GRUE DE MANTCHOURIE.



Grue de Mantchourie, au jardin des Plantes. — Dessin d'après nature par Freeman.

Les naturalistes appellent grues de grands oiseaux voyageurs que l'on rencontre dans les cinq parties du monde.

Ces oiseaux, en général de forme élégante, ont le bec allongé, robuste, droit et conique; on en pourrait dire autant du bec des hérons, de ce bec en poignard qui peut devenir parfois si dangereux; mais le bec de la grue est moins redoutable, moins long proportionnellement à la taille de l'oiseau, et moins robuste.

Les ailes sont amples et allongées, la queue est courte avec des couvertures très-longues et disposées en touffe.

Les jambes sont à moitié nues, et des trois doigts qui sont en avant, deux sont réunis par une petite membrane, l'externe et le médium, l'interne étant libre.

On connaît plusieurs genres de grues: le genre grue (*Grus*) proprement dit, où sont placées la grue de France (*Grus cinerea*) et la grue que nous figurons ici (*Grus leucageranos* ou *gigantea*); le genre *Anthropoïdes,* que l'on a rapporté d'Afrique, d'Odessa et des Indes orientales, et qui renferme deux espèces; enfin le genre baléarique (*Balearica*), qui ne renferme qu'une seule espèce, la grue couronnée ou oiseau royal, qui vit en Afrique et surtout au Sénégal.

La grue de Mantchourie ou grue blanche (*Grus leucageranos*) habite le nord de l'Asie, et principalement la Chine et le Japon : c'est un grand oiseau, dont les couleurs sont disposées comme dans la grue d'Europe ; seulement ce qui est gris-cendré dans notre grue européenne est du blanc le plus pur dans cette espèce.

M. Toussenel, dans son *Monde des oiseaux*, décrit ainsi la grue européenne, et cette heureuse description peut servir pour la grue de Mantchourie, en prenant pour blanc ce qui est indiqué être gris, et en grandissant la taille :

« La grue d'Europe, dit-il, est un oiseau de noble prestance, aux tarses et au bec noirs, au manteau gris-cendré uniforme..... Elle porte un collier noir ; le sommet de la tête est nu et vermillonné chez les mâles (ajoutons que, chez les femelles, cette coloration s'observe aussi assez souvent). L'oiseau semble avoir été taillé sur un patron plus avantageux que tous ses congénères ; les proportions entre les diverses parties du corps sont plus harmonieuses ; la légèreté s'y marie à la force et la grâce à la majesté. Une disposition toute particulière des pennes secondaires, qui se retrouve chez le cygne de l'Australie, force l'extrémité de ces pennes à se relever en arrière en un somptueux panache qui donne à l'ensemble de la parure un cachet de recherche et de coquetterie. »

La démarche de la grue de Mantchourie à terre est noble et majestueuse ; en progressant, l'animal donne à tout son corps une sorte de balancement très-original et qui rejette le cou en arrière et en avant alternativement. Elle est aussi très-disposée à certaines évolutions, que l'on peut appeler danses ; il en est de même, d'ailleurs, de la plupart des oiseaux de ce groupe. De toutes les grues, l'oiseau royal (*Balearica*) est le plus danseur, et M. Toussenel, que je citerai encore ici, en parle d'une manière tout à fait pittoresque :

« La plus coquette de toutes les grues, dit-il, celle qui raffole le plus de danse et de colifichets, est la grue du pays des nègres, celle qu'on appelle la grue couronnée du Sénégal. Cet oiseau affiche une gaicté folâtre que la captivité altère à peine..... On pourrait reprocher à cet oiseau de se trémousser trop vivement dans ses passes et d'apporter dans la danse des poses risquées et orageuses sentant leur *bamboula*. »

Les autres grues ont plus de retenue et savent allier la grâce à la dignité du maintien, et la grue de Mantchourie, dans ses évolutions les plus folles, conserve toujours une dignité sévère, une gravité qui ne se dément jamais.

Cette disposition naturelle des grues à la danse a été mise à profit par les Japonais et les Chinois. Certains bateleurs y enseignent à ces oiseaux l'art de danser pour l'amusement du public, qui, dans ces pays, est très-avide des spectacles d'animaux dressés.

La voix des grues est sonore, mais aucune n'a la voix plus bruyante et plus vibrante que la grue de Chine ; le cri du mâle et celui de la femelle diffèrent, quoiqu'une oreille peu exercée ne puisse facilement en saisir la différence. Le cri du mâle se compose de deux notes, l'une, plus basse, qu'il tient plus longtemps que l'autre, plus haute. La femelle ne pousse ordinairement qu'une note, en général à l'unisson avec la note grave du mâle ; quand les grues chantent ensemble, la femelle pousse son cri quand le mâle a achevé son chant, et le mâle recommence ensuite.

Les grues de Mantchourie sont, comme les autres, granivores, mais elles s'accommodent très-bien de vers, de grenouilles et d'insectes ; elles mangent aussi assez volontiers de la chair. On assure même qu'en Chine ces grues serviraient à un supplice cruel, où le condamné serait déchiré vivant par douze ou quinze becs acharnés.

La grue que nous représentons page 289, donnée à la ménagerie du Muséum par M. de Montigny, consul de France à Chang-haï, a parfaitement supporté notre climat Nul doute que ces oiseaux ne puissent servir, comme les cygnes et les paons, à l'agrément et à l'ornement de nos parcs.

TROP TARD.

ANECDOTE.

Suite. — Voy. p. 283.

II.

Il est encore une accusation qui pèse injustement, à mon gré, sur les artistes. Est-il vrai que l'envie, la jalousie, règnent chez eux en souveraines ; qu'ils sont toujours prêts à se déchirer les uns les autres, à se déprécier, à se nuire ? J'ai vu, pour ma part, beaucoup de preuves du contraire, beaucoup de traits d'abnégation, de générosité. Il peut y avoir, il y a sans doute des artistes méchants, haineux, hargneux ; mais je soutiens qu'ils sont tels parce que c'est leur caractère, non parce qu'ils sont artistes. En une autre carrière, ils eussent été les mêmes, pires peut-être. Je parle des peintres ; quant aux musiciens et aux littérateurs, je ne les connais pas assez pour prendre leur défense.

Ce qui a pu autoriser un peu cette opinion mal fondée, c'est, il faut en convenir, la colère qui nous prend quand nous voyons la faveur populaire, le souffle de la mode, porter aux nues un talent médiocre ou faux ; quand nous entendons exalter une misérable peinture dont les défauts nous crèvent les yeux. J'avoue que, tout pacifique, tout optimiste que je suis, ces égarements du goût m'agacent les nerfs. Mais qu'un talent supérieur et vrai vienne tout à coup à se produire, qui le proclamera tout d'abord? Les artistes, ses confrères. Devant une belle œuvre, quels yeux s'animent les premiers, quelles voix s'écrient, quelles mains applaudissent? Celles des artistes. Oui, c'est une joie pour eux d'ouvrir leurs rangs au jeune conscrit qui vient de faire sa première campagne, de lui dire : « Viens, frère, luttons ensemble ; parcourons ensemble notre noble carrière ! Aux forts la victoire, et que Dieu nous aide tous ! »

J'ai vu cela lorsque Néry, ce Néry qui a si vite perdu le *Monsieur*, fit paraître au salon sa première toile. Il peut y avoir quatre ans ; oui, c'était à mon second voyage à T... A mon retour, je courus au palais des Champs-Élysées ; j'y étais exposé, et en plusieurs salles ; il me tardait de voir quelle mine je faisais là. Tout à coup, avant d'avoir vu un seul de mes cadres, je m'arrête, frappé, saisi... Ah ! le beau, le beau, soit dans la nature, soit dans l'art, cela me remue toujours ! Ce n'était pas un grand tableau, ce n'était pas un vaste paysage : un bout de lac, de grands bouleaux aux branches pleurantes et frissonnantes, une grève pierreuse, des rocs moussus, un calme soleil du matin argentant tout cela. Mais que d'air, que de vie ! quel dessin suave et pur ! quelle peinture large, franche, et délicate pourtant ! Quel site frais et riant, et cependant quel souffle mélancolique !

J'allais recourir au livret pour savoir qui nous avait fait ce beau présent, quand je vis, au coin de la toile, une signature en rouge : A. Néry. — Qui est Néry? demandai-je à mes confrères. — Nul ne le connaît. C'est un tout jeune homme. Il a travaillé, paraît-il, dans l'atelier de F..., mais sans jamais se mêler aux autres élèves ; c'était un garçon taciturne, un piocheur enragé. Maintenant, il est en pays étranger.

Qui que tu sois, pensai-je, où que tu sois, je te salue comme mon maître. Joie te soit ! jeune élu. Mais il te sera beaucoup demandé, car il t'a été beaucoup donné.

Comment Néry a tenu les promesses de son début; comment, loin de se laisser étourdir par le concert des louanges, loin de s'endormir sur le mol oreiller des premiers succès, il a marqué chacun de ses pas par un progrès nouveau, chacun le sait. Est-il réaliste? est-il idéaliste? L'un et l'autre, suivant la manière de l'observer. Il est certain qu'avant tout il est observateur; il nous donne une nature vraie, et non, comme tel que je pourrais nommer, une nature de convention, arrangée, maniérée, fausse, en un mot. Mais d'où vient qu'en toutes ses œuvres, sous l'exacte représentation d'un site, d'une scène, on devine une pensée? D'où vient que l'on y sent passer comme un souffle du monde invisible? D'où vient que l'on est tenté de s'écrier, en les contemplant :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme?

C'est le secret de Néry, ou plutôt celui de Dieu, qui lui a donné cette puissance indéfinissable et mystérieuse, le génie.

Seulement, le sentiment qui donne à toutes les œuvres de Néry leur vie et leur physionomie, n'est pas précisément gai. Qu'il peigne des scènes calmes ou même gracieuses, toujours il s'en exhale une intime et profonde tristesse. « C'est singulier, me disait une dame, je ne puis regarder un peu longtemps les tableaux de M. Néry sans que les larmes me viennent aux yeux. » Le site tout seul suffit quelquefois à produire cette impression; d'autres fois, ce sont les figures qui expriment quelque idée de joies perdues, de désespoir : c'est une femme agenouillée sur la plage, et qui contemple avec effroi un lambeau de voile, un débris de mât que le flot vient de rejeter; c'est, au sein d'une forêt épaisse, une jeune fille appuyée contre un arbre, et suivant d'un regard désolé un cavalier qui s'éloigne sans même tourner la tête.

De tout cela je n'inférais point que Néry dût nécessairement avoir l'humeur sombre. Je sais que le plus souvent on se trompe en concluant de l'œuvre à l'auteur. Un poëte de mes amis, dont la Mort est la muse habituelle, est le plus joyeux vivant du monde, et tel autre, dont les ouvrages étincellent de gaieté et provoquent un rire inextinguible, est dévoré de tristesse.

Je désirais vivement connaître Néry; mais il était presque toujours en voyage. Enfin, nous nous rencontrâmes dans une maison amie. Je vis un jeune homme de taille moyenne, de tournure svelte, élégante; blond, des yeux d'un bleu foncé, tantôt vifs, tantôt rêveurs; une physionomie tout intellectuelle et singulièrement mobile; un de ces sourires qui illuminent les traits comme un rayon de soleil. Il vint à moi. Par circonstance, moi, si peu écrivain, j'avais fait un article de journal sur son exposition de cette année-là. Il en avait été content, et me l'exprima chaleureusement. Je serrai de bon cœur dans ma grosse main cette main si habile, mince, effilée, et pourtant nerveuse et forte. Rie qui voudra des sympathies et des amitiés à première vue; nous sentîmes tout de suite, comme Montaigne et la Boétie, que nous allions devenir amis.

En compagnie, Néry est un charmant causeur, petillant d'esprit, de grâce, ayant la mémoire meublée d'une foule d'anecdotes burlesques ou intéressantes, qu'il conte à merveille. Dans l'intimité, il est affectueux, mais sujet à de longs silences, à des accès de rêverie, à des *brown studies,* comme disent les Anglais : à ces moments, son regard devient vague, ses lèvres se compriment, un pli se creuse entre ses deux sourcils, et je l'entends réprimer un de ces soupirs accompagnés d'un léger tremblement, comme il en échappe à ceux qui ont souffert.

Quoiqu'il soit très-vif et même irritable, je ne connais personne de plus conciliant. Toujours il cherche à prévenir les querelles, à calmer les ressentiments. « La vie est trop courte, dit gravement ce sage de vingt-cinq ans, pour l'user à se haïr. » Très-serviable lui-même, il sait employer son influence pour engager les autres à l'être aussi. Surtout, il veut que, lorsqu'on a un service à rendre, une bonne action à faire, on agisse tout de suite, sans le moindre délai. « Le plus souvent, dit-il, la mort arrive au galop et entre sans frapper. Qui sait? demain peut-être il aura cessé de battre, le cœur que vous voulez réjouir. Épargnez-vous la douleur d'avoir à vous dire : Il est trop tard! »

Depuis quelque temps, pour mettre en œuvre les innombrables études qu'il a rapportées de ses voyages, il séjourne plus fréquemment à Paris. Il a pris un atelier sur le même carré que le mien; nous sommes souvent l'un chez l'autre, ou bien nous laissons nos portes ouvertes, et nous jasons tout en travaillant.

Un jour, j'entrai chez lui à l'improviste. J'entrevis, sur la première feuille d'un album posé sur sa table, ces mots : « Trop tard ! »

— Qu'est-ce donc que cela ? m'écriai-je.

Il rougit légèrement.

— Une fantaisie, un rêve!

— Peut-on y jeter un coup d'œil sans vous contrarier?

— Oh ! oui, regardez ; je n'y mets point de mystère.

Ma conscience me disait qu'il eût été plus délicat de ne pas ouvrir cet album, qui peut-être contenait quelque souvenir douloureux. Mais dame curiosité me criait plus fort : « Après tout, puisqu'il le permet...»

C'étaient d'admirables mais étranges dessins, crayon et lavis, qui tous étaient des interprétations diverses des deux mots du titre : « Trop tard ! » — Une pompe à incendie arrivait au grand galop, et ne trouvait plus que des ruines fumantes. — Un médecin entrait au moment où le malade venait d'expirer. — Au milieu d'une place publique, sur un échafaud, entouré d'une foule immense, on voyait un cadavre sanglant, près duquel venait de rouler une tête livide. A l'angle de la place, un cavalier fendait les flots du peuple, agitant en l'air un papier sur lequel on lisait : « Grâce !..» — Et ainsi de suite. Le dernier représentait un cimetière; un homme était prosterné sur une tombe récente; on ne voyait pas son visage, mais son attitude exprimait un irrémédiable désespoir.

— Très-beau ! lui dis-je en refermant l'album; mais pas gai !

— La vie est-elle donc si gaie? Dieu nous l'a faite bien belle, il est vrai. Il a donné à nos yeux le ciel et la terre, avec leurs charmes innombrables et toujours nouveaux. Il a donné à notre cœur les douces affections. Mais que nous savons peu jouir de tout cela ! que nous sommes habiles à tout gâter, et à changer le nectar en poison!

Il se remit à peindre avec fureur, et ne dit plus mot.

La fin à la prochaine livraison.

Un devoir rempli laisse quelquefois dans l'âme un sentiment qui ressemble au remords, celui de n'avoir point fait assez. GŒTHE.

LA FILLE DU *GRECO*.

Ceux qui ont visité la galerie espagnole, c'est-à-dire la collection de tableaux que le roi Louis-Philippe fit recueillir en Espagne, par MM. le baron Taylor et Danzats, pour être exposée dans le Louvre, n'ont pas oublié, sans doute, qu'au milieu de ces toiles d'un aspect en général très-sévère, se trouvait le portrait d'une belle jeune femme au teint pâle et fin, au regard chaleureux, et singulièrement vêtue d'un tour de cou en hermine. Aujourd'hui cette précieuse collection de peintures espagnoles a disparu, et le

charmant souvenir de la figure de jeune femme peu à peu s'efface.

A part l'intérêt que donnait à cette toile le mérite de l'exécution, un autre plus vif s'y attachait : c'était non-seulement l'œuvre d'un ancien peintre qui avait été, comme Michel-Ange, sculpteur et architecte, mais c'était de plus le portrait de sa fille.

Le père Dominique Théotocopuli, dit *el Greco,* parce qu'il était né en Grèce, fut le condisciple et l'élève du Titien, qu'il a, dit-on, égalé dans plusieurs portraits



La Fille de Théotocopuli, dit *el Greco.* — Dessin de J.-B. Laurens, d'après Théotocopuli, dit *el Greco.*

bien authentiques. Celui que nous reproduisons ici a été décrit et apprécié de la manière suivante dans le *Kunst-Blatt*, journal allemand très-estimable : « La galerie espagnole du Louvre possède huit peintures d'*el Greco,* parmi lesquelles se trouvent son propre portrait et celui de sa fille ; ce dernier est hautement remarquable. Ses yeux noirs, perçants, la finesse des traits, la pâleur maladive de la face, trahissent le trouble fiévreux d'un cœur féminin et indiquent une nature capable d'une passion profonde et d'une grande irritabilité nerveuse. La manière avec laquelle le peintre a jeté sur cette figure un accessoire d'un ton clair est très-digne d'attention. »

Il paraît que, sous prétexte que ses tableaux étaient confondus avec ceux du Titien, Théotocopuli voulut chercher une nouvelle manière, et il commit dès lors des extravagances inouïes en fait de peinture ; c'est du moins ce qu'affirment tous les critiques qui ont vu ses nombreux tableaux peints en Espagne. On dit aussi que sa vie privée fut très-étrange. Il mourut en 1625, dans un âge très-avancé, à Tolède, où il avait fait construire le palais de l'Ayuntamento.

CATA-BRANCA
ET LA PROVINCE DE MINAS-GERAES
(BRÉSIL).

Les monts aurifères de Cata-Branca sont situés dans la province de Minas-Geraes, la plus riche et la plus peuplée du Brésil, et qui doit son nom (Mines-Générales) à la grande variété de terrains métallifères qu'on y trouve ; car, outre l'or, elle produit des diamants, du fer, du cuivre, du platine, du mercure, et de l'antimoine. Le sol y est creusé d'une multitude de cavernes profondes d'où l'on tire le

minerai; c'est sans doute à une circonstance de ce genre que *Cata-Branca* (c'est-à-dire *Caverne-Blanche*) est redevable de son nom.

Les villes les plus importantes de cette province se sont, au reste, formées à mesure que s'augmentait le nombre des mines successivement découvertes.



Mines d'or de Cata-Branca, au Brésil. — Dessin de Freeman, d'après la *Flora Brasiliensis*.

Ce fut vers le milieu du dix-septième siècle que des aventuriers, venus de l'intérieur du Brésil, apportèrent à leurs compatriotes et aux Européens qui habitaient les côtes la nouvelle de l'existence en ce pays de pierres précieuses, surtout d'émeraudes. L'exemple des Espagnols tenta les Portugais, qui se mirent en quête de ces trésors cachés. Un certain S.-F. Toucinho trouva, dit-on, la première émeraude et d'autres pierres précieuses, dans la

serra do Frio, en visitant le rio Doce et le rio dos Cavallos. Un arrêt royal du 27 septembre 1664 vint l'autoriser à continuer ses recherches. Mais la mort d'un de ses compagnons arrêta l'entreprise.

Un autre aventurier, un vieillard d'une santé et d'une volonté de fer, Fernando Dias Paes, se présenta l'année suivante et visita le territoire avoisinant le rio San-Francisco; il y recueillit quelques émeraudes, si tant est que ce fussent des pierres de cette espèce, et, d'après les recherches modernes, on doit en douter. Après sept années d'absence, il fut joint par son gendre Manoël, qui, le premier, découvrit l'or au Brésil. Le bruit s'en étant répandu, le gouverneur de Saint-Paul voulut obliger l'heureux explorateur à lui livrer ses instruments, afin d'entreprendre les fouilles au nom du roi. Il s'ensuivit une lutte : le gouverneur fut massacré; Manoël, avec ses compagnons, se sauva dans les déserts du rio Doce.

Les *Paulistes*, ou habitants de la province de Saint-Paul, firent d'inutiles tentatives pour découvrir l'emplacement des mines dont ils étaient les plus proches voisins. Enfin, après treize années de fouilles infructueuses de leur part, Manoël obtint sa grâce à condition qu'il indiquerait l'endroit de sa trouvaille; il fut même nommé dans la suite gouverneur d'un fort à Rio-Janeiro, et il exploita les mines qu'il avait découvertes.

A partir de ce moment commença la chasse à l'or. Rodriguez Arzao de Taubaté, sur le haut Parahiba, est mentionné, en 1693, comme le premier qui rapporta dans cette ville de l'or extrait des mines. Une troupe partit, en 1695, du même endroit pour chercher de l'or; celui qui en recueillit le plus céda sa part, en échange d'un fusil, à un colonel, qui la troqua, contre deux filles esclaves, à un de ses compagnons, lequel en fut dépouillé par un autre, qui la porta chez le gouverneur comme sa propre trouvaille, et fut, en récompense, nommé inspecteur général de la première Monnaie royale créée à Taubaté.

La rivalité de cette ville et d'une cité voisine amena une scission entre les bandes de travailleurs, et dès lors les découvertes se succédèrent rapidement. Antonio Diaz trouva les riches mines d'*Ouro-Preto*, en 1699. Cette localité devint un centre tellement fréquenté, que le 8 juillet 1711 elle fut élevée au rang de ville. A 8 kilomètres d'Ouro-Preto, un faible établissement devenait en la même année la ville de *Marianne;* Sabara-Bussu se métamorphosait en la cité de *Sabara;* trois ans plus tard (29 janvier 1714) la découverte de mines à 32 kilomètres à l'est de ce dernier endroit nécessitait la création de la ville de *Caeté*, tandis que plus au nord un descendant de cet Arzao (dont il a été question ci-dessus) fondait la *Villa do Principe*, contiguë aux gîtes aurifères qu'il avait été assez heureux pour découvrir.

Le flot des chercheurs d'or se dirigeait, comme on voit, principalement vers le nord; mais le midi ne tarda point à avoir son tour. Ici encore on retrouve des Paulistes de Taubaté. C'est l'un d'eux qui jeta les fondements de *San-Joao del Rey*, baptisé ville en 1718, près de laquelle se fonda bientôt *San-José.* On traça aussi des routes pour le transport des objets nécessaires à tant d'émigrants; la principale allait de Marianne à Villa do Principe, et donna naissance aux villages de *Catas-Altas*, *Cocaes*, etc. Une autre se dirigeait vers le sud, touchant *Queluz*, *Barbacena*, etc.; une troisième, *Congonhas*, *Campanha*. Ainsi se forma peu à peu la nouvelle province de Minas-Geraës, dont les ressources enrichirent la couronne de Portugal. En effet, tout l'or recueilli était soumis à un impôt, le *quinto* (cinquième), qui, depuis 1700 jusqu'en 1820, a dû rapporter au Portugal la somme énorme de 72 000 000 de mille-reis (mille-reis, 6 fr. 01 cent.). Nous ne parlons que de Minas-Geraës; car en y comprenant le produit des autres provinces, la somme s'élève, selon M. d'Eschwege (*Pluto Brasiliensis*), à 130 000 000 de mille-reis.

Aujourd'hui, les mines ne sont plus d'un aussi bon rapport qu'autrefois. Mais la province de Minas, qui compte deux millions d'habitants, a d'autres sources de revenus, principalement, dans le nord, la culture du coton, qui fait de jour en jour de plus grands progrès. On cultive aussi le café, le sucre, le tabac, et, sur les frontières de Saint-Paul, le thé (il y en a deux cent mille plants à la Fazenda de *Selladono*). L'élève du bétail est encore une branche considérable de revenus.

De leur existence dorée d'autrefois, les *Mineiros* (habitants de Minas-Geraes) ont conservé le goût du jeu. Les hommes sont passionnés pour les cartes. Un voyageur allemand, qui a visité dans ces dernières années la province dont nous parlons ([1]), donne à ce sujet les détails suivants : « Le matin, dès dix heures, quelquefois même plus tôt, on se met au jeu; à midi, on fait seulement une petite pause, puis on continue à jouer tout l'après-midi, jusque fort tard dans la nuit. Ce sont toujours des jeux de hasard : les cartes sont mêlées, posées en tas au milieu de la table; chacun des joueurs en prend une; le paquet épuisé, celui qui a les cartes les plus élevées gagne la partie. D'ordinaire il n'y a que deux personnes au jeu, les autres regardent attentivement; d'autres fois, quatre ou cinq joueurs sont à la partie, jamais davantage. L'enjeu est rarement moins d'un mille-reis. L'auberge où je logeais, à Congonhas, était le rendez-vous de tous les joueurs de l'endroit, et j'eus occasion de les bien observer. Mon hôte gagnait le plus souvent, mais perdait aussi quelquefois 50 à 60 mille-reis en un jour. Il ne se faisait pas scrupule d'avouer qu'à ses yeux le jeu était moins une distraction qu'un moyen de revenu, citant toujours pour modèle un hôtelier voisin qui avait acquis de cette manière et sa maison et les terres environnantes... »

SÉLECTION NATURELLE.

CHOIX DE LA NATURE.

L'origine des espèces, ce mystère des mystères, comme l'appelle un de nos plus savants philosophes modernes, a donné lieu à une foule d'hypothèses.

Un éminent naturaliste anglais, M. Charles Darwin ([2]), en a fait le sujet de ses méditations pendant vingt-deux ans. Des faits innombrables, des observations d'histoire naturelle d'un haut intérêt, recueillis par lui pendant un voyage autour du monde, lui ont paru éclairer certaines faces de la question. Réfléchissant aux mutuelles affinités des êtres organiques, à leurs relations multiples, à leur distribution sur la face du globe, à leur succession géologique, il a été amené à conclure que chaque espèce n'a pas été créée indépendamment, mais est descendue, comme variété, d'autres espèces.

Ainsi qu'il le dit lui-même, cette conclusion, en admettant qu'elle soit juste, n'aurait de poids qu'autant qu'on pourrait démontrer comment les innombrables espèces habitant ce monde ont pu être modifiées de manière à acquérir cette perfection de structure et cette adaptation d'organes qui excitent à si juste titre notre admiration et notre étonnement.

« Les naturalistes en réfèrent sans cesse aux conditions extérieures, telles que le climat, la nourriture, etc., comme

([1]) Burmeister, *Reise in Brasilien;* Berlin, 1853, in-8 avec carte.

([2]) Petit-fils du célèbre docteur Darwin, auteur du *Jardin botanique*, poëme dont la seconde partie a été traduite en français par M. Deleuze sous le titre : *Amours des plantes*.

les seules causes possibles de variation. Cela n'est vrai que dans un sens très-limité. Comment admettre, par exemple, que la structure particulière du pic, avec ses pattes, sa queue, son bec et sa langue si admirablement construite pour dépister et saisir les insectes cachés sous l'écorce des arbres, soit uniquement due aux circonstances extérieures? que l'organisation du gui, qui tire sa nourriture de certains arbres, dont les semences sont transportées au loin par certains oiseaux, dont les fleurs de sexes séparés exigent absolument l'intervention de certains insectes pour faire passer le pollen d'une fleur à l'autre, qui a des relations multiples avec plusieurs êtres organiques, soit également le résultat des conditions extérieures, de l'habitude, ou de la volonté de la plante même?

» Supposera-t on qu'après un nombre inconnu de générations, quelque oiseau aura donné naissance au pic, quelque plante au gui, et qu'oiseau et plante seront nés aussi parfaits que nous les voyons aujourd'hui? Qui ne comprend que cette supposition est inadmissible et n'explique en rien les relations des êtres organiques entre eux? Il a dû y avoir transformations graduelles. Comment, et d'où? De la domestication pour l'un, de la culture pour l'autre? Non; car le pic n'est point apprivoisé ni élevé par l'homme, pas plus que le gui n'est cultivé dans nos vergers. Quels sont donc les moyens de modification et de coadaptation? Ils sont divers et variés à l'infini. Une étude attentive des animaux domestiques et des plantes cultivées est une des meilleures voies pour arriver à la solution de cet obscur problème. La nature donne les variétés successives, le pouvoir de l'homme les arrête et les fixe par l'accumulation des choix. D'une variété individuelle il fait une race. Il tient la baguette magique qui formera l'animal comme il lui plaira pour répondre à ses besoins ou à ses caprices. »

Lord Somerville, parlant de ce que les éleveurs ont fait pour les moutons, dit : « Il semblerait qu'ils aient tracé à la craie une forme sur un mur et qu'ils l'aient animée. » Un très-habile amateur de pigeons assurait qu'en trois ans il obtiendrait n'importe quelle plume voulue, et il ajoutait qu'il lui en faudrait six pour obtenir telle tête et tel bec. Ce pouvoir est grand assurément et donne d'étonnants résultats. Mais il en est un autre, toujours à l'œuvre, et dont les effets sont aussi supérieurs aux faibles efforts de l'homme que les œuvres de la nature sont supérieures à celles de l'art; c'est ce que M. Darwin appelle la *sélection naturelle*, le choix ou le triage qu'amènent les circonstances, que transmet le principe d'hérédité et qu'entretient la lutte incessante engagée entre tous les êtres organiques pour vivre et sauvegarder leur progéniture : lutte qui est le résultat inévitable de leur immense faculté d'accroissement. Comme il naît un beaucoup plus grand nombre d'individus de chaque espèce qu'il n'en peut exister, il s'ensuit que tout être mieux doué, qui varie de quelque façon qui lui soit profitable dans les conditions diverses et complexes où il est placé, aura plus de chances de survivre et se trouvera ainsi *naturellement choisi*. Le fort principe de la transmission héréditaire fera que toute variété ainsi *élue* tendra à propager sa forme nouvelle et modifiée; de là une série de transformations progressives. L'homme ne peut agir que sur les caractères extérieurs et visibles; la nature s'inquiète peu des apparences, sauf en ce qui peut être utile à l'individu. Elle agit sur chaque organe intérieur, sur chaque nuance de différence constitutionnelle, sur tout le mécanisme de la vie. L'homme ne choisit que pour son propre bien; la nature n'a en vue que le plus grand bien de l'être qu'elle dirige.

Après ce rapide et incomplet aperçu de quelques-unes des vues ingénieuses développées par M. Darwin dans son récent et important ouvrage sur l'*Origine des espèces*, nous lui emprunterons trois ou quatre observations d'histoire naturelle données à l'appui de sa théorie.

« Parmi plusieurs exemples qui montrent combien sont complexes et inattendues les causes de répression et de relations qui s'établissent entre des êtres organiques ayant à lutter ensemble, je n'en citerai qu'un, qui, bien qu'isolé, me semble intéressant. Dans le Staffordshire, sur la propriété d'un de mes parents, il y avait une vaste bruyère extrêmement stérile, et que la main de l'homme n'avait jamais tenté de défricher. Plusieurs centaines d'acres du même sol avaient été enclos, vingt-cinq ans auparavant, et plantés de sapins écossais. Le changement survenu dans la végétation *native* de la partie plantée et enfermée était extraordinaire et plus frappant que celui qu'on remarque en passant d'un sol à un autre sol tout différent. Non-seulement le nombre proportionnel des bruyères avait complétement changé, mais douze espèces de plantes, qu'on ne trouvait pas sur la bruyère vague, florissaient dans la plantation, sans compter les graminées et les carex. L'effet sur les insectes avait dû être encore plus grand; car six espèces d'oiseaux insectivores, très-communs dans l'enclos, n'avaient jamais été vus sur la bruyère inculte que fréquentaient deux ou trois autres espèces d'oiseaux insectivores tout à fait distincts de ceux-ci. On peut juger par là quel puissant effet a l'introduction d'un seul arbre, rien de plus n'ayant été fait, sinon d'enclore le terrain afin de tenir les bestiaux à distance. Mais l'importance d'une clôture, comme élément, me fut encore plus clairement démontrée près de Farnham, dans le comté de Surrey. Il y a là aussi de vastes bruyères; au loin, sur les cimes des collines, végètent quelques rares goupes de vieux sapins écossais. Depuis dix ans, on a enclos de grands espaces où surgissent aujourd'hui des multitudes de petits sapins *naturellement semés*, et qui poussent trop pressés les uns contre les autres pour avoir tous chance de vivre. Quand je me fus assuré que ces jeunes arbres n'avaient été ni semés ni plantés de main d'homme, ma surprise de les voir en pareil nombre fut si grande, que j'allai sur plusieurs points élevés, d'où je pouvais embrasser des centaines d'acres de bruyère inculte, sans qu'il me fût possible d'y découvrir un seul sapin écossais, sauf à l'horizon les maigres bouquets plantés. Mais, en observant de plus près, terre à terre, et entre les tiges de bruyère, je découvris une quantité de jeunes pousses et de petits arbres qui avaient été perpétuellement broutés par le bétail. Dans un espace d'un mètre carré, à quelques centaines de mètres d'un des vieux groupes, je comptai trente-deux de ces avortons, dont l'un, à en juger par ses cercles concentriques, *luttait* depuis vingt-six ans pour dépasser de la tête les tiges des bruyères environnantes sans avoir jamais pu y réussir. Je ne fus plus étonné que la terre, une fois enclose, se fût couverte d'une vigoureuse végétation de jeunes sapins. Cependant la bruyère en friche était si complétement stérile et si étendue, que personne n'eût pu imaginer que les bestiaux y cherchaient de si près et y trouvaient leur nourriture.

» Ici, c'est la présence ou l'absence du bétail qui décide de l'existence du sapin écossais. Mais, dans plusieurs autres parties du monde, les insectes sont la cause déterminante de l'existence du bétail. Le Paraguay en offre peut-être le plus singulier exemple. Là, ni bestiaux, ni chevaux, ni chiens, ne passent à l'état sauvage, quoique l'on compte par centaines ces animaux errants et libres dans les pays situés au sud et au nord de cette région. Azara et Rengger ont démontré que cette différence tenait à la présence d'une certaine mouche, commune au Paraguay, qui, si ces quadrupèdes sont en liberté, dépose ses œufs dans le nombril des petits au moment de leur naissance, et les détruit ainsi. L'accroissement de ces mouches, tout innombrables

qu'elles sont, est probablement réprimé par quelque cause, peut-être par des oiseaux. D'où l'on peut conclure que si certains oiseaux insectivores, dont le nombre est, selon toute apparence, contenu et réglé par les faucons et autres oiseaux de proie, venaient à se multiplier au Paraguay, ces mouches y décroîtraient à proportion; par suite, bestiaux et chevaux passeraient à l'état sauvage : ce qui modifierait certainement beaucoup la végétation, ainsi que je l'ai observé dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud. Cette influence s'étendrait aux insectes, et, comme nous l'avons vu dans le Staffordshire, aux oiseaux insectivores, et ainsi de proche en proche dans des cercles de complexité infinis. . . . .

» Je suis tenté de montrer encore par un autre exemple comment les plantes et les animaux les plus éloignés dans l'échelle de la nature se relient par une trame de rapports compliquée. La *Lobelia fulgens*, plante exotique, n'est jamais visitée par les insectes, du moins dans la partie de l'Angleterre que j'habite, et par suite, vu sa structure particulière, ne produit pas une seule graine. Plusieurs de nos plantes du genre orchidée demeureraient stériles sans les papillons de nuit, qui se chargent de transporter d'une fleur à l'autre des masses de pollen. J'ai aussi tout lieu de croire que les bourdons velus sont indispensables à la fertilisation de la pensée sauvage (*Viola tricolor*); car les autres abeilles ne fréquentent pas cette fleur. Des expériences que j'ai faites récemment m'ont démontré que la visite des abeilles est absolument nécessaire à la fécondation de quelques espèces de trèfle ; mais le bourdon seul visite le trèfle rouge (*Trifolium pratense*), les autres abeilles ne pouvant atteindre au nectaire. J'en conclus que si le genre bourdon s'éteignait ou devenait très-rare en Angleterre, la pensée sauvage et le trèfle rouge décroîtraient à proportion et finiraient par disparaître. Le nombre des bourdons dépend en grande partie dans un canton du nombre de mulots qui détruisent les nids et les rayons. M. H. Newman, qui a longtemps étudié les habitudes des bourdons, croit que plus des deux tiers périssent de la sorte en Angleterre. Or chacun sait que le nombre des souris et mulots est dans une étroite dépendance du nombre des chats, et M. Newman dit : « J'ai toujours trouvé les nids de bourdons plus abon- » dants près des villages et des petites villes que partout » ailleurs. Ce que j'attribue au voisinage des chats, qui dé- » truisent les mulots. »

» Il est donc tout à fait présumable que la présence d'un animal de l'espèce féline, très-nombreux dans un canton, peut y déterminer, à travers l'intervention des mulots d'abord, des bourdons ensuite, le plus ou moins de fréquence de certaines floraisons. . . . .

» Dans les plantes, le duvet du fruit et la couleur de la pulpe sont considérés par les botanistes comme des caractères à peu près insignifiants, et cependant un excellent horticulteur, Downing, nous apprend qu'aux États-Unis les fruits à peau lisse souffrent beaucoup plus des atteintes d'un scarabée, un *Curculio*, que les fruits à duvet ; que les prunes violettes sont beaucoup plus sujettes à une certaine maladie que les prunes jaunes, tandis qu'un autre mal attaque les pêches à pulpe jaune de préférence à celles dont la pulpe est d'une autre couleur. Si, avec tous les secours de l'art, ces légères différences en amènent une grande dans la culture de diverses variétés, assurément, dans l'état de nature où les arbres ont à lutter avec d'autres arbres et avec des myriades d'ennemis, ces différences mêmes décideraient à la longue de l'extinction ou de l'existence de telle variété, de celle à peau lisse ou à duvet, à pulpe jaune ou à pulpe rosée. »

ANECDOTES SUR KANT.

Le grand philosophe Kant est mort le 12 février 1804, à l'âge de quatre-vingts ans, dans la petite ville prussienne de Kœnigsberg, où il était né en 1724, et d'où jamais il n'était sorti. Sa vie avait toujours été simple, laborieuse, et réglée dans les moindres détails. Son domestique, ancien soldat, l'éveillait chaque matin, cinq minutes avant cinq heures, en lui disant : « Il est temps ! » et Kant, qu'il eût dormi ou non, se levait aussitôt. Un quart d'heure avant de se coucher, il cessait toute occupation et arrêtait le cours de ses pensées. Le moment où, après être entré dans son lit, il éteignait sa lumière, était pour lui délicieux. Exempt d'inquiétudes, de regrets, en paix avec lui-même, il s'endormait presque aussitôt. Vers la fin de sa vie, le café l'agitant un peu, on voulut le dissuader d'en prendre après son dîner ; mais il résista, et ce fut peut-être sa seule faiblesse. Il demandait son café « sur-le-champ. » On cherchait à le distraire ; il revenait à la charge. « Le café va venir, lui disait-on. — Oui, c'est là le mal, répondait-il ; il va venir, il n'est pas venu. » Alors on lui disait : « Il vient à l'instant. — Oui, à l'instant ; mais il y a une heure que cet instant dure. » A la fin, il se résignait stoïquement : « Ah ! dans l'autre monde, je suis bien décidé à ne plus demander de café. » Ou bien il se levait de table, allait à la porte, et criait le plus fort possible : « Du café ! du café ! » et quand enfin il voyait monter le domestique, il s'écriait plein de joie, comme le matelot du haut de ses hunes : « La terre ! la terre ! j'aperçois la terre [1] ! » Ce fut dans ces dernières années qu'un crayon enjoué le représenta sous une forme un peu grotesque, au moment où il prenait avec volupté « sa noire ambroisie. »



Kant prenant son café. — Esquisse d'un étudiant.

Il eût souri de cette innocente malice. Sa demi-tasse figure peut-être dans quelque cabinet de curiosités. On montre, à Dresde, une de ses paires de souliers, et une vieille casquette, qu'il avait portée pendant plus de vingt ans, fut achetée à un prix élevé lors de la vente de son mobilier.

[1] Cousin, *Kant dans les dernières années de sa vie.*

L'HOTEL IMPÉRIAL DES CHEVAUX INVALIDES,

A TZARSKOE-SELO, EN RUSSIE.



Hôtel impérial des Chevaux invalides, à Tzarskoë-Selo, près de Saint-Pétersbourg. — Dessin de Ph. Blanchard.

Les voyageurs qui vont visiter en été le parc de Tzarskoë-Selo (Bourg du Tzar) ne soupçonnent point, pour la plupart, que dans un coin de cette belle propriété impériale se trouve un établissement probablement unique en Europe, on peut même dire au monde : c'est l'hôtel impérial des Chevaux invalides qui ont eu l'honneur de porter leurs majestés czariennes. Il existe, à la vérité, en Angleterre, une maison de retraite analogue à celle-ci pour les simples et reconnaissants particuliers, mais on n'y voit rien de semblable au cimetière que représente notre gravure, véritable nécropole avec monuments et inscriptions. Les pierres tumulaires sont alignées très-rigoureusement. Chacune porte une indication spéciale : le nom de de la monture honorée, celui du souverain qui l'a illustrée, souvent la date de la naissance et celle de la mort de la pauvre bête, quelquefois enfin des faits historiques. Ainsi, sur l'une de ces sépultures, une épitaphe russe rappelle que là gît le cheval ou plutôt l'*ami* que montait Alexandre Ier à son entrée dans Paris à la tête des armées alliées.

Ce singulier hôtel des invalides est parfaitement administré. Chaque animal, placé dans une très-confortable boxe, est fort bien nourri et soigné. De temps en temps on lui permet d'aller se promener sur une large pelouse entourée de palissades, et située tout à côté du cimetière.

L'année dernière, deux de nos collaborateurs, MM. Blanchard et Auguste Jourdier, ont vu à Tzarskoë-Selo cinq pensionnaires, dont l'un, bien conservé quoique âgé de dix-sept ans, était la fameuse jument anglaise *Victoria* que l'empereur Nicolas aimait beaucoup à monter.

En général, les chevaux qui font le service personnel des empereurs de Russie vivent longtemps, parce qu'ils sont merveilleusement soignés. Il faut avoir vu le service des écuries pour s'en faire une idée. Le directeur actuel, M. le baron de Mayendorff, grand écuyer, est assisté d'un Anglais, nommé Moss ou Mors, très-habile dans la ferrure. Or on sait toute l'influence qu'une bonne ferrure a sur la durée d'un cheval. En 1859, à l'hôtel des Chevaux invalides de Tzarskoë-Selo, il y avait encore une bête de vingt-cinq ans, dont les aplombs étaient aussi beaux que ceux d'un jeune poulain [1].

BONHEUR.

Ne vous fatiguez pas tant à chercher le bonheur parfait en ce monde; il n'y est pas.

La douleur, les maladies physiques et morales nous permettraient-elles d'être parfaitement heureux, comment le serions-nous sous le coup des affections brisées, et en présence du malheur des autres?

Il y a plus, le bonheur serait sous notre main que notre nature ne nous permettrait pas d'en jouir; nous manquons de force pour être heureux.

Toutefois, selon la voie qu'il choisit, l'homme se fait une vie bien différente. Celui qui cherche sa satisfaction en dehors du devoir joue une partie dangereuse, et lorsqu'il la gagne, que l'enjeu est loin de valoir ce qu'il supposait! Combien d'imprudents, avides du superflu et âpres à sa recherche, y perdent le nécessaire. Mais attachons-nous seulement aux heureux que l'on envie. Leur position si désirée s'achète au prix de tristes compensations; comme le dit le poëte,

. . . La fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Ce qui est manifeste, quoique trop peu remarqué, c'est que les avantages de la fortune et du pouvoir, au-dessous de ce qu'on les imagine, sont toujours de moins en moins sentis par celui qui les possède; au contraire, l'homme entré dans la voie du devoir, résigné à n'y rencontrer qu'abnégation et sacrifices, y trouve des satisfactions qu'il ne soupçonnait pas avant de les avoir goûtées, et qu'il ne goûte qu'après les avoir méritées.

Pourquoi l'homme qui ne poursuit que la jouissance, alors même qu'il parvient au but, ne trouve-t-il que déception? Pourquoi les séduisantes promesses de nos passions sont-elles suivies de ruine et d'amertume, tandis que la joie du cœur naît de la soumission aux sévères prescriptions du devoir? Pourquoi la coupe aux bords emmiellés est-elle pleine de fiel, tandis que la coupe à la saveur d'abord âpre et rude est la seule qui soit douce et fortifiante?

Mystérieuse contradiction! Sublime harmonie, si ce monde est une épreuve où l'homme doit travailler à se rapprocher de Dieu par le sentiment de l'ordre providentiel et l'amour des autres créatures! ***

SUR LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

La succession des sons, leurs relations, leur qualité, causent à notre âme des impressions très-variées, et, par l'effet de notre sensibilité à cet égard, la musique est une langue dont la signification, pour être vague sans doute, est peut-être par cela même plus puissante à exprimer les émotions les plus vives et les plus nobles du cœur humain; elle dit ce que ne peuvent dire ni le langage ordinaire ni la poésie même; elle nous fait éprouver des sensations d'une nature plus subtile et plus pénétrante que celles que peuvent procurer les autres arts libéraux. En un mot, la musique est par excellence la langue de l'idéal. A ce titre, elle convient admirablement à l'expression du sentiment religieux. Aussi l'histoire atteste que le chant a été mêlé à tous les cultes; partout et de tout temps la grandeur du Dieu adoré, les tristesses de la vie et de la mort, les espérances ou les craintes d'un avenir éternel dans les âmes tourmentées, les extases de l'amour divin, ont trouvé leur expansion dans des chants qui, dictés par un sentiment sincère, exalté même, portent l'empreinte des idées et des lieux qui les ont vu naître. A ce titre, les chants qui nous viennent des civilisations plus ou moins différentes, plus ou moins éloignées de la nôtre, sont des monuments d'un haut intérêt et surtout d'une grande valeur au point de vue religieux.

A part quelques traditions orales conservées dans les cultes israélite et grec (traditions fixées depuis quelques années par des hommes capables), à part quelques fragments notés d'une manière peu intelligible dans de très-anciens manuscrits, nous ne possédons rien qui puisse nous faire justement apprécier ce qu'était la musique religieuse de l'antiquité; mais le christianisme a conservé, par l'écriture autant que par la tradition orale, une masse de musique représentant d'une manière exacte et complète ce qu'a été l'art musical religieux à diverses époques du moyen âge. On sait, en effet, que les chants du culte catholique sont contenus dans les livres que les fidèles tiennent à l'église dans leurs mains, ou qui, en plus grand format, sont posés sur le lutrin du chœur des églises sous le nom de Graduel, de Vespéral, d'Antiphonaire.

La musique renfermée dans ces livres est celle qu'on appelle chant grégorien ou, plus communément, plain-chant; elle offre des mélodies d'une simplicité et d'une grandeur d'expression admirables. Inspirés à une époque où le sentiment religieux était dans toute sa ferveur, ces chants portent à un haut degré l'empreinte de ce sentiment; sous le rapport même purement musical, ils ont un caractère tout spécial. On peut dire ainsi que le plain-chant est, dans la musique, ce qu'est l'ogive dans l'architecture. Aussi, sous le rapport de ce caractère religieux, aucune œuvre moderne ne peut être comparée à ces vieilles mélodies qu'une exécution inintelligente, brutalement martelée et déplorable à tous égards rend méconnaissables à bien des oreilles, et condamne presque au mépris comme œuvre de barbarie. Cependant, malgré le tort que fait à ces antiques mélodies la plus fâcheuse interprétation, il s'est toujours trouvé des musiciens intelligents qui ont su en deviner la valeur, et ils n'ont pas manqué de se demander à quoi tenait le caractère si particulier du plain-chant. La réponse à cette question à été donnée d'une manière magistrale dans un volume in-quarto publié à Berlin, en 1821, par un vieux frère morave nommé Mortimer (voir ce nom dans la Biographie de M. Fétis). L'auteur démontre, par des observations et par des exemples nombreux, pourquoi il y a dans les anciennes mélodies « quelque chose » qu'on ne peut plus atteindre aujourd'hui. » (*Etwas, was zu Tage nicht mehr erreicht wird.*)

La raison frappante et dominante de la différence de caractère de la musique des époques anciennes avec celle de notre temps est incontestablement la différence de tonalité, c'est-à-dire de la composition des gammes, en d'au-

[1] Tzarskoë-Selo est situé à 21 kilomètres de Saint-Pétersbourg: un chemin de fer y conduit. C'est la résidence favorite d'Alexandre II au printemps et en automne.

tres termes, de la place qu'occupent dans ces gammes les deux demi-tons. On sentira très-bien l'effet de cette cause en pensant au caractère triste, austère ou mélancolique produit dans notre gamme ou échelle moderne mineure par l'abaissement du demi-ton qui se trouve dans la gamme majeure du troisième au quatrième degré. Ainsi, le mode ou ton de chaque gamme de l'ancienne tonalité étant différent, chacun de ces modes devait avoir un caractère d'expression différent; et, en effet, voici comment on désignait ces caractères de chaque ton ou mode : primus, *gravis;* secundus, *tristis;* tertius, *mysticus;* quartus, *harmonicus;* quintus, *lætus;* sextus, *devotus;* septimus, *angelicus;* octavus, *perfectus.*

Pour peu que l'on soit familiarisé avec le plain-chant, on reconnaîtra que la plupart de ces qualifications sont d'une grande justesse. On sentira également cette justesse en considérant les affinités qu'ont quelques-uns des modes anciens avec nos tons modernes : ainsi le premier mode nous affecte comme le ton de *ré* mineur, le cinquième comme celui d'*ut* majeur, le troisième comme celui de *mi* mineur et d'*ut* majeur mêlés, etc.

Mais ces ressemblances et ces rapports ne sont pas l'identité.

A part la cause palpable, matérielle pour ainsi dire, de tonalité qui donne au plain-chant un caractère si différent de celui de la musique moderne, se trouvent d'autres causes plus indéterminées sans doute, mais tout aussi incontestables. L'esprit du temps, les mœurs sociales, ce cachet indélébile, cette couleur marquée que portent toutes les œuvres de l'intelligence humaine à une époque donnée, se sont imprimés sur les monuments de l'art musical comme sur les monuments de pierre, comme sur la littérature, et l'on peut dire certainement de la musique ce que le poëte a dit de la poésie :

Adeo sanctum est vetus omne poema. — Hor., *Ep*,

Aussi, quelque dégradée, incomprise, négligée ou massacrée que soit aujourd'hui cette ancienne musique nommée plain-chant, il en est plusieurs morceaux, ceux qu'une exécution et un usage fréquent ont fixés dans la mémoire du peuple, dont l'audition nous émeut profondément et nous révèle la valeur. En citant pour exemples les intonations des Psaumes, le *Credò* ordinaire, le *Pange lingua*, l'*Ave maris stella*, le *Veni Creator*, le *Te Deum*, on rappelle aussitôt des beautés de caractère religieux auxquelles la musique moderne n'a rien à comparer, malgré les puissants effets qu'elle peut tirer de l'harmonie et de l'instrumentation. Et ces mélodies d'un caractère si grandiose et si élevé sont en même temps plus populaires qu'aucune autre musique. On conçoit par ces motifs que l'on ait voulu, en certains temps et en certains lieux, bannir de l'église toute autre musique.

Il n'y en avait pas d'autre avant le seizième siècle ; mais à cette époque le perfectionnement, sinon la découverte, de l'harmonie et du contre-point, introduisit de grandes modifications dans les moyens de l'art en général et dans la musique religieuse en particulier. On ne pouvait pas renoncer aux effets si neufs, si piquants, si riches, qui s'obtenaient par l'audition simultanée des voix et par la marche savante des parties. L'art devint alors une science dont on usa et dont on abusa ; mais l'abus fut réprimé et, profitant avec juste mesure des ressources de cette science nouvelle, des hommes d'un immense mérite créèrent, dans la seconde moitié du seizième siècle, d'immortels chefs-d'œuvre. Deux hommes de génie, comblés de gloire et d'honneurs, furent nommés, par acclamation universelle, princes de la musique : ce furent Palestrina et Rolland de Lassus, dont nous donnons les portraits. Leurs œuvres dans le style d'église feront l'admiration des connaisseurs tant que la musique existera.

Nous disons avec regret : « des connaisseurs » ; car, par leur forme, par leurs moyens d'effet, par le sentiment calme qui les a inspirées, par la tonalité à laquelle elles appartiennent, par la multiplicité des parties, par l'absence de phrases carrées, ces belles compositions diffèrent tellement de nos mélodies théâtrales et de nos effets confus et bruyants d'instrumentation, qu'elles paraîtraient peut-être une énigme à première audition. Soit que l'on suppose qu'il en serait ainsi, soit que l'on se sente privé des moyens d'exécution pour des œuvres entières, on n'a jamais fait entendre à l'église ou au concert que des fragments faciles de cette ancienne musique. A leur audition on a pu sans doute se faire une idée de son caractère doux et religieux ; mais on n'a pu, par cette audition, apprécier la grandeur d'expression, ni la force de conception de ces compositions en style sévère à double ou triple chœur.

Ces chefs-d'œuvre furent le dernier mot de l'art de l'ancienne tonalité. Une nouvelle constitution de la gamme, une nouvelle harmonie naissait, et cette révolution entraîna l'art dans un ordre d'idées et dans une tendance d'expression devant laquelle disparaissait ce quelque chose dont Mortimer a cherché la raison. Néanmoins, il ne faut pas croire que, malgré l'absence de ce quelque chose, il n'ait plus paru, après le seizième siècle, des compositions musicales dignes de l'Église. En Italie, Carissimi, Scarlatti, Benevoli, Caldara, Lotti, Durante, Marcello ; en Allemagne, Schulze, Léon Hassler, Gumpelzhaimer, Schutz, Fux, les auteurs peu connus des mélodies des chorals luthériens, ont tous laissé d'admirables morceaux dans le style d'église.

Entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, la France a eu ce qu'on peut appeler un grand musicien, le maître de la chapelle de Louis XIV, Michel de Lalande. Ses huits gros volumes de motets, gravés aux frais du roi, renferment des beautés du premier ordre. Toutes les générations du dix-huitième siècle ont connu et admiré ces beautés, parce que les œuvres de Lalande étaient le fondement du répertoire des maîtrises. Aujourd'hui, à l'exception de quelques érudits musiciens, les Français ignorent même le nom d'un artiste qu'on peut considérer certainement comme une des gloires de la France ; les Allemands exécuteraient aujourd'hui les compositions de Lalande si, dans le même style, elles n'avaient été, immédiatement après leur apparition, suivies de celles de Hændel et de Sébastien Bach, qui les ont surpassées.

Les oratorios de Hændel, fréquemment exécutés dans les fêtes musicales (festivals) de l'Allemagne et de l'Angleterre, ne constituent pas, sans doute, ce que l'on peut appeler de la musique religieuse populaire pour le culte ; mais, par l'élévation du style, par la richesse des effets d'harmonie, par le grandiose de son caractère, cette musique de Hændel semble destinée à être chantée et écoutée par des milliers de voix dans les plus immenses cathédrales.

Celle de Sébastien Bach, quoique inspirée par un sentiment plus profond et plus pénétrant, ne semble pas avoir été créée pour la même destination. Ses cantates d'église, ses oratorios, ses messes produites en si grand nombre, sont des œuvres d'une telle force de conception qu'elles semblent ne pouvoir être comprises que dans ces sociétés musicales d'élite, dans ces vrais sanctuaires de l'art qu'on ne trouve qu'en Allemagne.

Avec le dix-huitième siècle a disparu, en France, la plus féconde des institutions musicales que le pays possédait. On ne peut se dissimuler que la disparition des

anciennes maîtrises des églises n'ait été le coup le plus funeste qui ait pu frapper la musique religieuse et l'art musical en général. Par l'étude et par l'exécution journalière des meilleures compositions, de nombreux élèves, sans cesse renouvelés, emportaient dans le monde, en sortant de ces maîtrises, deux grandes qualités, bien rares aujourd'hui : la faculté de lire à livre ouvert, et un goût sainement cultivé.

Quel que soit, sous certains rapports, le mérite de la musique théâtrale moderne, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle ait envahi toutes les branches particulières de l'art : il n'y a plus de musique spéciale pour l'éducation, pour le salon, pour le bal, pour l'armée, pour l'église ; on danse et l'on va au combat sur les mêmes airs d'opéra ; on chante au piano un duo de passion effrénée, ou un chœur de révolte, et la romance d'opéra retentit sur l'orgue au moment de l'élévation. La sonate, le quatuor, le madrigal pour les voix, la symphonie, ce qu'on peut appeler la musique pour la musique, est à peu près disparue des mœurs sociales.

Ce sont là de déplorables contre-sens ; mais il y a, dans le monde des musiciens même, si peu de philosophie musicale que peu de personnes en sont blessées.

Cependant il faut être juste et dire qu'au milieu même de ces circonstances si défavorables, notre siècle a vu se produire des œuvres très-dignes d'estime dans le style


R. de Lassus. Palestrina.

Palestrina et Rolland de Lassus, compositeurs de musique religieuse au seizième siècle. — Dessin de J.-B. Laurens.

religieux : les Messes de Cherubini, les Oratorios et Psaumes de Mendelssohn, quelques compositions vocales et toute la musique d'orgue de Rinok, sont des œuvres tout aussi dignes du titre de musique religieuse que beaucoup de celles qui les ont devancées, et, entre autres, que celles de Mozart, qui n'offrent pas assez de différence de style avec les opéras de ce célèbre maître.

Il est juste d'ajouter que des hommes intelligents ont fait, de notre temps, beaucoup d'efforts pour la restauration du chant religieux ; plusieurs journaux spéciaux ont été publiés pour propager des idées saines, et on a remis en lumière, par l'imprimerie, un répertoire immense d'excellents morceaux pour l'église. Sans doute ces hommes, pleins d'un zèle éclairé, ont éprouvé bien des obstacles et bien des motifs de découragement ; mais ils peuvent se consoler avec la pensée que leurs idées n'ont pas été répandues sans produire une heureuse influence.

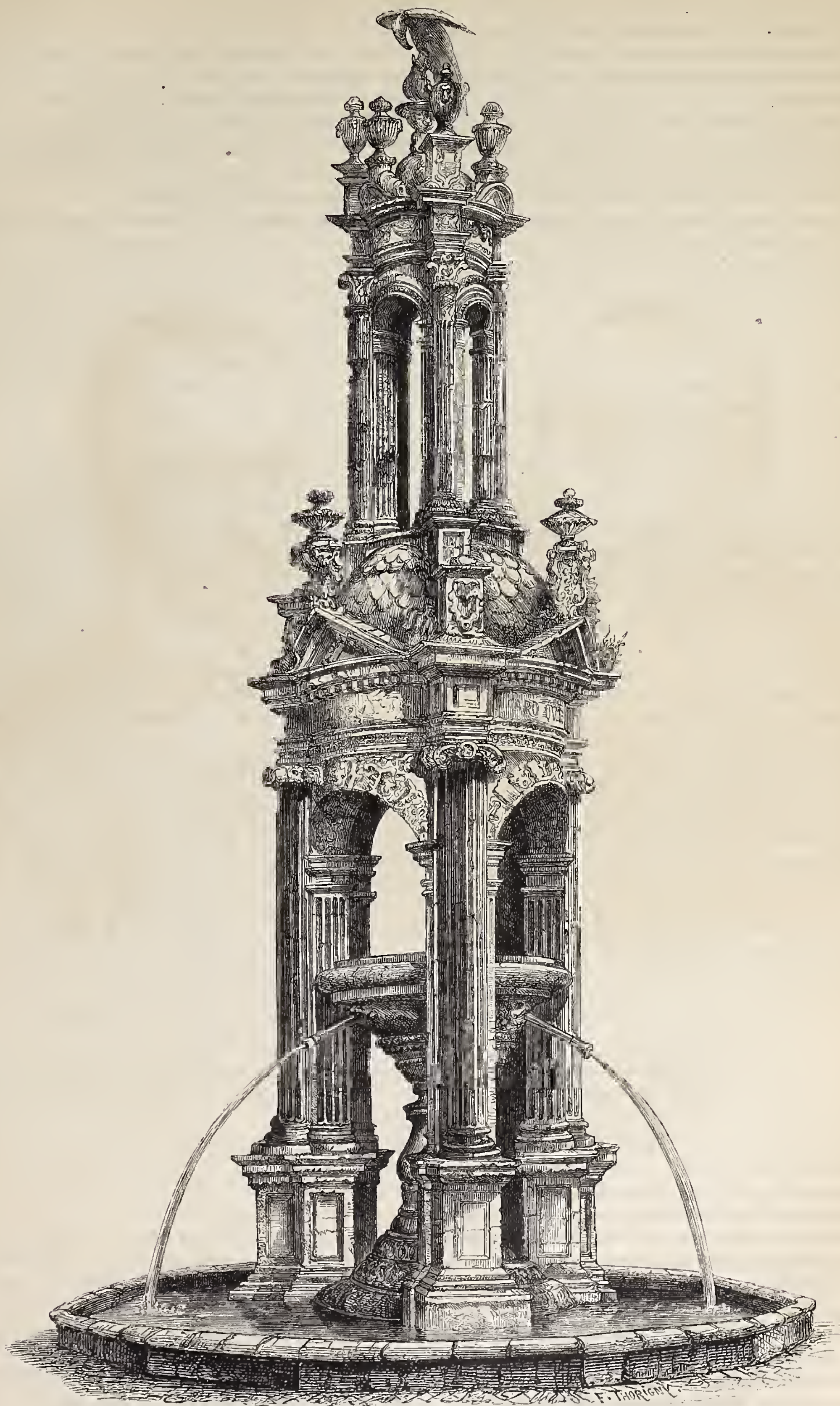
LA FONTAINE SAINT-LAZARE

A AUTUN

(SAONE-ET-LOIRE).

Ce monument, dont les différentes parties sont agencées avec tant d'harmonie et de grâce, a été élevé en 1543, au temps même où les Goujon, les Lescot, les Delorme, produisaient leurs œuvres les plus remarquables. On y voit s'épanouir toute la science aimable et l'esprit facile de la renaissance, des combinaisons heureuses dans l'agencement et le mouvement des lignes, la concordance parfaite de l'ensemble et des détails, ainsi que l'emploi le plus ingénieux des divers ordres de l'architecture grecque. L'artiste qui l'a conçu n'a copié personne, c'était un maître à coup sûr. On a prétendu, à diverses époques, que le Primatice en avait fourni le plan ; mais aucun témoignage écrit ne vient confirmer cette assertion. Un chanoine d'Autun, qui consignait dans une sorte de journal les faits de toute nature qu'il voyait s'accomplir autour de lui, nous apprend que le chapitre de la cathédrale, dans une délibération prise

le 1er octobre 1540, décida qu'une fontaine, dédiée à saint Lazare, serait érigée entre les deux églises Saint-Nazaire et Notre-Dame; malheureusement notre chroniqueur a laissé en blanc le nom de l'architecte : une lacune d'un aussi



La Fontaine Saint-Lazare, à Autun. — Dessin de Thorigny, d'après une photographie.

mince intérêt n'était pas digne d'occuper son attention.

La fontaine fut terminée trois ans après que le chapitre en eut résolu l'établissement; c'est ce qui résulte de l'inscription suivante, gravée à l'entablement :

CHRISTO VITÆ FONTI LAZAROQUE
REDIVIVO EIV (sic) AMICO ET HOSPITI
M D XLIII.

L'état de dégradation dans lequel se trouve aujourd'hui le petit monument qui nous occupe ne permet plus d'apprécier les finesses d'exécution qui existaient en si grand nombre dans les deux parties symétriques qui le constituent, et dont l'une sert à l'autre de couronnement. Ces deux parties sont deux *lanternes* ou *rotondes* superposées et de deux ordres différents. La première, d'ordre ionique, se compose d'un dôme à arcades portant sur trois pilastres dont les faces sont revêtues de colonnes cannelées, non engagées. Sous le dôme s'élève la vasque, qui repose sur un pied d'une profilation élégante, et qui adhère aux pilastres. Au-dessus des colonnes cannelées et sur les sommets des frontons existant entre chaque colonne, sont placés six dés ornés de sculptures et portant des vases aux formes variées.

La seconde partie est une répétition de la première, mais suivant le mode corinthien. Ses colonnes n'ont pas de piédestaux, et leurs bases s'appuient sur le dôme du premier étage. Au-dessus de son entablement se trouvent également des dés et des vases; un pélican est placé sur son sommet.

Cette fontaine resta jusqu'en 1786 à l'endroit où le chapitre l'avait fait établir. A cette époque, un projet de route d'Autun à Toulon-sur-Arroux fut adopté, et comme l'édifice était situé à une trop grande proximité de la route, il fut décidé qu'il serait transporté à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, à quelques mètres seulement de la cathédrale. On procéda à cette translation avec très-peu de soin et d'intelligence. Le bassin a été beaucoup trop enfoncé en terre, ce qui fait croire que le monument n'a pas assez de développement à la base et pèche par excès de sveltesse.

La fontaine Saint-Lazare n'est plus réparable. Il serait à désirer qu'elle fût classée parmi les monuments historiques. Ce vœu a été émis, du reste, par la Société d'archéologie d'Autun. Le gouvernement, en la faisant reconstruire, conserverait une des plus heureuses conceptions de l'art au seizième siècle.

On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres.

VAUVENARGUES.

TROP TARD.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 283, 290.

Je rentrai dans mon atelier; mais, au lieu de retourner immédiatement à mon chevalet, je tirai du fond d'un carton deux pochades que j'avais faites de mémoire trois ans auparavant, et que l'album de Néry venait de me rappeler. Elles auraient pu y figurer, non certes pour leur beauté, mais pour ce qu'elles représentaient. Dans l'une, on voyait la maison blanche, avec la femme penchée à la fenêtre, et rappelant en vain cet André qui s'éloignait à travers l'orage. Dans l'autre, j'avais peint le convoi défilant entre les haies, et j'avais placé, à l'autre bout du chemin, un homme en habit de voyage, marchant à grands pas. Sous la première j'avais écrit : « André! André! reviens, je t'en supplie ! » et sous la seconde : « André revint, mais trop tard. »

Tout en me posant, à leur sujet, certaine question qui parfois me préoccupait, je retouchais l'une des figures lorsque, sentant une main tomber sur mon épaule, je tres-saillis et me retournai brusquement. C'était Néry.

— Je vous ai fait peur, Charles? Je ne voulais pourtant point vous surprendre; mais votre porte est si bien huilée, et vous étiez tellement absorbé... Qu'avez-vous donc là?

Avant que je pusse l'en empêcher, il s'empara de mes deux esquisses et les examina avec attention. Je le vis froncer le sourcil et se mordre les lèvres.

— Est-ce fait d'après nature ou de fantaisie? me demanda-t-il d'un ton assez calme en posant les dessins.

— De mémoire, répondis-je.

— Qu'est-ce que cela représente?

— Quelque chose dont j'ai été témoin en Normandie, il y a quatre ans environ, en revenant de T...

— Pourquoi ne me les avez-vous jamais montrées? Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

— Voilà, cher ami, des questions bien directes; j'y vais répondre tout aussi directement : Parce que, depuis que nous sommes intimes amis et proches voisins, j'ai eu comme la crainte... que cela ne vous touchât de près.

— Quelqu'un vous a-t-il dit?...

— Allons donc ! Est-ce que j'aurais été interroger les gens sur votre compte? Voici tout ce que je sais.

Et je lui racontai exactement ce que j'avais vu. Une expression de chagrin et de vif intérêt se peignit sur son visage quand je répétai les paroles que j'avais entendu prononcer à l'inconnue. Lorsque j'eus achevé mon récit, il soupira profondément et demeura un moment en silence, les yeux baissés et les bras croisés sur sa poitrine.

Sortant enfin de sa rêverie :

— Dites-moi donc, Charles, ce qui a pu vous faire penser que j'étais le héros de ces scènes?

— Vous êtes Normand, vous vous nommez André; il m'a semblé que l'André de la maison blanche et vous êtes de même taille. Indices bien légers, sans doute, mais suffisants pour m'empêcher de vous parler de tout cela. Enfin, il n'y a que peu d'instants, la vue de vos dessins, faits sous l'inspiration d'une pensée unique, a fortifié mes conjectures, et plus que jamais j'aurais craint, en vous montrant les miens, de réveiller en vous quelque souvenir douloureux.

— Comme s'ils pouvaient dormir ! Mais dites tout; dites que, malgré mes efforts pour le cacher, vous avez deviné qu'il y a dans ma vie un chagrin, un remords. Eh bien, oui ! vous ne vous trompez pas. Je suis cet André qui s'est enfui de la maison blanche et qui y est revenu trop tard. Pour récompenser votre discrétion, je vous conterai tout, ce soir, entre chien et loup, sur votre balcon. A présent, pouvez-vous me prêter un tube de jaune indien? je viens de finir le mien. C'est ce que je venais vous demander.

Je lui donnai sa couleur, et il me quitta en me disant : « A ce soir. »

III.

Je jouis d'un balcon, d'une sorte de terrasse qui me fait bien des jaloux. On voit de là force toits, quelques arbres, une grande étendue de ciel. A midi, l'on y grille; mais de bon matin et le soir, on y respire à l'aise, et, pour rêver tout en fumant un cigare, c'est un endroit qui n'a pas son pareil.

Ce soir-là, nous y étions tous deux. J'attendais. Ma curiosité était changée en un sympathique intérêt.

« Pour rendre clair ce chapitre de mon histoire, dit Néry, il faut que je reprenne d'un peu haut. Je suis resté orphelin de très-bonne heure. J'avais une sœur; quand nos parents moururent, à trois mois de distance l'un de l'autre, j'avais sept ans. Ma sœur n'en avait que douze,

mais elle me semblait une personne tout à fait respectable. D'abord, il est certain que l'esprit, le jugement, enfin toutes les facultés des jeunes filles, se développent beaucoup plus tôt que celles des jeunes garçons. Elles sont femmes, et souvent des femmes accomplies, à l'âge où nous ne sommes encore que de grands enfants. Notre pauvre mère, avant de mourir, avait dit à Rosalie : « Remplace-moi auprès de ton frère. » Jamais mandat ne fut mieux rempli. Mûrie tout d'un coup, cette jeune fille se consacra tout entière à moi ; mon bien-être, mon éducation, devinrent le seul intérêt de sa vie.

» J'ai mal reconnu tant d'amour. Laissez-moi pourtant vous dire, non pour me justifier, mais pour expliquer ma conduite, que Rosalie eut peut-être le tort de ne pas me voir grandir, de me considérer encore comme un enfant, alors que j'allais sortir du collége. Elle était... je ne voudrais pas dire impérieuse, mais au moins disposée à prendre de l'autorité sur ceux qui l'entouraient. Ingrat que j'étais ! au lieu de faire la part de son caractère et des circonstances qui l'avaient de bonne heure conduite à se diriger et même à diriger les autres, je m'irritais, je me révoltais ; je trouvais exorbitant qu'une jeune fille prétendît me conduire. Surtout, je ne pouvais souffrir qu'elle me fît une observation devant témoin ; s'il lui en échappait une, quelque bien fondée qu'elle pût être, j'y répondais sur-le-champ par quelque impertinence bien sanglée... Maintenant, elles me restent enfoncées dans le cœur en traits brûlants. »

— Mon bon Néry, je vous avoue qu'à votre place je n'aurais pas été peut-être plus patient que vous.

— « J'aurais dû, en particulier, avec fermeté, mais avec affection, lui représenter que je n'étais plus un enfant, la prier de ne plus me traiter comme tel. Je ne le fis pas au bon moment. Quand je voulus le faire, il était trop tard.

» Mes études n'avaient pas été autrement brillantes. Je n'avais absolument pris d'intérêt qu'aux batailles de l'histoire romaine et aux morceaux de Virgile qu'on nous faisait apprendre. Mon temps, vous le devinez, s'était employé à dessiner ; classes, maîtres, camarades, vieux arbres du préau, flèches des clochers, échappées de mer, nuages même, tout y passait. Que de sanglantes mêlées ! que d'Annibals, que de Scipions, sans compter Didon, Camille, et Tityre ! Il y avait de mes professeurs que cela irritait et désolait. L'un d'eux pourtant, homme d'esprit, aux vues élevées et larges, dit à mon tuteur : « Ce jeune » homme est né artiste ; ce qu'il fait, ce n'est ni amusette, » ni charge, ni caricature, ce sont des portraits pleins de » vie et de vérité. Ne contrariez pas sa vocation ; envoyez-le » à Paris, et faites-le entrer à l'École des beaux-arts. »

» Mais mon oncle, mon tuteur nominal, et Rosalie, mon tuteur effectif, ne voulurent jamais entendre de cette oreille. Négociant avait été mon père, négociant je devais être ; à moi revenait l'honneur de continuer, comme associé de mon oncle, la maison Néry et Cie. Ç'avait été le vœu de mes parents. Rosalie, toute jeune qu'elle était, tenait pour avéré le vieux proverbe : « Gueux comme un » peintre », et pensait que si j'embrassais cette vocation, je finirais par mourir de faim à l'hôpital, après avoir dissipé tout mon bien. Inutile de lui citer les nombreux exemples de peintres qui ont trouvé dans leurs pinceaux des instruments d'aisance, de fortune même : « Admettons que ce » soit vrai, dit-elle, ce ne sont toujours pas des rêveurs » comme André ; ce sont des hommes qui savent se pous- » ser, se créer des protecteurs ; et cela, il ne le saura ja- » mais. Que l'art soit donc pour lui un délassement, non » un état ; une canne de promenade, non une béquille. Il » y consacrera ses heures de loisir. »

» Mes heures de loisir ! un jour par semaine à cet art qui devenait toujours plus ma passion, ma vie ! Passer, enfermé derrière les grilles d'un comptoir, ces journées de la belle saison où la nature prodigue à ses adorateurs ses sourires les plus ravissants !

» J'aurais peut-être fait quelque coup de tête, je me serais enfui sans le sou ; mais mon ami le professeur, qui vit mon désespoir et ma rage, entreprit de me calmer : « Ce n'est, me dit-il, qu'une affaire de patience ; dans » deux ou trois ans vous serez majeur. En attendant, en- » trez chez votre oncle, acquittez-vous avec conscience des » devoirs qui vous y seront imposés. D'ici là, peut-être » aurez-vous reconnu vous-même que vous n'aviez pas » pour la peinture une vocation irrésistible, et que vous » pouvez, sans trop de peine, vous conformer au désir de » votre famille. Si, au contraire, vous vous sentez, à ce » moment, capable des efforts, de la persévérance, des » travaux qui seuls peuvent assurer le succès, eh bien ! » vous serez assez jeune encore pour entrer dans la car- » rière des arts, surtout si, dans cet intervalle, vous avez » fait de sérieuses études de peinture. »

» Je pris ce parti, plus habile que franc. Pauvre Rosalie ! elle me crut gagné, et jamais elle ne fut plus tendre et plus prévenante pour moi. En témoignage de satisfaction, elle me fit cadeau de tout l'attirail de la peinture à huile : boîte, brosses, chevalet et le reste, me fournissant ainsi des armes contre elle. Je commençai mon apprentissage de commerce, qui m'ennuya mortellement. Je me dédommageais, et de l'attente, et de ma dissimulation, en peignant dans tous les moments de loisir que je pouvais m'assurer.

» J'aurais bien voulu que Rosalie se mariât. J'espérais un peu trouver un ami dans un beau-frère. Je pensais aussi que, lorsque ma sœur aurait un mari, un ménage, enfin des affaires à elle, les miennes l'occuperaient moins. Mais, bien qu'il se présentât des partis très-convenables, elle les refusa tous. Elle voulait à toute force se consacrer à moi, et me garder sa petite fortune.

» Ils arrivèrent enfin, mes vingt et un ans. Dès le matin de ce grand jour, je déclarai à mon oncle que ma volonté bien arrêtée était de me faire peintre, et non négociant ; que j'allais me rendre à Paris pour me livrer à de sérieuses études.

» — Afin de vous prouver, lui dis-je, que mon intention n'est point de dissiper mon bien, je compte laisser mes fonds dans votre maison. Vous m'en payerez l'intérêt, ce qui me fera vivre en attendant que je gagne.

» Le digne homme resta stupéfait.

» — Qui l'aurait cru ? s'écria-t-il. C'est vous qui le direz à Rosalie, au moins ; je ne m'en charge pas.

» — Je le lui annoncerai tout à l'heure, car je vais aujourd'hui déjeuner avec elle, comme elle m'en a fait prier.

» Je me rendis d'un pas rapide à cette petite maison blanche où Rosalie passait d'ordinaire la belle saison. Sombre journée, dont l'ombre fatale se projette encore sur ma vie ! Ma pauvre sœur ! elle s'était bien souvenue que c'était mon jour de naissance. Je trouvai son petit salon tout resplendissant et tout parfumé de fleurs ; une charmante collation y était servie ; une foule de jolis présents, liés de faveurs roses, étaient entassés à ma place. Je la vois encore s'avancer vers moi belle de joie et de tendresse, les yeux humides, la bouche souriante, la voix émue ; je sens encore sur mon front son baiser maternel ; je l'entends regretter que nos parents ne puissent pas voir ce jour. J'étais violemment agité ; je sentais que j'allais l'attrister. Pourtant je me serais reproché comme une tromperie de ne pas lui communiquer sur-le-champ ma

résolution. La lui taire maintenant, la lui faire connaître par écrit, me semblait une lâcheté. Je pris donc la parole, et, après un court préambule, je lui dis que j'étais irrévocablement décidé à renoncer au commerce et à me vouer tout à fait à la peinture.

» Vous vous rappelez le temps qu'il faisait ce jour-là, Charles; vous vous rappelez cette chaleur accablante, si antipathique aux organisations nerveuses. Vous vous rappelez surtout l'effroyable orage qui se déchaîna sur le pays. Eh bien, cette tempête qui commençait à faire rage au dehors n'était rien auprès de celle que mes paroles provoquérent chez Rosalie. Suffoquée d'abord de surprise et de colère, bientôt, de cette bouche qui venait de me donner le baiser de paix, elle me traita d'ingrat, de traître, de menteur. J'eus le tort, l'irréparable tort de répondre quelques mots amers. A ce moment, ne se possédant plus, elle leva la main et la fit bruyamment retomber sur ma joue. »

— Oh ! pour le coup, mademoiselle Rosalie, ceci passe la permission. Un soufflet ! Et que fîtes-vous?

— « Grâce à Dieu, je ne fis rien; grâce à Dieu, je ne dis rien. Me défiant de moi-même, je m'enfuis. Et elle m'a rappelé, dites-vous? Ah ! ma sœur, ma sœur, que ne t'ai-je entendue ! que ne suis-je retourné vers toi ! que n'avons-nous pu effacer, par un mutuel pardon, les erreurs, les fautes de cette déplorable matinée ! Mais je ne revins pas; j'allai en hâte au comptoir demander quelque argent. Je partis pour Paris. Je me mis à travailler... »

— Comme vous travaillez, c'est tout dire. Votre sœur vous écrivit sans doute?

— « Non. Ce mouvement de repentir et de tendresse dont vous avez entendu l'expression n'eut que Dieu et vous pour témoins. Le ressentiment, l'orgueil peut-être, reprirent le dessus; sans doute aussi elle pensa qu'il fallait laisser à l'enfant prodigue le temps de soupirer après la maison natale. De mon côté, je gardai le silence; mais, je puis l'affirmer, ce n'était ni fierté ni rancune. Je voulais avoir fait mes preuves. J'attendais mon premier succès pour lui dire : « Tu vois que je ne me trompais pas ! »

» Au bout de quelques mois, F..., mon excellent maître, me conseilla de voyager. Je suivis ce conseil. Après maintes études, je fis un tableau qui ne me parut pas trop mal. Je l'envoyai à F... Il le montra à un amateur qui en donna un bon prix, et il se chargea de le présenter au jury. Je ne vous dirai pas quel plaisir me fit cet argent; vous savez ce qu'on éprouve à la vue du premier fruit de ses labeurs. J'appris que ma toile avait été admise au Salon, qu'elle avait été bien accueillie du public et de la presse. Du prix de mon tableau, j'achetai pour ma sœur un beau châle; je le lui envoyai avec la lettre la plus tendre..... Cette lettre, elle ne l'a jamais lue. Ce gage d'amour fraternel arrivait trop tard : Rosalie, atteinte de la fièvre typhoïde qui devait l'enlever à vingt-sept ans, avait déjà perdu connaissance. A la première nouvelle de sa maladie, je partis; mais quelque diligence que je fisse, je ne trouvai plus qu'une tombe. »

Néry se tut. Je saisis vivement sa main :

— Ami, tes remords me sont une preuve de plus de la noblesse et de la bonté de ton cœur. Mais tu exagères : les torts n'ont certainement pas tous été de ton côté, et...

— Ne cherche pas à m'ôter mes remords, Charles. Malheur à l'homme qui oublie le mal qu'il a pu faire, et se console trop vite des pleurs qu'il a fait couler! Dieu me garde surtout de ne pas profiter de la sévère leçon qu'il m'a donnée. Pendant le court trajet que nous avons à parcourir sur cette terre, aimons bien, nous n'aimerons jamais trop; ne renfermons pas nos affections dans le secret de notre cœur, laissons-les s'échapper pour réjouir ceux que nous aimons. Et, pour les convaincre de notre amour par nos paroles et par nos actes, n'attendons pas qu'il soit trop tard.

UN VASE GREC.

Ce vase grec, à figures jaunes sur fond noir, est conservé au Musée impérial de Vienne. Il a été publié par M. le comte de Laborde (*Vases de Lamberg*) et par MM. Witte et Lenormant dans *l'Élite des monuments céramographiques*. On y voit *Athéné*, ou Minerve, assise, dans l'attitude que lui avait donnée le sculpteur Endœus à l'Acropole d'Athènes. Elle est reconnaissable à son casque et à son bouclier; elle regarde un miroir qu'elle tient de la main droite. Le siége sacré sur lequel repose la déesse a la forme d'un autel. Deux figures placées l'une devant, l'autre derrière Minerve, lui présentent des boîtes à parfums



Vase grec du Musée de Vienne.

et attendent ses ordres. Ordinairement la fière déesse donne peu de soin à son visage : l'artiste la montre tantôt prête à combattre, tantôt terrible, frappant de sa lance les ennemis des dieux. Il n'y a qu'un jour où les mythologues nous disent qu'Athéné a cherché à plaire : c'est quand elle parut devant Pâris avec ses rivales en beauté, *Héra* et *Aphrodité*, Junon et Vénus. Peut-être le dessin du cratère de Vienne montre-t-il la déesse au moment où elle se prépare à cette lutte dans laquelle elle fut vaincue par des armes plus puissantes sur le cœur de l'homme que le casque aux chevaux ailés et l'égide de Pallas.

Le haut du cratère est entouré de feuilles d'olivier. L'olivier était l'arbre consacré à Minerve, et Homère, dans l'hymne à Hestia, montre la chevelure de la déesse distillant l'huile : « Toujours de tes cheveux coule une huile onctueuse. »

Sur la partie du vase que nous n'avons pas dessinée figure un repas d'éphèbes ou jeunes gens.

OISEAUX SAVANTS DANS L'HINDOUSTAN.



Hindous montrant en public des oiseaux savants. — Dessin de Karl Girardet, d'après une photographie de M. O. Mallite.

Les pauvres Hindous, toujours si cléments envers les animaux, environnent les oiseaux de soins vraiment aimables, et ils apportent dans l'éducation de ces petits compagnons ailés, qui les aident à supporter leur misère, la patience qu'ils mettent à perfectionner les ouvrages les plus minutieux. Entre eux et les oiseaux, il y a comme une sorte de compromis, il faut presque dire une alliance dont les rudes conquérants eux-mêmes furent touchés. Les habitants musulmans de l'Inde et les Hindous proprement dits partagent sur ce point les mêmes goûts; en s'y livrant, les derniers obéissent pour ainsi dire à un principe religieux. Un vieil historien portugais contient, à ce sujet, quelques faits peu connus, que nous reproduirons sous leur forme naïve. Après avoir affirmé que, de son temps, il y avait dans l'Inde plusieurs hôpitaux consacrés aux oiseaux, Diogo de Couto s'exprime ainsi : « Nous en vîmes un bien remarquable à Cambaya, car il était divisé en infirmeries séparées, selon les espèces que l'on abritait en cet établissement. Ce sont des murailles élevées sur des arceaux ouverts de toutes parts, mais enveloppés d'une sorte de réseau très-délié fait en laiton. Ces arceaux forment de grands corridors, et des deux côtés s'ouvrent les cellules où gisent les reclus. Des infirmiers sont commis à leur garde. Chaque fabrique subsiste de ses rentes et, en outre, de nombreuses aumônes. Nous connaissions, dans la ville de Chaul, un Banian fort riche et élevé parmi les Portugais; quand il mourut, cet homme fit son testament par-devant un notaire européen nommé Gaspar Rosado. En vertu de cet acte, il laissait à chaque confrérie des églises de Chaul 30 pardaus; mais à l'hôpital des oiseaux de Cambaya, il en laissa 4 000. Ce même hôpital est desservi par certains individus auxquels on donne un salaire et des aliments, et qui ont pour obligation d'aller par les campagnes ou bien dans les rues des cités afin d'y ramasser les oiseaux malades, blessés ou aveugles, et de les apporter à l'hospice. D'autres personnes ont pour unique emploi de s'en aller sur les places où les Mores, chasseurs par état, vont vendre les oiseaux; ils achètent ces volatiles, les lancent en l'air et les font voler devant eux [1]. »

Un peuple qui sait si bien soigner les oiseaux n'ignore aucun des petits secrets qui concourent à leur éducation lorsqu'ils deviennent compagnons de l'homme; il suffit de

[1] Voy. les Décades qui sont à la suite de l'Histoire de Barros. Le continuateur du grand historien est un simple soldat, d'une simplicité

lire le drame charmant de *Sacontala* pour voir quelle alliance intime et parfois touchante existe de tout temps dans le Bengale entre les Indiens et les oiseaux : le cokila à la voix mélodieuse, le tchakata si volage en ses amours, le gros-bec indien ou *bayâ*, peuvent devenir, avec quelques soins, ce qu'on appelle chez nous des *oiseaux savants;* c'est surtout cette dernière espèce, toute charmante, désignée par la science sous le nom de *Loxia indica*, qui exerce la patience persévérante des habitants de l'Hindoustan. Nul oiseau de ces contrées n'est plus ingénieux dans la façon dont il construit son nid; nul ne l'égale en intelligence lorsqu'il s'agit de servir les innocentes espiégleries des maîtres qui les élèvent. On leur enseigne, avec la plus grande facilité, à aller chercher et à rapporter de petits objets : « Le matin, dit un orientaliste, lorsque les jeunes filles vont puiser de l'eau aux fontaines, il n'est pas rare de voir des bayâs qui, sur un signe de leurs maîtres, vont enlever du front de ces jeunes femmes une petite plaque d'or qu'elles ont l'habitude d'y placer par ornement, et viennent le rapporter en triomphe à leurs maîtres. »

Au nombre des oiseaux savants dressés par ces oiseliers hindous, il faut citer encore le meyna (*Coracias indica*); cette espèce de geai devient assez familier pour qu'on lui permette la libre entrée des appartements; c'est le cri qu'il répète qui lui a fait donner son nom; l'éducation développe heureusement chez lui les facultés communes à son espèce : il parle comme notre geai et répète même des phrases assez longues.

La petite scène populaire que le photographe a saisie nous offre comme acteurs, dans cette exhibition indienne, deux oiseaux plus connus de nos lecteurs que le gros-bec et le meyna; c'est sans aucun doute au perroquet et à la perruche que revient l'honneur de tirer le petit canon de bronze qui repose sur son affût. Dans les Indes orientales, l'éducation de ces oiseaux intelligents remonte aux temps les plus reculés; ils occupent même une place si distinguée dans la mythologie brahmanique, que le perroquet est la docile monture du divin Kâma, le plus inconstant des dieux.

Ce ne sont pas seulement de si humbles enfants de Brahma qui s'occupent de l'éducation des oiseaux; les grands de la terre ne dédaignent pas parfois de chercher dans ces soins innocents un oubli momentané aux soucis du trône. L'un des plus grands souverains de l'Asie, Schah-Muddin, avait fait construire, dans son magnifique palais de Lahore, où il étalait tous les genres de richesses, deux splendides colombiers, dignes des hôtes emplumés qu'on y rassemblait et qu'on y élevait par ses ordres avec un soin particulier. Ces beaux oiseaux appartenaient à l'espèce de ramiers qu'on appelle les *pigeons danseurs*. Schah-Muddin, qui craignait par-dessus tout de s'abandonner aux instincts guerriers de sa race, se contentait de dresser patiemment ses beaux pigeons à des simulacres de combats, qu'ils exécutaient avec une précision étonnante. Un de nos voyageurs les plus instruits et, il faut le dire aussi avec regret, les plus oubliés, le Goux de Flaix, fut témoin, au siècle dernier, de ce divertissement que se donnait le *roi de l'Univers* (c'était l'un des titres modestes de Shah-Muddin).

Il nous raconte comment le pigeon danseur apprend « à combattre corps à corps, à la hussarde ou en phalange rangée, comme les soldats les mieux disciplinés. » Le souverain du Lahore jouait avec ses ramiers savants comme on joue aux échecs. Le vaste champ du ciel permettait le libre développement de ces belles troupes aériennes et toutes les combinaisons imaginables d'une habile stratégie; ces fiers animaux, si doux en apparence, obéissaient aux moindres inflexions de la voix du maître. « Il les commandait en persan ou par des signes, avec un drapeau qu'il agitait tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, suivant qu'il voulait ordonner l'attaque ou la retraite. Ces oiseaux, dociles et dressés aux évolutions militaires, exécutaient avec la plus grande précision, comme de vieilles bandes, aux signaux qu'il leur donnait, les divers mouvements qu'on voulait qu'ils fissent pour avancer ou se replier. Tels étaient les délassements que ce grand prince aimait à prendre pour occuper ses loisirs et s'empêcher de se livrer à son goût naturel pour les conquêtes. » (1)

de style admirable, qui était allé étudier sur les lieux les événements qu'il voulait faire connaître à son pays. Diogo de Couto était l'ami de Camoens, « son matelot », a dit le poëte. Il mourut à Goa.

(1) Voy. l'*Essai historique, géographique et politique sur l'Hindoustan*; Paris, 1807, 2 vol. in-8 avec atlas.

UN SUJET DE TABLEAU.

Les premiers Vénitiens, comme les Romains, attachaient une grande importance politique au mariage. Chaque année, le jour de la Purification, presque tous les mariages de la ville se célébraient à la fois et dans la même église; c'était celle de la petite île d'Olivolo, aujourd'hui Sainte-Marie Formose. Lorsque la constitution eut été fixée, le dogat établi, et que la population et les richesses se furent accrues, on décréta que douze jeunes filles, choisies parmi les plus vertueuses et les plus belles, seraient dotées aux frais de l'État et conduites à l'autel par le doge en costume et suivi de tout son cortége; le gouvernement poussa la délicatesse et l'attention jusqu'à les parer d'or, de perles et de diamants, afin que l'amour-propre de ces rosières ne fût point humilié par la riche toilette des autres fiancées; mais après la cérémonie elles devaient déposer cet *éclat emprunté* et ne garder que la dot. Une catastrophe, arrivée en 944, vint encore ajouter par la suite à la solennité de cette fête. La veille, pendant la nuit, des pirates triestains, sans être aperçus, se mirent en embuscade derrière l'île d'Olivolo; et le matin, traversant avec rapidité le canal, ils s'élancent à terre le sabre à la main, pénètrent dans l'église au moment de la bénédiction nuptiale, saisissent les jeunes filles couvertes de leurs brillants habits et portant leurs *arcelles* (c'était la dot dans un petit coffre appelé *arcella*), les traînent à leurs barques, s'y jettent avec elles et fuient à toutes voiles. Cet enlèvement ne tourna pas toutefois comme celui des Sabines, et le Romulus forban de l'Adriatique n'eut point le même succès que le fondateur de la ville éternelle. Les ravisseurs, atteints dans les lagunes de Caorlo par les époux vénitiens, le doge à leur tête, lorsqu'il se partageaient déjà les femmes et le butin, furent attaqués, défaits et tous jetés à la mer. Le petit port de la côte de Frioul où ils avaient été détruits prit aussitôt le nom de *Porto delle Donzelle* qu'il a conservé. La fête *delle Marie*, à laquelle donna lieu le retour des fiancées et leur aventureux hymen, s'est célébrée annuellement à Sainte-Marie Formose jusque dans les derniers temps de la république; mais il n'y avait plus de mariage : le doge se rendait simplement à l'église avec la seigneurie; le curé allait à leur rencontre et leur offrait, au nom de ses paroissiens, des chapeaux de paille dorés, des flacons de vin de Malvoisie et des oranges (2). Les douze cuirasses d'or garnies de perles qui

(2) L'origine de ces présents est une scène touchante du moyen âge; lors de l'enlèvement des fiancées, le corps des *casselleri* (espèces de menuisiers), qui formait la principale population de la paroisse de Sainte-Marie Formose, ayant fourni le plus grand nombre de barques, et particulièrement contribué au succès de la poursuite, on offrit à ces braves gens la récompense qu'ils pouvaient désirer. Ils sollicitèrent

composaient la parure des fiancées dotées n'existent plus; elles furent vendues en 1797, afin de pourvoir aux besoins pressants de cette époque; les perles, gardées avec soin au trésor pendant l'administration française, ont servi dernièrement à payer l'entretien de l'église Saint-Marc. Ainsi viennent de disparaître jusqu'aux dernières traces de la fête nationale et poétique *delle Marie*. Elle eût été digne, ainsi que l'événement qui la fit naître, d'exercer le pinceau des grands peintres vénitiens... (Valery, *Voyages en Italie.*)

La colère commence par la folie et finit par le repentir.

Maxime des Orientaux.

COMBIEN FAUT-IL DE PLOMB POUR TUER UN SOLDAT A LA GUERRE?

Le maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries*, ouvrage militaire apprécié des hommes du métier, a dit que pour tuer un soldat à la guerre il fallait dépenser au moins son poids de plomb. — Ce mot a semblé longtemps n'être qu'une boutade; aujourd'hui on a pu s'assurer que le maréchal n'exagérait rien. Un écrivain compétent [1] a fait le calcul suivant : A Solferino, deux armées nombreuses ont combattu avec acharnement pendant une journée entière. Les Autrichiens comptaient près de deux cent mille hommes dans leurs rangs, et parmi eux au moins cent quarante mille fantassins. En admettant que, pendant un temps aussi long, les munitions n'aient point été renouvelées, que les soldats n'aient épuisé que leurs gibernes, c'est-à-dire qu'il n'ait été fait qu'une consommation individuelle de soixante cartouches, on arrive au chiffre énorme de 8 400 000 coups de fusil. — En regard, quel est le résultat obtenu? — Les meilleurs documents arrêtent la perte de l'armée alliée à dix-huit mille hommes, dont un sixième aurait péri sur le champ de bataille (un tué pour cinq blessés est la proportion la plus habituelle à la guerre). La part de l'artillerie et de l'arme blanche doit être très-grande dans une lutte où l'on en a fait un si grand usage; supposons, ce qui n'est pas, qu'elle s'élève au tiers seulement : il resterait environ deux mille hommes tués et dix mille blessés pour la part de l'infanterie. Chaque soldat atteint aurait donc coûté 700 coups de fusil, et chaque mort 4 200; or, comme le poids moyen des balles est de 30 grammes, il aurait fallu au moins 126 kilogrammes de plomb par homme tué, en sorte que, même en tenant compte de ceux qui ont succombé plus tard aux suites de leurs blessures, on retombe au moins dans l'évaluation du maréchal de Saxe.

LES CHASSES DE LOUIS XIV.

« Louis XIII, dit Saint-Simon, était passionné pour la chasse; mais il n'avait pas cette abondance de chiens, de piqueurs, de relais, de commodités que le roi son fils y apporta; et surtout, les routes manquaient dans les forêts. » Louis XIV avait peu d'ardeur et de goût pour la chasse; il l'aimait comme une occasion de faste et de splendeur.

seulement du doge l'honneur de le recevoir dans leur paroisse le jour de la fête qui venait d'être instituée. Le doge, frappé lui-même d'un tel désintéressement, et voulant leur donner occasion de demander davantage, feignit d'élever des difficultés sur la possibilité de sa visite, et, avec la naïveté du temps, il leur dit : « Mais s'il venait à pleuvoir? — Nous vous donnerions des chapeaux pour vous couvrir. — Et si nous avions soif? — Nous vous donnerions à boire. »

(1) M. Pierre de Buire, *Revue des Deux Mondes*, avril 1860.

Toutefois il en avait dès sa jeunesse une très-grande habitude; c'est, comme on sait, au retour de la chasse et la cravache à la main qu'il fit une entrée si cavalière au Parlement. Peu sensible au froid et au chaud, même à la pluie, il sortait tous les jours, à moins de temps extrêmes; il courait le cerf au moins une fois par semaine et souvent plusieurs, à Marly et à Fontainebleau, avec ses meutes. Les dimanches et fêtes, il évitait les grandes chasses et se plaisait à tirer dans ses parcs; « homme de France ne tirait si juste, si adroitement, ni de si bonne grâce. » Mais il prenait cette distraction plus en roi qu'en chasseur; un porte-arquebuse le suivait pour lui présenter les armes chargées. (Saint-Simon.)

Ses équipages de chasse étaient bien montés et fort coûteux; les offices de grand veneur, grand louvetier, grand fauconnier, allaient bien aux plus hautes familles; MM. de Soyecourt, de Sublot, le prince de Marsillac et le comte de Toulouse en furent revêtus; ce dernier joignit sa meute à celle du roi et augmenta fort l'équipage (1714). Sous les ordres du grand veneur se pressaient plus de cent gentilshommes, capitaines ou lieutenants des gardes à cheval, un peuple de valets, de piqueurs et de meutes, chiens chassants pour le chevreuil, chiens d'Écosse pour le daim et le lièvre, lévriers de Champagne, levrettes et épagneuls de la chambre du roi; précieux bataillons qui avaient des capitaines, des écuyers pour les guider, des valets pour coucher avec eux et les panser, enfin des pâtissiers! On pouvait presque établir une hiérarchie de chasse : le lieutenant prenait rang à peine au-dessus du lévrier; le piqueur, sur la ligne du chien d'Écosse; le valet, au-dessous des épagneuls, que le roi régalait de biscuit tous les soirs avant de se coucher. Cette armée d'hommes et d'animaux ne manquait ni de trésoriers généraux et argentiers, ni de secrétaires, ni d'aumônier. Une cour suprême séant à la Varenne du Louvre, comme au premier siége des chasses royales, jugeait sur les procès-verbaux des gardes et les sentences des capitaineries.

Les gibiers avaient leur noblesse. Le cerf était le premier parmi eux; ensuite venaient le daim et le chevreuil, le lièvre et le renard, le loup; le rustique sanglier marchait le dernier. La supériorité du cerf, du chevreuil, du lièvre, n'étonne guère; mais ne faut-il pas être plus chasseur ou plus roi que gourmet pour faire passer le renard et le loup avant le sanglier?

La chasse du cerf était une cérémonie : le roi en carrosse suivait ses chiens et ses veneurs. Quand la bête était presque forcée, le roi montait à cheval pour le *laisser-courre;* le grand veneur lui présentait pour écarter les branches un bâton symbolique, pelé de juillet en mars, et le reste de l'année couvert de son écorce, à l'image du bois des cerfs. La bête prise, le pied droit, coupé par le piqueur, passait des mains du lieutenant dans celles du grand veneur qui le présentait au roi.

Le dessin que nous donnons représente une grande chasse : le roi, à cheval, vient de quitter le carrosse à six chevaux qui paraît l'attendre. De sa cravache il indique aux gentilshommes qui le saluent le cerf et la biche suivis de près par les chiens; un chasseur tire; d'autres sonnent du cor. Derrière le roi, retenant leurs chevaux, causent des amazones aux têtes empanachées. La légende qui se déploie dans le ciel, naïve d'ortographe et de style, a des prétentions à la galanterie : « Car souvent croyant prendre, soi-même l'on est pris. »

Les chasses de Louis XIV ont fourni aux peintres des sujets heureux, des groupes richement vêtus, tout ce qui peut animer un tableau. Mais on y sent l'étiquette et la vanité; le maître semble dire : Mes équipages dévorent par an deux cent mille livres. Aussi arriva-t-il quelquefois à Vander-

Meulen de ne point placer dans ses dessins de chasse la figure solennelle ou galamment empesée de Louis XIV. Le Musée nous offre de lui en ce genre un paysage désert traversé par un renard poursuivi. Le roi, sans doute, est en chemin ou derrière un taillis.

Le sanglier, bien que relégué dans la roture de la vénerie, occupait un nombreux personnel : un capitaine, quinze lieutenants et écuyers, plus de quarante piqueurs, valets ou archers, un boulanger, un maréchal, et autres menus officiers. Pour le plaisir et la sécurité des dames il était, comme au temps des Romains (Lettres de Pline), enfermé dans une enceinte de toiles où pénétraient seuls le roi et les gentilshommes. Le capitaine des toiles présentait au roi l'épée ou le dard; les assistants n'en pouvaient prendre que sur un ordre formel.

La chasse à courre et à tir ne faisait point de tort à la chasse au vol ni même à la pêche au cormoran.

Le milan, le héron, la corneille, la perdrix, la sarcelle, la pie, le lièvre, étaient chassés au vol. Neuf vols dépendaient du grand fauconnier; les vols de la chambre du roi, nourris de poulets comme les épagneuls de biscuit, avaient des chefs particuliers.

Le 24 avril 1698, Louis XIV, avec le roi d'Angleterre, le prince de Galles, Madame, et Mme la duchesse, chassait au vol dans la plaine du Vésinet. « On prit un milan noir, et le roi fit expédier une ordonnance de deux cents écus pour le chef du vol. » Il en donnait autant chaque année pour le premier milan noir pris en sa présence; aussi, ayant fait don de la même somme pour un milan pris devant le duc de Bourgogne, « il fit mettre sur l'ordonnance que c'était sans conséquence, parce qu'il faut que le roi soit présent. » Autrefois, le roi donnait, pour la prise d'un milan noir, le cheval qu'il montait et sa robe de chambre.



Louis XIV. — Une Chasse royale. — D'après une estampe du dix-septième siècle (Bibliothèque impériale), sans nom d'auteur.

Voltaire, qui rapporte cette anecdote, la fait suivre de ces mots : « A la postérité! à la postérité! »

« Au mois d'avril 1712, nous apprend encore le journal qu'il annote, le roi voulut aller à la chasse au vol; mais il fit réflexion que les terres étaient humides; cela lui fit remettre la partie. A la postérité! vous dis-je. »

Versailles, Marly, Vincennes, Saint-Germain et Fontainebleau, séjours ordinaires du roi, étaient les lieux où il chassait de préférence. « Quand il chassait le cerf à Fontainebleau, dit Saint-Simon, y allait qui voulait; ailleurs, il n'y avait que ceux qui en avaient obtenu la permission une fois pour toutes, et ceux qui en avaient obtenu le justaucorps, qui était uniforme, bleu, avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avait un assez grand nombre, mais jamais qu'une partie que le hasard rassemblait. Le roi aimait à y avoir une certaine quantité, mais le trop l'importunait et troublait. Il se plaisait qu'on l'aimât, mais il ne voulait pas qu'on y allât sans l'aimer (la chasse); il trouvait cela ridicule, et ne savait aucun mauvais gré à ceux qui n'y allaient jamais. » (Saint-Simon.)

Terminons par un mince trait d'esprit que la chasse fournit à Louis XIV, et que Voltaire rapporte :

« Les plaisirs nobles dont il occupa sans cesse la plus brillante cour du monde ne l'empêchèrent point d'assister régulièrement à tous les conseils; il les tenait même pendant qu'il était malade, et il ne s'en dispensa qu'une fois pour aller à la chasse. » C'était le 20 février 1685. Il renvoya MM. les ministres et, se tournant du côté de Mme de la Rochefoucauld, il fit cette parodie sur un air d'opéra de Quinault et de Lulli :

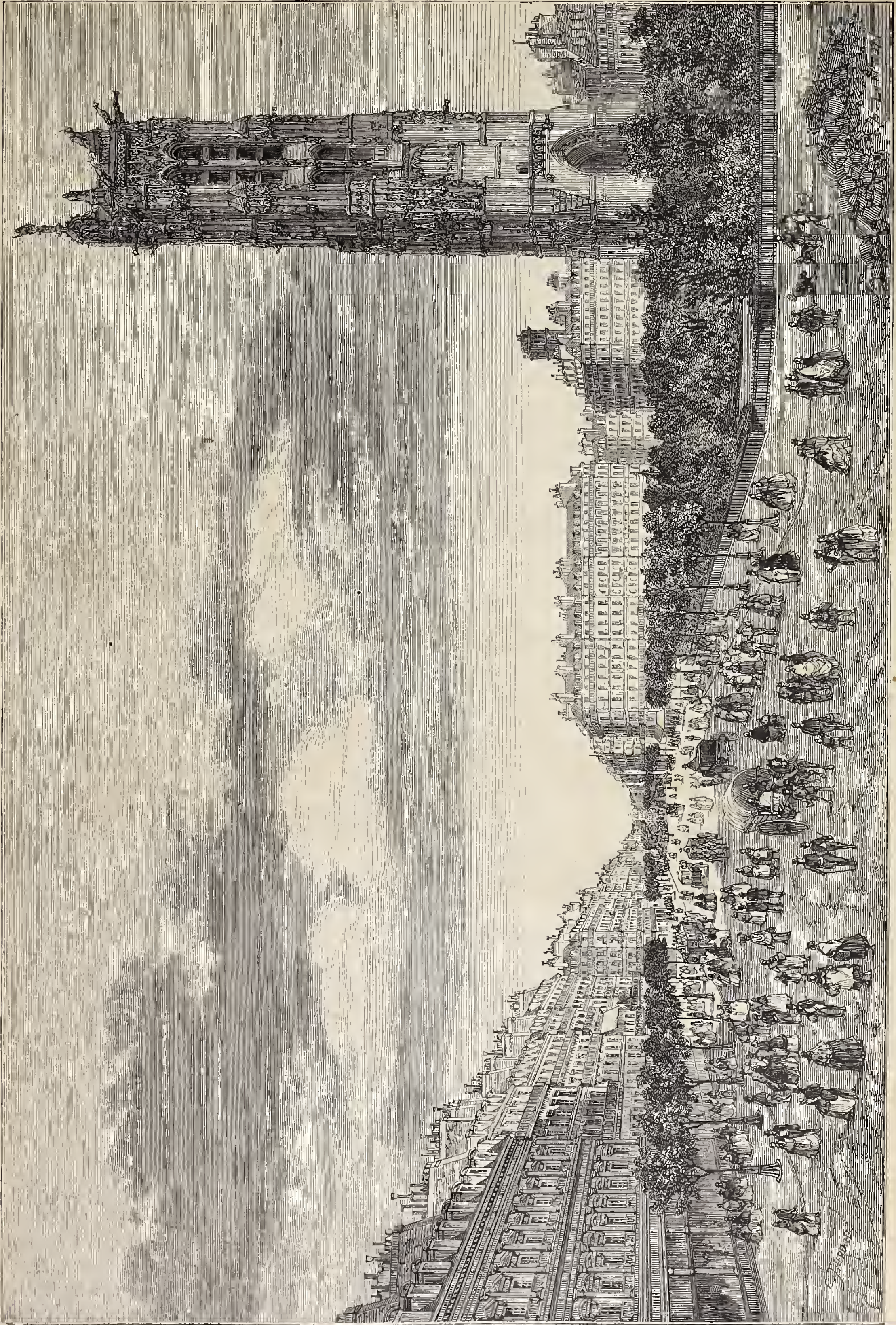
Le conseil à ses yeux a beau se présenter;
Sitôt qu'il voit sa chienne il quitte tout pour elle;
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chasse l'appelle.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

Ce serait, à notre sens, pousser trop loin l'amour de l'archéologie que de voir avec regret s'ouvrir les nouvelles voies qui de toutes parts traversent et transforment le vieux Paris, font pénétrer l'air et la lumière dans des quartiers

qui, depuis des siècles, en étaient privés, et mettent tout d'un coup la grande ville au niveau de la civilisation moderne.

Toutefois ces rues magnifiques, bordées de maisons qui semblent de longues files de palais, n'auraient pas à nos yeux le même charme si à côté d'elles il ne restait des



Le Boulevard de Sébastopol, à Paris. — Dessin de Thérond.

traces de l'ancienne cité, si le sol où elles s'établissent était vierge au lieu d'être composé d'une poussière dont chaque grain a joué un rôle dans les siècles passés.

Les villes nouvelles, quelque splendides qu'elles soient, ne peuvent offrir l'attrait de celles qui ont une histoire. Dans celles-ci, à chaque pas un souvenir se dresse devant nous; un nom de rue, un pignon noirci par les années, un bout de sculpture, une inscription à demi effacée, nous

transportent dans des temps évanouis, et font revivre pour nous les vertus ou les fautes, les infortunes ou les joies de ceux qui nous ont précédés sur cette terre.

Que serait Paris sans sa cathédrale et ses églises, ses palais et ses hôtels? Mettez-vous à votre fenêtre si vous jouissez d'un horizon de quelque étendue, arrêtez-vous et regardez si vous passez sur les quais ou sur une place d'où la vue peut embrasser un peu d'espace : ces tours et ces dômes, ces flèches et ces clochers qui pointent de tous côtés dans le ciel, retraceront devant votre imagination émue toute l'épopée de notre histoire.

Le boulevard de Sébastopol, que représente notre gravure, par ses belles maisons, par son nom retentissant, ne nous rappelle pas seulement la gloire militaire de l'heure présente et le luxe des mœurs contemporaines. La tour Saint-Jacques qui marque son point de départ, les rues qu'il traverse, les édifices qu'il laisse voir, ne nous permettent pas d'oublier le passé. La rue des Lombards, que nous traversons d'abord, nous rappelle ces riches banquiers italiens qui, au moyen âge, étaient venus s'établir dans ces humbles et tristes maisons. Nos pères ne redoutaient pas ces défilés humides et obscurs que nous ne parcourons qu'en pressant le pas, et où il nous semble que nous péririons de mélancolie. Ils y ensevelissaient volontiers leur labeur obstiné et leurs pensées d'avenir. Les hôtels des seigneurs eux-mêmes ne fuyaient pas la rue Quincampoix. C'était par la rue Saint-Denis que les rois et les reines faisaient leurs entrées dans Paris, tandis que le vin, l'hypocras et le lait coulaient des fontaines, que de distance en distance des acteurs représentaient sur des théâtres improvisés le sacrifice d'Abraham, le combat de David contre Goliath. Ces naïves représentations, les hautes voûtes et les beaux vitraux des églises, étaient la récréation de nos ancêtres et le côté lumineux de leur modeste existence. N'oublions pas que dans ces maisons où le jour pénètre à peine il y a eu autant de bonheur et non moins de vertu que dans nos élégantes demeures; que de ces étroites et obscures boutiques sont sorties, après plusieurs générations de travailleurs infatigables, la plupart des familles municipales et parlementaires qui sont une des gloires de notre histoire.

Avançons : voici la rue aux Ours. C'était là, au coin de la rue Salle-au-Comte (maintenant disparue pour faire place à notre boulevard), que se trouvait, avant la révolution, une statue de la Vierge, dite Notre-Dame de la Carole, devant laquelle, chaque année, au mois de juillet, on brûlait un géant d'osier en costume de soldat suisse : cette cérémonie avait lieu en mémoire d'un sacrilége commis jadis par un soldat suisse qui avait donné un coup d'épée à la statue, et, selon la légende, en avait fait sortir du sang.

Nous arrivons sur le terrain qu'occupait la rue Bourg-l'Abbé, autrefois lieu de promenade et de pèlerinage. On y allait visiter une chapelle consacrée à saint Georges, et se reposer sous de beaux ombrages. « Gens de Bourg-l'Abbé, disait le proverbe, ne demandent qu'amour et simplesse. » Chapelle et ombrages, amour et simplesse, où êtes-vous?

Sur le sol que nous foulons maintenant, après avoir traversé la rue Grenétat, s'élevait au moyen âge l'hôpital de la Trinité, où les bourgeois de la rue Saint-Denis, ayant obtenu de Charles VI des lettres patentes, représentaient les mystères de la Passion, et plus tard, réunis à la confrérie des Enfants sans souci, des soties, farces et moralités. Ce fut ensuite une maison d'orphelins, une école de métiers d'où sortit plus d'un artisan habile, entre autres le tapissier Dubourg, que Henri IV mit à la tête de la manufacture de tapis de la Savonnerie.

En passant devant le Conservatoire des arts et métiers, que nous apercevons à travers un vaste jardin nouvellement ouvert et planté, comment ne pas être assailli des souvenirs qui s'attachent à ce monument? C'était autrefois le prieuré de Saint-Martin des Champs. Nous voici dans un autre monde. Le prieuré de Saint-Martin des Champs ressemblait à une place forte, avec ses hautes murailles crénelées et ses tourelles massives. Le terrain qu'il occupait était de quatorze arpents. En dehors, c'était la campagne; au nord, un bois de chênes (la rue du Vert-Bois) et une butte avec des moulins (la rue Meslay); au couchant, un ruisseau (la rue du Ponceau); au sud, les villages de Bourg-l'Abbé et de Beaubourg, avec leurs vergers et leurs ombrages; enfin, au levant, des champs coupés de sources et de ruisseaux, dominés par le manoir des Templiers. Dans l'enclos du prieuré, il y avait trois chapelles, des moulins, des granges, un hôpital, une prison, et un champ clos pour les combats judiciaires. Aujourd'hui la nef de l'église abrite des modèles de machines; dans le réfectoire et dans les bâtiments claustraux se tiennent des cours de mathématiques, de physique et de chimie. Nos pères eussent vu là une profanation; mais la science n'est-elle pas religieuse aussi, surtout celle qui, en élevant et fortifiant l'esprit, forme des ouvriers habiles, capables de remplir leurs devoirs sociaux et leurs devoirs de famille?

Ainsi, partout où tombent nos regards, nous rencontrons des souvenirs à recueillir. Il n'est pas un point de Paris qui ne nous fournisse d'abondantes et précieuses réminiscences. Nous conseillons à tous ce mode de promenade, non moins fécond en leçons qu'en plaisirs. Regarder avec sa pensée en même temps qu'avec ses yeux, c'est un exercice auquel nous nous livrons trop rarement.

FRANÇOIS D'ASSISE.

Suite. — Voy. p. 194.

L'ordre des Frères mineurs avait été fondé pour réhabiliter en ce monde la pauvreté évangélique. François poursuivait son but avec une invincible opiniâtreté. Il réussit, non sans peine, à vaincre les répugnances de la cour de Rome. Accueilli d'abord avec défiance, il répondit par une parabole touchante aux objections des cardinaux et du pontife :

— Très-saint-père, dit-il, une fille très-belle, mais extrêmement pauvre, demeurait dans le désert. Un roi la vit, et, charmé de sa beauté, l'épousa. Il demeura quelques années avec elle, et en eut des enfants qui rappelaient leur père par leurs traits et leur mère par l'éclat de leur beauté. La mère nourrit ses enfants avec un soin extrême, et quand ils furent grands, elle leur dit : « Mes enfants, c'est un roi qui est votre père, et il vous donnera tout ce qui vous est nécessaire. » Les enfants arrivèrent donc à la cour, et le roi, voyant leur beauté, leur dit : « Vous êtes mes enfants, n'ayez plus de crainte ! que si des étrangers vivent à ma table, combien aurai-je plus de soin de mes fils! » Ce grand roi, ô saint-père, c'est notre Seigneur Jésus-Christ; cette fille très-belle, c'est la Pauvreté, qui, partout rebutée et dédaignée partout, vivait en ce monde comme dans un désert. Le roi suprême, descendant du ciel sur la terre, ressentit un tel amour pour elle, qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde, les apôtres, les cénobites, les anachorètes, et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Et quand cette bonne mère les eut envoyés au roi du ciel, lui les reçut avec bonté, et, leur promettant de les nourrir, leur dit : « Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui donne à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien mettrai-je plus de sollicitude à soigner mes propres enfants ! »

François aimait les petits et les humbles; et sa tendresse, franchissant les limites de la fraternité humaine, s'étendait à tous les êtres créés de Dieu. La légende nous le montre conversant avec un loup qui ravageait le territoire de Gubbio. Après s'être signé, il lui dit :

— Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays; tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu sans sa permission : tu es digne de la potence, comme voleur et homicide très-méchant; mais je veux, loup, te réconcilier avec les gens de la ville, si bien que tu ne les offenses plus désormais et qu'ils te pardonnent tes offenses passées.

Le loup, touché de repentir, mit sa patte dans la main de François, et la paix conclue fut observée fidèlement.

« Comme il passait outre, toujours avec la même ferveur, il leva les yeux et vit à côté de la route quelques arbres sur lesquels était une quantité presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla, et il dit à ses compagnons :

» — Vous m'attendrez ici sur le chemin, et j'irai prêcher aux oiseaux.

» Il entra donc dans le champ et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre; aussitôt ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui, et tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eût fini de parler; et alors même il ne partirent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. La substance de son discours fut celle-ci :

» — Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu votre créateur. Vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver, les montagnes et les vallées pour votre refuge, et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits; en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude, et toujours étudiez-vous à louer le Seigneur.

» Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou et inclinant la tête jusqu'à terre, et par leurs mouvements et par leurs chants ils montraient que le saint leur causait un très-grand plaisir. Et saint François se réjouissait avec eux. » (¹)

Dans sa jeunesse, François avait chanté les vers des troubadours; lui-même composa des poésies, et son *Cantique du Soleil*, inspiré par l'enthousiasme de la fraternité universelle, devint célèbre par toute l'Italie :

« Très-haut, très-puissant et bon Seigneur, à vous les louanges, la gloire et les honneurs! à vous toute bénédiction! De vous seul tout vient, à vous seul tout revient. Et nul homme n'est digne de vous nommer.

» Soyez loué, mon Dieu, avec toutes les créatures, et surtout à cause de monseigneur notre frère le soleil; c'est par lui que brille le jour qui nous illumine; il est beau et rayonne dans sa splendeur; il est votre signe, ô Seigneur!

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles; vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur l'eau; elle est petite et humble, précieuse et chaste.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre frère le feu; il illumine les ténèbres; il est beau et agréable, vigoureux, toujours alerte.

» Soyez loué, mon Dieu, pour notre mère la terre, qui nous soutient; elle enfante et les fruits, et les herbes, et les fleurs diaprées. »

C'était le cantique favori de l'apôtre. « Et il s'esjouissoit fort, dit la *Chronique des Mineurs*, quand il le voyoit chanter avec grâce et ferveur; car l'oyant il eslevoit merveilleusement son esprit en Dieu. »

La fin à une autre livraison.

(¹) *Fioretti di san Francesco*, trad. de M. Ozanam.

LA POSTE AUX LETTRES.

En 1847, le nombre des lettres transportées en France par la poste n'était que de 126 480 000, produisant 45 048 120 francs. Ce nombre a plus que doublé depuis la réduction de la taxe à 20 centimes. En 1859, il s'élevait à 259 450 000, dont le produit était de 52 019 980 francs. (¹)

(¹) *Annuaire de l'économie politique.*

TAGALE EN COSTUME.

HABITATION D'UN NATUREL DES PHILIPPINES.

Il ne faut pas sortir de l'Europe pour rencontrer le costume économique, quant à la matière première dont il se compose, du personnage qu'on remarque dans notre gravure. Plusieurs paysans de l'Alem-Tejo savent parfaitement braver la pluie au moyen de manteaux en paille, sortes de paillassons serrés dont ils couvrent leurs épaules, et qu'ils revêtent dès qu'il fait mauvais temps (voy. *Kinsey Portugal illustrated*). Dans leurs mascarades grotesques, les noirs habitants de la Côte-d'Or se déguisent ainsi en petites meules de foin; cela a lieu également chez les Papouas. Tout le monde connaît les précieux chapeaux tissus en paille qui nous viennent directement de Manille et dont se parent quelques élégants; on connaît moins les manteaux de même nature, mais d'un tissu bien différent, qui viennent de ces belles contrées; nous doutons qu'ils obtiennent la même vogue.

Grâce aux excellents travaux de MM. Mallat et de la Gironière, les sveltes Indiens qui les portent ont acquis, en ces derniers temps, une véritable popularité. En effet, avant l'exposé de l'habile docteur ou les récits du conteur amusant, qui s'enquérait des usages si originaux d'ailleurs de ce peuple intelligent qu'on appelle les Tagales ou Tagaloks? Qui lit aujourd'hui, parmi nous, les quatorze volumes in-quarto du père de la Conception, où sont racontés l'origine et les exploits de ce peuple des Philippines? On sait à peine qu'ils sont le produit d'une émigration accidentelle de Japonais, de Chinois et de Malais, mêlés depuis des siècles aux races aborigènes, et que, lorsque l'habile Legazpi eut soumis à la couronne d'Espagne l'archipel découvert par Magellan, ils furent amenés, en très-peu de temps, à embrasser le christianisme par d'habiles missionnaires qui les dirigent encore.

M. de la Gironière a tracé ainsi le portrait de ces Indiens : « Le Tagale est bien fait, plutôt grand que petit; il a les cheveux longs, rarement de la barbe; une couleur un peu cuivrée, parfois presque blanche; l'œil grand et vif, quelquefois un peu bridé à la chinoise; le nez un peu gros, et, comme la race malaise, les pommettes saillantes. Son caractère est gai et enjoué. Il aime beaucoup la danse, la musique... » A ces traits de caractère, le spirituel voyageur en joint malheureusement d'autres qui ne sont pas moins exacts : il avoue que la race tagale est cruelle et vindicative; qu'elle ne pardonne jamais ce qu'elle regarde comme une injustice, et qu'elle se venge par le fer ou par le poison. Le kris, ce long poignard flamboyant fabriqué par les Malais, est son arme favorite. M. de la Gironière peut ajouter heureusement, à propos de cet Indien dont il ne dissimule pas les inclinations redoutables,

mais dont il reconnaît aussi les qualités excellentes : « Il tient à la parole qu'il a donnée dans les affaires sérieuses; il est bon époux, excellent père. »

Au tableau moral qu'il vient de tracer, le voyageur ajoute que les Tagales sont d'une sobriété admirable : un peu de riz et de poisson salé composent leur principal



Tagales (îles Philippines).

repas, et ils ne boivent que de l'eau. Leur demeure aérienne n'exige pas non plus de grand frais : quelques tiges élancées de bambou, quelques pièces d'un bois plus solide, des branches de palmier qu'on se procure sur tous les rivages, suffisent pour élever, en quelques heures, une habitation qui semble commode au Tagale, et dans laquelle il peut se réfugier au besoin, grâce à une échelle de bambou des plus simples.

Si élevées que soient ces frêles cabanes, que le typhon fait ployer parfois comme un roseau, et que ce terrible



Cases des Indiens Tagales.

ouragan des Philippines balaye parfois comme de la paille, elles ne méritent pas le nom d'habitations aériennes, lorsqu'on les compare aux maisons verdoyantes des Tinguianes. Ces derniers peuples vivent aussi dans les campagnes fertiles de Luçon; mais, dans la crainte des ennemis redoutables dont ils se trouvent environnés, ils vont disputer aux oiseaux leur demeure, et se logent sur des arbres qui n'ont pas moins de 28 mètres de hauteur.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

SOUVENIR D'ÉTÉ.



Composition et dessin de Goleman.

Le soleil de juin répandait sa chaude lumière sur la fraîcheur encore persistante du printemps; les bois avaient revêtu leur plus riche parure. Ici, les fougères s'élançaient en verts panaches; là, les roses pâles de l'églantier étoilaient les buissons, et la digitale dressait fièrement sa longue grappe de fleurs violettes tiquetées de pourpre; partout les graminées, dans tout le luxe de leur croissance, balançaient leurs délicates girandoles de graines légères.

La jeune famille, après avoir longtemps couru dans les clairières et fait une ample moisson de tout ce qui brille et de tout ce qui parfume, s'était établie dans un nid de feuillage pour jouir de ses richesses. L'aînée, assise sur un tertre de mousse et de gazon, tressait dans les cheveux bouclés de sa jeune sœur une couronne d'églantines et de chèvrefeuilles; blottie au milieu des hautes herbes, la plus petite s'efforçait d'assembler en bouquet les fleurs dont elle avait rempli son chapeau, tandis qu'à côté d'elles le jeune garçon, préludant à ses instincts de chasseur, montrait avec orgueil les papillons nacrés, les libellules azurées dont il avait surpris le vol dans les mailles de son filet de gaze. Et, pendant ce temps-là, des bouffées d'air pur et embaumé circulaient et passaient comme des caresses; le rossignol, dans le taillis voisin, modulait timidement ses dernières notes; le merle faisait retentir les profondeurs des bois de son chant sonore... Nature enchanteresse! heures charmantes de joie paisible, d'ivresse salutaire, que vous passez vite! mais quels souvenirs radieux vous préparez pour le temps sitôt venu des arides labeurs, des devoirs austères et des inévitables tristesses!

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Je n'avais plus que huit jours à passer en Angleterre, et je comptais les mettre à profit pour visiter le Westmoreland, cette pittoresque contrée des lacs qui a inspiré à Wordsworth de si ravissantes poésies. Une rencontre fortuite changea subitement ma résolution : arrêté dans Oxford-Street, devant l'étalage d'un marchand de gravures, mes yeux furent irrésistiblement attirés par un dessin de Turner. C'était une vue des côtes de Cornouailles, si poétique, si grandiose, que j'en fus électrisé. « Je puis retrouver partout, pensai-je, de riants paysages, des bois ombreux, des eaux limpides; mais ce site âpre et sauvage n'a pas son pareil au monde. »

Le surlendemain j'étais à Truro, en pleine Cornouailles, et, quittant les routes battues, je m'acheminais à pied vers le nord-ouest, à travers le pays le plus stérile et le plus désolé qui se puisse concevoir. Ce n'était pas seulement l'aspect d'une nature ingrate et pauvre, l'homme y avait ajouté son œuvre de destruction. Le sol éventré, retourné, s'élevait en monticules, se creusait en excavations béantes, ou disparaissait sous d'immenses amas de noires scories. Les générations qui se sont succédé sur cette terre l'ont mutilée à plaisir, déchirant ses entrailles pour en arracher le minerai de cuivre et d'étain qu'elle recèle; mais elle se venge des violences des hommes en leur refusant la verdure, les fruits, les fleurs, ces doux trésors plus précieux que les métaux. Quoiqu'on fût au printemps, pas un brin d'herbe n'égayait ce morne désert; de loin en loin l'arénaire ou sabline essayait de poindre sans pouvoir y réussir. A l'horizon se dessinaient les ondulations monotones des dunes.

Je marchais depuis plusieurs heures, perdu dans un labyrinthe de terrains effondrés dont je ne pouvais trouver l'issue, cherchant en vain pour me guider une de ces vieilles tours carrées, ancien clocher d'une église catholique convertie aujourd'hui en temple méthodiste autour duquel se groupent les maisons des mineurs. Le sable, de plus en plus mouvant, se dérobait sous mes pieds. Aucun sentier tracé ne m'indiquait la voie que je devais suivre. Je commençais à regretter de m'être aventuré sans guide dans ces régions inhospitalières, lorsqu'à travers la brume qui descendait, j'entrevis la silhouette d'un édifice. Je pressai le pas, et, au détour d'une colline, je me trouvai en face d'un spectacle étrange et saisissant. Des centaines de squelettes blanchis formaient des cercles symétriques autour des ruines d'une petite chapelle grisâtre, dont le portail arrondi et la nef encore debout dataient de l'antiquité chrétienne la plus reculée. Des crânes, des ossements humains à demi sortis de terre jonchaient le sol poudreux. On eût dit que, secouant la poussière, l'os rejoignait l'os, et que ces morts allaient revivre et se dresser comme un bataillon au son de la trompette dernière.

Au centre de l'ossuaire, sur une des marches brisées de la chapelle, un homme était à genoux. Il ne m'entendit pas approcher. Le soleil, aux trois quarts de sa course, projeta mon ombre allongée sur un pan du vieux mur. L'homme la vit, tressaillit et se leva. C'était un remarquable type de la race celte, aux larges épaules, à la grande taille, qui a peuplé notre noble Bretagne, et qui, retranchée dans ce coin sauvage de l'Angleterre, y a gardé presque intactes ses mœurs et sa physionomie primitives. Cependant, quelque rude tâche, un travail au-dessus des forces humaines, ou peut-être un accident, avait courbé cette haute stature et déjeté ces membres vigoureux. La figure, pensive et singulièrement placide, rappelait l'expression patiente, forte et douce des belles têtes bretonnes.

— Où suis-je, mon brave? demandai-je. Est-ce donc ici un ancien champ de bataille, que tant de morts s'y sont amoncelés?

— Le gentleman est bien étranger au pays, me répondit-il, puisqu'il ne connaît pas *Perran-Zabuloe*, l'église perdue et retrouvée, qu'on vient visiter de si loin en pèlerinage. Et quant aux batailles, il n'y en a pas eu d'autres ici que celles que s'y livrent les vents et les sables. Ce sont eux qui nous avaient pris l'oratoire et le cimetière avec ses morts. Ils nous les ont rendus, mais après huit à neuf cents ans, à ce que dit le recteur. Deux fois la paroisse de Saint-Piran a reculé devant la furieuse bise du nord-ouest, et sans le cours d'eau qui défend la nouvelle construction, il nous faudrait encore déménager.

— Mais les sables vont grand train, et auront bien vite comblé votre ruisseau.

— Oh! que non pas, Monsieur. La plus haute dune s'arrête devant le plus mince filet d'eau. C'est connu; le proverbe le dit : « Ni sable ni sorcière n'ont jamais franchi rivière. » Vous le verrez de vos yeux, si vous voulez me suivre et venir passer la nuit chez Ralph.

— Ralph est l'aubergiste?

— Il n'y a pas d'auberge à Saint-Piran, mais de pauvres maisons de mineurs où vous ne trouverez pas moins bon accueil, un lit passable et un morceau à mettre sous la dent.

L'offre venait si fort à point que je ne me fis pas prier. Nous avions environ trois milles à faire avant d'atteindre Saint-Piran des Sables, et je comptais sur la disposition communicative de mon guide pour abréger le chemin. Au moment de partir, il ramassa un petit fragment d'os qu'il enveloppa et serra soigneusement dans la poche de sa veste.

— C'est pour guérir notre petite Jane, qui a une grosse fièvre, me dit-il.

— Jane est votre petite fille?

— Non, mais c'est tout comme ; c'est la fille de Nannie et de Ralph.

Ralph et Nannie occupaient évidemment une grande place dans les affections du vieillard.

— Et comment cet os pourra-t-il la guérir?

— Vous m'en demandez trop long, Monsieur. Tout ce que je sais, c'est que ceux qui ont le cœur lourd viennent de bien loin prier ici, et chercher les reliques des saints qu'on y enterrait, du temps qu'il y avait des saints en Cornouailles.

— Est-ce qu'il n'y en a plus?

— Ils y deviennent rares. Je crois bien que j'ai vu mourir le dernier. Les saints et les sorciers s'en vont depuis qu'il y a des chemins de fer et des machines. Et c'est dommage, allez! Nos campagnes, déjà si tristes, sont devenues encore plus muettes. Autrefois, quand les esprits invisibles, bons ou mauvais, car il y en a de toutes sortes, allaient et venaient par les airs, on ne se sentait jamais seul. La nuit, s'il y avait dans le vent qui soufflait du large des voix gémissantes, il descendait d'en haut, vers le matin, des sons joyeux et comme des échos du paradis. Pour nous autres mineurs, qui travaillons sous terre comme la taupe, isolés des jours entiers au fond d'une longue galerie, les bruits ont une autre signification que pour ceux qui vivent au-dessus. Ils nous disent toutes sortes de choses que les oreilles assourdies par les rumeurs qui se font à la surface du sol n'entendent pas. Par exemple, c'est toujours avec un plaisir mêlé d'un peu de frayeur qu'on écoute les coups frappés dans l'intérieur du roc par les esprits des Juifs qui sont restés emprisonnés là depuis que les empereurs de Rome les envoyaient travailler aux mines, et ce n'est pas d'hier : notre recteur dit que c'était bien avant la venue du Sauveur.

— Vous avez entendu ces coups mystérieux?

— Oh! bien des fois : je donnais un coup de pioche, et on me répondait de l'autre côté, au profond de la veine. Il y en avait qui disaient que c'était signe de malheur; d'autres qui croyaient, au contraire, que c'était l'annonce d'une fortune. De fait, quelques-uns, attirés de proche en proche, ont suivi le signal et trouvé de riches gisements de minerais, tandis que d'autres ont vu la roche s'ébouler sur eux et ne s'en sont pas relevés. Aujourd'hui le sifflet des locomotives emplit les galeries et couvre tous les autres bruits. Les jeunes s'y font, mais les vieux comme moi regrettent le passé.

Nous gravissions alors une dune haute d'une centaine de pieds; en atteignant le sommet, je découvris au bas le petit cours d'eau qu'éclairait la lune et qui ceignait d'un ruban d'argent l'église et le groupe de maisons éparpillées autour du clocher. Mon guide me montra le ruisseau d'un air triomphant.

— C'est notre sauvegarde, me dit-il; si l'on détournait cette eau, il ne resterait bientôt plus trace du hameau de Saint-Piran; il disparaîtrait comme autrefois l'église de là-bas.

Je me retournai : toute l'étendue que nous venions de parcourir était couverte de longues files d'ondulations qui, à la lueur du crépuscule, ressemblaient à d'innombrables escadrons rangés en bataille et n'attendant que le signal pour livrer l'assaut.

Par quelle magie cet océan poudreux s'arrêtait-il devant ce maigre filet d'eau? C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer; mais le fait existait, confirmé par le témoignage de tous les habitants, qui le tenaient pour article de foi aussi accrédité que la traversée du canal Saint-Georges par saint Piran monté sur une meule de pierre en guise de barque, alors que saint Patrick l'envoya d'Irlande faire la conquête spirituelle du pays de Cornouailles.

Une fumée plus claire et plus odoriférante que celle qui s'échappait des autres cheminées monta jusqu'à nous. Je devinai aux narines dilatées de mon compagnon qu'il aspirait l'odeur du foyer domestique. En deux minutes nous eûmes franchi le petit pont de bois, et, poussant la porte, nous entrâmes dans la demeure hospitalière.

Un cri de joie salua notre arrivée.

— Ah! cher père Joseph, vous voilà donc enfin! Depuis plus d'une heure nous sommes en grande peine, car vous n'avez pas coutume de vous attarder ainsi. Ralph est parti pour aller à votre rencontre. Il craignait que vous ne vous fussiez perdu dans les dunes.

— Quelle idée! répondit le père Joseph, dont je savais maintenant le nom. Est-ce que je ne connais pas la dune par cœur? Est-ce que je ne m'y retrouverais pas les yeux fermés, de nuit comme de jour? Je serais revenu plus tôt si je n'avais fait rencontre, à l'oratoire de Saint-Piran, de ce gentleman, qui était, lui, en grand danger de se perdre, vu qu'il vient pour la première fois dans le pays.

La suite à la prochaine livraison.

LE LAC D'ANNECY.

Vingt-quatre heures suffisent pour conduire de Paris à Annecy. L'administration française abrégera bientôt ce trajet; l'annexion rendra le chemin par Lyon et Chambéry plus rapide que par Dijon et Genève. Il faut une demi-journée pour faire le tour du lac, promenade qui offre successivement, aux regards enchantés, du ciel, des arbres, de l'eau, des cascades, des campagnes admirablement cultivées, des usines, des coteaux, des collines, des monts, des précipices. Le lac de Bourget a autour de lui une ceinture de sombres roches qui semblent vouloir le dérober à la vue, tant elles l'encaissent, l'enfoncent dans un cercle abrupt de rocs en murailles sans perspective. Le lac de Genève est une mer oubliée dans la montagne. Le lac d'Annecy, moins étendu, ravit, attendrit, étonne : ce sont de fraîches verdures, de mignonnes rives, de silencieuses solitudes, puis la sauvagerie puissante et majestueuse des masses alpestres; et tout à coup les montagnes s'abaissent, les collines ondulent, pour laisser la vue s'échapper vers les horizons lointains. A côté des grâces ou des grandeurs de la nature, les villas, les guérets, les champs de légumes, de chanvre, de colza, les foins artificiels, les peupliers, les chênes, les hêtres et les noyers, les forges, la papeterie et la filature de soie, rappellent la fécondité du sol d'alluvion et l'industrie de l'homme.

Montons sur cette terrasse en ruines qui se nomme encore la maison de Rousseau, maison aux fenêtres sans carreaux ni châssis, assise sur un terrain escarpé. Des taillis de chênes, des orties, des pariétaires, des fraisiers sauvages, et sur les murs les noms des visiteurs, tout fait de ces débris l'image même du génie de cet homme éloquent, morose et philanthrope, étrange, véridique et paradoxal, ami de la solitude et de la gloire, homme de contrastes comme les ruines qui portent son nom. C'était la maison de Mme de Warens; on l'avait bâtie sur la pente d'une montagne, entre Chavoire et Veyrier. De la terrasse on aperçoit le vieux château des comtes de Genevois, avec ses donjons quadrangulaires, et par-dessus la ville d'Annecy, la chaîne du Jura; près de là, la vallée de Sainte-Catherine aux sites variés, aux cultures de blés, de seigles, de trèfles, sainfoins, vignes et maïs, chanvre et lin, aux eaux vives en cascades, aux noyers gigantesques; plus loin, le Semenoz aux pentes couvertes de sapins séculaires, aux flancs parfumés de thym, de serpolet et couverts de troupeaux en été. Le Semenoz a les cimes dans la nue et les pieds dans le lac d'Annecy.

Vers l'ancienne route de Sevrier, les châtaigneraies

ombragent de verts pâturages ; les arbres y poussent des troncs comme des rocs, aux contours fantastiques, en voûtes, en torsades, en crevasses, à bourrelets. Trois hommes embrasseraient à peine le tronc des souches séculaires d'où s'élancent des ramées jeunes, hardies, qui se mirent dans les eaux bleu-foncé du lac. C'est un pays de surprises. Regardez vers la vallée des Bauges, à l'autre bord du lac. Quel immense amphitéâtre ! des montagnes pour gradins, dont le dernier va se perdre à plus de mille mètres de haut ; au flanc de ces monts sauvages, abrupts, austères, des bois de chênes et d'épicéas, des vignes, des pâturages et des troupeaux. L'un de ces pâturages s'appelle les prés Vernet ; il est enfermé entre deux mamelons fort élevés. On y va par une route carrossable qui suit les bords du lac jusqu'à Barattes ; au hameau de Vignières, l'on prend la route de Thones qui mène au pont de Saint-Clair, perpendiculaire à cette route. A gauche du pont se trouve l'ancienne voie romaine ; la verrerie d'Alex (où l'on arrive par le plateau de Talabas) et la chaîne du Parmelan se dessinent à l'horizon. Au-dessous du pont gronde un torrent formé par les cascades qui tombent de hauts rochers ; au-dessus s'échancrent deux



Le Lac d'Annecy. — Les Dents de l'Enfant et le château de Menthon, où est né saint Bernard. — Dessin d'après nature par A. Varin.

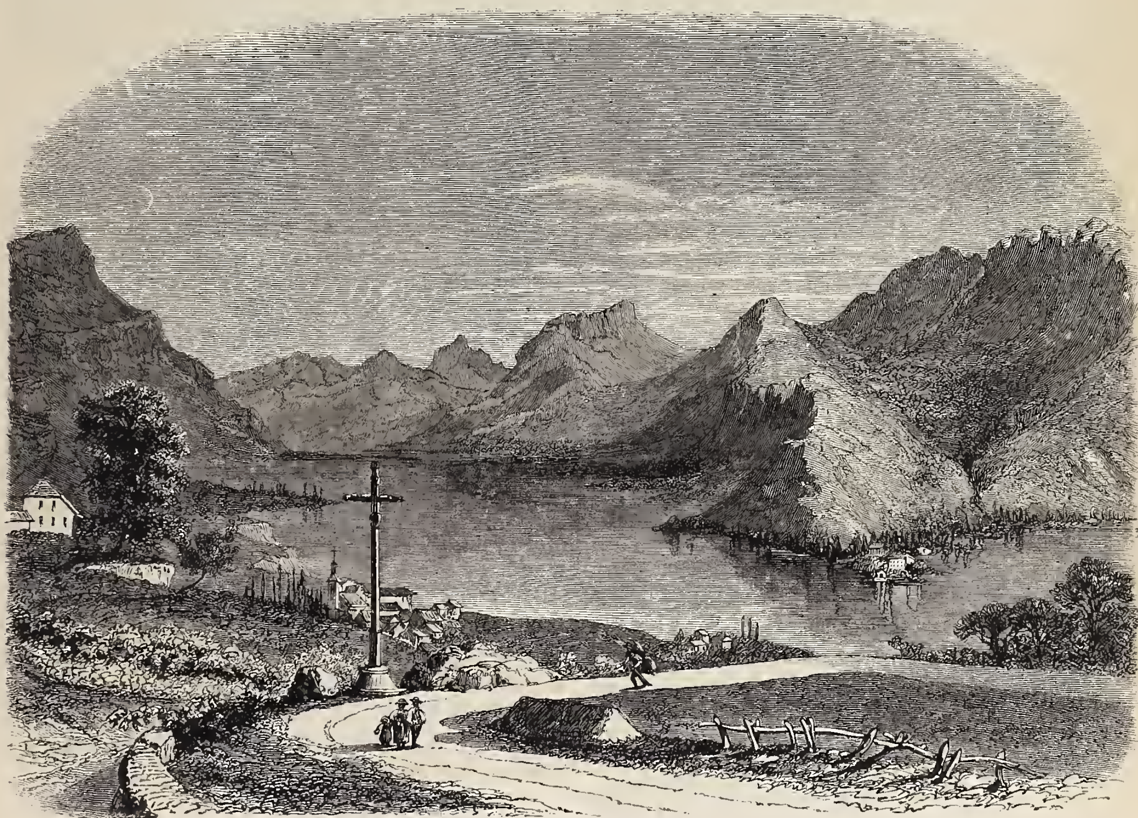
masses énormes, et à travers cette déchirure s'aperçoivent au loin les vallées de Thones, de Dingy, de Menthon, que l'on domine mieux encore du haut d'Alex, au-dessus de la vallée de Nâves. Celle de Saint-Clair forme un jardin pittoresque au pied des monts ; on y exploite le granit. La Pierre-Mal-Tournée est une de ses carrières les plus importantes. Lorsque la neige cache le paysage, lorsque n'apparaissent plus à l'œil que de vastes couches blanches, du ciel et de l'immobilité, on croirait voir des légions de blancs fantômes camper sur la montagne. Au printemps, ces voiles de neige se replient sur eux-mêmes et descendent en torrents glacés, bondissant en cascades, rendant leur place aux plantes et aux animaux. Quand le soleil fait scintiller de mille feux cette neige qui s'en va, quand il baigne de lumière les mille teintes de la terre, des bois et du roc, un hymne d'admiration monte invinciblement au cœur. Les pâles reflets de la lune d'hiver, la transparence des nuits d'été, donnent à ce coin du monde un caractère étrange : malgré soi, l'on pense à l'enfer du Dante.

La vallée de Thones, toute noire de sapins gigantesques, retentissante de torrents, de gouffres et de cascades, offre déjà les aspects grandioses des Alpes. Parmi ces cascades, la plus haute, celle de Morette, tombe de plus de 100 mètres de haut. Torrents, gouffres et cascades finissent en ruisseaux qui murmurent sur les prés verts au bas de la vallée.

Celle de Dingy est presque à mi-crête du Parmelan, la glacière de Turin, le nourrisseur de chamois. L'ascension s'y peut faire par Ville ; mais le chemin est plus naturel et plus aisé par Dingy, dont les rampes presque à pic conduisent d'elles-mêmes au sommet du grand mont. Pour y couper l'herbe des pâturages, les faucheurs ont des crampons de fer aux pieds, et ils font rouler les meules en bas. Ces rampes semées de bois et de chalets ou de maisons, de champs et d'arbres énormes, sont animées par le bruit des scieries et des moulins.

La vallée de Menthon finit au lac, et elle en prend les doux aspects, avec ses mousses parfumées de petits cyclamens roses, ses sources vives et gaies, ses épicéas et ses mélèzes, ses hautes herbes, son pic d'Alex à la ceinture de prés et de bois, aux flancs découpés, à la cime en créneaux. Au fond de la vallée se dressent les vieux donjons de l'antique château féodal; au delà s'élèvent les brumes bleues et transparentes de l'horizon des montagnes qui dominent le bassin de Talloires. C'est dans ce château que naquit saint Bernard, non pas le saint Bernard qui fonda l'abbaye de Clairvaux, le *divus Bernardinus*, mais l'archidiacre d'Aoste, le fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard, montagnes qui s'appelaient avant lui mont Joux (*mons Jovis*) et colonne Joux (*Jovis*). Saint Bernard convertit, on peut le dire, les derniers païens. Sur l'emplacement du grand Saint-Bernard, il y avait encore, au onzième siècle, un temple et des prêtres de Jupiter, et sur l'emplacement du petit, une colonne de Jupiter, colonne creuse où s'enfermaient les prêtres pour rendre leurs oracles. Ces deux hospices sont à plus de 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est l'habitation la plus élevée de l'Europe : l'été y dure trois mois, et le jour trois heures. Des chiens dressés parcourent la montagne, portant une sonnette et des aliments suspendus à un collier; ils reviennent au couvent dès qu'ils ont découvert un voyageur égaré. Saint Bernard mourut le 28 mai 1008. On le fête le 5 juin, anniversaire de son inhumation.

Dans la vallée de Menthon on rencontre plusieurs constructions romaines; entre autres, aux abords du lac, les piles d'un pont qui devait relier entre elles les deux rives.



Le Lac d'Annecy, au-dessus du village de Talloir, où est né Berthollet. — Dessin d'après nature par A. Varin.

Au pied de roches calcaires, plantées debout en dents immenses qui dominent le lac, est une route qui vient de Menthon. Là s'élève une grande croix d'où l'on découvre le lac encaissé dans des roches sauvages. Les bords sont fertiles; de gros arbres y baignent dans le lac l'extrémité de leurs basses branches; en face, le promontoire de Roc-de-Chère arrête les vents du nord; dans la presqu'île de Duingt, un château s'environne de hautes futaies et commande ce site ravissant. Nous sommes à Talloires, patrie de Berthollet, le collaborateur de Monge et le créateur de la chimie avec Lavoisier et Guyton. Il appartenait à une famille d'origine française, comme tant de familles savoisiennes. Bientôt, espérons-le, en face de ce clocher en écailles de fer-blanc, se dressera la statue de Berthollet : la France, qui élève aujourd'hui des monuments à tant de soldats, ne peut pas oublier l'une des gloires les moins contestées de la science moderne.

Près de là se trouvent les ruines d'un couvent de moines; un peu plus loin, la chapelle de Saint-Germain, puis Montmin, par où l'on se dirige vers la cime de la Tournette, un des points culminants des Alpes. Les arêtes du mont sont sèches, aiguës, volcaniques; le haut du sommet s'arrondit en un demi-cercle de roches plates appelé le *Fauteuil*, et formant un dossier de 32 mètres d'élévation sur 48 mètres de diamètre. On y parvient par la *Cheminée*, crevasse de 20 mètres qu'on franchit au moyen de la gymnastique des ramoneurs ou de cordes tenues par les guides. La station que l'on fait au chalet de la Croix, deux heures avant d'atteindre au sommet de la Tournette, repose des émotions et prépare à de nouvelles. A mesure que l'on s'élève, aux coudriers, aux cornouillers, aux aubépines succèdent les fins pâturages de nard et d'orchidées à odeur de vanille; bientôt l'on ne rencontre plus que des mousses, des lichens, des saxifrages à étoiles blanches pour fleurs. Du Fauteuil, on voit le soleil se lever sur le mont Blanc, et l'on découvre les Alpes, les lacs de Suisse, Lyon, Ge-

nève, la chaîne du Jura. De ces hauteurs, le lac ressemble à un peu d'eau dans une coupe.

L'ascension du Semenoz est moins grandiose, toujours charmante. La vallée de Bauges, la grotte de Benge, au flanc du mont, y attirera les touristes. Au mont Veyrier, l'on gravit pendant quelque temps un escalier taillé dans le granit par les Romains, et d'où la vue plonge sur la vallée de Nâves, qui a pour ruisseau le torrent du Fier, tour à tour rapide, tranquille, minant le roc, disparaissant comme le Méandre, s'ombrageant, puis grondant entre deux encaissements arides. Au Veyrier, l'on embrasse tout le lac, d'Annecy à Talloires; le promontoire de Chère n'est plus qu'un point; il ne masque plus la perspective.

Comme sites admirables, mentionnons encore les chemins de Nâves et de Thones; celui de Rumilly, qui conduit au château de Montrotier, château du treizième siècle, avec une tour massive et des fossés plantés d'arbres énormes, avec les grondements du Fier qui y tourbillonne à une profondeur de trois cents pieds, entre deux roches parallèles et perpendiculaires. Citons les cascades qui mettent en mouvement les roues des usines; les bois de Sainte-Catherine, aux coqs de bruyère, aux perdrix blanches, aux gélinottes; la châtaigneraie qui mène au Puyseau en revenant par Sainte-Catherine, les eaux thermales de la Caille, le pont en fil de fer au-dessus d'un précipice de six cents pieds, sur la route de Genève à Annecy. Enfin, ne quittons point le lac sans nous rappeler que près de là naquit un gentilhomme qui fut un vrai disciple du Christ: François de Sales, fils de François comte de Sales, et de Françoise de Sionas, à la mort de laquelle le saint évêque disait: « Elle était à Dieu plus qu'à moi; il a repris ce qui lui appartenait, et je ne puis que le remercier de m'avoir fait naître d'une mère si vertueuse et de me l'avoir laissée si longtemps. » Saint Bernard appelait la charité « une sainte et humble élévation du cœur. » Saint François de Sales, évêque et prince de Genève, fut un exemple de cette charité vraiment chrétienne, charité sans faste, sans empressement, sans fanatisme. Aimer et instruire, voilà toute sa doctrine, résumée dans son *Traité de l'amour de Dieu*, que le pape Alexandre VII appelait « un livre tout d'or. » Il mourut à Lyon, le 28 décembre 1622, à l'âge de cinquante-cinq ans. Son cœur fut mis au couvent de Bellecour, et son corps reporté à Annecy. Son cœur fut appliqué à Louis XIII et à Louis XIV dans de graves maladies; Anne d'Autriche avait une foi vive en cette relique.

Tel est le lac d'Annecy, l'une des merveilles de la pittoresque Savoie, que parcourent, chaque été, les touristes, les artistes et les amis de la grande nature.

ÉNIGMES POÉTIQUES

PAR SCHILLER [1].

I.

Un pont bâti de perles s'élève au-dessus d'une mer grisâtre; il se bâtit en un clin d'œil et monte à une hauteur qui donne le vertige.

Des plus hauts navires les plus hauts mâts passent sous son arche; lui-même n'a encore porté nulle charge, et dès que tu approches, il semble fuir.

Il ne naît qu'avec le torrent, et disparaît sitôt que les ondes tarissent.

Dis-nous où se trouve ce pont, et qui l'a construit avec tant d'art? [2].

[1] Œuvres de Schiller, trad. nouv. par Ad. Regnier, membre de l'Institut; t. Ier, *Poésies*; 1859.
[2] Le mot de l'énigme est l'arc-en-ciel.

II.

Il te mène à des milles de distance, et pourtant demeure toujours à sa place; il n'a point d'ailes à déployer, et t'emporte à travers les airs.

C'est le plus rapide esquif qui jamais ait conduit voyageur, et à travers la plus vaste des mers, il te porte avec la vitesse de la pensée; un clin d'œil lui suffit. [1]

III.

Connais-tu ce tableau sur un fond tendre? Il se donne à lui-même la lumière et l'éclat. A toute heure il est autre, et toujours frais et entier. Il est exécuté dans le plus étroit espace; le plus petit cadre l'entoure; cependant toute grandeur qui te frappe, tu ne la connais que par ce tableau.

Et peux-tu me nommer ce cristal? Nulle pierre précieuse ne l'égale en valeur; il brille sans jamais brûler, il attire à lui tout l'univers. Le ciel même se peint dans son cercle merveilleux. Et pourtant ses reflets sont encore plus beaux que ce qu'il reçoit du dehors. [2]

IV.

Entre tous les serpents, il en est un que la terre n'a point engendré, que nul n'égale en rapidité, nul en fureur.

Il s'élance sur sa proie avec une voix formidable; extermine, dans un accès de rage, le cavalier et sa monture.

Il aime les plus hautes cimes; ni serrure, ni verrou ne peut préserver de son attaque; une armure... l'attire.

Il brise en deux, comme de minces épis, l'arbre le plus fort; il peut broyer l'airain, quelque épais et dur qu'il soit.

Et ce monstre jamais n'a menacé deux fois... il expire dans son propre feu; dès qu'il tue, il est mort! [3]

V.

Comment s'appelle l'objet que peu d'hommes estiment?

Et pourtant il honore la main du plus grand empereur.

Il est fait pour blesser et tient de fort près au glaive.

Il ne verse pas de sang, et fait pourtant mille blessures; il ne dépouille personne, et pourtant enrichit; il a conquis le globe terrestre, il fait la vie douce et égale.

Il a fondé les plus grands empires; il a bâti les plus anciennes cités; jamais pourtant il n'alluma la guerre, et heureux le peuple qui met en lui sa confiance. [4]

VI.

J'habite dans une maison de pierre; j'y reste caché et je dors; mais je parais, je m'élance, provoqué avec une arme de fer. D'abord je suis presque invisible, et faible et petit: ton haleine peut me dompter; une goutte de pluie suffit à m'absorber; mais dans la victoire, il me pousse des ailes. Si ma puissante sœur s'allie à moi, je crois, je deviens le dominateur redoutable du monde. [5]

VII.

C'est un oiseau, et, pour la rapidité, il rivalise avec le vol de l'aigle.

C'est un poisson, il fend la vague, qui jamais encore ne porta de monstre plus grand.

C'est un éléphant qui porte des tours sur son énorme dos.

Il ressemble à l'engeance rampante des araignées lorsqu'il remue ses pieds.

[1] Télescope.
[2] Œil.
[3] L'éclair.
[4] La charrue.
[5] L'étincelle.

Et, solidement cramponné avec sa dent aiguë de fer, il se tient comme sur des pieds inébranlables, et brave l'ouragan furieux. ([1])

COMMENT ON PREND L'OURS VIVANT
EN CALIFORNIE.

Cet animal redouté, si commun jadis dans les anciennes missions, a fui devant les chercheurs d'or, qui s'accommodent cependant à merveille de sa peau et de sa venaison. Aux lieux où domine encore la race d'origine espagnole, sa chasse est toujours pratiquée; elle se fait le plus souvent au *laço*, et c'est une véritable partie de plaisir pour ces adroits cavaliers de s'emparer de l'animal plein de vie en faisant usage uniquement du terrible instrument dont le maniement leur est si familier. Une fois rendus dans les lieux fréquentés par l'ours californien, « ils l'amorcent avec un animal mort et l'attendent en silence. Si l'ours se met en défense et veut se jeter sur l'un d'eux, l'instant est favorable pour les autres de le lacer par derrière. S'il fuit, comme il arrive le plus souvent, le cavalier le mieux monté s'efforce de lui couper le chemin et de l'obliger à combattre. Le premier *laço* qui l'accroche ne lui laisse plus de liberté pour courir sur celui qui l'a lacé, mais les autres arrivent et lui jettent facilement les leurs : ils les tendent alors en sens contraires et le tiennent ferme, pendant que l'un d'eux descend de cheval et lui lie les quatre pattes. On le place sur un cuir de bœuf et on le traîne où l'on veut. » (A. Duhaut-Cilly, *Voyage autour du monde*. Saint-Servan, 1833; 2 vol. in 8.)

LA PELLAGRE.

Cette maladie, connue seulement depuis le dix-huitième siècle, sévit surtout en Espagne, dans le nord de l'Italie et dans la France méridionale. Les fonctions essentielles sont bouleversées, le cerveau et tous les nerfs qui s'y rattachent profondément modifiés, la peau des poignets, des mains, des cous-de-pied et parfois même le visage se couvrent de boutons. Une débilité profonde se manifeste, et l'intelligence est en proie à un affreux délire. Ce mal n'a le plus souvent d'autre origine que l'usage d'une farine extraite de céréales, et notamment de maïs, atteintes d'une altération particulière que les Italiens désignent sous le nom de *verderame* (vert-de-gris), et qui est due à un champignon microscopique. ([2])

ACHILLE DEVÉRIA.

Jacques-Jean-Marie-Achille Devéria, né à Paris avec le siècle, le 6 février 1800, montra dès son enfance une grande aptitude pour les arts. Lafitte, dessinateur du cabinet du roi et des fêtes publiques, fut son premier maître. Cet artiste, imbu des traditions exclusives de l'antique, en avait le *ponsif* et en reproduisait la formule, moins l'âme et la vie. Travailleur infatigable, doué d'une facilité prodigieuse, il contribua peut-être à donner à son élève la persévérance et la tenue dont il a fait preuve toute sa vie.

Encore enfant, Achille Devéria se faisait remarquer à l'École des beaux-arts par son travail assidu. Même pendant le repos du modèle, on le voyait s'appliquer à faire des croquis d'après nature; ou bien, posant sur le bord de son carton des médailles de bronze de toutes les époques et de toutes les dimensions, que déjà les amateurs se complaisaient à lui prêter, il en faisait des dessins exacts et d'un grand sentiment.

Observateur intelligent et profond, il se fraya bientôt sa voie. Il comprit et admira de bonne heure tout ce qui était digne d'admiration. Chez lui s'éveillèrent les sympathies innées du génie pour le génie. Son talent se forma sous l'inspiration de ce que les arts du dessin ont de noble et de beau. Butinant dans les savantes œuvres du passé comme les artistes de la renaissance, son style avait de l'analogie avec cette belle époque. Son dessin était alors florentin, ample, mouvementé. Dès ses premiers essais, ses compositions furent dramatiques, pittoresques, d'un effet large et piquant.

Voué tout entier aux affections, aux devoirs de la vie privée, il refoula par la force de sa volonté, dans l'intérêt de sa famille, ses plus hautes, ses plus puissantes aspirations; mais, quoi qu'il fît, elles se révélaient dans les productions trop éphémères que lui imposaient le caprice des éditeurs ou la mode du jour. Le premier il donna, dans de simples vignettes, la physionomie du temps, l'exactitude du costume, la vérité du geste. Combien de ces innombrables illustrations, empreintes de grandeur, de force et de grâce, sont de véritables tableaux d'histoire! Précurseur des Johannot, il a dépensé en petite monnaie de travaux lucratifs de quoi défrayer la vie d'un maître.

L'entente qu'il avait des belles décorations, son goût prompt et sûr, sa fécondité, sa vaste érudition pittoresque, en faisaient l'homme de son siècle le plus propre à diriger d'une manière originale et splendide, non-seulement de grands travaux d'ornement, mais la construction même des palais et monuments nationaux. Nul n'aurait su, comme lui, utiliser les talents des divers artistes pour leur gloire, leur fortune et l'honneur du pays.

Lors de l'exploitation des laves de Volvic, il fut un des premiers à suggérer l'idée de s'en servir pour la décoration extérieure des édifices publics en peintures émaillées. Il fit dans ce but de grands cartons coloriés qu'il offrit gratuitement à la ville; mais cette peinture, qui commence à prendre faveur, avait alors contre elle les préjugés du temps, et ses propositions si libérales restèrent sans résultat.

Il faut chercher une excuse à cet oublieux aveuglement du pouvoir dans nos révolutions continuelles, car tous ceux qui approchaient Devéria, qui recevaient ses avis ou profitaient des indications de son crayon inventif, connaissaient bien les inépuisables ressources de son génie.

Quand on pénétrait dans son atelier, où les ornements les plus simples, une rosace, une cymaise en bois blanc, prenaient sous sa direction un air de grandeur et de faste; quand on se trouvait en présence de cette noble et majestueuse figure, de cette belle physionomie qu'animaient de grands yeux noirs tout à la fois doux, expressifs et profonds; quand on le voyait au milieu de ses productions instantanées, dirigeant avec tant d'amour les premières œuvres de son jeune frère, il était impossible de ne pas penser à Paul Véronèse. Il en avait la fécondité, le bel agencement, les nobles tournures, le grand goût. Il lui avait manqué une Venise. Il était de la famille des grands maîtres italiens, dont il avait le culte.

Ce furent sa haute et forte impulsion, ses encouragements chaleureux, qui inspirèrent à Eugène Devéria son remarquable tableau de la Naissance de Henri IV, à Louis Boulanger sa grande composition du Supplice de Mazeppa. Désintéressé en quelque sorte de la gloire pour lui-même, il y aspirait avec ardeur pour ceux qu'il aimait. Il les aidait de ses recherches, de ses conseils, avec une rare bonté, avec une abnégation complète. Ses collections, si étendues et si variées, résultats d'une érudition immense, d'une persévérance inouïe, étaient toujours au service des artistes.

([1]) Le navire.
([2]) Alfred Maury.

Aujourd'hui que, devenues la propriété du gouvernement, elles sont réunies à celles de la Bibliothèque impériale, tout le monde peut en apprécier le mérite et l'utilité. Il s'était donné, entre autres programmes, celui de rassembler tous les documents d'art se rattachant à l'histoire de chaque pays ancien ou moderne et à celle des personnages célèbres, de manière à ce qu'on pût trouver, sans perte de temps ni fatigue, tous les renseignements désirables, ressemblance, costumes, etc., etc.

Appelé par ses connaissances spéciales à remplir, en 1848, le poste de conservateur-adjoint du département des estampes à la Bibliothèque nationale, il y porta l'esprit d'ordre, de classement, la patience énergique, qui font le collectionneur par excellence. Il eut à lutter avec des préventions et des habitudes enracinées. Dans cette position difficile, sa noble conduite lui attira l'estime de tous ses collègues. Membre du jury de l'Exposition universelle en 1855, il mit son bonheur à découvrir, à encourager, à faire récompenser le mérite modeste. A la suite de ses travaux de commission, il reçut la croix de la Légion d'honneur. A la mort de M. Duchesne, en mars 1855, il fut nommé conservateur du dépôt des estampes. Devenu alors complétement libre et maître de toutes ses actions, il n'usa de son autorité que pour rendre service à ses subordonnés, et pour faciliter, par tous les moyens imaginables, les recherches et les études du public. Le travail avait toujours été sa passion la plus



Achille Devéria. — Dessin de Chevignard, d'après un médaillon de David d'Angers.

vive. Il entreprit d'immenses travaux de classification. La tâche n'était pas au-dessus de son ardente volonté, mais elle dépassait les forces humaines. Il succomba à ses fatigues le 24 décembre 1857.

Le médaillon de David, que nous reproduisons, le représente à l'âge de vingt-huit ans. C'était alors un beau jeune homme, doué d'un charme infini et d'une grâce primitive, causeur enjoué, égayant sa conversation d'anecdotes et de traits fins et spirituels, jamais blessants. Tout en lui respirait la bienveillance. Placé bien jeune dans des circonstances graves, devenu par la mort de son père chef d'une nombreuse famille dont toute l'existence dépendait de lui, il accepta sans réserve les sacrifices que lui imposait la Providence. Profondément pénétré du sentiment du devoir, il en fit son orgueil et son austère joie. Plus tard, lorsque l'infatigable travailleur se crut enfin le droit, non de se reposer, jamais il ne se reposa, mais de se créer un intérieur, d'associer à sa vie une noble et digne compagne, il concentra ses forces, mises si généreusement au service de tous. L'ingratitude et les déceptions, inséparables de tant de dévouement et de bonté, n'avaient pu le rendre misanthrope, mais en avaient fait l'homme grave, silencieux, triste parfois, de ses dernières années. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse retrouvaient néanmoins sous les dehors austères de l'âge mûr la vive et sympathique nature du jeune artiste. Selon l'heureuse expression d'un de ceux qu'il a le plus aimés : « Le doux fond de velours, pour usé qu'il fût, restait encore ; sa sévérité était doublée d'une douceur inaltérable que n'oublieront jamais ceux qui en ont goûté le charme. »

DEUX PIGEONS.



Pigeons. — Dessin de M. Émile Faivre, de Metz.

. . . Attaché à la ville par mes devoirs, j'avais pour tout observatoire le jardinet de 8 mètres sur 15 qui séparait ou plutôt qui unissait les deux corps de logis de ma maison. C'était court; n'importe! j'aimais l'histoire naturelle à ma manière, et j'observais. J'épiais les phénomènes de la vie, courbé sur mes rosiers rabougris comme Bernardin de Saint-Pierre sur le fraisier de sa fenêtre.

Je ne vous dirai pas mes découvertes sur les mœurs des coccinelles, hôtes tour à tour féroces et pacifiques de mes bons vieux arbustes, tour à tour bêtes d'enfer et « bêtes du bon Dieu », ni mes trouvailles de petits oursins fossiles et autres dans le sable des allées, trouvailles parfois si pleines de mystères qu'elles embarrassaient même les maîtres de la science. Mais je voudrais bien vous parler de mes pigeons.

Dans un coin de notre jardinet était un petit colombier, espèce de niche à hauteur d'homme, qui pouvait tout aussi bien loger des lapins que des pigeons.

On nous en avait donné deux, d'une certaine espèce qui ne s'éloigne pas. Une fois devenu habitant et propriétaire de la logette, le couple domicilié ne quitta plus le jardin ni les toits environnants.

Le mâle était tout blanc. La femelle, d'un noir mêlé de blanc et de gris avec des reflets vert-doré, se distinguait surtout par de petites manchettes blanches qui s'allongeaient jusqu'à la naissance de ses jolis doigts roses. Sa tête, bien encapuchonnée, était fière; son œil doux; tout son corps et ses moindres mouvements avaient une grâce incomparable. Comme Peau-d'Ane, elle eut beaucoup

d'enfants; aucun ne lui ressembla : mâles et femelles (il en naissait une paire tous les deux mois) rappelaient invariablement les formes massives et l'air cavalier de leur père, jamais la taille mignonne ni la coquetterie agaçante de leur mère.

Vingt fois le jour j'avais occasion d'observer les allures et le manége de ce petit peuple. Je remarquai qu'ils étaient très-friands de sel, venant jusque dans la cuisine en ramasser les grains perdus sous les pieds mêmes de Suzanne.

Ils aimaient aussi le bain, dont ils se donnaient les ébats dans leur écuelle de terre, à l'ombre d'un abricotier; mais c'était en hiver qu'ils semblaient y prendre le plus de plaisir, à ce point qu'on en cassait la glace pour leur permettre de s'y délecter. Ce spectacle donnait le frisson.

Comme le colombier était étroit et peu profond, et qu'il n'y avait guère place que pour un seul couple, dès que les petits étaient adultes, ce qui ne tardait pas beaucoup, et qu'ils faisaient mine d'y vouloir installer un nouveau ménage, le père les chassait impitoyablement. Parfois même il entrait contre eux dans des colères qui faisaient mentir tous les proverbes passés et présents sur la douceur des pigeons.

Longtemps nous crûmes à certaine autre bonne renommée qu'on a faite aux pigeons. Le couple primitif, en particulier, rigidement attaché à ses devoirs, donnait l'exemple de la plus étroite, de la plus sainte union : tous les voisins en étaient édifiés. Mais, hélas ! à qui se fier désormais? Il arriva, vers le milieu de la troisième année, si j'ai bonne mémoire, qu'un divorce eut lieu, nous ne savons comment. Un beau matin, le père avait abandonné la mère, sans s'éloigner cependant du jardin. Mais dès lors il ne lui témoigna pas plus d'intérêt que si elle eût été pour lui une étrangère. Ce grave événement me découragea. Je laissai les pigeons, les oursins, les coccinelles, pour aller conter des histoires à mes petits pauvres; seulement, c'étaient bien souvent des histoires de pigeons, des histoires de coccinelles : la bouche parle malgré elle de ce qui abonde dans le cœur.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314.

J'avais jusque-là passé inaperçu derrière le principal personnage qui occupait toutes les pensées et faisait rayonner tous les yeux. Les marmots lui grimpaient aux jambes, la jeune femme lui avait cédé sa place au coin du feu ; mais quand il m'eut *introduit*, comme disent les Anglais, toute la famille fut saisie d'un accès de mutisme et de timidité. L'aîné des garçons, qui avait sept à huit ans, leva sur moi ses grands yeux bleus, tandis que sa petite sœur baissait les siens, et que le dernier né, un doigt dans sa bouche, me jetait un regard de côté en se cachant à demi la figure dans le sein de sa mère. Celle-ci, fraîche et avenante, restait debout et rougissait.

— Le gentleman est le très-bienvenu dans notre maison, dit-elle ; si Ralph était ici, il le lui dirait mieux que moi. En son absence, c'est à vous, père Joseph, à faire les honneurs du souper à notre hôte, qui aurait fait meilleure chère s'il eût été attendu. Pour ce soir, il sera forcé de se contenter d'un plat de pommes de terre et de harengs-bohême ; mais demain, s'il lui plaît rester, on lui servira un *qua-pie*, de la vraie crême de Cornouailles, et du cidre de Devon.

— Et Jane? interrompit le père Joseph, comment va-t-elle, le cher trésor?

— Un peu mieux ; pourtant elle a toujours la fièvre.

Le vieillard s'approcha d'un petit berceau placé dans l'angle le plus obscur de la pièce. Il écarta le rideau, se baissa et murmura quelques paroles qui devaient, j'imagine, aider à la vertu de l'os qu'il avait rapporté de l'ossuaire de Saint-Piran. Il revint ensuite vers la table, sur laquelle la ménagère venait de déposer une gamelle remplie de pommes de terre fumantes, et un plat de petits poissons à écailles d'azur et d'argent qu'elle m'avait annoncés sous l'étrange nom de *gipsy-herrings* (harengs-bohême), et qui me semblèrent de vieilles connaissances. C'étaient tout simplement nos excellentes sardines bretonnes, qui, avant de nous arriver, s'échouent par bandes innombrables sur les côtes de Cornouailles, et contournent la pointe occidentale de l'Angleterre en y laissant le plus gros de l'armée.

Le père Joseph, debout au haut de la table, s'apprêtait à dire les grâces quand la porte s'ouvrit : le maître du logis entra. C'était un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, robuste, à l'air ouvert et franc. Ses traits, fortement accentués, se rapprochaient du type saxon, et faisaient contraste avec les lignes pures et délicates de la tête de sa femme et avec le profil droit et sévère du père Joseph : ces trois individus semblaient appartenir à des races différentes. Quant à Ralph, il avait de plus les caractères distinctifs du mineur, la large carrure, les bras musculeux, les jambes grêles ; car le mineur travaille souvent couché, marche peu, et n'exerce que les membres supérieurs. Il fallut lui expliquer ma présence au milieu de la famille, et lui conter comment le père Joseph m'avait convoyé à travers le labyrinthe de sable où j'étais égaré.

— C'est que notre pays n'est guère praticable pour qui n'y est pas familiarisé. Le gentleman vient peut-être visiter la mine?

— Non ; je désire surtout voir les côtes aux endroits où elles sont le plus redoutables et le plus hérissées d'écueils.

— En ce cas, vous n'aurez que l'embarras du choix, car notre Cornouailles est fièrement défendue du côté de la mer, comme plus d'un pauvre marin l'apprend quasi tous les jours à ses dépens. Du reste, Votre Honneur ne pouvait pas mieux tomber. Le père Joseph connaît tous les rochers de la côte, de Tintagel au Land's-End, et il ne laisse guère passer de vacances sans aller faire un pèlerinage à quelques-uns de nos fameux caps.

— C'est vrai, dit le vieillard. Cela retrempe le cœur et redonne du courage. Il y a les roches du Lézard, qui sont, comme le dit leur nom, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; la magnifique barrière des granits de Logan ; les rocs verdâtres de Zennor ; le cap Cornwall et les Brisons ; la caverne du Chant-de-la-Mer, qui figure un gigantesque bec d'oiseau, où le flot s'engouffre et ressort en chantant ; puis le roi des promontoires, Pardenick...

Je me récriai à ce dernier nom. Je l'avais lu au bas du dessin de Turner qui avait décidé de mon voyage en Cornouailles : c'était Pardenick que je voulais voir.

Malheureusement il y avait deux jours de marche à faire, autant pour le retour, et je devais revenir à Truro chercher mon courrier. Il fut donc convenu que je m'en remettrais au père Joseph, et que le lendemain, qui par bonheur se trouvait être un dimanche, il m'accompagnerait, après le service divin, à tel point des côtes du voisinage qu'il jugerait le plus pittoresque ; de là nous aviserions. Ralph, qui ne descendait pas à la mine le lendemain, me cédait son lit pour la nuit, et devait veiller l'enfant malade.

Lorsque la mère se fut retirée pour aller coucher les petits dans la pièce au-dessus, et que le père Joseph, tranquillisé sur l'état de Jane, dont la respiration plus régulière annonçait que la fièvre avait cédé, consentit à aller prendre le repos qui lui était si nécessaire après deux nuits passées près de l'enfant, me trouvant tête à tête avec

Ralph, je sentis renaître ma curiosité sur le lien qui unissait si étroitement mon vieux guide au jeune ménage. Malgré son surnom, le père Joseph n'était évidemment ni l'aïeul, ni l'oncle, ni le frère de la femme ou du mari, qui n'avaient pas avec lui le moindre trait de ressemblance. Ce n'était pas non plus un commensal, car il se sentait bien chez lui, et parents et enfants lui témoignaient la tendre et respectueuse déférence que commandent l'affection et une supériorité reconnue. Était-ce donc par hasard un dernier rejeton du roi Arthur, dont tout habitant de Cornouailles a la prétention de descendre en ligne plus ou moins directe? C'était mieux encore, comme je l'appris plus tard. La noblesse du père Joseph n'était pas de celle que dispensent les hommes : elle venait de plus haut.

J'interrogeai d'abord mon hôte sur ses travaux habituels. Il m'apprit qu'il était *tributaire*, c'est-à-dire membre d'une association de mineurs qui entreprennent à loyer l'exploitation d'une portion de la mine pendant une époque déterminée, deux mois au plus; ils se chargent d'extraire le minerai, de le monter à la surface du sol, et gagnent à proportion de la valeur et de l'abondance du métal vendu, participant ainsi dans une juste mesure aux chances de fortune des propriétaires. Les gains, qui varient, et qui peuvent s'élever de 6 pence jusqu'à 13 schellings par livre, entretiennent l'ardeur des ouvriers et prêtent à de pénibles travaux un attrait aventureux.

Passant de ce sujet à celui que j'avais plus à cœur d'approfondir :

— Le père Joseph, demandai-je à mon compagnon, travaille-t-il avec vous à la mine?

— Oh! non, Monsieur. Il y vient quelquefois pour son plaisir et pour le nôtre, car il n'y a pas un mineur qui ne l'aime, auquel il n'ait rendu service, grand ou petit; mais il n'y peut plus travailler depuis son accident.

— Il lui est arrivé malheur?

— Oui, Monsieur. Il s'était risqué bien des fois pour les autres, et s'en était toujours tiré; mais la dernière, il a failli y laisser sa vie pour sauver la mienne.

— Comment cela?

— Je vais vous le dire. Nous étions tous deux dans une galerie où la veine était interrompue, ce qui arrive quand la roche, poussée par quelque ancienne secousse, a soulevé le minerai : alors le filon se casse; on perd sa trace, et on a souvent bien du mal à la retrouver. Il fallait pour avancer faire sauter le roc. Joe, comme l'ancien, s'était chargé de faire le trou, de l'emplir de poudre, et d'assujettir la mèche à laquelle nous devions mettre le feu avant de remonter. C'était la première fois que je me trouvais à pareille fête, et j'étais un peu ahuri. Je ne sais si je donnai mal le signal, ou s'ils ne le comprirent pas en haut du puits; toujours est-il qu'au lieu de descendre la grande benne, ils descendirent la petite, qui n'a que la contenance d'un homme. Le père Joe vit cela d'un coup d'œil. Il n'y avait pas de temps à perdre; le feu marchait. Il me prit tout à coup à bras-le-corps, m'enleva de terre comme une plume, car c'était un de nos plus forts *compagnons*, et me mit dans le tonneau. Je me débattis. Voyant que nous ne pouvions pas remonter tous deux, je voulais que ce fût lui; mais il me dit : « Non : tu aimes Nannie, elle t'aime, ta vie lui appartient. Moi, je suis seul au monde; je m'en remets à Dieu! » On commença de hisser la benne. Le feu avançait toujours et touchait quasi le roc. J'étais plus mort que vif; et quand j'arrivai en haut, j'étouffais; impossible de parler. Enfin je parvins à crier : Joe! Joe! On me comprit, et la benne redescendit plus vite qu'elle n'était montée; mais elle n'était pas à moitié route qu'une explosion terrible fit trembler le sol : c'en était fait de mon vieux camarade; la benne remonta vide. Je fis attacher à la corde une tonne assez grande pour deux, et je m'y jetai; je voulais du moins ramener son corps au grand jour. La fumée et l'odeur de la poudre emplissaient le puits. Je sautai à terre; je ne vis rien; je me heurtais à chaque pas contre les fragments de roc qui jonchaient la galerie. Je me baissai, je regardai de tous mes yeux, j'écoutai de toutes mes oreilles; j'avais beau me dire que tout était fini, il me restait au fond du cœur comme un reste d'espoir obstiné. Je crus entendre un soupir, mais si faible! J'appelai; j'avançais toujours. Enfin, à la lueur de ma chandelle, j'aperçus confusément une masse immobile dans un renfoncement du rocher : c'était Joseph, couvert de sang, meurtri, mais respirant encore. Je le soulevai et l'emportai jusqu'à la benne. A mesure que nous remontions, l'air frais du dehors le ranimait. « Ce n'est rien, mon garçon, me dit-il dès qu'il put parler. Dieu n'a pas voulu de moi encore cette fois. J'ai été un peu touché au bras et à l'épaule; mais avec de la charpie et du temps ça se remettra. Puis, nous autres mineurs, nous avons des membres de rechange. » Car, malgré sa souffrance, il avait toujours le mot pour rire, le pauvre cher homme!

— Ses blessures étaient graves?

— Bien graves, Monsieur. Il avait eu l'épaule fracassée et le bras droit cassé en deux endroits par les débris du roc, qui l'avaient atteint aussi aux reins. C'est un miracle qu'il en soit échappé vivant. Mais il en a vieilli tout à coup; car, tel que vous le voyez, il n'a pas plus de cinquante-deux ans, et on lui en croirait bien davantage. Sa convalescence fut longue. Dès qu'il se crut guéri, il voulut reprendre le travail, car il y avait le cœur et il aimait son état; mais au premier coup de pioche qu'il essaya de donner, il sentit qu'il n'était plus le même. Il s'en attrista d'abord, comme tout bon ouvrier; mais en vrai chrétien qu'il est, il se résigna. J'avais épousé Nannie, et nous étions deux à le soigner et à l'aimer. Il ne s'en tourmentait pas moins de l'idée qu'il nous serait à charge quand viendraient les enfants. C'est heureusement un homme de grandes ressources et bien capable. On l'a nommé maître d'école de la paroisse, et il n'a pas son pareil pour instruire et amuser les petits. Quand il se vit en mesure de gagner sa vie, il consentit à rester avec nous; depuis, il attire toutes sortes de bénédictions sur notre maison, et ce n'est pas la moindre que de l'avoir toujours là comme un vivant exemple de ce qui est bon et bien.

Minuit sonnait; je serrai la main de mon hôte, et j'allai chercher dans son lit un repos dont je commençais à sentir le besoin. *La suite à la prochaine livraison.*

GUILLAUME DE GROSMESNIL,

LE HÉROS DE LA BATAILLE DE L'ÉCLUSE.

Guillaume de Grosmesnil, gentilhomme normand, fut le héros de la malheureuse journée de l'Écluse [1]. Nous donnons aujourd'hui, d'après sa pierre tombale, la figure de ce vaillant marin du quatorzième siècle. Voici dans quelles circonstances nous avons été conduits à cette découverte [2].

En 1856 et en 1857, on dut démolir, pour la renouveler, la vieille église de Leure près le Havre, église consacrée par l'archevêque de Rouen Eudes Rigault, le 22 avril 1268. Bon nombre de sépulcres et de pierres tombales du treizième et du quatorzième siècle apparurent pendant cette démolition et les fouilles qui en furent les suites.

[1] Voy. l'*Histoire de France d'après les monuments*, tome Ier, p. 446 (première édition).

[2] Cet article et le dessin qui l'accompagne nous sont communiqués par M. l'abbé Cochet, de Dieppe.

Malheureusement plusieurs de ces dalles étaient brisées et en morceaux. Cependant, malgré ces mutilations, on lisait encore sur quelques-unes les noms des défunts dont elles recouvraient les restes. Ce fut avec une grande facilité qu'on put voir le nom de Pierre Bérenguier, armateur et marin du port de Leure, qui vécut à la fin du treizième siècle, et qui probablement fut le père de Bertin Bérenguier, maître de nef de Philippe le Bel, en 1295, et aïeul d'Adam Bérenguier, qui, en 1340, commanda une des galères de l'infortuné Philippe de Valois.

Mais d'autres pierres tombales, à l'état de fragments, étaient restées incomprises dans le jardin du presbytère de Leure. En août 1857, faisant une tournée archéologique dans l'arrondissement du Havre, je connus les découvertes de Leure et je m'y rendis avec empressement. Il ne me fut pas malaisé de reconnaître, dans l'enclos du presbytère, les restes de huit à dix pierres tombales du treizième et du quatorzième siècle. Six inscriptions différentes s'y faisaient remarquer; parmi ces tronçons divers, deux seulement portaient des noms qui, par un heureux hasard, appartenaient à l'histoire.



Figure tombale de Guillaume de Grosmesnil, découverte, en 1857, dans l'église de Leure, près du Havre.

L'un était celui de « GVILL. (aume) : DVMOVSTIER : QVI... (à la bataille de l'Écluse était) maistre d'une gallaye de 200 hommes. » Sous Jean le Bon et Charles le Sage, Estienne du Moustier, son frère ou son parent, était « vice-amiral de la mer, huissier d'armes, capitaine de Harfleur et réformateur de la province de Rouen. » Mais la plus curieuse inscription était celle de « GVILL (aume) DE GROVMESNIL QVI TRESPASSA L'AN DE GRACE..... » Malheureusement la date était effacée. Cependant la partie haute de la dalle, passablement conservée, reproduisait parfaitement la figure et le costume du personnage; costume qui est celui des bourgeois marins du quatorzième siècle. Le gentilhomme est couché sur le dos, les mains jointes, et entouré d'un riche encadrement gothique.

Tout porte à croire que cette dalle, du milieu du quatorzième siècle, recouvrait le corps de Guillaume de Grosmesnil, qui, en 1340, commandait une nef du port de Leure nommée *la Riche*, un des trente-deux vaisseaux formant le contingent fourni à la flotte de Philippe de Valois. Ce fut lui qui, le premier, engagea le combat de l'Écluse. Plus heureux ou plus brave que ses compagnons d'armes, il prit à l'abordage un vaisseau anglais chargé d'écuyers et de chevaliers. En un mot, il fut le héros de cette triste journée, où plus de trente mille marins français périrent, où deux amiraux furent tués, et où le troisième prit honteusement la fuite.

Après cinq cents ans de silence et d'oubli, nous avons été heureux de retrouver la figure et le nom d'un capitaine qui fut l'honneur de la marine française à cette désastreuse époque. « Je ne sais, dit Montaigne, si c'est par erreur ou par fantaisie de nature que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation nos esmeut aulcunement plus qu'ouïr le récit de faictz ou lire leurs escriptz. » L'inscription tumulaire, en effet, est comme une voix d'outre-tombe qui vient converser avec nous à travers les siècles : elle est comme une émanation de la pensée et de la personne même des défunts.

ARBRES GIGANTESQUES AU BRÉSIL
CONTEMPORAINS D'HOMÈRE.

Le 4 octobre 1819, deux intrépides voyageurs, deux savants distingués, à qui l'on doit d'importants travaux sur l'histoire naturelle du Brésil, MM. Martius et Spix, avaient quitté *Villa-Nova da Reinha,* située sur les bords du fleuve des Amazones, afin de recueillir des plantes et des herbes aquatiques. Leur nacelle glissait à travers des canaux profonds, dont la surface était revêtue d'une épaisse végétation; car les voyageurs (et les Indiens qui les accompagnaient) se trouvaient au milieu d'une forêt *ygapô*. C'est le nom qu'on donne, au Brésil (on dit aussi *gapô*), à ces forêts, périodiquement inondées par l'Amazone et ses affluents, où l'inondation a lieu *sous bois*. La plume ne saurait rendre, dit un voyageur récent, M. Carey, l'aspect étrange de ces « forêts vierges, baignées par les flots, et cependant verdoyantes ou en fleurs, clair-semées à leur base et épaisses à leur sommet...; des arbres de toutes espèces, de toutes grosseurs, sortent des flots mouvants qui les baignent; leurs troncs lisses s'élèvent jusqu'à 30, 50, 80 pieds de hauteur. »

Ici le spectacle n'était pas aussi grandiose, dans ce moment du moins : tantôt paraissait l'arbre *cacao* avec ses rameaux à feuilles droites; tantôt le *Bombax Munguba*, des branches duquel pendaient, en cette saison, de grosses et longues capsules. A travers ce labyrinthe d'arbustes feuillus et de lianes grêles et minces, se montraient, la gueule béante, des crocodiles noirs, qui se plaisent dans ces parages; ils nageaient autour de la barque, et contribuaient à rendre encore plus effrayante la solitude de ces lieux, où l'âme flotte perpétuellement entre la crainte et la curiosité. Les voyageurs descendirent à terre dans un endroit qui, par son aspect, différait de ce qu'ils avaient vu jusque-là. Les Indiens ne purent s'empêcher de s'écrier : *Aique caâ-etê!* Voilà une vraie forêt vierge! Mais laissons parler M. Martius; car celui-là seul qui a pu contempler un tel spectacle est à même de le rendre dignement, et, en effet, le compagnon de Spix a trouvé dans son latin de belles paroles pour peindre ce saisissant tableau de la nature :

« Nous entrions sous une voûte sombre et froide qui ne laissait aucun accès aux rayons du soleil. Un phénomène nous frappa tout d'abord : les petits arbres manquaient presque totalement, et le sol n'avait ni herbe ni gazon. On eût dit que ces arbres géants ne voulaient souffrir à côté d'eux aucune végétation rivale ; leur front altier, se dressant dans l'air à une centaine de pieds, enlevait aux plantes placées en dessous l'air et la lumière nécessaires à leur développement. Ayant pénétré plus avant dans la forêt, nous parvînmes enfin près des colosses... Il nous semblait entrer dans un temple magnifique, temple que n'avait pas élevé la main des hommes, mais construit par le grand architecte de la nature, afin d'inspirer à ceux qui le contemplent une sainte admiration et la conscience de la divinité. Lorsque, dans le silence des nuits, vous regardez la voûte du ciel et la foule innombrable des étoiles, des pensées pieuses remplissent votre âme : c'est le même sentiment que j'éprouvai sous cette voûte sublime de la forêt vierge, en présence de ces trois arbres, pareils à de puissantes colonnes, et tels qu'ils ne m'avait pas encore été donné d'en jamais rencontrer dans mes voyages. On eût dit plutôt des rochers vivants que des arbres; car toute la longueur de leur tronc



Troncs d'arbres gigantesques du Brésil contemporains d'Homère. — D'après la *Flora Brasiliensis*.

était nue et privée de feuillage ; les branches, en effet, naissent à une hauteur où l'on ne peut déjà plus distinguer la forme des feuilles qui les couvrent. Ce n'était donc pas l'abondance d'un feuillage éphémère et si vite desséché qui excitait mon admiration et celle de mes compagnons : c'était la masse elle-même, la partie ferme, durable, — la vaste dimension du bois. Je n'avais pas encore eu conscience d'une si grande merveille de la nature et de la puissance de son auteur... J'avais souvent commenté en moi-même, errant dans les bois, ces paroles d'un célèbre orateur brésilien : « On trouve dans les forêts quelque chose de plus que dans les livres. » — J'avais remarqué moi-même qu'il n'est pas d'arbre si humble et si modeste qui ne rappelle l'âme à de sublimes pensées. Mais c'est ici surtout que je sentis la vérité de ces réflexions. Oui, tout arbre est une science, toute feuille un enseignement, toute semence un espoir ! »

Et le voyageur ajoute plus loin : « En écrivant ces lignes, après bien des années, je me sens agité des mêmes pensées qui m'occupaient alors; ces arbres gigantesques parlent encore à mon âme. »

Ces arbres paraissent être de la même espèce. A quelle famille de plantes appartiennent-ils? C'est ce que M. Martius n'a pu déterminer, « comme si ces fils de la nature primitive, dit-il, eussent voulu railler la faiblesse et l'ignorance de l'homme. » Les Indiens les appelaient *jatai* et *jutai;* serait-ce, par hasard, l'*Outea Guyanensis* Aubl.?

Il eût été nécessaire de se procurer quelques feuilles pour résoudre cette question ; — mais il n'y en avait aucune par terre, non plus que des fleurs ni des fruits. On lança des flèches; mais l'élévation était trop considérable. Le lecteur

demandera : Pourquoi n'y grimpait-on pas? Les Indiens, en effet, montent aux arbres les plus massifs à l'aide des lianes qui garnissent le tronc; mais ici, la souche s'élève à l'instar d'un mur : de lianes point, du moins autour du plus fort des trois. Son voisin, à la vérité, en avait, et même ces lianes formaient un arbre particulier, de la grosseur d'un homme, qui suivait les flancs du géant et l'entourait de ses bras : on eût dit des tendrons de vigne autour d'un cep. Mais ce sarment lui-même était mort, et à moitié pourri. En s'approchant, les voyageurs reconnurent qu'il y avait là, non pas un végétal, mais deux ; — le second était ce parasite *Crusia alba*, espèce de *Boletus destructor*, qui jouit de la singulière propriété de s'insinuer dans les autres plantes, de s'y étendre et de les détruire.

On se demandera pourquoi cette absence totale de plantes grimpantes? Il y a une raison à tout dans la nature. En général, dans les forêts vierges, les plantes qui pendent aux arbres, qui les enveloppent de leurs tiges flexibles, ne croissent pas sur le sol; ce sont les oiseaux, ou d'autres animaux, qui en ont déposé le germe sur les branches élevées, d'où la plante s'est dirigée vers la terre. Mais ici, le sommet des arbres est si haut, si épais, que lorsque la semence tombe, c'est plutôt sur les feuilles que sur la partie solide de l'arbre, et, comme les feuilles tombent elles-mêmes, le germe qui aurait pu naître périt du même coup. Telle est vraisemblablement la cause pour laquelle on ne remarque à ces arbres ni lianes ni plantes grimpantes. Quant à celles qui pourraient surgir du sol, il ne faut pas s'attendre non plus à les rencontrer : sous cette voûte impénétrable, quelle espèce d'ordre inférieur prospérerait? À côté du plus grand des trois géants a poussé, il est vrai, un *Eugenia muricata*. Ailleurs, cet arbre élevé, qui peut avoir deux cents ans, serait remarqué; en ces lieux, il passe inaperçu : tant il est vrai que dans la nature, comme dans notre esprit, toute grandeur n'est que relative.

La partie inférieure du tronc des trois colosses s'était allongée avec le temps, et formait des éminences qui, dans le principe, étaient sans doute des racines horizontales; elles atteignaient une hauteur de 6^{m},64, et affectaient une forme cylindrique. Sur un espace assez étendu, on ne voyait plus la terre, cachée sous cette couche épaisse de bois, tantôt plane, tantôt convexe, en sorte qu'on aurait pu se croire sur un planché mal raboté. Ajoutons que, çà et là, les racines s'étaient rejointes, mais en laissant des interstices qui formaient des cavités assez profondes. Autour du plus grand des arbres, l'espace dont nous parlons, qui n'avait pas la forme exacte d'un cercle (car, en certains endroits, le plancher était plus rapproché du tronc qu'en certains autres), mesurait 38^{m},32 de circuit. « Nous ordonnâmes aux neuf Indiens qui nous accompagnaient, dit M. Martius, d'entourer l'arbre avec leurs bras; mais ce nombre ne suffisait pas, il en eût fallu quinze. » La circonférence est à peu près de 28 mètres; un peu plus haut, là où la forme devient cylindrique, elle n'est que de 20 mètres, ce qui donne un diamètre de 6^{m},648 (ou 2 736 lignes).

Quant à l'âge de ces arbres, il est impossible de le fixer exactement. On ne peut hasarder que des chiffres approximatifs. Ces trois géants, bien que de dimension différente, doivent avoir le même âge. Selon M. Martius, le développement du plus fort des trois a été d'une demi-ligne par an; ce qui, vu le diamètre indiqué plus haut, fait un total de 2 736 ans. D'après ce calcul, l'arbre serait contemporain de l'âge d'Homère, et, à l'époque de Pythagore (584 ans av. J.-C.), il avait déjà vécu 332 années. Si, au contraire, le développement n'a été que de deux tiers de ligne par an, son âge serait 2 052 ans; s'il avait été d'un tiers, le chiffre serait doublé, soit 4 104 ans.

Quel vénérable patriarche ! Tout s'est renouvelé autour de lui. Les arbres sont morts, le fleuve a créé de nouvelles îles, a changé ses rivages ; des nations américaines se sont formées et ont disparu sans laisser de traces; le genre humain a traversé mille vicissitudes : naissances, morts, larmes, plaisirs; et lui est encore debout, robuste et intact! Il avait déjà passé l'âge qu'atteignent les autres arbres, il était dans toute sa vigueur, quand le Christ est né, et, depuis lors, que d'événements se sont accomplis dans le monde religieux, politique, social, sans qu'il en ait été troublé dans cette forêt solitaire !

FRANÇOIS D'ASSISE.

Fin. — Voy p. 218, 230.

L'amour de la patrie, de la liberté, l'esprit de concorde et d'union, le respect de tout ce qui est faible et humilié, tels étaient les sentiments que François d'Assise communiquait à ses disciples chaque jour plus nombreux et plus enthousiastes. Après la mort d'Innocent III, l'ordre, solennellement approuvé, ne rencontra plus d'obstacles. Lorsque François convoqua le troisième chapitre général (1219), cinq mille frères répondirent à l'appel du saint fondateur; ils vinrent bivouaquer autour de l'église de Sainte-Marie des Anges, berceau vénéré de l'institution, et le cardinal Ugolini put s'écrier en les voyant :

— Voici vraiment le camp du Seigneur !

Le mendiant que, six années auparavant, dans les rues d'Assise, les enfants poursuivaient de leurs moqueries et de leurs insultes, avait désormais sous ses ordres une armée prête à conquérir le monde. De si bas monter si haut, quel triomphe pour l'orgueil d'un ambitieux vulgaire ! Mais François ne connaissait point l'orgueil. Quand il eut assigné à ses lieutenants les provinces qu'ils devaient soumettre par la parole au règne de la justice et de l'amour :

— Frères, leur dit-il, au nom du Seigneur, allez, marchant deux à deux, avec modestie et humilité, gardant le silence depuis le matin jusqu'après tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende point parmi vous de parole inutile et vaine. Que pendant votre voyage, votre conduite soit aussi humble et aussi pure que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule ; car, en quelque lieu que nous soyons, nous avons toujours avec nous notre cellule. Cette cellule, c'est notre frère le corps, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour contempler Dieu et le prier ; que si l'âme d'un religieux ne demeure pas en paix dans la cellule du corps, les cellules extérieures lui serviront de peu. Que vos procédés vis-à-vis de vos semblables soient tels que quiconque vous verra ou vous entendra éprouve une émotion de piété et bénisse le Père céleste à qui toute gloire appartient. Prêchez la paix à tous ; mais que la paix soit encore plus dans votre cœur que sur vos lèvres. Ne soyez pour personne et d'aucune manière une occasion de colère ou de scandale ; au contraire, que votre douceur incline tout le monde à la mansuétude, à l'union, à la concorde. Notre mission est de guérir les blessés, de consoler les affligés, de reconduire ceux qui s'égarent ; et, sachez-le, plusieurs paraissent être les membres du démon, qui seront un jour les membres du Christ.

Heureux les Albigeois si tous les ministres de l'Église avaient été animés de l'esprit de tolérance qui respire dans cette allocution de François d'Assise. Le légat pontifical n'aurait pas dit sur les ruines de Béziers le mot trop fameux : — Allez, et tuez-les tous ! Dieu saura bien reconnaître les siens !

Contre les chrétiens égarés, François ne voulait pa-

d'autres armes que la parole; il aurait cru outrager le Dieu de miséricorde et de clémence en désespérant même de la conversion des mahométans; et, tandis que les Dominicains brûlaient les hérétiques dans le midi de la France, il se rendit en Égypte pour y prêcher l'Évangile jusque sous la tente du soudan. Bientôt les fautes et les revers de la cinquième croisade eurent dissipé ses généreuses illusions. Il revint en Italie; mais ce ne fut pas pour s'endormir dans le repos. « Ivre de Dieu », selon l'expression d'un contemporain, il ne sentait ni découragement ni lassitude.

En 1223, il publia la règle de son ordre. « Que les religieux se gardent bien de s'approprier aucun lieu où ils demeureront, ni un autre, fût-ce un ermitage... et de recevoir aucune monnaie, aucun argent, ou par eux ou par une personne intermédiaire. Les frères qui seront propres à travailler s'emploieront dans l'art ou le métier qu'ils savent, attendu que le Prophète a dit : « Tu mangeras du » labeur de tes mains », et l'Apôtre : « Qui ne travaille » point ne doit point manger. » Que chacun donc exerce avec charité l'art et office auquel il sera employé, et pour récompense des œuvres manuelles qu'il fera, il pourra recevoir les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit pas de l'argent. Qu'aucun frère ne s'appelle *prieur*, mais que tous s'appellent unanimement *frères*, et que l'un lave les pieds de l'autre, pour exercer l'humilité. Que les ministres se souviennent de ce que dit notre Rédempteur : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » Que tous les frères qui sont soumis au ministre, serviteur de ses frères, surveillent ses actions avec un grand soin. S'il commande aux frères quelque chose qui soit contre la règle ou contre leur conscience, ils ne sont pas obligés à l'obédience. » Renoncement à toute propriété individuelle ou collective, obligation du travail, égalité entre tous les membres de la corporation, obéissance raisonnée et limitée : voilà, en substance, toute la règle de François d'Assise; il y a loin de là aux constitutions des Jésuites.

L'ordre des Frères mineurs était fondé et organisé : François compléta son œuvre par la création du *tiers ordre*. Celui-ci, moins religieux que politique, eut pour objet de relier entre eux tous les chrétiens qui, sans aspirer à la perfection idéale, voulaient mettre fin à la domination de la force et réaliser le droit dans la société; ce fut une immense et redoutable fédération des classes populaires, saintement conjurées contre le despotisme féodal. Défense de se lier par serment à aucun homme; défense de porter aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de la religion et de la patrie. Bientôt les seigneurs et les factions ne recruteront plus de soldats, et l'Italie, perdue par ses divisions, trouvera son salut dans l'unité. La solidarité des communes assure l'indépendance de la patrie. Si le tiers ordre attaque la féodalité en constituant la nationalité italienne, il institue en même temps des arbitres « pour apaiser les riotes et disputes entre les frères et sœurs et les accorder », et porte ainsi atteinte à la justice seigneuriale; il fonde une caisse commune, gérée par des mandataires élus, pour secourir la misère, il crée même des établissements de crédit mutuel, et engage ses membres à se porter caution les uns pour les autres; il leur donne ainsi de grandes facilités pour acquérir la terre et les moyens d'arriver au bien-être par le travail; le développement de la bourgeoisie aura pour résultat l'abaissement de la noblesse, et du tiers ordre sortira le tiers état.

Les progrès rapides des Franciscains réguliers et séculiers jetèrent le trouble dans le cœur des Césars allemands et des gibelins. « Les Frères mineurs, dit Pierre des Vignes dans une lettre à Frédéric II, s'insurgent de toutes parts contre nous. Voici que, pour éloigner de nous le dévouement de chacun, ils ont créé de nouvelles communautés (le texte porte *fraternitates*). Dans ces communautés entrent en masse hommes et femmes, et à peine trouverait-on une personne dont le nom ne soit pas inscrit sur leurs listes. Notre autorité est anéantie. » Étrange puissance de la parole! un moine arrive, pieds nus, en robe de bure, ceint d'une corde; il s'arrête en face de l'hôtel de ville, il sonne du cor : aussitôt le peuple accourt et se presse autour du mendiant qui le convoque; il apaise d'un signe les flots tumultueux de la foule, il va parler; la ville est là tout entière, émue, frémissante, suspendue aux lèvres de l'apôtre; lui, sans art, sans apprêt, sans vaine recherche de l'éloquence, il prêche l'union, la concorde, la ligue des opprimés; à sa voix les haines expirent, les *blancs* et les *noirs* se tendent la main, et le tiers ordre compte une « fraternité » de plus pour la défense des manants contre les seigneurs, de la patrie contre l'étranger.

« Bienheureux ceux qui sont doux, a dit Jésus, car ils posséderont la terre. » Cette promesse divine semble vérifiée par le merveilleux succès de la prédication franciscaine. En quelques années, les Frères mineurs et le tiers ordre furent presque maîtres de l'Italie; déjà ils se répandaient victorieusement au dehors, en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie François put croire son œuvre achevée. Épuisé de fatigue, et consumé par une sorte de feu intérieur, il alla chercher le repos dans le sein de Dieu. Le 4 octobre 1226, par une belle soirée d'automne, il expira au milieu de ses frères, qui, « pour aider son âme à partir », chantaient en chœur le *Cantique du Soleil*. L'Église l'a mis au rang des saints, l'histoire doit le mettre au rang des grands hommes.

BON COURAGE!

CHANSON POPULAIRE ESTHONIENNE [1].

— Bonjour, bonjour, Chaton.
— Où vas-tu, mon Raton?
— Au bois, couper des arbres.
— Et s'ils te tombent sur le dos?
— Bah! je me cacherai sous les racines.
— Mais tu mourras de faim!
— N'aurai-je pas des écorces à ronger?
— Elles te resteront au gosier!
— N'ai-je pas mes griffes pour les arracher?
— Mais si tu te fais une égratignure?
— Je l'enduirai de beurre.
— Quoi, du beurre dans la forêt!
— Il y en a dans les barils de la vieille femme, dans les barils neufs dont les douelles sont mal jointes.

Les éloges des flatteurs sont moins dangereux que leurs conseils, car les premiers caressent notre amour-propre et les seconds une mauvaise passion. PETIT-SENN.

RUINES DE THESPIE. — MONT HÉLICON.

Qui fonda cette ville? Que fut-elle? Qui la détruisit? Voilà ce que le voyageur se demande en face des ruines de Thespie, en face de toutes les ruines qui furent une ville. Neptune eut un fils qui s'appelait Asope, dit la Fable en ses fictions si longtemps chantées par les poëtes et répétées par les naïves populations de bergers et de laboureurs, aux sillons de la plaine ou aux échos de la montagne. Asope eut pour fille Thespia, qui bâtit Thespie et lui donna son nom.

[1] Tirée de *Ehstnische Volkslieder*, publié par H. Neus, Reval, 1850-52; in-8.

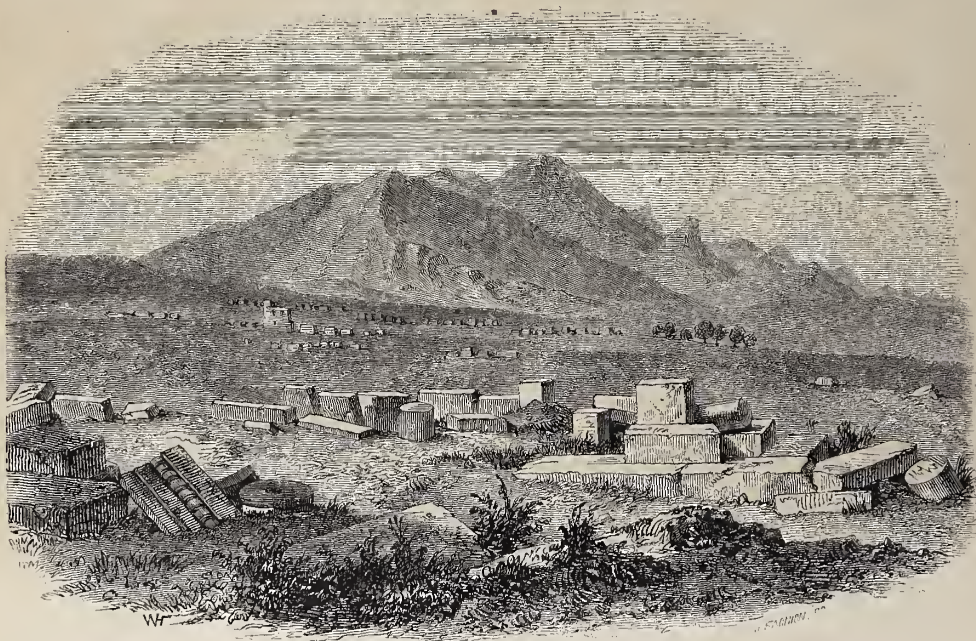
D'autres récits rapportent cette fondation à Thespius, fils d'Érechthée. Thespius ou Thespia, c'était sans doute quelque navigateur étranger qui avait remonté une rivière voisine et formé un établissement au pied de l'Hélicon. Thespie rappelait son nom, ou celui de sa femme, ou celui de sa fille. La suite des temps en avait fait une cité puissante et brave; ce n'était pas seulement à Sparte que le voyageur pouvait aller dire : « Léonidas est mort pour défendre la patrie. » Il y avait des citoyens de Thespie parmi les héros des Thermopyles; Thespie la Béotienne y eut aussi sa part de gloire. Pline (livre. IV, chap. 7) l'appelle *oppidum liberum*, la ville libre; et, au nom des Muses thespiades qui habitaient les bois parfumés de Thespie, on peut protester contre le vers d'Horace :

« Bæotium in crasso jurares aere natos. »

(On dirait qu'ils sont nés dans l'atmosphère épaisse des Béotiens.)

Étaient-ils Béotiens dans la signification malveillante du mot, ceux qui, trahis et pouvant fuir, aimèrent mieux mourir pour la défense de la patrie et de la liberté? Étaient-ils des gens à cervelle épaisse, ceux qui, chaque année, célébraient en l'honneur des Muses la fête et les jeux Muséens, et entouraient de tant d'hommages le souvenir de leur poëte, du chantre immortel des *Œuvres et Jours*, d'Hésiode? Les mères racontaient à leurs enfants qu'Hésiode avait été enlevé au ciel par les Muses; sur la place publique et au mont Hélicon, près du séjour sacré, sa statue de bronze dominait la ville, comme pour la recommander aux dieux et à la postérité. Contemporain d'Homère, il n'a ni l'habile ordonnance de l'Iliade ou de l'Odyssée, ni la fécondité d'inspiration de l'aveugle immortel, ni la même vigueur de peinture dans les portraits; mais quelle harmonieuse simplicité, quelle précision dans ses récits, quel enthousiasme pour les phénomènes de la nature! S'il est vrai que la vie à travers les âges est vraiment la gloire, nul poëte antique n'a légué plus de proverbes à la mémoire des hommes. C'est dans les œuvres d'Hésiode qu'il faut aller chercher beaucoup de ces maximes de source inconnue qui ont circulé chez presque tous les peuples d'Europe : « Le potier s'irrite contre le potier, et l'artisan contre l'artisan, et le mendiant porte envie au mendiant. — Insensé qui veut lutter contre plus puissant que soi! Il n'a point la victoire, et pour lui la souffrance vient s'ajouter à la honte! » (*Œuvres et Jours*, v. 11, etc.; v. 209, etc.) Combien de fables charmantes se mêlent à ses narrations! Dans les ruines de Thespie, ruines que firent la servitude, la dispersion des habitants et les invasions barbares, il n'y a plus trace des théâtres, ni de la place publique; quelques assises des anciens temples servent de fondations à des chapelles chrétiennes; quelques débris de soubassements indiquent l'emplacement de l'acropole; mais sur ces décombres sont à jamais debout l'ombre et la renommée du poëte qui naquit au bourg d'Ascra et vécut à Thespie, près du lieu de sa naissance.

Pas plus que la ville de Thespie, la montagne de l'Hé-



Les ruines de Thespie et le mont Hélicon. — D'après l'atlas de l'*Expédition scientifique de Morée.*

licon n'a échappé aux désastres de la guerre, de l'esclavage et des invasions. Elle n'a pas même gardé son nom : c'est aujourd'hui le Zagora-Vouni. Et cependant, c'était là que le fils de Latone, le blond protecteur des poëtes, conduisait les chœurs des Muses; c'était là que les inspirés de Phébus venaient s'abreuver aux sources de l'Hippocrène, de l'Aganippe aux ondes violettes, méditer dans les sacrés vallons du Permesse ou dans les retraites des Libéthriades, lorsque Pégase n'était pas pour eux trop rétif et les portait jusqu'aux cimes de l'Hélicon. A chaque entablement des rochers étaient exposés des statues ou des trépieds que la piété des anciens avait offerts à Phébus et à ses divines compagnes. Au dixième siècle, on montrait encore celui qu'Hésiode avait consacré aux Muses héliconiennes. Temples, bois sacrés, chapelles, statues, trépieds, fêtes et jeux, Constantin (Eusèbe, livre III, *Vie de Constantin*) fit tout raser, emporter, supprimer; les barbares ont achevé l'œuvre des Byzantins. Par un malheur irréparable, un incendie a détruit, à Constantinople, les merveilles d'art que l'empereur avait arrachées à leur poétique patrie pour les soustraire au culte des habitants. Ces persécutions contre le paganisme n'ont pu ravir à Thespie ni à l'Hélicon leur place dans le souvenir des hommes, et le voyageur, qui parcourt ces vallées qu'arrosent quelques affluents du Céphise ou de l'Hercyne, peut croire encore que sur le haut de la montagne Apollon et les neuf sœurs errent autour du couvent des ermites que saint Luc y fonda en 908.

TROP DE NOBLESSE.



Poste avancé de routiers, par M. Duval le Camus. — Dessin de Roux.

Sont-ce bien là ces terribles routiers qui répandaient l'effroi sur leur passage, ne vivant que de rapines, incendiaires, meurtriers, couverts de haillons de rencontre et d'armes de hasard, portant dans toute leur personne les signes de leur vie sauvage et criminelle? Nous croirions faire injure aux personnages de cette scène en l'affirmant. C'est à un autre monde qu'appartiennent cette gracieuse jeune mère recevant avec une nonchalante tendresse les caresses de son enfant qui s'éveille, ainsi que ces beaux jeunes gens aux nobles attitudes, avec leur chevelure soignée et leurs façons de gentilshommes. Tout au plus les prendrions-nous pour des brigands de Schiller, fils de famille poussés par leur imagination romanesque à rompre avec la vie civilisée pour courir un instant les aventures, transportant dans leur nouvelle existence leurs habitudes raffinées, ne voulant camper qu'au milieu de ruines pittoresques, ne consentant à s'asseoir que sur un piédestal brisé, à s'appuyer qu'à quelque fût de colonne, se servant d'un tambour pour y jouer aux cartes, mais ayant soin de le recouvrir d'une nappe en guise de tapis, comme la table de jeu du salon paternel. Plus volontiers encore nous verrions en eux des artistes en costume d'atelier, ou plutôt des comédiens sur la scène d'un théâtre, essayant leurs poses, composant leurs gestes, un jour de répétition générale.

Il y a en peinture, comme en littérature, l'école de la périphrase, du style noble, qui, voulant embellir la réalité en la recouvrant d'une draperie d'apparat (toujours la même), en déguise, en efface les contours sous ses plis magnifiques, et au lieu de la beauté idéale qu'elle poursuit, n'arrive à produire que le vague et une froide uniformité. Grâce à ce système, on ne peut plus distinguer une maison d'une église, un buisson d'une forêt vierge, une femme de routier de Mlle *** en négligé du matin, et un bandit du moyen âge d'un brave artiste en robe de chambre de fantaisie. L'em-

ploi d'une telle méthode n'exclut certes pas le talent (le tableau que nous avons sous les yeux en serait, au besoin, la preuve), mais nous croyons que l'expérience en a fait justice et que l'avenir ne lui appartient pas. Platon n'a pas dit que le beau fût la splendeur, mais la splendeur *du vrai*.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322.

Le lendemain, après le sermon, auquel j'assistai, nous partîmes, le père Joseph et moi, pour l'excursion projetée la veille. Je remarquai alors pour la première fois que mon guide avait le bras droit collé au corps et presque inerte. Son accident, comme l'appelait Ralph, n'expliquait que trop la courbure de sa haute taille et sa vieillesse prématurée. Nous étions déjà de vieux amis. Le récit de Ralph m'avait révélé tout ce qu'il y avait de dévouement et de grandeur dans cette nature simple et forte ; de son côté, il semblait m'avoir pris à gré.

Au sortir de Saint-Piran, nous passâmes devant la bouche béante d'un des puits déserts, car autant il y a d'êtres affairés dans la semaine à l'entrée de la ruche noire et bourdonnante, autant il y règne de calme et de silence pendant le dimanche. On sait avec quelle scrupuleuse austérité on observe, en Angleterre, le troisième commandement.

— Est-ce dans cette mine-là que vous avez vu la mort de si près? demandai-je à mon guide.

— Ah ! qui vous a parlé de cela, Monsieur? Il faut que ce soit ce bavard de Ralph, qui ne saurait s'en taire et qui conte à sa façon une chose bien simple.

— Ce n'est pas chose si simple que d'exposer sa vie pour les autres.

— Mon Dieu, Monsieur, c'est l'occasion qui manque la plupart du temps, non pas le bon vouloir. Ralph eût fait de même à ma place, et il le voulait, le brave garçon, au risque de laisser sa vieille mère et Nannie sa fiancée au désespoir. Il eût fallu être bien lâche pour lui céder. Je n'y avais pas d'ailleurs grand mérite, parce que j'avais du chagrin à part moi, et que depuis quelque temps la vie m'était lourde à porter. Eh bien, à ce jeu-là, j'ai perdu ma tristesse et gagné toutes sortes de contentements. J'étais seul, et aujourd'hui j'ai une brave famille. Je me repose avant le temps ; je mène une existence assez douce au milieu de gentils marmots qui m'écoutent et me respectent plus que je ne le mérite, peut-être ; car, à leur âge, je ne les valais pas. J'étais né avec de mauvais instincts, et si je n'ai pas tout à fait mal tourné, je le dois plus aux circonstances qu'à moi-même.

La figure candide du père Joseph protestait si haut contre cette assertion que je me récriai.

— C'est comme je vous le dis, Monsieur, reprit-il. Figurez-vous qu'à douze ans je n'avais jamais travaillé ; je ne savais pas lire. Je passais mes journées à flâner le long des grèves, à regarder la mer, à grimper sur les falaises, à m'étendre au soleil, à dormir sur le sable ; que sais-je? Ce n'est pas pour m'excuser ; mais il faut convenir que ma grand'mère m'élevait un peu à paresser, ou plutôt ne m'élevait pas du tout, non qu'elle ne m'aimât de tout son cœur, la chère femme ! mais précisément parce qu'elle m'aimait trop, elle n'avait pas le courage de me contraindre. J'étais comme un jeune chevreau sauvage qui n'en fait qu'à sa tête. Mon père, qui était pêcheur, avait péri en mer six mois après son mariage ; ma mère prit le chagrin à cœur, et mourut en me mettant au monde. Si bien que j'étais tout ce qui restait à ma pauvre grand'mère, et pourvu que je fusse bien portant, alerte, et de bon appétit, elle ne m'en demandait pas davantage. Je grandissais donc dans cette insouciance, et le mauvais pli se prenait, lorsqu'un jour, comme j'étais avec un enfant du village, son frère, moins âgé que moi d'un an, l'appela et lui dit :

« — Je te défends de jouer avec Joe. »

Je l'entendis ; le sang me bourdonna dans les oreilles, car j'étais colère aussi, et, me sentant le plus fort, j'allai droit au garçon et le menaçai du poing

« — Pourquoi défends-tu à Georgie de jouer avec moi? lui dis-je.

» — Tu veux le savoir, répliqua-t-il ; c'est parce que tu es un paresseux ; tu laisses ta grand'mère s'exténuer de fatigue pour te gagner du pain pendant que tu te croises les bras, et je ne veux pas que Georgie suive ton exemple. »

Ce fut comme un coup de fouet que je reçus en plein visage, et pourtant l'idée de me venger ne me vint pas. Au contraire, le bouillonnement de ma colère tomba tout à coup. Je me sentis humilié, triste. Jamais je n'avais envisagé les choses de ce point de vue. Ma grand'mère était si contente de travailler pour moi ! ses yeux brillaient de tant de plaisir en me regardant manger le pain si durement gagné par elle ! Je pris ma course ; j'arrivai tout haletant à notre chaumière. Elle était assidue à son rouet ; et quand j'ouvris brusquement la porte, elle releva la tête.

« — Bon Dieu, qu'y a-t-il donc, Joe? me dit-elle ; t'est-il arrivé quelque chose? t'es-tu fait mal? »

C'était toujours sa première pensée, sa plus grande terreur.

« — Non, *Grannie* (1) ; seulement, je veux m'engager comme mousse à bord du premier bateau de pêche qui partira pour le banc de Terre-Neuve. »

La chère femme devint toute pâle.

« — T'engager comme mousse, et à bord d'un bateau pêcheur, enfant ! Es-tu donc déjà si las de vivre? que te manque-t-il ici? La mer ne m'a-t-elle pas pris ton pauvre père, si jeune, si beau, si brave ! ne restera-t-il personne pour me fermer les yeux? Non, non, Joe ! poursuivit-elle, choisis le métier que tu voudras ; mais ne t'embarque pas, ne tente pas le sort.

» — Vous savez bien, grand'mère, lui dis-je, qu'en Cornouailles nous n'avons guère de choix. Il faut vivre sur l'eau ou sous terre, être pêcheur ou mineur. Alors, j'irai demain à Huel-Alfred demander de l'ouvrage.

» — C'est dur, c'est bien dur, soupira-t-elle en secouant la tête. Le fil se vend peu, et on dit que les machines fileront bientôt plus fin et plus uni que nous ; mais en me levant une heure plus tôt, et en me couchant une heure plus tard, je pourrai encore gagner de quoi te nourrir.

» — Vous n'en ferez rien, grand'mère, m'écriai-je ; j'ai pu être paresseux jusqu'ici, mais je ne suis pas un lâche ! je me sens fort ; je travaillerai, et c'est moi qui vous nourrirai à mon tour. »

De fait, Monsieur, je le pensais comme je le disais. Il me semblait que j'allais soulever des montagnes ; qu'il n'y avait qu'à vouloir. Je ne me doutais pas que tout apprentissage est long, difficile, et qu'on ne rompt pas en un jour avec les mauvaises habitudes. J'en sus quelque chose plus tard, quand j'eus à combattre l'ennemi pied à pied.

Pour le moment, j'étais bien résolu ; j'allai de ce pas trouver le capitaine de la mine, qui m'engagea comme *trappeur* à douze sous par jour. Je devais être rendu au puits le lendemain à quatre heures du matin, et rester douze heures sous terre. Mon emploi consistait à ouvrir les portes de ventilation pour le passage des chariots chargés du minerai que traînaient d'autres enfants plus âgés que

(1) Abréviation familière de grand'mère.

moi. Je ne me couchai pas, de peur de ne pas m'éveiller assez tôt. Ma pauvre grand'mère me mit au bras un petit panier plein de provisions, et à la main une lanterne, afin d'égayer là-bas ma solitude d'un peu de clarté; puis elle m'embrassa en pleurant. Je faisais bonne contenance, mais j'avais le cœur gros; et pourtant je me disais : « Si Michel me voyait, il ne défendrait plus à Georgie de jouer avec moi. »

La descente du puits fut ma première épreuve. Il me semblait que j'allais tout droit en enfer, tant l'air devenait lourd et suffocant. Par bonheur, je n'étais pas seul : mes compagnons riaient de mon air terrifié. C'est affaire d'habitude, je m'y ferai comme eux, pensai-je. On me conduisit à mon poste, mais on confisqua ma lanterne; les autres trappeurs se passaient bien de lumière, il ne fallait pas donner de mauvais exemple. Oh! je crus que cette première journée ne finirait jamais! Tapi dans ma niche, derrière la porte massive d'une galerie, j'épiais avec anxiété l'approche des trains. C'était une diversion à mon ennui, une illumination dans mes ténèbres. Une faible lueur commençait à poindre, grandissait; j'entendais des voix, je voyais des visages humains; parfois un *putter* ou tireur de chariots m'apostrophait rudement sur ma lenteur, car je n'étais pas façonné au service; parfois même le conducteur d'un attelage de chevaux me touchait de son fouet en passant, pour me dégourdir, disait-il; mais j'aimais encore mieux cela que ce cauchemar du silence et de la nuit, que mon imagination peuplait, malgré moi, de figures grimaçantes. Je n'avais aucun moyen de mesurer le temps, et je m'imaginais que le soleil avait dû se lever et se coucher plusieurs fois sur la terre depuis que j'étais descendu dans ce triste et sombre trou. Tout à coup j'entendis résonner les mots : « Kenner! Kenner! Kenner! hop! hop! hop! » Les portes s'ouvrirent, se refermèrent avec fracas, et une troupe d'enfants passa en courant. Je n'osais les suivre, car il m'avait été enjoint de ne quitter mon poste sons aucun prétexte; mais un des derniers de la bande me cria :

« — N'entends-tu pas l'appel? il est quatre heures!

» — Pourquoi l'avertir? reprit un autre; c'est un nouveau. Le beau mal quand il ferait double faction et passerait la nuit dans la mine! »

Je frissonnai de tous mes membres. J'avais bien gagné mes douze heures de grand air. J'arrivai au puits hors d'haleine; nous nous entassâmes dix dans une benne. En retrouvant la clarté du jour, j'éprouvai une sorte de vertige, qui se dissipa bien vite à la vue de ma chère grand'mère; elle était venue m'attendre à la sortie du puits. Elle riait, elle pleurait de joie comme si elle avait cru ne jamais me revoir. Nous reprîmes ensemble le chemin de la vieille maison. Que tout me semblait beau! le soleil ne m'avait jamais paru si radieux! Je n'en jouis pas longtemps, car il baissait déjà vers l'horizon. Je me couchai en même temps que lui, et dormis tout d'un somme, m'en remettant à ma grand'mère du soin de m'éveiller avant quatre heures. La digne femme était l'honneur même, et une fois l'engagement pris elle n'eût pas souffert que j'y manquasse. La seconde journée me parut un peu moins longue que la première; les quatre autres s'écoulèrent tant bien que mal, et le dimanche arriva. Le dimanche!... Il faut avoir été trappeur pour se figurer la joie que renferme ce mot! Je ne crois pas avoir dans toute ma vie passé un plus heureux jour. J'avais touché mes trois schellings que je portai tout glorieux à ma grand'mère. Pour mon inexpérience, trois pièces d'argent étaient une fortune qui devait assurer son repos. Elle les employa à m'acheter une veste de flanelle que je pusse mettre au sortir du puits, afin d'éviter les refroidissements. Vous saurez, Monsieur, que plus on enfonce sous terre, plus la chaleur augmente, de sorte que, même sans bouger, on est inondé de sueur. Pour en revenir à ce bienheureux dimanche, nous le passâmes en partie au prêche, en partie sur la plage à regarder la mer et le ciel. Je n'en pouvais rassasier mes yeux. Il me semblait que je voyais tant de belles choses pour la première fois. Ma grand'mère rajeunissait à mes extases; mais, par un douloureux retour, elle s'écriait : « Pauvre petiot! tu ne pourras te faire à cette vie de taupe; tu aimes trop le grand jour. »

Je m'y fis pourtant, et je n'en appris que mieux, par la privation, à jouir des dons de Dieu, dont j'avais usé jusque-là sans y songer, et comme l'on respire. A cette époque, une faculté singulière se développa en moi : j'emportais sous terre une sorte de mirage de ce que je laissais au-dessus; les noires profondeurs de la mine s'éclairaient peu à peu de mes souvenirs; j'y voyais luire le soleil; j'entendais le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux; de blanches figures de bonnes fées passaient en souriant, comme dans les beaux contes que me faisait autrefois ma grand'mère. J'ajustais des paroles aux airs que le vent sifflait le long des galeries et autour des portes; je m'amusais à me les répéter tout haut, et les *putters*, en passant, disaient : « Voilà Joe qui cause avec les *pixies* [1]. »

— Vous étiez un peu poëte, père Joseph?

— Je n'étais rien qu'un rêvasseur, Monsieur, qui cherchait à charmer le temps; c'était encore une façon de paresse. Ma grand'mère s'en aperçut, et me dit un jour : « Joe, il ne faut pas laisser monter ton esprit en herbes folles; il faut semer le bon grain, de peur de l'ivraie : demain tu iras à l'école qui s'ouvre pour les enfants des mines de cinq à six heures de l'après-midi. »

La suite à la prochaine livraison.

PEINTURES DE VASES GRECS.

COLLECTION COGHILL.

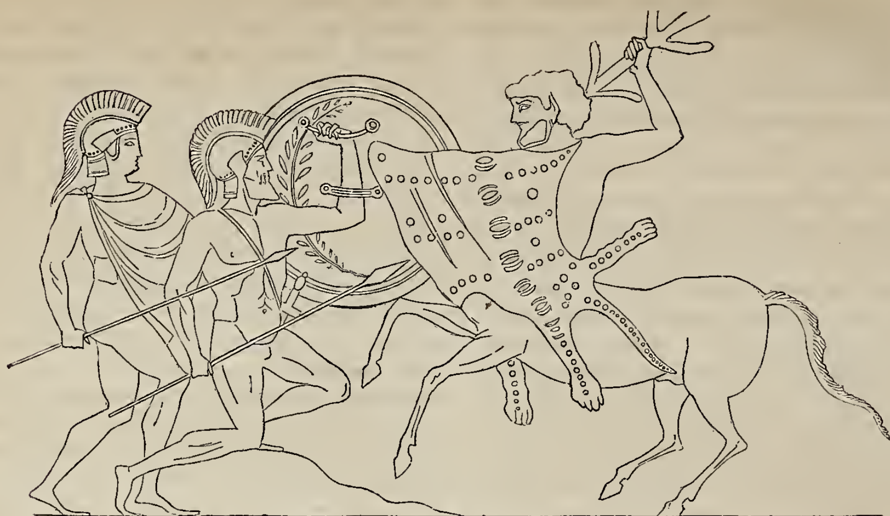
Les sujets que nous reproduisons page 332 figurent sur des vases de la collection du chevalier Coghill, une des plus riches de l'Angleterre, et des traits en ont été publiés par le savant Millingen. Le n° 1 représente un épisode du combat des Centaures et des Lapithes, un des motifs traités avec le plus d'amour par les artistes grecs. On sait qu'aux noces de Pirithoüs, roi des Lapithes et ami de Thésée, les Centaures, s'étant enivrés, insultèrent les femmes. Thésée et Pirithoüs se jetèrent alors sur les agresseurs et en firent un grand carnage; mais les Centaures revinrent en nombre supérieur, vainquirent les Lapithes et les chassèrent de la Thessalie. Dans l'épisode du combat retracé sur le vase grec, le Centaure est armé d'une branche d'arbre; une énorme peau de léopard, enroulée autour de son bras droit, lui sert de bouclier : des deux guerriers qui lui sont opposés, l'un semble sur le point de succomber; son bouclier ne le couvre plus, et ses jambes fléchissent.

Dans les monuments du plus ancien style grec, les Centaures n'ont pas la forme qu'on leur a donnée sur ce vase. Ils ont le corps et les jambes de l'homme; seulement leur pied porte le sabot du cheval. Plus tard, on a modifié cette représentation et on a adopté celle que l'on voit reproduite page 332.

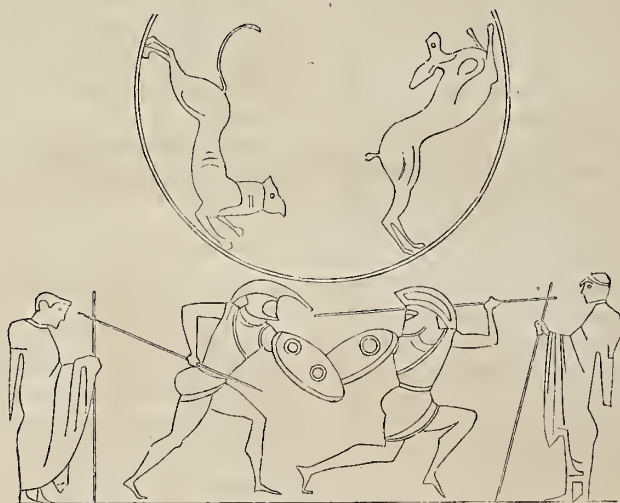
Le dessin n° 2 représente le combat de deux guerriers armés de lances, de casques et de boucliers.

Le même sujet se retrouve sur un vase faisant partie, ainsi que le précédent, de la collection Coghill (n° 3); malheureusement les inscriptions qui donnaient sur le vase n° 3 les noms des guerriers sont effacées, et on en est réduit aux conjectures. Les deux combattants paraissent

[1] Nom des fées du Devonshire et de Cornouailles.



Peintures de vases grecs de la collection Coghill. — N° 1.



N° 2.



N° 3.

être Etéocle et Polynice. A leur lutte acharnée assistent, impassibles, enveloppés dans de longs manteaux et appuyés sur des bâtons, deux personnages mystérieux. Que sont-ils? qu'attendent-ils. Peut-être sont-ce les Kères ou Destinées, et attendent-elles que les armes aient décidé entre les fils d'Œdipe. Il faut que l'un des deux meure,

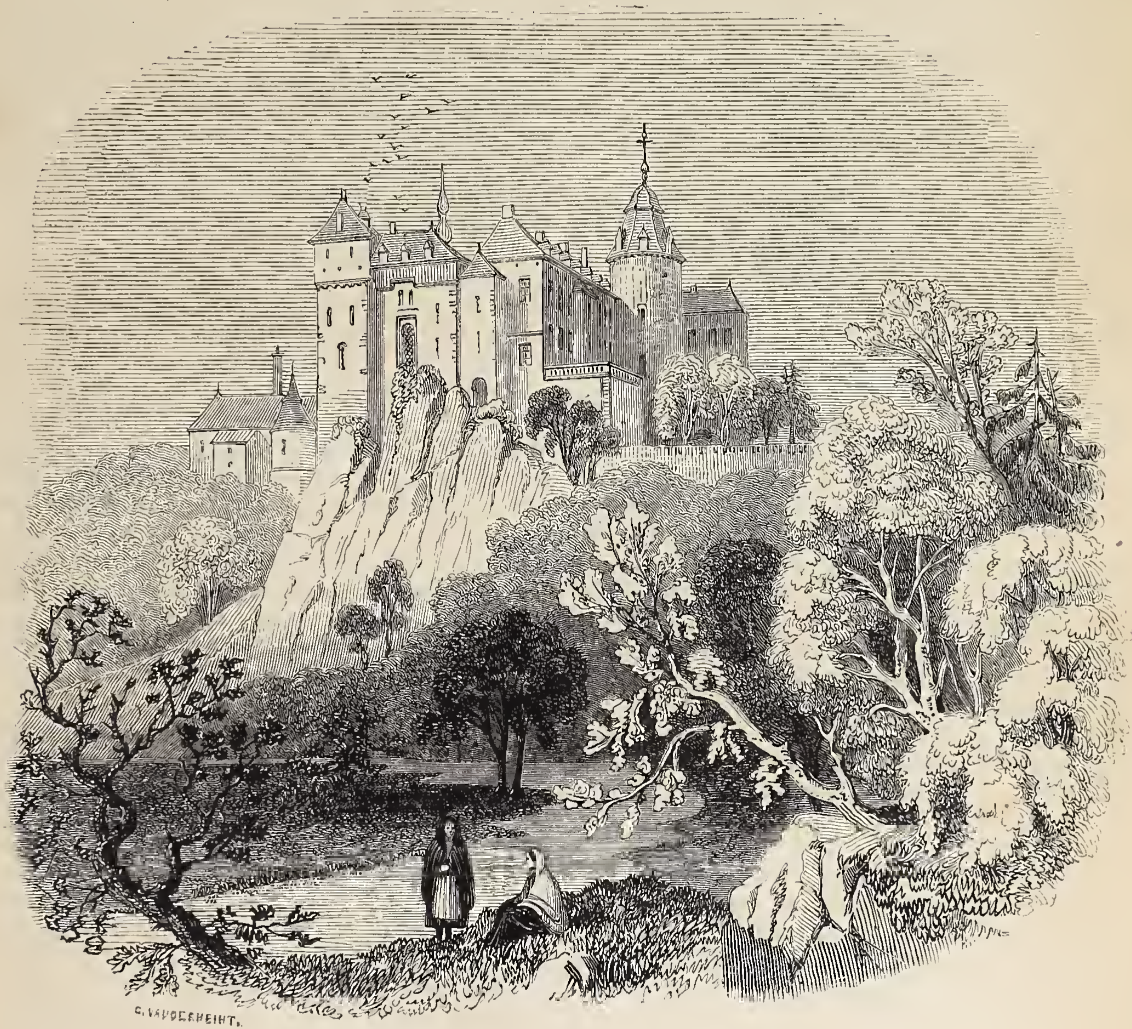
c'est l'arrêt du Destin, plus vieux et plus puissant que Jupiter. Les Kères président à son accomplissement; les bâtons qu'elles portent sont les emblèmes de leur puissance.

LE CHATEAU DE MODAVE (¹).

Pour se rendre de Huy à Modave, il faut suivre le cours pittoresque du Hoyoux (un gros ruisseau) : des cascades en miniature fréquemment répétées sur ses bords, le vieux château qu'on appelle le Moulin de Roiseux, le formidable château de Barse avec ses quatre tours énormes, changé aujourd'hui en une paisible ferme, puis des usines succédant sur ses bords à des solitudes agrestes, font de ce trajet de deux heures un continuel enchantement.

Voici ce que dit le docteur Fremder (¹) dans *la Meuse belge* (²) :

« Il est de tradition qu'après avoir visité Huy, un jour de loisir, on se rende à deux lieues sud-est de la ville, au château de Modave. Entre tant de positions d'aspect charmant ou sévère que présente le pays où nous sommes, celle de Modave est une des plus renommées.



Le Château de Modave (Belgique). — Dessin de Vanderhecht, d'après nature.

» Dès la fin du quatorzième siècle, il est parlé avec honneur, dans les chroniques liégeoises, d'une famille noble qui prenait son nom de ce château. Le lieu où se trouve l'édifice actuel n'est pas le premier emplacement occupé par cette famille; du moins on désigne, à une faible distance, l'endroit où aurait existé un manoir plus ancien.

» Au dix-septième siècle, la terre de Modave fut acquise par Jean-Ferdinand, comte de Marchin. C'est lui qui a fait bâtir cette demeure seigneuriale telle ou à peu près que nous la voyons; il n'oublia pas d'y faire sculpter les blasons de sa famille, qui occupent le plafond du vestibule. Marchin était homme de guerre, et commanda jusqu'en 1668 un régiment de chevau-légers liégeois. Son fils Ferdinand entra au service du roi de France. Mme de Grignan le connut à Marseille, en 1703, au retour d'une ambassade qu'il avait eu à faire en Espagne. Elle parle de ce ministre comme d'un personnage de beaucoup de mérite. « Rien, dit-elle, n'est pareil à M. de Marchin et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du roi catholique que

(¹) Modave, ancien pays de Liége, ancien département de l'Ourthe, aujourd'hui province de Liége.

(¹) Pseudonyme de M. le professeur Morel, de l'Université de Liége.

(²) Ouvrage publié en 1858, et où l'auteur a résumé parfaitement tout ce qui a été écrit sur cette partie remarquable du pays.

celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de Sa Majesté, et sa politique et son attention à faire plaisir le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyois que nous le verrions du nombre des maréchaux. » Ce n'était que partie remise; on le fit maréchal de France l'année suivante. En 1706, devant Turin, il fut tué d'un coup de feu.

« A servir le roi on se ruinait très-bien; c'est sans doute pour cette raison que, du vivant du comte Ferdinand, Modave avait cessé de lui appartenir. Le nouveau propriétaire, l'évêque Maximilien-Henri de Bavière, fit libéralité de ce domaine (1684) au cardinal de Furstenberg. Arnold, baron de Ville, le reçut ensuite du cardinal, mais augmenté de la seigneurie voisine, le Petit-Modave. Des de Ville le château passa aux Montmorency, puis fut séquestré sous la république, puis encore vendu par elle et vendu par le propriétaire réintégré, qui ne garda pas même les blasons et tableaux héréditaires : ils sont encore là.

» A l'histoire de Modave se rattache le souvenir d'un homme qui a marqué dans l'art de la mécanique, Rennequin ou Renkin-Sualême [1]. Arnold de Ville se prétendait l'inventeur de la célèbre machine de Marly, et pour preuve il montrait celle qui existait sur sa terre, près Huy; il oubliait que l'auteur de la machine de Modave était Rennequin. En s'attribuant le mérite des plans dus au pauvre charpentier placé sous son inspection, il lui ravit la légitime récompense de ses travaux de Marly.

» Rennequin-Sualême était natif de Jemeppe (village entre Namur et Charleroy). L'église du village renferme de superbes mausolées en marbre des anciens seigneurs du lieu. Celui du comte de Marchin et d'Anne de la Vaux-Renard, son épouse, est d'une exécution remarquable. »

L'auteur aurait pu ajouter que, dans cette même église, se trouve aussi une belle Vierge en marbre, par Delcour, sculpteur, qui vivait au dix-septième siècle et qu'on ne connaît guère en dehors de la province de Liége.

Le château de Modave n'a pas extérieurement une grande apparence. Il est placé au fond d'une cour avec ferme d'un côté et parc de l'autre. L'intérieur en est curieux et remarquable, surtout la chambre dite du Duc.

UN MOT DE HENRI IV SUR PLUTARQUE.

Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté... il a esté comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et le gouvernement de mes affaires. (Correspondance, année 1606.)

DE L'INSTINCT

CHEZ LES PUCERONS, CHEZ LES FOURMIS AMAZONES, ETC.

Voy. p. 294, Sélection naturelle.

Poursuivant le cours des curieuses observations sur lesquelles il base son système, M. Charles Darwin croit que les instincts, de même que les organes physiques, peuvent se modifier à certaines époques de la vie, à différentes saisons de l'année, sous l'empire des circonstances. Il en apporte pour preuve la diversité d'instincts qui se manifeste dans les mêmes espèces. La nature est également appelée à faire ici son choix, non par de brusques transitions, mais par de légères et profitables modifications s'accumulant à la longue, et donnant lieu aux phénomènes qui, dans les animaux les plus infimes, nous frappent souvent comme les résultats d'une certaine dose de raison et de jugement.

« Ainsi que pour la structure extérieure, et conformément à ma théorie, dit le savant naturaliste, l'instinct de chaque espèce est bon pour cette espèce, mais ne se produit jamais, autant que nous en pouvons juger, en vue du bien *exclusif* des autres espèces. Un des plus frappants exemples que je connaisse d'un animal agissant pour le seul bien d'un autre animal est l'abandon volontaire que fait aux fourmis l'aphis, ou puceron, de la liqueur sucrée qu'il sécrète. Que l'acte soit *volontaire* est pour moi hors de doute; voici comment je m'en suis assuré.

» J'isolai des fourmis voisines un groupe d'une douzaine de pucerons attachés à une plante du genre patience. Je tins rigoureusement les fourmis à l'écart pendant plusieurs heures. Après cet intervalle, j'étais convaincu que les pucerons éprouveraient le besoin de se débarrasser d'un surplus de liqueur; je les observai quelque temps avec une loupe : je ne vis pas le moindre apparence de sécrétion. Je les chatouillai et les caressai avec un cheveu, imitant de mon mieux ce que j'avais vu faire aux fourmis avec leurs antennes : je n'obtins pas plus de résultat. Je permis alors à une fourmi de les visiter; à son empressement, à la rapidité de sa course, elle semblait parfaitement savoir quel succulent repas l'attendait, et quelle riche trouvaille elle avait faite. Elle joua aussitôt des antennes, d'abord sur l'abdomen d'un puceron, puis d'un autre, et chacun à son contact levait immédiatement la partie postérieure de son corps, et sécrétait par deux petites cornes ou mamelons une gouttelette limpide que la fourmi absorbait avidement. Les tout jeunes pucerons se conduisaient exactement de la même manière, montrant par là que l'acte était instinctif, non le résultat de l'expérience. Cette sécrétion étant très-visqueuse, il est probable qu'il est salutaire au puceron d'en être délivré, et qu'il n'agit pas dans l'unique intérêt des fourmis; seulement celles-ci profitent d'un instinct qui leur est favorable, comme chaque espèce profite de la faiblesse relative des autres espèces.

» Quant à la variation des instincts dans l'état de nature, j'en pourrais citer une foule de preuves : par exemple, l'instinct de migration, qui varie, tant pour l'étendue que pour la direction, et quelquefois se perd totalement. Il en est de même des nids d'oiseaux; l'instinct de construction est grandement modifié ou changé selon l'exposition choisie, la nature et le climat des pays habités, souvent par d'autres causes qui nous restent inconnues. Audubon a observé et noté plusieurs différences remarquables dans des nids de la même espèce au sud et au nord des États-Unis. La peur d'un ennemi particulier est certainement une faculté instinctive, puisqu'elle se montre chez les petits à peine éclos; mais elle est fortifiée par l'expérience et par la vue de la terreur qu'inspire ce même ennemi à d'autres animaux. La peur de l'homme, au contraire, ne s'acquiert qu'à la longue et lentement, ainsi que je l'ai constaté dans des îles désertes. . . . .

» Il n'est pas douteux non plus que la disposition générale des individus d'une même espèce est extrêmement diversifiée; nous en avons de nombreux exemples dans les animaux domestiques, et ils sont au moins aussi fréquents parmi ceux restés libres. Si ces différences se produisent dans des êtres isolés, à plus forte raison ont-elles lieu dans des espèces distinctes. Ces variations sont les éléments innombrables sans cesse offerts à la nature pour son grand œuvre de triage et de perfectionnement. Elle peut transformer à ce point un instinct, que, de meurtrier qu'il était, il devienne doux et conservateur.

[1] Voy. sa biographie dans les Belges illustres publiés par A. Jamar.

» Le remarquable instinct de faire des esclaves fut découvert d'abord dans la *Formica (Polyerges) rufescens* de Latreille, fourmi roussâtre, par Pierre Huber, meilleur observateur même que son illustre père. Cette fourmi est dans une dépendance absolue de ses esclaves. Sans leur aide, l'espèce s'éteindrait certainement en une seule année. Les mâles et les femelles fécondes ne travaillent pas. Les neutres, quoique des plus énergiques et des plus courageuses dans la capture des esclaves, ne font aucune autre besogne. Elles sont impuissantes à construire les nids et à nourrir les larves de leur propre espèce. Quand l'ancienne fourmilière est devenue insuffisante ou incommode, et que les habitants doivent émigrer, ce sont les esclaves qui déterminent le moment et l'à-propos de la migration, et qui portent, à la lettre, leurs maîtres dans leurs mandibules. Ces derniers sont si complétement incapables, que Huber en ayant enfermé trente, sans une seule esclave mais avec abondance de la nourriture qui leur convient le mieux, et ayant placé sous le même abri, à leur portée, des larves et des nymphes afin de les stimuler au travail, n'en obtint pas le moindre effort. Ils ne surent même pas se nourrir, et plusieurs moururent de faim. Huber introduisit alors une petite esclave (*Formica fusca* de Linné) la fourmi noir-cendré. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage, sustenta et sauva les survivantes, construisit des cellules, soigna les larves, et mit tout en ordre. Quoi de plus extraordinaire que ces faits bien avérés? Si d'autres fourmis belliqueuses et à esclaves ne nous avaient pas été connues, il eût été impossible de conjecturer comment un si étonnant instinct avait pu naître et se développer.

» Huber découvrit également le premier qu'une autre espèce (*Formica sanguinea* de Latreille), la fourmi sanguine, faisait aussi des esclaves. Cette fourmi habite les parties méridionales de l'Angleterre, et ses mœurs ont été étudiées par M. F. Smith, du Musée britannique, auquel je dois sur ce sujet et sur d'autres de précieux renseignements. Quoique ayant une entière confiance dans les observations de Huber et de M. F. Smith, je résolus d'aborder moi-même ce point d'histoire naturelle avec une disposition d'esprit sceptique, bien excusable quand il s'agit d'un instinct aussi étrange et aussi odieux que celui de l'esclavage. J'ouvris quatorze fourmilières de la fourmi sanguine et trouvai dans toutes un petit nombre d'esclaves, des noir-cendré ouvrières et neutres. Les mâles et les femelles fécondes de cette même espèce ne se rencontrent que dans leurs propres républiques, jamais dans les nids de la fourmi sanguine. Les esclaves sont presque noires, et moitié moins grosses que leurs maîtres rouges, de sorte que le contraste est très-frappant. Dès que la fourmilière est légèrement troublée, les noir-cendré en sortent de temps en temps, et se montrent, comme leurs maîtres les fourmis sanguines, très-agitées et âpres à la défense. Si le trouble devient plus grand et que les larves et les nymphes soient menacées, les esclaves travaillent énergiquement, de concert avec les maîtres, à transporter la génération future en un lieu de sûreté. Il est clair par là que les esclaves se sentent tout à fait chez elles, et agissent en conséquence. »

Une circonstance singulière explique cet attachement au foyer étranger, et fait de l'esclavage une sorte d'adoption violente, il est vrai, mais dont les captives n'ont pas conscience. Les fourmis belliqueuses, peu propres aux paisibles travaux d'intérieur, enlèvent, pour ainsi dire au maillot, une population laborieuse qui devient enfant de la république, s'identifie à elle, est élevée par elle et plus tard travaille pour elle. Les conquérantes ne s'emparent jamais que des larves d'ouvrières ou de neutres : les mâles et les femelles leur seraient inutiles et probablement nuisibles; de plus, l'enlèvement de ces dernières entraînerait la destruction des fourmilières noir-cendré, et par suite celle des fourmis amazones, qui, grâce à une admirable prévoyance de la nature, ne font en général leurs invasions que de juin à septembre, c'est-à-dire après la métamorphose et la migration des femelles.

» J'ai passé plusieurs heures, dit M. Darwin, à observer en juin et juillet, pendant trois années consécutives, des fourmilières dans les comtés de Surrey et de Sussex, et je n'ai jamais vu d'esclaves en sortir ou y entrer. Comme ce sont les mois où elles sont en plus petit nombre, j'imaginai qu'elles se conduisaient peut-être différemment lorsqu'elles sont en majorité; mais M. Smith, qui a observé à différentes heures, en mai, juin et août (et dans ce dernier mois elles sont fort nombreuses), affirme n'avoir jamais vu les esclaves quitter la fourmilière ou y pénétrer. Il en conclut que ce sont strictement des esclaves domestiques, car on voit constamment les maîtres apporter au logis commun des matériaux et toute espèce de nourriture. Cependant, au mois de juillet de cette année (1859), je découvris par hasard un nid de fourmis sanguines pourvu d'une quantité prodigieuse d'esclaves noir-cendré; quelques-unes sortirent avec leurs maîtres et suivirent la même route pendant une vingtaine de mètres, jusqu'à un grand sapin écossais que toute la troupe escalada, sans doute pour aller à la recherche des aphides ou pucerons.

» Huber, qui avait de fréquentes occasions d'observer, dit qu'en Suisse les esclaves noir-cendré travaillent au dehors, avec leurs maîtres les fourmis sanguines, à bâtir la fourmilière dont seules elles ouvrent et ferment les portes matin et soir. Il ajoute que la principale occupation des esclaves est d'aller en quête des pucerons. Cette différence d'habitude dans les deux pays tient probablement à ce que les esclaves sont capturées en plus grand nombre en Suisse qu'en Angleterre.

» Un jour j'eus l'heureuse chance d'assister à une migration de fourmis sanguines passant d'une fourmilière à une autre. C'était un spectacle des plus curieux de les voir porter, avec le plus grand soin, leurs esclaves entre leurs mandibules, au lieu de se laisser porter par elles, comme il arrive pour la fourmi roussâtre (*Formica rufescens*).

» Un autre jour, mon attention fut attirée par une vingtaine de ces belliqueuses fourmis explorant le même point : évidemment ce n'était pas de la nourriture qu'elles cherchaient. Elles approchèrent d'une république indépendante de noir-cendré, et furent vigoureusement repoussées. Jusqu'à trois de ces fourmis se cramponnaient aux pattes d'une seule fourmi sanguine. Ces dernières tuaient impitoyablement leurs petits adversaires, et emportaient les corps morts, comme pâture, à leur nid, distant d'environ vingt-cinq à vingt-six mètres; mais elles ne purent s'emparer d'aucune des nymphes. J'enlevai alors d'une autre fourmilière un petit amas de nymphes de l'espèce *fusca* noir-cendrée, et les déposai sur le sol nu, près du champ de bataille. Elles furent presque aussitôt découvertes et emportées par les fourmis sanguines, qui peut-être s'imaginèrent être sorties vainqueurs de leur récent combat.

» Je déposai aussi au même endroit un petit groupe de nymphes d'une autre espèce (*Formica flava* de Fabricius), la fourmi jaune : cinq ou six de ces fourmis étaient restées attachées aux fragments du nid. Des individus de cette espèce sont quelquefois réduits en esclavage, mais rarement, ainsi que l'a observé M. Smith. Quoique très-petites, elles sont très-courageuses, et je les ai vues attaquer d'autres fourmis avec férocité. Une fois je découvris, à ma grande surprise, une république indépendante de fourmis jaunes sous une pierre qui la séparait seule d'un nid de

fourmis sanguines établi au-dessus. Quand j'eus par hasard dérangé les deux fourmilières, les petites fourmis attaquèrent les grosses avec une audace surprenante. J'étais fort curieux de savoir si les fourmis sanguines pourraient distinguer les nymphes de la fourmi noir-cendré dont elles font habituellement leurs esclaves, des nymphes de la furibonde petite fourmi jaune qu'elles capturent à grand'peine. Il me devint évident qu'elles les distinguaient de suite; car, comme je l'ai dit, elles s'emparèrent sans hésitation des nymphes de l'espèce noir-cendré, tandis qu'elles parurent terrifiées en rencontrant les nymphes de la fourmi jaune ou même des fragments du nid, et s'enfuirent à toutes jambes; mais au bout d'un quart d'heure, après que les petites fourmis jaunes se furent dispersées, elles revinrent à la charge et emportèrent les nymphes.

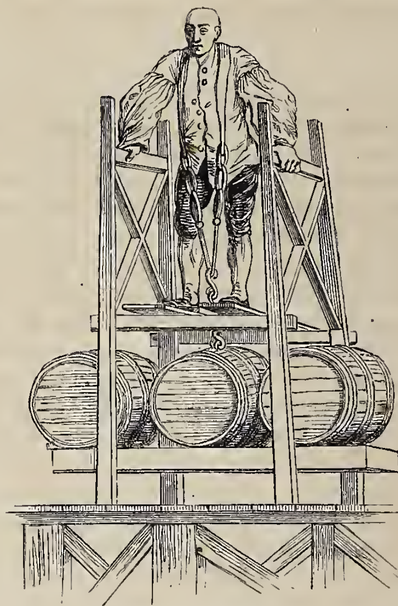
» Un jour, je visitai une autre république de fourmis sanguines, et les vis rentrer en grand nombre au nid, portant des cadavres de l'espèce noir-cendré (ce qui prouvait que ce n'était pas une migration) et une quantité de nymphes. Je remontai la file de ces fourmis chargées de butin pendant un espace de trente-cinq à trente-six mètres, jusqu'à une très-épaisse touffe de bruyère, d'où je vis sortir un dernier individu de l'espèce sanguine, emportant une nymphe; mais il ne me fut pas possible de découvrir la ville dévastée. Elle devait être tout proche, car deux ou trois fourmis noir-cendré couraient çà et là en proie à la plus vive agitation, tandis qu'une quatrième était perchée immobile, avec sa nymphe dans la bouche, à l'extrémité d'un brin de bruyère, image du désespoir sur ses foyers détruits.

» Tels sont les faits qui pouvaient se passer d'être confirmés par moi. Observons cependant quel contraste présentent les habitudes instinctives de deux espèces également belliqueuses et à esclaves, la fourmi sanguine et la fourmi roussâtre du continent. Celle-ci ne bâtit pas son propre nid, ne décide pas de ses propres migrations, ne recueille de nourriture ni pour elle ni pour ses petits, ne sait pas même se nourrir, et ne peut vivre qu'avec l'aide de nombreux serviteurs; la fourmi sanguine est beaucoup plus indépendante de ses esclaves, en possède moins, et fort peu au commencement du printemps. Les maîtres décident du changement de fourmilière et du lieu où la nouvelle cité sera fondée : lors de l'émigration, ce sont eux qui transportent leurs esclaves. Ces derniers, en Suisse et en Angleterre, semblent exclusivement chargés du soin des larves, et les maîtres vont seuls à la conquête de nouveaux captifs. En Suisse, les fourmis sanguines et les noir-cendré, habitant la même fourmilière, travaillent en commun, font et apportent les matériaux du nid; tous, mais principalement les esclaves, soignent et traient pour ainsi dire les pucerons, concourant ainsi à l'alimentation générale. En Angleterre, les maîtres seuls sortent habituellement de la fourmilière pour recueillir des matériaux de construction et de la nourriture pour eux, leurs esclaves et leurs larves; de sorte qu'ils reçoivent beaucoup moins de service de leurs esclaves qu'en Suisse.

» Par quels degrés s'est formé l'instinct de la fourmi sanguine? C'est ce que je ne prétends pas démontrer; mais comme des fourmis qui ne sont pas d'espèces belliqueuses et à esclaves emportent néanmoins, ainsi que je le leur ai vu faire, des nymphes d'autres espèces, si elles les trouvent éparses près de leur fourmilière, n'est-il pas possible que ces nymphes, emmagasinées d'abord comme provisions, se soient développées dans le nid, et que, transplantées ainsi par le hasard, elles aient suivi l'instinct qui leur est propre, et se soient mises au travail? Si leur présence et leur concours ont été utiles à l'espèce qui s'en est emparée; s'il lui a été plus avantageux de capturer des ouvrières que d'en faire naître, l'habitude de recueillir les nymphes comme nourriture n'a-t-elle pas pu, à la longue, par la *sélection*, ou choix de la nature, dévier de son origine, se fortifier, et devenir permanente dans le but tout différent d'élever des esclaves? L'instinct une fois acquis et poussé même beaucoup moins loin que dans la fourmi sanguine indigène, je ne vois pas de difficulté à ce que le choix naturel développe et modifie l'instinct (toujours en supposant chaque modification profitable à l'espèce), jusqu'à ce qu'il se forme une fourmi aussi complétement dépendante de ses esclaves que l'est la fourmi roussâtre. »

THOMAS TOPHAM.

C'était un homme d'une force physique extraordinaire. Il était né à Londres vers 1710. D'abord il fut charpentier, comme l'avait été son père; il se fit ensuite tavernier; mais sa vocation l'entraînait vers les exercices athlétiques, qui lui valurent bientôt une célébrité lucrative. Le 28 mars 1741, il souleva trois tonnes d'eau pesant 1 836 livres en présence de milliers de spectateurs. C'était un jeu pour



Thomas Topham.

lui de rouler entre ses doigts et de transformer en bâton un plat d'étain. Il levait de terre avec ses dents une table longue de six pieds, chargée à son extrémité d'un poids de cent livres. Il plaçait une barre de fer derrière sa tête, sur son cou, et, en prenant les deux extrémités avec ses deux mains, les rapprochait devant lui jusqu'à les faire toucher l'une contre l'autre. Il rompait sans peine une corde de deux pouces de diamètre. Il portait un cheval par-dessus une barrière. Extérieurement, il n'était remarquable que par les saillies de ses muscles qui, par exemple, comblaient le creux de ses aisselles. Une fois il enleva un watchman avec la guérite où il était endormi, et, sans le réveiller, le posa sur le mur d'un cimetière. Une autre fois, étant à une fenêtre de rez-de-chaussée, il souleva légèrement d'une seule main une moitié de bœuf des épaules d'un boucher qui passait accablé sous ce poids. Il était, du reste, doux et pacifique. Des malheurs domestiques lui causèrent un tel désespoir qu'il se donna la mort vers l'âge de quarante ans.

LE TRYPTIQUE DE RAMPILLON.

SEINE-ET-MARNE.



Retable de la chapelle de la Vierge, dans l'église de Rampillon (Seine-et-Marne). — Statue de la Vierge en pierre peinte et dorée (quatorzième siècle). — Tiré des *Monuments de Seine-et-Marne*, par MM. A. Aufauvre et C. Fichot.

Dans l'église de Rampillon (Seine-et-Marne), la chapelle de la Vierge est ornée d'un retable de la renaissance à quatre volets qui se replient autour d'un dais de bois sculpté d'arabesques. Douze sujets, représentant « les Joies et les Douleurs de la Vierge Marie », sont figurés en relief sur ces volets. MM. Aufauvre et Fichot, dans leur bel ouvrage sur les Monuments de Seine-et-Marne, ont décrit cette œuvre curieuse. Les douze sujets sont : l'Annonciation, la Rencontre de la Vierge et de sainte Élisabeth, la Naissance de Jésus dans l'étable, l'Étoile qui l'annonce aux bergers, l'Offrande des Mages, la Circoncision, la Parabole du Semeur, la Fuite en Égypte, l'Atelier de saint Joseph, l'Intérieur de la chambre de la Vierge, le Massacre des Innocents. Dans l'atelier, Jésus fait tourner une grande vrille ; il est habillé en enfant de chœur. Dans sa chambre, la Vierge ravaude avec une grosse aiguille. La statue de la Vierge, sous le dais, est en pierre, et du quatorzième siècle ; les peintures et dorures primitives qui la couvraient apparaissent encore sous un badigeon de blanc de céruse tout moderne. Les sculptures en bas-relief taillées dans l'épaisseur des volets ont heureusement échappé à cette restauration et conservé leurs vives couleurs. Plusieurs églises du département de Seine-et-Marne ont aussi de belles statues de la Vierge du quatorzième siècle. On doit citer

surtout celle de l'église des Ormes, près Provins, et qui est connue sous le nom de *la Belle Mâconnette.*

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322, 330.

J'allai donc à l'école; j'appris comme les autres, peut-être un peu plus vite : il me tardait de connaître les belles histoires dont ma grand'mère me parlait quelquefois. Elle était de vieille race, et se rappelait avoir entendu conter à son grand-père comment le pays avait longtemps tenu pour les Stuarts, et comment, lors de la rébellion, Charles Ier était venu en Cornouailles, et avait couché dans le vieux château de Trécarrel.

Dès que je sus lire, je causai moins souvent avec les pixies. J'avais obtenu du capitaine la permission d'allumer ma lanterne, et ma grand'mère m'approvisionnait de bons livres et de chandelles. Je me rappelle ma profonde consternation le jour où je ne trouvai plus que les mèches; un coquin de rat, ou peut-être une légion de souris, car ces vilains rongeurs abondent dans les mines, avaient découvert ma cachette et pillé mon trésor. Entre mes rêvasseries, mes chansonnettes, et mes lectures, qui ne me faisaient pas négliger les devoirs de mon poste, je ne trouvais pas la vie de trappeur trop rude. Un terrible événement m'en montra les sinistres côtés.

Dick Cooper, qui était de garde dans une galerie voisine de la mienne, vint un jour me demander d'allumer son *low* ou rat de cave à ma lanterne; il avait peur, disait-il, des lutins et autres malins esprits qui hantent les mines et qu'il entendait siffler autour de lui. C'était un garçon chétif, dont le père avait été tué par la chute d'un bloc de minerai, et que les putters s'amusaient méchamment à effrayer en passant de leurs grimaces et de leurs contorsions. Le pauvre enfant, descendu à sept ans dans la mine, ne savait pas son âge, et pouvait à peine dire son nom. Je l'avais quelquefois ramené chez nous, le dimanche, et j'avais commencé à lui apprendre à lire; de sorte qu'il m'avait pris en affection. Je le rassurai de mon mieux, et il regagna sa niche un peu moins tremblant. C'était le 21 mars, jour d'équinoxe; la bise soufflait du large, et la mer brisait avec un tel fracas que, malgré les trois cents pieds qui nous séparaient d'elle, nous l'entendions mugir et rouler des tonnerres au-dessus de nos têtes. De plus braves que Dick en pâlissaient d'effroi. Comme il arrive quand le vent est haut sur terre, les portes *chantaient fort*, ce qui est toujours mauvais signe, et l'annonce que la ventilation se dérange. Le courant d'air était si impétueux et si résistant qu'il me devint impossible de refermer la porte après l'avoir ouverte. J'y appliquais toutes mes forces, lorsqu'une épouvantable commotion, accompagnée d'un tourbillon de poudre de minerai, me jeta la face contre terre. Je restai longtemps évanoui. Quand je revins à moi, j'étais couché sur une civière, côte à côte avec Dyck ou plutôt avec son cadavre. Le pauvre enfant n'avait plus forme humaine. Il avait été écrasé sous le poids de la porte massive qu'il était chargé de garder. Le feu grisou avait éclaté au fond de la galerie et avait passé sur nous. Des deux, l'un avait été pris, l'autre épargné : cet autre, c'était moi. Je me dois cette justice qu'en me sentant vivre, ma pensée se reporta de suite à ma chère grand'mère qui ne m'eût point survécu. Je vois encore sa tête pâle penchée au bord du puits, comme on nous remontait. On lui avait assuré que j'étais vivant; mais elle n'en voulait croire que ses yeux, la chère âme! Le bruit de l'accident s'était répandu, et chacun accourait reconnaître ses morts et ses blessés. L'heure de relevée étant proche, la plupart des mineurs avaient déjà quitté les galeries; le dommage avait surtout porté sur les trappeurs et les putters, qui cependant, à l'exception du pauvre Dyck, en furent quittes, comme moi, pour des contusions et un ou deux membres disloqués. Ma grand'mère exigea que les petites épargnes mises de côté pour m'acheter des livres fussent employées à faire emplette d'une lampe de sûreté. J'y consentis, non sans peine, et elle me récompensa de ma docilité en me donnant peu après un ouvrage que je convoitais depuis longtemps.

— Et quel était donc cet ouvrage?

— Un recueil de contes écrits par une femme d'un grand cœur, et dans lequel se trouvait l'histoire d'un mineur, *Jervas le boiteux,* dont j'avais commencé la lecture à l'école, et qu'il me tardait d'achever. Jervas, à ses débuts, avait avec moi plus d'un trait de ressemblance, et je me disais que j'aurais pu glisser sur la même pente, et que les mauvais instincts qui ne sont qu'assoupis peuvent d'un moment à l'autre se réveiller. Je n'en fis que trop tôt la triste expérience. Blotti au fond de ma niche, j'étais absorbé par mon livre, lorsqu'il se fit tout à coup un grand émoi dans la mine. Un riche seigneur qui visitait le comté avait pris fantaisie de descendre dans le puits. On venait de donner le signal qui annonçait sa venue. Il était accompagné de son fils. Peu accoutumé à cet air suffocant, le jeune garçon, qui avait gardé ses habits, étouffait, et faillit perdre connaissance. On demanda en toute hâte une veste et un pantalon de mineur. J'avais précisément en paquet l'habillement complet que m'avait fait ma grand'mère, et que je comptais étrenner ce samedi-là, pour aller à la paye au sortir du puits. Je l'offris : l'enfant, qui était de ma taille, l'endossa et continua la visite. Le père s'était arrêté quelque temps près de moi; il m'avait interrogé sur mes lectures, sur mon emploi. Soit que mes réponses l'eussent frappé, soit qu'il me jugeât plus éveillé que mes camarades, il se tourna vers le *capitaine de dessous* (1), qui lui faisait les honneurs de son domaine souterrain, et lui dit : « N'est-ce pas dommage d'employer un garçon aussi intelligent à une tâche aussi abrutissante? » Je n'entendis pas la réponse de l'agent, mais je conçus une haute idée du jugement de l'étranger. Quand son fils et lui eurent parcouru quelques-unes des galeries, examiné les filons de cuivre et d'étain qui courent souvent en lignes parallèles à travers le schiste et le granit; quand on leur eût montré les puits de ventilation, les pompes d'épuisement, le canal par où s'écoulent les eaux, ils éprouvèrent un irrésistible désir de revoir le soleil et de se retrouver le plus tôt possible à la surface du sol. On descendit la benne, et ils y remontèrent sans prendre le temps de changer de costume. Ce ne fut qu'au sortir du puits, à quatre heures, qu'on me rendit ma veste et mon pantalon de flanelle soigneusement roulés ensemble. Le *purser* ou caissier auquel ils avaient été confiés, y joignit six schellings, dont trois faisaient partie de la gratification laissée par le lord pour les trappeurs. Ma paye de la semaine se trouvait ainsi doublée. Je m'acheminai dispos et joyeux à travers champs. On était au mois de mai, et quoique l'aride Cornouailles ne puisse se vanter d'être le jardin de l'Angleterre, il y avait dans l'air des senteurs parfumées, et de bonnes bouffées de printemps. Avant de rentrer au logis, je voulus me rendre compte de mes richesses. Je fouillai dans ma poche; à ma grande surprise, j'en retirai, avec mes six schellings, une toute petite bourse de soie. A travers les mailles du filet, je vis briller de l'or. Il y avait juste autant de pièces jaunes que j'avais de pièces blanches. Six guinées! quelle richesse! Les opulents étrangers étaient repartis. Le jeune

(1) *Under ground captain*, qui a l'inspection et la police souterraine, tandis que le *grass captain* dirige les opérations qui se font à ciel ouvert.

garçon aurait-il voulu par hasard me ménager cette surprise? Qui sait?... c'était peut être le splendide payement du prêt de mes humbles habits. Au fait, qu'étaient pour lui six guinées? bien moins assurément que mes six schellings pour moi! Une fois lancé sur cette piste, mes suppositions allèrent grand train. Pourquoi n'aurait-il pas agi comme j'aurais agi à sa place? La fortune l'avait fait naître avec une cuillère d'argent dans la bouche, n'était-il pas bien naturel qu'il fît une petite part à celui qui était né avec une cuillère de bois? Six guinées! c'était plus qu'il n'en fallait pour acheter à ma chère grand'mère un lit tout neuf, où elle serait mieux couchée que dans le vieux, un bon grand fauteuil où elle pourrait s'étendre à l'aise; notre toit, que la dernière tempête avait dégarni de chaume, serait recouvert et la maison plus close; peut-être resterait-il encore de quoi acheter une belle quenouille et une provision de lin!... J'en étais là de mes projets, lorsqu'un doute qui s'était tout d'abord présenté à mon esprit revint cette fois avec plus de force. L'argent dont je disposais ainsi était-il à moi?... non; évidemment, la bourse appartenait au jeune garçon qui l'avait oubliée dans la poche de ma veste. Quel droit y avais-je? aucun. Ce n'était ni plus ni moins qu'un vol. « Moi, Joe, je serais un *voleur!* » Je prononçai le mot tout haut, et mon cœur se serra; je me sentis inondé d'une sueur froide. Ma grand'mère m'avait dit tant de fois: « Joe, tes parents ne t'ont laissé pour héritage que l'honneur; mais c'est un trésor mille fois plus précieux que l'or, et même que la vie! » Je n'étais plus qu'à quelques pas de la maison, mais je repris ma course en arrière. Cette mignonne petite bourse me brûlait les doigts. J'arrivai, je la jetai sur le bureau du caissier. Il se chargea de la faire parvenir au lord qui devait s'arrêter quelques jours à Truro. Tout cela m'avait pris du temps, et six heures sonnaient comme je rentrais chez nous. Ma grand'mère m'attendait sur le pas de la porte. « Pourquoi es-tu donc si fort en retard? » me demanda-t-elle. Je voulais et n'osais lui dire ce qui m'avait retenu. Elle vit bien que j'avais quelque chose sur la conscience, et m'amena petit à petit à lui tout confesser. « Tu as fini par où tu aurais dû commencer, cher enfant, me dit-elle; il ne faut pas laisser le temps aux mauvais désirs de se glisser dans notre cœur et de nous troubler le jugement. Ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur nous a enseigné à dire: « Ne nous abandonnez pas à la tentation. » Une autre fois tu n'hésiteras plus: Argent trouvé et gardé est argent volé. » Nous fîmes ensemble la prière du soir, et je me couchai le cœur allégé d'un grand poids. Mais je vous ennuie, Monsieur, à vous conter ainsi ma vie par le menu.

J'affirmai au père Joseph que rien ne pouvait m'intéresser davantage: ce qui était l'exacte vérité.

La suite à la prochaine livraison.

LE RENARD.

POËME PAR GŒTHE.

Suite. — Voy. p. 41, 284.

« Reineke! Reineke arrive! Grimbert le blaireau le conduit vers le roi. » Ainsi criait la foule, et de toutes parts on accourait pour voir la piteuse mine que devait faire le fourbe; mais on était bien étonné en le voyant. Il n'était pas abattu le moins du monde; il portait haut la tête, et ses petits yeux malins avaient même l'air de sourire. Arrivé devant le lion, il lui adressa un joli petit discours insinuant et flatteur.

— Silence! répondit le roi majestueux. Vous ne m'en imposerez pas avec vos belles paroles. Vous n'êtes qu'un méchant et un parjure. Ne voyez-vous pas devant vous les victimes de votre scélératesse: Hennin le coq privé de ses enfants, Hinzé le chat à moitié étranglé, Brun éborgné, et tant d'autres qui ont été assez sots pour se fier à vous? Allez, vos crimes sont manifestes, et vous serez pendu.

Reineke reprit: — Très-gracieux seigneur, vous disposerez de ma vie à votre gré, et je sais que selon votre bon plaisir je puis être pendu, décapité, ou avoir les yeux crevés; à la vérité, je ne vois pas bien quel avantage en retirera Votre Majesté, mais il est clair qu'il ne me servirait à rien de me défendre.

Le bélier Bellyn s'écria: — Commençons le procès. Que les plaignants comparaissent!

Et l'on vit défiler, non-seulement Isengrin et sa famille, Hinzé et Brun, mais encore l'âne Boldevyn et Lampe le lièvre, Vackerlos le petit chien et Ryn le dogue, la chèvre Metké, Hermen le bouc, l'écureuil, la belette, l'hermine, le bœuf, le cheval, le cerf, le daim, le castor, la martre, le lapin et le sanglier, Barthold la cigogne, Marckart le geai et Lutké la grue, Tybké la cane, Alhéid l'oie, des myriades d'oiseaux et des quadrupèdes en foule. Qui pourrait en dire le nombre? Tous s'acharnèrent sur le renard en déroulant ses méfaits au grand jour. Ils se pressaient en foule devant le roi, criant à qui mieux mieux, entassant plaintes sur plaintes, et racontant toutes sortes d'histoires vieilles et récentes. Jamais, en aucune cour de justice, on n'avait vu tant de griefs s'amonceler sur la tête d'un accusé.

Reineke ne se laissa pas intimider par tous ces cris. Quand on lui eut permis de répondre, il se défendit si habilement qu'il y eut un moment, rapide comme l'éclair, où chacun de ses auditeurs se demanda si, en effet, on ne l'avait pas calomnié, et s'il n'était pas innocent comme l'agneau qui vient de naître. Mais l'évidence était trop forte. Les juges se recueillirent, et Reineke fut condamné à être suspendu par le cou au bout d'une corde, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, dans l'intérêt de la moralité et du bon exemple.

La foule applaudit à ce jugement; les parents de Reineke, le singe, le blaireau et autres, trouvèrent seuls d'assez mauvais goût qu'on envoyât ainsi à la potence un des premiers barons, et ils se retirèrent mécontents.

On conduisit le condamné au supplice. Le roi, la reine, toute la cour, les pauvres, les riches, voulurent assister à ce lugubre spectacle. On fit monter Reineke à l'échelle; on lui passa la tête dans le nœud coulant. Alors, d'une voix émue, le malheureux demanda un peu de silence, et pria l'assemblée de lui permettre de faire l'aveu public de tous ses crimes avant de passer de vie à trépas. Comment lui aurait-on refusé cette simple et suprême faveur?

— Parlez, lui dit le roi, et soyez bref.

Reineke raconta d'abord comment il avait cédé, tout petit enfant, à ses mauvais instincts. Il avait commencé par manger un petit nouveau-né dans une bergerie; puis, ses dents s'étant allongées, il avait dévoré de petites chèvres, de tendres poulets, des oies et des canards. Un hiver, il avait eu le malheur de faire la connaissance d'Isengrin, au bord du Rhin. Ils s'étaient bien vite compris et liés d'amitié; une association s'était formée entre eux pour faire autre chose que du bien. — Mais, dit Reineke, Isengrin n'était pas de bonne foi, et il prenait toujours plus que sa part du butin, si bien que j'aurais eu assez de peine à vivre si je n'avais eu souvent recours à mon trésor d'or et d'argent, que je gardais avec soin dans un endroit secret où il est bien caché, et où personne ne saura jamais le découvrir.

— Plaît-il? interrompit le roi; un trésor?

— Oui, Sire, répondit Reineke avec humilité, un trésor dont on chargerait sept voitures et plus.

— Et d'où vous est venu ce trésor?

— Hélas! c'est un trésor volé; mais il l'a été pour préserver votre vie royale menacée par une conspiration.

— Qu'est-ce à dire? un trésor volé! une conspiration! ma vie menacée! C'est à n'y rien comprendre. Il importe d'examiner la chose. Détachez-moi ce mécréant, et amenez-le près du trône. Cela me touche.

Reineke fut conduit aux pieds du roi et de la reine.

— Dites la vérité, s'écria la reine pleine d'inquiétude; la vérité tout entière!

Alors Reineke inventa tout un roman où il compromit un grand nombre de personnes innocentes, et en particulier son ami le blaireau. Il raconta comment son propre père avait jadis découvert le trésor du roi Eimery le puissant.

— Ce fut, dit-il, un malheur pour lui. Se voyant si riche, il voulut usurper votre couronne et conspira la mort



Le Témoignage du Lièvre. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

de Votre Majesté avec Hinzé le chat, Brun l'ours, Isengrin le loup, et Grimbert le blaireau. J'eus connaissance du complot par une indiscrétion de la femme de Grimbert, et je fus effrayé du danger où s'exposait mon père. Alors je résolus de l'épier pour savoir où était la cachette du trésor qui devait servir à soulever les populations. J'eus le bonheur de trouver tout cet amas d'or, d'argent, de joyaux, et, non sans peine, je parvins à l'enlever, en plusieurs fois, de nuit, avec l'aide de ma femme. Quand mon père revint à la cachette et la trouva vide, il se pendit de désespoir, et les conjurés se dispersèrent. Voilà, grand roi, ce que votre pauvre serviteur a fait pour préserver votre précieuse existence; et cependant je vais périr d'une mort ignominieuse, tandis que je vois les coupables qui se rient de ma misère et siégent à votre droite.

Le roi était fort perplexe. Reineke était-il sincère?

— Où est le trésor? demanda-t-il à l'animal rusé.

— Pourquoi le dirais-je, Sire, puisque pour ma récompense vous me faites pendre?

— Eh! vous ne serez pas pendu, dit la reine, si vous satisfaites la curiosité du roi, et si vous lui jurez fidélité et dévouement à l'avenir.

— Je jurerai fidélité, dévouement, et plus encore, si le roi me fait grâce de la vie. Je vous montrerai le trésor, et vous serez confondus de surprise.

— C'est un menteur, dit le roi à la reine.

— Il faut voir, dit la reine; songez qu'il accuse son propre père et son neveu le blaireau ; c'est bien fort.

Le roi se prit à réfléchir : Reineke insista avec adresse; on l'emmena au palais, malgré les murmures de la foule. Dans le palais, il se fit rendre son épée et se couvrit la tête : c'était son droit de haut seigneur. Puis, debout, dans la salle du trône, il parla plus amplement et avec plus d'éloquence encore; il nomma même le lieu où était le trésor, la fontaine Krekelborn, dans le bois Husterlo, et il indiqua les moyens de le trouver.



Le Renard décoré. — Dessin de Pauquet, d'après Kaulbach.

— Krekelborn ! Husterlo ! qui a jamais entendu parler de ces endroits-là? s'écria le roi. Quand même ils existeraient, je ne les découvrirais jamais tout seul.

— Je vous y conduirai, Sire ; mais je suis peiné de voir que vous doutez de mes paroles. Daignez appeler Lampe le lièvre.

Lampe s'approcha du roi tout tremblant, et, pressé de questions, répondit qu'il connaissait en effet Krekelborn et Husterlo.

— C'est dans le désert, dit-il. Krekelborn est tout près d'Husterlo. Les gens du pays appellent Husterlo un petit bois où Simonel le bancroche et sa bande faisaient de la fausse monnaie. Je connais bien cet endroit-là pour y avoir souffert de la faim et du froid lorsque je fus poursuivi par le chien Ryn.

Ce témoignage naïf persuada le roi. Il voulut partir sur-le-champ avec Reineke; mais celui-ci le pria de considérer qu'il convenait peu qu'on vît sitôt cheminer Sa Majesté en compagnie d'un échappé de la potence. Tant d'empressement ne serait-il pas jugé malignement par le peuple?

La dignité du roi approuva cette remarque. Il était, en effet, plus décent d'attendre quelque temps. Donc il fut convenu que Reineke ferait d'abord un pèlerinage lointain

pour expier ses fautes et donner à la cour et au peuple le temps d'oublier sa méchante affaire.

Cet acte de clémence fit très-mauvais effet à la cour. Isengrin et Brun surtout se plaignirent hautement : on les mit en prison.

Dès le lendemain, Reineke prit un bâton, une besace, et alla respectueusement faire ses adieux au roi et à la reine.

— Par mes aïeux ! vous êtes bien pressé, dit le roi.

— Sire, ma présence ne peut être en ce moment qu'une cause d'embarras pour Votre Majesté. J'ai hâte d'ailleurs d'accomplir mon vœu, et bientôt je reviendrai accomplir ma promesse.

Pour écarter toute méfiance, il se fit accompagner de Lampe le lièvre et de Bellyn le bélier. L'hypocrite nourrissait contre eux une haine féroce. Le premier l'avait jadis dénoncé, et le second s'était montré pendant le procès très-ardent contre lui. Par de bénignes paroles, il les conduisit jusque devant le donjon de Malepart. Là, il invita Bellyn à brouter le frais gazon et Lampe à venir dire bonjour à dame Reineke. Que se passa-t-il dans ce sombre séjour? Bellyn crut entendre des cris de détresse : inquiet, il allait entrer, lorsque Reineke parut, tout souriant, avec sa besace assez alourdie, qui, disait-il, contenait des dépêches importantes pour le roi. Bellyn fut surpris. Reineke lui fit entendre qu'il s'agissait d'un grand secret d'État. Il lui recommanda instamment de ne pas ouvrir la besace, car elle était fermée d'un nœud particulier convenu avec le roi.

Bellyn retourna donc vers le palais avec empressement. Le roi ouvrit le sac, et en tira... horreur !... la tête du pauvre Lampe.

— Ah ! scélérat de Reineke ! s'écria le monarque aussi indigné que confus ; ah ! si jamais je te tiens une seconde fois !

A la vérité, il était assez désagréable pour une tête couronnée d'avoir été si complétement prise pour dupe. Le roi faillit en tomber malade de honte et de mélancolie ; mais le léopard le consola et lui donna de sages avis.

— Il faut d'abord, dit-il, rendre vos bonnes grâces à Brun et à Isengrin, et leur livrer, en dédommagement de leur captivité, le traître Bellyn qui a osé se charger d'un pareil message. Ensuite nous nous mettrons tous en marche contre Reineke.

— Bien parlé ! dit le roi.

Bellyn eut beau se récrier. L'ours et le loup voulurent absolument qu'on le leur servît, bien apprêté, à leur premier repas. Puis ils assistèrent au conseil où l'on délibéra sur le plan de campagne contre Reineke.

Grimbert était aux écoutes. Ce qu'il entendit l'effraya beaucoup ; il courut avertir Reineke que le roi allait convoquer tous ses vassaux et ne tarderait pas à se mettre en marche avec une puissante armée pour assiéger son repaire.

— N'est-ce que cela ? répondit Reineke ; allez, n'ayez crainte ; il se passera encore du temps avant que ces gens-là ne viennent ici ; on est très-fort à la cour pour délibérer, mais quand il s'agit de conclure et surtout d'agir, c'est une autre affaire. Dînons, mon cher neveu ; croquez-moi ces petits os de pigeon ; c'est moitié lait, moitié sang ; ils fondent dans la bouche. Après dîner, nous dormirons en paix, et demain matin nous causerons guerre, s'il vous plaît.

Tout bien considéré, Reineke prit le parti le plus invraisemblable. Il se mit en route, et, à l'improviste, parut devant le roi. — Quoi ! dit-il, j'apprends que le traître Bellyn a tué le pauvre Lampe, et c'est moi qu'on accuse ! Il me faut interrompre mon pèlerinage pour démasquer mes calomniateurs !

— Dents et griffes ! c'est trop d'audace ! dit le roi courroucé, mais en même temps si étonné qu'il ne voulut pas en entendre davantage. Il rentra dans ses appartements. Il y trouva la reine qui était en conversation intime avec sa première dame de compagnie, la guenon, cousine de Reineke. La reine avait un goût naturel pour les gens d'esprit. « — Ils sont rares, disait la guenon, et tous les sots se liguent contre eux. Est-on meilleur parce que l'on est bête ? Brun, Isengrin et autres se privent-ils d'une bonne proie par scrupule lorsqu'ils peuvent la happer ? Mais aucun d'eux saurait-il en temps de péril donner d'aussi fins conseils au trône que Reineke ? » — Et, partant de là, dame Guenon raconta tout ce que l'histoire ancienne et moderne a recueilli d'anecdotes sur le génie subtil dont les Reineke ont donné tant de preuves de père en fils à tous les souverains du monde avant le déluge et depuis. Le roi attentif ne pouvait s'empêcher de sourire. Certes, nul ne contestait la force à la race royale des lions ; mais il ne suffit pas d'être fort ; et quelle espèce avait fourni de tout temps à la couronne autant d'excellents premiers ministres et d'habiles diplomates que les Reineke ? Après tout, était-il politique de céder aux clameurs de la multitude et de se faire des ennemis d'une famille si intelligente et si prompte à trouver d'utiles stratagèmes ? Si Reineke n'avait pas la petite morale, il avait la grande.

Au fond, la cause de Reineke était gagnée. Cependant la raison d'État voulait que l'on usât de prudence. On écouta de nouveau les accusations des ennemis de Reineke ; après quoi il fut résolu qu'on terminerait ces débats par un combat singulier. Isengrin, emporté par ses ressentiments et par la conviction qu'il était plus vigoureux que Reineke, réclama l'honneur de combattre l'ennemi commun. La lutte fut solennelle. Les deux combattants étaient célèbres. On engagea des paris à ruiner toute l'aristocratie des animaux. A vrai dire, Reineke n'était point tout à fait sans crainte, et peu s'en fallut qu'il ne fût occis par Isengrin ; mais il eut recours à une ruse suprême. Il mouilla sa queue, la traîna dans le sable, et, au fort du duel, en fouetta les yeux de son adversaire, qui, aveuglé, éperdu, se vit contraint à s'avouer vaincu et à demander merci. Les fanfares sonnèrent. Reineke, proclamé vainqueur, fut décoré et promu aux plus hautes dignités de l'État. Ainsi fut conclue l'alliance définitive de la force et de la ruse. Le peuple n'eut plus, depuis ce jour-là, qu'à courber la tête, obéir, payer, et se taire : que voulez-vous ? ce sont des animaux. Il en est tout autrement, comme on sait, chez les hommes.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

DU MOIS DE NOVEMBRE.

Peu de temps après le coucher du soleil, et pendant une demi-heure environ, *Mercure* paraîtra à l'ouest, au-dessus de l'horizon, dans la lueur du crépuscule. Cette planète, d'un vif éclat malgré sa petitesse (17 fois plus petite que la terre), étant constamment plongée dans les rayons du soleil, autour duquel elle gravite dans un orbe très-restreint, il est difficile de l'apercevoir à l'œil nu. On fera bien de l'observer dans les premiers jours de novembre, attendu que dans la dernière quinzaine du mois elle se rapprochera du soleil.

Mars sera la seconde observation du soir. Cette planète, assez brillante, est facile à reconnaître à son éclat d'un rouge ocreux et dénué de scintillation. En général, les planètes, si l'on en excepte quelquefois Vénus, ne scintillent jamais comme les étoiles proprement dites : c'est là le moyen de les découvrir à première vue, et elles parcourent en outre, dans leur course diurne apparente, sensiblement la même région que le soleil. Ainsi, à six heures du soir, pendant tout le mois de novembre de cette année, Mars occupera dans le ciel la position que le soleil occupait dans la journée, à midi environ, lors de son pas-

sage au méridien. Dès le coucher du soleil, on l'observera un peu à gauche de cette position, dans la direction du sud-est.

Voici maintenant les observations du matin.

La plus belle des étoiles, *Vénus*, appelée encore *Lucifer, étoile du matin, étoile du berger,* brillera d'un grand éclat à l'orient, dès trois heures du matin, en retardant un peu son lever chaque jour. On pourra l'observer convenablement jusqu'au lever du soleil, et même après, jusqu'à sept heures et demie environ, au-dessus du sud-est. Pendant ce mois, cette planète passera au méridien à neuf heures du matin.

On sait que Vénus a des phases semblables à celles de la lune, mais dont la succession est incomparablement plus lente. Ces phases ne peuvent être aperçues qu'à l'aide d'un télescope, ou encore de la lunette dite *Babinet*, du nom de son savant auteur. Muni de cet instrument très-portatif, lequel peut servir à la fois de lunette astronomique et de lunette terrestre ou *longue-vue*, on verra que durant tout le mois de novembre l'aspect de Vénus sera celui de la lune approchant de son *dernier quartier*. La partie éclairée fait toujours face au soleil, ce qui prouve que la planète n'a aucune lumière par elle-même, et qu'elle ne la reçoit comme nous, que du soleil.

La surface de Vénus est couverte de hautes montagnes, et environnée d'une atmosphère comme la nôtre.

Jupiter, dont l'éclat surpasse quelquefois celui de Vénus, est la planète la plus facile à observer. A l'aide d'une lunette d'un faible grossissement, on distingue son disque légèrement aplati aux pôles. Une bonne vue presbyte peut même apercevoir à l'œil nu un ou plusieurs des quatre satellites ou lunes qui l'accompagnent dans sa course autour du soleil, et dont l'aspect change chaque jour. Dans les premiers jours du mois, à minuit, Jupiter se montrera au-dessus de l'horizon. A sept heures du matin, cet astre passera au méridien et on le verra à la droite de Vénus; mais, à partir de cette époque, il devancera de plus en plus Vénus, de manière qu'à la fin du mois, son passage au méridien aura lieu dès six heures du matin.

La planète *Saturne*, qui, avec son anneau immense et son cortége de huit satellites, forme, à la distance effrayante de plus de 300 millions de lieues de nous, un système planétaire à elle seule, aura une marche semblable à celle de Jupiter en le suivant toujours d'une bonne heure dans son lever. Ainsi, dans les premiers jours du mois, Saturne apparaîtra au-dessus de l'horizon vers une heure du matin, et à la fin du mois, vers minuit. Sa lumière pâle et plombée ne permettra guère de l'observer au delà de sept heures du matin.

Quant à notre satellite, rien de plus remarquable que les autres mois : dernier quartier le 6, nouvelle lune le 13, premier quartier le 20, pleine lune le 28. A l'aide de la lunette mentionnée plus haut, on observera facilement les montagnes de ce satellite, aux environs du premier quartier le soir, et du dernier quartier le matin. Du 14 au 18, le soir, ou mieux encore, du 8 au 12, le matin avant le lever du soleil, la *lumière cendrée* de la lune, c'est-à-dire la lueur comparable à notre *clair de lune*, et qui est produite sur la partie ombrée du disque lunaire par le reflet de la partie éclairée de notre globe, permettra d'apercevoir distinctement ce disque *en entier*. C'est un phénomène astronomique très-curieux.

MAISON DU TEMPS DE FERNAND CORTEZ

ET, SELON UNE TRADITION, HABITÉE PAR LUI.

Hernando Cortez est un de ces héros populaires dont le nom est dans toutes les bouches, et dont il n'est plus nécessaire de signaler les hauts faits, louables ou non. Ce qu'on connaît le moins, dans sa biographie, c'est sa vie intérieure, la promptitude d'esprit dont il se sentait animé, son goût d'artiste dans tout ce qui se rattachait de près ou de loin à sa personne. L'un de ses historiens, qui l'avait connu à merveille, puisqu'il dirigeait l'éducation de ses enfants, Gomara, ne tarit pas dès qu'il veut faire comprendre sa suprême élégance et la simplicité parfaite qu'il sut néanmoins conserver toujours, dans une situation qui l'élevait presque à la grandeur d'un souverain. Ce goût qu'il avait dans sa manière de se vêtir, il le porta, dès l'origine, dans son amour pour les bâtiments.

Bien différent de Pizarre, Cortez avait fait des études classiques : aussi ne fut-il nullement embarrassé lorsqu'il eut à décrire pour l'empereur l'aspect de ses nouvelles conquêtes; il sut le faire en excellent castillan. En architecture, néanmoins, il ne fallait pas lui demander plus de science archéologique que son siècle n'en comportait. Dans ses fameuses lettres à Charles-Quint, et lorsqu'il cherche à faire comprendre la beauté de la ville qu'il vient de soumettre à l'empire de César; lorsque, en un mot, il veut peindre ce que Montaigne appelle d'une façon si originale l'épouvantable splendeur de Mexico, tout ce à quoi son esprit se hausse, c'est de comparer les théocallis aux mosquées des cités moresques... Le génie arabe avait, en effet, laissé partout ses traces dans la Péninsule; les monuments qu'on lui devait étaient présents à tous les souvenirs; les chrétiens eux-mêmes copiaient plus ou moins ces merveilles. Ce genre de construction, modifié par l'esprit de la renaissance, présida à l'architecture qui devait bientôt rendre méconnaissable la cité de Montezuma, et qui lui donna en peu d'années un tel aspect, qu'on n'y rencontrait pas un seul édifice un peu considérable reflétant encore dans sa pureté l'antique génie des compagnons de Huitzilotl.

Cortez avouait franchement son amour pour les richesses et pour la puissance : aussi se fit-il une large part dans le butin de Mexico. Il s'adjugea le palais du souverain, et il y demeura; mais ce palais n'offrait plus que des décombres, comme le reste de la cité. Tout avait été si bien détruit que, vers 1540, c'est-à-dire vingt et un ans après l'arrivée, le licencié Alonzo de Zurita s'exprimait ainsi à propos des constructions civiles, dont il regrettait sans doute les dispositions : « Les maisons des chefs étaient spacieuses; on les élevait d'une toise et plus au-dessus du sol, afin d'éviter l'humidité; elles ressemblaient à des entre-sols. Il y avait, attenants, des jardins et des vergers; les appartements des femmes étaient à part (¹). »

Dès l'année 1529, Cortez obtint par cédule royale la concession en toute propriété des habitations qu'il s'était adjugées; puis, en 1531, il fit bâtir, probablement sur leur emplacement, une habitation si vaste et si coûteuse, en raison de sa magnificence, qu'elle excita le mécontentement de l'*Audiencia*. « Le marquis, écrivait-on alors à Charles-Quint, fait construire ici un palais plus somptueux que ceux qui sont en Espagne : les murs ont plus de cinq pieds d'épaisseur; il occupe trente-cinq carrés (*quadras*), dont chacun a soixante-dix pieds de façade. »

Les matériaux ne manquaient pas à Cortez. Outre les ruines gigantesques dont le sol était jonché, les montagnes du voisinage lui offraient l'amigdaloïde poreuse, qu'on appelle à Mexico *tezontle*. Le porphyre n'était pas rare, non plus que la basalte et l'obsidienne (²). Malgré l'activité de ses travaux, le conquistador ne put pas les poursuivre jusqu'à un parfait achèvement; ses nombreux ennemis

(¹) Voy. Collection d'ouvrages relatifs à l'Amérique publiée par M. H. Ternaux-Compans.

(²) *Disertacion por Alaman.*

surent y mettre bon ordre. On empêcha les Indiens qu'il employait comme gens corvéables de se rendre à son commandement, et ce fut tout au plus si l'on permit aux ouvriers libres de Chalco de travailler à son palais, sous la condition bien naturelle qu'en les employant il les payerait... Il ne les paya pas. Ainsi le voulait la louable coutume en vigueur chez les Espagnols; mais, comme on le pensera aisément, avec ce beau système, les travaux subirent un arrêt forcé. Après une assez longue interruption, on les reprit néanmoins, et Cortez, qui était spéculateur aussi habile que conquérant audacieux, fit garnir son nouveau palais de nombreuses boutiques et de riches magasins qui ne tardèrent pas à rapporter à leur propriétaire plus de trois mille *pesos*. Nous doutons que le marquis del Valle (on n'appelait pas autrement notre conquistador) ait fait longtemps son habitation particulière de cette vaste construction; l'Audience royale y avait été établie fort arbitrairement, à ce qu'il nous semble, et abreuvait son propriétaire de tracasseries. Notre héros n'en perdit pas un moment ses intérêts de vue, et il fit réclamer ses loyers qu'on ne lui payait pas, ayant à poursuivre, disait-il, de vastes projets. Il est possible qu'il méditât dès lors son expédition vers la mer Vermeille; mais il est plus probable que, toujours avide d'émotions nouvelles, il se livrait à maintes spéculations au nombre desquelles il faut mettre sa manie de bâtir, ne fût-ce que pour entrer en lutte ouverte avec l'*Audiencia*.

Cortez éleva plusieurs maisons dans Mexico. Celle que nous reproduisons ici passe même pour lui avoir servi d'habitation, sans que la chose en elle-même soit bien prouvée. Elle est très-certainement de son temps, et elle garde la riche élégance d'un de ces hôtels moresques comme



La Maison dite de Fernand Cortez, à Mexico. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

on en trouve encore assez fréquemment dans mainte cité de l'Andalousie.

A la vue de cette gracieuse construction si complétement européenne, de ces ornements architectoniques si curieusement fouillés et qu'a si bien reproduits la photographie de M. P. de Rosti, on se demande comment de pareils édifices purent s'élever sur les décombres de Tenotchitlan au bout de quelques années de conquête. C'est le génie patient de la race indienne qui nous peut fournir une réponse. Comme les Chinois, dont on connaît l'admirable persévérance et l'incompréhensible adresse, les habitants de Mexico ne voyaient rien dans les arts de l'Europe qu'ils ne pussent aussitôt imiter avec la plus minutieuse exactitude. La Condamine admire en plus d'un endroit de ses Voyages la façon dont les Indiens travaillent les pierres les plus dures. Les habiles ouvriers employés par Montezuma devinrent d'excellents auxiliaires des rares manœuvres européens qu'envoyait la mère patrie, et ce fut grâce à eux qu'on put élever dans Mexico tant d'édifices qui frappaient de surprise les Européens. Il paraît certain que les maisons habitées réellement par Cortez et qu'il possédait sur la grande place furent incendiées en 1636. Le savant Alaman, qui nous fournit ce renseignement, prouve néanmoins que le héros du Mexique a séjourné dans les bâtiments où est aujourd'hui le mont-de-piété.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE BON CHEMIN.



Une Pluie en Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Je n'ose plus médire de la pluie, même la plus inopportune, depuis que j'entends mon ami Roger faire son éloge et soutenir qu'il lui doit son bonheur. Il est vrai que mon ami Roger est un homme à part, simple comme un enfant, toujours disposé à voir le bon côté des choses, rapportant à la Providence ce que nous attribuons au hasard, n'allant pas chercher à cent lieues ce qu'il peut trouver à dix pas, se tenant pour satisfait quand il possède ce qu'il a désiré, enfin un véritable original. Or voici ce qui lui advint.

Après avoir obtenu à la Faculté de médecine de Paris son diplôme de docteur, il était allé passer quelques jours chez ses parents, braves fermiers du département du Bas-Rhin. J'ai dit que Roger était un homme simple : il se trouvait tout aussi à son aise dans la ferme de son père, sous les quartiers de lard suspendus aux solives du plafond, que dans un élégant salon; il travaillait aussi volontiers au bruit de tout l'orchestre de la basse-cour que dans le silence d'un cabinet d'étude, et la fourchette d'étain avec

laquelle il expédiait le souper préparé par sa mère ne le lui faisait pas trouver moins bon. Cependant, comme depuis son enfance il avait toujours vécu à Paris, c'était à Paris qu'il avait l'intention de retourner et d'exercer sa profession. Sans être plus ambitieux qu'un autre, il ne voyait pas pourquoi il ne réussirait pas dans la grande ville ; il ne repoussait même pas l'idée d'y amasser une fortune considérable et d'y faire un beau mariage. Une jeune héritière ornée de toute sorte de qualités physiques et morales, avec quelque cent mille francs de dot, n'était nullement au-dessus de ses prétentions, et certes tous ceux qui le connaissaient lui accordaient bien le droit d'aspirer à tout. Impatient d'aborder la vie, plein de confiance dans l'avenir, il songeait au départ quand arriva le petit incident qui décida de sa destinée.

Un jour qu'il était allé se promener dans la campagne, monté sur le meilleur cheval de son père, il fut surpris par la pluie comme il était encore à deux ou trois lieues de chez lui. « Ma foi, tant mieux, dit-il, le vent m'incommodait ; petite pluie abat grand vent. » Mais le vent ne cessa pas et la petite pluie grossit. Roger mit son manteau, en releva le collet par-dessus ses oreilles, enfonça son chapeau à larges bords sur sa tête et ne s'inquiéta pas autrement du mauvais temps. Quelle que fût sa patience, la pluie semblait avoir résolu de le pousser à bout ; elle se mit à tomber à flots ; en moins de dix minutes, la plaine ne fut plus qu'un marécage. Mouillé jusqu'aux os, ne voyant ni près ni loin aucun refuge, le pauvre Roger était sur le point de céder au besoin qu'il éprouvait d'apostropher le ciel et la terre avec quelque rudesse, quand il aperçut à quelque distance un groupe de femmes arrêtées à l'embranchement de plusieurs chemins. C'étaient trois jeunes filles revenant sans doute de quelque marché voisin, et qui, avant de se séparer, causaient un instant sous leurs grands parapluies. Me voilà sauvé, pensa Roger, dont la mauvaise humeur disparut aussitôt ; et, s'étant approché des jeunes filles, il leur demanda quelle route il fallait prendre pour arriver au village le plus proche et trouver un abri. Toutes trois étendirent la main à la fois, mais dans des directions différentes : « Prenez à droite ! — Tournez à gauche ! — Allez tout droit ! » dirent-elles en même temps. Que croire ? quel parti prendre ? Y avait-il trois villages également proches ? N'y en avait-il qu'un auquel les trois chemins aboutissaient ? Les jeunes filles se trompaient-elles ou voulaient-elles se moquer de lui ? « Bah ! à quoi bon délibérer, se dit Roger. Il faut avoir l'esprit bien mal fait pour prendre à droite ou à gauche quand on peut aller tout droit. » Et il s'engagea dans le sentier qui se trouvait devant lui. La jeune paysanne qui lui avait indiqué cette direction dit adieu à ses compagnes et se mit en marche dans le même chemin. Les pieds du cheval s'enfonçant profondément dans la terre détrempée, le cavalier n'allait pas plus vite que la voyageuse ; quelquefois même celle-ci le devançait, mais alors elle ralentissait le pas comme un guide qui ne veut pas se laisser perdre de vue. Elle avait soin de choisir les meilleurs passages, puis se retroussait pour les désigner à l'attention de Roger. Une fois, le cheval de celui-ci refusant de traverser une flaque d'eau plus large que les autres, elle vint à son aide, prit l'animal par la bride et le força d'avancer. Cependant à quoi pensait notre voyageur ? Ce n'était plus à la pluie, sans doute, ni à autre chose qu'à la complaisance de cette jeune fille qui se faisait si bravement mouiller, qui entrait avec si peu de façons dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour rendre service à un inconnu dans l'embarras. Où sont-elles les belles demoiselles de Paris qui, en pareille circonstance, en feraient autant ? Il est vrai que, de son côté, la pauvre campagnarde jouerait un triste rôle dans un salon... Et pourquoi ? Au fait, sa tournure est leste et gracieuse... La voici qui se retourne : son visage n'est-il pas charmant ? Assurément il ne lui faudrait pas beaucoup de toilette pour figurer sans désavantage parmi les plus jolies.

Un quart d'heure après, les deux voyageurs étaient arrivés au village et ils entraient dans une maison qui, certes, n'avait pas cinq étages et n'était pas bâtie en pierre de taille, mais qui, à mon sens, n'était pas désagréable à voir avec le beau rosier tout en fleurs qui en décorait la façade. C'était là que demeuraient les parents de la jeune paysanne. On n'échangea pas beaucoup de paroles, ce qui ne veut pas dire que le temps fut pour cela mal employé. En un instant la table fut mise, un gros fagot jeté dans le feu, la poêle posée sur la flamme, et un excellent déjeuner très-proprement et très-cordialement servi. « Ces gens-là sont vraiment fort bien, pensait Roger, au fond vraiment polis et distingués. Je ne sais pas pourquoi, nous autres citadins, nous nous croyons supérieurs à eux. »

Bien qu'il n'y eût rien à redire à l'accueil que Roger recevait de ses hôtes, il remarqua cependant sur leurs figures et dans leurs manières quelques signes de préoccupation et même d'inquiétude. Par moment ils se taisaient et semblaient écouter ; à plusieurs reprises, la jeune fille se leva et entra dans la chambre voisine ; quand elle reparaissait, les yeux de ses parents se fixaient sur elle. « C'est mon frère qui est malade », dit-elle, répondant au regard interrogateur de Roger. Malade ! oserai-je dire que ce triste mot ne sonna pas trop mal à l'oreille du jeune médecin ? Il demanda à voir, examina et fit sa première ordonnance. Il l'écrivit d'une main ferme, mais au fond le cœur lui trembla. Il avait si grande envie de réussir et de rendre service à de braves gens ! « Je reviendrai », dit-il en enfourchant son cheval, qui, de son côté, n'avait pas eu à se plaindre du gîte et de la pitance, et témoigna sa satisfaction par de joyeux hennissements.

Roger revint en effet le lendemain, et encore le surlendemain, et tous les jours pendant une semaine, au bout de laquelle son malade était sur pied, aussi dispos que vous et moi. « Ah ! si nous avions ici un médecin comme vous ! » répétaient les bonnes gens en lui serrant les mains ; et, chaque fois qu'il traversait le village, tout le monde le regardait passer et le saluait. Il y en avait plusieurs qui avaient bien envie de lui parler ; un jour, le plus hardi l'osa, puis un second, puis un troisième, puis tous ceux qui avaient besoin de lui. Il n'y avait pas de médecin dans ce pauvre village, ni à deux lieues à la ronde, et pourtant il y avait là des maladies comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs en ce moment-là, car une épidémie assez maligne venait de se déclarer. « Je vais voir ma clientèle », disait en riant Roger à son père. Au fait, pensa-t-il un jour qu'il revenait de sa tournée après avoir fait une quinzaine de visites, pour un début ce n'est pas trop mal. Pourquoi irais-je chercher ailleurs ce que je suis sûr de trouver ici ? Là-bas, on se passe fort bien de moi et les malades manqueront peut-être au médecin ; ici, c'est le médecin qui manque aux malades, et je vois bien qu'ils ne me laisseront pas chômer. » Comme ceci demandait réflexion, il y réfléchit une heure entière, prit son parti et resta. Ne trouvez-vous pas qu'il eut raison ? Sans doute, ses clients ne le payent pas bien cher, mais, en revanche, ils l'aiment beaucoup et le regardent comme le plus savant homme du monde, ce qui, je pense, même pour le plus modeste, n'est pas indifférent.

Et le beau mariage que notre ami Roger se promettait de faire à Paris ?... Ma foi, celui qu'il fit dans son village ne dut pas lui laisser grand'chose à regretter. Épouser beauté, jeunesse, vaillance et tendresse de cœur, ce n'est pas, à mon sens, une si mauvaise affaire. — Et qui Roger

a-t-il épousé? — Justement celle que vous connaissez, la jeune fille qui, le jour de cette grande pluie, le rencontra et lui montra le chemin. « Ce chemin-là était celui du bonheur, m'a-t-il dit souvent lui-même; c'était pour m'y conduire que la Providence fit pleuvoir ce jour-là. »

UNE LETTRE DU RUZZANTE.

Angelo Beolco, surnommé le *Ruzzante* (le folâtre, le badin), est né à Padoue, en 1502. Il est mort à l'âge de quarante ans, le 17 mars 1542. Dix-huit ans après, on lui éleva un tombeau dans l'église San-Daniel de Padoue. L'épitaphe latine commençait ainsi : « A Ruzzante, Padouan, qui ne fut inférieur à personne en art, en éloquence, en esprit, soit comme auteur de comédies, soit comme acteur, etc. » C'était, en effet, un écrivain et un artiste de premier ordre, quoiqu'on en parle peu en Italie, et qu'il soit tout à fait ignoré en France. Un ouvrage savant, amusant et spirituel, publié récemment [1], a fait sortir son nom de cet injuste oubli.

La force d'esprit du Ruzzante se montre dans ses moindres œuvres. Voici, par exemple, un passage d'une lettre qu'il écrivait, au milieu des guerres et des misères de l'Italie, au cardinal Francesco Cornaro, que le pape venait d'envoyer à Padoue :

« Notre grand'mère Rome, qui t'a donné ce chapeau, ô bon cardinal, ne te l'a pas donné pour te préserver du soleil et des taches de rousseur, mais pour qu'il nous abrite tous; et ce manteau de pourpre, il faut que tu nous y mettes tous contre ton cœur, comme une poule y prend ses poussins. Rends-nous la confiance et le repos. Regarde ce qu'est devenu ce pays : on n'y entend plus les jeunes garçons et les jeunes filles chanter sur les chemins et dans les champs. Les oiseaux mêmes ne chantent plus, et je crois vraiment que les rossignols n'ont plus la voix aussi belle qu'au temps passé. On ne voit plus de jeux, plus de fêtes. Il est venu une telle misère en notre pays, qu'on peut bien dire : Heureux les morts, qui ne sentent plus la guerre, la ruine et la peste! Nous sommes pires qu'au temps des grandes tueries, où l'on voyait des choses que l'on n'avait jamais vues, que l'on ne croyait pas possibles, où le père tuait le fils. Aujourd'hui, le temps est venu si mauvais que mari et femme vont chacun de son côté pour tâcher de vivre. A présent, l'amour aussi est parti. Cherche donc à trouver un amoureux ! Personne ne veut plus prendre femme. Il faudrait la nourrir, et comment faire quand il n'y a rien à la maison? On n'entend plus rien que les pleurs de la faim. On craint tout. La charité va frapper de porte en porte; personne ne veut lui donner abri sous son toit... »

Il paraît que Ruzzante s'était d'abord essayé dans le genre académique; mais, voyant toutes les avenues littéraires du haut style encombrées d'hommes de mérite en possession de la renommée, il prit le parti de suivre son penchant qui le portait à la comédie et au style populaires. Des jeunes gens nobles de Padoue, Alvarotto (dit *Menato*), Zanetti (*Vezzo*), Castegnola (*Bilora*) et autres, formèrent avec lui une troupe, et jouèrent ses comédies. Pour la première fois on entendit sur la scène italienne les dialectes vulgaires. Les personnages du Ruzzante parlent, suivant leur nationalité supposée, le padouan, le bergamasque, le bolonais, le vénitien, le toscan, l'espagnol latinisé, même le latin et le grec moderne. Cette variété de langages n'a pas dû contribuer pour peu à faire négliger en ces derniers temps le théâtre du Ruzzante. Il nous suffira de le signaler à l'attention des lecteurs qui aiment la littérature italienne. Ils trouveront toutes les indications nécessaires sur les différentes éditions de cet auteur dans l'ouvrage de M. Maurice Sand. Bernardino Scardeone, dans son livre sur les antiquités de Padoue (1560), dit que « Ruzzante était d'un caractère aimable et enjoué, toujours agréable et affable, à quelque heure que ce fût. »

[1] *Masques et bouffons* (Comédie italienne); texte et dessins par Maurice Sand, gravures par A. Manceau, préface par George Sand; 2 vol. grand in-8.

DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

. . . . . J'ai cru que le peuple avait droit et besoin de devenir capable et digne d'être libre, c'est-à-dire d'exercer sur ses destinées privées et publiques la part d'influence que les lois de Dieu accordent à l'homme dans la vie et la société humaines. C'est pourquoi, tout en ressentant pour les détresses matérielles du peuple une profonde sympathie, j'ai été surtout touché et préoccupé de ses détresses morales, tenant pour certain que plus il se guérirait de celles-ci, plus il lutterait efficacement contre celles-là, et que pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer.

C'est à l'instinct de cette vérité qu'est due l'importance qu'on attache partout aujourd'hui à l'instruction populaire. D'autres instincts, moins purs et moins sains, se mêlent à celui-là : l'orgueil, une confiance présomptueuse dans le mérite et la puissance de l'intelligence seule, une ambition sans mesure, la passion d'une prétendue égalité. Mais, en dépit de ce mélange dans les sentiments qui la recommandent, en dépit de ses difficultés intrinsèques et des inquiétudes qu'elle inspire encore, l'instruction populaire n'en est pas moins, de nos jours, fondée en droit comme en fait, une justice envers le peuple et une nécessité pour la société. Pendant sa mission en Allemagne, l'un des hommes qui ont le mieux étudié cette grande question, M. Eugène Rendu, demandait à un savant et respectable prélat, le cardinal de Diepenbrock, prince évêque de Breslau, « si, dans sa pensée, la diffusion de l'enseignement au sein des masses devait créer un péril pour la société. — Jamais, répondit le cardinal, si l'idée religieuse assigne à l'instruction son but et préside à sa marche. D'ailleurs, il ne s'agit plus de discuter la question : elle est posée; sous peine de mort, la société doit la résoudre. Quand le wagon est sur les rails, que reste-t-il à faire? A le diriger. [1]

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Suite. — Voy. p. 107.

Costume militaire. — Saint-Simon a signalé l'extrême attention que Louis XIV donnait à l'habillement des soldats, le plaisir qu'il avait à en changer les détails et à voir ses troupes défiler devant lui après qu'il avait mis dans leur tenue tel ou tel agrément nouveau. Ses ennemis l'appelaient, à cause de cela, « le roi des revues »; mais ceux qui l'approchaient y trouvaient matière à des louanges d'autant mieux accueillies qu'il avait la faiblesse de se croire le plus grand organisateur d'armées qui eût jamais existé. Il n'était pas difficile de lui persuader que par une couleur substituée à une autre, par une couture de plus ou une troussure de moins, il avait préparé les victoires de ses généraux. C'est pourquoi il était sans cesse en recherches et en essais. Cette préoccupation, dirigée chez lui par un goût de symétrie absolue, nous a valu l'uniforme.

Grâce à la livrée, sur laquelle les capitaines étaient de-

[1] Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. III, p. 55-56.

venus de plus en plus rigoureux, l'uniforme était à peu près établi lorsque parut la première ordonnance générale sur la matière. Ce qu'on doit à Louis XIV, c'est d'avoir introduit dans les plus petits accessoires la parité qui ne résidait encore que dans la couleur et dans la façon des grosses pièces du vêtement. Il attribua à tous les hommes les mêmes étoffes, les mêmes garnitures, le même nombre de boutons, et travaillés de la même manière. Il voulut aussi que l'uniforme fût commun à tout le régiment, tandis que la livrée ne s'était étendue qu'à la compagnie. De nouveaux services créés dans l'administration de la guerre dispensèrent les soldats du soin de veiller à la confection de leurs habits; ils les reçurent tout faits des fournisseurs à qui le gouvernement en donnait l'entreprise. Tout cela s'exécuta entre 1670 et 1672. L'armée qui fut employée à la conquête de la Hollande portait l'uniforme.

Jetons un coup d'œil rapide sur les vicissitudes du costume militaire avant et après cette réforme importante.

On vit arriver à son dernier terme la défaveur dont l'armure de fer avait commencé à être l'objet sous les règnes précédents. Dès 1660, ceux qui étaient restés fidèles à cette armure l'avaient réduite à une simple cuirasse. C'étaient les piquiers dans l'infanterie, et, dans la cavalerie, un petit nombre de gendarmes attachés au souvenir des preux



Aide de camp (1647); le comte de Châtillon, lieutenant général (1648); Garde du corps (1649). — Dessin de Chevignard.

leurs devanciers. Il y eut des piquiers jusqu'en 1675; mais depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, leur arme étant tombée dans un complet discrédit, on n'en forma plus de nouveaux. On les laissa s'éteindre, et ils emportèrent avec eux la dernière image du fantassin bardé de fer. A la vérité, le hausse-col resta d'ordonnance pour les officiers d'infanterie, et le hausse-col de ce temps-là était encore une pièce qui couvrait les épaules et tout le haut de la poitrine; mais tant qu'on ne l'eut pas rogné de façon à en faire la plaque insignifiante que nous voyons aujourd'hui, on ne put pas obtenir des gentilshommes, à qui appartenaient les grades, qu'ils le portassent ailleurs que dans les revues.

Quant aux gendarmes conservateurs des vieux us, dans la mesure si restreinte que nous indiquions tout à l'heure, à cause qu'ils faisaient disparate dans leurs compagnies, on les réunit tous ensemble et ils formèrent l'unique régiment de cuirassiers qui ait figuré dans les armées du grand roi. Cependant ils ne furent pas tout à fait les seuls de leur espèce. On trouva utile de donner le plastron de poitrine aux carabiniers, qui furent aussi enrégimentés, après avoir été créés comme soldats d'élite dans chacune des compagnies de cavalerie. Ces cuirassiers et carabiniers portèrent une calotte de fer sous leur chapeau : casque honteux, qui eut tous les inconvénients de la coiffure chevaleresque, sans en produire l'effet martial. Voilà tout ce qui resta de l'armure du moyen âge dans les rangs de l'armée.

Voltaire raconte que lorsque Louis XIV prit congé du roi Jacques, qu'il envoyait reconquérir l'Angleterre à ses frais, il lui fit don de sa cuirasse. En effet, la cuirasse était encore le signe du commandement supérieur, du moins le signe avec lequel on figurait dans les états-majors, car l'attribut véritable était la panoplie complète jusqu'aux genoux. Mais les officiers généraux n'avaient garde de se surcharger de cet habillement, réputé trop lourd pour le soldat. Ils ne se le procurèrent que comme une pièce d'ornement à conserver dans leur cabinet, et s'il leur arrivait de le mettre, c'était pour poser devant les peintres par qui ils faisaient faire leur portrait.

On se rappelle le buffle et la hongreline, qui étaient les

vêtements préférés dans la cavalerie à la fin du règne de Louis XIII. En acquérant un peu plus de longueur, la hongreline devint le *justaucorps*, la tunique, si commode pour le soldat qu'on se demande comment elle avait pu tomber dans un si long oubli. Tous les militaires, cavaliers et fantassins, eurent bientôt le justaucorps. En y ajoutant la veste, en substituant à la ridicule rhingrave la culotte de moins en moins large, ils constituèrent le costume auquel nous avons vu tout le monde se conformer depuis 1680.

C'est sur ce thème dont s'empara Louis XIV qu'eurent lieu toutes les variations subséquentes, variations aussi peu sensibles qu'elles furent nombreuses, car elles n'atteignirent jamais que des minuties. Le monarque n'avait pas le génie inventif. Toute la peine qu'il se donna pour innover ne le conduisit qu'à se traîner servilement sur le programme de la mode qui régnait à Versailles : aussi à aucune époque l'habit militaire et l'habit civil ne se ressemblèrent-ils davantage. Il n'y eut, à proprement parler, que l'armement qui fit la différence. Les couleurs elles-mêmes furent pour la troupe ce qu'elles étaient pour les particuliers.

Ces couleurs furent généralement des teintes neutres, relevées par l'éclat des doublures. Au drap gris, brun, marron, isabelle ou noisette, qui formait l'étoffe du justaucorps, on opposa des revers blancs, jaunes, rouges, verts



Cent-suisse (1649); Garde de la chambre (1663); Piquier (1667). — Dessin de Chevignard.

ou bleus. Les culottes et les bas étaient appareillés aux revers. L'habit bleu ou rouge distingua les régiments de la maison du roi. Si celui des gardes françaises fut habillé en gris-blanc, il eut néanmoins des bas rouges, et ses officiers furent tout en rouge. Le premier corps spécial créé pour le service de l'artillerie reçut le même uniforme que les gardes françaises, mais d'une teinte plus foncée, tandis que ses officiers portèrent le justaucorps brun-clair. Dans tous les régiments, les grades, à partir de celui de lieutenant, étaient distingués de même par la couleur de l'habit : ce fut le principe du premier uniforme.

La suite à une autre livraison.

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 314, 322, 330, 338.

— Eh bien donc, reprit-il, je ne sais si ce fut par suite de cet incident ou de la remarque qu'avait faite à mon sujet le lord en visitant la mine, mais quinze jours après, je fus appelé chez le capitaine des travaux. Il me questionna sur ce que je savais : je lisais couramment et n'écrivais pas mal. « Te voilà trop grand pour rester trappeur, Joe, me dit-il, et trop savant pour traîner le chariot. Qu'allons-nous faire de toi? Tu n'es pas encore d'âge et de force à piocher comme mineur; tu n'es ni chair ni poisson, mon garçon, et je ne vois d'autre moyen de t'utiliser que de te faire *crane-man*. Que t'en semble? » J'eus un éblouissement : jamais je n'aurais osé aspirer si haut.

— Qu'est-ce donc qu'un crane-man?

— C'est comme qui dirait l'*homme-grue*, celui qui reçoit des putters les bannes remplies de minerai et les hisse, à l'aide de la grue, dans les chariots ou *rolleys* qui les conduisent au puits d'extraction. Il doit tenir note à la craie du nombre de bannes qu'il reçoit et expédie. Pour cela, mon savoir en arithmétique, quoique peu étendu et de fraîche date, était une condition indispensable. La paye d'un *crane-man* est d'un schelling et douze sous par jour, et monte, au plus fort de l'ouvrage, jusqu'à trois schellings. C'était une

fortune : aussi n'y pouvais-je croire. Je craignais que le capitaine se moquât de moi; mais non, il parlait sérieusement, et m'annonça que la semaine suivante je serais installé dans mon nouveau poste. En deux ou trois mois je pourrais gagner six guinées, et réaliser mes rêves les plus ambitieux. Mais, comme il advient de toutes choses humaines, les succès ont leurs revers : je me vis bientôt en butte à l'envie de mes compagnons. Pour un crane-man, il y a vingt trappeurs et trente putters. C'était donc cinquante individus qui, d'un jour à l'autre, étaient devenus mes ennemis. Mon avancement leur semblait une injustice criante. Pourquoi n'avais-je pas traîné le chariot comme eux? Que j'en susse un peu plus long, ce n'était pas une raison pour leur passer sur le corps. Ils m'en détestaient davantage. Il y eut de vilaines menées contre moi, et peu s'en fallut que je fusse estropié par le tour que me joua un grand garçon de dix-sept ans, nommé Robert, qui, comme je l'appris plus tard, postulait l'emploi que j'avais obtenu sans le demander. Il fit basculer une lourde banne pleine de minerai au moment où je manœuvrais la grue; j'aurais été infailliblement écrasé sous les blocs si, par bonheur, ils ne se fussent trouvés si lourds et si tassés les uns contre les autres qu'ils ne bougèrent pas. Robert n'était pas un mauvais cœur, mais un garçon colère et envieux; on l'appelait Bob *le Rageur,* et il en était devenu plus brutal, voulant, disait-il, mériter son surnom. C'est ce qui arrive souvent pour les ouvriers à qui on donne de méchants sobriquets; au lieu d'en rougir, ils en tirent gloire, et s'enracinent dans leurs défauts. Je voudrais, au contraire, qu'on ne désignât les hommes que par leurs qualités, et je suis sûr que, suivant la même pente, ils en deviendraient meilleurs. Robert se repentit, je crois, de sa mauvaise action, dont il n'avait pas sans doute mesuré la portée. Il crut que je le dénoncerais au contre-maître, et qu'il serait chassé de la mine. Je n'en fis rien; je n'avais pas été blessé, et je n'aurais pas voulu enlever à un camarade son état et son pain. Je n'en parlai donc à personne, et la chose s'étant passée sans témoins, le secret en resta entre nous deux. Eh bien, Monsieur, il y a tant de ressources dans la jeunesse, et il faut si peu en désespérer, que ce garçon changea peu à peu; je vis bien qu'il ne m'en voulait plus, et je sus qu'un jour il avait pris mon parti contre ceux qui m'attaquaient. Comme il ne manquait ni d'intelligence, ni d'instruction, il avait bien le droit de se croire lésé : aussi je fus bien content le jour où il fut nommé crane-man.

— Vous êtes un digne homme, père Joe! m'écriai-je en lui tendant la main.

— J'y tâche seulement, j'y tâche; mais on n'y arrive pas d'un bond, et j'ai eu plus d'un temps d'arrêt en route. J'ai trébuché dans l'ornière, et j'y ai quelquefois versé.

— Il me semble pourtant que vous étiez dans la bonne voie.

— Cela me semblait aussi, mais je n'en avais pas fini avec les tentations. Je voulus me faire des amis, des partisans; je fis comme les autres, je me mis à boire et à fumer. L'argent est un mauvais conseiller : j'en gagnais trop. Il me prit de folles envies de le dépenser tout entier à ma fantaisie. Maintenant qu'il était bien à moi, je ne songeais plus au nécessaire, mais au superflu. Il me montait des fumées de vanité à la tête. Je devins glorieux : je m'achetai de beaux habits et je laissai ma grand'mère dans son vieux lit et sur son escabeau. Ce n'est pas elle qui se fût plainte, ou qui eût rien demandé; et moi, dans mon profond égoïsme, je ne pensais qu'à ma vanité; j'oubliais les besoins de sa vieillesse. Si je n'étais plus un paresseux comme à douze ans, j'étais un ingrat, ce qui est pis. Ah! Monsieur, c'est une grande honte et un grand remords que le souvenir de ce temps-là! De crane-man, j'étais passé *hewer*, mineur tributaire. On m'avait avancé, selon l'usage, une somme ronde, ce qu'on appelle *aid-money*, pour l'achat des outils et de la poudre. Eh bien, Monsieur, cette somme, je la dépensai en deux jours que je passai en vraie brute à boire et à manger en mauvaise compagnie! Je rentrai au bout de quarante-huit heures, au milieu de la nuit, tellement ivre que j'avais peine à me soutenir. Je ne sais pas combien de temps je dormis, mais ce que je sais bien, c'est qu'en m'éveillant, la tête lourde et l'esprit hébété, j'eus une terrible vision. Ma grand'mère était là, au pied de mon lit, pâle, les yeux fermés, les dents serrées, la tête rejetée en arrière; je la crus morte, et je me dis que je l'avais tuée.

Ah! si les enfants pouvaient connaître à l'avance l'horrible angoisse de l'irréparable! s'ils songeaient que ces cœurs qui les aiment et que si souvent ils ont meurtris se briseront un jour, peut-être par leur faute, et que ni leur désespoir ni leur repentir ne pourront les ranimer, il n'y aurait pas d'enfants ingrats. Je pris ma chère grand'mère dans mes bras, je l'appelai; je la portai au grand air. Le vent soufflait les mèches de ses cheveux blancs sur son pauvre visage, qui avait toujours la même fixité effrayante. Je baisais ses mains glacées, que mon haleine ne réchauffait pas. Enfin elle poussa un faible soupir, elle entr'ouvrit les yeux et me regarda. Oh! ce regard, Monsieur, je ne l'oublierai jamais!

La voix manqua à Joe pour continuer son récit. Au bout d'un moment, il toussa, s'éclaircit la voix, et reprit :

— Dieu me l'avait rendue : c'était une heure solennelle. Je me mis à genoux, et je fis vœu de ne jamais plus boire ni vin ni liqueur, de rompre avec la mauvaise compagnie, de ne plus dépenser en poisons qui ruinent l'âme et le corps l'argent que la Providence m'envoyait. Ma grand'mère m'entendit; elle fit effort, et sa chère main, encore bien froide, se posa sur ma tête pour me bénir. Ce fut tout : jamais nous ne reparlâmes de ce funeste jour.

Je m'appliquai au travail, à l'étude des minéraux, qui est d'une grande ressource dans notre état. Je passais mes soirées au logis à lire haut; je tâchais de réparer le mal que j'avais fait. Mais le choc avait été trop rude : les vieillards ne recrutent pas vite leurs forces, et le chagrin ronge les cœurs qui n'ont plus la séve de la jeunesse pour le combattre. Jamais ma grand'mère ne me parut la même qu'auparavant. Elle y faisait ce qu'elle pouvait, la chère âme! Toute faible qu'elle était, je la trouvais toujours à l'ouvrage, et cela me faisait illusion. Un soir, en rentrant, je vis le fauteuil vide et le rouet délaissé. Le mal l'avait vaincue; elle s'était couchée pour ne plus se relever...

Joe laissa tomber sa tête dans ses deux mains : il sanglotait.

— Excusez-moi, Monsieur, me dit-il après un moment; je me suis laissé aller à vous parler de moi, comme cela, de proche en proche, mais il y a des tristesses qui me surmontent.

— C'est à moi, mon cher Joe, à vous demander pardon d'avoir réveillé de si douloureux souvenirs.

— Oh! ils ne dorment pas, Monsieur; ils sont toujours là, que je me taise ou que j'en parle. Mais nous voilà presque arrivés; Monsieur serait bien bon de se prêter à une fantaisie que j'ai, et de se laisser bander les yeux.

— Faites, mon cher guide; je m'en remets *aveuglément* à vous.

Je lui tendis un foulard qu'il me noua autour de la tête.

— Maintenant, me dit-il, donnez-moi la main, et avançons d'un pas ferme; nous n'avons plus que pour un quart d'heure de marche, mais c'est le plus pénible.

La fin à la prochaine livraison.

ACCIDENTS SUR LES CHEMINS DE FER

ET SUR LES ROUTES ORDINAIRES.

Des relevés officiels publiés par les gouvernements d'Angleterre, de France et de Prusse, il résulte : — Qu'en seize années, du 7 août 1840 au 31 décembre 1856, on a transporté 1 070 224 378 voyageurs sur les chemins du Royaume-Uni, et que 187 voyageurs ont été tués, 3 125 blessés par des accidents indépendants de leur imprudence ou de leur volonté; — Que, du 7 septembre 1835 au 31 décembre 1856, les chemins de fer français ont transporté 224 345 769 voyageurs et occasionné la mort de 111 voyageurs, dans lesquels figurent pour 52 les victimes de la catastrophe survenue, en 1842, sur le chemin de Versailles (rive gauche); 402 voyageurs ont été blessés pendant la même période; — Qu'en Prusse, 43 accidents survenus en six années, de 1851 à 1856, ont entraîné la mort de deux voyageurs et blessé 12 personnes sur un mouvement de 55 552 813 voyageurs.

En réunissant ces résultats, on forme un total de 300 tués et de 5 539 blessés sur une circulation de 1 350 122 960 personnes, de sorte que l'on compte un mort sur 4 500 000 voyageurs et un blessé sur 381 000.

D'après les relevés des accidents des messageries impériales, ces entreprises ont transporté sur les routes 7 109 298 voyageurs, de 1846 à 1855; elles ont eu 20 voyageurs tués et 238 blessés par des accidents; soit un décès sur 355 463 voyageurs et un blessé sur 29 872. C'est douze fois plus que sur les chemins de fer, et cependant nul n'ignore avec quel soin ces administrations sont exploitées et surveillées. Les chiffres relatifs aux chemins de fer, sur lesquels pèse si lourdement l'inexpérience des premières années, deviendraient bien plus éloquents encore si nous ne considérions que les résultats fournis par la dernière année, puisqu'en France, non plus qu'en Prusse, il n'y a pas eu de mort d'homme, et qu'en Angleterre huit voyageurs seulement sur cent trente millions ont péri, ce qui donne la proportion d'un ou deux pour seize millions de personnes. (1)

(1) Edmond Teisserenc.

CROIX D'ABSOLUTION

QUE L'ON PLAÇAIT SUR LES MORTS AU MOYEN AGE.

En 1854 (t. XXII, p. 348), nous avons fait connaître à nos lecteurs une coutume funèbre qui date depuis des siècles au sein de l'Église grecque, et qui est encore pratiquée chaque jour dans tout l'empire de Russie. Nous voulons parler du bandeau qui couronne le front du défunt et de la formule d'absolution que le pope lit sur le mort après le service des funérailles; il la dépose ensuite dans la main du défunt, afin qu'il l'emporte avec lui dans la tombe.

Un usage entièrement semblable existait il y a sept et huit siècles dans toute l'Église latine, qui, très-probablement, l'avait emprunté à celle de l'Orient. Nous avons rencontré plusieurs preuves écrites ou monumentales qui démontrent l'existence de cette coutume en France et en Angleterre pendant le onzième et le douzième siècle. Nous reproduisons ici quelques-unes de nos croix françaises.

« La première fois, dit M. l'abbé Cochet, que nous avons eu connaissance d'une coutume si extraordinaire et pourtant si répandue chez nos vieux Normands, ce fut en 1842, dans le cimetière de Bouteilles, ancienne paroisse située entre Dieppe et Arques. Des ouvriers étaient alors occupés à tracer, à travers l'église démolie, le chemin de grande communication n° 1 qui conduit de Dieppe à Neufchâtel. Leurs pioches rencontrèrent d'anciens tombeaux faits en dalles de moellon avec entaille pour la tête. Sur la poitrine des défunts qui remplissaient ces sarcophages, on recueillit quatre croix en plomb qui affectaient la forme d'une croix de Malte.

» Sur ces croix avaient été tracées, à l'aide d'un instrument aigu, des formules d'absolution encore parfaitement lisibles. Les caractères étaient ceux du onzième et du douzième siècle de notre ère. Les formules n'étaient autres que celles que l'on retrouve dans nos manuels et rituels de Rouen, aussi bien dans ceux d'autrefois que dans ceux d'aujourd'hui. Voici le texte d'une des absolutions de Bouteilles; les autres s'en rapprochent entièrement, à quelques modifications près :

« Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses » disciples : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié » dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera » délié dans le ciel; ayant bien voulu, malgré notre indi» gnité, nous admettre au nombre de ses ministres, que » lui-même, Emmeline, vous absolve, par notre ministère, » de tous les péchés que vous avez commis par pensée, » par parole, par action et par omission; et qu'après vous » avoir absoute de toutes vos fautes, il daigne vous intro» duire au royaume des cieux, lui qui, étant Dieu, vit et » règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

» Cette découverte, aussi curieuse qu'inattendue, m'inspira la pensée de rechercher dans l'église détruite et dans le cimetière sécularisé de Bouteilles des monuments analogues. J'y pratiquai quatre fouilles successives pendant les années 1855, 1856 et 1857. Dans ces quatre campagnes, je découvris onze croix nouvelles, ce qui porte à quinze le nombre total de celles qui sont sorties de cette petite localité. Quatre de ces croix ont été déposées à la Bibliothèque de Dieppe, une est à Caen, au Musée de la Société des antiquaires de Normandie, et les dix autres sont à Rouen, dans le Musée départemental des antiquités.

» Toutes ces croix sont en plomb et portent des caractères tracés à la pointe. Treize sur quinze nous offrent des formules d'absolution, accompagnées parfois d'oraisons pour les morts. Une seule ne montre qu'une oraison, et une dernière enfin a donné avec l'absolution le *Confiteor* ou la confession qui la précède.

» La coupe des croix, la forme des prières et les caractères de l'écriture, reportent ces petits monuments au onzième ou au douzième siècle de l'ère chrétienne. Le type de la croix grecque appartient surtout à cette époque : on la retrouve partout, sur les monnaies, sur les vitraux, sur les manuscrits, sur les croix de consécration et sur les croix de cimetière. A Bouteilles même est une vieille croix de pierre, dite de la *Moinerie*, qui a la forme d'une croix de Malte et qui doit remonter au douzième siècle.

» Ces croix ont été recueillies sur le sein même des défunts, qui, avec leurs bras croisés, les pressaient sur leur poitrine. Dans leur foi simple et robuste, ces pauvres gens pressaient sur leur cœur cette dernière prière, comme leur suprême consolation dans cette vie et leur plus chère espérance en l'autre. Dans la pensée de nos pères, comme dans celle des Grecs d'aujourd'hui, cette croix était un passe-port assuré pour aller de cette vie dans un monde meilleur. Nous croyons que si nous n'avons pas trouvé plus d'absolutions de ce genre à Bouteilles ou ailleurs, cela vient de ce qu'elles étaient écrites sur du bois, du papier ou du parchemin, comme cela se pratique tous les jours en Russie. La terre aura détruit ces substances.

» Un seul village de Normandie autre que celui de Bouteilles nous a donné une croix d'absolution analogue : c'est le hameau de Quiberville-sur-Mer, canton d'Offranville, où une croix de plomb a été recueillie en 1846.

Mais nous ne doutons pas que l'on n'en trouve ailleurs si l'on fait des recherches sérieuses et bien dirigées.

» Dans le reste de la France, il n'en a jusqu'ici été révélé de semblables qu'à Angers et à Périgueux. A Saint-Front de Périgueux, l'absolution qui était très-lisible portait la date de 1070, et à Saint-Aubin d'Angers on a lu la date de 1136; toutefois on ne parle pas d'absolution.

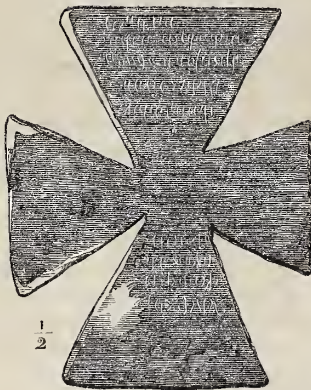
» De la Normandie, cette coutume passa en Angleterre avec les autres institutions de la conquête. Dès le temps de Guillaume, nous voyons Lanfranc prescrire cet usage pour les Bénédictins de la Grande-Bretagne. Lorsqu'un frère, dit ce grand pontife, atteint d'une maladie incurable, approche du terme fatal, le couvent tout entier se range devant sa couche. Le patient alors fait sa confession et reçoit de tous l'absolution qu'à son tour il leur donne : *Factâ confessione absolvatur ab omnibus et ipse absolvat omnes;* puis chacun dépose sur son front le baiser d'adieu. On lui administre ensuite, pour soutenir jusqu'au bout son courage, les derniers sacrements. La lutte suprême commence. Un lit de cendre en forme de croix est préparé : on y dépose le moribond. Prévenus à ce moment, les moines quittent tout, même le service divin, pour aller réciter, dans la chambre mortuaire, les prières des agonisants. L'âme a-t-elle abandonné le corps, il ne reste plus qu'à songer aux funérailles; mais la dépouille mortelle ne sera pas confiée à la terre sans qu'auparavant on ait placé sur la poitrine du mort une absolution écrite, que tous les frères viendront lire à tour de rôle : *Absolutionem scriptam et a fratribus lectam super pectus ejus ponant.*

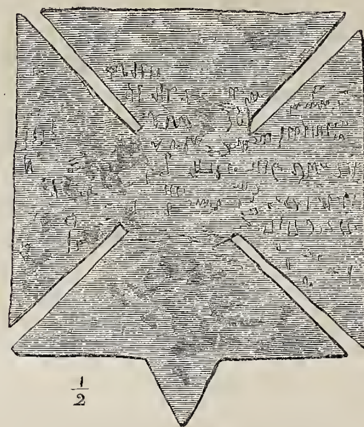
» Les croix d'absolution qu'a données jusqu'à présent la Grande-Bretagne ont été trouvées sur des moines, des prêtres et des évêques contemporains de Guillaume. Une a été recueillie à Lincoln, sur un prêtre nommé Siford; une autre à Chichester, sur l'évêque Godefroi. Le monastère d'Edmund's-Bury a fourni un grand nombre de croix de plomb, de la même forme et de la même époque; toutefois on ne cite pas sur elles de formules d'absolution ni de confession.

» L'attention une fois éveillée sur ces frêles et curieux monuments, il me semble qu'on en découvrira par toute la France comme par toute l'Angleterre; car la liturgie et la foi furent les mêmes dans toute l'Europe du moyen âge. Nul doute qu'à cette époque tous les fidèles n'aient voulu marquer leur espérance et leur foi en la croix du Rédempteur, comme ceux de Bouteilles, d'Angers, de Périgueux, de Lincoln, de Chichester et d'Edmund's-Bury.

» Montrons à présent, par quelques textes historiques, que la coutume dont nous avons retrouvé les monuments au sein de la terre était conforme aux idées et à la pratique du onzième et du douzième siècle.

» Nous avons déjà cité la règle monastique donnée par le célèbre Lanfranc aux Bénédictins d'Angleterre, règle par laquelle chaque frère mourant devait avoir sur sa poitrine





Croix d'absolution des onzième et douzième siècles, trouvées, en 1857, à Bouteilles, entre Dieppe et Arques.

une formule d'absolution que chacun venait lire à son tour.

» Saint Jean Gualbert, le fondateur de Vallombreuse, mort en 1073, emporta avec lui une profession de foi écrite; Maurice de Sully, évêque de Paris, décédé en 1201, avait sur sa poitrine un acte d'espérance en la résurrection.

» M. Léopold Delisle citait récemment à la Société des antiquaires de France deux faits populaires se rapportant aux onzième et douzième siècles, et montrant combien la pratique qui nous occupe était passée dans les mœurs de cette époque.

» Le premier fait est tiré des *Miracles de saint Benoît*, traité écrit au onzième siècle, par André Fleury, moine de Saint-Benoît-sur-Loire, et récemment publié par M. de Certain. On y voit qu'un homme du diocèse de Troyes, qui avait volé l'abbaye, fut rejeté de la terre par trois fois consécutives, jusqu'à ce que sa femme eût restitué ce qu'il avait pris et qu'elle eût placé une cédule d'absolution sur la poitrine du défunt.

» Guillaume de Neuburg raconte qu'en 1196, dans le comté de Buckingham, un homme nouvellement inhumé apparaissait pendant plusieurs nuits à sa femme, à sa famille, à ses voisins et même aux animaux. On consulta sur un fait si extraordinaire l'évêque de Londres, qui envoya à l'archidiacre un certificat d'absolution pour être placé sur la poitrine du défunt. Le fantôme alors disparut.

» Enfin, il est encore dans l'histoire monastique un événement qui se rapporte à trois personnages dont le nom a traversé les siècles. Mabillon raconte dans ses *Annales de l'ordre de Saint-Benoît* qu'après la mort d'Abélard, arrivée en 1142, Héloïse écrivit à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pour obtenir de lui une formule d'absolution qu'elle pût déposer sur la tombe du célèbre théologien.

» L'absolution fut gracieusement accordée, et voici en quels termes elle était conçue, toujours d'après Mabillon : « Absolution de Pierre Abaëlard : Moi Pierre, abbé de » Cluny, qui ai reçu Abaëlard parmi les religieux de mon » ordre, et qui ai accordé à Héloïse, abbesse du Paraclet, et » à ses religieuses le corps du défunt qui leur a été remis » secrètement, de l'autorité du Dieu tout-puissant et de tous » les saints, j'absous Abaëlard de tous ses péchés. » Un vieil auteur bénédictin dit que cette formule fut placée sur le corps d'Abélard. »

UNE COPIE ANTIQUE DE LA MINERVE DU PARTHÉNON.

Voy. t. XXIV, 1856, p. 41.



Statue antique conservée au temple de Thésée, à Athènes. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

La restitution de la Minerve du Parthénon est un des plus intéressants problèmes qu'ait pu se proposer la science archéologique de nos jours. Il méritait d'attirer l'attention entre tous, et par l'importance de l'œuvre à recomposer (la plus parfaite, avec le Jupiter d'Olympie, qu'ait produite, au dire des anciens, le plus grand artiste de la Grèce), et à cause du grand nombre de questions encore neuves qu'il présentait à résoudre : il s'agissait, en effet, de décrire ou de figurer une de ces statues, dont il ne subsiste plus aucun modèle, où l'or et les matières les plus précieuses se mêlaient à l'ivoire ; et les textes où il est fait mention du colosse de Phidias ne s'accordent pas mieux entre eux que les monuments où l'on a cru en retrouver des représentations plus ou moins fidèles. Mais ce sont là des difficultés qui excitent l'ardeur de la science bien plus qu'elles ne l'arrêtent. Il s'est trouvé dans notre siècle des hommes en qui un goût exquis s'unissait à une connaissance aussi profonde qu'étendue de l'antiquité, pour rapprocher les monuments dispersés, éclaircir les textes obscurs ou contradictoires, et deviner avec ces faibles secours un art jusqu'alors si complétement ignoré qu'on osait presque mettre en doute le témoignage des anciens.

Quatremère de Quincy sembla, du premier coup, épuiser la matière en écrivant, dans son *Jupiter Olympien*, l'histoire de la toreutique et de la statuaire chryséléphantine ; et peut-être, dès cette époque, n'eût-t-il laissé rien à dire sur les statues d'or et d'ivoire s'il avait pu être éclairé sur leur véritable caractère par la vue des marbres du Parthénon, de la Vénus de Milo et des autres modèles de la belle époque de l'art grec, qui ont fait faire dans la connaissance et le sentiment de cet art, depuis qu'ils ont été apportés en Occident, un progrès aussi marqué et plus

réel que celui qui était précédemment résulté de l'apparition des trésors enfouis à Herculanum et à Pompéi. Ni la science ni le goût naturel ne peuvent suppléer à la vue des belles œuvres d'art pour notre éducation artistique, et particulièrement lorsque nous devons nous représenter des ouvrages très-anciens, productions d'une civilisation entièrement différente de la nôtre. C'est ce qui fut cause que les restitutions d'antiques proposées par Quatremère de Quincy, et surtout ses dessins, ne furent pas aussi heureux que ses conjectures sur l'art qui les avait créés. Il sentait bien de quel prix eût été pour lui la découverte d'une œuvre authentique d'un maître; et ce sentiment, il l'a exprimé en présence des antiquités de Rome, qui avaient cependant excité à un si haut degré son admiration : « Je passai, dit-il, à un état voisin de l'indifférence, en considérant ce peu que nous avions recouvré, et la médiocrité des objets échappés au naufrage. Je ne vis plus bientôt dans toutes ces statues, même les plus célèbres, que des empreintes affaiblies ou usées. Cette multitude d'ouvrages et de simulacres ne me parut plus qu'une postérité abâtardie, un peuple d'ombres, comparée à l'idée que ces descriptions nous présentent de leurs originaux. Comment pouvoir se soustraire à cette conclusion, quand on pense qu'aucun des originaux célèbres ne nous est parvenu; qu'entre un si grand nombre d'ouvrages vantés ou cités par les écrivains, à peine trois ou quatre se sont dérobés à l'entière destruction, sous la forme de copies plus ou moins ressemblantes; quand on sait que presque tous ceux auxquels nous donnons le nom de chefs-d'œuvre, ou sont des répétitions de quelque morceau en bronze peu célèbre, ou la production de quelque artiste sans nom dans l'histoire? »

Il est bon de rappeler ces paroles : elles mettent à leur place beaucoup de morceaux renommés qu'on est encore trop disposé à considérer comme les véritables modèles de l'art antique, et nous apprennent en même temps à estimer ce qu'il vaut le bonheur de contempler aujourd'hui dans nos musées quelques ouvrages d'une origine certaine et d'une beauté parfaite.

Quatremère de Quincy avait su cependant tirer un merveilleux parti des types qu'il avait sous les yeux (une Minerve de la villa Albani, les têtes de la déesse qui figurent sur les monnaies d'Athènes, et la pierre gravée par Aspasius que l'on conserve au cabinet de Vienne), en les rapprochant successivement des témoignages de Pausanias et de Platon, de Plutarque et de Pline, pour les confirmer tour à tour ou pour les combattre. Ces monuments étaient bien choisis pour servir de guide dans la recherche difficile qu'il avait entreprise, et c'est sur eux d'abord que se sont appuyés à leur tour les savants venus après lui, mais pour s'approcher davantage de la vérité, à l'aide des nouvelles découvertes de l'archéologie. Il suffit de rappeler ici les noms des antiquaires qui ont apporté quelques lumières dans la discussion : Ottfried Muller et M. Gerhard, en Allemagne; MM. le duc de Luynes et Beulé, en France. M. le duc de Luynes, en faisant exécuter par feu Simart, sous sa direction et à ses frais, une statue de Minerve d'or, d'argent et d'ivoire, imitée de celle de Phidias, a donné un éclatant témoignage de son amour pour l'art et pour la science, et un exemple de libéralité qu'on ne saurait trop citer. Cette statue, qui est actuellement au château de Dampierre, a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Nous en avons donné le dessin (t. XXIV, 1856, p. 41), accompagné des explications nécessaires pour apprécier ce qu'il a fallu d'études, de talent, de soins et d'argent pour mener à terme cet immense travail. Il n'est pas, on peut le dire, un détail, dans cette statue, qui n'ait été longtemps délibéré avant d'être définitivement exécuté, pas un trait qui n'ait été inspiré par une œuvre des artistes ou un passage des écrivains de l'antiquité qui se rapportent le mieux à la Minerve du Parthénon.

Une découverte récente est venue confirmer presque sur tous les points les conjectures de M. le duc de Luynes, et montrer combien l'antiquité lui est familière, et avec quelle sûreté de goût il interprète les monuments. Cette découverte a été faite par M. Charles Lenormant dans son dernier voyage en Grèce, qui a eu une fin si malheureuse. Peu de jours avant de partir pour le Péloponèse, d'où il ne devait revenir que mourant, il visitait à Athènes le temple de Thésée, aujourd'hui converti en musée. Il y aperçut, reléguée parmi des objets de peu d'intérêt, une statue inachevée et d'un travail assez grossier, qui ne pouvait appartenir à la belle époque de l'art, mais qu'à sa grande tournure, à la noble simplicité de son attitude et de son ajustement, il était facile de reconnaître pour la copie d'un ouvrage de ce temps. M. Lenormant, avec cette promptitude de coup d'œil et cette mémoire toujours présente qui le servaient si bien, y saisit aussitôt tous les traits attribués à la Minerve de Phidias. Il en fit faire une photographie que son fils, M. François Lenormant, a depuis apportée en France et mise sous les yeux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. C'est d'après cette photographie qu'a été exécuté notre dessin.

La déesse est debout, couverte de la tunique talaire descendant jusqu'aux pieds, vêtement qui fut de toute antiquité celui des femmes ioniennes et celui que portaient les Athéniennes au temps de Périclès. Toutefois, la longue tunique, ordinairement pourvue de manches, n'était pas d'un usage très-ancien. Moins d'un siècle auparavant, à Athènes, et primitivement dans toute la Grèce, l'habillement des femmes était la tunique dorienne, agrafée sur les épaules et laissant les bras entièrement découverts, serrée très-bas par une ceinture autour des hanches, courte, et souvent même atteignant à peine le milieu des cuisses. Tel est le vêtement supérieur de la statue trouvée au temple de Thésée; et ce vêtement, qui laisse les bras libres pour l'action, est tout à fait propre à la déesse guerrière, qui tenait d'une main la lance et portait dans l'autre l'image de la Victoire; tandis que la longue tunique tombant jusqu'aux pieds convenait seule à la chaste vierge du Parthénon. Les épaules et la poitrine sont protégées par l'égide; mais le travail inachevé de la statue ne laisse pas deviner si son auteur se proposait de couvrir cette égide d'écailles et de garnir ses bords de serpents; on n'y voit non plus aucune trace du masque de Méduse, qui devait la décorer pour être conforme à la courte description que Pausanias a faite du colosse de Phidias, et qui est formelle sur ce point. Il n'est pas plus facile de conjecturer d'après la copie si, dans l'original, Minerve portait un collier et des pendants d'oreilles, comme l'ont représentée MM. le duc de Luynes et Simart, d'après la pierre gravée d'Aspasius, ni quels étaient enfin les ornements du casque. Cette dernière question est une de celles qui ont soulevé le plus de discussions, et, sur ce sujet, les antiquaires sont encore loin d'être d'accord. Les bras sont entiers et paraissent beaux. Leur position ne rompt pas la symétrie à peu près complète que l'artiste a observée dans son œuvre. Ils sont étendus et s'écartent légèrement du corps. La main gauche s'appuie sur le bouclier, posé verticalement; mais il n'est pas aisé de voir comment, de cette main, la déesse tenait aussi la lance, ce qui n'est pas douteux cependant, au moins quant à la statue de Phidias. Dans sa main droite, Minerve portait cette Victoire aux ailes d'or qui, au dire de Pline, était peut-être le morceau le plus admirable. On peut voir dans notre dessin la main de la déesse ouverte, mais la statuette qu'elle devrait supporter, si elle a existé,

a disparu. La main est encore soutenue par la masse du marbre dans laquelle elle est prise.

Les figures qui décorent le bouclier sont, dans notre statue, la partie dont l'exécution a été poussée le plus loin. Ces figures ne sont pas disposées dans une bande circulaire, comme dans la restitution de Quatremère de Quincy et dans celle de MM. le duc de Luynes et Simart, mais en occupent tout le champ divisé en deux registres. Elles représentent les combats de Thésée contre les Amazones. Minerve Poliade préside à la victoire des Athéniens; et, dans une figure d'homme prêt à lancer une pierre énorme contre une Amazone, on peut retrouver l'image de Phidias lui-même, qui « s'était représenté, dit Plutarque, sous les traits d'un vieillard chauve qui soulève une pierre des deux mains. »

Le grand artiste avait figuré sur la face concave du bouclier, ou, pour mieux dire, sans doute, dans une frise circulaire qui en garnissait le bord, la guerre des dieux et des géants. On ne voit aucune trace de sculpture de ce côté dans la statue retrouvée par M. Lenormant; mais cette statue diffère par un trait essentiel des restitutions qui ont été jusqu'à présent proposées de la Minerve du Parthénon : le serpent, toujours placé à droite, est ici à gauche, s'enroulant sous le bouclier, et ainsi se trouve confirmé le témoignage formel de Pausanias, dont on s'était à tort écarté : « D'une de ses mains, dit-il (et c'est nécessairement celle qui ne portait pas la Victoire), la déesse tient la lance; à ses pieds est son bouclier, et près de la lance un serpent. Ce serpent doit être l'image d'Erechthée. »

Jusqu'ici, on le voit, la découverte faite à Athènes d'une copie présumée de la Minerve du Parthénon a justifié presque constamment l'imitation conçue par M. le duc de Luynes. A part le déplacement du serpent, que nous venons de signaler, le geste du bras droit, qui ne doit pas être étendu horizontalement, et quelques autres légères différences, on ne peut qu'admirer, en somme, la connaissance merveilleuse de l'antiquité avec laquelle le savant académicien a restitué dans tous ses détails une œuvre perdue. Ce n'est pas par l'exactitude, c'est plutôt par le style, par l'exécution artistique, que la statue d'ivoire et de métal exposée en 1855 restait encore éloignée de l'idée que l'on peut se faire de son modèle antique.

Nous arrivons au sujet qui décorait le piédestal de la statue, et ici il faut avouer que si la manière gracieuse, élégante, mais non exempte d'afféterie, avec laquelle Simart a rendu ce sujet, est loin d'avoir la largeur et la simplicité de l'antique, la composition compliquée dont on lui avait dicté le programme répond aussi peu au bas-relief sculpté à la base de la statue du temple de Thésée. Ici, il est vrai, les lumières manquaient absolument; car tout ce que l'on savait de cette partie de l'œuvre de Phidias, c'est qu'il y avait figuré la naissance de Pandore et qu'il avait employé beaucoup de temps à ce travail. Il s'était inspiré des beaux vers d'Hésiode : « Le père des hommes et des dieux commande à l'habile Vulcain de pétrir ensemble la terre et l'eau et d'en former un corps doué de la voix humaine, ayant les traits d'une vierge belle comme les déesses, capable d'enflammer d'amour. Il voulut que Minerve lui enseignât les travaux des femmes et lui apprît à tisser les étoffes aux couleurs variées; que Vénus répandît autour de sa tête la grâce et le désir; que Mercure, meurtrier d'Argus, remplît son esprit de ruse et de mensonge... Aussitôt l'habile Vulcain façonna dans l'argile l'image d'une vierge pudique; Minerve, aux yeux glauques, lui donna une ceinture et de riches vêtements; les Grâces divines et la Persuasion auguste lui attachèrent un collier d'or; les Heures, aux belles chevelures, la couronnèrent des fleurs du printemps. Enfin, le meurtrier d'Argus, obéissant à Jupiter qui lance la foudre, enferma dans son sein les mensonges, les paroles qui séduisent et les ruses. Le héraut des dieux lui donna un nom : il l'appela Pandore, parce que tous les habitants des demeures célestes lui avaient fait un présent, pour le malheur des hommes industrieux. »

Sur le piédestal de la statue du temple de Thésée on ne retrouve pas toutes les divinités nommées par le poëte. Ce piédestal, plinthe étroite, et certainement beaucoup moins élevé (toutes proportions gardées) que ne l'était la base du colosse de Phidias, n'en offre-t-il pas une reproduction exacte, au moins dans la disposition, le nombre et l'attitude des figures qui le décoraient? C'est ce qu'il est difficile de savoir. On voit, à l'extrémité placée au-dessous du bras gauche de Minerve, Jupiter assis, et devant lui Pandore, qui semble occupée à se parer; au centre, deux déesses vêtues de la tunique talaire et tenant chacune à la main un grand flambeau, ne sont autres sans doute que Cérès et Proserpine, les grandes déesses d'Éleusis; auprès d'elles est placée une figure d'homme aux pieds de reptile; puis, une femme conduisant un char attelé de deux chevaux qui se cabrent. Il est à peu près certain que le copiste a réduit ici le nombre des divinités assistant à la naissance de Pandore, et qu'il faut s'en tenir au texte de Pline, qui dit que l'on en comptait jusqu'à vingt dans le modèle. On doit cependant reconnaître que la simplicité de la composition et du style, dans cet ouvrage grossier d'une époque de décadence, sont, bien plus que la restitution de Simart, conformes au principe et au sentiment de la statuaire antique.

LE CHANT DU CHARPENTIER.

POÉSIE PAR UHLAND.

La maison neuve est debout, elle n'est encore ni couverte, ni murée; d'en haut, de toutes parts, peuvent y entrer la pluie et le soleil; c'est l'heure d'invoquer le maître du monde. Que de la voûte du ciel il envoie salut et bénédiction sur cette maison ouverte! Qu'il fasse descendre l'abondance dans le grenier; dans les chambres, l'amour du travail et les saintes pensées; dans la cuisine, l'économie et la propreté; dans l'étable, la santé! Qu'il donne au vin du cellier les vertus bienfaisantes; qu'il veuille bénir les fenêtres pour que rien de profane ne puisse entrer! et que bientôt sur ce seuil neuf viennent s'ébattre de gracieux petits enfants! Maintenant, compagnons, couvrez et murez, la bénédiction de Dieu est dans la maison.

LA MORT D'UN PAPILLON.

C'était le soir; j'écrivais dans ma chambre à la lumière d'une bougie, quand un petit papillon de nuit entra par la fenêtre entr'ouverte. Il alla d'abord se heurter à tous les angles, battit de ses ailes toute la surface du plafond, puis vint tournoyer près de la bougie; resserrant toujours davantage les cercles de son vol autour de la flamme, il s'en approcha trop, s'y brûla et tomba sur la feuille de papier où j'écrivais. Le pauvre insecte était méconnaissable. Ses antennes, qui ressemblaient auparavant à de jolies plumes blanches, n'étaient plus que deux petites boules de charbon; il n'avait plus pour ailes que deux moignons informes et inégaux; de ses six pattes, il ne lui en restait plus que trois à peu près entières. Comme il paraissait mort, je me disposais à le pousser à terre avec la barbe de ma plume, quand je remarquai qu'il faisait encore quelques mouvements. Au bout d'un instant, je le vis s'affermir sur ses pattes mutilées, se cramponner aux aspérités du papier, puis la partie postérieure de son corps se mit à

s'agiter violemment. Les anneaux de son abdomen se contractaient, rentraient les uns dans les autres, puis se distendaient, s'allongeaient comme s'ils allaient se rompre. C'est l'agonie, pensai-je; mais tout à coup j'aperçus sur la feuille blanche un petit corps rond, de couleur brune, que l'insecte venait d'y déposer. Bientôt il y en eut un second tout pareil au premier, puis un troisième... C'étaient des œufs; le papillon faisait sa ponte. C'était vraiment une chose admirable à voir que le soin avec lequel il les rangeait l'un à côté de l'autre, tous se touchant et parfaitement alignés; et avec quel zèle il s'activait à sa tâche! Quelquefois il s'interrompait, mais ce n'était qu'un moment, pour reprendre des forces et se remettre à l'œuvre avec plus d'ardeur encore. Plus il avançait, plus il redoublait de précipitation; on eût dit qu'il craignait de ne pas avoir le temps de finir. Quand il eut ainsi pondu une cinquantaine d'œufs, il s'arrêta et ne bougea plus; ses pattes détendues s'étaient repliées, et il était penché sur le flanc: cette fois, il était bien mort; un léger souffle d'air qui se glissa par la fenêtre emporta comme une poussière inerte son corps inanimé.

Je n'ai jamais oublié cette agonie du petit papillon de nuit. Évidemment il avait senti qu'il allait mourir, et, tout mutilé qu'il était, au milieu des plus vives souffrances, il avait fait de suprêmes efforts pour remplir sa mission, pour accomplir sa destinée. Chaque fois que ce souvenir me revient à l'esprit, il me fait songer à la fuite rapide du temps, à l'imminence continuelle de la mort, et il m'inspire une subite et extrême impatience de me mettre à l'œuvre, de m'attacher à quelque grand devoir, de ne pas disparaître de ce monde sans m'être acquitté de ma tâche ici-bas.

CHARYBDE ET SCYLLA.

L'enfant veut aller manger sa soupe dans la cour, en compagnie des poules, des canards et du chat. D'abord tout va bien; mais les poules se font peu à peu familières: elles s'animent, se pressent, s'élancent, et, comme les défenses de la voix et du geste deviennent impuissantes, l'enfant, pour sauver son déjeuner, a dû changer l'assiette



Composition et dessin de M. Eugène Froment.

de côté. Les poules ne l'atteindront peut-être pas; mais, en veillant aux poules, l'enfant ne pense pas au chat et oublie l'équilibre.

Ami lecteur, ne te hâte pas trop de reprocher à ce petit tableau sa frivolité, et comprends-en bien la signification:

Éviter tout excès n'est pas chose facile:
Si l'un nous semble laid, l'autre nous paroist beau.
Ainsi fait l'ignorant qui conduit un vaisseau:
S'il évite Caribde, il se jette dans Scylle. [1]

CHIFFONS.

Qui ne sait que les chiffons de lin, de chanvre et de coton servent à fabriquer le papier? C'est là un emploi immense, et cette matière méprisée est tellement précieuse et si difficile à remplacer que la France, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal et quelques autres pays, en ont prohibé l'exportation d'une manière absolue. L'Angleterre et les États-Unis produisent de telles quantités de papier que la matière première manque chez eux, et qu'ils sont obligés de l'aller chercher, à grands frais, à Rostock, à Brême, à Hambourg, à Livourne, à Ancône, à Messine, à Palerme et à Trieste. La Grèce et la Turquie, qui font une assez grande consommation de tissus de coton, et qui ne produisent pas de papier, fournissent également une assez grande quantité de coton aux États-Unis et à l'Angleterre, et la lutte entre ces deux peuples est telle pour l'accaparement de cette matière première indispensable, que les États-Unis vont maintenant jusque sur le marché de Londres s'emparer des chiffons, qui sont pourtant, en Angleterre, à un prix plus élevé que dans aucun autre pays.

De toutes les contrées qui exportent des chiffons, c'est la Toscane qui enlève au commerce européen les plus grandes quantités Ces quantités s'élèvent annuellement à environ 12 millions de kilogrammes, dont 4 millions provenant du

[1] Gomberville, *la Doctrine des mœurs*. 1646.

pays même, et 8 millions importés de la Lombardie, du Piémont, de l'Égypte, de Tunis et des autres contrées barbaresques. Livourne est le principal entrepôt de ce commerce. (1)

UN PAYSAGE DE LA HAUTE-SAVOIE.

Quand on choisit la route de Thones (Haute-Savoie) pour se rendre au sommet volcanique de la Tournette, d'où la vue s'étend du lac d'Annecy au mont Blanc, on avance de surprises en surprises : montagnes qui dressent à leurs flancs des arêtes sèches ou moussues, précipices, torrents, bois de sapins, neiges et pâturages, mélange incessamment varié de nature fantasque et sauvage, riante et gracieuse, sévère et terrible dans sa puissance. Au col des Aravis, on rencontre un ruisseau fougueux, profond dans certains endroits, et fécond en truites. On passe le torrent sur un pont dont l'arche unique et massive défie les fureurs de la fonte des neiges et des longues pluies. Du haut de ce pont, l'œil peut suivre assez loin le cours encaissé entre deux



Route de Thones, au col des Aravis (Haute-Savoie). — Dessin de Rouargue, d'après M. du Moncel.

monts tantôt nus, tantôt tapissés de verdure et de quelques arbres, tantôt crevassés ou noirs de sapins. Des maisons, ou plutôt de grandes cabanes, du bétail, une petite chapelle, une scierie qui rappelle la civilisation, varient le paysage : on dirait que le col des Aravis a été placé sur le chemin qui mène à la Tournette pour préparer le touriste aux merveilles, aux émotions et à l'enthousiasme. Il faut rattacher le pont du col des Aravis aux mille séductions pittoresques du pays qui possède le lac d'Annecy. (Voy. p. 316, 317.)

LE PÈRE JOE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 314, 322, 330, 338, 349.

En effet, aux sables mouvants qui ondoyaient sous nos pieds succéda un terrain âpre, inégal, tranchant. La saveur salée dont s'imprégnaient mes lèvres m'annonçait la proximité de la mer. Nous gravissions une rampe escarpée, et je devinais, aux brusques sinuosités de la route, que nous suivions un étroit sentier taillé en zigzag dans l'épaisseur du roc. Souvent la pierre faisait saillie et il fallait s'accrocher à ses aspérités. Une fois je chancelai : il me sembla que j'allais tomber dans le vide ; le père Joe me retint : je sentis son bâton s'interposer comme un garde-fou entre moi et l'abîme, car j'avais conscience d'un danger, et le bruit tumultueux d'eaux qui bouillonnaient montait d'une grande profondeur et me donnait le vertige. Mon guide ne parlait pas : sa respiration haletante trahissait sa fatigue et le labeur de cette rude ascension. Enfin, le sol devint plus uni ; un air plus vif me souffla au visage, le bandeau qui me couvrait les yeux s'abaissa, et je vis le spectacle le plus imposant qu'on puisse contempler. L'océan Atlantique, dans toute sa majestueuse grandeur, se déroulait sans limites jusqu'aux confins du monde visible, que marquait à l'horizon une barre d'or encadrant ce gigantesque et radieux miroir. Le disque embrasé du soleil se balançait mollement au-dessus, comme s'il eût suivi les ondulations des puissantes houles qui, parties de quelque centre lointain où se forment les tempêtes, accouraient apaisées, mais encore redoutables, se briser sur les roches avec les cadences mesurées de la foudre. Pas une île au large, pas une voile ne tachait le lumineux azur de cette

(1) *Dictionnaire international du commerce et de la navigation.*

immensité des caux qui relient l'ancien et le nouveau continent. Nous étions sur la cime de Treryn-Dinas, une des plus hautes falaises de Cornouailles. A six cents pieds au-dessous, les vagues heurtaient la barrière de granit, et rejaillissaient en écume jusqu'au sentier que nous avions gravi et qui serpentait le long des flancs abrupts de la montagne. De cette hauteur, l'œil embrassait les anfractuosités de la côte, ses profondes déchirures, ses hardis promontoires : à gauche se dressaient les roches vertes de Zennor, couronnées de fougères ; à droite se creusait la baie de Saint-Yves, dont les abords sont défendus par le terrible écueil sous-marin des *Pierres*, qui n'est que le prolongement de la pointe rocheuse de Godrevy, et qui s'avance au-delà d'un mille en mer : Joe me le fit reconnaître à la teinte blanchissante des eaux, qui s'irritent et luttent contre l'obstacle caché.

— Voyez-vous, là-bas, Monsieur, me dit-il, dans la même direction, cette toute petite grève qui apparaît d'ici comme un point dans l'espace, et que la marée qui se retire découvre en ce moment? Eh bien, il y aura vingt-cinq ans au mois de septembre prochain, il s'est passé là quelque chose de terrible et de beau qui m'a été d'un grand exemple. Je travaillais dans le voisinage, aux mines de *Huel-Alfred*. J'avais quitté Saint-Pyran, ne pouvant plus tenir dans notre pauvre maison vide ; mais j'avais beau changer de place, j'emportais ma peine avec moi. J'avais la vie en dégoût, et je me demandais à quoi j'étais bon sur terre et pourquoi j'y restais. Un dimanche matin, le vent d'ouest, qui avait soufflé toute la nuit, soulevait la mer, et chassait jusqu'à la cime où nous sommes des flocons d'écume. Le ciel était noir, et la tourmente allait augmentant. Heureusement il n'y avait pas de navire en vue : les bateaux de pêche étaient rentrés, et tous les habitants du village d'Huel-Alfred étaient au prêche. L'ouragan ébranlait la vieille église et couvrait par moments la voix du pasteur. Il disait avec l'apôtre saint Paul : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même celle des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante » ; et vers la fin, élevant encore plus la voix, il dit : « Nous ne voyons Dieu maintenant qu'à travers un mirage et sous des nuages obscurs, mais bientôt je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. » Il me semble encore l'entendre, car il parlait avec feu, et depuis, ces paroles me sont bien des fois revenues à l'esprit. C'était un homme d'un grand zèle et d'un cœur brûlant. Il venait de descendre de la chaire, on commençait à chanter les psaumes, lorsqu'une sourde rumeur circula du portail à l'intérieur de l'église. On murmurait : « Il y a une voile en vue ! un navire dérive vers les Pierres! » Le pasteur fit un signe de la main. « La charité, c'est le sacrifice, dit-il ; agir, c'est prier ! allons au secours de nos frères en péril ! » Il sortit le premier, nous le suivîmes. La pluie qui tombait par torrents, et le rejaillissement du ressac qui lançait à plus de cent pieds en l'air une poussière d'écume, formaient entre le ciel et l'eau un épais rideau impossible à percer. A travers quelques rares éclaircies, on apercevait par moments, dans l'épaisseur de la brume, un vaisseau qui faisait des efforts désespérés pour regagner le large ; mais chaque rafale le poussait à la côte et le rapprochait de l'écueil. La mâture avait été emportée par la tourmente, ou peut-être coupée pour donner moins de prise au vent ; le mât de beaupré restait seul. Nous essayâmes de mettre un canot à flot ; mais les hommes n'y étaient pas encore montés, qu'enlevée par une vague la coquille de noix vint se briser contre les rocs ; un second eut le même sort. Le danger devenait plus pressant de minute en minute. Le navire, entraîné avec une rapidité effrayante, n'était plus qu'à quelques brasses d'une tête de rocher à fleur d'eau. La pluie redoubla, le brouillard s'épaissit : on ne vit plus rien, mais on entendit un cri lamentable. Le pasteur était sur la grève. Il montait un maigre petit cheval qui le portait dans ses courses apostoliques à travers les dunes. « Il y a quelque chose de plus fort que le fer et le bois, nous dit-il, c'est le cœur de l'homme ! en avant, mes amis ! » Et il entra résolûment dans cette mer en fureur. Bien lâche qui ne l'eût pas suivi ! Nous fîmes la chaîne ; ceux qui savaient nager prirent la tête, et, nous tenant à bras-le-corps, nous avançâmes à travers le ressac. D'énormes houles déferlaient sur nous ; souvent nous perdions pied ; mais lui allait, allait toujours ! Tout à coup, et comme par miracle, le brouillard se leva : il n'y avait plus de navire en vue ; plus rien qu'un mât hors de l'eau, et une femme qui d'une main se cramponnait aux agrès et de l'autre soutenait un enfant. La distance n'était pas bien grande, mais des vagues hautes comme des montagnes roulaient entre eux et nous. Cependant le pasteur avait recueilli sur une épave et ramené à la côte un homme de l'équipage. Il repartit muni d'une corde. Cette fois, il avança davantage encore, mais, comme il nous semblait près du mât, une lame le repoussa ; il lutta, il revint ; il cria à la pauvre femme d'avoir foi, et de se jeter à l'eau : elle hésita. En pareille situation, les minutes sont des années ; le mât enfonçait de plus en plus ; une houle le recouvrit et emporta la mère, l'enfant, l'homme et le cheval. Il y eut dans la foule un frisson de douleur... Le moment d'après le pasteur reparut : il tenait l'enfant évanoui et le tendit au plus proche. Je le fis passer de main en main jusqu'à la grève. Déjà l'intrépide prêtre était reparti. Il espérait sauver la mère ; mais il avait trop présumé de ses forces. Cette troisième fois il ne revint pas. Quelque temps nous vîmes lui et sa monture flotter comme un point noir sur l'écume blanche, puis nous ne vîmes plus rien. Il était sorti de la vie par une belle porte ! il voyait maintenant face à face, sans voile, le Dieu qu'il avait servi et qui dut le reconnaître pour un de ses élus !

— Et le pauvre enfant si miraculeusement sauvé, qu'est-il devenu?

— Une belle jeune fille d'abord, et plus tard une bonne mère de famille, comme vous en avez pu juger, Monsieur.

— Ce serait la femme de votre ami Ralph? la digne ménagère qui m'a si bien reçu hier soir?

— Elle-même. Nous l'avons baptisée *Nannie*, parce que c'était le nom du vaisseau naufragé avec lequel périrent son père et sa mère, deux pauvres émigrants irlandais qui allaient chercher fortune dans le nouveau monde, à ce que nous apprit le seul matelot échappé à ce terrible désastre. La paroisse voulait prendre l'enfant à sa charge ; je le réclamai : c'était mon droit ; je l'avais reçu le premier des mains du pasteur, comme un legs précieux qui me venait d'en haut. De ce jour-là, Monsieur, les choses changèrent de face. Je repris goût à la vie ; je me sentais pardonné. J'emportai mon cher petit trésor à Saint-Pyran ; je l'installai dans la vieille maison avec la veuve d'un mineur, la mère de Ralph, qui promit d'en avoir grand soin et qui tint parole. C'était plaisir, le soir, en rentrant après le travail, de trouver la chère petite créature toute gaie et souriante. Les jours coulaient comme des heures et les années comme des mois ; si bien que la fillette avait seize ans que je ne lui en croyais pas plus de douze à treize. J'en étais tout affolé. Son cher visage me suivait à la mine, et l'éclairait mieux que mes visions d'autrefois ; j'y pensais le jour, j'y rêvais la nuit.

— Elle devait bien vous aimer aussi?

— Oui, mais pas de la même façon.

— N'avez-vous jamais songé à vous marier, père Joe? lui demandai-je indiscrètement.

— Si, Monsieur, me répondit-il avec sa droite ingé-

nuité; j'y ai songé deux fois dans ma vie : la première, j'étais trop jeune.

— Et la seconde?

— J'étais trop vieux. Mais l'heure s'avance, le soleil baisse, et il ne faut pas que le brouillard qui gagne nous surprenne ici. Nous n'avons que tout juste le temps de gagner Truro. Demain, si Monsieur le désire, je le conduirai à Parde'nick.

— Non, mon cher guide, repris-je, je m'en tiendrai à Treryn-Dinas : je ne veux pas affaiblir les impressions que j'ai reçues ici.

En effet, j'avais rencontré mieux que ce que je venais chercher : un site admirable servant de cadre à une mort héroïque ; une nature d'élite, un cœur vaillant qui s'accusait de n'avoir pas assez lutté contre ses mauvais instincts, et qui était arrivé à ce degré de perfection d'avoir fait du sacrifice la règle de sa vie. Cette étude-là valait bien les plus beaux promontoires de Cornouailles.

Le surlendemain, je repartais pour Londres, après avoir fait une dernière visite au village de Saint-Pyran-des-Sables, et avoir pris congé de Ralph, de Nannie, et de la bénédiction de leur heureux intérieur, le digne père Joe.

Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au delà a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. La Bruyère.

LA SCIENCE EN 1859.

Suite. — Voy. p. 102, 126, 206, 238.

Découverte d'une nouvelle planète. — Une planète a été découverte dans une région des espaces célestes où jusqu'ici aucun astre semblable ne nous était apparu. Elle se trouve dans le voisinage du soleil, plus rapprochée de lui que les autres planètes connues. Mercure, que les astronomes avaient jusqu'ici regardée comme celle que le soleil éclairait de sa plus vive lumière, est de deux à trois fois plus loin de son influence que le nouvel astre; et si M. le Verrier a bien calculé, c'est une première révélation de mondes nombreux qui cheminent dans les mêmes espaces.

L'unique observateur auquel il a été donné jusqu'à ce jour d'apercevoir cette terre qui, toujours sous les yeux des hommes, leur avait été toujours inconnue, est un médecin de campagne, M. Lescarbault. Attiré dès son enfance vers l'étude des phénomènes célestes, il occupait tous ses loisirs à suivre ces mondes que notre vue seule peut atteindre. Sa passion était telle que, suivant un de nos amis qui fut étudiant en médecine avec lui, M. Lescarbault avait pratiqué, à cette époque, une ouverture au toit de sa chambre, et y passait des nuits à inspecter le ciel. Toujours observant, toujours méditant sur ses observations, notre médecin-astronome finit par être possédé de cette pensée qu'entre Mercure et le soleil il devait exister quelque planète. Ce fut de 1837 à 1845 que ses réflexions mûrirent sur ce sujet; en 1845, il était définitivement convaincu. Le 26 mars 1859, au bout de quatorze ans de persévérantes recherches, il eut le bonheur de découvrir ce monde que, nouveau Christophe Colomb, il avait deviné. Mais, hélas! au bout d'une heure un quart environ, l'astre qui s'était révélé avait cessé d'être visible ; depuis, il n'a plus été possible de l'observer.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'une planète ne puisse apparaître qu'un temps si court? Qui empêche de l'observer plus longtemps? Qu'est-elle devenue, quand elle ne paraît plus à nos yeux? La réponse est simple, et, en la donnant, nous ferons comprendre comment quatorze années ont été employées à la découverte.

Cette planète, nous l'avons dit, est voisine du soleil; elle l'accompagne de très-près; elle n'est donc devant nos yeux que pendant le jour, et la lumière qu'elle nous envoie se trouve toujours noyée dans des flots de vive lumière. Cette pauvre petite planète est comme le phare modeste du ver luisant, qui pâlit et semble éteint à la lumière d'un flambeau. On ne pouvait donc la découvrir par son éclat. Dès lors, M. Lescarbault résolut de la découvrir comme on n'a jamais découvert aucun astre, par son obscurité.

La planète, plus voisine que nous du soleil, et tournant comme notre terre autour de lui, doit, à certaines heures, couvrir de son disque obscur une petite partie de la face du soleil qui nous regarde; à ces instants, l'observateur apercevra une petite tache ronde qui suivra un mouvement régulier, tout à fait indépendant du mouvement de rotation du soleil sur lui-même. C'est là ce que M. Lescarbault a eu le bonheur de voir : le phénomène a duré 1 heure 17 minutes 9 secondes.

On conçoit maintenant pourquoi la planète nouvelle ne peut être vue que rarement ; il faut une rencontre de circonstances tout exceptionnelle. Et, au moment favorable, tout est perdu si le ciel est couvert. Que le ciel même soit pur, si l'observateur est occupé à d'autres soins, il laissera passer inaperçu ce qu'il était si avide de saisir. Que de fois, peut-être, M. Lescarbault, chevauchant à travers les chemins pour porter secours à un malade, a-t-il manqué l'heure du passage attendu !

Plusieurs mondes inconnus entre le soleil et Mercure. — Tout heureux qu'il fût, notre astronome trop modeste ne se hâta point de publier sa découverte ; il tenait à revoir le phénomène avant d'en parler. Mais un mémoire de M. le Verrier, dont l'annonce lui parvint, le décida à rompre le silence. Cet écrit, relatif à l'étude théorique du système solaire, avait pour but d'établir qu'entre le soleil et Mercure circulaient une multitude de petites planètes. M. le Verrier avait ainsi déduit de la théorie de Newton l'existence de la planète Lescarbault, dont d'ailleurs il ne connaissait nullement la découverte.

La théorie peut-elle permettre de connaître l'existence d'un astre qui n'a jamais été aperçu? Comment M. le Verrier a-t-il réussi? Quelles sont les idées qui l'ont dirigé dans sa recherche théorique? C'est ce que nous allons indiquer.

Le système planétaire est composé d'abord du soleil, dont la masse énorme est égale à 355 000 fois la masse de la terre. Autour de lui circulent des planètes dont six sont connues de toute antiquité; d'autres, moins visibles, ont été découvertes dans les temps modernes; et, autour des planètes, des satellites plus petits se meuvent comme autour de leur soleil. Ces mouvements sont produits par l'attraction mutuelle de tous ces astres. Le soleil, puissante masse, domine par son action tout l'ensemble et règle la marche générale des mouvements ; c'est lui qui force chaque planète à suivre son orbite; c'est lui, du moins, qui détermine la physionomie générale de la courbe que chacune doit décrire. Mais à côté du soleil, ce maître puissant qui se fait obéir, les planètes elles-mêmes qu'il dirige, usant de leur petite force attractive, s'influencent les unes les autres, se font dévier mutuellement de leur course, et les orbites que Newton a su calculer sont, ou légèrement déformés, ou déplacés peu à peu par ces faibles actions perturbatrices. Après Newton, qui a tracé à grands traits les lois du système solaire, sont donc venus une foule de savants qui ont expliqué toutes les petites perturbations,

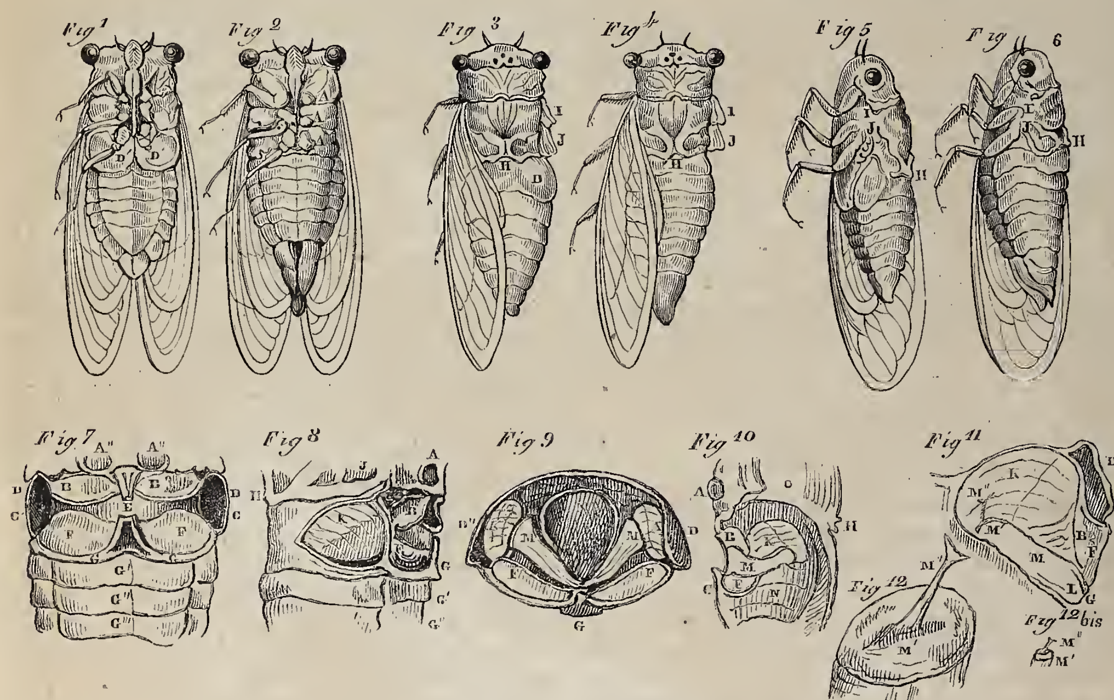
en évaluant les petites causes qui les produisent, et en montrant que les effets sont bien ceux que la théorie indique.

Toutefois, cette œuvre est si difficile et si complexe, les perturbations sont si nombreuses, que la science est encore loin d'avoir achevé la démonstration de la concordance entre les observations et la théorie. M. le Verrier, qui s'en est occupé, a reconnu que certain déplacement de l'orbite de Mercure ne pouvait s'expliquer par aucune action des planètes connues. Devait-il en conclure que la théorie de Newton se trouvait en défaut? Non certes, car, soumise à de nombreuses épreuves, cette théorie a résisté; il l'a donc respectée comme vraie, et il a été conduit à se demander si quelque planète inconnue ne rendrait pas compte du phénomène. Il a trouvé qu'une planète située entre le soleil et Mercure expliquerait le déplacement d'une manière très-satisfaisante. D'autre part, le calcul lui a démontré que cette planète serait si considérable qu'elle n'aurait pu échapper à la vue, malgré la lumière du soleil : il a dès lors supposé un ensemble de petites planètes qui, individuellement peu puissantes à cause de leurs faibles masses, réaliseraient par leur nombre la perturbation constatée par les observateurs.

C'est l'une de ces planètes qu'a vue M. Lescarbault.

CHANT DE LA CIGALE.

La grosse cigale commune (*Cicada plebeia*, Latr.; *Tettigonia plebeia*, Fabr.; de l'ordre des hémiptères homoptères, groupe des cicadaires) est connue dans tout le midi de la France par son chant monotone. Cette stridulation se produit au moyen d'une membrane sèche K, régulièrement



TEXTE EXPLICATIF DES FIGURES.

Les mêmes lettres marquent les mêmes parties sur toutes les figures.

A, A′, A″, pattes de la 1re, 2e et 3e paire. — B, B, membrane jaune opaque. — C, C, cavité de la membrane du chant K. — D, D, opercules postérieurs. — D′, D′, opercules antérieurs. — E, partie inférieure du premier anneau abdominal. — F, F, membrane transparente irisée. — G, partie terminale du premier anneau abdominal. — G′, G″, G‴, anneaux abdominaux. — H, l'X du métathorax. — I, J, ailes de la 1re et de la 2e paire. — K, membrane plissée (membrane du chant). — L, attache inférieure du muscle. — M, muscle du chant. — M′, disque. — M″, fibre adductrice. — N, cavité abdominale. — O, muscles du thorax.

LÉGENDE DES FIGURES.

Fig. 1. Cigale mâle, face ventrale, grandeur naturelle. — Fig. 2. Cigale femelle, *idem*, *idem*. — Fig. 3. Cigale mâle, face dorsale, grandeur naturelle. — Fig. 4. Cigale femelle, *idem*, *idem*. — Fig. 5. Cigale mâle, côté gauche, grandeur naturelle. — Fig. 6 Cigale femelle, *idem*, *idem*. — Fig. 7. Les premiers anneaux abdominaux. Les opercules antérieurs sont enlevés. Les membranes B et F recouvrent des cavités jouant le rôle de caisses sonores. (Grossi.) — Fig. 8. Les premiers anneaux abdominaux vus du côté droit. Les opercules antérieurs sont enlevés. (Grossi.) — Fig. 9. Coupe perpendiculaire à l'axe. En D on a conservé l'opercule postérieur. En D′ il a été enlevé. (Grossi.) — Fig. 10. Coupe longitudinale suivant l'axe. On voit l'intérieur du côté gauche. (Grossi.) — Fig. 11. L'appareil de stridulation vu par sa face interne. (Grossi.) — Fig. 12. Le disque terminal du muscle avec la fibre adductrice. (Grossi.) — Fig. 12 *bis*. Le même, grandeur naturelle.

plissée, mise en mouvement par un muscle M. La compression d'une vessie ridée, alternativement tendue et distendue par un fil fixé dans la membrane, donne une idée assez juste de ce mécanisme. Les contractions du muscle se succèdent très-rapidement, et produisent ainsi un cri qui serait continu si les balancements de l'abdomen ne le saccadaient en quelque sorte.

Ce cri n'est pas saccadé dans la cigale rouge (*C. hematodes*, Latr.; *T. sanguinea*, Fabr.). Il est plus régulièrement saccadé dans la cigale du frêne (*C. orni*, Latr.; *T. Fraxini*, Fabr.). Dans la cigale rouge, les opercules antérieurs manquent.

La stridulation continue même dans la cigale décapitée; elle ne cesse que par la section des filets nerveux qui se rendent dans les muscles. L'ablation des membranes jaunes et irisées affaiblit légèrement le son; la dilacération de la membrane ridée le fait cesser en peu de temps.

On a longtemps accordé le chant à la cigale femelle : il n'en est rien; le mâle seul possède les organes de stridulation.

LA CONVALESCENCE.

La Convalescence. — Dessin de Chevignard, d'après Achille Devéria. (Voy. p. 319.)

C'est l'heure bénie de la convalescence. La mère de famille qui est l'âme de cet heureux intérieur, le doux lien qui relie ces jeunes âmes, le foyer où se concentrent les vives affections, a été frappée. La maladie a glacé ses membres, suspendu sa bienfaisante activité. Que d'anxiété pendant les longues veilles! que d'ardentes prières à Dieu!

Et cependant l'inquiétude n'a pas un moment ralenti les soins intelligents auxquels la chère malade doit son retour à la vie. Aujourd'hui, elle renaît. Bien faible encore, elle a été transportée à la campagne. On a roulé son fauteuil près du large balcon. Elle aspire l'air vivifiant des bois, qui jamais ne lui sembla si pur et si doux. Ses sens, aiguisés par la souffrance et une longue privation, perçoivent avec plus de délicatesse les senteurs exquises qui remplissent l'atmosphère; les riantes couleurs des fleurs rafraîchissent ses yeux brûlés par la fièvre. Le balancement des hautes cimes que caresse le vent, le frémissement des feuilles, les nuages qui glissent silencieux sur l'azur du ciel, toute cette harmonieuse et calme mobilité la plonge en un doux repos. La nature, cet hôte divin, à laquelle nous ne laissons pas assez de place en nos étroits logis, réclame sa part, déploie toutes ses magies pour la malade qu'elle enveloppe de ses bénignes influences. On ne se doute pas du puissant effet qu'exercent sur une constitution débile et nerveuse, éprouvée par la maladie, l'éclat des couleurs, la beauté et la variété des objets. Miss Nightingale, qui a vu de si près de cruelles souffrances et dont l'héroïque dévouement organisa à Constantinople les infirmeries et les secours si nécessaires aux malheureux soldats anglais que décimaient en Crimée le choléra et les blessures, dit dans ses remarquables notes sur les soins à donner aux malades : « Je n'oublierai jamais le ravissement de pauvres fiévreux à la vue d'un bouquet de fraîches et brillantes fleurs, et ce que j'éprouvai moi-même lorsque, fort mal encore, je reçus une gerbe de fleurs sauvages qu'on avait eu l'heureuse pensée de m'envoyer; de ce moment, la guérison devint plus rapide. Cette action bienfaisante ne se fait pas sentir seulement à l'imagination, mais bien au corps, sur lequel la forme, la couleur, la lumière, ont un effet physique très-réel et très-salutaire (¹). »

Il y a une jouissance allanguie, mais délicieuse, dans chaque sensation qui accompagne cette renaissance. On reprend possession avec délices de tous les biens qu'on a craint de perdre et qui ont doublé de prix. On s'épanouit au bonheur de ceux qui ont tremblé pour vous. Après les chauds rayons du soleil, il y a le rayonnement des tendresses. Des yeux aimants épient sur la physionomie de la convalescente les symptômes du mieux. Attentive au moindre signe de fatigue, sa plus jeune fille lui apporte un breuvage fortifiant, tandis que l'aînée tient le petit enfant, qui a aussi à la main son bouquet de fête, une fleurette qu'il a détachée de l'arbuste voisin : il ne regarde pas le paysage, lui; ses regards cherchent la mère qui est sa source de vie et de joie.

Un personnage manque au tableau; mais, quoique absent, il y préside. On ne le voit pas, et il est partout. C'est l'infatigable travailleur qui, de sa puissante énergie, soutient ces chères existences. Ouvrier de la pensée, soit qu'il l'exprime par les pinceaux ou par la plume, soit qu'il l'applique à l'étude des lois qui régissent les peuples ou aux vastes combinaisons de l'industrie, sa puissante initiative crée le bien-être autour de ceux qu'il aime. C'est à lui que sont dus le confort intérieur, l'aisance, le repos d'esprit. Parti ce matin pour le labeur de la journée, ce soir il reviendra compléter le cercle de famille. Tous les yeux se tourneront vers lui, tous les cœurs s'élanceront à sa rencontre, car une grande joie l'attend. Sa chère aimée a pu se lever; elle est restée deux heures près de la fenêtre; elle y a pris assez de force pour faire quelques pas dans la chambre et regagner son lit presque seule. Demain, elle en fera davantage. De quel courage il se sent animé! Lui aussi fera mieux et toujours plus pour cette chère moitié de lui-même, pour les enfants dont Dieu a béni leur union. Quelle tâche ne serait allégée par la conscience du devoir noblement accompli, par la reconnaissance et l'amour des êtres chéris auxquels on se dévoue?

(¹) *Notes on Nursing*, by Florence Nightingale, p. 33.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Dans les mois précédents, *Mercure* apparaissait le soir à l'occident, peu de temps après le coucher du soleil; il n'en sera plus de même en décembre. Mercure se couchera avant le soleil, et ne sera visible que le matin avant le lever de cet astre. Avant et après le 15, on pourra l'observer à l'orient pendant plus d'une heure et demie, dès six heures du matin. Ce sera l'époque du mois la plus convenable pour l'observation de cette planète, que sa proximité du soleil empêche de voir jamais après le crépuscule du soir ou avant les premiers reflets de l'aurore.

L'*étoile du matin*, Vénus, continuera à se rapprocher de plus en plus du soleil. Elle brillera à l'orient, le 1er décembre, dès quatre heures du matin, et retardera graduellement son lever jusqu'à la fin du mois, de manière qu'au 31 décembre, ce retard sera d'une heure environ.

Pendant tout ce mois, la planète passera au méridien vers neuf heures et demie du matin. Elle continuera à nous présenter une partie de son disque de plus en plus éclairée et comparable au disque éclairé de la lune deux ou trois jours avant son dernier quartier.

Bien que depuis le commencement d'octobre cette planète semble se rapprocher de la droite du soleil, elle ne continue pas moins à s'éloigner de nous, et cela depuis le mois de juillet, lors de l'éclipse de soleil, où elle était alors, comme disent les astronomes, à son *périgée*, c'est-à-dire au point de sa course le plus voisin de la terre. Vers le milieu d'octobre, sa distance à la terre était la même que celle du soleil par rapport à nous, ou de 33 millions de lieues environ. On comprend que plus elle s'éloigne de notre globe, plus son diamètre apparent doit diminuer.

A dix heures du soir, on verra *Jupiter* s'élever au-dessus de notre horizon et devancer chaque jour l'heure de son lever, de même que dans les mois précédents. A la fin de décembre, le lever de cet astre aura lieu avant neuf heures du soir, et, le matin, il brillera d'un vif éclat dans la direction du sud, avant le lever du soleil. Il passera alors au méridien et paraîtra à la droite de Vénus.

Saturne suivra Jupiter d'une heure, comme en novembre, et se lèvera le soir, à onze heures au commencement du mois, et à dix heures à la fin. Le matin, avant le lever du soleil, on apercevra au-dessus du sud-est sa lumière pâle et plombée entre Jupiter et Vénus.

La seule planète de ce mois visible à l'œil nu, aussitôt après le coucher du soleil, sera *Mars*. Cet astre parviendra dans le ciel au plus haut point de sa course, c'est-à-dire au midi, dans le méridien, à cinq heures et demie environ, et se couchera vers onze heures du soir, une heure après le lever de Jupiter et au moment de celui de Saturne.

A la fin de décembre, l'étoile *Sirius* passera au méridien à minuit. De huit à neuf heures du soir, elle brillera dans la direction du sud-est, ayant à sa droite et au-dessus les trois belles étoiles en ligne droite du *Baudrier d'Orion*. Ces trois étoiles, dites de *première grandeur* à cause de leur vif éclat, sont connues dans les campagnes sous le nom des *Trois Rois* ou du *Râteau;* elles brilleront à l'orient, après le coucher du soleil.

Le 21 décembre, à une heure cinquante-cinq minutes après midi, le soleil *entrera dans le signe du Capricorne :* ce qui veut dire que le 21 décembre, à une heure cinquante-cinq minutes du soir, le soleil occupera dans le ciel la

même région qu'un certain groupe d'étoiles qui, du temps de l'astronome ancien Hipparque, il y a deux mille ans, *était la constellation appelée* Capricorne. Aujourd'hui, bien que le soleil ne corresponde plus en décembre à cette constellation, mais à la précédente, qui est celle du *Sagittaire*, un usage bizarre a conservé cet ordre singulier, ou plutôt ce désordre, dont le seul intérêt est de nous rappeler l'époque reculée à laquelle l'astre qui nous éclaire paraissait se mouvoir, en décembre, à travers les étoiles du Capricorne. C'est ce qu'on exprime en disant que *les signes du zodiaque ne correspondent plus aux constellations*. Cette concordance n'aura lieu que dans une *vingtaine de mille ans!*

Il suffit de se rappeler que le soleil actuellement a rétrogradé, *en apparence* (car c'est le mouvement de la terre qui seul est cause de ce changement), d'un signe dans les douze constellations qu'il traverse annuellement; en sorte que dans le mois de décembre, par exemple, il correspond à la constellation du Sagittaire, et non à celle du Capricorne. On voit cette dernière constellation à minuit, à la fin de juillet, dans la position même du soleil à midi, lors de son passage au méridien.

A l'époque de l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, le 21 décembre, la saison d'automne finira pour faire place à l'hiver.

L'observation de la lune, dans ce mois, n'offrira rien de nouveau : Dernier quartier le 5, nouvelle lune le 12, premier quartier le 20, et pleine lune le 28. Aux environs du premier et du dernier quartier, on observera les montagnes de notre satellite; et du 14 au 18 décembre, le soir, mais surtout du 6 au 10, avant le lever du soleil, la *lumière cendrée* permettra, comme nous l'avons dit le mois dernier, d'apercevoir convenablement le disque lunaire *en entier*.

CIVETTES ET GENETTES.

Une singulière substance odoriférante qui, sécrétée par des glandes particulières, s'amasse dans un petit sac à deux divisions placé sous le ventre de l'animal, d'où, à travers une fente, elle suinte entre ses jambes postérieures, a d'abord appelé l'attention sur ce petit quadrupède. Les Arabes, principaux commerçants au moyen âge, colporteurs de pierreries, d'épices, de drogues, de baumes et aromates, vendirent les premiers cet étrange onguent de senteur, auquel ils attribuaient toutes sortes de vertus et qu'ils nommaient *zibeth* ou *zebeth*. La civette a retenu le nom du parfum qu'elle produit.

Dans l'incessant besoin de connaître, de classer, de nommer, qui caractérise la race d'Adam, on a tour à tour rapproché la civette des divers groupes d'animaux avec lesquels elle offre quelques points de ressemblance. L'odeur pénétrante, les qualités antispasmodiques et stimulantes du parfum qu'elle exhale, l'ont d'abord fait comparer à l'animal qui porte le musc, ce dernier, comme le zibeth, ayant gardé le nom de l'odeur violente qu'il répand; il est impossible cependant de réunir dans un même groupe ces deux mammifères. Le musc (voy. t. V, 1837, p. 258), chevrotain à pied fourchu, à queue courte, ayant dans ses deux laniaires tranchantes en forme de faucille des espèces de défenses, et ne broyant que des végétaux sous les vingt-six dents qui arment ses étroites mâchoires, ne semble avoir rien de commun avec la civette, animal carnassier, digitigrade, à ongles à demi rétractiles, à tranchantes incisives, dont la langue est hérissée de papilles aiguës comme celle du chat, et qui, avec son ondoyante queue, son épine dorsale longue, souple, sinueuse, à lâches articulations, semble fait pour s'élancer sur une vivante proie. Ces deux espèces sont trop distantes l'une de l'autre dans la chaîne des êtres pour qu'un rapport entre les parfums qu'elles produisent puisse les rapprocher. D'ailleurs, trop d'animaux de genres différents sont pourvus de poches odorantes et de glandes qui sécrètent des parfums pour que sur cette particularité se puisse fonder une classification. Des plantigrades, le *blaireau*, la *musaraigne;* des pachydermes, le *pécari;* des rongeurs, le *castor*, l'*ondatra*, exhalent des senteurs, plus ou moins agréables chez quelques-uns, la *fouine*, la *marte*, etc.; infectes chez d'autres, le *furet*, le *putois*, les *moufettes*, etc.

Quelques naturalistes, entre autres Belon, avaient, chose étrange! rapproché la civette parfumée, si gracieuse dans sa fourrure tachetée, de l'hyène hideuse, au poil roide, au regard effrayant. L'unique rapport est dans la fente sous la queue qui, chez l'une, laisse filtrer une liqueur musquée, chez l'autre, l'hyène, une humeur fétide.

Sous le titre générique de *Viverra* (nom latin du furet), Linné, avec les civettes, genettes, mangoustes et ichneumons, avait réuni les moufettes, ratons et coatis. Plus tard, ces derniers ont été rapprochés des plantigrades, tandis que les moufettes étaient placées parmi les martes. Aujourd'hui, le genre des *Viverra* forme à lui seul, dans la grande tribu des digitigrades, non loin des belettes, martes, fouines et furets, dont ces animaux rappellent les formes, les mœurs et les habitudes, et assez près des chats, qu'ils remplacent dans l'Orient, un groupe de trois ou quatre familles.

La civette d'Afrique, celle des Moluques, le zibeth de l'Inde, que distinguent de légères différences dans la fourrure, les couleurs, la disposition des poils et des taches, et le plus ou moins de finesse et d'allongement du museau, sont les types du genre. C'est chez la civette et le zibeth que la matière odorante se trouve sécrétée en plus grande abondance. La cavité de leur poche pourrait contenir une amande dans chacun de ses deux replis. Cette pommade, où l'analyse a trouvé de l'ammoniaque, de l'élaïne, de la stéarine, du mucus, une huile volatile, une matière colorante et quelques sels, jadis employée en médecine, ne sert plus que dans la toilette et la fabrication des parfums. Là même la civette a été remplacée par le musc; depuis, la mode adopta les préparations ambrées; de nos jours, les pénétrantes odeurs animales, que leur persistance rend intolérables à toute nature délicate et nerveuse, ne sont plus guère employées qu'en Orient. Dans notre société plus raffinée, les gens de goût les repoussent et leur préfèrent avec raison les odeurs suaves des fleurs et des essences qui en sont extraites.

C'était de l'Afrique intertropicale que, par la voie d'Alexandrie et de Venise, on recevait le parfum de la civette. Les Éthiopiens, qui tirent un revenu de ces petits animaux, les tiennent en captivité, et, deux ou trois fois par semaine, avec une petite cuillère, recueillent leur parfum. La quantité de l'humeur odorante dépend de la nourriture donnée à l'animal et de ses dispositions particulières. En agaçant la civette, on exalte son parfum, auquel sa sueur peut être ajoutée. Les Hollandais, qui exportaient la civette des îles Moluques, où si longtemps ils dominèrent, la gardent en cage en Hollande, et les marchands préféraient le parfum préparé à Amsterdam; ce qui prouve que, tout en appartenant aux climats chauds, cet animal peut vivre sous les zones tempérées.

Ces *Viverra* sont peu rares dans les ménageries, où elles conservent, disent les naturalistes, leur caractère farouche et irascible. Comme l'on n'a pas le soin de les débarrasser de leur sécrétion odorante, elles en laissent parfois tomber des fragments, et l'odeur qu'elles exhalent est très-forte. Une civette a mis bas au jardin des Plantes, mais les petits n'ont pu être élevés.

Le zibeth, d'une taille inférieure à celle de la civette, a le corps plus allongé, presque couvert de taches noires, petites et rondes, qui s'enlèvent sur un fond gris, généralement plus sombre que le pelage de la civette. Celle-ci, à teintes plus claires, est rayées de bandes brunes transversales, étroites, parallèles l'une à l'autre, formant des taches en œillet, des espèces de roses. Les anneaux noirs qui couvrent la queue de ces deux *Viverra* sont plus nombreux sur celle du zibeth. Plusieurs de ces différences sembleraient devoir être attribuées aux climats et à des circonstances particulières; cependant Buffon regardait la civette et le zibeth comme deux espèces distinctes : la première originaire de l'Afrique, l'autre habitant l'Asie, les Indes orientales et l'Arabie. Les remarquables articles de M. I. Geoffroy dans les Mémoires et archives du Muséum font mention séparément des deux espèces.



Muséum d'histoire naturelle. — Civettes (*Viverra Zibetha* d'Amboine; *Viverra Zibetha* de l'Inde). — Dessin de Freeman.

« Les nègres du Sénégal prennent les civettes toutes jeunes et les apprivoisent, » dit Malte-Brun ; ce qui donnerait lieu de penser que si elles se montrent si farouches, si irascibles à nos savants, c'est qu'ils ne les voient que dénaturées en quelque sorte par le plus long, le plus rigoureux des supplices, celui de la cage. L'homme lui-même, s'il est réduit en esclavage, perd ses qualités humaines et douces, cesse d'être civilisé, et devient farouche, violent et le plus dangereux de tous les animaux.

La genette, que l'on rencontre en Barbarie, en Espagne et dans le midi de la France, semblerait être en Europe le représentant de la civette d'Afrique et du zibeth de l'Inde. Ainsi que les individus de ces deux espèces dont toute son organisation la rapproche, c'est un animal dormeur, qui voit mal le jour et n'a, comme le renard, de vie agissante que durant le crépuscule et la nuit. Elle attaque alors les petits mammifères, les oiseaux et les reptiles qui forment sa proie, et, comme les autres *Viverra*, peut se nourrir aussi de lait et

de fruits sucrés. Muette la plupart du temps, lorsqu'on l'irrite elle menace, souffle, gronde à la façon du chat domestique, en hérissant ses poils tout le long de son dos.

L'Histoire naturelle des mammifères de M. Geoffroy Saint-Hilaire parle de deux genettes qui, envoyées assez jeunes de Tunis à la Ménagerie par le frère du naturaliste Adanson, y ont vécu plus de dix ans. On les tenait renfermées dans une cage assez peu spacieuse; les pauvres bêtes y dormaient toujours roulées en rond dans un coin, et ne se réveillaient, pour vaquer aux fonctions de la vie et pour manger, que la nuit. Lorsqu'elles moururent, il ne leur restait plus de dents. Cette perte était-elle une suite de la captivité, du genre de nourriture, ou de l'âge?

Le nom de *genettes* leur vient de l'espagnol *genetta*, comme si l'on ne trouvait ces animaux que dans les lieux arides et secs où le genêt croît de préférence. Les paysans



Muséum d'histoire naturelle. — Genette servaline (*Genetta servalina* du Gabon); Genette commune (*Viverra Genetta*). — Dessin de Freeman.

assurent cependant que la genette habite plutôt les vallées humides et resserrées. C'est dans de pareils endroits, sur le bord des ruisseaux, qu'on les trouve dans nos provinces méridionales. En Poitou et dans les environs de Villefranche, elles n'étaient pas rares; l'on faisait de leur peau une fourrure légère et fort jolie, selon Buffon; les manchons de genette n'ont cessé d'être à la mode que lorsqu'on les a contrefaits avec des peaux de lapin parsemées de taches peintes.

La genette, selon la description de l'éloquent naturaliste du dernier siècle, « est un plus petit animal que les civettes; elle a le corps allongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux et mollet, d'un gris cendré, brillant, et marqué de taches noires, rondes et séparées sur les côtés du corps, mais qui se réunissent si près sur la partie du dos qu'elles paraissent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps; elle a aussi sur le cou et le long de l'épine du dos une espèce de crinière ou de poils

plus longs qui forment une bande noire et continue, depuis la tête jusqu'à la queue, laquelle est aussi longue que le corps et marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs et blancs sur toute sa longueur. Au-dessous de chaque œil on voit une marque blanche très-apparente ; etc. »

La description de Buffon, reproduite entièrement, ne s'appliquerait pas à toutes les genettes; car à côté des caractères de l'espèce se manifestent ceux de l'individu, et les taches, couleurs, dispositions des poils, etc., sont choses variables. Il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur la gravure page 365. Quelle différence de fourrure, de forme même, entre la genette commune et celle du Gabon! Il y a dans l'animal africain une souplesse féline tout autre; les taches plus répétées, mieux formées, rappellent les roses sombres qui parent la riche fourrure du léopard; le cou de la genette servaline est plus long, plus onduleux que celui de la genette commune, et la physionomie de son museau si fin, tout autrement rusée.

L'Histoire naturelle des mammifères par MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier a donné tout ce que la science a recueilli sur les groupes des *Viverra*, et en a décrit plusieurs espèces. La genette panthérine (*Pardina*), que M. Isidore a le premier fait connaître, venue par le Sénégal à la Ménagerie, s'y trouvait encore en 1833. « En liberté, dit le savant naturaliste, elle était inoffensive pour tout le monde, et très-caressante pour les personnes qui l'avaient élevée. Renfermée dans une cage, elle menace tous ceux qui l'approchent et n'a pas encore voulu se familiariser avec ceux qui la soignent et la nourrissent. Malheureusement, on ne peut lui rendre sa liberté et la ramener par là dans les conditions les plus favorables à l'exercice des heureuses facultés qu'on avait pris soin de développer en elle : les dispositions de la ménagerie de notre Muséum, ajoute M. Geoffroy, n'ayant jamais été conçues dans la vue de favoriser l'étude du naturel des animaux. »

POMPES A FEU DE CINCINNATI.

La ville de Cincinnati (États-Unis) est divisée en quatre carrés parfaits. A l'un des angles intérieurs du centre de ces carrés est situé l'Institut mécanique, édifice remarquable, sur le sommet duquel est construite une tour de vingt-cinq pieds d'élévation, et dont les côtés octogones sont percés de fenêtres d'où l'on voit distinctement toutes les parties de la ville. A l'intérieur de cette tour est un large cylindre en bois dans lequel se trouve l'appareil des signaux, lesquels consistent en quatre globes de verre recouverts de flanelle écarlate et attachés sur un mât, à deux mètres de distance les uns des autres. Ces globes, de $0^m,42$ de diamètre, paraissent solides le jour, et, étant éclairés à l'intérieur, ressemblent, la nuit, à des globes de feu.

La tour est occupée jour et nuit par deux guetteurs que l'on relève de quatre heures en quatre heures. Au premier indice d'un feu inusité, l'un des gardiens hisse, selon la localité de l'incendie, un, deux, trois ou quatre globes, dont le plus élevé se trouve alors à vingt-cinq pieds au-dessus de la tour; au même instant, l'autre gardien, au moyen d'un levier *ad hoc*, donne l'alarme sur une cloche pesant 3275 kilogr. située à l'angle du toit de l'Institut.

Au rez-de-chaussée de l'édifice, la pompe à feu, dont l'âtre est rempli de combustible, est attelée de quatre superbes chevaux de trait; le chauffeur y met le feu; elle part au galop trois minutes après le premier signal, pendant le trajet produit la vapeur, et à son arrivée au lieu du sinistre, elle est toujours prête à fonctionner. Sur la route, la pompe est précédée par une voiture, ou plutôt un brancard léger, sur l'essieu duquel est roulé un tube en cuir, d'environ 600 mètres de longueur, et qui est enlevé au galop par un cheval vigoureux. Sept chevaux, dont cinq restent constamment enharnachés ou dont le harnais, assemblé en une seule pièce, se place en un instant, sont entretenus aux frais de la ville, dans chacune des sept stations de pompes à vapeur.

A l'arrivée au lieu de l'incendie, le tuyau d'aspiration du tube est fixé dans l'une des soixante-neuf citernes dont la ville est pourvue; les chevaux sont retirés, et, sans bruit, sans confusion, un déluge tombe bientôt sur la partie la plus menacée; il n'y a pas encore d'exemple d'un incendie qui ait résisté quarante minutes à la force prodigieuse du torrent vomi par trois ou quatre de ces précieux steamers. [1]

Dans un lieu bas, une colline croit être une montagne.

Proverbe arabe.

MÉDAILLE DE J. VARIN

REPRÉSENTANT LE LOUVRE DU BERNIN.

Lorsque l'émir Abd-el-Kader visita le cabinet des médailles, en 1852, il écrivit en arabe, sur l'album de cet établissement, quelques lignes qui expriment à merveille le sentiment d'admiration que fit naître chez lui la vue de nos séries nombreuses de monnaies; mais, cédant à ce penchant à l'exagération qui caractérise les imaginations orientales, l'émir terminait en disant que la chronologie fixée au moyen des monnaies est plus durable que celle des livres, « car une date, sur la monnaie, n'est pas rongée par les insectes, et ne subit pas d'altérations comme celles des livres. » Il y a du vrai dans l'assertion de l'illustre exilé de Damas; mais, sans parler du temps qui ronge les médailles et rend leurs légendes indéchiffrables ou tout au moins incertaines, il ne faut pas oublier qu'il est arrivé bien souvent que les hommes y ont inscrit des dates fausses et des mentions trompeuses. Alors, que devient cette supériorité prétendue des dates des médailles sur celles des livres dans les cas où la durée des monuments métalliques ne sert qu'à perpétuer une erreur? Étudions donc les médailles comme les livres, avec cette méfiante critique qui caractérise notre époque, et sachons bien qu'on ferait un livre piquant, et un gros livre, rien qu'avec l'énumération des médailles qui sont des monuments de mensonge ou d'erreur. Dans cette curieuse série, il faudrait donner une place d'honneur à la belle médaille qui décore cette page. La date qu'on y lit n'a pas été rongée par les insectes dont parle l'émir, et cependant, sans qu'on puisse en accuser rien de plus que les événements qui la rendirent trompeuse, cette médaille, faite en commémoration de la pose de la première pierre de l'édifice dont l'élévation figure sur son revers, ne constatera que l'instabilité des desseins de l'homme. Placée en grande cérémonie par Louis XIV lui-même, le 17 octobre 1665, dans la première pierre de la façade du Louvre qui regarde Saint-Germain l'Auxerrois, notre médaille porte d'un côté le buste du roi, et de l'autre cette façade du Louvre d'après les plans du Bernin, connue d'ailleurs par les planches de Jean Marot qu'on peut voir dans l'Architecture française de Blondel. Or on sait que, malgré la décision royale, malgré la solennité de la pose de la première pierre, en dépit d'un commencement d'exécution, le Bernin, fatigué de la guerre déloyale que lui firent les deux frères Charles et Claude Perrault, se décida à quitter la France. Quelques mois après son départ, les travaux du Louvre furent interrompus, et lorsqu'on se décida à les reprendre, on commença

[1] *Recueil consulaire belge*, rapport de M. J.-F. Meline.

par détruire tout ce qui avait été édifié sur les dessins du Bernin pour se conformer à ceux de Claude Perrault, le médecin, que son frère Charles avait réussi à faire adopter par le roi ou plutôt par Colbert. Le *Magasin pittoresque* a, depuis longtemps déjà, raconté cette curieuse histoire; il a même cité d'importants extraits des Mémoires de Charles Perrault (voy. sur le Louvre, t. XV, 1847, p. 27, et Extraits des Mémoires de Perrault, t. XIV, 1846, p. 169, 205 et 278). Il ne nous reste donc ici qu'à donner sur la médaille même quelques détails qui ne sont pas sans intérêt, et à rectifier en passant quelques erreurs échappées à nos devanciers à propos du Bernin et de ses rapports avec la cour de France. Et d'abord, l'abréviateur de Charles Perrault, qui n'était pas numismatiste de son métier, n'a pas reproduit exactement le passage où il parle de notre médaille, qu'il dit avoir été gravée, tandis que Perrault a écrit *fondue;* ensuite il a négligé de redire le nom de l'auteur de l'inscription, qui n'est rien moins que Chapelain. Je rétablis donc le passage de Perrault :

« La médaille était d'or, avait d'un côté la tête du roi, et de l'autre le dessein du cavalier Bernin, avec ces paroles : MAIESTATI AC AETERNIT. GALL. IMPERII SACRVM. Elle valait 100 louis. Elle était fondue de la main de M. Varin, et les paroles (étaient) de M. Chapelain. La dépense de faire des poinçons et des carreaux était trop grande et aurait demandé trop de temps. »

Perrault ne parle pas de la légende de la tête : LVDOVICO XIV REGNANTE ET ÆDIFICANTE (Louis XIV régnant et édifiant). Il ne dit pas non plus que Varin avait écrit, au-dessus de la date MDCLXV, qui se lit en relief, sa signature en creux : IOAN. VARIN FECIT. Il a également omis d'ajouter que, sur une seconde ligne, on voit encore un B, aussi en creux, qui doit être l'initiale du Bernin, dont le projet était reproduit sur la médaille. Le pauvre Chapelain, si bafoué par Boileau, n'avait pas trop mal tourné les légendes de cette médaille, et s'était assez bien tiré de ses fonctions de membre de l'Académie des médailles; malgré son tour un peu emphatique, elle expliquait brièvement la pensée du roi, qui voulait *consacrer cet édifice à la majesté et à l'éternité de l'empire français.* La légende composée par Chapelain : *Maiestati*, etc., a eu un succès prolongé, car non-seulement on l'utilisa en 1667 et en 1673 pour les médailles *gravées* en commémoration de la colonnade de Perrault, mais on vient de l'adopter, sauf le dernier mot, *sacrum,* qui est sous-entendu, pour la médaille qui va être frappée en commémoration de l'achèvement du Louvre, cette œuvre si longtemps désirée et que nous appelions de nos vœux en 1846 (t. XIV, p. 171).

Ce n'est pas pour le mince plaisir de relever une légère erreur que j'ai fait remarquer que notre médaille est fondue et non gravée. Il y a une grande différence entre ces deux modes de l'art du médailleur. Le second, la gravure en médailles proprement dite, exige, comme le dit Perrault, beaucoup plus de temps et par conséquent d'argent. Son avantage est qu'on obtient un grand nombre d'exemplaires de la médaille, et qu'ils sont tous aussi parfaits les uns que les autres. Le type gravé en creux sur un coin carré, ou carreau d'acier, au moyen du poinçon en relief, s'imprime sur le métal comme la monnaie, jadis au moyen d'un marteau, plus tard de la machine nommée *mouton*, de nos jours au moyen du balancier. Si l'on préfère le premier mode, bien plus expéditif, on modèle le type en relief sur cire ou sur de la terre, et on le fait fondre. Il y a des amateurs de numismatique qui préfèrent les médailles fondues aux médailles frappées; ils leur trouvent plus de liberté; ils y reconnaissent plus vivante l'expression donnée par l'auteur; elles ont aussi à leurs yeux un mérite que ne dédaignent pas les collectionneurs, souvent enclins à l'égoïsme dans leurs jouissances : elles sont généralement rares, du moins les beaux exemplaires. En effet, souvent on n'en fond au moment même qu'un très-petit nombre d'exemplaires reciselés par l'auteur ou par ses élèves, et ces exemplaires *du temps*, que l'on se pique de distinguer des surmoulés exécutés plus tard, se vendent à des prix très-élevés. La médaille qui nous occupe, outre son mérite intrinsèque (c'est un des chefs-d'œuvre de Jean Varin), a aussi celui d'une excessive rareté; peut-être même est-elle unique; du moins, celui qui écrit ces lignes, et qui a manié bien des médailles dans sa vie, n'en a jamais vu d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque impériale; selon toute probabilité, c'est la médaille même qui fut placée dans la pierre de fondation par Louis XIV. *Habent sua fata libelli!* Notre médaille aussi a eu de singuliers destins. Enfouie dans les entrailles de la terre au moment où elle sortit des mains de son auteur, cette belle pièce que nous admirons aujourd'hui dans un établissement public, fut retirée presque aussitôt de la boîte qui devait la conserver pour les arrière-neveux de nos arrière-neveux, passa de Versailles au cabinet des médailles, y fut volée il y a trente ans tout à l'heure, passa plusieurs mois sous les flots de la Seine où elle avait été mise en dépôt par les voleurs qui dépouillèrent le cabinet des médailles, en novembre 1831, et ne revint dans le cabinet des médailles qu'au sortir du greffe de la justice criminelle. On voit que pour arriver jusqu'à nous elle a déjà échappé à la terre et à l'eau; plaise à Dieu qu'elle ne périsse pas un jour par le feu, cette autre terreur de tous les conservateurs de musées!

A l'occasion du présent travail, nous avons relu d'anciens articles que nous avons publiés sur le Louvre; nous y avons trouvé quelques erreurs que notre amour pour la vérité et notre respect pour le lecteur nous conseillent de signaler. Ainsi, dans un article consacré à la colonnade de Perrault (t. XV, 1847, p. 28), on lit que, le Bernin parti, les fondations élevées par lui subirent le même sort que celles de Levau, et qu'après leur destruction, le 17 octobre 1665, Louis XIV posa la première pierre des nouvelles fondations. L'auteur de cet article ajoute qu'on y enferma une boîte en bronze renfermant des médailles du même métal et une inscription dont il donne le texte. C'est une étrange méprise. La cérémonie du 17 octobre 1665 eut lieu, on l'a vu plus haut, en présence du Bernin et non après son départ, et la première pierre posée par Louis XIV était celle des fondations de l'édifice du Bernin; les *médailles de bronze*, c'est notre médaille d'or de Varin; quant à l'inscription qu'on peut lire dans le *Magasin,* elle est fort exacte; seulement elle se rapporte, non pas aux fondations de Perrault, mais bien à celles du Bernin, dont les travaux ne furent interrompus qu'au printemps de 1666. Il n'y eut pas de cérémonie pour l'inauguration des travaux de la colonnade de Perrault, qui se fit sans tambour ni trompette, vers la fin de 1666. Le roi ne pouvait guère, sans compromettre sa dignité, revenir avec apparat poser la *seconde* première pierre de cet édifice plusieurs fois malencontreux. Notre erreur a été, du reste, partagée par plusieurs écrivains, entre autres par le comte de Clarac, qui, dans l'histoire du Louvre placée au commencement de son *Musée de Sculpture* (p. 373), a fait la même confusion et a peut-être bien entraîné notre collaborateur. Comme s'il était dans la destinée de ce projet du Bernin d'induire les gens en erreur, je trouve à la page 290 de notre volume de 1835 une méprise aussi singulière. L'auteur d'un article sur les *Fontaines de Rome* raconte, après cent biographes qui se sont tous copiés, que le roi fit frapper une médaille en l'honneur du Bernin, laquelle porte au revers l'élévation de la façade du Louvre telle que la concevait l'illustre architecte, et au droit le portrait de l'artiste avec cette lé-

gende : SINGVLARIS IN SINGVLIS, IN OMNIBVS VNICVS. « C'est Varin, ajoute l'écrivain, notre célèbre Varin, celui qui a écrit en bronze l'histoire du grand roi (les premières pages seulement, aurait-on dû dire), qui exécuta cette médaille, et qui dut rire plus d'une fois de l'étrange vanité de son modèle avec Perrault. » Il y a quelques inconvénients à tout ceci : la médaille qui porte au revers l'élévation du Louvre du Bernin représente au droit le buste de Louis XIV, comme nous venons de le voir; quant à la médaille du Bernin, la légende *singularis* y existe en effet, et on y voit d'un côté le buste du célèbre architecte italien; seulement elle représente au revers, au lieu du Louvre, la Sculpture, la Peinture, l'Architecture et la Géométrie personnifiées; enfin elle n'est pas de Varin, mais de F. Chéron, lequel l'a signée des deux côtés, comme on peut s'en assurer au cabinet des médailles, qui possède deux exemplaires de ce curieux monument; du reste, elle n'aurait pu, en aucun cas, être commandée à Varin par Louis XIV, car on y lit la date 1674, et Varin était mort deux années auparavant, en 1672. Après ces preuves matérielles, il semble inutile d'en ajouter d'un autre ordre; cependant on ne peut se dispenser de faire remarquer que pour quiconque connaît les mœurs du dix-septième siècle, il est impossible d'imaginer que Louis XIV ait fait faire pareille médaille en l'honneur d'un artiste. Le roi combla le Bernin d'honneurs et de présents lors de son séjour à Paris, mais il ne lui aurait pas consacré une médaille avec semblable légende, et d'ailleurs, en 1674, lorsque Chéron modela le buste du Bernin, on ne songeait plus guère à la cour au célèbre *Cavalier*, dont les plans avaient été abandonnés et qui avait quitté la France depuis onze années. J'ajouterai que cette médaille fut évidemment faite à Rome, où Chéron habitait en 1674 et où il fut employé par les papes Clément X et Clément XI, qui se succédèrent sur le trône de 1669 à 1676. Sans aucun doute, elle fut demandée à cet artiste par les amis et admirateurs du Bernin ; et Baldinucci, l'auteur d'une Vie du Bernin, me paraît avoir imaginé ce fait qu'on n'aurait pas dû croire aussi légèrement en France. Notons qu'il se garde bien de donner la date de cette médaille et d'en indiquer l'auteur : ç'aurait été trahir la fraude; mais au moins il ne va pas jusqu'à faire une médaille gravée d'une médaille fondue ; il ne l'attribue pas à Varin, et il ne place pas le projet du Louvre au revers.

Je ne sais à quel partisan enthousiaste du Bernin on doit attribuer la devise ambitieuse de sa médaille, mais il paraît qu'elle eut du succès, car on la retrouve sur une vignette qui décore l'*Éloge historique du Cavalier* par l'abbé de la Chambre. Sébastien Leclerc, auteur de cette gravure, me paraît avoir été des amis du Cavalier, car on trouve dans son œuvre une reproduction du revers de la médaille de Varin, avec des attributs symboliques qui ne peuvent être qu'une satire contre les frères Perrault. La médaille est posée sur une sorte de piédestal chargé de palmes et de lauriers d'où sortent deux serpents (évidemment les





Médaillon, en or fondu, commémoratif du projet de colonnade pour le Louvre par le chevalier Bernini, en 1665; exemplaire probablement unique conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

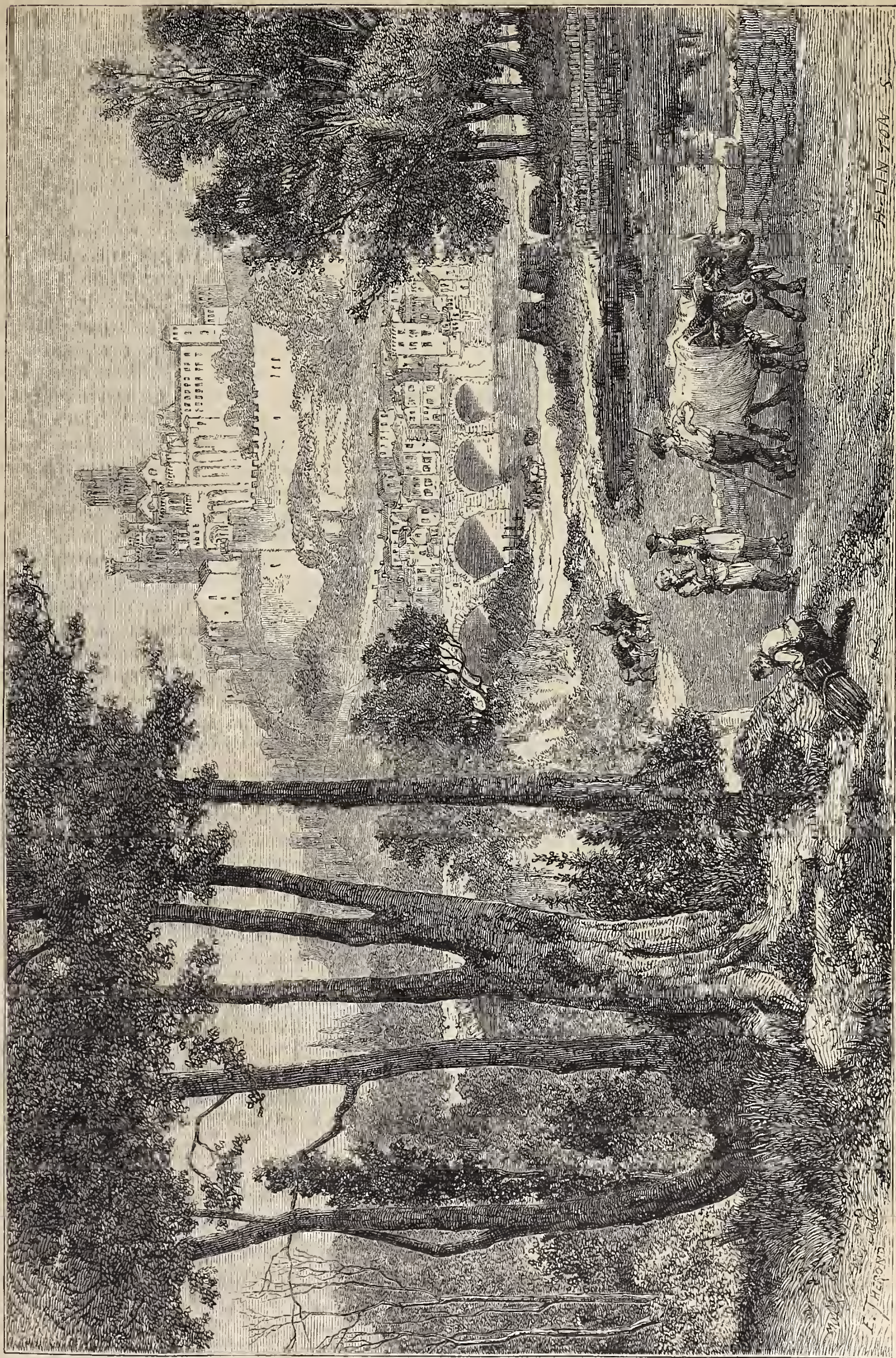
frères Perrault), et de sept médailles ovales représentant les sept merveilles du monde, ce qui implique nécessairement que le Louvre selon le Bernin en aurait été la huitième. Cette planche, qui porte le numéro 218 dans le Catalogue de l'œuvre de Sébastien Leclerc par Jombert, est classée par ce dernier à l'année 1687.

Pour terminer le commentaire de notre médaille, il ne me reste qu'à indiquer les planches de Jean Marot qui reproduisent en grand la façade du Louvre d'après le Bernin. On les trouvera au tome IV, livre VI, de l'Architecture française de Blondel. La comparaison du revers de Varin avec ces planches démontrera que la médaille donne l'exacte représentation de la pensée de l'architecte italien. Enfin, pour faire pardonner la longueur de cet article, je le finirai en signalant aux curieux une estampe fort rare, conservée à la Bibliothèque impériale, qui nous apprend jusqu'où s'égara l'imagination sur ce thème favori de la réunion des Tuileries au Louvre. Cette estampe retrace le plan d'un certain Houdin, personnage oublié par toutes les biographies, qui fut architecte du roi et présenta son projet à Louis XIV, si l'on doit en croire la légende gravée dans un coin de sa planche : *Dessein du Louvre entier présenté au Roy par Antoine Léonor Houdin, architecte du Roy, l'an 1661.* Chose singulière, on y retrouve quelques traits du plan qui vient d'être exécuté; le palais des Tuileries, augmenté de deux avant-corps, est réuni au Louvre par deux longues galeries. Le Louvre est lui-même flanqué de pavillons disposés à peu près comme ceux que nous y voyons aujourd'hui ; les écuries du roi y occupent même, au bord de la Seine, la place donnée à celles qu'on vient de terminer; mais ce qui le distingue et en fait une chose des plus singulières, c'est l'étrange idée d'avoir élevé un grand cirque imité du Colisée à l'endroit de la place Louis XV, et un autre d'égale dimension sur le sol de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, que maître Houdin abattait sans scrupule.

Quel superbe contempteur de la barbarie gothique devait être ce M. Houdin, architecte du roi, qui détruisait ce vénérable édifice pour le remplacer par des amphithéâtres à la romaine !

BÉZIERS

(DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT).



Béziers. — Dessin de Thérond, d'après nature.

Le voyageur qui a suivi le coteau de Malpas en venant de Narbonne pour se rendre à Cette ou à Agde, laisse les Pyrénées à l'horizon et descend dans la vallée de l'Orb en côtoyant les méandres capricieux de cette rivière ou les lignes plus régulières du canal du Midi. Il a foulé tout à l'heure un sol autrefois ravagé par les guerres civiles et religieuses; le voilà maintenant devant l'un des plus célèbres témoins de ces terribles guerres, c'est-à-dire de-

vant Béziers, la ville des *Beterres* (*Bœttera* ou *Beterris*).

Sur le premier plan, il aperçoit le vieux pont derrière lequel commencent à s'étager en désordre les premières maisons, sentinelles avancées de la ville, qui plane au-dessus de toute la hauteur de sa cathédrale, l'église Saint-Nazaire. Puis vient une série de terrasses, de jardins, de maisons, d'où l'on jouit d'un merveilleux spectacle, car on a d'un côté les plantureuses campagnes qu'arrose l'Orb, et de l'autre les lignes bleues de la Méditerranée. Il est à regretter qu'on ait placé une prison dans le voisinage de la cathédrale, qui s'en trouve comme gâtée pour le regard et pour l'esprit.

Béziers est une ville pittoresque, non-seulement vue à distance, mais encore vue de près. Des rives de l'Orb au sommet de l'église Saint-Nazaire, l'ascension est longue et difficile, mais charmante. On monte, on descend, on remonte, on redescend, et finalement, au bout d'une heure, on a atteint la promenade principale de la ville, au milieu de laquelle a été placée, le 21 octobre 1838, la statue en bronze de Pierre-Paul Riquet (voy. t. VII, 1839, p. 33). Riquet, nous le rappelons, est une des gloires de Béziers; près de deux siècles avant que les chemins de fer ne vinssent apporter des facilités de communication, jadis inconnues, de peuple à peuple et de province à province, il avait trouvé le moyen de relier l'Océan à la Méditerranée, en prenant le niveau au point le plus élevé entre les deux mers, en ramassant dans un bassin toutes les eaux de la Montagne-Noire, et en les divisant en deux branches vers l'orient et vers l'occident : c'est le canal du Midi. Né en 1606, à Béziers, Pierre-Paul Riquet mourut le 1er octobre 1680, avant d'avoir pu jouir de son succès, et en laissant à ses héritiers plus de deux millions de dettes consacrées à la poursuite de cette grande entreprise. Parler de Béziers sans parler encore une fois de Riquet eût été faire injure à cette vieille cité qui s'honore de l'avoir vu naître.

Parmi les monuments et les curiosités que renferme Béziers, nous devons citer en première ligne l'ancienne cathédrale, l'église Saint-Nazaire, qui porte en elle différents échantillons d'architecture. Le transept et la première travée du chœur datent de la fin du douzième siècle; le chœur n'a été bâti que vers le milieu du treizième siècle, et la nef ainsi que la façade occidentale appartiennent à la fin du quatorzième. « Sur le flanc méridional de la nef, dit M. Viollet-le-Duc dans son excellent rapport au ministre d'État, il existe encore un grand et beau cloître du quatorzième siècle, dont malheureusement tous les meneaux ont été détruits, et dont la solidité a été compromise du côté du sud-ouest par des déblais maladroits faits au pied des murs pour construire une prison. »

Puis viennent : l'église des Récollets, aujourd'hui chapelle succursale de la Madeleine, qui a conservé un portail ogival du quinzième siècle; l'église Saint-Jacques, qui a dû être construite au onzième siècle, et dont il ne reste aujourd'hui presque plus rien de ce qui avait été primitivement édifié; l'église du collége, ancienne église des Jésuites, qui date du dix-septième siècle; l'église Saint-Aphrodise, qui fut pendant plusieurs siècles l'église cathédrale, et dont la crypte passe pour avoir été le tombeau de saint Aphrodise; et enfin l'église de la Madeleine, qui offre un parallélogramme terminé par des transepts très-courts et une abside pentagone.

L'église de la Madeleine mérite une mention particulière. Quelques parties de cet édifice portent la date du onzième siècle; mais des remaniements nombreux faits à différentes époques ne permettent pas de lui assigner une architecture certaine. En 1840, des fouilles pratiquées dans cette église mirent à découvert des amas considérables de débris humains : c'étaient les restes des victimes de l'épouvantable massacre de 1209.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici l'histoire religieuse du midi de la France. Nous devons nous contenter de rappeler, non pas les causes de la croisade albigeoise, mais l'épisode sinistre de cette croisade concernant Béziers. Roger Trencavel, vicomte de Béziers et neveu de Raymond VI, comte de Toulouse, persuada à son oncle de résister au pape et à l'armée des croisés qui marchait contre eux pour les châtier de leur rébellion contre l'Église. Mais Raymond VI, après avoir promis aide à son neveu, céda aux influences venues d'ailleurs, et ouvrit aux croisés les portes de Toulouse et de ses principales cités. Roger Trencavel, resté seul, persista dans sa résolution, et s'enferma dans Carcassonne après avoir mis Béziers en état de défense. Hérétiques et catholiques des villes voisines, petites ou grandes, s'étaient réfugiés à Béziers, fuyant devant l'armée des croisés. Ceux-ci s'approchèrent, les Biterrois firent une sortie, et furent rejetés dans leur ville où leurs ennemis pénétrèrent avec eux. « Ils se retirèrent autant qu'ils le purent, dit M. Henri Martin, dans l'église de la Madeleine. Les *capelans* (chanoines) de cette église firent tinter les cloches jusqu'à ce que tout le monde fût mort. Il n'y eut glas, ni cloches, ni capelans revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui pussent empêcher que tout fût passé au tranchant de l'épée, et il ne s'en sauva point un seul; ce fut la plus grande pitié que jamais on eût vue ni ouïe. La ville pillée, ils y mirent le feu et tout fut dévasté et brûlé, en sorte qu'il n'y demeura chose vivante. Le chroniqueur Aubri ou Albéric de Troisfontaines prétend que la population égorgée s'élevait à soixante mille personnes, dont sept mille au moins dans la seule église de la Madeleine. Le contemporain Bernard Isthier de Limoges porte le nombre des morts à trente-huit mille. Arnaud Amaury en avoue vingt mille dans la lettre où il rend compte au pape de sa victoire. » Arnaud Amaury était ce légat qui, sollicité de faire grâce au moins aux catholiques qui se trouvaient réfugiés dans Béziers avec les hérétiques, avait répondu : « Tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens! »

Ainsi ruinée, la ville de Béziers fut longtemps à renaître. Elle avait trente mille habitants en 1209, lors du massacre : elle n'en a aujourd'hui que vingt-quatre mille.

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui. J. Petit-Senn.

La véritable indépendance repose dans ces trois mots français que j'ai toujours admirés : *Vivre de peu.* Vivre de peu! voilà le meilleur préservatif contre l'esclavage; et ce précepte ne se rapporte pas seulement aux vêtements, à la nourriture, mais à bien d'autres choses. W. Cobbett.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 214, 263.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

En quittant la salle d'attente pour prendre place dans le train, le voyageur entend souvent résonner le timbre avertisseur du télégraphe électrique. C'est qu'en effet, chaque ligne de chemin de fer est pourvue d'appareils télégraphiques complets, uniquement destinés aux besoins du service. Parmi tous les fils suspendus aux poteaux qui bordent la voie de fer, il y en a au moins un qui appartient à la compagnie et fait fonctionner les appareils installés à chacune des stations.

Nous avons déjà publié quelques articles sur l'histoire de la découverte des télégraphes électriques et sur les principales dispositions adoptées pour ces merveilleux instruments [1]. Mais, en raison de l'immense développement qu'a pris la télégraphie électrique, nous croyons nécessaire de présenter à nos lecteurs une exposition complète et aussi claire que possible des principes sur lesquels repose cette science nouvelle.

Principes. — Il faut d'abord comprendre ce que l'on entend par un *courant électrique*.

Si l'on plonge une plaque de zinc dans de l'eau contenant un peu d'acide sulfurique, le métal s'attaque, c'est-à-dire qu'il disparaît peu à peu en formant un sel, le sulfate de zinc, qui reste en dissolution dans l'eau.

Au contraire, une plaque de cuivre n'est pas attaquée par cette liqueur acide et s'y conserve indéfiniment.

Si l'on plonge en même temps dans de l'eau acidulée une plaque de zinc et une plaque de cuivre, en ayant soin qu'elles ne se touchent pas, puis qu'on les réunisse par un fil métallique, on dira que ce fil est *traversé par un courant électrique*.

Il faut bien remarquer que cette expression *courant électrique*, n'explique absolument rien, et qu'on doit la regarder tout simplement comme une abréviation de la définition précédente.

L'appareil formé des deux plaques de zinc et de cuivre se nomme un *élément de pile :* le zinc est le *pôle négatif*, et le cuivre le *pôle positif*. Ce sont encore des expressions tout à fait conventionnelles auxquelles on ne peut attribuer aucun sens précis.

Les piles électriques sont ordinairement formées de plusieurs éléments; le cuivre de chaque élément étant réuni au zinc du suivant, la pile commence par un zinc et finit par un cuivre. Le premier zinc représente le pôle négatif, le dernier cuivre le pôle positif.

Un fil métallique qui réunit les deux pôles d'un élément de pile (ou d'une pile de plusieurs éléments) présente des propriétés extrêmement singulières.

S'il est suffisamment fin, il s'échauffera jusqu'au rouge, pourra fondre et brûler au contact de l'air, etc.

Si on le recouvre de soie, et qu'on l'enroule autour d'un morceau de fer, aussitôt ce morceau de fer s'aimante; il attire le fer avec une grande énergie, et garde son aimantation tant qu'il est soumis à l'influence du fil traversé par le courant électrique.

Le morceau de fer ainsi entouré d'un courant électrique constitue ce que l'on appelle un *électro-aimant*.

Le phénomène que nous venons d'indiquer, et, en général, tous les phénomènes électriques, cessent complétement de se manifester quand le fil métallique présente la plus légère interruption; ce qu'on exprime en disant que le courant électrique est *interrompu*.

Pour rétablir le courant électrique, il est absolument nécessaire de remettre en contact les deux parties du fil coupé ou bien de les réunir par un corps *bon conducteur*, tel que les différents métaux, l'eau salée ou acidulée, etc. Une foule de corps, tels que le verre, la porcelaine, le bois sec, la soie, etc., sont dits *mauvais conducteurs* de l'électricité; ce qui signifie que si l'on coupe le fil métallique traversé par le courant électrique, et qu'on remplace la partie coupée par du verre, de la porcelaine, etc., tout phénomène électrique cesse de se manifester dans le fil.

Mais on peut, au contraire, remplacer une partie quelconque du fil par un corps bon conducteur sans interrompre le courant électrique. Le sol étant bon conducteur, si l'on coupe un fil traversé par un courant électrique, et que l'on plonge chacune des deux extrémités dans le sol, le courant électrique ne cessera pas de se manifester.

Quelle que soit la longueur du fil conducteur, si ce fil est d'une grosseur suffisante, on obtiendra le même résultat, quand même le fil aurait *trois cents lieues* de long, c'est-à-dire quand même les deux extrémités plongeant dans le sol seraient séparées par une distance de trois cents lieues.

Ayant bien compris ces principes fondamentaux, il sera facile de suivre la description du télégraphe électrique.

Description du télégraphe électrique. — Prenons Paris pour point de départ, et supposons qu'on veuille envoyer une dépêche à Strasbourg.

A Paris est installée une pile qui doit avoir jusqu'à cinquante éléments, quand il y a perte d'électricité à cause de l'humidité de l'air.

On n'emploie pas les piles primitives de Volta, formées de zinc et de cuivre; depuis longtemps, on les a remplacées par les piles de Bunsen.

Dans la figure page 372, on a représenté deux éléments Bunsen; chacun d'eux est ainsi constitué :

Un pot de grès ou de faïence contient de l'eau acidulée par l'acide sulfurique et un manchon de zinc amalgamé, c'est-à-dire *étamé* avec du mercure. A ce zinc Z est attaché un ruban de cuivre qui représente le pôle négatif.

Un vase poreux, de terre de pipe peu cuite, plonge dans l'intérieur du manchon de zinc. On le remplit d'acide nitrique, et on y introduit un morceau d'une espèce de charbon très-dur qu'on trouve dans les cornues à gaz d'éclairage. Ce charbon représente le pôle positif; et, dans une pile composée de plusieurs éléments, chacun des charbons est réuni au zinc suivant. Le premier zinc est toujours le pôle négatif et le dernier charbon le pôle positif.

Les piles de Bunsen donnent des courants plus énergiques et plus réguliers que les piles primitives de Volta.

Pour le service des télégraphes, on fait plonger dans le sol le pôle négatif de la pile, tandis que le pôle positif communique avec le fil de la ligne, par exemple, avec le fil de Paris à Strasbourg, comme l'indique la figure 1.

A Strasbourg, le fil de la ligne se termine par un fil de cuivre revêtu de soie qui entoure un morceau de fer doux, de manière à constituer un électro-aimant E (fig. 2). Ce fil plonge ensuite dans le sol; de sorte que nous aurons, de Paris à Strasbourg, un conducteur *non interrompu* dans lequel passera le courant de la pile. Il faut remarquer que ce courant peut passer sans interruption à travers l'appareil nommé *manipulateur,* qui ne se compose que de parties métalliques.

Tout étant disposé comme l'indique la figure, l'électro-aimant E, qui forme la pièce principale du *récepteur* (appareil destiné à recevoir la dépêche), se trouve aimanté par le passage du courant électrique de la pile de Paris. Un morceau de fer G, qu'on appelle un *contact*, est donc attiré par l'électro-aimant; il se soulève et prend la position indiquée en G'.

Mais supposons qu'à Paris on vienne à interrompre le courant électrique, par exemple, en coupant le fil. Aussitôt l'électro-aimant de Strasbourg cessera d'être aimanté; le contact G, n'étant plus attiré, retombera immédiatement en obéissant à la traction d'un ressort à boudin situé au-dessous.

Au contraire, si on rétablit le courant à Paris, en rapprochant les deux bouts du fil coupé, l'électro-aimant de Strasbourg s'aimantera de nouveau et attirera le contact G, qui exécutera exactement le même mouvement que la première fois.

On a donc la possibilité, en produisant à Paris un mou-

[1] Voy. t. VIII, p. 95; t. XIV, 400; t. XV, 279, 286; t. XXII, 151, 155; t. XXIII, 39; t. XXVI, 102.

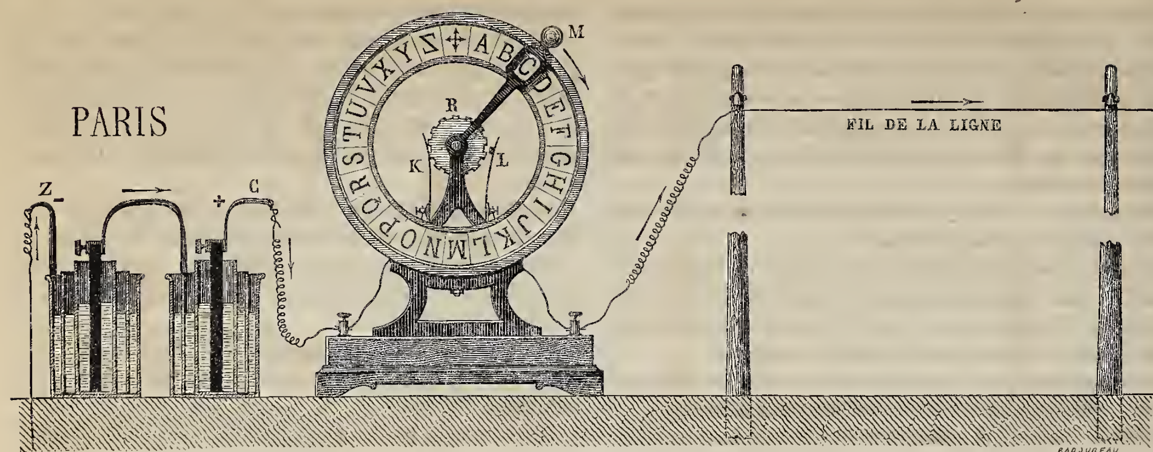


Fig. 1. — Station de départ. — Piles et Manipulateur.

vement (pour interrompre ou pour rétablir le courant), de répéter ce mouvement à Strasbourg, absolument comme si la main de la personne placée à Paris pouvait s'étendre jusqu'à Strasbourg pour faire mouvoir directement le contact du récepteur.

L'électricité se propage d'ailleurs avec une telle rapidité

Fig. 3. — Tête de ligne. — Expédition d'une dépêche télégraphique. — Dessin de Gagniet.

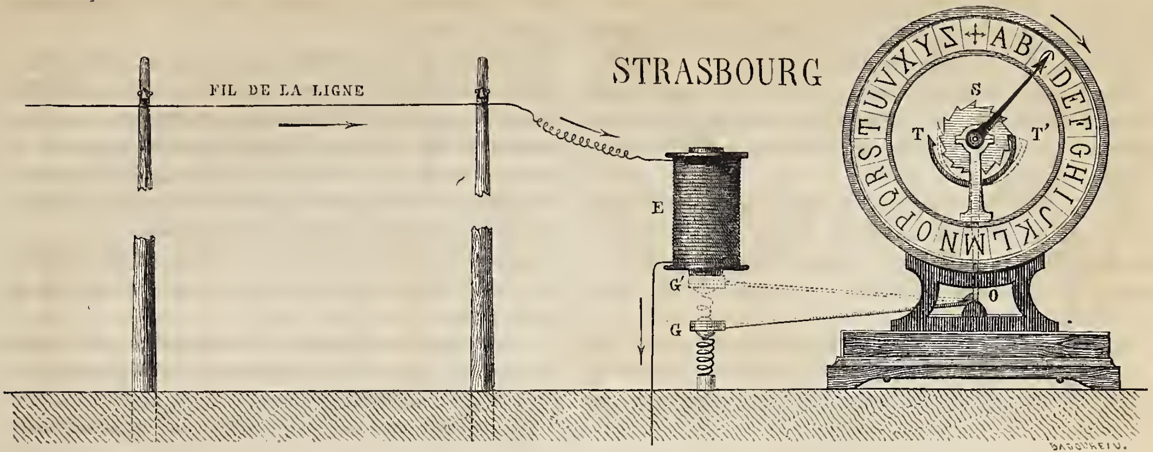


Fig. 2. — Station d'arrivée. — Récepteur.

qu'il ne s'écoule qu'une très-petite fraction de seconde entre l'instant où le courant est établi à Paris et celui où l'électro-aimant de Strasbourg attire le contact G ; de sorte que la transmission des dépêches est, pour ainsi dire, instantanée.

Pour donner une idée de la vitesse de propagation de

Fig. 4. — Poste intermédiaire de télégraphie électrique. — Dessin de Gagniet.

l'électricité, nous dirons que si la terre était complétement entourée d'un fil métallique pareil à celui des lignes télégraphiques, un courant qui circulerait dans ce fil ferait plus de dix fois le tour entier de la terre en une seconde.

Nous allons maintenant essayer de faire comprendre comment le mouvement produit à volonté et à distance peut se transformer en indications de lettres dans le télégraphe à cadran.

Le télégraphe à cadran. — Ce télégraphe est employé exclusivement sur les lignes de chemins de fer, par la raison qu'il parle un langage compréhensible pour tout le monde et qu'on n'a pas besoin d'employés spéciaux pour le faire fonctionner.

Le télégraphe à cadran paraît, au premier aspect, fort compliqué. Les figures 1 et 2 représentent le mécanisme de ce télégraphe réduit à ses éléments les plus essentiels afin qu'il soit plus facile de le comprendre.

La transmission des dépêches se fait au moyen de deux appareils que l'on retrouve d'ailleurs sous diverses formes dans tous les télégraphes :

1° Le *manipulateur*, placé à la station de départ, par exemple à Paris;

2° Le *récepteur*, qui se trouve à la station d'arrivée, à Strasbourg, dans l'exemple que nous avons choisi.

Le manipulateur est destiné à interrompre ou à rétablir le courant. Il se compose d'une roue métallique R, qui porte treize dents, et qu'on peut faire tourner à l'aide d'une manivelle ou *manette* M.

Une languette K appuie constamment sur le contour de cette roue. Une autre languette L, terminée par une dent, rencontre successivement chacune des treize dents de la roue. Quand la rencontre n'a pas lieu, la languette ne touche pas la roue.

Les deux languettes communiquant avec le fil de la ligne, chaque fois que la languette L touche la roue, le courant électrique passe dans le fil de la ligne et arrive dans l'électro-aimant E, placé à Strasbourg. Le contact G est donc attiré et prend la position G′.

Au contraire, chaque fois que la languette L ne touchera pas la roue, le courant sera interrompu, et le contact du récepteur retombera pour reprendre la position G.

Si, à l'aide de la manette M, on fait faire à la roue un tour complet, le courant sera rétabli treize fois et supprimé treize fois; le contact G du récepteur se soulèvera donc treize fois et s'abaissera treize fois ; en tout, il exécutera donc vingt-six mouvements de bas en haut ou de haut en bas.

Pendant ce temps, la manette M aura parcouru successivement les vingt-six divisions d'un cadran qui sont marquées ainsi :

+ (c'est un signal qui sert toujours de point de départ ; on y ramène la manette à la fin de chaque mot de la dépêche).

Puis A, B, C, etc., jusqu'à la fin de l'alphabet.

Un cadran tout semblable au précédent est installé à la station d'arrivée et fait partie du récepteur. Une aiguille peut parcourir successivement toutes les divisions de ce cadran, et s'arrêter à volonté devant une lettre quelconque.

Cette aiguille est portée par une roue dentée S (dite *roue d'échappement*), qui porte treize dents, comme la roue interruptrice du manipulateur.

Cette roue d'échappement est entourée d'une ancre TT′ portée à l'extrémité d'un levier coudé GOTT′ mobile autour du point O.

Le contact G formant l'une des extrémités de ce levier coudé (qu'on peut comparer aux leviers employés comme *mouvements* de sonnettes), chaque fois que G se soulèvera par le passage du courant, l'ancre TT′ se portera de droite à gauche.

Au contraire, chaque fois que G s'abaissera, par suite de la suppression du courant, l'ancre TT′ reviendra de gauche à droite.

Or, à chaque mouvement exécuté par l'ancre, *soit à droite, soit à gauche*, la roue tourne de l'intervalle d'une demi-dent, et l'aiguille parcourt une division du cadran. Autrement dit, il faut deux mouvements successifs de l'ancre pour qu'une dent de la roue *échappe* en T ou en T′ et qu'une autre dent vienne prendre sa place. L'aiguille parcourt alors deux divisions sur le cadran.

Comme les dents de la roue d'échappement sont obliques, cette roue ne peut tourner que dans le sens marqué par la flèche.

Il sera maintenant facile de comprendre que l'aiguille du récepteur répète exactement tous les mouvements de la manette du manipulateur.

On convient, une fois pour toutes, de placer toujours la manette sur le signe + ; et on fait de même pour l'aiguille du récepteur, qu'on peut faire mouvoir à la main, en interrompant le courant.

Supposons maintenant qu'on veuille envoyer de Paris à Strasbourg une dépêche quelconque commençant par le mot *Paris :* pour transmettre ce mot, l'employé de Paris fait passer rapidement la manette M devant les lettres A, B, C, etc., et l'arrête un instant sur la lettre P.

L'aiguille du récepteur répète exactement les mêmes mouvements et s'arrête devant la lettre P.

En effet, quand la manette passe du signe + à la lettre A, le courant, qui était interrompu, est rétabli : le contact G du récepteur se soulève aussitôt, l'ancre TT′ se porte de droite à gauche, et l'aiguille du récepteur passe du signe + à la lettre A. Il en sera de même pour chacune des lettres suivantes, puisqu'à chaque mouvement de l'ancre la roue tourne d'une demi-dent, et l'aiguille de l'intervalle correspondant à une lettre.

Pour achever le mot PARIS, l'employé continue de faire tourner la manette M ; il l'arrête un instant sur la lettre A, puis un instant sur la lettre R, puis sur I, puis sur S.

L'employé de Strasbourg voit donc l'aiguille de son récepteur s'arrêter successivement devant les lettres P, A, R, I, S ; il épelle ainsi le mot PARIS, absolument comme s'il était écrit devant lui.

Après chaque mot transmis, on convient de ramener un instant la manette sur le signe +. La lecture de la dépêche devient ainsi plus facile, puisqu'on est prévenu de la fin de chaque mot ; de plus, on est immédiatement averti des erreurs, si on ne voit plus apparaître le signe + à la fin d'un mot.

Un télégraphe installé comme le précédent ne pourrait transmettre rapidement une dépêche sans qu'il y eût une ou plusieurs lettres *sautées*.

Nous avons décrit ce mécanisme primitif parce qu'il est plus facile à comprendre ; mais on emploie depuis longtemps, sur nos lignes de chemins de fer, des télégraphes à cadran perfectionnés, construits par M. Bréguet, qui fonctionnent avec une régularité parfaite tout en donnant une grande vitesse de transmission.

Nous avons représenté pages 372 et 373 une vue intérieure de deux postes télégraphiques (de la ligne de l'Ouest). Les appareils sont contenus dans des boîtes qui ne laissent apercevoir que les cadrans.

La figure 3 indique les dispositions adoptées pour un poste formant *tête de ligne*, par exemple pour Paris. La figure 4 représente un poste intermédiaire.

La suite à une autre livraison.

SUR LES PREMIERS HABITANTS DE LA GAULE.

LETTRE AU DIRECTEUR.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous présenter quelques observations au sujet d'un article de votre livraison de juillet (p. 211) qui, parmi des considérations intéressantes, avance sur nos origines des propositions qui me semblent plus que contestables. Les premiers habitants des Gaules, suivant l'auteur, auraient été des *Ibères*, peuples de race *finoise :* il n'y a nulle apparence que la race toute méridionale des Ibères ait été en affinité avec les Finois; le type physique n'a point de rapport, et la langue est toute différente; les uns sont venus par le sud, les autres par le nord. Rien n'indique que les Ibères se soient étendus au delà du midi de la Gaule; quant aux Finois, ils ont pu paraître par petits groupes dans le nord avant les Gaulois; on retrouve quelquefois dans des tombeaux celtiques, qui ne diffèrent point des autres, des restes humains qui semblent provenir de cette race septentrionale, soit que ces hommes fussent restés en Gaule, soit qu'ils eussent, comme vassaux ou serfs des Gaulois, été amenés à ces titres de l'Orient par les Gaulois; mais on ne peut avoir aucune certitude qu'ils aient formé des établissements considérables dans nos contrées. Les objets dits *antédiluviens* qu'a recueillis M. Boucher de Perthes n'appartiennent nullement, dans son opinion, aux Finois, mais bien à des races perdues qui vivaient dans un âge géologique antérieur au nôtre. Quant aux monuments druidiques, leur attribution chez nous à des races finoises ou autres non celtiques est absolument arbitraire : le peu de signes appréciables qu'on trouve sur ces monuments est bien druidique; par exemple, les serpents et les coins ou triangles des pierres de Gavr'ynys. Le monument de Gavr'ynys fait partie d'un vaste ensemble de monuments druidiques; il correspond au grand tumulus de Sarzeau ou Tumiac, où l'on a découvert les restes d'un grand druide avec les ornements sacerdotaux, colliers de jaspe, haches de jade, etc. Les poëmes bardiques ne laissent aucun doute sur le rôle que jouaient ces monuments dans le culte des druides; je ne citerai que le célèbre chant de la Victime, à la suite du chant de mort d'Uther-Pendragon. Ces monuments sont celtiques chez nous, comme ils étaient sémitiques en Judée; ils appartiennent en commun à cet âge patriarcal dont les druides avaient gardé le principe contraire au développement de l'architecture; les druides apportèrent en Gaule les mêmes idées sur ce point que Moïse porta en Judée, et auxquelles dérogea Salomon; eux n'y dérogèrent point. Les découvertes sans nombre faites dans les dolmens ont attesté que c'étaient les monuments tumulaires des Gaulois à toutes les époques celtiques; les cromlechs ou enceintes circulaires étaient leurs lieux d'assemblées et de sacrifices; il n'y a aucun doute possible là-dessus. Comment a-t-on pu croire, d'ailleurs, que les alignements de Carnac et tout le reste de ces entassements gigantesques aient été l'œuvre de pauvres sauvages, tels qu'on nous représente ces antiques Finois; et ceci même admis comme possible, comment a-t-on pu imaginer que les Gaulois, fort supérieurs en civilisation aux Finois, et que les druides, prêtres d'une religion savante, systématique, inconciliable avec les autres religions, aient été emprunter les monuments de leur culte à ces hypothétiques devanciers?

Quant à l'opposition de sculptures très-grossières et de bijoux et ornements très-délicats, cela peut tout aussi bien indiquer des âges différents que des peuples différents : assurément les compagnons de Vercingétorix, avec leurs belles armures à plaques de bronze si finement ouvrées et leurs épées incrustées de corail, ne ressemblaient guère aux Gaëls tatoués qui guerroyaient avec des haches en silex.

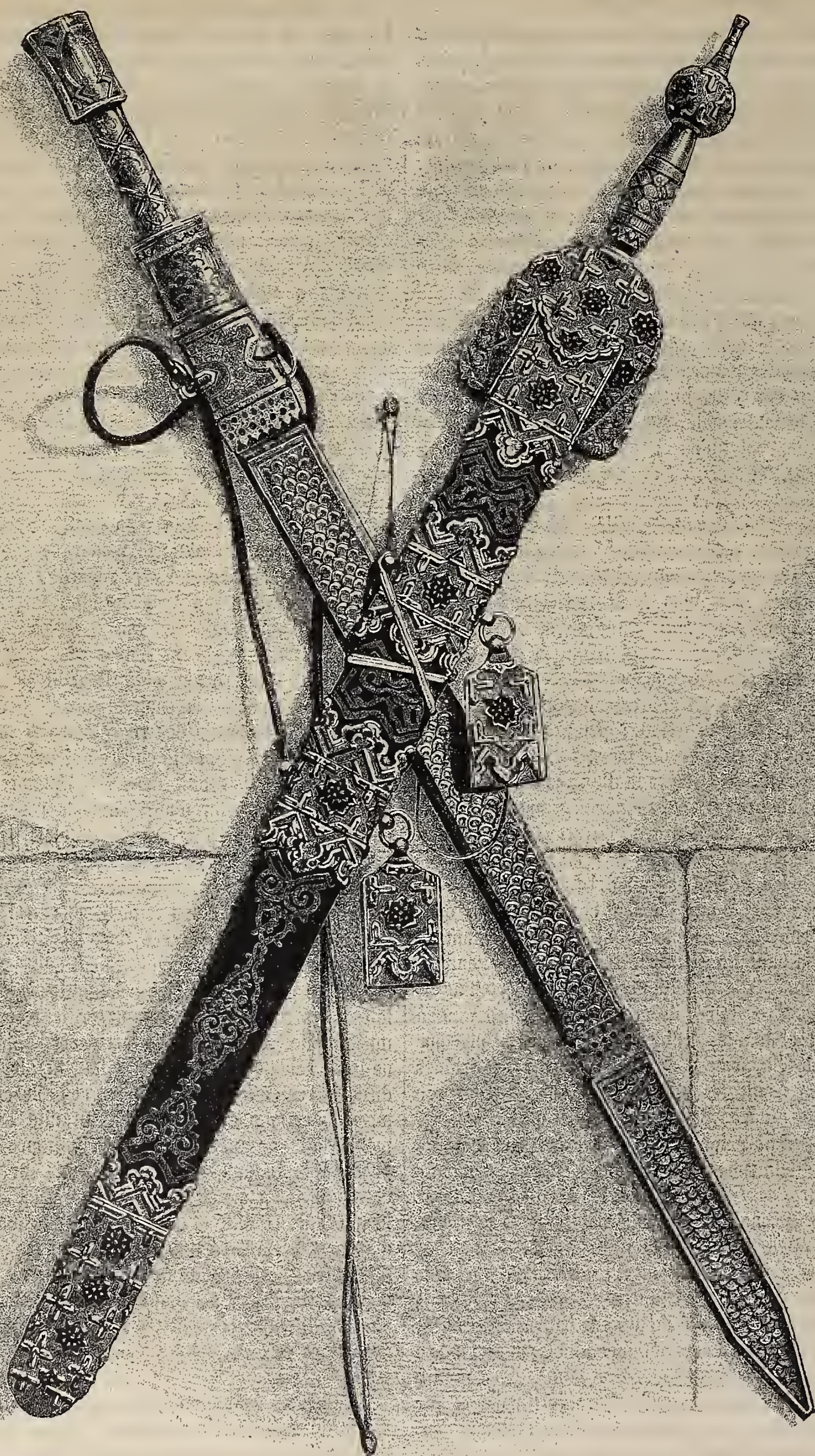
H. Martin.

BOABDIL.

Le 2 janvier 1492 vit finir la puissance des Mores en Espagne. Ce jour-là, Grenade ouvrit ses portes aux chrétiens, après un siége de près de neuf mois. Défendue par de hautes murailles, deux citadelles, des ouvrages nombreux et plus de mille tours, asile suprême des derniers soldats de l'islamisme en Europe, elle ne put cependant résister aux efforts héroïques et à la constance de l'armée de Ferdinand V et d'Isabelle. Pressés par la famine, battus le plus souvent dans les combats qui se livraient presque chaque jour au pied des remparts, abandonnés par leurs frères d'Afrique, qui ne tentèrent aucun effort pour les sauver, les Mores durent subir les conditions que Gonzalve de Cordoue leur dicta au nom des chefs couronnés de l'armée catholique. Le dernier roi de Grenade, Boabdil, dont la mollesse et la cruauté avaient préparé les malheurs, sortit de la ville, entouré de sa famille et de quelques serviteurs restés fidèles à sa mauvaise fortune. Il prit le chemin des Alpuxares, où la capitulation lui assurait la souveraineté d'un vaste domaine, et bientôt, derrière lui, l'Albayssin, le Généralife et l'Alhambra ne dessinèrent plus sur l'azur du ciel qu'une silhouette indécise. Arrivé au sommet du mont Padul, le monarque vaincu s'arrêta et s'assit; il arrêta longtemps ses regards sur Grenade, et des larmes inondèrent son visage. « Mon fils, lui dit sa mère Aïxa, mon fils, vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme. » Le rocher d'où Boabdil put entrevoir, au milieu de ses pleurs, sa capitale envahie par les chrétiens, a conservé le souvenir des regrets et des lamentations du roi dépossédé; il s'appelle encore aujourd'hui le *Soupir du More*. Boabdil se rendit dans les Alpuxares; mais, trop faible pour supporter d'aussi grands revers, il ne voulut pas rester dans un pays qui lui semblait pauvre et désolé après les splendeurs de Grenade, et passa en Afrique, où il fut tué dans une escarmouche.

Pendant que le vaincu se dirigeait vers l'exil, les vainqueurs faisaient leur entrée dans la cité conquise. Dès le matin, Isabelle et Ferdinand avaient quitté Santa-Fé, ville construite par les Castillans pendant le siége, presque sous le feu des Arabes, pour remplacer leur camp dévoré par un incendie. A Grenade, ils furent accueillis par les vivats de leurs soldats et les salves de leur artillerie; ils se rendirent directement à l'Alhambra, et là ils entendirent une messe d'actions de grâces qui fut dite dans l'intérieur même de la mosquée, à une chapelle improvisée auprès de la porte du Jugement. En ce moment, sur la tour la plus élevée de la forteresse, la tour de la Vela, on vit flotter la bannière de Castille et celle de Saint-Jacques que venaient d'arborer le cardinal Gonzalez de Mendoza et don Gutierre de Cadenas, et le comte de Tendilla, nouveau gouverneur de Grenade, agita solennellement l'étendard royal, tandis que les hérauts criaient trois fois : « Grenade, Grenade appartient aux invincibles rois de Castille Ferdinand et Isabelle! »

Les armes dont nous publions la gravure sont à l'*Armeria* de Madrid. Une tradition prétend que, trouvées à l'Alhambra, elles ont appartenu au dernier roi de Grenade. Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette tradition : aussi, bien qu'elle soit très-répandue en Espagne, ne la donnons-nous que sous toutes réserves. Elles étaient dignes, du reste, d'un prince aussi fastueux que Boabdil; le goût de leur ornementation est pur et élégant, et l'exécution est remarquable par son exquise délicatesse. S'il était reconnu que ces armes ont été exécutées pour Boabdil, on aurait peut-être là un échantillon précieux du talent de l'un des favoris du roi arabe, armurier célèbre qui,



Les Armes dites de Boabdil, conservées dans l'*Armeria real* de Madrid. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

après la chute de Grenade, fut l'un des premiers à embrasser la religion catholique, ayant pour parrain, à son baptême, Ferdinand V lui-même. Les *espadas* du renégat, par l'excellente trempe de leurs lames et la rare perfection des ciselures de leurs poignées et de leurs gaînes, ont placé Julian del Rey, surnommé le More, en tête de ces fameux artistes de Saragosse, de Saint-Clément, de Cullar, de Tolède surtout, Hortuno de Aguirre, Sahagun el Viejo, Manchaca, Joanès de la Horta, dont les produits resteront toujours comme un témoignage de la supériorité que l'Espagne a longtemps conservée en ce genre d'industrie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

JEAN DE CALCAR.



Musée du Louvre. — Un Portrait par Jean de Calcar. — Dessin de Chevignard.

Parmi les élèves du Titien, plusieurs étaient venus de loin : le Hollandais Barents ; Lambert Züster, aussi d'Amsterdam ; Christophe Schwartz, d'Ingolstadt ; Jean de Calcar, de Clèves. Les nations du Nord étaient particulièrement séduites, à cette époque, par l'éclat de l'école vénitienne, tandis que notre France, moins sensible aux charmes de la couleur qu'aux élégances de la forme, s'inspirait de la tradition florentine, et n'envoyait guère en Italie que des architectes et des sculpteurs.

Johan-Stephan von Calcar, ainsi appelé du lieu de sa

naissance, Calcar, petite ville du duché de Clèves, était né en 1499. A l'école du Titien, l'artiste allemand eut le bonheur d'être admis parmi les disciples favorisés du maître, troupe peu nombreuse, recevant directement ses conseils, au milieu de beaucoup d'autres jeunes gens qu'un travail incessant lui faisait négliger, quand son humeur jalouse ne les rendait pas victimes de ses rigueurs, comme Pâris Bordone ou le Tintoret. — Calcar devint un des plus heureux imitateurs de son maître. Vasari nous apprend qu'il était connu comme peintre habile de figures de toute dimension, et surtout comme excellent portraitiste, *nei ritratti maraviglioso*, réputation difficile à conquérir à Venise, dans ce pays où l'art du portrait avait été porté si haut. Quelques-uns de ses ouvrages, attribués aux premiers peintres de son temps, gardent encore le nom de ces maîtres dans beaucoup de galeries. C'est ainsi que Léonard, Raphaël et Titien absorbent, sans aucun doute, dans leur magnifique rayonnement, plus d'une étoile secondaire. L'unique peinture de Calcar que possède le Musée national du Louvre et que nous reproduisons, ce portrait de jeune homme si fier et si digne, était, il y a peu de temps encore, attribué à un maître vénitien, au Tintoret; heureusement l'inventaire des tableaux du roi, dressé par Bailly, vers 1709, a permis de restituer ce chef-d'œuvre à son véritable auteur.

Imitateur habile du Titien, Jean de Calcar s'assimila de même le style de Raphaël, au point de tromper la sagacité d'amateurs contemporains. Nos idées actuelles sur l'individualité dans les arts nous rendent cette faculté d'imitation assez étrange chez un homme d'un rare mérite, et l'on se prend à regretter la facilité extrême de cet Allemand à devenir si complétement Italien. Après tout, la recherche du beau était la grande affaire au seizième siècle, et l'on pensait qu'il était suffisant de l'atteindre, fût-ce en suivant les voies tracées par les illustres chefs de Rome, de Venise ou de Florence.

En 1537, le célèbre André Vésale, professeur de médecine à Padoue, chargea Calcar de dessiner les planches de son Traité de la structure du corps humain, qu'il publia à Bâle, en 1543. Cette longue, difficile et répugnante tâche de copier, d'après nature, des préparations anatomiques, valut à l'artiste un nouveau genre de succès. Vasari loue ce travail qui, dit-il, lui fera toujours grand honneur, *che gli doverà in tutti tempi essere d'onore*. Une telle approbation du docte biographe, de l'ami de Michel-Ange, gardien trop fidèle des connaissances anatomiques de l'école florentine, est justifiée par l'excellence de l'œuvre; et si la science moderne a dépassé les travaux de Vésale, les figures de Calcar demeurent encore sans rivales. Il est impossible, en effet, de présenter sous une forme plus noble les tristes réalités de l'amphithéâtre. Tout en restant dans les limites du vrai, le dessinateur a su donner quelque chose du charme de la vie à ces corps dépouillés. Aussi les belles planches taillées en bois de l'*Humani corporis fabrica* ont-elles été reproduites au burin, depuis le dix-septième siècle, par Tortebat et différents graveurs, non sans qu'on en ait altéré le grand caractère et effacé, cette fois encore, le nom de Calcar pour y substituer injustement celui plus fameux de Titien.

Vers la fin de sa carrière, le peintre allemand se rendit à Naples, et y fit de nombreux portraits; quand il y mourut, en 1546, il était dans toute la force de l'âge et du talent.

La Pinacothèque de Munich conserve de Jean de Calcar ou Giovanni Fiamingo, comme l'appellent les Italiens, une *Mater dolorosa;* on cite également de lui une Adoration des bergers qui ornerait la galerie du Belvédère, à Vienne. Selon toute probabilité, c'est cette Nativité, due au pinceau de Calcar, que Rubens possédait, et dont il ne voulut jamais se dessaisir. Après sa mort, Sandrart l'acheta et la revendit à l'empereur Ferdinand. On attribue encore à Calcar les portraits de la seconde édition des Vies des peintres du Vasari, publiée chez les Giunti, en 1568, vingt-deux ans après la mort du peintre allemand. C'est une erreur. Quatre ans après lui, en 1550, parut la première édition; elle ne contient pas de portraits. Comment admettre que Vasari, possesseur de ces planches, eût volontairement privé, au début, son livre d'un complément si curieux? Les encadrements accusent d'ailleurs le style de la seconde moitié du seizième siècle.

IL N'EST SOL SI DUR

QU'IL N'Y PUISSE VENIR DES FLEURS.

NOUVELLE.

— Ainsi donc vous êtes décidée à prendre possession du petit logement qui touche à celui de Betty Tournson, disait d'un ton de surprise Mme Lanne à son amie Edith Maubray. Certes, vous ne ferez pas d'envieux; un tel voisinage est fait pour empoisonner la vie. J'en parle par expérience, car j'ai habité cet appartement, et, quoiqu'il me fût agréable sous beaucoup de rapports, tout ce que j'ai pu faire a été d'y rester une année; Mlle Tournson m'avait mise à bout de patience.

— Pauvre Betty! dit Mme Maubray, il n'est pas étonnant qu'après toutes les tribulations qui l'ont visitée elle soit morose et refrognée. Elle a perdu sa mère si jeune qu'elle n'a pu en ressentir la douce influence; son père la traitait avec une sévérité outrée, et le seul homme qu'elle ait jamais aimé, après lui avoir emprunté et perdu toutes ses petites épargnes pendant les fiançailles, l'a délaissée. Vous m'avouerez que c'est plus qu'il n'en faut pour aigrir un caractère. Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait absence de cœur sous cette rude enveloppe : Betty Tournson entretient, malgré sa pauvreté, la fille d'un frère qui ne lui a jamais montré grande compassion dans ses chagrins.

— Vous appelez cela entretenir! s'écria Mme Lanne en riant; la pauvre enfant a l'air aussi transie, aussi effarouchée que si elle était constamment pourchassée par le vent du nord. Elle est maigre et pâle comme quelqu'un qui ne dort ni ne mange. J'ai souvent dit à Mlle Tournson qu'elle devrait avoir honte de faire travailler du matin au soir cette innocente créature, sans lui accorder une minute de relâche; car elle ne peut lever les yeux ni tourner la tête sans recevoir un coup sur les doigts.

— Peut-être ce manque de sympathie pour la jeunesse vient-il de ce que la sienne a été privée d'amour et de joie. Les fleurs ne viennent que là où le soleil luit.

— Je sais que votre système est que chacun, dans ce monde, doit être un petit soleil pour ce qui l'entoure; mais vous conviendrez qu'il est certains terrains où ses plus doux rayons ne peuvent rien faire naître.

— Je pense le contraire, reprit en souriant Edith Maubray, lorsque je vois, entre les pavés d'une cour, croître des fleurs que le vent y a semées.

— Eh bien, espérons que vous serez le soleil et le doux vent de mai pour Mlle Tournson; car si elle possède un cœur, je puis, à coup sûr, prédire que vous saurez le découvrir, le réchauffer et y faire fleurir le bien. Qui peut résister à votre inaltérable bonté?

Certes la peinture que faisait Mme Lanne de la tante Betty (comme on l'appelait habituellement) aurait découragé un caractère moins ferme et moins patient que celui

de Mme Maubray; d'autant plus que l'appartement en question étant sur le même palier que celui de la vieille fille et ayant un jardin voisin du sien, on pouvait s'attendre à plus d'une attaque de sa part. Le jour même de son arrivée, Mme Maubray alla rendre visite à la tante Betty, qui, de peur que la nouvelle venue n'eût pas encore son charbon et son bois ou ne vînt lui demander de l'eau chaude, avait éteint son feu de meilleure heure que de coutume.

— Si vous avez besoin d'eau, lui dit celle-ci avec aigreur, il y a une pompe de l'autre côté de la rue; mais je vous avertis d'avoir à prendre garde de mouiller les escaliers en la transportant : je n'aime pas que la maison soit malpropre.

— J'en suis bien aise, repartit Mme Maubray, nous nous entendrons à merveille; il est très-agréable d'avoir pour voisins des gens qui tiennent à l'ordre et à la propreté. Je ferai en sorte que tout soit aussi net qu'une pièce d'or, puisque tel est votre désir. Je suis venue simplement vous souhaiter le bonjour et vous demander de me prêter votre nièce, la petite Amy, pour m'aider dans mon emménagement : je lui donnerai quatre sous par heure.

La tante Betty avait déjà ouvert la bouche pour refuser, lorsque la fin de la phrase la fit changer de sentiment. Amy tricotait assidûment près d'une table sur laquelle une verge était posée. A la proposition de Mme Maubray, elle leva timidement les yeux, et ses joues se colorèrent de la rougeur du plaisir; mais sa figure reprit son expression sérieuse à ces paroles sévères de sa tante :

— Allez, et conduisez-vous bien; si j'entends un mot de plainte sur vous, vous savez ce qui vous attend.

Dans la maison de la voisine, quelle différence! Là, point de verge sur la table, et au lieu de : « Pensez à ce que vous faites. Soyez attentive ou je vous punirai. » — « Bien, ma chère enfant. Voyons comment vous porterez ces porcelaines? Prenez garde; c'est très-fragile. Très-bien. Quelle bonne petite fille! comme elle fait attention à ce qu'on lui dit! »

Sous l'influence de cette bonté, Amy travailla comme une abeille et se surprit même à fredonner doucement. S'il lui était arrivé d'oser prendre cette liberté chez tante Betty : « Ne faites pas de bruit! » aurait dit celle-ci d'une voix grondeuse. Mais la bonne Mme Maubray lui passa la main sur les cheveux en disant :

— Quel gentil petit gazouillement! il ressemble vraiment à celui des oiseaux dans les arbres. Eh bien, puisque vous aimez la musique, je vous montrerai ma boîte à musique dans un moment.

Comme l'enfant était heureuse! comme son cœur se dilatait sous cette bienveillance si nouvelle! — « Que pouvait être une boîte à musique? » se demandait-elle; et elle formait cent conjectures à ce sujet, tout en montant lestement les escaliers et en essuyant avec soin les petites fantaisies qui ornaient la cheminée. Elle craignait un peu que la bonne dame n'oubliât sa promesse, mais elle n'osait la lui rappeler; seulement, elle regardait avec intérêt tout ce qui ressemblait à une boîte.

Enfin Mme Maubray, lui passant la main sur l'épaule, lui dit :

— Vos petits pieds doivent être fatigués; reposez-vous un moment et mangez ce pain d'épice.

L'enfant reçut le gâteau avec une humble petite révérence, et se mit en devoir de l'entamer, après avoir soigneusement étendu son tablier sur ses genoux, de peur que quelque miette ne tombât sur le parquet brillant. Mais soudain elle s'élança de sa chaise en s'écriant :

— Oh! où y a-t-il un oiseau? Est-il donc dans la chambre?

Sa nouvelle amie lui dit en souriant que c'était la boîte dont elle lui avait parlé, et, l'ayant ouverte, elle lui en expliqua complaisamment le mécanisme. Lorsque Amy eut bien examiné et écouté le magique instrument, Mme Maubray plaça devant elle quelques albums.

— Voici de quoi vous amuser, lui dit-elle; regardez ces gravures tranquillement jusqu'à ce que je vous appelle.

L'enfant les saisit avec un joyeux empressement; mais tout à coup elle s'arrêta en disant :

— Je n'ose pas!

— Pourquoi donc? demanda Mme Maubray; ce sont des livres que je prête toujours aux enfants lorsqu'ils se conduisent bien.

— Tante Betty me grondera si je m'amuse au lieu de travailler, reprit Amy d'un air craintif.

— Tranquillisez-vous, ma chère petite, je ferai en sorte qu'elle soit contente de nous.

Et l'enfant rassurée se livra sans contrainte au plaisir de feuilleter les belles gravures, jusqu'à ce que la voix de son amie la fît accourir avec une promptitude et une gaieté qui eussent fort étonné son austère parente. Lorsque sa besogne fut terminée, Mme Maubray la reconduisit auprès de la tante Betty, paya les heures que l'enfant avait passées chez elle, et loua hautement sa docilité et son adresse.

— Elle a bien fait d'être obéissante, observa Mlle Tournson, sans cela je lui aurais donné le fouet et je l'aurais envoyée coucher sans souper.

Depuis qu'elle était orpheline, la pauvre Amy ne s'était pas endormie avec un cœur si léger. Le lendemain, en se réveillant, sa première pensée fut le désir que sa nouvelle voisine eût encore besoin d'elle; et ce désir devint si évident que la tante Betty conçut de la jalousie sur l'objet innocent de cette soudaine amitié. Sans se l'avouer à elle-même, elle éprouva le besoin d'être désagréable à sa voisine, et ordonna à Amy de rassembler toutes les balayures de la cuisine et de la cour et de les pousser contre la porte de Mme Maubray. Amy aventura l'observation que le vent les disperserait alentour, mais elle reçut pour toute réponse un soufflet bien appliqué. Mme Maubray, qui se trouvait par hasard près de là, entendit l'objection de l'enfant et la correction qui la suivit. Elle attendit quelques moments que la colère de Mlle Tournson fût passée, puis, descendant l'escalier, elle feignit d'apercevoir tout d'un coup le monceau de balayures qui se trouvait près de sa porte d'entrée.

— Sally, dit-elle à sa servante, venez donc enlever ceci; et que je ne revoie jamais chose semblable en un tel lieu! Mlle Tournson tient excessivement à ce que tout ce qui est autour de chez elle soit tenu en ordre; ainsi faites en sorte de ne pas la désobliger.

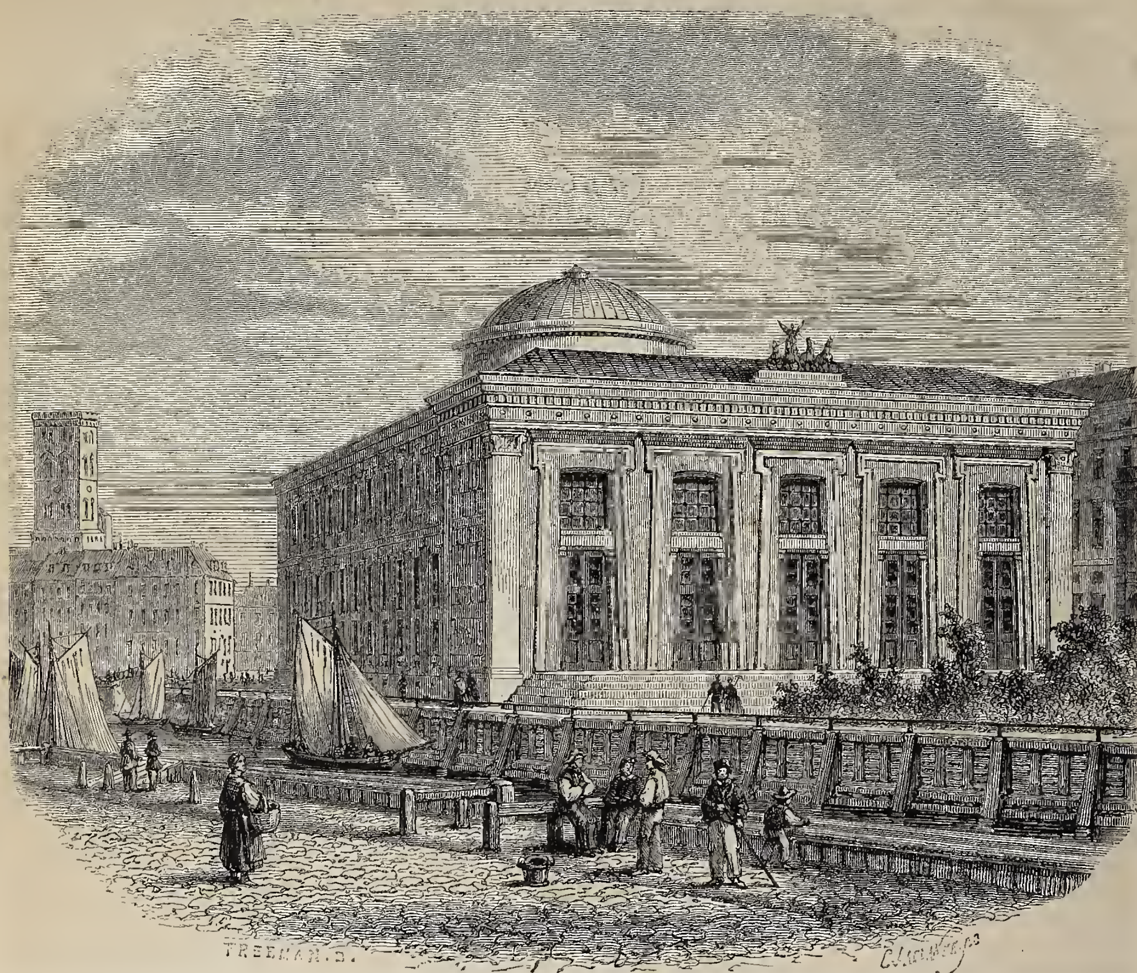
La petite bonne, qui avait le mot, arriva avec pelle et balai, et en un instant eut enlevé ce qui avait été déposé près de la porte de Mme Maubray en signe de déclaration de guerre. *La fin à la prochaine livraison.*

LE MUSÉE THORVALDSEN,

A COPENHAGUE.

Le Musée Thorvaldsen est unique en son genre. A part le Danemark, il n'est, en effet, ce nous semble, aucune nation grande ou petite qui ait eu l'idée d'élever un monument destiné à contenir uniquement toutes les œuvres d'un de ses illustres artistes. Il ne manquerait sans doute pas d'États pour faire libéralement les frais de construction d'un pareil édifice; mais on rencontre rarement un peintre ou un sculpteur qui puisse remplir tout un musée seulement de ses tableaux ou de ses statues. Thorvaldsen a produit jusqu'à sept cents sujets, dont la plupart sont des

œuvres très-estimables. Ajoutons que les artistes les plus actifs et les mieux doués sont, pour la plupart, réduits à se dessaisir de leurs œuvres à mesure qu'ils les produisent, en sorte que si, un jour, on venait à vouloir les



Le Musée Thorvaldsen, à Copenhague. — Dessin de Freeman.

rassembler toutes, on ne parviendrait pas à réunir ces objets dispersés dans une multitude de collections publiques ou privées, ou, du moins, faudrait-il des millions pour payer, après la mort de l'auteur, ce qu'il a, de son vivant, cédé souvent à des prix très-ordinaires.

Bertel ou Albert Thorvaldsen naquit à Copenhague, le 19 novembre 1770. D'après des généalogies des *Antiquitates romanœ* de Rafn (Copenhague, 1837, in-4°), il descendait d'Harald Hildetand, roi de Danemark et de Suède, au huitième siècle, et de plusieurs héros des sagas islandaises, notamment de l'un de ceux qui firent des découvertes en Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. Mais cette ancienne famille était tombée dans la pauvreté, et le père de Thorvaldsen, simple ouvrier sculpteur de la marine royale, avait peine à gagner sa vie; son fils travailla quelque temps avec lui à décorer des proues. Vers quinze ans, Bertel fut admis à étudier sous le peintre Abigaard, puis, en 1796, il partit pour Rome, où il passa plusieurs années, observant et étudiant encore, sans rien produire. En 1803, après avoir épuisé toutes ses ressources, il allait être obligé de quitter cette ville où il se trouvait si heureux, quand un riche Anglais, Thomas Hoppe, lui fournit les moyens d'y prolonger son séjour en lui confiant l'exécution d'une statue colossale de Jason.

Depuis, Thorvaldsen se montra doué d'une surprenante fécondité. Les sujets de composition se présentaient en foule à son esprit. Peut-être cédait-il un peu vite à ses premières inspirations et s'empressait-il trop de les exécuter; peut-être aussi n'eût-il pas fait mieux en faisant moins. Si toutes ses œuvres ne sont pas de premier ordre, il n'en est aucune qui ne porte l'empreinte particulière de son talent. La facilité de la conception et du travail lui semblait une qualité naturelle et même nécessaire contre laquelle il n'y avait pas à se mettre en garde. Aussi, ayant entendu quelqu'un exprimer l'opinion qu'il devait être très-difficile de faire tant de belles choses, il répondit ingénument que rien n'était plus facile ou bien que c'était impossible.

Depuis plus de vingt ans, Thorvaldsen n'avait pas vu sa patrie, et, dans cet espace de temps, il avait acquis une réputation européenne. Ses compatriotes désiraient vivement revoir au milieu d'eux l'homme qui faisait tant d'honneur au Danemark; mais ses nombreux travaux le forçaient à remettre d'année en année l'accomplissement de ce désir. Enfin, en 1819, il vint à Copenhague, où il fut reçu avec des transports de joie indicibles.

Un an après, il repartit pour Rome. Dès cette époque, il avait conçu le projet de léguer à sa patrie ses collections de tableaux et d'antiques, et ses propres ouvrages. Il n'avait d'autre famille que ses compatriotes, d'autre postérité que ses chefs-d'œuvre.

Le roi Louis de Bavière, espérant enrichir Munich des œuvres de Thorvaldsen, lui en fit proposer un prix considérable. Thorvaldsen préféra les donner gratuitement à ses concitoyens. En 1837, une souscription fut ouverte en Dane-

mark pour l'érection d'un musée digne du grand artiste, et, en quelques semaines, on recueillit tous les fonds nécessaires.

Au printemps de 1838, une frégate royale alla chercher les œuvres de Thorvaldsen. Au mois d'août, il s'embarqua lui-même pour Copenhague, et s'établit au château de Nysœ, en Sélande, pendant qu'on construisait l'édifice d'après le plan que lui-même avait concerté avec l'architecte Bindesbœll. Après un nouveau séjour à Rome, où il avait à achever diverses sculptures, il rentra définitivement dans sa patrie, en 1842, et assista à l'inauguration de son musée. Plus que septuagénaire, il travailla jusqu'à sa mort, survenue le 24 mars 1844. Il repose au milieu des monuments de sa gloire; son tombeau s'élève dans la cour de son musée.



Cour du Musée de Thorvaldsen. — Tombeau de l'artiste. — Dessin de Freeman.

DON JAIME BALMÈS.

Balmès n'a pas d'histoire; sa vie est toute dans ses œuvres, où se révèlent deux hommes qui ne font qu'un : le prêtre publiciste, et le philosophe catholique.

Il naquit le 28 août 1810, à Vich, vieille et petite ville des montagnes de la Catalogne. Son père était un obscur artisan; sa mère, Thérèse Urpia, femme simple et pieuse, douée de cette sorte de divination si fréquente chez les femmes, et surtout chez les mères, avait pressenti quelque chose de grand pour son cher fils, qu'elle avait voué à saint Thomas d'Aquin, et auquel elle répétait encore à son lit de mort : « Mon fils, le monde parlera de toi! »

Jaime Balmès fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique; son enfance s'écoula dans l'étude, et il ne quitta le toit paternel que pour entrer au séminaire conciliaire de Vich et à l'Université de Cervera. Cette université comprenait les colléges de l'Assomption, de Santa-Cruz et de San-Carlos. Le premier seul exigeait une rétribution annuelle de quatre onces d'or; celui de Santa-Cruz, composé d'internes et d'externes, et particulièrement consacré aux pauvres, élevait plus de cent jeunes gens sans ressources; outre l'instruction quotidienne, les externes y recevaient un pain de trois livres et de la soupe tous les deux jours. Le collége de San-Carlos, enfin, était surtout composé de boursiers envoyés par les évêques de province. Au reste, partout les droits d'inscription et de grades étaient modiques. Le doctorat conférait la noblesse personnelle, d'où vient que Jaime Balmès, qui fut l'un des derniers à se former dans les conditions du vieil enseignement espagnol, vit un jour ajouter à son nom la particule *don*.

Il avait obtenu une bourse au collége de San-Carlos. Au moment de son ordination, et comme il se présentait à don Jesus de Corcuera, évêque de Vich, celui-ci s'arrêta devant le jeune prêtre et lui dit :

— Et toi, que veux-tu?

— Monseigneur, une cure, lui fut-il répondu.

— Reviens à l'Université, et étudie.

Balmès étudia de nouveau, et non-seulement la théologie, mais encore l'histoire, la philosophie, la jurisprudence, la littérature, les mathématiques. C'était une âme ardente dans un corps débile. Il scandalisait tous les docteurs par ses singulières manières d'étudier : il s'enfermait parfois dans l'obscurité des heures, presque des journées entières; et là, la tête dans ses deux mains, il repassait, analysait, sondait, méditait, commentait ce qu'il avait lu. Ce qu'il lisait surtout, c'était la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, la *Philosophie de l'éloquence* de Capmany, et *Don Quichotte*.

« Lire peu, bien choisir ses auteurs et penser beaucoup », telle était sa maxime.

Docteur de l'Université de Cervera et simple professeur de mathématiques à Vich, Balmès vit la guerre civile ensanglanter l'Espagne et surtout la Catalogne. « Plus d'une fois, écrivait-il lui-même dans sa *Vindicacion personal*, plus d'une fois il est arrivé que le tocsin ou la générale venait interrompre nos calculs : s'il était possible de continuer, on continuait ; sinon, nous nous levions tranquillement et nous nous retirions... » Mais Balmès suivait sur la carte tous les mouvements de la guerre ; il en lisait avidement tous les bulletins. Il ne pouvait rester longtemps dans *sa cage* de Vich, comme il l'appelait : il eut alors le désir de faire une éducation particulière dans quelque grande famille ; toutefois ses amis, — nos vrais amis sont à nous-mêmes nos révélateurs, — ses amis lui assurèrent qu'il ne pouvait être que professeur à l'Université ou publiciste.

On était en 1840. La guerre venait de finir laissant toutes questions en suspens ; la régente Marie-Christine et le général Espartero allaient lutter d'intrigues et d'habileté. Balmès, qui s'était déjà fait connaître par un mémoire sur le *Célibat ecclésiastique,* publia les *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé*, et les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*. De 1840 à 1848, il rédigea successivement plusieurs journaux, entre autres *la Civilizacion* et *la Sociedad* à Barcelone, le *Pensamiento de la Nacion* à Madrid, et il ne mit jamais en doute la légitimité d'Isabelle II. Il ne fut étranger à aucun des pas que fit le fils de don Carlos vers la fille de Christine ; un mariage entre eux était son plus grand désir ; il y voyait de sérieuses garanties pour l'avenir. Il serait difficile d'énumérer tous les articles remarquables qu'il publia dans ces conjonctures ; détachons-en au hasard un fragment : on y trouvera sûrement un principe général ; car c'est le propre du talent d'écrire pour tous les pays et pour tous les temps, même lorsqu'il ne semble préoccupé que d'un seul pays et d'une époque particulière :

IL Y A DES TEMPS PIRES QUE LES RÉVOLUTIONS.

« Ce n'est pas le plus grand malheur pour une nation que le sang de ses enfants coule sur les champs de bataille. Après les guerres formidables qui ont décimé la jeunesse, il arrive parfois que les peuples se retrouvent plus virils et plus forts, comme le guerrier qui manie plus fièrement l'épée d'une main cicatrisée par les blessures. Ce n'est pas non plus le plus grand malheur qu'un système politique tombe en ruines, et que l'ancienne machine de l'État, en se disloquant, laisse la place à quelque organisation nouvelle mieux adaptée aux circonstances. Dieu n'a pas fait la société si inféconde qu'elle ne puisse se gouverner que d'une manière et par un système unique. La raison, l'histoire, l'expérience, prouvent que, sauf les principes tutélaires dont, en aucune situation, les sociétés ne se départissent impunément, les combinaisons de gouvernement peuvent varier. Le malheur le plus grand encore, ce n'est point qu'au milieu des bouleversements et des hasards d'une époque tourmentée, des intérêts matériels respectables aient été atteints, ni même que quelques-uns aient été détruits en totalité. Dans la vie des nations, les intérêts matériels entrent certainement pour beaucoup ; mais rarement il arrive que la perte ou la disparition de quelques-uns d'entre eux précipite la ruine de la société... Tous ces malheurs sont graves, sans doute ; ils entraînent avec eux d'irritantes injustices, de tristes et répugnants scandales, de honteuses immoralités. Au-dessus d'eux cependant il y a des désastres plus grands encore ; au-dessus de ces maux terribles, il y a un mal plus terrible : c'est quand la vie morale et intellectuelle des peuples est attaquée dans la racine même ; lorsqu'au milieu des délices de la paix, de la prospérité des intérêts matériels, des illusions trompeuses produites par l'augmentation factice de toutes les forces de l'État, les croyances religieuses se détruisent, les idées morales s'égarent, les esprits s'énervent dans les voluptueuses jouissances, l'orgueil s'exalte, la vanité se propage, tous les liens sociaux et domestiques se relâchent à la fois, et le culte des intérêts matériels vient remplacer la vertu par l'égoïsme, les sentiments élevés par les passions astucieuses et basses. »

Comme moraliste, Balmès publia plusieurs ouvrages importants : *le Protestantisme comparé au Catholicisme* dans ses rapports avec la civilisation européenne, les *Lettres à un sceptique*, la *Philosophie fondamentale*, et le *Criterio*, ou l'Art d'arriver au vrai, recueil de pensées et de portraits où se trouvent de charmants récits, comme *Un seul jour de la vie :*

« Voyez cet homme ; il s'est levé heureux et content. C'était une belle matinée d'avril ; l'air était pur, le ciel nuancé des plus vives couleurs ; tout parlait d'une Providence bienfaisante ; il est riche, ses serviteurs et ses amis l'entourent. Son regard tombe sur un livre de quelque génie méconnu qui maudit le monde, la société, les hommes, Dieu lui-même. « Absurde exagération ! dit-il ; non, la vertu et le » bonheur ne sont point bannis de la terre. » Voici cependant l'heure des affaires. Le sol s'est déjà terni, la pluie est tombée à torrents. Notre homme heureux a été éclaboussé par un cavalier au passage ; il rentre, et se trouve en face d'un malheur imprévu : il est ruiné. Il se rend auprès d'un ami, mais il est reçu avec froideur. Son regard rencontre de nouveau par hasard le livre qu'il lisait le matin, et il trouve que le génie méconnu pourrait bien n'avoir pas tort, que la société est bizarrement organisée, que l'amitié et le désintéressement ne sont que des mots sonores. Sa douce et judicieuse philosophie est en train de s'envoler, lorsqu'un autre ami vient pour le consoler, le secourir, mettre des fonds à sa disposition. Oh ! alors, tout change encore une fois. Qui donc avait osé croire que le désintéressement et l'amitié n'étaient que des mots sonores ? Le sol reprend son éclat, la Providence a des sourires, la vie est pleine d'espérances. Un seul jour a suffi pour faire décrire à la philosophie d'un homme un cercle complet. » [1]

Balmès, avant tout, est un philosophe pratique. « La mission de la philosophie n'est pas d'entasser des ruines, nous dit-il. L'astronomie scrute les profondeurs des cieux ; elle y découvre les lois qui régissent les mondes, et ne cherche point à troubler l'ordre administratif de l'univers. Non, le doute ne vivifie point la philosophie, il l'anéantit. Pour étudier les phénomènes de la vie, un insensé ouvre sa poitrine et plonge le fer dans son cœur palpitant, voilà le sceptique. »

Quoi qu'il écrive, il possède au plus haut degré une clarté de méthode, une rigueur de principe, une vigueur de pensée, une lucidité d'esprit, un entraînement de raisonnement, et quelquefois une beauté de style, vraiment remarquables.

Il a étudié tous les philosophes, et ce n'est donc pas par ignorance ou par faiblesse d'intelligence qu'il est resté catholique en devenant philosophe lui-même.

Balmès avait salué les tentatives de réformes de Pie IX, en 1847, et cela lui valut beaucoup d'attaques ; il avait vécu huit ans d'une vie dévorante, travaillant quatorze heures par jour, et de quel travail ! Au commencement de 1848, il quittait Madrid pour les montagnes natales, « tel qu'un pauvre oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser des grains de plomb qui l'ont blessé », disait-il poétiquement. Son organisation frêle et délicate était usée. Atteint d'une phthisie, il s'éteignit peu à peu, et, selon l'expression de l'un de ses critiques, « il acheva de mourir le 9 juillet 1848. »

[1] Nous empruntons cette analyse à M. de Mazade.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 214, 263, 370.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Suite. — Voy. p. 370.

Comme chaque station doit pouvoir faire des réponses en même temps que des questions, elle est munie d'un récepteur aussi bien que d'un manipulateur; de sorte que pour communiquer d'un point à un autre, il faut toujours quatre appareils télégraphiques.

Il est indispensable de pouvoir correspondre à volonté, non-seulement entre les deux gares extrêmes, mais encore d'une station quelconque à une autre. Pour les dispositions adoptées dans ce but, nous renvoyons le lecteur à l'article inséré dans le tome XXIII, page 39, où nous avons donné un spécimen de conversation télégraphique entre deux stations quelconques, *Ablon* et *Choisy*, sur la ligne d'Orléans. Dans ce même article, on trouvera la description du *commutateur* représenté figure 5 (page 384).

Quant au mécanisme de la sonnerie servant à avertir l'employé qu'on veut lui transmettre une dépêche, il consiste en un mouvement d'horlogerie qu'on remonte comme celui d'une pendule; un marteau, mû par ce mécanisme d'horlogerie, viendrait frapper constamment sur un timbre si ce mécanisme n'était retenu par un arrêt.

Aussitôt que le courant électrique vient à passer, cet arrêt se dégage, le mouvement d'horlogerie peut agir librement, et le marteau frappe sur le timbre pendant plusieurs minutes. Au bout de ce temps, il faudrait remonter ce mécanisme comme une pendule pour que le mouvement continuât.

Pour faire comprendre comment le courant électrique peut dégager l'arrêt de la sonnerie, nous ferons remarquer que cet arrêt porte une pièce de fer semblable au contact G du récepteur, et placée, comme lui, en regard d'un électro-aimant. Aussitôt que le courant passe, l'électro-aimant devient un aimant et attire la pièce de fer que porte l'arrêt. Ce dernier se déplaçant aussitôt, le mouvement d'horlogerie devient libre et fait mouvoir le marteau.

Il peut arriver que l'employé soit absent et qu'il n'entende pas la sonnerie; mais, en revenant à son bureau, il voit le mot RÉPONDEZ en regard d'une petite fenêtre que porte la boîte de la sonnerie.

C'est encore l'arrêt du mouvement d'horlogerie qui, en se déplaçant, fait mouvoir une tige portant un petit écriteau avec le mot RÉPONDEZ, et l'amène devant la fenêtre.

L'employé est ainsi averti qu'on lui a parlé pendant son absence, et il fait aussitôt faire un tour à son manipulateur, ce qui est une manière convenue de répondre PRÉSENT. On lui transmet alors la dépêche, à la manière ordinaire.

Nous donnons, page 384, des figures exactes du télégraphe à cadran de M. Bréguet, mais nous n'entrerons pas dans la description détaillée du mécanisme. Il suffit que nos lecteurs aient compris le principe du télégraphe à cadran en suivant la figure simplifiée que nous avons donnée plus haut.

Les fils télégraphiques disposés le long de nos lignes de chemins de fer sont *galvanisés*, c'est-à-dire *étamés* avec du zinc qui les préserve de la rouille. Ils s'appuient sur de petits supports de porcelaine qui forment *toit*, de manière que les eaux de pluie ruisselant le long des poteaux ne mouillent pas le crochet qui soutient le fil. Sans ces supports, il y aurait ainsi grande perte d'électricité par le sol.

De distance en distance se trouvent les *poteaux tenseurs;* ce sont les piliers qui portent un petit appareil destiné à tendre le fil. Mais les fils télégraphiques fléchissent toujours un peu sous l'action de leur propre poids; et quand le voyageur passe rapidement devant ces fils courbés comme les câbles d'un pont suspendu, il croit les voir s'élever et s'abaisser alternativement, bien qu'ils soient parfaitement immobiles.

Quelques personnes, par trop naïves, disent alors : *Voilà le télégraphe qui marche!* Mais s'il est bon, en général, de ne s'en rapporter qu'à ses yeux, il y a des cas où il faut savoir s'en méfier.

La plupart de nos lecteurs ne seront pas dupes d'une illusion d'optique aussi grossière. Peut-être quelques-uns seraient-ils embarrassés de répondre à la question suivante :

Les oiseaux qui viennent s'abattre sur les fils du télégraphe tombent-ils foudroyés au premier passage du courant électrique?

Si le fait est faux, comment se fait-il que l'on trouve des oiseaux morts au-dessous des fils?

Si le fait est vrai, comment se fait-il que l'on voie des nuées d'oiseaux s'abattre sur ces fils, s'y trouver très à l'aise, et paraître si peu incommodés par le passage du courant électrique, que nous avons entendu les hirondelles y donner, dans leur concert d'adieu, leurs gracieux chœurs à *bouche fermée,* et les pierrots y jouer les bruyantes fanfares dont cette race de voleurs hardis et criards salue d'ordinaire le coucher du soleil?

Et cependant il n'y a pas contradiction.

Les oiseaux tombent étourdis et quelquefois morts parce qu'en volant à tire d'aile ils viennent se heurter contre ces fils minces et souvent assez élevés qui ne se détachent pas toujours très-bien sur le fond du ciel [1]. Mais ils ne sont jamais tués par le courant électrique, parce que ce courant ne voudrait pas leur entrer par une patte et sortir par l'autre, quand il a un chemin bien plus commode et surtout plus court, à savoir le fil métallique. Pour tuer un oiseau par l'électricité, il faudrait forcer le courant à lui traverser le corps, et pour cela couper le fil entre les deux pattes.

Nous avons attiré l'attention du lecteur sur ce point pour avoir occasion de rappeler les deux principes suivants :

1° L'électricité traverse de préférence tel ou tel corps. On sait que celui qu'elle parcourt le plus aisément est dit meilleur *conducteur;* on dit qu'un corps *conduit* plus ou moins bien l'électricité [2]. (Les meilleurs conducteurs sont les métaux, et surtout le cuivre rouge.)

2° La nature marche toujours à son but par le chemin le plus court, le plus facile; c'est ce qu'on appelle le *principe de la moindre action.*

Si les oiseaux ne peuvent être foudroyés par le courant électrique qui traverse le fil du télégraphe, en revanche, ce fil aussi bien que les appareils télégraphiques et même les employés peuvent être frappés par la foudre pendant les orages.

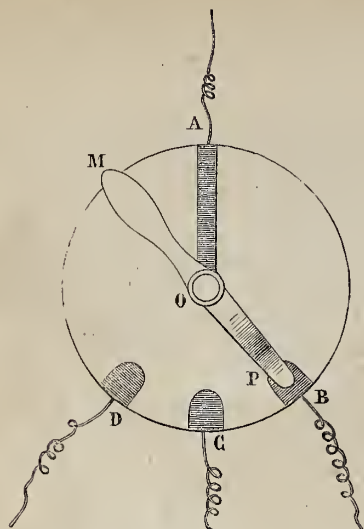
En effet, on sait que tous les corps conducteurs, les métaux, par exemple, s'électrisent facilement sous l'influence des nuages orageux, et sont foudroyés de préférence aux autres corps.

Dans la figure 3 (page 372), on peut voir une disposition adoptée pour préserver de la foudre les appareils télégraphiques. C'est le *parafoudre* de M. Bianchi, qui consiste en une série de pointes aiguës communiquant avec le sol et disposées autour d'une boule métallique montée sur le fil du télégraphe. Le tout est contenu dans un globe de verre.

Lorsque le fil de la ligne se charge d'électricité sous l'influence des nuages orageux, cette électricité s'écoule dans

[1] Une volée de perdreaux étant passée à travers les fils, nous en avons vu trois tomber étourdis, puis reprendre leur vol.

[2] Les mêmes termes s'emploient pour la chaleur.



Télégraphe électrique. — Fig. 5. — Commutateur.

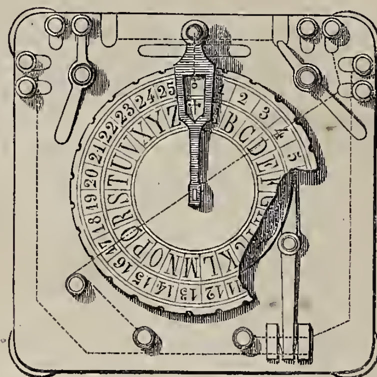


Fig. 6. — Manipulateur Bréguet.

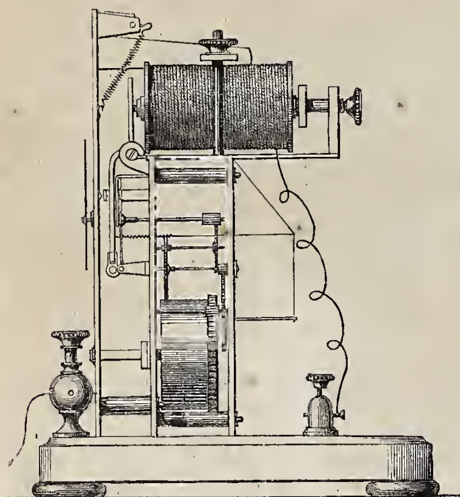


Fig. 7. — Récepteur Bréguet vu de profil.

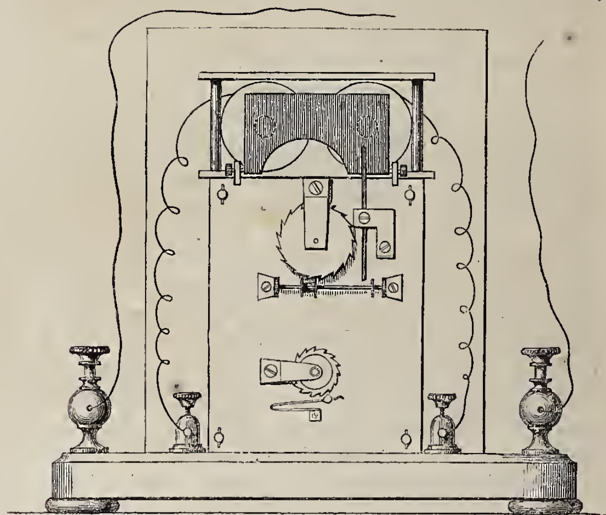


Fig. 8. — Récepteur Bréguet vu de face.

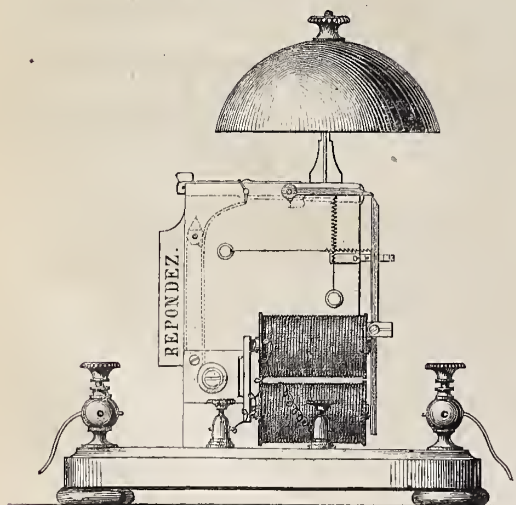


Fig. 9. — Sonnerie Bréguet.

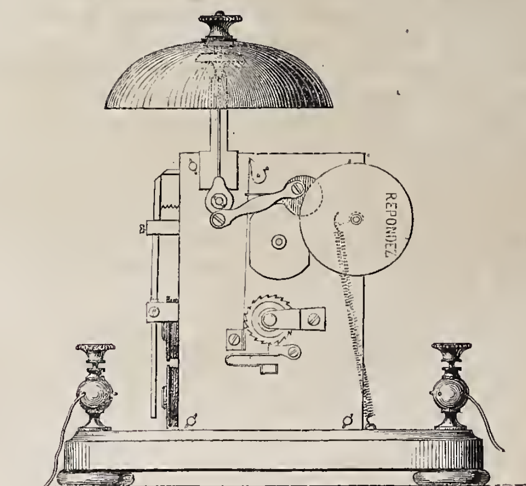


Fig. 10. — Autre sonnerie Bréguet.

le sol par les pointes, quoique celles-ci ne touchent pas le fil. Mais le courant électrique qui traverse le fil n'est pas influencé par les pointes, et continue à faire mouvoir les appareils comme d'ordinaire.

La suite à une autre livraison.

CHAPELLE DES ROIS SIGISMOND,

A CRACOVIE.



Cathédrale de Cracovie. — Vue extérieure de la chapelle des rois Sigismond. — Dessin de Stroobant.

La chapelle funéraire des rois Sigismond, construite dans la cathédrale de Cracovie en 1340, est dédiée à la Vierge. Sous le règne de Sigismond Ier, en 1520, elle fut restaurée et ornée dans le style de la renaissance par l'architecte Bartolomeo Florentini. Sigismond II et sa sœur Anne, femme du roi Étienne, consacrèrent des sommes

considérables à l'ornementation de cette chapelle. Elle est carrée et bâtie en pierres de taille. L'élégante coupole qui la surmonte est couverte en cuivre doré et découpé en écailles de poisson. A l'intérieur, une grille de bronze richement ciselée en ferme l'entrée. L'aigle de Pologne et le cavalier de Lithuanie ornent cette balustrade; un serpent, emblème adopté par la famille Sforza de Milan, s'est glissé au milieu des écussons comme un emblème de l'éternité. Les murs sont couverts d'une espèce de ciment d'un gris verdâtre sur lequel sont appliqués des ornements d'une grande élégance. Plusieurs colonnes, formant trois compartiments qui encadrent des statues de saints, sont surmontées de médaillons représentant les Évangélistes. Du côté gauche de l'entrée est un autel en argent massif d'un prix inestimable, et dont les portes sont enrichies de peintures; l'extérieur représente en quinze sujets la Passion de Notre-Seigneur et l'Entrée à Jérusalem. Ces peintures sont de l'école florentine du seizième siècle. A l'intérieur sont douze tableaux en argent doré, chefs-d'œuvre d'Albert Glim de Nuremberg. Ils représentent la Naissance du Christ, les Mages, la Purification, la Révélation, la Circoncision, l'Histoire de Zacharie et de sainte Élisabeth, l'Annonciation, la Présentation, et l'Histoire de saint Albert. Sur les deux côtés du fond sont des aigles jagelloniennes. La base, richement travaillée, porte une inscription et deux médaillons, l'un de Sigismond Ier, l'autre de Sigismond II. En face de l'autel, on voit les tombeaux en marbre rouge de ces deux rois, revêtus de leurs armures et appuyés sur leur bras droit. Un autre tombeau de même style est consacré à la mémoire de la reine Anne.

La curiosité est le défaut d'un petit esprit qui, ne sachant pas s'occuper, a besoin de s'amuser des occupations des autres. Relative à des objets minutieux, elle est ridicule; dans les affaires importantes, elle devient odieuse.

Droz.

IL N'EST SOL SI DUR
QU'IL N'Y PUISSE VENIR DES FLEURS.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 378.

Il ne tarda pas à se présenter une occasion toute naturelle de recommencer les hostilités. Mlle Tournson possédait un chat que par système d'économie elle se dispensait à peu près de nourrir, pensant que toute bête intelligente trouve suffisamment sa subsistance dans le jardin, la rue ou le grenier : aussi le pauvre animal, affamé la plupart du temps, était-il d'humeur peu sociable. De son côté, Mme Maubray avait un petit chien bien nourri, gras, petillant, toujours disposé à livrer une guerre simulée. Sans prétexte plausible, il prit, dès la première vue, le pauvre Trot en telle aversion que tous les raisonnements et les efforts de sa maîtresse pour réconcilier les deux voisins échouèrent devant l'obstination de Tulip.

Le chat ne pouvait avancer la patte sur le domaine de son ennemi sans être repoussé par un grognement, et pour peu qu'il persistât dans son idée, le chien s'élançait à sa rencontre avec un aboiement qui l'envoyait au loin si rempli de terreur que ses poils s'en dressaient sur son dos. La tante Betty, très en colère, jura qu'à la première occasion elle échauderait Tulip. « C'était une honte, disait-elle, que des gens, et encore les derniers venus, gardassent un chien si mauvais et si hargneux que les honnêtes voisins avaient sans cesse à craindre pour la vie de leurs animaux. »

Mme Maubray fit de nouvelles tentatives pour amener les deux ennemis à des rapports plus pacifiques. Elle invita Trot à dîner, essaya de persuader Tulip de manger dans la même assiette. Tout fut inutile. Tulip, à ce qu'il paraît, avait résolu d'être échaudé auparavant. Mlle Tournson, qui ne voulait pas qu'on empiétât sur son privilége de faire le malheur de son chat, entra un jour dans la chambre de Mme Maubray, et, un poing sur la hanche, de l'autre gesticulant avec chaleur, elle s'écria d'une voix tremblante d'indignation :

— Je vous préviens, Madame, que j'empoisonnerai votre chien, et vous verrez si je ne tiens pas parole; c'est vraiment pour le plaisir de tourmenter les voisins qu'on s'obstine à garder une peste comme cette bête.

— Je suis bien fâchée que cela vous importune si fort, répliqua avec douceur Mme Maubray, et je vous assure que je plains beaucoup ce pauvre Trot.

— Pauvre Trot! reprit Mlle Tournson avec un redoublement de véhémence, et pourquoi pauvre, s'il vous plaît? Voulez-vous insinuer qu'il n'ait pas de quoi manger?

— Non certainement, répondit tranquillement Mme Maubray; je le plains seulement parce que Tulip ne lui laisse pas un moment de repos, et je conviens avec vous qu'il n'est pas juste de garder un animal qui trouble tout le voisinage. Je tiens à Tulip parce qu'il appartient à mon fils qui est sur mer; mais s'il ne veut pas vivre en bonne intelligence avec Trot, je m'en déferai, rien de plus naturel. Sally, apportez quelques-uns des pâtés que nous avons faits ce matin; je voudrais les faire goûter à ma voisine Tournson.

Tandis que la tante Betty, évidemment calmée, savourait les petits pâtés de la confection de Mme Maubray, celle-ci lui faisait compliment sur la bonne grâce et l'heureux naturel de la jeune Amy.

— Je suis bien aise que vous ayez d'elle une si bonne opinion; mais j'obtiendrais bien peu de chose si je ne faisais de temps en temps jouer la verge.

— Pour moi, répartit Mme Maubray, je dirige les enfants un peu comme on nous raconte qu'un certain homme traitait son âne. L'animal n'aurait pas bougé d'un pouce tant qu'on le battait et le brusquait; mais lorsqu'on lui mettait des navets devant le nez, il avançait et trottait jusqu'à ce qu'il les eût attrapés.

— Cela est bon pour les gens qui ont beaucoup de navets; la verge revient à meilleur compte.

— Mais elle n'a pas d'aussi heureux résultats. Ce qu'on fait avec plaisir va toujours mieux que ce qu'on accomplit par crainte. Eh bien, voisine Tournson, puisque ces pâtisseries sont de votre goût, prenez-en que vous emporterez chez vous; je crains qu'elles ne vaillent plus rien avant que nous les ayons toutes mangées.

Et la tante Betty, qui était venue pour se quereller, fut tout étonnée de s'en retourner avec des petits pâtés.

— Merci, voisine, dit-elle en s'en allant; mille remercîments, madame Maubray; vous êtes une « bonne » voisine.

Et lorsqu'elle eut atteint sa porte, elle hésita un moment, puis, tournant sur ses talons, revint pâtés en main jusqu'à Mme Maubray.

— Voisine, reprit-elle d'un ton déterminé, ne vous faites pas de souci au sujet de Trot, je le retiendrai dans la chambre autant que possible; ne renvoyez pas votre chien à cause de moi; c'est celui de votre fils, vous devez y tenir, c'est tout naturel.

Et disant cela, elle ferma la porte sur elle, surprise elle-même, à coup sûr, d'une harangue si nouvelle dans sa bouche.

— Eh bien, dit Sally en souriant, c'est plus que je n'au-

rais attendu de sa part; vous vous entendez, Madame, à changer les querelles en bonnes paroles.

— Lorsque j'étais petite fille, reprit Mme Maubray, je regardais un jour depuis la fenêtre les troupeaux de mon père qui s'abreuvaient à la fontaine de la cour. Il y avait des bœufs, des taureaux, des génisses, des chevaux, qui attendaient que vînt leur tour de se désaltérer. C'était une matinée très-froide, un de ces temps qui irritent bêtes et gens. Les animaux pourtant se tenaient tranquilles, lorsqu'une vache, en se tournant du côté du bassin, heurta légèrement de sa corne sa voisine, qui se vengea sur une autre de cette provocation; cette autre sur une troisième, et ainsi de suite, si bien qu'en un instant tout le troupeau fut en désarroi, se battant, se ruant, se culbutant à qui mieux mieux, glissant sur le pavé gelé : enfin c'était une mêlée comme je n'en ai jamais vue et que je contemplais avec un mélange d'intérêt et de frayeur. Ma mère me dit alors : « Voilà ce que c'est, mon enfant, que de ne vouloir jamais garder pour soi le dernier coup. J'ai vu, dans ma jeunesse, une parole un peu vive brouiller une famille entière. » Et depuis, lorsque mes frères ou moi nous avions de l'humeur et que nous commencions à nous quereller, ma mère nous disait : « Prenez garde, mes enfants, rappelez-vous le combat de la basse-cour. Ne donnez jamais un soufflet lorsque vous avez reçu une chiquenaude, si vous ne voulez attirer des malheurs sur vous et sur les vôtres. »

Cette après-midi même, Mme Maubray entra chez sa voisine, où Amy travaillait comme d'habitude, l'éternelle verge à côté d'elle.

— Je suis obligée d'aller à Harlem pour affaire, dit-elle à la tante Betty, et je vous serais très-obligée de permettre à Amy de m'accompagner. Je trouverais la course bien longue si je la faisais toute seule. Nous prendrons l'omnibus et je payerai sa place.

— Elle a sa leçon à apprendre avant la nuit, répondit la tante Betty, et je n'approuve pas que les jeunes gens négligent leurs devoirs pour leurs plaisirs.

— Ni moi non plus, dit Mme Maubray, mais Amy s'instruira en chemin par toutes les choses nouvelles qu'elle verra; et puis, le grand air, l'exercice, la rendront plus alerte et plus active, et sa besogne y gagnera.

Ces derniers mots décidèrent Mlle Tournson à accorder la permission qu'on lui demandait. Amy reçut l'ordre d'aller se préparer et de mettre sa robe des dimanches.

La pauvre petite, tout en s'habillant, commençait à penser que sa voisine pourrait bien être une de ces bonnes fées dont elle avait quelquefois entendu parler.

Elle jouit de cette promenade avec enivrement. Sa figure si pâle et triste d'habitude était colorée par le souffle vivifiant de la brise; ses yeux rayonnaient de bonheur. La vue de deux papillons l'enchanta.

— Oh! Madame, s'écriait-elle à chaque instant, que ces prés sont verts! que ce petit ruisseau est transparent! que la nature a l'air heureux!

Et Mme Maubray souriait de plaisir en voyant s'épanouir si aisément dans ce cœur la fleur de poésie qui a son germe dans toute âme humaine, mais qui ne s'ouvre pas sans un peu d'air libre et de soleil.

Mme Maubray, qui savait tirer parti des plus légères circonstances, remarqua avec quel plaisir Mlle Tournson écoutait sa boîte à musique, et elle saisit cette occasion pour lui offrir le moyen d'apprendre à chanter à Amy.

— Mon neveu, dit-elle, a une classe de chant; j'y ferai recevoir votre nièce gratis, et vous viendrez quelquefois écouter ces chœurs d'enfants; je suis sûre que cela vous plaira.

On crut voir, pour la première fois, un sourire entr'ouvrir les lèvres flétries de la tante Betty; elle accepta l'invitation d'une manière qui approchait de l'empressement, et elle fut si charmée de la fraîcheur de ces jeunes voix qu'elle se rendit régulièrement chaque dimanche soir à la classe de chant. Ces mélodies simples et religieuses tombaient comme de la rosée sur le cœur de la vieille fille déjà amolli par la tendre influence du caractère de sa voisine. Ses manières, sa conduite s'en ressentirent; un beau jour la verge disparut de la table, sa résidence habituelle; et lorsque l'enfant se montrait disposée à un peu de paresse :

— Quand vous aurez fini votre ouvrage, lui disait sa tante, vous pourrez aller demander à Mme Maubray si elle n'a pas de commission à vous donner.

Et il fallait voir comme les petits doigts volaient! Ainsi, sans s'en douter, la tante Betty avait appris à se servir de navets au lieu de fouet.

Quand vint le printemps, Mme Maubray, qui aimait les fleurs, s'occupa à défricher et ensemencer le petit morceau de terrain qu'on appelait « son jardin », et Amy prit, à son exemple, une grande passion pour l'horticulture. Elle aussi se mit à labourer une plate-bande abandonnée du jardin délabré de sa tante, et son amie lui donna des graines pour y semer.

— A quoi bon les fleurs? disait Mlle Tournson, cela ne sert à rien.

Cependant elle ne murmura pas de ce que sa nièce aidait Mme Maubray, et ne voulut même recevoir aucun dédommagement pour le temps que l'enfant passait loin d'elle.

Mme Maubray ne discuta point avec elle sur l'utilité des fleurs, mais elle lui demanda l'hospitalité pour quelques plantes qui ne trouvaient plus de place dans son petit carré de terre.

— Soyez assez bonne, lui disait-elle, pour permettre à ce rosier de tous les mois d'occuper une place de votre parterre. — Puis : — Peut-être cela ne vous dérangerait-il pas de recevoir ces plants d'œillets?... je vous serais véritablement obligée; j'aurais grand regret qu'ils fussent perdus.

Et tante Betty, qui avait cédé à cette irrésistible douceur, ne savait plus rien refuser; si bien qu'au mois de juin les deux petits jardins s'épanouissaient au soleil et parfumaient l'air de douces senteurs.

L'ancienne amie d'Edith Maubray, Mme Lanne, qui vint alors lui rendre visite, s'émerveilla de la transformation qui s'était opérée en ce lieu autrefois si triste et si aride. La tante Betty était entourée de fleurs qu'elle soignait elle-même et dont elle jouissait; la petite Amy, rose, fraîche, éveillée, chantait en tirant son aiguille aussi gaiement qu'un pinçon, et Trot dormait au soleil, une patte de Tulip posée sur son cou.

— Que vous semblez tous heureux! s'écria Mme Lanne avec un regard d'admiration à son amie. Et ainsi donc, vous avez renouvelé votre bail et vous vous accordez avec Mlle Tournson?

— Oui vraiment; j'ai trouvé en elle une voisine obligeante et sociable.

— Vous seule pouviez faire ce miracle, chère Edith; je vous l'ai toujours dit, vous seule pouviez découvrir et réchauffer le cœur de la tante Betty. Vous avez été le vent de mai qui a semé des graines dans le terrain stérile; vous avez été le soleil qui les a fécondées.

Personne ne fut aussi édifié de cet évangile de joie prêché et pratiqué que la petite Amy. Elle apprit non-seulement à trouver le bonheur, mais à le répandre autour d'elle, à chercher les cordes sensibles chez autrui et à les faire doucement vibrer. Elle sentait vivement le prix de ce secret; elle était reconnaissante envers celle qui le lui avait révélé, et souvent elle jetait ses bras autour du cou de son amie, en lui disant :

— Oh! apprenez-moi comment on fait la lumière dans

les ténèbres, comment on remplit de bonheur et d'amour le cœur qui ne semblait né ni pour l'amour ni pour la joie! (1)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Suite. — Voy. p. 107, 347.

Costume militaire (suite). — Le rouge fut à un moment l'unique couleur de la garde royale à cheval. De là vint la dénomination d'escadrons rouges, sous laquelle cette cavalerie devint célèbre, surtout après le combat de Leuze, en 1690, où vingt-huit escadrons commandés par le maréchal de Luxembourg mirent en déroute soixante-quinze escadrons des alliés et leur prirent quarante étendards.

Par-dessus l'habit rouge, les mousquetaires du roi continuèrent de porter la casaque bleu de ciel avec la croix blanche. A force de se plaindre de la gêne que leur causait ce surtout, ils amenèrent Louis XIV à le transformer en soubreveste, c'est-à-dire en une tunique sans manches qu'ils portèrent comme une veste sous leur justaucorps. Celui-ci fut largement échancré sur le devant pour laisser



Officier général (1670); Officier d'infanterie (1703); lieutenant aux gardes (1683). — Dessin de Chevignard.

paraître la croix qui décorait la poitrine du mousquetaire : ce fut la première idée du frac.

L'uniforme qui présenta le plus d'originalité fut celui des dragons. Les régiments de cette arme, formés pour combattre à pied et à cheval, s'élevèrent par le crédit du duc de Lauzun, leur colonel général, jusqu'au nombre de quarante-trois. Les dragons étaient chaussés de longues guêtres de cuir et coiffés d'un bonnet pointu qui leur retombait sur une épaule; il y avait autour de la tête, soit un bourrelet en forme de turban, soit un retroussis garni de poil ou de peluche. Chaque régiment eut sa couleur pour le bonnet, pour le justaucorps et pour les revers. Le jaune, le vert, le rouge, dominèrent dans leur habillement et furent mariés ensemble de manière à montrer plutôt la recherche de la variété que le sentiment du bon goût.

Les hussards parurent tout à la fin du dix-septième siècle, avec un accoutrement encore plus étrange, et qui fit leur succès. C'était une cavalerie hongroise qui était employée pour les reconnaissances dans l'armée de l'empereur. Les premiers dont il soit fait mention se laissèrent battre par les dragons en 1690. Depuis lors un grand nombre d'entre eux désertèrent et se mirent, comme domestiques, au service de nos officiers de cavalerie. Ils espéraient par là attirer sur eux l'attention et conquérir un rang dans l'armée française. Effectivement, le maréchal de Luxembourg, les ayant employés dans plusieurs affaires de parti, eut tellement à se louer d'eux qu'il écrivit en leur faveur à Louis XIV. Ceux qui portèrent la dépêche à Fontainebleau y produisirent un véritable engouement. La création d'un régiment de hussards fut aussitôt décidée.

Les premiers hussards furent habillés à la turque. Une grosse moustache leur pendait sur l'estomac, et ils avaient la tête rase, sauf un toupet de cheveux sur le sommet du crâne. Leur coiffure consistait en un bonnet fourré avec une plume de coq en pointe. Ils avaient pour unique vêtement une veste étriquée et une culotte large par en haut, étroite par le bas, par-dessus laquelle ils chaussaient des bottines. Tout cela était posé à cru sur leur corps, car ils

(1) Traduit de mistress Child.

ne connaissaient ni les chemises, ni les bas. Pour se parer du mauvais temps, ils avaient une peau de tigre attachée autour de leur cou, qu'ils tournaient du côté d'où venait le vent. Ils étaient mauvais tireurs, mais se servaient avec une dextérité merveilleuse du sabre courbe. Ils avaient l'art des cavaliers orientaux qui consiste à abattre une tête d'un seul coup.

L'armement des troupes est la partie où s'effectuèrent, depuis 1670, les progrès les plus notables. Le fusil fut substitué au mousquet; la baïonnette s'ajouta au fusil; la cartouche dispensa des charges de bandoulière.

Le fusil fournit d'une manière plus prompte et plus sûre, par le moyen de la percussion, l'étincelle que l'on obtenait de l'arquebuse et du mousquet par le moyen du frottement. L'invention remonte au temps de Louis XIII; le cardinal de Richelieu eut un régiment de fusiliers à cheval en 1640. Mais l'arme laissait encore à désirer; son succès ne date que du moment où l'on eut ajouté au mécanisme la noix qui modère le mouvement du chien. Aussitôt que ce perfectionnement eût été trouvé, Louis XIV créa, sous le nom de fusiliers, le régiment d'artillerie dont il a été question ci-dessus. C'était en 1671. Ensuite le fusil fut donné aux grenadiers, qui commençaient alors à être formés comme compagnies d'élite dans les régiments d'infanterie; car



Garde du corps (1687); Mousquetaire du roi (vers 1710); Officier de la milice (1689). — Dessin de Chevignard.

auparavant les grenadiers n'étaient que des éclaireurs, marchant en tête des compagnies avec une hache et un carnier de cuir rempli de grenades qu'ils lançaient à la main. Après 1700, tous les fantassins furent armés du fusil.

La platine à percussion offrait de si grands avantages qu'on l'adapta au mousqueton et au pistolet, qui étaient les armes de tir dans la cavalerie. Mais cette réforme fut précédée par la création des grenadiers à cheval, dans la main desquels on mit le fusil à baïonnette.

La baïonnette, qui passe pour avoir été inventée à Bayonne, faisait déjà son office dans nos armées du Nord en 1642. Elle consistait alors en une lame effilée comme le fer d'une hallebarde, et emmanchée au bout d'un bois court. Ce bois entrait de quatre ou cinq pouces dans le canon du mousquet, de sorte que, la baïonnette étant posée, on ne pouvait plus charger ni faire feu. Malgré cet inconvénient, la nouvelle arme fut réputée préférable à la pique. Les premiers fusils que l'on donna aux artilleurs et aux grenadiers avaient encore de ces baïonnettes à manche de bois. Bientôt on imagina des baïonnettes à lame conc v; qui s'ajustaient par une douille au bout du fusil. Enfin parurent les baïonnettes coudées. Sur les représentations de Vauban, tous les fusils d'infanterie eurent des baïonnettes depuis 1703.

La cartouche est une invention de 1683. Elle amena la suppression de ces larges et pesants baudriers auxquels pendaient les étuis de charge. Il suffit d'une lanière de même largeur que celle de l'épée pour soutenir la giberne en forme de gibecière, qui contenait les cartouches.

Lorsqu'on voit le soldat des dernières années de Louis XIV, uniformément habillé de drap, avec la double buffleterie en sautoir et le fusil à baïonnette sur l'épaule, il n'y a plus lieu de songer au vieux temps; c'est bien le combattant des armées modernes qu'on a sous les yeux, l'homme équipé pour se mouvoir en tous sens et marcher sans fin, qui porte dans sa main le fer et le feu, et, sur tout son extérieur, l'empreinte de la discipline.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

I. — DE LA MÉTHODE DE GÉOGRAPHIE NATURELLE USITÉE EN FRANCE.

Les méthodes de géographie physique et l'étude de l'hydrographie sont encore assez peu connues pour qu'il soit utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs un exposé sommaire de la méthode de géographie naturelle adoptée en France, de ses principes, de son histoire, et des défauts qu'on peut lui reprocher.

La terre n'étant qu'un polyèdre irrégulier composé d'une infinité de facettes, la surface des continents présente un grand nombre d'aspérités et de dépressions ; ce sont là les grandes divisions physiques et naturelles du globe. L'ensemble de ces grandes divisions est désigné sous les noms de *versants* et de *bassins*.

On appelle *versant* un plan incliné, ou mieux une surface inclinée vers une mer ; tous les fleuves qui arrosent les pays situés sur ce versant se rendent dans cette mer. Un versant se subdivise en bassins. On appelle *bassin d'un fleuve* le pays arrosé par ce fleuve et par tous ses affluents.

Les versants sont séparés par des *lignes de partage d'eaux* ou *arêtes hydrographiques*. Comme un versant est toujours adossé à un autre versant, il s'ensuit qu'une ligne de partage d'eaux n'est autre chose que l'intersection de deux plans inclinés adossés l'un à l'autre.

Ces lignes de partage d'eaux (*divortia aquarum* des Romains) sont indiquées généralement par des montagnes ou par des collines; souvent aussi ce ne sont que de faibles ondulations qui les marquent, et quelquefois même le pays, absolument plat, n'est divisé que par l'intersection géométrique de ses plans de pente.

Un bassin est entouré de tous côtés par une *ceinture* de hauteurs qui déterminent le cours des eaux et qui séparent ce bassin des bassins adjacents. Un bassin se compose de deux plans de pente, dont l'intersection inférieure est au thalweg du fleuve, et dont la partie supérieure, se rencontrant avec celle des plans de pente des bassins adjacents, forme par leur intersection la ceinture de ce bassin.

Ces divisions en versants, en bassins, ces lignes de partage d'eaux, sont incontestablement les divisions les plus naturelles, les moins arbitraires, que la géographie puisse adopter, et elles lui donnent des bases certaines et beaucoup moins variables que les divisions presque toujours factices que la politique établit.

Tel est l'exposé simple des principes de la méthode.

L'Europe est partagée en deux grands versants : l'un septentrional, incliné au nord et au nord-ouest vers l'océan Glacial et l'océan Atlantique ; l'autre méridional, incliné au sud sur la Caspienne, la mer Noire et la Méditerranée. Les deux grands plans de pente, opposés l'un à l'autre, qui conduisent les eaux fluviales aux diverses mers que l'on vient de nommer, sont séparés entre eux par une ligne de faîte ou ligne de partage d'eaux qui se détache du plateau central de l'Asie, l'Europe n'étant elle-même qu'un appendice, une grande péninsule de l'Asie, centre de tout l'ancien continent.

La ligne de partage d'eaux de l'Europe se dirige en général du nord-est au sud-ouest, et va se terminer sur le détroit de Gibraltar. Elle se compose de vingt-six sections qui sont ou des chaînes de montagnes, ou des collines, ou même de simples ondulations, et qui traversent la Russie, la Pologne, l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Espagne, sous les noms de : monts Ourals, monts Uvalli, plateau de Waldaï, en Russie ; — collines de Pologne ; — Karpathes du Nord, monts Sudètes, monts de Moravie, monts de Bohême, Fichtel-Gebirge, Alpes de Souabe, Forêt-Noire méridionale, Alpes de Constance, Alpes d'Algau, en Allemagne ; — Alpes centrales, Alpes bernoises ou valaisannes, Jorat ou collines de Vaud, en Suisse ; — Jura, monts Faucilles, plateau de Langres, côte d'Or, Cévennes, Corbières, Pyrénées, en France ; — monts Cantabres, monts Ibériens, sierra Nevada, en Espagne.

Les grands fleuves du versant septentrional sont : les deux Dvina, la Vistule, en Russie ; — l'Oder, l'Elbe, le Rhin, en Allemagne ; — la Seine, la Loire, la Garonne, en France ; — le Douro, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir, en Espagne. Les fleuves principaux du versant méridional sont : l'Èbre, en Espagne ; — le Rhône, en France ; — le Pô, en Italie ; — le Danube, en Allemagne et en Turquie ; — le Dniéper, le Volga et l'Oural, en Russie.

Souvent, avons-nous dit, les faîtes, les séparations d'eaux ne sont que de faibles ondulations ; et quelquefois, sur un sol absolument plat, les bassins ne sont séparés que par l'intersection géométrique de leurs plans de pente. Il en est ainsi dans presque toute la Russie et la Pologne ; au nord du lac de Constance ; entre les bassins de la Vistule et de l'Oder, de l'Oder et de l'Elbe, de la Seine et de la Loire, etc. Dans tous ces cas, les lignes de faîte ne sont indiquées que par des ondulations souvent à peine sensibles.

Les mêmes signes géographiques servent, sur les cartes à petite échelle, à représenter les diverses parties des lignes de partage d'eaux, soit que ces lignes suivent des montagnes, des collines, ou qu'elles suivent des ondulations de plateaux plus ou moins élevés. Nous devons reconnaître qu'il peut en résulter de fâcheuses confusions.

Que les montagnes et les collines aient la même représentation graphique, il n'y a pas d'inconvénient, puisque les mots *Montagnes* ou *Collines*, écrits à côté du signe graphique, les différencient nettement. Mais les ondulations devraient avoir une représentation graphique particulière, qui ne permît pas de confondre au premier coup d'œil une simple intersection géométrique de deux bassins traversant un plateau avec une chaîne de collines ou de montagnes. Toutefois l'usage, depuis Buache jusqu'à présent, a été tel, et nous ne pouvons qu'exprimer le désir que les cartographes modifient cette partie de la méthode.

II. — L'AUTEUR DE LA MÉTHODE ET SES SUCCESSEURS.

Le premier qui ait mis en usage et vulgarisé ces méthodes de géographie naturelle est Buache. Il en avait emprunté la première idée aux géographes du dix-septième siècle ([1]), et à Strabon, le créateur de la géographie physique.

La France a été, aux dix-septième et dix-huitième siècles, le centre principal des études de géographie ; c'est l'époque de Nicolas Sanson, de de Fer, de Delisle, de Buache, de Robert de Vaugondy, de d'Anville. L'indifférence actuelle de notre pays pour la géographie a permis aux Allemands de succéder à ces grands géographes.

Philippe Buache, élève de Delisle, fut premier géographe du roi, membre de l'Académie des sciences (1730), et mourut en 1773. Il publia, dès 1744, une carte de France divisée en *terreins de fleuves* (bassins) ; en 1761, une Mappemonde et une Europe divisées en *grands bassins maritimes* (versants) ; et en 1770, une carte du *bassin terrestre* de la Seine. La méthode, les procédés graphiques, les termes étaient fixés, et depuis lors on n'a fait que suivre et reproduire les idées de Buache, souvent sans le citer ; et

([1]) Nicolas Sanson avait déjà publié une « Carte des rivières de la France curieusement recherchées », dans laquelle les bassins sont séparés par des lignes ponctuées.

il n'est pas hors de propos de rendre ici à Buache ce qui est à Buache. Nous nommerons, parmi ses principaux continuateurs, L. Denis, qui publia, en 1780, une « Carte physique de la France, où l'on voit la division naturelle de ce royaume en plusieurs bassins formés par des chaînes de montagnes dont les principales inclinent les terres vers les mers, et les autres renferment les bassins occupés par les fleuves. » Sur cette carte, très-bien faite, la ligne de partage des eaux s'appelle *chaîne physique qui traverse la France* ou *qui traverse l'Europe;* ses contre-forts sont désignés sous le nom de *chaînes moyennes;* les versants s'appellent *terre inclinée vers l'Océan* ou *vers la Méditerranée.*

Le célèbre médecin Hallé (mort en 1822), l'un des rédacteurs de l'Encyclopédie méthodique, avait adopté les idées de Buache; il les développa dans les articles géographiques sur l'Europe et l'Afrique qu'il donna à l'Encyclopédie. On lit dans ce dernier article quelques lignes qui résument la méthode de Buache et indiquent quel parti les ingénieurs et la science des nivellements pouvaient tirer des nouvelles études géographiques et de la nouvelle topographie. « Pour juger des parties les plus élevées d'un lieu, disait Hallé, il ne faut pas porter les yeux sur certains points qui surmontent les autres, et qui sont des accidents dans la forme générale du sol; mais il faut suivre la progression de la base même sur laquelle portent ces pics élevés, et qui va toujours en s'exhaussant vers le centre, quoique les pointes qu'elle supporte ne suivent pas toujours, dans leurs proportions mutuelles, cette progression étagée de la circonférence au centre. »

Lacroix, le savant géomètre, continua et améliora l'œuvre de Buache. Il publia en 1811 l'*Introduction à la géographie mathématique et physique* (1 vol. in-8°), un des meilleurs ouvrages de géographie qui existent. Puis vient le colonel Denaix, qui exagéra la méthode de Buache, la compliqua d'une nomenclature embrouillée, et dont les travaux, excellents cependant à beaucoup d'égards, frappèrent un instant de discrédit les méthodes de géographie physique qui semblaient liées à des nomenclatures bizarres.

Cependant les idées de Buache et de Lacroix [1] avaient été adoptées de bonne heure par nos généraux, par nos ingénieurs géographes; tous nos écrivains militaires, Napoléon Ier en tête [2], Suchet, Foy, Gouvion Saint-Cyr, Matthieu Dumas, et en Allemagne le prince Charles, avaient consacré les principes de la géographie physique et naturelle par leurs belles et savantes descriptions. De leurs livres, leurs idées arrivèrent à l'école militaire de Saint-Cyr, où, en 1836, M. Th. Lavallée, professeur de géographie, composa son traité de *géographie physique et militaire* [3], en réduisant en corps de doctrine tout ce qui était épars dans ses devanciers, et où, en 1845, M. L. Dussieux, professeur d'histoire, publiait les premières cartes de son *Atlas général de géographie physique et politique,* qui a achevé de vulgariser ces méthodes dans l'enseignement de la géographie en France.

III. — D'UNE LIGNE DE PARTAGE D'EAUX QUI TRAVERSE LE CANTON DE VAUD, EN SUISSE.

Par application des principes qui précèdent, et pour répondre à la critique qu'on a faite d'un détail de l'une de nos cartes (p. 96), nous croyons devoir décrire maintenant la partie de la ligne de partage des eaux qui traverse la Suisse au nord du lac de Genève, entre le mont Diablerets et la Dôle; étudier ce qui constitue son relief; comment on doit la représenter sur une carte à très-petite échelle; enfin, examiner si le tracé graphique de ce faîte, sur une carte à petite échelle et comme une ligne de collines, avec le titre de collines de Vaud, constitue, selon le reproche qui nous a été adressé, la création d'une chaîne nouvelle.

La ligne de faîte, entre le mont Diablerets et la Dôle, décrit une courbe assez régulière pour être comparée à un demi-cercle et parallèle au lac de Genève. En étudiant la belle carte de Suisse du général Dufour, à laquelle nous empruntons les altitudes que nous donnons sur la carte jointe à cet article, on constate d'abord que le massif du Diablerets est élevé de 3000 mètres. De ce point, le faîte se dirige au nord et conserve jusqu'à la dent de Jaman une hauteur de 3000 à 2000 mètres. La dent de Jaman a encore 1 872 mètres, et le mont Niremont 1 481. Bientôt la chaîne des hautes montagnes s'abaisse, et le mont Pèlerin tombe à 1 216 mètres, ce qui est encore, il faut bien le dire, la hauteur des Vosges. Puis le faîte s'abaisse de plus en plus, tout en se tenant à 928 mètres, 805, 865, 721, 602, et se relève tout à coup quand il atteint les premiers chaînons du Jura, élevés d'abord de 1 304 mètres, puis de 1 520 au mont Tendre, et enfin de 1 681 à la Dôle.

Existe-t-il réellement un faîte, un partage d'eaux, là où nous l'avons marqué sur notre carte, ou bien est-ce une hypothèse? Le faîte sépare les bassins du Rhin et du Rhône, et oblige les eaux de ces deux systèmes hydrographiques à aller se jeter, les unes dans la mer du Nord, les autres dans la Méditerranée. L'évidence est complète. Le faîte sépare la Vevayse, la Venoge, la Morges, l'Aubonne, la Versoix, affluents du Rhône, de la Sane, de la Glane, de la Broye, de la Mentua, de l'Orbe, affluents du Rhin. Il y a donc deux plans de pente, deux versants, et une intersection ou ligne de partage d'eaux; et cette ligne de partage d'eaux est formée, entre le Diablerets et la Dôle, par des montagnes, des collines et les ondulations traversant un plateau assez élevé. Nous appelons ordinairement en France cette ligne de partage d'eaux le *Jorat* ou les *collines vaudoises;* on la désigne quelquefois, à Lausanne même, sous le nom d'ALPES VAUDOISES [1].

Entre le Diablerets et la dent de Jaman, il est bien certain que le faîte est formé par de hautes montagnes, la hauteur étant de 3000 à 1 872 mètres; de la Dent de Jaman au mont Pèlerin, par des montagnes de 1 800 à 2 000 mètres; du mont Pèlerin au châlet à Gobet, par de très-hautes collines élevées de 1 200 à 865 mètres. Au delà, le faîte traverse un plateau d'une hauteur moyenne de 5 à 600 mètres, sur lequel on trouve, au partage des eaux, des accidents de terrain ayant encore environ 100 mètres d'altitude, ce qui constitue de fortes ondulations, pour ne pas dire des collines. Puis le faîte atteint presque aussitôt le Jura, où il est de nouveau formé par des montagnes de 1 300 à 1 680 mètres.

Sur 25 lieues de développement qu'a le faîte entre le mont Diablerets et la Dôle, pendant 20 lieues il est formé par de hautes montagnes et de très-hautes collines: l'appellation de *collines vaudoises* n'a donc rien d'exagéré. Pendant 5 lieues, entre le chalet à Gobet (865 mètres) et la Praz (1 304 mètres), le faîte n'est formé que par des ondula-

[1] Il avait été, sous Louis XVI, professeur à l'École militaire, et il y exerça une influence considérable.

[2] Voy., dans les Mémoires de Napoléon publiés par les généraux Montholon et Gourgaud, l'admirable description de l'Italie dictée par l'empereur.

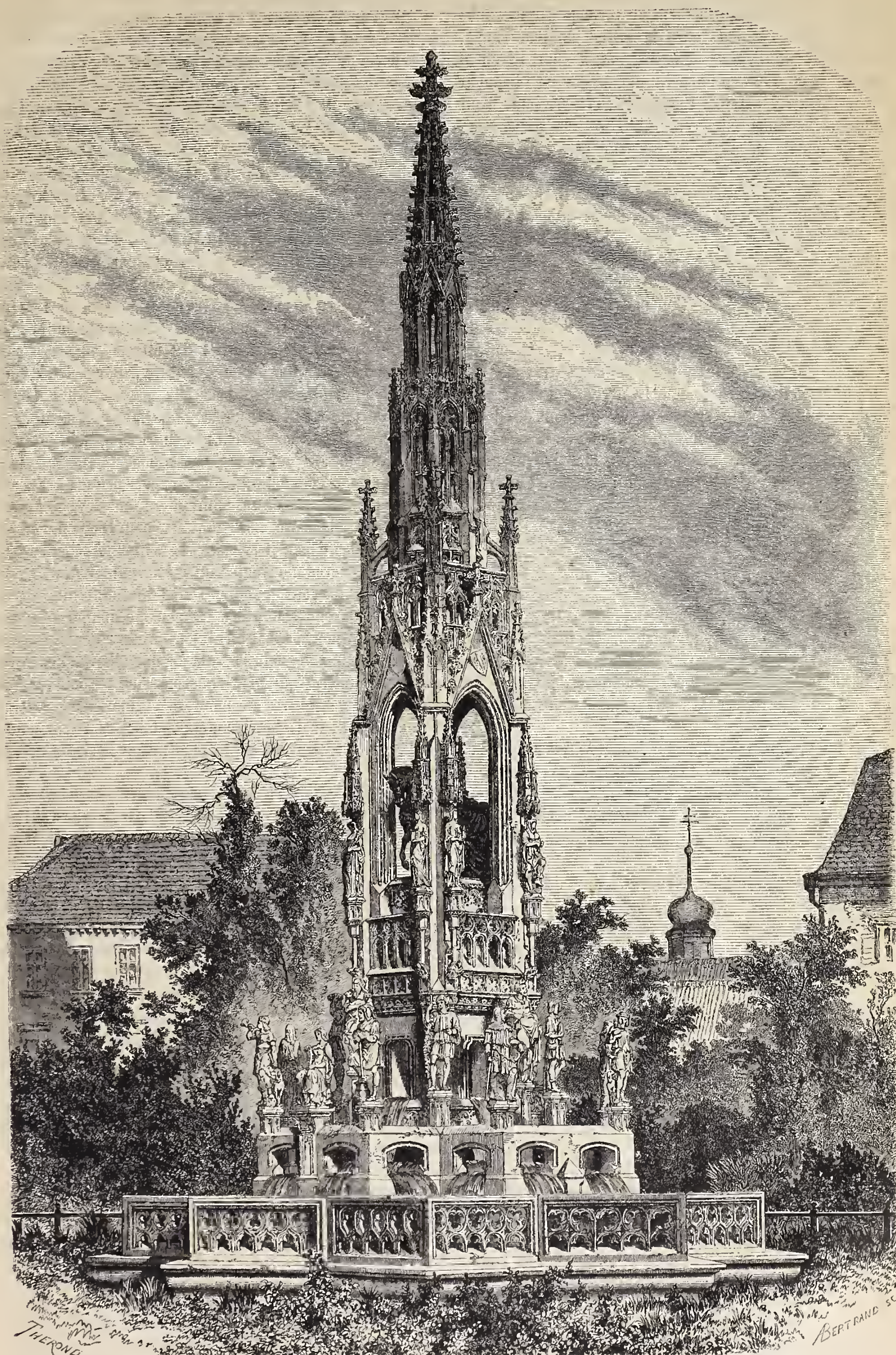
[3] Le Cours élémentaire d'art et d'histoire militaires par le colonel d'état-major Rocquancourt, directeur des études de l'École de Saint-Cyr, nous apprend (t. IV, p. 685) que c'est par les conseils de cet officier que M. Lavallée composa son ouvrage.

[1] Voy. *Dictionnaire géographique de la Suisse,* par Lutz, pasteur à Lœufelfingen, traduit de l'allemand par Leresche; 2 vol. in-8, Lausanne, 1836, imprimerie de Samuel Delisle. — Voy. à l'article VAUD (Canton de).

tions traversant un plateau élevé. C'est dans cette petite partie qu'on devrait représenter la ligne de partage des eaux par un signe graphique différent du signe conventionnel à l'aide duquel on trace les montagnes et les collines. Il faudrait cependant, pour pouvoir employer ces signes différents sur des espaces assez petits (5 lieues), que l'échelle de la carte permît de le faire ; autrement, si l'échelle de la carte était trop petite, on compliquerait, on rendrait obscur le dessin, et sans aucune nécessité. Maintenant, parce qu'on représenterait sur une carte à petite échelle une ondulation de 100 mètres de hauteur et de 5 lieues de long de la même manière qu'une chaîne de montagnes, et cela en vertu de systèmes consacrés depuis un siècle, aurait-on créé, aurait-on inventé une chaîne de montagnes de 25 lieues de long, et jusqu'alors inconnue, entre le Diablerets et la Dôle?

On aurait si peu inventé cette chaîne de montagnes, que le géographe suisse cité plus haut, Lutz, décrit cette chaîne dans un long article de son Dictionnaire, dont nous extrayons ce qui suit. Le *Jorat,* en allemand *Jurten,* est un petit système de hauteurs intermédiaire entre les Alpes et le Jura, appartenant à la grande ligne de partage des eaux qui traverse l'Europe; il est compris entre le lac Léman au sud, les lacs du Seeland au nord, la Sane et la Vevayse à l'est, la Venoge et l'Orbe à l'ouest. Le versant méridional du Jorat présente un escarpement assez fort qui diminue graduellement de l'est à l'ouest; il est sillonné par un grand nombre de petits cours d'eau et de ravins, et, jusqu'à une certaine hauteur, on y voit des vignobles. Le versant septentrional offre des caractères tout différents : il s'abaisse par des pentes très-douces, forme des chaînes de collines qui s'allongent dans la direction du nord-est et qui offrent des sommets assez élevés; de belles vallées et des forêts remplacent ici les ravins et les vignes du versant opposé. Lutz, qui admet parfaitement ce système de hauteurs, en donne la nature géologique et nous apprend encore que le Jorat appartient au terrain de molasse et de poudingues.

UNE FONTAINE A PRAGUE.



Une Fontaine à Prague. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

Aucun ouvrage ne signale encore cette fontaine à l'attention des voyageurs : elle est construite depuis peu d'années, à Prague, sur le quai de la Moldau, entre le pont de pierre et le pont suspendu. Après 1848, les Bohêmes se crurent au moment de reconquérir leur nationalité. Trop confiants dans la justice de leur cause, les habitants de Prague demandèrent à leur excellent sculpteur Max d'élever ce petit monument en l'honneur de leur vieux roi national Charles IV, célèbre pour avoir promulgué, comme empereur, en 1356, la Bulle d'or, loi fondamentale de l'empire germanique, mais surtout cher aux Bohêmes, malgré toutes ses très-mauvaises qualités, pour son attachement à leurs traditions. La ville de Prague lui doit particulièrement la fondation de ses universités. Max se mit donc à l'œuvre. La statue de Charles IV devait être en pied et placée au centre de la fontaine. Par malheur, les événements vinrent bientôt détruire les espérances des Bohêmes, et le sculpteur fut obligé de substituer au Charles IV une statue équestre du père de Marie-Louise, Franz ou François Ier (1). On entrevoit peu de chose de cette statue dans notre gravure. Les petites figures, de demi-grandeur naturelle, qui décorent la base de la fontaine, représentent les occupations des douze mois de l'année ou les diverses professions de la Bohême; on y remarque le chasseur, le mineur, etc. La pierre du monument est calcaire; le ton général est gris. Le monument que l'on voit à droite est le couvent des Ursulines.

(1) François Ier comme empereur d'Autriche, mais François II comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie.

ANTIDE JANVIER.

Antide Janvier naquit à Saint-Claude, petit village du Jura, en 1751. Son père, simple laboureur, mais possédant le génie de la mécanique, avait quitté la charrue pour se livrer à la pratique de l'horlogerie, dont il avait appris les principes sans autre secours que celui de sa rare intelligence.

Ainsi les premiers hochets du jeune Antide furent des limes, des marteaux, des tours, des archets, etc. Il se trouvait donc en parfaite position pour apprendre facilement l'art que professait son père; ce fut ce qui arriva, et dès l'âge de douze ans il exécutait des pièces mécaniques très-compliquées.

L'éclipse de soleil du 1er avril 1764 produisit une profonde impression sur l'esprit de Janvier, et il se livra avec une ardeur peu commune à l'étude de l'astronomie et de la mécanique horlogère. Ses progrès furent tels dans ces deux sciences, que dès l'âge de seize ans, en l'année 1767, il avait construit une sphère mouvante qui, reçue avec les plus grands éloges par l'Académie de Besançon, lui valut le titre de citoyen de cette ville. Trois ans plus tard, Antide construisit pour l'instruction publique un grand planétaire de trois pieds de diamètre. Cet instrument représentait les inégalités des planètes, leurs excentricités, la rétrogradation des points équinoxiaux, les révolutions des satellites autour de leur planète principale, etc.

En 1773, le 3 novembre, cette machine, perfectionnée et réduite à dix pouces de diamètre, fut présentée à Louis XV, à Fontainebleau, par l'intermédiaire de M. de Sartines et de M. le duc de la Vrillière. Janvier, qui avait visité Paris pour la première fois, et qui aussi pour la première fois voyait la cour, eut à cette présentation mémorable l'imprudence de donner un démenti énergique au vieux duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre du roi. Le courtisan offensé obtint sans peine l'ordre d'enfermer à la Bastille l'artiste téméraire; mais M. de Sartines, lieutenant général de la police, prit sur lui de ne point exécuter cet ordre. Janvier fut secrètement expulsé de la capitale, d'où il alla se fixer à Verdun, près de l'évêque de ce diocèse, qui fut pour lui un protecteur éclairé.

Après quelques années de séjour à Verdun, Janvier revint à Paris pour s'y procurer des objets d'horlogerie et pour y faire dorer deux petites sphères mouvantes réduites à quatre pouces de diamètre. Le hasard porta ces machines à la connaissance de Lalande, professeur d'astronomie au Collége de France. Le savant astronome voulut voir l'artiste. Il lui témoigna sa satisfaction et l'adressa, avec une lettre pleine d'éloges, à M. de la Ferté, intendant général des menus-plaisirs, qui le fit présenter au roi par M. de Fleury, premier gentilhomme de la chambre. Louis XVI, qui aimait passionnément l'horlogerie, ordonna l'acquisition des deux sphères, et elles furent placées immédiatement sur le secrétaire de sa petite bibliothèque, à Versailles.

Le caractère décidé et l'agreste franchise de l'artiste avaient plu au roi. Dix jours après sa présentation et l'acquisition des machines, Janvier fut attaché au service du monarque et reçut l'ordre de se rendre à Paris. Il s'en défendit longtemps, mais il céda aux instances de Lalande, et, le 5 octobre 1784, il fut logé aux Menus-Plaisirs.

Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles il composa plusieurs pendules curieuses, notamment une horloge planétaire, la plus complète qui eût alors paru et que l'Académie des sciences honora de ses suffrages. Louis XVI fit encore l'acquisition de cette horloge, et, pour en étudier les rouages et les effets, il la plaça sur sa bibliothèque, à côté des deux sphères mouvantes du même auteur.

Voilà donc Janvier admis dans l'intimité du roi de France et devenu son précepteur en mécanique et en astronomie. Il pouvait fort bien alors profiter de sa position pour arriver aux honneurs et à la fortune : il avait l'exemple de Beaumarchais, qui, dans une occasion pareille, s'était fait donner des lettres de noblesse et une charge lucrative à la cour; mais Janvier n'était ni bel esprit ni courtisan, il se contenta d'être le plus savant horloger de son époque.

Cependant la révolution marchait à grands pas : Louis XVI, ramené de Versailles à Paris, avait transféré le siége du gouvernement et sa cour dans la capitale; Janvier, que son service d'horloger ordinaire appelait sans cesse auprès du roi, connaissant son goût particulier pour l'étude de la géographie, conçut et exécuta une pendule géographique indiquant l'heure dans tous les départements (sans qu'il y eût une seule aiguille sur le cadran), laquelle représentait une carte de France d'une projection particulière. L'échelle des longitudes était divisée en minutes de temps; elle était mobile, et exposait successivement toutes ses subdivisions aux méridiens qu'elle rencontrait. Cette machine, terminée au mois d'octobre 1791, fut portée aux Tuileries pour être présentée au roi. On raconte qu'au jour indiqué et quelques instants avant que Louis XVI parût, la reine se présenta et désira voir la machine. M. de Brézé la conduisit près de l'artiste, qui, lui parlant pour la première fois, s'empressa de lui expliquer son ouvrage. La princesse écouta avec attention, puis demanda comment on voyait l'heure. Janvier lui fit d'abord remarquer le nom de la ville de Paris sur la carte, et observer ensuite que le méridien qui la traversait descendait sur l'échelle des longitudes mobiles à la minute actuelle. « Supposons maintenant, dit-il, Madame, que vous voulez savoir l'heure qu'il est dans un autre lieu, à Metz, par exemple... » A ce mot, la reine, qui était baissée pour voir de plus près le cadran géographique, se relève vivement, fait un pas en arrière en lançant un regard foudroyant sur l'artiste, et passe avec ses

deux enfants et M. de Brézé qui la suit. Janvier reste interdit; mais à l'instant il se rappelle le voyage de Metz où le roi devait se retirer en fuyant de Versailles, voyage dont le projet n'avait pu être mis à exécution, et il ne douta pas que la reine n'eût pris l'indication faite au hasard de la ville de Metz pour une allusion mordante. La reine, après réflexion, aurait dû pardonner à Janvier sa faute involontaire; mais le coup était porté, cette malheureuse princesse crut l'artiste coupable et ne tarda pas à faire partager son erreur au roi. Ce prince, quoiqu'il trouvât la pendule géographique admirable et qu'il eût manifesté l'intention de l'acheter, fit dire bientôt après à Janvier qu'il refusait absolument son horloge.

Ce fut ainsi qu'il perdit la confiance de Louis XVI, avec lequel, depuis qu'on l'avait ramené de Versailles à Paris, il avait passé fréquemment des nuits (depuis onze heures du soir jusqu'à deux heures du matin) à observer les satellites de Jupiter, à l'aide d'une forte lunette astronomique placée au palais des Tuileries, dans un petit observatoire que le roi avait fait disposer exprès.

Pendant les orages de la révolution, Janvier fut encore utile aux arts et aux sciences, tout en servant la patrie, pour laquelle il eut constamment un amour sincère et éclairé. Chargé de diverses missions, soit pour la fabrication des armes, soit pour l'établissement des lignes télégraphiques, soit enfin comme membre de la commission temporaire des arts, adjoint au comité d'instruction publique, il remplit ces diverses missions avec l'intelligence supérieure qui le distinguait, l'activité et le courage dont son âme énergique était douée.

En 1800, Janvier, qui avait repris ses études et ses travaux habituels, présenta à la classe des sciences de l'Institut une sphère mouvante qui fut l'objet d'un rapport de M. Delambre, rapport où l'on accorde à l'artiste des éloges mérités et des encouragements flatteurs.

En 1802, il fit admettre à l'exposition de l'industrie française une autre sphère mouvante qui lui valut une médaille d'or. Quatre ans plus tard, à l'exposition de 1806, Janvier offrit une machine avec le système d'équation du temps par les causes qui la produisent. Cette pièce, construite exprès pour servir de modèle à des pendules à équation, mais d'un genre absolument neuf, fut particulièrement mentionnée dans le rapport du jury, qui contient pour l'auteur un nouvel hommage rendu à son talent.

Il publia successivement le *Manuel chronométrique*, un vol. in-18; l'*Essai sur les horloges publiques à l'usage des communes rurales*, un vol. in-8; les *Révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, un vol. in-4°; le *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, un vol. in-12, et le Recueil des machines qu'il avait composées et exécutées dans sa jeunesse [1].

L'exposition de 1823 fut la dernière dans laquelle Janvier montra sa supériorité. Il présenta trois pendules, dont une à équation, particulièrement remarquable par une grande simplicité de construction. Voici à ce sujet le texte même du rapport du jury : « En reconnaissant qu'il est de plus en plus digne de cette récompense (la médaille d'or), le jury croirait ne lui avoir rendu justice qu'à moitié s'il n'ajoutait pas que, par son influence et par ses conseils désintéressés, M. Janvier rend journellement des services signalés à ses jeunes émules. Personne n'est plus érudit que lui; en traduisant les ouvrages des plus grands maîtres, il a fourni aux horlogers peu versés dans les langues anciennes les moyens d'étudier ces ouvrages; il calcule la denture des rouages pour tous ceux à qui les mathématiques ne sont pas familières; il est le conseil et l'appui de tous les jeunes artistes doués de quelque talent, et, ce qui n'est pas moins utile, leur censeur le plus sévère quand ils s'égarent. Le jury pense que personne n'a plus contribué à porter l'horlogerie française à l'état de prospérité où elle est actuellement parvenue. » (Rapport du jury en 1823, pag. 343.)

Telle fut la vie de Janvier; et ceux qui ne l'ont pas connu dans ses dernières années n'apprendront pas sans étonnement, ou plutôt sans douleur, que cet homme, le plus savant de tous les horlogers qui se sont succédé en Europe depuis deux cents ans, est mort dans la misère, dans le plus complet dénûment. Il était obligé, pour vivre, de demander en quelque sorte l'aumône à ses amis, à ses confrères.

Cette fin déplorable arriva le 23 septembre 1835, vers sept heures du matin; il avait conservé ses facultés intellectuelles jusqu'à son dernier moment, et il envisagea ce moment suprême avec le calme, avec la fermeté d'un homme dont la conscience est tranquille et qui sait que sa vie fut utile à son pays.

[1] M. Pierre Dubois a donné la description des horloges astronomiques de Janvier dans son *Histoire générale de l'horlogerie*, 1 vol. in-4° avec figures, etc.

ANTIBES.

Antibes veut dire *en face de la ville* (Antipolis, Antinopolis) : c'est un nom grec. Strabon rapporte que les Phocéens de Marseille furent les fondateurs du premier établissement qui devint plus tard Antibes, et qu'on appela ainsi parce qu'il était situé en face de Nice. Adrien de Valois prétend qu'Antibes tira son nom de sa situation en face de Vence (en langue celtique *belle habitation*), grande ville des Nérusiens, peuple de la confédération ligurienne.

Quoi qu'il en soit, Antibes devint possession romaine par décision de Jules César. Pline l'appelle *Latinum Antipolis;* Tacite, *Municipe;* les annales officielles de l'empire, *Civitas antipolitana*, dans la deuxième Narbonnaise. Il y avait, dans cette ville, un théâtre, un cirque où la source de Fonvieille se rendait par un aqueduc aujourd'hui encore presque intact, un arsenal maritime, et un collége de matelots qui montaient des radeaux supportés par des outres, comme le témoignait cette inscription :

COLLEGIO UTRICLAR
C. JUL. CATULINUS DON. POS.

« Offrande de Caius Julius Catulinus au collége utriculaire. »
(Papon, oratorien et académicien de Marseille, *Histoire de Provence*.)

Antibes fournissait aux tables des gourmets romains cette fameuse saumure de thon, inférieure pourtant à celle de maquereau, si nous en croyons Martial :

Antipolitani, fateor, sum filia thynni;
Essem si scombri, non tibi missa forem.
(L. XIII, épigr. 103.)

« Je suis, je l'avoue (c'est la saumure qui parle), fille d'un thon » d'Antipolis; si j'étais fille d'un maquereau, ce n'est pas à toi que je » serais envoyée. »

Au dixième siècle, Antibes était une comté du royaume de Bourgogne et Arles. Vers l'an 1008, Guillaume II, comte d'Arles, donna cette comté à Rodoard, fondateur de la maison de Grasse. Le duc d'Epernon, général de l'armée du roi en Provence, l'enleva en 1592 aux Piémontais. En 1608, Henri IV acheta au duc du Maine les titres de propriété temporelle que le pape Clément VII, en un besoin d'argent, avait concédés aux Grimaldi de Gênes, seigneurs de Cagne et de Villeneuve. Ce fut Guillaume du Vair, premier président du Parlement d'Aix, qui en alla prendre possession au nom de Henri IV. Cette vente et

cette prise de possession n'enlevèrent point aux Antibois leur esprit de décision et d'indépendance. Quand Richelieu voulut leur imposer un subside de deux cent mille livres, ils protestèrent; et après qu'une donation royale au prince de Monaco les eût rendus aux Grimaldi, ils se rangèrent contre le Parlement durant la minorité de Louis XIV. Les idées de 1789 trouvèrent en eux des partisans dévoués; le 28 septembre 1792, leurs volontaires s'emparèrent de Nice et du fort de Montalban. Au retour de l'île d'Elbe, ils fermèrent leurs portes aux grenadiers de Napoléon; et ils renouvelèrent contre les Autrichiens, quelques mois plus tard, l'héroïque résistance qu'ils avaient opposée aux Impériaux commandés par le duc de Savoie, en 1746. A cette occasion, Louis XVIII gratifia Antibes du titre de « bonne ville », par lettres patentes. Une colonne élevée sur la grande place rappelle aux générations présentes l'antique et moderne vaillance des Antibois.

Du temps où la « bonne ville » était un évêché, saint Armentaire signa la lettre synodique des évêques de Gaule au pape saint Léon, en 451; son dernier successeur fut le dominicain Bertrand d'Aix, choisi par Honorius III, en 1217. Les expéditions des pirates wisigoths, francs, sarrasins ou normands, ayant ruiné le pays, Innocent IV transporta en 1252 le siége épiscopal à Grasse. En compensation, Clément VII y établit un vicaire apostolique avec pouvoirs épiscopaux et indépendant de l'évêque. Martin V abolit ce vicariat à la suite d'une décision du concile de Constance, en 1431. Antibes fut donc diocèse et viguerie de Grasse, ressortissant au Parlement et intendance d'Aix, ayant gouvernement particulier, justice royale, siége d'amirauté, grenier à sel, bureau des cinq grosses fermes, couvent d'Observantins et de Filles de l'ordre de Cîteaux. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département du Var (arrondissement de Grasse et place de guerre de troisième ordre), avec école d'hydrographie, tribunal de commerce et conseil de prud'hommes pêcheurs. Les fortifications, commencées par François Ier et Henri IV, défendent un port sûr, profond, un peu resserré, dont la jetée en demi-cercle forme des quais à arcades. A l'entrée de ce port, sur un îlot de rochers, s'élève une citadelle carrée, à quatre bastions. Près de là un petit phare, placé en 1834, envoie l'éclat varié de ses feux, de deux en deux minutes, à douze mètres de portée, tandis que le grand phare de premier ordre dirige sa lumière fixe, du haut de la presqu'île de la Garoupe, à dix mètres au-dessus du niveau de la mer et jusqu'à une distance de 23 kilomètres (lat., 43° 34′; long. E., 4° 48′). Du haut de ce phare ou de l'église bâtie sur l'emplacement d'un temple de Diane, la vue s'étend sur la



Antibes. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

ville, sur Nice, sur le golfe, et, du côté de la montagne, sur la chaîne des Alpes maritimes. Le touriste n'oublie pas de visiter les gracieuses constructions de l'hôtel de ville, les deux tours romaines, non loin desquelles se tiennent quatre fois l'an des foires renommées dans le pays, aux mois de janvier, juin, août, octobre. Poissons salés, vins, oranges, fruits secs, tabacs, jasmins, tubéreuses, roses et autres fleurs à essences qui se fabriquent dans de nombreuses distilleries, voilà pour le commerce; Honoré Tournety, docteur en Sorbonne, le lieutenant général comte Reille, le général Barquier, Masséna (il s'y maria et naquit près de là), voilà pour la gloire.

LA PLUIE.



La Pluie. — Composition et dessin de M. Eugène Froment.

Obscure au premier coup d'œil, avec un peu de réflexion la fantaisie de l'artiste s'éclaircit bientôt. Frappé des inconvénients de la pluie, victime lui-même peut-être de quelque averse intempestive, il a pris un crayon vengeur et il s'est mis en devoir de donner carrière à sa verve satirique. Les premiers traits sont venus d'eux-mêmes audevant de sa main rapide; mais tout à coup le voici qui s'arrête : une boutade, n'eût-elle d'autre but que de provoquer le sourire, fait appel à la pensée et sollicite la conscience. Il réfléchit donc, il cherche à préciser et à justi-

fier son idée. Décidément la pluie est-elle uniquement chose fâcheuse et haïssable, et lui donnera-t-il pour seul attribut cet incommode et disgracieux instrument qui, sous prétexte d'abriter l'homme, le défigure et le parodie? Une ondée opportune n'a-t-elle pas, comme toutes les œuvres de la nature, son utilité et sa poésie? Quand les plantes, épuisées par la sécheresse, laissent pendre tristement leur feuillage flétri; quand les animaux, haletants sous le soleil, demandent en vain au sol brûlant, à l'atmosphère embrasée, la fraîcheur d'un atome liquide, avec quel plaisir ne voit-on pas se former à l'horizon, dans l'azur sombre du ciel, une nuée aux flancs chargés de pluie! Quel bien-être, quel soulagement, quand tombent, larges et retentissantes, les premières gouttes du bienfaisant élément!... Et l'impression de l'artiste se modifiant, son crayon s'égaye en de plus riants contours; puisqu'il n'a pas mis, à l'exemple des anciens, le faisceau des humides rayons de la pluie dans la main paternelle d'un dieu, puisque son caprice l'a poussé à traiter la terre comme une plate-bande et à l'exposer, ainsi que ses habitants, au jet d'une pompe dont un malin génie tourne la roue, il ne s'en dédira pas; mais en même temps il y mêlera les enlacements des folles herbes, filles de la rosée, et les élégantes volutes des lianes en fleur; il n'oubliera pas ces amis passionnés des eaux, ces cygnes familiers des modestes demeures, qui se contentent de la plus humble mare et n'ont pas besoin des vastes bassins de marbre pour se livrer à leurs joyeux ébats; de ses personnages, que trop de malice ou de dépit eût enlaidis, il fera d'aimables enfants, ailés comme de bons génies, les uns souriant sous le voile liquide qui les enveloppe et les aveugle, heureux de se presser sous le même abri, l'autre personnifiant dans sa grâce de chérubin une loi bienfaisante du Créateur.

JOSUÉ HEILMANN,

INVENTEUR DE LA MACHINE A PEIGNER LE COTON.

Dans la longue liste des inventeurs qui, aux dépens de leur repos, de leur avoir, quelquefois de leur vie, ont contribué au perfectionnement des machines à filer, carder et tisser le coton, et qui ont ainsi doté l'Angleterre d'incalculables richesses (pour un Arkwright, combien d'hommes aussi observateurs, aussi persévérants, sont morts à la peine!), nous remarquons le nom d'un Français auquel est due la plus ingénieuse invention moderne introduite dans la filature. Josué Heilmann, né à Mulhouse, l'un des principaux centres des fabriques d'Alsace, avait, tant de son patrimoine que de la dot de sa femme, une fortune d'environ cinq cent mille francs, et passait à bon droit pour riche. Les grands fabricants de la ville promirent un prix de cinq mille francs à l'inventeur d'une machine à peigner le coton; la machine à carder, alors en usage, était non-seulement impropre à préparer le coton en laine pour le filage des plus belles sortes, mais entraînait un déchet considérable. Heilmann résolut de concourir. Il s'occupait en même temps de plusieurs inventions, entre autres d'une machine à broder qu'il perfectionna avant d'avoir pu venir à bout de la machine à peigner, qui déjoua longtemps tous ses efforts. Quand il croyait toucher au but, quelque rouage imparfait remettait tout en question, et il recommençait sur nouveaux frais. Plusieurs années s'écoulèrent en infructueuses tentatives; et les dépenses furent telles qu'il se vit réduit à la pauvreté. Il avait perdu cinq cent mille francs à la poursuite d'un prix de cinq mille. Sa femme était morte dans l'intervalle. Accablé par des difficultés sans nombre, il passa en Angleterre avec son fils et s'établit à Manchester. Là, il se fit des amis qui, ayant confiance en son génie, lui avancèrent de l'argent, et il s'appliqua de nouveau à l'exécution de sa machine. Il en fit construire par d'habiles ingénieurs un modèle qui, à l'essai, trompa encore une fois son attente. Peu s'en fallut alors qu'il ne renonçât à son projet, et il est probable qu'il l'eût abandonné s'il ne se fût senti lié d'honneur envers ses créanciers. Il revint en France visiter ses proches. Toujours poursuivi de l'idée qui s'était emparée de son esprit, il la méditait un soir au coin du feu, tandis que ses filles, assises en face de lui, démêlaient leurs longs cheveux, les divisant et les effilant entre leurs doigts: il fut frappé de la pensée que s'il pouvait réussir à imiter ce procédé avec une machine démêlant et divisant les longs filaments et séparant les courts en faisant agir le peigne en sens inverse, il trouverait peut-être une issue à ses perplexités. Il se mit à l'œuvre, et inventa le mécanisme, simple en apparence, mais très-compliqué en réalité, de la machine à peigner. Ce ne fut cependant qu'après plusieurs années de tâtonnements et de travaux qu'il atteignit à la perfection. La singulière beauté de cette machine ne peut être appréciée qu'en la voyant agir. On saisit alors facilement l'analogie qui existe entre le mécanisme et l'action qui l'a suggéré. Elle peigne la mèche de coton des deux bouts, place les filaments exactement parallèles l'un à l'autre, sépare les longs des courts et les réunit en deux faisceaux ou rubans distincts. La principale valeur commerciale de l'invention consiste à rendre les sortes de coton les plus communes propres au filé le plus fin. Ainsi, on tire maintenant une égale quantité de fil du coton brut coûtant soixante centimes de moins que celui qu'on employait autrefois. Les filateurs de Manchester comprirent bien vite le mérite de cette machine. L'un des principaux d'entre eux l'adopta; six fabriques se réunirent et achetèrent le privilége trente mille livres sterling. Les filateurs de laine donnèrent la même somme pour l'appliquer à la laine, et des fabricants de Leeds payèrent vingt mille guinées l'autorisation de s'en servir pour peigner le lin. Les richesses affluèrent ainsi subitement au pauvre Heilmann; mais il ne lui fut pas donné d'en jouir. A peine avait-il vu ses longs travaux couronnés de succès qu'il mourut, et son fils, qui avait partagé toutes ses privations, le suivit de près.

A dater de la machine à peigner, le fil de coton le plus fin ne fut plus une production exceptionnelle. Il s'exporta en grande quantité pour la fabrication des belles mousselines étrangères. On peut se faire une idée de sa finesse en apprenant que 240 écheveaux, chacun de 800 mètres de long, se tirent d'une seule livre de coton; et ce n'est pas le dernier mot des machines anglaises. A la grande Exposition de 1851, on voyait des spécimens de fil fabriqué à Bolton atteignant le numéro 700, égal à 334 milles de long, également tiré d'une livre de coton. Ainsi, la valeur intrinsèque du fil qui sert à la fabrication des plus fines dentelles peut, avant de passer aux mains du consommateur, monter d'un schelling, prix de la matière première, jusqu'au taux fabuleux de 3 à 400 cents livres sterling, c'est-à-dire de 1 fr. 25 c. à 10 000 francs.

LES DEUX FOSCARI.

Voy. p. 161.

La composition de M. Goupil lui a sans doute été inspirée par le cinquième acte des *Deux Foscari* de Byron. Jacopo Foscari, condamné à retourner en exil, vient de mourir au moment de franchir la porte du palais ducal; on l'a transporté dans sa chambre et couché dans le lit nuptial. Francisco Foscari, son père, et Marina, sa femme, ont voulu le voir encore une fois; tous deux s'abandonnent à leur douleur. Marina laisse couler ses pleurs, et ne songe

plus à la vengeance; elle ne s'écrie plus : « Ah! si je pouvais obtenir de justes représailles! » Le vieux doge lui-même laisse voir son cœur paternel; il n'est plus en présence des Dix; il ne sent plus le poids de son anneau ducal; et la cloche lugubre, qui sonne sa déchéance et l'élection de son successeur, n'est pour lui que « le son des funérailles de son pauvre enfant. »

LE PASSAGE DU FLEUVE.

PAR UHLAND.

Une fois déjà je passai ce fleuve, il y a des années; voici le bourg dans la lueur du crépuscule, et là-bas résonne la digue.

Sur cette barque, à mes côtés, j'avais deux compagnons. Hélas! un vieil ami qui semblait mon père; un jeune, riche d'espérances.

Le premier s'est éteint doucement; l'autre, emporté par son ardeur, est tombé dans la mêlée du combat.

Ainsi, quand je viens à songer aux jours du passé, ma pensée revoit toujours les deux chers compagnons que la mort a séparés de moi.

Mais les liens de l'amitié vont de l'âme à l'âme, ses heures sont les heures de l'âme, et d'âme nous sommes encore unis.

Prends donc, ô batelier, prends triple salaire; deux compagnons étaient avec moi, deux compagnons invisibles.

LES FENÊTRES VITRÉES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Sous le règne d'Élisabeth d'Angleterre, lorsque les comtes de Northumberland s'absentaient de leur château d'Alnwick, ils faisaient enlever et serrer avec de grandes précautions les fenêtres à vitraux. On cite ce fait comme une preuve de la rareté et du haut prix des vitres à fenêtres en Angleterre au seizième siècle. Le secret de leur fabrication à bon marché avait sans doute été perdu pendant le moyen âge; on sait, en effet, que l'usage du verre pour clore les fenêtres était parfaitement connu des anciens. On a trouvé des débris de vitraux dans les ruines d'anciennes villas en Angleterre, notamment à *Camalodunum* (Colchester), à Bath, etc.

EL SAMAN OU ZAMANG DE GÜERE,

ARBRE GÉANT DU VENEZUELA.

Le lecteur qui connaît les Voyages de Humboldt doit se rappeller avec quel enthousiasme l'illustre écrivain avait décrit ce géant des forêts américaines dès le début du siècle (1). D'accord, par la science, avec la tradition des Indiens, il assignait alors à ce bel arbre plus de mille ans d'existence. Grâce à une photographie (2), l'arbre géant qu'avait admiré le jeune voyageur put être encore contemplé par le vieillard peu de mois avant sa mort. Les yeux du poëte (car Humboldt n'était pas seulement un savant illustre) s'humectèrent de quelques larmes à l'aspect de ce témoin de ses premières espérances, et il dit doucement d'une voix résignée : « Voyez ce que je suis maintenant, et lui, ce

(1) *Voyage aux régions équinoxiales*, fait en 1799 et ann. suiv. Paris, 1814, 1819 et 1825, édit. in-folio, t. II, p. 58. Humboldt écrit *Zamang del Guayre;* mais le géographe par excellence de ces contrées, Codazzi, adopte l'orthographe reproduite en tête de notre article.

(2) Au mois de novembre 1858, M. Paul de Rosti, dont on publie en ce moment, à Pesth, les intéressants Voyages en Amérique, fit hommage à Humboldt d'une collection de photographies qu'il avait exécutées lui-même et dont il avait formé deux albums magnifiques, l'un pour sa ville natale, l'autre pour le savant vénéré.

bel arbre, il est ce que je l'ai vu il y a soixante ans; nul de ses grands rameaux n'a fléchi : c'est bien lui tout entier comme je l'ai contemplé avec Bonpland, lorsque nous étions jeunes, forts, pleins d'allégresse, et quand le premier élan de notre enthousiasme juvénile embellissait nos plus sérieuses études. » (1)

L'arbre géant de Güere porte déjà le surnom d'Arbre de Humboldt.

Dans la langue que parlaient jadis les Indiens de Venezuela, le mot *saman* servait à désigner les arbres de dimension colossale qui font partie de la famille des légumineuses (genres *Mimosa*, *Desmanthus* et *Acacia*). Le *Saman Acacia* de Güere est le plus grand de tous. On le rencontre dans la fertile vallée d'Aragua, sur la grande route de la Victoria, et il ombrage, non loin du village de Turmero, une de ces auberges qu'on désigne dans le pays sous le nom de *pulperias*. Un géographe récemment enlevé à la science, Augustin Codazzi, affirme qu'un bataillon formé en colonne pouvait reposer à son ombre. Le tronc robuste du saman acacia se fait remarquer par sa rondeur; ses branches, parfois tordues, affectent la disposition de celles du chêne de nos climats; son feuillage est mince, délicat, et se détache agréablement sur l'azur du ciel. Celui dont nous donnons la reproduction fidèle présente une cime hémisphérique de 187 mètres de circonférence environ. Tout le monde est frappé de la disproportion qui existe entre ce dôme immense de verdure et le tronc robuste, mais comparativement grêle, qui lui sert de soutien; cette circonstance n'entre pas pour peu de chose dans l'élégance de ce bel arbre.

Humboldt suppose que le zamang de Güere peut être tout au moins le contemporain du dragonnier de l'Orotava; le fait est que depuis que l'immense végétal est soumis à une observation attentive, il n'a changé ni en grosseur ni en ce qui regarde la disposition générale de ses maîtresses branches; c'est toujours le même aspect : il est aujourd'hui, à bien peu de chose près, ce qu'il était lorsque, dans la première année du seizième siècle, Alonso Niño et Christobal Guerro découvrirent la région magnifique où il a grandi. Aussi est-il l'objet d'une sorte de vénération qui, de la part de Indiens, pourrait bien tenir à une tradition religieuse. Humboldt affirme qu'au moment où on l'aperçoit à une lieue de distance, il se présente comme un tertre arrondi, comme un tumulus couvert de végétation. Son tronc cependant n'a pas plus de soixante pieds d'élévation sur un diamètre de neuf pieds.

Ce qui contribue singulièrement à donner un caractère d'agréable variété à cet acacia dont les dimensions étonnent d'abord les regards, c'est qu'il recèle, au sein de sa masse de verdure si finement découpée, une sorte de jardin aérien. Des *Tillandsia*, des loranthées, des *Caladium*, glissent leurs tiges sarmenteuses entre ses robustes rameaux, tandis que les raquettes, les bromélias, les tunas, se dres-

(1) Fragment d'une lettre adressée au docteur Ferdinand Hœfer, directeur de la *Biographie générale*. — Quelques mois après, Humboldt, appréciant à sa juste valeur ce que vaut la plus haute renommée, écrivait à l'un de ses admirateurs qui occupe un rang distingué dans la science, et dont il voulait modérer les justes éloges, ces paroles mémorables :

« L'amitié a aussi ses mythes; mais cette mythologie ne trouve ses croyants que dans un cercle étroit d'amis qui aiment à confondre l'ardeur constante au travail, le désir d'atteindre le but, avec la réussite même. La longue patience de vivre augmente la renommée qui n'est pas de la gloire; je ne suis heureusement pas aveuglé sur moi-même...

» Ma vie a été utile aux sciences, moins à cause du peu que j'ai pu produire moi-même que par le zèle que j'ai déployé pour profiter des avantages de ma position. J'ai toujours été un juste appréciateur du talent d'autrui; j'ai eu même quelque sagacité à découvrir le mérite naissant : il m'est doux de penser qu'ayant traversé, qu'ayant eu le tort de traverser une trop grande diversité d'intérêts scientifiques, j'ai laissé quelques traces de mon passage là où j'ai passé. »

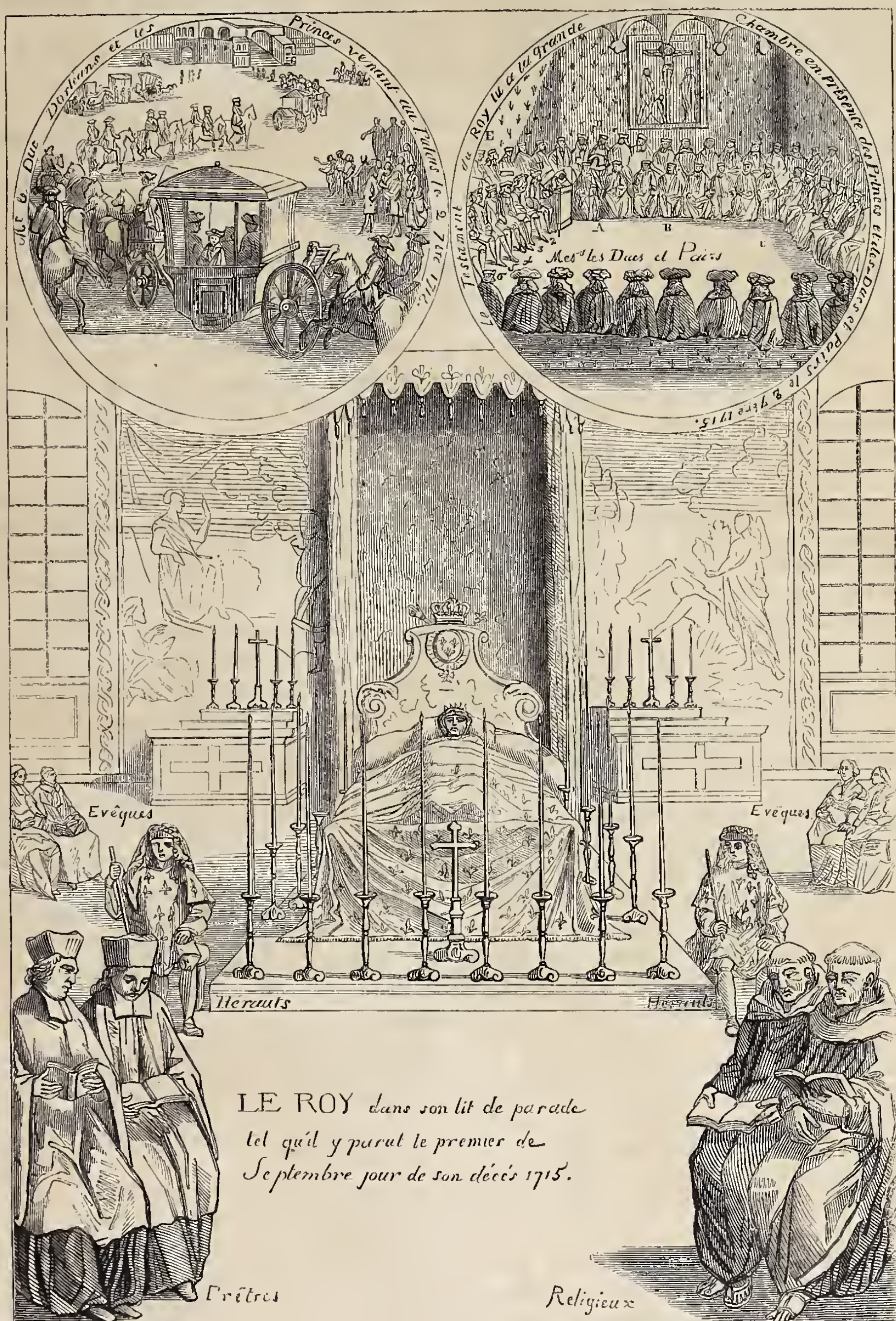


Le Zamang de Güere, surnommé « l'arbre de Humboldt », à Venezuela. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

sent immobiles à l'intersection des branches. Ces belles plantes sont des parasites; mais en demandant l'hospitalité au géant de Venezuela, elles lui apportent une parure que la nature, prodigue à tant d'égards, lui a cependant refusée.

MORT DE LOUIS XIV.

Louis XIV s'affaissa visiblement pendant l'été de 1715. Le 25 août, l'on s'aperçut que la gangrène apparaissait à l'une de ses jambes. Les appartements du moribond commencèrent à devenir déserts, pendant que les gens de cour s'empressaient chez le duc du Maine ou le duc d'Orléans, afin de prendre date auprès d'eux. Mme de Maintenon elle-même fit preuve d'une grande sécheresse, et n'attendit pas les derniers soupirs de celui qui était encore son époux pour se retirer dans l'asile qu'elle s'était choisi, au couvent de Saint-Cyr. Le 26, Louis fit ses adieux à sa famille, à ses officiers, à ses serviteurs. Il se fit amener, pour le bénir, l'enfant, âgé de cinq ans alors, qui devait



1er et 2 septembre 1715. — Chambre mortuaire de Louis XIV. — Estampe du temps. (Collection de M. Hennin) (1)

1, M. le duc d'Orléans. — 2, M. le duc. — 3, M. le prince de Charolais. — 4, M. le prince de Conti. — 5, M. le duc du Mayne. — 6, M. le comte de Thoulouse. — A, M. le premier président. — B, MM. les présidents. — C, MM. les gens du Roy. — D, M. de Dreux lisant le testament. — E, conseillers.

lui succéder, et lui dit : « Mon cher enfant, vous allez être » le plus grand roi du monde. N'oubliez jamais les obliga- » tions que vous avez à Dieu. Ne m'imitez pas dans les » guerres; tâchez de maintenir toujours la paix avec vos » voisins, de soulager votre peuple autant que vous pourrez, » ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire, par les » nécessités de l'État... »

Il rendit l'âme le 1er septembre 1715 au matin, âgé de soixante-dix-sept ans moins trois jours. « Paris, las » d'une dépendance qui avoit tout assujetti, respira dans

(1) Estampe empruntée au tome II de l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri Bordier et Éd. Charton.

» l'espoir de quelque liberté et dans la joie de voir finir » l'autorité de tant de gens qui en abusoient. Les pro- » vinces, au désespoir de leur ruine et de leur anéantisse- » sement, respirèrent et tressaillirent de joie. Le peuple » ruiné, accablé, désespéré, rendit grâces à Dieu, avec un » éclat scandaleux, de la délivrance qu'il espéroit. Les » étrangers, ravis, après un si long cours d'années, d'être » enfin défaits d'un monarque qui leur avoit si longuement » imposé la loi, et qui leur avoit échappé par une espèce de » miracle, au moment qu'ils comptoient le plus de l'avoir » enfin subjugué, se continrent avec plus de bienséance » que les François... Pour nos ministres et les intendants » des provinces, les financiers, et ce qu'on peut appeler » la canaille, ceux-là sentirent toute l'étendue de leur » perte. » (Saint-Simon)

PROVERBES VALAQUES.

Le peuple moldo-valaque est, sous une certaine gravité extérieure qui lui est commune avec tous les Orientaux, vif, intelligent, spirituel et railleur : il semble tenir ces qualités d'esprit du sang gaulois et du sang italien qui se sont combinés pour former cette population curieuse. Avec de pareilles dispositions, il doit avoir un répertoire abondant de proverbes nationaux, car le proverbe est la forme tantôt sentencieuse et tantôt épigrammatique que revêt l'expérience populaire.

Deux personnes seulement ont songé à recueillir les dictons des Roumains du Danube. Le premier était un grand boyard de Bucharest, Golesco, mort il y a peu d'années, et qui a laissé un gros recueil manuscrit de proverbes et de coutumes populaires de la Valachie. Ce recueil, qui est actuellement entre les mains de ses fils, membres distingués des assemblées valaques, mériterait d'être intégralement livré à l'impression, et nous espérons qu'il le sera un jour.

Ce que faisait Golesco dans un intérêt d'érudition et de curiosité patriotique, un homme du peuple l'entreprenait après lui dans un sens tout pratique et avec le plus grand succès. Anton Pan, simple *handjiü* (aubergiste) à Bucharest, si je ne me trompe, s'avisa, il y a quelques années, de publier pour le peuple un petit annuaire de proverbes roumains, et le modeste volume s'écoula avec une telle rapidité qu'il le fit suivre d'un second, puis d'un troisième : la publication ne s'arrêta qu'à sa mort, arrivée en 1856 ou 1857. Sa méthode était fort simple. Très-répandu par sa profession dans toutes les classes du peuple, soit des faubourgs (*mahalas*), soit des campagnes, maître Pan recueillait un à un tous les dictons qu'il entendait dans sa taverne, au marché ou dans la rue, et à la fin de chaque année il *déballait* le tout dans son annuaire pour recommencer sa collection de l'an suivant.

Nous n'avons donc qu'à fouiller dans cette énorme collection pour en extraire un certain nombre de proverbes ayant un cachet tout national, car nous n'avons pas besoin de dire que les deux tiers du recueil Pan appartiennent à ce fonds, commun à toutes les langues, de la *sagesse populaire* variant seulement d'expression. Il suffit de parcourir la collection parémiologique de M. Ferdinand Denis pour voir comme les diverses langues, sans se copier, se rencontrent sur le chemin de l'apophthegme. C'est en dehors de ce fonds commun que nous avons remarqué les sentences suivantes :

« Quand tu soignes bien ton travail, Dieu est avec toi. »

« As-tu besoin d'un conseil? Va le demander au paresseux. »

« Tous les arbres portent des feuilles, mais tous ne donnent pas de fruits. »

« La maladie entre par une porte large comme la route du char, et sort par une ouverture étroite comme le trou de l'aiguille. »

« Quand une maladie arrive, elle crie à ses sœurs : Accourez, car je le tiens! »

« Le loup a la nuque grasse, car il pourvoit lui-même à ses besoins. »

« Ce n'est pas avec une éponge que vous pousserez un clou dans le mur. »

« La langue n'a pas d'os, mais elle brise les os. »

« Ce n'est pas le lait, mais le fait qui rend l'homme coupable. »

Pour comprendre ce dernier proverbe et le jeu de mots qu'il renferme (*faptele, nù laptele*), il faut se rappeler que le carême de l'Église grecque, beaucoup plus rigoureux que celui de l'Église d'Occident, range le lait, le beurre, etc., parmi les aliments proscrits aux jours d'abstinence. Le sens du proverbe valaque est donc celui-ci : Pour être un honnête homme, il ne suffit pas d'observer rigoureusement les prescriptions extérieures du culte établi.

A ce propos, il nous vient en mémoire une anecdote très-caractéristique qui ne remonte guère à plus d'une année.

Un juif de Bucharest sortait un jour d'une boutique de boulanger avec une petite provision de pains azymes destinés à la célébration de la pâque dans sa famille. Un jeune garçon valaque vient à passer et trouve plaisant de jeter dans la corbeille du juif un pain ordinaire, dont le contact, suivant le rite juif, rendait les pains azymes impurs et impropres à l'usage auquel ils étaient destinés. Le pauvre Israélite, à qui cette espièglerie occasionnait une lourde perte, éclate en plaintes inutiles ; la foule s'attroupe, rit et bafoue le réclamant. Le prince Alexandre Ghika, kaïmakan de Valachie, vient à passer, s'informe de la cause du tumulte, et, s'adressant au garçon :

— Dis-moi, si quelqu'un versait du lait dans tes haricots (on était en carême), en serais-tu fort aise?...

— Non.

— Eh bien, pourquoi fais-tu à cet homme ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît? Tu as fait tort à un malheureux, et tu vas lui payer les pains que tu lui as gâtés.

Et la foule se dispersa en applaudissant à cette justice improvisée à l'orientale.

Quelques proverbes valaques, pleins d'une *finauderie* narquoise, portent bien leur cachet campagnard ; celui-ci, par exemple :

« Associez-vous avec le diable jusqu'à ce que vous ayez passé le pont. »

D'autres ont un caractère de subtilité qui n'est d'ailleurs pas rare dans les œuvres du génie populaire :

« La pauvreté coûte plus cher que toutes les richesses, car on ne peut y arriver qu'en donnant tout ce qu'on a. »

« Le voleur n'a qu'un péché sur la conscience, et le volé en a plusieurs. » (Parce qu'il soupçonne tout le monde.)

« Si je n'avais pas trouvé un caftan sur le chemin, je n'aurais pas tant de dettes. » (Il s'agit d'un passant qui s'approprie un objet trouvé, et se ruine en plaidant pour la propriété de cet objet.)

Dans d'autres, enfin, on trouve des protestations voilées contre les abus sociaux du pays, la tyrannie du boyard, la corruption du magistrat :

« Le riche est coupable, et c'est le pauvre qui demande grâce. » (*Delirant reges, plectuntur Achivi...*)

« Qui te fera justice, si le juge même est ton ennemi? »

Continuons à citer au hasard :

« Il faut que la terre soit foulée pour qu'elle puisse servir au potier.

« Ce qui naît de la chatte attrape des souris. » (Bon chien chasse de race.)

« Personne ne demande où demeure le bel homme, mais où demeure l'homme sage. »

« L'habit emprunté ne tient pas chaud. »

« Laisser brûler le moulin pour faire périr les souris. » (C'est l'équivalent de la fable :

. . . . Le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche.)

« L'envieux fait comme l'ours, qui, lorsqu'il ne peut déchirer les autres, se mord les pattes. »

« Petite souche renverse grand chariot. »

« Ne vous éloignez pas de peur d'être oublié, et ne vous poussez pas dans la foule de crainte d'être renversé. »

« Le saule n'est pas un arbre, le rustre n'est pas un homme. »

« Le meilleur parent, c'est la bourse à l'argent et le sac au millet. »

« L'homme rassasié ne peut croire qu'un autre ait faim. »

« Le marchand de coton ne regarde pas de bon œil les chiens blancs. »

« Ne prends pas un grand sac pour faire la cueillette du poirier que tout le monde vante. » (Il faut beaucoup rabattre des éloges exagérés de la foule.)

« Viens, père, que je te montre ma mère. » (Il s'agit des gens qui veulent apprendre à d'autres ce que ceux-ci connaissent bien mieux qu'eux.)

Nous avons regret de trouver parmi ces dictons quelques maximes qui semblent exalter la fourberie sous le nom d'habileté : c'est une aberration trop commune chez les Orientaux, et plût au ciel qu'elle n'eût cours qu'en Orient! Il y a ce proverbe, par exemple :

« L'homme d'esprit donne des promesses, et l'imbécile y croit. »

Un Roumain à qui je faisais remarquer ce que ce dicton a de peu de flatteur pour le pays où il est en honneur, me répondit avec une susceptibilité nationale quelque peu naïve :

— Cela s'applique aux Grecs (les Grecs sont aussi impopulaires dans les principautés que les juifs chez nous au moyen âge) : par *intzellept* (intelligent, homme d'esprit), c'est un Grec que nous entendons.

« La fuite est honteuse, mais salutaire. »

Est-ce une ironie ou l'expression ingénue d'une *prudence* exagérée? Ce peuple a perdu l'habitude des armes depuis deux siècles et demi ; mais le Valaque est brave, et il le prouve à l'occasion. En 1848, les pompiers de Bucharest, au nombre de trois cent soixante, défendirent plusieurs heures leur caserne attaquée par une armée turque : deux pachas périrent dans cette affaire, et l'artillerie turque tomba momentanément aux mains de ces braves, commandés par le capitaine Zaganesco.

LE SENTIMENT DU DIVIN.

Arrivés au terme, si nous repassions en esprit toutes nos journées, combien en trouverions-nous où nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin? Et ce sont pourtant ces heures si clair-semées qui donnent un prix à notre vie. Une grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà l'image de notre condition; celui-là seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne font l'homme, mais le sentiment intérieur et habituel.

TAINE.

LE PAULOWNIA.

Dans les premiers jours du dernier printemps, j'errais sous les ravissants ombrages qui parent le Luxembourg. Tournant autour de l'Éden fleuri que borde la rue de Vaugirard, je m'arrêtai pour admirer, au milieu de la tendre verdure et des délicieuses grappes de lilas, le développement grandiose d'un arbre à écorce lisse et grisâtre, qui étendait de tous côtés de vigoureuses branches encore dépouillées de feuilles, mais redressées comme un immense candélabre et portant au sommet de chaque rameau des girandoles de belles et grandes fleurs violettes dont les nombreux bouquets se détachaient en brun sur l'azur éblouissant du ciel, en bleu clair et fin sur le sombre feuillage des noisetiers.

Quand je voulus reposer mes regards, ils rencontrèrent près de moi la figure amie d'un de nos plus illustres, de nos plus aimables savants. — C'était pour voir ce *Paulownia*, me dit-il après le premier salut, que je m'étais détourné de ma route. C'est l'un des plus beaux que nous ayons. L'espèce est originaire du Japon, et peu d'arbres poussent avec plus de rapidité.

— Il semble se plaire dans notre climat. Est-ce à vous, de qui nous viennent tant de conquêtes, qu'est due encore celle de ce bel arbre?

— Son histoire est assez singulière. Nous avons au jardin des Plantes quelques carrés où se font, un peu au hasard, des semis de graines étrangères dont nous nous procurons le plus que nous pouvons. Dans l'un des petits pots poussa une plante qui ne nous était pas connue : c'est par les fleurs que se font les classifications; le nouveau végétal n'en montrait point. Enfin, en cherchant dans quelques herbiers, on trouva du rapport entre les feuilles desséchées d'un *Paulownia imperialis* et celles du nouveau-né, qui ne se trouva pas cependant, en fin de compte, être un *imperialis*, mais une variété qui s'arrangeait au mieux de notre climat; seulement, on ne parvenait pas à la propager. Boutures, marcottes, rien ne réussissait; point de graines, car il n'y avait nulle apparence de fleurs. Ce fut un pépiniériste étranger au jardin qui, ayant obtenu quelques débris, quelques bouts de racines, en éclata une, s'y prit je ne sais comment, mais trouva moyen de faire des élèves. Puis vint la floraison, quand les arbres eurent acquis une certaine croissance. Depuis, les paulownias se sont multipliés dans nos jardins, dont ils font la parure. Une des particularités curieuses de la fleur qui a mis tant d'années à se faire connaître, c'est qu'elle se forme au mois d'octobre, demeure inerte tout l'hiver, et se développe, comme vous voyez, au printemps, lorsque les bourgeons commencent à peine à se montrer.

Cette conversation a donné pour moi un intérêt de plus à ce bel arbre, conquête nouvelle et charmante de l'acclimatation. J'ai couru voir l'allée de paulownias qui, du côté du midi, borde la pépinière; je saluai chacun de ceux qui, de distance en distance, pointent en dehors des massifs. Mais aucun, à mon avis, ne porte si haut et si fièrement son lustre de girandoles bleues, que celui qui se couronne de fleurs au fond du petit jardin de l'ouest, à l'entrée de la rue de Vaugirard. Le premier paulownia planté en France devant la grande serre du jardin des Plantes est lui-même moins beau.

CHODOWIECKI.

Daniel Chodowiecki est né à Dantzick, en 1726. Son père, qui mourut très-jeune, avait vu sans déplaisir se développer en lui le goût du dessin; mais sa mère, redoutant pour lui la pauvreté, le mit d'abord au service d'un épicier, puis, après un an et demi, le plaça, comme teneur de livres, chez un de ses oncles, à Berlin. Cet oncle, heureusement, était assez bonhomme : il laissait à ses commis quelque liberté, et Chodowiecki, en profitant de son mieux, dessina et se lia d'amitié avec Haid, l'éditeur d'estampes, ainsi qu'avec plusieurs artistes, le portraitiste Antoine Pesne, Falbe, Rode et Lesueur.

Le plus difficile était fait. Lorsqu'on a une aptitude bien déterminée pour un art et que l'on peut librement s'adonner à l'étude tous les jours seulement pendant quelques heures, on doit nécessairement, si l'on persiste, atteindre le but désiré. Daniel Chodowiecki s'occupa d'abord presque exclusivement de peinture en émail, et décora un certain nombre de tabatières, objets d'un débit facile et assuré; mais une fois qu'il se fut essayé dans la gravure, il s'y livra tout entier.

Daniel Chodowiecki, comme Gravelot en France, consacra son talent à « l'illustration » des livres, tâche charmante sans doute, mais assez difficile pour que des artistes d'un grand mérite l'aient entreprise sans succès. Chodowiecki s'inspira souvent des idées françaises; toutefois sa manière est personnelle et facile à reconnaître. Vivant au milieu d'hommes peu plaisants par nature, et chez lesquels l'esprit vif et spontané n'est pas fort ré-



Une Leçon d'histoire naturelle en Allemagne, au dix-huitième siècle; fac-simile d'une estampe de Daniel Chodowiecki. Dessin de Bocourt.

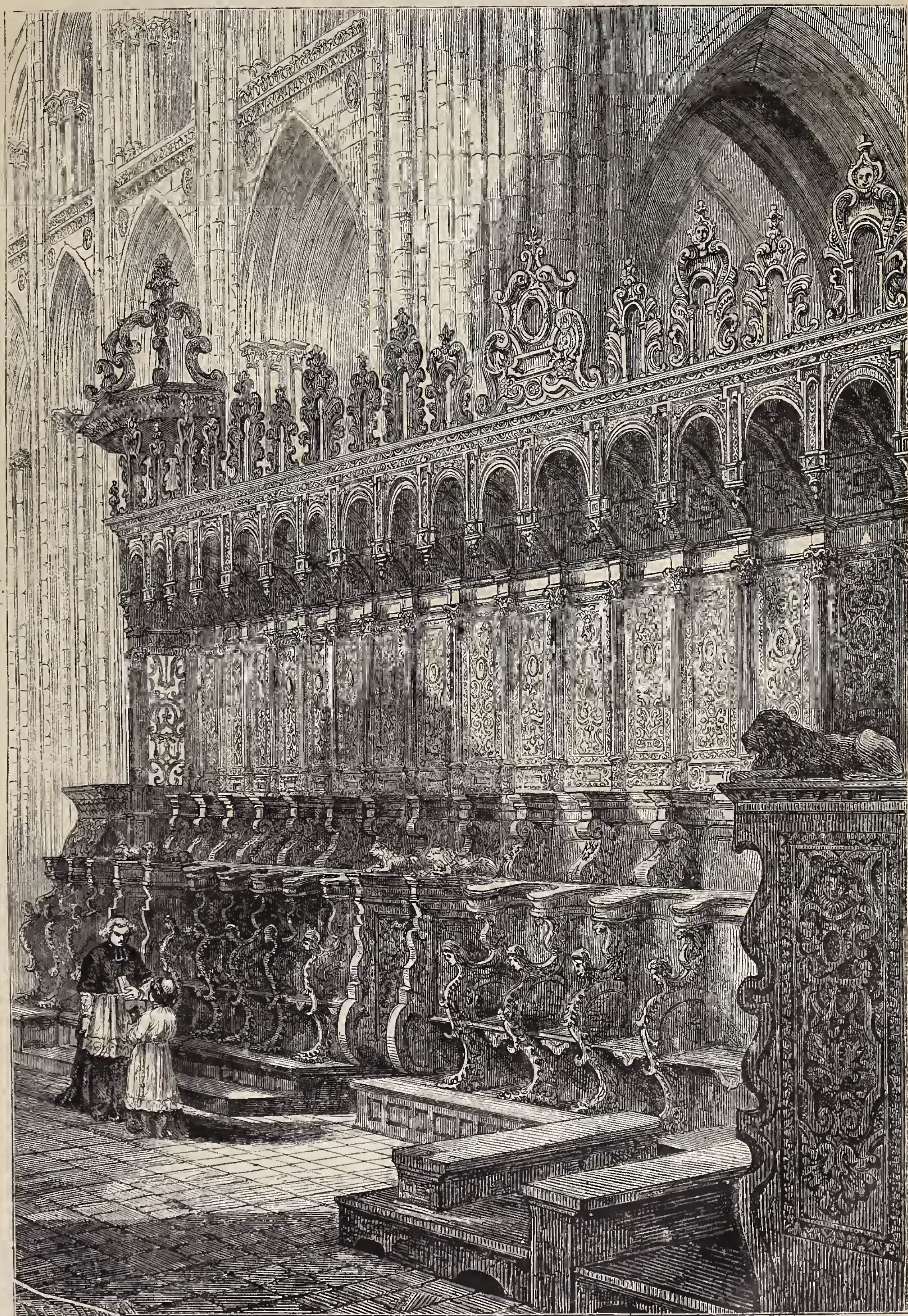
pandu, il peignit la bourgeoisie honnête et lourde de son temps dans les occupations familières de la vie domestique : aussi la galerie de ses Scènes de mœurs est-elle pour nous aussi divertissante que curieuse à étudier. Quelquefois il demandait aux romanciers des motifs de composition, et il a spirituellement traduit à sa manière les satires de *Gil-Blas* et les intentions philosophiques de *Don Quichotte*. Il orna l'*Almanach des dames* ou *des Muses* de dessins de coquettes en négligé ou d'élégants poudrés. Se contentant même quelquefois d'un rôle plus modeste, il fit pour ces almanachs des modèles de coiffures et d'ajustements. Physionomiste expérimenté, il donnait aux plus petites têtes qu'il gravait une expression toujours vive et originale. Huber et Rost prétendent, dans leur *Manuel des amateurs de l'art*, que Chodowiecki était avare; ils racontent « qu'il traçait d'une pointe légère quelques pensées sur la marge de ses gravures d'almanachs, et que, de ces premiers essais, il tirait un petit nombre d'épreuves qu'il vendait le double du prix ordinaire. » Nous ne savons si le reproche d'avarice est fondé, mais il est certain que les épreuves des planches où se trouvent ces essais sont d'une qualité bien préférable aux estampes absolument terminées que l'on rencontre généralement.

Daniel Chodowiecki mourut en 1801, à Berlin.

En 1857, M. W. Engelmann a fait paraître à Leipsick un véritable livre, dans lequel toutes les estampes de Chodowiecki sont minutieusement décrites. Il existait déjà deux catalogues de l'œuvre de cet artiste.

BAYEUX

(DÉPARTEMENT DU CALVADOS).



Les Stalles de la cathédrale de Bayeux. — Dessin de Thorigny.

Bayeux est une ville agréable où l'on peut encore, chose rare! jouir de beaucoup de bien-être avec d'assez médiocres revenus. Ses maisons respirent l'aisance et la paix : pour le prix de l'une d'elles et d'un joli jardin, on ne louerait à Paris qu'une triste mansarde et deux ou trois pots de fleurs sur un toit. Les campagnes riantes et fertiles qui l'entourent, champs de blé, vergers chargés de pommes, pâturages verts comme l'émeraude, fournissent abondamment à ses habitants les moyens de faire « bonne chère à bon marché. » Par surcroît, la marée vient à souhait : la mer est assez voisine pour être un but de promenade quand il fait beau, et assez éloignée pour que l'on n'entende pas ses grondements lorsqu'il lui plaît d'être par trop maussade. Port-en-Bessin, qu'une belle avenue bordée d'arbres et d'habitations charmantes relie à la ville, semble étendre ses deux vastes bras de pierre exprès pour prendre les poissons et en envoyer de toute espèce à la table du pauvre comme à celle du riche. Les halles de Paris, malgré le chemin de fer, sont à trop grande distance pour être une concurrence redoutable, et l'industrie, jusqu'à ce jour, ne menace pas de faire irruption, avec ses hauts fourneaux et ses armées de pauvres prolétaires, dans ce coin heureux de la Normandie. Mais les séductions de Bayeux ne sont pas toutes matérielles : elle en a de plus élevées pour ceux qui aiment les arts. Sa célèbre tapisserie du onzième siècle, où est représentée l'histoire de Harold aux longs cheveux et du duc Guillaume, est un monument unique en Europe : on l'attribue à l'aiguille de la reine Mathilde, épouse de Guillaume. Il n'est pas de jour où quelques groupes d'Anglais ne viennent, semblables à de pieux pèlerins, la contempler avec respect. Les Français sont loin d'avoir autant de curiosité pour ces anciennes traditions; et il est peu d'entre nous qui soient disposés à traverser la Manche uniquement pour visiter sur le sol britannique les plus vénérables traditions de la célèbre conquête normande. La bibliothèque, où l'on conserve avec soin cette précieuse légende figurée, possède aussi quelques tableaux intéressants, et le conservateur, homme très-érudit, en fait les honneurs avec une complaisance peu commune. Je me suis surpris à envier le sort de ce bon vieux savant, si calme, si absorbé dans ses études celtiques, au milieu de sa vaste bibliothèque où n'arrive aucun bruit du dehors. Je ne lui ai entendu exprimer qu'un seul vœu : celui d'avoir un peu d'argent pour mieux encadrer ses tableaux et les placer en meilleur jour. Les habitants ne lui font point de visites bien fréquentes; mais il ne se plaint point de leur discrétion. Nul n'ignore que la cathédrale de Bayeux, œuvre de cinq ou six siècles divers, est un des édifices les plus remarquables de la France. Depuis plusieurs années on la répare; quand les architectes auront achevé de la consolider et rehaussé sa tour mutilée par trop de prudence, au grand scandale des Normands à dix lieues à la ronde, il sera temps de la représenter et de la décrire; qu'il nous suffise aujourd'hui d'indiquer quelques-unes de ses curiosités : — la chapelle Saint-Mauvieu ou crypte, sous le chœur, avec ses vieux piliers et une fresque très-ancienne; — plusieurs dalles tumulaires, les décorations sculptées de la nef, les chapiteaux des piliers; — le bizarre tableau, en bas-relief colorié, de la chapelle de Bonne-Nouvelle; — dans la sacristie, un beau coffret en ivoire et en argent doré, donné, dit-on, par la reine Mathilde; la chasuble de saint Regnobert, ornée de perles fines; une naïve et amusante peinture représentant l'entrée d'un évêque à Bayeux sous Louis XIII; un Christ en ivoire qui a appartenu à la malheureuse princesse de Lamballe. N'oublions pas surtout les belles stalles du chœur en bois de châtaignier et de chêne qui, provisoirement, sont déposées dans la chapelle Saint-Pierre et ailleurs; elles ont été sculptées, en 1589, par Jacques Lefebvre, très-habile menuisier de Caen, comme l'attestent Jacques de Cahagnes dans ses *Éloges des citoyens de Caen*, et l'abbé Beziers dans son *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*. Près de la cathédrale, dans une petite cour, le sacristain nous a montré un platane d'une dimension prodigieuse : c'est un ancien arbre de la liberté, un vieux témoin de 1789; toutes les réactions l'ont respecté, et ce n'est pas un des moindres signes du caractère pacifique des citoyens de Bayeux.

Il faut tout dire, on ne boit guère que du cidre à Bayeux : le vin y est cher; et l'on prétend que la fièvre milliaire y fait encore de temps à autres de terribles invasions. Un habitant m'a dit en secret qu'on entretenait ce bruit pour éviter les invasions des Parisiens. Qui croirai-je? Je n'ai lu sur tous les visages que contentement bien nourri et santé prospère.

LES COUVEURS DE CANARDS.

Cette bizarre industrie s'allie parfaitement à la paresse la plus étrange; on la pratique aux environs de Manille, où, dans les recherches de l'art culinaire, les canards figurent au premier rang, même au détriment des chapons les mieux nourris. Les œufs de canetons sont placés les uns près des autres, de manière à former une surface plane, garantie par quelques légères traverses recouvertes d'une épaisse couverture en laine ou en coton. Tout l'appareil est contenu dans une espèce de grabat très-peu élevé au-dessus du sol de la case bien fermée où il est placé. Les couveurs, allant, venant, flânant, fumant, ne se donnent d'autre peine que de soulever de loin en loin les couvertures : ils savent reconnaître parfaitement le moment où les œufs sont près d'éclore; ils les brisent alors avec beaucoup d'adresse, et les nouveau-nés de courir presque aussitôt à la rivière, pour rentrer chaque soir à la suite de leur guide. C'est dans les villages, sur les bords du lac, et surtout dans celui de *los Baños*, que ce singulier procédé est le plus en usage. (1)

MAXIMES ET ANECDOTES
EXTRAITES DES AUTEURS ORIENTAUX.

Ali (quatrième calife ou successeur de Mahomet) disait à ses fils Hassan et Hasseïn : « Mes enfants, ne méprisez jamais personne. Regardez celui qui est au-dessus de vous comme votre père, votre semblable comme votre frère, et votre inférieur comme votre fils. »

—

Ouvrez votre porte aux derviches et aux pauvres : cette œuvre est plus agréable à Dieu que de bâtir des mosquées, que de jeûner continuellement ou de faire plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque.

—

Quitte la prière pour le travail.

—

On raconte qu'un esclave, ayant répandu un mets brûlant sur Hassan, fils d'Ali, tomba aux genoux de son maître, et lui dit ce passage du Coran : « Le paradis est pour ceux qui mettent un frein à leur colère. — Je ne suis pas en colère, répondit Hassan. — Et pour ceux qui pardonnent, continua l'esclave. — Je te pardonne, dit Hassan. » L'esclave reprit : « — Car Dieu récompense le bienfaiteur. — Puisqu'il en est ainsi, répondit Hassan, je te donne la liberté et quatre cents pièces d'argent. »

(1) Voy. ce qu'en dit le commandant Laplace, *Voyage autour du monde sur* la Favorite.

Un derviche quitta son couvent et alla donner des leçons comme professeur dans un collége. Je lui demandai (c'est Saadi qui parle, dans le *Gulistan*), puisqu'il avait changé de profession, quelle différence il faisait entre un savant et un derviche? Il me répondit : « Le derviche se tire lui-même hors des vagues; mais le savant en tire encore les autres. »

—

Prenez garde, mon fils, que les hommes ne fascinent vos yeux. Si élevé que vous soyez, n'affectez pas un air de grandeur. Ne souffrez pas qu'on baise votre main ou le pan de votre robe. Saluez tout le monde avec bonté, et n'exigez pas que l'on se lève quand vous marchez par les rues. Moins vous exigerez de respects des hommes, plus ils seront disposés à vous en rendre.

Gardez-vous de les devancer, ne fût-ce que de quelques pas; ne restez pas en arrière non plus, vous seriez aussitôt mis par eux au nombre des exagérés, des énergumènes, ou méprisés comme rétrogrades absurdes.

MONNAIE DE PAILLE.

Elle avait cours, avant 1694, dans les possessions portugaises d'Angola, et consistait en petites nattes tissées avec une espèce de paille, auxquelles les noirs donnaient le nom de *libongos*. Chaque libongo représentait une valeur de cinq reis. La substitution de la monnaie de cuivre à cette monnaie bizarre faillit amener une révolution, et causa la mort de plusieurs individus. Il est vrai que ces désordres furent plutôt le résultat d'une diminution dans les salaires, qu'ils ne vinrent d'une répugnance exagérée à adopter la monnaie nouvelle. Grâce à la prudence du gouverneur Jacques de Magalhaens, tout fut promptement pacifié, et les noirs abandonnèrent l'usage des libongos. (1)

(1) Voy. *Catalogo dos governadores do reino de Angola*, t. V des *Noticias ultramarinas*.

NE PAS MESURER LES GENS A SON AUNE.

J'ai connu dans une ville de province, il y a de cela quelque trente ans, une manière de demi-fou, de demi-idiot, un de ces malheureux que l'on appelle en termes de loi des *interdits*. Il aurait pu fournir à l'auteur de *Waverley* quelques traits de plus pour son type si original de Davie Gellatley : la principale manie et l'occupation unique de ce pauvre hère étaient de parcourir les rues armé d'une toise. Rencontrait-il quelqu'un dont la physionomie peu imposante promettait une victime résignée, il l'arrêtait brusquement, et, bon gré mal gré, prenait sa mesure. Si la taille du patient était inférieure à l'idéal qu'il s'était fait de la stature humaine, c'est-à-dire de la sienne, à lui, Dominique (c'est ainsi qu'il s'appelait) : « Il s'en faut de tant de pouces, disait-il, que tu sois un homme. » Si, au contraire, il trouvait de l'excédant à son compte : « Les géants sont des monstres dans la nature! » criait-il du haut de son gosier; et, sans s'inquiéter de l'effet que pouvaient produire ses appréciations, il s'éloignait pour continuer un peu plus loin la mission qu'il s'était attribuée et qui lui avait valu le surnom de Dominique *la Toise*.

Si cette petite anecdote avait trois siècles de date, nous la proposerions pour expliquer l'origine de l'adage : « Mesurer tout à son aune. »

Les gens (il y en a beaucoup trop de cet acabit) qui, en fait de religion ou de politique, croient avoir des opinions alors qu'ils n'ont le plus souvent en réalité que des sentiments, pour peu qu'ils aient l'humeur despotique, me paraissent jouer le rôle de Dominique la Toise. Pour obtenir ou conserver leur estime, il faut que vous adoptiez strictement la mesure des idées à laquelle il leur a plu de s'arrêter, et, pis que cela, que vous en suiviez les variations. Gardez-vous de les devancer, ne fût-ce que de quelques pas; ne restez pas en arrière non plus, vous seriez aussitôt mis par eux au nombre des exagérés, des énergumènes, ou méprisés comme rétrogrades absurdes.

SIGNES POUR DIRE *NON* EN SICILE.

Un de nos amis, qui se trouvait dans une ville de Sicile, eut envie d'acheter une paire de ciseaux. Il s'approcha d'une boutique, et dit à la marchande :

— Madame, avez-vous des ciseaux?

Elle leva tranquillement, sans répondre un mot, l'index de la main droite, qu'elle fit aller et venir un peu de temps. C'est, chez les Italiens, le premier degré de négation. Le voyageur, qui ne comprenait point ce signe, répéta sa question, et la marchande recourut à un second signe. Elle fit avec la langue le bruit que nous faisons quelquefois pour donner une marque d'impatience. Là-dessus, nouvelle répétition, et plus vive, de la question; nouvelle réponse, toujours muette, et qui constitue un troisième degré de négation. La marchande releva lentement la tête et la rejeta en arrière. L'acheteur, qui n'en était pas plus avancé, demande pour la quatrième fois, avec une nuance de dépit, une réponse intelligible. La Sicilienne muette perd patience à son tour, se passe à plusieurs reprises la main sur le menton, ce qui est le quatrième et dernier degré de négation, et s'écrie avec humeur :

— Eh! voilà trois fois que je vous répète que je n'ai point de ciseaux.

Nous secouons la tête pour dire « non » au lieu de la ramener en arrière. Les Grecs et les Romains la secouaient aussi; mais ce geste était chez eux l'indice d'une colère concentrée qui songeait à la vengeance au moment même de l'insulte et invoquait silencieusement Némésis.

Le travail qui perfectionne nos facultés intellectuelles, qui développe nos idées, les élève, les éclaircit, les rectifie ou les trempe, est la source d'une richesse qui nous devient inhérente et qui augmente positivement notre valeur. Les connaissances qui meublent seulement notre esprit, qui y demeurent importées sans y prendre racine, sans augmenter sa force ou son étendue, sont bien notre propriété, mais ne sont pas nous-mêmes, et nous laissent au degré de valeur morale où elles nous ont pris. Mme SWETCHINE.

LES FEMMES BETHLÉEMITES (1).

On dit que les Bethléemites descendent de la tribu de Juda. Le costume des femmes a beaucoup d'analogie avec la manière dont on habille la Vierge dans les tableaux; on y reconnaît la forme et les couleurs de tradition adoptées par l'art chrétien. C'est souvent un manteau bleu et une robe rouge, ou un manteau rouge et une robe bleue, avec un voile blanc par-dessus, et quelquefois une robe blanche sous un manteau bleu de ciel. Les hommes, depuis deux mille ans, sont vêtus d'une espèce de tunique serrée par une courroie autour du corps, sur laquelle ils jettent un *pallium*.

Le sort de la femme bethléemite n'est pas très-heureux. Tandis que son mari se repose la plus grande partie de la journée, fume sa pipe avec indolence ou jase pour chasser l'ennui, la pauvre femme est sans cesse occupée des plus rudes travaux. Après avoir apprêté le souper, elle est

(1) Voy. le *Pèlerinage à Jérusalem et aux lieux saints*, par le R. P. Laorty-Hadji.

obligée de servir son seigneur et maître ainsi que son fils aîné, et d'attendre, debout devant eux, qu'ils aient fini, pour aller ensuite à l'écart se rassasier de leurs restes.

Par suite de cette sorte de servitude des femmes, les filles, dans la famille bethléemite, ne sont point une charge pour leur père. Au contraire, plus il en a, plus il est riche, car au lieu d'être obligé de donner une dot pour les établir, il sait qu'on le payera. Il est dans l'usage que l'homme



Femmes de Bethléem. — Dessin de Bida, d'après nature.

achète la jeune fille qu'il veut épouser. Les mariages se font à tout âge. On voit quelquefois des parents unir leurs enfants lorsque ceux-ci ont à peine un an, ou même seulement quelques jours. La fille est alors achetée par le père de l'enfant mâle, qui convient du prix et donne sur-le-champ, à titre d'arrhes, une portion du payement. De pareilles coutumes, où la volonté des époux ne compte absolument pour rien, où les enfants sont un objet de trafic comme le bétail, se rapprochent un peu trop des habitudes de la vie sauvage. Il est très-bon sans doute de conserver les vieux costumes lorsqu'ils sont beaux, mais il faudrait savoir en même temps se dépouiller des vieilles mœurs quand elles sont injustes et barbares.

ERRATA.

Page 122. — L'article intitulé *l'Aspirante* était écrit depuis plusieurs années. Il n'est donc aucune de ses observations qui puisse s'appliquer à la direction actuelle de l'Assistance publique. Nous n'aurions à signaler aujourd'hui dans cette direction que des faits dignes des plus sincères éloges.

Page 211, article sur l'*Histoire de la sculpture en France*. — Voy., p. 375, la lettre de M. Henri Martin qui rectifie quelques assertions contenues dans cet article.

Page 257, colonne 2, ligne avant-dernière. — *Au lieu de :* coucheé; *lisez :* couché.

Page 258, col. 1, l. 38. — *Au lieu de :* souillée; *lisez :* rouillée.

— Col. 2, l. 36. — *Au lieu de :* rigoureusement; *lisez :* vigoureusement.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

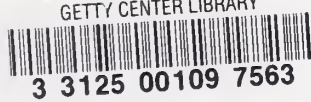
TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00109 7563